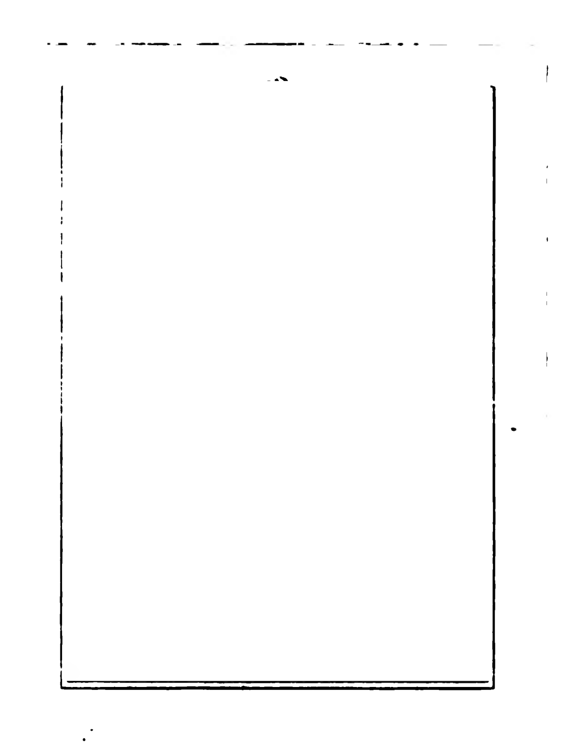
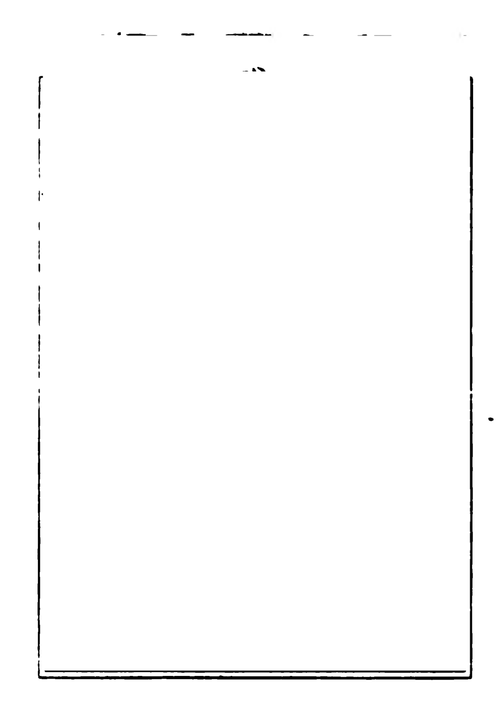
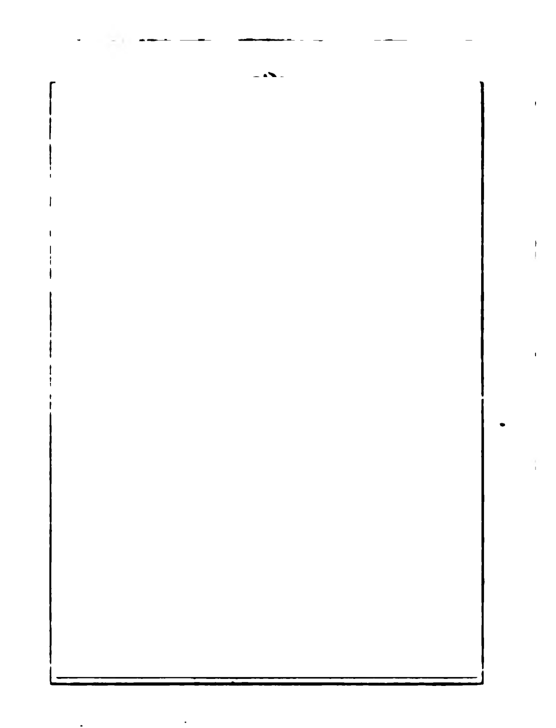








Glossaire Étymologique et Historique

DES PATOIS ET DES PARLERS

DE L'ANJOU

Il a été tiré dix exemplaires de cet ouvrage sur papier de Hollande numérotés à la main et signés par les auteurs

GLOSSAIRE

Étymologique et Historique

DES PA ET DES P S

DE L'ANJOU

Comprenant le GLOSSAIRE proprement dit
des DIALOGUES, CONTES, RÉCITS et NOUVELLES en patois
le FOLK-LORE de la province

PAR

A.-J. VERRIER, O. I. ✪
Professeur honoraire
Membre de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers

R. ONILLON
Instituteur au Longeron

TOME SECOND

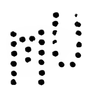
— Alors qué qu'tu illi as répond ?
— A ben faillu que j'dise oui !
— T'as yu tort, faut jamais dire ni oui ni non ;
fauillait dire :
Vanquiers, parce que, sais-tu ben, Vanquiers oppose de menquï.

ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

—

1908



M

OBSERVATIONS

A citer ce curieux passage de Ménage : « M et N se prononcent, à Angers, comme Ame et Ane. Un Angevin, étant obligé de lire une formule commençant par Ego, N, et dont la lettre N était rouge, lut : Ego, âne rouge. » (*Menagiana*, p. 210.) Mén. || M est parfois remplacé par N : *Pantamine* = Pantomime.

Mâ (G., Lg., Cnd.), pr. pers. — Moi. Forme disparue. V. *Sô*. Cf. aussi : *Tâ*, *Sâ*. — Pat. norm. Maé. || Po., *id.* || By., Mj. — Moé, toé.

Maboule (Mj., Sp., By.), s. m. — Mastoc, individu très gros. Syn. de *Pouf*. || Mj., Lg., adj. q. — Braque, timbré. Syn. de *Toc-toc*, *Cribiolé*. Cf. *Mobule*. Serait-ce pour Maleboule? V. *Boule*.

Macabulé, buté, adj. q. — Coffi, abîmé, — un fruit, par suite d'une chûte. || Verbes. — Macabuter, maculer, massacrer un fruit, une fleur. (Mén.).

Macassard (Lg.), s. m. — Bègue. Syn. de *Bégueur*, *Bégassard*, *Magassard*. Dér. de *Macasser*.

Macasser (Sp., Lg.), v. n. — Bégayer. Syn. de *Jaquetonner*, *Bégasser*, *Cacosser*, *Béguer*, *Magasser*.

Et. — Dér. du fr. Mâcher, au moyen du suff. péjor. asser ; parce que les bègues ont une parole hachée et comme mâchée. V. *Mâcouiner*.

Mâcaud, s. m. (Mj.). — Personne malpropre, souillon. Syn. de *Marganeau*. || Personne de mauvaise humeur. V. *Boucaud*. || En mâcaud, loc. adv. — En bouchon. Ex. : Il a jeté toutes ses affaires des dimanches en *mâcaud*.

Et. — Il est probable que Mâcaud et *Boucaud* sont le même mot. Cf. *Mistaud* et *Boustaud*, *Mâtigoine* et *Badigoince*, *Maragouiner* et *Baragouiner*. — Chat mâle, matou. (Jaub.) — Magaud. (Jaub.) — Fr. Magot.

Mâchant, e (Mj.), adj. q. — Accommodant, d'un abord engageant. Ne s'emploie qu'avec la négation ou l'adverbe guère. Il n'est point, guère *mâchant*, — il est difficile à vivre, bourru, revêche, peu sociable ; il n'est pas de bonne composition. || Difficile, peu engageant, en parlant d'un travail. || Syn. de *Agrâlant*, *Mangeant*.

Hist. — « La quarte branche de gloutonnie si est quand une personne mengue si gloutonnement d'une viande qu'elle ne la *mache* pas, ains l'engloutit. » (L. C.)

Mâche (Mj., By.), s. f. — Corps et bon goût, en parlant du vin. Ex. : Velà du vin qui a de la *mâche*, c'est pas du sigournet. || Être en bonne *mâche*, — être juste au point. Ex. : Le guiret est juste en bonne *mâche* pour faire les sémeries.

Et. — Dér. du v. Mâcher. On sait que les connaisseurs, pour apprécier le goût du vin, le promènent entre leurs dents, en le mâchant, pour ainsi dire.

Mache, a bref (Tlm.), s. f. — Bouchon, *mèche*, au jeu de bouchon. — P.-ê. parce qu'elle est *machée* par les palets. Syn. de *Mèche*, *Mère*, *Minche*.

Machepain (Mj., By.), s. m.— Massepain. — Les Angl. disent : Marchpane.

Macher, a bref (Mj., By.), v. a. — Froisser, meurtrir, contusionner. — V. *Macque*. Au sens franç. pron. Mâcher ; donne Mâchicoter (mâcher lentement et avec peine ou dégoût (By.). *Macher* une pomme, — fouler, écraser à moitié (Sal.).

Et. — C'est le fr. Mâcher, avec un sens très voisin et une prononciat. un peu altérée. — « Macquer, rompre le chanvre et le lin (avec la macque) pour les rendre propres à être teillés. Dans plusieurs dialectes : macher. Il y a donc un radic. *mac* inexpliqué. (Litt.) — Maque, maquer, forme normanno-picarde pour mache, correspondant à un type : macc, d'orig. incert. — Cf. l'ital. : maccare ; l'esp. et le provenç. : macar, broyer, meurtrir. — Masse à briser le chanvre et le lin. (Darm.) — Meurtrir. « L'un est las, l'autre son harnois le *mache* », en parl. des chevaux. (L. C.) — N'est p.-ê. qu'une autre forme de Macquer, briser avec la Macque. (Jaub.) — Machier, Maquier, Maquer. — Broyer, écraser ; meurtrir, assommer ; égorger. — Et. Mache. V. Machure. Macher, pour meurtrir, se dit encore en province et est resté sous la forme : macquer, rompre le chanvre. Souvent confondu avec Maschier, mâcher, masticare. (Dr A. Bos.) — Hist. « Entr'autres, l'on y trouve l'os barré qu'on appelle, si sec et si décharné, qu'il foule et *masche* plus tout nud que le bast d'un mulet qu'il auroit sur luy. » (Brant., *D. G.*, ii, 158, 28.) — Breton : Mâhein, fouler.

Machicatoire (Mj.), s. f. — Machine, mécanisme, appareil compliqué, agencement inexplicable. Ne s'emploie qu'en mauvaise part, au sens plaisant ou dédaigneux. Syn. de *Enquibrage*, *Enchetribi*.

Machin (Partout), s. m. — Chose ; objet ou personne qu'on ne saurait désigner plus clairement. Terme vague, par lequel on supplée au mot propre.

Hist. — « Em. Augier ; *Gabrielle* :
« Ma sœur, faites-nous donc ce *machin* au fromage. »

Machin-chouette (Mj., By.), s. m. — Appellation dédaigneuse que l'on applique à qqn que l'on ne veut pas, ou que l'on ne peut pas désigner plus expressément. Syn. de *Chousinet*, *Chousetrac*.

Machinée (Mj.), s. f. — Le contenu d'un objet que l'on ne peut ou ne veut désigner exactement.

Machiner (Mj., By.), v. a. — Faire une action indéterminée, ou plutôt pour laquelle

on ne saurait trouver d'exprsesion propre. — De *Machin*. Syn. de *Chouser*, *Chousiner*.

Mâchoux, ouse (Mj.), adj. q. — Qui croque, qui n'est pas parfaitement mûr, en parlant d'un fruit. || Corsé, en parl. d'un vin. V. *Mâche*.

Machure (Mj., Smv., By.), s. f. — Froissure, contusion, meurtrissure, ecchymose. V. *Mâcher*. L'a est bref.

Et. — « Macheure, — meurtrissure. De : machier. Confondu avec : mascheure, mâchure, de maschier, mâcher, — masticare. C'est de ce : mascheure que vient le v. machurer, serrer, comprimer fortement, meurtrir, contusionner ; tandis que : mascherer, mascere, maschurer, mâchurer, barbouiller de noir, noircir, tacher, vient du germ., a. flam. maescheren, tacher, de : mascher, tache. » (Dr A. Bos.)

Hist. — « Il n'y eut point de sang espandu, mais seulement *macheure*. » (1472.) — « Pour injure réelle, ou il y a grande effusion de sang, ou enorme *machure*. » (L. C.) — La femme A... porte de chaque côté du ventre des *machures* semblant provenir de la pression des ongles. — *A. de P.*, 24 juil. 1907, 3, 5.

Maçonne (Mj., Lg., By.), s. f. — Maçonnerie.

Hist. — « ...Et basti la tour du clocher ; la *massonne* étoit marchandée 4 livres la toise. » (1774. — *Inv. Arch.*, E, II, 354, col. 1.) — « Le 12 février, dimanche de la Septuagésime, le tonnerre a tombé sur le clocher (de Montj.)... Il n'a point fait de tort à la voûte, sinon le trou par lequel il a entré dans l'église et une partie de la *maçonne* de l'arcade au-dessous. L'autel de Saint-Sébastien en a très peu souffert. » (1775. — *Id.*, S, E, III, 451, 2, b.)

Mâcouiner (Mj., Lg.), v. n. et a. — Mâcher. Dimin. et fréquent. du fr. Mâcher. — Syn. de *Mâtroyer*. — Contract. de Mâticoiner, v. inusité, qui correspond au subst. *Mâtigoine* et dérive comme lui du lat. Masticare. || Sal. Sucer un objet tout entier dans la bouche, en remuant les mâchoires.

Mâcouinette (Mj.), s. f. — Mâchoire. Mandibule. Syn. de *Mâtigoine*, *Margoulette*.

Macque (Z. 142), s. f. — V. *Braye*, *Macher*.

Et. et Hist. — « Un baston appelé *macque*, ou planchon de Flandres. » (1415. — L. C.) — Maque, macque, make, mace. Instrument à broyer, écraser, piler. Se rattache probablement à un radic. Mac, assez répandu ; mactare, égorger ; macellum, boucherie ; mac-ula, tache, meurtrissure, etc. Maque est resté avec le sens restreint de Masse pour broyer, maquer ou macquer le chanvre. » (Dr A. Bos.) — Malvezin donne le rad. celtiq. Mac, fouler, meurtrir. D'où : maquer, spécialement, broyer le chanvre avec la maque (ou broie).

Mâcre (Mj.), s. f. — Macre, macle, châtaigne d'eau. Ou Mâcle. On dit de l'enfantement : C'est du sucre à prendre, c'est des *mâcres* à rendre. || By. — L'a est bref. Vers le mois de novembre, on entend crier dans les rues d'Angers : Aux *macr'*, aux *macr'*, qui veut des *macres?* || Source dans un pré, fondrière. Syn. de *Sourdille*. Flaque d'eau de pluie qui tient le terrain détrempé dans un champ. — De la même rac. que le Mj. *Mâqueux*. Syn. de *Mollin*, *Mollière*, *Remous*, *Mollet*. || By. Macrière.

Hist. — « Les tyrans en troupe grande
« De Sacé feront leur tour
« Qui donneront tous de bande
« De leurs *macres* à leur tour. »
(*Noël du Cté de Laval*. — Dott.)

Bat. Trapa natans.

Mâcreux (Lg.), adj. q. — V. *Mâcroux*. || By. — On dit : sourceux, un terrain sourceux.

Macrier, s. m. — Renoncule des champs (Mén.).

Mâcrière (Mj., By.), s. f. — Etang à mâcres.

Mâcroux (Mj., Lg.), adj. q. — Plein de sources et de fondrières, en parlant d'un terrain. Syn. et d. de *Mâcreux*, *Mâqueux*, *Sourceux*. V. *Mâcre*.

Madaime, et même souvent Médéme. Corr. de Madame.

Madame (Mj., By.), s. f. — Dame. Ex. : Il a passé eine belle *madame*.

Madeleine (Mj., By.), s. f. — La Madeleine, — la fête de Sainte-Madeleine. — Poires, pêches de madeleine, qui mûrissent à cette époque.

Madeleineau (Mj., By.), s. m. — Jeune saumon. Se pêche vers la fête de la Madeleine, 22 juillet.

Madelon (Mj., By.), — Nom hypocoristique de Madeleine.

Madol (Ag., By.), adj. q. — Maladroit.

Madou (Lg.), s. m. — Amadou.

Maë. — Prononciat. du pron. pers. Moi. — (Lpz., Z. 146), Cf. *Mâ*.

Maffard, e (Mj.), adj. q. — Mafflé, gros, mastoc, rebondi. Se dit de tout le corps.

Et. — Ce mot a la même rac. que le fr. Mafflé ou Mafflu, pat. *Maffu*.

Maffier (Mj.), s. m. — Bourbier. Syn. de *Mollin*. Cf. *Jaffier*.

Maffu, ue (Mj.), adj. q. — Rebondi, très poreux, bien levé. Ne se dit que du pain. — fr. Mafflu, Mafflé.

Magassard (Lg.), adj. q. et s. m. — Bègue. Syn. et d. de *Macassard*.

Magasse, s. f. — Semble être le fém. de : magot. Une *magasse* d'argent (Mén.). Syn. et d. de *Magosse*, *Magousse*.

Et. — « Magot, altérat. de : mugot (lieu où l'on garde les fruits jusqu'à maturité), sous l'influence de l'af. Magaut, plus anciennement : macaut, poche, bourse, d'orig. incert. » (Darm.) — Magalt, s. m. poche, sacoche, bourse, magot. Et. ? * Magaldum, sacoche, du germ., aha. : mago ; mod. magen..., panse, estomac ; en pat. modennais : magone, jabot. Mago, panse, puis poche, plus la termin. germ. aldum. — Magot, argent, bourse pleine d'argent, serait-il le même que magalt, magaut, magot? Cf. : mague, gésier, jabot, panse, estomac. (Dr A. Bos.)

Magasser (Lg.), v. n. — Bégayer. Syn. et d. de *Macasser.*

Magie (Sp., Mj., By.), s. m. — Sortilège. Ex: C'est un sourcier, i fait du *magie.*

Et. — Tiré du persan. — Hist. Desp., *Elégie*, II, 5. — L. C.

« Méris, le vieux sorcier....
« M'apprist une *magie* aux nochers peu connue. »

Mâgnan (Lg.), s. m. — Le gros bout d'une *rôrte* ou *rote*, celui que l'on engage dans la boucle. — Syn. de *Pouzier*. On dit aussi : *Mâillan*, *Mâillon.*

Et. — P.-ê. doubl. du fr. Moignon, pat. *Môgnon*, parce que c'est le bout coupé. P.-ê. dérivé du fr. Manier. — Peu satisfaisant. V. *Mâillon.*

Magnes (Lg.), s. f. pl. — Se dit dans : Faire des *magnes*, — f. des manières (magnières). V. *Genre.*

Magni-magnos (Mj., By.), s. m. — Gros bonnet, personnage important. On dit aussi : Magni-magnan, magnas. S'emploie surtout au plur. — Syn. de *Grous-cul.* — C'est le lat. Magnus (grand)répété.

Magosse (Mj.), s. f. — Magot, trésor. Syn. de *Guernouille*, *Magasse*, *Magousse*, *Crapaud.*

Et. — « Celtiq. Mag, lier, Magot, chose liée, sac d'argent. » (Malv.)

Magousse (Mj., By.), s. f. — V. *Magosse.*

Mahaud (Lg.), adj. q. — Niais, nigaud, bêta. Syn. de *Bégaud*, *Niguedouille*, *Colas*, *Moreau*, *Zozo*, etc. Cf. *Mahou*, *Mogon.*

N. — Ce mot est peu usité au Lg., bien qu'on l'y emploie à l'occasion. Il appartient plutôt à la région de Saint-Aubin-des-Ormeaux et de La Gaubretière (Vendée), c.-à-d. à l'autre rive de la Sèvre ; là, par dérision, on donne aux Bretons le nom de *Mahauds.*

Hist. Je ne vois pas quelle peut être l'étymol. de ce mot, mais je suis porté à croire qu'autrefois, vers le XVe s., il a dû signifier : une oie. En effet, dans son livre : *L'Anjou et ses monuments*, M. Godard-Faultrier rapporte qu'au château du Plessis-Bourré, on peut voir une vieille peinture représentant un homme assis qui tient une oie sur ses genoux. L'occupation à laquelle se livre le personnage est suffisamment commentée par la grivoise inscription en caractères gothiques qui se lit audessous du groupe :

« Je cous le cul à *Mahault*
« Pour ce quesle a parlé trop hault.
« Vos aultres qui cy regardez,
« Gardez-vous bien de trop parler,
« Car l'on dist que trop parler nuipt,
« Et à la fois trop gratter cuyst. »

(Jean Bouré (château du Plesseys-Bourré), ministre de Louis XI. Les grands murs écoutaient jadis, et il fallait, devant le ministre du monarque, peser ses paroles. — Godard-Faultrier, 2e vol., p. 358.)

Mahou (Sal.). — Lourd, désagréable et bête. V. *Mahaud.*

Mahouin (Mj.), s. m. — Fluxion, abcès, furoncle, clou, bobo quelconque de nature inflammatoire.

Et. — C'est le vx fr. Meshaing. De là vient l'angl. Maim, mutilation, blessure, par une contraction analogue à celle qui du fr. Moyen a formé l'angl. Mean. Quant à l'm final, sa présence ne doit pas surprendre. C'est ainsi que Ransom est le fr. Rançon. (R. O.)

Maie, s. f. — Aire fixe et solide sur laquelle on pose le pressoir ; en avant se trouve la maie, sur laquelle on place la vendange ; on la presse, le vin tombe dans l'*enchère* ou citerne en maçonnerie. Il y avait autrefois, pour augmenter la pression, trois *belineaux*, placés entre des madriers et le *belin.* V. fr. Mait. Du lat. Mactra, huche à pétrir.

N. — « Mai de pressoir, la huche large et à bas bord, recevant la grape et le marc de vendange sous l'arbre du pressoir. — En Bourg., la huche au pain. (L. C.)

Et. — Même radic. que le grec : matteïn, pétrir. Lat. : mactra. (Litt.) — Darm. renvoie à Mait. Lat. : magidem. — « Farinosium, sive alveolus, locus ubi farina cadit a molendino, gallice *mais.* (L. C.) — De : macta. La meilleure orthogr. serait maie. (Jaub.) — De : magidem (maige, mége), pétrin, huche à pain, — huche du pressoir. (Dr A. Bos.) — Du celtiq. Mé. (Vannes. — Favre). — Mag, fouler, pétrir (rac. celtiq.) Transmis par le B. L. magidem ; d'où Maie, pour : maguide, coffre dans lequel on pétrit la farine ; p. ext. huche, où l'on serre le pain. (Malvezin.)

Maigre (Mj.), s. m. — Défaut d'épaisseur, de matière dans la coupe d'une pierre, d'un morceau de bois, d'un assemblage. Cf. *Gras.* || Seuil ou haut fond entre deux *mouilles*, dans les chenaux de la Loire. N. Je ne connais pas ce mot, inusité à Mj., mais qui doit avoir cours dans certaines régions, puisque les ingénieurs de service de la Loire l'ont adopté.

Hist. — De la Maine à Nantes, sur une longueur de 84 kilom., on compte ainsi 128 *mouilles* ou biefs de 650 m. de longueur moyenne, séparés par autant de seuils, ou *maigres*, sur lesquels la hauteur d'eau moyenne est de 0,10 à l'étiage. (*A. de P.*, 27 oct 1907, 1, 4.)

|| Lg. — Maigre de lait, — petit lait.

|| Adj. q. — Très froid, en parl. du vent. Ex. : Le vent est *maigre* à matin. || Désagréable, en parl. du temps. Ex. : C'est ein *maigre* temps. || Mj. — C'est *maigre*, les becs de canes, — sentence proverbiale qui se répète souvent à propos de qq. affaire peu avantageuse, où il n'y a pas gras.

Maigrelin (Mj., By.), adj. q. — Maigriot, malingre. N. Prononc. Maiguerlin.

Hist. — « Chastelard... avoit (la taille) moyenne et tres belle, et *maigreline.* » (Brant., *D. G.*, III, 169.)

Maigre-mine (Mj.), s. m. ou f. — Individu de mine chétive. N. On pron. Maiguér-mine.

Maigret (Mj., T. le M.). — (By.) Maigrot, adj. q. — Un peu maigre. || Tlm. — S'emploie com. nom propre ; c'est le nom du Mercredi des Cendres, par oppos. au Mardi gras.

N. — Une farce antique et qq. peu passée de mode consistait, naguère, à mener les enfants voir *Maigret* jeter Mardi gras à l'eau. A minuit, l'heure des crimes, les gamins, postés au bord de la mare la plus voisine, entendaient, en effet, s'ils ne la voyaient, la chûte dans le gouffre de cet infortuné

Mardi-gras et s'en retournaient pénétrés d'horreur contre l'infâme *Maigret*. Inutile de dire que la victime était un pavé lancé par un compère.

Maigriot (Mj.), adj. q. — Maigret, maigrichon.

Maiguerlin (Z. 149e). — V. *Maigrelin*.

Mail (My., By.), s. m. — Gros maillet de bois qui sert à fendre les bûches. || Loc. prov. — Envoyer chier au *Mail*, — envoyer promener. Syn. de Envoyer à l'*épluche*.

Et. — Dér. du lat. Malleus ; bret., Méèl, maillet. — Hist. « Le géant gecte contre le roy (Arthus) ung *mail* de fer qu'il tenoit et le frappe en la poitrine si rudement qui labat par terre. » (J. de Bourd., *Chron.*, 22 1.) — P. ext. : Jeu de Mail ; l'endroit où l'on y joue.

Mâillan (Lg.), s. m. — V. *Mâgnan*.

Mâillé, ée (Mj., Lg.), adj. q. — Dont la peau est couverte de larges taches de rousseur en parl. des personnes. Les personnes *maillées* sont regardées comme malsaines, et com. répandant des exhalaisons capables de faire tourner le lait, le vin, etc. Syn. de *Aspité*. — Cf. Jaub. à Maillon.

Et. — Du lat. Macula (maille et tache). — « Perdreau desja tout maillé en effet. » (L. C.)

|| Lg. — Râblé, solide, vigoureux. Ex. : Faut des gars *mâillés* pour *danser les gâteaux*. Syn. de *Amaré*. Les gens qui ont la peau constellée de taches de rousseur passent pour particulièrement vigoureux.

Mâiller (Mj., Ag., By.), v. n. et a. — Faire du filet. Syn. de *Lacer*. || v. réf. — Se *mâiller*, — se prendre dans les mailles du filet, en parl. du poisson. V. *Mailleries*. || *Mâiller* la *gorjure*. || By. — S'emmailler, être emmaillé.

Et. — Celtiq. Mac, courber, d'où : maca, dimin. macula, maille ; macilla (petit lien, mot latinisé en macula), magilla, maguille, maille. (Malv.)

Maillerie, s. f. — Fabrication de filets. || By. Pour *pêcher* ou prendre des oiseaux à la pipée.

Hist. — « Dès lors (pendant la préparation aux examens), les malheureux ne connaissaient plus ni récréations ni promenades. Les choucas étaient oubliés, les *mailleries* (filets pour la pêche) abandonnés. » — *Discours de distribution de prix* au collège de Beaupréau, 23 juillet 1894. — *Anj. hist.*, 1re an., no 1, p. 49, bas. — En note : Dans la belle saison, les élèves de Beaupréau élevaient... des choucas ; ils faisaient aussi beaucoup de filets pour pêcher pendant les vacances.

Maillettes, s. f. — Luzerne, tachetée, feuilles à taches brunes, pourpres au centre.

Mailloche (Mj., Lg., By.), s. f. — Petit mail. || Grosse tête. — Dim. de *Mail*. || Lg. — Entrave, gros morceau de bois que l'on suspend par un bout au cou de certains chiens méchants ou trop coureurs et dont l'autre extrémité traîne à terre. — Syn. de *Tribard*.

Et. — D. C. Mailhetus. — Tête de mailloche s'adresse comme injure à une personne têtue ou qui a la tête dure. — Jaub.

Maillocher (Mj., Lg., By.), v. a. — Frapper avec un *mail*, une *mailloche*, un *maillochoir*.

Maillochoir (Mj.), pron. maillochoué, s. m. — Sorte de battoir, consistant en un cylindre de bois réuni au manche par une de ses bases, et qui sert à *maillocher* le chanvre et le lin. || Z. 142, *id.*

Maillochon (Mj., Lg., By.), s. m. — Petite mailloche. || Lg. — Manillon ; l'as, au jeu de la manille. C'est un à peu près devenu très usuel. || Lg. — Entrave, dite aussi *Mailloche*.

Mâillon (Lg.), s. m. — Se dit dans *Mâillon* de rote, le gros bout d'une hart servant à porter les faix de choux.

N. — Ces harts, ou *rotes*, sont beaucoup trop longues pour pouvoir être faites d'une seule branche de chêne ou d'orme ; elles se composent donc au moins de deux parties réunies par des boucles et rappellent une chaîne à deux ou trois mâillons. De là ce nom. Syn. et d. de *Maillan*, *Magnan*.

Maillote (Mj.), s. f. — V. *Scie*.

Maillotins, Meillotins, s. m. — Le 1er mai, les campagnards vont chercher des œufs pour faire ripaille (Segr.). — Mén. — Dérivé de mai. || Nom sous lequel tous les rapports des commissaires républicains en Vendée désignent les religieux de Saint-Laurent-sur-Sèvres pendant l'insurrection. De Maillet ? Je crois que ce fut le nom d'un des supérieurs de la communauté (R. O.).

Main 1 (Tlm., Sp., By.). — Fig. — Sens, côté. Ex. : On ne sait pas à quelle *main* le prendre. V. *Amain*. || Sp. — A toutes les mains, — de toutes façons, à tout prendre. Ex. : A toutes les *mains* je n'arai pas le temps — ou : faudra toujours ben qu'il parte (Tlm., Lg.) || Sp. Par sous *main*, — en sous-main, subrepticement, par des manœuvres cachées, par des moyens détournés. || Sp. — Fig. Faire sa main, se procurer adroitement qq. avantage, s'assurer un bénéfice. Ex. : Alle a fait sa *main* pendant qu'alle était chez ses maîtres. || Mj. — Le droit de distribuer les cartes et qqf. de jouer le premier. Ex. : C'est moi qui avais la *main*. Fig. — Mettre dans la *main*, — dire nettement une vérité désagréable. || (Mj.). — C'est fait à la *main*, c'est ein coup fait à la main, — c'est un coup monté. || Donner la *main*, — aider. || Le côté le plus commode pour exécuter un ouvrage, la position la plus favorable. Ex. : Je ne sé point à ma *main*. || Par main de, — par l'office de. Ex. : Acte fait par *main* de notaire, acte notarié. || Sous main de, — sous la direction de. Ex. : Ça été bâti sous *main* d'archétecte. || C'est un gas à plein la *main*, — qui a un bon caractère. Littré dit (*Suppl.*) : A pleine *main*, — se dit surtout d'une étoffe pour en indiquer le bon tissage, la solidité. || Retour de *main*. V. *Virer*. || Venir à la *main*, — donner un bénéfice appréciable.

Main 2, s. m. — Matin. Forme désuète, employée par G. C. Bucher. V. Citation à *Spéciôté*.

Mainbœuf. — Les chanoines de Saint-Mainbœuf.

Hist. — « Là, il y avoit avec Monsieur, plusieurs gentilshommes de ses voisins ; c'estoient gentilshommes de la petite passe, comme vous diriez des chanoines de *Saint-Mainbœuf*, à Angers, au prix de ceux de Saint-Maurice ; ou bien ceux de Saint-Venant, à l'égard de ceux de Saint-Martin de Tours. » (B. DE VERV., *M. de p.*, I, 20.)

Main de bois (Mj., By.), s. m. — Outil de maçon, servant à lisser, polir les enduits. Il se compose d'une simple planchette de forme rectangulaire, mais terminée à un bout par une partie triangulaire ou ogivale, et portant clouée sur une de ses faces une poignée de cuir dans laquelle le maçon passe la main.

Main de bon Dieu (Mj.), s. f. — Chèvrefeuille et fleur de cette plante. Syn. de *Cherfeuille*, *Menettes au bon Dieu*, *Tété*.

N. — On croit, dans les campagnes, qu'il ne faut pas respirer de près l'odeur de cette fleur et qu'en la flairant on gagne des cancers du nez.

Maincelle (Mj.), s. f. — Un des côtés du four. Ex. : J'ai enfourné la galette à la fouée dans la *maincelle* de gauche.

Maine (By.), pron. : Mo-ène, — Mayenne. ‖ By. Ce mot est ordinairement employé ici pour Mayenne. La partie comprise entre Epinard et Ecouflant n'est connue que sous le nom de Vieille *Maine*.

Mainier (Mj.), s. m. — Bateau de la Maine et de ses affluents. — Les mainiers se distinguaient des chalands de la Loire par leur avant très élevé et portant deux cornes ou pièces de bois dressées sur le bordage d'avant lesquelles servaient de guides à la corde de hâlage. On les appelait encore *Moiniers* (V. *Maine*), *Cornards* ou *Jobs*. En les voyant on disait : Velà les Jobs de Morannes. Il n'en paraît plus sur la Loire. ‖ Mj. — Marinier de la Maine et de ses affluents. — *Moinier*.

Mainmorte (Mj., By.), s. f. — Droits de mutation sur une succession. Ex. : Va falloir payer la *mainmorte*.

Et. — Main, en vx droit fr. (et romain d'abord), — puissance, domaine : ici, droit de transmettre et d'aliéner ; mort, — éteint, sans force. (Cf. Amortir.)

Mainotte, Mainette (By.), s. f. — Petite main. On dit plus souvent : Menotte.

Maire [1] « Pour : marque. Se dit à *Briollay*. On marque les canards pour les reconnaître. Il y a un livre avec lithographies de pattes de canards, sur lesquels on fait des incisions sur la membrane de la patte. En cas de difficultés, on va voir la *maire*, ou le livre sur lequel se trouve la marque (MÉN.). — Pour Merque. V. au F. Lore, *Mér*, n° II.

Maire [2] (Chm.), s. f. — Le fond du terrier où se réfugie le blaireau acculé. V. *A-cul*.

Et. — Du lat. Major.

Mairerie, s. f. (Partout). — Mairie.

N. — « L'intercalation de la consonne r est le produit d'une fausse analogie. De l'a. f. Forgeur on tire Forgeron, de Voleur, Volereau. Peu à peu, on a rattaché ces dérivés à Forge et à Vol, et on a décomposé en Forge-ron, Vol(e)-reau. De même, Chevalerie, au lieu d'être décomposé en Chevaler-ie, l'a été en Cheval-erie. On a eu ainsi trois nouveaux suffixes : eron, ereau, erie. L'influence de ces nouvelles finales est même assez forte pour transformer des mots anciens : Mairie se change, dans la lang. popul., en Mair-erie. Exemple curieux de la transformation des suffixes. » (SUDRE, *H.*, 129, p. 67 et 70.) — Hist. « Analyse du système du prévôt de Restigny sur la nature des *Maireries* dependantes de la Prévôté. » (XVII[e] s., *Inv. Arch.*, E...) — « Jean Tizard, grenetier de Sully-sur-Loire, seigneur de la *mairerie* de Goumarville. » — « De la *Mairerie* et Maires d'Angers. » (BRUN. DE TARTIF., *Phil.*, 1021.)

Mais-huy, Maishuy, Meshui (By., etc.), s. m. — Aujourd'hui.

N. — « Nous écrivons Maishui, et non Meshui, parce qu'il semble que la conjonct. Mais doive entrer dans la composition de ce mot ; en effet, dans les noms de temps, *mais* se rapporte toujours à l'avenir : à jamais, désormais. Maishui signifie donc : pour l'avenir, à partir d'hui, c.-à-d. dorénavant (de cette heure en avant). On a écrit, dans le vx fr., Huimais. » (JAUB.) — Le D[r] A. Bos signale : Toz jorz mais, toz tens mais, toz dis mais, — et : maisui, meisui, maishui, uimais, huimès, — dès aujourd'hui, dès maintenant, désormais, à l'avenir. — Magis hodie. ‖ By. D'méezui, désormais.

Maisnie, Mesnie, s. f. — Vx mot ang.

Et. et Hist. — « Maisniée, Maisnie, etc., s. f. Personnes habitant la maison : famille, serviteurs, domesticité, gens de la maison ; ménage ; tribu ; compagnie, suite, cortège, train ; troupe, bande. — Et. * Mansionata, Masnada ; de Mansionem, maison ; de Manere, manoir. — Les formes sans s se rapportent à Manum, main, poignée, troupe, etc. — LA FONTAINE a encore employé Ménie, Mégnie, gens du logis, famille. — Resté en angl. : meiny, gens de la maison, maison. — Maisnier, — Maisnil (Mansionile), ferme, métairie. » (D[r] A. Bos.) — « Angers tenoit son mesnage et *mesgnye*. » (Ch. BOURDIGNÉ, *Pierre Faifeu*, 88.)

Maison (Mj., Lg., By.), s. f. — Sens ordinaire : Chambre principale d'une maison de ferme, celle où l'on fait la cuisine, où la famille se tient habituellement et prend ses repas.

Hist. — « La maison de la Saugrenière, bâtie en pisé, n'avait qu'un rez-de-chaussée, composé seulement de trois chambres. La chambre principale, dite : la *maison*, avait servi de lieu de séance pour le conseil ; Stofflet et ses compagnons s'y étaient couchés ; Lizé, ses fils et ses domestiques s'étaient retirés dans le fournil, chambre latérale et adjacente à la *maison*. » (DENIAU, V, 466.) — N. *Id.* — La pièce, toujours voisine, où couchent les enfants et les domestiques est la *chambre*. (DE MONTES.)

Moisonnage, s. m. — Ancien droit de pouvoir prendre du bois dans une forêt pour bâtir une maison. » (MÉN.).

Hist. — Maisonnage et Maisonnée, bois de charpente. « Et devons tenir ladite maladerie en soffisant estat, tant comme au *maisonnage*. » (1267. — L. C.)

Mais que (Do., By.), loc. conj. — Aussitôt que, pourvu que, dès que ; sans que ; jusqu'à ce que; si ce n'est que ; quoique. ‖ By. Pron. Mée que, lorsque, à partir du moment où.

Hist. — « Je te donneray de l'argent, *mais que* tu ayes fait cela. » — « *Més que* j'aye soupé », après que j'aurai soupé. » (MÉNAGE.) — « De leurs crottes (*mais qu*'il ne vous déplaise), les médecins de nos pays guérissent soixante et dix-huit sortes de maladies. » (RAB.) — « Vous pouvez penser comme il fera, *mais qu*'il soit (dès qu'il sera) doyen des cardinaux. » (MALHERBE.) — Du lat. Magis. V. *Mais huy.*

Maître (Partout), s. m. — Titre que l'on donne à la campagne à tous les chefs de fermes ou de maisons un peu importantes. Ils y tiennent beaucoup plus qu'à celui de Monsieur, qu'ils considèrent presque comme une dérision. — Aux Ponts-de-Cé il s'était formé une association entre trois personnes pour tirer du sable de la Loire. La première, riche bourgeois, nommons-le A, portait haut de forme et redingote ; la deuxième, d'un rang un peu inférieur, portait un chapeau melon et une veste, B ; la 3e C, avait une casquette et une blouse. On disait : Monsieur A, Maître B, et le gas C. || By. — Monsieur le propriétaire, quand on lui parle, (c'est nout' Mon-sieur, nout' bourgeois, nout' *maître*, quand on parle de lui) ; *Maître* B., le fermier ; le gars, les gars, employés divers sur la ferme. || Mj. Fig. — Le poing, considéré comme symbole de la force et, par suite, de la domination. On dit aux petits enfants : Fais donc voir ton *maître*. || La boule ou le palet qu'on lance le premier pour servir de but. Syn. de *Bourgeois*, *Petit*. || Dans une vigne il ne faut point d'arbre, leur ombre est nuisible : « Il ne faut que l'ombre du *maître*. » (Pc.). || Corde qui borde l'épervier à sa partie inférieure et sur laquelle sont enfilées les balles de plomb.

Maître-Ecole, s. m. — Titre du Recteur de l'ancienne Université d'Angers.

Hist. — Magiscola. L'écolâtre pouvait être recteur : De la partie de nos bien amez le *Maistre-Ecole* et docteurs regens en l'estude d'Angiers, nous a esté exposé que comme ledit *Maistre-Escole* à cause de sa dignité de Maistre Escolerie soit chief et recteur dudit estude... L. C. Maistre, nº 19. 1395. — Attestation par le Chapitre d'Angers « que la place de *maître école* est une dignité qui donne à ceux qui en sont pourvus un rang supérieur à celui des chanoines et que la place de chancellier de l'Université de cette ville y est annexée. » (*Inv. Arch.*, *G*, t. I, 36, 2, h.)

Maîtresse-mère (Lg.), s. f. — Matrice, par opposition à Mère, qui est l'arrière faix. Ex. : Noutre vache, a rendu la mère, — elle a rejeté l'arrière faix, elle a délivré. Noutre *va* a rendu la *maîtresse-mère*, — elle a eu un renversement de matrice.

Majescule (Mj.), adj. q. et s. f. — Majuscule.

Majeyeux (J. 125), s. m. — Hongreur. V. *Mégeyeux*, *Mégeyeur*, *Mégeilleur*.

Et. — Du lat. Medicus, qui, ayant l'accent sur me, a donné mège, naturellement.

Mal (Mj.), s. m. — Mal physique, et surtout mal extérieur, bobo. En ce sens, le mot fait ordinairement mals, au plur. Ex. : Il est vrai adret pour les *mals*.

Mal (Mj.), pris adverbialement, dans le sens de : assez, dans la locution : point si mal. « Ça n'est point si mal loin, — c'est encore assez loin.

Malachi,-chie (Mj.), s. m. Le quatrième doigt de la main, dans le langage enfantin. C'est le moins agile de tous. V. *Pouzot*, *Malagî*.

Malacquêt, s. m. — Ce qui a été acquis malhonnêtement.

Malade, adj .q. — Lourd, orageux, en parlant du temps (Mj.), variable. Cf. *Ferme*. — V. F.-Lore, comparaisons — et *Mal malade*.

Et. — Male aptus, malabde, malade. (Cf. rade, de rapidus, rabde, rade, vx fr.) LITTRÉ. — Male habitum, — qui est en mauvais état (d'après : bene, male habere), devenu * malabito, * malabedo, * malabde, malade. (DARM.)

Maladret-ette (Mj., Lg.), adj. q. — Maladroit. Syn. de *Malagré*. — Le t final est souvent sonore.

N. — Autrefois, maladroit rimait avec le son *ait*

« Et, s'il avait affaire à quelque maladroit.
« Le piège est bien tendu, sans doute il le perdroit. »

Malagauche (Mj.), adj. q. et s. — Maladroit.

Malageoux (Lg,), adj. q. — Malade, valétudinaire, maladif, languissant. Syn. de *Malageux*, *Entraînassé*. Doubl. de *Malageux* ; dér. de *Malager*.

Et. — Malaticum. — Hist. Malage, malaige, maladie. « Pleuroyent de compassion de son enfermeté et *malage*. » (L. C.)

« Moult longuement tint cest usage
« Tant qu'il caï en un *malage*. » (D. C.)

Malager (Lg., Tlm.), v. n. — Etre malade, valétudinaire.

Et. — Paraît être une contraction d'une forme Maladiver, dér. du fr. Maladif. — N. — Je retrouve ici (Lg.), en plein usage, ce vieux verbe angevin dont je connaissais l'existence par les documents anciens et par son dér. *Malageux*.

|| Etre orageux ou variable, en parlant du temps. Cf. *Malade*.

Hist. — « Décédez à mesme heure, l'un auprès de l'autre, en se disant adieu, René Grolleau et Mathurine Becquet, sa femme, qui *malagèrent* chascun huict jours. » (1626. — *Inv. Arch.*, S. E, III, 385, 2, h.) — V. *Malageoux*.

Malageux (Tlm.), adj. q. — Maladif. Dér. de *Malager*. Cf. Maladeux, dans JAUBERT.

Malagré (Mj., Lg.), adj. q. invar. — Difficile, incommode, en parlant des choses. || De mauvais caractère, difficile à vivre, en parlant des personnes. Syn. de *Malcommode*. De Mal, *agré*. — 149e Zig. || Maladroit, syn. de *Maladret*. || By. — De mouâs gré.

Malaise (Mj.), s. f. — Difficulté. Ex. : Eine belle *malaise* de faire ça ! C'est bien difficile ! Ironique.

Malaisé (Mj.), adj. q. — Absolument : Difficile à cultiver, à arranger. Ex. : C'est eine terre vrai *malaisée*. || Malaisée s. f. — S'emploie dans la loc. : Faire danser la *malai-*

sée, — administrer une volée de coups, — *rouster*. || J'ai entendu appliquer cette locut. : aux douleurs de la parturition. Alle danse la *malaisée*. Syn. de *Camelotaine*.

Malaisément (Mj., By.), adv. — A peine. Ex. : Ils pouvaient être *malaisément* ein cent.

Malapias (Tlm.), s. m. — Vieille espèce de pommes. Des pommes de *malapias*. P.-ê. pour : *malapieds*.

Mal-à-pied (Mj., Lg.), adj. q. — Mauvais marcheur.

Hist. — « Les bœufs, vaches et taureaux dits *mal-à-pied* seront conduits en voiture..., le vendeur d'un animal aveugle ou *mal-à-pied* est tenu d'en faire déclaration à l'acquéreur au moment de la vente. » Ordonn. de police, 12 décembre 1867. (Litt., *Suppl.*)

Mal-à-propos (Mj., By.), adj. q. — Qui est inutile ou nuisible, qui ne convient pas. || s. m. — Interpellation ou invective injurieuse, quand elle n'est pas simplement plaisante. Ex. : Te velà, té, *mal-à-propos* !

Malborou (Segr.), s. m. — Grosse voiture d'attelage, la plus grosse de la ferme, opposé à la gente petite voiture (Mén.).

Malchance (By.), s. f. — Infortune. || Malencontre. Syn. de *Maldringue*, *Malette*.

Malchanceux (By.), adj. q. — Malencontreux.

Malcommode (Mj., Lg., By.), adj. q. — Incommode, difficile, malaisé, en parl. des choses. || Acariâtre, d'humeur maussade, difficile à vivre, en parl. des personnes. Syn. de *Malagré*. Ex. : Il est pus *malcommode !* n'y a gens de illi parler. — Syn. de *Rechignoux*, *Hargnoux*, *Harguégnoux*, *Malendurant*, *Malagré*, *Blèche*, *Gribiche*, *Pétounard*, *Hergne*.

Mâle (Mj.), adj. q. — N. Se place habituellement avant le nom. « Ein *mâle* lapin. » — un lapin mâle, par opposition à femelle. || By. Oui, au sens de Un fort gaillard, qui n'a pas froid aux yeux. Autrement, un lapin mâle.

Malechouse (Mj., By.), s. f. — Chose mauvaise, en général. || Acte répréhensible, méfait. || Injure, propos déplacé. — Mal, male et *Chouse* = chose.

Mal de l'An. — Maladie de lenteur. — Pour Mal de lent. V. *Lent*.

Maledringue (Mj.), s. f. — Malechance, déveine, infortune. || Malencontre. Ex. : Quand la *maledringue* est sus les poules, le diable ne les ferait pas pondre. — Syn. de *Haire*, *Malêtrie*.

Et. — Composé du vieil adj. Mal, mauvais, et d'un nom inusité, Dringue, qui semble se rapporter au v. *Driguer* et Dringuer. Le sens littéral serait donc : Mauvaise marche, mauvais cours d'affaires.

Malement (By.), adv. — Difficilement, presque, à peu près. « Ça pèse *malement* (ou : *malaisément*) 6 livres.

Malendurant (Mj., Lg., By.), adj. q. — Peu patient, difficile à vivre. Syn. de *Malcommode*, *Malagré*.

Mal en goût (Mj., By.). — Etre mal en goût, — être indisposé.

Mal-en-pattes (Mj., Lg., By.). s. m. — Individu ou animal qui est infirme des jambes. — Bancal.

Mal-en-train (Bl., partout), adj. q. invar. — Etre *mal-en-train*, — indisposé, malade.

Mal-épargne (Mj.), adj. q. — Prodigue, dépensier.

Malêtrie (Lg.), s. f. — Guigne, guignon, malechance. Ex. : Je sé dans la *malêtrie*. Syn. de *Maledringue*, *Malette*.

Et. — De mal + Etre, inus ; pendant du fr. Bienêtre.

Malette (Do.), s. f. — Porter à la malette, — p. un enfant sur son dos. Mieux : *Mallette*.

Et. — P.-ê. diminut. de : malle ; porter comme une petite malle, une hotte ? V. *Bigotte*, au Supplément, II.

Mal-hairé (Mj.), adj. q. — Mal portant, indisposé. N. L'h est aspiré très fortement.

Et. — Male-erre ; mauvais traitement :
« Lié, battu, mené *mal-erre*. »
Malehere :
« Car castéés est cose avere
« Enfrume et fière od *malehere*. » (D. C.).

— Moisy cite : Maleuré ; mal-heuré, part. pas. de heurer, pourvoir d'une chance qcque. On disait : bien-heuré. V. *Haire*, *Hairé*.

Malherbe, s. f. — Camomille, herbe à vers, maroute. Vulg. Chrysanthemum : — Mauvaise herbe. (Mén.). Malherbe, mérerbe, matricaire, Pyrethrum partenium. Bat.

Malheureux (Mj.), interj. — S'emploie comme exclamation parenthétique, sans significat. précise. Ex. : Il courait, *malheureux* ! qu'il en arait ben tombé sus le nez ! — On prononce souvent Malhureux. Cf. le : Pauvre de moi ! des Provençaux.

Malhureux - ureusement (Mj., By.). — Pour : malheureux, — heureusement.

Malice (Mj., By.). — *De malice*, loc. adv. — avec malice, malignité ou astuce. || *Malice* cousue de fil blanc. — malice ou rouerie qui n'en est pas une, — facile à découvrir.

Mâller (By.). — V. *Canard*, *Mâlon*. On prononce *Mânier*. Aide du chasseur aux canards sauvages.

Malin (Mj., By.), adj. q. — Difficile à faire, à comprendre. « Ça n'est pas ben *malin* à faire ! » — || Mj., Lg. « Dam ! c'est ben *malin* à enlever ! — ironiquement. Pat. normand : malin-ine. G. G. 341, 1.

Maline (Mj., By.), adj. q. Fém. de Malin, pour Maligne.

Hist. — « Sépulture de Marie Thourmault... laquelle a été étranglée aujourd'hui par la *maline* beste... proche le bois de Rétault. » (1697. — *Inv. Arch.*, E, III, 121, 1.)

|| A Royan, on appelle *Maline*, une grande marée.

Malinet' — Maillinette (Lg.), s. m. — Mauvaise herbe commune dans les cours des fermes et dans les éteules. C'est une composée à fleurs jaunes qui fleurit en août.

Et. — Dimin. du fr. Malin, pris au sens pat. de : mauvais.

Malinger, v. a. (Am.) — Mélanger. Syn. et d. de *Moilinger*.

Mallette (Mj.), s, f. — Poche, et surtout : poche de vêtement. Syn. de *Pochette*, *Goujette*, *Profonde*, *Fouillouse*. || Traîner la *mallette*, — errer, vaguer, rôder. Aller mendier. — Cf. l'esp. Maleta, valise. L'angl. Wallet, bissac, vient probablement de ce mot, plutôt que du fr. Valise. V. *Malette*.

Hist. — « Adonc tira le varlet assez à manger d'une *mallette*, et si avoit à boire dedans ung baril. » (L. C.)

Mallettée (Mj.), s. f. — Le contenu d'une poche de vêtement. Syn. de *Pochettée*, *Goujettée*. V. *Mallette*, pris dans le sens de Poche, qui a dû être autrefois la significat. propre de ce mot.

Malmaison, s. f. — Prison (Mén.).

Mal-malade (Mj.), adj. q. — Très malade.

Mal-mouché (Mj., Lg.), s. m. et adj. q. — Interpellat. ironique, qualificat. injurieuse que l'on adresse parfois à un gamin. Syn. de *Morveux*.

Malneyé, s. m. — Celui qui a essayé de se noyer et qui s'est manqué. V. *Malpendu*.

Mâlons. — Mâles de canards. V. *Mâlier*.

Hist. — « Colibry pourrait vous accompagner aussi, et lancer les *mâlons*. » Canards mâles destinés à la chasse aux canards, comme appeleurs. (R. Bazin, *La Sarcelle bleue*, p. 213.) — Appelants. || By.

Maloquart (Sp.), s. m. — Enfant très gras et joufflu. Syn. de *Maboule*, *Lochon*, *Daubier*, *Pape*.

Mâlottée, s. f. — Brassée (Li., Br.).

Malpeine (à) — (Lué.). — A grand peine.

Malpendu (Mj., By.), s. m. — Celui qui a essayé de se pendre et qui s'est manqué. || Cf. *Malneyé*.

Malplanche (Tlm., Lg.), adj. q. — Raboteux, en parl. d'un chemin. Syn. de *Ragotu*, *Bilbotu*, *Rallu*, *Rabotu*, *Rabotoux*. De Mal et Planche qui semble avoir le même radic. que Plat.

Malpoli (Mj.. By.), adj. q. — Impoli.

Malsable (Mj.), s. m. — Sable mouvant, portion de grève où l'on s'enfonce, où l'on pourrait même s'enliser. — Mal, Sable.

Malsain (Mj., By.), adj. q. — Fig. Dangereux. Ex. : C'est *malsain* d'avoir affaire aux cognes, — de s'attaquer à plus fort que soi, aux gendarmes.

Hist. — « S'il ne se fust trouvé puissant pour résister aux deux puissances contraires, il y faisoit *malsain* pour luy. » (G. Chastelain, *Chr. du duc Philippe*, ch. 65. — L. C.)

Malsif (Mj.), adj. q. — Massif. Cf. *Marsif*.

Et. — Corr. du mot fr. — Au suj. de l'introduct. de l dans la prononc., V. *Ebalveretter*.

Malsoin (Mj., By.), adj. q. et s. m. — Incurie. Ex. : Y a prou de quenaux qui maufinent par le *malsoin*. || Individu peu soigneux. Ex. : Hue ! le vilain *malsoin*, le velà encore à se routeler à bas ! || By. — Plutôt : sans soin, — et prodigue, débauché.

Mal-sûr (Mj.), adj. q. — Peu sûr, qui n'est rien moins que sûr.

Maltagon (Mj.), s. m. — Martagon, espèce de lys rouge. Cf. *Essalter*, *Maltyr*.

Malthide (Mj., Bk.), s. f. — Mathilde.

Maltyr (Mj.), s. m. — Martyr. Cf. *Essalter*, *Escolter*, *Maltagon*.

Malvau, s. m. — Nom d'un petit village de Mj., situé au bord de la Loire, dans un vallon ouvert au vent du N. — Mala-vallis.

Malvoulant (Mj.), s. m. — Malveillant, malintentionné, ennemi. — A donné l'angl. Malevolent, même sens.

Mamage, s. m. — Fromage, terme enfantin.

Mame (Mj., By.), v. n. — Manger. || Je vas te faire *mame*, abrév. de Mamer, manger. Cf. *Bume*. || s. f. — Abrév. de Madame. « *Mame* Une telle. »

Mamer (Mj., By.), v. a. — Manger. Terme enfantin. Cf. *Bumer*, boire.

Mameselle (Mj., By.), s. f. — Contr. de Mademoiselle. Le bret. a Mamezel.

Maminot ° (Lg.), s. m. — Enfant, mioche. Mot vieilli. Syn. de *Queniâ*, *Queneau*, *Drôle*, *Race*, *Affiau*, *Loupiot*, *Gosse*, *Gonse*, *Môme*, *Moutard*, *Ganafiat*.

Manable, adj. q. — Habitable (Lué).

Et. — Où l'on demeure, habitable ; lat. manabile. (Dr A. Bos.) — Maison manable se dit en Normandie, chez les notaires et sur les affiches d'une maison d'habitation, par opposit. à maison à usage de grange, d'écurie, etc. (H. Moisy, *Noms de famille normands*.) — Hist. « Apperceurent autour d'eulx... grans murs et maisons *manables* haultes et eslevées. » (*Percef*, iv, 33.)

Manage, s. m. — Demeure, résidence, manoir, hôtel, logis.

Et. — Manaticum, manoir. Confondu avec maisnage, ménage, mansionaticum : de mansionem, maison.

Manche (Mj., By.), s. f. — C'est eine autre paire de *manches*, — c'est autre chose, c'est tout différent. L'ital. emploie littéralement cette expression, même dans le style élevé. E un altro par di maniche. || || Etre dans la *manche* de quelqu'un, — être dans ses bonnes grâces, syn. de Etre dans les papiers. || s. m. Au jeu. Ex. : J'avons ein *manche*, à charche, — c.-à-d. j'ai gagné la première partie et l'ad-

versaire cherche encore à gagner. — S'il gagne la 2e, on sera *manche* à (manche, s. e.) et on fera la belle. || *Manche* de gâche. V. *Fûtreau.*

Manchette de la Vierge, ou Liseron des Haies. (Mén.). — Convolvulus sepium (Bat.).

Mandale (Bg.), s. f. — Gifle. Je t'envoie eine *mandale.* — Syn. de *Girouflée*, *Ognon.*

Mandrer (Cho., Lg.), v. a. — Diminuer, dépérir. Ex. : Velà ein bœuf qui a ben *mandré* dempis queuque temps. — Doubl. de *Moindrer* (devenir moindre).

Hist. — « Ils souhaitaient voir *mandrer* le nombre des ménétriers. » (G. Sand, *Les Maîtres Sonneurs.*) Maigrir. « On le voit *mandrer* à vue d'œil. » (*Id.*, *La P. Fadette.* — Jaub.)

Mandrin (Ag.), s. m. — Vaurien, chenapan Du nom d'un célèbre voleur sous Louis XV.

Manette (Mj., By.), s. f. — Dimin. famil. du prén. Marie. || Ironiquement : Femmelette, homme efféminé dans ses goûts et ses manières, veule, dépourvu de force de caractère. Celui qui se laisse mener par sa femme. — C'est la forme familière de Mariette. V. *Manie*, *Ménie.* Manon. — By.

Hist. — « Et que le nom de *Manette* l'avait (Marie Boussinot) rendue si populaire. » (*Anj. hist.*, I, 730, 18.)

Mangeaison (Lg.), s. f. — Grande quantité d'une mauvaise engeance. Ex. : Y a eine *mangeaison* de vipères, cette année. — De Manger. Syn. *Confusion.*

Mangeant (Lg.), adj. verb. — Toujours employé avec une négat. « I n'est point *mangeant* ! » c.-à-d. il est bourru, revêche. Syn. de Point-*mâchant.*

Hist. — Mordre à l'hameçon. « Le maréchal du Biez entreprent de se saisir et ruiner la terre d'Oye, ayant tenté d'attirer l'Anglois en bataille, lequel n'en voulut *manger.* » (Montluc, I, 254.)

Mangeoter (Mj., By.), v. n. — Manger par petites quantités et souvent ; pignocher. Cf. *Changeoter*, *Nigeoter*, *Nageoter.*

Manger, v. a. — « *Manger* le pot à midi et la broche le soir. » (Mén.). — Quel est le sens de cette loc.? Ne se priver de rien? faire de bons repas? || *Manger* la gearbe. V. au Folk-Lore. II || Mj. — *Manger* le sang meurtri, — faire résorber le sang extravasé d'une contusion. V. *Sang-meurtri* au F.-Lore, XIV. || *Manger* des marrons, — marronner, bisquer. || Lg. *Manger* à la mode, — mordre à même dans son pain. N. Il semble qu'il y ait là un jeu de mots?

Mangerie (Mj.), s. f. — Idée saugrenue. Projet qui ne peut avoir que de funestes conséquences. || Encombre, ennui. Ex. : Allons, velà encore eine nouvelle *mangerie* ! — Cf. Se manger les sangs.

N. — Littré donne le sens de : Frais de chicane, exaction ; action de se nuire les uns aux autres.

|| By. — Action, façon de manger. En mauvaise part.

Mange-tout (Pois), s. m. — Pois que l'on fait cuire et mange avec la cosse. Mj. — Pois sans *parche.*

Mangon, **Manjon**, s. et adj. — Qui bredouille, qui bégaie. — Se conjugue. (Mén.). Mangonner, sans doute?

N. — D. C. donne le sens de Apprenti (1402).

Maniant (Mj.), adj. verb. — Maniable. Cf. *Allant*, *Faisant.*

Manican, cant, te (Sp., Tlm.), adj. q. — Impotent, infirme, bancale, boiteux. V. *Manque.*

N. — L'angl. a Manikin, nabot. Ce mot et notre adj. sont des doubl. du fr. Mannequin, all. Mannkein. Syn. de *Emanicant.* — « Vx fr. Manc, estropié. » (Litt.)

Manie (Mj., By.), s. f. — Forme enfantine et caressante du prén. Marie. Syn. de *Ménie*, *Ménite.*

Mânier [1] (Va.), s. m. — Meunier. — Pat. norm. Mongnier, G. G. 347, 1.

Mânier [2] (By.), s. m. — Aide-pêcheur et aide-chasseur (Grande pêche et chasse aux canards). V. *Mâlier*, et au F. Lore, II. Chasse aux canards. Mâlier est préférable. C'est celui qui lance les mâles ou appelants. On prononce, il est vrai, Mânier. Et comme ceux qui se livraient par profession, l'hiver, à cette chasse, étaient les pêcheurs de profession, ils ont appelé Mâniers leurs aides pour la pêche. Mais, dans ce dernier cas, ils disaient plutôt compagnons.

Le mâlier, placé à 300 mètres du chasseur, ayant près de lui une caisse à claire-voie où sont placés les mâles, lorsqu'il aperçoit en l'air un vol de canards sauvages, tire un appelant et le lance en l'air. Celui-ci se mêle aux premiers qui, voyant un frère, en concluent que l'endroit est favorable pour descendre. L'appelant les entraîne vers sa cane non loin de la hutte où se tient le chasseur. Si, pour une raison ou pour une autre, le premier canard lancé se laisse entraîner lui-même, on en lance un second. N. Il porte à la patte une cordelette tressée d'un brin de chanvre, qui sert, plus tard, au mâlier à le saisir plus facilement sur l'eau, soit à la main, soit avec sa perche. — On se figure, à tort, que ce sont les canes qui, par leurs cris, appellent les canards sauvages. Leur sorte de sifflement (ce sont les mâles qui *coinquent*) est à peine perceptible de près, à plus forte raison de loin et de haut. Non ; ce sont bien les *mâles* ; et les canards sauvages descendent pour la raison donnée plus haut. Ils ont, d'ailleurs, leurs canes, et tous ces volatiles en remontreraient aux hommes pour la fidélité, ainsi que le témoigne un couplet célèbre sous l'Empire :

Un canard, déployant ses ailes
Coin, coin, coin,
Disait à sa cane fidèle
Coin, coin, coin,
Quand donc finiront nos tourments?
Coin, coin, coin, coin.

Manière, magnière (Mj., By.), s. f. — Sorte. Ex. : J'ai comme eine *manière* de froncle qui veut me pousser là. || Alle a comme eine *manière* de velin d'eau dans eine main. » || D'eine *manière*, — d'une certaine façon, à un certain point de vue. « D'eine manière, vous avez raison. » || Dans la *manière* de, — dans le genre de. || De *manière* que, — en sorte que. || Mj. — La *manière* comment que, — comment, la façon dont. Ex. : Je voudrais ben savoir la *manière* comment qu'ils s'y prennent.

Hist. — O pour Dieu, amie, enseignez moy la *manière* comment tel le faites. (Rab., *P*, v, 43, 573.) « Aussi là nous fut dict estre une *manière* de gens, lesquels ils nommoient guetteurs de chemins. » (Rab., *P*,. v, 36.) — « *De manière que* tout l'effet de la subrogation des nouveaux creanciers aux droits des anciens est d'acquérir une hypothèque privilégiée. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 1284.)

Manifait (Pell., By.), adj. q. — Espiègle, qui aime à faire des niches.

Et. — Ce mot pourrait être composé des vocables lat. Manu Facit, c.-à-d. qui se livre à des jeux de mains. Syn. de *Adelaisi*, *N'a que faire*. — Je trouve dans Delvau : Malfrat, vaurien, homme qui mal fait, ou gamin qui mal fera ; argot des paysans de la banlieue de Paris. Le peuple parisien disait, jadis, un Malfé (malefactus) à propos d'un malfaiteur et donnait le même nom au diable.

Manifique (Mj., By.). Pour : magnifique.

Manilleur, s. m. — Joueur de manille.

Manique. — Pour Manicle, avec un sens spécial. Pièce de cuir qui protège la main du cordonnier, du savetier. Tirer la *manique*, le fil (lignou) enroulé autour de la *manique*.

Et. — Manicula, dim. de Manica, manche.

Mânis (Mj.), s. m. — Fumier, engrais. Syn. de *Graissier*.

Et. — Manisser, — marner : de Manix, marne. — Hist. « Les fermiers ne peuvent mottoyer, n'y ecorcher les franchises de leurs termes, sous prétexte de *manisser* leurs terres labourables. » (*N. C.-G.*, iv, 415.) — « A l'égard des *manix* et engrais extant en nature, l'homme congedié est tenu de les laisser sur le lieu recevant la moitié du prix auquel ils sont estimez par experts. » (*Id.*, *ibid.*) — Cf. l'angl. Manure. — Pat. norm. Maoul ; mawl, fumier. (G. G., 342, 1). Cf. angl. Manure.

Manne (Lué), s. f. — Mesure pour les marrons, haricots, pommes de terre ; contient 2 boisseaux. || *Manne* de Prusse. Vulg. Glyceria fluitans ; graminées. (Mén.)

Mânnée (Mj.), s. f. — Le contenu d'une manne.

Mannequins (By.). — Pron. Moennequins. On poumoye (paumoye) dans des *mannequins* (mannes ovales en osier) ou des caisses, les lignes (cordées) qu'on installe pour la pêche de fond. Voir *Champeaux*, *Cordeaux*, *Epinoches*, *Virecou*, *Perrons*, *Branles*.

Mannezingue s. m. — Cabaretier. Syn. de *Bistro*, *Mastroquet*. N. Argot.

Et. — P.-ê. de l'all. Mann, homme, et de Zingue ; l'homme qui débite sur le zinc. Mais il faudrait Zinguemann. On peut soupçonner aussi un dérivé capricieux de Mastroquet, sous l'influence de Brindezingue.

Mânnier (Mj.), s. m. — Aide pêcheur (Mj.). — Homme dont un pêcheur muni d'une licence a le droit de se faire accompagner.

Et. — Dér. du fr. Manne, parce que ces manœuvres sont employés surtout à manipuler les mannes où l'on met le poisson. V. *Mânier*. Il y a eu confusion.

Manon (By.), n. pr. — Ou Manette, pour Marie.

Manque (By., Mj., Lué), s. m. — De manque, — qui manque, qui fait défaut. Ex. : Y a trois poules de *manque* sus le jouc. || Sans *manque*, — sans manquer, sans faute.

Ex. : J'irai vous voir dimanche, sans *manque*.

Et. — B. L. Mancare, estropier, mutiler, dans les Lois Barbares. (D. C. Mancus.) Sanscr. Manak, peu.

Manqué (Li., Br.), s. m. — Un *manqué* ; une taille, un corsage sans manches.

Manquer (Mj., By.), v. n. et a. — *Manquer* à qqn. — Etre inconvenant envers qqn, lui manquer d'égards. || Absolument. Etre dans le dénuement. Ex. : Son père illi a laissé de bon fait, a n'est pas pour *manquer* queuquefois. || Ne pas manquer que de, — ne pas manquer de. Ex. : Faudra pas *manquer que d'*avancer jusqu'à la maison, quand c'est que vous veindrez à Mj.

Manquette (Mj.), ad. q. — Se dit d'une vache dont deux trayons seulement donnent du lait.

Hist. — A rapprocher : « Sans laquelle toute doctrine leur seroit *manque* et inutile. » (J. du Bell., *Déf. et Ill.*, ii, 3, 37.)

Manquiers-ben, adv. — Peut-être, c'est bien possible. V. *Vanquiers*, *Mantié-ben*.

Mante (Mj., Lg., By.), s. f. — Couverture de lit en laine tissée.

N. — Hatzfeld donne ce mot comme vieilli, avec le sens de couvre-pieds. Il est toujours en grand usage à Mj. et ailleurs. — Tient à Manteau.

Hist. — Jamyn, p. 126. (L. C.)
« Il tourne, il vire, en son lit agité
« D'inquiétude et de douleur ardente ;
« Cherchant le frais, trop lui pèse une *mante*
« Pour couverture, et de piés et de bras
« Il pousse, il jette, il renverse ses draps. »

Mantiau (By.), s. m. — Manteau.

« J'ay mantiaux fourés de gris
« J'ay chapiaux, j'ay biaux profits. »
(E. Deschamps, p. 87.)

Mantié-ben. — V. *Manquiers*, *Vantiers*.

Mapou (Sp., Fu., Li., Br.), s. m. — Colin-Maillard. V. *Lapou*.

Et. — Le nom de ce jeu vient de ce que celui qui a les yeux bandés, lorsqu'il vient à saisir un des joueurs, s'écrie aussitôt : *Mapou !* — « Ce mot est mis pour : J'm'apou, ou : j'm'apouse, qui est : je me pose. L'oiseau *s'apouse* sur la branche ; par analogie, un peu en plaisantant, on dit : « J'm'apouse, j'sé lassé. » — Dans le jeu de Colin-Maillard, les

joueurs sont accroupis. Celui qui cherche, les yeux bandés, saisit-il qqn ? Il crie : *Mapou !* ou : J'm'apou ! — Su qui? — Su Pierre. — En disant *Mapou*, il se pose sur le dos de celui qu'il a pris. M'apou peut vouloir dire : Je m'appuie. » (M. PUCELLE.) — Cf. JAUB. Babifou.

Syn. de *Casse-cou*, *Alouette*, *Alouette-bandée*, *Casse-croûte*, *Oueille-bandée*. || Lg. — *Id.* Mais les joueurs, au lieu de s'accroupir, courent, çà et là, pour échapper à celui qui les cherche.

Maquégnon (Lg.), s. m. — Maquignon.

Maquereau (Sp.), s. m. — Sorte de grog chaud, composé d'eau, de sucre, et d'eau-de-vie. Syn. de *Flipe*.

Mâques (Mj., Lms., Z. 196), s. f. — Certaines parties de champs plus humides, plus froides, formées d'une sorte de terre glaise. On pratique généralement dans les mâques, pour faciliter l'écoulement des eaux, des rigoles en diagonale, qu'on nomme *Essigoires*. — A Chambellay on dit des *Essefs*. Syn. et d. de *Mâcre* ; Syn. de *Sourdille*, *Mollière*.

Mâqueux, euse (Mj.), adj. q. — Argileux et humide, en parl. d'un terrain mouillé, sans être marécageux. Se dit d'un terrain où il y a des *sourdilles*. V. *Mâque*, *Mâcre*, *Mâcroux*.

Maquille (Mj.), s. f. — *Chiendent à boulettes*. Syn. de *Pâtinous*, *Chiendent couillu*.

Mar [1]. — Sert de préfixe péjoratif. Pour le malheur de.

Et. — « Mar ne serait-il pas le mot *mal*, dont l'l se serait changé en r, comme dans rossignol, pour lossignol ; orme, pour olme ; navire, pour navile ; titre, apôtre, pour title, apostle, mur, pour mul, etc. — En composit., mar exprime l'idée de malheur, de mauvaise direction. » (Dr A. Bos.) — DIEZ justifie la dérivat. de mar par : mala (hora), en citant le texte que voici : « Tam mala hora te viderunt oculi mei. » (*Gesta reg. Franc.*), qu'il met en regard de celui-ci : « Tant *mar* vus vi. » (*Vie de S. Auban*, v. 1503.) MOISY. — « *Roland*, 1949. — « Carles li magnes *mar* vos laissat as porz. » Nombreuses expressions : *Mar* né, né pour son malheur ; *mar* venir, *mar* vivre, *mar* finer, — mal finir. (Cf. *Maufiner*.) V *Mar-Palus*.

Mar [2] (Mj., By.), s. f. — Mer. || Le Sud, le Midi, point cardinal. Ex. : Le vent est de la *mar*, enhuit. || En *mar*, — au midi. Ex. : Vire la pôtre en *mar*. V. *Haute-Mar*, *Basse-Mar*. — Cf. *Vart*, *Far*.

Hist. — « Port d'aigue douce et de *mar*. » (*Poët.* av. 1300. — I, 463.)

Marabout (Lué), s. m. — Homme laid.

Et. — D'un mot arabe : lié à Dieu, prêtre musulman ; puis, par dénigrement, homme fort laid (puis, cafetière à gros ventre). LITTRÉ, 2e sens.

Marachin, Marachemin. — Lamnis velu, et toute autre herbe des marais. || Bœuf *marachin*, qui a été élevé dans les marais (MÉN.). — P. Maraîchin.

Maragouin (Mj. Tlm.), s. m. — Baragouin, jargon. Syn. de *Jagouin*. Corr. du fr.

Maragouinage (Mj., By.), s. m. — Action de baragouiner. Ex. : Il en fait d'ein *maragouinage* ! Pour Baragouinage.

Maragouiner (Mj., Lg., Tlm.), v. a. et n. Baragouiner. Corr. du fr. Syn. de *Ramagouiner*, *Jargouiner*, *Jagronner*, *Jagrougner*.

Maraion. — Vx mot angevin. Quel sens? Habitant du marais?

Hist. — 1677. Sépulture « d'un *maraion* qui fut tué par ses bœufs charretiers ». La Séguinière. *Inv. Arch.*, III, E, S, s., 378, 1.)

Maras [1] (Mj.), s. m. — Marais. Forme un peu vieillie. || Le lac du Grand-Lieu et ses environs. N. Certains de nos mariniers font des voyages dans le *maras*.

Maras [2] (Sal.). — Chat mâle. Syn. *Marcou*.

Marauder (Lg.), v. n. — Miauler comme font les matous dans la saison de leurs amours. Syn. de *Renauder*.

Et. — Dér. du l. Mas, maris (mâle). Cf. *Marcou*, *Marois*. — N. Il est probable, quoi qu'en dise HATZFELD, que ce v. est le même que le mot fr. Marauder. C'est la nuit que les matous maraudent ; c'est aussi surtout pendant la nuit que les maraudeurs font leurs expéditions. Quant au nom Maraud, c'est le subst. verb. dérivé, et non la rac. de ce verbe. (R. O.)

Marbre, marbe (Mj., By.), s. m. — Bille à jouer. Syn. de *Petit-dien*, *Canette*. Les Angl. emploient dans le même sens Marble.

Marcage (Mj., By.), s. m. — Marécage. Syn. de *Maricage*. Cf. *Marcasse*.

Marcageux (Mj., By.), adj. q. — Marécageux. Syn. de *Maricageux*.

Hist. :
« Vivre d'eaues de terre *marcageuse*,
« Estre au gros airs quant li brouillas est fors. »
(DESCH., 350.)

Marcasse (Sp.), s. f. — Boue, saleté.

Et. — C'est une corr., ou plutôt un doubl. du fr. Marécage. De ce mot dérive le fr. Marcassin ; on sait que le sanglier aime à se vautrer dans la boue, ou : *marcasse*. Doubl. de *Marcage*.

Marcassée (Mnl.), s. f. — Pêche.

N. — Sorte de pêche qui se pratique à l'aide d'un très grand panier fixé à un long manche et plongé au fond d'un étang. Les pêcheurs, partant des bords de l'étang, s'avancent vers ce panier en faisant le plus de bruit possible et, resserrant leur cercle, rabattent le poisson vers ce panier, qui est levé rapidement. Chose curieuse : à Saint-Aug., ledit panier se nomme une *reste*, car on y pratique la marcassée, bien que ce mot y soit inconnu : et réciproquement au Mesnil, on ne connaît pas le nom de *reste*. Dér. de *Marcasse*, *Margasse*.

Marceau, s. m. Saule. — On devrait écrire : Marseau. V. *Marsaule*.

Et. — Marsault ; salix caprea B. L. marsalix de : mas, mâle, et salix, saule. — BAT., *id.*

Marcelot (Lg.), s. m. — Petit mercier colporteur. Syn. de *Contreporteur*. — Dimin. irr. du fr. Mercier.

Marcenaire (Mj., By.), s. m. — Mercenaire.

Marcerie (Mj., By.), s. f. — Mercerie.

Marchaire (Segr.), s. f. — Chandeleur. » A la *marchaire*, le coucou est mort, il ne prêche

plus. » (Mén.) — Voir D. C. à Marceschia, Marchèche, Marchesse, etc. Tous ces mots se rapportent à Mars ; et la Chandeleur est le 2 février.

Marchais, s. m. — Pour : mare. Un *marchais*, ou grande mare sans écoulement. Rive gauche de la Loire.

Hist. — « Marez, *marchais*, et autres lieux moulx. » (*Chasse* de G. Phébus, MS., p. 117.)

Marchand (Mj., By.), s. m. — Ne pas en être le bon marchand, — ne pas s'en trouver bien. Ex. : Il a voulu me faire des crasses,. mais il n'en a pas été le bon *marchand*, je te l'ai baisé, numéro un. || Amateur, enthousiaste de. Ex. : Queun sapré *marchand* de noces ! || Habillé comme un *marchand* de chansons, — très mal habillé. || *Parapuie* de marchand de chansons, — très grand parapluie qui rappelle ceux dont s'abritent, sur les foires, les marchands de complaintes et de ponts-neufs.

Marchande-de-poupons (Mj.), s. f. — Sage-femme. Syn. de *Bonne-femme*, *Boune-femme*, *Grippe-tout-nu*, *Mère-tape-à-la-porte*, *Chasse-femme*.

Marchandise (By.), — Ordures. Marcher dans la *marchandise*.

Marche (Mj., St-P., Tlm.), s. f. — Pédale, dans un métier de tisserand. Cf. *Trois-marches*.

Hist. — « Et les dents leur tressailloient comme font les *marchettes* d'un clavier d'orgues ou d'espinette. » (Rab., *P.*, Prol., p. 112.) Ici, marchette signifie : touche. — « Jouans des mannequins à basses *marches*. » (Rab., *P.*, ii, 21, 170.)

Marché (Mj., By.), s. m. — Par le *marché*, — par dessus le marché.

Hist. — « Encores, par le *marché*, vous eussions-nous donné de nos raisins. » (Rab., *G.*, i, 25, 52.)

Marchepied (Mj.), s. m. — Coffre bas qui, autrefois, flanquait l'orée des *lits-à-l'ange*, et servait à y monter. On y renfermait des effets d'habillement.

Marcher (Mj., By.), v. réf. — Se marcher, se carrer. Syn. de se *Pompaner*. Cf. Se *Commarcer* ; se *Leuter*. || *Marche* t'en, — va t'en, || Marcher sur, — aller vers, approcher de. Ex. : Alle *marche* sus ses 20 ans.

Marcheteau (Tlm.), s. m. — Corde ou verge qui rattache les *marches* aux *lames* d'un métier de tisserand. Syn. de *Prouillère*. Dim. de *Marche*.

Marchette (Lg.), s. f. — Ressort d'osier qui soutient une *cage-basse* et la laisse retomber dès qu'un oiseau se pose dessus. — Cité par Ménage.

Marcier (Mj., By.), s. m. — Mercier.

Marcit, marcite (Mj.) — By., t muet, s. m. — Merci, remerciement.

Et. — Dér. du lat. Mercedem. On peut voir, dans le t final, le d lat., comme dans Enhuit, bien qu'il soit plus probable que cette lettre n'est que l'accentuation forte propre au patois angevin. — Mercedem, récompense, grâce, faveur; de ce sens on a passé à celui du sentiment qui fait faire faveur. Donc : Grand merci : c'est la grande faveur (que vous me faites) ; de là le sens de : remerciement. — Avait un t aux xe et xie s. — Hist. :
— « Qued avuisset de nos Christus *mercit.* » (*Sainte Eulalie.*)
— « Si preiez Dieu *mercit.* » (*Roland*, 1132.)
— « Deus ait *mercit* de l'anme. » (*Id.*, 3721.)
Ici, Miséricorde. — L. C., au mot : Mercit.

Marcou (Mj., Lg., Sal., By.), s. m. — Matou, chat mâle. || Sp. — Fig. Mari maussade et jaloux. || Mj., Lg. — Amant, celui qui vit en concubinage. Syn. de *Harnicou*, *Marlou*. Le fr. Matou en est une corr.

Et. — Probablement du lat. Masculus, mâle. Jaubert le dérive du nom de S. Marculfe. Or, le marcou, en Berry, c'est le 7e enfant mâle, d'une même mère, sans fille interposée. C'est le mâle par excellence. Le *marcou*, ou marcout, passe pour sorcier. — N. Le nom, en ce sens, est inconnu à Mj., mais la même croyance existe au sujet des enfants mâles nés dans ces conditions. Ils ont sous la langue une fleur de lys et guérissent de certains maux par leur seul attouchement. — Marlou est pour Maslou. (Litt.) — « Nos anciens faisoient des noms d'animaux des noms de saints. Ici : *marcou* vient de Marc, comme matou de Mathieu. » (Le Duchat sur Rab., t. III, p. 117.)

Hist. — « Et de nuict n'allait point criant
« Comme ces gros *marcoux* terribles
« En longs myaulements horribles. »
(J. du Bell., *Épitaphe d'un chat*, 296.)

Marde (Mj., Sp., By.), s. f. — Merde, excrément. || Interj. employée comme injure, ou pour exprimer le dépit. Cf. *Miel*, *Fouace*. || Mj. — Avoir un œil qui dit *marde* à l'autre, — loucher, surtout en dehors.

Marde-du-diable (Sp.), s. f. — Poudingue, sorte de pierre qu'on trouve abondamment et par blocs erratiques et irréguliers dans certains champs de la région. C'est un conglomérat de grains pierreux de diverses sortes, agglutinés par un ciment ferrugineux. Syn. de *Lopin*, *Nouc de forge*.

Mardée (Mj.), s. f. — Plaque ou amas de fiente. Cf. *Bousée*, *Foirée*.

Mardeux (Mj., By.), adj. q. — Merdeux. || s. m. — Gamin, mioche. Syn. de *Moutard*, *Maminot*.

Mardi (Sp., Lg.), s. m. — Qui a fait lundi a fait *mardi ;* qui a fait l'un a fait l'autre.

Mardi-gras (Mj.), s. m. — Masques du Mardi-gras. || By., *id.* ou Carnavaux. || Personne barbouillée et sale. Ex. : Te velà fait comme ein vrai *Mardi-gras*, *Carnaval*. || Sp. — Faire le *mardi-gras*, — avoir ses règles. Syn. *Trahu*. — V. *Compagnie*. || Sp. — Mannequin que promènent les enfants le jour du Mardi-gras et qu'ils font brûler ensuite au milieu d'un carrefour.

Mardoux, se (Mj., By.), adj. q. — Merdeux.

Hist. — « Escoutez que dict nostre retraict aux fianteurs, chiart, foirart..., hordous, *merdous*, esgous. » (Rab., *G.*, i, 13.)

Mâre (Mj., By.). s. f. â très long. — Mare. || Par *mâres* et par bouillons. — par monts et par vaux. — P.-ê. corr. de Mer.

Maréchal-des-œuvres-blanches, s. m. (Bl.).

N. — Vers 1740, un des ancêtres de M. X. porte ce nom dans un papier de famille. — Ferblantier ?

Hist. — « Ordre de marche de la procession de la Fête-Dieu de la ville de La Flèche, 1761. — Les huissiers..., les maréchaux-ferrants et éperonniers, les *maréchaux en œuvres blanches*, les coutеliers, les serruriers. » (*Anj. hist.*, 6e an., no 6, p. 623.)

Maréchaux, s. f. (?) — Véronique ou mouron d'eau ; employé pour l'usage des bestiaux... (Mén.) Bat. Veronica anagallis. || Il me semble avoir entendu appeler de ce nom — Maréchao ! des bœufs attelés à la charrue. A. V. — *Marichau* !

Marée (Mj., By.), s. f. — Pluie de peu de durée, qui survient souvent vers l'heure de midi. || Fig. — Menu d'un repas. S'emploie ds l'expression : *Récraître* la *marée*. || By., *id.* plus : Faire sa marée, préparer les lots de poisson pour la vente.

Mârée (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'une mare, flaque d'eau. — N. Marée se dit populairement d'un liquide répandu ou qui coule. « Le chien a pissé une grande *marée* contre la porte. » (Litt.).

Marée fraîche (Sal.). — Nouvelle désagréable.

Marer (Mj.), v. a. — Salir d'un dépôt de limon. Ex. : La crue a tout *maré* le foin. || v. n. — Etre sali par ce dépôt. Ex. : L'herbe a *maré* dans la baisseur. Syn. de *Maréyer.* || Sal. — Ou par des pluies répétées.

Mareyer (Mj., By.), v. n. — Pleuvoir légèrement, bruiner fortement. Ex. : Ça *maréye* point si mal fort. Syn. de *Mouillasser.* || Lg., v. a. — Troubler l'eau. Ex. : La p*l*eue (pieue) a *maréyé* la Sèvre. Syn. de *Touiller.* — Dér. de *Marer.*

Marganeau (Sp.), s. m. — Souillon, maritorne, cendrillon. Syn. de *Mâcaud*, *Marie-salope.* Cf. *Morgâgnoux.*

Margasse (Sp.), s. f. — Boue, saleté. — Forme adoucie de *Marcasse.* — Marécage, bourbe, limon, terrain boueux ou noyé d'eau. Doubl. de Marécage.

Margassoux (Mj., Sp.), adj. q. — Humide, pluvieux, mouillé, boueux, marécageux. — Dér. de *Margasse*, d. de Marécageux.

Margeilleur, eux (Auv.), s. m. — Hongreur. Corr. de *Mégeilleur.*

Margot (Mj., Lg., By.), s. f. — Dimin. du n. propre Marguerite. || Pie, oiseau. Syn. de *Ragace.* V. *Volet.*

Margoton (Mj., By.). s. f. — Dimin. famil. et surtout ironiq. du prén. Marguerite, Margot. || Petite personne sans conséquence. Cf. *Goton.*

Margotter (Mj., By.), v. a. — *Marcotter.*

Margotture (Mj., By.), s. f. — Marcotte.

Et. — Dér., par un dimin., du lat. *mergus*, provin, de mergere, plonger, parce qu'on enfonce la marcotte en terre. (Litt.) — Nous retrouvons dans notre pat. le g latin.

Margouiller (Do.), v. a. — Mâchonner.

Et. — Margoulette ; terme popul. : la mâchoire. De *Mar*, mal, et Goulette, dimin. de *Goule*, gueule.

Margouler (Z. 132), v. n. — Mâcher, remâcher, ruminer. V. *Margouiller.* || Sal. — Se disputer à grands cris, — jouer de la margoulette. || Lg., v. a. — Mordiller. Syn. de *Morgâiller.* V. *Margoulette.*

Margoulette (Mj., By., Sal.), s. f. — Mâchoire. Syn. de *Mâtigoine*, *Mâcouinette.* V. *Margouiller.*

Et. — *Mar*, + *goule* + *ette.* — Pat. norm. Marjôle, double menton des porcs. G. G., 341, 2.

Hist. — « Hein ! si je te faisais cela clair comme le jour ; n'aurais-tu pas la *margoulette* fermée ? » (H. de Balzac, *César Biroteau*, p. 10.) — Rapproch. Gargoulette.

Marguerine (Craon), s. f. — Personne dont le linge est difficile à détacher (se dit spécialement du linge que les dames tachent à certaines époques régulières et mensuelles). || Au fig. — Personne difficile de caractère. Syn. *Gribiche*, *Griche-midi.*

Marguerite (Mj.), s. f. — Pyrèthre, grande pâquerette des blés. || Petite crucifère, — cardamine des prés (arabidée), — à fleur d'un blanc violacé, à feuilles profondément découpées et presque composées, commune au printemps dans les prés humides et au bord des ruisseaux. — Syn. de *Caloiseau.* || Reine-marguerite. N. Qqs-uns prononc. Marguèrite.

Marguiène (Bg., By.), s. f. — Faire marguiène, méridienne, — un somme après-midi. V. *Marienne.*

Hist. — xviie s. Faire *mérienne* ou mérienner. De deux mots lat. Milieu du jour.

Mariage (Mj., Lg., By.), s. m. — Dot. Ex. : Son père illi a donné ein bon *mariage.* || Brisque, sorte de jeu de cartes.

Hist. — « Si l'homme noble donne à l'une de ses filles plus grand ou moindre *mariage* qu'advenant, c'est à sçavoir, plus ou moins que la valeur de sa légitime portion. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 172.) — Ce jour, 6 mars, Monsieur partit de Montsoreau pour aller *de* Poytiers porter sèze mille francs à Mme de Marton, sea sceur sur son *mariaige.* » (1643. — *Inv. Arch.*, i, a, G., 204, 2, b.) || A Segré, lorsqu'un *mariage* ne s'avance pas, on dit : On s'entr'entr'aime mieux avant de s'entr' entr'avoir que quand on s'entr' entr'a, — on s'aime mieux avant le mariage qu'après. (Mén.) — « Est requis l'eage de 7 ans au sacrement de l'autel, XII ans à ceulx qui sçavent discerner, aulx saincts ordres XXV ans, au sacrement de *mariage* XII et XIIII... » (1552. *Inv. Arch.*, E, S, ii, 252, 1.)

Mariant (Mj., By.), adj. verb. — Aisé à marier, disposé, apte à se marier. « A. n'est guère *mariante.* » Syn. de *Mariaud.*

Marias (Mj.), s. m. — Mariage mal assorti.

Mariaud, de (Lg.), adj. q. — Syn. de *Mariant.*

Maricage (Mj.), s. m. — Marécage. On dit aussi *Marcage.*

Maricageux (Mj.), adj. q. — Marécageux. On dit aussi *Marcageux.*

Marichal (Mj., Sp., By.), s. m. — Maréchal-ferrant. Ex. : Avant de changer de *marichal*, faut payer les vieux fers. — Cf. *Arichal.*

Et. — Aha. Marah, cheval, et Scalc, celui qui le soigne. — Marescalcus. — Beaucoup d'idiomes ont un i. En tudesq. Mariskalk. — Esp. Marischal. Pat. norm., Maricha. G. G., 341, 2. — « Celtiq. Marc, cheval, qui nous a été conservé par les historiens grecs et est encore usité dans le pays de Galles : « Hippôn' to onoma istô tiç *Markan* on'ta upo tôn keltôn. » (Pausanias, x, 19. — Eveillé.) — « En présence de nombreux témoins dont « Robertus prepositus, Firmatus, *mariscallus*, Gosbertus cocus. » (*Inv.*, *Arch.*, S. H, 255, 1, bas.)

Marichau (Lg., By.), s. m. — Maréchal-ferrant. Cf. *Mau*, *Chevau*, *Journau.* Pat. norm. Maricha ; G. G. 341, 2 || Nom de bœuf. V. *Maréchaux.*

Marié (Lg.), part. pas. — On dit de deux arbres voisins, qu'ils sont *mariés*, lorsque leurs racines sont entrelacées de telle sorte qu'il est impossible de jeter bas l'un d'eux sans abattre l'autre en même temps.

N. — Selon l'usage du pays, un arbre *marié* appartient de droit à l'acheteur de l'arbre avec lequel il est tombé.

Marie-Cônière (Mj.), s. f.

N. — Sous ce nom, on désignait, vers 1850, les bateaux dragueurs, dits aussi Maries-salopes. L'une et l'autre dénomination, dont la dernière était encore fort en usage dans ma jeunesse, seront bientôt également oubliées. — Tout paraît indiquer que *Marie Cônière* était qq. vieille fille ridicule, qui a eu la chance de léguer son nom à la postérité.

Mariée (Mj., By.), s. f. — Treuil vertical dont on se servait pour *coucher* les anciens pressoirs à casse-cou. || Tourner la *mariée.* V. à l'Historique. || Pell., Libellule, demoiselle. Syn. de *Monsieur.* || Latus corniculatus. V. *Pied de pigeon.* || Lg. — Nom sous lequel un mari désigne souvent sa femme. Ex. : Je sais pas ce que la *mariée* va dire à ça. Syn. de *Capitaine*, *Bourgeoise.* || Hie, pilon de paveur. Le mot est joli (Probablement parce que cet outil est muni de deux anses, ressemblant à deux bras qui servent à le soulever, le paveur le faisant danser comme le marié fait danser la mariée.) || Voiture nocturne, service de vidanges. Ironiquement, à cause de l'odeur, sans doute, qui ne rappelle pas celle de l'oranger. || Une assiette fendue en deux est une assiette bien *mariée.* V. *Marier.* || Ce nom se donne encore aux femmes pieuses et veuves. (Mén.)

Hist. — « ...Haut et droit tout le jour parmi les vignerons courbés, et, le soir, assis au milieu des ouvriers qui « tournaient la *mariée* », grisé par les effluves du moût. » (R. Bazin, *La Sarcelle bleue*, p. 92.)

Marie-les. On joue sur le nom de certains noms de lieux :

« Si tu as des écus, *montre-les.* » (Montrelais.)
« Si tu as des belles filles, *marie-les.* » (Marillais.)

Marie-Lise (Mj.), s. f. — Amaryllis, plante bulbeuse d'ornement. Cf. *Caroline*, *Victor*, etc.

Marienne (Mj., Do., Lg.). Partout., s. f. — Méridienne ; le temps qui suit le repas du midi, et pendant lequel on fait la sieste. Syn. de *Mariennée*, *Mérinée*, *Berinée*, *Marguiène.* Pat. norm. Mérian-ne. G. G. 345, 1. — Corr. de Méridienne, milieu du jour. By. Prononc. Moérienne. L'esp. a Merienda = collation.

Hist. — « Mais les bonnes gens font mérienne, ou bien ils saluent de loin, sans sortir de l'ombre. » (R. Bazin, *La Terre qui meurt*, p. 71.) « Entre ces afaires, li reis David a un jour levad après *merienne* ; si se alout esbaniant en un solier et vit une dame qui se baignout. » (2e *Livre des Rois*, xi, 2, p. 154. — Eveillé.)

Mariennée (Mj., By., Sal.), s. f. — Sieste. Les premières heures de l'après-midi ; le temps où l'on fait la méridienne. Syn. de *Marienne*, *Mérinée*, *Berinée*, *Mariennette.* || Vibrations de l'air échauffé, par la reverbération du sol, que l'on observe pendant la mariennée. Ex. : Velà la *mariennée* qui danse.

Marienner (Lg.), v. n. — Somnoler. Se dit surtout des moutons, lorsque, accablés par la chaleur ou la fatigue, ils se réunissent en groupe compact pour dormir debout en s'appuyant les uns contre les autres.

Mariennnette (Lg.) s. f. — Sieste, méridienne. || Vibrations de l'air échauffé au contact du sol pendant les grandes chaleurs. Ex. : La *mariennette* danse. Syn. de *Marienne*, *Mariennée.* N. A rapprocher de Marionnette.

Marie-quatre-emballes, s, f. — Femme qui fait ses embarras. V. *Emballe.*

Marier (Sp., Mj.), v. a. — Fig. Briser, casser. Ex. : Laisse donc ceté verre-là ; tu es sûre de le *marier*, il va mourir en chantant. — Alle a *marié* eine assiette. N. Il y a là une allusion évidente au mariage à la cruche cassée des bohémiens. Tout le monde a lu le récit des épousailles de Gringoire et de la Esméralda. || Sp., v. réf. — Se marier, surtout dans le sens de coïter, par oppos. à *Epouser.* Ex. : Ils se sont *mariés*, mais ils n'ont point épousé. || Lx. — Se faire *marier*, — se marier. || *Marier* ine fusée (Lg.), — entrecroiser les tours de fil à la surface d'une fusée lorsqu'elle est terminée, pour l'empêcher de *s'ébouiller.*

Marie-salope (Mj., By.), s. f. — Femme malpropre, souillon. Syn. de *Marganeau.* || Fig. — Bateau dragueur, drague à vapeur. — Syn. de *Marie-Cônière.* V. *Suceuse.*

Marie-tampane (Mj.), s. f. — Souillon, cendrillon.

N. — Interpellation que l'on adresse aux petites filles et qui implique qq. dédain ou une improbation modérée. — Ce mot n'a pas de sens bien précis ; il s'adresse comme un reproche peu grave, comme une interpellat. demi-grondeuse, demi-affectueuse, à une jeune fille, à une petite per-

sonne sans conséquence, qui s'est montrée maladroite ou négligente dans les travaux du ménage. Il me paraît correspondre au fr. Souillon, ou Cendrillon. — V. *Tampanage*. Cf. *Colin-Tampon*.

Marie-trois-chausses (Mj.), s. f. — Souillon. || Jeune fille sans conséquence, péronelle.

Mariette (Mj., By.), s. f. — Dimin. famil. du prén. Marie. Syn. de *Manette*.

Marine (Mj., By.), s. f. — Batellerie. Ex. : N'y a point sus toute la Loire eine pus forte *marine* qu'à Montjean.

Maringote (Tc., By.), s. f. — Grande voiture à fourrages.

Mariniasses (Mj.), s. m. pl. — Nom que les paysans donnent par dérision aux mariniers. V. *Castaud*, *Chasse-pies*, *Ovériau*, *Pyriers*, *Dâbre*.

N. — Il y eut, autrefois, tout le long des rives et des îles de la Loire, une profonde antipathie entre cultivateurs et mariniers. Ces derniers, qui se considéraient comme une race supérieure, grossiers, d'ailleurs, et pillards, estimaient que le paysan n'était bon qu'à être engueulé et pillé sans merci. De là maintes prises de bec et, parfois, des prises de corps. — Il faut dire que, depuis trente ans, la gent marinière s'est beaucoup civilisée, et elle en avait besoin.

Mariole (Lg.), s. m. — Individu qui fait le malin, qui s'en fait accroire, qui prend des airs avantageux, importants, qui se *pousse du col*. Ex. : Il veut faire son *mariole !* — Cf. le pat. norm. Marjole, double menton des porcs. G. G. 341, 2. Ceci nous ramène à Margoulette.

Marion. — Le jeu ou la pastorale de Robin et de Marion, par Adam de la Halle (XIIe s.), fut en faveur au moyen âge et dans notre ville d'Angers.

Hist. — « Jehan le Begue et cinq ou six autres escoliers ses compaignons, s'en alerent jouer par la ville d'Angiers desguisiez à un jeu que l'en dit Robin et Marion, ainsi qu'il est accoustumé de faire chascun an les *foiriez* de Penthecouste en laditte ville d'Angiers par les gens du pays, tant par les escoliers et fils de bourgeois comme autres... » (*J. J.*, 142, p. 309, an. 1392. — L. C.)

Marionner (Spg), v. n. — Avoir des rapports, légitimes, avec son mari : « Où courez-vous donc si vite, mère Jeanne ? — Ah ! nout' maît', j'allons qu'ri la sage-femme, nout' fille va avoir un quéniau. Alle a *marionné*, et ben sûr que c'est pour anuit qu'é va-t-avoir son quéniau. »

Marionnette (Tlm.), s. f. — Petite pièce de bois, sorte d'ardillon, ou de *dezillon*, placé au milieu de chacun des cordillons qui soutiennent les *yètres* ou *pennons* du métier de tisserand, et qui servent à tendre ces cordillons. || Mj., By. — Faire les *marionnettes*, — faire tourner ses poings l'un autour de l'autre. Jeu des tout petits. || Ou encore, étant donné une serviette, un mouchoir, à deux coins desquels on fait un nœud imitant une tête, on les agite en manière de danse, et l'on chante :

« Voilà comme ell' font, font, font,
« Les petites marionnettes ;
« Comme ell' font, font, font,
« Quatre tours et puis s'en vont. »

Et. — Pour Mariolette, dimin. de Mariole, nom qu'on donnait anciennement à de petites figures de la Vierge Marie. Il y avait des fagots qu'au XVIe s. on nommait mariolets, sans doute par compar. à une mariole ou poupée. A ces fagots *mariolets*, compar. les fagots *margotins* (p.-ê. de marcotte). Littré. — V. *Mariennette*.

Marjaud (Tlm.), s. m. — Sorte de jeu de cartes assez analogue à la brisque ou au besigue, qui se joue avec trois jeux de 32 cartes. || Le valet d'atout à ce jeu ; il fait les mariages avec toutes les dames. — De marier ? P. ê. doublet de *Mariole*.

Marjolé (Segr.), — Trempé. Le linge est marjolé. || Se dit des pommes triées et conservées sur la paille (Mén.).

Marjolet, s. m. — Valet de trèfle. || Lg. — Nom de bœuf. — Joli. V. *Mariole*. V. Hatzf, qui donne le sens : freluquet.

Marjou. — « Récolte faite à la main dans un arbre, destiné à l'approvisionnement des pommes récoltées dans l'ante ou l'ente (Mén.). — Pour *Merjoux*.

Marlaud (Sp.), s. m. — Petit merle. Syn. de *Merlaud*, *Marloquias*.

Marlette (Sp., By.), s. f. — Femelle du merle. Pour : merlette, que le fr. a employé com. terme de blason, et qui est le dimin. fém. du fr. Merle.

Marloquias (Lg., Tlm.), s. m. — Petit merle. Ne s'emploie guère que dans le prov. :

« Pâques tant haut, tant bas,
« Y a toujours des petits marloquias. »

Dér. un peu fantaisiste de *Marlaud*.

Marlou (Mj., Sp., Lg., By.), s. m. — Mari jaloux. || Amant, celui qui vit en concubinage avec une femme. Syn. de *Harnicou*, *Marcou*, *Mathurin*. Doublet du 2e. — Cf. Jaub. à Marloup.

Et. — « Paraît être une corr. du vx fr. Arlot, qu'on retrouve modifié par la prosthèse de l'h, dans le vieil angl. Harlot, et qui servait à désigner un débauché, un homme vivant avec les prostituées : « Icellui Pierre appelast le suppliant *arlot*, tacain, bourc, qui vaut à dire... garçon, tenant, bastard. » (1411. — Moisy.) — N. Garçon avait alors un sens équivalent au sens actuel de Garce.

Marmite (Mj., By.), s. f. — Avoir la clef de la *marmite*, s'être fait au visage une tache noire, en maniant la marmite ou qq. ustensile du foyer. A Sp., on dit dans le même sens : Avoir la clef du four. || Sp. ., By. — C'est la *marmite* qui reproche à la poêle qu'alle a le cul noir, — prov. qui exprime qu'une personne fait à une autre des reproches qu'elle mérite elle-même. || Sp., Fig. Forbir la *marmite*, — faire le repas de fiançailles. V. *Forbir*.

Marmitée (Mj., By.), s. f. — Le contenu

d'une marmite. Ex. : J'ai fait cuire eine *marmitée* de patades pour le gorin. || By. Marmitée de pataches.

Marmoiner, Marmonner (Sp.), v. n. — Marmotter. || Grommeler entre les dents.

Et. — Celtiq. Marm, être bouillonnant. D'où nous avons : Marmite, vase servant à faire bouillir ; Marmoter, égal à Barboter, au sens étendu de : parler d'une manière confuse. On dit aussi : Marmoner. (Malvezin.) — Hist. « Marmonnant de la langue : Mon ! mon ! mon ! comme un marmot. » (Rab., *P.*, iv, 15.)

Marmotte (Mj., By.), s. f. — Petit vase de terre servant de chaufferette. *Couvet.* V. Littré. || Marine. Baril portatif renfermant une mèche qui brûle lentement et permet d'avoir du feu à toute heure. Syn. *Gamotte*, *Gueux*, *Seille à feu.* Cf. *Segret.*

Hist. — « Alors la pastourelle, le fouet dans une main, la *marmotte* dans l'autre... » En note : Sorte de chaufferette de terre. (*La Trad.*, p. 260, l. 8, 9.)

Marmouner (Lg.), v. n. — Marmonner, grommeler. Syn. *Maugreger.*

Marmous (Mj.), s. m. — V. *Marmouset*, *Riellon.* Bret. Marmous, singe.

Marmouserie, s. f. — Mélancolie, autrefois (Mén.). Syn. *Mérancolie.*

Et. — Marmouser, parler entre les dents. P.-ê. de *Mar* + Muser ; ou du lat. Mussare, marmotter. (Litt.) — De Mar + mouse, triste mine. (Jaub.) — Hist. « François Acreman s'en retourna à l'hostel et fit à ses varlets mettre jus ses armeures ; et entra en une *marmouserie* telle ; que... il alloit tout seul, parmi la ville de Gand, ou... il menoit un seul varlet, ou un seul enfant en sa compaignie. » (Froissart, iii, 123.)

Marmouset (Mj., By.), s. m. — Marmot, gamin. Syn. de *Clampin*, *Moutard.* || Tête de *courbe* située à l'avant du bateau, de part et d'autre de l'étrave, autour du collet de laquelle on enroule les amarres. On dit aussi *Marmous.*

Et. — A Paris, la rue des Marmousets s'appelait dans les titres latins : Vicus marmoretorum, à cause de petites figures en marbre qui s'y trouvaient. Marmouset vient donc de Marmoretum, de Marmor, marbre, marmoret, et suivant la prononc. des Parisiens, qui changent l'r en z, marmozet, marmouset. » (Litt.) — Duo marmoreti lapidei. — Grotesques petites figures en marbre qui ornent les fontaines et par lesquelles l'eau sort (Schel.)

Marmousin (Ag., By., Sal.), s. m. — Marmot. Syn. de *Moutard*, *Maminot.*

Marmoût (By.). — V. *Marmous*, *Marmouset*, et, F. Lore, ii, Bateaux.

Marne (Mj.), s. f. — Corde qui maintient l'un des bouts de la vergue. Les deux *marnes* servent à donner à la vergue une inclinaison variable sur l'axe longitudinal du bateau, de manière à prendre le vent lorsqu'il souffle de côté. Lat. Margina? || Tenir la *marne* au vent, — tenir la maison, diriger la barque. Ex. : N'y a pus que lui pour tenir la *marne* au vent. Syn. de Faire le *solide.*

Marochin (Lg.), adj. q. et s. — Originaire du Marais (Vendée) ; maraîchin. Se dit surtout des bœufs et des vaches.

N. — Ce mot est peu employé aujourd'hui, parce que les cultivateurs, après avoir délaissé la race locale, pour les *marochins*, puis pour les auvergnats (race de Salers) et pour les cotentins, s'en tiennent presque exclusivement aujourd'hui à la race mancelle.

Mâroillée (Lg.), s. f. — Le contenu d'une mare. Syn. de *Mârée.* Cf. *Marouillage.*

Marois (Sp.), s. m. — Chaleur, désir vénérien chez une femelle. Ex. : Eine chatte en *marois.* Syn. de *Feu*, *Saison*, *Lice*, *Ravaud*, *Trutru.* Cf. Mare, Jaub.

Et. — Du lat. Mas, maris, mâle.

Marote (Lg.), s. f. — Maroute, plante de la famille des composées, à odeur désagréable. Syn. de *Amarote.* Doubl. du mot fr. — V. *Maroute.* Bat. Anthemis cotula.

Marotte (Lg., Mj.), s. f. — Gourdin ; renflement noueux à la partie inférieure d'un bâton de voyage. || Renflement de la racine d'un végétal. Ex. : Le *pain au lièvre* a ine grousse *marotte* au pied, — il a une racine tubéreuse. Syn. et p.-ê. d. de Masserotte.

N. — Un fermier ne partait pas jadis à la foire sans se munir de son bâton *à marotte*, solidement *courgeonné*, dont il passait le courgeon autour de son poignet, et dam ! souvent les marottes entraient en danse sur les champs de foire ou dans les auberges. — C'est le Pen-bas des Bretons.

Mârotter (Tlm.), v. n. — Jouer à la brisque à trois. Ex. : J'allons jouer à *mârotter.* || Jouer certains jeux de cartes dans lesquels le joueur désigne lui-même l'atout en surenchérissant sur ses adversaires. — P.-ê. de Marotte, pris au sens de : passion.

Marouillage (Segr.), s. f. — Eau répandue par maladresse. De : mare ; un pré humide est dans le *marouillage.* Un enfant qui urine dans la place fait du *marouillage*, de la *marouillée* (Mén.) Cf. *Mâroillée.*

Marouillée. — V. *Marouillage.*

Maroute, Marroute (Mj.), s. f. — Plante de la famille des composées, ressemblant beaucoup à la camomille romaine, mais plus grande et douée d'une odeur désagréable. Syn. et d. de *Amarote.* C'est, je crois, la camomille fétide. — Lat. Maruta. || Fu. — Camomille sauvage à forte odeur. Le « coreux d'aboueilles » s'en sert pour chasser de la ruche les abeilles qui ne veulent pas sortir des brèches. || Gourdin, matraque. C'est le fr. Marotte, probablement dans son sens primitif. — N. Ce mot se trouve dans le Diction. des Sciences de P. D. et F. Batard, Anthemis cotula.

Mâroyer (Tlm.), mâ-ro-yer, v. a. — Brouiller un liquide, le rendre trouble. Même rac. que le montj. Marer. Cf. *Maroillée*, *Maréyer.*

Mar-Palus (Tlm.), s. m. — Fondrière assez étendue que forme au N. W. de Tlm. le petit ruisseau, affluent du Trézon, qui sépare

cette commune de celle de Mazières. Une ferme de cette dernière commune, voisine de ce point, en porte le nom.

Et. — De Mar, préf. péjor. et lat. Palus, marécage.

Marpalve, n. pr. — Abréviation supposée de Mars, Pallas et Vesta. Un Angevin donne ce nom aux habitants de Chalonnes, où l'on adorait Mars, Pallas et Vesta, tout par Gausserie, selon Bruneau de Tartifume ; tandis que : marpaille, à Amiens, veut dire : canaille (Mén.) Cf. *Marpeau.*

Marpeau (St.-A.), s. m. — Nom que les indigènes des pays au nord de la Loire donnent à ceux qui sont nés ou qui habitent au midi de ce fleuve. C'est le pendant et la réplique au terme *Galarnois.*

Et. — Pourrait bien venir de *Mar.* — Très probablement pour Marpéau (cf. Beaupréau), c.-à.-d. habitant du pays, ou *pé* de mar. — Toutefois cf. Jaub à Marpaud. — L. C. le donne comme épithète d'un mot obcène. (Rab., iii, 155.) — C'est encore un terme qui équivaut à toutes sortes d'injures : « Un lourdaut sale vilain, vicieux et laid *marpaut*, qui n'a jamais hanté que les estables. » (*Nuits de Strap.*, ii, 277.) — Lourd, pataud, pesant, vaurien. « Grand marpaud ! » (Jaub.)

Marque (Mj., By.), s. m. — Fer à marquer au rouge. Syn. *Merc*, *Mêr.* || Tlm., s. f. — Jeu de boules. V. au Folk-Lore. || Etre hors de *marque*, n'avoir plus qu'un point à faire pour gagner la manche ou la partie. || Se dit aussi d'une femme qui a dépassé l'âge critique, d'un homme qui ne compte plus pour rien.

Hist. — « Pour avoir fait un *merc* à merchez bouesseau, c'est assavoir une fleur de lis enlevée à coups de lime. » (1454. — *Inv. Arch.* H. suppl., 53, 2.)

Marqué (Mj., By.), part. pas. — Papier *marqué*, — p. timbré. || En parl. de la vigne : Bien *marqué*, qui a beaucoup de boutons à fruit, beaucoup de *lames.*

Hist. — « Cette année a été une année de brime et le peu de ceps qui étaient restés assez bien *marqués* d'abord, mais les lames tombirent. » (*Inv. Arch.*, S., s. E. ii, 198, 2.) — « On ne cesseroit pas d'envoyer du papier *marqué* pour y enregistrer les baptêmes, mariages et sépultures. » (1718. *Id.*, S. E., iii, 216, 2. h.)

Marque-mal (Mj., By.), s. m. — Homme de mauvaise mine. S'emploie comme injure. Ex. : Qué que tu as à dire, grand vilain *marque mal?*

Marquer (Mj., Lg., By.), v. a. || v. n. — Représenter, avoir bonne ou mauvaise apparence. Ex. : Qui est celui-là? Il *marque* toujours ben mal. || Informer, mander par écrit, par lettre. Ex. : Mon gars a écrit hier ; il nous *marque* qu'il est en bonne santé, qu'il va s'en venir bentout. || Avoir certaines dents qui indiquent l'âge. Ex. : Alle est vieille, ceté vache-là, a ne *marque* pus.

Hist. — « Je vous ai *marqué*, par ma dernière du 16 courant. » (L. B., 83, bas.) — « Elles firent répandre des pamphlets où l'on *marquait* que le Pape et les cardinaux... avaient répondu... » (Deniau. Hre de la Vendée, I, 140.)

Marquis (Tlm.), s. m. — Nom que l'on donne ironiquement aux bourreliers.

Marquois, s. m. — Ramberge ou Mercuriale (Mén.) Bat. Mercurialis annua. Encore Foirole, Vignette.

Marraine (Mj., By., Sal.), s. f. — Femme, par oppos. à Homme. Ex. : Les *marraines*, ça goule toujours, sans savoir ce que ça dit. — Même observat. que pour *Parrain.* || Jeune fille grande et forte, de 20 à 25 ans. — Ex. : Il a passé là eine grande *discré marraine*, je sais toujours ben pas qui est çà.

N. — Ce mot s'emploie aussi au Lg. avec le même sens ; mais, chose curieuse, on ne dit pas *Parrain* au sens d'homme. || Sal. Nos marraines, — les femmes de la ferme.

Hist. — « Autant je me trouve gêné dans ces salons du *beau monde* où l'on étouffe, autant je me sens à l'aise en compagnie de nos rudes *gâs* bien découplés du Bocage et de leurs modestes *marraines.* (H. Bourgeois, *Hre de la Grande Guerre*, p. 191.)

Marrainier (Z. 144), s. m. — Homme qui aime le sexe, les belles marraines. Syn. de *Fumellier*, *Vessier*, *Saillant.*

Marron, s. m. (Sp.). — Manger des marrons, — être vexé, maugréer, éprouver du dépit. V. *Perdrix* et *Revenu.*

Marronnant (Mj., By.), adj. q. — Regrettable, ennuyeux, fâcheux. » C'est ben *marronnant* que tu peuves pas venir. » || Ennuyeuse. Cette histoire est *marronnante* (Segr.).

Marronner (Mj., By., Sal.), v. n. — Bisquer, être ennuyé de qqch., d'un contretemps, etc. V. *Marron.* Cf. *Pardrix.*

Mârroton (Mj.), s. m, — Oiseau plongeur, à pieds noirs palmés, un peu plus gros que la sarcelle. Il est très vif, très défiant et très difficile à tirer.

Mars. — V. au F.-Lore, iii. Prononciation : *mâr.*

Marsaule (Mj.), s. m. — Sorte d'arbrisseau, qui n'est pas le saule marsault.

N. — Commun dans les haies de Mj., et que je n'ai vu, ou du moins remarqué que là. Hauteur, 2 mètres ; rameaux opposés ; feuilles ovales, plissées, blanchâtres en dessous ; fleurs blanches en corymbes, assez semblables à celles du sureau ; fruits rouge-corail, noircissant plus tard. — V. *Marceau.* Bat. Salix capræa. N. Ce n'est pas un saule.

Marsif, adj. q. — Massif. Cf. *Malsif.*

Marsoleaux. — « Des linottes, sorte d'oiseaux qui ont la gorge rouge. On les appelle ainsi en Anjou. » (Borel.)

Mars-violette (Mj.), s. f. — Espèce ancienne de prune.

Marte (Lg.), s. f. — Cétoine, insecte coléoptère qui vit sur les roses. Ex. : J'ai pêché ine *marte* dorée.

Marteau (Sp.). — Fig. Fruit de la *gogane* ou *clocane.* Bat. Fritillaria meleagris. Damier,

coccigrolle. || St-P. — Fleurs de la centaurée jacée, par ext., la plante elle-même. Syn. de *Dureau.*

N. — Les fruits de la gogane et les fleurs de la centaurée sont ainsi nommés parce qu'ils forment des renflements assez gros au bout de longs pédoncules.

|| Nom vulg. du faux narcisse des prés. (MÉN.). || Pois en *marteau*, — haricots nouvellement levés. Ainsi nommés parce que les cotylédons et la tige rappellent la forme d'un marteau. (Long.) || Saint-Crespin. — Marteaux au plur. — Primevère. Syn. de *Cocou*, *Chausse aux cocus.*

N. — Superstition. V. au Folk-Lore, III.

Martin (St) le Bel. — Exemple de corruption de mots.

« (Thierry) eut belle victoire en une journée qu'il gagna contre eulx à Saint-Martin de la Bataille prez Tours, que maintenant (pour ce qu'on l'appelloit sanctus Martinus de Bello) lon appelle par langaige corrompu Saint-Martin le Bel. » (J. DE BOURD. — *Chron*, 351.)

Marube, s. m. — Marube noir ; vulg. Ballota fœtida (MÉN.).

Hist. — « Marrubre . S'il ne peut pisser, prenez des feuilles de poiriaus et de *marrubre* blanc. » (Chasse de G. Phébus, p. 110.) L. C. — BAT. Marrube.

Marveille (Mj., By.), s. f. — Merveille. Cf. *Mar*, *Far*, et l'esp. Maravilla, l'angl. Marvel, même sens. || Pet de nonne. — Genève, rubans de pâte cuits dans du beurre.

Marveilleux (Mj., By.), adj. q. — Merveilleux

Marzéler (Mj.), v. a. — Dessécher et fendiller — la peau d'un fruit, comme fait un soleil trop ardent. Ex. : Velà eine belle poire, mais le soulé l'a toute *marzélée.* — P.-ê. du lat. Marcere, marcessere, avec un suff. diminutif ?

Marzelle (Mj.), s. f. — Margelle. Syn. de *Dorne.* Cf. *Mardelle*, dans JAUB. (Li,).

Mascouvade (Mj.), s. f. — Moscouade ; cassonade. Vieilli. V. *Mascovade.*

Mascovade (Mj.), s. f. — Moscouade. A vieilli. Syn. de *Merline.* Doubl. du mot fr. C'est l'esp Mascobada, même sens. — V. *Mascouvade.*

Masque (Mj.), s. m. — Fig. Méchant gamin, polisson. Syn. de *Laid.*

Masquer (Sp., Mj.), v. a. — Fig. Défigurer, blesser au visage.

Et. — B. L. Mascha, sorcière, et, par dériv., faux visage qui fait peur. « Mascha, simulacrum quod terret, quod vulgo dicitur mascarel, quod opponitur faciei ad terrendos parvos. » (Ugutio, cité par D. C.)

Masse (Mj.), s. f. — *Masse* de four, — bloc de maçonnerie qui renferme un four. || *Masse* de moulin, — tour d'un moulin. || En *masse*, en grande quantité, beaucoup. Ex. : J'allons avoir du vin en *masse.* || Pas des *masses* ! guère. Ça ne va pas des *masses*, — ça ne va guère, je ne me porte pas trop bien. Cf. *Flottes.*

Hist. — « De sun aveir me volet duner grant masse. » *Rol.*, 182.

Masseron, s. m. (Mj.). — Petite lame au dos d'une serpe de vigneron.

Masserote (Lg.), s. f. — Tubercule. Ex. : Les abernotes ont des *masserotes* au pied. Syn. de *Marotte.* Dim. de *Masse.* || Lg. A *masserote*, loc. adv., en masse, en quantité. V. *Abernotes* au F. Lore, III.

Massette (Lg.), s. f. — Marteau à têtes carrées et à manche très court, dont les tailleurs de granit se servent pour frapper sur leur poinçon ou leur ciseau.

Massibrer (Mj.), v. a. — Enduire grossièrement, engluer. Ex. : Il a le nez tout *massibré* de morve. JAUB. donne Mazibler.

Mâssière (Mj., Sal.), s. f. — Barge de bois à brûler, tas de fagots. Syn. de *Fagotier*, *Mouêche*, *Moiche*, *Moche*, *Barge.* — De Masse.

Mastoc (Sal., By.), s. m. — Homme qui a l'esprit lourd et épais. || (Mj.), adj. q. — Lourd, grossier. Se dit des choses et des gens.

Et. — LITT . le dér. de l'all. Mastochs, bœuf engraissé ; de Mast, nourriture d'engrais, et Ochs, bœuf.

Mastroquet (Partout), s. m. — Cabaretier de bas étage. Syn. de *Bistro*, *Mannezingue.* — Argot.

Et. — Pourrait venir du vx fr. Maistre, au sens de patron, avec le suff. péjor. oquet ?

Masureau (Lg.), s. m. — Espace qu'on laisse inculte dans un champ, parce que la couche de terre arable est nulle ou trop mince. Syn. de *Bureau*, *Biarrage.* V. Note à *Bureau.*

Matador (Sp.), s. m. — Sorte de jeu de cartes fort en honneur dans la région. || Les cartes supérieures, roi, dame, valet et as, au jeu de matador. Ex. : J'avais les quatre *matadors* d'eine force dans mon jeut.

Et. — Esp. — Du lat. mactatorem, de mactare, tuer . (Implique une idée de supériorité.) LITT.

Mataud (Mj.), s. m. — Dimin. famil. ou ironiq. du prénom Mathurin. Syn. de *Mathelin.*

Mâte (Mâtre) (Mj., Lg.), adj. q. — Flétri, à demi desséché, flasque. Mauvaise prononc. de Mâtre. Cf. Malte, dans JAUB., et le fr. Moite.

Hist. :
« Ung jour Gylon alloit dessus les champs
« Par un grand chault, si chaud et plein d'encom-[brement
« Que les oyseauls en desusoient leurs chantz
« Et tout gregail en était *mat* et sombre. »

Et. Shah mat, corr. : échec et mat. Mat, sombre, semble tiré de mat qui, du jeu d'échecs a passé dans la langue commune aux sens successifs de : « vaincu, abattu » et a donné naissance au verbe *matir*, de bonne heure appliqué aux fleurs avec le sens de *flétri.*

Mâter (se) (Ti.), Z. 159. — Monter, s'élever,

se dresser. Ex. : La famble se *mâtait* jusqu'amont le devantiau de la cheminée. || (Z. 150, Ti., By.), v. réf. — Se regimber, c.-à-d. se dresser comme un mât ; se rebiffer. Syn. de se *Rebigrer*, se *Remincher*, se *Rebiguer*, se *Récopérer*, *Requetter*, *Renuter*.

Mater (Mj., Lg., By.), v. a. — Rendre flasques, en les désorganisant, les feuilles des plantes. || Rendre mou et languissant, — une personne, un animal. — Se dit de la chaleur et surtout du froid.

N. Quoique l'a soit très bref dans ce mot, il tient cependant à *Mâte*, *Mâtre*, cù l'a est très long.

Hist. « Le temps matte toutes chcses. » RAB. III, 152. = « Plane *matus* sum, vinum mihi in cerebrum abiit (PÉTRONE). Mater, matir, rendre triste (Dr A. Bos).

Materon (Mj.), s. m. — Bourbillon, amas de pus épaissi. — Dér. du fr. Matière. L'angl. a : Matter, pus ; Mattery, purulent. || Conglomérat. Ex. : Y a des *materons* dans ceté laine-là, tâche de la charpir comme-t-il faut. || Grumeau, — dans la farine, dans la pâte.

Mâtezir, mâtzi (Lg., Sp.), v. n. — Se flétrir, se faner. — Corr. de *Mâtrir*, *Mâtir*.

Mathau (Fu., Z. 196), s. m. — V. *Mataud*.

Mathelin (Lg.), s. m. — Mathurin, nom d'homme, syn. de *Mataud*.

N. Saint Mathurin guérissait de la folie et non de l'ivresse, com. l'avance LITTRÉ sous Matelineur.

Mathieu-salé (Mj., Lg., By.), s. m. — Mathusalem. Se dit couramment, par plaisanterie : « Vieux comme *Mathieu-salé*. — Pat. norm. Mathias-salé.

Hist. — « Autant com *Mathsalès*
« Pas ne vauroie estre ves. »
(Je ne voudrais être vieux. — XIIIe s. L. C.)

Mathurin (Sp.), s. m. — Mari maussade et jaloux. || Amant, adultère. Syn. de *Marcou*, *Marlou*, *Harnicou*.

Mâtigoine (Mj.), s. f. — Mâchoire. Syn. de *Mâcouinette*, *Margoulette*.

Et. — Pour Mâticoine, dér. assez régul. du lat. Masticare. C'est cette forme inusitée, Mâticoine, qui, par contract. des deux premières syllabes et addit. du suff. ette, a donné le dimin. *Mâcouinette*. En outre, c'est par corr. de notre mot *Mâtigoine* que s'est formé le mot Badigoinces, que j'ai certainement vu employer qq. part, bien qu'il n'appartienne pas, je crois, à notre patois.(R. O.)

Matin (Mj.), s. m. — (V. Citation à *Heure*.) || A *matin*, — ce matin. Ex. : Illy a eine belle gelée à *matin*. — Une femme, à une laitière, en lui reversant son lait (dans lequel elle a trempé l'index) : C'est point du lait d'à *matin*, ça ! || Sp. — Du matin, — de grand matin. Ex. : Demain va falloir se lever du *matin*. || Un de ces quatre *matins*, un de ces jours, sans préciser. || By., *id*.

Hist. — G.-C. BUCHER, 102, 141.
« Ce que hier au soir erreur mist en obly
« *A ce matin* Amour *la* souvenu. »
— « Mais, a ce matin ,j'ai trouvé u.. bonhomme. » (RAB., *P.*, II, 15, 154.)

Mâtin, ine (Mj.), s. m. ou f. — Coquin, coquine, au meilleur sens du mot. Ex. : Oh ! la *mâtine*, a sara ben de s'*épourchasser*. || Marque souvent la commisération. « Ex. : Qu'il a grand mal, pou petit mâtin. Cf. *Mâtette*.

Mâtine, s. f. — Coquine (By.).

Hist. — « Ce que firent Semiramis, Pasiphaé, Egesta... et aultres telles mastines. » (RAB., *P.*, III, 34, 291.)

Matinau (By.), adj. q. — Matinal.

Hist. — « Item, le chappelain de l'autel S. Jehan en la dite eglise doit chanter chascun jour la messe *matineuse* devant Notre-Dame, environ l'eure du soleil levant. » D. C.

Matir (Sa, By.), v. n. — Se flétrir. Syn. de *Mâtrir*, *Matezir*. N. L'a est très bref. — Du fr. Mat. V. *Mâte*.

Hist. :
« Quand voi le temps en froideur changier
« L'herbe *matir*, et vis dou ciel descendre
« Noif et gresil... »
(*Poésie* av. 1300, I, 452. — Noif, — neige. — L. C.)

Maton (Lg., Tlm.), s. m. — Amas de matière purulente, bourbillon. Syn. de *Materon*. || Grosseur dans un brin de fil. Syn. de *Trée*, *Liêtrée*. Cf. *Bouillée*, pour *Bouillerée*. || Petit amas de farine non pétrie, dans un pain, ou non délayée, dans de la bouillie ; amas de mucus. || Masse de poils feutrés. Cf. *Amatouner*.

Et. — All. Matte, lait caillé.

Hist. :
« Tout leur *mathon*, ne toute leur potée
« Ne prise un ail, je te dy sans noisier. »
(VILLON, *Ballade des Contredicts de Franc Gontier.*)
— Lait caillé, fromage, gâteau à la crème ; grumeaux ; brique. — Augmentat. de Mate, fromage et brique, par analogie de forme. Germ. Matte, *id*. » (Dr A. Bos.)

Matoutière, s. f. — Organe qui différencie le matou de la chatte (MÉN.).

Mâtre (Mj., Lg.), adj. q. — Flétri, fané, à demi desséché. || Flasque, mou. — N. Le plus souvent on prononce *Mâte*. — Cf. Malte, dans JAUB, et le fr. Moite. || Sal. Id. (Plante) qui retombe sur elle-même.

Matriaux (Mj.), s. m. pl. — Matériaux.

Matricaire, s. f. — Chenopodium hybride ; le chenopodium album porte les noms vulg. de : herbe aux vendangeurs, lenouvre, grageline, grasseline, drageline, chenillette (MÉN.) BAT. Pyrethrum parthenium.

Mâtrir, r muet (Mj.), v. n. — Se flétrir, se faner, se dessécher à demi. V. *Mâtre*. Syn. de *Matir*, *Mâtezir*.

Mâtroiller, mâ-tro-iller (Mj., Lg.), v. a. — Mâcher, mastiquer. || Rouler dans sa bouche, mâchonner.

Mâtrouiller, v. a. — Mâcher difficilement (C. H.). On donne le nom de matrouille au local où l'on dépose les résidus d'huile de colza (MÉN.).

Mau (Tlm., By., Sa., Sp.., Lué), s. m. — Mal

Ex. ; Il a du *mau* à eine jambe. Le mot a vieilli et ne s'emploie plus guère qu'en plaisantant à Mj. ; il est encore en grand usage dans les autres endroits. || A de *mau*, — à de mal ; ça m'est à de *mau*, — je le fais à regret.

Hist. :
« Cy gist le corps de maistre Jean Bernard ;
« Pensons d'aller, apres luy, tost ou tard ;
« Qui bien y pense, il en craint moins le *mau*. »
(G.-C. Bucher, 275, 252.)
— « Je suis mau (mécontent) de toi. » (B. de Verville, *M. de p.*, I, 63.)

Maudir° (Mj., By.), v. a. — Y a de qué *maudir* ses jours.

Maudit, e (Sp.), adj. q. — Passionné. Ex. : Il est *maudit* pour se battre. V. *Mortel*. N. Se prononce souvent Ma-o-dit. || Juron. Sapré maudit (B. I.). — Mén. || By.

Maufaire (Tlm.), v. n. — Faire le mal.

N. — Je n'ai jamais ouï employer ce verbe à Mj., bien que les anciens disent : Maufaisant.

Hist. — A rapprocher : L'écrivain Maupassant écrit qq. part : Je suis un mauvais passant, ainsi l'indique mon nom.

Maufaisant, e (Sp., By.., Mj.), adj. q. — Malfaisant, nuisible, aimant à faire le mal. Corr. du mot fr. Syn. et d. de *Méfaisant*.

Maufine (Mj.), s. f. — N'importe quelle épidémie meurtrière. Ex. : Quand la *maufine* est sus les lapins, faut qu'ils illy passent tortous. V. *Maufiner*.

Maufiner (Mg., By., Lué, Mj.), v. n. — Périr misérablement, s'en aller par manque de forces ; se débiliter, dépérir, — une plante ou un animal. — Mal finir. Ex. : Velà des choux qui ne vont point prendre ; ils vont *maufiner*. — Il *maufine*, — il s'en va, il va mourir. Syn. *Foidrer*.

Hist. — Pour : finer. « Et montoit jusques au-dessus la couverture, et là *finoit* en pavillon. » (Rab., *G.*, I, 53, 99.) — G.-C. Bucher, 90, 133.
« Que me chault-il de peste ou de famine,
« Que me chault-il de Paris, Blais ou Tours,
« Que me chault-il si tout le monde *fine*,
« Ne si les droictz se observent a rebours? »
— « Avec ung ris je trespasse et *deffine*. » (*Id.*, 98, 139.)

Maufi-fit (By.). — V. *Couir*.

Mauge (Segr.), adj. q. — Brutal, méchant, insipide ; espiègle (Bzé), malagens (Segr.). Mén.

N. — « Maugesant, mauvais coucheur. » (L. C.) — Mal gisant? — Mala gens?

Mau-gré (Lg., By.), prép. adv. — Malgré. Se disait dans : Bon gré, mau-gré.

Maugreger (Do.), v. a. — Bougonner, jurer entre ses dents, maugréer. Syn. *Marmouner*.

Maugréier (se) — (Mj., By.), v. réf. Se déplaire, ne pas se plaire. Le contr. de s'*Agréier*.

Et. — C'est le même que le fr. Maugréer, mais avec un sens plus général et plus conforme à l'étymol. Doubl. de *Maugreger*.

Maugrener (By.), v. a. — Pour : maugréer; les femmes qui ne veulent pas jurer disent : sarché *maugrene*, sarché bougre, sarché mâtin (Mén.). — J'expliquerais ici : maugrene, par : mauvaise graine. Pour Maugrogner, avec contamination probable de *Maugreger*, *Maugréier*.

Maulimart, Montlimart.

Hist. — « Sépulture de Jean Giraudeau dans l'église de *Maulimart*, à cause que la terre était si gelée qu'on n'a peu fayre la fosse au cemetière. » (1608. *Inv. Arch.*, S, E, III, 426, 1, h.) V. F.-Lore, XI, a.

Mauman. — Maman (Craon). — V. *Mouman*, *Meman*.

Maupir, r muet (Tlm.), v. a. — Manier avec rudesse, froisser entre ses mains, tortiller. N. — Ce verbe me paraît être le même, sauf la terminaison, que le Sp. : *maupoyer*. Comme ce dernier, je le rattacherais à : paume.

Maupoyer (Sp.), v. a. — Manier, tâter, palper. || Manipuler sans précaution. — Cf. *Gôpler*, *Gobier*.

Et. — Paumoyer, a. v. = tenir dans sa main, paume ; lat. palma ; d'où palméier, poumoier.

Maureau et **Maurin**, n. c. — Bœuf à robe brune ou noire. — Cf. Mauricaud, Moricaud, du nom de peuple Maure. V. *Moureau*, *Moraine*.

Mausane, s. m. — V. Bois-blanc (Mén.).

Maussade (Mj., By.), adj. q. — Déplaisant, contrariant, vexant. Se dit des choses. || Lué. — Gros. Un maussade lièvre.

Mautort, e (Mj.), adj. q. — Qui est tors. Ex. : Eine parche *mautorte*. N. Qqs-uns prononcent : montorte. Mal-torte.

Mauvais (Mj., Lg., By.), adj. q. — Malicieux, méchant.

Mauvaisement (Z. 139), adv. — Peu probablement ; à peine. || Lx. Z. 143, adv. — Difficilement, c'est peu probable. Ex. : Va-t-il en guérir? — Mauvaisement. Syn. de *Râle*. Prononcé qqf. *Moâsement*.

Mauvre, s. m. — Mouron d'eau. Samolus valerandi. (Desvaux. — Mén.) Bat., id.

Mazagran, s. m. — Café. || Renverser son *mazagran*, c'est casser sa pipe, ou mourir. Express. moderne (Mén.).

Mazarine (Tlm., Lg.), s. f. — Grand plat de terre. V. *Jède*. || Plat en terre rouge, dit Favre. — Couleur de la robe du cardinal Mazarin? || Sal. *Id.*, qui va au feu, avec poignée.

Mazarinée (Mj.), s. f. — Salmigondis, galimafrée, fricassée abondante et peu soignée, capilotade de légumes communs. Ex. : Ça mange des *mazarinées* de naveaux ou ben de choux verts. Syn. de *Migolée*. V. *Mazarine*.

Et. — Il n'est guère douteux qu'il n'y ait là qq. vague réminiscence, plutôt ironique, du fameux cardinal Mazarin. C'est la gloire historique, cela. Après avoir écrasé ou épaté ses contemporains, on

finit en tête de pipe ou en platée de choux. Sic transit gloria mundi, a dit l'Evangile. — Se rappeler les Mazarinades — pots pourris de chansons.

Mazéiais (Mz.), s. m. — Habitant de Mazé.

Mâzette (Mj., By.), Interj. marquant la surprise, l'admiration. « Queu *mâzette* ! t'en as d'un appétit ! » || Diantre, fichtre, malepeste ! || Coquin. Attends, va, mon vilain *mâzette !* || Marque la pitié : Pou petit mâzette ! Syn. *Mâtin.*

Mé (Mj.), pron. pers. — Moi. Vieux.

Hist. — « J'ay, ce jourd'huy, qui est le dernier et de *moy* et de *moy* (devait se prononcer comme may.) Rab., *P.*, III, 21, 262. — Equivoque sur ces deux mots.

Mébilier (Mj.), s. m. — Mobilier. V. *Meubilier.*

Mécanique (Mj.), s. f. — Frein de voiture. N. On prononce souvent *Micanique.*

Mécaniser (Mj., By.), v. a. — Tracasser, taquiner, malmener, maltraiter. Syn. *Chahuter.* || Dénigrer, décrier, insulter ; molester, houspiller, rudoyer, — traiter comme une mécanique, une machine.

Méchant (Mj., By.), adj. q. — Malin, malicieux. || Difficile. — Ex. : C'est pas ben *méchant* de porter six doubles de forment ! || Le *Méchant*, — le Diable (Sar.). V. *Grattaud.*

Mèche (Sp.), s. f. — Syn. de *Mère*, au jeu de palet. Cf. *Mache.* || Fig. (Mj.). — Moyen. Ex. : N'y a pas *mèche*, — il n'y a pas moyen. By., *id.* || Etre de *mèche*, — être de connivence, de complicité. || Vendre la *mèche*, — livrer le secret, dénoncer. On dit en fr. Eventer la *mèche*, découvrir la ruse. V. *Calebasse.* || Grosse pièce verticale de bois dans laquelle s'encastrent toutes les pièces du gouvernail.

Et. — « La mèche est le : moyen d'allumer, etc. ; d'où les nombreuses extensions. — Hist. Une jeune fille d'Angers écrit, le 13 juin (1793), à son frère : « ...On dit qu'il y a eu des bataillons entiers qui ont refusé de se battre... En vérité, je crois qu'ils sont *de mèche.* » (*Rev. de l'Anj.*, LIV, 257.)

Méché (By.). — Éméché, adj. q. — Qui a trop bu, sans être complètement ivre, cependant.

Mechon, s. m. — Œnanthe. Syn. *Pépé*, *Pain-Feu.*

Mêcredi (Mj., By.), s. m. — Mercredi. V. *Mèkerdi*, *Mincredi.*

Et. — XIIIe s., merquedi ; XVIe s., mercredi. — Pour : mercresdi, de Mercoris diem. — Vaugelas condamne cette prononc. : Corneille dit qu'elle est la plus usité de son temps. — Hist. « Ce fut fet, jugié et saellé à Angiers au jour de *mescredi* empres Oculi mei l'an de grâce mil deux cens quatre vinz et sept. » (*Inv. Arch.*, p. 158, c. 1.)

Médalle (Mj., By.), s. f. — Médaille. Cf. *Cullerée.* Doubl. du mot franç. — Cf. *Métail*, *Portal*, *Vitral.*

Et. — D'un mot fictif : metalleus, dér. de metallum, métal. — Hist. « 3 medalles de bronze, grandes comme le naturel. » (*Compte* de 1529. — L. C.)

Médecin (Mj., By.), s. m. Médecin de monde, celui qui exerce la médecine humaine. || Médecin de bêtes, — vétérinaire, hongreur. Cf. *Artiste*, *Mégeyeur.*

Médecinal (Mj. By.), adj. q. Médicinal.

Médeciner (Mj., Lg., By.), v. a. — Médicamenter, droguer.

Hist. — « La fit curer et *medeciner* ses playes. » (Froissart, I, 104. — L. C.)

Médiat (Mj., By.), adv. — Immédiatement, tout de suite, tout à l'heure, à l'instant. Pour : immédiat, pris adverbialement.

N. — Remarquer que médiat est juste le contraire de immédiat.

Médrange (Lg., Tlm.), s. f. — Mésange. Doubl. de *Modrange.*

Mée-que. — V. *Mais que.* « *Mée que* j'sè-je prêt. Pourvu que je sois prêt. || By. *Mée que* j'seye..., lorsque, sitôt que je serai prêt, — et non : pourvu.

Méeson. — Prononc. de *Maison* (Z. 119, By.). C'est la principale pièce d'une ferme.

Méeu (Mj.), s. m. — V. *Meu.*

Méfaisant (Lg.), adj. q. — Malfaisant, espiègle, malicieux. Se dit souvent des personnes. Syn. et d. de *Maufaisant.*

Méfi (Mj., By.), s. m. — Ne s'emploie que dans l'express. : Faire *méfi*, — faire fi, dédaigner. Ex. : Ils n'avaient qu'ein ar de faire *méfi* de lui.

Et. — Formé du préf. péjor. Mé, et du fr. Fi.

Hist. — « XVIe s., meffi. — A cause du *meffy* que l'empereur prit de luy. » (Brant., *Cap. fr.*, I, 371. — Littré.)

Mégeilleur (Mj., By., etc.), s. m. — Praticien vétérinaire, empirique, hongreur. Syn. et d. de *Margeilleur.* Syn. de *Affranchisseur.* Cf. *Artiste.* — V. Jaub, à Rémigeur. Mieux *Mégeyeur.*

Et. — De Mége, formé régulièrement de Medicus.

Hist. — « Au *mégayeur* qui mégéa ung pouvre et auparavant une aultre pouvre femme. » (1557. — *Inv. Arch.*, H, Suppl., 57, 2.) — Voici une épitaphe en vers que le bon roi René composa pour honorer la mémoire de sa nourrice, qui était de Saumur. Je l'ai découverte sur un pilier de l'église de Nantilly :

« Cy gist la nourrice Tiephaine,
« La *magine* qui ot grant paine
« A nourrie de let en enfance
« Marie d'Anjou royne de France. »

Et après son frère René, duc d'Anjou. (J. B., — *R. h.*, I, 400, 401. — N. P. — La profession de nourrice tient d'assez près à la médecine pour qu'il soit permis de supposer que cette qualification de : *magine*, appliquée à la sienne par le roy René, vient, comme mégeilleur, du vx fr. Mége, lat. Medicus. — D'autre part, le 3e vers, s'il a été copié exactement, nous est précieux en ce qu'il nous apporte la preuve qu'au XVe s. la bonne société ne faisait pas plus sentir l'r des infinitifs en ir que ne le font nos paysans aujourd'hui. (R. O.)

Méger, v. a. — Soigner.

Hist. — « A Jehan Leblanc, receveur d'Anjou, la somme de 102 s. t. pour restitution de semblable somme par lui prestée et baillée à Jehan Joymier, sergent royal, lui estant malade à Saumeur, pour le *méger* et panser de certains excès et blecseures faictes à sa personne. » (1484-5. C. PORT., *Invent.*, 185.) — De Medicare.

Mégeyeur, Mégéieux. Voir *Mégeilleur*.

Hist. — « Car, o de même que lou *méje*
« Souvent tiro lou bon dou piéje. »
(Car, oui, de même que le médecin souvent tire le bon du pire.) *Mireille*, 224, 1.

Megre-lait, s. m. — Meguelait ; petit lait, lait maigre (MÉN.) V. *Maigre-de-lait*.

Et. — Mègue, un des noms provinciaux du petit lait. Gaél. meag, même sens, corrupt. (LITT.) — Mégue de lait, p. l. pr. : maigre de lait. (MÉNAGE.) — Maigue. « Comme le *maigue* sort du lait, aussy du sang troublé s'épraint la larme. » (AMYOT, *Morale de Plut.*, II, 461.) — « Et sont ainssi (les urines) que le *megue* se naist et se part du fromaige quant on le fait. » — « Quand on est travaillé de qq... passion d'esprit, le sang se trouble, et de là viennent les larmes, comme le *megue* du laict. » (L. C.)

Méguet (Sp.), s. m. — Petit trêfle à fleurs jaunes et à feuilles étroites, commun dans les prés. Syn. de *Petit-muguet*, *Trèfle mignounet*, *Mignonnet*. BAT. Trifolium procumbens.

Et. — Ce nom est une corr. du longeronnais Muguet, dimin. de l'a. f. Muge, qui s'est dit pour : musc ou muquet. — D. C. V° Muscus :
« Que plus que *muge* ne que mente
« Flaira souef lor renommée. »

Meil (Lg.), s. m. — Mil. Cf. *Bêteille*, *Soteille*, etc. On dit proverbialement d'une *pince-fesses* ou pimbêche : « Ein grain de *meil* y moudrait entre les fesses. »

Meillasse (Lg.), s. f. — Panic vert, sorte de graminée à tiges rampantes qui s'enracinent aux nœuds, et portant chacune 8 à 10 épis longs minces et divergents à l'extrémité. C'est la mauvaise herbe appelée à Mj. *Millard*.

Et. — Pour Millasse, de Mil. V. *Meil*. Cf. JAUB., à Miliasse.

Meillaud, de (Lg., Tlm., Ts., Cho.), s. m. — Mendiant, gueux, individu de mauvaise mine, qui erre sur les grands chemins, vagabond, chemineau, bohémien. Syn. de *Vacabond*, *Galapias*, *Galopias*, *Galopin*, *Camillaud*, *Hâlos*, *Gourgandin*. || Lrm., fém. — Meille ou Meillaude. *Id.*, et personne mal habillée.

N. — Le berrichon a Mignaud, chiffonnier, marchand de guenilles. V. JAUB.

Et. — Je note que ce mot a le même sens exactement que le montj. *Camillaud*. Dès lors, il paraît probable que ce dernier mot n'est pas pour Caminaud, mais qu'il est un dérivé de *Meillaud*, avec addit. d'un préfixe péjor. Ca (pour Cali ou Gali), qui se retrouve dans *Caboyaud* (ou plutôt *Caboillaud*), se *Canicher* et ses dérivés, *Décaniger* et *Canigeot*, ainsi que dans le fr. Cahutte. (R. O.)

Meillaudage (Lg.), s. m. — Réunion de gueux. || Gueuserie. Syn. de *Meillauderie*, *Pouillerie*, *Hâlosserie*, *Grimbolerie*. V. *Meillaud*.

Meillauderie (Tlm.), s. f. — Réunion de gueux, truandaille. || Gueuserie. Syn. de *Pouillerie*. V. *Meillaudage* pour les synon.

Meille (Tlm.), s. f. — Bohémienne, une de ces femmes qui courent les grandes routes. Syn. de *Camillaude*. *Hâlosse*. C'est le fém. et la rac. de *Meillaud*. || By. — La meille, c'est aussi l'ameille, c'est le pé (le pis) se développant avant le terme. V. *Agé*.

Meilleur (le) de. — Le plus profond de. Ex. : On pose le *toutier* des balises au *meilleur* de l'eau. V. *Toutier*, *Touille*, *Coublage*, *Bon*. (Sf.).

Meillot° (Lg.), s. m. — Tige et racine du mil.

Et. Dér. de *Meil*, et. dim.

Mein (Sar.), adj. poss. — Mon. *Mein* char einfeint. Près de Saumur. Cf. *Men*, *M'n*.

Mein, remplace Mé dans plusieurs mots : *Meimpriser*, *Meinkerdi*, *Meinnège*, *Meinnéger*, pour Mépriser, Mécredi, Ménage, Ménager.

Meinme (Mj.), adj. indéf. — Même. — || Tout de *meinme*, loc. adv., Néanmoins, volontiers. Ex. : Voule-vous venir avec nous? — Tout de *meinme*.

Mein-nait (Ché). — Minuit.

Mêkerdi (Lg.), s. m. — Mercredi. Syn. de *Mécredi*, *Mincredi*. — Pat. norm. *id.*

Melage (Tlm.), s. m. — Nom collectif sous lequel on désigne les fruits *melés*, c.-à-dire séchés au soleil ou au four, tels que : pruneaux, poires tapées, *debises*, etc. — V. *Meler*.

Mélagnie (Lg.), s. f. — Mélanie, nom de femme. Syn. de *Mélie*.

Mêlange (Mj.), e très long. — s. m. — Mélange. V. *Moilinge*.

Mêlanger (Mj.), v. a. — Mélanger. V. *Moilinger*.

Mélasse (Mj., By.), s. f. — Etre dans la *mélasse*, — dans une très mauvaise situation.

Mêlayas (By.). — V. *Mêlayer*.

Mêlayer (Lué), v. a. — Mélanger. D'où le s. Mélayas, mélange. Cf. *Moilinger*.

By. — On dit Mêlayer et Mêliller, pour : emmêler et pour : mélanger. D'où Mêlayas et Mêlillâs pour : emmêlement.

Mêle [1] (Mj., By., Sal.), s. m. — Merle. || Ne point dire ses nids de *mêles*, — ne pas dire ses secrets. || Ein beau *mêle* ! — appellation méprisante que l'on applique à un individu de peu de valeur physique ou morale. On dit aussi : Ein joli moineau ! — Pat. norm. Mééle, Méel.

Et. — Corr. du mot fr., par aphérèse de l'r, comme dans Mécredi.

Mêle [2] (Mj., Lg., By., Sal.), s. m. et f. — Nèfle. Ex. : Veux-tu manger des *mêles* mous. — Masc. à Mj. et fém. au Lg.

Et. — Doubl. du fr. Nèfle, dér., comme lui, du lat. Mespila. On voit que le mot patois est plus rap-

proché de son original latin que le mot fr. — L'angl. a Medlar, même sens. — Le pat. norm. a Un méele.

Hist. — « Fut certaine année si très fertile en tous fruictz, et singulièrement en *mesles*, qu'on l'appela de toute mémoire l'année des grosses *mesles* ; car les trois en faisaient le boisseau. » (Rab., *P.*, II, 1.) — « Le suppliant requist à icellui Poncelet lui aidier à cueillir les neffes, appellées ou pais (Laonnois) Mesles, etc. (1457. — D. C.) — « En 1361, 5 mines de *melles* marchandes, à la mesure de Rouen, sont vendues 8 florins d'or. » — « Avec le temps et la paille l'on meure (fait mûrir) les *mesles*. »

« Comme une greffe que l'on ente
« Dessus le pied d'une autre plante,
« Comme on voit en un s'allier
« Sur l'aubépine le *meslier*. »
(Vauq. de la Fresn., — Moisy.)

Méléard (Bpu), s. m. — Espèce de seigle (Mén.).

Meler (Mj., Lg.), v. a. — Sécher et cuire à demi. Ex. : Le soulé a *melé* les poires. || v. n. — Sécher, être à demi cuit. Ex. : On va mettre ceté clâtée de preunes-là à *meler* dans le four. — V. *Bourgne.*

Et. et Hist. — « Les accotouër seront grandement utiles à faire *meler* les pruneaux, guignes, cerises et autres tels fruits qu'on a accoustumé faire *meler* (sécher) au soleil. » (Palissy, 74 et 75, *Recepte véritable.*) On remarquera que meler (e bref) n'a p.-ê. rien de commun avec mêler (e long). Viendrait-il de mêle, qui s'est dit pour : nèfle, — sécher comme une nèfle? (Litt.)

Mêler [1] (Mj., By.), v. a. — Mêler une serrure, — la détraquer. Ex. : Alle a *mêlé* la serrure du basset.

Mêler [2] (Lg.), s. m. — Néflier. Syn. et d. de *Mêlier.*

Mélice (Mj., By.), s. f. — Milice, conscription. Ex. : Mon gars est de la procheune *mélice.* — Cf. *Ménuit*, *Enrechir.*

Mélie (Mj.), s. f. — Forme famil. du prénom Mélanie. Syn. de *Mélagnie.* || Ec. Et Émélie.

Mêlier (Mj., Lg., By.), n. c. — Néflier. V. *Mêle.* Ou Meslier. Syn. de *Mêler*[2]. V. Jaub. Mêlier. — Pat. norm. Méelier.

Hist. — « Mellier ; Mellerius, Meslerius : « Exceptés *mellier* et pomier. » (1177. — D. C.)
— « Un meslier nouailleux ombrage le portail. »
(Ronsard. — Jaub.)

N. — Le bâton de *mêlier* ou de néflier passe pour empêcher l'influence des sorciers. (Segr. — Mén.)

Mélieu (Mj., By.), s. m. — Milieu. Cf. *Ménuit.* V. Citation à *Combrer.*

Hist. — Meilleu, melieu. — « Et mesmes il s'est faict trois rupptures... la troisième au *meilleu* dudit bourg. » (1669. — *Inv. Arch.*, E, II, p. 303, c. 1.) — *Meilleu* (1391). *Id.*, G, II, 210, 1. — « Pour faczon du cabinet qui est ès jardins de Monsieur au *mélieu* du Dedalus. » (xvi[e] s. — *Ibid.*, H, I, 4. 2.) — « ...Ains tournèrent le dos, habandonnans leur seigneur Geoffroy au *meillieu* de la bataille. » (J. de Bourdigné, *Hist. aggr.*, I, 275.)

Mélinot, s. m. — Caucalis grandiflora (Mén). Mélilot ? miel-lotus. — On dit aussi Méliot.

Mêlis-mêlas (Mj., By.), s. m. — Farrago, fatras, brouillamini, enchevêtrement, chaos, confusion ; (adv.) en désordre. Ex. : Il a tout jeté *mêlis-mêlas.* Syn. de *Brassis-brassas*, *Baquis--baquias*, *Boucadan*, *en Pagale.*

Mêlisse (Mj.), adj. q. — Mêlée, mélangée. Ne se dit que de la toile. Une toile *mêlisse* est celle dont la chaîne est de *brin* et la trame de *reparon.*

Hist. — « Tous les ouvriers travaillaient pour Cholet, mais, outre les mouchoirs que l'on fait aujourd'hui, les tisserands tissaient encore des toiles connues sous les noms de siamoises, toiles *mêlisses*, coutil, croisé et vêtements pour les journaliers et les cultivateurs. » (Paul Simon. Lrm.)

Mellieu, s. m. — Milieu. V. *Mélieu.*

Hist. — « Eulx apprestez au *mellieu* des François passèrent. » (J. de Bourd., *C. et L.*, I, 195.)

Melon (Mj., By.), s. m. Fig. — Nigaud, imbécile, niais, nicodème, cornichon. Syn. de *Patachon*, *Niguedouille*, etc. || Par plaisanterie, la tête. Syn. *Caillou.* || Chapeau melon.

N. — Cette injure, quoique le melon soit chose exquise, a 3.000 ans de bouteille, et son parfum est le même aujourd'hui que du temps d'Homère : « Thersite, se moquant des Grecs, dit M. Fr. Michel, les appelle : Péponéc (melons).

Mélon (Lg., Cp.), s. m. — Espèce de frêlon ou de taon, qui est le *Ravire-chien* de Mj.

Et. — Ce mot a p.-ê. qq. rapport avec le fr. Méloé, qui désigne, d'ailleurs, un insecte très différent.

Melonnier (Mj.), s. m. — Couche de melon. On dit aussi *Melonnière.*

Melonnière (Mj., By.). — V. *Melonnier.*

Melon-pétard (Mj.), s. m. — Ecbalium élastique, momordique. V. *Jicler.*

Et. — Cette plante est une cucurbitacée et le fruit mûr, lorsqu'on le touche, se détache de son pédoncule et projette avec bruit le liquide et les graines qu'il renferme.

Mémais (Sp., Mj.), s. m. — Mouton, nom enfantin. || Lm. — Fig. Chaton de noisetier.

Et. — Dans le premier sens, qui est son sens propre, ce mot est une onomatopée, tirée du bêlement du mouton. Dans le second, c'est une métaphore analogue à celle qui a eu lieu pour le fr. Chaton et pour le pat. *Mouton.*

Meman, s. f. (Li., Br.), s. f. — Maman. Cf. *Pepa*, *Mouman*, *Mauman.*

Membre (Lué), fém. — Un cheval qui a de la *membre*, — qui a de forts membres.

Même (Mj., By.). — Eter à même de, — être libre de, avoir la possibilité de, ou le choix. Ex. : Si je veux l'avoir, j'en sé ben à *même.* || Sp. — De même, — semblable, pareil, tel, ainsi fait. Ex. : Je n'ai jamais vu ein drôle de *même* pour être maufaisant. || Sp. — De même, — de cette façon, ainsi. — Tu devrais avoir grand honte de mentir de *même.* Faut t'y prendre de *même.* — J'ai entendu prononcer : de n'même. || C'est toujours du pareil au *même*, — il n'y a aucune différence, c'est toujours la même chose. || Ne pas con-

fondre même, méeme, meume et mainme. Ces prononc. du mot *même* sont une des caractéristiques du langage d'Anjou.

Mémé (Lg., Sp., By.), s. f. — Grand'mère. V. *Pépé*. — Cf. Mémère (mère). || Mj. — Forme caressante du prénom Aimé.

Memère (Mj., By.), s. f. — Mère. — Terme enfantin.

Mémoire (Mj.), s. m. et f. — Ex. : Il a ein bon *mémoire*, pour son âge. — Beaucoup prononcent *Mimoire*.

Hist. — « Il n'avoit ne sens ne *mimoire*. » (RUTEB., cité p. JAUB.) — « Tous furent merveillés de son *bon mémoire*. » (1377. — L. C.) — « Roland Borrel, de Méral, fuilz et heir de homme de *bon mémoere* monsour Foques Borrel. » (*Inv. Arch.*, H, I, 268, 2.) 1305.

Men, mène, min. (Lg., Sp.), pr. poss. Mien Ex. : C'est çà son chapeau, et pis c'est çà le *men*. — Cf. *Ben*, *Sen*, *Ten*. — *Mieun*, *mieune*. XIe siècle *men*.

Men (Mal de Saint), Meen, Main. — Gale.

Hist. Sépulture d'un pauvre... » lequel dist... estre malade du mal de Saint-Meen et y alloit en voyage. » (*Inv. Arch.*, II., E. S., 344, 2.)

Menacer (Mj., By.), v. a. et n. — Ex. : Le temps *menace* à l'eau, — la pluie menace.

Ménage (Mj., By.), s. m. — Mobilier. Ex. : Ils se sont fait faire ein *ménage* tout en cerisier. L'espagnol Menaje a le même sens. || Lg. — Cotonnade pour blouses, tabliers, etc., à raies bleues et blanches très étroites, qui se fabrique à Gallard. Cf. *Meunière*. || By. — Se prononçait et se prononce encore Meinnège. Voir *Mein*. || Toile de *ménage* — fabriquée à la maison. Cf. *Faiticier*. || Fu. — *Fourbi*, se prononce : m'nage. En parlant d'une exploitation, d'une maison mal tenue : « Queue *m'nage* que c'é là-dedans ! » Du verbe mener, conduire, et non de : ménage. *Amenage*.

Et. — B. L. Masnaticum, mansionaticum, dér. de mansionem, habitation. D'abord : ensemble des personnes vivant sous un même toit, étendu à l'ensemble des meubles, des ustensiles à l'usage d'une famille ; de là : entretien de la maison. — Hist. « Avec autorisation d'y amainer ses *mesnaiges* et ustancilles avecques ses blez et ses vins. » (*Inv. Arch.*, H, I, 183, 2.)

Ménaine (Lg., By.), s. f. — Marraine. Mot enfantin. Syn. et d. de *Nénaine* et du mot fr.

Menant (Tlm., By.). — Toutes les 3e pers. du plur. en *ent* se prononcent *ant*. V. *Ent*.

Hist. — (Les pastoureaux de Poitiers.) — « Qui *menant* joyeuse vie. » *Noëls pop.*

Menée (Mj., By.), s. f. — Conduite. Ex. : Ceté gars-là n'a pas eine belle *menée*. — Sens voisin du fr. — Faudra changer de *menée*.

Mener (Mj., By.), v. a. — *Mener* du brut, — faire du bruit. On dit en fr. : Mener grand bruit. || N'en *mener* pas large, — être abattu, affecté par la maladie, ou embarrassé, intimidé ; se trouver dans une situation difficile; être dans ses petits sabots. || Se *mener*, terme enfantin, se promener... Bébé, veux-tu aller te *mener*?

Menère (Mj.), s. m. — Bruit, tapage. Syn. de *Bousin*, *Chutrin*, *Chahut*.

Ménet° (Lg.), s. m. — Minuit. A beaucoup vieilli. Cf. *Net*, *Mélieu*, etc.

Menette (Lg., Jb., Tlm., By.), s. f. — Menotte, petite main d'enfant. — Dim. du fr. Main, doubl. et syn. de *Menitte*, *Menine*.

Hist. — « Petits gants, petites *menettes*. » (COQUILLARD. *Le Monologue de la botte de foin*. JAUB.)

Menettes-au-bon-Dieu (Tlm., Jb.), s. f. plur. — Chèvrefeuille. Syn. de *Mains de bon Dieu*. V. *Menotte*. — *Cherfeuille*, *Tété*.

Meneux-de-loups, s. m. — Espèce de sorcier qui a la puissance de fasciner les loups, s'en fait suivre et les convoque aux cérémonies magiques dans les carrefours des forêts (JAUB.). || Lg. — Je n'ai jamais observé cette croyance en Anjou. (R. O.)

Mênie, s. f. — Maisonnée. L'ensemble des biens qui forme l'établissement. V. *Maisnie*.

Et. — B. L. Masnada ; mansionata, de mansio. Les gens de la maison. (LITT.) — Hist. :
« Elle a un bœuf pour sa *mênie*
« « Et un ânon. » (*Noëls ang.*, 15, 7.)

Ménie, Ménite (Lg.), s. f. — Dimin. fam. du prénom Marie. Syn. de *Manie*, *Manette*, *Mariette*.

Ménine (Bg., Mj., By.), s. f. — Petite main. Syn. de *Ménette*, *Ménite*. Ital. Manina.

N. — Dans le Berry, menin, petit enfant qu'on ne peut pas abandonner à lui-même, qu'on tient par la main.

Ménite (Mj.), s. f. — Menotte, petite main. Terme enfantin. Syn. de *Ménine*, *Menette*.

Menoire (Lg., By.), s. f. — Celui ou ce qui mène, qui conduit On dit ironiquement d'un maladroit ou d'un paresseux qui est incapable de travailler seul. « Li faut eine *ménoire*. || By. — Moénouére.

Menqué ben, loc. adv. — Il peut se faire, c'est possible. V. *Ventiez* ben ; pour (je le croirais) volontiers bien. V. *Vanquiers*, *Vantiers*, etc.

Ment (Cré-sur-Loir, Zig. 183), s. m. — Menteur, par apocope.

Menteux (Mj., By.), adj. q. — Menteur. Syn. de *Carottier*.

Hist. — « Et encore vous deffens que ne soyez noyseux, ne *menteux*, ne rapporteur de choses maldites. » (A. DE LA SALLE, *Le Petit Jehan de Saintré*. — JAUB.)

Menthard (Mj.), s. m. — Plante à feuilles très poilues, assez semblable à la menthe. Syn. de *Herbe aux puces*. BAT. Mentha rotundifolia.

Et. — Menthastre. Lat. Mentastrum ou Menthastrum, de Mentha, avec la désin. péjor. astrum. (LITT.)

Mentié-ben. — V. *Menqué ben*.

Mentionner (Tlm.), v. a. — Indiquer, marquer, annoncer, dénoter. Ex. : Je croirais qu'il arait ben 50 ans ; sa figure le *mentionne.* C'est le fr., légèrement détourné de son sens. Syn. de *Permettre.*

Mentir (Mj., By.), v. n. — En mentir. Ex. : Je ne vous en *mens* pas d'eine syllabe.

Mentirie (Sp., By.), s. f. — Menterie, mensonge. S'emploie à Mj., au pluriel.

Menu, e (Mj.), adj. q. — La *menue* classe, — la plèbe, la populace, les prolétaires. || Sp., s. m. — Les *menus,* — les petites récoltes accessoires : haricots, pommes de terre, choux, navets. || Lg. *Menus.* Redevances accessoires du fermier au propriétaire, faisances. || S'emploie adv. avec certains verbes. Ex. : Trembler *menu,* — trembler com. la feuille. — La Fontaine a dit de même : La gent trotte *menu.* — Crotter-*menu,* — être très gêné, ne pas être fier, ne pas en mener large. || By. — Un *menu,* des *menus* ; tout gibier, genre canard, compris entre le canard sauvage et la sarcelle. Trois *menus* valent deux canards.

Menuages (Sa., By.), s. m. pl. — Graines de plantes fourragères : trèfle, jarrosse, vesce, luzerne, etc. — Cf. *Menuailles.*

Et. — Dér. du fr. *Menu,* au sens patois, parce que ces grenailles sont considérées comme une partie accessoire de la récolte. — Hist. « Il n'y a point eu de gros grains, mais une infinité prodigieuse d'orge, de pois et de fèves. Ainsi par ces *menuages* le ciel nous a dedomagé. » (1709. *Inv. Arch.*, E, II, 207, 1.)

Menuailles (Sb.), s. f. — Les menues choses. Choses sans importance, sans valeur, qui restent au fermier quand il a partagé avec le propriétaire à moitié. V. *Biaquilles.*

Menu-chêne (Mj.), s. m. — Sorte de pouliot. BAT., Mentha pulegium.

Menue-pertusée (Fu.). Mille pertuis. BAT. Hypericum. Syn. *Mille-pertus.*

Menue-sauge (Mj., Lg., By.), s. f. — Sauge officinale.

N. — Autrefois, c.-à-d., il y a un siècle, et même moins, il était d'usage d'avoir toujours un brin de menue sauge trempant dans l'eau du pichet. Cela ne valait p.-ê. pas un filtre, mais les microbes ne pullulaient pas autant qu'aujourd'hui et, d'ailleurs, il n'y a rien de tel que la foi, et la sauge (salvia) pour sauver les gens. || By. Proverbe :

« Qui a d'la *sauge* en son jardin
« N'a jamais boésoin d'méd'cin. »

Menue-sauze (Lg.). — V. *Menue-sauge.* Pour la transformat. de g. en z. Cf. *Zerzeau.* — Pat. norm. *id.*

Ménuit', mée-nuite (Mj.), s. m. ou f. — V. *Minnuit.* Corr. du mot fr. Syn. de *Ménet.* || By. — t muet, et min-nui.

N. — La forme Ménuit' est actuellement la plus usitée : toutefois, qqs-uns disent : Mi-nuit'. Mais les anciens disaient : Min-net, de même que l'on prononçait Net' pour : nuit. En outre de maints témoignages oraux que j'ai recueillis, j'en trouve la preuve historique dans le vx Noël : Au Saint Nau :

« A l'heure de plein *minuit* (ou min-net),
« Nau, Nau,
« Je vis le soleil éclore ;
« Que t'en semble, Coli*net?*
« Nau, Nau. »

(Minuit rime avec Colinet. — *Noëls ang.*, pp. 17, 18.) — Au Long., le t est muet. — Hist. « Tellement que la nuyct ensuivante, environ *mesnuyct,* la rivière d'Ayvre et la petite d'Avresme furent plus grandes qu'elles n'avoyent esté depuis la Saint-Bris. » (1563. — *Inv. Arch.*, S, E, III, 304, 1, h.) M. le comte JAUBERT cite une vieille chanson du Berry où l'on retrouve un des tableaux les plus gracieux de Shakspeare. La Juliette berrichone s'exprime ainsi :

« Parlez tout bas, tout doux marchez,
« Mon cher ami,
« Car, si mon pée nous acoutait,
« J'serions péris. »

Et notre Roméo reprend au couplet suivant :

« A peine ensemble j'nous trouvions
« Qu'l'alouett' fit entend' sa chanson :
« Vilaine alouett', v'là de tes tours ;
« Mais tu mentis.
« Tu nous chantes le point du jour,
« C'est pas *ménuit.* » etc.

N. — Comme le Berry, le pays longeron. avait, jadis, une chanson qui rappelle la scène du poète anglais. On n'a pu m'en citer que les trois vers suivants, presque identiques à ceux de la poésie berrichonne :

« Belle allouett', tu as menti :
« Tu nous annonc' le point du jour
« Et il n'est que *ménuit.* »

Hist. — « Et tellement que la nuyct ensuivante, environ *mesnuyct.* » (1563. — *Inv. Arch.*, E, III, 304, 1.) — « Le 14e jour de janvier... à une heure après *ménuit,* grand tremblement de terre. » (1662. — *Ibid.*, E, II, 165, 2.)

Menus (Lg.), s. m. pl. — Redevances accessoires que le fermier est tenu de payer au propriétaire et qui consistent ordinairement en poulets, beurre, œufs, etc. — V. *Menu.*

Ménuserie (Lg.), s. f. — Minutie. || Bagatelle, chose insignifiante. Syn. et d. de *Ménusserie.* || Menuiserie. || *Menuseries,* — petits ouvrages. V. Citat. à *Menusier.*

Menusier (Lg., By.), s. m. — Menuisier. Cf. *Hussier.*

Hist. — « A Marcel Frerot, *menusier,* pour ung jeu de bille qu'il a faict en la salle du bal du chasteau de Blois. » (1522. — L. C.) — « Les vieux noyers sont plus estimés à faire *menuserie* que non pas les jeunes. » (Bernard PALISSY. — JAUB.)

Ménusser (Mj.), v. n. — Vétiller, tâtillonner. Dér. de Menu ou de Minutie. Syn. de *Niger, Nigeoter, Nigeasser.* || Mé. — Émietter, coupiller du pain.

Ménusserie (Mj., By.), s. f. — Minutie. || Futilité, fadaise, chose de peu d'importance. — Corr. du mot fr. || Vétilles, bagatelles. || *Menuailles.* — Syn. et d. de *Menuserie.*

Hist. — « Je ne sçay qui se doit plustôt plaindre, ou vous autres hommes de nos capacitez ou amplitudes, ou nous autres femmes de vos petitesses ou *menuises,* ou plustôt petites *menuseries.* » (Br., D. G., IV, 225, 34).

Ménutieux (Mj., By.), adj. q. — Minutieux.

Menu-pertusée (Fu.). — V. *Menue pertusée.*

Méprisement (Lg.), s. m. — Méprise, erreur, malentendu, manque d'accord. Hist. *Ronsard*:

« La médiocrité fait la personne heureuse ;
« Le haut degré d'honneur est chose dangereuse,
« Et le trop bas état traîne ordinairement
« Pour sa suite une injure et un méprisement. »

Mépriser qqn, c'est en dire du mal, le dénigrer (Li., Br., Lué). — Mes-priser.

Mer, s. f. — Vent de *mer* ou d'Ouest ; pour le centre de la France le vent souffle de la mer. V. *Mar* (Mén.).

Mêr (By.). — Marque. V. F. Lore II.

Mêrancolie (Mj.), s. f. — Mélancolie. Corr. du mot fr. Syn. *Marmouserie.*

Hist. — On trouve mérancolie au XVe s. Froissart, Ch. d'Orléans. — Rab., *Epistre à Jehan Bouchet*, p. 604 :
« Dont nos espritz, tainc̃ts de *merencolie...* »

Mercaillère (Sg.), s. f. — Vieillerie ; morceaux dépareillés de linge (Mén.).

Mercer (Lg.), s. m. — Mercier. Syn. et d. de *Marcier.*

Merde (Lg., By.), s. f. — Faire sa *merde*, — prendre des airs avantageux et pincés, faire le dédaigneux, la pimbêche. Syn. de F. sa poire. || Y a de la *merde* au bout du bâton. — Se dit quand, dans une famille, l'un des membres a commis une indélicatesse que l'on ne veut pas préciser. On dit : « Y a quéq'chouse, j'sais pas qué au juste, mais, pour sûr, y a de la *merde* au bout du bâton. » || Lg. Voir des *merdes*, — en voir de dures.

Merde-aux-cocus (Lg.), s. f. — Gomme de cerisier ou de prunier. || Ou : *Merde* de coucou. Favre.

Mère (Mj., By.), s. f. — Femelle, en général. Ex. : La *mère* abeille, ou aboille, — la reine des abeilles. || *Mère* oueille, — brebis qui a un agneau. || *Mère* vache, — vache à lait. || *Mère* nourrice, — nourrice. || On en fait précéder le nom générique. Ex. : Eine *mère* lapine ; ils ont cinq *mères* vaches en sarvice. || Ceté serin-là, c'est eine *mère.* || *Mère*, — but au jeu de bouchon. V. au F. Lore. || *Mère* de vinaigre. V. *Vinaigre.* || Matrice, utérus. Ex. : La vache a poussé la *mère*, — elle a eu un renversement de la matrice. Syn. de *Maîtresse-mère.* || Lg. L'arrière-faix, l'enveloppe du fœtus. Syn. de *Emérure*, *Délivrance.* || (Mj.) Jeter en *mère*, — jeter en vrac, en monceau irrégul., — de la chaux, du sable, etc. || *Mère* embaucheuse — femme très en dehors, boute-en-train. || Pomme de terre qui a été plantée et qui a produit une pousse, touffe.

Mère-goutte, s. f. — Vin produit par la première pression. V. *Merjoux.*

Et. — « Non pas de Mera gutta (goutte pure), comme le disent Nicot, Ménage, D. C. (vinum de mera gutta ; façon de parler inconnue en ce sens aux Latins). Mais on a dit, par excellence, Mère-goutte, comme Mère-perle et Mère-laine, etc. Le bourg-Meire-gôte appuie cette explication. (De la Monnoye.) — Mier ou mer était un adj. très usité dans l'anc. langue : Or *mier*, or au premier titre V. *Merjou.* Major.

Mère-tape-à-la-porte (Ssl.), s. f. — Sage-femme. — Syn. de *Bonne-femme*, *Boune femme*, *Marchande de poupons*, *Grippe-tout-nu*, *Chasse-femme.*

Mergeolle (Mj.), s. f. — Les *fourneliers* appellent ainsi une sorte de mur de pierres calcaires, dont ils entourent l'orifice supérieur ou gueulard, du four à chaux, en attendant le moment de les y jeter pour faire le *comble.* Ce mur annulaire forme comme la margelle d'un puits. — Corr. de ce mot fr.

Mérienne (Li., Br., Lué, By.), s. f. — La méridienne, le repos de midi. — Se dit du sommeil que prennent les personnes de la campagne après le repas de midi ; cette sieste dure environ une heure avant la reprise du travail. — V. *Marienne.* — On dit : Faire *mérienne*, — dormir après midi.

Et. — Hist. — « Meridiana. Somnus meridianus. « Et en esté, en temps de la *Meriene*, soient les hus de le parlour et de la gardein, et les fenêtres devers la cuisine clos, et ne soient pas ouverts tant que home (on) soune à houre de none, qui sera chantée après la meriene. » (*Ordre de Citeaux.*) — Dans la Règle de l'ordre de Saint-Victor, on lit que les frères qui font la *mérienne* « doivent bien se garder de faire entendre « strepitum. » (D. C.)

Mériennée (Lué, By.), s. f. — Sieste.

Mérinée (Lg.), s. f. — Méridienne, sieste. || Le temps qui suit le dîner, les premières heures de l'après-midi. Syn. de *Berinée*, *Mariennée.* Contr. de ce dernier mot.

Merjot, s. m. — Fruit à garder. Merjou. Cf. *Mijo*, *Mijol*, *Mijoû.* Fruits à couteau cueillis à la main, conservés au fruitier pour y mûrir. — *Mijoler*, mûrir sur les planches d'un fruitier. Cf. *Merjoux.*

Et. — Mer. — meür. meur, mûr?? — Mijoter, au Mans, mûrir sur la planche ; migeot, lieu où l'on conserve les fruits. Cf. *Mûrail.*

Merjou (Mr., Chz., Sg., Segr.), adj. q. — Nom donné à des pommes. « Les pommes sont bien *merjolles*, mûres. || Provision de pommes dont la cueillette a été faite à la main. V. *Marjou.* || Craon. — Pomme à couteau. || Des poires de *merjou*, — de conserve. Dottin. V. *Mère-goutte.*

Et. — Maire est le comparatif de Magne (grand) au cas sujet : de là les express. suivantes : « *Maire* église, la principale ; *maire* péril ; *maire* siège ; *maire* laine, la plus belle, la mieux nourrie, la mieux peignée. (L. C.) — P.-ê. faut-il comprendre *Maire*-jus?

Merlaud (Lg.), s. m. — Jeune merle. Syn. de *Marlaud*, *Marloquias.*

Merle (Li., Br.), s. f. — Pour Mêle. — Une nèfle.

Merlesse, s. f. — Femelle du merle.

Hist. :

« Janvier frileux,
« Gèle *merlesse* sur ses œufs. » (*Prov.*)

Merlet° (Lg.), s. m. — Celui qui s'entremet pour un mariage. Syn. de *Rouche-croûtes*, *Traîne-chien*. — Dans le Berry : Menon, Menin, Chien-blanc, Accordeux, Chat-bure, Tête-de-loup. — V. au F.-Lore, II.

Merletter (Lg.), v. n. — Négocier un mariage. V. *Merlet*.

Merline (Mj., Sal.), s. f. — Mélasse. Syn. de *Limonade*. On pron. Mé-er-line.

Et. — Ce mot est sans doute pour Melline, dér. du lat. Mel, mellis, comme le fr. Mélasse. — L'angl. a Metheglin, hydromel, qui n'est qu'une corr. de notre mot patois.

Merliton (Mj., By.), s. m. Mirliton.

Merlu, s. m. — Morue. Du merlu. Ou Merlus. N. A Mj., au Lg., le Merlus n'est pas du tout la morue, mais un beau poisson de mer, assez semblable au brochet, et qui se débite frais. V. HATZF.

Et. — D'après MÉNAGE : Maris luscius, brochet de mer. SCHELER préfère l'étym. de JORET : Merula + suffixe uceus, pour merlus ; merula + ucea, pour merluche.

Hist. — « Pour ne perdre l'eau salée
« Du *merlut* quand il bouilloit,
« De la soupe il en faisoit. »
(BASSELIN, f, 44. — L. C.)

Variante : Merlus, melue parée. — « Galli *merlucium*, quasi maris lucium vocant. » (SCALIGER, *Animaux d'Aristote*, p. 45. — EVEILLÉ.)

Mérotier (Fu.), adj. q. — Qui ne veut aller qu'à sa mère et fuit les visages étrangers. « Mon queneau n'est pas *mérotier*. »

Merqué, e mot angevin. Sens peu précis. Marqué? de la petite vérole?

Hist. — 1628, 18 novembre. « ... Fut enterré à Poillé un homme *merquée*, qui n'a esté livré à la sépulture catholicque pour n'avoir peu sçavoir sa religion ne meurs, et pour n'avoir esté adverty de sa maladie. » (*Inv. Arch.*, II, E, S, 273, 2.)

Merrain (Mj.), s. m. — Engeance, vermine. Ex. : Les fumeroles, c'est ein vilain *merrain*.

Merveille (Mj.), s, f. — Sorte de crêpe ou beignet en pâte levée. On la pétrit dur, on l'étale en plaque et on y découpe des figures de toute sorte, qui se boursouflent dans la graisse bouillante. Ce sont les *bottereaux* de Saint-Paul. V. *Marveille*.

Et. — Du lat. pop. Meribilia, altér. inexpliq. de Mirabilia. — Hist. « La collation fut composée d'échaudés, de *merveilles*. » (J.-J ROUSSEAU, *Hél.*, VI, 10.)

Mesamain (à) (Lg.). — Du côté le moins commode, le moins avantageux, à revers. Syn. de *à Démain*, *à Désamain*. De *Amain* avec le préf. péjor. *Més*.

Meschin, s. m. — Jeune serviteur.

Et. — V° Mesquin. Jeune garçon, jeune fille, serviteur, servante. De l'arabe : maskin, pauvre, par l'interméd. de l'espagnol, mezquino. La série des sens est : Pauvre, chétif ; puis, jeune garçon, jeune fille, considérés comme faibles par l'âge, et, par suite, serviteur, servante. — Hist. — « La damoiselle... chevauchoit moult richement, car elle avoit en sa compagnie ung escuyer et une *meschine*. » (*Percefor.*, VI, f° 82.)

Meshui, Meshuit, Meshuy (Partout). — Adv. — De *meshui*. || Z. 171. Q. — De *meshuit*, — de ma vie, de mes jours. — (Je crois qu'il y a erreur ; désormais, non pas : de ma vie.) = On dit qqf. Dermeshuy. — Maishui.

Et. — De magis hodie. — Hist. « Achevez le discours de ce conseiller et *meshui* ne vous interromprai. » (B. DE VERV., *M. de p.*, III, 58.) — « ...Et semblablement la portion des conquests et meubles d'icelle femme se départira pour la première fois noblement, et *à toujours mais*, coustumièrement. » (*Cout. d'Anjou.*, art. 310, p. 209.) — « *Meshuy*, c'est fait. » (MONT., III, 29.) — « Il demanda s'il pourroit parler meshuy à la recluse : Sire, dirent-ilz, nenny, mais demain. » (*Lancelot du Lac*, III, f. 79.) — « Car meshuy les armes sont déposées en haut. » (*Hist. du vx tps*, p. 110.)

Mesir° (Tlm.). — Prononc. Mzi, v. n. — Moisir. Syn. de *Voirir*, *Vairir*.

Mesnil, s. m. — Château, grande habitation ; maison ordinaire, ferme. — Le Mesnil, nom de lieu.

Et. — Mansionile ; mansus, demeure.

Hist. — « Et ala quere sa pasture
« Lés un *mesnil*. » (Ms. — L. C.)

Mesnillon (Mj.), s, m. — Habitant du Mesnil, bourg voisin de Montjean. On les appelle aussi les Sourciers du Mesnil.

Messe (Mj., By.), s. f. — Avoir la messe, — être ordonné prêtre. Ex. : Il ara la *messe* à Noël procheun. || Dire sa *messe* et la répondre, — causer tout seul. || Le chemin est de la *messe*, — prov., à l'usage de ceux qui arrivent en retard. || Etre de *messe*, — aller à son tour à la messe. V. F. Lore, II, Suppl. Chemin.

Et. — Quoique le mot soit très français, je donne cette étym., peu connue. « Missa ou Missio désignait, à Rome, dans le lang. civil, un acte où le peuple avait à comparaître devant un supérieur : c'était, à proprement parler, la formule de congé du supérieur aux inférieurs ; cette étymol., à la fois historiq. et hiérarchiq., est la vériatable. (NEFFTZER, *Rev. Germ.*, XIII, 598.) LITT., *Suppl.*

Messé, ée (Mj., By.), adj. q. — Qui a entendu la messe. « Vous velà *messé*. »

Messier (Mj., By.), s. m. — Individu qui se rend à la messe ou qui en revient. Ex. : Velà les *messiers* qui s'en revennent par *égreneaux*. Cf. *Nocier*.

Mésure (Lg.), s. f. — Mesure. Pat. norm. *id.* || Craon. — Le 1/2 décalitre. || (Mj.) — Mesure, *id.*

Mesurée (Mj.), s. f. — Le contenu d'une mesure, soit le quart du boisseau ou double décalitre. || Ancienne mesure agraire qui était le quart de la boisselée, soit 1 are 65.

Mesures. — V. Folk-Lore, II.

Met' (Chem., Mj.), s. f. — La huche. — V. *Maie*, *Mai*, *Met*, *Mée*. — T sonore.

Hist. — Masc. dans Rab. « Et croissoit comme pâte dans le *met*. »

Métail (Mj.), s. m. — Alliage d'étain et de plomb *durci par l'antimoine* dont on fait des cuillers. L'alliage ordinaire de plomb et

d'étain ne prend pas ce nom. || Tlm. — Mélange de froment et *d'avoine* cultivés et récoltés ensemble.

Et. — Le mot dérive clairement du lat. Metallum, fr. Métal. Cf. *Portal*, *Médalle*. D'autre part, l'acception de Tlm. prouve que le fr. Méteil (mélange de froment et de seigle), malgré la légère différence de sens, est le même mot. Nous avons donc les doublets : *Métail*, Méteil, *Médalle*, Médaille. L'anc. forme Métail, selon DIEZ, accuse un type adj. metalleum. L'ancienne valeur de : métail, « composition de plusieurs métaux », me fait plutôt supposer un type barbare : mixtaleus, mélange. (Cf. Méteil.) (SCHELER.) — Hist. « Baptême de la cloche que la charité des habitants... a rendue de la plus petite qu'elle estoit, la plus grande des deux, en y ayant ajousté le poids de 98 livres de *métail*. (1664. *Inv. Arch.*, S, E, III, 189, 1, m.) — Pour le déchet du *métail*, qui fut de 34 livres d'augmentation, et la cloche n'en est guère plus pezante. » (1650. *Inv. Arch.*, S, s., E, p. 364, col. 2, m.) — Le conseil cantonal constate « qu'il n'existe plus, dans aucune commune, *métail* ou partie de *métail* qui provient des cloches. » (Abbé BRETAUDEAU, p. 276.)

Métairie (By.), s. f. — Composé de châtaignes, de pruneaux et de graisse d'oie, qui se mange avec l'oie ; ou : sac à guenilles (Segr.) MÉN.

Métais (Lg.), s. m. — Métayer. Syn. et d. de *Moitais*. Nom de famille.

Métayer (Mj.), s. m. — V. *Moîtais*. || Fig. Ver dans un fruit. || Du lat. Medietatarium, qui partage à moitié avec le propriétaire.

Mété (Tlm.), s. f. — Sorte de jeu de matador ou d'hombre.

Métive (Mj., Lg., By.), s. f. — S'emploie au sing. et au pluriel. Moisson, récolte des céréales. V. *Motives*. || Lué. — Moisson faite par des journaliers payés en nature. || By. — Le temps de la *métive*.

Et. — Dér. du lat. Messis, moisson. — Hist. « En la saison des moissons ou *mestive*. » (1422.) — « La mestive, et cueillette des grains ou des blés. » (*Cout. génér.*, I, 974.) Mestiver, Mestiveur, Mestivier. (L. C.) — « Accord... sur le partage de la dîme de la moisson de l'Epinay *mestive* cujusdam medietare... que vocatur L'Espinei. » (1265. — *Inv. Arch.*, S, H, 92, 2, m.) — « Déclaration rendue par Etienne Falloux... par laquelle il reconnaît devoir au prieur de Méron, dans la saison des *métives*, « un drap de lit blanc. » (1529-1789. — *Inv. Arch.*, E, 267, 1, 12.) — « Laquelle a accouché au Tertre, étant venue faire des *métives*. » (*Id.*, S, s., E, 402, 2, h.)

Métiver (Mj., Lg., By.), v. a. — Moissonner. V. *Métives*.

Hist. — « Le suppliant mena sa vache en ung champ où il *mestivoit*, et y avoit blé en javelle. » (1455.)

Métivier (Do.), s. m. — Moissonneur. || Craon. — Domestique qui se gage à la Saint-Jean, à la Saint-Martin. || Lué. — Celui qui fait la métive com. journalier payé en nature. Syn. de *Motiveux*.

Hist. — « Si j'ay trouvé aucun espy
« Après la main as *mestiviers*
« Je l'ay glané molt volontiers. »
(BOREL, dans L. C.)

— « Ce faisant, j'espargne les sarcleurs qui gaingnent argent, les *mestiviers* qui boivent voluntiers et sans eau. » (RAB., *P.*, III, 2.) EVEILLÉ. — Celtiq. med, moisson. B. L. Mestiva.

Mètre (Mj., Tlm.), s. m. — Bouteille de vin d'ein *mètre*, — d'un franc. Cf. *Kilo*.

Mette (Mj.), s. f. — Maie, huche, pétrin. Ex. : Les loches ont tout *librodé* la mette. V. *Maie*, *Met*. Ital. Madia.

Hist. — « Chaalis à gesir
« Et la *met* à pretir. »
(D. C. — Lit pour se coucher, et maie pour pétrir.) — « C'est parce que ma nourrice avoit les tettins molletz ; en la laictant, mon nez y enfondroit comme en beurre, et là s'eslevoit et croissoit comme paste dedans la *mect*. » (RAB., *G.*, I, 40.)

Mettes-vous. — Pour : Mettez-vous. (By., Mj., etc.) Cf. *Voules-vous*.

Mettont. Pour : mettent (Z. 139). — La 3e pers. du plur. ent se prononce souvent ont, ou ant.

Mettre (Mj., By.), v. a. — *Mettre* de l'argent, — en dépenser. || Sp. — Se *mettre*. v. réf. — en parl. de la terre, se travailler aisément, s'ameublir. || (Mj.). — Mettre par eau, — une seine, — la mettre à l'eau, la tendre. Les pêcheurs disent absolument. On va *mettre* par eau. C'est le contraire de : *Essaiver*. || *Mettre* dans la main, — dire son fait à qqn. || Supposer, admettre. Ex. : Y ara du vin en masse, *mettons*, mais faut en trouver la défaite. || Mettre sus, — mettre une enchère sur. Ex. : J'ai *mis* sus ein bois de lit, mais je ne l'ai point ieu. || Absolt. — Se le faire *mettre*, — se faire attraper, duper. || v. réf. — Se *mettre* au tard ou dans le tard, — s'attarder. || Se *mettre* à la haute heure, — s'attarder dans la matinée. || Se *mettre* à la basse heure, ou : dans la b. h. — s'attarder dans la soirée. V. *S' Abassheurer*. || *Mettre* pour, — fixer à. Ex. : J'ai *mis* ma buée pour les mitans jours de la semaine procheune. || Absolument. Le *mettre* à qqn. — le duper. || *Mettre* à ne pouvoir servir, — un objet ; l'abîmer de telle sorte qu'il soit inutilisable. || *Mettre* à cul, — ruiner définitivement.

Hist. — Dépenser. « Le suppliant demanda à icelle Jehanne : Qu'avez-vous fait de l'argent que vous avez receuz ? Laquelle lui respondi qu'elle l'avait *miz* et qu'il n'avait que faire où elle l'avait *miz*. » (1409). — Le v. lat. Mittere veut dire : payer dans une Charte de 1223. — (D. C.)

Metz, s. f. — Fond du pressoir qui reçoit la pomme pilée (Segr.). MÉN. — V. *Maie*, *Met*, *Meyt*, *Mette*.

Meu (Mj.), s. m. — Moyeu. Ex. : J'étions engombés jusqu'aux *meux*. Vieilli. Syn. et d. de *Méeu*.

Et. — Doubl. du fr. Moyeu, par une série de contractions. Lat. Modiolus, moyeu, dimin. de modius, boisseau, par assimilat. de forme, et modius tient au sanscrit Ma, mesurer. Cf. *Mouilleul*.

Meubilier (Mj.), s. m. — Mobilier.

Et. — Doubl. du mot fr. ; intermédiaire entre

celui-ci et le fr. Meuble. — Cf. *Douleureux*. V. *Mébilier*. Le vx fr. était moeble, mueble.

Meudre (Mj., By.), v. a. — Moudre. Part. pas. *Molu*. Berry, meûdre. Lat. Molere. Cf. Meule.

Meue (Mj.), s. f. — Doubl. du fr. Moue. V. *Meugne*, *Meugner*, *Meugnard*. — Syn. de *Mûe*, *Pot*.

Meugnard (Mj.), adj. q. et s. — Qui fait, ou qui aime à faire la moue. — De *Meugner*.

Meugne (Mj.), s. f. — Moue. V. *Meue* ; c'est ce mot avec l'e final fortement appuyé. || Sal. Faire la *meugne*, une grimace avec les lèvres.

Meugner[1] (Mj.), v. n. — Faire la *meugne*.

Meugner[2] (Mj.), v. n. — Meugler, beugler. Dérive de *Meugne* ; mais sens différent du précédent.

Meugnot' (Mj.), s. m. — Petite moue. Syn. de *Pot*, *Pateugne*. Dér. de *Meugne*.

Meule (Lg.), s. f. — Assemblage de plusieurs paquets de lin attachés ensemble pour le rouissage. A Mj. on dit : *Barge*. — N. Un tas de lin, dans les champs s'appelle, comme à Mj., *Mouche*.

Et. — Du lat. Meta, borne, colonne, cône, par le dimin. Metula. Moles doit être rejeté.

Meumère (Ti., Z. 159), s. f. — Grand'mère. Syn. et d. de *Mémé*.

Meunier (Lg.). — Hanneton. Syn. de *Canneton*, *Bégaud*. || Nom vulg. du cafard, insecte qui vit dans la farine. || By. — Non, mais le ténébrion, dont la larve, appelée vulgairement Teigne de boulanger, se rencontre dans les coins des moulins, des boulangeries, parmi les poussières non balayées de farine, de son, volière, terre, etc.

Meunière (Lg.), s. f. — Sorte de cotonnade qui se fabrique à Gallard et sert à faire des blouses, tabliers, etc. Comme le *ménage*, elle est à raies bleues et blanches, mais plus larges parce que la chaîne est double.

Meur, e (Lg.), adj. q. — Mûr, parvenu à maturité. Ex. : Les *moures* ne sont pas *meures*. — V. Jaub. ci-dessous.

Et. — Meur, dans un grand nombre de dialectes. Lat. Maturus. — On lit dans Bèze : « Meur, — l'usage s'est introduit de prononcer : mur. » — XIIIe s., meür : XVe ,meur. (Litt.) — « Cueillir les fruictz quand ils sont *meurs*... ; marier les filles quand elles sont *meuses*. » (Rab., *P*. — Jaub.) — Dans Corneille : Meurt.

Meurgers. — Au XVIIe siècle, ce nom se donnait aux garennes de lapins, aux environs de la Pouëze : « Le lieu, maison, courtil, plesser, faulx et *meurgers* à connins, terres, landes, etc., etc. (Mén.).

Et. — Litt., Suppl. — Nom, dans la Côte-d'Or, de tas de pierre. Le même que Murger. — Merger, en Basse-Bourg.

Meurir (Lg.), v. a. et n. — Mûrir. — Pat. norm. *id*.

Meurs (Mj.), s. m. — Mûrs, commune voisine des Ponts-de-Cé. || Plur. de meur, adj. q., mûr.

Hist. — « Voudrez-vous bien vous porter du côté de la chaussée de *Mœurs*. » (*Ordre du jour* signé : d'Autichamp de Fleuriot.) (C. Port., *Lég. de Cath.*, p. 267.)

Meurtre (Lg.), s. m. — Brûler en *meurtre*, — se consumer lentement. — N. Cette curieuse loc. est le syn. exact du montj. *Brûler à feu mort*.

Meux (Va.), ad. — Mieux.

N. — Les Varannas, bonifaces, disent toujours : C'est bien *meux*. C'est un thème de plaisanteries pour le montj. qui, lui, né malin, ne manquerait pas de dire : C'est *ben* mieux. Et, dame, c'est le cas de dire que c'est ben mieux ! En fin finale, comme dit le prov., c'est le chaudron qui reproche à la marmite qu'elle a le cul noir. — Forme vieillie à Mj., encore en usage à Saint-Germain-des-Prés (Varanne). — Hist. Deux anges leur chantaient belle musique :

« Meux quiquou Clergeon. »

Mieux que ces clercs. — *Noëls popul.* — Lat. : melius ; a. f. melz, mielz, mius, miex, etc.

Mévin (Mj., By.), s. m. — Vin de seconde cuvée. Pour : Mi-vin.

Me-voici-me-voilà (Mj.), adj. q. et s. — Nonchalant, insouciant, apathique.

Meyaude, s. f. — « S'i faut que j'aille à la boucherie, j'vas passer eine jupe ; j'voudrais pas y aller comme ça, j'arais l'ar d'une *méyaude*. » (Lcg.). — V. *Meillaud*.

Meyt, s. m. — Maie. V. *Met*, etc.

Hist. — *Meyt*. (*Charte de* 1476, dans D. C., sous Madia.)

Mezamain (à). — Loc. adv. V. *Desamain*, *Mesamain*. Chose qui est gauche à faire, qui n'est pas à l'*amain*.

Mezan, e (Segr.), adj. q. — Lourd, épais d'esprit. (Mén.).

Meziau (Segr.), ad.j q. — Mezeau, ladre, en parl. d'un porc.

Et. Hist. — « Du lat. Mesellus, dim. de Miser, pauvret, puis : lépreux. « Si misellus vel misella, leprosus vel leprosa recipi in domo voluerit. » 1254. (D. C.) Vx fr. Mesel, mezel ; plur. : mezeaux. — On se rappelle la fameuse réponse de Joinville au roi saint Louis.

Mezir° (Tlm:). Pron. Mzi, v. n. — Moisir. Syn. de *Verrir*, *Vairir*. Doubl. du mot fr.

Et. — Lat. Mucere, qui vient de mucus (comme plaisir de placere, etc.) — Lat. pop. Mucire.

Miachée (By.), s. f. — Nourriture qui semble avoir été mâchée. V. *Miâcher*.

Miâcher (Li., Br., Mj., By.), v. a. et n. — Manger lentement, en triturant avec force les aliments. || Mâcher. C'est le correspond. du mot fr. par l'épenthèse d'un i, qui en fait une véritable onomatopée. Syn. de *Piâcher*.

Miaôuner, v. n. — Miauler (Li., Br.). — Le chat *miaoûne* ; *miaule*, prononcé mi-a-aule. Cf. *Miauder*.

Miauder (Mj., Lg.), v. n. — Corr. du fr. Miauler. Doubl. du mot fr., et, comme lui, très probablement onomat. V. Miaouner.

Micale (Lpos), s. m. — Enfant malingre. Syn. *Chivrille*, *Miserite*, *Chat-grillé*.

Micâmeau (Mj.), s. m. — Tête, considérée comme le siège de la volonté. Ex. : Il ne le fera pas, s'il ne l'a pas dans son *micâmeau*. Syn. de *Ciboulot*, *Gogue*. Cf. *Incamo*.

Micamo, s. m. — Tasse de mauvais café avec eau-de-vie. — De même Ille-et-Vil., Orain. Syn. *Cafeton*.

Micanicien (Mj.), s. m. — Mécanicien.

Micanique (Mj.), s. f. — Mécanique, machine, engin.

Micaniser (Mj.), v. a. — V. *Mécaniser*.

Micée (By.), s. f. — Sorte de pâtée faite en brassant ensemble des débris de légumes, du son, du pain mouillé, etc., et qu'on sert aux animaux (volatiles) de basse-cour. Pour Miscée, du lat. Miscere (Po., Ag.). (N. Je ne crois pas. R. O.) V. *Mincée*.

Micer (Mj.), v. a. — Doubl. de *Mincer*, *Minzer*.

Michaud (Mj.), s. m. — Petite moue qui, chez un enfant, annonce les pleurs. On dit : Faire son *michaud*. Syn. de *Pot*, *Meugnot*, *Pateugne*. || Nom de famille, corrupt. de Michel.

Miche (Mj., By.), s. f. — Pain tendre, qu'on fabrique par pains de deux livres, divisés en quatre demi livres qu'on décolle les unes des autres. En ville on les fait surtout à l'usage des gens de la campagne qui, les jours de marché, demandent au restaurant « deux sous de miche » pour leur repas. Le bon pain ! — Il est bon et tendre comme de la *miche*, dit-on de quelqu'un. || Fig. Manger de la *miche* répond au français Boire du lait, c.-à-d. prendre plaisir à entendre des compliments, des flatteries. || Pois à la *miche* mollette, sorte de pois très sucré qui est, je pense, le pois ridé de Knight. On l'appelle à Sp. pois sucre. || By. — Pois sucrin, dans les catalogues.

Et. — Ne peut venir de mica, qui a donné mie. || On dit qqf. Bois *miche*. V. *Miché*.

Miché (Z. 134, Q., Mj., By., Tlm.), adj. q. — Qui tient de la miche. Se dit d'un rammollissement que subissent les radis, navets, etc. qui leur fait perdre leur qualité. || Tlm., By. — Dont la pulpe a pris la texture et la consistance de la mie de pain. Se dit des plantes racines (navets, betteraves) trop avancées. Subéreux. Syn. de *Liégé*. — Du fr. Miche. — V. *Boube*. || By. — Se dit du bois blanc, surtout du saule qui, ayant vieilli, a perdu toute consistance. « Le bois *miché* ça fait du mauvais feu, tout de suite ça n'est pus que de la cendre. » On dit : se micher, être miché.

Miche-au-lièvre (Lg.), s. f. — V. *Pain au lièvre*. Orobanche.

Micher (Sp.), v. n. — Devenir subéreux, en parl. des plantes racines ou des fruits. V. *Miché* pour l'explicat.

Michon (Mj.), s. f. — Michel, employé com. nom de femme.

Hist. — « A Jehan d'auergne, cordouanier pour dix paires de solliers qu'il a baillées... C'est assavoir deux pour nous, une pour *Michon* la Folle, une pour Triboullet. » (*Comptes de J. de Laval*, 1455-59. — *Anj. hist.*, I, 400, 17.)

Mi-comble (Lg., By.). — Mode de vente du blé, etc. Il y a : comble, mi-comble et ras. V. *Mi-rez*.

Midi (Mj., By.), s. m. — Chercher *midi* à quatorze heures, — ch. des difficultés où il n'y en a pas ; ch. pouille. || Entre *midi* et la Croix-varte, — dans un lieu indéterminé. La Croix-Verte est un nom de lieu très usité. Faubourg de Saumur, p. ex. || Auv., Sal. — Cigale, criquet, grande sauterelle verte. Syn. de *Lundi*, *Sonne-midi*. || Fig. — Le *midi* d'ein devanteau, — le milieu du devant d'un tablier. || En *midi*, — au sud. Ex. : Saumur est en *midi* de la Loire. Syn. de En *mar* ; N. — On dit de même : En galarne, en à-haut, en à-bas. || On prononce souvent : Midit, avec un t, et sonore. Par analogie, sans doute, avec Minuite (Li., Br.). — Pas à Mj. || Chacun connaît *midi* à sa porte, c.-à-d. sait comment il doit agir suivant ses ressources. Ce proverbe doit dater du temps des cadrans solaires, souvent établis au-dessus de la porte de la maison. — N. Les cadrans solaires étaient à peu près inconnus à la campagne. Mais il n'est pas une ménagère qui ne connaisse, à cinq minutes près, l'heure de midi, par l'ombre portée des jambages de sa porte (R. O.). V. F. Lore. VIII, 1, 69.

Mieillée (Z. 179. Cz.), s. f. — Confiture de miel et de fruit.

Miel (Mj., By.), s. m. || Interj. Euphémisme. pour le mot de Cambronne. S'emploie pour marquer le dépit, la colère. C'est un succédané édulcoré et parfumé du mot légendaire.

Mieller (By.), v. n. — Flétrir, dessécher. J'avions un beau champ de pataches ; elles poussaient si ben ! Est venu un temps de brime, elles ont *miellé* tout d'un coup, en huit jours ; elles ont *détréné*, et elles ne sont pas venues plus grousses que des canettes. »

Et. — Pour nieller, de nielle.

Mielprin (Mj.), s, m. — Nerprun. Corr. du mot fr. Prune noire. — Bat. Rhamnus.

Mierge, s. f. — Vulg. Nielle. Lychnis.

Et. — Nigella planta, plante noire.

Miette (Mj., By.), s. f. — Fig. Très petite quantité. Ex. : N'y a pas eine *miette* de vin de reste. Ça n'a pas eine *miette* de *rime*. || Eine *miette*, — s'ajoute aux verbes ; loc. adv. nég. — Ex. : Il n'entend pas eine *miette*, — il est sourd comme ein pot. || Eine *miette*, — un peu. Lué. — Si j'avions eine *miette* de temps (Z. 152). — Je la cré eine *miette* sorcière. — Dimin. de Mie.

N. philolog. — Le patois emploie Miette et *Mion*, exactement comme le fr. faisait, autrefois, Mie, qui en est le synon. On retrouve ici la même figure de mots que pour le fr. Pas, Point, Goutte, et pour le pat. *Brin*, *Idée*, *Larme*.

Mietton (Mj.), s. m. — Bouillon ou lait mélangé d'un peu de pain qui reste au fond de la soupière ou du plat.

Mieun, mieune (Mj.), pron. poss. — Mien, mienne. Ex. : C'est ça ta casquette, et pis c'est ça la *mieune*. V. *Men*, *Tieun*, *Sieun*.

Mieux (Mj.), adv. — S'emploie parfois avec plus. « Le pus *mieux*. »

Mifure (Mj.), s. f. — S'emploie dans l'exp. Faire *mifure*, — faire merveille, faire florès. || On dit aussi : Ça n'est pas *mifure* ; — ce n'est pas merveilleux.

Migâillère (Mj.), s. f. — Poche sans fond, placée sur le côté droit ou en avant de la robe, et qui sert aux femmes pour certains soins intimes. V. *Chatière*, *Poche-aux-puces*. Syn. de *Fergâillère*, *Fernâillère*. — Se trouve dans Favre (Poitou).

Migeoter, v. n. et a. — A plusieurs sens. — Mûrir sur la paille, en parl. des nèfles. || Caresser, soigner. || Cuire à petit feu, — franç. en ce sens, mijoter.

Etym. — Incert. — Le Berry a : mijé, mijat, mijot, pain émietté ; mijou, mangeur de mie ; mijoter ne serait-il pas : réduire comme en mie? mije est, d'ailleurs, une des formes de mie. — Au Mans, migeoter, mûrir sur la planche ; migeto, lieu où l'on conserve les fruits. — (Litt.) — Mijoter, cuire doucement, comme mûrissent les fruits. (Cf. Mitouner, de mitis, doux.) Mijoter pourrait bien venir de : mitigare, rendre doux, mûrir, amollir, qui serait passé dans qqs patois sous la forme miger : dérivé : migeoter, mijoter, laisser mûrir, devenir tendre : puis : traiter doucement. Le mijé, du pat. du Berry, comme le miton, de qqs autres provinces, employés pour la partie molle du pain, se déduisant difficilement de : mica, mie, tandis que, par : mitigare et mitis, nous arrivons à l'idée foncière : mou, tendre. » (Scheler). — Mijo, mijol, mijou. — fruits à couteau, cueillis à la main, conservés au fruitier pour y mûrir. — Lieu où l'on conserve ces fruits. — Mijoler, — mûrir sur les planches d'un fruitier. Un fruit : mijolé est un fruit complètement mûr, qqf. près de pourrir. — Au fig. : « Depuis qq. temps, je migeolais dans mon esprit le projet de faire un dictionnaire de la langue lavalloise. » Faire cuire à petit feu, mijoter. (Dottin.)

Mignocher (Mj.), v. n. — Pignocher, faire la petite bouche, manger en rechignant et du bout des dents. — Forme adoucie du fr. *Pignocher*. Du fr. Mine ; *Mignocher*, c'est faire des mines, des simagrées. — N. *Pignocher* a, dans le pat., un sens tout différent et du reste bien plus conforme à son étymol. que celui qu'on lui attribue en fr. — Pour : Minocher. Syn. et d. de *Miocher*. Cf. Jaub. à Migner.

Mignon, oune (Lué, By.), adj. q. — Domestique, en parl. des animaux. Ex. : des lapins *mignons*. — Cf. le fr. : Avoir de l'argent mignon, c.-à-d. disponible. || Sp. Facile, agréable. « Velà ein travail qui n'est pas *mignon* à faire ! »

Et. — De rac. celtiq. et all., dont le sens primitif paraît être : gracieux, donnant de l'amour. — Dain mignon. (Cotgrave.) — Hist. « Icellui Pariset requist le suppliant qu'il lui voulsist prester 2 escus d'or en lui disant qu'il avait de l'argent *mignot*. »

Mignonner, v. a. — *Amignonner*, mignarder ; cajoler qqn, faire son calin auprès de lui (Mén.).

Mignonnet (Mj., By.), adj. q. — Assez mignon ; délicat. || Trèfle *mignonnet*, — espèce de trèfle commun dans les pâturages et que l'on sème parfois dans les champs. On l'appelle aussi, simplement : *Mignonnet*. Syn. de *Petit-Muguet*, *Méguet*, *Minette*. || Trifolium procumbens, *id.*, pour le mélilot. (Mén.). C'est le Mignonnet jaune de Batard, qui appelle Trifolium arvense le Mignonnet blanc.

Hist. — « Tout mon gracieux orgueil,
« Toute ma petite brunette,
« Toute ma douce *mignonnette*. »
(Ronsard, 143.)

Mignotter, v. a. — Caresser.

Hist. — « Acolloit, embrassoit et mignotoit les coqs blancs, comme s'ils eussent esté ses freres. » (L. C.)

Mignoune (Li., Br.), s. f. — On dit, par ironie, qu'elle est : la *mignoune* au chat, quand une petite fille, p. ex., a été méchante, et qu'elle vient câliner sa mère en lui disant : J'suis *mignoune*, maman ? || By. — Id., mignonne.

Migole (Cho.), s. f. — Jeu de *migole*. L'écot sert à payer une soupe au lait. V. *Migolée*. || Sal. Soupe au lait.

Migolée (Lg., Mj., Chl., By.), s. f. — Platée, grande écuellée. — Ex. : Ils mangeaient eine grande *migolée* de choux verts. — Syn. de *Mazarinée*, *Fribolée*.

Migouri (Lg.), s. m. — Jeu d'enfants. Ex. : Les gars, qui veut jouer à *migouri* ? — N. V. F. Lore, vii.

Migourit' (Mj., By., Sal.), s. m. — Marmelade, compote, confiture de fruits. || Fig. Tout mélange à la fois épais, humide, gras et gluant. — N. Le nom de confitures ne s'applique qu'aux gelées de fruits. || Macédoine ; galimatias, margouillis. || Lg. Mélasse. Syn. de *Merline*. On l'appelle aussi : *Migourit à l'aune*, parce qu'elle s'échappe en filets sans fin. || Lg., By., t muet.

Migouritée (Mj.), s. f. — Grande quantité de *Migourit* ; macédoine. || Galimafrée, salmigondis. Syn. de *Mazarinée*.

Migraigne (Mj., By.), s. f. — Migraine.

Hist. — « Comme s'il eust fievre *migraigne*
« Ou quotidiane ou quartaine. »
(*Fabl.* de S. G., f° 64. — L. C.)

Mil (plat de) s. m. — Très connu à Angers et au Lg., ainsi qu'à Mj. autrefois.

Hist. — « Un dessert qui se rencontrait, autrefois, chaque dimanche, sur la table de tous les artisans poitevins, c'était le *plat de mil.* Il se composait de laitage, additionné de la graine écorcée du millet, et cuit à une douce chaleur. » (*La Trad.*, p. 85, l. 9.) — V. *Millière.* || By.

Millard, miyard (Mj., By.), s. m. — Panic vert. — Mauvaise herbe de la famille des graminées, très commune dans les parties sablonneuses des bords de la Loire. — Syn. de *Meillasse.* || Bat., id.

Et. — Du fr. Mil ; le millard ressemble au Mil ou Millet.

Millée, s. f. — Plat de millet bouilli au lait, qui se mange le soir après l'*érussée.*

Mille-goule (Mj.), s. m. et f. — Personne très bavarde, insupportable. Ex. : Vas-tu te taire, saprée *mille-goules !* (N. — Très souvent fém., même lorsqu'il s'agit d'un garçon.)

Mille-pertus (Mj., Lg.), s. m. — Mille-pertuis. V. *Pertus.*

Millère, my-yère, s. f. — (Lué, By.) Bouillie de mil et de lait.

Milleri (Tr., Z. 138), s. m. — Sorte de laitage fait avec du millet.

Millet (Mj.), s. m. — Maladie de la bouche des enfants, caractérisée par l'apparition sur la langue et au palais de petites pustules blanches, confluentes, de la grosseur d'un grain de millet. De là le nom. On dit aussi, par corrupt. : *Muguet.*

Milleur (Mj., By.), adj. au compar. — Meilleur. A vieilli. — Pat. norm. : Milleu, miyeu. || By. Et *milleux.*

Hist. — « En avoir le *milleur* », c.-à-d., le dessus. (Froiss., vi, 271.)

Millot, s. m. — Pain égrené dans du lait, comme du mil. (Mén.),

Mimi (Lg.), s. m. — Chat. || Petite espèce de trèfle. Syn. de *Miton.* || By. — On dit : le mimi, la mimite.

Mimit', mimite (Mj.), s. m. — Nom enfantin ou caressant donné au chat. Dér. de *Mitte* (Mitis, doux), par redoubl. de la première syll. Cf. *Bubule.* Syn. de *Minet*, *Minôt*, *Mimi*, *Mistigris*, *Mitaud*, *Moute*, *Moumoute.* || Lg. Chaton du saule. Syn. de *Miton.*

Mimoire (Mj., By.), s. m. — Mémoire. N. Cette forme est employée par qqs personnes. Les Bret. aussi disent : Mimoér.

Hist. — « La dame en qui pitié est tote,
« Quand vit qu'il ne veoit gote,
« Qu'il n'avait ne sens ne *mimoire.* »
(Rutebeuf.) Jaub.

Mina (Auv., Mj.), s. m. — V. *Minard.*

Minage, s. m. — Droits de minage sur la vente des farines sur les marchés.

N. — Les seigneurs forcèrent leurs vassaux à vendre leurs farines dans un certain lieu dit : *minage.* Il y avait des *minages* en Anjou, à Brissac, Rochefort, etc. ; à Rochefort, le droit de minage était d'une écuellée par setier de farine. (Dottin.)

Hist. — « Au milieu du marché... ils conversaient longuement et par groupes... attendant souvent que les chalands vinssent, les premiers, leur demander le prix de leur blé, ou les contraignissent même à se rendre sur la place des approvisionnements, dite : le *Minage.* » (Deniau, *Hist. de la Vend.*, i, 63.) — Abréviat. de Hémine, en : mine, par aphérèse : 1/2 setier : 78 litres, 73. Le minot en était la moitié, 39 lit. 36. (Litt. — *Suppl.*) — « *Minage*, est de chacun boisseau vendu une jointée d'iceluy grain, en assemblant les deux paumes de la main ensemble. » (*Ordonn.*, v, 464. — L. C.)

Minager (Mj.), adj. q. — Ménager, ère. Cf. *Giner.* || By. Mein-negé, mein-négère. || V. actif, — ménager.

Minant, e (Mj.), adj. verb. — Qui épuise. Ne s'emploie guère qu'avec le mot : fièvre, dans la loc. : Fièvre *minante*, — f. hectique ; f. sourde.

Minard (Sp.), s. m. — Ne s'emploie que dans l'express. prov. : La bande à *Minard.* On appelle ainsi les familles dépensières. A Auv. et Mj. on dit : La bande à *Mina.*

Et. — Dér. de Miner, ruiner. — Y aurait-il une allusion aux bandes du célèbre chef de partisans espagnol *Mina*?

Minaud (Mj.), s. m. — Visage. N. Ne s'emploie que dans la loc. Bardoulé *minaud*, — épithète ou interpellation souvent adressée aux enfants dont la figure est barbouillée. V. *Bardouler.* || Lg. Chat. Syn. de *Mimi*, *Mimitte*, *Miton*, etc.

Et. — Ce mot, très voisin du fr. Minois, dér. comme lui du fr. Mine. Il est la rac. immédiate du fr. *Minauder.*

Mince ! (Mj.), — Ejaculation qui marque l'étonnement, l'admiration, l'incrédulité, et l'ahurissement. — Ah ! *mince*, alors ! || Ces exclamations varient tous les deux ans. — Ah ! ben, guéere. — Penses-tu, chéri? etc.

Mincée (Lué), s. f. — Pâtée de pain ; herbe hachée, etc., pour les canards.

Mincer (Z. 152, 159, Ti., Sal.), v. a. — Ecraser, briser. Syn. et d. de *Minzer*, *Micer.* || By. — Réduire en miettes.

Minche (Lg.), s. f. — Bouchon, ou petit morceau de bois posé debout à terre, et que l'on abat avec des palets, après avoir mis dessus qqs pièces de monnaie. Le jeu de la *minche* n'est autre chose que le jeu de bouchon. — Corr. du fr. Mèche. — Syn. et d. de *Mache.* Syn. de *Mère.*

Mincher (se) (Tlm.), v. réf. — Se gêner, s'appliquer. Syn. de *Gîner.* S'efforcer. Ex. : Je me sé *minché* à boire une verrée de vin. — Syn. de se *Coger.* || Lg. — Se garer, se garder, se tenir à l'écart, éviter de se compromettre.

Mincredi (Mj., By.), s. m. — Mercredi. Corr. de *Mècredi.* Cf. *Minprendre*, *Minprise*, *Minnuit.* On pron. souvent Minquerdi. || Syn. et d. de *Mêkerdi.* By.

Mine (Mj., By., Ti., Z. 146), s. f. — De mine, loc. adv., petit à petit, à la sourdine.

Ex. : Il s'est approché de *mine*. || Z. 146. — *De mine de mine que*, — au fur et à mesure. || *Mine* de rien, sans en avoir l'air, sans faire semblant de. || Lué. — de *Mine*, — peu à peu. C'est ein mal qui illi est venu *de mine*, insensiblement, insidieusement.

Minement (Lg.), s. m, — Consommation, destruction. Ex. : L'hiver, c'est le *minement* de tout.

Miner (Mj., Lg., Sp., Sal., By.), v. a. — Consommer, mettre hors d'état de servir, user. Ex. : Il m'en *mine* des culottes, ceté drôle-là. || Se *miner* le sang, — d'impatience, etc. || Lg. — Se miner, v. réf. Disparaître peu à peu. Ex. : La neige se *mine* par un temps doux.

Hist. — « Ils bruslent, escartelent, décapitent, meurtrissent, emprisonnent, ruinent et *minent* tout. » (RAB., *P.*, v, 11.)

Minet (Mj., By.), adj. q. ou s. affixe. — Se dit dans Chou *minet.* Variété de chou non pommé, cultivé dans certains jardins. — Le chou *minet* ressemble au chou vert, mais il est beaucoup plus petit et plus délicat. Il se ressème lui-même. || Petit chat. || By. — Chou *minêt*, obtenu par bouture.

Minette, s. f. — Pour Minaud, petite chatte; féminin de Minet. || Lg. — Lupuline, espèce de trèfle à fleurs jaunes, cultivé comme fourrage vert. Syn. et d. de *Mignonnette.*

Et. — P.-ê. l'animal qui fait des mines ; petite mine. — N. DIEZ range tous les vocables de cette famille dans celle de Menin ; LITTRÉ dans celle de Mine.

Hist. :

« Mais tous ses mots ne me sont que *minettes*
« Que souvent font les dames sadinettes
« Aux pauvres sots qui ne sont pas rusez. »
(xv[e] s. Cité par L. C.)

Minier (Mj.) s. m. Doublet du fr. Mineur, l'ouvrier. Esp. Minero.

Hist. — « Je suis auprès des mines de la Chapelle de Montrelais, dont j'ay eu dispute avec un *minier.* » (1783, *Inv. Arch.*, H, I, 105, 1.)

Ministre (Mj., Sp.), s. m. — Ane. V. *Monsieur.* Syn. de *Bourdin*, *Bourrin*, *Bourricot.*

N. — Mulet de l'armée d'Afrique. Il est chargé des *affaires* de l'Etat. (D. LACROIX, cité par DELVAU.)

Minkerdi (Mj., By.), s. m. — Mercredi. Vieux. Syn. et d. de *Mincredi*, *Mêcredi.*

Minme (Mj.), adj. et adv. — Même. Cf. *Minnuit*, *Minpriser.* — *Minmement*, — mêmement. || *Minmement* que, — et même, loc. conj.

Minnuit (Mj., Ssl., Sp., By.), s. m. — Minuit. Pron. Min-nuite. Corr. de *Mênuit.* Cf. *Mincredi*, *Minpris.* Syn. de *Ménet.* — Pat. norm. Mingneu.

Minôt (Mj.), s. m. — Minet, minon, chat. Nom caressant ou enfantin. Syn. de *Mimi*, *Mimite*, *Mistigris*, *Mitaud*, *Mite.* || Nom que l'on donne à plusieurs espèces de trèfles. (Mén.) V. *Minette.*

Minou (Lg.), s. m. — Minet, chat. Syn. V. *Minôt.*

Minprendre (se) — (Sp., Mj.), v. réf. — Se méprendre. Cf. *Minpriser.* — Lat. Minus prehendere.

Minpris (Sp., Mj.), s. m. — Mépris. V. *Minprendre.*

Minprise (Mj., By.), s. f. — Méprise, inadvertance.

Minpriser (Sp., By., Mj.), v. a. — Mépriser.

Mins, minse (Mj.), part. pas. — Mis, e.

N. — Ce mot, que j'ai encore entendu couramment employer par les très vieilles gens, est maintenant inusité à Mj. — Corr. du fr. Mis, mise ; du lat. : Missus ; par assonance avec *Prins.*

Hist. — « Sépulture de deux pauvres, décédés à la maison de la Croix-Rouge, après avoir été *mins* hors de l'hospital Saint-Jean. » (1650. — *Inv. Arch.*, E, II, 61, 1.) — « Lad. Bridault fut *prinze* et *minze* prisonnière. » (1618. *Id.*, *ibid.*, 196, 1.) — Nombreux exemples.

Minuceries (By.), s. f. — Minuties, choses de peu d'importance. V. *Ménusseries.*

Minzer (Mj.), v. a. — Mincer ; écraser complètement, réduire en bouillie, mettre en miettes, pulvériser. Syn. et d. de *Micer.* — Cf. JAUB. à Mainser. Pat. norm. Mincher.

Miochée (Sa.), s. f. — Sorte de soupe à la *pie*, mais au cidre. Se dit mieux vers Bécon, La Pouèze, Vern. — V. *Miottée.*

N. — Il paraît que, aux environs de Poitiers, la soupe à la pie s'appelle *Migé.* — Le mot Migé fournit la transition entre Miochée et Bijane (Bigeanne).

Miocher (Lg.), v. n. — Pignocher, manger en rechignant. — Syn. et d. de *Mignocher.*

Mion (Sp., Do., Bl., Slg., Li., Br., Mj., Sal)., s. m. — Très petite quantité. || Ein petit *mion*, — un tantinet. Petit reste sans valeur.

Et. — Syn. de Miette, donnée par un dict. de 1604. V. GODEF. — Pat. norm. Miot. — « On va donner ein petit *mion* de soupe au chien. » — Hist. « Un des affiliés de la bande de Cartouche s'appelle » la petite *Mion* », ce qui équivaudrait à notre Gosse. » (*Le Temps*, du 9 janv. 1904. — Alb. SOREL. *Variétés. Cartouche et Mandrin.*)

Miot. — V. Mion. Même sens (Bg.). — Auv. — Ne s'emploie que dans l'express. : *Miot* au lait, — sorte de soupe formée de mie de pain trempée dans du lait froid. — Dim. du fr. Mie. — Cf. JAUB, à Mijé. || Lg. — Petit reste de soupe au fond d'un plat.

Miottée (Auv.), s. f. — Syn. de Soupe à la *pie.* V. *Miot* et *Miochée.* Syn. de *Bijane.*

Miraculé, adj. et s. — Guéri par un miracle. V. *L'Union de l'Ouest*, samedi 7 janv. 1877 (MÉN.). By.

Mirener, v. a. — Admirer. (MÉN.).

Mirer (By.), v. a. — Des œufs. Examiner par transparence s'ils sont frais. Lg. id.

Mirette (Sp.), s. f. — Sorte de petite poire.

Ex. : Ein poirier de *mirette*. || Lg. — Piquet ou morceau de bois portant à sa partie supérieure une planchette à bord horizontal dont on se sert pour niveler les terrains. — Syn. de *Nivelette*. — Dér. du fr. Mirer, pris au sens de *Viser*.

Mi-rez (Lg.). — V. *Mi-comble*.

Mirgaillère, s. m. (Segr.). — Sac à morceaux de guenilles (Mén.). — V. *Migâillère*, sens tout autre.

Mirlifichures (Z. 136, Q., Mj., By.), s. f. pl. Ne s'emploie qu'au plur. Ornements, tout ce ce qui sert à l'ornementation superficielle des maisons, vêtements, etc. — Syn. de *Mirodures*. Enjolivures. Dessin à la surface d'un objet.

Et. — Mirli est une altérat. de Miri : suffixe fichures? — Cf. Mirifique. — Hist. « Au reste, je vois en ceste ville mille petites *mirelifiques* à bon marché qu'on apporte de Cypre, de Candie et de Constantinople. » (Rab., *Lettre à Mgr de Maillezais*, p. 617.)

Mirline, s. f. — Hotte de vitriers ambulants (Br.). Mir, du v. mirer, briller (Mén.). — A raprocher des Vitriers (chasseurs à pied) ainsi nommés de l'*éclat* de leur sac en cuir ciré et frotté. Syn. de *Derouine*. || Syn. et d. de *Merline*.

Mirlitons, s. m. — Oreilles d'ânes, Scabiosa arvensis. (Mén.).

Mirobolant, e (Mj., By.), adj. q. — Etonnant, merveilleux, admirable.

Et. — Tiré plaisamment de Myrabolan? (Darm). — Myrabolans, sorte de fruit. Du grec Murobalanoç, glans unguentaria :
« Quod nec Virgilius, nec carmine dixit Homerus
« Hoc ex *unguento* constat et ex *balano*. »
(Martial. — Ménage.)
— « Une jeune Corinthiace qui m'avait apporté un pot de *myrobolans* emplies confits à leur mode. » (Rab., II, 144. — L. C.) — Ne vient pas de Mirari, mirus.

Miroder (Mj., Z. 149, By.). v. a. — Ornementer, couvrir de dessins arabesques, niellures, tatouages. Sal. — Guillocher, ornementer. || By. — *Mirodé*, celui dont la peau porte les traces de la petite vérole. Cf. *Picoté*.

N. — « Pour *miroder* un bâton de néflier, on choisissait un scion de néflier bien droit ; on décrivait sur ce scion, avec un couteau, une spirale en entamant la peau jusqu'au bois ; on produisait ainsi une cicatrice où le bois devenait plus épais et formait torsade. » (Dott.) || On mirode encore (Sa.) les cannes de pommier ou poirier sauvage, après les avoir écorcées, en les présentant au-dessus de la flamme d'une bougie. On fait ainsi, autour des nœuds, des dessins circulaires, noir-jaunâtres et indélébiles.

Mirodures (Mj., By.), s. f. — Ne s'emploie qu'au pluriel. Ornements quelconques gravés ou dessinés sur l'objet. — Arabesques, niellures, guillochis. — Ce mot a plutôt un sens dépréciatif et donne l'idée de mauvais goût. || Sal. — Il fait de belles *mirodures* ! — ironique ; il fait de belles affaires. — Ornements vains, superflus.

Miroir. Pron. Miroué (Li., Br., Mj., By.).

Hist. — « Un *mirouer* d'argent esmaillié..., un pigne et *mirouer* d'yvoire. » L. C.

Mirza (Mj.), s. f. — Petites pendeloques en forme de poires, qui ornaient les croix des femmes en 1840. On portait alors des *croix de mirza*. || Qqf. nom ne chien ou de chienne.

Et. — Littré, 2e sens : bijou. Arabe : mirza, contracté de l'arabe : Emir, prince, et persan : zâda, fils, — fils de prince.

Miscée .V. *Micée* (Ag., Segr., Po., By.). — « J'ai plusieurs poulets qu'on engraisse pour la cuisine ; avec du pain trempé et du son on leur fait une bonne *miscée* (mi-cée) qu'ils mangent avec avidité, à s'en tordre le cou. »

Miscer, Mixer (Lué), v. a. — Mélanger en désordre, hacher menu. || Craon. — Couper, hacher. V. *Micer*, *Mincer*, *Minzer*, *Mincher*.

Mise (Sp., Mj.), s. f. — Morceau de fer ou d'acier destiné à être soudé sur une pièce de forge pour la renforcer.

Miséraud (Mj.), s. m. — Etre souffreteux, malingre. Dimin. de Misère. Syn. de *Patiras*.

Misère [1] (Mj., By.), s. m. — Etre chétif, malingre, souffreteux. Syn. *Micale* || Souffre-douleurs. Ex. : C'est ein pou petit *misère* que ceté chatte-là. — Patiras.

Misère [2] (Sp. Di.), s. f. — Orpin. Syn. de *Têtine de s-urit*, *Babette*. Ce serait le sedum album, ou le telephium de Batard ; Trique-Madame, Vermiculaire, etc.

Misérer (Mj., By.), v. n. — Vivre misérablement, traîner une triste existence. || En misérant, — péniblement. On tâche de vivre en *misérant*.

Hist. — « C'étaient bien des ruines, en effet, ces pensionnaires de Jeanne Jugan... Les uns avaient toute leur vie *miséré*, les autres étaient déchus d'une petite aisance, ou même d'une fortune. » (R. Bazin, *Aux Petites Sœurs*.) — « Mieux vaut *misérer* chez nous que d'aller mourir sur les grands chemins. » (C. L.-C. — *M. Lardent*, p. 150, l. 1.)

Miserite (Pell., By.), s. f. — Musaraigne. Corr. de *Muserine*, Syn. de *Muserogne*. Pat. norm. : *Misérette*. || Le miserite d'Angers est le même, au fig. que celui de Pell. Le sens primitif est : malingre, d'où, par ext., délicat, puis dégoûté. Cf. *Muserin*.

Mistaud (Mj.), s. m. — Syn. et corr. de *Boustaud*. Ce dernier est la vraie forme, étant un diminut. de Busse. — Petit fût.

Mistenflute (Mj., Lg., By., Sal.), s. f. — Ne s'emploie guère que dans la loc. : A la mistenflute, — en dépit du bon sens, d'une façon ridicule. Ex. : C'est fait à la *mistenflute* ; être habillé à la *mistenflute*. || Mj., Lg. — A de l'analog. avec Mistouffet, sur lequel Ménage disserte. On peut croire que Mist est l'anc. adj. *Miste* (V. *Mistigri*), — habile, adroit, bien paré.

Misti, — **ty**. — Le valet de trèfle au jeu de brelan. V. *Chien de pique* (Mj., Sa.).

Mistigris (Mj., By.), s. m. — Nom que l'on donne qqf. aux chats. Syn. de *Mimi*, *Mimite*, *Minôt*, *Mitaud*, *Moute*, *Moumoute*. || Qqf. le valet de trèfle. Se dit plutôt *Misty*, en ce sens. V. *Mistenflûte*.

Mistouflet (Sal.). — Câlin, filou. || Nom sous lequel beaucoup de paysans vendéens connaissent Stofflet.

Mistrac (Mj.), s. m. — Supercherie, rouerie malhonnête. Ex. : Y a du *mistrac* dans cette affaire-là. Syn. de *Gabegie*. || Coup de *mistrac*, — manigance louche, coup monté. Cf. Micmac, de l'all. Mischmach, de mischen, mêler.

Mistrance (Mj.), s. f. — Ne s'emploie que dans la loc. : Toute la *mîstrance*, — toute la bande, toute la société. — Ironique.

Et. — Ce doit être le fr. Maistrance, un peu corrompu et pris dans un sens spécial.

Mitan (Mj., Lg. — Partout), s. m. — Milieu. Ex. : J'ai trouvé eine goudrille dans le *mitan* de la voyette.

Et. — Doit se décomposer en Mit-an. (Littré.) Cf. Mitaine. B. L. Mittela, mitana.

|| adj. q. — Du milieu, qui est au milieu. Ex : J'érai vous voir dans les *mitans* jours, — vers le mercredi ou le jeudi.

Hist. — « Et voluntiers on dit que la fin en ces mestiers est plus enragée que les deux autres, le commencement et le *mitan*. » (Brant., *D. G.*, I, 106, 1.) — Jadis, on disait Mer du *mitan*, pour Méditerranée. (Jaub.) — On dit : Le *miton* de la nuit. — Vous n'avez qu'à vous bouter en le *mitan* d'une prée. (*Hist. du vx tps*, p. 238.) — « Des narquois, qui connaissaient l'ardente foi royaliste de Fonteneau, lui dirent, en lui faisant remarquer le drapeau tricolore qui flottait au haut de l'arbre, de crier : Vive le drapeau tricolore ! » Fonteneau se retourne d'un air calme, mais malin : « Oui, mes amis, vive le *mi-temps* ! (sic), c.-à-d. : Vive le blanc. Mi-temps est une loc. de nos campagnards qui signifie le milieu. » (Deniau, VI, 537.)

Mitaud (Mj., By.), s. m. — Chat, minet, minon. C'est surtout une interpellation caressante. Dér. de *Mite*. Cf. *Minette*.

Hist. — J. du Bell., *Epitaphe d'un chat*, 296.
« Aussi le petit *mitouard*
« N'entra jamais en matouard,
« Et en Belaud, quelle disgrâce !
« De Belaud s'est perdu la race. »
Syn. de *Minôt*, *Mimi*, *Mimite*, *Mistigris*, *Minet*, *Minou*, *Mite*, *Moute*, *Moumoute*. « Je n'aime pas un gros *mitaud* de chat..., parce qu'il gaste ma garenne. » (Bouchet, *Sérées*, II, 47.)

Mite (Mj., By.), s. m. et f. — Chat, chatte. || Sp. Réjoui comme eine mite, — très gai. | Fu. — Jeu d'enfants. Il y a *Mite* à se cacher, — *mite* à courre, — *mite* monté. — V. *Accourpi*. — Pour les Syn. V. *Mitaud*.

Et. — Probablement du lat. Mitis, doux.

Hist. — « Un chat faisait la chattemite. » (La Font.)

Mité (Mj., By.), adj. q. — Rongé par les mites. Se dit d'une étoffe, d'un bas, etc.

Et. — Rad. mit, du ba., couper menu (d'où : mitaine, miton, mitraille.)

Miteux, s. m. — Un gueux. Syn. *Meillaud*.

Miton (Mj., Fu., By.), s. m. — Petite plante de la famille du trèfle. || Fu. — Miton. Duvet qui se dépose sur les meubles ou sur les habits et qui provient de l'usure des tissus. || Sal.

Et. — 1er sens. — La fleur, ou plutôt le fruit multiple de cette plante rappelle par sa forme et sa grosseur le chaton du saule avant sa floraison : il en a le toucher soyeux. De là le nom de Miton, dimin. de Mite, et dont le sens est précisément Chaton. V. *Mite*. On retrouve ici la même catachrèse que pour le fr. Chaton et le pat. *Mémais*, *Mouton*.

Mitonnée (Partout), s. f. et adj. q. — Panade, soupe composée uniquement de pain bouilli longtemps dans l'eau. On dit le plus souvent : Soupe mitonnée. Syn. *Popote* (Sal.) Migole. || Fu. — Se dit de la soupe qu'on destine au malade appelée : bouillon de pain, et qui a longtemps bouilli doucement pour réduire les croûtes. On dit aussi : Faire *mitonner* le linge.

Mitonner (Mj., Fu., By., Sal.), v. n. — Bouillir, mijoter doucement et longtemps. V. *Mitonnée*. || v. a. — Câliner, dorloter, gâter par des chatteries. On dit aussi *Popoter*. || Se mitonner, se faire, se conclure peu à peu. « Eh ! ben, et son mariage? — Ça se *mitonne*.. Cf. Ça bout sous *douelle*. || Sal. — Préparer doucement (une affaire). || Cf. *Mitrouner*.

Et. — Rac. Mitis ; devenir doux.

Mitou, s. m. — V. *Mitaut*. Chat.

Hist. — « Le votre n'est qu'un petit minon ; quand il aura autant étranglé de rats que le mien, il sera chat parfait, il sera marcou, margut et maistre *mitou*. (*Moy. de parv.*, p. 248.) — Un gros *mitouard*. » (Rab.)

Mitoufé, adj. q. — Empaqueté avec peu de soin, pour : emmitouflé. (Mén.).

Et. — Mitoufle ; syn. inus. de mitaine.
Hist. — « Mon père eut les gants ou *mitoufles*
« De Péléus, et ses pantoufles. »
(Scarron, *Virg*, III.)
— « Par gueux *mitoufflez*, il faut entendre les moines mendians, qui au défaut de gans qu'il ne leur est pas permis de porter, en aucune saison, peuvent seulement, pendant l'hiver, porter des moufles ou mitaines. » (Le Duchat, sur Rab., I, 315.)

Mitrâille (Mj., Lg., By.), s. f. Fig. — Menue monnaie. Syn. de *Mousille*.

Et. — A. f. Mitaille ; l'r est épenthétique : de l'a. f. Mite, très petite monnaie, qui vient du flam. mijte, minutie, petite monnaie. — Hist. « Icellui du Rut trouva un petit sachet où il y avoit *mitaille*, qui est appelé billon. » (XIVe s. — D. C., v° Mita.) Littré. — Rad. Mit, german., couper menu.

Mistroscophe (Mj.), s. m. — Microscope.

Mitrouillet, s. f. — Louisette, jagnerotte, pois de lièvre, penayer ou gesse tubéreuse. (Mén.). Lathyrus tuberosus (Bat.).

Mitrouner (Lg.), v. n. — Mitonner. Ex. : De la soupe *mitrounée*.

Mizer (Tlm.), v. a. — Réduire en miettes,

pulvériser, émincer. — Doubl. du montj. *Micer*, *Minzer*.

M'man (Mj.), s. m. — Contract. de Maman.

M'n (Lg., By.), adj. pos. — Mon, devant une voy. ou un h muet. Ex. : C'est *m'n* homme. Cf. *S'n*, *T'n*.

Moâ, Mouas (Chm., By.), adj. q. — Corr. du mot Mauvais. « Y a un *moâ*, gas », un mauvais gas. || A By. on dit : Ça c'est *mouâs*, comme disent les gars d'Epinard.

Moâsement (Chm., By.), adv. — Mauvaisement.

Mobule (Mj., By.), s. f. — Gros tronçon de la racine d'un arbre. Syn. de *Hanoche*, *Hagnoche*. || Sa. — Grosseur produite aux mains par des *geales*.

Moche (Pc., Lué, By.), s. f. — Débris de de tuffeau. || Mj. — Moëllon de tuffeau provenant de la démolition du revêtement intérieur ou robe d'un four à chaux. || Sp. — Tas de fagots. Syn. de *Mouèche*, *Mouche*, *Mâssière*, *Barge*. || Eborgneux de *moche*, — se dit d'un mauvais ouvrier maçon qui n'est pas capable de bien travailler, même dans une moche. V. *Eborgneux de crapauds*, *d'achées*. || Beurre préparé en forme de cône tronqué. *Moche* de beurre. Syn. *Coin*, *Forme*, *Façon*.

Moché, adj. q. — Lait moché, celui qui tourne sur le feu. Ce premier lait, d'un goût particulier, est la première traite après la venue du veau ; il faut 3 ou 4 *moissons* pour avoir de bon lait. (Mén.), V. *Mochon*, *Moucheron*.

Mochon (Sa.), adj. q. — Syn. du montj. *Moucheron* (lait). — Syn. de *Ouillaud*, *Boucaut*, *Moché*.

Mochons, s. m. — Ecume blanche lorsque l'eau croît (Mén,). — By. || Mj. — *Bouchons*.

Mode (Mj.), s. f. — Manière d'être, taille, tournure. Ex. : C'est ein homme dans vout *mode*. Son gorin est dans la *mode* du voutre ; il peut peser dans les sept-vingts. || De mode que, — de manière que, de telle sorte que. Ex. : Il s'y est toujours ben pris de *mode* qu'il illy a ben arrivé ! || En bonne mode, — de bonne manière. Ex. : C'est cuit juste en bonne *mode*. || *Mode*, genre. V. H. Bourgeois, à l'Hist. || C'est ben de *mode*, — c'est assez l'usage de, c'est chose courante. Cette expression signifie encore : Cela arrivera selon toutes les apparences, c'est très probable.

Hist. — « *De mode que* Panurge dit à Epistemon. » (Rab., *P.*, iii, 17, 251.) — « Puis les accoubla *de mode que* le poulce dextre touchoit le gauche. » (Rab., *P.*, ii, 19, 166.) — « Ainsi estoit traisné à escorchecul par la poultre (jument) toujours multipliant en ruades contre luy... *De mode qu*'elle lui cobbit toute la teste. » (R., *P.*, iv, 13.) — « Ainsi qu'il le disait dans son naïf langage, il en avait vu de pus d'ine *mode*. » (H. Bourgeois, *Hist. de la Grande Guerre*, p. 201.)

Moder (Mj., By.), v. n. — Suivre la mode. Ex. : Quand on est jeune faut ben *moder* ! S'i faut *moder*, *modons*.

Modisse (Mj., By.), s. f. — Modiste.

Modrange (Sup.), s. m. — Mésange. Cf. *Médronge*.

Moëlle (Mj., By.), s. f. — Moëlle des tripes. Excrément.

Et. — Lat. medulla, du rad. *med*, — mi, ce qui est au milieu.

Mogan (My.), s. m. — Fromage élaité.

Mogette (Vendée), s. f. — Haricot sec. On dit aussi *Mougette*, Mongette. Celtiq. Mog ?

N. — « M. Jônain écrit maujhette et donne cette plaisante explication : qui jette-mau-vais air. » (Eveillé.)

Môgnon (Mj., Lg.), s. m. — Moignon. Syn. et d. de *Mougnon*. Cf. Pôgnon, oignon, poignée.

Hist. :
« Il n'avait rien qu'un bras et qu'un petit *mougnon*.
« En montant comme un chat, d'une vitesse isnelle
« Les rolons asseuré d'une bien grande échelle...
« Il descendait à bas avec son *mougnon* croche. »
(*Jardin et cabinet poétique de* Paul Constant, apothicaire à Poitiers. *La Trad.*, p. 316, l. 2-10.)

Mogon (Sp.), s. m. — Souillon, cendrillon. Ex. : Te velà coiffée comme ein *mogon*, — très mal.

Et. — Ce mot est probablement un doubl. de son syn. *Mâcaud*. — Il n'a plus de sens précis et s'emploie uniquement dans la loc. ci-dessus. — Je remarque que l'on a la relation : (* mohon), mohonner : mogon, mogonner, et que *mohonner* ou *mogonner* signifie bougonner. Dès lors, je propose pour cette famille de mots l'étym. suivante. On aurait dit d'abord : Coiffé comme un mohon, c.-à-d. comme un Turc, comme un Sarrazin, comme un Mahométan. Autrefois, Mahon, c'était Mahomet et un juron usuel, au moyen âge, était : Je renie Mahom ! Puis, de mahom, ou mohon, devenu mogon, on a fait *Mohonner* ou *Mogonner*, parce qu'une personne de mauvaise humeur met son bonnet de travers pour bougonner tout à son aise et faire à son entourage une *vie de Sarrazin*, une vie de Mohon. — Par ailleurs, il est fort possible que les mots fr. Bougon et Bougonner ne soient autres que nos vocables Mogon et Mogonner. Cf. *Maragouiner*, pour *Baragouiner* ; *Mâtigoine*, pour *Badigoince* ; *Miâcher* et *Piâcher* ; *Mignocher* et *Pignocher*, etc. (R. O.)

Mogonner (Mj.), v. n. et a. — Marmonner. Doubl. de *Mohonner* et syn. *Moquetonner*, *Mogosser*, *Ratouner*, *Gourmeler*, *Gourmiter*, *Marmouner*. || By. qqf. prononcé Mâgonner.

Mogosser (Mj.), v. n. — Marmotter, marmonner. || Grommeler, bougonner. Syn. V. *Mogonner*.

Mohonner (Mj.), v. n. et a. — Comme *Mogosser*, *Mogonner*, *Grignoler*, etc.

Et. — C'est p.-ê. de là que vient l'angl. to Moan, gémir profondément. V. *Mogon*.

Moi (By.), pr. pers. — Pron. Moué. || Mj., id. || Lg,, Mouâ.

Moigneau, s. m. — Moineau. Syn. *Paisse*.

Moigner, v. n. — C'est, au jeu de billes, jouer du poignet, lancer la bille en allongeant le poignet (ou moignon), ce qui est défendu. On dit souvent Poigner. Syn. de *Zôgner*.

Moilange (Mj.), s. m. — Mélange. Syn. de *Moilinge*, *Moïlis*, *Brassis*. Vieilli.

Moiler (Lg.), v. a. — Mêler. Cf. *Poine*, *Poiser*, etc. Pron. Mou-ê-ler. Vieux à Mj.

Moilinge, mouée-linge (Sp.), s. m. — Mélange. — Dér. de *Moilinger*. Syn. de *Moilange*, *Moilis*, *Brassis*. — Cf. Malinge, Jaub.

Moilinger, mouée-linger (Sp.), v. a. — Mélanger, mêler, || v. n. — Coïter.

Et. — Dér. de l'a. v. Moiler, aujourd'hui à peu près inusité, lequel est le dér. direct du lat. Misculare, et la forme primit. du fr. Mêler.

Moilis, mouê-illis (Lg.), s. m. — Mélange, — plus spécialement de foin et de paille préparé pour la nourriture des animaux. Dér. de *Moiler*. Doubl. de *Mêlis*, dans *Mêlis-mêlas*. Syn. de *Brassis*.

Moilon, mouée-lon (Mj.). — V. *Molon*.

Moindre (Mj., By.), adj. au comparatif. — On le met lui-même au comparat. et au superlat. comme un simple positif. Ex. : Ceti-là est encore pus *moindre* que l'autre ; c'est tout ce que y a de pus *moindre* ; c'est la pus *moindre* de mes inquiétudes. || On le fait précéder de l'adv. si. Ex. : Je n'avions jamais fait eine pêche si *moindre*.

Moindrer (Sp.), v. n. — Diminuer, devenir plus petit, moins nombreux. Syn. et d. de *Mandrer*.

Et. — Dér. du fr. Moindre ; p.-ê. dér. dir. du lat. Minuere. Cf. Jaub., à Madrer.

Moine (Sp., By., Li, Br.), s. m. — Toupie. Syn. de *Pibole*, *Echabot*, *Pifre* (Mj., By.). || Cruchon d'eau bouillante pour réchauffer les pieds. || Coquelicot. Syn. de *Ponceau*. Cf. l'all. Mohn, même sens. || Nom vulg. du Muscari comosum et aillou, petit ail, le pied d'alouette, ou Delphinum consolida ; ce nom lui vient de l'éperon de ses fleurs ; *id*, pour le pavot (Mén.). — || La Moine. Le nom de ce cours d'eau (torrent furieux en hiver) viendrait de la couleur foncée de ses eaux, rappelant la robe noire des bénédictins (Lrm.). || Fu. Tulipe à fixer, — Gaufrier à tuyauter les coiffes.

Hist. — Rab. cite le *moine* parmi les jeux de Garg., I, 22. — Dénomination burlesque non seulement de la toupie, mais aussi, et plus exactement, du jeu de sabot et fondée sur ce que le sabot reçoit des coups de fouet, comme un religieux la discipline. (Jaub.) — A cause, plutôt, de son ventre renflé.

Moiné, ée (Sp.), adj. q. — Se dit du linge sur lequel le bleu est étalé par plaques, d'une façon irrégulière. V. *Pouêle*.

Et. — Littré, 9e sens de Moine. Feuille mal imprimée qui, ayant mal pris l'encre, paraît noire et blanche, comme l'habit de certains moines.

Moineau (Mj., By.), s. m. — On dit mieux : *Paisse*, *Parse*. || Fig. — Individu de peu de valeur physique ou morale, qui mérite peu de considération. Ex. : Ein joli *moineau* ! V. *Moigneau*. || Quidam. — Syn. de *Type*, *Indien*, *Chrétien*, *Gibier*.

Moinier (Mj), s. m. — Syn. de *Mainier* ou *Job*. — C'est une autre forme de Mainier, qui prouve la tendance qu'avaient nos ancêtres à confondre les diphtongues oi et ai.

Moins (Mj., By.), subst, masc. et adv. — On le fait suivre de la conj. que. Ex. : *Moins* que n'y en a, *moins* que ça vaut. || On le fait précéder de l'adv. Si. Ex. : J'ai jamais vu si *moins* de poissons. Cf. *Moindre*. || Ein *moins* de ren, — moins de rien. Ex. : Ça été fait en ein *moins* de ren ; pour ein *moins* de ren je illi foutrais son sac, — je l'envoierais dinguer. || Au *moins* que, — à moins que. || Au moins tout le moins. Ex. : Au *moins* tout le *moins* que j'ayions ça pour nous !

Mois, adj. q. Mauvais. V. *Moâ*, *Mouas*. Cet enfant est *mois* ; cette poire est *moise*.

Moisson (Mj.), s. f. — Quantité de lait que l'on trait en une fois. — Se trouve en ce sens dans Nicot.

Et. — C'est le fr. employé au fig. — La moisson proprement dite ne s'appelle que les *Métives* ou le *Motives*.

Hist. — « Et s'en y a plusours de ciauls
« Qui tiennent bien en leur maison
« Femmes comme vaiches à *moison*,
« Et sçavent qu'ilz en doivent rendre. »
(Desch., f° 523.)

Moitais (Sp., Mj.), s. m. — Métayer. Vieilli.

Et. — Ce mot, très voisin du fr. Moitié, est la rac. du fr. Métayer. — « A *moitai* : à moitié, en métayage : « Avons baillé à Ricart Heket de Vaucheles à *moitai*. quarente deux journeux de terre. » (D. C. Medietarius.) Cf. *Métais*.

Moitairie (Mj., Sa.), s. f. — Métairie. Vieux.

Et. — D. C. Moitoieria. — Hist. « Don par Roland Borel... aux religieux de Saint-Serge, de la rente de seigle qu'il prenoit « sus la *moitaierie* de Nouf-Ville. » (1325. — *Inv. Arch.*, S, H, 270, 1, b.)

Moitier (Sa.), s. m. — Métier. Cf. *Foisser*, *Poiser*. — Lat. Ministerium. || By. — Moétié. Changement fréquent de é en oé.

Moitoyen, adj. q. — Mitoyen. — Expliqué par : qui est aussi bien à *moi* qu'à *toi*, par le populaire.

N. — Mitoyen ne dit rien à nos braves Angevins, de ceux qui n'ont reçu qu'une instruction élémentaire, ou même moindre ; ils ont, non pas forgé le mot : *moitoyen*, vx fr., comme on va le voir, mais l'ingénieuse explication ci-dessus. Ils agissent de même en toute circonstance semblable. Hypothéquer leur semble baroque, ils disent : Apothiquer, qui, du moins, ressemble à Apothicaire, etc.

Hist. — « Il n'est loisible à un voisin mettre ou faire mettre et asseoir les poultres de sa maison dedans le mur *moitoyen* d'entre luy et son voisin, sans y faire ou faire faire, ou mettre jambes parpaignes ou chesnes et corbeaux suffisans de pierre de taille pour porter les dittes poultres. » (*Cout. génér.* N. E. — L. C.) — « Qui veut faire cheminées et astres contre le mur *moitoyen*, doit faire contremur de demy pied d'espoisseur. » (*Id.*, I, 34.) — Ce mot ne vient nullement de : moi et toi ; la rac. est la même que celle de Moitié, Métairie, etc.

Mojette. V. *Mogette* (Bri.).

Mole (Mj.), s. f. — V. *Molle*. Remole.

Et. — Remole. Renvoie à *remous* ; probablement de : remoudre ; le mouvement de l'eau étant comparé à l'action d'une meule ou d'un moulin ; l'espagn. y conduit aussi, qui dit : remolino, pour : tourbillon. Par la même analogie, sur la Mer de Glace, à Chamounix, on donne le nom de Moulins à des trous où l'eau s'engouffre en tournoyant. (LITT.)

Molène (Mj.), s. f. — Petite plante à fleurs jaunes personnées, à tige grêle, rampante et ramifiée, très commune dans les terres cultivées. C'est la velvote (MORANDEAU). On dit plus souvent : *Petite molène*. V. ce mot. || BAT. Linaria spuria.

Molet, s. f. — Vx mot angev. « Don d'une maison avec moleton, pêcherie. » (Archives Saint-Jean, 1677). Se dit encore : le *molet* de pierres du grand pont (MÉN.). V. *Mollet*.

N. — Quel est le sens? Dans La Curne, au mot Mole, n° 7 : Fondement : « Plus est ferms que la pierre qui siet sur vive *molle* ; Vicaires est saint Pierre. » (Thomas DE CANTORB., f. 86.)

|| By. — Molet ou Mollet, t muet ; partie, dans un tournant (coude) de la rivière, à l'abri du courant (où le courant ne se fait pas sentir ; où, lorsque le courant est un peu fort, il se produit à peine un léger mouvement de remous). Voir *Molle*, pour la Loire. || Terrain couvert d'herbe soulevée par une petite source ; employé qqf. pour *Mollière*. — Là est sans doute l'explication cherchée plus haut.

Molette (Mj., By.), s. f. — On dit inséparablement : La *molette* du genou, — la rotule, q. ressemble assez bien à une petite meule. Syn. de *Boulette*. — Lat. Mola.

Molivilde, s. f. — Pollen q. les abeilles enlèvent aux plantes (MÉN.). — Je n'ai pu contrôler.

Molle [1] (Mj.). — Anse, remole ; partie d'une rivière où le courant est beaucoup plus faible qu'ailleurs ; recoin abrité par une pointe de terre ou une grève, dans lequel l'eau tourbillonne lentement, remous. — Syn. de *Mouille*.

Et. — On peut rattacher ce mot à l'adj. fr. Mou, molle, parce que, là, suivant l'expression technique des mariniers, l'eau est plus molle, c.-à-d. présente moins de résistance à la progression des bateaux qui remontent le courant. On peut aussi y voir un dér. du lat. Mola, meule, exprimant l'idée de gyration. Dans ce dernier cas, l'orthographe serait *Mole*. Voir ce mot, à l'étymologie.

Molle [2] (Lué), s. f. — Les cercles de châtaignier se vendent à la *molle* de 24 cercles, ou à la fourniture, qui comprend 20 molles. V. *Moule*.

Et. Hist. — « Botte d'osier fendu dont se servent les vanniers et les tonneliers, — de 4 pieds de long. » (LITT.) — Mole, Botte. « Que nul ne puist vendre osier... fardé de pire osier dedans les *moles* que dehors... (1398. L. C.) — Déjà !! on mettait le meilleur en dessus !! — Molla, — Molle. Moller, Molleur, Mollage. *Chartes* de 1293-1320. « Item, les *molleurs* et compteurs auront droit de comptaige et *mollage* de toute manière de busche vendue et livrée à Paris, à compte et à *molle*. » (D. C.)

Mollet, Molète (Mj.), s. m. — Bourbier ; fondrière. Syn. de *Mollin*, *Mollière*, *Remous*, *Mâcre*, *Sourdille*. L'angl. a to Moil, embourber. || Sp., Mauvais pas boueux dans un chemin détrempé par les pluies où on s'*enève*, on s'*emmollette*. || Le *mollet* des pierres (Segr.) ou partie d'un dépôt de cailloux couverts d'eau. Boue humide pendant l'hiver, terre humide, molle ; c'est encore la charroière pendant l'été (MÉN.)

N. — Molets ; nom qu'on donne, dans certaines parties de la France, à des gouffres de terre dans lesquels un homme et un cheval seraient engloutis s'ils n'étaient pas secourus promptement. Devrait prendre deux l ; c'est l'adj. mollet, terrain mou. (LITT.)

Molleter (Mj., By.), v. n. — Devenir mollet par la cuisson. Ex. : Faire *molleter* ein œuf, ein œuf *molleté* ; fr. Mollet.

Molleton (Mj., By.), s. m. — Oiseau aquatique voisin du *canard*. V. ce mot.

Mollezir° (Lg.), v. n. — Mollir. On dit aussi Mousir.

Mollière (Mj., By.), s. f. — Bourbier, fondrière. Syn. de *Mollet*, *Mollin*, *Mâcre*, *Remous*, *Sourdille*. — Château près d'Angers.

N. — Molière, terre grasse et marécageuse. (LITT.) — « Terre tremblante et pleine de *mollières*. » (FAVIN, dans L. C.) — « Moleria. « Item le bois de Bruisselle..., item les molières de ce bois. » (D. C.) 1300.

Molligasse (Mj., By.), adj. q. ; s. m. et f. — Mollasse, flasque. Se dit des choses et des personnes, et de celles-ci aussi bien au fig. qu'au propre. — Dér. péjor. de Mou, molle. Ex. : C'est eine grande *molligasse* que ceté gars-là.

Mollin (Sp.), s. m. — Fondrière. Syn. de *Mollet*, *Mollière*, *Mâcre*, *Remous*, *Sourdille*. Cf. Angl. To Meil, embourber.

Mollir (Mj., By.), v. n. et a. — Lâcher progressivement, un cordage tendu. Ex. : *Mollis* l'écoute de galarne. || By. — Commencer à baisser, pour une rivière. « La rivière cesse de *crêtre*, elle commence même à *mollir* un peu (elle n'est déjà plus étale ; une tendance à la baisse se fait sentir).

Moloi. — Vx mot angev. Prairie humide.

Hist. — « Atant sont essu del *moloi*
« Vers le Vernoi tuit eslessié... »
Rom. de Renart, 20.648.

Molon (Mj.), s. m. — Flot, masse d'eau en mouvement. Ex. : Quand la rompure s'est faite, il est arrivé un *molon* d'eau sus leur maison, ça l'a râpée qu'il n'en est pas resté eine pierre.

Et. — Dim. de Mole. Du lat. Molem, masse? qui a donné le rad. Mol. La termin. on est un suffixe augmentat.

Molu (Mj.), part. pas. — Moulu. || Fig. Rompu de fatigue. Cf. *Varmoulu*. V. *Meudre*.

Et. Hist. — Aiguisé, passé à la meule ; armes *molues* ; broyé. (L. C.) — Brisé, broyé. *Gérard de Vienne*, 3139.

« Lors hanstes fraites et lors épiez *molus*. »

Môme (Mj., By.), s. m. — Gamin, mioche. Syn. de *Loupiot*, *Gosse*, *Gonse*, *Queneau*, *Moutard*, *Maminot*. — Cf. Jaub. à Moime, Moume.

Et. — Momerie. D. C. le tire de Mahomerie, mosquée, pratique musulmane et, par suite, pour des chrétiens, chose ridicule. — Diez le tire (mieux) du germ. ; all. mummen, masquer ; angl. to mum. L'a, fr. avait Mome, sorte de divertissement, et Momer. — Cf. le lat. Momus? (Litt.) — D. C. Momerium. — Schel. n'accepte ni Mahomerie, ni Momus, mais l'all. Mummen, masquer. — Du Bellay, dans l'*Olive*, à propos des envieux :

« La Nature et les Dieux sont
« Les architectes des hômes ;
« Ces deux (ô Ronsard) nous ont
« Bâtis des mêmes atômes.
« Or cessent donques les *mômes*
« De mordre les écriz miens,
« Puisqu'ils sont frères des tiens. »

Cité par Delvau. — Railleur ; petit garçon, voyou, apprenti.

Mômon (Mj.). — V. Folk-Lore, ii. || Mascarade. V. *Môme*. — Mommon, Momoue. *Moumon*.

Monacos (Mj., By.), s. m. pl. — Quibus, argent comptant. Syn. de *Braise*, *Galette*, *Pépettes*. || Variété de haricots, remarquable par sa végétation vigoureuse et ses gousses énormes.

Monciâ (Lg.), s. m. — Monceau. Syn. et d. de *Mouceau*.

Et. — L. Monticellus, petite montagne. Berry. Norm. Monciau. — Hist. « Toute la terre trouverent sougiette à aus, et plusours citez que il avoient destruites, et grans *monciaus* d'os de gens mors. » (L. C.)

Monciau (Jum., Lg.), s. m. — Monceau. || Fu. — Prononc. Moncéou. — Petit monceau se dit qqf. *Montureau*.

Mondain. — Mot trouvé, sans explicat. sur une liste dressée par M. Crosnier.

Monde (Mj., By., etc.), s. m. — Etre ben parmi le *monde*, — être répandu dans le monde, aimer la société des gens, — aimer à faire monde. || Gens. — Dans ce sens, Monde, quoique du sing. veut au plur. le verbe dont il est le sujet. Ex. : Le *monde* sont ben méchants au jour d'anhuit. — A ce que le *monde* disent. || Choisir son *monde*, — ne pas faire société avec tout le monde, montrer de l'antipathie pour certaines personnes, comme font souvent les petits enfants. || Son monde, — les personnes de la famille. Ex. : Y a-t-il ren de pus pénétrant que de pardre son *monde*, — de voir son *monde* malade et ne pouvoir ren leur faire ! || Gens, On. — Les parents. Le *monde* vont venir : All'tait avec son *monde* ; c'est de bon *monde*, — de braves gens. || Tout le *monde* et les femmes (comme si les femmes n'étaient pas du monde !) Cf. Un caporal et 4 hommes, comme si un caporal n'était pas un homme ! — (Nous n'étions ni hommes ni femmes, nous étions tous Auvergnats). || Mettre au *monde*, — tirer de peine, de misère. Ex. : C'est cet héritage-là qui l'a mis au *monde*. || Petit *monde*, — les enfants, — et aussi les petites gens, la menue classe. || Le grand *monde*, — les grandes personnes. || Le bon *monde*, — les bonnes gens, les braves gens. || Le mauvais monde, le *fâli monde*, — les mauvaises gens. || By. — Du fâilli-*monde*. || Heureusement bêtes et *monde* en furent quittes pour la peur (A. de Par., 16 juin 1907, 3, 4).

Monisine, s. m. — V. *Bois blanc* (Mén.).

Monition (By., Ag., etc.), s. f. — Très souvent employé pour Pain de munition. On dit même d'Amonition ! c'est celui que l'on fabrique pour la troupe à la Manutention. || Les deux mots : provision de poudre et de plomb pour un chasseur aux canards. By. V. *Amonition*.

Monnaie (Mj., By.), s. f. — Rendre à qqn la *monnaie* de sa pièce, — lui répondre comme il le mérite.

Monnoir, mon-noir (Mj.), s. m. — Espèce ancienne de prune. Je crois que le vrai nom est prune de manoir. V. *Amas-noir*. || Ne dit-on pas : Hamon noir, en parl. d'une certaine espèce de vigne ?

Monoyère, s. f. — Vulg. Thlaspi arvense, ou Lysimachia nummularia. (Bat.) Mén. — Ses feuilles offrent l'apparence d'une pièce d'argent.

Monsieur (Lg., Sp.), s. m. — Demoiselle ou libellule. Syn. de *Mariée*. Cf. *Bonhomme*. || (Mj., Sp., Lg.), — Porc. Ex : C'est demain que nous faisons tuer noutre *Monsieur*.

N. — On désigne aussi le porc sous le nom de Noble ou de Monsieur habillé de soie. — Les paysans, assez humbles devant les gens d'une condition supérieure, se vengent par des quolibets de ce genre lorsqu'ils sont entre eux. — Au plur., on dit : des *Monsieurs*, et non des Messieurs. — Jaubert prétend que le porc est ainsi dénommé parce que ce n'est pas un animal de travail. || Un *Monsieur* prêtre, — un ecclésiastique.

Monsor, s. m. — Ancienne forme angev. (xiiie) du fr. Monsieur. *Revue de l'Anjou*, LIV, 308.)

Monstreux (Mj.), adj. q. — Monstrueux, énorme. Cf. Angl. Monstrous, même sens.

N. — « Plusieurs personnes, non seulement de la ville, mais de la cour, disent *monstreux* : le grand usage est pour : monstrueux. » (Ménage.) — L'u de : monstruosus n'a rien d'organique : il s'est glissé sous l'influence des thèmes tirés de la 4° déclin., comme sumptuosus, etc. (Litt.)

Montage (Mj., By.), s. m. — *Montage* de coup, — manigance louche, manœuvre, contes destinés à en imposer.

Montant (Lg.), part. prés. || s. m. — Baliveau. Syn. de *Balivreau*, *Baliseau*.

Montauban (Mj.), s. m. — Petit meuble servant de chaise percée.

N. — Chose curieuse, ce mot, si usité en Anjou, est inconnu, ou à peu près, dans les provinces voisines, ou peu éloignées. D'où vient-il? Probablement de ce que, souvent, et tout d'abord, il consistait en un simple banc sur lequel on montait, à joc,

comme cela se pratique encore dans la campagne. — Et d'où vient le nom de la rue Montauban, à Angers, de Montem albanum? Colline blanche, terrain crétacé?

Monte (Lg.), s. f. — Action de monter en épis. Se dit des céréales. Ex. : La *monte* du blé se fait bé. — Usité en Berry.

Monté (By.), part. pas. — Haut, en parl. du soleil.

Hist. — « Vers la Saint-Jean d'été, quand le soleil est *monté* et que les herbes ont jauni, l'île (Saint-Aubin) devient un vaste champ de travail. » (*Anj. hist.*, 2e an., no 6, p. 578.)

Monte-ichelette (Mj.). — V. au Folk-Lore, VII. Jeu.

Hist. — « Là jouoit : Au flux.. à monte l'eschelette (Rab., G., I, 22, 44).

Monter ((Mj., By.), v. a. — *Monter* sus ses grands chevaux, — se rebiffer, se fâcher, se montrer sévère afin d'imposer son autorité. || *Monter* le coup, — chercher à attraper, à tromper, à duper. Qqs-uns disent : Montrer le coup. V. *Coup.* || Faire *monter* dans son chêne, — faire monter à l'échelle, faire enrager. || Remonter une montre, une horloge.

Monteur (Mj., Sp., By.), s. m. — *Monteur* de coup, — celui qui cherche à attraper, à duper ; menteur. Qqs-uns disent : Montreur de coup.

Montilette (Mj.), s. m. — Ferme de Montjean, à l'est de Châteaupanne, située sur un tertre qui se trouve entièrement environné d'eau dans les grandes crues de la Loire. Mont+ Ilette, petite île.

Montis (Sa., Tlm., By.), s. m. — Tige d'une plante (Du fr. Monter) bisannuelle qui commence à monter en fleur. Ex. : Les *montis* d'*orineaux*, ça se mange à la sauce blanche, com. des asperges. V. *Bricoli.*

Montrance (Tlm., Mj., Lg.), s. f. — Dehors, extérieur avantageux : prestance. Syn. de *Montrée.* Ex. : Ça n'a guère de *montrance*, eine méchante cabourne de maison comme ça. — Sa boutique a n'a point de *montrance.*

Montre, s. f. — Revue que l'on faisait de la noblesse d'épée. (J. DE BOURD., *Hist. aggr.*, II, 120). — ou : Monstres, id., p. 219. — On examinait les armes et l'on comptait les hommes propres au service.

Montrée (Sp., Mj.), s. f. — Bel extérieur, apparence avantageuse, dehors imposant. || Et. — Action de dresser l'état des lieux dans une ferme à la fin d'un bail. Se dit aussi à Saint-Aug. — Cité dans LITTRÉ. —

Hist. — « Cy commensent les *monstres* du pré de Saint-Martin d'Angiers. » (1413. *Inv. Arch.*, G, p. 156, c. 2.) — « *Montrée* de partie de la saulaie des Crapaudières, en Cantenay. » (1629, *id.*, *ibid.*, 96, 2.) — « Le dernier août 1666, on a faict *montrée* sur la saulaie de Jean Sorel, notaire, proche l'écluse, pour usurpation. en l'Aubance, et le 29 octobre 1668 on a planté des bournes de pierre sur lad. saullaie. » (1668. — *Inv. Arch.*, S, s, E, 222, 2, h.) — N. « Vûë et *montrée* signifient la même chose, parce que la montrée est la vûë de l'héritage que le demandeur fait au défendeur. » (*Cout. du Poitou*, t. II, 693, 407.)

Montrer (Mj., By.), v. a. — Enseigner, apprendre. || Montrer le coup. V. *Monter.*

Hist. — « Lequel magister ou précepteur ainsi par luy installé *monstre* et enseigne ausdits enffans. » (1523? — *Inv. Arch.*, H, I, 138, 1.) — « Qui seul peut autoriser de tenir école, *montrer* et enseigner publiquement les arts grammaticaux et libéraux en lad. paroisse. » (1531. — *Id.*, G, p. 175, col. 2.) — « Et dix livres par chascun an pour *monstrer* aux enfants. » (1598. — *Id.*, S, s, E, 405, 1, m.) — « Fondation d'une rente de deux cents livres pour deux ecclésiastiques propres à *montrer* à lire, à écrire. » (1629. — *Id.*, *ibid.*, 231, 1, b.)

Montreur. — V. *Monteur.*

Montrevault. — « Traduction inepte de Mons-Rebellis. » (P. MARCHEGAY, 31, note.) V. *Morvault*, *Moreveau.*

Moquard, e (Mj., By.), adj. q. — Moqueur. Syn. de *Foutard*, *Fouteur*, *Moqueret.*

Et. — Je la cite, vu sa curiosité. — « 1° Celtiq., Kimry, moc, moquerie · mociaw, se moquer : gaél., mag. — 2° Serait (SCHELER) une forme picarde de Moucher, mouquer, locut. fig. pour : railler, duper. De même, les Lat. Emungere. Cette étymol. est fortement appuyée par l'ex. du XIVe s. : Nariller, frotter la narine, ou mouquer (subsannare). — D. C. Narire. — Elle l'est aussi par le sens popul. de : moucher, qui veut dire : corriger un homme, le battre (ou tout au moins lui répondre vertement. A. V.) Je l'ai mouché, tu vas te faire moucher.

Moque (Po., Cra., Segr.), s. m. — Bol de cidre. Angl. Mug, chope, gobelet. Contient à peu près un demi-litre ou une chopine ; on dit aussi Bollée.

Et. — Celtiq. Mog, vase, tasse. — Hist. « Puis viennent la piche de grès... la *mogue*, dont l'usage a précédé celui des verres à boire. » (*La Trad.*, p. 78, l. 67.) — « Mais bien juste dessus de la table se trouvait le *cuillerier*, petit meuble suspendu, dont la forme la plus élémentaire consistait dans une planche aux bords crénelés, où s'accrochaient cuillères, fourchettes, et aussi la *moque* ou *mogue* de terre cuite, qui servait de vase à boire. » (*Id.*, p. 43.) — Dans le pat. berrichon : Cupule de châtaigne. V. JAUB.

Moqueret, ette (Lg.), adj. q. — Moqueur, moqueuse. Syn. de *Moquard*, *Foutard*, *Fouteur.*

Moquetonner (Mj.), v. n. — Marmonner, grommeler, parler entre ses dents. Dér. irr. de *Mogonner.* Syn. de *Mohonner*, *Mogosser*, *Ratouner*, *Gourmiter*, *Gourmeler*, *Marmouner.*

Moqueux (Mj.), adj. q. — Moqueur. Syn. de *Moquard.*

Moquoiseau. — « C'est une sorte de cerise, qui a été ainsi appelée parce qu'elle ne rougit point et que les oiseaux, la voyant blanche, croyent qu'elle n'est pas mûre, et dans cette créance, ils ne la mangent point. — C'est un mot d'Anjou. » (MÉNAGE.)

Moraine (Mj.), adj. q. — Noire, en parl. d'une vache.

Et. — Cet adj. est voisin de *Moureau*. Cf. *Maureau*, *Maurin*. Espagn. Moreno, brun. (Sierra morena).

Morceau (Mj., By.), s. m. — Pièce de vaisselle, de linge, de vêtements. Ex. : Alle a acheté dessetrois *morceaux* de vaisselle. || Pièce de gibier. Ex. : J'ai pêché dessetrois beaux *morceaux*.

Morche (Lg.), s. f. — Nom collectif sous lequel on désigne les herbes mortes dont, en hiver, est bourré le pied des haies.

Et. — C'est une corr. du montj. *Emorche*, détourné de son sens propre.

Morcheneau (Pell), s. m. — Persicaire· Syn. de *Sauleau*, *Pouzaie*.

Mor-cheval. — Renoncule bulbeuse. Si le cheval en mange, il périt (Mén.).

Morcillon (Mj., By.), s. m. — Petit morceau, parcelle, surtout de terrain. Syn. de *Carribot*, *Carriboton*. Vx. fr. Morsel.

Morcillonner (Mj., By.), v. a. — Morceler, diviser en parcelles.

Mordillard (Mj.), s. m. — Petit poisson, menu fretin. Ex. : « Je n'ai ren pris que dessetrois *mordillards*. — Du fr. Mordiller. Ces poissons ne mordent pas franchement.

Mordure (Mj., Sp.), s. f. — Morsure. S'emploie surtout au fig. — Ex. : Qu'il prenne garde à la *mordure*, — qu'il p. g. de se faire pincer. || By. Morsure.

Moreau (Mj.), s. m. — Nicodème, lourdaud, balourd, butor ; personne inintelligente et têtue. Ex. : Grous *moreau*, va ! Syn. *Mahaud*. || On appelle ainsi certains bœufs, de la couleur noire de leur robe. || Le jonc *moriau* à fleurs noires. « Par sus le jonc moriau monta. » (*Rom. du Renard* contrefait. — Mén.)

Hist. :

« Pesante nuit, gallope tes *moreaux*,
« Haste ton cours par l'humide carrière. »
(Jamin, p. 63.)

Morégïner (Z. 151, 157, Ti.) v. a. — Morigéner. Syn. et d. de *Moriginer*.

Et. — Lat. Morigerari, être docile, par le changement très rare de r en n. — Mos, moris, mœurs ; gerere, porter. Proprement : Former les mœurs de qqn, puis : réprimander.

Morène (Mj.), adj. q. — De robe brune ou noire, en parl. d'une vache. V. *Moraine*, *Moret*.

Et. — Du lat. Mora, mûre, fruit. V. *Moureau*, *Moreau*. Cf. l'esp. Moreno, et la Sierra Morena, montagne dont les sommets sont découpés comme la feuille du mûrier. De même la Morée.

Hist. — « Et de l'Ours à l'espaule *more*. »
(J. du Bell., *De l'immortalité des poètes*, p. 116.)

Moret (Mj.), s. m. — Bouillie d'eau et de poussière de charbon de paille, dont les charpentiers enduisent leur cordeau, pour qu'il laisse sa marque sur le bois. — Voisin de *Moraine* et de *Moureau*. Du fr. Mûre. || Lg. — Moret, ette, — adj. q. — Dont le pelage est noir. — Syn. de *Moureau*, *Maurin*, *Maureau*, *Moraine*.

Morevault. — Contract. de Montrevault.

Hist. — « 1622, 12 mai... sépulture de Jean Chesne, lequel fut occis le jour de la translation de Saint-Nicolas, s'en allant de Moreveau. » (*Inv. Arch.*, E, III, 427, 1.) V. *Morvault*.

Morgâgnoux (Mj.), adj. q. — Boueux, bourbeux, fangeux, marécageux. || Humide, pluvieux. Se dit du temps. Syn. de *Mouillassoux*, *Souanoux*.

Et. — Ce mot est probablement pour Morgailloux ou Margailloux et se rattache au fr. Margouillis, marécage, et au pat. *Marcasse*. V. *Margassoux*. On dit aussi *Morgânoux*.

Morgâiller (Sp., Mj., Lg., Lme), v. n. — Mordiller. Pour Mordailler, de Mordre. Syn. *Margouler*.

Morgânoux, ouse (Mj.), adj. q. — Humide, pluvieux, en parl. du temps. Doubl. de *Morgâgnoux*. Syn. de *Mouillassoux*, *Mouillasseux*, *Souanoux*. — Cf. La fée Morgane.

Morguenne. V. *Aluettes*. (P. Eudel.)

Morguigner. — Pour Mordiller. — Les poissons ne faisaient que *morguigner*, — sans mordre franchement. Syn. *Morgâiller*.

Moriginer (Mj., By.), v. a. — Morigéner ; réduire, mater. Syn. de *Amounêter*, *Chapitrer*. Syn. *Morégïner*.

Hist. :

— « Ton corps concord, qui tant se *morigine*
« A tes edictz. (Rab., *P.*, III, Prol., 204.)
— « Pres ton sçavoir Pallas est imperfaicte
« Et Juno n'est si bien *moriginée*. »
(G.-C. Bucher, 207, 208.)
— Moriginé, qui a de bonnes mœurs :
— « *Moriginé* et de raison garni. » (*Percefor.*)
— « Vaillant aux armes et bien *moriginé*. »
(*Boucic.*, III, 1. — L. C.)

Morillette (Br., Z. 149) ? — Ne pas donner ses *morillettes*, — être peu généreux. Ses morilles ?

Môrion (Lg.), s. m. — Mouron.

N. — Comme le mot français, ce mot s'applique à deux plantes très distinctes ; le mouron à fleurs blanches, ou mouron des oiseaux, et le mouron à fleurs rouges ou bleues, appelé au Lg. *Môrion-grous-t-eil*.

Et. — Doubl. du mot fr. — Cf. *Folaision*.

Morion-grous-t-eil (Lg.), s. m. — Mouron à fleurs rouges ou bleues. C'est l'anagallis arvensis. — N. Ainsi nommé parce que l'œil, ou la fleur, est beaucoup plus gros que celui du mouron blanc.

Morjou (Ségr.), s. f. — Cueillette de la pomme dans le pommier pour l'hiver (Mén.). — V. *Merjou*.

Môron (Mj.), s. m. — Mouron. Syn. et d. de *Môrion*. || By. Moron : « Mon gars, pour guérir avec des harbes, il suffit de connaître les huit-z-espèces de *moron*.

Mors-du-Diable, s. m. — Scabieuse (Bat.). — Cultivée dans nos jardins, la scabieuse des veuves ou scabieuse pourpre (Mén.).

N. — La racine de cette plante est tronquée et comme mordue. Lat. Morsus. — Scabieuse succise. (Jaub.)

Mort (Mj., By.), part. pas. et s. m. — || Eteint. Ex. : Quand je sé arrivé le feu était *mort* ; la chandelle est *morte.* || Brûler à feu *mort*, — se dit d'une bûche où le feu couve. V. *Meurtre.* || Fig. — Syn. de *Jean* ou *Petit-Jean.* Jeu disponible, aux cartes, que le joueur peut échanger contre le sien. || Sorte de jeu de cartes. || Lg. — A *mort*, — à foison, en abondance. Ex. : Y a de la navine *à mort.* || Lourd, orageux, sans air, — en parl. du temps. || *Mort*-las, — brisé de fatigue. || On l'enverra chercher la *Mort*, — se dit d'une personne qui est très lente ; ç.-à.-d. que la mort avec elle, viendra tard, et toujours assez vite. || V. *Mort-las.*

Mortagnais (Lg.), s. m. — Habitant de Mortagne. (Vendée — mais commune limitrophe.)

Mortalité (Mj., By.), s. f. — Epidémie. Ex. : Y a eine grande *mortalité* sus le bestial.

Morte-eau (Mj., By.), s. f. — Eau dormante.

Mortel, elle (Mj.), adj. q. — || Fig. Passionné. Ex. : Il est *mortel* pour boire, pour jouer à la boule. — Syn. de *Maudit.* || Enragé, endiablé, terrible, violent. Ex. : Il illi a foutu ein *mortel* coup de poing par la gueule.

Mortoise (Li., Br., By., Mj.), s. f. — Mortaise, — forme vieillie. — Pat. norm., id. — || By. — Encore très usitée.

Et. — Viendrait de l'arabe. — Hist. : *Oust. au Vilain :*

« Fers a fere *mortoise*
« Et en pierre et en boise. »

Mortoiser (Mj., By.), v. a. — Mortaiser. Forme vieillie. || By. — Usitée.

Mortresse (Lg.), s. f. — Chose ennuyeuse à périr, la petite mort. Ex. : Il n'en finit point de jouer, c'est la *mortresse.*

Mortuage (Mj., Lg., By.), s. m. — Acte de décès, extrait mortuaire. Ex. : Ils ont reçu à matin le *mortuage* de leux gars, qui était soldat en Frique.

Hist. — « Il y a une lacune de plus de sept ans pour les *mortuages.* » (1599. — *Inv. Arch.*, S, E, III, 393, 1.)

Moru (Image de), s. f. — Lieu dit près des Ponts-de-Cé. (Abbé Bretaudeau, p. 79, 189.)

Hist. — Clos de Morue. « In clauso de Moruz. » (1314. *Inv. Arch.*, G, I, 48, b.) — Accord intervenu entre... et... Alice de *Moru*, de *Moruz* (super quadam domo et herbergamento apud *Moruz*, 1292. — *Id.*, H, I, 8, 2. m.)

Morue (Mj., By.), s. f. — Habit à queue de morue, ou à q. de paisse, — habit de cérémonie. On dit aussi simplement : Queue de *morue.* Cf. A queue de pie. || Grande *morue*, — personne molle, sans énergie. Cf. *Andouille.*

Morvasse (By.), s. f. — Petit souillon. De Morve.

Et. — Lat. Morbus, maladie (par excellence) du cheval, et, comme dans cette maladie il y a un flux par les narines, ce mot a pris le sens de mucosité nasale.

Morvault, Morveau, Moreveau. — *Montrevault.* V. *Morevault.*

Hist. — « Mais le comte Foulques avoit tout pris, en établissant là le château de *Montrevault*... « factoque ibi castello quod Montem Rebellem nominavit. » (*Inv. Arch.*, S, H, 167, 1. m.) — Le général Berruyer n'avait porté une partie de son armée que du côté de *Morveau* et de Beaupréau, mais n'a point été jusqu'à Clisson. (L. B., 16, 26.)

Morver (Mj., By.), v. n. — Laisser couler sa morve.

Hist. — « Il pissoit sus ses souliers, il chioit en sa chemise, il se mouschoit à ses manches, il *mourvoit* dedans sa soupe. » (Rab., *G.*, I, 11.) — « Toussoit, sangloutoit, esternuoit et se *morvoit* en archidiacre. » (*Id.*, *G.*, I, 21, 41.)

Morvias (Mj., By.), s. m. — Crachat dégoûtant formé de mucus nasal agglutiné. Syn. de *Calot*, *Caraillas*, *Biritte.*

Hist. — « Ilz crachoient villainement dedans les platz, afin que les hostes, abhorrens leurs infames crachatz et *morveaux*, désistassent manger des viandes apposées. » (Rab., *P.*, IV, *Anc. Prologue.*)

Morvoie (Lm.), s. m. — Mouchoir (Mén.). — Il faudrait : Morvoir, prononcez Morvoué. Syn. de *Tire-jus.*

Morvoux, ouse (Mj., By.), adj. q. — Morveux. || *Morvouse*, petite fille qui porte l'enfant au baptême. Petite fille de la ferme (Mén.).

Moscouade, s. f. — Sucre non purifié ; cassonnade.

Et. — « Portug., mascabado, moins blanc, non purifié, en parl. du sucre. — Menoscabar : Mas ou Menos, moins, et Cabo, tête, chef. — Donc, idée de dépréciation. — Syn. et d. de *Mascouvade.*

Môselle (Lg.), s. f. — Poignée de faux-manche. Syn. et d. de *Mouselle.* Syn. de *Paumelle.*

Mosse (Mj., Lg.), adj. q. — Emoussé, mal affilé. Syn. de *Goueffe.* Doubl. du fr. Mousse.

Et. — Rad. germaniq. — Hist. :

« Et semblerois cil qui veult labourer
« Sur dure roche, aspre, froide et aguë
« A soc de plomb et *mouche* besaguë. »
(G.-C. Bucher, *Epistre*, 64, 273.)

Mot, t sonore (Mj.). — t muet (By.), s. m. — || Faire le *mot*, — s'entendre avec qqn pour qq. affaire, comploter. || Dire le fin *mot*, — dire le fond de l'affaire, donner la vraie raison. || Mettre son *mot*, — se mêler à une conversation, dire son avis. — Syn. de *Mettre son liard.* || Mot rond, — compte rond. Ex. : Allons, faut mettre 3 fr., pour faire le *mot* rond. || C'est pas le *mot.* — Cela n'est pas, ou ne fait pas l'affaire ; ce n'est pas tout

à fait cela. || Prendre à son *mot* qqn, — accepter sur le champ sa proposition, ou le prix qu'il a fixé. || Aller à ses *mots*, — en passer par ses volontés, ne pas discuter. || Ein *mot* d'écrit, — une courte lettre. || Avoir des *mots*, — avoir de la difficulté, de la chicane, des différends. || Passer par les *mots* de qqn. V. plus haut : Aller à ses mots.

Motié, Moquié (Fu., Z. 196, Mj.), s. f. — Moitié.

Motiver, Moquivé (Mj.), v. n. et a. — Moissonner. — Syn. et d. de *Métiver*. || Lrm. — Motchiver, couper le blé avec une faucille.

Motives, Moquives (Mj.), s. f. p. — Ne s'emploie guère qu'au plur. — Moisson. Syn. et d. de *Métives*. || Faire ein lieu de *motives*, — faire une saison, la moisson, en parl. d'un journalier, d'un aouteron.

Hist. — « Les semences et *métives* seront payées par les fermiers. » (Bail de 1594. — *Anj. hist.*, 2e an., no 3, 585, 12.)

Motiveux (Mj., Lg.), s. m. — Moissonneur. V. *Motiver*.

Hist. — « Car, ce faisant, etc. V. *Métive*.

Motiveuse (Sp.), s. f. — Faux armée d'un pleyon et servant à moissonner. || Lg. — Machine à moissonner, moissonneuse.

Motter (se) (Mj., By.), v. réf. — Se dissimuler, se cacher et rester immobile, com. font les oiseaux. Syn. de se *Burger*, s'*Amurger*. — Du fr. Motte. Les oiseaux blessés ou poursuivis se tiennent si parfaitement immobiles qu'on les prendrait pour une des mottes derrière lesquelles ils se cachent. || Lg. — Se mettre au lit. — Syn. de : se *Camper*, se *Pagnoter*.

Et. — Du germain. — Hist. Ronsard, 939 (*Le Chien*) :

« Se tient ferme planté tant qu'il voye la place
« Et le gibier *motté* couvert de la tirace. »
(du filet).

Mottereau (Mj.), s. m. — Martinet, sorte de grande hirondelle (hirundo riparia, Litt.) — qui fait son nid dans les trous des *chantiers* ou berges de la Loire.

N. — Le bon Dieu rend les mains croches à ceux qui dénichent les *mottereaux* et les hirondelles. C'est là pour les enfants un article de foi qui a le grand avantage de protéger des oiseaux utiles.

Motterie, s. f. — Une plante, une giroflée, p. ex., avec la motte de terre entourant les racines, comme on les vend au marché, quand elle n'est pas en pot. « Voilà pourtant de belles *motteries*. » (Marché aux fleurs d'Angers ; une jardinière à une cliente qui marchandait.)

Motteux (Mj.), — V. *Mottu*.

Mottons (partout). — Grumeaux de lait. || Petits bouchons de laine, de filasse. || Pas à Mj. : *Materons*. Lg., *Matons*.

Mottu (Mj., By.), adj. — Plein de mottes, en parl. d'un guéret. Syn. de *Louabru*.

Hist. — Baif, p. 229 :
« Puis courbé s'asseant sur un gazon *motu*
« Contempla le vergier d'automne revestu. »

Mouâs, e (Ti., Sa., By., Lué., Ed.), adj. q. — Mauvais. Ex. : Quand je vous ai donné cette pièce-là, je ne crayais pas qu'alle était *mouâse*. — V. *Moâ*. — Un *mouas* gas. || By. V. *Moâs*.

Mouâsement (Chm., By.). — Adv. — Mauvaisement.

Mouceau (Sp.), s. m. — Monceau. Syn. de *Monciâ*. Corr. du mot fr.

Mouche (Mj.), s. f. — Barbiche, royale petite touffe de barbe à la lèvre inférieure. || Barge ou tas de poignées de lin. Doublet de *Mouêche*. Se rapproche de *Mouceau*. L'angl. a Muck, fumier, et Mow, meule. — Ex. : « Dites donc, père Guitton, est-ce que c'est à vous la *mouche* de genêts qui se trouve dans le champ où a eu lieu le combat de l'autre jour ? » (H. Bourgeois. *Hre de la Grande Guerre*, p. 226.) || Lg., Tas de fagots. Syn. de *Mâssière*, *Moche*. || Lg. — Panique qui parfois s'empare des bestiaux rassemblés sur un champ de foire. On soupçonnait certaines gens de *faire marcher la mouche* au moyen de foie de loup desséché et pulvérisé qu'ils répandaient sur le foirail. || Mj. — S'abandonner aux *mouches*, — s'abandonner, ne plus prendre souci de sa personne ou de ses intérêts, jeter le manche après la cognée. || Jeu de cartes. || Adj. q. — Se dit de celui qui, au jeu de *Mouche*, ne fait pas un seul levé. || Confus, quinaud. Ex. : Il s'est trouvé ben *mouche*. Syn. de *Coiraud*, *Zède*. — Cf. Jaub. à Mousse, Moussaud.

Hist. — « Là jouoit. Au flux. à la prime... à la *mousque*... à la *mousche*. » (Rab., *G.*, i, 22, 34.)

Mouché (Chpt.), s. m. — Mouchoir de poche.

Mouche-nez (Lg.), s. m. — Pour : mouchoir de poche. — On dit plaisamment : *Tire-jus*, Aspirant de *narine*. V. F. Lore, i. La fille du labouroux.

Moucher (Lué, Mj., Sal., By.), v. n. — S'emporter dans une course folle, comme font les vaches quand elles entendent le vol du taon. V. *Mouche*. || Z. 146. — D'ampis qu'a *mouche* (la pouline) alle est toute ébroquinée. || || Se dit, par comparaison, des personnes. || Souffrir de la chaleur. || Humilier qqn. par une réplique piquante ; remettre à sa place une personne qui vous a vexé en lui ripostant vivement. — On dit aussi Remoucher : « Ce que je te l'ai *remouché !* » Syn. *Rimouser*, *Remiser*. || *Moucher* le sang, — m. du sang. || Ne pas se *moucher* du pied, — être hautain, plein de morgue. On dit ironiquement de celui qui a plus de suffisance que de moyens : « Il ne se *mouche* pas du pied, comme les poules, ça se voit à sa manche. » || Sal. Au jeu de la mouche, ne pas faire un levé (ou une levée, un pli). || Mj., Tailler court, la vigne.

Hist. — « Mouche. Nom donné dans qqs provinces à une affection singulière qui s'empare des bêtes à cornes réunies dans une foire ; tout à coup elles deviennent furieuses, se jettent sur leurs gardiens, renversent tout sur leur passage et causent un grand désordre. » (NOÉLAS, légendes. — LITT., *Suppl.*) — Au sens de Berner, dans *Pathelin* :
« Comment il a esté *mouché*?
« N'ai-je pas bien fait mon devoir? »

Moucheron (Mj.), adj. q. — Ne s'emploie que dans l'expression : Lait moucheron ; — colostrum, premier lait que donne la vache après le part. Syn. de *Mochon*, *Ouillaud*, *Boucaut*, *Bodé*, *Bougaud*, *Moché*.

Et. — Ce mot est probablement pour Mousseron, dér. du fr. Mousser, parce que ce lait est plus mousseux que le lait ordinaire.

Mouches (By.), tenilles, s. f. — Mouches qui s'attachent aux animaux ; on dit aussi M. guenilles. || Nodules de quarzites dans les schistes (Tr.), MÉN. — Pyrite de fer qui interrompt la fente des ardoises.

Mouche-ver (Lg.), s. . — Grosse mouche qui fait son apparition au milieu de l'été et dont le seul bourdonnement inspire aux bestiaux une terreur panique.

N. — Ce n'est pas le taon, qui paraît beaucoup plus tôt et qui, d'ailleurs, porte son aiguillon à la tête, tandis que la mouche-ver le porte à l'extrémité de l'abdomen. — N. Je m'en tiens pour ces détails au dire des campagnards ; il faudrait vérifier. — Et d'où vient-il, ce nom?

Mouchis (Mj.). s. f. — Sarment taillé très court, à deux yeux au plus. V. *Moucher*.

Mouchoir, **Mouchoué** (Mj., By.). — Mouchoir de cou, ou simplement Mouchoir, — fichu.

N. — On distingue le *Mouchoir* de poche, qui est le vrai mouchoir, dit aussi *Tire-jus* et *Mouche-nez* et le *mouchoir* de cou, ou fichu. — Les graphies sont nombreuses : *Mouchoué*, *Mouchoi*, *Mouchouër* (XVIe s.)

Mouciau (Auv.), s. m. — V. *Mouceau*.

Moucle, **Mouque** (Mj., By.), s. f. — Moule, sorte de mollusque, coquillage.

Et. — Est plus rapproché que le français de l'original lat. Musculus, qui signifie aussi : petite souris, petit rat. — Bret. Meisel, angl. Muscle.

Hist. — « Puis luy offrent : lamproyes, *moucles*, homars... » (RAB., *P.*, IV, 60.)

Mouêche ou **Moiche** (Sp.) s. f. — *Barge*, Meule ou Tas, — de bois. Syn. de *Mâssière*, *Moche*, *Mouche*, *Fagotier*. || Mj. — Tas de paquets de lin non broyé. — V. *Mouée*, à l'étymol.

Mouée (Mj.), s. f. — Banc de poissons, troupe d'oiseaux de passage, voyageurs. || By. — On dit : *Bouillard* de poissons, *bouée* d'enfants, *gherrouée* de poulets.

Et. — Ce mot est pour Mouvée, dér. du fr. Mouvoir, par aphérèse du v., comme dans le fr. Douelle et dans les mots pat. *Douet*, *Couer*, etc. — Je préfère cette explication de R. O. à la suivante : « Moiée, moée, muiée, muée, — contenu d'un muid, mesure de terre exigeant un muid de semence ; mesure de bois ; tas d'échalas ; amas, tas ; mouée, terme de vènerie, pâtée, soupe des chiens. — Au sens de : tas, amas, moiée peut venir de moie [1], borne, but, tas, amas, monceau, meule de paille, de foin, de blé. — De Meta. (Dr A. Bos.) = Moie ; meule, tas. Moie de fagots ; Moiée, id. (L. C.) = Mouée. Volée d'oiseaux qui prennent l'essor ensemble ; fig., foule de monde qui tracasse. (BOREL.)

Hist. — « Depuis certaines éclipses, s'en est revolé une grande *mouée*, par vertu des constellations célestes. » (RAB., *P.*, V, 5.) — « Aux cris horribles qu'ils (les chats) savent pousser dans la nuit, ils se rassemblent par *mouées* dans quelque grand chêne, arrivant de tous les coins du pays, et là mènent une vie d'enfer. » (H. BOURG., *Hist. du vx tps.*)

Mouet (Sal.), — Petit gâteau, pain bénit semblable à une brioche.

Mouffe [1] (Mj., Lg.), s. m. — Muffle. || Museau. Doubl. du fr.

Et. — Moufle [1] s'est dit au fém. pour Mufle. — De l'all. Muffel, Moffel, chien à grosses lèvres pendantes, et, par ext., Mufle, qui vient de l'aha. Mupfan, contracter la bouche.

Mouffe [2], s. f. — Mousse. D'après Ménage (MÉN.). — V. *Mouffu*. || Lg. id. Inconnu à Mj. où on emploie le dérivé *Mouffu*.

Mouffu (Mj., Lg.), adj. q. — V. *Maffu*. Bien levé, rebondi, en parl. du pain. Syn. de *Cloté*. — Plein d'alvéoles. Se dit du pain, au Lg. com. à Mj., mais à Mj. c'est le sens unique de ce mot, qui semble se rapprocher du fr. Maffu. || Lg. — Mousseux, couvert de mousse. Se dit des murs, des arbres, des prés. — Syn. de *Moussu*, *Amouffé*. — N. C'est, à ce qu'il semble, le sens propre du mot.

N. — En Norm., on dit d'un tissu de laine qu'il est mouflu, pour désigner qu'il est à la fois épais, velu et léger ; de : moufle, qui s'est dit pour : mufle. — Bourg., môflô, rebondi, joufflu ; wall., moufler, enfler ses joues ; hain., Moflue, grasse, potelée.

Mouflonner, v. n. — Renifler, avec un bruit particulier (Segr.) de Moufle. (MÉN.). — Pr. *Mouflonner*.

Moufle (Mj., Lg., By.), s. m. — Mufle, museau.

Moufler (By.), v. a. — Flairer par le *moufle*. — N. Un chien qui est à la maison et désire sortir parce qu'il sent son maître dehors, souffle au bas de la porte ; s'il souffle fort, il *moufle* ; s'il ne souffle que doucement il *mouflonne*. D'où, s'il va sentir à la cuisine sans y être invité, on lui dit : Va donc, sale bête, qué que tu *moufles* là ? — Ou bien : Champoye moi donc le chien qui *moufle* — ou *mouflonne* sur la viande.

Mouflonner (By.), v. n. — Sentir çà et là. « Qu'as-tu donc à *mouflonner* comme ça ? Qué que tu charches ?

Mougette (Lg., Tlm.), s. f. — Haricot blanc sec. Syn. de *Feuvette*, *Fayot*, *Musiciens*, *Allants-et-venants*.

Hist. — « Les gesses et les *mongettes* coriaces. » (*La Trad.*, p. 323, l. 29, 30.) — « Je me ferai blanche nonnette — blanco moùngeto. » (*Mireille.*) — Les feuvettes blanches pourraient avoir été baptisées *nonnettes* (moungeto, monachetæ), à cause de leur couleur et aussi parce que les couvents étaient censés en faire une grande consommation. (R. O.)

Mougnon (Lg.), s. m. — Moignon. Syn. et d. de *Môgnon*.

Mougrigner, v. a. — Action de *Mougrir* (Mén.).

Mougrir, v. a. — Mougrir un fruit, c'est le rendre mou ; une pomme pressée par le doigt (Segr.). Mén. — Syn. de *Tuter*. V. *Perjuter*, *Poercir*.

Mouillant (Mj.), adj. v. — Qui mouille, qui est mouillé. S'emploie dans la loc. : Chargé à bord *mouillant*, — tellement chargé que l'eau affleure au bord, en parl. d'un bateau.

N. — Cela me rappelle le mot suivant. En voyant un bateau de sable ainsi chargé, un père disait à son fils : « Vois quelle imprudence ! S'il survenait une crue seulement de cinq centimètres, ce bateau sombrerait ! »

Mouillasse (Mj., By.), s. f. — Flaques d'eau de pluie, herbe mouillée par la pluie. Ce mot est collectif et ne s'emploie qu'au sing. — Ex. : Ne va donc pas dans la *mouillasse*. Syn. de *Guêne*. || Pluie . || Temps pluvieux. Syn. de *Fouinage*.

Mouillasser (Mj., By.), v. n. — Pleuvoir un peu, ou souvent. Ex. : Il ne fait que de *mouillasser*. Syn. de *Mareyer*. — Dimin. ou fréquent. de Mouiller..

Mouillasseux (Br. , Z. 171.), adj. q. — Où il pleut beaucoup. Se dit du temps, de l'époque , de la saison, mais non des lieux. Syn. et d. de *Mouillassoux*.

Mouillassoux (Mj., By.), — Pluvieux. Ex. : Queun temps *mouillassoux !* Syn. de *Souanoux*, *Morgâgnoux*, *Gassoilloux*, *Gadroilloux*.

Mouille (Mj.), s. f. — Partie du lit d'un fleuve, dans qq. recoin de la rive, où l'eau est profonde et tranquille, ou tourbillonne lentement. — Doubl. et syn. de *Molle*. || Bief profond entre deux seuils ou *maigres*, dans les chenaux de la Loire.

Hist. — La Loire ne manque pas uniformément de profondeur et n'est pas ensablée partout. Elle a un plafond inégal, voilà tout ; un plafond qui se creuse contre cette rive en une *mouille* profonde, se relève en un seuil couvert de qqs centimètres d'eau seulement, pour s'abaisser de nouveau vers l'autre rive en une seconde *mouille*, et ainsi de suite. (*A. d P.*, 27 octobre 1907, 1, 4.) — « C'est à croire que les sondeurs ne jettent la sonde que dans les *mouilles* et jamais ailleurs. » (1906. Rapport des délégués de l'Union syndicale des mariniers sur les travaux de la Loire navigable. L'*Angevin de Paris*, nº 34, p. 2, col. 1.) — « Trou parallèle à la rive, petit ravin allongé creusé par la Loire, qui vient buter dans une partie concave où ses eaux tourbillonnent, sur le fond de sable où s'exerce continuellement la puissance de ce choc tourbillonnant. » (*La Loire navigable.* Article de M. E. Berr dans le *Figaro.*)

Mouillé (Mj.), part. pas. — On dit d'un homme qui s'est enrichi : Il a *mouillé* dans son écuelle. || Mj., By. — Humide. Année *mouillée*, a. très pluvieuse.

Mouiller (Mj., Lg., By., Sal.), v. n. — Pleuvoir. Ex. : Il va *mouiller*, le temps est trop noir. Syn. *Piéter*. || Etre trempé par la pluie. Ex. : Pourveu que je ne *mouillions* pas en nous enallant. — V. Ce mot au F. Lore, xvi.

Mouillerie (Tf.), s. f. — Série de pluies. Ex. : Quelle *mouillerie* qu'il fait ! — Syn. de *Mouillasserie*.

Mouillet' (Mj.), s. m. — Salive, crachat, considéré comme servant à mouiller le fil.

N. — Jadis, au temps où la reine Berthe, — pardon — au temps où il y avait des fileuses, elles *mâtroyaient* des prunelles cuites pour se donner du *mouillet.* V. le suivant.

Mouillette (Sp., By.)), s. f. — Eponge imbibée d'eau et enfilée sur le bâton de la quenouille, qui sert à mouiller le fil.

Mouilleul, s. m. — Moyeu (Segr.). — V. *Esseul*. Le *mouilleul* est fendu.V. *Méeu*, *Meu*.

Et. — xiiiᵉ s. Muiels. — Prov. Moiol, muiol ; du lat. modiolus, dim. de modius, boisseau, par assimilation de forme.

Mouïse, s. f. — Débine, malheur, purée. C'est de la *moüise*, être dans la *moüise*. Syn. de *Malette*, *Déhane*.

Moujon, **Mougon**, s. m. — Surnom des habitants de Béhuard (Mén.). Cf. *Môgon*.

Moujure. — V. F. Lore. viii, a.

Moule (bois de) (Mj.), s. m. — Cercles de barrique.

Et. — Ancienne mesure de bois à brûler, faite de deux traverses entre lesquelles on rangeait les bûches. Bois de *moule* ou moulée, se dit de bois à brûler de moyenne grosseur et d'une longueur déterminée. — Lat. modulus, dim. de Modus, manière. — Vx fr. Modle. || Dans le Bas-Maine, réunion de 24 cercles de tonneau ou de barrique (Dottin.) — Hist. « Avec une paire de chausses, trois cens de gros bois de *moulle*, vingt et cinq muiz de vin. » (Rab., *G.*, i, 20, 39.) — « Et à ceste cause ne vint point de bois à Paris par la rivière de Seine, et fut bien chier, comme de sept à huict sols pour le *moule.* » (1467. L. C.)

Moulé, s. m. — Nom donné à la lettre d'avis d'un enterrement, surtout. J'ai reçu le *moulé* de la mort de M. X. — Imprimé. Le peuple a le plus grand respect de la lettre moulée. Mais cela se perd.

Moulée, s. f. — Moue. Faire la moulée (Mén.)

Mouler, v. a. — Manger. Expression très pittoresque. « Il *moule* son pain. » || Calligraphier. Il *moule* son écriture ; il s'applique beaucoup à écrire et avec succès. Son écriture est moulée.

N. — Ce vocable se comprend ; cependant, il comporte deux explications : 1º Donner à son pain

la forme du moule de la bouche et des intestins ; 2° Moudre, d'où : moulin, meule. — DELVAU donne : Mouloir, bouche ; elle moule les aliments ; Mouloir, dents ; elles procèdent à la mouture des aliments.

Moulin (Mj., By.), s. m. — *Moulin* à l'eau, — moulin mû par l'eau. || *Moulin* à chandelier, — sorte de m. à vent que l'on oriente en le faisant tourner d'une pièce sur un fort pivot vertical en bois qui le supporte tout entier. || || *Moulin* à venter, — tarare ou grand van. V. *Venter*. || *Moulin* à sasser, — blutoir mécanique à cylindre. || Savoir amener l'eau à son *moulin*, — s'attirer la clientèle, se procurer des bénéfices. || Tous les *moulins* virent pour lui, — il croit que le monde lui appartient, il ne doute de rien. || *Moulin* à paroles, — nom que portait un bateau à laver d'Angers (1875) près le Cirque-Théâtre. — Il y figure encore (1907).

Hist. — « Il y a eu beaucoup de *moulins* à vent et *à l'eau* emportez. » (1750. — *Inv. Arch.*, E, II, 170. 2.) — « Gilbert, meunier au *moulin* à l'eau sur le Vandrenneau, près la Clavière, avait fait cause commune avec les Bleus. » (DEN., V, 197.)

Mouline, s. f. — Pièce ronde de bois placée à l'extrémité d'une charrette, rolon ; qqf. se place au milieu de l'échelon d'une charrette. V. *Moulinet* (MÉN.).

Moulinet. — V. *Mouline* (MÉN.).

Moulinette (Mj.), s. f. — Syn. de *Tourette*.

Moulle (Lg., By.), s. f. — Moëlle. || Chou à *moulle*, — variété de choux dont le *trou* (tige) renflé et moëlleux sert à la nourriture des bestiaux.

Mouman (Mj., By.), s. f. — Corr. du mot fr. Maman. V. *Poupa*. Cf. *Mauman*, *Moumin*.

Moument (Mj., By.), s. m. — Corr. du mot fr. Moment. || Ein *moument* de temps, — un moment, un bout de temps. || Du *moument* que, — dès lors que. || Interj. *Moument* ! — un instant, attendez, s'il vous plaît, n'allez pas si vite !

Hist. — « Escrie me si ne t'espoent
« Qu'en une hore e en un moument
« Ne seit passée ta puissance. »
(BENOIT, *Chron.*, v. 40709. — L. C.)
— « V'là qu'au *moument* qu'y allâs l'abrier avec ma palle, ô m'a passé p'r l'idée qu'y pouvait vonté avoir daux papiers... Y l'tr'viris in ptchit d'couté p'r argarder so sé hardes. » (H. BOURGEOIS, *Hist. de la Gr. Guerre*, p. 52.)

Moumi (Pell.), adj. q. — Echauffé et à demi pourri, en parl. du bois. Syn. de *Pouffi*, *Pourriassé*, serait syn. de *Miché*.

Moumin (Z. 144), s. m. — Maman. Syn. et d. de *Mouman*, *Mauman*.

Moumon (Mj.), s. m. — Présent qu'apportaient autrefois les jeunes gens, pour se faire admettre à des noces où ils n'étaient pas invités. N. Cet usage indiscret a disparu. V. *Momon*.

N. — Mommon, jeu des masques en carnaval. Anneau, bague ou somme d'argent dans une tasse ou bassin, que portent de nuit des personnes masquées chez un ami, l'invitant à jouer sans parler. — Voir Momoue, dans L. C.

Moumoute (Sp., Mj., By.), s. m. et f. — Chat, chatte, minet, minette — mot enfantin ou caressant. Syn. de *Moute*, *Mite*, *Mimite*, *Mitaud*, *Minôt*, *Mistigris*. — C'est le mot Moute, avec réduplicat. de la première syllabe. Cf. *Mite* et *Mimite*.

Moun (Sp,), adj. poss. Mon. Ex. : *Moun* alliance est usée. Syn. de *M'n*. Cf. *Soun*, *Toun*.

Moûre (Lg., Sp., Lrm.), s. f. — Doublet du fr. Mûre, fruit de la ronce. — Pat. norm. Mouôre. V. Citat. à *Teinturer*.

Moureau (Mj., Lg.), s. m. — Noirâtre, brun foncé. Nom que l'on donne souvent aux bœufs dont la robe est noire ou de couleur sombre. V. *Moraine*, *Moret*. C'est le même que le fr. Moreau. Dérive de *Moure*, fr. Mûre. Cf. l'esp. Morado, violet foncé, qui vient de Mora, mûre. Angl. Murrey. — Syn. de *Taupé*.

Hist. — « Ce cheval bayard vient d'Orléans. Cet autre « en poil *moreau* » sert à conduire. (*Comptes de menage de J. de Laval*. — *Anj. hist.*, I, 531, b.)

Mourine (Bg.), s. f. — Espace dégarni d'arbres dans une forêt, un bois ; assez petit ; a pu servir au travail d'un charbonnier. Se trouve dans un grand nombre de baux.

N. — « *Moureine*. Maladie qui attaque les arbres résineux, le sapin maritime surtout, par le pied et en terre, détache l'écorce et entraîne la mort de l'arbre. La *morine* était, soit une maladie mortelle des bestiaux, soit le poil qu'on enlève aux animaux morts. — D. C. Moria, Morina. (DE MONTESSON.) — Il m'a paru utile de faire ce rapprochement.

Mouriner (Ag.), v. n. — S'éteindre doucement, en parl. du feu, de la lumière.

Mourir (se) — Conjugué pronominalement : « Mathurin *s'ée mort*. » — On dit : Il a été fait *Mourir* pour : il a été mis à mort.

Hist. — Jean BOUCHET :
« Crésus, qui fut le roi des Lydiens,
« Fut par Cyrus pris après longue guerre,
« Et *fait mourir* sur une haute pierre. »

Mourne (Mj.), adj. q. — Sale, encrassé ou mal blanchi. Se dit du linge. || Rg. — Sourd, voilé, en parl. d'un son. || Lg. — Qui brûle mal. — Se dit du feu. — C'est le fr. Morne, dans un sens spécial.

Et. — Germ. aha. Mornan ; angl. to mourn.

Mournement (Rg.), adv. — Sourdement. Ex. : « Ein *sarpent* ça siffle comme ein merle, mais pus *mournement*.

Mouroir (Lg., Cho., By.), s. m. ou *Mouroire* (Mj.), s. f. — Dans la loc. : Etre au *mouroir*, être à l'article de la mort, à l'agonie. Pron. Mouroué. — Etre *à la mouroire*. Même sens. Ne se dit qu'en plaisantant. Syn. *Quervaison*. || Local où l'on dépose le corps mort.

Mourre, s. f. — Le jeu de la *mourre*, ou du pigeon vole. (MÉN.).

Mourrot, s. m. — La mort. — Etre à son *mourrot*, prêt à succomber, à mourir. (MÉN.). Cf. *Mouroir*.

Mourt (Lg.), v. n. — Pour Meurt, 3e pers, du sing., ind. prés. de Mourir. Ex. : On *mourt* aussi bé aux noces comme autre part.

Mouru (Mj., Lg., By.), part. pas. — Mort, de mourir. Ex. : Il a *mouru*. — N. Cette forme ne s'emploie plus guère à Mj. que par plaisanterie ; elle est au contr. très usitée au Lg.

Mourue (Pg.), s. f. — Morue. — Pat. norm. Mouorue.

Mousard (Mj., Lg., Fu.), adj. q. et s. — Têtard, — se dit des arbres. Ex. : Ein léiard *mousard*. V. *Mousille*. Syn. de *Emousard*, *Têtaud*, *Hurard*, *Trouesse*, *Truisse*, *Troignard*.

N. — By. — On dit : en souche, ou à souche, qu'on prononce soche. Eine soche de saule, — ou autre. Les arbres à souche peuvent être *éghertés* (émondés) tous les ans, s'il pousse de nombreux sions ou brindilles le long du tronc (ex. : l'ormeau) ; ils ne sont coupés que tous les cinq, six ou sept ans, suivant leur nature (saule, cinq ans ; chêne, sept ans) ; c.-à-d., on ne met la souche à ras que lorsque les branches ont acquis leur valeur, ont atteint leur venue normale et utile. — On nomme de haut vent les arbres non émondés.

Hist. — « Qui était à ébrancher ou *émousser* des aunes. » (1608. — *Inv. Arch.*, S, E, III, 426, 1, h.) — « Ces arbres, vulgairement appelés *têtards*, ou *mousards*, portaient leurs tiges fort basses et étaient émondés tous les six ou sept ans. » (Deniau, *Hist. de la Vendée*, I, 15.)

Mouselle (Lpm.), s. f. — Poignée de faux-manche. Syn. de *Paumelle*, *Môselle*.

Et. — Probablement pour *Mainzelle*, doubl. de *Maincelle*, malgré la différence apparente de sens ; les deux mots étant dérivés de Main.

Mousille (Mj.), s. f. — Ramilles, menues branches, émondes, branches coupées. Ce mot est collectif et ne s'emploie qu'au sing. || Fig. — Menus objets, et surtout Menue monnaie. Syn. de *Mitrâille*. Cf. Jaub. à Mazille.

Et. — Mousille a la même rac. que *Mousard*. Tous deux dériv. du lat. Mundare, fr. Monder, Emonder, par le changement de on en ou, comme dans *Mouceau*, et de la dentale en sifflante.

Mousir°, r muet (Lg.), v. n. — Mollir. On dit aussi *Mollezir*.

Moussâillon (Mj., By.), s. m. — Petit mousse ; apprenti ; gamin. Syn. *Moustot*.

Moussard, adj. — « Les arbres *moussards* portent la mousse (H. D.) Mén. — V. *Mousard*.

Mousse (Lg., Mj.), s. m. — Apprenti, non seulement marinier, mais dans un métier quelconque. || Gamin, saute-ruisseau. || Enfant, gamin. — Syn. de *Moutard*, *Gosse*, *Loupiot*. || Sal. — Appellation amicale.

Mousseau, et mieux **Mouceau** (By), s. m. Monceau. — Ex. : Brissac, petite ville pas grande ; alle est toute en *mouceau*. » || (Pt., Vh.). — Nom de famille.

Mousse-de-Noël (Ti.), s. f. — Lichen.

Moussu (Mj., By.), adj. q. — Couvert de mousse, envahi par la mousse. Syn. de *Mouffu*, *Amouffé*.

Hist. — Villon, *Regrets de la belle Heaulmière* :
« Oreilles pendens et *moussues*. »

Moussué, ée, adj. q. — Mousseux. Roses *moussuées* (Mén.).

Moustot (Li.), s. m. — Un moutard.

Moutard (Mj., By., Sp.), s. m. — Gamin, galopin, mioche, marmot, marmouset, enfant qcque, *Gosse*. Syn. de *Clampin*, *Loupiot*, *Mousse*, *Môme*, *Maminot*, *Affiau*, *Queneau*, *Queniâ*, *Drôle*, *Race*, *Nafiot*, *Marmousin*, *Moustot*.

Et. — Littré, Supplém. « En 1826 ou 1827, les gamins du faubourg où j'habitais étaient en guerre avec ceux du quartier Mouffetard... Les gamins du quartier Mouffetard appelaient leurs adversaires les Jacques... et ceux-ci appelaient les autres les Mouffetards : « Ohé, méchants Mouffetards. » C'était avec ces cris que la bataille s'engageait. De là, par corr., le nom de *moutard* passa dans la lang. popul. de Paris, puis de toute la France. Je ne crois pas qu'on en puisse trouver un exemple antérieur à la date que j'assigne. » (Deschanel, *Le National*, 22 mars 1873, 3e p., 3e col.) — A rapprocher : « Et en fut faicte une chanson, dont les petits enfants alloient à la *moustarde*. » (Rab., *P.*, II, 21, 169.)

Moutardier (Sa.), s. m. — Ravenelle. Syn. de *Russe*, *Rosse*, *Servante-de-Curé*, *Joton*, *Ravoyon*. — N. Il y a eu confusion entre la ravenelle et la crucifère très voisine qui donne la moutarde. Bat. Raphanus raphanistrum. || Mj. Sénevé.

Et. — Lat. Mustum, moust, moût, — vinum mustum, vin nouveau, non fermenté. — La graine de sénevé est broyée avec du moût, du vinaigre, etc.

Moute (Mj., Sp., By.), s. m. et f. — Chat, Chatte. Syn. et corr. de *Mite* ; Syn. de *Moumoute*, *Mimite*, *Mitaud*, *Minôt*, *Mistigris*.

Mouton (Mj., By.), s. m. Fig. — Chaton de saule. V. *Mémais*.

Moutonnage (Lg.), s. m. — Nom collectif sous lequel on désigne les bêtes ovines.

Moutonnier (Lg.), s. m. — Marchand de moutons. Ex. : C'est le père Baron, le *moutonnier*, qui m'a baisé au *trut* !

Mouve, s. f. — *Mouve* de fond. Mouvement des eaux qui annonce une crue (Loire). Mén.

Mouvée (Mj.), s. f. — S'emploie uniquement dans la loc. : A la *mouvée* de cinq heures, — à cinq heures. N. On prononce le plus souvent : de cinq-z-heures. — C'est probablement la reprise du travail après la collation, qui se fait de 4 à 5 heures.

Mouver (Mj., By.), v. a. et n. — Remuer. Ex. : Ceté crue-là va faire *mouver* le poisson. || Se mouver, v. réf. Se remuer. Ex. : *Mouve*-té donc ein petit. — Se dit partout.

Et. — C'est une autre forme de Mouvoir. *Mouver* du fond, se dit d'une rivière dans laquelle l'eau du fond coule plus vite qu'à l'ordinaire. — Hist. « Comme estans sus la rivière de Loire, nous semblent les arbres prochains se mouvoir, toutes-

fois ils ne se *mouvent*, mais nous par le décours du bateau. » (RAB., *P.*, v, 26, 537.) — Pat. norm. Muver.

Mouvette (Ag., By.), s. f. — Une petite mouvette, une petite fille très turbulente, agitée, en l'air. « Queu petite *mouvette !* »

Movée (Mj.), s. f. — V. *Mouvée*, forme plus usitée.

Mover (Mj.), v. n. — Se mouvoir, se remuer. || Se mettre en marche. — *Mouver* est plus usité.

Et. — Dér. direct du lat. Movere ; d. de Mouvoir. Pat. norm. Muver.

Moyen (Mj., By.), adj. q. et s. m. — Médiocre, entre le ziste et le zeste. N. L'angl. Mean a le même sens. || Tâcher *moyen*, — essayer, trouver moyen. Ex. : On va tâcher *moyen* d'y arriver tout de même. || *Moyen* de moyenner, — moyen de réussir, de s'entendre. Ex. : J'allons voir si y arait *moyen* de moyenner. || Par subtils *moyens*, — adroitement, par ruse, par astuce. || Fortune. — Ils ont ben le *moyen*. || Y a ben *moyen*, y a pas *moyen*, — c'est possible, facile, — impossible, difficile.

Moyennement (Mj., By.), adv. — Médiocrement, assez mal.

Moyenner (Mj., Lg., By.), v. n. — User de qq. moyen, s'arranger. S'emploie dans la loc. : Moyen de *moyenner*. V. *Moyen*.

N. — Le fr. a le v. Moyenner, mais il ne l'emploie pas avec cette acception. Il faut noter, toutefois, qu'il use dans le même sens du part. prés. Moyennant, dont il fait une soi-disant préposition. — On trouve Moyenneur, pour ; médiateur. BÈZE, *Vie de Calvin*. (LITT.)

Mucer, Musser, (By.), v. a. — Cacher. V. *Musse*.

Hist. — « Céans, où que soit le *muçons*. » (Cachons-le ici, en qq. endroit que ce soit. — *Castoiement*, p. 16, v. 148.)
— « Pourpense soi qu'il entreroit
« En un temple qui près estoit
« Et ilueques se *muceroit*. » (*Id.*, p. 29, v.181.)
— « Primes *mucent* le lecheor... »
(D'abord, ils cachent le galant. — *Id.*, p. 51, v. 114.) — « Une condempnation de trois cenz livres sus Michiel Sautier et Juliane la Giraude... pour cause d'une *muce* d'argent qu'ils avoient trouvée... laquelle *muce* il avoient recellée. » (1325. — L. C.) — L'étymol. la plus probable est celle proposée par DIEZ : aha. sich muzen, am. sich mausen, se cacher comme un Maus ; lat. mus, rat. — Muce, Muciète, etc. (Dr A. Bos.)

Mudir°, Mugui, mu-illi (Mj.), v. n. — Chancir, moisir. Syn. de *Chauguenir*, *Chaumenir*, *Voirir*, *Vairir*, *Veurir*, *Heurdrir*. Doubl. du fr. Moisir. Cf. l'angl. to Mould.

Mudissure, Muguissure (Mj.), s. f. — Moisissure, Chancissure.

Mue (By.). — Outre le sens français, a celui de : Très grand filet solide, établi à demeure, où on conserve le poisson vivant, p. ex. pendant le temps nécessaire pour « *Pêcher* un grand étang ».

Mûe[2] (Lg.), s. f. — Moue. Syn. et p. de *Meue*, *Meugne*.

Et. — Rostrum, gall. Museau... Morsus sive Groîn, 1309. — *Pathelin :*
« Vous en avez pris par la *moue*,
« Il doit venir manger de l'oue (oie). »

Muelle (Lg.), s. f. — Meule de moulin. Cf. *Peule*, pour : puelle. Mons-en-Puelle. — Une terre peule, meuble, poussiéreuse.

Muffée (Tlm.), s. f. — Cuite, ivresse. Syn. de *Soûlaison*, *Tripée*, *Culottée*, *Cuite*, *Bardée*, *Biture*. — Ce qui est passé par le muffe, ou muffle.

Muffle (Mj., Ag., By.), s. m. — Individu méprisable, pleutre. Syn. de *Pignouf*. On pron. Muffe, « Queu muffe ! » Syn. de *Cul*, *Plat-cul*.

Muffle-de-veau. — Vulg. Mufflier. Antirrhinum majus (MÉN.). *Gueule de lion.*

Muguet (Lg.), s. m. — Syn. et d. de *Méguet*. Espèce de trèfle à fleurs jaunes, commun dans les prés et les moissons. C'est une plante entièrement différente de celle que l'on appelle de ce nom en fr.

N. — On distingue le : *petit muguet*, qui est celui que l'on appelle, à Mj., *Trèfle-mignonnet* et qui donne un fourrage estimé, — et le : *grand-muguet*, qui, à Mj., est confondu avec une autre espèce de trèfle, sous le nom de *Trenfle*, mais qui, à Sa., est distingué sous le nom de *Trenche* ou de *Roulée*. Cette dernière espèce déprécie les foins.

|| Mj. — Syringa, — arbuste d'ornement.

Mulard, s. m. — Qui a des engelures. Au moyen-âge, les personnes qui avaient des engelures aux talons portaient des mules. Dans un vieux Noël angevin :

« Marche devant, pauvre *mulard*
« Et t'appuie sur mon billard. » (MÉN.)

Et. — Mule. Lat. : mulleus calceus, ou simplement : mulleus, sorte de brodequins, ainsi dits à cause de leur couleur, de : mullus, rouget, poisson qui est rouge. » (LITT.) — V. *Mules*.

Mule (Mj., Sp.), s. f. — Fig. Femme stérile, || Lg. — Impropre à la reproduction. Se dit même des plantes. : Eine patache *mule*. » Syn. de *Biret*.

Mules, s. f. — Engelures. V. *Mulard*.

Et. — Engelures aux talons. A cause de l'assimilation à une chaussure qui blesse, — ou bien parce que les engelures rendent le talon aussi rouge que la mule, pantoufle. (LITT.) — Ceux qui avaient des engelures portaient des mules, moins gênantes pour le pied, — ce qui détruit la première explic. de Littré.

Hist. — *Noëls Angev.*, 11, 5 :
« J'ai aux talons les *mules*. »

Mulet (Mj., St-P., Lg.), s. m. — Homme impropre à la génération. Syn. *Biret*, *Varlot*. || Oiseau, pipi, — ce qui sert à porter le mortier aux poseurs de pierre. Syn. de *Cossarde*.

Mûlon (Mj., By.., Sal.), s. m. — Grosse meule de foin. Pour Meulon, augm. de Meule. || A haut *mûlon*, — tout comble. Syn. *Haut-muré*. || Lg. — Tas de foin sec, de 1 à 2 mille,

que l'on fait provisoirement dans les prés. Syn. exact de *Veille* ou *Veilloche*. Norm. *id.*

Mulot (Segr.), s. m. Se dit du foin quand il a été *ringaillé*. V. *Bulot*. Pour *Mûlon*. By. — Remplir le boisseau au *Mulot*. Tout comble.

Hist. — « Si quelqu'un en colere menaçoit un austre de brusler ses edifices ou ses fruits dans sa grange, ses moissons en *mulots* ou amassez... il sera rigoureusement puni. » (*Nouv. Cout. Génér.*, I, p. 843.)

Mûr (Mj., By.), adj. q. — Fig. — Presque complètement usé, élimé, en parl. d'un tissu.

Mûrail (Mj.), s. m. — Fruitier, lieu où l'on conserve les fruits. — Subst. verb. du pat. *Murâiller*. || Lg. — Amas de fruits que les enfants cachent dans les granges ou les paillers pour leur consommation personnelle.

Mûrailler (Mj., Lg.), v. n. — *A* très bref. Achever de se mûrir après la cueillette, en parl. des fruits.

Mûre (Mj.), s. f. — Fruit de la ronce en général. V. *Moure*. || Mûre de chien. — Fruit de la ronce commune, par opposition au fruit d'une ronce plus petite, commune dans les vignes et les lucettes, dont la baie est moins noire, moins fournie et d'un goût acidulé plus agréable. Ex. : Les *mûres* de chien donnent des pouées. — Croyance populaire qui se retrouve à Sp. aussi bien qu'à Mj. — Autref. Meure ; du lat. *Mora*. L'accent circonfl. ne s'explique que par confusion avec l'adj. Mûr, mûre, lat. *Matura*.

Murette (Mj., Chx.), s. f. — Petit mur, parapet.

Hist. — A deux kilomètres environ de la gare d'Oudon il se heurta à un cadavre étendu entre le rail extérieur de la voie descendante et la *murette* qui, à cet endroit, borde la ligne. (*A. de P.*, 13 oct. 1907, 3, 5.)— J'avais perdu de vue la couleuvre. Au moment où je ramenai mon regard de son côté, je la vis, à ma grande surprise, escalader la *murette*... (*Id.*, 21 juil. 1907, 1, 6.)

Murgier. — V. *Meurgers*.

Et. — Murger ; monceau de pierres de toute nature (Litt.) où se réfugient les lapins. — D. C. Murgerium. XIIIe s. « Les entrées du borc estoient closes de murgieres. » (*Hist. occidentale des Croisades*.) — « Si aliqua persona ceperit alienos lapides... in alieno *murgerio*, vel amasso lapidum, etc. — 1496. D. C.

Murmure (Fu.). — Jeu de mots sur Mûre mûre ; fruit mûr du roncier, de l'*éronze*.

Musard (Mj., By.), adj. q. — Lambin, qui s'attarde volontiers. Syn. de *Lambinier*.

Hist. — G.-C. Bucher, 146, 170 :
« Entrer au gué des Muses Piérides
« Et ne gouster de leurs doulces liqueurs,
« C'est à *musars* et gens de pouvre cueur. »

N. — Les deux premiers vers rappellent invinciblement, comme forme et comme pensée, les vers de Musset :
« Avoir rêvé des pommes hespérides,
« Et presser tendrement un navet sur son cœur. »
— Du même : 199, 201 :
«Gloire pour vray de sot et de *musart*. »
— « Je ne vueil plus à vous, dame, muser,
« Vous pouvez bien quérir autre *musart*,
« Car m'apperçoy qu'on m'a fait amuser. »
(Desch, f° 398.) L. C.
— Musart : fainéant, paresseux, lâche, sot :
« Si Musas celebres, clament *musarde* Sacerdos. »
Poésie au roi Robert. D. C.

Musc (Mj.), s. m. — Herbe au musc. Ambrette.

Muscadin (Mj., Lg., By.), adj. q. — Pimpant. C'est le nom fr. historique employé adjectivement. Syn. de *Dringuet*, *Fringant*, *Faquin*, *Ragot*. — Ainsi nommés du parfum qu'ils portaient.

Musé, (Mj.), s. m. — Musée. Ex.: J'avons té voir le *musé*.

Museau (Lg., By.), s.m . — Muselière. Ex. : Faut mettre son *museau* au chien.

Muser (Mj., By., Sal.), v. n. — S'attarder. || Perdre l'occasion. Ex. : Qui refuse, *muse*. || S'attarder à des frivolités, babiller, bavarder.

« Et le paysans rêve...
« Ne voit-il pas la semence qui lève? »

Et. — La plus vraisemblable est celle-ci : « Sentir avec le museau ; flairer, rester le museau en l'air, bouche béante ; flâner, baguenauder, bailler aux corneilles, faire le niais, lanterner, s'amuser, perdre son temps. De *Mus*, museau. — Tiré de Musum, par Morsum, mors, morsure, et, par ext., la bouche qui mord... (Dr A. Bos.)

Hist. — « Le tens vient, la jornée passe,
« Li roys de France fait la *muse* ;
« Jouhan ne vient, nul ne l'excuse. »
(G. Guiart, v. 2818.)
— « Il (Narcissus) *musa* tant à la fontaine
« Qu'il ama son ombre demaine. »
(*Rose*, v. 1501.) L. C.
— Musare, regarder fixement, comme un sot. D. C.

Muserin (Mj., By.). s. m. et adj. q. — Gringalet. Individu mince, chétif, de complexion délicate. Syn. de *Faluchet*, *Miserite*, *Micale*, *Chivrille*. — V. *Muserine*.

Et. — Doubl. masc. du fr. Musaraigne ; mus aranea, souris araignée.

Muserine (Mj.), s. f. — Musaraigne, petit mammifère, insectivore. Corr. du vx fr. Museraigne. Syn. de *Miserite*, *Muserogne*. V. *Muserin*.

Hist. — « Toute ceste vessaille de déesses, desguisées en belettes, fouines, ratepenades, *museraignes*. » (Rab., *P.*, III, 12.) — « Aspicz... manticores, molures, myagres, *musaraines*. » (R., *P.*, IV, 64, 469.)

Muserogne (Lg.), s. f. — Musaraigne. Syn. et d. de *Muserine*, *Miserite*.

Musicien (Mj., By.), s. m. — Au plur. : Des musiciens, — des haricots. Se dit par plaisanterie. Ex. : J'allons manger des *musiciens*. — Syn. de *Feuvette*, *Mougette*, *Allants-et-venants*, *Fayots*.

Et. — On devine pourquoi la plaisanterie populaire a baptisé de ce nom les haricots. N'est-ce point pour la même raison que la docte Faculté de Médecine a qualifié de carminatifs (lat. Carmen, chant) certains médicaments qui produisent des effets très analogues. (R. O.)

Musique (Mj., By.), s. f. — Instrument de musique quelconque. Ex. : Son tonton illi a payé eine *musique* pour sa part de foire.

Musiquer (Mj., By.), v. n. — Jouer de qq. instrument.

Musse (Z. 55, 69, Cho., St-P., Lué, Craon, Mj., Lg., By.). — Passage étroit dans une haie, un mur. V. *Mucer.* || V. *Estomac.* || Où passe le lapin, y a du poil à la *musse*, — prov. signifiant qu'on en est pour ses frais, qu'on éprouve une perte, qu'on : laisse des plumes, dans une affaire. || La *Musse*, est une localité près de Nantes. || Prov. :

— J'ai ben vu la *musse* au lièvre
Mais le lièvre n'y était pas.

Le chasseur a bien aperçu le lièvre ou le lapin, mais, s'il y a « du poil à la musse », il en conclut que l'animal n'est pas loin de son terrier. (Lrm.) || Sal. — On dit aussi *Guiche.*

Et. — Le comte Jaubert tire ce mot de Mus, souris, rat : se glisser comme un rat. — Eveillé : « Avant les démolitions de Paris, il existait dans cette ville la rue du Petit-Muse, une des plus anciennes de la cité, dont le nom, modifié d'âge en âge, était arrivé à cette forme singulière. Au moyen âge, la malice populaire lui avait donné le nom de *Pute-y-musse*, parce qu'elle servait de refuge aux nombreuses filles de joie du Val d'Amour. »

Hist. — G.-C. Bucher, 113, 148.
« Voulant Gylon estouffer une puce
« Qui menait guerre à son bel estomac,
« Et ne pensant qu'on la vist à la *muce*,
« Son sain descouvre et mect la puce à sac. »
— Villon, *Ballade à l'amye :*
« Orgueil *mussé*, qui gens met au mourir. »

Musser (Mj., Lg., Lué, Do., My., By., Lrm.), v. n. — Passer en se baissant, ou à plat ventre par un passage étroit et bas. || v. réf. — Se *musser*, se blottir, se cacher, se dissimuler. || Lg. — v. a. Introduire dans une ouverture étroite ou basse. Insérer. Syn. de *Enquiller*, *Enquenicher.* Ex. : On *musse* le bout du croc dans l'omblet du court-berton. — Vas-tu *musser* ton bras dans ta manche? || Se cacher, en parl. d'un lapin. — dans le trou d'une haie. || Quand on n'a plus que deux cartes à jouer et qu'on risque le tout pour le tout ; coup de désespoir : « Faut péter ou *musser.* » (Pc.). Comparer : Alain Chartier, p. 718.
« Mal se *musse* à qui le cul put. »

Exemples innombrables. « La *mussa* dans un couvent. » Balzac. — Glouvet, p. 14 ; Villon, 58. — « Pour soy héberger cette nuyt de peur des ennemis, s'estoient *mussés* au jardin, dessus les poysars. » (Rab., *G.*, i, 38, 73.) — « Et soy *mucer* en quelque petit trou de taulpe. » (R., *P.*, ii, 12, 144.) — Dieu souverain, lequel, jadis, les Egyptiens nommaient en leur langue : l'Abscond, le *Mussé*, le Caché. (R., *P.*, v, 48, 581.) — Malvezin le tire de la rac. celtiq. *Muc*, creuser, percer. — « Et ce fait s'en ala en une chambre, où il trouva sa dicte femme *mucée* dessous la *couste* d'un lict. » (Citation de l'auteur de la Chronique scandaleuse de Louis XI. — J. Bodin, *R. h.*, i, 394.) (Couste veut bien dire Couette. V. Littré. — Ou Courtepointe. Culcita.)

Mussot, s. m. — Nom donné aux troglodytes ; notre Burrichon. (Mén.). De ce qu'il se musse dans les cavités. Syn. *Rabertaud.*

|| Les *troglodytes* du Saumurois. De nombreuses familles ont des domiciles creusés dans le tuf. — N. Ce mode d'habitation souterraine s'étend à toute la région du tuf. c. à d. jusqu'au N. de la Loire. J'ai vu à Cornillé une maison souterraine habitée. Même jusqu'à Tiercé il y a des caves creusées dans le tuf; mais je ne crois pas qu'elles soient habitées, du moins à l'époque actuelle (R.O.)

Mutation, s. f. — Manutention. V. *Almentations.* Cf. Protestations pour Prestations. Ce sont des déformations de mots.

Muteuse (Mj. By.), adj. q. — V. *Mutueuse.*

Mutter (se) (Sp.), v. réf. — V. *Se motter.*

Mutualité (Mj., Lg., By.), s. f. — Mitoyenneté. Ex. : J'ai la *mutualité* de ceté mur là. V. *Mutuel.*

Hist. — « Pour la *mutualité* d'un mur attenant à la maison de la Tour, derrière les Carmes. » (1679-80. — *Inv. Arch.*, E, 280, 2, 31.) — « Transaction avec M. Olivier de la Plesse, pour la *mutualité* des murs de la chapelle du Ballet. » (1768. — *Id.*, G, 108, 1.)

Mutuel (Mj., Lg., By.), adj. q. — Mitoyen. Ex. : Ceté mur-là est *mutuel.* — C'est le mot fr. détourné de son sens.

Hist. — « Transaction avec M. de Contades pour l'ouverture d'une croisée dans un mur *mutuel* à la maison de la Chantrerie. » (1770. — *Inv. Arch.*, G, 108, 1.)

Mutueuse (Mj., By.), adj. q. — Muqueuse. Ex. : Il a la fièvre *mutueuse.* Corr. du mot fr. V. *Muteuse.*

Myère, s. m. — Pour Mire, médecin. Prov.
« Après le cerf la bière (blessure mortelle)
« Après le sanglier, le *myère* (bl. curable).

Mynusier — Mén. Vx mot ang. (Mj.), 1566. Parrain, Pierre Fontaine, *mynusier.* Menuisier (*Inv. Arch.*, iii, E. S., s, 163, 2).

Myrre (Mj.), s. m. Myrte.

Myrre-orange (Mj.), s. m. — Myrte oranger. Plante d'ornement.

Mystère (Sp., By.), s. m. — Fig. — Soin, précaution, application. Ex. : Je n'y ai pas apporté grand *mystère.*

N

OBSERVATIONS

Prononciation. — Cette lettre se prononçait autrefois : âne. V. M. Observ. — Se nasalise : *Cangrègne-gner-gneux*, pour Gangrène, etc. *Chanoigne*, *Chagrigner*, *Chêgne*, *Crâgne.*

Dans quelques régions, *an* suivi d'une *n* est nasal: *an-née*, *an-nuel*, *an-niversaire*, *Nan-nette.*

N devant *i* prend le son mouillé : gn, dans *manier* : magnier ; *meunier* : meugnier, etc.

PERMUTATION. — N remplace la lettre L dans un grand nombre de mots : *Haneter, Panetot, Caneçon*, etc. — A noter plus particulièrement *N'on* pour *L'on* ; *n'y a* pour : *il y a*. Ex. : N'y a pas longtemps que n'y a ein bac à Montjean. — Remplace aussi l'l dans *Nentille*.

N pour gn : *Maline*, pour maligne ; *Manifique*.

N pour m : *Arnoise, Gearner, Gernon*.

ADDITION. — Prosthèse. S'emploie par raison d'euphonie devant une voyelle après les prépos. A et Dans (où l's est toujours muet). Ex. : Dans *n ein* coup près (dans une circonstance donnée) ; à *n* eine personne. — A Montj., on ne manque guère de la placer devant l'article *ein* : A *n* eine heure du matin. Et devant tous les verbes commençant par *en*. Ex. : Je vas l'*n'* empêcher. — Comme liaison après l'adv. point : N'y a point *n* à dire ; a *n'* est point *n* aimable. — A St-Aug., tous les mots commençant par *en* sont aussi précédés de n : Il l'a *n* emmené ; tu l'as *n'* envoyé ; alle en a *n* enduré; si je peux *n'n'* avoir, — en avoir. On entend 2 n.

On l'ajoute de même à la 2e pers. de l'impérat. des verbes de toute conjug.: fais *n* en, prends *n* en, attrappe *n* en, donne *n* en donc.

Cette prosthèse de l'n résulte aussi de la suture entre deux mots : un naim, pour : un haim, un hameçon.

Nanse, pour : anse ; *Niole*, pour : yole.

EPENTHÈSE. — Gangner, meinpriser, — à moins d'y voir le passage de l'a et de l'e au son nasal. || By. — Cf. *Mein-nége, mein-néger*.

RETRANCHEMENT. — *Hyme*, pour : hymne. L'*hyme* russe. — *Nâtir*, pour nantir ; *Aufrage*, pour naufrage.

Na ! (Mj.), interj. — Voilà. Les enfants s'en servent pour affirmer fortement leur volonté. Ex. : Je ne veux pas, moi, *na !* N. Les Russes emploient cette même interj. avec le même sens.

Nabusser (Lg.), v. n. — Arracher, récolter les navets. N. Ce mot a vieilli, mais il est toujours en usage.

Nachard (Lpos.). — Indolent, mou. Syn. *Niant, Gnaise, Fointroux, Gnangnan*.

Nâche [1] (Z. 149. Mb., Chg., Br.), s. f. — Attache qui lie une vache à la mangeoire ; licol ; corde qui sert spécialement à conduire les bestiaux. — On dit : nâcher, attacher les vaches à l'étable. — (De même dans l'Ille-et-Vilaine, Le Maine, Haut et Bas). — Syn. de *Fène*.

Nache [2] (Li., Br.), s. m. — Un *nache*, pour une hache. — V. H. Observations.

Nâcher. — V. *Nâche*.

Nacre, a bref (Lg.), adj. q. — Vilainement égoïste, pas serviable. Ex. : Il est bé trop *nacre* pour nous donner la main (nous aider). || By. — Plutôt *Pacre*.

Notes. Etym. Hist. — « Nacré, pris en bonne part ou en mauvaise ; — dans le sens de : tout craché ; fini, fieffé. Fripon nacré ; c'est son père tout nacré ; c.-à-d. il ressemble parfaitement à son père. » Nâcrer, jurer, invectiver. (JAUB.) = Nagre, bourru, revêche. (DAGN.) — *Nacre*, — épine crochue de ronce, de rosier, etc. — Il est probable qu'on se sera habitué à dire : un nacron, pour : un accroc. — Nagre, rude, sévère, maussade, chagrin. » (DE MONT.) = Nagre, — hargneux, rude. = Nadre, natre, adj. des deux genres. Rusé, qui agit par artifice ; sournois, peu endurant. — Du celtiq. Nader, nadr, serpent. — Nadreté, — ruse, supercherie, fourberie. — Natre, — fin, rusé, subtil. — Natreté. (FAVRE.) — Natre, — fou, turbulent, indocile :

« L'an mil deus cens et trente quatre
« Quant tenu se fit pour fol *natre* »
(Guill. GUIART. Cité par ROQUEFORT.)
« Diex het avers, les vilains *nastres*
« Et les dampne comme idolastres. »

(Dieu hait les avares, les vilains fous... Jean DE MEUNG. — *La Rose*, v. 5970. — EVEILLÉ.) — Nat, serpenter ; être tortueus ; agir de ruse. D'où * Nater, serpent, — breton : nazr, — azr... et * nateros, passé au sens figuré de rusé dans notre mot de l'Ouest *Nadre* et le dér. *Nadreté*, ruse. (MALV.)

Nacrier (Sar.), s. m. — Ouvrier qui travaille la nacre.

Naczin. — V. *Naguezin*.

Nafiot (Li., Br.), s. m. — Un gamin. Syn. de *Moutard, Maminot, Gosse*. V. *Affiau*.

Nafres (Bg.), s. f. — Guenilles.

N. — Je trouve : Nafrer, — égratigner, déchirer la figure avec les ongles. (FAVRE.) Cf. *Denâfrer*.

Nage (en). — Etre en nage, avoir très chaud.

N. — On a essayé d'expliquer cette locut. par Etre en age, ce mot signifiant : eau. Cela souffre trop de difficultés. — « Anciennement, on disait : Par terre et par nage, c.-à-d. par terre et par eau ; de là l'express. : être à nage ou en nage. Cf. la même métaph. en all. : Das Auge schwimmt in Thrânen, l'œil est baigné de larmes, — nage dans les larmes. » (SCHEL.)

Nageoter (Mj.), v. n. — Nager un peu. Cf. *Mangeoter, Changeoter*.

Naguezin (La., Ag., Mj.), s. m. — Méchant gamin, galopin. Angl. Naughty? — Nain. C'est un petit *naguezin*, un petit bout d'homme. — || By. — *id.* || Sal. Propre à rien.

N. — Nasin, naseine. Volontaire, indépendant. Ne se dit que des petits enfants. (DE MONT.) — Petit être irritable, volontaire, taquin. — Naquer, prendre avec les dents, en parl. des animaux ; être vexé, en parl. des hommes. (DOTT.)

Nai [1], **Nait** (Ché), s. m.—Nuit. — Enter' *meinnait* eine heure, — entre minuit et une heure.

Nai [2], adj. q. — Noir. Ein grain de bié *nai*, — eine vache *naire* (mais non : naise). Segr. — V. *Nais*.

Naïf, ve (Tlm.), adj. q. — Qui est à l'état de nature. Ex. : Tu n'as qu'à mettre des cormes vertes dans l'eau, six mois après tu les retrouveras toutes *naïves*.

Et. — C'est le mot fr., avec son sens originel et étymologique. Lat. Nativus, de Natus, né. Premier sens, natif. — On disait, jadis : serf naïf, — de naissance.

Naim, s. m. — Hameçon. C'est le fr. Haim,

dér. du lat. Hamum, avec soudure de l'art. indéf. un ; un haim, un naim. Un enfant va acheter pour deux sous de *naims*. Cf. Un toiseau. Le bébé qui entend dire : Un petit oiseau, ne sait pas si le son t appartient à petit ou au mot qui suit, et il dit : J'ai vu un toiseau, un gros toiseau.

Naime (Sal.). — Doute. « Je sé-t-en *naime.* V. *Aime*, *Nême.*

Naine (Mj.), s. f. — Marraine. Langue enfantine. Syn. de *Nénaine*, *Ménaine.*

Nais, naise. — Adj. q. Noir, e (Segr.). — Mén. V. *Nai.*

Naissant, e (Mj.), adj. verb. — Ex. : Il est *naissant* du Mesnil, — natif.

Naître (Lg., Mj.), v. a. — Faire naître, insinuer ; alléguer, prétendre, inventer un prétexte. Ex. : Il a fait *naitre* qu'il était dans la misère. N. Cette express. est remarquable pour sa pittoresque concision.

Nâlon (Mj.), s. m. — Corde qui tient le goulet d'un ancreau ou verveux. Les *Nâlons*, au nombre de cinq ou six, rattachent la pointe de l'embouchure conique de l'ancreau avec le fond de l'engin. Cf. *Dénâler.*

Nampilles (Mj.), s. f. pl. — Hardes, loques, défroque. Syn. de *Pernampille*, *Roupille*, *Penille*, *Nafres.*

Nance, s. f. — Anse. Encore la réunion de l'n de l'article avec le nom ; une anse, une nance. V. *Nanse.* — Ne pas confondre avec une nance, nasse, piège à poisson.

Nannette (Mj.), s. f. — Anne, prén. fém. — On prononçait autrefois Nan-nette, Nan-non, Jean-nette, Jean-neton. Aujourd'hui qu'on se parloye (Segr.), on ne nasalise plus, on prononce Na-nette, etc.

Et. — C'est le dimin. Annette, avec redoubl. de l'n médian. — Hist. « Parvenus à Chartres, elles se déguisèrent en lingères sous les noms de Madeleine et Nannette Tardy. » (Den., vi, 114.) — Pat. norm., *id.*

Nanni. V. Nenni.

Nannon (Mj.), s. f. — Anne, prén. fémin. — N. Cette forme, très usitée il y a un siècle, a vieilli et ne s'emploie plus que par ironie. On dit encore très bien Nannette.

Et. — C'est le nom Anne, avec redoubl. de l'n médian et le suff. dim. on. — Balzac a baptisé de ce nom la servante du père Grandet. (*Eug. Grandet.*) — Pat. norm., *id.*

Nanse [1] (Mj.), s. f. — Anse. V. *Nance.* Ex. : J'ai cassé la *nanse* du pichet. — Cf. Un *labbé*, *lâchet*, etc. Cf. R. et l'Etude préliminaire. V. *Naim.* — « Quand la *nanse* de la bue est cassée, on la remplace par une *berlière.* (Fu.) — Faire danser la *nanse* du panier. || By. *id.*

Nanse [2] (Mj., Tout le bassin de la Sarthe et de la Mayenne), s. f. — Nasse, — engin de pêche.

Hist. — « Et pour remarque de ce véhément froid, les fermiers de la chaussée... frappèrent leurs piquets à tenir leurs *nances* dessus la glace sans batteau. » (1660. *Inv. Arch.*, E, ii, 314, 1.)

Napi (Segr.), adj. q. — Mouillé. V. *Nappi.*

N. — Nappant, nappé, nappi. — Mouillé par une pluie torrentielle qui enveloppe comme une nappe d'eau : « I sé *nappi* queme in ché qu'aurait cheut don l'ève. » (Favre.)

Napilles (Bg.), s. f. — Guenilles. V. *Nampilles.*

N. — « Nappignon. Guenille ; vieux habits, pièces de toutes couleurs. » (V. Drapille, Nappille, Nappin.) Drapille, chiffon de linge que l'on vend aux fabriq. de papier (Drapiller, — illeux). — Nappille, Nappillon, *id.* ; Nappilloux, déguenillé ; Nappin, petite nappe, essuie-mains. (Comte Jaub.) — Mouchoir ; souillon. — Napyao, linge étendu, guenille. (Dott.)

Nappe (Lg.), s. f. — Queue de chemise, surtout d'homme. Syn. de *Coulouette*, *Bannière.* || Ec. — Nappe, nappereau. V. *Boille.* Dépôt vaseux. V. *Lenfoué.*

Et. — Lat. Mappa ; m = n. Cf. Nèfle, de Mespilus.

Nappé (Lg.), adj. q. — Trempé, dégouttant. Syn. de *Nappi*, *Enfondu.* — Se retrouve dans l'angl. Nappy, écumeux ; à moitié ivre.

Nappi (Tlm., Sp., Co., Sal.), adj. q. — Moite, trempé, humide. Ex. : Alle avait sa chemise *nappie* de sueur. Syn. de *Enfondu.* « J'étais à journées dans les choux, tout *nappi* d'eau. » — Syn. de *Nappé.*

N'a-que-faire (Mj.), s. m. — Inoccupé, fainéant, désœuvré. || Fig. — Qui aime à faire des niches, espiègle ; celui qui fait de mauvaises farces. Syn. de *Adelaïsi*, *Manifait.* — Je lis dans le *Petit Courrier* du dimanche 21 mai, aux publications de mariage : *Nacfaire*, Louis, tonnelier. — Et encore, *id.* — M. Chouteau, peintre, rue Thiers, 23, a cédé son fonds de peinture à M. *Nacfaire*, qui en prend possession au 1er janvier 1906.

Naqui (By.), part. pass. du v. naître, comme Véqui, du v. vivre, qui fait : vêquis au part. déf.

Narf' (Mj.), s. m. — Nerf. L'f final sonne fortement. Cf. *Far*, *Mar*, *Çarf*, *Cançarf*, etc. || Tendon. || Muscle.

N. — On dit : Il a du *narf'*, mais : Il a pris en partant son nar de bœuf (ne pas confondre avec son ar (air) de bœuf) ; avec ça faudrait point y-i miâcher châtaignes, il est poin' émoyé, le gas, il est crâne, et pis il a du gingouin (gingin, intelligence ; il est rusé, madré, poin' en poène de li). By.

Et. — Lat. Nervus, lien, corde, ligament, et très tardivement : nerf.

Nargue (Lg.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Chercher nargue, — chercher noise, querelle. Syn. de *Niagre.* Cf. *Grigne.* C'est le mot fr.

Et. curieuse. — B. L. Naricus, qui fronce le nez ; ce qui fait supposer un v. naricare, froncer le nez, se moquer, de Naris, narine. Le nez a souvent servi à exprimer la raillerie. B. L. Nario, moqueur : narire, se moquer ; vx fr. Faire des nares ; et enfin

dans le lat. : Suspendens omnia naso. (HOR., *Sat.*, II, 8, 14.) Et ailleurs : Naso suspensus adunco.

Nârine (Mj.), s. f. — Espèce, genre, catégorie. Pour *Orine*. Ne se dit qu'en plaisantant.

Narré, s. m. — Récit. V. *Narrées*.

Hist. :

« Celuy venu m'a dit et déclairé
« Que l'on voulloit de moy faire ung *narré*
« Si que jamais ne fusse mort au monde. »
(Ch. BOURD., *P. Faifeu*, Epitre, p. 5.)

Se trouve dans LA FONT., J.-J. ROUSSEAU, AMYOT.

Narrées (Mj.), s. f. plur. — Narrations, contes, récits, discours, conversations. — Fr. Narrer. — J'ai entendu prononcer ce mot avec l'â très long ; des Nârées.

Hist. — Et y avez maintes fois passé vostre temps avec les honorables dames et damoiselles, leur en faisans beaux et longs *narrés*. (RAB., *P.*, Prol., 111.) — « Par ce, donnez-vous garde d'adjouster ny diminuer au *narré* de vostre cas. » (*Id.*, *ibid.*, II, x, 140.)

Narveux, oux (Mj.), adj. q. — Nerveux. Cf. *Morvoux*, *Pissoux*, etc. || Qui agite les nerfs, les excite. Le café noir c'est *narveux*.

Nâson, comme le suivant. — Le *Nâson*, signorise.

Nasonnard (Mj.), adj. q. et s. — Nasillard. Ne se dit que des personnes. V. *Nâsonner*.

Nâsonner (Mj., By.), v. n. — Nasiller.

Et. — Comme le fr. Nasiller, ce v. dérive du lat. Nasus, nez. — N. Cette forme rappelle le nom du poëte *Ovidius Naso*. — De Nazille, anc. forme de Narine, forme régul. Narille, du dimin. Naricula, dér. du lat. Naris, pour Nasis, par changement normal de s en r entre deux voyelles.

Nâteille (Lg.), s. f. — Lentille d'eau. Syn de *Nâtille*, *Canetée*, *Canetille*, *Knillée*.

Et. — L. Lenticula, de Lens, lentis. Dans qqs régions : Nentilles.

Nâtille. — Pron. nâquille (Mj.), s. f. — Plante aquatique dont les petites feuilles lenticulaires couvrent la surface des eaux stagnantes. — Grenouillette. Syn. de *Nâteille*, *Canetée*, *Knillée*. V. JAUB., Nentille.

N. — « Une ancienne tradition dit que l'emplacement où l'église de Nantilly, ou Lantilly (Saumur), a été bâtie, était autrefois un champ dans lequel on avait coutume de semer des lentilles, que le peuple nomme *nantilles*. » (J.-B. — *R. h.*, I, 411.) — Ce mot ne vient donc pas de Natare, nager. Il est clair que la plante aquatique tire son nom de Lentille, corrompu en Nantille, car les feuilles flottantes de cette renonculacée rappellent, comme grandeur et comme forme, les graines (?) de la légumineuse en question. — La difficulté est que, à l'époque actuelle, du moins, la lentille est totalement inconnue à Montjean, même de nom.

Nation (Mj., Lg.), s. f. — Espèce, genre. Ex. : J'ai des poiriers de toutes les *nations*. — Syn. de *Orine*, *Pipe*, *Nârine*.

Nâtir (Mj.), v. a. — Nantir, munir. Corr. du mot fr. Cf. *Dârée*. Syn. de *Chancer*, *Chanceler*.

Naturel (Mj.), adj. q. — Qui manifeste vivement les sentiments d'affection maternelle. Ex. : N'y a ren de si *naturel* que les bêtes pour leux petits. || Affectueux, caressant, fidèle. Ex. : N'y a ren de pus *naturel* qu'ein chien.

Nau (Mj., Lg.), s. m. Pour Noël ; naulet, petit noël. — Le mot a vieilli, mais il est toujours employé.

Et.— Lat. Nativitatem. — Hist. :

— « Tel Toussaint, tel *Nau*,
« Tel jour de Saint Michau. » Prov.

— « *Nau*, Nau, Nau ! le jour est fériau, dit Epistemon. » (RAB., *Pant.*) — Rab. l'a emprunté aux vx Noëls. — Pour indiquer l'allongement du jour :

— « A *Nau* — D'un pas de jau. »

Il y a de nombreux exemples de cette substitution de l'a à l'o.

Naulet. — V. *Nau*, dont ce mot est le diminutif.

Naûter, Nôter (Chm.), v. n. — Se dit du son mis dans l'eau à tremper... Il *nautait*. Il flottait, il était trempé. V. *Noter*.

Nauzoux (Lpz.), adj. — Celui qui n'ose, qui n'est pas hardi. V. *Nousoux*.

Navarre (Mj.), s. f. — V. *Ousée*.

N. — « Nuée de Navarre, sorte de nuage. — Quand il passe sur le soleil avant onze heures, il doit pleuvoir dans la journée. » (DOT.) — V. F.-Lore, Temps, XVI.

Naveau (Li., Br., Sar., Mj., Lg.), s. m. — Navet. Ex. : Noutre vache s'est empoumée en avalant ein *naveau*. || Pivot, ou maîtresse racine d'un arbre. || Bûcher ein *naveau*, — achopper, heurter du pied une racine, une pierre qui fait trébucher. || Chou-*naveau*, — chou navet. || By. — Un *naveau*, des naveaux; un naviau, des naviaux. Non seulement pour le navet proprement dit, mais pour beaucoup de plantes tubéreuses. « C'té raiponse a ein grous *naveau*. » D'où : Avant peu il ira manger des naviaux (ou des pissenlits) par la racine (il mourra). Etre enterré dans le champ aux naviaux, — dans les terrains communs du cimetière.

N. — Rapprocher l'angl. Navel, — nombril, centre. — V. *Navið*, *Naviaux*. (Z. 134, Q.)

Hist. — « On l'eschauffa d'un parfum de *naveau*. » (RAB., *G.*, I, 2.) — « Et les bizets ils mettent bouillir aux *naveaulx*. » (RAB., *P.*, IV, 24, 401.)

« Pria Quelot aprester les *naveaulx*
« A leur souper, pour faire chere lie. »

(RAB., *P.*, IV, 44, 431.) — « Plus grands sont les naveaux que les navets. » (Oliv. DE SERRES, 549.) — « L'exclamation : Des navets ! est vieille : « Ouy dà, des *naveaux*. » (*Cymbalum mundi*, p. 96.) — « Il est arrivé qu'aucun de ses tenanciers en partie des terres esquelles ils semoient des bleds, ont semé des *naveaux*, desquels le Seigneur a demandé la Dixme. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 748.) — Br. DE TARTIF., *Philandin*, p. 500. — Pique-Mouche. (V. *Hustaud*.) :

« Allez, hereticques royaux
« Courez le trot en Angleterre,
« Allez quérir Anglois nouveaux
« Pour nous venir faire la guerre,
« Car ceux-ci renversez par terre
« Engresseront tous nos *naveaux*.
« Il n'est que d'aller. »

Naveau-bourge (Pell., Tlm., Lg.). s. m. — Bryone. Syn. de *Parc*, *Naveau-puant*, *Naveau du diable*. — V. *Bourge*. BAT. Bryonia dioica.

Naveau du diable (Sp.), s. m. — Syn. de *Naveau-puant*.

Naveau-puant (Sp.), s. m. — Racine de la bryone. || La plante elle-même. Syn. de *Grous-Naveau*. V. *Naveau*.

Et. — Pour Navet-puant, à cause de l'odeur désagréable de toute la plante, et surtout de la racine.

N. — A Saint-Paul, les commères croient qu'il suffit de cacher une racine de bryone dans le fumier des étables pour faire crémer le lait, ou plutôt pour rendre impossible le vol du beurre par les sorciers. — V. *Herbe aux Sourciers*.

Naveau-rouge, s. m. — Bryone. N. Corruption de *Naveau-bourge*, car la racine n'est pas rouge.

Navette (Lué), s. f. — Pâtisserie. Elle se compose presque invariablement d'une sorte de pâte aigrelette que tous les boulangers fabriquent sous forme de petits pains ronds ou allongés ces derniers prennent le nom de navette (en forme de navette de tisserand).

Et. — B. L. Naveta, petite barque, dimin. du lat. Navis, nef. La navette d'église est en forme de petit vase de métal en forme de navire, où l'on conserve l'encens et d'où on le prend avec une petite cuiller pour le mettre dans l'encensoir. Puis : navette de tisserand, à cause de sa forme comparée à celle de la navette d'église (et non pas le contraire, comme l'a dit CHATEAUBRIANT, *Génie*, IV, 1, 2). LITTRÉ. — Hist. « Une navette dorée à mettre encens et est esmaillée à angeloz et poise deus marcs. » (*Invent. du duc de Norm.*, an. 1363. — L. C.)

Navettier (Cho.), s. m. — Fabricant de navettes pour tisserands.

Naviâ (Lg.), s. m. — Navet. Doubl. et syn. de Naveau. Cf. *Queniâ*. || By. — C'est la prononc. vulg. de Naviau, Quéniau. (Essayer de prononcer, comme dans le S.-O. du département surtout : ein naviéâo, ein quéniéâo).

Naviaux (Jm.), s. m. — Navets.

Hist. — « J'ai porées, j'ai *naviaus*,
« J'ai pois en cosse toz noviaus.
(Manuscr. — L. C.)

Navine (Lg.), s. f. — Nom collectif sous lequel on désigne les navets. Ne s'emploie qu'au sing. V. aux Prov. : *Angevine*.

Hist. — « Le suppliant ala veoir certains blés et *navine* où avoit navés. » (1399. — L. C.) — MÉNIÈRE dit que la Navière était le champ ensemencé, et la navine ce champ lorsque les graines étaient levées.

Navisseau, Navisteau (Lg.), s. m. — Petit navet que l'on sème sur un chaume. — Dim. de *Naveau*. Syn. *Orineau*. V. *Bricoli*.

Nayer (Lué, Mj., etc.), v. a. — Noyer. — || Noyer, arbre, se pron. noé-yé ou no-yer. — Le v., au parf. déf. fait nayis ; il le nayit (né-yit), pour il le noya. || Pas à Mj.

Hist. — « Certaines années, la pluie a esté excessive et *nayoit* le grain. » (RAB., *P.*, IV, 61, 462.) — « Zalas ! mes amis, mes frères, je *naye* ! » (RAB., Panurge, Tempête.) — 1620. « Le dimanche de Letare, en caresme... c'est *nayé* cinq hommes, qui sont de Châteauneuf. » (*Inv. Arch.*, S, E, sup. A, 159. 1, 31.) — N. Qqs-uns prononcent : neyer (CHIFLET) ; lat. Necare, proprement : tuer, qui se trouve dans qqs textes ; quant à : faire mourir dans l'eau, ce sens se trouve dès les lois barbares. — X^e, XIe s. — « Tuit sunt *neiez* par merveilleus ahan. » (Souffrance. — *Chans. de Rol.*, 176.)

Né, part. pat. — Il est à noter qu'à Saint-Augustin, il se conjugue toujours comme si Naître était actif. Ainsi on dit : J'ai été *né* en telle année, en tel endroit. || Lg. — Ben *né*, — qui a un grand nez. C'est une sorte de calembour. Syn. de *Nété*.

Hist. — « Cest enfant a esté *né* et baptizé en ung fascheux yver, plain de grandes neiges, verriglatz et de longue durée. » (1624. — *Inv. Arch.*, S, E, III, 427, 1, b.)

Née (By., Lms., Z. 196), s. f. — Nuit. — S'écrit encore Né, Net. — Nétée, toute la nuit (OR.). Et mieux : Nai, Nait ; on dit : la naîtée. By., ai très long.

N'ein (Mj.), art. indéf. — Un, pour Ein, après les préposit. En et Dans. Ex. : A *n'ein* sou près ; dans *n'ein* coup près.

Nême (Lg., Sp.), s. f. — Irrésolution, hésitation, indécision. Ne s'emploie que dans la loc. : Etre en *nême*, — être indécis, hésitant, irrésolu. Ex. : J'ai entendu ça en *nême*, — c.-à-d. sans être bien sûr de ce que j'entendais. — Syn. de *Décis*, *Doute*. Cf. *Aime*, *Naime*.

Nêmer (Sp.), v. n. — Hésiter, être indécis, irrésolu. V. *Nême*.

Nêmeur (Sp.), adj. q. — Hésitant, indécis, irrésolu. Cf. *Gnâgnard*, *Chipaud*. V. *Nême*. Barguigneur.

N'empêche que. — Cela n'empêche pas que...

N'en. — Voir aux Observations préliminaires de la lettre N. — Ex. : Faut *n'en* prendre ; va-t-en *n'en* queri. — Je *n'en* mange, je *n'en* veux ; faites *n'en* ce que vous voudrez.

Néne (Mj.), s. f. — Marraine. Nom enfantin. Syn. de *Nénaine*, *Ménaine*.

Nénaine (Mj.), s. f. — Marraine, — forme enfantine. On dit aussi : *Naine*. Syn. et corr. de *Ménaine*.

Nénais (Mj.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Faire son nénais, — pisser, uriner. Mot enfantin. || (Sp.). Seins. — Ne s'emploie guère qu'au plur. — Syn. de *Fistonneaux*, *Avant-trains*, *Avant-cœurs*, *Avont-lait*, *Bossoirs*, *Nichons*. V. *Néné*.

Et. probable. — « Nourrice se dit : Nounou et, en qqs pays (Morvan), Nénin, — d'où Nénets. » (GUILL.)

Né-natif. — Originaire de. Syn. de *Naissant*.

Hist. :
« J'suis né natif du Finistère,
« A Saint-Pol j'ai reçu le jour. » Chanson.

Néné (Mj., Sp., By.). — Sein. V. *Nénais*, *Nichon*. Des *nénés*, des nénains. || Petite sucette qu'on met dans la bouche du bébé pour le tromper. « Quée pouv' nénette! quée pouv' manette ! pour qu'il s'endorme y-i faut son *néné*, son *bronnoué* (*bronnoir*, et même : sa *bronne*). » || Sal. — Faire son *néné* (pipi). || Prénom, pour René, forme enfantine ou ironique.

Nenni, adv. de nég. — Mot franç. — On le renforce le plus souvent en y ajoutant pas ou point. Nenni pas, nenni point.

Nentilles, s. f. pl. — Lentilles. V. *Nâtille*. || By. — De la nentille, de la canetée, de la canetille. Bat. Ervum lens.

N. By, présente ici *Canetille* com. un syn. Or le Gloss. donne à ce mot : conferves. Les conferves sont des plantes toutes différentes de la lentille d'*eau* ou grenouillette. — Au premier sens, s'agit-il de la lentille *vraie*, lentille *cultivée*, légumineuse dont on mange les graines comme des haricots ? C'est celle-là qui est l'Ervum lens, et non la lentille d'eau (R. O.)

Hist. — « Il faut dire : de la poirée et des *nentilles*, avec les Parisiens, et non pas des bettes et des lentilles, avec les Angevins. » (Ménage.)

Ne que à... Pris absolument (Ag.). — « *Tu n'as qu'à!* » — sans rien ajouter; le v. précédent est sous entendu.

Nerf (Mj.), s m. — Fig. Dans la lang. des mineurs, morceau de schiste ou de grès entremêlé de charbon.

Nerf-de-bœuf, s. m. — Potentilla. V. *Chacourroie* (Mén.).

Nèrge (Lg.), adj. q. Noir. — Se dit surtout en parlant d'une contusion. Cf. *Enternerge*.

Et. — Doubl. du fr. Nègre, par métath. du g et de l'r. — Pat. norm. Nèche. — Nyerge, violacé ; avoir la peau nierge. (Dott.)

Net' [1] (Mj.), loc. adv.: Ben net' — en tout, pour tout, au total. — Ex. : Il a ieu 2.000 fr. ben *net* pour sa part. || Renforce le sens. Je le lui ai dit tout *net*. — *Net* comme torchet'; Sans rien de plus. V. *Nette c. t.*

Et. — Lat. Nitidus ; — prononcé de bonne heure net'do, netto.

Net [2] (Lg.), s. f. — Nuit. A vieilli. || En *net*, — de nuit, nuitamment.

Hist. — « Aujourd'hui, nombre de paysans de la Verrie vous affirmeront gravement : *qu'ô r'vint totes les nêts, à la Croëx de l'Ondguille.* » (H. Bourgeois, *Hist. de la Gr. Guerre.*)

Nêtasser (Sp.), v. n. — V. *Nuitasser*.

Nêté (Mj.), adj. q. — Se dit dans : *Ben nêté*, — qui a un grand nez. V. *Né*.

Nêtée [1] (Mj., Ssl.), s. f. — Le contenu du nez. Ne s'emploie que dans l'express. : Avoir eine *nêtée* de rhume, — avoir un fort coryza. — Dér. irr. du fr. *Nez*. || Prise de tabac. (Mauges.)

Nêtée [2] (Lg.), s. f. — Nuitée.

Nette (Segr.), s. f. — La *nette* du four, ou guenille attachée à l'extrémité d'un bâton qui, étant mouillée, sert à nettoyer le four (Mén.) Syn. de *Nippe*.

Nette comme torchette. (Sar., Z. 137). loc. Très propre. — Recevoir, par ex. une assiette de soupe rasibus, toute fin pleine, haut-murée, et la manger toute, jusqu'à la dernière parcelle, nette comme torchette, c.-à-d. aussi nette que si l'on eût torchée, essuyée.

N. — Net comme torché. Cette locution est purement ironique. La forme primitive était : Net comme torchon. On désignait ainsi un objet ou un homme dont la saleté était excessive. « Ita quod in brevi tempore, mon gallant (l'enfant prodigue) fut mis en cueilleur de pommes, habillé comme ung brusleur de maisons, nud comme ung ver : vix ei remansit camisia, *nette comme un torchon* de cuisine, nouée sur l'espaule, pour couvrir sa pauvre peau. (Menot, *Sabbat. secundæ domin. Quadrages.*) Ch. Nisard, 232.

Nettée, s. f. — V. *Nêtée*, 2e sens. — On offre une prise de tabac en disant : Prends donc une *nettée*. N. Mieux Nêtée, premier ê très long.

Nettir (Chol., Bg., Mj., Lg., Lué), v. a. — Pron. Néqui. || By., *id.* et Netti. — Nettoyer, fourbir. — Cf. le Bret. Naittat, même sens.

Et. — Dér. rég. du fr. Net. — Le lat. Nitidare avait donné Nier ; Nettir est fait sur Net. 2e conj. — N. On *nettit* une casserole : on nettéie du linge. (Jaub.) — Hist. « Et si te *nettie* on les pieds. » (Froissard, *Le débat dou cheval et dou lévrier.*) — « Lorsque les enfants bien *nettis*, bien repus et alaictés, dorment profondément... » (Rab., *P.*, III, 13.)

Nettissage (Mj.), s. m. — Nettoyage. V. *Nettir*.

Nettoyer (Mj.), v. a. — Dépenser. Ex. : Il a *nettoyé* ce qu'il avait en ein ren de temps. || Décaver. Ex. : Je l'ai *nettoyé*, au trut. Syn. de *Curer*, *Acuroquer*. || Emporter, faire mourir. Ex. : La varette l'a *nettoyé* en huit jours. — Syn. de *Ratiboiser*. N. Aux sens figurés on ne dit pas Nettir.

Neuf (Mj.), adj. q. — Le plur. est : Neurs, au masc. — Des souliers *neurs*. || s. m. — Etat de neuf. Ex. : Y a eine douzaine de draps qui sont encore dans leux *neuf*. — Syn. de *Neuvage*. || Je te donnerai ein petit ren tout *neuf*, — répond-on à un enfant qui vous réclame un cadeau, une part de foire ; c.-à-d. Rien du tout. || On n'est jamais habillé de *neuf* qu'il n'en coûte. Prov. || Au jeu de boules lorsqu'un des deux camps a obtenu neuf points sur douze, l'autre lui crie : Neuf, attention ! C.-à-d., prenez garde, vous n'avez pas gagné, vous pouvez perdre. (P.-de-Cé. Cercle de la Paix).

N. — L'r du plur. masc., Neurs, n'est qu'une forte aspiration épenthétique, une de ces finales fortes que la prononciation patoise se complaît à faire sentir lorsqu'elle existe dans les mots, ou à y ajouter au besoin. V. *Abrit*, *Tabat*, *Enhuit*, etc. L'addit. de l'r comme finale est plus rare. V. cependant : *Eyour*, *Pisquer*, *Pasquer*. Le fr. a aussi cette même propension. V. *Veloux*. — N. J'ai lu qq. part que la rue des Jeûneurs, à Paris, a été appelée ainsi non parce qu'on y jeûnait, mais parce qu'on y avait établi des jeux *neufs* (neurs). (R. O.)

Neune part. — Pour : Nulle-part. Je ne l'ai vu *neune* part. — (P. Eudel, *id.*, Vocab. blaisois.) || Se dit parfois à Mj.

Neûrs (Mj.), adj. q. plur. de *Neuf.* || Ne se dit pas vers le N. d'Angers, mais est très employé dans le S., vers Chemillé.

Neutres (Sar.), adj. q. — On appelle huiles *neutres* des huiles qui n'ont ni odeur, ni saveur. Elles s'assimilent à l'huile de noix et en tempèrent le goût, trop prononcé sans le détruire complètement. Elles coûtent de 30 à 50 % meilleur marché.

Neuvage (Mj.), s. m. — Etat de neuf. Ex. : Quand mon bateau était dans son *neuvage*, je l'ai chargé à 1100 hectolitres (de chaux, soit 120 tonnes). — N. Dans le même sens on dit aussi : Dans son *neuf.* V. *Neuf.*

Nevy (Mj.), nom propre. Neuvy, commune de Maine-et-Loire. — L'e se prononce à peine, comme dans Grez-Neville.

Hist. — « Cotté et paraphé par nous Etienne Jean Baptiste Marie Bernier, curé et chanoine de l'église de Saint-Laud d'Angers, commissaire général pour le Roi dans l'Anjou et le haut Poitou, à *Nevi*, le 20 avril 1794. » (*Inv. Arch.*, S, E, III, 371, 2, m.)

Neyer (Mj., Lg.), v. a. — v. n. || Se noyer. Ex. : Les poules *neyent* pa' le cul. — Croyance popul. || Velà eine crue qui va *neyer* le chambe. V. *Nayer.*

Et. — Le pat. est plus rapproché que le fr. de la rac. commune ; lat. Necare. « Ad torrentem necati sunt. » Sulpice Sévère. (D[r] A. Bos.) — « Matrem ejus lapide ad collum ligato necare jussit. » (Grég. de Tours. — *Id.*) — Hist. « Vertusguoy ! je me *naye*, je me perds, je m'esgare. » (Rab., *P.*, III. 4.) — « Ledict Rhétoré tomba en la rivière dud. Louet... et se *naya.* » (1650. — *Inv. Arch.*, S, s, E, 288, 2, m.) — « Jacques Beaunard, du Voide, traversa la rivière attaché à la queue d'un cheval, au milieu d'infortunés qui criaient : A mê, mes amis, à mê, je me *nê.* » (Deniau, *H. de la V.*, II, 393.)

Neyette (Mj.), s. f. — Périssoire ; tout petit bateau qui offre peu de sécurité à ceux qui le montent et les expose à se noyer.

Et. — Dér. de Neyer. Neyette est donc un syn. exact du fr. Périssoire.

Néyi (faire des) pour : Faire des provins et des marcottes (Bl.). — S'écrit aussi Neilli.

Et. — Je ne trouve rien d'approchant, sinon : Neille. (Littré.) Chanvre pris dans une grosse ficelle décordée : on s'en sert pour boucher les fentes d'un tonneau. — Vient évidemment de Néyer, branche *néyée* en terre ?

Nez (Mj.), s. m. — Museau. Ex. : C'est fret comme ein *nez* de chien. || Avant, ou proue d'un bateau. Syn. de *Ché, Chef.* || A vue de *nez*, — au jugé. Syn. de A *lurelure.* || Fig. — Avoir le *nez* fin, ou creux, — avoir du nez, être malin, perspicace. || Avoir le *nez* long, — être décontenancé, confondu, humilié, — après avoir éprouvé une déconvenue, essuyé un reproche, reçu une rebuffade, s'être fait prendre en faute, etc. || Sp. — Se faire ein *nez*, — même sens. || Sp. — S'enfler le *nez*, — se rengorger. || Sp. — Foutre sus le *nez*, — humilier. Ex. : Ça leux a foutu ben dur sus le *nez.* || Donner du *nez*, — se présenter, prendre un parti, aller. Ex. : Il ne savait plus éyou donner du *nez.* || Avoir grand honte à son *nez.* || Avoir qqn dans le *nez*, ne pas pouvoir le sentir, l'avoir pris en grippe. || Lg. — Surplomb. — Ex. : Faut donner pus de *nez* à quelle chèvre. || Faire ein *nez*, — être humilié, penaud. || Se piquer le *nez*, — s'enivrer.

Nez-sale (Mj.), s. m. — Sobriquet de O.

Nia. — Prononcé Gnia, n'y a pas à dire ; il n'y a pas à dire. — On dit même Gny a pas-t-à dire.

Niaf, s. m. — Cordonnier en vieux ; *Gniaf.*

Niagre (Tlm.), s. f. — Noise. Ne s'emploie que dans la loc. : Chercher *niagre.* — V. *Se niagrer.*

Et. — Corr. du fr. *Nargue.*

Niagrer (se) — (Tlm.), v. réf. — Se taquiner, se quereller, se chercher noise. se chamailler. Syn. de se *Dagoter*, se *Digoiner.*

Niais (Craon), s. m. — Œuf laissé dans un nid pour engager les poules à pondre. Syn. de *Niau*, *Nieau*, qui est meilleur. Prononcez Niaâ, Niaô ; de même à Po. et à Segré.

Et. — Primitivement : Qui n'est pas encore sorti du nid, et qui a été pris au nid ; p. ext., simple et sans usage du monde. Lat. Nidacem, ou Nidiacem, de Nidus.

Niant, e (Mj., Lg.), adj. q. — Fainéant, mou, veule, sans énergie, paresseux, nonchalant. Syn. de *Fointroux*, *Flemmart*, *Rossard* *Feindroux*, *Fainiant*, *Gniaise*, *Nachard.* Cf. *Gnian-gnian.* || By. — Est-il *gniant !* est-il faigniant, ou fainéant ! D'où : Est-il *gniant-gniant.*

Niantise (Mj.), s. f. — Nonchalance, paresse. Dér. de *Niant.*

Niau. — Même sens que *Niais*, *Nieau.*

Nice (Mj.), adj. q. — Niais ; novice, inexpérimenté. || Syn. de *Rôge.* Confus, confondu. N. Littré donne ce mot avec un sens voisin. V. Jaub. — Citat. à Confondu. || Lg. — Mou, paresseux. Syn. de *Niant.* || Lrm. Prononc. *Gnice.*

Et. — L. Nescius. (Ne pas confondre avec Nice, joli ; Rab., II, 3.) C'est l'angl. Nice, joli, délicat.

Hist. :

« Cilz est *nices*
« Qui sans cerchier ce qu'il veult prandre,
« L'achate, et ne le peut reprandre. »
(Desch., Manuscr.)

— « Doncques bien fol et bien *nice* est celuy qui en l'argent et l'or met son appuy. » (J. Lemasle, *Nouv. Récréat. poétiq.* — 1580. Folio 5600.)

NI. — Prend le son mouillé Gni dans les dipht., nier, nié, nien, nian, nion, etc. — *Meugnié, cordougnié, dégnier, dergnier, coumugnion, faigniant.*

Hist. ;

« Il convient que vous me *meigniez* (meniez)
« Et que par la main me *teigniez* » (teniez).
(*Renard le Contrefait.*)

|| Tlm. — Nu. — Terre *nice*, — t. légère, facile à cultiver.

Nicée, s. f. — Portée, surtout de petits cochons ou de lapins. V. *Niée*, *Nigée*.

Et. — Pour Nichée ou Nigée. — Le bret. a le mot Néhiad, nichée.

Nichon (Lg., etc.), s. m. — Sein, glande mammaire. Syn. de *Avant-train*, *Néné*, etc.

Nicolas (Mj.), s. m. — V. *Colas*. || *Nicolas* Vessedru. — nom de fantaisie, dans le genre de celui de Frise-poulet, Lantimèche, etc., souvent employé comme interpellation plaisante ou ironique. Quand on cite ce nom de Nicolas Vessedru, on ajoute souvent : Qui bridait son âne par le cul. || *Nicolas* Balzeux. Un individu qcq., un indifférent. Appellation ironique. || Nicodème, imbécile. On dit mieux Colas. || *Nicolas* bat-l'z œufs. — celui qui, à la maison, s'occupe d'ouvrages de femmes et, p. ex., bat les œufs pour faire l'omelette. || *Nicolas* Tuyau, — onomat. qui est censée représenter le sifflement du merle. || By. — *Nicolas* Tuyau. Qui a pardu ses sabots, etc. Chant du loriot.

Nid de la piée (Z. 151). — Le vent est dret dans le nid de la piée, droit dans la partie du ciel qui annonce la pluie.

Nieau (Mj., Lg., Ssl.), s. m. — Nichet, œuf qu'on laisse au fond du nid pour engager les poules à pondre. — Pat. norm. Niet. — V. *Niais*.

Et. — Dér. d'un dimin. Nidellus, lat. Nidus.

Niée (Lué, By., Mj., Sa.), s. f. — Portée, nichée. V. *Nicée*. Ne se dit qu'en parl. des cochons. Ex. : Il avait eine *niée* de douze petits gorins. — Contract. de *Nitée*. || By. — Une jolie *niée* de poulets. Bret., Nehiad.

Hist. — « Comme les grans larrons qui emblent à la seigneurie, nourrissent et soustiennent une *niée* d'autres larronneaux. » (Al. CHARTIER.) — Est nommé Tiercelet, car ils naissent trois en une *nyée*. (FOUILL., *Fauc.*, 59.)

Nielle (Lg.), s. f. — Orvet. Paraît être le même que le berrich. Anœil. V. JAUB. — Syn. de *Envéroueille*, *Envrogne*, *Envrougne*, *Envrain*.

N. — Anœil ou Aneu n'a sans doute rien de commun avec le fr. œil, comme tendrait à le faire croire l'orthog. adoptée par JAUB. — Je le dériverais du lat. Anguicula. (R. O.)

Nierge. V. Nérge.

Ni fin ni cesse. — Locut. très usitée. « Il ne me donne *ni fin ni cesse* », c.-à-d. il ne me donne pas une minute de repos. Ex. : Il me demandait à manger ; il ne m'a donné *ni fin ni cesse* que je ne lui aye coupé eine tartine. »

Nigaudeau (Mj., s. m. — Petit nigaud. Syn. de *Bégaudeau*, *Sottereau*, *Benaud*.

Nigaudinos (Mj.), s. m. — Petit nigaud. On fait sonner l's final. Syn. de *Nigaudeau*, *Bégaudeau*, *Sottereau*.

Nige (Mj., Lg.), s. f. — Niche de chien. || Lg. — Gîte. Ex. : J'ai tué un lièvre à la *nige*. || Niche, — farce, espièglerie, — A rapprocher du lat. Nuga.

Nigé (Ag.), adj. q. — Ivre. Le bonhomme est *nigé*. Syn. de *Rond*, *Plein*, *Verzelé*, etc.

Nigeant, e (Mj.), adj. verb. Minutieux, délicat, en parl. d'un ouvrage. — J'ai entendu prononcer *Nigeon*. V. *Niger*. — JAUB. le rapporte au lat. Nugari.

Nigeard, e (Mj.), adj. q. — Tâtillon, qui perd son temps à des futilités, à des détails. Syn. de *Nigeote*, *Nigeotier*, *Nivassard*, *Véteillard*. V. *Niger*.

Nigeassard (Mj.), adj. q. et s. — Vétilleur.

Nigeasse (Mj.), s. m. — Vétilleur. Syn. de *Nigeote*, *Nigeotier*, *Nigeassier*, *Nigeard*, *Nivassard*, *Véteillard*, *Berdin*, etc.

Nigeasser (Mj.), v. n. — Tâtillonner, perdre le temps. Dimin. péjor. de *Niger*.

Nigeasserie (Mj.), s. f. — Occupation futile. || Travail minutieux et délicat. V. *Nigeasser*.

Nigeassier (Mj.), adj. q. et s. — Vétilleur. Syn. de *Nigeote*, *Nigeotier*, *Nigeasse*.

Nigée (Mj.), s. f. — Nichée. Corr. du mot fr. Syn. *Nitée*, *Niée*, *Nicée*.

Nigeon (Z. 128) adj q. — Peu avantageux, en parl. d'un travail qui exige beaucoup d'attention. Syn. et corr. de *Nigeant*.

Nigeot' (Mj.), s. m. — Petit nid. — V. *Niger*. Dimin. de *Nigée*. Syn. *Canigeot*.

Nigeote (Mj.), adj. q. — Vétilleur. Syn. de *Nigeotier*, *Nigeasse*, *Nigeassier*, *Nivassard*, *Véteillard*, *Berdinier*.

Nigeoter (Lué, Mj.), v. n. — Perdre le temps à des riens. || Faire qq. travail minutieux et inutile. Syn. de *Nigeasser*. Cf. *Nageoter*, *Changeoter*, *Mangeoter*.

Nigeoterie (Mj.), s. f. — Occupation futile. Syn. de *Nigeasserie*.

Nigeotier (Mj.), s. m. — Celui qui s'occupe à des bagatelles, à des vétilles. V. *Nigeoter*. Syn. de *Nigeote*, *Nigeassier*, *Nivassard*, *Berdin*, *Véteillard*, etc.

Niger [1] (Mj.), v. n. — S'occuper à des futilités, perdre le temps. || Faire un travail délicat et minutieux. — Vétiller, baguenauder. — Du lat. Nugari ? Syn. de *Nivasser*.

Niger [2] (Mj.), v. n. — Nicher. || Fig., v. a. — Fourrer qq. part, cacher. Corr. de Nicher.

Nigousse (Tc.), s. m. — Breton, indigène de la Bretagne. Ex. : Sale comme ein *nigousse*. Compar. proverb.

Et. — Ce mot est tiré de la scie, en breton fantaisiste, que l'on chante aux oreilles des Bretons pour les faire enrager :

« A la nigousse
« Ya magousse, etc. »

C'est une parodie de la célèbre chanson, si populaire, que nul Breton, hors de son pays, ne peut

entendre sans être ému et qui est pour lui comme le Ranz des vaches pour le Suisse.

Niguedouillard (Mj.), s. m. — Nigaud. Syn. de *Nicodème*, *Sottereau*, *Bégaudeau*. V. *Niguedouille*.

Niguedouille (Mj., Lg.), s. m. — Nigaud, imbécile, Nicodème. — Dér. irr. du fr. Nigaud. — Syn. de *Bégaud*, *Gnognot*, *Sottereau*, *Cruchon*, *Gourde*, *Patachon*, *Cornichon*, *Colas*, *Coicaud*, *Mahaud*, *Gniole*.

Et. — « Paraît être formé plaisamment avec nique et la termin. de : andouille. » (Darm.)

Nijon. V *Nigeon*.

Ningligence (Mj., Lg.), s. f. — Négligence.

Ningligent (Mj., Lg.), adj. q. — Négligent.

Ningliger (Mj., Lg.), v. a. — Négliger. Cf. *Minpriser*.

Ninie (Mj., Lg.), s. f. — Dimin. famil. du prén. Eugénie. Syn. de *Ugénie*, *Génie*. || A Mj., le mot Ninie est le dimin. commun de tous les prén. fémin. qui se terminent par : nie, Eugénie, Mélanie, etc., et même de Manie ou Marie.

Niole (Mj.), s. f. — Yole, petit bateau, nacelle. || By. — Petit bateau, très solide, qui accompagne un gros bateau de transport, une gabarre. Une yole est un bateau de plaisance.

Et. — On fait généralement dériver le fr. Yole de l'all. Jolle. Niole serait alors une corr. de Yole, par une addit. du préf. n provenant de l'article, analogue à celle de *Nanse*, et devrait s'écrire Nyole. — Mais pourquoi ce mot ne viendrait-il pas du lat. Navicula, dimin. de Navis, analogue à Navicella, qui nous a donné Nacelle? Ce serait le fr. Yole qui serait une corr. du pat. Niole, absolument comme le fr. Oiseau est une corr. du pat. *Voiseau*. On aurait la famille de mots : Navis, nauf, nef ; navicella, nacelle ; navicula, niaule, niole, yole, jolle. (R. O.) || Hist. — Biraud débarqua le dernier, amarra la *niole* à un pieu fiché dans le gazon. (Ch. Folley, *Jean des Brumes*. *Annal. polit. et litt.*, n° 1264, p. 264, c. 3.)

Niot. — V. *Niau*. || Œuf en tuffeau que l'on met dans un nid pour engager les poules à pondre. (Chl.)

Nipée (Mj.), s. f. — Reniflement. V. *Niper*.

Niper (Mj.), v. n. — Renifler.

Et. — Ce mot, qui est probablement une onomat., paraît être la rac. du fr. Renifler. — Cf. l'angl. to Sniff, renifler, et to Snuff, aspirer, moucher.

Nipotin (Sal.). — Homme de rien. Le correspondant, ingénieux, l'explique par Nihil potens, comme qui dirait Impuissant.

Nippe (Mj., Lg., Sal.), s. f. — Ecouvillon, loque ; nippe du four, torchon fixé au bout d'un long manche, qui sert à nipper, balayer la sole d'un four. — C'est le fr. Nippe, dans un sens spécial. — Syn. de *Ecoite*, *Ecouette*, *Nette*. || Traîner la *nippe*, — errer la nuit du 1er mai, en traînant une longue nippe après soi, en parl. des sorciers. || Au Lg., quand un *Merlet* n'a pas réussi dans ses négociations matrimoniales, on dit ironiquement qu'il traîne la nippe. De fait, il arrivait, autrefois, qu'on lui attachait un chiffon au derrière pour se moquer de lui.

Et. — Scheler le fait venir du vx scandin. Kneppa, d'où procède l'island. Kneppe, hardes, trousseau, nippes.

Nipper (Mj.), v. a. — Nettoyer avec la *nippe* les cendres du four. || Attifer. Syn. de *Trifler*, *Querter*, *Ecouetter*.

Nippereau (Mj.), s. m. — Mouchoir sale ou usé ; dimin. de *Nippe*. || Méchante loque, morceau de linge usé.

N. — Dans le sens de : mouchoir, il y a eu p.-ê. une confusion avec Niper.

Nisco (Mj.), adv. — Point, rien, pas du tout. Marque un refus net et déterminé. Ex. : Il voulait me faire faire ça ; oui, mais *nisco* !

Et. — Je vois là une corr. de l'all. Nichts. — N. On accentue souvent ce mot du geste de faire filer l'index rapidement sous le nez.

Nisket' (By., etc.). — Négation. Bernique. V. *Nisco*.

Nisse (Li., Br.). — Dans cette locution : Le qu'neau est *nisse*, — le poupon pleure. —

Nitée (Mj.), s. f. — Nichée. Syn. de *Nigée*.

Et. — Dér. du fr. Nid. Cf. l'esp. Nidada, même sens.

Nivassard (Lg.), adj. q. et s. — Vétilleur. Syn. de *Nigeassard*, *Nigeassier*, *Nigeotier*, *Nigeard*, *Nigeote*, *Véteillard*, *Berdin*, *Berdinet*, *Berzinet*, *Berdinier*.

Nivasse (Lg.), s. f. — Vétilleur, tâtillon. Syn. — V. *Nivassard*. || Bagatelle, occupation insignifiante. Ex. : A ne fait que des *nivasses*. Syn. de *Nigeoterie*, *Nigeasserie*. V. *Nivasser*.

Nivasser (Lg.), v. n. — Vétiller, s'occuper à des riens. Syn. de *Nigeasser*, *Nigeoter*, *Niger*, *Vétiller*, *Berdiner*. — Doubl. de *Nigeasser*.

Niveau (à) (Mj.), loc. adv. — De niveau.

Et. curieuse. — L. Libellum, class. Libella, dimin. de Libra, balance. A formé Livel et, par dissimil., Nivel. On a dit Liveau. — Hist. « Ce terme : liveau, lequel les maçons de Paris ont corrompu avec son dérivé : liveler, disant : *niveau*, niveler. (Maigret, *Gram. fr.*)

Niveler (se). — Au jeu de boules, quand on arrive en retard, il est assez en usage de se *niveler*, c.-à-d. de se mettre au niveau des copains, qui ont vidé déjà plusieurs bouteilles. Cela peut mener loin.

Nivelette (Lg.), s. f. — Petit outil de nivellement, consistant en une planchette fixée au sommet d'un bâton et par dessus le bord horizontal de laquelle on établit une ligne de visée. Syn. de *Mirette*. Dér. du fr. Niveau.

Nivocore (Lg.), s. f. — Grande crucifère à feuilles cordiformes, à fleurs jaunes, pro-

duisant des silicules nombreuses, qui croît en touffes dans les cours de fermes. C'est une sorte de raifort.

Nn. — On entend ce son, par ex., après le mot : en, devant une voyelle. Ex. : Y *enn n'a*-t-y côre? — y en a-t-il encore? Non, y *enn n'*a pus. || Mj., Ti., Z. 203. Pron. relatif. En, de cela. Ex. : Si vous *n'n* aviez un pareil.

Noblâillon (Mj.), s. m. — Petit hobereau.

Et. — C'est le fr. Noble, avec le suff. à la fois dimin. et péjorat. Syn. de *Nobliau*.

Noble (Mj.), s. m. — Fig. Porc. — P.-ê· parce qu'il est : habillé de soie. V. *Monsieur*. Ex. : Je faisons tuer noutre *noble* enhuit.

Noblet, s. m. — Nom de bœuf. « Le plus paresseux de la bande, par facétie. » (Comte Jaub.)

Nobliau (Mj.), s. m. — Petit hobereau. V. *Noblâillon.*

Nobliet, s. m. — V. *Nobliau*, *Noblet*, *Noble.*

Hist. — « Savary prétend que les paysans ne participaient qu'aux chasses du loup et du sanglier, et jamais à celle du cerf. On appelait *nobliets* ceux qui jouissaient de cette faveur. Ce nom de nobliet était pour eux un syn. de : fainéant. C'était le nom qu'ils donnaient à ceux de leurs bœufs qui étaient paresseux. » (Deniau, *Hist. de la Vendée*, I, 43.) — R. O. ne connaît pas ce mot.

Noce, Nocée (Mj.), s. f. — Noce de tailleur, — amusement économique à l'usage du soldat ou du civil sans le sou et qui consiste à jeter des pierres dans l'eau pour faire des ronds, ce qui est à la fois un exercice esthétique, vu la beauté du geste, et une distraction salubre et à la portée de toutes les bourses, ainsi qu'il appert. || Etre de *noce*, — être au nombre des invités d'une noce. La Fontaine a dit de même : Un loup donc, étant de frairie. || Etre *en noce*, — être en train de faire la noce. Syn. de Etre en *bombe*, en *dévarine*, en *dondaine*.

Nocée (Mj.), s. f. — Tous les gens de la noce.

Nocer (Mj.), v. n. — Etre de noce ; ou : Faire la noce.

Noceux (Mj., Lg.), s. m. — Personne qui assiste à une noce. Syn. de *Noçoux*, *Nocier*.

Nocial (Mj., Lg., Bd.), s. m. — Habit de noces.

Et. — Doubl. du fr. Nuptial. — Hist. Pas un sabotier de tout Béhuard qui n'eût revêtu son *nocial*, son vieil habit de noces... (*A. de P.*, 25 août 1907, 1, 4.)

Nocier (Auv., Mj.), s. m. — V. *Noceux*. Syn. de *Noçoux*, *Noceur*. — Individu qui fait partie des gens d'une noce. || Noceur, qui aime à faire la noce. N. Noceux n'a jamais ce sens. || By. Ne pas confondre *Nocier* et *Noceur*.

Hist. — « J'ai assisté à une noce en Vendée... Les *nociers*, deux par deux, débouchent en chantant sur la place du village. » (C. Leroux-Cesbron, *Souvenirs*, p. 67, l. 20.)

Noçoux (Lg.), s. m. — V. *Noceux*. Ce dernier est plus employé ; l'autre forme n'est plus usitée que dans le sens péjorat. et ironique.

Noelet. — Dimin. de Noël.

Et. — Natalem, Nael, Noël (avec tréma, pour indiquer que o e ne forme pas dipht.)

Nœud (Mj.), s. m. — V. *Noud*, *Nouc*. || Fig. — *Nœud* de la gorge, — saillie, dite aussi : pomme d'Adam, formée par le larynx en avant du cou. On dit aux gourmands, en leur refusant ce qu'ils demandent : « Tu t'en ferais péter le *nœud* ! » || On dit aussi d'une personne qui n'a pu se décider à proférer une excuse, une rétractation : Ça ne illi a jamais passé le *nœud* de la gorge. || Lg. — Rognon dur dans un bloc de granit.

Hist. — « Quaresmeprenant avait... le coi comme une salverne ; la gorge comme une chausse d'Hippocras ; le *nou* comme un baril... » (Rab., *P.*, IV, 31.)

Nogant (Z. 118), s. m. — Ruissellement d'eau. — V. *Noguant.*

Noge, nogeresse (Lg.), s. m. et f. — Jeune bête bovine de l'année. Cf. *Noguière.* Syn. de *Bode*, *Bodet*, *Bodeau*, *Bodin*, *Bodiche*, *Boyi*, *Tauriche.* — C'est le berr. Annoge. Cf. Jaub.

Noget° (Lg.), s. m. — Jeune veau mâle qui tette, ou nouvellement sevré. Syn. de *Bodet*, *Bodin.* — N. Un peu plus tard, il s'appelle *Noge.*

Noguant (Mj.), adj. q. — Trempé d'eau, d'urine, en parl. d'un enfant. Ce mot a vieilli. Syn. de *Guéné*. V. *Nogant.* Cf. *Notant.*

Noguier (Mj.), v. n. — Téter sa langue, comme font longtemps certains enfants.

Etym. — Dér. de *Noge.*

Noguière, pron. no-illère (Mj.), adj. q. — Se dit d'une vache qui n'est pas pleine et n'a pas mis bas dans l'année.

Et. — Je crois savoir qu'en certains pays on dit dans le même sens *Anoyère*. Or. je note que le bret. a le mot Annoer, génisse. (R. O.)

Noierette (Auv.), s. f. — Jeune noyer.

Et. — Pour Noyerette, dim. du fr. Noyer.

Noilles, pron. no-ille (Mj.), s. f. — Dépression, sillon sur le tronc et spécialement sur la tête d'un arbre.

Noilles, s. m. — Noix. (Mén.)

Noir (Mj.), adj. q. — Regarder *noir*, — regarder d'un air hostile. || *Id.* — Se dit du feu, lorsque les bûches charbonnent au lieu de flamber.

Noiraie. — Vx mot ang. — Plantation de noyers?

Hist. — 1745. « Dans cette année, j'ay planté les vignes et la *noiraie* devant la cure et l'église. Erigné. » (*Inv. Arch.*, II, E, S, 268, 1.)

Noiraud, e (Mj.), adj. q. — Noirâtre, en parl. des choses. || Très brun, en parl. des personnes.

Noireté (Lg., Mj., Tlm.), s. f. — Obscurité, ténèbres. Ex. : Velà la *noireté* qui veint, faut que je panse les bêtes. — De Noir.

Noirzir° (Mj.), v. a. et n. — Noircir.

Noiser (My.), v. n. — Jouer. Et, sans doute, jouer avec bruit, folâtrer, batifoler, se lutiner. Syn. de *Gouincer*, *Chahuter*. Noise, dans le vx fr., avait le sens de : bruit, querelle, qui s'est conservé dans l'angl. Noise.

Noisettière (Lseg.), s. f. — Noisettier, Coudrier. Syn. de *Nozillère*.

Noix (Sp., Cho., Lg.), s. m. — Ex. : Veux-tu manger *ein* noix? Syn. de *Caleaux*. || Noix muscat, — espèce de noix, plus grosse et à coquille moins dure que la noix commune. *Le* noix-muscat est sans doute la même que la *noix-georges* de Mj. — Wallon : lémoscade, némoscade. (Litt.) || Fig. — Sp., s. f. — Pignon, petite roue d'engrenage, surtout conique. Ex. : Ein cric à double *noix*. || Pesson. Se place à l'extrémité du fuseau ; se fait en corne. Ainsi nommé à cause de sa forme arrondie et un peu ovoïde. (Seg. — Mén.) Peson ?

Noix-grasse (Lg.), s. f. — Tête du fémur chez le bœuf. — Terme de boucherie.

Nom (Mj.), s. m. — Sobriquet. Ex. : Monsieur, y a le gars Chouse qui fait ren que de nous donner des *noms*. || Appeler des *noms*, — donner des sobriquets. || Porter, mettre dans le *nom* de, — mettre au nom de, — une propriété. || Aussi vrai comme je m'appelle mon *nom* ! — formule d'énergique affirmation, des plus usitées. || *Nom* de *nom* ! — espèce de jurement bénin (pour ceux qui s'arrêtent là). || Avoir *nom*, — se passer. Ex. : Je sais pas comment que ça va avoir *nom*, toutes ces affaires-là ! — N. Il y aurait lieu de rechercher quel nom on donne, dans le pays même et aux environs, aux habitants des diverses localités. Qqs-uns sont curieux. Par ex. : Châteaugontier, Castrogontérien, etc. Noms de baptême : V. F.-Lore, xi, c.

Nombriller (Mj.), v. a. — Lier le cordon ombilical. De : Nombril.

Et. — Lat. Umbilicum, omblil ; puis, par dissimilat., ombril, d'où, par agglutinat. de l'art., Lombril, et enfin, par une nouvelle dissimil., Nombril. Cf. Ombilic. Cf. « En Anjou, une nanse, pour : une anse. » (Ménage.)

Nom de delà ! (Mj., Lg.). — Juron adouci. Qqfois redoublé. Nom de delà de nom de delà ! || Nom dé d'là de bon d'là ! Cf. Nom dé goué d'bon goué ! By.

Nom dède Dis ! — Comme ci-dessus.

Nomdieux (Mj.), s. m. — Sorte d'interpellation injurieuse ou improbative. S'emploie devant un nom de personne. Ex. : Attends, va, mon nomdieux de galopin !

Et. — Ce mot est une forme très atténuée d'un juron plus accentué. Aucune femme ne proférerait ce dernier ; toutes emploient *Nomdieux* sans scrupule.

Non, adv. — A Saint-Paul, au moins dans la langue des plus anciens, il suit toujours certains verbes, tels que : craindre, défendre, etc. — Ex. : Je illi avais défendu de *non* s'en aller. || Au Long., il suit la conjonct. que, conséquent d'un comparatif. Ex. : Je vivrais mieux de pain sec que *non* de viande. || A Mj., on dit de même : J'aime mieux celui-là que *non* pas l'autre. Mais seulement lorsqu'on veut affirmer très énergiquement une préférence.

N'on (Mj.), pron. imp. — L'on. Ex. : *N'on* ne sait pas qu'en dire ; si *n'on* veut. — Pat. norm., N'o.

Nonçu (Fu.), adj. q. et s. — Imbécile. — Queu nonçu ! — V. *Nonsu*, meilleur.

Non-par (de) (Mj.), loc. adv. — Impair. Ex. : Illy en a ieun de *non-par*. — C'est le lat. non par, non pair. || Dépareillé ; qui n'a pas son pendant.

Hist. — « Tesmoin M. de Bussi, le *nompair* de son temps. » (Brant., *D. G.*, i, 112, 33.)

Non-pas (Mj.), loc. adv. — Redondance dans une comparaison. « Les vieux noyers sont plus estimés à faire menuserie que *non pas* les jeunes. » (Bernard Palissy. — Jaub.)

Nonsu, ue (Mj.), adj. q. — Lourdaud, qui a l'air-gauche et embarrassé. V. *Nonçu*.

Et. — Composé de Non et de Su, part. pas. de Savoir, pris dans le sens de : instruit, éduqué, dégourdi.

Noquet (Sa.), s. m. — Noulet.

Norée, s. f. — Chrysanthemum segetum. (Mén.) Bat. Marguerite dorée.

Nôseille (Lg.), s. f. — Noisette. Syn. et d. de *Nosille*, *Nousille*. — Syn. de *Nosette*.

Nosette, s. f. (Mj.). — Noisette. Ex. : Ça n'est pas pour des bons de *nosettes*, — ce n'est pas pour rien. — Syn. de *Nosille*, *Nousille*, *Nôseille*.

Nosettier (Mj.), s. m. — Noisettier, coudrier. Syn. de *Nosillier*. Cf. *Nosette*.

Nôsière (Lg.), s. f. — Coudrier, noisettier. Syn. et d. de *Nosillère*.

Nosillard (Lg., Sal.,) s. m. — Sorte de marron, plus estimé que l'espèce commune. Cf. *Nousillard*. || (Mj.), adj. q. — Vétillard. V. *Nosiller*. Qui s'occupe de bagatelles, baguenaudier, lambin. Mot vieilli. — P.-ê. directement du lat. Nugari. Cf. *Niger* et ses dérivés.

Nosille (Mj., Sal.), s. f. — Noisette. V. *Nousille*. || Ne pas piâcher *nosille* à qqn, — lui dire carrément son fait. Cf. Ne pas mâcher châtaignes. — Syn. de *Nousille*, *Nosette*, *Nôseille*. Cf. Jaub. Noisille. Citat.

Et. — Ce mot est, comme Noisette, un dimin. du fr. Noix, avec un suff. différent. V. *Nosette*.

Hist. — « Sus la fin offroient... noix, *noizilles*, pasquenades. » (RAB., *P.*, IV, 60.)

Nosiller (Mj.), v. n. — Vétiller, s'amuser à des bagatelles. || Baguenauder. || Mot vieilli.

Et. — Il est probable que ce mot dérive de Nosille et que le sens propre est : Ramasser ou Eplucher des noisettes. — Du lat. Nugari. Cf. *Niger* et *Nosille*. J'estime qu'il y a eu confusion entre les deux racines. Voir la citat. de RAB. à Nozille.

Nosillier (Lg.), s. m. — Noisettier, coudrier. Syn. de *Nosettier*. De *Nosille*.

Notant (Sa.), adj. verb. — Trempé, tout imbibé, baignant. Ex. : Les prés sont tout *notants* dans l'eau. On dit aussi *Noguant*. Syn. de *Ballant*. Dér. de *Noter* [2]. Cf. *Nautant*.

Noter [1] (Sp., Lg.), v. n. — Chanter très haut et soutenir fort longtemps les sons. Syn. de *Rauder*. || Lg. Etre un personnage important, un notable. Syn. de *Dater*.

N. — C'est, pour un homme, une qualité extrêmement prisée dans les campagnes vendéennes de savoir bien noter. Quiconque a entendu, aux noces, dans les cabarets, ou en plein champ, ces mélopées bizarres que hurlent les gars de la campagne, desquelles toutes les notes sont criées à tue-tête et qqs-unes soutenues une bonne minute, a dû se faire une fière idée de la solidité des poumons, sinon de la délicatesse du goût des exécutants. — C'est donc, surtout, chanter une mélodie champêtre sur un mode très élevé et en soutenant les notes jusqu'à perte de la respiration. — Syn. de *Rauder*, *Bauler*, *Houper*. C'est précieux pour un « toucheux de bœufs ».

Hist. — « Leur chant, ordinairement alangui, riche en fioritures, avait au loin un certain charme champêtre qui séduisait. Ils affectionnaient particulièrement, en conduisant leurs bœufs, une kyrielle de : ah ! ah ! ah ! qu'ils exclamaient langoureusement en forme de neumes et tant que l'haleine pouvait les servir. Ils appelaient cela *noter* et, quand ils le faisaient, ils avaient toujours soin, pour ménager leur tympan, de se mettre le petit doigt dans l'oreille. C'était une gloire immense que de savoir bien noter ; on citait au village ceux qui excellaient en ce genre de talent. » (DENIAU, *Histoire de la Vendée*, I, p. 59.) V. à la fin du volume, un de ces chants notés par M. HURÉ, notre distingué compatriote.

Noter [2] (S.-A.), v. n. — Flotter, surnager. Syn. de *Baller*. Dér. du lat. Natare. V. *Noue*. || Baigner, tremper dans le beurre, dans la graisse. Les beignets *notent* dans la graisse. On dit aussi : Ce Monsieur *note* dans l'argent. (Segré. — MÉN.)

Noton, s. f., dimin. familier du prén. Renée. Pour Renoton, dimin. de *Renotte*.

Nou [1], s. m. — Nœud.

Nou [2]. — Pour Nos ; adj. poss. *Nou* gens, — nos voisins. V. *Nous*.

Nouâilleux, euse (Sp.), adj. q. — Noueux. Dér. de *Noud*. Syn. de *Nouassu*.

Nouâilloux, ouse (By.). — *Id.*

Nouassu, e (Mj.), adj. q. — Noueux. Syn. de *Nouâilleux*. — Cf. JAUB., à Nouasseux.

Nouc (Lg.), s. m. — Nœud. || Le *nouc* de la gorge ou dô cou, — la pomme d'Adam. Cf. JAUB., à Noquet.

Et. — Doubl. de *Noud*, par addit. de la syllabe forte à la fin du mot, comme dans *Trouc*, *Louc*.

Noud (Mj.), s. m. — Nœud. Ce mot a vieilli. Cf. l'angl. Knot ; Noose, nœud coulant, lacet. — Syn. de *Nouc*.

Et. — C'est un dérivé du lat. Nodus, et la forme primitive du fr. Nœud. — Cf. JAUB., Citat.

Hist. — « Mais il lui bailla de son fouet à travers les jambes, si rudement que les *noudz* y apparaissoient. » (RAB., *G.*, I, 25.) — « Icy, fadrin, mon mignon, tiens bien, que je y face un *nou* gregeois. » (RAB., *P.*, IV, 20.)

Noue (Mj., By.), s. f. — Pré bas et marécageux. A Mj. le mot *Ouche* n'en est pas syn. *Ouche* est le champ cultivé. || « Petit pré à herbe courte. On dit Noe, en Anjou, et Noue, en Norm. » (MÉNAGE.). Erreur.

N. —(Mj., By.) — L'herbe y pousse, au contraire, drue et vigoureuse. Une *noue* est surtout un pré bas, *noyé*, marécageux. — Les *Noues* (syn. de Ouche) (Non. R. O.), nom donné à des champs près de la c'*mène* (biens communaux non cultivés) ou à des Frèches (friches), qui faisait dire à des petits gas de par là, récitant leus Pâtar : Dans les *Noues* aujourd'hui notre pain quotidien (coti-ien, ou cotillien), par dans les *Noues* nos offenses, comme nous *les* pardonnons...

Et. — Norm. Noe, prairie marécageuse ; B. L. Noa et Novium. P.-ê. le même que l'a. fr. Noue, nage, et qui vient de natare, par l'interméd. d'une forme Notare, qui se trouve dans l'italien. (LITT.) — L. pop. Nauda. (DARM.) — P.-ê. de Nova (prata); donc, terre mise nouvellement en pré. Cf. Novales. — Nom de famille : de la Noue, Noe. (MÉNAGE.) Desnoës. — Noue, Nouailles, Nouaillé, noms de localités et d'hommes. Du vx fr. Nouë, pré bas, terrain marécageux, terre nouvellement mise en pré. On a dérivé du lat. Novus ce mot, qui a probablement une origine celtiq. ou germ. — En bret., Naoz désigne un petit cours d'eau ; Noë, une auge. L'abbé de Longuerue dérive Nouailles du lat. Novalia, champs cultivés. — Le nom tudesq. Reichnau, de la ville où mourut Charles le Chauve, est traduit dans les vieux titres lat. par : Augia dives. (EVEILLÉ.) — Naud, être fertile, productif. D'où Nauda, sol gras et humide, cultivé en prairie et terrain bas qui est inondé dans les débordements ; mot transmis par le B. L. et qui nous a donné Noue, pour Noude et Naude. Bret. Naoz, ruisseau. (MALV.)

Hist. — « Jean, fils de Tyson de C... « de Creton eo » ...ajoute au don de son père « *noam* inter predictam heremum et Chambers. » (1180, circa. — *Inv. Arch.*, H, I, 194, c. 2.) — « Renaud de Brielle et Marion sa fame » baillent à Saint-Serge... « une minée de terre assise en l'ousche dou Motey », en échange d'une « *noe* de pré appellée La *Noe*-Parroessienne. » (1302, *Id.*, S, H, 269, 2, b.) — Bail à rente par le prieur René de More..., d'une place et *noue* de pré et rivagie estans près le lieu du Petit-Pont, dite paroisse de Quelaines. (1563. *Id.*, H, I, 258, 2.)

Nouée (Mj.), s. f. — Renouée. Syn. de *Herbe-nouée*, *Nouette*. Par confusion, qqs-uns donnent ce nom à la graminée appelée en pat. *Çarnure*, *Çarnue*, *Çarnoux*.

Et. — Sa tige est noueuse. C'est un Polygonum.

Nouette (Sp., Lué), s. f. — Cheville du joug sur laquelle s'enroulent les courroies qui lient les cornes du bœuf. || Lg. — Renouée. — Syn. de *Nouée, Herbe nouée.*

Noulée, s. f. — V. *Enoulée.*

Noumer (Lg., Sp.), v. a. — Nommer.

Nouquer (Lg.), v. a. — Nouer. De *Nouc.*

Nourrain (Lg., Sp., Mj.), s. m. — Fourrage vert. Syn. *Nourri.* || Au plur. — Terres en jachères, sur lesquelles on fait pâturer le bétail. Ex. : Velà-t-il pourtant du beau *nourrain* ! — De Nourrir.

Et. — Lat. Nutrimen. Cf. Merrain. — Hist. « Li aucun laissoient à labourer leurs terres et à faire *norrin* de bestes et de chevaulx. » (1357. — L. C.)

Nourreture (Lg.), s. f. — Jeune bétail que l'on élève. Ex. : Je peux pas vous *lever* du lait, parce que j'avons des *nourretures.* Doubl. du fr. Nourriture.

Nourri (Mj.), s. m. — Qualité nutritive, valeur nutritive du fourrage. Ex. : Ceté foin-là n'a point de *nourri,* — a ben du *nourri.* || Le fourrage vert lui-même (Sa.). Je ne sommes pas pour manquer de *nourri* d'ici longtemps. Y a ieu ben du *nourri* tout le printemps. Syn. *Nourrain.* || Petit cochon qu'on engraisse. — Wallon, Noûrin. || C'est l'adj. ou le part. pris substantivement.

Hist. — « Le pouvre peuple chrestien eut grand nécessité tant de fouing que de *nourri.* » (1564. — *Inv. Arch.*, S, E, III, 304, 1, b.)

Nourrice (Mj.), s. f.— Mettre en nourrice, une plante. — la planter provisoirement, en attendant la plantation définitive. V. *Pian-çonnière.* By.

Nous (Mj.), pour Nos, adj. poss. plur. — V. *Nou.*

« En menant *nou* brebis paître. »

N. — Me semble mieux écrit : Nous.

Nouser (Mj.), v. n. — N'oser. La négat. est inséparable. On dit : Il ne *nouse* pas ; il a jamais *nousu* ; il n'ose pas ; il n'a jamais osé.

Nouseux (Lg.), adj. q. — Syn. et d. de *Nousoux.*

Nousillard, s. m. — Châtaigne de bonne qualité, sans cloison ni pellicules. (Dott.) || By. Bonnes petites châtaignes rondes du Craonais. V. *Nosillard.*

Nousille (Lué, Sp.), s. f. — V. *Nosille.* || By. On dit Nousille, Nosille et même Nosette ; Nousillier et Coudrier pour Noisettier ; de la Coudre, pour : Branche de noisettier.

Nousillier, Nousellier, s. m. — Noisettier.

Nousoux (Mj.), adj. q. — Timide, craintif, qui n'ose. Ex. : C'est un *nousoux* ! — D'autre part, un correspondant explique par : celui qui ose, je ne le pense pas. On a cru à tort à la soudure de l'article : un ousoux.

Nousu (Mj), part. pas. — De *Nouser* : « Il a jamais *nousu* approcher. » Cf. *Cuisu*, *Nuisu.*

Nout' adj. poss. pour Notre. — *Nout'* vache, *nout'* maîtresse, *nout'* maître. V. *Noutre.*

Noutre (Mj.), adj. poss. — Notre. V. *Nout'.* Ex. : *Noutre* gorin est affranchi. (On prononce en réalité Nout'). Le plur. est *Nous* nos. Ex. : *Nous* gens sont aux champs. || La *noutre*, pron. poss., La nôtre.

Hist. — « Que nous les doyens, chanoines et chappitre de l'église collégiale fondée de Nostre-Dame... tenons et advouons tenir de *noustre* seigneur et fondateur à cause de la baronnie et seigneurie de Montreuil-Bellay. » (1557. — *Inv. Arch.*, E, p. 96, col. 1.)

Nouveauté (Lg.), s. f. — Terrain nouvellement ensemencé, après être resté qq. temps en friche.

Nouvelle, s. f. — Espèce de papillon, la noctuèle, ainsi nommé de ce qu'il est un indice de prochaines nouvelles quand on le voit voltiger le soir. (C. Fraysse, p. 169.) — || Mettre la *nouvelle* aux champs, ç.-à.-d. répandre un bruit plus ou moins sérieux. (Svs. Mén. || By. Petit champignon noir qui se forme sur la mèche d'une bougie ou d'une lampe.

Nouvellière, s. f. — Femme qui cherche et répand les nouvelles. Syn. de Cancanière. (Mén.). Syn. de *Porte-nouvelles.*

Nouviau, adj. q. — Nouveau.

Nouzilles, s. f. — V. *Nosille, nousille.*

Hist. — « L'honnête mangeur de *nouzilles* se voulait récrier sur la belle et docte compagnie qui trop haute était pour un pauvre conteur comme lui. » (*Hist. du vx tps*, p. 249).

Noyer, s. m. — Noyer, arbre. N. Je cite ce mot à cause de la prononciation, qui, au Long. com. à Mj. est : No-yer, et non Noi-ier. Le pat. norm. a cette même prononciat.

Noyeur (Mj.), s. m. — Celui qui se noie, qui est sujet à se noyer. Ne se dit que dans le Prov. : Beau nageur, beau *noyeur.*

Nozille, s. f. — V. *Nosille, nouzilles*, etc. Noisette. || Fu. — *Nozille* aumière, cultivée, par oppos. avec nozille des champs. — V. Prov. à Nosille. || Brouille, querelle.

Hist. — « Pareillement, ces petites *noisettes*, ces riottes, qui par certains temps sourdent entre les amans. » (Rab., *P.*, III, 12, 239.) — Cf. Noise.

Nozillère (Lg., Lseg.), s. f. — Noisetier, coudrier. Syn. de *Noisettière.* — Dér. de *Nozille.*

Nuau (Lg.), s. m. — Gros nuage noir, nimbus. Syn. de *Soutre, Bane, Crâ, Craie.*

Hist. :

« Ou quand la mer est sourde et ses flocons paroissent

« Surnageant çà et là, ou les *nuaux* se froissent. »

(*Bergr.* de R. Belleau, I, 21.)

Nuble (Tc.), adj. q. — Trouble, qui n'est

pas clair. « Je ne peux pas mettre mon vin en bouteilles, il est encore *nuble.* » — « Ce queniot s'est ventié point débardoullé, il a la goule *nuble.* » || By. — Se dit surtout du linge qui revient de la lessive avec des nuances (des nuages) dans le blanc. Syn. *Pouêle.* || Sal. *Nube.* Voilé, blanchâtre. Vin *nube*, peu limpide.

Et. — Nubileux, L. nubilosus, de nubes.

Hist. — « Le temps est *nuble.* » (*Moyen de parvenir*, p. 265.)

« Si le ciel estoit nuble, ou s'il estoit serain. » (L. C. , qui ajoute : Nublece, nublesse (nuages, obscurité), nubleté, nubleux, nublon. — Le vx fr. avait Desnubler, — dégager ce qui forme comme un nuage :

« Elle qui fut trouble et chagrine
« *Denuble* sa face divine. »
BAIF. — GOD.

Nue dorante (Mj.), s. f. — Cirrus, petit nuage léger et très élevé dans l'atmosphère.

N. — Quand la *Nue-dorante* passe sur le soleil de dix heures, il *mouille* avant vingt-quatre heures. — Pronostic populaire. V. Folk-Lore, Temps, XVI.

Et. — De ce que ces nuages prennent souvent une couleur d'or, lorsque, vers midi, ils sont au voisinage du soleil.

Nuée (Mj., Lg.), s. f. — Ondée, averse. Ex. : Eine *nuée* de grêle. Si (s'il) pouvait tomber eine bonne *nuée*, ça ferait-il grand bien ! N. — Ce mot n'est jamais pris au sens de nue, nuage. En cela le patois angev. est beaucoup plus logique que le français ; une *nuée* est le contenu d'une *nue*, comme une *buée* est le contenue d'une *bue*. Syn. de *Ousée.* || Lg, etc. — Excès de boisson. Nombreux syn. V. *Cuite.* C'est le mot fr. pris au sens fig. La vue se trouble, s'obscurcit.

Nuisable (Lg.), adj. q. — Nuisible, nocif, en parl. des choses. || Dangereux, en parl. des personnes. Syn. de *Nuisant.*

Hist. — « ...Ne mangez
« Chiens de mer, marsouins, saumons,
« Congres, tourbos et leurs semblables,
« Qui sanz escailles sont *nuisables.* »
(DESCH. — Mss. f. 485.)

Nuisances (Craon), s. f. — Pluies qui nuisent aux blés.

Nuisant (Lg.), adj. v. — Dangereux, nuisible, nocif. — Se dit des pers. et des choses. Syn. de *Nuisable.*

Hist. :
« Voir, dist Bernier, molt me faites dolant,
« Qui mes parens m'alez ci ociant ;
« Molt ai en vos à tousjours mon *nuisant.* »
(R. DE CAMBRAI.)

Nuisu (Mj.), part. pas. — Nui. Ex. : Si je ne l'ai pas fait, je n'y ai pas *nuisu.* V. *Cuisu.*

Nuit (Mj.), s. f. — V. *Nêt.* En *nuit*, — de *nuit.* Ex. : J'aime pas ben voyager en *nuit.* || Z. 146. — I fésait grand *nuit.* — N. Ne pas confondre avec *Ennuit*, *Annuit*, aujourd'hui, où le t est prosthétique. || Le voyageur de commerce donne le nom de grande *nuit* lorsque son cheval passe vingt-quatre heures à l'auberge. On va chercher le médecin au fond de la *nuit*, c.-à-d. au milieu de la nuit. N. Pas à Mj.

Nuitasser (Sp.), v. n. — S'anuiter. || Faire de longues veillées. — Pat. norm. Gneutiner, même sens. — De Nuit et du suff. asser, à la fois fréquentat. et péjorat.

Nule (Sa.), s. f. — Rejet, pousse adventice sur une racine, au pied d'un arbre. Syn. de *Guesson*, *Jiton*, *Chiasse.*

Nuler (Sa.), v. n. — Emettre des rejets sur les racines ou au pied, en parlant d'un arbre. Ex. : L'épine noire est ben sujette à *nuler* quand on la coupe. — Dér. de *Nule.* Syn. de *Guesser*, *Jitonner*, *Chiasser.*

Numéro (Tlm., Mj.), s. m. — Connaître le *numéro* de qqn, — savoir ce qu'il est, l'apprécier à sa valeur. || *Numéro*-Cent. Lieux d'aisances, latrines. Syn. de *Chiotte*, *Chiette*, *Communs.* — Jeu de mots souvent illustré par un gros numéro 100 inscrit comme enseigne sur l'huis du local susdit. V. *Luméro.* || By. — *Id.* Commodités (c'modités). || On dit : *Numéro*, ou plutôt Luméro d'promière (première), — parfait, parfaitement. Ou : De promière, sans : luméro. Ah ! dame, il a ein bon ch'vau, c'est eine bète luméro d'promière. — Il a ben travâillé, c'est sûr, mais il a réussi d'promière. || A Mj., De *promière* ou *numéro un.*

Nunon, s. m. — Asphodèle des champs. V. *Nunu.* (MÉN.) V. *Lunon.*

Nunu, s. m. — L'unon, nunon, noms vulg. de l'asphodèle... (MÉN.)

N'y a pas. — Absolument. Marque la nécessité. Ex. : Faut que j'y aille, *n'y a pas* '

N'y a qu'à ben. loc. adv. — Sens : Vous ferez bien. Ex. : Faudrait petêtre illi mettre les mouches? — *N'y a qu'à ben !*

N'y a point, — plus. — Il n'y a.

Hist. :
« Déesse *n'y a point* si belle ny gentille
« Comme dame Gylon, ny que j'aimasse mieulx. »
(G.-C. BUCHER, 96.)
« Quand la chevance est du tout consommée
« L'amour se pert et *n'y a* plus de foy. »
(*Id.* — 135.)

O

OBSERVATIONS

PRONONCIATION. — O se prononce souvent Ou : *Alouse*, *Bourdouner*, *Bounet*, *Chardounet*, *Chicourée*, *Choucolat*, *Chouse*, *Cloure*, *Coulorer*, *Counaître*, *Coutelette*, *Coutillon*, *Grous*, *Tounerre*, etc., pour : Alose, etc.

O bref devient ô long. : *Controle* pour Contrôle.

Permutation. — O devient e : *Raquemoder*, pour Raccommoder. V. plutôt Apocope.
O = oi.
O = u : *Absulument*, pour Absolument.
Oi = â : *Vâr*, pour Voir (Sal.).
Oi = ai, ay : *Nayer*, pour Noyer.
Oi. — Ce son n'est pas populaire, il marque de l'emphase ; il se change en e : Toit, Froid, Droit deviennent *Tet*, *Fret*, *Dret*. (Sal.)
Oi = oué : *Mouchoué*, *Arrosoué*, *Touéle* à *vouéle*, *Noué*, *Persoué*, pour Mouchoir, etc. Cependant, Couëffe.
Oi = aë : Quoi se pron. *Caë* (Vts.).
Om = o : *Coben*, pour Combien.
On = o : *Cocombe*, pour Concombre.
On = ou : (Sp., Tlm.) Ein *boun houme*, *Amouceler*.
On = ein : *Mein* char einfeint, mon... (Sar.)
Ou = o : *Code*, *Cocon*, *Caôtchoux*, *Obli*, *Ovrir*, pour Coude, etc.

Apocope. — *C'mander*, *C'mencer*, *C'meune*, pour Commander, etc.
Voir en note, à leur place, d'autres observations.

O [1] (Lué, Sablé, Segr.), prép. — Avec. — *O* li, avec lui. — Prends donc ça *ô* les mains.

Et. — C'est une altération des formes romanes : ob, od, ab, qui proviennent du lat. apud, chez. Apud avait, dans la basse latin., le sens de : avec.

Hist. :
« Ung autre tour faisait-il bien souvent,
« Quand dans sa bourse il n'avait que du vent
« Et qu'il n'avoit *o* luy denier ni maille. »
(Ch. Bourd., *P. Faifeu*, p. 28.)
« Mettre son nom, je ne veulx ne ne doy,
« Mais ung chascun le monstroit *o* le doy. »
(*Id.*, *id.*, 45.)

— « S'ils se défaillent de termes *ô* inthimation, on mettra l'amende sur le défaillant. » (*Cout. d'Anj.*, art. 4, 4, 5.) — « Le seigneur de Briançon (commune de Bauné) devait... ; de plus, il recevait une grande joinctée de chandelle de cire à chacun soir de ladite vigille et jour, tant comme ung homme peult enjoincter *o* ses deux mains. » (C. Port., Dict. V° Briançon.) — *Renart*, v. 2688.:
« Si tu en vels *o* moi venir. »
— A tous ceulx qui ces présentes lettres verront et orront, Briant sire de Mont-Joan, saluz... Très noble prince nostre très chier seignour Monseignour Challes, comte d'Anjou, disant que à lui appartenait ladite chace et non a autrui, et nous en offreit a fere droit en sa court par la costume de la terre, nous respondions que *O* lui de cette chose n'aurions nous ja pleit... (1298. Cité par l'abbé Allard, dans ses *Notes sur Montjean*, p. 94.)

O [2] (Dimanche de l'), exclam.

Et. — Les O de Noël, nom des neuf antiennes que l'Eglise chante successivement dans les neuf jours avant Noël. (O Adonaï, O rex gentium, etc. ; elles débutent chacune par l'exclamat. lat. O).

Hist. — « Le lendemain dimanche (18 décembre 1650), il (Messire Henry Arnauld, évêq. d'Ang.) conféra la tonsure et les mineurs dans la chapelle de Maître Jean Michel, où il dit une messe basse à l'autel du milieu. Il assista à vêpres et reçut la distribution de l'*O.* » (*Anj. hist.*, 2e an., p. 389.) — « Cet évêque assistant les 20 et 22 décembre à vêpres et à la station, reçut comme un chanoine sa distribution à l'*O.* » (*Id.*, *ibid.*)

O [3] (Lg.), pron. pers. — Il. C'est le cas sujet, et il s'emploie surtout comme impers. Ex. : *O* m'est venu ein panaris. — J'ai tot ce qu'*ô* faut. — N. Ce pron. a les quatre formes : *ô*, ou, oul, ol. Cf. *Os Ous.* || *O*, *Ol*, — il, cela ; *Quiô*, pour : celui, cela, ce, cette, etc., s'emploient en Vendée et aussi en Poitou, dans les pays où l'on dit *bé* et non *ben*, pour bien. On les fait souvent suivre de l' : *ô* l'est suffisont, — Vé-tu ben quiô pinê (c'est bien suffisant ; vois-tu bien ce pin, ou sapin)? Je ne crois pas qu'on rencontre ces expressions dans l'Anjou. — N. On ne met pas l' devant une consonne : Quiô serait bé suffisant. — En allant du S au N : Quiô, queûe, quée, quenne, — en franç. Quelle. — By. || N. ô, ol, ou, oul ne s'emploient pas seulement en Vendée et en Poitou, mais aussi sur la lisière méridionale de l'Anjou, à l'Ouest de Cholet. De plus, c'est une erreur et un illogisme d'écrire, comme beaucoup le font : o l'est. L'l fait partie du pronom. — Il me semble qu'on dit même ol jusqu'au Fuilet. (R. O.)

O [4] (Fu., Z. 196, Mj.), conj. — Ou. Ex. : C'était lî, *ô* ben je sé ben trompée. C'est-il toi *ô* ben moi qui va étère le maître? N. L'adv. où ne prend jamais cette forme. V. *Oyou*, *ôyou*.

Obeiller (Lg.), v. a. — Oublier. Forme vieillie. C'est le même que le Montj. *ôbélier*, avec l'l mouillé.

Obéir (Mj., Ag.), v. n. — Céder, mollir, fléchir. Ex. : La planche a *obéi*, ça m'a fait décrimballer au bas, ou : décrapucher uch' qu'en bas. — La Une telle a boîte? — Oui ; paraît qu'alle a eine jambe qu'*obéit*. N. Beaucoup prononcent : Obé-yir, ô très long. — *Obéyis* ben à ton maître, mon p'tit gâs ; *ôbé-yis* yi ben. *Obéyis* à tes parents, *ôbé-yis* yeux ben. — Sê (sois) ben *obé-yissant*. (By.)

Et. — Lat. Obedire ; orthogr. arch. : obœdire, de ob + audire, écouter.

Obélier (Mj.), v. a. — Oublier. Forme vieillie. Syn. et d. de *Oblier*, *Obeiller*. — Pat. norm. Ubélier. ô long.

Obilles (Z. 122), s. f. — Linge.

Obir (Sal.), v. n. — Partir, de la terre : mourir. Lat. Obire. Cf. franç. Obit. Syn. *Quercir*.

Obli (Mj.), s. m. — Oubli. Cf. *Otil*, ô long.

Hist. — « Ce que hier au soir erreur mist en *obly*,
« A ce matin Amour la souvenu. »
(G.-C. Bucher, 102, 141.)

Oblier (Mj.), v. a. — Oublier. Cf. *Outer*.

Et. — Plus près du lat. Oblivisci, ô long.

Hist. — « Qui bien aime à tard *oblie.* » (*Vx prov.*)

Obsarvâtion (Mj.), s. f. — Observation.

Obsarver (Mj.), v. a. — Observer.

Obtiendre (Mj.), v. a. — Obtenir. Cf. *Tiendre*.

Obtient (Mj.), part. pas. — Pour Obtenu. Cf. *Tient*, *Soutient.* || By. On dit aussi : obtint. Cf. *Tint*, *Soutint*.

Occâsion (Mj., Lg.), s. f. — Cas, circons-

tance, conjoncture. Ex. : Ça pourrait sarvir pour cette *occâsion* là. || Motif, sujet, cause. Ex. : Pour queune *occâsion* me dites-vous ça? — c.-à-d. à quel propos? — Syn. de *Avis*.

Occâsionner (Mj.), v. a. — Induire, pousser. Ex. : Je ne veux point l'*occâsionner* à faire de la dépense.

Occupant (Mj.), part. pr., adj. verb. — Inquiétant. Ex. : C'est ben *ôccupant* des affaires comme ça !

Occupâtion (Mj.), s. f. — Inquiétude.

Occuper (Mj., By.), v. a. — Inquiéter. Ex. : Il est ben malade ; ça nous *ôccupe* ben ! — Alle est ben *ôccupée* de son queneau, il est ben fâilli. || Mj., *fâli*.

Oche ! (Lg.), interj. — Sert pour arrêter les bœufs. Les paysans, en leur présentant le gros bout de l'aiguillon, disent : *Oche* ! *oche*-là ! Holà-*oche* ! — Syn. de *Cholà*, *Cès*.

Et. — C'est le fr. Oh ! dont l'aspiration finale est devenue chuintante. V. *Ouche*.

Ocrée (Mj.), s. f. — Griffade. V. *Oquerée*.

Ocres (Bg., By., Mj.), s. f. — Ongles. Il m'a donné un coup d'ocres, — égratigné. Le chat, i m'a égrassiné avec *ses ocres*. || Griffes, serres. On dit aussi *Oques*. || Extrémité du pied. (Mén.)

Octrouacien (Craon), s. m. — Employé de l'octroi. — V. *Octroyen*.

Octroyen (Mj.), s. m. — Employé de l'octroi. V. *Octrouacien*. — N. Ce mot est de la langue des mariniers qui, à Nantes, ont souvent soit à flouer, soit à *filouser* ces cerbères. || A Craon, comme à Nantes et à Angers, on se sert plus souvent du terme de gabelou (qui est le vx mot pour : surveillant des sauniers qui faisaient la contrebande et volaient la gabelle). By.

Oculi. — Au jeu de boules, quand un joueur ne sait pas éviter une boule précédemment jouée et vient buter dans le *derrière* de celle-ci, on dit qu'elle va à Saint Oculi. Souvenir de la chanson de saint Eloi :

« Et quand saint Eloi forgeait,
« Son fils Oculi, son fils Oculi,
« Et quand saint Eloi forgeait,
« Son fils Oculi soufflait. »

(Ponts-de-Cé, Cercle de la Paix, 10 mai 1903.)

Odeur (Mj.), s. f. — Odeur, ô long. Syn. *Sente*.

Odieux (Mj.), adj. q. — Odieux, ô long.

Odigner, ô-gui-gner (Mj.), v. n. — Ahaner, faire des efforts réitérés. Syn. de *Jâgnoter*, *Haronner*, *Haribauder*, *Harquéler*, *Haquenasser*, *Bédasser*, *Timonner*, *Bouvisser*. — Ce mot, très employé, est probablement un doublet de Ahaner, qui, pourtant, s'emploie également. || By. Houdigner. || O très long.

Œil. — V. *Eil* (Mj.), s. m. — Œil. Ne s'emploie que sous sa forme française dans les loc. suiv., de date récente, évidemment. || Avoir *l'œil*, — être avisé, perspicace. || A *l'œil*, — à crédit. || S'en battre *l'œil*, — s'en moquer. || Tenir à *l'œil*, — surveiller de près. || Avoir *l'œil américain*. || Tour *d'œil*, — regard sévère lancé par quelqu'un. || Tourner de *l'œil*, — mourir. — N. Autrement, on pron. *Eil*.

Œil-de-bœuf (Mj.), s. m. — Météore lumineux, halo ; qqf., simple blancheur entre les nuages présentant un aspect extraordinaire. Pas d'autre sens. Ainsi nommé à cause de sa forme. — Syn. de *Roue-de-chârte*, *Cerneau*.

Œil-de-Christ. — Nivella arvensis. (Mén.)

Œil-de-perdrix. (Mj.), s. m. — Petite écorchure. || Légère teinte rousse que prennent certains vins blancs mal soignés. C'est la maladie de la casse.

N. — Le fr. emploie ce mot dans un autre sens, d'ailleurs voisin.

Œillé (Tlm.), adj. q. ou part. pas. — Lassé, excédé, fatigué. Ex. : Je sé *œillée* de pleurer. Syn. de *Rebattu*. — N. Beaucoup prononcent : huyé (hu-ï-é), avec aspiration. || By. *Avouillé* et *Ravouillé*.

Et. — Doubl. du fr. Ouïllé, pris au fig., dans le sens de : regorgeant. Par conséquent, doubl. du pat. *Avouillé*. = « Comme si l'on disait : Je suis las de voir. » (Jaub.) = Ohié, malade, languissant. « *Ohié* de tous ses membres. » (Nicot.) Qui a tout le corps entrepris. — *Ohier*, intéresser la santé, affaiblir. (Monet.) = *Ouiller*, remplir une barrique au fur et à mesure qu'elle se vide. || Rassasier qqn. — Ce qui confirme bien notre explication. = «*Oiller*, enivrer, saturer, gorger. « Comme (comment) peut estre ta langue sans clameur et sans plaintes, quant la bouche où elle siet est familleuse pour souffreté, et les autres *oillez*, sans desserte, des biens que tu cuides avoir desservis? » (Al. Chart., l'*Esp.*, p. 269. — Moisy.)

Oeie, s. f. — Huile. (Mén.)

Œuf (Mj.), s. m. — C'est pas les *œufs* de tes poules », c.-à-d., ça ne te regarde pas, ça n'est pas ton affaire. || *Œuf* de jau. V. *Cocâtri*. — *Œufs* de coq. — R. Bazin, en parle, ds: *Angers et l'Anjou*, p. 129. — V. *Œuf de jau*.

Œufs-durs (Viu., Sp.), s. f. pl. — V. *Eux dures*.

Œuf-de-jau (Lg.), s. m. — Petit œuf sans coque, que l'on trouve parfois, surtout dans les fumiers. Syn. de *Coccâtri*. On les nomme ainsi parce qu'on les attribue aux coqs. En réalité, ce sont ordinairement des œufs de couleuvre, parfois des œufs de poules fatiguées de pondre.

Œuvres-blanches. — V. *Maréchal*.

Hist. 1662. «Sépulture de Claude Boucicaut, maréchal en œuvres blanches. » — Quincé. (*Inv. Arch.*, II, E, S, 391, 2).

Offartoire (Mj.), s. m. — Offertoire.

Office (Mj.), s. m. et f. — Ex. : Ils ont dit eine grande *office* (messe).

Œ. — Prononciation aiguë dans : Œuvre, manœuvre.

Officer (Mj.), v. n. — Officier. Ex. : C'est le nouveau vicaire qui *offiçait*. Cf. *Bénificer*.

Hist. — « Monsieur de la Jannerie a tenu la chappe pour *officer* à la messe. » (1609. — *Inv. Arch.*, E, III, 426, 1.)

Offrable (Mj.), adj. q. — Présentable, que l'on peut offrir, digne d'être offert. Ex. : J'avons que du méchant sigournet qu'est pas *ôffrabe*. N. ô très long.

Offrir (Mj.), v. a. — Offrir. Le part. pas. est souvent : *ôffri*, et le plus souvent : *ôffart*. Cf. *Ovrir*. N. ô très long.

Ognon (Mj.), s. m. — *Ognon* de lis, — caïeux du lis ; la plante elle-même. || *Ognon* de miracle, — plante d'ornement de la famille des liliacées. || Fig. — Grosse montre de forme hémisphérique. V. *Ugnon*.

N. — L'*ognon* de miracle est ainsi appelé parce que, dit-on, il donne des graines avant de fleurir. Il produit, en effet, à l'aisselle de chaque feuille, de petits grains sphériques qui, mis en terre, reproduisent parfaitement la plante. Ce sont, non pas des graines, mais des caïeux aériens.

|| *Ognon* masserotte (Lg.). Espèce qui porte au haut de la tige des bulbilles au lieu de fleurs fertiles. || Gober *l'ognon* (Mj.), être la victime. — Syn. de : la gober. || Papier *ognon*, — papier serpente. || Poire d'*ognon*, — ancienne espèce de poire. || Aux petits *ognons*, — soigneusement, délicatement. — Ex. : Il a été élevé aux petits *ognons*. Cf. *Oiseaux*. || Lg. Fig. — Gnon, gnole, torgnole, gifle. Syn. de *Hampane*, *Giroufiée à cinq branches*. *Mandale*.

Ognonner (Mj.), v. n. — Se former en *ognon*, en parl. d'une plante bulbeuse.

Oie (Mj.), s. f. — Maladie qcque ou indisposition d'un animal. || Fig. Peine, travail labeur. || Fig. Difficulté, traverse. Syn. de *Chahail*.

Et. — Le docteur Velpeau a adopté le mot Aï, nom gascon, pour désigner une maladie déterminée par une violence extérieure ou une grande fatigue. (*Dict. des Sciences* de Privat-Deschanel et Focillon.) Le mot Aï est évidemment un doubl. du pat. *Oïe*. Il se pourrait que Oïe fût la rac. du v. *Odigner* ci-dessus, qui serait pour *Oïgner*. — Probablement le même que l'angl. Woe. V. citat. de Nicot et Monet à l'étymol. de *Œillé*.

Oin ! — Exclam. pour : Ouais ! — Ironiquement. || By. Négation ; Non, que nenni, allons donc ! Mj. — *Ouah !*

Oinces. s. f. (Z. 137, Sar.), s. f. — Les jointures des doigts. || Souvent : ongles. — Lat. Uncus? crochu. V. *Ouince*.

Hist. — « Mais je diray cela de luy qu'il a les plus dures *oinces* qu'onques je senty sus mes espaules. » (Rab., *P.*, IV, 15, 384.)

Oiseau (Mj.,) s. m. — V. *Voiseau*. || Fig. Individu, quidam. Syn. de *Moineau*, *Gibier*, *Type*, *Indien*, *Chrétien*. || Ne pas être aux *oiseaux*, — être dans une situation pénible, difficile. || Oiseaux qui se chassent chez nous en hiver : Oies de Sibérie, canards cendrés, vanneaux, sarcelles, grèbes castagneux, spatules, cygnes sauvages, harles, molletons, chevaliers aux jambes grêles. (*Anj. hist.*, 2e an., p. 579. Abbé Houdebine.) || By. — Se faire soigner aux petits *oiseaux*, — très délicatement. Cf. aux petits *ognons*.

Oisi, s. m. — Osier nain. « Ce nom n'est donné qu'à la variété naine du saule dont on emploie les menues branches à faire des liens. Des *oisis*, un brin d'*oisi*. » (Jaub.) V. *Oisie*.

Hist. — « Un portefraise, partie de fer blanc, partie d'*oisi*. » (D'Aubigné, p. 137.)

Oisie (Lg., Tlm.), s. m. — Osier. Syn. de *Plon*, *Prèle*, *Ousier*. V. *Oisi*. || By. *Id.*, et Oisis.

Oison, s. m. — Terme rural. Tas d'avoine composé de deux javelles au plus, qu'on laisse sur le sol jusqu'à ce qu'on ait le temps de les lier. — Lat. Auca, oie. Forme régul. Ochon (Berry), ou Oyon (Bressan). Oison est une dériv. irr. — Mais par analogie avec quoi? || By. On dit Piron, pour Oison, petite oie. || Mj. — Piron, à rapprocher de *Epirâiller*. Il semble que le sens de javelle ait passé de Piron à son syn. *Oison*.

Oistres, s. f. — Noix. V. *Echalle*. (Mén.)

Ol (Lg.), pr. pers. — Il, indéf. || Pr. démonstr., Cela. Ex. : *Ol* é bé vrai, quio. — Doubl. de *Oul*. Cf. *Os*. V. Observations à *O*.

Hist. — « Après l'explosion, ils sautent par dessus les haies, coupent les cordes qui lient les deux condamnés et embrassant leur curé avec effusion, ils lui disent : « Oh ! M. le Curé, *ô* l'était ben temps. » (Deniau, *Hist. de la V.*, v, 670.)

Olife (Mj.), s. f. — Olive. De l'huile d'*olife*. Cf. *Denâfrer*.

Hist. — « Et n'y avoit plus *d'olif* en ly caleil. » (Rab., *P.*, II, 23, 175.) — « Or, il y mesle un peu d'*olif* et ores un petit fil de vinaigre... » (J. du Bellay. — *Moretum*, 262.)

Olivette (Mj.). s. f. — Anneau d'osier, *étrou*.

N. — Ce mot a vieilli et est peu usité. || Lg. Petit passage entre deux pierres de granit, sur le parcours d'un sentier. N. Les *olivettes* sont une des

---

Oi. — Se prononce oué, et l'on se moque de nous quand nous prononçons : de la touéle à vouéle, que d'autres accentuent presque : de la touale à vouale. Au lieu de poil (poual), nous disons : pouél, qqf. même : poueil. — La langue recherchée fait sonner: oua ; choisir, chouasir ; mouasir. — Suivi d'une palatale, d, t, ou d'une r, oi devient é ; le doigt, le dé ; noir, ner. — Quoi = qué. Qué que t'as dit? — Voir = vér. La voyez-vous devient : La véye-vous? — De quoi? de qué? (pour faire répéter). — Oir, oire, à la fin des mots, font ordinairement : oué, ouer, ouére, comme dans l'anc. prononciation française, conservée dans plusieurs provinces et au Canada. || By. — Choisir devient : Chouê-sî ; Moisir, mouêsî ; Voir, vêr, vâr ; V. voyez, v. vouéyez ; Croire, crére ; Croître, craître ; un mouchoir, ein mouchoué ; une portoire, eine portoué-ere.

|| Lg. — Mouâ, touâ, nouâr = moi, toi, noir. || Mj. — Moné, toué, nouère, vouèr = moi, toi, noire, voir.

caractéristiques des pays situés au bord de la Sèvre. Elles correspondent aux *rottes* et aux *échaliers* des autre régions. Ce sont d'étroits passages, d'un pied de large environ, ménagés entre deux pierres de granit, fichées debout dans l'alignement des haies, sur le passage des sentiers. On en voit aussi à l'entrée des cours des fermes. — Au Lg., on mouille souvent l'l, Olivette, oguivette. || Lrm. *Id.*

Ombelle. — V. *Omblette.*

Omblée, ombiée (Sp.), s. f. — Anneau de fer, ou boucle formée d'une hart, qui rattache le timon de la charrette avec le joug des bœufs, par l'intermédiaire du *court-berton.* Doubl. de *Omblette.* — Une *omblée* se place en avant du joug, une autre en arrière.

Omblette (Mj., Lg.), s. f. — Boucle d'osier qui sert à suspendre une andouille, un languier ou un jambon dans la cheminée. || Plus spécialement, la boucle qui termine la chaîne d'attelage des bœufs, qui s'attache à la *tratoire.* — N. Proche parent de *Olivette.* || Anneau de fer qui termine la prouillère, par ext.

Ombletter (Lg.), v. a. — Entraver, une vache, au moyen d'une large boucle d'osier qui embrasse en avant le genou d'une des pattes de devant, en même temps qu'un bâton est passé entre cette boucle et le jarret de la bête qui, de la sorte, ne peut plus s'appuyer que sur trois pattes. On traite ainsi les vaches difficiles à traire. || Lrm. *bl.*

Ombrager (Mj.), v. a. — Cacher, dissimuler. Ex. : Quand il m'a vu, il s'est *ombragé* derrière ein chêne. — C'est le fr. pris dans une acception figurée.

Omêchée, s. f. — Il y a deux manières de mesurer au boisseau. Le blé, par ex. ; on prend une planchette et on rase tout ce qui dépasse les bords. — Pour les pommes de terre, ou d'arbre, les marrons, on entasse, au-dessus, tout ce qui peut tenir, parfois même en soutenant avec les mains. Cette dernière manière de mesurer s'appelle l'*omêchée.* J'ignore la provenance du mot. V. *Rais*, *Afaïté.* — P. ê. pour Haut-mêchée, Haut-mouêchée. (V. *Mouêche.*) Cf. *Haut-murée.*

Omnibus (Mj.), s. f. — Ils ont mené la grande *omnibus.*

On. — « Finale de mots de beaucoup de prénoms, *Goton*, *Louison*, *Toinon*, rappelle les noms lat. de femmes : Glycerium, Leontium. « Mea Glycerium, inquit, quid agis? » (Térence. Jaub.) || On, an ; un, in. — Il faut noter que, dans les Noëls poitevins, la voyelle *on* est partout confondue avec la voyelle an. Il en est de même entre un et in. Ein ou in, pour : un. Chaquin, pour : chacun, etc. — Ce défaut de la prononciation poitevine se retrouve sur toute la lisière méridionale de notre département. A Tout-le-Monde, il est très sensible, mais beaucoup moins qu'à Saint-Paul, qui, du reste, a, je crois, appartenu au Poitou. Là, ce défaut est absolument insupportable ; non seulement les indigènes prononcent indifféremment an pour on, in pour un, mais j'ai constaté cent fois qu'ils n'entendent pas la différence qui existe entre les sons en question. Ils vous diront, sans sourciller : Velà du ban jomban ; y a eine fonte dans ceté morceau de fente-là. (R. O.)

On, pron. ind. — On dit : N'on, pour : L'on. Ex. : *N'on* ne sait jamais ce qu'a pense.

Ondain (Mj., Sal.), s. m. — Ados d'herbe disposée en ligne telle que le faucheur la laisse sur le pré, avant le premier fanage. V. *Londain.*

Et. — Pour qui a vu un pré fraîchement fauché, avec ces *ondains* qui ressemblent aux vagues d'une rivière, il n'est pas douteux que ce mot qui fait image, vienne du lat. Unda. Quant au fr. Andain, j'estime qu'il a le même sens, qu'il n'est qu'une corr. de notre mot patois et que c'est à tort que Littré le définit : « Étendue que le faucheur peut faucher de pas en pas. » Il a été trop préoccupé de faire dériver ce vocable du lat. Andare. (R. O.) — Favre partage cet avis pour : *Ondain* ; mais non pour Andain.

Ondouiller, v. a. (Li., Br.). — Ondoyer, un enfant, en attendant le baptême. || Mj. — *Andouiller.*

Hist. — On lit dans un vx texte : Undeïare. (Ménage.)

Ongle (Mj., Lg.), pron. on-ye, s. f. — Ex. : Tu n'as que ça des grandes *ongles* ! || Se mordre dans les *ongles*, — se mordre les doigts, les pouces.

Hist. — Fémin. jusqu'au XVIIe s. La Font., VI, 5 :

« Elle sent son *ongle* maline. »

Tiré du lat. Ungula.

Onglée (Mj., Lg.), s. f. — Douleur très vive ressentie au bout des doigts par un grand froid. || By. Pron. Ongh-yée.

Ongleuse, adj. q. — Pour : *angleuse*, corr. de anguleuse. Se dit d'une noix dont la coque n'est pas formée de deux demi-sphères régulières. || By. Onglouse.

Onguent (Mj.), s. f. — Dans les petits pots les bonnes *onguents.* Prov. || *Onguent* miton-mitaine, — sans vertu. || *Onguent* de saint Fiacre ; fiente de bœuf avec de la terre glaise, dont on se sert pour les ruches. (Mén.)

Onque, s. m. — Prononc. vicieuse du mot Oncle. V. *Tonton.*

Onquile (l'), **Onquiles** (les) (By.), s. f. — Pour : La longue île, les longues îles. On trouverait dans des noms de lieux-dits l'explication des changements survenus dans la configuration des terrains par suite de causes diverses.

Ons (j') (Lg.). — Pour : J'avons, pour : Nous avons. *J'ons* eu beaucoup de plaisir.

Onsée (Li., Br.), s. f. — Ondée, *ousée.*

Ont. — Terminaison habituelle de la 3e pers. du plur. de l'indic. prés. et imparf. dans les verbes en er ; i mangeont, i man.

giont. — N. Cela est vrai pour le Choletais, mais non pour Mj., ni pour St.-A. — V. *Ent.*

Opiniâtrer (Lg.), v. a. — Irriter par la contradiction. Syn. de *Ostiner.*

Opposé (Mj.), part. passé. — Empêché. Ex. : Je l'ai *opposé* de faire ça. || S. m. Le contraire. Ex. : C'est tout l'*opposé* de ce que vous crayez. || A l'*opposé*, — à l'oppposite, au contraire. Ex. : La Poumeraye, c'est tout à l'*opposé* de Saint-Gearmain. — Il fait esprès de faire à l'*opposé* de ce que je illi dis.

Opposer (Z. 153. Mj.), v. a. — Empêcher. Ex. : Si a veut se marier, je ne l'en *oppose* pas. — N. On dit aussi : Je ne illi en *oppose* pas. || N'*oppose* que, — il n'empêche que. || Je vas mettre de la paille pour *opposer* la salade de geler.

Opulent (Mj.), adj. q. — Ne s'emploie que dans la loc. insépar. : Riche *opulent*, — très riche, richissime. — Rac. Ops, la Terre.

Oquerée (Mj.), s. f. — Griffade. Syn. de *Griffée.* Dér. de *Oques* ou *Ocres.* On pourrait p.-ê. écrire Ocrée.

Oques (Mj.), s. f. — Ne s'emploie qu'au plur. — Griffes, ongles, serres. — Ne peut venir du lat. Unguis. Lat. Uncus?

Oragan (Mj., Lg.), s. m. — Ouragan. Cf. *Obli*, *ôtil.* — N. Il est assez naturel que l'on dise Oragan, alors que l'on dit : ôrage ; ô long.

Et. — Viendrait du Caraïbe Hurakan, d'après Oviédo, *Hist. des Indes.* (Litt.) — Hist. « Il s'est élevé vers les trois heures du matin un *oragant* de vent des plus impétueux. » (1751. — *Inv. Arch.*, E, II, 308, 2.)

Orage, s. f. — Une ôrage. — N. Masc. à Mj. N. ô long.

Et. — D'une forme fictive : auraticum, du lat. : aura, vent, air. — Hist. « Le dimanche premier jour d'aoust, fist une *auraige* de grelle. » (1632. — *Inv. Arch.*, S, s., E, 164, 2, h.) || By. Se prononçait Orége.

Orageoux (Lg.), adj. q. — Orageux.

Oraille (Lg.), s. f. — Oreille. Forme vieillie. Ex. : J'ai des geales, les *orailles* me pelassant. — Cf. *Ortail.* V. *Oreille*, *Orille.*

Orbelutes (Bg.), s. f. — Eblouissements. J'ai des *orbelutes.*

N. — On invoque S. Orban, pour les orbelutes. Orbus luce, privé de lumière. (Jaub.) — Je pensais, moi, à : orbis lucis, cercle de lumière, orbe ; et, en effet, ce sont bien des petites sphères lumineuses qui passent devant les yeux.

|| La présence du t ne permet d'expliquer ce mot ni par : orbus luce, ni par : orbis lucis. J'estime qu'il est pour Erbélute, cu Rebélute, doubl. fém. et syn. de *Rebélut*, qui signifie : son, recoupes, et dérive du fr. bluter ou beluter (V: Hatzf). Les petites paillettes lumineuses qui voltigent devant les yeux fatigués, ressemblent parfaitement à une pluie de son. (R. O.)

Hist. — « ...Qui sont petites boules noires, rouges ou bleues, lesquelles nous semblent être devant les yeux, quand nous avons regardé avec trop d'assurance les orbes du soleil ou de la lune. » (G. Sand, *La Petite Fadette*, XIV.)

Orbie (Tlm.), s. f. — Mine triste, maladive, revêche. S'emploie dans la loc. : Faire l'*orbie*, syn. de : Faire le *choe.* — Faut-il rapprocher ce mot de l'angl. Orbity, état de celui qui a perdu ses parents ou ses enfants? Lat. Orbus. Syn. et d. de *Rebi.*

Orchères, s. f. pl. — Nom d'un village de Mj.

N. — Les Orchères furent, autrefois, une des propriétés de Sully.

Ordignon (Z. 134. Q., Br.), s. m. — Orgelet, compère loriot. — Jaub. donne Orbillon. Syn. et d. de *Hardillon* ; syn. de *Grain d'orge*, *Parpillon.* Dimin. du lat. hordeum.

Ordinaire (Mj.), s. m. — Habitude. S'emploie dans la loc. : Avoir *ordinaire*, — avoir coutume, l'habitude de.

Orée (Mj., Lrm.), s. f. — Le côté extérieur du lit, opposé à la *venelle.* Ex. : Les parrains couchent dans l'*orée.* Syn. *Urée.*

Et. — C'est le fr. Orée, lisière d'un bois, du lat. Ora, bord. — Hist. G.-C. Bucher, 128, 157 :
« Le grand yver Gylon estoit fourrée
« Et Cupido luy dist : — Ma belle dame,
« Je vous supply, donnez-moi quelque *orée*
« En vostre faim, car de froict je me pasme. »

N. — Je ne m'explique pas bien le mot : faim. Je soupçonne Sain, anc. graphie de Sein.

Oreille (Tlm.), s. f. — Tasseau fixé au bâti d'un métier de tisserand, qui supporte et contre lequel vient buter le tourillon formant l'extrémité du *taillet* de poitrine. || Versoir de charrue. || Ne pas entendre de cette *oreille*-là, — loc. ironiq., c.-à-d. ne pas vouloir entendre. || Lg. — Ouïe, de poisson. Ex. : Il avait passé ine ficelle dans l'*oreille* de son *chaveneau.* — C'est la même métaphore — ou la même erreur qu'en français. Cf. *Oraille.*

Oreille d'âne (Pell.), s. f.

N. — La grande consoude, dit Littré. — Scabiosa arvensis à feuilles velues, dit Ménière. || By. La sagittaire des marais ; la grande consoude s'appelle Confée.

Oreille de chat (Mj.), s. f. — Petite orchidée à fleurs rousses et comme veloutées. C'est le Cypripède, sabot de Vénus. (V. *Oreille-aux-sourits.*) — N. Dans notre patois, on donne ce dernier nom à une plante très différente, la Calcéolaire. || Chicoracée à fleurs jaunes et feuilles velues qui pousse dans les endroits pierreux. C'est une *épervière*, ou p.-ê. la crépide élégante ; Crepis pulchra. On l'appelle aussi Langue de chat. || By. — Cypripedium calceolus, sabot de Vénus ; le Calcéolaire, sabot d'amour.

Oreille de lièvre (By.). — Le buplevrum falcatum et le buplevrum fructuosum ; les buplèvres en faux et frutescent.

Oreille d'ours (By.). — Primula auricula, la primevère auricule. || Mj. — Oreille douce.

Oreille-de-rat, s. f. — C'est la traduction

exacte de Myosotis, à cause de la forme de ses feuilles. || By. Hieracium pilosella ou Epervière piloselle. V. le suivant.

Oreille-de (ou aux) **sourits** (Lg.), s. f. — T final sonore. — Herbe à feuilles très velues, commune sur les talus des chemins. C'est une composée à fleurs d'un jaune un peu pâle. — Epervière. — La plante est « bonne pour le verin » et on la cueille pour cet usage. — Probablement la même que *Oreille-de-chat*, ou *de rat*. || By. Myosotis arvensis ou des champs. — Le cerasticum repens est cultivé en bordures sous le nom d'oreille de souris.

Orémus (Mj.), s. f. — Prononcé souvent Orimus. — On dit de qqn qui tient des propos un peu lestes : Il nous dit des belles *Orémus*, — par antiphrase.

Orfeuvre (Mj.), s. m. — Orfèvre, bijoutier. || Horloger. Syn. *Horlogier*.

Hist. — « Les *feuvres* traictent de ce qui appartient aux *feuvres*. » (J. du Bellay, *Déf. et Ill.*, II, 11, 56.)

— « De sur le pont des *Orfèvres*
« Donnèrent un cœur d'or,
« Emaillé d'un très bel *œuvre* ;
« Ceux de sur le port,
« De coupeaux deux grandes charges
« Pour chauffer l'enfant. »
(*Noëls angev.*, p. 61.)

N. — Orfèvres rime avec œuvre. — Il est curieux de noter que notre patois a le nom *Coupeau*, répondant au verbe *Coper*, tandis qu'inversement le subst. Copeau correspond, en fr., au v. Couper. — Cf. *Abrit*, *Abrier*.

Organisse (Mj.), s. m. — Organiste. — V. Observ. à *Isse* remplaçant les terminais. en : iste.

Orge carrée, ou orge d'hiver, ou orge à 6 rangs (Bat.). — Mén.

Orgerie (Lg.), s. f. — Orgie. V. *Orges*.

Et. — Les Orgies étaient, jadis, la fête de Bacchus. Le sens de : débauche ne s'est généralisé qu'au XVIIIe s. (Darm.)

Orges, s. f. pl. — Dans la loc. : Faire ses *orges* ; ses orgies. — Deux sens : 1° Faire la noce ; 2° Réussir. || By., Mj. — 2e sens. Faire son *beurre*.

Orgnière, s. f. — Prononc. de Ornière, avec épenthèse du g.

Orgnon (Lg.), s. m. — Lorgnon. J'ai entendu un vieillard me dire : Y en a qui portent des *orgnons* pour faire de l'emballe.

Orgueiller (s') (Lg.), v. réf. — S'enfler, se gonfler, se tuméfier. Syn. et d. de s'*Orgueillir*.

Orgueillir (Mj.), v. a. V. *Ergueillisser*. L'espagn. Erguirse signifie : s'enorgueillir. || S'*orgueillir*, v. réf. S'enfler, se tuméfier. — Ex. : Sa glande s'est ben *orgueillie*. Rac. Orgueil. — Syn. et d. de : s'*Orgueiller*. Cf. la loc. S'enfler le *nez*.

N. Le sens de Orgueil implique qqch. d'enflé : « Quis vero nesciat superbos inflatos dici, tanquam vento distentos. » (Saint-Augustin. *De sermone Domini in monte.*) Et alors Ménage tire : orgueil du grec : orgaô, tumeo.

Oribus (Jm.), s. m. — Chandelle de résine. Syn. de *Esprit*, *Rousillarde*, *Rousinard*, *Gadron*. — Cf. *Auribanier*, dans le 173e Zig. — N. Ce mot n'est pas de Mj., mais du N.-E. du département. Je l'ai connu pour la première fois au Mans, où il y avait une fabrique d'*oribus* (*sic*). — De sa couleur d'or.

Hist. — « Les sinapizant avec un peu de pouldre d'*oribus*. » (Rab., *P.*, Prol., p. 111.)

Orier (Lg.), s. m. — Oreiller. Syn. et d. de *Oriller*. Cf. *Biot*, *Vier*, *Evier*, etc.

Orille, s. f. — Oreille. — Cf. Essoriller. Syn. et d. de *Oraille*.

Oriller (Mj.), s. m. Oreiller. Syn. et d. de *Orier*. V. *Couette*. — *Id.*, pat. norm.

Orimus (Mj.), s. f. — V. *Orémus*.

Orine (Mj., Sar.), s. f. — Descendance, filiation, origine. || Espèce, famille, nature. — Syn. de *Ancêtre*. — « Petite orine, petite espèce. » V. *Oture*. || Engeance.

Et. — Orine (Berry, Saint-Brieuc) vient du lat. Originem, avec l'acc. sur ri (de Oriri). Origine est moderne et refait sur Originem (Litt.). = On disait : Péché orinal, pour : p. originel (D. C.). = Hist. *Roman de Renard* : 19.458 :

— « Ileuc trouvai dame Hermeline
« Qui moult par est de franche *orine*. »
— « Hen, hen, quel mesnager vous estes !
« Vous n'en ystriez pas de l'*orine*
« Du père. » (*Farce de Pathelin.*)
— « Et envie est tele racine
« Où touz li max prenent *orine*. »
Renart, 187.

Orineau (Lg., Tlm.), s. m. — Sorte de navet blanc, à collet très long. On en mange les jeunes pousses, à la fin de l'hiver, en guise d'asperges. Syn. *Navisseau*. V. *Bricoli*.

Oriner (Mj.), v. a. — Enger. Syn. de *Chancer*, *Chanceler*, *Enenger*. || Munir d'une espèce de plantes ou d'animaux. *Engeancer*, *Engénouir*. Cf. Enoriner (Jaub.). — V. aussi *Affier* (By., Als). Pour : Originer, indique l'origine, le point de départ d'une chose. De là le sens de donner : « Va falloir que vous *m'oriniez* d'une *chiasse* de votre *glycérine*. » (26e Zigz.) — Je n'en ai pas, mais je vas m'en *oriner*.

Oripeaux (Ag., Sar., Ché.), s. m. — Oreillons.

Hist. — « En nostre abbaye nous n'estudions jamais, de peur des *oripeaux*. » (Rab., *G.*, 39, p. 77.) Syn. de *Jottereaux*.

Orléanse (Mj.), s. f. — Orléans, sorte d'étoffe. — N. Le nom de la ville ne se prononce pas ainsi.

Ormoire, s. f. — Armoire.

N. — « Le peuple, à Paris, dit ormoire, et ornoire. Villon, dans son *Petit Testament* : aumoire ; nous disons, en Anjou, ermoire. Il faut dire : armoire. » (Ménage.)

|| By., *id*, érmoère.

Orpouler. — Empouler. V. *Enrocher*, citation.

Orsoir (Mj.), s. m. — Bénitier. Mot désuet, encore usité en 1792.

Et. — Doubl. du franç. Urcéole, lat. Urceolus.

Hist. — Dans l'inventaire de l'église de Montjean (V. Soleil), on lit : « 2° Deux chopineaux avec la soucoupe (le plateau) pesant 11 onces 1/4 et un gros, plus l'*orsoir* (le bénitier) et le goupillon pesant 3 l. 4 gros... » En note : Au moyen âge, on disait : *orcel* ou *orceau*. (Abbé Allard., *Notes s. Mj.*, 258.)

Ortail (Lg.), s. m. — Orteil. Syn. et d. de *Ortê*. Cf. *Oraille*. || By. — Ein orté, le grous-t-orté.

N. — On a dit, jadis : arteil, du lat. Articulum, de artus, membre ; proprement : le petit membre.

Ortais. Orté (Chl., Mj.), s. m. — Orteil. V. *Ortail*. — L'l final est supprimé comme dans *Dousil*, Avril, Pareil, Souleil. — Pat. norm. Ortaè.

Ortie (Lg., By.), s. f. — Maladie de l'*ortie*, urticaire. — Le mot lat. urtica se rattache à urere, brûler. — Syn. de Fièvre *ortilleuse*. Je m'sé piqué ben dur aux *orties*. V. *Ortuge*.

Orties-grillants (Pell., By.), s. m. — Sorte d'ortie dont le venin est particulièrement corrosif. — C'est l'urtica urens, l'ortie brûlante ; vulg. ortie grièche.

Ortilleuse (Mj.), adj. q. — Ne s'emploie que dans l'express. Fièvre *ortilleuse*, — urticaire. Syn. de *Maladie* de *l'ortie*.

Ortir° — orqui (Mj.), v. a. — Piquer avec des orties. Ex. : Je me sé *orti* ben dur en ramassant des lumas.

Ortuge, s. f. — Ortie (Mén.). Urens ortugo. — Berry Ortruge, ortruger. (Jaub.)

Orvane (Sp.), s. f. — Scrofulaire. C'est le franç. Orvale, corrompu et détourné de son sens.

Et. — Or + valoir ; qui vaut de l'or. Dite aussi Toute-bonne, toute saine, herbe aux plaies. Labiée. (Litt.) — « Toute bonne, autrement dicte des Français *orvale*, parce qu'elle vaut autant que l'or, vient en toute terre, sans semence et avec semence. Elle demande d'estre souvent arrousée. » J. Liébault, *Maison rustique*. — Comte Jaubert. || By. — Salvia sclarea, vulg. sclarée, orvale, toute bonne. Mais ce dernier mot est encore le nom vulg. du Blitum bonus Henricus (chenopodium), herbe du bon Henri, épinard sauvage.

Os (Lg.), pron. pers. et démonstr. — Le, cela. Ex. : Si t'*os* aime pas, va te coucher. — Doubl. de *Ous*. Cf. *Ol*. — Ex. : J'*os* avais bé dit. Prononc. J'*ôs* avais bé dji. L's est muet devant les consonnes. — Cf. *ô*, *ou*, *oul*.

Osée, s. f. — Pour : ondée ; chûte de pluie. Vulg. *Ousée*. Ménage : On dit : housée dans l'Anjou et Harée en bas. Norm. Cf. *Onsée*.

Oseille (Mj.), s. f. — Le ou La faire à l'oseille à qqn, — chercher à le duper, à lui en imposer. « T'as beau être malin, tu ne me la feras pas à *l'oseille*. »

Osian (Lg.), s. m. — Petit oiseau, oisillon. Ex. : Les *osians* ont tot mangé noutre meil.

Ostiner (Mj., By.), v. a. — Irriter en résistant, en tenant tête. Ex. : Il ne fait point bon l'*ostiner* trop ! Syn. *Opiniâtrer*, *Audacer*. || V. réf. — s'*Ostiner*, s'obstiner.

N. — « Le b disparoit absolument devant st, dans obstiné, obstination, qu'on prononce : ostiné, ostination. » (Th. de Bèze. — *Traité de la prononciat. du fr.*) — De même en italien et dans le pat. normand.

Ostre (Ag.), s. m. — Monstre. || Oy ! *l'ostre* de gas ! il est allé encore courir. — Au faubourg Saint-Michel. || By. — Oh ! quée *lostre* de gâs ! Eyoù est-y côre allé courî?

N. — Dans le faubourg Saint-Michel et la Devallée Saint-Samson, je n'ai jamais entendu *Ostre*, mais *Lostre*, avec le sens de Monstre. Quée lostre d'homme ! disait la X., en parl. de son homme quand il rentrait trop soûl. — Ein vré *lostre* ! vieux mot usité là du temps où la mère T. la Grolle disait à sa voisine (Mme Lag.) : « Prends jamée la luçarne (le chapeau), la Lég..., ça vous fout des mals de tête, ma chère. C'était l'époque où les perrayeux « foutaient » des boucles d'oreilles à leurs chiens. — Hê là, Oust ! — Tê d'là. Salut de deux coteries se croisant à distance, le tout trop souvent accompagné d'un juron, où Dieu se prononçait Diéeu.

Otil (Mj.), s. m. — Outil. Cf. *Ovrir*. Pat. norm., *id*. ôti. N. ô long.

Otiller (Mj.), v. a. — Outiller, ô long.

Oture (Sar.), s. f. — Espèce, surtout bonne. Se dit des plantes. || Bas Maine : Hauture, grandeur, espèce (en parl. des poules). J'n'avons cheux nous qu'des poules de la p'tite *oture* ; — grande *oture*, grande espèce. (Dott.) — Cf. *Orine*.

Ou [1] (Fu., Zigz. 143, 196, Lx.), art. déf, composé. Au, aux. Ex. : Aller *ou* noces ; *ou* tard de l'été.

Hist. — « Cela fut cause que plusieurs qui demouroient ès régions circonvoysines vindrent habiter *ou* pays d'Anjou. » (J. de Bourd. — *C. L.*, I, 179.)

Ou [2] (Tlm., Sp.). — Pron. pers., *ou* plutôt impers. — Il. Ex. : *Ou* faut ben ; *ou* va mouiller. — Vous plest- *ou* do choux? — Vous plaît-il (d'avoir) des choux? || Pron. pers., rég. dir., Le Les. — *Ou*, ous ; lou, lous.

Ouah ! (Mj., Lg.), interj. — Ouais ! Oui-dà. || Marque la négat., et répond au fr. Que nenni ! Ex. : Va-t-il mouiller de ressiée? *Ouah* ! — Avez-vous fait marché? *Ouah* ! || Marque aussi l'étonnement, l'incrédulité. = Berry, Evah ! (Jaub.) Cf. *Oin*.

Ouâler (Ag., Tlm.), v. n. — Pleurer avec des cris. Syn. de *Brailler*, *Ouêler*. — Doubl. de *Ouêler*.

Ouatrouse (Ag.), s. f. — Personne indolente ou manquant d'énergie. — Quelle *oua-*

Ou. — Remplace : 1° au... eu, ou, œu, — surtout dans beaucoup d'adj. en eux : envioux, foiroux, morvoux, poussiéroux, réchignoux. — 2° oi, — pougnard. — 3° o, dans : chouse, une coûte, un coûté, dounaison, estoumac, oûter, Pentecoûte, proufit, tantoût, etc.



trouse. — Ou, p.-ê. Quelle *louatrouse*, *loitrouse*. La prononciation ne m'a pas renseigné exactement. Cf. *Loitriner*.

Oublie (Ag.), s. f. — Sorte de gâteau très léger, en forme de cornet ou de cylindre creux que des marchands ambulants vendaient autrefois par les rues de la ville. Ils portaient sur leur dos une boite cylindrique dont le couvercle était muni d'un tourniquet tournant sur un cercle garni de numéros allant de 1 à 20.

Et. — Oblata, de oblatum, offert, à cause que l'oublie était une sorte d'offrande que le vassal faisait à son seigneur. (Litt.) — Pour : oublée. Cf. Oblat. (Darm.) — Oublie, — hostie offerte à Dieu, et gâteau offert au seigneur. (Dr A. Bos.) = Oublée, — la Sainte Eucharistie, l'hostie consacrée (ou non consacrée) :

« Desour l'autel a pris l'*oublée*,
« Que li prestre avoit sacrée. »

Pâtisserie. — « Panes qui eschaudati dicuntur, et *oblatas* et vinum quæ solent *reddi* clericis parisiensibus in vigilia Ascensionis. » (1202. — D. C.) — « Panis *oblialis*, pain oublieré (panis tenuissimi species) : « Veci seu que Mgr Jehan de Douaiz, sire de Tacheinville avoue à tenir de Mgr l'evesque de Chartres... six pains *oublierez* de rente. » (D. C.) — « S'il guignoit des œilz, c'estoient gauffres et *obelies*. » (Rab., *P.*, 32, 412.)

N. — On se rappelle le cri de ces marchands : « Voilà l'plaisir, Mesdames, voilà le plaisir ! » Inscrit sur une devise s'enroulant autour de la boîte. — A quoi les gamins ripostaient : « N'en mangez pas, Mesdames, ça fait mourir. » (Fa sol do si (b) la sol ; fa sol la si.) — Le marchand annonçait son passage au moyen d'un instrument en bois garni de deux claquettes en fer, qu'il manœuvrait au moyen d'une poignée.

Où ce que ? Pour : Où est-ce que? Ex : *Où ce que* tu vas? — Et même, syncope plus prononcée, Où que tu vas? || By. — *Eyoù* que, Où que tu vas?

Ouche (Mj., Lg., Do., Bl., My.), s. f. — Champ cultivé. || Sp. — L'*ouche* des mottes, — le cimetière. Ex. : Il est bentout bon à mettre dans l'*ouche* des mottes. || Lg. — *Ouche* des morts, — même sens. Il est probable que la loc. Saint-Paulaise n'est qu'une corr. de celle-ci. || Lg. — *Ouche* de tend-cul, de bâille-bec, même sens. — Syn. de *Champ de tabac*, *Cémetière*, *Çoumitière*. || Terrain très marécageux où l'on plantait des saules. La Basse-Ouche, Bazouges, etc. (M. Préaubert). || Clos attenant à la maison (se trouve dans les poésies de Jean Béraud), encore en usage dans les actes notariés. (Mj.) L'*ouche* de la Dagobretière, à Doué. — Terrain aux environs d'un manoir, souvent sur les anciens fossés.

Et. — B. L. Olca. — Probablement celtique. Terrain de qualité supérieure, situé près de la maison et ordinairement cultivé en jardin. (Darm.) = Ménage, *id.* — « Leurs terres bien ameublies (occatæ) par la herse (occa) ont dû ce nom à cette qualité. » (De Montesson.)

Hist. — « Sisse entre la metuerie dou Motey d'une part et l'*ouche* du seigneur de La Haye (1296. — *Inv. Arch.*, H, I, 268, 1.) — « Renaud de Brielles et Marion sa fame » baillent à Saint-Serge « une minée de terre assise en l'*ousche* du Motey. » (1302, *ibid.*, 269, 2.) — Don par Ermengarde... au lit de mort, de 6 deniers de rente, « VI denarios de *olchia* que est juxta vineas monachorum, ante portam eorum. » (1150. — *Id.*, p. 145, 1.) — Hoscha. Portio terræ arabilis, fossis vel sepibus undique clausa. » Vide Olca. Nostris : *Hosche*. « Devant ledit acin une *Hosche* ou pièce de terre, assise ès *Hosches* de Molin. » — Dimidium arpentum prati et *oschia* ultra fluvium Sartham. (xiie s. — *Inv. Arch.*, S, H, 36, 1, h.) — « Mon logis prioral, fuies, plaids, prinsons, jardins, *ousches* et cimetières. » (1315. — *Id.*, 64, 1, h.) — Don par Etienne Bâtard à Saint-Serge de terres de Juigné, « *olchiam* terræ apud Juinniacum. » (1140, circa. *Id.*, S, H, 144, 2, b.) V. *Noue*. — « A la même époque (1794) commencèrent aussi les locations de jardins, prés et *ouches*, situés dans la ville même (Cholet) ou dans sa banlieue. » (*Anj. hist.*, 3e an., 526, 15.) — « Le père Barbeau... avait, derrière sa grange, un beau verger, que nous appelons chez nous une *ouche*, où le fruit abondait, tant en prunes qu'en guignes, en poires et en cormes. » (G. Sand, *La P. Fadette*, I.)

Ouche, Ouche-là, Ouchte (Lg.). interj. — Sert à faire reculer les bœufs. V. *Oche*.

Oucheraie, s. f. — Ouche.

Oudri (Sar.), adj. q. — Moisi, éventé.

Et. — Oudrir, se rider, se flétrir, en parl. des bourgeons. Sans doute le même, avec un sens différent, que : ourdri, terme de blanchisseur : taché de moisissure par l'humidité. Peut-être dér. de l'adj. Ord, sale. — L. horridus, — qui fait horreur. (Litt.) — Probablement germaniq., vu l'h dans la forme ancienne. (Darm.) V. *Houdrir*, *Heurdrir*.

Oué, s. f. — Oie. || By. — Ouê. C'est la prononciation commune de Oi. — On devait dire d'abord La rue aux Ouês. V. ci-dessous. || Mj. — La ouê, — l'oie.

Et. — « B. L. Auca, de : avica, dér. fictif de : avis, oiseau. Le nom général : avica, oiseau, a été réduit à un sens spécial ; comme jumentum, bête de somme, a donné : jument. » (Litt.) — « Cf. La reine Pédauque : « Et estoient largement pattez, comme sont les oyes : et comme jadis à Thoulouze les portait la reine Pédauque. » (Rab., 4, 41. — Ménage.) — La rue aux Ours, à Paris, s'appelait autrefois la rue aux *Oues*, parce qu'on y vendait des oyes. » (Ménage.)

Oueille [1] (Lg., Mj., Sar., Lué, Ths), s. f. — Ouaille, mouton, brebis. || Sp. — Fig. — Nigaud, imbécile (Mj.). — Les Angl. emploient en ce sens Oaf, qui est le lat. Ovis. Syn. *Mahaud*, *Colas*. || On dit aussi Ouailles, français. Prononc. ou-eï-lle.

Et. — Lat. Ovicula, dimin. de Ovis, brebis. xiie s., oeille, uweilles. (Litt.) — « U et V étaient, jadis, une même lettre (u) ; ouailles, = ovailles. (Roquefort. — Jaub.) Les vers suivants prouvent que Ouaille se prononçait Oueille :

Oué, Ouer, Ouère. — Observ. — Formes les plus ordinaires des termin. Oir, oire, du fr. actuel. Ce n'est pas une corr. de lang. ; nous ne faisons qu'observer la prononciat. de nos aïeux, qui écrivaient : *mirouer*, *mouchouer* et ne faisaient probablement pas plus sentir l'r final que nous le faisons dans les infinitifs en ouer (bafouer, clouer). Cette prononciat. s'est spécialisée dans les noms et n'a pas passé aux verbes.

« Il a bien dict, je congnois mes *ouailles*,
« Et elles m'oient, et ouvrent les oreilles
« Pour escouter ma divine parole. »
(Marot, *Sermon du Bon Pasteur*. — Jaub.)

Oueille [2]. — Pour : voye, voie, subj. prés. du v. Voir. Oute té don d'là que j'*oueille* (que je voie). (Ths.) V. *Oueille-bandée*.

Oueille-bandée (Lg.), s. f. — Jeu de Colin-Maillard. Syn. de *Casse-cou*, *Casse-croûte*, *Mapou*, *Alouette*, *Alouette-bandée*, *Lapou*.

Et. — Je suis persuadé qu'il faudrait écrire Oueye-bandée et que Oueye, qui aurait le sens de vue, dér. du v. Voir, dans lequel le v était souvent prononcé ou. — L'oueye-bandée, c'est la vue bandée, et cela prend un sens. (V., du reste, ci-dessus, *Oueille* [2].) D'autre part, la forme Alouette-bandée, qui ne signifie rien, est une corr. évidente de celle-ci. On a dit : jouer à l'*oueye*-bandée, ou : à l'oueille-bandée, puis : Jeu de l'*aloueye*-bandée, et enfin : Jeu de l'alouette bandée, ou simplement : de l'alouette. (R. O.)

Oueillent (Lms, Z. 196), v. — Voient ; ils voient. V. *Ouère*.

Ouêler [1] (Smm.), v. n. — Mettre bas, en parl. de la vache. C'est le v. Vêler, dont le v initial est prononcé comme le w angl. — Ou p.-ê. le mot est-il pour Oueiller, de : *Oueille*?

Ouêler [2] (Mj.), v. n. — Pleurer avec de grands cris. Ex. : Son père illi a foutu eine roustée : il *ouêlait* vantiers. — Ce verbe, qu'il ne faut pas confondre avec *Houêler*, est le d. et le syn. de *Ouâler*. Il a donné l'angl. to wail.

Ouère (Fu., Z. 196), v. a. — Voir. Cf. *Ouésin*, *Oueille*-bandée. Se dit parfois à Mj. V. *Oueillent*.

Ouérir (Lg.), v. n. — Moisir. Syn. et d. de *Voirir*, *Vairir*, *Veurir*. — Syn. de *Heurdrir*, *Chauguenir*, *Chaumenir*. — Cf. *Ouesse*. || By. On dit : Vaîrir, viaîrir, veûrir. R. final muet.

Ouesse (Lg.), s. f. — Vesse. Syn. de *Vessie*.

Ouesse-de-loup (Lg.), s. f. — Vesse de loup, espèce de champignon.

N. — Si l'on veut bien comparer ce mot avec le vocable *Oueille-bandée*, on saisira mieux l'exactitude du raisonnement qui m'a induit à dire que ce dernier est pour *Voye-bandée*, ou *Vue-bandée*. J'ajoute que le fr. Oiseau vient de notre mot pat. *Voiseau*, non par la chute du v, mais par la transformation de celui-ci en w ou en ou. On a dit *Voiseau*, puis Ouaiseau, et enfin Oiseau. (R. O.)

Ouesser (Lg.), v. n. — Vesser. Syn. et d. de *Vessir*. Cf. *Oueille-bandée*. || By. — On dit : Vouesser, comme fouesser (fesser, battre.) Le plus souvent, on dit Vêner. Cré gorin, as-tu vêné puant !

Ouet ! — Exclamation de douleur. Cf. Voin. Comte Jaubert. Syn. *Lélà*, *Lélou*.

Ouéte (Mj., Lg., By.), s. f. — Ouate. On dit de la *ouéte*, sans élider l'a.

Et. — Probablement dimin. de l'a. fr. *oue*, oie ; ouette, ouate. (Litt.)

Ouéter (Mj.), v. a. — Garnir, rembourrer d'ouate.

Ouf! (Mj.), exclam. — Ne pas en faire *ouf*, — ne pas témoigner d'émotion. Ex. : Quand ils illi ont dit que son père était mort, il n'en a pas fait *ouf*.

Oui (Mj.), s. m. — Petit reste de victuailles, de mangeaille, rogatons. Ex. : N'y avait ren à manger qu'ein petit *oui* de feuvettes. — C'est l'angl. Wee, petit.

Ouiche ! (Mj.), excl. — V. *Ouichte*.

Ouichte ! (Mj.), excl. — Bernique ! Marque l'incrédulité ironique. — V. Jaub.

Ouielles (Z. 139), s. f. — Brebis, ouailles.

Ouignard (Mj., By.), adj. q. et s. m. — Pleurard. Syn. de *Braillard*, *Braillaud*, *Vézoux*. — V. *Ouigner*. — Pleurnicheur.

Et. — All. zu weinen. — Du Cange : Pigner se dit du bruit que fait une charrette mal graissée. — B. L. hugnare, d'où : ouigner. « Pour ce que la charrette dudit exposant pignoit, qui est à dire, selon le langage du pays (à Paluau), *Huignoit*, ledit Colin de l'Estang lui dist qu'elle avait bien mestier (besoin) de voindre. Icellui Perrenot dist au suppliant : Se tu en *hognes*, encore seras-tu battu? » (1482. — L. C. Hogner.)

Ouigne (Ag.), s. f. — « Il a ben sûr acheté pour deux sous de *ouigne* chez le cordonnier. » — Se dit quand le cuir des souliers fait du bruit. Syn. de *Rouin-rouin*.

Ouignée (Z. 132, 153, Ti.), s. f. — Cris de douleur. Syn. de *Couincées*. || Ti. Cris du porc.

Ouigner (Bg., Mj., Lg., Sal.), v. a. — Pleurer, pleurnicher, crier. Syn. de *Ouâler*, *Ouêler*, *Pigner*, *Buyer*, *Bédâner*, *Beucler*, *Bichoiller*. Pat. norm. Ouiner. || Se dit d'un chien qui pousse de petits cris plaintifs, sans aboyer. — Une brouette, dont la roue est mal graissée, *ouigne*. Les souliers, faits de certains cuirs *ouignent* à l'usage, etc. || Hennir d'une façon particulière, comme font certaines juments vicieuses qui se disposent à ruer. Syn. de *Ouindir*, *Hindiner*.

Et. — All. zu weinen ; angl. to Whine, to Whinny. — A rapprocher du bas-bret. Ouillein, pleurer. — V. *Ouignard*. Cf. *Ouincer*.

Ouignoux (Sa.), adj. q. — Qui pleure souvent, pleurnicheur. Syn. de *Ouignard*, V. *Ouigner*.

Ouillaud (Pell.), adj. q. — Lait ouillaud, ou *moucheron*. V. *Boucaud*, *Bougaud*, *Mouchon*, *Bodé*.

Ouiller (Mj.), v. a. — Gaver, amener à la satiété excessive. C'est le fr. Ouiller, qui s'emploie à Sp., mais jamais à Mj., dans son sens habituel. V. *Avouiller*, *Ravouiller*. — Cf. *Œillé*, *Huyé*.

Et. curieuse. — Œil, comme le dit D. C. ; ouiller c'est remplir jusqu'au bord, jusqu'à l'œil, jusqu'au bondon. Et non : olla, cruche. — xiv[e] s., aeuiller, euiller ; xv[e] s., voiller, aouiller, oiller ; xvi[e] s., auiller. — Moisy cite : Eyer, to eye, regarder, voir, observer.

Hist. — « Eullier, remplir jusqu'à la bonde : Quand les deux tonneaux sont devalez de la nef dedens les charrettes et illec aemplis et *aeulliés* par le marchant, que il ne le sont depuis tenuz à emplir ne *eullier* en meson ne en celier. » (1332. — L. C., à Eullier.)

Ouillette (Sp., My., Lg., Tf.), s. f. — Petit entonnoir. Syn. et d. de *Avouillette* (*Ouiller*).

Ouince (Mj.), s. f. — Articulation des doigts. — Les Ecossais ont le mot : Pinny-winkles, ou Pilniewinks, instrument de torture pour les doigts.

Hist. — « Mais je diray cela de luy qu'il a les plus dures *oinces* qu'onques je senty sus mes espaules. » (RAB., *P.*, IV, 15, p. 384.)

Ouincer (By.), v. n., ou **Oincer**. — Syn. de *Ouigner*. Cf. *Couincer*, *Rouincer*.

Ouindir (Lg.), v. n. — Hennir. Syn. de *Hindiner*, *Ouigner*.

Oui de vrai (Segr.), loc. adv. — Oui vraiment.

Oujord'hui, adv. pr. — Aujourd'hui.

Oul, Ol, Ou, Ous (Tlm., Lg.), pron. imp., le même que Ou, mais qui prend un l euphonique devant une voyelle. Ex. : *Oul* est ben vrai ; il est bien vrai. || Tlm., Lg. — Pron. pers. Il, le, la, les. || Pron. dém. — Ce, cela.

N. — *Oul* est le cas sujet, ou nominatif ; il est toujours du masc. sing. Ex. : *Oul* est ben meilleur qu'ou ne paraît. — *Ous* est le cas régime ou accusatif. Ex. : J'*ous* ai tenu dans la main. — *Ou* remplace *oul* et *ous* devant les consonnes.

Tous ces mots sont aussi pron. démonstr. Ex. : J'*ous* avais ben dit, — je l'avais ben dit, dit cela. *Oul* est ben vrai, — c'est bien vrai.

Oumeau (Auv.), s. m. — Orme, ormeau. Doubl. de *Umeau*. — Nom de rue, de ferme.

Oumée, s. f. — Pour : hommée. Espace dc terrain de vignes qu'un homme peut bécher dans un jour. (MÉN.)

Oumiau, s. m. — Ormeau. (By.) V. *Umeau*.

Ouoh-ouoh (Mj.), s. m. — Toutou, chien· Syn. de *Tétais*. Lang. des tout petits. Onomat.

Où-que. — Mal dit, pour : que, simplement. C'est là *où que* je vas, — c'est là que je vais. V. *Où-ce-que*.

Ouras (Lg.), s. m. — Carneau de four de boulanger ; vanne qui ferme ces carneaux ; tiges de fer qui manœuvrent les vannes.

Et. — Corr. du s. Ouvreau, mot de lang. des verriers. — Ouvrir.

Ourbie (Z. 124, Br.). — Faire l'*ourbie*, se fâcher. — Bouder. Syn. et d. de *Orbie*, *Rebi*. || Sal. Figure triste, rechignée.

Ourdirie (Tlm.), s. f. — Atelier dans lequel on ourdit les chaînes des pièces de toile.

Et. Du fr. Ourdir ; B. L. Ordire, L. ordiri, commencer.

Ourdissoir (Tlm.), s. m. — Instrument au moyen duquel on ourdit les pièces de toile. V. *Ourdirie*.

Ourne (Sp.), s. f. — Rangée de carreaux, de pavés. — Lat. Ordinem?

Ours (Mj.), s. m. — Ours. Pron. Ourse. Travâiller comme ein *ours*, — travailler très dur. Cf. *Ourser*. || Faire l'*ours*, — montrer de la misanthropie. || Fig. Prison, salle de police. Syn. de *Hosteau*, *Clou*. — Pat. norm. Urse.

Ourser (Mj.), v. n. — Travailler dur. Voir *Ours*, et le prov. cité, très employé aujourd'hui, mais certainement de format. récente. Syn. de *Bédasser*, *Bouvisser*, *Timonner*, *Biganer*, *Odigner*, *Houdigner*.

Oursuline (Mj.), s. f. — Ursuline. Syn. et d. de *Urseline*.

Ous [1] (Fu., Lg., Sp.), pr. dém. — Cela. V. *Oul*. Je vous *ous* ai dit ; je vous ai dit cela, je vous l'ai dit. — J'*ous* ai dit, — j'ai dit cela, je l'ai dit. || Sp., Lg. — Pron, pers. Le, lui, elle ; — cela. S'emploie comme compl. dir. des verbes et les précède toujours. Ex. : Il m'*ous* a dit ; j'*ous* ai pris ; j'*ous* sais pas. — Il me l'a dit ; je l'ai pris ; je ne le sais pas. — Cf. le bret. *hou*, pron. pers. pour le plur. des deux genres : eux, elles. Ex. : Hui *hou* horrige, — vous les corrigez. — *Hou*, lui, comme compl. indir. : A-ne-*hou*, de lui ; de *hou*, à lui (d'après GUILLOME). — N. On dit aussi Os, au Lg.

Oüs [2], s muet (Mj., Lg), s. m. — Os. Syn. de *Rouchet*, *Rouget*. Doubl. du mot fr. — Cf. l'esp. Huesco. — Trempé uch' qu'aux *ous*. — Ein grous-t-*ous* (un gros os).

Hist. — « Ny vous galoux, vérolés jusqu'à l'*ous*. » (RAB., *G.*, I, 54, 101.) — En 1771, Ous, os ; au plur. Ou, s muet. — Vieille chanson :

« Et le gros *ous* d' la cuisse
« Pour faire un chalumiau,
« Pour fair' danser les filles
« Auprès du grand oumiau. »

Ousée (Mj., Bl., Sar., Sal., By.), s. f. — Ondée, averse. Ex. : Il va tomber eine *ousée* de curés, le temps est trop noir. — Doubl. de *Onsée* et du fr. Ondée. Syn. *Hargne*, *Hergne* || Y a du vent dans l'*ousée*, — la pluie va cesser. — (Ag.) || *Ousée* de Navarre, — ouragan, cyclone. D'après la croyance popul., l'*Ousée* de Navarre passe chaque année une fois et rien qu'une fois, en qq. point de la contrée. || Fig. — Grande abondance. — Syn. de *Flaupée*, *Saccage*, *Tournée*, etc. || *Ousée* de chaud, — Fortes chaleurs. Cf. *Pougnée*. || Courre après l'*ousée*, — manquer l'occasion.

Hist. « Mais, au chemin, furent saisis d'une grosse *houzée* de pluye. » (RAB., *P.*, II, 32.)

Oseille, s. f. — Oseille. || By. Plutôt : *vinette*.

Et. — Forme non lat. Oxalia, du lat. Oxalis, du grec Okçuç, acide.

Ouser (Mj.), v. a. et n. — Oser.

Hist. :
« Hanter n'*ouserais* aulcuns lyeux
« Y fussent tous les sainctz des cieulx. »
(G. C. BUCHER, 236, 229.)

Ous-gras (Mj.), s. m. — Exostose. Ex. : Il illi est venu ein *ous* gras sus la mâchoire.

Ousier (Sa., Ti., Z. 203), s. m. — Osier. Cf. *Couté*. Syn. de *Oisie*, *Prête*, *Plon*. || On dit qqf. Ousine. (Mén.)

Ous-ou (Lg.), pron. dém. — Le, cela. Ex. : Pisque je t'*ous-ou* dis!

Et. — Il faut noter d'abord que ce pronom ne s'emploie qu'après : me, te, rart, après li (lui), jamais après : nous, vous. D'après cela il faut considérer *Ous* — ou, non com. une réduplic. du pron. Ou, Ous, mais comme ce même pronom auquel s'est adjointe, en manière de préfixe, la partie vocale des pron. Nous, Vous. On a dit : Il *nous* ou dit; je *vous* ou dis; puis, très illogiquement, Il *m'ous*-ou dit, je *t'ous*-ou dis.

Oussi (Fu., Z. 196), adv. — Aussi. Syn. de *Aussit'*.

Oussiner, ou **Houssiner**, v. n. — Etre mal assujetti, osciller. — « Le manche d'un marteau *oussine*. » (Do., Ag., Mb.) L'explicat. par Osciller n'est guère probable. — C'est la même figure de mots que pour le syn. *Gauléier* et pour *Vargetter*.

Oust ! **Ouste** ! — Exclam. très familière aux péréieux. D'où l'appellation facétieuse de : langue ouste appliquée à leur langage. (Z. 141.) || Mj. Dehors ! A la porte ! Sert à chasser un animal importun. || Marque l'agacement, l'indifférence, le j'm'enfichisme. Syn. de *Ust ! Ut ! Zut ! Flûte !*

Ousteau, **Osto**, s. m. — Lit. Aller à l'*ousteau*, — aller au lit. V. *Hosteau*. (Orain.) — Et *Houstaud*, au Supplément. — N. Pour Dott., c'est : aller en prison ; et c'est le véritable sens.

Outeau (Mj.), s. m. — Sorte de petite lucarne très basse, pratiquée sur la pente d'un toit.

Outeil. — Mauvaise prononc. de Orteil.

Oûter (Jum., Tr., Mj.), v. a. — Oter. Doubl. du mot fr. — Cf. l'angl. to Oust, m. ss. — *Oûte* toi donc la goule ! — dérange-toi le visage. — Jadis : Ouster.

Hist. — « Comme jadis faisoyt Milo à l'imitation duquel aussi tenoyt une pomme de grenade en sa main et la donnoyt à qui lui pourroyt *ouster*. » (Rab., I, 13. — Jaub.). — « *Oustez*-vous de là. » (Rab., *P.*, IV, 29.) — « Et sans plus dire... me *oustèrent* 26 s. 8 d. » (1345. *Inv. Arch.*, H. suppl. 51, 2.) — « Et furent ung jour plus de trente avant de pouvoyr *ouster* la pierre de sur luy. » (1566. *Id.*, E. III, 332, 2.) — « Tu te deçoys, *ouste*-luy ce flammeau. » (G. C. Bucher, 24, 93.)
Très nombreux exemples de cet auteur angevin.

Ouvart (Z. 171, By.), a bref. part, pas. — Ouvert. || Mj. *Ovart*, *ôvri*.

Ouvéroir, ouvéroué (Lpot., Vz., Nu.), s. m. — Etabli sur lequel travaille l'ouvrier tuilier. Du fr. Ouvrir.

Ouvrage (Bg.), s. f. — C'est de la belle *ouvrage*, — quand on détruit beaucoup de lapins qui mangent le blé. — Le fils d'un fermier qui dépasse la trentaine n'est pas marié. Son père dit, en parl. du mariage : « C'est de l'*ouvrage* qui tarde d'être faite. » V. *Ovrage*.

Et. — Operaticum, lat. fictif de Operari, ouvrer. On disait d'abord : ovraigne, de *operanea.

Ouvrâs (l') (By.). — V. *Clouter*.

Ouvreur (Ché.), s. m. — L'ouvrier qui brasse et délaie la matière pour faire du papier, dans la cuve à ouvrer. (Mén.)

Ouvrier de Saint Crépin. — Savetier. (Mén.)

Ouvrier d'à bas, s. m. (Tr.). — L'ouvrier d'à-bas, dans nos ardoisières, s'occupe du fonçage, de la coupe, des mines, du frappage, du renversement des pièces, de leur alignage et du rendement des écots. (Mén.) V. *Ouvrier d'à-haut*. V. au F.-Lore, Ardoisières, XIX.

Ouvrier d'à-haut (Tr.), s. m. — Dans nos ardoisières, il ne s'occupe que du fendis. — On prononce fréquemment Ovrier, et même à la parisienne, Ovérier. (Mén.)

Ouyoù, adv. — Où? — *Ouyoù* que c'est? D'*ouyoù* qu'tu viens? Cf. *Oyoù*.

Ovale (Mj.), adj. q. — De forme quelconque, même non arrondie ; ô long.

N. — En résumé, ce mot se met un peu à toutes sauces : il remplace les vocables que le paysan ne trouve pas dans sa langue trop pauvre pour désigner des formes d'ailleurs pour lui généralement imprécises.

Ovarture (Mj.), s. f. — Ouverture ; ô long.

Ovec, prép. — Avec. V. *Auvec*, *O*.

Hist. — La comtesse de Soissons (morte en 1644), avait un mauvais mot dont elle n'avait pu se défaire ; c'est qu'elle disait toujours : *ovec*, pour : avec, et cela sembloit le plus vilain du monde pour une personne de sa condition. » (Tallemant des Réaux., I, 128.)

Puis bien vos dire et aconter
Que oncques mese ne sautier.
Ne chanta puis de bon entent
Ne par si bon entendement
Comme il fit *ovec* Ysengrin.
Renart, 7519.

Ovère-goule (Mj.), s. m. — Enfant pleureur, animal qui crie beaucoup. — Syn. de *Tend-goule*. De ôvrir + goule.

Ovériau (Mj.), s. m. — Nom sous lequel les paysans désignent par dérision l'ouvrier. V. *Chassepies*, *Castaud*, *Mariniasses*, *Pyrier*. Sorte de dimin. péjor. de *Ovérier*.

Ovérier (Mj.), s. m. — Ouvrier. || Individu, gaillard, paroissien, particulier, quidam. — Syn. de *Chrétien*, *Indien*, *Gibier*, *Oiseau*, *Moineau*, *Type*. Ex. : Je ne sais pas qui est cet *ôvérier*-là que j'ai rencontré dans n'eine belle voiture. — Pat. norm. Uvérier.

Ovis (un), s. m. (Lrm.). — Une étincelle. V. *Auvis*.

Ovrage (Mj., Lg.), s. f. — Ouvrage. Ex. : C'est eine belle *ôvrage* que t'as fait là ! || Mettre en *ôvrage*, — mettre à l'œuvre. || Les

ôvrages, les grousses *ôvrages*, — les grands travaux des champs : fenaison, métive, arracheries de chambe. — V. JAUB., à Ouvrage.

Ovragie (Mj., Tlm.), s. f. — Névralgie. Corruption (oh ! combien !) du mot fr., ô long.

Ovrer (Lg.), v. a. — Ouvrir. — N. Ce v. se confond avec *ôvrir*, sauf à l'infin., au fut. et au conditionn., qui font : j'ôvérerai, j'ôvérerais ; ô long.

Ovri (Mj., Lg.), part. pas. — Ouvert. Ex. : J'ai *ôvri* la porte. — N. Cette forme, qui est régul., est peu usitée à Mj., elle l'est beaucoup au Lg.

Ovrir° (Mj., Lg.), v. a. — Ouvrir. || Fig. *Ovrir* la goule, ou de la goule, — pleurer et pousser des cris perçants. Corr. du mot fr. || Absolument. — Faire l'autopsie de. — Le part, pas. est *Ovart* et parfois *Ovri*. || Lg. — *Ovrir* ou *Ovrer* les bouts, — débarrasser le bout des sillons de la terre qui les obstrue, pour permettre l'écoulement des eaux.

Oyoù, ô-you (Mj.), adv. — Où. Marque le lieu. Je sais pas *ôyou* qu'il est. — Corr. de *Eyoù*. Syn. et d. de *Oyous*, *Ouyoù*, *Eyous*, *Eyoù*, *Eyour*, *Yoù*, *Yous*, *Your*. Pat. norm. Oyu.

Oyous (Mj.). — L's se prononce fortement. — Où. Marque le lieu. S'emploie devant la conj. que. — C'est : ôyoù, avec une aspiration finale. V. *Eyous*, *Eyour*.

Oyu (Scp., Lg.), part. pas. — Eu, du v. Avoir. Syn. et d. de *Ayu* et de *Yu*. A-t-i *ôyu* de la *crainpaineté*, tout de meinme ! — Est-i guère faisant ! Rf. N. ô long.

P

OBSERVATION

PRONONCIATION. — P final est muet ou sonore, suivant les régions ; muet dans Cep° de vigne ; sonore à By. — Se prononce comme b dans Laps (labs) de temps. — Pl initial souvent mouillé ; ces deux lettres, ou l'l, sont alors en italiques.

PERMUTATION. — *Per* devient : pre. V. *Ber*. *Pre* se change à son tour en : per. J'*pernais*, *pernant*, pour : je prenais, prenant. V. divers temps du verbe prendre et observations à *Bre*, *Cre*, *Gre*, etc.

De même, Preu, Pru deviennent *Peur* ; des *peurnes*, pour : des prunes.

Remplacé par c dans Septembre, *Sectembre*.

Pl devient *Pi* ; *Piat*, *Pieume*, *Pieumer*, pour Plat, Plume, Plumer.

Pabot', t sonore (Mj., Lg.), s. m. — Doubl. du mot pavot. || Lg. — Coquelicot. Syn. de *Moine*, *Panciau*. || My. — *Id.*

Et. — Lat. Papaver, réduit à Paver. — Berry : Pabiat, Pabiot. — Pavot, coquelicot, pivoine. V. *Papou*.

Pabou, s. m. — Papo, ponceau, moine ; nom vulg. du pavot rhéas. (MÉN.)

Pacequé (Mj., By.), conj. — Parce que.— N. Dans certaines locut., l'r final de la prépos. par ne se prononce pas. Ex. : Je illi ai foutu *pa* le corps, — je lui ai accordé subitement ce qu'il demandait. — *Pacequé* est presque toujours suivi de la conj. que. Ex. : *Pacequé* qu'a ne me l'avait point dit. — Cf. *Pourqué*. || By. Non suivi de que.

Pacequère (Mj.), conj. — Parce que. — N. On dit fort bien *Pacequère* que. V. *Pisquère*, *Céquère*. Dér. de *Pacequé*.

Pâcotille (Mj.), s. f. — Avoir, saint-frusquin. Syn. de *Bâzar*. — Même rad. que Paquet.

Pacré (Bl., By.), adj. q. — Ressemblant.

N. — Je lis dans l'*Intermédiaire nantais*, 1902, p. 70 : « Le mot pacré est un dér. du pat. pâucres, qui, à l'origine, désignait de grandes mains. Ce sens primitif s'est étendu pour devenir de nos jours syn. de main, en général. Ce mot vient de Pouacre ou Pouagre, lat. Podagrum, proprement, Goutteux, de là le sens de grandes et grosses mains, résultant de la goutte

Comment le mot *pacré*, appliqué à une personne qui avait des mains démesurées (on dit encore, aujourd'hui, de grandes pâoucres, par pléonasme), est-il devenu un terme de comparaison entre individus ayant la même physionomie ?

Quelqu'un, qui avait de grandes mains, était *pacré*, et la comparaison de ses extrémités avec celles d'un parent qui, sur ce point, ne lui cédait en rien pour la longueur, donna nécessairement le terme : *tôt pacré*, pour indiquer que tous deux avaient des phalanges identiques. Et, comme, par atavisme, le fils hérite souvent des qualités morales, comme des tares physiques..., on est arrivé à généraliser la comparaison. Ils étaient *tôt* (tout) *pacrés*, semblables par les mains, ils devaient l'être par la figure. De là l'express. : C'est son frère tôt *pacré*.

Le sens primitif de : *pacré* est tombé et l'on n'a gardé ce mot que comme un terme général de comparaison.

Le mot : *pacré* se retrouve dans l'express. popul. : « C'est le diable qui t'a *pacré*, — littéralement, qui t'a fait à son image. || Exact, ressemblant exactement. Correspond à l'express. famil. Tout craché. « Ça gui r'porte ben, c'est li tout pâcré. » (DE MONT.) — Paucres, grosse et vilaine main ; mains maladroites. (BOREL.)

|| Syn. et d. de *Pocré*, *Poqueré*. || By. Ne pas confondre Pacré, ressemblant, et Pocré, déchiré à coups de griffes ou d'ongles, de *pocres*. || Au Lg. *Pocré* est bien le syn. exact de *Pacré*, comme il en est le doublet. Cf. la glose.

Paf ! (Mj.), interj. — Marque le bruit que produit un coup, un soufflet. || Adj. q. invar. — Complètement ivre ; « assez pour tomber à terre et faire : paf ! » (LITT.) — « I n'est qu'ça *paf* ! — Syn. de : *Rond*, *Plein*, *Verzelé*, *Zingué*, *Nigé*, etc.

Pagaille (en), **Pagale** (en) (Mj., By., Sal.), loc. adv. — En désordre ; en vrac, en désarroi, à l'abandon. — Il a jeté tous ses vêtements en *pagale*. Syn. de *Boucadan*, en *Boucaud*. || Se foutre la goule en *pagale*, — tomber. || Gogues en *pagale*, — gogues en vrac, par opposition aux gogues *empochées*. || By. — En pégale.

Et. — Malgré la légère différence de forme, ce mot me paraît tenir à *Pergaler*. Cf. JAUB., à Fougale et Fougaler. Celui-ci propose : En pagane. Du lat. : paganus, comme si l'on disait : à la paysanne. — C'est bien improbable.

Pagalée (Mj., By.), s. f. — *Pagalée* de foin, — quantité de foin éparpillée (V. *Pagale*), ou d'objets quelconques, surtout de fruits. Syn. de *Epirâillée*. || By. — On dit Pogalée et Poégalée, surtout au sens : Il a tombé eine *pogalée* ! — il s'est étalé en *pégale*. Cf. dans le même sens : *Podanée*, et *Potanée*.

Page (Tlm.), s. f. — Carré de toile dans une pièce de mouchoirs. — Dans la langue des tisserands, faire des quatre à la *page*, c'est tisser une pièce portant deux mouchoirs dans la largeur, soit quatre dans un carré.

Et. — L. Pagina, de : pagere, pangere, fixer ; proprement : lame, plaque, chose qu'on fixe. Ou (FESTUS) parce qu'on peut y fixer des (versus) lignes d'écriture.

Pages (Mj., By.), s. m. p.. — Cordons à relever les bords d'une jupe, tirettes. C'est le franç. Page pris au fig.

Et. — Remplace le page qui portait la queue de la robe d'une grande dame. Orig. dout. — Signifiait d'abord un domestique de bas étage, valet de cuisine, domestique d'armée. Se rapporterait à *pages*, vilain, *paguet*, petit vilain, du lat. pagensis, de pagus. Page représenterait : pagius. (LITT.) — SCHELER dérive ce sens du grec païdïon, petit garçon, jeune serviteur. En terme de marine : pages, mousses.

Pagne ! (Mj., By.), interj. — Pan ! On dit aussi : *Bagne*. Imite le bruit d'un coup.

Pâgnon (Mj.), s. m. et f. — Epith. injurieuse, sans signification bien précise, dont on gratifie surtout les petites filles. Gamine. — Ex. : Attends, ma méchante *pâgnon*, je te vas relever le cul ! — Ce mot pourrait se traduire en fr. par Pécore ou Péronelle.

Et. — On trouve le mot : pagnot, avec le sens de sot, puéril (digne de l'enfant en langes). L. Pannus, étoffe, linge, lange : fr. pan. (SCHELER.) — C'est ingénieux.

Pagnoter (se) (Lg., Tlm.), v. réf. — Se coucher, se mettre au lit pour la nuit. Syn. de se *Motter*, se *Camper*. || Lg. v. a. — Dorloter, câliner, gâter. Syn. de *Apégnoter*.

Et. — Ce mot n'est certainement pas autochtone ; il doit avoir été rapporté dernièrement des casernes et même des colonies, où, à cause des moustiques, on est obligé de s'envelopper d'un *pagne*, pour dormir, pris au sens de moustiquaire. (R. O.) Faut-il le rapprocher de *Pégnot*, pégnoter ? Faut-il comprendre Pailloter ?

Et. proposées. — Esp. Pano ; ital. Panno ; lat. pannus, pièce d'étoffe. — Paillot, — très petite paillasse qu'on met par dessus la grande dans un lit d'enfant pour éviter que l'humidité pénètre dans la dernière. — Mot à mot, se fourrer dans un panier ; compar. d'un panier au lit. — Renvoie à : paniotter. (LITT.)

Pagode (Ag., By.), adj. q. — Se disait de certaines manches de robes, larges et bouffantes, que les femmes portaient autrefois. Cette mode a disparu. Mj. — Pagote.

Et. — Elles imitaient le dôme de certains temples indous. Dér. du persan. || On disait : Manche pagote.

Pagot (Lg.), s. m. — Tique, insecte de la famille des acares. — Syn. et dim. de *Pague*.

Pague (Lg.), s. f. — Tique, insecte du genre acare, qui s'implante dans la peau des animaux. Syn. de *Passe*, *Pagot*, *Tacaut*, *Raine*, *Raigne*, *Brézin*.

Et. — Ce mot est certainement le doubl. de *Passe*. P.-ê. vient-il du L. pagurus, fr. pagure, crustacé décapode. — N. Si ce mot avait été créé par des savants, j'y verrais le grec pègnumi, fixer.

Pagueneau (Sp.), s. m. — Secret.

N. — Ce mot ne s'emploie que dans le cas suivant. Les jeunes gens et les jeunes filles jouent entre eux un petit jeu de société qui consiste à confier à l'un d'eux le nom du bien-aimé ou de la bien-aimée. Chacun à son tour va trouver le confesseur pour rire, qui lui dit :

« Je te vends la giroufiée
« Sur la muraille ben plantée,
« Varte au pied, rouge autour.
« Dis-moi tout bas qui te fait l'amour. »

La confession terminée, le confident s'adresse à chacun des joueurs et lui dit :

« Je te vends le *pagueneau*,
« Ce que tu m'as dit tout bas, je vas te le dire tout (haut. »

Après cet alexandrin mirifique, le confesseur répète l'aveu plus ou moins sincère qu'il a reçu.

N. — Qqs-uns disent : *Patibeau* ; ailleurs, on dit *Pategau*.

Et . — M. C. PORT y voyait le Papegault, le prix du jeu. || By. — Cf. Bagueneau, visage, bouche. Ex. : Haut le *baguenεau*, — lève la tête, regarde en haut. Serait-ce : Je te vends la bouche, ce qui est sorti de la bouche, du bagueneau ?

Paguenêcher (Mj.), v. n. — Patauger. Syn. de *Ganacher*, *Patouiller*. Ex. : Va donc *paguenêcher* dans le maffier.

Pahourd (Segr., By.), adj. q. — Lourdaud. Syn. de *Poitras*. || Terme de mépris pour désigner les paysans. V. *Castaud*, *Pic*. (DOTT.) Fr. Balourd ?

Pâillasse (Mj., By.), s. f. — Paillasse. Etre sus la *pâillasse*, — être mort, être à l'état de cadavre. ||Ventre, bedaine. S'emploie presque uniquement dans la loc. : Crever la *pâillasse* à qqn, l'éventrer. Syn. de *Beille*, *Bédrasse*, *Bèze*, *Berdouille*. P.-ê. ici pour *Beillasse*, dér. péjor. de *Beille*.

Pâillasson (Mj.), s. m. — Paillasson. L'â est très long.

Pâille (Mj.), s. f. — En envoyer ieun à la *pâille* et l'autre au genêt, — envoyer promener. Y en a ieun à là *paille* et l'autre au

genet', — ils sont tous absents. || Jouer aux *pâilles*. V. F.-Lore, VII. || Tirer à la courte *pâille*, — tirer au moyen de pailles ou de menus brins de bois, de longueurs inégales. || Au plur. Pâilles, brins de pailles et, plus tard, brins de roseau, dont les lingères se servaient autrefois pour gaufrer le devant des coiffes à tuyaux. || Lever les *pâilles*, — enlever la paille d'une airée battue.

Pâiller [1] (Mj., Lg., Sar., By.), s. m. — Meule, tas de paille. || Sp., Mj. — Ebouler son *pâiller*, — accoucher. — Relever son *pâiller*, — faire ses relevailles. — V. *Affaîter*.

Hist. — « Ha pauvres pulces, ha pauvres souris, vous aurez mauvais hyver, le feu est en vostre *pallier*. » (RAB., *P.*, II, 14, 150.) — « Elle s'était abritée derrière la ferme, dans l'aire à battre, au pied du grand *pailler*. » (R. BAZIN, *La Terre qui meurt*, 225.) — « L'habitation... s'ouvrait sur une cour peuplée de volailles, qu'entouraient d'un côté les étables, de l'autre les *paillers*. » (R. BLACHEZ, 50, 15.)

Pâiller [2] (Mj.), v. a. — Tuyauter une coiffe à l'aide de brins de paille.

N. — Cette pratique a disparu, comme la mode des coiffes à petits tuyaux paillés, avec les vieilles femmes qui les portaient, avec les vieilles lingères qui savaient faire ce travail. Du reste, les coiffes à gros tuyaux, le dernier cri d'il y a trente ans, dont le tuyauté se faisait à l'aide de brins de roseaux, ces coiffes si gracieuses qui ont fait — Mac-Mahon aidant ; on connaît son exclamation : Que d'eau ! que d'eau ! a la vue des inondations de la Loire en cette région — la réputation des Ponts-de-Céiaises, ces coiffes, dis-je, sont en train de disparaître et auront disparu avant vingt ans devant l'invasion des ignobles casseroles empruntées aux cuisinières des villes. Sic transit gloria mundi ! — Autre son de cloche. Le Président se serait écrié : Oh ! le gentil bonnet, le joli papillon ! Permettez-moi, Madame, de vous embrasser. — Puis, le baiser gracieusement donné et gentiment reçu : Et où se fait cette belle coiffe ? — Là, tout près, aux Ponts-de-Cé, Monsieur le Président. — V. *Ostre*.

Pailleux, s. m. — Nom donné aux bœufs dont la robe est couleur de paille. (MÉN.)

Paillon — A Mj., Sp., Sal., le Lg., l'a est très bref dans ce mot, alors qu'il est, au contraire, très long dans *Pâille*, *Pâiller*, *Pâillasson*, *Pâillasse*. || By., â très long. || S. m. Sorte de récipient formé de paille, et non d'osier, comme le définit HATZFELD, cousue avec des ronces fendues (avec de l'écorce d'églantier. Lrm.), dans lequel on met lever le pain. || Sp., Chl., Mj. — Avoir son *paillon*, — être éconduit, évincé, en parlant d'un amoureux. || Sp. — Fig. — Donner ein *paillon*, son paillon à, — un galant, le congédier. V. *Paillonner*. || Lg. — Venir au monde dans un *paillon*, — se replier sur soi-même dans un *paillon*, de manière à y tenir tout entier. C'est un tour de souplesse que l'on fait exécuter aux gamins comme jeu de société. || Paillasson, — poignée de paille mise au fond d'une cuve. (MÉN.) By.

Hist. — « Les hommes et les garçons confectionnaient... des paniers en osier, des corbeilles en chèvre-feuille ou en cime de genêt, des chaises, des *paillons*, des chapeaux de paille... » (DENIAU, *Hist. de la Vendée*, I, 60.) — « Les gens de service continueront... de clisser des paniers, de tourner des *paillons*. » (*Anj. hist.*, 2e an., 3°, 594, 30.) || Le soir, à la veillée, pendant que les *gâs* font des paniers et des *paillons*, on y cause de la Grand'Guerre... » (*La Vendée catholique*, 31 mars 1907, 1, 6.)

— « Mangeant l'orge et le froment
« Avec le chardon piquant
« Du *paillon* le baudet mange
« Et le choisit dans la grange.
« Hé, sire l'âne, hé ! »
(*Fête de l'âne.*)

Paillonnée (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'un *paillon* ; capacité, sa contenance.

Paillonner (Sp.), v. n. — Travailler à faire des paillons. || Mj., Sp. — Fig., v. a. — Econduire, évincer, renvoyer, — un amoureux, en parlant d'une jeune fille. V. *Paillon*. — A bref.

Paillouner (Lg.), v. n. — Faire des paillons. || v. a. — Renvoyer, éconduire un galant. Syn. et d. de *Paillonner*. — A bref.

Pâilloux (Mj.), adj. q. — Pailleux. Le mot a vieilli. Cf. *Morvoux*, *Pissoux*. A long.

N. — Au Mesnil, un hameau voisin du bourg, hameau qui ressemble aujourd'hui à tous les autres, mais dont les maisons furent sans doute, jadis, couvertes de paille, s'appelle le Bourg-*Pailloux*.

Pain (Mj.), s. m. — Faire du meilleur *pain* la soupe, — faire pour le mieux, s'en tirer le mieux possible. Ne pas savoir de queul *pain* faire soupe, — ne savoir de quel bois faire flèche, être réduit à la misère extrême. || Lorsque quelqu'un se montre maussade, on dit proverbialement : « C'est comme si j'avais mangé ein *pain* de sa fournée. By. || Se fâcher avec le *pain*, — bouder contre son ventre. || *Pain* croisé, — pain rond sur lequel on fait une croix avant de l'entamer (MÉN.). — C'est, du reste, un usage assez fréquent lorsqu'on entame un pain qcque. || *Pain* d'autel, — pain azyme. || Avoir du *pain* sur la planche, — avoir des avances, des ressources.

Pain à l'âne. — Scille. Vulg., Clef de Paradis (Bat., Scilla nutans), clef de Saint Pierre (MÉN.) || By. — Ne pas manger du *pain à l'âne*, — gagner sa vie en travaillant beaucoup.

Pain-bénit. Locut. — C'est pain *bénit !* — c'est bien fait pour lui ; il n'a que ce qu'il mérite, en parl. de qqn à qui il est arrivé un ennui par sa faute. || Pain *bénit* de la Rochelle (Sar.). — Foie de porc cuit dans les rillaux. — Allusion, sans doute, aux protestants, nombreux dans cette ville, qui s'en régalaient. V. à *Bénit*.

Pain coupé, s. m. — Ognon a la grole, porrée à la grole ; muscari comosum. (MÉN.) || BAT. appelle le M. comosum, Muscari à *toupet*. MÉN. n'aurait-il pas commis une erreur?

Pain-court (Mj.), s. m. — Nom d'un four

à chaux situé au quartier de l'Orchère et construit vers 1860 par M. Heusschen père. Il est aujourd'hui abandonné.

Pain-feu (Segr.), s. m. — Herbe des ruisseaux très vénéneuse, assez semblable à l'ache ou au céléri. C'est l'œnanthe safrané. Syn. de *Pépé*, *Mechon*. V. *Ponsacre*. || Bat. écrit Penfeu, Pensacre ; Œnanthe crocata.

Pain aux lièvres (Lg.), s. m. — Syn. de *Miche aux lièvres*. (Morandeau.) Orobanche.

Painochon (Lg.), s. m. — Petit pain.

Pain d'oiseau. — Sedum acre et Briza media. Mén. Bat.

Pain-pain. — Pain. Terme enfantin. Nous avons souvent fait remarquer cet usage de doubler la syllabe dans la lang. enfantine.

Pain-perdu, s. m. — Pain passé à la poële, — avec du beurre. — On l'appelle aussi : Pain de chasseur.

Hist. — « 1384. — Panis perditus. « Lequel exposant leur respondi que il ne leur avoit que donner fors un pain blanc et du burre ;...et lors entrerent oudit hostel disans que ilz en feroient du *pain perdu*. »

Pain de pourceau. —Cyclamen europœum. (Bat.) Mén.

Pain-querre (à) (Mj.), loc. adv. — S'emploie dans la loc. : Eter à *pain-querre*. — être réduit à la plus grande misère. Le sens est : dénué de tout. Syn. de *A l'ancre*, à *Cure-oques*.

Et. — Le sens littéral est : Etre réduit à chercher son pain. V. *Querre*. Mais la vraie signification est tellement perdue de vue qu'on fait souvent de cette loc. une sorte d'adjectif auquel on donne un complément quelconque. On dit : Etre à *pain-querre* de bois, de sucre, etc.

Hist. — J. du Bellay, *Antiq. de Rome*, 247.
« Qui voudroit figurer la romaine grandeur
« En ses dimensions, il ne lui faudroit *querre*
« A la ligne, au plomb, au compas, à l'esquierre,
« Sa longueur et largeur, hautesse et profondeur. »
Dans G.-C. Bucher, 246, 236 :
« Pensez-y bien, car je vous certifie
« Qu'en Dieu sans plus on doit *querre* confort. »
— « Et mon oncle fait de ma terre
« La donnée, ou je vois *pain-querre*. »
(Alard, comtesse d'Anjou. God. V° Donée.)

Pain de seigle. — Appelé ironiqt. : Pierre à aiguiser, à cause de sa dureté, de sa sécheresse. (Mén.) || A Mj. le nom de : pierre à *aguser* se donne par plaisanterie à un chanteau qcque.

Pain-au-venin, s. m. — Arum (Mén.). — Bat. donne à Arum vulgare. Pied de veau, Picotin, grand Giron.

Pair ou non ? — Jeu d'enfants.

N. — On présente les deux poings fermés ; dans l'un il y a un nombre pair d'objets, dans l'autre un nombre impair, et l'on demande : « Pair ou non ? » Pair ou impair ? — L'autre doit frapper de la main le poing qu'il choisit, en disant, par ex. : Pair. — Le premier ouvre le poing ; on compte les objets et, s'ils sont en nombre pair, il les donne au deuxième ; s'ils sont en nombre impair, le deuxième en doit au premier une égale quantité. || By. On dit : Pair et couble (couple), de sorte que les nombres 2, 4, 6, multiples de 2, sont des nombres coubles, les autres sont *pairs*. Et, cependant, les mêmes personnes disent : une paire de bœufs, pour 2 bœufs, et un couble de poulets, pour 2 poulets. || A Mj. Pair ou impair.a|| A Sp. — Couble ou *Chique*.

Paire (Mj., Lg., By.), s. f. — Mot français.

N. — Ce mot est employé, comme dans le fr class., en parlant d'objets composés de deux parties symétriques. Une paire de ciseaux, de pinces (pincettes). Mais, de plus, il entre dans certaines expressions qui sont de véritables idiotismes. Ainsi les vieux disaient toujours : Eine *paire* d'armoires, et je sais que cette loc. s'emploie encore à Montrelais, aux portes d'Ingrandes. Ici, il y a symétrie dans l'objet. Dans la loc. : Une *paire* de noces, la symétrie, la dualité du couple auquel elle a dû s'appliquer d'abord peut servir d'explication suffisante. Toutefois, il convient de remarquer qu'on l'applique couramment non aux mariés seulement, mais, par extens., à la nocée tout entière : « Velà eine belle *paire* de noces », dit-on, en regardant le défilé. Mais il serait moins facile d'expliquer logiquement les locut. suiv., qui sont d'usage courant. Si une ménagère lave une salade, une pièce de linge à trois reprises, elle dira qu'elle l'a lavée « dans trois *paires* d'eau ; » et, pour exprimer qu'elle a eu grand'honte, elle ne manquera pas de dire qu'elle a attrapé « eine belle *paire* de honte ». Mj., || By., *id.*

Paisan, anne (Mj., Lg., By.), s. et adj. m. et f.— Paysan, campagnard. V. *Castaud*. || Laboureur, cultivateur. Ex. : Il a toujours de beaux ensemencés et du bon bestial ; c'est ein vrai bon *paisan*. || Sp. — Patron. Nom sous lequel les domestiques désignent le fermier chez lequel ils sont gagés. Ex. : Faut que je m'en aille chez mon *paisan*. || Rustre, balourd, lourdaud. Ex. : Vous n'avez jamais ren vu de pus *paisan* que ces gens-là. || Rustique, ridicule. Ex. : Les femmes a portent des fichus verts ; s'il illy a queuque chouse de pus *paisan* ? — Pat. norm. id. || By., poesan.

Et. — Paysan ; proprement, gens du pays. La prononciat. en deux syllabes était reçue au XVII[e] s. (Régnier, Molière.)

Hist. :
« Quand de paisans une troppe barbare
« Vint outrager l'honneur de ces rameaux. »
(J. du Bell., *Songe sur Rome*, 253.)
— « Un autre sentiment existait aussi chez lui... la honte d'être un *pézan*, comme on prononce dans la vallée. » (C.-L. Cesbron, *Maître Lardent*, p. 8, l. 28.)

Paisant, e (Mj., By.), adj. q. et s. — Paysan, rustre, rustaud. Ex. : Al' a l'ar ben *paisante*. V. *Paisan*, *paisane*.

Et. — C'est le fr. Paysan. — Le bret. a pris notre forme pat. Paisant.

Hist. — « Car je vis Alexandre le Grand qui rapetassoit de vieilles chausses... Romule estoit saunier... ; Tarquin, tacquin ; Piso, *paisant*. » (Rab., *P.*, II, 30.)

Paissage (Mj., By.), s. m. — Paisson ; herbe bonne à paître. — Ex. : Illy a du bon

paissage dans ceté pré-là. — Syn. de *Emorche*, *Pécage*, *Pânage*, *Pevre*. Du fr. Paissant, part. pr. de Paître.

Hist. — « Savoir la maison. . ., l'estang. . ., les cens, dixmes, terres, prés et landes, mousturages, *paissages*, dans le circuit des Cartes et généralement toutes autres rentes et revenus. » (XVII[e] s. *Inv. Arch.*, S, H, 270, 2, b.) — N. P. — Ce texte fait voir clairement que le *paissage* dont il s'agit est le pânage ou parnage, c.-à-d. le droit de faire pâturer. A Mj., le *paissage* est l'herbe même d'un pré, le gramen que paissent les bêtes. Ex. : V. ci-dessus.

Paisse (Mj., Lg., My., By.), s. f. — Moineau. Syn. de *Parse*. Dér. du lat. Passer, par l'intermédiaire de Parse. Cf. Passereau. || Presque tous les petits oiseaux reçoivent ce nom. || Mj. — La *Paisse*, sobriquet.

Hist. — « Maintenir et entretenir les saulles et hayes d'espines sur la muraille d'entre le jardin et la court à la conservation des *paisses* que j'y ai entretenues et nourries. » (1555 *Inv. Arch.*, G, 51, 1.) (N'est-elle pas touchante, cette clause qu'inséra en son testament un bon chanoine d'Angers ?)

Paisseau. — V. *Pesseau* (Lg.), s. m. — Outil de filassier consistant en une lame mousse de fer, fixée à hauteur d'appui, et sur laquelle l'ouvrier frappe la filasse pour en détacher les débris ligneux. C'est , en somme, un *ragot* fixe. Syn. de *Paisseloux*. Le sens de : échalas est français. — N. — La lame du paisseau est verticale.

Paissée (Lg.), s. f. — V. *Pécée*.

Paisseler (Lg., Lrm.), v. a. — Nettoyer au *paisseau*, la filasse. V. *Péceler*.

Paisseloux (Lg.), s. m. — Syn. de *Paisseau*. Outil qui sert à *paisseler* le lin. — N. Ce nom a vieilli ; aujourd'hui on emploie plutôt le syn. *Paisseau*, ou *Paissiâ*.

Paisse des saules (By.), s. f. — Le friquet.

N. « En Anjou, le Friquet est souvent appelé la *Paisse des saules*, parce que ce passereau se plaît surtout à nicher dans les trous des vieux saules plantés sur le bord des rivières, ou dans les terrains marécageux. Dans la Loire-Inférieure, cette habitude l'a fait désigner sous le nom de : saulet. (Abbé VINCELOT, p. 360.)

Paissiâ (Lg.), s. m. — V. *Paisseau*, *Paisseloux*.

Paissu (Mj.), part. pas. de Paître ; pour Pu.

Paître (Mj., By.), v. a. et n. — Dans la loc. Envoyer *paître*, — env. promener. Syn. de E. *dinguer*, baigner, etc.

Paix (Mj., By.), s. f. — Donner la *paix*, — laisser en paix.

Pal. — Contraction remarquable pour : par le . Ex. : Un ouvrier, à qui on demande où il demeure, répond : *Pal* Mail, — par le, dans les environs du Mail. — Si je t'empoigne *pal* fond de ta culotte ! — par le fond.

Palaine (la) (Sar.), s. f. — Terrain vide et banal. — La Plene, la paroisse de la Plaëne, canton de Vihiers (1250). — A Trélazé, la Plaine (MÉN.). Les Plaines, près des Justices. — La *palaine* de Champigny, — la Plaine. . . Cf. *Guif*, *Lande*.

Et. — Semble le même que *Paleine*. La *paleine* pousse dans les endroits déserts. De même, en pat. angev., la *lande* est à la fois la bruyère et les lieux déserts où elle pousse. (R. O.)

Palandier (Lg.), s. m. — Palonnier. De pal ? Plutôt du suivant, par palanquier. || Syn. *Bat-cul*.

Palanquer (Mj., By.), v. a. — Hisser, ou descendre à l'aide d'un palan, *élinguer*. Terme de marine.

N. — Ancienne orthog. : palanc, ce qui explique le verbe et indique l'ital. palanco, rouleau à rouler les faix, qui est, avec un changement de genre, le lat. palanca, phalanga, du grec phalangaï, bâtons ronds. — Cf. palanquin.

Palâtre (Mj., Lg.), s. m. — Linteau, forte planche qui forme la partie supérieure de la baie d'une porte ou d'une fenêtre et soutient le mur au-dessus. || Planche mince que l'on cloue en dedans d'un bateau, après l'avoir rembourrée de mousse ou d'étoupe pour aveugler une voie d'eau. — Lpc. Cette voie d'eau s'appelle *bue*. La planche est qqf. coaltarée. || By. — Sp. — Terrain couvert des ramifications d'une plante aux tiges rampantes. Ex. : Ein *palâtre* de fraisers. || Plaie grave. (Z. 152. Ti.)

Et. — Palestage, qui est la forme primitive, et le B. L. paleria, même sens, indiquent un dér. de palus, dans l'acception de : barre, obstacle ; palastre. — D. C. paleria. (LITT.)

Palâtrer (Mj., Lg., By.), v. n. — Poser des *palâtres*. || v. a. — Recouvrir d'un linteau.

Palaud, e (Mj.), adj. q. — Pâlot, un peu pâle.

N. — La syll. pa se pron. très brève, comme dans le mot lat. racine : pallidus. V. *Pale*.

Pale, a très bref (Mj.), adj. q. — Pâle. || By., â long.

Hist. — G.-C. BUCHER, 48, 108.
« Dy moy pourquoy tu m'envoyes toujours
« Roses qui sont ainsy *palles* et blesmes ?
« Est pas celuy *palle* assez de luy-mesme
« De qui le sang est tout beu par Amours ? »

Palefarner (Mj.), v. a. — Soigner des animaux domestiques, cheval ou autres.

Et. — Pour Palefrener, v. inus., qui correspond au subst. fr. Palefrenier et qui dér. du vx fr. Palefroi.

Palefermier (Craon), s. m. — Palefrenier.

Paleine (Sp., Tlm.), s. f. — Graminée commune dans les bois, dont on recueille les feuilles, longues et molles, pour en rembourrer les paillasses et les matelas de couche. On l'appelle aussi *Guinche*. V. *Ganne*, *Palaine*.

Palette (Lg.), s. f. — Pan d'une redingote, d'une blousette. Ex. : Les blousettes avaient deux grandes *palettes*. || Sp. — Avoir la *palette*, — refus de l'absolution. Ex. : J'ai ieu la *palette ;* le curé m'a donné la *palette*. || Tlm., By. — Vanne d'écluse ; guichet d'un confessionnal. Donc, donner la *palette*, c'est

fermer le guichet du confessionnal sur un pénitent. || By., Mj. — Au fig. — Langue bien pendue. Syn. de *Tapette.* || Lg. — Pelle usée.

Et. — Dim. de Pale, fr. *Pelle.* V. ce dern. mot au Gloss.

Paletter (Lg.), v. n. — Faire glisser un palet sur le sol. C'est le contraire de Piquer. Cf. *Paliner.*

Paletton (Mj.), s. m. — Abri de lampe de mineur, sorte d'écran ou de réflecteur. Dim. de *Palette.*

Pâlezir° (Lg.), v. n. — Pâlir. Syn. de *Pallir.*

Paliner (Mj.), v. n. — Ricocher à la surface de l'eau. Faire *paliner* des pierres sus eine mâre. Syn. de *Revardir*, *Paloter.*

Et. — Dér. de Palle, par un dimin. Palin, ou Paline, inusité, qui correspond au dimin. fr. Palet.

Palir, a très bref (Mj.), v. n. — Pâlir. On dit de même Patir. || By. — â long, dans Pâlir.

Hist. — « De mon *palissant* visage
« La vive couleur s'esteint. »
(J. du Bell., *La Complainte du désespéré*, 144.)
« Je ne veux que longtemps à l'estude il *palisse.* »
(*Id.*, *Le poète courtisan*, p. 120.)
« Si pour souldain *pallir* de tainct et bouche... »
(G.-C. Bucher, 127.)

Palissonnant. — V. *Bourgne.*

Et. — Palisser? Etendre les branches des arbres contre un mur, etc. (Boileau, *Epitre à son jardinier.*)

Palliaud , de (Mj.), adj. q. — Pâlot. Un peu pâle. Dér. de *Palle.*

Palle [1] (Mj.), adj. q. — Pâle, a très bref.

Palle [2] (Segr., Li., Br., By., Mj.,, Lg., Chl., Chg.), s. f. — Pelle. || *Bêche.* || Fig. — Foutre la *palle* au cul ; — envoyer promener ; laisser en plant. || *Palle* à jeter l'eau, — écope. Syn. de *Cesse.* — Doubl. du mot fr. || By. — Partie plate du gournâs, de gâche. V. *Fûtreau.*

Et. — P.-ê. du lat. patulus? large. Cf. l'esp. Pala, même sens ; bret., Pâl, Bâl, bèche. || Latin, Pala ; contr. de pagela, de Pago, pour Pango?

Hist. — « Et les aultres, avec leurs *pasles*, en remplirent les corbeilles. » (Rab., *P.*, II, 33.)— « L'ung appeloyt une aultre sa *palle*, elle le appeloyt son fourgon. » (Rab., *Pant.*)

Pallée (Lg.), s. f. — Pelletée, pellerée. Syn. de *Pallerée.* Dér. de *Palle* ; d. du fr. Pellée.

Pallefentière (Segr.), s. f. — Pelle destinée à remuer le grain dans le grenier.

Palléier (Mj.), v. a. — Enlever à la pelle des mottes peu épaisses. — De *Palle*, *Paller.*

Paller (Lg.), v. a. — Enlever à la pelle. Syn. de *Palléier.* || v. n. S'enlever à la pelle. Ex. : Ça *palle* bé.

Pallerée (Mj., Lg., By.), s. f. — Pellerée.

Hist. — « Ce pendant quatre de ses gens luy jettoient en la bouche, l'un après l'autre continuement, moustarde à pleines *palerées.* » (Rab., *G.*, I, 21.)

Palle-vous (Mj., By.). — Parlez-vous ? — *Paller* est une pronpremier lâche de Parler. « *Palle* donc plus haut. » Cf. *Pense-vous ? A-vous ? Voye-vous ?*

Hist. — « Se aucune sereur (sœur) *pale* à sa compagne brèvement et si bas *pale* que la tierce ne puisse oïr. » (Constitution de la maison Dieu de Vernon, au temps de Saint Louis, par M. de Bouis. — Jaub.

Pallir (Mj.), v. n. — Pâlir. Syn. de *Palezir.*

N. — L'a se pron. très bref et c'est ce qui m'a engagé à rétablir les deux l du latin.

Paloter (Lg.), v. n. — Ricocher, à la surface de l'eau. Ex. : Ils font *paloter* des *taleaux* sus l'abreuvage. — Syn. de *Paliner.* — De *Palle*, fr. Pelle. || By. — Se dit : faire des beurrées.

Palourde (Mj., Li., Br., Sar., By.), s. f. — Citrouille. Syn. *Citron*, *Jod.* || My. Paloudre. || Mj. — Sobriquet de B. — La *Palourde.* || Sal. — Grosse courge allongée, comestible.

Palourdier (Mj.), s. m. — Couche de citrouilles.

Paltré (Auv.), s. m. — Couperet, hachoir. Syn. de *Houssera*, *Hansart.*

Palvartir° (Mj., By.), v. a. — Pervertir. Corr. du mot fr. — Cf. *Essalter*, *Désalter*, *Escolter.*

Pampille (Sa.), adj. q. — De trois couleurs, bringé. Se dit d'un chat, ou plutôt d'une chatte, car jamais, paraît-il, un *marcou* n'est de trois couleurs. C'est la croyance commune à Saint-Augustin comme à Mj. Est-elle fondée sur des observations exactes? V. F. L. III, *Marcou.*

Pampre (Sp., Mj.), s. f. — Toute *la pampre* est tombée. — Comme le lat. pampinus. || By., m. ou fém. Se prononce souvent Pample, d'où *Epampler*, dégarnir la treille de ses grandes feuilles pour permettre au raisin de mûrir et de se dorer.

Pânage (Sa.), s. m. — Pacage, pâturage. Syn. de *Paissage*, *Pécage*, *Emorche*, *Pêvre.*

Et. — Dr A. Bos. * Pastionaticum, * pasnaticum, * pasnatj + e d'appui, de pastionem, paisson.

Hist. — « Foulques, vicomte du Grand Montrevault, et Péan « Paganus », seigneur du Petit Montrevault..., donnent à l'église du Lac-Roger et à Toussaint « dominium suum totius illius terræ, videlicet paagium et vendas et *pasnagium* porcorum ». (1203-1208. — *Inv. Arch.*, H, I, 181, 2.) — « Mais le seigneur prend la glandée, paisson, *panage* et pâturage, » (*Cout. du Poitou*, t. I, 361, 119.) — « L'ancien *Coûtumier*, en l'art. 140, écrivoit Pasnage... ; Rat, Barraud et Lelet lisent *pânage*, et il est écrit de la sorte au grand Coûtumier. Ce n'est que la même chose. Ragueau, en son *Indice*, sous le mot *pânage*, dit que c'est le droit des porcs étant en glandée, ou autre droit et devoir qui est dû au Seigneur d'une forêt pour la glandée et paisson des porcs, pâcage et pâturage des bêtes. » (*Ib.*, p. 450, art. 159.) — « Don..., par Charles et Louis, comtes d'Anjou, du droit de

parnage dans leurs forêts d'Anjou. » (1247-1358. — *Inv. Arch.*, S, s. H, 34, 1, 6.) — « Et ung aultre qui aura la garde et soin des chevaux qui seront mys ès *parnaiges* en lad. isle. » (Bail de 1594. — *Anj. hist.*, 2e an., n° 3, 585, 20.)

Pânais (Mj.), s. m. — Panais.

Et. — Lat. panacem, grec panax et panakéç, de deux mots : tout remède, parce qu'on lui attribuait toutes sortes de vertus. — On lit : panax, dans PARÉ. (LITT.) — A. fr. pasnaie, L. pastinaca, — past'naie, pasnaie. Cf. pastenade.

Pancalier (Lg.). — Le subst. est franç. ; mais il y a l'adj. q., qui se dit exclusivement de certains choux-pommes dégénérés, dont le port rappelle celui du chou vert et qui sont impropres à l'alimentation humaine. Aussi les Longeronnais se montrent-ils très surpris lorsqu'on leur vante le chou *pancalier*. Ils ne connaissent le vrai chou pancalier que sous le nom de chou *ripouille*.

Paneeau (Sar.), s. m. — Ponceau, coquelicot.

Panciâ, Panciau (Lg.), s. m. — Coquelicot, ponceau. Syn. de *Moine*, *Pabot*.

Et. curieuses. — Ponceau. Lat. fictif : punicellus, dim. de puniceus, rouge, de punicus, id, proprement : phénicien, à cause de la pourpre fabriquée par les Phéniciens. — Berry : panciau. (LITT.) — « Pour : paonceau, dér. de paon ; proprement : petit paon. Cf. Coq-uelicot. — XIIe s., papaver, pouncel. (DARM.) — « Une couleur violette (Paonace) ou de pavot, ou de queue de paon. » (BOREL.)

Pande (Br., Bu.), s. f. — Panne. Syn. et d. de *Panne*, *Paune*, *Ponne*.

Panetot (Z. 137, Ag., Mj., By.), s. m. — Paletot. Cf. *Caneçon*.

Pannard (Lg.), s. m. — Outil des tailleurs de granit, assez semblable au marteau des tailleurs de tuffeau, c.-à-d. ayant deux pannes tranchantes parallèles au manche. Il a été remplacé par la *boucharde* ou *picote*, mais on s'en sert encore. — Dér. de *Panner*.

Panne, pan-ne ; an très nasal (Mj., By.), s. f. — Grand vase ou cuvier de terre cuite, contenant au moins 200 litres, et parfois 5 à 600, dans lequel on entasse et on lessive le linge. || Fig. — Faire la *panne*, — bouffer, ballonner, en parl. d'une robe. En parl. des pers., — tourner sur soi-même, puis s'accroupir brusquement, de façon que l'air fasse pour un moment bouffer la robe en forme de demi-sphère. C'est un jeu de petites filles. — Syn. de *Pande*, *Paune*, *Ponne*. Angl. Pan. || By. Grand cuvier en *bois* servant à faire la lessive (la buée) ; le vase en terre cuite servant au même usage est une petite *panne*. — Voir à Angers le chemin des Grandes-*Pannes* et le chemin des Petites-*Pannes*, près du chemin de la Garde-Robe.

Et. — « Mot angevin... Dans la *Recette de la Prévosté d'Angers*, imprimée à la fin de la *Coutume d'Anjou* : « Tous Marchans de *pannes* à faire buée. » Suit une étymol. à la Ménage : Patulus, patulanus, patulana, pana, panna, panne. Et voilà! — Le german. a Pfanne. — Hist. « Tous les ustensiles propres aux usages du ménage se vendent : chaudrons, poëles, fourneaux, landiers, *pannes*, etc.» (*Anj. hist.*, 3e an., 529, 2.) || La langue suédoise a Panne, — chaudière, et Angpanne, — chaudière à vapeur, bouilleur.

Panneau, s. m. — Le panneau d'une clef, pour : le panneton. Lat. Pannus. Le sens est passé d'une pièce d'étoffe à une étendue quelconque.

Pannée, pan-née (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'une panne.

Panner (Lg.), v. a. — Strier au moyen du *pannard* la surface d'une pierre de granit.

Panneton (By.). — V. *Banneton*.

Pannon (Mj.), s. m. — Petite panne. N. Pron. pan-non, an nasal.

Pansacre, s. f. — Plante. || Œnanthe crocata (MÉN.).

Et. — « C'est le même que pancrais, de la famille des narcissées. Pancratium, du grec pân', tout, et kratoç, force, par allus. à de prétendues propriétés médicales universelles. » BAT., Penfeu, Pensacre.

Pansée (Tlm.), s. f. — Pansage. Ex. : Faut que je m'en aille faire la *pansée*.

Et. — Les exemples du XIVe s. montrent que *panser* est le même que *penser* ; car ils disent : penser de, pour : soigner. La liaison des idées est que, pour panser qqn ou qqch., il faut d'abord y penser. — Le mot panse, ventre, vient du L. pantex, panticis, même sens. — Et penser vient du lat. pensare, proprement : peser, puis, examiner, apprécier, fréq. de pendere, suspendre au bout de son bras, soupeser, peser.

Pansion (Z. 70. Mj., By.), s. f. — Fourrage Ex. : Faut aller à la *pansion*. Syn. de *Nourrain*. Pour Pension. V. *Pansée*. || Le nourrit des bestiaux, — choux, navets, betteraves. Ex. : Où est donc vout' fils? — Il est en *pension*. — Ah ! vous avez donc des bêtes? || *Roder* de la *pansion*.

Hist. — Le Plessis-Macé. Terrible accident... M. P..., fermier, revenait chercher de la *pansion* et était monté sur sa charrette... (*A. de P.*, 16 déc. 1906, 3, 3.)

Pant (Mj.), s. m. — S'emploie dans la loc., aujourd'hui vieillie : Eter' au *pant* de qqn, — être dans ses intérêts, de connivence avec lui. Ex. : Il a tout de même ieu la fille ; le père ne voulait pas illi donner, mais la mère était à son *pant*.

Et. — Anc. fr. pante, filet? — V. JAUB., à Pant. — Il me semble que l'express. ci-dessus est empruntée au lang. des chasseurs. Cependant, il conviendrait de comparer le fr. Guet-apens.

Pantamime, — mine (Mj.) s. f. — Scène ridicule, pantalonnade. Corr. du fr. Pantomime.

Et. — De deux mots grecs : Qui joue tous les rôles (et qui ne s'exprime que par gestes).

Pantenne, s. f. — Avoir les membres en *pantenne*, malades. — Proprement : en désordre. Des voiles pendantes, déchirées, mal serrées sont en *pantenne*. Signe de deuil (marine). — P.-ê. de Pente ; ce qui pend.

Pantharne (Mj.), s. f. — Panthère. Corr. du mot fr., p.-ê. par influence de *Lantarne* ?

Pantin (Mj., By.), s. m. — Virer en *pantins*.

N. — C'était, jadis, une manière très usitée de virer au *guindas*, qui consistait en ce que chaque marinier ne quittait jamais le bras de levier sur lequel il avait commencé d'agir et ne le lâchait point pendant toute la manœuvre, tantôt s'y suspendant de tout son poids pour l'abaisser, tantôt le relevant à l'épaule de tout l'effort de ses reins, le suivant dans toute sa révolution autour de l'axe horizontal et, par conséquent, passant avec lui tour à tour au-dessous et au-dessus du treuil. Cette manœuvre, pour être très originale, ne laissait pas d'être fort dangereuse. Elle a disparu avec le guindas lui-même, que le treuil métallique à engrenages et à frein a partout remplacé. (R. O.)

|| Mj. — On appelait ainsi les mariniers qui autrefois viraient au guindas. On virait à 4, et parfois à 8 *pantins*. — V. ci-dessus, et *Virer*.

Et. — P.-ê. de ce que cette manœuvre fait ressembler les gens à des *pantins*, à des marionnettes? — Oui.

Pantoue, s. f. — Le support sur lequel on suspend le cochon quand on veut l'habiller ou le dépécer. (Segr.) Mén. — N. Je soupçonne Pendoir, pron. pendoué, avec le d. changé en forte. By.

Pantoufle (Mj., By.), s. f. — Avoir la goule en *pantoufle*, — avoir le visage enflé, tuméflé, blessé, enveloppé. || Je me rappelle que, dans mon enfance, à Saumur, jamais nous ne manquions de dire, après une énumération : et cœtera, pantoufle.

Pantré (Segr.), s. m. — Mauvais drôle (Mén.).

Panuche (la) (Mj.), s. f. — Sobriquet de L.

Paoucres. V. *Pacré*. — Grosses mains de podagre, pouacre. — Podagre se dit des pieds ; Chiragre, des mains. Syn. *Poques*.

Hist. :

« *Poacre*, damagos e lai:
« Dunt tuz a jà les pez (pieds) desfaiz. »
(XII[e] s.) Litt.

Paour, s. f. — Peur. V. *Pou*.

Et. — Lat. Pavorem ; v. f. paor, peor, pour, toujours dissyllab. — XI[e] s., pour ; XII[e] s., paor ; XIII[e] s., peor ; XIV[e] s., paour.
Hist. — (*Brun*, v. 1791. — L. C.) :
« Pour desfandre son cors sans avoir nul *paour*. »

Papâ (Lg.), s. m. — Papa. Cf. *Poupa*, *Pépâ*.

Pape (Mj., By.), s. m. — Boulot. Enfant gras et joufflu. Ex. : Queun grous *pape* ! Il a des joues comme les fesses d'ein pauvre homme. Syn. de *Daubier*, *Lochon*, *Maloquais*. || Le Pape (Mj.). Surnom de T. qui fut dans sa jeunesse un gros garçon blond et joufflu.

Papier (Mj., By.), s. m. — *Papier marqué*. || Etre dans les *papiers* de qqn, — être fort avant dans ses bonnes grâces. Syn. de Etre dans la manche. || Figure de *papier* mâché — blême.

Papieur (Ti., Z. 203), s. m. — Papier. Cf. *Preu*. r muet.

Paploter (Sar.), v. n. — Remuer les lèvres rapidement et en faisant entendre un petit bruit où la langue a un rôle ; quand on goûte qqch., du beurre, par ex. Cf. *Papoter*.

Papot (Ag., By.), s. m. — Gros menton, avec une sorte de fanon de peau et de chair. V. *Languier*, *Landier*, *Gogue*. — « Queun *papot* qu'i n'a ! || La figure, et spécialement la bouche ; lèvres et mâchoire inférieure de certains animaux ; grosse joue.

Et. — Je lis dans Littré, au mot Soupape de so = sous, + papo, partie charnue sous le menton.

|| Papot de gorin (Bg.). Groin de porc.

Et. — Vx fr. Paper, manger. Papare. — Papin. papou, bouillie, dans L. C. — Papare, puerorum est, sicut manducare virorum : Vir pius (Hostradus), incredibili lætitia repletus, partem cibi quo vescebatur obtulit puero, mira simplicitate congeminans : *Pappa*, pappa (quod est, comede), pulcherrime infans. — Voir Perse, *Sat.*, 3, 16-18 :
« ...At cur non potius, teneroque palumbo
« Et similis regum pueris, *pappare* minutum
« Poscis, et iratus mammæ lallare recusas? »
(L'auteur parle à un élève qui se lamente : Eh ! que ne demandez-vous que, comme au tendre tourtereau ou à l'enfant gâté des rois, on vous *mâche* les morceaux...)
— « Tex (tel) fait devant le papelart
« Ki par derière *pape* lart.
« Tex ne mangue, ne ne *pape*
« Quand poures est, char ne sein (graisse)
« Ki puis en fait moult grand train. »
(D. C.)

C'est l'avis du D[r] A. Bos, de Scheler, de Mont., Dottin : Papokier, — tier : Nom que l'on donnait à Laval à une figure grotesque de l'orgue d'Avesnières : « la goule li va comme au papokier d'Avesnières », Le vent sortant des tuyaux faisait mouvoir la bouche, qui s'ouvrait et se fermait tour à tour. » — « Que vout fille a de bons *papos*, c'est un plaisir de la biser. » (*Id.*) — « L'anc. v. Paper indiquait l'action de saisir avec les lèvres, d'où Papelard.

Papotage (Sp., Mj.), s. m. — Jabotage, jacasserie, commérage. V. *Papot*, *Papoter*. Syn. de *Penassage*, *Bobotage*, *Pétassage*.

Papoter (Lg., Mj., Sp., By.), v. n. — Jacasser, jaser. Syn. de *Boboter*, *Penasser*, *Lantiponer*, *Cancaner*, *Commérer*, surtout à voix basse. C'est faire aller son *Papot*, comme quand on mange de la *Pape* ou bouillie.

Paqué, s. m. — Un enfant né à Pâques est un Paqué. (Mén.)

Paquet (Mj., By.), s. m. — Fig. Individu de tournure lourde et grossière, ou mal fagoté. || Faire le *paquet*, — rassembler les cartes de même couleur, déloyalement. Syn. de *Patiner*, *Apatiner*. || Foutre son *paquet* à qqn, — lui dire nettement ses vérités, ou le congédier. || Risquer le *paquet*, — courir la chance.

Paqueton (Mj.), s. m. — Petit paquet.

Paquetter (Mj.), v. a. — Paqueter. || Fig.

— *Paquetter* qqn, — le renvoyer, le congédier.

Par (Mj., By.), prép. — Sp. — *Par* ses plaisirs, — pour son plaisir. || Du côté de, — Ex. : Il est *par* en mar ; je vas *par* le bourg. Venez donc *par* chez nous. Il venait de *par* Champtocé. || Vers, aux environs de. — Ex. : Il demeure *par* Chalonnes. || *Tout par*. Loc. prépos. qui s'emploie avec les pron. pers : soi, lui, elle, eux, etc., et marque que les personnes qu'il représente sont seules, isolées. Ex. : Je les ai trouvées *tout par ieules* dans leux bériandier. || Mj. — Pour. Ex. : C'est *par* avoir trop dansé qu'il a tombé malade. C'est *par* ne point savoir s'y prendre qu'il n'y arrive point. || Parmi, au travers, au milieu de. Ex. : Il a jeté ses hardes *par* la place. || Par exprès, — exprès. Syn. de : A l'exprès. Ex. : Alle est sotte *par* exprès. || Par comment, — comment, de quelle manière. Ex. : Je sais pas *par* comment que ça s'est fait. || Par devant, — en avant de. Ex. : Alle était assise *par* devant moi. || *Par* endrets, — à certains endroits, ça et là. || *Par* places, — même sens. || *Par* ainsi, — Ainsi donc, c'est pourquoi.

Hist. — « Entendans que c'estoit *par* avoir perdu sa coingnée. » (RAB., *P.*, IV, Prol. 353.)

N. — Dans l'anc. langue, *par* a une signification superlative : parmanable, pardurable, parfin, par grand ; comme en lat. permagnus. De cet usage, il ne reste, dans la lang. moderne, que : *par* trop. Non séparable en lat. ; il l'était en fr. : « Tant *par* fut bels. » (ROL., 285.) — Dans : de *par* le roi, à *par* soi, — par est mis pour : part. De la part du roi.

Parabole (Mj.), s. f. — Allusion vague, discours incompréhensible. C'est le mot fr. détourné de son sens.

Paradis (Mj., By.), s. m. — Ciel, firmament. V. *Mouiller*. Syn. de *Temps*. || Sorte d'exposition ou de reposoir que l'on fait dans les églises le jour du Jeudi Saint. C'est l'occasion d'une première sortie printanière et les mamans ne manquent pas de faire la toilette des bébés pour les mener au Paradis. || *Clef de Paradis*. Vcm.

Et. — Mot persan. Enclos, jardin (délicieux). A pour doublet : parvis. — Hist. « Les petits enfants n'étaient pas sans avoir, eux aussi, leur fête de piété. Le Jeudi Saint, leurs mères ne manquaient jamais de les amener, dans leurs plus beaux atours, devant le Saint-Sacrement, qu'elles appelaient : le *Paradis*. » (DENIAU, *Hist. de la V.*, I, 35.)

Parage (Sp.), adj. q. — Soigné, en parl. d'un travail. V. *Paré*. — Lat. parare, paratus? Chz. — Nom de famille.

Parageau-geot-jot-jeau (Pc., Bc., Lpz.), s. m. — Ouvrier qui travaille de concert avec un autre aux carrières de granit ou d'ardoise. || Par ext., — Confrère, collègue, copain. Cf. *Apparager*. — N. Mot inconnu dans tout le N. d'Angers, depuis Po., Cnd., jusqu'à Lé, Als. || Mj. Parageau, nom de famille.

Et. — Parage. B. L. paraticum, de : par, égal ; c'est, proprement, l'égalité de naissance, de rang. — Déparager, anc. terme de Coutume : Marier une fille à une personne de condition inégale. (LITT.) — « Ce droit de parage se perd de trois manières : ...3° quand le *parageau*, sans sommer le parageur, etc.

Parages (By.), s. m. pl. — Employé comme nom propre pour désigner certains quartiers de prairies, il se dit presque exclusivement Paréges. Syn. de *Catillier*.

Paraître (Mj., Lg., By.), v. n. — V. r. Il *se paraît*, — il paraît. Ex. : Il se *paraît* qu'il a gangné ben de l'argent. — C'est pas si loin que ça *se paraît*.

Paralésie (Mj., By.), s. f. — Paralysie. || Tomber en *paralésie*, — avoir une attaque de paralysie — Pat. norm , *id.* || By. Le malade lui-même. Ex. : Il est *paralésie*, — paralytique. Cf. *Asme*, *Tuberculose*.

Hist. « Mais *paralétique* du corps et imbécille de l'esprit. » (1670. — *Inv. Arch.*, S. s. E, 314, 1, b.).

Paraphe (Mj., By.), s. m. — Faire des *paraphes*, — tituber, zigzaguer. Syn. de *Chambranler*, *Faire des portes à chambranle*, *Tendre des épinoches*, *Gabarrer*.

Et. — Parafe, paraphe. Abrév. de Paragraphe, écriture à côté. — Dans les notes sur le livre IV de RABELAIS : « Vous dites *parafe*, corrompant la diction : laquelle signifie un signe, ou note posée près de l'écriture. » (MÉNAGE.)

Par-après (By.), loc. prép. — Après, Etre après une chose, c'est être occupé à la faire. On dit : Je suis *par après* dîner. V. *Après*. — Illogisme. || Sp. — En chantier de.

Parapuie (Mj., By.), s. m. — Parapluie. V. *Tiennet*. N. On disait autrefois *Parapiée*. Cf. *Piée*.

Parasoleil (Mj.), s. m. — Parasol, ombrelle.

Parc (Lg.), s. m. — Navau bourge ou bryone. Syn. de *Grousnaveau*, *Naveau-puant*, *Naveau du diable*. || BOT. Bryonia dioica : Bryone, Brioine, Couleuvrée, Vigne blanche, etc.

Parcale, Parcepteur, Parception (Mj., By.). Pour : Percale, etc. — La maison du percepteur. Ex. : Faut que j'aille à la *parception*. On dit de même, en fr. : à la Recette des finances.

Parce (Lrm.), s. f. — Un moineau. On dit aussi Paisse. Mauvaise graphie de *Parse*.

Parchaude (Mj., By., Sal.), s. f. — Perche, poisson acanthoptérygien. Pour Perchaude.

Et. — On a proposé le grec perkè, de perkoç, noirâtre.

Parche [1] (Mj., By.), s. f. — Poisson.

Hist. — Manuscr., 6812, f° 50 (L. C.) :

« Sa nature le fait douter
« Qu'il ne s'estrangle au tranglouter
« A la *parche* qui a l'areste
« Dure, li luz tout coi s'areste
« Et de sa voie se détourne
« Quand voit que sa queue li torne. »

Par remplace Per à la syllabe initiale d'un grand nombre de mots : *Parpétuel*, etc. Ce ci dit une fois pour toutes.

Parche [2] (Sp.), s. f. — Morceau de bois. Age de charrue. || Fig. — Personne sèche et maigre. — By.

Parche [3] (Mj., By.), s. m. — S'emploie dans le nom : Pois sans *parche*, pois sans parchemin, pellicule. — L'angl. a le v. to Parch, dessécher. V. *Parchu.* || Mj. — Il fait du soleil à pleine *parche*, — le soleil brille avec éclat.

Parchée (Mj.), s. f. — Quantité de foin qu'on peut porter sur deux perches, ou *pots.*

Parcher [1] (Mj.), s. m. — Pièce de bois, poutre, qui, dans les trains de bateaux, rattachait un bateau au suivant. — Pour : perché, de perche.

Parcher [2] (Mj., By.), v. a. — Serrer dur, sangler au moyen d'une lie, d'un levier, de la *tavelle*, le chargement d'une charrette. Ex. : Va falloir *parcher* ceté charretée de foin-là. — Ça commence à *parcher* ; la *lie* couperait ben. || Fig. — Chauffer, en parl. d'une discussion, d'une dispute. Ex. : Ils se sont dagotés ben dur ; ça *parchait'*. — On dit de même : Ça illy pesait'.

Et. — De parche, parce que, probablement, on se servait, autrefois, de leviers en bois, de perches.

Parchoire (Sg.), s. f. — Levier de fer ou de bois dont on se sert pour manœuvrer le treuil d'une charrette. Syn. de *Tavelle.* Dér. de *Parcher.*

Parchu (Mj.), adj. q. — Se dit des pois dont la gousse est dure et comme doublée de parchemin. V. *Parche* [2].

Par-cœul, s. m. — Toute saine. Vulg. Androsæmum officinale. — Herbe des grands bois ; les fruits nouveaux sont comme sanguinolents quand on les presse. (Mén.) — Pour : Par cœur. — D'où vient ce nom? Bat. Parcœur, Parcueul, etc.

Parcommencer (Mj., By.), v. n. — Commencer par. Ex. : Faut *parcommencer* à arracher l'harbe.

Par-comment (Mj., Lg., By.). — V. *Par.* — Adv. Ex. : Je voudrais ben savoir *par comment* que je lui ai nuisu ! — Vous dites que je vous en *enveux ? Par comment ?*

Parçonnier. — V. *Parsonnier.* Co-partageant.

Pardégoine (Sal.). — Pardieu ! *Pardienne* !

Par-derre (Sa., By.), adv., prép. — Par derrière. Ex. : Il venait *par derre* moi. Il était *par derre.* Se dit parfois à Mj. — Mot vieilli. Cf. *Arre, Derre.*

Par-derrière (Mj., By.), s. m. — Arriéré, déficit. Ex. : Il a du *par-derrière* dans ses affaires. || Au plur. — Défaites, mauvais prétextes qu'on allègue pour ne pas exécuter ses engagements. Ex. : Il va charcher des *par-derrières.* Syn. de *Rembrêchements.* || Détours, circonlocutions, ambages. || Dessous, sous-entendus, roueries, manigances, pratiques souterraines. Ex. : Y a du *par-derrière* qu'on ne connaît point ; — ça n'est pas clair. Syn. *Gabegie.* Cf. Des portes de derrière. || Derrières, arrière-cours.

Par-dessour (Mj., By.), adv. et prép. — Par dessous. C. *Sour, Dessour.* Ex. : Vieille chanson :

« C'est ein p'tit bonhomme
« Pas pus grous qu'ein rat,
« Qui battait sa femme
« *Par dessour* son bras :
« Allez, ma coquine,
« Ça vous apprendra
« D'aller boir' chopine
« Avec les soldats ! »

Pardié, par-guié (Mj., By.), interj. — Parbleu, par Dieu. Juron atténué. Cf. Pardi, pardienne ; *Parguienne, Pargouenne.*

Pardienne, franç., — par-guienne. — Qqf. Pardine. Cf. *Pardié, Pardégoine.*

Pardition (Mj., By.), s. f. — Perdition. En pardition, très gravement atteint. Ex. : Il a eine main en *pardition.* — Un enfant, qui vient de manger une bonne écuellée de soupe, réclame impatiemment le plat suivant : « Sapristi, lui dit sa mère, tu n'es pas en *pardition*, tu peux ben attendre ! »

Pardon (Z. 146. Ti., By.), s. m. — C'est l'angelus. Surtout celui du matin. Partir aux champs avant le *pardon.*

N. — « Angelus annoncé par trois sons de cloches, le matin, le midi et le soir ; des indulgences, ou *pardons*, sont accordés par le Pape à ceux qui récitent alors trois fois la Salutation angélique, d'où le nom relevé ici. « Pour ce que incontinent le *pardon* commença à sonner environ deux heures après midy, icellui Menart qui estoit à cheval descendi et s'agenoilla avec les autres en entention de gaigner le pardon. » (*J. J.*, 188, p. 20, an. 1458. — L. C.)

Pardre (Mj., Lg.), v. a. — Jouer à qui *pard* n'en goûte, — jouer avec cette condition draconienne — et tantalesque — que le perdant ne goûtera pas aux consommations qu'il payera. || *Pardre* la boule, la carte, la termontade, — perdre la raison. || *Pardre* son filet, — laisser couler un filet de salive. || Sp. — *Pardre* d'*égarance.* Vcm.

Hist. — « Et ensi se puet *pardre* la terre. » Villehard, § 257.

Pardrix, s. f. (Li., Br., Lué, Mj., By.). — Perdrix. Cf. l'angl. Partridge, mot qui prouve que de très bonne heure la prononciation angevine avait transformé en Par la syllabe Per du lat. Perdrix.

Pardu (Mj., By.), part. pas. de Pardre. — Employé surtout comme marquant le superlatif. *Pardu* soûl, — très ivre. *Pardu* poitrinaire, — phtisique au dernier degré. V. *Perdu.*

Paré [1] (Tlm.), s. m. — Longueur de fil de chaîne qui est tendue sur le métier de tisserand, depuis le taillé de fusée jusqu'aux lames.

Paré [2] (Mj.), adv. — Doucement, avec précaution. Ex. : Il s'en venait ben *paré* ; — tu vas le prendre ben *paré*. A l'a prise ben *paré* dans sa main. — Syn. de *A-gré*.

Et. — C'est le part. passé : paré, pris adverbialement.

Parée (Sp.), s. f. — Sorte d'abri, de tue-vent ou de porte légère, formé d'une grande claie dans les bardeaux de laquelle sont entrelacés des genêts ou de la brande. Syn. de *Yon*. || Sa., By. — Bande de pré dont le faucheur abat l'herbe à chacun de ses passages. — Du fr. Parer, pris au sens de : Ranger de côté. Cf. *Eparée*. C'est aussi la bande de blé que l'on a moissonné. || Lg. — Bande de terrain que l'on bèche au bord interne d'une cheintre trop large, pour agrandir un champ. N. Une *parée* se bèche en *chevau*, c.-à-d. en ados, pour faire pourrir l'herbe. On y sème ordinairement des *cholons*. || Espace longitudinal que l'on a débarrassé de ce qui l'encombrait.

Paregeot (Tc.). — V. *Parageau*.

Parèges (By.), s. m. — Parages. Les hauts ou bas *parèges*.

Et. — De l'esp. paraje, port ; proprement : lieu de station, de : parar, arrêter.

Parégiot (Tr., Z. 141). — V. *Parageau*.

Pareil (Mj., By.), adj. q. — C'est ben du *pareil* au même, — dit-on par plaisanterie, pour signifier, par ex., qu'une pièce de drap est de la même qualité qu'une première montrée précédemment. — Ou : du même au pareil. || Y a ren de *pareil* ! — mais comment donc ! — Ne s'emploie qu'au sens ironique, pour exprimer le refus ou l'incrédulité. || *Pareil* comme, — pareil à. || *Pareil* de, — pareil à. Ex. : Son chevau est *pareil* du sieun à Chiron. — On voit qu'il se construit avec que ou comme. Ex. : Il est *pareil* que l'autre, — ou : *pareil* comme l'autre. || S'emploie adverbialement dans le sens de : pareillement, de même. Ex. : Il s'est ensauvé, et moi tout *pareil*. — Il est mort tout *pareil* que son frère.

Parelle, s. f. — V. *Patience d'eau* et *Parene*. Rumex patientia. — L. paratella, dans D. C.

Parementer (Mj.), v. a. — Aplanir la face destinée à former parement, — d'une pierre.

Parentage (Mj., Lg.), s. m. — Parentèle ; l'ensemble des parents. Tout le *parentage* était à la noce.

Parer (Mj., By.), v. a. — Ranger de côté. || V. réf. se Parer, — se ranger. Ex. : *Pare-té* donc, vélà eine voiture. — *Pare* donc ta bérouette, que je passe. || Li., Br. — Etendre, pour *Eparer*. « Je vas *parer* mon linge. » || Donner la forme extérieure à un sabot.

Et. — Le sens de Eviter, détourner, dérive du sens de : arranger, disposer.

Pareur (Lg.), s. m. — Ouvrier qui dirige les pareuses, c.-à-d. les machines qui, dans un tissage, enduisent de *chas* la chaîne des pièces de toile. C'est un travail très pénible, surtout à cause de la température excessive que nécessite le séchage rapide du *chas*.

Parfait, e (Mj., By.), adj. q. — Adv., marq. le superl. Ex. : C'est *parfait* beau, *parfait* bon ; — ces preunes-là, a sont *parfaites* bonnes dans les pâtés.

Parfection (Mj., By.), s. f. — Perfection. || Dans la *parfection*, — à la perfection.

Parfinir° (Mj., By.). — Finir par. Ex. : Tu vas *parfinir* à casser ton verre. N. Ce mot est le pendant de *Parcommencer*. || V. a. Parachever.

Hist. — « La rose, à la *parfin*, devient un gratecu. » (RONSARD, I, 191, *Blanchemain*. — Cité par HATZFELD, à Gratte-cul.)

Pargouenne (Lg.), interj. — Parbleu ! Syn. et d. de Pardienne ; *Parguienne*, *Pardié*, *Pardi*, *Pardégoine*.

Pargué, parguié (Z. 110, Sar., By.). — Pardieu ! V. *Pardié*.

Pariataire (Mj., By.), s. f. et m. — Pariétaire.

Parielle (Lg.), s. f. — Nénuphar. Syn. de *Volet*. N. Le fruit, comme à Mj., est appelé *Baratte*. Rien de la *parelle*, qui, au Lg., s'appelle *Rouambre*.

Pariétaire, s. m. — Faut boire sus *le* pariétaire. — Plante de muraille. Cf. Paroi.

Parioù. adv. — Par où ; on dit aussi : par *éiou*. || Fu., By., s. m. Un *parioù* est un endroit étroit par où l'on peut passer pour sortir d'un champ. — N. De même à Mj. V. *Paryoù*.

Pariure, s. f. — Gageure.

Parlance (Sp., Mj., By.), s. f. — Propos, question. Ex. : Y a longtemps qu'il est *parlance* de ce mariage-là. — Il n'était *parlance* que de lui, comme-t-il était méchant.

N. — Ne s'emploie que dans cette loc. Il est *parlance* de ou que ; il en était *parlance*.

Parlant (Lg., By.), adj. verb. — Causeur, affable. || Locut. — *Parlant* par respect, sauf votre respect, au respect que je vous dois, dit-on, après avoir prononcé certains mots bas, comme porc, cochon, etc. V. *Au*.

Parlas (Mj.), s. m. — Prélart. || By. Prélâ.

Parle (Mj., By.), s. f. — Perle.

Parlé, adj. q. — On dit, à tort : Etre bien en *parlé*, pour : bavard, facilement causeur. Il faudrait dire *Emparlé*, en un seul mot. Emparliers, pour Avocats, se trouve souvent dans nos vx auteurs. By. || Mj. Au respect *parlé*, — parlant avec respect. V. *Parlant*, *Au*.

Hist. — « Si *emparlé*, et si sage estoit en paroles, qu'il sembloit que ce fust un grant clerc et ung grand maistre. » (*Chron. de S. Denis*, I, f° 126 *a*.

— « Donnez pour Dieu, soiez po *enparlée*
« A vo mari ferme et obeissant,
« Sobre, en tous cas, prude femme trouvée. »
(DESCH., 305 *d*.) — Cf. Embouché.

Parler (Mj., By.), locut. — *Parler* de la grousse dent, — prendre un ton sévère. || Ça *parle* tout seul, — c'est évident. || Tu *parles !* — marque l'étonnement, l'admiration. — Tu ne *parles* pas de ren ! à peu près même sens. — N. Dans ces deux express., on supprime gnéralement l'r : Tu *pales* !

Parloque (Sar.), s. f. — Parlote. « C'est eine belle *parloque.* » Se dit d'un grand causeur.

Parloyer (se) (By., Po., Segr.). — Faire le beau parleur, affecter de ne pas parler patois. Syn. de s'*Espliquer.* S'écouter causer.

Parmanence, s. f. (Mj., By.), — Permanence. Ne s'emploie que dans la loc. : En *parmanence*, — sens dessus dessous. Ex. : Tout était en *parmanence*, — tout était bouleversé. || Mettre en *parmanence*, — Syn. de *Mettre à quatre.* V. *Parménance.*

Parménance (Mj., By.), s. f. — Dans la loc. Tout mettre en *parménance*, en désarroi. V. *Parmanence.*

N. — Malgré sa ressemblance extérieure avec le fr. Permanence, on voit que ce mot ne saurait être le même et tout indique qu'il doit se rattacher au mot que je cite plus bas et au v. fr. Promener.

Hist. — « Car la vaco se *permene.* » (Car la vache se promène. — *Mireille*, 158, 1.)

Parmettre (Mj., By.), v. a. — Permettre. || Sp., fig. — Indiquer, marquer, annoncer, dénoter. Ex. : Vous êtes jeune, voutre figure le *parmet.* Syn. de *Mentionner*, *Vouloir.* Part. pas. *Parmis.*

Parmi, prép. (Mj., By.). — Etre ben *parmi* le monde, — être très répandu dans la société environnante, aimer à sortir, à voir les gens, à les recevoir, être populaire. || On sous-ent. souvent le compl., alors c'est un adv. — On se rappelle La Fontaine; au patois : y en a de bons parmi :

« Mais je voudrais *parmi*
« Quelque doux et discret ami. »

Parmis (Mj.; By.). — Part. pas de *Parmettre.* || S. masc. : Il a pris ein *parmis.*

Parmission (Mj., By.), s. f. — Permission. || *Parmission* de ménuit, — solide gourdin.

Parnaige, s. m. — Droit de *paisson* dans la *Cout. d'Anjou*, art. 497. V. *Panage*, *panaige.*

Hist. — « ...Et ung autre (serviteur) qui aura la garde et soin des chevaux qui seront mys ès *parnaiges* en lad. isle. » (*Anj. hist.*, 2e an., p. 585.)

Parnampilles (Chl.), s. f. — Vêtement. V. *Pernampilles.*

Paroit (Tlm., Lg.), s. m. — Pron. paroué. Brosse en bruyère ou en crin qui sert à étendre le *châs* sur une *parée.* Langue des tisserands.

Paroire (Lg.), s. f. — Outil de sabotier qui sert à donner la forme extérieure aux sabots. C'est une longue lame, analogue à celle d'un sabre, portant à un bout un crochet engagé dans une boucle de l'établi et, à l'autre extrémité, une béquille que manie l'ouvrier. || (Long., Sgn.) Morceau de bois, sorte de radoire que l'ouvrier briquetier passe sur les bords de son moule à brique pour enlever l'excès de terre glaise.

Paroisse (By., Ag.), s. f. — Dans la loc. : Y en a de toutes les *paroisses.* Se dit d'une réunion de choses disparates. Aux jeux de cartes, lorsque le joueur a des quatre couleurs ; service de table, assiettes ou couteaux, etc., dépareillés.

Paroissien (By.), s. m. — Individu. Se prend surtout en mauv. part. « En v'là ein *paroissien* ! » Syn. de *Indien*, *Chrétien*, Quidam. etc.

Paronne, s. f. — Collet fait du paré ou jonc des marais, destiné à servir de collier aux chevaux. (Mén.) — Sparganium, ou Iris pseudoacorus. (Dott.)

Hist. — « Colin Henry plein de fureur print une *paronne* de charue. » (*J. J.*, 131, p. 176, an. 1387.) Autre sens.

Parpaing (Mj., By.), s. m. — Cloison, *galandage.* C'est le mot fr. pris dans un autre sens, du reste assez voisin. || Lué. — Champ en rectangle allongé.

Et. — Explique le sens fr. du mot, pierre qui traverse toute l'épaisseur d'un mur, *par* le *pan* du mur. Toutefois V. *Parpe.*

Hist. — « Abatre et raser le donjon du chasteau du costé de la ville..., *parpains* de doublaiges et toutes autre maczonneries qui se trouvent esdites tours. » (1592. *Inv. Arch.*, p. 17, c. 1.) — « Pour faire deux bas-reliefs dans les *parpeins* du grand autel de cette église. (1674. *Id.*, G, 105, 1.) — « Avec cinq prisonniers, il décide qu'à la nuit venue ils défonceront le *parpaing* qui sépare la petite chambre d'un appartement où... » (Deniau, *Hist. de la V.*, iv, 31.)

Parpe (Lg.), s. f. — Partie plus tendre, comme pourrie et tournant au *chape* dans un bloc de granit.

Et. — P. ê. abréviat. de Parpaing, mot qui, d'après Hatzf. pourrait venir du lat. popul. Perpaginem, de Per + Pangere = enfoncer. *Le Parpe* est de la pierre où l'eau a pénétré.

Parpète (à) (Mj., By.), loc. adv. — A perpétuité, pour toujours. Ex. : Il a été condamné à *parpète.* Le bret. a l'adv. Perpet, toujours.

Hist. — « Ils auront paine en terre à grant temps ou *parpétuels*, se Dieu n'y met sa grace. » (*Modus*, f. 315.)

Parpillon (Lg., Sp., Tlm.), s. m. — Papillon. — Prov. Parpaioun. (*Mireille.*) || Lg. Compère loriot. Syn. de *Hardillon*, *Bourguignon*, *Grain d'orge*, *Derzillon.*

Hist. — « Baisloit souvent aux mouches et couroit voulentiers après les *parpaillons.* » (Rab., *G.*, i, 11.)

Parque-en-parque (de) (Mj., By.), loc. adv. — Pour : de part en part. — Part ne dit rien à nos braves paysans.

Hist. — « De gladio longo et acuto... ventrem de parte in partem perforavit. » 1370. D. C.

Parquet (Mj., Sa.), s. m. — Parquet ou

plancher démontable, souvent recouvert d'une tente, que certains industriels installent sur les places à l'occasion des foires ou des assemblées pour y tenir des danses publiques. || Lg. — Enclos en planches ou en claies que les marchands de moutons installent sur les champs de foires pour y enfermer leurs bêtes. — Dim. du fr. Parc.

Parrain (Mj.), s. m. — Homme, par opposit. à femme. V. *Marraine*. Ex. : Les *parrains* sont partis à la foire ; n'y a pus que les marraines de reste. N. Très usité à Mj., dans cette acception, le mot ne s'emploie à Sp. et au Lg. que dans le sens français.

Parrainage (Sp.), s. m. — Nom collectif sous lequel on désigne toutes les personnes qui assistent un enfant à son baptême. Ex. : Au soir, tout le *parrainage* était soûl. — V. *Parrain*.

Par rapport que (Mj., By.), loc. conj. — Par la raison que.

Hist. — « Mais cela n'avance pas autant qu'on le pourrait, *par rapport que* l'imprimeur est du temps à faire ses planches. » (*Inv. Arch.*, S. E, III, 88, 2.)

Pars (By.), s. m. — Rudiment. *Pars* Dieu. Abécédaire. Ménage. — Mal écrit. De part. La croix de *part* Dieu, — de la *part* de Dieu, de parte Dei. — Cf. De par le roi. V. *Par*.

Hist. — De *part* Dieu le garde. » (Rol., 2847.)

Parse (Lg.), s. f. — Moineau. Syn. de *Paisse*. || *Parse* à grous bec. — Bouvreuil. Syn. de *Casse-bouton*, *Pinson-boutonnier*, *Boutounier*. || Lg. — *Parse* grise, — espèce de moineau. || *Parse*-jaune. — Verdier ; on l'appelle aussi *Jaunereau*. || *Parse* rousselote. Sorte de fauvette. Syn. de *Rousselote*. Lg. Cf. Jaub., à Prasse, Eparse.

Et. — Lat. Passer, par métath. de l'r.

Parsécuter, Parsévérance, Parsévérer, Parsienne, Parsil. — Pour Persécuter, etc. (A Mj., l final sonore.)

Parsillée (Sp.), s. f. — Sorte de petite ciguë, commune dans les haies et peu vénéneuse, puisqu'on en nourrit les lapins. — Cf. Persaille. Jaub. — Dér. de *Parsil*, à cause de la ressemblance des ciguës avec le persil.

Hist. — « Puis me torchay... de mercuriale, de *persiguère*, d'orties. » (Rab., *G.*, I, 13.)

Parsil-à-l'oie (Mj.), s. m. — Plante crucifère dont les feuilles ressemblent grossièrement à celles du persil.

Parsilloire (Mj.), s. f. — Plate-bande de persil.

Parsister (Mj., By.), v. n. — Persister.

Parsonne (partout), s. f. — Personne. || N'y a *parsonne* de, — il est impossible de. V. *Gens*. || Pierre *Parsonne*, — personne. Ex. : J'ai trouvé Pierre *Parsonne* et tout son monde. — Loc. prov. très usitée.

Parsonnerie, Personnerie (Mj., Chl., Lpm.), s. f. — Association de deux ou plusieurs fermiers pour l'exploitation en commun d'une même ferme. Cette forme d'association, très fréquente autrefois dans la contrée, ne se rencontre plus que par exception. Il est rare, aujourd'hui, de voir des métayers en *personnerie*. V. le suivant.

Parsonnier [1] (Lg.), s. m. — Le bœuf qui est habituellement attelé avec un autre. Ex. : Ceté bœuf-là ne veut pas manger depuis qu'il a perdu son *parsonnier*. || (Mj., Chl., Lpm.), Le fermier voisin, dans une ferme double. || Fermier associé avec un autre pour l'exploitation d'une ferme. C'est le sens propre du mot. Les *parsonniers* font toute l'exploitation en commun, paient le fermage solidairement et possèdent indivisément le cheptel. Ils partagent seulement les récoltes. || Ce mot est passé dans la lang. angl., qui en a fait Parcener, co-propriétaire, cohéritier. || Fu. — Le bœuf qui est resté seul, qui a perdu son *parsonnier*, tombe malade et dépérit. V. *Personnier*. || Lg. Personnier.

Et. — Du lat. partiri, parsum, partager.

Hist. — « Je te jure par la foi que je doi... dame Hersant, ma femme, et mes douze enfanz que j'ai de lui touz vis, que je te serai bons *parsonniers*. » (*Ménestrel de Reims*, § 406.) L. C. — Parson, c'est l'af. Parson, partage, de partionem, action de partager ; partitionem.

« Ja, sept vingtz foiz la lune
« A pris neufve lumière
« Sans que liesse aulcune
« M'ait été *personnière*. »
(G.-C. Bucher, 137, 163.)

Se rappeler les vers de Virgile. (*Géorg.*, IV. 113,)
... Et tristis arator
Mærentem abjungens fraterna morte juvencum.

Parsonnier [2] (Tlm.), s. m. — Fil de chaîne qui forme une paire avec un autre fil voisin. (Lang. des tiserands.) Deux *parsonniers* passent ensemble du même côté du *carteron* et entre les deux mêmes lames du *rôt* ou roût ; mais ils alternent sur les verges transversales et dans les lisses.

N. — C'est le même que le précédent .— Syn. du *Parageau* de La Pouëze.

Parsoune (Sp.), s. f. — Personne. Syn. et d. de *Persoune*, *Parsonne*.

Par-sour (Mj., By.), prép. — Par-dessous. Ex. : Le tunnel passe juste *par-sour* la maison. || Sous la dépendance de, dans la ferme de. Ex. : Ils ont été vingt ans en farme *parsour* ieux.

Parsuader (Mj., By.), v. a. et n. — Persuader.

Par-sus (Mj., By.), prép. — Par dessus. Ex. : Il a déviré cul *par-sus* tête. || *Par-sus* l'épaule gauche, formule ironique de négat. ou de refus ; on l'accompagne du geste.

Et. — Composé avec *Sus*, comme le fr. Par dessus l'est avec dessus. — N'est jamais adv. — S'écrit qqf. en un seul mot, parsus.

Hist. :

« Puisque voyez que les dieux et Nature
« M'ont *par sus* tous inclinée à lui plaire. »
(G.-C. Bucher, 217, 216.)

— « La voyez-vous enflée et glorieuse
« De sa beauté *par sus* toutes eslue ! »
(*Id.*, 37, 100.)
— « Retyrez-vous, satisfaictz *au parsus.* »
(*Id.*, 269, 249.)
— « Mais je hay *par sur* tout un scavoir pédantesque. »
(J. DU BELL., *Les Regrets*, p. 223.)
— « Les eaulx furent si grandes en la rivière qu'elles passaient de touttes pars *par sur* la levée. » (1615. *Inv. Arch.*, E, II, 302, 1.) — « Ce faict, tout à l'aise passa la jambe droite *par sus* la selle. » (RAB., *G.*, I, 35, p. 70.) — « Ils ont passé le Rhein *par sus* le ventre des Suisses et des Lansquenets. » (RAB., *G.*, I, 33, 66.)

Part (Mj., By.), s. f. — Petit cadeau que l'on emporte d'une foire pour ceux qui sont restés à la maison. Prend le nom de *Part de foire.* || De *part*, — en société, en communauté, de connivence. Ex. : Ils étaient de *part* pour faire ça. || Etre à son à-*part*, — être, vivre séparément, à son compte. Des jeunes gens, nouvellement mariés, qui n'habitent point chez leurs parents, par ex., sont « à leux à-*part* ». Syn. *Pouilloux.* || Queuque *part*, en queuque *part*, en qu'*part*, — probablement, en qq. façon, pour ainsi dire, sans doute, aussi, peut-être, environ. « Il y a dans la grange en *queuque* part 200 boisseaux de blé. — Pierre n'est pas à la maison, il est en queuque *part* allé chez Mathurin. (JAUB.)

Hist. — « Mais avant de se retirer chaque visiteur avait soin de se charger de quelque emplette, dite *part de foire.* » (DENIAU.)

Partageux (By.), s. m. — Partageur.

Parte (Mj., By.), s. f. — Perte.

Parterre (Mj., By.), s. m. — Prendre ein billet de *parterre*, — tomber, s'étaler sur le sol. Syn. de s'*Allonger.* C'est un calembour venu très évidemment de la ville : par terre.

Part de foire (Mj.). — V. *Part.* Est du masc. au Lg. « Tu ne m'as poit rapporté *mon* part de foire !

Parti (Mj., By.), part. pas. — Fig. Pris de boisson. Ex. : Il était ben *parti*, il ne savait pus guère ce qu'il disait. — Se conjuguait jadis avec avoir et, de nos jours, nos patoisants ne s'en privent pas.

Hist. — « Et a *parti* sur les cinq heures du soir pour Longué. » (1731 *Inv. Arch.*, E, III, 202, c. 1.)

Participant, part. prés. — A Mj. on dit ; J'en sé point *participant*, c.-à-d. : Je n'en suis pas, je ne veux pas y prendre part, y participer.

Particulière (Mj., By.), s. f. — Personne du sexe féminin en général. Ex. : Je sais pas de qui est ceté *particulière*-là. Syn. de *Typesse.* || Compagne, bonne amie. Ex. : Il dansait avec sa *particulière.* || Femme, épouse. Ex. : Sa *particulière* n'est déjà point si c'mode ! Syn. de *Bourgeoise*, *Capitaine.* || Au sens de Fiancée. Syn. *Prétendue.* || Qqf. pris en mauvaise part. C'est eine drôle de *particulière* !

Partie (Lg., Mj., By.). — En partie tout, — presque tout. Ex. : En *partie* tout le monde est de ceté goût-là. — Les poires sont en *partie* toutes véreuses. || Prendre les *parties* de qqn. — prendre son parti. Mj.

Partillonner (Mj.), v. n. — Fendiller, craqueler, gercer, crevasser. — V. *Partillonné.* Cf. Avoir maille à partir. V. *Partir*, *Partissure.*

Partir° (Lg.), v. n. — Se fendre, se crevasser, en parl. de la peau. Ex. : Les mains me *partent* de ceté fred là, que (au point que) c'est triste. V. *Partissure.* Lat. Partiri, partager.

Partissure (Mj., Lg., By.), s. f. — Large gerçure aux mains. Syn. de *Quervure*, *Pigeonneau.* V. *Partir.* Cf. *Geale.*

Parveint (Tlm.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Faire du *parveint*, — être avantageux, *sucéier.* Ex. : Des grousses lisettes comme ça, ça fait du *parveint.* C'est la 3e pers. sing. de l'indic. prés. de Parvenir, pris substantivement. — Ou plutôt une 2e forme de participe passé.

Parvenche (Mj., By.), s. f. — Pervenche. Syn. de *Province.*

Parvenir° (Sp., Mj.), v. n. — Fig. Profiter, donner un résultat, un produit appréciable ou remarquable. Ex. : Tout ce qu'on fait comme ça, ça ne *parveint* point. || *Parvenir* par, — provenir de, résulter de, être occasionné par. Ex. : C'est *parvenu* par eine égracignure. By. || *Parvenir* que, — advenir que, en venir à ce que. Ex. : C'est *parvenu* qu'il a tombé sourd. Enfin, du petit au grand, c'est *parvenu* qu'ils se sont fâchés à ne pus se parler. Cf. *Parfinir.*

Parvers (Mj., By.), adj. q. — Méchant, cruel. Sens exclusif. N. On dit : *Palvartir*, pour : pervertir.

Par-yoù (Mj.), s. m. — Entrée, passage, issue, pertuis qcque. Ex. : J'ai vu l'heure que je ne trouverais pas le *par-yoù* pour fourrer la clef dans la bosselle.

Pas [1] (Lg., Sp.), s. m. — Ouverture dans une haie. Ex. : J'allons boucher les *pas* dans les ahaies. Syn. de *Rotte*, *Crevasse.* || Mj., By. Aller tout le *pas*, — aller tout doucement. aller assez bien, en parl. de la santé, des affaires, — et qqf. aller rondement. || Aller ein *pas* foulé, l'autre mou, — sans se presser, en baguenaudant, d'une allée fatiguée ou paresseuse. || Lg. Espace entre les deux nappes de la chaîne d'une pièce de toile par où passe la navette. Ex. : Quand la navette manque le *pas*, a vé (elle vient) *bourguer* dans la main gauche. Langue des tisserands.

Pas [2] (Mj., By., etc.), adv. — Pour : point. S'emploie comme négat., indépendamment de l'adv. ne. Ex. : Je veux *pas.* || Pour pas que — pour que... ne... pas. Ex. : Je l'ai dit à parsonne, pour *pas* que ça seye su. || Non pas — sert à nier fortement. Ex. : C'est toi qui a fait ça? — Non *pas* ! || Nenni *pas*, *id.* || Non

pas sert à fortifier le sens négatif d'une comparaison. Ex. : Vaudrait mieux se foute à l'eau que non *pas* se marier avec lui. || *Pas* guère, — guère ; pas moins, — pourtant, cependant ; *pas* ben méchant ; — sans *pas* t'arrêter. || By. — Point (dont on abuse en Anjou) n'est pas ordinairement synon. de Pas. Point indique habitude, continuité ; pas indique que la chose est accidentelle. Ex. : I n'en finit point, c'est ein lambin d'promière ! — I n'en finit *pas*, et ça m'étonne, li si salpêtre, si vif d'habitude. — D'ailleurs, au sens étymol., point doit nier plus fortement que *pas*. Un point est moins encore qu'un *pas*.

Pas d'âne (Lg.), s. m. — Sorte de bâillon que l'on met dans la bouche des animaux pour la maintenir ouverte pendant certaines opérations. Lang. des mégeilleurs.

Pas-de-bœuf (Ag., Cho., Segr., etc.), s. m. Bande de terre le long d'un fossé et qui soutient les terres de l'héritage voisin (de 16 à 17 centimètres.) Bordière, Relit, Sabottée, Semelle, Seule. (Mén.) V. *Chapelet*.

Hist. — « Le cochevis niche à terre ; il choisit un *pas-de-bœuf* ou de cheval et y réunit quelques brins d'herbe, sur lesquels la femelle dépose quatre ou cinq œufs. » (Abbé Vincelot, 275.) N. Ici, le sens est différent ; c'est l'empreinte, le creux fait par le pas du bœuf. — Quand le fossé est en dehors du champ, le fossé vous appartient ; si le fossé est en dedans, il appartient au voisin et l'on doit laisser — 0m33 — pas de bœuf, et ne pas couper les épines, ni émonder soi-même les grands arbres. (Note Bordereau, Segré.)

Pascaline (Ag.), s. f. — Mou, poumons des animaux. Syn. de *Pirre*. || Veau et lard. || Fricot fait avec de la pirre (mou de veau et aussi de porc) et la rate dans lequel on met du raisin (rainzin) cabas, des pruneaux, des oignons, du persil, etc.

N. — C'est sans doute par ironie que l'on a donné ce nom à ce morceau de qualité très inférieure et peu propre à décarêmer.

Pascanade. — Œnanthe. V. *Cochet* ; panais, carotte. (Mén.) Semble une corrupt. de Pastinaca.

N. — Daucus carotta ; consoude, plante qui croît sur le bord de l'eau. (Dott.) — « Pastinaca sativa, plante que les enfants recherchent dans les prés pour manger la racine, qui possède un goût sucré. » (Borel.)

Pas-cas (Sp., By.), adj. q. inv. — Incapable, V. *Penlecas*. C'est une contract. de Pas en le cas ; n'être pas dans le cas de faire une chose.

Pas-de-chat (Lc.), s. m. — Sorte de plante qui sert à faire des bordures de parterres et qui est assez semblable au *jonc-marin*.

Pas-fils, s. f. — Le *pas-fils* est le fils d'un autre père ou d'une autre mère.

Pas-grand (Fu.), adj. q. — Mon *pas grand-père*, ma *pas grand'mère*. Le père de ma belle-mère, celle qui n'est pas ma mère, après un deuxième mariage du père, etc.

Pas-de-lion. — Ellebore fœtida, ou pied de lin, herbe aux bœufs, herbe au fi(c). (Mén.) Bat. Helleborus fœtidus, Pied de griffon, Contre poison. Herbe aux *sourciers*.

Pas moins (By.), loc. adv. — Décidément, enfin. — Te v'là, *pas moins* ! depuis l'temps que t'es parti !

Pas-près (By.), loc. adv. — Donc : loin, ou n'approchant pas. « J'avons *pas près* tant de vin que l'an dernier. »

Pasqué (pa-ce-qué) (Mj., By.), conj. — Parce que.

Pasquér (pa-ce-quére) (Mj.), conj. — Parce que.

Passager (Mj.), s. m. — Passeur d'un bac. Ex. : Va falloir houêler le *passager* vantiers eine heure de temps.

Hist. — « Porront aller, passer et repasser par ledit bac, à pié, à queval, à car, à carrette, à vuit et à carques, paisiblement et franquement, sans paier au *passageur* dudit bac. » (*Cart. de Corbie*, 23, an. 1302.) — Sépulture du *passager* du port de Sorges. 1670. (*Inv. Arch.*, E, II, 294, 2.)

Passant (Mj., Lg., By.), part. pr. et s. m. — Prépos. Plus de. Ex. : Dans ceté veille-là illy a *passant* deux milles de foin. || Adv. — Et plus. — Ex. : Illy en avait deux cents *passant*. Y a *passant* 10 pieds d'eau. Il a 3.000 fr. de rente *passant*. Y en a *passant* 30 douzaines ou 30 douzaines *passant*. || Lg. — Pierre qui traverse toute l'épaisseur d'un mur, et souvent même fait saillie sur le parement. — On dit aussi Pierre *passante*.

N. — Un article du règlement particulier des maçons voulait, jadis, que, toutes les fois qu'ils passaient un *passant* dans un mur, le propriétaire fût obligé de leur payer une bouteille. Ils posaient même souvent de faux *passants*, en mettant deux pierres bout à bout. Malheureusement pour la corporation, les propriétaires ne se soumettent plus guère à cette exigence : la foi s'en va et les *passants* se font rares autant que les bouteilles bénévolement versées.

Passe [1] (Mj.), s. f. — Tique, Syn. de *Tacaut*, *Raine*, *Brézin*, *Raigne*, *Pague*, *Pagot*. Doublet de *Pague*.

Passe [2] (Mj., By.), s. f. — Conjoncture, situation, position. Ex. : Il est dans eine vilaine *passe*. N. C'est en ce sens que le franç. emploie le même mot dans la loc. : Etre en *passe* de. || Bandeau de linge qui cache le bord du serre-tête. || Bande de linge qui forme la partie médiane d'une coiffe, entre le fond et les tuyaux. || Lg. — Quantité de 25 à 30 kil. de coton que l'on teint en une fois. Lang. des ouvriers de filature.

Passé (Mj., By.), loc. conj. — Passé que, — une fois que, dès que. Ex. : *Passé* que c'est dit, c'est fini. || Prépos. — Après. *Passé* la Saint-Jean, les jours vont en décanillant.

Passe-avant (Mj.), s. m. — Planche qui, dans un train de bateaux, sert de passage entre deux bateaux consécutifs.

Passe-bonnet-rond, s. f. — V. *Passe*.

Hist. — « La *passe* de satin qui transparaît sous le *bonnet rond* est d'une teinte légèrement bleuâtre. » (*La Trad.*, p. 48, l. 25, 26.)

Passe-cordon (Mj., By.), s. m. — Passe-lacet.

Passée (Mj., By.), s. f. — Espace suffisant pour passer. || Mj. — Faire sa *passée*, — se tirer d'affaire avec, en parl. des personnes ; suffire, en parl. des choses. Ex. : J'avons assez de pois pour faire noutre *passée*. Noutre armoire est ben vieille, mais a fera tout de même sa *passée*. — Cf. l'esp. Pasada, passage. || Petit sentier. Syn. *Trutée*.

Passe-merde (Mj., Ag.), s. f. — Probablement l'arroche puante, chenopodium vulvaria. Bat., *id.*, Ansérine fétide, Herbe puante, Vulvaire.

Passe-parteau (Tr.), s. m. — Ciseau à fendre en second, de même que le douget est le ciseau à fendre en troisième. (Mén.) — Je lirais *Passe-partout*.

Passe-partout (Mj., By.), s. m. — Outil de bûcheron qui sert à abattre les arbres. C'est une sorte de pioche munie de deux lames, dont l'une est dans un plan perpendiculaire au manche, comme d'habitude, tandis que l'autre est dans le plan du manche. — Les charpentiers en bateaux emploient aussi le passe-partout, fait exactement comme celui des bûcherons, mais beaucoup plus petit. Une plaisanterie courante parmi eux consiste à dire que c'est l'outil qui a servi à faire les femmes. || On donne aussi ce nom au *godendart*.

Passe-pied (Sp., Mj., By.), s. m. — Petite allée entre deux planches de jardin. Elle donne passage assez juste au pied.

Passe-pierres (Tlm.), s. m. — Rangée de grosses pierres placées dans le lit d'un ruisseau pour permettre aux piétons de le franchir. Syn. de *Perré*.

Passer (Mj., By.), v. a. et n. — *Passer* au bleu. V. *Bleu*. || Sp. Faire *passer* de coûté, — supprimer. || V. n. Trépasser, mourir. Ex. : Ils crayaient ben qu'il *passait*. — Ne se dit pas en ce sens, comme en fr., exclusivement des personnes, mais aussi des organes : N'y a pus que le cœur à *passer*. Pris absolument. || Faire *passer* par voù que les maçons n'ont point travâillé, — jeter à la porte. || Faudra qu'il *passe* par là ou par la porte, — il faudra qu'il en passe par là. || *Passer* par les langues du monde, — faire parler de soi, passer par les commentaires du public. || Lire d'un bout à l'autre. Ex. : Alle a *passé* son livre en eine bourdée. || Faudra qu'il illi en *passe* bien, — il faudra qu'il se modère, qu'il s'assagisse beaucoup, qu'il renonce à bien des mauvaises habitudes. || En *passer* à qqn, — le tromper. || *Passer* de coûté, — être supprimé, disparaître. || *Passer* au grous sas, — faire ou examiner sommairement. || *Passer* ein bateau, — le mener à l'autre bord. || *Passer* par la tête, par l'idée, de l'idée, — être oublié. || Echapper à l'attention. Ex. : Il est ben avisé, il ne illi en *passe* guère.

Passerine, s. f. — Stellaria passerina? Petit genêt. Les oiseaux (passereaux) mangent volontiers sa graine. (Mén.)

Passet (Mj. By.), s. m. — Passoire, couloire. Syn. de *Couloir*. — Passette.

Passis (Mj., Lg., By.), s. m. — Passefilure, reprise, — à un habit, un bas. || Lg., Syn. de *Estoppure*.

Pastureau (Sar.), s. m. — Pâturage.

Pas vrai? — A Po. Pâ-vraie. N'est-ce pas vrai ? || By., Mj., *id.* Pâs-vré.

Hist. — « Le temps dure, savez-vous, lorsque vous n'êtes pas là ! *Pas vrai*, père Duthieul? » (C.-L. Cesbron. — *M. Lardent*, p. 177, l. 16.)

Pata (Z. 128, Bl.) **Patache** (Lg., Sp.), s. f. — Pomme de terre. Corr. du fr. Patate. Syn. de *Patade*, *Po-de-terre*. — Pat. norm., *id.* — Esp., Port : patata, batata ,mot américain. || By. Patache, seulement. On dit : Semer des pataches, pour : Planter des pommes de terre. Les vieillards disent encore Pois-de-terre, pour n'importe quelle espèce de pommes de terre. || Mj. — V. *Pois de terre*.

Patacher (Sp.), v. n. — Patauger. Syn. de *Patouiller*, *Paguenêcher*, *Ganacher*. Doubl. du mot fr., dér., comme ce mot, de Patte.

Patachis (Lué), s. m. — Champ de pommes de terre.

Patachon (Mj., By.), s. m. — Nigaud, cornichon, lourdaud. Syn. de *Melon*. || Noceur. Mener eine vie de *patachon*, — déréglée, désordonnée.

Patade (Mj.), s. f. — Pomme de terre. V. *Patache*. Angl. Potatoe; esp. Patata.

Patafioler (Mj., By.), v. a. — Ce verbe, qui est sans doute tout fantaisiste, ne paraît pas avoir de sens précis. Son unique emploi est de tenir la place du v. emporter, dans la loc. : Que le diable me, te *patafiole* ! — N. By. La locut. complète est : Que le bon Dieu te bénisse ! Ce à quoi on ajoute : Et que le diable te *patafiole* ! — en adressant à son interlocuteur un sourire gracieux (autant qu'on peut).

Et. — Afoler, bourguignon Affioler, rendre fou, faire enrager, nuire, blesser, détruire, perdre. (*Roman de la Rose*, v. 4860, 13893, 5480.) Mais *Pat*? Ch. Nisard l'explique par une métathèse, ou un métaplasme. Que le bon Dieu *ne pas t'afiole* ! — page 125. — Ingénieux.

Patapouf, — **prouf** ! (Mj.), interj. — Patatras ! Syn. de *Berdadaud*, *Berdadouf*, *Patatrac*. || S. m. Lourdaud. || Grous *patapouf*, — individu gras, replet, surtout en parl. d'un enfant. — Onomat. || By. Patatrac, seul.

Pâtar-nostar, s. m. (By., Mj.). — Pater noster.

Patatrac, — **trouf** ! (Mj.), interj. — V. *Patapouf*, *Pétatrac*, etc.

Pataud, e (Mj., Lg.), adj. q. — S. m. Nom ironique que les Vendéens, ou Blancs, donnaient aux Bleus, ou Patriotes, pendant la guerre de Vendée. — C'était un jeu de mots sur les adj. fr. pataud et patriote. || Lourdaud.

Et. — « Pataud. — Pataut, « chi ha piedi grossi. » OUDIN, Dict. — De Patte. (LITT.)

Hist. — « Pour insulter, eux aussi, à leur prétendu patriotisme révolutionnaire, ils les traitaient de *patauds*, mot qui, dans leur opinion, résumait à lui tout seul tout ce qu'il pouvait y avoir de plus injurieux. » (DENIAU, *Hist. de la V.*, I, 160.) N. Peutaud, vilain, laid, était un nom donné, autrefois, par mépris aux paysans. « Le fémin. Pétaude est employé au sens de « camisole ». Le *Putaud* est l'homme de bon ou mauvais renom. » D'autre part, la *Peutoise* est la « femme mariée », dans le parler des vignerons d'Auxerre. Il ne s'agit pas, ici, du lat. Pes, pedis. Putidus est à la base de tous ces produits, comme ancêtre direct du primit. *put* ou *peut*, au sens de laid. » (G. DE G., *Y.*) Cité par curiosité. Pataud vient de Patte. — « On appelle *pitauds*, dans FROISSART et dans MONSTRELET, des paysans arrachés de force à la charrue pour être transformés en soldats. Leurs membres, peu assouplis par les rudes travaux des champs, n'avaient pas l'élasticité de ceux des hommes de guerre et leurs mouvements étaient à la fois lourds et gauches. Ce terme devint, dans la suite, un terme de mépris, principalement lorsque, par des manières incompatibles avec sa condition, ou par un langage emprunté aux citadins raffinés, un paysans donnait prise au ridicule... On disait aussi Péhon ou Piéton de village... Pitaud veut donc dire Homme de pied. Les paysans ne combattaient qu'à pied. » (Ch. NISARD, 143.) Cf. *Pitois*.

Pâte (Mj., By.), s. f. — Fig. — Bonne *pâte*, — bonne nature, bon caractère. Ex. : C'est eine bonne *pâte* d'homme.

Pâté (Mj., By.), s. m. — Tarte. Ex. : J'avons fait ein *pâté* de preunes de Sainte-Catherine. || Enfant joufflu. Syn. de *Tourteau*, *Pape*, *Daubier*, *Maloquais*, *Lochon*. || Pâtés monstres. V. Folk-Lore, II et XII.

Pâteau (Mj., Lg.), s. m. — Cataplasme.

Pategaud (Pt.), s. m. — Syn. de *Pagueneau*. Ne serait-ce point pour : Papegaut? — Papegai ; lat. psittacus, de papagallus.

Patelin (Mj., Lg.), s. m. — Pays, localité. — N. Mot d'argot, d'introduction récente.

Paterneau, adj. q. — Paternel. Se trouve dans les vx Noëls :

Hist. — « Or prions tous à genoux,
« Nau, Nau.
« Jésus-Christ d'amour doucette
« Qu'en son paradis nous mette
« En son royaume *paterneau*,
« Nau, Nau. »
(*Noëls anc. et nouv.*)

Pateugne (Lg.), s. f. — Lèvre, et surtout grosse lèvre. Ex. : Alle allonge les *pateugnes* à matin, alle a ein air d'un mauvais goût. || Moue. Ex. : Qu'as-tu donc à nous faire la *pateugne*?

Et. — Pour : poteugne, sorte d'augment. de *Pot*, mot synonyme.

Patibeau (Sp.), s. m. — Syn. de *Pagueneau*.

Patience d'eau. — Grande parelle. — Rumex. Et. de MÉNAGE, par curiosité : Lat. Lapathum, lapata, lapatacia, lapatancia, la patience. Syn. *Rouambre*.

Patillonne, s. f. (Segr.). — Femme qui n'est pas propre. (MÉN.)

Patin (Mj., Tlm., Lg., Sp.), s. m. — Portée, paquet de cartes de même couleur. || Faire le *patin*, — préparer le paquet. V. *Patiner*, *Potiner*. || Ce qui reste de cartes lorsque les jeux ont été distribués. C'est le talon. || Fu. — Tas de cartes. « Brâsse donc l'*patin*, c'est à té ! »

Patiner (Sp.), v. n. et a. — Disposer les cartes par paquets de même couleur ; tricher au jeu.

Pâtiner (se) (Lg.), v. réf. — S'embourber, prendre la boue ou la neige à ses chaussures. Syn. de *Patter*, *Botter*, s'*Engomber*, s'*Engalocher*. || S'attacher aux chaussures, en parl. de la boue, de la neige. — Doubl. du fr. Patiner et dér. de Patte, en dépit de l'â long, — pris dans le sens de main. Le sens propre est Manipuler. || Sal. Marcher sur les talons en gardant toute sa taille ; faire de l'esbrouffe. Cf. se *Marcher*.

Patineur (Sp.), s. m. — Celui qui triche au jeu en *patinant*. V. *Pâtiner*.

Patinostre. — Pater noster.

Hist. — « Vraiment, pour un vieil homme, vous dites de vilaines paroles ; il vaudroit mieux vous taire, ou dire votre *patinostre*. » (B. DE VERV., *M. de p.*, II, 141.)

Pâtinous (Mj.), s. m. — Chapelet ; grains de chapelet. Corr. de Patenôtres. Vieilli.

Hist. — « Collation par le Chapitre de l'office de préconizer et publier les *patenoustres*, manifester les pardons, véages, fraries. » (*Inv. Arch.*, G, 172, 1, h.)

Patinoute (Crz.), s. f. — Grande graminée dont les racines présentent des chapelets de renflement et que je crois être la folle-avoine. Syn. de *Chiendent-à-boulettes*, *Chiendent-couillu*, *Maquille*. Corr. de *Patenôtres*.

N. — « Arrhenatherum bulbosum, composé d'une suite de bulbes qui donnent l'apparence d'un chapelet ou patenôtre. » (DOTT.)

Patir, a bref (Mj., By.). — Souffrir.

Hist. — « Mais je maintiens... qu'ilz peuvent *patir* solution de continuité. » (RAB., *P.*, III, 23, 266.) — « Je n'y retourne pas, quant est de moy ; je me sens encore esmeu et altéré de l'ahan que j'ai *paty*. » (*Ib.*, V, 15, 511.)

Patiras (Mj., Bl., By., Sal.), s. m. — Etre malingre et souffreteux. || Souffre-douleurs. Syn. de *Misère*. — Dér. du fr. Pâtir, que le pat. pron. pati, conformément à l'étymol.

Patis (Lué), s. m. — Pâture. — Le plus souvent, on prononce l'â long. Le *Pâtis* Saint-Nicolas, près Angers. || By. Maigre pâture inculte.

Et. — B. L. Pasticium, de pastum, supin de Pascere.

Patisse ,s. f. — V. *Jaucou*. Espèce d'ivraie. (Desvaux.) Mén. || Mj. — Herbe pâtisse, — herbe des prés, de qque espèce qu'elle soit.

Pâtisseau (Lué). — Pâture, s. m.

Pâtissier (partout), s. m. — Dans la loc. : Sale *pâtissier*, — saligaud. — Se trouve dans la chanson : *Au clair de la lune*. V. Zig. 204.

Patoche (Segr.), s. m. — Grand pied mal tourné. (Mén.) || Po., Segr., Ag., By. — Terme enfantin, petit pied d'enfant. Syn. de *Pétoche*, *Paton*.

Patois (Observ. sur les). — V. l'Avant-propos.

Paton (Mj.), s. m. — Peton, petit pied. Terme enfantin. Dim. de Patte. V. *Patoche*.

Pâton (Mj., By.), s. m. — Masse de pâte. Pat. norm. *id*.

Patou. — V. *Patouriau*. (Mén.)

Patouil (Mj., By.), s. m. — Boue, bourbe, fange. Dimin. de Patouiller. *Patrouillis*. Syn. de *Pitoil*, *Pitroil*, *Patouille*, *Faigne*.

Hist. — « Patoueil, bourbier. — « Icelle femme tomba de visage à dens en ung petit *patoueil* qui estoit en la rue... et là en l'eau dudit *patoueil* estouffa. » (*J. J.*, 195, p. 979, an. 1473.) — « Patoille, Patouille, Patouillat, Patouillage. Eau sale, boue délayée, répandue mal à propos. »

Patouillage (By., Mj.), s. m. — V. *Patouille*.

Patouillard (By.), s. m. — Celui qui patouille. Se trouve dans Cotgrave. || Mj. — Nom que l'on donnait à l'un des deux bateaux à vapeur qui, vers 1880-90, faisaient alternativement le service quotidien d'Angers à Nantes. Comme cette désignation l'indique, l'allure du susdit *sabot* était plutôt lente, même en comparaison de celle de son parageau, et l'on n'aimait guère à prendre le Patouillard, surtout pour remonter vers Angers. || Cf. Le petit Déraillard, — le petit chemin de fer de l'Anjou. Ou Dérailleur. || Nom donné au remorqueur de la *Marie-Salope* (la drague) et, en général, aux vieux bateaux à vapeur, en particulier aux bateaux munis de roues à aubes — faisant beaucoup de *patouil* pour peu de vitesse. || Ag. Jardinier-maraîcher.

Patouille (Mj., By., Sal.), s. f. — Boue détrempée dans laquelle on patauge. *Pitroil*. V. *Patouiller*, *Patouil*. Syn. de *Faigne*. || By. Faire du *patouil*, — battre l'eau en se jouant. Faire de la *patouille*, répandre de l'eau mal à propos. Marcher sans précaution dans la *patouille* et produire des éclaboussures malpropres, c'est faire du *patouillage*.

Patouiller (Mj., By., Sal.), v. n. — Patauger. Se mettre, se plaire à mettre les pieds, ou les mains, dans la boue, les ornières. — On dit aussi Patrouiller. — Syn. de *Paguenécher*, *Ganacher*, *Patacher*, *Pitroiller*, *Picouiller*, *Lagosser*, *Pôtigner*. Pat. norm. Patuillé, mal exécuté (un travail).

N. — Tous les mots de cette famille dérivent de Patte. En résumé, ce mot a donné, tant dans le pat. que dans le fr. classiq., les dérivés suivants : 1° patauger ; 2° patouiller, patouille, pitoil, pitoche : 3° patrouiller, patrouillis, pitroil, pitroiller, pitroilloux. On voit que les mots de la dernière famille sont ceux de la seconde avec un r intercalé. (R. O.) On disait, autrefois : patouille et patrouille ; et le guet aurait été ainsi appelé parce que ceux qui le font patouillent la nuit dans les rues. (Ménage.) — « Patoier : patiner, manier malproprement. « Aubert vint devant la boucherie, pour y vendre un petit de char, et là survint un jeune enfant qui prist à *patoier* et *menoyer* de la dite char. » (1375. — L. C.) — Ainsi : menoyer signifierait : manier avec les mains, et : patoier, manier avec les pattes. — V. *Patouil*, et l'ex. — Toujours dans L. C. « Patouille, patrouille. Guet de soldats marchant la nuit. » — La Patouille est un nom de localité (Clion, Indre). Les Patouillats (Marigny-l'Eglise, Nièvre). — D'où le v. Patter. On *patte* dans la boue un peu ferme ; on *patouille* dans la boue liquide. « On patte beaucoup en Fromenteau (terre à froment), cela n'arrive point en Varenne (terre sablonneuse), parce que les terres y sont moins fortes. » (Jaub.) || Prendre avec la main d'une manière sale et malpropre, marcher dans la boue, dans un lieu marécageux. (Roquefort, à Patoier. — Ch. Nisard, 123.) — « Il étonne ceux-là même qui ont rôti le balai à Versailles. Je n'ai pas du tout l'intention qu'il y vive, ou qu'il y fasse, comme les autres, métier d'arracher ou dérober sa subsistance au roi, de *patrouiller* dans les fanges de l'intrigue. » (Le marquis de Mirabeau, parlant de son fils. — Ch. Nisard, 124.) — V. *Ardille*. —(Un berger ne peut apercevoir un renard caché dans les feuilles d'un arbre au-dessus de lui (*Renart*, 5833.) :

— « Car li arbres iert trop foilliez,
« Et Renart s'estoit *tooillez*
« En foilles si que n'i paroit. »

Génin, dans ses Récréations philologiques, dit : R est encore une lettre adventice dans... patrouille, patrouiller, dont la rac. est Patte. Patrouiller, c'est toucher et retoucher avec les pattes : c'est agiter ses pattes, c'est patauger. La forme est fréquentative et méprisante : « Le bonhomme s'en va souper. On luy apporte de la viande froide qui n'est pas seulement demourée des commères, mais est le demourant des matronnes, qu'elles ont *patrouillé* à la journée, en buvant Dieu scet comment ! » (3° des 15 *Joies du mariage*.) — Patte est pris dans le sens de main. — « Hélas ! il n'y a guères que je sois accouchée, et il vous tarde bien que je sois là à *patrouiller* par la mezon ! » (*Id.*)

Le nom propre Patouillet indique que la forme Patrouiller a été usitée. — Pour l'addition de l'r, cf. Fronde, de funda (Amyot ne dit que : fonde) : trésor, de thesaurus ; charte, de carta ; registre, de regestum : perdrix, de perdicem.

« Dans la nuit qui précédait la fête de saint Julien, les habitants de Saint-Aubin-lès-le-Mans étaient tenus, comme vassaux du Chapitre, de venir faire la patouille autour de la cathédrale, la nuit, et pendant que l'on célébrait l'office du patron de cette église. De là un sobriquet assez désagréable pour eux, fondé sur leur absence d'auprès de leurs femmes pendant ladite nuit. »

Hist. — « Vous ne *patouillerez* pas longtemps dans les marécages où vivent les crapoussins qui nous entourent ici. » (H. de Balzac. *Père Goriot*, p. 178.) — Borel le tire du celtiq. Patoul, écouvillon ; d'où patrouillet, longue perche qui porte à une extrémité un torchon mouillé pour laver le four. Il cite aussi Patoula, barboter ; — ce qui revient à nos explications.

Patouilleux, euse (Mj., By.), adj. q. — Boueux, fangeux, bourbeux. Ex. : Le chemin est ben *patouilleux*. — Syn. de *Pitroilloux*, *Poquerassoux*, *Cassoux*, *Gassoilloux*, *Gassouilleux*, *Ganouilleux*, *Gadroilloux*. — « Attendu que le temps était trop *patouilleux* et trop *crassouilleux*... l'expertise a dû être remise. » (Rapport d'expert, communiqué par M. Br., des Ponts-de-Cé. — V. *Patouil*, *Patouiller*.

Patourlau. — Jeune pâtre. V. Folk-Lore. Chansons.

Patrassée (Mj.), s. f. — V. *Pétrassée*.

Pâtri (Mj.), s. m. — Sobriquet de feu le père P... *frénellier* au bas de la montée. || Signe de croix. Terme vieilli et plutôt enfantin. Ex. : Fais ton *pâtri*, ma petite fille ! (In nomine Patris.)

Pâtrimure (Mj.), s. f. — Race, espèce, origine. Syn. de *Orîne*. || Air de famille.

Et. — Du lat. Patrem.

Patroiller (Lg.), v. a. — Patrouiller. Syn. de *Pôtigner*. V. *Patouiller*.

Hist. — « Manier malproprement, agiter et salir : « Il mourvoyt dedans sa soupe et patrouilloyt en par tous lieux. » (Rab., *G.*, I, 11.)

Patron-jiquet, Patron-minette (dès) (Sal.). — De grand matin; potron-jaquet, minet.

Patrouille (Mj.), s. f. — Large rame à manche très long (3 à 4 m.) et très fort, qui était passé dans un trou triangulaire du *Ché*, ou *Chef*, ou *Levée*, des anciens bateaux à levée de mariniers et qui servait comme de gouvernail pour diriger, à certains moments, l'avant du bateau. Le trou était appelé *Trou de patrouille*. Du reste, les *tuffeliers* du pays haut, qui ont encore qques bateaux à levée, se servent, même aujourd'hui, de la *patrouille*. — Pat. norm. Patrule et Patruoille, écouvillon. || Lg. — En patrouille, — en noce. Syn. de *Bombe*, *Dévarine*.

Hist. — « On dit aussi un squadron ou escadron et patouille ou patrouille. » (H. Estienne.) — patrouillage, action de patrouiller, de remuer la fange : « Quand l'hoste oyt un bat de chevaux et bruit sur les pierres ou pavé du chemin ; ou, par e remuement des *pieds* des chevaux, quand il oyt la fange et limon gras de Lombardie rejaillir un tel *patrouillage* en faisant bruit. » (Merl. Cocc., I, 313. — L. C.)

Patte (Mj., By.), s. f. — Patte ; pied ; bras ; main. || Fig. — N'avoir ni pieds ni *pattes*, — ni rime ni raison. || Pédoncule, pédicule, pétiole.

Patte d'alouette, s. f. — Vulg. Geranium. (Mén.)

Patte-de-chat (Mj., Lg.), s. f. — Petite baguette fourchue dont on se servait dans la fabrication des oribus pour enfoncer la mèche dans la résine fondue et égaliser la matière.

Patte-croche. — Fripon.

N. — On prétend que, lorsqu'un petit Normand vient au monde, le premier soin de son père est de l'empoigner par les reins et de le lancer au plafond. S'il ne s'y tient pas accroché, le père va le jeter à l'eau.

Pattée (Mj., By.), s. f. — Vestige, trace laissée par un animal ou par un homme. — Esp. patada, même sens. — Qui donc qui est venu faire des *pattées* dans mon jardin? V. *Trains*.

Pattes-de-lapin (Mj., By.), s. f. — Favoris courts. Ce jeune homme porte des pattes de lapin. — Ils sont moins longs que les : côtelettes.

Patte-de-loup (Li.), s. f. — Chèvrefeuille. || Femelle, angélique sauvage, Heracleum sphondylium, branc ursine, branche-ourse ou branche velue ; renoncule âcre, — *id.*, à la viorne, au chèvrefeuille. (Mén.)

Patte-de-pigeon. — Tormentille. V. *Chacourraie*. (Mén.)

Patter, a très bref (Lg.), v. n. — S'embourber, prendre la boue ou la neige à ses chaussures. Syn. — S'*Engomber*, s'*Engalocher*. || S'attacher aux chaussures, en parl. de la boue, de la neige. Syn. de *Pâtiner*, *Botter*. — V. *Patouiller* et la citat. de Jaubert. || On dit : se *Botter*, ou s'*Embouillonner* ; à Po. et à By., s'*Emborber*.

Pau [1] — Pieu. V. *Pôt*, où je réunis toutes mes notes sur ces deux mots, identiques, en somme.

Hist. — 1723, 3 mars. Remplacement des *paux* d'ardoise qui entourent le cimetière de la paroisse. (La Daguenière. *Inv. Arch*, E, S, p. 259, 2.)

Pau [2], adj. q. — Forte contract. de Pauvre. || By. *Pou*. || Mj. — *Pau* et *Pou*.

Hist. :

« Je voudrai bien que tous les procurous
« N'mangeraient que des punaises,
« Les *pau* p'tits labouroux comm' ma
« N'en seraient que pus à lous aise. »
(*La Trad.*, p. 370, l. 24.)

Paubourder (Br., Jum.), v. réf. — « Vois-tu les vaches qui se *paubourdent*? » — qui se battent. || Mj., Als. : se *Cornâiller*. || Fu. se *Cosser*. || Lg. : se *Boutre*.

Paufîcher (Cho.), v. a. — Manier avec excès. V *Pôficher*. || Lrm. Toucher, retourner un objet de façon à le chiffonner, à lui faire perdre de sa fraîcheur.

Paufichonner (By.), v. a. — Chiffonner. Syn. *Faupir*. Pour : faupichonner ? Toutefois cf. *Pauficher*, *Paufrer*.

Hist. — « Mais, quand ce fut à ficher, il ôta le linge poissé, qu'il *paufichonna* en sa pochette. » (B. de Verv., *M. de parv.*, II, 182.) — Prononciation assez mal définie pour Paupichonner, pour : pompichonner, sens de chiffonner, attifer. By.

Paufourche (Sa.), s. m. — Fourche faite entièrement en bois et dont l'une des branches la plus longue est en droite ligne avec le manche. Syn. de *Fourché*. — Composé de

Pau et de fourche. || Li., Br. — Une personne a les yeux en *paufourche*, — de travers.

Et. — Pieu-fourchu. — Hist. « Guillaume Bourgeois yssi hors de la maison, tenant en sa main une *pauforche*. » (1415.) — « Un gros baston forchu, de plaing poing et long d'une brasse, et plus vulgaument appellé *paufour* ou fourche. » (*J. J.*, 204, p. 67. — 1415.)

Paufrée (Mj.), s. f. — Poussée, secousse violente.

Paufrer (Mj.), v. a. — Pousser rudement, bousculer, secouer. Syn. de *Poussarder*, *Crapousser*. Cf. *Pôficher*, *Pauficher*.

Paugrenier (Cho.). — Même sens que *Pauficher*. Je doute fort de l'existence de ce mot sous cette forme. On *doit* prononcer : Pauguergner, com. au Lg. V. *Pôguergner*.

Paujeau. — Pour Péageau, soumis à péage.

Hist. — « Grand chemin *péageau*, doit contenir 14 pieds de large pour le moins ; mais il n'est pas entendu que les dits chemins *peageaux* qui ont plus grand largeur que 14 pieds doivent estre rescindez n'estroiciz. » (*Cout. gén.*, II, p. 124.)

Paumelée (Sp.), s. f. — Echauboulure, maladie des bêtes bovines caractérisée par un gonflement intense de la peau du cou et de la région du fanon.

Paumelle (Mj.), s. f. — Poignée de faux-manche. Fr. Paume. Syn. de *Mouzelle*. || Lg. — Morceau de bois fiché verticalement dans une boucle de fer enfoncée dans le *baugeard* d'une chârte et qui maintient les *ranches* ou les *fumeroles*. Il y a 2 ou 4 *paumelles* de chaque côté de la charrette.

Paumer (By.), v. a. — Les enfants paument leurs camraades en appuyant fortement la paume de la main sur leur dos au jeu de saute-mouton. Paulmée ou Palmée, coup de la paume de la main. (Mén.) — Se dit aussi Plomber, tomber comme une masse de plomb. Cela peut être dangereux. On doit empêcher les enfants de *paumer* ou de plomber. V. F. Lore, VII, *Fion*.

Paumoyer (se) (Z. 74. Mj.), v. a. et réf. — Hâler sur une corde avec la main, la paume de la main. || Se hâler avec les mains le long d'un quai, d'un câble, du bordage d'un bateau. — Doubl. de *Maupoyer* ; dér. de Paume. || Prononc. Poumoyer. N. Pas à Mj.

Hist. « Et les espées brander et *paumoier*...
(*G. de Viviane*, v. 2353.) L. C.
« Car il venoit ou poing la lance *paumoiant*. »

Paunaise (Sp.), s. f. — Femme de mauvaise vie, ribaude. Syn. de *Goton*, *Pouffiasse*, *Pupute*, *Putasse*, *Diane*, *Peau de chien*, *Peau*, *Gouine*, *Grue*, *Roulure*. — Fr. Punaise.

Paune (Tlm.), s. f. — Grand vase de terre cuite, contenant de 1 à 10 hectolitres, qui sert de cuve à faire la lessive. Syn. et d. de *Panne*, *Pande*, *Ponne*.

Paunée (Lg.), s. f. — Le contenu non d'une paune, ou panne, mais d'une grande terrine. Ex. : Eine paunée de lait. Syn. de *Trassée*. V. *Paune*. V. *Ponnée*.

Pautier, Peautier, s. m. — Novice, mauvais travailleur ; on dit aussi : *pautrasson* (pocrasson). (Mén.) || Tr. — Quand l'apprenti fendeur d'ardoises met des guêtres pour la première fois, il est guêtré ; il prend nom de *peautièr*. — « Quoi donc qu't'as fait d'ton fils? » — « J'l'ai mis *peautier* à l'Ermitage. »

Et. — De peau? Mais les guêtres ne sont pas en peau. De *Pau*, *Pôt*, pieu en ardoise, parce qu'il n'est encore bon qu'à faire des pôts? — V. *Chérubin*, apprenti, fils de perrayeux (ouvrier d'à-haut, surtout) ; et Pôtier, apprenti fils d'un étranger à la carrière.

Pautrasson. — V. *Pautier*.

Pautre, et mieux **Peautre** (By.), s. f. — Gouvernail.

Hisr. — « ...Même le petit qui tenoit la *peautre* » (en montant par eau sur Loire.) B. de Verv., *M. de p.*, III, 51.)

Pauverté (Mj.), s. f. — V. *Pouverté*. Pat. norm. Pauvertaé. || Une purgation fait rendre des *pauvertés*. (Segr. — Mén.)

Pavaner (Lg., Sp.), v. a. — Publier, raconter partout. On dit aussi *Pavarner*. Repandre un bruit : « Si quiou-là ou sait, ou sera bétôt *pavané* partot. » — Si celui-là le sait, ce sera bientôt dit partout.

Et. — Or. incert. Ne peut venir du lat. Pavonem, qui aurait donné Pavoue, — er.

Pavanes (Mj.), s. f. pl. — Chaussures légères : pantoufles, savates, espadrilles. Ne se dit qu'au plur. — C'est, dans un autre sens, le fr. Pavane, du v. se Pavaner. V. *Grôles*.

Pavard (Tlm.), s. m. — Iris jaune, iris des marais. Syn. de *Flambe*. V. *Liavard*, *Pavé*.

N. — Les enfants utilisent la racine de cette plante à faire des balles pour leurs *ciquoires*.

Pavarner (Sp.), v. a. — V. *Pavaner*

Pavé (Segr.), s. m. — Iris des marais, servant à faire une paronne, ou collier en jonc.

N. — « *Pavée*, digitale pourprée. » (Litt.)

Pavée. s. f. — Pétrole, pétereau, gandio, petit gand (gant), digitale pourprée. (Mén.) Bat. *Id.* et Pisse-lait.

Pavéier (Lg.), v. a. — Paver. Cf. *Longéier*, etc.

Pavereau (Mj.), s. m. — Ombellifère à tige fistuleuse ; à ombelles composées, formées de 6 à 7 ombellules ; fleurs blanches ; feuilles composées, à lobes profondément découpés ; racines tubéreuses, que les enfants croquent, malgré leur goût un peu âcre et leurs propriétés vraisemblablement vénéneuses. Pousse dans les prés humides de la Loire, où elle est fort commune. C'est, je crois, une œnanthe. — N. Qqs-uns lui donnent par erreur le nom de *jôgnerote*. || By. C'est notre *Jouannette* des prés. || Bat. Œnanthe pimpinelloïdes.

Payasse, s. f. — Diminutif de Paye.

N. — Au jeu de boules. L'écot se monte, par ex., à 5 francs, pour huit joueurs. C'est donc 0 fr. 60. pour chacun. Mais il reste 0 fr. 20. Qui les payera? On place une boule sur son fort, puis le maître sur sa partie creuse. On tire. Les quatre plus loin payent les quatre sous. C'est la payasse, après la paye. — Diffère du *Subrécot*.

A la Société de la Paix (ainsi nommée parce que ceux qui descendent du tram, à la Mairie, distante de deux cents mètres, savent tout de suite s'il y a des joueurs, au vacarme qui s'y fait), aux Ponts-de-Cé, les choses s'arrangeraient d'autre sorte, chaque joueur mettrait un sou et l'on boirait une bouteille de plus.

|| Lg. Espèce de jeu de brisque joué à trois ou quatre. On dit aussi : jouer à *marotter*.

Paydretz, n. propre. — On appelait ainsi les hommes du pays de Metz qui étaient en grand nombre dans l'armée de Charette. (*Revue de l'Anjou*, t. XXXXIX, p. 452, note.) — Il faut lire : du pays de Retz ou Rais. (région de Machecoul, Loire-Inférieure).

Payer (Mj., By.), v. a. — Remarquer la loc. *Payer* le triple et le double, — *payer* très cher. Gradation décroissante. || Répondre à qqn comme il le mérite. On dit aussi, dans ce sens : Je illi ai rendu la monnaie de sa pièce. || Se *payer* la tête de qqun, — se moquer de lui. || Absolument s'en *payer*, — se donner beaucoup de plaisir.

Paye-tes-dettes ! (By.). — C'est ainsi que les paysans traduisent le cri de la caille.

Paysant-te (By.). — Paysan-sane. V. *Paisant*.

Hist. — « Ils ont trouvé partout des attroupements considérables de *paysants*. » L. B., 1, 20.)

N. — XIIe s., païsant. — XIIIe paisant.

Pays-haut. — V. *Haut*, *Pé*.

Hist. — « Il est bien nécessaire qu'on puisse parvenir à dégager notre rivière pour rouvrir les communications avec le *pays-haut*. » (L. B., 42, 26.)

P'ché. — C'est p'ché (péché) de, dommage de. V. *Peché*.

Pé [1] (By.), s. m. — Pays. *Pé*-bas, *Pé*-haut. Le pays-haut (poée-haut, pai-llis haut), région d'amont de la Sarthe et de la Mayenne ; le pays-bas (prononc. *id.*), vallée d'aval (dé d'bas) de la Loire, à partir de la Pointe, — dans le débas.

N. — On appelle, en Vendée, Pays-Bas (Pé-bas), ou simplement le Bas, l'O. et le S.-O., c.-à-d., pour Chemillé. les pays de Beaupréau et de Cholet. — On appelle : Pays-haut, Pé-haut, ou le Haut, l'E. et le N.-E. ; pour Chemillé, les pays de Vihiers, Thouarcé, et, en général, tout le Saumurois. (*Revue de l'Anjou*, 54e année, n^lle série, 3e et 4e livr., sept. et oct. 1904, tome XXXXIX. — « Sur les chemins de Vendée », p. 220, note. — Pierre GOURDON.) || En Vendée, on appelle Pé-haut..., dont les habitants étaient républicains, et Pé-bas les Mauges, où les paysans étaient royalistes. (*Anj. hist.*, 1re an., p. 706.)

Pé [2] (Mj., Lme). — Puy, éminence ; colline, tertre ; n'est employé que comme nom de lieu. Il y a, au Mesnil, un village du Haut-Pé.

Pé [3], s. m. — Pied. Dans un vx Noël angevin :

« Je tirerai le *pé* devant li. »
Pour : Je lui ferai ma révérence.

Pé [4] (Mj. By., Sal.), s. m. — Pis, mamelle de la vache. Syn. de *Ameil*. N. Pé ou Pis est inconnu au Lg. || By. Toute la mamelle de la vache ou de la chèvre. Les tétins ou tétines se disent trayons, surtout pour la vache, et *bronnes* pour les autres animaux. S'écrivait, en vx fr., peis ; aujourd'hui, pis. — Et. Du lat. Pectus. Pis, poitrine, d'homme, dans les vx. auteurs.

Peau (Mj., By.), s. f. — Avoir la *peau* d'oie, — avoir la chair de poule, mais seulement sous l'impression du froid. Au Lg., on dit : Avoir la *peau* de poule. Syn. *Grappille*. || Sp. Remettre dans sa *peau*, — engraisser, se remplumer. || Peau de chien, ou simplement Peau, — femme de mauvaise vie. Ex. : C'est eine vraie *peau* de chien que ceté fumelle-là ; c'est eine peau. V. *Pupute*, *Paunaise*, *Pouffiasse*, *Goton*, *Gouine*, *Grue*. || Gilet de *peau*, — de flanelle, parce qu'il se porte directement sur la peau. || Lg. — En *peau*, — tout nu, in naturalibus. Syn. de : A poil. || Mj., Lg., By. Avoir la *peau* dure, — être stoïque, peu sensible à la douleur physique ou morale, être un dur à cuire. || Trempé à la *peau*, — *enfondu*, trempé jusqu'aux os. || Pellicule. — Ex. : Il se fait toujours eine *peau* sus le riz. Syn. *Pelisson*. || Enflé à pleine *peau*, — très enflé. || Ne pas être à son aise dans sa *peau*, — être très gêné ou très inquiet. || Tanner la *peau* à qqn, — le rosser. || Lever la *peau*, — battre cruellement. || La *peau* ! — interj. — Formule de refus. — A la caserne, on dit : *Peau* de balle et balai de crin ! || Indique le lieu de repos d'un animal dans l'étable... (MÉN.) Ce serait plutôt *Pau*, *Pôt*, poteau de séparation.

Peautier. — V. *Pautier*.

Peautre (Mj.), s. f. — Gouvernail.

N. — Gouvernail à axe oblique, qui était, autrefois, en usage sur tous les grands bateaux de la Loire et duquel sont encore munis les fûtreaux, ainsi que les chalands des environs de Saumur et de la haute Loire. Dans ce système de gouvernail, l'axe, au lieu d'être vertical, fait avec l'horizontale un angle de 45°, ou plus. Il tourne dans une boucle fixée à la partie supérieure du bateau, auquel il est retenu par une chaîne ou une corde, appelée *écoursoire*, qui lui est parallèle et qui l'empêche de glisser sous l'action de la pesanteur. Pour empêcher tout balancement latéral, une corde, appelée *chevêtre*, embrasse par un nœud coulant la partie antéro-supérieure et est fixée par ses deux extrémités aux deux bords du bateau. Ceci pour les fûtreaux, mais dans les bateaux de mariniers le chevêtre est remplacé par une sorte de croix de Saint-André formée de deux pièces de bois reposant sur le *pont* qui soutient la partie antérieure de l'axe. Le gouvernail proprement dit est formé de planches emboîtées à la partie inférieure de l'axe et qui le dépassent en avant et en arrière. La barre est une cheville, ou,

dans les grands bateaux, une longue et forte planche, dont les déplacements angulaires de part et d'autre de la verticale déterminent la rotation de l'axe et les déplacements du gouvernail proprement dit.

L'appareil est plus énergique peut-être que le gouvernail à axe vertical, mais il est encombrant. Ce défaut est racheté, aux yeux des riverains de la Loire, par les deux qualités suivantes : il conserve la position qu'on lui a donnée sans qu'il soit besoin de le maintenir et il peut se lever et se rentrer facilement dans le fûtreau pour passer par dessus un haut-fond. Il faut dire aussi que la routine est pour beaucoup dans la conservation de cet engin préhistorique, qui devait être un des plus beaux ornements de l'arche de Noë et du navire des Argonautes.

N. — Gouvernail d'un grand bateau. Sur la Maine et tous ses affluents, les *fûtreaux* ne peuvent pas être munis de *peautres* ; les *gourneaux* (*gournâs*), qui sont aussi employés comme rames, en tiennent lieu ; une *godille* les remplace dans les niolles ou bachots. By.

Et. — Je donne ce mot comme un d. du mot Poutre.

Hist. :

« Tout ens luy rid, la mer souffre ses *peaultres*,
« Et vit sa grâce entre la mort des aultres. »
(G.-C. Bucher, 196.)

— « Vire la peaultre... » (Rab., *P.*, iv, 55.) — « Approche icy ta gondole, tourne la *peaultre* ; ou tires-tu en large? ameine-là. » (*Merl. Cocc.*, ii, 310.)

— « Le vieil Charon, grant nautonnier d'enfer,
« Bien eut à faire à gouverner sa *peautre*. »
(Cl. Marot, *Jugem. de Minos*.)

Pé-bas (Li., Br.), s. m. — Le Sud. V. *Pays-haut*.

N. — L'Anjou et les provinces au S. du Maine (pour les habitants du Bas-Maine) ; le Bas-Maine (pour les habitants du Haut-Maine). Dott. || Fu. I s'est gagé dans le *Pé-bas*, c.-à-d. dans le pays nantais.

Pec (pèque) (Ma., Z. 205), s. m. — Bec.

Pécage (Mj.), s. m. — Pacage, herbage. Syn. de *Paissage*, *Pânage*, *Emorche*, *Pêvre*.

Pécager (Mj.), v. a. et n. — Pacager, paître.

Pécale (en) (Z. 137), loc. adv. — En noce, en débauche. Cf. *Bombe*, *Rigale*, *Cigale*, *Roule*, *Berdindaine*, *Patrouille*, etc. Le même que : En *pagale*, pris au fig. — Notons que : En *dévarine* a exactement le même sens propre : En désordre.

Peccance (Craon), s. f. — Extirpateur, scarificateur. Syn. de *Trimbale*.

Pèce[1], s. f. — Pièce. Anc. forme angev. du xiii[e] s.

Et. — Voisin de Pecia, la plus vieille forme latine que donnent les anciens textes. V. Dict. général.

Pèce[2], **Pesse** (Sar.), s. m. — Moineau. V. *Paisse*.

Pécée, **Paissée** (Lg.), s. f. — Morceau de pain, enduit de graisse, beurre, etc. Syn. de *Graissée*, *Beurrée*, *Calot*, *Bigne*, *Cargnon*.

Et. — Peut se dériver soit de *Pièce*, soit de Paître, en sorte que les deux graphies ci-dessus sont également admissibles.

Péceler, v. a. — Teiller le lin. La péceleuse est celle qui teille. Paisseler. V. *Paisseau*.

Péceleuse, s. f. — *Péceler*.

Pêchant (Mj., By.), part. prés., adj. verb. — Favorable pour la pêche, en parl. du temps. || Bien affilé. Se dit d'un hameçon, d'un engin de pêche qcque ; bien disposé pour prendre du poisson. — Un brin de crin est plus *pêchant* qu'un brin de florence.

Péchard (Mj., Lg.), adj. q. — Rouan, bringé, tourdille, en parl. d'un cheval. Syn. de *Étourneau*. — Cf. Pêchard. Jaub.

Et. — Pêcher. Chez le cheval, robe fleur de pêcher, caractérisée par des poils rouges rassemblés en bouquets sur un fond blanc. (Litt.) — « Les juments de cette robe sont d'excellentes poulinières. »

Peché (Mj., By.), s. m. — Péché. C'est pas *p'ché*, — ce n'est pas fâcheux, c'est bien fait. || Dommage. C'est grand *p'ché* d'guy donner quéque chouse de beau, — à boire ! — V. *P'ché*.

Péchelette (Lms, Z. 196, Fu.), s. f. — Moineau, petite *paisse*, pesse, passereau. Syn. de *Parse*. Pour *Paisselette*, dimin. de *Paisse*. — Le premier ê qqf. très long.

Pêcher (Mj., By.), v. a. — Saisir, empoigner. Ex. : Ils se sont *pêchés* à la crapacine. *Pêcher* qqn au collet, par les cheveux. || Prendre, trouver, se procurer. Ex. : Eyou as-tu *pêché* ceté chevau-là? Je sais pas eyou qu'a va *pêcher* tout c'qu'a dit. || Puiser. Ex. : Je vas aller *pêcher* eine seillotée d'eau au puits, au douet. || *Pêcher* des oiseaux, — les prendre au piège. On *pêche* des oiseaux au collet(te). — J'ai *pêché* ein voiseau. || *Pêcher* du sable, — tirer du sable. || *Pêcher* eine poule, — l'attirer, la saisir. || By. V. *Ebecher*.

Hist. — G.-C. Bucher, 238, 231.
« L'argent que doy me contrainct de cercher
« Ce qui m'est deu...
« Car si ailleurs sçavois ou en *pescher*,
« Je ne vouldroys si fort vous empescher. »

Pêcheur-eux (Mj.). — Pêcheur, pêcheux de sable, — tireur de sable, en Loire.

Péchon, s. m. — Petite crevasse au bout des doigts produite par le froid. (Tc., Tr., Z. 138.) — Ou crevasse faite par les ardoises aux doigts des ouvriers. (Mén.) || Dit aussi *Pigeonneau*, *Gâlure*, *Partissure*.

Pec-à-l'oiseau, s. m. — Cardamine pratensis, ou becquetée des oiseaux... (Mén.) Bat. Cresson des prés. Syn. *Marguerite*.

Peçon (Z. 124), s. m. — Besson.

Pécot[1] (Sp.), s. m. — Petite pièce que l'on rapporte à un vêtement pour le raccommoder. Ex. : Ça n'est que *pécots* sus *pécots*. Dimin. du fr. Pièce. Syn. de *Tapon*, *Pétas*, *Tapin*.

Et. incert. — Hist. Pecoier, mettre en pièces : « Il n'orent gaires nagié quand li tempés les porta à une roche et *pecoia* toute la barge. » (*Mén. de Reims*, § 66. — L. C.)

Pécot [2] (By.), s. m. — Bécot, bec, bouche, langue. « I'n' n'a du *pécot*, de la jape ! » — En voilà un bavard ! Syn. *Losse*, *Tapette*.

Pecque (Bg., By.), s. m. — Bouche ; p = b. N. Ce n'est pas le vocable employé par Molière, terme d'injure, du lat. pecus, bête. — V. *Pécussage*, *Pécusse*. || By., s. f. On dit : la *pecque* d'un oiseau, pour le bec ; d'où *Pecquée* et *Pecquetée*, bouchée, plein le bec. Mais on dit *Abécher*, donner la béchée, pour : apporter la pecquée aux petits. La poule a pris une bonne *pecquée*. Le pinson porte la *béchée* à son nid.

Pecquée (Bg.), s. f. — Bouchée ; p = b. By. *Id.*, et aussi Pecquetée.

Pecre (Segr.), s. m. — Pour : bec d'oiseau. De là on dit : Il s'est *repécré* devant moi, — pour : regimber. (Mén.)

Pecussage (Mj.), s. m. — Manières de bégueules. Propos, jabotages de commères, lantiponnage. — Syn. de *Bobotage*, *Papotage*, *Pétassage*. V. *Pécusser*.

N. — A rapprocher, sans assimiler, le pecque de Molière : « A-t-on jamais vu, dites-moi, deux *pecques* provinciales faire plus les renchéries que celles-là ? » (*Précieuses*, I.) V. *Pecque*.

Pécusse (Mj.), s. f. — Bégueule, mijaurée, sainte-nitouche ; femme ou jeune fille aux idées étroites. || Pécore, péronelle, caillette, agnès, renchérie. — Cf. Jaub., à Paquoin.

Et. — Ce mot est voisin du fr. Pécore. Tous deux dérivent du lat. Pecus, pecoris, bétail.

Hist. — « Les hobereaux guindés, les cailles coiffées, les sottes péronelles, les *pecques* provinciales, qui font les renchéries. » (Extrait d'un centon, formé de phrases de V. Cherbulliez, cité par G. Deschamps, *Annales pol. et litt.*, n° 837, p. 28, col. 2.)

Pécusser (Mj.), v. n. — Cailleter, tenir des propos de bégueule, se livrer à des bavardages insignifiants, commérer. C'est parler comme une pécusse. Syn. de *Boboter*, *Papoter*, *Pétasser*.

Pédale (Bl.), s. f. — Personne orgueilleuse. Est-ce pour : pédante, pédant, qui aurait perdu le t final? Pédan, pédane, pédale.

Pégitrer (Mj.), v. n. — Patauger. Syn. *Patouiller*, *Gassouiller*. || Bouleverser, farfouiller. Syn. de *Fouger*.

Pégnaud (Tlm.), adj. q. — Pleurnicheur. Syn. de *Pignard*. || Très sensible au moindre mal. Syn. de *Pichelin*.

Et. — Dér. d'un v. Pégner, que je n'ai pas entendu employer, mais qui est une forme intermédiaire entre le fr. Peiner et le pat. *Pigner*. En sorte que *Pégnaud* est un doubl. du fr. Penaud, celui qui est en peine.

Pégnier (Li., Br., By.), s. m. — Un panier; primitivement, corbeille à pain ; puis corbeille en général. L'e se retrouve dans plusieurs dialectes. V. *Pénier*, *Peignière*.

Pégnocher (Lg., By.), v. n. — Etre maladif, ou croire l'être, s'écouter trop. Ex. : Qui *pégnoche* vivoche. Syn. et d. de *Pignocher*. Dér. de *Pégnot*, *Pégnaud*. V. *Pignocher*, sens différent, légèrement.

Pégnot, e (Lg. — Rg.), adj. q. — Difficile et maladif, qui ne mange que du bout des dents. Se dit d'une personne et surtout d'un enfant malingre. V. *Peignaud*.

Et. — Même rac. que *Pignocher*, *Pigner*. V. *Peignaud* et Jaub., à Pagnot.

Pègre, s. m. — Filou. Quel *pègre* ! C'est plutôt de l'argot. Paraît tiré du lat. Pigrum, paresseux, surtout la 2e forme : pigre.

Péguiller (Mj.), v. a. — Manier, manipuler du bout des doigts. Se rattache, évidemment, à *Poguille*. Cf. *Pogler*, *Epéguiller*.

Pé-haut (Li., Br.), s. m. — Pays-haut. Le Nord. V. *Pé*.

Peignaud (Lg.), adj. q. — Douillet, trop sensible à son mal. Syn. de *Pichelin*. V. *Pégnot*.

Et. — Dér. du fr. Peine, peiner ; doubl. de *Poinoux* et du fr. Penaud.

Peigne (Tlm., By.), s. m. — Extrémité d'une pièce de toile que l'on a coupée sur le métier et qui porte, effiloqués et pendants, les fils de chaîne. Les ménagères en font des torchons à laver la vaisselle.

Et. — Je ne crois pas que ce mot soit le même que le fr. Peigne ; il me semble dér. du lat. penna. En tout cas, il a pris le sens très net de loque, surtout dans ses dérivés : *Penille*, *penoille*, et le fr. Dépenaillé. — J'ajoute que, dans ma jeunesse, j'ai connu, à Mj., une vieille pauvresse que tout le monde appelait « la Penance », c.-à.d. la loqueteuse.

|| Mj., By. Cardère sauvage. Elle a reçu le nom de Peigne parce que les bractées drues et raides de cette carduacée forment un peigne naturel avec lequel s'amusent les enfants. — On sait bien que la tête épineuse de cette plante sert à carder la laine et à peigner le drap. On coupe, dans la tige, des longueurs de 10 centimètres ; on la creuse avec un fer rouge et l'on en fait des manches pour les dévidoirs. Ces manches s'appellent des *trames*. Probablement du lat. Trameare, passer au-delà. Une broche de fer traverse la trame. — C'est le Scandix pecten. Syn. *Peignerolle*. || Partie d'une douelle qui dépasse le fond d'un fût, en dehors du jable. || Sa. — Au plur. Les *peignes*, — sorte de dartre suppurante du boulet du cheval. || Fig. — Rangée de dents que l'on montre. De là : *dépigner* des dents.

Peignée (Mj., By.), s. f. — Rossée, râclée, volée de coups. Du fr. Peigner. — Ex. : Après qu'ils se sont ieu ben dagotés, ils se sont foutu eine *peignée* que le poil en volait. Syn. de *Pleumée*, *Flôpée*.

Hist. — Peigner, étriller, battre : « Print un gros baston duquel il commença à le *peigner* de toutes les façons. » (*Nuits de Strap.*, II, p. 141.)

Peignerolle, s. m. — Pour : bouillon blanc ; — ou peigne, ou cardère, à cause de l'usage

qu'on en fait pour peigner les étoffes (Scandix pecten). (MÉN.) — V. *Peignerote.*

Peignerote (Pt.), s. f. — Cardère sauvage. V. *Peigne*, *Peignerolle.*

Peignière (Fu.), s. f. — Un panier à vaisselle. Serait mieux écrit : Pégnière.

Peignures (Mj., By.), s. f. — Ne s'emploie qu'au plur. — Filasse courte, grossière et remplie de débris de chènevottes qui provient du peignage des fibres textiles ; — mélangée de *guertes.*

Peille-ouesin ou **voisin** (Lg.), s. m. — V. *Vouge*. Cf. pour la forme du premier : *Ouesse*, *Ouérir*. V. *Pille-voisin.*

Peillot, péyote (Mj., Sal.), s. m. — Pouliot. Corr. du mot fr. — Syn. et d. de *Péluot.*

Et. — Lat. Pulegium, qui vient de pulex, puce, et veut dire Herbe aux puces, chassant les puces. All. Flöhkraut. — BAT. Mentha pulegium, Péliot.

Peine-à-vivre (Mj.), s. m. — Celui qui a peine à vivre.

Peint, — se (Mj.), part. pas. — Peint, te. Cf. *Etreint*, *se.*

Peinturlurer (Mj., By.), v. a. — Peindre grossièrement, en couleurs criardes ; enluminer, peinturer. Dimin. de ce dernier mot.

Pékias (Ag., By.), s. m. — Chose sale. Ne touche pas à ça, dira-t-on à un enfant, c'est du pékias. || By. Prononc. poékiâ. V. *Péquias.*

Pékin (Mj., By.), s. m. — Quidam, particulier, paroissien. Syn. de *Chrétien*, *Indien*, etc. C'est une extension du sens que donne HATZFELD. || Mirliflore. Ex. : Il fait son *pékin*, — il se gobe. Cf. Faire sa *merde.*

Pelasse (Sp.), s. f. — Motte engazonnée. Syn. de *Pelon*. Dér. de *Pelasser*, du fr. Peler. || Lg. — Pelure, de poire, de pomme, etc. Syn. de *Plumasse*. || Ecorce.

N. — Pelage. Action d'enlever à la pioche les gazons qui forment comme une *peau* sur la terre, les bruyères, etc. C'est l'opération à laquelle les agriculteurs donnent le nom d'écobuage. (JAUB.)

Pelasser (Sp., Lg.), v. a. — Peler. Fréquent. de Peler. Syn. de *Pleumer*. || Lg., v. n. — s'Excorier.

Pelassoux (Lg.), adj. q. — Dont la filasse est rude et grossière. Se dit du lin. Cf. *Filouse.*

Pelaut, — ot (Lg.), s. m. — Dimin. du prén. Pierre. Syn. de *Pierret*, *Pierrot.*

Pelauder (Sp.), v. n. — Se peler, se déplumer ; perdre ses plumes ou son poil ; devenir chauve. || Mj., Se battre, se gourmer. — Dér. péjor. du fr. Peler. Littéralement, c'est se battre à s'arracher la peau.

Et. — Dér. du lat. Pellem. On dit dans le même sens : Se tanner la peau ou le cuir.

Hist. — « A grands coups de fourche ils te *pelauderont* si dru qu'il ne te prendra fantaisie de baudouiner. » (RAB., *P.*, V, 7, 499.)

Pelbrette (Bf.), s. f. — Etre en *pelbrette*, — être occupé à une chose. « Puisque M. V. est en *pelbrette* et n'a pas de *crainpenneté* (et ne craint pas sa peine) pour se donner du mal, dis-lui que les *queniaux* ne sont pas seuls à s'intéresser à ces *rimiaux*-là. »

Pelé (By.), part. pas., s. m. — Quidam. S'emploie en ce sens dans la loc. : Quatre tondus et ein *pelé*, — c.-à-d. un nombre insignifiant de personnes. || Mj. — Trois tondus et un *pelé.*

Hist. — « Mais voyant que là n'estoient que trois teigneux et un *pelé* de légistes, se partict dudict lieu. » (RAB., *P.*, II, 5, 123.)

Pelée (Mj.), s. f. — Pousse abondante, quantité de brins durs et serrés. Ex. : Eine *pelée* d'harbe, de barbe. Syn. de *Houssée*. || Foison, foule, ribambelle, multitude. Ex. : Eine *pelée* de formis. — Abondance. Syn. de *Flôpée*, *Confusion*, *Tapée*, *Pergalée.*

Péleron (Mj., Lpm.), s. m. — Enveloppe épineuse de la châtaigne. Ex. : Il est *archigné* comme ein *péleron*. Syn. de *Pelon.*

Et. — Lat. pellem ; fr. pelure. — N. Pelon. Du celtique Pellek, qui a une forte peau, en parl. des fruits. (BOREL.) e nul.

Peleux (Craon), s. m. — Spécialement : Agriculteur qui laboure à très petite profondeur, qui ne fait que peler la terre. — Syn. de *Péneiller.*

N. — Terre en friche : « Demi arpent de vigne et demi arpent de *peleux*... ouquel *peleux* assez tot apres il fit planter vigne. » (*J. J.*, 106, p. 259, an. 1374.) L. C.

Peliau (Mor.), s. m. — Bois pelé. Vx fr. pelu. (MÉN.)

Pelisse (Mj., Lg., By.), s. f. — Motte de terre gazonnée. || Epaisse toison d'herbe, de laine, etc.

N. — DE MONTESSON l'explique par le v. Pellir, prendre avec une pelle, ramasser par terre. — Je préfère la rac. Pellem, peau.

Pelisson (Mj.), s. m. — Sorte de *peau* dont se recouvre la bouillie au lait et le riz au lait en se refroidissant. — V. *Pelisse.*

Pelle (Mj., By.), s. f. — Dans la loc. : Foutre la *pelle* au cul, — renvoyer, congédier. || Tlm. — Vanne d'écluse ou d'étang. — On dit aussi *Palette*. || Chûte de bicyclette. Ramasser eine *pelle*. Récent.

Pelon (Tlm.), s. m. — Surface gazonnée d'un pré. Syn. de *Pelée*, *Pelisse*. || Lg. — Bogue, enveloppe épineuse de la châtaigne. Cf. *Epelouner*. Syn. de *Pèleron.*

N. — Hist. « Il me fut montré un grande nombre de poisson armé (oursins), qui estoit fait en forme d'un *pellon* de chastagne. » (Bern. PALISSY.) JAUB.

|| Motte gazonnée. Syn. de *Pelasse*. || Gazon, herbe.

Peloter (Mj.), v. a. — Cajoler, caresser, être aux petits soins pour chercher à amadouer, à se concilier par des prévenances. Syn. de *Cheintrer*, *Filouser*. — C'est manier qqn comme une pelote.

Pelotons (Li., Br., Mj., By.), s. m. plur. — Virer les *pelotons*, — se pelotonner sur soi-même et se laisser rouler sur une pente douce, — jeu d'enfants. || Tomber en roulant sur soi-même.

Pelotonner (Sp., Lg.), v. a. — Pelotonner.

Pelu (Mj.), adj. q. — Je ne l'ai entendu employer que dans cette loc. : C'est la misère toute *pelue*, — complète, absolue.

N. — « On a cru que la faim, lorsqu'on y est souvent exposé, fait croître le poil : « De faim estoit trestoz *pelus*. » (*Ms.* 7218, f° 4. — L. C.)

Peluchon (Sar.). — Chien bichon, griffon ou caniche.

Et. — Peluche. D'une forme non latine : pilucius, de : pilus, poil.

Peluot (Ssl.), s. m. — Pouliot. Syn. et d. de *Peillot*.

Pelure (Mj.), s. f. — Fig. Les vêtements. Ex. : Que je quitte ma *pelure* !

Pelventière, s. f. — Pelle en bois pour remuer le grain, c.-à-d. pelle jetant au vent le grain.

N. — Cf. Pelleversage, — pelleverser, labourer à la bêche.

Penader (Lrm.), v. n. — Vagabonder.

Penaillé (Lg., Lrm.), adj. q. — V. *Peneilloux*.

Et. — A. fr. Pene, pane, — harde, étoffe, — avec la désinence péjorat. aille. — Lat. Pannus. — Penaillons. — haillons, dans Rabelais.

Penâilloux (Lg.), adj. q. — V. *Peneilloux*.

Penances (Br.), s. m. — Vêtements. V. *Pennances*.

Penard (Mj.), s. m. — Cul, derrière. Ex. : Je n'ai jamais mis de marmotte sour mon *penard*. Je te vas taper sus ton *penard*. — N. Le mot est vieux. L'e se prononce à peine. Cf. *Pénet*. || Lg. Pénard. — S'emploie dans la loc. : Envoyer au *pénard*, — envoyer promener. — C'est le pendant de la loc. montj. : Envoyer au *pétard*. Notons en effet que *Pétard* et *Penard* désignent le... malséant. || Belle carpe. Cuprinus carponardus ; B. L. panardus, de là : panard, d'après Caseneuve.

Penassage (Mj.), s. m. — Bavardage, commérage. Dér. de *Penasser*. Jabotage, caquetage. Syn. de *Papotage*, *Rapiâmus*. Ex. : Alle en ont fait d'ein *penassage*, ces deux bobotes-là ! Syn. de *Bobotage*, *Pétassage*.

Penasser (Mj.), v. n. — Jacasser, bavarder, caqueter, jaboter, *lantiponner*. Syn. de *Papoter*, *Pétasser*, *Boboter*

Penche-en-mar. (Mj.), s. m. — Sobriquet de feu le père Ribault, de la Queue-de-l'île, qui marchait penché d'un côté.

Pendant. (Mj., By.) — Tout *pendant* que, — pendant tout le temps que. Ex. : Alle a dodé tout *pendant* le sarmon.

Pendard. — Nom donné aux taupiers qui pendent aux arbres les taupes qu'ils prennent. Jadis, le bourreau.

Hist. — « A un vendredy, il fut condempné à estre pendu ; mais pour ce que le *pendart* n'y estoit pas, il fut différé jusques au dimenche que ledit pendart vint. » (*J. J.*, 117, p. 35, 1380.) L. C.

Pend-collet (Lg.), s. m. — Celui qui a le cou de travers, qui penche la tête de côté. || La Pom. — Sobriquet de feu X.

Pendeiller (Lg.). — Pendiller. Cf. *Feille*, *Gueneille*.

Pendiller (Mj., By.), v. n. — Pendre, être suspendu.

Hist. — « ...Les martelez qui dehors erent *pendillans*. » (*Rose*, v. 21, 916. — L. C.) On dit d'un gamin qui a la morve au nez : La gadille à Pierrot *pendille*. (Sar.)

Pendillet', pendilléte (Sp.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Etre ou Rester au *pendillet*, — être ou rester suspendu. Syn. de *Pendilloche*.

Pendilloche (Mj., By.), s. f. — Etat de ce qui pend. S'emploie dans l'express. : Etre ou rester à la *pendilloche*. — suspendu. V. *Pendillet*.

Hist. — « L'une la nommoit ma petite dille, l'aultre mon bondon..., ma *pendilloche*. » (Rab., *G.*, I, 11.) C'est une forme dialectique pour : pendeloche, s. verb., de : pendelocher, dér. de l'a. v. pendeler, pendiller, pendre. V. Rab., I, 68.

Pendilloire. — V. *Pendilloche*.

Pendoir (Mj., By.), s. m. — Morceau de bois de frêne de la grosseur du poignet, légèrement arqué en son milieu et ayant vers chacune de ses extrémités un cran d'arrêt. On y suspend les porcs par les tendons des pattes de derrière, afin de les ouvrir et de les vider commodément. — Pron. Pendoué.

Hist. — « Prit un *pendouer* à pendre bestes et en cuida frapper lesdits. » (*J. J.*, 172, p. 9, 1419.)

Pendrilloche (Lg.), s. f. — V. *Pendilloche*.

Peneille (Lg.), s. f. — Vieux vêtement, loque, chiffon, guenille. Syn. et d. de *Pénille*, doubl. de *Penoille*.

Peneiller (Craon), s. m. — Paysan toujours en retard dans ses travaux, ou qui les exécute mal.

Peneilloux (Lg.), adj. q. — Dépenaillé, déguenillé, loqueteux. — Syn. de *Penailloux*, *Epenillé*, *Penâillé*, *Gueneilloux*, *Guenilloux*, V. *Péneille*.

Pénerée (Mj., By.), s. f. — Panerée. By., prononc. poénerée, comme poénier, et même poégnier, pour panier. V. *Pénier*.

Pénet', pénéte (Mj., Tlm.), s. m. — Derrière, séant. Ex. : Tiens, velà ton queneau en train de lever le *pénet*. Cf. *Penard*.

Penète (Lms, Z. 196, Fu.), s. f. — Coup, chûte. Attraper eine *penète*, — recevoir un coup, faire une chûte. || Mj. Petit trou imprimé dans une toupie par la pointe d'une autre

toupie. — Et. Pour : pénètre, de pénétrer. || Courir la *penète* : courir la nuit, faire des sortilèges dans le genre du farfadet, faire de mauvais tours. — Recevoir une *pénète* ou une roulée. (Mén.)

Pénétrant, e (Mj.), adj. q. — Poignant, douloureux, pénible, au moral. Ex. : C'est ben *pénétrant* pour eine mère de pardre son enfant, son monde. || Cuisant, déchirant.

Pénier (Mj., By.), s. m. — Panier. || Sorte de berceau en osier. || *Pénier* des retailles. V. *Retailles.* || Sp. — *Pénier* à crottes, — le derrière. || Sp. — Dans l'aut' *pénier* ! — Exclam. prov. qui exprime l'incrédulité et répond au fr. : A d'autres ! — Qqf. on complète en disant : Dans l'aut' *pénier* a sont pus molles. (Des nèfles?) || Mettre dans le *pénier* de qqn, — lui dire nettement son fait. || Mettre dans le même *pénier*, — ranger dans la même catégorie. || Faut pas mettre tous ses œufs dans le même *pénier*, — il ne faut pas placer tous ses fonds sur la même valeur, pour ne pas tout perdre à la fois. — V. Jaub. Citat.

N. — La forme : panier était alors considérée comme archaïque, car on lit : « Quant il le oy ainsi fourchier en langaige, en disant : *paniers*, prist à rire par esbatement : Meschance aviegne à la vieille qui te aprist à parler. » (*J. J.*, 121, 1382.)

Pénier-malaquin, — mannequin, — maraquin (Mj., Lg., 1 et 3), s. m. — Très grand panier, manne, mannequin.

Penille [1] (Tlm., Sal.), e très bref, presque nul, s. f. — Guenille, loque. S'emploie surtout au plur. — Fr. Penaillon. Syn. de *Roupille*, *Peneille*, *Nampille*. Cf. Dépenaillé. || Penilles. — (Jv.) Loques, bord déchiré d'une robe. Syn. de *Nampilles*, *Pernampilles*. || By. Poénille, d'où Epoénillé.

Et. — Dér. de *Peigne*. Il convient de rapprocher ce mot de *Penoille*, qui doit avoir même origine, et aussi de remarquer que le lat. avait Penula, manteau de soldat. || En bret., Panne, penne, effilochures d'un vêtement qui s'use par le bord.

Pénille [2] (Lg.), s. f. — Epi lâche, comme celui du mil ou du sorgho. Syn. de *Cille*. Ex. : On coupe la *pénille* du *meil*, et pis, pus tard, on arrache le *meillot*. V. *Pénoille*.

Pénitencier (Mj., By.), s. m. — Enfant qui a été puni, souvent mis en pénitence à l'école. Cf. *Vacancier*.

P'enlecas (Mj.), adj. q. — Incapable de. Ex. : T'es *p'enlecas* d'enlever ça. V. *Pascas*. C'est une forte contr. de Pas en le cas. V. *Cas*.

Hist. — « Y sé pas un vieux chouan !... Y sé un jeune chouan ! reprit-il, et vous voyez ben qu'y sé pas en cas de vous faire du mal. » (H. Bourgeois, *Hist. de la Gr. Guerre*, p. 63.)

Pennances (Z. 122), s. f. pl. — Linge qui commence à être usé. Syn. *Nampilles*.

Pennon (Tlm.), s. m. — Couple de *yètres* associées, c.-à-d. suspendues aux mêmes *cordillons* et rattachées par un même *traverseau* à la *prouillère* d'une même marche. Un métier de tisserand comporte deux *pennons* ou quatre *yètres*. Cf. *Peigne*.

Et. — Dér. du lat. Penna, car l'ensemble des ficelles que porte une *yètre* rappelle fort la disposition des barbes d'une plume.

Penoille, peno-ille (Tlm.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Ivraie *penoille*, sorte d'ivraie dont l'épi porte de longues barbes, — ou plutôt dont l'épi est lâche et composé d'épillets portés sur des pédoncules assez longs. || Lg. Epi lâche de certaines céréales. — Ex. : Eine *penoille* de mil. V. *Pénille* [2]

Pênoux (Mj.), adj. q. — Déconfit, maupiteux, décontenancé, confus, humilié. On dit aussi *Poinoux*.

Hist. — « En la semaine *penneuse* de Pâques », c.-à-d. en la semaine sainte. (*Livre des Métiers*, 229.)

Penoyer. — V. *Mitrouillet* (Mén.).

Pense-bête (Ag.), s. m. — Tout ce qui sert à aider la mémoire, épingle à la manche, nœud au mouchoir, etc. — Cf. Guide-âne.

Penser (Mj., By.), v. n. — Construit avec la prép. en.

Hist. — « Or, adieu, *pense* en moy... »
(J. du Bell., *Vers traduits*, p. 169.)
— « Et en cela n'y a ni ambition ni fraude, parce que l'impetrant ne pense pas *en* la mort par souhait, ains par crainte qu'elle arrive. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 864.)

Pense-vous? (Mj., By.), v. interr. — Pensez-vous? Cf. *Voye-vous? Sav-vous? Craye-vous? Entende-vous? Av-vous?* Les deux v se prononcent. N. Pas à Mj. : *A-vous*.

Pensi, ie (Lg.), adj. q. — Pensif-ive. Cf. *Tardi*, *Chéti* et le fr. oli, pour Jolif.

Hist. — Poésies avant 1300 :
« Son cors, sa gorge polie,
« Si vaire œil, poignant, jolis,
« Me font nuit et jour *pensis*. » (L. C.)

Pension (St-P., Mj., Lg.), s. f. — Le vert ; choux, fourrages verts, etc. Ex. : Généralement, la pension *souceye* bien dans les *mâques*. V. *Pansion*.

Et. — Lat. Pensionem, payement, de pensum, supin de pendere, payer. Ce qu'on paye, pour être nourri, puis nourriture. (Litt.) — « Aucune distinction entre Panser et Penser. » — Penser, songer à, s'inquiéter de :
« Gentil seigneur, si bien savez la voie
« Par ou vous vintes, *pensez* du retourner. »
(*Chanson du XV[e] s.*) — De là l'express. : « Il *penserent* ce jour et le soir moult bien d'eulx », c.-à-d. ils firent bonne chère. (Froiss., xiii, 62.) — « Ce vertueux prince tomba malade ; toutes fois parce qu'il estoit jeune, fort et robuste, ne tenoit compte de se faire *penser*. » (*Nuits de Straparole*.) — « Si tost comme ilz l'eurent désarmé et eurent *pensé* son cheval. » (*Lanc. du Lac*, iii, f° 101.) Penseur, celui qui *panse* :
« Quand je seray lassus en mes chasteaulx
« Et vous serez ung *penseur* de chevaulx. »
(*Chanson du XV[e] s.*)
Penseur, celui qui *pense* : *Pierre Faifeu*, p. 91 :
« Un bon *penseur* pense au revers qu'on pense. »
— « Le gouverneur d'un éléphant... desrobboit

à touts les repas la moitié de la *pension* qu'on lui avoit ordonnée. » (MONT., *Ess.*, II, 12.)

' **Pensoire** (Mj.), s. f. — Pensée, idée, réflexion, jugement. Ex. : Faut tout de même n'avoir guère de *pensoire* ! Cf. *Comprenoire.*

Pente, s. f. — Semer sur la *pente*. Chaque sillon est comblé de deux tours de charrue, mottes écrasées, graines et engrais placés sur le sol, le tout recouvert par la charrue. (MÉN.) || Sal. Air précieux. Avoir, se donner, se ficher une *pente*. Cf. Prendre des airs penchés. Syn. Faire sa *poire*, sa *merde.*

Pentecôte, **Pentecoute** (Mj., Lg., By., Sal.), s. f. — Sorte d'orchis très commune dans les haies et les bois, qui fleurit vers le temps de la Pentecôte. V. JAUB., Citat. — Fu. Panclettes, coucou.

Hist. — « De Pâques à la *Pentecouste*
« On n'a pour dessert qu'une crouste. »
— ...La *Pentecouste*
« Ne vient fois qu'elle ne me couste. »
(RAB., *P.*, II, 12, 141.)

Pentoire (Mj.), s. f. — Câble qui sert à relever et abaisser le mât et qui se manœuvre à l'aide du treuil d'avant. Le mot : *étai*, qui désignait autrefois ce câble, et qui était emprunté aux marins, est maintenant à peu près inusité. D'ailleurs, l'étai se manœuvrait au moyen du guindas d'arrière, car, autrefois, le mât se couchait sur le nez des bateaux.

N. — « Perche où l'on *pend* les draps pour les faire sécher : « Item un *pentouer* à pendre draps, avecques une loige assise en la paroisse de Saint-Goudard de Rouen. » (1359.) L. C.

Péon (Z. 114, By., Ag., Tr.. Z. 141), s. m. — Avoir le *péon* dur, être paresseux, comme qui dirait : avoir un poil dans la main. — Le *péon*, c'est la tête.

Pepa (Li., Br.), s. m. — Papa. Cf. *Papâ*, *Poupa.* || Lg. — Pépâ.

Pépé [1] (Lg., Sp., By.), s. m. — Grand'père. V. *Mémé.*

Pépé [2] (Sa.), s. m. — C'est le *Pain-feu* de Segré. Œnanthe-safrané. Syn. *Mechon.* — BAT. Œnanthe crocata, Penfeu, Pensacre.

Pépère (Mj., By.), s. m. — Père, terme enfantin. || Qqf. Grand'père.

Pépètes, **Pépettes** (Mj., By.), s. f. pl. — Espèces sonnantes, pièces de monnaie, argent comptant. C'est ce que le beau monde appelle aujourd'hui si élégamment : la galette. Syn. de *Monacos*, *Braise.* Ex. : Faut des *pépettes* pour acheter ça ! Cf. *Poupettes.*

Et. — Dér. de la même racine que *Pétas*, par redoubl. de la première syllabe.

Pépin (Lg., etc.), s. m. — Parapluie. Syn. de *Rifflard*, *Tiennet.*

Pépine (Li., Br.), s. f. — Pépin, grain. Eplucher des *pépines* de citrouille. || By., Mj. Prononc. Poupin, de *palourde* ; huile de poupins. Syn. *Pétran.*

Pépique (mieux, Pipique), s. f. — Epingle qui peut piquer les enfants ; — une épine, etc.

Pèque (By.), s. m. — Bec. V. *Béché.* V. *Pecque.* Toute la région N. d'Angers.

Pequiâquiâs (Mj.), adj. q. inv. — Forme caressante de *Péquias.*

Péquias (Mj., By., Sp.), adj. q. inv. — Sale. C'est un terme enfantin, syn. de *Caca*, *Hac.* V. *Pékias.* — Ex. : Ne touche pas à ça, c'est *péquias*, — dira une maman à son bébé. || S. m. Saligaud. « Hue donc, vilain *péquias* ! — Mot enfantin que les mères allongent souvent en : *Péquiâquias.*

Pequion (Z. 130. — My., By.), adj. q. et s. — Petit. Autre prononc. de Petiot, *Pequiot.* V. le suivant. Cf. le provenç. Pitchoun.

Pequionquion, s. m. ou f. — Une petite *pequionquion*, — une petite fillette mal mise, sans apparence, grêle, mince. — Dimin. caressant de *Pequion.* Cf. *Pétonton.*

Pequiot (By.), s. m. — Pour Petiot, avec la prononciat. de *ti* particul. au patois. Petit.

Pequioune (Sar.), — Dimin. amical de Pequiot.

Perbouêcher (Mj.), v. a. — Syn. et d. par corrupt. de *Terbouêcher.*

Perbouincer (Mj.), v. a. — Secouer fortement, bousculer, tracasser. Syn. de *Berdancer*, *Haribauder.* Cf. JAUB., à Fourbanser.

Perçage (Mj., By.), s. m. — Sorte de vrille ou de vilbrequin ; outil servant à percer. Syn. de *Guimblet.* En fr., Perçoir.

Percepied. — Petit pied de lion. Achemilla arvensis. (BAT.) MÉN. — BAT. écrit Percepier.

Perce-pierre, s. m. — Douce amère. V. *Courge.* (MÉN.) Syn. *Bois de rime.*

Perce-poche (Lg.), s. m. — Géranium ; herbe à Robert. Syn. de *Aiguille.*

Percession (Mj., Lg.), s. f. — Procession. Mot vieilli à Mj. — Pat. norm., *id.*

Percette (Mj., By.), s. f. — Petite vrille très fine. Syn. de *Vrillette*, *Guimblet.*

Perce-vin (Mj., By.), s. m. — Perçoir. Vilbrequin servant à mettre le vin en perce.

Perchas (Lg.), s. m. — Syn. et corr. de *Pourchas.* Etre d'ein bon *perchas*, c'est savoir tirer parti des choses et des circonstances, savoir attirer l'eau à son moulin. Se dit des pers., comme on dit à Mj. : Etre d'ein bon *pourchas.* || La même express. au Lg., s'applique aux animaux qui mangent bien, qui profitent de leur nourriture. Ex. : Velà ein bœuf qui est d'ein bon *perchas.*

Et. — Pourchasser, chasser avec ardeur ; pourchas, ce qu'on pourchasse, occupation.

Perchaude (Lg., By.), s. f. — Perche, poisson d'eau douce, acanthoptérygien. Syn. du Mj., By., *Parchaude.* — D'un mot grec : noirâtre, par le lat. Perca.

Percher (Lg.), v. a. — Faire obliquer à droite ou à gauche la *perche* (age) de la charrue sur la selle, en la maintenant au moyen des *broches*. — Perche ; lat. pertica.

Perchette. — Petite perche. — Bois ou Poisson ?

Percignolet, s. m. — Derrière. Tomber sur son *percignolet*. (Mén.) Syn. *Pétard*.

Percir° (By.), v. a. — Peser.

N. — Appuyer sur qqch., peser sur, éteindre. (Or.) || Persir, pour : pressir. Cf. Pressoir, = persoir. (Dot.) — De Mont., *id*. || By. Poersî, pour : pressir, presser, comprimer : d'où poérsoir, poersoué, pour pressoir. Le mot perçoir se pron. parçoir ou parçoué.

Perçoie, s. m. — Pour : Perçoir, vrille.

Perçoter (Mj., By.), v. a. — Percer de trous nombreux. Cf. *Picoter*.

Perdition (Ag., By.), s. f. — Etre en *perdition*, — être en danger. V. *Pardition*. « C'ment ! tu réclames à manger, y a deux heures que tu sors de table ! T'es pourtant pas en *perdition* !

Perd-pied (à) (Lg.), loc. adv. — Jusqu'à perdre pied. Ex. : Je sais nager, mais je n'aime pas aller à *perd-pied*.

Perdre (Mj., By.), v. a. — Perdre la boule, la boussole, la carte, — perdre la tête, déraisonner, *foléier*. V. *Pardre*.

N. — Tous ces termes sont faciles à comprendre. La boule, la tête, à cause de sa forme plus ou moins ronde ; la boussole, si nécessaire aux marins, comme la carte. On ne peut plus se diriger.

Perdrix, s. f. (Mj., Sp.). — Manger des perdrix (pardrix), — subir des pertes. — Jeu de mots sur le v. perdre. V. *Marrons*.

Perdu, pardu (Mj., By.), part. pas. — Souvent pris adverbialement, indique le superlatif. *Perdu* saoûl, — absolument ivre. — Sa vache est *pardue* bouvardière ; il est *pardu* poitrinaire.

Père (Mj., Lg., Sp., By.), s. m. — Animal mâle, par oppos. à Mère. — Cette paisse-là c'est ein *père*. N. On en fait précéder le nom générique : C'est ein *père* lapin. Cf. *Mâle*, *Mère*. || Sp., Mj., Lg. — Levain. Ex. : Je vas faire mon *père* pour boulanger demain. L'image est vive et juste. || Animal, fruit, objet qcq. qui se distingue par sa grosseur et dont le nom est masc. V. *Mère*. || By. Gros fruit ; en particulier l'artichaut, qui se montre le premier, au sommet du pédoncule ; il est plus gros et porté sur un gros pédoncule, vulgairement, la queue. C'est le *père*. Les autres, portés sur les pédicelles, sont plus petits et dits : les enfants. — A c'te heure qué v'là, les artichauts qui vont se paraître (se développer hors des feuilles) et qu'i sont ben tendres, serrez-m'en donc (cueillez m'en) qué qu'z-uns. mais, vous savez, ren que des *pères*, avec de grousses queues. — On dit alors : la queue vaut le cul, c.-à-d., sur une longueur de qqs centimètres, la queue se mange comme le réceptacle, ou le fond, vulgairement, le cul.

Père-ancien (Lg.), s. m. — L'aïeul, l'homme le plus vieux de la famille.

Pérentonie (Lg.), s. f. — Péritonite. Syn. et d. de *Péritonie*, *Périentonie*.

Pères-nuds. — Pour : Pieds-nus. Pères capucins qui ne portent pas de bas. (Mén.)

Perfiter (Lg.), v. n. — Profiter. V. *Percession*.

Pergalée (Mj., By.), s. f. — Grande quantité de fruits. Syn. de *Tapée*, etc. V. la note sur ce mot.

N. — On prononce souvent *Pargalée*, *Pargaler*, et à ces mots doit se rattacher l'expression : *En pagale*, c.-à-d. en désordre, éparpillé comme des fruits abattus à coups de gaule.

Pergaler (Mj., Lué, By.), v. a. — Pourchasser, frapper à coups de gaule un animal en maraude. Syn. de *Pringaler*. — Cf. Fougaler, Jaub. — Même sens que *Chaffourer*. V. *Pourgaler*. || By. Poergaler.

Hist. — « La ménagère qui l'entendait (*la poule qui chantait le jau*) pour la première fois, dressait l'oreille, écoutait attentivement et, dès qu'elle s'était bien assurée de la réalité, elle laissait tout de côté pour *pregaler* la poule jusqu'à ce qu'elle l'eût pincée. » (*La Trad.*, p. 265, l. 13.)

Péri (Mj., By.), part. pas. — Dépéri. Ex. : Il a ein bras qui est tout *péri*, — atrophié. || S. m. Grain dépéri. Ex. : Y a ben du *péri* dans cetė forment-là.

Périé (Lg.), adj. q. — Transi, morfondu. Ex. : Je sé *périé* de fré. — Fr. péri? Syn. de *Terni*.

Périentonie (Lg.), s. f. — Péritonite. Syn. et d. de *Péritonie*, *Pérentonie*.

Périolé (Mj.), s. f. — V. *Priolé*.

Périr° (Mj., By.), v. n. — Dépérir, s'atrophier. Ex. : Il a ein bras *péri*. || Locut. : Tu t'en ferais *périr*, — formule de refus.

Périssoire, s. f. — V. *Neyette*. Embarcation bien nommée.

Péritonie (Mj., By.), s. f. — Péritonite. Syn. de *Pérentonie*, *Périentonie*.

Perjiter (Mj.). — Vieux, très vieux mot montj., à peu près oublié aujourd'hui, qui signifie : grommeler, marmonner.

N. — « Tout en fugent éu *prejitavo*. » (Tout en fuyant il grommelait. — *Mireille*.)

Perjuter (Lué., By.), v. n. — Faire sortir le jus en pressant. || By. Poerjuter. V. *Percir*.

Permanence (Mj., By.), s. f. — Ne s'emploie que dans la loc. : En permanence, — en désarroi, en désordre. Ex. : Je n'ai jamais vu ein brise-barrière pareil ; il a tout mis en *permanence*. V. *Parmanence*.

Permener (Lg.), v. a. — Promener. Pron. peurmener.

Permission, s. f. — Aux environs de Cho-

let, il arrive souvent qu'on présente à un fumeur une feuille de papier à cigarette, en lui disant : Voulez-vous me signer ma *permission?* — C'est une manière de *chiner* une cigarette. Cf. Tabac de *Chine.*

Pernampilles (Mj.), s. f. plur. — Hardes, loques, défroques. Qqs disent simplement *Nampilles.* — Bout d'étoffe qui pend, vieux habits. || Z. 134ᵉ. — Q. — Accessoires de toilette, la toilette elle-même. — Syn. de *Ganicelles, Hanicelles, Pelure.*

Pérouin (Mj.), s. m. — Provin, sarment dont on fait une marcotte, sautelle. Syn. de *Sautereau.*

Et. — Corr. du fr. — Lat. Propaginem. Cf. Propager.

Perquinquin, s. m. — Impatient, anxieux. (Mén.) Cf. *Pétintin.*

Perraud (Tlm.), s. m. — Nom que l'on donne par dérision aux habitants de la région située au midi du pays, c.-à-d. à ceux des Deux-Sèvres et de la Vendée, et même d'Yzernay et de Maulévrier. Ils sont les *perrauds* du *bas-pays.* Il convient d'ajouter que, déjà, les habitants de la région de Tlm. sont des *perrauds* pour ceux de Nuaillé, qui en sont pour ceux de Trémentines. — Cf. *Galernois.*

N. — Le fém. est Perrote. || Alors, le masc. devrait être Perrot?|| Réponse. Oui, logiquement. Mais, en fait, il faut admettre les formes que je donne, parce que, au masc., la finale est longue et lourde, tandis qu'elle est brève au fémin. Si on écrivait Perrôt, au m., la difficulté serait la même. Il faut observer que les adj. en *aud, aude* ont toujours des doublets en *ot, ote* et que tout cela se confond. Ex. : Boulaud, — aude, franç. Boulot, — ote ; Peignaud, — aude, et Pégnot, — ote. Palaud, — aude, et Palot, — ote, etc.

Perrayage (Ag., By., Mj.), s. m. — Garniture ou revêtement de pierre. V. *Perrayer.* — De : pierre, lat. petram.

Perrayer (Ag., By., Mj.), v. a. — Garnir de pierres un caniveau, un puits, une jetée, une levée ; empierrer une route ; lester de pierres le bord inférieur d'un engin de pêche.

Hist. — Perroyer ; faire le métier de carrier : « Le suppliant, qui est demourant près Angiers, où il a accoustumé de gaingner sa povre vie, ses femme et mesnage à labourer et à *perroyer.* » (*J. J.*, 187, p. 75, an. 1457.) — « Il y a dans l'ancien chœur... un enfeu *perrayé* et bien clos de murs. » (1729 *Inv. Arch.*, Suppl., série E., p. 347, col. 1, b.)

Perrayeur-eux (Ag., By), s. m. — Ouvrier des carrières de pierre d'ardoise ; — et de chaux (Mj.) Syn. de *Carreyeur.* — Petrarium.

Hist. — « Marché d'apprentissage pour Pierre Bellanger du métier de *perrayeur* d'ardoise. » (1751-56. — *Inv. Arch.*, S, E, et sup. A, 21, 1.) Viennent après eux les mariniers, beaucoup de *perreyeurs*, pas un seul mineur. (Abbé All., *N. s. Mj.*, 242.)

Perré (Sp.), s. m. — Chaussée de pierres espacées en travers d'un ruisseau, qui permettent de le franchir ou de longer une partie du chemin inondé. Il y a dans les chemins creux de Saint-Paul des *perrés* de plus de 50 m. de longueur. Syn. de *Passe-pierres.* || Mj., By. C'est le revêtement des levées de la Loire. Syn. *Perrayage.*

Perrée (By., Z. 197), s. f. — Assez grosse pierre qui maintient au fond de l'eau le bout de la corde attachée à la patte d'une cane. V. F.-Lore, Chasse aux canards, ɪɪ.

Perrette (By.), n. p. — Perrine, Perrotte, fém. de Pierre. Est dans La Fontaine.

Perreyeur-eyeux (By.). — Autre graphie de *Perrayeur.* Je préfère l'a — de Petrarius. — V. au Folk-Lore, *Perrayeux.* || Sal.

Perrié, s. m. — Grosse pierre destinée à retenir un bateau. (Mén.) || Voir *Peurier.*

Perrière (Mj., etc.), s. f. — Carrière de pierre quelconque, — de tuffeau, de pierre calcaire, d'ardoise. Lat. Petraria. — Syn. de *Pierrière.* Esp. Pedrera.

N. — A Mj., une maison bourgeoise antique (xvɪᵉ s.), ancienne demeure des sénéchaux de la baronie, — et, à Saint-Aug., une propriété importante, portent ce nom de La Perrière. L'une et l'autre sont effectivement voisines de carrières de pierre à bâtir. V. au Folk-Lore, xɪ a.

Hist. — « Sépulture de René Fouqueau, ayant été tué par accident d'une prouillère à la *perrière* de la Masse. » (1723. *Inv. Arch.*, E, ɪɪ, 191, 2.) — « Sépulture de Christophe Lespinay, « tessié en toile, lequel jour d'hier... fut frappé en la venelle pour aller à la *perrière.* » (1617. — *Ibid.*, 284, 1.) — « Lettre du procureur fiscal de Douces, qui signale les dangers du chemin qui borde la *perrière* Serin. » (1713. — *Id.*, G, 67, 1.) — « Sépulture d'un inconnu « assassiné en ce bourg par d'autres *perriers*..., lequel travaillait à la *perrière* du Coulombier. » (1658. — *Id.*, S, E, Supp. A, 87, 2, 11.) — « Sépulture de François Gigault, *perrayeur*, « lequel, par une chute dans la *perrière* de Vilchien, s'est tué. » (1704. — *Ibid.*, 88, 1, 9.) — « Viam per quam itur de la *Perrière* apud Genas in alta via. » (1300. — *Id.*, S, H, 240, 2, h.) — « Livre de levée pour la *perrière*, de la Gonardière, indiquant la vente et la livraison des ardoises. » (1723. — *Id.*, S, s, H, 18, 2, 28.) — « Disant que le tenancier ne peut outre le gré et volonté du Seigneur faire *perrière*, fouiller et enlever pierres de l'héritage. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 94.) — « On tire l'eau de ces *perrières* jour et nuit, sans discontinuation, de peur qu'elles se noyent. » (Brun. de Tartif., *Philand.*, p. 332.) — « Et, pour parler de la fertilité du pays d'Anjou et singularités Dicelluy, je crois que aucun n'est qui ignore ou veille nier que en blez, vins et autres fruictz, bestial et pasturaiges pour iceulx nourrir : poissons, rivières et fontaines : boys forestz : mines et *perrieres* pous Bastir : ne consiste la fertilité dun pays. » (De Bourdigné, *Chron.*, p. 10.) — « ...La foison de toutes sortes de grains, les *perrières* de tuffeaux, ardoises, marbres et autres pierres blanches, grises, noires et d'autres couleurs... » (Paschal Robin du Faux, Chron. ang. du xvɪɪᵉ s. — *Anj. hist.*, 2ᵉ an., p. 91.)

Perrine (Mj., By.), n. pr. — Fém. de Pierre.

Hist. — « Charles et Perrine ont été mariez ensemble. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 284.)

Perroire (Mzé), s. f. — ?

Hist. — L., domestique chez la veuve E., arriva pour soutenir la lutte contre les époux R. Il prit

dans une *perroire* un fusil et mit en joue le mari. (*A. de P.*, 3 nov. 1907, 3, 2.)

Perrons (By.), s. m. — Pierres qui maintiennent la ligne de fond, cordée, ou le fond d'un encreau. V. *Champeaux*, *Cordeaux*, *Epinoches*, *Virecou*, *Branles*. || By. V. *Coyet*.

Persécuteur (Mlr.), s. m. — Par plaisanterie, le *Percepteur*.

Persille, s. m. (Persille grandi) et Mélinot. Caucalis grandiflora. (Mén.)

Persilloire (Mj.), s. f. — Plate-bande de persil.

Persil-Marsigouin, s. m. — Geranium Robertianum. (Mén. et Bat.) Syn. de *Aiguilles*.

Persil-à-l'oie (Mj.), s. m. — V. *Herbe à l'oie*. C'est le Nasturtium palustre. (Morandeau.)

Persir° (Lué, By.), v. a. — Presser, écraser. V. *Percir*. Syn. *Ecacher*.

Persoir, persoué (Mj., By.), s. m. — Pressoir.

Persoirer (Mj., By.), v. a. — Pressurer. Pour Pressoirer, du fr. Pressoir.

Hist. — « Ceux qui ont *pressouéré* au pressoir de leur seigneur. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 24.) — « Dont est deu de anxienneté aux pressouèreux une longe de pourceau. » (1454. *Inv. Arch.*, S, s, H, 53, 2, 37.)

Personnerie (Mj., Lpm.), s. f. — Association de deux ou plusieurs fermiers pour l'exploitation en commun d'une même ferme. Cette forme d'association, très fréquente autrefois dans la contrée, ne se rencontre plus que par exception. Il est rare de voir aujourd'hui des métayers *en personnerie*. V. *Parsonnerie*.

Hist. — « Le suppliant dist à icellui Duval qu'il vouloit qu'ilz comptassent ensemble de la ferme de la revenderie des namps (gages, bétail, etc.), dont ilz estoient *personniers* ensemble. A quoy ledit Duval respondi qu'il n'avoit plus cure de la *persounerie* dudit suppliant. » (*J. J.*, 166, p. 329, an. 1412.)

Personnier (Mj., Chl., Lg.), s. m. — Chacun des fermiers qui sont en *personnerie*. || Camarade, compagnon, en parlant de chacun des bœufs qui s'attellent au même joug. V. *Parsonnier*.

Persoué (Li., Br., By.), s. m. — Pressoir.

Persoune (Lg.), s. f. — Personne. Syn. et d. de *Parsonne*, *Parsoune*.

Persounier (Lg.), adj. q. et s. — V. *Parsonnier*.

Pertintaille, (Mj., By.), s. f. — Tout ce qui dépend d'une personne ou d'un objet, tout l'attirail. Ce nom collectif ne s'emploie qu'au singulier.

Et. — Du lat. Pertinere, quod pertinet, ce qui appartient à ? — V. *Berdindaine*.

Pertintaine (Mj., By.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Chanter *pertintaine*, — chanter pouilles. || Toute la *pertintaine*, — toute la pertintaille. V. *Berdindaine*.

Pertoire, pertouére (Mj., Ssl., By., Li., Br., etc.), s. f. — Sorte de demi-tonneau, à un seul fond ovalaire, d'une contenance d'environ 125 litres, dans lequel on entasse et on porte la vendange. || Regarder le bon Dieu dans eine *pertouére*, — bigler, loucher V. *Bignoler*. — Pour Portoire, du fr. Porter. || By. Poertouére.

Hist. — « La vis du pressoir s'appeloit recepte ; ...les fûts, souffrance ; ...les *portoueres*, ordonnance valable. » (Rab., *P.*, v, 16.)

Pertoirée, s. f. — Ce que contient une pertoire. || By. Poertouérée.

Hist. — « Doivent dixme à l'hostellerie de l'abbaye de Saint Nicolas, à raison d'une *portoirée pesle* de raisin par quartier. » (1786 *Inv. Arch.*, H, I. 75, 2.) — « Dans d'autres pays, on paye communément un guibour, qui est une *portoirée* pesle et non foullée par quartier de 25 cordes. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 1096.) — V. *Pesle*.

Pertot (Lg.), adv. — Partout. Cf. *Tot*, *Bétot*.

Pertus (Lg., Mj.), s. m. — Pertuis, trou. Ce mot était fort employé par les anciens ; il est maintenant à peu près hors d'usage à Mj. ; mais très usité au Lg. — La première syll. se prononce très brève. Cf. *Busson*, u = ui. || Ménière : Se dit aussi d'un individu dont on ne peut avoir le dernier mot. (Segr.) — Autant de *pertus*, Autant de chevilles. (*Id.*)

Hist. — *R. de Vacce* :
« Chevaliers et borjoiz firent tost sus lever,
« Les bretesches garnir et les *pertus* garder. »

Pertuser (Lg.), v. a. — Percer de trous. || Pertusé, part. pas. : attaqué par les bruches ou cossons. — Syn. de *Coussouné*. Ex. : « Les talles des navines sont totes *pertusées* par les artusans. »

Pervail (Sp.), s. m. — V. *Prévail*. Frairie. Faut-il en rapprocher les noms de ferme : La Prévière, La Préverie?

Pervers, parvers (Mj., Lg.), adj. q. — Méchant, cruel. Syn. *Traître*, *Trique*. || Lg. Mutin, endiablé. — Syn. de *Endémené*, *Endêvé*. L'e de la prem. syll. esf fermé et bref.

Pervision (Mj.), s. f. — Provision.

Pervoil (Sch., Lg.), s. m. — Forme ancienne du mot *Proueil*, encore fort usitée à Saint-Christophe, mais vieillie au Lg. — Cette forme me fournit une étym. plausible du vocable *Proueil*. J'y vois le lat. Pervinculum, ou plutôt Provinculum, de Provincire. (R. O.) — C'est hardi !

Pesée (Lg.), s. f. — Poids de 3 à 4 kilog. de fil en écheveaux, que la fabrique délivre à la fois à une dévideuse, pour en faire des *épelles* ou des *bibis*.

Peser (Mj., By.), v. a. et n. — Y peser, — se faire avec effort, avec difficulté. On dit, au propre et au fig. : Ça illi *pèse*. || By., poèse.

Hist. — Dans la citation suivante, peser signifie d'abord : s'inquiéter de, puis : avoir un poids :
« Je suis François, dont ce me *poise*,
« Né à Paris, emprès Pontoise,
« Et saura corde d'une toise
« Ce que mon cul à mon col *poise*. »
(Villon, qui vit de près la potence.)

Pèserole (Tlm.), s. f. — Petit poids suspendu au bout d'une ficelle, laquelle, par l'intermédiaire d'une poulie et d'un crochet, tend à attirer le *carteron* vers le rouleau qui porte le fil de chaîne. Langue des tisserands. — Du v. Peser. V. Folk-Lore, à ce mot, II.

Pesle. — Vx mot ang. Pleine, en pagale.
Hist. — « ...Est deub chacuns ans aud. seigneur... au cours des vendanges une portoirée *pesle* de *rainsins* par chascun quartier. » (*Inv. Arch.*, G, I, p. 29, 2.) — Cf. Pêle-mêle, mêler avec une pelle ; d'où Pelleverser. V. *Pertoirée*.

Peson (Mj., Sar.), s. m. — Poids qui met en mouvement le mécanisme d'une horloge. C'est le mot fr. dans un sens spécial. || Appareil placé à l'extrémité de la tige du fuseau ; se fait en corne. (Segr.)... Autrefois, Apeson, de appensum, le poids qui fait tourner le fuseau... » (Mén.) || By. V. *Crèssion*.
Hist. — « Se il est ainsi que une fileresse tant d'estain comme de traime, ait gasté un *peson* de filer, li diz *pesons* sera porté par devers les maistres du dit mestier, et... perdra son salaire de ce que y aura gaaigné. » (*Ordonn.*, III, p. 517.) — L. C. — N. Peson me semble plutôt signifier ici *Pesée*.

Pesse. — V. *Passe*. (Mén.) || Sal., s. f. Moineau, *Paisse*.

Pesseau (Sar.), s. m. — Echalas qu'on retire du mûrier qui avait été étêté. (Mén.) — Paisseau.

Pessot, s. m. — Tige de fer à angle droit servant à adoucir la filasse. (Mén.) — V. *Paisseau*.

Pestedienne ! (Mj.), inter. — Peste ! malepeste ! diantre ! fichtre ! — Exprime l'admirat. un peu ironique.
Et. — Formé de Peste et de Dienne, pour Dié ou Dieu. V. *Pardienne*, *Pardié*.

Pés-de-terre (My.), s. f. — Pommes de terre. V. *Po-de-terre*, *Pois de terre*.

Pet [1] (Sal.), s. m. — Pied. D'où Peton. V. *Pé*.

Pet [2] (Mj.), s. m. — *Pet* écramoui, — vesse. Syn. de *Ouesse*, *Vessie*. || *Pet* foiroux, — pet foireux. C'est ce que Rabelais appelle : « Un *pet* de boulangier, car le bran vient après. »

Petancée (Segr., By.), s. f. — Tomber une pétancée, — sur le ventre. (Mén.) V. *Pétarée*, *Pétrassée*, *Tervirée*, *Potanée*.

Pétard (Mj., By.), s. m. — Par plaisanterie, le derrière ; l'anus, le Prussien. Syn. de *Penard*, *Penet*, *Percignolet*. || Envoyer à *pétard*, — envoyer *promener*, *chier*, *dinguer*, *au Mail*, à *l'épluche*. || Faire du *pétard*, — du tapage. || N'y a pas de *pétard*, — il n'y a pas de mal. || Lg. — Herbe des haies, à fleurs blanches, appelées aussi *Langue-de-pivart*. Syn. de *Pétereau*, *Herbe-à-la-Vierge*. Ainsi nommée parce que l'ovaire, lorsqu'on le presse entre les doigts, éclate avec un bruit sec. || C'est la stellaire holostée. Syn. de *Péterole*. Instrument fait avec la tige du sureau. || By. Nom donné à la digitale, dont les enfants font éclater la corolle. Syn. de *Pétereau*, *Péterole*.
Hist. — « Comme quand les petits garçons tirent d'un canal de sultz avec de belles rabbes. » (Rab.)

Pétarder (Ag.), v. n. — Faire partir des pétards.
Hist. — Puisque les gamins d'Angers tiennent à *pétarder* les jours de fêtes. (*Petit Courrier*, 16 juill. 1907, 2, 3).

Petarée (By.). — Action de tomber lourdement, sur le pétard. V. *Pétancée*. (Mg.) — On dit aussi : Prendre une *pétarée*. || Li., Br. — Tu vas ébouler une *pétarée* ! — tu vas tomber brusquement. || Sar., Do., — *id*.

Pétâs (Lg., Tlm.), adj. q. et s. m. — Lourdaud, butor. Syn. de *Pêtras*, *Pétras*, *Poitras*. — Probablement doubl. de ces mots, par suite d'une certaine influence de Pataud. — Cf. Jaub., à Patais.

Pétâs (Tlm.), s. m. — Pièce rapportée à un vêtement pour le raccommoder. Syn. de *Tapon*, *Pécot*, *Tapin*. — C'est la rac. du v. fr. Rapetasser. — Se rapp. p.-ê. au mot Pièce?

Pétassard, de (Sp.), adj. q. — Tâtillon. Syn. de *Pétounard*, *Berdinier*.

Pétasse (Lg., By., Mj., Rg.), s. f. — Femme bavarde, jacasse. Syn. de *Bobote*, *Cacasse*, *Javasse*.

Pétasser (Sp., By., Sar., Sal.), v. n. — Se donner beaucoup de mouvement pour peu de chose. Syn. de *Pétonner*. || Fig. — Tâtillonner, vétiller. — Syn. de *Nigeoter*, *Nigeasser*, *Berdiner*. || Mj., Lg. — Bavarder, commérer, jacasser, jaboter, lantiponner. Syn. de *Boboter*, *Pécusser*, *Berdacer*. || Sal. Reprendre qqn pour des vétilles.
Et. — Petasser, v. a. Rapiécer, mettre des pièces à un linge, à des habits. — V. n. Avoir du désordre et s'occuper de minces détails. Du celtiq. péz, pièce, et takon, morceau qu'on met à un habit déchiré. — Cf. Rapetasser, raccommoder grossièrement de vieilles hardes. Littré l'explique : Re + a + petasse, augment. de Pièce. (Borel.) — Pétasser signifie donc bien : S'occuper de menus détails.

Pétassier (Mj., By.), s. m. — Homme qui pétasse. Syn. de *Pétassard*, *Pétounard*.

Pétatouf (Sal.), s. m. — Lourdaud.

Pétatrac (Mj.), interj. — Patatras. Syn. de *Patatrac*, *Berdadaud*, *Berdadouf*, *Patapouf*, *Patatrouf*.

Pète (Mj.), s. f. — Ne s'emploie que dans la loc. prov. « Il a toujours la *pète* ou la chie, — il est toujours atteint de quelque maladie.

Pétéchie, s. f. (Po.). — Loc. Porter à la *pétéchie* — sur ses épaules, sur son dos, un camarade.

N. — « Je me trouvais, m'écrit un correspondant, en compagnie de trois personnes, dont l'une était de Pouancé, l'autre de La Guerche de Bretagne et la troisième de Vitré. Nous passions près de qqs enfants qui jouaient à ce que nous appelons ici : *Porter à la bigote*. L'une d'elles dit : A Pouancé, on appelle cela *A la pétéchie*. Et les deux autres de répéter : A la Guerche et à Vitré aussi. — Essayons d'expliquer ce mot.

Je lis dans le Glossaire pat. d'Ille-et-Vilaine de Ad. ORAIN : *Porter à la pétochie*, — sur son dos.

Dans DOTTIN (Bas-Maine) : Pétoche, chandelle de résine, toute mauvaise chandelle éclairant mal. Cf. *Oribu*. — Pétoche, bois fendu qui tient la *pétoche*. Cf. Bégao (bégaud). — A Bégaud, je trouve : Chandelier en bois percé de trous à diverse hauteur et dans lesquels on plante le griche dent, morceau de fer ou de bois fendu, dans lequel on met le *pétoche*.

Je commence à comprendre que, dans ce jeu, le porteur est comparé au chandelier et le porté à la chandelle de résine. Mais le mot primitif : *pétoche*, reste inexpliqué. Ne nous décourageons pas, ouvrons LA CURNE DE SAINTE PALAYE : *Pétoche*, nom, en Normandie, des chandelles de résine et des grosses femmes, dégoûtantes et mal faites. — Décidément, cette chandelle éclaire peu.

Dans DU CANGE, rien. — LITTRÉ. Serais-je sauvé? — Pétéchies. Terme de médecine. Taches pourprées, semblables à des morsures de puces, qui se manifestent souvent sur la peau dans le cours des maladies aiguës les plus graves. Lat. du XVe s. Pestichiæ, de pestis, peste, parce que la peste s'accompagne souvent de pétéchies.

Je comprends un peu moins qu'en commençant. Mais, toute réflexion faite, je crois pouvoir affirmer que la *pétoche* a pris ce nom de ce que la chandelle de résine pète, pétille beaucoup en brûlant, et je finirais par proposer, pour Pétéchie, le concours de deux verbes un peu grossiers, réunis par une conjonction ; et la position de la personne portée prête à cette interprétation.

N. — Mon explication de Porter à la *pétéchie* est la bonne. « Le patois n'a point les délicatesses des Précieuses. Ces mots naturalistes entrent dans une foule d'expressions. A Mj., un individu maladif a toujours *la pète ou la chie* ; une personne très irritée est toujours *d'ein pété mou* ; si elle renonce à son entreprise, elle a *chié dans le son* ; si elle est très affairée, elle est très *empètechiée*. » Et voilà nos deux vocables. Nous n'insistons point sur ces explications pour le plaisir de remuer ces ordures ; nous faisons œuvre de critiques. V. *Pète*.

Pétée (Mj., By.), s. f. — Grande quantité de boisson que produit l'ivresse. Ex. : Je crais qu'en velà ieun qui en a eine *pétée*. || Avoir une pétée de rhume, — être fort enrhumé. || Ironiquement. — Quantité insignifiante. V. *Chiée*. Cf. *Muffée*, *Nuée*, *Culottée*, etc.

Pète-en-gueule (Ché.), s. m. — Groseillier à maquereau. « J'ai planté ein pied de *pète-en-gueule* qui n'a point d'épines. Tu connaissais pas côre c't'espèce là, hein? » — Peut-être ainsi nommé parce que le fruit éclate dans la bouche quand on l'y presse.

Péteille (Lg., Tlm.), s. f. — Touffe (de bonnet). Syn. *Bordil*.

Pété-mou (Mj.), s. m. — Surexcitation. Ne s'emploie que dans la loc. : Etre d'ein *pété-mou*, — être très affairé et de mauvaise humeur. Syn. de *Pète-pète*, *Fenouillon*, *Foutillon*, *Fusseguené*.

Pète-pète (Mj., Ché.), s. m. — Virevouste, hâte, mouvement désordonné. || Mauvaise humeur, rage concentrée. Syn. *Pété-mou*. V. *Petonner*, *Petasser*.

Péter (Mj.), v. n. — Prov. : Chauffe-toi le derrière, ça te fera *péter* clar. || En parl. du cœur, de l'estomac, — avoir des soulèvements violents, des éructations qui précèdent le vomissement. — Ex. : Quand j'ai vu ceté pihée, le cœur m'en *pétait* (t final sonore). || Fig. — Mj., By. — Suffire, durer. Ex. : C'est pas ce que j'avons de foin qui *pètera* ben longtemps. — Ça n'a pas *pété* longtemps, ce qu'il avait ieu de son père. — Ses quatre sous ne *pèteront* pas longtemps. || Renoncer à faire un ouvrage trop pénible. On dit dans le même sens : *Péter* sus le mastic, ou : dans le son. || Fléchir devant qqn, reculer, se dérober, n'oser se battre. Syn. de *Caler*, *Flancher*. Abandonner une tâche trop difficile ; par ext., lâcher pied, se sauver. || Tu t'en ferais *péter* la sous-ventrière, — dit-on à qqn qui formule le souhait d'une chose peu accessible. || Jeter le manche après la cognée, lâcher tout. || Y a toujours des langues qui *pètent*, — les secrets se savent toujours ; la vérité éclate toujours. || Se briser, — L'écuelle a *pété* au feu. || Vouloir *péter* pus haut qu'on a le cul, — avoir des prétentions au-dessus de sa condition. || Faut *peter* ou musser. V. *Musser*.

Pétereau (Mj.), s. m. — Digitale pourprée. Syn. de *Pétard*. || Baies de la fragonnière, ou petit houx. Syn. de *Péterole*. || Variété d'osier qui casse comme du verre. Dimin. de *Pétier*. || Herbe des haies à fleur blanche. C'est la stellaire holostée. Syn. de *Langue de pivard*, *Pétard*, *Herbe à la Viarge*, *Péterole*.

Et. — Dér. du v. Péter. Les enfants s'amusent à gonfler les fleurs de la digitale et à les faire crever en les frappant brusquement dans le creux de la main. D'autre part, les baies du petit houx éclatent avec bruit lorsqu'on les met dans le feu.

Péterie (Mj., By.), s. f. — Action de péter. Ex. : Il n'en fait d'eine *péterie* ! Il a toujours ben mangé des musiciens !

Péterole (Sp.), s. f. — Canon de bois fait d'une branche de sureau. Jouet d'enfant. Syn. de *Faquoire*, *Pétoire*, *Ciquoire*. || Lg. — Digitale pourprée. V. *Pétereau*.

Pète-sec (Mj., By.), s. m. — Individu de caractère raide, de manières cassantes. V. *Raidard*.

Petêtre (Mj., Lg.), adv. — Peut-être. Prononc. P'tête. Syn. de *Vanquiers*, *Vanters*.

Péteux, se (Mj., Lg., By.), adj. q. — Couard, peureux, lâche. Ex. : Il s'est sauvé comme ein *péteux*. Syn. de *Tire-à-cul*, *Caleux*. || Confus, quinaud. Ex. : *id*. — Syn. de *Coiraud*. V. JAUB. Citation. || Nom que les mari-

niers de Montjean appliquent spécialement à ceux de Saint-Clément-des-Levées, auxquels ils ont fait la réputation de se nourrir de haricots. V. *Croquants*, *Pyriers*, *Pirriers*.

Pétier (Mj), s. m. — Sorte d'osier très cassant. P.-ê. le même que *Pétereau*.

Pétille (Mj., Lpm.), s. m. — V. *Putille*.

Petion, **Petionne**, **Petioune**, pron. pequionne à My. — Adj. q. Petit, petiot.

Hist. — VILLON, *Grand Testament :*
« Pourquoy larron me faiz nommer?
« Pour ce qu'on me voit escumer
« En une *petiote* fuste (barque)?
« Si comme toy me pense armer,
« Comme toy empereur je feusse. »

Petion (Li., Br.). — Un *petion*, — petit lessivier, petite panne.

Peti-péta (Mj., By.), adv. — A petits pas menus et pressés. S'emploie après : aller, marcher. || Mj. — *Péti-péta*, qui embrassera ça ? — Invite caressante aux baisers. Enfantin.

Petit, e (Mj., Lg., By.), adj. q., s. m. — Faire son *petit*, — se faire petit, humble. || Ein *petit*, — un peu. Ex. : Je voudrais ein *petit* d'eau. Le fr. l'emploie en ce sens dans la loc. : Petit-à-petit. || Mener par des *petits* chemins, — malmener, poursuivre avec acharnement, surtout au fig. V. *Charreyer*. || Mettre dans le *petit* pot, — débiner qqn. || Etre dans ses *petits* souliers, — être gêné, angoissé, soucieux. N. Ceci rappelle l'Escarpin, une des tortures usitées autrefois. || Ein *petit* d'aide fait grand bien. || Le si *petit* que, — le peu que. Ex. : Pour le si *petit* que j'en ai, je vous le céderai ben. Le si *petit* que n'on gangne, c'est toujours ça. (Mj., Lg.) — Si *petit* ce qu'oul est, les cheintres, ça donne tout de même de·qué faire paître. || *Petit* ou grand, — peu ou prou. Ex. : Et toujours il tâchera d'agricher queuque chouse, *petit* ou grand. || Le *petit*, le maître, au jeu de boules. Syn. de *Bourgeois*.

Hist. — « Toujours pleines... l'une d'*un petit* d'eau de plomb... l'aultre. » (RAB., *P.*, II, 16, 156.) — « Allez, ne vous trouvez jamais devant moy, car si ce n'estoit pour un *petit*, je vous ferois couper bras et jambes. » (RAB., *P.*, II, 21, 169.) — « Ouy, respondit-il, c'est que tu t'ostes *un petit* de devant mon soleil. » (AMYOT, *Alex.-le-G.*, 12.)
— « La lèvre aussi qui s'enfloit *ein petit*
« Par sa rougeur me donnoit appétit. »
(J. DU BELL., *Trad. de C. Gallus*, p. 160.)
— « Je ne sçaurois rien perdre que la peine
« Et *ung petit* de jaune de ma bourse. »
(G.-C. BUCHER, 125, 221.)

Petit-bois (Mj., Lg., Sp., By.), s. m. — Verge de bois qui sépare deux carreaux de vitre d'une fenêtre.

Petit-caillou (Lg.), s. m. — Mauvaise herbe commune dans les récoltes, à petites fleurs jaunes ; fleurit en juin-juillet. C'est le Galium verum. On lui attribue des vertus curatives contre le *verin*, c.-à-d. contre les éruptions cutanées. BATARD nomme le Galium verum : vrai caille-lait, caille-lait jaune. Il faut p.-ê. comprendre Cailloux, — qui fait cailler.

Petit-carré (Sp.), s. m. — Marelle. Syn. de *Semaine*, *Tire-poil*. V. F.-Lore, jeux, VII.

Petit-devoir. — « En 1582, les malades de l'Hospice Saint-Jean devaient être en bonne volonté de faire leur *Petit-devoir*, c.-à-d. leurs Pâques. (MÉN.)

Petit-dien (Lg.), s. m. — Bille à jouer. Syn. de *Marbre*, *Canette*.

Petite-Eglise. — V. au Folk-Lore, XIX.

Petite-molène (Mj.), s. f. — Linaire élatine, ou velvote ; petite scrofularinée à tiges rampantes et à feuilles veloutées, très commune dans les champs et les jardins. — V. Détails de la lettre de M. Morandeau. F. Lore, XIV.

Petite-Rate (Z. 132). — Nom d'un ancien cimetière d'Angers. — Il était situé dans l'emplacement circonscrit aujourd'hui par les rues Dupetit Thouars, Jean Bodin, avenue de Contades, ligne du chemin de fer. Mais d'où venait cette dénomination?

Petite-santé (Mj.), s. f. — Personne maladive.

Petite-véronique (Lg.), s. f. — Petite herbe très commune sur les talus des chemins. La famille rappelle un peu celle du lierre terrestre, ou *Herbe de Saint-Jean* ; mais la plante est beaucoup plus petite et n'appartient pas du tout à la même famille. La fleur, d'un bleu de lin, a 4 pétales et seulement 2 étamines, avec 1 seul style. — Serait-ce la Veronica hederæfolia de BATARD?

Petit-fait (Mj., By.), s. m. — Personne de peu de valeur physique ou intellectuelle.

Petit-foin (Mj.), s. m. — Variété de chicorée à feuilles très finement découpées.

Petit-gilet (Mj.), s. m. — Gilet ordinaire ; vêtement sans manches qui se porte sous le veston. N. Par opposition à *Gilet-rond*.

Petit-grillé (Lg.), s. m. — Enfant malingre. Syn. de *Chat-grillé*, *Chivrille*.

Petit-habit (Mj., By), s. m. — Scapulaire.

Petit-houpet. — « En juillet, — On dort un petit *houpet* ». Petite quantité, petit espace de temps.

Petit-houx. — V. *Houdin*.

Petit-Jean (Mj.), s. m. — Le mort, ou jeu supplémentaire, aux cartes, spécialement au jeu de mouche. On l'appelle aussi Jean. Ex. : J'ai point de jeu, mais je prends *Petit-Jean*.

Petit-muguet (Lg.), s. m. — V. *Muguet*.

Petit-pineau (Mj.), s. m. — Nom d'une espèce de prune, assez semblable à la mirabelle.

Et. — De que le *pineau*, comme le fruit lui-même, est tout petit.

Petit-sabot. — Lotus corniculatus ; à cause de la forme de son fruit ou de ses graines. (Mén.)

Petits-Élus (Sp.), s. m. — Nom que se donnent à eux-mêmes les membres de la *Petite-Eglise*. Syn. de *Dessidents*, *Camisards*. V. Folk-Lore, xix.

Pétoche, s. f. — Souche émondée ; syn. d'émonde, ragole, espées. (Mén.) || Chandelle de résine. V. *Pétéchie*. C'est la pétillarde, la bien nommée. Cf. *Esprit*, *Oribus*.

Pétoire (Sa., Sp., By.), s. f. — Canon de sureau. Syn. de *Ciquoire*, *Péterole*, *Faquoire*. || Auv. — Lieux d'aisance. Syn. de *Chiette*, *Chiotte*. || By. Poétouére.

Peton (Sp.), s. m. — Hâte, envie de courir. Ex. : Velà le *peton* qui le prend. — *Pétonner*. || Cf. *Pète-pète*. || Petit pied d'enfant ; terme de caresse. Employé par Rabelais, *P.*, iii, 3. || By., Sal., *id*.

Pétonnant (Z. 122). — Pressé, pressant.

Pétonner (Mj., By., Sal.), v. n. — Piétiner, marcher à petits pas, comme font les enfants et les vieillards. || Se donner beaucoup de mouvement. || Auv. — S'amuser à des riens, tâtillonner, vétiller. Syn. de *Nigeoter*, *Pétasser*. || Sp., v. a. — Poursuivre, pourchasser. V. *Peton*. Courir après qqn, peu fort.

Petonton (Z. 134e, Q.), s. m. — Grande occupation. Syn. *Petintin*. Cf. *Pète-pète*. || Mj. — Interpellation caressante aux petits enfants. Ex. : Queun petit *petonton* ! Saprée *petonton* ! Syn. de *Bidaine*, *Marie-trois-chausses*, etc. V. *Pequionquion*.

Petoué. — Doubl. masc. de *Pétoire*. V. *Pétard*.

Pétoufler (Mj.), v. n. — Pouffer, étouffer de rire, avoir le fou rire.

Pétougnard (Lg.), adj. q. — Tâtillon, exigent et grognon. De *Pétougner*.

Pétougner (Lg.), v. n. — Se montrer tâtillon, exigeant et grognon. || Vétiller. Doublet de *Pétonner*, *Pétouner* ; syn. de ce dernier.

Pétouiner (Sal.), v. n. — Etre en *petintin*, *petonton*, — faire grand tapage, grande exhibition pour peu de chose.

Pétounard (Lg.), adj. q. — Tâtillon, qui manque de décision. Syn. de *Fred-au-cul*. || Difficile à satisfaire, hargneux. Syn. de *Hargnoux*, *Harguégnoux*, *Ragaçoux*, *Rechignoux*, *Rechégnoux*. *Malcommode*, *Blèche*, *Gribiche*, *Griche-midi*, *Hergne*, *Marguerine*. V. *Pétouner*.

Pétounée (Sar., Do.), s. f. — Tomber une *pétounée*, c.-à-d. rudement. V. *Potanée*, *Pétarée*, *Pétrassée*, *Tervirée*, *Pétancée*.

Pétouner (Sp.), v. a. — V. *Petonner*, dont il a tous les sens. || Chg. — J'te vas *pétouner*, renvoyer, chasser, — en faisant du bruit avec les pieds, comme quand on crie après un enfant : Attends, attends... en courant... sur place. || Craon. — Etre lambin, ne point avancer à l'ouvrage.

Pétoux (Lg.), s. m. — Paillasson habituellement placé sur la pierre du foyer des fermes et sur lequel on pose son *vézet* ou *pétard* (vulgo : séant) pour se chauffer le dos à la flamme.

N. — Le *pétoux* n'est pas un paillasson ordinaire de paille tressée. Il ressemble à un fond de *paillon* ou de *bourgne* ; ç.-à.-d. qu'il est formé d'un toron de paille cousu sur lui-même en spirale avec de la ronce fendue.

Pétran (Lg.), s. m. — Pépin, — de poire, de pomme. Syn. de *Poupin*, *Pépines*.

Pêtras, **Pétras** (Lg.), adj. q. et s. m. — Lourdaud, butor. Syn et doubl. de *Poitras*, *Pétas*.

N. — Pétras. Bas-bret : pétra, qui signifie : quoi ? Ce mot interrog., fréquemment répété, aurait été donné aux Bas-bretons, et, par suite, à tout homme lourd, peu dégourdi. Il (*M. de la Villemarqué*), cite une chanson où *pétra* est appliqué aux Bas-Bretons :

« C'est un pétra
« Que je tiens, que je mène,
« C'est un pétra
« Que je tiens par le bras.
« Tu danseras, bara, segal.
« Tu danseras, vilain pétra. »

(Mangeur de seigle). De Montess., m. explicat. — Jaub. le croit dér. de Empêtrer.

Pétrasseau, s. m. — Pousse ou gît qui sont au pied des arbres. — Littré : pétreau. Syn. *Chiasse*, *Jicton*, *Jiton*, *Guesson*, *Pêtrot*. Cf. *Bédrasseau*.

Pétrassée (Mj.), s. f. — Chûte violente. Ex. : Il a tombé par terre eine *pétrassée*.

Et. — Le doublet *Patrassée* indique que ce nom dérive du fr. Patatras, pat. *Patatrac*, par suppression de la seconde syllabe. C'est ainsi également que le syn. *Berdaudée* dér. de *Berdadaud*. Syn. de *Tervirée*, *Pétarée*, *Potanée*, *Pétancée*, *Pétounée*.

Pétrole (Lg.), s. f. — Huile minérale. Ex. : Je voudrais avoir de *la pétrole*.

Pétrot (Sar.), s. m. — Rejet tenant à la racine d'un arbre et devenant arbre à son tour. V. *Pétrasseau*. — Pour Pétreau, dans Littré.

Pétufler (Segr.), v. n. — Respirer avec peine. (Mén.) Cf. *Pétoufler*.

Peu, **Pu** (Mj., Lg., By.), s. m. et adv. — V. *Poi*. Peu. Ce mot s'emploie dans l'express. Peu à peu, qui se prononce invariablement : *peu-z-à-peu* ; et dans : A *pu* près, — à peu près. — V. *Petit*. || Le si *peu* que, — le peu. Ex. : Le *si peu* que l'on en a, ça sert. Pour le *si peu* de preunes que gn'a,c'est pas la peine d'aller les abattre. || Pour *si peu* ! — Loc. de sens assez vague, qui s'emploie absolument comme réplique moqueuse ; marque l'incrédulité et qqf. la surprise. Ex. : Tu dis qu'i n'fait point fret à matin? Non, pour si peu !

Correspond à : Allons donc ! || *Peu* n'importe, — peu importe. || Assez bien. — Ex. : Comment que ça va par chez vous? — Ça va *peu-z-à-peu*. — Cf. Petit à petit. || Lg. — Pour tant si *peu* que, — pour le peu que.

Peuceiller (Segr.), v. a. — *Peuceiller* un fruit, c'est le gâter par la pression du pouce. Peuce, pour : pouce. Cf. *Poucéier*.

Peuçot (Segr.), s. m. — Pouce. V. *Pouzot*.

Et. — Lat. — Pollicem. Bourgui, peuce ; XI[e] polz ; XIII[e] pauch, pauc, pols ; XV[e] pousse.

Peule (Chm., Z. 50), adj. q. — Qui se divise facilement, en parl. de la terre sans consistance, meuble, friable.

Et. — Littré, au mot Veule. Terre veule, terre légère qui demande à être amendée avec de la terre franche, sans quoi ce qu'on y plante ne prend pas racine. — « Le son *eu* était représenté et cela dès les origines de la langue, par les lettres *ue*. Dans la chanson d'Antioche, Graindor dit que la première *meute*, la première troupe rassemblée par Pierre l'Ermite, souffrit de grands désastres :

« La premeraine *muette* ot moult grant destourbier
« Tous furent mors ou pris, qu'il ni ot recouvrier, »

Les éditeurs de textes du moyen âge n'ont pas manqué d'accentuer ces *e*... C'est ainsi qu'un rendez-vous de chasse construit à l'entrée du Bois de Boulogne, et nommé le Château de la *Meute*, s'est transformé de nos jours en Château de la *Muette*, parce que des gens qui croyaient savoir lire ont vu sur le papier : Chasteau de la *Muete*, à l'antique... La même faute de lecture a fait appeler Mons en *Puelle* une ville dont le nom véritable est Mons en *Peule*, ç.-à.-d. Mons en *pâture*, Mons in *pabula*.

L'auteur inconnu de *Baudoin de Sebour* (partie inédite) promet d'amener son récit :

« Jusqu'au biau roy Philippe, qui tant ot de renom,
« Qui dessous Mons en *Peule* tendit son pavillon. »

La *Chronique de Saint-Denis*, sur l'an 1304, écrit : Mons en *Peure*, par la substitution des liquides l et r. (Génin., *Récr. phil.*, I, 60, sqq.)

Une terre *peule* est donc une terre que la herse, la charrue ont ameublie au point de la réduire en poussière propre à recevoir les graines fourragères, graines très tenues, qui ne germaient pas dans une terre très forte. — Dottin ; de Mont. ; même sens. Du lat. Pabulum.

Peupeiller (Lg.), s. m. — Peuplier. Pat. norm. Peupélier et Pupélier. V. *Léiard*.

Peuple (Mj., By.), s. m. — Nourrain, petits poissons, menu fretin destiné à repeupler un étang.

Peur, Per (Lg.), prép. — Pour. J'irons vous faire *vier peur rire*. || Par. Ex. : Faut passer *per* Saint-Aubin *peur* aller à la Gambertière. V. *Pour*, *Par*.

Peûr (Mj., By., Z. 203), s. f. — Peur. — N. *Eu* se prononce très long, comme dans le fr. *eux*. Avoir *peûr* à, — redouter. Ex. : J'ai grand *peûr* à la gelée pour demain matin, — je crains bien la gelée. — J'ai ieu grand *peûr* au petit gars ! || Qqf., avoir à = de. Ex. : Il a ieu grand *peûr* à la jument. || Ellipt. — *Peûr* de, — par crainte de. || Se réveiller en *peûr*, — être terrifié en s'éveillant, à la suite d'un mauvais rêve. — Syn. et d. de *Pou*. *Peûr* bleue, — grand peur.

Peurne (Lg.), s. f. — Prune. Syn. et d. de *Preune* ; mot vieilli. — Berry : preugne, preune, peurne.

Peurnier (Lg.), s. m. — Prunier. Syn. et d. de *Preunier*. Mot vieilli.

Peurrier (Sa.), s. m. — Bout de corne ou morceau de bois creusé que le faucheur porte suspendu à la ceinture, sur la hanche, sur le dos, ou plutôt entre les jambes, et dans lequel il met sa pierre à aiguiser la faux, trempant dans l'eau. — Syn. de *Couiller*, *Couer*. N. Pour Pierrier, Perrier.

Peu-z-à-peu (Mj.), loc. adv. — Peu à peu. || Assez bien.

Pèvre (Lg.), s. *m*. — Gazon, herbe d'un pré.

Et. — Ce mot important, auquel semble tenir *Pivet*, *Pivette*, vient à mon avis du lat. Pabulum. (Alors, à rapprocher de *Peule*.) Cf. *Apêvrer*, *Dépêvrer*.

Phanomie (Mj.), s. f. — Physionomie. Ex. : Il a eine vraie bonne *phanomie*. — Corr. du mot fr. || By. Philomie.

Pharmacerie, s. f. — Pharmacie. || By. Phoermacerie, phoermacien.

Phébé. — Erreur au sujet de ce mot. V. Folk-Lore, II.

Phermacien, s. m. — Pharmacien.

Philippine (bonjour). — V. Folk-Lore, II.

Phine (Lr., By.), s. f. — Dimin. famil. du prén. Joséphine. Syn. de *Fifine*.

Phorien (Mj., By.), s. m. — Prénom d'homme. C'est Symphorien, par apocope de la première syllabe. V. *Bastien*. Ce prén. était autrefois très commun à Mj., paroisse qui a pour patron saint Symphorien. Il est à peu près hors d'usage. Syn. de *Syphorien*.

Phormacerie (Mj., By.), s f. — Pharmacie. Cf. *Princeresse*, *Mairerie*. On dit aussi : Phormacie.

Phormacien (Mj., By.), s. m. — Pharmacien.

Phosphate (Mj.), s. f. — Phosphate de chaux employé en agriculture (tribasique).

N. — Il me souvient d'avoir une fois tenu conversation avec un fermier de Saint-Germain-des-Prés, qui se louait des bons effets qu'il avait obtenus de la *farfare* sur l'herbe de ses prairies. J'avoue que j'eus qq. peine à deviner quel pouvait être cet engrais. Or, mon interlocuteur était un jeune homme de 35 ans au plus, sachant lire et écrire. On voit par là combien nos paysans aiment à défigurer les mots. (R. O.)

Phusique (Lg.), s. f. — V. *Physique*.

Physique (Mj., Lg., By.), s. f. — Sorcellerie, magie. || Prestidigitation. || Pas d'autre sens.

Et. — C'est le mot fr. détourné de son sens. Pour les campagnards, tout phénomène inexplicable est de la physique ou *du magie*, mot synon. V. *Phusique*. *Sourcelage*, *Bleu*.

Pi [1], adv. — Puis, qui veut dire : ensuite

C'est donc à tort que beaucoup disent : Puis ensuite.

Pi [2] (Do., Sl.), s. m. — Pic. Instrument de forme particulière pour bêcher la vigne, formé de deux brocs ; tandis que le *terouer* a deux lames..., tête courte et petit manche. — Dimin. de pique. (Mén.)

Et. — Lat. picum, devenu : *pi*, puis, par réaction étym., pic. La forme *pi* s'est conservée dans Pivert. (Darm.).

Piac ! (Mj., By.), interj. — Exprime le bruit que fait un corps solide en tombant dans la boue. On dit aussi Fiac ! Doubl. de *Floc !*

Piace (Li., Br., By.), s. f. — Place. — Recule-té don, que j'balaie ma *piace*.

Piâche-à-gauche (Mj., By.), s. m. — Petite bouche, celui qui fait le dégoûté et mange du bout des dents, qui pignoche. V. *Piâcher*.

Piâcher (Mj., By.), v. a. — Mâcher. Corr. de *Miâcher*, que l'on dit aussi.

Piâchonner (Vr., Mj., By.), v. a. — Mâchonner. Fréquent. de *Piâcher*. C'est mâcher longtemps et du bout des dents, qqch. qui ne passe pas, qui ne plaît pas. V. *Gorgeonner*.

Piâcreau (Mj.), s. m. — Tache, éclaboussure. Syn. de *Véserée*.

Et. — Pour Plaquereau, dim. du fr. Plaque. Un piâcreau est une éclaboussure, une tache de matière visqueuse qui s'est plaquée sur un objet, un vêtement.

N. — De Montesson : Se dit, par onomat., des objets mous qui s'écrasent, s'aplatissent ou reaillissent par fragments quand ils retombent par terre, après qu'on les a jetés en l'air : « Ça qui a *piacré* comme une bouse. »

Piâcrée (Cho., By.), s. f. — Application d'une substance mi-solide, mi-liquide, sang, boue, ordures, sur un mur, — de peinture sur un pantalon. — V. *Piatrée*.

Piâcrouelle (Li., Br.), s. f. — Pie grièche ; sorte de petite pie qui niche dans les haies. V. *Pie en guerouelle*. Syn. de *Pie-creuse*.

Piâille (Lg.), s. f. — Individu qui a l'habitude de quémander. Ex. : Queune grande *piâille* !

Et. — On l'a tiré de : pie. P.-ê. de : pipilare, gazouiller (Litt.).

Piâiller (Mj., By.), v. a. — Quémander à qqn. || Quémander qqch. || En *piâiller* à une femme, — lui faire des propositions amoureuses. || D'où : *piâillard*, quémandeur. || Sal. Demander avec instance sans avoir besoin, — terme de mépris.

Piard (Lg.), s. m. — Sorte de pioche qui n'a qu'une seule pointe.

Hist. — « Le suppliant faignist qu'il alast querir une *piarde* et une sarpe, de quoy il avait à besongner. » (J. J., 191, p. 71, an. 1454.)

Piarre (Lg.), s. m. — Pierre, nom propre. Syn. de *Pelaud*.

Piasse (By.), s. f. — Petite pie ou pieau. La pie commence par piasser. (Mén.) — Petite picasse? || By. Petite fille bavarde.

Piat (Z. 171, By.), s. m. — Il faut dire Piat, pour plat, et non *piate*. || Cela dépend des localités ; à Mj., les vieux diraient : piate.

Piatrée (Seg., By.), s. f. — Pour : platée ; plein un plat, ou piat. (Mén.) || By. Eine grand *discrée piatrée*, ou platée. Pour Platrée. V. *Discré*.

Piau. — V. *Pieau*.

Piauder (Mj.), v. n. — Piauler, piailler, en parl. des petits oiseaux, pépier. || By. Piauler, pioler.

Et. — Corr. du mot fr., par substitut. du d à l'l, c. dans *Miauder*. — P.-ê. forme de : piailler (Litt.) — Piau, petit de la pie. (L. C.)

Piaulard, s. m. — Celui qui se plaint toujours. || By. Pron. Piolard.

Hist. — « Pioller, piailler. » Par la vertus, dist frere Jean, si encores je te oy *pioller*,... je te gualleray en loup marin. » (Rab., iv, 89. L. C.) — Pioleur, qui piaule, en parl. des oiseaux. — L. C.

Piautre (Sar., By., Sal., Bl.), s. f. — V. *Peautre*. Le gouvernail d'un bateau. — Virer la *piautre* en galarne, ou en mar.

Pibler (By.), s. m. — Partie grasse du porc qu'on fait fumer et qui sert à graisser les souliers, les outils. || C'est la verge. V. *Bibier* et *Pubéyer*.

N. — Dans L. C. pible.

Pibole (Cho., Sp.), s. f. — Biniou, flûte. Syn. de *Vèze*. || Toupie. V. *Echabot*, *Moine*, *Pifre*, *Pibot*. || Ce serait surtout le biniou, quoique se disant de plusieurs instruments. (Cho.) V. *Buffer*, *Turluter*. Cf. Pibroch. — On prononce qqf. Tibole. || Lrm. Petite flûte en métal ou en bois, instrument de musique fabriqué d'une façon rudimentaire.

Hist. — « Au son des vezes et *piboles*, des guogues et des vessies, des joyeux pifres et tabours. » (Rab., *P.*, iv, 36.)

« Je m'assis sur le muguet
« Nau, nau,
« En jouant de mon flageolet,
« Et mon compagnon Huguet
« Nau, nau,
« Répondit de sa pibole. »
(*Noëls ang.*, p. 27.)

Piboler (Sp., Lrm.), v. n. — Jouer de la *pibole*.

Pibolet (G.), adj. q. — Grand, mince comme une pibole.

Pibot (Smm.), s. m. — Toupie. Syn. de *Pifre*, *Echabot*, *Moine*. Corr. de *Pibole*.

Pic (Mj., By., My.), s. m. — Hoyau, — outil dont se servent le vigneron, le laboureur pour remuer la terre, bêcher les pommes de terre, etc. V. *Pi* [2]. || Sa. Fig. Paysan. Syn. de *Dâbre*, *Chasse-pie*, *Castaud*, *Crânier*, *Copechoux*, *Vire-bouse*, *Pahourd*, *Pitois*. Avoir l'air *pic*, — mal tourné.

Hist. — « ... Ce *pic* à double pointe et à court manche dont le vigneron bêchait les vignobles. » (*La Trad.*, p. 35, l. 40.) — Et. — Orig. celtiq. — B. bret., pik ; kimry, pig, pointe.

Picâillons (Mj., Lg., By., Sal.), s. m. pl. — Argent comptant. || Avoir des *picâillons*, — avoir des écus. Monnaie, quibus. Syn. de *Ronds*, *Pépètes*, *Monacos*, *Galette*. — Pat. norm. Picouaillons.

N. — Petite monnaie, en Savoie, = demi liard.

Picassé (Ag.), adj. q. — Etre *picassé* de vérette, — être marqué de petite vérole.

N. — Celtiq. pika, piquer. — De même picocer, picot (épine) ; picote (petite vérole), picoté.

Picasser (Sal.), v. a. — Tracasser, disputer, être désagréable. Syn. *Dagoter*, *Harguégner*.

Picasseries (Br., By., Z. 183), s. f. — Tourments, ennuis ; querelle, noise. Syn. de *Chactaille*, *Chahail*. Propos aigres-doux.

Et. — Dér. du fr. Piquer, par l'intermédiaire du verbe *Picasser*.

Picasses (By.). — Pointes. — V. *Picasseries*, *Picasser*.

Piche (Mj.), s. f. — Pichet. N. Ce mot est de la lang. des mariniers, ils boivent à la *piche*.

Pichelin (Mj., Lpos., By., Sal., Pc., Li., Br. Sar.), adj. q. — Douillet, très sensible à la douleur physique ; pleurnicheur ; qui se plaint pour rien. Syn. de *Pégnaud*. Rapprocher *Pignard*, *Ouignard* ; l'angl. to pine ; l'all. zu peinen. || Sal. Craintif, lâche.

Pichenette (Sal.). — Ribotte. Avoir une *pichenette*. Syn. *Muffée*, *Bardée*, etc.

Picher (Mj., By.), s. m. — Pichet. Cette orthogr. est indiquée : 1° par le dér. *Picherée* ; 2° par le doub. *Pichoir* ; 3° par la langue angl. qui nous l'a emprunté et en a fait Pitcher. || Moque, à cidre. V. *Pichet*.

Et. — B. L. Bicarium, picarium : a. f. picher. (Litt.) — On le fait venir de : beccum, bec (cf. l'angl. beaker, gobelet, et pitcher, cruchon) à cause de la forme en bec de ces gobelets. — (Dr A. Bos.). — Celt. pic, pointe, d'où : pichier, vase à bec... (Malv.)

Hist. — *Partonop.*, f° 139 :
« Dementres me faites livrer
« Deux beaus *pichers* de beau vin cler,
« S'en donnerai l'un à mon fils. » — L. C.

Picherée (Mj., Lg., Sar., By.), s. f. — Le contenu d'un *picher*.

Pichet (Sar., Sal., Lrm., By.), s. m. — Pot à l'eau. V. *Picher*. || Cruche. || Au *Pichet* rouge, — enseigne.

N. — Mesure pour le sel, pour le grain (L.C.) — Hist. — « Un *pichet* de terre, vous appelez cela un pot à l'eau. » (Noel du Fail. *Propos rustiques*.) Jaub.

Pichien (Sl.), s. m. — Vesse, champignon.. (Mén.) — De Montesson donne Pidchien, — agaric élevé. Alors Agaricus procerus de Batard. V. *Pies de chiens*.

Pichoir (Mj.), s. m. — Pichet ; moins usité que le doubl. *Picher*.

Pichon (Lg.), s. m. — Tige florale des plantes bisannuelles. Ex. : J'allons attendre pour serrer les naveaux *tardis* qu'ils séjiont en *pichons*. Cf. *Repichon*.

Pichonner (Lg., By.), v. n. — Monter en tige, en parl. d'un navet, d'une betterave. Ex. : On fait manger les navisseaux quand ils *pichonnent*. Cf. le provenç. Pitchoun, petit. Cf. *Repichonner*.

Pichte ! (Mj., By.), interj. — Bernique ! Exprime la déconvenue, le doute, le refus. — A rappr. de l'angl. Pish ! fi !

Picocher (Mj., By., Sal.), v. a. — Picoter, becqueter. || Fig. — Manger grain à grain, — des raisins. Dimin. du fr. Piquer. Syn. et d. de *Pigocher*.

Hist. « Une poule sur un mur,
« Qui *pigoçait* du pain dur. »
(*La Trad.*, p. 361, l. 25.)

Picot, picote (Lg., Sp.), s. m. — Renoncule, pied de coq. Corr. de *Pied coq*. || (Mj.) Corne de pioche. Dér. du fr. Pic. Syn. de *Cornon*, *Pique*, *Piochon*. || Rigole, rigolet, petite rigole que l'ouvrier des ardoisières fait au pied de la pièce à abattre ; coupe horizontale ayant la profondeur et la longueur des morceaux à détacher. (Mén.)

Picote (Sp., Tlm., By.: Lg.), s. f. — Petite vérole. Syn. *Varette*, *Vérette*. || Sp. — Aigremoine. || Pt. — Bugrane, arrête-bœuf, ononis spinosa. Syn. de *Arquebœuf*, *Equiopereau*. || Lg. — Outil des tailleurs de granit, plus communément appelé *Boucharde*.

Et. — Dér. du fr. Picoter, piquer. Pour l'aigremoine on sait que les fruits de cette plante sont munis de piquants recourbés, au moyen desquels ils s'attachent aux vêtements. » — Hist. « Picota, morbus variolarum, gallice *petite vérole*, non raro *picote* dicitur, quod faciem punctis diformet. » D. C., v° Picota. — « L'ung avoit la *picote*, l'autre le tac. » (Rab., P., iv, 52.)

Picoté (Lg., By., Ag.), part. pas. — Marqué de petite vérole ; grêlé. Syn. de *Varetté*, *Laidain*, *Mirodé*. On dit : Picoté de vérette. V. *Picassé*.

Hist. — xv° s. — Vers cités par M. Nisard.
« Car comme moy tu deviendras en poudre,
« Tout *picoté* comme est un deel à coudre. »
|| Lg. Le Picoté, — surnom de A.

Picoter (Cho., Mj., By.), v. a. — Manger grain à grain, — une grappe de raisin ; ou qqch., par petites parties ; la poule *picote* le blé. V. *Pigocher*. || V. a. et n. Repiquer un jeune plant, piqueter. — V. *Picoté*, de vérette.

Picotin, s. m. — Nom vulg. de l'arum vulgare, ou gouet. (Mén.) Syn. *Giron*. || Mj. — Sobriquet d'un cordonnier.

Picouiller (Lg.), v. n. — Patauger. Syn. de *Patouiller*, *Pitroiller* ; probablement corr. de ce dernier mot, plutôt que dér. du fr. Piquer.

Picras (Ag.), adj. q. — Qui a un mauvais caractère. || Mj., Sal. Qui a la voix aiguë. V. *Picrat.*

Picrassage (Mj.), s. m. — Crierie.

Picrasser (Mj., By.), v. n. — Pousser des cris aigus.

Et. — Semble dérivé du fr. Piquer. C'est ainsi qu'on dit : Eine voix *piquerue*, pour : Une voix perçante. Toutefois ce mot pourrait avoir du rapport avec *Pie-garre*. Rapprocher du fr. Picrate, par curiosité.

Picrat, Picras (Sar., By., etc.), s. m. — Hargneux, d'une humeur difficile, qui a la voix aigre. Taquin. — On l'écrit Piqueras, Pikra. || Mj. — Criard, pleurnicheur.

Picre (Mj., By.), s. m. — Ce mot, qui n'a pas de sens précis pour ceux qui l'emploient, est très couramment employé dans la comparaison proverb. : Salé comme du *picre*, — c.-à-d. extrêmement salé, un potage, par ex. — J'ai entendu prononcer *Pigre* (By.).

Et. — Il est pour moi (R. O.) indubitable que ce mot est l'angl. Pickles, conserves alimentaires. — Cf. Picrate, — le grec pikroç, amer. Dottin : pék (r), — acide, qui resserre les lèvres et les gencives, — aigre, une voix pécre.

Picru, ue (Mj.), adj. q. — V. *Piqueru.*

Picton (By.), s. m. — Petit vin, boire un coup de *picton*. — Je préfère *Piqueton*, de Piquette, dér. de piquer, à cause du goût acide de cette boisson.

Pidié, piguié (Mj.), s. f. — Pitié. || En *pidié*, loc. adv., d'un air piteux, pitoyable et compatissant, affecté. Ex. : Il ergardait son mal aussi en *pidié* ! || Qui implore la commisération. — Ex. : Vendre la *pidié* ben char, — se donner un air pitoyable, dolent. — Lat. Pietatem. || By. Pron. *Piquié.*

Pidoucer (Tlm.), v. a. — Flagorner, chercher à se concilier par des flatteries, ou en excitant la pitié. Syn. de *Filouser*. V. *Pidoux.*

Pidoux, ouse (Tlm., Mj.), adj. q. — Qui parle d'une voix douce et pleurarde ; dolent, maupiteux.

Et. — Corr. du fr. Piteux, par adoucissement du t en d, comme dans *Pidié*, et substitution du suff. oux à eux, comme dans *Mardoux, Foiroux, Graissoux, Morvoux.* || Plaintivement ; — Pietousamen, dans *Mireille.*

Pie (Mj., By.), s. f. — V. *Ragace*. Prendre la pie au nid. — loc. proverb. et ironiq. — Ex. : Il crayait ben prendre la *pie* au nid ! — il croyait bien avoir fait une bonne affaire. || Sp. — *Pie* bâtarde, — espèce de pie qui fait son nid dans les arbres bas ou même dans les haies. Elle passe pour apprendre facilement à parler. || *Pie* buissonnière, d'un beau bleu, plus petite que la pie commune. By. || Auv. — *Pie* folle, — la même que la précéd. || Mj., Soupe à la *pie*, — vin sucré dans lequel on met tremper des morceaux de galette à la *fouée* encore tout chauds. || Eine *pie*, tant pis ; *pies* deux, tant mieux ; *pies* trois, mariage. || Adj. q. Dont la peau présente des bandes blanches tranchant sur un fond sombre. Ex. : Pois *pies* ; patades *pies*. || Mj. La Pie, Sobriquet d'un vieux mineur, dont le profil rappelle celui de cet oiseau.

Pie (Soupe à la) (By.). — Soupe au cidre. V. *Rôtie, Galette*. Les soupes au vin ou au cidre se servent dans des bols.

Pieau (By.), s. f. — La peau. V. *Piau*, meilleur.

Hist. — « Et sur ces cercles giètent *piaus* de moutons que l'on appelle *piaus* de damas... » (Joinville, *Hist. de S. Loys*, ch. 51.)

Pièce (Mj., By.), s. f. — Bonne pièce, — se dit par antiphrase, d'un mauvais garnement. — Ex. : Ah ! la bonne *pièce* que n'y a là dedans ! — Te vélà, té, bonne *pièce* ! || On dit aussi : Mauvaise *pièce*. || Donner la *pièce* tapée, — d. un bon pourboire. Simplement D. la *pièce*, — un pourboire. || *Pièce* de bêtes, — tête de bétail. Ex. : Ils ont 40 *pièces* de bêtes dans la farme. || Fu. — Pièces, — archets. Branches laissées pour porter du fruit. — En ce sens, il faut écrire Plesse (pl mouillé) ou *Piesse*. || (Lg.) Etre près de ses *pièces*, — être très intéressé. Syn. de : Etre près de ses intérêts. || Etre à ses *pièces*, — être payé d'après l'ouvrage fait, et, par ext., vivre à son compte, être à son *pouilloux*. || Sal. Champ entouré de haies.

Piécin (Tc., Tr., Z. 138), s. m. — Dimin. de *Pièce* à l'oing. Morceau de drap ou de toile enduite d'oing ou graisse d'andouille et sur laquelle les fendeurs d'ardoises graissent leurs ciseaux pour fendre. || On dit de qqn de malpropre : C'est un *piécin*, c.-à-d. il est sale comme la *Pièce à l'oing.*

Piécot, Picot. — Pour Piedcot, pied-coq, pied de coq. Renoncule des champs. — V. *Pied-cot*. Ranunculus repens, de Bat., Vulg. Bassinet, Pied de poule, Pied court, Piedcot.

Pie-creuse (Mj.), s. f. — Pie grièche. Syn. de *Pie-marage, Pie-garre, Pie en guerouelle, Piâcrouelle*. V. Percharie et Pignarèche dans Jaub. — Ainsi nommée probablement parce qu'elle creuse les troncs des arbres pour y chercher des vers ? — Non. Simple corrupt. de Pie-grièche, comme *Piâcrouelle*. || By. — La pie grièche n'est pas un pic. Une espèce, la plus grande, est garre, comme la pie. Dans ma jeunesse, l'idée de grièche comportait l'idée de grincheux. » Il y a une pie-grièche par là, l'entends-tu qui jure, qui grinche ? » Et on la voyait bientôt qui semblait fâchée d'être dérangée.

Pied (Mj., By.), s. m. — Faire au *pied* comme à la jambe, — ne produire aucun effet, aucune impression, être indifférent ou inefficace. || Fig. — N'avoir ni *pieds*, ni pattes, — être absurde, ne rimer à rien. || Sp. — Etre en *pied*, — régner, être dominant, en parlant d'une opinion, d'un usage, d'une maladie. — Jouir d'une certaine influence, autorité. Ex. : Il est ben en *pied* là dedans. — Etre persona grata. || Donner ein coup de *pied*, — aller, se

rendre. — Ex. : J'ai donné ein coup de *pied* jusqu'à la vigne. || Donner des coups de *pied* dans la lune, — faire des pataquès. || Y a du *pied*, — il y a de quoi faire, il y a gras ; y a du bon, cela promet, cela va bien. N. Cette loc. est d'importation très récente. || Aller de son *pied*, — aller à pied, pédestrement. || Etre ben à *pied*, — être bon marcheur. || Ou : très ingambe. || Se tirer des *pieds*, — s'esquiver, filer à l'anglaise, fuir. Syn. de se tirer des *flûtes*, se *carapater*. || J'y vas du *pied*, de mon *pied*, — (Z. 150) tout de suite. || Lever le *pied*, — disparaître après faillite. Syn. de : Lever le *pont*. || Se mettre d'ein *pied* d'ein genou devant qqn, — se mettre à genoux devant lui. N. Cette curieuse expression est en usage au Lg. et à Tlm. aussi bien qu'à Mj. || *Pied* de vent, — nuage de forme très allongée, qui passe pour indiquer la direction du vent qu'il fera le lendemain. || *Pied* de roi, — pour : pied-droit. || Avoir six *pieds* sans branches, — être très grand, en parl. d'un homme. || Donner du *pied*, — incliner une échelle, et, au fig., donner une certaine influence, une certaine autorité. || *Pied* du nez. — le fond des fosses nasales et le voile du palais. Ex. : J'ai ça enflé dans le pied du *nez*, ça me gêne ben. Syn. de *Châssifiau*. || A *pied* dret, — à pic, en pente raide, abrupt. || Y a pas *pied*, — marque le refus ou l'impossibilité. || J'ai piqué dessetrois *pieds* de chou-poume. || Lg. En *pied* de biche, — en biseau. N. Les braconniers prétendent reconnaître dans une haie une *musse* qu'a franchie un lièvre de celle par où a passé un lapin : ce dernier, d'un coup de dents, coupe *rac* (perpendiculairement à l'axe) les branchettes qui le gênent, tandis que le lièvre les coupe en *pied de biche*. A vérifier.

Pied d'alouette. — Delphinium cultivé. Donc, Delph. Ajacis, de Bat.

Pied de cire, ou gâteau de cire. — Il semble, en effet, monté sur un pied.

Pied-colin (à) (Lg.), loc. adv. — Se dit dans : Prendre ou chausser ses sabots à *pied-colin* ; mettre au pied droit celui du pied gauche, et réciproquement.

Pied-cot, piécote (Mj.), s. m. — Pied de coq, renoncule bulbeuse, dite aussi : Pied de corbin. V. *Piécot*. Syn. de *Picot*, *Pied-court*.

Pied-court (Pell.), s. m. — Sorte de renoncule. Syn. de *Pied-cot*, *Picot*.

Et. — C'est une corr. de ce dernier mot, lui-même corr. de Pied de coq, lequel seul présente un sens plausible. — A cause de la division de sa tige.

Piédeau, s. m. — Localité située à Jallais, où s'est éteinte dans les dernières années du xixe s. la famille des de Mailly de Montjean.

Et. — Probablement du lat. Podium aquæ. Cf. Pué (Jaub.) et *Pé*. — C'est ainsi qu'on prononce à Mj., mais je crois que l'orth. officielle est Piédouault. C'est celle du Dict. de C. Port. — Ce qui modifierait l'étymologie.

Pied-fût (Mj.), s. m. — Sorte de cornouiller sauvage, — ou de nerprun à écorce rouge. Syn. de *Duret*. Serait-ce le Cornus sanguinea de Bat.

Pied-de-griffon. — Ellebore fœtida, et pied de lin. (Mén.) — Helleborus fœtidus, Bat.

Pied-de-grolle. — Coronille bigarrée. (Mén.) Coronilla varia. Bat.

Pié-de-liège (Mj.), s. m. — Solide poteau fixé dans le sol qui forme le fond d'une rivière en amont d'une *porte* et auquel les bateliers fixent une amarre sur laquelle ils se hâlent au moyen d'un treuil pour franchir la porte.

Et. — Corr. de Pieu-de-liage. V. *Liage*.

Pied-de-perdrix (Mj.), s. m. — Renoncule à tiges dressées et feuilles étroites, qui est je crois, la renoncule des champs, — ranunculus arvensis.

Pied-de-pigeon. — Geranium rotundifolium. (Bat.)

Pied-de-poulain, s. m. — Tussilage. (Mén.) Le Tuss. pas d'âne, de Bat. Tuss. farfara ?

Pied-pourri (Ag., By.), s. m. — Jeu de marelle. Syn. de *Chaudron*, *Pisse-gogue*. — Ainsi nommé parce qu'il se joue à cloche-pied.

Pied-roget (Mj.), s. m. — V. *Pied-rouget*.

Hist. — « Testament de Gabriel Bouvery, évêque d'Angers, portant legs à... l'abbaye de Saint-Nicolas de sa chapelle « composée de chasuble de sattin *roge*, d'un calice, etc. » (1572. — *Inv. Arch.*, E, 195, 1.)

Pied-rouget, ou **rouge** ; pr. roujète (Lg., Mj.), s. m. — Persicaire, sorte de polygonée très commune dans les terrains d'alluvion de la Loire, à tige grosse comme un tuyau de plume, haute d'un à deux pieds et rougeâtre. Syn. de *Sauleau*, *Pouzé*, *Pied-roget*, *Morcheneau*. || Potentille quintefeuille. Syn. de *Harbe à l'oie*.

Et. — Du fr. Pied et de Rouget, dimin. du fr. Rouge. La persicaire et la potentille ont des tiges rougeâtres.

Pied-de-veau. — Arum vulgare, à cause de la forme des feuilles. (Mén.) Bat., *id.* Picotin, Grand Giron.

Pied-de-vent (Mj., Sp., By.), s. m. — Nuage allongé et étroit, dont la direction annonce celle du vent qui règne dans les régions supérieures de l'atmosphère. || Lg. — Ensemble de nuages allongés et parallèles, mais que la perspective fait paraître disposés en éventail.

Pieds-nus (Li., By., Br., Mj.), s. m. — « Elle mange sa salade toute *pieds-nus*, — sans œufs dedans. || By. Il vaudrait mieux dire : toute seule. A Angers, on la mange avec beaucoup de choses, viande rôtie, fromage, haricots, œufs durs, etc. Je crois que c'est

une façon tout angevine de manger la salade. V. F. Lore, XII.

Piée [1] (Lg., Chx., My., Li., Br., Mj., Sal.). s. f. — La pluie. Syn. de *Pieue*. Il conviendrait d'écrire P*l*ée (pl mouillé). Cf. *Plon*, *Plesse*, *Pleume*, etc. — « La *piée* n'est point cheyante, cette année, — c.-à-d. il y a des nuages et il ne pleut pas. (Chp.) — La *piée* chait, chet (tombe).

N. — Ce mot, qui se prononce d'une seule syllabe, est encore usité, mais il a beaucoup vieilli. C'est un doubl. du mot fr. par mouillage de l'l.

Piée [2] (Ag., By.), s. f. — Personne de mauvaises mœurs, de mauvais caractère ; — rosse, animal usé ou souffreteux ; — enfant chétif. — Se dit qqf. sans injure. J'ai entendu un neveu, à une noce, dire : R'gard' don m'n oncle ! La pihiée, comme i danse !

N. — S'écrit aussi *Pihiée*, *Piyé*. || Charogne, animal crevé. (Chl.) — MOISY donne : Pihoue (piher *, bohémienne, rôdeuse), femme de mauvaise vie.

Pie-garre (Lg.), s. f. — Tapage, boucan. Ex. : Il fait la *pie-garre*. || Chanter la *pie-garre* à qqn, le disputer. — Cf. JAUB., à Aspijare. Je le rapprocherais de *Pie-en-guerouelle*. (A. V.) — Avec raison ; la *pie garre* a dû être la pie grièche, fameuse par le tapage qu'elle fait. (R. O.)

Pie-en-guerouelle, s. f. — Pie-grièche ; corr. de Pie en colère, en *querelle*, ou en courroux. V. *Piâcrouelle*, *Pie-creuse*.

Pieiller (Lms., Z. 195, Fu., Z. 196), v. a. — Plier. V. *Pleyer*.

Pie-marage (Lg.), s. f. — Pie-grièche. Syn. de *Pie-creuse*.

Et. — Très évidemment, ce mot est un doublet du Berr. Pignarèche, qui a le même sens. V. JAUB. — Sans cela on pourrait croire que Marage est pour Ramage. — Et cependant cf. *Maragouiner*.

Piépou (Mj., Lg., By.), s. m. — Pourpier.

Et. — Pulli pedem, pied de poulet. Cf. Pied de coq. « On prononce, en Anjou, Piépou, par corr. au lieu de Piépoul, de pes pulli, dit MÉNAGE. » — Il y a là un exemple remarquable et évident de ces métathèses de syllabes, communes dans le patois, et que j'ai indiquées pour *Gobier*, *Egobleaux*, *Maupoyer*, etc. — Le bret. emploie dans le même sens : Pipoul, forme sans doute empruntée à notre patois. — Cf. Joubarbe, barbe de Jupiter.

Pierrail (Mj.), s. m. — Pierre cassée, cailloux, macadam. — Pour Pierraille. D. C. Perreia.

Pierrailleux (Lg.), adj. q. — Caillouteux. Syn. de *Pierrotu*. — Rocailleux. Dér. de *Pierrail*. || Dont la pulpe renferme des nodules ligneux et durs. Se dit d'un fruit. Syn. de *Guermeilloux*, *Pierreux*.

Pierre (Mj., By.), s. f. — Pierre de fouyer, — plaque du foyer. Ex. : Alle était à brâiller toute seule sus la *pierre* du fouyer. — Syn. de *Poiron*.

N. — Il est clair que, primitivement, la plaque du foyer était formée d'une pierre plate. Avec les progrès de l'industrie, les plaques de fonte ont partout remplacé les simples pierres ; mais, chose curieuse, on appelle ces nouvelles plaques : pierres de fonte.

|| Pierre de sucre, — morceau de sucre. Ex. : Mets donc dessetrois *pierres* de sucre dans la tisane. (Les Parisiens se tordent en entendant ce vocable angevin.) V. *Crotte* || Jeter des *pierres* dans le jardin de qqn, — lui lancer des allusions malignes. || Jeu de la *pierre*, ou de la pierrette. Jeu d'enfant. (MÉN.) — V. *Pierrette*.

Pierre-à-aiguiser. — V. *Pain de seigle*.

Pierre-chaude (Mj.), s. f. — Pierre calcaire ou pierre à chaux.

Et. — Le mode de préparation de la chaux, la causticité de cette substance, l'effervescence qui accompagne sa combinaison avec l'eau, ont amené tout naturellement cette confusion entre les mots chaux et chaud, aux assonnances d'ailleurs identiques.

Pierre levante (Tf., Lg.), s. f. — Partie superficielle de la roche granitique qui, décomposée par l'eau des pluies, se détache sous l'action du soc.

N. — Pour les paysans et même pour des gens qui devraient être plus instruits, la pierre levante n'est nullement du granit décomposé, mais bien du granit en voie de formation, de la *Pierre-qui-pousse*. V. au Folk-Lore, III.

Pierre-de-tonnerre (Mj.), s. f. — Météorite, aérolithe, débris de bolide. — V. au Folk-Lore, III.

Pierret (Lg.), s. m. — n. pr. — Dim. de Pierre. Syn. de *Pelaud*.

Pierrette (Mj., Lg.), s. f. — Jouer à la *pierrette*, — jouer aux osselets. Le jeu se joue, en effet, le plus souvent avec de petites pierres. V. *Pierre*, jeu ; F.-Lore, VII. V. *Pingres*.

Pierreux (Mj , By), adj. q. — Se dit d'un fruit, surtout d'une poire, dont la chair renferme des granules ligneux, durs sous la dent. Syn. de *Guermeilloux*, *Pierrailleux*.

Pierrier (Cho.), s. m. — Fusil à pierre. Sens différent du franç.

Hist. — Près du petit bois à Brémond où que furent massacrés nos parents. J'avons aussi conservé deux vieux *pierriers* avec quoi ils se sont battus. (*La Vendée cathol.*, 31 mars 1907, 1, 6.)

Pierrière (Tlm.), s. f. — Carrière de pierres. Doubl. et syn. du montj. *Perrière*.

Hist. — « Paris est environné de toutes parts de *pierrières* que le peuple appelle par corruption carrières. » (PASQ. — *Rech. histor.*) — LITTRÉ.

Pierrot, pierrote (Mj., By.), s. m. — Pierre, prénom. || *Pierrot*' vaut ben Margot', — les deux se valent. Se dit en mauvaise part. || Pleutre, paltoquet. Ex. : C'est ein *Pierrot*, velà tout. — Syn. de *Pignouf*, *Cul*, *Plat-cul*. || Individu quelconque, un indifférent. || Lg. — Nigaud. Syn. de *Jeannot*, *Nicodème*.

Pierrotu (Sa.), adj. q. — Pierroteux, caillouteux. Syn. de *Pierrailleux*.

Piès, s. f. — V. *Chier* ou *Cheoir*. (MÉN.)

Pié-Saint-Bonnet (le) (Mj.), s. m. — Le Puy-Saint-Bonnet, commune des Deux-Sèvres, limitrophe du Maine-et-Loire.

N. — Ce point remarquable a toujours été connu de réputation jusqu'à Mj., d'autant qu'il est situé sur la route de Cholet à Saint-Laurent-sur-Sèvres, qui fut jadis un lieu de pèlerinage très fréquenté. D'autres disent : le *Puissant-Bonnet*. C'est une corr. de Puy Saint en Puissant.

Pies-de-chien (Z. 153, Ti.), s. f. — Oreilles de chien ; champignon. — V. *Pis-de-chien.* || Oreilles. Se dit ironiquement par allusion à cette espèce de champignon qui ressemble à des oreilles de chien. — Dans la liste des champignons de BATARD, p. 379, je trouve le Telephora auriculaire. Y a-t-il du rapport?

N. — « Pie de chien. — Champignon de moisissure. Jean ROUSSON dit : *nid de chien.* J'ai toujours entendu le mot énoncé comme je l'écris ; cependant, il faudrait p.-ê. dire : pisse-de-chien, parce qu'on rencontre souvent ce champignon au pied des arbres, des murs, etc., et autres lieux souillés par les chiens. » (DE MONT.) || « Pidou, pidoux, — pis d'oue, poitrine d'oie, p.-ê. pied d'oie, pied large. — Pisse de chien, champignon qui pousse sur le bois pourri. » (EVEILLÉ.)

Piesse, et non Pièce (Mj., Tlm.), s, f. — Brin d'aubépine ou de prunellier que l'on plie et attache à un brin voisin pour fermer les trous d'une haie fraîchement coupée. || Brin de sarment taillé long sur un cep et que l'on plie soit en couronne sur le cep, soit en long sur un fil de fer.

Et. — Ce mot est pour Pliesse, comme Plon est pour Plion, du fr. Plier. — V. *Piesser.* — Lat. Plexus, entrelacement. Cf. Plessis-lès-Tours, etc.

Piesser, et non Piécer (Mj., Lg., Tlm.), v. n. — Fermer les trous d'une haie en pliant et attachant aux brins voisins des brins d'aubépine ou de prunellier laissés debout de distance en distance. C'est ainsi que l'on opère partout au midi de la Loire ; tandis qu'au nord, les haies, établies sur de hauts talus, sont entièrement rasées à l'époque de l'abattage. V. *Piesse*. Syn. de *Former*. Cf. *Plisser*, *Fesseter*.

Piéter (Z. 171, Q., Br.), v. n. — Pleuvoir. — Et mieux *Pieuter*, pour *Pleuter*. (By.) Syn. de *Mouiller*. Dér. mal formé de *Piée*. Devrait s'écrire *Pléter*, l mouillé.

Piéton (Lg.), s. m. — Sentier. Syn. de *Routin*, *Voyette*, *Trutée*. — C'est le mot fr. pris dans un sens spécial.

Piétrir (Pell.), v. n. — Dépérir. Syn. de *Alinoter*. Dér. du fr. Piètre.

Et. — A. fr. (Piètre) peestre ; proprement : à pied, pedestrem. Doubl. Pédestre.

Piette, **Plette** (Lg., Fu.), f. s. — Fil de fer, osier, lame de fer blanc qui sert à raccommoder un sabot fendu. V. *Feurquiau.* || Demi-cercle de fer ou de fil de fer dont on garnit le dessus d'un sabot *taupé* pour l'empêcher de se fendre. Cf. *Plon*, *Piesse* ou *Plesse*, *Piesser* ou *Plesser* et *Pliette*.

Et. — Ce mot (car les deux orthogr. représentent la même prononciation) est le doubl. de *Pliette*, du v. Plier.

Pietter (Lg., Fu), v. a. — Garnir d'une *piette* ou *pionnette* le dessus d'un sabot. Cf. l'angl. to Plait, tresser.

Pieu (Mj.), s. m. — Fig. Lit. Syn. de *Portefeuille*, *Plumard.* || Battre les *pieux*, — *autre sens.* — Avoir une toux violente. V. *Cahuter*. P.-ê. parce que, agitée par les quintes, la tête fait le mouvement du « mouton » à enfoncer les pieux.

N. — Au premier sens, ce mot, qui est devenu d'un usage très courant dans toute la région, paraît avoir été importé des garnisons. On en a même dérivé le v. se *Pioter*, — se coucher, que j'ai entendu à Tlm. C'est de l'argot, plutôt que du patois. — Ex : Il va être temps de se mettre dans le *pieu*. V. *Versailles*, *Schlof*. V. *Piou*.

Pieue (Lg.), s. f. — Pluie. On dit aussi : *Piée*. Ex. : Le *vent* tire à la *pieue*. — Il faudrait sans doute écrire *Pleue*.

Pieumas (Jum.), s. m. — Pieds. — Traîner les *pieumas*, — marcher en traînant les pieds.

N. — On compare les pieds à des ailes, garnies de pieumes, ou plumes. Un *plumas* est une aile d'oie servant à épousseter. Cf. Ailerons, Abattis. Un danseur, dans un bal... public, dira : Mamzelle veut-elle accepter mon aileron, ou mon abattis.

Pieumer, v. a. — Plumer. C'est la prononc. pat. de Pleumer, pl mouillés.

Pieune (Li., Br.), adj. q. — Pleine. La buse (*busse*) est *pieune*. — Pleune, pl mouillés.

Pif (Mj., By.), s. m. — Nez, et surtout grand nez. Ne se dit que par ironie. Syn. de *Piton*. Le même que *Pifre*. Du reste, on prononce souvent ainsi.

Pifre (Lg., Tlm., Lrm.), s. m. — Toupie. Syn. de *Echabot*, *Moine*, *Clâbot*. || Nez. V. *Pif*. Gros nez, bourgeonné.

Hist. — Gros homme enflé de ventre et de visage: « Vous êtes à ce que je vois, ce gros *piffre* de Portugais qui a gaigné tous les jours l'argent du roi. » (SULLY.). L. C.

Pifris° (Lg.), s. m. — Diarrhée printanière des moutons, produite par l'abus de l'herbe nouvelle. V. au Folk-Lore, XIV.

Et. — Pour : Pivris, ou Pêvris, dér. de *Pêvre*. Cf. aussi *Pivet*.

Pigarrelé (Lg.), adj. q. — Bigarré, bariolé. Se dit surtout de la robe des animaux. Syn. de *Garre*, *Bigarrolé*, *Tapiné*, *Taponné*. Doublet du 2e.

Pigassé (Lg.), adj. q. — Marqué de blanc et de noir. Se dit du pelage d'un animal.

Et. — Du lat. Pica, pie.

Pigeon (Mj.), s. m. — Mélange d'eau-de-vie et d'eau sucrée, dans la lang. des fourneliers. Syn. de *Canard*, *Fil en trois*. || Lg. Interpellation caressante des mères à leurs enfants. Syn. de *Colin*, *Loup*, *Chat*, *Roi*, *Cane*, *Bijou*.

Pigeonneau (Lpos., Tr., Z. 138), s. m. — Gerçure produite aux mains des maçons par l'action corrosive de la chaux. Syn. de *Partissure*. || V. *Péchon*, *Gâlure*. Semble être pour Péchonneau, dimin. de *Péchon*.

Pigeon-vole. — V. au Folk-Lore, VII.

Piger (Mj., Lg., Sp., Vn., By.), v. a. — Pincer, prendre sur le fait, surprendre. || Tromper, attraper. — Syn. de : *Chopper*, *Arquepincer*, *Encancher*. Le même que le fr. Piéger. — « J'vas ben l'*piger* ! || *Piger* le rocher, — ou abattre la roche. (Mén.)

Et. — Piège vient de : pedica, proprement : lien aux pieds. (Litt.). — Pige, pied servant à mesurer ; piger, piéger, mesurer au pied. Bourgogne (L. C.). Favre dit : Piger ; piquer ; creuser ; plonger une fourchette dans un plat pour prendre un morceau... Du celtiq. pigel, pikel, pique ; pigella, piocher, etc. = Peut-être dér. de piège, poix, pix, picis. Employé en cette acception dans cette prière de Saint-Hubert, recueillie à Bengy-sur-Craon, par M. Ribault de Langardière :

« Que l'bon Dieu m'garde en ce moment
« Et de l'esprit et d'la sarpent,
« Du chien fou, du loup enragé,
« Du *pige* qui peut pas s'approcher
« Ni de moi, ni d'ma compagnie. » (Jaub.)

Pignade, s. f. — Plusieurs enfants pleurant ensemble. V. *Pigner*. (Mén.)

Pignard, e (Mj., By.), adj. q. — Pleurard, pleurnicheur. Syn. de *Ouignard*. V. *Pigner*. || Jacquot-*pignard*, — appellat. ou interpellat. un peu ironique, que l'on adresse à un individu qcque, à un indifférent, que l'on ne peut ou que l'on ne veut pas appeler autrement. Syn. de *Jacoteau*. « Te vélà, té, Jacquot-*Pignard* ! Syn. de *Jaquedale*, *Nicolas Balzeux*.

Pigné, adj. q. (Segr.). — Syn. de tacheté, moucheté. En picard : ajusté, arrangé. (Mén.) Cf. *Piguenoté*.

Pigner (Mj., By., Sal.), v. n. — Pleurer, pleurnicher. Syn. de *Ouigner*, *Brâiller*, *Chemicher*, *Brézer*, *Buyer*, *Bichoiller*. || Grincer, en parl. d'une roue de brouette mal graissée, d'une porte qui crie sur ses gonds, de souliers qui ouignent. — Ex. : As-tu bentout fini d'*pigner*? — C'est l'angl. to Pine ; all. zu Peinen.

Hist. — V. à. *Ouignard*.

Pignocher (Mj.), v. n. — Traîner une vie souffreteuse et maladive. Ex. : Qui *pignoche*, vivoche, — celui qui est maladif vivote longtemps. V. *Vivocher*. Syn. et d. de *Pégnocher*. — On dit aussi : Qui pignote, vivote. || By. On dit *Pignoter*. || Sal. Pignocher, — ne prendre que du bout des lèvres, manger avec répugnance. A Mj., *Mignocher*, en ce sens.

Et. — Altération de Épinocher, sous l'influence de Peigner. — Manger de l'épinoche = prendre garde aux arêtes ; de : épine (à cause des nageoires de ce poisson). (Darm.). — Epinocher. Ce mot s'emploie encore pour : Manger en petite quantité. — Aujourd'hui on dit plutôt Pignocher. Il signifiait autrefois, en général, s'amuser aux choses peu importantes : « S'arrester en si peu de temps, c'est épinocher en l'histoire. » (*Lett.* de Pasq. II, 599.) L. C. à Epinocher. Toutefois Cf. *Peignaud*.

Pignon (Mj.), s. m. — Coiffe pointue.

Pignoter (Ag.). — V. *Pignocher*, *Pégnocher*.

Pignouf (Mj., By.), s. m. — Pleutre, pied-plat, paltoquet. Syn. de *Plat-cul*, *Muffle*, *Pierrot*. — Cf. Pagnoufe ; Jaub., Suppl.

N. — « Chez les cordonniers, le maître s'appelle *pontife*, l'ouvrier *gniaf*, et l'apprenti *pignouf*. (Lor. Larch.).

Pignouflé, s. m. — Cordonnier. V. *Pignouf*, note. Homme sans éducation. A Longué, un pignouf. (Mén.)

Pigocher (Lg.), v. a. — Becqueter. Syn. et d. de *Picocher*. — V. au Folk-Lore, VI, 9, la formulette : Une poule sur un mur. || Action de retirer une épine à l'aide d'une épingle. (Mén.) || By. On dit plutôt *Epigocher*.

Pigourner (Bl.), v. a. — Taquiner. Paraît être un doubl. de *Bigourner*. Cf. *Bêcher* qqn.

Pigouyer (Mg.), v. a. — Picorer ; prendre à droite et à gauche. Syn. *Picocher*.

Pigre (Pell., By.), s. m. — Ne s'emploie que dans la loc. : Salé comme ein pigre.

N. — C'est le montj. et le Saint-Paulois : *picre* Il est à noter que dans une localité comme dans l'autre, personne ne sait actuellement ce que peut bien être un *Picre* ou un *Pigre*.

Pigriers, s. m. — Enveloppe des semences des légumineuses. Syn. de *Bogues*. (By.) Mén. — Doublet de *Piquériers*.

Pigrogner, v. a. — Tracasser un petit mal. Syn. de *Pigocher*. (Mén.)

Pigroliers, s. m. — Ouvriers qui se sont formés seuls à l'abattage des pierres et n'ont pas reçu la consécration du guêtrage. Autrefois, un ouvrier d'à-bas ne pouvait hanter un pigrolier, ou bien il était condamné par ses camarades à l'amende d'un pot de vin, amende destinée à le reblanchir... (Mén.)

Piguener (Z. 149, Br.), adj. q. — Parsemer de points plus foncés que le fond. V. *Piguenoter*. Tiqueter, moucheter.

Piguenoter (Mj., Lms., Z. 196), v. a. — Pointiller, moucheter, tacheter. || Part. pas. — *Piguenoté*, — tacheté, moucheté, tiqueté. Dimin. irrég. de Piquer, Picoter. Pour : piquenoté. V. *Garelle*.

Pihlée, pi-yée(Mj., By.), s. f. — Charogne, Syn. de *Prâ*, *Digane*, *Guégane*, *Brunette*, *Querée*, *Pimonterie*. || Rosse. || S'emploie comme terme injurieux pour invectiver qqn.

N. — Ma bisaïeule, née en 1780, morte en 1877, disait toujours *Pivée* (R. O.).

Pile (Mj., By.), s. f. — Volée de coups. Syn. de *Roustée*. || On dit : Recevoir eine *pile* ; une personne qui marche sur vos pieds les *pile* ; on *pile* sur un insecte, on l'écrase. || Mortier en bois demi-circulaire, servant à piler la filasse broyée ou teillée. || Lg. — Mortier, vase de bois d'ormeau, dans lequel on *pile* le

mil. Le mot est franç. dans des sens voisins. V. *Piler.*

Hist. «Les pilons et la *pile*
« Ne l'tenez pas à guile (fourberie)
« Le van et le ratel. »

Et. — Lat. pila, pour pisla, de pinsere, broyer. (*Estillement du Vilain*, XIIe siècle.)

Pilée (Cho.), s. f. — Sorte de gavote des environs de Cholet.

Hist. — « La gavotte, ou *pilée*, que l'on n'exécutait qu'au son de la vèze (biniou) ou du violon, consistait à sauter tous ensemble et 2 à 2, à gambader et à se démener en tous sens jusqu'à épuisement complet. » (Deniau, *Histoire de la V.*, I, 58.)

Piler (Mj., Lg., Sal.), v. a. — *Piler* du poivre, — marcher lourdement, comme une personne vieille ou fatiguée. || Marcher sur, — Il m'a *pilé* sur le pied. Et, au fig. : Ne faut pas illi *piler* sus le pied ! || *Piler* du bœuf, — se blesser au derrière, se meurtrir les fesses en montant à cheval. On dit aussi : Avoir du bœuf à la mode. || Ti., Dt. — Venir piler sus le *gâpier* de qqn, le fréquenter, le gêner par sa présence. (*A. de P.*, 28 juil. 1907. *Une vieille histoire.*) *V. Pile.*

Et. — Au 1er sens se dit de ce que les pieds étant très endoloris et écorchés par la marche, l'allure est saccadée. — Lat. Pilare, de pilum, pilon.

Pille (Sp.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Faire la *pille*, donner la chasse.

Et. — L. pilare (ital. pigliare) prendre, voler, piller. L'l mouillé suppose une forme Pileare.

Pillée (Bl., Sal.), s. f. — Saleté. V. *Piée*, *Pihiée*. Animal dégoûtant.

Piller (Mj., By., Sal.), v. a. — Exciter à mordre, un chien. Ex. : Ils ont *pillé* leux chien sus moi. *Vêpres de Beausse*, F.-Lore, IX :

« En passant près du moulin
« Le meunier a *pillé* son chien. »

|| Msm. Attaquer, battre, mordre, en parlant d'un chien.

Hist. — Un chien inconnu entra dans la cour du moulin et *pilla* le chien de la maison. (*A. de P.*, 10 mars 1907, 4, 1).

Pille-voisin (Mj.), s. m. — Syn. de *Vouge*.

Pilon (Mj.), s. m. — Jambe de bois. || Cuisse de volaille. By., etc.

Pilonner (Mj., By.), v. a. — Piler longtemps. De piler, pilon. Syn. de *Piloter*.

Pilori. — Nom d'une place à Angers.

Hist. — « Place du Pilory, à Angers, à cause d'un poteau qui est au haut de cette place auquel on attache à un carcan ceux qui sont condamnez à être mis au carcans. » (Ménage.)

Pilotage (Mj.), s. m. — Action de piler longtemps. || Résultat de cette action, capilotade. || Piétinement. — V. *Piloter*.

Piloter (Mj., Lg., By.), v. a. — Piler longtemps. || V. n. Piétiner. Dimin. et fréquent. de piler. || Battre un terrain en marchant dessus à petits pas répétés. Cf. *Lavoter*, pour la désinence. — Pat. norm. pilacher.

N. — Pilloter, enfoncer des pilots, pieux (L. C.).

Piluler. — Pour Pulluler.

N. — Le peuple est très porté à altérer les mots qu'il ne comprend pas et à les rapporter à d'autres qu'il comprend. J'ai entendu moi-même ce mot : Ça pilule ! — Provient de ce qu'une simple boulette de substance, chez le pharmacien, s'allonge de plus en plus sous le rouleau ou la règle, pour être débitée en nombreuses pilules, nom bien plus connu. Cf. *Ovragie*.

Pimont (Lg.), s. m. — Grosse pierre à aiguiser les faux.

N. — On ne s'en sert plus, et le mot est presque oublié ; mais on emploie toujours les petits queux, appelés autrefois et aujourd'hui encore ; *lambardines*. Le rapprochement de ces deux mots m'avait suggéré qu'ils devaient être pour Piémont et Lombardie. J'ai fait une enquête à ce sujet, mais je n'ai pas obtenu de rensiegnements bien précis. On se rappelle seulement qu'autrefois les pierres à aiguiser étaient toujours vendues par des marchands ambulants. C'étaient très probablement des Savoyards. (R. O.)

Pimonterie (Ag.), s. f. — Chose écœurante. » Queune petite *pimonterie* ! » dira-t-on à une enfant dégoûtante de malpropreté.

Pimouche (Mj.), s. f. — Graminée qui ressemble en plus petit à l'ivraie-jaucoux, sorte de ray-grass.

Pimousse. — V. *Pimouche*.

Pimpénau-neau (Lg.), s. m. — Anguille adulte, de la grosseur du petit doigt. Peut-être pour Pimpreneau, qui serait un doublet masc. du fr. Pimprenelle. Il faut remarquer que, dans le langage des poisssonniers, le frai est généralement comparé aux feuilles des plantes. Cf. *Talle de laurier*. V. *Pimperneaux*.

Pimperneaux, s. m. — Sorte de petites anguilles. Cf. *Civelle*.

Et. et Hist. — « Pipernella : » Icellui Jaquiet prist cent et demi d'anguilles et quatre ou cinq cents *piperneaux* ou environ, lesquelles anguilles et *pinperneaulx* pouvoient valoir en tout quinze francs. » (1398). — Quatre cent de *pippreniaulx* telx que on dit de couvent... le cent de *pippreniaulx* xxx solz, et *pippreniaulx* que on dist de maisnie, chascun cent pour xviij solz (1421). — Cf. l'adj. pinpernel, dispos, léger, alerte (D. C.) — « Petit enfant — pempernelle, pimprenelle. » (de Mont.) — « Le poisson : sparus. » (Borel). — « Pimprenelle, jeune fille éveillée, fringante, évaporée. — Cela viendrait de ce que l'herbe appelée pimprenelle échauffe le foie, si l'on en croit les médecins, réjouit le cœur et donne de la vivacité. Je ne doute pas non plus que ces jeunes anguilles, dont parle Jules Scaligner contre Cardan, 226, et sur l'Histoire des Animaux d'Aristote, p. 217, n'aient été nommés *pimperneaux* de la légèreté de leurs mouvements et de leur frétillement continuel. » (B. de la Monnoye.)

Pince (Mj., By.), s. f. — Pincettes. Ex. : Donne donc la *pince*, pour outer ceté *fumereau*-là. — Il était sale qu'on ne l'arait pas pris avec la *pince*. || Chaud de la *pince*, — paillard. Syn. de *Vessier*, *Chien*, *Chenassier*, *Fumellier*, *Marrainier*, *Putassier*. V. *Pinces*.

Pince-alouette (Sa.), s. f. — Syn. de *Louette*.

N. — Il faudrait p.-ê. écrire Pince à l'ouette, ou Pince à louette?

Pince-bec (Lg., By.), s. f. — Pimbêche, mijaurée. Syn. de *Pince-fesses*.

Et. — Elle est évidente ; mais je signale que ce mot a donné le fr. Pimbêche, dont l'orig. est inconnue, dit HATZFELD. Cf. *Bechée*, *Ebeché*.

Pince-cul (Mj.), s. f. — Syn. de *Pince-fesses*. || Sp. — S. m. — Lieu-dit, à l'intersection de la route de Sp. à Coron et de la route stratégique de Vihiers à La Plaine. || Tlm., Lieu-dit, à l'inters. de la route de Tlm. à Cholet et de celle de Mazières à Nuaillé.

Pince-fesses (Mj., Lg., By.), s. f. — Nitouche, pecque, mijaurée. Syn. de *Pince-cul*, *Pécusse*.

Pince-nez (Mj.), s. m. — Tord-nez, garrot.

Pincenoter (Mj.), v. a. — Pincer légèrement et à plusieurs reprises ; faire des pichenettes ; essayer de saisir entre le pouce et l'index des objets menus.

Et. — De : pincer. Le nom de Pichenette en dérive p. ê. à son tour. — Cf. Piguenoté. — Pour Pinçoter.

Pincer (Mj., By.), v. n. — En *pincer* pour, — être très amateur, très partisan de. Ex. : Il en *pince* pour ceté fumelle-là; — il en est entiché.

Pinces (Mj., By.), s. f. — Pincettes. V. *Pince*.

Hist. — « Tous les ustensiles d'un usage journalier : balais, pelles, *pinces*, faux, rateaux, que sais-je? » (P. LEROUX-CESBRON, *Souvenirs*, p. 70, l. 1

|| On en prend plus avec le nez qu'avec des pinces, — dit-on d'une mauvaise odeur.

Pincette (Mj., By.), s. f. — Ne s'emploie que dans la loc. : Tenir à la *pincette*, — tenir du bout des doigts, peu solidement. V. *Pince*.

Pincrer (Tlm., Nu.), v. a. — Regarder, observer. — Paraît avoir la même origine que le provenç. Espincha, lat. Adspicere.

Hist. — « Espinchas ! » regardez. *Mireille*.

Pine (Mj., Lg., By., Sal.), s. f. — Pomme de pin. Dér. du fr. Pin ; lat. pinus, féminin. — Esp. Pina, même sens.

Et. — L. pinea ; cf. pigne ; même sens et pignon, amande de la pomme de pin.

Pineau (Cho., Lmy.), s. m. — S'emploie dans l'express. : Pierre de *pineau*, — grès commun dont on fait du macadam et qui sert aussi dans la construction. || Lg. — Amande de la pomme de pin, ou pine. N. C'est le sens unique au Lg., et sans doute, vu l'étymol., c'est le sens primitif du mot. A Mj., Sal. et ailleurs, ce sens est oublié et le mot a pris la significat. de noyau, parce que l'amande de la *pine* est dure comme un noyau de prune. || Raisins *pineaux*. Dits ainsi de la pomme de pin, à cause de leur forme.

Hist. — « Car noter que c'est viande céleste, manger à déjeuner raisins avec fouace fraische mêmement des *pineaulx*, des *fiers*, des muscadeaulx (RAB., I, 175.) — « O lacryma Christi ! c'est de la Devinière ; c'est vin *pineau* : ô le gentil vin blanc ! et par mon âme ce n'est que vin de tafetas. » (RAB., I, 29.) — V. *Pineaux*.

Pineaux (Mj., By.), s. m. — Noyaux. — Ex. : Quand on mange des pruneaux, faut pas avaler les *pineaux*. (Bg.) — Il mange ses cerises *pineau* et tout. Syn. *Querniau*. N. *Pineau* en ce sens est inconnu au Lg. || Sorte de cépage ainsi appelé parce qu'il donne un grain dur et ressemble par sa forme et sa grosseur à un noyau de cerise. — V. *Pineau*.

Piner (Mj.), v. n. — Se moucheter, se tiqueter, se consteller de petites taches de moisissures, en parl. du linge, du papier, des meubles, etc.

Pinger (By.), v. n. — Plonger. V. *Apienger*. Syn. et d. de *Punger*. V. *Lège*.

Pingres, s. f. — « On appelle, en Anjou, le jeu des *pingres* ce qu'on appelle à Paris le jeu des osselets. » (MÉNAGE, qui renvoie à RABELAIS, IV, 14, et au chap. des jeux de Gargantua, I, 22.) V. *Pierrette*.

Pinier (Chpt.), s. m. — Prêle. Syn. de *Cœur hanète*, *Tire-hanète*, *Quoue de poulain*, *Quoue de rat*, *Génetrole*. || Lg. — Grand arbre résineux, à tête étalée en parasol, que l'on voit se dresser isolément au milieu des campagnes de la région et qui n'est ni le pin commun, ni le sapin. — Pin parasol ?

Et. — De ce que la plante, au premier sens, ressemble à un pin, ou pinier lilliputien. — Pinus pinea ; fournit les pignons doux. (LITT.)

Pinseron (Lg.), s. m. — Pinson, petit oiseau.

Et. — P.-ê. du celtiq. kimry, pinc, geai et pinson ; bas-bret pint. — B. L. pincionem.

Pinson-boutonnier, ou **boutonnier** (Mj., Sp.), s. m. — Sorte de pinson qui dévore, au printemps, les boutons des arbres fruitiers. Syn. de *Casse-bouton*, *Eboutonneux*, *Parse à grous bec*.

Pinter (Mj., By.), v. n. — Chopiner, boire beaucoup. Du fr. Pinte. Syn. de *Gobelotter*.

Et. — De pinte, mesure pour les liquides. Celle de Paris valait un peu moins que le litre (0 l. 931). — BL. pinta, marque (de pingere) par l'analogie entre une marque et une mesure.

Hist. — XIIe *La Rose*, v. 6851.
« N'est nus (nul) qui chascun jor ne *pinte*
« De ces tonneaus ou quarte ou *pinte*. »

Pinule (Mj., By.), s. f. — Pilule. Cf. *Panetot*, *Caneçon*.

Pioche (Lg.), s. f. — Sorte de marteau des tailleurs de granit, dont les deux têtes se terminent en pyramides carrées très aiguës.

Et. — B. L. piocus (1268). SCHELER y voit une contraction de : pioche, dér. de pic ; cela est probable, car de : picasse, sorte de hache, on avait fait piasse. (LITT.)

Piochette (Mj., By.), s. f. — Petite pioche, binette, serfouette. Syn. de *Terbéchet*.

Piochon [1] (Mj.), s. m. — Petite pioche, serfouette.

Hist. — « Arrivasmes en l'île des Ferremens... et vismes grand nombre d'arbres portans marroches, *piochons*, serfouettes, faux, faucilles. » (RAB., *P.*, v, 9.)

Piochon [2] (Z. 155, By.), s. m. — Petite tête de chou vert. Syn. de *Bichote*. V. Zigz, 155.

Et. — Ce mot viendrait-il de piochon, pioche... parce que ces espèces de choux doivent être *binés* ?

Piochonner (Mj.), v. a. — Biner, piocher à petits coups, ou avec une pioche légère.

Piolle (Nom.), s. f. — Fille. « Ces gens-là avaient ben des quéniaux, mais n'y avait que des *piolles*. — Qu'en feront-ils, de toutes ces petites *piolles*? Des ouvrières? Y en a déjà pus que de pratiques dans le bourg.

N. — Peut-on rapprocher ce mot du lat. Puellæ? — A Noyant, une mère, parlant de sa *piolle*, ne dit pas : Marie, Céline, mais : C'té Marie, c'té Céline. Syn. *Fumelle*, *Pissouse*, *Drôlière*.

Piommer (Jum., Lg.), v. a. — Eplucher. « On va *piommer* des potterres (pommes de terre) ; pour : pieumer, pron. pat. de p*l*eumer. || By. Pieumer, plutôt P*l*ommer, pour : plumer, peler.

Pion (Sp.), s. m. — Espèce de jonc, petite et dure. Pour : Plion, dér. de Plier. V. *Plon*. Cf. *Piesse*. || Fu. — C'est l'osier.

Et. — Pleyon. Osier menu avec lequel on attache les vignes et les branches d'arbres. — De : plier ; norm. plion.

Pioncer (partout), v. n. — Dormir, roupiller. V. *Taper de l'œil*.

Et. — LOR-LARCHEY le tire de piau, lit ; piausser. V. *Pieu*, *Piou*.

Pionnette (Lg.), s. f. — Fil de fer, ou bande mince de fer dont on renforce le dessus d'un sabot *taupé*. Syn. de *Archau*, *Piète*. — Dér. de *Plon*, pour : Plonnette, pl mouillés.

Piot [1] (Sp.), s. m. — Bouche ouverte. Syn. de *Ganache*, *Fergane*, *Freu*. Ex. : Ren que ça que tu tends le *piot* !

Piot [2] (Chg.), s. m. — Pioche.

Piou (Lg.), s. m. — Lit. Ex. : Je vas me mettre dans le *piou*. — Syn. de *Pieu*, de Mj.

N. — Il est très remarquable qu'au Lg., où l'on connaît très bien et où l'on emploie régulièrement le mot *Pieu* dans son sens fr. on ne confond jamais ce mot avec le vocable *Piou*. Cela semble indiquer que ce dernier a son identité étymol. distincte, et que le Mj. *Pieu*, au sens de lit, en est une corr. Mais quelle est l'étymol. ?

Pipe (Mj.), s. f. — Fût de deux barriques. On n'en voit plus, et le mot seul s'est conservé. Les mariniers disent encore : Eine *pipe* de chaux, — deux barriques, ou cinq hectolitres. || Mj., Lg. — De toutes les *pipes*, — de tous les genres, de toute espèce. Syn. de *Orine*, *Nation*. || Casser sa *pipe*, — mourir.

Et. — L. pipare, crier, piauler. La série des sens est : musette, puis tuyau ; pipe à fumer, puis pipe, mesure de liquide, pipe, tonneau. — All., pfeif ; angl., pipe ; isl., pîpa ; dan., pibe ; gall. et écoss., pib, viennent des langues lat. (LITT.) — 4 hectol. chaux (DE MONT.). — « En avons veu qui se donnoient à cent *pipes* de vieux diables. (RAB., *P.*, II, Prol.)

« Avant le jour plein de clarté divine
« Nous ne tastions ny la *pipe* angevine
« Ny ton vin bordelais... «
(AMAD. JAM., p. 28.)

Pipée (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'une pipe. — Ex. : Il m'a chiné eine *pipée* de tabat !

Piper (Fu., By., Mj., Lg.). — Fumer la pipe. || Fu. — Souffler dans une feuille de lierre à la pipée. || Ouvrir la bouche pour parler. « Il n'a pas *pipé*, soufflé mot.

Piperie (Mj.), s. f. — Grand cercle, pour pipes et tonnes. V. *Pipe*. Cf. *Busserie*.

Pipet (Tlm.), s. m. — Le diable. Syn. de *Grattaud*. Ex. : Il ira chez *Pipet* ! (t muet). || Sal. « Tourne le feuillet, tu verras *Pipet*. » Se dit pour les livres de sorcellerie. De piper, tromper. C'est le Trompeur. V. *Méchant*.

Pipette (Mj.), s. f. — Petite pipe. Ex. : Si on fumait eine *pipette*?

Pipi [1] (Mj.), s. m. — Oiseau, en général. Terme enfantin. Onomat., du pépiement de l'oiseau. || Baiser, bécot. « Tu m'as fait ein *pipi* mouillé. — Dér. du bruit des lèvres. || Oiseau, mulet, — ce qui sert à porter le mortier aux poseurs de pierres. V. *Cossarde*.

Et. — « Lat. pipiare, pipier, come poussins ou pijons. » — D. C.

Pipi [2] (Mj., By.), s. m. — S'emploie dans la loc. enfantine : Faire son *pipi*, — pisser, uriner. Syn. de *Nénais*, *Pissette*. Redoublement de la première syll. du v. français.

Pipie (By.), s. f. — Pour Pépie. Ce poulet a la *pipie*.

Et. — B. L. Pepita, — lat. pituita, pituite, qui lui-même vient p.-ê. du v. gr. ptueïn, cracher. (LITT.) Syn. de *Poupie*.

Pipique (By.), s. f. — Une épingle. Terme enfantin. De piquer, avec redoubl. de la 1re syll.

Pipitre (Mj., By.), s. m. — Pupitre ; lutrin.

Et. — Lat. pulpitum. estrade. — Hist. « Entre la chère et le grand *pipiltre* dudit cuer. » (1610. — *Inv. Arch.*, E, III, 426, 1.) — « Dans le cours de la présente année le *pépitre* du cœur a été fait. » (1745. — *Inv. Arch.*, S, s, E, 170, 2, h.)

Pipou (Sp.), s. m. — Pourpier. Corr. de *Piépou*.

Pipoux (By.), adj. q. — Qui fume la pipe avec excès. Syn. *Fumier*, *Fumereau*.

Pique (Mj., By.), s. f. — La profondeur à laquelle s'enfonce une pelle, une bêche. Ex. : Ils ont foncé à deux *piques* de pelle. — Du fr. piquer. || Regarder qqn dans la *pique* de l'œil, — le regarder droit dans les yeux, dans le blanc des yeux. — N. Il faudrait p.-ê. écrire l'à-pic. (Z. 157. Ti., masculin.) ||

Lg. — Piquant. Syn. de *Burgue*, *Piqueron*, *Ardeillan*. || Barbe piquante d'une céréale. || Pointe de pioche. Syn. de *Cornon*. || Une *pique* de poisson, une arête. (Do.) Syn. *Balle*, *Boise*. || Chausse trape. — V. *Clochette*. (Mén.) || Le bec. L'avoir tourné dans le Pays haut, le N. (Z. 153, Ti.) Le coq du clocher a la *pique* (pointe du bec) dans le pays-haut, — le bec tourné vers l'E. || Bl. — Des canetins sont à la *pique* (l'à pic, ici, évidemment) quand ils plongent le croupion en l'air, pour chercher des vers. — N. Faire la mître, dans le Bordelais. || Discorde.

Et. — Forme fémin. de Pic. Pour mesurer, on se servait de la pique, à preuve qu'on s'est servi de la lance. « Les fossés estoient porfonds de plus d'une lance. » (Boucic., I, 14.) — G.-C. Bucher, 137 : « Mais, par nos *piques* et discordes. »

Piqué (Mj.), part. pas. — Hérissé, en parl. du poil. Avoir le poil *piqué* est un symptôme de maladie, surtout chez les bovidés.

Pique-bœufs (Li., Br.), s. m. — Un laboureur. Cf. *Vire-bouse*, *Castaud*, *Pitois*.

Hist. — « Le *pique-bœuf* ne se haste pas trop de respondre, il parle à ses bœufs. » (Desperr., *Contes*, 71.) Syn. de *Bouer*.

Piquegneue. — Chausse-trape. V. *Chardon-bénit*.

Pique-madame (Lg.), s. m. — Plante qui, d'après la description qu'on m'en a faite, serait le Géranium herbe-à-Robert. Bat., *id.*, et Persil marsigouin. Syn. *Perce-poche*.

Piquer (Mj.), v. a. — Recueillir sur une pelle des cailloux, de la chaux, etc., déposés à terre. || *Piquer* ein soleil, ou ein feu, — devenir très rouge, de confusion ou de honte. On dit aussi : *Piquer* ein fard. — N. Je n'ai jamais entendu dire : *Piquer* ein *soulé*. C'est, à mes yeux, une preuve que cette loc. est d'introduction récente. || *Piquer* ein somme, — faire un somme. || *Piquer* barre, — se diriger. Ex. : Il a *piqué* barre sus le Mesnil. || Se *piquer* le nez, — boire et s'enivrer. Le nez devient rouge. || Planter. — Ex. : Faut que je *pique* de la laitue. — By.

Piqueras (Z. 136 ; Ti., Q., By., Mj.), adj. q. — Criard, perçant, désagréable. || S. m. Enfant dont les cris percent les oreilles. — V. *Piquerasser* ; de : piquer. Cf. *Piquereau*, *piquerie*. Doit s'écrire par *que* et non picras.

Piquerassage (Mj.), s. m. — Cris aigus et répétés. V. *Piquerasser*.

Piquerasser (Mj., By.), v. n. — Crier avec une voix perçante. Syn. de s'*Equerzéler* s'*Eterzéler*, s'*Ecogailler*. Du fr. Piquer.

Piquereaux, s. m. — V. *Picot*. Renoncule des champs. (Mén.)

Piquerette (Mj.), s. f. — Vinaigrette, sauce piquante. || Mets accommodé à cette sauce. Poisson bouilli dans l'eau (oignons, échalottes), puis mangé à l'huile et au vinaigre (ou au beurre).

Piqueriées (Bg., By.), **Piquériers** (Lué), s. m. — Ne s'emploie qu'au plur. — Balles ou glumes des céréales. Syn. de *Ballée*, *Ventin*, *Gobier*. Dér. du fr. Piquer. || *Guertes*.

Pique-à-Rome. — Jeu d'enfants. V. au Folk-Lore, VII, — Et Piqueromme, dans Ch. Nisard, *Curiosités*, 98-9.

Piqueron (Mj., Lg., Bg., Li., Br., By., Sal.), s. m. — Dard, aiguillon, piquant. Syn. de *Burgue*, *Pique*, *Ardeillan*. — Dard de l'abeille, de la guêpe. || Epine du groseiller. || Langue des reptiles.

Hist. — « Celuy ne pille des ruchettes
« Le miel, qui craint que les avettes
« Le poignent de leurs *piquerons*. »
(Amad. Jam., p. 254.)
« La rose au *piquerons* menus
« A bon droit se donne à Venus ;
« Puisqu'en tous amoureux services
« Sans peine on ne vient aux délices. »
(*Id.*, p. 273.)

Piqueru, e (Mj.), adj. q. — Aigu, piquant, perçant. Ex. : Queune voix *piqueron* qu'il a ! || Piquant, hérissé de pointes. Ex. : Ceté bourge de liétron-là est-il pourtant *piqueru* ! »

Piquet', piquéte (Mj.) (By., t muet), s. m. — Eter', ou Rester comme ein *piquet*, — être ou rester raide, immobile. || Fig. — Faire le *piquet*, — tomber la tête la première. Ex. : Prends garde de faire le *piquet* dans l'eau. — On dit en fr. : Piquer une tête, mais seulement dans ce sens spécial de : se jeter dans l'eau. Dans notre patois : faire le *piquet* a un sens absolument général. V. *Bousiquet*. || Faire le *piquet*, — faire un tour complet sur soi-même, en posant la tête par terre, les jambes passant directement au-dessus. || Planter ein *piquet*, — c'est lorsqu'un vendeur surfait par trop sa marchandise sans vouloir rien rabattre de ses prétentions, lui promettre d'un air sérieux un prix légèrement inférieur à celui qu'il demande, mais bien supérieur à la valeur réelle, et le laisser làdessus. (Mj., Lg.) || Arracher ein *piquet*. — Retrouver de sa marchandise un prix égal ou supérieur à celui que le premier acheteur avait offert par dérision. — C'est la suite du précédent et sa contre-partie.

Hist. — « Elle avait mis une robe grise de voyage une voilette blanche, un chapeau rond orné d'un *piquet* de coquelicots. » (R. Bazin, *La Sarcelle bleue*, 47.)

Piqueton (Mj., By.), s. m. Petit piquet. || Vin un peu vert. Ex. : Veins donc goûter à noutre *piqueton*. Du fr. Piquette, à cause du goût acide et piquant. Syn. *Sigournet*.

Et. — Piqueton étant un dimin. de : piquet, piton en vient peut-être.

Piquot (Lg., By.), s. m. — Petite saillie, petite granulation. Quand on a la peau (chair) de poule, toute la peau est couverte de *piquots*. — De : piquer.

Pire [1] (Li., By., Br.), s. f. — Mou de veau. (Lué.) — Fressure (Z. 149.) Cœur et poumons de porc. || Avoir la *pire* entorse et le jabot de travers, — se dit pour : un homme

maladif, et, au fig., pour un homme de mauvaise humeur. (Mén.) — Se dit aussi ironiquement en parl. d'un homme qui se plaint sans motif. — V. *Pirre.*

Et. — Pis : partie inférieure du ventre du bœuf dans toute la longueur du dessous de l'animal. L. Pectus, pectoris. (Litt.) — Hist. « Pendant que la ménagère surveillera la soupe à la *pire*, préparera le flip (grog chaud, St.-P.) ou les châtaignes. » (*Anj. hist.*, ii, 3°, 594, 33.)

Pire [2] (Mj., By.), ad. — Compar. de mauvais. « Il est cor ben pus *pire* ! C'est cor ben pus *pire* après ! — Le pus *pire* ; c'est *pire* que *pire*, — c'est ce qu'il y a de pire. » || Pour : pis. Tant *pire* pour li ! — Lat. pejorem.

Pire [3] (Lg.), interj. — Sert à appeler les oies. Ex. : *Pire ! pire !* — Syn. de *Pirou* !

Pirette (Sp., By.), s. f. — Oie, et surtout Jeune oie. Forme fémin. de *Piron.* — Pat. norm. Pérette. || V. *Guet.* (Mén.)|| By. Marcher en *pirette*, les pieds en dedans.

Et. — P.-ê. une autre forme de Pierrot, nom transporté à un animal, ce qui est fréquent. (Litt.)?

Pirgatoire (Lg., By.), s. m. — Purgatoire, forme vieillie. Syn. et d. de *Purcatoire.*

Pirli. — Jeu d'enfants. V. *Pique-à-Rome*· Folk-Lore, vii. || Sal. C'est la branche de 0m10 aiguisée aux deux bouts, qu'on fait pirouetter avec une branche de 0m50. V. *Tibi.*

Piron (Mj., Sp., Lg., Sal.), s. m. — Javelle, brassée de blé coupé. — Mettre le blé en *piron* (Mg., My.), c.-à-d. par poignées mal alignées, aussitôt qu'il est coupé. Syn. *Oison.* || Jeune oie. — On dit d'un écervelé, d'un enfant turbulent : Il est comme ein *piron* fou ! — Si les jeunes gens veulent faire la loi aux personnes âgées, on leur répond par le prov. : C'est donc à présent les *pirons* qui mènent les oies aux champs? » V. *Pirette.* — By. Cf. Biron, Jaub., Suppl. || Mj., Lpm. — Nom de famille. || By. — Toute petite oie. Garde ce nom jusqu'après les écots ; prend le nom d'oie quand ils commencent à croiser, étant devenus des pennes. || Sar., Chg. — *Id.* || By. Canard *croisé*, dont les pennes sont assez longues pour que les ailes se croisent sur le dos ; ils peuvent alors commencer à voler.

Et. — P.-ê. de Pierre, L. Petrus ; ital. Pietro. Les hommes ont souvent donné des noms de saints aux animaux. V. Fouquet, Perroquet, Renart, Sansonnet, Guillemot. (Litt.) — Toutefois, cf. *Birer*, boiter. V. *Virer*, *Birail* et *Biron*. A cause de la démarche des oies. (Jaub.) — Hist. :

« Mieux vault nous taire
« Quand j'entendis *pirons* et canards,
« Gens ignorants et bavards. »
(*Affiches d'Angers*, 1822, n° 168. —Mén.)

Pironne. — Fém. de *Piron.* (Sar.)

Pironnée (Li., Br.), s. f. — Une *pironnée.* Petit tas de blé dans le champ. V. *Piron.*

Pironner (Sal.). — Mettre en petits tas (pirons) le blé fauché.

Pirotes (Lg.), s. f. pl. — Grande liliacée qui pousse par touffes énormes sur les coteaux rocheux des bords de la Sèvre. C'est le même que les *Alets* de Sp. — Les caractères sont les suivants : Feuilles étroites et longues, à demi pliées longitudinalement, fleurs en bouquets terminaux, portées sur une hampe de 1 m. et plus et couvrant cette hampe sur une longueur de 0m30 à 0m40 ; calice très petit ; 6 pétales blancs avec une rayure médiane longitudinale jaunâtre ; 6 étamines hypogynes, élargies en lames à la base. — Syn. de *Jalet*, *Lunon*, *Nunon*, *Nunu.* C'est l'asphodèle. (Morandeau.)

Pirou ! (Sp.), s. m. et interj. — Cri par lequel les femmes appellent leurs oies pour les réunir et les faire rentrer. Corr. de *Piron.* — Syn. de *Pire* !

Pirre (Mj., Lg., By.), s. f. — Poumons des mammifères. Ex. : Eine *pirre* de veau. — Pour intimider les enfants, on menace de leur manger la *pirre* au vinaigre. — Syn. de *Foies.* — V. *Pire.* || Avoir la *pirre* sèche, ou secque, — avoir soif. || Au Lg., on désigne sous le nom de *pirre* tous les viscères rouges. On distingue la *pirre* molle (poumons) et la *pirre* dure (foie, rate, etc.) || Lg. — Travailler à *pirre* quervée, — travailler au-dessus de ses forces. — Cet article complète celui de *Pire* [1].

Et. — V. *Piré.* — Hist. « Par sternomantie : par ma foy, tu as le *pictz* assez mal proportionné. » (Rab., *P.*, iii, 25, 276.) — N. Ce n'est pas tout à fait notre Pire, ou Pirre ; ici, c'est la poitrine. — « Les religieux furent serviz au disner, d'entrée de table, d'ugne teste de veau avecques ung ventre, deux roignons, et ungne poitrine, troys oyssons, farcys d'ugne *pise* de veau, avec les deux foys desdits veaux. » (*Inv. Arch.*, H, Suppl., 57, 2.)

— « As-tu la *pire* en torse
« Le gezie de coutey, ou ben la male bosse? »
(Saint Long, *Amours de Colas*, p. 2. — Favre.)

Pirriers (Mj.), s. m. — Nom que l'on donnait jadis, par dérision, aux mariniers, parce qu'ils se nourrissaient des bas morceaux de boucherie. Cf, *Péteux.*

N. — Il y a toujours eu inimitié entre les paysans riverains de la Loire et la gent des mariniers. Ceux-ci traitaient les premiers de *Castauds* ; les paysans traitaient les seconds de *Mariniasses* et de *Pirriers.* On peut affirmer que la faute première en était aux mariniers, qui, très dédaigneux de toutes les autres professions, et surtout de l'agriculture, considéraient les gens de la campagne comme une race inférieure et taillable à merci.

Piruites (Segr., By.), s. — Perdrix et le chant de ces oiseaux, par onomat. (Mén.)

Pirvoler (Mj.), v. n. — Etre projeté très loin, passer en volant, en tournoyant, en parl. d'un obj. lancé. — Lat. Pervolare. Syn. de *Verder.*

Hist. — « Là jouoit : Au flux..., au *pirevollet.* » (Rab., *G.*, i, 22, 43.) — Est-ce le jeu du *Pique à Rome*, *du Tibi ?* — Oui, et du *Pirli* = pirvolit.

Pis [1], adv. — Plus mauvais, plus mal. Dans la loc. : Ce n'est pas *pis* que neuf, — ce n'est pas pire, moins bon que si c'était neuf ; donc, c'est aussi bon. C'est comme neuf.

Pis [2] (Mj.), conj. — Puis. — V. *Pi* [1].

Pis-de-chien (Sa.), s. m. — Cèpe, sorte de champignon. — V. *Pies de chien.*

Pisqué (Mj., By.) conj. Puisque.

Pisquère (piskére) (Mj.), conj. — Puisque. || On dit fort bien : *Pisquère* que. Cf. *Pacequère*, *Céquère.* || Elliptiquement : Pisqué, pisquére, — puisqu'il en est ainsi. Ex. : Je ne le ferai pas, *pisquère* !

Et. — C'est Pisqué, avec addition de r, fortement accentué, pour consonne d'appui finale. Cf. *Eyour* ; le fr. Velours, etc.

Pissard (By.), s. m. — Enfant pissant au lit. « Saint Médard — Est un grand pissard. » Prov. (MÉN.)

Pissat-d'âne. — V. *Lait de couleuvre.* (MÉN.)

Pisse (Mj., Lg., etc.), s. f. — Urine.

Pissée (partout), s. f. — Action de pisser. Ex. : A va faire sa *pissée.* Syn. *Dâlée*, *Drinée.* || Jet d'urine ou d'un liquide qcque. || Fig. — Pluie, ondée, averse. || *Pissée* de chat, — ou de grenouille, — petite averse insignifiante. || Quantité d'urine lâchée en une seule fois.

Pisse-gogue (Lg.), s. m. — Jeu de marelle, celui qui est appelé ailleurs : *Pied-pourri*, ou *Chaudron.* V. *Victoire.*

Pisse-au-lit (Mj., Lg.), s. m. — Pissenlit. Syn. *Cocu*, *Cochet.* Ne se dit qu'en plaisantant, à Mj.

Pissenlit (Mj., By., Lg.), s. m. — V. *Cocu*, *Cochet.* Manger les *pissenlits* par la racine, — être mort et enterré. V. Folk-Lore, III. BAT. Taraxacum dens leonis.

Pisser (Mj.), v. n. et a. — *Pisser* de volée, — lâcher de l'urine involontairement, à force de rire, d'être battu, etc. On dit : Il n'en *pissait* de volée, — en parl. d'un homme qui n'est plus maître de lui, tant il est furieux. || *Pisser* son malheur, — pisser après avoir perdu au jeu. — Aller *pisser*, lorsqu'on perd au jeu, dans l'espoir de faire tourner la chance. || Sp., v.n. — Avoir son arête supérieure surplombant sur l'inférieure, en parl. d'une pierre de parement. C'est le contraire de *Battre.* || Commencer à s'écouter *pisser*, — à avoir des idées sexuelles. || Faire *pisser* le sang, — au fig., dégoûter, faire suer, porter sur les nerfs, agacer. Syn. de : Faire *suer*, ou *chier.* Il me fait *pisser* le sang, avec ses manières. || Mj. — Il ne *pisse* pas loin, — il n'a pas d'influence. || Ne pas *pisser* raide, — n'être pas fier, ou : n'en pas mener large. || Il n'en *pissera* pas plus raide, — cela ne lui réussira guère, ne lui portera pas profit. — Se dit proverbialement de qqn qui vous a joué un mauvais tour. Cf. *Crotter.* || Lg. — Quand il tombe une légère averse, on dit : C'est les mouches qui *pissant.* — Cf. *Pissée de guernouille.* || Au jeu de boules, quand le couvreur n'a pas poussé le Maître assez loin, on s'écrie : C'est-y un coup, ça? on *pisserait* dessus !

Hist. — « Je m'en vais donc, dit-il, *pisser* mon malheur. » (RAB., *G.*, I, 38.) — « Mais ses médecins le secoururent très bien, et avec force drogues lenitives et diuretiques, le firent *pisser* son malheur. » (RAB., *P.*, II, 33.) — « Y eut plusieurs autres grandes parolles dittes entre eulx ; entre lesquelles le suppliant envoya *pisser* icellui homme. » (1465. — Déjà !!) D. C.

Pisserie (Mj.), s. f. — Action de pisser. Cf. *Chierie*, *Tousserie.*

Pisseton (Mj.), s. m. — Braguette. || Ou Piston?

Pissette (Ag.), s. f. — Terme enfantin, syn. de *Pipi* : Allons, bébé, fais ta *pissette.*

Pisseur (Mj.), s. m. — Celui qui pisse. Ne s'emploie guère que dans la traditionnelle scie. V. Folk-Lore, X.

Pissoire (Mj.), s. f. — Urèthre.

Pissot (Lg.), s. m. — Urine. Syn. et dim. de *Pisse.*

Pissotière (Mj., By.), s. f. — Urinoir.

Pissouse (Mj., By.), s. f. — Sorte de rainette, de couleur jaunâtre. Syn. de *Arnette*, *Graisset.* || Sp. — Appellation injurieuse par laquelle on désigne les personnes du sexe féminin. Syn. de *Fumelle*, *Piolle.* (Lg., Mj.)

Pissoux, se (Mj., Lg.), adj. q. — Pisseux. || Jument *pissouse*, — jument rétive, qui rue en lançant des jets d'urine. || *Pissouse.* || Nom que l'on donne ironiquement aux *Jugeux d'eau* (Mj.). || Trou dans le pied d'une levée, par où jaillit un filet d'eau au moment d'une inondation. Syn. de *Renard*, *Guerlet.* || Temps *pissoux*, — pluvieux. Syn. *Mouillassoux.* || Terre *pissouse*, — très imprégnée d'eau. Syn. de *Aguia*, *Aglate* (aguyate). || Lg .— Soulail *pissoux.* — soleil voilé par la brume. Signe de pluie. || By. Un vêtement *pissoux*, dont la couleur a changé par endroits. Enfant dont les langes sentent l'urine, ou encore viennent d'en être salis.

Pistache (Mj., By.), s. f. — Sorte de pastille, mélange de gomme arabique et de réglisse. || Fig. — Soûlée. On dit : Avoir ou attraper eine *pistache*, — être ivre. Syn. de *Cuite*, *Soûlée*, *Cuvée*, *Biture*, *Culottée*, etc. — Allusion au visage verdâtre de l'ivrogne qui a le cœur malade. (LOR. LARCHEY.) V. *Pitanche.*

Piston (Mj., Ag., By.), s. m. — Protection, recommandation, népotisme. C'est une pièce importante de la machine à vapeur. || Ouverture. (Li., Br.) Le *piston* d'un cotillon, sa *fendure.* — V. *Pisseton*, mieux orthographié.

Pistonner (Ag., Mj., By.), v. a. — Protéger, recommander.

Pitanche (Ag., By.), s. f. — Ivrogne. Quelle *pitanche* ! — quel ivrogne ! — Tu bois comme une *pitanche.* Cf. *Pistache*, *Pitoche.*

Et. — Dout. — DARM. dérive ce mot du rad. de *Pitié* (pour Pitance), au sens de : piété. La pitance donnée aux moines était le plus souvent assurée par des fondations pieuses. — Hist. « Je, Gauchiers de Thorote... ay donné en pure et perdurable

aumone au couvent de Saint-Eloy de Noion un muy de blei à *pitanche*... à penre chascun an à la feste de saint Martin ivernal au Plessis devant dit. (1256. — D. C.)

Pitaud (Po.). — Cultivateur. V. *Biquart*. Cf. *Pitois*. Syn. *Pahourd*.

Pitaude (Craon), s. f. — Fille, domestique de ferme.

Et. — LE DUCHAT y voit une dérivation de pes, pedis, et une signification analogue à piéton. — SCHELER y voit une forme de Pataud. — P.-ê. à rapprocher de piteux, = qui a l'air à la fois malheureux et gauche. Du lat. : pietosum, pieux, qui a suivi le développement de sens de : pietatem, pitié. (DARM.) — « Faisant la révérence à la *pitaude*. » (BRANT., *D. G.*, II, 207.) — Paysan qui servait dans l'infanterie. — L. C.

Pitoche (Sp.), s. f. — Boue, bourbier, patrouillis. Corr. de *Pitoil*.

Pitoil (Mj.), s. m. — Patrouillis, boue, bourbe, fange dans laquelle on patauge. — Voisin de *Patouille* et doub. de *Pitroil*. V. *Pitoche*, *Patouil*, *Maffier*, *Faigne*.

Pitois (Ag., Lg., By.), s. m. — Putois. — J'avons eu l'*pitois* ; il a saigné nos poules. || Lg. Fig. Paysan. Désignation ironique tirée de l'animal. Syn. de *Pampre*, *Dâbre*, *Castaud*, *Chasse-pies*, *Virebouse*, *Crânier*, *Piqueboeufs*. Syn. et d. de *Pitaud*.

Et. — Lat. Putacius, de : putere, puer, à cause que cet animal est très puant. — Pat. norm. Pitu.

Piton (part.), s. m. — Grand nez et pointu. Syn. de *Piffe*. || Mj., Lme. — Nom de famille. || Se dévisser le *piton*, — se casser le cou. (Bg.)

Et. — Se rapporte à l'esp. Pito, petit morceau de bois pointu. (LITT.)

Pitroil, pi-tro-ille (Sp.), s. m. — Patrouillis, boue, saleté, bourbier, fange. Dér. de *Pitroiller*. Syn. de *Pitoil*, *Patouil*, *Patouille*, *Maffier*, *Gassoil*, *Gassouil*. V. *Patrouiller*, *Faigne*.

Pitroiller (Sp., Lg.), v. n. — Patrouiller, patauger. || Etre boueux, en parl. d'un chemin. Syn. de : *Patouiller*, *Patacher*, *Paguenécher*, *Ganacher*, *Picouiller*, *Poquerasser*.

Et. — Ce mot est un doubl. du fr. Patrouiller et du pat. *Patouiller*. Tous ces verbes, ainsi que le fr. Patauger, dér. du fr. Patte. En résumé, ce nom a donné, tant dans le pat. que dans le fr. classique, les dériv. suiv. : 1° Patauger ; 2° Patouiller, Patouille, Pitoil, Pitoche ; 3° Patrouiller, Patrouillis, Pitroil, Pitroiller, Pitroilloux. — On voit que les mots de la 3e famille sont ceux de la 2e avec un r épenthétique.

Pitroilleux, euse, — oux, ouse (Sp.), adj. q. — Boueux, fangeux. Dér. de *Pitroil*. Syn. de *Patouilleux*, *Poquerassoux*, *Gassoilloux*, *Gassouilleux*, *Ganouilloux*, *Gadroilloux*.

Pitrouille (Q., M., Z. 136), s. f. — Boue ; flaques d'eau ; saleté, ordure demi-liquide. Syn. et d. de *Patouille*, *Pitoil*, etc.

Pitrouilleux (*id.*), adj. q. — Boueux.

Pituite, piquïte (Mj.), s. f. — Pituite. Cf. *Quile*, *Ecuit*, Tuile, Etui.

Pivaré, ée (Mj., By.), adj. q. — Moucheté, marqué de plusieurs couleurs qui tranchent les unes sur les autres. Se dit du plumage ou du pelage d'un animal. — Bigarré, aubère.

Et. — Dér. irr. de *Pivart*.

Pivart (Mj., By.), s. m. — Pic vert. Corr. du mot fr. || Lg., Tlm. Nom que l'on donne ironiquement aux sabotiers.

Hist. — « De laquelle usent les Pics-Mars (vous les nommez *Pivars*.) » (RAB., *P.*, IV, 62. — Picus viridis.

Pivée (Fu., Mj.), s. f. — Forme ancienne de *Pihée*. Oh ! la discré *pivée* ! — Oh ! la sacré pihiée ! Juron adouci.

Pivet', pivéte (Mj.), s. m., et :

Pivette (Lg.), s. f. — Petite herbe fine et rare qui repousse dans un pré après la fauchaison, jeune regain. — Cf. *Pêvre*. V. *Totane*.

Pivetter (Mj., Lg.), v. n. — Se couvrir de gazon fin, repousser du regain. De *Pivet*.

Pivoter (Mj., Lg., Cho., Ag.), v. n. — Faire beaucoup de marches, d'exercices. Lang. des troupiers. — Un père de famille me disait, en parl. de son jeune fils : Et puis, vous savez, s'il ne marche pas, faut le faire *pivoter* !

Pivri, s. f. — Vesce et Voisce. (MÉN.)

Place, souvent : piace (Mj., Lg., By., Sal.), s. f. — Le sol d'une chambre, carrelage d'une pièce qcque. — Ex. : Il s'est routelé dans la *place*. — Les marraines ont lavé la *place*. || Mettre tout par les *places*, — faire de grands préparatifs pour recevoir qqn. || En *place* ! — loc. ellipt. — Sautez hors du lit, levez-vous ! || Par *places*, — par endroits. || La *place* d'armes, — la poitrine. || En *place*, loc. adv. — à la place, en remplacement, au lieu. Ex. : Reste donc là, en *place* d'aller veiller. — Donne-moi le tieun, je te donnerai le mieun en *place*. || Dans la *place*, — m. ss. || Ne tenir ni en lieu ni en *place*, — ne pouvoir rester tranquille. || Reste en *place*, loc. adv. — Net. Ex. : Je te l'ai baisé reste en *place*. || Emploi, en général, fonction ,surtout de domestique. Ex. : « Sa fille est en *place*, qui gangne de bon argent. On dit aussi : En condition. || Maison où un domestique est placé. — Ex. : Il a déjà fait trois *places*. || Une *place* de pré, — on dit aussi : Un jeu de pré, pour un petit pré, un pré en forme de hachereau, etc. (Do.) MÉN.)

Et. — Rac. la même que Plat.

Hist. — « Bonnet ressembloit un lutin
« Qui va, qui tourne, qui tracasse
« Toute la nuict parmy la *place*. »
(J. DU BELL., *Jeux rustiq.*, 309.)

— « Généralement, l'intérieur de la maison poitevine est propre, malgré les irrégularités de la *place* en terre battue. » (*La Trad.*, p. 40, l. 7.)

Placer (Mj., By.), v. a. — Établir dans une

Pl. — Remplacé par pi. Pianche, Piancher, Pianter, Piume, etc. (By.)

ferme. Ex. : Il a *placé* son aîné dans sa ferme ; ils sont *parsonniers*. — C'est eine fille *placée*, alle est bonne à prendre. N. Souvent, on mouille l'l : Piacer.

Placeur (Lg., etc.), s. m. — Industriel qui a acheté à forfait le droit de location d'un foiral, d'une place de marché.

Placit', placite, **Placitre** (Mj., Lg., By.)' s. m. — Place, lieu découvert et débarrassé d'obstacles. — De Place. Ex. : Velà ein beau *placit*, pour jouer aux marbres. || Sal. *Id.*, devant une église.

Hist. — « Le vendredi 29, la croix de mission a été plantée dans le *placitre* devant l'église. » (1758. — *Inv. Arch.*, E, III, 200, 1.) — « Rentes foncières à la Pélerinière en Saint-Barthélemy, rue des Forges, au *placitre* Saint-Maurille. » (1257. — *Id.*, G, 44, 1.) — « Au mois d'octobre 1603, vénérable et discret messire Mathurin Pouppe, prêtre..., a esté assassiné et tué en sa maison près le *plassistre* de Saint-Maurice. » (*Id.*, S, s, E, 213, 1, m.) — « Data mense Martio anno XXIII, regnante Lothario rege, in *placito* publico Andegavensis civitatis... » (974. — *Id.*, S, H, 19, 2, m.) — « Placitre. « Le parvis de l'église (cathédrale), ou ce qu'on appelle vulgairement le *placître*, était anciennement, comme celui de Saint-Maurille, presque entièrement occupé par un cimetière... » (*Anj. hist.*, 6e an., n° 6, p. 575.) — « L'autre place qui le joint, nommée le *placître de terre*, était ainsi appelée pour la distinguer de la première... » (*Ibid.*) — En note : C'est actuellement la rue du Parvis-Saint-Maurice.

Note philologique. — De tous nos vocables patois, celui-ci peut être considéré comme le plus vénérable par la haute antiquité à laquelle les documents écrits nous permettent de le faire remonter ; il est aussi des plus intéressants au point de vue philologique ; enfin, il paraît être en usage à peu près dans tout l'Anjou. Pour ces diverses raisons, je crois devoir lui consacrer ici une étude spéciale et détaillée.

A l'examen superficiel, on serait tenté d'y voir un dérivé — un peu extraordinaire comme forme — du fr. Place ; sa signification presque identique semble en faire une sorte de diminutif. Or — et ceci est bien fait pour nous mettre en garde une fois de plus contre les inductions étymologiques prématurées — j'ose affirmer qu'il n'y a aucun rapport d'origine entre le vocable fr. Place (lat. pop. Plattia) et notre mot *Placite*, qui vient du lat. *Placitum*. (Voir à l'Historique la citation : Data mense...)

Je lis encore dans l'ouvrage de M. Louis HALPHEN, op. cit., p. 109, en note : « En 1040, Geoffroi Martel tient un grand plaid : « Anno millesimo XL ab incarnatione Domini nostri Jesu Christi, habuit Gauzfridus comes, Fulconis comitis filius, cum fidelibus suis generale *placitum* apud Andegavam civitatem... »

De ces textes, peut-on inférer qu'aux xe et xie s., le mot Placitum avait le sens de : place, parvis d'église, que nous attribuons à notre vocable *Placite*? Nullement. Lisons M. HALPHEN, loco citato : « En outre, en dehors des cadres administratifs réguliers, bien des personnes ont coopéré à l'administration du comté ou à la direction des affaires. Sous ce rapport, il faut faire une place à part aux *fidèles* du comte, c.-à-d. à ceux de ses vassaux ou même de ses agents qui vivaient dans son entourage ou qu'il *lui a plu* d'appeler auprès de lui dans telle ou telle circonstance, ou enfin qui venaient, en vertu des obligations féodales, lui faire le « service de cour ». Jamais sans eux Foulque Nerra ou Geoffroi Martel ne prennent une décision. Ce n'est pas qu'ils jouent toujours un rôle bien actif ; parfois, ils sont de simples témoins ; mais, parfois aussi, le comte les consulte, s'assure de leur acquiescement... » Ce passage, où je me suis permis de souligner trois mots importants, définit bien exactement le Placitum de l'époque féodale : c'était une *réunion* de fidèles qu'il *avait plu* au suzerain de convoquer pour leur faire part de ses projets, de ses résolutions. Le mot avait gardé son sens littéral, puisqu'il vient du lat. Placere ; c'est également celui de Plaid, tel que l'emploie HALPHEN, et qui en est le doublet français.

Mais, tout naturellement, le sens de Placitum passa à un autre très voisin, celui de : *projet, résolution*. Or, avant de devenir Plaid, le lat. Pl(ac)itum s'était d'abord transformé en Ploit, mot qui n'existe plus, de même que Explicitum a donné Exploit. (V. *Esploter* et *Applets*.) La forme transitoire Ploit s'est muée à son tour dans deux directions différentes : 1° en Plaid, comme Droit en *Drait* ou *Dré*, ou comme Doigt en *Dé* ; 2° en Plot, de même que Exploiter est devenu *Esploter*, ou que (Comploiter) a donné Comploter. Ce vocable Plot, nous le reverrons tout à l'heure.

Mais continuons d'abord d'étudier les changements de signification de Placitum et de ses dérivés. Il passe au sens de : réunion ou assemblée, soit délibérante, soit de justice, car les assises des fidèles présidées par le comte constituaient souvent un tribunal devant lequel avaient à comparaître les justiciables. Cette double acception est celle du dérivé Plaid, racine du fr. Plaider. Il est devenu l'angl. Plea = plaidoyer, qui, chose curieuse, a aussi le sens de : excuse, défaite, prétexte, ce qu'il *plaît* de dire, — par lequel il se rapproche de son prototype Placitum.

La signification de celui-ci s'étendit encore. Comme les *plaids* féodaux se tenaient ordinairement sur le parvis d'une église et souvent à l'issue d'un office religieux, le Placitum devint non seulement l'assemblée même des fidèles du comte, mais aussi la *place* où ils étaient réunis. C'est exactement le contraire de ce qui s'est produit pour le fr. Cour : la Curia, domaine du suzerain, est devenue la Cour des vassaux, en se confondant, il est vrai, avec la Cohors. Quoi qu'il en soit, nous voici arrivés au sens de notre vocable angevin *Placite*, celui des dérivés de Placitum qui, par sa forme, se rapproche le plus de l'original latin. Mais, en même temps, nous retrouvons Plot.

Qu'est-ce que ce mot, qui n'existe ni dans le fr. classique, ni, que je sache, dans le patois angevin? C'est un mot anglais, presque certainement importé d'Anjou, comme bien d'autres, par les Plantagenets. Et que signifie-t-il? D'abord : pièce de terre, surtout petite pièce, petit carré de terrain ; c'est à peu près le sens de notre Placite. Puis : projet, plan, complot, — et nous retombons sur un des sens de Placitum. N'est-ce pas frappant? Ainsi, ce que les règles de la phonétique nous avaient révélé au sujet de la filiation de ce vocable se trouve confirmé par ses diverses acceptions. Dois-je ajouter que Plot a de nouveau franchi le Canal et qu'il nous est revenu dans le franç. technique avec les applications de l'électricité? Tous les praticiens connaissent le plot, petite plaque ou petit bouton métallique servant de contact pour la prise du courant électrique. Même, dans les grandes installations — celles, par ex., des tramways à conducteurs souterrains — on a vu le plot, se souvenant sans doute de son origine, se livrer, dans les rues de Paris, à toutes les

frasques du *bon plaisir* incontrôlable et foudroyer indistinctement chevaux et piétons.

Enfin, il est un mot franç. que je crois pouvoir encore rattacher à cette même famille de mots : c'est le mot Plaid, manteau. HATZFELD, comme tous les lexicologues, est persuadé que nous l'avons emprunté aux Anglais. Je le pensais aussi, jusqu'au jour où je l'ai retrouvé au Lg., dans une vieille chanson patoise. Comment serait-il venu là d'Angleterre? Pendant la guerre de Cent-Ans, apporté par les archers anglais qui occupèrent si longtemps le Poitou? La thèse est soutenable, et j'ajoute que, dans ce cas, Plaid serait un mot anglo-saxon importé en Grande-Bretagne des pays scandinaves et se rattachant au russe Plastche, qui a le même sens. Mais je soupçonne fort que Plaid, loin de nous venir d'Angleterre, a plutôt fait le voyage inverse et qu'il n'est autre que Plaid, — Placitum. Mais comment ce dernier a-t-il pu passer au sens de manteau? D'une façon toute simple : on peut admettre, sans grand effort d'imagination, que les seigneurs et fidèles qui se rendaient au Placitum ou Placid du suzerain devaient porter, comme une sorte d'uniforme, un « manteau de cour » qui en prit le nom. Il y a des choses plus extraordinaires dans l'histoire des vocables.

On trouvera ci-dessous, résumée en un tableau synoptique, toute cette discussion au sujet du mot Placitum et de ses dérivés français, anglais et patois :

	Franç.	*Patois*	*Anglais*
Placitum	Plu	Plaisu	Pleased
Bon plaisir, prétexte			Plea
Résolution, projet			Plot
Assemblée délibérante	Plaid		
Assemblée de justice	Plaid		to Plead
Plaidoyer			Plea
Parvis, place, cour		Placite	
Carré de terrain		Placite	Plot
Borne électrique	Plot	(Ploit?)	Plot
Manteau	Plaid	Plaid	Plaid

(N. — Avec le mérite, je laisse à M. R. Onillon la responsabilité de cette Dissertation. A. V.)

Plâcreau, pron. qqf. piâcro (Mj.), s. m. — Plaque étalée de matière demi-fluide, éclaboussure. V. *Plâcrer.* — Je préférerais : Plaquereau.

Plâcrée (By.), pron. qqf. piâcrée. V. *Plâcreau.*

Plâcrer, qqf. piâcrer (Mj., By.), v. a. — Appliquer, plaquer ou étaler une matière demi-fluide.

Et. — Corr. du fr. Plaquer, par allong. de la 1re syll. et épenthèse d'un r, comme dans le fr. Patrouiller. V. *Pitroiller.*

Plafond (Mj., By.), s. m. — Fig. — L'intérieur du crâne, la cervelle. On dit d'un individu un peu toqué : Il a eine araignée dans le *plafond*.

Plaint (Mj., Lg., By.), s. m. — Plainte, gémissement. Ex. : Il m'était évis que j'entendais comme ein *plaint* qui venait du干 bériandier.

Et. — Du lat. Planctus, doubl. du mot fr. et du prov. Planh.

Hist. — « D'une avision qu'ele vit
« Jeta un *plaint*, si tressailli. » (*Rou.*)

— « Si qu'à mes *plaincts*, un jour les Oréades,
« Faunes, Sylvains, Satyres et Dryades
« En m'escoutant jetterent larmes d'yeux. »
(MAROT, 3, *Opuscule.*) — BOREL.

Plaint, plainse (Mj.), part. pas. — Plaint, e. Ex. : Je ne m'en sé jamais *plainse.* — On dit de même : Etreinse.

Plaire (Mj., By.), v. n. — N. L'express. si usitée : S'il vous *plaît*, est devenue, ou plutôt est restée en patois : Si vous plaît. On a même contracté en : *Siou* plaît.

Hist. :
« Mais, *si vous plaist* ung peu vous courtoysir
« Et avec nous venir jouer et rire. »
(G.-C. BUCHER, 64, 116.)

Plaisu (Mj.), part. pas. — Plu, du v. Plaire. A vieilli. Cf. *Nuisu, Cuisu.*

Plaît-il? (By.) — Se dit à une personne pour lui faire répéter ce qu'elle vient de dire, parce qu'on ne l'a pas entendue. Ellipse, pour: Vous plaît-il de répéter? V. *Plaire.* — Aux personnes avec qui on ne se gêne pas, on dit simplement : Hein?

Plan (Mj., By.), s. m. — Projet. — Moyen. Ex. : N'y a pas *plan,* — il n'y a pas moyen, c'est impossible. — Ou : Y a *plan.* — Ex. : C'est ça le *plan* pour illi arriver ; c'est le vrai *plan,* — c'est juste ce qu'il y a à faire. || Tirer des *plans* sus la comète, — être songeur, se livrer à des spéculations irréalisables.

Et. — Les uns le tirent de plan, d'autres de plant.

Planche (Mj.), s. f. — Faire la *planche,* — caresser la chèvre et le chou. || Sp. — Faire eine *planche,* — faire une sottise, une impolitesse, user de mauvais procédés à l'égard de qqn. Par ex. : Des parents rapprochés ne vous invitent pas à leurs noces : « Ah ! bon, dira-t-on, ils nous font la *planche,* mais je passerons dessus. — C.-à-d. : Nous leur rendrons la pareille. Cette curieuse express. et celle qui lui fait pendant sont en usage au Lg. comme à Mj. || Partout. Passerelle rustique sur un ruisseau. La *Planche* de Mozé? || La Pommeraye. — La *Planche* au prêtre, lieu-dit, à l'intersection de la route du Mesnil et du ruisseau qui descend vers Mj. — Doit rappeler qq. souvenir historique. || *Planche* à pain. — Planche et souvent échelle suspendue horizontalement au plafond et sur laquelle on met le pain. — De là, sans doute, l'express. : Avoir du pain sur la *planche* ; — se dit d'une personne qui est à l'abri du besoin. || *Planche* à pain, — Personne sèche et maigre. Hallebreda. C'est une injure grave. Mj. et Lg. et partout. || Mesure agraire pour les vignes. || Délai d'usage accordé au destinataire d'une marchandise voiturée par bateau de Loire, pour la prise de livraison et le déchargement. A Nantes, jusqu'à ces dernières années, la *planche* était de dix jours ; elle est maintenant réduite à cinq jours francs. — (J'y verrais la *planche* formant pont entre le bateau et le quai et servant au débarquement. Cf. les Echelles du Levant.

A. V.) || Sa. Individu faux et hypocrite. Syn. de *Ficelle*, *Couteau à deux lames*, *Sac à diable*, *Porte à deux jetées*. || Tlm. — S'emploie dans la loc. : Aller *planche*, — aller librement, sans difficultés, sans heurts. Ex. : Ça ne va pas *planche*. — Ce mot me semble être le même que le subst. fr. Planche, c.-à-d. un ancien adj. voisin de Plan, lat. Planus. Cet adj. est resté dans *Malplanche*. V. *Planchement*.

Et. — Lat. planca, même sens. — « Passerelle toute rustique, formée d'une ou plusieurs planches, établie pour les piétons sur un ruisseau, un cours d'eau, une rivière ; on y ajoute alors une main courante, d'un côté, ou des deux côtés. (Guillem.)

Hist. — « Pour le labour d'une demy *planche* de terre qu'il lui avoit labourée par plusieurs années. » *J. J.*, 206, p. 249, an. 1479. — L. C.) — « Le sieur recteur a encore dit qu'il jouissait de la *planche* qui est à l'autel de Notre-Dame. » (*Anj. hist.*, 6e an., no 6, 610. — Ici, sans doute, tronc?) — Au sens de : Aller *planche* : *Mireille*, 70, 4 :

« Vai *plan*, pichouno sorgo ! »

(Va lentement, petit ruisseau. — Piano, Plano.)

Planchéier (Mj.), v. a. — Labourer en planches, une terre, après qu'elle a été labourée à plat une première fois. —V. *Plancher*. Cf. *Pavéier*, paver.

Hist. — (Dans un autre sens.) « Item les diz habitans porront prendre terre es diz patiz... pour *planchier* ou faire planchiez. » (*J. J.*, 96, p. 75, an. 1364. — L. C.)

Planchement (Lg.), adv. — Uniment, sans secousse. Ex. : Ça ne va pas *planchement*.

Plancher (Tlm., Lg.), v. a. ou n. — Labourer en planches un terrain ; en général : rejeter la terre vers l'intérieur de l'espace que circonscrit le parcours de la charrue. Cf. *Déplancher*. Syn. de *Virelècher*. || Mj. — Fléchir, céder, reculer, caponner, filer doux. Syn. de *Flancher*, *Caler*, *Caner*.

Et. — 2e sens. Laisser en plan?

Planche-terre (Ts.), adj. q. — Plat, en parl. d'un pays. Ex. : Par là-bas, le pays est ben plus *planche-terre* que par ici. || Lg. — A *planche-terre*, — de niveau.

Planchette (Lg.), s. f. — Plate-bande de jardin. Syn. de *Lade*.

Plançonnière (By.), s. f. — Sorte de pépinière. Mettre en nourrice des plants ou des plantes toutes venues qu'on veut conserver ou empêcher de se développer davantage, c'est les mettre en *plançonnière*.

Plane, Plène (Mj., By.), s. f. — Outil de charpentier et de charron, dit aussi : Couteau à deux manches. Angl. Plane, rabot. Cet outil sert à rendre plan, plat. || By. Plène.

Planer (By.), v. a. — Prononc. Pléner, aplanir, raboter, travailler le bois avec la *plène* ; bois pléné.

Plannl, s. m. — Séparation demi-circulaire s'entrecroisant, servant de séparation dans les jardins. (Segré. — Mén.)

Plantage (Lg., By.), s. m. — Plantation, érection. Ex. : J'irai pas voir le *plantage* de quiô calvaire ; j'en ai vu bé de yin.

Planter (Mj., Lg., By.), v. a. — Planter ein piquet. V. *Piquet*. || *Planter* des rosiers, faire des dettes. — On cueille les roses d'abord ; puis viennent les épines.

Plantes (By.). — Toute une étude intéressante serait à faire sur l'appellation des plantes les plus communes par les paysans ; de la ramberge, de la grangeline, de la frénelle, des jocs à mouche, du ciseau, etc., etc. — N. Elle est faite, en partie, dans ce Glossaire.

Planton, s. m. — Plant, de peuplier, de léard. (Mén.)

Plaquerée (Z. 122, By.). — V. *Plâcrée*.

Plat (Mj., By.). — De *plat*, loc. adv., — à plat. || Dont l'abdomen est retiré. Se dit des bœufs, des vaches qui ne sont pas *soûlis*. — Les anciens mouillaient l'l, Piate.

Plataine (Craon, Mj.), s. f. — Objet large et plat. Ex. : Alle avait des grands *plataines* de pois parchus qui n'taient guère enviants. || By. Platine. || V. *Platène*.

Plat-de-côtes (Lg.), s. m. — La masse des muscles abdominaux du bœuf. Lang. des bouchers.

Plate-bande (Mj.), s. m. — Ex. : Velà-t-il *ein plate-bande* que illy a de la belle salade !

Plat-cul (Mj., By.), s. m. — Marouflle, pleutre, vil personnage, coquin, paltoquet, pied-plat. — Syn. de *Pignouf*, *Pierrot*, *Muffle*, *Cul*.

Platène. — « Les pois sont en *platène* lorsqu'ils sont encore peu développés, que la gousse est plate. » (Mén.) Ou *Plataine*.

Platerée (Sa., By.). — Platée.

Platine (Mj., By.), s. f. — Langue bien pendue. Ex. : Il a eine bonne *platine*. — Syn. *Pécot*, *Tapette*, *Losse*. || By. — V. *Plataine*.

N. — Cette express. se rattache au plat de la langue : « Villars ne s'était pas contraint de dire, en parlant des puissances, que, s'il ne leur fallait que du *plat* de la langue, il leur en donnerait tout leur soûl. » (S. Simon, 201, 181.) — « Bavardage, belles paroles. « Ce n'est que du babil de moine qui donne du *plat* de la langue. » (Gui Patin.) Littré.

Platir, v. a. — Aplatir. Les lingères *platissent* le linge. (Mén.) || By. Ce n'est pas tout à fait : aplatir, mais : rendre plat, uni, lisse, presque déchiffonner. Aplatir tient compte d'un effort pour rendre plat un objet qui ne l'est pas naturellement.

Plée, piée (Mj.), s. f. — Pluie. Vieilli. Syn. et d. de *Pieue*. D'où *Pieuver* et *Piéver*, pour Pleuvoir. V. Supplém. du Gloss.

Pleige, s. m. — Caution ; assignation.

Et. — Semble de la même famille que l'anc. fr. Plevir, garantir, engager, promettre. (Darm.) — « Autrefois, en Anjou et en Maine, quand un seigneur avoit saisi la terre de son sujet, le sujet qui prétendoit que la saisie n'étoit pas juste pouvoit en demander main levée en donnant *plege*, et quand le seigneur ne vouloit point accorder la main levée, le sujet étoit en droit de s'*appleger*, et

l'*applegement* qu'il formoit en ce cas étoit de refus de *plege*. (Laur.) L. C. || Angl. Pledge, même sens.

Plein, e (Mj., Bx.), adj. q. — Très ivre. Ex. : Il est *plein* comme ein boudin. Syn. de *Rond*, *Verzelé*, *Paf*, *Zingué*, *Nigé*. || Tout *plein*, — beaucoup. Je l'aime tout *plein*. Illy a tout *plein* de monde. De l'argent? il n'n'a tout *plein*. || Tout fin *plein*, à tout fin *plein*, — tout à fait plein, débordant. || A *plein*, — en remplissant complètement l'ouverture. Ex. : Le monde entraient à *plein* par la porte. — Varie : à *plein*, à *pleine*. Ex. : Il a de l'argent à *plein* ses poches, ou : à *pleines* ses poches. || Vomir à *plein* cou, — à pleine gorge. || Causer à *pleine* tête, — à tue-tête. On dit aussi : à *pleine* la tête. || A *plein* la main. — C'est des gens à *plein* la main, — de bonnes gens, tout ronds. — C'est ein gars à *pleines* mains, — un gaillard, un luron. N. Cela rappelle le moelleux d'une étoffe que l'on palpe à pleine main. || En avoir son *plein* cul (d'une personne ou d'une chose), — autant qu'on en peut supporter, — ou faire. || Avoir ein *plein* bâton d'eau, — avoir une profondeur d'eau assez grande pour que le bâton, ou bourde, atteigne à peine le fond. || En avoir *plein* le dos, — d'une personne, ou d'une chose, — en être excédé. || Le *plein* de la lune, — le moment de la pleine lune. || En *pleine* de nuit, — en pleine nuit. || *Pleine* de, — fécondée depuis... — Ex. : Ma vache est *pleine* de cinq mois. || Couvert de. — Il avait la figure toute *pleine* de sang. || Grouillant de. — Il a la tête *pleine* de pouées. || *Plein* de soupe. — Un gros *plein* de soupe. — Personne corpulente, qui semble ne songer qu'à son ventre, — et qui a une mauvaise conduite.

Hist. — « La fumée dont était pleine l'église, sortait *à plain* la porte. » (1736. *Inv. Arch.*, E. III, 61, 1.) — « Pour à laquelle chose obvier, luy faisoit *tout plein* de beaux contes . (Rab., *P.*, III, 28, 279.) — « Ce sera d'un beau petit enfantelet qu'elle sera grosse. Je l'aime desja *tout plein* et ja en suis tout assoty. » (Rab., *P.*, II, 18, 253.)

Pléne (Mj., Lg.), s. f. — Plane, outil de charron. Syn. de *Couteau à deux manches*. V. *Plane*.

Pléner (Mj., Lg., By.), v. a. — Planer, polir avec la plane.

Plésir (By.), s. m. — Plaisir.

Plesse, pi-esse (Mj.). — Sarment taillé long à 6 ou 7 yeux au moins. V. *Piesse*. — Pat. norm. Pleyon, plion. — Branche coupée à moitié dans une haie et que l'on rabat en travers sur la haie même. V. *Plesser*.

Plesser (Mj., Lg.), v. a. — Plier et entrelacer des branchages pour former une haie. N. Cf. l'angl. to Plait, plier, tresser. V. *Plesse*, *Plessis*.

Plessis (By., etc.). — Un grand nombre de maisons, de fermes et de bourgs portent ce nom, ou seul, ou suivi d'un autre, distinctif. Le *Plessis*-Grammoire. V. *Pleyis*.

Et. — « De : plexicium, fait de plexum. Un plessis, c'est proprement un parc entouré de haies pliées. » (Ménage.) — V. *Plesse*. — « Plaisceis. Habitation défendue par des haies. « Ne maison, ne recet, ne *plaisceis*. » (*Aiol*, 4130.) — « Lancelot s'en va tant qu'il vient en une forest où il y avoit *plessis* entour. » (*Lancelot du Lac.*, II, f° 10.). (L.C.) — Le vx fr. avait le verbe Plesser, plier.

Pleumage, souv. pieumage (Mj., By.), s. m. — Plumage. On trouve : pleumas, dans une chanson du XVe s. V. *Pieumas*.

Pleume, souv. pieume (Mj., By.), s. f. — Plume. — Corr. du mot fr. par allong. de la 1re syll., comme dans *Leune*, *Preune*. Ex. : La *pleume* en volait ! — En parl. de deux personnes qui se battent avec acharnement. — Hist. :

Hist. :
« Il en a faict une *pleumaire* cousche. »
(G. C. Bucher, 47, 108.)
« Congnaissant donc ma *pleume* a son loz moindre. »
(*Id.*, 191, 196.)
« Despece luy ses leigers aslerons (à Cupidon).
« Et de leur *pleume* orne ta couche molle. »
(*Id.*, 147.)

Pleume de cerf (Tlm.), s. f. — Grande herbe qui pousse dans les bois et qu'on ramasse à la fin de l'hiver, lorsqu'elle est sèche, pour en faire des matelas. On la nomme aussi : *Paleine*, *Guinche*.

Et. — Ainsi nommée parce qu'elle tient lieu de plume et qu'elle pousse là où broute le cerf. — Ou parce qu'elle sert de litière au cerf ? — Sert à faire les *Ballains*. Les *ballains* ou *ballines* se font plutôt avec les balles d'avoine.

Pleumée, qqf. pieumée (Mj., By.), s. f. — Tripotée, rossée, volée de coups. || Action de se *pleumer*. Syn. de *Roustée*, *Latrée*, etc.

Pleumer, pieumer (Mj., By.), v. a. — Plumer. || Peler. Ex. : *Pleumer* éne pomme. || V. réf. Se battre. Ex. : I se sont *pleumés*. — Se dit, au fig., des personnes. Syn. de se *Pelauder*, se *Bonder*, se *Pleutrer*.

Hist. — « Il les faisait raire (raser) et *plumer*, comme cochons, la partie postérieure de la teste. » (Rab., *P.*, v, 27, 538.) — Plume l'oignon, prend ce qui fait mestier (ce dont tu as besoin, ce qui peut servir.) Jette le reste. (J. du Bell., 262, *Moretum*.)

Pleur (Mj., By.), s. f. — Ex. : Alle avait des *grousses pleurs* qui illi couraient sus les joues.

Pleurard, franç. — Saint Médard, Grand *pleurard*. — V. *Pissard*. (Mén.)

Pleutrer (se) (Mj.), v. réf. — Se renverser par terre en luttant ensemble ; se battre et se rouler en se tenant par le corps ; se terrasser ; se bousculer, se gourmer.

Et. — Je ne crois pas que ce verbe ait qq. rapport avec le fr. Pleutre, à moins que ce dernier n'en dérive. A mon avis, il est plutôt pour se Pelotter. Je l'écrirais : Peleutrer, car je le considérerais com. une sorte de fréquentat. de se *Pelauder*. (R. O.). Lat. Perluctare ?

Pleuviasser, v. imperson. — Pleuvoir faiblement. Dictons : Quand il *pleuviasse*, il

poumasse. — Autrefois, on disait dans la vallée, quand on cultivait les fèves : Quand il *pleuvasse*, il feuvasse. (Mén.) Syn. de *Mouillasser*. || By. Pleuvasser.

Pleyer (Mj., Lg.), v. a. — Plier. Vieilli à Mj.

Pleyure (Lg.), s. f. — Pli, endroit où une chose se plie. Ex. : Les *ouinces*, c'est à la *pleyure* des doigts. — N. On prononce : pléyure, ou : pié-yure. V. *Pleyer*.

Pleyis (Pc), s. m. — Plessis. — On veut arracher une haie ; votre voisin vous dit : « Avec quoi donc que vous clorez votre champ? » Avec un *pleyis*. — Branches ployées en formes d'arceaux. — Pleyon est une forme dialect. pour Ployon.

Pli (Mj., Lg., By.), s. m. — Levée, aux cartes. Syn. de *Levé*. || Ne pas faire un *pli*, — passer sans difficulté. Ex. : Je te l'ai baisé au palet, ça n'a pas fait ein *pli*.

Plic et Ploc, loc. adv. — Cahin-caha.

Et. — Cette loc. est formée par le redoublement du mot *Ploc*, légèrement altéré dans la première partie, ainsi qu'il arrive toujours dans ces expressions. Cf. le fr. De bric et de broc.

Et. — « Ploc, poil de vache ; poil, laine de rebut. (Litt.) Alors, p.-ê., tout, pêle-mêle, bourre et balle.

Plice (Mj.), s. f. — Plie, sorte de poisson plat. On dit aussi : *Puise*. Les Angl. ont Plaice. — Peut s'écrire Plisse. — Bret. Bleizen, même sens. || By. *Puise*.

Et. — L'anc. forme est : plaïs, du fém. ; plie en paraît une altération. Plaïs tient sans doute au lat. platessa, sorte de poisson plat.

Pliette (Mj., Lg.), s. f. — Eclisse pour fractures, attelle. Syn. de *Temple*. — Angl. Splint. V. *Lèche*, *Coinquer*. || Fu. — Pliettes. Branches pliées en arceaux qu'on garnit de gluaux à la pipée au-dessus des allées qui partent de la *loge*. || By. Pléiette. || Sal. Petite branche souple qui plie facilement.

Plisser (Lg.), v. a. et n. — Tresser, clisser, faire un travail de vannerie. — Doubl. de *Piesser* ou Plesser. Cf. *Fesseter*.

N. — Hatzfeld ne sait à quel radical rapporter le fr. Clisser. Ne viendrait-il point de notre v. Plesser, Plisser? L'articulation forte, purement labiale, pl, a pu devenir facilement la labiale aspirée fl et donner la forme intermédiaire : Flisser. Cf. *Ploc*, *Plouc*, *Flouc*. De nombreux exemples prouvent que celle-ci serait devenue tout naturellement Clisser. Cf. *Riclet*, pour Riflet ; *Cleau*, pour Flau, ou Fléau ; *Clômer* et *Cleumer*, pour Flamber, etc. — Litt. le tire de ; pli.

Pliure, s. f. — *Arcure*. (Mén.)

Ploc ! ploc, ou pioc, interj. — Exprime le bruit que fait un corps tombant dans l'eau. V. *Flouc*.

N. — On dit aussi Plouc, Flouc. Souvent on mouille l'l dans tous ces mots : Pioc, Piouc, Fiouc. — Angl. to Plash, éclabousser ; Splash, éclaboussure; to Splash, patauger.

Plom, s. m. — Osier. — V. *Plon*.

Ménage cite : plom, plomier. — Hist. « Item, l'erbe des prés de Brio et la pescherie de la rivière d'Isme, les *pleons* et les soloies d'environ. » (1328. D. C.)

Plomb, **Plée**, **Plisse** (Vz.), s. m. — Tissu racineux de l'herbe que l'on enlève avec la terre ; pour dériver, par ex., un cours d'eau. || C'est Pelomb, *Pelon*, *Pelée*, *Pelice*.

Plomber (Mj., By.), v. n. — Au jeu de *Ligne* ou de *Saute-mouton*, se laisser tomber lourdement, brutalement et les poings fermés, sur le dos du joueur qui est courbé, au lieu de poser à plat ses mains et légèrement. Cela peut être dangereux. || Infecter de qq. maladie honteuse. Ex. : Il a été voir ses cousines, il s'est fait *plomber*. — Syn. de Avarier, *Poivrer*.

N. — P.-ê. au 2e sens, allusion aux réservoirs dans lesquels se déversent, à Paris, les eaux sales de chaque étage et dont l'odeur est souvent infecte. (Lor. Larchey.) — Eau de plomb, mercure, de là le nom de plomb donné à la syphilis par les gens du peuple ; elle se soigne, en effet, par le mercure. Rabelais en parle : ii, 159. (L. C.)

Plombette (Mj.), s. f. — Morceau de plomb en forme d'olive percée suivant son axe, qui est enfilé sur une ligne de fond et glisse le long, librement. By. Plomb, le plus souvent.

Plon (Mj.), s. m. — Osier. || Brin d'osier. Fr Pleyon. N. Certains prononcent encore Pion, en mouillant l'l. Cf. *Plesse*, *Plée*. Syn. de *Ousier*, *Oisie*, *Prête*. — Jaub. écrit Pelon et le dér. de Peler. A tort.

Plongeot, plonjote (Mj., By.), s. m. — Plongeon. Syn. de *Plungeot*.

Plongette (Mj.), s. f. — Sorte d'oiseau aquatique de couleur grise, moins gros que le canard, plus gros que la sarcelle. C'est p.-ê. le même que la *Poichette*.

Plonnière (Mj.), s. m. — Oseraie. V. *Plon*.

N. — En présence de la baisse des prix du chanvre, certains propriétaires ont pris le parti de se livrer à la culture de l'osier. Il y a aujourd'hui (1907) de nombreuses *plonnières* dans le *Sol de Loire* et la Vallée de Mj.

Plon-sardine (Mj.), s. m. — Espèce d'osier.

Plonner (Lg.), v. a. — Nettoyer, râcler, — des tripes, à l'aide d'un brin d'osier replié.

N. — L'opération consiste, après avoir retourné les tripes, à les pincer dans le pli d'un brin d'osier et à les y faire passer de force. C'est plus prompt, mais peut-être moins sûr que de les gratter avec un couteau sur une planchette. — Dér. de *Plon*, ou *Plon*.

Ployer, v. a. — Employé à tort pour Plier. J'ai *ployé* mon linge. (Ag., By.)

Plumard (Mj., Lg.), s. m. — Le lit. Mot d'importation récente, mais assez usité partout. Dér. de Plume. Syn. de *Pieu*, *Portefeuille*, *Piou*.

Plumas, s. m. — Pour Plumeau. || By. Pleumâs.

Hist. — « Touffe de plumes que l'on mettoit sur les casques et sur la tête des chevaux : « Ayans

leurs *plumas* ou pennaches sur leurs salades. » (Math. DE COUCY, *Hist. de Ch. VII*, 593.)

Plumasse (Tlm., Lg.), s. f. — Pelure d'un fruit. — De plumer. V. *Pleumer*. Syn. de *Pelasse*. Ex. : Vaut mieux des grousses pataches, paceque dans les petites gn'a trop de *plumasse*.

Plumejeau (Mj., Lpo.), s. m. — Nom de famille. N. Ordinairement prononcé Pleumejeau.

Plumer (Li., Br., By.), v. a. — Peler. — Plumer une pomme. V. *Pleumer*.

N. — « Plumer, — les pourceaux (*Nuits de Straparole*, I, 394), — les cheveux (DESCH.), — la barbe, — une chastaigne. » — L. C.

Plumet(Mj., By.), s. m. —Avoir son *plumet*, — être ivre. Syn de *Pompon*. || Lg. — Plumeau formé d'une aile de volaille. V. *Plumas*. By. Pleumet.

N. — Allusion à la couleur, souvent rouge, de cette partie de l'uniforme. (Lor. LARCH.)

Plungeot', plun-jote (Mj.), s. m. — Plongeon. V. *Plongeot*, *Plunger*.

Plunger (Mj., By.), v. n. et a. — Plonger. On dit aussi *Punger*.

Plus-jamais ! (By.) — Augmentatif de jamais ; au grand jamais. — Un bébé grondé, apaise sa mère en lui disant, au milieu de sanglots : *Pus jamais*, maman, — je ne le ferai plus jamais. || Mj., id.

Plus souvent ! (Mj., By.) — Loc. signifiant : Certainement non. *Plus souvent* que j'irais illi dire !

Pô (Mj., Rg., By.), adj. q. — Pauvre. Ex. : *Pô* p'tit loulou ! Doubl. de *Pou*, même sens.

Pobie (Tr.), s. f. — Chaufferette en terre. (MÉN.) ? V. *Marmotte*, *Gamotte*, *Gueux*.

Pocale (Segr.), adj. — Etre *pocale*, — maladroit. Une personne *pocale*, — peu adroite de ses mains. — A rapprocher de Pouacre?

N. — Pocaud, e, — adj. Manchot. De poque, = poche ou sac, parce qu'un bras coupé, dans la manche nouée d'un vêtement, semble être dans un sac. (DE MONTESS.) — Simple rapprochement. — Syn. de *Poqueton*, *Podagre*. Corr. de ce dernier.

Pocharder (se) (Mj., By.), v. réf. — S'enivrer. Syn. de s'*Ivrer*.

Et. — Pochard, rempli comme une poche. (LITT.) — Qui a l'habitude de se pocher, de se battre. (DELV.)

Poche (Mj., By.), s. f. — Au pus fort la *poche*, — c'est le plus fort qui l'emportera. || De sa *poche*, — à ses frais. Y être de sa *poche*, y perdre, dans une transaction, une vente. || *Poche* aux puces. Syn. de *Migâillère*, *Chatière*, *Fergâillère*, *Fernâillère*.

N. — MALVEZIN le tire du celtiq. Poc, enfler, être gros.

Pochée (Mj., Lg., By.), s. f. — Le contenu d'une poche, d'un sac. || *Pochée* de misère, — maisonnée où règne la misère noire. V. *Pochettée*. C'est eine vraie *pochée* de misère, là dedans.

Pochetée (By.), **Pochettée** (Mj.). s. f. — Le contenu d'une poche de vêtement. Ne pas confondre avec *Pochée*. Syn. de *Mallettée*. Fr. Pochette. *Goujettée*. || By. *Pochetée* s'emploie souvent pour *Pochée*. *Pochettée* indique seul le contenu d'une pochette, d'une poche de vêtement.

Pochetier (Pell., By.), s. m. — Garçon meunier qui porte la farine à domicile et va y chercher le grain. Syn. de *Porte-poches*. — Fr. Poche, et plutôt Pochette.

Pocheton [1] (Mj., By.), s. m. — Petite poche, petit sac. Syn. de *Saqueton*. || By. *Id.*, et grand filet long, en forme de sac, servant surtout au transport des canards. || Sal. Secouer le *pocheton*, — faire des réprimandes.

Pocheton [2], onne (Mj.), adj. q. — Gourmand, goulu, goinfre. — Syn. de *Happaud*, *Goulif*, *Goujat*, *Porchard*.

Et. — Cet adj. semble être le nom *Pocheton* pris au fig. Il a la même rac. que le fr. Pochard.

Pochetonnée (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'une petite poche, d'un petit sac. || By. Le contenu d'un *pocheton*. Il a porté au marché eine belle *pochetonnée* de canards.

Pochetounée (Lg.). — V. *Pochetonnée*.

Pochette (Mj., Lg., Li., By., Br.), s. f. — Poche de tablier, de vêtement. Syn. de *Goujette*, *Mallette*, *Profonde*, *Fouillouse*.

Pochon [1] (By.), s. m. — Petite poche destinée à mettre le linge des blanchisseuses. (MÉN.)

Pochon [2] (By.). — V. *Amouré*. — Partie du canard, comprise entre le cou et le ventre. « J'ai ein beau canard noir, *pochon* blanc (ayant le pochon blanc), — *bureau*, *corletté*, *pochon* blanc (gris foncé, tête gris noir avec une collerette blanche et le pochon blanc). »

Pochot, s. m. — Petit sac en toile dans lequel les bergers mettent leur pain pour la journée. (MÉN.)

Pocrasser (By., Sal., By.), v. a. — Manier une chose malproprement, de manière à ce que les pocres ou doigts soient marqués. || Empeser avec excès ou avec salissure : « Ce linge est tout *pocrassé*. » Corrompu des mots . pois, empois et crasser. (JAUB.) — Non. Vient de *Pocrer*, est pour : *pograsser*, manier avec ses *pocres* (prononciation dure pour pogues, mains lourdes, d'où pogasser) et indiquant le dégoût, parce que ces mains désignent de grosses mains, sales et maladroites.

Pocrasson (Ag.), s. m. — Enfant malpropre.

Pocre. — **Pôcre** (Lg., By.), s. f. — Main, surtout large et forte. Syn. et d. de *Pogue*. || Poigne. — Il a la *pôcre* bonne. — Pour *Pouacre*. Se rapporte à Podagre, qui, en réalité, se dit des pieds ; chiragre se dit des mains. Mais on confond. || Ergot de coq, auquel on enlève l'ergot en partie, pour l'empêcher de gratter. V. *Pacré*. || By. Au

sens de pogne, j'ai entendu dire : il a du pognon, et même du pongnon (dérivé de poing?). V. *Pogler*.

Pôcré (Lg.), part. pas. — Se dit dans : Ben *pôcré*, — qui a des mains larges et fortes. Cf. *Pacré*, *Poqueré*.

Pôcrer (Lg.), v. a. et n. — V. *Pôquerer*.

Podagre (Mj., Lg.), adj. q. — Maladroit, lourdaud. Syn. de *Poltron*, *Pocale*, *Poquteon*, *Impopompe*. || Sale, en parl. d'un enfant. Syn. de *Pouacre*, *Bouifre*. — Pas d'autre sens. On dit : Sale comme ein *podagre* et, simplement : Qu'ein p'tit *podagre* !

Podille, s. f. — Main (Ch,.) Veux-tu aller vitement te laver les *podilles* ! — Pron. souv. poghuilles. || By. Oui ; diminut. de *pogue*.

Et. — Cf. le grec Pous, podos, pied ; par ext., main. V. *Poguille*.

Podure (Mj.), adj. q. et s. m. — Enfant turbulent. Syn. de *Vif-argent*, *Jupitar*. Cf. *Ponmoins*.

Et. — De l'adv. Peu ou point et du v. Durer. Littéralement : Qui ne *dure* point.

Poële (Sar.), s. f. — Grande chaudière ou bassin de 1 m. de diamètre, profonde de 0m25 à 0m30, en fonte ou en fer, où l'on cuit la noix pour faire l'huile.

Poëlette [1] (Lg., Mj.), s. f. — Grand chaudron dans lequel on fait bouillir le lessif. — C'est le mot fr. dans un sens spécial. || Lg. — Partie la plus creuse d'un étang, au voisinage de la bonde. || By. Grand chaudron d'airain dans lequel on faisait les rillauds. || Qqf., on y fait de la *millère*.

Poëlette [2] (Lg.), s. f. — Bouton d'or, fleur de renoncule. — C'est le même que le précédent, parce que les poëlettes sont toujours faites en cuivre jaune.

Poëlier (Mj.), s. m. — Pièce de bois transversale qui maintient invariable l'écartement des bordages d'un bateau.

Poëlon. — Une queue de poëlon ou de poële. (Li., Br., By.) Mésange à longue queue. || Le poëlon, petite poële, sert seulement à faire la bouillie pour les tout petits enfants.

Poément, Poiment (Br , Z. 183), s. m. — Paiement. — Ou encore Poiement, qui suppose le verbe Poyer, qui se dit en effet à Cht.

Poercir° (By.), v. a. — Rendre mou, un fruit. Les enfants aiment à *poercir* une orange, ça la fait *poerjuter*, et ils peuvent ainsi la sucer, ou la *cibrer*. Poercir ou Poersir, pour *Pressir*, presser, comprimer avec les doigts. Voir ce mot et *Mougrir*, *Tuter*.

Poerjuter (By.), v. a. — Pour : perjuter, faire perjuter, faire sortir le jus par (per) un trou pratiqué dans l'écorce. V. *Poercir*, *Mougrir*.

Pôficher (Nu.), v. a. — Manier sans précaution. Syn. de *Pôtrigner*, *Pôgler*.

Et. — Il conviendrait p.-ê. d'écrire Pauficher, car ce mot dérive probablement de *Pauficbe*. Le sens serait : Traiter à coup de fourche. — Il est vrai que Pauffiche pourrait aussi s'écrire Pôt-fiche, car nous avons certainement les deux mots *Pau* et *Pôt*.

Poganée (Segr.), s. f. — Mauvais rata. On dit aussi Pogance. (Mén.)

Pogasser (By.), v. a. — Prendre maladroitement avec des mains sales.

Pogler, Pôgler, v. a. (Mj.). — Manier sans délicatesse, maladroitement. Syn. de *Pôtrigner*, *Pôficher*, *Pôguergner*, *Poignasser*. || Porter les mains sur ce qu'on ne devrait pas toucher. — De *Pogue*. || By. Sens analogue à *Pocrasser*, qui fait *Pocrassoux*. *Ploguer* (le pogler ci-dessus), même sens. Veux-tu ben finir ! Voyons, sacré gamin ! Quiens ! r'gard' lé donc comme i *plogue* ses poissons ! I' m' dégoûte. Veux-tu aller te laver les mains, sale petit *plogard*. On dit encore, même sens, poligrer et poligrasser, — policrasser quand on veut exprimer davantage le dégoût.

Pognon [1] (Mj., Sp., By., etc.), s. m. — Argent, monnaie, quibus. Ex. : Il a du *pognon*, — il est riche. — Syn. de *Galette*, *Picaillons*, *Monacos*, *Pépettes*, *Ronds*. || By. Poigne. Syn. de *Pongnon*, *Pôcre*.

Et. — P.-ê. de : poing. Ce qui se prend dans la main, ou pogne.

Pognon [2], s. f. — Petite fille grosse comme le poing ; petite chipie. (Mén.) || Mj. *Pâgnon*.

Pogrée (Sa.), s. f. — Trace que laisse sur le sol le pied d'un animal. Syn. de *Sogrée*. Doubl. de *Poquerée*. J'écrirais Poguerée, de *Pogue* ou *Poque*.

Pogue (Mj.), s. f. — Main. S'emploie en mauvaise part. Forme adoucie de *Poque*.

☩ **Pôguergner** (Lg.), v. a. — Manipuler sans précaution, ou avec brutalité, tripoter salement. Syn. de *Pôtrigner*, *Pougriner*, *Pôgler*.

Et. — Pour *Pôgrigner* ou *Pôcrigner*. (Cf. *Guergne*, pour Grigne) ; dér. de *Pôcrer* et de *Pôcre* ou *Poque*. Le vocable montj. *Pôtrigner* paraît être également une corrupt. de *Pôguergner*. — Cf., toutefois, Potigner. (Jaub.) — « Pogriner ; salir à force de prendre et reprendre avec les mains sales, — toucher sans cesse.

Poguilles. — V. *Podilles* (Mj.), s. f. pl. Mains ; dimin. de *Pogues*. Cf. *Poques*. S'emploie surtout au plur. — Cf. *Socquille*.

N. — On peut établir le tableau synoptique suivant :

Socque (fr.), — *Socquille*.
Soque (inusité)... *Sogrée*.
Poque... *Poquerée*.
Pogue, *Poguille*, *Pogrée*, *Pôgler*, *Péguiller*.

Poi (Lg.), s. m. et adv. — Peu. Vieilli.

Hist. — « Après avoir bien à poinct desjeuné, alloyt à l'ecclise et luy portoyt on dans ung grand pénier ung gros breviaire empantophlé, pesant tant en graisse qu'en fermoirs et parchemin, *poy* plus, *poy* moins, onze quintaulx six livres. » (Rab., I, 21.)

Poiche (Lg.), s. f. — Pêche, action de pê-

cher. Se trouve encore sur les lèvres de qqs vieillards. Pron. : pouêche.

Poicher (Mj., Lg.), v. a. — Pêcher. — Doubl. du mot fr. — N. Cette forme, encore usitée au Lg., est presque hors d'usage à Mj. || Lg. — Absolument : Prendre l'eau ou la boue dans ses chaussures. Syn. de *Embotter*, s'*Enaiver*.

Poichette, s. f. (Mj.). — Sorte de *molleton*, ou oiseau aquatique voisin des sarcelles. || Oiseau de marais un peu plus gros qu'une sarcelle, gris, pattes palmées ; sorte de petite cane, vole très vite et par bandes, tête rougeâtre, « à revenir comme » un molleton. Plonge beaucoup.

Poichoire (Lg.), s. f. — Sac en filet, sorte de verveux à prendre les anguilles. Ex. : Les meuniers tendent des *poichoires* dans les portages des moulins. Dér. de *Poicher*.

Poicre. — V. *Pouacre*. Regardant, intéressé.

Poids (Mj., By.), s. m. — Poids de 6 kil. 625, ou 13 livres et quart, qui sert d'unité de mesure dans le commerce du chanvre. La filasse du chanvre se vend par poids, ou paquets de 6 kil. 625. Tel est l'usage immuable ou, si l'on veut, la routine. || Fig. — N'être pas de *poids*, — n'être pas de taille à lutter ou à soutenir la comparaison. || A Lué, le poids est de 7 kil. ; chanvre transformé en filasse.

Hist. — « La disme de Béhuard étoit possédée autrefois par mes prédécesseurs, à raison de 60 livres et douze *poids* de chanvre. » (1739. — *Inv. Arch.* E, II, 315, 2.)

Poids et mesures usités en Anjou. — Ceux qui seraient curieux de les connaître pourront consulter Bruneau de Tartifume, *Philandinopolis*, chap. xii, page 539.

Poignard (Sp.), s. m. — Mitaine de cuir garantissant la main droite de l'ouvrier qui *pare* les haies d'épines. Syn. de *Pougnard*, *Babouin*. — On prononce Pognard. || Un brochet gros comme le poing. (Mén.)

Poignasser (By.), v. a. — Saisir et manier malproprement un objet. Syn. *Pôgler*.

Poigne, **Pogne** (Lg.), adj. q. — Gourd, engourdi des mains. Syn. de *Grappe*, *Engourdéli*. || Fig. — Maladroit, gauche. Syn. de *Poqueton*, *Pocale*.

Et. C'est le fr. Poigne, pris comme adjectif.

Poignée (Mj., By.), s. f. — *Poignée* de chambe, de lin, — paquet, botte de brins de chanvre ou de lin liés ensemble, et ayant au moins de 20 à 25 centimètres de diamètre. || Fig. — *Poignée* de châtains, ou châtaignes, — secousse brusque et douloureuse que l'on ressent dans le creux de la main, lorsqu'on y tient un objet dont l'autre extrémité reçoit un choc violent. V. *Châtain*. || Ciseau à fendre les ardoises. (Mén.)

Poigner (Ag.), v. n. — Syn. de *Zôgner*. V. *Biquette*.

Poignet (Mj.), s. m. — A noter qu'on n'emploie guère ce mot seul; on dit régulièrement : le *poignet* du bras. Ceci encore : Celui qui ne peut pas entourer un de ses *poignets* avec la main opposée de manière que le pouce joigne l'extrémité des autres doigts, celui-là mange du pain de faignant. Il n'a pas une main de travailleur.

Poignetter (Mj.), v. a. — Moissonner à la faucille, en saisissant la paille par poignées. Ce mode d'opérer, qui était à la mode il y a trente ans, est complètement tombé en désuétude ; maintenant, on *raude* les céréales. Dér. irr. de poignée, ou rég. de poignet. — Syn. de *Pougnetter*. || By. Poignetter le chanvre, le mettre par poignées.

Poignon. — V. *Pognon*. (Sp.). — Syn. de *Picaillon*, etc.

Poil, poiye (Mj., By.), s. m. — Fig. Avoir un *poil* dans le creux de la main, — être paresseux. || Avoir le *poil* en relevant, — se hérisser, montrer de la mauvaise humeur. || Eter d'ein mauvais *poil*, — être de mauvaise humeur. || Eter du même *poil*, — être du même acabit, se ressembler, s'entendre, s'accorder. || Avoir du *poil* au cul ou aux yeux, — se montrer brave, courageux, énergique, viril. || Réprimande. Ex. : Il en a reçu ein *poil* ! — Syn. *Savon*, *Abatage*, *Chasse*, *Galop*, *Suif*. || Dictons : Etre (éet', eter') d'ein mauvais (mouâs), d'ein bon *poil* (non, à By.), — avoir mauvais ou bon caractère ; être mal ou bien disposé ; être de mauvaise ou de bonne humeur. = *Poil* de carotte, — cheveux roux ; ceux qui les ont de cette couleur sont réputés grognons et de mauvais caractère. || A *poil*, — tout nu ; in naturalibus. Syn. de : En *peau*. || *Poil* de bique, — mélange de vin rouge et de vin blanc. || Tomber sur le *poil* à qqn, — lui tomber dessus, l'attaquer, le battre, l'invectiver, — s'en prendre à lui. || *Poil ragoillard*. || Tout *poil* bonne bête. (Mj.)

N. — « Et que de tout *pêu* bono besto. » — Et qu'(il peut) de tout poil (y avoir) bonne bête. » (*Mireille*, 110, 1.)

Poil' d'aspit (Mj.), s. m. — Syn. de *Tanchelette*.

Et. — Ce nom doit être pour : pouée d'aspit. Il faut remarquer que Poil se pron. Poueil, de là la confusion.

Poil de bique (Mj.), — V. *Poil*.

Poil de chat (Lg.), s. m. — Sorte d'herbe commune dans les prés et sur la lisière des champs. Je crois que c'est une graminée, mais je n'ai pas vu la plante.

Poil de jarc, jarque (Lg.), s. m. — Laine grossière et entremêlée de poils rudes et piquants. On dit aussi simplement : *Jarc*. Syn. de *Jars*.

Poile et mêle (Mj.), adj. — Pêle-mêle. — Vieilli. Cf. *Moitier*, pour : métier ; *Foissemêle*. Les très vieux disaient : Poile et moile.

Poillaud (Sa.), s. m. — Celui qui vit en

concubinage. Syn. de *Marlou*, *Marcou*, *Harnicou*. Cf. *Pouilloux*.

Poilu, poiyu (Mj., Lg., By.), adj. q. — Poilu, velu. Cf. *Filoseille*.

Poil-ragouillard (Tlm.), s. m. — Sève de la jeunesse, ardeur juvénile. Se dit surtout des animaux. Ex. : Noutre bouvard est dans son *poil-ragouillard*. L'expression a un peu vieilli. Syn. de *Poil-rangoille*.

N. — Aux Epesses (Deux-Sèvres), on dit Poil-ragoillard.

Poil-rangoille (Lg.), s. m. — La pleine vigueur de la jeunesse. Ex. : Il ne se sent pas, il est dans son *poil-rangoille*. Syn. de *Poil-ragouillard*. N. Le son naturel de l'o est conservé : ran-go-iye.

Poil-taché (Tr.), s. m. — Un des modèles d'ardoise marchande, de qualité plutôt inférieure.

Poinchau. — V. *Chardon*. (Mén.)

Poinçon (Mj., By.), s. m. — Barrique de forme courte, employée surtout dans le Nantais. || Mj. — Etai vertical. Syn. de *Sus-bout*, *Appouet*, *Abut*, *Pointeau*,

Et. — Incertaine. — Variantes : vx fr. : ponchon, poçon, pochin, — possons, burettes? — Je vois un rapprochement au moins singulier avec poisson [2], petite mesure de liquides... « La queue de vin, mesure et jauge de Dijon, contient 2 muids ou poissons ; le muid, 2 fillettes ; la fillette, 9 setiers ; le setier, 8 pintes ; par ainsi la queue contient 288 pintes. Donc, le poisson, 144 pintes. » — Génin y voit une forme de *pochon*, qui, dans l'anc. lang., signifiait sac et dérivait de poche. — Il y a qq. apparence. (Litt.) — Darm. ne voit aucun rapport entre les deux mots. — Lor. Larchey : Poisson, verre. Du vx mot Poçon, tasse.

Hist. — « Quittance, par Jean Aubert, batelier, de 92 écus pour la livraison et conduite de bateaux et de six *poinçons* de vin fournis audit sieur de Puicharic. » (1590. — *Inv. Arch.*, E, ii, 16, 1.) — « Et beurent si net qu'il n'y demeura une seule goutte des deux cent trente et sept *poinsons*. » (Rab., *P.*, ii, 28, 186.) — « Et versa trois ou quatre *poinsons* de vin qui estoient de reste. » (*Id.*, *ibid.*, ii, 29, 189.)

Poinçonnier (Mj.), s. m. — Morceau de bois qui termine une seine à chacune de ses extrémités. V. au F.-Lore, ii, *Seine*, un article curieux.

Poine (Mj., Fu.), s. f. — Peine. Mot archaïque. Cf. *Moitier*. Pat. norm. poin-ne. — V. Jaub., citat.

Hist. — « Lucifer se desliera et sortant du profond d'Enfer avec ses furies, les *poines* et les diables cornus. » (Rab., iii, 21.) — « Ung chascun, sous *poine* de la hart. » (Rab., *G.*)

Poiner (Sp.), v. a. — Oppresser.

Et. — Du lat. Pœna, grec poïnoç. Doubl. de Peiner.

By. Prononc. Poéner, Poéne.

Poinoux (Mj.), adj. q. — Penaud, déconfit, humilié, maupiteux. Syn. et d. de *Pênoux* et du fr. Penaud. Cf. Jaub., à Peneux. — N. A Château-Gontier, Faible se pron. Feuble ; je me sens feuble.

Et. — Comme le fr. Penaud, ce mot vient du lat. Pœna, ou du fr. Peine, Peiner, que les anciens du pays prononçaient *Poine*, *Poiner*. Cf. *Voiroux*. — Hist. Voir Rab., *P.*, iii, 28, 278.

Point [1] (Mj., By.), s. m. — *Point* de couture, — ligne de points de tricot qui s'étend longitudinalement à la partie postérieure d'un bas et qui imite la couture ; mailles à l'envers. || Boucle, ou anneau de corde, fixé à l'*encoure*, sur le pourtour de la voile, et à laquelle s'attache une bouline, une écoute, etc. || Prendre ses *points* et ses mesures, — prendre ses mesures, ses précautions. || Maille de tricot. — Ex. : Alle a laissé échapper ses *points* de sus sa broche. — V. *Point* [2].

Et. — Punctum, d'un v. pungere, piquer. Un point, — une piqûre (cf. Ponction), donc, une petite quantité, ce qui en explique l'emploi comme négation.

Point [2], adv. de nég. — Trop souvent employé en Anjou pour : pas ; les Parisiens nous plaisantent à ce sujet. — On intercale (Pc., etc.) souvent un n après point devant une voyelle : Il n'est *point-n*-à eux. || Mj., Ti., Dt., By.) *Point* en tout, — *point-n*-en tout. Point du tout. || *Point*-fin, — s. m. Niais, nigaud. Syn. de *Bégaud*. Hue ! le vilain *point*-fin !

N. — Une jeune personne devant aller passer qqs jours à Paris, chez des amis, ses parents lui recommandèrent : Surtout, n'abuse pas du mot : point ! — Un jour, elle faisait de la tapisserie et, comme on lui demandait à quoi elle travaillait, elle répondit, avec la conviction d'éviter un piège : « Je fais des *pas* de tapisserie. »
« Souvent, la peur d'un mal nous conduit dans un pire. »

Pointard (Mj., By.), s. m. — Sorte de canard sauvage. V. *Canard*. De la catégorie des menus : *digeon*, *molleton*, *bisieux*, *rouget*, etc.

Pointe (Sp.), s. f. — Tête. S'emploie en ce sens dans la loc. : Cul par sus *pointe*, — cul par sus tête. || A la *pointe* de midi. || Foncée : *pointe* foncée, outil des ouvriers des ardoisières, dont le fer est rectangulaire, tandis que la *pointe* de banc est celui dont la pointe forme un angle retenu par l'angolis, ou cheville aiguisée en biseau, placée sur le manche de l'outil, mais en deça du fer. (Mén.)

Pointeau (Mj., By.), s. m. — Morceau de bois vertical, servant de support. Syn. de *Sus-bout*, *Poinçon*. Ce mot appartient à la langue des mariniers. Cf. angl. Pointel, objet dressé en pointe.

Pointe d'épée (Sp.), s. f. — Laiche ou carex. Syn. de *Ciseau*. On s'en sert pour rempailler les chaises.

Poirasse (Tlm.), s. m. — Poirier sauvage. *Egrasseau*. — Dér. péjorat. de Poire. || Lg. Mauvaise petite poire. Syn. de *Poiruche*.

Poirassier (Sp.), s. m. — Syn. de *Besiquier*.

Poire, s. f. — Parmi les anciennes poires, il

y avait, à Mj., les poires : d'Oignon, — de Demi-sargent, — de Holà-mon-Dieu ! ou Oh-lelà-mon-Dieu ; celles-ci, rouges de chair, ce qui faisait croire à celui qui y mordait qu'il saignait des dents ; — de Saint-Quentin, de Frisquelande, de Grain d'eau, d'Ichelette, de Livre, etc. — A Bourgneuf, les poires : de Coup-d'œil, de Barne, de Gronche. || *Poire* d'*atticoche*, — action de lutiner, de provoquer en riant ; agaceries. || Faire sa *poire*, — poser, prendre des airs avantageux ou pincés. V. *Merde*, *Gourme*, *Pente*.

Poire de Ah ! mon Dieu ! — V. F.-Lore, IV.

Poireau (Mj.), s. m. — Liliacée à fleurs bleues, commune dans les terres argileuses, et surtout sur les *cheintres*, le long des haies. C'est, je crois, une scille. (Beta cycla.) N. Le pat. n'emploie ce mot que dans ce sens. V. *Pourée*.

Poires de chiots, t muet (Lg.), s. f. plur. — Fruits de la bardane ; la plante elle-même. Syn. de *Poires de chiottes*, *Poires de vallée*.

Poire de chiottes (Sp.), s. f. — Voir le précédent.

Et. — Fruit ainsi nommé sans doute parce qu'il est commun dans les endroits incultes, où se plaît la bardane et qui servent de... buen retiro aux villageois. V. *Chiotte*.

Poire-enchère (Lg.), s. f. — Folle enchère. Ex. : C'est moi qui en porte la *poire*-enchère.

Et. — Il n'est guère admissible que le mot : *poire* soit une corr. de : folle. Je crois plutôt que *Poire* enchère est pour Pire enchère.

Poire d'oiseau (Tlm.), s. f. — Cenelle, fruit de l'aubépine. Syn. Poire de *ouihoui*.

Et. — La forme du fruit rappelle celle de la poire, qui est de la même famille botanique, et les oiseaux s'en nourrissent l'hiver.

Poire de Ouihoui (Mj., By.), s. f. — Cenelle. V. *Poire d'oiseau*.

Et. — Ainsi nommée probablement parce que ces fruits sont tout petits, ne sont que des *ouis-ouis*. Cf. *Oui*.

Poire de vallée (Mj.), s. f. — Fruit hérissé de la bardane, qui s'accroche dans les cheveux et aux habits. Syn. de *Poire de chiots*, ou *chiottes*. || Lappa officinalis, — par ironie. (Mén.)

Poiron (Lg.), s. m. — Plaque de fonte, et autrefois, pierre plate, dressée verticalement contre le mur au fond de l'âtre. || Dans la région de Sp., c'est un nom de famille. || Lg. Plate-bande, dans un jardin, planche de terre le long d'un mur.

N. — C'est le même que le Poiron de cheminée ci-dessus, qui a passé par le sens : plate-bande de fenêtre, de porte. Le mot *Palâtre*, qui a ce dernier sens, signifie aussi : plate-bande de fraisiers, etc.

Et. — L. Petronus (perron), de : petra. — Pour Pierron, dér. de Pierre. Cf. *Peurrier* et le fr. *Perron*, qui en est le doublet.

Poirré (Sp.), s. m. — V. *Perré*. Cf. *Poinoux*.

Poiruche (Mj.), s. f. — Méchante poire. Dimin. péjorat. Syn. de *Poirasse*, *Poquille*.

Pois (Mj., By.), s. m. — Pois sans *parche* ; sans parchemin. || *Pois* à la miche mollette. Syn. *Pois-ragoût*. V. *Miche*. || Sp. — *Pois* sucre, — sorte de pois très sucré, le même que le précédent. || *Pois* de mai, — haricot. Syn. de *Feuvette*, *Mougette*. On en cultive, entre autres espèces, celles dites : *pois* flageolet ; *pois* coco ; *pois* pigeon ; *pois* noble ; *pois* busson. || Les vrais pois sont dits : *pois* ronds. || *Pois* de terre, — variété de pomme de terre. C'est la vitelote. Cf. *Po de terre*. || *Pois*-fleur. — pois de senteur, pois de Milan.

Pois à crapaud, s. m. — Jarzeau, luzeau, luset des prés, jerzeau, vesce... (Mén.)

Pois-joli (Mj.), s. m. — Sorte de fourrage des prairies naturelles. — C'est une petite légumineuse à fleurs roses, d'une odeur très vive et très agréable, commune dans les terres des vallées de la Loire. C'est une Gesse, comme la Jâgnerotte, mais différente de celle-ci. || Vulg. Pied de pigeon. (Mén.) Bat. Geranium rotundifolium. N. Une légumineuse n'a pas de rapport avec un géranium. (R. O.)

Pois (aux) lièvre(s), s. m. — Syn. de Luzeau. || Vulg. Lathyus aphaca. (Mén.)

Pois-mignon (Lg.), s. m. — Haricot blanc que l'on mange sec. Syn. de *Feuvette*, *Mougette*.

Pois-à-la-paresseuse (Mj.), s. m. — Haricot à rames. Syn. *Pois rémards*.

N. — Pois vient de pisum ; poids, de pondus ; poix, de pix, picis. De là l'épigramme suivante contre le nommé Maupoi :

« Sive malum pisum, malus aut pilus, aut mala (pix es,
« Sive malum pondus, res mala semper eris. »
(B. de la Monnaye.)

Pois-pigeon (Mj.), s. m. — Sorte de haricot.

Pois-quarantaine (Mj.), s. m. — Sorte de haricots qui sont bons à cueillir quarante jours après avoir été semés. || Lg. Pois à la quarantaine.

Pois-ragoût (Lg.), s. m. — Variété de pois à grains très gros et très sucrés. Syn. de *Pois-sucre*, *Pois* à la *miche-mollette*.

Pois-rémards (Mj.), s. m. pl. — Haricots à rames. V. *Rémer*, *Réme*.

Poiser, v. a. et n. — Peser. Cf. *Poine*. *Mortoiser*. Ce mot, employé jadis par les vieillards, est maintenant désuet à Mj. — Cf. angl. to Poise ,même sens. — On connaît l'épitaphe de Villon. V. *Peser*.

Poison (Mj., By.), s. f. — Ne va pas manger de ça, c'est de *la* poison. || Fig. — Personne ou bête méchante. Ex. : Je pense que le diable la fait, ceté *poison* de fumelle-là ! — Syn. de *Drogue*. || Femme de mauvaise vie.

Et. — C'est le fr. Poison, avec le genre de l'original latin, Potionem. Du reste, ce mot avait encore le genre f. au XVIe s. — Poison n'a signifié

d'abord qu'un breuvage, puis, à la longue, s'est particularisé et a signifié un breuvage malfaisant.

Hist. — « Son mari, vieillard, luy donna *une poison* de laquelle elle languit plus d'un an. » (Brant., *D. G.*, Disc.I, 15, 2.)
— « Mort violente, en *froyde poison* close
« Me vint férir. » (G.-C. Bucher, 250, 239.)
— « Environ ce temps décéda par *poyson* à luy *baillée* le redoubté roy et empereur Charles le Chaulve. » (J. de Bourd., *Chron.*, I, 163.)
— « Et l'on ne mect le cas remedyable
« Pour amortir leur *infecte poëson.* »
(Ch. Bourd., *P. Faifeu*, Epit., p. 4.)

Poissat, s. m. — De poix : Arctum (?) lappa. On fait, à Segré, des tisanes avec ce fruit, ainsi qu'avec celui du bougre ; on en met 9 graines, pour boire pendant 9 jours. (Mén.)

Poisser (Sal.). — Pouesser. — Coller (français). Un enfant vient de casser une assiette. On lui conseille de rapprocher les morceaux et on ajoute : Crache dessus et prie le bon Dieu que ça *pouesse.* A Mj. : et prie le bon Dieu qu'il gèle.

Poisson (Tlm.), s. m. — Fig. — Sorte d'*échelon* ou *échalon* primitif que les paysans fabriquaient eux-mêmes et fixaient sur l'avant et l'arrière de leur charrette, pour maintenir les chargements. Il consistait en une forte branche d'arbre bifurquée en V, dont les deux branches venaient s'encastrer dans le charretis, le tronc commun étant en l'air. Le tout ressemblait vaguement à une queue de poisson. Les *harasses* actuelles ne sont que des poissons plus proprement faits || (Mj., By.) Teigne, larve de lépidoptère qui ronge le papier On réserve le nom de teigne à celle qui ronge les étoffes ; je ne crois pas que ce soit la même. || Pour la manière de *bauger* le poisson. V. F.-Lore, II.

Poissoux, ouse (Mj), adj. q. — Poisseux. || Boueux, en parl. des chemins. — Cf. *Pissoux.*

Pois-de-terre (Mj.), s. m. — Espèce de pomme de terre précoce et de forme allongée. C'est la vitelotte. Syn. de *Victor*, *Navette.* — N. Ne serait-ce pas une forte contract. de Pomme de terre? Cf. *Po-de-terre*, *Pés de terre.*

Poit (Lg.), adv. — Point. Ex. : J'ou sais *poit*, — je ne le sais pas. N. Qqf., on fait sentir le t final. Pron. *poué* ou *pouéte.* Cf. *Bé.*

Poite-de-loup, pouéte, s. f. (Mj.). — Renoncule rampante dite aussi : bassinet, ou bassin d'or. || Mj. — Espèce de pomme qui est la reinette grise.

Et. — Pour Patte de loup, poite étant une corr. du fr. patte, ou plutôt Pied, lat. pedem.

Hist. — « Acceptez au moins une pomme. Elle est bonne, c'est une patte de loup... Elle sourit en entendant ce mot, patte de loup... elle dit : « Ce mot-là n'est pas de Paris, on ne l'emploie qu'en Vendée. » (R. Bazin, *La reinette grise.* — Annales. p. et l. n° 910, p. 357, col. 2.)

Poitras, pouée-trâ (Ag., By., Mj.), adj. q. et s. m. — Balourd, lourdaud. Syn. *Pahourd.* || Rustre, rustaud. Syn. de *Poqueton*, *Paisan*, *Pétas*, *Pêtras.* Cf. Pétrat, Jaub. S'écrit : Poetras, Pouétras. || Sal. *Id.* Paysan en retard, *Pic.* Parler *poitras.*

Poitrine (Mj.), s. f. — S'en aller de la *poitrine*, — mourir de phtisie. || Maladie de *poitrine*, — péripneumonie contagieuse. — Pron. pouétrine.

Poitriner, (Pc.), v. n. — Appuyer les cartes, en jouant, contre sa poitrine, pour empêcher les voisins de les voir.

Poivrer (Mj.), v. a. — Fig. — Infecter de qq. maladie honteuse. Syn. de *Saler*, *Plomber.*

Police, s. f. (Mj., By.). — Absolument : L'heure de la fermeture des cabarets. Ex. : Il ne s'est enallé qu'à la *police.*

Poltron (Mj.), s. m. — Gauche, maladroit. Ex. : Que t'as donc ponmoins l'ar *poltron* pour pouiller des gants ! — C'est-il *poltron*, ein homme, pour faire ein ôvrage de femme ! — Syn. et p.-ê. corr. de *Poqueton.* Syn. de *Impopompe*, *Podagre*, *Pocale.*

Poltroune (Li., Br.), s. f. — T'es eine *poltroune*, *Pocale.*

Poméniquer, v. n. — Pourrir. Quand on emploie de l'omeau (ormeau) pour faire une barrière, ça *poménique* rapidement. — Faut abattre ce chêne-là, i s'en va *poménique.*

Et. — Corr. évidente de poumon, pulmonique ; le peuple dit : pomon.

Pommage (Mj.), s. m. — Crû de pommes à cidre. Ex. : Dans le Morbihan, le *pommage* vaut mieux que du coûté de Redon.

Pommasser, v. n. — Rejeter des morceaux de pommes en parl. du cidre qui fermente.

Pomme-boudée (Sar.), s. f. — Pomme cuite au four. V. *Debise.*

Pommée, s. f. — Marmelade faite avec la pomme. Vx fr. *Pommée* de cidre. (Mén.)

Pommerasse, s. f. — Aristoloche. V. *Ratelaine.* (Mén.)

Pommeuse, s. f. — Année venteuse, année pommeuse. V. *Hannetonneuse.* (Mén.) et By.

Pomme de vallée, s. f. — Putput (?) (Mén.)

Pompane (Lg.), s. f. — Espèce de trompe rustique,munie d'un pavillon en forme d'entonnoir, fait avec des lanières d'écorce de saule, que l'on fabrique au printemps, lorsque la sève monte. (V. Jaub., à Cornadouelle). — N. J'ai vu de ces instruments à Mj., mais je ne leur y connais pas de nom particulier. On dirait : un *Toutout'*, un *Poupout'*.

Pompanelle (Mj.), s. f. — Petite personne qui s'estime beaucoup, qui fait des embarras. On dit, inséparablement : Mademoiselle la *pompanelle.* Dér. de se *Pompaner.*

Pompaner (se); (Mj.). v. réf. — Se carrer.

Et. — Dér. du lat. Pompa, fr. : pompe. — Se pavaner (qui ne vient pas de Paon, pavonem, mais de la danse appelée Pavane). — Se panader.

Hist. — « Aille se *pomper* Lullie Pauline avec sa robbe toute couverte d'emeraudes et marguerites. » (Rab., *P.*, v, 42, 571.) — « Ainsi me suis-je accoustré, non pour me guorgiaser et *pomper*, mais pour le gré du malade, lequel je visite. » (Rab., *P.*, iv, A mons. Odet, p. 343.)

Pompe (Mj.), adj. q. — Spongieux, absorbant, poreux. || Bien divisée et soulevée, en parl. de la terre cultivée. — Dér. du fr. Pomper.

Pomper (Mj., By.), v. n. — Boire d'autant, avec excès, pinter. Syn. de *Soiffer*, *Gobelotter*, *Cigaler*, *Siroter*, *Sitrer*. Ex. :

Pompons la goutte,
Pompons la souvent,
Envoyant faire fout'e
Ceux qui n'sont pas contents.

Pompette (Mj., Lg., By.), adj. q. — Ivre, pris de boisson. Syn. de *Émêché*, *Guernette*, *Verzélé*, etc. V. *Ripompette*.

Et. — De pomper, au sens de : boire largement, comme avec une pompe. — N. Les Parisiens disent : Etre pompette, Avoir son pompon. On dit aussi : Boire comme un pompier.

Pompon (By.), s. m. — Avoir son *pompon*, être ivre. Syn. de *Plumet*. || Autre sens : A moi le *pompon* ! — à moi la victoire, la première place.

Et. — Douteuse. — P.-ê. de la couleur rouge. Cf. *Plumet*, *Cocarde*. Cependant, Rabelais parle de : « nez purpuré, à pompettes. » (ii, 1.)

Ponceau (Sp., By.), s. m. — Coquelicot. Syn. de *Moine*. De la couleur de sa fleur.

Etym. — Deux proposées : 1° « Lat. fictif : punicellus, dimin. de : puniceus, rouge, de : punicus, *id.*, proprement : phénicien, à cause de la pourpre fabriquée par les Phéniciens. (Cf. panciau.) (Litt.) — 2° Pour paonceau, dér. de : paon ; proprement : petit paon. Cf. Coquelicot, petit coq. (Darm.) A choisir.

Ponchinée (Ag.), s. f. — Selle. Ex. : Il en a fait une *ponchinée* ! — pour exprimer qu'un individu vient, après un bon repas, de se soulager d'une façon abondante. — Cf. *Colombin*.

Pond (Jum., Mj., By.). — Part. pas. de Pondre. Ex. : La poule jaune a *pond* deux œufs de ressiée. V. *Ponnu*. V. *Leune*.

Pondre (Mj.), v. a. — Figuré. — Chier.

N. — Ce verbe, très irrég., a conservé dans qqs-unes de ses formes celles de son original latin, Ponere. Il se conjugue de la manière suivante : Ind. prés. : Je ponds, tu ponds, il ou a pond : je ponons, v. ponez, ils ou a ponent. — Imp. : Je ponais. — Passé ind. : J'ai pond. — Pas. antér. : J'ai ieu pond. — P.-q.-p. : J'avais pond. — Fut. : Je pondrai. — F. ant. : J'arai pond. — Cond. pr. : Je pondrais. — C. pas. : J'arais pond. — Impér. : Ponds, ponons, ponez. — Subj. prés. : Que je pone. — Subj. pas. : Que j'aie pond. — Inf. prés. : Pondre. — Pas. : Avoir pond. — Part. prés. : Ponant. — Pas. : Pond. — N. Qqf., et surtout à Sp., on emploie le part. pas. Ponu. On dit : Les poules ponent ; alle ont pond, ou ponu.

Hist. — « C'est pour faveur que les éléments portent aux alcyons, oiseaux sacrés à Thétis, qui pour lors, *ponent* et esclouent leurs petits lez le rivage. » (Rab., *P.*, v, 6.)

Ponent. — V. *Pondre*. (By.)

Poneuse (Mj., By.), s. f. — Pondeuse. Ex. : C'est eine poule qu'était vrai bonne *poneuse*.

Pongeons (les) (Chpt.), s. m. pl. — Nom de vastes prés situés au midi de la Boire de Champtocé, ou Rôme, et qui s'étendent jusque vers Ingrandes.

Et. — Probablement pour Plongeons (cf. *Punger*), parce que ces prés, très bas, sont souvent inondés.

Ponhut (Gn.), s. m. — Sorte de rainette à ventre jaune. Syn. de *Graisset*, *Clouc*, etc. Ex. : Quand les *ponhuts* chantent, il fait bon aller à la pêche. — N. L'h est très fortem. aspiré.

Ponmoins (Mj.), adv. — Pourtant. Ex. : C'est *ponmoins* ben ielle que j'ai vue. || Enfin. — Ex. : Il est *ponmoins* arrivé ! — Pour : pas moins, ou plutôt point moins.

Et. — Ellipse. (Il n'en est) pas moins (vrai) ; cependant, néanmoins.

Hist. — « Leur protection est un porte bonheur dans une famille. — *Pas moins*, reprit le grand Luneau, en hochant la tête, elles ne vous ont pas garé des voleurs. » (G. Sand, *Les demoiselles*. Annales p. et l., n° 946, p. 91, col. 1, au bas.)

Ponne, Panne. — V. *Jède*, *Panne*. Cuve à couler la lessive.

N. — *Ponne*, *panne* ; terrasse, terrasson ; ponettes, terrasses. Réceptacle pour les vases à lait. (*La Trad.*, p. 44, l. 21.)

Ponnée [1], subst. verb. de Pondre. — Syn. de *Tralée*, grande quantité d'enfants. A Amiens, pondoére. (Mén.)

Ponnée [2]. — V. *Paunée*.

Ponnent. — 3e p. plur. ind. pr. de *Pondre*. (Lué, By.) « Les poules *ponnent* à c't'heure. » (Pron. poune, et non ponnant.)

Hist. — Le père Jean-Louis veut pas nous donner des œufs de Pâques. Il dit que les poules ne *ponnent* pas. (*La Vendée cathol.*, 31 mars 1907, 1, 6.)

Ponner. — V. *Pondre*. Beaucoup de formes verbales autorisent cet infinitif, inusité. V. *Ponnir*.

Hist. — « Ho ! oh ! vous aurez menti, je ne *ponnerai* pas. » (Bér. de Verv.) Mén.

Ponnet, ette (Tlm.), adj. q. — Petit et râblé. Syn. de *Doublé*, *Amaré*, *Tapon*.

N. — Dans le *Petit Journal* du 29 novembre 1906, p. 3, c. 4, je lis : Théâtre de l'Athénée : *La Ponette*, comédie en 4 actes, de MM. Louis Artus et Paul Fuchs. L'héroïne est une jeune fille élevée en pleine indépendance, d'après le compte rendu, qui précise dans les lignes suivantes : « Tous (les visiteurs) veulent voir la *ponette* — c'est ainsi qu'ils appellent Blanche pour sa franche énergie et ses allures vigoureuses... » L'un des auteurs serait-il angevin ? Cf. le fr. Poney.

Ponniller, v. a. — Prendre avec le poing. (Mén.) Cf. *Poignasser*, *Péguiller*.

Ponnir. — Pour : pondre. V. *Ponner*. Part. pas. *Ponnu*. Mais on dit : La poule a *pont* ou *ponnu*.

Ponnu, ue (Sp., By.). — Part. pas. de *Pondre*, pour Pondu. Pron. po-nu. Le pat. norm. dit pon-nu.

Hist. — « Mais, demandoit Pantagruel, ces beaux oiseaux icy une fois avolés, retournent-ils jamais plus au monde où ils furent *ponnus*? » (Rab., *P.*, v, 5.) — « Les cocques des deux œufs jadis *ponnus* et esclos par Léda. » (Rab., *P.*, v, 10, 504.) — G.-C. Bucher, 130, 158 :

Ce sont des œufs *ponnus* entre deux lunes.

Ponoire (Segr.), s. f. — Endroit où se trouve l'œuf destiné à faire pondre. || Mj. — Oviducte. || By. — Ponnouère. Toute la partie ventrale postérieure (poule, cane, oie) : les oies ont eine grousse *ponnouère*.

Ponsacre (Lg., Tlm.), s. m. — Plante qui pousse le long des ruisseaux et dont la racine est très vénéneuse. C'est très probablement la même que le *Pépé*, ou *Pain-feu* (Penfeu). Bat. Œnanthe crocata.

Et. — Si l'on tient compte de la confusion, très fréquente dans la région, entre les sons *an* et *on*, il est très vraisemblable que Ponsacre est pour Painsacre, ou Pansacre, du lat. Panem sacrum. Le rapprochement s'impose alors avec *Pain-feu*.

Ponsard (Mj., Lg.), s. m. — Enfant ou homme pansu, ventru, bedonnant. « Grous *ponsard* ! » gros pansu. Syn. de *Ponsier*, *Vézier*, *Beillu*, *Abeillaudé*. || Le *ponsard*, — l'estomac, la panse, la poche stomachale — surtout des ruminants. On l'appelle aussi le *Port-Girault*. || By. Pansard et Pansu.

Et. — Pour Pansard, du fr. Panse.

Hist. — « Car les uns enfloient par le ventre... et de ceste race nasquit sainct *Pansard* et *Mardygras*. » (Rab., *P.*, ii, 1.)

Ponse (Mj.), s. f. — Panse, bedaine. Syn. de *Beille*.

Ponsée (Mj.), s. f. — Ventrée. Syn. de *Bourrée*, *Tabarinée*, *Tambarinée*. Dér. de *Ponse*.

E. — Doubl. de Pansée, du fr. Panse, mais avec un sens différent. Tient à *Ponsard*.

Ponsier (Lg.), s. m. — Individu ventru, pansu, bedonnant. Syn. de *Ponsard*, *Vézier*, *Beillu*. Pour : *Pansier*, du fr. *Panse*.

Pont [1] (Mj., By.), s. m. — Solide comme ein *pont* de paille, — peu solide. || Pièce d'étoffe qui, naguère, se relevait et s'abaissait au devant de la braguette, pour l'ouvrir et la fermer. Elle avait la largeur de la partie antérieure du pantalon et se fixait vers la ceinture au moyen de trois larges boutons appelés *tibis*. La mode des culottes à *pont* a disparu. Et. La manœuvre du *pont* rappelait celle d'un pont-levis. || Lever le *pont*, — décamper furtivement, détaler, filer. Qqf., simplement : s'en aller. — En fr., on dit : Lever le pied. || Passer le *pont*. (Segr.) Faire banqueroute.

Hist. — « Les deux coins du *pont* de leur culotte (pour me servir de leur langage) restaient ordinairement rabattus. » (Deniau, *Hist. de la V.*, i, 55.) — Les deux culottes de drap pareil à celui de la veste seront à *pont-levis* et doublées de bonne toile. (Uniforme des Volontaires de Maine-et-Loire, 1792, *Revue de l'Anj.*, t. LIV, p. 207.) || Aujourd'hui encore, dans certaines parties de la Bretagne, les élégants portent des *ponts* dont la partie supérieure est beaucoup plus étroite que le bas et qui se fixent à la ceinture de la culotte par deux tibis.

Pont [2] (Mj., Lg., By.), — Pondu.

Hist. — « Castor et Pollux, de la cocque d'un œuf *pont* et esclos par Léda. » (Rab., *G.*, i, 7, 16.) —

N. Dans la forme Pond, le d vient de Pondre; dans la f. Pont, le t vient du lat. Positum.

Pontage (Mj.), s. m. — Ensemble des travaux de menuiserie qui recouvre comme d'un toit les bateaux actuels des mariniers. Ce dispositif, inconnu des anciens, ne remonte pas à plus de cinquante ans. V. *Galiote*, *Hiloire*.

Pontife, s. m. — Gniaf, par ironie.

Ponton (Mj., By.), s. m. — Bateau, embarcadère pour le service des bateaux à vapeur. Sens spécial.

Pontonnier (By.). — Petit pieu fourchu qu'on plante à l'arrière du fûtreau pour supporter le bâton servant de faîtage à la cabane et supporté en avant par les *jopettes*.

Pont de Sée. — Ponts-de-Cé.

Et. — L'explication par Ponts de César est, je pense, abandonnée. Pont de Sée signifie sans doute Pont sur la Sée ou le Sée? — comme on dit Pont Brionneau, etc. — Hist. « Deux bouteilles de verre achetées 10 sous au *Pont de Sée.* » Comptes de ménage de Jeanne de Laval. (*Anj. hist.*, 1re an., n° 5, mars 1901, p. 530.) — Pontem Sagiaci (1127). (*Inv. Arch.*, H. 16, 2, b.) Pontem Seii. (*Id.*, 17, 2, h.) Non, pour ce dernier. V. Avant-propos, xvii (1).

Ponts-libres (Les), s. m. pl. — Nom officiel des Ponts-de-Cé pendant la Révolution.

Hist. — Le 24 floréal an VIII, on trouve un certificat de résidence pour François Gareau, « natif de Saint-Laurent-du-Mothay, prêtre, curé de Saint-Maurille des *Ponts libres*, dits Ponts-de-Cez. » (Ab. All., *N. s. Mj.*, 307.)

Popé (Lg.), s. m. — Poupée, bébé. Ex. : Frais comme ein petit popé. Cf. *Popon*. V. *Potet*.

Popon, onne (Lg.), s. m. et f. — Poupon, onne.

Popote (Mj., By.), s. f. — Soupe faite avec du pain longtemps bouilli dans l'eau. Syn. *Mitonnée*, *Panade*.

Et. — Ce mot pourrait être une onomatopée tirant son origine du bruit que fait cette sorte de soupe en bouillant. P.-ê. aussi s'est-il formé par réduplication du fr. Pot. — Il dériverait alors de *Popoter*.

|| Faire sa *popote*, faire soi-même sa cuisine. || Bigote, trop minutieuse dans ses dévotions. — N. On dit alors plutôt *Bobote*.

Popoter (Mj., By.), v. a. — Câliner, mijoter, cajoler, dorloter. Syn. de *Mitonner*. V. *Popote*. Soigner avec exagération, bourrer de chatteries. || Qqf. : Papoter, bavarder, par confusion avec *Boboter*. Dér. de *Popote*.

Populo-ots, s. m. (Sp., By., etc.). — Enfants, marmaille. Ne s'emploie guère qu'au pluriel. Syn. de *Qüeneau*, *Quenasse*, *Queniau*, *Drôle*, *Race*, *Maminot*.

Et. — Lat. populus. — Hist. « Populot. Enfant gras et potelé. « Deux *populots* tenant une corne d'abondance. » (*Gloss. de l'Hist. de Paris*, III, p. 550, B.)

Poquancer (Mj.), v. a. — Manipuler. || Se livrer aux travaux du ménage et spécialement de la lessive. On dit aussi : *Potiquancer*. — de : *Poque*.

Poque (Mj., By.), s. f. — Main, avec le sens péjoratif ; main sale, main grossière, main maladroite. — On dit plus souvent *Pogue* et les deux mots s'emploient au pluriel, surtout. — A rapprocher de l'angl. Paw, patte ; — Pounce, serre, griffe.

Poquer (Sar., By.), v. n. — Lancer un objet droit au but, sans le faire rouler, — au jeu de billes, par exemple, sans rouliner, comme on dit. V. *Poquette*.

N. — Dans le jeu de boules rondes, on jette souvent la boule en l'air de telle manière que, retombant à terre, près du but, elle reste en place, sans rouler. Dans le jeu de boules de fort, cela ne se fait jamais, bien entendu ! — Dans certains jeux de billes, il s'agit d'introduire, en *poquant*, un nombre de billes convenu dans un trou creusé, le long d'un mur, d'un arbre. — Et alors on peut voir là le mot Poche, poque. *Poquer*, ce serait Empocher. — Hist. « Il eust trouvé une des *poques* ou sacs où ledit sel avait été mis. » (*J. J.*, 145, p. 371, an. 1393. — L. C.)

Poquerassage (Mj.), s. m. — Action de patauger. || Patouillis. — V. *Poquerasser*.

Poquerassée (Mj.), s. f. — Empreinte d'un pied dans la boue. || Trace laissée par des chaussures boueuses.

Poquerasser (Mj.), v. n. — Patauger, patrouiller. Syn. de *Patouiller*, *Patroiller*, *Pitroiller*, *Patocher*. Dér. de *Poque*, pris dans le sens de Pied, patte, qui est son sens propre.

Poquerassoux, **ouse** (Mj.), adj. q. — Boueux, fangeux. Se dit d'un chemin. Syn. de *Patouilleux*, *Pitroilloux*.

Poqueré (By., Lg.), adj. q. — Craché, au sens de : Très ressemblant. Ex. : C'est sa mère toute *poquerée*. — V. *Pacré*. N. — Le vrai sens est : modelé. Emprunté au travail du sculpteur *poquerant* la glaise.

Poquerées (Mj., By.), s. f. — Traces ou empreintes de mains sales. S'emploie surtout au plur. Doubl. de *Pogrées*.

Pôquerer (Lg.), v. n. — Jouer, lutter à qu a le plus de force dans le bras.

N. — Pour cela, les deux adversaires se placent en face l'un de l'autre de chaque côté d'une table sur laquelle ils appuient leurs bras droits coude à coude, les avant-bras verticaux. Puis ils s'empoignent la main droite, paume contre paume, les doigts entrelacés. Il s'agit, sans relever le coude, de coucher sur la table l'avant-bras de l'adversaire. — Dér. de *Pogue*, *Poque*.

Poqueter. — V. *Poquer*. (Pell., By.), v. n. — Au jeu de boule de fort, c'est déposer sa boule presque à ses pieds en la lançant. Contraire de : jouer de *porte-jeu*. || V. *Porte-jeu*, pour meilleure explication.

Poqueton, **onne** (Mj., By.), adj. q. et s. m. et f. — Lourdaud, maladroit, peu délicat. Syn. de *Podagre*, *Impopompe*, *Pogue*. || By. Des mains *poquetonnes*.

Poquette, s. f. — V. *Poquer*. — Ajouter, au jeu de billes : Il consiste à jeter un nombre pair de billes dans ce trou en forme de poche. Le joueur gagne quand il y a un nombre pair de billes dans le trou ; il perd si ce nombre est impair.

Porchail. — V. le suivant.

Porchal (Mj.), s. m. — Bétail d'espèce porcine. On dit aussi *Porchail*.

Porchard (Lg.), adj. q. et s. m. — Gourmand, goinfre, pochard. Syn. de *Pocheton*, *Goulif*, *Happaud*, *Goujat*.

Et. — Très évidemment dér. du fr. Porc. — Paraît être la forme primitive du fr. Pochard, que Hatzfeld dérive de Poche.

Porée (Cho.), s. f. — Faire la *porée* de qqn, le mal arranger auprès d'un autre, en faire un rapport désavantageux. J'vas faire ta *porée*. Faire sa *porée* contre qqn. || Lg. Porrée, le même que *Pourrée*.

Et. — Je n'ai rien trouvé. Portrait ? !

Poreillon (Lé, Vh.), s. m. — Cochon de lait. Syn. de *Laiton*.

N. — C'est le mot employé dans les communications envoyées de ces deux villes et insérées à la rubrique : Marchés, dans l'*A. de P.*, 21 juill. 1907.

Porgalle (By.), s. f. — Poursuite, chasse. Mon chien a foutu une *porgalle* au grand chat jaune ! Ah ! il te l'a *porgallé* ! V. *Porgaller*, *Pourgaler*.

Porgaller (By.), v. a. — Poursuivre, chasser, *Pergaler*.

Porichinelle (Lg.), s. m. — Polichinelle.

Porillon, s. m. — Porillon de la Chandeleur. Vulg. Galantine, Perce-neige, Faux-narcisse. (Mén.)

N. — Porion. Narcisse des bois ou des prés. Lat. Porus, poireau. (Litt.) || By. Narcisse double des bois ; prononc. pourillon (Po). Le perce-neige s'appelle Violette de Chandeleur, ou simplement Chandeleur.

Porrée (Lg., By.), s. f. — Poireau. Syn. et d. de *Pourrée*. V. *Porée*.

Porrette (Lg.), s. f. — Plant de poireau. Syn. et d. de *Pourrette*.

Porsir, **Porcir** (Z. 152. — Pell., By.), v. a. — Presser, peser, comprimer, assoûler. — Pour : Pressir, doubl. du fr. Presser. V. *Poercir*.

By. Pron. poersir, presser, comprimer. Faut jamais *porsir* ein fru (fruit), ça le ferait pourri, — ça l'empêcherait, ou l'opposerait, de se garder. « Ton petit clou (bouton env'limé, envenimé) est mûr, étête-le (percer ou écorcher légèrement la

peau blanche au-dessous de laquelle se trouve un peu de pus) et *porsis*-le (poersis), — ou : porcis dessus, pour le faire *poerjuter* (perjuter, sortir le us), et ça n'sera ren, va. » V. *Percir.*

Port (Mj., By.), s. m. — Bac. — V. *Charrière.*

Portable (Mj.), adj. q. — Que l'on peut porter. Ex. : Queun grous daubier de queneau ! il n'est pas *portable.* || Mettable, en parl. d'un vêtement. Ex. : T'as des chausses qui ne sont pas *portables.*

Portage (Lg.), s. m. — Ensemble des voies d'un moulin à eau, portes de la chaussée par où passe l'eau. Ex. : Il a tombé dans le *portage* du moulin, et il a ben failli s'y neyer.

Portail, s. m. — Plancher mobile qui, fermant la bouche du puits, reçoit le bassicot pour le déchargement des ardoises. (*Petit Courrier* du 15 octobre 1903.)

Portal (Mj., By.), s. m. — Portail. Cf· *Bestial*, *Medal*, *Vitral.* Syn. *Portau.*

Hist. — « Entre la porte de l'église et le *portal* à sortir dudit cimetière. » (1615. — *Inv. Arch.*, E, III, 426, 2.) — « Qui est du costé droit pour sortir de la citté pour aller vers le *portal* Toussaint. » (1629. — *Id.*, S, E, sup. A, 70, 1, 33.)

Portatif (Mj., Lg., By.), adj. q. — Portable, qui se porte bien. Se dit surtout des vêtements.

Portau (Lg.), s. m. — Portail. Doubl. du fr·

Porte (Mj., By.), s. f. — Barrage établi sur certains cours d'eau (Mayenne, Loir, Sarthe) et permettant de passer d'un bief à l'autre. || By. — Porte marinière, laissant passer un grand bateau ; et Portisseau, petite porte.

N. — Ces barrages sont des sortes d'écluses rudimentaires et même primitives. Ils sont constitués par des pieux de section carrée, appelés aiguilles, plantés verticalement et tangentiellement dans le courant et maintenus à leur partie supérieure par une double poutre transversale, sous laquelle passent les bateaux. Il faut lever ces pieux un à un pour permettre ce passage. La dénivellation atteint souvent un mètre. V. *Aiguille*, *Pié de liège.*

|| Etre à la *porte* de, — à la veille de, sur le point de. S'emploie toujours en mauvaise part. || *Portes* de derrière, — arrière-pensées, faux-fuyants. Ex. : Avec moi, n'y a point de *portes* de derrière. || Tlm. — *Porte* à deux jetées, — hypocrite. Syn. de *Ficelle*, *Couteau à deux lames*, *Sac à diable.* || Absolument : Aller aux *portes.* — Mendier. || Trouver la *porte* debout, — fermée. Syn. de *Visage de bois.* || Prendre la *porte.* — sortir.

Porte-bannière, s. m. — V. au Folk-Lore, XI d, *Oger.*

Portebois (Lg.), s. m. — Larve dont les pêcheurs se servent comme appât. Syn. de *Ver d'eau.* || By. Ou Charchéfé (charge-faix), ou chalibert, chalubert. Ce n'est pas un ver. V. au F.-Lore, II, *Chalubert.*

Porte-chapelle (Tlm.), s. m. — Montants du métier de tisserand placés vers l'endroit où se tient l'ouvrier. V. *Chapelle.*

Porte à col (Cho., Ché., Sf.). — Closerie porte à col, et porte à cou ; exploitation faite sans bœufs. (MÉN.) || Lg., loc. adj. Se dit dans : Borderie porte à cou, — closerie de petite étendue, où les bêtes de somme sont rares et où le transport des récoltes, surtout des fourrages verts, se fait souvent à dos d'homme. C'est un terme de droit coutumier : les usages qui régissent les borderies *porte-à-cou* ne sont pas les mêmes que pour les grandes fermes, notamment en ce qui concerne les fumiers, les fourrages secs et l'ensemencement des terres lors de la sortie du *bordier.* V. *Borderie.*

Portée (Tlm.), s. f. — Trente-deux fils consécutifs de chaîne. Les tisserands montent leurs pièces et supputent par *portées.* Une pièce pour mouchoirs de quatre à la page comporte de 90 à 100 *portées.* || Lg. — Ovaire d'un animal femelle. Langue des mégeilleurs. — N. Ce n'est pas la matrice. V. *Mère.* Ex. : Pour castrer ine trée, on illi ôte les *portées.* || Sal. Distance qu'on peut franchir en poussant une canette (bille) avec le pouce. « Ma *portée*, ma *découlinée*, *Catout.* » Expressions des joueurs de canette ; droit qu'ils ont de lancer leur bille avec le pouce, de faire une *découlinée*, c.-à-d. un passage en pente jusqu'à la bille de l'adversaire. *Catout*, enlever tous les obstacles entre les deux canettes.

Porte-fainéant, s. m. — Sorte de siège consistant en une forte toile soutenue par deux barres en bois, placé à gauche d'une charrette, vers la naissance du brancard, un peu en arrière. Le conducteur peut s'y asseoir et, de là, diriger son attelage. — Il ne faut pas s'y endormir ! Syn. *Faignante.*

Hist. — Dimanche dernier 9 juin, M. P..., messager à Pouancé, s'est blessé grièvement... en tombant du *porte-fainéant* de la charrette qu'il conduisait. (*Petit Courrier* du 14 juin 1907.)

Portefeuille (Mj., By., Sp.), s. m. — Lit. — Je vas me fourrer dans le *portefeuille.* Syn. de *Pieu*, *Piou*, *Plumard.* || Mettre ein lit en *portefeuille*, — replier le drap inférieur en ramenant vers la tête du lit le bout qui est au pied et le rabattant par dessus le bord des couvertures. C'est une farce qui se joue parfois aux jeunes mariés. — Très usitée dans les casernes.

Porte-gaban. — Vx mot ang.

Hist. — 1653, 9 novembre, parrain de Pierre Maunoir, noble homme Pierre Maunoir, sieur de Rolée, « *porte-gaban* du Roy de sa grande escurie. » (*Inv. Arch.*, II, E, S, 275, 1.)

Porte-jeu (de) (Pell.). — Jouer de porte-jeu, à la boule de fort ; c'est lancer sa boule un peu loin avant qu'elle touche terre. Contraire de *Poqueter.* — Directement, sans employer les bandes. Ex. : Faut prendre ceté boule-là de *porte-jeu.* V. *Charge.* (R. O.)

— Aux Ponts-de-Cé, le sens diffère. C'est jouer de façon à ne pas dépasser le Maître. Le couvreur joue, forcément, toujours de *porte-jeu*. — Quand le Maître est près de la planche, il y a deux manières de l'approcher. On peut jouer *plus fort que jeu*, de façon à frapper la planche et à être renvoyé par celle-ci ; ou bien tout naturellement, directement, avec la force suffisant pour approcher le Maître, comme votre *jeu* vous y *porte*. C'est cette seconde façon que nous appelons : *De porte jeu*, au Cercle de la Paix. (Cela me rappelle une anecdote. Un jeune étranger ayant été introduit dans notre *Cercle*, où il fut cordialement accueilli, écrivit plus tard à son introducteur. Il terminait en disant : « Vous remercierez bien ces Messieurs de votre *Rond.* »)

Portemanteau (Mj.), s. m. — Petite armoire dans laquelle on suspend les vêtements. || By. C'est le *Basset.* || Mj. — Le *basset* est trop bas pour servir de porte-manteau.

Portement (Mj., Lg.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Demander le *portement*, — s'informer de la santé, comment on se porte. — V. Jaub., Citation. — Syn. de *Comportance.*

Hist. — « Envoyé présentement de par luy entendre l'estat et *portement* de son filz. » (Rab., *P.*, iv, 3, 360.)

Portemine (Sa.), s. f. — Noce, bombance. Syn. de *Bombe*, *Dévarine*, *Berdindaine*, *Cigale*, *Dévanirade*, *Riole*, *Trinoche.*

Porte-nouvelles (Mj., By.), s. m. — Rapporteur. Syn. de *Porte-paquet*, *Porte-venette*, *Porte-et-va-quérir.*

N. — Les enfants chantent à ceux qui font les mouchards le refrain traditionnel :

« Porte-nouvelles !
« Six chandelles !
« Mange de la marde à pleine écuelle. »

By. — D'où cette parole de *la facteur* (la femme du facteur, qui lui aide à distribuer la correspondance dans le bourg) : Dans le bourg, on m'appelle la *Porte-nouvelles*, mais ça m'est égal, je ne les *rapporte* pas. — Le refrain n'est pas le même partout.

Porte-paquet (Sp.), s. m. — Dénonciateur. Syn. de *Porte-nouvelles*, etc.

Portépic (By.), s. m. — Porc-épic.

Porte-poches (Mj., Sp.), s. m. — Garçon meunier spécialement chargé d'aller chercher ou porter à domicile les poches de blé et de farine. Syn. de *Pochetier.*

Porter (Mj., By.), v. a. et n. — *Porter* sus son dos, sus son échine, — supporter avec impatience, être agacé par qqn. || *Porter* son bois. V. *Bois.* || *Porter* la *folle-enchère.* || *Porter* à la tête, — attaquer le cerveau. Se dit non seulement du vin, mais aussi des maladies. || *Porter* au cœur, — donner des nausées, causer un demi-évanouissement. Se dit d'un mets, d'une boisson, d'une blessure. D'autres fois, au contraire, la même expression signifie : ravigoter, relever le cœur. || *Porter* l'âge, — paraître vieux. || *Porter* du coup. V. *Coup.* || *Porter* le vin, la boisson, — ne pas s'enivrer facilement. || *Porter* l'eau, — être alcoolique et coloré, en parl. du vin.

Porteux (Mj.), s. m. — Ein *porteux* de soupe, — un valet, au jeu de cartes.

Porte-et-va-querir (Sa.), s. m. — Mouchard, colporteur de médisances et de calomnies. Syn. de *Porte-nouvelles*, *Porte-venette*, *Porte-paquet.*

Porte-venette (Sa.), s. m. — Mouchard. V. *Venette*, *Porte-nouvelles*, etc.

Port-Girault, s. m. — Nom d'un lieu-dit de la commune de Saint-Georges-sur-Loire. C'est un village situé sur la rive droite de la Loire, au bout des ponts de Chalonnes, le long de la levée des Alleuds, à Mj. || Mj. Estomac, et surtout estomac de porc. Syn. de *Ponsard.*

Et. — Je crois que, dans ce sens, cette dénomination n'est qu'un jeu de mots amené par une vague ressemblance avec le vocable *Giron*, qui s'emploie parfois avec la même signification.

Portillon, s. m. — Petite porte basse.

Portion (Mj., By.), s. f. — Potion. Confusion avec le français.

N. — « Une bonne femme demandera une *portion* à pioncer (dormir), pour : une potion opiacée. »

Portoire et **Pertoire**, s. f. — Baquet évasé servant à transporter la vendange sur les chevaux. (Sar.) || Lué. — Baquet à vendange porté par deux hommes. || Portouers. Vaisseau de bois, ovale ou rond, pour porter la vendange au pressoir. (*Revue de l'Anjou*, août 1883.) By. Portouére, et même Poertouère. || Sal. Pertouère. || Mj., *Pertoire.*

Hist. — « Les *portoires*, ordonnance valable. » (Rab., v, 75.) — « L'unzième... une *portouère* d'or, faicte à la mozaïcque. » (Rab., *P.*, iv, 1.) — « Au Péru, ils couroient sur les hommes, qui les chargeoient sur les épaules à tout des *portoires.* » (Mont., *Ess.*, ii, 22.)

Portrait (Mj., By.), s. m. — Faire tirer son *portrait*, se faire tirer en *portrait*, — faire faire son portrait. || C'est ein vilain *portrait*, — c'est une laide figure. Se dit ironiquement d'un individu qui est laid. || Abîmer son *portrait*, — se blesser au visage, en tombant.

Portraiture (Do., By.), s. f. — Portrait, mais surtout en photographie. « Donne-moi donc ta *portraiture.* »

Hist. — « Fut après apporté le corps, ensemble la *portraiture* par les serviteurs de l'autel du chœur jusques dans la chapelle. » (Mathieu de Coucy, *Hist. de Ch. VII*, p. 738. L. C.)

Portugais. — (Est-il vrai qu'il y ait eu une colonie de Portugais aux Ponts-de-Cé pendant près de deux cents ans? Je n'en vois trace nulle part.) V. F. Lore, xix.

Pos, s. m. (Segr.). — Repos. Endroit où l'animal à cornes se repose. Abrév. du fr.

Hist. — « *Pos* ; repos, terme de pratique ; cessation de poursuites. » (*Anc. Cout. de Bretagne.*)

Possible que (Mj., Lg., By.). loc. ellipt. —

Il est possible que, cela se peut que. || *Au possible*, — très, fort, extrêmement. On dit aussi : A l'impossible.

Possir. — V. *Porsir.*

Poste (Mj., By.), s. m. — Faire ein *poste*, son *poste*, — occuper un poste, remplir les fonctions.

Poster (Mj., Z. 142, By., Li., Br.), v. a. — Poursuivre, chasser, pourchasser, charrier. Ex. : Attends, je te vas *poster* ! || V. n. Courir vite. — V. *Pourgaler*, *Pergaler.*

Et. — C'est : poursuivre d'un train de poste (Jaub.)

Postillon (Mj.), s. m. — Fig. Envoyer des *postillons*, — lancer, en parlant, des gouttelettes de salive. V. *Dragée.* || Petit morceau de papier enfilé sur la corde d'un cerf-volant et que le vent fait monter vers celui-ci. || Mj. — Facteur de la poste, *piéton.* V. F. Lore, xix, à Postillon. Vieilli.

Pot, Pôt, Post, Pau, x, lx (Z. 74, 75, 76, se dit partout), s. m. — Perche servant de civière pour porter du foin. V. *Parchée* Syn. *Galeaux.* — Pôt. Perches servant à porter un cercueil. On dit : Pôt-aux-morts. || Sal. Dormir comme un *pot* ; prononcer : pau.

N. — Lorsqu'il se produit un décès dans une ferme un peu éloignée de chemins praticables, qui permettraient à la civière en usage de venir prendre le défunt, voici comment on procède : Dans une forêt, et avec l'agrément du propriétaire (dans l'espèce et depuis un temps immémorial, la famille de M. Gontard de Launay, de qui je tiens ce renseignement), on va couper un soliveau de 0,15 à 0,20 c. de diamètre ; on enlève l'écorce, on le polit. Puis on le passe dans deux courroies qui ceinturent le cercueil à la tête et aux pieds. Alors, deux hommes, de même taille, enlèvent sur leurs épaules la bière et la transportent jusqu'au lieu où attend la civière.

Etym. — Mais d'où vient le mot Pôt? Même racine que le mot poteau, pour : posteau ; anc. fr. post ; lat. postem, jambage de porte. — Hist. On lit : « *Post* et chevron », dans Rutebeuf. — « Icellui Roullant se muça et tapy derrière un pillier ou *post* de bois. » (1387). — « Patibulaires à deux et trois *posts.* » (*Nouv. Cout. génér.*, iv, 410.)

— « Et Sanson a saiché (secoué) le *post*
« Qui sa force avait recouvrée ;
« La maison alla crevantée. » (Desch., f° 507.)

— « Adoncq il trepigna tant des pieds qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutes fois estoit d'une grosse *poste* de sept empans en carré. » (Rab., *P.*, ii, v, 31. — L. C.)

N. — A Montjean, il existe une tradition d'après laquelle le lit de la Loire était autrefois traversé presque en entier par une puissante « batterie de pieus » ou digue de pilotis, dans la région des Vernettes et de la Vacherie. Des anciens m'ont affirmé avoir vu des *pôts* qui provenaient de cette digue et qu'il doit en exister encore beaucoup sous le sol de la grande île et peut-être dans le lit du Grand-Bras. Il n'y a rien là d'invraisemblable, car il est certain que le lit de la Loire a varié bien des fois depuis la période historique et même à des dates récentes ; et il est d'ailleurs évident que la Grande-Ile s'est formée par la soudure de nombreux îlots réunis par des alluvions.

La digue en question devait amener l'eau aux moulins que possédaient les seigneurs de Mj. et qui étaient situés au lieu dit le « Moulin-à-l'Eau », au pied du coteau du Couvent ou de Belle-Vue.

Ces moulins ont été achetés et détruits par les Ponts et Chaussées, vers 1850. Mais alors, de mémoire d'homme, ils n'étaient plus alimentés que par le petit bras de la Loire ou Boire du Moulin.

Ces faits ne sont intéressants qu'au point de vue de l'histoire locale, qui n'est pas le nôtre. Mais, à ce sujet, j'entends relever un fait connexe qui me paraît présenter de l'intérêt à notre point de vue spécial.

Il existe, dans la vallée de Montjean, entre la Grand-Maison et le Port d'Ingrandes, un village ou un lieu dit appelé la *Tête des Pôts.* Pour moi, ce nom indique que là devait se trouver l'origine, l'extrémité amont d'une digue de pilotis, l'amorce d'une batterie de « pieus », telle que celle dont j'ai parlé plus haut. (R. O.)

Mais ce mot se trouve aussi orthographié *Pau.* Est-ce le même mot sous deux formes? Le sens est le même, l'origine diffère. *Pau* vient de Palus, pal : et *Pôt* de Postem. Cf. Imposte. — En Bourgogne et en Berry, on dit un *Pau.* Dans : *Pôt-aux-Morts*, on prononce fortement le *t.*

— Sourd comme ein pot, très sourd. N. Dans cette locution, l'o se prononce bref, *à tort*, par confusion du mot *Pôt* avec le fr. Pot. — Syn. *Galeau.*

N. — Ce mot est le même que l'anglais Post et la racine des noms français Poteau, Potence, qui devraient prendre l'accent circonflexe. — Ce qui démontre cette origine jusqu'à l'évidence, c'est l'existence de la locution citée plus haut, laquelle a, dans la langue anglaise, sa traduction littérale : *Deaf as a post*, sourd comme un poteau. Les deux mots, ayant le même sens, se confondent. (R. O.)

Hist — « Cela fait, print un gros *pau*, et dist à Pantagruel et aux aultres : Messieurs... » (Rab., *P.*, ii, 27.) — N. Le contexte indique clairement que le mot *Pau* signifie : perche. Or, cette orthographe en ferait purement et simplement un doublet du fr. Pal. *Al* devient facilement : *au* ; Paume vient de palma, paupière de palpebra. Pal fait au plur. des Pals ou des Paux.

— On nomme *Paux* ces longues aiguilles d'ardoises que l'on place au bout des rangs de vignes en guise de *pieux* de bois et que l'on tire de Roc-Epine, de Saint-Jean-des-Mauvrets, de La Poëze, ou même un peu de Trélazé.

« Et même, à titre de renseignement (ajoute mon correspondant), je vous confierai que Sorges, dont je suis originaire, est un pays de *pautiers* (apprentis ardoisiers). » — Je cherchais un lien entre les *pautiers* et les *paux* ou *pôts* de pierre qui me semblent de la même famille. Est-ce que le *pautier* n'aurait point débuté par extraire ou par travailler les *paux* ou *pôts* de pierre, avant de fendre, polir et rondir la belle ardoise fine, besogne qui demande plus d'adresse et d'expérience?

— A Baugé, il existe une rue nommée le *Pau* brûlé. Et M. M...d, qui me communique ce renseignement, dit avoir lu que c'est une abréviation de poteau. C'est là que l'on brûlait les hérétiques, attachés à un poteau, lors des guerres de religion.

N. — D'un Etat des rues et places de la ville de Baugé, il résulte que la rue du *Pau* brûlé (c.-à-d. du pieu brûlé) — ces derniers mots inscrits entre parenthèses — délibération du 20 août 1817 — répond bien à cette explication. — On peut aussi lire dans les Archives départementales (G. 1811, car-

ton) : Cures et Fabriques : Rentes sur le lieu du *Pau* brûlé (1633-1717).

— Locut. curieuse : Cosser, frapper en poussant. Cosser des *paux* (enfoncer des pieux), loc. figurée appliquée à la personne qui s'endort et laisse tomber sa tête comme si elle devait s'en servir en guise de maillet pour enfoncer un *pau*. (Guillem.) V. *Pot* [2].

Hist. — « Messsieurs les cardinaux, depeschez leurs bulles, à chacun un coup de *pau* sur les reins. » (RAB., *P.*, II, 30, 194.) — « A Jacquet Chaumart, sergent royal, la somme de 10 s. t. pour ses paines... d'avoir ... esté..., au lieu du Vergier querir et faire amener d'illecq en ladite ville un engin de boys à frapper les *paulx* pour la clôture d'icelle ville... » (1484-5. — C. PORT. *Inv.*, 185.) — *Post.* « A Jehan Passin, charpentier, pour avoir mis au portal Saint-Nicollas hors icelluy un *post* pour attacher colliers à mettre les jureurs et blasphémateurs du nom de Dieu, valant 14 solz. » (1527-1537. — *Id.*, 188.) — « Le suppliant print un grand *pau*, vulgaument appelé prodelh. » (*J. J.*, 196, p. 277. — 1470.) L. C. — « *Fraireschers* qui ont départi la succession à eux avenue, n'y peuvent mettre n'y asseoir bournes... ; bien y peuvent mettre *paux* et enseignements. » (*Cout. d'Anj.*, art. 353, p. 243.) « Procès verbaux contre Jean Hyais et Boullon, qui « ont battu des *paux* gros comme la cuisse dans la rivière. » (*Inv. Arch.*, E.) — « Il fallut armer le pont d'une liaison de mast de navires, deffendus encore de plusieurs *paux* que les Italiens appellent *stechs*... » LA CURNE. V° *Estacade.*

Pot [1], pote (Mj.), s. m. — *Pot* gras, — pot-au-feu. || Sp. — Mettre dans le petit *pot*, — décrier qqn, en dire tout le mal possible, le discréditer. || (Lg.) Casser les *pots*, — laisser aller sa tête de droite et de gauche, comme fait une personne qui dort, assise sur une chaise. — N. Cette loc. a vieilli ; cependant, on dit encore très bien à un enfant qui s'endort : Va donc casser ton *pot* dans ton lit. V. *Pot* [1] ; *Cosser* les *pôts*. Je préfère cette dernière explication. || Mj., *Pot* à couler, — pot dans lequel on coule et on conserve le lait. Au Lg., *Pot* à tirer. || Mj. — Son beurre ne sent que le *pot*, — ses affaires vont mal. || Jeu d'enfants. V. *Poquer*, *poquette*. F.-L., VII.

Et. — LITTRÉ l'explique par le lat. Potus, boisson, le contenu pour le contenant. — Je préfère MALVEZIN. Rac. celtiq. Pot, enfler, être gros ; d'où : pot, vase, proprement, chose grosse. — Un fém. * pota, ou potta, égal à boda, pour : bota, de « boude », lèvre ; pote, même sens de lèvre ; dér. : potin, commérage. V. *Pot*, 3. — Doigts pots, gros, donc, maladroits ; main pote, — et potelée.

Pot [2], pote (Sp., Mj.), s. m. — Moue, action d'avancer la lèvre inférieure. S'emploie dans la loc. : Faire son *pot*, — faire la moue, comme il arrive aux enfants qui boudent ou qui ont envie de pleurer. Syn. de *Lippot*, *Michard*, *Meugnot*, *Pateugne*. — Cf. l'angl. to Pout, faire la moue.

Et. — V. *Pot*, 2.

Potable (Mj., By.), adj. q. — Passable, sortable, admissible, par extension, en parl. de toute autre chose que de l'eau, etc.

Pot-à-colle (Mj., By.), s. m. — Nom que l'on donne par dérision aux menuisiers. || Saligaud, sagouin. Syn. de *Pouacre*.

Potage (Mj., Lg.), s. m. — Plat que l'on prépare avec les légumes du pot-au-feu. || Fig. Gâter le *potage*, — gâter les affaires. Ça va gâter le *potage*. On dit aussi : Gâter la sauce. En parl. d'un incident fâcheux qui vient se mettre à la traverse d'une affaire ; désagrément, contrariété. — By., *id.*

Potager-ère (Mj.), adj. q. — Cuiller potagère, cuiller à pot. Louche.

Potaingot, s. m. — Surnom d'un fondeur d'étain. (MÉN.)

Potaison, s. m. — Pour : pitance. A Longué, on donne aux gorinas une *potaison*. On dit aussi : *potation*. Syn. *Boire*, *Boiras*.

Potanée (Ag., By.), s. f. — Chute pénible et rude. Tomber une *potanée*. V. *Pétarée*.

Potard (Ag.), s. m. — Elève pharmacien.

Potasse (Mj.), s. f. — Pas d'autre sens que Carbonate de soude. Syn. de *Cristau*.

Potasser (Ag., By.), v. a. — Etudier avec ardeur, piocher, un examen, une matière. Ex. : Je *potasse* ma géométrie.

Potation (Lué), s. f. — Nourriture cuite et semi-liquide pour les porcs. V. *Potaison*.

Hist. — « Le suppliant d'une part et Drouet Ferrant d'autre, desevans de leur sens et bon mémoire par leur trop grand *potation*. » (*J. J.*, 104, p. 375, an. 1373.) — Ici, il a le sens étymol. : action de boire.

Pot-bouille (Lg., By.), s. m. — Cuisine, ménage. Syn. de *Potembouille*. Faire son *pot-bouille*, c'est être seul pour faire sa cuisine et son ménage. — Il fait lui-même son *pot-bouille*.

Poté [1] (Tlm.), s. m. — Maladie du nez auquel le mouton est sujet. || Lg. — Maladie de la bouche du mouton, se manifestant par une éruption de pustules et des ulcérations aux lèvres. || Lg. — Petit pied, peton. Syn. de *Patton*, Ex. : Chanson enfantine :

« Ferre, ferre, mon petit chevau,
« Pour aller demain à la chaux ;
« Ferre, ferre mon petit *poté*,
« Pour aller demain à Cholet ;
« Ferre, ferre mon petit tutut,
« Pour aller à Montaigu. »

Poté [2] (Li., Br.), s. m. — Un *poté*, c'est le contenant d'un pot, un pichet. Une potée, le contenu.

Poteau (Mj.), s. m. — Petit trou creusé à la surface du sol. Dimin. de *Pot*. || On dit aussi un poquet, ou trou dans lequel on sème les haricots. (Li., Br.) C'est p.-ê. la prononciat. du t de *poté*, — tet.

Potée (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'un pot. Ex. : Eine crue de Vienne, c'est eine *potée* d'eau renvarsée. Proverbe. || *Pot*-au-feu, composé de bœuf et de légumes destiné à faire la « soupe grasse ». N. Les ménagères y ajoutent jusqu'à 17 espèces « d'ingrédieins », muscade, clous de « gérofle », oignons brûlés, etc., etc.

N. — On dit : Eveillé comme une *potée* de souris ; il faudrait dire : comme une portée, totalité des petits que les femelles des animaux quadrupèdes portent et mettent bas en une fois. (Jaub.) — Hist. « On porte, sans rien dire, aux pauvres-gens d'à côté, un reste de fricot ou une bonne *potée* de lait. » (C. Leroux-Cesbron, *Souvenirs.*)

Potembouille (partout), s. m. et f. — Cuisine, ménage. S'emploie dans la loc. : Faire le *potembouille*. Syn. de *Pot-bouille*.

Potence (Mj., Lg., By.), s. f. — Roué comme *potence*, — très rusé. || Pièce placée à la partie supérieure d'une chemise d'homme ou d'une blouse, sur la poitrine et les épaules. Ainsi nommée, sans doute, parce qu'elle soutient la partie froncée qui y est suspendue.

Et. — Lat. potentia, puissance, et de là : appui, bâton, béquille, et, par compar. avec la forme, gibet. — Dans : roué comme *potence*, il y a probablement un jeu de mots, un rapprochement entre le supplice de la roue et celui de la potence.

Potenne (Mj.), s. f. — Ouverture longue et étroite, pratiquée en tête du mât, au-dessous du *capelage*, et dans laquelle se loge la poulie de l'*étague*. N. P.-ê. une altérat. du fr. Poterne?

Potereau (Mj.), s. m. — Petit pot.

Po-de-terre (Auv., My.), s. m. — Pomme de terre, patate. Syn. de *Patade*, *Patache*. Pat. norm. Pê de terre. — Contraction assez bizarre. — Cf. *Pois de terre*.

Potet (Lg.), s. m. — Personne ne sait, ou du moins n'a pu me dire, ce que c'est qu'un potet ; mais tout le monde dit couramment : Frais comme in petit *potet*, — en parlant d'un enfant joufflu, potelé. V. *Popé*. || Fu. — Encrier de plomb. « Il a percé mon *potet*. Je n'ai plus d'encre dans mon *potet*. — Petit pot.

N. — Voir Brantome. *Capit. fr.*, I, 335, au sens de petit pot.

Pot-gras (Mj., Lg., By.), s. m. — Pot-au-feu, *Potée*.

Potichée (Mj.), s. f. — Le contenu d'un grand pot, d'une potine. Syn. de *Potinée*. Du fr. Potiche, que, cependant, le patois ignore.

Potier (Mj., By.), s. m. — Souche ou chevalet installé à la porte de la maison et portant de longues chevilles sur lesquelles la fermière met ses pots à lait à s'égoutter.

Pôtier (Ti.), s. m. — Mauvais ouvrier. « Cet ouvrage est fait en *pôtier*. » V. *Pau*, *Pautier*. || Ce mot semble exprimer la préférence marquée des perrayeux pour les *Chérubins* et leur manque de bienveillance pour les *pautiers*.

Potigner (Lg.), v. a. — Trépigner, fouler aux pieds, piétiner. Syn. de *Piler*, *Piloter*, *Pilonner*. Probablement corrupt. de *Patiner*, *Piétiner*.

Potine, po-qui-ne (Mj., Lg.), s. f. — Grand pot de grès dans lequel on conserve le lard ou le beurre salé. Saloir. Il est vernissé à l'intérieur et muni d'un couvercle plat. On y conserve aussi les fruits secs, les pruneaux. Quand il contient du lard, il prend le nom de *Charnier*. Cf. *Saloux*. || By. On y fait de la boisson, de marc, de fruits, etc., alors il est percé d'un trou, tout en bas, sur le côté, dans lequel on met une canelle ou quenelle. On prononce Potine. (By.)

Potinée, po-qui-née (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'une potine. Syn. de *Potichée*.

Potiner (Mj.), v. n. — Faire du tapage.

Potineur (Mj., By.), adj. q. — Tapageur. Dér. de Potin, mot devenu français. Syn. de *Chie-brut*.

Potiquancer (Mj.), v. a. — Manipuler. || V. n. Vaquer aux soins du ménage, faire la lessive, laver la vaisselle. — Syn. de *Poquancer*, *Policrasser*, *Poligrasser*.

Potiron, s. m. — (Mj., Sp., Tlm., Lg.), || Gros champignon comestible, à large chapeau grisâtre, dont les bords, lorsqu'il se développe, restent adhérents au pied ; la partie déchirée y forme un petit bourrelet que l'on appelle la bague ; pour les amateurs, c'est le signe distinctif de l'espèce. Ce champignon, qui naît dans les journées brumeuses de l'automne, est l'agaricus procerus. — Breton, *id.* — Cf. Jaub., à Poitron.

Hist. — « S'il fiantoit, c'estoient *potirons* et morilles. » (Rab., *P.*, IV, 32, 412.) — « Poiron détachait une à une les oreilles, qu'il portait enfilées comme on enfile les *potirons*; il les faisait rôtir sur le gril, et, lorsqu'elles étaient cuites, il les mangeait. » (H. Bourgeois, *Hist. de la Gr. Guerre*, p. 96.)

Potiron-de-grâce (Cho.), s. f. — Champignon, qqf. de 0m20 de diamètre. || Ths. — Il est vénéneux.

Potironnée (By.), s. f. — Soupe au potiron. N. Au sens français.

Potironner (Sal.), v. n. — Se dit d'un homme qui passe son temps à la maison à faire l'ouvrage des femmes.

Pot-loube, s. m. — Renoncule âcre, piécot jaune, patte de loup, picot, macrier, piquereau. (Mén.) || Bat. Ranunculus repens : Bassinet, Pied de poule, Pied-court, Piedcot.

Potographe (Ag., By.), s. m. — Photographe.

Poton (Segr.), s. m. — Homme inhabile à faire un ouvrage. Cf. *Poqueton*.

Pot-poulard. — V. Froment. (Mén.)

Pot-pourri (Mj.), s. m. — Cancan, délibération, discussion. Ex. : Ils en ont fait tout ein *pot-pourri*. Syn. de *Délibéré*, *Décis*, *Raffût*.

Pôtre. — V. *Peautre*.

Hist. — « Pièce justificative de René Passin, charpentier, « pour avoir mis une sablère et une potence à porter une *poltre*. » (1557. — *Inv. Arch.*, S, s, H, 58, 1, 26.) — N. Poltre, ou poutre est ici une pièce de charpente. Est-ce de là que vient notre pôtre ou peautre de bateau ? Peut-être, et alors il faudrait adopter la première orthographe

Malgré tout, je préfère la seconde, qui est celle de Rabelais, pour des raisons phonétiques, qui priment tout, et malgré l'incertitude où je reste de l'étymologie. (R. O.)

Potrelle (Tlm.), s. m. — Espèce de champignon. V. *Badrelle*, *Potiron*. Genre bolet ou cèpe.

Potriau (Tlm.), s. m. — Ouvrier potier ou marchand de poterie (de Vezins). — De Potier.

Pôtrigner (Mj.), v. a. — Manier, manipuler maladroitement, sans précaution. Syn. de *Pôgler*, *Pôguergner*, *Pougriner*, *Poligrasser*. || Sal. Toucher avec des mains sales, de manière à laisser des traces. *Pôficher*, *Pôguergner*. Cf. Jaub., à Potigner : « Tripoter. Potignat, boue épaisse, bourbe. » — Cf. Patter et Patouiller.

Potte [1] (Lg.), s. f. — Pied. Ex. :

« Tu t'endors, barbote !
« Tu tomberas dans le feu ;
« Tu brûleras ta *potte*
« Et tes petits yeux bleus. »

(*Berceuse* familière aux mamans.) Doubl. de Patte.

Potte[2], s. f. — Grosse lèvre. V. *Pot*, 2.

Potterre. — V. *Po de terre*. (Jum., Li.)

Pottier. — V. *Potier*.

Pottine. — V. *Potine*.

Pot à tirer (Lg.), s. m. — Pot dans lequel on trait les vaches.

Pou [1] (Mj., Lg., By.), s. f. — Peur. Ex. : J'ai yu grand *pou*. N. Ce mot a beaucoup vieilli à Mj., et ne se dit guère qu'en plaisantant. Toujours très usité au Lg. || Lg. — Vivre en *pou* et en crainte, — vivre dans les transes. — Pat. norm. Pû. || Do. — Cet enfant a *pou*. — Il a yu pus d'*pou* que d'mau. — Lat. Pavorem, paour. Syn. *Frousse*.

Hist. :
« Qui es-tu, dy, qui m'enflammes? — Amour.
« Qui te produyt en moi? — Plaisant figure.
« Qui te nourrist? — C'est espérance et *paour*.
(G.-C. Bucher, 104, 142.)
— « Assis debout, entre asseurance et *paoure*. »
(*Id.*, 132, 159.)

Pou [2] (Mj., By.), adj. q. — Pauvre, avec une nuance de pitié. Ex. : Queune *pou* petite fille ! N. On dit aussi : *Pô*, *Pau* [2]. || By. Quenne *pou*...

Hist. :
« Et laid suys devenu, vieulx, triste et *poure* aussy,
« Pour beau, jeune, gay, riche. Amours m'a mis ainsy. »
(G.-C. Bucher, 49, p. 109.)
— « Nous avons peut-être bien eu tort de l'épargner, dit ingénument l'un des Vendéens, mais l'*pau* p'tit bougre était tout jeune et demandait grâce. » (H. Bourgeois, *Hist. de la Gr. Guerre*, p. 120.)

Pou [3] (Mj.), v. a. — Pou, ou Pout, t muet, est une forme vieillie de Peut. On dit encore : On fait bien ce qu'on *pout*.

Hist. — «...Emporto ce que pôu. » (Elle emporte ce qu'elle peut. — *Mireille*, 422, 1.)

Pouâ (Lg.), s. m. — Peu. Ein *pouâ*, — un peu. Forme archaïque et désuète. V. *Poi*.

Pouacre (Mj., By.), adj. q. et s. m. ou f. — Saligaud. || Mauvais ouvrier, qui gâche l'ouvrage. Syn. de *Bouifre*, *Podagre*, doubl. de ce dernier. || Econome, intéressé.

Et. — De Podagre, évidemment. Série : Rogneux, sale ; très avare, avarice sordide. — Hist. « Quatorze en furent ladres, dix et huit en furent *pouacres*. » (Rab., ii, 16, 156.) — R. O. cite : « Une costellète de *poarc* frais, 20 den. » (1457. *Inv. Arch.*, H, Suppl., 54, 1.) Et ajoute : « Ceci me donne l'étymol. de *Pouacre* : Poarc, porc. » — Je préfère celle de Littré. A. V.

Poualer (Ti., By.), v. a. — Couvrir de taches irrégulières. Cf. *Pouêler*.

N. — Se dit lorsque la lessive séchant trop lentement et se trouvant de nouveau mouillée par une averse, il se produit sur le linge de grandes taches jaunâtres : « Ma buée était fini blanche, mais depuis quéques jours il ne fait que de berrouasser, ça l'oppose de sécher. Je l'avais ben éparée hier de ressiée, mais c'te nuit il a tombé une ousée, ç'a tout fait *poualer* mon fait. — Le blé *pouale*, comme le linge.

Pou d'aspic (Sp.), s. m. — Syn. de *Tanchelette*, *Poueil-d'aspit'*.

Pouasses (Craon), s. f. pl. — Enfants, marmots. Pour *couasses*? V. *Queneau*.

Pouce (Mj., By.), s. m. — Biser ou Sucer son *pouce*, — ne rien recevoir alors que l'on attendait quelq. ch. || Avoir mal au *pouce*, — être sans argent. C'est surtout le pouce que l'on emploie pour compter de l'argent. || S'en aller ein *pouce* ou cul, l'autre à l'oreille,— S'en aller tout déconfit, piteux, penaud. || Avoir le *pouce* cassé, — comme : Avoir mal au pouce. || Et le *pouce* ! — et le reste ! — « Ça coûte vantié pus de six francs? — Oui, et le *pouce* », — sans compter le reste. || Lué. — Ancienne mesure, souvent usitée encore.

Poucéier-eyer (Mj.), v. n. — Céder sous la pression du pouce, en parl. d'un fruit mûr. Pouce, vx fr. Peuce. Cf. *Peucellier*.

Poudre, poude (Mj., Lg.), s. f. — Poutre.

Et. — Poutre. L'a. fr. avait *poultre*, jument, du B. L. puletra, poledra. C'est de là, d'après Diez, que vient poutre, ainsi dite parce qu'elle soutient, comme une cavale. De même, un chevalet est dit de : cheval. (Cf. Chèvre, chevron, baudet...) Diez ajoute qu'en allem. Polter, qui signifie un chevalet de torture, vient aussi de poledrus. Enfin on peut ajouter qu'Oudin, dans son Dictionn., rend en ital. *poutre* par *trave*, *polledra grande*, et que les charpentiers se servent du mot Chevalement pour désigner une poutre maîtresse à cheval sur deux autres. || Prononciat. molle pour Poutre et Poutrelle, ci-dessous.

Poudrelle (Mj., Lg.), s. f. — Poutrelle. V. *Poudre*.

Poué (Lg., Lrm.), s. m. — Puits. V. Citation, à *Ceinturer*.

Pouée (Mj , Lg , Li , Br., My., Cho., Sar., By., Tc., Z. 159: etc.), s. m. — Pou. Syn. de *Grenadier*, *Loup*, *Loulou*. || Charcher des

pouées dans la tête, — chercher pouilles, dispute. N. C'est bien chercher la petite bête. — Doubl. de *Poueil.* — Pat. norm. Poué. || Autres syn. : *Groulaud, Guin.*

Et. — Lat. Pediculus ou Peduculus, dim. de Pedis.

Hist. — « ...Durant que la ménagère, sur le seuil accroupie, guette sa chèvre fromagère en escarmouchant contre les *pouées* de son enfançon. » (*Hist. du vx temps*, p. 250.)

Pouégne (Z. 141, Tr., By.), s. m. — Peigne. Sale *pouègne* ! — Injure. || Ou Poigne. Cf. *Poément.*

Poueil (Lg.), s. m. — Pou. C'est la forme première du montj. *Pouée.* || Puceron. Ex. : Y a des *poueils* dans la salade. — Aux merles en cages, on apprend à siffler :

« Tue tes *poueils*, pouilloux,
« T'en as des petits et des grous. »

Poueil d'aspit, et non Poil (Mj.), s. m. — Syn. de *Etanchelette.* A Sp., on dit *Pou d'aspic.* Cf. *Pouée, Poueil.* V. *Poueil au vipère.*

Poueil-de-grain (Lg.), s. m. — Charançon.

Poueil-au-vipère (Lg.), s. m. — Insecte appelé ailleurs *Poueil d'Aspit, Tanchelette,* ou *Etanchelette.*

Poueille (Li., Z. 150), s. m. — Poil. — Il est de mauvais *poueille*, aujourd'hui ; — il n'est pas commode, il est mal disposé. || Le *poueille*, les cheveux. — Je préfère *Poueil.* By. *id.*

N. — Au XI[e] s., peil; XII[e] s., pels, pox. — Lat. pilus.

Pouel (Li.), s. m. — Poil. — Autre graphie et autre prononciation.

Pouële, pouée-le (Mj.), adj. q. — Lâche, peu serré, peu dense, léger, mou.

Pouëler (Mj., Sa., By.), v. n. — Se couvrir de taches bleues, en parl. du linge que l'on ne soigne pas bien pendant la dessication, après l'avoir passé au bleu. V. *Poualer.* Le bleu s'étale par plaques. Syn. de *Moiner.*

Pouénier (Tc., Z. 159), s. m. — Syn. et d. de *Pénier.*

Pouére (Li., Br., By.), s. f. — Mauvaise prononc. de Poire. — V. Observ. à *Oi.*

Pouésan (Bl., By.), s. m. — Paysan.

Pouesser (Sal.), v. n. — Coller, comme la poix. (Aussi, je préfère *Poisser* ; mais la prononciation diffère.)

Pouésson (By.), s. m. — Poisson. V. Observ. à *Oi.*

Poués-de-terre (Bg.), s. m. — Pommes de terre. V. *Po-de-terre, Poterre.*

Pouétiot, Poitiot (Tc., Dt.), adj. q. — Petit.

Pouétras (Bl., By.), s. m. — Un rustre.

Pouf (Mj., By.), s. m. et adj. q. — Gras, gros, replet, bouffi. Ex. : Queun grous *pouf* ! Il a des joues comme les fesses d'ein pauvre homme. V. *Pouffi.* On dit aussi *Bouffe.* || Faire ein pouf, — est franç. — V. *Rosier.*

Pouffi, ie (Mj., By.), adj. q. — Bouffi, replet. || A moitié pourri, échauffé, en parl. du bois. Syn. de *Moumi, Coussonné* ; rendu spongieux par la pourriture (le bois). — Doubl. du fr. Bouffi.

Pouffiasse (Mj.), s. f. — Femme de mauvaise vie. Syn. de *Putasse, Pupute, Diane, Paunaise, Gouine, Grue, Roulure.*

N. — Littéralement : Personne grosse, lourde, pansue, — par ext., terme de mépris. Cf. *Poupiasse.*

Pougnard (Lg.), s. m. — V. *Poignard.*

Pougnée (Lg., Sp.), s. f. — Poignée. || Lg. *Pougnée* de chaud, — grande chaleur. Ex. : Il en fait ine *pougnée* de chaud ! — Cf. *Ousée.* || Lg. — *Pougnée* de sottises, — averse d'injures. Ex. : Il m'a foutu ine *pougnée* de sottises. || On dit d'une chose mal arrangée, en désordre, ou donnée malhonnêtement : « Arrangée, donnée comme une *pougnée* de sottises. » (JAUB.)

Pougnet (Lg., Tlm., Sp.), s. m. — Poignet. N. On dit presque toujours : Le *pougnet* du bras.

Pougnetter (Lg.), v. a. — Couper à petits coups de faucille du fourrage ou des céréales que l'on saisit par poignées. — Syn. et d. de *Poignetter.*

Pougriner (Segr.), v. a. — Ternir par la pression, un objet, un fruit. Cf. *Pôtrigner, Pôguergner.*

Pouillancer (Mj.), v. a. — Vêtir chaudement, emmitoufler. Augment. de *Pouiller.* Cf. *Hoquetonné.*

Pouillard, s. m. — Petite perdrix qui ne vole pas encore (partout). || Sp. — Adj. q. et s. — Ladre, chiche, homme peu généreux. Syn. de *Pouilleux, Crasseux.* De *Pouil.* Cf. *Pouacre.*

Pouiller (partout), v. a. — Vêtir, habiller. || Mettre un habit, ses bas, des gants. Cf. Dépouiller. || V. réf. Se pouiller, s'habiller, etc. || Ex. : Viens, que je te *pouille* ta chemise ; attendez que je *pouille* ma culotte. || *Pouiller* les ailes d'un moulin, — les garnir de toile ou en étendre les planches. || Bâton *pouillé*, — personne grande et maigre. || Syn. de *Haner.*

Et. — Dépouiller vient du lat. De + spoliare, de spolium, racine sanscrite Spar, séparer, arracher. *Pouiller* signifie le contraire, mettre, vêtir.

N. — Ce verbe, un des mieux formés et des plus usités de notre patois, n'a pas eu l'heur d'obtenir ses entrées dans la lang. fr. classique, bien qu'on y ait admis son composé : Dépouiller.

Hist. — « ...Les uns allant *pouiller* leurs beaux atours. » (*Hist. du vx tps*, p. 139.) — V. *Cassepierre* pour une citation.

Pouillerie (Mj., By.), s. f. — Grouillement de poux. || Rassemblement de pouilleux, de miséreux. || Misère physique et morale,

abjection, crapule. || Syn. de *Meillauderie*, *Meillaudage*, *Hâlosserie*, *Grimbolerie*. — De *Poueil*, pou.

Hist. — « Seigneur, ne pensez pas que je l'aye mis au colliege de *pouillerie* qu'on nomme Montagu. » (RAB., *G.*, I, 37, 72.)

Pouilleux, euse (Mj.), adj. q. — Fig. — Ladre, chiche, avare. Cf. *Pouillard*.

Hist. — « Ils (les Espagnols) sont ors et *pouilleux* et moult envieux sur le bien d'autruy. » (FROISS., XI, 141.)

Pouilloux, ouse (Mj., Lg., By.), adj. q. — Pouilleux. — Doubl. du mot fr. Cf. *Pissoux*, *Morvoux*. || Pingre, ladre. Syn. de *Crasseux*. || S. m. Se dit dans : Eter ou se mettre à son *pouilloux*, — être ou se mettre à son compte. Syn. de A ses *croûtes*. Cette locut. est usitée au Lg. V. *Guéroué-bouilli*.

N. — Ce mot me semble avoir la plus étroite parenté avec le fr. Pouillé, état des biens d'un évêché. C'est, je crois, un jeu de mots sur ce vocable et l'adj. Pouilloux, une de ces ironies incisives, quoique discrètes, familières au génie de nos pères. D'un mot, le paysan raillait sa propre misère, sa *pouillerie*, comparée aux richesses de ses seigneurs spirituels. (R. O.) Mon collaborateur a hérité de l'ironie incisive de ses ancêtres, cela se voit. Mais « Jacques Bonhomme ne connaît, pas même de nom, les *Pouillés*. » (A. V.) Riposte. — J'estime, au contraire, qu'il les connaissait fort bien de réputation. Maintes fois, mes ancêtres, tenanciers, ont dû faire la *montrée* de leurs terres pour la révision du *pouillé*. Du reste, à cette époque, les choses d'Eglise, y compris le latin de cuisine, étaient des plus familières à nombre de paysans. V. *Sacacorié*. (R. O.)

Pouillure (Mj.), s. f. — Toile de l'aile des moulins à vent. De : *Pouiller*.

Poults (By., Sa., Ma., Lué, Z. 205), s. m. — Vieilli.

Poulaille, s. f. — Volaille.

Hist. — « Car il (Charlemagne) mangeoit la quarte partie dung mouton, ou deux *poulailles*. » (J. DE BOURD., *Chr.*, 40 [2].)

Poulailler (Lg.), s. m. — Coquetier ; marchand d'œufs et de poules. Syn. de *Coquassier*, *Coconier*.

Hist. — « Nus (nul) ne puet estre *poulaillier* à Paris, se il n'achate le mestier du roy. » (*Liv. des Métiers*, 128.) — « Les *poulaillers* pouvoient vendre toutes sortes de marchandises, excepté la cire en œuvre, ou poisson d'eau douce. » (*Ordonn.*, IV, 491.)

Poulaillerie (Lg., By.), s. f. — Basse-cour, poulailler. Syn. de *Joucailler*, *Volailler*.

Poulaillère (Mj.), adj. q. — S'emploie dans la loc. : Poule *poulaillère*, — couveuse qui élève des poussins. || Lg., s. f. Femme qui soigne la volaille.

Poulain (Mj., Lg.), s. m. — Etalon. Ex. : Ils ont mené leux jument au *poulain* pour la faire *garnir*. V. *Etalon*. || Instrument en forme d'échelle qui sert de plan incliné pour charger et décharger des fûts. || Instrument formé d'un levier articulé sur un support qui sert à soulever légèrement une voiture dont on veut démonter les roues. — N. Encore un nom d'animal de somme donné à un objet destiné à porter. Cf. Poutre, Chevalet, Mulet, etc. By., *id*. || Gonflement des ganglions inguinaux. || Faire ein *poulain*, — jeter bas son cavalier. || Mj., Ecouf., etc. — Nom de famille. N. Deux Poulain, l'oncle et le neveu, furent notaires à Mj. de 1790 à 1840 (circa). || Avoir son poulain. (Vr.) Etre asthmatique.

N. — Oh ! Monsieur, disait une femme très grosse et peu alerte et qui s'était cassé une jambe peu de mois auparavant, ça n'est pas bien surprenant, je suis si *gouesse*, depuis que *j'ai mon poulain* ! J'étais bien sèche dans le temps, mais, depuis que j'ai mon asthme, je suis devenue *gouesse*. — Mon correspondant suppose que *avoir son poulain* est employé par analogie à l'état de la jument qui ne peut souffler, ni courir, quand elle porte son poulain. L'expression s'emploie pour une jument poussive : on dit qu'*elle a son poulain*. — « Sauf le respect que je vous dois », on a dû appliquer, par analogie, la même expression à la femme asthmatique et dire, quand elle est gênée : *elle a son poulain* ». L'explication est admissible.

Et. — L. pullus, petit d'un animal qcque ; contr. de puellus, dimin. de puer, enfant. — Au sens de gonflement, parce qu'il fait marcher les jambes écartées, démarche comparée à celle du jeune poulain. — XIII[e], XIV[e] s. — « Deux poulains à deschargier vin. » (*Bibl. des Chartes*, 1872, p. 361.) — « Par le *poulain*, on descend le vin à la cave ; par le jambon en l'estomach. » (RAB., *G.*, I, 5.) — SCHELER, pour le 2[e] sens, préfère : pusulanus, issu de : pusula, forme accessoire de : pustula. Ce type a régulièrement pu produire : pouslain, poulain.

Poulaut (Mj.), s. m. — Nom caressant que l'on donne parfois à un enfant. — Cf. JAUB. — Je préfère Poulot.

Poule (Sp.), s. f. — Jeu de cartes très analogue au matador. Syn. de *Mété*.

Et. — « Les mises de tous les joueurs (billard) sont pour un seul gagnant (p.-ê. par allusion au coq, qui prend toutes les poules). DARM. — ?

Pouleginie, s. f. — Réunion d'enfants, comparés avec les petits poulets autour de leur mère. (MÉN.)

Poule-grasse, s. f. — Grageline. Lampsana vulgaris. (MÉN.)

Poulet-de-perrière (Tr.), s. m. — Fromage de calembert commun, entouré de jonc. Les perrayeux le trouvent aussi bon que le poulet. || By. C'est le Canard aux joncs d'Angers.

Poulette (Mj., Lg., By.), s. f. — Ampoule produite par une pression ou un frottement trop fort et trop prolongé. Ex. : J'ai des *poulettes* aux pieds. Ex. : Je sé tout *égravé* à force de marcher, je cré ben que j'ai des *poulettes*. Syn. *Horpoulé*. — Pat. norm. Pulette. — N. P.-ê. une abréviat. de Ampoulette, du fr. Ampoule.

Poulette-au-bon-Dieu (Lg.), s. f. — Coccinelle, bête à bon Dieu. — En Norm., le roitelet.

N. — Les enfants, lorsqu'ils s'emparent d'une coccinelle, la font monter le long de leur index en

disant : Vole, vole, vole, ma petite *poulette au bon Dieu*, sus la maison d'école !

Poulieau (Mj.), s. m. — Sorte de poulie. Terme de marine.

Et. — Germ. ; a.-sax. pullian, tirer ; angl., to pull, guinder. — Pouliot. « En Norm., pièce de bois mobile ou tourniquet, placée à l'extrémité postérieure d'un chariot ou d'une charrette, sur laquelle s'enroule une grosse corde qui maintient la charge. » (LITT., Suppl.)

Pouline (Lué, By., Mj.), s. f. — Poulain femelle. — On dit mieux : Pouliche.

Pouloche (Mj., By.), s. f. — Pouliche, pouline.

Poultron (Lg.), adj. q. — Poltron.

Poume, **Poumier** (Mj., By.). — Pomme, Pommier.

N. — Parmi les vieilles espèces de pommes, il y avait, à Tlm., celles de Malapias et de Cul-de-mulet. || *Pomme* d'Adam, — la saillie du larynx, en avant du cou. — N. Je ne sais plus où j'ai lu qu'un étymologiste breton expliquait les deux mots Adam et Eve comme il suit : Eve, avalant la pomme, aurait crié A tam (ça m'étrangle), et Adam lui aurait répliqué : Eva (bois). || *Poume* d'arrosoir, — pommelle. || C'est comme des *poumes* ! — Exclam., n'y comptez pas, n'en croyez rien. — Cf. Des nèfles !

Poume-d'agacia (Lg.), s. m. — Pomme sauvage. N. Agacia est ici pour : *Egrasseau*, qui se prononçait Egrassiâ.

Poume-de-chêne (Mj.), s. f. — Excroissance qui se produit sur les branches du chêne et qui, d'abord molle et spongieuse, durcit et se rétracte en se desséchant, pour devenir la *canette*. || Fig. — Variété de fraise.

Poumelé (Mj., Lg., By.), adj. q. — Pommelé.

Poumentage (Chx.), s. m. — Tout ce qui se mange avec le pain.

Et. — Pulmenz, nourriture. Saint Bernard, faisant allusion au mercenaire qui gagne sa vie à travailler, lui fait tenir ce discours : « Après ce ke ju ai laboreit me donet om lo pain en poes, et le boyre en mesure, et les *pulmenz* en nombre. »(Saint BERNARD, *Serm. fr. manuscr.*, p. 273.) — Pulmentum, même sens. (PLAUTE, HORACE, — pulmentarium), viande, ragoût, fricot, mets. Syncope, pour : pulpamentum, chair, viande des animaux. — Pulpa, chair, partie maigre de la viande, d'où vient : pulpe, des fruits. — MOISY : Toute espèce de mets en bouillie ou cuit dans une sauce.

Poume-poire (Mj.), s. m. — Hermaphrodite. Syn. de *Biret.*

N. — Fille perdue, qu'on ne peut qualifier exactement d'aucun des titres de fille, de femme, ni de veuve. (JAUB.)

Poumer (Mj.), v. n. — Pommer. || Grossir, s'enfler, devenir obèse. On dit d'une femme enceinte : « A c'mence à *poumer.*

Poumeraitier, ère (Mj.), s. m. et f. — Habitant de la Pommeraye. V. La *Poumeraye.*

Poumeraye (la), s. f. — La Pommeraye, bourg situé à 3 kil. et demi au sud de Mj.

Poumette (Mj.), s. f. — Pommette.

Poumier (Mj., Lg., By.), s. m. — Pommier. *Poumier* d'amour, — petit arbuste d'ornement, à fruits rouges.

Poumon (Tlm.), s. f. — Pommette de la joue. N. On sait que le *poumon*, organe de la respiration, est la *Pirre*, ou les *Foies.* — De *Poume.*

Poumonique (Sp.), s. f. — Pulmonaire, plante. Syn. de *Cocou-bleu*, *Suçon.* — Pat. norm. Pèmonique, poitrinaire.

Et. — Corr. du fr. pulmonique. Ce nom pat., comme le nom fr., est dû aux propriétés béchiques de la plante.

Poum-poum (Mj.), s. m. — Sobriquet d'un vieux roulier des mines de Mj., qui, en trente ans (1862-1892), roula à lui seul presque tous les décombres qui forment la levée du Moulin à l'eau au Roucher. Le brave homme avait suivi sa vraie vocation, car son véritable nom était Roulier.

Et. — Onomatopée. Poum-poum fit bien des fois entendre son surnom par les froides matinées d'hiver, en recrachant la bise glaciale qui souffle ferme au pied des rochers du Couvent.

Pouner (Cho.), v. a. — Pondre.

Poupa (Mj., By.), s. m. — Papa. V. *Mouman.* Cf. *Papâ*, *Pépâ.*

Poupart, s. m. — Enfant joufflu, gros et gras.

Et. — A. fr. Poupe, mamelle, qui vient probablement du latin popul. puppa (u bref), lat. class. pupa (u long), petite fille. Cf. Poupée. — DIEZ compare le même transport d'idée, mais en sens inverse, de l'ital. zita, jeune fille, de l'all. zitze, mamelle. (LITT.)

Poupeau (Mj.), s. m. — Houppe ou poignée de filasse que l'on attache sur la quenouille.

Et. — Poupée, paquet d'étoupes dont on garnit le fuseau. V., du reste, *Poupart.*

Poupée (Mj., Lg., By.), s. f. — Le même que *Poupeau.* — R. O. tire ces deux mots de Houppe, pour Houpeau. — Je préfère LITTRÉ. V. *Poupelier.*

Hist. — « Paroles rioteuses se meurent (murent) entre laditte Jehanne et une sienne voisine... pour une *poupée* de lin. » (*J. J.*, 151, p. 9, an. 1396.)

|| Linge dont on entoure un doigt malade. V. *Deillot.* || Lrm., Lg. Rebattre la *poupée*, — ressasser, redire la même chose.

Poupelard, s. m. — Pâtisserie.

Et. — Pièce de menue pâtisserie, pétrie au beurre, lait et jaune d'œufs. — Hist. R. DE COLLERYE :

« Ung bon pasté de venaison
« Accompagné d'un *poupelain*
« Vauldroit mieux sans comparaison
« Pour enfans de bonne maison
« Que les finesses Pathelin. » — L. C.

Poupelier (By.), s. m. — Pron. Poupoélier. Filassier, qui transporte la *teille* de chanvre en filasse très fine, prête à filer et la dispose

en *poupées* (sortes de paquets très longs, faits de façon que la filasse ne soit pas froissée et ne s'emmêle pas lorsqu'on voudra en faire un poupieau au bout de la quenouille — qu'noille). V. *Boubline*. Cf. *Poupée*. || Se dit pour les bateliers qui conduisent les tuffeaux. Mj. *Tuffelier*.

Poupelin. — « On appelle ainsi, en Anjou : 1° un petit enfant ; 2° une sorte de fromage. » (Ménage.) V. *Poupelard*.

Poupeline (Mj., By.), s. f. — Popeline. Cf. *Pourceline*.

Et. — Papeline. P.-ê. parce qu'elle se fabriquait à Avignon, qui était terre *papale*. (Litt.)

Poupette (Tlm.), s. f. — C'est le Nombril de Vénus, Umbilicus pendulus. Sorte de petite plante étalée en touffes sur la terre, à feuilles grasses, rondes et creusées en godets. P.-ê. pour *Pépettes*, à cause de la ressemblance des feuilles avec des pièces de monnaie.

Poupiâs (By.), s. f. — Poupée grossière que se fabriquent elles-mêmes les petites filles. V. *Poupiasse*, *Poupiner*. Syn. *Catin*.

Poupiasse (Ag.), s. f. — Fille de joie. Syn. et d. de *Pouffiasse*. || By. Petite fille gaie, rieuse, aimant à *poupiner*.

Poupiau (Segr.), s. m. — Filasse demi-fine. Cf. *Poupelier*, *Poupée*. (Mén.)

Poupie (Mj., By.), s. f. — Pépie, maladie des oiseaux.

Poupillon (Mj., By.), s. m. — Petite houppe de filasse. V. *Poupeau*.

Poupin (Pell., Mj., By.), s. m. — Pépin. Syn. de *Pétran*, *Pépines*. || Cotillon. Relever le *poupin*, pour : donner le fouet. (Segr.) On dit aussi : relever le *poupin* à qqn, || remettre à sa place. (Mén.) Enlever le *ballon*.

Poupine (Ag.), adj. q. — Fraîche et joufflue comme celle d'un beau poupon. Se dit de la figure. || V. F.-Lore, I, 64.

Poupiner (By.), v. n. — S'amuser avec des *poupées*, surtout avec des poupées ou *poupiâs* qu'elle confectionne elle-même. Se dit d'une petite fille. Syn. de *Catiner*.

Pouple (Mj.), s. m. — Tremble. Arbre de la famille du peuplier. — Lat. populus (tremula).

Hist. — « Qui engendra Gayoffe, lequel avait les c... de *peuple*. » (Rab., *P.*, II, 1.)

Poupon (Mj., By.), s. m. — Luron, gaillard. Ex. : Y a ein fameux *poupon* là-dedans, dam ! || Individu, paroissien. — C'est ein vilain *poupon*, — un vilain monsieur.

N. — Autre forme de poupin. V. *Poupée*.

Pouponner (Mj., By.), v. a. et n. — Dorloter, soigner un petit enfant, le caresser. Syn. de *Dorner*. || Etre enceinte. On dirait que votre femme *pouponne*?

Pouponnière (Sg.), s. f. — Petite bonne d'enfants. (Mén.)

Pouponne (Sp.), s. f. — Pouponne. Syn. et d. de *Poponne*.

Poupoute [1] (Mj.), s. m. — Crapaud. Onomatopée tirée du chant de l'animal. || Instrument de musique en cuivre. || Avoir les mains ou les yeux comme des *poupoutes*, — les avoir enflés par le froid ou à force de pleurer. || Lg. — Panade claire pour les petits enfants. Doubl. du fr. Popote. Cf. Jaub., à Papoue.

Poupoute [2] (Lg., Sp.), s. f. — Oiseau, la Huppe. Corrupt. de *Pupute*. || By. Puput° et pupute.

Poupouter (Mj., By.), v. n. — Souffler dans un instrument de cuivre, dans une corne, etc.; en un mot, dans tout instrument où le son est produit directement par les vibrations des lèvres. Cf. *Toutouter*. — Onomatopée.

Pouque, s. f. — Poche. Pouquette, pochette.

N. — Proverbe :

« Quand il pleut le jour saint Marc,
« Il ne faut ni *pouque*, ni sac. »

C.-à-d., ni poche, ni sac ; la récolte sera mauvaise.

Hist. — « Le cuida ferir d'un sac selon le langage du païs (de Caux) appellé *pouque*. » (*J. J.*, 124, p. 244. an. 1384.)

Pour (Tlm., Lg.), prép. — Par. — Ex. . J'emportions à manger *pour* les champs. — N. La confusion des deux mots est de tous les instants à Tlm. ; au Lg., c'est pire encore. Ainsi : on va à Cholet *pour* le train ; on fait le tour *pour* la Colonne. || (Mj., By.) Suivie d'un infinit., cette prép. forme une phrase elliptique à signification admirative. Ex : *Pour* mentir ! — comme il ment ! — Queu chemin *pour* descendre raide ! || *Pour* sûr ! — assurément, certainement. || *Pour* de vrai, — c'est véritable. — Ou encore : Jouer aux billes *pour* de vrai, — c.-à-d. que le gagnant garde les billes gagnées. — Opposé à : *Pour* de rire, — jeu où il les rend. || En *pour*, — en retour. Je veux ben te donner des pleumes, mais qué que tu me donneras en *pour*? — *pour* cela, en retour, en échange. || Etre *pour*, — sur le point de. J'étais *pour* partir, quand alle est arrivée. || Etre *pour*, — travailler pour le compte de. Quand ça serait *pour* mourir, — quand je devrais mourir. || Quant à, pour ce qui est de. Ex. : *Pour* ça, je veux ben. — *Pour* illi céder, je ne illi céderai point.

Hist. — « Quand il a été *pour* mourir, il m'a placée chez la mère de Mlle Angélique. » (Marcelle Tinayre, *La maison du péché*, III, 23.)

Pourcelet, s. m. — Petit pourceau, porcelet. Syn. de *Porcillon*, *Laiton*.

Pourceline (Mj., By.), s. f. — Porcelaine.

Hist. — Nacre de perle. « Une petite pierre de *pourceline*, entaillie à VI petits ymages, garnie d'or. » (*Inv. de Ch. V*, an. 1380. — L. C.)

Pourchas (Mj.), s. m. — Aptitude ou propension à économiser, à liarder. On dit d'une personne économe, qui ne laisse rien perdre : Alle est d'ein bon *pourchas*. Ou encore : Savoir se procurer les choses utiles. Dér. de *Pourchasser*. Syn. de *Perchas*. — L'a est très bref.

N. — HATZFELD donne ce mot comme vieilli ; il est d'un usage courant à Mj.

Pourchasser (se) (Mj.), v. réf. — S'occuper activement de ses affaires. — C'est le mot fr. dans un sens spécial. — P.-ê. s'*Epourchasser ?*

Hist. — Employé comme réfléchi au XIe s. (*Chanson de Rol.*) — Au XIIIe s., au sens de : se pourvoir. « Et se *porchaça* de viande cil qui mestier en ot (en eut besoin). — VILLEHARD., 64. — LITT.

Pourcial, s. m. — Le *pourcial*, les pourciaux ; comme le Bestial. Syn. *Porchail.*

Pourée (Ag.), s. f. — Poireau.

Pourgaler (By.), v. a. — Chasser, poursuivre, presser. Je vas aller le *pourgaler.* Syn. et d. de *Pergaler*, *Porgaler*, *Pringaler.* || By. Poergaler.

Pourlonger (Mj.), v. a. — Faire traîner en longueur. Ex. : Tu fais ça pour *pourlonger* le temps. Doubl. du fr. Prolonger.

Hist. — « Les vint et trois livrées de rente deseur dites et les amendes, se on défaloit, cil Thomas et si hoir sont tenu à faire paier et venir ens sans coust et sans *pourlongement.* » (*Cartul. de Saint-Jean de Laon*, an. 1265. — L. C.)

Pourmener (Lg.), v. a. — Promener.

Pourmenter (Mj.), v. n. — Ménager, épargner, économiser. Le mot a vieilli. — On dit encore proverbialement : « *Pourmente*, Cholastique ! » — C'est p.-ê. la rac. de *Poumentage*, employé à Chx.

Pouroux (Lg.), adj. q. — Peureux. Cf. *Pou*, peur. Syn. et d. de *Pouvreux.*

Pourpre, s. f. — Pour Croup. (MÉN.)

Hist. — « Scarlatine maligne et petite vérole : « Seignelay mourut fort brusquement d'une manière de *pourpre.* » (SAINT-SIMON, IX, 275. — DARM.)

Pourqué (Mj.), conj. — Est souvent suivi de que Ex.: : *Pourqué* que tu me dis ça ? (Adverbe interrog.) A moins qu'il ne soit à la fin de la phrase. || By. *Id.*, et : *Pourqué* m'as-tu dit ça ?

N. — « J'voudrais ben savoir la raison *pourquoi.* — Absolument. — « Ce qu'il (le singe) fait, est tout conchier et deguaster, qui est la cause *pourquoy* de tous reçoipt mocqueries et bastonnades. » (RAB., *G.*, X. — JAUB.)

Pourrée (Mj.), s. f. — Poireau, porreau. || Fig. Faire la *pourrée* de qqn, — conter ses fredaines à qui de droit. V *Porrée.* || Le bret. a Pour, même sens.

Hist. — « Mangeoit choux et chioit *pourrée.* » (RAB., *G.*, I, 11.) — « Tu me reproches mon poil grisonnant et ne considères point comment il est de la nature des *pourreaux*, esquelz nous voyons la teste blanche et la queue verde… » (RAB., *P.*, III, 28, 277.) — « Il (le blé) a esté si rare que le peuple a esté contrainct de manger jusques aux tron de choux et *pauriée.* » (1662. — *Inv. Arch.*, E, II, 165, 2.) — « J. DU BELLAY, *Moretum*, 261 :
« Le rouge oignon son appétit dontait
« Et le *pourreau* bien teillant… »

Pourrette (Mj.), s. f. — Poireau. Dimin. moins usité de *Pourrée.* N. L'esp. Porreta signifie : Feuille verte du poireau. — Angl. Porret, échalote. Syn. de *Porrette.* — Pat. norm. : Pouurette.

Pourri (Mj., By.), part, pas. — Pris adverbialement, marque le superlat. : *Pourri* mûr, — extrêmement mûr. — Cf. *Bourbé gras.* || Fig. — Très pluvieux. Ex. : C'est ein temps *pourri.* || Annulée par une carte d'égale valeur. Se dit d'une carte au jeu de trut. || Celui qui reste le dernier à la fin d'un jeu. || Jeu de *Pied-pourri.* V. au Folk-Lore, VII.

N. — Dans : Il est *pourri* bon, *pourri* riche, s'explique par compar. avec les fruits, quand ils sont bons et mûrs à en être pourris.

Pourriail (Lg.), s. m. — Pourri de chêne. Syn. de *Tabac-de-chêne.*

Pourriasser (Mj.), v. n. — Commencer à pourrir.

Pourrir (Mj., Lg.), v. a. et n. — Au jeu de trut : *Pourrir* eine carte, — répondre à la carte jouée par une carte d'égale valeur.

Pourriture (Mj., By.). — Fig. — Canaille, racaille.

Poursuiver (Mj., Lg., By.), v. a. — Poursuivre. Cf. *Suiver.*

Hist. :
« Que la grand grace en ton corps admirable
« Ne me fait point *poursuyvir* ta mercy. »
(G.-C. BUCHER, I, 78.)

Pourtant ! (Mj.), interj. — Enfin, tout de même. Ex. : « Te velà *pourtant* ! »

Pourtifâgne (Mj.), s. f. — Corr. de *Pourtifâille.*

Pourtifâille (Mj.), s. f. — Boustifaille, nourriture, provende, victuaille. — Qqs-uns disent : *Bournifaille*, d'autres : *Boustifaille.*

Pourveu que (Mj.), loc. conj. — Pourvu que. C'est l'anc. forme franç. — On ajoute souvent un s paragogique : pourveus que.

Hist. — « Des injures, dis-je, et deshonneur ils ne se soucient, *pourveu* qu'ils ayent escus en gibbeciere, voire fussent-ils tous breneux. » (RAB., *P.*, V, 15, 511.) — Se trouve dans MONTAIGNE, AMYOT.

Pous [1] (Sa.), s. m. — Menues pailles et glumes de céréales que sépare le tarare. On dit aussi *Barbillon.* Syn. de *Gobier*, *Ballier*, *Ventin*, *Venailles*, *Piquériers.*

Et. — Du lat. pulsum, poussé, chassé par le vent, ce serait le même que le franç. Pouls. (R. O.) — « Pousse, — Poussière de certaines substances. B. L. Pulverem avait formé Pourre ; Pous ne peut venir que du nomin. Pulvis, contre les règles. Le provenç. et le catal. ont Polsos, poudreux. — C'est le déchet de tolérance accordé au vendeur (2 ou 3 %). — Hist. « *Poux* : Epillons séparés du tuyau sous le fléau du batteur : « De la vendition des pailles, *poux* et fourrages appartenants à ladite granche. » (1422. — L. C. — N. E.) V. *Poussiérer.* Etymol.

Pous [2] (Sa.), s. m. — Pousse, asthme du cheval. — Doubl. masc. du fr. Pousse.

N. — LITTRÉ, 4e sens. — « Pousser a signifié : respirer péniblement. — Cf. Poussif. — Cette mala-

die est caractérisée par l'essouflement, par le battement des flancs, et particulièrement par une interruption de l'inspiration, de manière qu'elle se fait en deux temps.

Pousée (Tlm.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Boire à la *pousée*, — mode de boire et de s'enivrer prestement, qui consiste à poser le pouce sur la bouteille au niveau du liquide et à marquer d'avance la quantité de vin, ou même d'eau-de-vie que l'on avalera, étant entendu que ce niveau devra descendre au-dessous du pouce du buveur. — Dér. de *Pouser*, plutôt que de Pouce, à ce qu'il me semble. Cependant cf. *Pouzé*, *Pouzot*.

Pouser (Mj.), v. a. — Poser. — Cf. *Chouse*, *Clous*.

Hist. — « Pour être *pousée* et assise... en la chapelle Nostre-Dame dudit prieuré. » (1359. — *Inv. Arch.*, 47, 2.)

Pousinière (Lg.), s. f. — Les Pléïades, constellation. || By. Poussinière.

Et. — Ainsi dites parce qu'elles semblent une Poussinière, un nombre de Poussins. L. Pullicenus, dim. de Pullus.

Poussaint (Mj.), adj. verb. — Ne se dit que du temps. V. *Poussant*.

Poussant, e (Mj., By.), adj. verb. — Chaud et humide, qui fait pousser les plantes, active la végétation. Ex. : Il fait ein temps *poussant*, ou *poussaint*. || Qui pousse vigoureusement, en parl. d'une plante. Syn. de *Venant*.

Poussarder (Mj., By.), v. a. — Pousser, bousculer. Syn. de *Crapousser*, *Paufrer*. Du fr. Pousser.

Poussé (Mj., By.), adj. q. — Moisi, couvert de moisissures. Syn. de *Lainé*, *Mudi*, *Voiri*, *Heurdri*, etc.

Pousse-café, s. m. — Verre d'eau-de-vie que l'on ajoute au café. Il y a ensuite la Rincette, la Sur-rincette, etc., etc. Ce n'est plus du café à l'eau-de-vie ; c'est de l'eau-de-vie au café. On dit aussi Bain de pied, parce que le liquide, débordant la tasse, baigne le pied de celle-ci, en se répandant dans la soucoupe. || Lg. — *Pousse-café* de la Renaudière, — verre de vin blanc.

N. — Je ne puis affirmer qu'il s'agisse de la commune de ce nom. Il y a, au Lg., une ferme ainsi nommée.

Poussée (Mj., By.), s. f. — Avance. S'emploie ironiquement : Ça me fait eine belle *poussée* ! V. *Jambe*.

Pousser (Mj.), v. a. — Pousser le *sabot*, — Avoir une chute de matrice avec saillie du col au dehors. Se dit des vaches. || Absolument : *Pousser* hors, — pousser à l'écart un bateau qui touche la rive. By., *id*. || *Pousser* des colles, des carottes, — mentir. V. *Carotte*. || *Pousser* eine chanson, — chanter. || Se *pousser* du col, — se pavaner, prendre des airs importants, orgueilleux. || *Pousser* de la monnaie, — procurer de l'argent. || *Pousser* la crainte, — intimider. || Mj., Sp. *Pousser* ein *rat*, ein *preunier*. || By. — Se couvrir de nuages (en parl. du temps) venant de l'Ouest. C'est la *Buée de Nantes*. (V. F.-Lore, XVI). « J'allons avoir de l'eau avant vingt-quatre heures, la mar *pousse*. »

Poussiérer (Mj.), v. n. — Etre poussiéreux ; émettre de la poussière. Se dit des routes, du foin, etc. — V. *Pous*.

Et. — Selon Scheler, représenterait le lat. Pulsum, chose frappée, triturée, moulue ; le pat. vosg. et lorr. Chpusa, — Xpuse, est Expulsum.

Poussiéroux (Mj., By.), adj. q. — Poudreux, poussiéreux. Cf. *Poissoux*, *Pissoux*, *Morvoux*, etc.

Poussoir, poussoué (Sa.), s. m. — Gros bout d'une hart, que l'on introduit dans la boucle pour serrer le fagot. Syn. de *Pouzier*. || Lg. — Tige de bois qui sert à pousser les balles d'un canon de sureau. — Syn. de *Faquoir*. || Fu. — C'est le manche, garni d'un bourrelet qui sert de piston dans le jouet d'enfant qui s'appelle : *Flûte*, *Chiquoire*. V. *Bonde*.

Pouteau (Mj., By.), s. m. — Poteau. — N. Le *poteau* est un trou. Dér. de Pot. — Pouteau dér. de *Pôt*.

Pouvére (Mj., By.), adj. q. — Pauvre.

N. — Il est à remarquer que l'adj. ne prend cette forme, à inflexion caressante, que lorsqu'il s'emploie pour marquer la commisération. Ex. : Mon *pouvére* gas, que t'as grand mal ! — Dans le sens de : indigent, on emploie le mot fr. Ex. : Ceté *pouvére* bonhomme-là, il est ben *pauvre* !

Pouverté (Mj., By.), s. f. — Pauvreté. Ex. : C'est misère et *pouverté*. — R. Ce mot a vieilli. V. *Pouvère*. — Angl. Poverty. — Se rapproche plus du lat. Paupertatem. Doubl. de *Pauverté*. — Pat. norm. Pauvertaé.

Pouvertoux, ouse (Mj.), adj. q. — Pauvre, indigent. V. les précédents.

Pouvir, pouvi (Sp.), v. n. — Pouvoir. Vieilli.

Et. — D'une forme lat. Potere, premier e long, au lieu de posse, justifié par le B. L. poteret, pour posset ; potebat, pour poterat, etc. — La forme anc. est : pooir. — IXe s., savir et podir, savoir et pouvoir. (*Serments de Strasb.*)

Pouvrâilloux, ouse (Lg.), adj. q. — Syn. de *Cendrâilloux*. Sablonneux et maigre, en parl. d'un terrain.

N. — Les terres pouvrâillouses, uniquement formées de débris de granit, et à peu près dépourvues d'argile, ne sont que trop communes sur les coteaux de la Sèvre. S'imbibant très difficilement à la pluie, mais séchant, en revanche, dès le premier coup de chaleur, elles ne sont propres qu'à la culture du seigle et du blé noir. Les navets mêmes y réussissent rarement.

Pouvre (Mj., By.), adj. q. — Pauvre.

Hist. :

« *Pouvre* je suys, et n'ay que lui envoye
« Dont elle feist compte de trois pruneaulx. »
(G.-C. Bucher, 46, 107. V. 26, 94: 218, 216: 61, 114) — « Moult ai d'amis, mais *pouve* sont li don. » (Vers d'une chanson composée par Richard-

Cœur-de-Lion. — J. BODIN, t. I, p. 317. — *Rech. hist.*)

— « Pour ce que ung nommé Franczois de La Grue, qui est ung *pouvre* gentilhomme puisné, et n'a que très peu. » (1406. — *Inv. Arch.*, E, 159, 1.) — « Il veut que le reste de ses biens soit employé « à marier *paouvres* filles où l'on verra l'aulmonne estre bien employée, à *pouvres* honteux, et autres œuvres de piété. » (1528. — *Id.* — G, 51, 1.)

Pouvré (Mj., By.), adj. q. invar. — Pauvre, malheureux. Autre forme de Pouvére ; s'emploie dans le même sens. Par abrév., on dit aussi *Pou*. Mon *pou* petit gars ! — Cf. angl. Poor.

Pouvreté (Mj.), s. f. — Pauvreté.

Hist. .
« Doulx et plaisant jadis me fust l'étude,
« Mais *pouvreté* dure et espouvantable
« Me faict trouver l'escole austere et rude. »
(G.-C. BUCHER, 161, 177.)

— « Je pense qu'il lui coustera bon, dont il se passast bien, en la *pouvreté* où il est. » (RAB., *Lettre à M. de Maillezais*, 611.) — « Le païs est si endommaigé et cheu en si grant destraice et *pouvreté* que plus n'y ha. » (1321, *Inv. Arch.*, H, Sup., I,2.)

Pouvreux, euse (Auv., Z. 146), adj. q. — Peureux, ombrageux. Ne se dit que des chevaux. V. *Aparcevant*. Syn. et d. de *Pouroux*. Lat. Pavorem.

Poux. — V. *Pous*.

Pouy (Jum.), s. m. — Le puits. V. *Pouits*.

Pouzé, Pouzai (Lg.), s. m. — Persicaire. Syn. de *Sauleau*, *Pied-rouget*.

Et. — Du fr. Pouce, parce que la feuille est marquée d'une tache noire que l'on compare à l'empreinte d'un pouce. Cette étymol. m'a été donnée spontanément par l'indigène qui me nommait la plante. Syn. de *Morchenau*.

Pouzier (Mj., Lg.), s. m. — Le boût d'une hart, ou rôrte, opposé à la boucle, et que l'on engage dans celle-ci pour lier le fagot. Syn. de *Poussoir*, *Mâgnan*, *Mâillant*.

Pouzot, pouzote (Mj.), s. m. — Le pouce. Terme enfantin ; s'emploie sans article. Syn. *Pouçot*, *Peuçot*, — N. Pour les bébés, les doigts sont : *Pouzot*, *Lichepot*, *Longie*, *Malachie* et le petit *Riquiquit*.

Poyer (Mj.), v. a. — Payer. || By. Poé-yer.

Hist. — « *Poyé* pour cause de la pouvreté des pouvres gens. » (1441. — *Inv. Arch.*, S., s., H, 52, 2, 19.)

P'pa (By.), s. m. — Papa. Comme M'man, pour Maman. Mj., id.

Prâ (Mj., By.), s. f. — Méchante bête, pécore. S'adresse comme injure aux animaux et parfois aux personnes. Ex. : Grand *prâ* ! a' *n'affilera* pas ! || Au plur. Menus débris de toute sorte que, pendant les inondations, l'eau charrie et dépose sur tous les points de sa ligne d'affleurement. Syn. *Lenfoué*. || Lué. — Rosse, — Mauvaise bête, ou même femme. || Pat. norm. Prâ, mauvais cheval. V. *Pimonterie*.

Et. — *Prâ* est le fr. Proie, comme *Clâ* et *Vâ* sont les noms Cloie ou Claie et Voie. Les débris que rejette l'eau sont une proie pour certains animaux, et parfois pour l'homme, qui, de tout temps, a exercé le droit d'épave. Les cadavres d'animaux sont au nombre de ces débris, et les *brunettes* n'étaient, jadis, que trop communes dans les eaux de la Loire. De là le sens que j'ai indiqué le premier et qui, logiquement, n'est que le second. A Mj., on traite un animal de *Prâ* comme à Sp. on le traite de *Quérée*. Dans les deux cas, l'invective signifie proprement : charogne. (R. O.)

Et. et Notes. — « Præda (proie), on a dit Prada. » (D. C.) — « Pras, s. f. Se dit d'une fille de mauvaise vie : « C'est une *pras* ! » Ou bien encore d'une femme qui n'a pas de tenue, qui se néglige, qui est sale, fainéante. » (ORAIN.) — *Prâe* (prâ). Personne détestable de caractère, méchante. C'est le mot : proie employé comme injure. On est vite porté à comparer une méchante personne à la nourriture des oiseaux de proie, laquelle consiste, ordinairement, en viandes gâtées, charogne, etc. — Carne, mauvaise bête, animal usé. » (DAGNET.) — Mêmes explicat. dans DOTTIN, DE MONTESSON ; cependant, ce dernier le tire de *pravus* et renvoie à RAYNOUARD, Prau. MALVEZIN : Ne peut venir de præda que pour le sens.

Prairayer, v. a. — Travailler dans les prairies, les prés. (MÉN.)

Pratique, pra-qui-que (Mj , By.), s. f. — Pratique, usage. || Client. || Clientèle. || Fig. — Viveur, noceur, débauché. Ex. : Ce gars-là, c'est eine grande *pratique*. Syn. de *Souane*.

Et. — Lat. practica ; d'un mot grec : capable de faire.

Prau (Slm.), s. m. — Dindon mâle. (MÉN.)

Pré (en) (Lms., Z. 196). — Près de. Mauvaise graphie de *Emprès*.

Préambules (Ag., By.), s. f. pl. — Explications qui n'en finissent plus. « As-tu bentout fini tous tes *préambules*? » Sens un peu différent du français.

Précéder (Lué). — Absolument : Mourir avant qqn.

Hist. — « S'il vient (René Chardon, homme de labour) à les *précéder* (ses maîtres), ils s'obligent à le faire inhumer. » (R. DE LA PERR., Lué, 2e part., p. 85.)

Prêchement (Vm., By.), s. m. — Prêche, prédication, sermon.

Prêcher [1] (Mj., Mg.), v. n. — Pérorer, discourir. || Tf., Lg. — Causer, converser. Ex. : J'étions tous deux à *prêcher* à la cloie du champ. || *Prêcher* la vie de St Hébétant, — ennuyer les gens de ses discours. By., *id.* || On dit proverbialement d'un viveur qui donne de bons conseils : C'est le diable qui *prêche* la Passion. || A Tc., on pron. Précher, é fermé, assez bref. || Pat. norm., *id.*

Prêcher [2] (Fu., Z. 196), s. m. — Parler, langage. Ex. : Je ne comprends ren à son *prêcher*.

Prêcheur (Lg.), adj. q. — Causeur. Ex. : A n'est pas *prêcheuse*, mais a n'est pas pus sotte qu'ine autre.

Précimi, le (Z. 137, 134, Q., By., Do., Mj.), adj. q. — Précipité, subit, imprévu, qu

laisse peu de temps pour se retourner. || Rapproché, en parl. du temps. (Q.)

Et. Hist. — « Cipricimi. Ce mot est composé de quatre mots, ci-pris, ci-mis, comme qui dirait : en ce lieu pris, en ce lieu pendu. » R. ESTIENNE, *Gr. fr.*, p. 87. — Cy. — Se disait pour : maintenant. De là cette expression : cy pris, cy mis, pour : sur-le-champ, sans perdre un moment :

« Et commanda que tout souldain
« *Cy pris cy mis* on chappelast
« Cinq ou six douzaines de pain
« Et que bientost on se hastast. »
(VILLON, *Repues fr.*)

— « Pour parler plein, elle se délivra, *ci prins, ci mins*, après cette dernière course, d'un très beau fils. » (L. XI, 29e *nouv.* — N. E. — L. C.) V. *Pressimi.*

Précipiter (Mj., By.), v. a. — Précipiter qqn, le hâter, le faire se hâter.

Prédasser (se) (Segr.), v. réf. — Corr. évidente de se Prélasser.

Et. — MONTAIGNE a dit : se prélater, marcher comme un prélat, L. prælatus.

Prée (Mj., Lg., By.), s. f. — Prairie. Forme fémin. du fr. Pré. || Sal. Grande prairie non divisée par des haies.

Et. Hist. — Pré, au masc., représ. Pratum ; prée, au fém., représente le plur. neutre Prata, suivant l'usage de la langue, qui, du plur. des noms neutres faisait des fém. sing. — Noms de lieux : Prée-vallée, etc.

Prée (Mines de la) (Chl.), s. f. — Mines de houille, situées dans les vastes *prées* ou prairies qui s'étendent entre le grand bras de la Loire et le Louet.

N. — Elles appartinrent longtemps à M. de Las-Cases. Un fait historique important s'y rattache. Lorsque M. de Las-Cases voulut faire creuser le premier de ces puits, tous les ingénieurs qu'il appela furent arrêtés par une difficulté alors invincible ; il fallait, pour trouver le roc, traverser une épaisse couche de sables aquifères. C'est à cette occasion que l'ingénieur Triger inventa le fonçage par caissons à air comprimé, qui a fait un si beau chemin dans le monde. Cet inventeur de génie devrait avoir sa statue à Chalonnes. (R. O.)

Hist. — « Plan d'un accroissement de grève..., joignant et attenant à la *prée* des Gatineaux, paroisse de Rochefort. » (1768. — *Inv. Arch.*, H, I, p. 153, 1.) — « Sépulture de Guillaume Rocher, trouvé mort dans la *prée* d'Aloyau et qu'on dit avoir été étouffé par la chaleur. » (*Id.* — 1707. — S, E, sup. A., 123, 1, b.) — N. Ailleurs : la *prée* de Loiau (1723. — E, II, 199, 1.)

— « L'honneur des champs et des prées. »
(J. DU BELLAY, *Ode pastorale*, 134.)

Prefeu, s. m. — V. *Sanguin cornouiller.* (MÉN.) BAT. l'appelle Bois punais.

Préme, Preume, — Pour Premier. Abréviation dont se servent les enfants dans leurs jeux : *Preume*, *Seg*, *Dergn*, *Avant dergn*, pour : je demande à jouer le premier, le second, le dernier, l'avant-dernier. C'est à qui prononcera ces mots le premier. By., *id.*

Premier (Mj., By.), adj. num. ord. — Loc. adv. — En premier, — tout d'abord. Ex. : J'ai cru *en premier* que c'était ielle. — Et même absolument : Qu'est-ce que nous mangerons *premier*? (Tg.) — Voir DU BELLAY, *Défense*, p. 10, ch. v. || Dans le *premier*, — même sens. || Dans le *premier* que, — dans les premiers temps que. Ex. : Dans le *premier* que j'avons ieu noutre jument, a n'était point méchante. || De *première*, — parfaitement, admirablement. Ex. : Il te l'a baisé de *première.* || Etre de première, — de qualité parfaite. On dit proverbialement : C'est de *première*, comme les marmottes à Cesbron. — Ce Cesbron était un riche épicier de Mj., mort il y a quinze ans, qui, en *chinant*, *allousait* de la sorte ses *marmottes.* || Ça va de *première*, — très bien. Ellipse d'un mot : façon ou autre. || By. *Id.*, et même Luméro d'promière (bien accentué), plus que parfaitement. || *Premier* que de, — avant de (Lg.).

Hist. — (A la suite d'un coup de foudre). « Ont estez plus d'un moys *premier* que d'en estre guéry... » (*Inv. Arch.*, E, S., s., 385, 2.)

Premier de l'an. — Souhait usuel de bonne année : Je vous souhaite eine bonne année, eine bonne santé et le paradis à la fin de vos jours. (By., etc.) || A Mj. — Id., mais : eine parfaite santé.

Prend-main (Mj., Lg.), s. m. — Aspérule à grandes feuilles, plante de la famille des rubiginées, à feuilles opposées deux à deux. Ainsi nommée parce que ses feuilles rugueuses s'attachent à la peau. Syn. de *Herbe à la chèvre*, *Herbe au sang.*

Prendre (Mj., By.), v. n. et a. — Absolument : Manger, boire, avaler. Ex. : J'avons ein bon petit gorin, il *prend* ben. || Prendre racine, s'enraciner. Ex. : All' aura ben du mal à *prendre*, ta giroullée. || Juger, estimer, croire. Ex. : Je ne l'ai pas ben connue, mais j'ai *pris* que c'était ielle. — De loin, j'ai *pris* que c'était ielle, mais, après, j'ai ben vu que je m'étais trompé. || Commencer. Ex. : Leux pré *prend* d'empar icit jusque-là. || Absolument : Epouser. Ex. : Pisqu'il l'a enguernousie, il devrait ben la *prendre.* || *Prendre* son rire, ou son ris, — se mettre à rire. (Cf. LA FONTAINE, *L'Ours et les deux Compagnons :* tenir son vent, retenir sa respiration.) || *Prendre* sa *décampe.* || *Prendre* en bien, en mal, — prendre en bonne, en mauvaise part. || *Prendre* au grous. V. *Grous.* || Se prendre, — agir, travailler. Ex. : C'est ein petit gars qui se *prend* ben.

Preneux (Mj., By.), s. m. — Preneur. || Epouseur. Ex. : A trouve pus de galants que de *preneux.*

Préparés (Mj., Lg., By.), s. m. — Ne s'emploie qu'au pluriel. Préparatifs. Ex. : J'avions fait de grands *préparés* pour les recevoir. — Ils en font des *préparés* pour recevoir la nocée ; tout est par les places. — C'est le part. pass., employé comme subst. || Part. pass. Ex. : Le forment est ben *préparé*, — la récolte s'annonce bien.

Préposition (Z. 179), s. f. — Proposition. Ex. : Se faire la *préposition*, — se proposer de faire qqch.

Près (Mj., By.), loc. adv. — Près à près, très près l'un de l'autre. Ex. : T'as planté tes choux ben *près* à *près*. Tes ceps sont trop *près* à *près*. || Eter *près* de ses intérêts, — être intéressé. || Avoir la tête *près* du bonnet, — être vif, irascible. || Mj., Lg. — Adj. q. invar. — Proche. Ex. : C'est nous pus *près* voisins ; je sommes ben *près* parents. || Pas près. — Pas à beaucoup près. Ex. : J'n'avons pas *près* tant de grain que l'an dernier.

Présarver (Mj., By.), v. a. — Préserver.

Presquement (Mj.), adv. — Presque. Cf. *Tandiment.*

Et. — Presque = près que ; — près que cent ans, près de cent ans, et puis les deux mots se sont agglutinés. (Schel.)

Pressant (Lg.), adj. verb. — Pressé, vif, alerte. Ex. : Il n'est pas *pressant*, le gars ! Syn. de *Démarrant.*

Presse (N'y a pas) (Mj., By.). — Se dit à propos d'une chose désagréable ; personne ne se présente, ne s'empresse à la faire. || *Presse.* — jeu d'enfants. V. Folk-Lore, vii.

Presser (Mj., Lg., By.), v. n. — Avoir hâte, avoir un besoin urgent de. Ex. : Je *pressons* de partir. Syn. de *Chomer.*

Presses (Lué., By., Mj.), s. f. — Ne s'emploie qu'au plur. — Armoire. — Le mot a vieilli. || Etre dans les basses *presses*, — être accroupi très bas ; être très bas dans ses affaires ; être dans le 36ᵉ dessous ; être à fond de cale. — Cette loc. a vieilli, mais elle est encore en usage. — Cf. l'angl. Press, — armoire, placard.

N. — Presse (garde-robe, Sherw et Palsgr), s. f. Espèce d'armoire basse (sa hauteur excède rarement 1ᵐ50), à 2 vantaux, au-dessus desquels sont 2 tiroirs. Ce meuble ne se rencontre guère maintenant que dans les campagnes. Comme il est dépourvu de tablettes, on y suspend des vêtements. (Moisy.)

Presseur (Ag.), s. m.

Hist. — « V. Ch. *presseur* en confection, et... » — Publications de mariage. (A. de P., 15 septembre 1907, 3, 2).

Pressimi. — V. *Précimi.* — Ex. : J'ai pas pu prendre le train, c'était trop *pressimi*, — trop pressé, le temps m'aurait manqué. (Do., By.)

N. — En Saintonge : Pris su mis. — Poitou, *id.* — Chose prise aussitôt que mise.

Prestimonie. — Vx mot ang.

Hist. — « Mathurin Lefort, prestre, chappelain de la *prestimonie* de l'école desservie en l'église de Corzé... » (*Inv. Arch.*, t. III, E, S., s., 268, 1.) — Suivant du Cange, c'est un bénéfice avec quelque charge ; en cela, il diffère du bénéfice simple, qui n'a aucune charge ; on peut entendre par *prestimonie* un revenu annuel destiné à nourrir un prêtre sans aucun titre ecclésiastique. V. Du Cange, Præstimonium.

Présumation (Lg.), s. f. — Présomption, supposition.

Et. — Dérivé très régulier du fr. Présumer, qui lui, est mal formé.

Prêt (Mj.), s. m. — Etat, disposition de celui qui est prêt. — Ex. : Crais-tu que je vas attendre ton *prêt* ben longtemps?

Prête (My., Mj.), s. f. — Osier, et surtout : osier fendu. Syn. de *Plon*, *Oisie.* || S. m. Mauvaise pron. de Prêtre.

Hist. — « Preste. — Branche d'osier refendue, servant à lier les cercles des tonneaux. » (*Revue d'Anjou*, — août 1883.) — Au 2ᵉ sens : « *Prêtes* sont gens. » Prov. norm. Les prêtres sont exposés à l'erreur et aux défaillances. » (Moisy.)

Prêté (Mj., By.), s. m. — C'est ein *prêté* pour ein rendu, — se dit d'une riposte.

Prétendu (Mj., By.), s. m. — Fiancé, futur époux. || Prétendue, fiancée, future épouse. || Maîtresse. Syn. de *Bonne.*

Prêter (Mj.:. — Absolument : En *prêter*, — avoir des complaisances coupables, en parl. d'une femme. Ex. : A passait pour en *prêter.* V. *Beurre.*

Prêtier [1] (Mj.), s. m. — Petit outil de bois qui sert à fendre en trois les brins d'osier, ou *prêtes.*

Prêtier [2] (le) (Mj.), s. m. — Nom d'un pré, au quartier des Ouches, au bord d'un petit ruisseau, près de Montauban. C'est le terrain que j'ai vu vendre le plus cher, 540 fr. la boisselée de 6 ares 60, vers 1890.

Et. — Ce nom semble indiquer qu'il y eut là une Oseraie. — V. *Prête.*

Preu (Lpz.), s. m. — Pré.

Preum. — V. *Prem.* Cf. *Cateprome.*

Preune (Mj., By.), s. f. — Prune. Cf. *Leune*, *Pleume* (Li., Br.)

N. — A signaler, parmi les anciennes espèces de prunes, celles de : *Monnoir*, *Blourde*, *Mars-violette*, *Petit-pineau*, *Sainte-Catherine.* Syn. et d. de *Peurne.*

Hist. — « Les bleds et autres fruictz feurent si rares que le sourceneau de *preunes* feut vendu 11 l. 10 s. » (1661. — *Inv. Arch.*, S., s., E, ii, 165, 1, b.)

Preunelle (Mj., By.), s. f. — Prunelle. Syn. de *Pruneau.* || By. On prononce plutôt : Prenne, prennelle, prennelier, prennier, comme Lenne, pour lune.

Preunellier (Mj.), s. m. — Prunellier. V. *Epine-noire.*

Preunier (Mj., By.), s. m. — Prunier. || Sp. — *Preunier* d'âne, — espèce de prunier qui donne de grosses prunes noires. || Sp. — Fig. — Pousser ein *preunier*, ou ein *preunier* d'âne, — bouder, pleurnicher. Syn. de *Pousser ein rat.* Syn. et d. de *Peurnier.*

Preuve (Mj., By.), s. f. — A *preuve* que, — la *preuve* que, — ce qui le prouve, c'est que. V. Jaub.

Prévail, ou **Pervail** (Tlm., Sp.), s. m. — Fête patronale, assemblée, kermesse. Syn. de *Frairies.*

Et. — Favre le tire du celt. prâd, prairie, et vâd, plaisir. — Assemblée champêtre, foire de gagerie. V. *Pervail*, *Préveil*

Prévaloir (Mj., By.). — Se faire prévaloir, — primer, se flatter. Ex. : Il dit ça pour se faire *prévaloir*.

Préveil, Parveil (Cho.), s. m. — Lieu où plusieurs communes confinent. Au *parveil* de La Séguinière. N. Cependant V. *Prévail*.

Et. — Probablement de pré, avant, et veille ou veillée. (Litt.) — De pervigilium, dit Ménage. — Hist. :
« Je fus ainsi quelque espace de temps,
« Avec bergers me donnant du bon temps ;
« Qui sont joyeux, et n'ont d'autre sommeil,
« Quand le bruit court, que trouver le *Préveil*.
« Là où se voit de Gastines les perles
« Plus plaisantes et réjouies que merles,
« Tant bien dansant au son des cornemuses. »
[(Jacq. du Fouilloux, Poitou.) Ménage.

Priement (Mj., By.), s. m. — Invitation instante. Ex. : N'y a pas besoin de *priement*, — n'insistez pas ; Nanni, Marcit !

Prier (Lg., Mj., By.), v. a. et n. — Inviter. Ex. : *Prier* des noces. — N. Mais on dit : Avartir d'un enterrement. || Lg. — *Prier* le bon Dieu, — se dit d'un cheval qui tombe sur les genoux.

Prieux (Mj., Lg.), s. m. — Celui qui invite à des noces. Ex. : J'avons des *prieux* de noces. Syn. et d. de *Prioux*.

Primaud-e (Lg.), adj. q. — Précoce. — Syn. et dér. de *Prime*, *Jouanet*. || Mj. Celui qui est en avance dans son travail. Inusité, sauf dans un proverbe. F.-Lore, xvii.

Primauté (Chl., By.). — Primeur. (Mén.)

Prime (Mj., By., Ag.), adj. q. — Précoce, hâtif, qui est mûr de bonne heure. Syn. de *Primaud*, *Jouanet*. || Matinal, qui arrive tôt. || s. f. La *prime*, —la première heure. || A la *prime*, — de bonne heure, dans la saison. Ex. : J'arai des pois à la *prime*. — Le commencement de la saison. Ex. : Les patades, c'est bon à la *prime*. || Priorité, antériorité. Ex. : La *prime* vaut deux. Prov. || Primauté (Mj., Lg.). Précocité, ce qui se fait en premier lieu, l'avance.

Hist. — 2e quinzaine (de septembre). Récolte des pommes de terre *primes*.
(*Bulletin de la Société industrielle et agricole d'Ag.*, septembre 1907, 343).

Prime d'anglaise. — Prime donnée à tout ouvrier qui dépasse la tâche qu'il doit accomplir dans la façon de cette sorte d'ardoise, qui est la plus difficile à faire. (Z. 141.)

Primo d'abord (By.). — Premièrement. Le 2e mot, fr., est la traduct. du premier, qui est latin. Il y a donc là une tautologie. Très usité. On ajoute même : et d'une. || Mj., id.

Princeresse (Mj.), s. f. — Princesse. Syn. de *Princèse*.

Princèse (Mj., Lg.), s. f. — Princesse. Syn. de *Princeresse*. Se dit jusqu'aux Sables-d'Olonne.

Principal (Mj.). — M. le *principal*. C'est le pain. Cf. M. *Hardi*.

Principe (Mj., By.), s. m. — Règle de conduite, habitude. Ex. : C'est ein mauvais *principe* qu'il a là d'engueuler le monde quand il est soûl. || Du premier *principe*, — tout d'abord. Ex. : Du premier *principe*, je ne comprenais point ce qu'il voulait me dire.

Pringaler (Lg.), v. a. — Pourchasser, surtout à l'aide d'une gaule ; chercher à effaroucher. Syn. et d. de *Pergaler*, *Pourgaler*.

Et. — Probablement pour *Perringaler*, dér. de *Ringale*. (R. O.)

Prins (Mj., By.), part. pas. — Pris. Ex. : Je l'ai *prins* comme je l'ai mins, — je l'ai retrouvé où je l'avais mis. N. Qqs vieux disaient encore ainsi il y a cinquante ans. C'est le vx fr. — Pat. norm., *id*.

Hist. — « Dont au mesme instant lad. Bridault fut *prinze* et minze prisonnière. » (1618. — *Inv. Arch.*, S., s., E, 196, 1, m.)

Priolé (Mj.), s. f. — Prieuré. Ex. : La *priolé* de Chetéaupanne (Châteaupanne).

N. — Ce mot, que l'on prononce à Montjean : périolé, se retrouve à St-Aug., et toujours au fémin. — Il est probable qu'autrefois on le faisait indifféremment des deux genres, comme Comté, Duché.

Hist. — « Vendent à Robert de la Plesse, « *prioul* de Goyz, tote lor partie et lor porcion de terrage, de deisme de blé et de vin. » (1296. — *Inv. Arch.*, H. I, 54, 2.) — « Ce sont les demaignes et les rentes et les revenues appartenant au *prioullé* de Changé-aus-Moines. » (1300. *Id.*, *ibid.*, 66, 1.) — « Une pyèce de terre arable... au fé (fief) de la *priousée* de Méral. » (1295. — *Id.*, S., H, 267, 2, b.) — « Frère Eudes, prioul jadis dou dit *prioulé*, avoit finé des dites chouses o homme de bon mémoere nostre chier père... Ce fut donc à Laval... en l'an de grace mil troys cenz et un. » (*Id.*, *ibid.*, 272, m.) — « Marie Kainfs, damoiselle de la nation anglaise, passant par cette paroisse, est accouchée à la *prieurée*. » (1658. — *Id.*, S., E, 29, 1, b.)

Prioux, Prieux (Lg.), s. m. — Celui qui prie, qui invite, aux noces. Ex : J'avons ein *prieux* de noces. *Prieux* se dit à Mj.

Prise (Mj., By.), s. f. — Prise de corps, — lutte, et, au fig., syn. du suivant. || Fig. — *Prise* de bec, de corps, — altercation, discussion aigre, échange de gros mots ; rixe. || Eter d'eine grande *prise* de, — en prendre avec excès, se montrer très avide de.

Prisoux, Priseux (Lg., By.), s. m. — Celui qui prise, — du tabac. — N. *Priseux* se dit à Mj.

Priver (Ag., By.), v. a. — Apprivoiser. N. A Mj., *Appriver*. || Mj. Faire souffrir d'une privation. Ex. : Ça me *prive* ben de ne jamais les voir.

Privolée (Lg.), s. f. — S'emploie dans la loc. adv. : A la *privolée*, — au hasard et avec force. Ex. : Je l'ai jeté à la *privolée*. Pour : *pirvolée*, dér. de *Pirvoler*.

Pro, s. m. — Profit utilité.

Et. et Hist. — « Preu. C'est un vx mot inusité qui signifie : profit, utilité... Il vient de l'ital. : *pro*, m. s. et qui a été fait par contraction, de : profectus. Ce mot Pro s'est aussi dit en fr., et nous

disons encore aujourd'hui : *Pro vous fasse*, pour dire : Bien vous fasse. Et, en Anjou, les enfants, après les Grâces qui se disent à la fin du disner et du souper, disent : *pro fasse mon père et ma mère.* » (MÉNAGE.)

« Et ce ne fu de rien son *pro.* »
(*Plainte du roi d'Anglet. contre le cte de Leicester.*)

— *Prod* (prodesse ?) :
« Mult grant *prod* i aurez. » (*Rol.*, 699.)

— *Prou*, « *Prou* vous fasse » est un salut que l'on fait au sortir de table aux conviés, en souhaitant que ce qu'ils ont mangé leur profite ; proficiat.

« Item quand serez invité
« De disner en lieu ou en place,
« Vous, pour le benedicité
« Direz à chacun, *prou vous fasse.* »
(*Am. rendu cordel.*, 573. — L. C.)

— « Bon *prou* vous fasse. » LA FONTAINE. Le Dr A. Bos fait venir de prod-esse les 3 sens : 1° profit, utilité ; 2° preux, vaillant ; 3° assez, suffisant, beaucoup. — Prod — est, il est pro, il est utile.

Procaution (Mj., By.), s. f. — Précaution. Etre de *procaution*, — être précautionneux, avoir de la prévoyance. Cf. *Profet*, pour Préfet.

Procautionner (se) (Mj., By.), v. réf. — Se munir. Ex. : Je m'étais *procautionné* d'ein bâton. || Retenir. — Ils s'étaient *procautionnés* d'eine voiture.

Procès, s. m. — On envoie un *procès*, pour : On fait adresser par le juge de paix une invitation de comparaître, ou une assignation. (MÉN.) Mj. Relever ein *procès*, — en appeler.

Procession (Mj.), s. f. — Dans : La langue m'en va en *procession*, — j'en ai une fringale. — Syn. de : Je les vois courir. On dit, par ex. : Les fraises, je les vois courir ! — j'en ai une fringale.

Proche (Mj., By.), loc. prép. dans : Au *proche* de, — auprès de, dans le voisinage de. || Prép., près de. Ex. : C'est *proche* Le Mesnil.

Procheun-eune (Mj., By.), adj. q. — Prochain. Ex. : Ce sera pour le mois *procheun*, pour l'année *procheune*.

Procheunement (Mj., By.), adv. — Prochainement.

Produire (Mj., Lg.), v. n. — Profiter, se développer, grossir, — en parl. d'un animal ou d'une plante.

Professions. — On dit : un homme de pierre, pour : un tailleur de pierre ; un homme de bois, pour : un charpentier, etc. (MÉN.)

Profet, **Profecture** (Mj.). — Préfet, Préfecture. Corr. des mots fr., par confusion avec le mot Prophète. — J'ai entendu : Nul n'est *profet* en son pays. Cf. *Procaution.*

Profit (Mj.), loc. adv. — A profit, — très, fort, extrêmement. Ex. : Alle est sale *à profit*, ceté Marie-trois-chausses-là !

Profonde (Mj., By.), s. f. — La *profonde*, poche de vêtement considérée comme servant de bourse. Syn. de *Fouillouse*, *Mallette*, *Pochette*. Ce vocable, tiré de l'argot, se dit en plaisantant.

Profiter (Lué, By.), v. n. — Croître, devenir robuste, prendre de l'embonpoint. « Nout' petit gas a ben *profité* c'printemps ; c'est pas comme nout' grain, i n'*profite* pas. — Qqf., proufiter.

Progrès (Mj.), s. m. — Succès. S'emploie en ce sens dans la loc. : Faire ein joli *progrès*, — réussir. Se dit surtout par antiphrase et ironiquement.

Proil (Tlm.), s. m. — Fort morceau de bois, de 2m50 à 3m de long, qui sert à rattacher le joug avec l'avant de la charrue, en passant entre les bœufs. Il reçoit la *tratoire* ou *trétoire* et porte la *prouillère*. C'est le même organe qui s'appelle ailleurs, et même à Tlm., *Croc*. On prononce en une seule syll., en donnant à l'o le son qui lui est propre. Syn. et d. de *Proueil*.

Prôillère (Lg.), s. f. — V. *Prouillère*.

Promener (Mj., By.), v. a. — Pourchasser, poursuivre, au pr. et au fig. || Malmener, faire souffrir. Ex. : Il avait eine maladie qui te l'a *promené* !

Promeneux (Mj.), s. m. — Promeneur.

Promettre (Mj., By.), v. a. — Certifier, assurer. Je vous *promets* que c'est ben vrai ; je vous *promets* que c'est pas moi qu'a fait ça. || Fig. — *Promettre* le beau temps, — par antiphrase, faire des menaces. || *Promettre* pus grous de beurre que de pain, — faire des promesses exagérées, que l'on ne pourra pas tenir. || En *promettre*, — faire des menaces.

Promier-ère (Mj., By., Z. 203), adj. num. ord. — *Premier*. V. ce mot. || De *promière*, — de première qualité, supérieurement, Ex. : C'est eine bête de *promière*. — Faire ein repas de *promière*. (L. M.) || En *promier*, — au début, en commençant. || Du *promier* abord, — tout d'abord, premièrement.

Propos discordants. — V. F.-Lore, VII.

Propous (Mj., Lg.), loc. adv. — A *propous*, — à ce sujet. Cf. *Repous*.

Propouser (Mj., Lg.), v. a. — Proposer. Cf. *Appouser*, *Repouser*.

Hist. — « Sans au problème *propousé* répondre. » (RAB., *P.*, IV, 11, 376.)

Proprio (Mj., Lg.), s. m. — Le propriétaire.

Prostarner (Mj., By.), v. a. — Prosterner.

Protestations (By.), s. f. pl. — Prestations. Cf. *Almentations*.

Proto (Lg.), s. m. — Mercure, vif-argent. Ce mot est du langage des anciens mégeilleurs ; les jeunes gens ne le connaissent plus. V. F.-Lore, III, *Proteau*.

Prou (Lg., Sar., My., Lé., By.), adv. — Assez, suffisamment, — et non : beaucoup, comme en fr. — Tant que c'est *prou*, — tant que c'est assez. || Sal. — « C'est *barchouse* pour celui qui en a *prou* ! » — Belle affaire pour celui qui en a beaucoup !

Hist. — « Prou d'appellez et peu d'eluz. » Beaucoup. (*Marg. de la Marg.*, f. 88. — L. C.)

Proueil (Sp.), s. m. — Pièce de bois suspendue par l'*omblette*, au *court-berton*, et qui sert pour l'attelage de la charrue. Aujourd'hui, on l'appelle plus souvent *Croc*. V. *Proil*.

N. Le *Proueil*, *Proil*, *Pervoil* ou *Croc*, comme on l'appelle plutôt maintenant partout, est une sorte de timon secondaire que l'on relie au timon principal au moyen d'une chaîne appelée *prouillère*, toutes les fois que l'on attelle une seconde paire de bœufs. Pour préciser, chaque paire de bœufs a son proueil qui sépare les deux *parsonniers*. Le proueil est une simple barre de bois, grossièrement *chapusée* (façonnée) à la ferme. A sa partie antérieure il porte 3 chevilles d'attelage ; une en avant, mobile, souvent en fer, le *Tapon* ou *Atteloire* ; deux plus en arrière, le *Tratoire*, *Tatoire* ou *Tritoire*, puis la *Retresse* ou *Retraite*, celle-ci fixe et qui supporte l'effort des bœufs lorsqu'ils reculent. A son extrémité postérieure, le *Proueil* porte une dernière cheville, fixe, également et appelée au Lg. *Cheveillan*, qui retient l'omblet ou anneau de la *prouillère*. — V. *Pervoil* et surtout *Proil*, d'où ce mot semble dérivé.

Et. — Prodehl, prodial. — V° Prodelada, sorte de palonneau. — C'est la corde qui sert à attacher le bœuf ou la vache *ad prodellam*, ou au *trait*. (D. C.).

Prouillère (Sp., Lg.), s. f. — Longue chaîne d'attelage, attachée à l'extrémité antérieure d'un *Croc* ou *Proueil*, au moyen du *Tapon*, de la *Tratoire* et de la *Retresse*, et à l'extrémité postérieure d'un autre *Croc*, au moyen du *Cheveillon*. Syn. de *Hardier*, *Quouère*. || V. Citation à *Perrière*. || Tlm. — *Prouillère* de marche, — corde qui rattache en dessous un *pennon* à l'extrémité libre d'une marche, dans le métier de tisserand. — Dér. de *Proil*. || Une grosse chaîne.

N. — Il paraît qu'autrefois ce lien était une simple hart d'osier ou de chêne. Ce fait, rapproché de cet autre, que la *prouillère* de charrue a dû être primitivement une boucle ou une hart de chêne indique assez que le sens propre du mot prouillère est celui de hart. Serait-ce le latin provincularia ?

Hist. — « Une corde qu'on appelle *Proulière* qui sert à faire tirer chevaux à la charrue. » (JJ. 191, p. 266, an 1457. — L. C.). — « Sépulture de René Fouqueau « ayant été tué par accident d'une *prouillère* à la perrière de la Masse ; lequel était tessier de son métier. » (1723. — *Inv. Arch.*, S.s., E. 191, 2, h.).

Prouillet (Mj.), s. m. — Gros oiseau de marais, de la taille d'une cane ; pattes courtes non palmées ; long bec comme celui d'une bécasse. Passe en hiver par bandes de deux ou trois. Fait entendre une sorte de sifflement. « *Ça suble.* »

Prout', proute (Mj.), interj. — Exprime le bruit d'un pet. Onomatopée.

Prouter (Mj.), v. n. — Péter, lâcher un vent avec bruit. Syn. de *Truter*.

Prouvable (Lg.), adj. q. — Probable.

Provarbe (Mj., By.), s. m. — Proverbe. || Sur le 1[er] mars. Z. 136. Quincé. — Et Folk-Lore, XVII.

Provence (Lg.), s. f. — Pervenche. Dér. du lat. Provincia. Doubl. du fr. et de *Province*. — Vinca minor.

Provinage (By.), s. m. — En fr., Provignage.

Et. — L. propaginem, qui devait donner : provain ; de propagare, fixer en avant ; sens primitif, replanter ; de là, planter des rejetons et multiplier. — N. Les Angevins disent : prouain (MÉNAGE.)

Province (Sp.), s. f. — Pervenche. Syn. de *Parvenche*. — Cf. l'angl. Periwinkle.

Et. curieuse. Lat. Pro-vincere, vaincre, à cause qu'elle vainc les maladies. Croyance popul.

Proyer, s. m. — Bruant. || By. — Ce n'est pas le bruant, mais un oiseau de la famille des ortolans. Il a même une excroissance de l'os palatin qui ressemble à une dent.

N. — Les habitants des campagnes désignent ainsi le bruant (nommé aussi *tri-tri*) d'après son cri, tri-tri, où ils ont cru reconnaître « prie, prie », je prie, je demande, expression vive du sentiment qui l'anime, surtout à cette époque, et dès lors ils l'ont désigné sous le nom de *proyer*, du vx mot fr. *proier*, « prier, fatiguer de ses demandes ». Cette habitude a dû frapper d'autant plus ceux qui en étaient témoins, que, lorsque le temps de la nidification est passé, le *proyer* renonce à son cri... Ce qui rend cette étymol. encore plus plausible, c'est que le *proyer* est appelé par différents auteurs : *preyer*, *prier*, aussi bien que *térits*, d'après les différentes nuances de son cri (BUFFON). — ABBÉ VINCELOT, 320.

Prune d'amas (Fu.). — V. *Amont noir*.

Pruneau (Lg.), s. m. — Prunelle des haies. — Syn. de *Preunelle*. || Il est riche comme *Pruneau*. V. Folk-Lore, v.

Prune-de-goret (Lg.), s. f. V. *Brandoille*.

Prunià (Lg.), s. m. — Forme vieillie de *Pruneau*.

Pruntemps (Mj.), s. m. — Printemps. V. *Juun*.

Prunteté (Lpm.), s. f. — Fourrages nouveaux. Ex. : Je illi avons fait manger de la *prunteté*. Syn. de *Vart*, *Verdure*, *Vardeur*.

Et. — Ce mot se rattache au pat. *Pruntemps*, dont il semble être un dérivé assez mal formé.

Prussien (Mj.), s. m. — C'est le derrière. Syn. de *Pétard*, *Penard* : « Il est tombé sur son *prussien*. »

N. — Ce mot date de la première invasion des Prussiens en France. Nos voisins des bords de la Sprée auraient tort de s'offusquer de l'identification. Comme l'a remarqué je ne sais quel philosophe, nous prodiguons les honneurs au *Prussien*, puisque c'est lui que nous faisons toujours asseoir le premier. (R. O.) || Allusion aux dysenteries qui décimèrent l'armée prussienne pendant l'invasion de 1792. (LOR. LARCHEY).

Psaumetier (Mj., By.), s. m. — Psautier, de Psaume.

Pu (Mj., By.), s. m. — Peu. Ne se dit que dans : A *pu* près, — à peu près. Mais cette prononciat. est invariable.

Puant (Mj., By.), adj. q. — Désagréable, poseur.

Pubéyer (Lg.), s. m. — Urèthre du porc mâle, et annexes. Syn. de *Bibier.* || *Id,* — d'un animal mâle qcq., taureau, cheval. etc. — N. Le mot a vieilli. V. *Pibier.*

Et. — L. pubis, pubes, proprement : poil follet, que l'on rattache à une racine : pu, engendrer, nourrir.

Publier (Mj., By.), v. a. — Absolument : Publier les bans de mariage de... Ex. : Ils se marient bentout ; ils sont *publiés* de dimanche. Syn. de *Bannir*, *Bancher.*

Puce (Mj.), s. f. — Poche aux *puces.* — V. *Migaillère.* || Secouer ses *puces,* — danser. || Secouer les *puces* à qqn., — le secouer, le houspiller. By., *id.* || La *Puce.* (Mj.) Sobriquet de P..., — petit cordonnier du Rivage, qui vécut et mourut dans la peau d'un gringalet. || By. — Il fait noir comme piau de *puce* ; qqs-uns disent : comme cul de *puce,* — la nuit est profonde.

Pucine (Pell., By.), s. f. — Farce, malice, taquinerie, espièglerie.

Pucinier (Pell.), adj. q. — Farceur, taquin, espiègle. Syn. de *Adelaisi.*

Puçon (Lg., By.), s. m. — Puceron. De Puce. Syn. et d. de *Puzon.*

Pue (Tlm.), s. f. — Chacune des lames d'acier dont l'ensemble constitue le *roût* ou *rôt* du tisserand. || On donne aussi ce nom aux dents d'une sorte de peigne qui sert à monter la pièce de toile sur le métier, en séparant les fils de chaîne par portées. || Lg. — Dent de herse, de houe à cheval.

Puer (Mj., By.), v. n. — *Puer* au nez, — répugner, en parl. des choses ; inspirer de l'aversion, être odieux, en parl. des personnes. — N. La 3e pers. du sing. du prés. de l'indic. prend un t, que l'on fait toujours sonner fortement : Ça *put*' (putte).

N. — Cette dernière forme s'explique. Lat. putere ; autrefois on disait : puer ou puir. || Pas à Ag. ni à By.

Pufine (Mj., By.), s. f. — Merde, excrément humain. Syn. de *Jâille.* V. Jaub., à Fin, in fine.

Puise (Mj., By.), s. f. — Plie, poisson plat. V. *Plice.*

Puis-ensuite. — Incorrection, très usité, puis veut dire : ensuite. || Mj., id. et Pis après.

Puissant, e (Mj., By.), adj. q. — Gras, replet ; mastoc. Ne s'emploie que dans ce sens figuré. N. La Fontaine : « Un bœuf est plus *puissant* que toi. »

Puissant-Bonnet (le) (Mj.). — V. *Pié-Saint-Bonnet.*

Pulantie (Bl., Mj., Sal.), pulanquie. — By. Pulanti. — Puantise, puanteur. || Pourriture, objet pourri et puant. || Fig. S'adresse comme injure aux animaux et même aux personnes. Syn. *Prâ*, *Querrée.*

Et. — Pour Puantie, dér. de Puant, part. prés. de Puer. Pour l'l épenthétique, cf. *Coulouette.*

Punais-e (Mj.), adj. q. — Qui a une odeur forte ou infecte. || Qui peut avoir sur la santé une influence nuisible. Se dit d'une maladie, d'une blessure, d'une piqûre d'insecte. || Malsain, délétère. || Vicieux et méchant, en parl. d'une pers. ; mauvais, nuisible, en parl. des choses. Sal. || Insensible au mal. Syn. *Ladre.* || By. Bois punais. Bat. Cornus sanguinea.

N. — C'est le fr. Punais, que le pat. n'emploie jamais dans son sens propre, malgré le dér. *Punaiserie.*

Et. — De même rac. que putere, puer ; forme fictive, putnacem. Hist. :

« Vaisseaus mauvais
« Fait vin punais,
« Ce dit li vilains. »
(*Prov. du Comté de Bret.*, f° 114). L. C.

— « Vérole t'a, et dehors et dedans,
« Si fort mengé mesmement ton grand nez,
« Qu'ores tu es de tous les regardans
« Nommé camus, pourry, puant, *punais.* »
(G. C. Bucher, 179.)

Punaiserie (Mj.), s. f. — Grande absinthe sauvage, très commune aux bords de la Loire.

Et. — Ainsi nommée parce que l'odeur forte de cette plante paraît punaise ou désagréable à certaines personnes.

Pungeot', punjote (Mj.), s. m. — Plongeon. Corr. de *Plungeot.*

N. — « Pungeau. Seau pour puiser de l'eau. — Oiseau qui plonge dans l'eau et qui reparaît à une certaine distance (poule d'eau, grèbe).

Punger (Mj.), v. n. et a. — Plonger. Corr. de *Plunger.* || *Punger* les choux dans le pot, — les immerger quand l'ébullition les en émerge.

Punir° (Mj., By.), v. a. — Contrarier, vexer, mortifier. Ex. : Ça l'a ben *puni* que tu ne l'ayes point prié à tes noces. || Affecter, humilier, peiner, dépiter.

Punissable — l nul — (Mj., By.), adj. q. — Vexant.

Pupan de citrole (Cho.), s. m. — Pépin de citrouille. V. *Poupin*, *Pépines*, *Pétran.*

Puput', t sonore (Mj., Lg., Lué), s. f. — Huppe, oiseau. V. *Poupoute.* Cf. l'angl. Puet, Pewet, *id.*

Et. — « Lat. Upupa, vx fr. *puputz*, qui serait une onomatopée du chant de cet oiseau. (Guill.). = Oiseau dont le nid fait de crotin sent très mauvais, comme l'oiseau même. — Puer. — Réduplicat. de la prem. syllabe (de Montess.) || Sal. — Mot imitatif de son cri.

Hist. — « Diable, que ne me conseilles-tu aussi bien de tenir une esmeraulde, ou la pierre de hyenne sous la langue ? ou me munir de langues de *puputz* et de cœurs de ranes verdes. » (Rab., *P.*, iii, 25).

« Cette espèce fidelle
« Va payer son tribut,
« Le Cigne et la *Puput*
« Volent d'un même zèle. »
Noëls angevins, p. 81.

Pupute (Mj.), s. f. — Femme de vie déréglée. Syn. de *Poufiasse*, *Diane*, *Poupiasse*, etc.

Et. — Formé du vx fr. Pute, radic. de Putain, par redoubl. de la prem. syll. = L. puta, jeune fille : putus, jeune garçon, — d'abord pris en bonne part. N'a, par lui-même, aucun sens défavorable. Aucun rapport avec l'ancien adj. *put*, de putidus.

Hist. — « Ainsi que je connais beaucoup de dames portans certains noms de notre christianisme... qui sont coustumièrement sujettes à estre *puttes*. (Brant, *D. G.*, I, 22, 23.)

Puque (Mj., By., Sp.), adv. — Plus. Ex. : Char ami des croûtes, *puque* je te vois, *puque* tu me dégoûtes. Se dit souvent. || Sp. — S'emploie à la fin des propositions. Ex. : Mes poules ne pounent *puque*. — C'est l'adv. Plus, Pus, auquel s'est ajoutée indûment la conj. Que, qui suit ordinairement l'adv.

Purcatoire (Mj., By.), s. m. — Purgatoire. Cf. *Fatique*. Syn. et d. de *Pirgatoire*.

Hist. « El fu de *purcatoire*, dont l'Escriture dit
« Que d'un péchié mortel c'on fait en faus delit
« Li covient VII anz estre, ainz qu'ele s'en acquit. »
(*Chantepleure*, ms de St-G., fol. 104. — L. C.)

Pureau (Lg.), s. m. — Eau que l'on retire d'une purée qcque. || Spécialement : Eau dans laquelle on a fait bouillir des châtaignes. || Purin. — Syn. de *Jigourit*, *Jigouré*, *Juin*, *Suint*, *Pus*, *Purot*.

Et. — Lat. purare, rendre pur (Litt.) = A. v. — Purer, presser (des légumes) pour en faire sortir le jus ou la pulpe. Plutôt le lat. purare, suppurer, que purare, purifier (Darm.) = Purare, découler, dégoutter. La purée est le coulis que l'on obtient en écrasant des pois, etc., et en faisant passer et *purer* la bouillie à travers un sas.

Purée (partout), s. f. — Misère complète, circonstance désastreuse, affaire dégoûtante. || Dénuement. || Chose dégoûtante. — Syn. de *Dégoûtation*.

Et. — C'est le mot fr. pris au fig.

Purer (Mj., Lg., By.), v. a. — Séparer un solide d'un liquide. Ex. : Je vas *purer* les pois, les épinards. || Débarrasser d'un excédent de liquide, par décantation ou par expression. V. *Pureau*. — Pat. norm., *id.*, suinter. || By. On dit plutôt Egoutter.

Purésie (Mj., By.), s. f. — Pleurésie. — Bret. Purusi.

Hist. — « Et qu'il estoit mort d'un *purisy* faux et sourd qu'il avait gagné à la bataille de Dreux. (Brant, *D. G.* V. 296, 5.)

Puret° (Lg.), s. m. — Petit bouton purulent. Syn. de *Puron*, *Brosson*.

Purger (Mj.), v. a. et réf. — Fig. Soulager. || Se *purger*, dire ce que l'on avait sur le cœur.

Puron (Mj., By.), s. m. — Bube, pustule, bouton, petit abcès. Syn. de *Brosson*, *Bouroille*, *Bouffie*, *Puret*.

Et. — Lat. pus, puris, tumeur pleine de pus.

Puronné (Mj.), adj. q. — Couvert de pustules, de boutons. Syn. de *Puroté*.

Purot (Chpt.), s. m. — Le purin. V. *Pureau*.

Puroté (Lg.), adj. q. — Couvert de petits boutons purulents. Syn. de *Brossonné*, *Brossouné*, *Puronné*. — De *purot*.

Purotin (Lg.), s. m. — Individu besogneux. — Mot d'importation récente. V. *Purée*.

Pus [1] (Lg.), s. m. — Purin. Syn. de *Suint*, *Juin*, *Gigourit*, *Gigouré*, *Pureau*, *Purot*.

Pus [2] (Mj., By.). — V. *Ein*. || Adv. — Employé devant un adj. et sans complément, il forme une sorte de superlatif. Ex. : Il est *pus* sot ! || De *pus*, — autrement. S'emploie en ce sens dans les loc. telles que les suivantes : Il n'est point fâché de *pus* ; je ne sé point las, de *pus*, — c.-à-d. : Il n'est pas autrement fâché ; je ne suis pas autrement las. || *Pus* souvent ! — Marque le refus. *Pus* souvent que je illi prêterais de l'argent ! || *Pus* jamais. — Je ne le ferai *pus* jamais, petite mère, dit un bébé menacé (?) d'une correction. || *Pus* pire. C'tait cor ben *pus* pire après. || Tant *pus* que y en n'a, tant mieux qu'ça vaut. — By., *id.*

Pus-de-tabac ! (Mj., Lg.), interj. — Onomat. par laquelle on représente le cri de la caille, ou courcaillet.

Put [1] (Mj., Lg.), v. n. — 3e pers. du sing. ind. prés. de Puer. On y fait toujours fortement sonner le t. Ex. : Il put(e) comme ein daim. V. *Puer*, pour l'explicat, et *Puter*.

Hist. — « Dont dist Pantagruel : « ... Au diable soit le mascherabe tant il *put !* » (Rab., *P.* II, 6, 126).

« L'anti Bacus, le cruel vinicide,
« Qui ne souffrit verre oncques plain ou vuide,
« Je tais son nom, car il *put* trop au vin. »
(G. C. Bucher, 248, 237.)

— « Vous le souffrez et voyez bien les maulx
« Que vous avez tant longz et anormaulx,
« Depuis le temps de leur meschante secte,
« Que l'air en *put* et la terre se infecte. »
(Ch. Bourdigné, *Pierre Faifeu. Epit. aux Angev.*, p. 3.)

Put [2] interj. (Mj., etc.). — Bah ! Bast ! Doubl. de *Buh* ! *Bouh ! But !*

Hist. — « Pendant le repas, quelqu'un de la maison lui dit : Vous allez vous faire tuer ! — Bah! Putt ! fit-il en souriant. » (Deniau. *Histoire de la V.*, V. 562, aux notes).

Putasse (Mj.), s. f. — Prostituée, putain, catin. Syn. de *Pupute* [1], *Poufiasse*, *Peau*, *Peau-de-chien*, *Paunaise*, *Diane*, *Poupiasse*.

Et. — V. *Pupute* [2]. Scheler n'admet pas : puta, putus, u bref, qui eût donné : pou, poue, et mieux : peu, peue, et non pute. Admet putidus, u long. On a vu plus haut que ce mot avait dévié de son sens primitif, com. *Garce*, encore usité au sens honnête, en Normandie. Le mot *Fille* ne se prend-il pas en mauvaise part?

Putasserie (Mj., Sp.), s. f. — Genre de vie, conduite de *Putasse*, paillardise. Syn. de *Chenasserie*, *Chiennerie*.

Putassier (Mj.), adj. q. et s. m. — Homme paillard, de mauvaises mœurs. Syn. de *Vessier*, *Chien*, *Chenassier*, *Fumellier*, *Fouâilleur*, *Saillant*, *Marrainier*.

Pute (Lg.), adv. — Plus. Ex. : Je n'en veux *pute*. Doubl. de *Pus*, *Puque*.

Puter (Li., Br.), v. n. — Puer. Ça *pute*, — ça sent mauvais.

Putille (Mj., Lpm.), s. m. — Village de La Pommeraye situé à la limite S.-E. de Mj. Il tire son nom d'un ancien manoir seigneurial du XVIIe s., dont les ruines, entourées de douves, s'y voient encore. D'après l'abbé ALLARD (*Notes sur Mj.*), les seigneurs de Putille avaient droit au titre de Roi d'Yvetot. N. On prononce pétille.

Et. — L'abbé ALLARD dérive ce mot de Puteolus, auquel il donne le sens de Puy, éminence. Mais il faut vraiment beaucoup de bonne volonté pour voir un puy quelconque dans le plateau assez bas qui formait jadis le domaine de *Pétille* et dont le château occupe même la partie la plus déclive. J'admettrais Puteolus, mais comme dimin. de Puteus, puits. (R. O.) — Puy vient de Podium.

Putout (Mj., By.), adv. — Plus tôt. Ex. : Alle est arrivée ben *putout* que je ne l'attendions. || Plutôt. Ex. : J'aimerais ben mieux je sais pas qué *putout* que de illy aconsentir.

Et. — Composé des adv. pat. *Pus* et *Tout*, ou corr. du fr. Plus tôt, Plutôt.

Putput', s. f. — Pomme de vallée ou Datura, à cause de son odeur vireuse, nauséabonde. (MÉN.) Syn. *Guillebogue*.

Puy-d'Esvière (Sp.), s. m. — Ferme de la commune de Saint-Paul-du-Bois, sur les collines, au N. W (210^m d'altitude), où le Layon prend sa source.

Et. — D. de Aive, eau. Cf. *Davière*, *Esvière*. V. *Eau*. Puy, du lat. Podium.

Puzon (Lg.), s. m. — Puceron. || Par ext., tous les petits insectes qui s'attaquent aux plantes cultivées, tels que : bruches, *cossons*, etc. Syn. de *Cotisson*, *Artison*, *Saillon*. — Cf. Piôzon, JAUB. — Pat. norm. Puchon.

Pyramide (Mj., By.), s. f. — Plante d'ornement à fleurs bleues et parfois blanches, que l'on cultive en pots et dont la tige florale porte une quantité de ramuscules qui forment dans leur ensemble un cône de 0^{m}60 et souvent beaucoup plus de hauteur. N. On prononce souvent *Pyramie*. || Sorte de campanule qu'on cultivait avec succès aux Ponts-de-Cé tout particulièrement. BAT. Campanula pyramidalis.

Pyramie (Mj.), s. f. — V. *Pyramide*. Cf. *Péritonie*.

Q

OBSERVATIONS

(Prière de chercher aux lettres C et K les mots qui ne se trouveraient pas ici.)

PRONONCIATION. — A Montjean, le qu, devant i en général, et souvent même devant e (dans acquêt, quêter, p. ex.) a un son spécial, comme écrasé et mouillé entre la langue et le palais. Ce son est identique à celui du t placé dans les mêmes conditions. V. au T. — Or, il paraît bien qu'il en était de même à Angers au XVIe siècle, si j'en juge par l'exemple suivant :

« On prie pour les délits
« De ceux du Purgatoire ;
« Par Messe et Oraisons.
« On prie le Roi de gloire
« Les *titer* de prisons... »
(*Noëls angevins*, p. 28.)

Titer est ici pour Quitter. V. *Tie*, *thie*, *quie*. Qui = à peu près qu'chi ; ou ti ; tranquille, trantille, trantchille, dans la région de Cho. et du Lg.

— Muet à la fin de certains mots : Coq d'Inde = Codinde.

PERMUTATION. — Remplace le g dans fatigue, fatiguer = fatique, fatiquer.

V. les notes particulières à *Qui*, *Querche*, *Quernon*, *Querver*, *Quiarce*, *Quielle*, *Quiendre*, *Quiner*.

Quâ (Lg.), pron. relat. et interr. — Quoi. Syn. de *Qué*. Ex. : Y a bé de *quâ* manger. — Vieux. — Cf. *Mâ*, *Tâ*, *Sâ*. || Prononc. ké et koué (Mj., By.), kae (Po.), kouė (Gn.).

Quâcrotte (Bl.), s. f. — Le crâne. V. au C.

Quadrette (Mj., By.), s. f. — Sorte de jeu de cartes qui se joue à quatre.

Hist. — « On ouvrait la table à jeu et l'on faisait une *quadrette*. » (JEAN AICARD, *Tata. Annales p. et l.*, n° 911. 384, 2.)

Quagnoche, s. f. — Tête. V. au C.

Quai, ou **Qué**, pron. pers. — Quoi. Avoir de *quai*, — être à l'aise (s. e. se suffire.) V. *Quâ*. || Ce mot, au sens de : construction élevée le long d'un cours d'eau, se prononçait jadis Quaye (caille). Lpc.

Quaillier. — V. *Couaillié*.

Quand (Mj.), conj. — *Quand* c'est que. — Ex. : *Quand* c'est qu'il l'a su, il y a té tout de suite. || Lg. — *Quand* que. — Ex. : *Quand* que j'ai su ça, j'ai ben ri. — By., *id*.

Quand et, **Quant et**, **Quant à** (Mj., La., etc.), locut. prépos. — Avec. — Ne s'emploie guère que devant les pron, personn. Ex. : Tu vas venir *quand* et moi ; je vas aller *quand* et li. — N. phil. — Cette locut., qui a beaucoup vieilli, signifie logiquement : En même temps que. V. Anc, JAUB. — « Tu vas venir te promener *quand* et moi, mon petit gars », me disait encore ma bisaïeule maternelle, vers 1860. (R. O.) — J'écris comme nos anciens auteurs, mais je remarque que les Italiens disent dans le même sens : Acanto a me, et que, d'autre part, les Normands disent : Okante et lié, avec elle. — N. Se prononce souvent : Quatêmé. (Sar.) La., kanté ; Po., on dit ô ou au ; au maé ; By., avek moué, et quant é mé, le long de moi.

Et. — Hist. — MÉNAGE signale cette expression : Quando et ego. — Ce qui indiquerait un d ; cette lettre s'est souvent durcie en t. — « Et avoit déligemment, l'œil à ce que rien n'y fust distribué inégalement, ne plus à l'un qu'à l'autre de ceux qui mangeoyent *quant* et luy. » (AMYOT, *Vie d'Alex. le Grand*). — « Depuis la mort d'icelluy duc de

Conan, les Bretons ne guerroyèrent plus le pays d'Anjou, et demoura le conte Foulques en paix *quant à* eux. » (J. DE BOURD., *C. L.* I, 217). « Celui jour, 30 avril, alé à Tours *quant et* Messeigneurs maistres Guillaume d'Estouteville et Yves de Cépeaux. » (1418. *Inv. Arch.*) — « Le vin a sa vérité *quant et soi* ; c'est fait, il ne prophétise rien. » (B. DE VERVILLE, *M. de p.*, II, 173. — « Vendu bras et tête aux Anglois, il avait *quant et eux* pillé et fait dégâts de tous côtés. » (*Histoires du vieux temps*, p. 54). — « Là, tout y venait ! l'une *quant et* sa quenouille. » (*Id.* 251.)

Quant (Tlm.). — Adj. dans cette locution : A toute heure et *quant*, à tout instant. Ex. : Il reçoit de l'argent à toute heure et *quant*, il ne sarait manquer que de s'enréchir. — Et non pas : quand. Comme on dit encore : Toutes et quantes fois.

Quarantaine (Mj.), adj. q. invar. — Se dit de certains haricots et d'une espèce de giroflée qui fleurissent une quarantaine de jours après le semis. — C'est plutôt un nom en apposition. || Lg. Pois à la *quarantaine*. Cf. JAUB., à Quarantain.

Quarante (Sp.), adj. num. — Se dit dans : Déclarer *quarante*, — faire entendre un chant particulier à l'époque des amours, en parlant du jars.

Quarantin (By.), s. m. — Corde pour tirer la senne à terre. C'est un *lace* ; le lace se passe en bandoulière portant sur une seule épaule.

Quariage. s. m. — Vieux mot qui, proprement, signifie : Charroi, voiture, conduite de bagage par chariot, mais qui, au fig., se prend dans le sens familier pour tout le tracas, toute la suite d'une affaire. Syn. et d. de *Charreyage* ; p. ê. aussi de *Haria*, *Harias*. Syn. de *Chahail*,

Hist. — « CHARLES DE BORDIGNÉ, prêtre angevin, ch. 9, de sa légende de maître *Pierre Faifeu*, imprimée l'an 1532 à Angers, a dit :
« Mais il survint un autre *quariage*
« Quar la fillette eut soudain un enfant. »
Et, ch. 43 :
« Voyez comment, faisant tels *quariages*,
« Souvent on est trompé ès mariages. »
(Citations de B. DE LA MONNOYE dans son *Glossaire des Noëls Bourguignons*, V° Cairiaige.

Quarre (Sa.), s. f. — Arête, angle dièdre d'un solide. — Doubl. et syn. du montj. *Quiarre*. Rac. du fr. Equarrir. — C'est le fr. Carre. || JAUB. : Les quatre quarres d'un mouchoir, — autre sens.

Quarrée. — V. par un C. — « Les mariniers de la Loire désignent ainsi le foyer où l'on fait la cuisine dans les bateaux. » (MÉN.)

Quarroi. — V. C. — Carrefour.

Hist. — « Il y a aussi plusieurs places publiques. Les principales sont ... le *quarroi* de la Turcie.. — (*Description de la ville d'Angers* par BARTHÉLEMY ROGER, 1674. Cité dans l'*Anj. hist.*, 1re an., n° 1.) — Cf. l'angl., Square. — C'est le croisement de Quatre chemins ; Quadrivium. — Carouge, nom de lieu près de Genève ((Dr A. Bos.) — « ... tous furent d'accord pour lui enseigner... comme quoi le ruffian, après avoir traversé les danses, ne manquait pas une fois d'aller passer au *quarroi* des deux chênes-creux, en tirant par le côté du Bois-de-la-Cave. » (*Histoires du vieux temps*, v. 263.)

Quart (Lué, Mj., By.), s. m. — Petit tonneau ; une demi-barrique, 110 litres. Jadis, le quart du muid, qui valait deux barriques.

Quartage, s. m. (Mj.). — Cercle pour petits fûts, pour *quarts*.

Quartaut-taud (Mj., By.), s. m. — Petit fût d'une soixantaine de litres ; le quart de la barrique. Syn. de *Boustaud*, *Mistaud*. || Seau en bois muni d'une anse en corde, dont les mariniers se servent pour puiser de l'eau par-dessus le bord de leur bateau.

Hist. — « Et ledit recepveur envoia quérir pour eulx à Doué quatre *quartaux* de vin blanc, chacun *quartau* de cent onze pintes. » (1430. *Inv. Arch.*, H. I, 227, 2.) — Le prieur de Saint-Martin de Montjean devait au tenancier de cette terre (Le Plessis au bœuf. ou Plessis au pin, paroisse de La Pommeraye) deux *quarteaux* de vin et deux feuillées de pain aux fêtes de Pâques, de la Toussaint et de Noël, 1530). ABBÉ ALLARD, *N. s. Mj.*, p. 154.

|| Lg. — Demi-décalitre. Syn. de *Mesure*. C'est le quart du boisseau, ou double-décalitre.

Quarte (Lme., Lpm.), s. f. — Ados, planche étroite de terre formée de deux billons seulement. || Période ou série. (Lué.) V. *Carte*.

Quartelle. — Petit jardin carré. (MÉN.)

Quartier, quarquier (Mj., By.), s. m. — Faire faire *quartier* (à une pièce de bois équarrie), dans le langage des charpentiers, c'est la rouler d'une face sur la face voisine, lui faire faire un quart de tour. || *Quartier* de vigne, — 4 boisselées. || 24 ares 31 centiares, variable suivant les communes. (MÉN.) || Lué. — Morceaux ou tranches de fruits desséchés au soleil. || By. Quarquiez. || Mj. — Membres, surtout gros. Ex. : Alle en a des *quartiers*, ceté grousse trouille-là ! || Dévirer les *quartiers* à qqn, le renverser.

Quasi-borgne (Lg.), adj. q. — Bigle, qui louche. Syn. de *Caliborgne*, *Calorgne*, *Bignole*.

Et. — Il ne faut voir dans ce mot qu'une corr. de *Caliborgne*, lequel est le vrai mot, ainsi que le prouve l'existence de *Calorgne*.

Quasiment. — Est devenu français. — N. Cela me rappelle que les personnes un peu collet monté demandent, chez le boucher, un *Quasi* de veau pour : un cul de veau, par décence. || N. Le *quasi* n'est pas le cul. Le cul de veau, ou *indécence* de veau, est la partie de l'animal qui contient la queue ; le quasi, ou kâzi, est la partie comprise entre les rognons et le cul, et un boucher à qui on demande un kâzi n'entame pas le cul. By.

Quasi-non, **Quasi-oui**. — Presque non, presque oui. (MÉN.)

Quat-à-moi (Mg., By.), — Autre prononc. de Quant à moi, *Quant et moi*.

Quaterpée (Mj.), s. m. — Amphibien

commun dans les eaux des mares et des fossés. C'est, je crois, le Triton. — C'est aussi, et souvent, le Sourd, ou salamandre, appelé ailleurs : *Verimoire*. V. *Fi-de-quatre-épées*, *Quatre-épées*.

Et. — Cor. du fr. Quatre-pieds.

Quatre (Mj., By.), adj. num. — En avoir, en tenir ou en retenir pour ses *quatre* sous, — en avoir une dose suffisante, de coups ou de maladie ; être salé à fond. || Habillé, foutu comme *quatre* sous, — très mal mis. || Le couvent des *quatre* sabots, — la vie conjugale, le mariage. On dit : *Quatre* sabots sour le lit, deux têtes sus l'oriller. || Faire des *Quatre* à la page. (Tlm.) V. *Page*. || Sp., Lg. — A *quatre*, — en désordre, sens dessus dessous. Syn. de : *En pagale*. Ex. : Tout est à *quatre*, chez nous. — Cf., en fr. : Faire le diable à quatre (personnages, dans les Mystères de la Passion). — Syn. : en *Parmanence*. || *Quatre* sous,— sujet de conversation délicat. On dit ironiquement : « Il n'a point ieu le temps de me parler de ces *quatre* sous-là. By., *id.*

Quatre-épées, s. f. — Salamandre. Prov. : I flambe des yeux comme un *quatre-épées* qui guèche. (Brissac.) Pour : Quatre pieds. V. *Quaterpée*, *Fi-de-quatre-épées*.

Quatre-en-goule (Mj.), s. m. — Nom d'une sorte de petites poires ou besis.

Et. — Ce mot pittoresque exprime bien la petitesse du fruit qu'il désigne. (En Bret., on dit : Quatre pour une embrassade. C. du Nord.) || By. On dit des poires de Sept en gueule, pour des petites poires de rousselette ou de muscadet, et non de besi.

Quatre-moulines (Pont de). — V. F.-Lore, XI, a.

Quatre-pés (Li., Br.), s. m. — Petite bête d'un gris vert qui se trouve dans les puits. — La même que *Quaterpées*, etc.

Quat'zyeux (Mj.), s. m. pl. — Lunettes. Ex. : Je vas prendre mes *quat'zyeux* pour illy voir pus clar. Syn. de *Berniques*.

Quaye (Lpc.), s. m. — Quai. Vieille prononciation — justifiée par l'étymol.

Et. — BL. Caium (*Charte de Philippe Auguste*). Du celt. : Kimry, Kaə, haie, barrière ; b. bret. — Kaé, haie et quai (LITT. — D. C.). Hist. — « Quail. « A la charge que lesditz de Nantes feront faire à « leurs despens et frais ledit *quail* de pierre de « taille, garni de boucle et de pillory. » — Quay. « Ils trouverent (à l'Escluze) une nef appareillée et l'achetèrent à leurs deniers, et se départirent et vinrent arriver au *quay* de Londres. » (FROISS., Buch., II, p. 206. — L. C.).

Que [1] (Mj., By.), conj. — Où. Ex. : C'est ein endrait *qu*'il passe belle chouse de monde. — N. Cette loc. est elliptique ; elle est pour : où que, qui s'emploie habituellement. Ex. : C'est ein endroit où qu'il passe ben du monde. Remarquons qu'il est logique de faire suivre l'adv. où, comme tout autre adv., de la conj, que. — C'est dans le moument *qu*'il est mort. — où il est mort. — Y a des moments *qu*'il est mieux. || Elliptiquement. — Au point que. — Alle ont ri *qu*'alle en araient pissé dans leux chausses. — Il est rouge *qu*'il en est violet. || Si j'étais *que*, — si j'étais que de. Ex. : Si j'étais *que* ielle, je voudrais vivre de mes rentes. || Suit à peu près toujours les adv. plus et moins. Ex. : Des trous à ma culotte? pus *que* y en a, moins *que* ça pèse. V. *Puque*. || Suit toujours *Pasque*, *Pisque*, *Pourqué*. Ex. : Pisqué *que* tu n'en sas (sais) de ren, pourqué *que* tu dis ça? — Pasqué *que* ça me dit. || Se place après nombre de pronoms et d'adverbes, surtout comparatifs et interrog. : *Qué*, *Coben*, *Putout*, *Mieux*, etc. Ex. : Pus tout *que* ça sera fait, mieux *que* ça vaudra. || Puisque, car. — Ex. : T'es donc ladre, *que* tu ne te trouves pus! || Se met devant les négat. pour les renforcer. *Que* non ! *Que* non pas ! *Que* nenni ! *Que* nenni point ! || *Que* non pas, sert souvent de relatif après le comparatif. Ex. : Il est pus fort *que* non pas son frère. || Sp. — Comme. — Ex. : Il est haut *que* ça, — comme ça. || Lg., *id.* Il avait in bâton à marotte qui était grous *que* le pougnet du bras. || *Que* le diable, *que* la dève, — tant que le diable, tant que la dève, beaucoup, énormément.

Que [2] (Mj.), pron. relat. — A qui, auquel. Ex. : C'est le sieun *que* vous illi avez donné ein calot, — c'est celui à qui vous avez donné un morceau de pain. || Mj. — Elliptiquement, dans certaines loc., pour : ce que. Ex. : Y ara *qu*'ara, — il y aura ce qu'il y aura. || Que... y, — auquel. Ex. : A m'a fait tout ein remmanchement *que* je n'y ai ren compris. By. || Que son, — dont le. Ex. : C'est l'homme *que* son gas s'est neyé l'aut' jour. By. || S. m. — Aux enfants on promet, pour se moquer d'eux : « ein petit ren tout jaune emmanché dans n'ein *qué* ». V. *Qué*.

N. — S'emploie souvent explétivement. Ex. : D'où donc *que* vous arrivez? Si j'étais *que* de vous. Voilà pourquoi *que* je suis venu. Qué *que* c'est? — Et pour : dont. Les papiers *que* j'ai besoin. (P. Eudel, *Voc. blais.*)

Qué [1] (Mj., By.), pron. relat. et interrog. — Le même que le précédent, plus l'accent. Quoi, que. Ex. : *Qué* que tu dis? || S'emploie le plus souvent avec De, ou Déde. Ex. : De *qué*? Déde *qué*? — Quoi? || Avoir déde *qué* faire, — être à l'aise. || Sp. — Avoir de *qué*, — *id.* || Qué faire que, — pourquoi. — Ex. : *Qué* faire que tu illi dis ça? || Sp. — Faire de qué, — impressionner péniblement. Ex. : Ça m'a ben fait de *qué* d'apprendre qu'il était mort. || Rester là comme ein *qué*, — rester bouche bée, d'un air abasourdi ou quinaud. || S. m. Quantité. Ex. : Ein petit *qué* de couenne, un petit morceau. || *Qué* donc que n'y a? Qu'est-ce qu'il y a donc? — *Qué* qu'c'est donc qu'ça? — Qu'est-ce donc que cela? — N. Quand on ne dit pas *Xètixa* !!! Voyez-vous la tête d'un étranger, devant cette horreur? — Qué est intermédiaire entre Que et Quoi. — By., *id.*

Qué [2] (Zig. 179, Cz.), adj. démonstr. —

Qué hardes, — ces hardes ; *Qué* junesse, — cette jeunesse. Syn. et d. de *Quel.*

Quéau (Jb., Jls.), s. m. — Moule à courber les tuiles. Syn. de *Cosse.*

Quégnarder (se), v. réf. — Se livrer à la paresse. V. *Acaignarder* (s').

Quegniaud, s. m. — Prononc. de *Queneau.* Enfant, gamin. By.

Et. — Quenaille. P.-ê. autre prononc. de Canaille, ou bien du v. Quener, vagir (LITT.).

Queiller (se) (Spr., By.), v. réf. — Manœuvrer le *gournâ*, de manière à diriger l'avant du bateau du côté opposé au gournâ. Ce mot est de la langue des Varannas, et, quand ils sont en bateau, on les entend sans cesse dire : *Queille*-té donc ! Serre-té donc ! — *Se serrer* est l'opposé de : se Queiller. || By., — *id.*

Et. — Probablement dérivé du vx mot Qué ou *Quié*, cul, maintenant oublié à Mj., et dans la Varanne, mais que j'ai retrouvé au Lg. Se queiller, ce serait : détourner le cul du fûtreau.

Quel, quelle (Lg.), adj. dém. — Ce, cet, cette. Ex. : Il est tojous bé fou, *quel* homme! — Syn. et d. de *Queu*, *Quiô.* Cf. ital. Quello. || Cho. — Prononc. Qu'heul, avec forte aspiration.

Quelir, kli (Li., Br.), v. a. — Cueillir. *Quelir* de la chambe, — cueillir du chanvre.

Quelle-là (Lg.), adj. dém. fém. — Celle-là. Syn. de *Cetelle-là.* — De quelle, fém. de Quio, et de là.

Quellé-là (Lg.), pron. dém. plur. — Ceux-là. Syn. de *Ceuse-là*, *Cése-là.* || Celles-là. Syn. de *Cellesé-là.* — N. Ce pron. est des deux genres. C'est le plur. de *Quiou-là.*

Qu'elles-y-viennent (Mj.), s. m. — Sobriquet que porta, pendant tout le temps de son apostolat, à Mj., l'abbé B... C'était un propos qu'il avait tenu en arrivant dans la localité.

Quemahée, kmahée (By.), s. f. — Aller à la *quemahée*, ou *comahée*, prononc. Kmahée, pêche dans les grandes eaux avec une senne spéciale, pourvue en son milieu d'un morceau très large formant une longue poche. La *bâillée s'essève* au bateau, en pleine eau.

Quemande, s. f. — Corde ou câble qui retient un bateau au rivage. (MÉN.) — Il le commande? || A Mj., Commande. || By. Depuis ce mot jusqu'à *Quement*, la prononciation est abrégée pour Commande, etc., C'mande.

Quemandement, s. m. (Mj., By.). — Commandement.

Quemander (Mj., Lg., By.), v. a. — Commander.

Quémanter (se), v. réf. — S'informer. V. *Guémenter.* (Lué, etc.) V. *Quémenter.*

Quemencement (Mj., By.), s. m. — Commencement.

Quemencer (Mj., By.), v. a. — Commencer.

Quement (Mj., By.), adv. — Comment. N. Est ordinairement suivi de que. Ex. : Je sais pas *quement* que ça s'est fait.

Quémenter (se) (Sar., My., By.), v. réf. — Se préoccuper, s'inquiéter. Cf. Se *Guémenter*, pour l'étymol.

Hist. « Je viens déjà de dire que ni l'un ni l'autre ne se *quémentait* beaucoup des gloire et avantages de la seigneurie. » (En note : Se quémenter et même se guémenter... de Quément, — comment. Se demander le comment.) — *Histoires du vx tps*, p. 84. — Nous signalons seulement cette étym. — « Toutefois, auparavant que de se départir d'ici-bas, maîtresse Febvre, jetant vives larmes de laisser derrière elle un pauvre petit chérubin de fillette qui se *guémentait* encore quasiment après la mamelle... » (*Id.*, 376,7).

Quemoincement, **Quemoincer** (Mj.). — Commencement, commencer. Vieux. — Et même Coumoincement, Coumoincer.

Quemode, kmode (Mj , By), adj. — Commode. || Point *quemode*, loc. adv. — pas du tout.

Quenaille, s. f. — Jeune enfant, marmaille. Syn. *Quenasse*, *Races*, *Couasses*.

Et. — « Du celtiq. Kenaw. — M. BOUCHERIE fait dériver ce mot du Saintongeois Quener, vagir. se plaindre.

« O sont de mauvaise *quenaille.* »
(*Gente Poitevinerie* ; Edit. de 1605).
« Les puces et les poux et telle autre *quenaille.* »
(MATH. RÉGNIER, *Sat.* X.)
Cf. LA FONTAINE : L'enfant et le Maître d'école :
« ... qu'il faille
« Toujours veiller à semblable *canaille.* »

(Citat. de EVEILLÉ). — Du celtique kenaw, enfant (FAVRE). — Fémin. de *Queniau.* = Canis alligatio, rassemblement de chiens (RÉGNIER, p. 52. Note n° 39).

Quenâilles (Mj.), s. f. pl. — Tenailles. Pat. norm. Quenôles.

Quenassage (Mj.), s. m. — Enfantillage. Syn. de *Quenasserie.* V. *Quenasser.*

Quenasse (Mj., Lg., Lrm.), s. f. — Enfant, en mauv. part. || Au plur., Marmaille. — C'est le mot *Quenau* et le suff. péjor. asse. || Cho. — Oh ! la bougre de *quenasse* ! Y s'en sont tertous venus boités jusqu'ou j'nou (mouillés jusqu'aux genoux). — Syn. et d. de *Queniasse*; syn. de *Quenaille.* — Pat. norm. Quénâle. || Lrm. et *Quenées.*

Quenasser (Mj.), v. n. — S'amuser comme ein quenau ; faire des enfantillages.

Quenasserie (Mj.), s. f. — Amusement d'enfant, enfantillage. Syn. de *Quenassage.* || Marmaille.

Quenau-eau (Mj., Lg., Sal., By.), s. m. — Enfant, marmot, mioche. — Syn. de *Drôle*, *Races*, *Affiau*, *Maminot*, *Gosse*, *Gonse*, *Loupiot*, *Môme*, *Moutard*, *Mousse*, *Couasse*, *Pouasse*, *Moustot*, *Ganafiat*, *Marmousin*, *Nafiot.* || On m'a envoyé de Champtoceaux cette

phrase : Le *queneau* est nisse ; — le poupon pleure. — ?

Et. — Cf. l'all. Kinde. V. *Quéner*.

Quenaude, s. f. — V. *Quenottes*. — Dent, terme enfantin.

Et. — Quenotte, a. f. Quenne, ou Cane ; de l'island. Kenna, mâchoire. — D. C. donne : Quenneya, kenée, coup sur la joue (Litt.). — On dit aussi *Cacaude*. Syn. *Caque*, *Caquine*.

Qu'en dira-t-on (Mj., Lg.), s. m. — On dit, racontars, commentaires. Syn. de *Diton*. Ex. : Je me fous du *Qu'en dira-t-on* ; les *qu'en dira-t-on*, on met ça sour la semelle de ses sabots.

Quenées (Lrm.). — V. *Quenasse*.

Quenelle (Mj., Fu., By.), s. f. — Cannelle ou Cannette. || Tuyau de bois que l'on fixe dans le *cas* de la *panne* pour faire écouler le *lessif*. Syn. de *Anche*. || My. — Clef de barrique. || Lg. — Grosse bobine sur laquelle on enroule le fil pour les tissages mécaniques. La quenelle est une très grosse *épelle*.

Et. — C'est le même sens que le Mj. Quenelle, d. du fr. Canelle et dér. du fr. Canne. C'est, en effet, sur des morceaux de roseaux que l'on a d'abord fait des bobines de fil.

Quéner (Lg.), v. n. — Reculer, avoir peur. V. *Caner*, *Caler* ; *Flancher*, *Plancher*.

N. « Gémir par suite d'efforts ou de souffrance, vagir, se plaindre. En vx fr. le mot Quenaux désignait les mendiants, les gueux qui gémissent pour apitoyer les passants (Eveillé).

Quenette (Lg.), s. f. — Mèche de laine ou de poil agglomérée par la sueur ou la fiente.

Et. — Paraît voisin du fr. Cadenette. P. ê., cependant, tient plutôt à Quenouille, à cause de *Aqueneillé*. Cf. ce mot et *Aquenetté*, *Aqueteillé*.

Queneûtre, kneûtre (Tlm., Lg.), v. a. — Connaître. — Vieilli. Syn. et d. de *Conneûtre*.

Queniâ (Lg.), s. m. — Enfant. Doubl. de *Queneau* ou *Quenau*. Voir, pour les Syn. : *Quenau*.

Quéniasse (Cho., Mj., By.), s. f. — V. *Quenasse*.

Quéniasser (By.), v. n. — V. *Quenasser*.

Quéniasserie (By.), s. f. — V. *Quenasserie*.

Queniau-ot. — V. *Queneau*. (Lué, Li., Br., Mj.)

N. — Jaubert : Caniau. Marmaille, canaille, bande de petits-enfants turbulents et criards . « Faites donc taire ces caniaux. » Dér. com: canaille, du lat. Canis. Renvoie à Queniau. — M. P. Elie Grasset (Cho.) rattache aussi ce mot à chien, canine. — Une chiennerie est une grande abondance d'enfants ou l'action de vivre dans une promiscuité dégoûtante.

Quenichon (Mj.), s. m. — Piquet de bois recouvert de filasse et formant un tampon avec lequel on bouche la quenelle ou cannelle d'une panne.

Et. — Dimin. irr. de Quenelle.

Queniliée (Z. 118, By.), s. f. — Espèce d'herbe dont les feuilles plates couvrent l'eau des étangs. || By. N'est-ce pas la canetille?

Quenion. — V. F.-Lore, v.

Quénoille (Lg., By.), s. f. — Quenouille. Syn. et d. de *Quenongle*. N. Pron. Queno-ye.

Quénongle, gl mouillé à l'italienne, s. f. (Lg.). — Quenouille. Forme vieillie. On dit plutôt, maintenant, *Quénoille*.

Et. — Hatzfeld dérive le fr. Quenouille du lat. popul. Conuc (u) la, dimin. de Colus. Il a dû avoir pour ce faire d'excellentes raisons contre lesquelles je ne saurais songer à m'élever. Cependant, si l'on remarque que les anciens prononçaient toujours Quénoille ; si l'on se rappelle qu'une variété de roseau porte ce même nom ; si l'on tient compte de l'ancienne forme citée plus haut, on est porté à croire que les vocables Quenouille, *Quénoille*, *Quénongle* pourraient se rattacher au lat. Canna, par un dimin. hypothétiq. Cannuncula (R. O.). — Le nom du roseau ne viendrait-il pas de Quenouille?

Que-non-pas. — Négation renforcée. By.

Quenot, **Quenlau**. — V. *Queneau*.

N. — La Curne : Cagnot. Petit chien. On dit encore Quenot dans qqs provinces.

Quenotte (By.), s. f. — Dent, et surtout : petite dent d'enfant. V. *Quenaudes*, *Cacaudes*.

Quenouille (Mj.), s. f. — Massette, ou Roseau de la Passion. Ne pas confondre avec l'arundo-donax, souvent appelé Roseau à quenouilles. — Ainsi nommés à cause du chaton cylindrique. Typha latifolia, Bat., Masse d'eau, Quenouille. || L'épi même d'une sorte de roseau commun dans les marais et les étangs. Cet épi est cylindrique et formé d'une bourre noirâtre à la surface. || Tige de bois recouverte de foin et de terre glaise, qu'on place sur les planchers, ou quenouille des terrassiers. (Mén.)

Quenouiller [1] (Tlm., By.), s. m. — Morceau de ruban qui embrasse le bâton de quenouille et se fixe, au moyen d'une épingle, à l'épaule d la fileuse. Syn. de *Chambrière*. V. *Quenouillère*.

Quenouiller [2] (Lg.), v. a. — Chercher à dégager, à l'aide du *repoussoir*, l'œsophage d'un ruminant engoué. || Badigeonner l'arrière-gorge au moyen d'une *quenouillette*.

Quenouillère (Tlm., By.), s. f. — Même sens que *Quenouiller* [1]. || Sp., Tlm. — Ruban qui entoure en hélice le *poupeau* de filasse et le fixe sur le bâton de quenouille.

Quenouillette (Mj., By.), s. f. — Petit morceau de bois enveloppé de linge à une de ses extrémités, dont on se sert pour soigner les maux de gorge, du nez.

Quéque (Mj., Lg., Br., Z. 183, By.). — Pour : Quelque. On dit : *Quéque* chouse, — quelque chose. — *Quéqu'un*, *Quéquefois*. V. *Queuque*, *Quet'*. V. F. Lore, I, refrain : N'dis ren, 69.

Hist. — « Que l'on crut pour *quéque* temps être mort. » (1626. — *Inv. Arch.*, S. E. III, 385, 2,m.)

Quéquée (Mj.), s. f. — Charogne. Syn. de *Quérée*, *Digane*, *Guégane*, *Pihée*, *Quéqueille*.

Quéqueille (Sa.), s. f. — Charogne. Syn. de *Quéquée*, *Querrée*, *Cargne*. || Viande. || Fig. — Rosse, haridelle, bête très maigre. Ex. : Deux grandes *quéqueilles* de vaches.

Querboisé, adj. — Etat d'un individu qui s'est fait une blessure en tombant et dont on ignore la gravité. (Segr.) Mén. — A rappr. de Ratiboisé, argot.

Querche (Mj., Fu.), s. f. — Crèche.

Et. — C'est le mot fr. avec métathèse de l'r telle qu'elle se produit régulièrement dans tous les mots qui renferment la double articulation : Br, Cr, Dr, Fr, etc. — Syn. et d. de *Guerche*.

Quercir (Mj., By.), v. n. — Mourir, périr, crever. (Z. 145.) Syn de *Carpâiller*, *Terzéler*, *Terbêlir*, *Claquer*, *Obir*. Pat. norm., *id.*

N. Cressi, part. de l'inus. Cressir. « C'tâbre est cressi, » Jaub.

Quérée, **Querrée** (Sp., By.), s. f. — Charogne. Syn. *Prâ*, *Cargne*, *Quéquée*, *Quéqueille*, *Brunette*, *Pihée*, *Pivée*, *Pimonterie*. || Qualification injurieuse dont on gratifie parfois les personnes et les animaux. — Se rapproche du lat. Caro, carnis. — Angl. Quarry. || Animal en putréfaction. || Qqf., simplement : Maigre, chétif. « Queune petite *quérée* ! Syn. de *Miserite*, *Chivrille*, *Chenille*, *Quériée*. || Bg. — Chien crevé qui flotte sur l'eau.

Querlait (il). — Il criait. By.

Quériances (Z. 145. Mj.), s. f. pl. — Menus grains, déchets que sépare le criblage. — Corr. de *Ecréiances*. Syn. de *Hotton*, *Coché*, *Bougrain*, *Gratteilles*. || Sar. Mauvaises grenailles. — Cf. Crancer, Jaub. || J'y verrais un dérivé de Cribler, Cribiances. A. V.

Quériatoire (Mj.), s. f. — V. *Quériature*.

Quériature (Mj., By.), s. f. — Créature. Mot vieilli. V. le précédent. — L'un et l'autre mot, mais celui-là surtout, ne s'emploient guère que par manière de plaisanterie. Pat. norm., *id.*

Quériée, s. f. — Chose chétive. V. *Quérée*.

Querir, **kri** (partout), v. a. — Chercher.

Et. — Quærere, querre (Litt.). Cf. *Pain-querre*.

N. — Il y a une nuance entre Qu'rir et chercher. *Qu'rir* indique que l'on sait où est la chose ou la personne dont on parle : « Va dont *qu'ri* ton père qu'est dans le champ. » — Quand on dit : Va donc chercher ton père », on ne sait pas où il est. » (Comte de Sapinaud).

— On le conjugue comme Requérir.

Hist.

« Et alors le roi de Secille
« Affin toujours de la paix *querre*
« Fiança et donna sa fille
« Au feu roy Henry d'Angleterre. »

(*Mariage d'Henry VI et de Marguerite d'Anjou.* — Mén.) — « Ou coffre on *quist*, mais l'argent n'y fust plus. » (On chercha dans le coffre). — Ch. Bourd, *P. Faifeu*, p. 76.)

— « ... Faifeu comme est notaire
« Tost s'est levé, dist : aultre cas ne *quiers*. »
— « Ce qu'ilz feront, aultre chose ne *querrent*
— « Pareillement ses amys en requirent
« Des officiers d'Angers, qui soubdain *quirent*
« Tout le moyen de luy faire service. »
(*Ib.*, *Ibid.*, pp. 81, 85, 94.)

— « Je m'en vais *cri* la demoiselle, répondit la servante. Et elle disparut comme elle était venue. — Qu'entend-elle par ces mots : je vais *cri*, demanda Liane? — Je vais *querir*, expliquai-je. » (Ch. Deslys, *Liane*, p. 332.)

Quernâillère (Lg.), s. f. — Cahute, taudis, logis délabré. Syn. de *Cabourne*, *Cahurne*, *Taudion*. Paraît être de la famille du Mj. *Quernon*.

Querneau (Sa.), s. m. — Stalle dans une écurie ou une étable. Syn. de *Quernon*. On a le prov. : Ça chauffe dans le *querneau*, — il y a de la bisbille, le torchon brûle. V. *Querniau*, *Quernis*, *Quernon*.

Et. — Ce mot, comme Quernon, dont il est le doubl., vient du fr. Cerner, avec le c dur.

Querner (Z. 141.), v. a. — C'est détailler les gros blocs d'ardoise en morceaux plus petits qui sont les *repartons*. (Trél.)

Quernette (Sal.), s. f. — Petit coin.

Querniau (Lg.), s. m. — Noyau. Ex. : J'ai avalé ein *querniau* de peurne. Syn. de *Pineau*.

Et. — Paraît être une forme plus dure de Cerneau. || V. *Querneau*. || Partie réservée au petit veau dans l'étable. (Mén. — Segr.). V. *Quernis*, *Quernon*.

Quernis (Lg.), s. m. — Petite stalle isolée dans une étable. Syn. de *Quernon*, *Querneau*, *Querniau*. Même rac., fr. Cerner.

Quernon (Lg., Sp., Mj.), s. m. — Petit enclos dans une écurie ou une étable pour isoler un animal ; stalle. Syn. de *Renformé*, *Renformis*, *Querneau*, *Querniau*, *Quernis*. — Cette stalle est formée de claies ou de planches.

Et. — V. Querneau. Le c est prononcé à la normande. V. *Raquernot*.

Querre, v. a. — Quérir, chercher. C'est une forme vieillie de Quérir, analogue à Courre, pour Courir, et qui ne s'emploie que dans la loc. : *A pain querre*. Lat. Quærere.

Querrée (Sp.), s. f. — Charogne. V. *Quérée*. Syn. de *Quéquée*, *Quéqueille*, *Pihée*, *Pivée*.

Querter (Mj , By.), v. a. — Nipper, attifer, habiller, mettre. Ex. : En velà-t-il ieun qui passe qui est ben *querté* ! — Syn. de *Trifler*, *Apprâiller*, *Toiletter*, *Artifâiller*. || V. réf. se Querter. — *Querté*. Elégant, bien mis. Un enfant est bien ou mal *querté* (queurté), attifé. V. *Corter*, *Kerter*.

N. — De Montesson renvoie à Accrêter, v. a. — Orner, parer. Crêter c'est, évidemment faire la crête. D. C., au mot Cresta, lui donne le sens de peigner, mais comme express. popul. de : maltraiter. — « Vrayment, tu es bien *accresté* à ce matin. » (Rab., *G.* 25). — *Accresté* à la mode anticque. »

(RAB., *P.*, II, 1.) — Peut-être même racine que le fr. Accort, accorte ?

Quertoire (Lir.), s. f. — Couvercle d'une marmite. Corr. de *Courtoire.* || Fu. — La Quertouére est la fermeture, en terre cuite, de la gueule du four. Elle a deux poignées. Syn. *Bouche-four.*

Quertu (Bl.), adj. q. — Plein. V. *Guerpi.*

Quérueau (Mj.), s. m. — Nodule de pierre à chaux impure, qui n'a pas été décomposé par la cuisson.

Et. — Pour Cruau, dimin. du fr. Cru.

Quervâiller (Sp.), v. n. — Crever, mourir. Syn. de *Carpâiller* et dér. péjor. de *Querver.*

Quervaison (Mj., Lg., Sp., By.), s. f. — Crevaison. Corr. du mot fr. Action de crever, de mourir. Syn. de *Querve*, *Mouroire*, *Mouroir*, *Quervasse*. Ex. : Il est à la *quervaison*, — il est malade à mourir. V. *Querver.*

Quervard (Mj., By.), s. m. — Individu souffreteux, malingre. De *Querver.*

Quervasse (Lg., By.), s. f. — Se dit dans : Eter à la *quervasse*, être très malade, malade à mourir, mais non mourant. Dans ce dernier cas, on dit : Eter à la *quervaison* ou au *mouroir.* Doubl. du fr. Crevasse.

Querve (Sp., By.), s. f. — Crevaison. S'emploie dans la loc. : Etre à la *querve*, — être malade à mourir. Syn. de *Quervaison*, *Mouroire*. V. *Querver.*

Quervé (Mj., By.), part. pas. — Donnant à l'adj. suiv. le sens du superlatif. *Quervé* las, — à demi mort de fatigue. On dit aussi : Mort-las. || *Quervé* soûl, — ivre-mort. || By. — Nous ne signalerons plus cette métathèse de l'r : Terpasser, terpigner, berrouette, quérier, ervoénir (revenir), etc. || Dans : Regarde donc, *quervé*, comme c'est fait ! (Segr. — MÉN.) Ce mot semble une interject. d'étonnement, de blâme.

Quervée (Fu.), s. f. — Grande quantité. M. PUCELLE a entendu dire à sa grand'mère : Une *quervée* du Marilais, par allusion au temps où ce lieu attirait une grande foule.

Querver (Mj., By.), v. n. — Crever, périr, mourir. A noter l'expression : Il en a mangé tout son *quervé* soûl, — c.-à-d. à en crever. V. *Quervé.* || *Querver* la faim, — crever la faim. || *Querver* la paillasse à qqn, le tuer. || N. Je me rappelle avoir souvent entendu dire, à Saumur, dans mon enfance, à qqn qui refusait de croire à une affirmation : *Crois ou Querve !* Cela doit être un souvenir des anciennes guerres de religion et des dragonnades. Un Dragon pouvait dire à un Huguenot : Crois ou *Querve* ! — L'expression s'est conservée, mais, Dieu merci, à l'état de plaisanterie.

Quervure (Sp.), s. f. — Crevasse aux mains. Syn. de *Partissure, Pigeonneau.*

Querzéler (Mj.), v. n. — Crier d'une voix haute ou perçante. C'est probablement un dér. du fr. Crécelle. — Syn. de s'*Equerzéler*, s'*Eterzéler.*

Querzine (Mj., Sal.), s. f. — Eau qui inonde les vallées protégées par des levées et qui provient des ruisseaux dont le déversement dans la Loire ne peut plus avoir lieu pendant les crues, en raison du niveau plus élevé du fleuve. — Pat. norm. Quertine, crue d'une rivière.

Et. — Ce mot est pour Crésine, par métath. de l'e et de l'r, et dér. de *Craître.*

Quêssas (Mj.), s. m. — Nanan, friandises, plat délicat. Ex. : C'est ça du bon *quêssas* !

Et. — Il est probable q. ce mot dérive du fr. Cuire, pour Cuissas. V. *Quessère*, qui confirme.

Quesse (Mj., Lg.), s. f. — Cuisse. N. Cette forme, à Mj., est à peu près désuète. || Fu. V. *Cartelle.*

Hist. — Dans la relation que l'évêque Guillaume Lemaire a laissée de son entrée solennelle à Angers, en 1291, il est dit que : En arrière se trouvèrent Hugues de Blou, à droite, et Jean de Beaumont, seigneur de *Gratequesse* (Gratecuisse). (ABBÉ ALLARD, *N. s. Mj.*, 92).

Quêssère (Lg.), s. f. — Une des deux moitiés d'un pantalon. Syn. et d. de *Cuissière.*

Quession, Question (Mj.), s. f. — Au plur. Difficultés, chicanes. Ex. : Ils ont ieu des *quessions* ensemble. Syn. de *Distinguo.* « Je ne veux pas avoir de *questions* avec li, il est trop mal commode.

Quet [1], quette (Lg., Fu.), adj. dém. — Ce, cette. Ex. : Y ara du foin *quette* année. N. Le masc. paraît peu usité, ou plutôt il passe inaperçu. Le plur. est *Qués.* « Il est venu *qués* jours-ci. »

Quet [2], quette, Pour : quelque. « Je vas te dire *quette* chouse », pour : quelque chose. || Fu. — *Quet* veux-tu ? Je veux quéqu'chouse. — T'aras des abernotes.

Quet [3] (By.). — Pas, négation, en breton. N'entends *quet*, berzounet, — vous répondent les Bretons, dans un jargon mi-français, mi-breton, quand on leur adresse la parole. Cette locution a passé, par plaisanterie, dans le langage du peuple, avec le sens : Je ne comprends pas, c'est du breton (au lieu de : je suis breton).

Quet [4] (Fu.). — Se prononce *Quet* d'échappe ou Que d'échappe, pour : Coup d'échappe ! Exclamation qui, prononcée à temps par le joueur (de billes, par ex.), lui donne le droit de recommencer. Il perd ce droit si l'adversaire est plus prompt à la lancer.

Quêteau (Sal.), s. m. — Petit tas de 5, 7, 9 gerbes dans le champ. V. *Quinteau.*

Quétier [1] (Mj.), s. m. — Variété d'osier assez liante et forte pour qu'on en ait fait des cercles de barriques. || Mot. — Grosse souche creuse sur le bord d'un fossé. (MÉN.) V. *Quetier [2]*.

Quetier [2], s. m. — « Espèce de refuge servant aux animaux dans les campagnes. Lat. quies, quietis : locus quietis. » (*Union de l'Ouest*, 1877, nº 303. — Cité par Mén., qui ajoute : Osier ou luisettes.) (Sar., Sgl., Chl.) V. *Quetier* [1].

Queton, s. m. (My.). — Baquet servant aux vendanges. (Mén.) V. *Portoire*.

Quetonner (Sar.), v. n. — Bégayer. V. *Haquetonner*, *Béguer*.

Quet'-quet' (Etre en). — Etre inquiet, à la recherche de. De quærere, chercher. (Mén.) A rapprocher de Guetter? *Quêter?*

Quette-là (Lg.), pr. dém. f. — Celle-là. V. *Quiou-là*. Syn. et d. du Mj. *Cette-là*. — Je ne sache pas que le masc. existe.

Queu, adj. conj., exclam. et interrog. — Pour Quel. (Mj. et partout). — Doubl. de *Queul*, *Queun*. Ex. : *Queu* conte nous fais-tu là? *Queu* diable ! || Adj. dém. Ce, cet. Ex. : Il est harassé, *queu* chien. — Syn. et d. de *Quiô*. || *Queu* mazette, en velà du fait' ! — Sapristi, en voilà des affaires. || *Queu* mâtin ! — au sens de : Pas possible ! || Exprime souvent l'admiration : *Queu* diable ! *Queu* grand gars ! — N. On dit plus souvent *Queun*.

Queue, s. f. — V. *Quoue*. || Sp., Lg. — Mancheron de charrue. || Habit à *queue*, à *queue* de paisse, à *queue* de morue, — habit de cérémonie.

Queue de chien. — Cretelle. Cynosurus cristatus, plante. Bat.

Queue de paisse (Mj.), s. f. — Habit. Syn. de *Queue de pie*.

Queue de pie (Mj.), s. f. — Habit. On dit plus souvent *Queue de paisse*. || Lg. Nom que l'on donne parfois à la coiffe longeronnaise. Syn. de *Dormeuse*.

Queue-de-poëlon (un) (Li., Br., By.), fémin. à Mj. — Sorte de mésange à longue queue. — N. On dit aussi Queue de poële. (Pell.) Syn. *Sonnette*.

Queue-de-rat (Mj., By.), s. f. — Tabatière en écorce de cerisier, dont le couvercle se tire au moyen d'une lanière étroite de cuir, figurant assez bien la queue d'un rat. || Fléole des prés, — Syn. de *Quoue de rat*. || Petit sarment laissé au cep taillé en *Enfolie*. (Lué.)

Queue-de-renard (Lg.), s. f. — Mauvaise plante connue dans les champs. On la cultive comme plante d'ornement et elle a donné par la culture la crête de coq. || Achillée mille feuilles, herbe au charpentier. Syn. de *Herbe à Saint-Joseph*. || Melampyrum arvense, Bat.

Queugne (Lg.), s. f. — Petite fille, gamine. Syn. de *Drôlière*. — Sorte de fémin. de *Queneau*.

Queul, e (Mj.), adj. conj., interrog., exclam. et admirat. — Syn. de *Queun*. Doubl. de *Queu*.

Queun-e (Mj.), adj. interr. — Quel, quelle. Ex. : Je sais pas *queune* heure qu'il est. — Faudra te guimanter *queun* jour qu'il veindra. — Je sais pas *queun* homme que c'est que ça. — N. Est ordinairement suivi de que. || Adj. admirat., *Queune* demande, Monsieur le Curé ! — Proverbe. || By. Se dit queīn, quenne, et on dit : lequeul, laqueule, pour : lequel, laquelle.

Queuque (Mj., By.). — Quelque. V. *Auvec*, et Jaub. Citat. || Queuqu'un, — quelqu'un. — N. On dit aussi : Quéque, quéqu'un — en mouillant le qu. — Pat. norm. Quiéqu'un. || Fu. — Quéte.

Queuquefois, — foué (Mj., By.), adv. — Quelquefois. || Toutefois, cependant. Ex. : Si *queuquefois* il voulait. — On dit encore : Des fois qu'il voudrait. || *Queuquefois* que, — si toutefois, si par hasard. Ex. : Faut que j'aille à sa redevance, *queuquefois* qu'alle arriverait. — N. Les jeunes, les pincés prononcent : Quéquefois.

Queuquepart (Mj., By.), adv. — Quelque part. || Peut-être. Ex. : Il est *queuque* part onze heures.

Queurtoire (Cho.), s. f. — Couvercle de soupière. V. *Quertoire*, *Courtoire*.

Queut-e (Lg.), part. pas. — Cuit, e. Vieilli.

Queuter [1] (By.), v. a. — Quêter, chercher, de côté et d'autre.

Queuter [2] (By., Z. 132), v. réf. — S'effacer, se tapir, se *cuter*. V. *Keuter*.

Qué vé ! (Craon). — Exclamat. marquant l'étonnement. A Mj., *Té-vah !*

Qui (Mj., Tlm., Lg., Sp.), pron. relat. — Qui, quoi, que. Ex. : *Qui* que tu dis? — Je sais pas *qui* qu'il fait. — *Qui* que ça me fait? N. En franç., Qui, interrog., sert souvent de sujet : Qui a dit ça? Je ne sais pas qui a fait ça. — Dans les phrases de ce genre, notre patois, après le qui interrogatif, ajoute un qui relatif, servant de sujet (Mj., By.) : *Qui qui* a dit ça? — Je ne sais pas *qui qui* a fait ça. — C'est là une construction moins élégante, mais plus logique : *Qui* a fait ça? Je ne sais pas *qui*. Tlm. *Qui qui* ous a dit? N. Qui interrog., dans notre patois, est toujours suivi de la conj. que, et le sujet précède le verbe, comme dans la construct. affirmative.

Qui, se prononce Qu'chi ou plutôt tchi (Tho.), atténué, de même Di, Gui, Li (Cholet). Prononc. très difficile à noter : Dillon, D'hjion ; Aiguille, aig'hyille ; Guillon G'hiillon ; Anguille, Ang'hyille du gui, du gu'hji : Lyon, — G'hyon. — || Le son *qui* se rencontre dans toutes les occasions où la lettre t est suivie dans la même syll. d'une diphtongue commençant par un i. Ainsi : amitié, chrétien, Etienne, petiot, tien, etc., se pron. : amiquié, chréquien ou kerquin, Equienne, pequiot, quien. — « Il n'y a office qui *quienne*, je sis votre sarviteur. » (Molière, *Médecin m. lui*, II, 5).

— Dans certaines phrases, c'est le pron. conj. *Qui*, dont est suivi le pron. interr. Ex. : Qui qui est venu? — On dit aussi : Qui que c'est qui? qui c'est-i qui? (By.) — qui est-ce qui? — S'emploie le plus souvent avec de. Ex. : De qui? — qui? — Ex. : Je sais pas *de qui* est ça, — je ne sais pas qui c'est. Cf. *Quoi, Qué.* || A Sp., *Qui* s'emploie dans le sens de Quoi. Ex. : *Qui* que vous dites? — qu'est-ce que vous dites? || *Qui* s'entend. Formule dont on se sert pour se reprendre et expliquer un mot, c'est-à-dire. Ex. : J'irons vous vâr samedi soir... samedi matin, *qui* s'entend. || *Qui* touche mouille. Loc. prov. Dans certains jeux, cela veut dire que deux objets qui se touchent doivent être considérés comme étant à la même distance du but. — Ou bien, aux cartes, si on a joué une carte, on ne peut plus la reprendre. || Mj. — S'emploie, pour insister sur l'idée, dans la curieuse loc. suivante : La velà à gouler, goule *qui* ne goule ! — la voilà qui cause et qui cause !... — N. La locut. : *Qui touche mouille*, très usitée dans toutes les Mauges et jusqu'au Lg., n'a pas les sens qui lui sont attribués ici. On l'emploie proverbialement pour dire que le dernier venu qui accepte de boire dans un écot doit payer sa quote-part aussi bien que les premiers.

Quiaquiasse (Sp.), s. f. — Sorte d'oiseau ainsi nommé à cause de son cri. — Cf. *Cacasse, Cacassée.* Cf. Jaub., à Quiaquia. — Le pat. a *Cacosser* ; le fr. Caqueter.

Et. — Ce mot est probablement une onomat. ; toutefois il a un certain rapport avec Caqueter, et l'ital. Chiacherare, — jacasser, bavarder.

N. — Litorne, oiseau du genre des grives. Jaub.

Quiarce (Cho.), s. m. — Cercle. || Tlm. V.*Clarce*, cl. mouillé.

Quiarcer (Mj.), v. a. — V. *Clarcer.*

Quiare (Z. 117), s. m. — Clerc, l'enfant de chœur. Syn. de *Choreau.*

Quiarpu (Mj.), adj. q. — Membru ; qui a des formes anguleuses, une ossature très marquée. Se dit des personnes, des membres, des os eux-mêmes.

N. — P.-ê. faudrait-il écrire Tiarpu ; la prononciat. montj. ne permet pas de décider, et aucune étymol. plausible n'apparaît pour me guider. = Trapu ?

Quibaule. — V. *Guibole.*

Quiche ! — Cri usité pour arrêter les bœufs. V. *Cholâ, Cès.*

Quie (Mj.), s. f. — V. *Tie.*

Quié (Tlm.), s. m. — Cochet, petit coq. Syn. de *Coquereau.* N. J'ai écrit comme on prononce, ne voyant pas l'origine de ce mot ; mais peut-être est-ce Clé, cl mouillé. || Lg. — Cul. — Avoir la paille au *quié*, — être à peine sorti du nid.

Quielle (Pell.), s. f. — *Barge* de chanvre. || tielle, qqf. quielle, pour : tas de chanvre mis rouir.

Quien (Lg.), s. m. — Chien. Forme vieillie. Doubl. et syn. de *Chê.* — Pat. norm., *id.* || Le *Quien.* Lg. — Sobriquet de L...

Quiendre. — Tiendre, tenir. Ex. : Je ne *quiens* pas de lui, — je ne dépends pas de lui. — *Quiens* donc mieux ta pleume !

Quier (Lg., Tlm.), v. a. — Cueillir. Syn. de *Clir*, cl mouillé.

N. — Il faudrait écrire Cler, doubl. par contract. de l'ancienne forme franç. Cueiller ; comme *Clir* l'est du fr. actuel Cueillir.

Quierre (Mj.), s. m. — Arête, angle dièdre d'un solide. Ex. : La *poudre* porte sur son *quierre.* Syn. de *Quarre.* — Paraît avoir la même rac. que le fr. Equarrir. — C'est le fr. Carre.

Quierreux (Pell.), adj. q. — Verruqueux, pierreux ; se dit d'un fruit. Cf. *Chiron.*

Quiet (Z. 145). — V. *Quet*, négation.

Quiesse (Mj., Lg.), s. f. — Cuisse. N. Cette forme, à Mj., est à peu près désuète. — Pat. norm. Quieusse. V. *Quesse.*

Quieu (Lg.), adj. et pr. dém. — Ce, cet, cela. Le fém. est Quelle. — N. Ce mot a les deux formes *Quieu* et *Quió*, qqf. *Quiou.* || Pour Quel. (G.) V. *Queu.*

Quifoin (Bl.). — Une personne lente.

Quignogne (Sar.), s. f. — Renflement d'un bâton à son extrémité, comme le Pen-bas breton. Syn. de *Marotte.*

Quignon (By.), s. m. — Gros morceau de pain. Syn. *Cargnon, Bigne, Pessée.*

Et. — L. Cuneus, coin à fendre le bois, — par assimilat. (Litt.). — Ménage, *id.* d'après sa forme. — Scheler dit : Cf. Chanteau, de Cant, coin, bord.

Hist.

« Robine tira de son sein
« Un gros *quignon* buret (gris) de pain
« Qu'elle avait fait de pure avoine. »
(Ronsard. — Guillem.).

Quilles (Mj., By.), s. f. pl. — Longues jambes. Syn. de *Guiboles, Quibaule, Quiolle, Caramelles, Ripatons.* || Longs coins sur lesquels les ouvriers frappent en cadence avec un lourd marteau de forme spéciale.

Et. — Aha. Kegil ; a. Kegel, objet allongé en forme conique, quille.

Quilloire, Quillouère, s. f. — Pour Couloire, qqf. Crilloire, à Doué, pour : réduit, demeure creusée dans le roc. (Mén.)

Qui-m'a-dit-dit-i. — Locut. explétive (oh ! combien !) employée quand on rapporte les paroles de qqn : « Qué qu't'en penses? *qu'i m'a dit, dit-i* ; j'ai-t-y yu raison? (Ag., By.,Sp.)

Quincher (Css.), v. a. — Pencher, une tasse, une cruche. — On dit aussi Guincher, Quiner. — Je vas te *quincher* — ou quiner — la tasse, la cruche. V. *Quiner.*

N. — Mot intéressant sur lequel j'insisterai.

Et. et Hist. — « Guincher, v. n. pencher, être de travers, de *guingois* : « Au-dessus force sableres (sablières) et chevrons dont estoit enlevé le beau

pignon vers soleil couchant *guinchant* un peu sur le midy d'un costé. »

(NOEL DU FAIL. *Baliverneries d'Eutrapel.* »

— « Quand il viendra devant le juge
« Qui toutes choses prise et juge,
« Et tout à droit sans faire tort,
« Que riens ne *guenchit* ne estort (va de travers)
(*Roman de la Rose*).

— « En la teste le volt férir,
« Et Ysengrin sot (sut) bien *guenchir*.
« A cette fois nel (ne le) toucha mie. »
(*Roman du Renard.*)

— Faire la *guinche* ; baisser la tête après une mauvaise action. — Cf. Quincer, Quincher. — Quinter, aller de côté, pencher : « L'âbe (arbre) *quinte* terjous du coûté qu'i veut cheir. » — « Ses vilains cheveux noirs *quintant* sur une oreille s'étaient dressés comme des crins. » (*G.* SAND. *La Petite Fadette*). — Quintis. Qui penche la tête par infirmité. Sobriquet. (Toutes ces citat. sont extraites de JAUBERT). = SCHELER : Guingois. Inégalité, obliquité ; du nordiq. Kingr, courbure, flexion, coin. Ce mot serait ainsi pour : *quingois*, et la terminaison *ois* représenterait le suff. lat. *ensis*. = DAGNET : Pencher d'un côté. = FAVRE : Pencher, être de travers. = MOISY : Guincher ; clignoter des yeux, regarder, les yeux à demi fermés ; to wink, to winche, se détourner, éviter, se reculer, dévier. La forme ancienne est Guenchir : « Si li Syrien me metent en fuie, tu *guenchiras* vers mei. » (*Les Rois*, p. 153.) PALSGRAVE, I wynke, clyngner (des yeux), guyngner. = Voc. du Berry : Gueucher. — Quinté, qui est de travers. = DEVILLARD : Guingoi. De travers, pour : de guignois, du v. guigner, qui vient de cuignier, en écrivant cuin à la picarde, pour : coin. Guigner, regarder du coin de l'œil. = LA CURNE : « Il ne *quenchi* ne a destre ne a senestre (non declinavit ad dexteram sive ad sinistram). — Wenkjan. — V° Guillator. Unde Glenchir et Guincher, pro Declinare. Se détourner, esquiver. (Ganchir). — « Lequel moine persa la robe du suppliant tant seulement sans faire sang, pour ce qu'il se retray et se *guincha* du cop. » (1411). = CONSTANS : Gandir, fuir, éviter. Guenchéïr, se détourner. Etymol. non latines.

Quinde (Lms, Z. 196), v. a. — Tiendre, tenir.

Quinefourchette (Mj.), s. f. — S'emploie dans l'express. : Faire la *quinefourchette*, la culbute. — N. A rapprocher de *Califourchette*, ou plutôt de *Chêne fourchu*.

Quinepeut (Sg., By., Ag.), s. f. — Coiffes très simples, que l'on ne porte que parce qu'on ne peut en acheter de plus chères. — Petit bonnet de campagne. || J'ai souvent entendu dire : C'est du *qui-veut-qui-ne-peut*, en parl. de gens qui vivent au-dessus de leur condition et sont mis demi-bien, demi-mal ; belle robe, bottines éculées.

Quiner. — V. *Quincher* — (Css.) Pour : Cliner, cl mouillé. — Pencher.

« Bernard l'oït, a pou enrage vis,
« Tressaut la table, vers Garin se *guenchit.* »
(*Garin*, II, 16. — GÉNIN. *Récréat*, 434.)

Quinine (Mj., By.), s. m. — Sulfate de quinine et non la quinine même. Ex. : Le médecin illi a enseigné du *quinine.* — N. Souvent, on prononce Quini.

Quinquets (Tlm., By., etc.), s. m. — Yeux vifs. Ex. : Alle en a des *quinquets* dans la tête ! Syn. de *Berlots*.

Quient, Quint (Sar., By.). — Un petit *quient*, un peu. — Ne serai-ce pas l'impérat. du v. Quiendre, Tiendre, Tenir? — On dit : Un bon *tiens* vaut mieux que deux tu l'auras.

Quintaux. — Tas de cinq. Des gerbes en quintaux. (Mg.) — MÉN. — V. *Quinteau.*

Quinte, s. f. — Ville et dépendances d'Angers.

Hist. — « La ville et quintes d'Angers, le dernier samedi, lesquelles Quintes sont cinq : Brain, La Haye-Jousselin, la Membrole, Saint-Georges et la Ville. » (*Coutume d'Anjou*, MÉNAGE.) V. *Quintes*, pour supplément.

Quinteau (Mj., Lg., Ssl.), s. m. — Moyette, petit tas de cinq, et plus souvent de sept gerbes (qqf. même de 9, 11 et jusqu'à 13 gerbes. Mj.) que l'on fait provisoirement dans le champ lorsqu'on craint la pluie. V. *Quintaux*.

Et. — Dér. du lat. Quintus, qui avait sans doute un diminutif Quintellus, d'où le fr. Quintal, poids de *Cinq-vingts*.

Quinte et quatorze (Mj.). — La syphilis. Si, en outre, on a le point, c'est complet ; on est : avarié. Emprunté du jeu de piquet, où ces trois conditions font presque toujours gagner une partie. Cf. *Castapia*.

Quintes. — Supplément au mot *Quinte*, ci-dessus.

Hist. — « Avons voulu, dit la Charte de Louis XI que les maires et eschevins d'Angers puissent connaître les causes... intentées entre les habitants, fauxbourgs, banlieues et *quintes* d'Angers... » (ABBÉ BRETAUDEAU, p. 62.) — « Les comtes d'Anjou s'étaient, paraît-il, réservé autour de leur capitale, pour leurs chasses, cinq quartiers assez étendus, que l'on appelait du nom de quintes, en raison même de leur nombre sans doute. « Les comtes avaient, dit le jurisconsulte Ayrault, des viviers qu'on appelait *Quintes*, et ces viviers n'étaient autre chose que garennes ou parcs pour chasser. » (En note : Vivaria comitum dicebantur Quinta et Vivaria ... ne sont autre chose. » AYRAULT, *Manuscr.* 924, p. 39. — Bibl. d'Ang. — ABBÉ BRETAUDEAU, p. 66.)

Quinze-relique (Lué). — Mot employé dans les régiments, au jeu de loto, où l'on agrémente chaque numéro d'un jeu de mots : « Quinze-relique, En faction dans une guérite de m..., prononcent les troupiers, sans se douter que l'étymol. est Kaiserlick, soldat impérial. — Cf. *Choumacre*.

Quiô (Tlm., Lg.), adj. dém. Ce, cet. Ex. : Il est ben joli *quiô* petit gars. || Quel, devant une voyelle. Ex. : Il est méchant, quel homme. || Le fém. est Quelle ; plur. Quels, quelles. || Pron. dém. Celui.

« Quand y vy *quiou* bel enfant. »
(Quand je vis ce bel enfant. — *Noëls popul.*)

C'est la forme masc. du pron. démonstr. Quel, Quelle, employé sur toute la lisière du Poitou. — *Quiô* remplace Quel devant les

consonnes. Ex. : Il trotte vrai ben, *quiô* chevau ! — Au Lg. *Quiô* s'emploie comme pron. démonstr. dans le sens de : celui-là. Je citerai cette phrase typique et topique, saisie au vol : « Qui qu'oul est *quiô* ? — qui est-ce celui-là? — V. *Oul* et *Qui.* — Syn. de *Quiou*, *Quieu.*

Hist. — « Faut que j'assomme *tchiô-là* sons faire de brit. » (*H.* Bourg, p. 26.)

Quiolle (Mj.), s. f. — Quille, grande jambe. Syn. de *Guibole*, *Gigue*, *Caramelle*, *Rale*, *Raloire.* Franç. Quille. Doubl. de ce mot.

Quionquion (Sal.), s. f. — Petite femme. Terme de mépris. V. *Péquionquion.*

Quioquer (Li., Br.), v. n. — Glousser, chanter. « V'là les poules qui *quioquent.* » Pour *Cloquer* ou *Clouquer*, avec cl mouillé. Cf. *Clouc.* Syn. *Darasser*, *Dérasser*, *Darainer*, *Quiaquiasser.*

Quioter (Tlm.), v. n. — Ciller, cligner de l'œil. Syn. de *Berciller.* — O bref.

Et. — Pour cloter, avec l mouillé, dimin. ou fréquent. du fr. Clore, lat. Claudere, clauditare (?) — Cf. *Quiau*, pour Fléau, *Quionner* ou *Quieumer* pour Flamber, Piée, etc.

Quiou (Lg.), adj. et pron. dém. — V. *Quiô.*

Quiou-là, Quelle-là (Lg.), pr. dém. — Celui-là, celle-là. || Souvent, on répète l'adv. là. Ex. : *Quiou*-là est moins beau que quelle-là-là. || On remplace aussi Quelle-là par Quette-là.

Quiquiou, s. m. (Sar.). — Petit chien. Syn. *Cheneau*, *Têtais.*

Quiter (Mj., By.), v. n. — Piauler. || Fig. Les oreilles me *quitent*, — j'ai des bourdonnements d'oreilles. Dans cette locut., on prononce toujours le mot comme il est écrit ici.

Et. — Doublet de *Cuiter.*

Quittaud (Lg.), adj. q. — Insouciant, apathique, qui se néglige.

Quitte à (Mj., By.), loc. prép. — Sauf à. Ex. : Il s'est raccordé, *quitte à* se refâcher. || De *quitte* et de net, — de revenant bon. Ex. : Il a ieu ça *de quitte* et de net.

Quitter (Mj.), v. a. — Oter, dépouiller un vêtement. Ex. : Il avait *quitté* ses chausses pour guêcher.

Qui-veut-qui-ne-peut. — V. *Qui-ne-peut.*

Quœulier, adj. q. — Grand paresseux, fainéant. A rapprocher de Coi, tranquille. (Mén.) Non. V. *Couaillié*,

Quoi (Mj., By., etc.), pron. interrog. — S'emploie le plus souvent avec de. Ex. : *De quoi?* — V. *Qué.* Cf. *Qui.* || Absolument : Avoir *de quoi*, ou de de quoi, — avoir du bien, de l'aisance. On dit aussi : Avoir de quoi faire. — Cf. Avoir du quibus. || *Quoi* qu'i y a? *Quoi* qu'i gna? — Qu est-ce qu'il y a? || Pour faire répéter des mots mal entendus : De *quoi?* (s. e. s'agit-il?) || By. — Prononc. Quoué ou Qué. || Mj. — id. || Lg. — Quouâ.

Hist. — « Ils trouvaient aux champs trop *de quoi* » (La Font. — *L'hirondelle et les pet. oiseaux.*)

Quoincer (Br., By.), v. n. — Crier, en parl. de gonds rouillés. V. *Coincer*, *Coinquer*, *Couêner*, *Couiller*, *Couiquer*, *Couister.*

Quoique-ça (Mj., Lg., By.), adv. — Malgré, néanmoins. — Ex. : *Quoique ça*, il n'a point gangné son procès.

Quouâiller (Mj.), v. n. — V. *Quouéter.*

Quouard (Mj.), s. m. — Queue. De *Quoue.* || Cimier.

Quoue (Mj., By.), s. f. — Queue. — Fig. — Extrémité d'une île située en aval. Ex. : Nous bateaux sont garés à la *quoue* de l'île Meslet ; La *quoue* du Pré de l'Ile aux Chevaux ; Pc.

N. — Ce mot important a beaucoup vieilli ; il est remplacé presque généralement aujourd'hui par son syn. français. Ainsi on dit : La queue d'une île. Queue de poulain. Queue de rat.

Et. — J'écris. Quoue pour conserver la ressemblance de ce mot avec son doublet fr. Queue ; mais il eût été plus simple et plus loqgiue d'écrire Coue. En effet, les deux mots viennent du lat. Cauda, et si la transformation du C en Qu a été nécessitée par la présence de la voyelle e dans le mot fr., la même raison n'existe pas pour le mot patois. Même observation pour les dérivés *Couet*, *Couéter.*

|| Arrière d'un bateau (Mj., By.) || Faire haut la *quoue*, — tourner bout pour bout sous l'action du courant, en parlant d'un bateau qui remonte et qui, dès lors, présente l'arrière en amont. || Mj. N'avoir ni *quoue* ni pattes, — ni queue ni tête.

Quoue-de-lièvre. — Vulg. Trifolium rubens. (Mén.)

Quoue-de-poulain (Mj.), s. f. — Prêle, plante de la famille des Equisétacées. Syn. de *Cœur-hanète*, *Genètrole*, *Quoue-de-rat*, *Pinier.* Le nom scientifique de la plante, Equiseta, a précisément la même signific. : Queue de cheval.

Quoue-du-pré (By.), s. f. — Pointe, angle des prairies à l'embouchure de la Maine dans la Loire.

Quoue-de-rat', coue de rate (Mj.), s. f. — Syn. de *Quoue de poulain.* Prêle. || Fléole des prés. On dit aussi : Queue de rat. — Syn. *Racouet.*

Quouère (Lg.), s. f.— Chaîne qui rattache le *croc* ou *proueil* à la charrue. Syn. de *Prouillère.*

Et. — Dér. de *Quoue*, parce que cette chaîne est comme la queue du proueil.

Quoue-de-renard. — Vulg. Hippuris vulgaris et Erigeron canadense. (Mén.) Bat., Pin d'eau, pour l'Hippuris.

Quouet', couéte (Mj.), s. m. — Poignée de chanvre, de filasse, — de *teille.* (By.)

Et. — Dim. de Quoue, à cause de la ressemblance avec la queue d'un cheval. — Pat. norm. Quouette.

Quouéter, Quouâiller (Mj.), v. n. — Frapper de la queue, en parl. des vaches. Ex. : Ceté pihiée-là, a ne fait que de *quouéter.* Et. Dér. de *Quoue*, par l'interméd. du dim. *Quouet.* — V. Littré.

Qu'ri. v. a. — Quérir, chercher. Va donc le *qu'ri.* V: *Querir.*

R

OBSERVATIONS

Prononciation. — « C'est une règle générale que cette lettre ne se fait point sentir dans les finales muettes *bre*, *cre*, *dre*, *fre*, *pre*, *tre*, *vre*, des subst. *cadre*, *sabre*, etc., qui font *cade*, *sabe*, etc. et de l'infinitif des verbes à finales semblables, *craindre*, *fondre*, *répondre*, *suivre*, *vivre*, etc., qui font : *crainde*, *fonde*, etc. (Voy. à L, une particularité toute semblable.

Ne se prononce pas non plus dans la plupart des infinitifs des verbes en *ir* ou en *er* ; *courir* se prononce *couri*. (V. ci-dessous le paragr. *Retranchement*.)

Le défaut de prononciation qu'on appelle grasseyement est incohérent au français du Nord. Afin de le dissimuler, nos aïeux étaient allés jusqu'à supprimer dans beaucoup de mots cette lettre importune : ils disaient et nous disons encore chez nous : *paller*, pour *parler*. — On lit dans Ducange *pallamentum*, pour *parlamentum*. (V. Génin, *Récr. phil.*, II, ch. Ier, au mot *paller*.)

Interversion. — Au commencement et dans le corps des mots, les syllabes *bre*, *breu*, *cre*, *dre*, *fre*, *gre*, *pre*, *preu*, *tre*, *vre*, se changent en *ber*, *beur*, *quer* ou *queur*, *der*, *fer*, *ter*, *ver*, *guer*, *per*, *peur* ; ex. : *bertelle*, *beurvage*, *quersiller*, *derliner*, *guerlet*, *je peurnons*. — Se fait souvent précéder par un e surérogatoire, comme *féverier*, etc.

— *Courpière*, pour croupière, *nerge*, pour nègre. — Pauvre, pouvre, *pouvére*. — *Venderdi*, *Bertelle*, *Querver*.

— Équivaut souvent à ar : *Aretourner*.

Permutation. — Remplace *l* dans *carculer*, *mérancolie*, *coronel* et p.-ê. dans *croche-pied*. Il se substitue très souvent à *s*, et vice-versa. Ex. : *Chaire*, pour *chaise*.

Devient *l* ; *déglinde* ; *canthalide*, pour cantharide; *célébral*, *palvartir*. — Remplace f : *neur*, pour neuf.

Remplace *l* : *retière*, *rabourer*, *porichinelle*. — Ou inversement : *Collidor*, pour corridor.

Epenthèse. — *R* s'intercale dans : *jardrin*, *jardrinier*, *saufre*, *verrure*, *laiture*, *étendure*, *sardrine*, *caterchisse*, *chardron*, *merline*, *bertrelle*.

Retranchement. — *R* disparaît à Scp., p. ex. : 1° par syncope dans : *pée*, *mée*, *frée*, *riviée*, *maniée*, *mécredi*, pour : *père*, *mère*, *frère*, etc. — *Paller*, pour *parler*.

— *Abre* âbre = arbre ; dans la prépos. par : *pacequé*, *pa* le cul. *Mêle*, *mécredi*, *tu palles*.

2° par apocope, dans certains mots où la langue actuelle exige qu'il soit sonore, comme plaisir°, sur° (prép.), *tous les infinitifs en ir°*, désignés ou non par ce petit signe.

3° Dans les infinitifs de certains verbes en *er* cette terminaison fait place à un e muet, comme dans *arrache*, *fiche*, *monte*, pour arracher, ficher, monter, etc., et, dans la plupart des autres, à un e fermé : *aimé à boire*, pour aimer à boire — j'peux pas *courre*, ça me fait *souffie* (je ne peux pas courir, ça me fait souffler. — Chambellay.).

Sur les bords de la Mayenne, à Neuville, p. ex., cet e muet devient eu : *arracheu*, *monteu*. A Soulaire, plus qu'à Feneu, cet eu est long, *alleu*, *parleu*, *mangeu* ; mais, dans les substantifs, on dit : le bouché, l'épicié, qu'on prononce souvent : le *boucheu*, *l'épicieu* à Neuville.

Dans la campagne de Tiercé, pas à la ville, on prononce encore eu ; on dira : chez nous, à *Quiarceu* (Tiercé).

Râ (Mj., By.), s. f. — Raie ou sillon tracé par la charrue.

Et. — C'est le fr. Raie. Par sa forme, ce mot est analogue à *Clâ*, *Prâ*, *Vâ*, *Lâ*.

Rababin, s. m. — Nom vulg. de l'orobanche rameuse ; l'espèce vulg. porte les noms de : asperge sauvage, pain de lièvre, pain de lapin. (Mén.)

Rabais (Mj., By.), s. m. — Baisse des eaux d'une rivière. || Ne pas mettre les affaires au *rabais*, — exagérer.

Rabale (Mj.), s. f. — Planchette fixée en son milieu à un manche perpendiculaire à son plan et qui sert à ramasser les grains sur l'aire, ou la braise dans le four. C'est une sorte de râteau plein. N. La rabale de four s'appelle plus souvent *Rouable*. || Tlm. Instrument aratoire qui n'est autre que le *Vau*, ou *Veau* de Mj., ou le *Huau* de Sa. Syn. *Rabane*. || Les savonniers se servent, pour brasser leurs cuves, d'un instrument qu'ils appellent Redable et qui est exactement la Rabale. || Tc. — Grand râteau à foin. — Cf. *Rabau*.

Hist. — « Avec belle saulce de *raballe*. » (C.-à-d. une belle roulée, frottée de coups. — Rab., *P.*, II, 12, 144.) — V. *Rable*. — « Boys. Rome print un instrument appelé *rabale*, dont il frappa le suppliant sur sa teste ; ... et se avança pour le férir de ladite *rabale*. » (*J.-J.*, 142, p. 57, an. 1391. L. C.). — Et. — Pour Redable, lat. Rutabulum, doublet de *Rouable*.

Rabaleau (Lg., Tlm.), s. m. — Instrument qui sert à tirer la braise du four. Syn. de *Rouable*, *Rabaliâ*. C'est une tige de fer montée au moyen d'une douille sur un manche de bois et se recourbant antérieurement par une partie plate et courbée en U. || Lg. — Petite rabale dont on se sert pour étendre la pâte de mil dans le galettier.

Et. — Dimin. de *Rabale*. V. *Rable*.

Rabaler (Mj.), v. a. — Râteler au moyen de la *rabale*. Cf. Jaub. Raboler, Abaler. || *Rabaler* un noyer (Ths.). Le gauler, en faire tomber les noix. (Z. 137. — My., Sar.)

Rabalets, s. m. — Chapeaux à larges bords et relevés d'un seul côté. (Mén.)

Rabaliâ (Lg.), s. m. — V. *Rabaleau*. Forme vieillie.

Raban (Mj.), s. m. — Corde fixée au bordage, qui sert à maintenir la barre du gouvernail dans la position qu'on lui a donnée. On dit en plaisantant : Il est pris entre la vergue et le *raban*, — c.-à-d. : il n'est pas pris du tout.

Et. — Du holland. raaband, cordage de vergue ; de raa, vergue, et band, lien.

Rabane (Lme., Lpm.), s. f. — Sorte d'*areau* ou de *veau* à oreilles plus grandes. || Fu. — Charrue de bois pour faire la rèse. || Craon. — Grand râteau à four, — à mains. || Corr. de *Rabale*.

Rabassener (Mj.), v. a. — Egaliser le sol d'une galerie de mine. — La syll. bass se pron. très brève.

Rabât (Z. 145. — Mj., Bl., By.), s. m. — Tapage, vacarme, fort bruit. — Ex. : En font-ils ein *rabât* ! N'y a gens de s'entendre. Dér. de *Rabâter*. Syn. de *Potin*, *Chahut*, *Bousin*, *Rahut*, *Chutrin*.

Et. — Ménage le tire (à tort) du grec rabatteïn, frapper, faire du bruit. « On appelle aussi *Rabats* les Esprits en Anjou. — On trouve, dans la bibliothèque de Saint-Victor, de Rabelais: La Mommerie des *Rabats* et Lutins. » — « . . . faisoit la grimace durant le service, pour nous faire rougir ; se levoit tard, pour nous faire enrager ; faisoit le *rabas* toute la nuit, pour faire miracle. » (Bér. de Verv., *M. de p.*, I, 90.)

Rabat (Lg.), s. m. — Assemblage, panneau de planches formant imposte au-dessus du portail d'une grange.

Rabâtage (Mj.), s. m. — Tapage, vacarme. Syn. de *Rabât*. || Fig. — Quantité insignifiante. Syn. *Chiâillage*. V. *Rabâter*.

Rabâte (Sp.), s. f. — Volée de coups. Syn. de *Flôpée*, *Roustée*, *Lâtrée*, *Laudée*, *Dégelée*. || Fig. — Leçon sévère. Foutre eine *rabâte*, — morigéner ; verte réprimande (Tlm.), semonce bien sentie. Ex. : A te illi a foutu eine *rabâte !* Syn. de *Savon*, *Poil*, *Suif*, *Galop*, *Abatage*, etc. — V. *Rabâter*.

Rabâtée (Mj., Lg., By., Ssl., Br., Zig. 171), s. f. — Correction et coups infligés à un enfant. Syn. de *Laudée*, *Lâtrée*, *Suée*, *Brûlée*, *Rabâte*, *Roustée*, *Râclée*, *Rossée*. || Fig. — Morale, réprimande sévère. || Grande quantité. Syn. de *Fleaupée*, *Tournée*, *Fessée*, *Saccage*, *Bachelettée*. V. *Rabâtage*, etc. — Sal. Une *rabâtée* de pommes.

Rabâter (Mj., Lg., By., Sal.), v. n. — Faire du tapage. Ex. : Je ne sais pas ce qui *rabâte* comme ça dans le cavereau. Syn. de *Raguenasser*. || V. a. Dauber, frapper, corriger, pourchasser. Ex. : Attends, ma mâtine de pâgnon, je te vas *rabâter*. — Attends, mon méchant troufignon ; — va donc *rabâter* les poules qui sont à gratter dans le jardin. Syn. de *Flôper*, *Rouster*, *Lâtrer*. || Secouer, agiter avec bruit. || Fig. (Lué). Rabâcher ; ressasser, répéter les mêmes choses. « Déde qué nous *rabâte*-t-il là? — Je ne sais pas ce qu'il nous *rabâte* là depuis ein jamais de temps. Syn. *Radoiser*, *Rousiner*, *Rebiner*. || Sar. — Faire du bruit, râcler.

Et. — V. *Rabât*. — Hist. « Lesquelz suppliens oyrent *rabater* parmi la maison en telle manière qu'il sembloit que la foudre et la tempeste y fussent. » (*J.-J.*, 208, p. 242, an. 1482. — L. C.) — Borel : Faire du tapage com. les lutins (rabats) qui reviennent la nuit. » — « Ah ! M'sieu l'tchuré, v'là pus d'quat' semaines qu'y n'ai poué fermé l'eil !. . . Y a-t-in r'venant, ine homme sons tête tchi vint tot' lés nêts *rabatter* au pied de man yit. (H. Bourg., *Histoires de la Grande Guerre*, p. 50.) — En vx fr., Esprit frappeur, revenant qui tracasse et remue la vaisselle et les meubles. On dit encore : le tonnerre *rabâte* ; les chevaux *rabâtent* dans l'écurie ; ça *rabâte* dans le *grenier*, il y a p.-ê. des revenants. Du sanscrit ravas ; verbe rav, jaillir, résonner. (Ch. Nisard, 275).

Rabâteries (By., Sal., Mj.), s. f. — Ne s'emploie qu'au plur. Bagatelles, vétilles, objets disparates et sans valeur. Ex. : Y a cinquante *rabâteries* dans la liette. — Syn. de *Boutelages*, *Rimôtis*. — Dér. de *Rabâter*. || A qqn qui se perd dans des explications embrouillées et de peu d'importance : As-tu bentout fini avec toutes tes *rabâteries*? — bavardages.

Rabâtier (Lg.), adj. q. et s. m. — Traînard. Syn. de *Traînier*, *Traînassier*, *Tarinier*.

Rabat-la-joie (Mj.), s. m. — Rabat-joie.

Rabats, s. m. — Esprits. V. *Rabât*, *Rabâter*, Ch. Nisard.

Rabattage (By.), s. m. — Façon donnée aux vignes. Binage. V. *Epoumonnage*.

Rabattre (Mj.), v. a. — *Rabattre* le caquet, ou le taquet à qqn, l'humilier.

Rabau (Tc., Sa.), s. m. — Outil formé d'une planchette fixée, perpendiculairement à son plan, sur un long manche et qui sert à amonceler, à attirer les grains qui tombent du tarare, ou qui sont répandus dans l'aire. — Doubl. masc. de son syn. *Rabale*.

Rabe [1] (Mj.), s. m. — Forte planche de chêne qui forme la partie antérieure extrême de la levée d'un fûtreau. || Techniquement, Varangue. — C'est le fr. Râble, râblé. || Pièce de la membrure d'un bateau. C'est une poutrelle droite, sur laquelle sont chevillées les planches du fond plat d'un chaland. — Cf. l'angl. Rib, côte. — By. Rable.

Rabe [2] (Sar.), s. f. — Rave, navet.

Hist. — « Un grand diable de lièvre. . . arrivait droit à la compagnie, sans hâte, comme si c'eût été de nuit, dans un champ de *rabes*. » (*Histoires du vx temps*, p. 258). — On disait : rave ou rave à vaches, sorte de grand radis (plutôt que navet : elle a du reste le goût du radis) long, qu'on cultivait beaucoup pour la nourriture des bestiaux. Je n'en vois plus dans le pays. By. || Mj. *Chou-rabe*, *Betterabe*.

Rabertaud (Lg., Sal., Sp.), s. m. — Roitelet. Syn. de *Bourrichon*, *Berrichon*, *Mussot*, *Guerchette*. || Au Lg., on dit proverbialement d'un petit homme marié à une grande femme : « Il est comme ein *rabertaud* sus eine cossarde. » — Probablement pour Roi Bertaud. — Cf. Jaub., à *Robertaud*, et ce Glossaire. || Sal., *id.* Bouérichon. C'est un oiseau sacré, lui qui a apporté le feu sur la terre. Légende du roitelet monté sur la tête de l'aigle. — Qui dénige un nid de *raberteau* aura les doigts croches ; ça fait boîter les bêtes ; ça porte malheur ; la maison brûle dans l'année. || Se dit des êtres (enfants) petits, malingres. Syn. *Chivrille*.

Et. — En All. Zannkœnig, roï des haies. — sui-

vant M. Laisnel de la Salle (*Moniteur de l'Indre* du 29 novembre 1853), ce nom serait dérivé, par dérision, du roi Robert de France.

Rabette (Mj., Chl., Br.), s. f. — Betterave. V. *Berrouée*, *Guénée*. || Br. C'est la betterave jaune ; la betterave rouge s'appelle *Lizette*.

Et. — Dimin. de Rabe, pour Rave, qui se retrouve dans *Betterabe*. — Hist. « Le suppliant mist icelle malette et la couvri en paille de *rabete* (1392. L. C.) — « Dans cet exemple le mot *paille* indique plutôt la *rabasse*, Gaude, plante pour teindre en jaune. » (D. C.)

Rabeuteléе (By.), s. f. — Grande quantité. Syn. de *Rabâtée*.

Rabigoter (Mj.), v. a. — Ravigoter. Cf. *Pabot*, *Rabe*. — P.-ê. doubl. de *Rabiscoter*. || Sal. Revigorer.

Rabiller, v. a. — Raccommoder, réparer.

Hist. — Les vitres de la chapelle de l'église de Denezé furent *rabillées* par Rideau, de Baugé. *Inv. Arch.* E. S. s. III, 230, 1).

Rabinée (Lg., Sp., Tlm.), s. f. — Une demi-journée, Syn. de *Bourdée*. || Fu. *Rabinée* de piée, — averse. Syn. de *Hargne*, *Cigalée*.

N. — Favre. Donner une rabinée, un labour. || Grande quantité de pluie. || Lms., Z. 196. Averse capable de raviner.

Rabiner (Tlm., Sp.), v. n. — Se hâter, se presser, faire diligence. Syn. de *Driner*. || Tlm. — Travailler beaucoup. Syn. *Timonner*, *Ourser*, etc. V. *Rabinée*.

Hist. — Rabine, rapidité ; rabinos, rapide ; rabinosement, rapidement.
— « Od *rabine* des chevaux
« Et od l'encontre des vassaux.
(*Chron. des ducs de Norm.* — Od = avec). L. C.

|| Sp. — S'efforcer de rattraper, de rejoindre. || Suivre. Favre.

Rabiot (By.), t muet, s. m. — Temps de punition pendant lequel un militaire est retenu au corps après son service. || Temps de service supplémentaire, en général. — N. Ce mot est de la langue des casernes. || Bénéfice fait sur une dépense. « Y aura 5 francs de *rabiot*. || By. On emploie qqf. ce mot pour toute sorte de reste : Y a côre un peu de (ou un petit) *rabiot*. Petite quantité de marchandise que l'on ajoute à une pesée, à une mesure. Syn. de *Crèssion*, *Amendon*, *Amendillon*, *Ajet*, *Trait*, *Ramandon*.

N. — « Rabiau. Terme de marine. Ce qui reste de vin ou d'eau-de-vie dans le vase qui a servi pour faire la distribution à une escouade. (Litt.).

Rabiscotage (Mj., By.), s. m. — Raccommodage, réparation. V. *Rabiscoudage*.

Rabiscoter (Mj., Sp., By.), v. a. — Rafistoler, raccommoder, réparer, rabibocher. || Rappeler à la vie, ranimer. Syn. de *Reviler*, *Rabigoter*, *Revigorer*. || Par ext. : Remettre d'aplomb. — A rapprocher de *Rapécoter*. Syn. et d. de *Rabistoquer*, *Rabiscouder*.

Rabiscoudage (By.), s. m. — V. *Rabiscotage*.

Rabiscouder (By.), v. a. — *Rabiscoter*. V. *Chier*.

Rabistoquer (Lg.), v. a. — Rafistoler. Syn. et d. de *Rabiscoter*, *Rabiscouder*, *Rabistoufier*.

Rabistoufier (Sal.), v. a. — Faire un raccommodage : J'y avais *rabistoufié* ça à la six quatre deux, — tant bien que mal.

Rable [1] (Tlm., By.), s. m. — Erable, par aphérèse de l'e. « Ceté bois-là, c'est du *rable*. » || V. Gratôn, pour Gratteron, — Galium aparine.

Rable [2] (Mj., By.), s. m., a bref. — Râble de boulanger. Contr. de *Rabale*. Sorte de râteau plein. Syn. de *Rouable*, *Rabaleau*.

Et. — L. Rutabulum (B. L. rotabulum) fourgon de boulanger, du même rad. que rutrum, serfouette, de ruere, jeter, pousser en avant, tirer, entraîner. (Litt.) = Beaucoup de patois disent encore *Rouable* (Darm.) = Rabot de quoy on mesle le sable parmi la chaux ; aucuns escrivent Rable et prononcent rouable. » Nicot. (Comme Bivouac = bivac). — (L. C.) = Borel le tire de Rotare, parce que ce dernier se tourne.

Râbler (Mj.), v. a. — Nettoyer avec un *rable* [2] le four. Syn. de *Rouabler*. Contract. de *Rabaler*.

Rablette (Lg.), s. f. — Planche ou planchette que l'on interpose entre les boulins et les planches d'échafaudage pour surélever celles-ci. Langue des maçons.

Rabochon (Sp.), s. m. — Crapoussin, avorton ; homme, animal ou arbre rabougri, nain ou contrefait. Syn. de *Rafouin*, *Ravâillon*, *Rabertaud*. V. *Rabouchonner*.

Rabot (Lg.), s. m — Outil dont les maçons se servent pour brasser le mortier. Syn. de *Tranche*. V. *Rable*.

Rabotoux (Lg.), adj. q. — Raboteux. Se dit d'un chemin. Syn. de *Malplanche*, *Bilbotu*, *Ragotu*, *Rabotu*. Doubl. de ces derniers mots et du vocable français.

Rabotu (Lg.), adj. q. — V. *Rabotoux*.

Rabouchonner (Sp.), v. a. — Rabougrir. Du préf. *Ra* et du v. Bouchonner. Syn. et d. de *Rabousiné*. Le partic. passé est plus usité.

Rabouchouner (Lg.), v. a. — V. *Rabouchonner*. || Ratatiner, recroqueviller. Syn. de *Ragrillonner*, *Racouêpir*, *Aregricher*. || Rabougrir. Syn. de *Amoucheronner*.

Rabourer (Tlm., Lg., Li., Br., Lué.), v. a. — Labourer. — Corr. du mot fr. par durcissement de la liquide initiale. Cf. *Retière*. || By. Corr. de rabrouer, dans un autre sens.

Rabourrer (Tlm.), v. n. — Recouvrir. Syn. de *Rembourrer*.

Rabousiner (Lg., Tlm.), v. a. — Ratatiner, recroqueviller. Syn. de *Raguérouir*. || Rabougrir. — A rapprocher de *Rabouchonner*, *Rabochon*. || V. réf. — Lg. — Se courber, se pelotonner sur soi-même, se mettre en *crosson*.

Raboussiner (se) (Ma., Zig. 206), v. réf. — Se rencoigner, se tapir, se faire tout petit. Syn. de se *Boumir*. Doubl. et voisin, comme sens, de *Rabousiner*.

Rabuser (Lg.), v. a. — Rabâcher, ressasser, redire.

Et. — Corr. de *Radusser*, sous l'influence du fr. Abuser et p.-ê. de Rabâcher.

Rabuter, v. n. — Au jeu ; tirer pour savoir qui jouera le premier. Cf. *Equiller*, *Etiller*, même sens, approcher le plus près de la quille. (Do.) Rabuter, approcher le plus près du but. (Bg.) V. *Buter*.

Rac (Co.), adj. q. — Juste. Ex. : Y en aura peut-être assez, mais ça sera ben *rac*. || Lg., Tlm. — Adv. Tout ras, tout net. Ex. : Il s'est coupé le bout du pouce *rac*. || A rac. (Mj., Lg.) Complètement, entièrement, absolument. Ex. : Sa culotte est à *rac* usée. Il est fou à *rac*. V. *Ric à rac*. — En parl. d'un arbre : L'orage l'a écartelé *à rac*, — l'a réduit en allumettes. Je suis malade *à rac*.

Et. — Faut-il y voir le bret. Rac'h, adj., tout, toute? C'est peu probable. « Rac' h ann dûd a zô deûd, — tout le monde est venu. (Legonidec). || C'est l'adj. indéf. breton Rah. « Tout, signifiant une universalité collective, s'exprime par *ol* ou *rah* : tous les hommes mourront, *ol en dud* ou *rah en dud é varhuou* ; il a mis toute sa force, laqueit en dès ol é nerh, ou *rah* é nehr ». *Gram. bret.* har J. Guillome, Vannes, chez Galles, 1836. — Qqs. uns ont proposé le lat. : ab radice. C'est bien savant.

Racabit', racabite (Mj.), s. m. — Humeur, caractère. Ex. : Ceté poison-là, alle est d'ein pus mauvais *racabit* ! — Syn. de *Goût*, *Racamis*.

Et. — Corr. du fr. Acabit, pris dans un sens figuré.

Racamis (Mj.), s. m. — Humeur, disposition d'esprit, caractère. Ex. : Il n'est pas d'ein bon *racamis* ; faut craire qu'il s'est levé le cul le premier. Corr. de *Racabit*.

Racasse (By.), s. f. — Fauvette rousserole.

N. — « Les gens de la campagne nomment la fauvette rousserole *paisse des marais*, parce que, par la couleur de son plumage, elle ressemble entièrement au moineau. Dans leur langage expressif, ils l'appellent encore la *racasse*, à cause du chant rauque et assourdissant, cra, cra, cara, cara, que cette fauvette fait entendre le jour et même la nuit. C'est ce chant qui indique très souvent l'endroit où se trouve le nid de la rousserole. » (Abbé Vincelot, 193). || Babillarde, bavarde ; qqf. Paisse des marais, p. des joncs, p. de rivage. C'est une fauvette. Ne pas les confondre avec la paisse des saules, ou paisse saulette, qui est un moineau à tête et plastron roux. By.

Racasser (Lg.), v. n. — Jacasser, bavarder. Syn. de *Pétasser*, *Boboter*, *Baroiller*, *Redoter*. Se rattache sans doute à *Ragace*, pie. (V. cependant *Racasse*.) || Ths. — Faire du bruit pendant la nuit ; faire le va et vient : « Le voisin a *racassé* toute la nuit. » — N. Je pense que, de jour, c'eût été la même chose. Syn. *Raguenasser*.

Racassier, ère (Lg.), s. m. et f. — Radoteur, jacasse. Syn. de *Baroillard*, *Redotard*.

Racau, s. f. — On dit : Not' chatte est en *racau*, lorsque, par des cris plaintifs, elle appelle un chat. (Mén.) — Même sens dans Orain : Racaut. Syn. et d. de *Râcou*.

Râcaut (Auv., Sp.), s. m. — Geai. Syn. de *Ricard*.

Raccommoder le semé (Segr.), v. a. — Parfinir la terre ensemencée. (Mén.)

Raccorder (Mj., By.), v. a. — Remettre d'accord, raccommoder, réconcilier deux personnes, les rapatrier. — C'est le fr. avec son sens littéral. Syn. de *Ramigrâiller*, *Rallier*.

Raccourci, s. m. — Chemin plus court qu'un autre. « Cette voyette est un *raccourci*. »

Raccourci(r) (Mj., By.), v. a. — Abréger le chemin de qqn. Ex. : Allez donc par les Orchères, ça vous *raccourcira*. || V. n. Devenir plus court. Ex. : Les jours *raccourcissent* ben fort. Cf. *Rallonger*. || V. réf. — Se raccourcir, — couper au plus court.

Raccourre (Mj., By.), v. n. — Accourir de nouveau, revenir en courant, raccourir. Dér. de *Accourre*.

Race, s. f. — Enfant. Une race ; un enfant, — souvent : espiègle, étourdi ; sens dépréciatif. — V. *Races*.

Racégraiser (se), v. réf. — Se remettre après une maladie, un accident. « Ne tourmentez pas cet enfant, qui a été malade ; laissez-le se *racégraiser*. (Ag.)

Et. — Mauvaise graphie qui a, comme il arrive souvent, caché l'étymol. Il fallait Rasségraiser = Re + a + segrais + er. Un segrais (V. Hatzf.) est un petit bois exploité à part, surveillé par un segrayer, donc soustrait aux dévastations et où le taillis repousse en toute sécurité. De là le sens figuré de notre patois. A Mj. on dit dans le même sens : se reprendre aux branches. (R. O.) Du lat. Secretum, mis à part.

N. — De Montesson donne le sens de : Boire une goutte, étancher la sueur.

Racerer (Mj., Lg.), v. a. — Acérer de nouveau, regarnir d'acier. — N. A Mj., on pron. Rassrer, au Lg., racérer. — Cf. Jaub., à Raceler.

Races (Po, etc.), s. f. ; plur. le plus souvent. Enfants, marmaille. Syn. de *Drôle*, *Queneaux*, *Affiau*, *Maminot*, *Gosse*, *Gonse*, *Loupiot*, *Moutard*, *Moustot*, *Ganafiat*, *Nafiot*.

Râchage (Sa.). — Syn. de *Serpage*. V. *Râcher*. Bourrées faites avec le sous-bois. Syn. de *Fournille*, *Fourneille*. || Opération qui consiste à enlever les teilles, les aigrettes produites par le brayage. (Mén.) — By.

Et. — Hist. — Rachée, souche de bois qui a été coupée, et sur laquelle il repousse des branches. (*Almanach du chasseur*). — A. f. Rach, racheau, souche. (Litt.) = « Rach (souche) Aucuns, qui avoient amené un *rach* de fuste ... vindrent querir

le suppliant pour recongnoistre icellui fustei et après ce qu'il eut recongneu ladite fuste et que les *ragiers* (ceux qui arrachent les souches) se furent départiz pour eulz en aler. » (*J.J.* 188, p. 77, an 1459.

Râche [1] (Mj., Segr., By.), s. f. — Sorte de sécrétion, solide et jaunâtre, très adhérente à la peau, qui se produit sur le cuir chevelu des jeunes enfants. Syn. de *Enfantin*. Cf. JAUB., à Rouache.

— Ce mot désigne les bobos qu'ont souvent les enfants à la figure et en particulier à la partie inférieure du visage. Lorsque ces bobos sont à la tête, c'est la Teigne de lait. N. Quand les enfants sont atteints de ces affections ils ne doivent pas être admis dans les écoles. — Ne pas confondre avec l'enfantin qui n'est qu'une crasse produite par la sueur qu'on néglige de nettoyer (Dr BERTHAULT). N. Cependant à Mj. la *Râche* est bien telle que je l'ai définie ci-dessus, ç.-a.-d. la même que l'*Enfantin* de Sp., et nullement la teigne de lait. (R. O.) Il est vrai qu'il existe un préjugé suivant lequel on ne doit pas toucher à l'enfantin, quoiqu'on sache très bien que l'enfantin négligé et s'accumulant peut produire une affection aussi désagréable et même aussi dangereuse que la teigne de lait, avec laquelle elle se confond (By.). V. F. Lore, III.

Et. — Hist. — Provenç. Rasca, gale ; rascar, gratter ; esp. et port., *id.* Du lat. fictif Rasicare, qui vient de rasum, supin de radere, gratter, écorcher (LITT.) = « Rache (teigne). Porrigo... rache, roigne, — m. ss. = (L. C.) = V° Sputaculum. Râchier, cracher avec bruit. Rascare. Pic. Rasquer. « Ainsi que laditte Jehonne passoit par devant le suppliant, il commença à escopir ou *rachier* contre terre. » (1392. — D. C.) = « Rache. Chenevotte, brin. morceau de la partie ligneuse du chanvre dépouillé de son écorce. || Landes (ou lentes) qui tiennent aux cheveux. || Gale, dans le centre (FAVRE) = Raque ; ornière, bourbier, boue. B. L. Rachia. D. C. Locus cænosus. — Pat. norm. Enraquer, déraquer. — (MOISY).

Râche [2] (By.), s. f. — Instrument dont on se sert pour *râcher* le lin ou le chanvre. Syn. de *Râget*. Cf. *Paisseau*.

Râchée (Lg.), s. f. — Râclée, volée de coups. Se dit au propre et au fig. — Ex. : Il en attrape des *râchées* aux cartes !

Et. — Dér. de *Râcher*. On voit que c'est l'équivalent exact de *Erussée*. Syn. de *Dégelée*, *Frottée*, *Roustée*, *Fleaupée*, *Lâtrée*, *Laudée*, *Brûlée*, *Rincée*.

Râcher (Chpt.), v. a. — Syn. de *Râger*. || Sa., By. — Dréger, du lin ou du chanvre, détacher de la filasse les esquilles ligneuses, ou *guertes*, *bouguenites*, qui y adhèrent. || Abattre à la serpe le sous-bois d'un taillis.

Et. — Voir *Râche*. Le *râget* arrache les *guertes* adhérentes à la filasse, exactement comme le peigne fait la râche des cheveux d'un enfant. — Cf. Angl., Rack, peigne. — Rasicare, radicare, radere.

Râchis (Sa.), s. m. — Sous-bois dont on fait des bourrées. Syn. de *Râchage*.

Râchon (Di.), s. m. — Grattin. Syn. de *Gratton*, *Râclon*, *Râgeon*, *Grillon*, *Rimettes*.

Et. — Doubl. de *Râgeon* et dér. de *Râcher* ; doubl. de *Râger*.

Râchoux, se (Mj., Lg.), adj. q. — Se dit de la filasse à laquelle adhèrent encore des fragments de chènevottes, des *guertes*. Syn. de *Râchu*. || Se dit aussi, au Lg., d'un enfant qui a de la *râche*.

Râchu (Mj.), adj. q. — Qui est plein de *guertes*, en parl. du lin ou du chanvre en filasse. V. *Râche*, *Râcher*, *Râger*. — Syn. de *Râchoux*.

Râcle (Mj.), s. f. — Sorte de gros chapelet servant à adoucir le frottement de la corde qui maintient la vergue le long du mât. || Billes de *râcle*, — sphéroïdes en bois, de la grosseur d'un œuf de poule, qui, enfilés sur une corde, constituent la *râcle*. Les billes de *râcle* agissent comme des galets.

Et. — Lat. fictif : Rasiculare, d'un dimin. de Rasus, rasé. — Il y a aussi une rac. germ. qui signifie : étendre, allonger.

Râcleux de boyaux (By.), s. m. — Ménétrier. Syn. *Violonneux*. Cf. *Rousiner*.

Râclon (Auv., By.), s. m. — Grattin. Syn. de *Gratton*, *Râgeon*, *Râchon*, *Rimettes*. C'est bien gratter le fond du poêlon, pour se procurer cet excellent grattin, de bouillie, ou autre, ambroisie de nos jeunes années.

Rac'modable (Mj.), adj. q. — Réparable.

Rac'moder (Mj.), v. a. — Raccommoder, réparer, remettre en état. Syn. de *Rafistoler*, *Rabistoquer*, *Rabistoufier*, *Adouber*, *Radouber*.

N. — Devrait s'écrire Racquemoder. (Tendance de l'o à se changer en e muet.)

Hist. — « M. l'abbé fit faire, en 1706, la balustrade et le dais des fons et *racmoder* le confessionnal. » (1714. — *Inv. Arch.*, E II, p. 392, c. 1, h.)

Racoin (Mj., Lg.), s. m. — Recoin.

Râcou (Jl., By.), s. m. — Rut. Syn. de *Racau*, *Ratois*, *Ruot'*. || Bg. — Chat en chaleur.

Racouêpir (Lms., Fu , Z. 196), v. a. — Ratatiner. V. *Coipir* et *Rabouchouner*.

Racouet (Lué), s. m. — « Nom de plante, graminée (alopecurus agrestis), ou Queue de rat, dont Rat-coue et Racouet ne sont que la reproduction. »

Racoui (Z. 130), adj. q. — Mal cuit, qui s'affaise ou durcit à la cuisson ; mal levé. Ne se dit que du pain. — N. On dit, à tort, Gras cuit, quoique, en effet, ce pain, molligasse, soit d'apparence grasse. — Très mauvais dans les potages. — Acouir, — affaisser (Accouvir?) || A By., mot inconnu ; on dit : *gras cuit, coussé*. Ce pain ne trempe pas dans la soupe. A Mj., *Gras-cuit, acoussé*.

Racouiner (se) (Mj.), v. réf. — Se rencoigner, se cacher dans un coin. Syn. de s'*Acouiner*. By. Se rencoigner.

Et. — Dér. de *Racoin*, doubl. du fr. se Rencoigner.

Racul (Mj.), s. m. — Portion du lit d'un fleuve où l'eau est à la fois profonde et tranquille. Syn. de *Ramouillaud*, *Mole*.

Et. — De Cul, Cf. *Cul de grève*, et de Ra, préfixe qui se trouve dans *Rabourrer*, *Rabuter*.

Rade [1] (Mj., Segr., By.), s. f. — Planchette, *radoue*, radoire, qui sert à *rader* le blé. Syn. de *Râse*. || adj. q. — Qui est radé, dont la surface a été nivelée par la *rade*, en parl. d'un boisseau de grain. || A cette occasion, on donne le coup de genou (ou de poing. A. V.) en mesurant, c.-à-d. qu'on cherche à tasser le blé au profit de qqn. (Mén.) — C'est le contraire de l'*Affaîtée*.

Et. — Radere, raser.

Rade [2] (Lué), s. f. — Colère. Se mettre en rade. Syn. de *Gamme*, *Foute-foute*, *Veson*.

N. — Rade, rapide, vigoureux, ardent (par ext.) Dans une lettre de Louis XII, raverie, fureur, emportement (L. C.).

Rader (Mj., By.), v. a. — Enlever avec une planchette, au ras des bords du boisseau, le grain qui les dépasse. || Rader un mur (Lg.), l'entamer horizontalement dans son épaisseur, pour le jeter bas tout d'une pièce, saper.

Et. — Radere, raser (Litt.). — « V° racler, même sens. Cette opération apporte un déchet de 3 boisseaux par muid.

Hist. — La coutume d'Anjou est que le meunier rendra treize boisseaux de farine combles pour douze boisseaux de grains *rattez*. (1740. *Inv. Arch.*, H. I, 199, 2).

Raderser (Lg., By.), v. a. — Redresser. Cf. *Derser*.

Radigonner (Mj.), v. n. — Dessécher. Se dit en parl. d'un mets qui reste trop longtemps sur le feu, par suite du retard apporté à se mettre à table, par exemple. La soupe va *radigonner*. Syn. *Râgonner*. || By. On dit: radiganné et plus souvent : rodiganné (Ag., Po.). « Le plat prend un goût de vieux. Cela sent le rodiganne, — cela a une odeur de vieille vaisselle non récurée, d'ustensiles de cuisine laissés trop longtemps malpropres, en particulier de faïences fendues ou rattachées. Sens un peu différent.

Radingote (Mj., By.), s. f. — Redingote.

Et. — Il est à noter que ce mot patois se rapproche plus, comme prononciation, de son original, l'anglais Riding-coat (raidin), que le doublet fr.

Radis, ragui, s. m. (Sp., Mj.). — N'avoir pas ein *radis*, — n'avoir pas un sou. N. En fr. : pas un maravédis. || Tenir son *radis*, — se défendre vigoureusement.

Hist. — « Un grand bonheur pour lui, le pauvre bonhomme, qu'il soit mort à temps ! Il n'avait plus un *radis* à se mettre sous la dent. » (C. Leroux-Cesbron, *Maître Lardent, notaire*, p. 4, l. 15.) — — Radicem, racine ; particularisé.

Radoiser (Sp.), v. a. et n. — Radoter ; *Radusser*, *Redoter*. || Rabâcher. Syn. de *Rabâter*, *Rousiner*. || Lg. — Fesser, dauber. Syn. de *Fleauper*, *Douêner*, *Rouster*.

Radosse (Sp.), s. f. — Personne radoteuse ou bavarde. Ce nom est naturellement féminin. Cf. *Radoiser*. Syn. de *Bobote*. || By. On dit : radote ; c'est eine radote, — mais on n'en fait pas le syn. de *Bobote*.

Radotard (Mj.), s. m. — Radoteur. On dit aussi *Radotier*. Syn. de *Redotard*. Angl. Dotard.

Et. — Forme ancienne : redoter ; re + un thème germ. — holl. dutten, angl. to dote, radoter. Re ou Ra exprime répétition de l'action (Litt.) = Engourdi par l'âge, holl. dutten, sommeiller ; isl. dotta, s'assoupir (Darm.).

Radotier (Mj., By.), adj. q. et s. m. — Radoteur. V. *Radotard*.

Radouber (Cho., Lrm.), v. a. — Raccommoder. || Lg. — Remettre un bras cassé ou luxé. Syn. de *Rhabiller*, *Aduber*, *Adouber*, *Raduber*. || By. — Il y a des nuances. *Radouber* un bateau ; *armender* des filets de pêche ; *armender* ses hardes, pour : raccommoder, un peu à la hâte des vêtements de travail ; *rhabiller* des vêtements ; *rhabiller* des chausses, pour repriser des bas ; *dabonner* une « veille carmoignole ».

Et. — Re + adouber (Litt.). — « Radouberent leurs manoirs. » (*Percefor.*, IV, 130). L. C.

Radoubeux (Lrm), adj. q. — Celui qui *radoube*. Syn. de *Rhabilleux*.

Radoue (By.), s. f. — Instrument en bois qui sert à faire la *rade* lorsqu'on livre le grain. Syn, de *Rade*, *Râse*. (Mén.) V. *Rader*.

Radouillard (Segr.), s. m. — Un homme qui a bu un peu plus qu'il n'aurait dû est un radouillard; il est en *radouille* (Mén.) Syn. de *Brindezingue*.

N. — Jaubert. « *Rabouiller*. Remuer, agiter l'eau à l'aide d'une perche, d'un *boulour*, pour faire donner le poisson dans les filets. (Voy. *Bouler* et *Rebouler*). — C'est un mot berrichon qui peint admirablement ce qu'il veut exprimer, l'action de troubler l'eau d'un ruisseau en la faisant bouillonner à l'aide d'une grosse branche d'arbre dont les rameaux sont disposés en forme de raquettes. Les écrevisses effrayées ainsi, remontent précipitamment le cours d'eau et se jettent au milieu des engins que le pêcheur a placés à une distance convenable. » (De Balzac). *Un ménage de garçon*). = Rabouilleuse. V. *Ratouiller*, pêcheuse d'écrevisses, nom que Balzac a donné à l'une de ses héroïnes, dans un de ses romans dont l'action se déroule à Issoudun. (Lapaire). — Y a-t-il du rapport avec *Radouillard*?

N. — Rabouiller. On dit : farfouiller. Faut quéque fois farfouiller longtemps dans les joncs et dans les rouches, quand on est à *révoyer* (pour : rivoyer, prononc. rée-voyer).

Radouille, s. f. (Segr., By.). — Homme un peu ivre. || Ivresse. Etre en *radouille*. Syn. *Brindezingue*, *Vadrouille*. || Mauvais fusil. (Segr.)

Radouiller, v. n. — Se dit d'un corneau qui veut frayer. (Mén.). V. *Ratouiller*, *Ratouillard*.

Radresser (Lué, By.), v. a. — Redresser. V. *Raderser*.

Hist. — « Bien *radresse* les desvoyez ».
(*Blason des Faul. amours*, p. 281. — L. C.)

Raduber (Lg., By.), v. a. — V. *Radouber*. Dér. de *Aduber*.

Radusser (Tlm.), v. n. — Radoter. Doubl. de *Radoiser*, *Redoter*, *Rabuser*.

Rafar, s. m. — Espèce de raisin d'un mauvais goût que MÉNAGE cite comme fort connu.

Raffaiter (Mj., By.), v. a. — Renfaîter. Ex.: Va falloir aller *raffaîter* ces veilloches-là. — De *Affaîter*.

Raffarmer (Mj., By.), v. a. — Raffermer.

Raffarmir (Mj., By.), v. a. — Raffermir. || v. réf. — Se *raffarmir*, devenir plus frais, moins orageux, en parl. du temps

Raffier (Mj.), v. a. — Replanter. V. *Affier*.

Raffiner (Mj.), v. a. — Rendre plus fin, plus intelligent. || v. n. — Devenir, id. — C'est le fr. au fig.

Rafflous (Lg.), s. m. — Revolin. Syn. de *Revélin*, *Revent*.

Et. — Dér. du préf. Ré, et du fr. Afflux.

Raffût (Mj., By.), s. m. — Potin, cancans, caquets, ragots. Syn. de *Décis*, *Délibéré*, *Rapiâmus*, *Bobotage*, *Cancanage*, *Raquetteries*, *Rapplaudis*, *Pot-pourri*, *Diplômes*, *Ravauderies*, *Rapopillonnages*. || Lg. — Tapage, vacarme. V. *Rahut*.

Et. — GUILLEM. propose : re + affûter, aiguiser un outil, — du bruit strident et grinçant.

Et. — « L'a fr., qui apparaît au XVe s. avec le sens de tromper, semble formé plaisamment avec le sens de Fistula, flûte, d'après Piper, de pipe. (DARM.).

Râflée (Lg., By.), s. f. — Râclée, rossée, volée de coups. Syn. de *Roustée*, *Flôpée*, *Lâtrée*, *Râchée*, *Râpée*, etc.

Et. — Doubl. du fr. Râclée, par suite de l'équivalence de fl. et de cl. Cf. *Cleau*, *Cleumer*, *Riclet*.

Râfler (Mj., By.), v. a. — Raser, passer très près.

Et. — La racine se retrouve dans de nombreux dialectes romans ou germ. et se rattache à celle du lat. rapere, ravir (LITT.). — Mha, reffen, am. raffen, saisir promptement (congénère de rapere). Cf. fr. Erafler.

Rafouin [1] (Tlm.), s. m. — Individu de mine chétive, ratatiné, rabougri. Syn. de *Raguéroui*. Ex. : Te velà, méchant *rafouin !* — Syn. de *Rabochon*, *Ravâillon*. Cf. Chafouin. || Lg. — adj. q. — Qui s'attarde, lambin. Syn. de *Rafouinard*, *Tarinier*. || Qui aime à fureter, à chercher partout. Syn. de *Fouinard*, *Rafouinard*. || Qui aime à épier, à espionner. Syn. de *Echaupiard*.

Et. — C'est le même que le Mj. *Rafouin* [2], avec un sens différent. Il conviendrait p.-ê. d'écrire Ratfouin, comme *Chat-fouin*.

Rafouin [2] (Mj.), s. m. — S'emploie dans l'expression Sentir le *rafouin*, — avoir une odeur forte et désagréable. Syn. de *Rafouinage*.

Et. — *Fouin*, et préf. *Ra* pour *Re*. — Odeur de crasse et de saleté. « Un enfant, quand il n'est pas bien lavé, sent le *rafoin*. » (ORAIN). — Rebut des herbages ; mauvaise odeur (vient de foin). Cf. renfouin. (DAGNET.) — V. le suivant.

Rafouinage (Mj.), s. m. — Ne s'emploie que dans l'express. : Goût de *rafouinage*, — goût de bête noire, de sauvagine, spécial au lapin ; en général, goût fort et désagréable.

Et. — Du fr. Fouine, pat. *Fouin*. — Pour le préf. voyez *Ra*. Cf. *Ratouiller*.

Rafouinard (Lg.), adj. q. — V. *Rafouin* [1].

Rafouiner (Lg.), v. n. — S'attarder, lambiner. Syn. de *Loitriner*. || Fureter, chercher partout. Syn. de *Fouineter*, *Furgâiller*, *Fougeâiller*. || Etre aux écoutes, espionner, épier. Syn. de *Echaupier*.

Et. — De *Rafouin*.

Rafoussage, s. m. — V. *Enfolier*.

Rafraîchi, part. pas. — Faire les *rafraîchis*, — donner une seconde façon à la pâte. Langue des boulangers. Cf. *Chef*.

Rafreûgner (se) (Mj.). — V. réf. Se renfrogner.

Et. — Re + a. v. frogner, qui signifiait : froncer la bouche, le front ; on trouve. dans Froissard *frongnier*, dér. de l'a. adj. *frun*. — DIEZ rattache le radic. au german.: all. fleunen, se tordre la bouche ; suéd., flina ; dan., fline. — L'angl. to frown est le v. frogner.

Hist. — « Cette vieille estoit moulte laide et *raffrognée*. » (*Ger. de Nevers*, 1re p., p. 17.).

Ragace (Mj.), s. f. — Pie, oiseau. C'est le fr. Agace. Syn. de *Margot*.

Ragaçoux (Mj.), adj. q. — Querelleur, acariâtre, grincheux, hargneux, de caractère difficile. Syn. de *Harguégnoux*, *Espiègre*, *Pétounard*, *Rechignoux*, *Blèche*, *Gribiche*, *Hergne*, *Marguerine*. — Du fr. Agacer.

Ragâille (Ssl.), s. f. — Fosse où l'on plante du céleri, des potirons, etc. — Syn. de *Raganne*, *Tombe*, *Augeou*. || By. — On dit seulement *Tombe* de céleri ; raganne a un autre sens.

Ragalage (Lg.), s. m. — Débauche ou bombance, surtout nocturne. S'emploie dans la loc. : Etre en *ragalage*, — être en noce. Syn. de *Bombe*, etc. Dér. de *Ragaler*.

Ragaler (Lg.), v. n. — S'attarder en des débauches nocturnes, faire la noce, mener une vie de noctambule. — Je vois dans ce mot un doublet du fr. Régaler.

Ragane (Sar.), adj. q. — Maigre, décharné.

Raganne (Sp., By.), s. f. — Cavités dans les berges d'une rivière où se réfugie le poisson. Syn. de *Gouêne*. Cf. *Gobier*. || Lg. Le même que *Ragâille*. || By. — Toutes les cavités anormales, peu grandes, dans un vieux mur, dans les ratelières d'un ghernier (grenier), dans le tronc et sous les racines d'un vieil arbre, etc.

Et. — Ce mot est probablement le pat. *Garanne*, par métath. de l'r et du g.

Raganner (Mj.), v. a. — Nettoyer et radouber complètement un bateau.

Et. — Dér. de *Raganne*, parce que c'est littéra-

lement en visiter tous les coins et recoins, toutes les *Ragannes* ou *Garannes*.

Ragaton (Maine), s. m. — Coin obscur. Dans les *ragatons*. || Rebuts, antiquités; objets sans valeur (Bl.).. Syn. de *Boutelages*, *Rimôtis*, *Bâillages*. || Br., Z. 183, s. m. plur. — Débris de toute sorte. Doublet du fr. Rogatons.

Rage (Mj.), s. f. — Faire la *rage*, faire du tapage, se donner beaucoup de mouvement. Ex.: En font-ils eine *rage* tous ces queneaux-là

Hist. — 1649, 5 avril. Sépulture de Jacques Lebreton, « décédé de ceste nuict dernière de mort pitoyable, pour avoir esté diffamé en le visage par un chien enragé; et, néanltmoings ledict enfant avoit esté en la mer en Bretagne; nonobstant cela, il est devenu en mauvais état, et estoit aagé de huict ans et six mois. L'oppinion du monde de présent, à raison de l'expérience qu'ilz en ont cy devant eue, tiennent que depuis que unne personne a le visage entamé par une beste enragée, qu'il n'en guérist jamais. » (*Inv. Arch.*, II, E. S. 288, 1).

Râgeon (Sp., Sal.), s. m. — Grattin; reste d'un liquide au fond d'un vase. Syn. de *Gratton Râchon*, *Râclon*, *Rimettes*, *Râgettes*. || Reste, quantité insignifiante. || Mj. — Fig. Reste de dette; vieux compte non réglé.

Et. — Dér. de *Râger*. Le 1er sens est le sens propre.

Râger (Mj.), v. a. — Nettoyer la filasse des fragments ligneux qui y sont restés adhérents après le broyage. Syn. de *Cocher*, *Paisseler*. || Lg. — Raser le poil de, — un porc. Syn. de *Râper*. N. Ce verbe n'a pas le sens du Montj. *Râger*, dont le syn. Lgr. est *Paisseler*. || Lg. — *Râger* eine éronde, enlever la moelle d'une ronce fendue, en la grattant avec un couteau. || Lg. — *Râger* les rochers, — gratter à la bêche (hoyau), autour des roches, la terre nécessaire pour recouvrir les semences.

N. — Dans les champs des bords de la Sèvre, où la mince couche de terre arable, sans cesse entraînée par les pluies, laisse partout percer des pointes de rocher, la charrue est impuissante à recouvrir régulièrement les semences, et l'opération ci-dessus définie est indispensable au moment des *couvrâilles*.

Et. — Qqs Diction. fr. donnent c. syn. (1er sens) Dréger. On ne pourrait rattacher ce mot, usité sans doute dans certains patois, qu'à l'angl. to Thrash. Mais il est plus probable que c'est notre fr. Râger, lequel est lui-même une corr. de *Râcher*.

Râget (Mj.), s. m. — Instrument qui sert à *râger* les plantes textiles. Il est formé d'une lame mince de fer aux bords émoussés, portée par un manche en bois. De *Râger*. Syn. de *Râche*. — Cf. *Paisseau*.

Râgettes (Lg.), s. f. pl. — Portion d'un mets qui s'attache au fond du vase où on l'a fait cuire, grattin. Syn. de *Rimettes*, *Gratton*, *Râgeon*. De *Râger*.

Ragodaine (Sa.), s. f. — Rigodon. Doublet fém. du mot fr. S'emploie surtout au plur.

Ragoillage (Lg.), s. m. — Ratatouille, mauvais ragoût (ra-go-yage).

Ragoiller (Lg.), v. n. — Gargouiller, bruire. dans les intestins, en parl. des flatuosités. Ex.: Ça me *ragoille* dans le ventre, — j'ai des borborygmes. Syn. de *Gorgosser* (ra-go-yer).

Ragone (Segr.), s. f. — Rosse ou émonde, vieux chêne dont les branches ont besoin d'être coupées. Syn. de *Crônier*, *Truisse*, *Troignard*. || Partie creuse verticale en forme de fente de l'émonde; cette partie, par suite de l'érémacausie, peut être phosphorescente, p. ex. sur le chêne (Mén.) Doublet de *Raganne*.

Râgonner (Mj.), v. n. — Avoir un râle dans la gorge, faire des efforts fréquents pour débarrasser la gorge de ce qui l'obstrue, des mucosités, dans le rhume. — Forme plus dure de *Râillonner*, avec un sens voisin du fr. Graillonner. || Rester longtemps sur le feu, *Radigonner*. (Bl.). « La soupe va être toute *râgonnée* ou radigonnée. || Chercher, fouiller, avec un bâton, en faisant du bruit. « Ils sont venus *râgonner* dans mon écurie. » — On *râgonne* sous un meuble pour chercher un objet tombé. — On *râgonne* pour ouvrir une porte en retournant la clef de cent façons. Syn. et d. de *Rogonner*. Cf. *Raganner*. || By., *id*. Sar. — Mâronner, bisquer, — parce qu'on murmure des paroles. || Sal. — *r*. des ferrailles, du bois.

N. — Favre: Ragaler, même sens. Chasser, avec un bâton, un chat ou une volaille de l'endroit où ils se sont retirés. V. *Radouillard*.

Ragosse (Craon), s. f. — Souche. V. *Rosse*. V. aussi *Cosse*.

Ragot[1], te (Tlm.), adj. q. — Vif dans ses mouvements. Syn. de *Dringuet*. || Lg., adj. q. — Faraud. Syn. de *Dringuet*, *Muscadin*, *Faquin*. || Sal. — Trapu. Syn. *Ponnet*. Cf. *Ralotte*.

Et. — De *rague*? Ces deux mots ont quelque rapport de sens et de forme avec l'angl. Rasch.

Ragot[2] (Sp.), s. m. — Trou dans le fond d'un cours d'eau. Syn. de *Goure*, *Gourde*. || Inégalité dans un chemin. Cf. *Raganne*.

Ragoteux (Bg.), adj. q. — Pierreux, mal entretenu, en parl. d'un chemin. — Syn. de *Ragotu*, *Rallu*.

Et. — P.-ê. pour Raboteux. Raboter, le même que l'a. fr. Rabouter = heurter; cette dernière signific. est apparente dans Raboteux = qui heurte. De ré-à-*bouter*. Cependant V. *Ragot*, *Ragotu*.

Ragoton (Segr.), s. m. — Réunion de différents morceaux d'étoffe dans un sac. (Mén.) *Ragaton*?

Ragotonner (Segr.), v. a. — Fouiller dans les ragotons; dans les coins et racoins (Mén.).

Ragotu (Mj., Sal.), adj. q. — Raboteux, inégal. Se dit surtout d'un chemin, d'un sentier. V. *Ragot*[2] Syn. de *Rallu*, *Rabotoux*, *Rabotu*, *Bilbotu*, *Malplanche*. Dér. de *Ragot*, qui est inusité à Mj.

Ragouiller, llet (Mj.), s. m.— Ravin, ravine, chemin creux, fossé profond et embroussaillé. Cf. *Ragot*, *Raganne*. || Fu. — Ragouillet. C'est un trou dans un ruisseau où il reste de l'eau, même quand celui-ci est à sec et où l'on conduit les bestiaux. Syn. de *Ragot* [2], *Goure*, *Gourde*. || Nom de lieu-dit.

Ragréiage (Mj., By.), s. m. — Ragrément, réparation. V. *Ragréier*. Corr. de Ragréage ; ragréer = ré, à, gréer.

Ragréier (Mj., By.), v. a. — Ragréer, réparer. V. *Gréier*. — Raccommoder, rafistoler, rabibocher. V. *Rabistoquer*.

Ragrillonner (Mj., Br., Z. 149), v. a. — Recroqueviller, crisper. Syn. de *Rabouchouner*. || Replier irrégulièrement une étoffe en la serrant. Syn. de *Fôpir*. || By. — On dit : agrippillonner, sans doute de : se gripper, qui se dit, en parlant d'une étoffe, pour : se rapetisser, se ratatiner, se chiffonner, dont les fils se sont tirés par l'humidité.

Et. — Dér. de *Grillon*, et du v. Griller. Un morceau de peau ou de cuir exposé au feu se ratatine en se ridant, se ragrillonne, se recroqueville.

Rague (Lg., Sp., Tlm.), s. f. — Vieille brebis.

Et. — Le sens primitif a dû être : brebis tondue, le : *Raquer*. Cf. Raguin, Jaub.

Raguenale (Br.), s. f. — Crucifère. Fleur voisine de la jotte ; elle fleurit jaune, avec des feuilles plus petites. — V. *Raguenelle*.

Raguenasser (Lg.), v. n. — Manier, bouleverser avec bruit. Ex. : Que fais-tu, à raguenasser dans quées ferrailles? » Syn. de *Rabâter*, *Ragotonner*, *Racasser*. Fréquentatif de *Râgonner*.

Raguenelle, s. f. — Vulg. Myagrum perfoliatum (Mén.). V. *Raguenale*.

Raguérouer (se), v. réf. — Se rassembler, se réunir en *guérouée*. || By. — Agrouer de nouveau, faire un 2e *agrou*.

Raguérouі(r) (Mj.), v. a. — Ramasser, replier sur soi-même, ratatiner, recroqueviller. Ex. : A s'était *raguérouie* dans un petit monceau. Doubl. de *Raguérouer*.

Et. — C'est, avec le préf. Re, le v. pat. s'*Aguérouer*, modifié dans sa terminaison. — On pourrait aussi le tirer de *Guérouer*, geler. Le froid recroqueville.

Rahut ° (Pell.), s. m. — Tapage, bruit. — Syn. de *Rabât*, *Potin*, *Chahut*, *Bousin*. — N. A donné l'angl. Rout,vacarme, tapage, cohue, attroupement, soirée dansante, qui nous est revenu sous la forme Raout.

Et. — Semble être le même que *Trahut* (Sp.) ou le *Raffût* (de Mj.).

Rai (Mj.), s. m. — Raie, poisson de mer. Ex.: J'ai acheté du *rai* pour à midi. Lg., id.

N. — Explications nécessaires à l'intelligence de plusieurs mots suivants : Trois origines :

1° Rai, - rayon, r. de lumière ; ligne, trait, tracé, rail ; sillon ; bâton de roue ; chemin, sentier. Lat. *Radium* ;

2° Rai,-jet, filet d'eau ; conduite, canal d'eau ; sillon, rainure d'où l'eau découle. Lat. *Rigare* ;

3° — Ligne, rang, rangée, règle. Et. germ. ; aha : *Riga*, ligne, circonférence ; am. reihe ; verbe, reigen.

Ces trois mots ont facilement confondu leurs sens de : rayon, etc., et n'en ont formé très anciennement qu'un seul, dont la graphie ordinaire est *Rai*, qqf. *Rais*. L'idée de trait, trace, ligne, p. ex., est aussi bien dans le rayon de lumière que dans le filet d'eau. (Dr A. Bos.). — Malvez. : celtiq. Rec, être creux ; var. de Rac. Breton : Rega, creuser, particulièrement faire des sillons, — d'où : raie, régole, rigole.

Raicene, s. f. — Racine. Cf. *Dérincer*. V. *Ris*.

Raidard (Mj.), s. m. — Individu et surtout jeune garçon petit, sec et nerveux. Ex. : Ceté petit méchant *raidard*-là, on dirait qu'il voudrait tout avaler ! || De caractère raide, de manières cassantes. Syn. de *Pète-sec*. || By. — Qui marche droit, raide, se figurant ajouter un pouce à sa taille, l'air fat et dédaigneux. « V'là Saint *Raidard* qui passe ; il a beau faire, il ne grandit point. »

Raide (Mj., By.), adj. q. — Nerveux, vigoureux. || Fig. Mort. Ex. : Il a bentout été *raide*. || Fig. Ivre. || S'emploie adverbialement devant certains adj. Ex. : C'est *raide* beau, — c'est très beau. V. *Fin*, *Franc*, *Vart*. — V. aussi : *Usé*, *Mou*. || Le côté convexe d'une pièce de bois courbe. Le *raide*, s. m. || A sa *raide* force, — de toute sa force. || Lg. — Petite côte, p. raidillon. || C'est *raide*, ou roide ! dit-on en parlant d'une chose peu facile à croire qui vous est rapportée.

Raidezir° (Sp., Tlm., Mj.), v. n. — V. *Raidir* et *Mâtezir*. || Lg. — Fig. Mourir. Syn. *Obir*.

Raidine, adj. q. — Ne s'emploie que dans la loc. : A toute sa *raidine* force — de toutes ses forces.

Et. — C'est un superf. du fr. Raide, contract. de Raidissine, inus. pour Raidissime. — Cf. *Grandissine*.

Raidir (Mj., By.), v. n. et absolument. — Mourir, crever. Syn. de *Terzéler*, *Carpâiller*.

Raie [1], s. f. — Petit passage dans un champ. On dit une *raie* de sillon. || Lg. — Sillon. J'avons rabouré à deux *raies*.

Raie [2] (Lg.), s. f. — Moyenne. Ex. : Quiô zegnâ vaut bé la *raie* des autres. || Lg. — A la *raie*, en moyenne. || Mj. — En *raie*, même sens. || By. — Ils valent ben 30 francs en *raie*, l'un portant l'autre. Les carpes pèsent une livre, en *raie*. Se prononce souvent *râ*.

N. — Dans qqs contrées : en rèle (en règle ?) — De Montes. En raie, — à côté l'un de l'autre, comme des sillons, ou autour du même point comme des rayons. — J'ai 60 boussiaux en *raie* (ou en rais) au journal.

— « Nous avons beau coucher en *raye*,
« L'oreille au vent, la gueule baye. »
(Villon. *Dial. de Mallepaye et Baillevent.*)

= Malv. — *Ra*, ajuster, mettre en ordre. D'où viendrait *raie*, dans l'expression : *à raie*, à l'ordinaire (cette terre produit tant à *raie*) et

dans l'expres. : *en raie*, d'une manière moyenne, à l'ordinaire.

Raigne (Lg.), s. f. — Tique, insecte acare qui s'implante dans la peau des animaux et parfois de l'homme. — Syn. de *Pague*, *Pagot*, *Passe*, *Raine*, *Tacaut*, *Brézin*.

Et. — Ce mot est le doubl. de *Raine*. Il est pour *Araigne*, lat. Aranea. Cf. *Pague*.

Râil, s. m. — Rail. — a très long.

Râillard (Tlm.), s. m. — Sorte de petit crapaud, appelé à Mj. *Clouc*. || Sorte de petite rainette, appelée à Mj. et à Sa. *Graisset*.

N. — Le même s'appelle *Râillon* à Coron. — Et. Paraît venir du lat. Ranuncula? — V. *Râillon*.

Raille (Br., Z. 134), s. m. — Enrouement. Syn. et d. de *Rouâille*. Cf. s'*Erâiller*.

Râillon (Co., Sp.), s. m. — V. *Râillard*. C'est l'Alyte accoucheur. Syn. et d. de *Roillard*. Syn. de *Poupoute*.

Et. — Je tirerais son nom de son cri ; il *râillonne* : il fait Rrrâ. (A. V.).

Râillonner (Sp., By.), v. n. — Râler, grâillonner, tousser. Syn. de *Râgonner*. || Respirer avec difficulté, hoqueter, comme une personne ou un animal à l'agonie, râler. Ex. : Il n'en a pas pour longtemps à raidezir ; il *râillonne*.

Et. — Ce verbe est-il une corrup. du v. Grâillonner, par la chute du g, comme dans Rillettes, pour : grillettes, ou la réciproque est-elle vraie? Dérive-t-il de Râillon, ou ce nom en est-il dérivé? Il serait difficile de se prononcer. On peut affirmer toutefois qu'il est un doublet de *Râgonner*.

Et. — Râler ; orig. german. ; angl. *rattle*, harasseln, faire du bruit — ou Railler, lat. Rallum, râcloir. Cf. S'*érailler*.

Raine (Sa.), s. f. — Grosse tique des bêtes bovines, qui se loge sous la peau à la base des cornes. C'est la *Passe*. — Ce mot a vieilli. — Cf. *Tacaut*, *Brézin*, *Pague*, *Pagot*. Syn. et d. de *Raigne*.

Rainsée (By.). V. *Rincée*. — Volée de coups, s. f.

Et. — *Nisard* croit que ce mot viendrait de Rainsel, rameau. Il aurait dû donner Rainseler, et non Rainser = « Jehan le Vasseur... dit audit Regnaudin qu'il le *rainseroit* autre part. » (1391. — L. C.). Le vieux fr. avait Rain, Rainsel, Rainche (en lat. fustis, bâton) ; d'où Rainser, donner des coups de bâton. (D. C.) = Jaub. même explicat. = « Raim, rain, d'où Raincer, toujours usité en pat. norm., et qui était de même employé au sens propre de : fustiger, et au sens général de : corriger, punir, châtier. (Moisy).

Rainser, v. a. — V. *Rincer* (By.).

Rainsin (Mj., Ssl., By.), s. m. — Raisin. Corr. du mot fr.

Hist. — « Pour raison desquelles vignes est deub chascuns ans aud. Seigneur... une portoirée pesle de *rainsins* par chascun quartier. » (1685. *Inv. Arch.*, G, 29, 2).

Rairie (Mj., By.), s. f. — Pierre de Rairie. On devrait dire P. des Rairies, le nom du lieu étant du pluriel, Montigné les *Rairies*. || A Mj., nom commun : Les ôvartures sont en *rairie*.

N. — Quartier (quarquier) de Rairie, pierre semi-dure ; carrières aux environs de Durtal. On en fait la première assise. Elle contient des *chenards*, partie dure (caillou, silex), qui empêche de lui donner parfois un beau parement. Elle n'est donc pas très *parementée* (M. Chouanet, archit.).

Hist. — « J'ai fait mettre les carreaux d'ardoise et de *rairie* dans le chœur. » (1782. — *Inv. Arch.*, S. E, III, 309, 2, h.) — « Boiser le chœur, carreler de *rairie* et d'ardoise ; faire en pierre de tuffe les trois autels et le rétable. » (1777. — *Ib.*, *ibid.*, 361, 1, m.)

Rais (Pc.), s. m. — Ras. Vendu au *rais*, au ras du boisseau. V. *Omêchée*, *Affaîté*.

Et. — Raire, raser ; radere. D. C. radiare.

Hist. — « La teste... jus des espaules *raire*. »
(*Ch. de Rol.*, 140).

Raisage, s. f. — Première façon donnée aux vignes pour nettoyer les *raises*, ce qui facilite l'écoulement des eaux pluviales. Taille, chevalage, béchage, débourrage, déchaussage, terrage, rabattage, effouillage, époumonage, râclage, sarclage, ébourgeonnage, sont des travaux faits à la terre dans les vignes ; échalassage, accolage et relevage des tiges ou bourgeons, de même attachage, etc. — De rais rayon, sillon.

Raisan (Jm., Lé., By.), s. f. — Rosée du matin. — Cf. Fraysse, p. 156. Syn. *Aivail*, *Serein*.

Raise (My., Sal.), s. f. — Rigole, non cultivée, entre 2 sillons. Mj., Lg., id. V. *Raiser*.

Et. — Litt. Suppl. — Raize ; D. C. *rasa*. Du lat. radere, au sens de : creuser. « Quand ilz furent sur une *rase* ou fossé. » XV[e]. — « Icellui Dinat fist clore le chemin et y fist faire grans fossés et *razes*. » D. C.

Raisée, s. f. — Rayée, rayon. Une *raisée* de soleil breule tout. Syn. *Rayée*. || Creux entre les sillons. V. *Rai*.

Raiser (Mj., Lg., By.), v. n. — Tracer des sillons, faire des raises. || Sal. Curer ces raises, les nettoyer, pour l'écoulement de l'eau.

Et. — V. *Roi*. Dér. du fr. Raie. La dériv. est absolument la même que celle de *Etaiser*.

Raisin-du-diable (Sp., Tlm.), s. m. — Fruit de la bryone. Syn. de *Graine-aux-douleurs*. || La bryone elle-même, Syn. de *Naveau-puant*, *Naveau du diable*, *Naveau-bourge*.

Et. — De ce que les baies de cette cucurbitacée sont vénéneuses et formemt des grappes rouges qui pendent dans les haies.

Raisin-aux-vipères (Lg.), s. m. — Herbe aux femmes battues, ou Tamus communis.

N. — Qqs-uns, par erreur, attribuent ce même nom à la bryone, dont le nom local est *Naveau-bourge*.

Raison [1] (Ti.), s. m. — Rosée. V. *Raisan*.

Raison [2] (Ag., Lué, By., Mj., Lg.), s. f. — Différend, noise, difficulté, dispute. Au plur. Discussions. — Avoir des *raisons*. « Ils ont ieu des *raisons* ensemble. » || Se faire eine *raison*, — se résigner, accepter une chose

inévitable, se calmer, se dominer. Syn. de se *Résoudre*. || Hors *raison*, — énormément, avec excès. Ex. : Y a des lames hors *raison*. || En droit et en *raison*. — raisonnablement. || Mj. A la bonne *raison*, — sérieusement, sincèrement, franchement. Ex. : Voyons, à la bonne *raison*, je peux tout de même pas faire ça.

Raisonneau, s. m. — Résonnant, qui trouve de l'écho. Se trouve dans nos vx *Noëls* : (Confus. avec Résonner).

« J'ai ouï chanter le rossignol
« Qui chantait un chant si nouveau,
« Si haut, si beau, si *raisonneau*. »

Raisonner (Lg.), v. a. — Raisonner. || v. n. — Répondre, répliquer.

Raisse, resse (Segr.), s. f. — Panier ovale à deux ouvertures servant de poignées, pour pommes (d'arbre ou de terre). D'où : Une raissée de pataches. V. *Reste*.

N. — « Grand panier en forme de coque de noix, muni à chaque bout d'un trou pour tenir lieu des anses. La syll. *rest* ou *ret* est, en lat., la rac. de plusieurs mots indiquant des objets qu'on peut entrelacer à mailles ou autrement, comme Rete (rets, filets), Restis (corde), Restellus (herse, dans D. C.) et Retæ, arbrisseaux aquatiques dans Chompré. Ces derniers, ainsi que les ronces, entrent principalement dans la confection de nos *Reisses*. » (de Montes.)

Raissiée (de) — (Lué, By.), s. f. — L'après-midi. V. *Ressiée*.

Raiture (Mj., Tlm.), s. f. — Rayure, raie. N. — On dit aussi Râture, qui est le fr. Rature. Cf. *Râ*, *Hâ*, *Clâ*.

Et. — Anc. fr. Rater, effacer. D. C. rattare — ou : radere. « Avoir fait *raire* et fausser une date de nos lettres. » D. C. Radiare.

Raize (Ti., By.), s. f. — Petit sentier très étroit. « Aller tout le bout la *raize*. Marcher entre deux sillons. » V. *Rai*, *Raise*.

Et. — Hist. — Fossé, canal, conduit d'eau. — Rasa (renvoie à raise). — « Une *raize* ou besal pour conduire l'eau au pré. » (1641. — D. C.).

Rajeunezi (r). (Lg., Tlm.), v. a. et n. — Rajeunir. Cf. *Grandezi* (*r*), etc.

Rajou (Vc.), s. m. — Grattin de la bouillie. V. *Râger*. — Ne serait-ce point Rajon? V. *Râgeon*.

Rale [1], a très bref (Mj., Sp., Lg., Ag.), s. f. — Jambe. Des grandes *rales*. Il ne tient pas sus ses *rales*. Syn. de *Gigue*, *Quiole*, *Guibole*, *Caramels*. || S'emploie surtout en mauv. part. « Tirer la *ralle*, traîner la jambe. || Lg. — *Rale* de pain ou de viande — tranche longue et épaisse. — Syn. de *Licardenne*.

N. — A rapprocher de : râle, échassier, L. rallus.
Et. — De Gralla, échasse?

Râle [2] (Lg.), s. m. — Oiseau d'assez forte taille, au plumage noir, dont je n'ai pu avoir un signalement bien précis. Ce n'est pas l'échassier appelé de ce nom, bien connu à Mj., mais ignoré au Lg. — Celui-ci dévore les petits oiseaux et même les poulets, sur lesquels il fond le plus ordinairement en se glissant le long des haies, car il court très vite. Ce serait quand même un excellent manger et un beau coup de fusil. On me l'a appelé aussi Râle de genêt. Est-ce bien à l'oiseau ainsi dénommé en fr. que s'applique ce signalement contradictoire? Je l'ignore. Ce serait à vérifier. || By. Petit échassier au plumage noir ou un peu grisâtre, très commun dans nos prairies où il fait entendre son crin-crin. — Courir comme un *râle*. — On distingue le *râle* d'eau ou de prairie, et le *râle* de genêt. On le trouve en même temps que la caille. N'a rien du carnivore.

Râle [3] (Segr., Mj., Lg., Ag., By.), adj. q. pour Rare. — Locut. C'est ben *râle* si..., il arrivera difficilement que. — « C'est ben *râle* si illy vont. » — Cela est peu probable, peu vraisemblable. « C'est ben *râle*, s'il en réchappe. » || Syn. *Mauvaisement*.

Râlement (Mj., Lg., By.), adv. — Rarement.

Râleté (Mj., By.), s. f. — Rareté. Ex. : C'est eine *râleté* de vous voir. || Pénurie. Ex. : Y a eine *râleté* de beurre de ceté moment cit'.

Rallie. — (Cri de guerre des comtes d'Anjou depuis la bataille de Pontlevoy (1016), en mémoire du ralliement fait par Herbert *éveille-chien*, comte du Maine. (*J.* de Bourdigné, *Chron. aggrégat.*)

Rallier (Mj.), v. a. — Réconcilier, rapatrier. Syn. de *Ramigrâiller*, *Raccorder*, *Ramiâiller*.

Rallonger (Mj., By.), v. a. — Faire faire trop de chemin. Ex. : Faut pas aller par là, ça te *rallongerait* de bien. || v. réf. — Prendre par le plus long. V. n. Devenir plus long. Ex. : Les jours commencent à *rallonger*. Cf. *Raccourcir*.

Rallu (Lme), adj. q. — Raboteux, en parl. du bois. Syn. de *Ragotu*. Cf. Jaub. || Lué. — Dru. || Au fig. — Difficile à vivre.

Râloire (Sp.), s. f. — Jambe. V. *Rale* [1]

Râlot, otte (Sp.), adj. q. — Bancal, qui boîte des deux jambes, qui marche avec un mouvement de roulis, en se déhanchant. V. *Rale* [1]

Ralotte (Sal.), adj. q. — Petite fille ralotte, bien rollée, forte. Syn. *Ragot*, *Ponnet*.

Râlotter (Sp.), v. n. — Clocher, marcher avec un mouvement des hanches occasionné par la claudication. — N. A Mj., on dit : Aller en *roulottant*.

Ralu. adj. q. — Gai.

Hist. — « Encore si ces gens-là étoient gaillards qu'ils eussent de belles rencontres, j'en serois tout *ralu*. » (B. de Verv., *M. de p.*, III, 137).

N. — *Du même* B. de Verville : *Ratu* : Gai, capricieux comme ratier. « Quand les bouchers font un examen à l'aspirant, ils le mènent en une haute chambre ; et, le tout fait, ils luy disent que pour la seureté des viandes, il faut savoir si il est sain et entier ; et pour cet effet le font despouiller et le

visitent. Cela fait, ils luy disent qu'il se reveste ; ce qu'ayant fait, et le voyant gay et *ratu*, ils luy disent : or ça, mon amy, vous estes passé maître boucher, vous avez habillé un veau ; faites le serment. » — *Id.*, p. 358. — JAUB. Ralu, rallu, même sens.

Ramagouinage (Mj.), s. m. — Baragouinage.

Ramagouiner (Mj.), v. a. — Baragouiner. Syn. et d. de *Maragouiner*, *Jargouiner*, *Jagrougner*.

Et. — — Ce mot, malgré les apparences, n'a aucun rapport avec le franç. Ramage. Il est pour Rabagouiner, qui est le fr. Baragouiner, par métath. des consonnes initiales des deux premières syllabes. V. *Gobier*, etc. Cf. *Ragane*.

Ramancher (Ti., Z. 159), v. a. — V. *Remmancher*.

Ramandon (Ag., Bg.) ou Amandon, s. m. — Une petite quantité de qqchose. Ce que la laitière ajoute à la mesure principale. De même pour le vin, l'huile. V. *Amendillon*, *Ajet*, *Trait*.

N. — Cf. Ramender, re + amender ; réparer, diminuer de prix..., (LITT.) — By. — On préfère *Amandon*, que l'on a entendu prononcer Abandon. Serait-ce une corrupt. de ce mot, qqch. que l'on abandonne, qu'on donne en plus de ce qui a été convenu à la vente? C'est le 13 pour 12 (œufs), 26 au quarteron, pour 25 (marrons, etc.), 104 au 100 (fagots), 2100 de foin, pour 2000, la goutte, pour le lait, etc.

Ramarer (Segr.). — Ramasser. « *Ramare* la paille qui est à terre. » — la réunir en un seul monceau. || Lué. — Rassembler. || *Id. Amarer*, d'où, p.-ê. le Mj. *Amaré*, petit, râblé, ramassé. || By. — On prononce Ramarer, les deux a brefs et on ne fait sonner qu'un r ; amarrer de nouveau, rattacher, non seulement un bateau ou un bottereau, mais n'importe quoi. Mj., Ramârrer, un bateau.

Ramascher (Lrm.), v. a. — Répéter souvent des choses qui ne sont pas agréables.

Ramasse (Lg.), s. f. — Branche munie de ses ramilles. Les deux a très brefs. Syn. de *Feurte*.

Et. — Du lat. Ramus.

Ramasse-bourrier (Mj., By.), s. m. — Pelle à poussière, à balayures. — Syn. de *Serre-bourrier*.

Ramasse-meillauds (Lg., Tf.), s. m. — V. *Gobe-meillauds*.

Ramasse-poussière (Mj., By.), s. m. — Bibelot, objet d'ameublement qu'il est difficile d'épousseter. « Tout ça, c'est des *ramasse-poussière*. »

Ramasser, (By.) v. a. — Mettre en prison. || Mj., Tlm., Sp. — *Ramasser* ein drôle, ein quenau, — être enceinte. V. *Drôle*. Syn. de *Pouponner*. || *R.* sa viande, — se relever après une chute. V. *Viande*. || Lué. — Serrer, faire rentrer.

Hist. — « Si elle ne nous donnait pas tant elle serait bonne à *ramasser*. » Déposition de la femme Chateaurenaud, 28 avril 1795. (*Anj. hist.*, 5e an., no 6, p. 594, mai 1905.)

Ramasseux (Mj.), s. m. — Ramasseur.

Ramberge et **Marquois**. — Plante. Mercurialis annua. || Mj., By. Rambarge.

N. — MÉNAGE avoue qu'il cherche depuis 56 ans l'étymol. de ce mot sans la pouvoir trouver. — Mercurialis expliquerait p.-ê. Marquois??

Rambioles (Tlm.), s. f. plur. — Propos insensés. Ex. : Queules *rambioles* qu'a nous raconte-là.

Et. — Pour Rabioles, inus., qui a la même rac. que *Rébioler*, *Dérébioler*. V. *Rambruncher*.

Rambrêchements. — V. *Rembrêchements* (Mj.).

Rambrunche, s. f. — Vigne sauvage. Cf. Rabourer, pour Labourer. — Syn. et d. de *Lambrunche*.

Et. — Lat. Labrusca. — Hist. « Le vin est aussi fort cher ; il se vend dans les bons crus jusqu'à 200 livres, et nos *rembrunchés*, c.à-d. nos mauvais vins, jusqu'à 150 livres. » (1771. — *Inv. Arch.*, E, III, 224, 2.)

Rambruncher (Lg.), v. a. — Tenir des propos incompréhensibles, donner des explications entortillées, embrouillées. Ex. : Je ne sais pas ce qu'il me *rembrunche* comme ça ! — Syn. de *Remmancher*.

Et. — Dér. de Rambrunche, vigne sauvage, lacis de branches entremêlées. De là le sens fig. de ce verbe. De là vient *Rembrêchement*, qu'il conviendrait d'écrire par un a...

Rameaux. — V. Folk-Lore, XVI.

Rameiller (Pell., By.), v. n. — Reprendre un plus beau pis, avoir plus de lait, en parl. d'une vache.

Et. — Re, *Ameiller*. — Remail, remeil, remeuil, le pis des vaches. FAVRE.

Ramener (Mj.), v. a. — Fig. Lancer une saillie, un propos piquant, une répartie spirituelle ou mordante. Ex. : Il te illi a *ramené* ça, que l'autre en bâillait tout bleu. — Il te illi a *ramené* ça si drôlement ! || Fig. Vomir. En ce sens, il est souvent employé sans complément. — Il a *ramené* des vers, de la bile à plein corps. — Il a *r.* tripes et boyaux. Syn. de *Dégober*, *Dégobiller*, *Houer*, *Renvarser*.

Ramentevoir (se). — (Lué), v. réf. — Se souvenir.

Et. — Re, à, ment (esprit), avoir. Avoir de nouveau à l'esprit. — Hist. « Et plusieurs autres qui se ramentevront dedens ce livre. » (FROISS., II, p. 16.)

Ramiâiller (Tlm., Mj.), v. a. — Réconcilier, raccommoder. || Arranger les choses. V. *Ramioler*.

Et. — Ami. — Cf. *Ramigrâiller*.

Ramignonner. V. *Amignonner*.

Ramigrâiller (Sp., Mj.), v. a. — Rapatrier, raccommoder, remettre d'accord, réconcilier. V. *Raccorder*, *Ramiâiller*, *Rallier*.

Et. — Dér. très irrégul. du fr. Ami.

Ramine (Bg., By.), s. f. — Grande colère. « Je me sé mis en *ramine.* » Syn. *Gamme*, *Rondon*, *Veson*, *Fenouillon*, *Foutillon*, etc.

Raminer. — Ramoner, frotter avec un rameau (Ag.) « Tu veux donc nous *raminer?* » dit à un enfant qui vous frôle en passant avec une gaule. Syn. *Ramouner.* || By. — *Raminer*, ramineux pour : ramoner, ramoneux ; raminage, pour ramonage.

Ramioler (Segr.), v. a. — Réconcilier deux amis. Cf. *Ramiâiller.*

Ramion (Sar.), s. m. — Romion ; bruit de la gorge lorsqu'on est enruhmé. — Jaub. : Rominer, se dit du murmure de satisfaction des chats. Cf. *Raminagrobis.*

Rammonitionner (By.), v. a. — Réapprovisionner, pourvoir de monitions, ou munitions. V. *Ammonition.* Se dit, p. ex., d'une boire mise à sec, qui n'a plus de poissons. Vienne une crue, elle aura bientôt fait de se *rammonitionner*, — repeupler.

Ramonias (Mj., By.), s. m. — Ramoneur. Syn. de *Ramineux*, *Ramounias.*

Ramouceler (Sp,), v. a. — Amonceler. || Réunir (en monceau). || By. — On dit souvent : ein mouceau, et on dit : amonceler.

Ramouillaud (Mj.), s. m. — Recoin dans le lit de la Loire où l'eau est profonde et à l'abri du courant. — Syn. de *Racul*, *Molle*, *Mouille.* Voir *Mole*, qui en est la racine.

Ramouner (Lg.), v. a. — Ramoner, balayer avec le Ramon, — ramus. Syn. *Raminer.*

Ramounias (Li., Br., Ag.), s. m. — Ramoneur. Doubl. de *Ramonias.* Syn. *Ramineux.*

Rampe (Lg.), s. f. — Diaphragme. Langue des bouchers. Syn. de *Entreflus*, *Falange*, *Hampe.*

Ranche (Lg.), s. f. — Ridelle, claire-voie formant un des côtés d'une charrette. Syn. de *Rancher*, *Roncher.*

Rancher (Sp., Mj. Tlm.), s. m. — Bord plein ou à claire voie d'une charrette, ridelle. Cf. *Fumerole.* Syn. de *Ranche*, *Roncher*, *Echalon*, *Echilon.*

Et. — C'est le fr. Rancher, dans un sens spécial. Vient de Ranche, mot employé par les carriers des environs de Paris, et qui signifie : échelon. — Lat. : ramex, ramicis, pieu, bâton. || D. C. xiv[e]. — « Bostguillot prist un *ranchier* de charrette. V° Ranchonum.

Ranclume ,s, f. — Rancune. — (Bg.). — Ex. : Mon voisin de terre me cherche chicane parce qu'il a de la *ranclume* contre moi ; mais je n'ai pas de *ranclume*, moi, contre lui. || By. *id.* et rancleume. || Lg. *Rancume.*

Et. — Lat. Rancus, rance. Finale : ura, una.

Rançoires (Mj.), s. f. — S'emploie surtout au plur. — Entailles ou coches pratiquées au rebord inférieur des planches en saillie qui bordent la partie supérieure de l'avant et de l'arrière des bateaux des mariniers. Ces entailles sont destinées à recevoir la tête du bâton de quartier et à en empêcher le glissement lorsqu'on bournéie. V. *Bournéier.*

Et. — Ce mot semble être pour Ranchoires, et paraît dériver de *Rancher.*

Rancume (Lg.), s. f. — Rancune. Syn. de *Ranqueune*, *Ranclume.*

Rancumeur, meux (Lg.), adj. q. — Rancunier, rancuneux. Syn. et d. de *Ranqueuneur*, *Ranqueunier*, *Ranqueuneux.*

Rancuneur (Mj.), adj. q. — Rancunier. On dit aussi *Ranqueuneux* ; syn. de *Ranqueunier.*

Rancuneux (Mj.), adj. q. — V. *Rancumeur.*

Randonnée, s. f. — Outre le sens français. Volée de coups de bâton ; à Segré se dit pour : disputer. Une distribution de pain est encore une *randonnée* pour celui qui y prend sa part. Cf. *Distribution* et *Donnée.* || By., Rondonnée. Il a fait toute une Rondonnée, examinant tout partout.

Randouiner (Tlm., Sp.), v. n. — S'attarder en chemin, prendre le plus long. Syn. de *Loitriner.* Randonner, en parlant du gibier. || Traîner, être laissé à l'abandon ou en désordre. || Fig. — Mijoter longtemps, en parl. d'un fricot. Syn. et d. de *Rodouiner.* Cf. *Rodiganer.*

Et. — Doubl. d'un v. fr. inus. Randonner, qui a donné Randonnée.

Rang (Mj., By.), s. m. — Coiffe à deux *rangs*, — coiffe dont le devant est formé de deux rangées de petits plis plats, en retrait l'un sur l'autre, et se recouvrant en partie. || Fig. Jauge ou sillon ouvert à la pelle.

N. — Dans les vallées de la Loire, pays de petite propriété, tous les labours se faisaient naguère à la pelle (V. *Bêche*) et tous les hommes valides bêchaient côte à côte, ou, comme on dit, en plein *rang.*

|| Faire son *rang*,— s'acquitter convenablement de sa tâche. Ex. : A quinze ans je faisais mon *rang* comme ein homme. — S'emploie en parl. d'une tâche qcque (1). A *rang*, de *rang*, — l'un après l'autre, d'affilée, de suite. Ex. : Je les ai tortous battus à *rang.* || A tour et à *rang*, — chacun son tour. Syn. de : *à Taille.* || Ne pas avoir le *rang*, — ne pas être considéré. — Avoir le *rang*, — avoir le dessus, l'avantage, la préséance. || A *rang*, — avec ordre, méthodiquement. Ex. : Faut prendre ton travail à *rang.* Syn. de : A la *taille.* || Z. 141. — Passer le *rang.* On ne donne pas de pierre à tout ouvrier qui n'est pas présent à l'heure

(1) Dans certains travaux : *sceier* le blé, bêcher des pataches, faucher le foin, vendanger, etc. on emploie plusieurs ouvriers ensemble, s'occupant chacun d'un rang, d'une rangée, d'un sillon. Faire son *rang*, comme un homme, c'est travailler avec la même vigueur, la même adresse, la même vitesse qu'un bon ouvrier, ne pas rester en retard, tout en faisant très bien sa besogne. Dans ce cas, un enfant de quinze ans est « ben sûr, ein petit gâs ben avantageux, et point faignant, dame ! » — On dit : **à rang, mais plutôt : de rang. By.**

de la distribution ; c'est autant de perte pour lui. — Carrières d'ardoises. — On voit que les *Rangs* sont, ici, les rations de pierre distribuées à chaque ouvrier ; il y en a où la pierre est plus ou moins bonne. || Tr. Z. 141, *id.* || A Mj., ce mot, il y a un siècle, faisait partie de la langue des mariniers. Je l'ai retrouvé dans de vieux comptes que je possède avec le sens de : une certaine quantité de chaux à charger à la gueule des fourneaux.

Rangeot (Sar., My., Br., Z. 149), s. m. — Mauvais baquet, vieux seau en bois dépourvu d'anse. || By., Ringeot.

Ranger (Mj., By.), v. a. — Rejoindre, rattraper. Ex. : Je l'ai *rangé* à la Maison-Neuve, à l'Espérance. || Porter, atteindre. « J'ai ben essayé de l'avrer, mais je n'ai pas pu illy *ranger.* — « Ta pierre ne *rangera* pas jusque là. Syn. de *Joindre*, *Jûtre*, *Ajoindre.* — « Je ne sarais *ranger* à la poudre (poutre). La bourde ne *range* pas au fond. » || Aborder. « J'allons *ranger* à la quoue de l'île, ou : le long de la Guesse. » || v. réf. Se *ranger* des voitures, — se garer des voitures et, au fig., absolument: Se *ranger*, — adopter un genre de vie régulier (après avoir mené une vie de désordre). || Lg., v. n. — Produire beaucoup. Ex. : La trêfle rouge, ça *range* bé. Syn. de *Sucéier*, *Soucèier*, *Faire du soucès*, *Répondre*, *Fournir.*

Rangoille (Lg.), s. f. — Se dit dans : Poil de *rangoille*, — vigueur de la jeunesse. Ex. : Il est dans son poil de *rangoille.* — Cf. *Ragoillard* (poil). N. Prononc. : rango-ille.

Rangrelle (Va.,) s. f. — Parelle, patience. V. *Rouambe.* || By., id. ; Ec. Parelle.

Ranqueune, **Ranqueunier**, **Ranqueuneux** (By.) Rancune, rancunier, rancuneux. — Cf. *Auqueun.* V. *Rancume*, *Rancumeur*, *Rancumeux*, etc.

Râpe (Mj., By.), s. f. — Râfle de raisin. Doubl. du fr. C'est l'esp. Raspa, même sens. Cf. *Repreint.*

Rapécé (Sp.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Goût de *rapécé*, — g. de graillon, de vieille vaisselle fêlée. Syn de *Rodiganne.* Pour Rapiécé (plat).

Rapécoter (Sp.), v. a. — Rapetasser, rapiécer. V. *Pécot.* Syn. de *Taponner*, *Tapouner*, *Dabonner*, *Rapiéceter.*

Et. — Ré, à, pécot.

Râpée (Mj., By.), s. f. — Râclée, rossée, volée de coups. Syn. de *Brûlée*, *Flôpée*, *Distribution*, *Râchée.* || Grande quantité, abondance. Syn. de *Tournée*, *Secouée*, *Tapée*, *Rabâtée*, *Saccage*, *Confusion*, *Fessée.* V. *Râper.*

Râper (Mj., By.), v. a. — Elimer, user. || Erafler. || Raser de très près le poil d'un porc. « J'allons *râper* le gorin. » || Fig. Rafler, faire rafle. Ex. : J'avions de la vigne ben lamée, la gelée a tout *râpé* ben net. || *Râper* du lin, du chanvre, — débarrasser la filasse des guertes qui y adhèrent. Syn. de *Râger*, *Râcler*, *Râcher*, *Paisseler.*

Rapiâmusse (Mj., Sp.), s. m. — S'emploie surtout au plur. — Redites, radotages, cancans, commérages, clabauderies, propos futiles. « Alles en ont fait ein *rapiâmusse !* — Syn. de *Délibéré*, *Raffût*, *Raquetteries*, *Diries*, *Cancanage*, *Décis*, *Rapplaudis*, *Diplômes*, *Rapopillonages.* V. *Rapsaumus'.* Cf. Raplamure, Jaub. || Ag. — Objets de peu de valeur.

Rapiâmusser (Sp.), v. a. et n. — Rabâcher, radoter, répéter, redire sans cesse. Syn. *Radoiser.* V. *Rapiâmusse.*

Rapiat (Sp., By.), s. m. — Pince-maille, grigou, homme pingre et avare. Ex. : C'est ein *rapiat* fini. — N. Les deux a se prononcent très brefs, et le t final est muet.

Et. — Ce mot vient, comme *Rapide* et *Râpin*, du lat. *Rapere.* Cf. *Crasseux*, *Requiet.*

Rapiboter, v. a. — Raccommoder. Cf. *Rabiscoter.* || By., Rabiboter.

Rapicher (Lrm.), v. n. — Glaner une seconde fois dans le même endroit, chercher là où il n'y a plus grand chose, où l'on a déjà passé.

Rapide (Mj., By.), adj. q. — Actif, vif. || Avide, avare, pingre. || *Rapide* sus, — porté à satisfaire ses appétits. Ex. : Il est *rapide* sus la boisson, — sus le cotillon, — sus la fumelle, dam ! N'y a pas pus vessier.

Rapiéceter (Ag., By.), v. a. — Mettre des pièces. Une culotte *rapiécetée* est bariolée de pièces de toutes les paroisses, — De : Ré-à-piécette. — Syn. et voisin de *Rapécoter.*

Râpier (Fu.). V. *Cep.*

Râpin, e, (Mj.) adj. q. et s. m. ou f. — Ladre, pince-maille, âpre au gain, pingre, chiche, *Rapiat*, grigou, ladre.

Et. — Ce mot se rapporte au fr. Rapine. Il n'est donc pas tout à fait syn. de *Requiet* ou *Crasseux.* Le *Râpin*, c'est l'avare qui cherche à rapiner, à accaparer pour entasser ; le *Requiet*, c'est celui qui ne veut rien lâcher de ce qu'il possède : le *Crasseux*, c'est l'avare sordide. — Rapere, rapax ; harpax. Harpagon. — Hist. — Je me rappelle seulement la fin d'une épigramme contre un sieur Rapinat, ladre connu. L'auteur ne peut décider :
« Si Rapinat vient de rapine,
« Ou rapine de Rapinat. »

Rapineur (Lg., By.), adj. q. et s. — Maraudeur, voleur, griveleur.

Râpinier (Mj., By.), adj. q. — Syn. de *Râpin*, qui est plus usité ; voleur, *rapineur* ; ladre, avare. — Dér. du fr. Rapiner. Cf., pour la forme, *Berdinier*, etc.

Râpioles (Mj.), s. f. plur. — Restes. || Guenilles, loques, vieilles défroques. Syn. de *Ganicelles*, *Pernampilles*, *Nampilles.*

Rapointusir (Mj., By.), v. a. — Rapointir. Dér. de *Apointusir.*

Rapopillonnages, s. f. — Bavardages. — P = b ; *bobillon.* V. le suivant.

Rapplaudis (Va.), s. m. pl. — Syn. de *Rapiâmusse*, *Raffût*, *Diplômes*.

Rappliquer (Mj., etc.), v. n. — Revenir, rentrer, retourner. Ex. : Faut que je *rapplique* à la boîte. Langue des soldats. — N. Ce mot est d'importation récente. || Dt. Revenir sur ses pas, quand on s'est trompé de chemin, pour en prendre un autre.

Rapport (Mj., By.), s. m. — Renvoi, éructation. Syn. de *Reproche*. Le melon, ça me donne des *rapports*. || Pourquoi ? Parce que. — Ex. : A ne veut point de lui ? *rapport* qu'il ne illi plaît point, — *rapport* à sa conduite. || Rapport à, — par rapport à, à cause de. Ex. : C'est *rapport* à ça qu'elle a été condamnée. || Rapport que. C'est i *rapport* que t'es riche, que t'es si fier?

Hist. — « Cette année beaucoup de bleds de toute espèce, mais de très mauvaise qualité, *rapport* aux pluyes abondantes. » (1740. — *Inv. Arch.*, S. E., 222, 1, 6). — « On le croit chaudronnier, *par rapport à* qqs outils servant à ce métier. » (1716. — *Id, ibid.* 388, 2, h). — « Vous veillerez au lait, Christophe, *rapport au* chat. » (H. de Balzac, *Père Goriot*, 44). — « J'ai assez de peine ce soir, mon ami, j'en ai assez, *rapport* à François. » (R. Bazin, *La Terre qui meurt*, 41, 15). — « Faites excuse, ma bonne dame, si je vous faisons espérer (attendre) ; c'est *rapport* à ma mâtine de jambe qui ne va plus du tout. » (C. Leroux-Cesbron, *Souvenirs*, p. 93, l. 22).

Rapporté, e (Mj , By), part pas. — *Rapporté* dans eine famille, — qui y est entré par alliance. Syn. de *Survenu*. N. Évidemment, si le mari est un *rapporté* dans la famille de sa femme, la femme est une *rapportée* dans la famille de son mari.

Rapporter (Mj., By.), v. n. — Ressembler vaguement. Ex. : I *rapporte* ben à son père. V. *Reporter*. Syn. de *Retirer*, *Revenir*. || *Rapporter* à, — compenser. Ex. : Le fort *rapporte* au faible. || v. n. et absolt. — Ex. : Il a ein agout à n'eine jambe qui *rapporte* tout le temps. Ici, suppurer.

Rapporteux (Mj., By.), adj. q. — Rapporteur ; celui qui moucharde et dénonce un camarade, p. ex. Syn. *Porte-nouvelles*.

Rapproprier, **Rapproprir** (Sp., Mj., By.), v. a. — Nettoyer. V. le suivant.

Rapproprezir (Lg.). — V. les précédents. — C'est non seulement rendre plus propre, mais r. plus élégant. (By.)

Rapréier (Mj.), v. a. — Remettre en pré, une terre.

Et. — Re, à, pré,-ier.

Rapsaumus' (Ag.), s. m. plur. — Bavardages. — De psaume? — V. *Rapiâmusse*.

Raque (Lg.), adj. q. Se dit dans : *Raque* en laine, — qui a la laine courte, en parl. d'un agneau. V. *Raquer*.

Raquer (Lg.), v. a. — Couper ras, net. Dér. de *Rac*. Cf. Racquet, Raguin, dans Jaub.

Raquernot' (Mj.), s. m. — Petit recoin.

Et. — Composé du préf. Re ou Ra, et de *Quernon*, avec suff. dimin.

Raquetâillons (Mj.), s. m. plur. — Déchets, objets de rebut. Syn. *Rimôtis*, *Boutelages*. || By. — Roquetaillons. || Mj. — Inégalités du sol, chemin raboteux. Ex. : J'aime point marcher dans les *raquetâillons*.

Et. — De râcler ? Cf. Raquedenare, — racledenare, racle-denier, avare.

Raquette (Tlm., Csp.), s. f. — Grillage de confessionnal, ainsi dénommé à cause de la forme en losange des ouvertures de ce grillage.

Raquetter (Sp.), v. n. — Faire des cancans, des commérages. — Allusion au jeu de ce nom ; on se renvoie les propos comme une balle.

Raquetteries (Sp.), s. f. plur. — Cancans, potins, commérages. Syn. de *Raffût*, *Rapiâmusse*, *Rapsaumus*, *Ravauderies*, *Rapapillonnages*. N. On a dit : Grand casseur de raquettes d'un homme qui se vante fort et ne fait guère. — (Oudin, dans L. C.)

Raquin (Mj., By.), s. m. — Requin.

Rare, adj. q. (Lué). V. *Râle*.

Rarranger (Mj., By.), v. a. — Refaire mieux ; modifier avec plus d'ordre ou de goût.

Rarriver (Mj., By.), v. n. — Revenir, être de retour. Ex. : Il est parti hiar, et il ne *rarrivera* point que de soir.

Ras, e (Mj., By.), adj. q. — S'emploie com. prép. au sens de : Au ras de. Ex. : J'en avais *ras* le menton, *ras* le vézet. || Ras-pied-ras-terre, — au niveau du sol. Ex. : Il est arrivé ein moilon d'eau qui abattu la maison *ras*-pied-*ras*-terre. — Syn. de *Ras-pied-ras-musse*.

Râsage (Mj.), s. m. — Cloison séparative en planches ou en bousillage, dans l'intérieur d'une écurie ou d'une étable.

Ras-cul (Mj.), s. m. — Veston court, pet-en-l'air.

Râse (Lg.), s. f. — Radoire. Syn. et d. de *Rade*.

Raser (Mj.), v. réf. — Se *raser*. En parl. du vent, devenir plus égal, tourner à l'ouest et s'y fixer ; cesser de souffler par rafales. || En parlant du lin, et surtout du chanvre, — s'égaliser de hauteur, former une surface plane. || Se dissimuler en se baissant. Ex. : Il s'était *rasé* derrière la haie. || S'accroupir pour bondir, en parl. d'un animal. By. || *Râser*, — â très long. Lg. Rader, un boisseau de blé, etc. Cf. Rez.

Râserie (Mj.), s. f. — Officine de perruquier. Cf. *Grefferie*, pour la forme.

Raset, s. m. — Aller de *raset*, c'est aller le long d'une cheintre, doucement et se cacher ras la haie pour surprendre un gibier, une personne, etc., etc. ; raser la terre ou la haie. (Mén.) Cf. *Raser*.

Râseux (Mj., By.), s. m. — Barbier. Syn. de *Fratrès*. — Pat. norm. id.

Rasl. — Souche attachée à un pied d'arbre rasé à terre. (Mén.)

Râsibus (Mj., By.), adv. — Tout ras, de très près. Ex. : Il a coupé la queue de son chat tout *râsibus*. || Au *râsibus* de, — mss. On dit aux enfants, pour les intimider : Je te vas couper les oreilles au *râsibus* du cul. — C'est une plaisanterie populaire. || Lg. — prép. Ras. Ex. : Je l'ai coupé *râsibus* la terre. || Tout près, touchant.

Hist. — V. Rabelais, *P.*, III, 12, 238.

Râsibuster (Mj.), v. a. — Couper ras. Syn. de *Raquer*.

Rasoir, rasoué (Mj., By.), s. m. — Interj. Bernique ! — Ex. : Il arait ben voulu me baiser; oui, mais *rasoir* ! Mj. — Pron. râsoire.

Rasoux (Lg.), s. m. — Rasoir, au figuré, raseur.

Ras-pied-ras-musse (Mj.), loc. adv. — Au ras du sol. Ex. : Il a fait abattre la maison *ras*-pied-*ras*-musse. Il a tout mangé, *ras*-p.-*ras*-m.

Et. — V. *Musse*. Cette express. a dû d'abord s'appliquer aux haies, que l'on coupait r. p. r. musse, c.-à-d. jusqu'aux musses, aux passages des animaux.

Hist. — « Ils furent presque tous tuez sur le champ, la ville prise, destruite et rasée rez-pied-rez-terre. » (Amyot, *Alex. le Grand*, 9.).

Ras-rouge (Mj.), s. m. — Sorte de drap grossier, d'un brun rougeâtre, en usage autrefois. Nos vieux grands-pères portaient des vestes de *ras-rouge*.

N. — Hist. « Rase ou Ras, sorte d'ancienne étoffe. Etoffe croisée et unie dont le poil ne paraît pas. « L'habit (des volontaires de Maine-et-Loire, 1792) sera fait de drap bleu teint en pièce..., doublé en entier de *ras* blanc (*R. de l'A.*, LIV, 207).

— « Sa seule robe en pierrerie
« Valait plus d'une métairie,
« Elle était de *ras* de Châlons. »
(Scarron, *Virgile*, IV.)

Rasserrer (By., Zig. 159), v. a. — Cueillir. Cf. *Serrer*.

Rassignol (Lg.), s. m. — Rossignol. || Nom de bœuf assez fréquent.

Rassire (Mj., By.), v. a. — Rasseoir. V. *Assire*.

Rassolider (Mj., By.), v. a. — Consolider de nouveau. V. *Assolider*.

Rat, rate (Mj., Lg., Sal.). Fig. — Ecchymose, petite ampoule noire formée par du sang extravasé sous la peau, à la suite d'un choc, d'un pincement. La tache est noire comme un rat. Cf. Pinçon. || Bouderie, pleurnichement prolongé. On dit en ce sens : Faire ein *rat* (By., Sal., *id.*). || Pousser ein *rat*, pleurer, pleurnicher, bouder longuement. Cf. *Preunier d'âne*. || Lg. — Etre en *rat*, — bouder, pleurnicher.

Ratalu. Pour : *Rateline* (Mén.).

Ratapans (Ag.), s. m. pl. — Bavardages, explications alambiquées. « En velà-t-y des *ratapans* ! » Syn. de *Rapiâmusses*, *Rembréchements*.

Rate (Lg., By.), s. f. — Absolument. — Avoir la *rate*, — avoir la rate enflée, ou du moins le ventre ballonné, — se dit des petits enfants. || Un ancien cimetière d'Angers portait le nom de la *Petite Rate*. Il était situé dans l'emplacement circonscrit aujourd'hui par la rue Dupetit-Thouars, Jean-Bodin, avenue de Contades, ligne du chemin de fer. Mais d'où venait ce nom?

Râteau (Mj., By.), s. m. — Râteau de l'échine, — épine dorsale, colonne vertébrale. Les apophyses des vertèbres font, en effet, ressembler la colonne vertébrale à un long râteau. || Lg. Ridelle. Syn. de *Ranche*, *Ronche*, *Rancher*, *Roncher*. || Lg. — Planche à pain, sorte d'échelle suspendue au-dessous des soliveaux et sur laquelle on conserve la provision de pain. On l'appelle aussi *Râtelier*. || Li., Br. — Le râtelier. || Tlm. — Outil de tisserand, formé de deux barres de bois parallèles, ayant comme longueur la largeur d'une pièce de toile, et séparées par un intervalle de 5 à 6 centimètres. Dans ces barres sont encastrées par leurs deux bouts de nombreuses dents de bois arrondies entre lesquelles passent par *portées* les fils de chaîne d'une pièce de toile que l'on monte sur le métier.

Hist. — « Le *rasteau* de vos dents. » Des Accords. *Bigarr.*, p. 139. L. C. — Homère dit à peu près de même : La barrière des dents.

Rate-cul (Lg.), s. m. — Pierre de parement qui ne *découpe* pas. Lang. des maçons.

Râtelain (Tlm.), s. m. — Le foin que l'on ramasse sur le pré avec le râteau. — Cf. *Mireille* : rastelagno, — râtelée, 156, 1. — Syn. de *Râtelis*, *Râtelures*, *Trainis*, *Traînage*. V. *Râteler*.

Hist. — « De rechief quatre arpenz de prez, rabatu ce que les hommes ont accoustumé à avoir pour le fains faner, tasser et charier, sans *rastelain* que nus (nul) y puist clamer. » L. C.

Râtelaines (Mj.), s. f. plur. — Aristoloche des vignes.

Râtelette (Mj., By.), s.f. — Petit râteau à dents de fer dont on se sert dans le jardinage pour émietter la surface du sol. V. *Râclette*.

Et. — Dér. du fr. Rateler, ou dim. de Râteau, vx fr. fr. Râtel.

Râteleuse (Mj., By.), s. f. — Sorte de petite herse très légère.

Râtelier (Lg.), s. m. — Planche à pain. V. *Râteau*. || By. — Ou *Dais*, *Echalle à pain*.

Râtelières (Mj., By.), s. f. plur. — Espace libre entre le sommet d'un mur et la partie inférieure du bord du toit.

Et. — Faut-il voir dans ce mot un dér. du fr. Râteau, parce que la rangée de chevrons qu'on aperçoit à l'endroit qu'il désigne figure assez bien les dents d'un râteau?

Rateline, s. f. — Guillebaude, brigbog, ratalu, pommerasse, noms vulg. de l'aristoloche.

Râtelis (Mj., By.), s. m. — Hauteur du mur d'un grenier depuis le plancher jusqu'aux *râtelières*, autrement dit jusqu'à sa crête. Ex. : Le grenier a 3 pieds de *râtelis*. N. On dit aussi *Dérâtelis* || Sp., By. — Bourrelet de foin ramassé par le râteau. Syn. de *Râtelain*, *Ratelures*, *Traînis*, *Traînage*.

Râtelures (Lg., By.), s. f. plur. — Foin que le râteau ramasse sur le pré. V. le précédent.

Rater (Mj., Lg., Sal.), v. n. — Pleurnicher, bouder. || Se *rater*, v. réf. Bouder. || Fig. — Ne pas fonctionner, en parl. d'un mécanisme. Ex. : La serrure s'est *ratée*. V. *Rat*. || Faire ein *rat*, — pleurer longtemps comme font les enfants. || By. — Manquer. Une affaire *ratée*.

Ratéroui (Ag., Bl., Br., Sal., Z. 149), adj. q. — Rabougri, sans être mûr, en parl. d'une personne. Un vieux *ratéroui*. Syn. et voisin de *Raguéroui*.

Et. — De raté, manqué? De la rate, dont la texture est lâche et cellulaire?

Ratiboiser, raquiboisé (Mj.), v. a. — Battre ou défaire complètement ; déconfire ; décaver, nettoyer au jeu. « Je illi ai *ratiboisé* tout son plein pégnier (de fiches). || By. — Chiper, en totalité.

Ratier, ère (Mj., Lg.), adj. q. — Boudeur, pleurnicheur. V. *Rat*.

Râtion (Mj.), s. f. — Volée de coups, rossée. — Syn. de *Roustée*, *Trempe*, etc. || Foison, grande abondance. Syn. de *Tournée*, *Flôpée*, *Distribution*, etc.

Rat-liron (Tlm.), s. m. — Lérot. Ex. : Il dort comme ein *rat-liron*. Syn. de *Aliron*, *Liron*.

Et. — Composé de deux mots fr. — Il est probable que la forme *Aliron* est une corr. de ce nom.

Ratoire, ratouère (Mj., Lg., By.), s. f. — Ratière. Cf. *Souritoire*. || By. — Ratouère, Souriçouère.

Hist. — « Les secretains (sacristains) avec une *ratouere* prirent une souris qui estoit pleine et feit cinq petits souriceaux dedans la *ratouere* mesme. » (Amyot, *Sylla*, 16). — « Les tribunaux de justice ne sont maintenant que pièges et *ratoires*, là où, avec l'appast des loix et des coustumes, les riches et les pauvres sont attrapez et saccagez. » (*Disc. politique et milit. de La Noue*. — L. C.).

Ratois (Sp.), s. m. — Rut, désir vénérien chez les animaux mâles. || Chaleur, chez les femelles. Syn. de *Râcou*, qui se dit à Juigné-sur-Loire. — *Ruot*'.

Ratouillage (Mj.), s. m. — Eau troublée par l'agitation. || Tout liquide trouble ; mélange dégoûtant. Ex. : N'y a pus qu'ein petit *ratouillage* dans le fond du boustaud !

Ratouillard (Mj.), s. m. — Sorte d'alose. Syn. de *Corneau*, *Couvart*. V. Ratouiller, parce que les bandes ou *mouées* de ces poissons agitent l'eau et font beaucoup de bruit en remontant la Loire. || — Au plur. il a le sens général de : fretin, poissonnaille.

Ratouillée (Mj.), s. f. — Grande quantité de poissons qui frétillent. || Fig. Ribambelle. || Ratatouille.

Et. — Dér. de *Ratouiller*. De là le fr. Ratatouille, par redoublement de la première syllabe de la racine.

Ratouiller (Mj., Sal.), v. a. Agiter l'eau, la troubler, pour soulever la vase. || V. n. — Frétiller, en parlant du poisson. — Le corneau ratouille. V. *Ratouillard*. Les poissons font du bruit en courant en rond au moment du frai. Ex. : Au printemps, les corneaux (sorte d'alose. V. Zigz. Suppl.) *ratouillent*. — Le soir, entre pêcheurs : Entende-vous les corneaux *ratouiller*? (Angers, en Reculée).

Et. — *Touiller*, du lat. Tudiculare (Varron), de tudicula, marteau, spatule, agiter pour mélanger ; plus le préf. *Ra*.

N. — Le pat. berr. emploie un v. Rabouiller, qui est un doubl. et un syn. de Ratouiller. De là le nom de la Rabouilleuse donné par H. de Balzac à l'héroïne principale d'un de ses romans (*Un ménage de garçon*).

Ratonner (Lg.), v. n. — Grommeler, grogner, gronder, rognonner. Syn. de *Gourmeler*, *Gourmiter*, *Mogonner*, *Mohonner*, *Grignoler*. Cf. Jaub. à Rogatonner.

Ratour (Mj., By.), s. m. — Retour, action de revenir sur ses pas. Ne s'emploie que dans la loc. : Faire des tours et des *ratours*, — action d'aller et de revenir sur ses pas. — Doubl. de retour.

Rattendrir (Mj., By.), v. a. — Attendrir, rendre plus tendre, ramollir. On dit aussi : *Retendrir*. Ex. : Ceté rousinée-là ça va *rattendrir* la légume.

Rattes-Penades, s. f. — En 1575, les femmes portaient comme de nos jours, de fausses perruques, en fil de fer recouvert de cheveux ; on donnait ce nom aux personnes qui les portaient. (Mén.)

Et. — Ratepenade. Chauve-souris. De *rat* et pennatus, — parce que ces perruques étaient en façons d'ailes de chauves-souris ; souris empennées. (Ménage). — (Je suis oiseau, voyez mes ailes ; Je suis souris, vivent les rats. Lafont.) — Ratepennage. « Mesmement de joindre à ses cheveux une frizée et grande *ratepennage* attachée d'épingles d'argent. » (*Bibl. de Saint Victor*). — « Ung arpent de cheveux pillez et desrobes de la teste d'autruy, assemblés par une perruquère en une masse dite *rattepennage* (*Id.*)

Rattirer (Mj., By.), v. a. — Tirer, retirer. — Re, attirer.

Râture (Mj.), s. f. — Rayure. V. Ra*ïture*.

Raucte, s. f. — Lien de fagot, aux Gardes ; c'est l'hare (la hart) dans d'autres endroits. (Mén.). V. *Rôrte*.

Raude (By.). — V. *Rauder* [1].

Raudée (Mj.), s. f. — Javelle faite en *raudant* à la sape. V. *Rauder* [1]

Rauder [1] (Mj.), v. a. — Moissonner à grands coups de faucille. Pour faire ce travail, l'ouvrier coupe à grands coups, de gauche à droite, une rangée de tiges de blé mesurant 2 ou 3 mètres de long sur 1 pied de large, en laissant les tiges coupées appuyées sur celles qui sont debout ; puis, revenant en sens contraire, il coupe ces dernières qui tombent à terre avec les autres. Il ne s'agit plus que de ramasser la *raudée* d'un coup de faucille pour faire une javelle. Cf. *Roder*. || By. — Prononc. Raôder, moissonner (comme ci-dessus) avec une *Raude*. Je l'ai vu faire de droite à gauche. La *raude* remplace avantageusement l'ancienne faucille avec laquelle on « poignettait » le blé (on le coupait par poignées, en imprimant un mouvement de scie, d'où *scéyer*, scier le blé, pour : moissonner). La faucille était à dents (petites dents de scie) ; la *raude* est une sorte de grande faucille, mais à fil lisse et tranchant comme une faux (elle fauche, coupe le blé). L'usage de la *raude* est dangereux et demande beaucoup de précaution et du savoir-faire ; les accidents sont fréquents.

Rauder [2] (Sp.), v. n. — Chanter à pleine voix, sur un rythme lent, avec des modulations monotones, variées seulement par des floritures subites et rapides. Syn. de *Noter*, *Bauler*, *Hisser*, *Houper*. (Cf. *L'Araboute*. Zig. 173 et suivants.) Cela se fait en conduisant les bœufs attelés soit à la charrue, soit à une charrette.

Raudeur (Sp.), s. m. — Celui qui aime ou qui s'entend à *rauder* [2].

Raudit, t muet. (Mj.), adj. q. — Forme atténuative pour : Maudit, qui est considéré comme un juron. Ex. : Y a ein grand *raudit* chien qui s'est arroché sus moi !

Rauge (Lg.) a. qual. — Novice, maladroit. V. *Rôge*.

Rauner (Lrm.), v. n. — Faire du bruit en tournant très vite, comme une machine à battre, une toupie lancée très fort. On dit aussi qu'un chien *raune* quand il grogne. Mieux écrit ; *Rôner*.

Ravâillon (Mj.), s. m. — Gringalet, nabot, avorton. Syn. de *Rabochon*, *Rafouin*. || Fig. — Très petit commerçant ou cultivateur, homme sans surface, gagne-petit, gagne-deniers. Cf. *Bouchâillon*. Syn. de *Peine-à-vivre*.

Et. — Ravaille. Poisson (bogue-ravel) ainsi appelé parce que sans doute il est pris et vendu avec des poissons vulgairement appelés *Ravaille*, c.-à-d. *menus*. (Cf. Ravaler, abaisser ; re-à-val.) — L. C.

Ravaud [1] (Sp , Tlm.), s. m. — Amas de bêtes qui frayent (vipères, grenouilles, etc.) V. *Ravot*.

Ravaud [2] (Sa.), adj. q. — Rapace, voleur et fripon. Ex. : Noute chat est vrai *ravaud*. Syn. de *Friponnier*. || Chat-*ravaut* (Vr.)

Et. — Rapaux, rapaces. — Hist. — « A l'aide de pluseurs loups *rapaux*... — « Telz loups *rapeaux* valent pis que gabelle... — (Desch. — *Poés.*) L. C.

Ravauder (Sp.), v. n. — Courir et flairer de tous côtés pour retrouver la piste du gibier, en parl. des chiens en défaut. V. *Ravaud* [2].

Ravaudeur (Lg.), s. m. — Ivrogne qui, après la fermeture des auberges, cherche à pénétrer dans qq. maison particulière pour y continuer ses libations. V. *Ravaud* [2]

Ravestée (Sal.), s. f. — Répartie heureuse. Avoir de bonnes *ravestées*. Cf. *Révestoui*.

Raviage, s. m. — *Ravouillage*.

Raviée (By.), s. f. — Un grand feu clair de bois. Sans doute pour : ravivée. « Ah ! mon Dieu, quel fait donc ! vous v'là tout enfoêrdurée (enfroidurée) ; ben, entrez donc, j'vas vous faire eine *raviée*. — Si la flambée dure peu, avec des *Guerpins*, par ex. (feuilles sèches et brindilles de sapin), c'est une *Jaunâille*. Si la flambée est très vive, c'est ein *Feu dé r'culée* (qui fait reculer). Als. || Syn. *Fouée*, *Rigaillée*, *Rigalée*, *Baulée*.

Ravine, s. f. — Expliquerait *Rabinée*. Plein d'impétuosité, de rapidité.

Hist. «Cele part s'en vient la Roïne
Sour un palefroi de *ravine*,
De joie cantant le grant cors. »
Rothe. *Renart le Nouvel*, 2380, p. 381.

Raviner, v. n. — La plante *ravine*, quand elle fournit de vigoureuses racines (Mén.)

Raviogée (Sal.), s. f. — Plainte longue et sentimentale.

Ravire-chien, s. m. (Mj.) — Sorte de petit frêlon ou bourdon jaunâtre, qui fait son nid, formé de terre, dans les prés, et se précipite avec fureur sur quiconque le dérange. — Syn. de *Mélon*. || Par ext. — Sorte de gros papillon qui vole très vite en bourdonnant et suce le suc des fleurs sans se poser dessus. Le mouvement de ses ailes est si rapide qu'on ne les voit pas. || Sorte de râteau qui a des dents des deux côtés de la traverse, et dont le manche est oblique sur cette traverse. — De *Ravirer*, Chien.

Ravirée (Lué, By.), s. f. — Grande quantité. || (Tc.). — Temps de travail que l'on rend en nature pour un coup de main donné. — Dér. de *Ravirer*, pris au sens de : retourner, rendre. || By. *Id.* Et. : de temps en temps, à l'imprévu. « Ça s'fait par *ravirées*.

Ravirer (Mj., Lg., By.), v. a. — Pourchasser, mettre en fuite, obliger de retourner sur ses pas. || Fig. — Rabrouer, admonester, réprimander vertement. Comparer avec Donner ou Foutre eine *chasse*. || Fu. — Ramener. — « *Ravire* donc tes bêtes ! — Ordre donné au chien par le berger. || Détourner, renvoyer des bestiaux. Syn. de *Avirer*, *Reguetter*. — « V'là des vaches qui sont en d'mage (en dommage) dans le champ, *ravire*-les donc. || Des péréieurs volent des choux dans un champ ; le fermier

les voit et n'ose rien dire ; ils lui crient : Eh ! ben, vins donc nous *ravirer* ! » (Tr.).

Et. — Re, à, virer. — Ne pas confondre avec *Revirer.*

Ravot (Sp., Tlm.), s. m. — Amas de reptiles ou d'amphibiens qui frayent. Ex. : Les guernouilles sont toutes en *ravot.* || Lg., — Chaleur, ardeur vénérienne : Eine vache en *ravot.* Syn. de *Saison*, *chasse.* On dit aussi : en *Saut.* au Lg., et aussi, c. à Mj., mais plus rarement, en saison ou en chasse. — Syn. de *Trutru*, *Marois*, Syn. et d. de *Ruot.* V. *Ravaud*[2]. — Cf. le fr. Rut, le berr. Ruet (Jaub.), lat. Rugitum.

Ravouiller (Mj., By.), v. a. — Ouiller de nouveau. Dér. de *Avouiller.* || Dott. — Agiter l'eau avec la vase ; allonger la sauce, mettre de l'eau dans ; *ravouiller* le cidre.

Ravouillon (By.). V. *Crêssion*, *Ajet.*

Ravoyon (Sp.), s. m. — Ravenelle. Syn. de *Rosse.* Dimin. du fr. Rave. Syn. de *Sarvante de Curé*, *Jote*, *Russe.*

Ravrer (Mj.), v. a. — Retirer. Dér. de *Avrer* = atteindre ; c'est donc Atteindre de nouveau.

Rayage (Mj.), s. m. — Largeur d'un champ. Ex. : N'y a qu'ein *rayage* de champ pour aller chez ieux. V. *Riage.* — Dér. du fr. Raie, au sens de Sillon. || By. — Longueur d'un champ qu'on cultive. « V'là un champ facile à cherruer (pour charruer, on dit maintenant labourer), il a un beau *rayage*, ou il est d'un beau *rayage*, — il est long, on va faire une longue *râ* (raie) de charrue avant d'être obligé de tourner. Dans un petit champ, au contraire: C'est y un *rayage*, çà ! à peine (poine) la longueur des chevaux ! Mj. — *Versaine.*

Rayé, ée (Sp.), part. pas. — Apparié, assorti. Ex. : Velà deux bœufs qui sont ben *rayés.* Syn. de *Apparagé.* || By. — On dit Appareillé. « Il faut, pour ben faire, que deux bœufs sayent (prononc. seillent, pour soient ; les anciens disent sayegeant, seill'-jan) ben appareillés. »

Rayée (Mj., By., Lué), s. f. — Rayon, action de lancer des rayons. Ex. : Il fait des *rayées* de soulé qui sont ben chaudes. Syn. de *Rayure*, *Raisée.*

Hist. — « Beurre et argent, tout fondra à la première *rayée* de soleil. » (C. Leroux, C., *Me Lardent*, p. 89, l. 3.) — « Des nuages d'un gris très fin qui laissent filtrer par places de vagues rayées de soleil. » (*Id. L'Etrangère*, n° du 10 avril, p. 90, l. 21. *Correspondant.*)

Rayer (Mj., By.), v. n. — Rayonner, luire, briller. Ex. : Le soulé ne *raye* point de ressiée. || Lg. — v. a. Régler, établir régulièrement à une valeur, à un poids moyen. Ex. : Je *rayons* nous chartées de foin à deux mille. || Atteindre à une valeur moyenne. Ex. : Les moutons ont *rayé* à 40 francs. — Cf. *En raie*, en moyenne. || By. — Pour : régler, tracer des lignes au crayon. Ex. : *Raye* donc ton cahier, ta feuille de papier. On dit *Rayer* et Barrer, pour : effacer, annuler. V. *Rayage*, *Rayé.*

Et. — Au premier sens c'est le fr. Rayer dans son sens primitif. Lat. Radiare, réservé aujourd'hui exclusivement au dér. Rayonner. — Hist. — G. C. Bucher, 191, 196 :
« Et hait le *ray* qui son umbre illumine. »
On connaît la Ballade célèbre due à Ch. d'Orlèans.

« Le temps a laissié son manteau
« De vent, de froidure et de pluye,
« Et s'est vestu de broderye,
« De soleil *raiant*, cler et beau. »

N. — Au 2e sens c'est p.-ê. Régler.

Rayon (Mj., By.), s. m. — Bande de guéret, large d'un pied environ, dont on a enlevé la couche superficielle sur une épaisseur d'un à deux pouces, pour y semer certaines graines. On recouvre ces graines avec la terre d'un second rayon contigu au premier, et ainsi de suite. Cette opération s'appelle *Rayonner.* On la pratiquait jadis à la *bêche* (houe) ; maintenant on se sert surtout de la rayonneuse. C'est le fr. Rayon, dim. de Raie, — Ct. Jaub. Reuillon.

Rayonner (Mj., By.), v. a. — Enfouir une semence à la bêche. Se dit surtout en parlant du chanvre et du lin. || Enterrer, inhumer une personne (Mj., Lué). Ne se dit qu'en plaisantant ou par mépris. Ex. : La bonne femme est ben vieille, alle est bentout bonne à *rayonner.* — Cf. Jaub à Régeonner et Reuillonner. || || By. *Id.* De plus : Disposer en lignes serrées, la racine en terre, des plantes, des légumes qu'on a arrachés afin d'en arrêter la végétation et qu'on veut conserver frais. Syn. de Mettre en *plançonnière.*

Et. — Du fr. Rayon, au sens de Sillon. V. *Rayon.*

Rayonneuse (Mj., By.), s. f. — Sorte de charrue légère, à soc très large, munie à l'arrière et latéralement d'un râteau, laquelle sert à *rayonner.*

Rayure (Lg.), s. f. — Rayon, rayonnement. Syn. de *Rayée*, *Raisée.* Ex. : Il a fait eine *rayure* de soulé.

Razière (My.), s. f. — Mesure.

Et. — Hist. — Razat, rasière, mesure de grain. « Trois *razes* d'engonnages. » (Cotg.) — L. C. — « Unum sextarium sive *rasum* avenæ (la razière — donc un setier). — Unum *rasum* nucum (*Charte de Rudulphe*, évêq. d'Angers, 1189. — D. C.)

R'bourser (Fu., Z. 196), v. n. — V. *Rebourser.* || *R'bourser* des reins, avoir les reins courbés par l'âge. — Pour : rebrousser?

R'céper (se), v. réf. — Se retenir. (Partout.) « T'aurais pas pu te *r'céper*, — t'empêcher de tomber? V. *Recéper*, qui est meilleur, comme graphie, du moins. || By. Id. ou Ercéper, recevoir à la main un objet lancé (jeté) qui tombe. Ercéper une ballotte ; mon chien *recèpe* ben (un morceau de pain qu'on lui jette).

Et. — Recevoir ; de Recipere ; cf. Réception.

R'devance (à la) (By., etc.), loc. prép. Aller à la *r'devance* de qqn, — à sa rencontre, au devant de lui. Prononc. A la r'dévance.

Ré [1] (Lg.), s. m. — Rien. Cf. *Bé, Vé.*

Ré [2] (Mj.), s. m. — Affouillement dans les terres d'une vallée ; boire formée par la *rompure* d'une levée. Ex. : Le *ré* Granneau, — nom d'une borderie de Mj., située dans la vallée, près d'une ancienne rompure. || Bzé. — Ru, ruisseau. || By., Gn. — Ruau, *id.*, boire étroite.

Et. — Ru. Canal fourni par un petit ruisseau ; ruisseau provenant de source. L. Rivus (LITT.). — Rivum, riu, rui, ru.

Réac (Ag., etc.), s. m. — Réactionnaire.

Rebâchage (Mj.), s. m. — Rabâcherie. V. *Rebâcher.*

Rebâcher (Mj., By.), v. a. — V. *Rabâcher.* Syn. de *Rabâter, Berdancer, Rebiner.*

Rebaiser, v. a. — Rattraper, repincer qqn qui vous a joué un tour. Ex. : Je le *rebaiserai* à queuque détour. || By. — J'lé r'béeserai, ou j'l'erbéeserai, pour : j'lé r'pincerai, ou j'l'erpincerai. *Id.* pour les autres *Ré* suivants.

Rébarbaratif. adj. q. — Rébarbatif.

Rebattre (Sp., By., Mj.), v. a. — *Rebattre* les vieux fers, — rabâcher, radoter, ressasser la même chose, revenir sur ce qui a été dit. || *Rebattre* les vieux comptes, — les revoir, les vérifier.

Rebattu, ue (Mj., By.), part. pas. || Fig. — Las, fatigué, excédé, dégoûté. Rassasié jusqu'au dégoût. Ex. : Je sé pourtant si *rebattu* de ieux que je les rends par les yeux. — Je sommes *rebattus* de manger des choux, des gogues. — Syn. de *Œillé, Huyé, Rollé.*

Rebélut (Sp.), s. m. — Recoupes, mélange de son fin et de farine grossière. || By. — R'boélu. Syn. *Reblut, Remoulages.*

Et. — Dér. du fr. Bluter.

N. — « Rebellu. — Grosse farine qui tient le milieu entre la belle farine et le son. (D. C. Rebuletum, Rebulet, du fr. Rebut). « Thibaut le Grand-prestre boulengier, demourant à Reins, entre en la chambre, la ou il avoit accoustumé de faire mettre le *rebulet* qui yst (sort) de la fleur. » (1401) — « Adviser que lesdites miches et michets soient fait de pure fleur, les bisettes de farine, dont le son soit et sera oté : et les boulens de pure farine, telle qu'elle vient du moulin, sans y mêler aucun tercœul ou *Rebulet.* » (1638. — Cité par DE MONTESSON.)

Rebi (Lg.), s. m. — Se dit dans : Faire le *rebi,* — se hérisser, avoir l'air renfrogné ou malade, en parl. des animaux. Syn. de *Choc, Blou.*

Et. — Probablement pour Rebif, qui tient au fr. se Rebiffer. Au Lg., en effet, on supprime l'f final dans un grand nombre de mots. V. *Tardi.*

Rebichonner (Sarr.), v. n. — Reprendre, venir de nouveau. V. *Repigeonner, Repichonner.*

Rebicler (Ag., By.), v. n. — Revenir à la santé après avoir été malade. Syn. *Recopir.* || Se *rebicler,* — pour se Rebiffer, se regimber. Syn. et d. de : se *Rebigrer* ; syn. de : se *Remincher.*

Rebiffler (Sal.), v. a. — Relever, retrousser les bords.

Rebigrer (se) (Sal., Mj.), v. pron. — Se rebiffer, tenir tête. Syn. de *se Récopérer, Requetter,* se *Rebiguer,* se *Remincher,* se *Mâter.* Syn. et d. de se *Repécrer.* || Sal. Se redresser, au sens moral ; répondre durement.

Rebiguer (se). — (Lg.), v. pron. — Comme se *Rebigrer.* — Cf. JAUB. à se Rebiffer, se Rebiger.

Rebillare adj. q. — Réveillé.

N. — « Rebillat, nom propre = Réveillé : B pour V. » (JAUB.) — « Après pasques *Rebillare,* dict l'Angevin, pour ce que lors semble renaistre en luy cette humeur gaye que le respect des jours pénitents semblait avoir du tout esteincte et amortie ». (BRUN. DE TARTIF. — *Phil.*, 344.)

Rebiner (Mj., Lg.), v. a. — Biner une seconde fois. || St-P. — Fig. — Ressasser, répéter sans cesse. Syn. de *Rebâcher, Rabâter, Berdancer.* || Reprocher.

Hist. — « Celuy qui prend à faire vigne à partie ou autrement, est tenu de les tailler et addresser en saison deue, et outre ce de les faire fouir devant la Magdelaine, et *rebiner* devant vendange. » (*Cout. génér.*, I, 884.)

Rêbioler (Mj.), v. n. — Rêvasser, s'abîmer dans des songeries. || Délirer.

Et. — Même rac. que le fr. Rêve. Cf. *Dérêbioler, Rambioles.*

Rebiqueler. V. *Rebicler.*

Reblut (Lg.). — V. *Rebélut.* N. Le mot se prononce presque en une seule syllabe, l'e étant à peu près muet, et le t l'étant complètement.

Rebomber (Mj., Lg., By.), v. n. — Rebondir. Syn. de *Revardir, Redonder, Rezonder.* Pour : rebonder ; re et bondir. Cf. JAUB. à Repomper. || V. réf. — Se rebondir, s'enfler, se gonfler, bouffer, se renfler.

Rebouiser (Lpos.), v. a. — Contrecarrer, reprendre, redresser. — Raiguiser?

Reboulí (r) (Mj.), v. n. — Rebouillir.

Rebourrer (Mj., By.), v. a. — Rabrouer, renvoyer brutalement, accueillir par des rebuffades. Syn. de *Rebousquer, Ramener.*

Rebours, s. m. (Segr., By.). — Avoir le poil à rebours, — être de mauvaise humeur. || By. — Etre de *rebours*, de mouâs, poil, *id.*

Et. — B. L. reburrus, rebursus, hérissé. De re + all. Borste, poil, soie (dont le radic. se retrouve dans Brosse, Broussaille (LITT.) — « Reboursant, revêche ; Rebourseau (Bourg.), homme farouche et de mauvaise humeur. (L. C.).

Re. — Observations. — Non accentué, subit l'interversion *Er* au commencement ou dans le corps de la plupart des mots où il est précédé, dans la même syllabe, par les consonnes b, c, d, f, g, p, t et v. Ex. : Berbis, bertelle, kerver, berouette. — Equivaut souvent à *Ar.* — N'est pas toujours itératif. Ex. : Raugmenter, reconsoler, remparer, rempirer, — ont la valeur du simple. (JAUB.) || By. Pronon ç. boérouette, boértelle.

Rebourser (Mj., Fu.), v. n. — Se boursoufler, se gonfler, être renflé jusqu'à faire saillie. || Se rebourser, v. réf., m. ss.

N. — Hérisser, rebrousser le poil ou la plume, retrousser la peau ou les habits (De Mont.). V. *R'boursé.*

Rebous-poil (à) (By., Mj.). — Loc. adv. A rebrousse-poil, à contre poil. || Etre à r. p., — être de mauvaise humeur, chagrin, maussade. || Rebous, — s. m. pour Rebours. Cf. *Toujous*, *Veloux*. N. — L's final de Rebous est muet.

Hist. — « Toutes les coses nous viennent à *rebous.* » (Froiss., VIII, 162.)

Rebousquer (Mj., By.), v. a. — Brusquer, rebuter, accueillir brutalement ou par des rebuffades. Doub. de *Rebusquer*, *Robusquer*. Syn. de *Rebourrer*, *Remener*, *Rebrousser*, *Remiser*. Pour Rebrusquer? V. *Rebous.*

Hist. — « La cendrillette de sureau, avec une *rébousse* ou ressort de coudrier, servant à attraper les *cendrilles* (mésanges). (*La Trad.*, p. 81, l. 3.)

Reboutonner (Sp.), v. a. — Reboutonner.

Rébriver (Bsl.), v. n. — Reprendre son élan. Ex. : Mes chevaux ont *rébrivé.* — Dér. de *Ebrive.*

Rebrousser (Pell., By.), v. a. — Rebuter, accueillir par des rebuffades. Syn. de *Rebousquer.*

Et. — Le mot de Pell. peut être regardé comme le v. fr. employé métaphoriquement ; mais il est possible qu'il soit, aussi bien que le mot de Mj., une corr. de Rebrusquer, dont le mode de formation est évident. — Syn. de *Rebourrer*, *Remener*, *Remiser.* Vient de Rebours ; XIIIe reborser ; XVe rebourser.
Hist. — « C'estoit la dame du monde qui sçavoit le mieux rabrouer et *rebrousser* les personnes. » (Brant., *D. g.* II, 459.)

Rebulet. V. *Rebélut.*

Hist. (Complément.) « Farina crassior a subtiliori secreta, furfur, Gallo-Flandris *Rebulet*, forte diminutivum a Gallico *Rebut*, Rejectanea. — 1297. Panem de *rebuleto.* » (D. C. V° Rebuletum et Reburetum.)

Rebusque (Mj.), adj. q. — Syn. et corr. de *Robuste.*

Recaler (Ag., By.), v. a. — Caler de nouveau ; mais, plus souvent : refuser à un examen. Ex. : Il s'est fait *recaler* au brevet, à l'oral. || Prendre des forces. || v. réf. Améliorer une position mauvaise. = Au sens de : refuser, Syn. de *Retoquer*, *Retaper.*

Recalir (se). — (Z. 146, By.), v. réf. — Se reposer. || Ti., Zig. 173. — Se réchauffer. Syn. et d. de se *Réchaler.*

Recarrelage (Mj., By.), s. m. — Ressemelage. Syn. de *Recarrelure.*

Recarreler ((Mj., By.), v. a. — Ressemeler ; carreler.

Hist. — « Taux, égail et département faict entre les maistres et communaulté du mestier de *carreleur* et savetyer de cette ville et forsbourgs d'Angers de la somme de 28 escuz ung tiers due à Estienne Delespine. » (1601. — *Inv. Arch.*, S. E. et sup. A. 42, 2, 23.) — N. Egail signifie ici : répartement ou répartition.

Recarrelure (Mj.), s. f. — Ressemelage. Syn. de *Recarrelage.*

Récart (Lg.), s. m. — Cartes qui rentrent et non pas seulement celles que l'on écarte. Ex. : Il m'est venu in beau *récart.* Syn. de *Ecart*, *Rentrée.*

Récarter (Lg.), v. a. et n. — Eliminer des cartes de son jeu.

Recauser (Mj.), v. n. — Reparler. « Je *recauserons* de ça. »

Recéper (Mj., Ti., Zig. 173), v. a. — Recevoir, surtout une chose que l'on vous jette, une ballotte. V. *R'céper*, *Acciper*, *Reciper.*

Recévoir (Mj., By.), v. a. — Recevoir. L'é pénultième, accentué. Cf. *Concévoir.*

Réchaler (Mj.), v. a. — Réchauffer. Syn. et d. de *Récalir.*

Et. — La rac, est un v. inusité, Chaler, du lat. Calere, Calescere, que nous avons vu dans *Achaler.* Fr. Chaloir.

Rechâner (Ths.), v. n. — Braire.

Et. — « Rechigner... Il y a un autre Rechigner, plus souvent *Rechaner*, qui signifie : crier, faire entendre un bruit, un son. On trouve : gannionem, chinur. (Scheler, lexicogr. lat.), répondrait au lat. canis (Litt.). — « Rechaneis d'asnes. » (*Poët.* av. 1300, IV, 1651.) L. C. — « Recaner, Recantus, reitario cantus : « Ne qu'en un asne qui *recane.* » (D. C.) — Hennir, braire. — Relever la lèvre supérieure en montrant les dents. « Le mulet qui le voyait *recanoit* trépignant. » (Béroalde, *M. de p.*). — Ricaner en viendrait :
« Nel pot (put) li asnes plus sufrir,
« Vers sun seingnur prist à venir,
« Sur lui commance à *rechaner*,
« Ke tut le fet espoenter. »
(Marie. *Fable* 16).
Lapaire distingue : Rechagner, hennir avec une plainte, et Rechaîner, hennir de joie. Cf. *Richôgner*, *Ricoiner.*

Réchapper (Mj., By.), v. a. — Mener à bien, élever. Ex. : C'est ein pou petit queneau que la mère ara ben du mal à *réchapper !* » V. *Echapper.*

Recharchant, e (Mj.), adj. verb. — Prévenant, accueillant. Pour : recherchant. || Qui recherche la société des gens, qui aime à se lier avec eux.

Recharcher (Mj., By.), v. a. — Rechercher.

Rechaumage. — Terrain ensemencé de gros grains deux années de suite. (Mén.). Syn. de *Redoublis*, *Retoublis.* Cf. *Refendis.*

Rêche, adj. q. — Aigre. Des pommes rêches acides.

N. — Rechinus. Surnom de Foulque, comte d'Anjou (le Réchin). — D. C. rapproche Rechiner de Rechigner. Se dit surtout des poires et des pommes âpres.
Hist.
« Une mult preisée pucele
« D'Anjou estraite de haut lin (lignage).
« Fille au conte Foucon Reching. »
(Bén., *Chron. de Norm.*, v. 42121.) Eveillé.

Rechégner (Lg.), v. a. — Fâcher, mettre de mauvaise humeur, rendre maussade. Syn. de *Arechiquer*, *Harguégner*. || v. n. — Etre hargneux, maussade, rechigner. — Syn. de *Rechéter*, *Requiéter*.

Rechégnoux (Lg., By.), adj. q. — V. *Rechignoux*.

Rechéter (Lg.), v. n. — Rechigner. Syn. de *Rechégner*. Doubl. de *Requiéter*, avec un sens voisin.

Rechignard (By.), s. m. — Refrogné, de mauvaise humeur. V. *Rêche*.

Hist. — « Les eulx (yeux) clos et les dens *rechingné*. » (*Renard*, v. 796).

Rechignoux, ouse (Bg., Sp., By.), adj. q. — Rechigné, maussade, hargneux. Syn. de *Harguégnoux*, *Hargnoux*, *Rechégnoux*, *Malcommode*, *Espiègre*, *Petounard*, *Griche-midi*, *Gribiche*, *Marguerine*. Difficile à vivre.

Et. — Le sens primitif est : relever la lèvre supérieure en montrant les dents. Diez le rattache à : rêche. Mais paraît formé de *re* et *chigner* ou *quigner*, répondant à l'italien : ghignare = sourire avec malice, et dér. du vha. Kinan ou chinan, sourire. De là vient le sens de : relever la lèvre, détourné ensuite à celui d'une grimace maussade. (Litt.).

Rechiver (Mj.), v. n. — Faire une rechute de maladie, en parl. d'une personne. — Ce mot semble être une contr. du fr. Récidiver. — Pat. norm. Requiêvaer, retomber.

Recipe, r'cipe, s. m. — Jouer à la *recipe*, ou à recevoir une balle lancée. Erceper ou Recéper. (Mén.).

Recipèle (Ti., Z. 152), s. m. — Erésypèle. Syn. et d. de *Ressipère*, *Ressypère*.

Reciper (Mj.), v. a. — Attraper au passage un objet lancé ou qui tombe. Syn. de *Reguetter*, *Rescoudre*, *Recéper*, *Acciper*.

Et. — Lat. Recipere. Cf. *Acciper*. Doubl. du fr. Recevoir. || Sens curieux. « Il est en train de *reciper* la fleur de l'eau. » (Fu. — Le frère de M. Pucelle à celui-ci qui buvait du bout des lèvres une eau qui ne lui semblait pas bonne.) — Cf. *Récipé* formule de médecine : Prenez...

Récits (By.), s. m. pl. — Éloges. « Ah ! il en a fait des *récits* de la noce où qu'il a été ! » Cf. *Allouses*.

Reconnaître (Mj., By.), v. a. — Reconnaître qqn de, — lui faire un legs de... Avantager de — en considération des services rendus. Ex. : Y a assez longtemps qu'alle était à sarvir chez lui, il arait ben pu la *reconnaître* de queuque petite chouse dans son testament. || V. réf. — Se *reconnaître* avant de mourir, se convertir.

Hist. — « Retirez-vous, vous savez qu'il est très rare qu'un mauvais prêtre se convertisse, et qu'il est inouï qu'un mauvais religieux se *reconnaisse* jamais. » (Deniau, *Histoire de la V.*, VI, 159). — « Niveleau, de Montfaucon, âgé de 24 ans, fut transporté expirant à l'hôpital. L'abbé Barbotin accourut pour le confesser et l'engagea à se *reconnaître*. Il refusa son ministère en lui disant qu'il avait fait son devoir et que sa conscience ne lui reprochait rien. » (Id, *ibid.* I, 295, b.)

Réconsole (Sp., Mj., By.), s. m. — Consolation. Ex.: C'est le *réconsole* des malheureux. — J'ai toujours ça de *réconsole*.

Réconsoler (Mj., By.), v. a. — Consoler, réconforter.

Hist ;

Maintenant Carnaval est mort ;
C'est un' chos' qui nous désole
De voir un pareil malheur,
Vraiment ça nous fend le cœur.
Mais ce qui nous *reconsole*
C'est qu'il a dit sur sa fin :
J'ressusciterai l'an prochain.
(*A. de P.*, 24 fév. 1907, 3, 2).

Recoper (Mj., By.), v. n. — Boire un second *cop*, coup. || Recommencer, pour la 2e fois. — Cf. Jaub. qui cite le vx fr. Cobe, coup. || A Segré, dans le même sens : recuper, receuper (Mén.)

Récopérer (se) (Mj.), v. réf. Se rebiffer, se fâcher ; monter sur ses ergots. Syn. de se *Rebiguer*, se *Remincher*, se *Mâter*, se *Rebigrer*, se *Repécrer*.

Recopir ou **Recaupir**, v. n. — Entrer en convalescence. (Segr., Ti.). Mén. Syn. *Rebicler*. || Zig. 138 et 146.

N. — Orain, Recaupi — de Montesson : Recaupir, restaurer, ragaillardir, réchauffer, réjouir. Cite Requépir, où il soupçonne Recrépir. || Inconnu de R. O., qui y voit le fameux Rescaper. « A Mj., nous avons des Racapé, des Réthoré (restaurés), des Sauvé. Tel est l'intérêt des noms de familles.

Récorder (Lg.), v. n. — Reprendre en chœur les couplets d'une chanson. Ex. : J'ai su dans le temps des vieilles chansons à *récorder*. Syn. *Répouner*.

Et. — Lat., chorus, chœur ; — ou recordari, se rappeler.

Recosser (Mj.), v. a. — Enrichir de nouveau qqn qui était à peu près ruiné. Ex. : Il a fait ein héritage qui l'a ben *recossé*. || Fig. se *Recosser*, v. réf. — Se remplumer, revenir à la santé après une longue maladie, reprendre des forces ; se requinquer. Syn. se *Racégraiser* ou *Rasségraiser*.

Et. — Composé du préf. Re et d'une rac. Coss, qui se retrouve dans le fr. Cossu et dans l'angl. Cozy.

Recoter, v. a. — Recommencer. La pluie va *recoter* (Mén.).

Récoter (Sp., Mj.), v. n. — Se cotiser pour compléter un écot, faire un subrécot.

Recotiller (Z. 134, Q.), v. a. — Retrousser, relever.

Recoudu (Lg.), part. pas. Recousu.

Réçouner, v. n. — Faire la collation de 4 heures. V. *Ressiée*.

N. — « Réciönner. — On appelle *récie* ou *récion* le moment, généralement vers 4 heures du soir, où l'on fait la collation. On dit : manger à *récie* ou à *récion*. — *Récie*, d'après Beauchet-Filleau (*Essai sur le pat. poitevin*), vient du v. *recœnare*... La *ressiaïe* est l'espace de la journée qui s'étend de la

collation du soir jusqu'à la nuit. — Manger à récion, c'est récionner. « Déjà la porte du donjon cède sous les efforts des assaillants (siège de Fontenay par saint Louis), lorsqu'à leurs yeux étonnés s'élève dans les airs la Mélusine à califourchon sur une acouette (manche à balai) emportant en croupe son terrible fils Py-Chabot et sa captive, les 799 gibiers de potence qui défendaient la place, et son gros matou noir, fort occupé à *ressouner* d'un moineau venu trop près de sa griffe. » (*Poitou et Vendée*. Légende recueillie par BIALLE-GERMON. — Cité par JEAN DE LA CHESNAYE dans l'*Intermédiaire Nantais*. Année 1902, p. 215. — Aux bureaux du Phare de la Loire). A la page 274, un autre correspondant rattache, à tort, ce mot, à *Ration*.

Recourre (Mj., By.), v. n. — Recourir, courir de nouveau.

Recoussoires (Mj.), s. f. pl. — Cordages, généralement en fil de fer qui, dans les anciens bateaux à *peautre*, étaient fixés d'une part au *billard* de peautre, et de l'autre à l'arrière du bateau. Ces cordages, au nombre de deux, avoient pour fonctions, d'abord de seconder le *bride-cul*, en empêchant le billard de peautre de glisser suivant son axe. Mais de plus, les recoussoires, situées dans deux plans verticaux divergents d'avec le plan vertical du billard de peautre, servaient à maintenir celui-ci dans le même plan.

Et. — C'est probablement le même que *Ecoursoire*. = Ces cordages ont pour fonction de *seconder* d'autres manœuvres, donc, du v. Recourre, comp. de Re et de Escourre, secouer, lat. excutere (Cf. escousse), 1re forme Recousse, puis : rescousse ; d'abord : action de reprendre ce qui a été enlevé ; p. ext. aller au secours (LITT.) — Dr A. Bos, m. explication.

Recraire, **Recrère** (By.), v. a. — Recréer, égayer, se délasser de l'étude, etc. V. *Recrère*.

Recraître (Mj.), v. n. — Croître de nouveau. Ex. : L'eau a laissé ses glaces, tu vas voir qu'a va *recraître*. Dér. de *Craître*. Premier e muet.

Récraître (Mj.), v. a. — Accroître, augmenter. Ex. : Ça va *récraître* la marée. Cette locut. s'emploie souvent lorsque le menu d'un repas s'augmente d'un plat inattendu. Cf. *Recraître*.

Récrère (Mj.), v. a. — Recréer. Ne se dit qu'à l'infinit. V. *Récraire*.

Recrocheter (Mj.), v. a. — Recourber en crochet. || Raccrocher, une porte.

Rector, s. m. — Recteur, curé. Ancienne forme angevine du XIIIe siècle. C'est le mot latin inaltéré.

Reculer (Mj., By.), v. a. et n. || N'en reculer guère, — s'en falloir de peu. Ex. : Coben que tu vends ton bodin? Neuf pistoles? — Ça m'en *recule* guère. = Ça ne *reculera* guère de 100 écus, — cela n'ira guère au-dessous de 300 francs.

Reculons [1] (Sp.), s. m. plur. — Envies, petites languettes de peau qui se détachent sur les doigts, vers la base des ongles. Syn. de *Craît*, *Echarde*.

Reculons [2] (de) (Mj.). Loc. adv. — A reculons.

Redaler (Sa., Sp.), v. n. — Résister, refuser d'obéir. Syn. de *Renutter*, *Tirer à cul*, *se Relutter*, *Requetter*.

Et. — Me paraît être pour Raidaler, du fr. Raide et, par conséquent un doubl. du Mj. *Ridaler*, mais dans un autre sens.

Redeau, s. m. (My.). — Petit veau. (MÉN.) V. *Bodeau*. || By. Broutard.

Rederser (Mj., By.), v. a. — Redresser. — Vieilli.

Redévance (Mj., etc.), s. f. — Rencontre. Ne s'emploie que dans la loc. adv. : A la redévance, à la rencontre. Ex. : Je vas aller à sa *redévance*.

Hist. — « Quand ils viennent le samedi soir à ma *redevance*. (R. BAZIN. *La Terre qui meurt*, 227.)

N. — Nous disons, nous : A ma *redévance*, ou A mon Eredévance.

Redévancer (Mj.), v. a. — Devancer, dépasser. On dit aussi Erdévancer.

Redévirer (Mj.), v. a. — Retourner, ramener le dessous en dessus, ou le dedans au dehors. || Se redévirer, v. réf. — Se retourner brusquement. Ex. : Il s'est *redéviré* sus lui une secousse ! — à coups de pieds et de poings.

Redon (Mj., Sp.), s. m. — Saut, secousse violente. Ex. : Il est tombé ein *redon* que les deux bouts illi en ont redressé. Syn. de *Patrassée*, *Berdânée*. || Contrecoup, répercussion. Ebranlement violent, choc en retour, retentissement d'un coup, d'un son. Ex. : A la secousse que j'ai tombé sus le cul, ça m'a donné ein *redon* jusque dans la tête. — V. *Redondir*. Syn. de *Rejail*.

Redonder (Sar.), v. n. — Bondir successivement, en parl. d'une balle élastique. Une balle qui redonde bien. V. *Redon*. Syn. et voisin de *Rebomber*, *Rezonder*. Doubl. de *Redondir*.

Redondir (Mj., Lg., By.), v. n. — Retentir, se répercuter, avoir un écho douloureux. Ex. : Tous leux coups de marteaux me *redondissent* dans la tête. — Cf. JAUB. à Retenter, Redonder, Ressondir. — J'y verrais une corr. de Rebondir. — Cf. *Rezonder*.

Et. — LITTRÉ : Lat. ré, red et undare. Qui surabonde.

Nist. — « Au moyen d'icelle planchette le coustel *redonda* sur le chief de la mere du suppliant. » (1455. L. C.) — « Quand du chasteau fut tant tiré d'artillerie, tant jetté de mattons, micraines, potz et lances à feu, que tout le voisinage en *retondissoit*. (RAB., *Sciomachie*, 598). — G. C. BUCHER, 127.

« Belle Venus ! estoille radieuse
« De qui le nom *redonde* en mille parts. »

N. — Dans ces deux derniers exemples, le sens est : retentir.

Le Retondir, de Rab., nous donne la vraie étym., lat. Retundere, frapper.

Redondissement (Mj.), s. m. — Retentissement. Syn. de *Redon*.

Redotage (Mj.), s. m. — Radotage. — V. *Redoter.*

Redotard (Mj.), s. m. — Radoteur. Syn. de *Redotier, Racassier, Baroillard.*

Redoter (Mj.), v. n. — Radoter. V. *Radoiser, Radusser, Rebâcher.*

Hist. — « Il envieillissent et *redotent.* »
(*Fabl.* Edit. Méon). L. C.

Et. — Re, plus thème germaniq. ; holl. dutten ; angl., to dote, m. ss.

Redotier (Mj.), s. m. — Syn. de *Redotard.*

Redoublis (Sp., By.), s. m. — Blé semé sur un chaume de blé. — Syn. de *Rechaumage*, d. et syn, de *Retoublis* ; dér. de *Retoubler*, et non du fr. *Redoubler.* Cf. *Refendis.*
|| By. On sème du seigle *en redoublis*, c.-à-d. après du froment. Il est rare qu'on sème du froment après du froment ; du reste, on ne fait plus guère de chaumes, depuis les nouvelles machines.

Redouf (Segr.), s. f. — Ampoule sur la peau ; syn. de : hors-poule. (Mén.) Cf. *Poulette.*

Redouillée (Segr.), s. f. — Recevoir une *redouillée*, une râclée. (Mén.) Syn. *Râpée.*

Redruzir (By), v. n. — Redevenir *dru*, fort. Syn. de se *Racégraisser*,

Reduzir (Mj.), v. n. — Durcir de nouveau. V. *Durzir.*

Refaire (Mj., Lg.), v. a. — Fig. — Censurer, critiquer, redire, reprendre. Ex. : Illy a ben à *refaire* sus sa famille. — Il n'a pas besoin de tant causer des autres, y a assez à *refaire* sus lui. — Il trouve à *refaire* sus tout. || v. réf. — Se refaire, — se rattrapper à la rive, lorsque l'on est emporté par le courant. Ex. : Il a ieu beau ramer à sa raidine force, il n'a jamais pu se *refaire* qu'à l'abord au grand François. || Se refaire, — se corriger, s'améliorer. « Ce gars-là s'est ben *refait* dempis queuque temps. » By. *id.*

Réfélu (Tlm.), s. m. — Odeur spéciale de la farine humide et renfermée, d'un pétrin mal tenu. C'est le Mj. *Reflu* ou *Reflus.*

Refendis, s. m. — Semer sur refendis, c'est ensemencer 2 années de suite les mêmes terres en céréales (Lx., Sgl.). Cf. *Redoublis, Retoublis, Rechaumage.*

Referdi, r'foerdi (Z. 171. Mj., By). — Refroidi. Cf. *Ferdir.* || Mj. — Chaud *referdi*, chaud et froid.

Referdi (r), r'foerdi (r) By. — Refroidir. || Mj., Referdir°.

Refeuble (Ag.), s. m. Petit revendeur.

Refeûpe (By., Ag.), s. f. — Guenille. « Encore un cotillon bon pour le panier aux *refeûpes.* — Tout ça, ça ne vaut ren, c'est pus que de la *r'feûpe*, — bon pour le panier aux retailles. P.-ê. corrupt. de Refripe. Cf. Friperies.

Refeupé (Segr.), s. m. — Vieilles guenilles ramassées par le refeupier dans les campagnes. Souvent les marchands de peaux de lapin portent ce nom. (Mén.) V. *Refouperie, Refoupier.*

Reflum (Segr.), s. f. — Odeur particulière du fût, — qui a le goût de fût... (Mén.) Cf. *Reflus, Refélu.*

Reflopage (Sal.), s. m. — Retouche, rarrangement.

Refloper (Sal.), v. a. — Retoucher, rarranger.

Reflus (Mj.), s. m. — Relent, odeur de chancissure, de moisissure, remugle. Ex. : Velà du pain qui sent le *reflus.* — Syn. de *Refélu.*

R(e)foindre (Sa.), v. n. — Craindre, redouter. Même rac. que le Montj. *Fointroux.* || By. — Refuser, hésiter, répugner. « I fait grand fré à matin, je *r'foins* à me lever », cela me repugne de me lever. Oin fortement nasal, sans prononcer ouin, comme dans joindre.

Et. — P.-ê. l'anc. v. Refraindre, de Refringere, contenir, refréner, retenir.

Réformer (Mj., Sp.), v. n. — Absolument, Renoncer à une entreprise, à un travail que l'on reconnaît au-dessus de ses forces. Syn. de *Péter.* Ex. : Il a été obligé de réformer à *motiver.*

Refouillement (Lg.), s. m. — Biseautage d'une pierre de taille. Langue des carriers.

Refoulé (Mj., By.), part. pas. Qui regorge. Ex.: Je ne sommes pas ben *refoulés* d'argent, de ce temps-là. || Encombré. Ça n'était pas *refoulé* de monde à ceté foire-là. || Surchargé. Ex. : Il n'est pas *refoulé* de travail.

Refouler (Mj., Sp., Tlm., Lg., By.), v. a. — Refouler une barre de fer, c'est, après l'avoir chauffée, en repousser les extrémités l'une vers l'autre, soit à coups de marteau, soit au moyen de la *refouleuse*, afin d'en augmenter le diamètre aux dépens de la longueur. — Lang. des forgerons.

Refouleuse (Mj., Sp.). s. f. — Refouloir, instrument qui sert à refouler les barres de fer, les bandes de roues, etc.

Refoulure (Lg., By.), s. f. — Foulure. Syn. de *Gourfoulure.*

Refouperie (Pell., By.), s. f. — V. *Refriperie, Foupi.*

Refoupier (Pell., By.), s. m. — V. *Refripier.*

Refourcher (Lg.), v. a. et n. — Donner un deuxième labour.

Et. — Syn. et d. ou corr. de *Refrêcher*, et non dér. du fr. Fourche.

Refrêcher (Lg.), v. a. et n. — Labourer une seconde fois, donner une seconde *arure.*

Et. — Semble tenir au fr. Friche, et non à Rafraîchir. Cf. *Cofrescheur.*

Refreindre (se) (Sp.), v. réf. — Se retenir, s'arrêter, se modérer, se réfréner. Ex. : Il

avait ben bonne envie de illi répondre, mais il s'est *refreint.*

Et. — Re, frenare, dompter (frenum) ; a. fr. Refraindre, de refringere ; de sens voisin, qqf. confondu. (LITT.). — Hist. « Pour pryer à nostre seigneur qu'il volsist (voulût) *refraindre* son ire (colère). (FROISS., V. 271). L. C. — V. JAUB. *Fraindre.*

Refriperie (Sp., Mj., By.), s. f. — S'emploie dans la loc. prov. : C'est comme eine *refriperie*, — se dit de l'intérieur d'une maison où tout est en désordre. || Boutique de fripier. || Ce qui s'y vend, objets de rebut. — N. A Pell., *Refouperie.* V. *Refeupe.*

Refripier (Mj., Sp.), s. m. — Fripier, marchand d'objets de rebut. — N. A Pell. — *Refoupier.*

Régâiller (Mj.), v. a. et n. — Donner la seconde façon à la vigne en démolissant les *déchaus*, et étendant à plat la terre qui en provient. C'est le contraire de *déchausser.* V. *Egâiller.* Syn. *Cabosser.* || Étendre de nouveau.

Régale-vilain (Mj.), s. m. — Celui qui paye la régalade. Qqn qui perd au jeu laisse assez souvent échapper cette observation piteuse : Je crais ben que je vas m'appeler *régale-vilain.*

Regardable (Mj.), adj. q. — Que l'on peut regarder. Ex. : Il a la figure abîmée, il n'est pas *regardable.*

Regarder (Mj., By.), v. a. || *Regarder* noir, avoir un regard hostile, en parl. des personnes. || Id. — en parl. de certains bois, — donner dans le foyer un charbon qui ne flambe pas et noircit tout de suite. || Etre avare.

Hist. — Au dernier sens : « Il serait bien marry de donner un sol pour un carolus ; aussi bien y *regarde* il de bien près. » (*Caq. de l'accouchée*, 91. — L. C.)

|| *Regarder* le bon Dieu dans eine pertoire. — Loucher.

Régent (Lg., Lrm., Tlm.), s. m. — Magister, maître d'école. N. Ce nom est encore appliqué aux instituteurs. A Sa. et à Sp., il est réservé aux maîtres-adjoints. || *Régente.* — Tlm. — Institutrice. || Femme de l'instituteur.

Régenter (Mj., By.), v. a. — Gronder. || Infliger une correction manuelle.

Et. — C'est le mot fr., et l'on peut dire que le patois ne l'a pas détourné du sens qu'il avait autrefois. Syn. de *Régler.*

Régie (Mj., By.), s. f. — Notre pat. désigne indifféremment sous ce nom deux Administrations pourtant bien distinctes, les Ponts-et-Chaussées et les Contributions indirectes.

Reginguer (Mj.), v. n. — Regimber. Syn. de *Giber.* || Fig. — Récidiver, en parl. d'une maladie. Syn. de *Repichonner*, *Repigeonner*, *Rechîver.*

Et. — Reginguer dér. de *Ginguer.* De là probablement Reginglette, employé par LA FONTAINE :
« Quand reginglettes et réseaux
« Attraperont petits oiseaux. »
— Vient de Gigue, et signifie Ruer (LITT.). — Ce qui le prouverait, c'est le lat. repedare (pedem), recalcitrare (calx, talon), regiber et regipper. (D. C.) — D'un v. hypoth. regigler, nasalisé en : reginglier, faire jaillir, lancer en arrière, composés du mot populaire Gicler, jaillir : lat. Jaculare, lancer (SCHELER).

Régisse (Mj., By.), s. m. — Registre.

Et. — Cf. Regeste, L. regesta, de regero, rassembler (re, gero). Répertoire, livre où l'on reporte certaines choses.

Régler (Mj., By.), v. a. — Corriger, battre. Ex. : Attends, mon méchant moutard, je te vas *régler !* — Syn. de *Régenter.*

Règne (Mj.), s. m. — Période, époque considérée au point de vue du commerce, de l'agriculture. Ex. : De 70 à venir à 80, y a yieu ein bon *règne* pour le chambe. — C'est le fr. détourné de son sens. V. *Séjour.*

Hist. — Prospérité. Parlant de Jacques Cœur : « Luy estant en ce *règne.* » (MATH. DE COUCY, *Hist. de Ch. VII*) L. C.

Regolet, regolète (Mj.). — Marjolaine ou Origan.

Et. — C'est peut-être un diminutif du fr. Origan, par aphérèse de l'o initial et changement de l'n final en l. — Syn. de *Riolet*, *Rioleau*, *Basilic des prés.*

Regoumer (se) (Mj.), v. réf. — Enfler, se boursoufler, de manière à déborder ou à former bourrelet. Ex. : Ma pâte s'est *regoumée*, alle a déripé par sus les bords du paillon. — V. *Goumer.* Pour : regourmer??

Regoumi, ie (Mj), adj. q. — Renflé, gonflé, bouffi.

Et. — Dér. de *Goumer.*

Régrandezir (Sp.), v. a. — Agrandir de nouveau. V. *Egrandezir.* — Doubl. de *Régrandir.*

Regrandir, e muet (Mj., By.), v. n. — Monter, croître de nouveau. Ex. : L'eau a laissé ses glaces, alle est ben sure de *regrandir.* — Ne pas confondre avec Régrandir, é fermé.

Régrandir, é fermé (Mj., By.), v. a. — Ragrandir encore. V. *Recraître*, *Raugmenter.*

Regrattier (Segr.), s. m. — Propriétaire exigeant, aux yeux du fermier, c.-à-d. grattant sur tout (MÉN.).

Regret (Mj), s m — Cf. *Regroit.* Avoir regret à, — regretter Ex : J'ai-t-i grand *regret* à mon petit chien qui s'est neyé ! || By. — Ou : en mon p. ch.

Regrettier (à) (Sal.) loc. adv. — Dîner *à regrettier*, donné à regret, maigre.

Regricher (Lg.), v. n. — Se hérisser. Ex. : Il a des cheveux qui *regrichent* comme des *pues* de *guée*, — c.-à-d. qui ne frisent pas du tout. || By. — R'garde-lé donc comme i *r'griche* du nez. Pour *Gricher.*

Regripper (se) (Mj.), v. réf. — S'agripper, s'accrocher avec les ongles. — Du fr. Gripper. By. — Et se Ragripper.

Regroit (Mj., Sp.), s. m. — Regret. — Doubl. du mot fr. — Cf. *Poine*, *Moitier.*

Regroiter (Mj., Sp.), v. a. et n. — Doubl. de Regretter. V. *Regroit*. N. Le v. a vieilli plus que le subst. — Cf. *Foisser*, *Foille*, *Adroisse*.

Regroussi (r) (Mj., By.), v. a. — Gonfler, enfler, rendre plus gros, grossir. || v. réf. — Se gonfler, devenir plus gros. || v. réf. — En parlant du temps, se charger, se couvrir de nuages menaçants. — V. *Groussir*.

Regueillisser (Mj.), v. a. — Hérisser, ébouriffer. Ex. : Si tu l'avais vu se *regueillisser* le poil ! — T'as des cheveux tout *regueillissés*.

Et. — Dér. probablement de *Guée*. Toutefois, comme on dit aussi *Ergueillisser*, ce mot se rattache p.-ê. à *Orgueillir*.

Reguélisse (Mj.), s. m. — Réglisse. Ex. : Faudra manger du *reguélisse*. V. *Bois-doux*. — Cf. l'esp. Regaliz, même sens ; — le pat. norm. Régolisse. — Syn. de *Sucre-noir*. — Le bret. emploie Regalis. || By. — Et Ergué-lisse.

Et. — L. Liquiritia, du grec glukurridza, de glukuç, doux, et ridza, racine. Les lang. romanes ont interverti l et r (Litt.) — « Il peut vendre poivre, coumin, canele, *regulisse*... » (*Livre des Métiers* — L. C.) — « Régalisse, recolisse. L. recalecia. « Item pro cargua (charge) de recalecia xviij den. (D. C.).

Reguêmail (Lg.), s. m. — Seconde pousse d'un fourrage vert artificiel. Syn .de *Repoussis*. De *Reguêmer*.

Reguêmailler, a bref (Lg.), v. n. — Donner une seconde pousse, en parl. d'un seigle coupé en vert, d'un trèfle, luzerne, etc. — Dér. de *Reguêmail*.

Reguêmer (Lg.), v. n. — Comme *Reguêmailler*. Pour les prés, on dit *Repivetter*.

Et. — La rac. doit être la même que celle de l'adj. Guimau, employé par Rabelais dans un passage cité à *Gourbilleaux* (*G*. 1, 4).

Reguette, s. f. — Voir *Patience d'eau* (Mén.)

Reguetter (Lg., Mj., Sp.), v. a. — Attraper au passage un obj. lancé ou qui tombe. Syn. de *Reciper*, *Rescoudre*. Dér. du fr. Guetter. || Barrer le passage à. Ex. : *Reguette* dont le bodin. — By., *id*,

Rehaut (Tlm.), s. m. — Renchérissement, surenchère ; Ils ont demandé ma ferme aux maîtres; encore ils ont mis du *rehaut*. — Syn. de *Renchar*. Du fr. Rehausser.

Reille (Lg.), s. f. — Ne s'emploie que dans la loc. Chârte à reilles. La chârte à *reilles*, que l'on ne voit plus que rarerement, est une charrette à bœufs, sans *bers*, formée d'un timon sous lequel s'engagent obliquement les *râteaux* ou *ridelles*, qui reposent d'ailleurs sur les *baugeards* ; en sorte que la coupe transversale de cette charrette représente un V aux branches légèrement incurvées. — Reille parait être pour *Ridelle*.

Reine (Mj., By.), s. f. — Nom caressant que les mères donnent à leurs petites filles. Syn. de *Bergère*, *Cane*, *Poulette*, *Chatte*, etc.

Reines, s. f. pl. — Grenouilles. — (Devrait s'écrire Raines, lat. Rana) :

« Avant bonne dame Mars
« Autant de jours les *reines* chantent,
« Autant par après se repentent. » (Mén.)

Reingot, s. m. — Brancard double, disposé à recevoir des paniers de fruits (Mén.).

Et. — P.-ê. parce qu'il est porté au moyen de jacoles reposant sur les reins ?

Reinnevaut (Mj.), s. m. — Vaurien. Syn. de *Vauren*.

Hist. — « Les oultragèrent grandement, les appelans trop diteux, brèchedents..., talvassiers, *riennevaux*. » (Rab., *G*. I, 25,52).

Reins (Mj.), s. f. pl. — Ex. : Il a les *reins* bonnes.

Et. — L. renem ; fém. jadis :
— « Totes les *reins* en ai enflées. » (*Renard*.)
— « Bonnes mains, Bonnes *reins*
« Soit donné au bon compain. »
(1422, *Inv. Arch*., H., suppl. 51, 1).

Reintier, se pron. souvent rinkier (Mj., Lg., By.), s. m. — La région lombaire, les reins ; chez les animaux, le râble. Ex. : Il a ein bon *reintier*, — il a les reins larges et forts, — il est râblé. — Dér. irrég. du fr. Reins.

Hist. — « Moi qui ai le *reintier* un peu courbé par l'âge. (*La V. cathol*., 31 mars 1907, 2, 1).

Rejail (Lg.), s. m. — Contre-coup, retentissement. Syn. de *Redon*. — Dér. de Rejaillir. Hoquet, haut le corps, sursaut.

Hist. — « Tout ainsi comme un boulet de bombarde, pour avoir en rasant aheurté contre un roch ou forte muraille, par la dure rencontre resault plus violemment au *rejail* de si dure répugnance. » (*Alect. Rom*. p. 26. — L. C.).

Réjoui (Lg.), s. m. — Réjouissance, morceau d'os que le boucher ajoute à une pesée. || Flambe, ou fouée pour feu pétillant. (Mén.) || By. — Un *réjoui* bon temps, garçon de bonne humeur. Pour Roger Bontemps.

Relache, s. m. — V. *Chardon loriot*. On dit aussi Erlache (Mén.)

Relâcher (Mj.), v. n. — Cesser, discontinuer. Ex. : Queune mille-goules ! a ne *relâche* pas de causer dempis eine heure. — Syn. de *Décesser*, *Arrêter*, *Relentir*. || By. — On dit : arrêter.

Relai (Gn.), s. m. — Aide.Dans une terre forte où on laboure : Pas c'mode, hein? — Ah ! non. il faudrait ben éne péere (paire) de bras de *relée* (relai) pour bécheu là-dedans.

Relais (Lg.), s. m. — Allée qui règne dans une étable entre deux rangées de bœufs attachés à leurs crèches. || Accotement d'une route, d'un fossé. — Du fr. Laisser.

Et. — D. C. de Léé ; lat. latus. (V[ie] leda, leuta).

Relater, v. a. — Répéter. — Entendu cette phrase à ma Société des Ponts-de-Cé : « Je ne suis pas fils de couvreur, je ne *relate* pas deux fois, — c.-à-d. je ne répète pas ce que j'ai dit. — Réponse faite à qqn qui a mal

entendu et qui prie de répéter. Equivoque sur Relater, raconter et Relatter, poser des lattes. A Mj. : Je ne sé pas eine hôrloge à répétition.

Et. — Relater ; re, latum, sup. de ferre (reporter) Relatter, relatare, dans un texte de 1469 (Litt.).

Relentir (Mj.), v. a. — Ralentir. || v. n. — Cesser, s'arrêter de. Ex. : Depis à matin, il n'a jamais *relenti* de boire. Syn. de *Décesser*, *Relâcher*, *Arrêter*.

Relentissement (Mj.), s. m. — Ralentissement.

Relever (Mj., By.), v. a. || Fig. *Relever* le cul, — rosser, dauber, battre. || Sp. — Remmener du marché une bête invendue. Ex. : Illy avait deux cents bœufs sus le marché, il n'en a été *relevé* que cinq. || Sp., Lg. — *Relever* de ou à messe, une femme, — célébrer ses relevailles. V. *Amesser*. || (Mj.). — *Relever* de l'argot, — se hérisser, se redresser (sur ses argots). || *Relever* d'un beau lustre, — avoir bonne mine, être brillant. Se dit ironiquement. || *Relever* ein procès, — en appeler, aller en appel. || *Relever* de l'ergot, — présenter qq. saillie où il est facile de butter ou de s'accrocher. || *Relever* du péché de paresse. « J'te vas *rel'ver* du péché de paresse ! » dira un père à son fils qui ne se presse pas assez d'exécuter un ordre ; c.-à-d. Je vais aller te secouer, te remuer. || *Relever* sa pochée, se dit d'un vieillard courbé sous les ans, qui fait des mouvements saccadés en marchant péniblement. (Segr.) || *Relever* son pailler, — célébrer ses relevailles. Accoucher, c'est *Ebouler* son pailler.

Relicher (Sp., Mj., By.), v. n. — Godailler, faire ripaille. V. *Licher*. || Se payer des douceurs, faire bombance. || Nettoyer avec sa langue.

Religionnaire (Z. 144. — By., Mj., Lué), adj. q. et s. m. — Très religieux, très attaché à la religion. Se dit des catholiques et des *Petits-Elus*, mais non des protestants, qui sont généralement ignorés.

Religionneux (Mj.), adj. q.— Très religieux, dévot. V. le précédent.

Relique (Lg.), s. f. — Reste, trace d'une maladie. Syn. de *Dêche*. || (Mj.). — N'avoir pas confiance dans les reliques de qqn, — ne pas se fier à lui.

Relit (Ag., Cha.), s. m. — Bande de terre qui existe le long d'un fossé. Syn. de *Pas-de-bœuf*, *bordière*, *sabottée*, *semelle*, *seule*. (Mén.) Cf. *Relais*.

R(e)loge (Lg.), s. m. — Horloge. Ex. : Faut que je remonte mon *reloge* ; j'avons in *reloge* qu'est bon.

R(e)lubier (Ag.), s. m. — Indiscret ; qui s'insinue dans une société en *écorniflant* ; — un pas grand'chose, un vagabond.

Reluiseau, s. m. — Pois au lièvre ; vulg. Latyrus aphaca. (Mén.). Syn. de *Luzeau*.

Reluiser (Lg.), v. n. — Reluire. Cf. *Terluiser*. Pat. norm. Reliser.

Relumer (Lg.), v. n. — Faire des revolins, revenir en tourbillons, en parl. du vent. Syn. de *Revéliner*, *Revoler*.

Reluqué (Mj., Sal.), adj. q. — S'emploie dans la loc. : Haut reluqué, — huppé, qui est dans une belle situation. Ex. : Il n'a pas besoin de faire son malin ; il n'est point si haut *reluqué*. By., *id*.

Et. — Re, luquer, regarder, du germ. ; aha *luôgen* ; angl. to look.

Reluquer (Sal.), v. a. — Reprendre qqn avec vigueur.

Relutter (se) (Mj.), v. réf. — Se rebiffer, à prendre une nourriture. Ex. : Le gorin s'est *relutté* sus son boire. Syn. de *Redaler*, *Requetter*.

Et. — Du lat. Reluctare. P.-ê. le m. q. *Renutter*.

Reluttir (se), v. réf. — V. *Relutter*.

R(e)mages (Fu., Z. 196), s. m. p. — Ce qui reste d'un repas, miettes tombées, débris de toute sorte. Cf. *Hamages*. V. *R'magis*.

Remarche (Lg.), s. f. — Remarque, attention, observation. Ex. : N'y a point de *remarche* à illy prendre, — il n'y a pas à y faire attention.

Et. — Doubl. du fr. ; du vx v. Mercher. N. On ne dit pas Marche et Marcher, pour Marque et Marquer.

Remarcher (se) (Lg.), v. pron. — V. *Remarche* et se *Remarquer*. Se *remarcher* à, dans, sur, — faire attention à, se baser sur. Ex. Faut pas se *remarcher* à lui, sus lui, dans ça.

Remarciement (Mj., By.), s. m. Remerciement.

Remarcier (Mj., By.), v. a. — Remercier.

Rémard (Mj.), adj. q. — Que l'on rame. Se dit des pois, des haricots. — *Rême*, *Rémer*.

Remarias (Mj., Bk.), s. m. — Remariage. Nuance péjorative. Cf. pour la forme : *Repoissas*, *Graissas*, *Embourras*, com. toutes ces termin. en as.

R(e)marin (Mj., By.), s. m. — Romarin. L'e est complètement muet. || By., Zig. 188. Rémarin, *id*.

Et. — Ros marinus, rosée marine.

Remaron (Va.), s. m. — Pyrèthre, grande pâquerette des blés.

Remarquer (se) (Mj., Lg., By.), v. pron. — Faire attention. Se construit avec à, en, sus. Ex. : Faut pas se *remarquer* à ça, en lui, sus ce qu'il dit, — il ne faut pas faire attention à cela, à lui, à ce qu'il dit. — Syn. de se *Remarcher*.

Remâs (Lg.), s. m. plur. — Branchages minces et longs, propres à ramer les pois et les haricots. — Dér. de *Rémer*. L'e est muet.

N. — By. On appelle rames ces branches. Lorsqu'on coupe les branches des arbres et qu'on les

émonde, on a soin de les ranger toutes en ordre, la cime du même côté, pour qu'il soit plus facile de les « fagoter ». On dit qu'on met les branches en ramier, qqf. en rames. Le mot *rémâs* (prononc. rée-mâ, ou le plus souvent rain-mâs, peut-être pour ramas, ramassis. A Épinard, sur la Mayenne, on dit : rimais) désigne tous ces débris de plantes, foin, joncs, etc., amenés et déposés sur le rivage par une crue. — On dit rame, planter des rames pour y faire « filer » des pois. Enramer le bois, pour : le mettre en ramier. On appelle encore *rames*, deux longues branches avec leurs brindilles ou rameaux, attachées par leurs cimes, qu'on jette en travers sur une barge de foin ou de paille pour remplacer les liens.

Rembarrer (Mj., By.), v. a. — Barrer une route, mais plutôt, au fig. barrer qqn dans un raisonnement, le réfuter, lui répliquer victorieusement, lui clore le bec. Ex. : Ce que je te l'ai *rembarré !* || Couper la retraite à, cerner.

Et. -- Re, en, barre. Repousser qqn dans ses barres, dans ses limites (LITT.). — Tiré du jeu de ce nom? — Embarrer, embarrasser. Un cheval qui s'embarre, s'embarrasse à l'écurie, les jambes dans une des barres de sa stalle (DARM.) — Hist. — « Les tirailleurs de Cathelineau et de Stofflet ne leur en laissent pas le temps ; ils sautent par dessus les haies, les prennent en flanc et s'élancent sur eux à l'arme blanche, en exclamant le mot *rembarre*, *rembarre*, mot qui va devenir leur cri de victoire. » (DENIAU, *Histoire ae la Vendée*, t. I, p. 303). — « Si les républicains tenaient ferme... ou qu'ils se crussent, comme ils disaient, *rembarrés*, c.-à-d. cernés, le désordre se mettait bientôt parmi eux. » (B. D., 49, 28.).

Rembelli (r) (se) (Mj., By.), v. ref. — Redevenir plus beau || v. n. Rembellir, même sens. — Ex. : Les ensemencés ont ben *rembelli* depuis la *piée*.

Rembloi (Mj.), s. m. — Remblai.

Rembloyer (Mj., Lg., By.), v. a. — Remblayer. — N. On ne dit guère Débloyer.

Remboućche (Sal.), s. f. — Repli, affaire embrouillée. Il y a des *rembouèches*. V. *Rembrêche*.

Rembouni(r) (Lg.), v. a. — Rabonnir, améliorer || v. n. ou réf. — S'améliorer. — Fr. Embonnir.

Rembrêche (Br., Z. 183), sf f. — Ruse, malice, détour, subterfuge. V. le suivant.

Rembrêchements, s. m. pl. — Défaites, subterfuges, tergiversations, prétextes successifs, circonlocutions derrière lesquels se retranchent les gens de mauvaise foi. — A rapprocher de Rembûchement, rentrée de cerf dans le bois? Syn. de *Ratapans*.

Et. — Dér. des préf. Re, de nouveau, en, dans, et du nom *Brèche*. Les rembrêchements sont comme ces retranchements ou barricades que l'assiégé élève derrière une brèche. A-t-on démoli l'échafaudage de mauvaises raisons dont se couvre un coquin, il trouvera d'autres rembrêchements. On voit que l'image est juste et expressive. N. Je laisse cette explication, mais, à la réflexion, je préférerais écrire Rambrêchements et dériver de Rambruncher. (R. O.)

Rembreunir (se) (Mj.) v. réf. — Se rembrunir. V. *Breun*.

Rembrunché. Vx mot ang.

Hist. 1771. — « ... Le vin est aussi fort cher, il se vend, dans les bons crus, jusqu'à 200 livres, et nos *rembrunchés*, c.-à-d. nos mauvais vins jusqu'à 120 et 100 livres... » (*I. A.*, E. S. s. III, 224[1]). Chalonnes-sur-Lude.

Réme (Mj., Lg.), s. f. — Rame, branches pour soutenir les plantes grimpantes. || By. V. *Remâs*.

N. — La rame, organe propulseur des bateaux, ne s'appelle jamais réme, et réciproquement.

Et. — Doubl. du fr. Rame, lat. Ramus. Il importe de noter que notre patois emploie concurremment les formes Réme et Rame et leurs dérivés : Rémer et Ramer, mais seulement dans le sens indiqué ci-dessus. Jamais on ne dit Rème, ou Rémer lorsqu'il s'agit de la manœuvre d'un bateau.

Remé, ée, part. pas. — Corr. de Remué. V. *Remuer*, dans la loc. *Remé* de gearmain, en parl. d'un cousin, — cousin au 5e degré. C'est encore ce qu'on appelle Neveu ou Oncle à la mode de Bretagne.

N. — A Mj. on ne dit jamais : Cousin remué de gearmain, mais : Cousin remé, ou ermé de gearmain. By. Ermué de gearmain. De remotus, issu. Neveu ou oncle à la mode de Bretagne ou Boertégne. — Mj. Tableau explicatif.

Pierre
Jean — Louis
Daniel — Paul
René — Etienne

Parmi les descendants de Pierre, Daniel et Etienne, ou bien Paul et René sont cousins *Remés de gearmains*, c.-à-d. oncles et neveux au 5e degré : tandis que René et Etienne sont entre eux *issus de gearmains*, c.-à-d. cousins au 6e degré.

Hist. — « Cousin *remué* de germain, du sieur Jean-Baptiste Delaunay. » (1746. — *Inv. Arch.*, E. III, 413, 2). — « Pourtant Jehan Le Veau, son cousin *gervais remué* d'une busche de moulle. » (RAB., *P.*, II, 11, 142.)

Remédier, v. a. — Soigner, médicamenter. Ex. : C'est le jugeux d'eau qui l'a *remédié*, et pis qui l'a ben *remédié*, et pis qui l'a ben guéri ; il n'en manque point. || Réparer.

Hist. — « Pour icheux conforter et *remédier* contre la poissance des Englès. » (FROISS., IX, p. 80).

Remées (Lg.), s. f. pl. — Tente dressée sur une place publique pour abriter des buveurs ou des danseurs, à l'occasion d'une fête ou d'une foire. — Cf. *Parquet*. Ex. : J'ons été boire ine chopine sous les *remées*.

Et. — Bien que ces tentes soient aujourd'hui faites en toile, leur nom indique qu'elles furent primitivement établies en branchages, ou ramées.

Remeil, s. m. — Les mamelles ; le pis de la vache. (Ths.). V. *Ameillante*, *Ameil*.

Et. — Remeil. Nom qu'on donne à certains courants d'eau qui ne se glacent point en hiver... — re + mouiller, ce qui reste toujours mouillé, humide non glacé (V. remugle, qui montre que *meil* peut représenter : mouiller). — Remugle, remeugle. Odeur de ce qui a été longtemps enfermé ou exposé à un mauvais air... Provenç., remoil, de re +

mouiller : ce que montre aussi le poitev. *remeil*, *remeuil*, pis de la vache. — Cela confirme d'autant l'étym. de relent. (LITT.). — Remouiller. Mot tiré de l'observation de certains signes précurseurs (de la mise bas). JAUB. — Et. suppl. « Voilà une vache qui a un bon, un beau *remoueil*. — En Poitou : *remeuil*.

Remelle (Scp., Lg.), s. f. — Branche arquée, engagée par un bout dans un trou du *chahon*, et dont l'autre extrémité supporte un coin de carrelet. Syn. de *Enlarme*. || By. — Enlerne ou Enlarne.

Et. — Pour : ramelle, doubl. fém. du fr. Rameau ; ou, si l'on veut, dimin. de *Réme*.

Remenés, s. m. plur. — A la Boutouchère et aux environs on appelle ainsi les petits cochons, achetés à l'âge de 6 semaines et que l'on ramène à la foire vers l'âge de 4 à 5 mois ; ce sont de jeunes *courards*.

Remener (Mj., By.), v. a. Fig. — Relever vertement, rabrouer ; accueillir par des rebuffades. Syn. de *Remiser*, *Rebourrer*, *Rebousquer*.

Rémer (Mj., Lg.), v. a. — Ramer, soutenir des plantes grimpantes avec des branchages, — pois, haricots. — De *Réme*.

Remettre (Sp.), v. a. — Remettre dans sa peau, — engraisser, se remplumer. Ex. : Alle a ben *remis* dans sa peau depis trois mois. || (Mj.), v. réf. — Se remettre, — se ramentevoir, se souvenir. Ex. : Je ne me *remets* point de lui au juste. || « Me *remettez*-vous? c.-à-d. vous rappelez-vous mon nom, ma figure? — Je ne vous *remets* pas du tout. Qui donc qu'vous êtes?

Hist. — « Il me *remit* dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit. » (LESAGE, *Gil-Blas*. — Par ellipse du pron. réf., vers la fin du XVII[e] s.) Il faudrait, en effet : Il se me remit.

Rémier (Mj.), s. m. — Tas de branches abattues et non fagotées. — *Réme*. || By. — Ramier, d'où Enramer le bois, le mettre en *ramier* pour le fagoter. V. *Remâs*.

Remincher (se) (Lg.), v. réf. — Se rebiffer. Syn. de se *Mincher*, se *Rebigrer*.

Remise (Lg.), s. f. — Armoise. Syn. de *Herbe à la remise*, *Arnoise*.

Remiser (Mj.), v. a. — Fig. — Remettre qqn vertement à sa place, rabrouer. Syn. de *Remener*, *Remoucher*, *Rebrousser*, *Rebousquer*, *Rebourrer*, *Robusquer*.

Remmanchage (Mj.), s. m. — V. *Remmanchement*.

Remmanchement (Mj., Lg., By.), s. m. — Explication confuse et embrouillée. V. *Remmancher*. Discours, propos. Ex. : Il m'a fait tout ein *remmanchement* que (tel que) je n'y ai ren compris.

Remmancher (Mj., Lg., By.), v. a. — Fig. Expliquer d'une manière peu claire ; dire, débiter, bredouiller. Syn. de *Rambruncher*. Ex. : Je ne sais pas ce qu'a m'a *remmanché*, je n'ai point ben compris.

Remmonceler (Mob.), v. a. — Mettre en monceau, en mouceau. Au jeu de boules, *remmouceler* les boules, les réunir, en jouant, en faire un tas.

Remoindrer (se) (Mj.), v. réf. — Diminuer, devenir moindre. Syn. *Moindrer*.

Remoindri(r) (Mj.), v. a. — Amoindrir.

Remolli (r) (Mj., By.), v. a. — Ramollir. || Adoucir, radoucir, en parl. de la température. Ex. : Velà le *Taureau* de Beausse qui breuye, ça va *remollir* le temps. V. F.- Lore, XVI.

Remollissement (Mj., By.), s. m. — Ramollissement. || Adoucissement du temps.

Remonter (Mj., Lg., By.), v. a. || v. réf. — Se remonter, tourner à l'Est, au N.-E. ou même au N., en parl. du vent. Cf. *Haut*, *Ahaut*. Syn. de *Se Hautéier*.

Rémontise (en) (Mj.) — Au rancart, à l'abandon, en tas, en vrac. — V. *Remotis*, *Remoutise*, *Rimôtis*.

Et. — Corr. de l'express. latine-française : A remotis. Ce mot est l'ablat. plur. de Remotus, éloigné.

Remontrer (Lg.), v. a. — Instruire, éduquer une personne. Ex. : Sa tante va la *remontrer* pour la cuisine, — lui enseigner la cuisine. Cf. *Montrer*.

Remoquer (Mj., Sf., By.), v. a. — Remorquer.

Et. — Du grec, par l'esp. ou l'ital. ; ruma, corde et elkein, tirer. Vx fr. Remolquer. — Hist. : « Nostre nauf est-elle encarée? Vertus Dieu, comment la *remolquerons*-nous? » (RAB., *P.*, IV, 21, 395.)

Remoqueur (Mj., Sf., By.), s. m. — Remorqueur.

Remotis (Ag., By.), s. m. s. — Ce qui se laisse de côté, ce qu'on abandonne. || « On laisse ça en *remotis*, ça n'a aucune utilité. » V. *Remontis*, *Remoutise*. Syn. *Rimôtis*.

Remotter (se) — Lg., v. réf. — Se remettre au lit. V. se *Motter*.

Remoucher (Mj., By.), v. a. — Relever, riposter vertement, ramasser, rabrouer. Syn de *Remiser*, *Remener*, *Rebousquer*, *Rebrousser*, *Rimouser*, *Riposter*.

Remouflement (Ag.), s. m. — Enchifrènement.

Remouiller (se) (Mj.), v. réf. — Devenir humide par imbibition, en parl. d'un terrain, de l'écorce des arbres. || Se couvrir de gouttelettes d'eau provenant de la condensation de la vapeur d'eau hygrométrique. — En parl. des vitres, des murs, des meubles. V. *Crue*, et *Dégel*, au Folk-Lore XVI.

Remoulages (Mj.), s. m. plur. — Sorte de recoupes de qualité intermédiaire entre la farine et les recoupes ordinaires. Les boulangers s'en servent pour saupoudrer les pains avant d'enfourner. Syn. de *Rebélut*.

Remous (Sp., Tlm., Lg.), s. m. — Fondrière, endroit d'un champ ou d'un pré où les terres sont maintenues humides, délayées par les eaux souterraines. Syn. de *Sourdille*, *Mâcre*, *Mollin*, *Mollet*.

Et. — Ne vient pas du lat. Removere. On ne peut pas séparer *Remous* de *Remole*, qui conduit à *Remoudre*, le mouvement de l'eau étant comparé à celui d'une meule ou d'un moulin. L'esp. y conduit aussi, qui dit *Remolino* pour : tourbillon. Par la même analogie, sur la Mer de Glace, à Chamounix, on donne le nom de *moulins* à des trous où l'eau s'engouffre en tournoyant. (Litt.) — Mais pourquoi pas Removere? — « Emprunté du provenç. mod. *Remou*, subst. verb. de *Remoure*, mouvoir en arrière. (Cf. *Remole*, subst. verb. de *Remoudre*. Darm.)

Rémoutise (en) (Mj.). Loc. adv. V. *Remontise*, *Remotis*.

Rempiéter, v. a. — Remettre un pied, à des bas. Syn. de *Renter*.

Rempieumer, v. a. (Segr.). — Remplumer. V. *Pieume*, qui est Pleume, avec pl. mouillé (Mén.)

Rempipocher (Mj.), v. a. — Remettre en poche une partie de l'argent que l'on avait tiré pour le jeu ou pour payer un écot. || v. réf. — Se *rempipocher*, — rentrer dans ses déboursés, se rabibocher.

N. — « Quand on joue aux billes, aux canettes, et que l'un des deux joueurs est ruiné, le perdant demande à être rabiboché, et le gagnant y est tenu, à sa générosité libre, pouvant, dès lors, faire charlemagne et ne pas risquer son gain contre l'enjeu dont il vient de faire don. C'était, du moins, l'usage de mon temps. » (Note de C. Port.)

Et. — C'est le fr. Rempocher, avec redoublement de la première syllabe du radical. Il y a d'autres exemples de ces redoublements. V. *Harguégnoux*, *Coulouette*, *Rencucuter*. — N. Le fr. l'a corrompu en : se Rabibocher, mot dont Hatzfeld déclare ignorer l'origine.

Rempirer (Mj., Lg., By.), v. n. — Empirer. S'aggraver de nouveau, en parl. d'une maladie. || Retomber plus malade, en parl. d'une personne. Syn. de *Rechiver*.

Rempleumer (Mj., By.). V. *Rempieumer*. Syn. et d. de *Replumer*.

Remploi (Mj.), s. m. — Rempli, pli fait à l'étoffe d'un vêtement. Syn. de *Godi*, *Rentrait*.

Et. — Ce mot répond au fr. Ployer, comme Rempli à Plier. — Re, en, pli.

Remployer (Mj., By.), v. a. — Remplier.

Remuage (Mj., By.), s. m. — Droit pour le transport des boissons ; congé, acquit, etc. Ex. : Va encore falloir payer ein *remuage*. — Re, muer. Changer de nouveau, donc déplacer.

Remué. — V. *Remé*, pour explications.

Hist. — « Cousine *remuée* de germain de la baptizée. » « ... Cousin *remué* de germain. » (*I. A.*, III, E, S., s., 413, 2.)

Remu(e)-germain (Lg.), adj. q. — Se dit d'un cousin au 5e degré. Syn. de Neveu à la mode de Bretagne. N. A Mj., on dit : Ermé de gearmain, et dans beaucoup d'endroits : Remué de gearmain. V. *Remé*.

Remuer (Mj., Fu.), v. a. — Transplanter. Ex. : Faut que je *remue* des choux-poumes. || Sp., v. n. — *Remuer* de gearmain, — être fils du cousin-germain. V. *Remé*.

Hist. — « Trois prouches parens du suppliant, c'est assavoir les deux *remués* de germain et le tiers fils d'un sien cousin germain. » (1459. — D. C.) — Nous disons : Issu. — V. *Remé* pour explications.

Remuser (Mj.), v. n. — S'emploie dans l'express. *Remuser* du nez, — faire une grimace de dédain ou de dégout.

Ren (Mj., Fu., By.). — Rien. En ein moins de *ren*, — en un rien de temps. || Pour ein moins de *ren* pour un peu. Ex. : Pour ein moins de *ren* il illi arait foutu sus la goule. || Br., Z. 134. Pour ein moindre *ren*, — même sens, c.-à-d. pour le moindre rien. La locut. de Brissac est certainement la plus correcte. Ça ne consiste en *ren*, — cela ne signifie rien, n'a pas d'importance. || Je vous remarcit'. — De *ren*, — c.-à-d. il n'y a pas de quoi, cela n'en vaut pas la peine. N. On dit Marcit', mais je n'ai jamais entendu dire Je vous remarcit' (R. O.). Cela doit se dire à Montsoreau, où l'on abuse du t final fortement prononcé (By.). || *Ren* de *ren*, — rien du tout. || Personne. Ex. : J'en savais de *ren*, *ren* ne me l'avait dit. J'ai appelé ; *ren* ne m'a répond. || C'est *ren* de le dire, — c'est impossible à dire, cela dépasse ce qu'on pourrait dire. Ex. : Alle est sotte, c'est *ren* de le dire. On dit aussi : *que* c'est *ren* de le dire. || Très peu — Ex. : Il n'est *ren* grand. On dit aussi en ce sens : Il est grand de *ren*. || Marque, au contraire, l'admiration : Il est *ren* grand ! *ren* bête ! — c.-à-d. Mais est-il grand, bête ; Il n'est que ça grand, bête ; Il est *ren* que ça grand, bête ! || *Ren* que, — seulement. Ex. : A n'a *ren* qu'eine fille. — T'as *ren* qu'à buffer pour que le feu s'éprenne. || Devenir à *ren*, — tomber, se réduire à rien. || *Ren* que de, — à seulement. Ex. : *Ren* que de le voir il me put au nez.

Renacer (Mj., Lg.), v. a. — Reprocher avec amertume. || v. n. Faire des reproches acerbes, récriminer. || Répliquer. Syn. et d. de *Renasquer*.

Renaces (Mj.), s. f. plur. — Récriminations, reproches acerbes et réitérés. V. *Renacer*.

Renâclée ou **Ernâclée** (Bl.). — Mauvais temps. Lorsque le temps est vilain, on dit : J'allons en avoir d'une *renâclée*, ou ernâclée !

Renâfler (Mj., By.), v. n. — Renâcler, renifler bruyamment. C'est une forme intermédiaire entre les deux v. fr., dont il a le sens, et qui n'en font qu'un. Remarquer la substitution de l'articulation cl à fl, dans Renâcler. Cf. *Cleau*, *Cleumer*, *Riclet*.

Et. — Re, nifler. Du germ. ; anglo-sax. Neb, bec, nez ; ba. Nibbe ; suisse Niffen, froncer le nez.

Renaissances, s. f. pl. — Jeunes arbres qui poussent dans les haies (Mén.).

Renanas, s. m. plur. — Avoir les *renanas* de travers, les yeux, être bignole (Mén,)

Rena-ô (By.).— Renaud. Un chat. Onomat.

Ren-à-rac. — En trois mots ou en un. Rien du tout. « Il n'en est resté *ren* à rac. »

Renard (Mj., By.), s. m. — Fig. Trou de taupe dans le pied d'une levée, par où, dans les moments d'inondation, l'eau passe et jaillit. Le moindre renard peut amener la rupture d'une levée à cause de l'affouillement rapide que produit l'eau poussée avec force, aussi surveille-t-on les renards avec le plus grand soin. Syn. de *Pissoux*, *Guerlet*. || Sp. — Mécréant, qui se tient à l'écart des sacrements. Faire le *renard*. || *Id.* — Faire l'école buissonnière. Syn. de *Chouiner*. || Sp. — Tirer au *renard*, — s'isoler, se tenir à l'écart, chercher à s'échapper, ne pas oser. || Sp. — Confesser sa poule au *renard*, — se confier à un ennemi que l'on croit être un ami. || Lg. — Tirer au *renard*. — Sorte de jeu. V. Folk-Lore, VII. || Lg. — Pince de charpentier, sorte de levier de fer à bout aplati et muni d'une boucle mobile, pour arracher les pointes. || (Mj.) — Poignée inférieure d'une scie de long. V. *Chevrette*. || Lg., Vh. — Pierre que les maçons suspendent à leur cordeau pour le tendre. || Tirer en *renard*, — en arrière. P. ex. : Un cheval qui tire sur sa longe. || Crampon en fer reliant une pièce de bois à la maçonnerie. || Avoir le *renard*, — a. mal aux reins. Équivoque sur le mot rein, le reinard (Br.). || Piquer des *renards*, — vomir.

Hist. — Candé. « Le 24 courant..., M. R... était à Angrie. Pendant qu'il était occupé à ses affaires, son cheval, attaché près d'une boulangerie, tirant à *renard*, il cassa sa longe et partit à toute vitesse... » (*P. Courrier*, 28 avril 1907.)

Renâré, ée (Sp., Tc., By., Sal.), adj. q. — Madré, futé, retors, roué, malin comme un renard, matois.

Et. — Hist. — Dér. irr. de Renard. — Doit se retrouver dans le patois tourangeau, car de Balzac l'a employé dans un de ses romans : *Un homme d'affaires*. — « Un certain comte qui, dans son temps, a passé pour le plus habile, le plus adroit, le plus *renaré*, le plus instruit de tous les corsaires à gants jaunes. » — « Renard est un nom propre, d'abord ; il s'est substitué à goupil, de vulpeculus, — Renaut, Reginald (ragin-hart, conseil dur, bon au conseil) :

« Si ai maint bon conseil doné ;
« Par mon droit non ai non *Rénart*. »
(*Rom. du Renard*, v. 15876.)

Renasquer (Pell., Lg.), v. n. et a. — Répliquer, faire des reproches, tenir des propos acrimonieux. Syn. de *Renacer*. Litt. le cite, pour : Renâcler.

Et. — Du vx fr. Nasque, morve. Faire remonter la morve du nez. Quant à Nasque, il répond à un adj. : Nasicus, ica, tiré de Nasus, nez. (Scheler ajoute que cette étymol. est de Grangagnage, cité par Littré, mais que, pour lui, il ne l'a vue ni dans son Dictionnaire, ni à l'article Rinaker, — renifler ; nasque est inconnu à Godefroy.)

Renau [1], **Reneau**, — **aud** (By.), n. pr. de baptême, pour René, forme familière. Le fém. est Renote, Renaude (Mj., Lg.). — Il semble donc qu'on doive écrire Renaud.

Renau [2] (Mj., Sp., Tlm.), s. m. — Sillon et billon. || Saignée dans un champ, pratiquée à travers les planches, pour l'écoulement des eaux. Syn. de *Rouère*, *Ségoire*, *Essigoire*.

Renaud (Tlm.), s. m. — S'emploie dans la loc. : En *renaud*, — en colère, de mauvaise humeur.

Et. — De Renauder (ou réciproquement), parce que le chat qui renaude paraît être en colère. — Onomat. rappelant le ronflement du chat.

Renauder (Mj., By.), v. n. — Renâcler, miauler comme font les matous dans la saison de leurs amours. — Onomat. — Syn. de *Marauder*. Cf. Arnauder, dans Jaub. — || Segr. — Reculer devant la besogne (Mén.). Syn de *Renutter*.

Rencancher (Mj., By.), v. a. — Embarrasser, encombrer de nouveau. || Repincer, prendre de nouveau sur le fait.

Renchar (Mj., By.), s. m. — Renchérissement, élévation de prix. || Mettre le *renchar*, — faire renchérir. — Ital. Rincaro. — Syn. de *Rehaut*, *Renchère*.

Renchardi(r) (Tr., etc.), v. n. — Renchérir.

Rencharzi° (Mj.), v. a. et n. — Renchérir. Cf. *Mâtesir*, *Bleuzir*, *Raidezir*.

Renchausser (Segr., By.), v. a. — Mettre de la terre au pied d'une plante (Mén.)

Renchère (By.), s. m. — L'enchère. Ex. : « Cru, j'aime ça ; mais cuit, je n'y mettrais pas le *renchère*. Syn. et d. de *Renchar*.

Rencucuter (Bf.), v. a. — Raccommoder une chemise, y mettre une pièce dans la partie située au-dessous des reins. V. *Rendevanter*.

Et. — Re + en + cul, par réduplication du thème. Cf. *Rempipocher*.

Rendevanter (Bf.), v. a. — Raccommoder le devant d'une chemise. V. *Rencucuter*.

Rendis, rengui (Mj., By.), s. m. — Pus, sanie. De *Rendre*.

Rendonnée (Segr.), s. f. — *Rendonnée* de toux. Quinte réitérée de toux. Mieux écrit par un a.

Rendoublé (Lué By.), s. m. — Terme de mépris. Pour *Rendoublé*, bl mouillé. — Vieux à By. C'est un adj. q. devenu subst., le même que le suivant.

Rendoublé, ée (Sp.), adj. q. — S'emploie dans la loc. : C'est ein *rendoublé* sot. On dit de m. en fr .: C'est un triple sot. V. *Rendoubler*, *Rendoubier*.

Rendoublement (Mj., By.), s. m. — Gros blasphème. Ne s'emploie que dans la loc. : Jurer des *rendoublements*, — lâcher des bordées de blasphèmes. Syn. de *Tremblements*, *Calots*, *Tout-en-travers*, *Rendoublés*, *Triboulements*. Ex. : Il en jure, des *rendoublements* !

Rendoubler (Mj., By.), v. a. — Redoubler. || Réplier. Syn. de *Remployer*.

Rendoublés (Lg.), s. m. plur. — Imprécations, blasphèmes redoublés. Ex. : Il en jurait, des *rendoublés* ! V. *Rendoublement*.

Rendre (Mj., Lg., By.), v. a. — Fig. — *Rendre* par les yeux. — abhorrer, exécrer, abominer. || v. n. — Laisser sortir du pus, suppurer. Ex. : Ton froncle est mûr ; il s'aboutéie ben fort, il va bentout *rendre*. || Sp. — Vomir ; évacuer ; excréter. N. — Les personnes qui tiennent au langage distingué disent : renverser ; les autres : mettre le cœur sur carreau, dégober, dégobiller (By.). || Sp. — v. réf. Se convertir. Ex. : Autrefois fut illy avait ben des Camisards dans la commune (kmeune), mais ils sont tous *rendus*. C'est donc venir à résipiscence. || Sens particulier. Se rendre prêtre, moine. Ex. : Il s'est *rendu* moine — il s'est fait moine. || *Rendre* réponse, — faire réponse.

Hist. :
— « Si plus ne vous revoy,
« Adieu vous dy, m'amye ;
« *Rendre* je m'en irai
« Dedans un abbaye. » (*Chans, du XV*e *s.*)
— « Henris ses freres li tiers nés
« Fut *rendus* à Cluni
« Et puis fu-il abbé d'enki. »
(Ph. Mousk. — L. C.)
S. m. Moine, ermite. *Renart*, 23, 353.
« Il vos est moult bien avenu
« Qu'en la meson a un *rendu*. »

Renduire (Mj., Lg., By.), v. a. — Enduire de nouveau, ou même pour la première fois. Cf. *Regobeter*.

Reneti (Segr.) V. *Renêtir*.

Renêtir (Segr.) v. a. — Nettoyer. Tu es mal *renêti*, pour : tu es sale, tu ne t'es pas nettoyé. — « As-tu *renêti* l'essevoué ? »

Et. Hist. — Renettoyer. « Afin que toute la ville soit toujours *renetie* d'un tel fumier. » (Merlin Coccaie, dans L. C. — Litt.) — « Les os sont si bien *renettis* que les chiens ne font point la presse. » (Merl. Cocc., I, 231. — L. C.)

Renettir, v. a. — Nettoyer(Lg.,By.). — V. *Nettir*. || Blanchir. « Ils ont... et une femme qui a le soing de les *renettir*. » (Brun. de Tart., *Phil.*, p. 49.) || Sp., By. — V. réf. — Aller à la selle, satisfaire à ses besoins naturels.

Renferdir (se) (Mj.), v. réf.— Se refroidir. Ne se dit que de la température. Ex.: Le temps s'est ben *renferdi* depis avant-z-hiar. — Re, en, *ferdir*. || By. — Renfoerdî.

Renfermé, s. m. — Petit espace enclos, Il a fait faire un *renfermé* pour ses poules. V. *Renformé*.

Renf(e)rmis (Lg.), s. m. — Enclos, espace clos qcque, soit en pleins champs, soit dans une étable. Syn. de *Renformé*, *Quernon*, *Quernis*. N. La syll. *fer* se prononce brève et fermée.

Renforcir (Mj., By.), v. a. — Renforcer. || v. n. — Reprendre des forces. De *Enforcir* doubl. du fr. Renforcer.

Hist. — « Cette machine estoit par le dedans bien liée et *renforcie* de plusieurs estages et entremoyens. » (Amyot, *Démétr.*)

Renformé (Mj.), s. m. — Enclos, terrain clos de murs ou de haies. Syn. *Clous*, *Enclous*. || Espace clos, stalle séparée, case, boxe, dans une écurie, une étable, — réservé pour un jeune animal. Syn. de *Quernon*, *Querneau*, *Quernis*, *Renfermis*. || Réduit, placard.

Hist. — « On a aussi fait faire un *renfermé* neuf. » (1760. — *Inv. Arch.*, E, III, 376, 2.)

Renformer, — **Renfarmer** (Mj.), v. a. — Renfermer. Cf. *Former*. || By. — Renfarmer. Les anciens disaient Renfoermer.

Renfoublage, s. m. — V. *Enfolie*. (Mén.)

Renoncier (Mj., Lg., By.), v. n. — Renoncer. || Nier, rétracter, désavouer. Ex. : Il a *renoncié* qu'il l'avait fait. || v. a. — Renier. Ex. : Vas-tu au moins *renoncier* ton cul pour un pet? Proverbe. || *Renoncier* pour, — désavouer. Ex. : Il ne sarait la *renoncier* pour sa fille, a illi reporte trop ben. || By. — Pour : rétracter, se dit aussi : aller à r'noncieau (renuntio), ab ernoncieau (ab renuntio). *Renoncier*, pour : renoncer à qqch., l'abandonner, cesser une chose parce qu'elle n'est plus avantageuse ou intéressante.

Et. — Doubl. du fr. Renoncer, plus voisin de l'original lat. Renuntiare. — Cf. le bret. Renonciein, même sens et même origine. — Hist. « Je soubz signé Pierre Hervé... confesse avoir ce jourd'hui *renoncié* et abjuré mon hérésie. » (1614. — *Inv. Arch.*, E, III, 81, 1.)

Renote (Mj., By.), s. f. — Renée, prén. de femme. Cf. *Noton*, *Renaud*. Qqf. *Ernote*.

Renouveau (Mj., By.), s. m. — Chose nouvelle. S'emploie dans la loc. : De renouveau. Ex. : C'est de *renouveau* de vous voir. — A citer le prov. : De *renouveau* tout est beau. || Lg. — Le *renouveau* de la leune, — la nouvelle lune.

Renouvelé, ée (Mj., Lg., By.), part. pas. || Vache fraîche *renouvelée*, qui a mis bas récemment. || Beurre frais *renouvelé*, — beurre d'une vache qui a mis bas récemment.

Renouveler (Mj.), v. a. — *Renouveler* la mémoire, — rafraîchir la mémoire, rappeler. || v. n. — Avoir mis bas récemment.

Renter (Li., Br., Ag., By.), v. a. — Refaire un pied à un bas usé. Syn. de *Enter*.

Et. — Syn. de *Rempiéter*, c.-à-d. remettre un pied à un vieux bas dont on garde la jambe. Re et Enter. (Litt.) — Ente. Du lat. pop. Emputa (plur. n. devenu fémin.); grec : emphuton' (planté dans ; emphutein, planter et greffer), devenu : empte, ente. (Darm.) — « Remplacer par un morceau neuf la partie usée d'un objet ; littér. : Enter de nouveau. La forme exacte du mot Reenter (to graff a new) est dans Cotgrave. — Renter une porte, un volet, c'est substituer, au moyen d'une espèce d'ente ou de greffe, à la partie qui s'en trouve détériorée, une planche ou une portion de panneau, s'adaptant exactement à la portion conservée. —

De même, l'on rente des bas en les rempiétant. (Moisy.)

Rentoiler (Mj.), v. a. — Remettre une toile à un moulin à tamiser la farine. Sens différent du français.

Renton (By., Z. 197), s. m. — Rallonge du saule, pour la chasse aux canards. De *Renter.*

Rentourner (se) (Lg., By.), v. pron. — S'en retourner, s'en revenir. Ex. : Quand j'ai vu les portes barrées, je me sé *rentourné.* — A Mj. on dirait : Je me sé *enretourné.* By., *id.*

Rentrait (Lg.), s. m. — Rentraiture, rempli. Syn. de *Remploi, Godi.*

Rentrée (Mj.),s. f. — Les cartes qui rentrent au jeu. Ex. : J'ai fait eine belle *rentrée.* Syn. de *Ecart, Récart.*

Rentrer de (Mj., Lg.), v. n. — J'ai *rentré* du roi, — voir *rentrer* dans son jeu, une carte.

Rentrieuse (Cho.), s. f. — Probablement pour Rentrayeuse, ouvrière qui rentrait.

Hist. — Publications ne mariage. R. J. et M. C, *rentrieuse.* (*A. de P.*, 14 juillet 1907, 3, 6).

Renutter (Mj.), v. n. — Faire résistance, regimber, tirer en arrière, à *cul.*—Le même q. *Relutter* ? Syn. de *Redaler, Requetter.*

Renvarse (Mj., By.), s. f. — Renverse. Tomber à la *renvarse.*

Renvarser (Mj., By.), v. a. — Renverser. || Sp. — Etre battu en chien *renvarsé,* — recevoir une volée de coups terrible. || (Mj.), v. n. — Absolument. Vomir. Ex. : Il était si malade! il a *renvarsé* partout. Syn de *Ramener, Houer, Dégober, Dégobiller.*

Repaîte (Mj.), s. m. — Portion qui reste enroulée d'une corde dont une partie est employée.

Reparade (Mj.), s. f. — Parade, exhibition, ornement. Ex. : Eine belle *reparade,* pour mettre ça là ! || Mettre en *reparade,* — mettre en étalage, en montre, en parade. — Cf. Parade.— Ex.: Il n'a pas besoin de se mettre en *reparade,* de s'exposer, de s'afficher.

Reparant (Mj.), adj. verb.—Parant, qui pare, décoratif, dont on peut se parer. Ex. : T'as eine culotte qui n'est pus guère *réparante* ; alle est toute taponnée. Cf. *Gangnant, Travâillant.* N. — E muet.

Réparâtionner (Mj.), v. a. — Réparer. Du fr. Réparation. Cf. pour la forme, *Infectionner, Désinfectionner.*

R(e)parer (Mj., By.), v. a. — Parer, orner. || v. réf. — Se parer. Ex. : All était ben contente de se *reparer* des vieilles robes que je illi donnais. || S'excuser, se disculper. Ex. : Tu dis ça pour te *reparer,* — te réhabiliter. || Lg., v. a. — Maquignonner, un cheval. || (Mj.) — Se remettre, après l'orage ou la pluie, en parl. du temps.

Reparoir (r'paroué) (Mj.), s. m. — Ornement, parure. V. *Reparer.* — S'emploie surtout au sens ironique.

Reparon (Mj., Lg., Segr., By.), s. m. — Partie la plus grossière de la filasse de lin, celle que le peignage sépare du *brin.* — Syn. de *Grous, Gros, Baudre.* || Sa. — Enfant qui survient à un âge de la vie où les parents ne s'y attendent plus. Syn. de *Repichon, Repousse.* || Rejeton (By.)

N. — Les poupeliers (poupoéliers, filassiers) faisaient deux sortes de filasses : le brin (ou brun) et le *reparon* (ou gros). Le brin, filasse excessivement fine et douce, formée de la partie de la fibre textile couvrant le brin de chanvre (filasse de tige), entre la tête et le pied (entre la cime et la baudre) ; le reparon, le « grous », formé de la baudre et de la cime. Nos grand'mères filaient le brin (fil fin, fil de fin, fil de brin) et le reparon (fil de gros) et faisaient faire leurs toiles. Dans certaines fermes, tout le long de l'année, des fileuses étaient occupées soit à la quenouille, soit au rouet, pour le service de la ferme. Les chemises de brin étaient les chemises « du dimanche », celles de reparon étaient les chemises de travail, « de tous les jours ». En reparon : grosses chemises de travail, torchons, essuie-mains, encherroués (ou encherriers), draps de *dessous,* poches, culottes (les pêcheurs les mettaient ainsi que leurs voiles à la boiture — dans la tannée) ; en brin, tout le linge fin, draps de *dessus,* etc. Une ménagère à l'aise était joliment fière quand les femmes qui lavaient sa buée pouvaient dire : Hein ! ren que du beau linge, tout en brin point de *reparon* ! — On était ben glorieux d'avoir du beau linge. (By.) — Et. B. L. Reparum, toile grossière. (Litt.) — « Seconde qualité du lin passé au séran. » — « Dispensons des marques prescrites... les toiles fabriquées en chaîne et en trame avec du fil d'étoupe, du *gros* ou *reparon* de lin et de chanvre qui n'auront point été lessivés. » (*Lettr. pat.* du 28 juin 1780. — L. C.) — « Et aussi ; pain de 2e qualité. — Au 1er sens : « Super cilicium autem, vel semper, ver per intervalla, gestabant camisiam de tela grossissima, appellata *reparo,* gallicè, scilicet. » (Res quælibet secundæ qualitis significatur. Hinc linum *réparon* inferius est eo quod *Brin* vocant.) » (D. C.)

Repartenage (Tr.), s. m. — Faire le reparton, dans nos ardoisières ; on donne le nom de repartons aux fragments du schiste qui doivent être divisés en ardoises minces, en profitant de la propriété que possède la pierre de se *querner* dans le sens perpendiculaire au long grain ; de là le *repartenage* des ouvriers d'à-bas (Mieux : repartonnage.) V. *Reparton.*

Hist. — « Cette opération du *repartonnage* s'exécute avec une rapidité et une dextérité prodigieuses : le ciseau vole dans la main de l'ouvrier. » (*Journal Offic.*, 21 sept. 1874. — Litt., *Suppl.*)

Repartons (Tr.), s. m. — Fragments de *Repartenage.*

Et. — De : repartiri? — Hist. « Le talent de l'ouvrier consiste à tirer le meilleur parti de sa pierre, lorsque, d'abord, il la divise en morceaux épais d'un pouce et de la grandeur d'une ardoise. Ces morceaux s'appellent *Repartons.* (*Ann. statist.*, p. 176.)

Repasser (Mj.), v. a. — *Repasser* tout le monde, — déblatérer sur un chacun. Débiner, dénigrer.

Repêcher (Mj., Ti., By., Zig. 153), v. a. — Ressaisir, reprendre. Ex. : A n'a pas pu *repêcher* son chardonnet, qui s'était envolé. ||

Rattraper, rejoindre. Ex. : Va toujours devant, je te *repêcherai* ben !

Repecrer (Segr.), v. a. — V. *Pecre*.

Repenaisi(r) (se). — V. réf. — Prendre un moment de repos (Cho.). « Je sé là à me *repenaisir*, et j'ai tant à travâiller ! » — Flâner. — P.-ê. pour : se reposer de la *peine*?

Repercher (Lg.), v. a. — Reprocher. Cf. *Percession*. N. La syll. *Per* est fermée et brève.

Repéter (se) (Mj., By.), v. réf. — Se gonfler, se boursoufler, se bouffir. Ex. : Il a des jours aussi *repétées !* || By. — S'Erpoéter, et même s'Erpoter ou se R'poter. Joues ben r'potées, grosses et rondes comme le ventre d'un pot? Nous avons eu un ténor, excellent artiste, d'ailleurs, mais gros, court, trapu, à grosses joues rouges, dont on disait : Eh ! ben, il l'est, *repoté !* Quée pot à tabac !

Répéter (Mj., By.), v. n. — Répliquer. Ex. : Et pis ne *répète* pas, ou je te vas relever le cul ! — Quand c'est le père qui illi parle, il n'a point le temps de *répéter*.

Repétrasser, v. n. — Pousser des *petrasseaux*, pousse ou gît qui se trouve au pied des arbres. Syn. de *Jictonner*.

Repichon (Mj., Sp., Ag.), s. m. — Enfant qui naît longtemps après ses frères. — Syn. de *Reparon* || Sal. — *Id.* et Repousse. — « C'est notre p'tit *repichon*.

Repichonner (Mj., Sp.), v. n. — Avoir un enfant longtemps après le dernier né et lorsqu'on de l'attendait plus. || Fig. — Récidiver, en parl. d'une maladie. Ex. : Sa fluxion a *repichonné*, — il a eu une rechute. Dér. de *Repichon*. V. *Pichonner*, *Repigeonner*, *Reginguer*, *Rechîver*, *Rebichonner*.

Repiéler, v. a. — Remettre le pied à un animal. Langage de vétérinaire. (Mén.).

Repigeonner (By., Sal., By.), v. n. — Pour : Repousser ; se dit pour les choux dont la tige principale a été privée de la partie supérieure. Syn. de *Drageonner*, *Rebichonner*, *Repichonner*. || Revenir à la santé — ou Pousser de nouveau, en parl. non seulement des végétaux, mais, p. ex., d'un furoncle. Ex. : Un bon rheume *r'pigeonne* sept foué. || Sal. — De ce que les pigeons font plusieurs couvées. N. Plutôt de *Piochon* (de chou). R. O.

Repiquer (Mj.), v. a. — *Repiquer* barre sus, — reprendre la direction de. || *Repiquer* au truc, — recommencer, et spécialement Rengager. Lang. des soldats. || Le froid *repique*, — augmente après avoir diminué. || Revenir à un plat que l'on aime. « *Repiquez-vous?* » P.-ê. la fourchette?

Repivet, repivète (Mj., Lg.), s. m. — Regain. Syn. de *Repoussis*. Dér. de *Pivet*.

Repivetter (Mj., Lg.), v. n. — Se recouvrir de gazon fin, de regain, en parl. d'un pré. — V. *Pivet*, *Pivetter*, *Repivet*. Cf. *Reguêmer*.

Replein (Mj., By.), adj. q. — Replet, gras.

Replumer (Cps., Lg.), v. a. — Remplumer. Syn. et d. de *Rempleumer*.

Repoissas (Mj., By.), s. m. — Morceau recollé. || Fig. Mariage d'un veuf avec une veuve. Syn. de *Remarias*. V. *Repoisser*. Cf. *Embourras*.

Repoisser, v. a. — Recoller. De *Poisser*. Cf. *Dépoisser*. Du fr. Poix.

Repomper (se) (Mj.), v. pron. — Se rebondir, se renfler. Se dit surtout du pain. Syn. de se *Repéter*, se *Rebomber*. Dér. de *Pompe*.

Réponant (Mj.), part. pr. de Répondre, pour : Répondant. || Fu., Enfant de chœur, qui répond la messe.

Répond, — **pons** (Mj., By.), part. pas. — Répondu. V. *Tourmentines*.

Répondre (Mj., By.), v. n. — Retentir. Ex.: Ça me *répond* dans la tête d'entendre causer. Syn. *Redondir*. — N. Les temps principaux sont : Répondre, réponant, répond ou répons. || Absolument. Rendre, fournir un rendement proportionnel. Ex. : Le grain *répond*-il ben cette année? Le froment a ben *répond*, — donné largement ce qu'on en attendait. Syn. de *Sucéier*, *Soucéier*, *Ranger*, *Fournir*. Foisonner. || Faire écho.

Hist. :

« Le coup *respond* sur mon corps en cent lieux. » (G.-C. Bucher, III, 80.)

— « Je lui ay *répont* que ouy. » (1623. — *Inv. Arch.*, E, III, 381, 2.)

Réponeux (Mj.), adj. q. — Qui se permet de répondre, de répliquer, en parl. d'un enfant.

Reponait. — Il répondait (Sarr.).

Réponis. — Parf. déf. de répondre. On y *réponit*. || By. — On y a répond.

Reponu (Ti., Z. 153), part. pas. — Pour : répondu. Syn. de *Répond*, qui se dit à By. Cf. *Ponu*.

Reporter (Mj., By.), v. n. — Avoir une certaine ressemblance avec. Ex. : A *reporte* à son père. — I *r'porte* ben à son père, i peut pas le renoncier (Lué). Ça y *reporte* ben, — ça y ressemble bien. — *Faifeu*, 97 :

Hist. — « Au dit Faifeu, de visage, reporte. »

Repouiller (Mj., By.), v. a. — Vêtir de nouveau. V. *Pouiller*. || v. réf. — Se vêtir plus chaudement.

Réponner (Lg.), v. a. — Reprendre en chœur les couplets d'une chanson. Syn. de *Récorder*.

Et. — Dér. du lat. Reponere. Donc syn. mais non doubl. du fr. Répondre.

Repous (Mj., Lg., By.), s. m. — Repos. V. *Repouser*. — N. Ce nom commence à vieillir.

Repouser (Mj., Lg., By.), v. a. — Reposer. Cf. *Appouser*.

Repousoir (Mj., Lg., By.), s. m. — Reposoir.

Repoussis (Sp., Mj., Lg.), s. m. — Regain, herbe de la seconde pousse ; les jeunes pousses

d'un taillis. — Syn. de *Pivet*, *Repivet*, *Requêmail*. Pour la termin. Cf. *Foncis*, et le fr. Semis.

Repoussoir (Lg.), s. m. — Sonde œsophagienne, outil dont les vétérinaires se servent pour *désengouer* ou *dépommer* les ruminants.

N. — La sonde primitive, dont se servent encore les empiriques, est formée de trois brins d'osier cordés ensemble et terminée par une boule de linge en forme de poire. Elle a environ 4 pieds de long.

Repreint (Lg.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Goût de *repreint*, — goût astringent qu'ont certains vins, et qui est dû à un excès de tanin. C'est ce qu'à Mj. on appelle Goût de *râpe*.

Et. — Il faut noter que ce goût n'existe que dans les vins dont le cep a été trop pressé, en sorte que la râfle même a été écrasée. Je rapprocherais donc ce participe du fr. Empreint et je le dériverais d'un v. inusité Repreindre, dont la forme savante est le fr. Réprimer et qui est le pendant du fr. Empreindre, Imprimer. (R. O.)

Représenter (Mj., By.), v a. — Présenter, exposer, étaler. Ex. : Alle était *représentée* à la vue de tout le monde.

Reproches (Lg.), s. m. pl. — Rapports, renvois de l'estomac. Ex. : J'ai des *reproches* de sardine. Syn. de *Rapports*.

Repue (Mj., Fu.), s. f. — Satiété. S'emploie dans la loc. : Tenir la *repue*, — tenir rassasié. || Ce qui suffit à rassasier. || Lg. — Demi-journée de travail, des bœufs de labour. Ex. : J'en avons à peu près pour trois *repues* à finir de *couvrer*. Syn. de *Liée*.

Répugner (Lg., By.), v. n. — Etre dégoûté, répugné. Se construit avec : de. Ex. : Je peux pas boire de vin, j'en *répugne*. Je sé *répugné* là-dessus, je peux pus en goûter. V. *Dégoûter*.

Repusser, v. a. — Repousser. Se dit d'un vieux fusil, et même d'un clou qu'on ne peut pas faire entrer dans un mur.

Hist.
« Mieux vault sa parole mucer
« Que contre aiguillon *repucer*. »
(Regimber. *Gloss. de l'Hist. de Bret.* — L. C.).

Requerre, v. a. — Requérir, demander.

Hist. — « Vrai Dieu. je t'en viens requerre. » *N. A.* 4, 6. Cf. *Pain-querre*.

Requetter (Sa.), v. n. — Reculer. Ex. : A devaient se marier toutes deux le même jour ; mais y a un des galants qui a *requetté*. — Doubl. de se *Requiétir*, *Requettir* de Sp.. — || Sp. — Saisir au vol, recevoir dans ses mains un objet lancé. Syn. de *Reguetter*, *Rescoudre*, *Recéper*, *Reciper*. || Lg. — Se débattre, gigoter, renâcler, faire résistance, se rebiffer. Syn. de *Renutter*, *Redaler*, *se Relutter*, *Rouspéter*. || Rechigner. Syn. de *Rechéter*, *Rechégner*.

Requiet (Mj.), adj. q. — Chiche, ladre, pingre. || Rêche, peu engageant. — N. C'est un degré au-dessous de *Crasseux*. Syn. de *Râpin*, *Rapiat*, *Chien*, *Râchoux*, *Tacarin*.

Requiétir (se) (Sp.), v. pron. — Manifester du dégoût, du dédain, de l'aversion. Ex. : Vous ne le verrez guère se *requiétir* sus le café, — faire fi du café. || Faire la petite bouche. — Il se *requiétit* sur la soupe. V. *Requiet*. Syn. de *Dangeler*, *Requetter*, *Rechéter*, *Rechégner*.

Réquiller, v. n. — Jouer en retournant au but. || By. — Tirer, pour savoir qui jouera le premier et dans quel ordre seront répartis les joueurs. Il y a bien des manières de le faire. Les enfants disent souvent Héquiller (h aspiré) et même Equiller. De mon temps Réquiller. || Mj. — *Equiller*. Dér. de Quille.

Requincler (Mj.), v. a. — Parer, vêtir avec recherche. || v. réf. Se *requincler*. || Habiller à neuf. || Refaire, enrichir de nouveau. Ex. : Il a fait ein bon héritage, ça l'a *requinclé*.

Requinquer (Ag., Mj.), v. a. — Enrichir de nouveau qqn qui est ruiné. Syn. de *Recosser*. — N. C'est le fr. Requinquer, employé dans un sens un peu différent. On dit aussi *Requincler*.

Et. — Re + quinquare, nettoyer, peu usité dans la latinité, mais resté dans le parler roman (Litt.). — Se parer, s'ajuster (Oudin). Il ajoute que cela se dit d'une vieille. (*Requinqua*, proprement vaut autant à dire comme se reverdir et esgayer, et se dit coustumièrement ce verbe à gens qui sont coustumièrement songeards, mornes et taciturnes, et qui sont aussi peu éveillés qu'une teste de bœuf endormie près d'un buisson ; mais le plus souvent il se dit à vieilles gens, juxta vulgarem cantilenam tolosanam : *requinque* te, vieillo, *requinque* te donc. » (Odde de Triors. V. *Recherches de la lang. tolos.*, p. 23). L. C. — V. *Requinquer*.

Reranger (Mj.), v. a. — Rejoindre, rattraper. Ex. : Laissez-les aller, je les *rerangerons* ben. Fr. Ranger. Syn. de *Repêcher*.

Resan, s. f. — *Ousée* du matin. V. *Résent*. Plutôt *Rousée*, serein.

Resaner (Segr.), v. a. — *Resaner* des bas, un pantalon, c'est le réparer, le rendre plus sain. (Mén.). — P.-ê. faudrait-il Ressaner. || By. — Je connais une expression très employée n'ayant pas ce sens : R'séner, Resainer, Ressainer? Erséner des chausses (des bas), c'est les mal ravauder ; au lieu de faire des passis, on rapproche les bords du trou qu'on coud ensemble. « C'est y tout de même mal rhabillé, ces chausses-là ! Elles sont toutes pleines de *r'sénâs*. — Elle a, sûr, guère de goût, ceté bougresse-là ; pas foutue de faire des passis propres. »

Résarve, — ver, — voir (Mj., By.). — Réserve, — ver, — voir.

Resce (Craon), s. f. — Grand panier sans anse. V. *Raisse*, *Reste*.

Rescoudre (Mj.), v. a. — Recevoir dans les mains, attraper au vol. — Mot vieilli. — Syn. de *Recéper*, *Reguetter*, *Reciper*. — D'où : Rescousse.

Et. — Recousse, de Recourre, action de reprendre ce qui a été enlevé par force. = Rescorre, reprendre sur l'ennemi, délivrer, secourir, aider. Lat. Re-

excutere, plus e d'appui. Tr = rr, r, com. Petrum, Pierre ; fratrem, frère. A été confondu avec Rescorre, de re + escorre, courir, (Dr A. Bos.)

Hist. — Sépulture d'une enfant des Boullons « portée par les loups ès bois des Terrières ; et y a esté demie mangée, *rescousse* et ôtée auxdits loups par Est. Jellan et autres (1598. *Inv. Arch.*, E, II, 212, 2).

Réseau (Mj.), s. m. — Résille, petit sac de filet dont il fut de mode naguère d'envelopper les cheveux des femmes et surtout des petites filles

Et. — Retiolum, petit rets.

Résent (Z. 118, Pc.), s. m. — Rosée du matin. V. *Résan*. Le *résent* tombe. Syn. *Serein*, *Aivail*. || By. — J'écris Raisant ou Raisan (rê-zan). Avant soulé levé, faut aller par les rotes et pas traverser dans l'harbe, à caues du raisant. Du verbe inusité Raiser, dont le partic. prés. Raisant est employé : C'est une terre ben raisante, fraîche, humide, sans être mouillée, et, par suite, ben poussante (les végétaux y poussent même lorsque dans d'autres endroits la sécheresse les arrête).

Résenter (Br.), v. n. — Il y a des moulins qui tournent la nuit sans qu'il y ait de vent, probablement par suite d'un courant d'air supérieur ; on dit qu'ils *résentent*. — Reventent ? V. *Reventer*.

Résipère, s. m. — Erésipèle. V. *Russipère*.

Résolument (Lg,), adv. — Décidément. absolument. Ex.: Faut *résolument* que j'aille demain à Cholet.

Résolution (Mj.), s. f. — Résignation. Ex. : C'est des grandes peines, mais faut ben se faire eine *résolution* — s'y résoudre.

Résoudre (se) — (Mj., Lg.), v. réf. — Se résigner, prendre *son* parti. Dans ce sens, le part. pas. est Résous, ou Résout, fém. Résoute. || Prendre *un* parti, — part. pas. Résolu.

Hist. — Mais nous n'aurons pas tant de bonheur. Il faut s'attendre à tous les événements et nous *résoudre* (*Rev. de l'Anj.*, t. LIV, 257)

Résous (Mj.), part. pas. — Résolu. || Temps *résous*, temps qui se tient au beau fixe. Ex. : Faudrait que le temps serait pus *résous* qu'il est pour que j'érions (nous irions, nous allions) jusque-là !

Respect (Mj., By.), s. m. — Au *respect* parlé — sauf votre respect. — Au *respect* que je vous dois ; — Sous votre respect. Ex. : J'avons fait tuer noutre gorin, au *respect* parlé.

N. — Une des lois les plus strictes de la civilité rustique est ne de jamais parler, devant les personnes qu'on respecte, des animaux de l'espèce porcine, sans ajouter immédiatement : Au *respect* parlé. Dans cette loc., le mot Au signifie Avec. — V. *Gorin*.

N. — En Bretagne, se dit en parl. d'un tailleur. Il est vrai que — jadis — c'étaient souvent des... entremetteurs. Je l'ai entendu à Lannion. « Ne venez donc pas me voir mardi : j'ai le tailleur, sauf votre respect. — « C'est sans doute dans l'intention de se moquer de ces sortes de précautions oratoires que Rab. dit dans son *Pant.* « Je les ameine d'un pays onquel les pourceaulx (Dieu soit avecques nous), ne mangent que myrobolans : les truves en leur gésine (saulve l'honneur de toute la compaignie), ne sont nourries que de fleurs d'orangiers. » (Rab.) *P.*, IV, 7, 367.)

Respédier (Mj., By.), v. a. — Réexpédier.

Respir (Mj.), s. m. — Souffle, respiration, haleine. Ex. : Laisse-moi prendre mon *respir* ; on en perd le *respir*. — Cf. Jaub. — On dit aussi : prendre vent (La Font.). — L'ours *et les deux compagnons*. || Couper le *respir*, — couper la respiration.

Hist. — « Le trot, en descendant, coupait le *respire* à la grosse Sévère et l'empêchait de causer. » (G. Sand, *Fr. le Champi.* — Jaub.).

Ressairer (Segr.), v. a. — Ressaisir (Mén.)

Ressemblance (Mj.), s. f. — Portrait. Ex. : Il a fait tirer sa *ressemblance*.

Ressener. V. *Resaner*.

Resserrement (Lg.), s. m. — Action de resserrer, de rétrécir, l'ouverture d'un collier. Langue des bourreliers.

Rêssiée, Raissiée, Reissier, Ression, Rétion. — (Cho., Sar., Segr., Bn., Thc., Chx., Sp., Mj., Lg., By., Sal., Lrm., Lpos.), s. f. — L'après-midi, la soirée. — Relevée. — Comme l'on verra ci-dessous, c'est la collation que faisaient nos pères à 4 heures, et le temps qui s'écoule de 4 heures jusqu'au soir. Ce terme est usité aussi dans les provinces qui entourent l'Anjou. Il a donc un sens plus restreint que l'après-midi toute entière. (J'affirme, moi, que partout à ma connaissance, la Ressiée est bien l'après-midi tout entier. R. O.) — D'ressiée, de ressiée, ce soir. (Non, dit R. O.), mais : cet après-midi. Ex. : J'érons chez vous de *rêssiée*, sitout que j'arons dîné. N. A la campagne, le dîner est le repas de midi.) — « Les vieux, chez nous, parlent encore de *Rétion*, pour : collation du soir. Quand j'étais tout petit, je me souviens qu'on me racontait une histoire où on parlait d'aller à rétion », pour : aller collationner, goûter. — « Je vous donne Rétion pour ce qu'il vaut. C'est d'ailleurs un mot parfaitement tombé en désuétude. » (St-P., Abbé D...) Pas à Mj. || Aller ben fort sus la *ressiée*, approcher de la vieillesse. Mj. — || By. On pron. Rée-ciée ; on n'emploie pas Ression.

N. — Ce mot étant très curieux, je demande à développer ici mes explications, auxquelles je renverrai les mots similaires.

— « Dans toutes les grandes maisons, bien réglées, on faisait cinq repas : le matin des jours qu'on ne jeûnait pas, le *déieuner* ; le repas de dix heures, ou décimheure, par abréviat. le décimer, par plus grande abréviation, le *dîner* ; le deuxième dîner, ou le deuxième décimer, par abréviation le *rescimer*, le *souper* et le repas de la nuit. (Monteil, Histoire des Français des divers états ; xive s. épître 82. Cité par Montesson, Gloss. du Haut-Maine.)

— Notre compatriote Ménage dit : « *Ressieuner*. Rab., au livre 4, chap. 46, parlant de Lucifer : « De *ressieuner* il s'est abstenu, depuis qu'il eut sa forte colique. — Rapprocher : *Regoubillonner*. C'est le repas qu'on fait entre le souper et le déjeu-

ner, ce que nous appelons aujourd'hui *médianoche*, et que nous appelions autrefois *Réveillon*. — Rab., IV, 46 : Vous dites qu'il n'est déjeuner que d'escoliers ; disner que d'avocats ; *ressiner* que de vignerons ; soupper que de marchands ; regoubillonner que de chambrières ; et tout repas que de Farfadets.

— Ici, M. R. Onillon : « Qu'il y ait quelque rapport de sens et de forme entre *Ressiner* et *Ressiée*, c'est indéniable et je l'ai signalé moi-même ; que *Ressiner* ou *Réciner* dérive du lat. *Recœnare*, je n'y contredis pas ; mais que *Ressiée* vienne de *Ressiner*, ou réciproquement, je ne saurais l'admettre. D'où serait venu l'n de *Ressiner?* Comment serait-il tombé dans *Rêssiée ?* Pour moi, *Ressiée* ou *Restiée*, *ti* mouillés, dérive du breton *Hreisté*, qui signifie : Midi, comme le fr. Matinée dérive de Matin. De la sorte, *Ressiée* serait pour *Restiée*, et le fait de l'adoucissement du t en s n'est pas pour surprendre ceux qui connaissent notre prononciation. Cf. *Question* = question, *Bessial* = bestial. »

Le lecteur voit que je lui mets sous les yeux toutes les pièces de la discussion. — Je continue.

La Curne. — « Rechiner. Goûter, faire le repas entre le dîner et le souper. « Doivent avoir à déjeuner et à *réchiner*. » (Nouv. Cout. génér., I, 407.) — *Réchinoy*, id. — *Recie*. Goûter. « A lui exposant vint icellui Grangier son sire, environ heure de *recie* et lui demanda qu'il faisoit et s'il avoit point gousté. » (1396). — *Reciner*, id. — *Ressie*. Collation, repas de l'après-dînée. « Icellui suppliant demoura en icellui hostel jusques à l'heure de *ressie*, ou relevée (1411). « Jehan Moreau et ung sien varlet... *ressionnaient* ou mengoient après-disner (1444). — *Rissie*, *Rissue*.

Du Cange. — « *Ressie*, *Ression ;* goûter, le repas de l'après-dîner, d'où : *ressiner*, *ressionner*, *rechinoy*, *recie*, *reciner*, *recye*. V° Recticinium. « ... Bene dicitis, sed quia cœnam expedivimus, *reticinium* (sic) facturi sumus. » — Ou bien de : a *recta cœna* Latinorum, quos ita cœnam lautam appellasse observat Turnebius... » — « Recticinium hic enim videtur dici : l'entretien qui s'achève après le dîner entre les convives. » — Mabillon : « Recinium = merenda : c'est notre *réciner* ou goûter de l'après-midi. — Du Cange le fait venir de Ratio, ration ; d'où les vieux mots *Retion*, *Retionner* (parce qu'à ce demi-repas on ne mangeait que modérément). — Cite Rabelais. V. supra. — « Le suppliant porta une choppine de vin et ung loppin de pain audit Cousturier pour son *ression*. — Suivent de nouveaux exemples où le sens est toujours : Léger repas pris après le dîner. *Donc*, de *Re-cœnare*. Variantes : *Resson*, *Rissie*, *Rissue*.

Jaubert. — *Ressie*, *Arsiée*, *Réciner*. — Donne à Arsie le sens de Sieste (temps que les bestiaux restent à l'étable pendant la chaleur du jour.) — *Resieste*, reduplication de Sieste, a fait *Arsieste*, comme Repouser a fait *Arpouser* — *Récie*, repas intercalaire (recœnare). — *Réciner*. — On trouve *Raassie* (Les XV joies du mariage). — Ressyer, Ressyouner, verbes.

Dr A. Bos. — *Recin*, *reciner*, *rechiner*, *recine*, *recie*, c'est-à-dire Resouper.

Orain. — *Raission*, *ressiée*, *ressionner*.

Dottin. — *Raysia*, *raysye*, *resiner*. *Résyé*, après-midi, cet après-midi ; dans un sens plus restreint : le temps qui s'écoule depuis la collation jusqu'au souper. — *Résyer*, prendre le repas du milieu de l'après-midi. — *Résyoner*, id.

De Montesson. — *Récionner*, *reissier*, *ressier*, *ressionner*, *rinssier*.

Borel. — *Réciné*, *ression*, *ressionner*, *ressionnir*, *ressonner*, *ressouné*.

Favre. — *Raissouner*, *ressionnir*, *recie*, *reçuner*.

Pour finir : « *Ascoan* est un mot bas-breton qui sert à désigner un repas qu'on faisait après souper, un réveillon, ou media nox, en Italie media noche. *As*, en basse Bretagne, est la particule itérative qui répond à notre *Re* français, et à l'iterum des Latins. Ainsi c'est : *iterum cœnare*. Personne ne disconviendra que le *coan* breton ne soit le mot latin *cœna*. (Dissertation sur la langue des Celtes, Préface du Castoiement d'un père à son fils par l'éditeur Barbazan xviij, à Lausanne, et se trouve à Paris chez Thaubert, quai des Augustins à la Renomée. — Et Claude Hérissant, imprimeur rue Notre-Dame à la Croix d'or. — 1760.)

Conclusion. — La ressiée est la collation que faisaient nos pères à 4 heures (Soit ! peut-être ? R. O.) et le temps qui s'écoule de 4 heures jusqu'au soir. (Non. R. O.) Ce mot vient de *Recœnare* par l'intermédiaire de *Réciner*. (A. V.). V. *Réçouner*. — N. Nego consequentiam. En admettant même que l'étym. soit exacte, le sens étymologique ne doit pas être confondu avec la définition. R. O. — Je laisse le dernier mot au lecteur. A. V.

Rêssion, rée-cion (Mj., Lg.), s. m. Collation, goûter. — V. *Ressiée*. N. Toujours en usage.

Ressource (Mj.), s. f. — S'emploie dans l'expression : Eau de *ressource*, — eau qui sourd.

Et. — Dér. de *Ressourcer*. Ce mot est, en somme, le fr. Ressource, mais ce dernier ne s'emploie pas au propre. — De l'anc. v. Resoudre, dont le part. pas. était Ressours, e, — se relever, surgir de nouveau, du lat. Resurgere (surgir et sourdre). La ressource est proprement une seconde ou dernière source, une chose qui relève, un moyen qui fait sortir d'embarras.

Ressourcer (Mj.), v. n. — Sourdre, jaillir de terre. V. *Sourcer*, *Ressource*.

Ressucée (Mj.), s. f. — S'emploie dans la loc. La seconde *ressucée*, — le second coup. || Ce qui reste à sucer ou à boire, — c.-à-d. les restes.

Ressuer (Mj.), v. a. — Ressuyer.

Ressumer (Lg.), v. a. — Ressemer. V. *Sumer*.

Ressypère (Lg., By.), s. m. — Érysipèle. Syn, et d. de *Russypère* et de *Résypère*. Pat. norm. *Ressypèle*.

Restâillon (Mj., Lg., By.), s. m. — Petit reste. By. Surtout au plur.

Restant (By.). — Dans la loc. : Allons, bon ! v'là le *restant* de mes écus ! — s'écrie-t-on, quand on voit arriver qqn qui ne plaît pas.

Reste (Bc.), s. f. — Sorte de grand panier ou de manne d'osier que certains rouliers suspendent sous le *charretis* et entre les roues de leur charrette. V. *Cévière*. || Sa. — Très grand panier que l'on plonge au fond d'un étang pour y faire le genre de pêche appelé au Mesnil : *Marcassée*. — Cf. Jaub. à Resse. — Je pense que c'est le genre de pêche appelé à Sorges : *Baraquine*. V. *Raisse*.

Reste-en-place (Mj.), loc. adv. — Tout net. Ex. : Je l'ai baisé *reste-en-place*. (Cf. Je l'ai cloué au mur, net.)

Rester (Mj., Sp., Lg., By.), v. n. — Absolument. Faire ses couches. Ex. : Quand

il est mort, sa femme était prête à *rester.* || Demeurer, habiter. Ex. : Il *reste* à Malvau. — Il *reste* dans le bourg, tout à côté de chez un boulanger. — Où *restez-vous?* || *Rester* au crochet, — rester impayée, en parl. d'une dette.

N. — Mot de bébé. — « Mange ta soupe, bébé, il ne faut pas qu'il en *reste.* » — Qqs instants après, Jean à son petit frère, qui craint de ne pas avoir de dessert : « Dis rien, moi j'en aurai, et je vas t'en *rester.* » J. M.

Resti (Lg.), s. m. — Coup nul au jeu de trut, parce que toutes les cartes des deux joueurs s'équivalent exactement.

Résypère (Lg., By.). s. m. — Erysipèle. Syn. et d. de *Russypère*, *Ressypère.*

Rétablir (Mj., By.), v. a. — Repiquer les plants qui n'ont pas pris. Ex. : Va falloir *rétablir* nous choux. || By. — Semer des graines pour remplacer ceux qui n'ont pas levé.

Retailles (Mj., By.), s. f. — Déchets. — Ne s'emploie qu'au plur. et seulement dans la loc. « C'est ben à mettre au pénier des *retailles,* » — c.-à-d. au rebut, au rancar, a remotis.

Hist. — « J'ai queique *retaille*
« Prôpe à l'ammaillôtai. »
(La Monnoye, *Noëls Bourguign.* xiv).
— « Car les cousturiers vouloient faire, des *retaillons* desrobés... » (Rab., *P.*, II, 11, 140.)
Et. — Du v. fr. Tailler : le sens propre est donc : Morceaux d'étoffe détachés par la taille.

Retaillis, **Rataillis**, s. m. — Bois taillis. (Mén.)

Retaper (Ag., By.), v. a. Refuser à un examen. Se faire *retaper.*— Syn. *Recaler*, *Retoquer.*

Retarzer (Mj.), v. a. et n. — Retarder. Cf *Tarzer.*

Reteint [1], **reteinze** (Mj., By.), part. pas. — Retenu. Forme plus vieillie que le doubl. et syn. *Retient.* — Cf. Jaub. à Retins ; citat.

Reteint [2], **reteinze** (Mj.), part. pas. — Reteint, reteinte.

Rétendre (Mj., By.), v. a. — Etendre de nouveau. Syn. de *Régâiller.* Ex. : Quand je pense que je vas être obligée de *rétendre* ceté buée-là ! — Ne pas confondre avec Retendre, premier e muet, français.

Retendrir (Mj.,), v. a. — Attendrir, rendre plus tendre. Ex. : Ceté plée (piée) là a ben *retendri* les choux. Syn. et d. de *Rattendrir.* Cf. *Remollir*, *Relentir.* Ex. : Eine petite piée, ça *retendrirait* les naveaux.

Rétercir° (Mj.), v. a. — Rétrécir. Vieilli. || By. — R'tercî, Ertercî.

Retiendre (Mj., Lg.), v. a. — Retenir. || En *retiendre,* — être fécondée, concevoir, en parl. d'une femelle. || Fig. — Conserver des marques de coups reçus, d'une maladie vénérienne, etc. || Le part. pas. est Retient, retienze. De *Tiendre.* Ex. : Si je l'avais pas ieu *retient,* il tombait pus de trente pieds bas.

Retient, retienze (Mj.), part. pas. — Retenu, ue. — V. l'ex. à *Retiendre.* Syn. et d. de *Reteint* [1].

Retière, r'tière (Mj.), s. f. — Litière. Ce mot, employé par un certain nombre de personnes, est pour : *Letière*, par durcissement de l'l initial. Ex. : Faut que je faise la *retière* aux gorins.

N. — Letière est plus usité. Cf. *Verin*, *Rabourer*, com. forme. Syn. de *Bourrée.*

Retins. Impér. de Retenir. — « *Retins* ben ce que je te dis (Segr.). Mén.

Retinton (Lg.), s. m. — Repas qui restaure les forçes. Ex. : J'avons mangé ein bon petit *retinton.* — Doubl. de *Retonton*, avec un sens voisin. || Mj. — Syn. de ce dernier.

Retirance (Mj., Lg., By.), s. f. — Retraite, asile, lieu où l'on se retire. Ex. : Quand sa fille sera mariée ça illi fera eine *retirance* pour ses vieux jours. || Vivre, être dans les *retirances,* — vivre dans la solitude, dans la retraite, l'isolement.

Et. — Dér. rég. de Retirant, part. pr. de Retirer.

Retirer (Mj., Lg., By.), v. a. *Retirer* son épingle du jeu, — se retirer prudemment d'une affaire, battre en retraite, dégager sa responsabilité. || v. réf. — S'en *retirer*, ou s'y retirer, — faire ses frais, rentrer dans ses avances. || Se retirer sus, — même sens. Ex. : Il se *retire* sus le bestial. || Lué. — Se retirer, — habiter. Il s'est *retiré* à Lué. Résider. || Mj., Ssl. — Ressembler. Ex. : Il *retire* ben à sa mère. Syn. de *Rapporter*, *Revenir.* — V. Jaub., citat.

Rétiver (Lg.), v. n. — Etre ou devenir rétif.

Retondre (Mj.),v. a.—Ne s'emploie que dans la loc. très courante : N'y a pas grand chouse à *retondre,* — il y a peu de chose à glaner, peu de bénéfice à retirer.

Retonton (Mj.) s. m. — Montant, saveur alléchante, force intime d'une boisson ou d'un mets. Ex. : Parlez-moi d'ein petit sigournet comme ça, ç'a du *retonton*, au moins. — Cf. *Retinton.*

Retoquer (Ag.), v. a. — Refuser à un examen. Ex. : On l'a *retoqué* au bachot. Syn. de *Recaler*, *Retaper.*

Et. — Toc. Allusion au choc produit par une chose qui en repousse une autre. (Lor. Larch.)

Retors (Sar.), s. m. — Nouvelle opération que subit le *tourteau* de noix. Retordre. || Do. — Vin retors ou de la 2e pression ; de là, sans doute, prendre une tore, prendre du vin retors, surtout avec excès. (Mén.) V. *Létors*, *Taure.* — By., *id.*

Rétoubler, — **bli(r)** (Lg.), v. n. — Semer une céréale sur un chaume de céréale de l'année précédente. — D. de *Etouble.*

Rétoublis (Lg., Sp.), s. m. — Céréale semée sur un chaume de céréale. V. *Rétoubler*, — *blir.* Cf. *Redoublis*, *Rechaumage*, *Referdis.*

Retour (Mj., Lg., By.), s. m. || Fig. — Solde d'un compte. Ex. : Je illi ai changé mon gorin pour le sieun, mais a fallu qu'i me donne du *retour*. || Craindre le *retour* du bâton, — c. q. les choses ne se gâtent, c. qq. retour offensif, qq. vengeance. || Faire du *retour*, — durer, suffire longtemps, *Soucéier*, *Ranger*. Ex. : Ein boisseau de feuvettes, ça fait ben du *retour*. — Syn. de *Sucéier*, foisonner. || *Retour* de noces. V. au Folk-Lore, II. || Se coucher en *retour* (Ag.), dans un lit qui n'a pas été fait.

Retours, s. m. — Nom donné aux terres qui, l'année précédente, portaient de grands blés, puis qui sont ensemencés de petit grain. (Bg.) Mén. || By. Sans doute ce qu'ici on nomme recours.

Retraite (Tlm., Lg.), s. f. — Cheville fixe du proueil qui reçoit l'effort des bœufs lorsqu'ils reculent. — Syn. de *Retresse*. V. *Proueil*.

Rétreindre (Mj.), v. a. — Resserrer. || Constiper.

Rétreint (Mj., Lg.), part. pas. — Etreint de nouveau, serré davantge. || s. m. — Bandage herniaire. Syn. de *Gênes*, de *Rétreindre*.

Retresse (Tlm., Sp.), s. f. — Cheville d'attelage du *Croc*, en arrière de l'*Atteloire*, qui sert pour le recul. Syn. de *Retraite*.

Et. — Ce mot se rapporte au lat. Retro.

|| Tlm. — Corde transversale fixée par ses extrémités au bâti du métier de tisserand et qui, reliée en son milieu par une autre corde avec la châsse ou battant, aide l'ouvrier, par son élasticité, à rattirer cet organe et à frapper la duite avec plus de force. On l'appelle aussi *Retraite*. — Du lat. Retrahere.

Reuche (Mj., By.), s. f. — Ruche. Doubl. du mot fr. et de *Runche*, *Rinche*.

Hist. — « Comme abeilles chassent les frelons d'en tour leurs *rousches*. » (Rab., *G.*, I, 40, 77).

Reuchée (Mj.), s. f. — Ruchée.

Et. — Du celtiq.? — Bas br. rusken, écorce et ruche, les ruches étant faites d'écorces d'arbres. — Des gloses anciennes donnent l'aha. rusca, panier, corbeille. XIIIe rouche ; XVe, rucque ; XVIe, rusches.

Reucher, reujer, v. n. — Ruminer. Cf. Runjer. — Ruminare? *Roucher?* Syn. et d. de *Runger*, *Ringer*.

Reue (Chol., Mj.), s. f. — Roue, de charrette. Le mot a vieilli. || Sp., Mj. — S'emploie dans la loc. : Faire la *reue*, — avoir l'air triste, abattu, baisser la fête d'un air timide, boudeur ou menaçant. Se dit d'un animal malade. Syn. de *Rebi*. || A Mj. et au Lg., on le dit aussi d'une bête à cornes qui regarde d'un air sournois et qui s'apprête à frapper. — C'est l'angl. to Rue.

Reusse (Sp.), s. f. — Roupie, goutte de mucus nasal. Syn. de *Gadille*. || Rouge-gorge, oiseau. — Syn. de *Gadille*, *Vache*, *Russe*, *Bedue*, *Vachette*. — Cf. Jaub. à Reuche, Rouiche. || Russe, rosse, jotte ; vulg. Sinapis arvensis.

Et. — Ce mot est évidemment un doublet d'un mot Ruisse, inus., qui a donné les dér. fr. Ruisseau, ruisseler. Il est curieux de noter la synonymie complète des noms Gadille et Reusse, qui s'appliquent également à des obj. entièrement différents. Le même fait s'est produit pour *Trée* et *Gorette*. — P.-ê. m. rac. que l'angl. Raddoch, rouge-gorge.

Réussir (Mj., By.), v. a. — Mener à bien, faire réussir. Ex. : Je n'ai point *réussi* que cinq poulets de ma couée.

Reuter (Segr.), v. n. — Vomir (Mén.) — Roter?

Reuyer (Lg., Sp.), v. n. — Beugler, meugler. Syn. de *Breuyer*, dont ce mot paraît être une corr. Doubl. du fr. *Réer* ou *Raire*. Syn. de *Royer*, *Bouvarder*.

R(e)vâiller (Sa.), v. a. — Etendre de nouveau, rétendre. Syn. de *Régâiller*. Itératif de *Evâiller*. — N. E initial, muet.

Rêvâiller (Mj.), v. n. — Rêvasser dans la fièvre ou l'insomnie.

Revaloir (Mj., By.), v. a. — Faire payer, au fig. — Ex. : Il m'a fait eine crasse, mais je vas illi *revaloir* ça. || Payer, au fig. — Ex. : Tu m'as baisé, mais tu me *revaudras* ça. — Cf. *Livrer*, *Arenter*.

Revange (Mj., By.), s. f. — Revanche. V. Jaub. Citat. — V. *Revanger*.

Hist. — « Trouva que sa femme le faisoit gentiment cocu, et faisoit brindes aussi bien que luy par *revange* et vengeance. » (Brant. *D. G.*, I, 51, 11.)

Revanger (se) (Mj., Lg., By.), v. réf. — Se revancher. || Rendre coup pour coup. || S'exercer, par vengeance ou dépit, à faire une chose défendue.

Et. — Je crois que ce mot est composé du fr. Venger et qu'il devrait s'écrire par un e. J'ai adopté l'orthogr.ci-dessus, parce qu'elle reproduit celle de l'anc. fr., orthogr. fautive, que le fr. moderne a conservée ds Revancher, qui n'est qu'un doublet ou une corr. de *Revanger*.

Hist. — « Celles qui étaient habilles... se sentant ainsi desdaignées, se *revangeoient* à leur en faire de mesme. » (Brant., *D. G.* I, 94, 13.)

Revarbère (Mj., Li., Bg., By.), s. m. — Réverbère.

Revardir° [1] (Sp.), v. n. — Rebondir, ricocher.

Et. — Du préf. Re et de *Verder* ; ou p.-ê. du lat. Re, vertere. Syn. de *Paliner*, *Rebomber*.

Revardir° [2] (Mj.) v. n.— Reverdir ; syn. de *Reverzir*, *Reverdezir*.

Revarser (Mj., By.), v. a. — Reverser.

Revauger (Z. 142, Br.), v. a. — Remuer beaucoup, bouleverser. Syn. *Boulivarser*. Cf. *Revouger*.

Revêches, s. f. — Baguettes payant, le cent, quinze deniers à l'entrée de la ville. — Bougrain, étoffe grossière (Mén.)

Réveillé (Lg., By.), part. pas. — Éveillé, espiègle, lutin.

R(e)vélin (Mj., By.), s. m. — Revolin, courant d'air rétrograde et tournoyant, produit par la réflexion du vent sur un obstacle. — Syn. de *Revent*, *Rafflous*. || By. — R'voélin.

R(e)véliner (Mj.), v. n. — Faire des revolins, tourbillonner, revenir en arrière et tournoyer. Syn. de *Reventer*, *Relumer*, *Revoler*.

Revenderesse. Pour : Revendeuse. || Ménière cite Revenderre, fém. de Revendeur, com. on disait autrefois Fonderesse pour Fondatrice. (*Cartul. de S. P. de Bourgueil*, au sujet de la duchesse d'Aquitaine, fille du comte de Blois, au xi[e] siècle). || J'aurais compris : Fondere, pour expliquer Revenderre.

Revenez-y (Ag.), r'venez-y, rev'nez-y. — Locut. « Ç'a ein goût de *revenez-y*, dit-on, en parl. d'un plat ou d'un vin agréables. Ce qui revient à dire : J'en reprendrais bien, ou : j'y reviendrais bien, si l'on m'en offrait. Mj., id.

R(e)venin, s. m. — Se dit pour : le vent qui s'est engouffré dans un coin, qui revient de lui-même (Mén.) V. *Revelin*.

Revenir (Mj., By.), — l'accent toniq. sur *ve* v. n. — Plaire, convenir, agréer. Ex. : Ses manières ne me *reveinnent* point. || Revenir à, ressembler à. Ex.: Les rosses, ça *reveint* ben aux naveaux. — Il *reveint* ben à son frère. Syn. de *Rapporter*, *Retirer*. || C'est à *revenir* comme, — c'est analogue à, voisin de. Ex. : La raiponce, c'est à *revenir* comme de la bourcette. || S'en *revenir*, se ramollir par l'effet de l'humidité. — Se dit surtout du pain rassis. || By. — R'voénir.

Hist. — « Cette reyne qui se tenoit à l'hostel de Nesle à Paris, laquelle, faisant le guet aux passants et ceux qui lui *revenoyent* et agréoient le plus..., les faisoit appeler et venir à soy. » (Brant. *D. G.*, I, 146, 3).

Revent (Sp.), s. m. — Revolin, courant d'air qui souffle en sens inverse du vent régnant. Syn. de *Revélin*, *Rafflous*. || Brusque changement de direction du vent. De Re, Vent.

Reventer (Sp., By.), v. a. — Vanner une seconde fois. V. *Venter*. || Sp., v. n. — Changer brusquement de direction en parl. du vent ; produire des revolins, des *Revents*. Syn. de *Revéliner*, *Relumer*.

Revenu (Mj., Sp.), s. m. — N'avoir pas mangé son *revenu*, — être de retour, ou bien avoir l'espoir ou l'occasion de revenir bientôt. Cette loc., très usitée, est, comme on le voit, basée sur un calembour. Cf. Manger des *marrons* : Piâcher *nozilles*, etc.

Rêver (Mj., By.), v. n. — Rêver en, — rêver de. Ex. : J'ai *rêvé* en vous cété nuit. || Fig. — Tomber sans cause appréciable, en parl. d'un obj. inanimé.

Reverdezi(r) — (Lg.), v a. et n. — Reverdir. Syn. et d. de *Reverzir*, *Revardir*[1].

Revers (Mj.), s. m. — Escarpement. Pente abrupte, déclivité, flanc raide d'un coteau. Ex. : La vache a dériboulé dans ein *revers*. || || *Revers* de main, — coup brusque et inattendu, torgniole. V. *Dévire-main* et *Revire-l'amour*. || Eter à *revers*, — être incommode, fâcheux, désagréable. || Avoir le poil à *revers*, — être de mauvaise humeur. || De *revers*, — à revers. || Bois de *revers*, — dont les filaments ne sont pas parallèles. — By., *id.*

Reverzi(r). (Lg.), v. n. — Reverdir.

Réveston (Mj.), s. m. — Reste. || By. — R'voéston.

N. — Ce mot est absolument tombé en désuétude. On ne le retrouve plus que dans le prov. :

« Quand la Chandeleur est claire,
« L'hiver est par derrière ;
« Claire ou non,
« Y en a toujours ein petit *réveston*. »

Révestoui (Tlm., By., Ti., Zig. 173), adj. q. — Réjoui, gai, gaillard. Syn. de *Gogu*. — Je suppose Réfestoui, de fête (A. V.) || By. — Plutôt Evoéstoui.

Révier (Lg.), v. a. — Réveiller. Cf. *Evier*.

Reviendre (Ag.), infinit. trop régul., de Revenir. Cf. *Retiendre*.

Reviler (Mj., Lg., Fu., Z. 142), v. a. et n. — Ressusciter, revenir ou rappeler à la vie. Formé du préf. Re et du fr. Vie, avec termin. verbale peu régul. — Cf. Jaub. à *Reveuiller*. V. *Reviqueler*.

Hist. — « Si la mère qui le portait dans son sein sentait *reviler* l'enfant pour la première fois alors qu'elle se trouvait au-dessus d'une source... » (La Trad., p. 258, l. 10.)

Reviqueler (By.), v. n. — Revenir à la vie, après une longue maladie et une bonne convalescence. Jaubert renvoie à Viquer, boire et manger, et par suite : vivre. — V. *Rebicler*, *Reviler*.

R(e)vire-l'amour, s. m. — Un *revire* l'amour — une gifle (Z. 150). V. *Revers* de main.

Hist. — « Revirer. — Deux mois après on vit bien un autre *revire*-marion (un coup sur la joue) de fortune. » (Brant., *Cap. fr.* — L. C.) Cf. *Dévire-main*. — « Renvers ; retromanus. — « Dictus Johannes de Dosterolo unum modicum ictum in facie *retro-manu* dedit eidem. » En fr., un coup d'arrière-main, renvers de la main. » (1352). — « Icellui Delpiat regarda Jehan Bisac et lui donna ung Renvers de sa main à travers les dens. »(1457. — D. C.)

Revirer (Mj., Lg., By.), v. a. — Retourner. Ex. : J'ai *reviré* le fil de mon couteau. — Mon hachereau a le fil tout *reviré*. || A *revire*-poil, — de mauvaise humeur. V. *Poil*. Syn. de *A-rebous-poil*. || Ramasser, rebuter. || Pourchasser. || Se *revirer*, v. réf. — Se retourner brusquement. Ex. : Il s'est *reviré* sus moi eine secousse !

Révolter (se) (Mj.), v. réf. — Fig. Se porter avec violence à un excès qcque. Ex. : De fontaisie il s'est *révolté* à boire.

Révolution (Mj.), s. m. — Révolution de

bile, — malaise ou maladie attribués à un mouvement anormal de la bile ; embarras gastrique ou intestinal. || En *révolution*, — sens dessus dessous. C'est le sens propre du mot. || Fig. — Mettre en *révolution*, — faire entrer, ou être dans une violente colère ; révolter, exaspérer.

Revouger (Pc.), v. a. — Mettre sans ordre Ex. : J'vas *revouger* toutes ces amageries-là dans le basset. Cf. *Revauger*.

Révoyer (By.). V. *Boille*. Prononcez rée-voyer, pour : rivoyer ; faire des petites baillées avec un trémâs (tramail) le long des rives autour des bouillées de joncs, de rouches, etc.

N. — L'engin étant tendu, les deux bouts le plus près possible de terre, le pêcheur rivoye (rivoi-lle), c.-à-d. qu'il farfouille dans les herbes avec sa verge à revoyer (longue perche légère) afin de faire fuir le poisson, en particulier le brochet, et le faire pocher. — Se pocher, se précipiter contre la toile moyenne du filet, de manière qu'elle passe au travers d'une grande maille de la partie extérieure, et se prendre comme dans une poche. Le filet forme un *boille*. N. Je doute fort que ce mot soit pour : rivoyer et qu'il vienne du fr. Rive. En tout cas c'est un doubl. de *Revauger*, *Revouger* et un syn. du premier. Plutôt, donc, dérivé de *Vouge* (R. O.)

Revoyure (Sp., Lg., By., Mj., Lx), s. f. — Revoir. On prend habituellement congé des gens en disant : Jusqu'à la *revoyure*, — jusqu'au revoir.

Et. — Dér. irrég. de Revoir, mais très fantaisiste.

Revue (Mj.), loc. : Eter de *revue*, — avoir l'occasion de se revoir, de se rencontrer encore. || s. f. Suite d'hommes d'armes qu'entretenait un seigneur au XIVe s. Désuet.

Hist. — Le 15 avril 1387, Louis de Sancerre, maréchal de France, donnait l'ordre au trésorier, Jean Leflamand, de payer la *revue* de messire Guillaume de la Béraudière (angevin) chevalier, pour servir le roi dans ses guerres de Guyenne. Cette revue consistait en 2 chevaliers et 19 escuyers. (*Rev. de l'Anjou*, t. LIV, 309).

Reyu (Mj., By.), part. pas. — Eu de nouveau. De : Ravoir. N. Prononc. : Riu.

Rez (Lg., By.), adj. q. — Radé, en parl. d'un boisseau de blé. Le mot a vieilli et l'on dit plutôt aujourd'hui : Rasé.

Et. — C'est le fr. Rez, qui ne s'emploie plus que comme adv. ou prépos.

N. — Autrefois on vendait comble le boisseau de haricots, pois, pommes, pommes de terre, mil, blé, noir. On vendait rez ou rasé le boisseau de blé, seigle, orge, méteil. Enfin le boisseau d'avoine se vendait *demi-rez*, *demi-comble*, c.-à-d. qu'après l'avoir comblé, le vendeur partageait en deux, suivant un plan vertical, le cône superposé, au moyen de la radoire, et rejetait à terre une des deux moitiés. Ces usages ont disparu : toutes les denrées ne se vendent plus guère qu'au poids. Lg.

Rézan (Sar., Bl.), s. m. — Rosée. V. *Raisan*.

Rèze (Lué, By.), s. f. — Rigole entre deux sillons. By. Rée-ze. V. *Raise*.

Rezonder (Ag., Sar.,) v. n. — Sauter, rebondir. La ballotte a *rezondé* jusqu'au plafond. Syn. et d. de *Redondir*, syn. de *Rebomber*.

Rhabiller (Mj., Sal., By.), v. a. — Remettre un membre démis ou cassé. Syn. de *Aduber*, *Adouber*. || Réparer, remettre en état ; des vêtements. Elle *rhabille* et ne fait pas du neuf. Syn. *Racmoder*. || Piquer au marteau, une meule usée. || *Rhabiller* la robe à Julienne, — essayer de réparer une maladresse, une gaffe, un impair, ordinairement sans y réusir, et même en l'accentuant encore. Ex. : Il a essayé de *rhabiller* la robe à Julienne, mais ça n'a pas pris.

Hist. — « J'ay ouy parler d'une très grande dame..., laquelle, s'étant rompu une jambe, et se l'estant faitte *rabiller*... » (Brant., *D. G.*, III, 184, 29). — « D'autres font peter leurs os, comme si on leur *rehabillait* de quelque rompure. » (*Id.*, VII, 383, 1.)

Rhabilleux (Mj., Br., By.), s. m. — Rebouteur, renoueur. Syn. *Adubeux*.

Hist. — « Elle se la fit rompre (sa jambe) une autre fois au *rabilleur*. » (Brant., *D. G.*, III, 185, 1.)

Rhabilloux, s. m. — Raccommodeur de vieux souliers, ou gniaf (Mén.).

Rhausser (Mj.), v. a. — Rehausser, exhausser.

Rhloge, s. f. — Horloge ; vx fr. Reloge (Mén.) V. *Reloge*.

Rhumatisse (Lg.), s. m. et adj. q. — Rhumatisme ou Rhumatisant. Cf. *Asme*, *Paralésie*, *Tuberculose*.

Rhume (By.), s. m. — Se prononce souvent Rheume. Ce qui est plus conforme à l'étym., du grec : rheuma, fluxion ; de rheïn, couler, futur rheuçô. Cf. Rivus. Et aussi rhun-me ; d'où enrheumé, enrhunmé.

Hist.
« Faulte d'un peu de vin, feront mourir des *rheumes*
« Les povres compagnons.
(Ol. Basselin, *Vaux de Vire*. Cité par Mén.)

Riage (Mj., Sp.), s. m. — Longueur ou largeur d'un champ. Ex. : Illy a trois *riages* de champs à travarser. — Pour Rayage, dér. du fr. Raie, pris dans le sens de Sillon. — Cf. Jaub. à Réage.

Riâge (Tlm.), s. m. — Le même que le Mj. *Riage*, pour Rayage.

Rias (Mj.), s. m. — Gorge de poulie, — terme de marine.

Et. — Probablement pour Rayas ou Rayage. Cf. *Repoissas*, *Remarias*, etc. et Riage, Rayage. En somme, Rias aurait le sens de Rayure.

Riauder (Mj., Lg., Sal., By.), v. n. — Rioler, sourire d'un air niais ; ou narquois. Syn. de *Riauner*, *Riocher*, *Riaudiner*, *Richôgner*.

Hist. — « Décidément, Mme Grelbois a encore des charmes... ! opinait, en *riaudant*... » (Ch. Leroux-Cesbron, *Maître Lardent*, p. 84, l. 21.)

Riaudiner (Pell.), v. n. — Sourire. || Ricaner. — Syn. de *Riauner*, *Riauder*. || Rire sournoisement en dessous. — Syn. de *Riaunailler*, *Richâgner*, *Riocher*.

Riaunâiller (Tlm.), v. n. — Sourire légèrement. — V. les précédents, et :

Riauner (Mj., Lg.), v. n. Rioter (V. LITTRÉ), sourire ; ricaner. — V. les précéd.

Ribambée, s. f. — Grande quantité. Pour Ribambelle. P.-ê. par une dérivat. fantastique de Ruban, qui s'est dit Riban. || By., *id.* Sal., *id. Défilongée.*

Riban, s. m. — Ruban. V. *Ribon.*

Hist. « Je voudrais être le *riban*
« Qui serre ta belle poitrine. » RONSARD.

Ribarde, s. f. — Volet jaune ; nénuphar. (MÉN.) Syn. de *Parielle, Volet.*

Ribaude (Mj., Lg., Auv.), adj. q. — Taurelière. Se dit d'une vache affectée de nymphomanie. Syn. de *Bouvardière.* — C'est le vx fr., femme de mauvaise vie.

N. — « Une vache *ribaude* est une vache qui n'emplit pas, qui ne produit pas de veau. « Ah ! la fi de garce, alle est *ribaude !*... J'ai beau y frotter les reins, ren n'y fait. ren en tout, ren de ren. » Au marché, il faut s'en défier. » (M. DE S.)

Ribi (Sp.), s. m. — Syn. de *Rinot, Chôpiot, Caillaud, Caillereau, Riquiqui, Beziot.* — Le dernier né d'une famille.

Riblée (Tlm.), s. f. — Quinte, élancement d'une souffrance. Ex. : J'ai des rages de dents qui me viennent par *riblées.* — P.-ê. pour Friblée, du v. *Fribler.* Syn. de *Saquée.* Cf. *Ribler, Ruble.*

Ribler (Ag., vx fr., Sal.), v. n. — Mettre en tas le grain étendu dans l'aire après qu'on a levé la paille. V. *Riblet.* Syn. *Rabaler.*

Hist. — En ce temps les Sclavons.. *riblèrent* par la province de Thuringe. (J. DE BOURDIGNÉ, *Chron.*, 22 [1].)

N. — Courir les rues, la nuit, comme font les débauchés, prendre, voler, piller. — Ribleur, XV[e] s. — V. D. C. Ribaldissare. Cf. Ribaude.

Riblet, ribié (Pc. et région), s. m. — Syn. de *Rouable.* Ce dernier se dit surtout pour l'instrument servant à vider les charbons du four. Le *Riblet* sert pour l'aire. Syn. de *Rabale.* || Sal. Instrument dont on se sert pour *ribler.*

Ribobi (Craon), s. m. — Petite rigolade, petit repas ; vulgairement : gueuleton. — Cf. le fr. Ripopée et le pat. *Ripompette.*

Ribon (Lg.), s. m. — Ruban. Forme vieillie. V. *Riban.*

Ribon-riboune (Lg.), adv. — Malgré tout, en dépit de tout. « Faut que ça se fasse, *ribon-riboune.* Syn. de *Ribons-la-loi.* Vieux.

Et. — C'est le ribon-ribaine de RABELAIS. V. *Ribons.*

Ribons, v. a. — Ne s'emploie que dans la loc. prov. : *Ribons-la-loi,* — à tout prix, coûte que coûte, malgré tout. — N. Ce mot est évidemment la 1[re] pers. plur. de l'impérat. d'un v. inusité, et dont j'ignore le sens.

Hist. — « Qui faict le sainct Siege apostolique en Rome de tout temps et aujourd'huy tant redoutable en l'univers qu'il faut *ribon-ribaine* que tous rois, empereurs potentats et seigneurs pendent de luy, tiennent de luy... » (RAB., *P.* IV, 53, 448.) — LITTRÉ cite Charles d'Orléans, même sens.

Ribotier (Ti., Z. 203), s. m. — Riboteur, ivrogne. Syn. *Soûlaud.*

Riboule (Mj., Lg.), s. f. — Grosse racine. Ex. : Le poumier avait eine fameuse *riboule.* || Fig.—Repli de la peau, bourrelet de graisse. Syn. *Rollet.* || Sar.— Grosse tête au bout d'un bâton qui s'appelle *Cuinard.* || Syn. de *Hanoche, Hagnoche, Mobule,* au 1[er] sens. V. *Ribouler.*

Et. — Ce mot semble être un dérivé de *Ris*, ou p.-ê. un composé de ce mot et du fr. Boule. — On y trouve aussi la rac. Rib. qui existe dans *Rab*, fr. Rave. — A rapproch. de *Dèribouler.* — FAVRE dit Un bâton à *riboule* porte à l'une de ses extrémités un morceau de racine, taillé en boule.

Ribouleau (Lg., By.), s. m. — Amas de terre roulée par la charrue, la herse. Ex. : La charrue traîne des *ribouleaux* de terre. Dér. de *Ribouler.* || By. — Riboulet.

Ribouler (Mj., Lg., By., Sar.), v. n. — Rouler, retourner en roulant. Ex. : Ça illi a tout *riboulé* la peau. || v. n. — Rouler sur soi-même en dégringolant une pente. Syn. de *Dèribouler.* V. *Riboule.* — En parlant d'un enfant très sale : R'gardez-le se débardouler ; est-i ponmoins (pas moins) dégoûtant ! la crasse li *riboule* sus les mains, la figure.

Ribu, s. m. — Rebu, retbu, retbeu, mâche, trancle, encoublée, noms vulg. du Medicago falcata, ou luzerne. (MÉN.). BAT., vulg. Encoublère.

Ricaillée (Bg.), s. f. — Feu clair, fait avec des bois légers, sarments, brindilles ; on dit aussi : une *jouée.* Syn. et d. de *Rigaillée,* syn. de *Fouée, Baulée, Raviée.*

Ric-à-rac (Mj., Lg., By.), loc. adv. Entièrement, totalement, tout à fait. || Tout juste. V. à *Rac.* — N. Vieilli au Long. — Ric à ric est fr.

Hist. — « La caquesangue vous vienne, le maufin feu de *riqueracque*... vous puisse entrer au fondement. (RAB., *P.*, II, Prol.).

Ricard (Ag., Ti., Br., Mj., By.). s. m. — Geai. Syn. de *Râcaut.* || Sp. — Vieux cheval, vieille rosse, haridelle. — Inconnu au Lg. — Syn. de *Harou, Guinguin.* — Cf. JAUB. à *Rique.*

Ricasse (Mj., Lg.), adj. q. et s. f. — Personne qui rit follement ou avec affectation. Ex. : Grande *ricasse* ! Marie-*ricasse* ! — V. *Ricasser.* || By., Ricane. — Syn. *Rioche.*

Ricasser (Mj., Lg.), v. n. — Ricaner. || Rire sans motif, rire follement, avec affectation. — Dér. irr. du v. Rire ; voisin de Ricaner. Cf. *Richôgner, Riauner.*

Hist. — « A ces motz les filles commencèrent *ricasser* entre elles. » (RAB., *Pant.* IV, 52.)

Richaud (Mj.), s. m. — Richard. Ex. : N'y a que les grous *richauds* qui pouvent se payer ça.

Riche (Mj., By.), adj. q. — *Riche*-en-gueule, — bavard, hâbleur. || *Riche* opulent, très riche, richissime. || Mj., By. — Louable, admirable. Ex. : C'est pas *riche* de sa part, — ce n'est pas bien fait à lui. || Remarquable ou sympathique. Ex. : C'est ein *riche* type, — ein *riche* temps, eine *r.* année, ein *r.* coup, ein *r.* vin. || s. m. Grous *riche*, — richard.

Richement (Mj., By.), adv. — Très fort. Marque le superlatif. Ex. : C'est *richement* bon ; il est *richement* bête ! — Syn. de *Rudement.*

Richôgner (Co.), v. n. — V. *Riocher*. Syn. de *Riauner*, *Riaunailler*, *Riaudiner*. — Se rapproche, comme forme, du fr. Ricaner. Cf. *Rechâner*.

Ricler (Lrm.), v. n. — Pron. Riquier. Crier, ou faire du bruit avec un instrument qcque. bruit se rapprochant du cri du *riclet*.

Riclet, ricléte ou riquiéte. (Sp.), s. m. — Epervier. Syn. de *Riflet* et *Esparvier*. || Fig. — Personne petite et maigre, gringalet. || Lrm. Martinet.

Et. — Corr. de *Rifflet*. Au sujet du changement de l'articulation fl en cl, V. *Cleau*, *Cleumer*.

Ricoiner (Sp.), v. n. — Grincer, crier. Syn. de *Rouincer*, *Riqueter* ; il semble avoir la m. rac. q. ce dernier. Cf. *Rechâner*, *Richôgner*.

Et. — Favre le tire du celtiq. Richôna, caqueter, babiller, divaguer.

Rictac (Sp.), adv. — Recta, précisément, ponctuellement, complètement. Corr. de Recta.

Ridaler (Mj., By., Ti., Zig. 173), v. n. — Se débattre dans les convulsions de l'agonie. || Par ext., mourir. Pc. — Il est *ridalé*, — mort. Syn. *Terzéler*, *Raidezir*. || Z. 146. Se trouver mal.

Et. — Dér. irr. de *Raidir*? || V. *Tercaler* et *Erdaler*. (Mén.).

Ridan (Mj.), s. m. — Ressaut (de l'eau courante), par-dessus un barrage, une pierre, placés au-dessous de la surface.

Et. — Littré, à Ridain : se dit de certaines *rides* du sol, que l'on trouve au fond de la mer. Vient de *ride*.

Ridoiller (Tlm., By.), rido-yer, v. n. — Se rider, se couvrir de rides. || part. pass. Ridé, cloqué, frisé. Ex. : Les choux ripouilles, ç'a les feuilles toutes *ridoillées*. — Prononc. : rido-yé.

Et. — Sorte de dimin. ou de fréquent. de Ridé.

Rièble, s. m. — Ami de l'homme. Galium aparine (Bat.) — Mén. — V. *Grateron*.

N. — Le gaillet accrochant (rubiacées). Litt.

Rielle (Mj.), s. f. — Borne d'amarrage au-dessus du bord et vers l'arrière d'un bateau. On dit aussi : *Erielle*. V. *Riellon*. — P.-ê. doubl. du fr. Ridelle.

Riellon (Mj.), s. m. — Borne d'amarrage. V. *Rielle*.

N. — Les grosses pièces de la membrure dépassent la muraille au-dessus du bord et forment (ainsi que l'étrave) des sortes de têtes en saillie, au collet desquelles s'enroulent et s'attachent des liages. Ces têtes s'appellent, à l'avant, des *marmous* ou *marmousets* ; à l'arrière des *riellons*. Ces derniers, tout petits maintenant, étaient très forts au temps des trains de bateaux, et s'appelaient alors des *rielles* ou *érielles*. Dimin. de : *rielle*.

Rien, pron. rein. — En un *ren* de temps, — en un moment. Ça nous a mis à *ren*, — nous a ruinés. — Alle est devenue à *ren*, — en parl. d'une malade. || Lué. — Un petit *ren*, ou : un petit qué de quéque chose. || Ag. — Que me donneras-tu pour ma part de foire? — Un p'tit *ren* tout neuf emmanché au bout d'une dent de poule.

Rien-ne-vaut, s. m. — Injure. — C'est notre vaurien. — *Rennevaut* ; ren, nasal.

Hist. — « Ah ! méchant *rien ne-vaut !* il lui fallait saisir la queue (d'un lièvre fantastique). *Histoires du vieux temps*, p. 260. — « Vous êtes tous des *rien-ne-vaut*, et des *menteux*, leur cria-t-il dépité. (*Ib.*, p. 575.)

Riette (Lg.), s. f. — Dimin. famil. du prén. Henriette.

Riflain, s. m. — Marteau qui sert à *conrayer*, amincir la lame d'une faux en frappant dessus ; on l'aiguise ensuite avec la pierre.

N. — « Riflard. Grosse lime pour dégrossir les métaux, etc. — De : rifler, autre forme de : rafler. » (Litt.). A rapprocher.

Riflard (By.), s. m. — Grand balai plat, très large.

N. — Quand on battait le blé au flau (fléau) ou fléyau, ou au rouleau, dans l'aire, la batterie faite, on enlevait la paille avec des brocs, genre de fourche à deux dents en acier ou en bois, et dans ce dernier cas on disait plutôt des fourches — ne pas confondre avec les fourches à trois dents en fer, dites fourches à fumier. Ensuite on continuait avec le « râteau d'aire » — muni d'une rangée d'assez longues dents en bois de chaque côté, et emmanché de manière à faire un angle aigu avec son manche — et on enlevait les menues pailles. Après quoi on se servait du *riflard*, grand balai plat, très large, fait de branche de genêt, fabriqué pendant l'hiver précédent et par conséquent bien sec. On en voit de même genre, faits de brande (grande bruyère) entre les mains des bouillonniers. On balayait l'aire légèrement, rapidement et à grands coups, pour enlever le *cochet* (pron. coché, c.-à-d. le bougrain, la glume, la balle, les débris légers, la poussière) et pour avoir le grain plus propre. Enfin, avec des *rouables*, ou rabots, faits ordinairement de vieilles douelles de fond de barriques, on amassait le grain en monceaux. Plus tard on finissait le nettoyage en faisant tomber de haut le blé en plein vent, ou, mieux, en le ventant (vannant) au moulin (pour tarare). Aujourd'hui tout cela n'est plus guère connu, le battage et le nettoyage se faisant à l'aide de machines. A Mj., les balais d'aire sont faits en bouleau. Le nom *Riflard* est inconnu en ce sens.

Rifle (Mj., By.), s. f. — Copeau mince et tortillé que détache le riflard (franç.) ou le rabot. Syn. de *Frison*, *Coquille*. V. *Rifler*.

Rifler (Mj,), v. a. — Râfler; — Raboter avec le riflard. Cf. Erifler (Jaub.).

Hist. — A donc commença le combat martial pelle-melle. Riflandouilles *riflott* andouilles. (Rab., *P.*, iv, 41, 427).

Riflet, — riflète, s. m. (Mj.). — Epervier, oiseau de proie. Syn. de *Esparvier*, *Riclet*. Dér. de *Rifler*.

Rifort (Lg.), s. m. — Raifort.

Rigâillée (Mj., Sal., By.), s. f. — Feu vif et clair que l'on allume rapidement pour se réchauffer. Corr. de *Rigalée*. V. *Fouée*, *Baulée*, *Ricaillée*, *Raviée*.

Rigal (Mj., By.), s. m. — Régal.

Rigalant (Mj., By.), part. prés. — Régalant. || Adj. verb. — Qui régale, appétissant, affriolant, au pr. et au fig. — Ex. : Si vous crayez que c'est ben *rigalant* d'y aller d'ein temps pareil !

Rigale (en) (Z. 137). loc. adv. — En noce en débauche. Cf. *Bombe*, *Cigale*, *Berdindaine*, *Pécale*, *Verdinguette*, *Roule*, *Dévarine*, *Riole*.

Rigalée (Mj., Sp.), s. f. — Régalade. || Sp. Fig. — Feu vif et clair, que l'on allume rapidement pour se réchauffer. Syn. de *Rigâillée*, *Flambée*, *Fergâillée*, *Fouée*, *Joie-de-mariage*, *Beaulée*. Doubl. du fr. *Régalade*.

Rigaler (Mj., By.), v. a. — Régaler. Ex : Je vas vous *rigaler* de mon absence, — je vais m'en aller.

Rigale-vilains (Sp.), s. m. — V. *Régale-vilains*.

Rigaloir, rigaloué (Mj.), s. m. — Régal, ce qui régale. Ex. : Mon grand *rigaloir*, c'est le lait. — V. *Rigaler*. Cf. *Reparoir*, *Serroir*.

Rigolade (By.), s. f. — Plaisir ; gauloiserie ; grosse gaieté. — Rigoler est devenu franç. — Syn. de *Rigourdaine*. || Mj., id.

Rigolard (Mj.), adj. q. — Qui aime à rigoler, à rire, à faire rire.

Rigolaud-de (Lg., Mj., By.), adj. q. — Drôle, risible, facétieux. Syn. de *Rigolo*, *Rigolboche*. Parfois, au fém. *Rigolote*.

Rigolboche (Mj., By.), adj. q. — Syn. et dér. irr. de de *Rigolo*. — Argot.

N. — Aha. riga ; am. reigen, danse en rond. (Scheler.) Rigolette (E. Sue). — Rigolboche. Danseuse de bouiboui célèbre sous le second Empire.

Rigolbocher (Mj.), v. n. — Rigoler, rire, s'amuser. V. *Rigolboche*.

Rigole (Segr.), s. f. — Etre en rigole, en gaîté. (Mén.). Cf. *Rigale*, *Riole*.

N. — Ce mot et les précédents datent de loin.

Hist. — « Et frère Jean de *rigouller* ; jamais homme ne fut tant courtois ny gracieux. » (Rab.) — Ménage, au sens de : se rigoler de qqn, se moquer, le tire de Ridiculare. — « Mangeoient et *rigoloient* tellement que l'en n'y ouyst pas Dieu tonnant. » (1376, L. C.) = « Rigolamentum. Italis : rigoglio. — Rigoler, irridere, ludificari. « Lequel Boçu offrist à boire au suppliant, lequel cuidant que ce fust par *rigolement*, respondi qu'il n'avoit pas soif (1411).

— « Tant *par*, son plain de grand folage.
« C'une risée, un *rigolage*, — (1373). D. C.

N. — Comme le rigoglio des Italiens est le même que : orgoglio, audace, orgueil, hardiesse, n'y aurait-il pas là un rapprochement à faire? — V. étym. à *Rigolboche* : . . . d'où l'ital. riga, ligne rigo, règle ; rigoletto, danse en rond. || Le verbe était autrefois transitif et signifiait : railler. Nombreux exemples. G. Paris, pose le lat. Ridiculus.

Rigolet (Ag.), s. m. — Sorte de fouasse très plate.

N. — Se vendait beaucoup à Angers autrefois, le matin, de très bonne heure, au cri de : Rigolets, rigolets chauds (sol la si, sol la si la). Les marchandes les maintenaient chauds sous une couverture de laine. Le petit peuple en était très friand et n'aurait pas pris sa tasse de café sans le rigolet. Il fut détrôné, vers 1900, par un autre gâteau nommé le Franco-Russe. — Actuellement (1908) on entend encore sur les quais, le matin, crier : Rigolets chauds qui veut des rigolets ! sur ces notes : Si sol la si, si si si si si la. — Jadis : Rigolets chauds, tout chauds, tout chauds les pains au lait, tout chauds! Si sol la si, do si, sol-la si la sol fa mi, la-si-la sol.

Rigolo (Mj., By., Lg.), adj. q. et s. — Drôle, comique, bouffon, farceur. V. *Rigolaud*, *Rigole*, etc. || Lg., *Rigolo* de Gesté, farceur ridicule.

N. — A Mj. et à Tlm. on dit dans le même sens : Farceur de campagne, et on ajoute souvent : qui fait ses farces en ville.

Rigouiller (Mj.),v. n. — Faire suivre à une boule ou à une bille une rigole, un sillon, une dépression longitudinale du terrain. Pour : rigoler, du franç. rigole (rigare, arroser?)

Rigourdaine (Lg.), s. f. — Plaisanterie, blague. || Tirer ine *rigourdaine*, dire une plaisanterie. Syn. de *Rigolade*.

Rigourdin (Lg.), s. m. — Individu de petite taille, mais râblé et nerveux. Syn. et d. de *Rigoustin*. Cf. Jaub. à Raboustin.

Rigousti, **Risticoui**, adj. q. — Réveillé, alerte, intelligent, — pris en bonne part (Segr.) Mén.

Rigoustin (Z. 137, Sar., By., Mj.), s. m. — Gaillard, luron. Ce mot ne s'emploie qu'en parl. d'un enfant : » Te velà, petit *rigoustin* ! « || Jeune garçon vif, nerveux et maigre. Terme de taquinerie amicale. S'emploie toujours avec le mot : petit. Syn. de *Rigourdin*, *Rigousti*. Cependant on me cite : Un homme *rigoustin*, une femme *rigoustine*. || Un de mes amis avait un chien appelé Rigousse. || Cf. Jaub. à Raboustin. || By. — Syn. de Ratatouille : quée sale frichti, quenne ratatouille ! en v'là d'ein *rigoustin*, ou ragoustin !

Rikiki (Segr.), s. m.— Liqueur, eau-de-vie. Syn. de *Fil-en-trois*, sacré-chien. || Le petit doigt, terme enfantin (Mén.). — V. *Riquiqui*

Rillaud, **Rilleau**, **Rillôt** (Mj., By., Sal.), s. m. — S'emploie surtout au plur. — Morceau de lard cuit longuement dans le saindoux dans la graisse de porc. || Aller aux *rillôts*, — être invité à une soirée où l'on fait cuire et où l'on mange des rillôts. A Mj., c'est une partie de plaisir, comme à Sp. de brasser la *fressure* || Ne pas éter aux *rillôts*, — être dans une

'âcheuse passe ; de même : Ne pas être aux oiseaux. — Syn. de *Grillon*. — V. aux Zigz. *La mort du Gorin*, n°° 162, 3, 4, 5, 6.

Et. — Ce mot est voisin du fr. Rillettes et de Rillons : com. ces mots, il dér. du fr. Griller.

Rillaudée (By.), s. f. — Action de faire cuire des *rillauds* en famille. || Repas où l'on mange des rilles chaudes et auquel on convie les parents et les voisins (Craon). || V. aux Zigzags : *La mort du Gorin*, 162, 3, 4, 5, 6.

N. — Rillettes, rillon, dimin. de l'anc. fr. rille, q. signifiait : morceau de porc. « *Rilles* et oreilles de pourceaux. » (1480. — D. C. rielle, jeune porc.) — LITT. = De : griller? — L. C. cite rihelette, rille, rilleau, rillée, rillon.

Rille (Sa.), s. f. — Graisse de porc mélangée de débris de chair dans laquelle ont cuit les *rillôts*. — N. Ce mot est des environs de Segré. A Mj., il est inconnu et on dit simplement : de la Graisse, ou des Rillettes.

Hist. — « Je vous envoiray du *rillé* en vostre chambre, de la livrée nuptiale aussy. » (RAB., *P.*, II, 282.)

Hist. — « Les jours de grands *rilleaux*, ils (les gens de service) chanteront de leur voix de tête une romance. » (*Anj. Hist.*, 2° an., p. 594.)

Rillonnée (Mj.), s. f. — Quantité de rillots que l'on fait cuire. Ex. : J'allons faire eine bonne *rillonnée*. — V. *Rille*.

Rime [1] (Mj., By.), s. f. — Fig. Raison, bon sens. Ex. : Ça n'a pas eine miette de *rime* ce que tu dis là. — On dit de même en franç. : cela ne rime à rien ; cela n'a ni rime, ni raison. Couche ou rangée d'objets régulièrement disposés. Ex. : Eine *rime* de fagots. || By., Rame.

Et. — P.-ê. d'un mot all. Reime. C'est la rac. du fr. Arrimer. — Ce mot, ou plutôt son doubl. Rame, s'emploie en fr. Rame de papier, de wagons. — Angl. Ream.

Rime [2] (Mj.), s.f. — Rhagade, petite gerçure aux lèvres ou au bord des narines. Syn. de *Rimure*, *Hâlure*.

Rimé (Lg.), part. pas. — Qui s'est attaché et a brûlé au fond d'un vase, en parl. d'un mets. || Goût de *rimé*, — g. de graillon. || Nez *rimé* (Bl.), nez érussé par le rhume. || (Enfant) échauffé dans ses dabons. Du lat. Rima fente, crevasse, ride.

Rimer [1] (Mj , Bl.), v. n. — Se gercer, se crevasser légèrement, en parl. de la muqueuse des lèvres ou de la peau fine qui se trouve au bord des narines. Ex. : J'ai eine fêtée de rhume que j'en ai le nez tout *rimé* à force de me moucher. — Se couvrir de rhagades. Syn. de *Hâler*. — Dér. de *Rime*.

Rimer [2] (Mj.), v. n. — Avoir du sens, de la raison. Ex. : Ça ne *rime* point, ce que tu dis là ; ça n'a ni rime ni raison. On dit aussi : Ça ne se *rime* point. Cf. se *Leutter*, se *Commarcer*.

Rimer [3] sus cul, locut. — Ramer en arrière. Quand l'anguille a été prise à la traînée elle s'*emboigasse*. Alors, elle *rime* sus cul, elle cherche à se dégager en reculant, en essayant de sortir la queue la première — ce qu'elle fait toujours quand elle est dans un pot, par exemple — et quand la queue est passée, le reste passe (By.)

Rimer [4] (Lg.), - Graillonner, s'attacher et brûler au fond d'un vase, en parl. d'un mets.

Et. et Hist. — E tu rimes ta raco... » (Et toi tu brûles ton visage (au hâle de l'été). — *Mireille*. — Rimer se dit de la viande qui a un peu brûlé dans le vase où on l'a fait cuire. JAUB. V. Râdiner. « Quoy ? dist Grangousier, mon petit, as-tu prins au pot, veu que tu *rimes* desjà? » (RAB. *Garg.*) — Jeu de mots, dit un commentateur ; rimer, en langued., se dit du bouilli qui a pris au pot et qui sent la fumée. = Gercer ; lat. rimari. » JAUB.

Rimettes (Lg.), s. f. pl. — Portion d'un mets qui s'attache au fond du vase où on l'a fait cuire. — Syn. de *Râgettes*, *Gratton*, *Râchon*, *Râclon*, *Râgeon*, *Grillon*. De *Rimer* [4].

Rimeux, s. m. — Celui qui est rimé [1] (MÉN.).

Rimiaux (Bf.), s. m. — Affaires, occupations. V. *Pelbrette*.

N. — Rimouère. Improvisation en vers par allitération, — comme dans les formules de dictons popul. et les prov. sur les pronostics du temps, etc. (JAUB.). — Puis, par ext., affaires plus ou moins importantes.

Rimoir (Lg.), s. m. — Salamandre. Syn. de *Sourd*, *Quaterpée*.

N. — Il est possible que ce mot dérive de *Rime* (rame, de bois), le reptile qu'il désigne se rencontrant souvent sous les tas de fagots. Cf. *Bois-de-rime*.

Rimoucher (Lg.), v. a. — Syn. et d. de *Rimouser*. Forme la transition entre ce dernier mot et le mj. *Remoucher*.

Rimouser (Lg.), v. a. — Riposter à, rabrouer, rebuter, moucher. Syn. de *Riposter*, *Remoucher*, *Rimuser*.

Et. — P.-ê. doublet de ce dernier, mais plutôt de *Remuser*. malgré la différence de sens. Les deux mots, en effet, paraissent tenir au fr. Museau.

Rimposer (Mj.), v. a. — Réimposer.

Rimure (Mj.), s. f. — Les fourneliers désignent sous ce nom des agglomérations de chaux et de charbon soudés ensemble par la chaleur et collées le long des parois du four. Elles se forment quand le feu ne marche pas régulièrement, et obstruent le four en empêchant la pierre de couler. On les appelle aussi des *loups*. || Rhagade. Dér. de *Rimer* [1].

Rimuser (Sal.), v. a. — Relever vertement les paroles de qqn ; riposter du tac au tac. V. *Rimouser*.

Rin. — Rien. Quelques-uns préfèrent cette graphie à *Ren*, disant que ce dernier pourrait être prononcé *ran*. De même bin pour bien, disent-ils, tins pour tiens, vins pour viens. Nous avons préféré l'e à l'i. V. *Ten*, pour : tien, qui fait au fém. *tenne*.

Rincée (Mj., Lg., By.), s. f. — Rossée, volée de coups, roulée. Syn. de *Roustée*, *Lâtrée*, *Bondée*. || Défaite complète au jeu. — JAUB. *Rainsée*.

Rincelette (Lg.), s. f. — Petite quantité d'eau-de-vie que l'on ajoute au café. Syn. de *Rincette.*

Rincer (Mj., By.), v. a. — Fig. Rouler, décaver, battre à plate couture, au jeu ou autrement. Ex.: Je te l'ai *rincé* comme ein verre à bière. Syn. de *Baiser*, *Graisser*, *Curer*, *Acuroquer*. — V. *Rainser*, *Riper*.

Et. — Trop douteuse.

Rincette (Mj., By.), s. f. — Goutte d'eau-de-vie, ordinairement sucrée, que l'on prend après le café dans la tasse même où on l'a bu. Syn. de *Rincelette*. || Ménière donne les étapes suivantes : 1° un pousse-café et le bain de pied ; 2° une rincette ; 3° pousse-rincette ; 4° le fil-en-trois ; 5° un sacré-chien. A chaque petit verre de liqueur, le buveur prononce ces dénominations. — A Mj. il y a la *Rincette*, la *Surrincette* et la *Rincincinette*.

Rinches (Z. 151, Ti., By.), s. f. pl. — Ruches. Syn. et d. de *Runche*, *Reuche* (Mj.).

Rincincinette (Mj.), s. f.— 2e ou 3e *Rincette*.

Rinçure (Mj., By.), s. f. || Fig. — Déconfiture. Ex. : Eh ben, c'est eine belle *rinçure*. Syn. de *Baisure*, *Ripure*, *Sauture*. || En parl. de mauv. vin, trop faible. « C'est de la vraie *rinçure* que tu nous sers là ! » — On dirait que l'on a rincé une bouteille ayant contenu du vin et que l'on offre l'eau de cette rinçure.

Rinet' (Sal.), s. m. — Le plus jeune des petits ; le dernier éclos des poussins ; le plus jeune des enfants. V. *Rinot*.

Rinette (Mj., By.), s. f. — Rainette, ou Reinette, sorte de pomme. Corr. du mot fr. — Cf. *Gîner*.

Ringailler (Segr.). — Terme de fenaison. Ringailler du foin, c'est le ramasser à terre avec un râteau pour le mettre en petits monceaux.

Ringale (Mj.), s. f. — Longue perche. || Longue tige de fer qui sert à attiser le feu. Syn. et d. du fr. Ringard.

Ringeoler (Lg.), v. a. — Scier la base d'un tronc d'arbre. Syn. de *Déculer*.

Et. — Probablement pour *Roingeoler*, dériv. de *Roing*.

Ringer (Li., Br.), v. n. — Ruminer. Syn. et d. de *Runger*, *Reucher*, *Reuger*.

Et. — Poitev. ringe, action de ruminer. Du reste, ronger signifie Ruminer. Il est composé com. Songer de Somniari, et représente Ruminiare, altérat. de Ruminare, ou la forme lat. peu usitée Rumigare. De Ruminer à Ronger le passage est facile, car le bœuf ronge ce qu'il rumine. (Litt.)

Ringlette (Va.), s. f. — Bande étroite de terrain. Syn. de *Longère*.

Rinot' (Mj., Sal.), s. m. — Le plus petit et le plus faible d'une couvée. || Le dernier né d'une famille. V. *Ribi*. Syn. de *Chôpiot*, *Caillaud*, *Rinet*, *Beziot*, *Riquiqui*. || Sar.— Marmot, enfant. || Z. 137. — On remarque que le t final se fait presque toujours sentir. Se dit du petit d'un oiseau, ou d'un animal peu volumineux. || Dernier enfant d'une famille, pour dire le Benjamin ; quand on a son *rinot*, la femme tient à ne pas en avoir d'autres (Mén.). — N. Quand sait-on que c'est le dernier? || Z. 124, *id.*

Rioche (Lg.), adj. q. et s. — Qui rit sans motif. Syn. de *Ricasse*.

Riocher (Sp., Tlm.), v. n. — Rire du bout des lèvres ; ricaner, sourire, rire à demi ou d'un rire contraint. Syn. de *Riauner*, *Richôgner*, *Riaudiner*, *Riaunailler*. Dim. irr. du fr. Rire.

Hist. — Employé par St-Simon... Saumery ne parlait plus qu'à l'oreille, ou sa main devant sa bouche, souvent *riochant*, et s'enfuyant toujours des rieurs qu'il ramassait mystérieusement (230, 80).

Riole (Lg.), s. f. — Noce, débauche. Ex. : Il est en *riole*. Syn. de *Cigale*, *Bombe*, *Décarine*, *Berdindaine*, *Déhane*, *Débine*, *Dévanirade*, *Guinguette*, *Vadrouille*, *Trinoche*, *Roule*, *Verdée*, *Pécale*, *Radouille*, *Dondaine*, *Brindezingue*, *Rigale*, *Ragalage*, *Ripompette*. Dér. probable de : rire. Ou p.-ê. doubl. de *Rigale*.

Rioleau (Pell.), s. m. — V. *Riolet*. Basilic des prés.

Riolet' (Mj., By.), s. m. — V. *Regolet*. Menthe aquatique (Mén.). || By. — Le t est muet.

Riotteux (Lué), adj. q. — Querelleur, xvie s.

Et. — Or. incert. — Ne peut venir du lat. rixa, qui a formé : risseor, risser. — Hist. « Lequel Conial estoit homme *rioteux* et de condition perverse. » (1389, L. C.) — Angl. Riotous, turbulent.

Riou, **Rio**, s. m. — Ruisseau, filet d'eau. (Lat. rivus). — Mén. Cf. *Ré*.

Ripatons (Mj.), s. m. plur. — Les pieds. Ex. : Que je me chauffe les *ripatons*. — N. Ne se dit qu'en plaisantant. — Dérivé fantaisiste de *Paton*. || Les jambes. || Syn. de *Guiboles*, *Quilles*, *Caramelles*. V. *Rismollet*.

Riper (By., Sal., Cho., Ag., Mj., etc.), v. a. — Attraper, tromper, duper, flouer. Ex. : Je l'ai bien *ripé*. || Pincer, au fig. || Syn. de *Baiser*, *Couillonner*, *Essouriller*, *Graisser*, *Rincer*. || Sar. — Battre, secouer. J'te vas *riper* le ... luc.

Hist. — « Il y a, par Dieu, de la pipperie, fripperie et *ripperie* tant et plus en ce manoir. » (Rab., *P.*, V. 8) — Et. — Ratisser avec la ripe, outil de maçon ou de sculpteur pour gratter un enduit, de la pierre. — All. rippen, riben, forme popul. de reiben, frotter, gratter.

'**Ripette** (à la) (Lg.), loc. adv. — Se dit dans : Prendre ou tenir *à la ripette*, saisir ou tenir à peine ; être sur le point de laisser échapper. Cf. A la *déripée*. Syn. A la *chiquette*.

Ripocher (Ag., By.), v. n. — Ça *ripoche*, — en parl. d'une étoffe qui tire, qui fait des plis, une poche, qui gondole. Syn. *Contretirer*.

Ripoiche (Mj.), s. f. — Riposte. — Vieux. Cf. *Ripouesse.*

Ripompette (Mj., Lg., By., Sal.), s. f. — Noce, ripaille, godaille, ribote. Syn. de *Berdindaine*, *Cigale*, *Rigale*. En *ripompette*, en goguette. Cf. *Bombe.* || Faire la *ripompette*, fr. la noce, godailler ; être dans les brindes.

Et. — Semble tenir à ripaille et à pompette. Cf. Jaub. à Ripopé. — || Ripopée, — mélange que les cabaretiers font de différents restes de vin. — Orig. incon. V. *Rismollet.* Cf. *Ribobi.*

Ripopée, s. m. à By., du ripopé. V. *Rismollet.*

Riposter (Mj., By., Lg.), v. a. — Riposter à. Ex. : Il te l'a *riposté* de première. Syn. *Ripoicher*, *Remoucher*, *Rimouser*, *Rimuser*. Assez souvent prjs au sens de *Riper.*

Ripouesse (Sal., Sar.), s. f. — Réponse drôlatique, riposte qui cloue un homme. Cf. *Ripoiche.*

Ripouesser (Sal., Sar.), v. n. — Faire une *ripouesse.* Syn. et d. de *Riposter.*

Ripouille (Lg., Tlm.), s. m. ou adj. q. — S'emploie dans l'express. : Chou *ripouille*, — chou pancalier. V. *Pancalier* et *Ripouiller*. Le sens est : chou de gourmand ou gourmet.

Ripouiller, v. a. — Prendre tout ce qu'on a devant soi ; goinfrerie, gourmandise (Aux Gardes). Mén. — Cf. *Olla* podrida. V. *Rismollet.*

Ripure (Mj.), s. f. — Attrape, duperie, déconfiture, tromperie. Ex. : Velà eine belle *ripure !* Dér. de *Riper*. Syn. de *Baisure*, *Rinçure*, *Sauture*. (On dit : *river* son clou à qqn.) — V. citat. à *Riper.*

Riqueter, — Ricter (Mj.) v. n. Craqueter avec un bruit sec et strident, grincer. || Se faire *riqueter* les dents, — les crisser, grincer des dents. — Syn. de *Ricoiner*, *Grigocher*, Grincher. — Cf. Jaub. à Riquer. || Riquet est un des noms vulg. du Grillon (Littré).

Riquiqui (Mj., Lg., By.), s. m. — Gringalet, être petit et faible. — Syn. de *Ribi*, *Riboui.* || Le petit *riquiqui*, — le petit doigt, ou auriculaire, terme enfantin. V. *Pouzot*, Sal., *id.* || Eau-de-vie. Un verre de *riquiqui.*

Rire (Mj., By.), v. n. — *Rire* jaune, — rester quinaud après une déconvenue, rire à contre-cœur, avoir envie de pleurer. || *Rire* des oreilles, — dresser les oreilles et les porter en arrière, comme fait un cheval vicieux qui s'apprête à frapper ou à mordre. (Mj., Li.) || Fig. — Suinter, perler, filtrer. Ex. : L'eau *rit* dans la *râ.* — Syn. de *Suppurer.* || Le feu commence à *rire*, — la flamme commence à jaillir, vive et gaie. — Quand la bûche charbonne et fume, le feu : regarde *noir.* || Ne *rire* que d'eine joue, — avoir un rire contraint. || C'est pas : pour de *rire*, — pour rire, c.-à-d. c'est sérieux, ou : pour de *bon.*

Rirette (Mj.), s. f. — Trempette, mouillette.

Riri (Mj.), s. m. — Dimin. famil., forme caressante du prénom Henri. Syn. de *Riton.*

Ris [1] (Mj., Lg.), s. f. — Racine. Ex. : Il a foncé pour couper les *ris* des *léiards* qui mangeaient toute sa terre. — Au Lg., on emploie ce mot, mais non ses composés : *Risser*, *Dérincer.* || Sal. — Surtout premières racines. Le sarment mis dans l'eau a d'abord des *ris* blancs. Syn. de *Raicene.*

Et. — Je ne puis y voir le grec rhidza ; p.-ê. le lat. radicem. Cf. Angl. Root. — N. « Tirer du *ri* ; faire une tranchée le long des haies et couper les racines (Dottin.)

Ris [2] (Mj.), s. m. — Rire. Prendre son *ris*, — se mettre à rire, éclater de rire. — Ex. : Il a pris son *ris* là-dessus, j'ai cru qu'il allait en étouffer.

Et. — Lat. « Risum teneatis, amici? » (Horace.)

Risée (Z. 155, Ti., By.), s. f. — Faire entendre la *risée*, — la plaisanterie. Bien entendre la *risée.*

Risida (Li., Br.), s. m. — Réséda. || By. Résida.

Risin (Cha., Br., Zig. 171), s. m. — Raisin. || A Mj., By. — Réesins ou Rainsins.

Rismollet, s. f. — Partie boueuse d'un chemin à travers lequel passe un ruisseau. (Mén.) Mauvaise graphie pour *Rimollet.*— J'y verrais le mot Riu, ruisseau, et *Mollet.* (A. V.) — Et moi : *Remollet* ou *Remolet*, de *Remole.* Cf. *Mollet.* Nous avons certainement en fr. et en pat. un préf. Ri = ré, très visible dans Ribord, Riposte, Ritournelle, *Ripaton* = ri + paton, *Ripompette* = ri + pompette, *Ripouiller* = ri + pouiller, = s'en fourrer jusque là. Quant à Ripopée ou *Ripopé*, il est formé de ce même préfixe et d'une racine Pope, qui se retrouve dans *Popote*, *Popoter.* La Ripopée a dû être à l'origine un mélange de plusieurs soupes. (R. O.) J'adhère. (A. V.)

Rispocter (Sar.), v. a. et n. — Riposter. || Renvoyer un objet que l'on vous jette. — Serait le contraire de *Recéper.* — Vx fr. Risposte, de Rispondere, rispostum.

Risquable (Mj.), adj. q. — Dangereux. Du fr. Risquer. Syn. de *Risquant.* || By. — Qu'on peut essayer, tenter.

Et. — Lat. Risicus, — risicare (resecare), couper.

Risquant, e. — (Z. 146, Mj., Sp,), adj. verb. — Risquable, dangereux. — Syn. de *Gandilleux.* || By. — Dangereux.

Risque-à-tout (Mj., By.), s. m. — Risque-tout. Syn. *Risqueux.*

N. — Au Croisic, ce nom est donné aux pêcheurs de l'île de Groix (les grésillons) qui se risquent, par les mers les plus dures, à sortir du port.

Risqueux (Mj., Lg., Tlm.), adj. qual. — Dangereux. — Syn. de *Risquable*, *Risquant.* || s. m. — Qui tente volontiers la chance ou le danger ; risque-tout. Syn. *Risque à tout.*

Risser (Li., Br., Mj.), v. n. — S'enraciner,

pousser des racines. V. *Ris*. On plante la vigne pour la faire *risser*.

Risti (Mj., Lg.), s. m. — Aristide, nom propre. Cf. *Delaïde*, *Stasie*.

Risticoui (Segr.). — Enfant intelligent. (Mén,).

Rit-dur (Mj., s. m. — Individu de caractère revêche et de mine rébarbative, qui ne rit pas aisément. Syn. *Pète-sec*.

Riton (Mj., Lg.), s. m. — Dimin. famil. du prén. Henri. Syn. de *Riri*.

Rivage (Mj.), s. m. — Abord, endroit où les bateaux peuvent commodément atterrir. Syn. de *Arrivoir*. || C'est le nom du quartier de Mj. qui borde la Loire.

Rivageois, s. m. — Habitant du quartier du Rivage, à Mj., par opposit. à *Bourgadin*. — N. J'ai entendu des anciens prononcer Rivageais.

Riveuner (Craon), v. n. — Toujours dire. Syn. *Baroiller*.

Rivoyer (By.), v. a. — Chasser le poisson de la rive, pour qu'il se dirige vers un filet, à l'aide d'un bâton, en patouillant l'eau, les touffes d'herbe. V. *Révoyer*.

R'magis (Lms., Z. 196), s. m. — Ce qui reste d'un repas, miettes tombées, débris de toute sorte. V. *Remages*, *Hamages*.

Robe (Mj.), s. f. — Revêtement intérieur d'un four à chaux, formé de briques réfractaires et de blocs de tuffeau.

N. — Ce revêtement se faisait autrefois en brique réfractaire de Langeais. Depuis 25 à 30 ans (1870), on fait les *robes* avec une espèce de pierre évidemment magnésienne, savonneuse au toucher comme la craie de Briançon, lorsqu'on l'emploie : dure, fibreuse et rougeâtre lorsqu'elle a subi l'action du feu. On la maçonne avec de l'argile. Elle vient de la Vendée ou des Deux-Sèvres.

Rober (Mj., Lg., Sp., Cz.), v. a. — Mettre pour la première fois une robe à un petit enfant. — Ex. : Je l'avons *robé* à n'ein an.

Roberde (Lg., Tlm.), s. f. — Mercuriale annuelle ; ramberge.

Et. — Je suis persuadé que ce mot et Ribarde = nénuphar, ne sont autres, malgré la différence de sens, que le fr. Rhubarbe. Le d se substitue aisément au b (cf. *Bardouler* = barbouiller ; *Roide* = *rouabe*) et, dans le langage populaire, les plantes échangent leurs noms avec une déplorable facilité. D'ailleurs il y a ici des raisons. Comme la rhubarbe officinale, la mercuriale (*roberde*, *ramberge*) a des propriétés cathartiques. De son côté le nénuphar (ribarde) a des feuilles qui, par leur forme, leurs dimensions et leurs longs pédoncules, rappellent celles de la rhubarde groseille. De là, assimilation et confusion. Quant à *Ramberge*, c'est un doublet de *Roberde* par altération subséquente :

Rhubarde
Ribarde Roberde, Ramberge.

Ainsi se trouve fixée l'origine de ce dernier mot, tant et si vainement cherchée par Ménage. Puisse l'ombre de notre illustre précurseur en être apaisée au fond des Champs-Elysées. (R. O.)

Robertaud, roi Bertaud. — Oiseau. Syn. et d. de *Rabertaud*, syn. de *Bourrichon*.

N. — « Surnom du troglodyte ; du même que berrichot, beurichon, burrichon (d'un mot lat. = roux). — Le mot *Robertaud*, petit Robert, petit maître Robert, convient bien à ce petit oiseau qui fait acte de propriétaire en se glissant partout, même dans l'intérieur des maisons, pour y manger ou s'y reproduire, et sans demander aucun consentement. Ce mot a, en outre, le même sens que beurrichon, car Robert vient de l'all. Rotbert, signifiant Barbe-rousse, et peut dès lors se traduire ainsi : le petit roux. » (Abbé Vincelot, p. 235.)

Robusque (Mj., Lg.), adj. q. — Rude, rogue, revêche, rébarbatif. Se dit des personnes elles-mêmes et aussi de leurs voix, de leurs manières. — Ex. : Alle en a eine parole *robusque !* || Cf. la locut. : Eh ! ben, t'en as eine santé ! — à une personne qui vient de dire qqch. d'énorme. — N. Qqs personnes disent : *Rebusque*. — C'est le fr. Robuste, défiguré, par substitution de que à te. Cf. *Trique*, qui est vraisemblablement pour Traître.

Robusquement (Lg.), adv. Rudement, brutalement. V. *Robusque*.

Robusquer (Mj., Lg.), v. a. — Rebutter, accueillir par une rebuffade ou durement. On dit aussi : *Rebousquer*. Syn. de *Remener*, *Remiser*, *Rebourrer*, *Rebrousser*.

Robuste (Mj.), adj. q. — Brève, dure, maussade, en parl. de la parole. || Revêche, d'un abord peu engageant, en parl. d'une personne. Syn. *Gribiche*, *Hergne*.

Et. — C'est le fr. Robuste, que le pat. n'emploie pas dans son sens propre. — Les Angl. emploient l'adj. Robust, au sens de Rude.

Rocamboles (Mj., By.), s. f. pl. — Bourdes, rengaines, fadaises ; contes à dormir debout, sans queue ni tête, inventions absurdes, fariboles, calembredaines. Syn. de *Calembours*.

N. — C'est le mot de franç. que notre pat. ignore, dans son sens propre. Le sens figuré, que je signale, devait être connu de Ponson du Terrail. Je crois être certain qu'il est antérieur à son fameux roman.

Et. — Nom vulg. de l'ail d'Espagne. Au fig. et familièrement : ce qu'il y a de plus piquant dans qqch. — Populairement : Toute la rocambole, — et tout le reste. — All. Rockenbollen, de Rocken, seigle et Bollen, bulbe, oignon. Est-ce à cause des bulbilles comparées à des grains de seigle ? (Litt.) — Pas tout à fait, je crois : le Rockenbollen des Allem. doit être notre avoine à chapelets, ou *Pâtinous*, duquel la racine est l'image exacte de l'ail d'Espagne. (R. O.)

Rocantin (By.), s. m. — Vin vert. Boire du *rocantin*. En 1815, le vin d'Anjou était vert, on y mettait du sucre ; on appelait ainsi, à cette époque, les royalistes (Mén.). Syn. *Piqueton*. || C'est le franç. Roquentin, vieux beau.

Et. — « Nom donné à de vieux militaires en retraite qui jouissaient d'une demi paye dans les châteaux, les citadelles, les lieux forts. Ils furent institués par François Ier. — Chanteurs de chan-

sons satiriques. — Vieux beaux singeant les jeunes gens. — Du mot Roc, dans le sens de : forteresse sur un lieu élevé. — Cf. Roquette? (Litt.)

Roche (Mj., Lg.), s. f. — Excavation. Ex. : C'est noute chien qui a creusé eine *roche* dans le mitan du pré pour pêcher ein lapin. Syn. de *Touillée*. || Fosse creusée pour recevoir le cadavre d'un animal. Ex. : Leux vache a quervé du charbon ; a ben fallu la mettre dans la *roche*. By. — L'enrocher. || Terrier de bête fauve.

Hist. — « Icelluy prestre en soy cuidant lever et reculant cheut en une *roche* ou cave. » (1404, L. C.)

Rochefort. V. *Marsives*. (Mén.).

Rochette (Mj.), s. f. — Terrain pierreux, champ rocailleux. Syn. de *Bureau*, *Roquette*, *Gruau*, *Guéruette*.

Rococo (Mj., By.), adj. q. invar. et s. m. — Qui fait le matamore. || Faire son *rococo*, — faire le rodomont. Syn. et d. de *Roquioquio*. — C'est le mot fr. détourné de son sens.

Et. — De : rocaille. Elle dominait dans le style d'architecture de ce nom.

Rode [1] (Sa.), s. f. — Hart, lien d'osier ou de chêne tortillé.

Et. — Ce mot. doubl. de *Rôrte* et de *Rote*, est peu usité. On emploie plus souvent le fr. Hart.

Rode [2] (Lué), s. f. — Sorte de faucille qui sert à *Roder*.

Roder [1] (Lué, Sal.), v. a. — Moissonner avec une sorte de faucille appelée *Rode*. || Mj. *Róder*. — Couper à la sape, une céréale. Cf. *Rauder*. || *Roder* de la pansion ; couper du fourrage pour les bestiaux.

Roder [2], Rôder, v. a. — Chercher, se procurer.

Rodiganer (Sal., By.), v. a. — Tenir sur le feu une viande qui finira par prendre mauvais goût, par trop de cuisson ; la sauce se consomme. On dit aussi : *Radigonner*. Cf. *Randouiner*, *Rodouiner*.

Rôdignard (Mj., Ssl.), adj. q. — Qui aime à ronger, à *rôdigner*.

Rôdigner (Mj., Ssl.), v. a. — Ronger, grignoter. — C'est Rôder [1], plus un suff. diminut. — Syn. de *Guergnoter*. — Cf. Jaub. à Rougigner. Lat. — Rodere ; cf. Rodilardus.

Rodouinage. — L'eau qu'on fait bouillir en pure perte. — (Mén.)

Rodouiner. v. a. — Faire bouillir l'eau en pure perte. Syn. et d. de *Randouiner*, *Rodiganer*.

Rôge, Rauge (Lg.), adj. q. — Novice, maladroit. Ex. : Espèce de tesser *rôge* ! — de tisserand maladroit. Syn. de *Nice*.

Roger (Lms., Z. 196, Fu.), v. a. — Ronger, grignoter. Ex. : A *rogeraient* ben le far. — Une vache qui rouge, qui mange le linge. Syn. et d. de *Roucher*, *Rouger*, *Runger*, *Ringer*, Syn. de *Rôdigner*.

Roget (Mj.), s. m. — Potentille quintefeuille. — Syn. de *Pied-rouget*.

Et. — Pour Rouget, dim. du fr. Rouge.

Rogne [1] (Lg., Tlm.), s. f. — Croûte formée à la surface de la peau dans certaines maladies, comme la gale, ou sur une plaie. Syn. de *Gale*, syn. et d. de *Rougne*. Cf. Jaub. à Greugne. || Fig. — Rancune. Ex. : Il avait une *rogne* contre moi. — Syn. de *Graisse de cœur*. || On dit : Entrer en *rogne*, — se mettre en colère. || Lg. — Prendre en *rogne*, — en grippe. Syn. de P. en *déhaite*. Cf. Jaub. à Règne. Sal., *id*. || Sa. Etre en *rogne*, — être de mauvaise humeur, d'un mauvais poil.

Rogne [2] (By.), s. f. — Bout de perche du côté du pied, pouvant être utilisé à l'occasion, pour faire un petit manche d'outil, de râteau, etc., pour faire des paumelles de brouette (petites traverses supportant le fond), etc. On se sert alors de bouts de *rogne*. Dér. de Rogner? rognures. Syn. *Roing*.

Rognons. — « Les porcs de la race angevine ont un épi sur les lombes, sur le *rognon*, comme on dit communément. (Mén.)

Rogonner (Cha.), v. n. — Fureter, fourrager. Syn. et d. de *Râgonner*.

Rogron, s. m.— Agneau de 2 ans, mal venu, chétif. (Mén.) — Jaub. : Rogrou, roguerou, rogueron. — Cette dernière orthogr. me plaît mieux. Cf. *Rague*.

Roi, — Reine (Mj.), s. m. et f. — Interpellation caressante que les mères adressent à leurs petits enfants sans distinction de sexe : Mon petit *roi*, ma petite *reine*. Syn. de *Loup*, *Chat*, *Pigeon*, *Poulet*, *Colin*, *Cane*, *Canard*, etc. V. *Reine*. N. Autrefois on prononçait roué. || Mj., Sp. — Pied de *roi*, — pied droit, jambage de porte. || Parole de *roi*, — p. d'honneur. || Mj., Lg., — Les *Rois* mages, — le Baudrier d'Orion, constellation.

Roide, s. m. (Z. 57, Li., Br.), s. m. — Un *roide*, une râclette de four. Cf. *Rouable*.

Roillard (Lg.), s. m. — Espèce de petit crapaud commun dans les mares, qui remplit les soirées d'été de ses coassements sans fin. — N. Le son naturel de l'o est conservé, roillard.— Syn. de *Râillon*, *Raillard*, *Crapuchon*, *Crapiche*, *Clouc*. — Dér. de *Roiller* ou *Reuyer*. N. On pourrait aussi écrire : royard, à cause de : *Royer*.

Roincer (Mj., Sal., By.), v. n. — Crier, grincer. Doubl. du fr. Grincer. || Ruminer. V. *Rouinger* et *Runger*. Sens inconnu à Mj.

Roing (Sa.), s. m. — Rognure de trique, dans la lang. des bûcherons. Syn. et d. de *Rogne* [2]

Et. — Dér. de Rogner. Cf. le fr. Poing, Seing. Cf Reugnat, Jaub.

Roite, rouâte (Mj.), adj. q. — Coriace, dur et croquant, par suite d'une maturation imparfaite ou d'une demi-dessication.

Et. — Doubl. du fr. Roide, du lat. Rigidus? Vx fr. Roiste, pour : roide, dans Froissart.

Roiter, v. a. — Passer par une rote. (Mén.)

Roitre (Z. 118), adj. q. — Flétri, mou. — Pour *Rouâtre*? ||Sal. Durci, desséché. V. *Roîte.*

Roiziot' (Ljm.), s. m. — Boule. « E s'met dans in *roiziotte* », elle se met en boule. Syn. de *Crosson.*

Rolée, s. f. — Rayon, rayée. *Rolée* de soleil. (Mén.). Syn. de *Rayée*, *Raisée.*

Roler (Ag.), v. a. — On dit : *roler* les draps d'un lit, — faire rentrer les deux bords sous la couette et le matelas. On aime, en hiver, à être bien *rolé* sous les draps et les couvertures pour être garanti du froid.

Sans doute pour : rouler ; lat. rotulare. V. *Roller.*

Rollan (Lg.), s. m. — Barreau rond, d'échelle, de claie, de chaise. — Syn. et d. de *Rollon.*

Rollé (Lg.), part. pas. — Rassasié, saturé, excédé, dégoûté. Ex. : J'en sé *rollé* de travâiller pour ces messieurs-là. Syn. de *Rebattu*, *Huyé.* — Probablement pour : Rœillé, composé de *Œillé.* || *Rollé* gras, — parvenu à l'extrême limite de l'embonpoint.

Rolleau (Lg.), s. m. — Bourrelet, de graisse. Syn. de *Rollon*, *Rollet.* V. *Roller.*

Roller (Mj., Lg.), v. a. — Rouler. || Border un lit. V. *Roler.* || Avec un nom de personne comme complément : Va donc *roller* ton frère. — N. Dans le sens intransit. on n'emploie que Rouler.

Et. — Doubl. du fr. Rouler ; du lat. Rotulare. A rapprocher du fr. Rôle et de Rollet. — Angl., to Roll.

Rollet (Mj.), s. m. — Bourrelet. Ex. : Ein *rollet* de graisse. Syn. *Riboule.* || Rouleau de papier, de linge, d'étoffe. Ex. : Velà ein *rollet* de linge pour faire du charpi. Syn. de *Rolleau.*

Rolleux (Lg.), s. m. — Celui qui cherche à s'emparer par ruse du bien des autres. Syn. de *Agricheur.*

Rolloire (Mj.), s. f. — Grosse molaire du ruminant. Syn. de *Rungeoire.* V. *Roller.*

Rollon, Rolon (Mj., By.), s. m. — Rouleau de linge. || Bourrelet de graisse. Ex. : En a-t-il des *rollons* de graisse ! Syn. de *Rollet*, *Riboule*, *Rolleau*, *Rollan.* || Echelon, barreau d'échelle ou de chaise. Ex. : Mets donc pas tes pieds sus les *rollons* de la chaire. — V. *Môgnon.* || Morceau de bois, dur et rond, placé en avant et en arrière d'une charrette pour presser le foin. V. *Moulinet.* (Mén.) Syn. *Tour.* C'est le treuil.

Hist. — « Feray resserrer les crampons de mes eschelles de boys..., et renouveler les *rollons*, tellement qu'ils ne feront point de bruit. » (*Jouvenc.*, p. 57.) — Sens de : rouleau. (L. C.) — « On tire les foins bottelés en *poil* ou en *rollon.* » (*Anj. Hist.*, 2e an., 578.)

Rollonner (Mj.), v. a. — Rouler à plusieurs reprises ; masser, le corps de qqn, d'un noyé, p. ex. — Dimin. et fréquentat. de *Roller.*

Rômer (Tlm.), v. n. — Ronfler. Rac. de *Rômion.* — Angl. to *Rumble.*

Rômion (Bg., Ag., Mj., etc.), s. m. — Bruit sifflant dans la poitrine et dans la gorge. || Râle de l'agonie. Ex. : Il a le *rômion* de la mort, — loc. prov. — V. *Rômer.* || By., o bref. || Syn. et d. de *Ramion.*

N. — Rommeau, — râle de la mort : « La voulut voir mourir, et tant qu'elle fut aux abois et au *rommeau* de la mort, elle ne bougea d'auprès d'elle. » (Brant., *D. ill.*, p. 319.) — Rommeler, — râler (Cotgr.) L. C. = « Rominer, — s'applique à l'espèce de ronflement de satisfaction des chats. (V. *Rouminer*, *Roumeler*, *Romionner*). — Cf. Rominagrobis (grobis, seigneur, ou mylord) — ruminer, songer. (Jaub.)

Romionner (Mj., Bg., Ag., etc.), v. n. — Faire entendre un bruit sibilant dans la poitrine. Ex. : Ça illi *romionne* sus l'estomat. || Avoir la respiration embarrassée et sifflante. || Râler, syn. de *Jarzéler.* || Sar. — Répliquer, murmurer. « Il n'y a pas à *romiouner* ! » Cf. Rognonner.

Rompre (Mj.), v. a.— *Rompre* eine *airée*, — battre une première fois les céréales étendues sur l'aire. || v. n. — Se rompre. || Cf. *Frinquis.*

Hist. — « La levée a *rompu* en octobre 1707 en plusieurs endroits. » (*Inv. Arch.*, H. I, 176, 2).

Rompuement (By.), adv. — Une fois pour toutes. « Pour entrer là (être reçu dans cet hospice), c'est cinq cents francs, versés *rompuement.* || Inconnu de moi (R. O.).

Rompure (Mj.), s. f. — Rupture d'une levée par les grandes eaux. || Solution de continuité dans une levée à la suite d'une rupture. Brèche. Syn. *Cassure.* V. F. Lore, xi, a.

Hist. — « D'autres font peter leurs os, comme si on leur rehabillait de quelque *rompure.* » (Brant. *D. g.*, VII, 383, 2). — « 1568, 19 février, ce noya et avantura Mathieu Le Mercier, de Vallée, comme à la Rompure, au droit de la Pierre de Drain, l'eau estant grande, vollant passer la dite *rompure.* (*Inv. Arch.*, E, iii, 332-3.)

« Fay de son arc a tes sourcils senture
« Et de sa corde une belle ceincture.
« Des traictz dorez, quenolles et fuseaulx,
« Et ceulx de plomb mectz les tous en *rompture*
« Et les envoye es abysmes des eaux. »
(G. C. Bucher, 109, 146.)

Ronçale (Lg.), s. f. — Enroulement de fibres ligneuses colorées autour d'un nœud de bois, formant sur la coupe un dessin plus ou moins compliqué. Langue des menuisiers.

Ronce (Lg.), s. m. et adj. — Rance. Ex. : Quiô beurre a goût de *ronce.*

Ronche (Lg.), s. f. — Ridelle. V. *Ranche.*

Roncher [1] (Mj.), s. m. — Ridelle ; rebord à claire voie d'une charrette. Autre forme de *Rancher.* Syn. de *Ranche.* V. *Fumerole.*

Roncher [2] (Lg.), v. a. — Munir de ridelles ou *ronches*, une charrette.

Ronchonner (Ag.), v. n. — Grogner, grommeler. « Q'as-tu donc à *ronchonner* comme ça? — Argot, plutôt. Syn. *Gourméler*.

Rond, **e** (Mj., By.), adj. q. — Fig. Très ivre. Syn. *Plein*, etc. || Mot rond, — chiffre rond. Ex. : Tu vas mettre vingt sous pour faire le mot *rond*. || By. — Compte *rond*. || Eau *ronde*, — eau croissante. — N. Lorsque la Loire croît, le niveau de l'eau semble plus élevé au milieu du fleuve que sur les bords. Est-ce une illusion ? En tout cas elle est invincible.

Rond (Chl.), s. m. — Morceau de métal aplani et poli en dessous, que l'on faisait chauffer pour repasser le linge ou les étoffes. — N. Je retrouve ce mot dans l'inventaire de Brodeau de 1745. (V. *Charlit*) : « Item, un *rond* de rain (d'airain) à dresser linge... » — Oublié. On dit maintenant : *carreau*. || Li., Br. — Un *rond*, — une demi-barrique. Syn. de *Quart*. || Pc. — Jouer au *rond*, — à la boule de fort. Jouer sans tirer. — Dans les concours on trace un rond, de 80 centimètres de diamètre, par ex., divisé en 4 circonférences concentriques, ou plus ; la 1re mesurant 0m60, la 2e 0m40, la 3e 0m20. C'est une cible horizontale. 10 points sont attribués à la plus petite, 8 à la suivante, etc. — Ordinairement il y a deux ronds, l'un à droite, l'autre à gauche du jeu. Le joueur, ayant six boules, doit les jouer 3 fois dans le rond de droite, et trois fois dans celui de gauche... D'ailleurs ces conventions varient. || Mj. — Pièce de monnaie. Syn. de *Radis*, *Monacos*, *Galette*, *Pépètes*, *Picaillons*. || Syn. de *Guerleau*.

Ronde (Lg.), s. f. — Ados de foin séché que l'on dispose afin de le piquer pour le mettre en meule (*mûlon* ou *veille*). Syn. de *Arrou*. || Lg. — Rangée de tas de fumier déposés en ligne dans un champ. || Segr. — Objet formé d'une boucle tressée pour fixer le joug et le court berton à l'attelage des bœufs. (Mén.). || Cf. Jaub. à Rande.

N. — La coexistence du syn. Arrou, qui paraît être un composé de ce mot, indiquerait que l'angl. Row n'est autre q. le mot *Ronde* et non l'all. Reihe. (R. O.)

Rondeaux, s. m. — Mannes en osier, de forme ronde, dans lesquelles on fait cuire les fruits (Sarr.). Mén.

Rondéier (Mj.), v. a. — Arrondir. || v. n. — S'arrondir, tourner. Ex. : Il a scié sa planche en *rondéiant*. || (Pell.) Voir *Ronder*, 1er sens.

Ronder (Pell.), v. n. Décrire un arc de très petit rayon avant de s'abattre sur son fort, (en parlant d'une boule de fort ; produire son effet, décrire une boucle d'S). — || Ti. — Mettre en petits tas, avec la fourche, le foin ramassé par le râteau ou *rabale*. Syn. de *Aronder*, *Arrouer*. || Li., Br. — Danser des rondes.

Rondir (Mj.), v. a. — Arrondir. || v. n. — S'arrondir, grossir. || Pour la boule de fort, V. *Ronder*, *Rondéier*. || Z. 141. — L'opération qui consistait à équarrir les ardoises par dimensions s'appelait : *rondir*.

Rondonnée (By., Zig. 197), s. f. — Randonnée.

Rôner (Lg.), v. n. — Gronder, grogner, maugréer. Et. — Contr. et d. de *Rognonner*. Syn. de *Ronchonner*, *Gourméler*, *Gourmiter*, *Mohonner*.

Roquâille (Lg.), s. f. sing. — Nom collectif sous lequel on désigne les fruits peu mûrs ou de mauvaise qualité. Ex. : Ces poires-là, c'est de la *roquâille*. Cf. *Roquille*. Dér. de *Roquer*.

Roquart (Mj.), s. m. — Cartilage, tissu cartilagineux. || Sorte de cépage qui produit des raisins à grains durs et croquants. || Sorte de chiendent à gros rhizomes.

Et. — Dér. de *Roquer*. Le roquart est proprement ce qui croque sous la dent. V. *Croquer*. — Le poitevin a : roquer, faire un bruit de mâchoires.

Roque-en-bois (Lg.), s. m. — On a baptisé ainsi tout récemment un oiseau qui, depuis quelques années seulement, a fait son apparition dans le pays, où il était inconnu autrefois. Les individus de cette espèce sont très rares. L'oiseau, dont on n'a pu me décrire exactement la couleur, est à peine plus gros qu'un moineau ordinaire, mais il a un chant singulier et extraordinairement puissant, qui ressemble au craquettement de deux branches d'arbres qui se froissent l'une contre l'autre. Ce n'est pas le traquet.

Roquelaure (Sal.), s. f. — Sorte d'habit à longues basques. || Mj., id.

Roquer [1] (Sal.), v. a. — User jusqu'au roc. Un habit *roqué* ; un homme *roqué*, c.-à-d. qui a ses habits usés jusqu'à la corde. || *Roquer* qqn, lui gagner tout ce qu'il a. Syn. *Curer*, *Acuroquer*, *Rincer*. N. Plutôt pour *Raquer*. V. *Raque*, *Rac*.

Roquer [2] (Mj., By.), v. n. — Croquer. Ex. : Velà eine poire qui est pas assez mûre ; a *roque*. || v. a. — Il a ben *roqué* sa pomme. || Sar. — Ronger, — se dit des souris. || Z. 134. Q. — Croustiller, crisser, croquer.

Et. — Corr. du fr. Croquer, par aphérèse de la gutturale initiale, comme dans *Rillot*, *Rouincer*. || Craon. — Monter un fardeau.

Roquet (149e Z.), s. m. — Un tendon. Plutôt : cartilage. Cf. *Roquart*.

Roqueton (Mj.), s. m. — Rosse, haridelle. Syn. de *Carcan*, *Guinguin*, *Haquin*, *Canasson*, etc. Cf. Rique, Jaub.

Roquette (Va.), s. f. — Terrain rocheux. Syn. de *Rochette*, *Bureau*. || Petit rocher ; partie de la ville du Lion-d'Angers, plus élevée. (Mén.)

Et.— Doubl. de Rochette, dér., com. lui, de Roc.

Roquille (Mj., Ssl., By., Br., Z. 171), s. f.— Mauvais fruit, mal mûr ou pierreux. Syn. de *Roquâille*, *Roteille*. Dér. de *Roquer*.

Roquioquio (Mj.), s. m. — Rodomont, tranche-montagne. Syn. et d. de *Rococo*.

Et. — C'est le fr. Rococo, un peu altéré dans sa forme, et pris dans un sens spécial.

Rôrte (Mj., Ed., Sou ; mais Hart à By.), s. f. — Hart, lien formé d'une branche tortillée. Ex. : N'y a si chéti(f) fagot qui ne trouve sa *rôrte*. — Prov., appliqué surtout aux filles mal partagées sous le rapport de la beauté. || Segr. — Ce lien s'applique surtout aux fagots de bois. Syn. de *Rode*, *Rote*, *Hert*. V. *Affaiter*. Qqf. Réorte.

Et. — Littré qui, dans le même sens, donne Rouettes, le tire du provenç. Redorto ; lat. Retortum, retors, tordu.

Hist. : « N'estre employé aucunement, fut-ce portant hotte, cachant crotte, ployant *rotte*, ou cassant motte. » (Rab., *P.*, III, Prol.). — « Deruscavo de redorto. » (Le vieillard) écorçait des harts. (*Mireille*). — Cf. le fr. Retorte (sorte de cornue). — « Lorsque la reine de Sicile fit son entrée en cette ville, en 1464, on lui offrit vingt pipes de vin, trente septiers de froment, et cent *roterées* de bois. » N. Souligné par l'auteur. (J. B. — *R. H.* — I, 376.) — Sans que l'on puisse dire ce que c'était qu'une roterée, ni même s'il s'agissait de bois de fagot, il est évident que *roterée* dérive de *Rote*, forme adoucie de *Rôrte*, qui est le vocable original, puisqu'il vient du lat. Retortus. V. ci-dessus, et *Mireille*. — « Premièrement, ledit Patard sera tenu de faire... et générallement tout ce qu'il y fault a faire en luy fournissant de tout boys rendu près desdits jardrins sur le port avec *rortes*. (P. Marchegay, p. 11). — « Et toi, Pierre, ne sais-tu pas que nous avons besoin de choux pour nos bestiaux? Va donc en chercher un fagot, voici une *reorte*, et ne crains pas de le faire trop gros. » En note : On appelle *reorte* dans le pays (à la Gaubretière) un lien fait avec une branche de chêne tordue. (Deniau. *Histoire de la V.*, t. V, pp. 670, 71.)

Rôrter (Mj.), v. a. — Tordre, tortiller. || Fig. — Ecraser. Ex. : La chârte l'a serré contre un mur, ça illi a *rôrté* le corps.

Rosalie (Bg.), s. f. — Bille en terre, du calibre ordinaire, mais colorée et vernie. Elle porte chance à celui qui s'en sert. V. C. Fraysse, p. 90. Syn. de Marbre d'*agate*. (By.).

Rose-de-chien (Mj.), Rose sauvage, fleur de l'églantier. — N. Le fr. Cynorrhodon, nom scientifique du Gratte-cul, est la traduction en grec de ce nom.

Rosier (Mj.), s. m. — Planter des *rosiers*, — disparaître en laissant des dettes, faire un pouf. || Fig. Dette impayée. || Si quelqu'un fait mal ses affaires, on dit qu'il est logé aux *Rosiers*. (Brun. de Tartifume.) Allusion aux épines.

Hist. — « Dame ! il a tort de se fâcher ! Si sa femme se mettait moins de velours sur le dos, elle *planterait moins de rosiers* par toute la ville, ça n'en serait que mieux ! (M. Alanic, *Monette*, 91).

Rosir (Mj., By.), v. a. — Rendre rose, colorer en rose. || v. n. — Devenir rose. — N. J'ai vu ce mot employé par des écrivains de l'école moderne.

Rossard,e (Mj., Lg., Sp., By.,Ag., etc.), adj. q. et s. m. — Paresseux, fainéant, sans énergie, mou. Syn. de *Niant*, *Feindroux*, *Fointroux*, *Vesse*. || s. m. — Sorte d'interpellation familière et amicale. Cf. *Fouinard*, *Gueusard*, *Coquin*, *Pendard*. || Bon à être rossé, — terme de mépris. (Tribunal correct. d'Ang., 1er fév. 1878 ; *Journal de Maine-et-Loire*, n° 74. (Mén.)

Rosse [1] (Mj.), s. f. — Ravenelle. Syn. de *Ravoyon*, *Sarvante de Curé*, *Jote*, *Russe*. || Raphanistrum (Mén.), V. *Crônier*. Syn. *Ragone*, *Truisse*, *Troignard*, *Trouesse*, *Troince*, *Emousse*, *Hurard*.

Rosse [2] (Craon, Segr.), s. f. — Souche. || Vieux chêne rabougri (Mén.)

Rosse [3] (Ag., By.). — Poisson du genre des gardons ; ses nageoires sont rouges, — ou rousses (Cyprinus-russus, roux). Mén. Syn. de *Rosseau*. || By. — Il est plus large que le gardon ordinaire ; il devient aussi grand et est de qualité au moins égale. On l'appelle Rosseau quand il est petit, comme on dit : gardonneau, brochetonneau, carpeau. On l'appelle rosse ou Gardon de Briollay. La *rosse*, comme le gardon, pesant une livre, n'est pas très rare. On la conserve vivante aussi facilement que la carpe ; c'est le contraire pour le gardon. || Appellation injurieuse.

Rosseau (Mj.), s. m. — Petit poisson à nageoires rouges, assez semblable au gardon, mais plus petit et de qualité très inférieure. Se tient par bandes dans les eaux croupissantes des boires. — Cf. l'all. Roth, rouge. Syn. de *Rosse* [3].

Rosser (se) (Lg.), v. réf. — Se frotter avec force l'un contre l'autre. Ex. : Quand le roque-en-bois chante, c'est comme deux branches qui se *rosseraient*. Cf. *Rosse* [2].

Rote [1] (Auv., Lué, Chg., By.), s. f. — Sentier. Syn. de *Adressée*, *Routin*, *Voyette*. Doubl. du fr. Route et de *Rute*. || Fu. — Rotte. Petite ouverture de haie, par laquelle on se musse. — Ne pas confondre avec Rôte, lien. || A Mj., *Rote*, ou mieux *Rotte*, n'a jamais le sens de : sentier, voyette. Il n'a pas davantage celui de : *musse*. Par une *rotte*, on passe debout, || A Sou. *Voyette*.

Et. — Trois sens : 1° Déroute, défaite, abattis de bois ; 2° Troupe, bande, bataillon, armée ; cohue, foule ; suite, compagnie ; 3° route, voie, chemin. — De : rupta, chose rompue, déroute et troupe. *Via rupta*, route, de rumpere, rompre, parce que la voie est formée en rompant la terre et en abattant les arbres. *Route* se disait aussi : *brisée*. L'Anglais a conservé ces 3 sens : 1° Rout, déroute ; 2° Rout, foule et assemblée, qui nous est revenu sous la forme : raout ; 3° route, — route et rote, routine. — Hist. « « Picrochole, à la relation de ceux qui avoient évadé à la *roupte*, lorsque Tripet fut estripé. » (Rab., *G.*, I, 43, 82). — « Le Jouvencel mist la voile au vent et tous ses genz prindrent la rote après luy. » (*Jouvencel*, p. 458.)

Rote [2], — **Rôte** (Lg., Fu., Mot., Chg.), s. f. — Tout ce qui sert à lier. || Lien en osier. — Chg. || Fu. — *Rôte*,, pron. Raute. Hart pour fagot ; lien pour transporter la pansion. Réortes. || Fu. — Lien qui sert à porter un faix de choux sur le dos. V. *Faix*, *Rotte*, *Rorte*. || Lg. — Lien de chêne, d'ormeau, de genêt ou d'osier. Syn. et d. de *Rôrte*, *Rode*.

Rôter, v. a. — Tordre des gaules de bois vert pour faire des rôtes. || « I m'a *rôté* le dé (doigt). — V. *Rôrter*.

Roter [1] (Lg.), v. a.— Battre avec une verge, fouetter. Syn. de *Feurter*, *Scionner*, *Houssiner*. Mot vieilli. — Dér. de Rote, doubl. de *Rôrter*, *Rôter*.

Roter [2] (Mj., By.). — Au sens français, faire des rots, V. *Beuquer*. || Fig. — Etre dans une grande colère, hors de soi. fulminer. Ex. : Le singe en *rotait*. || En *roter*, — supporter de nombreux ennuis, essuyer de grandes fatigues. Ex. : Faut en *roter*, pendant les 28 jours ! — Langue des soldats.

Rôtie (By.), s. f. — Prononc. Routie. Soupe au vin. V. *Soupe à la pie*, *Galette*.

Et. — Aha. Rostjan : celtiq., bbr. rosta, etc.
Hist. :
— « Quand ces moissons sont cueillies,
« Que pastouriaus font *rosties*. »
(*Histoire litt. de la Fr.*, t. XXIII, p. 595.)

Rotille. — Pour : *Roquille*.

Rotin (Mj.). s. m. (Argot). — N'avoir pas ein *rotin*, — n'avoir pas un sou. Syn. de *Radis*, *Rond*.

Rotonner (Sa.), v. n. — Tourner autour de. Syn. de *Tournâiller*. Sorte de diminut., dérivé du lat. *Rotare*.

Rotte (Mj.), s. f. — Ouverture dans une haie. Syn. de *Pas*, *Guiche*. || Guette à la *rotte*, — riposte proverbiale qui correspond exactement à la loc. fr. : Attendez-moi sous l'orme. — C'est une allusion à la *Darue* ou au *Dalut*. — *V. Rote* [1] et F. Lore, III.

Rottière, s. f. — Emplacement où l'on met le chanvre à rouir. En all., *roten* signifie pourrir. Les tas de chanvre sont disposés en forme de roue ; on dit : une roue de chanvre. Syn. de *Rouissier*, *Rottoir*. || By. — On dit *Rouisserie*.

Hist. — Roteur = Rouissoir. « C'est le lieu où l'on fait rouir le chanvre, et comme le chanvre corrompt l'eau, *roteurs* ne peuvent être faits en eau courante ; et si qqn veut détourner l'eau pour en faire, il doit vuider l'eau dudit *roteur*, en sorte que l'eau d'iceluy *roteur* ne puisse retourner au cours de la rivière. » (*C. B.*, I, p. 1012.)

Rottoir, s. m. — Endroit couvert d'eau où l'on met le chanvre à rouir. On prononce : routoie. V. *Rottière*.

Rouable, rouabe (Mj., Lg., Sar., By.), s. m. — Râble, sorte de grande *rabale* à long manche, qui sert à tirer la cendre et la braise hors du four après qu'il est chauffé. Syn. de *Rabaleau*, *Rable*, *Roide*. || Le rouable sert aussi à étendre le sable fin sur un jeu de boules. Doubl. du fr. Râble et du fr. Rabale. Cf. *Riblet*. — N. On emploie souvent pour cet usage les planchettes qui garnissent le fond des barriques, et surtout la plus petite.

Et. — « Rutabulum est quo rustici in proruendo igne, panis coquendi gratia, utuntur. » (Festus. — cité par Ménage.) — « Rouable = fourgon. — « Lesquelx alèrent a un four... et pristrent l'un *rouable* et l'autre furgon. » (*J. J.* 1387).

Rouabler (Mj., By.), v. a. — Nettoyer avec le rouable, un four. || Passer un jeu de boules au rouable, égaliser, en l'amincissant, la couche de sable fin, avant de passer le rouleau. || Râcler en tas (Ti). Ce pauvre quéniot est guerti de poux ; il en a à *rouabler*. || Z. 150, *id*.

Rouâille (Mj.), s. m. — Enrouement. Ex. : Il a ein *rouâille* qu'on ne l'entend pas causer. Syn. de *Roille*.

Et. — Ce nom a la même rac., Rou, q. le fr. Enrouer. L'un et l'autre dériv. du lat. Raucus.

Rouambe (Tlm., Lg., Sm.), s. m. — Parelle, patience. V. *Rangrelle*. On dit aussi : *Rouambre*. C'est p.-ê. le lat. Rumex.

Rouambre (Tlm.), s. m. — V. *Rouambe*.

Rouan (Lg., Rg.), s. m. — Rigole, faible dépression longitudinale sur un terrain plan. || Jeu de boule. || Doubl. et syn. de *Rouon*.

Et. — Du fr. Roue. — « V° Rouanne. — Rouain, marque d'une roue, ornière. (D. C. Roueria, xv° s.) poitev. rouan, ornière. (Litt.) — « Icellui Denis mist le pié en ung *rouain* de charrette et tumba par terre. » (*J. J.*, 1475.)

Rouanette (Mj.), s. f. — Outil de sabotier. V. *Rougne* [1].

Rouasse (By.), s. f. — Trou, ornière formée par une roue. « L'été, j'ai si grand soif que je boirais dans n'ene *rouasse*. » V. *Rouan*.

Rouâtre (Ag.), adj. q. — Dur, en parl. des choux. V. *Roîte*.

Et. — Hist. — « Ce foing ne pourrait rien valloir, d'autant que ce n'estoit que rouasche. » (1584. Bourges). — Jaub., qui renvoie à Ros = roseau. (Dur com. un roseau ?)

Roublard, e (Partout. Argot), adj. q. et s. — Roué, malin, retors, astucieux. Syn. de *Renâré*, *Vicieux*.

Rouchail (Tlm.), s. m. — Fourré de roseaux dans un étang. — Dér. de *Rouche*. || On dit au plur. des rouchâs, ou *rouchails*.

N. — Rouche, nom vulg. des laiches (carex), du roseau et de l'iris des marais. C'est le radic. *ros* ou *raus* de roseau (Litt.) — Cotgrave, *id.* V. *Rouches*, pour autre explication.

Rouchâille (Mj.), s. f. — S'emploie presque toujours au plur. — Ossement. — Augment. péjorat. de *Rouchet*. — Dér. de *Roucher*. By., *id*.

Rouchats (Lué, By.). V. *Rouches*.

Rouche-croûtes (Auv.). s, m. Syn. de *Traîne-chien*, *Merlet*.

Et. — Ce nom expressif est formé du v. *Roucher* et du fr. Croûte. L'entrepreneur de mariages prend part à qqs bons repas et joue un peu le rôle de pique-assiette.

Roucher (Ag., By., Sal., Lué, Mj., etc.), v. a. — Ronger, grignoter. || Fig. Faire *roucher* son poing à qqn, — lui porter le poing sous le nez en le menaçant. || Ronger, un os. || Au fig.

« J'ai-t-y *rouché* de la misère ! (By.). || Fu. — Manger difficilement des aliments durs et ligneux. || v. n. Fig. Manger de la vache enragée. « Le caporal n'en a fait *roucher* pendant trois ans ! » || By. — On jetait les rouchets et les chiens les *rouchaient*. || La sécheresse *rouche* les racines des plantes. (Mén.). — Syn. et d. de *Rouger*, *Roger*.

Et. — Doubl. du fr. Ronger et de l'ital. Rosicchiare. On peut rapporter tous ces mots à un dér. Rodicare, du lat. Rodere. Hist. — « Là jouoit... au vireton, au picquarome, à *rouchemerde* »

Rouches (Mj., Lg., By.), s. f. plur. — Sorte de roseau qui croît dans les lieux marécageux. || Lué. — Joncs et herbes de marais. — Cf. Jaub. à Rauche. || By. — Une bouillée de rouches.

N. — Voir la note à *Rouchail*. La rouche (vulg. Pain de ghernoilles grenouilles ?) n'est pas un carex. ni un roseau, ni l'iris des marais. Les *rouches* ont la tenue générale du phormium, avec des grappes serrées de fruits de la forme de la boule de platane, forment des « bouillées » énormes sur le bord de la rivière ou dans les fossés, où elles végètent avec les plantes ci-dessus, et d'autres aquatiques, comme l'oreille d'âne (ou sagittaire), la baratte (ou nymphœa, ou nénuphar), les joncs, etc. Cependant, comme le carex est de la famille des Cypéracées et le phornium de celle des Liliacées, la *rouche* pourrait (?) être une laîche ou carex, ressemblant à une graminée (By.)

Et. — Cf. Angl. Rushes. — Se trouve dans Amyot, xvi[e] s.

Rouchet' (Mj., By., Sal.), s. m. — Os. — Ex. : Le chien est à rôdigner ein *rouchet* qu'il a trouvé dans la ruette. — Syn. et d. de *Rouget*. V. *Roucher*. || By. t muet.

N. — Rongets. Os où il reste à ronger. « Si c'est pour le renard, blereau, foine ou putois, suffira d'appaster, autour desdits lieux labourez, des *rongets* de poulaille, ce qui reste sur l'assiette du maistre. » (Fouill., *Vén.* f° 121). L. C.

Rouchette, s. f. — Petit pain sec et dur. (Mén.).

Rouchi, s. m. — Os rongé. (Mén.)

Rouchotter (Segr.), v. n. — Avoir une petite rage de dents.

Roue-de-chârte (Mj.), s. f. — Halo, grand cercle autour de la lune ou du soleil. Syn. de *Œil-de-bœuf*, *Cerneau*.

Roué [1], s. f. — Pour : charrue. — Je soupçonne Arouet, s. m., dimin. de *Areau* : l'arouet.

— « A la terre rien n'est pire
« Que ce que la *roué* désire. » (Cité par Mén.)

Roué [2] — Prononciat. de roi, et même rouè, à By. V. *Roi*.

Rouen (Ths.). — Ornière. V. *Rouan*.

Rouer (Lg.), v. n. — Rouir.

Rouère (Mj., Lg., Ché., Sal.), s. f. — Ornière. Syn. de *Charreau*, *Rouasse*, *Rouon*. — N. Surtout celle qui est creusée par le passage de la charrette dans les chemins de ferme. (Chol.) || (Mj.) Rigole, ou saignée pour l'écoulement des eaux. Syn. de *Ségoire*, *Essigoire*, *Essaivoir*, *Renau*, *Rouéron*. N. Fu. — Rigole (et non pas seulement l'ornière tracée par les roues) faite de main d'homme, avec des outils, — comme à Mj. V. plus haut. || Sillon profond qui sépare deux planches d'un champ. Syn. de *Raize*. || Sgl., *id*.

Rouéron (Tlm.), s. m. — Saignée dans un champ pour l'écoulement des eaux. Dimin. de *Rouère*.

Rouet (Lg., Sp., By.), s. m. — Roue d'engrenage, roue dentée. || Sp. — Fig. Ronron du chat. V. *Travouil*.

Hist. — « Sépulture de Nicolas Troulay, garçon meunier au moulin des Rouillères « trouvé la veille écrasé par le *rouet* du moulin. » (1768. *Inv. Arch.*, S. s. E, 187, 1, m.)

Rouète, — **Rouêtre** (B,.), adj. q. — Flétri, en parl. par ex., des fruits. V. *Roite*, *Rouâtre*.

Rouéter, — **etter** (Mj., By.), v. a. — Retordre, au moyen du *rouet*, du fil ou de la ficelle. Comme font les pêcheurs pour le fil à lacer. || Sal. — Ronronner (le chat) ; faire le bruit du rouet qui tourne.

Rouge (Mj., By.), adj. q. || Adverbialement. — Tout *rouge* nu, — nu comme un ver. — Tout *rouge* neuf, — tout battant neuf. || Faim *rouge*, envie *rouge*, — faim dévorante, grande envie. On dit dans le même sens : envie bleue ; — peur bleue. || Colère *rouge*, — grande colère. On dit aussi : c. bleue, et ailleurs (Denezé-s.-Doué) : c. noire. || Prendre son bonnet *rouge*, — rougir de confusion. Syn. de Piquer un *soleil*. || Mj. — subst. — Rougeur. — Le *rouge* l'a pris, il ne savait pas éyoù se fourrer. || Preune de *rouge*, — espèce de prune. || *Rouge*, rouget, rougeole, s. f. — Différents noms donnés à la cire, à cause de la variation de couleur, par suite d'une altération particulière. Pas à Mj.

Rougeard, e (Mj.), adj. q. — Rougeaud. V. *Rougeasse*.

Et. — Dér. de Rouge, d. du fr. Rougeâtre. V. *Blanchard*, *Grisard*.

Rougeasse (Mj., By.), adj. q. — Rougeâtre. Syn. *Rougeard*. V. *Jaunasse*.

Rougeau, s. f. — V. *Herbe-rougeau*. || Nom que l'on donne souvent au bœuf, à cause de la couleur de sa robe.

Rouge-couenne (Lg.), s. m. — Individu ladre, chiche, intéressé. Syn. de *Chiâillard*, *Chiard*, *Râchoux*, *Tacarin*.

Et. — Dér. de *Rouger* et Couenne. Celui qui ronge jusqu'à la couenne.

Rouge-mine (Mj.), s. m. et f. — On désigne ainsi ironiquement un enfant pâle et chétif. Ex. : Te velà, *rouge-mine* !

Rougeon (Sp.), s. m. — Lepte automnal. Syn. de *Rouget*.

N. — « Rougeaud, Rougé. — Petit insecte arachnide du genre des acarus, de couleur rouge et presque imperceptible, qui s'attache à la peau et occasionne de vives démangeaisons. — Vers la fin de l'été, les jardins herbeux, les chènevières, les plants de haricots abondent en rougeauds. On en

a vu, sur du linge étendu dans un jardin, des amas tels qu'ils simulaient, à première vue, des taches de sang. » (JAUBERT.)

Rouger (Lg.), v. a. — Ronger. Syn. et d. de *Roger*, *Roucher*.

Et. — Intermédiaire entre le vx fr. et le montj. *Roucher*.— « Rumigare (class. Ruminare), rungier, rongier, ronger, — par confusion avec Ronger, du lat. pop. rodicare, de rodere, devenu régulièrement rogier, rouger. (Cj. fouger, de fodicare). DARM. = « Le pourceau ne ronge (rumine) mie, encor qu'il ait le pié fendu. » (*Bible historiq.* — L. C.)

Rouges-bœufs (Pell.), s. m. plur. — Engelures. Syn. de *Geale*.

Rouget' (Mj.), s. m. — V. *Rougeon*. || Sp. — Vin paillet, vin blanc fait avec du raisin rouge. || By. — t final muet. — V. *Canard*. || Cire altérée et rouge. Syn. de *Rouge*, *Rougeole*.

N. — Sorte d'acarus qui, à l'automne, quitte certaines plantes sur lesquelles il vit, surtout la renouée, pour s'attacher aux personnes qui ont l'imprudence de se promener parmi ces herbes. Il pénètre sous la peau, où sa présence produit des petits boutons rouges accompagnés de démangeaisons intolérables. L'animal, qui est presque microscopique, est de couleur rouge.

Rouget [2] (By.), s. m. — V. *Canard*.

Rouget [3] (Lg.), s. m. — Os. Syn. et d, de *Rouchet*, comme *Râger* l'est de *Râcher*.

Rougne [1] (Sp.), s. f. — Ecaille, ou squame qui se forme à la surface de la peau. Syn. et d. de *Rogne*.

Et. — Corr. du fr. Rogne, pris dans un sens général, avec l'allongement habituel de l'o en ou.

Rougne [2] (Lg.), s. f. — Outil de sabotier appelé ailleurs *Rouannette*. Sert à parer l'intérieur des sabots. C'est une langue étroite d'acier, tranchante sur les bords, relevée et retroussée à son extrémité antérieure et faisant corps, à angle très obtus, avec une longue tige de fer portée par un manche en bois. V. *Rouinne*.

Et. — Dér. du fr. Rouanne, lat. pop. Runcina.

Rougner, Rougnure (Lg.). — Rogner, Rognure.

Rouillaud (Mj., Lg.), s. m. — Regard fixe et inconscient, comme il advient quand l'esprit est fortement préoccupé. Syn. de *Berlue*. || Sorte d'hébétude passagère qui se manifeste par ce regard. Ex. : Tu as le *rouillaud* ! — V. *Rouiller*.

Rouille, s. f. — Nom vulg. de la Renouée. V. *Traînasse*, *Draba verna*. (MÉN.) Syn. *Nouée*.

Rouiller (Mj., Lg.), v. a. — Fixer les yeux, dans un regard hébété et inconscient, comme il arrive aux personnes préoccupées ou aux malades en délire. Ex. : Il nous *rouillait* deux grous zyeux. || Sp. — Regarder fixement et avec curiosité ou impertinence. Ex. : Ça-t-il l'ar bête d'être à *rouiller* le monde comme ça ! — Syn. de *Bignoler*. Cf. JAUB. à Rœiller, Arœiller.

Et., Hist. — (J. DU BELLAY, *Disc. au Roy*, p. 141) — « D'un horrible regard *rouant* ses yeux ardents. » Ici, c'est le verbe : rouer ; rotare, rouler. Il y avait Rouiller, qui ne s'employait qu'avec œil. Celui-ci ne peut venir de rouler, dissyllabe ; tandis que le vx fr. *reoiller* est trissyllab. et vient de re, œil ; regarder autour de soi. » (LITT.) = Rouiller ; LP. Rotelliare, devenu : rodeillier, rœillier, roueillier, rouillier, rouiller. (Cf. érailler), rouler les yeux.

— « Comme il rouille les yeux ! »

(QUINAULT, *Comédie sans comédien*. — DARM.)

= « Œil farouche et rouillé de colère. » (*Strapa-role*, II, 328. — L. C.) = « Roeiller. Jeter un œil, des yeux de convoitise, désirer ardemment. || Regarder avec curiosité : « Quoi que tu *rœilles* donc là ? — Rœilloux, curieux, indiscret. — Arœiller, Erœiller (s'). Dérœiller. » (JAUB.) = Réoiller ; re + oillier. — Œillier, jouer de la prunelle, reluquer. Vient de Œil. Cf. Ouiller, un tonneau, qui est le remplir de vin jusqu'à l'ouverture, l'œil. — Oil = œil. (Dr A. Bos.)

Rouinçage (Mj.),— s. m. Grincement.

Rouincée (Mj.), s. f. — Cris et pleurs. S'emploie surtout au plur. Ex. : Il en faisait des *rouincées*, vantiers, le pouvére quéneau ! Syn. de *Coincée*, *Coinquée*.

Rouincement (Mj., By.), s. m. — Grincement. Syn. de *Rouinçage*.

Rouincer (Mj., By.), v. n. — Grincer, crier. Ex. : Comme la porte a *rouincé* ! A crie à la graisse. Syn. *Ricoiner*. || Fig. — Crier, pleurer, pleurnicher. Syn. *Couïller*, *Ouincer*, *Coincer*, *Ouigner*.

Et. — C'est le fr. Grincer, avec allongement de la première syllabe et aphérèse de la gutturale, comme dans Roquer.

Rouine (Mj., Lg.), s. f. — Ruine. || En *rouines*, — détérioré, abîmé. Ex. : Ses souliers sont en *rouines*.

Rouiner (Mj., Lg.), v. a. — Ruiner. || Abîmer, détériorer. Ex. : Il a *rouiné* sa culotte. Syn. de *Confondre*, *Diffâmer*.

Rouinne (Lg.), s. f. — Outil de sabotier servant à polir l'intérieur des sabots. V. *Rougne* [2].

Et. — Doubl. du fr. Rouanne, lat. Runcina.

Rouin-rouin (Mj.), s. m. — Léger grincement que font entendre les souliers neufs.

Et. — Répétition de la 1re syll. de *Rouincer*. Cf. *Bleu-bleu*.

Roui(r) (Mj.), v. a. — Macérer. Ex. : Alle avait les mains toutes *rouies* (ridées) à force de laver.

Rouisserie (By.), s. f. — Se dit au lieu de *Rottière*. A la *rouisserie* de Soulaire.

N. — Ce mot désigne l'endroit où on fait rouir et l'opération elle-même, faire la *rouisserie*, pour : faire le rouissage. Travailler à la rouisserie, pour : travailler comme « compagnon » (ouvrier, journalier) au compte d'un « rouisseux ». Les tas de chanvre disposés en forme de roue et formant des cylindres assez élevés se nomment des *tielles* (on prononce qqf. quielles). En « Louère » (Loire) les tas sont disposés en prismes rectangulaires.

Hist. — On établit les *rouisseries* en pleine eau courante et on se contente de protéger les tielles

contre le courant et tout ce qu'il entraîne par un bardeau ou bâtardeau. V. à *Rouissier*.

Rouissier (Mj.), s. m. — Rouissoir ou Routoir, lieu où l'on met à rouir les plantes textiles. fr. Rouir. Syn. de *Rottière*, *Rottoir*.

N. — Il est exact qu'en Loire, les *barges* de chanvre ou de lin sont des prismes rectangulaires. Mais au sujet de la place où on les installe, il faut distinguer. On a reconnu par expérience que le lin, pour être bien blanc, doit être roui en plein courant. Aussi il arrive que des fermiers des Mauges, bien que disposant de mares ou d'étangs pour le rouissage, viennent de plusieurs lieues amener leurs lins à la Loire. Ils les confient aux riverains, qui les leur rendent rouis et séchés. En réalité, il n'y a pas de *rouissiers* pour le lin, mais seulement pour le chanvre, qui, lui, veut être roui en eau morte. Un *rouissier* est donc une boire fermée, ou un cul de grève. Si l'on n'en peut trouver, on établit un *rouissier* artificiel au moyen de *bardeaux* (barrages en branches de saule). (R. O.)

Et. — Aha, rozzen ; am., rosten, faire pourrir. (LITT.) MÉNAGE le dérive de Ru, ruisseau. NICOT, au mot Chanvre, rend : Chanvre roui, par Cannabis fluviata. — Cite aussi Roten, all. (MÉN.).

Roule, s. m. — Roulement. || Passage aplani pour rouler des brouettes ; longueur sur laquelle on les roule. Ex. : Ils ont fait ein *roule* de bérouettes. || Fig. — Etre au *roule* de, — être très au courant de Syn. de : Etre à la *coule*, être à la *roulette*. (By., *id*.). || Etre en *roule*. Z. 141. Faire la noce. V. *Rigale*. || Le *roule* d'une boule, au jeu, sa façon de rouler. Conserver son *roule*, — rouler d'aplomb sur son cercle en fer. || De *roule*, — en roulant. Ex. : Les poinçons vont ben de *roule* dans le bers d'eine chârte, mais les bordelaises ont du mal à illy entrer. || Lg. — Faculté de rouler. Ex. : Une grande roue a pus de *roule* qu'ine petite.

Rouleau-des-morts. — Remplacé par nos *Moulés* ou Lettres de faire-part actuels.

Hist. — « La mort du bienheureux Monsieur Saint-Girard fut annoncée suivant la coutume aux maisons qui étaient en union de prières avec Saint-Aubin. Le *rouleau des Morts* fut porté par un *rotuliger* d'abbayes en abbayes, de prieurés en prieurés. (*Anj. hist.*, 1re an., n° 6, p. 646).

Roulée [1] (Sa.), s. f. — Sorte de trèfle à fleurs jaunes, trop commun dans nos prés, dont il déprécie le foin. C'est le même que le *trenfle* ou *trenche*. Syn. de *Grand-Muguet*, *Roulette*.

Et. — Ainsi nommé de ce que le fruit est roulé en hélice.

Rouler (Mj., Lg., By.), v. a. — Rosser, battre. || Fig. — Attraper, duper, infliger une défaite morale. Syn. de *Rincer*, *Graisser*.

Roulette (Mj.), s. f. — Etre à la *roulette*, — être très au courant d'une besogne. Syn. de Etre au *roule*, à la *coule* || Lg. — Bécassine. — Mot vieilli. Syn. de *Bégassine*. || Lg., s. f. — Variété de trèfle, dite ailleurs *Roulée*, *Gros trenfle*.

Rouleur, s. m. — Porte-balles ; aujourd'hui : chineur, roulotier. (MÉN.). By., *id*.

Rouliner, v. n. — C'est faire atteindre le put à sa bille en la faisant rouler, et non en poquant. V. *Poquer*. By., *id*.

Roulonner (Mj.), v. n. — Avoir en marchant un balancement du corps ou un roulement des hanches, comme il arrive aux personnes grasses ou aux petits enfants. Ex. : A s'en va en *roulonnant*. — Dimin. du fr. Rouler. — Syn. de *Roulotter*.

Roulotter (Mj.), v. n. — V. *Roulonner*, *Râlotter*. Il a dû y avoir confusion de racines.

Roulottier (By.), s. m. — Porte-balles. || Homme qui conduit la petite voiture de forains appelée roulotte. Syn. de *Cabanier*.

Roulure (Mj.), s. f. — Rouleuse, traînée, ribaude, gouge. Syn. *Pouffiasse*, *Poupiasse*.

Roumion, s. m. — Râle qui précède la mort. « Il finit, il a le *roumion*. » — V. *Romion*, *Ramion*.

Hist. — V. *Rômion*.

Rouon (Mj., Ma., Z. 207), s. m. — Ornière, *Rouère*, *Rouasse*. — De : roue. Doub. de *Rouan*. || Li., Br. — Des *rouons* de châortes. — Des roues de charrettes ; — des ornières.

Roupie, s. f. — Oiseau. || V. *Gadille*.

Et. — Hist. — « Il y a quelques paysans au Mayne, dit BELON, dans son Ornithologie, l. 7, ch. IX, qui nomment la gorge-rouge *gadrille*. Et pour ce qu'on la voit venir aux villes et villages lorsque les roupies pendent au nez des personnes, les autres l'ont nommée une *roupie*. Elle a esté ainsi nommée de la couleur de sa gorge : Rubeus, rubius, ruptus, rupta, roupie. — Les Angevins, pour cette raison, l'ont appelée *rubienne* et *rubiette*. (MÉNAGE). — « Frere Jean, oustez ceste *roupye* qui vous pend ou nez. » (RAB., I, 40). — Rubienne. Le petit oiseau que les François nomment *rubienne*, a cette propriété qu'il guérit de la maladie du pourpre regardant le patient, et prenant par les yeux le mal d'iceluy, si nous croyons ELIAN et SUIDAS. » BOUCHET, *Sérées*, III, 169) — Rubye, ie. Humeur qui découle du nez ; monnaie des Indes

« Meuz vaut rubye par b
« Ke ne fet *rupie* par p :
« Se bourse eust taunt de rubies
« Cume li nez a de *rupies*,
« Riche sereit. »

(GAUTIER DE BIBLESWORTH dans PALSGRAVE, p. 28. — Citat. de L. C. et Edit.) — Je n'ai pas trouvé celle-ci. (A. V.) — Dans D. C. Ropida.

Roupille (Tlm., By.), s. f. — Guenille, vêtement en loques. Ex. : Que je sé donc lasse de faire des passis à ces *roupilles-là !* »

Et. — Roupille, sorte de manteau dont les Espagnols s'enveloppent pour dormir. De Roupe, sorte de blouse en drap fendue par devant dont se servent surtout les bergers transhumants. (Drôme). — Le même que le fr. Robe. (LITT.) — MALVEZ. Rac. celtiq. Rop., couvrir. — Syn. de *Pe-pilles*, *Nampilles*, *Pernampilles*.

Roupi(r) (Sp.), v. a. — Décaver. Syn. de *Curer*, *Acuroquer*, *Rincer*.

Rouscailler (Craon), v. n. — Rouler sur qqch. de dur et de cahoteux. Syn, de *Chaucher*.

Rousée. (Li., Br., By., Lué, Lg.), s. f. — Rosée. — Aiguail. Syn. de *Aivail*, *Raisan*. V. *Rousineux*.

Hist. « (Le temps) Que naist la rose et le lis,
« Et la *rousée* au vert pré. »
(*Couci*, XII.) — L. C.

Rousillarde (Mj., By.), s. f. — Chandelle de résine, ou *Rousine* ; Syn. de *Rousinard*, *Oribus*, *Esprit*, *Gadron*.

Rousinard (Lg., By.), s. m. — Chandelle de résine. V. *Rousillarde*. || Lg. — s. m. et adj. q. — Celui qui s'attarde le soir. Syn. de *Tarinier*, *Tard à jouc*. — De *Rousiner*.

Rousine (Mj., Chpt., Li., Br., By., etc.), s. f. — Doubl. du mot fr. Résine. — Angl. Rosin.

Hist. — « Item pour XII livres de geme et de *rousine* et VI livres de suif pour gemer la liaeson desdiz engins. » (*Dépenses pour les munitions d'un château* en 1391. — L. C.)

Rousinée (Mj.), s. f. — Averse légère. Syn. de *Pissée de guernouille*, *Fouinage*. V. *Rousée*.

Hist. — « Et qu'il voyait bien au-dessus des nues que ce ne seroit qu'une petite *rouzée*. (RAB., *P.*, II, 32, 197.)

Rousiner (Mj.), v. n. — Râcler du violon, — parce que l'archet est enduit de rousine. La métaphore est jolie. V. *Enrousiner*. || Tlm. Lg., v. a. et n. — Radoter, rabâcher. Syn. de *Rabâter*. || Vétiller, syn. de *Biner*. — C'est le même que le Mj., dans un sens voisin. — Cf. JAUB. à *Rougigner* et *Routiner*.

Rousineux, adj. q. — Abondant en rosée.

N. — Février neigeux, avril humide,
« Mai vert, gai, doux et *rousineux*. »
(Cité par MÉN.)

Rousinier (Mj., By.), s. m. — Chandelier à résine. Syn. de *Bâillaud*. || Tlm., Lg. — Radoteur, syn. de *Radotard*. Dér. de *Rousiner*. || Vétilleur, vétillard. || Râcleur de violon. Syn. de *Violonneux*, *Râcleux de boyaux*.

Rouspétance (Mj., etc.), s. f. — Action de *rouspéter*.

Rouspéter (Mj., etc.), v. n. — Rognonner, gronder, grommeler, répliquer. Syn. de *Rôner*, *Requetter*, *Mohonner*. Argot de caserne.

Rousseler (Mj., By.), v. n. — Devenir tavelé, gagner des éphélides en s'exposant au soleil.

Et. — Roux, rousse et terminais. verb. diminutive. Lat. Russus, de Rubeo, comme Jussus, de Jubeo.

Rousselotte (Mj.), s. f. — Rousserolle ou Effarvatte ; motacilla arundinacea. Syn. de *Parse-rousselotte*. Ainsi nommée à cause de sa couleur.

Roussette (Ag, environs), s. f. — Sorte de gâteau.

Roussi, s. m. — Eau qui coule du fumier, à cause de sa couleur rousse. Syn. de *Juin*, *Jigourit*, *Jigouré*. — LITT. nomme Roussie, réservoir où se rendent les eaux des fumiers. || Chanvre *roussi* ; les extrémités du chanvre sont qqf. roussies, si on a trop tardé à le cueillir.

Roussillon (Pell., By.), s. m. — Trèfle incarnat. Syn. de *Trèfle-rouge*.

Roussillonner (Mj.), v. n. — Rissoler, roussir légèrement au feu. Ex. : Tu vas faire *roussillonner* les oignons. Cf. *Roûtillonner*.

Roustée (Mj., Lg., By., Cho., etc.), s. f. — Roulée, volée de coups, rossée, râclée ; correction, tatouille. (V. *Rouster*. Syn. de *Flôpée*, *Lâtrée*, *Laudée*, *Dégelée*, *Rabate*, *Rabâtée*, *Râchée*, *Pile*, *Frôlée*, *Pincée*, *Râflée*, *Brûlée*, *Trifouillée*, *Frottée*, *Aubade*, *Dramée*, *Draillée*.

Rouster (Mj., Lg., By.), v. a. — Dauber, d. du fr. Rosser ; donner une volée de coups, corriger à coups de poing. — Syn. de *Lâtrer*, *Lauder*, *Bonder*, *Feurter*, *Radoiser*, etc.

Rousti(r) (Mj., Sp.), v. a. — Perdre complètement. On dit d'un malade dont l'état ne laisse pas d'espoir : Il est *rousti*, — ou : il est cuit. Syn. *Flambé*, *Fumé*, *Guédé*.

Et. — La synonymie des deux expressions ci-dessus met sur la voie de l'étym. de Roustir. Ce verbe est une autre forme de *Routir*, et du fr. Rôtir ; c'est le vx verbe Rostir, dont l's s'est conservé avec l'allongement de o en ou (au lieu de prendre le circonflexe). Du reste, le vx fr. employait aussi la forme Roustir. — N. L's se prononce.

Hist. — « Espiant... combien et de quel cousté plus nous rencontrerions de *roustisseries roustissantes*. (RAB., *P.*, IV, 11.)

Rout, t muet (Tlm.), s. m. — Rot ou ros, de tisserand.

Routeler (se) (Mj.), v. réf. — Se rouler à terre, se vautrer sur l'herbe ou dans la poussière. — Syn. de se *Vouêtrer*, se *Verluter*, se *Harser*.

Et. — Ce mot est un doubl. du fr. Rouler ; il dér. du lat. Rotulare.

Roûti (Mj., By.), s. m. — Rôti. || Sp., fig. — Moellon de parement de forme allongée. Poser en *routi*, une pierre, la placer en longueur sur le parement du mur. || V. *Casse-pierre*. || Mj., Lg. — *Routi* grâillard, rôti cuit à l'étouffée au fond d'une marmite.

Et. — Rôtir ; berry, roûtir ; aha, rostjan ; mot commun au celtiq. ; bas-bret. rosta. — Hist. — « Nous avions pour le disner du bœuf bougli et *rousti*, patés de veau, du veau *rousti* et des chappons *rousti* (1599. *Inv. Arch.*, E. III, 424, 2.)

Roûtie (Mj., By.), s. f. — Rôtie. || *Routie*, morceau de pain grillé que l'on met tremper dans du vin chaud étendu d'eau sucrée. V. *Soupine*. Syn. de *Toutaie*. Sorte de soupe pour les malades. || Mj., Lg. — S'endormir sur la *roûtie*, — s'endormir sur ses lauriers, ne plus veiller à ses affaires. V. *Roûtir*. || Dormir d'ennui. || J'ai entendu : s'endormir sur *le* rôti, s'endormir sur la besogne. A. V. — Au Lg., sur la roûtie, aussi en ce sens.

Hist. — « Et lui bailla à boire un verre d'un grand villain vin blanc, avec une *roustie* sucrée. » (RAB., P., II, 30, 192.) — « Offrirent à leur dieu, ouvrans leurs corbeilles et marmites, hippocras

blanc, avec la tendre *roustie* seiche. » (*Id.*, *ibid*, IV, 59, 458.) — « Un bon remède contre l'enrhumure..., c'est la moque (le bol) de *routie* au vin sucré. » (*La Trad.*, p. 254, l. 29.

Roûtillonner (Mj.), v. n. — Rôtir légèrement, griller superficiellement. Dimin. de *Roûtir.* Syn. de *Echauquérouer.*

Routin (Mj., Lg., Sp.), s. m. — Sentier. Syn. de *Voyette*, *Rote*, *Adressée*, *Rute*, *Passe-pied*, *Trutée.* — Dimin. de Route, doubl. masc. du fr. Routine.

Roûtir°, rouqui (Mj., Lg., Ti., Zig. 152), v. n. — Rôtir. V. *Roustir.*

Hist. — « Jamais homme ne sceut mieux prendre, larder, *roustir* et apprester... poule que moy qui suis icy. » (Rab., *G.*, I, 34.)

Roûtissoir (Mj., Lg., By.), s. m. — Rôtissoire.

Routoie, s. m. — *Rottoir*, *rottière*, routoir à rouir le chanvre. Syn. de *Rouissier.*

Hist. — « Il y avait des *routoirs* comme des fours banaux. » (Sully, *Mém.*, x, 228.)

Rôvri(r) (Mj.), v. a. — Rouvrir. Cf. *Ovrir.*

Royaliste (Mj., By.), s. m. — Royaliste.

Royer (Lg.), v. n. — Beugler, mugir, meugler. Syn. et d. de *Reuger*, syn. de *Breuyer*, *Bouvarder.* — Prononc. : ro-yer || v. a. — Faire mugir, faire résonner. Ex. : *Royer* la poêlette. V. au Folk-Lore, ii.

R'partons (Z. 141), s. m. — Les *r'partons* sont des morceaux de pierre d'ardoise détaillés, prêts à être séparés en feuilles. V. *Repartons.*

R'péter (Ag.), v. a. — Avantager. Ex. : « Ça va te *r'péter* » en parl. d'un vêtement un peu rembourré, ample, qui avantagera une personne très maigre. — Cf. *Répéter.* || By. — R'poéter.

R'pue (tenir la) (Lms., Z. 196), locut. Contenter la faim. « La miche (le pain blanc par opposition au pain de ferme), ça quint (ne tient) point la *r'pue.* » Elle est moins nourrissante, au dire du paysan. V. *Repue.*

Rrrr (Fu.). — Cri pour arrêter les chevaux.

Ru, s. m. — Ruisseau. — « Et le sang à grand *ru* couler. » — « L'un est Monsieur du *Ru*, l'autre, Monsieur de l'Orme. » (Boursault. — *Les Mots à la mode*). Mén. V. *Ré.*

Ruage (Sp., Lg., Tlm.), s. m. — L'ensemble des issues, des abords, cours et avenues d'une ferme. — N. J'ai entendu employer ce mot surtout au plur.

Et. — « Voie par où l'on peut accéder à qq. objet ou à qq. endroit, — à un puits. B. L. Rotaticum, qui veut dire un impôt pour le droit de rouler, du lat. rotare, rouler sur une voie (Litt. *Supplément*). — Hist. — « Deux des petits enfants étaient cloués à la porte de la grange..., et les *ruages* étaient inondés de sang. » (H. Bourgeois, *Hre de la Grande Guerre*, p. 74.)

Ruau (Mj.), s. m. — Chenal, partie plus creuse du lit de la Loire, où l'eau coule avec rapidité. Fr. Ru. || By., *id.*, et jadis Gn.

Hist. — « Laquelle procession fut faicte au pastis du pré des Planches, où estoit préparé un bucher avec un may au milieu, proche le *ruau* dudit lieu. (*Inv. Arch.*, E, III, 131, 2.) — « Du moulin de la Maladerie jusques à l'Indre, si comme le *ruau* se porporte par devers Beaulieu, et, dudit moulin, si comme le *ruau* se porporte jusques au chief de la chaussée de l'estang de Ferriers. » (*Cartul. de Beaulieu*, 1294.) L. C.

Rubaner (Tc.), v. n. — Se dit des feuilles des céréales, lorsqu'elles se teintent de rouge ou de jaune par l'effet d'un excès de sécheresse ou d'humidité.(Du fr. Ruban).S'emploie surtout au part. passé.

Rubantée (Sp.), s. f. — Plante d'ornement, sorte de graminée à rhizomes vivaces, voisine du chiendent, dont les feuilles sont rayées de vert et de blanc.

Et. — Du fr. Ruban. Le t est une épenthèse analogue à celle du fr. Tabatière.

Ruble (Mj.), s. m. — Masse d'eau, flot qui s'avance, comme après la rupture d'une levée. — Syn. de *Moilon.* Cf. — *Ribler*, *Riblée.*

Rubrique (Mj.), s. f. — Astuce, ingéniosité. || Malice. || Prétexte, défaite. — Subterfuge. C'est le mot fr. pris au figuré. — Syn. de *Devise.* || Agir ou Jouer de *rubrique*, — en employant des procédés astucieux et peu réguliers. D'où : Jeu de *rubrique*, — jeu où il entre beaucoup de rouerie. Ex. : Le trut, c'est ein jeu de *rubrique.* By., id.

Et. — L. rubrica (terre) rouge, dont les chirurgiens se servaient autrefois pour étancher le sang. — Dans l'Eglise, les rubriques, les règles selon lesquelles on doit célébrer la liturgie et l'office divin, parce que dans les missels, les rituels, les bréviaires, on les a communément écrites en lettres rouges. — Par ext., méthodes, règles, pratiques : — ruses, finesses (Litt.). — Hist. — Ah ! dame ! fit Sylvie en hochant la tête, ces vieilles filles, ça connaît les *rubriques.* (H. de Balz., *Père Goriot*, 237).

Rubriquer (Mj.), v. a. — Imaginer, s'ingénier de. || v. n. — Ruser, finasser. — V. *Rubrique.*

Rubriqueur, — euse (Mj.), adj. q. — Ingénieux. || Malin, rusé, retors. || Faux, astucieux, menteur. — Finassier, renâré.

Ruchée (Mj., By.), s. f. — La contenance d'une ruche. Ex. : Il a trois belles *ruchées* d'aboilles.

Et. — Bas-bret., rusken, écorce et ruche.

Ruchon (Tlm., Sp., Li.), s. m. — Ruche d'abeilles. Syn. de *Reuche*, *Runche.* — Dimin. du mot fr.

Rudanger (Mj. Chpt., Ag. Po.), v. a. — Rudoyer, p. ex. un apprenti. — Syn. de *Rudasser*, *Rudeyer*, *Huttanger.*

Rudasser (Mj.), v. a. — Rudoyer. Syn. de *Rudanger*, *Rudeyer.*

Rude (Mj., Lg., By.), adj. q. || Avoir la gorge *rude*, — avoir un commencement de laryngite. || Très sec. Ex. : Le chambe est ben

rude, il sera pas malagré à broyer. || Cassant, fragile. Se dit du bois, du fer. — Cf. *Doux*. || Fig. — Fort, brave, ardent. Ex. : Illy a ein *rude* lapin dans ceté gars-là. — Y a eine *rude* bête dans ceté chevau-là. || Faire son *rude*, — f. le rodomont. V. *Rococo*. || Trop salé, en parl. d'un mets. || *Rude* sus, rude pour, — passionné pour, porté à. Ex. : Il est *rude* pour se battre, *rude* sus la boisson. || On dit : Un *rude* gorin et une brave coche, pour : un fameux porc, une belle truie. (By.)

Rudement (Mj., Lg., Lué, By.) ou Roidement. Très, fort, extrêmement. Ex. : Il est *rudement* fort, sot ; c'est *rudement* bon. — Syn. de *Bougrement*.

N. — Génin (*Variat. de la langue fr.*), p. 360-61, assigne la même origine à dur, dru, rude, par transposition de l'r, et n'admet pas que rude vienne de rudis. La première forme, longtemps la seule, a été : dur, durement. (Nombreux exemples.)

« Il n'en i a chevaler ne barum
« Qui de pitet mult *durement* ne plurt. »
(*Rol.*, str. 174.)

Puis : rudement. Druement n'a pas encore été fait, mais on se sert de l'adj. selon l'anc. usage : Il pleut dru..., etc.

Rude-en-sauce (Mj.), s. m. — Luron, gaillard déterminé. Ne s'emploie que dans le sens ironique, et ne s'applique guère qu'aux enfants. Syn. *Raidard*. V. *Rude*.

Rudeyer (Lg., By.), v. a. — Rudoyer. Syn. de *Rudanger*. — Doubl. du mot fr.

Rudezir° (Sp., Tlm.), v. n. — V. *Rudir*.

Rudir°, rugui (Mj.), v. a. et n. — Sécher complètement en parlant du linge, du lin, du chanvre, etc. — Ex. : Les draps vont ben *rudir* d'ein temps hâleux comme ça. — V. *Rude*. || Rendre rude. Ex. : La chaux, ça *rudit* les mains.

Rue, s. f. (Sp.). — Les *rues* d'une farme, — les issues, les abords d'une ferme. || Z. 139. — Petite cour devant la ferme. V. *Ruages*. || Locut. — Faire la *rue* ; qqf. faire la *rue* Michel, faire l'affaire, faire le compte, convenir tout à fait, suffire.

N. — Emprunté à l'argot parisien. C'est un jeu de mots sur le nom de la rue Michel-Lecomte, à Paris.

Et. — B. L. Ruga, ruè (rua, XI° s.) du L. Ruga, ride, au sens de sillon ; de là, rang. rue. — Il y a aussi le celtiq. : rod, rut. — Hist. « Le fournil est parfois disposé de telle sorte que le four ouvre directement sur la *rue* même. » (*La Trad...*, p. 48, l 42).

Ruée (Segr.), s. f. — Couche de feuilles placée devant la porte de l'étable pour faire du fumier (Mén.).

Et. — « A cause qu'on rue, jette en tas, plutôt que : rouir, pourrir. » (Litt.)

Ruelle (Lg., Mj.), s. f. — Roue de charrue à avant-train.

Et. — Pour Rouelle, dimin. du fr. Roue ; ou pour Reuelle, dim. de *Reue*. Doubl. du fr. *Rouelle*. Cf. Angl. Rowell, molette.

Ruette [1] (Mj., By.), s. f. — Ruelle, passage étroit entre deux bâtiments. Cf. Jaub. à Rouette. || *Ruette* aux chats, *id.* || By. — Petit chemin creux où passer à peine une charrette. Pron. Eruette.

Et. — Dimin. du fr. Rue. Il est à noter q. dans ce mot, comme dans plusieurs autres (V. *Tourette*), le pat. emploie le suff. ette, là où le fr. met le suff. elle. — Hist. — « Fermerent et barrerent toutes les rues, *ruettes* et chemins. » (J. d'Ant., *Annal. de L.* XII, p. 96.)

Ruette [2], s. f. — Baguette pliante pour frapper les enfants. Syn. de *Scion*, *Feurte*.

N. — Rouette (V. Riotte, Rotte, Rouatin, etc. Baguette, verge pliante, branche souple, lien de bois.) Rouetter, frapper à coups de rouette. (Jaub.) Doubl. de *Rote*, *Rôrte*.

Ruffage (Lg.), adj. q. — Volage, capricieux, volontaire, violent. — Mot vieilli. Ex. :

— « Rossignolet du bois, rossignolet sauvage,
« Qui dit dans son beau chant, dans son charmant langage :
« Fillettes, mariez-vous, le mariage est doux.
« — Y en a de bien doux, aussi de bien *ruffages*.
« Si y en a de bien doux, je crois que ça sera vous. »

(*Vieille chanson*). — Cf. Jaub. à Ruffe et Riffage. — Cf. pat. norm. *Ruffe*, *ruf*, bien portant (*rude*).

Ruination (Lg.), s. f. — Ruine. Ex. : Des enfants comme ça, c'est la *ruination* d'ine maison.

Ruine (Mj.), s. f. — Mettre en *ruines*, — ruiner, en parl. des vêtements. || Eter en *ruines*, — être malade, avoir mal aux cheveux, à la suite d'une ribote. || Tailler en *ruine*, la vigne, tailler très long une vigne que l'on se propose d'arracher, afin d'en obtenir une dernière récolte aussi abondante que possible. — V. *Rouine*.

Ruiner (Mj.), v. a. — Fig. — User, abîmer. Ex. : Tu *ruines* tes hardes, à te routeler comme ça. N. On prononce souvent : *Rouine*, *Rouiner*.

Ruisé. — Petite graine noire luisante ou reluisante, qu'on trouve mêlée au blé. (Mén.) || By. — Sans doute du : luisé.

Runche (Sa., By.), s. f. — Ruche. Doubl. du mot fr. et de *Reuche*, *Rinche*.

Hist. — « Transaction intervenue entre l'abbé de Saint-Georges et Raynaud de Semur « super pratis, exemplis, villicatione, secretaria, *truncis apum*, emendis, forestis in quadem parte valeie que vocatur Les Estrépiez. » (1239, — *Inv. Arch.*, S. H. 206, 1, h.)

N. — Voilà une citation des plus importantes ; elle donne lieu de croire que la forme Saint-Augustinoise *Runche*, qui mène au Montjeannais *Reuche*, et au fr. Ruche, dérive du lat. Truncus. Ainsi le fr. Tronc, le pat. *Trou* et *Troince*, avec les vocables ci-dessus, seraient des doublets les uns des autres. — Sous toutes réserves. — Il n'est pas jusqu'à la Tronche des soupirants de « la Veuve » que l'on ne puisse mettre dans le même panier. (R. O.)

Runcher (Pell.), s. m. — Ridelle de charrette. — Doubl. et syn. de *Rancher*, *Roncher*.

Runge (Lg.), s. m. — Bol alimentaire,

masse de fourrage que les ruminants avalent une seconde fois après l'avoir remâché. Ex. : Quand les bœufs avalent leux *runge*, ça leux fait faire in rejail.

Rungeoire (Lg.), s. f. — Molaire, dent mâchelière du bœuf. Syn. de *Rolloire*. Dér. de *Runger*.

Runger (Mj., Lg.), v. n. — Ruminer, se dit des animaux. Doubl. du fr. et de *Ringer*, *Reucher*, *Reujer*. — La vache *runge*, ou runje. — Ruminat, rumniat, rumniare, par métathèse.

Hist. — « Sain (graisse) de bestes qui ne *rungent* pas, si comme porc, ou suis (suif) de bestes qui *rungent*, si comme buef. » (De Mond., f° 10. — L. C.)

Ruon (Sal.), s. m. — Ornière tracée par une roue. V. *Rouon*.

Ruot, ruote (Sa.), s. m. — Rut. Syn. de *Râcou*, *Ratois*. Syn. et d. de *Ravot*.

Rupin (Mj., etc.), adj. q. — Beau, distingué, remarquable, ou qui se croit tel, affecte de l'être. Syn. de *Chouette*, *Muscadin*, *Chic*, *Chicocandard*, *Chicard*. || Bien mis, plein de chic. — Ne s'emploie que par ironie et seulement au masc. || Lg. — Fort, solide, robuste. || Sal. — Malin, fort, habile.

Russe (Sp., Pell., Lué, Lg., Sa.), s. f. — V. *Reusse*. Syn. de *Rosse*, sorte de crucifère. — Ravenelle. — *Ravoyon*, *Jote*, *Sarvante de curé*, *Moutardier*. Cf. Jaub. Reusse. — Sinapis arvensis. — || Rouge-gorge. Syn. *Gadille*.

Hist. — « Le pousse-cul ou bout-de-cul, fait de troène et de ronce, avec lequel on capture, l'hiver, les *ringues* ou *russes* (rouge-gorge) et qqf. des merles. (*La Trad.*, p. 81, l. 1.)

Russeau (Mj., Lg., By.), s, m. — Ruisseau. Cf. *Busson*. Corr. du mot fr. — Pat. norm. Russê.

Russiâ (Lg.), s. m. — Ruisseau. Syn. et d. de *Russeau*. — Forme très vieillie.

Russiau (Ti., Zig., 151, Lim.), s. m. — Ruisseau.

Hist. — « Du sanc des detrainchiés un *russiaux* y coroit. » (*Gérard de Rouss.*, v. 4680.)

Russypère (Mj., By.), s. m. — Erysipèle. — V. *Purésie*, *Célébrale*, *Hémorruites*, *Abyringue*. V. Folk-Lore, xiv. — Syn. de *Ressypère*.

Russir (Z. 118, By.), v. a. — Réussir. V. *Russie*.

Rustique (part.), adj. q. — Fort, bien portant. || Décidé, hardi. || Ardent au travail. || Déluré. — Se dit d'un gaillard ou d'une femme qui a la langue bien affilée.

Rute (Lg.), s. f. — Sentier. Syn. de *Voyette*, *Routin*, *Trutée*, *Adresse*, *Adressée*, *Rote*.

Et. — Dér. du lat. Rupta. Doubl. du fr. Route et du pat. *Rotte*, qui, à Mj., n'a *jamais* ce sens. — Ruyt, dans *Villon*. — On trouve Rutter.

Ruter, v. a. — Etre en rut. Se dit pour la coche (Mén.).

Et. — La forme correcte est Ruit, qui, dans l'anc. lang., signifie : rugissement, vient de : rugir. et s'applique aux cerfs en rut (Litt.). — Rugitum (Darm.). — « Les cerfs *rutent*, les poissons *frayent*. (*Moy. de parv.*, p. 171.)

R'vélin (By.), s. m. — Vent froid qui, rencontrant un obstacle, revient en arrière ou de côté. V. *Revélin*.

N. — Revolin. Terme de marine. Effet du vent renvoyé par un objet qcque. « Le flambard de pêche *Eugénie*... en virant de bord, il a été surpris par un *revolin* et a chaviré. » (*Monit. univ.*, 7 septembre 1866). — Probablement de Revoler. voler contre, en sens inverse (Litt.). — En provenç. les révouluns. « Tandis que le courant les emportait, elles s'en sont allées doucement, échouer dans les roseaux de la Piboulette, malgré les grandes eaux de la saison, les coups de vent, les revouluns. » (tourbillons?) — Daudet, *Sapho* VI.

R'véliner (Segr., By.), v. n. — Tourner. Le vent *r'véline* dans le carrefour. V. *Revéliner*.

R'yu, part. pass. pour Reu, eu de nouveau. Je l'ai *r'yu*.

S

OBSERVATIONS

Prononciation. — S final ne se fait point sentir dans beaucoup de mots où il est sonore en français.

Sse, se prononce qqf. tre ; colosse, *colostre*.

S = ch. Suchon, *chuchon*, pour : suçon.

Précédant une consonne au commencement d'un mot se prononce souvent Es : *Estatue*, *Espécial*, *Escandale*, *Estudieux*, *Esquelette*.

Permutation. Métathèse. — Le patois répugne à prononcer le groupe x + consonne, et il le remplace par s : *Esprès* pour exprès ; *Espliquer*, *Estraordinaire*. — Ou alors on dira : *Exceprès*. — V. encore : *Estase*, *Estarminer*.

— Remplace ch dans changer, chercher, etc., *Sanger*, *Sercher*.

Addition, Prosthèse. — Propension à changer en un t un s double : *Castonnade*, *Castrole*, pour Cassonnade, Casserolle. — V. plus haut, à Prononciation. Prosthèse de l'e, devant un s suivi d'une consonne.

Epenthèse. S'intercale dans *Raise*, pour Raie.

Paragoge. — S'ajoute qqf. à leur : Il *leurs* a dit. — Mais on emploie habituellement *leux* ou *ieux*.

Apocope. — *Cataplâme*, *Catéchîme*, ou l's est supprimé.

Sa (Mj.), v. a. et n. — Forme fréquemment employée des 3 prem. pers. sing. du prés. de l'ind. du v. Savoir. Ex. : J'en *sa* de ren, — je n'en sais rien.

Sâ [1] (Lg.), pr. pers. Soi. Forme disparue. Cf. *Mâ*, *Tâ*. — Pat. norm. Saê.

Sâ [2] (Sa.), s. f. — Second coutre qui, dans les anciennes charrues, était placé entre le

coutre et la gorge de la charrue. Il était fixé par son extrémité inférieure dans un trou du soc. — Syn. de *Coutrion*, *Tendille*. N. Y aurait-il qq. rapport avec l'angl. Saw, scie?

Sabaron (Tlm., Sm.), s. m. — Sorte de chaussure. Syn. de *Sabiron*, ou *Chabiron*. || Lrm. — Sorte de chaussure en cuir qui couvre le dessus du pied et enveloppe le talon, laissant à découvert la plante du pied ; se porte avec de gros sabots de bois.

Hist. — « Le *sabaron*, sorte de soulier tronqué en avant, de manière à laisser libres les orteils. » (*La Trad.*, p. 61, l. 36.) — « Soulier en cuir mince qu'on met dans les sabots. » (FAVRE.) — « Il décrocha son fusil, chaussa ses *sabarons*, ferma sa porte à clef et quitta le village pour se mettre tout de suite en campagne. » (H. BOURGEOIS, *Histoires de la Grande Guerre*, p. 24.)

Sabiron (Sp.), s. m. — V. *Sabaron*, *Chabiron*, *Clôpette*.

Sablaise, s. f. — Quand les Angevins vont en villégiature sur les côtes de l'Océan, le changement de régime, surtout de l'eau, leur occasionne des diarrhées. Cette indisposition se désigne par le suffixe : aise ajouté au nom du pays : La Sablaise, la Pornicaise, la Croisicaise, la Royannaise, etc. || Lg., Ag., By. — Sardine des Sables-d'Olonne, très petite, mais réputée pour sa délicatesse.

Sabler (Mj., By.), v. a. — Ensabler, couvrir de sable. Ex. : Quand la rompure s'est faite, ç'a *sablé* ben grand de terres.

Sabot' (Mj.), s. m. — *Sabots* couverts, — gros sabots entièrement creusés dans un morceau de bois. V. *Esclos*. || Lg. — *Sabots* taupés ou *ataupés*, — même sens. || Sp. — *Sabots* russes, — galoches. Syn. de *Claques*. || Mj. — *Sabots* plats, — dont la semelle est usée. || Coup de *sabot*, — en plaisantant : grossesse. || Casser son *sabot*, — fauter, en parl. d'une jeune fille. || Pousser le *sabot*, — avoir une chute de matrice, en parl. d'une vache (ce qui produit une saillie externe du vagin). || Le couvent des *sabots*, — la vie conjugale, le mariage. On dit proverbialement : Quatre *sabots* sour le it, deux têtes sus l'orlller. || Ne pas avoir les deux pieds dans le même *sabot*, — être vif, actif, alerte. || Retomber dans ses vieux *sabots*, — récidiver, reprendre ses vieilles et mauvaises habitudes. || J'te vois venir avec tes grous *sabots*. — Se dit à une personne qui, ayant qqch. à vous demander, tourne autour du pot et use de circonlocutions, sans oser aborder franchement la question. || By., *id*. | Mon *sabot !* — loc. interj. exprimant le dédain, le refus, l'incrédulité, le dépit. V. *Fusil*. || Mettre ses *sabots* dans ses pieds, — pour : mettre ses pieds dans ses sabots. — On dit de même pour toute espèce de chaussure. | Ag. — *Sabot* cassé — ou Maison du Bon-Pasteur, refuge de filles vicieuses. || Un *sabot* dépareillé se dit d'un ménage dont les époux ne sont pas de la même paroisse. || Tr. — *Sabot* point paré, — énormes sabots, pesant 8 ou 10 kilogr. la paire, dont les fendeurs d'ardoises se servent pour appuyer le *reparton*.

Et. — Orig. incon. — On le rattache au mot Savate. B. L. Sabbatum, chabata. — P.-ê. du basq. Zapata, soulier ; Zapatu, mettre le pied ; Zapatain, cordonnier? (LITT.) — La 1re forme était : çabot.

Sabotée (Mj., Lg.), s. f. — Terre qui adhère aux sabots. || Longueur d'un sabot. — C'est une sorte de mesure locale, valant environ 1 pied, qui s'est conservée dans les mesures relatives aux fossés, haies, etc. — V. *Usages du canton de Saint-Florent-le-Vieil*, par M. DE BOISSARD. || Syn. de *Pas-de-bœufs*, *Bordière*, *Relit*, *Semelle*, *Seule*, *Veillette*. (Ag., Segr. — MÉN.).

N. — « Le but de cette pratique est de subvenir à l'éboulement des terres sans nuire au voisin et de lui laisser le moyen de cultiver sa propriété jusqu'à la ligne séparative. (JAUB.) || Cette mesure avait la longueur d'un sabot. Le revers d'un fossé doit avoir une ou deux *sabotées*... (P. EUDEL. V. Blés).

Saboter (Tc., Z. 153), v. a. — Saboter le croupion, donner des coups de pied au derrière.

Sabouler (Mj., By.), v. a. — Gâter, cochonner un travail. Cf. *Sabourer*. Syn. de *Hairer*. || Ag., Lé. — Presser. Ex. : Je vas te *sabouler* !

Et. — Orig. incert. — DARM. : Secouer sans ménagement. Tancer. — || Vous me *saboulez* la tête avec vos mains pesantes. » MOLIÈRE. *Comtesse d'Escarb.* — || Pousser, avec le pied ; rudoyer, bousculer. — Semble se rapprocher de sabot. (DOTT.)

Saboureau (Lé., Lg.), s. m. — Celui qui travaille maladroitement et sans goût, qui gâche l'ouvrage. Syn. de *Bouifre*, *Sagouillon*, *Sabot*. Dér. de *Sabourer*.

Sabourer (Lg.), v. a. — Sabouler. || Gâcher, cochonner, bousiller, — un travail. Syn. et d. de *Sabouler*. Syn. de *Bousiner*, *Hairer*.

Sabourin (Sar.), s. m. — Savetier, cordonnier. Syn. *Gniafe*, *Bouifre*.

Hist. — « Triomphez, *sabourin* savetier. » (*Parodie d'un cantique*)

Sâbrée (Sp., By.), s. f. — Grande quantité, abondance. || Cuite, excès de boisson qui produit l'ivresse. Ex. : Il en a eine *sâbrée* ! Syn. de *Pétée*, *Secouée*, *Cuite*, *Cuvée*, *Culottée*, *Muffée*, *Nuée*.

N. — Doublet probable de *Sobée*.

Sâbrer (Mj.), v. a. — Saillir une femelle, en parl. des animaux. Syn. de *Chaucher*, *Saisonner*, *Bouvarder*, *Repasser*.

Sac (Mj., By.), s. m. — Avoir le *sac*, — être riche. || Avoir son *sac*, — être congédié, renvoyé, mis à pied. V. *Veux-tu courir*. || *Sac* à vin, — ivrogne. || Le prix d'une vente reçu.

Saccage (Lg.), s. m. — Abondance, grande quantité. Ex. : Les choux n'ont pas ein *saccage* de feillée. Syn. de *Ousée*, *Fleaupée*, *Rabâtée*, *Fessée*, *Confusion*.

Saccot (Lg.), s. m. — Coiffe des paysannes de Vendée, mode des confins de l'Anjou. Ce sont des coiffes à fonds énormes et desquelles, naturellement, les Angevines se moquent quelque peu.

Sac-à-diable (Tlm., Sp.), s. m. — Tartufe, individu faux et hypocrite, maître-gonin. Syn. de *Ficelle*, *Planche*, *Couteau-à-deux-lames*, *Porte-à-deux-jetées*.

Sac-à-papier ! (Ag.), interj. — Sorte de juron bénin. C'est un à-peu-près pour : *Sacrédié !*

N. — Juron exprimant l'ennui d'être dans une situation embrouillée. « Sac-à-*papiers* » se disait autrefois de la réunion des pièces d'un procès qui se plaçaient dans un sac de toile. » (Lor. Larchey.)

Sac-à-vin, s. m. — Ivrogne. — On dit : Angevin, *sac à vin*.

Sacquer (Lué), v. a. — Secouer brusquement. Cf. *Saquer*.

Et. — A. v. Saquer, tirer d'un sac (Litt.) = Secouer, arracher (une épée du fourreau, etc.) De sac ? L. C. = Sachier, saichier. Pic., sakier, saquier ; Norm., saquer : tirer, faire sortir en tirant, mettre dehors, dégaîner ; secouer, agiter. Et. * Saccare, de : saccum, sac : proprement : tirer du sac, ou : secouer comme dans un sac. Les formes pic. et norm. saquier et saquer étaient encore en usage dans la marine au xviie s. Saquer une voile, c'était tirer dessus pour la carguer. (Dr A. Bos.) = Saccare; trahere, exagitare. « Un sacheur de dens. » (1402) — « Se aucuns hom boute ou sake un autre homme par ire et par couroucн..., il payera l'amende de cinquante solz, au bouteit et au sakieit xxiij solz. (Traduct. en lat. : Si aliquis aliquem pulsaverit iracunde aut traxerit..., tracto vel pulsato..., etc. (1187, D. C.) = Sacqueter. Agiter un sac plein de grain pour en chasser la poussière. — Gaëliq., Ecoss. : Sak, sac (Favre). = Sac (rac. celtiq.) tirer, arracher ; prendre. D'où* sac i, dans notre verbe Saquer, — et saisir. Sans parenté avec le germ. satjan, de Darmest.

Sacre, s. m. — La *Fête-Dieu*.

On distingue le Grand *Sacre*, qui est le premier dimanche de la Fête-Dieu, et le Petit *Sacre*, qui est le dimanche suivant. On ne fait pas la buée entre les Sacres. V. au Folk-Lore, II, III. — D'autres disent qu'il ne faut pas la faire dans la semaine du *Sacre*, c.-à-d. depuis le jeudi qui précède le Grand *Sacre* jusqu'au jeudi suivant.

Hist. — « Berengarius, archidiacre en l'église d'Angers, en l'an 1041, prêcha contre le Saint-Sacrement. Depuis, on a fait fête du *sacre* à Angers, avec grandes pompes, et dit-on qu'il n'est sacre qu'à Angers. » (*Des Antiquités d'Anjou*, par Hiret, 1618. *Anj. Hist.*, 2e ann., n° 1, p. 85.)

Sacré-chien, s. m. — Fil en trois, cognac qu'on prend après le café, espèce de riquiqui. (Mén.).

Sacrédié ! (Mj., By.), interj. — Juron. Pour: Sacré Dieu.

Sacrédienne ! (Mj), interj. — Sacrébleu, sarpejeu !

N. — C'est un juron atténué, formé du fr. Sacré, et de Dienne, forme fémin. de *Dien*. — Exprime l'embarras, l'hésitation. V. *Pardienne*, *Pestedienne*.

Sacrisse (Mj., By.), s. m. — Sacristain.

Et. — Pour Sacriste, radic. du fr. Sacristain.

N. — On a d'abord dit : Segretain (xiie), lat. Sacer ; BL. Sacristia, sacristie ; puis, qui a soin de la sacristie. — Il y a un g dans un grand nombre de dialectes.

Sacriste (Mj., By.), s. m. — Sacristain. V. *Sacrisse*. — Le bret. emploie le mot Sacrist, dans le même sens. — Angl., *id.*

Hist. — « Réprimande pour le scandale causé par le sacriste. » (1533. — *Inv. Arch.*, G. 103, 2.) — A savoir la chapelle Saint-Jean..., la chambre du sacriste Oger. » (1188. *Id.*, S. s. H, 13, 1, 11.) — An 1671, la communauté (de Saint-Maur) s'accommode avec le sieur Chevalier... *sacriste* de l'abbaye à 140 livres de pension. (*Rev. de l'Anj.*, LIV, 194.) — Comme il fallait des dispenses, on dut s'adresser à Dom Yves le Fresne, prieur *sacriste* et official du monastère de Saint-Florent-le-Vieil. (Abbé Allard *Notes sur Mj.*, 190). — Le 14 juillet 1783 éclatait, sur Cunaud, un orage d'une violence inouïe. En trois minutes, l'église, que l'on sait en contre-bas, fut remplie d'eau à la hauteur de 10 à 11 pieds. La sœur de M. Fougeray essaya de sauver les ornements et, pour cela, monta sur le grand autel ; elle y périt. Le *sacriste*, qui heureusement était de haute taille, resta cinq heures dans l'eau. (*Id.*, *ibid.* 206). — L'abbé Guéret devint chapelain à Mj. Il était fils d'un *sacriste* de cette paroisse et avait été précepteur d'Yves Bénard, auteur des *Souvenirs d'un Nonagénaire*. (*Id*, *ibid.*, 212.)

Sacristi ! (Mj., Lg., etc.). — Juron atténué.

Safeter, — **Saveter** (Li., Br., Ag., Mj., By.), v. a. — Chiffonner. « T'as *safeté* ma brocherie.

Et. — Saveter est dit pour savater, sans doute, et vient de Savate ; faire d'une manière grossière. comme un travail de savetier. V. *Sabot*, *Saboter*.

Safran s. m. — V. *Chenarde*, ou colchique d'automne. — Tiré du persan.

Safre (Cho., Sar., By.), adj. q. — (Temps) froid et rude. (Segr. — Mén.). || Glouton.

Et. — Le Dr A. Bos le tire du German., Gothiq. safjan, goûter, savourer ; ou Holland. : Schaffer, glouton.

Safrement (Mj., Br., Zig. 183, By.), adv. — Avidement, goulument ; avec le v. manger. || Vivement, rageusement, par coups de voix brefs et violents, avec le v. Aboyer. Ex. : Velà ein chien qui aboye *safrement*. Safre, est franç. — Pat. norm. Saferment.

Safron (Mj.), s. m. — Safran. Ne s'emploie que dans la comparaison proverb. : Jaune comme ein *safran*.

N. — A noter que ceux qui se servent de ce terme traditionnel de comparaison en ignorent absolument le sens. Il en est de même pour *Ecobue*, *Pierre*, etc.

Et. — Doublet du fr. Safran. Ici encore c'est la forme angevine que la langue anglaise a adoptée. Nos voisins disent : Saffron.

Sagoillard (Lg.), s. m. — Saligaud. Syn. de *Sagoillon*, *Sagouillon*. Dér. de *Sagoiller*, *Salisson*, *Salopiaud*, *Salapiaud*.

Sagoiller (Lg.), v. n. — Manipuler des choses sales, tapoter dans l'eau, dans la boue. Syn. de *Gassouiller*, *Gassoter*. Cf. *Gobier*, *Maupoyer*.

Et. — Ce mot me paraît être un doubl. de *Gassouiller*, *Gassoiller*, par métath. des consonnes.

Sagoillon (Lg.), s. m. — Saligaud. Syn. et d. de *Sagouillon.*

Sagot (Sp.), s. m. — Crêpe au lard.

Et. — P.-ê. pour Chagot ou Chacot, qui serait de la famille de l'angl. Cake, gâteau : Pancake, crêpe ; m. à m. Gâteau à la poêle.

Sagouillée (Sa., By.), s. f. — Eau, et surtout eau sale, ouvrage qui comporte l'emploi de l'eau ou de l'eau sale. Ex. : Je n'aime point me mettre dans la *sagouillée.*

Et. — A rapproch. du fr. Sagouin.

Sagouillon (Mj., By.), s. m. — Sagouin, souillon, personne malpropre. Syn. et d. de *Sagoillon.* Cf. Jaub. à Sang gouaillon. || Celui qui gâche son travail. Syn. de *Saboureau*, *Bouifre*, *Sabot.*

Sagouin, mot franç. — Sens spécial (Z. 141) : propre à rien. || Sal., Mj. — Garnement.

Sagourne (Lg.), s. f. — Mésentère et ganglions mésentériques de bœuf, dans la lang. des bouchers. Ressemble au riz de veau. Se prend dans l'*entrevire.*

Saigne-bion s. m. (Mj.). — Méchant couteau. Ironique. Syn. de *Goudrille*, *Senard*, *Guerne*, *Seguignard.*

Et. — Du fr. Saigner et de *Bion.*

Saigne-nez (Pell.), s. m. — Millefeuille. V. *Herbe-aux-charpentiers.* Achillea millefolium. « Les écoliers s'introduisent la feuille dans les narines et frappent sur l'aile du nez de petits coups secs et répétés, qui déterminent l'écoulement d'un peu de sang. — Le nom angl. de la plante, Nosebleed, est la trad. littér. de ce mot. || Adonis annua, à pétales glabres, dit Mén.

Saigneux (Mj.), adj. q. — Saigneux.

Saillant (Ag.), adj. q. — Homme très porté à l'amour. (Recueilli par A. V.). — Syn. de *Fumellier*, *Vessier*, *Marrainier*, etc.

Saillon (Mj.), s. m. — Petit insecte coléoptère sauteur, qui ronge les plantes et surtout le lin. Je ne sais si c'est le même que le *Cosson ; Cotisson*, *Artuson*, *Puzon.*

Et. — Dér. du fr. Saillir, entendu dans le sens de sa rac. lat. Salire, sauter.

Sain, s. m. — Cloche.

N. — Du lat. Signum ; d'où toquesain, tocsin. « Item, Ge donne et laisse au Secretain de ladite Eglise de Saint-Martin de Sablé, et à ses successeurs à toujours mais, cinq sous de rente, etc... pour et affin que ledit Secretin et ses successeurs soient tenus à sonner les *sains* quand on fera l'anniversaire pour nous en ladite église. » (*Testament de Jan Lessillé*, Seigneur de Juigné-sur-Sarte). Ménage. = Distinguer : Sain, sein, sinum ; Sain, graisse, sagimen ; Sain, cloche, de signum... (toque sing.). — Sonner les *sains.* (Froiss., t. IV, 231.) — Seing, marque ; Saint, sanctus ; Sain, sanus. — L. C.

Sainegrain (Mj., Sp.), s. m. — Grains de fenugrec. Syn. et d. de *Saingrain.*

Et. — Parce qu'on s'en sert pour l'engraissement des bestiaux. D'ailleurs, ceux qui le font ne s'en vantent pas, vu que le gras ainsi obtenu est de mauvaise qualité.

Sainement (Sp.), adv. — Doucement, avec précaution. Ex. : Il l'a mis ben *sainement* au bas. — Pas d'autre sens. — Syn. de *Paré*, *Agré*, *Joliment.* C'est le fr. pris au fig.

Saingrain (Lg.), s. m. — Syn. et d. de *Sainegrain.*

Saint, — te (Mj., By.), adj. q. — Sert à renforcer certaines loc. affirmatives : En *sainte* conscience, en *sainte* vérité. || S'emploie aussi comme explétif devant le nom : vie. Ex. : Jamais de sa *sainte* vie il n'a su ce que c'est que de se *biler.* || S'emploie aussi qqf. avec les noms et adj. qui expriment la bêtise, afin de renforcer l'expression : « Pouvre *saint* sot ! Grande *sainte* niguedouille ! V. aux Proverbes : *Saints de glace*, *Saint Didier*, *Saint Jacques.*

Sainte-Guénette (Mj.), s. f. — Sainte imaginaire dont la fonction est de fesser les vieilles filles qui ont coiffé sainte Catherine. Plaisanterie. V. F. Lore, ix.

N. — Au Lg., où le calendrier ignore sainte *Guenette*, une vieille fille est une *guénette.* Cf. *Guenon*, *Guenuche.*

Sainte-Larme, s. f. — Relique conservée dans l'église Notre-Dame-de-Chemillé. || Sp. — Etre à *Sainte-Larme*, — pleurer, ou être sur le point de pleurer. By., *id.*

N. — Cette relique serait une larme de N.-S. J.-C. versée au Jardin des Oliviers, et conservée miraculeusement. Elle serait d'une vertu certaine pour les maladies des yeux. Cf. Pleurs de la vigne, V. F. Lore, XIV.

Saint-Esprit. (Mj., By.), s. m. — N'avoir pas volé le *Saint-Esprit*, — être un sot, n'avoir pas d'esprit. On dit, dans le même sens : Il est ben honnête, ben sûr, il a couché dans l'église et il n'a point volé le Saint Esprit, — et, en abrégeant : Il est ben honnête, ben sûr..., il ne l'a point volé, va ! (By.)

Saint-Hébétant (Mj., By.), s. m. — Saint imaginaire qui n'a sa place que dans la loc. : Prêcher la vie de *Saint-Hébétant*, — ennuyer les gens de ses discours.

Saint-Jacques (Sa., By.), s. m. — Jonquille.

N. — Cette plante pousse naturellement dans les prés de la région. Je n'en ai jamais vu au midi de la Loire, sauf dans les jardins, bien entendu. — A Po., des pourillons.

Saint-Jean (Mj., Tlm., By.), s. f. — La fête de Saint Jean. || Chose insignifiante. On dit : Ça n'est pas de la *Saint-Jean* ; — ou : Ça n'est que de la *Saint-Jean*, auprès de telle autre chose. || La *Saint-Jean* est une des époques les plus remarquables de l'année en Anjou : baux des fermes, louage des domestiques. Ceux qui veulent se gager se réunissent sur la place avec une feuille à leur chapeau (Po., By., Cnd., et probablement partout). ||

Non: au Lg. le louage des domestiques a bien lieu souvent à la Saint-Jean, mais le terme usuel pour les baux de fermes et de maisons est la Saint-Georges (23 avril). Je crois me rappeler qu'il en est de même à Sa. — A Mj, il y a deux termes d'égale importance: la Saint-Jean et la Toussaint.

Saint-Quentin, (Mj.), s. m.— Poire de Saint-Quentin, espèce de poire, petite, sèche, pierreuse, mais d'un goût assez fin, et surtout abondante dans les grands poiriers de haut vent, encore communs dans certaines haies des fermes. C'est une sorte de besi.

Saint-Sacrement (Mj., By.), s. m. — L'élévation de la messe. Ex. : J'ai qu'à me décancher si je veux arriver avant le *Saint-Sacrement.* || Se tenir droit comme un *Saint-Sacrement*, — droit comme un i, et d'un air fier. — Comme qqn qui aurait avalé sa canne.

Saint-Simon (Lg.), s. m. — C'est ainsi que l'on dénomme habituellement la commune limitrophe de Saint-Sigismond.

Saint-la-veille (Mj.), s. m. — S'emploie uniquement, mais très fréquemment, dans la curieuse expression suivante : Pour queun *Saint-la-Veille?* — pour quelle raison? en l'honneur de quel saint?

Et. — Je pense que cette locut. doit signifier : Pour quel saint, ou : Pour quelle vigile de saint?

Saison (Mj., Lg., Sal.), s. f. — Chaleur, état d'une femelle qui désire le mâle. Ex. : Je crais ben que noute vache garre est en *saison* ; toute la rêssiée a n'a fait que de crucher sus les autres. || Entrer en *saison*, — entrer en chaleur. — Syn. de *Chasse*, *Saut*, *Marois*, *Feu*, *Lice*, *Ravot*, *Trutru.*

Et. — L. Sationem, action de semer, temps propice aux semailles, — puis à n'importe quoi, — puis enfin les époques diverses de l'année.

Saisonner (Mj.), v. a. — Saillir une vache. Syn. de *Sarvir*, *Bouvarder.* V. *Saison.*

Saisse (Mj., By.), s. f. — Ecope. Syn. de *Pelle* à jeter l'eau. Sasse, épuisette. V. Littré. By. — Sé-esse.

Salade (Mj., By.), s. f. — Mercuriale, remontrance un peu vive, réprimande. — Syn. de *Savon*, *Abattage*, *Suif*, *Poil*, *Chasse*, *Rabâte*, *Satou.* || Au sens franç. *Salade* de vicaire, — peu de vinaigre et beaucoup d'huile, parce qu'il emploie celle de son curé. Curé à son tour il ménagera moins le vinaigre, qui est à meilleur marché.

Saladiérée (Mj., By.), s. f. — Le contenu d'un saladier. Ex. : J'ai bouffé toute eine *saladiérée* de cocombe.

Salamandre, s. f. — Espèce de pot en terre avec couvercle, servant à faire cuire les marrons... La salamandre représentait le génie du feu (Mén.) Syn. de *Diable.*

Salapiaud (Mj.), s. m. — V. *Salopiaud.*

Salement (Mj., etc.), adv. — Durement, d'une manière rude, peu courtoise ; grossièrement. Baiser *salement.* — pincer durement. — Ex. : Il m'a envoyé eine pierre dans les coûtes, il m'a *salement* baisé, ceté cochon-là !

Saler (Mj., By.), v. a. Fig. — Arranger ; rouer de coups, battre à plate couture ; communiquer une... avarie. Syn. de *Poivrer*, *Plomber.* Il a été voir ses cousines, et pis il s'est fait *saler* de promière. || Absolument : saler du lard. Ex. : J'allons *saler* la semaine procheune, dans les mitans jours. — Je *salons* tous les ans dans les temps de la Toussaint.

Saleter (By.), Sal'ter, v. n. — Battre des ailes. V. *Daleter*, *Galeter.*

Salette (Mj.), s. f. — Poivrade, saupiquet. Ex. : J'ai mangé ein artichaut à la *salette.* Mot passé dans la lang. angl. Sallet, salade.

Hist. :

« Il y doloit tant fort le gobelet
« Qu'il ne mangeoit viande que au *salet.* »
(G.-C. Bucher, 248, 238.)
« Et que jamais ne puisse boyre vin,
« Manger *salet*, ny de fresche pouldrure
« Et qu'en ung gouffre il preigne sepulture. »
(*Id.*, 257, 244.)

Salezir° (Lg.), v. n. — Salir. Cf. *Embellezir*, *Egrandezir*, etc. || Salezissant, — salissant.

Salière (Lg., By.), s. f. — Coffre cubique de bois, d'un pied de côté environ et monté sur quatre pattes, dans lequel on conserve le sel. Il se place à côté de la cheminée, tandis que le *saunier* de Mj., beaucoup plus petit et dépourvu de pattes, s'accroche dans la cheminée.

Salir (se) (Sp., By.), v. réf. — Aller à la selle, satisfaire à ses besoins naturels. Se dit des enfants. Syn. de se *Renettir*, — d'un malade.

Salissant (Mj., By.), adj. q. — Malpropre, qui salit. Ex. : C'est eine ôvrage ben *salissante.* || Qui se salit aisément. Ex. : Alle a eine robe ben *salissante.*

Salisson (Mj., By.), s. m. — Saligaud, sagouin. Syn. de *Sagouillon.* Se dit d'un garçon et non d'une fille. Autres syn. : *Salopiaud*, *Salapiaud*, *Sagoillard*, *Sagoillon.*

Salop. e (Mj., By.), adj. q. et s. m. et f. — Sale, malpropre, salaud. — N. Le fr. emploie le fém. Salope. V. *Marie-Salope.*

Salope, s. f. — Je cite Ménière : « Petites voitures s'arrêtant fréquemment pour prendre les voyageurs. On donne le nom de lapin à un voyageur qui quitte la voiture pour se dérober un instant, si le nombre des voyageurs est trop élevé, par rapport aux droits de la régie. »

Salopette (Mj., By.), s. f. — Vêtement de travail, blouse ou pantalon. V. *Salop.*

Salopiaud (Mj., By.), s. m. — Saligaud. On dit aussi *Salapiaud.* Dér. de *Salop.* V. *Salisson.*

Saloué, s. m. — Pour saloir. Provision de porc salé. — En fr., c'est le pot qui sert à con-

server le lard (Mén.) || By., Mj. — On dit : charnier.

Hist. — « Les vault mieux tenir (les lards) ou *salouer*, comme ils font en Picardie. » (Ménage, ii, 5. — L. C.)

Saloux (Lg.), s. m. — Grand vase de terre cuite non vernissée dans lequel autrefois on salait le lard. N. On ne se sert plus que de *potines* de grès.

Saluer (Mj.), v. a. — Fig. — *Saluer* qqn, — lui décocher un coup de pied, en parl. d'un cheval.

Hist. — « Monsieur l'amiral d'Annebaut... fait *saluer* la place de cinq ou six volées de canon. » (*Mém.* de Du Bellay, f° 309.)

Sambaud (Mj.), s. m. — Saligaud, souillon. Enfant sale et négligé, petit saligaud. N. Ce nom est toujours masc., même appliqué à une petite fille. N. Rapport peu probable avec l'angl. Shambles, boucherie.

Sancté-Débarrassé (Mj., By.), interj. — Invocation à un saint imaginaire, laquelle signifie : Bon débarras. — Se dit au départ d'une personne importune.

Sandret° (Lg.), s. m. — Diminut. familier du prénom Alexandre. Syn. de *Lexandre, Sandrou.*

Sandrin, s. m. — Maladroit. Mot venu d'un type ainsi nommé au régiment. (Ag.).

Sandrine (By.). — Alexandrine.

Sandrou (Lg.), s. m. — V. *Sandret.*

Sang (Mj., Lg., By.), s. m. — Se faire du mauvais *sang*, se dépiter. || Manger le *sang*, — dépiter, exaspérer. || Se manger le *sang*, bouillir d'impatience, de dépit. || Se faire du bon *sang*, une pinte de bon sang, — s'égayer beaucoup. || C'est à se manger les *sangs* ! c'est à en devenir fou. ||Suivre le *sang*, — être héréditaire, en parl. d'une maladie, d'une tare, d'un vice. || N'être qu'ein *sang* ! — être tout couvert de sang. || Bon *sang* ! — exclamation qui marque le dépit, l'impatience. — On dit qqf. : Bon *sang* de la vie ! || Tourner les *sangs*, affecter violemment, au point de rendre malade. Ex. : Quand alle a vu eine catastrophe pareille, ça illi a tourné les *sangs*. || Avoir du *sang* de naveau dans les veines, n'avoir pas de sang, pas d'énergie. || *Sang* meurtri, contusion, meurtrissure. V. F.-Lore, xiv. || S'en aller à l'affousse du *sang*. V. *Affousse.*

Hist. — « Bon *sang* que je voudrais écrire comme M. Jules parle ! » (La *V. cathol.*, 31 mars 1907, 2, 1.)

Sang-bouillant, s. m. (Mj., By., Lg., etc.). — Enfant vif, pétulant, très espiègle, turbulent. Syn. de *Tourmentier.* On dit : C'est un *sang-bouillant*. Syn. encore de *Jupitar, Vif-argent, Brise-barrières, Tourmentier.*

Sanglant (Mj.), adj. q. — Prononc. San-illant.

Sangle, san-ille (Mj.), s. f. — Zona, maladie éruptive. || V. au Folk-Lore, ix, pour l'Animal fabuleux. || By. Prononcez san-gle.

Sangleau (Mj.), s. m. — Bout de filin dont une extrémité porte une boucle, enfilée et pouvant glisser sur un cordage tendu (corde de hâlage, etc.), tandis que l'extrémité opposée est tirée perpendiculairement à ce cordage et attachée plus ou moins court, à un *filoir*, à un *marmouset*, à un *guinegau.*

Sanglée (Mj.), s. f. — Sanglade.

Sangler (Mj.), v. a. — Fig. Exécuter, achever, mener à bien. Ex. : Il en embauche pus qu'il ne peut en *sangler*. — C'est le : Qui trop embrasse, mal étreint.

Sanglereau (Mj.), s. m. — Petite sangle.

Sangliet (Lg.), s. m. — Ce mot se prononce toujours avec le gl mouillé, à l'italienne et en deux syllabes, comme on faisait autrefois en français. || By. — San-gli-er.

Sangloux (Mj , Lg.), adj. q. — Sanglant.

Sang-de-rate (Sa.), s. m. — Sorte de parelle dont les nervures des feuilles sont d'un rouge de sang Syn. de Sang-Dragon. Bat. Rumex sanguineus ou Patience rouge

Et. — Ainsi nommée à cause de la couleur de la feuille, dont la forme rappelle, d'ailleurs, celle de la rate.

Sangsue (Lg.), s. f. — V. *Sangsure.* || Fig. Grosse dondon *ébouêdrée*. Syn. de *Trouille* || By. — Personne tenace, opiniâtre dont on ne peut se débarrasser.

Sangsure (Mj.), s. f. —Sangsue. Corr. du mot fr. Cf. *Etendure, Laiture, Verrure.* Pat. norm. *id.* — Picard : Sangsurne, sangsure, sangsourde.

N. — Cet r épenthétique représente l'accent final propre au patois.

Sanguenite (Mj., Lg.), s. f. — Graine aux vers.

N. — Littré donne : Santoline, dite aussi : petit cyprès, garde-robe, aurone femelle, sanguine, *sanguenite*. Prise à tort pour Santonine, artemisia santonica, composées, dont les semences et sommités sont vermifuges. Sorte d'absinthe, de *Santones*, la Saintonge. || Bat. Santolina incarna, Aurone femelle, Herbe à l'anguille.

Sanguin, s. m. — Prefeu, bois de chien, bois punais, bois sanguin ou cornouiller. (Mén.) Bat. Cornus sanguinea.

Sanguin (Mj.), adj. q. — Sanguin. || Sanguine, s. f. — Variété de laitue dont les feuilles sont pointillées de taches rouges.

Sanguinaire, adj. q. — Sanguin, ine. « Alle est rouge de figure, alle est ben *sanguinaire.*

Sanier (Li.), v. a. — Sangler, avec gl mouillé. Pron. San-nier.

Sans (By.), adv. — « Ils étaient venus pour qu'rî leux hardes ; ils son' erpartis *sans.*

Sans-cœur (Mj., By.), s. m. — Individu qui n'a pas de cœur, qui se montre lâchement égoïste. — V Jaub. Citat.

Sans-fin (Mj., By.), s. f. — Travail, occupation qui n'en finit pas. Ex. : C'est eine *sans-fin* d'éplucher ces pissenlits-là !

Sans-nom (Mj., By.), s. m. — Poisson de Loire qui tient le milieu entre la brême et le gardon, et qui passe pour être un hybride de ces deux espèces.

Sans-soin (Mj., By.), s. m. et f. — Personne peu soigneuse. « Un, une *sans-soin.* » Syn. de *Mal-soin.*

Sans-souci (Mj.), s. m. et f. — Français. On dit aussi : Sans-souci, va-de-bon-cœur.

Santé (Mj., Lg., By.), s. f. — Aplomb, toupet. « Eh ! ben, t'en as d'une *santé* ! » Syn. de *Culot*, *Fiel.* — C'est de l'argot.

Sapé (Segr.), adj. q. — Dire une chose d'un ton *sapé*, ou d'une façon sévère.

Saper (Li., By.), v. a. — Donner des coups de tête. « Le voyeau (veau, vieau) *sape* sa mère en tétant. || Accrocher, attacher. — Quand une alouse est *sapée* dans le fond, vous l'arracheriez plutôt par morceaux si vous la tiriez tout droit. Il faut la saisir avec un torchon et la retourner. || Shs. — Ag. — Coller, être étroit, étriqué. « Sa robe lui *sape* au derrière. » || Lg. — v. a. Humer, laper. Syn. de *Liaper.* V. *Sapper.* || By. — Froisser. « Ces cerises d'aigre-là sont tournées ; c'est pâ étonnant, le vent les avait ben *sapées*, et il a fait un temps orageux. » Syn. *Macher.* || Sal. — Piquer, mordre. « Il a été *sapé* par un aspit. »

Et.— Peut-être le même que le Mj. Sapper et que le vx fr. En tout cas, a donné l'angl. to Sip, même sens. — V° Soper : heurter, pousser, cogner, frapper, taper dessus ; boîter. Cf. Chopper, Chope. Du germ. Schupfen, schoppen, même sens. — Hist. « Les poux sont les Allemands..., les puces sont les Français..., les punaises sont les Italiens..., les morpions sont les Espagnols, qui se *sapent* ès places si bien, que, si on les peut ôter, c'est pièce à pièce. » (B. DE VERV., *M. de parv.*, III, 34.) — Berry, Sater, — presser, fouler, battre. « La pluie a *saté* les garets. »

Saperlipompette ! (Mj.). — Sorte de juron atténué.

Saperlote ! (Mj.), interj. — Sorte de juron atténué.

Sapia (Ag.), s. f. — Une sapia, une pas grand' chose. Queune *sapia* que c'té fumelle-là. Cf. *Serpida.* || Craon. — Poulets, lapins, canards, etc. || By. â très long. *Id.*, plus : Petits poissons pris à la pêche. « La pêche est bonne? — Y a côre du nombre, mais pas un de bauge, ren que des petits *sapiâs.* » N. — Semble se rapprocher du Mj. : *Chôpiot.*

Sapin (Lué), s. m. — Pin.

Sapine (Mj., By., Ag.). — Sorte de grand bateau entièrement et sommairement construit en sapin. Ces bateaux ne faisaient guère qu'un voyage et étaient ensuite démolis. Ils venaient de la Haute-Loire et transportaient surtout des poteries ou des bois débités. On n'en voit plus depuis 25 ans. Le français emploie ce mot dans un sens très différent. Il dérive du français sapin. || Pell. — Fruit du sapin, du pin, et, en général, de tous les conifères. Syn. de *Pine.*

Hist. — « Arrivé à Ancenis, il a l'heureuse chance de traverser la Loire sur une *sapine* en compagnie de l'abbé Doucin et d'une soixantaine d'autres Vendéens. » (DENIAU, *Hist. de la V.*, VI, p. 133.)

Sapper (Mj., By.) — V. *Saper*, v. a. — Appliquer, serrer, coller, appuyer fortement. Ex. : Il se *sappait* les lèvres ; a s'est *sappée* à l'appui de moi ; y a eine vormine qui s'est *sappée* à sa jambe. || Frapper avec un objet flexible d'un coup qui enveloppe. Ex. : Le vent me *sappait* mes cotillons dans les jambes. — I m'a *sappé* sa gaule par la figure. || Se *sapper* les lèvres, — se pincer les lèvres. || v. réf. — Se sapper, se presser. Ex. : A se *sappait* contre moi. || Lg. — Se jeter vivement sur qqn et le happer. Ex. : La vormine s'est *sappée* à ma jambe. || Lg. — Humer, sucer.

Sapré, ée (Mj., Lg., By.), adj. q. — Forme atténuative de l'adj. fr. Sacré, considéré comme un blasphème. Syn. de *Satré*, *Sarché*, *Discré.* Cf. *Bleu*, *Dien*, *Sacrédienne.* Ex. : Je ne sais pas ce qu'elle a dans le ventre, cette *saprée* bougresse-là ; n'y a gens de s'en aider ! || Bl. — Sapré, pour : Sapristi. — N. *Sapré* se retrouve dans le fr. Sarpejeu, qui est pour Sacrebleu, et dans Saperlotte, Saperlipopette, etc.

Hist. — « ...La gamine terriblement spontanée qui, à six ans, avertissait son aïeule de l'arrivée d'un importun, en criant à pleine voix : « Grand'maman Tambour, voilà le *sapré mâtin.* » (M. ALANIC, *Ma cousine*, Annal. p. et litt., n° 939, p. 399.)

Anecdote. — A un grand dîner de confirmation, dans une cure de campagne, à la suite d'une maladresse d'un servant, un vieux curé s'écrie : *Sacré* mâtin, ma soutane ! » — « Oh ! Monsieur le Curé, fait doucement remarquer Mgr l'Evêque, quelles expressions ! » — « Comment, Monseigneur, mais elles sont très convenables : Sa crème a teint ma soutane, il a renversé le plat dessus ! » — Le bon Evêque rit tout le premier de cette facétie.

Sapristi ! (Mj., By.), interj. — Sorte de juron atténué. Qqs-uns disent : *Sapristi* de saprispontaine ! — *Sapristoche* !

Sapristoche. — *Id.*

Sapristontaine (Mj.). — V. *Sapristi.* Syn. de *Sacristi*, *Saquerlotte*, *Saquerdié*, *Saquerdienne.*

Saquée (Sp.), s. f. — Epreintes, élancement douloureux. V. *Saquer.* Syn. de *Riblée*, *Lancinement.*

Saquer (Sp.), v. n. — V. *Sacquer.* Faire ressentir des élancements douloureux, des épreintes. Syn. de *Bouter*, *Touper.* — N. Il vaudrait p. ê. mieux écrire Sacquer, car le fr. Saccade en dérive évidemment. || By. — On dit Zouper fort. || Lrm. — Flanquer violemment.

Saquerdié ! (Mj., By.), interj. — Juron. Forme vieillie de *Sacrédié.*

Saquerdienne ! (Mj.), interj. — Juron. Forme vieillie de *Sacrédienne*,

Saquerlote (Mj.), interj. — Sorte de juron atténué. Syn. de *Sacristi*, *Sapristi*, *Sapristoche*, *Sapristontaine*, etc.

Saquetée (Mj., By.), s. f. — Sachée, contenu d'un sac.

Et. — Dér. d'un dimin. inus. du fr.Sac, Saquet ; doublet du fr. Sachet. On retrouve ce mot Saquet dans *Saqueton*, *Saqueter*.

Saqueter (Mj.), v. a. — Congédier, renvoyer, mettre à pied, donner son sac à qqn. || P. ext. — Rudoyer, malmener. Du fr. Sac. || Saboter, rosser. N. — Qque confusion avec *Saveter*.

Saqueton (Mj., Lg.), s. m. — Petit sac, sachet. V. *Saquetée*.

Saquetonnée (Mj.), s. f. — Le contenu d'un petit sac. Ex. : Alle a grogé eine bonne *saquetonnée* de brout. V. *Saqueton*.

Sarche, s. f. (Tc, Tr., By.). — Planche de hêtre cintrée servant à surélever les bords d'une cuve : « Ma buée était tellement forte qu'elle débordait mon baquet ; j'ai été obligée d'y mettre des *sarches*.

Et. — Cercle de bois auquel on attache une étoffe pour faire un tamis. Forme ancienne et altérée de cercle. (Litt.) — Cerce, du radic. de Cerceau ; cerche, cherche. Circus. (Darm.) — Cerceau qui porte la corde d'un tambour, d'un crible. Du L. Circus, ou plutôt Circa, donc pour Cerche. (Cf. Cercelle et Sarcelle.) Scheler. By. Plutôt Çarche, pour Cerche, cercle.

Sarché, ée (Mj., By.), adj. q. — Quelques personnes, et surtout des femmes emploient ce mot, forme atténuée du fr. Sacré, qui est tenu pour un gros juron. Ex. : Attends, va, mon *sarché* animal ! — Syn. de *Sapré*, *Satré*, *Discré*.

Sarcher (By.), pour : Chercher. Cf. *Sarche*.

Sarcille, s. m. — Sarcillette. — Nom vulg. du Polygonum acetosella. V. *Vinette*. P.-ê. l'Oxalis acetosella, de Bat.

Sarcot' (Mj., Sal.), s. m. — Personne grande et sèche. Ex. : Queun grand *sarcot* de marraine ! — Sécheron.

Et. — Ce mot dérive (par des intermédiaires) du grec Sarkx, sarkos ; il se rattache au pat. *Charcois* et au fr. Carcasse. — Cf. Sarcophage.

Sarcueul (By.), s. m. — Cercueil. — Cf. le nom de lieu ; Les Cerqueux-sous-Passavant ; m. à m. qui ronge les chairs. Sans i, comme *Linceul*.

Et. curieuse de Sarcophage. — Le mot s'appliquait d'abord à une espèce particulière de pierre à chaux qui avait la propriété de consumer, dans l'espace de quarante jours, la chair et même les os d'un corps que l'on y renfermait. (Pline, *H. N.*, 36, 27.) Cette pierre servait à faire des cercueils, quand on enterrait le corps tout entier sans le brûler, ce qui fait que le mot a fini par s'employer pour toute espèce de cercueil, quels qu'en fussent les matériaux. C'est dans ce sens général que l'emploie Juvénal. (*Sat.*, x, 172.) — Scheler.

Sardine (By.), s. f. — Dicton : Vous étiez comme une *sardine*, vous voilà comme un fantôme, — vous avez engraissé (Li., Br.) || Herbe à la serpent. Reseda luteola. V. *Sardrine*. || Mj. — Plon — *sardine*, — espèce d'osier commun dans les lucettes. Ainsi nommée sans doute parce que la feuille a la forme et la couleur d'une sardine.

Sardrine (Mj., By.), s. f. — Sardine. || Fig. Enfant maigre et chétif. — Corr. du fr. par épenth. d'un r. Cf. *Jardrin*. Syn. de *Serdine*. Bret. Sardrinen. || By., *id.* et Serdrine.

Sarge (Mj.), s. f. — Serge. || Tissu de laine épais, solide, rude au toucher, tout en laine. On en faisait surtout des rideaux de lit. La tiretaine (tiretaigne) tissu assez grossier, en laine courte, avec chaîne de fil, à peu près syn. de l'ancien droguet. || By., id.

Et. — « Le peuple dit Serge, mais la cour dit Sarge. » Chifflet. — Orig. dout. — Un a dans presque tous les dialectes. (Litt.) — « Du L. Serica, plur. n. pris pour le fém. sing. Le mot désigne à l'origine une étoffe de soie, du nom des *Seri*, peuple d'Orient, qui fournissait la soie aux Grecs et aux Romains. — A. f. Sarge, forme encore usitée au xviie s. — xiie s. « Mantiaus de *sarges*. » (Chrét. de Troyes.) Darm. — « De tafetas, blanc, bleu, noir, tanné, *sarge* de soye, camelot de soye. » (Rab., *G.*, i, 56, 103.) — « Seront employez à faire des tours de lictz et rideaux des pauvres dudit Hôtel-Dieu, en estophe de *sarge*... » (*Inv. Arch.*, S., s., H, 16, 1, 18.)

Sargent (Mj., By.), s. m. — Sergent. Doubl. du mot fr. Cf. *Marveille*, *Far*, *Mar*, etc. et l'esp. Sargento, même sens. || Souvent pris pour le Serre-joint du menuisier.

Sargier (Mj.), s. m. — Fabricant de sarge, de *tiretaine*.

Sarment (Mj.), s. m. — Serment. L. Sacramentum.

Sarmenter (Mj.), v. n. — Ramasser des sarments après la taille de la vigne.

Sarmon (Mj., By.), s. m. — Sermon, d'où Sarmouner (Mach., Z. 206).

Sarpe (Mj., By.), s. f. — Serpe. — V. *Sarper*.

Sarpeillaud (Sp.), s. m. — Loqueteux, celui qui porte des vêtements déchirés. — Se rattache au fr. Serpillière. Syn. de *Guenilloux*, *Meillaud*.

Et. — « On trouve dans les Gloss. du mâ. : *serapellinæ* vestes..., de vieux habits, de vieilles peaux, peaux de peu de valeur. Ce mot B. L. n'est pas autre que le lat. Xerampelinus, qui se disait d'une étoffe de couleur de feuille morte de vigne, c.-à-d., comme dit le scoliaste de Juvénal : inter coccineum et muricem. Le m. â. y vit une vieille étoffe, et le mot, perdant sans cesse de sa dignité, en vint à signifier une grossière étoffe. » (Litt.)

Sarpent (Mj., etc.), s. m. — Serpent.

Sarpentine (Mj.), s. f. — Serpentaire, sorte de cactus.

Sar, pour **Ser**, dans nombre de mots commençant par Ser : Sarfeuil, Sarge, Sarmon, Sarmonner, Sarvir, Sarvice, Sarviteur, Sarpent, Sargent, Sarpe, etc. || By. Charfeuil.

Sarper (Mj.), v. a. — Abattre, élaguer à coups de serpe. Cf. *Fauciller.* || P. ext. Abattre à grands coups d'un outil tranchant. Ex. : J'ai *sarpé* le vipère avec ma faucille.

Et. — L. Sarpere, mot archaïque., qui signifiait : émonder, congénère au grec harpè, faux ; à l'aha. scarf ; all. scharf, aigu ; sanscr. çalpa, faucille. — XIIIe s., sarpe. (LITT.) Le russe a : serpe = faucille.
— « La *sarpe* et sa coignie prist
« Dont aguisée avoit ses pieus. »
Ren., v. 16, 424. (L. C.)
— « On trouve dans la Loi des Douze Tables : Vineæ sarpuntur. » Ce mot n'était plus en usage à Rome du temps de FESTUS, qui se donne la peine de l'expliquer. » (LAISNEL DE LA SALLE. — JAUB.)
Hist. — « Tchiélé-là qu'y ai tués, quemme vous ô dites ne m'fant poué poñ !... O dét être tchiés qu'y ai *sarpés* à l'échallé d'la Pierre tchi bronle... Tchiou tchi revint é-t-ine homme sons téte. » (H. BOURGEOIS, *Hist. de la Gr. Guerre*, p. 51.) — « Les genêts ou les ajoncs, dans les champs, étaient-ils bons à *serper* (à épointer avec la serpe), ou à arracher entièrement, alors les paysans organisaient une *gueroüée.* » (DENIAU, *Hist. de la V.*, I, 60.)

Sarpette (Mj., By.), s. f. — Serpette. Syn. de *Guignette*, *Gouet.*

Sarpillèle (Z. 152), s. f. — Linge usé. Pour Serpillière. — V. le suivant.

Sarpillière (Mj., By.), s. f. — Serpillière.

Sarpoulet (Mj.), s. m. — Serpolet.

Sarrasin (Mj.), s. m. — S'emploie seulement dans la loc. suiv. : Vie de *Sarrazin*, — vie malheureuse, tourmentée. || Faire une vie de *Sarrasin*, — faire du tapage, tourmenter les autres. V. *Mogon.*

Sarsifis (Mj., By.), s. m. — Salsifis. — Pat. norm. Sersifis.

Sarvable (Mj.), adj. q. — Utilisable. V. *Sarvir.*

Sarvante (Mj., By.), s. f. — Servante. || *Sarvante* de curé, — ravenelle. Syn. de *Rosse*, *Ravoyon*, *Jote*, *Trompe-voleur.*

Sarveux, se (Mj., By.), s. m. et f. — Celui ou celle qui fait le service de la table, à une noce. V. *Sarvir.*

Sarvice (Mj., By.), s. m. — Service. || Quantité de lait et de beurre que donne une vache. Ex. : Ceté vache-là est noguière, a n'a guère de *sarvice* ; mais cetelle-là est bonne de *sarvice.* || Etre en *sarvice*, avoir du *sarvice*, — donner du lait, en parl. d'une vache. || Office religieux célébré en l'honneur d'un défunt. V. F.-Lore, II.

Sarviette (Mj., By.), s. f. — Serviette.

Sarvir (Mj., By.), v. a. — Servir. || Couvrir, une femelle, en parl. du mâle. Ex. : C'est cet ételon-là qui a *sarvi* ma jument (j'ment). Syn. de *Saisonner*, *Garnir.*

Sarvitude (Mj., Tlm., By.), s. f. — Service, usage, utilité. Ex. : Il n'a planté de la légume que pour sa *sarvitude.* — Ils ramassent du vin à pu près ce que leux en faut pour leux *sarvitude.*

Sas (Mj., By.), s. m. — Sas. || Passer au grous *sas*, — examiner sommairement, exécuter sans beaucoup de soin.

Et. — Setacium, en soie de cochon : devenu sedaz, seaz, saaz, saas, sas. — XIIIe s. Le saas pour saacier. (DARM.)
— « J'ay la lerme assez loing de l'ueil,
« Passant mes ennuys au *gros sas.* »
(Ch. D'ORL., Rondeau.) L. C.

Sâssier (Sal.), s. m. — Farinier, qui passe au sas. Boire com. un *sâssier.* Les sâssiers ont toujours de la poussière dans la gorge.

Satisfaire (Mj., By.), v. n. — Absolument. Tirer au sort. Ex. : J'ai *satisfait* en 74.

Satou (Bl.), s. m. — Admonestation, réprimande, dispute. Syn. de *Savon*, *Poil*, *Abattage*, *Rabâte*, *Suif*, *Salade.*

N. Je trouve dans JAUB. : Sater : tasser, presser, fouler, battre. — Peut-on rapprocher ? || J'y verrais un doublet du fr. Cédule. (R. O.) — Oh ! ! (A. V.)

Satré, ée (Mj.), adj. q. — Forme atténuative du fr. Sacré, considéré comme juron. V. *Sapré*, *Sarché*, *Discré.*

Sau (Lg., Tlm.), s. f. — Sel. || La gabelle. Du lat. Sal. — Pat. normand Seu.

N. — Ce mot, très vieilli à cette heure, était encore couramment employé par les vieillards il y a trente ans. Les jeunes le connaissent encore, mais le sens de : Sau, Gabelle, est oublié.
Hist. :
— « Phelippon donnera *la sau.* »
— « Mon Megnon, per l'amour de voutre Mère,
« Tiray-nous de la misère.
« De la Taille et de la *Sau*,
« Nau, nau, nau. »
(*Noëls popul.*)

Sauçaige, s. f. — Cuisine. A un étranger, invité à votre table : « Eh ! ben, vous acc'modez-vous de nout' *sauçaige*? — De notre manière de faire la cuisine (Ag.). — Lat. Salsus, salé ; Salsa, salse, sausse.

Sauce (Mj.), s. f. — Eter, ou se trouver de la *sauce*, — être, se trouver inopinément d'un repas, — favorisé dans une affaire avantageuse. || Etre de la *sauce*, — être complice. || Se trouver dans la *sauce* signifie aussi : Se trouver compromis, englobé, impliqué dans une affaire scabreuse. (Mj., By.).

Saucée (Mj., By.), s. f. — Pluie dont on est trempé. Ex. : J'en avons attrapé d'eine *saucée* ! Syn. de *Enfondure*, *Trempe.* Averse reçue. — Cf. JAUB.

Saucer (Mj., By.), v. n. — Etre saucé, trempé jusqu'aux os. Ex. : Velà le temps ben noir, c'est comme sûr que j'allons *saucer.* — Syn. de *Enfondre.* — « En nous enrevenant, j'avons *saucé.* » || Fig. — Tremper, être de complicité, participer, coopérer; se trouver mêlé à une affaire. || Y avoir *saucé*, — avoir connu charnellement.

Saucette (Pell., By.), s. f. — Syn. de *Rirette.* S'emploie dans l'expression : Manger un œuf à la *saucette*, — en trempant son pain dedans, à la mouillette.

Saucicade (Mj., By.), s. f. — Sauce, ragoût, fricot quelconque.

Saucier (Mj., By.), s. m. — Saucière.

Sauffre. — Prép. Pour : Sauf. — » Ils ont tous chéyu, *sauffre* un. — By.

Saulâs, s. f. Saulaie.

Sauleau (Mj.), s. m. — Persicaire. Syn. de *Pied-rouget*, ou *Pied-roget*, *Pouzé*, *Herbe à la guernouille*, *Morcheneau*.

Et. — Dimin. du fr. Saule. La plante est ainsi appelée de ce que sa feuille rappelle par sa forme celle du saule, ou parce qu'elle se plaît aux mêmes lieux que le saule. Pour bien juger de la valeur de cette dernière raison, il faut avoir vu les fouillis de saule et de persicaire mélangés qui croissent sur les grèves et sur les rives de la Loire.

Saule-marceau, s. m. — V. *Marsaule*.

Sauline (Cho.), s. f. — Une paisse *sauline*, charmant petit passereau, très facile à apprivoiser. Vit sans doute dans les saules. || By. — Saulette, moineau plus petit que le moineau franc à tête rousse.

Saumère, s. f. (Mj. By.) Saumure. Doubl. du mot fr. || By., *Sauméere*. || Lg. Saumas.

Et. — B. L. Salemoria, qui manque dans D. C. et qui est dans un manuscr. du VII[e] ou VIII[e] s. — Sal, sel. V. *Sau*, et muria, Saumure. (LITT., et *Suppl.*)

Hist. — « Alors que chascun vouloit recueillir de ceste rosée, et en boire à plein godet, trouverent que ce n'estoit que *saulmeure*, pire et plus salée que n'est l'eau de la mer. » (RAB., *P.*, II, 2, 118.) — « Quod pingui miscere mero *muriaque* decebit. » (HORACE.) — Grec : almuriç, de almê ; rac. alç, le même que le lat. sal. — Aphérèse de al.

Saumurois, adj. q. — Né à Saumur. Saumurien, élève de l'Ecole de cavalerie de cette ville.

Saumuroise (Lg.), s. f. — Sorte de nasse en fil de fer à deux *chartreaux*. On y prend des anguilles.

Saunier (Mj., By.), s. m. — Saunière. Boîte au sel. V. *Salière*.

Saupionner (Mj., By.), v. n. — Sautiller. Dim. irr. de Sauter. — Sautillonner? || La pluie *saupionne* (Segr. — MÉN.)

Saut (By., etc.), s. m. — D'ein plein *saut*, — brusquement et brutalement. Ex. : Il est arrivé sus moi d'ein plein *saut*. Syn. de *bédée*. — N'allez donc pas tant de *saut* (Li., Br.) — Aller trop de saut (Z. 152). || Mj., De *saut*, tout à coup, inopinément. || Mj. Attraper ein *saut*, — faire une chute By. — id. || Fig. *Saut* d'ôvrage, — travail considérable et pressant. Ex. : Ils sont dans ein *saut* d'ôvrage. || De *saut*, — bien. Aller de *saut*, — aller bien, en parlant de la santé ; s'exécuter rapidement et régulièrement, en parl. d'un travail. Ne s'emploie qu'avec la négation. Ex. : Comment que ça va anhuit? — Ça ne va pas de *saut !* || Lg. — En *saut*, — en chaleur. Se dit d'une vache. Syn. de *Ravaut*, en *saison*, en *chasse*.

N. — En parl. d'un ouvrage, on dit (Mj.) : Ça ne va pas de *saut*, — pour : ça ne va pas vite. Or, comme en parl. d'une mauvaise santé, on a pris l'habitude de dire : Ça ne va pas vite, on répond aussi à une autre question sur le *portement* : Ça ne va pas de *saut*.

Hist. — « Et entrerent ens *de saut* car elle estoit sans garde. » (FROISS., IV, 345.)

Saut et de Bédée (de) (By.). — Par boutade V. *Béder*, *Bédée*. Aller de *saut* et de *bédée*. — On dit aussi : De cul et de *bédée*. Et cela rappelle la... gracieuse démarche de l'oie, qui avance d'abord la partie antérieure du corps, puis la postérieure.

Hist. — A rapprocher : « Soit de bond, soit de volée, que nous en chaut-il, pourvu que nous prenions la ville de gloire? » (PASCAL, *Proc.* 9. L. C. N. E.) Se dit d'un projectile qui, lancé, n'a pas encore touché la terre. « Le canon ne pouvait incommoder les ennemis de volée, mais seulement de bonds. » (SAINT-SIMON.)

Saute-l'âne (Sp.), s. m. — V. *Saute-mouton*, dont il est le synonyme.

Saute-mouton (Mj., By.), s. m. — Jeu d'enfants dans lequel les joueurs sautent alternativement les uns par dessus les autres. V. S.-*mulet*, *S.-poulain*. V. F.-Lore, VII.

Saute-mulet (Lg.), s. m. — Le même jeu que *Saute-mouton*, *Saute-poulain*.

Saute-poulain (Mj.). V. *S.-mouton*. — Ce n'est pas le même jeu que le Cheval fondu.

Saute-aux-preunes (Lg., Mj., Sp.), s. f. — Petite fille dont les robes sont trop courtes, — mais, sans doute, d'autant plus convenables pour aller cueillir des preunes.

Saut-de-mouton.— V. *Courbe-échelle* (MÉN.)

Sauter (Mj., By.), v. a. et n. — Saillir, couvrir une femelle. Syn. de *Caucher*, *Chaucher*. || *Sauter* comme ein biqueton. || *Sauter* en place, — hors du lit, dans la place. || Lg. — *Sauter* de pré en lande, — laisser le mieux pour prendre le pire.

Sautereau (Mj.), s. m. — Sauterelle. || Sp., Co. — Provin, syn. de *Pérouin*.

Et. — Masc. de Sauterelle. — Berry, Sautériau.
Hist. — « .... Ayant faible la voix,
« Comme le *Sautereau* enroué par les bois. »
(REMY BELLEAU, I, 92.)

Sauterelle (Mj., By.), s. f. — Instrument assez semblable à un compas, qui sert aux maçons, charpentiers, etc., pour mesurer les angles. On l'appelle aussi : Fausse-équerre.

Hist. — « Soudain que le niveau eut fini son propos, voicy la *sauterelle* qui s'esleve en disant.. » (PALISSY, p. 92.)

Sauteuse (Mj., Ag.), s. f. Femme ou fille d'allure et de mise peu réservée. N. On dit toujours: Grande *sauteuse*. Syn. de *Bigaillon*, *Bigane*.

Sautille (Br.), s. f. — Jambe. || Li. — Les *sautilles* des chiens, — les excroissances cornées qu'ils ont en arrière des pattes, eux et qqs autres animaux. V. *Soquille*.

Sautir (Sp), v. n. et a. — Doubl. du v. *Sauter*. Se conjug. com. Mentir.

Sauture (Mj.), s. f. — Aventure fâcheuse, tuile, déconfiture, déconvenue, mauvaise affaire, rude épreuve. Syn. de *Baisure*, *Ripure*, *Rinçure*.

Sauvageau (Do,), s. m. — Arbre sauvage destiné à être enté. — Syn. de *Egrasseau*.

Hist. — « Il y a grande présumption que les *sauvageaux* qui seroient entez sur cest arbre franc et bien cultivé, en prenant nourriture d'iceluy, viendroient, avecque le temps, à porter fruicts semblables. » (*Disc, politiq. et milit.* DE LA NOUE, p. 335. — L. C.)

Sauvagin (Tlm.), s. m. — Petit gibier, de poil ou de plume. — Forme masc. du fr. Sauvagine.

Hist. — « Moult est plaisante la matinée qui me donne volunté d'aller chasser la *sauvagine*. » (*Perceforest*, IV, 132.)

Sauve (Ag., Sar.), s. f. — La sauve est l'endroit où les enfants se réfugient, se sauvent, dans leurs jeux, et où l'adversaire ne peut les prendre. V. *Cou* [1]. || On dit : *Sauve* mon coup, au jeu de billes, quand la bille a échappé de la main, — alors on a le droit de recommencer si l'on a prononcé ces paroles avant que l'adversaire ait dit : *Sauve ton* coup. || Mj. — *Sauve*-la-vie, s. m. Salut. — Ein petit verre de tiaule, le matin, c'est mon *sauve*-la-vie.

Hist. — « Et il nous faut toujours une *sauve*, dans les tableaux, un coin d'ombre, si petit qu'il soit, où nos yeux reviennent après avoir erré. » (R. BAZIN. Préface de *Angers et l'Anjou*, p. 3, l. 2.) — « Les petites adoraient leur maîtresse. Elles comprenaient cette maternité souriante d'une âme virginale. Elles n'étaient pas les seules. Les timides, les désespérés, les très vieux aussi, tous ceux qui, ayant besoin de protection, ont l'instinct de la *sauve*, tous ceux-là, s'ils rencontraient par hasard sœur Edwige, venaient à elle dès que le rayon des yeux bleus avait touché leur cœur. » (*Id.* — *L'Isolée*.) — « Bientôt, parvenu à la route qui filait droit sur les Pépinières, . . . Robert ralentit le pas. Il se trouvait dans l'horizon du domaine, il atteignait la *sauve*. » (R. BAZIN, *La Sarcelle bleue*, 180.) La *sauve*, ici, est la maison où Robert trouvera le repos de l'esprit, dans une circonstance critique.

Sauze (Lg.), s. m. — Saule.

Et. — V. *Saulâs*. Sous cette forme, vient bien de salicem. — JAUB. : Sauzaie ; sauze, saux.

Savari (Sp.), s. m. — V. *Chavari*.

Savate (Mj., By.), s. f. — Fig. Individu sans consistance morale. Syn. de *Galette*. || Femme très bavarde. || Mj. — Individu maladroit Syn. de *Sabot*. || Jeu. V. F.-Lore, VII (Mj.)

Savater, (Mj.), v. a. — Saveter, gâcher un ouvrage, le cochonner. — On dit dans le mêmesens: Travailler comme un *bouifre*. Syn. *Sabourer*, *Bousiner*, *Hairer*. Cf. *Saveter*.

N. — D. C. cite Savaterius, 1353 ; Savetarius, 1290.

Savaterie (Lg.), s. f. — Fabrique de chaussures.

Save (Mj., By.), v. a. — Subj. prés. du v. Savoir. Ex. : J'en ai ren dit, pour pas qu'ils le *savent*. — Pat. norm., *id*.

Savetage (Mj.,) s. m. — Action de saveter, le résultat de cette action.

Savetaillon, s. f. — Femme arrangée sans goût. (MÉN.).

Saveter (Bg , Mj), v a — Chiffonner, défraîchir ; froisser, friper. || By. — Soif'ter.

N. — Le franç. emploie ce mot dans un sens voisin, mais différent. V. *Savater*.

Savigné (Sp.), s. m. — Sabine, sorte de génévrier dont les propriétés abortives ne sont que trop connues dans les campagnes.

Et. — Savinier ; juniperus sabina. — Norm. du Savigni. — Mieux, Savinier. BAT.

Savoir (Mj., By.), v. a. — A très souvent le sens de Pouvoir. Je ne *saurais* ou : Je ne *sarais* le faire, en parl. d'un ouvrage, — je ne pourrais pas le faire, j'en suis incapable (moins par défaut de science que pour une autre cause, la volonté, p. ex. qui manque). Est, dans ce cas, usité surtout au conditionnel. Toutefois, v. *Su*. || N. On fait suivre ce v. de la prép. de. Ex. : Il *sait* de lire. || Interrogat. — *Sa*-vous? — savez-vous? Ex. : *Sa*-vous s'ils sont arrivés? — Cf. A-vous? Voule-vous? — Avez-vous? — voulez-vous? || N'en *savoir* plus guère long, — toucher à sa fin, être à bout, être à toute extrémité; n'en pouvoir plus, n'avoir plus longtemps à vivre. || Bl. — Si j'*saurais !* — si je pouvais. || Z. 139. Je n'*saurais*, — je ne pourrais.

Hist. — « De vos beautés *sçavous* que j'en dirois ? » (DU BELLAY, p. 364).

Savon (Mj., By.), s. m. Fig. — Réprimande sévère. On dit en fr. Savonner la tête à qqn, le réprimander. Syn. de *Poil*, *Chasse*, *Abattage*, *Rabâte*, *Suif*, *Salade*, *Satou*.

Et. — L. Saponem, mot que l'on croit d'origine gauloise : « Galliarum hoc inventum », dit PLINE, 33, 12, 51 (LITT.).

Savonnerie. V. *Savonnure*.

Savonnure (Sp.), s. f. — Lessive de linge fin, qui ne se blanchit qu'au savon.

Sa-vous ! (Mj.). — V. *Savoir*. — Ajoutez : Pense-vous? Voye-vous? Craye-vous? Entende-vous?

Savoyard (Mj., By.), s. m. — Fig. Gamin. S'emploie comme interpellation dans le sens péjoratif. Ex. : Attends, va, mon méchant *savoyard*. || Coquin, canaille. — Cf. *Indien*, *Berton*, *Sarrasin*.

Saxons. — « Comment le pays d'Anjou fut quelque temps régy par seigneurs consuls et comtes *saxoniques*. » (P. DE BOURDIGNÉ. *Chroniq*., p. 3, l. 2.) Expliquerait les noms de lieux d'origine germanique.

Scarlante (Li., Br.), s. m. — Une mauviette.

Scéier (Mj., By.), v. a. — Scier. || Mois-

sonner. C'est un doubl. du fr. Scier, mais cette forme a vieilli. — Syn. de *Motiver*. — By. Très usité.

Et. — L. Secare ; esp. Secar. — Hist. « Lors commença le laboureur avec ses gens *seyer* le bled. » (RAB., *P.* IV, 46, 434.) — « Il mourut en ce jour-là (19 juillet 1707) quantité de personnes, les unes *ciant* le blé, les autres en battant. » (*Inv. Arch.*, E. II, 398, 1). — « Celuy qui tient terre à terrage d'aucun Seigneur doit requérir son Seigneur... de venir terrager le bled quand il est *scié*. » (*Cout. du Poitou*, t. I, 216, art. 64). — « Par exemple, cette faucille à dents, qui lentement et péniblement, *segeait* la moisson de seigle et d'orge. » (*La Tradit.*, p. 35, l. 36.)

Scéieries (Chpt., By.), s. f. plur. — Moisson. Syn. de *Motives*. || Réunion d'ouvriers occupés à *Scéier*.

Sceiguignard (Segr.), s. m. — Couteau mal aiguisé, qui scie, scéie, plus qu'il ne coupe. (MÉN.) Cf. *Zeguiner*. Syn. et d. de *Senard*.

Scéils (Sa., By.), s. m. — Sciure. V. *Scéier*.

Scec'yau, s. m. — Mauvaise scie (MÉN.). Cf. *Sciote*.

Scêller (Mj.), v. a. — Sceller. N. L'e se pron. très ouvert, comme dans : mêler.

Schlof (Mj., Lg.), s. m. — S'emploie dans l'express. Aller à *schlof*, — aller se coucher. V. *Pieu*, *Versailles*.

Et. — Ce mot est, sans nul doute, un souvenir de 1815 ou 1870 ; c'est l'all. Zu Schlafen.

Schnick (Mj.), s. m. — Eau-de-vie. Syn. de *Tiaule*, *Chien*. Réminiscence de l'all. Schnaps?

Schnorum, s. m. — Jeu de cartes. On disait : Schnif, schnof, schnorum (Pc.). V. *Chenorum*.

Sc ant (Mj., By.), adj. verb. — Très ennuyeux. « Il n'est qu'ça *sciant* ! » Dans le même sens : *Chiant*.

Sciau, s. m. — Seau (MÉN.). Pourquoi un c? V. *Siau*.

Et. — « Au XVIe siècle, BÈZE dit : On prononce Seo, un e fermé s'entend avec o et ne fait qu'un son ; ne prononcez pas *siau*, comme les Parisiens. » — L. Sitella. Seau vient d'une forme non lat. Sitellus ; seille vient de situla. (LITT.) — L. pop. Sitellum (classiq. situlum) devenu sedel, seel, seeau, seau (DARM.) — ORAIN : Sia, sciau, say, — du celtiq. sâl, seol, sel, seau.

Scicotter, v. a. — Scier malpropprement.

Et. — Ne semble pas venir de *sicot*, souche, mais de scier, au moyen d'un suffixe itératif diminutif icoter, que l'on retrouve dans le fr. Boursicoter et dans le pat. *Brassicoter*.

Scie (Mj., By.), s. f. — Scie, au propre et au fig. || *Scie* à maillotte, — chose ennuyeuse.

Scie-de-long (Mj., By.), s. f. — Scie à scier de long, à débiter le bois en planches.

Scier (partout), v. a. — Scier le blé, — moissonner. V. *Scéier*.

Et. — L. Secare, devenu : seiier, seier, soier, sier, écrit arbitrairement Scier. FURETIÈRES remarque que quelques-uns disent : soyer, ou seier, au sens de : couper le blé. (DARM.). — Cf. Negare, nier, v. fr. noyer (SCHEL.)

— « Ne le *scieur* ne va taillant
« Tant de moissons, lorsque nous sommes
« En été, que toi bataillant
« Tailleras de chevaux et d'hommes. »
(RONSARD, v. 446.)

Scieux (Mj.), s. m. — Scieur. || By. — Scéyeux. Scéier de long, les Scéieux de long.

Scionner (Mj., By.), v. n. — Fouetter en enveloppant, comme fait une baguette mince et flexible. || v. a. Fouetter avec un scion, uue verge mince et flexible. Cingler. Syn. de *Roter*, *Feurter*, *Houssiner*.

Et. — Franç. Scion. — Lat. Sectionem, de secare, couper? — En all. Scion se dit Schnittling, de Schneiden, couper ; le sens concret de Scion entraîne le genre masc.

Sciote (Cho., Lpos.), s. f. — Petit outil de maçon ou de ravaleur, formé d'un morceau de lame de scie, encastrée dans, ou fixée au bord d'une plaque de bois, et qui sert à entailler le tuffeau suivant une ligne droite. — Pat. norm. Sciette, scie à mains.

Sciton (Mj., Lg., Sp.), s. m. — Grande scie à débiter les troncs d'arbre en billes. Syn. de *Godendard*, *Harpon*. — C'est une sorte d'augment. de Scie.

Scorbut' (Mj.), s. m. — Aphte. || Grain ou brin de *scorbut*, bouton aphteux sur les gencives. Syn. de *Chancre*, *Balâfre*.

Scorpione, s. f. — Oreille de souris ; Myosotis annua. Plus je te vois et plus je t'aime, ou Myosotis perennis (MÉN.) BAT., *id*.

Scressonère (Mj.), s. m. — Scorsonère. On dit aussi : Cressonère. || By. — Skersonère.

Et. — Corr. du mot fr., par influence probable du fr. Cresson. — Ital. Scorzonera, de Scorza, écorce, nera, noire. Allem. Schwarzwurzel, racine noire. (LITT.) — De l'ital. Scorzone, escorzon, insecte venimeux contre lequel le salsifis noir a été préconisé. (DARM.). On choisira.

Sé (Mj., Lg., By.), s. f. — Soif. Ex. : J'ai-t-il pourtant grand *sé* ! — Cf. Esp. Sed. — Pat. norm. Saé.

Et. — Au XVIe s. on prononçait Soi, et au commencement du XVIIIe l'f ne se faisait pas plus entendre que dans clef. — XIIe seid. — Prov. set., port., sede. — L. Sitim, t changé en f comme dans fief de feodum ; mœuf, de modus (LITT.) — Frère Jean, dans RABELAIS, équivoque sur le nom de Jessé. — J'ai *sé*, soif. (GUILL.)

Séance (Mj., By.), s. f. — Scène. Ex. : A se sont engueulées comme des chiffoniers ; c'en était d'eine *séance* !

Sec, secque (Mj., By.), adj. q. — Sec, sèche. Ex. : La buée est ben *secque*, faut la ramasser. Tout à fait comparable au fr. Grec, grecque. Cf. *Sèche*.

|| *Sec*-de-vart, — se dit du bois de chauffage, dont la sève est sèche, bien que, d'ailleurs, il puisse être mouillé par la pluie. — Pat. norm. *id.* : Sek, pour les 2 genres.

N. — Cf. le celtiq. ; gaél., seac ; Kimry, sygh, sick ; bas-br., seach, sech. — Lat. Siccus.

Secaud (Mj., Lg.), s. m. — Individu grand et maigre, sécheron. V. *Sécot.*

Sèche[1] (Nu., Vz., Lpot.), s. f. — Dessication. Ex. : Faut trois jours de *sèche*, après ça les tuiles ne craignent pas la gelée. — C'est le fém. de l'adj sec, pris substantivement.

Sèche[2] (Lg.), adj. qual. — Sec, aux deux genres. Ex. : Mon linge est *sèche.* Cf. *Sec.* || By., *id.*

Sèchement (Mj.), adv. — Chichement. Ex. : Ça vit ben *sèchement*, ces gens-là. — Parcimonieusement, maigrement.

Et. — Chiche, du lat. Cicer, avec changement inexpliqué de c en ch. C'est le pois-chiche. Par ext. chose de rien. A moins qu'on ne le tire alors de l'ital. Cica, même sens, esp., chico, petit. (Darm.)

Sécherette (Lg.), s. f. — Fille grande et maigre. Syn. de *Sécherolle.*

Sécherolle (Mj.), s. f. — Personne sèche et maigre, perche, sécheron. Ex. : Queune grande *sécherolle* de marraine ! Syn. de *Sarcot*, *Sécherette.*

Sécherre, s. f. — Pour Sécheresse. « La *sécherre* ronge les racines. »

Sécot (Mj.), s. m. — Individu sec et maigre. N. On dit toujours : Ein grand *sécot.* V. *Secaud.*

Secouée (Mj., By.), s. f. — Ribambelle, grande quantité. Ex. : Il en a eine *secouée* de puces ! Syn. de *Tapée*, *Tournée*, *Râpée*, *Sécousse*, *Section*, etc. — Du v. Secouer. Une *secouée* est proprement une grêle de fruits tombant d'un arbre que l'on secoue. || Pour Secousse. En parl. de qqn qui relève d'une grave maladie. « Eh ! ben ! vous en avez ieu eine *secouée !* » || Battre en le secouant, un enfant, est lui donner une *secouée*, une secousse.

Secouer (Mj., By.), v. a. — *Secouer* le cul à qqn, ou simplement *secouer*, — dauber, battre, rosser. || *Secouer* à qqn ses puces, — lui administrer une correction ou une réprimande.

Secouette (Mj., By.), s. f. — Petite poivrière, — bien nommée. || Sar., Do., etc. Petite tabatière ronde et plate dont on secoue le tabac à priser.

Sécourir (Mj.), v. a. — Secourir. N. L'é est fermé. By. On dit : sécourir et s'cours.

Sécours (Mj.), s. m. — Secours. || By. — S'cours.

Sécousse (Mj., By.), s. f. — Secousse. || Abondance, grande quantité, foule, affluence. Ex. : Y en avait eine *sécousse* de monde. || Syn. de *Secouée*, *Tournée*, *Râpée*, *Tapée*, *Fleaupée.* || D'eine *sécousse*, — tout d'un coup, tout à coup, subitement. Ex. : Alle est arrivée d'eine *secousse.* || De la *sécousse*, — du coup.|| A la *sécousse*, même sens.|| De *secousse*, — brutalement, inopinément. Syn.: de *Saut*, de *Bedée.* || Par *secousses*, — par intervalles. || *Secousse* de vent, — rafale de vent. || *Secousse* de fred, — période de froid. || Attendre la *secousse*, — attendre que l'événement se produise.

N. — Anc. part. secous. (Ce verbe fut de la 4e conj., secourre). Ronsard :
— « Pour eux tombe en abondance
« Le glan des chesnes *secous.*

Secret (Mj., Bk.), s. m. — Fig. Chaufferette. On pron. Segrète. Syn. *Couvet.*

Et. — On prononçait, et même on écrivait autrefois, Segret. — Nous avons à Angers une rue de la Segretainerie. — N. Les femmes appellent ainsi leur chauffe-pieds, parce que, prétendent-elles, il voit tout et ne dit rien.

Sectembre (Sp., Ag., By.), s. m. — Corr. du fr. Septembre.

Section (Mj., Sp.), s. f. — Kyrielle, ribambelle, troupe, bande, foule. || Abondance, grande quantité. V. *Secousse.* Syn. de *Tapée*, etc. C'est le mot fr. pris au figuré.

Seg. — Pour Second, dans les jeux d'enfants. V. *Preum*, *Dergne.*

Ségoire (Sp.), s. f. — Large sillon dans un champ, servant de saignée ou de canal d'écoulement pour les eaux. Syn.de *Renau*, *Rouère*, *Rouéron*, *Essigoire*, *Essaivoir.* V. *Eau.* — On dit proverbialement d'une personne trempée jusqu'aux os : Alle était enfondue que la raie du cul illi en sarvait de *ségoire.*

Et. — J'y verrais le mot Aigue, eau, comme dans Essaivoir. — N. A donné directement l'angl. Sewer, égoût, conduit, cloaque, et, par suite, sa forme écossaise Syver. (R. O.)

Segond (Mj., Lg., etc.). Pour second.

Segraier. — Vx mot angevin.

Hist. — « 1562, 25 mai, parrain de la fille de Jean Lespicier, *segraier* de Bellepoule. » (*Inv. Arch.*, II, E, S. 281, 2). V. *Racégraiser.*

Segret (Mj., Lg., By.), adj. q. et s.— Secret. || Discret. Ex. : Alle a été ben *segrète* là-dessus. || Guérir de *segret*, — g. par des pratiques ou des remèdes secrets. — N. Au Lg. le t est muet. — Pat. norm. S'gret.

Segrétaire (Mj., By.), s. m. — Secrétaire.

Segrétariat (Mj., By.), s. m. — Secrétariat. Ex. : Il a été retirer son estrait d'âge au *segrétariat* de la mairerie. On dit aussi : *Segrétairiat.* Cf. *Segret*, *Volontairiat.*

Ségueiller (Lg.), v. a. — Secouer vivement. à plusieurs reprises, agiter. || Lrm., un arbre, pour en faire tomber les fruits.

Et. — Pour Sequeiller, fréquentat. de Secouer. — Patois créole de La Réunion : Sacouiller. Ou dér. de *Sacquer.*

Seguin, s'guin (Bg.), s. m. — Couteau. V. *Senard.* — P.-ê. pour Séien, de séier, *scéier.* C'est un mauvais couteau. Cf. *Zeguin.*

Seguiner, s'guiner. — Mal couper, scéier, scier, par ex., la viande. — De là Seguignard, mauvais couteau. (Mén.). — A rapprocher La Séguinière? Syn. et d. de *Sôdigner*, *Sôguigner*, *Zeguiner*, *Ziéner.*

Séier, v. a. — Scéier, scier, couper le blé. V. *Scéier*.

N. — Cf. Sèaille, faucille ; scée, fauchée, quantité de foin qu'un homme peut faucher en un jour. Du v. Sëer, soïer, scier, moissonner ; seëille = sëaille ; seële, soïèle, saiële, coupe de blé, moisson. (Dr A. Bos). — « Seger, seyer. Cette express. est très ancienne et démontre que les faucilles de nos pères avaient des dents, comme celles de nos paysans saintongeois. (EVEILLÉ.)

Seigle, seille (Sp., Tlm., Lg.), s. f. — Seigle.

N. — A Mj., le mot est du masc., comme en fr., mais il se prononce aussi avec le gl mouillé. C'est l'anc. prononciat. fr.'

Et. — L. Secale, a long. — Les formes romanes, comme ici, seille, viennent de secale, a bref, prononc. vicieuse qui a fait déplacer l'accent. — Hist. — « Puis le grand galot courut après, tant qu'il attrapa les derniers, et les abatoit comme *seille*, frappant à tors et à travers. » (RAB., *G.*, I, 43.)

Seigneurie, — **rerie** (Lué, Lg.), s. f. — Surnom, sobriquet. Syn. de *Signorie*, *Signorise*, *Subriquet*, *Soubriquet*, *Sournom*.— Cf. pour la 2e forme : *Mairerie*.

Et. — L. Senior, seniorem (Cf. Sire). Seigneurifier, c'est donner la qualité de Seigneur, et, p. ext., une qualité qcque. V. F. Lore, XI, d.

Seil (Mj., By.), s. m. — Seuil. V. *Feille*. A donné l'angl. Sill. m. ss. Cf. *Sié*, *Sué*.

Et. — B. L. Solium, du lat. Solea, semelle, plancher (FESTUS). Se rattache à Solum, sol ; solidus, solide. (LITT.) — De Solium, siège, trône — a dû prendre de bonne heure le sens de seuil dans la lang. popul. — P.-ê. parce que le trône était à l'entrée. Cf. La Porte, la Sublime-Porte. (DARM.)— A choisir.

Seillau, s. m. — Seau. — **Seilleau**. V. *Seillot*.

Hist. — « Le page... tire de l'eau du puis d'Aysnay mesmes, et ainsy qu'il advisoit le *seillau* dans le puis. » (BRANT., éd. Lalanne, III, 176. — L. C.) — Seille est français. — « Il m'en est entré (de l'eau) en la bouche plus de 18 *seilleaux*. » (RAB., IV, 19.)

Seille (Li., Br.), s. f. — Seigle. C'est le mot fr. avec gl mouillé. V. *Seigle*. Cf. *Boulir*. Pat. norm. *id*.

Hist. — « Tant fromant que *seille* et avoine. » (XVIe s. *Inv. Arch.*, H, I, 225, 1.) — « S'ensuivent les cens, devoirs et rentes tant par deniers que par fromens, *seilles*, avoennes, poys, feuves. » (1467. — *Id.*, G, 135, 2.) — Voir à Seigle la cit. de Rabelais.

Seille à feu (By.), s. f. — Chaufferette en terre avec anse. V. *Ebourrer*. Syn. de *Marmotte*, *Couvé*, *Gueux*, *Gamotte*, *Pobie*.

Seilleau. V. *Seillau*, *Seillot*. Lrm.

Seillée (Mj., Fu., Zig. 196, By.), s. f. — Le contenu d'une seille.

Hist. — On aportit... de let ine gronde pleine *seillie*. (*Noëls pop.*)

Seilleur, — **euse**, s. m. — Celui ou celle qui seille, (scéie) le blé (MÉN.). Il faudrait : scéieur ou séieur.

N. — « Seiller, scier : « Bleds à *seiller*, vignes à vendanger. » (*Cout. génér.*, II, p. 1024.) — Seille, temps où se coupent les blés. (L. C.)

Seilli, s. m. — Pour, seillure, sciure. (MÉN.). V. *Scéiyau*, *Scéiis*.

Seillon (Mj., Lg., By.), s. m. — Sillon. || Billon de terre. — On dit aussi Sion. — V. JAUB. citat.

Hist. — « Jouhan Chotin » ...donne à l'abbaye de Saint-Serge « seix *seillons* de terre... en eschange de oict *seillons* de terre. » (1307. *Inv. Arch.*, H, I, p. 269, c. 1.)

Seillot' [1] (Mj., Lg.), s. m. — Seau. Dimin. du fr. Seille. Syn. de *Siau*. — V. *Aive*. || Seau en bois cerclé de fer (Ths.). || Seau dont l'anse est en fer (My.). V. *Seillau*.

Hist. — « Si d'iceluy jus vous mettez dedans un *seilleau* d'eau, soudain vous verrez l'eau prinse. » (RAB., *P.*, III, 51.) — « A elle falloit-il jetter le *seillaud* d'eau comme à la jument pour la faire retenir. » (BRANT., *D. G.*, II, 166, 8.) — « Nous avions à la porte un *seillot* pour faire nos plus pressants besoins. » (*Anj. hist.*, 2e an., no 3, p. 322, l. 1.) — Va donc qu'ri l'iraigne, le chabut a déviré et le *seillot* est dans le puits. Sal.

Seillot' [2], s. m. — Objet en bois servant à soutenir le bois qui doit être scié. (MÉN.). Un chevalet.

Seillotée (Mj.), s. f. — Le contenu d'un *seillot*.

Seize (Mj.), s. m. — Un fût de 16 litres.

Séje (Tlm., By., Lg., Lpz., Zig. 146), subj. prés. du v. Etre ; q. je *séje*, pour : q. je sois. Faut-y que je *séje* bête ! Syn. et d. de Soye, *Seye*. V. *Etre*.

Séjour (Mj.), s. m. — Sort, vie heureuse. Ex. : Il a 1200 francs de rente ; c'est ein beau *séjour*. — C'est le mot fr., étrangement détourné de son sens. — Cf. *Règne*.

Sélibard (Sp.), s. m. — Tige de bois longue de 35 à 40 centim., que l'on fixe horizontalement et par le milieu au cou d'une oie, pour empêcher l'animal de passer à travers les haies. — Cf. *Tribard*.

Selle (Mj., By.), s. f. — Plaque de bois soutenue par trois pieds et formant à hauteur de ceinture une petite table sur laquelle les femmes lavent debout. || Faire le pied de *selle*, — s'arc-bouter les mains sur les genoux et présenter horizontalement son dos à qqn pour qu'il y monte afin d'atteindre plus haut. C'est une manière de faire la courte-échelle. || Lg. — Partie supérieure de l'avant-train d'une charrue sur laquelle vient s'appuyer *l'age*. — Cf. Celle, JAUB. || Lg. — Petit banc très bas. Syn. de *Bancelle*. || Les enfants vont à la *selle* quand on les porte à deux, assis sur les bras entrecroisés des porteurs. (MÉN.)

Et. — L. Sella, de Sedere, être assis, par un diminutif fictif, Sedula. (LITT.) — Hist. « Il s'assit sur une *selle* de buée pour faire cette harangue en poictevin. » (D'AUBIGNÉ, p. 138. — JAUB.) — Voir les citat. de la *Coust. d'Anjou*, données au mot *Chandelier*. Il en résulte que le mot Seulle ou Seule signifiait, au XVIIIe s., soubassement, ce qui exhausse. Le rapprochement avec notre mot Selle est facile à établir. — « Sur les deux côtés du bâtiment... étaient placés des bancs et rangées de

selles pour asseoir les acteurs dans les moments où ils n'avaient rien à réciter sur la scène. » (En note. — Selle. Petit siège ressemblant à un escabeau. Nos lessivières s'en servent encore pour frapper leur linge. Ce siège se perfectionnait et ressemblait alors aux chaises d'aujourd'hui (la chaise était une chaire et la chaire notre moderne fauteuil). On disait donc alors : une *selle* percée ; et, grâce à la figure de rhétorique qui prend le contenant pour le contenu, on comprend l'origine de l'expression odieuse de nos médecins : une *selle*. » (*Hist. du vx tps*, 586 et N.) — Les huguenots ont rompu toutes les *selles*, tables et traicteaux. (1569. *Inv. Arch.*, G, 42, 2.)

Sellé (Mj.), part. pas. — Café *sellé*, bridé, — avec tous les condiments requis.

Sellée (Lg.), s. f. — Se dit dans *Sellée* d'éjoncs, — bande de terrain où poussent des ajoncs, le long d'une haie.

N. — Les *sellées* d'éjoncs sont coupées au moins tous les deux ans, tandis que les haies ne se *parent* que tous les quatre ou cinq ans.

Sellette (Mj., Nyu,.), s. f. — Surdos ; sorte de petite selle qui fait partie de l'équipage d'un cheval et soutient la dossière.

Hist. — Dans la même nuit, il a été volé chez M. B..., aux Noyers, une *sellette*, une bride et un reculement. (*A. de P.*, 17 mars 1907, 4, 3.

Selon (Mj., By.). — Selon comme, loc. conj., — selon que. Ex. : C'est *selon* comme on prend ça. || Absolument. — C'est *selon*, — ça dépend (sans dire de quoi).

N. — Anciennement : le long de : *Selon* le rivage dudit lac. — *Selon* celle riviere de Thin. » (Froiss., II, 147.)

Seltée, s. f. (Do., 1779). Ancienne mesure. agraire. (Mén.).

Semailles (Spr.), s. f. plur. — Fils d'araignées qui, à l'automne, tapissent les prés et les guérets. — Mot vieilli. — Syn. de *Filandaines*, *Filandreaux*, *Semeuses*.

Semaine (Mj., By,), s. f. — La *Semaine* des Quatre Jeudis, — aux Calendes grecques, c.-à-d. jamais. || Lg. — Marelle. V. au F. Lore, VII. || Sémaine, premier é fermé (Lg.).

Semaison (Sa.), s. f. — Semailles. Syn. de *Sémeries*, *Emblaisons*, *Emblayures*. || Belle *semaison*, belle moisson. — Prov. (Mén.)

Hist. — « Et on ne savoit si on ne devoit le semer au temps de la *semaison*. » (1709. — *Inv. Arch.*, E, II, 198, 1.)

Semblance (Lg.), s. f. — Ressemblance. || Avis, opinion. Ex. : A ma *semblance*, il a raison. Syn. de A ma *vue*.

Semblant (Lg., By.), s. m. — Celui qui ressemble. Ex. : Le père est mort, mais il a ben laissé son *semblant* ; le gars, c'est le père tout pocré.

Sembleau (Mj.), s. m. — Cordage attaché à l'avant du bateau hâlé et qui, montant presque verticalement, le relie au billon de hâlage. Il sert à empêcher que le bateau ne fasse *haut-la-quoue* dans les passages difficiles. S'emploie dans l'express. : Nœud de *sembleau*, — sorte de nœud que font les mariniers lorsqu'ils s'amarrent sur une boucle ou sur une souche sujette à être recouverte par l'eau. Ce nœud est fait loin du point d'attache, de telle sorte qu'il ne peut glisser sur le brin de corde tendu, dont la tension même le serre davantage, et que cependant il reste toujours très facile à défaire, en tirant sur le bout de corde libre. Une et même plusieurs figures seraient indispensables pour faire comprendre ce dispositif très ingénieux. — C'est le français Simbleau. || Le nœud de *sembleau* est ce que les officiers de pontonniers appellent : nœud de cabestan.

Et. — Simbleau est pour singleau, ou mieux cingleau. (V. Cingler [1], — et cf. Singliots, foyers de l'ellipse tracée avec une corde et qu'on appelle le trait de l'ovale du jardinier.) Litt.

Sembler (Lg., Sp.), v. n. — Ressembler. Ex. : il me *semble*, il n'est guère riche. — Au Lg., on dit d'un paresseux : Il *semble* le loup, il a les coûtes de long. — N. Le vx fr. employait ce mot, et l'italien emploie encore le doublet Somigliare, en ce sens oublié à Mj. | A la 3e pers. du sing., dans les loc. où ce v. est impersonn., on supprime généralement le pronom ; on dit : Me *semble*, me *semblait*, etc. ; de même que l'on dit : Faut, Y a. || *Sembler* évis, — sembler. Ex. : Me *semblait* ben évis que je l'avais vu passer. — N. C'est une loc. pléonastique formée de la fusion de : Il me semble, et de : Il m'est évis. V. *Evis*. — Cf. *Tâcher* moyen.

Hist. — « Bren, bren, dit Picrochole, vous *semblez* les anguilles de Melun, vous criez devant qu'on vous escorche. » (Rab., *G.*, I, 47.) — « De manière que le corps de Phystere *sembloit à* la quille d'un gabion à trois gabies. » (*Id.*, *P.*, IV, 34.)

— « Point ne *sembloit* au bon douilloit,
« Il n'étoit pas son Père ;
« Je l'aperçus être trop beau ;
« Il *sembloit* à sa mère,
« Encore est-il plus beau. »
(*Noëls ang.*, p. 31.)

— « Regarde, Isabeau,
« Comme je *semble* à mon tableau ;
« La couleur du portraict est blesme,
« Et la mienne est tousjours de mesme. »
(J. du Bellay, *Estrenne d'un tableau*, 270.)

— « ...Gylon en tous ses tours
« *Semble* à Juno... »
(G.-C. Bucher.)

— « A bien juger, femme sans grace
« *Semble* un apast sans haim... »
(G.-C. Bucher, 205, 207.)

Sème, s. m. — Le *sème*, service des morts, dérivant de septimus. V. *Sesme*.

Hist. — « Ge vueil et ordonne que les jours de mon obit et de mon *seme* soient fais et celebrés solempnelement et honorablement des luminaires et autres divins offices... que a chacun des dits jours de mon obseque, et de mon *seme*, une charité générale soit faite en la ville de Sablé. » (*Testam. de Lessille*, seigneur de Juigné, 1382. — Office qui se fait *sept jours de suite* pour les morts.) L. C.

Semélier (Mj., By.), s. m. — Sommelier, celui qui sert le vin d'une noce.

Et. — Autrefois, le sommelier avait la charge de la vaisselle, du linge, du pain, du vin, etc. — B. L. Somarius, summularius, de suma, sauma, sagma, charge, faix. (Cf. Somme.)

Semelle, s. f. — V. *Pas-de-bœuf*, *Bordière*, *Relit*, etc. (Mén.) Cf. *Sabotée*.

Sement (Mj., Lg., By., Fu., Zig. 196), adv. — Seulement. Sert à affirmer fortement, et prend alors le sens du fr. sûrement. Ex. : Oui, *sement*, c'est comme ça. || Conj. — Mais. Ex. : J'irons vous voir, *sement* ça sera pas avant la semaine procheune. || Ne... que. — Y en a *sement* trois ou quatre. — Contract. du fr. — N. On dit aussi Sument. || *Sement* que, — mais, seulement. Ex. : Il n'est pas mauvais, *sement* qu'il est trop char.

Sémeries (Mj., By.), s. f. — Semailles. — Cf. *Batteries*, *Arracheries*. Syn. de *Semaison*, *Emblaisons*, *Emblayures*, *Couvrâilles*.

Semeuses (Sa.), s. f. plur. — Fils d'araignées que l'on voit tendus en septembre, octobre, sur l'herbe des prés et sur les chaumes. Syn. de *Semailles*, *Filandaines*, *Filandreaux*. — Ainsi nommées parce qu'elles annoncent l'époque des semailles.

Semeux (Mj., By.), s. m. — Semeur.

Séminaire (Mj., By.), s. m. — Ironiquement. Prison. Syn. de *Hosteau*. — On prononce souvent Suminaire.

Sempitarnel (Mj.), adj. q. — Sempiternel.

Sen, senne, — sin, seine (Lg., Sp.), pron. pers. Sien, sienne. Ex. : Ça, c'est le men, et pis ça c'est le *sen*. V. *Sieun*. — Corr. du fr.

N. — Mien, tien, sien sont des formules diphtonguées de mon, ton, son, ou men, ten, sen .— Opinion de M. Baudry. — xiᵉ s., soens. — Berry, *id.* — Hist. « *Sen* frère. » (Froiss., ii, 25.) — « Dis chevaliers de *sen* pays. » (*Id.*, 365.)

Senard (Chl., Bg., Mj.), s. m. — Vieux et mauvais couteau, de peu de valeur, coupant mal, ébréché. V. *Seguin*, *Goudrille*, *Gourdeille*, *Surin*, *Guiaume*, *Guillaume*, *Guerne*, *Saigne-bion*. De *Sener*. Syn. et d. de *Sceiguignard*.

Sené, s. m. — Sené des prés, ou Gratiole (Mén.). Bat. Gratiola officinalis, *id.* et Herbe à pauvre homme.

Sêné (Mj.), s. m. — Espèce d'herbe assez semblable à la camomille, surtout par sa fleur.

Senelle, s. f. **Senellier**, s. m. — Le senellier est l'aubépine et la senelle est son fruit. (Li., Br.) Qqf. poire de *oui-oui*. By., Sal.

Et. — Cenelle, — fruit de l'aubépine, du houx. — Norm. chenelle ; bourg., cinelle, par contract. de Coccinella, forme dér. du lat. Coccum, Kermès, fruit ainsi nommé à cause de sa couleur rouge. — Cochenille. — (Litt.) — « Senelles. Fruit de l'épine blanche. » (Ch. Etienne.) || Bacques (baies) du houx. || Sinelle. (Nicot.) — On a appelé Coccinellas les bacques du houx, de leur ressemblance à la graine d'écarlate. Et on a ensuite appelé Senelles le fruit de l'épine blanche, de sa ressemblance avec celles-là. » (Ménage.) — « Le fruit de senelles vertes délayé en oxycrat est un remède singulier. » (Paré, xxi, p. 18. — L. C.)

Sener (Mj.), v. a. — Couper, châtrer. — Le mot a vieilli. Cf. *Senart*. — V. Jaub. à Cener.

N. — « Saner ou Sener ; châtrer des bêtes et surtout des cochons. — Les uns le dérivent de Sanare, la castration guérissant ces animaux de la lèpre. (Ménage, — qui le tire, lui, de Secare, par son procédé habituel.) — Hist. « Chastrer les cocqs et *senner* les pourceaux, pour en rendre la chair contre nature plus tendre et plus délicate, ne fut jamais invention d'hommes sains de mœurs et jugement, mais depravez et corrompus par gourmandise et friandise. » (*Œ. morales de Plutarq.*, trad. d'Amyot, iii, 124.) — Senneur, châtreur. (L. C.) || Doublet de *Seguiner*, *Sodigner*.

Senne, s. f. — Grand filet de pêche. V. *Sîne*.

N. — « Alors, Monsieur, on se presse de *paumoyer le devant*, on vire au *guindâs* sur le *torsu*, et, tirant sur la *longe*, on range sur le devant, de manière à pouvoir bien *essévér* sur le *paressef*. »

Pour comprendre cette phrase, voici quelques explications. La *toile* (le filet) est maintenue debout à l'aide de pierres ou plombs fixés au *timé* (grosse corde) d'en bas, et des *cossards*, ou lièges, enfilés dans le timé d'en haut.

Chaque bout est tenu par un *poinçon* (barre de bois), auquel est attachée une *longe*, corde de 5 à 10 brasses et que l'on prolonge avec des *billons*, ou bouts à terre. La longe est reliée au poinçon par deux cordes qui forment avec celui-ci un triangle sensiblement équilatéral. Celui du devant se nomme le devant, l'autre s'appelle le *torsu*.

Dans la *baillée* (manœuvre de la senne) *à couler*, à cause du courant, on tire sur le devant, on vire au *guindâs* sur le *torsu*, puis on range sur le devant, de manière à bien *essèver* sur le *paressef*.

Et nous voilà ramenés à la phrase initiale, déjà plus facile à comprendre.

On nomme *contre-cœur* la partie médiane de la senne. Le *paressef* est aux deux tiers. C'est cette partie qui sera traînée sur la grève et où se trouvera le résultat de la pêche. Le *guindâs* est une sorte de tourniquet, de cabestan, pour rouler la *longe*.

Essêver vient de ex-aquare, tirer hors de l'eau. (V. *Eau*.) *Paressef*, de la même famille, se comprendra de soi.

Il y a une autre manière de pêcher, à la *Comahée*. C'est une sorte de senne composée de 70 à 80 brasses (la brasse est de 5 pieds) d'engin.

Il n'existe pas ici de paressef, mais, au milieu, une poche de 18 pieds de long, formée avec un morceau de hauteur double de la toile du reste de la senne.

Nous trouvons 4 quarantaines (billons de 40 brasses) au bout de chaque longe.

Cette pêche se fait à l'aide de deux bateaux couplés, 4 hommes de même force, 2 guindâs, 2 bottes.

Les bateaux se séparent et s'écartent en ligne droite, jetant l'engin à l'eau, puis vont se piquer, s'amarrer à de fortes *affîtres*. L'*affître* est une sorte de gaffe, garnie d'un seul fer pointu, et non de deux, ni de croc ; elle s'enfonce si fortement dans le lit de la rivière qu'il faut toute une manœuvre spéciale pour l'enlever.

Tous deux virent avec égalité sur le billon ; puis, quand on est arrivé au nœud (le nœud qui rattache le dernier quarantain au précédent), sur cette demande : — « As-tu le nœud? » — « Tiens-tu ta longe? » — les bateaux s'assemblent et essèvent, soit à terre, soit à bord.

Sur les futreaux, le guindâs est placé à la

quoue (queue, arrière), et non au ché (au chef, à l'avant).

Et. — Lat. Sagena. — Gall. Seine, Seigne. (1410.) — Comme les supplians feussent alez peschier en un marchaiz commun en ladite ville de Chesoy en Gastinois, à un instrument appellé *Seigne*..., etc. (D. C.).
Serait mieux écrit Seine.

Senousse, s. f. — Matricaire (Mén.).

Sens (Mj., By.), s. m. — N'y a pas de bon *sens* ; n'y a jamais de bon *sens* ! — s'emploie dans le sens de : Pas possible ! il n'est pas possible! — Ex. : N'y a jamais de bon *sens* que ça sait (ou soye) vrai !

Sens-sus-dessour (Mj., By.), loc. adv. — Sens dessus dessous. V. *Dessour et Sus.*

N. — Pour : Ce en dessus dessous, — ce qui est en dessus mis en dessous. — Hist. « On lui (au duc de Lancastre) tourna ses armes ce dessus dessous, comme si il fust traistre. » (Froiss., II, II, 117.) — Nombreux exemples : S'en dessus dessoubz: cen dessus dessous.

Sens-devant-dimanche (Mj., By.), loc. adv. — Sens devant derrière. — Ce en devant derrière. *V. Sens-sus-dessour.*

Hist. — « Et metent ce devant derrière. » (XIIIe s.) Rutebeuf. — « Che que derier devant. » (XIVe s.) — « Cen devant derrière. » XVe s., etc. (Litt.)

Sent-à-bon (Mj., Lg., By.), s. m. — Parfum.

N. — « Sint à bon. « On donne ce nom à la marjolaine, au serpolet et à beaucoup d'autres herbes odorantes. » (Jaub.) — On pron. qqf. Sintir, pour Sentir.

Sente (Mj., Lg., By.), s. f. — Senteur, odeur, parfum. Ex. : Velà des bouquets qui ont eine bonne *sente*. — Angl. Scent.

Sentencer (Lg.), v. a. — Exécuter, tuer. Ex. : Tout lapin qui passait au bout de son fusil était *sentencé*. — Doubl. du fr. Sentencier.

Sentineau (Mj., By.), s. m. — Sentine, partie d'un bateau où l'eau d'infiltration s'accumule. || Boîte dans laquelle on retient le poisson vivant. (Mén.). Syn. *Lucet.*

Et. — L. Sentina, sentine. — Hist. « Veez ci celuy ki est venus por espurgier nostre sentine. » (Saint Bernard ; p. 531. — L. C.) — « C'était le nom du bateau même : « Lesquelx peschours retournerent garder leurs engins et leur chalan ou bateau, dit sentine. » (1386.) — Sentinaculum, d'autre part, est l'instrument avec lequel on vide la sentine, — et Sentinare, c'est vider ladite sentine. (Souvent employé au fig. par les Pères de l'Eglise. Vide supra, Saint Bernard.) — Quomodo navis sentinatur a situla (une seille). — D. C.

Sentinelle (Mj., By.), s. f. — Fig. Excrément humain placé le long d'un bâtiment ou d'une haie. — Syn. de *Bouson.*

Et. — Au sens fig., le mot est à la fois un jeu de mots sur le v. sentir et une métaphore des plus pittoresques. Les sentinelles gardent très efficacement les abords des lieux où elles ont été posées et en défendent les approches. — « Les glacis des remparts de Brest sont ben gardés, y a des *sentinelles* dans toutes les rotes, qu'c'en est dégoûtant. »

Sentir° (Mj., By.), v. a. et n. — Pressentir. || Présager, pronostiquer, annoncer. Ex. Ceté temps-là, ça ne *sent* que de l'eau. — La table danse, c'est-il qu'a *sent* les noces? — Ça ne *sent* ren de bon ! || Souffrir, supporter. — Ex. : A ne peut ni le voir ni le *sentir*. || *Sentir* le brûlé, — se gâter, en parl. d'une affaire, d'une situation, de relations. || Il ne se *sent* pas, — il est comme un fou. Se dit d'un enfant turbulent. — V. La Fontaine : — « A ces mots le corbeau ne se *sent* pas de joie. » *Sentir* à bon, — sentir bon, avoir bonne odeur. V. *Bon.* || Mj. — Il y sentir, — s'y présenter. Ex. : Il n'a pas besoin d'aller y *sentir* ; il ne serait guère ben arrivé. || Son beurre ne *sent* que le pot. — V. *Beurre.*

Senuçon 1° (Lg.), s. m. — Séneçon.

Et. — Lat. Senecionem ; de senex, vieillard ; m. à m. petit vieillard, à cause qu'au printemps il devient tout blanc en développant les aigrettes de ses graines : en grec : èrigherôn, vieillard du printemps. Cf. *Sniçon.*

2° (Lg.). — Petit moucheron, petit cousin ou moustique. Syn. et corr. de *Suçon, Chuchon, Guibet, Guibot.*

3° (Lg.) — Noyau vivant de la corne des bovidés, que recouvre comme une gaîne la matière cornée. On dit aussi : *Suçon.* — N. Lorsqu'un bœuf s'écorne, il arrive que la gaîne cornée seule se détache et s'enlève, et le *senuçon* la reproduit assez vite, en sorte que bientôt le bœuf peut être attelé de nouveau. Mais si le *senuçon* est détaché de l'os frontal, la corne ne repousse jamais.

Senue (Br.), s. f. — Herbe grasse ; 1^m10 à 1^m20 de hauteur, dans les terres sablonneuses. V. *Cernue, Cernure.*

Senure (Mj.), s. f. — Cicatrice, trace de la castration sur une truie. V. *Sener, Senard.* Syn. de *Cope.*

Séparée, s. f. (Mj., Tlm.). — Séparation, intervalle. Syn. et d. de *Suparée.* || Cloison séparatrice. — Syn. de *Doublage, Rasage.*

Et. — L. Separare, qui avait d'abord donné Sevrer.

Sepiller (Segr.), v. a. — Secouer fortement, une pers. ou une chose (Mén.). — Houspiller? Syn. de *Tervâser.*

Sept ans et un carême (By.). — Huit ans.

Septerée, Sexterée, s. f. — Mesure de terre de sept palmes. (*Rev. de l'Anj.* 1883, août, 47.)

N. — Il doit cependant y avoir une différence entre les deux ; la rac. du prem. mot est sept, et cele du second est six. — « *Seterée.* Mesure agraire équivalente à une étendue qui se sème avec un setier de blé. Sextarius. (Litt.) || Septerée. Champ donnant un setier de blé. « Entre gens nobles, l'aisné prend pour son droit d'aînesse le maistre hostel noble et le vol d'un chapon, estimé à une *septerée* de terre. » (*C. G.*, p. 227.) — Sexterée, setier, mesure agraire. « D'un muy de terre, n'est deu que cinq sols tournois pour chacune *sexterée* ou arpent. » (*Id.*, II, 269.) — Le p, de Septerée, ne semble pas emprunté à Septem, décidément. — Toutesfois elle en avoit bien trois arpens et deux sexterées (Rab. *Pant.*, l. II, ch. III.)

Septier (By.), s. m. — Mesure. V. *Sier.* || By. — On prononce S'tié et même Sié. C'est la moitié d'une chopine, le quart d'une pinte (litre). Ein *sié* de lait pour ein sou. Boire son *sié* (de vin). Ne pas confondre avec un s'tié de blé, de 12 doubles (décalitres) ou boisseaux.

Hist. — « ...il recourut une dernière fois à son *septier* ; puis, balayant ses rives nasales d'un véhément coup de doigt, il lâcha ainsi ses patenôtres. » (*Histoires du vx temps*, p. 249.)

Septime. — V. *Sême*, *Sesme.*

Hist. — Dans cette paroisse on étoit rétribué à 12 livres 10 sols pour le total de la sépulture *septime* du premier ordre. (*Inv. Arch.*, II, E. S. 268, 1.)

Séquèce (Mj.), s. f. — V. *Séquence.* Syn. *Défilongée.*

Séquence (Mj.), s. f. — Séquelle, série, kyrielle, grande quantité. — C'est le fr., dans un sens plus large.

Seran (Mj., By.), s. m. — Prononc. S'ran. Peigne à carder, peigne de filassier. V. *Guée.* N. Inconnu au Lg. — V. *Serancer.*

Hist. — « On dit qu'elle a lin de saison
« Pour filler, et chanvre moult fine
« Et a potaige pour cuisine,
« Or a fillé, or a *serans*
« Desvidoir et petiz et grans,
« Or a toile, or a bon cendal.
(Desch., f° 513. — L. C.)

— « Serran, de serra, scie, parce qu'il a des dents. (Bourdelot. Cité par Ménage.)

Serancer (Mj., By.), v. a. — Préparer à l'aide du *seran* ; carder. Incon. au Lg. — V. *Seran.* Syn. de *Guéier*, *Gueiller.* || By. — C'est une des parties du peignage du chanvre ou du lin qu'on transforme en filasse. — Rien de commun (à By.) avec *Guéier.* De plus : Corriger. « Attends, attends, sapré moutard, j'vâs t'*s'rancer.* — J'te l'ai *s'rancé* d'importance ! Syn. *Régenter*, *Douêner.*

Et. — Ba. Schransten, déchirer ; mha, schrenzen ; aha., schranz, déchirure. La formation régulière aurait dû être Ecrancer, mais la prononciat. romane réduisit le mot à Srantzen, d'où, par adoucissement, serancer. — Seran, instrument qui sert à peigner le lin et le chanvre (Litt.).

Hist.
« On dit qu'en Norwegue ils se louent à gages,
« Et font, comme valets, des maisons les mesnages,
« Ils pensent les chevaux, ils vont tirer le vin,
« Ils font cuire le rost : ile *serencent* le lin. »
(Ronsard, *Hymne des Démons.*) Ménage.

— « Finalement le chanvre est assorti pour les divers ouvrages où l'on le destine ; et selon iceux, broié, *serancé*, peigné, filé et converti en toile et cordage. » (O. de Serres, p. 762). L. C. || Pessale, — fasciculus certi ponderis, unde nomen (pensa). « Quiconques est linier, il peut et doit vendre son lin en gros, par poingnées, par Pessiaus, par quartiers et boteilletes de Bethisy, et lin *cerancié*, bon et loyal, pour qu'il soit prest à filler. » (1299. — D. C.)

|| Jouer du violon comme si on se servait d'un seran... crin-crin (Mén.). — Cf. *Rousiner.*

Sereeau (Lg.), s. m. — Serfouette, binette. Syn. de *Terbêchet*, *Binochon*, *Piochette.* || By. — Cobèche, binette.

Et. — Dér. de Sercler, ou, plus probablement mis pour Clairceau, de *Claircer.* — Hist. « Les paysans du Bocage donnent le nom de *sarceau* à un instrument à deux pointes de fer dont ils se servent pour *sarcler* le blé. » (H. Bourgeois, *Hist. de la Grande Guerre*, p. 26).

Sercher. Pour : Chercher. — Conforme à l'étymol. — || By. Sarcher.

Et. — Lat. pop. Circare, proprement : aller à l'entour de soi, devenu * cercar, cerchier, cercher, puis, par assimilation, Chercher. — Oudin, en 1642, donne encore : cercher (Litt). — Hist. — « Et s'en ala par les desers *serchant* et querant ce preudhomme saint Pol, et grand temps le quist que trouver ne le pot. » (*Saint Voyage de Jherusalem*, § 267.) (L. C.)

Sercler (Mj., Lg., By.), v. a. — Sarcler. — Pat. norm. *id.* Cf. *Serment*, pour Sarment.

Hist. — « La mort six jours après, le rencontrant sans coingnée, de son dail l'eust fausché et *cerclé* de ce monde. » (Rab., *P.*, IV, prol., p. 348.)

Serdine (Lg., By., etc.), s. f. — Sardine. Syn. de *Sardrine.* — On dit aussi Serdrine.

Sériment (Z. 139), adv. — Promptement. V. *Cériment*, *Serriment.*

Serin (Mj., By.), s. m. Fig. — Niais, nigaud, imbécile. Syn. de *Melon.* On dit aussi en ce sens : *Serin* jaune.

Et. — Peu connue. — Vx fr. Serene, sirène, appliqué à un oiseau indigène d'un chant agréable (Serena, serin vert de Provence, Marot) et étendu à l'oiseau nouveau venu des Canaries. — L. Sirena, d'abord Siern, que l'on dérive du phénic. Sir, chant. Grec, Sèirèn. — Le serin se laisse seriner: d'où le sens (Litt.)

|| (Po., By.). Ce bruit qu'on entend dans les soirs d'été, par un temps calme, sur le bord des rivières (ou des étangs) formé des chants divers de petits animaux aquatiques auxquels se mêlent souvent ceux des petits insectes, comme le grillon, la cigale, et que dominent les chants variés des grenouilles. « Combien il est doux, au crépuscule, de respirer un air pur, calme et frais et de se sentir bercé par le *serin*, cette musique enveloppante de la nature, saluant la tombée des nuits d'été et préparant agréablement au sommeil ! »

Serinâiller (Mj.), v. n. — V. *Serîner.*

Serînée (Mj., By.), s. f. — Averse légère.

Et. — De Serein, humidité fixe qui tombe surtout le soir. L. Serum, le soir ; confondu très anciennement avec serein, de serenus, sans nuage. — Syn. de *Fouinage*, *Vent-vole*, *Pissée de guernouille.*

Serîner (Mj.), v. n. — Pleuvoir légèrement, tomber en pluie fine. V. *Serînée.* Syn. de *Bérouiner*, *Fouiner*, *Souaner.*

Seringle (Mj.), s. f. — Seringue. Gl mouillé.

Ser. — L'e se modifie souvent et prend le son de l'a : Sargent, Sarvice, Sarpe. (Cf. le contraire, Serdine.)

Et. — L. Syringa, du grec Syrinks, tuyau, roseau. (Voir, dans la Mythologie, l'histoire de la nymphe Syrinx.)

Seringuier (Mj.), v. a. — Seringuer. Cf. *Distinguier*.

Serment (Mj., Fu., Zig. 196, By.), s. m. — Sarment. — N. Cette forme est employée par qqs personnes.

Hist. — « Par le vray Dieu, dist Pantagruel, puisqu'ils gaignent tant aux grappes, le *serment* leur peut beaucoup valoir. — En doutez-vous, dist Guaigne-beaucoup? Il n'est mois qu'ils n'en ayent. Ce n'est pas comme en vos pays où le *serment* ne vaut rien qu'une fois l'année. » (RAB., *P.*, v, 16, 516.) — N. Il s'agit des Chats-fourrés, et l'on entend le jeu de mots sur Serment.

Sermenté (Lg.), part. pas. — Assermenté.

Sermenter (Mj.), v. a. — V. *Sarmenter*.

Serpage (Sa.), s. m. — Sous-bois d'un taillis, que le propriétaire abandonne comme gain accessoire aux façonniers qui lui font du fagot. C'est l'usage du pays ; pour un cent de fagots les bûcherons touchent 5 francs environ plus le *serpage* ou râchage dont ils font de la bourrée, qui leur appartient. Le tout doit être terminé vers la mi-mai. V. *Serper*. Syn. de *Râchage*, *Fournille*.

Serpent (Rg.), s. m. — Couleuvre à collier blanc, appelée au Lg. *Serpente*.

N. — Cette couleuvre est beaucoup plus grosse et plus longue que la couleuvre ordinaire. On m'a affirmé à La Romagne que, dans ces dernières années, il y en avait une sur cette commune qui avait été vue par maintes personnes et dont la longueur dépassait certainement 3 mètres. M. M., conseiller municipal qui me donnait ce détail, me disait qu'il l'avait vue lui-même, mais qu'elle doit maintenant être morte, car on ne l'aperçoit plus. C'était sans doute un *affiau* du grand serpent de mer, qui semble avoir élu domicile en Anjou. V. *Gautronosaure*. (Suppl.) Le *serpent* est p.-ê. le même que le *Suceton*.

Serpente (Lg.), s. f. — Couleuvre.

Hist. — Se trouve dans LA FONTAINE (*Psyché*). — « La grand *serpente* au pôle arctique emprainte. » (MAROT, IV, p. 65.)

Serper (Mj., By.), v. a. — Abattre, couper à coups de serpe ou de faucille. Cf. *Fauciller*. — N. On prononce souvent Sarper.

Serpida (Segr.), adj. q. — Effronté. (MÉN.) Cf. *Sapia*.

Serpier (Auv.), s. m. — Serpe.

Hist. — « Icellui Lambert print ung *serpier* et ala aux champs... pour copper de la fougère. » (*J. J.* 180, p. 11, an. 1449.)

Serponaise (Bl.), s. f. — Saponaire.

Serpoulet (Lg.), s. m. — Serpolet.

Et. — L. Serpillum, Serpolet ou Serpoulet (MÉNAGE) de : serpo, ramper, à cause de ses tiges flexibles « Serpyllum a serpendo dictum putant. » (PLINE, XX, 22.) — « Pentaphyllon, qui a cinq feuilles, *serpoullet*, qui herpe (serpit) contre terre. » (RAB., III, 260. — L. C.)

Serre (Mj.), s. f. — Coin de fer au moyen duquel on cale la queue de la faux dans la douille du faux-manche. — Coin de serrage pour douilles d'outil.

Et. — L. Sera, barre pour fermer une porte, serrure.

Serre-bois (Lg.), s. m. — Bûcher.

Serre-bourrier (Mj., By.), s. m. — Sorte de pelle légère, à rebords et à manche très court, dont on se sert pour ramasser les balayures d'une maison. Syn. de *Cure-bourrier*, *Ramasse-bourrier*.

Serre-joints (Mj., By., etc.), s. m. — Outil de menuisier formé d'une longue tige de bois, portant deux griffes, dont l'une est fixe et l'autre mobile le long de cette tige. Le nom en indique l'usage. — J'ai souvent entendu prononcer Sergents (Ag.).

Serrement (Mj.), s. m. — Barrage en maçonnerie dont on bouche une galerie de mine pour contenir les eaux. Langue des mineurs.

Serrer (Mj., Lg., Sal., Lué, By.), v. a. — Mettre à l'abri, mettre en place, rentrer. || Récolter. Ex. : J'ai *serré* dix siers de forment. || *Serrer* la vis, — se montrer sévère. || (Ti., Zig. 159). *Serrer* du bourrier, — sarcler des mauvaises harbes. || Mj., v. n. — Se toucher, en parl. de deux boules, de deux billes, du maître et des jetons, au jeu de bouchon. Ex. : Ça *serre* ! — Tout *serre* ! faut rejouer. Syn. de *Bider*. || Fu. — S'emploie absolument, et signifie alors : Mettre le blé en gerbes. « J'allons *serrer* de ressiée, j'battons demain. »

Et. — L. Serare, de sera, barre. Il ne faudrait qu'un r. On a confondu sera, serrure, avec serra, scie. — Serrer est, proprement enfermer sous clef.

Hist. — « Affin qu'en ceste saison nous facions bien *serrer* et faire le vin, et qu'en hyver nous le humions. « (RAB., *G.*, I, 27. 55.) — « Lesdicts debvoirs, cens et rentes *serrez* et recueilliz par honneste homme, Mathurin Dutertre. » (1594. *Inv. Arch.*, H I, 136, 2.) — « Papier décimal de la dixme tant de blé que de vin... laquelle se *cueille* et *serre* tous les ans proche et aux environs du village de Chambille en Contigné (1782. — *Id.*, *ibid.*, 72, 1.)

— Je suis pauvre et n'ai pour tout bien
Qu'un peu de bois que ce matin
J'ai *serré* dans le voisinage...
(*Noëls anc. et nouv.*, 91.)

Serre-té ! — Exclam. de mariniers. « Attention !... Serre-té, — ou Queille, Keille-té ; gourne ben, et ne force pas sus la gâche, ça lasse. » — Gouverne à gauche (ayant le ché devant et la quoue derrière.) — By., Va.

Serriette (Mj.), s. f. — Sarriette.

Serriment, adv. (Z.146. — Segr.). — Promptement. — V. *Sériment*. || Tc., Z. 203. — Sévèrement, sérieusement, de façon serrée. Ex. : Il joue *serriment*.

Et. — Pour serrément. Sens étymol.

Serroir, serroué, (Mj.), s. m. — Endroit où l'on serre les objets. Ne s'emploie que dans le sens ironique. Ex. : Ein beau *serroir* ! — Cf. *Rigaloir*, *Reparoir*.

Hist. — « Car un des symptômes et accidents

de peur, est que par luy ordinairement s'ouvre le guichet du *serrail* on quel est à temps la matière fecale retenue. » (RAB., *P.*, IV, 67, 473.)

Serron (By.), s. m. — Plusieurs poignées de *chambre* (liées ensemble, souvent six), roui et sec, formant un paquet de la grosseur d'une gerbe de blé. D'où Enserronner, comme de Gerbe ou Gearbe, Engerber, Engearber, leurs synon. Les *serrons* mis en tas forment un Quignon, d'où : Enquignonner, comme Barge, Embarger, leurs synon.

Servable (Mj.). adj. q. — Capable de servir, utilisable. Ne se dit que des choses. V. *Sarvable.*

Servante (Lg.), s. f. — Fig. — Chambrière de charrettes.

Servantes, s. f. (Sp., Mj.). Fig. — Au plur. — Etançons situés de part et d'autre du guivre et qui le maintiennent dans la position que le meunier lui a donnée. Ce sont des espèces de chambrières.

Service, s. m. — Une vache mordue par un venin, refuse, dit-on, le service pendant 8 jours, c.-à-d. qu'elle ne veut pas se laisser couvrir. (MÉN.). Cf. *Sarvir.* || By. — Une vache en *sarvice*, qui donne son lait; hors de, plus bonne de *sarvice*, qui ne peut plus avoir de veau ni de lait.

Sesmé (Chl.), s. m. — V. *Sème.*

N. — Ce mot, qui devait se prononcer *Sême*, est aujourd'hui entièrement oublié. Au Lg., non plus, on ne le connaît pas. Je l'ai retrouvé dans le testament de mon quadrisaïeul maternel, Mathurin Bastard. (V. *Trépas de Loire*), reçu le 30 août 1754 par J.-F. Leduc, notaire royal à Chalonnes. On y lit : « Premier veut et ordonne yceluy Bastard, testateur que vingt-quatre heures après son descesds son corps soit inhumé dans le cimetière de la paroisse où il deceddera et que chacun des jours de sa sépulture du *sesme* et du bout de l'an sy faire se fait (sic) sy non le lendemain desdits jours il soit dit et célébré à son intention pour le repos de son âme un service solennel de trois grandes messes chantées... »

J'ai parlé ailleurs (V. Service, au F.-Lore, II) de cet usage des services funéraires de huitaine, de six mois et du bout de l'an). (R. O.)

Setier (Mj., By.), s, m. — Mesure pour le vin ou les grains ; 12 boisseaux.

N. — Sestier, Stier. — Le muid de grain contient 12 stiers, ou esmines ; le stier 4 quartaux, le quartault 2 bichots, le bichot 2 quarteranche, le quarteranche 1 boisseau et demy. » (C. G. I, p. 857.) — On ne laissa pas d'enlever du château (de Mj., 1709), 300 setiers de blé en en laissant 200 pour le pays (ABBÉ ALLARD, *N. s. Mj.*, 188). — Jubin écrit, le 7 septembre 1795, que le *setier* de grain se vent à Nantes jusqu'à 100 livres en numéraire. (*Rev. de l'Anj.* LIV, 228). — On dit aussi *Sier*, *Septier.*

Seton, s. m. — Se dit pour *Sucheton.*

Seu (Auv.), s. m. — Sureau. || By. — On prononce *Su.* Syn. et d. de *Su, Suc, Sugue, Seux.* — Pat. norm. *id.*

Et. — Seü, saü, seür — sureau. Et. Sambucum, sabucum. L'r de la forme seür, d'où le diminutif sureau, est inexplicable, à moins qu'on ne veuille y voir la transcription de l's en r, comme dans Marseille, de Massilia. (Sambussum, sambus, sambur, sabur, saür, seür.) Dr A. Bos.

Seuble (By.), s. f. — Saule en *seuble*, en sève. V. *Subiet.*

Seugner (Ti., Mj., Sal.), v. n. — Pleurnicher, bouder. Syn. de *Soguer.* Corr. de *Chôgner*, *Choonner.* Cf. *Teuyer.*

Seuil, s. m. — V. *Seil, Seul, Sié, Sué.* || Terme des Ponts et Chaussées.

N. — Exhaussement, vers le milieu du fleuve, du fond, formé par les amoncellements de sable que la Loire y dépose en coulant d'une *mouille* à l'autre. (La Loire navig. — Article de M. E. BERR, dans le *Figaro.*)

Seul (tout), loc. adv. (Mj., By.). — De soi-même, par soi-même, par ses propres moyens. Ex. : Son queneau cmence à courre *tout seul.* || Ça parle *tout seul*, — celà est évident, cela va de soi. || By. — Prononc. défectueuse de Seuil.

Seux, s. m. — Sureau. V. *Su.*

Hist. (Elle a eu plus de...)
« Qu'il n'a de foilles ent cent *séuz.* »
Renart, 28.358.

Sévère (Mj., By.), adj. q. — Syn. de *Violent.* || s. f. — Eine *sévère*, — une chose difficile à admettre, à approuver. Ex.: En velà d'eine *sévère* ! — C'est raide ! || Au plur. En voir des *sévères*, — éprouver de grandes douleurs, de grandes contrariétés, de grandes infortunes. Syn. de : Voir des *merdes.*

Seye (Mj., By., Zig. 188). — Subj. pr. du v. être. Que je *seye*, pour Que je sois. (Z. 151.). Syn. et d. de *Soye, Séje.* V. *Etre.*

Séyer. — Scier du blé. V. *Scéier.*

Hist. — Ses compaignons cuidoit noncier
Qant lor blez seroit à *soier.*
Rom. de Renart, 20.014.

S'gué, s. f. — Dimin. de Ciguë. || By. — De la z'guë, de l'ez'guë. || V. *Ceguë.*

Si (Mj., Lg., By.), adv. — Oui. || Lg. — *Si* a, — si fait, oui, oui bien, mais si. Ex. : Tu ne vas pas à la foire? — *Si* a. — N. Ce terme a vieilli, mais s'emploie encore. || *Si* comme, — ainsi que. V. *N'y a point.* || By. — *Si* fait. || Si... comme, — aussi que. Ex.: A n'est pas *si* belle *comme* sa sœur.

Hist.
« Déesse n'y a poinct *si* belle et si gentille
« *Comme* dame Gylon, ny que j'aymasse mieulx. »
(G. C. BUCHER, 29, 96.)

— « Je n'estime pourtant notre vulgaire... être *si* vil et abject, *comme* le font ces ambitieux admirateurs des langues grecque et latine. »
(J. DU BELLAY, *Déf. et Ill.* — I, 4, 9.)

— « L'or n'est point *si* précieux,
« *Si* ferme n'est point encore
« Le métal audacieux
« Qui tous ses frère dévore
« Comme un vers qui vous honore. »
(ID., *ibid.*, p. 96.)

|| (Mj.), *Si* tellement. — Pléonasme. — « Il était *si* tellement en colère !

Siau (Mj., Lg, Sal., By.), s. m. — Seau. Syn. de *Seillot*. V. *Sciau*. — Corr. du mot franç. || Eter' dans le *siau*, — être pris, attrapé, pincé, être en mauvaise posture. — On dit dans le même sens. Etre dans le *lacs*, dans le *pétrin*. « Avec tout ça, c'est moi qui suis dans le lacs ! (au sens de filet, lat. laqueus ; et non lac, lat. lacus). — Pat. norm. *id*.

N. — Je ne résiste pas au plaisir (un Glossaire n'étant pas nécessairement une œuvre pédante et ennuyeuse) de citer, après M. JAUBERT, le quatrain suivant : « Un ami de la bouteille avait mis cette inscription sur la porte de sa maison de campagne : Et Musis et otio. (Aux Muses et au loisir). DUCHAPT fit le quatrain suivant :

« La devise est inexacte,
« Père Jean, qu'on la rétracte ;
« Car, pour y boire de l'iau,
« Jamais tu ne vas au *siau*. »

Sibler, v. a. — Siffler. || Mj., By. — Subler, un Sublet.

Et. — Le lat. avait Sifilare et Sibilare, ce qui explique les deux formes. — Hist. « Adonc commença ledit Jehan le houlier à *sibler* et crier si haut, que ledit suppliant les oyt. » (*J. J.*, 132, p. 334, an. 1388.)

Sibot (Z. 134e), s. m. — La tête. — Mieux écrit Cibot. V. *Ciboulet*. Cf. *Echabot*.

N. JAUBERT : Sabot, petite toupie, jouet d'enfant. « Habiller un *sibot* », c.-à-d. le garnir de sa corde enroulée. » i = a. — Par comparaison.

Sibrer (By.), v. a. — Aspirer avec force, surtout par un petit orifice, une matière plus ou moins liquide (V. *Sîtrer*), *Cibrer*, qu'il s'agisse d'un animal ou d'une machine.

N. — R. O. ne voit pas de rapport avec Sîtrer, et ajoute : Je vois dans ce vocable un doublet de *Sibler*, *Subler*, lat. Sibilare, Subilare. Cf. Siffler = avaler, s'ingurgiter. On souffle tout aussi bien en aspirant l'air qu'en l'expirant. Une autre preuve de cette identité est l'existence du v. montj. Subrier = téter, lequel en est le dérivé à forme inchoative ou itérative.

N. — Quand, dans un bateau, par suite d'un choc, ou autrement, une fente se produit, laissant passer l'eau, on jette près du bateau de la sciure de bois (ou, à défaut, de la cendre). Cette sciure, *sibrée* avec l'eau, s'arrête dans la fente et fait étanche (ou fait, produit l'étanche).

Remarque. — S'il s'agit d'un grand bateau chargé et que la fente soit un peu plus large et dans une partie profonde, ou en dessous, on glisse un morceau de toile imperméable qui, s'appliquant fortement sur la fente par simple pression de l'eau, produit l'étanche pendant tout le reste du voyage.

Un brochet, qui a beaucoup de dents pointues, s'en sert pour retenir le poisson qu'il avale sans le miâcher ; la lamproie ne miâche pas non plus, elle *sibre*.

Sicataire (Mj.), s. m. — Sécateur.

Sicot', sicote (Mj., Lg., By.), s. m. — Vieille souche, vieux tronc desséché ou à demi-pourri. Syn. de *Soche*. || Fig. — Chicot, vieille dent carriée et ébranlée. Ex. : A n'a pus qu'ein vieux *sicot* de dent, encôre a branle quand il fait du vent. V. *Dent*. — Syn. de *Crônier*, *Sochon*. || Petit tronc d'arbuste resté en terre ; celui du genêt s'appelle : écot (Segr.). MÉN. || Sal. — Se dit des personnes vieilles et maigres. « Ce n'est plus qu'un vieux *sicot*. »

Et. — P.-ê. pour Sécot, dimin. du fr. Sec. Le fr. Chicot n'est, à mon avis, qu'une corr. du pat. Sicot.

Hist. — Par malheur tomba sur un *sicot* et se blessa de telle façon qu'elle ne fut qu'environ dix heures en vie. (1632.— *Inv. Arch.*, E, III, 201, 1.)

Sidereau, s. m. — Trémail pour prendre les poissons. Les saumons, en 1772, se prenaient au trémeil. (MÉN.)

Sidoreau (Mj.). s. m. — Grande seine à poches. || En Loire.

Sié (Z. 142, By.), s. m. — Corr. de Seuil. Cf. *Seil*, *Sué*.

Sien (Li., Br., By., Craon, Ti.), pron pers. pour pron. dém. — Ex Le *sien* à Marie. — Celui de Marie. — Ce chapeau n'est pas à mon père, c'est le *sien* à mon frère. V. *Sieun*. — Les *siens* de (Z. 146). — ceux de. || By. — Et aussi : le *sien*, la *sienne*, les *siens* qui, — celui, celle, ceux qui. V. *Sieun*.

Sier (Mj., By.), s. m. — Douze boisseaux ou doubles décalitres. || Petite mesure pour le lait. — C'est le quart du litre.

Et. — Corr. du fr. Septier, pris dans des sens détournés.V. *Setier*.

Siétant (Mj.), adj. verb. — Disposé à s'asseoir, à rester assis. V. *Siéter*. J'ai entendu cent fois conter à mon père ce trait d'une servante qu'il avait eue autrefois et qui disait souvent : Je ne sé pas ben avenante, mais je sé ben *siétante*. — C'était un jeu de mots sur Seyante.

Siéter (Z. 144, By. Mj.), v. a., réf. — Asseoir, s'asseoir. — *Siétez*-vous, — asseyez-vous. — Ce mot est vieux. || By. — Ou *Sieutez*-vous.

Et. — Dér. du lat. Sedere, ou p.-ê. d'un diminutif Seditare. Cf. l'angl. to Seat, to Sit.

Siette, s. f. — Chaleur, en parl. des animaux. Etre en *siette*. V. *Lice*, *Râcou*, *Truru*, *Marois*, *Ravaud*, etc.

Sieun, **sieune** (Mj., By.), pron. poss. ; sert aussi de pron. démonstr. — Syn. de *Sen*. Ex. : C'est pas ça mon couteau, c'est le *sieun* à mon frère, — c'est celui de mon frère. — Pat. norm., *id*. — V. *Sien*.

Siéyant, e (Mj.), adj. verb. — Qui aime à s'asseoir, qui reste volontiers assis. — Corr. du fr. Séant, de Seoir. Cf. *Assisant*, *Siétant*.

Si-fait (By.). — Loc. affirmat., comme opposé à Non-fait. Dans ces deux locut., fait est bien un verbe. LITTRÉ le considère comme un subst. (MÉN.). Syn. *Si a*.

Siffler, v. n. — La cane *siffle*. || Mj. — On emploie plus souvent *Siler*, ou *Subler*. || Flûter, boire gloutonnement à longs traits. Ex. : Il a tout *sifflé* ce que y avait dans la bouteille. Syn. et d. de *Sibrer*. || By. — Le canard coinque.

Hist. — « Et Canonnier, après avoir *sifflé* un verre de moût, attaquait à la fois une nouvelle barrique et un nouveau couplet. » (H. BOURGEOIS, *Hist. de la Grande Guerre*, p. 57

Sifflet (Mj.), s. m. Fig. — Estomac, ventre. Ex. : Ex. : Je n'ai rien dans le *sifflet*. V. *Fusil*, *Cornet*. || Couper le *sifflet*, — couper la parole, mettre à quia, désarçonner. « Ça y a coupé le *sifflet*.

Hist. — « Le sifflet, c'est le larynx. — Ces glandes humectent non seulement la langue, mais aussi toutes les autres parties de la bouche, comme le *sifflet* et l'estroict de la gorge. » (Paré, iv, 2.) || Cabaret.

— « *Sifflet*, gentil secours de nostre vie,
« Avale-soin, chasse-mélancolie,
« Quand par ton bruit sans bouchon, l'on [entend
« Aussi soudain où le bon vin se vend. »
(Rémy Belleau, i, 162.)

Siffleur, s. m. — Buveur.

— « Doncques, *sifleurs*, compagnons de cet ordre
« Vivez unis en paix, et sans désordre,
« Vivez heureux et buvez à longs traits. »
(Id., *Berg.* I, 163.)

Sifran (Mj.), s. m. — Passe-carreau, planchette sur laquelle les tailleurs repassent au carreau les vêtements.

Sigâillard (Lg.), s. m. — V. *Zigâillard.*

Sigâiller (Lg.), v. a. — V. *Zigâiller.*

Sigalée, s. f. — Petite averse. — Mieux écrit par un c. *Cigalée.*V. *Cingalée.*

Signailler, v. a. — Remuer fortement qqn ou qqch. (Segr.). Mén. Syn. *Sepiller.*

Signau (Z. 139, Lx.). s. m. — Signal. Cf. *Chevau*, *Portau.*

Significance, s. f. — Signification, sens. — Ce propos n'a pas de *significance.*

Hist. — On trouve Signifïchance dans Saint Bernard.

Signorie (Mj.), s. m. — Surnom, sobriquet. Syn. de *Sournom*, *Subriquet.* Ex. : C'est ça son *sîgnorie* ; c'est ein *sîgnorie* que le monde illi ont donné.

Et. — Corr. du fr. Seigneurie. Si le mot a pris dans le pat. le genre masc., c'est qu'il est une ellipse pour : Nom de sîgnorie, loc. qui s'emploie également dans le sens de sobriquet.— N. Le nom de la seigneurie ou propriété foncière, s'ajoutant au nom primitif de la famille souvent disparu ensuite, était, indépendamment du titre de noblesse, la marque distinctive des maisons nobles. C'était, en réalité, un simple surnom, et notre mot patois *Sîgnorie* a conservé le souvenir de cette circonstance. — Syn. de *Signorise*, *Seigneurerie*, *Soubriquet.* (R. O.) V. au F. Lore, xi d.

Hist. — Ma dame, je vous suppli que vous ne m'appelez pas seigneur, car c'est trop plus biauz nons d'ami ou d'amie : quar, quant *signorie* saute en place, amor s'enfuit. » (Machaut, p. 136.) L. C.

Signorise (Pell., By.), s. f. — V. *Signorie.*

Sigoter (Z. 145, Br.), v. a. — Remuer, secouer, disloquer.

Sigournet' (Mj., By.), s. m. — Ginguet, vin vert, petit vin. Ex. : Venez donc goûter à noute petit *sigournet.* Syn. de *Piqueton*, *Rocantin.* Tlm.

N. philolog. — A Tlm. et jusqu'à Châtillon, le *sigourné* est la m. ch. que le sigournet' de Mj. — C'est le nom défiguré d'une commune de la Vendée, canton d'Hermenaud. Le vrai nom est Sigournay.

Hist. — En répétant le refrain du Bas-Poitou :
— « Bénissons à jamais
» Le petit vin de *Sigounay.* »
(*La Trad.*, p. 323, l. 35.)

Silée (Q., Z. 171), s. f. — Raie, trace.

Silement (Z. 156), s. m. — Sifflement.

Siler (Mj., Lg.), v. n. — Siffler, en parl. des serpents ou des oies. — Lat. Sibilare. || Fu..., d'une balle, d'un frelon. La balle m'a *silé* aux oreilles. Le serpent *sile.* || Doublet, mais non syn. de *Siffler*, *Subler*, *Sibler*, *Sibrer.*

Sillette, n. pr. — Abrév. de Françoise. — Je préfère : Cillette, par un c. Francillon, etc. — By.

Simpeillement (Mj.), adv. — Simplement. Très vieux. — C'est le pl mouillé, avec métathèse.

Sincère (Mj., By.), adj. q. — Vrai, sûr, positif. Ex. : Les picâillons, n'y a que ça de *sincère.*

Sine (Lg.), s. m. — Signe. Vieux.

Sine (Mj.), s. f. — Seine, engin de pêche. Doubl. du fr. Seine. V. *Senne.*

Siner, (Mj., By.), v. a. — Signer. Vieux.

Hist. — « Prandre des tesmoins, et, s'il s'en trouve de sinodans, les faire *siner* dans ledit papier... ; et que ladite article soit *sinée* du parain, quand il saura siner. » (1601. — *Inv. Archiv.*, S. E, iii, 425, 1, h.) — Un reste de cette vieille prononciat. se trouve encore dans le mot signet, dont le g ne se prononce pas. (Génin, *Variat. du lang.*, p. 13.) — V. Jaub, Citat. de La Fontaine.

Siner (Mj.), v. a. et n. — Pêcher au moyen de la seine. || By. — Sêner, sein-ner ; Sêneux, sein-neux.

Sineur, s. m. — Seigneur. Forme angevine du xvie s. Désuète.

Hist. — Gabriel (de la Béraudière) mourut entre le 12 mai et le 20 juin 1572. Il fut enterré en l'église de Chanteloup, où l'on voyait encore, dans ces dernières années, sa pierre tombale portant son écusson... avec cette inscription à demi effacée : « ...La Braudière, sineur (n surmonté d'un trait, signeur) de la Bousonnière.

Sineux (Mj.), s. m. — Pêcheur à la seine. V. *Sine.*

Singalée. — V. *Cingalée.*

Sinodans. — Vx mot ang. — Capable de signer?

V. la citation à *Siner.* Commune de Saint-Pierre-Maulimart.

Sinon (Mj., By.). — Sinon de, loc. prépos., — sans. Ex. *Sinon* de moi, il se neyait. || *Sinon* moi, il était mort. || V. *Si-que-non.* || *Sinon* que, — à moins que.

Hist. — « Mais bien qu'ils pouvoient être exemts de contribution à des fortifications nouvelles, *sinon* qu'elles fussent entreprises pour nécessité pressante. » (*Coust. d'Anj.* t. II, col. 852.) *Sinon* ça, *sinon* de ça. — « Eh ! dites donc, monsieur le lieutenant, tâchez moyen d'être un peu plus

poli !... *Sinon* ça on pourrait tout de même encore vous faire « péter le cul » (*sic*) comme du temps de Charrette. » (H. Bourgeois, *Hist. de la Grande Guerre*, p. 210.)

Sinton, s. m. — Séton (Mj., Lg., By.).

Et. — Doubl. du fr. Séton, qui dér. du lat. Seta, mèche. D'autre part, on peut y voir aussi un doublet du fr. Sindon, qui a à peu près le même sens, et qui dérive du grec Sindôn. Il est probable qu'il y a là une confusion de racines. — Le Sindon est un morceau de toile qu'on introduit dans la plaie produite par le trépan.

Sion (Mj.), s. m. — Sillon. Contract. et syn. de *Seillon*. Cf. *Biot*, *Vier*, etc.

Si-que (By.). — Pour : si, simplement. Lang. trivial. *Si qu'on* irait déjeuner? — si on allait déjeuner? V. *Narré*.

Si-que-non (Mj.), conj. Sinon.

Et. — Cette loc., qui est employée par quelques personnes, est formée exactement comme Sinon ; seulement l'adv. Non est remplacé par Que-non. On sait d'ailleurs que cette dernière expression est couramment employée lorsqu'on veut nier fortement.

Sirène (Sp.), s. f. — V. *Longue-haleine*. C'est, je crois, la mante prie-Dieu, ou un insecte voisin. Insecte chanteur. C'est le fr. Sirène, au fig. V. *Serin*. || Serine. A Angers, la rue de la Serine. C. Port.

Sirot' (Mj.), s. m. — Sirop. Cf. *Tabat*, *Chenit*, etc. De là le fr. Siroter.

Siroter (Mj., Lg., By.), v. n. — Laisser suinter le jus du tabac par son tuyau, en parl. d'une pipe qui en est saturée. || Lg. — Boire, pinter. Ex. : J'avions *siroté* point mal. — Syn. de *Sitrer*, *Pomper*, *Soiffer*, *Cigaler*.

Et. — Dér. irr. du fr. Sirop. Du reste, le fr. emploie le même v. dans un autre sens.

Siroteur (Lg., By.), s. m. — Celui qui aime à boire. Syn. de *Soiffeur*.

Sirurgien, Sirugien (Mj., By.), s. m. — Chirurgien.

— Vx fr. Sirreurgien (1362). — Sirurgie, pansement (1312). — Sirurgier, panser. — Hist. « Jehannot Musnier se fit sirurgier et appareillier par aucuns barbiers. » (*J. J.* 148, p. 6., an. 1395. — L. C.) « Seroient en péril éminent d'user du conseil et ayde de médecins, *cirurgiens* et autres femmes. » (1623. — *Inv. Arch.*, S. s. E, 190, 1, h.) — « Femme de maître René Hullin « *sirurgien* apothicaire. » (1736. — *Id.*, S, E, III, 391, 2, m.)

Si-tellement (Mj., By.), adv. — Tellement, par pléonasme, si voulant dire : tellement. Cf. Puis ensuite. Ex. : Il est *si tellement* bête que c'est ren de le dire.

Sitout (Mj., Lg., Ti.), adv. — Sitôt. V. *Bentout*, *Tantout*.

Sitrer, v. a. — V. *Citrer*. || Tlm., v. n. — Boire d'autant, chopiner théologalement, com. dit Rabelais. Ex. : Ils étaient queuques bonhommes qu'aimaient ben *sitrer*. || (Mj.). — Masser et durcir la terre à la surface, com. fait une forte pluie suivie d'une sécheresse. — Syn. de *Agliater*, gl mouillé, *Acroûter*. || Lg. — Pénétrer dans les chaussures, en parl. de l'eau. Ex. : L'eau a *sitré* dans mes sabots. — Cf. Jaub. à Sater. || Dans le sens de : boire avec excès, syn. : *Pomper*, *Soiffer*, *Cigaler*, *Siroter*. || Note, de By. — Est-ce notre *Sibrer?* aspirer un liquide comme fait une pompe, violemment et longuement ; d'où : boire comme en goûtant et sans retirer les lèvres du vase ; d'où boire beaucoup et même trop. (Non. Voir Note de R. O. à *Sibrer*.) || Masser (plus haut), se dit *Daber* : faut pailler les semis pour pas que la terre se dabe quand on arrouse. || On dira aussi : l'eau a *sibré* dans mes sabots.

Et. — Ce mot, rapproché du Mj. *Citrer*, me fournit l'étymol. de l'un et de l'autre ; c'est identiquement le même mot, et il doit s'écrire **Sitrer** et non Citrer. Ce n'est autre chose, en effet, que le latin Saturare, fr. Saturer. — A Tlm., ce v. est usité au neutre ; à Mj., il est un peu détourné de son sens propre : une terre est *sitrée* parce qu'elle a été saturée d'eau, soûle d'eau, comme on dit encore, car *Sitrer* se trouve être le d. de Soûler. Ceci est prouvé encore par l'acception que prend *Daber* à By. Ainsi *Daber* ou *Sitrer* signifient l'un et l'autre : 1° saturer d'eau, enfondre ; 2° masser la terre en la mouillant, en la rendant *aguiate*. Quant à *Sibrer*, c'est un tout autre mot : lat. Sibilare. (R. O.)

Si-vous-plait (Mj., Ag.). — S'il vous plait.

Hist. — « Desrobez-vous quelque quart d'heure
« Et *si vous plaist* venez nous veoir. »
(G. C. Bucher, 94.)

Six, sie (Mj., By.), adj. num. || A la *six* (sisse) quat (re) deux, — mal, sans soin. Ex. : C'est fait à la *six*-quatre-deux.

Six-blancs. — Deux sous et demi. Le blanc valait cinq deniers. (Mén.). — Désuet.

Six-vingts (Z. 131, By.). — Cent-vingt. Manière de compter encore assez usitée. *Six-vingts* écus, pistoles, livres. || Pour évaluer le poids d'un porc, on compte par vingt livres. La viande d'un cochon de six vingts, six vingt dix à sept vingts est ben meilleure que *la sienne* d'ein grous gorin. — Pour évaluer une somme, on compte beaucoup par louis (20 fr.), pistoles (10 fr.), écus de cent sous, écus de trois livres, livres et sous (By.).

Sizerette (Tf,), s. f. — Sizette. Jeu de cartes qui se joue à 6 personnes, et où chaque joueur reçoit six cartes.

S'ment (Ag.), adv. Seulement. — « T'es *s'ment penlecas* de porter eine pochée de seille. »

S'n (Lg., By.), adj. poss. — Son, devant une voyelle ou un h muet. Ex. : C'est ça *s'n* homme? — Cf. *T'n*, *M'n*.

Snicon, s. m. — Séneçon. V. *Senuçon*.

Sô (Lg.), prép. — Selon.

N. — Ce mot, qui ne s'emploie plus, était encore en usage il y a 40 ans. On disait : *Sô* mâ. — selon moi, à mon avis. Ex. : Ça doit être de même, *sô* mâ, — il doit en être ainsi, selon moi.

Sobée (Sal.), s. f. — Grande quantité. « Il en a attrappé une *sobée !* » Syn. et d. probable de *Sâbrée*.

Soche (Mj., Lg., Lué, By.), s. f. — Doubl.

du fr. Souche, vieux tronc d'arbre. Syn. de *Cosse*, *Sicot*, *Crônier*.

Hist. — « Icellui ourdain en fuiant, trouva en son chemin une *soche* de boys, appellée (en Languedoc) steu... » (*J. J.*, 199, p. 323, an. 1463.) L. C.

Sochon (Mj., By., Sal.), s. m. — Méchante souche. — Dormir comme ein *sochon*, — d. profondément. || Sp., Fig. — Dormeur difficile à éveiller. || Fig. — Chicot, dent gâtée et ébranlée. V. *Sicot*. Dimin. de *Soche*.

Hist. — « Icellui Guillaume print ung gros *sochon* de bois..., ouquel *sochon* l'on a accoustumé de mettre et tenir chandelle ardent. » (*J. J.* 179, p. 12, an. 1447.) L. C.

Sôdigner, Sôguigner (Mj.), v. a. — Couper difficilement, déchiqueter avec un outil qui coupe mal. Syn. de *Egoïgner*, *Gouspiller*, *Sigâiller*, *Zigâiller*, *Chartuter*. — P.-ê. y a-t-il un rapport entre ce mot et *Cisâgner?* Plutôt doubl. de *Seguiner*, *Zeguiner*. || By. — Serait-ce notre *Houguigner ?*

Soffre, prép. — Excepté. V. *Sauffre*, pour Sauf.

Sogrée (Spr.), s. f. — Trace que laisse sur le sol le pied d'un animal. Syn. de *Pogrée*.

Et. — Pour Socrée, ou Soquerée. Le mot a la même rac. que *Soquille*. A rapprocher, comme forme, de *Pogrée*.

Soguer (Mj.), v. n. — Sommeiller très profondément. Ex. : Regardez-le donc *soguer* dans son coin comme ein vrai sochon. || Bouder. Ex. : *Sogue* donc, vilain laid ! Syn. de *Seugner*. || Se morfondre à attendre. Syn. de *Chogrer*, *Droguer*. Doubl. de *Chogrer*. — Sal., *id*.

Soiffer (Mj., By.), v. n. — Boire d'autant. Ex. : On avait ein petit peu *soiffé*. — Syn. de *Siroter*, *Sitrer*, *Cigaler*, *Pomper*.

Soiffeur (Mj., Ag.), s. m. — Celui qui a toujours soif, ou boit même sans soif. Syn. de *Siroteur*.

Hist. — Le Vendéen est *soiffeur*, ce fut son grand malheur en 93. (Abbé Allard, *N. s. Mj.*, 313.)

Soignement (Lg.), s. m. — Soins que l'on donne à un malade.

Soigneuse (Lg.), s. f. — Femme qui prépare le travail du cardeur (Lang. des ouvriers de filature).

Soigneux (Lg.), s. m. — Celui qui soigne, qui panse habituellement des bœufs à l'engrais. Ex. : Un tel est bon *soigneux*.

Soin, s. m. — N'aie pas de *soin* de, — ne t'inquiète pas de... telle chose.

Soir, s. m. — A *soir*, — hier au soir. || (Mj.). — De *soir*, — le soir de cé jour, ce soir. || A soir. — qqf. A ce soir. || (Mj.) — A de *soir*, — à ce soir.

Hist. — « Le vilain *d'asseoir* (mal écrit) a planté ces immondanités à votre porte. » (B. de Verville, *M. de p.*, 379.)

Soixante (Mj., By.), n. c. — Fût de soixante litres. Ex.: J'ai sourtiré mon quart dans deux petits *soixantes*. Cf. *Trente*.

Soldart (By.), s. m. — Soldat. Vx. fr. Soudart. || Mj. Soudard se dit encore pour soldat et se prend en bonne part ; mais ce terme a beaucoup vieilli.

Et. — Solidum est l'origine commune de l'adj. solde, solide ; des subst. solde, paye, et sou, monnaie, des v. solder et souder. (Dr A. Bos.) — Hist.
— « Comme un brave *soudart*
« Je garde la porte Girard. » (Mén.)

Solège, adj. q. — Seul. Etre *solège*, solitaire. Cf. *Soulet*.

Soleil (Mj., By.), s. m. — V. *Soulé*, *Soulail*. || Piquer ein *soleil*, — rougir de confusion. Cf. *Fard*, *Feu*. Syn. de Prendre son *bonnet* rouge. N. — Dans cette locution on ne prononce jamais *soulé*, ce qui prouve qu'elle est de date récente. || Le *soleil* n'a guère de haut, pour dire que le jour est court, que la nuit arrive vite. Mén. || *Soleil* de *beduau*. C'est la lune. — Le beduau est le blaireau, qui ne sort guère que la nuit. (Mj.). — La direction du soleil aux différentes heures sert couramment à désigner les azimuts compris entre l'E. et l'O., en passant par le Midi. Ex. : Saint-Laurent d'à-haut est *dans le soleil*, de 10 heures (par rapport à Mj.) ; c.à-d. *en soulère*, ou dans le S.-E. C'est le cadran solaire transformé en rose des vents. || Mj. — Oh ! oh ! oh ! oh ! le beau soleil ! — onomat. exprimant le hululement de la chouette en extase devant la lune.

Solide (Mj., By.), s. m. — Terrain solide. Ex. : Ils ont creusé pus de trois pieds bas pour trouver le *solide*. || Fig. — Faire le *solide*, — tenir le principal emploi, diriger le travail et en faire la plus grande partie ; être la cheville ouvrière.

Solu, Sollu (Mj., Chl.), part. pas. — Payé.

N. — Cette forme régul. du vx fr. Soudre, lat. Solvere, Solutus, est aujourd'hui parfaitement oubliée. Elle appartenait à la langue du droit dans notre province, et je l'ai retrouvée dans un acte de vente de la fin du XVIIe s., où il est dit que le prix d'achat a été « *sollu* et payé » par l'acquéreur. Cf. le franç. Soulte.

Solvable (Mj., By.), adj. q. — Ne s'emploie qu'avec la négation : Pas trop *solvable*, — qui ne mérite que peu de crédit, de confiance, en qui on ne peut se fixer. Syn. de *Fiscal*, *Fidèle*, *Catholique*. — Se dit même des animaux et des choses. Ex. : Ceté pied d'âbre-là pourrait ben être pouffi, il ne paraît pas trop *solvable*.

Et. — C'est le mot fr. détourné de son sens, mais très légèrement, car il est notoire que la considération ne s'attache qu'à l'argent. (R. O.)

Somme (Mj., Ssl., Sal.), s. f. — Deux *portoirées* de vendange. || Z. 118. — Demi-*somme*, — une seule portoirée. || Mén. dit que c'est la charge d'un cheval et que cela représente 170 décimètres cubes de vendange.

N. — Autrefois toute la vendange se transportait à dos de cheval, et l'on accrochait une portoire de chaque côté du bât de l'animal. Deux portoirées

constituaient donc la charge d'une bête de somme, c.-à-d. la somme. Le mot commence à tomber en désuétude ainsi que la chose qu'il rappelle.

Et. — BL. Sagma, selle, bât, charge. — On prononce encore dans qqs provinces : Sôme, avec raison. Confondu avec somme, total. — Hist. — « Sex *summas* boni vini, et puri et sub pede pressi. » (1253. *Inv. Arch.*, H. I, 12, 1.) — « Quatuor *sommas* legitimi vini. » (1120, circa. *Id.* — SH, 11, 1, m.) — « Je n'ai pas cueilli une *somme* de vendange. » (*Id.*, S. E, t. III, 39, 2, h.) — « Dans quelques endroits, comme à Briollay, les habitants payent une demie-*somme* de vandange foullée par quartier de vignes de 63 cordes le quartier. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, 1096.) — « Déclaration par l'abbé et les religieux de La Couture de leur acquêt de vignes à la Chopinière sous la redevance de 4 *sommes* ou guibourgs de vendange, « quatuor summas vindemie ad quamdam mensuram que vocatur Guibort. » (1246. — *Inv. Arch.*, G. p. 113, col. 2.)

Sommeterre (Z. 139 et 143, Lx.), pr. — Cimetière. Cf. *Cémetière*.

Som'tière (By.), s. m. — Cimetière. Syn. de *Cémetière*, *Çoumitière*, *Cimentière*.

Sommier (Tlm.), s. m. — Le dessus de la traverse inférieure de la *châsse* du métier de tisserand, où court la navette volante. V. *Embrure*.

Hist. — « En 1464, la Chambre (du parlement) se print à trembler..., et issit un des *sommiers* de la chambre de sa mortaise, et avalla bien deux pieds en bas. » (MONSTRELET, III, 102.)

Somnambule (Mj.), s. m. — Ne se dit que dans : Etre en *somnambule*, — être en état de somnambulisme. Cf. *Asme*, *Complice*.

Son (Mj., By.), s. m. — Chier dans le *son*, — renoncer à une entreprise par fatigue, à un métier par dégoût ; reculer par peur. V. *Mastic*, *Péter*. || Fig. — Tavelures, taches de rousseur. N. On dit d'un enfant tavelé qu'il a dit des *sottises* au boulanger.

Et. — BL. Seonnum ; a, fr. Seon, qui peut conduire à Secundum ; ce serait alors la 2e mouture.

Sonder (Mj., By.), v. a. — Ausculter. Ex. : Le médecin l'a *sondé* ; il a dit qu'il avait ein poumon ben attaqué. || Lg. *Sonder* ine manille, — jouer le manillon ou le roi, pour le faire couper.

Et. — P.-ê. pour So-ondar, sous onde. « Dès qu'elle est harponnée, la baleine *sonde* avec une vitesse de 15 à 17 nœuds. » (LITT., 6e ss.). — P.-ê. de Sund, mer. (DARM.)

Songeard (Mj.), adj. q. — Songeur, rêveur, préoccupé. Syn. de *Songeux*. — Hist. :

— « Le rendant catarreux, maladif et débile,
Solitaire, fascheux, taciturne et *songeard*. »
(J. DU BELL., *Le poète courtis*, p. 1.)

Songeux (Mj., By.), adj. q. — Songeur. Syn. de *Songeard*.

Sonnage (Mj.), s. m. — Carillon, ensemble des cloches d'un même clocher. || Manière de sonner les cloches. — Cf. *Coiffage*.

Sonne-midi (Lg.), s. f. — Cigale. De ce qu'elle chante surtout vers l'heure de midi.

Sonnette (Tlm.), s. f. — Sorte de poire ou d'olive en bois tourné, fixée au milieu du système de cordelettes par l'intermédiaire desquelles le tisserand lance les taquets et la navette volante. L'ouvrier la manœuvre de la main droite. — Ainsi nommée parce qu'elle est suspendue au-dessus du métier comme une sonnette. || Mj. Fig. — Corde qui sert à lever l'ancre. — Rappelle le mouvement de la corde à sonner une cloche. Cf. le maniement du mouton à enfoncer les pieux. || Corde attachée au carrelet pour faire tomber le poisson au milieu, en 1772. Terme des mariniers de la Loire. (MÉN.) || Lg. — Tendre à la *sonnette*, — manière de tendre les lignes de fond ou *cordées* qui consiste à en relier l'extrémité à une sorte de crécelle dont le bruit avertit le pêcheur lorsqu'un poisson mord. Ce mode de pêcher, ou *tente*, est usité vers Clisson, mais non au Longeron. || Lg. — Mésange à longue queue. Syn. de *queue de poêlon*. || V. *Sounette*.

Sonneux (Mj., By.), s. m. — Sonneur. || Les sonneux d'Angers. Il y avait un très grand nombre d'églises et de chapelles :

— « D'Angers les *sonneux*,
« De Nantes les pluvieux. »
(MÉN.)

Soquille (Mj.), s. f. — Onglon, ou sabot des ruminants et des solipèdes. Syn. et d. de *Soteille*.

Et. — Dér. du fr. *Soque*, chaussure basse. L. Soccus. — « D'une saumade (charge, somme) de *soquets* ou esclops (doit) un esclop. » 1544, L. C.

Sorcière (Lg., Ti., Ag., By.), s. m. — Syn. de *Ventouse*. V. *Sourcière*. || Tourbillon, trombe où se trouve pris un bateau. Par ex. : Le coteau de Jeanne Jugan, — le Découvert d'Avrillé. Syn. *Risée*, *R'velin*. — Tourbillon de vent attribué aux sorciers ; B. L. sortiarius, celui qui jette un sort. V. *Risée* au supplément.

Sorlau, s. m. — Vulgaire xyllostéon. (MÉN.)

Sornette (Mj.), s. f. — Mésaventure. Syn. de *Ferdaine*, *Avernette*, *Bachelette*. — C'est le mot fr. détourné de son sens.

Sort (Mj., By.), s. m. — Tomber au sort. Etre pris comme soldat à la conscription. || Partir pour son *sort*, — partir comme soldat pour avoir amené un mauvais numéro (Jadis).

Sorte (Mj., By.), s. f. — Faire en *sorte*, tâcher. Ex. : Et pis fais en *sorte* de t'amuser par les chemins ! (ironiquement). || Lg. — De bonne *sorte*. — de bonne façon, comme il faut. Ex. : Je te l'ai baisé de bonne *sorte*.

Sortir° (Mj., Lg., By.), v. n. — *Sortir* de, venir de. On dit fort bien : Il *sort* d'entrer, — il vient d'entrer. || v. a. — Mettre dehors. Ex. : Je vas *sortir* la voiture. || v. réf. et absolument Se *sortir*, — faire une excursion au dehors, quitter la maison. || Lg. — v. n. — N'y a pas à *sortir* de là, — c'est évident, indiscutable, ou inévitable, inéluctable.

Hist. — « Il (Bonchamp) *sortait* de faire la guerre dans l'Inde sous le bailli de Suffren avec une

grande distinction et comme capitaine d'infanterie. (DENIAU, *Hist. de la V.*, I, 310.)

Sos (Lg.), prép. — Sous. Syn. et d. de *Sour*.

Sotéille (Lg.), s. f. — Onglon, du porc et des ruminants. — Syn. et d. de *Soquille*, *Sôtille*.

Sôtille (Fu.), s. f. — Onglon de porc, de chèvre, de mouton, de bœuf. V. *Soteille*, *Soquille*.

Sôtret' (Mj.), s. m. — Plateforme composée de fagots ou de pièces de bois qui sert à exhausser un *mûlon*, une *mâssière*, et, en général, une barge de récoltes susceptible de s'avarier au contact du sol. Syn. de *Soutre*.

Et. — Le mot est pour Soutret, ou plutôt Soutré, du lat. Substratum. Le t final, d'ailleurs très marqué dans la prononciation, et que ce mot ne saurait avoir donné régulièrement, n'est que la consonne dure d'appui, familière aux Angevins. (R. O.)

Sottereau (Mj.), s. m. — Petit sot, petit nigaud.

Hist. — « Tais-toy, *soteriaux*. » (FROISS., IX, p. 176.)

Sottise (Mj., By.), s. f. — Avoir dit des *sottises* au boulanger, — être tavelé, avoir du son, des taches de rousseur à la figure. V. *Son*.

Souales (Mj.), s. f. plur. — Cendres de la lessive, charrée.

Et. — Paraît tenir au fr. Souiller. Je note aussi que l'Angl. a Swill, lavures de vaisselle.

Soualoux, ouse (Mj.), adj. q. — Sali par les cendres, par la charrée. Se dit du linge lessivé. V. *Souales*.

Souane (Mj., Lg.), s. f. — Individu noceur et peu soigneux de sa personne ; débauché, qui mène une vie crapuleuse. Ex. : Ceté gars-là, c'est eine grand *souane* ! || Sal. Sans soin.

Et. — Je crois qu'il faut reconnaître dans ce mot l'all. Schweine, ou l'angl. Swine, porc. — L'angl. a aussi Sloven. homme malpropre. Cf. *Soue*.

Souaner (Sp.), v. n. — Pleuvoir par petits grains, comme il arrive lorsqu'un brouillard épais se résout en pluie fine. Syn. de *Berouiner*, *Serîner*, *Fouiner*,

Souaneur (Lg.), s. m. — Individu crapuleux, qui se livre à de basses débauches. Syn. de *Souane*, *Gouape*, *Gouêpe*.

Souanoux (Mj., Lg.), adj. q. — Pluvieux. Syn. de *Mouillasseux*, *Morgâgnoux*.

Souaper (Bg., By.), v. a. — Battre, corriger par coups. || Une *souapée*, — femme qui a les vêtements en désordre, — de mauvaise vie. Cf. *Souêper*. Syn. *Roulure*, *Poufiasse*, *Gouine*.

Soube (Mj.), s. m. — Le 3e bateau, celui qui suivait le *tirot*, dans les trains de bateaux d'autrefois. Syn. de *Sourtirot*. V. *Chaland*, *Tirot*.

Soubriquet (Lg.), s. m. — Sobriquet, surnom. Syn. de *Subriquet*, *Sournom*, *Signorise*, *Seigneurerie*. V. au Folk-Lore *Signorie*, XI d.

Souc' (Long.), adj. q. et s. m. — Soûl. Cf. *Trouc*.

Soucéier, — eyer (Lg., Lms., Fu., Zig. 196), v. n. — V. *Sucéier*. Produire beaucoup. || Profiter.

N. — « Je ne lui trouve point de synon. exact en franç. On dit d'une chose qu'elle souceye quand elle fait bon service, bon usage, dure longtemps, paye bien le travail. On dit que dans un pré l'herbe *souceye* quand il suffit d'en faucher très peu large pour en avoir un bon *faix*. — Cette année, le blé, le froment n'a pas *souceyé* ; il fallait je ne sais combien de gerbes pour faire un boisseau. Au contraire, la paille a fait un assez bon *souçai*. — Le pain rassis *souceye* mieux que le pain frais. — Un mulon (une barge, une meule) de foin bien serré, dans lequel on prendra longtemps sans qu'il paraisse diminuer, *souceye* bien. Généralement la *pension souceye* bien dans les *mâoues*, tandis que les céréales n'y *souceyent* point, » (ABBÉ D...)

N. — « Soucier a, dans l'Angoumois, un sens très particulier. Il y signifie : abonder, faire de l'effet, avoir de l'importance ; cela soucie beaucoup, cela ne soucie guère. C'est surtout un terme de ménage. (LITT. *Suppl.*) — « Soucis. — Résistance d'un objet qui sert longtemps sans s'user ; il se dit aussi d'objets de consommation dont la provision dure longtemps. — Sousseyer. Devenir plus lourd, gagner du poids. (FAVRE.) — Succéder, réussir. C'est le lat. Succedere, même sens : (MOISY.)

Soucès (Lg.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Faire du *soucès*, — produire relativement beaucoup ; sucéier ou soucéier, en parl. d'une récolte. — Paraît être le doubl. du fr. Succès.

Souche (Mj., By.), s. f. — Fonds, capital. Ex. : Ça ne fait ren qu'il mange ses rentes, tant qu'il n'entomera pas la *souche*. V. *Soche*. By. *id.* En, A souche. V. *Mousard*.

N. — « La souche est un gros flambeau de bois revêtu de cire, autour duquel étaient peints ou sculptés les instruments d'arts et métiers relatifs à la profession de ceux qui portaient des cierges à la procession du sacre. Ces cierges ou torches, étaient des chapelles ambulantes, représentant un sujet de l'histoire sainte par des personnages en cire ; douze hommes et plus portaient chaque torche à la manière d'un palanquin. (MÉN.) — LITTRÉ, au 8e sens : Portion d'un cierge postiche faite de bois ou de fer blanc. — Fabricant de *souches* d'églises.

Souchottes (Sp.), s. f. plur. — Tronçons inférieurs des branches, que les bûcherons, après l'abatage d'un taillis, enlèvent à la hache des cépées, avec des éclats de la souche. C'est ce qu'ils appellent *Essoucher*. Dimin. du fr. Souche. Syn. de *Cossette*.

Soudan (Lg.), s. m. — Variété de moutons d'origine anglaise.

Et. — C'est le Southdown, dont le nom est accommodé à la sauce choletaise. Cf. *Victor*, *Dardonne*, *Charlotte*.

Soudard (Mj.), s. m. — V. *Soldart*. Syn. *Troubade*.

Soudigner (Mj.), v. a. — V. *Sôdigner*.

Soue, s. f. (Mj., Ssl., etc. Lué, By., Sal.), s. f. — Toit à porcs. Doublet du fr. Souille ; cf. Angl. Slough, bauge de sanglier. Inconnu au Lg. On dit : Têt à gorins.

Et. — L. Sus, porc. — Cf. Souille. Lieu bourbeux où se vautre le sanglier. L. Suillus, — qui appartient au cochon. (LITT.) — « Si quis porcellum de *sude* furaverit. » (*Loi salique*. — D. C.)

Souef (Ss., Lgd.), adj. q. — Doux au toucher, onctueux. « Mon p'tit gas écorche ; donnez m'donc quéq' chose de ben *souef*. » — Le pharmacien donne de la poudre de lycopode. || Inconnu de moi (R. O.).

Et. — Suave ; du lat, Suavis ; de même radic. que l'anglo-sax. Sweet ; all. Süss. L'anc. forme est Soef ou Souef, a duré jusqu'au XVIe s. ; la forme latine l'a bannie au XVIIe. — *Chanson de Roland*, 147 :

« Si li demandet doulcement et *suef*. »

— Doux au toucher, en parl. du drap, moelleux. (*Pathelin*, *Farce*, p. 13.)

Souêner (Sp.), v. n. — V. *Souaner*.

Souêper (Mj.), v. a. — Coller, plaquer. Ex. : La piée m'a tout *souêpé* les cheveux sus le front ; — le vent me *souêpait* mes robes le long des jambes. Doubl. de *Sapper*. — Cf. l'angl. to whip — avec addition d'une aspiration initiale? — Cf. *Souaper*.

Soufferner (Lg.), v. n. — Soupirer sans fin ; être en proie aux spasmes respiratoires qui suivent des pleurs prolongés, comme il arrive à un enfant qui a poussé *ein rat*.

Et. — Je le rattacherais, avec JAUB., à Souffrance Par ailleurs, il a un air de parenté avec la racine du v. Enchiffrener.

Souffier, v. a. — Souffler, le feu (Jl.).

Soufflard (Mj.), s. m. — Soufflet. || Sorte de grosse anguille qui fait entendre comme un bruit respiratoire assez fort. V. *Soufflarde*.

Soufflarde (By.), s. f. — Anguille à museau court, à ventre jaune et de couleur foncée. — L'anguille franche a le museau long, le ventre blanc argenté et le dos de couleur pâle. Elle est plus difficile à dépouiller, mais bien meilleure. V. *Soufflard*.

Souffler, la bouillie. Se dit de qqn qui, en dormant, laisse échapper, de temps à autre, un léger souffle de ses lèvres (Ag.). — Nos pères avaient *souffler* les choux. (BOUCHET, *Sérées*, II, 131). — A Mj., on dit : Buffer les choux. || *Souffler* au chardon ou au pissenlit en graine, en disant : Il m'aime : un peu, beaucoup, passablement, pas du tout, — comme en effeuillant les pétales de la marguerite.

Soufflet (Mj.), s. m. — N'avoir pus que le *soufflet*, — n'avoir plus que le souffle. Syn. de *Buffet*. || Coucher au *soufflet*, — c. avec une femme en colère. On dit aussi : Coucher à l'hôtel du cul tourné.

Souffrable (Mj., By.), adj. q. — Tolérable, supportable. Ex.: A n'est pas *souffrable* avec ses manières. V. *Insouffrable*.

Souffrage, s. m. — Obligation du fermier envers son propriétaire ; pour : redevance (MÉN.). V. *Suffrages*.

Souffrant (Mj., By.), adj. verb. — Endurant, tolérant. « Il n'est guère *souffrant* ! »

Souffrette (Lg.), s. f. — Souffrance. Ne s'emploie que dans la loc. : Faire *souffrette*, — faire souffrir, gêner. Ex. : Ça ne me fait pas *souffrette*, — ça ne me gêne pas.

Soui (Po.), s. m. — Tout ce qui traîne sur le plancher d'une maison. || Craon. — Débris ; mettre tout en *soui* ; tout casser. || Lué. — *Soui* ou Souillis, — balayures. Cf. Souillon.

Et. — Même radical que Sus, porc ; souille, suillus.

Souille (Mj., By., Lg.), s. f. — Taie d'oreiller. — Se dit partout.

N. — Dans certains endroits, à Mj., p. ex., on prononce souïlle, en 2 syllabes, tandis qu'ailleurs (Lg.) on prononce souille, comme la troisième pers. du prés. de l'indic. du v. souiller. || On dit plutôt : une tête ou une taie d'oreiller ; mais on dit : ensouïller ein oriller, eine couette, ein matelas, eine paillasse et une ensouïllure de ces pièces de literie.

Et. — « M. JAUBERT dit qu'il vient de : souiller, cette taie étant destinée à empêcher l'oreiller lui-même de se graisser au contact de la tête. (LITT.) — Le masc. Souil se trouve dès le XVIe s. — Souiller vient p.-ê. d'un v. Suculare, de Suculum, petit cochon. (DARM.) — « Les femmes juifves... sont communément par les marchés de Turquie, vendant des ouvrages faicts à l'aiguille..., serviettes, mouchoirs..., *souilles* d'orilliers, et autres ouvrages. (BELON, *Singularités*, III, 15. — L. C.) — « Enfouillé, adj. Enveloppé. « Un materas et coissin couvert, et *enfouillé* de drap d'or frisé. » (DU BELL., VI, 145). — P.-ê. faut-il lire Ensouillé : en Anjou et en Touraine, on nomme *souille* l'enveloppe des matelas, coussins et lits de plume. — L. C. = « Legs par Pierre Gourreau de 120 livres « employez à faire 42 *souilles* de lict pour revestir les couches. » (1574. — *Inv. Arch.*, H, suppl. p. 60, 1.)

Souillée (By.), s. f. — Éclaboussure. V. *Cotir*.

Souillon (By.), s. m. — Sens spécial. Sorte de coussin fait de paille enfermée dans « un vieux morceau d'engin » que les pêcheurs mettent sur leur banc pendant qu'ils *gâchent* (rament), pour moins sentir « le dur » de la planche. Ils se servent qqf. comme *souillon* d'un vieux fond de chére (chaise) en jonc. — Le « vieux morceau d'engin » est toujours « un cul de vieux encreau », le fond d'un encreau usé.

Soûl (Mj., By.), s. m. — On dit : Tout son quervé *soûl*, — tout son soû. || adj. q. — Pardu *soûl*, brûlé *soûl*, — très ivre. — Cf. *Souc*.

Soulai (Jum., Fu., Zig. 196), s. m. — Le soleil. V. *Soulé*, *Soulail*, *Soulas*.

Soulail (Lg.), s. m. — Soleil. Syn. et d. de *Soulé*. Pat. norm. Solail et Solaé. || By. — Soulé.

Soulailler (se), avec a bref. (Lg.), v. réf. — Se chauffer au soleil. Syn. de *Couârer*. || Soulailler, v. n. — Même sens. — Syn. de *Lézarder*, *Souleiller*.

Soulaire, s. f. — Les sens varient suivant les lieux. || Fu. — *Soulaire*, Sud, opposé à Galarne ou Galerne, Nord. || By. — N.-E. || Ths. — Quand le vent est à l'O. on dit qu'il est dans le *Soulaire*. || Lué. — Ouest. || Vent du sud ; le vent, qui le matin souffle à l'Est, tourne peu à peu au Sud. — Mén. || Haute et Basse-*Soulaire*. — Est-Sud-Est, Sud (Tc.). V. *Soulère*. Le nom de la commune de Soulaire viendrait-il de ce qu'elle est située droit au Nord d'Angers? || Sal. Orient. V. Vents. F.-L. XVI.

Hist. — « Deus del soléire vendrà, é li sainz del mont Faràn (Traduction des *Psaumes*. Canticum Habaccuc. Chap. III. Prière du prophète de ce nom. — Deus ab austro veniet, etc., XIe siècle.) Devillard, p. 69, h.

Soulais (Chpt.), s. m. — Le soleil. Le *soulais* est haut, — bas.

Soûlaison (Mj., By.), s. f. — Cuite, cas d'ivresse. Syn. de *Soûlée*, etc.

Et. — L. Satullare, de Satullus, soûl, dimin. de Satur, dont le radic. est le même que Satietas, satiété.

Hist. — On leur fait tenir ce langage d'après l'état de *soulaison* où étaient les généraux aux Ponts-de-Cé. (*Rev. de l'Anj.*, LIV, 270.)

Soûlard, e (Mj., By.), adj. q. — Ivrogne, buveur d'habitude. Syn. *Ribotier*. || Capiteux, enivrant, — en parl. du vin. — Vin *soûlard*, — assez fort pour asseoir son bonhomme, mais pas assez pour le relever. (Pc.) — Vin *soûlard*, I mord son maître.

Soulas, s. m. — Soleil. — V. *Soulé*.

Soûlaud (Mj., By.), s. m. — Ivrogne, homme occasionnellement ivre, sans y attacher aucune idée d'habitude. V. *Soûlard*.

Soule (Lg.), adj. q. — Impair. || Couble ou *soule*, — Jeu. V. Folk-Lore, VII.

Soulé (Mj., Bl., By., Br., Zig. 171), s. m. — Soleil. — V. *Guené*. Syn. et d. de *Soulail*. *Pat.* norm. *Solaé*, *Solail*.

Soûlée (Mj., Lg., By.), s. f. — Bonne repue, en parl. des animaux. || Etat d'ivresse pour l'homme. Syn. de *Tripée*, *Cuvée*, *Taure*, *Culottée*, *Muffée*, *Nuée*, *Cuite*, etc.

Soulegir° (Mj.), v. a. — Soulever. || Soulever en divisant. Se dit de la terre labourable et cultivée. — Doubl. du fr. Soulever. — V. *Allegir*, *Ellegir*. — Lat. Subleviare. — Cf. Soulager.

Hist. — « Et aucuns autres le *soulègent* en prenant une partie de tel faez. » (Oresme, *Ethiq.*, p. 289. — L. C.)

Souleiller (Lg.), v. n. — Se chauffer au soleil. Dér. de *Souleil*. Syn. et d. de *Soulailler*, se *soulailler*. Syn. de *Couârer*, *Lézarder*.

Hist. — « Quand le doux *souleil* gracieux
« De vostre beaulté entrera
« Par les fenestres de mes yeux. »
(Ch. d'Orl., 44e *Ball.*) L. C.

Soulé-levant (Mj., Lg., By.), s. m. — Est, Orient, Levant. Ex. : Angers est en *soulé-levant* de Montj. — Syn. de *Haut*, *A-haut*.

Soulé-levé (Mj., By.), s. m. — Le lever du soleil. Ex. : Il est parti avant *soulé-levé*. On met rarement l'article.

Soulère (Mj., Lg., Ssl.), s.f. — Le Sud-Est. Ex. : Le vent est dans la *soulère*. || En *soulère*, — au sud-est. Syn. de *Haute-mar*. || Sp. — l'Est. — A Mj., cet azimut est appelé *le Haut*. Cf. *Galarne*, *Bas-galarne*, *Bise*. — V. *Vent* et *Soulaire*.

Et. — Corr. du fr. Sud-Est? — Les marins disent Surroi, pour Sud-Ouest. — Jaub. : « Vent du Sud. S'applique surtout au vent qui, le matin soufflant de l'Est, tourne successivement au Sud ; c'est à ce dernier cas que se rapporte ce dicton : Le vent suit le soulé, j'arons de l'iau. » || Ce terme servait encore chez nous, dans la dernière moitié du XVIIIe s., à désigner l'un des 4 points cardinaux, le Midi. Alors, la galerne, ou la galarne, indiquait le Nord ; l'amont, le Levant ; et l'aval le couchant, ou la partie de l'horizon vers laquelle disparaît le soleil, en devalant.

Hist. — « Et les quatre vens principaulx,
« Avec tous leurs colatereaux ;
« Galerne, *soulerre*, avec bise
« Et plugeau ; nul ne me desprise. »
(Desch., f° 470.) — L. C.

Soulet (Lg.), adj. q. — Se dit d'un bœuf dépareillé qui a perdu son *parsonnier*. — Dim. de *Soule*. Doubl. du fr. Seulet. V. Jaub. à Solage. Cf. *Solège*.

Soulevé (Lg.), part. pas. — Se dit du pain dont la croûte n'adhère pas à la mie.

Soulever (Mj., Lg., By.), v. a. — Voler, flibuster, dérober, subtiliser. Syn. de *Sourdre*, *Subiter*, *Dégauchir*. || Un correspond. de Saumur m'a adressé, sans l'expliquer, la loc. *Soulever* le café.

Soulier (Mj., By.), s. m. — *Souliers* en cuir de bérouette (boérouette), — sabots. || *S.* du père Adam, — pieds nus. || Etre dans ses petits *souliers*, — être dans une situation gênante, très embarrassée.

Et. — Curieuse. — La forme primitive est Soller, et se rattache au B. L. Sotulares, qui signifiait une sorte de souliers. A son tour Sotulares, subtalares, dér. du lat. Subtelaris, qui appartient au creux du pied. de Subtel, le creux du pied (Litt.) — Série des formes : Subtelare ; sotler, soller, souler et soulier, par changement de suffixe.

Soûlir, — souli (Mj.), v. a. — Soûler, rassasier complètement, en parl. d'un animal. N. N'a jamais le sens de soûler : enivrer. || Se contenter, — en parlant des personnes. Ex. : Il va se *soûlir* de bonne heure de faire ceté métier-là.

Soulive (Mj.), s. f. — Solive.

Soulivean (Mj., Lg.), s. m. — Soliveau.

Soulle, s. f. — Pelote des bois. (Mén.)

Soulographie (Mj., Lg., etc.), s. f. — Ivresse. Ex. : Les conscrits se sont foutu sus la goule ; c'est ein coup de *soulographie*. — Suffixe très scientifique, ajouté à un terme vulgaire.

Soûlure, s. f. — Cuite, cas d'ivresse. — Pour les syn. voir plus haut : *Soûlée*

Soumission (Mj., By.), s. f. — Faire la ou de la *soumission*, — se montrer soumis, humble, faire acte de dépendance à l'égard d'un supérieur.

Soun (Sp.), adj. poss. — Son. Alle a pardu *soun* homme. Syn. de *S'n*. Cf. *Moun*, *Toun*.

Soune-midi (Lg.), s. m. — Cigale, criquet. Syn. et d. de *Sonne-midi*.

Souner (Lg., Sp.), v. n. et a. — Sonner. || Jouer d'un instrument. A vieilli en ce sens. On disait régulièrement autrefois : *Souner* du violon. Cf. *Douner*, *Violouner*.

Sounette (Lg.), s. f. — Sonnette.

Souneux (Lg.), s. m. — Sonneur. || Celui qui joue d'un instrument. Ex. : Ein *souneux* de violon. — A vieilli en ce sens. Syn. de *Violonneux*.

Soupe-au-lait (By., Sal., etc.), s. f. — S'emporter comme une *soupe* au *lait*, — vite, et se calmer de même, comme le lait qui bout, s'enfle et retombe. || A Mj. : S'enfler comme eine soupe au lait.

Soupe-à-la-pie (Mj.), s. f. — Sorte de soupe faite avec de la galette à la *fouée*, mise toute chaude à tremper dans du vin froid, qqf. sucré. Syn. de *Trempinette*. || Lg. — Soupe ordinaire et surtout potage gras mélangés de vin froid. || By. — Soupe de pain et de cidre; celle de pain et de vin est plutôt une routie (rôtie).

Hist. — « La pie de Bahuart ne retournoit poinct. Elle avoit été crocquée. De ce fut dict en proverbe commun : Boire d'autant et à grands traitz estre pour vray crocquer la pie. — De telles figures à mémoire perpétuelle fit Frapin peindre son tiner et salle basse. Vous la pourrez voir en Angiers sus le tartre Sainct-Laurent. » (Rab., *P.*, IV, anc. prol., p. 338.) — N. Le mot a duré plus que les peintures du bourgeois Frapin.

Soupe-mitonnée, s. f. — Panade. (Z. 130.)

Soupenche, s. f. — V. *Supenche*.

Souper (Mj., By.), v. n. — Avoir *soupé* de qqn ou de qqch. — en avoir assez, en être excédé.

Soupiérée, s. f. (Mj., By.). — Le contenu d'une soupière. Cf. *Saladiérée*.

Soupine (Sp.), s. f. — Sorte de soupe au vin sucré que l'on fait pour les malades. V. *Routie*. C'est la *Routie-en-vin* de Mj. — Syn. de *Toutaie*. || Ths. — Pain émietté dans du vin. Se mange l'été. Syn. de *Bijane*.

Souquer (Mj.), v. a. — Amarrer solidement, un bateau. || Serrer, presser fortement. — Lang. des mariniers.

Et. — P.-ê. corr. de l'anc. v. Saquer.

Hist. — Mot conservé dans le pat. créole de l'Ile de la Réunion :

« Sacouiez (secouez) pas si fort, Madeleine,
« La case elle est pas nous ;
« Piq' vout robe z avec un clou,
« Mosié Bourzeau va *souq*' à nous. »

M. Bourzeau était, vers 1865, un commissaire de police peu tendre pour les mulâtresses en contravention.

☞ **Sour** [1]. — Pour : sur. V. *Sour-année*, *Sourdent*.

Hist. — « Si elle *sourvivait*. » J. de Bourdigné, Hist. aggrég. II. 232. — « *Sour* l'âge vint ans. » (Mém. de Reims. F. 22.) L. C. —

Sour [2] (Mj., By., Zig. 188, By.). — Pour : sous. Mettre la clef *sour* la porte, — déménager sans payer son loyer, à la cloche de bois. || Sous la dépendance de. — Ex. : Ils ont été longtemps farmiers *sour* le comte de Serrant. — Syn. et d. de *Sos*.

Et. — Dér. du lat. Subter, comme le fr. Sous dér. du lat. Subtus. On peut aussi, et p.-ê. avec plus de raison, voir dans l'r final une de ces consonnes fortes que le pat. aime à ajouter à la fin des mots.

Sourais (Lx., Z. 143), v. a. et n. — Conditionnel prés. de Savoir. A le sens de pouvoir. Je ne *sourais*, — je ne saurais, je ne puis, faire telle chose. Doubl. de *Sarais*. Prononc. Sourée.

Sour-année (de). — loc. adv. (Mj.). — De l'année précédente. Ex. : Les feuvettes de *sour-année* ne sont pas fameuses. — De Sour et année. Cf. le franç. Suranné.

Sourcelage (Mj.), s. m. — Sorcellerie.

Sourceneau. — Vx mot ang. Mesure. J'ignore la contenance.

Hist. — Les bledz et autres fruictz feurent si rares que le *sourceneau* de preunes fut vendu 11 l. 10 s. par la rarté des fruictz de la terre, et le *sourceneau* de pêches 10 livres. » 9 avril, 1660. (*Inv. Arch.*, II, E, S, 165, 1.)

Sourcer (Mj., By.), v. n. — Sourdre, jaillir de terre. De Source ; Sourdre.

Hist. — « Sourcé », sorti d'une source. (Cotgrave.)

Sourceux (Sa., By.), adj. q. — Aqueux, aquifère, plein de sources, en parl. d'un terrain. Syn. de *Mâqueux*.

Sourcier (Mj., Lg., Sp.), s. m. — Sorcier. || Mj. — *Sourcier* du Mesnil. V. *Mesnillon*. || Mj. — Papillon *sourcier*, gros papillon de nuit, sphinx à tête de mort. V. F.-Lore, XV.

N. — Le fr. Sorcier est-il une corr. de notre Sourcier, ou réciproquement? A-t-on confondu Sourcier, chercheur de sources, que le fr. emploie en ce sens, avec Sorcier, jeteur de sorts? C'est probable ; la manœuvre de la baguette divinatoire n'est qu'une opération de sorcellerie. Cette circonstance explique qu'il se soit produit ici une confusion de mots et de racines analogue à celle que j'ai signalée pour *Sinton*. (R. O.)

Sourcière (Lg., Mj., Sp.), s. f. — Sorcière. || Tourbillon de vent, trombe, comme il s'en élève pendant les journées chaudes et calmes de l'été. Cf. *Sorcière*. Syn. de *Ventouse*, *Veille*. V. Folk-Lore, II.

N. — Au sens de tourbillon, ce nom n'implique aucune idée superstitieuse ; elle a dû exister, mais elle a disparu. A ce sujet, je lis dans l'ouvrage de Victor Tissot : *Les Prussiens en Allemagne*, ch. XI, p. 113, 13e édit. : « Le Franconien est resté superstitieux : il croit aux revenants, aux sorciers, au mauvais œil. Si un tourbillon de vent passe, il y voit un sorcier caché. »

Sourd (Mj., Lué). s. m. — Salamandre, reptile à quatre pattes et à ventre jaune que l'on trouve dans les tas de pierres. Syn. de *Rimoir*, *Cru*, *Quaterpée*, *Vérimoire*. Ne pas confondre avec l'*Envéroueillè* ou *Envrougne*, petit reptile apode que l'on trouve aux mêmes lieux et qui est l'orvet. || Csp. et Lg. — On désigne sous le nom de *sourd* un autre reptile apode, à corps noir, cylindrique et très court ($0^{m}25$ au plus), qui vit également dans les tas de pierres et qui n'est pas l'orvet, reptile inoffensif. La morsure de celui-ci passe, au contraire, pour fatalement mortelle. Ce serait la petite vipère noire de Maine-et-Loire. V. au Musée d'Angers.

Sourdaud (Lg.), adj. q. — Sens spécial. Sournois. Syn. de *Sournoir*. Cf. *Vardaud*.

Sourdent (Mj., By.), s. m. — Surdent. Cf. *Surcoupe*.

Hist. — « On lime les dents quand elles poussent oultre les autres et font desplaisir à mascher et à la personne, comme on voit aux *sourdents*. » (Paré, xv, p. 27.)

Sourdille (Sp.), s. f. — Source, petite source. Syn. de *Remous*, *Mâcre*, *Mollin*. Dér. du fr. Sourdre. On dit aussi *Sourdrille*.

Sourdir (Z. 158), v. n. — Faire résonner. — Ils ne bourdent point de les faire *sourdir*, — de souffler dedans — en parl. de jouets bruyants.

Sourdouce (Mj., By.), s. f. — Planche fixée en travers, sous la partie antérieure du fond d'un fûtreau, à l'endroit où se relève le *chef*. La *sourdouce* constitue un doublage destiné à amortir les chocs sur les cailloux et les frottements auxquels cette partie du bateau est plus spécialement exposée lors des atterrissements. — De *Sour*, et de l'adj. fr. Doux, douce.

Sourdre (Mj., Lg.), v. a. — Subtiliser, dérober, enlever adroitement, chiper. Ex. : Ils m'ont *sourdu* mon mouchoir. — I ieux serait revenu queuque chouse, mais les notaires ieux ont *sourdu*. — V. *Subiter*. Syn. de *Soulever*. *Dégauchir*. || Lg. — Soulever. Ex. : Quelle pierre est trop lourde, je peux pas la *sourdre*. — N. N'est pas usité à Mj. en cette acception, qui est le sens étymol. du lat. surgere, subregere.

Hist. — Lever, ôter, retirer : « Puis *sourdent* la corde plommée (plombée), et tirent à eux le filé, si est le loutre pris. » (*Modus*, f° 59. — L. C.)

Sourdrille (Sp. P.), s. f. — V. *Sourdille*.

Souriceau (Lg.), s. m. — Chauve-souris. Syn. de *Sourit' chaude*. N. Et non Petite souris. Dimin. du fr. Souris, ou p.-ê. corr. de *Sourit chaude*.

Souriçoire (Lué, By.), s. f. — Souricière. Syn. et d. de *Souritoire*.

Sourieusement (Mj.), adv. — Sérieusement. Syn. et d. de *Surieusement*.

Sourieux (Mj.), ad. q. — Sérieux. Syn. et d. de *Surieux*.

Sour-intérêt (Mj.), s. f. — Les intérêts des intérêts. Ex. : Va falloir payer la *sour-intérêt*.

Souris (Lg., By.), s. f. — Articulation de l'humérus avec l'avant-bras chez les bovidés. Langue des bouchers. || Morceau recherché de qqs personnes dans le gigot. — De sa ressemblance avec le petit mammifère. — Se rappeler que muscle signifie : petite souris.

Souris-chaude (Li., Br., By., etc., Lué, Ths), s. f. — Une chauve-souris. Cf. *Sourit-chaude*, *Souriceau*.

Souris-sauve (Lg.), s. f. — Chauve-souris. Syn. de *Sourit-chaude*.

Sourit' (Mj., Lg., Dr.), s. f. et m. — Souris, petit rongeur. Ex. · est réjoui comme eine potée de *sourits*. · N. A Sp., Mj., le Lg., le mot est masc., mais seulement dans son sens propre. — Au Lg., le t est muet ; sonore presque partout ailleurs. — Dans le Berry ; une souritte.

Sourit'-chaude (Mj.), s. f. — Chauve-souris. — Le plus souvent le t se prononce fortement. — Syn. de *Souris-sauve*. — Interversion du nom franç. avec confusion des adj. Chaud et Chauve. V. *Pierre-chaude*.

Hist. — Pour l'intervers. : « Ayant aisles cartilagineuses, quelles sont es *souris-chaulves*. » (Rab., *P.*, iv, 3, 360.) — Et passim.

Souritoire (Mj., Lg.), s. f. — Souricière. Dérivé de Sourit'. Syn. et d. de *Souriçoire*.

Sourlendemain (Mj., By.), s. m. — Surlendemain.

Sourlouer (Lg., By.), v. a. — Sous-louer.

Sourmite (Bg.), s. — Boudeur, — euse. Sournois et mite?

Sournager (Segr.), v. a. — Tournoyer, tourner autour (Mén.). — V. *Sournéyer*.

Sournapper (Mj.), v. a. — Radouber, remettre un fond neuf à un bateau. Ex. : Mon fûtreau boit comme ein pénier ; va falloir que je le faise *sournapper*. — Dér. de *Sour* et du fr. Nappe, pris dans le sens de : fond, surface.

Sournayer (Z. 139, Lx), v. a. — Guetter. Cf. Sournois.

Soûrnéier (Lpz.), v. a. — Enjôler, séduire. — Syn. de *Sourtirer*.

Et. — Si l'on retranche la terminais. inchoative : éier, on tombe sur un verbe inusité : Soûrner, qui est probablement la rac. de l'adj. fr. Sournois. Ce verbe Soûrner me paraît être une contract. de Suborner. Cf. *Bournéier*, *Gauléier*, etc. (R. O.)

Sournéyer (Segr.), v. n. — Tourner autour. Ex. : L'orage a longtemps *sournéyé*. La maladie a longtemps *sournéyé* environ moi.

N. — Les verbes précédents, et celui-ci, renferment tous la même idée, celle de tourner autour de qqn, pour l'enjôler, le capter, ou, au fig., autour de qqch.

Sournoir-e (Lg.), adj. q. — Sournois. Syn. de *Sourdaud*.

Sournom (Lg., By.), s. m. — Surnom,

sobriquet. Syn. de *Subriquet*, *Soubriquet*, *Seigneurerie*, *Signorie*, *Signorise*, *Signorerie*.

Sournommer (Lg.), v. a. — Surnommer.

Sourous (Tlm.), s. m. — Maladie des jeunes veaux consistant en grosseurs qui leur viennent à l'angle interne de la mâchoire. On la traite en les frottant avec le lait de la mère. Remède populaire. Cf. *Avives*, *Avivres*.

Et. — Ce mot est propablement une corr. du fr. Suros, bien que la maladie ne semble pas être une excroissance de l'os, mais plutôt une inflammation des ganglions, qqch. d'analogue aux oreillons ou *jottereaux* chez l'homme.

Hist. — Suros, tumeur osseuse : « Tuit faucon qui ont les piez gros et les genoils plains de nous (nœuds) autressi comme *souros*. (Brun. Lat., *Trésor*, p. 203.)

Sourpente (Mj.), s. f. — Gros câble qui, dans un train de bateaux, relie un bateau à celui qui le précède.

Soursaut (Mj., By.), s. m. — Sursaut. V. le suivant.

Soursauter (Mj., By.), v. n. — Sursauter. Syn. de *Tersauter*.

Hist. :

« A cel mot Jehans l'entendi ;
« S'est tressaillis tout autressi
« Com cil qui en *soursaut* s'esveille. »
(*Bl. et Jehan*, v. 479. — L. C.)

Sourtirage (Mj., By.), s. m. — Soutirage. || Excédent de vin qui reste après que l'on a rempli un fût, et qui servira pour l'ouillage. Syn. de *Avouillage*. V. *Sourtirer*.

Sourtirer (Mj., By.), v. a. — Soutirer. || Fig. — Attirer, détourner, séduire. || Attirer chez soi un jeune homme malgré sa famille. || Séduire une jeune personne. || Enjôler, séduire en général. || On dit : chercher à *sourtirer* les pratiques d'un concurrent, — la cuisinière d'un voisin. — Syn. de *Soûrnéier*, etc. — *Sourtirer* de l'argent à qqn.

Et. — Sour, tirer ; tirer par en dessous ; fr. Soutirer.

Sourtirot', sourquirote (Mj), s m — Dans un train de bateaux, celui qui était placé immédiatement après le *tirot*. Syn. de *Soube*. V. F. Fore, viii.

Sourveille (Mj., By.,), s. f. — Surveille.

Sourvenance (Mj.), s. f. — Souvenance. Ex. : J'en ai point de *sourvenance*.

Sourvenir°, — se (Mj.), v. réf. — Se souvenir; doubl. du fr. || By. Se sourvenir° et plus souvent se r'sourvoénir°.

Sous-fleur (Lpm), s. f. — Dans le langage des meuniers, c'est la partie du grain qui se trouve immédiatement sous l'écorce et qui fournit une farine plus noire que la fleur.

Sous-main (en) (Mj., By.), loc. adv. — Par des menées souterraines, par des démarches secrètes, par des moyens détournés. On dit aussi : Par sous-main.

Hist. — « Il eut (Monsieur) tant de précipitation à faire paroistre de l'amitié à Monsieur le Prince, qu'il ne garda plus aucunes mesures avec la reine, et qu'il ne prit pas mesme le soin de lui expliquer le *sous-main* des fausses avances qu'il fit pour le rappeller. » (*Mém. du card.* de Retz, ii, iii, p. 392.)

S'ous plaît (By.). — Forte contract. pour S'il vous plaît. Formule employée pour prier qqn de répéter ce qu'il vient de dire et qu'on n'a pas entendu. || Mj. Si vous plaît.

Sous-profecture (Mj., By.), s. f. — Sous-préfecture. Donc : Sous-profet'.

Sous-rabe (Mj.), s. m. — Forte planche de chêne fixée transversalement sur la *levée* d'un fûtreau, immédiatement en arrière du *rabe*! || By. — Plutôt : rable et sous-rable.

Soutée, s. f. — Une soutée, pour un sou de qqch. Introduit par les Bretons des carrières. — Je l'avais entendu à Lannion (Côtes-du-Nord). Une *soutée* de tabac.

Soutiendre (Mj., By.), v. a. — Soutenir. Le part. pas. est Soutient, soutiense, pour : soutenu. Et aussi : soutint, soutinse (By.)

Et. — Dér. de *Tiendre* ; v. *Retiendre*.

Soutre (Lg.), s. m. — Gros nuage noir à l'horizon, nimbus. Ex. : Le soulé s'est couché dans in *soutre*. — Signe de pluie pour le lendemain. Syn. de *Crâ*, *Banc*.

Et. — Je regarde ce mot comme un doubl. du Mj. *Sôtré* ou *Sôtret*, lat. Substratum.

|| Plate-forme servant à surélever, un tas de fagots, une meule de foin, etc. — Syn. de *Sotrêt*.

Hist. — Dans l'Aunis, partie inférieure. Le *soutre* d'une litière ; B. L. Sostrale, litière ; L. Subter :

— « Ainsi le beau soleil fait un plus beau visage
« Faisant un *soutre* clair sous l'épais du nuage.
(D'Aubigné, *Tragiques*.)

Souvandier, souvanguié (Mj., Lg., My., Sar., Lms., Z. 196, Fu.), s. m. — Son, débris de l'épiderme du grain des céréales. Syn. de *Bran*. || Lg. — Tombé la figure dans le *souvandier*, — tavelé. Cf. *Son*. || Lrm. Souvandjé.

Souvent (By.), adv. — Dans la loc. : Pus *souvent* ! pour : il n'y a pas de danger ! Ah ! ben, oui ! — *Pus souvent* que j'illi prêterai de l'argent !

Souverable, souverabiye (Lg.), adj. q. Insupportable, ennuyeux, importun, maussade. Dér. de *Souverer*. Syn. de *Insouffrable*.

Souverer (Lg.), v. a. — Gêner l'estomac. faire éprouver une sensation de réplétion, de gonflement. Ex. : J'ai mangé in peu vite, ça m'a *souveré*. Cf. *Assobrer*.

Et. — Le sens primit. doit être : Etouffer, écraser, dominer. Du lat. Superare. Il faut écrire par un e à cause de Souverain.

Souviendre (se) (By.), v. réf. — Se souvenir. V. *Sourvenir* (se).

Soye, v. subst. (Mj., By.). — C'est le subj. du v. *Etre*. Que je soye, que tu soyes, qu'il soye. — N. On prononce souvent : Saye,

sayes, saye, mais toujours on mouille l'y. Syn. et d. de *Seye*, *Séje*. V. *Etre*.

Hist.

« Finablement, quelque chose que *soye*
« Je te feray la guerre en toute voye.
(G. C. Bucher, 145, 168, et passim.)

— « Car tant s'en faut que je *soy'* de cette opinion. (J. du Bell., *Déf. et Ill.*, i, 11, 26.) — « Et luy doit suffire que les deux dernières syllabes *soyent* unissones. » (Id., *ibid.*, 2. 7, 48.), etc.

Sp, Sq, St. — N. Chercher les mots commençant ainsi et qui manqueraient sous Esp, Esq, Est. — Ce triple groupe de lettres paraît avoir été d'une prononciation difficile en roman ; on la rendait plus commode à l'aide d'un e épenthétique, que le peuple emploie encore dans Esquelette, Estatue, etc.

Spage, s. m. — Bon bois ; le bois *spagié* est recherché (Mén.).

N. — Spage. Nous disons en Anjou : Un arbre de bon *spage* pour dire : de bonne espèce. — Je tiens ce mot fait du lat. Species (Ménage.) — J'y verrais, moi, Cépage. A. V.

Spéciôté — auté (Mj.), s. f. — Beauté. S'emploie dans l'express. : Eine chose de *speciôté*, — une belle chose, un objet remarquable et rare. || Donner de *spéciôté* — donner comme une rareté.

Et. — Lat. Speciositas. — Hist. « Il achepta d'un orfevre une très belle coupe d'argent doré, comme pour un chef-d'œuvre et grand *spéciauté.* » (Brant., *D. g.*, i, 28, 12.)

— « Je porteray par *especiaulte*
« Tous jours ce mot en guerdon de ma foy. »
(G. C. Bucher, ii, 79.)

— « Venus au ciel soir et main s'aprivoise
« Et belle appert par grand *speciaulte*.
(Id., 40, 102.)

— « Croy que je fais plus de *speciaulte*
« De toy, amy, que d'une prelature. »
(Id., *Epistre*, 66, 278.)

Spées. — Petite souche d'osier (Mén.). — Evidemment pour Cépée — et celui-ci dérivé de Cep (cippum). V. *Çoupée*.

S'rèse (Cho.), s. f. — Cerise.

Staminet (By.), s. m. — Estaminet.

N. — A Cholet, quand on demande à un garçon d'hôtel si une personne est dans sa chambre, il vous répond (au besoin) : Non, Monsieur, elle est au *staminet*, pour : à l'estaminet, au café-annexe. Ceci est curieux et contraire à la tendance indiquée plus haut. (V. *Sp.*, *Sq.*, *St.*). — Peut-être aussi a-t-on pris *à l'e* pour l'article, et staminet pour le nom ; on a fait alors la contraction. — Je tiens ce mot de très bonne source. — Le wallon a Staminet, même sens.

Stasie (Mj., By.), s. f. — Anastasie. Cf. *Bastien*, *Delaïde*.

Statuer (se) (Mj., By.), v. réf. — Tabler, se baser. Ex. : Faut pas se *statuer* sus ce qu'a dit.

Stipot, s. m. — Corbeille dans laquelle on dépose son enjeu, sa couche, lorsqu'on joue aux cartes. V. *Estipot*. (Mén.). En fr. Esquipot.

Stopper (Ccn.), v. a. — Raccommoder des bas. — On dit souvent, et plutôt *Estopper*.

Et. — Du lat. Stuppa, étoupe. C'est, proprement, boucher un trou avec de l'étoupe, étouper. Puis, par ext., boucher le trou d'un bas avec du coton ou de la laine.

Hist. — « Il fist remplir et *stopeir* de terre les entrées et les sospiraz. » (*Guerre de Liège*, ch. xxvi. — L. C.)

Style (Lg.), s. m. — Médication, genre de médicament. Ex. : C'est in nouveau *style* qui est tout à fait souverain. Langue des hongreurs. C'est le mot franç. dans un sens bien spécial.

Su [1] (Lué, Sp.), s. m. — Sureau. V. *Seu*, *Sugue*, *Suc*. Pat. norm. Seu.

Su [2], part. pas. (Mj., By.). — Ex. : Il n'a jamais *su* emporter sa pochée. — Faut craire qu'a marchait bon train ; je n'ai jamais *su* la rattraper. — Cf. Sût, pour Fût ; vu, p. ouï. — V. *Savoir*.

Suâiller (Mj., By.), v. n. — Suer, être mouillé ou moite de sueur. — Ne se dit que des malades. || Avoir des sueurs diffuses, suer souvent. — Fréquentat. péjorat. du fr. Suer. V. *Dormâiller*. || Avoir la peau halitueuse.

Subié, — biet, — blet, s. m. — Un sifflet.

Hist. — « Tout doucement fait chanter son *sublet*. » ((bl mouillé.) (Marot, ii, 81.)

Subier (Cho., Ché., My., Li., Br.), v. n. — Siffler. C'est *subler*, avec bl mouillé. « Il *subyie* » il siffle. || Fu. — Siffler, avec les lèvres ou avec un sifflet. Difficile à orthographier à certaines personnes du présent indic., de l'impér., du subj. : Que je su*ble* (sub'ieu, dernière syll. presque muette).

Subiter (Ag.), v. a. — Prendre rapidement, s'emparer de qqch. « Qui m'a *subité* mes ciseaux ? — Syn. de *Soulever*. || By. — Sibiter. « Jé ne sè poin' adré (à la pêche) à la ligne ; jé n'peux pas arriver à *sibiter* le poisson quand il mord, aussi je manque ben des morsures.

Sublâiller (Mj.), v. n. — Siffloter. Syn. de *Subloter*. V. *Subler*.

Suble-en-cul (Mj., Lg.), s. m. — Nom que l'on donne ironiquement à un individu qui se rend importun en sifflant sans cesse.

Subler (Mj., Lg., Lué, By.), v. n. et a. — Siffler. Ne se dit que de l'homme et des oiseaux. — L'l est souvent mouillé. Se rapproche plus du lat. que le mot fr. — V. *Siler*. || Sal. — T'as qu'à *subler*, tu n'obtiendras ren. — Autre forme de : c'est comme si tu chantais, — tu as beau dire ou beau faire. || Mj., id.

Et. — L. sibilare. — Hist. « S'il souspiroit..., s'il *subloit*..., s'il ronfloit... (Rab., *P.*, iv, 32.)

Sublet [1] (Lrm., Sal., Mj., Lg., Ti., Zig. 159), s. m. — Sifflet, — bl souvent mouillé. || By. — Subiet et Sublet, le premier, vieux, le second actuel, jamais sifflet. Faire un *sublet* avec de la paille, avec du saule en seuble (sève). Il a un bon *sublet*, il siffle bien, on aime à l'entendre subler. Les vieux disaient : Ça fait piézi (plaisir) de l'entendre subier (des lèvres).

Hist. — « Puis, se levant, fit un pet, un saut et un *sublet.* » (RAB., *P.*, II, 27.) — « Nous disons : un *sublet* de saule, petit instrument fait de bois vert de saule en sève ; en le façonnant, on chante :

« Sève, sève,
« Sur le pont de Sève
« Sévillon, sévillon,
« Sur le pont de Châtillon. » (MÉN.)

— ...Tous ces mots alléchants
Font souvenir de l'oyseleur des champs
Qui doucement fait chanter son *sublet*
Pour prendre au bric l'oyseau nice et foiblet.
(CL. MAROT. *L'Enfer.* 526.)

Ce bric est sans doute notre *Braie* ?

Sublet [2], s. m. — Nom vulg. du coucou. (MÉN.)

Subleux (Mj., By.), s. m. — Siffleur.

Subloter (Sa., By.), v. n. — Siffloter. Syn. de *Sublâiller.*

Subout', suboute (Mj.), s. m. — Pièce de bois servant à étayer, à soutenir ou à contreventer, un mur, une meule de foin, etc. Syn. de *Poinçon*, *Abut*, *Appouet.* || Tonneau défoncé par un bout et qui sert soit à contenir de la vendange, soit à faire de la piquette. — Sus, Bout. || By., t final muet. Au premier sens on dit plutôt : ein appouée (appui), eine appoyette (perche pour appuyer). *Subout* est surtout employé par les maçons et les charpentiers.

Suboyer (Pc.), v. a. et n. — Attendre sans espoir. « S'il compte sus mé, i peut ben *suboyer* longtemps. » — J'y vois le préf. Su et le v. Boyer, — boyer du bec, de la goule. — P.-ê. aussi pour Subloyer, sublâiller, siffler. Voir la phrase de Sal. à *Subler.*

Subrier (Mj.), v. a. et n. — Téter, sucer. Dér. de *Sibrer.*

Subriquet' (Mj.), s. m. — Sobriquet. Syn. de *Sîgnorie*, *Signorise*, *Soubriquet*, *Seigneurerie*, *Sournom*, *Signorerie.*

Subsister (Mj.), v. a. — Fournir le nécessaire à, sustenter. Ex. : J'avons pas berchouse de foin pour éce que j'avons de pièces de bêtes : j'arons ben du mal à les *subsister* jusqu'au pruntemps.

Subtil (Mj., Lg., Li., Br., Lué, By.), adj. q. — Agile, adroit, souple ; leste, qui ne bronche pas, qui ne tombe pas facilement. Ne se dit qu'en parl. de l'adresse du corps, et surtout de cette sûreté de pied et de ce sang-froid qui permettent de marcher ou de grimper aux endroits les plus périlleux. || Sp. — Par *subtils* moyens, — par des moyens plus adroits qu'honnêtes.

Et. — Subtilis, pr. Sub, Telis, de tela, toile ; finement tissé, fin, délicat.

Suc (Lg.), s. m. — Sureau. V. *Su*, *Sue*, *Sugue.*

Succession (Mj.), s. f. — Domaine. Ex. : C'est des grous farmiers de la *succession* de Serrant. Syn. de *Amenage.* — Pron. souv. *Sucession.*

Succomber (Lg.), v. a. — Vaincre, abattre, terrasser. Ex. : Jamais personne ne m'a *succombé.* V. *Suscomber.* Syn. *Terrer.*

Hist. — Le malheur qui me *succombe*
Jamais il ne m'a quitté.
(*Chans. berrich.*, JAUB.).

Sucée (Mj., By.), s. f. — Action de sucer ; ce que l'on suce ; ce que l'on boit. || Fig. — La première, la seconde *sucée*, — le premier, le second coup. Ex. : Il n'en ara pas la première *sucée*, — il n'en aura pas l'étrenne, il n'aura que les restes. || Le jus qui sort à chaque fois que l'on presse des fruits, des graines. etc. — N. Le mot s'emploie surtout au fig. — Ex. : Il prend eine fille ben volage, c'est râle s'il en a la première *sucée.* — On dit aussi *Ressucée.*

Sucéier (Mj.), v. n. — Foisonner, produire beaucoup dans un espace donné, en parl. des récoltes. Ex. : Le chambe n'est pas ben long, mais ça *sucéie* ben. — Syn. et d. de *Soucéier*, *Ranger*, *Répondre*, *Fournir*, Faire du *soucès.*

Et. — V. *Soucéier.* — Hist. « Il s'en trouve quelques-unes à qui telles entreprises aient heureusement *succédé.* » (NOEL DU FAIL, *Propos rustiques.*) — « Beaucoup de choses vous ont *succédé* l'une après l'autre fort à propos. » (*Satire Ménippée*, 146.). — Ces exemples appuient fortement l'étymol. par Succedere, réussir. Il y a aussi l'ang. to Succeed, réussir.

Sucer (Mj., By.), v. a. — Fig. — *Sucer* qqn, — lui soutirer son avoir, l'épuiser de dépenses ; gruger. Ex. : Leux gars les a ben *sucés.* || *Sucer* son pouce, — n'avoir aucun profit, ne rien retirer d'une affaire, être frustré. Ex. : C'est ça ! il ara tout, et pis moi je *sucerai* mon pouce. N. On dit aussi : *Biger* ou *Biser* son pouce. Syn. de : se *Brosser*, se *Taper.*

Sucession (Mj., By.), s. f. — V. *Succession.*

Sucet [1] (Mj.), s. m. — Glande du croupion des oiseaux ; sot-l'y-laisse. || By. — t muet, on dit : bouton.

Et. — Dér. du fr. Sucer, parce que les oiseaux y puisent avec le bec un liquide huileux dont ils lustrent leurs plumes.

N. — Une croyance assez répandue et qui entraîne à des procédés barbares, est qu'il faut brûler cette glande pour que les volailles s'engraissent bien.

Sucet [2], s. m. — Lamproie, de ce qu'elle suce sa proie. Syn. *Lampraie.*

Suceton (Lpz.), s. m. — Sorte de reptile. Syn. de *Suçon.* || Sa. — Enorme couleuvre jaune. On dit aussi *Sucheton.* By.

Sucette ,s. f. — Impression causée sur la peau à l'aide d'une légère succion (MÉN.) || By. — De plus : Bâton de sucre d'orge et ce que les nourrices donnent à sucer à leurs nourrissons pour les calmer. Syn. *Brôneau.*

Suceuse (Mj., By.), s. f. — Nom dont les ouvriers et les riverains ont baptisé les dragueuses à succion qui travaillent sur certains points (1906) à creuser le chenal de la Loire navigable, en aspirant le sable mélangé d'eau

pour le déverser au loin par des canaux de bois établis en pente sur des pilotis.

Hist. — L'entrée du bras de Chalonnes n'est pas encore dégagée, du moins entièrement. La passe, effectuée dans l'ancienne section au moyen de la *suceuse* s'est maintenue. (*A. de P.*, 16 novembre 1906, 1, 6).

Suceux (Mj.), adj. q. — Suceur. || Buveur. || Grugeur. Ex. : Alle en a d'ein *suceux* dans sa grande pratique de gars !

Suchet (Sal.), V. *Sucheton*, *Suçon*.

Sucheton (Sa., Lué), s. m. — V. *Suceton*, *Surcheton*, *Seton* et *Serpent*.

Hist. — Employé par R. Bazin : *Angers et l'Anjou*, 130.

Suchon (Mj., By., Sal.), s. m. — V. *Chuchon*, *Suçon*, *Gobe-chuchon*.

Sucille (Lg.), s. f. — Cil. Ex. : Alle a les *sucilles* ben longues. — Doubl. du fr. Sourcil détourné de son sens. V. *Usse*.

Suçon [1], (Chpt.), s. m. — Gros reptile apode, espèce de serpent non venimeux et inoffensif, gros comme le poignet et long d'un mètre, qui aime à se réfugier dans les fumiers. Sa couleur est d'un jaune uniforme. Il est commun au N. de la Loire, mais inconnu sur la rive gauche. Toutefois voir *Serpent*, *te*. Je ne sais pas si c'est le même. — Du fr. Sucer, parce qu'il passe pour téter les vaches.

Suçon [2] (Lg.). — Petit moucheron grisâtre dont des bandes innombrables remplissent l'air pendant la saison chaude et qui s'introduit volontiers dans les yeux. Syn. et d. de *Chuchon*, *Senuçon*, *Suchon*, *Guibet*, *Guibot*, *Surgeton*.

Suçon [3] (Mj.), s. m. — Linge serré par la bonde et qui pend jusque dans le vin d'un tonneau. C'est un procédé qui passe pour empêcher le vin d'aigrir et de se couvrir de fleurettes. — Du fr. Sucer, parce que, naturellement, ce linge absorbe le liquide par imbibition.

Suçon [4] (Sa.), s. m. — Pulmonaire. Syn. de *Poumonique*, *Cocon bleu*. Mot enfantin. — Parce que les enfants sucent les fleurs de cette plante qui renferment beaucoup de nectar sucré.

Suçon [5] (Lg.), s. m. — Noyau vivant de la corne des bovidés. V. *Senuçon*.

Sucorne (Lg.), s. m. — Nœud coulant placé au dessus des cornes d'un animal. Syn. et d. de *Sucornu*, *Sucornis*.

Sucorner (Lg.), v. a. — Attacher un bœuf, une vache, au moyen d'une corde à nœud coulant passé à la base des cornes. — Ne se dit pas à Mj., où l'on emploie cependant le dér. *Sucornis*. Du lat. sub, Cornu. || Lg. — Entrelacer l'extrémité d'une courroie, d'une corde, avec les spires précédemment formées.

Sucornis (Mj., Tlm.), s. m. — Enroulement, tour de corde. Ex. : Fais donc ein *sucornis* sus le guinegau. Sorte de nœud ou de boucle. V. *Sucorne*, *Sucornu*.

Sucornu (Mj.), s. m. — Espèce de nœud. V. *Sucornis*, Syn. de *Sucorne*.

Sucré (Mj., By.), part. pas. — Délicat, qui exige des égards et des soins. Ex. : Pace qu'ils sont riches, leux queneau est vantiers pus *sucré* que les autres?

Sucre-noir (Mj., By.), s. m. — Réglisse. Syn. de *Reguélisse*, *Erguélisse*. Pat. norm. Sukér-nèche.

Sucrer (By.), v. a. — On dit : *Sucrez*-vous, à qqn qui prend du café, en lui passant le sucrier. || Mj., id.

Sucrin, s. m. — Melon de Mazé.

Sucrine (Mj., By.), s. f. — Sorte de potiron, de courge dont la pulpe est très sucrée ; de forme très allongée. || (Z. 149, Br.). Citrouille, giraumont.

Sue, — **Suc**, s. m. — Sureau. — Suc, au Lg. — Double de Sus, par durcissement de la finale.

Sué (Jum.), s. m. — Seuil. V. *Seil*.

Suée [1] (Mj.), s. f. — Action de suer. Ex. : Il a attrapé eine belle *suée* à faire le mûlon. || Lg. — Volée de coups. — Syn. de *Laudée*, *Fleaupée*, *Roustée*, *Brûlée*, etc.

Suée [2] (Mj., Lg.), s. f. — Suie. || Fade comme de la *suée*, — amer comme de la suie. V. *Fade*. || Lg.— Cuite, ivresse. Syn. de *Culottée*, *Tripée*, *Cuvée*, *Muffée*, *Pichenette*, etc.

Suer (Mj., By.), v. n. et a. — Se couvrir de gouttelettes d'eau provenant de la vapeur condensée, en parl. d'un couvercle, d'une vitre, etc. || Fig. — Faire *suer* qqn, — l'agacer. Syn. de *Achaler*. On dit aussi, moins bien, Faire *chier*.

Suerie (Mj., By.), s. f. — Action de suer. Ex. : Queune *suerie* que n'on fait ! — Cf. *Mangerie*, *Tousserie* et le fr. Tuerie.

Suette (Mj., By.), s. f. — Emission de sueurs abondantes. Ex.: J'ai eine vraie *suette*.— Angl. to Sweat, suer.

Suffit, — **que** (Mj., By.). — Par la seule raison que ; ou simplement par l'ellipse de Il. *Suffit* qu'il enterprenne eine affaire pour qu'a devienne mauvaise. || Parce que. Ex. : *Suffit* qu'alle est riche, a ne manquera point de galants. || Elliptiquement. *Suffit*, — c'est assez.

Suffrages, s. f. plur. — (Bg.) Petite rente ajoutée à une ferme. V. *Menus*.

Et. — Prières (de l'église) supplémentaires ; menus suffrages ; d'où : petites choses, de peu de conséquence. — Par ext. Les choses données *en nature* au propriétaire par le fermier, outre le fermage en argent. 1.000 fr. en argent, 10 kilogr. de beurre, 10 douzaines d'œufs, 10 décalitres de blé. (Litt. et *Suppl.*) — « Choses peu utiles : « Pastez, longes de veau froides... et autres menus *suffrages* pour remplir le boudin. (Fouill., *Vènerie*, ch. xxxvi.) L. C.

Suffroquer (Mj.), v. a. — Suffoquer ; par insertion d'un r épenthétique et confusion avec défroquer.

Et. — Sub, sous ; faucem, la gorge.

Sugue (Lg.), s. m. — Sureau. — C'est le mot *Su*, avec paragoge de la gutturale adoucie. Cf. *Trouc*, *Jarc*. Syn. de *Su*, *Seu*, *Suc*.

Suif (Sar., By.), s. m. — Un suif, une chandelle. || (Mj.). — Faire du *suif*, — engraisser. On dit aussi : Faire du lard. || Net de *suif*, — très maigre. || Réprimande, savon. Il a attrapé ein *suif*. Syn. de *Poil*, *Abattage*, *Savon*, *Chasse*, *Salade*, *Rabâte*, *Satou*. || Mercuriale || (Tr., Av.). Couche de *suif*, placée sur une fissure, pour s'assurer si la pierre travaille. Ardoisières (*Petit Courrier*, 18 juin 1904). || Av. — Des *suifs* placés sur la partie à abattre n'avaient pas bougé (1906. *Angevin de Paris*, nº 34, p. 2, col. 3).

Et. — L. Sebum, ou Sevum. (Litt.) — Sebum a sue (le porc) dictum, quasi suebum, quod plus pinguedinis hoc animal habeat. » (Ménage.) — « Autant couste li *suis* que la mèche. » (Leroux de Lincy. *Prov.*, ii, p. 181. — L. C.)

Suiffier (Tf.), s. m. — Fabricant de chandelles de suif.

Suint (Sp.), s. m. — Purin ; urines qui s'écoulent des étables et fumiers. Syn. de *Jigourit*, *Juin*, *Jigouré*, *Pus*, *Pureau*, *Gingouret*.

Et. — Ce mot est le même que le fr. Suint, mais dans un autre sens. Il dér. du fr. Suer. Le Suint est ce que suent les fumiers. = « L. Sucidus, humide, d'où Suit, et Suint par nasalisation. Cf. Rendre, de Reddere (Litt.) — Hist. « Le fumier, placé au milieu de la cour... laisse traîner partout... de longs ruisseaux d'un *suint* fétide. (*La Trad.*, p. 40, l. 13.)

Suisse (Lg., Sp.), s. m. — Faire *suisse*, — boire seul et à l'écart, sans inviter personne. || On dit : Boire comme ein *Suisse*. || Bedeau.

Suivé. Pour : suifé, enduit de suif.

Suiver (Mj., By.), v. a. — Suivre. Se conjugue comme Aimer. Ex. : *Suive* donc ton père. — Illy avait ein chien dans la voyette qui m'a *suivé* ben longtemps.

Et. — *Suiver* est le doubl. du fr. Suivre. Les deux mots dériv. du lat. Sequere, forme active du dépon. Sequi. On peut remarquer que cette dérivation est semblable à celle du pat. *Aivail*, *Enaiver*, qui viennent de Aqua. Cf. *Viver*.

Hist. :

— « Je ne veux point *suyvir* si grands debaulx.
(G. C. Bucher, 104, 143.)

— « Je fais ung vœu solennel et durable,
« Que la grand grace en ton corps admirable
« Ne me fait point *poursuyvir* ta mercy.
(Id., 78.)

Sujite, (Lg.), adj. q. — Sujet. Ex. : Les pataches sont *sujites* à la gelée.

N. — La prononciation forte t du final que j'ai cru devoir marquer par l'e muet, n'est pas dans le génie du pat. longeronnais. C'est, je crois, un ressouvenir du ct latin (subjectum). R. O.

Sujition (Lg.), s. f. — Sujétion. || Risque, danger.

Sumence (Lg.), s. f. — Semence. V. *Sumer*. Pat. norm. Suméenche.

Sumer (Lg.), v. a. — Semer. — Pat. norm. *id.*

Sument (Mj.), adv. — V. *Sement*. Cf. *Suparer*.

Suminaire (Mj., By.), s. m. — Séminaire. || Ironiquement Prison, temps de détention. Ex. : Il veint de faire six mois de *suminaire*. — Cf. *Suparer*.

Suminarisse (Mj., By.), s. m. — Séminariste.

Sunchée (Chl.), s. f. — Prise de tabac. Cf. *Chinchée*.

Sunification (Mj.), s. f. — Signification, sens.

Sunifier (Mj.), v. a. et n. — Signifier.

Suparation (Mj.), s. f. — Séparation.

Suparbe (Mj., By.), adj. q. — Superbe. || Peur *suparbe*, — une fière peur. || Très bon. || C'est *suparbe*, — c'est parfait. Ironique.

Suparée (Mj.), s. f. — Séparation. Doubl. de *Séparée*. Cf. *Suparer*.

Suparer (Mj.), v. a. — Séparer.

Suparstition-partition (Mj., By.), s. f. — Superstition.

Supçon, — **Supeçon** (Mj., By.), s. m. — Soupçon.

Hist. — « Pour abolir la *subpeçon* pesante
« Du roy Loys...
(*Epitaphe de Pierre de Brézé*, 1465. — J. B., *R. h.*, i, 392.)

Supçonner (Mj., By.), v. a. et n. — Soupçonner.

Hist. — « On *supçonnoit* que René était vivant, nonobstant les faux bruits de sa mort qu'on avoit repandus. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 1170.) — « Pour ce que led. de La Grue est accusé et *suspeczonné* de la mort de feu Jehan Aménard. » (1406. *Inv. Arch.*, E, i, 159, 2.)

Supenche (Mj.), s. f. — Cépage, espèce de vigne. || Cep de vigne. — Corr. du fr. Cépage.

Superbe, adj. q. — Employé comme expression de louange universelle. V. *Suparbe*.

Superlatif. — V. au F. Lore, xiii.

Supeser (Mj.), v. a. — Soupeser. || By. — Sup'zer, sub'zer.

Supiot (Fu.), adj. q. — Lourdaud. || Sg. Ts. — Nom de famille.

Supplémenter (Mj., etc.), v. a. — Proroger pour un délai plus long, ou compléter pour un parcours plus étendu, moyennant un supplément de prix, un billet de chemin de fer, etc. Ex. : A la Possonnière, j'ai fait *supplémenter* mon billet pour Cholet.

Supplimenter (Mj.), v. a. — Supplier, conjurer, implorer. Ex. : Je l'ai pus *supplimenté* que la bonne Viarge Marie.

Et. — Dér. irr. de Supplier, formé par asson-

nance avec Complimenter, Tourmenter, etc. — Du lat. Sub, Placare, tâcher d'apaiser (Cf. Placide), i pour a (Cf. sufficere pour suffacere.)

Supporter (Mj.), v. n. — Pendant la gestation, dépasser l'époque normale de la mise-bas. Ex. : Noute vache a *supporté* douze jours.

Supposé (Mj., By.), part. pas. || Ein supposé, loc. prov. signifiant : Je suppose, et que l'on intercale dans certaines phrases sous forme de parenthèse. Ex. : Si a me reveint, *ein supposé*, faudra ben que je la reprenne. || Ein *supposé* que, loc. conj. — à supposer que, dans le cas où. Ex. : Ein *supposé* qu'ils voulent m'assigner, je tâcherai de me défendre.

Supposition que. — Supposé que. V. *Supposé.*

Suppurer (Lg.), v. n. — Sourdre par gouttelettes, suinter. Ex. : L'eau *suppure* dans la raise. — Syn. de *Rire.*

Sûr et certain. — Pléonasme. — V. au F.-Fore, XIII. || Mj. — *Sûr* et çartain, sûr et y assuré.

Surcheton, s. m. — Couleuvre d'Esculape ; aussi Seton, à Saumur (MÉN.). V. *Sucheton.*

Surcouer (Mj., Lué), v. a. — Courtauder, couper la queue (la coue, quoue) à un cheval. || Anglaiser.

Surcoupe (Mj.), s. f. — Soucoupe. — Pour Sour-coupe.

Sûrement que (Mj.), loc. conj. — Sûrement. Ex. : *Sûrement que* ça n'a point arrivé comme ça.

Surfin (à) (Mj., By.), conj. Afin. — Pat. norm. à Seurfin, bret. A celfin. || By. — A seule fin.

Et. — Qqs-uns l'expliquent par : A seule fin. Je préfère : A *celle* (cette) *fin*. A. V.

Hist. — « Nous ne leur donnerons l'assault que jusques à demain sur le midy ; *à celle fin* que eux, doubtans... » (RAB., *P.*, II, 28, 185.)

— « A mon vouloir que Dieu le Tout-Puissant,
« Lorsque tu as aux estoilles les yeulx,
« Me transmuast en ciel resplendissant,
« *A ceste fin* que je te veisse myeulx. »
(G. C. BUCHER, 41, 104.)

Surger (Sp., Tlm.), v. a. — Surveiller. || Épier, espionner. Contract. du mot fr. A donné l'angl. to Survey, examiner, observer. — V. *Surjer.*

Surgeton (Bg.), s. m. — Petit insecte qui mord. — V. *Suchon.*

Surgien (By.), s. m. — Chirurgien.

Hist. — « FROISSART, en parl. de la mort de Charles le Mauvais (1387), soutient que « ni *surgien*, ni médecin n'y peurent remédier. » (Cité par MÉNIÈRE.) — V. *Sirugien*. Cf. l'ang,. Surgeon. « Le suppliant ala en l'ostel de Ysabel Cornue *surgienne*... pour avoir sa plaie remuée. » (*J. J.* 157, p. 356, an. 1402.) L. C.

Surgin (du) (Ag.), s. m. — Rats, souris.

Surieusement (Mj.), adv. — Sérieusement. Syn. et d. de *Sourieusement.*

Surieux, adj. q. et s. m. — Sérieux. Vieilli. (Z. 150, Mj.).

Surin (Lg.), s. m. — Couteau. Ne se dit qu'en plaisantant. Syn. de *Gourdeille*, *Goudrille*, *Senard*, *Guiaume*, *Guillaume.*

N. — Ce mot, qui appartient à l'argot des Apaches parisiens, n'est assurément pas indigène, mais il est très employé.

Surjer (Tlm.), v. a. — Surveiller.

Et. — Contr. du mot fr. — V. *Surger.*

Surjet', surjète (Mj.), s. m. — Rempli, sorte de repli de l'étoffe ménagé par la couturière. || Coudre à *surjet*, — en commençant chaque point un peu en arrière de l'extrémité du précédent. — Sens un peu distinct de celui du mot franç. || By. — t fin. muet.

Surjette (Sp.), s. f. — Morceau de bois ou de fer qui maintient le *court-berton.*

Surmonter (Mj., By.), v. a. — Fig. — Digérer, se consoler de. Ex. : Sa fille s'est mariée malgré ielle, a ne sarait *surmonter* ça. On dit aussi dans le même sens : En venir au-dessus. || Se guérir de. Ex. : S'il a eine bronchique, il ara ben du mal à *surmonter* ça.

Surnoms. — V. Signorie au Folk-Lore, XI, d, et Z. 141.

Surpélis (Mj., By.), s. m. — Surplis.

Et. — Superpellicium (D. C.) de super, sur, et pellis, peau. A l'origine, le surplis se portait sur un vêtement fait de peau. — XIII[e] s., sorpeliz. (LITT.) — Esp. Sobrepelliz. — Hist. « Ne faillez y comparoistre en vostre beau *suppellis* et estolle. » (RAB., *P.*, IV, 12.)

— « Le grand prestre de Thrace au long *sourpeli* [blanc. »
(J. DU BELL., *Les Regrets*, p. 212.)

Surrincette (Mj., By.), s. f. — Seconde *rincette*, 2[e] rasade d'eau-de-vie dans une tasse de café. Syn. de *Pousse-rincette.*

Surtout, s. m. — Partie supérieure de la ruche (MÉN.).

Survenu (Lg.), part. pas. — Se dit d'un membre de la famille qui y est entré par alliance : bru, gendre, etc. Syn. de *Rapporté*. Cf. *Hors-venu.*

Sus [1] (Mj., By.), prép. Sur. — En pat. on n'emploie jamais Sur. « Il est à la fin, *sus* ce que n'on m'a dit. || D'après. Ex. : *Sus* ce que je vois. || Syn. de A. — *Sus* ce qu'il dit. — D'après ce que je vois ; d'après, à, selon ce qu'il dit. || Pendant. — Ex. : *Sus* jour, — de jour, pendant le jour. On dit aussi : En jour. || Etre *sus* son départ, — sur le point de partir. || Sur le territoire de. Ex : Les Deruées, c'est *sus* La Poumeraye. || *Sus* semaine, — dans le cours de la semaine, — le dimanche excepté. « V'nez donc m'vâr ein jour *sus* semaine. » || Boire *sus*, — boire une infusion ou une décoction de.

Et. — C'est une corr. du fr. Sur, lat. Super. Mais ce mot était régulièrement usité autrefois. Rabelais l'emploie toujours. Il nous est resté dans le fr. moderne, mais comme adv., ou dans des

composés : Courir *sus* à, — en sus, — sus ! — des-sus. — Hist. :

— « Pour escouter ce que ma lyre accorde
« *Sus* sa plus haute et mieux parlante corde. »
(J. DU BELL., *De l'immortalité des poètes*, p. 116.)

N. — L'éditeur ajoute en note : Ode adressée à Jacques Bouju, angevin, auteur de poésies dont beaucoup sont restées inédites. (1515-1578.)

— « Naifve est ta blancheur comme naige *sus* branche. »

(G. C. BUCHER, 51, 109.) Et passim ; *sus* luy, — par *sus* toutes, — *sus* la mer, — *sus* ma foy.

Sus [2] (Sp.), s. m. — Sureau. V. *Seu*, etc.

Hist. — « Comme quand les petits garçons tirent d'un canon de *subz*. » (RAB., *P.*, II, 19.)

Sus-bout (Mj.), adv. — Debout. A vieilli. || s. m. — Etai, étançon. Syn. de *Pointeau.* || Lué, etc. — Fût défoncé et mis debout. — — Li., Br. || Interj. — Debout ! || A peu près syn. de *Etendier.* V. *Subout.*

Hist. — « Car nostre grand roy Henry s'estoit remis *sus bout* avec une très bonne armée. » (BRANT. II, 75.) — *Noëls populaires* :

« Sus bout ! debout, qu'on se réveille ! »

Sus-bouter (Lué), v. a. — Mettre debout.

Suscomber (Sar., Mj.), v. n. — Succomber, périr. Ex. : Il n'a pas pu gangner ça, a ben fallu *suscomber.*

Et. — Simple corr. du vocable franç., due à de mauvais principes de lecture. Cf. le fr. Flasque, anc. fr. Flac., lat. Flaccidus.

Sus-sangué, s. m. — Sureau rouge (couleur de sang (Br.) de bois et de feuilles. Les enfants recherchent ses branches en forme de fourche pour faire des frondes. V. *Sus.*

Sût (Mj., Lg., By.), v. a. — 3e pers. sing. subj. imparf. du v. savoir. Ne s'emploie jamais en ce sens, mais remplace *fût*, du v. être. Ex. : Faillait tout de même qu'il *sût* ben bête d'aller craire ça ! — Pat. norm. *id.*

Suvroquer (Sp.), v. a. — Suffoquer. Forme adoucie de *Suffroquer.* || By. — Suvoquer.

Suzanne (Lg.), s. f. — Primevère. Syn. de *Cocou*, *Chausse-aux-cocus*, *Herbe aux cocus*, *Lausanne*,

Et. — Ce mot est le même que *Ausanne* de Sp. — On a dit : des Auzannes, puis des Suzannes, par confusion avec le nom propre. De même à Sp., on dit *Lausanne.*

Suzon, n. pr. pour Louise. — Aussi Suzette (MÉN.). || A Mj. Suzon = Suzanne, et non Louise, qui se dit *Cillette.* || Mj. Saprée Suzon, — interj. ironique à une gamine, quel que soit son nom Cf. *Marie-tampane.*

Syette, n. pr. pour Louise (MÉN.). V. *Cillette.*

Syllabe (Mj.), s. f. — Petite quantité. Ex. : Quand je pense qu'a n'a pas fait eine *syllabe* de son ôvrage, ceté grande pihiée-là !

Et. — C'est le mot fr. détourné de son sens. Cf. *Larme*, *Miette*, *Goutte*, etc.

Symétries, (Mj.). s. f. pl. — Arrangements, préparatifs, cérémonies, formalités. Ex. : En faut, pourtant, des *symétries !* — Faut point faire de *symétries* à cause de nous.

Et. — C'est le mot fr., légèrement détourné de son sens.

Syphorien (Mj., Lg.), s. m. — Symphorien. Syn. de *Phorien.*

Système (Mj.), s. m. — Opinion, idée. Ex. : Je sommes point du même *système* tous deux, dame ! || Constitution, complexion. Ex. : Ein atout comme ça, ça pourrait ben illi taper sus le *système*. Syn. de *Châtètre.*

T

OBSERVATIONS

PRONONCIATION. — La prononciation de cette lettre est nette et régulière partout, au moins dans la plupart des cas. Il n'y a guère d'exception que lorsque le t est suivi d'un i, même à distance.

Dans la région de Montjean, ti se prononce exactement comme qui, et il est absolument impossible de distinguer ces deux articulations. C'est à tel point que, en l'absence de toute indication étymologique ou historique, je n'ai jamais pu savoir comment il fallait écrire au juste le mot *Tie*, *Thie* ou *Quie.* (V. au Gloss.)

D'ailleurs, l'articulation *identique ti* ou *qui* montjeannaise, n'est ni celle du ti français (dentale), ni celle du *qui* français (gutturale). C'est quelque chose d'intermédiaire, de bien spécial, et qu'il faut avoir entendu pour s'en rendre compte. Ce quelque chose est une articulation palatale et mouillée produite par l'écrasement du son entre la langue et le palais.

Dans la région de Cholet, il y a également identité entre les articulations *ti* et *qui*, mais la prononciation est tout autre que vers les bords de la Loire. Dans le Choletais, *ti* et *qui* se prononcent nettement *tchi.* (La notation *thi* est insuffisante ; la notation *cui* est fausse).

La tendance choletaise à prononcer *tch* les fortes, dentale *t*, ou gutturales *k*, *c*, *qu*, se manifeste même lorsque ces consonnes sont suivies d'un u. Ainsi on dira : *Tchuré*, pour curé, et *Natchure*, pour nature. Remarquons ici que les Anglais prononcent *Nétchoure* ; et c'est sans nul doute au Choletais que, à l'époque des Plantagenets, ils ont emprunté cette articulation caractéristique de leur idiome.

A Montjean, la prononciation de *tu* est régulière. En revanche, les gutturales fortes se mouillent non seulement devant *u*, mais aussi devant *eu.*

Dans curé, kute, queues, les consonnes initiales pernnent le son caractéristique qu'a le *qu* dans *qui*, par exemple.

J'ai dit que la répercussion de la vocale *i* sur le *t* se fait sentir même à distance. C'est ainsi que : tuile, étui, se prononcent à Montjean : *Quile*, *Ecuïte*, avec palato-linguale mouillée, tandis que vers Cholet on dit : *Tchuile*, *Etchui.* Dans cette dernière région j'ai même entendu prononcer : *Tchriste*, pour triste.

Notons que tout ce qui vient d'être dit des dentales et gutturales fortes est absolument vrai des

dentales et gutturales faibles placées dans les mêmes circonstances. Celles-ci également reçoivent des articulations identiques et spéciales, très analogues aux premières, mais plus douces. Ainsi : dire, anguille, Auguste, se prononcent à Montjean : *Guire*, *Anguille*, *Augusse*, en écrasant le son *gu* entre la langue et le palais (c'est à peu près le *gl* mouillé); tandis que vers Cholet on dit nettement : *Djire*, *Andjille*, *Audjuste*.

En résumé, et pour simplifier tout, il faut admettre que dans notre patois il existe vers Montjean une palato linguale forte, qui remplace indifféremment les gutturales et dentales fortes devant *i*, *u*, *eu*, et une palato-linguale faible, qui remplace de même les gutturales et dentales faibles. A ces articulations montjeannaises correspondent à peu de chose près, dans la région de Cholet, des dentales-chuintantes fortes ou faibles. Quatre caractères typographiques spéciaux permettraient d'orthographier les vocables locaux avec toute la précision désirable au point de vue de la phonétique. (Notre désir n'a pu se réaliser).

Un trait particulier à notre patois, au moins dans les Mauges, est la propension à faire sentir le *t* final dans tous les mots où il en existe, et même à en ajouter souvent là où il n'en existe pas. Par Mauges il faut entendre la région délimitée à l'W. par la Divatte, au N. et à l'E. par la Loire et le Layon, au S. par le Layon et la rivière d'Evre ou peut-être la Moine. Mais au Midi de cette limite, le *t* final ne se prononce pas. (Tout-le-Monde, Cholet, Le Longeron). V. *l'Araboute*. Récits, nos 173 et suivants. (Dissertation de R. O.)

Hist. — Le Conseil a arrêté que la garde, cette *nuite*, serait composée... (Lettre signée Davy, J. Bodin, J. Cady. — C. Port. Légende de Cathelineau, 279).

Le *t* euphonique se trouve dans une foule d'expressions : Un *grous-t-homme*. Mais, dans : Combien-t-il, t-il est une sorte d'adverbe paragogique emprunté à la forme interrogative du verbe. Or, même dans celui-ci, même dans : a-t-il, le t n'est pas euphonique, mais personnel.

N. — Il n'y a pas que dans le S.-O. qu'on fait sentir les *t* finals ; la prononciation en est accentuée dans le S.-E. A Montsoreau : V'nez donc (deun) nous voir (vouère), j'mettrai le pot (pôott). On les multiplie même : une *sourite* (souris), se mettre en *abrite* ; il est vrai qu'on dit : s'abriter. A Briollay on dirait : se mettre à l'*abri*, s'*abrier* (s'aboérier). Un *chapôott* (chapeau).

Permutation.

t devient c ; *Crabucher*, *Cussoter*, *Chartutier*, pour : trébucher, toussoter, charcutier.

t devient p ; *Crêpe*, pour : crête.

t remplace qu (Lg.) *Soteille*, *Roteille*, pour : soquille, roteille.

t remplacé au contraire par qu, *Quenâilles*, pour : tenailles.

Dans les syllabes finales et muettes en *ste*, le *t* fait place à un second s, ce qui double le son sifflant. On dit : *Artisse*, *Aubargisse*, *Ebénisse*, *Jusse*, pour : Artiste, etc.

Métathèse.

ter pour tre ; *Contervention*, pour : contravention.

ter pour tre ; *Cont'r-bas* (presque Conteur-bas) pour : contrebas.

Addition.

On dit : *Vute*, *Déclouter*, pour : vue, déclouer.

Aussit', *icit'*, *en huit'*, *étuit'*, pour : aussi, etc. V. Prononciation.

— *Castonade*, *Castrole*, pour : cassonade, casserole.

T' (Mj., By.). — Abréviation de Tu. Ex. : *T'*as raison.

Ta (G.). Pron. pers. — Toi. || Lg.— Tâ, — Toi. Forme disparue. Cf. *Mâ*, *Sâ*. Syn. et d. de *Té*. Pat. norm. Taé, et Taye.

Tabac-de-chêne (Lg.), s. m. — Pourri de chêne. Syn. de *Pourriail*.

Tabaga (Lg.), s. m. — Rutabaga. Corr. du mot fr. — Plante alimentaire du genre chou.

Tabagit° (Lg.), s. m. — Vieux coffre.

Et. — Pour Cabagit, doubl. de *Cabigit*, *Cagibit*.

Tabaquière (Ag.), s. f. — V. *Touine*, *queue-de-rat*. — C'est ainsi qu'on a prononcé d'abord ce mot, conformément à tabac.

Tabarinée (Mj.), s. f. — V. *Tambarinée*. Evidemment pour Tambourinée.

Tabat' (Mj.), s. m. — Tabac.

Tabatoux, ouse (Mj., By.), adj. q. — Sali par le tabac. De *Tabat*. Plein de tabac. — Cf. *Mardoux*, *Morvoux*.

Tabéiler (Mj.), s. m. — Tablier. Vieux.

Table-bâtée (Bl., Ag., By.), s. f. — Table toute dressée ; bien servie. V. *Bâté*.

Tablée (Lg.), s. f. — Partie d'une pièce de toile que le tisserand vient de tisser et qui est tendue entre les *châsses* et le *taillé de poitrine*. L'ouvrier y dépose ordinairement ses navettes.

Tabousse (Segr.), s. m. — Mauvais faiseur d'embarras, se donnant de l'importance. (Mén.). Syn. de *Emballe*, *Emballeur*.

Tabus, — **Tabût** [1] (Bg., Sal., Cnd., By., Z. 142, Ag., Mj., Sar., Lx., etc.). — Tourment, peine, travail, embarras, ennuis. « Le *tabus* du père Jérôme (Bg.). || Tracas, fatigue. — Syn. de *Chahail*, *Trahut*. || Bruit que font les enfants en jouant. (Mén.) || By., Mj., u bref.

Et. — D. C. Tabussare, a. v. Tabusser. Cf. Tarabuster. (Litt., *Suppl.*) — Bruit de tambour ; tapage, vacarme, ennui, trouble causé par le vacarme ; querelle bruyante, dispute. De * tabucium = tabor, tambour. (D. A. Bos.) — Du celtiq. : « Na vézô kéd a *dabud* évit kement-sé, — il n'y aura pas de dispute pour ça. — (Le Gonidec, *Dict. fr. bret.*, à Tabut.) En gaëliq. *tabad*, *tabuta*, disputer, faire du bruit en parlant. (Favre.) — Hist. — De ces *tabus* je me passerois bien pour ceste année. —(Rab., *P.*, III 9, 232.)

Tabut [2] (Sal.), s. m. — Crochet de fer fixé au bout de la corde du puits où s'accroche l'anche du seau. Syn. et d. de *Chabut*.

Tabûter (Mj., By.), v. a. — Tracasser, fatiguer, insister avec importunité pour obtenir qqch. || Essayer longtemps ; *ôdigner*. || Marchander longtemps, syn. et d. de *Talbuter*. || Se tabûter, v. réf.(Z. 142, Craon, Zig. 171, Br.). Se tourmenter, peiner, travailler. || v. a. Importuner. By., u bref.

Et. — Tabuter, c'est faire du bruit en frappant des coups répétés sur une porte, p. ex., pour se faire ouvrir ; sur une cloche. — « Celui qui ainsi *tabustoit* laditte cloche. » (1410). Puis, se disputer.

(D. C. — V° Tabussare.) — Hist. « Doibs-je endurer qu'à l'heure que je mange au pair ma soupe... l'on me vienne ratisser et *tabuster* le cerveau? » (Rab., *P.*, ii, 12, 143.) Et passim. — Semble être une contract. de Tarabuster.

Tac (Ag., By.), s. m. — Grosse bille de marbre, servant au jeu des enfants.

Et. — Tac, tic, toc, sont des onomat. exprimant le bruit des corps durs et secs qui frappent les uns contre les autres.

Tacarin (Lg.), s. m. — Grigou, avare. Ex. : Le bonhomme est in vieux *tacarin*. Syn. de *Rouche-couenne*, *Râchoux*.

Et. — Dans l'ignorance de la vraie origine de ce mot, je l'ai écrit comme il se prononce. Mais peut-être l'orthographe serait-elle : Taque-à-ren, celui qui s'attache à rien, à des riens.

Tacaut (Mj.), s. m. — Tique, insecte qui enfonce sa tête dans la peau du mouton, de l'homme, etc. Syn. de *Passe*, *Pague*, *Pagot*, *Raine*, *Brézin*.

Et. — Voisin, et probablement dimin. du fr. Tique. — Tac, nom vlgaire donné à une sorte de gale. L. Tactus, contact (Litt.) — Ronsard, 726 : « N'envoye à tes brebis ni *tac*, ni clavelée. »

Tachant (Mj., By.), adj. v. — Qui tache. || Aisé à tacher. Ex. : J'aime point cette étoffe-là, alle est trop *tachante*. || s. m. — Sorte de cépage qui sert à colorer les cuvées, et appelé ailleurs : teinturier.

Tache [1] (Segr.), s. f. — Attache. Corde qui sert à attacher un animal. Syn. *Fène*.

Tache [2] (Mj., By.), adj. q. — Dont les mailles sont très étroites, en parl. d'un filet. Ex. : Ein carrelet *tache*. || Qui est tressé très serré, en parl. d'un panier, d'un tissu, d'une claie. || By. — Le contraire est : ample.

Et. — Paraît avoir du rapport avec le fr. Etanche, et avec l'angl. Tight.

Tâcher (Mj., Lg., By.), v. a. — On dit : *Tâcher* moyen, pour : tâcher, faire en sorte de, essayer de. « *Tâchez* moyen de mieux marcher au pas. »

Et. — C'est essayer d'accomplir la tâche.

Taf (Mj.), s. m. — Chapeau haut de forme. Syn. de *Tromblon*, *Tube*, *Tuyau de poêle*, *Capsule*, *Boston*, *Galurin*.

Tahauder (Lg.), v. n. — Crier après les bœufs, les exciter de la voix. Cf. *Bahuauder*.

Taignoux (Ec., By.), s. m. — Petit oiseau plongeur, vivant de poissons. C'est le Castagneux. Remarquable par son absence de queue, laquelle consiste en un tout petit pinceau de plumes, comme celle de la poule d'eau. Mais il est plus petit ; de la grosseur d'un canetin. C'est le petit grèbe, ou plongeon de rivière. On dit, par moquerie : Taignoux, taignoux, cache ta coue (queue). V. *Teignoux*.

Taille, a très bref (Sp.), s. f. — Etat, disposition, situation. Ex. : Je ne connais pas la *taille* de mon ouvrage. || Etre à la *taille*, — savoir nettement d'où l'on en est. || Prendre à la *taille*, des objets, etc. — prendre l'un après l'autre. Prendre à la *taille*, un ouvrage, — l'exécuter avec méthode. || Mettre à la *taille*, — ranger des objets ; mettre à jour, — un travail. || N'y a pas de *taille*, — c'est insensé, ou incroyable, ou ridicule. || Situation ou position d'un homme, au fig. Ex. : Il n'est pas à eine belle *taille*, — je ne voudrais pas être à sa *taille*. || A la taille de, — auprès de, le long de, au bout de. Ex. : Illy a ein soulaud qui est couché à la *taille* du pailler. || A *taille*, — l'un après l'autre, sans exception. Ex. : J'ai pêché toutes les guernouilles à *taille*. Ils sont tous fous à *taille*. || Perdre la *taille*, — ne plus savoir d'où l'on en est. || Ag. — *Tailles* de soupe. Morceaux de pain coupés très minces. || *Taille*. Pré de grandeur moyenne (Mén.). By., Segr. V. *Corps*.

Et. — L. Talea, branche coupée, qui, dans la langue rustique, avait donné Intertaleare, intertaliare. tailler les arbres, et Taliatura, taille des arbres. — 1er sens : tranchant d'une épée : d'estoc et de taille.

Taillé (Tlm.), s. m. — Rouleau du métier de tisserand. Un métier comporte trois de ces rouleaux, savoir : 1° le *Taillé* de fusée, sur lequel est montée et enroulée la chaîne de la pièce de toile, à l'extrémité du métier ; 2° le *Taillé* de poitrine, sur lequel s'appuie la poitrine, ou plutôt le ventre de l'ouvrier, et que la pièce de toile, au sortir des organes de tissage, embrasse sur la moitié seulement de son pourtour ; 3° le *Taillé* de décharge, placé au-dessous et en avant du Taillé de poitrine, et sur lequel s'enroule la toile qui est tissée. — N. Le Taillé de fusée s'appelle en fr. Ensouple. || Sp. — Bâton du dossier d'une chaise. Montant d'échelle. V. *Teillé*. Cf. Jaub. à Tallet.

Taille à l'épi, ou au long bois. — Habitude à Chalonnes (sous-le-Lude, sans doute), à Noyant pour la *taille* des vignes (Mén.). V. *Plesse*.

Tailler (Lg., By.), v. a. — *Tailler* la soupe, loc. ellipt., tailler le pain pour la soupe. || *Tailler* une ruche, — enlever la superficie de la provision des abeilles.

Et. — La soupe était jadis la tranche de pain elle-même. — Hist. :

« Avec la pucele menja ;
« Damoiselle Aude li *tailla*
« Et si menja en s'escuelle. » (L. C.)

Tailleux (By.), s. m. — Tailleur.

Taire (Mj., By.), v. a. — *Taire* sa goule, son bec, — se taire. V. *Taiser*.

Et. — L. Tacere, avec e long, qui a donné régulièrement Taisir, Taiser. La forme Taire indique une très ancienne accentuation, vicieuse, avec e bref. (Cf. Plaisir et Plaire.)

Taiser (Sp., Lg.), v. a. et réf. — On ne manque jamais de dire : *Taise* toi donc. — — On le conjugue comme *Baiser*.

Et. — V. *Taire*. Hist. — « Je l'ay *taisé*.... quand viendra le temps de le dire, se pourra faire. » (*Lettres de Louis XI*. — Se trouve dans Brantôme. — L. C.)

Taisu, e (Mj., By.), part. pas. de Taire, analogue, par sa terminaison, à *Nuisu*, *Nousu*, *Cuisu*.

Tait (By.), s. m. — Pour Toit. V. *Tect*, *Têt*.

Taibuter (Lg., Ssl.), v. a. — Tourmenter, inquiéter, tarabuster, inquiéter. || v. n. — Insister, marchander longtemps. — Syn. et d. du fr. Tarabuster et du Mj. *Tabuter*.

Taleau (Lg.), s. m. — Fragment de tuile. Syn. de *Tuilereau*. Ex. : Quand j'étais jeune, je faisais *paloter* des *taleaux* sus la Sèvre.

Et. — Pour Tuileau, dimin. de Tuile?

T'à l'heure. — Forte abréviation, pour : Tout à l'heure. Et même T't à l'heure.

Talier (Z. 142), s. m. — Dossier de la chaise.

N. — Tallet (Dimin. de Talle, — *Acad.*) Montant, pièce de bois qui est posée de haut en bas, ou qui reçoit les traverses, dans certains ouvrages de menuiserie, de serrurerie, etc. — Les *tallets* d'une chaise, d'une barrière, d'une échelle, etc. — V. *Taillé*, *Teillé*.

Talivarneau (Sal.), s. m. — Grosse lanterne garnie de corne au lieu de verre.

Tallage (Sp.), s. m. — Carduacée commune dans les prés. Syn. de *Peigne*. || (Lg.). — Feuillage des graminées des prés. Ex. : Le foin n'en vaut pas mieux quand y a ben du *tallage*. — Dér. du fr. Taller. V. *Talle*. || Lg. — Se dit dans Pré de *tallage*, — pré humide ou bien arrosé dans lequel on peut faire plusieurs coupes d'herbe pendant la saison. Syn. de Pré de *coupe*. || Nom collectif sous lequel on désigne les grandes herbes molles des prés humides, sans acception d'espèce.

Talle (Tlm., Lg., Lrm.), s. f. — Feuille d'une plante herbacée. C'est le mot fr. dans un sens voisin. || Lg. — *Talle* de laurier, — carpillon de 10 à 12 cm. de long. Cf. Jaub. à Carpe, feuille. || Cho. — Une feuille d'arbre. || Une *talle* de choux, ou brassée de choux (Pt.) Mén. — Jaub. donne comme syn. *Bouillée*.

Et. — L. Thallus ; grec, thallos, — branche.

Tallée (Lc.), s. f. — Touffe de plante. Syn. de *Bouillerée*, *Bouillée*.

Talluche (Lg.), s. f. — Petite feuille, mauvaise feuille. Ex. : On n'a que des *talluches* de naveaux à donner aux bêtes. — Dimin. péjor. de *Talle*.

Taloigne (Mj.), s. m. — Gale des chiens, des moutons, qui leur fait tomber le poil.

Talon jaune. V. Folk-Lore, v.

Talonnettes (Auv.), s. f. — Ne s'emploie qu'au plur. — Sorte de chaussures. Syn. de *Chabirons*. || Lg., s. f. s. — Galoche. Syn. de *Sabots russes*.

N. — Litt. dit : « Morceau de tricot pour renforcer le talon d'un bas. » — By., *id*.

Talonniers, s. m. — Ce nom se donnait aux Saumurois qui s'asseyaient au devant de leurs maisons, sur un banc, « jouant des talons », tout en conversant (Mén.).

Talonner son sabot. — V. au F.-Lore, v.

Taluer (Mj.), v. a. — Disposer en talus ; taluter.

Et. — Dér. du fr. Talus. Il est curieux de remarquer que le fr. a talus et taluter, et que le pat. dit *Talut* et *Taluer*. C'est la même antinomie que l'on peut remarquer au sujet de *Abrier*.

Et. — Talus. L. pop. * talutum, dér. de talum, talon, devenu régulièrement talu, écrit à tort talus.

Hist. — « Et puis, en *taluant* à dos d'asne, arranger les moyens et finablement les petits. » (Rab., *P.*, II, 15, 152.) — « Produisoient moineaux, *taluoient* parapets. » (Id., *ibid.*, Prol., 208.)

Talut' (Mj.), s. m. — Talus. || By. — t muet.

N. — La 1re édit. du *Dict. de l'Acad.* donne Talut; c'est la bonne orthogr., comme le prouve le v. taluter.

Tambarinée (Mj.), s. f. — Ventrée, grande quantité de nourriture avalée. C'est une bourrée, mais au superfatif. Ex. : Il a mangé une *tambarinée* de gourbillaux à en chier partout.

Et. — Evidemment pour Tambourinée, du fr. Tambour, parce qu'après un excès de ce genre le ventre est tendu comme la peau de l'instrument de musique en question. N. Les Angl. disent : Tambarine. V. Citation de Noel du Fail, à *Teiller*.

Tambouret (Mj.), s. m. — Tabouret.

Et. — Dér. du fr. ; rapprochement avec tambour.

Tambouille (Ag.), s. f. — Nourriture. Faire sa *tambouille*, préparer ses repas. Abréviat. de *Potambouille*. Cf. *Tabaga*.

Tambourineau, s. m.— Joannette (Œnanthe Pimp.) qu'on enlève des prés à l'aide d'un picarum, ou piquet de bois (Mén.). V. *Pique à Rome*.

Tambourinée (Mj., Sal., By.), s.f. — Ventrée, tripée. V. *Tambarinée*, *Tabarinée*. — Grande quantité, surtout de mets, de plats. || Volée de coups, rossée, — rappelle les coups de baguette du tambour.

Et. — V. *Tambarinée* et *Teiller*, citat. de Noel du Fail.

Tambouriner (Mj., By.), v. n. et a. — Annoncer au son du tambour. || Fig. v. a. — Frapper, rosser, dauber, battre comme plâtre. — *Tambouriner* la peau. || Ex. (au 1er sens) : Ils ont *tambouriné* deux mètres de crue.

Tambourineux (Mj., By.), s. m. — Tambourineur. Syn. de *Tambourinier*.

Tambourinier (Lg.), s. m. — Tambourineur. Syn. de *Tambourineux*.

Tampanage (Sa., Mj.), s. m. — Travail intérieur d'une maison ; travail de la ménagère. Cf. l'angl. to Tamper, — se mêler de.

Et. — V. *Marie-Tampane*.

Tampane (Mj.), s. f. — Pécore. Syn. de *Pâgnon*, *Quionquion*, *Péquionquion*. On dit surtout : *Marie-tampane*, souillon. A rapprocher de (Mj.) *Tympaner* = ennuyer.

Tampaner (Mj.), v. n. — Faire le travail du ménage. Cf. *Marie-tampane*.

Tampon (Mj., By.), s. m. — Se foutre ein coup de *tampon*, — se battre.

Et. — Autre forme de *Tapon*. — Tampon, dér. de Tamper, forme nasalisée de taper? (Cf. Tapon). DARM.

Tam-tam (Mj., By.), s. m. — Tapage, vacarme. Ce mot paraît récent. — Onomat. — Syn. de *Bacchanal*, *Bousin*, *Temporage*, *Chabanais*, *Chahut*, *Chutrin*, etc.

Tanchelette (Mj.), s. f. — Insecte coléoptère à élytres très courtes, à peine visibles et à abdomen très long. Cet animal, entièrement noir, ne vole pas, je crois, mais court pendant les chaleurs, avec beaucoup de vivacité. Dès qu'il se croit menacé, il s'arrête et dresse d'un air menaçant la partie postérieure de son corps, à l'extrémité de laquelle perle une goutte d'un liquide blanc. Aussi beaucoup de personnes le regardent-elles comme très venimeux. Je crois que c'est à tort, la *tanchelette* n'est autre chose qu'un staphylin. On la nomme aussi *Etanchelette*. Syn. de *Poueil d'aspit*, *Poueil au vipère*, *Pou d'aspic*.

Tandiment (Mj.), adv. — Tandis. Peu usité.

Tandis (Mj., By.), adv. || Prép. — S'emploie avec cette fonction dans la locut. : *Tandis* ce temps-là, — pendant ce temps-là.

Et. — L. Tantos dies, comme le montre le mot parallèle : tous dis. (LITT.) — Tamdiu, aussi longtemps. Diu, romanisé en *di*, avec l's adv. en *dis*, se trouve aussi dans jadis. (Prov. Tandius, corrélat. de Quandius). Dr A. Bos.

Tane (Lg.), s. f. — Tumeur à la peau des bœufs et des chevaux, produite par la piqûre du taon. Ex. : Quand on écache ine *tane*, il en sort ein ver bétout long comme le dé. — N. C'est la larve du taon.

Tânière (Mj.), s. f. — Tanière.

Et. — Serait la contract. du mot Taissonière, réduit du Taisson ou Blaireau. Vx fr. Taisnière. (*Renard*, v. 579.)

Tanis' (Lg., Cho.), s. m. — Stanislas. Syn. de *Tanislas*, — s final sonore. || By. et Stani.

Tanislas (Lg.), s. m. — Stanislas. Syn. de *Tanis*.

Tannant (Mj.), part. prés. — Souverainement ennuyeux. Syn. de *Bassinant*.

Et. — Tan., orig. incert. — Le bas-bret. a Tanu, chêne. — Hist. « Jehannin Joly dist à Jehannin le Clerc que le suppliant les *tannoit* et hayoit moult fort. » 1493. — D. C.

Tannée (Mj., By.), s. f. — Tan qui a servi au tannage des peaux, et qui sert de combustible.

N. — On l'employait et on le vendait en masses comprimées de la forme d'une boite à fromage de Camembert, un peu plus épaisses et un peu plus larges, sous le nom de mottes. On criait : Mott' à brûler, mottes !... Archand (marchand) de mottes. C'était au temps où le petit bras de la Maine, vulgairement le Canal des Anglais ou des Normands, entre les Petits-Ponts et l'Abattoir, n'avait pas encore fait place à un boulevard. On n'en voit plus autant qu'autrefois. — On appelle aussi *Tannée* et, de préférence, Boiture, une décoction de tan dans laquelle les pêcheurs mettent leurs engins (filets) et leurs toiles (voiles, culottes) pour les « conserver à l'eau », les empêcher de pourrir. By. || La tannée se moulait de même à Mj., au temps où il existait des tanneries qui y furent, jadis, assez importantes. La dernière, celle de MM. Lemonnier et Gautret, fut détruite, vers 1870, par un incendie.

Tanque (Mj., By.), adv. — Tant. Ne s'emploie que dans les expressions : *Tanque* et pus. — tant et pus. V. *Tanque* à *tanque*.

Tanque-à-tanque (Mj., Sp.), adv. — Point à point. Cette express. s'emploie dans les jeux ; autant de points l'un que l'autre.

Et. — Corr. de la loc. Tant à tant, par l'add. à l'adv. Tant de la conj. Que, dont il est habituellement suivi. La même confusion a eu lieu pour *Puque*.

Tant (Mj., Lg., By.), adv. — *Tant* qu'à *tant*, — ex æquo. || *Tant* i y a, — si bien que. — *Tant* que c'est ben assez, — autant qu'il en faut. || *Tant* seulement, — seulement. « *Tant* seulement mangeoit pour réfréner les abois de l'estomac. » (RAB., *Educat. de Garg.*) || Mj. — *Tant* qu'à faire de, — tant qu'à. Ex. : *Tant* qu'à faire de nous amuser, faut nous amuser tout à fait. *Tant* qu'à faire de se marier, vaut ben mieux ne pas attendre qu'on seye vieux. || *Tant* qu'à faire, — puisqu'il en est ainsi, dans ce cas. Ex. : Je ferons mieux de prendre le bateau, *tant* qu'à faire. || *Tant* qu'à, — pour ce qui est de. Ex. : *Tant* qu'à moi, je ne m'en charge pas ; *tant* qu'à y aller, vaut mieux prendre le train. — *Tant* qu'à le payer ça, j'en veux point. || *Tant* si peu que, — le peu que. Ex. : Pour *tant* si peu de temps que j'ai à vivre ! || *Tant*... que, — si... que. Ex. : *Tant* fort qu'il seye, je ne le crains ni ne le doute (redoute).

Tant belle (Lg., Lpm., Lpos.), s. f. — Nom de chienne, très usité.

Tantine (Mj., Lg., By.), s. f. — Dimin. du fr. Tante.

Et. — Lat. Amita, qui a donné Ante. Pour : ta, il faut supposer l'adj. ta-ante, agglutiné en : tante.

Tantiponage (Lé). — Importunité. (MÉN.) Corr. du fr. Lantiponnage.

Tantiponée, (Segr.), s. f. — Mauvais fricot, — une personne qui ne fait rien de bien. (MÉN.)

Tantiponier, adj. — Syn. de Colin-Tampon. (MÉN.).

Tant-mieux (Mj.), s. m. plur. — Ne s'emploie que dans la loc. : Ne pas être dans les *Tant*-mieux, — être dans le malheur, dans l'infortune.

Tantouiller (Mj., By.), v. a. — Tremper et agiter dans l'eau.

Et. — On retrouve dans ce mot le verbe *Touiller*, il est probable que c'est le même verbe, avec une sorte de redoublement. — Hist. (Henri IV découvre à Sully ses pieds couverts d'emplâtres) « luy faisant voir plusieurs fantes et crevasses toutes *tantouillées* de sang et de grosses cloches. » (*Mém.* de SULLY, II, 218.)

Tantout (Mj., By., Lg., Fu., Zig. 196), adv. -Tantôt.V. *Tout*, *Bentout*, *Sitout*. || Presque. ;x. : Y en a *tantout* autant cômme j'en ferai. yn. de *Bentout*.

Hist. — « Nous ferons *tantouts* bonne chère, »ut ira par escuelles. » (Rab., *P.*, iv, 12.)

Tant-pire (Mj., Lx., Z. 154, By.). — Tant is.

Tant-plus, — pus (Mj., By.). — Pour : 'lus. — répété. *Tant* plus qu'on boit, *tant* lus qu'on a soif.

Hist. — « Il estimoit que *tant plus* son père lui iisseroit de grandes et glorieuses conquêtes, *tant* *ioins* il lui demoureroit de bien à faire par luy-iesme. » (Amyot, *Vie d'Al.-le-Gr.*) — « *Tant plus* lle s'efforce soy depestrer de la poix, *tant plus* lle s'en embrene. » (Rab., *P.*, iii, 37, 298.)
- « Mais de *quant plus* tes attraictz sont rebelles,
« *Tant plus* je voy ta grace plantureuse. »
(G.-C. Bucher, 6, 82.)
— « *Tant plus* vivrez, *plus* mentyrez :
« Vous estes menteur accomply. »
(*Id.*, 173, 182.)

Tant qu'à tant. — V. *Tanque à tanque*.

Tant que c'est? Pour : Quand est-ce que 'est? Quand cela aura-t-il lieu? (Li., Br.).

Tapager (Mj.), v. n. — Faire du tapage, du ruit. Syn. *Chahuter*.

Tape (Mj., By.), s. f. — Coup quelconque, hoc, chute grave. Ex. : Il a tombé de pus de 5 pieds haut ; il en a attrapé d'eine *tape !* || ;toffe servant à boucher les extrémités des »rmes à sucre (Mén.).

Et. — Au 2e sens. Taper, tapir ; — boucher, couvrir, fermer, cacher. German. ; island., tappi ; iéd., tapp ; angl., to tap ; all. zapfen, boucher.

Tapé (Mj., By.), part. pas. Fig. — Très ien fait, très remarquable, bien dit. Ex. : l'y a pas à dire, ça, c'est *tapé*. — Velà eine poste qu'est ben *tapée !* — Eine bâtisse »mme ça, c'est *tapé !* — Syn. de *Torché*. || 'onner la pièce *tapée*, — donner un bon pour-›ire.

Tapè-cul (Mj.), s. m. — Chute sur le derère. Ex. : Il en a attrapé d'ein *tape-cul* ! || etite voile dressée sur l'arrière d'un bateau. »ur faire le *comble* des ponts.

N. — L'honneur de cette très utile invention reent à un vieux marinier de Montjean, qui vit ıcore aujourd'hui (1907), M. Jean Guais. Il t vrai que le tape-cul n'est plus et ne fut pas ngtemps en usage ; il gênait la manœuvre du ât, qui s'abat en arrière, et surtout rendait le ıteau presque ingouvernable. Mais il a conduit à ıstallation du *Tape-nez*, si apprécié des mariers, et à bon droit, puisqu'il leur permet de passer us les ponts sans arrêt.

|| Lg. — Sorte de piège à prendre les petits seaux. C'est une sorte de cage en osier simulée sous des mottes gazonnées et ayant qu'une petite ouverture, par où nètre l'oiseau attiré par l'appât.

Et. — Ainsi nommée parce qu'une petite trappe gâchette, actionnée par un ressort, se ferme rière l'oiseau.

Tapée (Mj., By.), s. f. — Grande quantité. Français. Mais ce mot donne lieu à des remarques. Syn. de *Tournée*, *Secouée*, *Râpée*, *Rabâtée*, *Amassée*, *Section*, *Confusion*, *Pergalée*, *Flôpée*. *Dégabârée*, *Fessée*, *Fouée*. — Ex. : Eine *tapée* d'enfants. Y a eine *tapée* de foin dans les Pongeons cette année.

N. — Il faut remarquer que presque tous les noms qui signifient : grande quantité, dérivent d'un verbe qui a le sens de : frapper, battre. Rappelle l'idée de *grêle*, de coups, etc.

Tape-nez (Mj.), s. m. — Petite voile que les mariniers dressent sur l'avant du bateau pour faire le *comble* des ponts. V. *Tape-cul*.

N. — Le mot, comme la chose, ne date que d'une vingtaine d'années (1903). Autrefois, lorsqu'il s'agissait de faire le *comble* d'un pont, la manœuvre était pénible et longue. Il fallait d'abord mouiller l'ancre en amont, puis, le mât abattu, se hâler à l'aide du treuil et du guindâ, et enfin relever mât et voile. Tant qu'il n'y eut que quelques ponts sur la Loire, le mal était petit ; mais quand ils se furent multipliés, ils devinrent une entrave très sérieuse à la navigation. C'est alors que fut imaginé le *Tape-cul*, qui est devenu le Tape-nez.

Taper (Mj.), v. a. et n. — *Taper* dans l'œil, — attirer l'attention, plaire. || *Taper* de l'œil, — dormir. Syn. de *Roupiller*, *Pioncer*. || *Taper* sus, — prendre une bonne dose de, se rattraper sur. Ex. : Y a pas grand chose à manger, va falloir *taper* sus la soupe. || *Taper* sus la cocarde, — étourdir, abrutir, enivrer. || *Taper* sus le nez, — humilier. || *Taper* par la goule, — giffler. || Tlm. — Se *taper*, — n'avoir rien pour sa part. — Syn. de : *Biser* son pouce. Ex. : Ils ont tous les atouts et moi je me *tape*.

Tapereau (Mj.), s. m. — Petite bonde, *bondereau*. || Plus souvent : trou ou fausset pratiqué sur un fond de futaille.

Et. — Ce mot, moins employé que Bondereau, a la même terminaison diminutive, ajoutée à un vx mot : Tape, aujourd'hui inusité, qui est devenu l'angl. Tape, — robinet, canule.

Tape-sourd (Sar.), s. m. — « Gros *tape-sourd !* » Lourdaud, qui frappe fort.

Tapet' (Mj.), s. m. — Linge que l'on passe, entre les jambes des petits enfants, et qui s'attache en avant et en arrière à la ceinture.

Et. — Faut-il le rattacher à *Tapon*? au mot fr. Tapis? lat. Tapetum. — Hist. « Reçoit de l'abbé Hubert un excellent cheval et deux tapis, » unum equum obtimum, cum duobus tapetis. (xie s. — *Inv. Arch.*, H, i, 20, 1.)

Tapette (Sp., Sal.), s. f. — Sorte de chasse, ou plutôt de braconnage, qui consiste à fouiller de nuit les massifs de verdure des bois et taillis, avec une lanterne, et à abattre à coups de bâton les oiseaux que l'on découvre endormis sur les branches. Du v. Taper. — Appelée aussi : *Frapette*. || Mj., By. — Langue bien pendue. — Syn. de *Palette*, *Platine*, *Fil*, *Losse*, *Pécot*. || Lg. — Petit outil de bois, formé d'une massette aplatie d'un côté et faisant corps avec un manche assez court dont les ménagères se servent pour élaiter le

beurre. || Jeu d'enfants. V. F.-Lore, VII. || Mj. — Petit outil formé d'une planchette de bois dur enfilée sur un manche de rotin, avec laquelle on tape sur les douelles d'un fût, autour de la bonde, pour faire sauter celle-ci. HATZF. donne un sens différent.

Tapeuse (Mj.), s. f. — Nom dont les riverains de la Loire ont baptisé les chalands porteurs de sonnettes qui servent à enfoncer les pilotis pour les travaux de la Loire navigable. V. *Suceuse*.

Tapi (en) — (Z. 150, Fo., Ti., By.), loc. adv. — Etre en *tapi*, se mettre en *tapi*. — E., se m. à l'abri, à couvert.

Et. — Tapir serait le même verbe que taper [1] (LITT.), enfoncer des bouchons avec la tapette, boucher. Au sens réfl., Se tapir, s'explique, c'est se cacher. = A. fr. Tapin, qui se dissimule, semble tenir au rad. de Tapir. (DARM.) — « N'on se met en *tapi* à cause de la piée. » (DE MONTESSON.) — Hist. :

« Il s'en fui *à tapin*
« En Austrie, droit à Pépin. » (L. C.)

Tapin (Lg.), s. m. — Plaque, tache. Ex. : La cirounette veint par *tapins* dans la trèfle. || Pièce rapportée à un vêtement. Syn. de *Tapon*, *Pétas*, *Pécot*.

Tapiné (Tlm., By.), adj. q. — Tiqueté, moucheté. Ex. : On voyait ben qu'il avait l'œil *tapiné*. Dér. de *Tapin*. Ce doit être le même que le Mj. *Taponné*.

N. — Oui, par comparaison. Les tapons sont des pièces servant à raccommoder les vêtements. Elles sont souvent de différentes couleurs, et font comme des *taches*. || Lg. — Bigarré, etc. Se dit surtout de la robe des animaux. Ex. : Noute vache est *tapinée* de noir et de blanc. Syn. de *Taponné*, *Bigarrelé*, *Bigarrolé*. || Segr. — Une chemise est *tapinée* quand elle est mouchetée de taches, soit d'empois, de bleu, etc. || Qui a la figure marquée de petite vérole. (MÉN.) Syn. de *Varetté*, *Picoté*.

Tapiner (Mj., Sal.), v. n. — Marchander longtemps. Syn. de *Tirâgner*, *Tabuter*, *Haricoter*. — Insister, chicoter. || Segr. — Tapiner des yeux, avoir un tic. (MÉN.).

Tapinier (Mj.), s. m. — Celui qui aime à marchander longtemps. V. *Tapiner*. Syn. de *Tirâgnard*, *Haricotier*, *Pisse-fred*.

Tapinois (en) (Lpc.), loc. adv. — Se mettre en *tapinois*, — à l'abri d'un ousée, p. ex. — V. *Tapi*, sens un peu différent du français.

Tapinure, s. f. — Tache noire qui indique la pierre gelée (Ag.). MÉN. — By., *id.* et Tache laissée sur la peau et qui s'effacera ; petites taches faites sur un vêtement. « Fais attention de t'mettre pas trop près de la cheminée, sû l'vapeur ; en partant i' lâche de la vapeur par la cheminée et ça vous couvre de *tapinures*. || Po. — Petites taches épidermiques de la peau, syn. de Rousselures. Syn. de *Son*.

Tapir (se) — (Fo.), v. réf. — Se mettre à l'abri, sens spécial. Syn. de s'*Abrier*.

Tapon (à) — (Lué), loc. adv. — Même sens que à *tapi*. || *Id.* — Tapon, tampon de linge. V. *Tapon*.

Tapon (Mj., Lg.), s. m. — Pièce mise à u[n] vêtement pour le raccommoder. Syn. d[e] *Pécot*, *Pétras*, *Tapin*. || By. — Une pièce mis[e] à un vêtement pour le raccommoder, san[s] faire attention qu'elle soit de même étoffe cousue négligemment par dessus la parti[e] usée ou trouée, s'appellerait un *Dabon*, d'o[ù] *Dabonner*. « Ta carmoignole, elle épaissit tou jou', y a ben trois quatre doubles (épaisseurs dans d's endrées (endroits), elle est qu'ç[a] dabonnée ! V. *Dabon*. || Plaque de boue, d[e] couleur. Ex. : Le bleu est tout par *tapon* sus ceté mouchoir-là. — Syn. de *Tapin*. || Lg — Balle faite d'un morceau de navet, d[e] betterave, etc., que les enfants lancent a[u] moyen de leurs canons de sureau, *Fla quoires*, *Faquoires*, *Ciquoires*. N. A Mj., ce[s] balles sont faites avec du *reparon*, mais je n[e] leur connais pas de nom spécial. — V. *Ta pons* (en). || By., Zig. 188). — Paquet ma[l] fait, linge froissé, tas sans ordre, assemblag[e] grossier; mettre en *tapon*, en bouchon. Syn *Boucaut*. || Lg. — Petite bouchée ou lamell[e] de pain que l'on interpose entre le pouce e[t] le fricot, lorsqu'on mange sous le pouce.

Et. — Voir : *Tape*. — « Tapon, proprement bouchon, puis toute chose bouchonnée et mise en tas *Tapon* est le dim. de l'a. fr. Tape (bouchon), qui es[t] d'origine germanique. Pour désigner la pièce qu[i] sert à raccommoder un vêtement, on emploie l[e] mot tapin, qui fait, c. v. actif, tapiner, dont l'ori[g] est commune avec celle de *tapon* et *taponner*. P[ar] compar., on dit qu'un animal est *tapiné*, quand il [a] la robe tachetée de couleurs différentes. » (J. DE L[A] CHESNAYE, *Interm. nant.*)

|| Lg. Sp. — Cheville d'attelage à la parti[e] antérieure du croc ou *proueil*. Syn. de *At[te]loire*. — « Le mot tapon, dans le pat. vend. désigne la petite tige de fer portant une t[ête] et qui, fixée dans le trou de l'aiguille de l[a] charrette, arrête l'anneau du chainea (cha[i]non). (*Interm. Nant.*, ID.)

|| Lg. — Individu ou animal petit et râblé Syn. de *Ponnet*.

Taponné, ée (Mj.), part. pas. ou adj. q. — Couvert de pièces nombreuses, en parl. d'u[n] vêtement, d'un linge. || Bigarré, tacheté, e[n] parl. de la robe des animaux. Syn. de *Tapin[é]*, *Pigarrelé*, *Bigarrolé*. V. *Tapon*.

Taponner (Mj., etc.), v. a. — Rapiéc[er], couvrir de tapons. Ex. : Il avait eine culot[te] toute *taponnée*, ein vrai hère ! — De *Ta[pon]*. — Syn. de *Rapécoter*, *Tapouner*, *Dabonner*.

Tapons (en). — Crêpés, en parl. des cheve[ux].

N. — Taper les cheveux, c'est les crêper à p[etits] coups de démêloir — ou les disposer en gr[osses] boucles. (DARM.) — Hist. « Le Tub. — Vous d[...] en ville, vous venez de rentrer dare, les c[he]veux ramenés *en tapons* sur la tête. » (*La Vie P[ari]sienne*. — Samedi, 13 févr. 1904. — *Le bréviair[e de] la femme*.)

Tapouner (Lg.), v. a. — Rapiécer. Syn. *Rapécoter*. Doubl. et syn. de *Taponner*.

Taque. — Grosse bille. — V. *Tac*.

Taquet' (Mj.), s. m. — Barre de bois cl[...]

transversalement sur une planche inclinée et servant de marche ou d'échelon. Lorsque les mariniers *viraient en pantins*, ils se servaient, pour remonter avec leurs bras de levier au-dessus du treuil, d'une de ces planches fixée en avant des *guindas*. Les *taquets* empêchaient les pieds de glisser. Aujourd'hui encore les mariniers ont, pour la manœuvre de la barre de gouvernail, une planche horizontale à *taquets*, fixée sur le pont en avant de la cabane. || (Mj., Ti., Zig. 151, By.). — Petit crochet, pince de bois à deux branches dont on se sert pour fixer le linge sur le *billon* où on l'a mis à sécher. C'est le mot fr., dans un sens spécial. || Tlm. — Sorte de boîte mobile logée à chaque bout de la *châsse*, dans une glissière qui fait suite au sommier ; elle reçoit la navette volante à chaque extrémité de sa course et, actionnée par un système de cordelettes auxquelles est fixée la sonnette, elle lance cette même navette sur le sommier pour former une nouvelle duite (Lang. des tisserands). || Mj. — Caquet, — par confusion. On dit : Ça illi a rabattu le *taquet*. || Tenir au *taquet*, — gloser sur. Ex. : Ils nous ont tenus au *taquet* assez longtemps, ça va être astheure le tour aux autres. Même confusion.

Et. — Anc. fr. Tac. clou, pointe. V. Tache (Litt.). = M. radic. que Taquer, *tac*, rad. de Attacher. (Darm.)

Taquinier (Mj.), adj. q. — Taquin, tracassier. Cf. *Friponnier*.

Tarasse (Ag.), s. f. — Femme assommante par son infernal bavardage. Quelle *tarasse !* || By. — Nom donné à la petite fauvette de rivage.

Tarasser (Ag.), v. a. — Parler à tort et à travers. Cf. *Darasser*.

Taraudée, Tarraudée (Br., Z. 183), s. f. — Volée de coups. Syn. de *Tatouille*, *Laudée*, *Routée*, *Brûlée*, *Pleumée*, *Flôpée*, *Taugnée*, etc. Dér. de Tarauder, franç., avec ext. de sens.

Tarauder (Mj., Sp.), Fig., v. a. — Rosser, Battre, gourmer. On dit surtout : *Tarauder* la peau. Syn. de *Tambouriner*, *Douêner*.

Et.— M. rac. que le lat. taratrum, tarière. (Litt.)

Tard (Mj., By.),s. m. et adv. — Se mettre dans le *tard*, ou au *tard*,— s'attarder, s'anuiter. || Heure tardive. Le *tard* commençait à nous prendre. Syn. de *Basse-heure*. N.On dit en fr. : Sur le tard. || Au *tard* de l'été, — sur la fin de l'été. — N. Les noms des autres saisons n'entrent que très rarement, pour ne pas dire jamais, dans cette locution.

Tard-à-jouc (Lg.), s. m. — Celui qui s'attarde le soir, qui se couche tard. Syn. de *Tarinier*, *Rousinard*. N. Prononc. Tartajouc. V. *Jouc*.

Tardi, ie (Lg.), adj. verb. — Tardif, ve. Ex. : C'est des poires *tardies*. Cf. *Pensi* et le fr. Joli, pour Jolif.

Tardivage (Mj.), s. m. — Produit d'arrière-saison. Syn. de *Tardivailles*. Cf. *Tardiveau*.— Formé sur le fr. Tardif, ve.

Tardivailles (Lg.), s. f. plur. Nom collectif sous lequel on désigne les emblavures tardives, ou semailles du printemps, *baillorge*, etc. Syn. de *Tardivage*.

Tardivé (Sa.), adj. q. — Attardé, sur le tard. Ex. : Vous velà ben *tardivé* par là.

Tardiveau (Mj.), s. m. — Animal, plante, fruit qui se développe ou mûrit tard. Cf. *Hâtiveau*, *Tardivage*.

Tarelarigote (à) — (Mj., Scl.) loc. adv. — A tirelarigot. Syn. et d. de *Tourlarigot*. V. *Larigot*. || By. — Tarelarigô.

Et. — Orig. très douteuse.

Tarente, s. f. — Turc, larve du hanneton (Mén.). Cf. *Torange*.

Targer (Bri.), v. a. — Corriger après une faute (Mén.). Syn. *Régenter*.

Tarin (Lpm.), s. m. — C'est le *Dalut* de Mj., la *Darue* de Sp., ou *Dérue*. Animal imaginaire. Le *Couard* du Lg. — Il sert de prétexte aux mêmes farces. Cf. *Bissêtre*. V. F.-Lore, III.

Tariner, v. n.— C'est arriver tard. V. *Tarinier* (Segr.). Lanterner (Mén.). Syn. *Taronner*.

Tarinier, ère (Sp., Mj.), adj. q. — Qui s'attarde souvent, qui rentre tard ; dér. irr. de tard. Syn. de *Rafouin*, *Rousinard*, *Traînier*, *Traînassier*, *Tard-à-jouc*, *Rabâtier*.

Taritata (Ag., By.). s, m. — Pompe, luxe, grandes manières. « Ils nous ont reçus en grand *taritata*. Syn. *Flafla*, *Epatte*, *Empatte*. || Craon. — Femme bavarde, irréfléchie. Cf. *Tarasse*. || Sal. — Falbalas ; grande cérémonie. Cf. *Funérâille*.

Tarlarirette(Sal.),s. f. — Beurrée. Cf. *Rirette*.

Tarme (Mj., By.), s. m. — Terme.

Tarminer (Mj., By.), v. a. — Terminer.

Tarnir (Mj., By.), v. a. — Ternir. N. Ne s'emploie pas au sens de : *ternir*. V. ce mot.

Taronner (Lc.), a bref, — v. n. — Lambiner, s'attarder. C'est le v. *Dâronner* de Mj. — By. Syn. de *Tariner*.

Et. — Dér. irr. de Tard. Cf. *Tarinier*.

Taroupe (Mj.), s. f. — Chevelu, fort paquet de racines fines. Ex. : Velà ein millard qui en a eine grousse *taroupe*. || Griffe d'asperge. — Le fr. emploie ce mot dans un sens voisin.

Tartanelle (Mj.), s. f. — Sorte d'étoffe de laine. — Dimin. du fr. Tartan.

Tartarie, s. f. — Nom vulg. donné à deux plantes : le Pedicularis palustris et le Rhinanthus (Mén.).

Tartarine (Sp.), adj. q. — S'emploie dans l'express. Mouche *tartarine*, — m. cantharide. Corr. du mot fr. Cf. *Sanguenite*. Pat. norm. Tantalique.

Tartre (Mj.), s. m. Tertre. — Cf. *Far*, *Mar*, *Pardre*. || Lg. — Berge, rive. Ex.: J'ai amené ma brême au *tartre*, mais a m'a échappé. Syn. de *Chantier*.

Et. — C'est le fr. Tertre, dans un sens spécial. — « Diez propose : terræ torus, élévation de terre. » (Litt.) — L. pop. Termitem (vari. de terminum); proprement Terme (marqué par une éminence), devenu term'te, terte, tertre. (Darm.) — Hist. « Vous la pourrez voir en Angiers sus le *tartre* sainct Laurent. » (Rab., *P.*, iv, anc. prol., 338.)

Tarzer (Mj.), v. n. — Tarder. — N. Cette prononciation, sans être habituelle, est assez fréquente ; c'est une forme vieillie.

Tasie (Mj.), s. f. — Anastasie, prén. de femme. On dit aussi : *Stasie*, *Astasie*. Cf. *Thanase*, *Bastien*, *Tienne*.

Tasse (Craon), s. f. — Paquet de racines, d'herbes, etc. — De tas? entasser.

Tasseau (Tlm.), s. m. — Tasseaux du *taillé* de fusée, — sortes de glissières à *tasseaux*, qui soutiennent le taillé de fusée et au moyen desquelles le tisserand peut baisser ce rouleau pour *encaver* l'ouvrage.

Et. — Lat. Taxillus, Tasseau.

Tassée (Mj., Lg., By.), s. f. — Le contenu d'une tasse. Cf. *Verrée*.

Tata, s. f. — Diminut. de Tante, *Tantine*.

Tâter (Mj.), v. a. — Au physique : Faire souffrir. Ex. : Sa patte cassée, vous pensez que ça le *tâtait* ben dur. Syn. de *Gourmâcher*, *Tervâser*. || Toucher de près, piquer, impressionner, affecter, au propre et au fig. — Ex. : Ça l'a *tâté*, quand a fallu vendre tout.

Tatille, s. m. et f. — Tatillon, onne. Méticuleux. Syn. *Vétillard*.

Tatoire (Lg.), s. f. — V. *Tratoire*.

Tatouille (Mj., Br., Zig. 183, Sal., By.), s. f. — Volée de coups, rossée. Syn. de *Taraudée*, *Brûlée*, *Roulée*, *Pleumée*, *Flôpée*, *Taugnée*, *Draillée*, *Dramée*. Ex.: Je te illi ai foutu eine sacrée *tatouille*, que le cul illi en traînait par terre.

Hist. — « La rue était d'ailleurs très mal famée, et il n'était pas rare qu'on s'y flanquât des *tatouilles*, d'arsouilles à gentilshommes. » (Em. Bergerat. *Ann. pol. et litt.*, nº 874, p. 135, col. 1.)

Tatouiller (By.), v. n. — *Patouiller*, se baigner. Cf. *Tantouiller*.

Tâtounard (Lg.), adj. q. et s, m. — Chicaneur, qui conclut difficilement un marché. V. *Tâtouner*. Syn. de *Tirâgnard*, *Haricotier*.

Tâtouner (Lg.), v .n. — Tâtonner. || Fig. Discuter longuement, un marché, chicaner. Syn. de *Tirâgner*, *Haricoter*, *Tabuter*.

Taubourt. Pour *Taugourt* (Sf.).

Tauder (se) (Mj.), v. réf. — Se blottir, se cacher. Syn. de se *Boumir*, se *Motter*, se *Mutter*. Ce mot semble se rapporter au fr. Taudis.

Et. — Taud, terme de marine. Tente faite d'une grosse toile goudronnée. P.-ê. a. scand. Tiald, tente, vx flam. Telde. — Taudis, m. orig. — Anc. verbe Taudir, couvrir. (Litt.). — Anc. v. Tauder, abriter; du radic. germ. qui se trouve dans : néerl., telde angl., tilt., all., zelt, tente. (Darm.) — Se taudir, se garantir par un taudis, un gabionnage. (L. C.).

Taudian (Lg.), s. m. — Taudion, taudis, cahute. Syn. de *Cahurgne*, *Cabourne*, *Quernâillère*, *Taugnon*, *Turne*.

Taugnée, s. f. (Br.). — Rossée. « Si mon cheval ne va pas j'y foutrai eine *taugnée*. » Syn. de *Flôpée*, *Draillée*, etc. Cf. *Tanner*.

Taugnon (Lg.), s. m. — Taudion, cahute. Syn. de V. *Taudian*.

Taugour, — **gourd**, — **gourt** (Mj., By.), s. m.— Manche d'une rame. « Enquille donc le *taurgourt* de ta gâche dans l'étrou. » || Manche du gournâs. By.

N. — Semble avoir du rapport avec l'angl. to Tug, tirer vigoureusement. — Littré donne Taugour, petit levier, sans plus d'explication.

Tauler (Lg.), v. a. — V. *Tauner*.

Tauné, ée (Sp.), part. pas. — Pelé, écorcé. Se dit du chêne. || s. m. — Pelard, charbonnette, brin de chêne écorcé. De *Tauner*. — A donné l'angl. Tawny, brûlé, hâlé.

Tauner (Lg., Sp.), v. a. — Ecorcer, le chêne.

Et. — Corr. du fr. Tanner. On sait que l'écorce du chêne donne le tan. Syn. et d. de *Tauler*.

Taunoire (Sp.), s. f. — Petit outil, en forme de spatule tranchante sur les bords, dont les bûcherons se servent pour écorcer le chêne. V. *Tauner*.

Taupé (Lg.), adj. q. — Se dit dans : Sabots *taupés*, — gros sabots creusés dans un bloc de bois, qui recouvrent entièrement le pied. C'est ce que l'on appelle à Mj. des sabots *couverts*, et à Sp. des *Esclos*. Syn. *Ataupé*. || Lg. — Nom dont on baptise un bœuf noir, couleur de taupe. Syn. de *Moureau*. V. *Taupin*.

Taupe-jardinière (Lg.), s. f. — Courtillière ou taupe-grillon. Syn. de *Fumerole*, *Jardinière*, *Chien-de-terre*.

Taupières. — Piège à taupes.

Taupin, s. m — Basané, couleur de la taupe. Syn. *Moureau*. Cf. *Taupé*.

Taupineau (Sa.), s. m. — Tas de mauvaises herbes que l'on fait brûler au milieu des champs. On dit proverbialement : Fumer comme ein *taupineau*, — fumer comme une *écobue*. V. *Jeannoille*. — Parce que ces tas d'herbes ressemblent à des taupinières.

Taupiner, v. n. — Prendre les taupes, les détruire (Mén.).

Taurâille (Lg), s f. — Génisse chétive. Syn. de *Tauruche*

Taurâillon (Lg., By.), s. m. — Bête bovine, chétive. Se dit des femelles aussi bien que des mâles. Syn. de *Biqueton*.

Taure (Mj.), s. f. — Outre le sens franç. Ca

l'ivresse, état d'ébriété. Syn. de *Cuite*, *Soûlée*, *Tripée*, *Muffée*, etc. || Attraper sa *taure*, — avoir son jeune homme. || Acheter une *taure*, — s'enivrer. V. Suppl.

Taureau, s. m. (Tlm.). — Etre en *taureau*, — être en chaleur, en parl. d'une vache. Syn. de Etre en *chasse* ou en *saison*. || (Mj.). — *Taureau* de Beausse. V. F.-Lore, Temps, XVI.

Taurelière, adj. q. — Les marchands font passer pour des vaches pleines et qui ne le sont pas des vaches dont le rut revient tous les mois. (MÉN.). V. *Bouvardière*.

Tauriche (Mj., Lg., Sar,), s. f. — Jeune génisse. Dim. du fr. Taure. Syn. *Bode*, *Boliche*, *Nogeresse*, *Tauruche*.

Taurin (Segr.), s. m. — Animal destiné à la reproduction. Bouvard. (MÉN.).

Tauruche (Lg.), s. f. — V. *Tauriche*.

Tavelle (Mj., Lg.), s. f. — Levier de fer qui sert à tourner le treuil situé à l'arrière d'une charrette. Syn. de *Parchoire*. || V. Folk-Lore, Croyances, III.

N. — Dévidoir employé dans les moulins à dévider la soie, etc. (LITT.)

Tavoyelle (Mj.), s. f. — Sorte de coiffe. V. F.-Lore. Costume, II.

Taxer (Mj., By.), v. a. — Assigner une tâche à. Ex. : Je me sé *taxée* à finir ma chausse de ressiée.

Tchelle (Lrm.), adj. et pron. démonstr. — Celle-ci, celle-là, cette. — *Tchelles*, au plur. — *Tchau*, ce. — *Tchiés* ceux-ci, ceux-là ; celles-ci, celles-là. — *Tchou*, tchou-là ; celui-là, cela.

Té [1] (Mj., Ti., Zig. 146, By., Br., Zig. 149). pron. pers. Toi. — Syn. et d. de *Tâ*. Ex. : C'est ben fait pour *té*. — Forme vieillie, mais toujours usitée. On a dit autrefois Mé, mais on ne le dit plus. || By. — *Té*, pour toi ; moué pour moi ; li, pour lui, formes uniquement employées.

Té [2] (Mj., By.), part. pas. — Eté, du v. Etre. Ex. : Il a *té* au lit.

Tê! tê! tê-là! (partout), interj. — Sert aux chasseurs pour rappeler les chiens.

Tect (My), s. f. — Toit. — Comme un verrat en son *tect*, — Lat. Tectum, toit. V. *Têt*.

Tégot' (Mj., Ag.), s. m. — Tesson. Vieux pot cassé. Syn. de *Casseau*, *Cassiau*, *Cassereau*, *Crônier*.

N. — On pron. qqf. Teugot. — Lat. Tegula, tuile? Cf. *Teugot*, *Tingot*. || By., Teugo, téego ; les vieux, tingo.

Teigne (Mj., Lg.), s. f. — Syn. de *Fil-d'alouette*, *cirounette*. || Id. et By. — Mauvais comme la *teigne*, — très méchant. || Mauvaise *teigne*, — personne très méchante.

Teigneux (Mj., Lg.), s. m. — Teigneux. || Mj. — Fig. Sorte de petit oiseau plongeur, de la grosseur d'une poule d'eau. P.-ê. pour Tingoux, de *Tinguer*. V. *Taignoux*. || Il est beaucoup plus petit qu'une poule d'eau. Je pensais que son nom vulgaire, *teignoux*, ou plutôt taignoux, était une abréviation de son nom véritable, Castagneux, prononcé à la mode du pays, castaignoux, || By. — Il vit de poissons ; sans cela on pourrait penser aux châtaignes.

Teil, s. m. — Tilleul. Syn. *Tilleulier*.

Teil-et-meil. — Toi et moi; ou Tev et mey. (Sjv.).

Teillard (Mj., By.), adj. qual. — Qui ressemble au tilleul. || s. m. — Ypréau, sorte d'orme à large feuille. Du lat. Tilia, parce que le feuillage rappelle celui du tilleul. By., *id.*

Teillas (Mj.), s. m. — Pont qui servait à la manœuvre de la peautre dans les anciens bateaux de mariniers.

Et. — Tillac. Du german., d'après DIEZ ; anc. scand., thilia ; suéd., tilja ; anglo-sax., thille ; aha., dili, plancher. Mais d'où vient la termin. ac? Ne remonte pas plus haut que le XVI[e] s. (LITT.) — Je vois aussi Tille [1]. Anciennement : petit pont, petite couverte à l'arrière d'un bâtiment non ponté. — Tiller [2], recouvrir une tille avec des planches. (Id.)

Teillé (Mj.), s. m. — Bâton du dossier d'une chaise. || Montant d'échelle. Doubl. de *Taillé*.

Teiller (Mj.). — V. *Brayer*, *Braie*. — Tayer, teyer. Franç., mais donné pour qqs détails.

N. — *Teiller* ou Tiller le chanvre, c'est enlever la deuxième écorce de cette plante. On l'arrache sans briser la *chenevotte*, ou *baudre*, par une légère cassure que l'on pratique à la tige, à 0m30 de la racine. L'écorce de cette dernière partie se détache de même, mais brusquement, et elle est de moins bonne qualité. V. *Guerpins*. Ne pas confondre avec *Brayer*. On *teille* la « fumelle » on braye le « mâle » et le « tout ensemble ». By. || A Mj., où on ne fait pas de graine, on ne *teille* à peu près jamais, sauf la filasse à faire des cordes : on *braye* ensemble le mâle et la *fumelle*.

Et. — « Tiliare, fait de tilia, espèce d'arbuste de l'écorce duquel on fait de la corde. » (MÉNAGE) = Teil, tilleul, — d'où : teiller, tiller, à cause de la propriété textile de l'écorce du tilleul, le liber de cet arbre se divisant facilement en longues lanières qui sont employées à tresser des cordes, principalement des cordes à puits.

Hist. — « Volontiers après souper, le ventre tendu comme un tambourin... jasoit le dos tourné au feu, *teillant* bien mignonnement du chanvre. » (NOEL DU FAIL, *Propos rustiques*. — JAUBERT.) = D. C. — le tire de : tollere, enlever. — Tille, anc. Teil, Teille, ce mot signifiait d'abord Tilleul (Cf. Angl. Teil-tree) ; aujourd'hui il ne s'applique plus qu'à la peau fine et déliée entre l'écorce et le bois du tilleul ; puis, par ext., à l'écorce des brins de chanvre ou de lin. — Du L. Tilia, qui signifie : 1° tilleul ; 2° aubier, écorce. De la forme Teille vient le v. Teiller ; de Tille, l'équivalent Tiller. (D[r] A. BOS.) = Corde de teil, 2 toises, 6 s. (*Compte de* 1440). — « L'escorche du *teil* pour les gros cordages. » DUMOULIN, *Histoire générale de Normandie*. — « Une corde de *til* toute nueve, mise au puiz dudit chastel, XXX s. » *Compte de* 1346. (MOISY.)

— « Le rouge oignon son appetit dontoit
« Et le pourreau bien *teillant*...
(J. DU BELL., *Moretum*, 261.)

N. — La citation de Noel du Fail, ci-dessus, confirme l'explication donnée de *Tambourinée*.

Teindre (Lg.), v. a. — Tenir. Syn. et d. de *Tiendre*. || *Teins*, teins, ma belle, teins ! — appel des bergères à leurs vaches. V. *Tê-là*.

Teint-poêle (Lg.), s. m. — V. *Tient-poêle*.

Teint-quenoille (Lg.), s. m. — Morceau de ruban qui embrasse le bâton de quenouille et s'attache par une épingle à l'épaule gauche de la fileuse. Syn. de *Chambrière*.

Téjous (Lx., Z. 154), adv. — Toujours. — Cf. *Terjous*, *Torjous*.

Tel (Mj., Lg.), adj. ind. — Est ordinairement suivi de comme. Ex. : Je vous le vends *tel* comme on me l'a donné, — je vous rapporte la chose telle que je l'ai apprise. || Tel, tel que, — tel quel. Ex. : Je n'y ai ren changé, je leux ai redonné *tel*, ou : *tel* que.

Tê-là ! interj. — Exclamation dont on se sert pour rappeler les chiens. Je crois que *Tê*, est pour Tens ou Tiens. V. *Teindre*. Cf. *Vê*.

Télégrapher (Mj.), v. a. et n. — Télégraphier.

Têler (Nu., Vz., Lpot.), v. n. — S'écailler, s'exfolier, en parl. d'une poterie.

Et. — Je pense que ce mot est le même que Teiller, fr. Tiller, pris au fig. ?

Tellement (Mj., By.), adv. — On dit, à tort, si tellement. Ex. : J'étais si *tellement* en colère, que... C'est si *tellement* bête! — Or, si, à lui seul, veut déjà dire : tellement.

Tempéramment (Mj.), s. m. — Tempérament. Syn. de *Chalêtre*. — N. La 3[e] syll. est nasalisée. Cf. *An-née*, *An-nimal*.

Tempêtre (Lg.), s. f. — Tempête.

Tempêtrer (Mj., Lg.), v. n. — Tempêter. Corr. du mot fr. || Faire du tapage. Ex. : Il a pus juré ! pus *tempêtré* !

Temple [1] (By.), s. f. — Tempe. Ag., id.

Et. — On a dit longtemps Temple, xi[e], xiii[e], xvi[e] s. Ce mot est encore fémin. sing. dans plusieurs provinces. Du lat. Tempora, plur. neutre de Tempus, même sens, pris pour un fém. sing. — Hist. « Les joues avoit comme deux sabbotz, les *temples* comme une chantepleure. » (Rab., P. — Jaub.)

Temple [2] (Lg., Tlm.), s. f. — Instrument consistant en une sorte de large verge plate et extensible, munie de pinces ou de dents à ses extrémités, avec lequel le tisserand pince ou pique l'extrême bord de la pièce de toile qu'il fabrique, immédiatement en arrière des dernières duites lancées, de manière à maintenir la largeur de cette piêre.

N. — On n'emploie plus que la *temple* à pince. || Lg. — Eclisse pour un membre fracturé. Syn. de *Pliette*. Cf. Jaub. à Tanclette.

Templer (Tlm.), v. a. — Pincer et tendre, à l'aide de la *temple*, le bord d'une pièce de toile en cours de fabrication, pour l'empêcher de se rétrécir. || Lg. — *Templer*, tempier, v. a. — Garnir d'éclisses un membre fracturé. — V. *Temple* [2] et *Emporture*.

Templure (Lg.), s. f. — Garniture d'éclisses autour d'un membre fracturé. V. *Templer*.

Temporage (Sp.), s. m. — Tapage, vacarme. || Faire le *temporage*, — tempêter. Syn. de *Tam-tam*.

Et. — Du lat. Tempus, temporis, pris dans le sens de Tempestas.

Temps (Mj., By.), s. f. — Le firmament, ciel, voûte céleste. Ex. : Les étoiles brillent au *temps* ; le *temps* est bas, chargé, noir ; le *temps* se couvre ; le *temps* s'épare, s'enlève, se calotte. N. Le latin employait le mot Tempus au sens de firmament, comme en témoigne le vers fameux d'Ovide :

« Tempora si fuerint nubila, solus eris. »

|| *Temps* malade, — temps lourd et orageux. || *Temps* vert, — humide. || *Temps* bas, couvert, nuageux. || Mouiller à plein *temps*, — Pleuvoir à verse, à torrents. || Enlever le *temps*, — le rasséréner, dissiper les nuages. Ex. : Velà les coqs qui chantent pour enlever le *temps*. || Le *temps* est en débauche, — le temps est au mauvais, débauché ; continuation de pluie. || *Temps* mort, — V. ci-dessus : temps malade. || L'ancien *temps*, — le temps jadis. Les gens du *temps* passé. || Le jeune *temps*. — Dans mon jeune temps, il faisait meilleur vivre qu'astheure. || Ein *temps* fut, autrefois, jadis. || Illy a beau *temps*, — il y a belle lurette, longtemps. || Depuis du *temps*, d. qq. temps. || Ein an, eine heure de *temps* — un an, une heure. On dit aussi : eine heure d'horloge. || *Temps* d'aller, — t. de se retourner, de voir venir les événements. Ex. : Ça va nous donner ein temps *d'aller*. || Ein bout de *temps*, — un moment. || Sus le coup de *temps*, — dans le moment, sur ces entrefaites. || Jusqu'à *temps* que, — jusqu'à ce que. D'heure et d'à *temps*, — en temps convenable. A *temps*, — même sens. || Il est grand *temps* que, — ou de, — il est urgent. Ex. : Il est grand *temps* de nous en aller. Il était grand *temps* que ça finisse. — I n'est que *temps* : J'n'avons qu'le *temps*, même sens. || Prendre son *temps*, — ne pas se presser. || Prendre le *temps* comme il vient, — être indifférent, se plier aux circonstances. || Promettre le beau *temps* à qqn, — le menacer d'une volée de coups. || *Temps* de demoiselle, — temps chaud et couvert. On dit : c'est ein *temps* de demoiselle, les femmes en profitent.

Hist. — « Reste donc à vuider ce que a frère Jean proposé : Manière de haulser le *temps* ? Ne l'avons-nous à souhait *haulsé* ? » (Rab., *P.*, iv, 65, 470). — « Et nous fut dit qu'ils haulsoient le *temps* selon la manière du lieu, et qu'en ceste manière Hercules haulsa le *temps* avec Atlas. » (Rab., *P.* v, 22, 527.)

Ten, tenne, tin (Lg., Sp.), pron. pers. Tien. — V. *Tieun*, *Men*, *Sen*. Le *ten*, — le tien.

Tenamment (Sa.), adv. — De suite, d'affilée, sans interruption. — Dér. du part. prés

Tenant. Ne se dit que du temps, non de l'espace.

Tenance (Mj., By.), s. f. — Etat de celui qui est retenu, qui ne peut pas s'absenter. Ex. : J'étais en *tenance*.

N. — Mot très vieux et encore fort employé. — Angl. Tenancy, jouissance par tenure, bail ou usufruit.

Tend-cul (Lg.), s. m. — Vieillard cassé, qui marche plié en deux. Ex. : Ein bonhomme *tend-cul*. Syn. de *Adenté*. Cf. *Ouche* de *tend-cul*.

Tende (Lg.), s. f. — Action ou manière de tendre, des engins à prendre le gibier. V. *Tente*.

Tend-goule (Mj., By.), s. m. — Enfant pleurard. Ex. Je sais pas éyou qu'on érait pour trouver ein pareil *tend-goule* ! Syn. de *Ovère-goule*.

Tendille (Sp.), s. f. — Sorte de coutre, fixé par ses deux extrémités sur l'age et sur le soc de la charrue. Syn. de *Sâ*, *Coutrion*.

N. — JAUBERT : « Cheville de l'ariau qui sert à réunir le soupiau (sep) à la perche, et qui sous-tend, en qq. sorte, l'angle formé par ces deux parties de l instrument, de manière à régler *l'entrure* du soc dans la terre, c.-à d. la profondeur du labour.

Tendre [1] (Mj., By.), v. a. — Sens spéciaux. *Tendre* la goule, — pleurer, pleurnicher comme font les enfants. Syn. de *Ouâler*, *Ouigner*. || *Tendre* la goule sus... — lorgner, regarder de façon indiscrète. Syn. de *Bignoler*. || Déployer, placer, disposer, installer, un engin de pêche qcque. Ainsi on *tend* une ligne, une seine ; mais on *tend* aussi un ancreau, une bosselle, etc. — De plus, très souvent, le verbe s'emploie en ce sens absolument, sans complément aucun.

Tendre [2] (Do.), adj. q. — Sensible. « Mon petit garçon est ben *tendre* pour gâter de l'eau dans son lit, — c.-à-d. qu'il le fait facilement. || Mj., By. — Vue *tendre*, — vue sensible à la lumière.

Tendriller (Segr.), v. n. — Hésiter à marcher, à cause d'une douleur ou d'un muscle trop tendre. (MÉN.).

Tendu (Mj., By.), part. pas. — Qui est déployé ou placé, — en parlant d'un engin de pêche. || Qui a ses engins déployés ou placés, en parl. d'un pêcheur. || P. ext. et au fig. : Mal *tendu*, — qui est en mauvaise situation, en mauvaise posture, dans qq. circonstance de la vie. Syn. de Etre en m. *passe*. Ex. : Je le vois mal *tendu* avec ein attelage comme-t-il en a ieun.

Hist. — « Tendue. — Grand maistre de la fauconnerie et des *tendues*. » — « Maistre des *tendues* des oyseaux de M. le Duc. » (*Etat des officiers du duc de Bourgogne*. — L. C.)

Tend'vous? (By., etc.). — Entendez-vous ?

Ténèbres (Mj.), s. f. plur. — Etre, ou rester à *ténèbres*, — dans l'obscurité, sans lumière.

Tenir (Mj., By.), v. a. — Tirer, caler, en parl. d'un bateau. Ex. : Je *tenions* 22 pouces. || v. réf. — Se *tenir* à ein ôvrage, — s'y tenir avec assiduité. V. *Tiendre*.

Conjugaison. — Je teins, tu teins, il teint, je tenons, ils tennent, ou tenont. — Je tenis. — Je tendrai, je tenrai (pron. je tindrai, je tinrai) — Tens (tins) ou teins. — Je tendrais, ou tenrais. — Q. je tenisse. — Tent (tint) tenu. — Tenre. — Non pas partout.

Tenre. Pour : *tenir*, voir ce mot, pour la conjugaison.

Tentable (Mj., Lg., Ssl., By.), adj. q. — Capable de tenter, engageant, alléchant, affriolant, tentant. Ex. : A n'est pus guère *tentable*, la pouvre fille.

Tente (Lg.), s. f. — Action de tendre, ou manière de tendre, des engins de pêche. Ex. : Leux *tente* n'est point la même à Clisson ; ils tendent à la sonnette. — C'est le fr. Tente, dans une acception locale. || By. — Tenderie. V. *Tende*.

N. — « On peut tendre es bastons des reyz, faisant une ousche de l'une part des bastons et aussi puet on tendre sur le bout du baston faisant un pou fourchie dessus. Chascune de ces *tentes* est bonne. » (Gaston PHÉBUS. — L. C.) — « Barrage en menues branches soutenues par des pieux, que l'on fait dans une rivière, et auquel on adapte, devant un petit passage laissé exprès, la gueule d'une nasse... pour prendre le poisson : « Faire une *tente*, c'est préparer l'endroit où l'on tendra la nasse. — C'est un appareil *tendu*. » (JAUB.)

Tentillard, s. m. — Jeu d'enfants. V. F.-Lore, VII. Cf. *Trentillard*.

Tenue (Mj., Cfs.. By., Zig. 187), s. f. — Tirant d'eau d'un bateau. C'est le mot fr. dans un sens spécial. V. *Tenir*. || Mj. — Profondeur d'eau dans un chenal ou, en général, dans le lit d'une rivière. || Lg. — Ferme, étendue d'un domaine. Syn. et d. de *Tenure*. || Lg. — Avoir de la *tenue*, en parl. du temps, — être stable, non variable. Ex. : Le temps n'a point de *tenue*, cette année ; il ne sarait faire du soulé deux jours d'affilée.

Tênue (Pell.), pron. Tée-nue, s. f. — Syn. de *Çarnoux*, *Çarnure*, *Çarnue*. Agrostis blanche.

Et. — Serait-ce le fr. Ténue, du lat. Tenuis, parce que les tiges rampantes de cette plante sont extrêmement grêles et déliées? De plus, les deux mots n'en forment-ils qu'un seul, dont l'un serait la corr. de l'autre, et lequel? Peu probable.

Tenure (Sa.), s. f. — Exploitation rurale.

Hist. — Don par Eremburge de Pouillé « de Polle » et son fils aîné Gautier, aux moines de Saint-Aubin, de leur *tenure* de Signé, « totam tenuram... apud Saigné ». (1221. — *Inv. Arch.*, S. H., 67, 1, h.)

Terbêche (Fu.), s. f. — V. *Terbêchet*.

Terbêchet° (Lg.), s. m. — Serfouette. Syn. de *Binette*, *Binochon*, *Piochette*, *Serceau*, *Cobêche*.

Ter, pour **Tre**. Ex. : Tertous, terpied, tersauter, pour Tretous, trépied, tressauter, etc.

Et. — Ce vocable paraît être un composé de Ter ou Tré, lat. Tres (trois), et du fr. Bec avec termin. diminutive. La vraie serfouette a en effet trois becs. Toutefois on applique aussi le nom de Terbéchet à de petites pioches qui n'ont qu'un bec large et un bec pointu.

Terbélir (Sp., Z. 142, Vz.), v. n. — Mourir, crever. Syn. de *Carpâiller*, *Terzéler*, *Claquer*.

Et. — Terbélir est probablement pour Querbélir ou Quervélir, doubl. de *Quervâiller*, *Carpâiller*, et dimin. de *Querver* ; de même que *Terzéler* est pour Querzéler, et s'*Eterzéler* pour s'*Equerzéler*. — A rapprocher : *Interboli*. || Syn. *Obir*.

Terbir (Segr.). — Se cacher (MÉN.).

Terbouêcher (Mj., Sal.), v. a. — Placer tête-bêche. || Mettre un objet à la place d'un autre, déranger, brouiller, intervertir. — Pour Têtebouêcher ; V. *Têtebouèche*. Cf. *Tribouécher*.

N. — Tête-bêche. — Tête, et une corr. de Bechevet, qui signifie chevet, tête à rebours, du préf. Bes, et chevet, dimin. de chef, tête. Dans cette loc., tête est un pléonasme introduit parce qu'on n'entendait plus suffisamment Bechevet, qui, au XVIe s., était usité tout seul. — Dans les *Jeux de Gargantua* (RAB., I, 22), on trouve : à teste bechevel, jeu consistant à faire deviner si deux épingles cachées dans sa main sont placées tête-bêche, ou dans le même sens.

Terbucher (Li., Br., Jm., Mg.), v. n. — Trébucher. Cf. *Crabucher*.

Et. — Tra ; plus, a. f. Buc, tronc humain, torse, qui est l'aha. Buh, tronc du corps ; de sorte que trébucher est : faire dévier le corps de sa direction naturelle.

Tercaler (Ségr.), v. n. — Se dit d'un animal mourant et dont les membres sont agités. (MÉN.) Ne serait-ce point Terçaler ? V. *Tersaller*. — Syn. de *Ridaler*. V. *Terbélir*, ou plutôt *Terzéler*.

Terchamper (Jum.), v. n. — Changer.

Et. — Dér. de Trans + Campus.

Tercher (Lg.), 1er e très bref, v. a. Chercher. — N. Ainsi prononçaient les anciens, mais le mot est hors d'usage.

Tére (Mj., Lg., Fu., Z. 196), v. subst. Etre. — Ex. : Vous allez *tére* en retard ; tu vas *tére* puni. Corr. de *Etére*.

Terfau, s. m. — *Terfau* de Nau ; bûche de Noël, elle devait durer 3 jours, ou 3 soirées de suite, c.-à-d. 3 feux. (MÉN.) || Rapprocher Torfou, nom de commune.

Et. et Hist. — Tréfouel. Dans le parler norm. : grosse bûche, dit qqf. bûche de Noël. (H. MOISY, *noms de famille normands*). BL. Trifocalium, siège pour se tenir auprès du feu ; de : tri, trois, et : focus, foyer ; composition qui permet aussi : tréfouel, au sens de Grosse bûche de foyer. (LITT. *Suppl.*) = Trouffiau. Bûche de Noël ; Treffouel, en vx fr. ; Treffoué, en pic. ; Treffan, à Metz. (JAUB.) = « Torres, dicitur a torrendo, et est magnus truncus qui ponitur in capite ignis, Gallice Tréfouel, à mettre en feu, » (D. C.) = Tref (tree, arbre : tree *, bâton, tige, soutien, tronc d'arbre) poutre. Du lat. trabem. COTGR. donne Tref en ce sens comme mot français. « Je fus abattre ung ourme pour fere un *tref* à l'estable. » — Ce que l'on appelle encore aujourd'hui « bûche de Noël », portait autrefois en Normandie le nom de trefouel. Or il est probable que l'on disait autrefois « tref Nouel », en supprimant la particule, comme dans Hôtel-Dieu, Bourg-la-Reine, etc., et qu'avec le temps ces deux mots se contractèrent en un seul : tréfouel.

Tériâlée, Terlaulée (Z. 136, Q.), s. f. — Une grande quantité, une ribambelle. — Syn. et d. de *Treulée*, *Trâlée*. || By. — le 2e seul.

Térier (Lg., By., v. a.). — Trier.

Téri(r) (Mj., Lg., By.), v. a. — Tarir. || v. réf. — Se *térir*, — se tarir, cesser de donner du lait, en parl. d'une vache. || v. n. — Le douet a *téri* l'été darnier.

Et. — Aha. tharrjan dessécher, tarir.

Terjous (Tlm., Sp., Lg., Ssl.). Toujours. Mot vieilli ; très usité cependant à Ssl. et au Lg. — Pat. norm., *id.* — Cf. *Torjous*, *Téjous*.

Terluire (Lg.), v. n. — V. *Terluiser*.

Terluiser (Lg.), v. n. — Reluire. Syn. de *Terluire*. Lat. Translucere?

Termée (Lg.), s. f. — Trémie, — d'un moulin. — Corr. du mot fr.

Termontade (Mj.), s. f. — Tramontane, raison. Ex. : Il a pardu la *termontade*. — On dit aussi : P. la *boussole*, ou la *boule*.

Et. — Tra, trans, au-delà, et mons, montis, montagne (s. e. stella, étoile) ; étoile polaire, ainsi nommée en Prov. et dans le N. de l'Italie parce qu'on la voit au-delà des Alpes et des Apennins. — Au propre, c'est donc Perdre de vue l'étoile polaire, le N., la boussole, ne plus savoir comment se conduire.

Termuer (Lg.), v. a. et n. — V. *Trémuer*.

Ternir° (Mj.), v. a. — Abattre, accabler, déprimer, en parl. du froid. Ex. : Ceté fret-là ça me *ternit*. L'e se pron. très bref. — V. *Tarnir*. || Morfondre, abattre, physiquement, ôter tout ressort.

Térouet (Sp.), s. m. — Trognon, ou tige de chou. — Pour Trouet, dim. de *Trou*. Sens spécial.

Térouon (Sal.), s. m. — Sorte de pic à cornes courtes. V. *Téruon*.

Terpégner (Lg.), v. n. — Trépigner. Syn. de *Terper*. || v. a. — Piétiner. Doubl. du franç. || By. — Terpigner.

Terpenter (Segr.), v. a. — Frapper du pied en signe d'impatience ; *id.*, pour se donner un chic (MÉN.). || By. — Terpinter.

Terper (By., Mj., By.), v. n. — Trépigner, frapper du pied avec impatience. — Cf. JAUB. Triper.

Et. — A. v. Treper, triper ; sauter, danser. Radic. commun à plusieurs langues. (LITT.). — Dimin. Trépigner.

Hist. — « Diogenes... boutoit, butoit, tabustoit, cullebutoit, *trepoit*. » (RAB., *P.*, III, Prol.) — « Passant, m'ayant tant de fois foulée et *trépée*, je te prie de ne me *tréper* ni ne me fouler plus. » (BRANT., *D. g.*, v, 279, 14.)

Terpillonner, v. n. — Remuer ; dim. de

Tertiller, avoir la tertille (Mén.). — Ce serait plutôt alors Tertillonner, avoir la tortille.

Terra (Sp.), s. m. — Syn. de *Terrasson*. Le même que *Terras*, de Tlm., avec un autre sens.

Terrage, s. m. — Dîme prise sur la terre au XI[e] s. Express. aujourd'hui oubliée. (Mj.)

Terras (Tlm.), s. m. — Terrine. Dér. du fr. Terre. V. *Terra*.

Terrasse (Tlm.), s. f. — Terrine. — Ce mot, forme fémin. de *Terras*, est inus. à Mj., — A formé *Terrasson*. V. *Trasse*, et *Ponne*.

Hist. — « Plasteaux y fault aussi bien des *terrasses*. — « Me boilà (voilà) une *terrace* pleine. » (D'Aubigné, p. 96. — Jaub.)

Terrassée (Tlm.), s. f. — Le contenu d'une terrine. Syn. de *Terrinée*, *Trassée*. V. *Terras*, *Terrasse*.

Terrasson (Mj.), s. m. — Grand vase de terre cuite que l'on place à demeure sous une gouttière pour en recueillir l'eau. — V. les précédents.

Terre (Mj., By.), s. f. — A noter l'express. Il fait noir comme *terre*, — on ne voit ni ciel ni terre, tant l'obscurité est profonde. || Fond d'un cours d'eau, d'un trou rempli d'eau. Avoir *terre*, trouver *terre*, — atteindre le fond de l'eau avec le bâton, la *bourde*. Ex. : Y a pus de 20 pieds d'eau dans la rompure : on ne trouve point *terre*, le vent m'a *acapé*. — Les mariniers disent encore : Se mettre à *terre*, — — s'engraver. Syn. de s'*Engrever*. || Fig. — Excroissances de couleur terreuse qui se forment sur le visage des vieillards très âgés. On dit que la *terre* leur pousse sur la figure. || Lg. — Terrier, de lapin, blaireau, renard, etc.

Terrée, s. f. — Prendre une *terrée* ; c'est, étant ivre, tomber à terre. Syn. de *Cuite* (Mén.) Plutôt syn. de *Billet de parterre*.

Terrer (Lg.), v. a. — Terrasser, jeter à terre. || Ag., v. réf. — Se perdre, ne plus s'y reconnaître dans qqch. « Je m'rappelle ben les prénoms de ma mère ; mais pour ce qui est de ceux de ma grand'mère, là, je me *terre*. Cf. Noir comme *terre*.

Terrette, s. f. — Herbe de Saint-Jean. (Mén.).

N. — Glechoma hederacea, labiées. (Litt.)

Terriâ (Lg.), s. m. — Terreau. Syn. de *Terrier*, *Terroie*.

Terrier (Mj., Ssl., By.), s. m. — Terreau, compost. Syn. de *Terriâ*, *Terroie*. || Lg. — Tas de terreau. || Chaux mêlée à la terre, au fumier, pour amender la terre (Lad.), Mén. || Lg. — adj. q. — Se dit d'une espèce de merle qui fait son nid au ras de terre, et aussi de l'espèce de vipère grise dont la couleur rappelle celle de la terre. Dans ce sens on dit : In vipère *terrier*, ou absolument : In *terrier*.

N. — En Normandie, les terres qu'on retire des fossés, des mares, en les curant. (Litt.)

Terrinée (Mj., etc.), s. f. — Le contenu d'une terrine. Syn. de *Terrassée*, *Trassée*.

Terroie (Segr.), s. f. — Râclure de fumier et de terre... Mettre dans la *terroie*, ou ensevelir. (Mén.). Terroir, sans doute. Syn. *Terrier*.

Terrouen, — Pi *terrouen*. V. *Pi* (Mén.).

Terroux, ouse (Mj., Lg., By.), adj. q. — Terreux, sali par de la terre, boueux. || Fig. — Avoir le cul *terroux*, — posséder des terres ; se dit d'une fille à marier. Doub. du fr. Terreux. V. *Morvoux*.

Terroyer (Do., Soz.), v. n. — Porter la terre dans un champ.

Tersaller (Fu.), v. n. — Mourir. Cf. Trépasser. C'est Trans-aller. V. *Terzéler*.

Tersauter (Mj., By., My., Ti., Zig. 159), v. n. — Tressaillir. sursauter. — Sauter de peur.

Terseillon (Lg.), s. m. — V. *Tersillon*.

Tersillon (Lg.), s, m. — Ardillon. Syn. de *Desillon*. On dit aussi *Terseillon*. V. *Lace*.

Et. — C'est le fr. *Etrésillon*, avec un sens spécial. C'est aussi le dimin. de *Terzille*.

Terteiller (Lg.), v. a. — S'emploie dans la loc. *Terteiller* du cul, — tracasser, vétiller, se donner beaucoup de mouvement pour faire peu de besogne. — Doubl. du fr. Tortiller. Cf. *Feille*, *Véteiller*. P.-ê. aussi forme plus dure de *Derdéier ?*

Tertille (By.), s. f. — Tortille, colique. Avoir la *tertille*. || Etre impatient, ne pouvoir durer en place. V. *Tortille*.

Et. — De Tordre, L. Torquere, e bref, accent barbare.

Tertillée (Craon), s. f. — Une *tertillée*, un grand nombre. V. *Tériâlée*, *Flôpée*, etc.

Tertous (A peu près partout). — Tous. On dit aussi *Tortous*, *Teurtous*. — Mes chers *teurtous*, formule de salut, très employée (Z. 152). — Ter renforce l'idée de tous. || Lrm. — Tertos.

Téruelle (Mj., By.), s. f. — Truelle.

Téruellée (Mj., By.), s. f. — La quantité de mortier que l'on peut prendre avec une truelle.

Et. — Lat. Trulla, dim. de Trua, cuiller à pot.

Téruon (Mj.), s. m. — Croc à trois dents. Syn. de *Truon*, *Trion*, *Tervon*, *Trient*, *Epondoire*. Pour Truon, ou Trion, dér. du lat. Tres.

Tervâser (Sp.), v. a. — Tortiller, tourmenter, torturer. Ex. : Il avait eine *rale* écrasée ; ça le *tervâsait*, vantiers. Syn. de *Tâter*, *Halbourrer*, *Sepiller*, *Signâiller*, etc. || v. réf. Se tortiller, se démener. Ex. : Je sais pas ce qu'il a ceté drôle-là à se *tervâser*, c'est comme eine anguille.

Terve. — Mince.

N. — On dit en Anjou : une tranche *terve* de jambon (Ménage, qui ajoute : De tener, teneri, tenerivus, tervus, terve)!!!! — Terve, [illegible] Mince,

pâle, chétif. Je ne sais s'il ne faudrait pas rapporter ce mot à Entravé ; ce qui pourrait le faire croire, c'est que nous avons *Enterver*, com. synon. des deux verb. Entraver et Affaiblir. Entraver vient, comme on sait, de Trabs, lien ou chaîne ; or, on appelle noué (autant dire : lié) ce qui est rachitique, et le sens de : rachitique est bien voisin de celui-là. » (De Montesson.) — Le russe a Trezvy = sobre, tempérant.

Tervirage (Mj.), s. m. — Bouleversement. Syn. de *Tervire-ménage*, *Tervirement*, *Bousculement*, *Boulivarsement*, *Chavirement*.

Tervirée (Mj.), s. f. — Foule, multitude, accumulation d'objets en désordre. || Lg. — Tomber eine *tervirée*, — tomber un saut. Syn. de *Berdaudée*, *Patrassée*. V. *Tervirer*.

Tervire-ménage (Sp.), s. m. — Remue-ménage ; billebaude, confusion, désordre. Composé de *Tervirer* et de Ménage.

Tervirement (Mj., Lg.), s. m. — Bouleversement. — Syn. V. *Tervirage*.

Tervirer (Mj.), v. a. — Manipuler, tourner et retourner, mettre sens-dessus dessous, bousculer, tripoter. Pour *Trévirer*.

Et. — Formé du préf. Ter, qui est le fr. Très, lat. Trans, et du fr. *Virer*.

Tervon (Smm.), s. m. — Pic de vigneron à demi usé. || Lg. — Croc à 3 dents pour tirer le fumier. Syn. de *Truon*, *Trion*, *Trient*, *Epondoire*, *Téruon*.

Terzeau (Mj., My., Q., Z. 171, Li., Br.), s. m. — Trio de batteurs au fléau. || Tas de gerbes ou de fagots, en comprenant 3, 6, 10 ou 13 (Q., Z. 171). Syn. *Quinteau*. || Trio (My.) || Tas de foin (Li., Br.). || Le nombre 3 (Sar.).

Et. — Pour Treseau, ou Traiseau ; dim. du fr. Trois. — Hist. « Là jouoit au flux..., à la brandelle, au *treseau*. » (Rab., *G.*, I, 22.)

Terzéler (Mj.), v. n. — Mourir, crever. Syn. de *Terbélir*, *Obir*. Pour *Querzéler*, dim. de *Quercir*. Cf. *Terbélir* et s'*Eterzéler*, *Tersaller*.

Terzelle (By.), s. f. — Trézelles. V. *Ancreau* ; (filet beaucoup plus grand que celui-ci).

N. — Verveux. L'ouverture (la goule) est faite de mailles plus grandes et avec du fil plus fort et s'appelle le *Voin*. On fait des filets dans la forme de l'ancreau, mais beaucoup plus grands et qui portent le nom de *Terzelles* (trézelles), servant surtout à fermer des passages d'eau (arches, portes, pertuis), etc. By.

Terziau, s. m. — Réunion de 3 personnes battant le blé. V. *Terzeau*.

— « Bellet, second Bellay, couple aimé de Ronsard
« *Trézeau* favorisé de la docte neuvaine. »
(Cité par Ménière.)

Terzille (By.), s. f. — V. *Terzelles* et *Ancreau*. || By. — Pour : trézille, sans doute ; rameau menu de bois servant à maintenir tendue l'ouverture d'un encreau. V. *Tersillon*.

Têsse (Lg.), s. f. — Tas de branches coupées, régulièrement disposées pour les fagoter. Syn. de *Ramier*. Cf. *Atesser*.

Tesser (Lg.), s. m. — Tisserand. Mot vieilli. Syn. et d. de *Tessier*. Cf. *Vanters* pour *Vantiers*. — Prononc. : Tée-cé.

Tessier (Mj., Lg., Tlm.), s. m. — Tisserand. — N. Ce mot, jadis uniquement employé, a beaucoup vieilli à Mj. Il n'existe plus guère, que comme nom de famille, d'ailleurs très répandu. Il est toujours en usage à Tlm. et au Lg. || V. citat. à *Prouillère*.

Et. — Lat. Texere, fr. Tisser. Le bret. a Teissér, même sens. — Hist. « Sépulture de Christophe Lespinay, « *tessié* en toile. » (1617. — *Inv. Arch.*, E, II, 284, 1.) — « Sépulture de René Fouqueau... lequel étoit *tessier* de son métier. » (1723. — *Id.*, *ibid.*, 191, 2.) — « Sépulture d'un pauvre homme qui se disoit estre du Périgour et disoit avoir esté *teissier* de son estat. (1631, *Id.*, S. E. III, 54, 1, m.) — « Sépulture d'un « pauvre jeune homme *tissier*. » (1634.— *Id.*, *ibid*, 369, 1, b.)

Tesson [1] (Lpos.), s. m. — Soubassement, ou plutôt crapaudine de la mariée d'un pressoir à casse-cou.

Et. — C'est le fr. Tesson, débris de vaisselle ou cul de bouteille ; évidemment parce que, comme il est encore d'usage, cette crapaudine était formée d'un fragment de ce genre. Ce n'est que p. ext. que le mot a pris le sens de soubassement. (Cf. les isolateurs en verre placés sous les roulettes des pianos.) — Dit pour Teston, de Test, le même que Têt. — L. Testum, couvercle, de même radical que Testa, pot de terre. V. *Tête*.

Tesson [2] (Chm.), s. m. — Blaireau. — V. *Beduau*. — Fr. Taisson.

Tessu (Lg.), part. pas. — Tissé.

Tessure. — Action de tendre des filets.

Hist. — « Nul ne peut de jour ne de nuit *tesurer*, ne tendre en aucun autrui domaine. » (Ménage, qui fait venir le verbe d'un v. lat. Tensurare, de Tendere. « Thesurer, mieux Tesurer, » dit-il.)

Tessurer, v. n. — Tendre des filets. V. *Tessure*.

N. Tessure. Jonction de plusieurs filets ensemble Mettre à la mer 12 à 16 filets par tessure de 3 ou 4 (Litt.) — Je rapprocherais ce mot de Tessier, et Tisser.

Testimonier, v. a. — Témoigner en justice, attester par témoignage.

Et. — Lat. Testimonium, témoignage ; de testis, témoin ; testari, tester. — Parce que dans le droit romain, primitif, le testament ne s'écrivait pas, mais le testateur énonçait sa volonté à haute voix en présence de témoins qu'il attestait. — Hist. :

— « Quar leurs œuvres *testimonient*
« Et tout apertement nous dient
« Que par fame fumes nous tuit
« Engingnié, trahit et souduit. » (L. C.)

Testron, s. m. — Morceau de toile fine qui sert à soutenir la tête des enfants nouveau-nés. Vx. fr. Teste pour Tête, du latin Testa, tesson. (Sur les confins du département qui touchent à la Touraine.) N. — Serait mieux écrit : Testeron.

Hist. :

« On donne... Chemise de bonne toile
« L'environnoir, le *testron*,
« La cuillère et le peton. »
(*Note sur la province de Bourges*, en 1750. — Ménière

Tet (Mj., Lg., Sal., Ssl., By, Lué, Fu, Zig. 196), pron. téte. — s. m. Toit à porc, à poules ; étable, porcherie. S'emploie uniquement en ces sens. — N. Au Lg. le t final est muet. || By. On prononce Têtaporc ; avec le parc, constitue la soue à gorins.

Et. — Lat. Tectum. C'est le fr. Toit, avec la prononc. du xvie s. — Pour Tect. — V. *Tait* et *Tect*, *Ein.* || Lué. *Têt.*

Têt (Sal.), s. m. — Morceau de vase brisé.

Têtais (Mj.), s. m. — Chien, — nom enfantin. Syn. de *Ouoh-ouoh*, *Quiquiou.*

Et. — Même rac. que *Tute* et le fr. Toutou.

Têtard (Ag., etc.), s. m. — Enfant qui tette sa langue. — Du celtique, mamelle. V. *Noguier.*

Têtaud (Lg.), s. m. — Têtard, arbre dont on a coupé la tête et que l'on émonde à intervalles fixes. Syn. de *Mousard*, *Emousard*, *Truisse*, *Trouesse*, *Troignard*, *Emousse*, *Hurard*, *Ragone*, *Rosse*, *Têtoche.*

Tête (Mj., By.), s. f. — Tête de sot, — imbécile. Ex. : Tè-té, *tête* de sot ! — tais-toi, imbécile. On dit alors dans le même sens, Figure de sot, ou, par ellipse, Figure. || Tlm. — *Tête*, absolument. — têtard de grenouille ou de crapaud. Syn. *Godet.* || Mj., By. — Avoir la *tête* près du bonnet, — s'emporter aisément. || Avoir la *tête* enflée de..., — être enthousiaste de. || *Tête* de mort, — fruit du cyprès (parce que, quand on le coupe dans un certain sens, l'intérieur représente cette tête). || Lg. — *Têtes*, — gros nuages orageux, cumuli. Syn. de *Bonhommes.* || Mj., By. — Faire la *tête*, — se montrer revêche, boudeur, manifester de la froideur, de la mauvaise humeur. || Avoir dans sa *tête*, — s'entêter à, vouloir absolument. || Lg. — Sorte de diadème de tulle, en forme d'arc de cercle, dont on pare la tête des communiantes. Il porte sur le devant une bordure de fleurs artificielles en tulle et est monté sur fil de fer. || Mj. — Grousse *tête*, point d'esprit. || Grousse *tête*, — gros bonnet, personnage d'importance. Syn. *Grous-cul*, *Magni-Magnas.* || *Tête* de femme, — bûche très difficile à fendre. Mj. || *Tête* d'oreiller, — taie d'oreiller. Syn. de *Souïlle.* || Se rincer les boyaux de la *tête*, — boire un coup. || Faire eine *tête*, être quinaud. || Se payer la *tête* de, — se moquer de.

Tété (Lg.), s. m. — Chévrefeuille. Syn. de *Mains-de-bon-Dieu*, *Menettes-au-bon-Dieu*, *Cherfeuille.*

Et. — Ainsi nommé parce que les enfants aiment à en sucer les fleurs. Du v. fr. Téter.

Tête-d'alouette, s. f. — Nodosité de la vigne produite par l'extraction d'une branche; sans doute à cause de la couleur grise. (Mén.)

Tête-d'âne (Sp., Sa.). s. f. — Têtard de grenouille ou de crapaud. Syn. de *Quaterpée*, *Tête*, *Tête-noire*, *Godet.*

Tête-et-bouèche (Mj., Ssl.). — Mieux : Tête-bouêche, adv. Tête-bêche. || s. m. Nom d'un jeu qui consiste à deviner si deux épingles cachées dans la main sont, ou non, placées tête-bêche, c.-à-d. la tête de l'une près de la pointe de l'autre.

Et. — V. *Terbouêcher.* — Hist. — « Là jouoit... à *teste-bêchevel.* » (Rab., *G.*, I, 22.)

Tête de chat (Lg.), s. f. — Gros rognon de macadam qui fait saillie sur l'empierrement où il est encastré. — V. *Castiner.*

Tête-dure (Mj., By.), s. f. — Personne entêtée ou inintelligente.

Têtée (Mj.), s. f. — Branche d'une famille, lignée. Ex. : Ils ont partagé par *têtées.* || *Têtée* de rhume, — rhume de cerveau.

Hist. — « La question s'est présentée de sçavoir si en chaque *têtée*, ou représentation, ce qui leur sera échu sera encore partagé aux deux parts et au tiers, comme entre nobles. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 190.)

Tête-de-femme. — V. *Durtal.*

Tête-de-fer (Pell.), s. f. — Grande centaurée. Syn. de *Dureau.* Les deux mots expriment bien la même idée. Syn. de *Chabossée*, *Têtes-de-trèfle.* || Bleuet (Mén.). C'est aussi une centaurée. Syn. de *Bleu-bleu*, *Tête-noire.*

Tête-de-mort (Mj.). — Fruit du cyprès. V. *Tête.*

Tête-noire (Lg.), s. f. — Têtard de crapaud ou de grenouille. Syn. de *Tête*, *Tête d'âne*, *Godet.* || Bleuet. Plantago lanceolata. V. *femmes.*

Tête-de-sot (Mj.). — V. *Tête.*

Têtes-de-trèfle (Va.), s. f. plur. — Fleurs de la centaurée jacée ; la plante elle-même. Ce sont les *Marteaux* de Sp. — Syn. de *Dureau*, *Tête de fer*, *Chabossée.*

Et. — Ressemblance vague avec les fleurs de trèfle.

Tetier, s. m.— V. *Quettier.*

Tetine-de-sourit', téquine de sourite (Mj.), s. f. — Orpin blanc ou jaune, Trique-madame, Sedum, petite plante grasse qui croît sur les murs. Syn. de *Misère*, *Babette.* || By. — t final muet.

Et. — Les feuilles de cette crassulacée ont la forme de petits trayons ou *tétines.*

Têtoche (Segr.), s. f. — Tête d'un arbre coupé qui repousse (Mén.). Cf. *Têtaud.*

Têtoux (Lg.), adj. q. — Qui tette. Se dit des jeunes animaux et des enfants. S'emploie aussi comme substantif.

Tetteries (Lg., Sp., Tlm.), s. f. plur. — L'ensemble des toits à porcs, étables, écuries et hangars d'un corps de ferme. De *têt.*

Hist. — « Un soir, comme les hommes revenaient des champs et rentraient au village à l'heure de la soupe, ils entendirent des plaintes en approchant des *toiteries.* » (H. Bourgeois, *Histoires de la Grande Guerre*, 73).

Têtu (Lg.), s. m. — Sorte de marteau ayant

deux têtes plates, unies et carrées, dont se servent les tailleurs de granit. V. *Boucharde.* || Un *têtu,* — une hache (Li., Br.) — n'a-t-on pas confondu?

Têtuer (Lg.), v. a. — Dégrossir, équarrir, à l'aide du *têtu,* un bloc de granit. Lang. des tailleurs de pierre.

Teuglement (Bg.), s. m. — Toux.

Teugler (Bg., Ag., Segr.), v. a. — Tousser. On pron. qqf. Teuguer. Cf. *Teuyer.*

Teugot (Bg., Ag., By.), s. m. — Vieux pot fêlé, mais non complètement hors de service ; on s'en sert pour ménager un neuf. Syn. et d. de *Têgot, Tingot.*

Teuner (Bg.), v. n. — Songer, réfléchir. « Il *teune* », il songe. Cf. *Seugner* et *Thêmer.*

Teurte (Bg., Mj.), s. f. — Tourterelle. Doubl. de *Tourte.* Dér. du lat. Turtur. || By. — Terte.

Teurtous (Ti., Zig. 152), pron. ind. — Tous. Cf. *Tertous, Tortous.*

Teuyer (Sa.), v. n. — Tousser fort et souvent. Syn. de *Cahuter, Teugler.* Pat. norm. Têguier. Pour *Teugler,* avec gl mouillés.

Té-vah! (Mj.), interj. — Marque l'ironie, l'acceptation dédaigneuse d'une vérité. Signifie à peu près : Voyez-vous cela ! Tiens, bah ! — Cf. JAUB. à Evah. — V. *Ouah !* — Marque l'ironie et l'incrédulité à la fois. « Pas possible ! »

Thanase (Mj.), s. m. — Athanase. Cf. *Tasie, Bastien.*

Tharmomètre (Mj., By.), s. m. — Thermomètre.

Thé d'Europe, s. m. — Vulg. Veronica officinalis.

N. — Cité, en franç., dans un texte lat. de 1563. (DARM.).

Théiâtre, s. m. — Théâtre.

Thêmer (By.), v. n. — Se plaindre longuement, développer un thême. || Pell. — Chapitrer, rabrouer. Syn. *Amounêter.* || v. n. — Bougonner, maugréer, murmurer. Syn. *Mohonner.* || Lué, *id.* — Réfléchir profondément, méditer, et aussi, qqf. maugréer, un peu comme : *marronner.* A une jeune fille qui regarde fixement, comme cela arrive quand on est distrait, on dira : Vous *thêmez,* mademoiselle ; — c.-à-d. vous êtes absorbée par une pensée (qui fait que vous avez le regard fixe). Vous rêvez. On ne regarde, on ne voit rien, on ne pense à rien. — Lué. Corné, Fontaine-Milon. || Prendre pour thème de ses préoccupations : Ce projet m'a bien fait *thêmer* ; j'y ai *thêmé* toute la nuit. Syn. *Teuner.* || Mozé. — « Figure-té que j'avais promis de rentrer à 3 h. ; il en est 5. C'que ma femme va *thêmer !* — c.-à-d. se plaindre longuement, développer son thème, son sujet de plaintes.

Thêraspique, s. m. — Le thlaspi, fleur (Li., Br.).

Et. — D'un v. grec, écraser, froisser, briser. La graine de cette plante est comme écrasée.

Thêraspit' ! (Mj.). — V. le précédent.

Thion (Lg.), s. m. — Taon. N. On prononce Tchion, à la mode choletaise. V. à *T.* Observations. C'est pourquoi j'ai cru devoir orthographier ainsi. V. Folk-Lore, III.

Thiriaque, s. f. — Thériaque.

Et. — Du grec : antidote contre les bêtes malfaisantes. Aux XIII[e], XIV[e], XV[e] s. Triacles.

Thodore (Mj., By.), s. m. — Théodore.

Thomas (Mj., By.), s. m. — Vase de nuit, pot de chambre. Syn. de *Jules.*

Et. — C'est le nom de l'apôtre Thomas, très irrévérencieusement appliqué aux vases à usages nocturnes. L'origine de cette acception est dans un calembour suggéré par l'hymne de Pâques : *O filii et filiæ,* laquelle renferme ces mots : Vide, Thomas, vide latus.

Hist. — « Fiantera-t-il plus loin? mangera-t-il de l'herbe aux chiens pour descharger son *thomas*? » (RAB., *P.*, v, 47.)

Thureau (By., By.), s. m. — Mathurin. Syn. *Mathau, Mataud.* V. *Amouré.*

Thye, et mx **Thie.** — Petit instrument de fer dans lequel les fileuses mettent le bout d'en haut de leur fuseau. Le mot de *Thie* est fort usité dans l'Anjou, où les thies de la paroisse du May sont les plus estimées. (MÉNAGE.) V. *Tie.* || By. — Tî.

N. — Récemment encore, comme au temps de Ménage, la commune du May avait conservé une grande renommée pour la fabrication des ties, et je crois qu'il ne s'en fait plus que là. J'en ai moi-même vu faire en 1871 par l'unique industriel de la localité qui s'occupait de cette fabrication. Il paraît qu'en Bretagne, au moins dans le Morbihan, la tie est inconnue. R. O.

Ti. — Signe d'interrogation qui s'ajoute aux verbes (Partout) — Ex. : Vous y allez-*ti*? Vous avez-*ti* été là-bas? — J'y sommes-*ti*? Qqf. exclamatif. Ah ! j'avons-*ti* bu ! Ah ! j'avons-*ti* ri !

N. — Cette particule, abstraite des 3[e] pers. des verbes qui avaient conservé le t final, s'est étendue à celles qui l'avaient perdu (chante-t-il? chantera-t-il?) Puis elle a gagné les autres personnes, et même les adverbes : Voilà-t-il. (Extrait de *Romania,* tome VI, 1877. G. PARIS.) — C'est par le même procédé que les Russes construisent la forme interrogative de leurs verbes, en ajoutant à la forme interrogative la particule li, laquelle, d'ailleurs, n'a pas d'autre rapport avec notre ti. (R. O.)

Tiaque (Segr.), s. f. — Vieille jument sans valeur. — En picard, tiache, ou tiasse, coriace, difficile à couper. « Que viande tiache ! autant mier des semelles de solier. » (Segr.) MÉN. — Mier, mâcher?

Tiarpu (Mj.), adj. q. — V. *Quiarpu.* P.-ê. le fr. Trapu.

Tiasse. — V. *Tiaque.*

Tiaule (Mj.), s. f. — Eau-de-vie. Schnaps.

Ex. : La *tiaule*, puque ça gratte, puque c'est bon. Syn. de *Schnick*, *Chien*. || Po. — Quiaule.

Tibi, quibi (Mj., By.). — Gros bouton à tête pointue, — retient le pantalon par la ceinture. || Petit bouton mobile. — Jeu d'enfants. V. F.-Lore, Jeux, VII. C'est le batonnet. Syn. *Pirli*.

Hist. — « Parmi ces boutons, deux ou trois plus larges et à deux têtes, en cuivre ou en os, appelés *tibis*, reliaient ensemble, par devant, les deux bouts de la ceinture de leur culotte. » (Deniau, *Histoire de la V.*, t. I, 55.)

Tibole, quibole, s. f. — Jambe. V. *Guibole*.

Tic (Lg.), s. m. — Impatience nerveuse. Ex. : J'avais le *tic* dans les jambes, je ne pouvais pas rester assis. Syn. de *Tortille*, *Tertille*.

Ticon (Lpc.), s. f. — Femme qui fait des embarras, des façons. « Oh ! la petite *ticon* ! » Cf. *Tillon*. Syn. *Pince-fesses*.

Tic-toc (Mj.), s. m. — Tic-tac.

Tie, quie (Mj., By., Mb.), s. f. — Petit cornet de cuivre terminé par une pointe allongée et entourée d'un sillon hélicoïdal, dont on coiffe la pointe du fuseau. — V. *Thyes*. — C'est ce bout de tuyau qui produit la torsion du fil. V. *Touère*.

Et. — J'ai beaucoup cherché, et je me demande quelle peut bien être l'étymol. de ce petit mot. Je ne suis pas même bien fixé sur son orthographe, grâce à l'ambiguité de la prononciation montjeannaise. Est-ce *Quie*? Alors on pourrait rapporter ce mot à l'angl. Quill, canule, piquant, broche, ou p.-ê. au fr. Queue. Mais c'est plus probablement *Tie*, car dans le Poitou on orthographie *Thie*. (Cf. *T*. Observ.) Alors ce pourrait être un doubl. de l'angl. Tag, ferret, et to Tag, mettre au bout. P.-ê. du lat. Tegere, couvrir? (R. O.) — Hist. « Fuseaux avec simple encoche, ou munis d'une *tie* en cuivre, en fer, ou même en argent. » (*La Trad.*, p. 79, l. 30.)

Tiédezir° (Lg., Mj., Tlm.), v. n. — Tiédir. Cf. *Embeaudezir*, *Embellezir*, *Grandezir*.

Tielle (By.), s. f. — Ensemble des poignées de chambre mises à rouir. Syn. de *Barge*. Toutefois la forme n'est pas la même. V. *Rouir*.

Tiendre (Mj., Sal.), v. a. — Tenir. Cf. *Teindre*. Le part. pas. est Tient, tiense. || Faire commerce de, avoir un magasin de. Ex. : Il *tient* la mercerie, l'épicerie.

Et. — Dér. du lat. Tenere. Par son mode de formation ce mot est tout à fait analogue au fr. Geindre, qui vient du lat. Gemere. Dans l'un et l'autre cas, il y a eu chute de l'e de l'infin. lat., avec épenthèse de la dentale dont l'insertion était nécessitée, comme dans le fr. Gendre (generum) par la rencontre de l'n et de l'r ; il y a eu de plus allongement de la première syllabe, sur laquelle se reportait l'accent tonique. On peut donc dire que Tiendre est le doublet normal de Tenir, comme Geindre de Gémir. (R. O.)

|| Ça ne se *tient* point, — c'est incohérent.

Tienne (Mj.), s. m. — Etienne, nom propre. Cf. *Gustine*, *Bastien*, *Delaïde*. Syn. de *Tiennet*, *Tiennot*.

Tiennet' (Mj.), s. m. — Parapluie, rifflard, pépin, robinson. Ne s'emploie qu'en plaisantant. — Dér. de Tiendre? Peu probable. || Dim. de Etienne.

Tiennot' (Mj.), s. m. — Dimin. familier du prén. Etienne. V. *Tienne*, *Tiennet*. || By. — t muet.

Tiens, tiense (Mj.), part. pas. — Tenu. Ex. : Je l'ai *tiense* dans la main. || Impératif. S'emploie comme interject. avec le sens de Parbleu ! Comment donc ! — Ex. : Comme ça tu l'as rincé? — *Tiens !* — Je préfère l'orthogr. *Tiens*, au masc. à *Tient*, vu l's du féminin.

Tient-main (Mj., By.), s. m. — Appuie-main, main courante, rampe d'escalier.

Tient-poêle (Mj.), s. m. — Ustensile de cuisine que l'on suspend à la crémaillère, et qui soutient la poêle au-dessus du feu. Syn. de *Teint-poêle*.

Tierce, s. m. — Nom vulg. du Circæa. (Mén.)

Tiercer (Ssl.), v. a. — Augmenter d'un tiers.

Tierçon (Mj., By.), s. m. — Fût contenant deux tiers de barrique.

Et. — Dér. du fr. Tiers, parce que le *tierçon* était le tiers de la pipe, qui contenait deux barriques. Aujourd'hui il n'y a plus de pipes et il n'existe que fort peu de *tierçons*. — Hist. — « Un *tierçon* et son avouillage. » (1710. *Inv. Arch.*, p. 198, 2.)

Tieun, tieune (Mj.), pron. pers. — Tien. Syn. de *Ten*, *Tenne*. V. *Mieun*.

Ti-faut-i ! (Fu., Z. 196), interj. — Marque le dépit, le regret. Abrév. de Faut-il ! faut-il ! (que cela soit arrivé, etc.).

Tiffoire (Segr.), s. f. — Gilloire. (Mén.) Syn. de *Chicoire*, *Faquoire*.

Tiges (Lg.), s. f. — Favoris, barbe qui couvre les joues. Syn. de *Contrevents*.

Tigne, s. f. — Teigne. || Espèce de galle sur les plantes.

Tijou (Z. 139), adv. — Toujours.

Tillard (By.), adj. q. — Ormeau *tillard*, pour : *tortillard*, précieux pour la charronnerie, surtout pour les moyeux de charrette. Ne se fend jamais. Les fibres sont tellement *tortillées* qu'on ne peut indiquer leur direction, se croisant, en tous sens, dans un désordre complet. V. F.-Lore, XVIII, Ferme comme un *tillard*. Cf. *Teillard*.

Tillau, s. m. — Teil, pour tilleul. (Mén.)

Tilleulier (Mj., By.), s. m. — Tilleul, arbre. — N. C'est la fleur seulement, ou son infusion, que l'on appelle Tilleul. Cf. *Cassiier*. Syn. et d. de *Tuilloler*.

Tillon, onne (Z. 150, Ag., Ti.), adj. q. — D'un abord facile, gai, aimable, avenant. Emoustillé, vif, gracieux de caractère ; jeune fille tillonne, à l'air, aux yeux émerillonnés. — N. S'emploie le plus souvent avec la négation : Alle n'est pas *tillonne* ; on n'y mettrait pas facilement la croupière (Cho.). — Il n'est pas *tillon*, — commode, dit un locataire, en parl.

de son propriétaire qui refuse des réparations. By. — Cf. *Ticon.* || A Mj. — *Dringuet*, au premier sens.

Timais, s. f. — Corde servant à soutenir la seine. Corde de 30 brasses de long et du poids de 3 livres et 1/2. (*Statuts des cordiers*, 1445.) MÉN. — Cf. *Timeau*, *Timé*.

Timbre (Tlm., Lg.), s. m. — Grande auge de pierre, servant d'abreuvoir pour les bêtes à cornes. N. Les auges des porcs conservent leur nom français.

Et. — Je vois dans ce mot le doubl. du mot angl. Timber ; poutre, grosse pièce de bois, bois d'œuvre. En effet, ces auges étaient jadis creusées exclusivement dans de gros troncs d'arbres (R. O.) = Serait une forme de Tinre, qui se rattache à Tinette, dimin. de Tine, tonneau qui sert à transporter de l'eau. L. Tina (de tignum, poutre, où l'on creusait cette auge.) = Du lat. Tympanum, altéré de bonne heure en tymbanum, timb'ne, timbre (DARM.) = Hist. — « Le soir du carnaval, ce sont les chats, qui se réunissent à l'Ormeau Robinet, nœud de routes plus connu sous le nom de *Timbre* aux Chats, parce qu'il y a, dans cet endroit, pour l'usage des chats, un *timbre*, c.-à-d. une auge... Le soir du carnaval, donc, le *timbre* aux chats, cadeau du diable, sert à leurs diaboliques agapes. » (*La Tradit.*, p. 235, bas.)

Timbré (Mj., By.), part. pas. — Syn. de *Marqué.* || Fig. — Un peu fou. Syn. de *Toc-toc*, *Tiqué*, *Cribiolé*.

Et. (curieuse.) — Timbre. L. tympanum, tambour (Cf. Diacre, de diaconus). Après le sens de tambour, timbre a pris le sens de tout ce qui sonne, cloche, etc. (De là : avoir le timbre fêlé). Par une autre dérivation, il a signifié un casque, à cause de la forme, puis une pièce d'armoirie, et enfin le timbre qu'on appose sur des actes. (LITT.)

Timé (By.), s. m. — Corde très solide, faite avec de la teille de brin et employée pour certains filets de pêche, en particulier pour faire les corsières de senne ; d'où, qqf., le mot timé, pour corsière. V. *Timais*, *Cossard*.

Timeau (Mj.), s. m. — Corde fixée à l'extrémité d'une seine. Cf. *Timé*, *Timais*.

Timonner (Tlm.), v. n. — S'épuiser en efforts. Syn. de *Odigner*, *Jâgnoter*, *Haquenasser*, *Bédasser*, *Bouvisser*, *Haricoter*, *Ourser*, *Harquéler*, *Haronner*, *Loquetâiller*, *Houdigner*, *Rabiner*.

Et. — Dér. du fr. Timon. Le mot rappelle les bœufs attelés au timon d'une charrette. L. Temonem ; racine Tec, produire, créer, même radical que tignum, poutre. — L. C. le donne avec le sens actif : Aiguillonner comme le charretier qui est au timon ; presser. Hist. « Le comte de Nevers tant *timonna* son père... qu'il eust congé d'y aller. »

Tineaux (Br., By.), s. m. plur. Seins. — Elle me disait : « Déd pis que j'sé malade, j'ai ben maigri ; j'ai pus d'*tineaux*. » V. *Tinots*, *Tinet*.

Tiner (Mj., By.), v. n. et a. — Téter. Mot enfantin. « Je illi donne à *tiner* pour pas qu'i couigne. » — Les petits cochons *tinent*. — Partout.

Tinet', quinéte (Mj.), s. m. Sein, mamelle, tétin. Ce mot, surtout enfantin, est aussi en usage à Sa. Syn. *Tineaux*, *Tinots*. || Petit orifice muni d'un ajutage pour verser l'eau d'une buie. — Syn. de *Bichetouri*, *Bichtri*, *Berloque*. V. *Tiner*.

Tinette, s. f. — Boîte ronde en bois, dans laquelle les pêcheurs mettent de menus objets (MÉN.)

Tineux (Mg.), adj. — Celui qui s'occupe de mariages (MÉN.). Cf. *Rouche-croûtes*, *Merlet*, *Traîne-chien*. — Il *tine* copieusement.

Tingot (Sar.), s. m. — Vieux vase ébréché. V. *Teugot*, *Tégot*.

Tinguer (Mj.), v. n. — Plonger, avec avidité et gloutonnerie sa cuiller et sa fourchette dans un plat. Ex. : Ç'a bonne mine de *tinguer* dans la soupière comme un happaud ! || P. ext. Prendre çà et là dans un carré de légumes. Ex. : J'entends pas qu'on *tingue* dans mes choux. Syn. de *Gaupler*, *Gaugogner*. Du lat. Tingere?

Tinots (Ag.), s. m. — Seins. V. *Tinet*.

Tinter (Mj.), v. a. — Enchanteler, disposer sur tins, une fûtaille. On dit aussi *Atinter*.

Tintin (Ag.), s. m. — Dimin. famil. du prén. Augustin. Syn. de *Gustin*, *Guétin*.

Tiqué, ée (Lg.), adj. q. — Maniaque, un peu fou. Syn. de *Toc-toc*, *Timbré*, *Cribiolé*. Du fr. Tic. || Tiqueur, en parl. d'un cheval.

Tirâgnard, e (Sp.), adj. q. — Qui dispute beaucoup sur les prix ; qui vend cher et ne se laisse pas facilement arracher des concessions. || Qui marchande longtemps. Syn. *Haricotier.* — V. *Tirâgner*.

Et. — Evidemment pour *Tirâillard*, *Tirant*.

Tirâgner (Mj., Sp.), v. a. — Tirailler. — Changement de suff. — Cf. *Cisâgner*. || Marchander longtemps. Syn. de *Tabuter*, *Tapiner*, *Haricoter*.

Tirâillard (Lg.), adj. q. — V. *Tirâgnard*.

Tirâille (Ag.), s. f — Tendons, partie dure de la viande. « N'mange donc pas ça, c'est de la *tirâille*. » — Il faut tirer dessus avec les dents, pour en arracher des morceaux.

Tirâilloux, se (Lg., By.), adj. q. — Filandreux.

Tirant (Mj., By.), adj. verb. Fig. — Qui vend cher, qui ne cède pas aisément sur les prix. Difficile en affaires. — Il tire le bon bout de son côté. Syn. de *Tirâgnard*, *Tirâillard*.

Tirasse (My., By.), s. f. — Lacet pour la chasse. Ce filet est tiré, tirassé par le chasseur. Asse, suff. péjor., ou augmentat.

Tire (Lg.), s. f. — Force de courant. Ex. : L'eau est forte, il y a de la *tire*. || Tirage, force avec laquelle deux pièces de bois tendent à cisailler la cheville qui les assemble.

Tire-arrache, s. f. — Oiseau.

Hist. — Rousserole, sorte de grive qui vit parmi les roseaux (BUFFON), ainsi nommée par onomat.

de son chant, qu'elle répète sans relâche au milieu des joncs, et que les paysans traduisent ainsi : tire ! tire ! arrache ! arrache ! tire ! arrache ! (JAUB.) = Et le soleil darda ses rayons... et l'eau coula... et les heures aussi, au cri monotone des *tire-arrache.* » (*Histoires du vieux temps*, 29.)

Tire-à-cul (Lg.), s. m. — Celui qui recule devant le danger ; capon, couard, lâche. Ex. : J'aime mieux passer pour un *tire-à-cul* et vivre pus longtemps. Syn. de *Péteux.* || Celui qui plaint sa peine. Syn. de *Craint-peine.*

Tirée (Mj.), s. f. — Tirage, d'une cheminée. Fig. et commercialement : demande, débouché pour les marchandises. Ex. : Y a de la *tirée* pour le vin. || Pell. — Quantité d'huile que l'on extrait en une fois. || *Ibid.* — Quantité d'huile que l'on extrait d'un boisseau de pépins de citrouilles (8 litres) ou de noix *cochées* (10 litres). Pressée. || Mj. — Quantité de chaux que l'on retire du four. Ex.: J'avons ieu 80 hectolitres de la 2ᵉ *tirée.* Ce mot appartient à la langue des chaufourniers et des mariniers.

Tire-fond (Mj.), s. m. — Gros clou à vis et à tête carrée.

Tire-goret, s. m. — Renouée ou Traînasse. (MÉN.) — Polygonum aviculare (BAT.)

Tire-hanète (Mj.), s. m. — Prêle. Syn. de *Cœur-hanète*, *Génetrole*, *Quoue de rat*, *Quoue de poulain*, *Pinier.*

Tirejus (Mj.), s. m. — Mouchoir. Ne s'emploie qu'en plaisantant. Syn. de *Nippereau*, *Mouchenez.* — On dit encore : Aspirant de narine. (Ag.), par plaisanterie.

Tirepeiller (Sa.), v. a. — Arracher brin à brin. Ex. : Quand je donne du foin aux chevaux, ils le *tirepeillent.* — Pour Tirepoiller, arracher le poil.

Tire-poil (Mj., By.), s. m. — Jeu. V. Folk-Lore, VII.

Tirer (Mj.), v. n. — *Tirer* à cul, — chercher à reculer. || *Tirer* au renard, — tirer à l'écart, chercher à s'échapper. Etre récalcitrant à faire une corvée. || *Tirer* à l'écorche-cul, — faire tous ses efforts pour se dégager d'une étreinte, même en se faisant traîner sur le derrière. || Sp. — *Tirer* du cœur, — avoir des nausées, des haut-le-corps, des envies de vomir; vomir (Lg.) || v. a. — Traire. Ex. : Je vas aller *tirer* la vache. || *Tirer* le diable par la queue, — faire difficilement ses affaires. || *Tirer* au cul. Sp. — tromper, duper, attraper, flouer ; laisser en plant. || Se *tirer* maigre, — être à peine suffisant. || Se *tirer* d'épaisseur, — s'avancer, tirer à sa fin, en parl. d'un ouvrage. Ex. : Ça commence à se *tirer* d'épaisseur. || Se *tirer* des pieds ou des flûtes, — Sp., etc. — décamper, s'enfuir. Syn. de *Décarrer*, Filer à l'anglaise. || Se *tirer*, — tirer à sa fin, — en parl. d'un travail. || *Tirer* à, sur, — avoir qq. rapport, qq. ressemblance. « Le plumage de cet oiseau *tire* sur le violet. » || *Tirer* la rale, traîner la jambe. || *Tirer* des plans sur la comète, — faire des projets irréalisables, bâtir des châteaux en Espagne, ou simplement: rêvasser, être songeur. || *Tirer* à l'eau, — fraîchir, en parl. du vent. || *Tirer* sa journée, — tirer un salaire raisonnable d'un travail marchandé. || *Tirer* la faim du cou à qqn, — le trer de la misère. || *Tirer* en portrait, — portraiturer, faire le portrait de qqn. — Et cela est bien dit. Portrait dér. du lat. Trahere, tirer. || Se faire *tirer*, — se faire photographier. || Presque tous ces sens à Ag.

Hist.

« Et l'air de son visage a quelque mignardise
« Qui ne *tire* pas mal à celle de Dorise. »
(CORNEILLE, *Clitandre*, II, 8.)

— « Comme un peintre peut représenter l'âme avec le corps de celuy qu'il entreprend *tirer* après le naturel. » (J. DU BELL., *Déf. et Ill.*, I, 6, 14.) — « Ce grand monarque qui défendit que nul n'entreprist de le *tirer* en tableau. » (ID., *ibid*, II, 11, 56.) — « Je saisirai cette occasion pour faire *tirer* mon portrait, dit Mᵐᵉ Cremière. N. En province, on dit encore *tirer* au lieu de faire un portrait. » (H. DE BALZ., *Ursule Mirouet*, 222.)

— « ...Veux-tu le paindre au vif?
« Paings ung dragon devorant par oultraije
« Ung humain corps ; paings ung lyon en raige;
« *Tire* serpens gectans poison mortelle ;
« Pourtray la mer en turbulant oraige. »
(G. C. BUCHER, 20, 90.)

Tire-sou (à) (Mj., By.). — Etre à *tire-sou*, — être très gêné dans ses affaires. Le mot fait image.

N. — Usurier (LITT.)

Tiretaine (Mj.), s. f. — Breluche, droguet ; étoffe grossière faite autrefois avec des fils de vieille laine tramée sur une chaîne de fils de lin ou de chanvre. || Vieille laine détordue et effiloquée. || By. — Tiretaigne. V. *Sarge.*

N. — « Les étoffes avec chaîne de fil fabriquées en Poitou au commencement du siècle, étaient : les *tiretaines*, les boulangers, les trois-marches et les droguets. » (*La Trad.*, p. 55, l. 16, 17.)

Tirette (Ssl., Mj., Lg., Ti., Segr.), s. f. — Tiroir d'un meuble. Syn. de *Liette.* || Do. — Lacet de soulier. || By. — Cordon passé dans des anneaux pour relever la jupe ; et non tiroir. Syn. de *Pages.*

Tireux de sable (Mj., Lg., By.), s. m. — Sablonnier.

Tirondaine (Sp., Lg., Mj.), s. f. — Série, séquelle, kyrielle, ribambelle. Syn. de *Séquèce.* || Lg. — Enfilade. Ex. : Ine *tirondaine* de z œufs, de potirons.

Tirot', quirote (Mj., By.), s. m. — Dans un train de bateaux, celui qui était placé le 2ᵉ à la suite du *chaland.* Le 3ᵉ bateau était le *Soube*, appelé aussi *Toue* ou *Sourtirot.* || Prendre en *tirot*, prendre à la remorque.

N. — Tireau. Allège de certains bateaux. « Défense d'exiger lesdits droits de péage sur les allèges et *tireaux* (des bateaux chargés de sel.) 1675. — XVIᵉ s. : « 98 compaignons mariniers, qui ont vacqué chacun 4 journées aux *tirotz* (bateaux remorqueurs) à conduire le roy nostre sire, la royne madame... de ceste ville d'Orléans jusqu'à Blois. » (MANTELLIER, *Gloss.*) — « Deux grands batteaux mastés et deux *tirots* (allèges) chargés de sel. » (*id.*) — LITT. et *Suppl.*

Tirouer, tiroué, quiroué (Sar., Li., Br., Ths., Bl.), s. m. — Baquet, seau, vase à traire les vaches.

Hist. — « Il tiroit les bestes dedans les *tirouers.* » (AMYOT. *Daphnis et Chloé.* — JAUB.)

Tirures (Lé.), s. f. plur. — Lambeaux de nuages qui se détachent de la frange d'un nimbus, lorsque le vent est violent.

Tiser (Mj., By.), v. a. — Attiser. Ex. : *Tise* donc le feu. || Fig. — Instiguer, exciter, pousser. Ex. : C'est sa femme qui le *tise*, — Cf. Angl. to Tease.

Et. — L. titionem. — Ce v., inusité en fr., est la rac. des mots fr. Tison, Attiser.

Tison (Tlm.). Fig. — N'avoir plus de fen dans le *tison*, — n'avoir plus d'ardeur.

Tisserand (Mj.), s. m. — Etre bon *tisserand*, — loc. prov., tirer la nappe à soi. S'emploie au propre.

Tissure (Tlm.), s. f. — Fil de trame. Ex. : J'ai été chercher de la *tissure* à Cholet.

Titer, v. a. — Quitter. Ti = qui.

Hist. Noëls anc. et nouv., 28.
— « On prie pour les délits
De ceux du Purgatoire,
Par Messe et Oraisons,
On prie le roi de gloire
Les *titer* de prisons. »

Titine (Mj , Lg , By), s. f. — Dimin. famil. du prénom Augustine. Syn. de *Gustine.*

Titit' (Br.), s. f. — Une poule, un oiseau.

N. — « Nom donné d'après son cri à l'Accentor modulaire. (Fauvette d'hiver). LITT.

T'n (Lg., By.), adj. poss. — Ton, devant une voyelle ou un h muet. Ex. : C'est donc ça *t'n* homme? — Cf. *M'n*, *S'n*.

Toc-toc (By.). — On simule ainsi le bruit du marteau frappé à une porte pour annoncer une visite. || Mj., Lg. adj. q. — Toqué, braque, un peu fou. Syn. de *Tiqué*, *Timbré*, *Cribiolé*, *Maboule.* — Répétition de la 1re syllabe du fr. Toqué. || Rat de cave, — Employé des Contributions indirectes. Parce qu'il frappe sur les fûts pour voir s'ils sont pleins.

Toile (Mj., By.), s. f. — *Toile* du ventre, ou des tripes, — péritoine. V. *Dentelle.* || Lg., Sp. — Faire faire de la *toile*, — à un crapaud, — pratique barbare fort en usage, qui consiste à enfiler la patte d'un crapaud sur un bois pointu que l'on fiche en terre au milieu d'un champ, et à laisser là le pauvre animal s'agiter jusqu'à ce qu'il soit mort. || V. *Tramail.*

Hist. — Membrane. « Doit prendre garde celui qui chille (le faucon) qu'il ne preigne la *toile* qui est dessoubz la paupière, à l'aiguille, avec la paupière. » (L. C.) — « Cette femme, qui pansait du secret, s'en faisait bien un peu accroire, car elle vous ôtait des maladies que vous n'aviez jamais eues, telles que le décrochement de l'estomac, la chute de la *toile* du ventre. » (G. SAND. *La Petite Fadette.* — JAUB.)

Toiletter (Mj., By.), v. a. — Parer, nipper, bien habiller une personne. Ex. : A *toilette* sa fumelle comme eine princeresse. Syn. de *Trifler*, *Querter*, *Appràiller.* || v. réf. — Se *toiletter*, — faire toilette.

N. — De : toile. « Toilette. On appelait toilette la toile qui servait à envelopper des vêtements ou objets précieux, celle aussi qui contenait tout ce qui était nécessaire à l'ajustement d'une femme... On étendait cette toile, ou petite toile, sur une table qui en prit le nom, ainsi que l'ensemble du vêtement qu'on ajustait devant elle. » (LABORDE, *Emaux.* — LITT.)

Toilier (Tlm., Lg.), s. m. — Tisserand qui travaille pour la pratique locale, par opposition à ceux, bien plus nombreux, qui tissent pour la fabrique de Cholet.

Toinette (Mj., By.), n. pr. — Pour Antoinette.

N. — Toine, Toinet, Toini, Toinaut (Antoine). Toinon (Antoinette). JAUB.

Toisage (Tr., Av.), s. m. — Cubage de l'ardoise débitée.

Hist. — « Les ouvriers auront le droit de désigner des camarades pour assister aux opérations du *toisagè* qui devra s'opérer tous les trois mois. » (*Petit Courrier*, 6 février 1905, 2, 4).

Toisée (Lg.), s. f. — Rossée, râclée. Syn. de *Pile*, *Brûlée*, *Laudée*, *Roustée*, *Tournée*, etc.

Et. — On prend, en qq. sorte, la mesure de celui qu'on rosse? On le frappe avec une toise (autrefois).

Tombe (Mj., By.), s. f. Fig. — Terre relevée en ados par les vignerons, lorsqu'ils déchaussent la vigne. Ex. : J'ai commencé à 12 ans à piocher la *tombe.* || Fosse, de céléri. || Couche de melons, de potirons, de concombres. Syn. de *Augeou*, *Raganne*, *Ragâille.* || A Pellouailles, le crieur public, lorsqu'il fait les annonces, le dimanche, monte sur une sorte de tribune en maçonnerie, élevée près de la porte de l'église, et qui s'appelle la *tombe.* Cette expression se comprend tout naturellement si l'on songe qu'autrefois, alors que partout les cimetières entouraient les églises, c'est en effet sur une tombe que devait se jucher le crieur. — By., *id.*

Et. — Rac. Tu, être enflé. (Tumulus).

Tomber (Mj., By.), v. n. — Se conjugue avec Avoir : j'ai tombé, etc. — Parf. déf. Je tombis. Désuet. || Devenir. Ex. : Velà ein petit bodin qui va *tomber* bon. N. Le fr. emploie ce v. dans le même sens, mais seulement en mauvaise part; tomber malade, aveugle, etc. || Y *tomber*, — y arriver. Ex. : Ne s'agit que d'y *tomber* pour gangner le grous lot. Il y a ben *tombé* de prendre ceté fille-là. || Tomber à, — arriver à, réussir à. Ex. : Il a *tombé* à prendre eine fille qui avait le cul *terroux.* || *T.* au sort, — être pris comme soldat à la conscription. || Lg. — Absolument. Se rendre, affluer. Ex. : Il *tombe* beaucoup de monde à quelle foire. || *Tomber* à qqn, — lui incomber. || Mj. — *Tomber* sus les dents, — devenir profondément anémié. Ex. : A ne manger que de la légume, on parfinirait à *tomber* sus les dents.

— N. On dit, en fr., dans un sens voisin : Etre, mettre sur les dents. V. S'*Adenter*. || Mj. — Arriver, se produire, advenir. Ex. : Je sommes ben baisés ; mardi gras qui *tombe* cette année ein vendredi ! || Arriver à point. Ex. : Tu *tombes* vrai-ben ; Renaud qui a les rillots ! || *Tomber* pa' l' cul de la chârte, être ruiné, en parl. surtout d'un paysan. || Mj., Lg. Se *tomber*, v. réf. — tomber, s'apaiser, en parl. du vent. Ex. : Si le vent *se tombe*, il va venir à mouiller.

N. — La forme en is, du parf. déf., était générale autrefois pour tous les verbes de la 1re conjug. Elle est vieille et désuète à peu près partout.

Hist. — Le capitaine Verger (au 3e bataillon des Volontaires de M.-et-L.) écrit, à la date du 23 avril 1793... J'envoie chercher ceux qui *ont* tombé au sort. (*R. de l'A.*, LIV, 247.)

Hist. — « En telle sorte que Marquet *tombit* de dessus sa jument, mieux semblant homme mort que vif. » (RAB., *Garg.* — JAUB.)

Tombereau (Mj., By.), s. m. — Piège pour les petits oiseaux, consistant en une cage d'osier qui tombe brusquement sur eux. — Syn. de *Cage-basse.*

Hist. — « Prendre les perdrix au tomberel à quatre chevilles. — (Sont tendus plusieurs engins à quoy on les prent, c'est assavoir à une cage et à un *tumberel*, à la rois à deux gielles, et à un trebuchet à 4 chevilles, » — « Quant ilz seront bien amors à venir mengier, et en celle place tu tendras ton *tumberel* lequel destendra tout par luis, quand le chevrel tirera à la viande que tu lui auras donnée. (L. C.) Tout par lui. V. *Tout.*

Tomberellée (Segr., By.), s. f. — Ce que peut contenir un tombereau, de pommes de terre (MÉN.).

Tomberollée (Mj., By.), s. f. — V. le précédent.

Ton (Mj.), s. m. — Brou de noix.

Et. — Probablement corr. du fr. Tan.

Tontaine (Lg., Vz., Tlm.), s. f. — Boucle de fil qui enserre un écheveau et qui est faite avec le bout même du fil de l'écheveau. C'est ce qu'à Mj. on appelle la *Garde*. La *Tontaine* diffère de la *Liêtre*. — LITTRÉ la nomme Centaine. || Mj., Lg. — Fig. Perdre la *tontaine*, — p. la suite de ses idées, ne plus savoir d'où l'on en est, où se retrouver. Syn. de Perdre la *taille*. On dit en fr. Perdre le fil de ses idées. N. Le sens propre du mot est inconnu à Mj. — S'explique par le 1er sens. Impossible de débrouiller un écheveau si l'on ne trouve pas la *tontaine.*

Tonton [1] (Partout), s. m. — Oncle. || Mj. — Faire biser *tonton*, — faire baiser son derrière à qqn que l'on a renversé à terre. C'est ainsi, disait-on, que l'on est reçu compagnon du devoir.

Et. — Serait-ce pour Tanton, masc. de Tante?

Hist. — « Après cela, mon cher *tonton*, je puis dire avoir vu une bataille. » (1747. — *Inv. Arch.*, E, titres de familles, p. 341, col. 1.) — « C'est M. Michel de Chevrard — le *tonton* — qui l'a rapportée de Paris, (C. LEROUX-CESBRON. *Autre temps.*) — « Est-ce vrai, *tonton* Sauvageot, l'histoire que grand-père raconte? » (H. BOURGEOIS, *Histoires de la Grande Guerre*, p. 255.)

Tonton [2], s. m. — « Petit bouton traversé par un axe, ou bouton avec tige ajoutée qu'on fait tourner au moyen d'une impulsion communiquée par le pouce et l'index. » (MÉN.) En fr. Toton. By., *id.*

Et. — Corrupt. de Toton. — Espèce de dé à 4 faces, qui est percé d'une cheville ; les 4 faces sont marquées des lettres A. D. R. T. — A, initiale du lat. Accipe, prends, fait prendre un jeton ; D. initiale de Da, donne, fait mettre un jeton ; R. initiale de Rien, indique qu'on n'a rien à mettre ni à prendre ; T, initiale du lat. Totum, tout, indique que le joueur prend tout l'enjeu. C'est un jeu d'enfants. » (LITT.)

Tôpe ! (Mj., By.), interj. — A votre santé. Se dit en choquant les verres. C'est l'impérat. de *Tôper*. || Bc. s. f. — Dame-Jeanne, sorte de bouteille de grès, à cou très court et de forme ramassée. Syn. de *Chohon*. Cf. *Tôpette.*

Et. — Terme de jeu de dés. Consentir à jouer autant que met au jeu l'adversaire. — Par analogie, adhérer à une offre. — Qqn porte une santé, on lui répond : *Tôpe*, j'accepte. — Allem., Toppen, consentir à une offre, — ou, d'après SCHELER, onomat. : bruit des mains qui se frappent pour confirmer le consentement.

Tôper (Mj., By.), v. n. — Se frapper réciproquement dans la main pour conclure un marché. || Choquer les verres, trinquer. || v. a. — S'adresser à qqn, l'attaquer, l'interpeller. Angl. to Tope. || Approuver, consentir, soit en frappant dans la main de son interlocuteur, soit en choquant son verre contre le sien avant de boire. || Pincer, prendre en défaut. V. *Chopper*. — V. *Tôpe* ! *Tôpette.*

Tôpette (Mj., By.), s. f. — Petit flacon dans lequel les aubergistes servent le pousse-café. Dimin. de *Tôpe*, dame-jeanne. — Elle est graduée. — V. *Tôper*, *Tôpe* !

Et. — JAUBERT tire ce mot de l'angl. to tope, trinquer, et toper, buveur. — ? —

Tôpine (Tlm., Lué, Li., By.), s. f. — Topinambour. Syn. de *Canada*. Cf. *Tabaga*, *Cocambine.*

Et. — Topinamboux, nom d'uu peuple du Brésil, pays d'où cette plante est originaire. (LITT.)

Torange (Mj.), s. f. — Gros ver gris qui vit en terre et dévore les racines des plantes. Il est un peu moins gros que la larve du hanneton et fait moins de ravages qu'elle, surtout parce qu'il est moins abondant. — Ce mot serait-il pour Tout ronge? Cf. *Tarente.*

Torche (Mj., By.), s. f. — Poignée de filasse bien lissée et tordue comme une grosse corde. C'est ainsi qu'on arrange le chanvre pour la vente. V. *Torcher*, *Habiller*. || Bâton orné, portant des fleurs à son extrémité. Les enfants promènent de ces *torches* aux processions de la Fête-Dieu : ou du moins ils en promenaient autrefois, mais ce n'est plus la mode, c'est trop *paisan*. || V. *Torcher*, et F.-Lore, *Torches*, à Coutumes, II. || By. —

On dit : une *torche* de chanvre ou de teille, et un poupion de filasse.

Et. — Chose roulée, d'un lat. fict. Tortia, tortium — dér. de tortus, de torquere, tordre. — XIVe torse. « Une *torse* de chambre. » (D. C. Vo torsa.) — « Paquet roulé, entortillé : « Foin mis par *torches* » avec les autres provisions sur la flotte de France qui devait descendre en Angleterre, en 1386. — (FROISS.) — JAUB. — Une torche de chanvre. »

Hist. — *Noëls anciens et nouveaux.*

— « On voit à Saint-Maurice
Tous les Etats venir,
Puis après la Justice
Très bel ordre tenir,
Tenant en main la *torche*,
Et le bouquet de fleurs.
— Douze *torches* très grosses,
Représentant au(x) yeux
En figure et en bosse
Les merveilles de Dieu :
C'est le faix de douze hommes
Que celle des Bouchers,
Et non pas moindre somme
Tanneurs et Poissonniers, (p. 27.)

Torcher (Mj.), v. a. — Mettre de la filasse en *torches*. — Du chanvre *torché* est disposé en liasses prêtes pour la vente. || Exécuter bien ou mal, — surtout mal, un ouvrage qcque. « Ein travail comme ça, c'est *torché !* — By., *id.*

Et. — Lat. Torquere. — Pat. norm. Teurquier.

Torchette (Mj., By.), s. f. — Ne s'emploie que dans la loc. : Net comme *torchette*, — très, absolument net. Ex. : Il a tout liché, net comme *torchette*. De torcher, au sens de : essuyer.

Torcheux, s. m. — *Torcheux* de bottes. En 1754, ce nom était donné aux pillards qui ravageaient les environs d'Angers (MÉN.).

Torchon (Mj., By.), s. m. Fig. — Souillon, personne malpropre. Syn. de *Marganeau*. — || Sp. — Celui ou celle dont on use et dont on abuse. Ex. : C'est bon d'être sarviette, mais faut pas être *torchon*. Prov. || (Mj., et partout, hélas !). — Le *torchon* brûle, — dit-on, quand on voit, dans un ménage, le mari et le femme se disputer. || La langue. — Se dit ironiquement.

Tord-cou (Sp.), s. m. — Torticolis. Syn. de *Tricole*. — Qui tord le cou.

Torer (Sar.), v. a. — Tordre. V. *Torser*.

Torgnole, s. m. — Eepèce de mal tournant autour de l'ongle ; qqf. tourneux. — Altérat. de Tourniole. Syn. de *Tourneux*, *Cerne-ongle*. || By. — Torgniole, Tourgnole. Sens différent du français.

Torjous (Lg.), adv. — Toujours. Cf. *Terjous*.

Tors, e (Mj.), adj. q. || En *tors*, — de travers. Ex. : La buée a la goule tout en *tors*. || Avoir la pyre en *tors* et le jabot de couté. — Ironique. Se dit de qqn qui se croit malade, souffrant et ne l'est que d'imagination. || By. — La pire en *torse*, etc. V. *Entors*.

Torser (Lg., Tlm.), v. a. — Tordre. Syn. de *Tortre*. N. Ce verbe a les 2 part. pas. : *Torsé* et *Torsu*. Dér. du lat. Torsare.

Hist. — « Tant luitierent et *torserent*
« Que le conte pris emmenèrent. »
(Tordre les bras et les mains.) L. C.

Torsin (Mj.), s. m. — Sarment taillé long et enroulé sur lui-même, de manière à former une boucle.

Et. — Du lat. torsum, de torquere. Cf. Torsade.

Torsins (Ag., Tr.), s. f. plur. — « Série d'amandes quartzeuses enveloppées de schiste tordu. » V. *Feuilletis*, *Délits* (MÉN.).

Torsis (Tlm.), s. m. — Liaison des deux extrémités d'un fil de chaîne ou de deux fils voisins, par simple torsion, que le tisserand se contente parfois de faire, au lieu de s'arrêter à les nouer. || Lg. — Brin de vigne taillé long et attaché sur un fil de fer. C'est le syn. de *Piesse*, mais non de *Torsin*.

Et. — Du fr. Tors, tordre, parce que, primitivement le *torsis* était un *torsin*.

Torsoué (Bx.). — Torsoir, appareil pour tordre et corder les cordeaux et les *champeaux*.

Torsu (Lg., Tlm.), part. pas. — Tordu. V. *Torser*. Cf. *Craissu*. || By. — L'extrémité à droite d'une senne ; l'extrémité à gauche est le *Devant*.

Tort (Mj., Lg., By.), s. m. — Eter' dans son *tort*, — avoir tort. || Grand *tort !* — loc. interj. — Parbleu ! il ne manquerait plus que cela ! || Faire *tort*, — gêner, faire mal ; faire éprouver une sensation pénible, soit physique, soit morale. Ex. : J'ai le soulé dans les yeux, ça me fait *tort*, — n'y a ren qui fait si grand *tort* que d'avoir envie d'étarnuer et de ne pouvoir pas.

Tortille (Mj., By.), s. f. — Impatience nerveuse causée par l'ennui ; nervosité ; p. ex., quand on est resté 3 ou 4 heures en chemin de fer sans pouvoir remuer. Syn. de *Tic*. || By. — Souvent Tertille.

Tortiller (Mj.), v. a. — Fig. — Enerver, impatienter. || v. n. — Tergiverser, hésiter, balancer. Ex. : Allons, n'y a pas à *tortiller*. — On ajoute souvent : ni du cul ni des fesses. — By., *id.* || V. a. — Mâcher et avaler gloutonnement. Il a vitement fait de *tortiller* ein calot. || Faire mourir, expédier. Ex. : Sa bronchique l'a bentout ieu *tortillé*. || Cf. *Tertiller*.

Tortillon (By.), s. m. — Foin ou paille tortillonnée en rond et en forme de corde. || Segr. — Espèce de gâteau dont la pâte a été retournée.

Tortillonner (Mj., By.), v. a. — Tortiller.

Tortos (Lg.), pron. ind. — Tous. Ex. : Ils sont *tortos* aux noces. N. Le fém. est Tortotes.

Tortous (Mj., Ssl.), pron. indéf. — Tous, sans exception. Pat. norm. Tertus. — Pour *Tertous*, *Trétous*.

Et. — P.-ê. de Très et de tous. — Hist. :

— « Et que le diable les emporterait *trestous.* » (Rab., *P.*, II, 11 et passim.)
« *Trestous* serez tenuz de Dieu prier
« Pour l'enfermier dict Franczois de La Court.
(*Inv. Arch.*, H, 1, 28, 2.)

Tortre, torte (Mj., By.), v. a. — Tordre. || *Tortre* la goule, — faire la grimace ; pleurer, pleurnicher. On dit par plaisanterie d'un vase dont l'orifice est mal fait : Il aime mieux *tortre* la goule que de demander son chemin.

Et. — Tortre est une forme plus dure du fr. Tordre ; lat. Torquere. Ce v. a 3 part. pas. : Tortu, ue ; tors, e ; tort, e. Le premier, et le fém. des deux autres sont employés en fr. soi-disant com. adj. q. — Hist. « Il renversa les paulpières des yeux contre mont, tortoit les mandibules de dextre en senestre. » (Rab., *P.*, III, 20.) — « Car Kubistan signifie rouer (rotare, tourner), *tortre*, bransler la teste. » (Id., *ibid.*, III. 46.) — *Torer*, *Torser*.

Tortu-bossu (Mj., By.), adj. q. — Tortillé ou contourné très irrégulièrement. Une branche, etc.

Tot, tote. — L'o très bref, adj. q. et adv. (Lg., Fu., Q.). Ex. : *Tot* le monde est parti à la Colonne ; — c'est *tot* le pus beau. — Il a marié *totes* ses filles.

Hist. — Se trouve dans les sermons de saint Bernard — et en 1268 (L. C.). — « François Cougnon grimpe sur la tête d'un gros chêne et de cette tribune agreste, il leur adresse en son patois la harangue suivante : *Tote* la France va se révolter, quiette net. pré abolir la République. Que qui é las qui v'lant se battre pré la Religion et le Roi se taisiant ; et que qui é las qui ne v'lant pas se battre parliant. » (Deniau, *Histoire de la V.*, t. I, 336.)

Toto, s. m. — Dimin. de Devanteau, ou Tablier (Segr. — Mén.)

Touâpée (Z. 151, Tc.), s. f. — Une fessée. Cf. *Souaper*. V. *Toisée*, *Flôpée*.

Touc (Mj., Lg., Tlm., Ssl.), s. m. — Caniveau, trou pratiqué sous un mur ou une chaussée pour l'écoulement des eaux. — Pron. touque, Cf. *Toul*.

Hist. — « Quand je fus sur un petit *tucquet*, qui est auprès, je me retourne arrière. » (Rab., *P.*, II, 14, 150.) — « Quand les eaux de la rivière de Loire sont vaux, c'est assavoir qu'elles montent jusque à un *tou* estant en la muraille de ladite abbaye. » 1490. *Inv. Arch.*, H, 1, 220, 1.)

Touchage (Segr.), s. m. — Bois de décoration qui touche à une maison (Mén.).

Touchant (Mj.), adj. verb. — Touchant, jouxtant, adjacent. || prép. — Auprès de, contre. Ex. : La Salle-Aubry c'est *touchant* Morevault.

Touche (Mj., By.), s. f. || Fig. — Tournure, manière d'être. Ex. : Il n'a pas bonne *touche* ; — il a eine ben mauvaise *touche*. || Action de toucher. || La Sainte-*Touche* est le dernier jour de chaque mois, où les fonctionnaires touchent leur traitement. Ex. : Vous êtes prié de passer à l'Economat, c'est aujourd'hui la Sainte-*Touche*. || Tf. — *Touche* à *touche*, sans laisser d'intervalles. Ex. : Les boutons de ma bâche étaient touche à touche, comme des boutons de soutane. || A *touche-touche*, *id.* || Mj. — A tout *touche*, id. || By. — Mèche de fouet. Syn. de *Touffe*. V. *Toucher*.

Hist. — Vous voyez bien, leur dit-il, ces gaillards, ils ne font mine de rien, mais je vous garantis, à leur *touche*, que si vous faites les malins, ils vous mangeront à la croque au sel. (Abbé Allard, *N. s.* Mj., 314).

Touché (Cff., Z. 187), s. m. — Haut fond dans le lit d'une rivière.

Touche-bœufs (Sp.), s. m. — Domestique de ferme dont la fonction spéciale est d'aiguillonner les bœufs, de les diriger. Syn. de *Bouer*. || Domestique de marchand de bœufs chargé de conduire des bandes de bêtes bovines d'un marché à l'autre. V. *Toucher*. By., *id.*

Toucher (Mj., By.), v. a. — A tout touche. — V. *Touche*. Les poissons sont à tout *touche* dans ceté douet-là. || Fig. — Aiguillonner, diriger des bœufs. || Chasser, expédier. Ex. : Je te vas *toucher* de là ; je te vas *toucher* garder tes vaches ! || V. *Bider*, Serrer. || Qui *touche* mouille. Au jeu de cartes, celui qui a touché une carte doit la jouer.— Indique aussi la contiguïté. Dans certains jeux, notamment au jeu des petits palets, cela veut dire que deux objets qui se touchent doivent être considérés comme ne faisant qu'un, donc à la même distance du but. — Ou encore que celui qui touche un objet doit le garder pour lui. || A Mj. et aux environs, Qui *touche* mouille signifie que celui qui a accepté de boire, ne fût-ce qu'un demi-verre, dans une société de buveurs, doit payer sa part complète de l'écot. Cela éclaire le sens de la locut.

Hist. — « Se transporta au logis de Gargantua, *touchant* davant soy trois vedeaux à rouge muzeau. » (Rab., *G.*, I, 18, 36.) — « *Toucher* les bœufs, les « frapper à coups de gaule. » J. Simon. *Le Temps*, 1893, février.

Touches-y-pas (Li., Br.) — N'y touche pas. Cf. Vas-y-pas.

Touche-touche (à) (Tlm.), loc. adv. — En se touchant, sans intervalles. Ex. : Les poires sont à *touche-touche* dans quieu poirier. V. A tout-touche, aux mots *Touche* et *Toucher*. Syn. de *Touche-à-touche*.

Toucheux, s. m. — Qui *touche* les bœufs. Un bon *toucheux* de bœufs doit savoir bien *noter*. V. *Noter* (Mén.). By.

Touchoux (Lg.), s. m. — V. *Toucheux*.

Toudrit' (Mj.), s. m. — Petite ouverture, ajutage, bec d'un vase, bout de tuyau, méat, petit trou qcque. Syn. de *Bichtri*, *Bichetouri*, *Tinet*, *Berloque*, *Toue*, *Tutrit*.

Toue, (Mj., By.), s. m.— Syn. et d. de *Tutrit*. C'est le *touc* de Mj., avec c muet. V. la citat. à *Touc*.

Toue [2] (Mj., By.), s. f. — *Toue* de gabarage, — gabare. || Faire la *toue* devant, — précéder dans un bachot et piloter (en avant d'un *coublage*, pour sonder, et au

besoin rectifier les passes) un bateau chargé qui descend la Loire, en reconnaissant et balisant le chenal. V. *Avalage.* || Au fig., cette même express. signifie : Sonder le terrain et faire les premières ouvertures en vue d'un mariage. V. *Tirot*, *Soube*, *Soutirot.*

N. — Touer, c'est : tirer à bord, soit par le moyen d'un cabestan, soit à bras, sur une amarre dont l'autre extrémité est fixée à terre ou à une ancre mouillée en avant du bâtiment, vers le lieu où l'on veut aller. Puis : bateau plat qui sert de bac. — Angl., to towe ; tient à l'allem. tau, corde.

Touée (Mj.), s. f. — Le contenu d'une toue. (N. Hatzfeld donne ce mot avec un sens différent.) Ex. : Ils baissaient une *touée* de quérueaux.

Hist. — Je possède la grosse d'un bail dont la minute fut reçue par Jean Augustin Poullain, notaire à Mj., le 7 frimaire an XIII, par lequel Etienne Plumejeau loue à François Trottier la closerie du Petit-Fourneau. On y lit : S'oblige ledit preneur de conduire chacun an du bail six *toués* de *crueau* ou pierres le long de l'isleau aux endroits les plus convenables pour garantir et empecher les dégradations du *chantier* du bas de la riviere. — V. *Cruau, Chantier, Quéruau.*

Touère (Mj.), s. f. — Cornet ou douille d'une Tie ou Quie, dont on encapuchonne la pointe du fuseau.

Et. — Même rac. q. Tuyau. — Me paraît être un doubl. ou une corr. du fr. Tuyère. Rapprocher *Tie*. V. *Thye.*

Touffe (Lg.), s. f. V.— *Péteille.* || Mèche, de fouet. || By. id. et Touche.

Touffeau (Mj., By.), s. m. — Tuffeau. Cf. *Barraude.* || Cœur de *touffeau*, — nodule, rognon ou fossile dur, noyé dans la masse d'un tuffeau.

Touil (Mj., By.) ou Touille, s. m. et f. — Tige de bois dont les mariniers se servent pour sonder les chenaux et mesurer la profondeur de l'eau ; bouille.

Et. — C'est la rac. de *Touiller*, *Ratouiller.* L'anc. fr. avait Touiller, salir, barbouiller.

Touille (Cfs., Zig. 187), s. f. — V. *Touil.* By.

Touillée (Tf.), s. f. — Fouille pratiquée par un animal sauvage. Ex. : Les blaireaux font des *touillées* dans les prés pour manger les racines de *cochet.* Syn. de *Roche.* Dér. de *Touiller.*

Touiller (Mj., Cff., By.), v. a. — Mouiller en projetant de l'eau sur qqn ou qqch. ; par ext. crotter. V. *Touil.* || Sonder avec la *Touille*, bouiller. || Troubler l'eau. Syn. de *Mareyer.*

Et. — Pour : toueiller, toeiller, toeillier ; du lat. Tudiculare (Varron), de Tudicula, marteau, spatule. — Agiter pour mélanger. — Hist. — « Le regent et sa femme... encontrèrent la procession dont ils tindrent moult peu de compte ; car ils chevaulchoient moult fort, et ceux de la procession ne porent reculer, si furent molt *touiller* de la boue que les pieds des chevaulx jettoient par devant et derrière. » (*Journ. de Paris sous Ch. VII*, p. 109). — « Avoine *touillée* croist comme enragée. » (Cotgr.) — L. C. = « Le Dr A. Bos propose une rac. german. : Aha., zâhi ; Holl., taai ; All., zâhe, visqueux, gluant. = Malvezin, celtiq. Toc, toquer, touquer, fréquentat. touiller, pour : touguiller et touquiller, donner de petits coups, battre à petits coups. — N. Le lecteur, documenté, choisira. — Rab. emploie : *entouillé* (P., III, 28, 278). — « Il advient communément quant un sanglier a prins gresse, et le temps est bel et sec, et il a un peu gelé... si vient au seulg (souille) et se boute dedans en la boe et se *toulle* parmy le seulg. » (*Modus* ; L. C. Vo Seulg.) — « De tholeīn, grec ; lat. turbare... On disait : *Touillé* de boe (*Lettres de rémission* de 1400), *Touillé* de sang (1406). D'où tatouiller, ratatouille (Ch. Nisard, 122). Toutes nos réserves pour l'étym. grecque.

Touine (Chl., Sa., By.), s. f. — Tabatière. Ne se dit qu'en plaisantant.

N. — Sorte de tabatière faite d'écorce de bouleau, de cerisier, etc. Cf. l'angl. to *Twine*, enlacer, enrouler, tourner. Ces tabatières se font en enroulant autour d'une planchette qui sert de fond une lanière de la première écorce, flexible et dure, du bouleau ou du cerisier (Dagnet). — Tabatière en bois ou de terre, en forme de petite bouteille plane ou ronde, fermée d'une petite cheville en bois. — Cf. *Chicouère*, *Tubique.* — On verse la prise dans un petit creux, à la base du pouce, et on l'aspire. (Dott.) — *T.* en forme de cornet, fermée par un petit bouchon ou *toupin.* P.-ê. ce mot vient-il de *Toupine.* Toupin, petit bouchon en forme de capsule. Du BL. Stupare, boucher, dont nous avons fait Etouper.

Touitoui (Lg.), s. m. — Porc. Nom enfantin. Syn. de *Gorin*, *Goret*, *Gouron*, *Noble*, *Monsieur.*

Toujou(r)s (Mj., By.), adv. — En tout cas. Ex. : C'est *toujours* ben pas vrai ! — Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai, au moins. || *Toujours* ben que, — toujours est-il que. — Ex. : Enfin *toujours* ben qu'ils ont fini par se dire des sottises

N. — L'r est complètement muet. Cf. *Velour*, *Rebous.* || Certes, certainement. Ex. : J'ai *toujours* jamais vu ein homme pareil. || N'est-ce pas ? Vous viendrez, *toujours* ? N'manquez toujours pas de venir.

N. — « Je n'ai *toujous jamais* vu une chose pareille. » Jaub. Se dit de même à Mj.

Toul, s. m. — Fossé. Cf. *Touc.*

Hist. — « En débat de servitudes de maisons voisines en bonne ville et fauxbourgs, comme de veuës, goutières, privaises, *touls*, canaux. » (*Cout. d'Anjou.* Art. 513, p. 364.)

Etym. — C'est le breton Toul = trou.

Toulon, s. m. (Chm), s. m. — Fossé creusé dans l'épaisseur d'une haie, pour l'écoulement de l'eau. Ex : Il y a un lapin dans le *toulon.* L'eau passe dans le *toulon.* Syn. *Raganne.* || Bas-Maine *id.*

Et. — D. de *Toul.*

Toulot (Mj.), s. m. — Manche du fléau. V. *Fleau.*

Et. — P.-ê. dimin. d'un mot Toul, qui serait le même que l'angl. Thowl, touret ?

Toun (Sp.), adj. poss. — Ton. Ex. : C'est pas *toun* affaire. Syn. de *T'n.* Cf. *Moun*, *Soun.*

Touner (Lg., Sp.), v. n. — Tonner.

Tounerre (Lg., Sp.), s. m. — Tonnerre. Au Lg. ce mot est fémin.

Touper (Sar., Sp.), v. n. — Faire ressentir des élancements douloureux. Ex. : Ça *toupe* dans mon panaris. Syn. de *Bouter*, *Saquer*. || Palpiter, battre, en parl. du cœur. V. *Toupiner*. || Segr. — Gronder avec des paroles véhémentes. (Mén.).

N. — Cf. l'angl. Tup, bélier et le fr. Taupe. || By. Zouper. Ça me zoupe dans mon panaris.

Toupet' (Mj.). s. m. — Volonté. Ex. : Il ne l'a pas dans son *toupet*, il ne le fera pas. Syn. de *Micâmeau*. || Se mettre dans le *toupet*, — dans la tête. || Avoir dans le ou son *toupet* de... — s'entêter, s'aheurter à. Syn. aussi de *Ciboulot*. || *Toupet* de commissaire, — aplomb insolent. || By., t final muet.

Et. — Dim. de l'a. fr. Toup ; de l'all., Zopf, touffe de cheveux. — Même rad. que dans Touffe. — C'est la partie de la tête, pour le tout.

Toupie (Mj., By.), s. f. Fig. — Personne méchante, chipie, harpie. Ex. : Mauvaise *toupie !* — Les Angl. disent ; Taupie. || Femme de mœurs légères. || V. *Chabot*.

Et. — Orig. germ. (Diez). Rac., top, pointe, extrémité. — Semble aussi en rapport avec l'a, fr toupin, tupin, pot ; prov. topi, topina ; all., topf, pot, — de sa forme ronde. — Mais comment expliquer le changement de sens du jouet d'enfant aux autres sens ?

Toupignon (Lg.), s. m. — Petit chignon ou boule de cheveux sur le sommet de la tête. Cf. Toupet.

Toupiner (Sar., Sp.), v. n. — Faire entendre des coups sourds : battre, palpiter. Ex. : Le cœur me *toupine*, c'est comme un cul de paisse. Dim. de *Touper*. — Faire tic-tac ; se dit du cœur, des pulsations.

Tour (Mj., By.), s. m. — Jouer le *tour*, — jouer un mauvais tour, tirer un pied de cochon, duper, flouer. || Faire voir le *tour*, — on ajoute qqf. — de la bique à Gautier, — apprendre à vivre, attraper, pincer. || By. — Se dit absolument. Ex. : Je te vas faire voir le *tour*, mon mauvais gars ! || A *tour* et à rang, — chacun à son tour. « Il les a tous battus à *tour* et à rang. N. On pron. : et y à rang. || Mj., Lg. — *Tour* de reins, — douleur de reins par suite d'un effort violent, d'un faux mouvement. || Humeur, disposition d'esprit. Ex. : Il est d'ein vrai bon (ou mouâs) *our*, enhuit. V. *Goût*. || Avoir ein *tour* du chien de la Robinière, — être à moitié fou. || || *Tour* d'eil, — coup d'œil sévère ; ou : œillade. || *Tour* du puits, — treuil-du-puits. By., *id.*

Tourbenthine (Mj., By.), s. f. — Térébenthine. Cité dans L. C. — Ag. Turpentine. Cf. *Tourmentine*.

Tour de chat, s. m. — On doit laisser entre un four et le mur du voisin un espace vide, ou *tour de chat*, de 0m15 à 0m20. (Sar., Do.) Mén.

Tour de cou (Mj.), s. m. — Chaîne d'orfèvrerie entourant le cou. || Boa de fourrure. Cf. *Mimi*.

Tour d'échelle, s. m. — Droit existant au profit d'un bâtiment sur un terrain contigu pour placer une échelle pour faciliter les réparations aux toitures (Mén.).

Tourette (Mj.), s. f. — Faisceau de poignées de chanvre liées ensemble par la tête et dont les pieds sont écartés de manière à former une sorte d'édicule conique capable de résister à la pression du vent, tout en offrant à l'air et à la lumière la plus grande surface possible. Cette disposition a pour but d'achever la dessication et le blanchiment du chanvre avant de le rentrer.

E.t — Ce mot est un pendant du fr. Tourelle et un dimin. du fr. Tour. V. *Ruette*. Les tourettes de chanvre affectent la forme des toits en poivrière qui couronnaient les tourelles des gentilhommières de jadis. || Angl. Turret. — Syn. de *Moulinette*.

|| Au Lg., ce mot est employé dans son sens propre de petite tour, tourelle.

Tourlarigote (à) (Mj., Lg.), adv. — A tire-larigot. — Syn. et d. de *Tarelarigote* (à).

Tourmentier (Mj.), adj. q. et s. — Turbulent. Syn. de *Sang-bouillant*. — Vif, pétulant ; se dit d'un enfant. — Du fr. Tourment. — Pat. norm. Tourmentière.

Et. — Lat. Tormentum, proprement Engin à tordre, de Torquere.

Tourmentine, s. f. — Térébenthine. Vx fr. Tormentine (Mén.). Cf. *Tourbenthine*.

Hist. — « O Vulcan, apporte du feu, de la poix et du bitume, et nous en fais, avec de la *tourmentine* noire et du souphre, la composition accoutumée pour les brusler. » (Merl. Coccaie, ii, 364).

Tourmentines. — Trémentines.

Hist. — « S'est transporté par devers nous Jean Bouet, curé de *Tourmentines*, lequel m'a demandé sy je vouldroys baptizer ung enfant, je luy ay répont que ouy. » (1623. *Inv. Arch.*, S. E. iii, 381, 2, m.)

Tournage, s. m. — Manège. « Les chevaux reçoivent une guinouée pour rester au *tournage* (Mén.) V. *Guinouée*.

Tournailles (Sp.), s. f. — Ne s'emploie guère qu'au plur. — Recoin de champs où la charrue ne saurait atteindre parce qu'il lui faudrait tourner suivant un arc d'un rayon trop faible. || Lisières de champs, bouts de planches, où tourne la charrue. — Syn. de *Détournailles*, *Etournailles*, *Traversaine*. — Courbe (Cotgrave.)

Tournâsin (Ts., Mlr.), s. m. — Outil de potier qui sert à parer la poterie déjà sèche avant la mise au four. L'ouvrier s'en sert à peu près comme le tourneur fait de son ciseau.

Tournants-virants (Mj. et envir.), s. m. — plur. — Les rouages, le mécanisme d'un moulin. On achète, on loue un moulin avec ses *tournants-virants*. C'est la formule employée par les notaires. Qqf. Tournants et virants.

Tourne (Mj., Lg., By.), s. f. — Carte que l'on retourne à certains ieux ; retourne. Syn. de *Vire*.

Tourne-bouse. — Femme servante dont l'emploi est de s'occuper de l'étable (avec une nuance de mépris). Cf. *Vire-bouse.*

Tournée (Mj., By.), s. f. — Espace dans lequel on peut tourner. Ex. : La chârte est trop près du mur, a n'a pas sa *tournée.* || Grande quantité, abondance. — Syn. de *Tapée*, *Fouée.* || *Tournées* et virées, — allées et venues, tours et *ratours.* || Consommations offertes à toute une société. || Tour, excursion, voyage. — Ex. : J'allons faire eine *tournée* à Champtocé. || Rossée, volée de coups. Syn. de *Distribution*, *Roustée*, *Redouillée*, *Randonnée*, *Râclée*, *Toisée.*

Tourne-ongle (Lg.), s. m. — Torgnole, mal blanc, sorte de panaris superficiel. Syn. de *Tourneux*, *Virouneau*, *Cerne-ongle.* Cf. le fr. Torgnole.

Tourner (Mj., By.), v. a. — *Tourner* un air, le moduler. || Faire *tourner* en bourrique, — abrutir. || v. n. — Absolument, — devenir fou, perdre la tête. Ex. : Si n'y a pas tout de même ôyoù en *tourner* de voir ça ! — Syn. de *Folèier.* || *Tourner* le miel, c'est le chauffer pour voir s'il y a de la cire. (Mén.) || V. n. *Tourner* sus cul — se retourner brusquement.

Tourner-virer (By., Mj.), v. a. et n. — Se tourner en tous sens. J'ai entendu dire, étant jeune : *Tournez-virez*, Châteaugontier, tu verras Craon. V. F.-Lore, v. || Ti., Z. 146, Tourner et revirer ; *id.*

Tourneux (Li., Br., Mj., By.), s. m. — Panaris superficiel qui se développe successivement tout autour de l'ongle. — Torgnole. — V. *Virouneau*, *Tourne-ongle*, *Cerne-ongle.*

Tourne-au-vent (Lg.), s. m. — Mécanisme qui permet, de l'intérieur d'un moulin à vent, de faire tourner la toiture autour de son axe et d'orienter les ailes. Ce mécanisme fort simple a partout remplacé les *guivres.*

Tournure (Mj.), s. f. — Mauvais prétexte, subterfuge, échappatoire, défaite, mensonge. Syn. de *Rubrique.* || Aventure louche, histoire fâcheuse. Syn. de *Sornette*, *Avernette*, *Ferdaine*, *Bachelette.* || Présure, pour faire cailler le lait (Mén.).

Touroiller (Lg.), v. a. — Battre, dauber, rosser, rouer de coups. Syn. de *Douêner*, *Touâper*, *Serancer.* || V. récipr. Se culbuter, se terrasser à tour de rôle, lutter longtemps. N. Le son naturel de l'o est conservé. — Syn. de se *Verlutter.* — Dér. du fr. Tour.

Tourte (Lg., Sp.), s. f. — Tourterelle, colombe. Doubl. de *Teurte*, *Tourtre.* Le mot fr. est un diminut. du mot patois. || Mj. — Sorte de pâté ; V. *Tourteau.* || Au fig. Avoir l'air d'une *tourte*, — d'un nigaud.

Et. — L. Turturella (qui a donné tourtre) dimin. de Turtur. — Hist. « Ajoutons que point à eulx n'appartenoit manger de ces belles fouaces ; mais qu'ils se debvoyent contenter de gros pain ballé et de *tourte.* » (Rab., *Garg.*)

Tourteau (Mj., St-P.), s. m. — Gâteau plat. || Enfant boulot, surtout mastoc. — Syn. de *Pape*, *Pâté*, *Daubier*, *Maloquais*, *Lochon.* Ex. : Queun grous *tourteau* !

Et. — Dér. de tourte ; L. Torta, gâteau plat ; de tortus, tortu, tourné en rond ; de torquere, tordre. — Le celtiq. a le même mot : Kimry, torth ; b. bret., tors, pain rond ; gaél. et irl. tort, petit pain. — Torta se trouve dans la *Vulgate.* — Semble ne pouvoir guère être rattaché à tortus.

Tourtelle (Mj.), s. f. — Paquet de *poupeaux* de filasse.

Tourtiau, s. m. — Pain de qualité inférieure, fait avec les râclures de la huche (Segr.). Mén.

Tourtre. (My.) s. f. — Tourterelle. V. *Tourte*, *Teurte.*

Tousée (St-A.), s. f. — Grande quantité d'herbe à faucher. Ex. : Y en a-t-il eine *tousée* d'herbe dans son pré ! — Syn. de *Houssée.* — Dér. de *Touser.*

Touser (Mj., By.), v. a. — Tondre, p. ex. un blé trop avancé, vers le mois de mars.

Et. — Doit venir d'un v. lat. Tunsare, fréquent. de Tundere, et, à son tour, paraît être la rac. du fr. Touselle, provenç. Tousello. — Hist. « Sanson, qui jadis avoit esté un noble homme très fort, il n'eust pas esté aveugle, la teste *tousée*, si son amye Dalila n'eut point sceu le secret de sa pensée. » — « Ho, Dalila, qui as *tousé* Sanson. » (L. C.).

Tous-les-jours (Mj., By.), s. m. plur. — Vêtements de *tous-les-jours*, par opposit. à v. des dimanches. — « Il y a été dans ses *tous-les-jours.* — On me chantait, dans mon enfance, ce couplet, dont je me rappelle très bien l'air :

— « Tu la mets à tous les jours
« Ta culotte (*bis*),
« Tu la mets à tous les jours
« Ta culotte de velours.

Toussade, s. f. — Accès de toux. « L'asthme vous donne des *toussades* par le temps humide. » (Mén.) Syn. *Teuglement.*

Toussâillard (Lg.), adj. q. — Qui tousse beaucoup ou souvent. Syn. de *Toussard.* Dér. de *Toussâiller.*

Toussâiller (Lg., By.), v. n. — Tousser beaucoup ou souvent. Syn. de *Toussoter.*

Toussaint, s. f. — Temps de Toussaint, ou temps de pluie. (Segr.) Mén. — By.

Toussard (Lg.), adj. q. — Qui tousse beaucoup ou souvent. Syn. de *Toussâillard.*

Tousser creux (Mj.). — Avoir une toux grave, profonde. By., *id.*

Tousserie (Mj., By.), s. f. — Action de tousser. Ex. : Queune *tousserie* qu'il fait ! — Cf. *Trânerie.* Syn. *Teuglement.*

Toussoter (Mj., By.), v. n. — Tousser fréquemment et par petits coups. Syn. de *Toussâiller.*

Toussoterie (Mj., By.), s. f. — Action de *toussoter*, tousserie fréquente.

Tout (Mj., By.), adj. ind. ; s. m. — De

tout en tout, — du tout au tout, entièrement. Ex. : A fallu que je me change de *tout en tout*. — Ç'a changé de *tout en tout*. Au Lg., on supprime : de. || *En tout*, — du tout. — Je n'y comprenons ren en *tout*, — rien du tout. || Locutions : Il n'est pas *tout* laid, — tout à fait laid, si laid que ça ; — *Tout* d'une affilée, — sans intervalle, de temps ou d'espace ; — *Tout* de go, facilement. — Ça n'ira pas *tout* de go ; — *Tout* pendant que, — pendant tout le temps que. || *Tout* de même, — cependant, — c'est *tout* de même vrai, ce qu'i raconte. || *Tout* plein, — beaucoup, très, extrêmement. « Je l'aime *tout* plein, ce queneau-là || J'aurions mangé assiette et *tout*, tant que c'était gouléyant. || St-P. *Tout* en travers. — Jurements, gros blasphèmes. Ex. : Il en jurait des *tout*-en-travers ! Syn. de *Rendoublements*, *Calots*. || Mj., By., Fu.. — *Tout* par, — rien qu'à. Ex. : Tu ne sarais faire ça *tout* par toi, — tout seul. V. citat. à *Tombereau*. || Du *tout*, — Ellipse, — pas du tout. Ex. : Vous ne savez pas ça? — Du *tout*. || *Tout* partout, — partout. — Je l'ai charché *tout* partout. || *Tout* de même, — marque l'assentiment, dans une réponse. « Veux-tu prendre ein verre? — *Tout* de même. (Autre sens que ci-dessus.) || Tout comme, — la même chose : Molière, *Ecole des Femmes*, ii, 3.

— « ...C'est justement *tout comme* :

« La femme est justement le potage de l'homme. » || Comme *tout*, — ellipse ; comme tout ce qui est le plus. Ex. : Il est embêtant comme *tout* ! || *Tout* celui, — employé au sing., par imitat. de Tous ceux. *Tout* celui qui veut, — comme tous ceux qui veulent. || Pour *tout* aller, — se dit d'un vêtement qui se porte en toute occasion. — C'est eine culotte pour *tout* aller. Elle ne craint rien ; on peut la salir.

Toût (Mj., Lg., By.), adv. — Tôt. Ex. : Il est encore trop *toût*.

Hist. — « Je retourneray certes, dist Panurge, bien *toust*. » (Rab., *P*.).

Toutaie (Lg.), s. f. — Rôtie trempée dans du vin chaud sucré. Syn. de *Roûtie-en-vin*, *Sucrine*.

Toutalement (Mj.), adv. — Totalement.

Tout-aller (Fu., By.), s. m. — Filasse de seconde qualité. Syn. de *Grous*. V. *Brin*.

Tout-bête (Mj., By.), s. m. — Niais, nigaud. Syn. de *Trop-bête*, *Trop-sot*, *Tout-sot*.

Tout-châcun. Tous ceux qui. — On dit aussi : Tout un châcun. By.

Toute-bonne, s. f. — Orvale ou Sclarée. Salvia sclarea. (Mén.).

Tout-ensemble (By.). s. m. — Le mâle et la femelle du chambre réunis.

Toute-saine. — Vulg. — Androsemum officinale.

N. — Sanicla, plante astringente, — ou sorte de millepertuis, vermifuge. (Darm.)

Tout-à-l'heure (Mj., By.), loc. adv. || Presque. Ex. : J'ai *tout à l'heure* autant de vin comme l'an passé.

Toûtier (Mj.), s. m. — Marinier qui fait la *toue devant*, les *avalages* ; pilote de Loire.

Hist. — « Une équipe se compose de dix bateaux. pour conduire une équipe, il faut dix mariniers et un *toutier*. (E. Grangez, *Voies navigables*, p. 318. — Litt.)

Tout-laid' (Mj., By.), léte, s. m. — Désignation ou interpellation qui s'adresse à un enfant méchant. Ex. : Hue ! le vilain *tout-laid* !

Toutoute (Mj.), s. m. — Instrument de musique à vent, qcque. Dér. de *Toutouter*. — *V. Luma*.

Toutouter (Mj.), v. n. — Souffler dans un instrument à vent. — Onomatopée.

Tout-sot' (Mj.), s. m. — Niais, nigaud. Syn. de *Trop-sot*, *Trop-bête*, *Tout-bête*.

Touzer, v. a. — V. *Touser*. Tondre. — On dit : J'ai bien d'autres chats à *touzer*, ou : d'autres chiens à fouetter, pour : J'ai bien d'autres choses, plus importantes, plus pressées à faire, que celle que vous me demandez. — By.

Tôvre (Tlm.), s. m. — Talus. Ex. : Les abernotes, ça se trouve dans les *tôvres* des haies. — Le mot paraît avoir vieilli. Syn. de *Crossier*.

N. — Jaubert, à Touvre, renvoie à Tauve, tauvre : « Espace de terrain inculte, couvert de broussailles, de forme circulaire, ordinairement relevé en forme de butte, de tumulus, et que l'on rencontre çà et là (Indre). || Jet d'un fossé, — petite butte.

Trâ (Sa.), s. f. — Traquet, sorte d'oiseau.

E. — Pour Traie. Cf. *Hâ*, *Vâ*, *Clâ*. V. *Traie*.

Et. — Traquet. Ainsi appelé du mouvement continuel de ses ailes et de sa queue. — Se rattache au néerl. trekken, tirer et aller. — Cf. Traquet de moulin (Litt.) = Traie sorte de grive. Trée. La draine des naturalistes. By.

Tracassier (Jumellières, Mg.), s. f. — Ne peut s'expliquer que par la locut. : Elle relève sa cotte plus haute que les genoïls, jusqu'au *tracassier*. Syn. *Vezet*, *Califourchette*, *Carrefour-Briton*.

Tracer (Sp., By), v a. — Traquer, suivre à la trace. || *Id*. — v. n. — Sillonner le terrain. — Ex. : Les taupes ont *tracé* par tout le pré. || Lué. — Aller et venir souvent par le même chemin.

N. — Traquer est : tracer, avec la prononc. norm. ou picarde. — Littré le tire d'un thème germaniq.; néerl., treck, action de tirer. — Darm., L. pop. Tractiare, de tractum, supin de trahere, tirer. Cf. l'angl. Tract, espace, région.

Tracmaler (Sal.), v. n. — Aller fureter partout. Cf. *Traquemarder*.

Trafiquer (Mj., By.), v. a. — Faire commerce de. Ex. : Il *trafique* les cochons gras. || — Manigancer.

Trahision (Sa.), s f. — Trahison. Cf. *Folaision.*

Trahu (Tlm.), s. m. — Tracas. Ex. : J'en ai ayu du *trahu*, à élever neuf enfants ! || Tort, dommage. — Sp. Mot vieilli. Ex. : Ça va leux faire du *trahu.* || Epoques des femmes. Avoir le *trahu* (C. Fraysse, p. 167). Syn. de *Compagnie*, *Affaires*, *Mardi-gras.*

N. — « ... Estre convocquez en nostre dict conseil pour vous faire hommage une fois en leur vie et payer le *treheu* qui nous est deu. » (1498, *Inv. Arch.*, E, 330, 2, 2.) — Treheu n'est pas mis ici pour trahu, mais pour Trehu, au sens de *Tribut.* Les deux mots doivent se confondre?

Traie [1] (Mj., Lg.), s. f. — Traquet. Sorte d'oiseau très bavard. Syn. de *Trâ.* || Li., Br. — Grive qui reste au pays. V. *Cacasse.* By.

Hist. — « Comme la *traie*, il se viendra prendre à la glus. » (Merl. Cocc.) L. C.

Traie [2], s. f. — Une coche, une truie. V. *Trée.*

Et. — Truie. BL. troga, truiga, truia. — On avait songé au lat. Sus trojanus, porc farci, ainsi dit du cheval de Troie, rempli d'hommes et d'armes. Diez, qui a conçu de son côté cette étym., l'a fortifiée. Suivant lui le : sus trojanus a donné : porco di Troia abrégé en : troia ; il cite un ancien auteur espagnol qui a nommé : troya un sac rempli de comestibles, et cavallo di Troya, nom que les Napolitains donnent à un goinfre, à celui qui se remplit le ventre. Cela est très ingénieux et certainement très possible. Mais, dans cette hypothèse, que faire du c que présente la plus ancienne forme, celle de l'an 844 (Troicis, localité dans l'arrondissement de Loches, Truyes ; c qui se retrouve dans le b. lat. Troga et dans le provenç. truiga? On peut penser que le celtiq. (gaëliq. torc, verrat ; bas-bret. tourc'h) rend mieux compte de la forme, et, pour le moins, aussi bien du sens.

Train (Mj., By.), s. m. — Allure, bruit ou rythme de la marche. Ex. : Je connais le bourgeois à son *train.* || Sp., Lué. — Traces du passage, vestiges, piste, pied. Ex. : Illy a ein loup dans le bois de la Gaubertière, le garde a suivi son *train.* Se dit en ce sens au Lg.. De là l'angl. Trail, même sens. — C'est ça ein *train* de marte. || Mj. — Eter' en train, — être en bonne santé. Ex. : Ma tantine n'est pas ben en *train* depis queuque temps. || Sp. — Désir vénérien. Ex. : Le *train* le prend sus le tard. || Mj. — Avoir ein *train* de fièvre, — avoir un peu de fièvre. || Faire le *train*, — faire du tapage. || *Train* de vie, — manière de vivre, conduite. Ex. : C'est ren du tout que de son *train.* || Le *train* 11, — la marche à pied. Ex : Je vas prendre le *train* 11 pour me rendre ; si vous voulez profiter de ma voiture? (Allusion aux deux jambages qui représentent les deux jambes)

Trainage (Lg,), s. m. — V. *Traînis.*

Trainasse, s. f. — Tire-goret, rouille, renouée ou Polygonum, et l'arroche.

N. — Littré le cite. « A cause que les tiges en sont couchées. » — Renoncule rampante. Pié-pou. (Jaub.)

Trainasser (Mj., By.), v. n. — Traîner, languir, avoir une convalescence longue et difficile, une maladie de langueur. V. *Entraînassé.* || Lambiner, s'attarder. Syn. de *Loitriner.*

Trainasserie (Mj , By), s f. — Action de lambiner, de s'attarder. Syn. de *Traînerie*, *Lambinerie.*

Trainassier (Mj., By.), s. m. — Celui qui lambine, qui s'attarde. Syn. de *Traînier*, *Rabâtier.*

Trainat, s. f. — Femme de mauvaise vie, et traîne (Mén.).— On dit : Une traînée. Syn. de *Roulure*, *Pouffiasse.*

Traine (Auv,, Lg., Sa.), s. f. — Râteau à foin. || Sa. — Morceau de bois que l'on suspend au cou d'une vache et qui traîne jusqu'à terre. Syn. de *Tribard.* On dit aussi : traîneau. Syn. *Landon*, *Lendon.* || Mj. — Sorte de herse. || Traîneau à transporter les récoltes, les outils, etc.

Traineau (Mj.), s. m. — Enfant malpropre et peu soigneux ; celui qui se roule ou se vautre par terre sans souci de ses effets. || Lambin, qui est en retard. Syn. de *Traînier*, *Traînassier.* || Syn. de *Traîne.*

Traine-bâton (Mj.), s. m. — Garçon marinier. || Ironiquement. Marinier, en général. Cf. *Castaud*, *Pirrier*, *Péteux*, etc.

Traine-buisson, s. m. — Nom vulg. de l'accenteur-mouchet. Emouchet. — Fauvette d'hiver (Jaub.).

Traine-chien (Sp.), s. m. — Celui qui a entrepris de marier un jeune homme et qui présente le prétendant à la famille de la jeune-fille. Syn. de *Rouche-croûtes*, *Merlet*, *Tineux.* — L'express. est sarcastique, mais pittoresque et suggestive.

Trainée (Tlm.), s. f. — V. F.-Lore, VII. || Une *traînée.* Femme de mauvaise vie, et du dernier ordre. Syn. *Traînat.* || By. — Grande ligne de fond dormante, ayant parfois jusqu'à un kilom. de long. V. *Champeau.* Syn. *Cordée.*

Traine-malaise (Vz., Tlm.), s. — Individu désagréable, un fâcheux, un importun.

Ex. : Ceté pouvre gars-là, c'est eine vraie *traîne-malaise.* — Syn. de *Bassin.*

Hist. — « Voyez un peu ! monsieur notre pasteur :
« Veut de sa grâce, à ce *traîne-malheur*
« Montrer de quoi finir notre misère. »
(La Font., *Jument.*) — Litt.

Traine-moué, **Traine-vesse** (Mj.), s. m. — Déformations usuelles du mot : tramway par la facétie locale. V. *Vesse.* C. *Automaboule*, *Berniclette.*

Traine-pied (Mj.), s. m. — Sorte de lacet à prendre les oiseaux.

Traine-queue (Lg.), s. m. — Garniture de fer, en forme de demi-boucle oblongue, fixée au bord externe du mancheron droit d'une charrue.

Et. — Parce que cette garniture est destinée à empêcher l'usure du mancheron, ou queue, lorsque le laboureur couche sa charrue sur le côté et la laisse ainsi traîner.

Traîner (Sp.), v. a. — *Traîner* à l'écorche-cul, — traîner de façon à ce que le derrière traîne à terre. — On dit aussi *Trîner.* || Mj., By. — *Traîner* la guêtre, ou la savate, — errer, rôder, tirer la jambe. || *Traîner* la nippe. V. *Nippe.* || v. n. — Faire un voyage pénible et inutile. Ex.: Je ne sais pas ce que vous avez été *traîner* faire jusqu'à ein Mesnil (tournure dédaigneuse) ! — N. Malgré les apparences, le v. *traîner* est ici absolument neutre comme il l'est toujours en ce sens. Il importe de se rendre compte que la phrase ci-dessus doit se construire logiquement : Je ne sais pas *ce que faire* vous avez été..., etc., c.-à-d. pourquoi faire. V. *Faire,* Cf. *Trîner.* || Lg. — Absolument. Salir.

Traînerie (Mj.), s. f. — Action de s'attarder, de lambiner. Syn. de *Lambinerie.*

Traînglot (partout), s. m. — Soldat du train des équipages.

Traînier (Lg., By.), adj. q. — Traînard, lambin. Syn. de *Lambinier, Rabâtier.* || Vagabond, mendiant, — galapiat.

Traînis (Lg.), s. m. — Foin que l'on ramasse sur le pré avec le râteau ou *traîne.* Syn. de *Râtelures, Traînage, Râtelain.*

Train-train (Mj., By.), s. m. — Train, marche habituelle d'un commerce, d'un métier, de la vie. || Habitude prise d'un métier, d'un commerce. Ex. : Son patron va le mettre sus le *train-train,* au courant. V. *Coule.*

N. — Littré prétend qu'on doit dire : trantran ; subst. verb. de l'anc. v. trantraner, qui est le holl. tranten, se promener çà et là. — « xvie s. — Il entend le trantran. » (Oudin, *Curios. fr.*)

Trairiou, s. f. — Petite vache bonne à traire. || Le pis de la vache (Mén.) V. *Pé.*

Traisse (Mt.), s. f. — Traite, quantité de lait que l'on trait à chaque fois. Syn. de *Moisson.* En fr. Traite.

Trait, s. m. (Lpc.). — Le balancier qui porte le seau pour tirer de l'eau, dans les engins de ce genre.

Traitif (Mj.), adj. q. — Maniable, commode. Se dit d'un manche d'outil. — Facile à traiter.

Traître (Mj.), adj. q. — Brutal, cruel. V. *Trique.* || *Traître* à son corps, — très dur pour lui-même. By., *id.*

Traîtrement (Mj., Lg., By.), adv. — Traîtreusement. || Brutalement, cruellement.

Trâlée (Lg.), s. f. — Bande, troupe, ribambelle. Syn. et d de *Treulée, Tériâlée* Dér. de *Trâler.* V. *Trôlée.* Cf. *Tertillée.*

N. — Tralée, en Saintonge, Bande de gens se trouvant ensemble. Au xviiie s., on disait : trolée. « Mlle de Sens vient passer une partie de l'automne chez moi, à Chambord, avec une *trolée* de femmes de la cour. » (*Lettre du maréchal de Saxe,* citée par Sainte-Beuve. *Caus. du L.*, t. XI. — Gloss. saintong. de A. Éveillé). — Bande, troupe. Un tralet de canards, de grues, etc. (Jaub.) — Une tralée d'enfants.

Trâler (Lg.), v. n. — Errer, vagabonder, courir çà et là. Syn. de *Treuler.* Doubl. de ce mot et du fr. Trôler.

Et. — All. Trollen ; angl. to troll ; mais aussi kimry, troliaw, tourner, rouler.

Tram (Ag.), s. m. — Abréviat. de Tramway. C'est la voiture motrice. V. Citat. à *Buffalo.* Cf. *Traîne-moué, Tramvai.*

Tramail (Mj., Sp.), s. m. — Travail, appareil dans lequel on suspend les bœufs pour les ferrer.

N. — Il faut remarquer qu'à Sp. et à Tlm., on dit *Cramail,* qui pourrait bien être la forme originelle. Alors le Mj. Tramail formerait la transition avec le fr. Travail. — Angl. Trammel.

N. — Quoiqu'il soit français au sens de filet, nous croyons devoir donner les détails suivants. || By. Un tramail, ou un : trois-mailles (trémâ) se compose d'un filet fin à petites mailles, appelé *toile,* entre deux filets à très grandes mailles, tous les trois réunis en haut par une filière garnie de *cossards,* et en bas par une filière garnie de plombs. La toile a une ampleur, ou hauteur, un tiers plus grande que les deux autres parties, permettant au poisson de s'*Embouiller.* Un gros poisson se lançant contre le filet pour s'échapper traverse les grandes mailles ; mais il entraîne une *boille* de la toile (il s'embouille), se débat, entraîne davantage de toile et se poche (se prend comme dans une poche). La boille est l'ampleur du filet médian permettant au poisson de s'embouiller dans un Trois-mailles.

Etym. — Maille de rets. De Macula, d'où Tremaclum, qui se trouve dans la Loy salique : « Si quis *tremaclum* de flumine furaverit. » — Et, de ce mot : *tremallum.* Un titre de l'abbaye de Vendôme (1080) : Tractus retis, quod vulgo vocant *tramallum,* ad capiendos pisces, — d'où nous avons fait *tramail* (en Norm.) et *tremail* (en Anjou). Ménage.

Hist. — « Quaresmeprenant... avoit... les boyaulx comme un tramail. » (Rab., *P.*, iv, 30.) || L., condamné à six mois de prison pour vol de deux *tramailles.* (*Pet. Courrier,* 28 avril 1907.)

Tramvai (Partout). — Mauvaise prononciation de tramway (tramouai).

Tranche (Mj., Lg., By.), s. f. — Sorte de houe à lame étroite. || Lué. — Outil de bêcheur à bec large. || Outil à long manche dont les maçons se servent pour brasser le mortier. Syn. de *Rabot.* Bret., Dranch, pioche.

Et. — Trancher, pour Trencher, — d'un type * trincare, qui a dû exister de bonne heure en lat. pop. à côté de Truncare. — Hist. « Des marrochons, des pioches, cerfouettes, beches, *tranches* et aultres instruments requis à bien arborizer. » (Rab., G., i, 23.) — « Joly les en empêcha en les assommant avec sa *tranche* à brasser le mortier. » (Deniau, *Hist. de la V.*, iv, 154.)

Tranche-à-plat (Ech.), s. m.

Hist. — « Il menaça M. Raine d'un énorme bâton et d'un *tranche-à-plat* (1906. *Angevin de Paris,* n° 30, p. 3, col. 2.) — Herminette ? *Asseau.*

Tranchette (Lg.), s. f. — Petit hoyau. Dimin. de *Tranche.*

Tranchon (Lg., By.), s. m. — Tronçon. Syn. et d. de *Trançon*. Du fr. Trancher.

Trancle [1] (Segr.), s. f. — Espèce de bêche à deux branches pour soulever la terre. Syn. *Pic*. || Tranc, My. — Pic long qui sert à fombrayer. V. *Tranche*.

Trancle [2] (Segr.), s. f. — Luzerne ; aussi bitbu, bitbeu, rethu, mâche, écoublé (Mén.). Cf. *Tranfle*, *Trenche*.

Trançon (Mj., By.), s. m. — Tranche, tronçon. Ex. : Je vas faire griller dessetrois (deux ou trois) *trançons* d'alouse. — Darne, tranche de poisson (saumon, alose), ou d'andouille, gogue, etc. — Syn. et d. de *Tranchon* ; d. de Tronçon.

N. — Tronçon vient de truncus ; trançon, de trancher (Litt.) — Hist. — « En France, vous en avez quelque *transon* en la devise de M. l'Admiral. » (Rab., *P.*, i, 9.) — « Et là... grignotte d'un *transon* de quelque missique précation de nos sacrificules. » (Rab., *P.*, ii, 6, 125.)

|| Retour à la gelée. Sar. — P.-ê. un *trançon* de froid. Syn. *Branche*. V. *Transon*.

Tranfle, tranfe. (Mj.), — s. m. Sorte de petit trèfle à fleurs blanches, très commun dans les prairies naturelles des bords de la Loire. Il donne un fourrage estimé. Corr. du fr. Trèfle. || Trifolet, ou trèfle rampant (Mén.)

Tranquillement (Mj., By.), adv. — Aisément. Ex. : Il le battrait ben *tranquillement*.

Transon, s. m. — Un transon de froid ; un temps illimité de froid. (Mén.). V. *Trançon*. || By. — Un moment de froid excessif.

Hist. — « Or, dit Pantagruel, faisons un *transon* de bonne chère. » (Rab., ii, 29.) — Jaub.

Trappe (Mj.), s. f. — Claie garnie de paille qui sert d'abri contre le vent. Syn. de *Tuevent*, *Yon*.

Trapuce, s. f. — Faire une *trapuce*, ou une petite attrape (Segr.). Mén.

N. — Trapusse. Ratière. « Le mariage qui servit de leurre et de *trapusse* aux huguenots. » (*Satire Ménip.*, 147. — Jaub.)

Traque (Sp.), s. f. — Pied, patte, jambe. S'emploie surtout au plur. — Syn. de *Rale*, *Guibole*, *Traquemelles*, *Quiolles*, *Caramelles*.

Et. — De *Tracer*. Sans doute la rac. du fr. Détraquer.

Traquemard (Mj.), s. m. — Bruit de ferraille, de sabots fêlés. Ex. : Tes sabots sonnent le *traquemard*. Syn. de *Clabard*. — V. Traquenard dans Littré.

Hist. — « Compaignons, j'entends le *trac* de nos ennemis. » (Rab., *G.*, i, 43, 84.)

Traquemardage (Mj.), s. m. — Bruit de sabots. Syn. de *Crabuchage*.

Traquemarder (Mj.), v. n. — Saboter, faire du bruit avec les pieds, traîner des sabots en menant grand tapage. V. *Traquemard*.

Traquemelles (Mj.), s. f. plur. — Pieds, jambes. Syn. de *Guiboles*, *Rale*, *Traque*, *Quiolles*, *Caramelles*. Se rapproche de *Traquemard*, *Traquemarder*. Paraît être un doublet de *Caramelles*.

Traquet' (Mj.). — By., t final muet, s. m. — Claquette, crécelle. Jouet d'enfant dans lequel une languette élastique vient frapper les cannelures d'un petit cylindre de bois, ce qui produit une succession de claquements secs et rapides. || Fig. — Personne qui parle vite et beaucoup. — Corr. du fr. Claquette. — Bavard. || Langue bien pendue. Ex. : Il en a d'ein *traquet* ! Syn. *Losse*. By. id. || Chemin de la *Traquette*, à Angers. V. *Traquemard*.

Hist. — « Entendisme un bruit strident et divers comme si fussent femmes lavans la buée ou *traouets* de moulins de Bazacle lez Tolose. (Rab., *P.*, v, 31, 550.)

Trasse (Lg.), s. f. — Terrine. || Jatte à lait. Syn. de *Laitière*. — Syn. et d. de *Terrasse*, par contract.

Trassée (Lg.), s. f. — Le contenu d'une terrine. Syn. de *Terrinée*. || Le contenu d'une jatte de lait. V. *Trasse*. Syn. de *Laitiérée*.

Tratoire (Lg., Sp.), s. f. — Cheville de fer ou de bois fixée sur le croc de la charrue, et qui reçoit l'*omblette* du court-berton. Syn. de *Tatoire*, *Tritoire*.

Et. — Du lat. trahere, tractare ? C'est cette cheville qui supporte tout l'effort de la traction.

Trauler, v. a. — Frapper avec une traule ou trole. V. *Trôlée*. En vx fr. Courir çà et là dans la boue. (Mén.) Syn. *Scionner*, *Feurter*.

Travâillant (Mj.), part. prés. || adj. verb. Pénible, fatigant. Cf. *Gangnant*. — Laborieux. — En parl. d'une besogne. Ex. : Y a ren de pus *travâillant* que de faucher. By., *id*.

N. — Travail a eu le sens de : souffrance pénible, et même de : Instruments de la Passion : « En lieu de gaige mist les travaux et angoisses de la passion de N.-S. J.-C., c'est assavoir la saincte Croix, la greigneur (plus grande partie) et le fer de la lance et de l'esponge. » (*Chron. de Nangis*, an. 1239. — L. C.)

Travâiller, â très long (Lpc., By. Mj., etc.). — Travailler.

Travâilleux, **euse** (Mj., By.), adj. q. et s. m. et f. — Travailleur, celui ou celle qui se livre habituellement à un travail physique très pénible. — N. Les campagnards ne reconnaissent comme travail que le travail corporel.

Travarse (Mj.), s, f. — Traverse. — Couper à la *travarse*, — couper au plus court.

Travarseur (Mj.), s. f. — La largeur, le sens transversal. || Le temps qu'il faut pour traverser. Ex. : Ein content de lait ne dure que la *travarseur* d'ein guiret. Prov. — Pour Traverseur, du fr. Traverser. — « Ça faisait toute la *travarseur* de la boire. »

Travarsier (Mj.). V. *Couette*, s. m. — Traversin.

Hist. — « Item, une coête et ung traverslit et une voienne à l'envelopper. » (1449. *Inv. Arch.*, E, 436, 2.) — N. Ce mot : traverslit était en usage

à Montjean et à Chalonnes au XVII[e] s. ; je possède des actes de famille où il est employé. R. O.

Travers (Mj., By.), travè (à By.), s. m. — Région, finage, parages, partie d'un champ ou d'un terrain. Ex. : Les terres ne sont pas fameuses dans ceté *travers-là*. — Y a ein *travers* que la terre est meilleure. || Donner dans le *travers*, — se mal conduire, mener une vie irrégulière. || St-P., Mj. — D'ein *travers*, — en bloc. — Lg. — Par ein travers, — *id.*, en gros. On achète ou on vend par ein *travers*, un cochon, un lot de bois, l'herbe d'un pré, etc. — « J'ai acheté son foin d'ein *travers*. || Mj. — De *travers* en *travers*, — de part en part (j'ai entendu prononcer : de *parque* en parque) ; Syn. de *Jour à jour*. || prép. — Auprès de. Ex. : Tâche de venir *travers* moi ! || Par, Sur, — Il m'a foutu ein bâton, eine pierre *travers* la tête, les jambes. || Sp. — A champs *travers*, — à travers champs. || Mj. — En travers, — à travers, au travers de. Ex. : Il a passé en *travers* la haie. || De, de la direction de. Ex. : Le vent est *travers* mar. Presque tous ces sens à By.

Hist. — « L'eau a passé de *travers en travers* à la Rabaterie. » (1711.— *Inv. Arch.*, E, III, 98, 1.)

Traversâille (Lg.), s. f. — Sillon tracé en travers de la pente générale d'un champ. Ex. : L'eau se tient dans les *traversâilles*

Traversaine (Sa.), s. f. — Bout des sillons au bord d'un champ, où la charrue ne peut atteindre et que l'attelage traverse pour passer d'un sillon à un autre. Syn. de *Détournailles*, *Etournailles*, *Tournâilles*.

Traverseau (Tlm.), s. m. — Barre de bois placée au-dessous de chaque *pennon* du métier de tisserand et qui est rattachée d'une part au pennon, dans le plan duquel elle se trouve, et d'autre part aux marches par les prouillères des marches. C'est donc par l'intermédiaire du *traverseau* que la marche agit sur le pennon. — Dim. du fr. Traverse.

Traverser (Lg.), v. a. — Donner un second labour transversalement au premier. C'est le contraire de *Virer de long*.

Traversier, s. m. — Traversin (Lué). « *Item*, une couette, un *traversier* et deux oreillers. » 2[e] p., p. 86. V. *Travarsier*.

Traveucher (Z. 146, Tc., By.), v. n. — Aller et venir. Syn. *Treuler*, *Treuller*.

Travoil (Lg.), s. m. — V. *Travouil*. N. Le son naturel de l'o est conservé.

Et. — V. D. C. V° traolium.

Travoiller (Lg.), v. a. — V. *Travouiller*.

Travoillon (Lg.), s. m. — Partie de brin de fil d'un écheveau que, par mégarde, on n'a pas entièrement roulée sur le *travouil* ou le *travoil*.

Travouil (Sar., Bg., Mj., My., Sal., By.), s. m. — Dévidoir. Instrument en forme de roue sans jantes, et dont les rayons portent de petites traverses sur lesquelles on enroule le fil en écheveaux. || Fig. — Ronronnement du chat. — Syn. de *Travoil*. || Sal. — Sa langue marche comme un *travouil*. || Sp. — Planchette de bois rectangulaire munie de deux poignées opposées, sur laquelle on enroule une *colletière*.

Et. — C'est le doubl. du fr. Treuil. (Lat. Torculum, de torquere? Litt.) — Cf. l'angl. to Twirl, faire tourner, tournoyer. — || Hist. — « Rouets à filer..., *trouils* ou treuils à pied simple ou double, qui servaient à former en écheveaux le fil accumulé sur les fusées. » (*La Trad.*, p. 79, l. 42.) — N. P. — Ainsi le Mj. Travouil serait devenu par contract. Trouil et Treuil. Il dériverait probablement d'un mot lat. Trabeolus, dimin. de Trabes? — R. O.

Travouiller (Mj., Tc., Zig. 197, Sar., By.), v. a. — Dévider, mettre en écheveaux, du fil, au moyen du *Travouil*. || Fig. — Tortiller, torturer, en parl. de la colique. || v. n. Ronronner, en parl. du chat. || Tourner avec vitesse, — une roue de machine, — faire tourbillonner, bouleverser. Ex. : Les palettes de *la* vapeur, ça *travouille* l'eau, vantiers ! Cf. *Travoiller*.

Travouilleuse (Cho.), s. f. — Dévideuse.

Hist. — Publication de mariages. « L. C..., et G. T., *travouilleuse*. » (*A. de P.*, 3 novembre 1907, 3, 5).

Trayeur, — euse (Ag.), s. m. et f. — « Celui, celle qui trait les vaches.

Hist. — « Le jury attribue à titre de récompensè spéciale un prix de 10 francs à chaque *trayeur*. (*A. de P.*, 14 juillet 1907, 2, 3.)

Trébécher (Smm.), v, n. — User du *Trébéchet*.

Trébéchet (Smm.), s. m. — Sorte de houe à deux cornes. Syn. de *Bicorne*.

N. — L'instrument devait avoir, primitivement, trois cornes. Le mot dér. de Tré, ou trois, et du fr. Bec, avec suff. dimin. — V. *Terbéchet*.

Hist. — « Nombre de traînards des Colonnes infernales furent ainsi expédiés par lui autour de l'étang du Blanc, tantôt à coups de fusil, tantôt à coups de *trébéchet*. (H. Bourgeois, *Hist. de la Gr. Guerre*, p. 34.)

Trébucher, v. n. — Donner un petit labour superficiel. (Mén.) Pour *Trébécher*.

Trée (Mj., By.), s. f. — Truie. — *Trée* gouronnière, gourinière, Sal. — truie portière. V. *Gouronnière*. || Fig. — Cloporte, sorte d'annelé. Syn. de *Gorette*. || Sp. — Grosseur, irrégularité dans un brin de fil. Syn. de *Liêtrée*, *Maton*. V. *Trâ*, *Traie*. Corr. du mot fr.

Trèfle (Lg., Tf.), s. f. — Ex. : J'ons été coper de la *trèfle*, j'en ons copé tot ein fagot.

N. — On distingue la trèfle rouge, qui est le trèfle incarnat, et la trèfle verte, ou trèfle de pays, qui est le trèfle ordinaire, ou trèfle rouge. V. *Roussillon*.

Tréfoué, s. m. — Trois feux. En 1720 on écrivait trefouault. (Mén.) — V. *Terfau*.

Treille, de champ, de prairie ; certaine étendue irrégul. de terrain. (*H. D.* 1750, à Doué.) Mén.

Tre, Tré. — Ces syllabes se prononcent Ter.

Treizaine (Mj.), s. f. — Quantité contenant treize unités de même nature. || By. — « Aut' foé (autrefois) on donnait toujou' la treizaine, c.-à-d. 13 pour 12. A la rouisserie, on *déme* à la treizaine ; en comptant les poignées on met de côté chaque treizième, et ces poignées sont les démes, ou le salaire.

Trémâ (By.). — Syn. de *Tramail*, *Trois-mailles*. V. *Lège*.

Tremblaie (Sp.), s. f. — Tremblement. S'emploie dans la loc. prov. : Etre à la *tremblaie*, — trembler.

Tremblâiller (Mj.), v. n. — Trembloter. Dimin., fréquentat. de Trembler.

Tremble (Mj., Lg., By.), s. m. — Arbre. V. *Pouple*. || Tremblement. Ex. : Velà ein *tremble* qui l'a pris ; les dents illi en pétaient dans la tête. || Il s'est mis à fribler, puis il illi a pris ein *tremble*. C'est le subst. verb. de Trembler.

Tremblement (Mj., By.), s. m. — Tout le *tremblement*, — tout le tralala, tout l'attirail, tous les accessoires. || Jurer des *tremblements*, — blasphémer avec violence, lancer des bordées de jurons. V. *Triboulement*. — On dit dans le même sens : Jurer des *calots*, des *chârtées* de bon Dieu. — Syn. de *Redoublement*, *Rendoublé*, *Tout en travers*.

Trembler (Mj., Lg., etc.), v. a. — *Trembler* la fièvre, — tr. de fièvre.

Trembleur, s. m. — Celui qui tremble la fièvre.

Trème (Mj., By., Ag.), s. f. — Trame.

Et. — L. Trama, de trameare, passer au-delà, entre (tra, meare). — Hist. :

« ...Quant au vouloir
« De la fille, je scay bien qu'elle aime ;
« Mais elle sait bien que la *treme*
« N'est pas pour ourdir cette toile. »
(R. Belleau, II, 139.)

— Treume. — Bobine adaptée à la navette du tisserand et qui porte le fil de la trame. « Faire des treumes », les garnir de fil. C'est l'ouvrage des femmes et des enfants. — Dans la campagne, les treumes sont fabriquées avec de petites branches de sureau vidées de leur moelle. — Traine, dans Roquefort. — (Jaub.)

Trémontage (Mj.), s. m. — Manœuvre pour faire passer un bateau de l'aval à l'amont d'un pont ou d'une porte de barrage. Syn. de *Comble*.

Et. — Du préf. Tré, lat. Trans, au-delà de, et Montage, action de monter.

Trempage, s. m. — V. *Trempager* (Vr.).

Trempager (Vr.), s. m. — C'est le gargotier qui se charge, moyennant une légère rétribution, de tremper la soupe, c.-à-d. de fournir le bouillon (gras ou de légumes) à un ouvrier qui fournit le pain. V. *Trempage*.

Et. — Temperare. D'abord : modérer, au moyen d'un mélange ; puis, imbiber d'un liquide. Vx fr. Temprer.

Trempe (Mj., Lg., Lué, Sal., By.), s. f. — Pluie abondante. Ex. : Il a tombé eine bonne *trempe*. || Fig. — Trempée, rossée, correction manuelle, averse de coups. || Averse reçue. || Syn. de *Trempée*, *Trempure*, *Enfondure*.

Trempée (Mj., Lg., By.), s. f. — Averse reçue, trempage. V. *Trempe*, et les Syn.

Tremper (Mj., By.), v. a. et n. — Tremper la soupe, verser le bouillon sur le pain. — On dit proverbialement de qqn dont les vêtements sont transpercés par l'eau : Il est trempé comme eine soupe.

Trempinette (Lg., By.), s.f. — Pain trempé dans du vin froid. — Faire trempinette. Syn. de *Bijane*. Cf. *Toutaie*, *Soupe à la pie*, *Soupine*, *Marie-Jeanne*.

Trempure (Mj., Lg.), s. f. Mouillure, imbibition. Trempe, trempage. || Etat de celui qui est trempé. Ex. : J'en ai attrapé d'eine *trempure* ! Syn. de *Enfondure*, *Trempe*, *Trempée*.

Trémuer (Lg.), v. a. et n. — Remuer, bouger, changer de place. N. Se prononce souvent Termuer. — De trans et movere ou mutare.

Trenche (Chpt.), s. m. — Sorte de trèfle commun dans les prés. On l'appelle à Mj. *Trenfle*, et à Sa. *Roulée*. — Corr. de *Trenfle*. Syn. de *Roulette*, *Grand-Muguet*. Cf. *Tranche* [1].

Trentain, s. m. — Un trentain de messes, ou trente messes ; imité de dixain, ou dix messes (Mén.). Mj. —

Hist. — « Je voel et ordonne ung *trentel* de messe estre dittes et celebrées pour l'ame de my le plus brief que faire se porra. » (D. C. V° Trentale.) — « Vincent Dupont m'a légué une messe par mois à perpétuité... et quatre *trentins*, savoir un pour chaque prêtre de cette paroisse. » (1698. *Inv. Arch.*, S, E, III, 34, 1, m.)

Trente (Mj.), s. m. — Un *trente*, fût d'une trentaine de litres. Cf. *Soixante*.

Trente-et-un (Sp., By.), adj. num. — Se mettre sur son *trente et un*, — se parer, s'endimancher, faire toilette. V. *Dix-huit*. || Lg., s. m. — Sorte de jeu de cartes. Syn. de *Belle*. || Mouvements vifs du cœur.

Hist. — « Lorsque nous entendîmes cela, le cœur nous fit *trente et un*. » (*Anj. hist.*, 2e an., p. 152.)

Trépas-de-Loire (Mj., Chl.), s. m. — Nom officiel sous lequel on désignait au XVIIIe s. les droits que percevait l'Etat sur les marchandises transportées par la voie fluviale.

N. — Je possède dans mes papiers de famille un reçu pour *Trépas de Loire* délivré à Mathurin Bastard, alors fermier à Brodeau, île de Chalonnes, qui fut mon quadrisaïeul maternel, ainsi conçu : « Jay receu de Mathurin Bastard la somme de dix neuf sols six deniers pour les droits du *trepas de Loire* (sur) la quantité de trois fourniture de graine de lin qu'il a déclaré conduire à ingrandes fait au Bureau de Chalonne, le premier mars 1757. Signé : J. Herin. » — (Tré-pas ; passage au-delà.) (R. O.)

Trépassés, s. m. pl. — Les marchandises *trépassées* étaient celles qui avaient passé les détroits ou passages du seigneur du lieu (Mén.)

Tret' (Mj., By.), s. m. — Le complément d'une bonne pesée. Ex. : Vous ne mettez guère de *tret !* — Excès de poids au profit de l'acheteur. — Angl. Tret, même sens. — Syn. de *Crêssion*, *Ajet*, *Amendillon*, *Ramandon*.

Tretous, pron. indéf. — Tous. V. *Tertous*.

N. — « Très se joignait à toutes sortes de mots, adj., subst., ou verbes, pour leur communiquer une valeur superlative. Trestous exprime plus absolument que tous. Les exemples sont innombrables. — Trestout, trestoute, trestuz. — (RAB., MONTAIGNE.) Cf. Trespas, tresfond, tressuer, tressaillir, tressauter, trestourner, tresprendre. (GÉNIN. *Variat.* — sur le sens du superl. Tre, tres.) — Hist. ; « Bonjour, Messieurs, dict Panurge, bonjour tretous. » (RAB., *Pant.*)

Treu, treue (Sp.), part. pas. — Trouvé. Ex.: J'ai *treu* ein couteau.

N. P. — Le v. Trouver se conjugue encore aujourd'hui : Je treus, tu treus, il treut ; et le part. pas. est : treu, treue. Ces formes, les seules qui soient spéciales au pat., ne s'emploient plus à Mj., et ont vieilli à Sp. — On sait du reste que Treuver est une forme archaïque de Trouver, déjà vieillie au XVII[e] s., bien que LA FONTAINE l'ait encore employée dans le prologue de la fable : *Le gland et la citrouille* :

— « Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la [preuve
« Dans tout cet univers et l'aller parcourant,
« Dans les citrouilles je la *treuve*. »
— « Contre Hercule au combat se *treuve*. »
(J. DU BELLAY, *Corne d'abondance*, 97.)
— « Si après la mort on *treuve*
« La fin de tant de malheurs. »
(ID. — *Complainte du désespéré*, p. 146.)

Treufle (Mj., By.), s. m. — Trêfle. Forme vieillie.

Hist. — « Ont le nez en figure d'un as de *treuffles*. » (RAB.. *P.*, IV, 9, 370.) — Se trouve dans COTGRAVE.

Treuil, s. m. — Pressoir (commun) où chacun pouvait venir faire son vin.

Treûle (Ag.), s. f. — Cours de ventre. Syn. *Courante*, *Va-vite*, *Débord*, *Trop-chie*, *Drigue*.

Treulée (Mj., By), s. f. — Bande, foule. — V. *Trôlée*, *Treullée*, *Tériâlée*. V. *Tertillée*.

N. — « Tirolée (Bas-Berry) ; ribambelle, kyrielle. COQUILLARD se sert du mot Triolaine pour désigner une suite de personnes. (ROQUEFORT). JAUB.

Hist. — « O vainguit sans conviy
« Ine viloine *trollée*
« De Limouzains affamy,
« Nau, nau. » (*Noëls popul.*)

Treuler (Br., By.), v. a. — Se promener ; faire une treulerie, promenade. Syn. se *Ballader*. || Sal. — *Treûler* sa guêtre partout, — traîner, aller de côté et d'autre sans rien faire. || A Mj. — Traîner ses guêtres. V. *Treuller*.

Treules, s. f. plur. — Perches placées en terre et qui végètent, formant une haie vive. (MÉN.). Cf. *Arçons*.

Treulier, s. m. — V. *Breulier*. Flâneur. V. *Trole* et *Troler*. By.

Treulle (Craon), s. f. — Faucheuse à cheval pour les foins.

Treullée (Mj.), s. f. — Foule, cohue. Ex. : Eine *treullée* de quenaux. Syn. de *Tirondaine*, *Bouée*. Syn. de *Tériâlée*, *Trâlée*, *Treulée*. Fr. Trollée.

Treuller (Mj., Bl., Li., Br.), v. n. — Trôler, errer, se promener sans but, vaguer. Syn. de *Trâler*. V. *Treuler*. C'est le fr. Trôler et l'angl. to Troll, to Stroll.

Trêve, s. f. — Fillette? Succursale?

Hist. — « La Cornuaille, Freigné et sa *trève* Beaulieu. » (Dans une liste de paroisses. *Anj. hist.*, 6[e] an., n° 6, 607.)

Trezelles, s. f. — Filet pour pêcher, servant à prendre des anguilles (1574. *Archives Saint-Jean*). MÉN.

Hist. — « Nul ne doit pescher à filetz, *trez* et ligne à plomb ou autres engins défendues. » (*C.*, *G.* I, 603.) Trez = corde. — V. *Trizelle*.

Trezillon (By.), terzillon.— Morceau de bois destiné à serrer dans un trou du bord la corde attachant l'affître. LITT. le cite avec un s. — Cf. *Desillon*.

Tri (Mj., Lg., By.), s. m. — Triage, et aussi : rebut, déchet.

Triacle, s. f. — Thériaque. V. *Thiriaque*.

Hist. — Triaclerie ; action digne d'un vendeur de thériaque. « Féerie, sophisterie, empirie, médicasterie, *triaclerie*. » (*Alect.* Rom., p. 35). — *Triacleur*, vendeur de thériaque. (MÉM. de MORNAY, I, 787.)

Triance (Mj.), s. f. — Triangle de fer muni de trois pieds, destiné à soutenir un plat au-dessus de la braise. — Syn. et d. de *Triangle*.

Triangle (Lg.), s. f. — Triangle de fer dont on se sert pour soutenir dans les foyers les plats au-dessus de la braise. Syn. et d. de *Triance*. || By., Ag., Prononc. Triande.

Tribale (Chg., Ma., Z. 206), s. f. — Le morceau de bois suspendu au cou d'une vache pour l'empêcher de courir. V. *Tribard*, doubl. de *Trimbale*.

Tribard (Mj., Li., Br.), s. m. — Gros morceau de bois que l'on suspend par une corde au cou des vaches méchantes, de telle sorte qu'il traîne à terre et passe entre les jambes de devant de l'animal, dont il entrave les mouvements. — Voisin de *Sélibard* et *Entribarder*. Syn. de *Triberd*, *Landon*, *Tribale*.

Et. — Tribart. Carcan composé de trois bâtons qu'on met au cou des cochons pour qu'ils ne puissent passer à travers les haies (LITT.) — Tabaillon. Interversion de Bataillon ; il bat les jambes de devant comme le batail d'une cloche (JAUB.) — Probablement un composé de goth. : triu, bois, et du germ. : bar, chose qui sert à fermer ou à empêcher, bâton, verrou (Cf. Barre) ; l'all. traduit exactement par : holzsperre. — Hist. — « Ensemble luy jetta un gros *tribart* qu'il portoit sous son escelle. » (RAB., *G.*, I, 25, et passim.)

Triberd (Lg.), s. m. — V. *Tribard*.

Tribert (Ths.), s. m. — Fourche à *quatre* doigts pour le fumier. Cf. *Trion*.

Tribonot, s. m. — Jeu d'enfants. V. **Folk-Lore**, VII.

Tribord (Mj., By.), s. m. — Ne s'emploie que dans la loc. adv. : Tribord à bâbord, — de droite à gauche. — Ex. : Il avait tout jeté *tribord* à bâbord.

Et. — Corr. de Stribord, de l'island. Styri-bord (styri, gouvernail, et bord ; au moyen âge, et dans les marines du nord, le gouvernail était à droite). (LITT.). — En 1606, Estribord (DARM.)

Triboućcher (My.), v. a. — Placer deux ou plusieurs objets semblables en sens inverse. (Se trouve dans *Picciola*, de SAINTINE). V. *Terbouêcher*. || By. — Bécheverter, boéch' varder

Triboulement (Sp), s m — Bordée de jurons. Ex : Il jurait des *triboulements* de bon Dieu. V. *Tremblement*, *Rendoublement*, *Rendoublés*, *Calots*, *Tout-en-travers*.

Hist. — « Il a moult en cest Sicile paine et *triboulement*. » RUTEBEUF. — Agitation, tribulation. (JAUB.)

Tribouler (Lg., Sp., Tlm.), v. n. — Dégringoler, rouler sur soi-même. || v. a. — Faire dégringoler, terrasser, renverser. — Corr. de *Dérībouler*. Cf. Dégringoler. || *Tribouler* l'esprit, — brouiller les idées, affoler.

Et. — Ce mot paraît être le même que le mj. *Dérībouler*, La rac. commune semble être *Ribouler*, de Boule.

Trichard, s. m. — Tricheur. — « Vieux *trichard*, veux-tu du lard? chantent les enfants en jouant. (MÉN.) V. *Tricheur*.

Triche (Mj., By.), s. f. — Tricherie. Faire de la *triche*. — A donné l'angl Trick, tour, nice, malice.

Tricheter (By.), v. n. — Tricher.

Et. — L. Tricari, chercher des détours. (LITT.)

Tricheux (Mj., By.), adj q. — Tricheur.

Trichotée (Lg.), s. f. — Liasse, trochet. Ex.: Eine *trichotée* d'ognons. — Syn. de *Liassée*, et d. de *Trochetée*, dér. du fr. Trochet.

Tricole (Mj., Lg.), s. f. — Torticolis. Ex. : J'ai la *tricole*. — V. *Tord cou*.

Tricolôre (Mj.), adj. q.— Le 2ᵉ ô très long. Cf. *ôdeur*.

Tricot (By.), s. m. — Bâton gros et court. V. *Triquot*.

Tricotée (By.), s. f. — Volée de coups de tricot. Syn, *Lâtrée*, *Laudée*.

Tricoter des jambes, v. n. — S'enfuir précipitamment.

Et. — Tricoter semble tiré de trique (au XVIᵉ s., triquoteuse), l'aiguille en bois ayant été nommée un triquot, ou petite trique. — SCHELER pense que Trique est pour Estrique et vient du néerl. Strikjen, frapper ; all., streichen. || By. Marcher en remuant les pieds l'un vers l'autre, sans doute à l'imitation des deux aiguilles (broches) entre les mains d'une personne qui tricote ; ce qui donne, parce que ces aiguilles s'agitent très vite, l'expression : *tricoter* des jambes, fuir précipitamment. — (Ingénieux et très probable. A. V.) || Frapper, battre ; tricoter les côtes. By.

Tricoterie (By.), s. f. — Tricotage et tricot, du français. « J'ai apporté ma *tricoterie*. » Syn. de *Brocherie*.

Tricquoterie, s. f. — Rebellion.

Hist. — « En 1461, il y eut une rebellion contre les employés des tailles tenues à Angers ; ils portaient avec eux des triquots ou bâtons, pour se faire obéir. » (MÉN.) — « Lequel Sauvestre print une *tricote* ou billard, et en donna au suppliant sur le front. » D. C. Vᵒ tricolus. XVᵉ s. V. aussi vᵒ trigum.

Trient (Sp.), s. m. — Sorte de fourche à dents recourbées à angle droit, qui sert à tirer la paille, le foin, le fumier. Syn. et d. de *Truon*, *Tervon*, *Trion*.

N. — Sans doute pour Trident, bien que l'instrument se fasse d'ordinaire avec deux dents seulement. A Mj., il a trois dents et s'appelle *Epondoire*.

Trier (se) (Mj., etc.), v. réf. — Faire bande à part.

Trifler (Mj., Lg., By.), v. a. — Parer, nipper, endimancher, une personne. Syn. de *Querter*, *Nipper* [1], *Toiletter*, *Apprâiller*. Est pris le plus souvent en mauvaise part ; habiller avec afféterie, excentricité et sans goût. || v. réf. — Se Trifler, même sens.

N. — Ce mot semble avoir qq. rapport avec l'angl. Trifle. Ce sont des colifichets, des jolis riens, qui composent la toilette.

Trifouil (Mj.), s. m. — Désordre, bouleversement, tohu-bohu, confusion, tripotage. V. *Trifouiller*.

Hist. — « Haines, jalousies et autres *triffouilleries* (intrigues) de cour. » (SULLY, v, 101.) N. — Sully avait des propriétés à Mj. ; les Orchères.

Trifouiller (Mj., By.), v. a. — Tripoter. || Farfouiller. Syn. de *Fouigneter*. — Chercher, fouiller partout, mettre en désordre. — *Trifouiller* l'eau, c'est la troubler (Segr. — MÉN.) || v. réf. — Se trémousser. Syn. de se *Trimousser*. || Se carrer en se donnant beaucoup de mouvement.

Et. — Pour Tréfouiller ; tré = très, et fouiller. — L. pop. Fodiculare, tiré de fodicare. (Cf. *Fouger*.) Foeillier, foueillier, fouillier, fouiller. Au XIIIᵉ s., funllier.

Trignoche, s. f. — Petite souche ou tetoche; comme verrue de bois ; aussi : hanoche (MÉN.)

Trigue (Mj.), s. f. — Trique, Forme vieillie.

Trimance (Sp.), s. f. — Pécore, souillon. Syn. de *Marganeau*, *Pâgnon*, *Tampane*.

Trimancer (Mj.), v. n. — Travailler d'arrache-pied, se débrouiller. — Ne se dit que des travaux d'intérieur. Le mot a qq. peu vieilli. Fréquent. de Trimer.

Et. — Inconnue. Cf., cependant, le bas-bret. tremen, tremeni, aller d'un lieu à un autre. — Au XVIᵉ s., « le grand trimaud », le grand chemin. L. C. — Argot : Trimard, chemin. — Norm. : Tramer, pour trimer, aller ça et là.

Trimard (Mj., By.), s. m. — Besogne fatigante, manœuvres compliquées et difficiles. Syn. de *Chahail*. || Qqf. pris pour *Tribard*. — Sal. — D'où : Entrimarder, arrêter.

Trimbale (Mj.), s. f. — Houe à cheval, scarificateur. V. *Trimbaler*. Syn. de *Journalière*, *Egâilleuse*, *Bineuse*, *Peccance*.

Hist. — « RAB. a : triballement et trinqueballer, I, 40, et II, 16. »

Trimbaler (Mj., Sal., By.), v. a. — Traîner, porter de ça et de là. || Biner avec la trimbale. Syn. *Egâiller*.

Hist. — « Le bruit et la *triballe* des gens de nopces vous romproient tout le testament. » (RAB., *G.*, III, 30, 282.) — « *Trimballement* de poesles, chaulderons, bassins. » (*Id.*, v, 2.) — Cf. *Brimballer*. — « Le brimbaleur qui tient le cocquemart. » (*Id.*, *G.*, I, 2, fin.) — Brimballer, sonnailler les cloches, agiter, mettre en mouvement.

Trimbarder (se) (Sp., By.), v. réf. — Se promener, aller se promener. Corr. du fr. Se *Trimbaler*.

Trimer (Segr., By.), v. n. — Marcher vite, se dépêcher. « Velà des cyclistes qui *triment* ! » Tu n'as qu'à *trimer* pour prendre le train. || Mj., By. — Travailler dur. Syn. de *Turbiner*, *Ourser*, *Harquéler*, *Haquenasser*. — C'est le fr., avec un sens plus large. Angl. to trim, arranger, entretenir, redresser, arrimer.

Trimesse (Mj., By.), s. m. — Trimestre.

Trimousser (se) (Mj., By.), v. réf. — Se Trémousser. Syn. de se *Trifouiller*.

Et. — P.-ê. un dér. de Tremere, trembler. (Cf. trémoise, un des noms de la torpille, et trémie, qui est dans un état de tremblement continu.) (LITT.) — N. Une famille historiquement célèbre, établie dans notre voisinage, porte le nom de la Trémouille ou la Trimouille.

Trinard (Mj.), s. m. — Traînard.

Trinasser (Mj.), v. n. — Traînasser.

Trinassier (Mj.), s. m. — Lambin.

Trincaillier (Sa., Tlm., By.), s. m. — Quincailler.

Et. — Quincaille, pour Clinquaille. — Clinquant.

Trinée. — V. *Jeu*.

Triner (Mj.), v. a. — Traîner. Forme vieillie Cf. *Giner*.

Trinerie (Mj.), s. m. — Action de traîner, de s'attarder, lambinerie.

Trinier (Sa.), s. m. et adj. — Traînard, qui aime à s'attarder. Syn. de *Tarinier*, *Musard*. V. *Trîner*.

Trinoche (Ag.), s. f. — Etre en trinoche, mêché, légèrement ivre. V. *Brindezingue*.

Trinquer (Mj., Lg., By.), v. n. — Etre la victime, payer les pots cassés. Syn. de *Ecoper*, *Gober*. « Avec tout ça, c'est moi qui *trinque !* »

Et. — All. Drinken, Trinken, boire.

Hist. — Si nous *trinquons*, a-t-il ajouté, cela n'est égal, parce que ça peut faire du bien aux autres. (*A. de P.*, 9 juin 1907, 2, 3.)

Triochée (Mj., Sp.), s. f. — V. *Trochée* et *Troquet*.

Et. — A. fr. Troche, faisceau, bouquet, assemblage. Troche serait-il une métathèse pour Torche, au sens de faisceau ? — Ou Trochet.

Trion (Mj.), s. m. — V. *Trient*.

Tripâille (Mj., By.). s. f. — L'ensemble des tripes, des boyaux.

Et. — B. L., tripa, stripa. — Celtiq. ; kim., tripa ; irl., triopas ; b.-bret., stripen. — Hist. « Ceste *tripaille* n'estoit viande moult louable. » (RAB., *G.*, I, 5, 12.)

Tripée (Mj.), s. f. — Excès de boisson. Syn. de *Soûlée*, *Cuite*, *Culottée*, *Taure*, *Muffée*, *Nuée*, *Bardée*, *Biture*, *Tripotée*, *Pichenette*.

Triple (Mj., By.), s. m. — Dans la loc. : Gangner le *triple* (tripe) et le double, — gagner beaucoup.

Tripotée (Mj., Sal., By.), s. f. — Volée de coups, rossée. || Fig. — Grande quantité. Syn. de *Pelée*, etc. || Soûlée complète. V. *Tripée*.

Et. — Triper, vx fr. Danser, sauter, trépigner. — Tripoter, manier malpropremeut, ou sans ménagement, des objets. V. *Tripoter*.

Tripoter (Lg.), v. a. — Fouler aux pieds, trépigner. Syn. de *Patrouiller*, *Potigner*. || Manier qqch. || By., Sal.

Et. — P.-ê. un dimin. du vx fr. Triper, treper, marcher, faire des petits pas. Le champen. dit, en effet : tripoter, avec le sens de : frapper du pied, danser. Cf. Trépigner. — Germ., trappen, trappeln, trampeln, trippeln ; néerl., trippen ; angl., trip, — qui, tous, expriment : mouvement du pied. — Cette rac. se retrouve aussi dans le celtiq. — Cf. Tremplin.

Trippe. — Vx mot angev. Etoffe.

Hist. — 1663. Catherine Jubin a donné gratuitement un drap mortuère de *trippe* de velours noir... pour servir aux sépultures et services des morts de cette église. (*Inv. Arch.*, II, E, S, 322, 2.)

Trique (Mj.), adj. q. — Qui frappe brutalement et traîtreusement. || Traître, brutal. Montée *trique*, — côte escarpée et glissante au point d'être dangereuse. — Syn. de *Corgne*. — Corr. du fr. Traître, prononcé d'abord Trître.

Triquoises (Mj., Sp., Sa.), s. f. plur. — Fortes tenailles à mâchoires tranchantes. — Bret., Turquès, — petites tenailles.

Et. — Tricoises. Altérat. de : turcoises, tenailles à la turque. Le gaëliq. aussi dit : turcaid, même sens ; or, turcach signifie : un turc, en ce dialecte. (LITT.) — Mais SCHELER dit : « Dans PALSGRAVE, je trouve, comme équivalent de pinces : Estriquoires, et le rouchi dit : Estricoisse, Se rapporte à Etriquer... P.-ê. du v. all. Stricken (strick, corde), dans l'accept. de lier, serrer.

Triquot' (Mj.), s. m. — Trique. V. *Tricot*.

Et. — Dimin. du fr. Trique. Ce mot est la rac. du v. Tricoter. Il est clair qu'on a d'abord tricoté avec des petits brins de bois, comme on le fait encore, du reste, pour certains ouvrages.

Trirusles. — Sens inconnu.

Hist. — « ...Pour un sac à mettre mes *trirusles*. » (*Comptes de ménage de J. de Laval. Anj. hist.*, 1re an., p. 528.)

Trisse (Mj.), adj. q. — Triste.

Tritoire (Lg.), s. f. — V. *Tratoire*.

Tri-tri (Br., etc.), s. m. — Surnom du

bruant, d'après son cri. (ABBÉ VINCELOT, p. 319.) V. *Proyer.*

Trizelle, s. f. — Engin de pêche. (*Le Petit Courrier.*) V. *Trezelles.*

Troc (Mj., By.). — *Troc* pour *troc.* L'un pour l'autre. || Sans retour, sans soulte.

Et. — Troquer ; forme norman-pic. de Trocher, a. f., orig. inc. — Se déduit de Trocare, qui figure. (1257) dans le *Cartulaire de Saint-Florent de Saumur.* (DARM.)

Troche (Mj.), s. f. — S'emploie dans l'express. Pomme de *troche*, — variété de pomme très acide, mais produisant beaucoup.

N. — Sans doute parce que ces pommes pendent aux branches de l'arbre en *trochées* bien fournies.

Et. — Qqs-uns y voient un doublet de Torche. (Cf. Détroquer, — a. f. Destrochier, séparer ; dés (lat. dis) et troche, faisceau. Détroquer les huîtres. (LITT.) — « Il y a, en Anjou, plusieurs personnes du nom de Trochon..., et une famille noble du nom de la Troche. » (MÉNAGE.) — Assemblage, réunion : « *Troches* de perles, dont chascune contient III ou IV perles. » (CHOISY, *Charles V*, p. 522.) L. C. — « Assemblage de tiges, faisceau, botte ; ainsi : « Une *troche* d'ail, — une *troche* de rasins. » Dr A. Bos. — Trocha. « Une branche ou *troche* de marjolaine, qui estoit moult belle et estoit bien de deux pieds de largeur par dessus. » — *Troche*, multitude, troupe. » (D. C.)

Trochée (Mj., By.), s. f. — Bouquet de fruits sur un arbre V. *Troquet*, *Troche*, *Trochinée.* || Lrm. — Faisceau, réunion, ensemble de fruits, de légumes, ainsi disposés naturellement ou après récolte.

Hist. — Les hommes en manches de chemise, les femmes en camisole de cotonnade rose ou violette, arrachent les fanes et piochent avec précaution à la place où s'enfonçait chaque *trochée.* » (*Vie rustique.* A. THEURIET. La récolte des pommes de terre.) — « Trochée de poires ou de pommes. » (COTGR.) — « O li avait au plancher ine *troche* de maïs, ine *trochée* d'échalottes, et ine *trochée* d'ail. » FAVRE. — Diffère un peu du sens français.

Trochetée (Tc., Sa., By.), s. f. — *Trochée*, *Troquet.* — Syn. de ces deux mots, *Liètrée*, *Lochée.* Les senelles, ça vient en *trochetées* comme les fleurs de l'ébaupin. »

Hist. :
« Je te garde un *trochet* de cent noisilles franches
« Et de raisins muscats attachez à leurs branches. »
(R. BELLEAU, *Berg.*, I, 18.)

N. — C'est une corr. de Trochée, l'ensemble des rameaux que pousse un arbre venu de graines après avoir été coupé à qqs centimètres de terre. — Ou encore, et mieux, de Trochet : bouquet de fleurs ou de fruits sur une même branche. Un *trochet* de noisettes.

Trochinée (Lrm.), s. f. — V. *Trochée.*

Trofignon (Sal.), s. m. — Derrière. V. *Troufignon.*

Trofignonner (se) (Sal.), v. réf. — Aller en se tortillant le derrière « d'un air pincé ». Syn. se *Trifouiller.*

Trôgner (Mj.), v. n. — Faire tourner le fuseau. Ex. : A fallu *trôgner* pour filer tout ceté reparon-là !

Et. — P.-ê. du bret. Troein, tourner.

Troignard (Sa.), s. m. — Arbre habituellement émondé. Syn. de *Mousard*, *Trouesse*, *Truisse*, *Troince*, *Hurard*, *Têtard*, *Têtaud*, *Emousard*, *Rosse*, *Ragone.* — Doit avoir la même origine que le fr. Trognon, où DIEZ voit un dér. de tron, qui s'est dit pour Tronçon.

Troils, s. m. — Faire hondir les *troils*, c'est faire grincer les verroux d'une vieille porte. (MÉN.). Syn. *Crouillet.*

Troince (Sa.), s. f. — *Troignard.* || By. — J'ai entendu : une toince, pour une truisse, qu'on dit ici une souche (soche). Dans un arbre à souche abattu on distingue la tête ou la souche (truisse à Po.) et la culée ou le pied.

Hist. — « Les deux tiers des arbres se trouvèrent gelés, même les *troinses* dans les haies. » (1709. — *Inv. Arch.*, S., s., E, 197, 2, b.)

Troisio (Mj., etc.), adv. — Troisièmement. Ne se dit qu'en plaisantant : Primo, *Deuzio*, *Troizio.*

Trois-mailles (Lg., Thc., By.), s. m. — Sorte d'engin de pêche. V. *Tramail*, *Trémâ.*

Trois-marches (Sp.), s. m. — Sorte de serge grossière, à chaîne croisée.

Et. — Cette étoffe, qui se fabrique dans les Deux-Sèvres, est ainsi appelée de ce qu'elle se tisse sur un métier à trois pédales. V. *Marche*, *Tiretaine.*

Trois-pieds (Mj., By.), s. m. — Trépied, ustensile de cuisine. Le fr. Trépied est un doublet de ce mot.

Trois-sept. — V. Folk-Lore. Jeux, VII.

Trole (Sa.), s. f. — Perche, gaule. Bâton (à Loiré).

Trôle (Z. 26, Po.), s. f. — Une *trôle* de guignes est une branche garnie de petites cerises noires des bois. — V. *Trochée.* || By. — Perche. « Les gars, y a de l'eau plein les foussés ; faut les sauter. » Et à la file, avec leur *trôle*, ou leur foerte (Ed.), ils courent, s'élancent et sautent qqf. dans l'eau. Si l'un d'eux hésite, les autres le traitent de caleux ou de caloux (*caler*, *caner*) et le font passer à la queue de la file. V. *Trauler.*

Trôlée, s. f. — Bande de gens allant ensemble. Cf. *Treulée*, *Trâlée*, *Tèriâlée.*

« Mlle de Sens vient passer une partie de l'automne chez moi, à Chambord, avec une *trôlée* de femmes de la cour. » (Lettre du maréchal DE SAXE dans SAINTE-BEUVE.)

Trôler. — Chercher, errer. Mot devenu spécial à la vènerie. — *Troller.* Cf. *Treuler.*

Hist. — « La bande s'égailla dans la vallée, *trôlant* et fouillant. » (*Hist. du vx tps*, p. 270 et note.)

Troler (Sa.), v. a. — Abattre avec une perche, gauler. V. *Trole.* De là : *Treulée* et le fr. Trolée. Toujours les mots qui signifient

Rossée signifiant au fig. Grande quantité de. V. *Fouaillée*, etc.

Trolet, s. m. — Un *trolet* de cerises. V. *Trôle*, etc.

Troller, v. n. et a. — Mener, conduire ; menacer de frapper de la *trole*.

N. — V. *Trôler*. — Terme de vènerie ; quêter au hasard. (FOUILL., *Vèn.*, f° 68.)

Trombine (Mj., By.), s. f. — Mine, figure, trogne. Syn. de *Binette*, *Trompette*, *Bobine*, *Balle*.

N. — A rapprocher de Trompette, comme lui l'importation récente. — Esp. Trombo, ou Tromba, toupie. La figure serait comparée à une toupie ? — On dit bien, dans le même sens : *Fiole*.

Tromblon (Mj., By.), s. m. — Chapeau haut de forme. Syn. de *Taf*, *Tube*, *Galurin*, *Capsule*, *Boston*, *Tuyau de poêle*.

Trompe (Mj., By.), s. f. — Tromperie, duperie. || Erreur. — Ex. : Ça ne compte point, c'est eine *trompe*.

N. — Le sens propre et ancien de Tromper est : jouer de la trompe. On a dit : Se *tromper* de qqn, ce qui signifie : s'en jouer. Cf. Se jouer de qqn, et jouer qqn. (LITT.) — Sabot, toupie, en Anjou et en Touraine. (RAB., I, p. 148.)

Trompette (Mj., By.), s. f. — Mine, figure, trogne. Syn. de *Trombine*, *Binette*. — Mot récent.

Trompeuse (Segr.), s. f. — Lorsque le crincrin s'arrête tout d'un coup, les personnes qui dansent continuent la *trompeuse* (MÉN.).

Trompeux (Mj., Lg., By.), adj. q. — Trompeur.

Trompe-voleur (Tlm.), s. m. — Ravenelle. Syn. de *Rosse*, *Sarvante de Curé*. — Parce que la plante ressemble assez au navet.

Trop (Mj., By.), adv. — Trop est *de trop*. || En *trop*, — de trop. Ex. : Y avait cinq boisseaux *en trop*. || En *trop* et en point, y a de la mesure ou : y a pas de mesure. Mj. || *Trop* sot, *trop* bête, — triple sot.

Trop-aise (Mj., Lg.), s. f. — Le trop d'aise, l'excès de bien être. Ex. : C'est la *trop aise* qui le rend malade. || s. m. — Celui qui a trop de bien-être.

Trop-bête (Mj.), s. m. — Niais, nigaud. Syn. de *Tout-bête*, *Tout-sot*, *Trop-sot*.

Trop-chie (Mj.), s. f. — Cours de ventre, diarrhée, dyssenterie. Syn. de *Courante*, *Vaite*, *Débord*, *Treûle*, *Drigue*.

Trop-mène (Mj., By.), s. f. — Fatigue résultant d'un excès de travail, surmenage. — La *trop-mène* l'a mis à bout.

Trop-sot (Mj.), s. m. — Niais, nigaud. Syn. V. *Trop-bête*.

Troquet (Mj.), s. m. — Bouquet de fruits ou de fleurs portés sur le même pied ou la même branche. Même rac. q. *Trochée*. Syn. de *Trochetée*.

Trotte (Mj.), s. f. — Course, traite. Ex. : Il y a été d'eine *trotte*. V. *Trottée*.

Trottée (Mj.), s. f. — Trotte, course, allée et venue, traite. V. *Trotte*. Ça fait eine bonne *trottée* de Mj. à Saint-Florent.

Trotter (Mj.), v. n. || v. a. — Pourchasser, expédier vivement. Ex. : Je te vas *trotter* à l'école, mon vilain mâtin ! Syn. de *Galoper*, *Poster*. || v. réf. — Se trotter, — décamper, se hâter, courir vite.

Trottier (By.). — V. *Chantier*.

Trottucher (Tlm.), v. n. — Trottiner. Dimin. du fr. Trotter.

Trou (Mj., Lg., By.), s. m. — Trognon ou tige de chou. || Trou de bette, carde. Syn. *Carbe*.

Ex. : « T'en iras-tu, ma grousse Pauline,
« T'en iras-tu pisser dans les choux ?
« Ça leux fait pourrir la racine,
« Ça leux fait pourrir tout le *trou*. »

V. *Trouesse*. Syn. de *Térouet*. || *Trou* de force, — déchirure dans une étoffe, par opposit. à : trou, provenant d'usure. || *Trou* de balle, — anus. || Cabaret de bas étage. V. *Trougnon*. || Mj. — *Trou* de cul, — galopin. Ex. : Attends, mon méchant *trou* de cul, je te vas rouster ! Cf. *Troufignon*.

Et. — B. L. Traugum. (*Loi des Ripuaires*.) — On dit aussi Tronc de chou. C'est une autre prononciation du mot Tronc, née du nominat. Tros, dans l'anc. langue. (LITT.) — Anc. fr. Trous, tros, tors, du lat. thursum, grec thyrsoç, tige. Cf. les doubl. Thyrse et Torse et le dér. Trousser, ramasser en trognon. — Trous, troux. « Sainte Christine, ayant eu la langue coupée, print le *troux* et en creva l'œil de Julien qui l'avoit condamnée. » (*Nef des Dames*, f° 37. — L. C.) — Tors, — tige, tronc, souche ; tronçon, fragment, morceau ; trognon, cœur : « Tros de chol, tronc de chou. » — Et. Thyrsum ? — Aha., torso ; am. dorsch, tige ? (Dr A. Bos.) — Trou de chou n'est pas, comme pense LITTRÉ, une simple variété de : tronc de chou, bien qu'il dise la même chose. *Trou* est, ici, d'après DIEZ, une altération du vx fr. *Tours*, *trous*, aussi par nasalisation : trons. C'est le même mot que l'ital. torso. — Lat. thyrsus, tige, pousse. (SCHELER.) — Hist. « Le boysseau de bledz a valu, au mois d'avril, LXV sols. Il a esté si rare que le peuple a esté contrainct de manger jusques au *tron* de choux et pauriée. » (1662. — *Inv. Arch.*, E, II, 165, 2.) — S'escuroit les dents avec un *trou* de lentisce. (RAB., *G.*, I, 23, 46.) — Et en main senestre tenoit un gros, gras, vieil et sale bonnet d'un taigneux ; en sa dextre tenoit un gros *trou* de chou. (*Id.*, *ibid.*, v, 18, 519.)

Troubade (Mj.), s. m. — Troupier, militaire, soldat, pioupiou. N. Mot d'argot, d'introduction récente. Est-ce un mélange de trou (pier) et de (trou) bad (our)? Syn. *Soudard*, *Soldart*.

Troubleau (Mj.), s. m. — Petite trouble, ou truble sans manche. Dimin. du fr. Trouble. On dit aussi : *Trubleau*. Syn. *Pêchoire*. V. *Dagron*.

N. — Ainsi nommé parce qu'après l'avoir tendu, on bat et on trouble l'eau pour prendre le poisson. Troubler dérive de Turba, foule, Turbula, petite

foule. (Litt.) — Hist. « Pescher et prendre poisson par filets, nasses, *troubleaux*, etiquets et autres engins. » (*C. G.*, I, 959. — L. C.)

|| By. — C'est aussi le nom d'une sorte de grande poche en filet, à large ouverture demi-circulaire, qui s'appuie sur le bord du bateau, en dehors, dans laquelle le pêcheur verse les poissons, qu'il peut alors facilement choisir, lorsqu'il « fait sa marée », c.-à-d. lorsqu'il prépare ses lots pour la vente. V. *Baraquine.*

Trouc (Lg.), s. m. — Trou. Cf. *Jarc*, *Souc.* c final sonore.

Trouesse (Auv.), s. f. — Têtard, arbre dont on a coupé la tête. V. *Trou.* Syn. de *Mousard*, *Troignard*, *Troisse*, *Emousard*, *Têtaud*, *Hurard.*

Troufignon (Lg.), s. m. — Marmot, crapoussin, gamin. Ce mot, demi-caressant, demi-dédaigneux, qui, en somme, n'a pas de sens bien précis, sert à interpeller les enfants : « Sapré *troufignon !* » Souvent aussi on dit : Sapré troufignon, bel œillet ! Syn. de *Troussepet.* || Lg. — Embarras, manières prétentieuses. Ex. : Alle en fait ein *troufignon*, ceté fumelle-là ! || Mj. — Pimbêche. Syn. *Quionquion*, *Pêquionquion.* || Cf. Jaubert, à Troufignon, et à As de pique. || Orifice anal. — Jaub l'explique par Trou finion, trou final.

Hist. — « A savoir si la langue bransle quand on boit, et le *troufignon* barbote quand on pète. » (*Moy. de parv.*, p. 108.)

Trougnon (Mj., Lg.), s. m. — Trognon. Syn. de *Trou*, *Térouet.* || Morceau de fruit à demi rongé. Ex. : Ein *trougnon* de poume.

Trouille (Mj., Lg., Sal., By.), s. f. — Dondon mal fagotée, personne grasse et corpulente. Se dit en mauvaise part ; c'est une appellation méprisante : « Queune grousse *trouille !* » — Angl. Trull, — gourgandine.

N. — Nom local du résidu de la fabrication de l'huile de colza. (Litt.) — Trouiller, — salir de boue. (Jaub.) Syn. *Sangsue.*

Trouillon, s. m. — Souillon, terme de mépris. Se dit pour un enfant sale ; de là : trouillement, désordre (Mén.) || By. — Trongnon.

Hist. — « Trouiller, vautrer. « Sanglier se *trouille* volontiers en la boue. » (*Modus*, f° 49.)

Trousse (Tlm.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Charger en *trousse*, — charger un objet lourd en le saisissant à pleins bras par le milieu et l'enlevant sur l'épaule à la force des bras. C'est ce qu'à Mj. on appelle : Charger à *collet*, et à Sp., charger à *crève-cœur.* V. *Berdindaine.* || Lg. — De *trousse*, — à la force des bras, sans s'aider d'un appui.

N. — « Trousse. Arrangement que présente une chose pendante, qu'on a repliée, relevée. » (Darm.)

Troussepet' (Mj.), s. m. — Marmot, gamin, mioche, gosse. V. *Trougnon*, syn. || By. — Ne s'emploie qu'au fémin. « Voyez donc, Mam'zelle *Troussepète* ! — qui fait des manières. Se dit en riant et sans reproche. Cf. *Troufignon.*

N. — Littré le cite, sans explication. — Darm. : Petit garçon, petite fille qui fait des embarras. Trousse-pet. — C'est une interpellat. plutôt bienveillante. Se dit à Tlm., comme à Mj.

Trouver (Mj.), v. a. — Sentir, ressentir. Il ne *trouve* point son mal. — « Je me sé coupé, je ne l'ai point *trouvé.* || Se *trouver* de, v. réf. — Se ressentir de. Ex. : Quand j'ai été piqué, je ne m'en *trouvais* point du premier abord. || On dit : Je m'en suis *trouvé* aperçu, — pour : je m'en suis aperçu. || Au futur, on dit : Je *trouvêrai*, avec l'ê très long. — « Comme tu feras, tu *trouverras.*

Hist. — « Aussi les noms des rentiers *trouverrez*, « Les noms des rues... »
(1522, *Inv. Arch.*, H, I, 28, 2.)

Trrr ! (Fu.). — Interj. Prononcée la lèvre très lâche. Bruit pour exciter les bœufs et accompagnant le coup d'aiguillon.

Trubie, Trubleau (Mj.). — V. *Troubleau.*

Truc (Mj., By.), s. m. — Adresse, moyen, manière. || Avoir le *truc*, — savoir s'y prendre. || C'est pas le *truc*, — ce n'est pas l'affaire. | Partout. — Repiquer au *truc*, — recommencer et, spécialement : Rengager soldat. || Objet quelconque, chose. Ex. : De que c'est que ceté *truc*-là? || Entreprise, métier, occupation Syn. de *Fourbi.* || Affaire embrouillée, difficulté inextricable.

Truche (Mj.), s. f. — Petite baguette pointue dont les anciennes maîtresses d'école se servaient pour faire lire leurs élèves, pour leur faire suivre la leçon.

N. — C'est avec une *truche* que mon grand-père Augusseau apprenait à ma mère à lire la Croix de par Dieu, vers 1836. P.-ê. doubl. du fr. Trique.

Truchet. — Même sens que Truche (Mén.)

Trucheter [1] (Bg., Lué, Li., Br., By., Ag.), v. n. — Eternuer. Se dit aussi Treucheter (Ag.), Jum.).

Trucheter [2], v. n. — Mendier.

N. — Trucher, — Mendier par fainéantise. (Oudin.) Peut être rapproché de l'all. trugen, tromper. (Litt. et *Suppl.*)

Truconer, v. a. — Bêcher (Mén.).

Trudaine, s. f. (Mj.). — Appellation ou interpellation peu amicale que l'on adresse aux jeunes filles — ou aux vaches — lorsque l'on est irrité contre elles : « Grande bougresse de *trudaine.* » Syn. de *Birogue.* || En *trudaine*, — syn. de En saison, — en parl. d'une vache. Syn. de *Chasse*, *Saison*, *Trutru*, *Lice*, *Râcou*, *Ratois.* || Excitation nerveuse anormale et intense, rut, colère. Syn. de *Foutefoute.* — N. C'est le mot *Trudienne* qui se trouve avec le sens de bâton dans les VI Noëls angevins. V. *Billard.* A rapprocher de *Trute.*

Trudienne. — V. *Billard.*

Truens, s. m. — Caucalis latifolia. (Mén.), Bat., hérissonnée.

Truisse (Auv., Lué, Ag., My., etc.), s. f. —

Arbre émondé, têtard, *Trouisse*. V. *Trouesse*, *Têtoche*, *Hurard*. A Mc., touéce.

Trunchot (Craon). — Vase en terre ou de métal. — Explicat. insuffisante.

Truon (Lg.), s. m. — V. *Trient*.

Trussequin (Mj., Sp.), s. m. — Trousse-quin.

Trut' (partout), s. m. — Truc, moyen. || Sorte de jeu de cartes qui se joue avec trois cartes pour chaque joueur. || Interj. Zut ! — Les joueurs de *trut* l'emploient pour annoncer qu'ils tiennent le coup, après avoir vu les cartes de l'adversaire. — V. JAUB. à Truc.

Hist. — Trut, — tour, finesse :
— « Ils savoient plus de vieil *trut*
« Que vieille truie qui est en rut. »
(D. C., sous Trufa.)

Trut-avant ! Interj. — Express. de charretier pour faire avancer les chevaux (MÉN.)

N. — « Cri de guerre des sires de Pressigny ou Précigné, — qui n'étaient autres que les fameux Beauveau d'Anjou. » (*Hist. du vx tps*, p. 160, 161, et N.)

Trute[1] (Mj.), s. f. Fig. — *Trute* de mulet. — Sorte de chambrière de charrette, terminée à sa partie inférieure par un bout renflé. — N. Le sens primitif de ce mot a dû être bâton. J'en vois la preuve dans le dér. Truton, qui se trouve, au sens indiqué, dans les Noëls poitevins. || Vieille *trute !* — vieille chipie. Cf. *Trute*[2]. Syn. de *Toupie*.

N. — Anche de lessive, conduit qui verse l'eau du cuvier dans la chaudière ; — petit orifice d'une cruche en forme de mamelon. — Tuteron, — sorte de bec en forme de mamelon adapté à une cruche sur le côté et vers la partie supérieure. (JAUB.) — V. Citation des *Noëls angevins*, à *Billard*.

Trute[2] (Sal.), s. f. — Truie. « Saoule comme une *trute*. »

Trute[3] (Sal.). — Jeu de cartes. V. *Trut*.

Trutée (Mj.), s. f. — Sentier, passage. Syn. de *Rute*, *Routin*, *Voyette*, *Adressée*, *Accourse*. || Traces du passage d'un homme ou d'un animal. Piste, vestiges, *train*.

Truter (Mj.), v. a. — Avaler gloutonnement. Syn. de *Flûter*, *Laquer*, *Coquer*. || v. n. — Avoir le flux de ventre. || Péter, lâcher des vents. Syn. de *Prouter*. || By., *id.* Segr., Roter. | Siffler. || Au jeu de trut, s'engager à faire deux levés.

Truton, s. m. — Bâton. Vieux et inusité en ce sens. || Nom injurieux appliqué aux intrus ou assermentés. On saisira mieux le sens injurieux quand on saura que *Trute* = Pénis. Ce dernier mot est la rac. de Truton.

— « Et Guillot, mon compagnon,
« (Lui donna) Sa *Trudienne* et sa marotte. »

Vx patois qu'on n'a pas trouvé dans les Glossaires. (*Note de l'éditeur des Noëls angevins*, 4, 8.) — « Le mot Trutton était le mot Intrus, que le peuple avait corrompu par moquerie. » (DENIAU, *Hist. de la V.*, t. I, 129.) — V. *Trudaine*. — Ces mauvais propos, c'était sans doute de répéter ce que tout le monde disait, que M. Piou était un intrus ; on disait même alors un *truton*. (Abbé ALLARD, *N. s. Mj.*, 230.)

Trutru (Lg.), s. m. — Ardeur vénérienne chez les animaux, surtout chez la truie. Syn. de *Ravaud*, *Marois*, *Saison*, *Trudaine*, *Siette*.

Et. — Semble dériver de *Trudaine* plutôt que de Truie.

Tuage (Sa., By.), s. m. — Salaire du tueur de porcs, 1 fr. 50. V. Zigz. 162 sqq.

Tuassé, adj. q. — Meurtri. Pommes *tuassées*, c.-à-d. machées par suite d'une chute. (Segr.) Tuer. V. *Tuter*.

Tuau (Chl.), s. m. — Tuyau.

Et. — DIEZ rejette le lat. Tubellus, qui n'a pu donner : tudel, et propose Aha., tûda ; dan., tûd ; holl., tuit.

Tube (Mj., Ag.), s. m. — Chapeau haut de forme. Syn. V. *Tromblon*.

Tuberculose (Lg.), s. m. — Est régulièrement confondu avec l'adj. tuberculeux. Ex. : Il a in bœuf (beû) qui est *tuberculose*. Cf. *Asme*, *Paralésie*, *Rhumatisse*.

Tuche que là (Sar.). — Jusque là. Cf. *Ducheque*.

Tucher, v. a. — Toucher (My.). — A tu tuche, pour à *Tout-touche* (MÉN.). Cf. *Durcher*.

Tué. — Altéré à l'air, en parl. du cidre.

Tue-gens (Ag., By.), s. m. — Ouvrage fatigant, entreprise dure à diriger. » C'est un *tue-gens !* » V. *Tue-homme*.

Tue-homme (Mj., Lg., By.), s. m. — Travail excessivement pénible. Syn. de *Tuerie*, *Tuement*, *Esquintement*, *Tue-gens*. Cf. *Tuette*.

N. — On disait : A tue-chevaux, à bride abattue, de même : tue-chien, tue-loup, même sens.

Tuement (Lg.), s. m. — Ce qui tue, ce qui fatigue extrêmement, éreintement. Ex. : C'est ein *tuement* d'hommes de monter les pierres de taille à quartier. V. *Tue-homme*.

Tuer (Mj., By.), v. a. — Eteindre le feu, la chandelle. || Fig. — Abasourdir, réduire à quia, déconcerter. V. JAUB., Citation. — V. *Faut* (il).

Hist. :
« Et fault qu'amour *tue* son feu
« Quand le bon sang n'est secourable. »
(G.-C. BUCHER, 34, 99.)

Et. (curieuse). — Tuditare, frapper, choquer, ou même Tudare ; du moins, D. C. a : tudatus, marteau. Le sens fondamental est : frapper, assommer. Pour passer à : éteindre, on a l'anc. texte : « Tenens cannam unam in manu sua, *tutat* lampadem unam. » Il frappe une lampe et l'éteint. — Enfin, frapper est devenu sans peine : donner la mort d'une manière violente. (LITT.) — Avant de revêtir la signification Occidere (v. f. Occire), tuer signifie : mettre (une chose) à l'abri du danger, et s'appliquait particulièrement au feu : *tuer* le feu ou la chandelle, c.-à-d. l'éteindre ; *tuer* le vent (d'où tue-vent), c'est le rendre inoffensif. Donc, du lat. Tutare, factitif de Tutus, sûr, hors de danger. Le Tuditare de LITTRÉ est inacceptable. (SCHEL.)

Tuerie (Lg., By.), s. f. — Ereintement, ce qui fatigue à l'excès. — Syn. de *Tue-homme*, *Tuement*, *Esquintement*.

Tue-rien, s. m. — Mauvais chasseur. (MÉN.) Syn. *Chassériau*.

Tuette (Lg.), s. f. — Scie, au fig., chose très ennuyeuse. Ex.: C'est la *tuette* de voir ça ! — De tuer. Cf. *Tuement*.

Tueux (Mj.), s. m. — Celui qui tue. Ne s'emploie guère que dans la loc : Etre com. ein *tueux* de feu, être très affairé. — On dit: ein *tueux* de cochons || By. — Le Saigneur. || A Mj., id., et souvent: le Seigneur du village.

Tue-var (Mj., By.), s. m. — Premier repas du matin, pris au saut du lit. Ex. : Je n'ai ren mangé qu'ein petit *tue-var* à la déjouquée. — N. C'est ce qu'on appelle en fr. Tuer le ver.

Tue-vent (Tr., Cb.), s. m. — Claie garnie de paille qui sert d'abri contre le vent. (Z. 141). Syn. de *Yon*, *Trappe*.

Hist. — « Il restait quelquefois des heures entières à l'abri d'un *tue-vent* en paille à regarder un fendeur débiter les blocs sombres, les « querener », c.-à-d. les scier avec précision, comme on scierait une planche de sapin, puis lever d'un coup sec les feuilles d'ardoise minces comme du papier. » (LEROUX-CESBRON, *L'Etrangère*.) — Le 24 décembre, M. B..., fendeur d'ardoises à Bel-Air, commune de Combrée, en arrivant sous ses *tue-vent*, constata la disparition d'un ciseau à fendre l'ardoise. (*P. Courrier* du 30 décembre 1907, 3, 3.)

Tuffe (Mj., By., Pc.), s. f. — Marne. — C'est, avec un sens qq. peu différent, un doubl. fém. du fr. Tuf. || Sp. — Tuffeau. Vieux. Pc., id.

Hist. :
« Qui nommeroit os de lanterne, yvoire
« Et le fer, or, *tuffe*, lycorne esleue. »
(G.-C. BUCHER, 179, 18?.,
— « C'estoit de pierre de tuffe. » (RAB., *P.*, II, 29, 191.) — « Et le bois de la croix a été donné par le sieur Du Puy, sieur de l'Epinay, et les pierres du calvaire par le sieur Dupoirier, prêtre, et la *tuffe* par le sieur Féauté-Renou, sieur du Pruinat, en 1718. » (*Inv. Arch.*, E, II, 345, 2.) — « Il y a un écrit en parchemin dans la première *tuffe*. » (1729. — *Id.*, S., s., E, 346, 1, h.) — Et. Lat. Tophus. « Et tophus scaber. » (VIRGILE, *Géorg.*, 2, 214.) — T..., carrier au bourg (Pc.), travaillait dans la carrière souterraine de la Fossardière, à tirer des pierres de *tuffe*... (*A. de P.*, 13 octobre 1907, 3, 5.)

Tuffelier (Mj.), s. m. — Marinier du pays haut (Cunault, St-Clément-des-Levées, etc.), dont le trafic consiste dans le commerce ou le transport du *tuffeau*.

Tuffier, s. m. — Carrière à tuffeau (MÉN.). Tuffière, *id.*, dans COTGRAVE.

Tuffoyes, s. m. plur. — Les mariniers qui conduisent les bateaux chargés de tuffeaux, autrefois transportés par des challons, aujourd'hui des cholans. » (MÉN.)? Chalands. J'aurais compris Tuffoyers, *Tuffeliers*.

Tuile (Mj.), s. f. — Dans ce mot, et son dérivé Tuiler, le T se prononce mouillé, comme dans Tuyau ; pron. Thuile, Thiuile (Cuile). V. Observations à la lettre T.

Tuiler, t mouillé, Thuiler, Cuiler (Mj., Sp.), v. a. — Donner la forme d'une tuile, à une carte ; la fatiguer et la recourber.

N. — On trouve : *tuiler* les cartes, dans OUDIN.

Tuillereau (Mj., Sp.), s. m. — Fragment de tuile, tuileau. Syn. de *Taleau*. Dimin. rég. du fr. Tuile.

Tuilleul (Lg.), s. m — Fleur du tilleul. || Infusion de cette fleur. || Syn. et d. de *Tilleul*. — T, mouillé (Thuilleul, Cuilleul).

Tuilloler (Lg.). — s. m., en mouillant le t. Prononc. cui-yo-lé. — Tilleul, arbre. Syn. et d. de *Tilleulier*. Cf. *Tuile*, *Tuyau*. Cf. Tuillole. JAUB.

Tulipe, s. f. — Fritillaire. V. *Clochette*.

Et. — Du turc : tolipend, nom donné à la fleur à cause de la comparaison avec un turban.

Tumber, teumber, v. n. — Tomber.

Tunnelle (Mj., By.), s. f. — Tonnelle. || Tunnel.

Et. — On sait que les deux mots franç. ne sont qu'un seul et même mot, dont l'un nous est revenu d'Angleterre. Le pat. les a réidentifiés. — Tonnelle vient de tonneau, à cause de la ressemblance de construction et des cercles en bois qui la soutiennent. — L'angl. Tunnel l'avait emprunté à ce mot.

Tupin, s. m. — Vase de terre. Tupinier, celui qui les fabrique ou les vend, et Tupinarium, un tas de ces pots. — On lit dans les *Tables de Saint-Florent de Saumur* :

« In unoquoque foro junctam salis, et de uno *tupinario* indeterminato unam *tupinam*... » 1081. D. C., qui cite le proverbe :
« De bonne vie, bonne foy
« De bonne terre, bon *tupin*. »

Turbenthine, s. f. — Térébenthine. By.

Turbin (Mj., Lg., By.), s. m. — Tracas, fatigue, travail. Syn. de *Trimard*.

Et. — Ce mot, d'importation récente, est le subst. verb. de Turbiner, qui, lui, est en usage depuis longtemps. — Lat. Turbo, turbinis, toupie.

Turbiner (Mj.), v. a. — Affoler, faire perdre la tête. || v. n. — Devenir fou. Ex. : Ils vont me faire *turbiner*. Il est moitié *turbiné*, — à moitié fou. Syn. de Affoler, *Foléier*. || Sp., Mj., By. — Trimer, travailler beaucoup et en grande hâte. Ex. : Si je veux finir ça enhuit, va falloir *turbiner*. Syn. de *Trimer*. V. *Turbin*.

Turc (By.), s. m. — Larve du hanneton. Turc blanc. || Larve de ce grand insecte, qu'on appelle ici Grand diable, ayant la forme d'un cousin. Turc gris. On s'en sert pour pêcher les perchaudes. On appelle aussi *turc*, ou ver blanc, toute larve ressemblant au ver du hanneton commun, à la larve du Cerf-volant, etc.

N. — Je ne résiste pas au plaisir de citer MÉNAGE: « A cause qu'il s'attache plutôt aux poiriers de Bon-chrétien qu'aux autres arbres et qu'il est comme leur ennemi particulier. »

Turlucane, s. f. (Segr.). — Vieille fille, bien innocente et mal tournée. (Mén.)

Turlupet (Segr.), s. m. — Orgues dans les églises placées dans le garatas. Inusité de turluper, imiter le son du flageolet. (Mén.)

Turluter (Mj., By.), v. n. et a. — Siffloter, chantonner, fredonner. Dér. irr. de *Turlututu.*

Hist. — Turlutaine. « On a perfectionné d'une manière surprenante le mécanisme des serinettes et des orgues de barbarie, vulgairement appelées *turlutaines.* » (Litt.) — Onomatopée? — « Les accords du violon s'y mêlent aux sons puissants de la vèze ou cornemuse, aux accents vifs et pétulants de la pibole ou musette poitevine et aux soupirs flûtés de la tire-lyre ou *turlutu.* » (*La Trad.*, p. 329, l. 29.)

Turlutes. — Mot envoyé sans explication (My.).

Turlututu (Mj.), interj. — Tureiure, en turelu. C'est un refrain de chanson (V. *Bergère*) par lequel on répond ironiquement à ceux dont les propos sont ennuyeux et ridicules, ou les propositions inacceptables.

Et. — Très voisin des mots Turelure et Lanturelu. — N. Les enfants chantent le refrain :

« *Turlututu,*
« Chapeau pointu !
« As-tu vu Carême? »

(On ajoute qqf. : « Cinquante bonnes femmes pour un écu. »)

Turne (Mj., By.), s. f. — Maison, établissement. — Ne se dit qu'en mauvaise part ou en plaisantant. Syn. de *Boîte*, *Canfouine*, *Cambuse*. Ex. : On va rentrer dans sa *turne.*

Hist. — « La cure de ce lieu est présentée à la *turne* par Mgr l'Evêque de Nantes. » (1777.) Je n'ai pu trouver le sens de ce mot. || Etymol. plausible, au 1er sens : Tugurinum.

Turte (Sal.), s. f. — Tourterelle. V. *Tourte.*

Tut' ! (Mj.), interjection. — Bast ! Fi ! — Angl. *id.*

Tute (Lc.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Aller à la *tute*, — courir la chienne en lice, en parl. d'un chien. Cf. *Têtais*, *Trutru.*

Tuter (Z. 134, Q., Sar., Mj., Sal.), v. a. — Meurtrir, cotir, un fruit, en le frappant à petits coups avec un objet dur et poli, uni, de manière à en froisser la pulpe, sans déchirer la peau, afin d'en sucer ensuite le jus. Syn. de *Mougrir.* — Tuter une pomme. — Cela se fait souvent avec le manche d'un couteau. Cf. *Percir*, *Perjuter*. Cf. *Tuassé.*

Et. — D. C. donne Tustare, pulsare. « Icellui Baratier *tusta* ou hurta à la porte. » (1448.) V. étymol. de *Tuer.*

Tutille, tuquille (Mj.), adj. q. — Tâtillon, minutieux. méticuleux, pointilleux. Très voisin du fr. Tâtillon.

Tutillerie, tuquillerie. (Mj.), s. f. — Vétille, occupation insignifiante.

Tutoyer (Mj., By.), v. a. Fig. — Rudoyer, malmener.

Tutrit (Chl.), s. m. — Orifice, d'une gouttière, p. ex. — Syn. et d. de *Toudrit*, *Toue.*

Tutures, s. f. plur. — Abréviat. enfant. pour Confitures.

Tutut, Tutute (Mj., Sal.), s. m. — Cheval, nom enfantin. — A rapprocher du fr. Dada. — « A *tutute*, mon chevau !
« J'érons demain à Morvault. »

Tuyau, cuilleau (Mj.), s. m. — Tuyau de coiffe, godron. || Nicolas *Tuyau* ! onomat. qui est censée représenter le chant du merle, de même que Coccolêco représente celui du coq. || *Tuyau* de poêle, — chapeau haut de forme. Nombreux synon. || Plumes de poulet. || || Quand on chante Nicolas *Tuyau*, ce nom est syn. de Huyau, cocu :

« Ici gît Nicolas *Tuyau*,
« Qui de trois femmes fut huyau. »

(D'après Ménage. — Coux, en vx fr. signifiait : cocu ; cuyau, huyau. (Ménière.) || Tui-iau. Petit morceau de sureau (*sû*) dans lequel on enfonce les extrémités d'une enlerne (enlarme, cercle d'encreau en troëne. || Nicolas *Tuyau*, chant du loriot.

Tympaner (Segr.). — Ennuyer qqn par son verbiage, son bavardage. (Mén.)

N. — « Tympaniser quelqu'un, c'est, proprement, le crier par les rues au son du tambour (tympanum), comme on fait maintenant avec la trompette pour les crieurs jurez ; et publier ses défauts tout haut, et si manifestement que personne ne les puisse ignorer. » (Mén.) — « Lorsque quelqu'un, étant majeur, est trouvé se gouverner mal, dissiper et détruire ses biens inutilement, sur le rapport des parens et alliez, après en avoir fait des informations convenables de la part de la loy, on le met en curatelle au son de la clochette, ce que l'on nomme indebelle, ou estre *timpanisé.* » (*N. C. G.*, I, 1011. — L. C.)

Type (partout), s. m. — Quidam, individu, — qui se fait remarquer par qq. particularité, qualité ou défaut. — « C'est ein sale *type !* — C'est ein *riche type !* » Mot d'introduction récente.

Typesse (partout). — C'est le fém. de *type.* « Je ne connais point ceté *typesse*-là ! »

U

OBSERVATIONS

Prononciation :
au — aou (Choletais) : maudit, *maoudit.*

Permutation :
u devient i : pupitre, — *pipitre.*
u devient o : du, — *do* (Lrm. Lg.).
u devient eu : pruns, lune, commune, écume, — *preune*, *leune* (qqf. prenne, lenne), *commeune*, *équeume.*
ue (final) devient ure : sangsue, laitue, étendue, verrue, — *sangsure*, *laiture*, *étendure*, *verrure.*

u remplace ai : *essumer*, — essaimer.

u remplace e : *sumer*, *essumeau*, *suparer*, *fumelle*, — semer, essemeau, séparer, femelle.

u remplace i : *apparution*, *lumas*, *lunot*, *pruntemps*, — apparition, limaçon, linot, printemps.

u remplace eu : *Ugène*, *ucharistie*, *hureux*, *jûner*, — Eugène, eucharistie, heureux, jeûner.

u remplace o : *émution*, *runger*, — émotion, ronger.

u remplace ou : *burriner*, *supçon*, *supeser*, *tucher*, — bourriner, soupçon, soupeser, toucher.

u remplace ui : *brut*, *ébruter*, *busson*, *russeau*, — bruit, ébruiter, buisson, ruisseau.

Addition :

u s'ajoute dans beaucoup de mots où o est suivi de *mm*, *nn* : *coumencer*, *coumun*, *houme*, *poume ; counaître*, *parsoune*, *douner*, — commencer, commun, homme, pomme ; connaître, personne, donner.

Suppression :

u supprimé dans : coup, — *cop*.

u supprimé dans tu, suivi d'une voyelle : tu as, — *t'as*.

u supprimé dans : poupée, poupon, — *popée*, *popon*.

u supprimé dans : puis, depuis, puisque, — *pis*, *depis*, *pisque*.

Ucharistie (Mj.), s. f. — Eucharistie. Cf. *Urope*, etc.

U-dia ! — Terme employé pour diriger les chevaux. — U-au. — Lang. des charretiers. Le premier signifie : à gauche ; le second, à droite. — Il vaut mieux écrire par un h, Hue. By.

Ugène (Mj., By.), s. m. — Eugène.

Ugénie (Mj., Lg., By.), s. f. — Eugénie. Syn. de *Génie*, *Ninie*.

Ugnon (Sp.), s. m. Oignon. Le mot a vieilli.

Umeau (Mj., By., Lg., Fu., Zig. 196), s. m. — Orme, ormeau. — Bret. Oulmen. — Angl. Elm, même sens.

Et. — Du lat. ulmus, avec le suff. dimin. eau.

Hist. — « La fille aisnée eut nom Vigne ; le filz puisné eut nom Figuier ; l'aultre, Noyer ; ...le dernier eut nom *Ulmeau*. » (Rab., *P.*, iii, 51, 329.) — « En iceluy fut la dicte généalogie trouvée, escripte au long de lettres cancelleresques, non en papier, non en parchemin, non en cere, mais en escorce d'*ulmeau*. » (Rab., *G.*, i, 1.) — « Et aussitost d'autres, qui auroient beau estre secs, vieux et taillez de long-temps, comme est l'*hommeau*, etc. » (Brant., *D. g.*, iv, 224, 27.)

|| Lg. — Umeau-fumelle : V. *Umelle*. Syn. et d. de *Oumeau*, *Urmeau*.

Umelle (Lg.), s. f. — Variété d'ormeau, dont l'écorce très épaisse et profondément crevassée rappelle celle du chêne-liège. Qqs-uns l'appellent *Umeau-fumelle*. || By. — Umeau-galeux.

Umiâ, **Umiau** (Lg.), s. m. — Orme, ormeau. Vieux.

Un, **eune** ; **Ein**, **eine** ; **In**, **ine** — sont essentiellement des formes de l'art. indéf., et, comme telles, ne s'emploient que devant un nom. Les 4 premières formes sont, je crois (qu'il soit bien entendu que je ne connais véritablement que le Choletais, un peu le Segréen et les environs d'Angers, pas du tout le Baugeois et le Saumurois) de partout. Toutefois *Ein*, *eine* caractérisent surtout le Choletais. Quant à *In*, *ine*, ce sont des formes que je n'ai rencontrées qu'au Longeron. — *Ieun*, *ieune* ; *yin*, *yine* sont des pron. indéf. qui se rejettent à la fin de la proposition. Les 2 premiers sont de Mj., les autres du Choletais (Tlm., Lg.). (R. O.)

Un (Mj., By.), pron. ind. — Ça n'est pas tout *un*, — ça n'est pas la même chose, c'est différent ; ce n'est pas aussi simple que cela. — Prononciation différente suivant les régions. *Un*, *in*, *ein*, *ieun*. V. ces mots à leur place.

Un chacun, et même : Tout *un chacun*, très usité pour le simple Chacun.

Hist. :

« *Un chaqu'un* désireux d'un éternel repos. » (Brun. de Tartif., *Philandin.*, 123.)

Uniformer, v. a. — Munir, habiller d'un uniforme.

Hist. — Le quartier-maître trésorier (du 3e bataillon des Volontaires de Maine-et-Loire) écrit, le 3 avril 1796 : Toute la troupe était sous les armes et dans une tenue admirable. Le général en chef... est convenu qu'il n'existait pas dans la République un bataillon aussi bien *uniformé* et dont les soldats fussent aussi propres que les nôtres. (*R. de l'Anjou*, liv, 214.)

Union (Mj.), s. f. — Alliance, bague de mariage. Syn. de *Fil*.

Univarsel (Mj., etc.), adj. q. — Universel.

Unorme, adj. q. — Enorme. — Qqf. on fait précéder ce mot d'une forte aspiration. « Il est *hunorme*. »

Urbibrie, s. m. — Homme mal habillé, sans goût (Mén.) — Pour : olibrius?

Urée (Lg.), s. f. — Côté extérieur d'un lit. Syn. et d. de *Orée*.

Urine, s. f. — Refouler les *urines* à qqn, c'est lui donner un coup dans la bousine. (Segr. Mén.).

Urmeau (Chl., Tlm.), s. m. — Ormeau. Doubl. de *Umeau*, tient le milieu entre ce mot et la forme française. Syn. *Oumeau*.

Urope (Mj., By.), s. f. — Europe. V. Observations.

Ursé (Ti.), adj. q. — Se dit du goût de la viande qui a pris au fond de la casserole. Ex.: « J'ai point fait attention ; ma viande a ben sûr pris au fond de ma castrole, mon fricot a goût d'*ursé*. » — « Votre crème est brûlée, a ne vaut ren. — Non, alle est un peu *ursée*. » P.-ê. pour: ustée, du lat urere, ustum?

Urseline (Lg.), s. f. — Ursuline. Syn. et d. de *Oursuline*.

Et. — D'après Ménage, à Paris et à la cour. l'usage est partagé entre Ursulines et Urselines : on peut dire les deux. *Urselines* est plus usité par le peuple et parmi les dames. »

Us, s m. — Huis, porte. V. *Uis*, *Lucet*.

Hist. — « En l'*us* ot de fer une barre. » (Borel.) — « Pus a tres bien les *us* fermé. » — L. C.

User. — Au Lg. et souvent à Mj., on emploie ce mot comme s'il avait un h aspiré. Ex. : Prends garde à ta culotte, tu vas toute la *user*. — Cf. *Ouéte*.

Usine (Mj.), s. f. — Atelier d'équarisseur. S'emploie spécialement et à peu près exclusivement en ce dernier sens. C'est à ce point que beaucoup de personnes de la campagne ne connaissent pas à ce mot d'autre signification. On dit d'une vieille rosse : Ceté carcan-là est bon à mener à l'*usine*.

Et. — Litt. le tire du lat. *Usus*. — Darm. de Oficina, var. de Officina (cf. le doubl. Officine), devenu : uisine, puis usine, sous l'influence de User. — D'origine dialectique. N'a pénétré dans l'usage général qu'à la fin du xviiie s. (Cf. le B. L. Usina, 1149, — 1274, Wisine.) — Cependant : « Usuine, bâtiment d'usage : « Eriger colombiers, pressoirs et moulins, faire estang, tuilleries et autres *usuines*. » (*N. C. G.*, ii, 396. — Nombreux exemples. — L. C.)

Usinier (Lg.), s. m. — Equarisseur. Inus. à Mj., où l'on dit pourtant : *Usine*. Syn. *Zeguin*, *Ecorchard*.

Uspic (Lué). — V. *Aspic*.

Uspré (à l'), loc. adv. — A l'exprès, exprès.

Usse (Tlm., Lg.), s. f. — Sourcil et surtout Cil. || Lg. — Faire les *usses*, — froncer les sourcils

Et. — C'est le provenç. Usso, que l'on peut rattacher au lat. Oculus, par la rac. de ce mot, que l'on retrouve dans le russe Oko, œil. (R. O.)

« Souto sis *usso* » — Sous ses sourcils. » (*Mireille*, 282, 4.) — Dans Cotgrave : Uce, sourcil. — Jaub. — « Du rom. *ussos*, même sens. » — Roquefort : Eusse de l'œil, — orbite de l'œil (usses et ussies, — huisseries, portes). — D. C. — Eussinus. — *Eusse* de l'œil : » Pars oculi orbiculata. » (1453.) — « Le suppliant frappa Jehan Chiron... d'un baston sur *l'eusse* de l'œil. — Favre ; Sourcil.

« Thieû qu'at in eil de veire, ine gigue de boès,
« Les *usse* comm' dau poil d'hérisson. »
(Bourgaud.) — Guillemaut. Us (prononc. u, zu). — Eus, yeux : « J'ai ben mau aux *us* ; j'ai ben mau à l'*zu*. » — J'ai bien mal aux yeux, à l'œil. — Eveillé. — Sourcil. — Du vx fr. Uis, usse, — ouverture, porte, entrée. « Ces poux espagnols... avoyent pris un domicile évident dans les *usses* et le rond des cheveux. » (Agr. d'Aubigné. — *Confession de Sancy*, ii, 226.)

Ust ! (Mj.), interj. — V. *Ut'*, *Oust'*.

Ustache (Mj., By.), n. propre. Eustache. — Et petit couteau à manche en bois. V. *Jambette*.

Usure (Mj., By.), s. f. — Usage. Ex. : On verra ça à *l'usure*. »

Usurfruit (Mj., Lg., By.), s. m. — Usufruit.

Et. — Usuræ fructus. — Tandis que le mot fr. vient de Usûs fructus. Cf. *Usure*.

Ut ! (Mj., Tlm.), interj. — Marque le dédain complet, l'agacement, l'impatience. Ex. : Et pis, après tout, *ut !* je m'en fiche ! — Syn. de *Zut*, *Ust*, *Ouste*, *Flûte !* — Cf. Jaub.

V

OBSERVATIONS

Prononciation. — V se prononce souvent W au Longeron : *enwoyer*, *woir*, *wesse* de loup, *woye* bandée, etc.

Permutation. — *V* remplace g : *varenne*, pour garenne.

Addition. — *V*, par euphonie, précède certains mots : *vouate*, *voui*, *voiseau*. Voir, cependant, les notes à ces deux derniers mots.

Suppression. — *V* se supprime dans : *ouèsin*, *ouérir*, *ouesse*, *ous*, pour : voisin, vouérir, vouesse, vous ; *couain*, *couasse*, *couée*, *coui*, *cuette*, *bouer*, *douet*, pour : couvain, couvasse, couvée, couvi, cuvette, bouver, etc.

Vâ (Z. 139, Mj., Tc., Lx., Zig. 143), s. f. — La voie, le chemin, passage. Ce mot n'est guère usité que dans les expressions : Se mettre dans la *vâ*, s'outer de la *vâ*, se garer de la *vâ*. « Tire-té, oute-té de ma *vâ*. » || Au jeu de boules, quand une boule se trouve juste dans la *charge*, le passage du joueur, il ne manque jamais de dire : Ceté garce de boule-là est juste dans ma *vâ* ! || Par *vâs* et par chemins, — en route. Il est toujours par *vâs* et par chemins. || V. *Charge* au Suppl. 2e série.

Et. — C'est le fr. Voie, défiguré. V. *Clâ*, *Hâ*.

Vacabond (Lg.), adj. q. et s. — Vagabond. Syn. *Halos*, *Gourgandin*.

Hist. — « Le suppliant trouva sa femme *vacabondant*, et qui s'en alloit mener vie dissolue. » (1479. — D. C.)

— « Le dieu d'amour avoit
« Prins sa vollée, ainsi qu'un *vacabond*. »
(Cl. Marot. — Jaub.)

Vacancier (Lg.), s. m. — Ecolier en vacances. Ex. : Allons, velà les *vacanciers* par là ! Cf. *Pénitencier*.

Vacation, s. f. — Occupation. Syn. *Vocation*.

Et. — C'est le sens primitif. Quelle est sa *vacation* ? — Vacare, vaquer. Pour la transmission au sens de : Etre vacant, à : S'occuper de. Cf. : Se livrer à, qui vient de Liberare, délivrer, être libre.

Vache (Sp.), s. f. — Rouge-gorge. Syn. de *Gadille*, *Reusse*, *Vachette*, *Gorge-rouge*, *Bedue*, *Russe*. || Lg. — *Vache* à Biron, sorte de ronde. V. Folk-Lore, Danses, I.

Vachette (Lg.). — Le même q. *Vache*.

Vadrouiller (By.), v. n. — Se vautrer. || Faire la noce. || Lg., id. au 2e sens.

N. — Vâtre (water, eau), s. f. Eau bourbeuse,

fange, boue. — A notre mot se rattache le vx fr. Se vâtrer et son fréquentatif, se Vatrouiller, qui se disent aussi en pat., pour : se vautrer. (Moisy.)

Vagonnée (Mj.), s. f. — Le conteuu d'un wagon. Ex. : Les perrayeurs sont payés à la *vagonnée* de *pierre chaude*.

Et. — Vagon ; angl., wagon ; all., wagen, voiture ; suéd., vagn. — Cf. le lat. Vehere, d'où véhicule.

Vah! (Mj.), interj. — Bah ! S'emploie ironiquement dans : Tiens, *vah* ! — tiens, parbleu ! V. *Té-vah*.

Vâillance (Mj., By.), s. f. — Vaillance. L'â très long

Vaillant (Lg), adj q — Qui a de la valeur On dit : Eine *vaillante* terre ; velà ine *vaillante* vache, — in *vaillant* cheval. — « Toujours dans ce sens placé avant le subst. » (Jaub.). — Cf. *Riche*, même sens.

Hist. — « Beau filz et de coq te comant
« Que ne soit de toi plus *vaillant*
« Qui s'esveille à l'ajornant
« Et vait sa garison querant. »
(*Castoiement d'un père à son fils*, vers 75. — Eveillé.)

Vâillantise (Mj., Lg., By.), s. f. — Fanfaronnade. Ex. : C'est des tours de *vâillantise*.

N. — Il a voulu, par *vaillantise*, soulever ce fardeau, mais il s'est donné une forçure. (Jaub.)

Vailloir (Mj., Lg.), v. n. et a. — Valoir. Forme très vieillie. Cf. *Failloir*.

N. — Conjug. Je vaux, je vaillons, vous vaillez, ilr vaillent ou vaillont. — Je vaillais. — Je vaillis. — Je vaurai. — Je vaurais. — Que je vale. — Vaillant. — Vaillu.

Vairi (Mj., Sp., By.), vée-ri, s. m. — V. *Voiri*.

Hist. — « Les humains sont si meschantz et *verris*. » (G.-C. Bucher, 171.)

Vairir° (Mj., Sp., By.), v. n. — V. *Voirir*. Moisir. On dit mieux Voirir. Syn. et d. de *Veurir*, *Ouérir*. Syn. de *Heurdrir*, *Mudir*, *Chauguenir*, *Chaumenir*.

N. — « *Vairir*, exprime toute modification d'une substance qui la fait changer de couleur, fermenter. V. Chandir. » (Jaub.) — Vairer, changer de couleur ; lat. Varius. (Eveillé.)

Vairon (Sp.), adj. q. — Pie, c.-à-d. dont la robe est marquée de larges taches noires ou brunes. Se dit des bêtes bovines. Syn. de *Garre*, *Caille*.

Et. — Pour Garron, dimin. de Garre. On sait que le v et le g se remplacent souvent. — Du lat. Varius, varié. — Hist. « Ferrans li rand *vairon* qu'il ot pardu. » (De equo vario.) Cheval vairon. (1214.) D. C.

Vais. — Du v. Aller. On dit souvent : Je m'en en *vais* ; ils s'en sont en allés.

Vaisseau (Lg.), s. m. — Artère qui apporte le sang au pis de la vache. Ex. : Quelle vache a ein beau *vaisseau*, alle ara dô lait. — N. Et non le pis lui-même, comme dans le Berry. V. Jaub. Cf. *Fontaine*, Suppl.

Vaissellerie (Mj.), s. f. — L'ensemble de la vaisselle, en mauvaise part. Ex. : Ç'en fait d'eine *vaissellerie* à laver !

Valant [1] (Mj., By.), part. prés. — Ne s'emploie que dans la loc. adv. *En valant*, — à la dérive, au fil de l'eau, à vau l'eau Ex. : Le bateau va *en valant*. On dit aussi : en d'valant, dévalant du v. Dévaler, qui va vers le val, en aval. Lat. Vallem. Cf. Jaub. Avaler.

Valant [2] (Mj., By.), s. m. — Bien, Saint-Frusquin, Saint-Crépin, ce que l'on a, de valeurs. Ex. : C'est ça tout mon *valant* de lait.

Et. — C'est le part. prés. du v. Valoir pris comme subst. — Le fr. emploie en ce sens le mot Vaillant, qui en est le doublet. — Hist. « Sur quoy a été premièrement représenté, que si le père de son décès avoit *valant* 40.000 livres. » (*Coust. d'Anj.*, t. II, col. 212.) — « Que lui creancier n'aurait pas à present pour un écu de 60 sols autant *valant* de denrées ou de marchandises. » (*Id.*, *ibid.*, col. 1323.)

Valanteur (Sar.), s. f. — Valeur.

Valê! (Mj.), interj. — Cri que répètent les femmes sur un air traînant et indéfiniment, pour exciter les vaches à boire. || Ou bien encore on siffle. || Lg. — Vale ! vale ! valê !

Et. — Les explications données ne me plaisent pas. (A. V.) Ne serait-ce point le vieux cri angevin : *Va lie ?* V. ci-dessous. (R. O.)

Vâlée (Lg.), part. pas. — Qui a mis bas, qui a vêlé. Syn. de *Vêlée*, *Déchargée*, *Renouvelée*.

Et. — De : veau, par l'intermédiaire du vx fr. Veel, du lat. Vitellus, dimin. de Vitulus, qui tient au grec : italoç, veau (d'où Italie paraît avoir tiré son nom chez les Grecs, à cause de son abondance en bêtes à cornes.)

Vâler (Lg , Tlm), v. n. — Vêler. Syn. de *Décharger*. V. *Vâlée*.

Valériane (Mj.), s. f. — Valériane. E très long.

Vâlet' (Mj.), Au Lg. et à By. le t est muet. Avec â très long ; et en effet il y a contraction ; de vaslet, varlet. Valet.

N. — D'abord : jeune noble au service d'un seigneur ; — jeune homme, garçon, sans aucune idée défavorable. Plus tard, garçon apprenti, serviteur, domestique. De Vassaletum, dim. de Vassum, vassal. — Le celtiq. a Gwas, was, jeune noble, garçon, jeune serviteur.

Valeureux, euse (Sp., Mj.), adj. q. — Précieux, qui a de la valeur, de la qualité. Ex. : Ta culotte n'est guère *valeureuse*. — C'est le mot fr. avec le sens propre de sa racine Valeur. || Fort, vigoureux, énergique, vaillant, bien portant. — N. Ce mot, qui est usité en fr. dans une autre acception, ne s'emploie dans le pat. qu'avec les deux sens que j'indique ; il est toujours accompagné de la négation. Ex. : A n'est encore pas ben *valeureuse* depis qu'alle a été malade. || By., *id*.

Va lie. — Va joyeux. Lat. lætus.

Hist. :
« Francheiz crient Monjoie et Normands Dex aie ;
« Franchiez crient Arras, et Angevin : *va lie*. »

Valise (Mj., By.), s. f. — Fig. Sorte de potiron de forme allongée et cylindrique.

Vallard-arde (Fu.), adj. q. pris subst. — Un *vallard*, une *vallarde* (vaillard, arde) ; un habitant de la Vallée, alias de la *Bordure*. On ne peut adopter la graphie Vaillard, qui ne reproduit pas le mot Vallée.

Vallée de l'église (Lg.), s. f. — La partie de la nef la plus rapprochée de la grande porte.

Vallée de Josaphat (Lg.), s. f. — La voie lactée, ou chemin de Saint-Jacques.

Et. — Sans doute parce que les millions d'étoiles qui constituent cette traînée lumineuse rappellent pour les paysans les âmes réunies pour le jugement dernier.

Valléiais (Mj.), s. m. — V. *Valléias*.

Hist. — « In terris de novo ad agriculturam redactis et aliis sitis in illa parte *Valleyæ* quæ baillivia S. Remigii vulgariter nuncupatur. » (D. C. V° Valleya. — Charte de Foulques, évêque d'Angers, an. 1337. *Cart. de Saint-Aubin d'Angers*.)

Valléias (Mj.), s. m. — Habitant des vallées par opposition à ceux des champs et des îles. V. *Ilais*, *Champnas*. Cette forme a un peu vieilli.

Valoir (Mj., By.), v. n. — En valoir, — en coûter. Ex. : Il verra ce qu'il en *vaut*. || Faire *valoir*, — cultiver la terre, exploiter. Se dit du propriétaire (Sar.). Cf. *Valoirie*. || Le commerçant dit chaque jour (Bg.) : Je vais acheter chez un tel, parce qu'il me fait *valoir*. Lisez : il fait valoir mon commerce ; il me fait gagner ma vie. || Mj. — Avec ellipse du pron. il : *Vaut* mieux, *vaudrait* mieux. Cf. *Falloir*. || *Vâille* qui *vâille*, — v. que vaille.

Valoirie (Sa., Sar., By.), s. f. — Exploitation rurale, closerie, *Borderie*. — Se dit surtout d'une exploitation peu importante. Syn. de *Bordage*, *Biquerie*, *Loqueterie*.

Valseuse (Ag.), s. f. — Machine servant à la fabrication des cables.

Hist. — L. M., câbleur, employé à l'usine du Mail, atelier des *valseuses*... (*A. de P.*, 3 novembre 1907, 3, 2.)

Vâlure (Lg.), s. f. — Vêlage. Syn. de *Vêlure*, *Déchargeure*. Doubl. du premier. V. *Vâler*.

Vauer (Lg.), v. n. — Pleurer. Syn. de *Baner*, *Pîgner*, *Ouigner*, *Chemicher*, *Brézer*, *Brâiller*, etc. Cf. l'all. zu weinen ; l'angl. to whine.

Vanner (Sp., By.), v. a. — Essouffler, mettre hors d'haleine.

Et. — Par ext., comme si l'on secouait dans un van.

Hist. — Nettoyer, arranger, au pr. et au fig. — « Trouva le duc à Vannes et luy compta mot à mot comment on l'avoit *vanné*... le duc lui dit... beau cousin, confortez-vous. » (Froiss., IV, 114.) L. C. — Vanner, berner, faire sauter en l'air qqn dans une couverture appelée vanne. — Vanna[1]. — « Pour laquelle chose ledit Jehan Pastor exposant par esbatement avec plusieurs autres de la ville (de la Terrasse) pristrent icellui Lambertet, en disant : Vous devez être *vannez* ou baculez (bâtonné) ; car vous avez routé la fueil du til : et est la coustume telle que ceux qui prennent rien du til (tilleul), doivent être vannez. » (1377. — D. C.)

Vanneuse (partout), s. f. — Genre de machine à battre, qui vanne le grain.

Hist. — Lundi soir... on battait le blé de M. J. B. Ch... à Cheveru, de Champtoceau. La *vanneuse* venait d'être remise en mouvement. (*A. de P.*, 1er septembre 1907, 3, 5.)

Vannière (Lg.), s. f. — Petit crible dans lequel on porte l'avoine aux chevaux. De Vanner.

Vant (Mj , Lg.), s. m. — Vantardise. || Lg. — Avoir du *vant* dans la veze, — être très vantard. Jeu de mots. || By., préfère Vent (dans la bousine). Il se gonfle, il se r'poète, il se r'gonfle, il se r'gourme. V. *Vent*.

Vantance, s. f. — Vanterie.

Hist. — « Icellui Raoul perseverait en sa fole et mensongeuse *vantance*, et tellement l'avoir escandélifié que la chose estoit comme toute commune. » (D. C.)

Vanters (Lg.), adv. — Peut-être, probablement. V. *Jâ*. Syn. et d. de *Vantiers* ; mais ce dernier mot n'a jamais à Mj. le sens de probablement. Prononc. vantée. Cf. *Tesser*, pour Tessier.

Et. — Je le tiens pour la contraction de Volontiers. On dit V'lontiers à Briollay. — Jaub. : Velanté, pron. Vlanté, qu'il explique par Volontiers, par contract. et altérat. de ce mot.

Vanteur (Mj., Lg.), adj. q. — Vantard.

Hist. — « De grands vanteurs, petits faiseurs. » (Cotgr.)

— « En grand *vanteur*
« Ne fut oncques trouvé valleur. »
(*Percefor.*, v, 57.)

Vantiers, van-quiée (Mj., Ag., Lué, Sar., By., Ths, Li., Bl., etc.), adv. — Peut-être. — Syn. et d. de *Vanters*, *Vontié*. Syn. de *Petêtre*. By. Van-tiée. — Lrm. Vantché. (Dottin, *Pléchâtel*, Vaontyé — ce qui vient appuyer notre étymologie).

Et. — Ce mot, un des plus usités du patois, est une contraction du fr. Volontiers, comme le prouvent des formes telles que V'lontiers, Velanté, Vonquiers. — N. Dans le Jura, arrondissement de Pontarlier, au lieu de : Oui, on dit : Vêté. C'est notre Vantiers, avec son sens propre : Volontiers. — Variantes orthographiques : Vanquié, Vantiai, Vanquez, Vanquiers, V'lontiers, V'lanté, Vanters, etc. V. *Estrader*. Quoique le sens diffère, je cite, à cause du son :

Hist. — « Et feray *voulentiers* courir
« Et estrader toute la ville
« Pour savoir ou est votre fille. »
(G.-C. Bucher, 195, 198.)
« Contre mil escus de bon poys
« Ung leger *voulentiers* se passe. »
(*Id.*, 196, 199.)

On dit Vanquiers, Vantiers ben ; sans doute.

Vanvole (Z. 150, Tc.), s. f. — Petite pluie. *Vent-vole*. Syn. de *Ventrolle*.

Et. Hist. — « Venvole. — Qui vole au gré du

vent. » (LITT.) — « Le roy Charles estoit sorti du royaume à la *vanvole.* » (PASQ., *Rech.*, p. 558.) A la légère. L. C. — Mauvaise raison :

— « Primaut voit que il n'i a plus,
« Et que il tient tout à *vanvole*
« Certes son dit et sa parole. »
Renart, 3909.
— « Et se cest mandement refuse
« Et par ses *vanvoles* s'escuse,
« De la moie part le desfie. »
(*Renart.* — 18133. — D. C.)

— SCHELER l'explique par Vola, le creux de la main ; Vanvole, proprement : main vide.

Vapeur (Mj.), s. f. — Bateau à vapeur. Ex. : J'avais pris la *vapeur* pour aller Ingrandes (et non : *à* Ingrandes) || Avoir de la *vapeur*, — avoir des gaz dans les voies digestives. Ex.: Les choux, ça me donne de la *vapeur*. — Flatuosité. Rot. || By., masc. — J'avais pris le *vapeur* pour *aller Angers*.

Hist. — « Vapeurs. « C'est un secours pour expliquer mille choses qui n'ont point de nom. » (Mme DE SÉVIGNÉ, VI, 219. — L. C.)

Vapeurien (Mj., By.), s. m. — Homme employé à bord d'un vapeur, d'un remorqueur.

Vaque-à-tout (Mj.), s. m. et f. — Celui ou celle qui fait toute la besogne : homme à tout faire. || Lué, — Domestique à tout faire. Vaquer, XVIIe s.

Var (Mj., By.), s. m. — Ver. Ne se prononce ainsi qu'à la fin d'une proposition. Ex. : Je vas tuer le *var*, — a très bref.

Vâr (Z. 150, Mj., Tc., Lx., By.), v. a. — Voir. Cette forme, uniquement employée autrefois, a beaucoup vieilli à Mj., mais se retrouve encore dans certaines bouches. Aujourd'hui on prononce Vouère. Cf. *Hâ*, *Prâ*, *Clâ*, etc. a très long.

Varanne, s. f. — Grande vallée qui s'étend au N. de la Loire, depuis les Alleuds, jusqu'à la route de Mj. à Champtocé. V. Folk-Lore, XIX, V. Varenne, JAUB.

Et. — Faut-il voir dans ce mot un doubl. du fr. Garenne? Peut-être, car cette vallée, longtemps presque déserte, fut sans doute un terrain de chasse pour les seigneurs de Serrant et de Champtocé. — Faut-il le rapprocher du fr. Varaigne, ouverture par où l'eau entre dans les marais salants? Peut-être aussi, car les eaux de la Loire y font sans cesse irruption, même en dépit de la levée. — « *Varanne*, *Varenne*. Le *Dict. de l'Académie* indique, sous ce mot, des terres incultes, où les bestiaux trouvent qq. nourriture et où le gibier abonde. Je l'ai entendu appliquer, dans le Maine, à des contrées dégarnies d'arbres et qui ont qqf. l'aspect aride, surtout quand l'automne est très sec, mais qui sont bien cultivées et fertiles en grains. *Varanne* m'a toujours paru désigner spécialement de vastes étendues de ce que nous appelons des *groies* ; je ne dis pas, pour cela, qu'il n'ait souvent aussi son sens régulier dans notre province. » (DE MONTESS.) *Varenne* est une terre communément de couleur rousse, qui tient qq. peu de la nature argileuse de laquelle on fait des moules. » (Bern. PALISSY, *Disc. admir.*, p. 461. — EVEILLÉ.) — « Toute la *varenne* de Beauregard se convertit en noble lande et pays de chasse à la grande bête... » (P.-L. COURBIER le tire de Arena.)

Varbal (Mj., By.), adj. q. — Verbal. — Ein procès-*varbal*.

Vardaud, e (Mj., By.), adj. q. — Verdâtre. || Verdelet, en parl. du vin.

Et. — Pour Verdaud, dér. du vx fr. Verd, lat. Viridis, fr. mod. Vert.

Vardeur (Sp., Mj., By.), s. f. — Fourrage vert. Ex. : Quand les chevaux mangent de la *vardeur*, ça les avesse. || Légumes verts. Ex. : Ça fait du bien de manger de la *vardeur* dans le pruntemps, au bestial tout comme au monde.|| Ces deux explications semblent contradictoires.

Et. — Corr. du fr. Verdeur, pris dans le sens spécial de Verdure.

Vardir (Mj., By.), v. a. et n. — Verdir, verdoyer. Syn. et d. de *Verzir*, *Verdezir*.

Vare (Lg.), s. m. — Verrat. Syn. de *Varé*, *Beda*, *Bedou*, *Verdoux*, *Verdâs*.

Varé (Mj.), s. m. — Verrat, porc mâle, non châtré. Syn. V. *Vare*.

Et. — Doubl. du fr. Verrat. Il convient, je crois, de rapprocher les substantifs Verrat, Varé, de leurs synon. Goret, Gorin, etc. Il est probable que ces mots sont de la même famille, vu l'intime parenté des lettres v et g.

Varette (Mj), s. f. — Petite vérole. Syn. de *Picote*. On dit aussi : *Vérette*.

Et. — Syn. popul. de Varicelle, dim. irrég. de Variole. B. L. Variola (VIe et IXe s.), du lat. Varius, à cause des taches et boutons que cette maladie produit sur la peau. (LITT.)

Varetté (Mj.), adj. q. — Marqué de petite vérole. V. *Varette*. On dit aussi : *Vérette*. Syn. de *Picoté*, *Grêlé*, *Mirodé*, *Laidain*.

Varge (Mj., Lg.), s. f. — Sorte de dé à coudre, ouvert par le bout. — Bret. Vesquen, dé. || Mj. — La partie mobile du fléau, celle qui s'abat directement sur l'airée. || *Varge* de moulin. V. *Verge*. || Dans le lang. des charpentiers en bateaux, la planche qui forme la partie inférieure du bordage. Elle est chevillée sur la *douce*.

N. — « La souplesse de la baguette ou *verge*, la facilité de la nouer en forme d'anneau a développé une autre acception, c'est le cercle de la bague, distinct du chaton, c'est aussi l'anneau qui réunit les bagues. » (DE LABORDE, *Emaux*, — LITT.) — Hist. « Enfin, avec profonde reverence, luy mit on doigt medical une *verge* d'or bien belle, en laquelle estoit une crapaudine de Beusse magnificquement enchassée. » (RAB., *P.*, III, 17.)

Vargée (Mj.), s. f. — Rangée de blé couché dans l'aire. Syn. de *Echemmelée*. Couche mince de tiges de chanvre ou de céréales, régulièrement étalées pour le séchage ou le battage. || Fig. — *Vargée* de grêle, — bande de grêle que l'on voit tomber de loin, et qui figure assez bien une *vargée* de blé étendue sur l'aire. — Dér. de *Varge*.

Et. — De Verge, au sens d'une certaine mesure de longueur. A peu près le quart d'un arpent. (A. V.). — Plutôt de *Varge*, au sens de : Batte de fléau. (R. O.)

Vargeon (Mj.), s. m. — V. *Vergeon.*

Varger (Mj., By.), s. m. — Verger.

Vargette (By.), s. f. — Vergette. || Tringle qui soutient des rideaux. || Mj. — Dans les anciens lits à *carrée*, anneau qui soutenait les rideaux du lit et glissait sur les tringles de la carrée.

Et. — Comme ce n'était pas du tout la tringle elle-même, ce mot n'est pas le dimin. du fr. Verge, mais bien celui de notre vocable patois *Varge.*

Vargetter (Mj.), v. n. — Osciller, trembler comme fait une vergette, ou une tige faible. Ne se dit que des verges, gaules ou tiges minces. Syn. de *Gauléier*, *Branséler*. || Flageoler. Ex. : Les jambes illi *vargettaient.*

Varglas (Mj., By.), s. m. — Verglas. Syn. et d. de *Variglas.*

Varglasser (Csp.), v. n. — Se couvrir de verglas. Ex. : Ça *varglassait* à matin. V. *Varglas*, *Variglas.*

Vargue (Mj., By.), s. f. — Vergue.

Varier (Mj., By.), v. n. et a. || v. n. — Se déranger, tourner sur son point d'appui. || Dévier.

Variglas (Mj.), s. m. — Verglas. Syn. et d. de Verglas, gl mouillé. — V. *Né.*

Et. — Verglas. De ver et glas, masc. de glace. Ver, de l'aha. Waron ; holl., Weeren, se garer ; Gare à la glace, au gel. — D. C. Gelicidium. (Litt.) — Subst. verb. de l'a. v. Verglacier, verre-glacier, composé de glacer et d'un premier élément qui paraît être d'origine germanique. (Darm.) — Hist. En ung fascheux yver, plain de grande neige, *verriglatz* et de longue durée. (1624. *Inv. Arch.*, E, III, 427, 1.)

Varir, v. a. — V. *Vairir*

Varjus (Mj., By.), s. m. — Verjus,

Variot (Sp.), adj. q. — Qui a qq. infirmité le rendant impropre au travail ou au service militaire. Syn. de *Manicant.* || Infirme, en général. || Celui dont les parties génitales sont atrophiées ou incomplètes ; hermaphrodite. Syn. de *Biret.*

Varloupe, s. f. (Li.). — Varlope. Syn. et d. de *Verlope.*

Et. — D'un mot Weerloop, que Diez suppose dans le holl. ; l'instrument étant nommé parce qu'il va et vient, weer, en retour, et loop, course.

Varmeil (Mj., By.), adj. q. — Vermeil.

Varménier (Mj.), s. m. — Nom collectif sous lequel on désigne toute la vermine, toute l'engeance des petites bêtes grouillantes, rampantes, voletantes et surtout dévorantes, qui ravagent les prés, les champs et les bois. Ex. : Il se paraît que les vipères détruisent ben du *varménier* par les *câtilliers.* — Pour verminier ; du fr. Vermine. Syn. et d. de *Vermeiller.* — Lat. : vermis.

Varmichelle (Mj., By.), s. m. — Vermicelle.

Et. — Ital. vermicello, proprement : petit ver.

Varmoi, Vermoi (Fu.). Cri pour ramener les bœufs sur le toucheux à la charrue. Vers-moi ! V. *Vers me.*

Varmolu, ue (Mj., By.), adj. q. — Vermoulu. || s. m. — Vermoulure, poudre de bois piquée par les vers. — Moulu par les vers.

Varneau (Mj), s. m. — Cabine transversale située au pied du mât d'un bateau et occupant toute la largeur de celui-ci. D'ordinaire le *varneau* sert de logement à l'aide-marinier, tandis que le patron habite dans la *cabane.*

Varnir° (Mj., By.), v. a. — Vernir, vernisser. A donné l'angl. Varnish, même sens.

Et. — Vernis. B. L. vernicium, fernisium. D'un v. fictif vitrinire, de vitrinus, qui a le carcatère du verre, de vitrum, verre.

Varnis (Mj., By.), s. m. — Vernis.

Varon (Mj.), s. m. — Vergette, barre de bois transversale de l'aile des anciens moulins à vent, qui soutenait directement la toile. — Cf. *Véron.*

Varser (Mj., By.), v. a. et n. — Verser.

Varset (Mj., By.), s. m. — Verset.

Vart, e (Mj., Sp., By.), adj. q. — Vert. — *Vart* comme de la pourrée. || Sp., adv. — Crier *vart*, — pousser des cris perçants. || Temps *vart*, — t. pluvieux. || Un peu humide. Ex. : La terre est encore *varte* en fond. || Au jeu de boules, le soir. « Le jeu de boules est *vart*, va falloir pousser les boules un peu plus fort. — Le jeu vardit. || Mj. — Quand on a *vart*, on n'a pas jaune. — On manque toujours de qqch. || Mj., Ig., s. m. Fourrage vert.

Hist. — La sécheresse fait tort pour le *vert*, surtout pour les navets. (*A. de P.*, 15 septembre 1907, 4, 3.)

Vartaupe (Mj.), s. f. — Abcès, dépôt. De var (ver) et taupe.

N. — « L'enfant dans le maillot duquel on a étouffé une taupe acquiert par le fait même le privilège de panser les vers-taupes. Les vers-taupes ? Hippocrate en parle-t-il ? Je ne sais. (L'auteur explique que ce sont des sortes de furoncles.) — (*La Trad.*, p. 256, l. 32.)

Vart-de-gris (Mj., By.), s. m. — Vert-de-pris. || adj. — Vert-de-grisé. Ex. : La castrole est toute *vart-de-gris.*

Et. — La forme la plus ancienne est : vertegrez, qui, p.-ê., doit se décomposer en : vert-aigret, le vert produit par l'aigre, l'acide. (Litt.) — « Altération de Vert de Grice, proprement : Vert de Grèce, nom dont on ne connaît pas la raison d'être.

Vartu (Mj., By.), s. f. — Vertu.

Varveau (Mj.), s. m. — Poignée de bâton de *quartier.*

Varzeau (Mj.), s. m. — Etat du raisin qui précède la maturité, et pendant lequel les grains commencent à se ramollir et à devenir translucides. C'est ce que l'on appelle ailleurs la véraison. Syn. et d. de *Verzeau.*

Et. — Du fr. Vert ; pat. Vart. A rappr. du fr. Verjus.

Vas (Lué, etc.), indic. prés. du v. Aller. —

Plus employé q. Je vais. « Je m'en vais ou je m'en vas ; l'un et l'autre se dit ou se disent. » — Dernières paroles d'un grammairien (DE LA PERR.) || Lg. — Que je *vas*, subj. prés. du v. Aller, que j'aille. Cf. *Vauje.*

Vâser (se) (Mj., By.), v. réf. — S'enfoncer dans la vase, pour éviter un ennemi ou pour hiverner, en parl. de divers animaux aquatiques.

Et. — Vase ; néerl., wase ; anglo-sax., vase, — boue.

Vâsoux (Mj., By.), adj. q. — Vaseux.

Vasse (Li., Br.), s. f. — Oiseau gris-noir, qui tue les poules. — Ce doit être la *Huasse* de Mj. ; de même nous avons *Veau* ou *Vau* pour *Huau.*

Vaste (Lg.), adj. q. — Inculte, en friche. Ex. : En 70, dans eine commune auprès de l'Hébergement, y avait encore 1800 boisselées de terre *vastes* d'ein tenant ; ça n'était que de la lande. — Syn. de *En bédas.* Pas d'autre sens.

Et. — C'est le lat. Vastus, avec son sens primitif, et l'existence de ce mot dans le pat. longeronnais confirme l'hypothèse que j'avais émise au suj. de l'étymol. des vocables *Gât, Dégâter.* — Ce mot, usité dans le XIIe s., au sens de : désert, ne paraît plus dans les siècles suivants. Il a été refait du lat. au commencement du XVIIe s.

Vat (Mj., By.), 3e pers. du sing. indic. prés du v. Aller. Elle *vat* à l'école. — *Vat*-et-veint, — Vat et vient. Ce t est étymol. et très correct.

Vauje (Lg.), v. n. — Subj. prés. de Aller. Ex. : Faut que j'y *vauje* demain matin. A vieilli ; aujourd'hui on dit plutôt : Faut que j'y vas.

Vauren (Mj., Lg.), s. m. — Syn. de *Rennevaut.*

Vaux (de) **Viens** (de). — De droite à gauche (Segr.) de tous les côtés. « Cela marche de *vaux* de *viens.* »

|| A Mj., De *va et de veint*, de *vat et de veint.* C'est le : va et vient, franç.

N. — Cf. Vas-tu, viens-tu. Pêche qui se fait avec un filet du genre des manets ou des trameaux. (LITTRÉ.)

Va-vite (Mj., Lg., By.), s. f. — Foire, flux de ventre, diarrhée ; avoir la *va-vite.* — Métaphore très expressive, qui a un pendant dans son synon. : *Courante.* Syn. aussi de *Débord, Trop-chie, Treûle, Drigue, Déhagne.*

Vayou (Z. 139, Lx., Z. 143), s. m. — Vagabond. Cf. *Voyou.*

Vé (Lg.), v. n. — Remplace les formes franç. Viens, Vient, du v. Aller. Ex. : *Vé* donc, — viens donc. — Il ne *vé poit*, — il ne vient pas. A Mj., on conjugue : Je veins, tu veins, il veint.

Veau (Mj.), s. m. — Veau. V. *Bodin.* || Sp., Sorte de buttoir en bois, qui sert surtout à ouvrir les raises, ou sillons entre deux planches de terre. Syn. de *Huau, Rabale, Rabane.* — Nom de famille. Cf. *Viau, Bodin.*

Veauyau (Sar.), s. m. — Un veau.

Vécinal (Mj., By.), adj. q. — Vicinal.

Védelle (Sar.), s. m. — Flâneur, lambin.

Védeller (Sar., Bl., My.), v. n. — Flâner ; n'avancer à rien. Doubl. de *Véteiller.*

Védellier (Sar., Bl.), s. m. — Flâneur ; homme qui n'en finit à rien. — Y aurait-il du rapport avec le « faire le veau » de LA FONTAINE (*Le Meunier, son fils et l'âne*)?

Végne (Lg.), s. f. — Vigne. Mot vieilli.

N. — Veigne vient de vinea, comme teigne de tinea.

Hist. — « Le compère Piarre a marié sa fille Simonnette au gros Thomas pour un quarquier de *vaigne* qu'il avait davantage que le jeune Robin. » (MOLIÈRE, *Le Médecin malgré lui*, II, 1.)

Veil, veille (Mj.), adj. q. — Vieil, vieille Ex. : Ein *veil* umeau, eine *veille* bonne femme. Mot vieilli, surtout au masc.

Veillassu (à) (Z. 128), adv. — A l'excès, outre mesure.

Veille [1] (Mj., Lg., Lué, Segr.), s. f. — Meule de foin faite provisoirement au milieu d'un pré. Ces meules, pesant de une demi-tonne à deux tonnes, affectent la forme cylindro-ogivale. A Sp., on les fait beaucoup plus petites. || Lg. — Petit tas de foin que l'on forme pour terminer la dessication, ou lorsqu'on craint la pluie. || By. — *Veilloche.*

N. — Ce mot n'a nullement la même signification qu'à Mj. ; la *veille* du Lg. est le *beulot* de Mj. ; le *mûlon* est la *veille* de Mj. ; enfin, la *barge* est le *mûlon* de Mj. — On peut dresser le tableau comparatif suivant :

Mj. :	Lg. :
Beulot.	Veille.
Veille, veilloche.	Mûlon.
Mûlon.	Barge.

Et. Hist. — Vieille, Vielle. Vo Viellare. Feni acervum. « En icelle prée au pié d'une *vielle* de foing, ledit escuier se coucha. » (1300. — Infra : vieille, c'est notre Meule.) D. C. — Une *veille*, = 1.000 kil., ou une charretée.

Veille [2] (Mj., Lg., By.), s. f. — Tourbillon. Syn. de *Sourcière.* || adj. q. (Mj., Br.). — Vieille, fém. de vieux. Ex. : La bonne femme est ben assez *veille* pour faire eine morte.

Veiller (Mj., By.), v. a. — Surveiller, épier, guetter. Ex. : Je sé ben sûre que ceté poule-là cache ses œufs ; va falloir que je la *veille.* Syn. de *Surger.* || Passer la veillée. Ex. : J'arons du monde à *veiller* de soir. Mj., Au., Lg. etc.

Hist. — Je les fais *veiller* ; mais je crois, pour plus grande sûreté, que ces deux gardes devraient être désarmés. (*Rapport de Gourdon*, administrateur de *Beau-Site* (an VI). *R. de l'A.*, LIV, 330. — Auverse. Le 5 décembre au soir, M. R... s'en allait *veiller* chez son voisin. (*A. de P.*, 22 déc. 1907, 4, 1-2.)

Veillette, s. f. — Pour *Voyette*, petite voie (Lué, By.). Petit sentier de piéton. || Mieux : Veyette.

Veilleux (Mj., Li., Br., By.), s. m. — Celui qui assiste à une veillée. « J'allons avoir des *veilleux*, de soir.

Veilleuse, s. f. — Chênarde. (Mén.)

Veillir° (Mj., By.), v. a. et n. — Vieillir. Syn. de *Vieuzir*, *Vieillezir*, *Voueillir*. Mot vieilli.

veilloche (Mj., Li., Br., By., Lué, Segr., Sal.), s. f. — Dim. de *Veille*. Gros tas de foin. — Cf. *Buron*.

Veillochon (Mj., By., Sal.). — Dimin. de Veilloche.

Veilloir (Do., Slg., De.), s. m. — Cave dans laquelle on veille en travaillant pendant l'hiver. (Mén.)

Veinard (Mj., Ag., By.), adj. q. — Chanceux. Syn. de *Chançard*, *Chanceur*.

Veine royale (Lg.), s. f. — Artère aorte. Langue des bouchers.

Velà (Mj., By.), prép. Voilà. — Pat. norm. *id.*

Hist. :

« Tu es dure et cruelle et toute impiteable,
« *Vela* pourquoy tu n'as temples, cierges, ny veux. »
(G.-C. Bucher, 32, 98, — et passim.)

Vêlée (Mj., Lg., By.), part. pas. — Qui a mis bas, qui a vêlé. Ex. : J'avons eine vache toute fraîche *vêlée*. Syn. de *Vâlée*, *Déchargée*, *Renouvelée*.

Veler, V'ler (Fu., Z. 196), v. a. et n. — Vouloir, Syn. de *Voulir*. || Lg., *id.* Ex. : Si vous *v'lez*, — si vous voulez.

V(e)limeux, euse (Mj., By.), adj. q. — Venimeux. Syn. et d. de *Verimoux*. Bret., Velimus; Norm., Velimeux.

Et. — Dér. de *Velin*. Par sa forme, cet adj. tient le milieu entre le fr. Venimeux et l'ital. Velenoso. N. Cet l se trouve dans de nombreux dialectes.

Velin (Mj., By.), s. m. — Venin. || Animal venimeux, reptile. Ex. : Illy a ein *velin* qui l'a mordu. || Fraid comme ein *velin*, — très froid. — N. Velin signifie ici : reptile. || *Velin* d'eau, — maladie inflammatoire quelconque attribuée à un chaud refroidi. || Lpz. — Ouvrier fendeur.

Et. — C'est le fr. Venin ; lat., Venenum ; ital. Veleno ; bret., velim. V. *Velimeux*. — Le Laboureur dit qu'à Paris on pron. Velin pour venin.— Velin, dans Saint Bernard, correspond à : venenum. || Hist. — Lpz. Dans une rixe, R... est renversé et piétiné... laissé sans connaissance par des brutes. « Non content de cet acte de brutalité, Ch... criait qu'il voulait faire l'affaire à tous les *velins* (ouvriers fendeurs d'ardoises). Le *P. Courrier* des 1er, 2 avril 1907. Peut-être de ce qu'ils sont exposés à tous les vents (R'velin), malgré leur tue-vent? Ou de ce qu'ils vivent parmi les pierres, comme les *velins* : orvets, salamandres. Cf. *Verin*.

Véloce (Mj., By.), s. m. — Vélocipède, bicyclette. V. *Berniclette*.

Velon (Tlm.), s. m. — Poils fins, villosités du fil, qui s'en détachent pendant le tissage et tombent sur et sous le métier. || Lg. — Duvet qui se détache des pièces de coton pendant le tissage. Les bords de la Sèvre en sont couverts au-dessous de l'usine de Gallard.

Et. — Même rac. que le fr. Velours, Velu. Lat. Villosus, de Villus, poil.

Velouré (Mj., By.), adj. q. — Velouté. — V. *Velon*.

Veloux (Sp.), s. m. — Velours.

Et. — Dér. du lat. Villosus. Ce mot pat. est parfaitement régulier ; c'est le fr. Velours qui en est une corruption et, dans ce dernier, l'r est épenthétique.

Et. — B. L. Vellutum, proprement : Velu, de villus, poil. Vx. fr. Velox, veloux. — Hist. « La dicte dame s'estoit vestue d'une tres belle robe de satin cramoysi et d'une cotte de *veloux* blanc. » — « Une tante de lict de *veloux* noir violet semé de fleurs de lis... » (1572. — *Inv. Arch.*, E, 293, 2, 30.) — « Une robe de drap neuf faicte à longue queue, qui a estée chamarrée et bandée de *veloux* noyr. » (1547-77. — *Id.*, 377, 1, 2.) — Voulez-vous une pièce de *veloux* cramoisy, taincte en grene? (Rab., *P.*, II, 21, 171.)

Velu, Velais, Velant (Lg.), v. a. et n. — Voulu, Voulais, Veulent et Voulant, du v. Vouloir.

Vêlure (Lg.), s. f. — Vêlage. Syn. et d. de *Vâlure*. Syn. de *Déchargeure*.

Velvote, s. f. — Linaria spuria (Mén.). — Scrophularinée (Personnée), Linaria elatina, linaire élatine ou velvote (Morandeau). L. spuria. Batard.

N. — Véronique des champs. — xvie s. Veluote. Dimin. de Velu ou Velours. B. L. Velluetum ; angl. Velvet.

Venailles (Mj., Sa.), s. f. plur. — Menus grains, glumes et pailles ; balles de céréales mélangées de menus grains que le tarare, le vannage sépare du bon grain. Syn. de *Ventin*, *Gobier*, *Piquériers*, *Barbillon*. || Se donne aux volailles, tandis que *l'épigau* se donne aux bœufs. (Mén.).

Et. — Le mot, peu usité, du reste, est pour Vannailles, dér. direct du fr. Vanner. Cette constatation est d'autant plus curieuse que Vanner est absolument inusité. V. *Venter*.

Venancer (Mj., Sal.), v. a. — Prôner, exalter faire l'éloge de sa marchandise, offrir en vente. Ex. : Il m'a ben *venancé* sa taure, mais j'ai pas voulu l'acheter. || Faire l'éloge d'une personne. Syn. de *Allouser*.

Et. — Ce mot a des affinités avec le lat. Venum, rac. de Venumdare. Vendere. d'où dér. le fr. Vendre. (R. O.) — J'y verrais le mot Avenancer, rendre avenant. (A. V.)

Venant, — e (Mj., Br., By.), adj. verb. — Qui pousse vigoureusement, qui profite, en parlant d'une plante ou d'un animal. Fr. Venant, de Venir. — Ex. : Velà-t-il ein urmeau qui a l'ar *venant* ! || Tlm. — Ein petit jeu *venant*, — un assez beau jeu aux cartes. — Hist.

« Enfès iert joues et *venans*
« Mès moult ier biaus et avenans. »
(J. de Meung, *La Rose*, 16612.) Moisy.

Venantes, s. f. plur. — On disait, selon Bruneau de Tartifume, que les femmes étaient des venantes, parce qu'elles sont

sujettes à faire entendre un certain bruit qui se prend plutôt par le nez qu'avec un carrelet (Mén.) — On disait Vessir et Vêner.

Vendangeux (Mj., By.), s. m. — Vendangeur.

Vendéien (Sa., By.), s. m. — Vendéen.

Venderdi (Mj., Lg., etc.), s. m. — Vendredi. Forme vieillie.

Vendée. — V. Folk-Lore, xi, a.

Vendeux, — euse (Mj., By.), s. m. — Vendeur. || Etre char *vendeux*, — vendre cher.

Vendition (Mj., Lg.), venguicion, s. f. — Vente. || Lg. — Dénonciation, trahison. Ex. : Il a été pris pour (par) *vendition.* — Angl. *id.* || By. — Pron. Vendition.

Et. — C'est le lat. Venditio. — Cf. le mot *Perdition*, pour perte. — Hist. « De tels héritages ils peuvent disposer comme de leurs autres biens, par donation, *vendition*, échange. (*Coust. d'Anj.*, t. II, 25.) — « S'ensuit la vesselle d'argent que a eu le juge pour la *vencion* de la terre des Arseiz. » (1437. — *Inv. Arch.*, G, 2, 2, h.) — « Extraits des registres des adjudications faites... pour la *vendition*, et département de la somme de 661 escus. » (1579. — *Id.*, *ibid.*, 5, 2, h.) — « A Saint-Fulgent (Vendée), Maudin avait été nommé expert-juré pour la *vendition* des biens des émigrés. » (Deniau, *Hist. de la V.*, i, 117, b.)

Vendome, s. m. — Vent d'amont, de l'Orient (Mén.).

Vendre (Mj., Lg., By.), v. a. — Trahir. || Je vous le *vends* pour ce que ça m'a coûté, — je vous dis la chose telle qu'on me l'a contée. || *Vendre* la mèche, — trahir le secret, En fr. on dit : Eventer la mèche. || Mj., Lg., etc. — *Vendre* vin, — tenir une auberge. || (Mj.) — *Vendre* la pidié ben chère, — prendre des airs dolents.

Vendredi oré. — Le Vendredi-Saint.

Hist. — « En da, je suis aussi maigre que le *Vendredi oré.* » (B. de Verville, *M. de parv.*, ii, 39.) — Oré, prié, du lat. Orare. Cf. Croix *orée* ou *aurée.*

Venelle, s. f. — Ruelle d'un lit (Mj., Ths., Lrm., By., My., etc.). — V. Folk-Lore, i, Chansons. || Breton : Vanel, même sens. || Petit sentier, — français en ce sens.

Et. — B. L. Venella (648). Dimin. de Vena, veine, pris figurément. — Génevois : veniule. — B. L. Venula. Cf. Artère, dans le même sens. « Les grandes artères d'une ville. » — Hist. 1er sens : « Véritablement, je pensois qu'en icelle, darriere la tapisserie, ou en la *venelle* du lict, fust votre selle percée. » (Rab., *G.*, iv, 67, 474.) — 2e sens : « Fut frappé en la *venelle* pour aller à la perrière. » (1617. *Inv. Arch.*, E, ii, 284, 1.)

Vêner (By.), v. n. — V. *Vesser.* || Lpc. — Sens figuré, demeurer, rester en route. Se dit d'une boule qui ne roule pas assez bien. Cela se comprend de soi.

Venette (Lg.), s. f. — Nouvelle. Ex. : Aller aux *venettes*, — aux informations. Syn. de Aller au *guiment.* Cf. *Porte-venettes.* || St-A., — Porter la *venette*, — p. la nouvelle. || Mj., By. — Peur, frayeur. — Avoir la *venette.* Syn. de Trac. || V. *Court-venettes.*

Et. — Au sens de peur. Dim. de l'a. fr. Vene, vesne, — vesse. Vesser, contract. de Vesiner. Cf. la loc. : Avoir la foire.

Vengeoux (Lg.), adj. q. — Vindicatif. Syn. et d. de *Vengeur*, *Vengeux.*

Vengeur, — euse (Mj., Lg., By.), adj. q. — Vindicatif. — C'est le mot fr. pris dans un sens spécial.

Hist. — « Les petites gens le craignaient, on le savait *vengeur.* » (C. Leroux-Cesbron. — *Maître Lardent*, p. 86, l. 30.)

Vengeux (Mj., Lg.), adj. q. — V. *Vengeur*, *Vengeoux.*

Venin, s. m. — Pour : Vermine. V. *Velin.*

Venir° (Z. 146, By.). — J'm'en sé en *venue.* || v. n. (Mj.). — Pousser, profiter, se développer. Ex. : Ceté poupon-là, il *veint* comme pâte en huge. — On dit encore proverbialement : Pourqué ça ne *veindrait-il* pas? la queue du chien est ben *venue* sans l'arrouser! || Venir à la main, — être profitable, avantageux. Ex. : Quand le beurre vaut 25 sous, ça quemence à *venir* à la main. || *Venir* en, — tourner en, se transformer en. || La semaine qui *vient*, — la semaine prochaine. || Conjugaison fréquente : Je veins, tu veins, il veint..., ils venont ou ils vennent ; — Je venis ; — je veindrai, veinrai ; — je veindrais, veinrais ; — Q. je venne, q. je veinge ; — Q. je venisse, — veins ; — veingu, veindu.

Venneau (Lg.), s. m. — Vanneau. || By. — Veneau, v'neau.

Venquié (Segr.), adv. — Volontiers ; peut-être. — *Venquié* ben, — p. ê. bien. V. *Vantiers* pour les explications. || Sal. — L'explique par Vent qui est. Inadmissible.

Vent (Mj.), s. m. Fig. — Vantardise, hâblerie. || Avoir du *vent*, — être vantard, hâbleur. — Lg. — Avoir du *vent* dans la *veuze*, même sens. — N. Cette acception figurée est une sorte de calembour basé sur une confusion volontaire ou involontaire, des verbes Venter et Vanter. Cf. *Vant.* || N'avoir ni *vent* ni nouvelles de, — n'avoir aucunes nouvelles de. — N. On dit en fr. : Avoir vent de, — avoir des nouvelles de. || (Mj., Lg., By.). — Mettre au *vent*, — ébruiter, répandre, mettre en circulation, une nouvelle. Syn. de *Pavaner*, *Pavarner.* || Prendre son *vent*, — prendre vent, prendre haleine, respirer. (Cf. La Fontaine : *L'Ours et les deux Compagnons* : ... fait le mort, tient son vent.) — Reprendre son *vent* (Z. 152), sa respiration, quand on a été essoufflé. || Abre à haut *vent*, — de plein vent, ou qui n'est pas émondé. || Avoir du *vent* dans les voiles, — être éméché, un peu ivre. — On dit encore : Etre *vent* dessus, vent dedans (Br., Zig. 183). || Mj., Lg. — Goût de vent, — g. désagréable que prend le lard trop avancé. Syn. de : goût *d'éventé.* || Etre *vent* devant, — ne savoir où donner de la tête. ||

Quand le *vent* est à l'W, on dit qu'il est dans la *soulère* ; à l'E, dans la *Galarne* ; au N., dans les *fagots*.

Vente (Mj., By.), s. f. — Avoir la *vente* de, — trouver à vendre. || Etre dans sa *vente*, — être à l'époque et dans l'état le plus favorable pour la vente. Se dit au pr. et au fig. || Pardre sa *vente*, — p. de sa valeur vénale. On dit d'un vx garçon, d'une vieille fille : Il n'a qu'à ben se marier, il va pardre sa *vente*.

Venter (Mj., By.), v. a. — Vanner. — *Venter* les céréales, — les nettoyer au moyen d'un moulin spécial, — tarare, — grand van. N. Il y a dans le pat. une confusion complète des verbes Venter et Vanner, celui-ci, d'ailleurs inusité. Cette confusion résulte à la fois de l'assonance et de l'analogie de sens des deux mots. Le vent joue un grand rôle dans l'opération. || Lg. — *Venter* à la palle, — vanner le blé en le projetant avec une pelle dans un courant d'air. C'est ainsi qu'on procédait autrefois avant l'invention du tarare. On ne se servait pas du van.

Hist. — « Le laboureur battit son bled en l'aire, le *ventit*, le mit en poches. » (Rab., *P.*, iv, 46.) — Fléaux plats à battre le blé, pelle à *venter*, broie et chevalet à teiller le chanvre. » (*La Trad.*, p. 35, l. 17.) — V. *Braie*.

Venteux (Mj., By.), adj. q. — Qui donne des flatuosités. Se dit de certains légumes. Ex. : Les pois, c'est *venteux*.

Ventière (Mj.), s. f. — Perche verticale qui, dans un fûtreau, soutient un des côtés d'une voile. Il faut deux *ventières* ou deux petits mâts pour gréer la voile d'un fûtreau, comme le font habituellement les riverains de la Loire. Du fr. Vent.

Ventiers (Z. 127). V. *Vantiers*.

Hist. :
« Jacques Melin et aultres gars ventriers
« Qui à plein pot boyvent très voulentiers. »
(G.-C. Bucher, 244.)

N. — Le sens est autre, mais voulentiers marque la transition entre Volontiers et Ventiers.

Ventin (Mj.), s. m. — Balles des céréales, ou débris de gousses de légumineuses, que l'on sépare des grains en les vannant. Syn. de *Ballier*, *Gobier*, *Venailles*, *Picquériers*, *Pous*, *Bigaux*, *Barbillon*

Ventouse (Mj., Bch., Lué, By.), s. f. — Colonne d'air tourbillonnante et ascendante qui se forme tout à coup au milieu d'un air calme, tornade, cyclone, trombe. Syn. de *Sourcière*, *Vieille*. — Du fr. Vent. Le mot fr. a un tout autre sens.

Ventrâille (Mj., By.), s. f. — Ne s'emploie qu'au sing. — L'ensemble des viscères contenus dans l'abdomen. Syn. de *Tripâille*, *Ventrèche*.

Ventraise (Mj.), s. f. — Chacune des planches qui forment la partie moyenne de la hauteur du bordage d'un *bateau*, entre la *varge* et le *gros-bord*. Du fr. Ventre.

Ventre. Locut. spéciales. Avoir ein *ventre* de complaisance, être toujours prêt à manger. || Se frotter le *ventre* avec eine brique, — se passer de manger ; — se passer, forcément, de ce qui pourrait plaire. || Faire *ventre*, — rassasier, nourrir. — Tout fait ventre. (La Fontaine).

Ventrèche (Lg.), s. f. — Bavette d'aloyau, morceau large et plat formé des muscles abdominaux du bœuf. Lang. des bouchers. || Souvent aussi la masse des intestins. Syn. de *Ventrâille*.

Hist. — « Œvre de testes ne de *ventresches* de connins (lapins) ne de lievre ne doit nient (néant) rien). — (*Rég. des Mestiers* d'Est. Boileau, 281., — Eveillé.

Ventrolle (Tr., Z. 138), s. f. — Petite pluie accompagnée de vent et de courte durée. Syn. de *Vanvole*, *Vent-vole*, *Fouinage*.

Vent-vole (Mj.), s. f. — Petite pluie fine, que le vent emporte et fouette. Syn. de *Serînée*, *Fouinage*, *Ventrolle*, *Vanvole*. || Sal. — Chose légère que le vent emporte, comme les affections d'un jour. « Autant en emporte le vent. » Ex. : Tu n'as pas de parapluie? c'est ben ennuyeux. Couvre-toi ben, au moins, car il fait de la *vent-vole* (petite pluie très fine, bruine par temps calme). By.

Venue (Mj., By.), s. f. — Ne s'emploie guère que dans la loc. : Tout d'eine *venue*. On dit d'un objet qu'il est tout d'eine *venue*, lorsqu'il ne présente ni saillies ni creux bien accusés, lorsqu'il est d'une forme simple et sans ornements. Ex. : A n'a ni fesses ni tétons, alle est tout d'eine *venue*. — C'est le mot fr. dans un sens spécial ; le fr. emploie Tenue. || Sp. — D'allée que de *venue*, — à l'aller et au retour. || Lrm. — Toute une *venue* ; une grande quantité, beaucoup.

Hist. — « Je me suis trouvé l'espace de dix ans si fort escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ni apparence de bosse aux bras ny aux jambes, ainsy estoient mesdites jambes toutes d'une *venue*. » (B. de Palissy, cité par Raoul Jagnaux, *Hist. de la Chimie*, t. II, p. 144. l. 46.)

Vêprée, s. f. — L'heure de vêpres ; de 2 à 4 heures environ, du soir, et même toute l'après-midi ; à peu près la même chose que *Marienne*.

Lat. Vesperem. Vesper est le nom de l'étoile de Vénus, qui paraît aussitôt que le soleil est couché. — Se trouve dans Marie Stuart. — Ronsard :

« Allons voir si la rose...
« A point perdu, cette *vesprée*,
« Les plis de sa robe empourprée. »

Verbes irréguliers. — Ils sont cités chacun à sa place. La plupart deviennent réguliers, en patois : n. boivons, v. boivez. — Que veux-tu que j'faise?

Verdas [1] (Lg.), s. m. — Levier de bois que l'on engage au-dessous et au-dessus du câble qui maintient le chargement d'une charrette et au moyen duquel on tortille ce câble pour

opérer le serrage lorsqu'il n'y a pas de treuil. N. L'e, très bref.

Verdas[2] (Sa.), s. m. — Verrat. Syn. de *Varé*, *Beda*, *Vare*, *Verdoux*, *Bedoux*. Doubl. du fr.

Verdasser (Lg.), v. a. — Serrer le chargement d'une charrette au moyen d'un *verdas*.

Verdaud (Lg.), adj. q. — V. *Vardaud*.

Verde, s. f. — Fléau à battre, de forme cylindrique. || Craon. — Une *verde*, — un bâton. || By. — Voerde.

Verdeau (My.), s. m. — Verjus.

Verdée (Tlm.), s. f. — S'emploie dans la loc. En *verdée*, en noce. Ex. : Il a été trois jours en *verdée*. Syn. de En dondaine. Syn. de *Trînoche*, *Dévarine*, *Riole*. Premier e très bref.

Verdeiller (Lg.), v. n. — Remuer sans cesse, frétiller. Fréquentat. de Verder. N. Com. dans ce mot, l'e de la prem. syll. est presque nul.

Verdeillon (Lg.), s. m. — V. *Verdillon*.

Verdeler (Z. 26, My., By.), v. n. — Commencer à rougir, à mûrir. A Brain-sur-l'Authion, le raisin *verdelle* quand il commence à éclaircir, à tourner. || Commencer à avoir son plumet, à être ivre. Cf. *Varzeau*, *Verzélé*, *Verdinguette*.

Verdelier, s. m. — Osier. Salix vitellina. (Mén.)

Verdelle (Lg.), s. f. — Arc qui soutient le filet dont est formé un ancreau.

Et. — Ce mot me paraît être le même que *Verzelle*. Effectivement, les arcs d'ancreaux sont faits avec des brins de troène dont les bouts sont enfilés dans des tuyaux de sureau.

Verder, v'rder (Mj., Lg., By., Sal., Ag., Sar., Lué, Cho.), v. n. — Passer avec rapidité en tournoyant et en sifflant. Se dit d'un objet lancé avec raideur. Syn. de *Pirvoler*. || P. ext., marcher très vite. || Tourner. — « J'vas t'faire *verder !* » On fait *verder* une pierre en imprimant un mouvement de rotation au bras. || S'agiter en allant de ci, de là pour les choses du ménage. — Et aussi : Sauter. || ‖ *V'rde* de là ! — Tire-toi de là, et promptement, plus vite que ça. || Craon. Être toutours en route. || Faire *verder* sa danseuse. || By. — Vorder.

Et. — De la Monnaye le tire de Veredare, mot B. L.

Verdezir° (Lg.), v. n. et a. — Verdir, verdoyer. Syn. et d. de *Verzir*, *Vardır*.

Verdillon (Tlm.), s. m. — Baguette sur laquelle se fixe l'extrémité de la chaîne d'une pièce de toile, lorsque le tisserand la monte sur le métier, et qui s'encastre ensuite dans une rainure du *taillé* de *fusée*. — Dér. de Verder. Syn. de *Bâton d'argent* ; syn. et d. de *Verdeillon*.

Verdillonner (Segr.), v. n. — Tourner autour d'une difficulté, — d'une chose que l'on désire.

Verdinguette (en) (Br., Z. 183), loc. adv. — En noce, en brindes, en débauche. Cf. *Rigale*, *Cigale*, *Pécale*, *Berdindaine*, *Dévarine*, *Roule*, *Brindezingue*. Voisin de Berdindaine et de *Verdeler*. — Sal.

Verdon[1] (Mj.), s. m. — Corde qui sert à attacher la voile sur la vergue. De *Verder*. ‖ Sar. — Bâton servant de défense que l'on fait tourner (verder, lat. vertere) ad hoc.

Verdon[2] (Lg., Tlm.), s. m. — Vairon, sorte de petit poisson. Ex. : Qui prend ein *verdon*, pêche. Prov. — Syn. de *Gardon* et interméd. entre ce mot et le fr. Vairon.

Verdoux (Craon, Sa.), s m. — Verrat. Syn. de *Beda*, *Bedoux*, *Vare*, *Varé*, *Verdas*. Cf. *Verdée*.

Verdure (Lg., By.), s. f. — Fourrage vert. Syn. de *Vardeur*.

Ver d'eau (Lg.), s. m. — Ver de vase, dont les pêcheurs se servent comme appât. Syn. de *Portebois*.

Vérette (Ag., Sp., By.,) s, f. — V. *Varette*.

Vérетté, ée (Ag., Sp., By.), adj. q. — V. *Varetté*.

Vêreux (Mj.), ê très long ; adj. q. Véreux. || By., *vêreux*, vesseux, vessoux, se disent d'un fruit piqué d'un ver.

Verge (Mj.), s. f. — Partie du fléau qui tournoie autour du manche et qui frappe directement sur l'airée. || *Verge* de moulin, — grande pièce de bois qui forme la nervure médiane d'une aile de moulin. — N. On pron. généralement : Varge. || *Verge* de pasteur, — Dipsacus pilosus. — Mén.

Vergée (My.), s. f. — Rangée de blé alignée pour être battue au *fleau* (fléau). V. *Vargée*.

Vergeon (Mj.), s. m. — Verge de ligne à pêcher ; gaule. Dimin. du fr. Verge. Cf. *Vargeon*.

Vergetter, v. n. — Flageoler. Ex. : Les jambes illi *vergettaient*.

Verglas, gl mouillé (Lg.), s. m. — Verglas. Syn. de *Variglas*. Voir ce mot pour l'étym.

Verglasser, gl moüillé (Lg.), v. a. — Faire du verglas. Ex. : *Ça verglasse* de soir.

Vergnasse (Tlm.). s. . — Le lit. Ex. : Je vas aller me fourrer dans la *vergnasse*. Syn. de *Vergnisse*, *Vernasse*. || Lg. — Aunaie, lieu planté de *vergnes*. Syn. de *Vernaie*. — B. bret. Guerd.

Et. — Du fr. Vergne ou Verne, aulne. A ce sujet, deux remarques : 1° la *vergnasse* ou bois de lit en bois d'aune, correspond au montjeannais : *Chênier*, bois de lit en chêne ; 2° c'est sans doute de là que vient, par corrupt., le mj. *Versailles*, sans cela inexplicable.

Vergnisse (Lg.), s. f. — Mauvais lit, grabat. Syn. de *Vergnasse*, *Vernasse*, *Chênier*. Du fr. Vergne.

Véri (Sal.), s. m. — Jeu où l'on vise ceux qui sont cachés. V. *Vise*.

Verimoire, — v'rimoire (Rg.), s. f. — Salamandre. Syn. de *Sourd*, *Rimoir*. V. aussi *Quaterpée*. Dér. de *Verin*. || Lg. — *Rimoir*, qui en est p.-ê. l'abréviation, malgré la différence des genres.

Verimoux, — v'rimoux (Lg.), adj. q. — Venimeux. Syn. et d. de *Velimeux*. — De *Verin*.

Verin, — v'rin (Sp., Tlm.), s. m. — Venin, reptile. Doublet du mot fr. et de *Velin*. || *Verin* d'eau. — V. *Velin d'eau*. || Sp., Lg. — Humeur âcre, produisant des éruptions de pustules à la peau. Cette éruption cutanée elle-même. Ex. : Il a du *verin* par la figure.

N. — Le durcissement de la liquide l en r se retrouve dans le Mj. *Retière*, pour Litière.

Vérir, v. n. — Moisir. V. *Vairir*.. || By., Viêrir, veûrir ; viêri, veûri.

N. — Vérir, — verdir, par suite d'oxydation ou de moisissure. — Etre piqué des vers. — Vérit, — moisissure verte, vert de gris. (De Montesson.) — Véri. Fruit et viande qui sont gâtés par l'humidité et prennent une couleur verdâtre.

Vérité (Mj., By.), s. f. — En vraie *vérité*, en sainte *vérité* en bonne sainte *vérité*, ma grand *vérité*, ma pure, ma vraie *vérité* ; en *vérité* vraie. — Formules d'affirmations usuelles.

Verlope (Mj., By.), s. f. —Varlope. Syn. et d. de *Varloupe*.

Verloper (Mj., By.), v. a. — Polir à la varlope.

N. — Changement, rare, de l'a en e ; le contraire est plus fréquent.

Verlouter (se) (Cho.), v. réf. — Se rouler. « Fichez-nous donc pour quatre sous de tabac, que j'allions nous *verlouter* par les draps. »

N. — Faut-il le rapprocher de Vautrer? voltrer? (voutrer), forme primitive? — Lat. Volvere. V. le suivant.

Verluter (Sp.), v. a. — Faire rouler à terre, terrasser. || v. réf. — Se rouler à terre, se vautrer. Syn. de se *vouétrer*, se *Routeler*, se *Harter*. || Se terrasser, se rouler réciproquement à terre. — Syn. de *Touroiller*. — Angl. to Welter. A rapprocher du fr. Vautrer. — Lat. Per, luctare? Cf. *Verlouter*.

Vermée (Mj., By.), s. f. — Pêche aux anguilles que l'on pratique en laissant pendre à fleur d'eau, au bout d'une perche, un paquet de lombrics enfilés le long d'un brin de fil. — Du lat. Vermis, ver. || By., vormée, voermée. Cette pêche ne se fait guère qu'en Loire.

Vermeillier (Lg.), s. m. — Nom collectif sous lequel on désigne tous les petits animaux nuisibles aux récoltes. Syn. et d. de *Varménier*.

Verménier (Lg.), s. m. — V. *Varménier*, *Vermeiller*.

Hist. — « Toute son intention estoit que le monde ne fut pas infecté de ces meschans et maudits *verméniers* et que les hommes de là en avant, véquissent en paix et en amour. » (Desperr., I, 92.)

— « Lors le Lyon ses deux grands yeux vestit
« Et vers le rat les tourna ung petit
« En luy disant : O pauvre *vermynière*... »
(Cl. Marot.)

Vernaie (Lg.), s. f. — Aunaie, lieu planté d'aunes, de vergnes. Syn. de *Vergnasse*.

Vernasse (Lg., Sp.), s. f. — Mauvais lit, grabat ; *Chênier*. Syn. de *Vergnasse*, *Vergnisse*. — Lit de bois de vergne. Pris, com. *Chênier*, en mauv. part.

Verne, s. f. — Cave (Sar.).

Hist. — « La nommée Cl. G..., âgée de 21 ans, domiciliée chez ses parents, ayant accouché clandestinement d'un enfant mâle, né viable, s'en est débarrassée en le jetant tout nu dans une *verne*, c.-à-d. dans une cave abandonnée, comme on en rencontre beaucoup dans les coteaux saumurois. (A Grandfond. — Le *Petit Courrier* du 15 avril 1906.) — Pour *Caverne ?*

Vernusser (Ma., Z. 206). — Doublet probable de *Jarnusser*. Syn. de ce mot.

Véron (Sp.), s. m. — Longue cheville de bois qui traverse les deux *baugeards* d'une charrette et soutient les *chioires*. || Lg. — Broche de fer au moyen de laquelle on relie les deux montants d'une échelle. Cf. *Varon*. — Du lat. Veru, broche.

Vêronique (Mj.), s. f. — Nom de femme et de plante. L'ê est très long.

Vérocipère (Ti., Z. 159), s. m.— Vélocipède, bicyclette. Cf. *Bernıclette*. V. *Véloce*.

Verre (Mj., By.), s. m. — Casser son *verre* de montre, —tomber sur le derrière. Par antiphrase, ou anti-pode.

Verrerie (Sar.), s. f. — Lieu où l'on élève les vers à soie (Mén.)

Verrette (Lué, By.). — V. *Vérette*. — Variole, — qui a laissé des traces.

Verrir (Sar., My.), v. n. — Moisir, chancir.

Hist. :
« Car seurement en ce temps ou nous sommes
« Les humains sont si meschantz et *verris*
« Que puys que Dieu est Dieu on n'a veu chose
« Qui plus à rire et plorer nous impose. »
(G.-C. Bucher, *Douleur du piteux temps d'aujourd'huy*, 148.) — Cf. *Voirir*, *Vérir*, *Vairir*, *Veurir*.

Verrole, s. f. — Pour verrette, variole.

Verrouil, s. m. — Crouillet. Ancienne forme de verrou.

Et. — Veruculum, petite broche.

Verrure (Mj., Lg., By., Z. 152, Ti.), s. f. — Verrue. || *Verrure* épiée, — qui se fendille. — Cf. *Etendure*, *Laiture*, *Sangsure*. Ex. : Mes *verrures* se sont en allées *de mine*.

Et. — Lat. Verruca.

Vers, prép. — On disait : de vers. || On le dit encore. Ex. : Il venait *de vers* la Poumeraye quand c'est que les cognes l'ont pigé. (Mj.).

Hist. — « Une étoile les conduisait
« Qui venait *de vers* l'Orient. »
(*Vx Noël.*)

Versailles (Mj.,) s. — Aller à Versailles, — aller au lit. Syn. de *Aller à Schlof*, *Se mettre dans le pieu*. Cf. *Vergnasse*, *Vernasse*.

N. — Aller à Versailles, — renverser. (OUDIN.) Encore un jeu de mots sur un nom de lieu. || Peut-être ; mais il y a aussi l'influence de Vernasse. || By. Simple jeu de mots ; Versailles est connu et Vernasse est inconnu.

Versaine (Mj.), s. f. — Bande de terre que retourne la charrue, billon, sillon. || Longueur d'un champ dans le sens du labour. De Verser. || Fu. — J'avions une belle *versenne* (un grand espace de champs pour le labour) ; c'est commode d'évoluer.

Et. — D. C. Versana. — Verseau ,saison où il faut verser, c.-à-d. retourner la terre. En Champ., Versaine, — jachère, parce qu'on y fait le versage, premier labour. — Versain, e. — Sillonné, croisé, entrecroisé. — De vertere, tourner, retourner, labourer. (Dr A. Bos.) — La Fontaine disait encore : Verser un champ, — imitant en cela le Versare glebas, — d'Horace. (SCHEL.) — Versorium, — instrumentum rusticum quo terra versatur. (D. C.) — Il divise la terre et la verse de côté (soc et oreille de la charrue). (EVEILLÉ.) — Hist. « Bail par l'abbé de Saint-Aubin, Jean..., d'une vigne en Brion « altam *versanam* clausi vulgariter nuncupati Plautel ». (1356. — *Inv. Arch.*, S., H, I, 42, 1, b.)

Vers-me, prép. — Pour Vers moi. Le bœuf attelé en tête se tourne vers le conducteur ; c'est le *vers-me* (MÉN.) V. *Varmoi*.

Vert. V. (Mj., By.), adj. q. et s. — Vert, fourrage vert. Syn. *Vardeur*. || Sa. — Poire de *vert*,— sorte de poire verte, ronde, très précoce, sujette à blettir ; on en fait du cidre. || Mj., Lg.). — Humide, en parl. du temps. || Fraîchement vidée de vin, en parl. d'une futaille. — On pron. souvent Vart.

Verturieux (Pell.), adj. q. — Qui aime à faire parade de sa force ou de son adresse. Syn. de *Verveur*.

Et. — Je vois là un dér. du fr. Vertu, pris au sens du lat. Virtus, courage.

Vérure (Lx., Zig. 154), s. f. — Verrue. V. *Verrure*.

Verver (Sp.), v. n. — Faire des prouesses pour se faire admirer. Piaffer. V. *Verves*.

Verves (Sp.), s. f. — Ne s'emploie qu'au plur. — Exploits, prouesses, tours de force ou d'adresse, exécutés pour se faire admirer. On dit : Faire des *verves*. — C'est le fr. dans un sens spécial. — Piaffes.

Et. — 1° L. Verva, tête de bélier sculpté, de vervex, brebis ; mot pris pour : caprice, fantaisie, qui est un sens ancien, comme caprice lui-même est pris de : capra, chèvre. (LITT.) 2° Paraît se rattacher à Verva, var. de Verba, plur. de verbum, verbe, parole, pris comme fém. sing.

Verveur (Sp.), s. m. — Celui qui cherche à étonner la galerie par des tours de force ou d'adresse. Syn. de *Verturieux*. V. *Verver*. Piaffeur.

Vervoine, s. f. — Pour : Verveine (MÉN.).

Verzeau (Ssl.), s. m. — V. *Varzeau*.

Verzélé (Mj., Sp., Vh., Br., By.), adj. q. — Gris, légèrement pris de boisson. Syn. de *Chaud*, *Zingué*, *Paf*, *Plein*, *Embavé*, *Rond*, *Brindezingue*, *Berzeillé*, *Guernette*, *Nigé*, *Radouillard*. — Semble avoir qq. rapport avec *Verzeau*. || Faible de constitution, atteint d'une maladie chronique incurable.

Verzéler (Z. 171. Q., Ssl.), v. n. — Entrer en verzeau, commencer à devenir translucide, à mûrir. Se dit du raisin.

Verzelle (Mj., Ché.), s. f. — Troène. — V. Folk-Lore, XIV. Cf. JAUB à Vauzelle. — Syn. de *Duret*. Ligustrum vulgare. BAT.

Verzir° (Lg.), v. a. et n. — Verdir. Cf. *Tarzer*. Syn. et d. de *Verdezir*.

Vesceau (Mj.), s. m. — Vesce, plante fourragère. Dimin. du mot fr. || On pron. qqf. Voice, vouée. By., *id*.

Hist. — Chaque année, toutes les terres reçoivent une culture quelconque, en froment, avoine, colza, lin, choux, navet, *vesceau*, maïs, trèfle, luzerne. » (DENIAU, *Hist. de la V.*, I, 541.) — « C'est alors qu'ils avaient des regards de contentement et presque d'amoureux pour l'avoine qui levait, pour le *vesceau* en fleur, pour les javelles de blé. » (R. BAZIN, *Les trois gars de la Haussière*. Dans le *Pays bleu*, 1er n°.)

Véserée (Mj.), s. f. — Eclaboussure, tache d'une manière demi liquide qui, en jaillissant avec raideur, s'est plaquée sur un objet. Syn. de *Plâcrée*, *Giclée*, *Flaquée*. — Cf. Billevesée

Vésinement, s. m. (Sarr., Bf., By.). — Bourdonnement. — J'ai un *vésinement* dans les oreilles.

Vésiner (Z. 171, Q., By.), v. n. — Bourdonner, faire vzzz, en parlant des avettes, abeilles. || Sar., Mj. — Perdre son temps en futilités ; aller de ci, de là en faisant un ouvrage. Cf. *Veziner*. By. Voésiner.

Vesquit, v. n. — Parf. déf. de vivre ; il *vesquit*, pour : il vécut.

Hist. — « Il *vesquit* trop longtemps, le pauvre homme. » (FROISSART, l. III. Se trouve dans MAROT, CHARRON, BON. DESPERRIERS. MÉN.)

Vesse (Cho., Sp.), adj. q. — Fainéant, paresseux, nonchalant, lâche, mou. || Epithète que l'on applique par dépit même aux objets inanimés qui déplaisent. Ex. : Les *fronques* (By. froncles), c'est point si aimable, ça, *vesse* ! || s. f. — Femme de mauvaise vie. — Bret. Voès, forme adoucie de Moès, femme. || *Vesse* de loup, — champignon creux, genre Lycoperdon, ainsi nommé parce que, quand on le presse, il en sort une quantité de sporules s'envolant en fumée. Français ; donné pour l'étymol. Traduit du grec.

Et. — L. Visire ; d'où le vx fr. Vesiner, par contr. Vener (vesser) : d'où viendrait : avoir la venette. (SCHEL.) — Hist. « Il l'a appelée *vesse*. En nos pays, vous ne pourriez plus oultrager une femme que ainsi l'appelant. » (RAB., *P.*, IV, 9.) — « On chasseroit des cieulx en Egypte et vers les

confins du Nil, toute cette *vessaille* des déesses. » (*Id.*, *ibid.*, III, 12, 237.) — « Le bon Marc-Aurèle, ayant sa femme Faustine, une bonne *vesse*, et luy estant conseillé de la chasser... » (BRANT., *D. g.*, I, 71, 19.)
— « Sans cesse, Jean, tu te plains de ta femme,
« Or l'appelant *vesse*, putain infâme... »
J. LEMASLE, *Nouvelles Récréations poétiq.*, f° 42. — 1580.)

Vessedru (Mj.), s. m. — V. *Nicolas*.

Vessée (Lg.), s. f. — Écart subit et prématuré que fait parfois un bœuf de labour vers l'extrémité d'un sillon, en abordant la *cheintre*. — C'est le fait d'une *vesse*, d'un paresseux. qui ne veut pas se donner la peine *d'abouter* la charrue.

Vesserie (Sp.), s. f. — Paillardise. V. *Vessier*. Syn. de *Chiennerie*, *Chenasserie*, *Putasserie*.

Vessie (Mj.), s. f. — Vesse, pet lâché sans bruit, mais non sans odeur. V. *Vessir*. Syn. de *Ouesse*, Pet *écramoui*.

Vessier (Mj., Lg., Sp.), adj. q. et s. m. — Paillard, débauché, libertin, qui aime trop le sexe. Syn. de *Chien*, *Chenassier*, *Putassier*, *Fumellier*, *Marrainier*, *Chaud de la pince*, *Saillant*. || Fin, rusé, dissimulé. Lat. Versutus, en ce sens.

Hist. — Renart qui plus *veziez* fu...
(*Renart*, 21, 500.)

Vessir° (Mj.), v. n. — Vesser, — doublet du fr. Syn. et d. de *Ouesser*.

Et. — V. Vesse. — Hist. « De bled en herbe vous faites belle saulce verde..., laquelle... vous fait bon ventre, bien rotter, *vessir*, peder. » (RAB., *P.*, III, 2.) — « Les cuydez seront de saison, car tel cuidera *vessir* qui baudement flantera. » (*Id.*, *P.*, Prognost. IX, 591.)

Vestille, s. f. — Aiguilles en bois qui servaient à tricoter la laine. (MÉN.).

Vestillon (Sp.), s. m. — S'emploie dans la loc. Mettre au *vestillon*, — tirer une personne de son lit et l'obliger à courir en chemise autour de la maison. C'est une farce que les jeunes filles pratiquent assez souvent à l'égard des jeunes gens, et réciproquement... Dans ces campagnes profondément religieuses où la moralité est si bien sauvegardée par la foi qu'elle est devenue proverbiale, c'est là un simple jeu innocent. Honni soit qui mal y pense ! — Je fais mes réserves (A. V.).

Vestis (Mj.), s. m. — Veste ou redingote courte. De veste.

Vételllard (Lg.), adj. q. et s. — Vétilleur. Syn. de *Berzinet*, *Nigeotier*, *Nivassard*. || By. comme en franç.

Véteiller (Lg.), v. n. — Vétiller. Syn. de *Berdiner*, *Niger*, *Nigeoter*. Cf. pour la forme, *Feille*, *Béteille*. — Syn. de *Nivasser*.

Hist. — « Le cardinal qui s'amusait sur la frontière à *vétiller* proprement dans l'armée de Turenne. » (Card. DE RETZ, t. III.)

Vétille (Mj.), adj. q. — Vétilleur qui s'occupe à des vétilles. — N Ne s'emploie pas comme nom dans le sens du fr. Vétille. Syn. de *Tutille*. || Mais si, à By.

Et. — Contestée. — P.-ê. l'esp. Vetilla, dim. de Veta, chose de rien, proprement : raie ; provenç. veta, raie, ruban, vétille : « Paubre lairon, penthom per una veta ? — pauvre larron, pend-on pour une vétille ? » — Veta est le lat. Vitta, bande.

Veurder (Sar.), v. n. — Prononc. locale de Verder, v'rder. — Faire *veurder* (tourner, virer) un fuseau, un cotillon. || By. — Voerder, presque vorder. — Aller vite en se trémoussant. Syn. se *Trifouiller*, se *Trimousser*.

Veurgle (Lg.), s. f. — Vrille. Syn. de *Perçage*, *Guimblet*.

Et. — Doubl. cert. du fr. Vrille. — Je note que cette forme conduit à faire dériver ce mot d'un dimin. hypothét. Verucula, du lat. Veru, contrairement à l'opin. de HATZF., qui le dér. de Viticula. (R. O.)

Veurglée (Lg.), s. f. — Liseron des haies. Syn. et d. de *Vrillée*, *Villée*. De Veurgler.

Veurgler (Lg.), v. a. — V. *Vrouiller*, *Vroiller*.

Veurglon (Lg.), s. m. — Enroulement. Syn. et d. de *Vrillon*, *Vrouillon*.

Veurglonner (Lg.), v. a. — Enrouler en spirale. Syn. et d. de *Veurglouner*. — *Vrillonner*, *Vrouillonner*, dér. de Veurgler.

Veurglouner (Lg.), v. a. — V. *Veurglonner*.

Veuri, part. pas. (Auv., By.). — Couvert de mousse, de champignons. — Fruits, boiseries *veuries*. — Pain *veuri*, moisi.

Veurir (Auv., By., Ja.), v. n. — Moisir. Syn. de *Heurdrir*, *Voirir*, *Vairir*, *Mudir*, *Ouérir*, *Chauguenir*, *Chaumenir*, *Chaubenir*, *Mesir*.

Veurte (Lg.), s. f. — Menterie, hâblerie. Ex. : Tu nous contes des *veurtes* ! Syn. de *Colle*, *Carotte*.

Veuve (Sp. Ag.), s. f. — Scabieuse, plante d'ornement. Syn. de *Beaux-hommes*.

Et. — Sans doute à cause de la couleur sombre de la fleur.

Veuver (Sa.), v. n. — Devenir veuf, Syn. de *Veuveter*, *Eveuveter*.

Veuveter (Mj.), v. n. — V. *Veuver*. Il avait *veuveté* ; il était devenu veuf. || By. — Seulement au part. pas., et plus souvent : veuvé.

Veux-tu-courir° (Mj.), s. m. — S'emploie dans la loc. : Donner à qqn son *veux-tu courir*, — le congédier, le chasser. Donc : Congé, renvoi, mise à pied. « Le patron illi a donné son *veux-tu-courir*, — son *sac*.

Veuze (Lg.), s. f. — V. *Vèze*.

Veuzi, adj. q. — Vieilli. Cet homme a veuzi. Mieux : vieuzi.

Veyette (Segr., By.), s. f. — Petit sentier dans un jardin pour séparer les plants. || Craon. — Petite allée au milieu d'un champ.

Syn. et d. de *Voyette*, *Vayette*, *Vouyette* || Lx., By.Z. 143.— Sentier.— Plus souvent: voyette (voé, iette), syn. *rote*, petite allée au milieu des champs. Le petit sentier dans un jardin pour séparer les planches se dit un « passe-pied ».

Vézard (Mj.), s. m. — Surnom de O. — Cf. *Vézier*.

Vèze (Mj., By.), s. f. — Vielle. || Biniou. Syn. de *Pibole*. Sal

Et. — Je crois que le mot dér. du lat. Vesica, vessie, et que le sens propre est celui de : biniou. Le mot aurait ensuite désigné une vielle, à cause de la ressemblance de son des deux instruments. V. *Véziner*. — Cornemuse, dit Eveillé ; c'est le biniou des Bretons. Ce mot était connu de Cotgrave : veze, a bag pipe ; vezeur, a bag piper. — « Au son des *vezes* et piboles, des guogues et des vessies, des joyeux pifres et tabours. » (Rab., *P.*, iv, 36.) — « Car on luy avait robbé une *veze* pleine du vent propre que jadis à Ulysse donna le bon ronfleur Æolus. » (*Ibid.*, iv, 44.) —V. *Turluter*.

— « Or ma veze ne sonna oncques
« Beau sire, pourquoy ris-tu doncques? »
(G.-C. Bucher, *Blasons du fol Polithe*, 172, 182.)

« A. Saint Fulgent, le maire, médecin du lieu, entra dans l'église, précédé d'un joueur de *veze*, et... somma MM. Gourdon et Drillau, curé et vicaire du lieu, d'obéir à la loi. » (Deniau, *Hist. de la V.*, i, 124.)

|| **Veze** ! interj. — Voilà ! Gare ! Un enfant qui fait le guet pendant que d'autres sont occupés à faire une chose défendue, crie : *Veze !* pour avertir de se sauver (quand il voit, p.ex., le propriétaire du pommier qu'on dévalise). — N. Rabelais emploie Vezarde dans le sens de : peur. « Vous avez telle vezarde et paour. » (Rab. iv, 286.)

Vézer (Tlm., Lrm., Cho., Sal.), v. n. — Pleurer longuement et avec des cris, comme font les enfants. Se dit parfois à Mj. — Syn. de *Brâiller*, *Baner*, *Bédâner*. « Il n'a fait que *vézer* toute la nuit ; il a pas farmé les yeux.

Et. — D'un vx v. Vezer, souffler ; d'où Billevezée, balle, bulle, soufflée, remplie de vent ; conservé dans le fr. Billevesée, sornette, conte en l'air.

Vézerée (Mj.), s. f. — Flaquée ; large plaque de boue ou de liquide projetée et étalée sur une surface, éclaboussure. Syn. de *Egalettée*, *Eguerlée*.

Vezet' (Mj.), s. m. — Le bas ventre. Cf. *Califourchette*, *Carrefour-briton*, *Tracassier*.

Et. — Dim. du pat. Veze, p.-ê., ici, avec le sens propre de vessie ; il est plus probable qu'il a le sens figuré de Biniou, transporté plaisamment au derrière, comme qui dirait le *pétard*.

Vézier (Lg.), s. m. — Homme ventru. Syn. de *Ponsier*, *Ponsard*. Dér. de *Véze*.

Vézinée (Bl.), s. f. — Averse. Syn. *Hargne*.

Veziner (Sp., By., Br., Zig. 171), v. n. — Siffler, bourdonner. V. *Beziner*, *Vezouner*. || By. — Voéziner, bourdonner comme une grosse mouche.

Vezon (Sp., Br., By., Sal.), s. m. — Colère, furie. Syn. de *Fontaisie*. || En *vézon*, — en furie. Syn. de *En fenouillon*, ou en *Foutefoute*, *Foucade*, *Pétémou*, *Fontaisie*, *Foutillon*, *Fusseguené*, *Rondon*, *Rade*, *Gamme*, *Ramine*. || Actif, mouvant. « Ma femme est toute chose et point agissante ; ça m'plaît point, j'aime mieux la voir *en vezon* (Br., Z. 183, Sp.) By., *id.*, s. f. — Quée ou Quenne voézon ! Eine vraie voézon.

Et. — Dér. de *Vézer*. A noter, toutefois, la ressemblance du mot avec le lat. Vesanus, au sens de en colère.

Vezouner (Lg., Sal.), v. n. — Siffler, faire entendre un bruit à la fois sifflant et ronflant comme une houssine qui frappe l'air. Syn. de *Véziner*, *Beziner*. || Lg., Sp., Tlm. — Bruire, siffler, bourdonner. — V. *Veze*.

Hist. — « La tête me *vezounnait* comme ine essaim d'abeilles. » (H. Bourgeois, *Hist. de la Gr. Guerre*, p. 64.)

Vézoux (Tlm., Sal.), adj. q. et s. m. — Celui qui pleure longuement et en jetant des cris. — Syn. de *Brâillard*, *Brâillaud*.

Hist. — Joueur de vese : « Les *vezous* disoient de la vese. » (B. de Verv., *M. de p.*, p. 409.)

— « Accourez donc tertos chez nous,
« J'avons la vèze (*bis*) ;
« Accourez donc tertos chez nous,
« J'avons la vèze et le vèzoux. »
(Lrm. *Chanson locale.*)

Viage (Mj., By.), s. m. — Bien acquis moyennant une rente viagère, ou rente payée pour ce bien. Ex. : C'est ein *viage* qu'il avait pris. || A *viage*, — en viager.

Et. — Ne vient pas de Vita, vie, mais de Viaticum, pris métaphoriquement, proprement : provisions de voyage, de Via, voie, route. — Hist. :

« Nous veons souvent que li sage
« Font leur acquest à héritage,
« Et li aver (avares) le font à *vié* ;
« Le premier tiennent leur linaige,
« Eulx trépassés ; mais le *viage*
« Se despart quand li homs desvie :
« Ses hoirs n'y succederont mie. »
(E. Deschamps, *Poés. manuscr.*)

Viager, s. m. — Pour *Viage*. — Prendre un viager.

Viandâille (Mj.), s. f. — Viande, en mauvaise part. Ex. : Faut pas trop de *viandâille* pour les cheneaux, ça les rend malades.

Viande (Mj.), s. f. — *Viande* à Jean-le-soûl, — mets recherché, friandise; qqch. de peu nourrissant, tels certains légumes, comme des asperges ou mets légers, crème fouettée, œufs battus en neige. || Mj. — Manger de la grand *viande*, — assister à un grand repas. Ex. : Il avait pris son chapeau à manger de la *grand viande*, — son chapeau de cérémonie. || Chair vivante. Ça m'a entré dans la *viande*. || Ramasse ta *viande*, — tâche de te relever, dit-on à qqn qui est tombé. Et souvent : Veins donc à moi que je te relève ! || La personne même. — Te fous-tu de ma *viande*? — te moques-tu de *moi*? || Avoir la *viande*, la chair soûle, — se ressentir d'excès faits la veille. || Etre d'eine *viande* ben molle, — être très mou. — By.

Et. — Viande ne désignait pas seulement de la chair, mais tout ce qui sert à vivre. Vient de vivere, au partic. fut. passif Vivenda, B. L. Vivanda. — Le « viandis » est le pâturage du cerf. — Cf. Vivandier.

Viandé (Lg., By.), adj. q. — Bien en chair, gras, en parl. d'un animal de boucherie.

Viarge (Mj., By.), s. f. — Vierge.

Viau (Mj., Lg., By., etc.), s. m. — Veau, Mot vieilli. Syn. de *Bodin*, *Bodet*. || Nom de famille. || By. Voyeau. Les syn. sont inconnus.

Vice (Mj., By.), s. m.— Roublardise, malignité, malice, rouerie. Ex. : Il a du *vice* toute sa pleine peau. — Il en a, du *vice*, dans la corne ! — S'emploie surtout aux sens figurés.

Vicé, ée (Sp.), adj. q. — Syn. de *Vicieux*.

Vicieux, euse (Mj., By.), adj. q. — Malin, roué, malicieux. C'est le mot fr. détourné de son sens.

Victor (Lg.), s. f. — Vitelotte. Syn. de *Pois de terre*. Cf. *Charlotte*.

Vidar (Pell.), s. m. — Brochette ou Crossette, plant non raciné. Ex. : Il a planté sa vigne en *vidar*.

Vidard (Mj., By.), adj. q. — Qui fiente souvent. Se dit de certains animaux. Ex. : Eine vache *vidarde*. V. *Vider*. || By.— J'mange pourtant ben et j'engraisse point ; c'est que je sé ein grand *vidard*.

Vider (Mj.), v. a. — Evider, échancrer un morceau de toile, d'étoffe. || Lg. — v. n. et absolument. — Fienter, évacuer les excréments. Ex. : Quiô bœuf *vide* biâcop. — Se dit parfois des personnes. Cf. *Vidard*.

Vie (Mj., By.), s. f. — Eter' d'eine grande *vie*, — être grand mangeur ou très dépensier. || *Vie* de chien, — vie très malheureuse. || *Vie* de Polichinelle, — vie de débauche, de bâton-de-chaise. || *Vie* de Sarrasin, — vie de disputes, de querelles. Cf. *Mogon*. || Faire la *vie*, mener la *vie*, se livrer à la débauche. || Faire eine *vie* — faire le tapage. Ex : Il leux faisait eine *vie* que n'y avait pus moyen de durer, là-dedans. Ils ont fait eine *vie* que les gendarmes ont été obligés de s'en mêler. || Lg. — Etre de *vie*, — être grand mangeur (sans ajouter : grande).

Viée (Lg.), s. f. — Veillée. Cf. *Cotion*.

Vieille (Mj.), s. f. — Faucheux, sorte d'araignées à pattes très longues et très grêles. Syn. de *Amoureux*. || Tourbillon de vent qui s'élève en été par un temps calme. Syn. de *Sourcière*, *Ventouse*, *Veille*. V. Folk-Lore. V. *Dictons*. || Interpellation amicale entre camarades, même — et surtout du sexe masculin. Ex. : Eh ! ben, ma *vieille*, si qu'on prenait eine chopinette? — On dit aussi Mon vieux ; mon colon, — mot de troupier. Proverbe :

Vieille fille, *vieille* guenille,
Vieux garçon, vieux guenillon.

|| Tc.,Voueille. By. Veille.

Vieille-noire. Poisson. Tanche, merle de mer, ou labre merle (Mén.).

Vieillezir° (Lg.), v. n. et a. — Vieillir. Syn. de *Veillir*, *Vieuzir*, *Voueillir*.

Vienne (Mj.), s. f. — Viorne. Syn. de *Barbe-de-bouc*, *Vionne*, qui se dit à By.

Lat. Viburnum.

Viens-va-donc ! (Bg., By.), interj. — Dépêche-toi donc de venir !

Vier (Lg.), v. a. et n. — Veiller. Cf. *Orier*, *Biot*.

N. — Dans *Vier*, *Evier*, *Cotion*, *Biot* (Lg.), pour Veiller, Eveiller, Cotillon, Billot. Ce n'est pas ei qui devient i, c'est *eill* ou *ill* qui disparaît par une tendance singulière qu'a le pat. local à supprimer l'articulation mouillée dans nombre de mots et spécialement dans les terminaisons en ier, ière : *Tesser*, pour : Tessier, la *Roulère*, pour la Roulière ; la *Papaudère*, etc. (noms de fermes).

Viéri(r) (Pell., By.), v. n. — Moisir. Doubl. de *Voirir*, *Vairir*, *Veurir*, *Heurdrir*, *Mudir*, *Ouérir*.

Viette, s. f. — V. *Veillette*, *Voyette*.

Vieuserie (Mj.), s. f. — Antiquité, vieillerie. Cf. *Vieuzir*.

Vieux (Mj.), adj. q., au fém. veille ou vieille. — Faire *vieux*, — avoir l'air triste, malade, maussade ; se renfrogner. Se dit d'une femme aussi bien que d'un homme.

Vieuzir° (Mj., Lg., Bl.), v. n. et a. — Vieillir. Ex. : Il a ben *vieuzi* depis que j'l'avais vu. Syn. de *Veillir*, *Vieillezir*, *Voueillir*.

Vif (Mj., By.), adj. q. — Vermeil, — en parl. du sang. || Pêcher au *vif*, — avec un poisson vivant comme appât.

Vif-argent (Mj.), s. m. — Fig. Enfant turbulent, pétulant. Syn. de *Brise-barrières*, *Brasse-bouillon*. Les Allem. disent dans le même sens Quecksilber. || By. — Viv'argent (Mj., By.).

Vigilant (Mj., By.), adj. q. — Alerte, actif, laborieux. — C'est le mot fr. détourné de son sens propre.

Vignes, s. f. — V. *Raisage* (Mén.).

Vignette, s. f. — Oseille, vinette (Li., Br.). Rumex acetosa. Bat.

Hist. — « Lui fit user pendant l'espace de trente ans ordinairement en tous ses repas du jus de *vignette*, qu'on appelle en France *oseille*. » (Brant., *D. G.*, I, 293.)

Vigoureux (Mj., By.), adj. q. — Vif, en parl. d'un cheval, fougueux, ardent avec excès, indocile.

Vilain-laid (laite) (Mj., By.), interj. — Deux mots inséparables : Oh ! le *vilain-laid* ! dit-on à un enfant qui a fait qq. sottise.

Et. — De Vilain. « Par un passage *rare* du sens moral au sens physique, Vilain, de Villanus, homme de campagne, de roture, *non noble*, par conséquent, donc, qui a des sentiments peu élevés (dans l'esprit du temps), puis : *ignoble*, de figure. Cf. Vilenie. » (Litt.)

Villager, ère (Lg.), s. m. et f. — Villageois,

Ex. : Les *villagères* faisaient leur beurre ben cher. »

Villager (Mj., Tf., Sa.), v. n. — Courir les villages pour acheter des bestiaux, des grenailles, etc.

Villaquin (Lg., Tlm.), s. m. — Habitant de la ville, citadin, par opposition à Villageois. Cf. *Bourgadin*. Syn. et d. de *Villoquin*, *Villotier*.

Villé [1] (Mj.), vi-lé, adj. q. — Se dit d'un bœuf gras que les bouchers promènent orné de bouquets et de cocardes, pour le montrer à leurs clients avant de l'abattre.

Et. — Pour : viellé, promené au son de la vielle, ou viole. — Hist. « Il n'eust jamais mangé de bœuf viellé. » (BOUCHER, *Sérées*, II, 166.)

Villé [2] (vigué) (By.)., part. pas. Vrillé.

Villée. (Bell.) s. f. Liseron. Corr. de *Vrillée*. (By.,) *id*. — Syn. de *Veurglée*.

Villes. — Calembours sur les noms de villes. V. Folk-Lore, v.

Villette, s. f. — Petite ville.

Hist. — « Savenay est un gros bourg ou *villette*. » (*Anj. hist.*, 4e an., no 1, juillet 1903.)

Villoquin (Lg.), s. m. — Citadin, habitant de la ville. Syn. et d. de *Villaquin*, syn. de *Villotier*.

Villotier, — **ère** (Z. 125, By.), s. m. — f. — Personne de la ville, au sens opposé de : campagnard.

Hist. — « L'un reconnaissait les *villottières* qui là se trémoussaient. En note : Ribaudes (coureuses de villes), filles de mauvaise vie. » (*Hist. du vx tps.*, p. 363.)

Vimaire (Mj.), s. m. — Masse d'eau tourbillonnante, dans une inondation.

Et. — C'est le fr., dans un sens spécial. — « Dégâts causés dans une forêt par des accidents naturels, comme le vent, la grêle, l'ouragan. De *vis*, force, et *major*, maire, force majeure. (LITT.) — « *Vimaires* est quand l'en puet voir cinq arbres chaeiz (chus, tombés) tout d'une veuë. » (D. C. Vimarium.) — 1768. Cette année, les pluies ont été si continues que de mémoire d'homme on n'en a vu de pareilles... La récolte aurait été fort abondante sans ce *vimaire*. (*Inv. Arch.*, E, S., s., III, 238, 2.)

Vin (Mj.), s. m. — *Vin* de lune, — vin fait avec du raisin volé (la nuit, au clair de la lune). || Mettre de l'eau dans son *vin*, — se calmer, en rabattre. || Etre en *vin* de chien, — être porté aux querelles, par suite d'une demi ébriété. || Mettre un fût sus son *vin*, le placer bien exactement la bonde en haut. By., id.

N. — Voir dans l'ouvrage de M. l'abbé BRETAUDEAU une note très curieuse sur le prix des vins en Anjou, avec la comparaison des prix actuels, p. 411. — Quelles qualités doivent avoir les vins?...

Hist. — « ...Lesquels (médecins) en leur régime de sancté disent que bons vings doivent être : fortia, formosa : fragrantia : frigida : frisca.
« Est juxta æquoreos urbs dura in rupe Britannos
« Et cereris dives et Bacchi munere plena,
« Andecavi greco sument a nomine nomen,
« Hanc Scarrone patres regnante principe Gallos. »
(APPOLONIUS (*sic*). J. DE BOURDIGNÉ, — selon lui, un Scarron fut roi des Gaules. — *Chroniq.*, p. 10 *b*.)

Vinage, s. m. (Vinache à Sal.). — Récolte de vin. Syn. de *Vinée*. || Certaine quantité de vin. N. Vocable désuet dans les deux sens, encore usité au XIVe-XVe siècle.

Hist. — 1041-1046. Le comte Geoffroi (Martel) fait abandon de tous ses droits sur deux mesures (mansuræ) de terre et du *vinage* de sept arpents de vignes. (*Le comté d'Anjou au XIe siècle*, par Louis HALPHEN, p. 266.) Le texte lat. (qui n'est pas donné), porte probablement : vinagium?

|| On donnait autrefois le nom de *Saint vinage* au vin dont se servait pour laver les statues des saints, qu'on distribuait aux pauvres et aux malades, afin d'obtenir le soulagement de leurs souffrances :

Hist. — « On ouvre le noçage
« Au mois de janvier,
« On bénit le *vinage*
« Pour tout mal singulier. »
(Urbain RENARD, *Gr. Biblioth. des Noëls Angevins*. Cité par MÉNIÈRE.) *Venez à Saint-Maurice*.

Vinaigrasser (Mj.), v. n. — Commencer à tourner à l'aigre, avoir une pointe d'aigreur, en parl. du vin.

Vinaigre (Mj., By.), s. m. — Mère de *vinaigre*, — masse blanchâtre de ferment acétique qui se trouve dans les vieux tonneaux à vinaigre. || Fig. — Crier au *vinaigre*, — crier comme qqn qui est blessé. || Pardre son *vinaigre*, — laisser par mégarde sortir un pan de la chemise par la braguette du pantalon. || Au jeu de corde, la jeune fille qui saute crie : *Vinaigre !* aux deux compagnes qui font tourner la corde pour qu'elles augmentent de vitesse.

Vinaigré (Mj., By.), part. pas. — Un peu ivre. Syn. de *Enaivé*, *Emêché*, *Verzélé*.

Vinaigrer (Mj., By.), v. n. — Tourner à l'aigre. Cf. *Vinaigrasser*.

Vinasse (Mj., By.), s. f. — Vin, en mauvaise part. On dit d'un ivrogne : Il pue la *vinasse*. Le mot existe en fr. dans un sens voisin.

Vinaud (Mj.), s. m. — V. *Vinaude*.

Vinaude (Mj.), s. f. — Sarment taillé long et non recourbé. Syn. de *Pièce*, *Plesse*.

Et. — Dér. du fr. Vin, parce que ces sarments donnent beaucoup de vin.

Vinet (Mj.), s. m. — Petit vin. Syn. de *Vinot*, *Vinoche*, *Sigournet*, *Piqueton*. || Lg. — Nom de famille.

Vinette (Li., Br., Sar., By., Sal., Jum., Ag., etc.), s. f.— Oseille. || Petite vinette sauvage, sareille, renouée. || Ce nom se donne aussi à l'oiseau pipit spioncelle, Anthus aquaticus ; cet oiseau vit dans les vignes :
« Cum me ficus alat, cum pascar dulcibus uvis
« Cur potius nomen non dedit uva mihi? »
(Puisque je me nourris de figues, comme je picore les doux raisins, pourquoi n'est-ce pas

le raisin qui me donne son nom?) Martial, livre XIII, 49. C'est le bec figues (Cité par Ménière). || By. V. *Ouseille.* « Il m'achale ; il peut ben aller avec ce qu'il a de *vinette* de serrée, qu'il aille donc ! » .

Et. — 1° Piquette ; — 2° Nom du bec-figue en Bourgogne ; — 3° Oseille. Dér. de Vin. (Litt.) — « Ne vient pas de ce que son goût tient qqch. du vin, mais de ce que l'eau où ses racines ont bouilli représente parfaitement la couleur du vin. » (Ménage.) — Hist. « Les salades sont bonnes de capres, laitues, sicorées, pimprenelle, *vinette*, pastinades et plusieurs autres bonnes herbes. » (L. C.)

Vinette de crapaud (Mj.), s. m. — Oxalide corniculée. Syn. de *Herbe-alleluia.*

Et. — Cette petite plante a le goût acide de l'oseille (oxalis) ou vinette.

Vinette-à-l'oueille (Lg.), s. f. — Petite oseille, trop commune dans les terrains sableux.

Vingt (Mj., By.), s. m. — Poids de vingt livres. Myriagramme.

N. — La numération vigésimale était, paraît-il, en usage chez les Gaulois. L'usage s'est conservé dans nos campagnes de compter par vingt livres, ou par vingts, lorsqu'il s'agit du poids d'un cochon. On dit : ein gorin de cinq-vingts, de six-vingts, de sept-vingts.

Vingt-dieux ! (Mj., Sp., By.).— Juron très, trop employé. Inutile d'en citer des exemples. V. *Vingt-dis.*

Vingt-dis ! (Sp,). — Forme atténuée du juron *Vingt-dieux.* V. ce mot et *Dis.* || S'emploie comme une sorte d'adjectif devant certains mots, dans des loc. devenues proverbiales : Ex. : Il était d'eine *vingt-dis* colère !

Vinoche, s. f. (Ag., Bf.). — Mauvaise vin, piquette. Syn. *Vinot, Vinet.*

Vinot' (Sp.,), s. m. — Piquette, petit vin. Syn. de *Piqueton, Sigournet, Vinoche.*

Vins donc ! (Chpt.). Exclam. Viens donc !

Vioche (Lg., Ag.), adj. q. — V. *Vioge.* — Plein de vie, de vitalité. Se dit d'un enfant, d'un jeune animal robuste. Syn. et d. de *Vioge.*

Vioge (Sp.), adj. q. — Plein de vitalité, bien vivant, qui ne demande qu'à vivre, vivace. || Fig. — Vif, éveillé. Syn. et d. de *Vioche.*

Et. — Dér. du lat. Vivacem. — Hist. « Hommes joyeux, contents, gais, *vioges.* » (Desperriers, *Contes.*) Littré, au mot Vioche. — « Salomon enferma les diables, et soudaint après furent les hommes joyeux, contents, sains, gays, drus, hubis, *vioges*, alaigres. » (*Id., Contes*, I, 93.) — *Noëls angevins* .

« Le veux-tu dir d'in aut' façon?
« Y dirai : « Banjour, bia poupon,
« Avez-vous déjuné?
« Etes-vous *vioge*? Y venons
« Voër si vez êtes né. »

Violent (Mj., By.), adj. q. — Fig. Roide, sévère, difficile à admettre ou à excuser. « Ça, par exemple, c'est un peu *violent* ! » — Cf. C'est *fort* de café !

Violeté, ée (Mj., Lg., By.), adj. q. — Violâtre, violacé. Syn. de *Enterviolet.*

Violette (Ag., By.), s. f. — Parfum du vin. V. Folk-Lore, II (Coutumes). || *Violette* de la Chandeleur, galanthine, perce-neige ; *id.*, petite clochette et porillon de la Chandeleur (Mén.). Galanthus nivalis. Bat. || *Violette-folle.* La violette des champs est folle quand elle a perdu son esprit, son odeur. (By., Ag., Po.).

Violettier (Lmy.), s. m. — Plante dont la fleur est la violette. Cf. *Cassiier*, XIVe Froissard.

Violon (Pt.). — Tiges de la scrofulaire.

Violonner (Mj., By.), v. n. et a. — Jouer du ou sur le violon.

Violonneux (Mj., By.), s. m. — Joueur de violon, ménétrier. Syn. de *Râcleux* de boyaux, *Rousiner.*

Violouner (Lg., Sp.), v. n. — V. *Violonner.*

Violouneux (Lg., Sp.), s. m. — *Violonneux.*

Vionne (Pell., By.), s. f. — Viorne.

Et. — Le mot est intermédiaire entre le mj. Vienne et le fr. Viorne, dont l'un et l'autre sont des formes corrompues. — J'ai entendu prononcer Viône.

Viorne, s. f. — V. *Patte de loup* (Mén.) || Vienne, barbe de chèvre, clématite, *Vitalba* à fleurs paniculées (Mén.) || By. — Ce nom est donné surtout aux longues tiges de la clématite (patte de loup) des haies et des bois, dont on se sert comme de cordes dans les cas où des cordes de chanvre pourriraient. Batard : Lonicera periclimenum (Chèvrefeuille, Patte de loup) ; Clematis vitalba (Herbe aux gueux, Vienne).

Vipère (Sp., Mj., By.), s. m. — Ex. : Alle a été mordue d'ein *vipère.* — V. *Russypère.*

N. — Jusqu'au commencement du XVIIIe s. le genre de vipère ne fut pas fixé. — Et. Vivus, parens, enfanter vivant. Forme régul. Vibre ou Guibre. Vipère a été refait sur le lat. Vipera. (Litt.)

Vipérier, s. m. — Preneur de vipères (Mén.)

Virage (Sl.), s. m. — Action d'accumuler, de virer la terre au pied de la vigne.

Vire ! (Mj., By.), s. f. — Retourne ; carte que l'on retourne et qui, le plus souvent, indique l'atout. Syn. de *Tourne.*

Vire ! ² — *Vire! vire!* Intonation différente pour appeler les porcs, selon qu'ils sont plus ou moins éloignés. — De Virer, tourner (Mén.)

Vireberquin (Li., Mj., By.), s. m. — Vilebrequin.

N. — Jaubert, qui donne le même mot comme appartenant au pat. berrich., estime qu'il est mieux formé que le vocable fr. Pour ce dernier,

HATZFELD propose l'étymol. néerland. Wimbelquin, et il a incontestablement raison, étant donné que ce mot est le diminutif d'un subst. Wimbel, qui est l'angl. Wimble, d'où dérive notre mot pât. *Guimblet.* Dès lors, on peut dire que la forme Vireberquin est une corr. du mot fr. produite par l'influence du verbe Virer et de la rac. Berg, qui signifie une pointe. Cf. *Bergot*, *Burguer*, *Berguette*, *Broc*, etc. (R. O.). — « Du ba. Winborken, qui veut dire : perce-vin. De Wein, vin, et borken, percer. Olivier DE LA MARCHE a dit : Wibrekin. « Si eut un Couteillier qui faisoit couteaux et canivets, à la marque de Wibrekin, qui, en franç., est appelé un foret à percer vin. » — Les tonneliers appellent *Ville* leur foret, diminut. Villette. — Ville aurait servi à introduire la prononciation de Villebre quin. » (MÉNAGE.) — Et enfin : « Flam. Wielboorken, composé de Wiel, roue, tour, et de boorken, petit foret (de : boren, percer) ; donc : foret à tour. L'altération de Vile en Vire peut provenir de l'influence de Virer, tourner. » (SCHELER.) — Trois cloches, trois sons. — Qqf. Virebrequin.

Vire-bouse (Lg.), s. m. — Nom que l'on donne ironiquement aux paysans. Syn. de *Cope-choux*, *Castaud*, *Chasse-pie*, *Dâbre*, *Pitaud*, *Pique-bœufs*, *Pahourd*, *Pampre*, *Pitois*, *Crânier*. Cf. *Tourne-bouse.*

Virecollée (Chpt.), s. f. — Randonnée.

Virecoller, v. a. — Entourer une tige, une corde d'une autre corde, en la tournant de manière qu'elle soit adhérente (MÉN.).

Virecou, s. m. — Nœud coulant ; double demi-nœud. V. *Champeaux*, *Cordeaux*, *Epinoches*, *Perrons*, *Branles.* || By. — Coulant, non ; double demi-nœud solide.

Vire-cul (à) (Mj.), loc. adv.— En bisbille. Ex. : Ils sont tous à *vire-cul* dans ceté maison-là, — en mauvais termes.

Virée (Mj., By.), s. f. — Action d'aller et de venir ; tour, randonnée. S'emploie surtout dans la loc. : Tournées et *virées*, — allées et venues. Syn. de Tours et *ratours*. V. *Tournée.* || Lg., Tlm. — Détour, carrefour, coin d'un chemin. Ex. : Je les ai rencontrés à la *virée* du chemin du Gui. Il m'a quitté à la *virée* de la Vieillière. Syn. de *Trutée*, *Voyette*, *Routin.*

Vire-langue (Lg., Tlm.), s. f. — S'emploie dans la loc. : Avoir la *vire-langue*, — fourcher, faire un lapsus-linguæ, erreur de prononciation ; avoir la langue embarrassée. || Sp., s. m. — *Id.*

Virelécher (Lg.), v. a. — Labourer en planches. Syn. de *Plancher.* N. Le mot a vieilli, com. la chose. Maintenant on *encrête.*

Vire-main (By.). — **Vire-la-main** (Mj., Sp., Lg.), s. m. — Clin d'œil, instant très court Ex. : Ça c'est fait en ein *vire-la-main.* Virement de main.

Hist. — « Ces œillets et ces lis de beauté, dont vous estes si parfaitement embellie, ils se fanent en un *vire-main.* » (L. C.) — En un *vire la main* c'est fait. (*La V. cathol.*, 31 mars 1907, 2, 1.)

Virement (Lg., By.), s. m. — S'emploie dans *Virement* de main, instant très court, clin d'œil. Syn. de *Vire-main*, *Vire-la-main.*

Viremotter (Mj.), v. a. — Recouvrir à la *bêche*, c'est-à-dire à la houe, d'une légère couche de terre. Ex. : J'ai *viremotté* mon lin. || Bêcher à la houe la surface du sol sur une faible épaisseur.

Virer (Mj., Lg., By.), v. a. et n. — Tourner. *Virer* des crêpes, — faire sauter des crêpes à la poêle. Cf. *Bottereau.* || *Virer* au *guindas*, au cabestan. || *Virer* en *pantins.* || *Virer* les pelotons, — rouler sur soi-même. Jeu d'enfants. || Près Saumur, invitation à s'arrêter dans une maison : *Virez* donc cheux nous. || *Virer* sa crêpe, — mourir (Segr.). (MÉN.)|| Lg. — *Virer* de long, — labourer une seconde fois un champ dans le sens du premier labour et non transversalement aux sillons. déjà faits, comme le dit JAUB. Cf. *Traverser.* || *Virer* sus cul, — se retourner brusquement. || By. — *Virer* la main. Il s'emporte tout d'un coup, il brâille sû nous, mais à *virer* la main il n'y paraît plus. || *Id.* *Virer* par sû le bord, — tomber à l'eau. || *Id.* *Virer*, — faire tourner sa charrue et son attelage au bout du champ pour revenir en sens inverse. || Sal. — Tourner. *Virer* le foin demi-sec. || Cf. *Ravirer*, ramener. « Ravire les vaches » ; Chavirer.

Et. — Discutable. — Hist. « Chasser. — « Jehan Brosse dist à la femme du suppliant qu'il irait bien *virer* icelles vaches de son pré. » (1452. — D. C.) — « En un retour de main on *virait* son coiffis à l'enrevers. » (*La Trad.*, p. 260, l. 22.) — « A cette occasion, on se réunissait à la maison, le soir, on faisait *virer* des crêpes, et l'on dansait tant qu'à bon compte. » (*Id.*, p. 263, l. 23.)

Vire-roue, s. m. — Celui qui tourne la roue dans une corderie (MÉN.).

Virevoutier (Mj., s. m. — Celui qui se retourne brusquement, qui fait des voltes-faces subites, qui change souvent d'avis et de langage. — Pour Virevoltier, du fr. Virevolte.

Virolet (Mj.), s. m. — Anneau formé d'un tendon de muscle, qui rattache la verge au toulot du fleau (fléau) en lui permettant de tournoyer librement autour du manche. || Tourniquet, birloir : petite pièce de serrurerie primitive, fort employée jadis pour maintenir les volets ouverts. Elle consistait en une petite lame de fer tournant librement autour de l'extrémité libre d'un piton enfoncé dans le mur, et dans un plan perpendiculaire à ce piton, plan distant de la face du mur d'un peu plus de l'épaisseur du volet qu'il s'agissait de maintenir.

Hist. — « Tenailles, pelles, *virolets* et vilbrequins. » (RAB., *P.*, v, 9, 502.) — « Inspirer, respirer, ronfler ; suer, dresser le *virolet*, et mille autres rares advantaiges. » (*Id.*, *ibid.*, III, 2, 218.) Le sens est différent, à vrai dire ; c'est le figuré.

Vironnement (Mj.), s. m. — Tournoiement tourbillonnement. V. *Vironner.*

Vironner (Mj., Sal.), v. n. — Tournoyer, tourbillonner. Ex. : Je voyais tout *vironner.* || Tourner à plusieurs reprises. Ex. : Il est toujours à *vironner* autour de moi. || Syn. de *Vrouiller.*

Hist. — « En tournaut et *vironnant* celuy fossé. » (Froiss., iv, 244.) L. C. — « Icellui Maillon tousjours couroit et suivoit de près le suppliant... et *vironnerent* tout autour d'une maison. » (1465. — D. C.) — V. Citation, à *Gaulette*.

Virouner (Bg., Lg., Sp.), v. a. et n. — V. *Vironner*. — « *Ça* m'a *virouné* sus le cœur. » || Faire *virouner* son bâton, c'est le faire tourner en le jetant en l'air. (Mén.).

Hist. — « Le tourniquet, appelé ici Virounon, est un peu plus compliqué. » (*La Trad.*, p. 71, l. 5.)

Virouneau (Sp.), s. m. — Sorte de panaris qui se développe successivement tout autour d'un doigt. Syn. de *Tourneux*, *Tourne-ongle*, *Cerne-ongle*.

Virtrer (Sar.). — I' s' *virtre*. — Transmis sans explication. — Sans doute : Il se vire, tourne.

Virure (Mj., Sp.), s. f. — Tournure, apparence extérieure. Ne s'emploie que dans la loc. : N'avoir ni belle tournure, ni belle *virure*. — Etre mal tourné, mal campé. || Mj. — Gros bord, dans les anciennes sapines.

Vir-vau (Sar.), s. m. — Zig-zag. — Evidemment pour Vire-volte.

Vis. — V. Folk-Lore, Mystifications, X.

Visage (Mj., By.), s. m. Fig. — Trouver *visage* de bois, — trouver la porte fermée quand on va voir qqn.

N. — D'une forme fictive Visaticum, du lat. Visum, vu (Litt.) — Visum, dans la lang. class., s'appliquait à la forme humaine tout entière, et spécialement à la face dans la lang. populaire.

Vise (Mj., By.), s. f. — Jeu d'enfants. V. Folk-Lore, vii. Syn. *Véri*. || Cri que pousse un joueur en découvrant un adversaire caché, à ce jeu. V. *Mailler*.

Vise (ou **Vis**) **en-face** (Mj.). — Juste en face, vis-à-vis ; vison visu.

Viser (Lg.), v. a. — P. ext. Jeter, lancer. Ex. : Il a *visé* eine pierre jusque de l'autre couté de la Sèvre. || By. — Découvrir, au jeu de *Vise*.

Vision (Ag., Mj., By.), s. f. — A dû signifier autrefois, comme aujourd'hui encore dans le pat. berrichon : Fantôme, apparition Jaub.). N'est plus usité en ce sens, sauf dans la loc. : Passer c. eine *vision*. || Se dit d'un enfant turbulent, si vif qu'un mouvement n'attend pas l'autre : « Queune *vision* ! »

Visiteur (Mj., Lg., Tlm.), s. m. — Délégué d'une société de secours mutuels chargé de s'assurer que les sociétaires momentanément secourus ne travaillent pas. || Av. — Surveillant de carrière d'ardoise. Ex. : Le *visiteur*, M. M... venait d'inspecter le banc, quand l'accident se produisit. » (1906, *Angevin de Paris*, n° 34, p. 2, col. 3). V. *Voyeur*.

Vis-à-vis (Mj., By.). — Au *vis-à-vis* de, loc. prépos., vis-à-vis, en face de, en ce qui concerne. Syn. de *Au dret de*. Ex. : Chacun paye au *vis-à-vis* de soi, chacun pour sa part, son écot. (Visage à visage),

Vitam æternam (Mj., By.), loc. adv. — Eternellement, perpétuellement. « Vas-tu tout de même rester là *vitam æternam* à ne rien faire? — Le populaire s'est approprié ces deux mots latins, entendus aux offices. Cf. *Abernuntio*.

Vite (Mj., By.), adv. — Pus *vite*, — plus vite, plus tôt, et, p. ext. Plutôt. Ex. : Ça serait pus *vite* celui-là que l'autre.

Vitesse (Mj., By.), s. f. — Train express. Ex. : J'ai pris la *vitesse* de deux heures pour m'en venir.

Vitral (Mj., By.), s. m. — Vitrail. Cf. *Portal*.

Hist. — Où étaient des vitraux pour donner du jour à ladite nef ; ils étoient encore plus petits que le *vitral* qui reste sous la grande porte. » (1729. — *Inv. Arch.*, E, Supp., p. 436, 2, h.) — « Ledit *vitral* comblé à cause du faux jour qu'il causoit dans le cœur. » (1572. — *Id.*, *ibid.*, 376, 1, h.)

Vitré (Mj., By.), adj. q. — Vitreux. Se dit des yeux. Ex. : Il n'en peut pus qu'ein petit ; il a les yeux *vitrés*. || Luma *vitré* ; limaçon qui, pour hiverner, a fermé sa coquille d'un opercule de bave concrétionnée.

Hist. — « Jean était assis dans un coin, le plus ivre de tous, mais raide sur son banc, l'œil fixe et *vitré*. » (P. Loti, *L'âme du soldat d'Afrique*, *Ann. p. et l.*, 910, 362, 1.) Se dit qqf. par plaisanterie des gens qui portent lunettes ou lorgnon.

Vivant (Mj., By.), s. m. — Bon *vivant*, joyeux vivant, — homme qui coule une vie douce et agréable. || Point *vivant*, — insociable.

Vivature (Mj., Lg., Sar., By.), s. f. — Nourriture, victuaille. Tout ce qu'il faut pour vivre, subsistance. — Dér. irr. de Vivre.

Vive (Ag.), s. f. — Sardine fraîche que l'on vend dans les rues aux cris de : « A la *vive*, à la vive ! Aux dards qui groulent ! » (Mén.) — A la fraîche, à la douce ! ajoute-t-on qqf. || By. — Le 1er cri. indique que la marchande a des sardines à vendre, quand même elle n'aurait pas en même temps de ces petits poissons appelés *Vives*. Le 2e cri indique qu'elle a des sardines dites : maréyeuses, petites sardines sablaises.

Vive l'Amour. Jeu. V. Folk-Lore, vii.

Viver (Lg., Tlm., By.), v. n. — Vivre. Se conjugue comme Aimer, aux temps composés. On dit : Il a *vivé* son temps ; j'arais ben *vivé* avec ses rentes. Cf. *Taiser*. — Parf. déf. Je véquis.

Vivier (Lg.), s. m. — Sac en filet que le pêcheur plonge dans l'eau et dans lequel il met vivre ses poissons.

Vivocher (Mj.), v. n. — Vivoter. V. *Pignocher*. Dimin. du fr. Vivre.

Vize-bouzine, s. f. — Instrument de musique.

Hist. — « Depuis midi jusques à la quatrième heure environ, les hautbois et *vize-bouzines* faisaient rage. » (*Hist. du vx tps*, 257.) — Biniou. N. Evidemment pour Vèze-bouzine.

V'là ! Voilà. — En *v'là*-t-i côre ! *V'la*-t-i pas eine belle affaire ! By. || V. *Velà*.

V'ler (Lms., Z. 176). — Vouloir.

V'lin, s. m. — Pour: venin ; vermine, serpent, vipère. — V. *Velin*. By.

Vocation (Sp.), s. f. — Profession. || Nature, genre, espèce, en parl. des choses. Ex. : Ces deux harbes-là ne sont point de la même *vocation*.

Et. — Du lat. Vocatio, action d'appeler, et, par suite, appel, appellation, dénomination, désignation. On remarquera que, si le mot prend dans le patois une signification beaucoup plus étendue que dans le fr. classique, il n'a pas été, néanmoins, détourné de son sens étymologique. — Hist. « A esté inhumé audict cymetière un garson qui... disoit estre de la ville de Beaufort, estre de la *vocation* de cordier. » (1652. *Inv. Arch.*, S., s., E, 289, 1, m.)

Voidard (Mj.), s. m. — Vase de fer blanc porté au bout d'un manche, qui sert à puiser le *lessif* dans la *poëlette* pour le vider sur la *panne*. V. *Voider*. || By. — *Voyard*.

Voider (Mj.), v. n. — Puiser du lessif dans la chaudière où il bout pour le verser dans la *panne*. On dit: *Voider* la buée. || Enrouler une aiguillée de fil sur le fuseau, *renvider*. V. *Aiguillée*.— Pat. norm. Vieuder. || By.— Prononc. Voyer, vouéier. Puiser de l'eau pour remplir la tonne, lorsqu'on vient avec une tonne placée sur une charrette « chârréyer » de l'eau pour « arrouser », ou pour donner à boire aux bêtes ; travail très important l'été.

Et. — C'est le vx fr. Vuider, vider, dont le vrai sens a été oublié. — Au 2e sens, Vider, entre dans le fr. Dévider. — Angl. to Void. — Cf. *Vouée*.

Voije (Lg., Tlm., By.), subj. prés. de Voir. Syn. et d. de *Voye*. — Pat. norm. Veje.

Voile (Mj., By.), s. f. — *Voile* de six toiles, — de six laizes de toile. || Aller ben fort à la *voile*, — faire des dépenses au-dessus de sa position ; trop entreprendre ; se lancer un peu vite. || Avoir du vent dans les *voiles*. — V. *Vent*.

Voin (Ec., By., Bch., Ag., Ed.), s. m. — Sans doute pour *Vein*. C'est le filet de l'ouverture de l'ancreau, fait avec du fil plus fort que le reste. On dit *Envener* (faire, lacer le voin). Souvent un poisson assez gros se maille, s'emmaille dans le *voin*. V. *Ancreau*.

Voinoux, ouse (Mj.), adj. q. — Pourri, en parl. d'un fruit. Cf. *Poinoux*. Ex. : Eine poire *voinouse*.

Et. — Pour Vesnoux, dér. du vx fr. Vesner, vesser. Le sens propre serait: puant; d'où l'acception très voisine que j'ai donnée. — Hist. « Mais la faulse vieille vesnoit et vessoit puant comme cent diables. » (Rab., *P.*, II, 15.)

Voir, vouère (Mj., By.), v. a.— Je vois ben, à ce que je vois, — il paraît. Ex. : Je *vois* ben qu'il a tombé ein fameux aqua d'eau à Champtocé. — Je *vois* ben qu'il a demandé la fille, mais il ne l'a point iue. || *Voir* le journal, — le lire habituellement. || *Voyons voir*. Pléonasme. Voyons cela. (Se trouve dans Des Accords, p. 16, L. C.)

N. — « Est-ce, en fait, une locut. mauvaise à cause de l'emploi redoublé du v. voir ; ou bien pourrait-on la considérer comme équivalente de celles-ci : Voyons (voire) en vérité, voyons réellement ? Dans ce dernier cas, le tort ne serait pas du côté du peuple. » (De Montesson.) — Il faudrait alors écrire Voire, du lat. vere, vraiment ; vx fr. vère.

|| Lg. *Voir* grous, — exagérer les choses. || (Mj., By.) — N'avoir jamais *vu* petit loup, — même sens. || Mj., Lg., By. — Ouïr, entendre. Ex. : Il a vendu sa coche, à le *voir* dire, pus de dix pistoles. — D'après les on dit. — « J'ai *vu* dire », j'ai entendu dire. Par *vu* dire, d'après ce que l'on dit, si l'on en croit le bruit public. Ex. : Par *vu* dire, il n'est pas si riche comme t il paraît. || A *voir* faire (Lg.), — à ce qu'il paraît. || Mj., Lg., By. — J'allons *voir* à ça, — c'est ce que nous allons voir. || By. Vâr. || *Voir* des merdes. V. ce mot.

Conjugaison : Dans le pat., ce verbe se conjugue régulièrement au fut. et au condit. ; Je voirai, je voirais, formes employées au XVII s. — Notre compatriote. Joachim du Bellay, frère de ce Jean du Bellay dont Rabelais fut le secrétaire à Rome, a écrit les vers célèbres :

« Quand *revoiray-je*, hélas ! de mon petit village
« Fumer la cheminée, et en quelle saison
« *Revoiray-je* le clos de ma pauvre maison
« Qui m'est une province et beaucoup davantage ? »

— « Et *voirons* la vérité du tout. » (Rab., *P.*, II, 30.)
— « Comme on *voirra* cy apres chef a chef. » (G.-C. Bucher, 78.) Et passim.

Voiri (Mj.), s. m. — Moisissure. V. *Voirir*.

Voirir° (Mj.), v. n. — Moisir. Syn. de *Mudir*, *Chauguenir*, *Vairir*, *Veurir*, *Ouérir*, *Heurdrir*, *Chaumenir*. Voir citat. à *Vairir*. || By. — Viêrir se dit d'une chose qu'on mange, du pain. Ourdrir se dit du linge.

Voirissure (Mj.), s. f. — Moisissure.

Voiseau, voué-zo (Mj.), Tlm., s. m. — Oiseau. Ex. : Il a dénigé des petits *voiseaux* ; — j'ai pris ein beau *voiseau*. — Cf. l'allem. Vogel qui en est p.-ê. un simple doublet.

Et. — Le v initial n'est pas une simple aspiration analogue à l'esprit doux des grecs ; c'est le v du latin Avicella, dimin. de Avis, qui, par aphérèse de l'a initial, a donné régulièrement Voiseau, d'où le fr. Oiseau. Le mot pat. est donc l'intermédiaire entre le substantif français et son original latin : à ce titre, il est des plus curieux. Il importe de le rapprocher du fr. Oncle, formé du lat. Avunculus, par la chûte de la même syll. initiale Av, et du vx fr. Ouiller, pour lequel le pat. Avouiller forme également le trait d'union avec la racine, qui est : Ab-oculus. On peut former le tableau :

Avicella	Avunculus	Aboculare
Voiseau	—	Avouiller
Oiseau	Oncle	Ouiller (R.O.)

Voisée, s. f. — Pour vesce ou pivri (Mén.).

Voiter (Segr., By.), v. a. — Voter (Mén.). Cf. *Hotter*.

Voiti(r), — **Vouëti(r)**, v. a. — Vêtir.

Hist. — « Pour dix-huit aulnes de gris achatées à Estienne Delaville pour *voistir* les enfans du cuer. » (1454. — *Inv. Arch.*, 53, col. 2, H, Suppl.)

Voiturée (Mj.), s. f. — Le contenu d'une voiture. Ex. : Velà toute eine grande *voiturée* de monde qui arrive. Cf. *Carriolée*.

Volage (Mj., Lg., By.), adj. q. — Vive, légère, gaie, folâtre, peu sérieuse, en parl. d'une personne. || Vif, emporté, — en parl. d'un animal.

Volant (Mj.), s. m. — Sorte de grande et lourde serpe, munie d'un long manche, avec laquelle on coupe le marc du raisin en pains carrés. Seulement le tranchant, au lieu d'être concave, comme dans la serpe, est convexe, et le dos porte une saillie qui permet d'appuyer avec le pied pour aider à l'effort des bras. L'instrument s'appelle aussi : *Coupe-marc*. || part. prés. — Terres *volantes*. V. Volante. || Demi-journée *volante*, — demi-journée faite occasionnellement par un journalier. || Lg. — Coiffe à la mode des bords de la Loire, c.-à-d. des Ponts-de-Cé à Mj. Syn. de *Coiffe à tuyaux*. Cf. *Dormeuse*, *Saccot*, *Bonnet-à-bouse*, *Bergots*. || By. — La coiffe ponts-de-céïaise, portée aussi de ce côté-ci d'Angers, est appelée coiffe papillon, et n'est pas du tout la coiffe à tuyaux, en usage ici. || Lg. — Croissant à élaguer les arbres. Syn. de *Vouge*, *Pille-voisin*. || By. — Le *volant* à couper les herbes, les joncs de la rivière est plus grand et plus courbé.

Hist. — « Loys Bonneau ayant ung baston ferré appelé *volant*... frappa du bout du manche de son dit volant... » (1441. — D. C.) — Littré cite Volant [1] au sens de Faucille. — Au sens de Coiffe, B. L. voletus. Cf. Bavolet.

Volante (Tlm.), adj. verb. — S'emploie dans la loc. : Navette *volante*. La navette volante est une navette de tisserand, munie en dessous de rouleaux qui la rendent plus mobile et qui, au lieu d'être lancée à la main, est manœuvrée au moyen d'un système très simple et très ingénieux de cordelettes et de *taquets*. Le tisserand travaille ainsi au moins trois fois plus vite qu'à la main. On dit souvent, par abréviation : Travailler à la *volante*. || Mj. — Terres *volantes*, — terres qui ne font pas partie du corps de ferme et qu'un cultivateur loue à part pour agrandir son exploitation. V. *Volant*.

Vol-ce-l'est, s. m. — Sonnerie de chasse.

Et. — Ou bien : Le voleur, ce l'est (le loup). » — Ou mieux : Vois-le, ce l'est. — Ton du cor que l'on sonne quand on voit la bête qui va fuyant. — Hist. « Lezin, Lezin, païen maudit, déharde ! (détache). Sus aux chiens et corne ! Ah ! par là, mes bellots ; *voici-le*... ah ! la voie, la voie ! Va bellement, Rustaud, rallie, rallie ! *vol-ce-l'est* ! (En note : Terme de vènerie qui s'emploie quand on voit sur le sol l'empreinte des pieds de l'animal. — *Hist. du vx temps*, p. 266.

Volée (Mj.), s. f. — Pisser de *volée*, — lâcher son urine sans s'en apercevoir.

Volet' (Mj., By.), s. m. — Morceau d'ardoise ou de tuile arrondi et servant de couvercle pour un pot. || Fig. — Nénuphar. Ex. : Il est trop vessier, on sera obligé de le faire boire sur le *volet*. — N. On attribue au nénuphar des propriétés anti-aphrodisiaques. Syn. de *Parielle*, *Ribarde*. V. *Roberde*. Nymphea alba. || By. — Un volé, des volêts.

Et. — Terme de liturgie. Morceau de carton, garni d'une étoffe précieuse, qui sert à couvrir le calice sous le voile. (Le sens propre est celui de : morceau d'étoffe flottant.) Par assimil., petit ais ou tablette qui sert à faire le triage des choses menues. Par ext. : Panneau de menuiserie, etc. (Litt.) — Cf. Bavolet. (Darm.) — Pour le nénuphar, — à cause de ses larges feuilles. (De Montess.) — Hist. :

— « Margot aussi lui donna du lait
« Tout plein une écuelle
« Couvert d'un *volet*. » (*Noëls angev.*, p. 32.)

Voletée (Sp., By.), s. f. — Essor de peu de durée.

Volette (My.), s. m. — Instrument pour couper le buis. Cf. *Volant*.

Et. — Dans D. C. Volana ; Volaine, volumen.

Voleux (Mj., By.), adj. q. et s. m. — Voleur.

Hist. — « Pour la peurs des gens d'armes de la compagnie du roi de Navarre, lesquelz estoient *volleux* et brigans. » (1576. — *Inv. Arch.*, S., E, III, 218, 2, b.)

Voliche (Mj., By.). s. f. — Volige.

Et. — « Volige semble être pour Voliche, norm.-pic. de volice, de voler [1]. C'est un adj. pris subst. « Les lattes pour l'ardoise s'appellent lattes *volices*. » (Furetière, 1690.) Darm.

Volicher (Mj., By.), v. a. — Garnir de voliges, un toit. V. *Voliche*.

Volier (Mj., By., Lpc., Lme), s. m. — Treille. N. Ce mot, encore très employé dans ma jeunesse (1860), a disparu, ou à peu près (R. O.).

N. — C'est ici un des plus frappants exemples du déclin des vocables. J'en parlais dernièrement avec un ami de mon âge, M. D..., notaire au Mesnil, et lui aussi se rappelait qu'à l'époque de notre jeunesse le mot *Volier* était d'un usage courant, pour ne pas dire exclusif. Aujourd'hui, on ne l'entend plus : les vieux semblent l'avoir oublié et les jeunes l'ignorent complètement. C'est un vocable mort et que nous avons vu mourir. (R. O.) || Lpc. Un volier est un pied de vigne que l'on fait grimper le long du mur « extérieur » d'une maison ; usage très fréquent en Anjou. Autrement la vigne est en « espalier ». Il prenait qqf. la forme d'une demi-tonnelle, c.-à-d. qu'après avoir grimpé, à l'intérieur cette fois, on le ramenait à angle droit, le soutenant par des fils de fer. Cela formait équerre. || A Angers, la rue du *Volier*, dans la Cité. Il s'y trouvait sans doute un de ces pieds de vigne d'une dimension remarquable. — Ne pas confondre avec Violier, Cheiranthus cheiri. Giroflée violier. || By. — Cep de vigne dans un jardin, donnant du raisin de table. — Toujours très employé.

Hist. — L'ancien château de Baugé, restauré par ses soins (du roi René), s'embellit d'un « dedalus » (labyrinthe), au centre de quatre jardins avec préaux, pavillons, *volliers* (tonnelles), accoudoirs, arbres fruitiers. (*A. de P.*, 29 septembre 1907, 1, 2.)

— « A ung souper que chez sa mere on fait,
« Comme sçavez qu'en esté on le fait,
« Ce soupper fut soubs le *vollier* ou treille. »
(*Faifeu*, p. 76.)

Volontairiat (Mj.), s. m. — Volontariat.

Volontier (Tf.,) adj. q. — Docile, qui fait volontiers ce qu'on lui commande. C'est donc comme sens le contraire du fr. Volontaire. || Lg. — Qui ne plaint pas sa peine, qui travaille avec ardeur.

Volte (Mj., Lg., etc.), s. f. — Vole, au jeu de cartes ; faire la *volte*, faire tous les levés.

Et. — RABELAIS a employé Voler au sens de : subir la vole : « Pour ce jeu nous ne *vollerons* pas, car j'ai fait un levé. » (*G.*, I, 5.)

Vômi (Mj.), part. pas. || s. m. — Matières vomies. Syn. de *Dégobillis*. || By. — Vomî, o bref.

Vomi(r) (Mj.), v. a. et n. — Vomir. Cf. *ôdeur*.

Vonqué, adv. — Vanquiers, volontiers, peut-être, probablement. N. C'est une des formes qui se rapprochent le plus de volontiers ; ti = qui. — DOTTIN donne : Voulanquiers.

Vons (Lg.), v. n. — Pour : Allons, 1re personne plur. du prés. de l'indic. du v. Aller. « Je *vons* demain à la foire. — *Vons*-y, Allons-y ; impérat.

Vor [1] (Sar.), s. m. — Colique des chevaux.

Vor [2], v. a. — Voir (MÉN.). Cf. *Vâr*.

Vorder (Ag.), v. n. — V. *Verder*. Envoyer *vorder* qqn, — l'envoyer promener.

Vormée (Chl., By.), s. f. — *Vermée*, pêche à l'anguille avec des vers de terre enfilés.

Vormine (Mj., By.), s. f. — Couleuvre, vipère, reptile apode qcque. — Corr. du fr. Vermine, dans un sens spécial. Syn. de *Velin*, *Verin*. — Aspic, serpent.

Vouate, s. f. — Ouate, avec prosthèse du v ? De la *vouate*. Cf. *Voui*.

Vouater, — **Vouoter**, v. a. — Voter. Cf. *Hotter*.

Voué, s. m. — Gui du chêne. Du celt. Gwid, l'arbuste par excellence. — Cf. le lat. Viscum.

Vouée (Mj., By.), s. f. — Le jet du *lessif* que l'on déverse à la partie supérieure de la *pannée*, lorsque l'on *voide*. Quand une ménagère fait la *buée*, elle invite ses voisines à apporter un paquet de linge pour le mettre à la *vouée*. (Voir *La Buée*, aux Zigzags 167 sqq.) || Fig. — Le grand flot, le maximum d'une crue. V. *Flambe*. || Endroit où l'on verse le lessif sur la pannée. Ex. : Dites donc, les vouésines, si vous voulez mettre du linge à la *vouée* ? Pour Houée, de *Houer*.

N. — *Vouée* est p.-ê. pour Vouillée, dér. de *Vouiller*. Il faudrait admettre alors que le doublet *Houée* en est une corruption et que le v. *Houer* est pour *Vouiller*, = ouiller.

Voueillir (Tc., Z. 159), v. a. et n. — Vieillir. Syn. et d. de *Veillir*. Syn. de *Vieuzir*, *Vieillezir*.

Vouêri(r), v. n. — Moisir. V. *Vairir* (Li., Br.)

Vouêtier (Mj.), s. m. — V. *Houêtier*. Cf. *Voitir*.

Vouêtrer (se) (Mj., By.), v. réf. — Se vautrer. V. *Verlutter*.

Et. — P.-ê. du latin volutare. Angl. to Welter, et le doubl. du fr. Se Vautrer.

Hist. — « Et là passoient toute la journée... jouans, chantans, dansans, se *voytrans* en quelque beau pré. » (RAB., *G.*, I, 34.)

Vouêtroyer, vouée-tro-ié (Mj.), v. a. — Coucher, verser en tous sens une récolte (blé, herbe), en parl. de la pluie ou du vent. D. *Vouêtrer*, avec le suff. oyer.

Vouéyer (Z. 151, Tc., By.), v. a. — Couler la lessive, verser le liquide bouillant sur le linge. Dér. de *Vouée*, syn. de *Voider*.

Vouéyous, vouéy-h-ous. Pour : Voyez-vous ? (Z. 155). || Mj. — *Voye-vous*.

Vouge (Mj., Segr., Lué), s. m. — Sorte de croissant à élaguer les arbres. Syn. de *Volant*, *Pille-voisin*, *Peille-ouésin*. Cette sorte de serpe est munie d'un grand manche. V. Suppl.

Et. — Lat. pop. Vidubium ; orig. celt. (Vidu, = bois ; bi = couper), devenu : vedoge, veoge, veouge, vouge. (DARM.) — Hist. « Piques, lances, javelines, hallebardes, *vouges*, pertuisanes. » (RAB., *P.*, V, 9, 502.) — « Avecques brigandynes, sallade, *voulge*, dacque, espée, garde-braz d'estoffe et gantellets. (1360. — *Inv. Arch.*, E, 384, 2, 10.)

Vouger (Lpc.), v. a. — Se dit en parl. des gorins qui, du groin, fouillent, *fougent* les fumiers. By., fouger.

Voui (Mj., By.), adv. Oui. C'est une prononciation affectée, employée par qqs personnes prétentieuses et ignares. Cf. *Vouate*.

N. — « Cette prononc. s'accorde tout à fait avec l'origine du mot, qui n'est pas, comme on le voit, le part. du v. Ouïr (entendre), mais la prem. pers. ind. prés. du v. Vouloir, dans son anc. forme : Voil. (Fr. WEY, *Hist. des révolut. du lang. en Fr.* — JAUB.). || Non : hoc il (lud).

Vouiller, **Vouilloir** (By.), voueiller, vouilloué, v. a. — *Vouiller* la buée ; arroser le linge dans la panne, même sans *sarches* avec le *vouilloir* ou la *vouillette*. Ces deux expressions sont très peu employées,et encore elles ne semblent pas appartenir au langage indigène. On dit un : voyard (voué-iar). Cf. *Voidard*, de *Voider*. Quand la panne est trop pleine, on y met des *sarches*. || Cette forme semble intermédiaire entre *Avouiller* et le fr. Ouiller.

Vouillette, s. f. (By.). — Ustensile servant à *Vouiller*, vou-eill-ette. || Mj. — *Voidard*. Cf. *Avouillette*, *Ouillette*.

Voulent (Mj., By.), 3e pers. plur. ind. prés. de Vouloir.

Hist. — « Ce que est l'usance des tyrans, qui *voulent* leur arbitre tenir lieu de raison. » (RAB., *G.*, 1, 9, 20.) Et passim.

Voulentiers. — Volontiers. — Se rapproche fort de *Vantiers*, etc.

Hist. — « *Voulentiers* luy feray la responce, dist

missire Roger. » (J. de Bourd., *Hist. aggrég.*, t. I, p. 262.)

Vouli(r), vouli (Sp.), v. n. et a. — Vouloir. Mot vieilli. Syn. de *Veler.*

Vouloir (Mj., By.), v. n. et a. — J'en *veux* jamais ren, si c'est pas vrai ! — formule d'affirmation, très employée, surtout par les enfants. || Je *veux* ben que le cric me croque, — au contraire, pour une dénégation. || Dénoter, indiquer, annoncer. Ex. : Sa figure le *veut.* Syn. de *Parmettre.* || Ça ne *veut* pas tomber, — cela ne tombera pas. C'est exactement l'angl. : That will not fall. || *Vouloir* ein quenau, ein poupon, — être enceinte. — Cf. *Pouponner*, *Ramasser.* || *Voule*-vous? — voulez-vous? — Cf. *A-vous? Sa-vous? Alle-vous.* — Ex. : *Voule*-vous ben vous taire?

Conjugais. — Je voulons, veulons, v'lons ; vous v'lez, ils veulont, v'lont, voulont, voulent. — Je v'lais. — Je voulis, v'lis, v'lissis, vousis ; je voulîmes, v'lîmes, v'lissimes, vousîmes. — Je vourai, vourrai. — Je vourrais, nous vouderions. — Que je veule, voule, veuge. — Que je voulisse, voulsisse.

Hist. — « S'ilz ne *voulent*, ne beuvent ; s'ilz *voulent*, beuvent. » (Rab., *P.*, iii, Prol.)

Voulvâri (Mj., By.), s. m. — Boulevari, tumulte, foule qui se presse et se bouscule, masse tourbillonnante. — Cf. Hourvari.

Voutre, voute (Mj., By., Lg., Lv., Zig. 143), adj. poss. Votre. || Au plur., Vous, pour : vos. Ex. : *Vous* pirons sont là-loin en d'mage. || Pron. poss. Le *voûtre*, — le vôtre ; la *voutre*, les *voutres.* — V. Citat. à *Emprès.*

Vouyette (Fu., Z. 196), s. f. — Sentier. Syn. et d. de *Voyette*, *Veyette.*

Voy' Pour : Voyez (Ang.). — La *voy'* vous? La voyez-vous?

Voyage (Mj., Lg., By.), s. m. — Pèlerinage. || Neuvaine, prière devant l'autel d'un saint, accompagnée de l'offrande d'un cierge, pour un objet spécial. Ex. : A va faire ein *voyage* à Saint-Joseph. || J'ai promis ein *voyage* à la chapelle de Saint-Laurent.

Hist. — « Lequel décéda à l'hospital de ce bourg, estant sur le chemin pour faire le *voyaige* de M. Saint Men. » (1641. — *Inv. Arch.*, S., s., E, 241, 2, h.) — « Et commande à Regnault Pigace de faire un *voiage* à Saint-Jame que y dois pour le veu de mon corps. » (1372. — *Id.*, G, 49, 1.) — « Permission aux officiers et psalteurs d'aller en voyage à Nostre-Dame de Béhuard. » (1552. *Id.*, G, 94, 2.)

Voyâge, — **Voyâger** (Lg.). — V. *Voyage*, *Voyager.*

Voyager (Mj., By.), v. n. — Avoir le cours de ventre. Ex. : Les choux-verts, le lait, ça ne manque pas de me faire *voyager* ; — quand j'en mange, faut *voyager.* — Cf. *Va-vite*, *Courante.* || Parcourir, — surtout pour affaires commerciales. Ex. : Il *voyage* toute la Vendée pour vendre ses grenailles. — Cf. *Commarcer.* || Faire un pèlerinage. Désuet en ce sens, bien qu'on dise encore *Voyage.*

Hist. — « Suivant l'ancien usage,
« On fait procession.
« Aux églises on *voyage*
« Durant les Rogations. »
(*Noëls angev.* Venez à St-Maurice.)

Voye (Ag.), subj. prés. de Voir. Cf. *Voije.* — Pat. norm. Vèje.

Hist. :
« Lors Luce dist : Estaingnez la chandelle,
« Ma sœur Gylon, que ces puces icy
« Ne *voyent* plus. Vela plus grand cautelle
« Qu'en Gylon n'a d'amoureuse mercy. »
(G.-C. Bucher, 54, 111.)

Voyeau (Li., Br., By. ; Chg., Sal.), s. m. — Un jeune veau. — « Le *voyeau* sape, donne des coups de tête à sa mère en tétant. » — « J'avions deux petits *voyeaux* (terme général) un taurillon et une taure (plus tard génisse, puis vache) ; je les avons ben vendus (By.). Syn. de *Bodin*, *Bodeau*, *Bodet*, *Noge.*

Voyette (Mj., By.), s. f. — Petit sentier. Syn de *Rote*, *Routin*, *Trutée*, *Rute*, *Adressée*, *Passe-pied* — Dimin. régul. du fr. Voie. Doubl. de *Vouyette*, *Veyette.*

Voyeur, s. m. — Vx mot ang.. xviie. V. *Visiteur.* Inspecteur.

Hist. — M. Duit père avait épousé la sœur du curé (de Mj.), Louise Sauvreau, dont il avait eu, outre François, l'abbé, deux filles (dont) Radegonde, mariée à Messire Henri Aubry, « *Voyeur* des moulins d'Anjou ». (Abbé Allard, *N. s. Mj.* 178.) — La Curne donne : Voyeur, officier priseur. « Duquel à cette fin sera fait estimation devant le juge ordinaire par douze tesmoins *voyeurs* des plus notables de la dite paroisse ou lieux circonvoisins. » (*C. G.*, i, 1035.)

N. — Cf. Agent-voyer, Voirie. — Mais Voyer ne vient pas de Voie ; de Vicarium, lieutenant du Comte ; il s'est restreint peu à peu au sens actuel sous l'influence du mot Voie, dont on l'a considéré à tort comme un dérivé. (Darm.) — D. C. Viola : angustior callis, semita, — voyette. Violetum, violetus. — Scheler n'admet pas l'explicat. de Littré, le tire de Viarius : inspecteur des chemins. D'où : avoyer, convoyer, envoyer, dévoyer, forsvoyer.

Voye-vous? (Mj., By.). — Voyez-vous? Cf. *Pense-vous ? Sa-vous ? Craye-vous ? A-vous ? Entende-vous ?* — V. *Voy' vous ?* — N. On pron. qqf. Voy'ous.

Hist. — « En airons-ju des vitailles,
« Quand i viendra l'mardi gras !
« Sus les rignons, sus les bouailles,
« *Véyoûs !* Y en a-t-i du gras. »
(Mét., *Dict. franco-norm.* — Moisy.)

Voyon (Mj., Lg.), s. m. — Le voyon, la prunelle de l'œil ; ce qui sert à voir. Les marchands de chevaux s'occupent beaucoup du *voyon* du cheval. || By., *id.* et voyant.

Vrai (Mj., By.), adj. q. — En *vrai*, — en vérité. Formule d'affirmation énergique. || De *vrai*, — en effet, à propos. Ex. : Tiens, de *vrai*, je pensais point à vous le dire. — Tiens, de *vrai*, qui était donc celui-là qui était avec toi? — Tiens, de *vrai* (au fait), je m'en sourveins ben astheure. || Et aussi interrogat. ou dubitatif. || Lué. — De *vrai*, Pour de *vrai*,

vraiment. || (Mj.). — *Vrai* de *vrai*, — très véritablement. || (Mj., Tc.). — Adverbe. — Vraiment, très, fort. Ex. : C'était *vrai* beau ; c'est *vrai* bon ; il est *vrai* fou. Cf. le superl. angl. avec very. — V. *Raide*, *Fin*, *Franc* || Pas *vrai ?* — Loc. conjonct. et interrog. — N'est-ce pas ? Ex : C'est ielle, pas *vrai*, que j'avons vue passer tantout ?

Vreille, s. f. — V. *Vrillée*

Vrillée (Mj , By.), s. f. — Liseron des haies. Liset. Syn. de *Villée*. || Renouée ; vrillée sauvage, ou vreille. V. *Avrillé*. (Mén.).

Vriller (Mj., By.), v. a. — Rouler, enrouler, tordre, entortiller, surtout en hélice. Ex. : Illy a eine grousse vormine qui s'est *vrillée* alentour de mon bras.— Doubl. de *Vrouiller*, *Veurgler*. Le fr. Vrille en dérive.

Et.— « Forme primitive : Viile, visle, veille. Du lat. Viticula (cf. Cheville, lat. clavicula), petite vigne, cirre de la vigne, dimin. de Vitis, vigne. L'épenthèse de l'r a ses analog. dans Fronde, pour : fonde ; franfeluche, pour : fanfelue : fringale, pour : faimvalle.— Cette étym. doit être la vraie. — Se rappeler, d'ailleurs, que le fr. Vis (de vitis) signifie un instrument à hélice et, autrefois, un escalier tournant. » (Litt., *Suppl.*)— Angl. to Wriggle.

Vrillette (Mj.), s. f. — Petite vrille à main. Syn. de *Percette*. — Dim. du fr. Vrille. Du reste, le fr. emploie ce mot, mais l'applique exclusivement à un insecte qui perce le bois. — Syn. de *Guimblet*, *Guimberlet*.

Hist.— « Souvent fichié dessus en deux pertuis que tu feras d'une bien déliée *vrillette*. » (*Modus*,— f° 164.)

Vrillon (Mj., By.), s. m. — Enroulement, entortillement, spire. Ex. : La corde est toute en *vrillons*. Syn. de *Vrouillon*, *Veurglon*. || Copeau enroulé sur lui-même en hélice ou en spirale. Dér. de *Vrillonner*. || Sal., *id. Frison*, et ce qui tombe sous la vrille?

Vrillonner (Mj., By.), v. a. — Enrouler, entortiller en hélice, tordre. Dim. de Vriller. Syn. de *Vrouillonner*, *Veurglonner*.

Hist.— « Baillez que je *vrillonne* ceste chorde. » (Rab., *P.*, iv, 23.)

Vroiller (Lg.), v. a. — *Vrouiller*, *Veurgler*.

Vrouiller (Mj., Br.), v. a. — Enrouler, entortiller. Syn. et d. de *Vriller*, *Vroiller*, *Veurgler*. || Fig.— v. n. Tourner autour de, s'approcher. Syn. de *Vironner*. Ex. : Il est toujours à *vrouiller* autour de ses cotillons (V. Z. 149). || Enrouler un fil autour d'un morceau de bois (même quand il n'est pas brouillé), faire une quenouille (Lme, Lrm.). || Sal. Dévider sur qqch. ; entortiller. Ma ligne est *vrouillée*. *Dévrouille* ce fil. *Envrouiller*.

Et. — P.-ê. d'un dimin. Veruculum, de Veru, broche, tige. C'est ordinairement autour d'une baguette, d'un support que s'entortille une tige volubile.

Vrouillon (Mj.), s. m. — Enroulement, spirale, hélice. Ex. : J'ai vu ein grous vipère qui était tout en *vrouillon*. — Dér. de *Vrouiller*. Syn. de *Vrillon*, *Veurglon*.

Vrouillonner (Mj.), v. a. — Enrouler en spirale, en hélice. — V. *Vrouillon*. Syn. de *Vrillonner*, *Veurglonner*.

Vu, vue (Mj.), part. pas. — Ouï, entendu. Ex. : J'ai *vu* dire qu'il allait se marier. || Par *vu* dire, — d'après ce que j'ai ouï dire, d'après les on-dit.

Et.— Dans ce sens, il y a eu, entre les participes vu et ouï, une confusion amenée par une certaine assonnance, comme dans le cas du participe *Echu* pour Issu.

Vu-dire (Lg.), s. m. — On dit. Ex. : Tout ça c'est des *vu*-dire. — Cf. *Voir*, *Vu*.

Vue (Mj., By.), s. f. — *Vue* tendre, yeux sensibles à la lumière.|| De *vue* et de jour, — pendant qu'il fait jour. Ex. : Faut faire pour nous rendre de *vue* et de jour. V. *Faire pour*, se préparer à. || On dit dans le même sens. De clarté de jour. || Faire eine belle *vue*, — avoir un beau spectacle. Ironiquement. || A *vue* de *nez*, — au jugé. Lg. || On ajoute : Comme les chiens attrapent les puces. || Lg. A ma *vue*, — selon moi, selon mon appréciation.

Vue-de-pays (à). — A peu près.

Vuse (Lg.), part. pas. fém. — Pour : vue, de Voir. Ex. : C'en est vine que j'avais jamais *vuse*.

Vusque (Mj.). Conj. — Vu que.

Et. — L'introduction de l's est due sans doute au besoin d'assonance avec *Pisque*, Presque.

Vz (Ag.). — Pour : vous Faut-i *v'z* aider? — *V'z* allez p'têt' ben mouiller?

W

OBSERVATIONS

W. — « Tous les mots commençant par **W** viennent de l'allemand, ou ont ressenti l'influence germanique. La graphie par **W** était surtout usitée dans les dialectes du Nord, en Picardie, en Lorraine, en pays wallon. Mais le français de l'Ile-de-France avait adopté le **G** dur, comme les autres langues romanes.

Pour remonter à l'origine des mots français commençant par Gua, Gué, Gui, Guo, Guu, il faut consulter l'allemand Wa, Wé, Wi, Wo, Wu. En France, la lettre u a fini par disparaître : Warder Guarder, Garder. (Dr A. Bos.)

Wagon déraillé, — femme ou fille de mauvaise vie. Expression employée dans les manufactures. Rabelais a dit : « Chacun était desrayé. » (*Garg.*, 1, 27). Mén.

Wagonnier (Mj.), s. m. — Manœuvre qui roule les wagons aux fours à chaux.

Woigner, v. n. — Se dit d'une voiture dont les roues crient (Mén.). — V. *Ouigner*.

X

OBSERVATIONS

PRONONCIATION. — « Equivalent graphique de Cs. On le prononce Isk. Et, dans le corps des mots, ou bien on retourne ses éléments, *fixer* fait *fisquer*, ou on fait abstraction de l'élément c : *extrême*, *exprès*, *extravagant*, *Félix*, etc., font : *estrême*, *esprès*, *estravagant*, *Félisse*, etc.

« Mais il se prononce régulièrement dans : *Lexandre*, *Lexis*, noms propres, — et comme s, dans *Sandrine*. » (JAUB.)

PERMUTATION. — Remplace r comme finale dans beaucoup de subst. en eur ; *laboureux*, *mesureux*. (*Id.*)

N. — « Lettre double équivalant à cs, cz, gs, gz, ou ss, ne se trouve point au commencement des mots qui ne peuvent débuter en langue d'oïl que par une voyelle, une consonne ou une consonne suivie de la liquide, semi-voyelle, l ou r : blasmer, prendre, etc. Si l'on trouve des mots commençant par x, cette anomalie est due au caprice des scribes, ou à quelque particularité dialectale, comme, par exemple, xamel, pour : escamel, eschamel, escabeau... X, à la fin des mots, n'est qu'un signe graphique d'abréviation pour ls, us : travax, oisiax, etc., ou une simple enjolivure des scribes pour s, restée dans l'orthographe moderne : croix pour crois, crucem ; paix, pour pais, pacem. Il n'est donc pas une lettre de la langue d'oïl, mais un simple dessin graphique ornant les manuscrits. » (Dr A. Bos.)

Xi ! interj. — Mot dont on se sert pour exciter les chiens à mordre. Ex. : Xi, xi ! mords-là. Fr. Chou. Serait mieux figuré Ksss !

Hist. — « Hors d'ici, caphards ! de par le diable, hay ! Etes-vous encores là ? Je renonce ma part de papimanie, si je vous happe. Gzz, gzzz, gzzzzzz. » (RAB., *P.*, III, Prol., 212.)

Y

OBSERVATIONS

NOTE. — « Y n'est plus guère admis dans l'orthographe française que pour marquer l'origine étrangère des mots... Plusieurs mots qu'on serait tenté d'écrire par un y, tels que : *yaire*, *yairoux*, *Yaude*, *Yénard*, etc., ne sont pas autre chose que : *glaire*, *glairoux*, *Claude*, *Léonard*, etc. Notre prononciation s'accommode tout aussi bien de la lettre i, ou bien exige le *l* mouillé.

« Y se trouve comme finale dans une foule de noms de lieux ;...elle représente, selon Guy COQUILLE, le génitif du nombre singulier latin, *Albinus*, *Albini*, faisant Albigny, etc. » (JAUB.)

— Y qui sert à remplacer l'upsilon (u) dans les mots venant du grec : Thym, type, nymphe ; ou deux i entre deux voyelles : payer, paiier ; rayer, raiier, n'était au moyen âge qu'une lettre d'ornementation pour i. Les enjolivures des manuscrits ne commencèrent vraiment à devenir fréquentes qu'au XIVe s., c.-à-d. vers le déclin de la langue d'oïl... Y n'a vraiment une valeur réelle que quand il représente deux ii et n'est alors au fond que deux i dont le second a pris une queue, ii, ij, y.

« Placé d'abord au commencement et à la fin des mots, places où le scribe donnait carrière à son habileté calligraphique, Yale, Ydoine, Ymage, Yve, moy, roy, foy, employ, etc., y finit par envahir le corps même des mots : dyre, payn, vyn, envye, ynymytyé, etc., en sorte qu'au XVe s. et XVIe s. i faillit disparaître ; au XVIIe s., y fut relégué à la fin des mots où il se maintint jusqu'à la fin du XVIIIe s. et où il se maintient encore aujourd'hui en anglais : my, envy, enmity. Il ne reste plus de cet y ornemental que l'adverbe y et les finales des noms propres en i : Passy, Choisy, Ivry, Vitry, etc. » (Dr A. Bos.)

PERMUTATION :
y remplace l, surtout mouillé : *yi*, lui.
y remplace li : *yavard*, *yêtre*, *yève*, — liavard, liètre, lièvre.
y remplace cl : *yon*, — clon.
y remplace gl : *youer*, — glouer.

ADDITION :
y précède certains mots : *yeux*, *yelles* ; *yin*, *yine*, *yun*, *yune* ; *you*, *your* ; *yu*, — eux, elles ; in, ine, un, une ; où ; eu.

Y, adv.—Y.— N. S'ajoute comme explétif après je, me, te, se, ne dans toutes nos chansons populaires, et aussi dans les romances que les paysans ont l'occasion de chanter. Ex. :

« Monsieur le Curé, cirez vous bottes
« Pour venir m'*y* marier,
« Car dans mon cœur l'amour galope,
« C'est comm' des rats dans n'ein guernier. »

S'agit-il de l'adv. y ? Je ne le pense pas. Il ne faut voir là qu'une transformation de la voyelle sourde e muet en une vocale plus éclatante ; c'est une simple recherche euphonique. On devrait donc écrire : *ji*, *mi*, *ti*, *si*, *ni*, etc. D'ailleurs, cet usage est véritablement dans le génie de notre langue et remonte très haut. (R. O.)

Hist. :
« Li douz pensers et li douz sovenirs
« M'*i* fait mon cuer esprendre de chanter,
« Et fine amors qui ne m'*i* fait durer. »
(THIBAULT DE CHAMPAGNE, dans la *Collection des ex poètes franç.* de Crapelet, II, 9. Cité par JAUB. à Durer.

|| Remplace le pron. pers. lui, leur. « J'*y* ai dit », en parl. d'une pers. || Explétif. « Je leux *y* dois vingt francs. || *Y* a, — pour : il y a. || Mj., Tc., Z. 203, pron. pers. —Lui, à lui. Ex.: On charche et on *y* montre, — on le lui montre Syn. de *Illi*, mais non de *Li*. Ce dernier s'emploie avec les prépositions. Ex. : Je *illi* ai dit à *li* ; c'est ben fait pour *li*. Mais *y* et *illi* s'emploient toujours sans prépos. Ex. : J'*y* ai dit ; j'*y* ai montré. By.

Yavard (Smm.), s. m.— Herbe à long feuillage qui pousse dans les ruisseaux ; sa racine

est dure, sa couleur rouge. C'est la parelle, ou patience. Syn. de *Rouambe*.

Et. — Ce mot doit être le même que *Liavard*, avec l'l mouillé, comme il est d'usage dans le Choletais, à cause de la forme des feuilles lancéolées qui rappelle celle du lézard. — Le sens est un peu différent. Cf. *Yètre*.

Yémanter (se) (Sar.), v. réf. — S'informer, consulter. V. *Guémanter*.

Yéner, v. a. — Glaner. V. *Liéner*, *Gléner*.

Yètre (Tlm.), s. f. — Cadre de bois dans lequel est tendu un jeu de ficelles ayant chacune en leur milieu une boucle où passe un des fils de chaîne tendus sur le métier du tisserand. Les yètres sont associées par couples, et chaque couple forme un *pennon* mis en mouvement par une marche.

Et. — Probablement pour : Liètre, lat. Ligatura. Car les yètres, ou liètres, sont plutôt les ficelles que le cadre qui les supporte. Cf. *Liètrée*, *Yavard*, *Liavard*.

Yeuter, v. a. et n. (Ag.). — Regarder, jeter les yeux. V. *Zyeuter*.

Yeux, yelles (By.). — Pron. pers. : Eux, elles. — C'est pas pour *yeux*, c'est pas pour *yelles*. Ne manque toujous pas d'*yeux* dire !

Yèvre (Lué, By., etc.), s. m. — Lièvre.

Yi (By.) — Pron. pers. — Lui. Di-*yi*, dis-lui. Faut *yi* obéir, — faut lui obéir. N. — Le même que *Illi*.

Yin, yine (Lg.), art. ind. et adj num. — Un, une. Syn. et d. de *In*, *Ein*, *Ieun*, *Eun*, *Iein*, *ienne*.

Yoc ! (Mj.), interj. — Cri dont les charretiers se servent pour diriger leurs chevaux à gauche. Syn. de *Dia*, *Youc*, *Hiouc*.

Yoguer (Z. 142, Li., Br.), v. n. — Sauter, gicler. Faire *yoguer* de l'eau dans ses sabots. V. *Doguer*. Cf. *Joguer*.

Yon (Sp.), s. m. — *Parée*, ou claie garnie de brande, dont les charbonniers se servent comme de tue-vent, en les disposant autour de leurs meules. dans le but d'empêcher que le vent ne pousse le feu avec trop d'activité. V. *Parée*. Probablement pour *Clon*, cl mouillé, doubl. de Cloyon, dimin. de *Cloie*. Cf. *Yavard*, *Yètre*, *Guée*.

Yorde (Mj.), s. f. — Corde qui passe sur une poulie située vers la tête du mât, et qui sert à remonter plus ou moins le milieu du bord inférieur de la voile afin que l'homme de la barre puisse voir l'avant du bateau.

Yot' (Sp.), s. m. — V. *Iot*. — N. — Probablement doublet de l'angl. clot, grumeau.

Yoteau (Lg.), s. m. — Cale. Syn. et dim. de *Yot* ; syn. de *Accoure*.

Yoter (Sp.), v. n. — V. *Ioter*. Etre d'aplomb porter carrément sur ses pattes.

Yoù (Lg., Mj.), adv. — Où. Ex. : « Je sais pas *you* que je sé », — je ne sais pas où je suis. V. *Eyou*, *Eyous*, *Oyou*, *Oyous*. || Là *yoù*, — où. Ex. : Je sais pas là *yoù* qu'il est.

Youc ! (Mj., Lg.), interj — V. *Yoc !*

Youer (en une syllabe). (Lg.), v. a. — Couper au ras de terre le chaume que l'on avait laissé en moissonnant. — N. Ce mot a vieilli, com. l'opération qu'il indique ; on ne fait plus de chaume et l'on moissonne d'emblée au ras de terre. V. *Glouer*, gl mouillé. Cf. le fr. Glui.

Your (Lg., Sp.), adv. — Où. Ex. : *Your* qu'il est? — où est-il? — Syn. et d. de *Yoù*, *Yous*, *Eyour*, *Eyous*, *Eyoù*, *Oyoù*, *Oyous*.

N. — C'est l'adv. yoù, avec la consonne finale propre au patois. Cf. *Eyour*.

Yous' (Mj., By.), adv. Où. — Voir *Your*.

Yu (Z. 146, By.). — Eu, après une voyelle. Ex. : D'ké qu' t'a *yu?* — Qu'est-ce que tu as eu?

Yun, Yune (Lx., Zig. 143). — Un, une, après une voyelle.

Z

OBSERVATIONS

Permutation. — Pour s dans la plupart des verbes de la 2e conjug. On dit : *grandezir*, *brunezir*, *tiédezir*, etc., pour : *grandir*, *brunir*, *tiédir*.

Addition. — Intercalaire par euphonie après la plupart des noms de nombre, quand ils sont suivis de mots commençant par une voyelle. L'Académie admet : quatre-z-yeux. Mais le pat. dit : cinq-z-autres, huit-z-œufs, etc. On se rappelle la chanson de Malborough :

« Il fut porté-z-en terre
« Par quatre-z-officiers. »

Or ne dit pas huit z heures, neuf z heures, cinq z heures ; toutefois, qqs-uns disent : quat'z heures. Une faute, rare à Mj., mais quotidienne, courante dans la région de Cho., consiste à ajouter ce z euphon. au mot sept, ce qui constitue une équivoque avec le mot seize.

Une femme du Lg. me disait naguère : J'étiomes sept z enfants chez nous. — Seize ! m'écriai-je, pour la *faire dire*, car j'ai trop l'expérience des us locaux pour m'y tromper aisément. — Non, sept. reprit-elle.

Je savais bien qu'elle aurait dit Seize z enfants.

— Z entre régulièrement comme lettre euphonique dans certaines locutions consacrées : Peu z à peu, — peu à peu ; donne-moi z en, — donne m'en.

Lorsque les pronoms *il*, *ils* sont, au fém., remplacés par a, suivi d'un mot commençant par une voyelle, on évite l'hiatus en intercalant un z euphonique : A *z* iront à la ville ; ou en disant : *All'* iront. (Jaub.)

N. — Il n'y a pas de mots commençant par z en langue d'oïl. Z, lettre double, équivalant à ts, ds, ne peut figurer au commencement des mots. Z latin, qui est le zêta grec, a été rendu par j, zizyphum, jujube ; zelosum, jaloux.

Suppression. — *Innia*, pour Zinnia.

Zabelle, — Zabeth, n. pr. — Isabelle, Elisabeth.

Zague (Mj.), s. m. — Scie de charpentier en bateau emmanchée sans tenseur, comme

l'hégoïne du jardinier, mais à lame beaucoup plus large. En ital., scie, sega.

Zèble (Lg.). — **Zièble**, (Po., Ag.), s. m. — Hièble, variété de sureau à tiges herbacées. Syn. de *Hèble*, *Euble*.

Et. — Pour Eble, du lat. Ebulus, par prosthèse du z, comme dans *Ziard*, *Zyeux*.

Zéde (Mj.), adj. q. — Quinaud, interdit, ahuri, nigaud. Ex. : Il est resté *zéde*; il avait 'ar pus *zède* ! Syn. de *Coiraud*.

Zegnâ, e nul (Lg.), s. m. — Agneau. Syn. de *Gnâ*, *Aigneau*, *Igneau*.

Et. — Formé par prosthèse de la sifflante. empruntée aux articles et adj. dém. plur. Cf. *Zœuf*, *Zyeux*.

Zégneau (Lg.), s. m. — Agneau. Syn. de *Aigneau*, *Igneau*, *Zegnâ*. Ex. : J'ai acheté ein *zégneau*.

Et. — Formé par prosthèse, au nom Agneau, ou Aigneau, de la sifflante finale de l'art. plur. Cf. *Zyeux*.

Zeguin (Mj.), s. m. — Equarisseur. Syn. de *Ecorchard*, *Usinier*. Ex. : Le *zeguin* a emmené leux vieux carcan à l'usine. || Petit boucher qui vend de la viande de qualité inférieure. Syn. *Bouchâillon*. || Ironiquement. — Médecin maladroit. || Mauvais ouvrier qui saboule l'ouvrage ; Syn. de : *Bouifre*, *Boussicre*.

Zeguiner (Bss.). V. *Ziéner*. Dér. de *Zeguin*. Cochonner l'ouvrage. Syn. de *Bousiner*, *Boussicrer*.

Zéro (Mj.). — Il est comme *zéro* en chiffre ; en parl. d'un homme nul.

Zerzeau (Lg.), s. m. — Plante légumineuse assez semblable à la jarrosse, commune dans les haies et les moissons. Syn. et d. de *Jarzeau*.

Ziard (Smm., Lg.), s. m. — Peuplier noir. Syn. de *Léiard*, *Bouillard*.

Et. — Ce mot est pour Iard ou Eiard, corr. de *Léiard*. Il y a eu à la fois aphérèse de l'l initial et remplacement par la sifflante provenant de l'article plur., comme dans *Zyeux*. On a dit successivement : Des léiards, des éiards, des iards, ou des ziards, ein ziard, le ziard. Cf. *Zœuf*.

Zidore (Mj.), s. m. — Isidore.

Zié (Lg.), s. m. — Forme atténuative du nom Dieu dans les jurons. Syn. et d. de *Dié*, *Zieux*, *Zien*, *Dien*, *Dious*, *Dis*, *Gouet*, etc.

Zien (Mj., Br.), s m. — V. *Zeguin*. — Equarisseur. || Tlm. — Pour : Dieu. V. *Zié*.

Ziéner (Mj.), v. a. — Sabouler l'ouvrage, le cochonner, le mal faire. || v. n. — Travailler malproprement. V. *Zien*. Syn. de *Zéguiner*. — Zizonner (Jaub.).

Zigâiller (Lg.), v. a. — Couper malproprement, avec un mauvais outil, en déchiquetant. Syn. et d. de *Sigâiller*. Du lat. Secare? — Cf. Jaub.

Zigoteau (Lg.), s. m. — Se dit dans : Faire son *zigoteau*, prendre des airs avantageux, prétentieux ; poser, s'en faire accroire. Syn. de Faire sa *poire*, f. sa *marde*.

Et. — Dér. fantaisiste de *Zigue*. Lang. des ouvriers.

Zigue (Mj.), s. m. — Bon *zigue*, — bon drille, bon diable, bon garçon, joyeux vivant, aimable compère. Corr. du fr. Drille?

Zingue (Mj.), s. m. — Zinc. — Doubl. du mot fr. — C'est de cette forme que dérive le fr. Zingueur.

Zingué (Lg.), adj. q. — Ivre. — Syn. de *Brindezingue*, *Blindé*, *Paf*, *Rond*, *Plein*, *Vinaigré*, *Guernette*, *Radouillard*, etc.

Zinguer (Lg.), v. n. — Se dit dans : Envoyer *zinguer*, env. promener. Syn. et d. de *Dinguer*.

Ziou (Lg.), s. m. — Dieu. Forme atténuative employée dans les jurons. Syn. de : V. *Zié*.

Zizi (St.-P.), s. m. — Etre petit et faible. Syn. de *Ribi*, *Riquiqui*, *Riboui*. || Objet très petit. Ex. : Quatre cuisses dans n'ein lit, ein petit *zizi* dans le milieu. Devinaille. C'est une noix. V. *Cuisse*. || Mj. — Diminutif familier du prénom Alexis.

Zœuf° (Rom., Lg.), s. m. — Œuf. — Ex. : Je voudrais manger ein zœuf. — f nul Tout le monde le dit. Cf. *Zyeux*. — Il a Lu son *zœuf*. Prononc. Zeû.

Zôgner (Mj.), v. n. — Faire un mouvement en avant du poignet en lançant la bille avec le pouce. C'est contraire aux règles du jeu de billes ; le poignet doit rester immobile. Syn. de *Poigner*, *Moigner*. || By. — *id*, et o bref.

Zouper (Br, Z 183), v n. — S'élancer. Ex. : Ça yi *zoupe* là-dedans. Syn. de *Bouter*, *Touper*.

Zozo (Mj.) adj. q. invar., et s. m. — Dadais, niais, nigaud, sot, bêta. Syn. de *Bégaud*. || By. *id.*, et zozô.

Zut ! (Mj., Lg., partout), interj. — Marque l'impatience, le refus dédaigneux. Syn. de *Ut*, *Ust'*, *Oust'*, *Flûte !* || De la *zut* ! même sens.

Zyeuter (Tlm., Sa., Lg., Po., Ag., By.), v. n. et a. — Lancer des œillades ; jouer de l'œil, lorgner, guigner. Dér. de *Zyeux*. V. *Yeuter*.

Zyeux (Mj., Lg.), s. m. — Œil. Ex. : Il a le *zyeux* tout rouge ; alle a mal à son *zyeux* ; j'ai ein bourrier dans mon *zyeux*. || Lg. — Nom de *Zyeux*, — juron atténué, très employé. Cf. *Dious*, *Bleu*. V. *Zié*. || (Mj.). — Avoir les *yeux* pus grands que le ventre, — trop présumer de son appétit ou de ses forces.

N. — Le fr. Yeux ne s'emploie guère qu'après un mot terminé par un s ; c'est pourquoi le patois a ajouté une sifflante au commencement de ce nom, comme en faisant partie intégrante. V. *Eil*. Le mot s'emploie ainsi aux deux nombres et en toute circonstance. Toutefois, au sing., on emploie simultanément *Eil*.

Zyeux-de-bon-Dieu (Mj.), s. m. — Amelle œil du Christ, aster amellus, plante d'ornement.

Zyeux-de-bouc (Pass.), s. m. — Asphodèle. Syn. *Pirote*, *Alet*, *Jalet*.

Zyeux-de-pardrix (St-P.), s. m. — V. *Harbe à la pardrix*, *Gentil-branle*.

DEUXIÈME PARTIE

DIALOGUES, RÉCITS, CONTES ET NOUVELLES EN PATOIS

Voir l'Avant-Propos, chapitre 1er. — (N. J'ai conservé les numéros de ces *Zigzags*, qui ne se suivent pas, et j'en ai cité dans le *Gloss.* qui ne sont pas reproduits ici, comme trop peu importants.)

Il y a quelques jours, au Banquet de l'Association amicale des Anciens élève du collège et de l'Ecole industrielle de Saumur, un des convives, instituteur des environs, nous lut quelques : *Contes des Coteaux de Saumur*, dont je parlai dans mon compte rendu. Notre jeune camarade, disais-je, a obtenu un vif succès. Voici la jolie lettre que j'en reçois :

Souvenir de la Fête des copains de Saumur

Parguié, c'est à vous ben honnête,
Quand' c'é qu' vous parlez de c'te fête,
Ed' trouver que j'sis un jeun' gârs.
Ça m'a fé crèr' que j'vieillis pas,
Et, confiant dans c'te jeunesse
Equ' vous m'donnez avec largesse,
(D'autant que ça n'vous coût' de ren ;
Mé tout d'mêm', e'j j'vous r'marci'bin).
Malgré mes neuf lustr's ej me r'dresse,
Et j'me monte su més argots,
Avec autant d'fiarté qu'lé jaus
Quand i's'bravent devant eun' poule.
Mé v'là c'qui m'bouche in p'tit la goule,
(Sauf vot' respec'), c'c'que j'me dis
Que vanquié ben vous m'avez pris
Pour in gâs qui sôrt ed'nourrice,
Et qui n'est encôr qu'in novice.
Faut-i querier? Faut-i m'réjoui?
C'est-i un bon, ça? Non? ou Oui?
De m'tabuter ej's'rais ben bête :
C'é bon, pisque j'étions en fête.
Pus que j'soum's jeun's, pus j'rigolons ;
Et si j'soum's jeun's, ej s'ommes des bons.

L. Goblet.

Mon cher confrère, ce jour-là, nous avions tous vingt ans... l'un dans l'autre. Mais, comme dit saint Augustin : *Felix culpa*, — heureuse faute j'ai commise, puisqu'elle m'a valu votre réponse.

Patois des environs de Brissac [No 110]

Le dialogue qui suit est authentique ; il a été écrit « sur le vif » par un Quincéen, que je remercie encore de son précieux envoi. Puisse son exemple être suivi.

A. — Tiens ! La mère Françoise ! ça va-t-y ben?

F. — Mais oui, ça va ben, et vous?

A. (arrêtant son cheval). — Ouha !... Dri !... Ça ne va pas mal, gué marcite.

F. — Vous allez donc faire la bourdée?

A. — Ben... oui... j'allions dans le Pré-Piat, écobuer noute champ de bié ; mais... je ne sais s'ment pas si va y faire si bon ; v'là que ça commence à bérouasser ; et pis y fait un vent égapé... qu'est dret dans le nid à piée.

F. — Ah bah !... c'est ren que ça ! un mion de mouillasse ! v'là la nue qui pousse de galarne, ça va netti le temps... mais ça va gaillocher à matin.

A. — Vantié ben ! c'est émoyant ! — y a surtout ène canche dans le mitant où que c'est cassif, ça grabote toujours... c'est ben sûr de patouiller annuit !

F. — Hum !... v'là toute de même ène ousée qui pendille !...

A. — Ah ! pardi ! on va s'ment embourer ce que y a d'hoture d'égaillée et pis on va décancher. — J'avons quéques amageries à faire chez nous... j'allons fambrailler le gorin et rabiller le joucailler... et si ça s'éclarci de ressiée, on rattellera.

F. — Ma finte, vous ferez ben...

A. — Eh ! ben !... qué donc !... et chez vous, comment que ça va?

F. — Ah ! parié !... ça ne va point... Le père est toujou faluchet... et pis y n'est

point agrâlant... il est couvart de breussons.. ça le mord et ça le rend hargaignoux... j'avons ben de la misère après li, allez !

A. — Est-y point un petit peu pichelin?

F. — Ben je vous çartifie que non ! y det ben souffri tout de même.

A. — Qué que vous voulez !... c'est ben embêtant quand on n'est point bastant. (Il continue son chemin). Allez !... haïe !... Dia !... Hue, Bichette !

Un Quincéen.

***

Patois des environs de Brissac [N° 115]

(Fragment de conversation dans une salle d'attente).

A. — You don que t'allais treuler hiar la mariénée, que je te voyais estrader les Champs-Rouges?

B. — You don que vous étiez vous? je vous ai point vu !

A. — J'étais à dreiller dans mon champ des Raineries.

B. — Ah !... Et ben je vas vous dire... je ne musais point ; j'allais chez le repasseux, charcher de la boue de meule.

A. — De la boue de meule ! T'as don quéqu'un de malade chez té?

B. — C'est y pas Noton !... avant hiar, en voulant avoindre un tégot qu'était boucadan sau le berre de son quéniot, a s'est empêtrée dans son devanteau, ça l'a fait dévirer sur le couté, et pis a s'est demanché le bras.

A. — Arrière ! a n'a pas de chance !... c'est y pas l'an passé qu'a s'était fait cotti un bourrier dans l'œil en abattant des irancelées? ale a yu mal ben longtemps !

B. — Ben oui... ça fait que hiar la matinée je l'avons menée chez le rabilleux... Y n'est point madole ce gars-là !... y ya bentout yu remmanché ça... Ça ya pété un coup quand le rouchet s'est remis en place !

A. — Encore Cillette disait hiar : « Comment que ça se fait, on ne voit point Noton annuit à clir ses épiots?... A voulait aller s'en guémanter.

B. — A ne songeait guère à ses épiots, allez !... c'est pas pour l'alouser, mais a n'a jamais bronché.

A. — Dame !... (entendant le train). Tiens ! v'là le train qui suble ! Y det étère dans le débas... A la revoyure !...

Un Quincéen.

***

Dans la grange du voisin [N° 118]

A. — Eh ben ! mon vieux, tu parles qu'il en a tombé ène sigalée !... j'ai enfondu jusqu'à la peau ; mon fète est tout nogant ; avec ça j'ai mis le pied dans ène casse, j'ai guéché par dessus mes sabots, queu sale temps !

B. — Tu cré !... si ça pouvait s'ment dégeler nos bourgeons... aussite je me sé mi à greffer de ce mouas temps-là.

A. — Dans le temps, quand j'affiais des vignes, je faisais toujours mon brochet ; mais je n'ai jamais su greffer.

B. — Ah bah !... c'est pas difficile, va ! on éguerte ben son bois ; on coupe les deux bouts en sublet ; on les encise — faut pas macher le bois — on les emboîte comme ça l'un dans l'autre, — sans ribouler la moelle — on les attache ben comme y faut ; on fait ène enchevelure, et pis ça y est.

A. — Je vois ben..., mais moi je gouzille mon bois, et je n'arrive à ren.

B. — Y en a qui avange pus que moi, mais je russi pas mal ; je ne rayonne jamais que quand c'est rissé, par exemple ; — sitout que je vois les ris.

A. — Ça peut ben être !... J'aurais pourtant ben besoin de m'y lancer ; dans mon clous des Gearbaudes ça maufine, ça l'ar patiras, c'est roître, ça point bonne mine...

B. — Y a encore ren de pardu. Si faisait chaud, avec un mion de résent anuite, tu verrais comme les lames se débouchonneraient !

A. — Y en avait pourtant ben yu l'an passé !... Dans mes trois bouesselées (qui sont ben petites, je les ai jamboyées), j'avais tiré vingt-sept sommes de vendange ; encore, en portant la dernière demi-somme — que j'avais mis dans un cuart, j'avais pus de pertouères — j'avons cassé nout boyard.

B. — Oui, et pis core ton cuart gâtait par un douzit ; t'en as pas mal pardu?...

A. — Bah ! ène belle happée !... y en avait p't'être deux pintes.

Un Quincéen.



Quelques phrases en patois choletais, dues à M. Béchet, dont l'obligeance est infatigable.

A. — A thiele eure don qu'vous ête envenus de Cholet samedhi?

B. — Ou l'était ménuit. Si t'avais vu thieu temps qu'ou faisait !... Ou faisait des épars ! (éclairs). Quand ou l'éparait, on y ouedhiet (voyait) comme en pien jour. Pis ou cé mi à moyer (mouiller), la pié chedhiet (tombait) comme si on l'avait ch'tée avec ine palle ; et pis ou (il) tounait, ou petait des coups, on en avait pou(peur). Si j'avions su, j'ardhion (nous aurions) ben resté à coucher.

***

Comment Rabelais mesurait les distances. Origine de Bouzillé [N° 120]

« Le savant auteur de l'excellente édition de Rabelais à laquelle se rapportent mes cita-



ons, M. Louis Moland, dans la *Vie de Rabelais* qu'il a mise en tête dans l'ouvrage, marque avec raison que le célèbre écrivain 'a certainement pas inventé de toutes pièces a légende de Gargantua. Le géant burlesque ont il a fait le héros de son livre avait été éé par l'imagination populaire ; des Chroiques du grand Géant Gargantua avaient été ubliées antérieurement, dont les auteurs vaient fait d'avance ce que Rabelais a fait nsuite, mais avec la touche du génie. Ils vaient retracé la figure falote d'un type norme, familier à l'esprit des masses du xvie siècle, car c'est au sein même de ces asses qu'elle avait pris naissance ; chaque énération, chaque conteur y avait ajouté uelque trait, quelque linéament, au gré de on imagination fantaisiste ; mais en somme e type de Gargantua était vivant, variable uivant les lieux, vague partout, mais parout immense. En Anjou, comme ailleurs, e grand géant Gargantua, ou Gargantois, 'était certes pas un inconnu, et aujourd'hui ncore nos paysans, qui n'ont point lu Rabelais, racontent à leur manière cette légende épique.

« C'est ici le lieu d'en citer un trait bien ocal, et qui vient à l'appui de ce que j'ai vancé tout à l'heure. Seulement il me faudrait la plume de Rabelais lui-même pour écrire cet épisode vraiment rabelaisien. De uel rire pantagruélique se serait ouverte la bouche du curé de Meudon s'il avait connu cette histoire !

« Adonc !... Mais pour la bien comprendre, il faut savoir d'abord que Bouzillé est un bourg du canton de Champtoceaux, situé entre Liré, patrie de du Bellay, et Saint Florent-le-Vieil, célèbre dans l'histoire des guerres de la Vendée. Bouzillé, qui a aussi son illustration spéciale, ainsi qu'on va le voir, est assis sur une colline de la rive gauche de la Loire, à peu près à égale distance de Nantes et d'Angers. Or, continuons :

« On était dans une année de disette et l'énorme appétit du grand géant Gargantois ne contribuait pas peu à affamer la contrée. Une députation des notables fut envoyée vers lui pour lui exposer humblement les doléances de ses féaux sujets. Gargantois était débonnaire, comme tous ceux qui sont vraiment forts : il écouta avec courtoisie le discours de l'orateur, et répondit :

« Les soucis nombreux qui m'assiègent ne me permettent pas toujours de connaître à fond les maux dont souffrent mes sujets bien-aimés.

« Mais vous avez apporté jusqu'au pied de mon trône l'écho de leurs plaintes et de leurs gémissements. Votre démarche ne sera pas vaine. Je suis le père de mes peuples, et je ne veux pas qu'il soit dit que Gargantois faisait nopces et festins alors que ses enfants se nourrissaient de racines. Dites aux pauvres affamés que pour eux seront désormais et les grasses poulardes, et les monceaux de pâtés, et les meules de gourbilleaux, et les muids de vin de Rablay que l'on servait à ma table royale. Pour moi, dorénavant et jusqu'à la fin de la disette, je ne me nourrirai que de terre et ne boirai que de l'eau, mais pas de l'eau de Loire, car elle est un peu fade. Voyez-vous, continua-t-il avec bonhomie, si le Ciel m'a doué d'une grande taille et d'un appétit à l'avenant, il m'a donné aussi un estomac robuste. Je pourrais rendre dès points à ces géants dont parle mon savant historiographe, le docteur Alcofribas Nasier, et dont le menu ordinaire se compose de moulins à vent. Enfin c'est pour moi certainement qu'a été fait le proverbe ;

Tout fait ventre,
Pourveu que ç'entre.

— Il dit, et il fut fait selon son désir. Gargantois vint chaque jour se coucher au pied de la butte de la Fribaudière, alors deux fois plus haute qu'elle n'est aujourd'hui.

Dix mille hommes de corvée, armés de pelles et de pioches, lui enfournaient, deux heures durant, sa ration quotidienne. Parfois une pelle s'échappant des mains d'un travailleur, suivait la terre et allait s'engouffrer dans le gosier béant, où elle passait parfaitement inaperçue. Son repas achevé, Gargantois se levait et, en cinq enjambées, il arrivait au bord de l'Océan ; là, se couchant à plat ventre, il buvait à même, et Dieu sait s'il en absorbait de copieuses lampées. Il arriva même qu'un trois-mâts, qui passait au large de Noirmoutiers, fut saisi dans le remous furieux et disparut dans la bouche de Gargantois. Le géant, qui ne l'avait pas aperçu, en fut un moment engoué : « Hum ! hum ! dit-il, une babeluche ! » et ce fut tout.

« Or, un jour que le Gargantua bien repu, bien abreuvé, bien lesté, s'en revenait à pas lents le long des rives de la Loire, en songeant quand même aux ripailles d'antan, aux charmes des andouilles et aux douceurs du piot, il fut tiré de ses profondes méditations par la vue de deux armées prêtes à en venir aux mains. Il s'informa : c'étaient les gens de Saint-Florent-le-Vieil et ceux de Liré qui allaient se battre pour un sujet des plus graves. Les deux bourgs se disputaient l'honneur d'être situés à égale distance de Nantes et d'Angers. Le litige durait depuis longtemps:

« Les chicanous avaient noirci des rames de papier timbré et n'avaient fait, comme toujours, qu'embrouiller l'affaire ; on avait pris, de part et d'autre, des géomètres experts qui, pendant des mois, avaient traîné leurs chaînes sur toutes les grèves de la Loire, mais qui s'étaient si bien embrouillés dans le compte de leurs pieds, pouces et lignes, qu'ils n'avaient pu tomber d'accord à une lieue de poste près. Enfin, la contestation s'était envenimée, la discussion avait dégénéré en dispute, et maintenant, on allait s'en remettre au sort des armes. Ayant ouï le cas, Gargantois dit : « Mes amis, tout ce carnage est inutile ; en

trois minutes, je me charge de vous mettre d'accord et de faire ce qu'aucun géomètre n'a pu faire. » Aussitôt, ouvrant son énorme compas, il posa le pied gauche sur Saint-Pierre de Nantes, le pied droit sur Saint-Maurice d'Angers, et, rabattant son haut-de-chausses, juste au milieu, avec une précision mathématique, il déposa... Bouzillé. »

R. Onillon.

***

4e *Dialogue « Au lavoir communal »* [No 122]

Marie. — Creyez-vous qu'on a de vilaine eau annuit !... Y en a de la quenillée... et du vent !... ça broume-t-y dans les âbres !...

Perrine. — Oui. J'avons mal arrivé à faire la buée... Et qué n'y avait ren d'épétouflant !... J'arrions ben attendu huit jours.

Marie. — Ah ! ben sûr... qué que y avait de pétonnant... mais dans c'té maison là, on n'attend ni à chauffer ni à ferdi...

Renotte (arrivant). — Qué donc que vous bourbitez toutes deux?... C'est-y core la mère Perrine qui grimoune après ses obilles?

Marie. — Tiens voyez-vous l'autre qui était à nous écornifler !

Perrine. — En v'là eune qui ne s'échine pas... Tiens, vins donc là, et fais attention de ne pas faupi des atifiaux.

Renotte. — Ah ! ben non, ce lavouer là est tout bodelle ; je vas à eune autre.

Perrine. — Toué, tu ne peux jamais trouver ton assort, on dirait ène duchesse.

Renotte. — C'té sacré mère Perrine !... Je peux pas mieux l'aparager qu'à la mère Noton... quand alle a sa brocherie dans les mains, a védèle d'ène endret à l'autre, a verde, a berdasse toujou, a mettrait ben tout le monde à cul deviré.

Perrine. — Jacasse donc pas tant, té, et fais ben attention : tu t'écarbilles les guiboles, t'es ben sûre de devenancer.

Jeanne. — Allons ! les v'là encore qui se dagotent !... Dis don, Perrine, tu ferais ben mieux de prendre tes souïlles et d'aller les éparer su les limandes là-bas... Tu vois ben que ça dégoutte partout su moué, me v'là toute napie.

Marie. — Eh ! ben oui !... regarde don quelle plâquerée de boue sur tes pennances.

Perrine. — Bon ! ça ne manque jamais !... on ne sait pus où crucher son fète pour qu'y ne se salisse pas... Lagosse-moué don un peu ça...

Jeanne. — Si t'avais fait comme moué... j'ai apporté des guertes que je mets sour ma laverie.

Perrine. — Té, t'es pas c'mode à prendre... Tu penses à toute.

Renotte. — Tiens, Marie, v'là core ta couée qui banne !...

Marie (allant voir). — Ah ben, c'est trop fort !... Le v'là-t-y pas aplaqueré en plein dans le russeau !... Attends, que je te foute ène roustée, va !... ça va t'apprendre à te quindre su les pattes !... te v'la-t-y bardoulé pas moins !... Tiens !... pigne don à présent !

Un Quincéen.

***

Patois des environs de Brissac. — 5e Dialogue. Dans la prairie [No 124]

A. — Eh ! ben, qué don les gars, vous v'là en train d'emburonner?

B. — Ben oui, on n'tait en décis si on devait mettre en veilloches ; mais ça l'ar encore un peu vardillet, on va s'men le mettre en burons.

A. — C'est comme moué, j'avais commencé à arrouer le men ; pis, ma foué, y fait des bouillards de vent, j'pourrais s'ment pas affaiter les veilloches, je ne l'enveillocherai que demain.

B. — C'est ben ça ; on ne peut pas teni ène brocquée de ce vent là ; ça flanque tout en pagale.

A. — Y det étère pas mauvais ton foin?

B. — Ben, ma foué, y n'est pas fameux d'habitude ; ça ne fait point un bon nourri ; les bêtes sont point saffres dessus.

A. — Ah ! bah !

B. — Non ; a laissent in tas d'essilles, ça les égace ; j'peux jamais avoir de bêtes bourbées grasses.

A. — C'est ben vrai, pourtant... ton bestial est toujours efflanqué.

B. — Pis, c'est d'ène mauvaise race ; y gaupelle toute la pension, c'est toujou échiché ; ...j'ai deux méchants broutards, eh ! ben, y sont secs comme des courgeons !... Là v'là que ça y est !... à présent, Basquin, va-t'en don devant, décancher in mion le guergnier. — Tu vas descendre tout le fouillet, — on l'effeuillera demain dans la pâture avec le reste de boiguet de trèfle. — Et pis tu vas me ranger toutes les artifailles dans n'coin, ben dret et de rang.

A. — Il a l'ar ben artilloux, ton gars?

B. — Ah ben oui ! y n'est pas empôté !— avec ça y n'est pas souane, point foucadier n'boussacre point l'auvrage.

A. — Est-y pas de Foye?

B. — Si. — Y sont deux peçons... C't y est tout rinote, l'autre c'est comme ène grande bringue ; mais dame, il est ben p[illegible] hippoponte que li ; par exemple, c't'y là [illegible] ben facile à bousquer.

A. — C'est don ça que y a des jours qui [illegible] pale ni du cul ni de la tête ; y vous regar[illegible] en dessous comme si qu'on y aurait mangé [illegible] pain de sa fournée.

B. — Oui ; y n' n'a comme ça queuquefoué ur tro quatre jours à faire l'ourbie.

A. — Que veux-tu ! Tu serais trop heuux si n' avait ren a refaire.

B. — Ah ! pardi, j'y sé fait à c' t' heure.

***

Patois des environs de Vihiers

En route pour la foire [N° 125]

A. — Eh ! bonjour, Jeanneton, et you donc ue vous v'là partie de matinée?

B. — J'allons à la fouère de Vihiers ; outre homme est parti avant qu'y fasse clar vec la chârte ; ils étions ben chargé, un odin, des pirons et pis pas mal de légumes, es navots, de la porée et tout un tas d'autres houses.

A. — Je cré ben qu'on aura de la piée vant que vous seyez rendue !

B. — Oh ! je cré pas, m'est évi que si on en ça sera de ressiée ; j'y tenons point qu'y ombe du bouillon, j'arriverions toute guénée la ville. Et pis je vas vous dire, j'allons couer au pus court et passer les échaillers.

A. — Et vout' gas, qué donc qui d'vint?

B. — Ben, y fait son temps ; j'en sommes en achalés de point l'avouère dans noutre orderie, je sommes obligés de gager un lomestique pour faire les métives, et pis lepuis qu'il est pus là, on a point eu de hance, je cré ben qu'on nous a mis un sort, out notre bestial a été malade ; a fallu aller ri le majeyeux ; ma foué, il l'a ben soigné pour pas trop châr, s'ment queuques écus.

A. — C'est y pas le père Un-Tel, voutre majeyeux? il est point bête, mais il a l'air trop villotier ; il est toujou ben mis, des hardes point fripés et des beaux souliers !

B. — Ah ! dame oui, c'est ben sûr point lui qui porterait des chabirons... Allons, je men vas, car je voulons point muser, et pis je cré ben que vous aviez raison, on va mouiller, v'là déjà que ça berouasse. Au revoir, maît' Jean !

A. — Ben au revoir ; dites donc à voutre homme qui pense à ma pertouère que j'y ai prêtée.

B. — Je vas y dire ; il l'a serrée dans la grange, a s'abîme point.

***

Deuxième dialogue des environs de Vihiers

Au temps des vendanges [N° 127]

A. — Eh ! R'né, mets ben vite la j'ment dans l'limon, y n'est pas tré tout qu'on parte ; v'là le soulé qui se lève.

B. — Je cré ben qu'a n'a point fini de manger sa pension, la j'ment.

A. — Ça ne fait ren, mon gars, a mangera mieux tantout... T'as ren oublié, t'as ben mis les sicateurs, les siaux et les pertouères?

B. — Tout ça y est ben, y a que le pénier qu'est de reste dans la grange, je peux pas l'avrer.

A. — T'a qu'à monter sur le tet aux cochons pis tu vas le jeter, j'vas ben le receper... Fais ben attention aux javots, de point les faire tomber !

B. — Oh ! y tiennent ben en mouceaux, j'y ai mis des rortes.

A. — Ah ! ben, de fait, j'allons commencer à vendanger à la perrière a nuite.

B. — On fera ben, je cré, parce que de mésuite çà mûrira pus, depis qu'il a tombé queuques ousées, ça fait que de pourrir.

A. — J'en aurons tout de même ben quatre à cinq busses dans nout' clos, cré tu pas, René?

B. — J'savons point trop, mais y en a point berchouse !

A. — L'an passé, anrière, j'en avions de trop, c't'année vanquié ben que y en aura point assez.

B. — Ben sûr que j'pourrons point en vendre aux vouésins !

A. — J'ferons de la bouésson avec des poumes ou ben des pouères, j'en avons un mion dans le jardin.

B. — Faudra acheter un out' su bout, parc' que c'ti là qu' j'avions y s'est tout démantibulé.

A. — On en fera faire gu'in... Grimpe dans la chârte à c't'heure, j'allons partir, faut point muser.

B. — J'allons prendre le fouet, car la j'ment va p' têtre ben bourder.

(Et là-dessus nos braves campagnards s'en vont joyeux en pensant au bon jus de la treille qu'ils pourront déguster bientôt.)

***

Patois des environs de Brissac

Sixième dialogue. — Caquetage (n° 1)

[N° 128]

A. — Vous épluchez donc les grenaux?

B. — Ben, oui, y voulent en manger... c'est pas mauvais, avec queuques patas.

A. — Nous, j'mangeons des pois ronds ; mais j'en mangeons point à veillassu, pasqu'y n'ont guère de gousseaux.

B. — Dame ! comme y a guère de fruts c't année !... chez nous y a eu qu'éne pouère, encore alle est chope.

A. — Ben, chez nous, a vont point chopir ; j'en avons pas éne prâ ! Je n'avons pas pu yu de cerises, ni de preunes.

B. — Moué, j'aime ben les preunes, surtout les preunes de blar ; mais les cerises, j'ai toujou peur que y ait des blins dedans.

A. — C'est comme moué... Eh ben, comment que ça peut se concrir là dedans?

B. — Dame, j'sé comme vous, j'en sé ben en ignore.

C. — Ah ! sapré mille gueux ! moué je me passe ben de tout ça ! pourveu que j'ai éne boune fricassée de lumas...

A. — Boute ! ça m'écœurde ! Le père en avait apporté l'autre jour, c'est moué qui y ait jeté ça à l'égrate ! c'est comme des loches !

B. — Ah !... Moué j'haïs pas ça ; mais c'est trop nigeon à apprêter; c'est comme le pouesson, faudrait point l'écharder.

C. — Eh ! ben, on mange de l'andille, ça n'a point d'échardes.

B. — Tu te mouches pas du pied comme les poules, toué ! Pourqué pas du saumon !

A. — Cré bougre ! Craye-vous que j'avons pas des fergannes à manger de ça tout aussi ben que l's autres !

B. (cherchant dans ses poches). — Tiens !... qué donc que j'ai fait de mon couteau?... Dis donc, petit, va donc me le quéri ; il est dans la liette de la table ; et pis en même temps apporte donc le pichet énansé qui est contre la seille.

A. — Aime-vous ben ça, vous, charpir de la laine?

C. — Ma foué, pas des masses ! surtout comme celle que j'charpis-là !... alle est toute amottelonnée, toute en tapons.

B. (Le petit étant de retour). — Là..., c'est bon... mon couteau, mon pichet... T'as au moins ben crouillé la porte?

Le petit. — Oui, j'y ai mis le crouillet.

B. — Eh ! ben va donc voir à présent à tes pirons ; y sont p't'être en d'mage... Tiens, avant, va donc me queri un javeau que j'mette ma soupe.

***

Troisième dialogue des environs de Vihiers
(*En attendant le passage du train*) [N° 130]

A. — Tiens ! bonjour la mé, vous v'là donc partie vous oussite?

B. — Mais oui, pis j'avons ben couru, j'avions entendu le sublet et je créyions ben que c'était le train, j'avons juste yu le temps de manger un boussin !

A. — Moué c'est ben mieux ; j'avons ren pris, heureusement que j'ai mon pénier ; j'avons un peu de fromage de forme et une grande fouace ; en voul'vous un boute?

B. — Non, marci, j'attendrons ben d'être rendue, mais v'là cor des vouésins qu'arrivent je cré que j'allons être toute une guerouée !

A. — Y a jusqu'à la femme du maît' d'école avec son péquion ; ah ! mais non, y prennent point le train, y sont venus conduire leu parents, les v'là qui se bigent !

B. — Je savions ben qu'ils avaient de la famille pasque m'n homme y était hiar à rentrer des souchottes.

A. — Il est donc mieux le père?

B. — Y a longtemps !

A. — Ben ! qué donc qu'il a yu comme çà?

B. — C'est y pas en allant pêcher des guéyons qu'il a attrapé ça ; figurez-vous donc qui s'était assis sur un yavar qui était dans l'harbe, pis dame il l'a mordu !

A. — C'est pourtant point méchant !

B. — Ben non ! mais ç'a tout de même envrimé, il en a yu pour quinze jours, et encore pasqu'il a été ben soigné ; c'est un calureau qu'il l'a guéri avec de la poummade!

A. — Ça se peut ben, y a des poummades qui sont ben bounes ; moué, j'en ai un pot comme ça dans eune tirette !

B. — Sinon de ça, y serait querci, vous savez ben ; j'avions eu grand peur pendant queuque temps ; pis y avait là fersaie qui v'nait toujou su nout' croisée ; ça sent ben la mort, ces bêtes-là !

A. — Ah ! cré non de Gui, v'là qu'j'ai point mon couteau ; j'lai laissé dans la huge !

B. — Tant pis, y en aura ben yoù que vous allez?

A. — Oh ! j'pense ben que oui ; mais vous le connaissez ben, l'homme et yoù que j'vas ; c'est c'tilà à qui je vends mes bicrots toutes les années.

B. — Ah ! oui, j'l'avons vu ben des foué. Mais v'là que j'ai oublié queuque chouse moué oussite ; j'ai point dit à m'n homme oû qu'est la boîte aux lâchets, lui qui voulait aller à la pêche ; pis nout'chat qu'a presque rien dans son cacrot, y a qu'un peu de sauce qu'est toute flégée.

A. — La nout' n'est guère mieux ; la patronne y a donné un peu de soupe mitounée qu'était faite depuis hiar, pis de l'eau de la bue, après un bon coup de batoué pour qui s'en aille dans la grange.

B. — A n'est point c' mode, vout' femme : moué je le bat jamais ; oussite il aime ben v'ni dans mon devanteau. — Allons, v'là l'train qu'arrive tout de même ; j'allons monter là, auprès de la chauguière on s'ra ben pus chaud !

***

Environs de Thouarcé [N° 131]

Dialogue entre deux paysannes

X. — Ah ! fait y fret ! fait y fret ! on n'ouse pas s'grouler de d'sus ses marmottes.

Z. — Aussi depuis quioque jours y faisait un vent si aigapi ! Les épiaux vont geler, pour sûr ! J'sé ben émoyée quelle soupe que j'allons manger c't hivar.

X. — Bou ! on mangera de la soupe à la sucrine, ou ben de la soupe au lard.

Z. — A propos de lard, j'avons tué nout' ;orin ; y pesait six-vingts ; v'nez donc l'main à la ressiée ; j'mangerons des rilleaux ; f'rons grêler des châtaignes ; amenez donc ous vos queniaux, Noton et vout'mère.

X. — Ah ! elle est ben cabassée : a n'de-nande qu'à aller au lite ; a s'couche souvent ès la mariennée. Les queniaux, eux, ils ont les jalles ; y font que d'ouigner l'soir ; 'aime ben les coucher d'bonne heure ; quand dorment, y sentent point leu mal. Dame ! a les quint ben, ça, les jalles, eux, qui sont ourtant si divarses

Z. — Moué, c'qui m'hébète, c'est les par-issures.

X. — Qué donc qu'vous mettez d'sus?

Z. — J'mets d' l'onguent Bénévent ; c'est on à toute ; ça guérit les machures, les ourfoulures.

Le père Loiseau est-y guéri d'son rucipère?

X. — Oui, y travaille de meshuite ; faut out d'même qu'y s'embourre avec son achenez ; y pourrait y rev'nir de l'enflume. f'rait mieux d'point sorti par ces temps l'bérouée.

Z. — A'vous su la mort de Jean Martin, de a Cigournière?

X. — Oui. S'étaient y fait dounaison avec a femme?

Z. — J'cré ben qu'oui, la mère va faire par-age à ses enfants. Y sont tertous d'assent our ça.

X. — Eh ben, à la r'voyure ; j'vas panser non bestial ; c'est qu' j'en ai à soigner à ongue année. J'avons jamais moins de deux œufs, un voyeau,quat' cinq bodins et autant ' jeunesses ; quioqu' fois des oueilles et des irons.

Z. — J'somm' pas si ben chancés qu' ça, ous ! mais j'trouve que j'ai assez à treuler vec c' que j'avons.

X. — ...Eh ben, j'compte su vous pour s rilleaux et sus Noton, et sus vout' mère. u revouère !

Z. — Entendu ! à la revoyure !

***

Conte du vieux temps [N° 132]

Allons péquiots, farmez vos ferganes, uvrez les oreilles et les berlots et écoutez in eu var !... in conte de défunt mon grand-ère :

Y avait éne foué, y a ça ben longtemps, y vait in bounhoumme qu'on appelait Phorien. 'té in bon travailleux, in gars qu'était point isse ; de jour y beuchait comme un boussourd ; tout la nuite, par le clar de leune, y ne ouvait quindre dans sa turne, à s'acliner sur feu ; faillait qu'il avère son flingot, y ouillait ses beutiers et y partait à l'affût.

Il allait s'ajoupi par éne musse qu'il avait uite dans le fond du foussé au carrefour Biscobi ; y se canigeotait ben comme y faut, et pis dame ! le premier lieuvre ou lapin qui passaite, du premier coup de pétard y l'escoflait.

Eh ben ! ce bounhoumme là, il a vu dans sa vie éne chouse incrayable, éne chouse qui n's'est jamais vue et qu'on ne verra ventié ben jamais.

In soir qu'il était ben queuté dans son canigeot, y faisait clar comme en piein jour, mais dame ! y faisait éne frète de voleux : y guerzelait ; y avait p't'être deux heures qu'il était arrimé, y n'avait côre ren vu, pas s'ment in lapin ; tout d'in coup y cré var deux lantarnes qui venaient dret devers li, dans le mitant du chemin : c'éte en énorme loup.

Y n'avait s'ment pas yu le temps de l'aparcevoir, que le loup était à deux pas de li et qu'y sautait su le cramail d'un grous chien qui venait de l'autre amain.

Ah ! mes amis ! pendant in quart d'heure ça été des hurlements, des torpignements, des boulinements, des ouignées et des coincées à tout faire trembier !

Tantout c'éte le loup qu'était dessus, tantout c'éte le chien, faillait var comme y se boulinaient, qu'y s'erguelissaient le poil, comme y se cricassaient les rouchets ! Toute en fumaite !

Pis, petit à petit les hurlements se sont apaisés ; on n'entendait pu qu'in mion margouler ; — et pis tout d'in coup ! pu rin !...

Phorien s'est débournigé de sa nige : il a été var à l'endret où qu'était la batterie ; qu'a-t-y trouvé?... Y avait pu ni chien. ni loup... y ne restait que les deux queues !... y s'étaient enterdévorés !...

Un Quincéen.

***

Patois des environs de Brissac

Septième Dialogue ; Caquetage (*n°* 2) [N° 134]

Cillette. — Mâtin ! vous avez de belles bouillées de salade, là !

Noton. — Oui, mais c'est déjà tout feni ; et pis c'que y a d'âchées dedans ! alle est pourtant boune, c'te laitue-là, ça roque !

Cillette. — T'as des naveaux qu'ont l'air ben tutés.

Noton. — Ah ! y sont pas chenus ! — y sont tous michés.

Manette (arrivant). — Vous v'là ben ajoupies, les femmes ; qué donc que vous berdassez?

Cillette. — Tiens ! c'est Manette ! Eh ben ! qué donc, et c' jambion, est-y passé?

Manette. — Bute ! y n'y paraît pus !

Noton. — T'as l'air ben enraillée ; où donc que t'as attrapé c' raille là?

Manette. — C'que j'sais?... pour ni moindre ren ça me fait ça... Ce qui me gêne le pus, c'est mon ordignon ; y s'est ergueillé c'te nuit ; y s'est empaté !

Cillette. — Alle 'tait ben drôle la mariée ; et pis avec toutes ses belles pernampilles...

Manette. — Ben, c'éte in peu débiffé ; on avait été obligé de recotiller tout ça, pa c'temps de mouillasse.

Cillette. — Le marié avait l'ar ben louprat ; a-t-y ène drôle de décanche ! et pis quelle babole !

Manette. — Eh, ben ! y n'est point si bégaud que ça ; il a l'ar ben aimable ; y n'est point argoté, mais y n'est point si ébélobé.

Noton. — Tiens ! la Françoise a été banchée dimanche ! j'crais que c'est pour d'annuit en quinze.

Cillette. — Mazette ! c'est ben précimis ; y n'ont point à dâronner, si voulent fini de battre avant.

Manette. — Dame ! ça va-t-y en être un pétonton ! La mère qu'est toujou émoyée de tout.

Noton. — Françoise va-t-elle se rederser le sibot !

Cillette. — A ne risque pas, pas' qu'a n'est pas grande ! queu petite bidrou !

Noton. — A fait p't'être ben pu de fumier qu'a n'a de l'quère ! Son père est-y si riche que ça !

Cillette. — Ben... Ah ! si, il a pas mal de bien... et pis ça det étere guertu d'argent ! J'ai ben des foués vu dire que quand son oncle est mort, il avait in plein basset d'écus.

Manette. — Ah ! garne ! je voudrais ben avoir ène oncle comme ça, moué !

Un Quincéen.

***

Huitième Dialogue. — Caquetage n° 3
(Environs de Quincé) [N° 136]

Cillette. — Queu mâtin ! qui donc tout c'té bouée de monde là?... Et tos ceuze là qui vennent par égréneaux?... en v'là ène défilongée !

Noton. — C'est ventié du monde qui vont au train?

Cillette. — V'là-t'y in petit père, par derrière, qu'a l'ar cabassé ; y va tout à la baissette, tout d'hic et d'hoc.

Manette. — C'est que c'est annuit la fouère à Thouarcé ; Chouse passait à matin avec desse-trois bourdins ; et encore tout ça gabarait dans le chemin, j'avais côre peur qu'y me bouquent.

Cillette. — T'as s'ment raison !... Le père France le disait hiar au soir : il était dans son méchant croart de poirier à clir queuques pouéres pour les vendre.

Noton. — A propos, que donc que devient sa fille, avec sa tériâlée de queniasses?

Cillette. — Ah ! pardi, y n'ont point de chance ! y a annuit huit jours, la ressiée, le père venait avec l'aîné de ses gârs de qu'ri ène charretée de gearbes ; le gars en voulant acôrer la charte, y s'est pris le dé entère l'encôre et la roue, y l'a tout maché.

Manette. — Y a t'y pas un des gars qui cacosse.

Cillette. — Ben si, et pis avec ça il est bignole.

Noton. — Y en a pourtant ène guérouée ! Le dernier det éte encore ben jeune?

Cillette. — Je cré ben ! il est détrié de l'an passé.

Manette. — C'est égal, les v'là tous à pu près échambotis.

Noton. — Ont y des voix picras tous ces queniots-là !

Cillette. — Dame ! et pis c'est sans soins, ça met tout bouri-boura ; y n'en recévent pourtant des flaupées ! y en a toujours qui houellent.

Manette. — Y a t'y pas où les mincer ! quand on les voit comme hiar traîner dans la pitrouille, avec leux gadrales et r'veni tout guénés, minables !

Cillette. — Où est donc le temps où qu'alle avait toutes ses mirlifichures?... tout ça c'est ben débiffé !

Noton. — Dame, figure-vous ça !

***

Le Louroux-Béconnais et ses environs
[N° 139]

Ah çà ! la Trottière, quiée donc le qu'nau qui banne comme ça?

— C'est y pas l'gars R'naud, y s'ée envenu ce matin, avec ses chaosses toutes guenées et sa culotte toute hachée.

Au lieu de ch'mineu dans la veyette, il a été dans l's'rin pour courre après les races à la Ménarde, des vayous, qui mettont tout à la dévarine.

Ont-y pas égailleu l'foin dans la rue et charayeu dans la méeson, et pis y sont arrocheu su l'chin, pour gui garotteu dée pierres.

— Qué voul' vous ! y sont endéveu !

— J'en ai fesseu yun, qui sournayait le têt ou zoueilles ; y buyait comme un viau.

— Eh ben, faut l'dire à vous méettre, y sauront ben lée zouter d'v'oute vâ.

— Oh dame ! je n'ouserée, si vous saviez comme il ont d'l'éloquence quand y sont fâcheus.

— Çà fait ren ; j'leu z'en caosereu quand méeme.

— Ah ! mais r'gardez donc la lin, quiée c'te marraine là?

— Al' a bonne mine ma fat. Al' a l'air crâne.

— Pour sûr, alle ée gaillarde.

— Est dê alleu ou noces. C'est-y pas annuit, que l'gars d'la chaumière et la fille des Gatinais s'font marieu.

— J'vous craî, c'ée çâ, qui vâ éete de belles funérailles.

— Y sont ben, les métayers, aussi, y donnont à leu fille un grand lit, comme chez lée bourgeois.

— Ils auront éyou s'évailleu.

— Creille vous, que les siens d'la Gaulerie, sont d'la paire de noces?

— Mauvaisement ! la métayère dê éete mal en goût, elle a évanoui dimanche, à la méesse ; c'ée l'petit labbeu qui a fait un signau ou métoyer.

— Qué donc qu'elle a yu?

— Leu voiture a verseu, en d'vaiant la côte, contre le someterre ; leu j'vau s'est découronneu.

— Y pouvons ben y'alleu d'pied par la travarse, y a guéere d'adire auvec la grand' route.

— Eh ben ! et leu fille... c'ée leu qui a cressu c'tan-né.

— Oui, mée, alle ée ben fâillie.

— Vâ-t-eulle côr ou zécoles.

— Nenni, alle ée ouvrière, a voulu téjou coutureu.

— Dites donc ! si j'allions vâre la mariée?

— Je n'sourée, l'péere vient mangeu la soupe à une demi-heure, j'men émouéye; est dé éete ben mouasse, car j'ai pardu mon friquet, et pis va fâlais la ravouyer, car y a ben un-ne heure que j'sommes bourdées.

— Alle vous en donc, sériment.

— A la r'voyure.

— Dans la ressiée.

***

Langage des Péreieux [N° 141]

— Ben eh là, mon voisin Le Guide, es-tu de la haute?

— Bonne foué non ; j'ai grand peur de perdre ma prime d'anglaise. J'avais quèques rpartons qu'étaient de cout, pour ça, mais la pierre est si mouase qu'n'y a point ou en faire ; c'est quasiment bon à jeter à l'hottoué. C'est pas comme le Tourlourou; y paraît qui va faire tout un bulot de grand'moyenne et de poil taché.

— Holà, tant pis ! Que v'là un laid chien de bagout ; il a toujours de la goule comme ça li ; y n'fait s'ment pas mieux que les autres. Le Canon, a la bonne heure; c'est un ouvrier de premiére; mais dame, en a-t-i de la chance! ren que de bons rangs ; et pis, as-tu vu ses ferrements? y sont quasiment neufs; avec un chapu et un dolleau comme il en a un, on ne peut faire que de bonne ouvrage ; et pi y s'y connaît... Quin, regarde donc, on dirait La Pie qui vient de noutre amain.

A-t-i l'air d'avoir le péon dur ! Je parie qu'il est core en roule ; il est core saoul, il a dû se coucher sur le gouas. Regarde donc comme il est sale, c'est-i un piécin ! J'serais ben émoyé si mon gars était une pratique comme ça.

Ben, eh là ! sale pouègne, d'où donc que tu viens comme çà? T'es en roule, j'parie. Holà tant pi qu'il n'y a guère où en faire là-dedans. Tu ferais ben mieux d'aller voir à tes tue-vent. On t'a déjà passé le rang, on va cor te le passer, grand imbicile.

— Bon, j'y vas. Mais, dis donc, Légume, y aurait point moyen de bouère un coup?

— Oust ! tu ne bouéras point à ma gourde ; t'as la gueule trop sale ; va-t'-en donc, grand sagouin.

— Et tu cré qu'y a pu bobanne? C'est y grand p'ché qu'un parégiot comme ça mange du pain !

— C'est p'têtre bin qu'il a été mal enrayé.

— J'cré plutôt qu'i n'a jamais ren su faire de sa vie. C'est pas comme son défunt frère La Grolle ; c'est li qu'était travailleur !

Mais dame, il était comme La Pie, il avait autant d'esprit qu'un crapaud a de la pieume, epi il était curieux ! on ne pouvai ni grosser ni musser qui ne vienne y mettre son nez.

— Allons, v'là le soleil qui baisse ; on va bentôt être à la hutte ; j'vas finir mon fendi, et demain je n'aurai pu qu'à rondir.

— Eh bin, moué, j'vas commencer à guerner et pi j'vas du couté de la soupe.

— C'est ça, tu m'attendras à la cambuse, et on fera route ensemble.

Un Angevin pur sang.

***

Farfadet (conte. Environs de Brissac) [N° 142]

Y avait éne fouée in bounhoumme qui s'appelait le père Bidrousine. Y demeurait dans éne espèce de canfouine qui avait qu'éne porte et éne méchante génue avec éne écurie en bourasse renformée de bronde, yoù qu'était son chevau et son jouc à poules.

Le bounhoumme était pas ébélobé si vous voulez, mais il avait éne crayance dans les sorciers et les revenants ! y crayait ben que quoqu'un qu'était terbeli y pouvait reviler et reveni en dame blanche ou auterment ; y crayait toujou ben dans Farfadet !...

Tantout c'été son chevau qu'avait la crénière toute bourri-bourra, et que faillait qu'y passe in temps infini à la demêler ; tantout c'éte ses poules qu'y trouvait en émouvette ou ben toutes ébagées, pasque Farfadet avait ouvart la clà du joucailler.

D'autres foués, c'éte sa braye qui se mettait à brayer toute seule, ou ben on aura cougné dessus à tour de bras avec son maillochoué.

Il 'tait p'en le cas de dormi tranquille ; à tout bout de champ Farfadet était revenu : s'y ne trouvait pas toutes ses chaires à l'envers, le matin, il aura trouvé son pain tout en grémilles dans sa huge.

In soir qu'y se crayait ben endormi dans le coin de son fouyer, y ronflait comme éne écomotif. Tout d'un coup y s'entend appeler :

Bidrousine ! Bidrousine ! Y se rederse sur le talier de sa chaire pour prendre ses sabots ; en les pouillant, ça y yogue aux jambes ; c'té Farfadet qui les avait emplis d'eau. Y va su le sié de sa porte pour vider ses sabots : quand y revient, sa chandelle de rousine était tuée, y avait pu de feu dans la cheminée, s'ment pas un grémillon de cendre, ren, pu de palle, de soufflet, pas pu !

Le bounhoumme s'est mis dans ène saprée colère ; y sacrait, y se tabutait.

En voulant courir après Farfadet pour le poster, il a si ben gigouillé, si ben revaugé, que tout d'un coup, berdado !!! Bidrousine avait dériboulé de son lit et il 'tait tombé de travers dans la place.

Le pauv' bounhoumme avait tout uniment rêvé.

Un Quincéen.



Vern [N° 144]

— Qu'un maudit ! qu'avous donc, l'métayer? Vous avez l'air point aizeu (en colère).

— J'se achaleu, j'n'ai point songeu à épineu la rote quié dans la hâ ; nout' trée vient d'souti dans l'bié nais (le blé noir) ; j'vas la champayer.

— D'matinée, elle a enteure (elle est entrée) dans l'jardrin ; elle avait déjà enrayé d'fougeu dans les navots, alle l'z'oureu tertous dérincés, si la chamberière n's'en était point guimantée (préoccupée).

— D'ici que j'sège rendu, alle a ben l'temps d'tout saccageu.

— Je n'peux courre, à cause de mon enflin (enflure), et pis j'ai mon entraque qui me donne la fieuvre, je n'sais guère d'agré annuit.

— Tenez v'là une chéere, siétez-vous donc un p'tit, Jeanne va courre après le (elle).

— Moumin ! (Maman).

— Caë? (Quoi).

— La gorine a passeu dans l'cloteau (clos), alle ée environ le lavouo (lavette), et l'cuisinieu (tablier de grosse toile) qu'étint (était, est) su l'échalle !

— Passe donc par l'adeurse (l'adresse, sentier uni entre deux échaliers), tu vas la bourdeu.

— Décanche-tè, pour veni essueu (essuyer) la mette ; tu vas prendre la cire qui ée dans la liette, et tâcheu qu'ça r'luizeille (reluise).

— Dites donc ! l'métayer, pour vout' fieuvre, mette vous donc d'leau sélative su la téete ; mée n'faudra point l'outeu avant qu'çà vous fége du mau.

— J'n'en ai qu' féere ; j'vas amareu un matela (couverture) dans l'garatas pour faire marienne ; c'ée ben râle si ça n'va pas mieux de raissiée, j'attendrai que l'soulé sège baisseu pour alleu chez l'nouveau trincailleu.

— L'connaissez-vous? y paraît qu'il a une bonne philomie (physionomie), et pis il est ben religionnaire.

— On m'a pas moins dit qu'il teu (qu'il était) ben maraînier.

— Ah ben ! y en a prou dans le bourg, y n'a que d'choućsi !

Ma correspondante ajoute :

« Malgré la bizarrerie du langage, il ne faut pas que les Angevins se hâtent trop pour rire de leurs voisins, car ils n'ont rin à dire, ils ont côr bin à refaire. Pour ma part, j'en connais qui, comme mon métayer, sont affectés qui d'un entr'acte, qui de la maladie de la moelle opinière ; un autre 'a l'influoza, voir même de l'enfiume. Hier encore j'ai rencontré une bonne vieille qui est très heureuse : « Elle n'a pu besoin de douges, elle ne prend « pu de portions, son médecin ne lui prescrit « que des tonis et des fortifications. »

« Ne trouvez-vous pas, amis lecteurs, que c'est aussi difficile à digérer que le patois des braves campagnards? »

Je suis de l'avis de « la malade avide de distractions » qui m'a fait cet envoi. Ceci n'est plus du patois, c'est du français corrompu. Nous signalerons cependant un bon nombre de ces mots bizarres dans notre Glossaire des parlers (et non des patois seulement) de l'Anjou.

* * *

Environs de Brissac

En route pour la Foire [N° 145]

Cllette. — Eh ben ! qué donc, Manette ! es-tu décanillée? Depis in quart d'heure que je sigote ta porte ; t'entends donc quiet?

Manette. — Là, là ! pas tant de rabât, me v' là quertée !

Cllette. — Ah ! pas moins ! voyons, monte donc dans la bagnole, et tâchons de nous aguibrer là-dedans ; tiens, encarbichonne don par dessus les poches, là.

Manette. — Mazette ! t'en as ène barnée là !... ah ben ! et tout ça !...

Cllette. — Dame, c'est de la pieume de volaille ; j'avais point de barne pour la mettre ; je l'ai fourrée dans ène ensouillure de couette. C'est pu embarrassant que ça n'est lourd, a n'est point assoulée.

Manette. — Qué donc que t'a, dans c't autre baluchon là?

Cllette. — Ça, c'est des quériances pour ma sœur ; alle a acheté ène poule l'autre jour qu'est accouassée, a dérasse ; a veut la mettre à couer et a n'a ren pour la panser... Et mes poulettes-là, crée-tu qu'a ne sont pas belles?.. la gueille est côre pu grousse que la pivarée.

Manette. — A sont s'ment ben férieuses. Eh ben ! de vrai, c'est y pas annuit que tu det arrêter chez la mère Mathurine?

Cllette. — Mais, si tiens, dépêchons-nous ! J'ai in chevau qui c'mince à être ben amoduré. Tout ce bistri-là c'est pourtant point si lourd.. Attends, je te vas y en allonger queuques

courgées le long des côtes, ça va y chacoter la peau.

Manette. — Ça va mieux aller bentout, v'là qu'on arrive à la devalée.

Cillette. — Y a côre point tant de fiement ! J'ai toujou peur qu'y tombe ; ça m'est déjà arrivé ène foué, que j'ai fait le piquet par dessus ; c'est point si amusant ! je m'étais abîmé le baguenet.

Manette. — Eh ! ben, je te cré, ça det vous guernouiller les boyaux !

Cillette. — Je pense ben, j'ai manqué d'en quercir. Y paraît que je me sé épicraillée un coup ! et pis après j'ai été pu d'une heure événouie !

Manette. — Dame ! penses-tu !

Cillette. — Là ! ben nous v'là arrivées comme çà, si tu veux t'en reveni avec moué, je partirai à ène heure ; tu n'auras qu'à te trouver au Bout du monde.

Manette. — C'est entendu, à ène heure, je sé d'assente.

Un Quincéen.

***

La Poëze. — Tiercé. [N° 146]

— Eh bien, mère Nannette, voici le temps des vacances venu ; vos petits-enfants vont venir passer quelque temps parmi vous, cela va vous distraire.

— Ben sûr, Madame la comtesse, ça va éete un grand désennuiement pour maë (moi), et pis ça va leu z éete bon, l'air de la campagne, car y sont si chétifs, y n'ont pas si bonne mine que les siens (ceux) de Madame la comtesse ; cée ça qu'èe d'beaux enfants et qui sont groussiers (frais et gras) ; y sont fameux. S'ment je n' peux guère promener les miens, je n'sé si guère bastante ; j'ai grand peur de devenir hippopombe (impotente, mais, probablement, corruption de hypocondre).

— Cela ne doit pas vous inquiéter, mère Nannette, vous ne manquez pas de chevaux.

— Y sont éreintés ; j'n'avons que la pouline (pouliche) que j'pouvons équiper (atteler) c'ée ben risquant (dangereux) d'équiper une jeune béete comme le (elle).

— Elle n'est cependant pas peureuse.

— Cée pas qu'é sège pouvreuse, mée alle ée apercevante, surtout d'ampis (depuis) qu'a mouche alle ée toute ébroquinée.

— Ebroquinée? qu'est-ce que cela veut dire?

— Ça veut dire effondrée.

— Mais, mère Nannette, je comprends de moins en moins.

— Eh ben ! Madame, ça veut dire épiaulée.

— (La comtesse, n'y tenant plus, rit aux éclats). Ah ! je vois bien, vous voulez dire écorchée.

— (La mère Nannette, vexée). Ecorchée, si vous voulez.

La comtesse, trouvant suffisant le nombre des... écorchés, prit congé de la mère Nannette.

Signé :
Une malade avide de distractions.

***

Un « Angevin pur sang » m'adresse ce dialogue des environs de Tiercé :

— Est-y parmis? Qui donc qui cogne à c't'heure ! Quin, c'est Noton ! D'où donc que tu viens? T'as point l'air à gré de soir, t'as la goule toute dépenancée !

— Ah ! là, Seigneur, y vient d'men arriver d'un tour ; j'ai ben cru en ridaler ; j'en ai côre le cœur tout je n'sais pas c'ment. J'ai-t-i pas été à matin chez le mégeyeux pour nout vache qu'a j'cré bin des coliques, pisque depis hiar è n'fait que d'banner. J'ai pas moins guère de fiette en ce gars-là ; y fait tant de mauvais tours ! Enfin, quand y m'a yu dit de qué faire, j'men sé envenue bin serriment. En arrivant aux Quate -Chemins, j'cré prendré le sien (celui) que j'prenons toujou ; j'avais été vantié loin comme d'ici chez la Perrine ; v'là que j'me reconnais pus. Je r'viens, j'prends l autre, pas moyen d'my retrouver.

Me v'là à tourner et à r'virer de dret et de gauche. Ren du tout. J'ai comme ça traveuché jusqu'à la grand'nuit ; y a que quand j'ai entendu sonner le pardon que j'ai retrouvé mon chemin au clar de la leune.

— T'auras vantié ben marché sur de l'herbe qui pard.

— Je l' cré, à moins que l' mégeyeux m'aura fait un tour. Il est si adlési ! Y paraît qu'on l'a vu la semaine passée qui traînait la nippe dans le champ à Françoise, si ben que ses vaches n'ont pu d'lait à c' t' heure. Y ferait pas moins ben d' faire attention à li, avec ses mouas livres. Il a déjà été obligé de courre le garou, et sans le gars Guste qui l'a bourdé, y serait à l'heure d'à c' t'heure vantié ben mal caché. C'en a-t-i été côre d'une affaire.

— Il avait donc prévenu le gars Guste?

— Bonne foué, oui, Y avait dit comme ça : Va donc te cutter dans le champ du gars Jacques.

Mes-té dans la chintre, conte l'échalier ; pis, quand tu verras venir devers té un homme qui aura comme une manière de grousse bête sur le dos, fous-y un grand coup de trique, n'importe pas auyou, pourvu qu'y saigne. I va donc s'mettre à l'échalier. Il étaitvantié ben ménuit, y faisait un vrai beau clar de leune. I voué venir à li un homme qu'avait comme un grous chin sur l' dos, et qui courait comme s'il avait vu la ceinture du diable. Quand il a passé conte li, i y a foutu un grand coup de trique sur la tête. V'là le garrou à bas, et qui faisait des couincées, et pis tout d'un coup pu ren. Le gars Guste s'adente pour voir c'que

ça devenait ; y ne trouva que nout mégéyeux qui ronflait comme un sourd ; il l'avait bourdé du garrou.

— Ah ! quin, ne parle donc plus de ce fait-là, c'est trop émoyant. Eh ben, et ton gars, est-y tout à fait recopit?

— Ah ! Seigneur, non ; y n'est côre point d'affût ; il est toujours harguégnioux. Il est jaune comme un coing ; j'cré ben qu'il a la jaunisse.

— Tu n'y as donc point fait lé r'mède?

— Bonne foué, non ; je n'sé pas ben sûr comme ça se fait.

— Va donc cri eune grousse carotte ; tu vas la creuser ben avant, et pis tu feras pisser ton gars dedans. T'iras après empendancer la carotte dans la cheminée, et de mine, de mine qu'é séchera ton gars ira mieux, et quand è s'ra toute sèche, y sera guéri. C'est un r'mède qui faitfini ben. Allons, j' men vas. A te r'vouer.

Signé : *Un Angevin pur sang.*

***

Retour de le foire ; environs de Brissac (N° 149)

Cillette. — Ah ! vous v'là ! à la bonne heure ! j'allons au moins partir tout de suite ; le temps s'ment d'aller au banc dré là ;... j'ai là de la laine pour brocher et queuques coupons pour dabonner ; mets hi donc tout ça dans la carriole.

Manette. — Ç'a l'ar ben ragrionné, tes dabons.

Cillette. — Oui... allons, je vas charcher éne pire de gorin, et in mion de lard pour faire de la grionnée.

Manette. — Va donc, je vas t'espérer là.

Cillette (de retour). — Je sé déjà point si ben sarvie ; m'en a-t-y mis ène grande licardaine et du roquet, en v'là ! Y ne donne pas ses morillettes, c'gars-là.

Manette. — C'est ben char, mais c'est ben c'mode la grionnée ; on mange de bons calots de pain, avec çà.

Cillette. — J'n'avons ben yun, in gorin ; j'emporte s'ment des clous pour l'empêcher de fouger ; mais c'été in laiton que j'avions acheté, y n'est point venant ; il est aussi maiguerlin !

Manette. — Y a point de fiet' dans les marchands : l'an passé, j' n'avions acheté yun, il est devenu bouézard, ça n'a jamais ren été.

Cillette. — Tiens, vrouille donc c'té nâche là et pis mets-la dans le fond et tâche de ne pas coffi ma castrole.

Manette. — Mâtin ! ène belle castrole mirodée !

Cillette. — J' te cré !... allons, j'y sommes... met donc tes pieds sur le rangeot, ça ne fait ren... En route, Cocotte !

Manette. — Est-elle ensellée, ta j'ment.

Cillette. — Dame ! dans le temps a n'était point comme ça ; et pis a n'était point blanche, alle 'tait piguenée.

Manette. — Alle est ben veille?

Cillette. — Alle a au moins vingt-cinq ans ; je l'avons achetée dans l'année du grand hivar. Ben, a n'a jamais été malagré...

Tiens, toi qui a point les mains embarrassées, ébrasille donc in peu mon chauffe-pieds, et fais attention que les buettes ne tombent pas sur mes pochées.

Manette. — Attends, je vas t'émouver ça... qué donc que t'as à gana dans le fond? des naveaux?

Cillette. — Ben oui, c'est toujou la légume qui manque chez nous. J'ai aussite ène sucrine, mais y a in bout qui me paraît raté-roui, je sais pas si a sera bonne.

Manette. — Pourqué pas ! Y en a qui paraissent flâtres et qui sont tout de même ben franches.

Cillette. — M'est évis que c'est comme ça.

Manette. — Eh ! ben, me v'là rendue, moué ; tâche donc moyen de ben te rendre, té, à présent. A revoir !

Un Quincéen.

***

A Tiercé. — Les sorts. [N° 150]

Nannette. — Quin, c'est té, Noton ! Qu'as-tu donc comme çà? tu r'gardes nouér comme un four chauffé de guertes !

Noton. — Ah ! dame, j'sé en grand'colère ; j'sé si fâchée que je n'sé pas d'où que j'en sé, et si j'tenais le mégeyeux entre quat-z-yeux, j'm'arroherais sur li, et j'y f'rais passer un mouas quart d'heure.

Nannette. — Qué donc qu'y t'a fait?

Noton. — Y m'a fait qu'il a fourré des poués à ma fille.

Nannette. — Et vous crêyez !

Noton. — Hiar, de ressiée, all'tait enrayée à érusser de la feuille quand la grande ouzée a parti à cheyer. E creyait qu'c'était qu'enne vanvolle ; mais ça s'est mis à dégringoler en acas ; all' tait quasiment toute guenée. De peur d'ètre trop enfondue, è s'est mise en tapis dans la logette à Jacques ; tu sais ben, la sienne qu'é à un petit houpet de la grand' route.

Y avait vantié ben un bon moment qu'alle 'tait cuttée (cachée) là, quand l'mégeyeux qui venait tout le bout la raise de l'autre amain est venu s'assir conté lé pour se mettre en tapis li aussi. Et pis v là-t-y pas qu'y s'met à y ramancher un tas d'fait qu'était point surieux. Lé qu'est point tillonne, è s'est craillée ; pis y a fait var qu'alle 'tait point une ribaude. Ça n'a sarvi de ren ; il a voulu la biser malgré lé !

Ah ! dame ; è s'est mâtée, pis y a foutu un r'vire l'amour qu'y n'en a vu que des beluettes

(étincelles). « Ah ! qu'y a dit, t'est point c'mode, j'te créyais point si mouase. Eh ! ben, tu vas t'en r'penti (r) ; quand tu vas être rendu chez té, y pourrait ben s'faire que tu seyes (sois) ben mal chintrée. »

V'là donc qu'è s'en vient avec sa berrouette. E sentait ben queuque chouse qui la démangeait, mais è s'figurait qu'c'était d's ardeurs. Mais quand elle a été arrivée, ça la d'vorait ; all'tait comme une haussée. J'eurgarde dans le poueille, all'tait guertie de poués. Y en avait à rouabler, et pu j'la peigne, pu y en a. J'ai boune envie d'aller chez l'devin ; il y ôtera vantié ce sort là.

Nannette. — C'est pas la peine ; j'vas te dire qué faire. Faut point la peigner ; tu vas s'ment chercher avec tes dés, pis les trois premiers que tu vas pêcher, tu vas l's enfiler dans eune aiguille, et puis tu vas aller l's empendancer à la crémaillère, pour qu'y routissent. T'est sûre comme ça que ta fille va en être tout de suite décanchée. Seulement dis-y ben que quand é va var l'mégéyeux, ou ben un des bateleux qu'on voué courre par les chemins, qu'è s'mette son pouce dans le creux de sa main et qu'è farme ses dés pardessus. Ça bourdera tous les sorts.

Noton. — J'te r'marcie, j'y vas du pied.

Nannette. — Quin, r'garde donc, v'là core les quéniaux qui arrochent mon meslier ; y voudraient aveindre des mesles. Y n'pouvant, ça fait qu'y s'débrandellent aux branches. Y vont tout me l'élosser. Attends, j'vas prendre une harre, j'vas leux faire var ! Mais ça n'sart de ren d'les champoyer, y sont toujours rappliqués ; sont-y pas adlézis !

Un Angevin pur sang.

L'idée de ce dialogue, si nature, qu'on le dirait sténographié, a été inspirée à mon correspondant par le questionnaire que j'ai commencé à publier. Je parlais des sorts, on en cite un, avec la manière de s'en défaire ; celle-ci est curieuse, et il eût été vraiment dommage que la recette en fût perdue. Remarquez aussi le moyen de conjurer le mauvais œil, en repliant le pouce sous les autres doigts.

Mon correspondant joint à son envoi ce couplet :

— Perrine, viens t'en dîner !
— Je m'débrandelle, je m'débrandelle.
— Perrine, viens t'en dîner,
— J'aime mieux m'débrandeller.

Un Angevin pur sang.

***

Quand on doit faire la lessive (Tiercé) [N° 151]

Cillette. — Dis donc, Noton, as-tu à faire de ta pânne?

Noton. — Pourqué donc ?

Cillette. — Pasque j'veux assire la buée, et si t'en as qu'faire, tu sera ben à gré d'me la bâiller.

Noton. — Dis-tu que tu veux faire la buée?

Cillette. — Eh ben ?

Noton. — Eh ben, tu veux donc laver ton suaire ; sais-tu point qu'on est dans la s'maine sainte?

Cillette. — Qu'ça peut-y faire ?

Noton. — Ça peut faire que les siennes qui faisant leux buée dans la s'maine sainte, sont toujou sûres de mourri dans l'année.

Cillette. — Quin, t'as toujou des devinées comme ça, toué, tu nous dis un tas de fait qu'a mine de ren ; c'est comme quand tu chantes qu'il n'y a que les siennes qui sont belles femmes qui n'pouvant sécher leux fait, puisqu'y tombe toujou des ouzées dessus. Voué-tu, tout ça c'est des bagouts et je n'y cré point en tout.

Mais té, on te dirait que le bon Dieu a nom Jacques, que tu le crérais vantié ben.

Moué, ça ne me bourdera point, et j'vas ben faire ma grand'buée. J'ovais mis de couté tout un chapelet de famble que je vas y fourer, ça la fera senti à bon.

Mais c'en est d'un chantier, j'en ai du fait ! Je ne risque pas de mettre des sarches, la pânne ne s'ra point assez grande. Pense donc, c'est quasiment eune buée de quatre femmes. J'n'avons qu'à jauculer et ne poit trop berdasser. J'vas l'assire à nuit, et pendant que l'eune vouéyera, l'autre échangera, et demain j'la laverons.

Noton. — Pourvu que le temps reste haut pour qu'on l'épare ; y a ren de si achalant que quand y vient des hargnes.

Cillette. — Le temps est ben gandilleux ; y fait un vent qui berdance tout et qui s'rait ben capable de dérinser nos piquets et ne faire cheyer nos taquets ; et pis avec ça il est dret dans le nid à la piée. Enfin y fera vantié beau... Ah ! que j'te dise...

Noton. — Qué don(c) ?

Cillette. — Y en est arrivé d'un tour à Nannette. La semaine passée è faisait sa buée en allant guéyer son fait dans la bouère à Masson. Tu sais ben comme ça va en d'valant? V'làt-i pas que ses talons glissent... Pan !... la v'là à bas, et qui s'est harsé le croupion jusque dans l'eau. Heureusement que Masson était là ; il a couru après lé et l'a retirée par eune patte. Tu penses si all'tait guenée ! All'tait enfondue des pieds à la tête...

Voyons, j'sé là à berdasser ; j'f'rais ben mieux d'aller var à mon ouvrage. Donne-moi don ta pânne, j'vas la rouler jusque chez nous.

Dis donc, si t'as du fait de sale, donne-le don, j'le mettrons su nout'buée...

Noton. — Ben sûr que non, j'te r'marcie ben ; je n'sé poin d'assent.

Cillette. — Va donc, grande bobée.

Noton. — Dis don, fais don ben attention en passant le russiau ; mon homme a égaillé des guertes dessus ; ça l'air sec, seulement c'est plein de juin dessous ; t'en aurais jusque par dessus tes chausses ; et pis ne va pas éparer ton fait du couté des rinches, les avettes ne sont point trop c'modes, è te mettraient la goule tout à l'envers. Surtout prends ben garde que tes quéniaux n'aillent point les champoyer ; y vont toujou où qu'y n'ont qu'faire ; y sont si adlézi !... Quin, la semaine passée, y a la fille à Renotte, all'a été les chacotter ; all'ont sorti en grand'bouée et se sont arochées sur lé ; è n' pouvait s'en dépêtrer. All'était pas moins ben gazennée ; all' l'ont piqué jusque dans le chignon du cou. C'est quand j'lai entendue ouâler, j'ai couru à lé, j'y ai jeté mon bourassier sur la tête ; ç'a bourdé les avettes. Ah ! si è n'avait point yu la goule si enflée, t'y aurais foutu une touapée. Je l'ai s'ment moréginée, mais ça ne sart de ren.

Cillette. — Allons, vins don, j'allons qu'ri la pânne, et pis j'vas aller fombrayer mes lapins.

Noton. — Quin, oute-dé don de là, sale chin ; un peu de pus j'allais m'éparer et me fouesser la goule à bas. Faut toujou qu'y seye dans nout' vâ, c'té sale bête là... Ah ! pardi, j'allais ben oublier ! Faut que tu m'aveignes ton encherrier.

Cillette. — Ah ! dame, nenni ; il est core plein de Cherrée ; je ne l'ai point outée depuis ma dernière buée.

Noton. — Tant pis ; j'vas aller qu'ri le sien à Nannette.

Un Angevin pur sang.

***

Remèdes de bonnes femmes. [N° 152]
Comment on jette un sort (Tiercé)

Cillette. — Ah ! mes chers teurtous, me v'là pas moins arrivée ! Seigneur, j'sé toute grémie !

Renotte. — Mâtin ! D'où donc que tu viens comme ça?

Cillette. — J' viens d' chez la mère Françouèse ; mais attends donc que je rprennee mon vent, je n' saurais ren dire ; j' sé là à boueiller eune goule vantié ben aussi grande que la sienne du four.

Renotte. — Ben, qu'as-tu donc été faire chez la mère Françouèse?

Cillette. — Ah, ma chare amie ! j'ai été y d'mander tout un bulot de fait. C'est qu'elle est ben savante ! Je n'sais pas auyoù qu'é va qu'ri tout l'fait qu'é dit. Y a-t-i pas mon homme qu'a eune jalle sous le talon !

Que veux-tu, de ce fret là ça la fait ouvri la goule ; il est comme un haussé ; ça fait queuque chouse à var ! Il a la patte comme un palâtre, et ça l'rend harguégnoux ; je ne sais pu qué faire de li... Hiar, je m'sé dit : J'irai chez la mère Françouèse demain, à la déjouquée, et j'y d'manderai qué faire. Ça fait qu'à matin, j'y sé partie du pied.

Renotte. — Eh ben, l'as-tu trouvée?

Cillette. — Fauyait ben, pour savoir qué faire à mon homme. Voué-tu, y a pu d'amain d's'en aider, ça le fait aller tout adent. Pis, il s'accline, il est si pichelin !... Ça fait qu'é m'a dit : « Tu vas aller qu'ri eune coque d'huître ; tu vas la faire routi su les tisons ; pis, quand è s'ra ben routie ; tu vas la guerger, ben guergée. Tu vas mettre ça dans une crôlle ; tu vas aveindre un p'tit qué de couenne de lard que tu vas faire cuire, et tu déverseras la graisse dessus ; pis, quant ce sera fret, tu y beurras ça su la patte. Seulement, fais ben attention de ne point y aller trop de saut et surtout de ne point porcir ; tu verras, ça fait fini ben.

Renotte. — Ça pourrait ben être.

Cillette. — Et pis j'y ai d'mandé pour faire parti les verrures ; mes gars en ont tertous. Eh ben, qu'y prenant eune poignée de feuves, sans compter ; y l's arrocheront dans le puits, pis y s'ensauveront pour ne point l's entendre cheyer, passequé s'y l's entendaient, ça ne f'rait pu ben.

Renotte. — Holà, Seigneur ! C'est point un remède qui m'irait ben. J'sé trop appoponde et trop forieuse ; ça s'rait bon pour té qu'é plate comme une douelle. Mais moué je n'saurais m'en sauver, et j's'rais sûre de l's entendre cheyer.

Cillette. — Et pis j'y ai d'mandé pour Noton qu'a un récipèle ; elle a la tête grousse comme un bouésseau ; ça y en fait des bousines su les yeux ! Eh ben, faut qu'on ramasse eune bouse de vache ben fraîche ; on y en mettra un bon bulot su l'front ; faudra qu'é seye côre chaude ; pis on y embourra la tête avec une sarpillère.

Renotte. — Ah ! qu'eune mère Françouèse! j'la cré eune miette sorcière.

Cillette. — Ça pourrait ben ; c'qui me l'f'rait crère, c'est qu'é m'a dit eune chouse vrai émoyante ; è m'a dit comme ça : « Quand tu mangeras des œufs molletés, fais ben attention de ben mincer la coque, passequé si un bâteleux qui fait de mouas tours la ramassait, y pisserait dedans, il irait l'empendancer dans un busson de l'ébaupin rouge, et de mine qu'è sécherait, le sien qu'aurait mangé l'œuf deviendrait comme eune querrée, pis y finirait par querci. Y paraît qu'y faut un d'vin qui seye vrai fort pour décancher eune gent de ce sort là ; n'y a point d'amain de l'outer.

Renotte. — Ah mâtin de mâtin ! j'fais point n'attention ; j'sommes là à berdasser, v'là mon fricot qui prend au cul de ma castrolle, y va côre avoir goût d'ursé !

Un Angevin pur sang.



En revenant de la messe (patois de Tiercé) [N° 153]

Cillette. — J'crayais ben que la grand'-messe n'allait point fini(r) ; nout' curé est toujou(rs) ben dâron, mais à nuit il l'était côre ben pu.

Noton. — Dame, tu sais pas moins ben que c'est à nuit les Rameaux, eh ben, l'évangile est vrai long.

Cillette. — Ça pourrait ben ; mais y avait queuque chouse qui l'chacottait ; ça n'allait pas vrai ben à son amain ; t'as donc point vu comme il avait l'air d'un mouas goût?

Noton. — Bonne foué, non ; c'est vantié ben à cause du chantre ; dame, il est tout friand neuf, c'est à nuit qu'il enraye ; d'ici qui seye ben arrimé, ça n'ira point fini ben. I chante pas moins ben ; ça y sort du gargotton aussi ben qu'eune verrée de vin y entre.

Cillette. — Oh ! c'était point tout çà ; nou't curé était en grand' colère et c'est le gars Guste qui en était l'auteur. I y en a fait d'un tour ! Emagine té qu'à matin le curé a dit aux choraux qu'avaient répondu la première messe : « J'vas faire le catéchime sitout après ; vous resterez sur la place en attendant la grand'messe. Mais dame, les queniaux, ça ne peut durer ; ren ne saurait les bourder de junguer. Se sont-y pas fourrés dans l'porche pour faire eune partie de canettes ! Y en a d'aucuns qui ont triché, lesvl'à à s'arrocher les une su l's autres, et qui s' battaient, qui s'ent' buchaient comme de la buée (se battaient comme on bat du linge de la lessive). Ça faisait des ouignées et des coincées, si bin qu' ça opposait les quéniaux du catéchime de durer tranquilles. Ah ! dame, v'là l' curé qui sort et qui s'ébrette su y eux. « Si vous n' farmez point vos fergannes, qu'y leux dit, j'vas vous sabotter l' croupion (donner des coups de pied dans le derrière) ! »

Et tu cré qu'ça sarvi à queuque chouse? Ouah ! Y n'était pas sitout rentré que les v'là qui s'eurmettent à crailler. Le curé r'sort, y s'arroche sur le gars Guste qui tenait sa bissachée de canettes, pis y emporte. Ça fait oualer l'gars, mais ça n'a ren sarvi, i n'y a point rendu. Mais v'là-t-i pas qu'à la grand'-messe, c'était li qui tenait les burettes... Le curé y tend le calice ; les v'là tous deux à s'ent'eurgarder, et ren ne grossait (ni l'un ni l'autre ne bougeait).

— Varse donc, qui y dit !

— Rendez-moi mes canettes, qui y répond.

— Varse donc, qui y dit côre !

— Rendez-moi mes canettes, que disait toujou l'gars.

Si t'avais vu l'curé, y décallait d'yeux comme un chien enrégé.

L'gars n'a point callé. A fallu y promettre d'y rende sitout la messe ; ça fait qu'il a varsé. Mais dame, comme j'sortions j'ai vu l'curé qui t'nait l'gars Auguste par ses pies (oreilles) de chien (par allusion à certains champignons qui ressemblent à des oreilles de chien), et qui l'eurmenait chez son père. Y en aura foutu une fouessée !

Noton. — Ben, cré-tu qu'il l'aura volé? Ah qu'un quéniau est-y pas moins adlézi !

Cillette. — Eh ben, dis donc, j'cré que le vent est dans la baratte.

Noton. — Ben, je n'le cré pas, il est dret dans l'bouésseau. Eurgarde donc le coq, il a la pique dans le pays haut. (Le coq qui sert de girouette a le bec tourné vers le nord).

Cillette. — Ah, tant mieux, j'aurons au moins eune année séche, car l'année passée en a-t-y fait de la piée ; on ne pouvait s'aider de la terre, c'était comme de la borde (bourbe). Que veux-tu, c'est... Quin, v'là le coucou ; c'est la première foué que j'l'entendons c't' année ; as-tu d'la monnaie sur té ?

Noton. — Ma finte non.

Cillette. — Tant pis pour té, moué j'en ai ; j'vas en avoir tout l'temps.

Noton. — Es-tu pas moins créyante ! on te f'rait ben crère que l'bon Dieu c'est eune bonne femme !... Eh ben, et tes rinches sont elles ben arrimées?

Cillette. — Bonne foué oui ; mon homme y a fait ben attention ; il avait eu trop de mal à repêcher les avettes qu'avaient essaimé.

Noton. — C'ment a-t-y don fait?

Cillette. — E s'étaient cuttées dans les grands layards qui sont conte chez Phorien. Il a éparé un grand encherrier dessous, pi y s'est mis à fouesser su eune castrolle ; é s' sont toutes arrochées su' l' linge, y l's a embourrées dedans, pi y l's a r'mis dans leux rinche.

Noton. — Quin ! c'est tout d' même du fait qu'est bon à connaître. Allons, nous v'là arrivées ; vins don m'queri d' ressiée en allant aux vêpres : j'irai conté té, et quand j's 'rommes eurvenues, j' panserai mes gorins.

Un Angevin pur sang.

***

Superstitions. — Folk-Lore [N° 154]
(Louroux et environs)

La mère Victoire. — Qu'as-tu comme ça ? t'as la figure tout à l'envar.

L'gas Pierre. — Y a ben you, Mathurin s'ée mort à matin pendant qu' j'étais chée yeu.

V. — Ah ! mon doux Jésus, j'y songeais qu'y d'vait y avoir d'la mort dans quéque endret ; la ferzaie a chanteu toute la nuit, et pis y a un corbeau qui ée venu s'parcheu su ma fenêtre, c'était ben pour m'annonceu un malheur. Je n'sé point en tout étonnée qu'ça seye li qui é mort, l' pauv' gas. Te rappelles-tu ben que l' jour de leu noce, en allant s' féere marieu, y a eune pie qui a tra-

verseu la route drète devant la carriole du marié? Je m' sé dit : Ben sûr qu'y va leu-z-arriveu des malheurs. Et pis son ciarge s'ée éteint dess-trois fés ; c'ée téjou signe de mort.

C'ée comme quand un des mariés a son ciarge qui brûle pu vite que l'autre ; eh ben, c'ée ben sûr li qui meurt le premier. Et pis ne m' parle pas des frères et sœurs qui s'mariont l' même jour, car ça n' manque point, y en a téjou yun qui s' meurt dans l'année. Les jeunesses d'annuit c'ée moquard, ça n' cré à ren ; y riont quand on leur raconte du fait comme ça, et pas moins ça fait ben vare que c'ée la vérité, car la métayère de la Merdachère me l'avait ben dit l' jour de leu noce « La pluie a chaie toute la journée, lo mariée ée ben sûre de banneu. »

P. — En effet, alle a ben d'qué, car alle tait ben la maîtresse.

V. — C'ée ben sûr, mée oussi alle avait ben fait attention que l'marié n'y mette point son alliance jusqu'au bout du dé. Cré-tu qu'la sœur de son homme aura ben d'la chance, car elle a-z-u d'ben vilaines affèeres, oussi le (aussi elle).

L' cuisinieu y a devireu l'poulet su l' dos en chantant les Grâces (ancienne coutume) ; son mouchouée d' soie était tout confondu. — Dis donc, avant d'parti d' chez les Mathurin, as-tu songeu à mettre une guenille noire à la cage de leu s'rin pour qu'y n' crève point?

P. — Ben sûr que j'y ai songeu, et j'ai retourneu les miroués pour que l'âme du défunt ne s'y mire point ; et pis j'ai videu toutes lée croles, parce que tu sè ben que l'âme se lave téjou dans l'eau qui ée dans la méeson... Ah ! mon Dieu !... j'nai point songeu à arrêteu l' balancier d' l'horloge, pourvu qu'y n' s'en meurt point un autre, car leu sœur la jeune n'ée déjà point si ben non pu le ; alle a téjou les éripeaux ; j'leu-z-avais pas moins dit qu'y falleu qu'a beuve aprée un chat.

C'ée comme pour ses vérures, j'y avais dit d'étouffer un crapaud avec la main drète, ou ben d'entreu à jeun dans l'église et de s' tremper les deux mains dans l' bénitieu ; mée a n' veut ren féere.

V. — Dam, ma fé, n' t'en fais donc point d' tabut ; tampire pour yeu si a n' guérit point.

P. — Ah ! çà, faut point que j' bourde pu longtemps ; faut que j' n'envèye eune dépêche à leu cousin d'Angers ; tu sè ben, l'sien qui ée écriteu (bureaucrate) dans la grand' méeson qui ée si conséquente?

V.— Tu vas été obligée d'courre, car v'là la haute heure.

P. — Allons, ben à r'vouer.

V. — A r'vouer, gas Pierre.

Une malade avide de distractions.

***

Les Piochons (Tiercé) [N° 155]

Cillette. — Holà, Seigneur ! ces parisiens sont tout de même ben émoyés pour ren ; i s'créyant pu r'narrés que nous teurtous, et i n' devinant ren en tout ; i s' figurant comme ça éteur (être) ben dérigahiés, et i nous futent avec leux manigances.

Noton. — Ben, c'est quasiment vrai.

Cillette. — Mamzelle Perrette vient de m' conter eune chouse vrai drôle, qu'est arrivée chez lé, mais dame, c'est eune gent si berdasse qu'i n'y a guère d'amain d'y faire entendre la risée. Pour eune chouse de ren, elle en charche tout un grous fait.

Y a-t-i pas son neveu — tu sais ben, le sien qui travâille à Paris? Eh ben, i s'est marié y a environ un couple de mois, — quin, dret avant le carême, avec eune jeune emme qui est de Paris lé aussi.

Et pis v'là-t-i pas qu'i l'a amenée pour la faire var. Tu sais ben que si é n'avait ren, i n' seraient point si ben accourus ; mais dame, les picaillons, ça fait ben mover le monde.

Mamzelle Perrette était vrai heureuse de les var. La v'là à s'tourner, à s'eurvirer, à s' cabasser la tête pour leux faire queuque chouse de bon à fripper, et pi v'là qu'é leux arime un plat de piochons (petites têtes de choux verts). Ah ! dame, y en a point de comme lé pour ben arimer ça, on s'en liche les badigoinces. La jeune femme a trouvé ça fini bon, et pi la v'là à en manger ! à en manger ! qu'elle en avait le ventre guède (plein, tendu), à c' que m'a dit Mamzelle Perrette.

Comme c'était tout à la fin de la ressiée, i sont montés au lit ; elle leux avait dressé sa belle chambre. V'là-t-i pas que devers ménuit, v'là la june femme qni s'met à crailler ; ça y travâillait dans les tripes.

— Ah ! qu'a dit à son homme, y a pus d'amain, faut qu' j'aille aux c'modités !

Li ne voulait pas, de peur qu'elle aye fret. I s' met à charcher dans la chambre pour deniger un pot et des allumettes. Mais, ouah ! y avait ren.

— Dame, qu'é guy dit, presse té, je ne saurais durer !

I descend à la cuisine, i charche à tâtons, pi i eurmonte eune grande castrolle... Il 'tait grand temps !... i n'y a yeu qu'à guy passer dans le lit !...

Mais quand il a voulu s'eurcoucher, i trouve sa place toute enfondue.

— T'as donc point fait attention, qu'i guy dit?

— Bonne foué si, qu'é guy répond, j' sens encore le bord de la casserolle ; c'était fret comme un velin.

Enfin les v'là à s'arimer, l'eune sus le rebord, l'autre dans la venelle. Mais dame, quand le jour fut venu, i s'entreurgardent...; le mitan du lit était comme un juin (jus de fumier, purin)... Il avait cru aveindre eune castrolle..., il avait aveindu...eune grande passouère !!!

Noton. — Et tu cré ! En ont-i des devinées, ces gars-là ; i prendraient bientôt le godet pour eune tasse à café.

Cillette. — Holà ! oui ; c' qué ben sûr, c'est qu'ils 'taient vrai émoyés de conter ça à leux tante, surtout lé qu'é si guère agrâlante.

Noton. — Ben dame aussi, vouéyous (voyez-vous), c'était pas moins point malaisé d'aller aux c'modités ; ren que l' jardin à travarser avec un cotillon et des savates ; y avait pas de qué guerzeller ; mais un ren les bourde !

Cillette. — En tout cas, Mamzelle Perrette a l'air d'en être fûtée et pi avec ça i sont farauds, i n'eurgardent parsonne. Quin, tous ces villotiers là, ça nous vaut point ; j' sommes ben pus à gré.

Un Angevin pur sang.

***

La chasse Alequin [N° 156]
(Patois des environs de Brissac)

Allons, les couées, assez coincé comme ça ; assise-vous là, je vas vous raconter la chasse alequin.

Y êtes-vous? Tiens, té, rinot, vins donc à carbichon su mon genou, et vous autres en rang d'oignons.

Ce que je vas vous raconter là est arrivé à mon défunt grand-père, que je n'ai point connu ; mais j'ai ben vu dire que c'éte point in bégaud, et qu'était point achalé : y ne bercillait point pour estourbi in loup à quatre pas, et en ce temps-là y en avait des térialées dans la forêt de Brissac !

In jour qu'y se rendait, faillait qu'y travarse la forêt de travers en travers ; y subiait comme in mêle.

Y avait point longtemps qu'il 'tait enfilé dans le chemin qui passe au Rond-Péterlin, quand tout d'in coup il entend, mais de bien loin, comme quoque chouse qui ferdasserait, et pis comme des hulements ; ça ne l'arrêtait point de subier. Mais, petit à petit ça se rapprochait de li ; pus ça se rapprochait pus ça faisait de rabât ; c'aboyait, ça hulait ! pis c'était des silements, des broumements, in charivari à tout casser.

Juste à c'te heure le grand père était en pien mitant de forêt, et ça venait dret devant li, pa' le même chemin ; ben vite y repique barre, y prend ses jambes à son cou, mais y n'avangeait point à se sauver ; et pis la peur l'a pris ; y ne fait ni eune ni deux, y n'a pas alquiné, y grimpe dans le croc d'in hurard qu'était au ras du chemin ; il éte temps ; c'éte t'y pas la chasse-alequin qu'arrivait su li! ... Y en a passé au pied de son ârbre eine arquellerie de chiens !... Et le tapage que ça faisait ! ça hulait à s'en érusser le chassiflau ;ça grichait des dents, ça flambait des yeux ; ça fumait de la goule ; les colliers ferdassaient l's uns contre l's autres c'est comme s'ils avaient été haussés ; tout en broumait !

Je vous réponds que le grand-père n'a pas décoté de sa hure ; ils l'auraient avalé tout équeule.

Quand il a vu que tout était passé et qu'ils 'taient déjà in peu loin, il a débournigé au galop de son âbre ; et je vous promets que si y avait in daron pour se rendre, c'était point li.

Un Quincéen.

***

Les Grâces (Environs de Tiercé) [N° 157]

Cillette. — Allons, voyons, les filles, farmez vos fergannes, ouvrez vos oreilles et écoutez-moué ben, j'va vous dire les Grâces, car c'est eune pitié ! les quéniaux d'ànuit ça ne connait ren. Dans nout' temps, j'étions ben pu déri, j' connaissions tout ce fait là su l' bout des dés ; mais à c't'heure les quéniaux c'est point surieux, ça n'a l'idée qu'à junguer

Et pis faudra ben vâr, quand le joueux de violon partira, d'aller ben serriment devant la mariée, de ne point la regarder dans le pique de l'œil, pour ne point avoir l'air dérigandées, de ne point vous fourrer les dés dans le nez, de ne point vous travouiller le croupion en chantant et de brailler ben haut pour que toute la compagnie vous entende, tant pis si ça vous érusse le chassifiau ! Mais j'cré ben qu' vous allez côre avoir l'air de bobannes ; vous boueillerez la goule si vous voyez la mariée oualer ; ça vous bourdera et vous en ferez tout autant que lé.

Pis après, si vous dansez, faisez ben attention de ne point trop berdancer vos cotillons de manière à ne point faire auvrir vos migaillères. Seigneur, mon Dieu ! c'en est d'un chantier de faire aller les fumelles ben dret et de les bourder de faire des bêtises ; mais, que voul' vous, ça n' sert de ren de moréginer, c'est comme si on n' disait ren.

Ben, vous n'avez qu' faire de cusser comme ça ! vous créyez qu' j'entends haut, mais j' vous entends ben, et c'est la vérité que j' vous dis là. Veyons, j'enraye, écoutez-moi ben.

LES GRACES

Nous avons un voyage à faire,
Ah ! vive Jésus !
Mais je n' savons qui le fera
Alleluia, alleluia !
L'ange Gabriel prit la volée
Ah ! vive Jésus !
En Galilée dret s'en alla,
Alleluia, alleluia !
Il trouva la porte farmée,
Ah ! vive Jésus !
Par la génue il entra,
Alleluia, alleluia !
Il trouva la Vierge en prière,
Ah ! vive Jésus !
Et, s'adentant, la salua,
Alleluia, alleluia !

Il lui dit : « Vous serez mère,
Ah ! vive Jésus !
Du fils de Dieu qui naîtra, »
Alleluia, alleluia !
La Sainte Vierge y a répondu :
Ah ! vive Jésus !
« Je n'ai guère de fiette en ça, »
Alleluia, alleluia !
Mais au bout de neuf mois, la vierge,
Ah ! vive Jésus !
Du fils de Dieu, elle enfanta,
Alleluia, alleluia !
Qui donc sera parrain, marraine
Ah ! vive Jésus !
Du fils de Dieu qui règnera ?
Alleluia, alleluia !
Ça sera Sainte Elisabeth,
Ah ! vive Jésus !
Oui, c'est elle qui le sera,
Alleluia, alleluia !
Saint-Pierre tenait le cierge,
Ah ! vive Jésus !
Saint Jean-Baptiste le baptisa,
Alleluia, alleluia !
Que l' bon Dieu tertous nous bénisse,
Ah ! vive Jésus !
Et ceux qui nous donn' ce r'pas là,
Alleluia, alleluia !
Ou : Nous tertous et la mariée que v'là.

— C'était une coutume en Anjou, mais qui n'existe presque plus, de chanter les Grâces après le repas le jour des noces. Les invités profitaient de ce moment pour offrir leur cadeau à la mariée. Cette dernière était généralement très émue et pleurait pendant qu'on les chantait.

Un Angevin pur sang.

***

Histoire de sorciers (Tiercé) N° 158

Cillette. — Eh ! ben, père Phorien, où all'-vous donc à mâtin, vous et vout' pouennier (panier)?

Phorien. — J'vas dans les landes serrer du bourrier (sarcler de l'herbe), et pis j' vas en profiter pour rasserrer eune salade de pissenlit; tenez, vouéy-vous ben, mère Cillette, avec une bonne tériollée de pommes de terre, c'est fini bon, on déchâffre de bons calots de pain, et ça bourre ben les boyaux.

Cillette, — Oui, mais faullait pouvoir le gruger ; les siens qui n'ont pu de crocs n'sont pas en l'cas de le mincer. J' serais ben aise d'en manger, car c'est ben gouleillant ; mais, que voul' vous, j' nai pu que deusse trois sicots dans la goule ; eh ben, y a pu d'amain, j' sé obligée d'lavaler tout équeule, si ben que y a un bout qu'é rendu au croupion qu' l'autre est bourdé dans l' chassifiau, et ça m'égace, seigneur Jésus ! c'est i ben ren que d' nous ! ah ! on embonnit point à voueillir !

Phorien. — Ah ! dame, mère Cillette, ça tire sur la ressiée (sur la fin). J'sommes ben décadis ; faut laisser le tour aux siens qui sont junes.

Cillette. — Dites donc, père Phorien, que ramanchiez-vous donc aux queniaux hiar de ressiée? Faullait crére que c'était queuque chouse de beau, car ren ne grossait, on aurait entendu la souris courre. Je n' sé pas moins pu un qu'not, mais j'aime vrai vous entendre berdasser. Contez-moi donc ce fait-là.

Phorien. — Eh ! ben, v'là ; c'est eune chouse que mon défunt père m'a ben des fois rabâtée. Y avait, un temps fut, à Tiarcé, un bourgeouès qui passait pour éteur (être) vrai savant. Il allait deusse trois foués la s'maine à Angers, mais toujours à gevau ; c'est que dans ces temps-là n'y avait ni chemins de fer ni vérocipères. Y avait aussi dans la c'meune un bonhomme qu'avait nom le père Thomas et qui passait pour éteur vrai sorcier. Il avait eune mouasse goule, les yeux tout dérammaillés (de travers), il bercillait toujours, pi, avec ça, il n'était point en tout commode ; y en avait point de comme lui pour vous fourrer des puces et des poués. V'là qu'un jour que le bourgeouès allait à Angers, il rencontre — quiens, point loin de la Bodinière — le père Thomas qu'allait du même amain que li.

— Où all' vous donc? que guy dit le bonhomme.

— Mon ami, qu'y guy répond, j'vas à Soucelles et d'là dret à Angers.

— Eh ! ben, que dit le père Thomas, voul' vous que j' fassions route ensemble?

Le bourgeois en a tersauté.

— T'es vantiers fou, qu'y dit ; j' sé à gevau et té à pied.

— Eh ! ben, dit le père Thomas, faisons un pari. Le sien qui s'ra l' premier rendu à la Croix de l'Umeau f'ra trois foués le tour de la table, c'mandra le dîner ; la darnier arrivé paiera l'écot.

— Eh ! ben, j' sé d'assent, dit le bourgeois qui s' créyait ben sûr de li.

V'là l' père Thomas qui passe par su un échalier, pi on ne le vit pu. Mais v'là que par les Sept-Sonnettes nout' mousieur voué venir dret devant li le bonhomme ; il avait yu le temps d'aller à l'aubarge et d'eurvenir conté li.

Cillette. — Ah ! Seigneur ! c'était donc le diable qui le charreyait?

Phorien. — J' n'avions jamais ren compris, ni le bourgeois non plus, tout savant qu'il 'tait.

Ben, et une autre foué ! C'père Thomas avait chez li deusse trois beaux jos ; y en avait point de plus beaux dans la c'meune. V'là qu'un jour y voit que n'en avait un de moins.

— « Ah ! qu'y dit à mon défunt père, qu'était tout petiot dans ce temps-là, le sien qui me l'a pris va bentôt me le rapporter. Viens conté mé, tu vas var queuque chouse. »

Y prend eune grousse brassée d'harbes et rentre chez li avec mon père qui en derdu-

mait (tremblait) de peur ; pi y farme tout, la porte et la fenêtre, pi le v'là à faire une grande fouée avec les harbes.

La famble s'mâtait jusqu'amont le devantiau de la cheminée. Y avait vantiers ben deusse trois minutes que ça famblait que le vouésin — car c'était li le voleux — accourt, li et le jo. Le vouélà à fouesser dans la porte :

— « Ouveur-moi, qu'y crâillait, v'là ton jo.

Mais ren ne grossait. Le v'là à se harser par terre et qu'y faisait des coincées !

— « Ouveur-moué, ouveur-moué ! j'en ridale.

Y crâillait comme s'il avait yu une bouée de chins à s'arrocher sur li. J' l'aurions entendu ouigner d'ici.

Sitout que le père Thomas y a ouvert, ça l'a calmé.

— Ah ! qu'y a dit, sauve-té à c't' heure, voleux que t'es, et n'y revins pas !

Cillette. — Seigneur ! qu'un bonhomme ! que j'aurais été émoyée de le trouver sur ma vâ... (Parlant aux enfants) :

— Mais taise'vous donc, race de queniaux !. En mènent-y un brut... —

Meumère (grand'mère) a-t-elle pas été hiar à Angers, à l'assemblée de Saint-Laud pour leur qu'ri une bue et un cocou ! I ne leur manque qu'un sublet ; i n' bourdent point de les faire sourdir (ils ne cessent point de souffler dedans). Elle aurait mieux fait de leur apporter eune fouasse et un guillaret, ça leur aurait bourré la panse et y ne nous éclosseraient (casseraient) point la tête.

Phorien. — Pardi, mère Cillette, faullait point trop crâiller, c'est ben de leux âge ; j' faisions vantiers pire dans nout' temps. Allons à vous r' vouér.

Cillette. — A r' vouér, père Phorien.

Un Angevin pur sang.

***

La mort du Gorin [N° 162]

Ses avatars, ses incarnations

Les différents noms du porc. — Son importance. — Soins qu'il reçoit. — Son ingratitude. — Les derniers jours du condamné. — Cris plaintifs aux quatre vents de l'horizon. — Préparatifs à la ferme. — Le tueux. — Arraché à ses rêves. — Les aides du bourreau. — Le poteau d'exécution. — Jugulé ! — Le sang gile. — Atroce ! — Fin du martyre. — Flambage ou échaudage? — Soies rénales pour brosses à dents.

Dans toutes nos campagnes, au nord comme au midi, le noble, le monsieur, le gouron ou gorin — le cochon en un mot, au respect parlé, s'il faut l'appeler par son nom — n'est pas l'être le moins considéré de la ferme. La maîtresse est aux petits soins pour lui, soit que, aux approches de la mise-bas, elle passe ses nuits à veiller la trée-gouronnière, la lubrine, pour empêcher cette tendre mère de dévorer sa progéniture, soit que, troussée jusqu'aux genoux, elle porte trois ou quatre fois par jour à son nourrisson de lourdes seillées de lait caillé mélangées de lavures et de patades. Lui, philosophe, accepte ces attentions intéressées avec une reconnaissance plutôt problématique. On dirait que — tel le guillotiné par persuasion, — il a de la méfiance. Aussi se montre-t-il généralement grognon.

Enfin le moment vient où il lui faut payer sa dette à la société. La chose arrive surtout depuis les approches de la Toussaint jusque vers la fin de février. Alors chacun sale selon ses capacités, qui un quartier de cochon, qui un gorin tout entier. Tous les matins, avant l'aube tardive, on entend vers quelque point de l'horizon retentir des cris désespérés. C'est une véritable hécatombe, un atroce massacre des Innocents.

Au matin désigné pour l'exécution, tout, à la ferme, est par les places : pots, chaudrons et pottines ont été récurées et échaudés dès la veille ; de grands paniers de feuilles de bette voisinent avec une saquetée de sel. On s'est levé plus tôt encore que de coutume, car le tueux de cochons est matinal. Il arrive en effet dès le petit jour, portant sur l'épaule le pendoir, et, en bandoulière, son carquois plein de couteaux très affilés.

C'est le plus souvent un spécialiste qui cumule ses fonctions sanguinaires avec le métier plus pacifique de guerleux. Dès qu'il a cassé la croûte et avalé un verre de sigournet, le bourreau et ses aides — les hommes de la ferme — se dirigent vers la cellule du condamné à mort. Le crouillet de la soue rouince formidablement : le monsieur qui, vouêtré dans sa retière, dormait d'un sommeil profond en rêvant de son boire matinal, se réveille en soursaut et accueille ces intrus d'un grognement interrogateur et irrité à la fois, quoi qu'il ne se rende pas bien compte qu'ils viennent lui signifier la douloureuse. Mais eux, sans s'arrêter à des explications superflues, sans même lui accorder la consolation de prendre une dernière prise en fougeant dans son gigourit, se sont aussitôt précipités sur la victime. On lui attache une corde solide aux pattes de derrière ; un des exécuteurs s'y attelle, un autre se cramponne aux vrillons de la queue, deux autres saisissent les oreilles, et le noble, hurlant, récalcitrant et fientant, est traîné vers le poteau d'exécution. C'est, en l'espèce, une solide barre de fer, profondément fichée en terre au milieu de la rue, et à laquelle la patte du gorin est attachée de court au moyen de la corde ; il aura beau giber et jinguer, il ne l'élochera pas et tous ses efforts ne prévaudront pas contre elle.

Puis, c'est le moment affreux, le quart d'heure de Rabelais. D'un coup de genou le

noble a été renversé sur un lit de paille disposé au pied de la barre ; le tueux s'est appougueni sur son cou ; jusqu'au manche il lui a enfoncé dans la gorge un grand couteau et tranché la jugulaire ; et son sang, vermeil, gile à flots par la plaie béante. Saisissant de la main gauche une des pattes de devant, le bourreau la replie et l'agite brutalement pour comprimer la poitrine, masser le cœur et activer le jaillissement ; en même temps un des aides secoue la queue à l'arracher. Impassible, le fermier reçoit la gilée du sang dans une grande poêle ; quand elle est pleine, et tandis que le tueux comprime la plaie, il la vide en hâte dans une terrine devant laquelle est amouie la fermière. Celle-ci, non moins impassible, plonge dans ce sang tiède sa main pleine d'une poignée de feuilles de persil et le brasse avec frénésie. Atroce ! Atroce !!

Et nul de ces bourreaux ne prend garde aux souffrances de la victime, jadis tant choyée, dont les grognements de désespoir se sont changés en cris de douleur, puis en râles d'agonie. Enfin le monsieur exhale son âme porcine en un dernier glouglou : il s'est enallé à l'affousse du sang. Son martyre est terminé.

Jusqu'ici le processus de l'opération a été à peu près le même dans toutes les régions ; mais pour la phase subséquente on doit noter une différence essentielle dans le mode opératoire. Au Midi de la Loire on grille le monsieur, au Nord on l'échaude ; et chacun tient mordicus à son système. Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. Les tenants de l'échaudage allèguent que le lard est plus blanc — en quoi ils ont peut-être raison ; — les partisans du... de la... — au fait, faut-il dire de la grillade ou du grillage?... hum ! — mettons du flambage, soutiennent qu'il est plus ferme, — en quoi ils n'ont peut-être pas tort. C'est un peu l'histoire des Gros-Boutiens et des Petits-Boutiens.

Donc, au Nord de la Loire on ébouillante le cochon dans une grande cuve en bois ; de l'autre côté, on enflamme le lit de paille sur lequel il gît, et chacun, armé d'un bouchon de paille, grille au ras de la couenne cette toison clairsémée qui lui valait son nom d'habillé de soie.

On le retourne sur sa couche enflammée, on soulève les pattes et les oreilles pour les flamber congrument ; on rôtit les soquilles que l'on détache aussitôt. Mais, au préalable, le tueux a pris soin d'arracher avec un crochet *ad hoc* les poils raides qui hérissent le râteau de l'échine de la bête. C'est une partie de son salaire ; il les revendra à la livre, ces soies noires de crasse, jaunes de suint, puant la fiente, qui serviront à faire des brosses à dents pour les quenottes perlées des belles dames. Rien ne se crée, mais rien ne se perd, et du monsieur tout est bon..., ne fût-ce qu'à jeter, comme les soquilles.

La Mort du Gorin (suite, 2) [N° 163]

On râpe le cochon. — Plus blanc que la blanche hermine. — Le pendoir. — Un proverbe peu respectueux. — Le dépeçage. — Laitons, courards, verdoux. — Senard et cenure. — La ventraille. — Licardennes. — La part aux chats. — La pirre. — Fendu en deux.

Flambé ou ébouillanté, le noble est ensuite étendu sur une échelle que l'on soulève et dont on fait reposer les bouts sur des selles à laver ou sur des cuves renversées. Le tueux, tirant du carquois son jeu de couteaux, en fait la distribution à ses aides, et tous de conserve se mettent à râper le cochon.

Les manches recoquillées jusqu'aux coudes, les bras rougis sous la bise glaciale, pataugeant dans la boue et les cendres de paille délayées, les fratrès improvisés s'évertuent à abattre les écots que le feu a respectés.

C'est un travail long et minutieux, car pas un centimètre carré ne doit passer de coûté, ni aux replis des cuisses, ni dans le creux des oreilles : la queue elle-même doit être rendue aussi lisse qu'une anguille. On ne s'interrompt de temps à autre que pour lancer à tour de bras de grandes seilotées d'eau qui balayent les poils et les lamelles de peau détachées. Mais aussi le cochon apparaît à la fin dodu et frais, d'une blancheur immaculée. Autant il était dégoûtant et sale, autant il est propre et appétissant ; on en mangerait, et c'est ce que disent assez les miaulements de convoitise des chats du voisinage accourus à la curée.

Alors, de deux coups de couteau, le tueux fend en arrière les pattes postérieures du gorin et met le tendon à nu ; puis, entre ce tendon et l'os, il introduit une des extrémités du pendoir, arc de bois de frêne muni d'une encoche à chaque bout, dont il attache solidement le milieu à l'un des rollons de l'échelle. Celle-ci est dressée contre un mur ou à l'appui d'une mâssière et le monsieur reste ainsi à la pendilloche le dos appuyé à l'échelle et la tête en bas.

« Encore ein cochon de pendu ! » disent les assistants en pensant involontairement à leur sacristain, sonneur de cloche. Plaisanterie inoffensive, mais qui excite un bon gros rire, même entendue pour la centième fois.

C'est le moment du dépeçage. En quelques coups de couteau la tête est détachée et mise à tremper dans une baquettée d'eau, qu'elle rougit de sang. Puis, tout autour de la saignée, le tueux découpe des lambeaux de lard sanglant et les glandes graisseuses du cou, que la fermière va fricasser sur le champ, et que l'on mangera tout à l'heure, sous le nom de charbonnée. Mais à chacun sa part, et le fermier, lui, pour graisser sa scie, ne manquera pas de se faire remettre le bibier du gorin, si c'est un ex-mâle, bien entendu.

Je dis un ex-mâle et non un mâle, car, hélas ! avant de faire connaissance avec le couteau du tueux, on peut dire que tous les encellulés des soues ont déjà eu à subir le senard du mégeilleur.

Il faut qu'un laiton ait passé par là pour être promu à la dignité du courard, les vieux bedas, varés ou verdoux, leur service de prolétaires fini, ne sont reçus au chœur des cochons qu'après avoir dit adieu à l'une des joies de ce monde.

Même le beau sexe porcellin est contraint de passer par la même étamine, et porte au flanc la senure par où il a perdu ses grâces d'état. Cependant la galanterie française fait pour lui quelques exceptions ; les vieilles lubrines peuvent arriver dans leur intégrité jusqu'à la porte des boyaux où s'empile la chair des saucisses de troisième qualité.

Revenons à notre noble. Le tueux lui fend le ventre dans toute sa longueur et reçoit dans son tablier la masse molle et fumante de la ventraille qui exhale une puissante odeur de fraîchun. Après avoir sommairement vidé tripes et boyaux, il s'en va les laver à quelque mare voisine, dont souvent il lui faut, au préalable, casser la glace. Là, pendant une heure et plus, il tripote et manipule cette masse mal odorante ; il dévire un à un les intestins comme une chausse que l'on quitte ; il les tantouille et les aiguance dans l'eau glaciale, sous la bise piquante ; il les fait passer et repasser à la filière sous ses doigts, et il finit par en faire quelque chose d'à peu près propre, mais qui sent encore son fruit, car la caque sent toujours le hareng.

Il y a vraiment des gens qui ont de la chaleur à revendre, et je le donne en mille à nos petits crevés pour en faire autant.

Lui, le tueux, n'en est pas émoyé ; il revient chaud comme eine mite à son monsieur qui l'attend. Les chats, auxquels il avait déjà jeté quelques licardennes qui n'ont fait que les mettre en appétit, les chats qu'il a fallu tenir en respect à coups de pied, l'attendent aussi avec impatience. Il leur distribue quelques défrures pour les amodurer, et, tranquille de ce côté, se met à ouvrir la poitrine du gorin. Il en retire le cœur et la pirre avec sa gorgeoire qu'il met à tremper dans le baquet sanglant. Puis, à grands coups de houssera ou hansart, il fend les vertèbres de l'épine dorsale et, d'un coup de couteau triomphant, partage enfin la bête en deux moitiés symétriques.

La mort du Gorin (suite, 3) [N° 164]

Un cochon de neuf-vingts. — Son oraison funèbre. — Le débitage. — Le salaire du tueux. — La salaison. — Les rillots. — On enfle la bousine. — Le boudinoir.

Mais son travail n'est pas encore terminé. On emporte tout ce lard à la maison pour le débiter, et là, d'abord, on le passe à la bascule : c'est un cochon de neuf-vingts. « Je savais ben qu'il n'en reculait guère », déclare le fermier. « J'avais ben dit que ça bordâillerait par là », appuie la fermière qui, jour par jour, a supputé en livres les progrès de son pensionnaire. Dès le soir où, petit cochon de penier, à peine guéri de la coupe, il avait été ramené de la foire d'Ingrandes, elle avait vu du premier coup d'œil que c'était un cochon ben amaré, ein gorin d'avenir ; aussi, malgré la taure qu'il avait ramenée en même temps, le bourgeois n'avait-il pas été trop mal reçu pour un soir de Saint-Mathieu, et, de fait, le goret s'était montré un élève modèle, d'un appétit dévorant, capable de digérer des pierres, et justifiant les plus belles espérances, de ses maîtres ; un peu podure, par exemple, et qu'il avait fallu clouter et formâiller d'attaque pour l'empêcher de fouger et de remplir son auge de paille.

L'oraison funèbre terminée, on installe les restes du défunt, partagés en quartiers, sur une grosse selle à buée, et le tueux procède au débitage. D'une main experte il détache et démolette la cuisse, qui fera le jambon, tandis que la jambe formera le jambonneau, destiné au saloir. Il découpe sous la gorge le languier qui ira tenir compagnie au jambon et à l'andouille dans la fumée de l'âtre. Il prélève dans les muscles lombaires internes ce morceau de choix, le chaponneau qui, fricassé à la poële, l'emporte sur le meilleur bifteck. Enfin, il tranche la masse du charquois en gros pavés de lard, destinés à mijoter dans la saumère au fond des potines. La besogne est vite faite : les rouchets rictent et cricassent sous son houssera comme des brosilles et il semble que graisse et chair fondent sous ses doigts.

Il ne lui reste plus qu'à désosser le jambon, à le parer, ainsi que le languier, c'est à-dire à enlever les lambeaux qui en altèrent le profil, et qu'il jette dans une jède avec tous les menus morceaux, puis à les percer, au bord, d'un trou où le fermier passera un omblet de plon, de prête ou d'oisis pour les accrocher à la cheminée.

Déjà il ramassait ses couteaux, mais la fermière réclame pour qu'il lui hache au moins sa chair à saucisses. Et le bonhomme est encore obligé de réduire en chacotin, à coups de houssera, la masse de lard, dûment salée et poivrée. Il peut enfin plier bagage et s'essuyer le front. La haute heure arrive, il est tantôt midi. A la hâte le tueux avale une assiettée de soupe, mangé un calot avec une goulée de charbonnée ou de chaponneau, avale un dernier verre de piqueton, reçoit son tuage — trente sous — et prend la trutée pour s'en aller, en disant, comme le mire qui venait d'assagir frère Caulde-Oreille : « A l'autre ! » Car il en tuera un autre dans sa ressiée. Par exemple, c'est tout ce que peut faire un bon tueux, d'expédier un noble par rabinée, encore ne faut-il pas avoir les deux pieds dans le même sabot.

C'est maintenant aux gens de la maison à se débarbouiller.

La fermière prend la direction des opérations stratégiques, et je vous réponds qu'elle est d'ein pété-mou, car c'en est d'ein chantier! Il s'agit de se décancher. Comme de juste elle commence par mettre les hommes en réquisition, et n'y a pas à rôner.

Le père est au cellier en train de saler dans les potines : pour ce travail les femmes sont essentiellement punaises, surtout quand elles ont de la compagnie. Il sale aussi une partie des tripes ; dans quelques jours, quand elles auront pris le sel, il en fera une copieuse andouille, et il a eu soin de choisir un large boyau, qui formera le houëtier. Les grands gars, qui se sont rincé les mains au lavereau et ont affûté leurs goudrilles, habituellement un peu mosses, ont la charge de découper les morceaux de lard et les pannes de graisse pour les rillots.

Il n'est pas jusqu'au biquier qui n'ait son emploi ; c'est à lui d'enfler la bousine. Il a passé un chalumeau dans la pissoire, et cela vaut la peine de le voir s'escrimer à buffer, les joues enflées comme des poupoutes. Les yeux lui en sortent de la tête, et certainement il en aura mal dans les matigoines et le chassifiau pendant deux jours.

La fermière elle-même s'occupe à enfourner à l'aide d'un boudinoir, la chair menu hachée dans les petites tripes et à en faire des saucisses qu'elle suspend en guirlandes aux soliveaux, tandis que les grandes filles et la chambrière vaguent à la confection des boudins et des gogues.

La mort du Gorin (suite, 4) [N° 165]

Boudins et Gogues. Recette. — La Mazarinée. — Gogues empochées ; Gogues en pagale. — Vivent les Gogues ! Fi de la Fressure ! — Les rillots.

Elles ont rempli à haut mûlon un grand chaudron d'airain de feuilles de bettes débarrassées de leurs coûtons et allumé une bonne rigâillée, une baulée ronflante. Sous l'action du feu, les feuilles s'étament, puis s'affaissent et jettent leur eau : il en faut beaucoup, ça ne suceye guère, et l'ébullition les réduit à peu de chose. Quand elles ont suffisamment bouilli, on y ajoute des morceaux de lard cuits à l'avance et le sang du monsieur, puis on fait mijoter sur un feu doux en brassant continuellement.

Une fois la mazarinée cuite à point, on l'enquille à l'aide d'une cuiller à pot, soit dans les petits intestins, ce qui donne les boudins, soit dans les gros vaisseaux abdominaux, giron ou port-girault, bout-du-monde et bousine, ce qui constitue les gogues empochées.

Tout cela, soigneusement tordu ou recousu, doit être cuit de nouveau dans l'eau bouillante ; et là encore il faut que le feu soit conduit avec modération, sinon gogues et boudins crèveraient comme de simples pneus. Que si les récipients intestinaux viennent à manquer, le surplus de la saucicade est versé dans des plats et prend le nom de gogues en pagale ; il faudra les manger dans la huitaine. Les gogues empochées se conservent beaucoup plus longtemps.

J'ai supposé que gogues et boudins se faisaient en même temps, parce qu'au fond les gogues ne sont que d'énormes boudins et que la fabrication est la même. Mais dans la réalité il n'en est pas ainsi, et il faudrait procéder à deux opérations disctintes, par cette raison que les morceaux de lard que l'on mélange aux gogues sont de taille respectable, en rapport avec leur haute destinée, et qu'ils dédaigneraient de se loger dans des tripes à boudins. A vrai dire, on ne fait pas volontiers des boudins à la ferme, on laisse ce soin aux charcutiers, car on préfère les gogues auprès desquelles le boudin n'est que de la Saint-Jean.

Et, franchement, vivent les gogues ! ces bonnes gogues empochées surtout, ces plantureuses gogues dont les replis bouffants, aux rondeurs violacées, rappellent les mentons à double étage des Chonoines de la Sainte-Chapelle chantés par Boileau :

« Son menton sur son sein descend à double étage... »

On y découpe des tranches épaisses comme la main, que l'on rôtit sur le gril, et qu'il faut avaler toutes chaudes, toutes bouillantes. En hiver c'est un manger de dieux ; goûtez-y et vous m'en direz des nouvelles. Le malheur est qu'on ne peut savourer cette ambroisie qu'à la campagne ; bourgadins et villotiers ou bien l'ignorent tout à fait, ou ne la connaissent que par vu-dire. C'est si bête, les monsieurs ! comme disent nos bons paysans.

Et ils ne sont pas les seuls, hélas ! à se passer de gogues. Constatons, en effet, sans en triompher aucunement, qu'ils n'en ont pas non plus en Vendée. Si tout le pays au Nord de la Loire a voué à la gogue l'adoration qu'elle mérite, si ce culte ne compte aussi que des fidèles à Montjean et sur toute la bordure, en revanche, la lisière du Poitou et, je crois, le centre des Mauges, n'ont pas encore été éclairés des lumières de la vraie foi, Là on ne vénère que la vieille déesse Fressure.

Eh bien, j'en ai goûté, de leur fressure, mélange de sang, de mie de pain et de graisse mitonnés ensemble. Ils s'en lichent les barbes et la proclament délectable ; moi, je la déclare carrément infecte. Après cela je sais bien qu'il est inutile de discuter des goûts et des couleurs...

Aussi ne discuté-je pas, je constate. Je constate que je ne saurais sentir cette mixture qui est ni bouillie ni boudin, ni rillettes, et qui pourtant est tout cela à la fois. Libre à chacun de tâter de cette trinité.

Mais s'il y a des dissidences sur des points particuliers, nous aurons la consolation de voir qu'elles cessent toutes sur un article de

foi fondamental. Je veux parler des rillots. Partout dans notre Anjou le procédé de fabrication est le même ; tout le monde, partout, est d'accord pour vanter les délicieuses qualités de ce mets : c'est une symphonie ravissante comme celles de Beethoven.

Il est simple le procédé : mettre de menus morceaux de lard avec la graisse des intestins dans une grande chaudière d'airain placée sur un feu très doux afin que les rillots ne cornent pas, assez ardent toutefois pour qu'ils se dorent bien ; brasser, brasser sans cesse, sinon ils se colleraient au fond et prendraient goût de brûlé ; ne saler que vers la fin, quand ils s'en vont cuits, et finalement tremper. On descend le chaudron du trois-pieds ou de la cramaillère et avec une fourchette on pique un à un dans la graisse fondue, les rillots, que l'on dispose en pyramides sur des assiettes. Au-dessus de l'une d'elles la queue du gorin, ou plutôt un tronçon de cet appendice se dresse comme une flèche de clocher. Cette assiettée-là est destinée à la personne que l'on veut spécialement honorer. Il est d'usage, en effet, d'offrir des assiettées de rillots aux maîtres, aux amis et aux voisins. Toutefois c'est une coutume qui tend à disparaître, comme ont disparu ou vont s'éteindre tous ces vieux us, guérouées, érussées, énoulées, fribolères, parsonneries, qui faisaient jadis le charme de la vie rurale.

La mort du Gorin (fin, 5) [N° 166]

Les vieux us se perdent ; la rille. — Une fête de famille. — Les Varannas. — Une vraie soupe au lard. — Le brassage. — Le bâton aux rillots. — Une anecdote. — Lettre d'un ouvrier charcutier.

Ils étaient nés de la sympathie mutuelle, de la solidarité instinctive, de la fraternité paysanne, qui ne tenait point de comptabilité en partie double. Ils sont tués par l'esprit commercial, par la concurrence féroce à la mode anglo-saxonne, par le struggle-for-life systématisé, en un mot. La mutualité maintenant à l'ordre du jour y suppléera peut-être dans une certaine mesure ; pour nous, Celtes, elle ne les remplacera jamais. Nous sommes des brachycéphales, nous ne pouvons saisir toutes les beautés du doit et de l'avoir.

Il ne reste plus au fond de la chaudière que la rille ou rillette, graisse fondue, mélangée de menus débris de viande. On la verse dans de grands pots de grès, où l'on a soin de la brasser au moment où elle flége.

Les rillettes sont devenues d'usage courant, même dans les villes, mais jamais, — vous m'entendez bien — jamais les rillettes de charcutier n'ont valu, à beaucoup près, celles que l'on fait à la campagne. C'est là, dans les pots de grès de la fermière, qu'il faut plonger à pleines fourchettées pour faire un crâne déjeuner par une de ces matinées d'hiver où le vent de bas galarne siffle sous les lucets, où la grande jument blanche galope à travers les câtilliers.

Cette confection des rillots, que je viens de décrire sommairement comme une vulgaire opération de charcuterie, est, dans la réalité, beaucoup plus et beaucoup mieux que cela. Couronnement de la journée du tuage, elle est une véritable fête de famille, une sorte de noce à laquelle on invite amis et connaissances, et qui se prolonge fort avant dans la nuit, parmi les libations et les chants. Cela est vrai partout, mais nulle part autant que dans la Varanne de Saint-Germain-des-Prés. Les Varannas ont voué un amour sans borne au compagnon de saint Antoine : ce Protée à quatre pattes ils le diligent et le rédament sous toutes ses formes et métamorphoses. Pour eux il n'y a pas de bon repas, s'il n'est composé de lard et de cochon, avec l'andouille au dessert.

Et puisque les lardons ne sont pas pour les faire berciller, je puis bien rappeler que c'est pour l'un d'eux qui n'avait jamais trouvé de soupe au lard assez grasse, que l'on trempa un jour de la graisse de rillots sur des tranches de jambon ; il daigna enfin trouver le potage excellent.

Aussi, dans les fermes varannâses, la fabrication des rillots a une importance toute spéciale. Y être prié est une joie pour les jeunes gens, et ils en rêvent quinze jours à l'avance ; mais être invité à brasser les rillots est une marque d'honneur réservée à ceux que l'on tient en particulière estime.

Celui qui est promu à ce poste d'honneur, où, assis au coin du feu, il aura la corvée de brasser la graisse bouillante pendant cinq à six heures d'horloge, ne céderait pas sa place pour un trône. Il s'y rend en emportant son bâton aux rillots, car tout homme d'âge a le sien pour ces occasions, meuble de famille qu'il accroche avec son fusil à la cheminée et qu'il laissera en héritage à son fils aîné.

A ce sujet, une anecdote pour finir. Mon grand-père Augusseau avait dans la Varanne des cousins assez éloignés, mais qu'il ne manquait jamais d'aller voir plusieurs fois par an, suivant l'usage de sa génération qui ne tenait pas les liens de famille pour quantité négligeable.

Aussi connaissait-il tous les habitants de leur village.

« Mais, observa-t-il un jour à l'un de ses cousins, je ne vois point le père X. anhuit ! » — « Ah ! mon pouvre René, lui répondit l'autre, c'est ein grand malheur ! Figure-té que son gendre tuait son gorin dans les ajets, et, comme de ben entendu il l'avait invité aux rillots. Velà le père X. parti le soir avec son bâton pour aller chez son gendre ; mais, quand il est arrivé, y en avait un autre en train de les brasser. Tu penses si ça illi a tapé sus le nez ! Eh ! ben, mon pouvre gars, il n'a jamais pu surmonter ça ; il en a pris ein fond de chagrin, il s'est entraînassé, et je l'avons enterré dans les premiers jours de carême ! »

Je prie le lecteur de vouloir bien me pardonner la longueur de cette prose à la gloire de l'ange que chanta Monselet. Mais, comme dit le vieux proverbe, « noblesse oblige ». Et je me suis cru obligé, puisqu'il s'agissait du « noble ».

René Onillon.

Ces articles ont inspiré la lettre suivante, que je me fais un plaisir d'y ajouter.

« Cher Monsieur,

« J'ai lu avec intérêts vos articles sur le *Cochon*. Je dois vous dire à ce sujet qu'il y manque quelques détails.

« Le dicton : « Bête comme un cochon » est complètement faux, car, au contraire, l'ami de saint Antoine est très rusé, et si l'on dit d'une personne qui a des petits yeux : « elle a des yeux de cochon », il n'en est pas moins vrai que cet animal, avec ses petits yeux, y voit très clair et s'inquiète de tout ce qui se passe autour de lui.; il cherche à se rendre compte de ce qui se fait. De là vient sans doute cet autre proverbe : « aller de porte en porte, comme le cochon de Saint-Antoine », qui se dit quand on va quêter ou écornifler chez diverses personnes. Molière s'est donc aussi trompé dans sa comédie intitulée : « Pourceaugnac » en voulant représenter le caractère sot et ridicule d'un Limousin grotesque.

« Cet animal voit très bien quand on veut lui faire du mal, il épie vos moindres mouvements, il devient méfiant, et si le charcutier le manque quand il veut l'égorger, l'opération devient difficile à ce point que souvent on est obligé d'employer un autre moyen ; il faut l'assommer.

« Il y a encore une remarque à faire, c'est qu'on n'assomme pas un porc comme on assomme un bœuf ou un cheval. En employant la masse de fer pour frapper l'os frontal, vous ne tueriez pas le cochon, la masse rebondirait commé si elle avait frappé sur du caoutchouc. Il s'agit simplement d'une mailloche en bois, dont le coup porté dans certaine partie de la tête lui donne la mort immédiatement. Ainsi tombe l'animal qu'on immolait autrefois à Cérès parce qu'il semblait avoir appris aux hommes à labourer la terre en la fouillant avec son groin. Salut à vous.

« *Jeaudeau, ouvrier charcutier.* »

***

La Buée (1) [N° 167]

Visite au linge sale. — Précaution contre les rats. — Luxe du linge à la campagne. — Fi du linge « d'achetis ! » — Les deux buées annuelles. — Les laveuses. — On assit la buée. — Examen de la panne. — Le patois de la commune de Lué, par M. R. de la Perraudière.

— La fermière vient de redescendre du guernier, où elle a été porter une aisselée de linge sale. Elle l'a déposé sur la perche aux chevrons par des cordes sur lesquelles sont enfilées, le goulot en bas, et retenues par de gros nœuds, des bouteilles cassées, obstacles infranchissables pour les rats.

Mais une fois de plus elle a pu constater que ces cordes sont tendues à se rompre, et sur la perche, il y a une haut murée de linge qu'elle a vu l'heure où elle serait obligée de déposer son paquet à l'appui du mur, au pied des râtelières. « N'y a pas à dire, s'écrie-t-elle, va falloir absolument que je faisions la buée la semaine prochaune: je sommes trop à painquerre de linge ! »

Elle se calomnie assurément, la digne femme. Si un étranger était là, qui ferait mine de la prendre au mot, elle pourrait lui ouvrir ses armoires, dont les fiches brillent comme de l'argent, ses presses à panneaux sculptés, hérités des anciens, ses bassets à pattes torses et tout cela bourré de linge blanc en quantité plus que suffisante pour les besoins de toute une année. Il n'y a point là de ces méchantes toiles d'achetis qui s'effiloquent, s'effrangent, chient la guenille et se changent en boilinge dès la deuxième lessive. On n'y voit que de solide toile de ménage, de la toile faitice ou de fait-faire, et je vous réponds qu'elle n'est pas épargnée. Rien n'est échiché, tout est grand et ample ; les mouchoirs de poche sont comme des serviettes, les serviettes comme des nappes, les nappes comme des draps et les draps, en bonne toile mêlissée, rappellent, par leurs dimensions, les voiles des grands bateaux.

C'est qu'elles ont trôgné les grand'mères, et bigé leur pouce bien des fois ; et elle-même, la patronne d'aujourd'hui, elle en a dépensé du mouillet et voidé bien des anguillées de sa tie sur son fuseau pendant les veillées d'hiver ! Elle a encore là, dans le basset, plus de cinquante livres de fil de brin pour faire des chemises à ses hommes. Il a déjà été lavé trois fois, mais elle veut achever de le blanchir pour le donner au tessier, qui ne manquera pas de passer vers la Toussaint. Sinon de ça, elle pourrait parfaitement se contenter, longtemps encore, de faire une simple laverie par ci, ou une bonne bouillancée par là, avec quelques savonnures pour ses coiffes, serre-tête et goulinettes.

Mais, il faut bien le dire, la raison par dessus tout déterminante, c'est que la fermière fait toujours ses deux buées dans l'année et qu'elle n'y manquerait pas, quand même il devrait tomber des épées la pointe en bas. Elle en fait une au pruntemps, pas entre les deux sacres, par exemple, car quelqu'un mourrait ben sûr dans la maison, mais quand la vigne est en fleur, parce qu'alors il ne reste pas de tache sur le linge. L'autre, elle tâche de l'expédier vers la fin de l'été, après les grousses ôvrages, avant les courts-jours. Or, voilà que justement le chambe est rentré et la vendange peut encore espérer une huitaine : c'est l'heure propice, aussi la fermière ne veut



attendre ni à buffer ni à ferdir. Les parrains n'ont que faire de mohonner, elle se rebigrerait à la fin. Ah ! mais !!

C'est le samedi que la fermière a pris sa grande résolution, et elle a mis sa buée pour le mêcredi, ce qui. est, à vrai dire, ein petit précimis. Aussi, dès le dimanche matin, aussitôt messée, elle s'en va prévenir ses laveuses attitrées, qui toutes habitent la capitale — vulgo, le bourg — ainsi qu'il sied aux virtuoses du badras. Si sa maison n'était pas aussi avantageusement connue, et si ses fidèles n'avaient pas un peu escompté sa visite, la fermière pourrait s'en retourner ein pouce au cul, l'autre à l'oreille ; on ne prend pas comme ça le monde de bédée. Quand même, l'une des laveuses habituelles est obligée de se récuser ; elle avait mal calculé et elle s'est promise pour toute la semaine. Enfin elle répond de se faire, en tous cas, remplacer par une collègue. La fermière s'en tient là, reconnaissante. D'en chercher une autre par elle-même, elle n'y songe même pas ; elle sait d'avance que les démarches seraient eine sans fin, les négociations laborieuses et le résultat des plus gandilleux. C'est que la plupart de ces dames ne veulent plus entendre parler de laver au pied de la selle, sur le bord de la rivière ; il leur faut le bateau à laver, ce boudoir flottant des commères, usine à cancans, irrévérencieusement baptisée : Moulin à paroles.

Le lundi matin la fermière et sa fille sautent en place au petit jour : s'agit d'assir la buée, et ne faut pas avoir les deux pieds dans le même sabot. Il y a fort à faire. La fille là-haut, trie les ganicelles et les met par gros paquets, tandis que la mère s'occupe avant tout d'apponter sa buanderie. La panne (pân-ne), par bonheur, est parfaite, c'est une panne emmurâillée, une de ces vieilles pannes de Vezins qui durent depuis quatre-vingts ans et qui sont aussi solides qu'au premier jour. Malheureusement il ne s'en fait plus ; l'on ne trouve à acheter, à la foire d'Ingrandes que des pannes du Fuilet, qui ne sont que de la Saint-Jean envers les anciennes, et qui se têlent au bout de quelques années, eine triste ôrine, je vous le dis.

En bonne sainte vérité, tout baisse et les pannes, comme le monde, ne sont plus d'ein bon chalêtre.

La Buée (2) [N° 168]

Les quenelles. — Panne bouclettée. — Les parrains. — La rigaillée. — Les badras. — Le casse-pierre. — Le pannon. — Menaces de mouillasse. — Proverbe. — Le lessif. — Le voidard. — Il berouine. — La roue-de-chârte.

Elle a le ventre grand, la vieille panne, ein vrai département, mais jamais elle ne tiendra eine pareille affourée de fait. La fermière, point chipaude, en estalle une autre à côté, sur une haute selle largement empallée et l'arunte, l'ayote soigneusement avec des morceaux d'ardoise. Si ça ne yotait pas, ça gâterait sûrement par dessus les bords.

Puis elle s'occupe des quenelles et des quenichons, qu'elle étoupe dans les règles en vrouillant tout autour ein poupeau de reparon. Après quoi, armée d'un maillochon, elle enqueniche les quenelles dans le cas ou bouclet de chaque panne. Elle frappe à petits coups ben paré, parce que c'est bentout fait de boucletter eine panne, et eine panne bouclettée, c'est eine panne pardue.

Enfin, tout est prêt et, tandis que les femmes s'occupent à passer les cendres dans une vieille guerle, les parrains commandés de corvée s'en vont qu(e)ri(r) de l'eau jusqu'à la fontaine de la Jonquière. Il n'y a plus moyen d'en pêcher dans le douet, qui est presque à sec par suite du temps hâleux qu'il fait dempis ein mois. Ils apportent l'eau dans un grand boyard qu'ils trimbalent au moyen de deux pôts (paux) enquillés dans les bérières et sur lequel se berdance un seillot mis à baller pour empêcher le liquide de houer. Ils en attrapent eine suée, les pauvres ! car la fontaine est à près de cinq cents mètres, et il faut remplir non seulement les pannes, mais la poêlette où se chauffera la buée, et aussi tous les terrassons, terrasses et terrines épiraillées dans la cour. Ça ne compte pas, du reste, puisque les parrains c'est fait pour bédasser.

Les marraines, il faut bien le dire, ne s'amusent pas non plus à regarder de quel côté vient le vent. Tout de suite elles ont allumé une rigâillée dans le fourneau, et le feu baule sous la poêlette dans laquelle elles ont mis fondre du cristau. Et tout le restant de la bourdée elles savonnent, frottent et badrassent côte à côte.

C'est à peine si elles prennent, vers midi, le temps de manger eine goulée, et elles s'arrochent de nouveau à leur besogne, qu'elles continueront toute la ressiée. Elles ne se dérayent ein moument que pour distribuer queuques hampanes aux drôles qui sont toujours en chantier de gassoter dans les chaudrons. Les quéniasses, c'est la grêle ! Ça ne sait pas queunes sottises faire : de vrais adelaisis !

A fur à mesure que les paquets de linge sont échangés, les deux ménagères les empannent en y intercalant, y entrebouêchant des chapelets de casse-pierre, qui donnera eine bonne sente à la buée. Mais bientôt elles sont obligées de reconnaître que jamais elles ne logeront tout ; les pannes sont pleines à haut-mûlon et le lessif dégobillerait. On sait ben que ça s'assoule toujours à voider, mais quand même il n'y a jamais d'amain de mettre tout ce qui reste de torchons et d'essuaux. Il faut placer un pannon par le couté de la petite panne ; ça sera ben encanchant, mais sans ça n'y a pas moyen de moyenner. Chose dite, chose faite. Tout le menu fait se

case enfin et la mère n'a plus qu'à fergailler sous sa poêlette, tandis que la fille se met après la dégraisserie, nom générique de tous les effets de laine ou de couleur, des salopettes de coton et des pernampilles de toile biarre.

Au soir la buée est déjà à moitié chaude, et, en quittant ses pannes, dont les quenelles dozillent dans la poêlette, la fermière jette un regard inquiet vers le ciel. Hélas ! il y a eine grosse crâ dans la mar, et le soleil s'est couché dans n'ein soutre. Elle aurait encore ben la chance, après ein pareil hâle, d'avoir de la mouillasse ! On sait du reste que les belles femmes ont toujours mauvais temps pour la buée. La fermière se couche esquintée, mais aussi elle en a fait eine décossirée !

Le lendemain, à la déjouquée, elle ne fait qu'un saut vers sa buée. Avant le petit jour elle a déjà fait boulir ses cendres, trois pleins demeaux qu'elle a délayés dans la poêlette et voidés ensuite sur les encherroirs qui recouvrent le linge. Déjà à l'heure du déjeuner, le lessif a pris une couleur ambrée qui se foncera de plus en plus. Elle y ajoute, pour l'embonnir, une livre de rousine, selon une recette qu'elle tient de sa mémé, autrement de sa grand'mère. Le plus fort est fait : il n'y a qu'à chauffer et à voider régulièrement. La fermière ne laisse ce soin à personne. Elle ne quitte sa buée que pour courre à la mâssière et en rapporter un fagot de fournille dont elle fait sauter la rôrte et qu'elle fourre par brassées dans son fourneau. Puis elle saisit son voidard dans la poëlette et dévenance le lessif à tour de rôle sur chacune de ses pannes.

Dès qu'elles sont pleines, elle retire les quenichons et le lessif gile à plein les quenelles. Trente fois peut-être dans la journée elle recommence la même manœuvre. Le tantout les voisines arrivent à la queu leu-leu, apportant chacune un paquet de linge pour le mettre à la vouée, sous les encherroirs. A charge de revange, n'est-ce pas? Et puis cela fournit l'occasion de gouler un brin. On parle du temps, surtout, qui a été brouillassé toute la matinée et qui ne s'embellezit point. Même la fermière en est toute morose et sement pas d'ein trop bon goût. Ça s'est mis à berouiner ; il est déjà venu dessetrois bions. « Enfin, ça ne sera petête ben qu'eine marée : le vent a l'air de se hauteyer et faut espérer qu'il ne mouillera pas demain. » Tel est le pronostic réconfortant des commères. C'est toujours ça de réconsole ! Après tout, conclut la fermière, quand même qu'il ferait queuques vent-vole, s'il ne veint point de grousses hargnes, je nous tirerons toujous d'affaire.

Et elle continue de voider et de fergâiller, toute enveloppée dans la vapeur qui sort en volutes entre les ardoises du toit. Toutefois elle laisse sa buée de bonne heure, car elle aura demain eine fameuse érussée. D'ailleurs le lessif, qui bout depuis midi, est devenu presque noir; il écumeet fait des boilles comme de l'eau de savon ; des gouttelettes suintent à travers l'arzille des pannes. C'est signe que la buée est bonne. Un autre signe moins réjouissant, c'est que le soir il y a eine grande roue-de-chârte, ein œil-de-bœuf autour de la leune.

La Buée (3) [N° 169]

On dépanne. — Les laveuses : la Penance, la Baronne, Colibri, Marie Cantiteau. — On se fait un fond. — Une tôpette de tiaule. — En route pour le Grand-Arrivoir. — Les esclos. — Le devanteau. — La câline. — Les badras. — On sèche. — Le billon. — Les taquets.

Le mercredi est la grande journée, la journée du lavage. Dès avant le jour, la fille se décanche à préparer le déjeuner. La mère est dans la buanderie : elle a fiché dans le mur un bâillaud et, à la lueur de la rousillarde, elle est en train de dépanner le linge et de le fourrer dans de grandes poches. Elle a, au préalable, soulevé les encherroirs et jeté par dessus le bord des pannes la masse de cherrée, les souales, qui sont tombées dans la place en faisant : fiac ! Les hommes les enlèveront plus tard. Eux sont partis à la rivière porter les selles et préparer les places des laveuses au grand arrivoir.

Ils en rapportent de mauvaises nouvelles : l'eau est arollée ; il fait ein grand vent agapi, ein vent d'à-haut qui est fred comme ein nez de chien. Avec ça le temps se chafourre et c'est comme sûr que les laveuses vont enfondre. — « Si c'est pas fait de commande pour faire enrager ! » — bougonne la fermière.

Les quatre laveuses ne tardent pas à arriver portant chacune sous le bras ses sabots et son badras, embourrés dans un devanteau de tiretaine. Il y a la Penance vieille guenillouse édentée, dont le nez fait carnaval avec le menton ; puis la grande Baronne, un vrai gendarme taillé à coups de serpe ; et la petite Colibri, toute jeune, celle-là, toute maigrillonne, avec des yeux percés au guimblet et une goule d'empeigne. Ce sont les trois titulaires. Le quatrième, la suppléante, est la Marie-Cousineau, une vieille fille, sèche comme un échalier, ornée d'une grousse-gorge et varettée comme ein friquet, qui reste tout au bout du bourg, dans un méchant cabagétis guerpi de poués et de punaises, à ce que l'on dit. Fine avec ça comme de la toile à quatre sous l'aune, elle est fameuse, grâce à la recette qu'elle a inventée pour la confection de son café : elle jette le premier jus et ne boit que le second bouillon. En la voyant entrer, la fille de la maison a une légère grichée ; mais la fermière lui fait des gros yeux. faut ben avoir pidié du pouvre monde et ne pas remuser du nez sus les mal chaussés.

Cependant, les laveuses, avrès avoir demandé le portement, essué les gadilles qui leur pendent au nez et pris une poignée de

feu, se sont assises à table. Elles avalent une grande soupiérée de soupe à la palourde, expédient une forte tranche de lard avec un bon calot et retournent encore au chanteau pour tâter du pot de rillettes en guise de dessert. Il faut bien se faire un fond, surtout par eine fred pareille ! Queune fred ! mais queune fred ! Va y avoir moyen de fribler au bord de l'eau toute la sainte journée ! Pour les réchaler la fermière leur sert quatre grandes tassées de café avec une topette de tiaule. Le café et la tiaule, c'est le sauve-la-vie des laveuses et toute maison serait mise à l'index où la maîtresse n'en servirait pas au moins trois fois par jour.

Parfaitement ! aussi la fermière ne manquera pas de leur en porter au dîner et à collation. Songez donc que les laveuses du moulin à paroles se cotisent pour aller, à un sou par tête, faire pisser le mouton, entendez : boire une larme de café dans beaucoup de goutte.

En route maintenant pour le grand Arrivoir! De laver au douet, il n'en faut pas parler : le linge est toujours mourne quand on le rince dans les mares. Vive la bonne eau courante, l'eau de rivière.

Les pa rains ont amené les pochées de linge et aussi un grand chaudron qu'ils installent sur un trois-pieds dans le défaut du chantier, à l'amorti du vent de soulère. Dans le lessif tiède elles pourront réchauffer leurs doigts engourdelis, les pauvres laveuses !

En un tour de main, elles ont fait leur toilette de travail : elles ont pouillé leurs gros esclos ou sabots couverts ; elles ont disposé le bas de leurs cotillons en culottes bouffantes, autour desquelles elles ficellent des guêtres de paille descendant sur leurs sabots ; elles ont ceint leurs grands devanteaux de tiretaine, leurs dornes toutes taponnées ; enfin sur leur tête elles replient en forme de tuile une feuille de fort papier jaune et en font une sorte de câline rattachée sous le menton par un brin de fil fouet ; cela leur garantira un peu les joues de la morsure du vent froid. C'est dans cette toilette de bal qu'elles s'installent en rang d'oignons au bord de l'eau, chacune à gauche de sa selle.

Et le raffût commence, scandé par le tambourinage des badras. Il ne s'interrompra guère de toute la journée et je vous assure que celui qui y aurait prêté l'oreille n'aurait nul besoin le soir d'aller au guiment pour savoir des nouvelles du pays.

Sans doute les propos qui se tiennent là ne sont pas toujours aussi édifiants que la morale en action, mais faut-il faire un reproche à ces pauvres femmes de cancaner avec moins d'atticisme que des mondaines?

Sur les neuf heures tous les draps de lit sont déjà lavés et, à part deux ou trois qui se sont trouvés soualoux, ils n'ont pas été difficiles à décossir. Les hommes les remmènent à la ferme et s'occupent d'organiser le séchoir.

Presque partout dans notre contrée les femmes lavent agenouillées dans une boîte, puis égâillent le linge sur les haies. Au bord de la Loire on a l'habitude de laver debout, et l'on étend la buée sur un billon. C'est une longue corde *ad hoc*, de la grosseur du petit doigt, que l'on fixe par des sucornis à la tête des piquets espacés de quatre à cinq pas, et dont on amarre, on souque les extrémités à des troncs d'arbres. Sur ces billons le linge est pincé par des taquets en bois de frêne, article de commerce, spécial, dû surtout à l'industrie des vieux garçons mariniers, des traîne-bâton, comme on les appelle.

La Buée (4) [N° 170]

Le vent se galarne. — Une cingalée. — Le temps s'enlève. — On épare. — On badrasse jusqu'à l'embreune. — Prise de bec avec uu marinier. — Une écalmouchée du gars Ravon. — Jaquedale. — Fin de la Buée.

La fermière se préparait à éparer ses draps ; mais, hélas ! voilà qu'il se met à mareyer. Tout le matin, du reste, le temps avait été amarré. Va ben falloir attendre pour éparer que ça s'enlève. Le fâcheux est que ça ne s'enlève pas du tout ; tout au contraire, le vent se galarne et le temps se groussit de quart d'heure en quart d'heure. La fermière en terpe d'impatience. Vers onze heures elle court elle-même porter des parapluies à ses laveuses. Les larges tiennets rouges et verts sont attachés aux pattes des selles et semblent de loin une rangée de champignons.

Il était temps ; cinq minutes après il arrive une cingalée de pluie et de vent à décorner les bœufs. C'est la hargne de midi.

Les selles bransellent et menacent de dévirer ; des moilons d'eau, toute brouillassée par de la lâ délayée viennent liagosser sur les sabots des laveuses qui, elles, se dépitent à laver sous les dégouttières des tiennets qui leur découlinent dans le dos, tout entribardées qu'elles sont par leurs tabliers nappis de pluie que le vent leur sappe aux jambes.

« Bah ! disent-elles pour s'encourager, ça n'est qu'ein hargnon : velà la galarne qui ôvère le cul, ça va bentout se calotter ! » De fait, ça se calotte tout de même à la fin, lorsque les malheureuses sont déjà trempées à la peau, et le temps s'est enlevé tout à fait quand à midi la fille de la maison vient leur apporter la soupe au lait, une platée de gogues en pagale, une écuellée de pois greneaux et l'indispensable café à la tiaule.

— « C'est égal, dit la Colibri, en tendant sa queue de rat ouverte à la Baron, qui y prend eine chinchée, c'est égal, je parie que n'y a sement pas ein garne de notaire qui arait voulu être à noute place tout à l'heure. » — « C'est ponmoins de ceté coup là que la sueur de notaire arait été chère ! » réplique la Penance.

La fermière, elle, s'est précipitée à son billon ; elle tient à profiter de l'éparée pour égâiller au moins ses draps. Ils pouvent ben sécher dans eine bourdée, et ça serait eine si bonne décanche ! Elle y ajoute les chemises aussitôt que les hommes les ramènent de la rivière, et peu à peu les morceaux de menu fait. Seulement, elle ne passe tout cela au bleu qu'à fur à mesure, parce que le linge resterait pouêle si elle ne l'éparait pas tout de suite. C'est que le temps est toujours menaçant, et elle est secouée tour à tour par des transes d'espoir ou d'émoyance. Le vent s'est bien amoduré ein petit, mais n'empêche qu'il tutoie pas mal le linge et, s'il était mûr comme il y en a, celui-ci serait bentout effrangé. Les draps s'enflent comme des tape-nez et les coulouettes claquent comme des bannières d'orphéon. A chaque instant il faut courre assolider un piquet qui s'éloche ou remettre un taquet qu'eine hale de vent a fait pirvoler et verder sus l'herbe. Parfois il passe des nuages, de grous bonhommes noirs, et même il tombe queuques grains de piée. Elle est ben achalée, la fermière.

Disons tout de suite que tout se passe mieux qu'elle n'osait l'espérer. Le soir, elle a la satisfaction de serrer tout son linge à peu près sec.

Même les draps sont vrai rudes ; les chemises seulement sont peut-être un peu douces aux poignets et aux goussons. Elle n'aura plus demain à éparer que les torchons et le dégraissage.

Quant aux laveuses, elles continuent de frotter et de badrasser juqu'à l'embreune, toujours harquélant et toujours bobotant. Pendant la mariennée, elles ont eu une forte prise de bec avec un marinier qui poussait avant une toue de gabarage et qui leur a touillé leur eau avec sa bourde. Mais le plus sérieux a été l'écalmouchée que leur a faite le gars de Ravon, le grous cocônier du bourg, ein méchant moutard, pus mauvais que la gale, qui les a agonisées de sottises,

« Velà-t-il pas (c'est la Baron qui parle), qu'à la sortie de l'école — ou ben c'est-il que le régent l'avait f... lanqué à la porte parce qu'il ne pouvait pas s'en aider — ceté n'a que-faire là s'en veint treuller au Grand-Arrivoir. Il était là à boyer la goule sur nous depis ein jamais de temps, quand la Colibri, lasse d'être bignolée, s'engivane de illi dire : « Tiens, vela Jaquedale, qui mène les poules pisser ! » — Alle était ben arrivée ! Il te l'a engueulée comme n'y a point de fournelier. Comme si a ne savait pas que ne faut jamais aquiner les freulons.

« Ein galopin comme ça, c'est tout de même que les ravire-chiens, vous savez ben, ces petits mélons jaunes qui veinnent vous virouner autour de la tête et vous breuyer aux oreilles comme des enragés : n'y a qu'à les laisser tranquilles si on ne veut point étére mordu. — La mère Penance s'est-elle pas embousée de mettre son liard : « Attends, qu'a y a dit, mon vilain mâzette, je vas faire ta pourrée à ton père, de soir, en arrivant ! » — Pour sa peine, le vilain tout-laid y a tiré, eine langue d'un pied de long. — « But ! qu'a dit la Colibri, conter ça au père ! il donnerait eine image à son gobe chuchons. Tu ne sais donc pas qu'il est devenu aussi sot comme-t-il est grous, depis qu'il est du Conseil?

« Du coup l'adelaisi a pris eine pougnée de sable et l'a jetée sus noute linge. J'avons té obligées d'en aigancer pus de vingt morceaux Par bonheur que voute gas Pierre arrivait dans ceté moument-là. Il avait vu le coup se faire et le galopin qui se keutait dans la lucette. Il te l'a bentout ieu décanigé de là dedans. Le moutard a ben essayé de s'ensauver ; mais Pierre l'at empoigné à la crapacine juste comme t-il passait l'attrape chien de la Prée-basse.

« Pis il l'a rapporté par la grigne du cul au Grand-Arrivoir et l'a tantouillé dans l'eau la tête en bas jusque parsus les oreilles. Si vous aviez vu ein gars coiraud et enguergueté prendre sa discampette en ouignant ! Il s'en sourveindra le grand bodin. »

Voilà les incidents que, le soir, au souper, se plaisent à conter les pauvres laveuses. Après avoir avalé la soupe, bu un dernier coup de chien et reçu leurs vingt-cinq sous, elles s'en vont, leurs badras et leurs esclos sous le bras, ayant dans la journée lavé leurs trois pannées de linge et, entre temps, émardé toute la paroisse.

R. Onillon.

***

Au café (environs de Brissac) [N° 171]

Gusse. — Crée-vous que ce vin-là est déjà si bon? c'est vart et piate, et ç'a goût de gorin.

Toine. — Eh ! ben, je crains ben que nos risins ne meurissent point non pus c't'année ; pourtant ça c'mince à verzéler.

Gusse. — Dame ! crée vous, queu temps ! hier au soir y avait des silées jaunes dans le soulé couchant, ç'annonçait ça ; et pis tant que le vent sera bas, ce sera la même chouse.

Toine. — C'est que ç'a ben piété dimanche ! ça bouteillait dans les rouéres, les dales n'avangeaient s'ment pas.

Gusse. — Vingt-cinq bon sang, quel accas ! J'avais côre queuques terzeaux de blé dehors, et pourtant ils étaient ben faits, les gearbes étaient bouéchefardées, c'éte fini ben fait, et ben, c'était confondu jusqu'en bas.

Toine. — C'est eine année de perdue ! Du reste toutes les années mouillasseuses ne valent ren... La gelée de ce printemps avait déjà bu ben des busses de vin.

Gusse. — Eh ! ben, et la coulure, la brime et toute la séquelle des maladies ! J'avais côre vu ça de meshuit... Dame ! va pas falloir trop annetter la bouteille c't'année.

Toine. — Je sais toujou ben que c'est pas ce que j'en ai qui fera dégobiller la cu d'anchère ; y a ren ! et le si peu que y a, les risins sont aussi éguenillés ! Bute ! J'en aurai-t-y s'ment deux jalayées? et pis c'est vart, les avettes ne vésineront pas dessus aux vendanges.

Gusse. — Baste ! t'en auras pus que ça ; c'est pas grand un jalai.

Toine. — Eh ! ben, non de gouette ! mon gars, si tu voyais ça, c'est pitié ! c'est des méchantes roquilles, et pis y en a pas des rabatées... Moué qu'avait si ben arrangé ça ; j'avais auvart des aujous que j'avais remplis de fumier... Et pis, tiens, bernique !

Gusse. — C'est pas la peine de se faire des chimères ; et pis quand on se tabuterait davantage, quė qu'ça ferait?

Toine. — Ben oui ; mais crée-vous que c'est pas bisquant de ne ren récolter et de faire tant de frais !... Y a côre queuques méchantes albotes, si ça pouvait s'ment chopir in mion, j'en ferais de la boîte, ça s'rait toujou moins piat que de la piée.

Gusse. — Tout le monde était ben emboimé de planter de la vigne ; ça va les referdi, ça.

Toine. — Y a ben de qué !

Un Quincéen.

***

Conte dy Sorcier (Tiercé) [N° 172]

— Vouévons, les quéniaux, arrimez-vous ben en rang autour de la cheminée ; la mère Cillette va faire une grande fouée, vous allez vous essorer les guiboles ; vous êtes quasiment tout enfondus ! vous auriez ben mieux fait de vous mettre en tapis ; quand la pié s'met à chayer si d'saut, ren n'saurait la bourder d'vous cotir amont les pattes. Pis avec ça il fait une berrouée qui est vrai frède, vous êtes quasiment engourdelis. Ça fait que pendant que vous allez vous récalir, j'vas vous dire un conte fini beau.

Dis donc, la mère Cillette, mets donc un peu var eune rousine dans l'auribannier, on verra pus clar, c'est tout juste si on se voit les berlots.

Y avait eune foué eune espèce de bateleux qu'on voyait toujou courre par vâs ou chemins, qu'était toujou à treuler par les farmes pour var c' qui s'y fergansait.

l charchait son pain, mais il avait si mouasse goule que ren n'osait le champoyer ; on disait qu'il avait fait un pacte avec le diable, y passait pour un meneux de loups et pour traîner la nippe. V'là-t-i pas qu'un beau jour il a fini par quercir, et comme ren ne voulait l'ensevelir, le sacristain fit un trou dans le coin du sometière, le fourra dedans et tout fut dit.

Si ben qu'à deusse-trois ans de là, un jour que le père Phorien allait à la chasse — dans ce temps, c'était pas comme à c't'heure, il était ben dru, y partait à la déjouquée — y voué venir devers li un grand lieuvre, ben revestoui et qui l'eurgardait entre quat-z-yeux ! y tire dessus, mais ouah ! ça ne servit de ren, le lieuvre détalle, et les vl'à à s'ent' pourchasser, et toujou, dès qu'y creyait mettre la poque dessus, la bête s'ensauvait. Un moument il était si près de li qui y fouesse un coup de crosse de fusil et qui y démolit eune patte.

V'là le lieuvre qui s'en allait en clopinant, mais ça ne l'opposait de trotter ; il était ben avant dans la ressiée qu'y n'l'avait côre point aveindu.

Mais ren ne le fûtait ; le père Phorien en galetait, et le lieuvre en ridalait.

V'là que devers la nuit y prennant la route du sometière, et, en arrivant, que voué-t-y? Un grand trou à l'endret où était enterré le bonhomme, et ren dedans, et le lieuvre accroupi sur le bord, de l'autre amain, dret en face de li.

— Ah ! que y (gui) braille le père Phorien, t'aras ma peau ou j'arai la tienne !

Y fait le tour du trou et y s'arroche su li, à corps pardu ; mais y ne trouva que la terre pour le recéper ; le lieuvre avait sauté par dessus le trou.

Le père Phorien s'eurlève et voué la bête ensorcelée qui l'eurgardait et dressait ses oreilles, et y l'entendit y dire, aussi clar que vous m'entendez à c't'heure : « Hein ! gars Phorien, pour un bouëteux, v'là qu'est fini ben sauté ! »

Ah ! dame, de ce coup là il a cru en dévirer de l'œil. Y n'avait point à dire que c'était point le lieuvre qu'avait causé, y faisait un clar de leune qu'on arait ramassé eune épingle par terre.

Eh ! ben, le père Phorien n'en a jamais été mieux depis c' temps-là ; il en a attrapé eune geignée dont y n'a jamais pu se décancher et qu'il emportera vanquié ben conté li dans le paradis. Ce qu'y a de ben sûr, c'est qu'y n'eurtrouva jamais le lieuvre dans sa vâ.

Un Angevin pur sang.

***

A M. Verrier, hommage cordial et respectueux de l'auteur.

R. Onillon.

L'Araboute

Il y aurait tout un traité à écrire — et peut-être aurons-nous quelque jour le courage d'en infliger la lecture à notre fidèle public — sur les variations de la prononciation dans notre patois angevin. Chaque région et, pour ainsi dire, chaque localité a, non seulement ses vocables particuliers, ses tournures de phrases typiques, ses locutions propres, mais encore un mode spécial d'articuler les mots, d'en altérer les voyelles et les diphtongues, d'en agrémenter les finales de

consonnes plus ou moins euphoniques, d'en moduler, d'en accentuer les syllabes suivant les règles invariables d'une harmonie autochtone, apparemment innée chez les gens et inhérente à l'air de la contrée.

C'est ainsi qu'aux bords de la Loire et à peu près dans tout le pays des Mauges, pour n'en citer qu'un exemple, on aime à appuyer énergiquement sur les consonnes fortes de la fin des mots, et en particulier sur le t.

Un lit, un bout, un coup deviennent ein lite, ein boute, ein coupe. Voilà comme on a « toujours dite et toujours faite ». On va même jusqu'à ajouter un t final à beaucoup de mots desquels l'étymologie n'en comporte pas. Il faut en passer par icite si l'on ne veut pas en passer par là. Les indigènes trouvent aussi naturel de s'abrier en se mettant à l'abrite que de prendre une prise de tabate. Il est vrai que pour ce dernier cas la chinchée se pêche dans une tabatière, ce qui est plutôt une circonstance atténuante en l'espèce, comme disent MM. les Avocats et avouas.

Là encore, sur la bordure, on se plaît à transformer en ar la plupart des syllabes en er où la lettre r n'est pas muette. De la sorte le fer devient du far, la mer est la mar et l'air se transforme en l'ar sans rien emprunter au compagnon de saint Antoine. Parsonne ne s'en émarveille et l'Académie pardrait son temps à vouloir réformer ces choses. Elle pourrait en revanche constater qu'il pousse du serment dans les vignes de la région et qu'on y sercle le plus ordinairement les ensemencés. Toute médaille a son revers.

Les deux défauts que je viens de signaler — si défauts il y a — ne sévissent avec intensité que vers les rives de la Loire. Ils vont s'atténuant à mesure que l'on s'avance au Midi. Pourtant à Trémentines encore on caresse avec amour le t final. Mais déjà à Tout-le-Monde, bien que ou parce que en pays de Perrauds, on se moque carrément de ceux qui vont au lite. C'est que là on a yisu (lu) des yivres et l'on est assez avancé pour savoir qu'il convient de tchiter (quitter) ses gamaches et même ses sabarons avant de se mettre au yi. Il en est de même au Longeron où l'on prononce les syllabes en er comme les premiers prix du Conservatoire.

En résumé le cours de la Moine semble à peu près au midi la limite extrême de ces prononciations caractéristiques. Il formait autrefois les marches de la Tiffalgie et des Mauges ; il est maintenant la fin de l'ar pur et le bout du boute.

Mais bornons ici cet essai, qui n'est destiné qu'à donner à nos lecteurs un avant-goût des délices qu'ils savoureront dans l'étude du traité complet (LXXV, 655 pp. in-8°) que je me suis permis de leur annoncer plus haut.

J'ose dire que si la matière peut paraître par elle-même quelque peu indigeste, pour ne pas dire insipide, du moins on la trouvera là toute mâchée, triturée de main de maître — pas de réclame, bien entendu — transformée en une ambroisie délicieuse et absolument assimilable, à l'instar du fer dialysé Bravais, même pour les cerveaux les plus rebelles.

Je m'aperçois toutefois que je me suis laissé entraîner un peu plus loin par ce sujet empoignant, voire palpitant, alors que je me proposais tout bonifacement de narrer à la bonneda comme quoi l'abbé Lenclos, aujourd'hui curé-doyen à X., en attendant qu'il devienne évêque, débuta à ses dépens, risques et périls dans cette science de la phonétique indigène où il devint par la suite passé-maître. L'anecdote me fut contée naguère par un ami à moi, docteur en médecine, chez qui le goût et la pratique de la science sérieuse n'excluent pas le sens de la plaisanterie aimable.

Du même coup, je fis connaissance avec une maladie inédite, je crois, en tout cas insoupçonnée de moi et, sans doute, de la plupart de nos lecteurs, comme il en est trop de décrites dans les traités de thérapeutique, la maladie de l'araboute, endémique, hélas ! au pays des Mauges.

L'abbé Lenclos, tout frais émoulu du séminaire et de l'Université, venait d'être placé comme second vicaire à — mettons La Tremblade. — L'évêché qui aurait préféré en faire un professeur de seconde ou de rhétorique dans un de ses petits séminaires, s'était résigné à l'envoyer là pour quelque temps, afin de lui permettre de raffermir une santé précaire, ébranlée par de longues années de scolarité. On savait en haut lieu que sur ces buttes l'air est sain, le ministère pas trop pénible, et qu'il y avait à la cure un pasteur pourvu de quelques milliers de livres de revenus personnels, homme d'esprit et cœur généreux autant que gourmet émérite, qui se plaisait à faire à ses jeunes collègues une large part des biens que la Providence lui avait départis. Le jeune abbé y trouverait à la fois un milieu favorable à son développement intellectuel et une table copieuse, idoine à réparer un organisme anémié.

L'Araboute (1) [N° 174]

De ceci surtout, l'abbé Lenclos avait grand besoin. C'était alors un jouvenceau efflanqué, blême, exsangue, au front large mais à la poitrine rentrée. Il a changé depuis à son avantage. Fils d'un pauvre ouvrier d'Angers, élevé par charité à la Maîtrise de la cathédrale, puis au petit séminaire, il n'avait connu d'autre ordinaire que le menu plutôt frugal et l'abondance du réfectoire. Ses vacances, il les avait passées dans la rue noire, au bord du ruisseau empuanti où se cachait l'échoppe paternelle. D'air pur, il n'en avait respiré que pendant les promenades bi-hebdomadaires, ou plutôt les courses forcées que les règlements imposent aux écoliers.

Et il était resté jusque-là un écolier, un de ces grands enfants qu ne vivent que par

le cerveau, insoucieux des exigences de la machine corporelle.

Bachelier ès-sciences, licencié ès-lettres et en théologie, mais pourvu d'un savoir exclusivement livresque, il ignorait tout de la nature et de la vie. Volontiers, comme tel écrivain connu, il aurait pris pour des nids de merles les nids de grolles qui se balancent à la cime des grands léiards. Surtout il ne savait rien des us, des préjugés, de la tournure d'esprit de cette population rurale au milieu de laquelle il allait vivre. Quant au patois, c'est tout au plus s'il avait une vague idée de son existence.

Le dimanche précédent, deux jours après son arrivée, l'abbé Lenclos était monté en chaire pour la première fois ; il fallait bien se présenter à ses ouailles. Son succès, je dois le dire, avait été médiocre. Si, en entendant ce sermon de début, aussi solide dans le fond qu'élégant dans la forme, le curé et son premier vicaire avaient pris tout de suite une haute idée de leur jeune collaborateur, en revanche la masse de l'auditoire avait bâillé d'une façon à peine dissimulée. Quel prédicateur était-ce que cet abbéion malingre, aux gestes rares, aux épaules étroites, même sous les plis flottants du rochet, dont la voix grêle arrivait à peine aux fidèles des bas-côtés, en des périodes qui passaient de bien haut par dessus leurs intellects rabousinés !

Parlez-nous de son prédécesseur, l'abbé Crouillaud, un gaillard qui en aurait porté deux comme ça de chaque main à bras tendus sans se déculotter. C'en est ieun qui en avait d'eine éloquence ! Quand il prêchait, on arait cru entendre breuyer in bouvard de deux ans ; les vitraux en derlindinaient et ses poings, en s'abattant sur le rebord de la chaire, auraient fendu des têtes de femmes. Aussi l'Evêché venait de le nommer à une petite cure du Baugeois.

L'abbé Lenclos n'avait point une platine de ce calibre-là. C'est pourquoi la mère Bicoteau, de la Grange, qui chaque dimanche s'endormait régulièrement aux premiers mots du prône et dodait en conscience pour ne s'éveiller qu'au moment où l'orateur sacré disait : « C'est la grâce que je vous souhaite », suivant la formule liturgique, la mère Bicoteau piqua ce jour-là un somme mémorable. Jamais ses voisins ne l'avaient vue roupiller avec tant de conviction. La tête dévirée sur le taillé de sa chaise, la margoulette pendillante, elle ôvrait ein freu à illy fourrer ein bon sabot, et lorsque, au Saint-Sacrement, le choreau brandouilla l'échelette, on dut la tirer par sa migâillère pour l'arracher à son cail et la faire s'amouir, toute endôvrée encore, sur sa bancelle. On arait dit ein queneau qui arait ieu bu sus du pabot.

— Queune chétie chivrille de vicaire qu'ils nous ont envoyé là ! s'écria sur les marches du perron le gros Bouland, riche marchand de bœufs habitué à mettre les aumailles à prix d'après leurs maniements.

— Oui, appuya maître Sauvageot, de la Haute-Chalandière ; il n'est pas Dieu possible de vâr queuque chouse de pus faluchet : il est à coller contre les murs. Il arait, ma feinte, bon besoin de remettre dans sa peau !

— Avec ça qu'on dirait ben qu'il a le corps attaché avec des rôrtes, opina le petit Rutard, le charron ; ça illi en donne ein'ar tout bachas!

— Buh ! conclut le père Migeaud, du Senuçon, homme d'âge et d'expérience, on voit ben qu'il n'est point d'ein bon chalêtre. J'ai eine doutance que ç'ara ben du mal à se faire vivre, ein quervard comme ça : c'est encore ein voiseau pour le chat !

Et là-dessus tous quatre s'en allèrent au bouchon voisin chopiner en faisant leur quadrette, sans même songer à porter la santé du malheureux vicaire.

Quant aux Congréganistes, dont les sentences font autorité en ces matières, elles décidèrent à l'unanimité, entre messe et vêpres, que l'abbé Lenclos prèchait on ne peut pas plus mal, et que d'ailleurs il avait la figure longue comme ein essue-mains. Le pauvre abbé était baugé à l'aune locale et jugé sans appel.

Le surlendemain, le jeune vicaire, resté seul à la cure, faisait, pendant la mariennée, les cent pas sous la charmille du jardin, en lisant son bréviaire, quand la vieille Jacquine, la servante, vint l'appeler :

— Monsieur l'abbé, c'est le gars Caillaud qui veint vous querir pour ein malade !

L'abbé Lenclos rentra aussitôt au presbytère, où, dans le vestibule, il trouva le gars Caillaud qui l'attendait en tournant gauchement son chapeau entre ses mains.

— Monsieur l'abbé, je sé venu vous charcher pour maître Martin, le meunier du moulin du Grand-Cuivre : il est ben malade.

— Bien, mon ami, répondit le vicaire ; le temps de prendre mon chapeau et je pars avec vous.

— Céquére, reprit le gars, vous feriez vantiers ben de prendre voute sac à l'Estrême-Onction. Le père Martin est quâsiment à la fin : il a « l'araboute ».

Sans répliquer, l'abbé s'en fut à la sacristie, se munit du sac de lustrine noire qui contenait la burette aux Saintes-Huiles, et se mit en route avec le gars.

L'Araboute (2) [N° 175]

Chemin faisant, il examinait d'un œil curieux cet éphèbe à la carrure déjà athlétique, aux joues replètes et brunies, bien qu'encore tiquetées des tavelures de l'enfance, aux petits yeux gris pétillants de malice narquoise sous un front bas qui dénotait l'inintelligence foncière. Et en le regardant trotter devant lui avec la souplesse de ses dix-sept ans, nu-pieds, en chabirons dans ses sabots couverts, il ne pouvait se retenir d'envier la belle santé de ce petit animal sauvage,

de qui la vigueur juvénile aurait eu sans peine raison de ses forces à lui et de sa virilité étiolée.

— Est-ce loin, le moulin du Grand-Guivre? lui demanda-t-il à la sortie du bourg.

— Moyennement ! j'en avons pour eine petite heure.

— Ah ! dit l'abbé, qui allongea le pas et se mit à marcher côte à côte avec son guide.

— Oui, reprit le gars ; encôre j'en arions pour ben pus que ça si je voulions suiver les chemins ; mais j'allons couper par les adressées.

Quand même, continua-t-il, il ne illy fait pas vrai bon dans ces raudits chemins ; ils sont patouilloux que la dève : ça n'est qu'eine casse et des mollières partout. Il a trop mouillassé tous ces temps darniers. Hiar matin encôre, j'avons accoté avec six bœufs, ein bon harnais pourtant ! Mais aussite, j'étions emmollinés jusqu'au meu. A fallu décharger noutre cent de fournilles pour nous en dépecasser. Enfin, c'est ça noutre rente à nous : faut toujous trâvailler à sa raidine force, à chemise mouillée, ou ben être dans le pitoil et dans le gigourit jusqu'au cul. Vous n'oursez point comme ça, vous, M. l'Abbé : vous avez ein ben meilleur métier qu' enter nous !

L'abbé Lenclos eut un demi sourire contraint et se contenta de hausser les épaules en un geste vague.

— Alors, dit-il, vous êtes le valet de maître Martin?

— Oui, dempis la mi-mars. Je sé gagé pour jusqu'après les motives, répondit le jouvenceau... Vingt-trois pistoles et demie, ajouta-t-il en se rengorgeant naïvement.

On avait quitté la grand'route depuis un bon moment ; les carroils succédaient aux carroils, partout constellés de petites croix de bois, monuments éphémères, mais toujours renouvelés, laissés par les convois funèbres qui avaient passé là.

A certains carrefours, des calvaires de granit se dressaient, qu'avait érigés la foi simple de quelques riches fermiers. Les chemins creux suivaient les chemins verts, de plus en plus défoncés de mâcres, coupés d'essigoires et sillonnés de rouères. On avait franchi sur une planche étroite et sans tient-main un large ruisseau qui gorgossait parmi les pierres de son lit : et les oreilles de l'abbé avaient veziné, et sa tête peu solide avait failli vironner, rien qu'à voir les remous de l'eau fuyante qui l'étourdélissait.

— Et il est bien malade, votre patron? demanda-t-il.

— Il a « l'araboute ». C'est ben triste, allez, Ein particulier qui a de si bon fait, qui a ramassé du butin, sans compter que sa bourgeoise avait ein bon inventaire de son couté à ielle. Avec ça ils n'ont point de quéneaux : ils araient ben ieu le moyen de vivre de leux rentes et ils pensaient se retirer l'année procheune. Mais c'est comme ça, quand on crait voler la pleume vous tombe.

— C'était peut être un homme languissant, maladif?

— Jamais de sa sainte vie il n'avait su ce que c'est d'être malade. Ein homme qui était fort dans le temps comme ein chevau, qui avait eine gogue comme ein pape, des joues comme les fesses d'ein pouvre homme, des mains comme des épaules de mouton, qui était rouge, malheureux ! qu'il n'en était violet !

Astheure il est quasiment aussi accoussé et aussi palle comme vous, M. l'Abbé.

L'écolier — le licencié — commençait à compléter son éducation ; il ne fit pas semblant d'avoir entendu.

— Comment cette affection a-t-elle débuté? interrogea-t-il.

— Débutté?... débutté?... répéta le gars, qui n'avait saisi que ce mot et qui ne le comprenait point. C'est ben vrai que ça n'est que de trous et de buttes par icite, c'est des chemins ben malplanches... Tenez, justement, dit-il à l'abbé, qui venait de broncher sur une pierre, vous avez bûché ein naveau. vous l'arracherez en repassant. On n'avartit point ceuse qui se brûlent, mais prenez garde tout de même, si vous voulez, pace quère c'est ben aisé de se f... ouéter la goule sus les chirons. Ils sont pus communs par icite que les pièces de cent sous.

Décidément, le gas Caillaud aimait la gouaille.

L'abbé Lenclos ne s'y arrêta pas ; il avait son idée.

— Je vous demandais, dit-il, comment la maladie du père Martin a commencé.

— Dam ! de ça je ne sarais vous en faire ein bon conte. Il se paraît que c'est parvenu par eine manière de velin d'eau qu'il a attrapé cet hivar.

Ein jour qu'il avait été mener les pochées, il a enfondu, dabé, que la raie du dos illi en sarvait de ségoire. Le lendemain on ne l'entendait pas causer ; pis pendant longtemps il a ieu ein rouâille qu'on arait dit noutre grand chârte quand c'est qu'a na point té graissée. Tout ce pruntemps il a rômionné que c'était eine pitié ; il crachait des caraillas comme des vrais lumas. Ces jours darniers ç'a encôre rempiré et, au jour d'anuit, ça illi sfle sus l'estumale comme ein ravaud de vipères, ça illi jarzelle...

— Ça lui jarzelle?

— Oui, il souffle comme ein jars qui a le cul lié. En arrivant dans les ruages de la farme, vous l'entendrez trente pas loin. Il a ben l'araboute.

— Mais que dit le médecin?

Le gars lança par-dessus son épaule un coup d'œil ironique à l'abbé Lenclos.

— Les médecins !... Ils n'y aconnaissent ren. J'avons 'té en charcher ieun ceté nuit : il est aussi bête comme noute grand beda !

L'Araboute (4) [N° 176]

— Ainsi, M. Martin ne s'est pas soigné pour cette maladie?

— Je pense ben que si, tenez ! Il a été jusqu'à Jallais trouver le père Chamboriau, qui n'en manque point, ben sûr ! Même qu'il y a fait trois voyages. La première fois, le devin ne savait pas trop qu'en dire, mais la seconde il a dit comme ça à noute maître qu'il avait le berchet chait. Sement il ne pouvait pas illi remettre tout de suite. A ben fallu que je le remène côre eine fois, et je vous réponds que le père Chamboriau l'a fait chanter. Il illi a dit de se déhaner, pis il te l'a empoigné comme s'il avait voulu se leutter avec li : et je te tervire, et je te boulange, et je te halbourre, et je te harbeugne, et je te guermoire, et je te tervâse ! Il l'écachait dans ses bras comme s'il avait voulu l'écramouir.

— Et ce massage l'a soulagé, au moins?

— Ah ! ben oui ! Il n'en a été que pus mal hairé.

Pendant dessetrois jours j'avons ben cru qu'il allait en terséler. C'est là que j'ai quemencé à voir que nout maître filait ein mauvais coton et que ca parfinirait à illi jouer ein vilain tour. Ç'allait toujours de pire en dôsse.

— Et alors?

— Je ne devrais ben pas vous dire ça, mais j'avons té charcher ein conjureux pour le médeciner. C'est moi qui ai été le querir, tout comme j'ai été vous querir anuite... jusqu'à Chaudron, s'il vous plaît... Encôre j'ai ieu la peine de retourner à l'embrune le reconduire avec la jement pécharde. C'en a été d'eine écalmouchée ! Et qui ne m'a sement pas offart ein coup à boire quand je l'ai ieu mis à la porte de sa cahurne, le vieux pouacre ! J'ai pensé qu'ils pouvaient ben le garder dans son Chaudron et illy mettre la courtoire : je sé pas près d'aller l'y rechercher !

— Ce conjureux, qu'est-ce qu'il a fait?

— Ne m'en parlez pas ! Il a fait brûler dans noute four pus de la moitié de la mâssière de lande pour cuire la maladie, la haire, comme-t-il disait. C'était eine poule noire, qu'il avait mis dans la maincelle de drête, avec ein grous crapaud boursier dans la sieune de gauche.

Il a fergâillé toute la sainte journée ; les fombrêches en volaient partout. Le bonhomme était rouge comme ein coq et le four tout blanc. Quand c'est que je l'avons rouâblé après ça, j'avons pas retrouvé ein bout de rouchâille des deux pouvres bêtes.

— Et la maladie n'a pas été cuite?

— Ouitchte ! Il te l'a cuisue de vrai, la maladie !

Moi, j'avais pas de fiète pour deux sous dans toute ceté funérâille-là ; mais les patrons le voulaient : c'est ieux qui sont les maîtres est-ce pas?

— Vous n'avez rien fait de plus, interrogea l'abbé, que toutes ces révélations d'une mentalité spéciale et d'un monde pour lui inconnu commençaient à intéresser.

— Grand tort ! Oh ! si, j'en avons fait des tours et des ratours ! J'avons été au bout des coûteaux de Chalonnes trouver ein rabouteux qui a guéri des masses de monde : il n'a ren su illi faire en tout. J'avons consulté à Montjean ein vieux zeguin qui passait pour ben savant. Il illi a enseigné de l'alcide avec de la graisse de blaireau. Ça sarvi de ren. J'avons couru en-jusqu'à La Poèze voir ein jugeux d'eau qu'ils appellent là-bas le bonhomme Pissoux. Il illi a donné des harbes fortes pour boire dessus et pour faire des pâteaux. J'en avons fait assez de cataplâmes et des potées de tisane !

— Et?

— Ben, ça illi a fait comme qui arait pissé dans n'ein violon pour illi donner du son !... Mais tenez, continua-t-il, velà assez longtemps que je sommes à paguenêcher par mâres et pas bouillons dans les creux chemins. Si vous voulez, j'allons passer par la rotte que velà là et prendre les trutées. Sinon de ça, je serions obligés tout à l'heure de passer sus le grand perré ; faudrait pas illy manquer voute coup. Si vous alliez faire eine horchée comme vous en faisez quasiment à tous les pas, voute affaire serait pas champignole, dam ! A coûté, c'est dedans, et g'na de l'eau jusqu'à la califourchette. Vous seriez ben sûr de vous enaiver dans vous souliers par le col de voute chemise.

On marchait depuis plus d'une heure.

— En avons-nous encore pour longtemps? demanda l'abbé, qui se sentait fatigué.

— Je serons rendus entreci ein quart d'heure, assura le gas.

Il fit tourner sur le pivot où elle était en équilibre la lourde cloie de charpente qui fermait l'entrée d'un champ et les deux compagnons de route s'engagèrent à la suite l'un de l'autre dans la voyette qui s'allongeait sur les cheintres, contournait les bergeons et serpentait au bord des détournailles.

Au bout du champ, un échalier à hauteur de ceinture barrait la voie. Le gars, leste et habitué à la manœuvre le sauta d'un bond, tandis que le vicaire, embarrassé pas sa soutane et gêné par le sac aux Saintes Huiles,dut s'y reprendre à deux fois pour le franchir. Puis on reprit la cheintre et le routin pour arriver à un second échalier, et à d'autres, qu'il fallut franchir de même. Parfois, des branches d'arbrisseaux épineux s'allongeaient au-dessus, rétrécissant le passage :

— Prenez garde de vous égraciġner, M. l'Abbé, criait le gars : velà ein argancier qui a ben manqué de me brider la goule.

— Merci, mon ami, répondait le vicaire.

Au bout de quelques instants il en revint au sujet qui le préoccupait.

— Et de la sorte, rien n'a pu soulager M. Martin?

— N'y a point qu'eine affaire qui a ieu l'ar de illi faire ein petit de bien : c'est quand je nous sommes mis à le faire boire sus la marde de chien.

— Sur la...? Que me racontez-vous là?

— Ça vous étonne, ça, Monsieur l'Abbé, ricana le gars. Vous ne savez donc pas que n'y a ren de pus souverain?...

L'Araboute (5) [N° 177]

— Vous ne connaissez pas encore tout, allez, malgré que vous êtes ben savant. Mais tout le monde boivent sus la marde de chien. J'en avons ramassé pour noute maître pus d'eine mesure ;... mais ren que la marde ben propre, par exemple.

Le trop curieux enquêteur faillit avoir un haut le corps. Le soleil de juin tapait ferme et incendiait les champs ; les sonne-midi assourdissaient de leur grincement monotone; la marienne dansait sur les guérets. On en était au douzième échalier. L'abbé Lenclos était trempé de sueur, et de plus en plus essoufflé et de plus en plus gauche dans ses mouvements.

— Non de Gouet ! que vous avez donc tout de même l'ar impopompe, M. l'Abbé, lui jeta le gars Caillaud.

— Y a-t-il encore beaucoup de ces échaliers? se contenta de répondre le prêtre, anhélant et résigné.

— Pus ren que sept et encore trois riages de champs ; après je serons rendus, répliqua l'autre.

L'abbé fit appel à toutes ses forces et à tout son courage pour suivre le gars, qui filait comme un cerf. Tout à conp il tressaillit, énervé, et ne put retenir un petit cri. Un froufroutement de feuilles sèches dans le talus de la haie venait d'annoncer la fuite effarée d'une couleuvre. Le valet se retourna, moqueur :

— C'est-il tout de même que vous avez peur d'ein vipère qui s'ensauve? dit-il. Allons donc ! ein méchant velin qui ferdasse dans le crossier !...

Mais, remarquant la pâleur croissante du vicaire, il ajouta :

— Il en fait eune ousée de chaud ! C'est petête ben putout ça qui vous a tapé sus la cocarde. On a bentout fait de s'échauffarder par eine chaud pareille. Mais ayez pas peur, le soulé ne sera pas si punais demain ; il a des jambes et gn'a des bonhommes dans la mar, c'est de l'eau pour cete nuit, inmanquable.

Et il modéra son pas pour permettre au vicaire de le suivre.

— C'est ben vrai tout de meinme, observa-t-il, que gn'a à s'y fier qu'à moitié avec ces vipères-là. C'en est guerpi dans ces câtilliers. L'autre matin, comme j'enlevais ein faix de pansion, y en a ieun qui s'est vrouillé autour de mon paufourche, de mon fourché, si vous aimez mieux. Je n'ai ieu que le temps de le sarper avec ma faucille.

Il s'arrêta brusquement.

— Tenez ! là-bas, regardez donc, dit-il à demi-voix.

Ses yeux brillants, son doigt tendu désignaient un point dans les sillons d'une immense pièce, fraîchement planchée qui convergeaient, rigides, vers l'horizon.

— Je ne vois rien, dit l'abbé, qui s'écarquillait vainement les yeux.

— Ah ! vous autres lisoux !... Vous ne voyez pas le beau lièvre qui est gîtré dans la raize?

Au même instant, la bête se levait à quatre-vingts pas et, la queue droite, les oreilles couchées sur le dos, coupait obliquement vers la cheintre opposée.

— Le voyez-vous tout de même astheure? demanda le gas. Il s'en charge, j'espère, de les jamboyer, les sions... Si j'avois ieu mon fusil ! soupira-t-il. Mais on se retrouvera, mon vieux caneçon ! A la revoyure !

— Ah ! ça, j'espère que vous n'êtes pas braconnier, dit l'abbé.

— Moué, branconnier, y a pas de risque ! Sement que, quand on rencontre ein lièvre ou ein lapin qui veut ben se laisser prendre, on ne manque pas de le ramasser, vous pensez ben.

Vaudrait-il mieux les laisser? Il s'en trouve toujours queuques-uns comme ça qui pardent la termontade en mussant par les pas. Tenez, tantout encôre, j'ai porté ein lapineau au bourg en allant vous quérir. C'est justement la mère Jacquine qui me l'a t'acheté. Vous pouvez ben le manger vendredi sans illy prendre danger, il était maigre comme ein sel.

— Mais les gardes, mon ami !...

— Les gardes, on ne va pas les charcher. C'est-il ieux qui nourrissent le gibier? continua-t-il en s'animant.

Regardez-moi donc ceté planche de feuvettes : craye-vous tout de même que c'est les loches qui les ont rouchées comme ça jusque dans la terre?... Les gardes !... on les enquiquine et leux patrons aussit.

Et le feu sombre de son regard disait assez la jalousie sournoise que la plupart des campagnards éprouvent pour les propriétaires détenteurs du droit de chasse, leur haine profonde envers les larbins guêtrés, empêcheurs de colleter en rond.

Rien qu'à voir l'expression de ce regard, l'abbé se sentit courir dans le dos un léger frisson. Et pourtant il ne savait pas qu'à l'occasion le gars eût parfaitement barré un garde-chasse, et que si celui-ci eût osé franchir la ligne tracée sur le terrain, le jeune sauvage l'eût abattu sans merci, avec la profonde conviction d'agir dans la plénitude de son droit.

— Tiens ! qu'est-ce donc que ce chant? dit le prêtre, pour changer le cours de la conversation.

Dans le lointain, par delà les haies, une mélopée s'élevait, interminable, qu'une voix juvénile soutenait à perte d'haleine, inlassablement, dans les notes les plus aiguës du diapason, étrangement ornée de trilles hardis et de floritures inattendues.

— Ça, répondit le gars Caillaud, c'est le bouer des Noues-Basses qui note en touchant

ses bœufs. C'en est ieun qui s'entend à rauder et qui sait ben de tourner ein ar ! Il baulerait comme ça la bourdée entière : je crais ben qu'il ne prend pas son respir tout du long d'eine varsaine, cet an-nimal-là ! dit-il, non sans une pointe de jalousie. — Tenez, ajouta-t-il, velà le moulin. Enterci deux jours, j'avons qu'à ben mettre les varges en croix.

On arrivait enfin dans les rues, parmi les hangars et les tetteries de la ferme importante qui, comme presque partout, était annexée au moulin. Ainsi que l'avait dit le gars, les râles du malade se faisaient entendre distinctement. L'abbé se hâtait vers la porte en prêtant l'oreille, quand tout à coup le chien de garde, un énorme dogue qu'il n'avait pas remarqué, s'élança sur lui en grondant et, en guise de bienvenue, lui déchira sa soutane d'une croquée. Même le vicaire ressentit au mollet gauche comme une piqûre d'épingle.

L'Araboute (fin) (6) [N° 178]

— A bas, sale bête ! A ta nige, Bas-Blancs ! je te vas pergaler, attends ! s'écria le valet en lui lançant un coup de pied... Faites pas attention, monsieur l'Abbé, reprit-il, il n'est pas méchant eine miette. Sement il n'aime point les meillauds ni les gamins, pacequère y en a qui l'ont aquiné. Il a pris aussi ein pli de s'accrocher sus le monde qu'il ne conneût point. Par exemple, il a la dent mauvaise pour les oueilles : avanze-hiar encôre, il s'est amaincé après eine rague, il l'at esquintée. J'allons tére obligés de illi mettre ein tribard.

Sur le seuil de la maison, la meunière attendait toute en larmes :

— Venez vite, monsieur l'Abbé, dit-elle à demi-voix. Je crais qu'il est ben mal ; il a « l'araboute ! »

Le vicaire s'avança au travers des domestiques et de quelques voisines agenouillées au milieu de la place, jusqu'à l'orée du lit du moribond. Celui-ci délirait et râlait.

— N'est-ce pas, M. l'Abbé, qu'il a « l'arabout? » dit à voix basse la meunière, qui s'était glissée dans la venelle.

— Je crois que oui, répondit de confiance l'abbé, tout troublé.

De confesser l'agonisant il n'en pouvait être question. Il se contenta de l'administrer. Puis il salua l'assistance et, tant bien que mal, repirt seul le chemin du presbytère.

Comme il traversait le bourg, une commère l'aborda.

— Pardon, M. l'Abbé, dit-elle, si je veins au guiment ; mais maître Martin c'est mon tonton rapporté, et j'ai vu dire que vous venez de le confesser. Comment c'est-il qu'il est?

— Il est bien bas, madame, il a « l'araboute ! « répondit le vicaire avec conviction.

La femme, nullement surprise, remercia et s'en fut.

Le soir, au souper, l'abbé Lenclos était en train d'amender et de brasser la salade, ce qui est une des fonctions d'un second vicaire, lorsque le curé, s'interrompant tout à coup de découper le gigot, lui demanda à brûle-pourpoint :

— Et qu'a donc ce pauvre père Martin, du Moulin du Grand-Guivre?

— Il est au plus mal, M. le Curé, il a « l'araboute ».

— Tiens, mais, bravo ! M. le licencié ; voilà que vous commencez à parler notre patois comme un indigène.

— Peut-être, M. le Curé, répliqua l'abbé interloqué ; seulement je ne le comprends pas. Ainsi je n'ai jamais pu arriver à savoir ce que c'est que cette maladie de l' « araboute » dont tout le monde m'a tant parlé aujourd'hui.

Le curé et le premier vicaire partirent simultanément d'un immense éclat de rire. L'abbé Lenclos restait béant à les regarder se tordre.

— Mais, malheureux, dit le curé, lorsque enfin il put reprendre haleine, il n'y a pas de maladie de l' « araboute ». Tout simplement on vous a dit que le malade avait l'ar-à-boute; en bon français qu'il avait l'air à bout, mon cher abbé !

Lorsque, deux ans plus tard, l'abbé Lenclos quitta La Tremblade pour un nouveau poste, il y avait longtemps qu'il était au mieux avec la Congrégation et que les gros fermiers ne juraient plus que par lui.

Il n'avait plus l'araboute.

Le Longeron, 12 novembre 1905.

R. Onillon.

***

Au sortir de la messe [N° 178]
(Région de Chanzeaux)

Manette. — Eh bé ! qué de neu cheu vous?

Jecquine. — Pas grand chouse, si ce n'est que les petiots ont la verette.

M. — En effet, qué que ça que le champête il a annoncé, qu'fallait s' faire vacciner pour empêcher la verette, et pis qu' fallait aller à la mairie? C'est pas guère ! (peu dire).

J. — Moué, j'mènerai pas mes queniots à la mairie ; j'irai chez la chasse-femme ; on dit qu'elle est ben à gré ; la connaissez-vous?

M. — Oui, je l'ai vue. Alle drigue (voyage) par la campagne ; alle a vendu un gars chez Guss (Auguste) ; alle a ben fait environ Jeanneton ; ils sont ben contents d'lé ; alle a ben d' l'ouvrage ; mais alle est embêtante, a veut pus d'caoutchouc aux bouteilles ; faut les faire tiner, on a pas torjous l' temps.

J. — Tout change ; dans not' temps c'était point des migausseries (principes) comme çà, et les poupons venaient ben tout de même.

M. — Avez-vous cor des épiaux (têtes de choux verts)? cheux nous y sont fleuris.

J. — J'en avons pus y a longtemps ; j' mangions des drageons et pis de la pourée tout l' carême, heureusement qu'il s'avance.

M. — J'allons faire la buée cette semaine ; c'est ben émoyant ; il vient des ousées, y fait du vent, ça fait voler les taquets.

J. — Allez pas faire vot' buée dans la semaine sainte torjou, vous blanchiriez vot' suaire. C'est comme Nannette qui veut mettre ses poules à couer dans c' temps-là. Á n'aura point de poulets si les ténèbres passent dessus (Le Vendredi-Saint).

M. — Vous voudriez pas ! y a longtemps que j'savons ça.

J. — Allons, faut que je m' presse pour arimber (habiller) les filles. J'allons sortir un peu annuit, ça nous fera du bien à tous. Le père est fatigué de bigourner (piocher) toute la semaine.

M. — Ben, j' vas vous quitter. Dites donc, si le chaudronnier il allait par chez vous, dites-y donc de venir chez nous. Le chaudron au gourit est percé, il le rhabillerait.

J. — J'y manquerons point. Allons, à vous revoir.

M. — A la revoyette !

***

Au Lavoir (Région de Chanzeaux) [N° 179]

Renotte. — Quen, te v'là pas moins? j'crédiais ête là tote seule annuite.

Nanne. — J'pensions point veni, ben sûr ; j'avions été chercher dau feu ché la mère Jecquine, et j'pensions m'assouère pour rhabiller mon faîte. Ben s'en prend que j'tais point assise ; v'là la femme au majeyeux qu'est venue m'apporter qué hardes à aiguancer. J'pouvions point dire non ; qué jeunesse, ça craint l' fred.

R. — Qué donc qu' t' as aux yeux? c'est-y du mau, ou si c'est qu' t'as vesé?

N. — Pale-z-en pas, ma chère, j' vins d'brailler tô mon soue.

R. — Pourqué don?

N. — Quen ! j' chais d'une furibonde après les gâs de tiau patornage, que j'en sé démontée. Figure té qu'à matin j'tais en train d'empaqueter la maison ; tu sais ben, quant à moi, si j'chais propre ; v'là le facteux qui m'amène un tas de paperasses. J'laisse tot à faire, et je m'en vas chez Rosine, pour y faire var, et qu'a mou lise.

R. — Certénément, toué quia des parents au loin t'aras cru qu'ça venait d'entre eux.

N. — Ben oui, mais point de put, pace que ç'atait des grandes écritures. Ç'atait eux qué adlézis qui m'envodiait des cartes de la postale et des visites. Y m' marquaient que ça venait de la Geurie et de Mandagascar, que j'atais eune lavouse de linge sale, que j'buvions de la tiole (eau-de-vie) et du noir (café), comme si qu'ça serait entre eux qui me l'paierait.

R. — A une fâme de t'n âge, ça devient hontable, tout ça.

N. — Oui, ma chère ; y avait trois enveloppes visites et trois postales, pis (ma grand mère à l'abbatoué) — (ben contente, ben sûr), pis cor que j' prisais.

R. — Quen, dempis qu'on a monté quelle bastringue, y sont pus entremis qu'avant.

N. — Ça fait ren en tout ; j' vas l'écri à Deroul (Raoul), il écrira au Directeur ; faudra ben qui régente ça ; faudra ben qu' ça finisse. J'veux point être leu pantin, à tous ces gâs-là.

R. — T'as ben reuson ; faut point les rater; d'meshuy y a pus de gosses, y a pu d'amain de leu causer.

Quen, y a l' gosse à la Perruchon, y vaut pas les quat' fers d'un chien ; y disent torjou qu'il est maleré (mal airé, malade), mais c'est la méchansterie qui l'rend comme ça. Lundi, j'montais ma berouettée à l'embrun (brume) ; y m'voyait ben ; eh ! ben, y m'a jeté du bourier dessus ; j'ai eu la peine de tout relaver, j' l'arais étripé, si j'l'avais tenu.

N. — Eh ! ben, et l'gâs du sacriste, cré-tu qu'y vaut mieux? L'aut' jour y venait d' faire feurtioter (raccommoder) ses sabots ; y s'est mis à courir et à crier dans l'ero (la rue), j'ai cru qui y avait des malheux ; j'en étais moitié éballottée (évanouie).

R. — Ben, et l'aut' jour ; j'étais en train d'epparer chez la Michelon ; tot d'un coup a dit à son gâs d'aller chercher d'la miellée (confiture de miel et de fruits). En s'fichant du monde y va aux ruchers secouer les aboylles avec un pion (osier). Alle l'ont piqué : heureusement qu' j'ai été avré (chercher) du vinaigre et queu j' l'en ai frotté; sans ça, il en arait d'eune goule !

N. — J'arais ben été ren crire en tout : j' l'arais ben laissé s'défendre tot seul, c't'oiseau-là. Ça les apprendrait à vivre, ces adlézis-là.

R. — Allons, bon ! j' vins d' casser mon battoué ; ben s'en prend que j'ai fini. Tâche donc de ne point te faire de mauvais sang, ça n'avance à ren. Moué, je m' fais la préposition d'aller en confesse dans la ressiée, pour faire mes dévotions demain.

N. — En effet, c'est la Chandeleur ; j'arions ben dû y penser pourtant. L'an dernier ma filleule avait brûlé son miton (fourrure) avec son barillier pendant la messe. Y coûtait cor quarante-cinq sous ; c'est torjou de l'argent.

R. — Allons, à le revoir, Nannette ; perds donc pas courage.

N. — J'en ai ben besoin, ben sûr.

Note. — Le jour de la Purification, à Chanzeaux, on assiste à la messe dite à l'intention des cultivateurs, chacun tenant un rat de cave, ou barillier, en patois.

***

Potin du jour [N° 183]

(Patois des environs de Brissac)

Noton. — Ah ! v'là Polyte ! y va nous raconter ça, li, y paraît qui y était.

Manette. — Voyons, Polyte, comment que ça y a-t-arrivé, sa tarraudée, au père Phorien ?

Polyte. — Pense-vous qui n'a reçu ène tatouille, le pauvre mâtin? Vous savez ben qu'il est les trois quarts du temps vend-dessus, vent-dedans, et pis quand y y est y boit safrement qu'il a bentout sa culottée.

Il avait donc été avance hiar à la fouère de Brissac ; il tait déjà moitié verzélé de la veille ; y s'est trouvé avec un tas d'coureux, d'arqueliers, ren que des arsouilles ; y se sont avouillés de vin, si ben que la ressiée tout ça s'est trouvé saoûl comme la bourrique du diable.

Y avait déjà ieu quéques picasseries dans éne aubarge pour le poément du subrécot, ils 'taient moitié en bisbille. Si ben qu'ils 'taient tortous à l'aubarge du Vin sans O : y chambranlaient, y faisaient le potin. Y en a-t-y pas yun qui a dégobillé sus la biouse du bounhoumme Phorien !

Sạve-vous ben que le nom de d' da de bounhoumme, quand il est comme ça en verdinguette, y n'est point c'mode ! Quand il a vu sa biouse toute berdouérée de dégobilli, ça l'a mis en vezon, il a cherché chactaille à l'autre qu'était aussi saoûl que li ; y se sont saboulés, ils ont gouincé pendant ein bout de temps ; mais à ein moument dounné y y a pilé sus le pied ; l'autre ça l'a foutu en colère ; y s'est appouété au mur, il a fait passer le bounhoumme tout brandif par la croisée.

Toine. — Ces gars-là, ç'a toutes sortes de rembrèches.

Polyte. — Le bounhoumme en a vu que des chandelles, et pis il est allé s'applaquerer sus des ragâtons, y les a époutelis ; li qu'est pourtant point achalé, il en est resté tout bobane.

S'empêche pas tout de même que le petit père y s'est fait grand mau dans le côté.

Ça yi zoupe là-dedans ; on ne sait pas ce que ça peut deveni ; y peut ben avoir queuque chouse de demanché. M'est évis que si c'éte moué, j'érais tout de même vâr le rabilleux : on peut-y savoir si n'y a que le charcoi d'attaqué.

Noton. — Cré-vous qu'il avait besoin de ça, li qu'est déjà point si en avance !

Toine. — Que voule-vous ; s'il l'avait point charché !

Polyte. — Y a ben longtemps qu'il aurait dû avoir c't' épluchée-là ! Il est toujou fourré aux fouéres avec les cabaniers.

Un Quincéen.

***

Prevail de la Gare [N° 186]

Qni se tindra do dimauche 29 de juillet au dimanche 5 août, les deux dimanches, ben entendu.

La veille, le samedi, dans la ressiée, tous les baladins feront la comédie.

Le Premer Dimanche, tote la journée.

Tout le monde vindront vouére les curiosités. O y aura bérède de jûnesses, dô grouées de paisans, et pi do bois monde de Cholet, pré s'amuser do pus d'ine manière.

A la basse heure, su les neuf heures, o y aura des illuminations de première. Le mettront tout pien de chandelles sû la route et pi dans les âbres avec dos échelles.

Quand le monde seront fatigués de vouére, ile pourront aller bouére tant que ile vedront dans thiés espèces d'auberges, o y en a de tous les coûtés... de la foire.

Dame asture, quand ô sera ine heure dô matin, ile feront pas mal d'aller manger ine petite bechée de pain avec in petit de fricot pre se donner des forces, passe que : O sera pas fini. De la manière que les comédiens feront la comédie, tote la semaine, à la net, sû les huit heures, o y aura trejou queuque chouse à vouére.

— Do bateaux qui chavirant trejou d'un coûté pi de l'autre, lle marchant prre le feu (Vagues de l'Océan) — ine grande roue quasiment haute comme le clocher de Saint-Mâlô, qu' et tote remplie de grands baquets prre mette le monde, et pi o vire en l'air (Voyages dans la lune) — ine femme à deux têtes ; lle l'appelant phénomène, o l'et sans doute son petit nom ; — dos photographes de Paris ; y me ferai trejou bé tirer mon portrait avec ma bourgeoise et pi mes drôles, prre le mette su note cheminée ; — de thiés grandes lunettes à la file l'ine de l'autre, vour qu'on vouet thiés images à la lumière (panorama) — un musée de boûnhommes en cire, et thiu qu' et joli, ou dirai que lle vont prêcher ; — dos balançouères, dos brelingots, dos loteries et pi un cimoitograffe, de thiés portraits, qui marchant comme le monde ; o l'est l'actricité qui o fait marcher.

Venez donc tretous de boûne hûre prre trouver de la place passe que o l'aura do monde si o mouille pas.

Le segond dimanche

Le feront tôt pareil comme le premier, avec thiés illuminations qu'est si joli, mais ile feront partir do fû d'artifice, avec de thiés fusées à baguettes, de thiés grous pétards qui petant si fort et pi de thiés affaires qui éclairont de tôtes les couleurs

Y m'arrête passe que si y velais tôt vous dire ce qu'o y aura, ô ferait grous comme un livre de messe.

Venez donc tretous, ve serez sûr de trouver dô monde de quemes (?) sauce, et pi pre fini, y va vous dire queuque chouse :

« O y aurat ine grande distribution d'affaires que il doûneront pre amuser le monde. »

— « O faut bé que ve raconte ine grande nouvelle qui vat en surprendre bé do ien.

A thio prévail de la gare, o vat y veni thiuque chouse qui avont jamais vu dans nos endrets; y amènerai trejou bé la chrétienne chin nous et pi les drôles pre leu faire vouère.

O let do nègres qui avont la peau aussi blianche que le fond d'un chaudron, et pi les chevus frisés queume la laine des ouailles.

De la manière que lle sont pus de quarante tretous pus nègres les uns que les autres; les femmes portant leu drôles dans leu davantère attachée su l'échine; o la dô drôlesses de quatôrze quinze ans qui sont mères; faut crère qu'a sont ben avantageuses dans thio pays.

O faudra les vouére passe qu'o sera quérieu. O l'en a qui sont menuisiers, cordoûners, orfièvres; d'autres qui soûnont do violon. O l'en a qui tapant su do espèces de grous tuyaux, prre faire danser les femmes; a se faisant remuer le ventre à tôtes les mains. O change bérède d'avec entre nous leu manière de danses; si y étais invité à leu noces, y pourra pas y aller, passe qu'y sait pas de danser tôtes thiés danses de caractère.

Lle seront renfremés dans leu cahuttes, mais le monde pourront entrer les vouère à tot moûment; dans la jornée lle travailleront, et pis la ressiée lle danseront.

Lle venant de bé loin trejou pisqu'o faudré pus de deux ans et demi prre y aller : lle sont pus marcheurs que nous; iet été ine fois de mon pied à Chambretaud, io zé trouvé bé loin.

O let bé ce qu'ol aura de pus jolis au prevail, mais o y aurat encore d'autres curiosités...

Signé. — *François Subliet, do village de la Dabredière* (*Choletais*).

***

[N° 191]

Pour le banquet du centenaire du Lycée, désirant donner à nos hôtes une idée de notre patois, j'avais adressé à plusieurs de mes correspondants un canevas de discours, les priant de le développer et de le traduire dans le patois de leur région. Je reçus trois réponses. Voici la première, de mon ami R. Onillon.

(1° Région de Montjean)

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, CHERS COPAINS, PARSONNIERS, PARAGEAUX ET TOUTE LA COMPAGNIE,

Quand c'est que le garçon du Lycée s'est amené fraquedale avanze hiar dans ma cabourne avec ein mot d'écrit de M. le Proviseur, j'ai eiu comme eine doutance de ce qué ça pouvait ben étère. J'avais vu parler de queuque chouse parsus l'sahaies. Mais quand minme j'ai pas pu m'opposer que de le bourder ein moument pour me guimanter au juste. « Se paraît qu'il me dit, dit-il, que c'est eine guérouée de professeurs et de grous magni-magnas qui vont se rassembler pour le cenquième anniversaire du Lycée; minme que Monsieur le Recteur devait venir tout à l'esprès pour se trouver avec entr eux. Au bahut, tout est par les places. Va gn'avoir ein galas à s'en faire peter la berdouille.

Mais dam, par exemple, ne s'agira pas que de fourchetter et de se rincer la dale, et de s'en fourrer dans la beille : faudra que tout un châcun, après le canard, la rincette et la surrincette, il y aille de sa petite orimus.

Moué, j'aime autant licher le gratton à la cuisine; je pourrai becqueter ben pus à mon aise. »

Jai ren répons à cet adelaisi, mais j'ai trouvé tout de meinme qu'il 'tait point si colas que ça.

Faut vous dire que dans mon jeune temps j'ai ieu eine bonne platine tout comme l's autres. La bonne femme qui m'avait coupé le lignou n'avait point volé ses cinq sous, et mon défunt père, en m'faisant donner de l'inducâtion, m'avait acheté de l'esprit à pu près ce qué m'en fallait pour ma sarvitude. Dans ceté temps-là ça ne m'arait point gein-né de m'espliquer devant toute eine bouée de grousses légumes. Sement, dempis qu'ils m'ont mis aux rémontises et renvoyé planter mes pourrées et mes naveaux, je me sé-t-il pas mis dans le micâmeau d'étuguier le patois angevin! J'ai pus ren fréquenté que des castauds, des dâbres, des vire-bouses, des bouers, des fourneliers, des perrayeux, des boitiers, des mégeilleux, des pirriers, des mariniasses, des traîne-bâton et jusqu'à des meillauds.

Je sé dèvenu aussi poitras comme ieux; je sé pu ren en tout qu'ein pouvré bonhomme paisan qui a retombé dans ses vieux sabots et au jour d'anhuit, que faudrait que je tiendrais mon bord au mitan d'eine bouée de beaux monsieurs, je sens qu'il m'en court des friblons tout le long du râteau de l'échine.

Enfin, pisqué c'est mon tour de mettre mon liard, quand ça devrait m'accrocher dans la gorgeoire, je vas m'y coger tout de meinme. Faudra m'escuser si je jaquetonne eine miette et ne pas trop pétoufler quand c'est qu'il m'arrivera d'envoyer queuques coups de pied dans la leune.

Comme ça, c'est donc anhuit le cenquième anniversaire de noute Lycée! Ça fait ein bon bail, et ç'arrive pas tous les jours que le bon Guieu donne. Faut ben illy tomber pour se trouver à n'eine funérâille de meinme! A matin gn'avait ponmoins ein n'a-que-faire qui me disait comme ça : « Pisquère que ça vous en décroch'te la margoulette et que ça

vous en bouche le châssifiau, ren que de penser dans le petit magouinage que faut que vous faisiez tantout, vous feriez vantiers aussi ben d'attendre jusqu'à la procheune fois.

Enterci ce temps-là vous vous y habitueriez et vous seriez pas si émoyé le moument venu ! » — Oui, mais râle si dans cent ans je ne sé point n'en chantier de manger les pissenlits de l'ouche aux mottes par la ris. J'avons pas les rouchets assez durs pour résister tant que ça, m'est évis, et c'est pas dû à tout le monde de porter son bois comme le père Chevreul.

Tout de meinme faut-il qu'il illy en aye passé sus nous bancs des treulées de queneaux ! Faut-il qu'il s'en seye usé des rabâtées de fonçailles de culottes ! Faut-il qu'il s'en seye fait de l'écriture de pleume, et dit des rapiâmusses, et coqué des migolées de soupe ! Quand je carcule tout ça, bonnes gens, je ne sarais en revenir ; ren que de penser là-dedans j'en sé tout ébaffé.

Mais dam aussit il en a sorti de noute Lycée, pas des harquéliers ni des happelopins, ren que des gens à la roulette qui ont du gingin et du boute-hors, des hommes qui ont pas les deux pieds dans le même sabot, ben en le cas de se dépasser et de s'épourchasser parmi le monde. Regardez ein petit queune guérouée de médecins, d'avocats, d'avouas, de notaires, d'officiers, d'industriels, de commarçants, de propriétaires, de grous de la grousse de toutes les modes et manières que velà environ nous;!

C'est pas pour nous allouser, mais tout de meinme on peut ben dire qu'ein pervail comme ça, c'est pas de la gnognote!

Il en est venu de la mar et de la soulère, du pays-haut et du pays-bas ; gn'a là des galarnois et des marpeaux, et des perrauds ; de tous les coins-cornières, par mares et par bouillons, ils se sont décanchés à accoure ribon la loi, à coûté de leux vieux régents pour célébrer avec nous la glouère de noute Lycée David d'Angers.

Marcit à ieux tortous.

Je remarcie aussit tous ces artisses qui sont venus avec leux toutoutes, leux vèzes et leux piboles, musiquer pour nous faire passer encôre pus agréablement la ressiée.

Pour eine belle cérimonie, c'est eine belle cérimonie. Je nous en sourveindrons terjous, et je crois que là-haut noute grand patron David est tout fiar de nous présider.

Tenez, pisqu'il se trouve que le nom de noute illustre sculpteur est venu à lieu, parmettez-moi de vous dire, pour finir, eine idée qui me passe par le ciboulot.

Vous êtes pas en ignore que David a fait l'estatue de Bonchamps, qui est dans l'église de Saint-Florent-le-Vieil, et c'est vantiers ben la plus belle estatue qu'il ait guère esculptée.

Ce qui illi a donné de l'engivane hors raison pour la torcher de meinme, c'est qu'il travâillait en mimoire de son père.

Eh ben, nous aussit je travâillons en mimoire de nous pères, de nous grand-pères, de nous grands-grand-pères, de nous pépés et de nous mémés, de nous tontons et de nous tantines. Je voulons leux élever sus leux tombes eine manière de croix-orée avec leux bons vieux mots de l'ancien temps. Les villotiers, les petits fernaculs du boulevard s'émaginent que c'est ein jargouin sauvage, bon pour des paisans bachas ; ils sont absulument en erreur. Badez ben à ce que je vous dis là ; gn'a dans noute patois des matriaux d'eine valeur étonnante. Malhureusement je sommes point des David d'Angers pour ieux donner la tournûre que faudrait ; mais quand meinme j'allons tâcher d'en faire queuque chouse d'à pu près ben dérigodé. Vous verrez ça à l'usure.

Astheure si ça vous haite, j'allons, pour faire baisser les morceaux, boire eine chinchée de sigournet à la santé des vieux bahutiers. J'espère que vous'en êtes tortous d'assent. Baulez donc quant et moi :

Vive l'Association amicale des anciens élèves du Lycée David d'Angers.

Le Longeron,

R. Onillon.

[N° 192]

(2° Région de Brissac)

Copains, Parageaux, Parsonniers,

Je sommes à c't' heure rassembiés ène guérouée pour fêter le centenaire de noute École.

1806-1906. Cent ans !... c'est y bentout passé !... Et pourtant c'té treulée de jours, c'té défilongée de mois et d'an-nées, le moins cabassé de nous et le pus bastant pourrait-y çartifier en voir le boute? J'avons ben des chances d'être carpaillés avant. Seul queuqu'un, comme noute compatriote Chevreul, à carbichon sus deux siècles, aurait pu var le c' mincement et la fin. Queuques-uns encôre de nos quéniaux artilloux ou à la mine émoyée, aux cheveux gaillonnés, verront ventié 2006, mais c'est gandilleux, ça ne serait pourtant pas à déjeter, mais ne vous emboimez pas trop fort.

En tout cas, j'avons yu anhuit ène fête ben aguibrée, ben dérigoguée et, de ressiée, toute noute junesse a été ben hureuse.

Tout le monde avait pouillé son beau fait et le moins faupi.

Toutes les grousses légumes de la ville et des entours ont quient à nous honorer de leu présence, et M. le Recteur li-même, point craint-peine est venu de Rennes par in temps on ne peut pus hargaignoux.

Sans décoter, des parsonnages qu'ont pas la langue dans leu poche nous ont rabâté, sans berciller, ène acas de discours. Y nous ont débagoulé in tas de rimiaux à vous faire boyer le bec ; je ne sais pas ioù qu'ils ont été les pêcher. — Faut tout de même pas être bobane pour arrimer ène

affourée de mots pareils, et mettre tout ça ben dret et de rang, et non pas bourribourra.

J'avons entendu, sans l'alouser, ène fameuse musique militaire, des artisses ben argotés qu'ont chanté et joué de la pibole, d'autres ben en bagout qu'ont dit tout pien de racontes ; y avait yoù bouler de rire. Ah ! y n'ont pas la fergane clouse !

Le soir, arrière, y avait fénérailles ; le repas était vrai ben sarvi ; j'avions de la broute à veillassu et qui n'avait pas goût de faguena, y avait qu'à piger ; on n'tait p'en le cas de tout manger, ben sûr, et ren qu'avec nos essilles on aurait fait in bon collation.

Et des vins, mes amis, queus vins ! à faire reviler queuqu'un qui serait terbéli ! C'était pas de la rapustée. Je vous assure qu'aussite, en sortant de table, j'avions point l'ar patiras ni faluchet ; j'avions putout éne mine éfestouie et le sibot allumé.

Aussite je sommes ben reconnaissants de toutes les preuves d'amiquié qu'on nous a données. J'avons de meshuit fait de noute mieux pour souteni dignement le drapeau du Lycée qui porte le nom de l'illustre David d'Angers ; et j'ai des doutances que je sommes tous d'assent pour essayer de faire côre in mion mieux, si c'est pas trop à désamain

Je remarcions ben tous l'z amis qui sont venus au mitan de nous et je les prions de garder de nous in bon souvenir.

Buvons éne chinchée à l'association amicale des Anciens élèves du Lycée d'Angers.

Un Quincéen.

3º (Région de Tiercé)

CHERS PAREGEAUX,

Nous v'là anuit teurtous réunis en mouceaux pour fêter le centenaire de nout' école. Nous v'là toute eune guerrouée et teurtous ben dérigohiés, tellement j'sommes ben aises de nous rasserrer enteur nous.

R'gardez var un brin ! J'sommes teurtous égaillés en bise et en galarne. J'traveuchons chacun à nout' amain et annuit ren n'aurait pu nous bourder de venir à toute c'te funéraille.

Nout' compatriote Chevreul, qu'était dru comme eine vieille souche d'umeau, aurait ben assez vécu pour var 1806 et 1906 ; et vantié ben queuque-z-uns d'nos queniaux aux cheveux si ben gueillonnés, s'raient ben en l'cas d'var 2006 ; mais j'cré qu' c'est ben râle. Ouéy'vous, à c't'heure, sans nous alouser ni nous mépriser, la jeunesse d'anuit est moins forieuse que dans les temps de c'te gent si savante ; tous les queniaux ont l'air un brin quérée, mais faut pas crére que s'ils ont la goule nuble et point rougeaude, que le cœur n'est point à gré. Ah ! dame non ; j'l' avons tertous franc comme l'ousier et n'saurait nous bourder de ben faire.

J'avons eu à matin comme vous avez ben pu le var teurtous eune finie belle cérémonie, toute la junesse était vrai ben diri et de ressiée elle était côre ben pu heureuse, parsonne ne sorgnait.

Toutes les grousses légumes de nout' ville nous avaient honorés de leur présence ; jusqu'à M. le Recteur qu'é venu de Rennes d'eune hardise ! et point par un trop beau temps. Le fait est que dans c'té saison il est toujous ben gandilleux ; on craint toujous des ouzées ; le vent est toujou fouré dret dans le nid à la piée.

Et pis j'avons eu de biaux discours ; faut êteur vrai ben renarê pour aller quérir tous ces rimiaux, et si ben les dégoiser. Et la musique, en avons-nous eu eune teriolée ! oh ! é n'a guère bourdé ! de la musique militaire et pis des artisses qu'ont chanté et joué de la pibole, dit des racontars... Et vous créyez ! on se serait cru en paradis.

De c't'affaire, tout le monde avait pouillé son plus beau fait, et, de soir, j'avons eune fameuse pension, un vrai bon nourrit, ren que du fait ben gouleyant, et qui vaut mieux que d'aucuns piochons dont j'ai entendu parler, et qui vous fourrent le cours de ventre. Et des vins ! Ah ! mâtin ! y a de qué en éteur étourdélis, les berlots vous en berluettent.

Comme je devons éteur ben reconnaissants de toutes ces peuves d'amiquié qu'on nous a données !... J'avons jusqu'anuit fait de nout' mieux pour soutenir dignement le drapeau du Lycée qui porte le nom de l'illustre David d'Angers. Faudra essayer de faire cor mieux et tâchons de ne point trouver sur nout' vâ des bateleux qui nous fassent aller à d'zamain.

Un Angevin pur sang.

***

La Bête Faramine. Conte [Nº 193]

(Environs de Brissac)

Polon.— Dis donc, Thoumas, as-tu queuque foué vu la Bête Faramine?

Thomas. — Bounne foué non.

Polon. — Eh ! ben, moué j'ai in cousin ermète-gearmain (remué de germain) qui l'a vue d'aussi prêt comme éje sé de té.

Thomas. — Cré bouguère de gueux, qu'il aura yu grand peur !

Polon. — Dame oui, y n'ête pas fiar... C'est mon cousin Thodôre... Ene foué qui s'en revenait de la messe de ménuite, il avait ben loin : y demeurait à Lhumois et il allait à la messe à Brissac. C'té foué-là y faisait ène fréte de chien et y avait s'ment pas de clar de lune, y faisait noir comme le cul du loup ! Y s'en venait ben tranquillement à la travarse, il 'tait tout par li ; quand il arrive dans le bas de Colinet, où que y avait dans ce temps-là in bois à travarser, in vilain catillier !

Y ne se méfiait de ren, y avait pu de cinquante foué qui yi passait à toute heure de nuite, y n'avait jamais ren vu. Tout d'in coup, y voit démusser de dans le coin du bois queuque chouse qu'était au moins grous comme la moiquiée du château de Brissac ; c'éte ène espèce de bête, qu'était laide !... elle avait ène bouéze ! et des pattes larges comme ta veilloche-là ! avec ça deux yeux grands comme des goules de four, du grand poille aussi raide que des brins de chaume ! a s'allongeait le baguenet en grichant des dents ; alle avait une grande queue en vrillons ; a sentait la quérée, alle empulantait ! ren qu'à yi songer y a yoù terbeli de peur !

Le cousin Thodôre avait point fréte aux yeux dans ce temps-là ; mais je parierais ben tout et le reste qu'y n'en menait point large. Pensez-donc, tout par li, là dans le mitan de c' chemin, ren dans les mains que son parapiée, devant ce grout animal-là, qu'avait point l'ar c'mode à ce qui paraît, avec son grand papot. Il a ben pensé tout de suite que c'éte la Bête Faramine ; il avait vu dire ben des foués qu'alle 'tait comme ça mastoc, mal dérigoguée, et que c'éte ène vraie pulantie.

Que faire? c'éte ben émoyant ! s'en sauver? y avait pas plan, du premier coup de patte alle l'aurait écaboui comme ène pouère chope...

Appeler au secours? qui donc qui l'aurait entendu, en pieine nuite, là yoù qu'on ne voit ni maison, ni qui ni qué... Y n'éte de là à étimager ses chances de se sauver quand tout d'in coup y yi vint ène idée qu'était pas démouchetée des hannetons : il avère sa tabatière qu'était pleine de tabate, y l'auvre et y yi fout de travers par la goule ; ça l'a fait trucheter et pendant qu'a s'épibochait le guérouin, y n'a pas berlancé, il a pris ses jambes à son cou et y s'est encouru tant qu'il a pu ; y paraît qu'il a dramé, oui !

Thomas — C'est y côre point ça des balivarnes?... Il a ben du vent dans la bousine, ton cousin Thodôre !

Polon. — Dame ! je te le donne pour le prix que ça m'a couté ; c'est li-même qui me l'a raconté.

Un Quincéen.

***

Conte du vieux temps [N° 194]

(Tiercé. — Une fois pour toutes, le t final est sonore dans les formes verbales)

Allons, les quéniaux, rasserrez-vous ben quanté mè, et écoutez un peu var ; vous s'rez quasiment mieux amont la famble que d'éteur à junguer par c'te piée qui daube et qui d'pis la déjouquée cheye en acas. Pis vous finirez vantiers d' m'achaler pour vous ramancher des histouères ; m'est évis que quand vous vous fourrez queuque chouse dans la caboche, vous ne l'avez point au croupion, et faullait éteur ben malin pour le décancher ; faut teurjou que vous ayez la gâgne. A la fine force de charcher dans mon mémouère, j'me sé rappelé eune voueille histouère que ma défunte grand'mère me rabâchait queuque foué quand j'étais quéniot ; mais dame, fermez vos fergannes, et que ren ne grosse, pasqué j'bourderais de dégoiser.

Y avait, un temps fut, — oh ! y a d'ça ben longtemps, pisque nos pus voueilles souches de chêne n'étaient côre que des glands, et nos pus voueilles grolles des œufs point couis — y avait eune manière de roué qui était vrai harguégnoux ; y passaite pour éteur point c'mode, c'est ben c'mode.

C'est pas qu'y était mouas, mais y ne décolérait point ; sitout qu'y voyait eune gent riôder, le v'là qui s'mettait dans eune colère ! dans eune colère ! que tout en derdinait. Y berdançait toute, arrochait par les places tout le fait qui s'tr'ouvait sus sa vâ, pis y flambait des calots d'eune manière, que les siens qui se trouvaient quanté li s'émaginaient qu'y voulait l's avaler tout équeul (sans mâcher). V'là qu'un jour, par eune belle ressiée, qu'y passait dans une c'meune (dont je n'me rappelle pus le nom, pas pus que le sien du roué), v'là qu'y voué eune petite clouserie, ben dirie (plaisante), auyou tout avait l'air ben revestoui. Le fait est que, dans c'te maison, tout était à gana ; y entraite qui voulaite ; n'importe pas qui pouvait s'en fourrer dans la beille, s'il avait queuques boyaux de vides, le maître était teurjou ben d'assent.

V'là le roué qui d'mande qu'était le sien qui s'canichait là. On y reponit que c'était le curé de l'endret, un bonhomme ben à gré, ben à l'amain, et toujou d'un si bon tour qu'on l'appelait l'abbé sans souci. Vous créyez ben que le roué, qui sorgnait tout le bout de l'ânnée, tersauta sitout qu'il entendit ce fait là ! Ah ! qu'y dit, dit-y, allez du pied me l' cri, j'saurai ben le bourder d'éteur d'un si bon tour.

V'là le pouvre abbé qui s'amène tout interbelli, ne devinant pas trop ben de ce qu'il 'tait cas, mais avec eune doutance que ça pourrait ben aller à d'zamain pour li.

Le fait est que y avait ben de qué en boueiller la goule, pas vrai? — C'est donc té, dit le roué, qu'a la renommée d'éteur terjou d'un si bon tour? — Bonne foué, dit l'abbé, si vous éteur terjou d'un mouas poueil, faut pas crère que toute est au continu (pareil) ; eune gent qu'a point le cœur matti (meurtri, gros, en mauvais état, endolori) n'a point raison d'banner.

— Ah ! ouah ! dit le roué, t'as arrière la goule ben emmanchée, té. Eh ! ben, j' sommes anhuit mincredi la ressiée, pas vrai? Verde, traveuche, cherche à ton amain ; mais si dimanche, à la déjouquée, t'as point répondu aux quatre chouses que je vas te dire, j'te fais couper le châssifiau, comme ça tu vas vantiers moins rire. V'là. 1° Combien y a-t-y au juste de bouessieaux de terre dans mon royaume?

2° Combien pèse la leune? 3° Ce que vaut le roué? 4° Ce qu'y pense?

Le pauvre abbé s'en retourna chez li tout bobanne, et le v'là à chercher dans tous les coins et cornières, le v'là à ferganser dans ses grous livres ; mais ren ; il en biclait (comme les myopes).

Le samedi, de ressiée, y n'avait core ren dénigé ; le souleil commençait à éteur ben bas, et y se pensaitte : Demain, de haute heure, quant' meinme y luirait ben, y pourrait éteur ben nuble (nuageux) pour moué.

Y s' promenait' pour se r'callir dans un petit bois de nousilliers qu'était amont sa maison. Y s'en allait si adent (courbé) qu'y n' voyait ren d'vant li. Il entendit tout d' êmme queuque chouse qui ferdassait' dans les feuilles. Y r'lève le nez et voué dret devant li son meunier, qu'était' aussit' son farmier (un gars qu'avait point en toute les berlots (yeux) efferdurés, ben en le cas de débagouler devant n'importe pas qué, devant n'importe pas qui et qui s'appelait' Guichard.

— Q'ua' vous donc comme ça, Monsieur le Curé, que illy dit le bonhoume ; m'est evis qu' v's avez queuque chouse qui vous éclosse ; j'ai eune doutance que vous d'vez éteur malade.

— Ah ! mon pouvrè, si c'était s'ment vrai !... mais voué-tu ben, n'y a point de rogaume pour bourder c'te maladie-là, et ça pourrait ben éteur que demain j' serai vantiers en chantier de roucher du pissenlit par la ris' (racine). Et pis illy ramanche le fait que le roué y avait demandé.

— Eh ! ben, pour eune gent ben r'naré comme vous, vous éteur ben émoyé pour pas grand chouse, que illy dit Guichard.

— J' voudrais ben t'y var, dit le Curé.

— Tenez, si vous éteur ben d'assent de me décancher pour terjou du farmage que je vous baille chaque année, et que je pouille vout houppelande et vout' rabat, j'irai demain répondre en pour vous.

V'là donc le marché faite, et le matin, à la déjouquée, le farmier était devant le roué. Y trouva ben qu'y l'était vantiers ben un brin changé, mais y s'emagina qu'à fine force de se cabasser la tête, ça y avait dépenancé la goule.

— Comme ça, t'es ben en le cas de répondre sans bourder au fait que je t'ai demandé?

— Bonne foué, oui, dit Guichard, sans berciller.

— Eh ! ben, vouéyons, comben y a-t-y de bouésseaux de tere dans mon royaume?

— Ça, c'est eune chouse point en tout malaisée à dire ; mais comme y n'est parlance que de la terre, faullait pour ça que vous outiez toutes les pierres que n'y a dedans, que vous dérinsiez tous les arbres, que vous bourdiez toutes les rivières et russiaux qui s'arrochent dedans ; pis, quand vous aurez faite, je vous répondrai tout d'une hardise.

— Eh ! ben, dit le roué, qui c'mençait à se roucher le bout des dés, pasqu'y voyait qu'il avait affaire à un gars ben r'narré, comben pèse la leune?

— La leune, qu'y dit, dit-y, pèse juste eune livre, et la preuve c'est qu'alle est faite de quatre quarts ; pis, si vous n' voulez point me crère, aveignez-la, et fourrez-la dans eune balance, vous vouerrez que je ne cause point trop adzamain.

Faullait côre que le roué avallt ça. — Voyons, que vaut le roué?

— Le roué, dit Guichard, j'le mets à vingt-neuf deniers, pas un rouge liard de pus ; c'est ben assez char, et faudra point craillé, pasque nout' Seigneur Jésus-Christ, le pus grand de tous les roués, ne fut vendu que trente.

— Ah ! dit le grand magni-magnaux, j'vas vantiers te clore la ferganne avec la dernière chouse. C'est bien râle si tu devines. Y s'pensait : Quant meinme y guirait (dirait) juste, moué j' guirais que j' pense tout adzamain.

— Eh ! ben, dit le farmier, c'est vanquiers la chose du monde la plus facile à dire. Le roué pense qu'il a devant li l'abbé Sans Souci, et, sauf vout' respect, il se fourre le dé dans l'œil et ben avant, pasqu'y ne cause qu'à son farmier.

Pis y ally conta son marché. Pour le coup, le roué pensa chéyer sus l' croupion. — Eh ! ben mon gars, sans t'alouser, avec de la bade et du gingin comme t'as, t'es ben en l' cas d'te dépasser. Va dire à ton maître que je n' sé pas fâché et qu'y fasse marienne si y veut ben à son amain ; mais, dame, si jamais y s' trouve sur ma vâ, qu'y n'aille pas me patoufler à la goule, pasqué j'y ferai passer vantiers un mouas quart d'heure. Je l'empendenserais par le gargotton au grand layart qu'est amont sa maison, si ben qu'y pourrait querci en r'gardant le bon Guieu face à face.

Un Angevin pur sang.

***

[N° 196]

Le Prêcher de chez nous. (Chez nous, c'é entér Poncier et la Coix d's' Umeaux, o ben si vous v'lez, entèr Morveau et le Marillais.)

DIALOGUE

En grogeant des feilles d'umeau

C'queu temps, la mère 'Génie 'tait cruchée dans ène échalle à groger des feilles d'umeau qu'alle empilait dans son devanteau qu'alle avait r'levé par les corgnières.

Le père Mathau, r'boursant des reins, l'échine pieillée en double sour in fée de brou qu'i portait dans un barnot, s'en v'nait groulonnant par la vouyette. Il accota le pied de son fourchet à n'in caillon et appoua son fée contèr le crossier.

M. — Eh ben ! la mère, c'é ben nigeant, c'qué tu fais là !

G. — T'as ben réson, mon pouvré côrps, ça souçaye guere et ça n'avange à ren. Et pis j'en ai les mains totes érussées.

M. — Qué veux-tu? On é côr ben hureux d'avoir ça ! Mé, j'vins d'émousser mon dargnier frêne dans la pièce là-loin en pré de bergeons. Ti faut-i tot de mainme ! Avoir des pièces dé bétes à brailler à longue de jour dans les téts et pis pas 'tèr à l amain dl'eu trouver in brin de pansion !

G. — C'é vrai qu'on é malhureux comme tout c't' an-née pour la pansion. S'i cheyait s'ment éne bonne rabinée d' piée ! Mé y a pas de danger ! Y a pus éne miette d'eau dans la mâre, s'ment pas d'qué aberver ène péchelette !

M. — J'ou pensais mé oussi, tot à l'heure : In p'tit de piée f'rait ben du ben. Mé comme ou v'la enrayé, le temps sec peut ben durer in bon moument.

G. — Qu' j'allons-ti don d'veni? Regardé mé cés pouvrés betterabes-là. Queune mine racouêpie qu'a font. Y a pourtant ren de si bon dans l'hivar qu'in coube de bonnes betterabes avec ène poignée de souvanllié. Ça vaut vanquié ben mieux que du baillé. Ça dét guiare teni la r' pue, ça, le baillé !

M. — Si les choux 'taient s'ment côre à d'mi ! Y en a pus de la moquié de maufinés ; et l' resse en valent guère mieux. Il aront ben du fée à jamé couvri leu terre. Y a que dans les mâques qu'il ont l'ar de v' ler pousser.

G. — Ça va vanquié ben' tèr a pu près comme l'autre an-née, qu'on a fait mangé du serment, ou tard de l'hivar.

M. — C'é sûr que nous pouvrés bétes en oueillent (voient) de rudes ! Y a pas gras pour entr' elles de c'temps-là... A rogeraient ben le far ! A nettissent ben leus querches, par exemple ; a n'y léssent point de r'magis. C'é ben mieux, a s'jitteraient ben su leu lequière. Hiar de né, Gailleret a-t-i pas mangé le bouchon de falie paille que j'avais fourré dans la genue du tét. C'é râle tot de même de ouère chouse de même !

G. — Qué veux-tu? Mathau, faut ben ou s'endurer, pisqué y a pas moyen de moyenner.

M. — Ma finte, t'as ben ène magnière de réson, la mère... Mé, c'é pas de ça ! Le temps passe à précher. La basse heure va bentout 'tèr venue. Je voudrais pourtant ben aller binocher in p'tit dans l'jardrin avant d'soir, affier queuques pieds de choux d'hivar et r'muer desse trois brins de léture (laitue). Qué j' mangeront-ti tantout?

G. — Le soulai c'mince sément à 'tér ben bas : va bentout faller parler d'aller panser Garelle et pis porter la seillée ou gouron. Pis d'm'ésé ma gironnée de feilles d'umeau c'mince à 'tèr assez grousse.

La pouvré vache, ça va-t-i gui faire grand piési : a va point r'musé du nez d'sus, je parie ben. Y n'a ben encôre queuqu'eunes des feilles de resse dans la tête, mais j'vas vanquié ben pas 'tère à la main de les avrer.

M. — Prends ben garde de pas chai, tojou ! Si t'allais décrabasser, t'en attraperais d'éne penète !

G. — Dis ren, Mathau, je vas ben me quinde !

Joson.

[N° 198[

A mes copains du Cercle de la Paix
(Ponts-de-Cé).

La Chanson du Jeu de boules de fort

Sur l'air : *Il était un roi d' Yvetot*

I

Muse, aujourd'hui fais un effort,
Il faut chanter la Boule,
La seule, la Boule de fort
Qui, sinueuse, roule.
Soutiens mon souffle un peu trop court
Et du Parnasse à mon secours
Accours.

Refrain

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Le roi des jeux c'est celui-là :
Voilà !

II

La terre roule tout de go,
Phryné roule carosse,
Le rasta roule le gogo
Et le bossu sa bosse,
Le tambour roule, belliqueux,
L'orage roule, furieux,
Aux cieux.

III

Boston, poker, bridge et piquet
Et manille à l'enchère,
Whist, polo, tennis et croquet,
A peine on vous tolère,
Et pour nous, vrais amis de l'art,
Tu nous parais un corbillard,
Billard.

IV

Le sable, fin comme un velours
S'unit sous le « rouable »,
Etendant sur tout le parcours
Un tapis admirable.
Les deux côtés se recourbant
Vont en deux pentes doucement
Montant.

V

En bois dur, cormier, frêne ou buis
Notre boule est ouvrée ;
L'un' de ses faces s'aplatit,
L'autre reste cintrée.
Le cercle d'acier qui reluit
Est chaque jour au tripoli
Poli.

VI

Lançons, pour nous servir de but,
Le Petit, ou le Maître.
Trop loin, sans doute est un abus,
Trop près est pis peut-être.
« Poussez-le trois mètres de plus,
« On pourrait pisser rasibus
« Dessus ! »

VII

C'est là qu'on connaît le malin !
Faisant sa double charge,
Montant, descendant son chemin,
Par le long, par le large,
Sans heurt, la Boule, et sans cahot,
Du Maître approche son pivot :
Bravo !

VIII

De toutes les combinaisons
Qui vous dirait la liste?
Pour « charger » on a ses raisons,
Ça dépend de l'artiste.
Se « camper » a bien ses appas ;
Campez-vous, ou n'vous campez pas,
D'un pas.

IX

Celui qui monte descendra,
C'est affair' de jugeote ;
N' jouez pas trop fort, on vous criera
« A Gouis ! à r'voir, bigote ! »
Mais en chemin si vous crevez,
De blagues vous s'rez abreuvés,
Gavés.

X

Tirez en for-haut, en fort-bas
Sans que votre main tremble ;
Et surtout ne mollissez pas,
Les deux pieds joints ensemble.
Tirez surtout bien proprement.
L'Maître ou la boul' qui, l'étouffant,
Défend.

XI

Pour éviter un' boule aussi
Jouez la « charge morte » ;
Quand le coup est bien réussi,
Sur le Maître il vous porte.
Croyez votre oncle, chers neveux
Prenez d'abord par le milieu
Du jeu.

XII

Surtout gardez-vous des erreurs,
Ou bien on vous en... goule ;
Soit approcheurs ou bien tireurs
Regardez votre boule.
Car mettre son « fort à l'envers »,
Le plus souvent est un travers
Pervers.

XIII

— Qui donc a fait ce coup fameux !
Voilà qu'égaux nous sommes !
— C'est moi, que j' dis, d'orgueil fumeux
En latin : *Ego sum* (me). —
Leprince, à joc sur ses ergots,
Dit : J'ai compris, je somm' égaux,
Nigaud !

XIV

Mais ce cri : Douze ! a retenti
La partie est gagnée.
Le vaincu se voit aplati
D'une blague soignée.
Sans doute avant la fin du jour.
Il aura d'un juste retour.
Son tour.

XV

Toujours la bonne humeur chez nous,
Jamais de fronts moroses,
Point de grincheux de « harguégnoux »,
On n'y voit point de poses.
Les propos y sont toujours gais,
Et si l'on blague, on est blagué,
O gué !

XVI

Tâchez de faire un point, surtout,
Et que chacun y veille,
Ou bien il faut, non sans dégoût.
« Biger le... cul d' la vieille ».
Oui, vous devrez, rageant au fond,
Dévorer, la rougeur au front,
L'affront !

XVII

C'est le moment de boire un coup,
Débouchons les bouteilles ;
Rinçons-nous la dalle du cou
De la liqueur vermeille.
Sonne, joyeux, au bruit d' l'écot ;
Et les gros sous du « Subrécot
Echo !

Je ne puis ici noter la musique, mais les indications suivantes suffiront sans doute. Voici les notes, vers par vers : Six-huit; si bémol.

Do, *ré* do *ré* mi, *fa* fa *fa*
Do, *ré* do *ré* mi, *fa* *fa*
Do, *ré* do *ré* mi, *fa* fa *fa*
Do, *ré* do *ré* mi, *fa* fa
Fa sol la, *si* ré do si, *la*
Do si la, *sol* si *la* sol, fa
Fa, fa
Fa sol la, *si* ré do si, la
Do si la, *sol* si la sol, *fa*,
Fa, *fa*.

N. — Les notes en italiques sont des noires ; les autres sont des croches. Les virgules séparent les mesures.

A.-J. Verrier.

***

Le diable et le chanouène normand [N° 202]

Première partie

Vouëye-vous ben, mes chars teurtous, j'ai toujours entendu dire que les Normands avaient la renommée d'éteur ben r'narrés : c'est des gars dans qué y a point en tout de

lette, pacequé i vous roulent de première, et on a s'ment pas le temps de var par auyoù.

J'vas vous conter eune histoire qui va ben vous montrer de qué i sont ben en le cas de faire.

Y avait eune foué, dans eune ville de Normandie, eune c'meunauté vrai voueille, et dans c'te c'meunauté un mouceau de chanouènes, mais ren que des gars de la haute et qui n'aimaient point trop qu'on les achale. Et pis, faullait crère que dans les temps i z avaient fait vantiers queuque chouse de, point ben, si ben que le pape de c'temps-là, qu'était li aussi point trop c'mode leux avait fouessé eune grousse punition. I s'était dit comme ça : Les moréginer, ça ne sarvira de ren ; leux demander de l'argent, i z en ont à pouabler ; j'vas les achaler pour longtemps. Faudra que tous les ans i z en envouéyent un d'entre eux,pour chanter à Rome la messe de ménuit.

Et ça se passait comme ça depis des temps et des temps, et ren n'avait osé grosser.

Mais v'là eune année, le sort tomba sus le sien qu'était le moins agrâlant. C'est tout à fait ben comme ça, qu'i se dit ; si vous créyez que c'est régalant d'aller comme ça traveucher par mares et par bouillons, d'aller coucher dans lés aubarges, où les draps ne sont point trop propres, et de manger qué? ren que du fait point gouleyant ! Je ne durerai point. Je respecte ben nout' saint Père, mais i s'passera ben de nous. Je chanterons nout' messe enteur nous, et si j'y vas, ce sera vantiers la darnière foué. Et i n' partit point au jour convenu.

Les autres chanouènes c'mençaient à éteur ben émoyés. — Ah ! — qu'i disaient — c'est tout de meime laiement travâillé. Tu vas éteur la cause que j'allons éteur punis côre ben pus dur !

Ça n'sarvit d' ren ; i n'bougea pas pus qu'eune souche d'umeau. I disait toujous : « N'vous éméyez point, j'ai mon idée à moi, dans le fin fond d' ma çarvelle.

V'là que le soir de la messe de ménuit, i monta dans sa chambre, où i s'vérouilla d' première.

Les autres chanouènes créyaient qu'i allait dormi ; mais point. I prit son grimouère. — Savez-vous ben ce que c'est qu'un grimouère?... Eh ! ben, c'est eune manière de grous livre où y a eun tas de rapiamus dedans, que ren n'saurait comprendre ; i n'y a qu' les siens qui connaissait le par youù.

V'là donc qu'il aveint son grimouère et appela le diable, qui accourut du pied. Vous auriez dit eun maître venant chez son farmier pour toucher son farmage qu'était en arrière.

— C'est point d' ça, qu'i yi dit, faut que tu me chareyes à Rome ; mais faut que ça aille aussi vite que la pensée d'eune femme.

— C'est ben aisé, répondit le diable, mais faullait faire eun marché.

— Ah ! j' n'avons pas l'temps, dit le chanouène ; j' le ferons quand j' s'rommes eurvenus.

Et pis v'là le diable qui le fourre sus son échine et les v'là partis.

Comme i pasaient au-dessus de la mer Méditerranée v'là le *gratteau* qui dit comme ça au Normand :

— Fais donc l'signe de la croix, j'irons côre ben pus vite.

— Ben, je ne le cré pas, dit le chanouène, j'trouve que j'allons fini ben come ça. D'ailleurs, qu'est porté par le diable est ben porté.

Pis i s'pensait : « Si je l' créyais, i s'rait ben en le cas de m' faire chéyer dans la grand' bouère.

Enfin, de sortes et de manières, i z arrivèrent à Rome, tout juste pour chanter la messe de ménuit, et ren ne s'aperçut de la chouse.

Mais quand la messe fut dite, nout' chanouène, qu'en avait ben grous sus l' cœur, alla tout dret à la sacristie. Il y trouva tous les gros magni-magnaux qu'étaient en train de se dépenancer de leux affutiaux.

— C'est point de ça, qu'i leur dit ; c'est moué que j' sé venu de Normandie pour chanter la messe. Y a ben longtemps que ça dure ; vous dites toujous qu'c'est l' pape qui l'a c'mandé ; j'veux ben vous crére, mais j'aimerais ben mieux var. Avez-vous point un papier sus qué c'est écrit?

— Bonne foué oui, qu'on y réponit, j'allons vous l'aveindre.

Un Angevin pur sang.

[N° 203]

Le Diable et le chanouene normand

Deuxième partie

Patois de Tiercé. — Région de Briollay

On charche et on y montre. Pendant ce temps-là le Normand, tout en crâillant qu'i guerzeillait, s'était caniché amont la cheminée pour faire courtine (se chauffer).

Ben oui, les gars, je voué ben, qu'i leur dit ; s'ment j'vas dire comme on dit par chez nous, j' sé comme la bonne femme de Monteurlais, je n'y voué quasiment point de loin, mais j'y voué ben de près. Donnez-moué don c'papieur pour var, pasqué faut que j'aye quasiment le nez dessus.

Eune foué qu'il eut le papieur enteur les poques :

— Dites-moi don, les gas, qu'i leux y dit, n'a'vous point que c'ti-là? pasqué si vous n'n aviez un pareil, je l'emporterais pour le faire vâr à mes parejeaux, qui s'raient s'ment ben contents eux aussit'.

C'était s'ment pour vâr si y en n'avait point deux pareils.

— Ah ! dame, mon pouvre ami, j'regrettons ben ; mais aussi vrai que c'est p'ché de jurer, j' n'avons que c'ti-là.

Ça fait qu'i le tourna, l'eurvira pour ben

vâr que ç'était le sien (celui) qu'était pour de vrai bon ; pis, quand il l'eut ben manigancé :

— Eh ! ben, les gars, qu'i leux dit, je l'ai vrai ben vu ; vous l'avez ben vu vous aussit ; j' l'avons ben vu teurtous ; j'avons vrai ben fait, car je ne l'eurverrons vantiers ben jamais.

Et en même temps il arroche dans la famble le papieur qui n' demandait qu'à routi.

Qui fut interbelli de ce coup-là? Ce fut tous les grous de la grousse qu'étaient-là ; i n' savaient que dire, si ben qu'i z étaient côre à s'enteurgarder et à bouieller de la goule que le chanouène — qu'était point apoponde — était cruché sus l'échine du diable, qui l'avait attendu sous le porche de l'église et qui à c'te heure le charéyait comme eune plume devers la Normandie, où i z arrivaient queuque temps après.

Eune foué arrivés, le démon dit comme ça :

— I s'rait vantiers temps que j' fassions nout' marché?

— Ah ! mon pouvre ami, dit le chanouène, y penses-tu? J'n'avons point le temps. Mes parejeaux crèyent que j' sé vantiers ben querci. Faut qu' jaille me faire vâr ; je l's entends qui chantent matines. J'me sauve ; j' sommes-t-i pas gens de revue? J'nous r'verrons demain.

Pis i vous plante là le pouveur diable, qui faisait la grichée, tout comme crotte sus couloué.

Quand il eut conté au supérieur toute son équipée, vous pensez ben que c' ti là, qui s'émagénait qu'i v'nait de dormi, pensa cheyer de son haut :

— Vois-tu, qu'i gui dit, j'sé en conscience vrai content, pasqué je n'serons pus obligés d'aller à Rome chanter la messe de ménuit. Mais, mon pouvre ami, dans quelle chaintre t'es-tu fourré?

— Ah ! qu'i dit, j' n'avons point fait de marché.

— Oui, mais ça n' fait ren ; i grugera tout de même ton âme si tu ne fais point pénitence.

Mais c'est c' qui fit. Pendant trois jours et trois nuits i n'bourda point de l'église et jeûna serriment, si ben que le diable fut embourré. Mais i jura dur comme far que jamais du grand jamais i n' ferait d'affaire avec les Normands, s'ment pas avec les chanouènes de leux pays, pasqué c'était des gars pus voleux que li.

Et vouéye-vous ben, nous autres pouveurs angevins, on ne nous allouse guère, j'sommes des craint-peine, des ribottiers, j'avons toujou le champeaux en devallant enfin j' sommes bon à ren, qué.

Eh ! ben, on aura beau fergasser dans tous les coins et cornières, on n' trouvera point d'histouères comme ça sus nout' compte. Et moué qu'est moué, tout pouétras que j' sé, je n' cause point trop à dzamain, et je vous cause franc comme l'ousier.

Un Angevin pur sang.

P. S. — Une personne de Tiercé me fit dernièrement le reproche que j'exagérais le patois et qu'à Tiercé on parle mieux le français. Mais je ne prends pas Tiercé spécialement, je prends cette ville comme point de centralisation, la connaissant plus particulièrement, et le patois que je parle est celui que l'on emploie dans la région Nord-Est du département, c'est-à-dire : Soucelles, les Rairies, etc..., même jusque dans le Baugeois ; il n'y a rien d'exagéré.

[N° 205]

Envoi d'un Ancien pésan de Machelles (environs de Thouarcé)

MON CHER COUSIN,

J' t'avais promis d' t'écrire ben souvent quand tu t'es en allé et v'là bentout tois moués que j' t'ai ren fait savouer. Dame à présent i fait' in temps si achalant que, ma finte, m'mette à écrire ça m' pesait dur. Pas moins, d' ressiée, après qu' j'ai eu fait ma rienne, j' m' sé évernaillé in p'tit et j' m'ai attabié.

J' te marqu'rai pour commencer qu' les ousées sont rares. Gn'y a vanqué ben pus d'eau de faite. Les foussés sont à sec. J'ai tout de minme encôre de l'eau dans l'poui de mon jardin ; heureusement qu'i n'est pas téri, mais dame c'est pas ben commode à la pêcher. Il a fallu qu' j'allonge la corde de six piés et encôre à peine si le chabut' et le seillot' trempent dans l'eau ; c'est rendu au fond. Aussit' tu doué ben penser qu' j'avange guère à tirer de l'eau et pourtant le tour est grous. Et gn'y a pas, i m'en faut tout piein. Ben sûr c'est pas les pirons, pas pus qu' les canets qu'en bouévent le pus. Mais j'ai mon chevau, mes vaches (vaéches) et mes bodins ; tout ça i faut qu'ça bouéve à la seille, puisque gn'y a pu ren dans la doue.

Dans le douet, gn'y en a ben encôre in mion. Mais (mé) les métayéres f'raient le boustrou si le bessial gn'y allait bouér. Qu' veux-tu ! d'in aut' coûté, ç'a été in vrai piaisi pour faire sécher les foins. On fauchait' dès soulé levé ; on égaillait le foin tout de suite ; on fenait' à la haute heure (eu, comme dans : ceux), on allait' déjuner, pis on faisait' marienne ine heure. On allait' après virer le foin et presque toujou c'était sec le souér. Si ça ne gn'y était point tout à fait', on faisait des bérons (bulons) qu'on avait pus qu'à dervirer le lendemain dans la maquinée, et alors on mettait le foin en veilloches (ou vailloches). De sorte qu'en deux ou trois bourdées c'était fait.

Mon chér cousin, je finis là. Ma lette n'e point longue, mais j'avange point ; j' sais pas

ien écrire et pis ma borgeoèise va point être ongue à rentrer des champs avec sa berg'rie le bêtes et i faut qu' j'aille kri (quérir) de 'eau au poui. Tiens, j'entends les canets qui oinquent dans la cour ; ç'a me fait penser qu'i faut que j' mette de l'eau dans leu cacrot'. badent de la goule de c'temps-là. Sûr qui i' s'ront pas longs à fourrer leu péque dedans; nais i guernuchent putôt qu'i n' bouévent.

Le bonjour à tantine Janneton pour mounan, ma borgeoèise et moué.

Tout à toué, ton cousin pour la vie.

Signé : *Un patriote Angevin.*
(Ancien pésan de Machelles).

P. S. — On vint de dire sur le piacit (plaitre), que d' ressiée ine chartée de foin a écrabouillé le chenau d'éne espèce de grand arquetier. Lui, il a eu la moiquié du p'tit dé d'bouélé ' sais pas comment qu' ç'a s'é fait'. J' te narquerai ça d'anuit' en huit'.

Réponse au cousin [N° 206]
Première partie

Mon chér Cousin,

In gas qui a été ben aise l'aute jour quand e facteur guia tendu eine lette, çé moué. J'avais ben dit à ma borgeoése qu'tu nous marquerais bintout comment qu' t'allais. J'avais point menti. T'é point fiar. J'counais des gros moussieux qui ont été aux Grandes Écoles coume té et qui ont tout pien de piaisi à eter' avec des pésans. Tout le monde peut point eter' savant, ça n' décide de ren pour eter' de bon monde ; la principale des chouses c'é d'aller son dret chemin ; le bon monde c'é molingé (mélangé). T'é p't ête ben émoyé ; tu cré p't êtes que j'enraye un sarmon ; faut pas q' t'aye peûr. J'aboute ; j' laisse m'sieu le Curé sarmouner, mais j' pouvais tout de minme ben te dire ça.

Aussit' quand je voué des parsounes qui, comme moi, pouvent ben jusse marquer in mot', faire des magnières, j'ris tout mon plein sout; ça veut s'expliquer et ça leux vat', coume on dit, aussi ben qu'in devanteau à in grou bodin.

Ça m' fait r'veni à la mémouère que j'ai vu l'aut' jour le gas de Gusse — tu sais ben, celui quia fait faubon à la fille à la mère Nannette, qu'il 'taient banchés et qu'li n'en a pus voulu. Alle avait pourtant ben de qué c'te marraine là, et pi all' 'tait ben mignoune. Tu dé ben t'souveni de li, qu' son père, que c'te chouse là faisait tant endéver, nous avait dit ene ressiée que son gas n'était pas fûté, qu'i tournait le cul à la mangeoère, que ça t'avait fait si bon jeu.

Eh ! ben, j'avais été bigourné dans ma choletiére, gniavait queuques éronces à arracher (j'avais point pensé à les couper le jour de la Saint-Jean) et pis j' voulais mette aussit' queuques pièges pour les taupes, c'te sale engeance m'avait tout haché ma cholette, presque tout avait maufiné. Eh ! ben donc tout d'un coup j'entends ferdasser ; j'ergarde et j'aparçoué enter' deux bussons d'ébaupin le gas de Gusse qui d'valait la p'tite chârrière.

J sais p'as c' qui venait vernusser par icit' ; il avait l'ar ben attentionné. J' l'entendais boubiter en marchant. I m'voyait pas ; ma choletière est dans un racoin de pré et j' m'étais raboussiné tout conte la haie du russeau.

Le v'là donc qui ajambe la formure pour passer. J'sais pas si bercillait avant, mais quand il a eu vu ma bicorne et ma raclette, i n' bercillait pu : s'il avait pu s'ensauver il l'aurait ben fait. J'guai pourtant jamais fait de mau, mais i sait ben que j'aime point ses magnières. Je me sé adenté, j'guai dit bonjour,on s'est douné une poignée de main et pi on s'a mis à jabotter. J'me sé guemanté où qu'il était en condition. I m'a dit qu'il 'tait, gui aurait trois ans à la Toussaint dans une grande aubarge dans le Pehaut (pays haut).

Il avait commencé par etêr plongeur, il arrangeait les ecuelles, et pi à présent i sarvait les piats.

J'sai point c' que c'é que a'éter plongeur, mais ben sur que le gas gnia point gangné de l'esprit !

V'la-t-i pas qu'i m'demande à un moument : « Comment don qu' s'appelle c'te chouse-là? » et en minme temps il appuie le pied dret su l'dos de ma raclette.

J' coumençais à l'ergarder d'un ar agralant pour vouer si c'était pour se moquer de moué. J'ai pas eu le temps de gui reponde.

— « Fi de garne de raclette ! » qui se met à crier en tendant une goule à fourrer mon gros sabot ! La memouère gui était r'venu tout d'un coup. En appuyant sur la raclette « c'te chouse-là » avait fait bascule, et l' manche l avait cogné dret' dans le mitan de l'estoumac et su les çodilles de la main gauche. Ça n' l'à point fait ouigner, mé dame tout bête il a sauté le foussé, i n'a point eu peur de sali ses sabots russes, et les piquerons du busson l'ont point arrêté ; et pi sans demander son resse i s'est encouru aussi vite qu' l'aurait fait ene taure sans triballe ; il avangeait à chemin !

L'patriote Angevin.

Réponse au cousin [N° 207]
Deuxième partie

« Tu voué ben que c'é point pasqu'il avait de belles hardes de pouillées que le gas était pus fin pour ça. Tu penses que quand i me voira de meshuit i sera ben pus émoyé encôre. J'ai tout de meinme ben ri c'te bourdée-là, ça m'a fait ben du bien.

Mon chér cousin, depuis quéque temps i pieut ben souvent. Vendredi darnier à la haute heûre il a éclairé tout pien. Des coups de tonnerre à tout bout de champ. Ça broumait' comme auraient fait des mouénes. Le vent, qu'était presque Basse Soulaire, poussait les nuées dans la galarne.

Hiar, dans la maquinée il a tombé encôre ene assez forte ousée, et à présent que la piée a coumencé à cheir et qu' c'est la nouvelle lune, c'est émoyant.

Ce qui é ben sûr, c'é que le feu prend toujou au cu de la marmite. Faudrait ben que ça s'arrête bentou, pasque les biés sont presque murs et ça ferait marouner le monde. Aussitout qu'il fera queuques bonnes journées de soulé on bousera les aires. Moi j'ai déjà avré tout prêt mes raballes, mes flaux, mon moulin et ma guerle.

Anuit', comme j'aime point m'enfonde (j' sé in peu asme) j'vas m'embourrer in brin et j' vas profiter d'ene boune rayée pour aller lever mes encrots et mes bosselles que j'ai de tendus sous des coupées de la grande boire du Layon. Pourvu que les rouches ne soyent point partis de dessus !... c'est vrai que les volets restent toujou.

Tu connais ben les volets, ça quia de grandes feilles piates qui reviennent toujou sus l'eau et que le pied pousse des barattes après les fleûrs jaunes? Avant-z-hiar j'ai pris six grousses andilles et deux parchaudes. J'aime ben le pouésson, les balles me font point peur.

J'vas crouiller ma grousse porte en dedans, prendre mon pégnié à pouesson et formé ma porte de rue à clef, et j' porterai ma lette en minme temps à la bouète. C'est pas mon chemin, mais ça ne fait ren.

J' finissais ma lette sans penser à te parler de ce qu'était arrivé l'autr' jour. Gnia eu c' que j' t'avais marqué. La petite bagnole à chien arrivait au carrefour comme la chârtée de foin. In bouillard de vent est venu quia fait voler la cassiette du baladin en minme temps que l' foin se r'virait le long de la chârtée. Tout ça a fait peûr au chien quia tourné court. La bagnole a deviré et l' chien s'est trouvé comme pour accourer la roue de la chârtée qui l'a écrabouillé. Le bonhomme en a été quitte pour ene petite machure. Comme ça saignait in petit peu on guia arrêté le sang avec du fil de taupe. Heureusement pour li i n'a eu que ça ! c'est toujou én houme.

Des bounhommes qui se trouvaient là ont enroché le chien tout de suite, de crainte qu'il ait empelanti après : i faisait' ben chaud à ce moment là.

Au revouér, mon chér cousin. Tout le monde se porte ben icit. C'é moué le pus malade, et encôre c'é pas grand chouse ; j'ai in p'tit derzillon à l'œil dret'. Si c'é vré, c' qu'on dit, j'ai dû pisser dans in rouon de chârte (j' te demande ben pardon, j' savais pas si j' devais mettre : faire pipi). Ça ira mieux, je pense. J' fais in remède de mon défunt père qu'é très bon. J' mets d' la crache dessus tous les matins à jeun. C'est bon aussi pour les bressons.

Allons, bonjour chez toué.

Ton cousin pour la vie.

L'patriote Angevin.

***

Environs de Thouarcé [N° 209]

Mon cher Cousin,

Depis que j' t'ai marqué mes darniers mots, j'avons guiu (yu, eu) éne surprise qui nous a ben fait piaisi à tortous. Ene parsonne ben avenante é v'nue nous vouér. C'était le minquerdi après la darnière fouére de Thouarcé. Sans éter' berdassier, j' peux ben t'dire qu'à c'te fouére-là Maît' Joseuph de la Grand'-Borderie avait m'né in grous bodin, et j' me sé laissé dire qu'il en avait ram'né ene taure fini belle. On n'ma point dit si al'tait ameillante. Enfin ça nous ergarde point, et pour nous en erveni à moun affaire, j'étions arrivés jusse à nout' darnier jour de batt'rie. On s'était levé de son lit' comme le jau déjouquait' avec les poules. Tu sais ben qu'avant qu'on soye déviaulé ça d'mande toujou ben du temps. Ç'é qu'on n'a point qu'à se débardouler et à s'appropri un brin ; on n' fait meinme point attention si les hardes sont flaupies. Il faut arranger le bessial, fambrayer, enl'ver les essilles, aller cri (quérir) des barnées de foin, tirer les vaéches, panser les gorins, les pirons, les poules, les canets, et tu sais si on en a des guérouées de tout ça ; i faut toute espèce de pansions. Aussit' j'nous étions l'vés de boune heure et ma finte j'avons si peu alquiné à nout levage que j'avons point ermarqué si j'nous l'vions le darrière en l'air. Toujou ben qu'on n' s'é point mis en vezon durant les deux bourdées de la journée.

Comme on n'é point musârds, c'tait ben dans nout' croyance qu'on finirait le soulé s'rait ben haut encôr. J'avions avarti aussit' nout' journaier de v'ni de boune heure (j'prenons in journaier tous les ans pour les batt'ries.) Dès l'matin comme ça je n'compte guère su ma femme, pasce qu'i faut qu'alle arrange dans les pots à fil sa mouesson de lait, sitout les vaeches tirées ; le lait' passe ben mieux dans l'couloué quand il é chaud. Et pis i faut qu'alle fasse les lits, qu'alle balaye la piace et aussit' qu'alle peigne nout' petit gâs par rapport aux poués. I faut qu'a fasse ça la matinée pasce qu'i paraît que ça doune mal à la tête quand on passe le démêloué ou les peignes la ressiée.

Tu doué t' demander pourquoué j'étions si matinals c' jour là. Eh ! ben, tu n' seras pas en naime longtemps ; j' vas te l' dire.

La veille, comme j' soupions, meinme que j' finissions éne fricassée de pois ronds, in papillon était v'nu virouner autour de la chandelle, et té qui é ben savant t'as p'têt' ben vu dans tes livres que c'é signe de compagnie le lend'main. T'entends ben, in papillon, j' pale point des chuchons, pasce que de ça gui en a ben souvent qui vennent vesiner aux oreilles. Eh ! ben, j'avions donc été batte de bonne heure.

La première bourdée avait passé, et la mariennée aussit' ; j'avions ren vu. La deuzième arée était battue, le pailler fait ; et j'etions en train de ribaler le bié pour le mette

en monceau au piquet' et gui avait' déjà in grous pilôt de fait', quand v'la-t-i pas que nout'chien Bas-Rouge, qu'était allongé conte éne môche râs la loge se met à japper comme s'il avait aparçu in cibot' ou un quadrappée (quaterpée). Faut dire qu'il haït ces deux sortes de bêtes là.

Mon chér cousin, j' finis court ma lette. Ma femme est là qui m'dit qu'in vouésin a in de ses bœufs qui ne ringe pus ; i cré ben que c'é la colique. Justement l'année darnière éne espèce de sourcier m'a appris deux magnières de guéri c'te maladie-là, qui y ait ou non cours de vente, ou si t'aimes mieux le debord, et comme c'é pas malaisé à faire j'vas toujou ben gu'(y) essayer. Que ça lui faise du bien ou non, j' t'apprendrai c'qui faut faire ou dire : tu essayeras toi-meinme, tant pis si ça fait tort au majeyeu.

A beintout éne aute lette et boune santé.

Ton cousin pour la vie,

Un patriote angevin.

Note. — La syllabe ti, quand elle ne commence pas le mot, est prononcée qui par quelques personnes. On dira : pequi, maquinée pour : petit, matinée.

***

[N° 210]

La Fée d'Argouges (Tiercé)

A Monsieur VERRIER,
Hommage respectueux.

Y avait, un temps fut — Oh ! y a d'ça ben longtemps !
Dans un petiot pays, quasiment près du nôtre
Un pouveur gentilhomme qui n'était point content
De c'qu'un mouas sort l'avait pus mal loti que l's autres.
Ses parents, à c'que j'voué, avaient mangé leux fait;
Y n'y restait pus ren, ou presque point d'qué vivre.
Si ben que le pouvre homm' se trouvait par ce fait
Ben achalé d'la vi(e), n'sachant pus quell' vâ suivre.

Un jour qu'il 'tait assis sus le bord d'un russiau.
Y s'pensait en li-mém' : Que j'fais-t-i sus la terre ?
Moué j'sé toujou honni comme un pouveur pourciau !..
C'est ben; j'm'en vas m'neyer, c'est c'que j'ai d'mieux à faire.

Il 'tait quasiment prêt à s'arrocher dans l'eau, —
A force de sorgner il 'tait dev'nu tout bête —
Quand v'là qu'i voué sortir, d'par derrière un bouleau,
Eun' femm' couvarte d'or des pieds uch' qu'à la tête.
Ell' 'tait, voney-vous, si bell' que n'y avait ren d'pareil,
Avec des blonds cheveux, aussi blonds que la leune !
Et des yeux, chars teurtous, aussi clars que l'souleil !
Enfin de biaux appas, farmes comme des preunes.

Il 'tait à s'demander s'il ne rêvassait point ;
Puis i vous en boueillait la goule d'admirure ;
Il ouvrait des herlots vantiers comm' le poing,
Si ben que la bell' dam' riaudait d'sa figure.

E guy dit comme ça : « Que fais-tu, pouveur sot ?
D'aller voir dans l'aut' monde t'es donc ben grande envie ?
Mais sais-tu ben là-loin. c'que t'auras dans ton lot ?
Tu t'émagine, arrière, eteur ben mieux qu'en vie !
J' t'aim' ben, veins quanté mé, marions-nous tous deux ;
T'auras d' l'or à rouabler, car vrai je sé ben riche.
Tes vouésins ont d' bon fait, t'en auras ben pus qu'eux ;
Mais dam', de fair' du bien, cré moué, ne sé point chiche.
S'ment ouvre les oreill' ; écoute-moué ben, Jeannot :
Tout ce bonheur ne quint vantiers, qu'à ben peu d' chouse,
Si tu disais d'vant mé : « *La mort* » s'ment ren que c' mot,
J' m'ensauverais du pied, et pis adieu l'épouse.

Enfin les v'là mariés. Ils vivâient vrai contents ;
Lé l' trouvait fini beau, li la voyait ben belle.
Ça n'était que des chasse' et des fêt' tout le temps ;
Ren en tout qu' du bonheur, et tout ça en pour elle.
Ses vouésins n'y v'naient ren qu'à la chuche du pied;
Ils étaient d' pouveurs gars, asteur' qu'il 'tait d la haute !
I' n' venaient vantiers pus piler sus son gapier !
Quand il 'tait mal chintré y n' s'en faisaient point faute.

Mais sus nout' pouveur terr' le bonheur est ben court.

C'était fête au château, tout' sortes d' funérailles...
Le gars ben équipé, attendait dans la cour
Sa femm' ben trop berdass' pour arimer ses tailles.
Enfin elle arriva, aussi bell' que le jour;
C'était à n' point outer ses berlots de d'sus elle.

Mais li, ben harguégnioux, r'gardant nouèr comme un four,
Moitié moréginant, guy dit comme ça : « Tout' belle,
C'est pas moins achalant, mill' noms de gouett' de sort !
Depis l'temps que j'sé prêt, d'vous attendre d' la sorte;
Ça s'ra ben à propos qu' vous âlliiez cri *la mort*,
Car é n' s'ra vantiers point tout à l'heure à nout' porte.

Sitout qu'il eut dit ça, i fut interbelli
D'var autour de la dam' monter des fambles rouges.
Et lé, le regardant, s'avançant quanté li,
Guy dit : « Malheur à té ! Je sé la *Fée d'Argouges* ;
Je m'en vas pour toujou. J'en ai le cœur mati.
Qu'avais-tu donc à fair' de jaser de la sorte ?

Pis ne disant pus ren, en banant ell' partit
Et s'envola tout dret, passant par sus la porte.

Le pouveur gentilhomm' quercit queuque temps après:
Le chagrin l'fit dev'ni tout comme eune grand' querée.
Si ben que dans l'aut' monde il partit tout exprès
Pour vâr si par là loin s' nigeait point l'adorée.

Le vieux château cheya de morceau en morceau,
Ren en tout ne songea à rel'ver s'ment eun' pierre.
Si ben qu'au jour d'anuit c'est comme un grous mouceau,
Grous comme eune grouss' maison tout embourré de lierre.

Et côr, dans les nuits nouèr' ! quand braille la fersaie,
On cré vâr alentour voler des fambles rouges.
Pis on entend gémi, ben haut, par sus l's ahaies,
Comme une chasse Hall' quin. Ben, c'est la *Fée d'Argouges*.

Un Angevin pur sang.

***

L'œil de l'Apothicaire [N° 211]

L'aut' jour ,en charchant dans mes rimôtis, j'ai-t-i pas dénigé un vrai vieux livre, si ben qu'en fergassant dedans, j'ai vu eune histouère point en tout ordinaire, et que j' vas vous conter ; vous allez ben var qu'un temps fut, comme anuit, y avait des gens qu'étaient tout de même guère eurnarrés. V'là don tout au long l'histouère, telle que j'la vis.

Y avait eune foué un bonhomme qu'était vrai mal loti ; il avait environ li eune manière de fieuvre chaude ; ça le berdançait, ça y travouillait dans la boueille, si ben que le médecin qui le soignait, vouëyant qu'i n'allait ni par à-haut ni par à-bas, s'emagina de guy fouesser un lavement.

S'ment, vous savez vantiers ben que dans les temps, c'était l's apothicaires qui vous fourraient leux rogômes dans le côrps, avec eune grousse seringue, comme les sieunnes qu'on se sert astheure pour nos g'veaux. De sorte et de manière que v'là nout' apothicaire en chantier de fouesser son lavement.

Mais v'là qu'au moment d'assujettir son affutiau, y voué, à l'endret que je n'veux

point vous dire, mais qu' vous devinez vantiers ben, pas vrai? — y voué un œil qui l'eurgardait sans berciller. Parions que vous ne vous seriez point en tout émaginé ça?

Vous pensez ben qu'il en boueillait la goule. I s' pensait : C'est ben sûr que j'ai vu à dzamain.

Le v'là qu'eurgarde encôre. Y avait pas ! C'était ben un œil, et qui décallait comme s'il avait voulu s'arrocher sus li.

Ah ! dame, le pouvre apothicaire s' mit à en derdiner comme s'il avait yu eune bête de l'apocalypse enviran li, et le v'là à s'ensauver li et sa seringe, si ben que le pouveur malade querci sans avoir gobé son lavement.

S'ment, faut point crére que ça finit comme ça ; les parents s'arrochèrent sus le médecin et guy dirent que l'apothicaire était l'auteur qu'il avait carpâillé, passe qu'i n'y avait point fourré son lavement.

Ah ! dam', v'là c'ti-là d'eune colère, d'eune colère ! qui court chez le pouveur potard, qu'en était côre point recali, et qui vous le morégine de première.

— A-t-on jamais vu eune chouse pareille? Creyez-vous qu' vous allez me faire crère qu'il avait un œil au croupion? Mon pouvre homme ! ben sûr que vous avez vu Saint-Serge en Reculée !

Du coup l'apothicaire se mâta.

— Eh ! ben, qu'i guy dit, aussi vrai comme c'est péché d' jurer, j'y ai vu un œil, et si vous ne voulez point me crère, allez dont du pied y fourrer vout' nez, et vous allez ben vâr.

C'est ce qu'i fit. I châreya canté li deusse trois parégeaux, et les v'là à regarder à l'envers de la goule du pouvre homme qui n'était côre point enterré.

Du coup, i furent tous obligés de s'assire, car, vrai de vrai, y avait ben un œil. S'ment en le dérinçant, i s'aperçurent qu'il était en verre, et v'la c'ment la chouse se fit.

Le pouveur querci était-i pas borgne ! et i s'était émaginé, pour ne point que ça paraisse, de s'emmancher un œil comme j' viens de l' dire ; et le souèr, quand i s' couchait, i l' fourrait dans une tassée d'eau qu'i mettait sus sa table de nuit. Si ben qu'un jour que la flèvre le faisait galter, il avait bu pour se recalir, et avait avalé son œil tout équeul ; ça fait qu'il était venu se bourder dans le croupion.

Eh ! ben, vouéy' vous, mes chars teurtous, sans l'alouser, ni le mépriser, c't apothicaire n'était tout de même guère eurnarré. Et, tenez, sans vouloir parler ni des médecins ni d's apothicaires, créye-vous qu'i n'y en a côre point astheure qui sont de c' poueil là?

Moué qu'est moué (mais j'vous dis ça dans le quyau de l'oreille), je connais toute eune treûlée de petits fernaculs, des gars qui s' creyant, des gars qui s'émaginant éteur de première. Eh ! ben, i n' connaissant pas grand chouse, ne devinant ren en tout, et s'raient vantiers ben en le cas de prendre leux derrière pour eune tasse à café !

Un Angevin pur sang.

***

Environs de Thouarcé [Nº 212]

Mon cher Cousin,

I m'était ben évis que dans ma darnière lette j' t'avais point indiqué qui qu' c'était nout' voyageur. Quant j' m'en sé aperçu, je m' sé dit : Allons, bon ! Anrière ! mon cousin va crère que c'é ene devinaille. C'en était pourtant point gueune, va, aussi vrai que j'sé ton parent ; mé ç'avait été si pressimi tout ça, que j'en avais guiu lés idées toutes triboué-chées. In bonheur que tu m'dis que tu t'en é point cougné la tête contre les murs ; ça te l'aurait p't ête pas coffie, mé, sans avoir la çarvelle machée, ç'aurait pu t'étourdeli.

J'sé ben en peine par guiou coumencer. Quiens, j' vas t' mette en premier queuques mots d'écrite pour les remédes conter la colique. Mé, enter nous, j' sé point si ça fait de l'effet. Le majeyeu qu'on avait été qri é v'nu, jusse je venais de fini. Li, il a fait prendre deusse tois chouses. C'é-t-i ça, c'é-ti-c' que j'avais fait, moué, toujou ben que ça n'a ren été.

La première magnière de souégner, la v'là. Empougner ene arnette avec sa main gauche, li faire perdre son respir en la serrant dedans ben fort, et frictiouner avec c'te minme main la bête qui é malade.

Ça, c'é la premiére magnière. Pour la deuzième, guia besoin de ren. On noume s'ment la couleur de la bête, à qui qu'elle é, et on dit :

Si tu as les avives
De queuques couleurs que ce soué
Tranchées rouges ou tranchées sont.
En cas qui gu'y soyent,
Que Dieu te guérisse
Et le bienheureux Saint Eloué.

Tu voué c'é pas malaisé. J'counais encôre queuques ermèdes ; j'te les dirai su ene aute lette.

Pour ce qui é de moun histouére, j'étais resté, j' cré ben, à t' dire que Bas-Rouge, qui était allongé contre la mouche, s'était mis à japper que le diâble en ergardant du coûté du chemin. J'ergardons nous aussit, et qui qu'on voué v'ni? in mousieu pus grand qu'in nabot, ben sûr, et tout endimanché, d'valant de pa' l'chemin qui vint de pa' l' pont d'ar Saint-Jean. J'étions ben en peine de dire qui ça pouvait ben éter. On s'counait tortous dans nos p'tits endrets, et on s'remettait point c'te décanche-là. Alors on s'é dit : Guia pas d'amain, c'é ben sûr la parsoune qui doué nous v'ni.

Le grand mousieu nous ergardait ben, li aussit. Il avait boune mine et l'ar ben à gré. Arrivé en face la cour i nous fait in grand bonjour, et pi vint de nout' coûté. J'allons à

sa redevance, et de pré, à in faux ar de famille je recounais queuqu'un qu' guiavait ben des années que j'avais vu : Erné Bouesard.

Dame, il avait vieusi, li aussit. C'était pu du poeil foullet' qu'il avait su la goule, mé ben ene vré barbe de sapeur, et gui en avait à faire crére qu'il se librodait avec de la poumade de chez le fratrès. Avec ça, loin de s'teni comme les p'tits bonhommes cabassés, il 'tait si dret qu'on aurait dit qu'il avait avalé in bâton de bagnière. I marquait rudement ben.

On l'tait si ben aise de s'ertrouver que tois ou quatre foués d'affilée on s'é fait peter les joues. Après s'eter' guémanté chacun de son portement, i nous a expliqué qu'il 'tait fatiqué d'eter' su son tour de France et qu'il ervenait au pays s'établi (r). Il 'tait minme en balant pour acheter ene boutique à queuques lieues d'icit', et i v'nait vouer ses anciens vouésins en attendant qu'il ait passé marché.

J' pouvions point d'meurer longtemps d'bout. D'autant que, par mouments, des r'velins de vent faisaient virouner des bales dans la cour, et j' craignions que ç'abime les belles hardes de moun ami. J'aurions ben eté bouère in coup, mé fallait pourtant venter nout' grain. J'ai vitement pris mon balai de chicourée (j' trouve les balais de brande trop durs, ça debouse les cours, c'é bon pour les cantouniers). J'avons étendu en encherroué, et pis mi le moulin dessus, les deux pieds de derrière enter' les deux corniéres, et on s'é mis à venter.

Ça été vite fait. Pendant que ma femme faisait passer, mon journayer et moué j'avons tourné chacun nout' tour ; on se reposait en mettant les paillounées de grain dans le moulin. Le p'tit gas, li, tirait la ribale. Comme c'était nout' fin et que j'avions point le temps de repasser le blé su ène grille pus fine, j' l'avons mis en pochées de cinq bouesseaux, et en avant pour le guernier : guia des guerles à la maison.

Y restait les quériances à ramasser ; ma borgeoése les a mis dans ene grande pailloune sous la loge. Ça n'a l'ar de ren, mé ces amageries là sont rudement bounes pour les poules, aussi on ramasse tout ben net. En pus dé bons épis des premières vargées qui sont jamais ben éguernées, pourtant on les bat aux flaux après le rouleau, guia des p'tites graines et pis des petits caillons qui sarvent à faire des coques. Ça ne fait ren aux poules couasses, mais quand on va pour déniger les pouneuses, et qu'à côté du gniau on trouve des œufs sans coque (j' te vois rire, tu penses aux œufs de jau) ça fait marouner, ça ne doune pas de profit. Bernique pour les vende. C'é vrai qu'on peut toujou en faire des amelettes pour soué, et c'é bon, quiens, par exemple ene amelette avec du jambon ou s'ment avec des brides de landier.

J' berdasse trope ; j' t'ai presque ren dit' et ma feille de papier é piéne. Moué qui voulais t' montrer que j' pouvions point renoncier Erné comme angevin ça s'ra pour ene aute foué. De meshuite i m'reste à te souhaiter ene boune santé.

Ton cousin pour la vie,

In Patriote angevin.

Renvoi. — Il s'agit d'un pont construit sur l'Arcizon, petit affluent du Layon. Pont d'ar Saint Jean serait donc une déformation de Pont d'Arcizon. Au même endroit il y a également la croix d'ar Saint-Jean. Plus récemment, une maison construite aux environs fut dénommée Saint-Jean.

Supplément

Une vieille histouère [n° 1]

(Région de Tiercé, Soucelles, les Rairies, Durtal, lisière du Baugeois)

Vouéyons, vous allez vantiers ben dire que j' mets toujours mon liard, que j' vas côre vous ramancher des berdasseries qui vous hébètent et tout un mouceau de fait qu'a mine de ren ; mais ça ne fait ren en tout, j' vas tout de meime vous conter queuque chouse que vous ne savez vantiers point, tout renarés que vous créyez éteur.

Parions que vous ne sauriez point dire pourqué on dit que les sabotiers charreyent le diable dans leux bourrassier? Non, pas vrai? Eh ! ben, avez-vous queuque foués entendu les quéniaux, quand i dansant à la ronde, crâiller comme ça :

J'ouveur ben ma porte à un cordonnier
Qui m'apport' mes bott' pour aller danser ;
J'ouveur point ma porte à un sabotier
Qui m'appport' le diable dans son bourrassier.

J'ai eune doutance que vous n' savez côre point pourqué. Eh ! ben, j'vas vous l' dire, et vous ne le payerez point trop char, pace que j' vas vous le vendre au prix qu'on me l'a baillé.

Faut que j' vous dise, pour enrayer, que les sabotiers n'avaient point de saint comme patron.

Eh ! ben, v'là-t-i pas qu'un jour de la Saint-Crépin, que c'te jour-là les cordonniers faisaient toutes leux funérailles, les sabotiers leux dirent comme ça :

— Voule' vous ben que j'allions quanté vous? Je n' vous bourderons en ren, et j' prendrons vout' saint comme patron.

— Point en tout, dirent les cordonniers ; je n' voulons point de vous ; allé vous-en, tas de sagouins.

Et les v'là à les champoyer de première.

Les pouveurs sabotiers s'en revinrent un pouce au cul l'autre à l'oreille, et les v'là qu'allèrent tout dret chez Monsieur le Curé.

— Y a pas, qui yi dirent, j'sommes trop achalés de ne point avoir de saint comme patron; j'avons demandé aux cordonniers qui nous ont postés. Faut nous en déniger un, et pis, quand j' l'aurons, j' ferons nos

funérailles enteur nous ; pis i n'auront qu' faire de v'ni piler sus nout' gâpier.

V'là le curé à lever les bras au ciel.

— C'ment voul' vous que j' fasse? Je ne sarais var le Père éternel, et quant meime j'en saurais la vâ, j' s'rais pas assez argoté pour aller y causer. Mais vouéyons, j'ai eune idée. J'allons aveindre tous les saints que j'avons dans nout' église ; j' les arimerons en rang dans la sacristie, pis j' prendrons l' quéniau du sacristain et après y avoir bourdé les berlots avec un mouchoué de nez, j'i dirons de les tâter teurtous ; le sien après qui i s'empandansera s'ra c'ti là que le bon Dieu vous donnera pour patron.

V'là donc l'affaire entendue. On aveint les saints et on va qu'ri le quéniau.

S'ment j'avais oublié d' vous dire que parmi eux teurtous y avait l'archange saint Michel terrassant le démon.

V'là donc le pouveur quéniau charchant à tâtons à aveindre un des saints. Mais, comme il 'tait tout pouétiot, i mit la poque tout dret sous le diable qu'érait en dessous saint Michel, et le v'là à s'empendanser au cou de Gratteau.

Les sabotiers qu'étaient alentour i crâillaient :

— Aveins don pu haut ! aveins don pu haut !

Ouah ! Y eut point d'amain ; le quéniau dit : C'est c'ti-là !

Si ben que les sabotiers durent garder le diable quanté eux.

On dit qu'i le charreyent toujou dans leux bourrassier et qu'i n'sauraient s'en décancher.

Un Angevin pur sang.

***

Les Corneaux [n° 2]

A cette époque j'étais dans mon poil ragoillard, comme on dit du côté de Cholet ; entendez : dans la pleine vigueur de ma jeunesse. Je ne tiens pas à préciser davantage, afin de ne désobliger personne. En tout cas l'aventure remonte assez haut pour que j'ose la raconter sans crainte de dame Justice : le délit est depuis longtemps couvert par la prescription, si toutefois il y eut vraiment délit de ma part, ce que je me refuse à admettre.

Un beau matin de mai, comme je me rendais au Rivage de Montjean, je m'entendis appeler du bas de la levée par mon cousin Jacques Barrault qui, monté dans son fûtreau, venait de se paumoyer le long des rançoires d'un bateau de marinier et, la bourde en mains, s'apprêtait à repasser chez lui à la Quoue-de-l'Ile.

— J'arais té par chez vous tantout, me dit-il, mais pisqué te velà, ça se trouve ben. Tu feras ben ma commission, pas vrai? Veins donc ein petit pus près, que je te coule ça dans le tuyau de l'oreille : tout le monde n'ont pas besoin d'en avoir le nez bridé.

Je descendis jusqu'à la berge.

— J'allons ceté nuit aux corneaux avec mon frère Ambroise, me confia à demi-voix le cousin Jacques ; faut que tu dises à Branchereau de illy venir (Branchereau était un de nos voisins du Croissement, un solide gaillard, ein gars point lassé).

— Et pis faut que tu illy veinnes toi aussit, ajouta-t-il par manière d'acquit de conscience.

Le fait est qu'en ma qualité de lisoux de profession, je ne pouvais guère être qu'un impedimentum en la circonstance : les lisoux sont toujours eine miette impopompes.

— Bah ! dis-je, je ne ferais que vous encancher dans le fûtreau !

— N'y a pas ! répliqua le cousin Jacques : t'es toujours ben en le cas de goûrner !... T'as jamais vu faire ceté pêche-là ; tu ne sarais mieux illy tomber. Il se paraît que gn'a des couverts cette an-née eine afoisance. Je sommes, faut dire, sûrs d'en prendre eine ratouillée. Vous n'arez qu'à venir nous attendre sus le chantier des Vernettes à la grousse embreune. Et ne manquez pas de vous amener avec vous péniers pour en emporter eine cuisine !

J'essayai encore de faire quelques objections pour la forme.

— Tut ! tut ! voyons, c'est entendu ! Et pis je serons pas ren que tout par nous : tous les Quoue-de-l'îlais sont de la partie jusqu'au père Penche-en-mar. Pus que n'on est de fous, pus que n'on rit. J'avons côre dessetrois bonnes bouteilles ; tu vas voir queune belle ripompette que n'on va faire tortous ensemble quand c'est que n'on sera revenus !

Je promis. Qu'aurais-je pu objecter à tant de bonnes raisons? D'ailleurs et surtout je grillais depuis longtemps du désir d'assister à cette pêche aux corneaux, dont toute ma vie j'avais entendu parler.

Le corneau, que les riverains de la Loire appellent aussi couvart (au pluriel couverts) et ratouillard, est un poisson de mer très voisin de l'alose, si voisin même que les poissonniers indélicats réussissent assez souvent à le vendre aux non initiés au lieu et place de celle-ci. Or autant l'alose est délicate et appréciée des gourmets, autant le corneau est tenu en piètre estime, à cause de sa chair filandreuse et remplie d'innombrables boises. Ce n'est point à dire toutefois qu'il soit immangeable, et un couvart de trois à quatre livres, bien frit avec des herbillettes et gros comme une noix de beurre de plus qu'il n'en faut, n'est point absolument à dédaigner.

Comme l'alose, le corneau remonte la Loire à l'époque du frai ; mais si la première est assez rare, c'est par bandes innombrables que les couverts voyagent, généralement pendant cinq ou six jours, ou plutôt cinq ou six nuits d'affilée. Leur passage est signalé

par un clapotis qui s'entend de fort loin; ils ratouillent l'eau, de là le nom de ratouillards.

Bien entendu les riverains de la Loire n'ont garde de laisser échapper cette manne qui leur tombe du ciel ; la pêche de nuit aux corneaux, la seule qui soit véritablement fructueuse, est de tradition immémoriale. Mais, par exemple, pour fructueuse, elle l'est : il n'y a en vérité qu'à se baisser pour en prendre, et il n'est pas rare qu'un seul fûtreau rapporte en une nuitée soixante et quatre-vingts livres de ratouillards. Si l'on y tenait, on en prendrait davantage. Seulement on n'en fait pas commerce, sauf les pêcheurs de profession ; on se contente de ce qu'il en faut pour la table de famille, ainsi que pour les amis et connaissances. En résumé, la pêche aux corneaux est un des amusements traditionnels du mois de mai, et non une spéculation.

Le soir de ce jour-là, à neuf heures, nous étions au rendez-vous, Branchereau et moi, sur le chantier des Vernettes, après avoir passé la Boire du Moulin et traversé la grande île. C'était une nuit superbe ; la lune à son croissant éclairait faiblement à travers un léger voile de nuages ; bientôt elle serait couchée.

— Il ne fait larme de vent, observa Branchereau ; si g'na des corneaux eine treullée comme-t-ils disent, je ne sarions manquer que d'en prendre à tour-larigote.

Pourvu que nous ne prenions pas les gendarmes ! répliquai-je.

— D'hâsard ! Je donnerais ben deux sous pour voir Ravire-chien courre après noutre fûtreau avec ses grandes bottes !...

Ravire-chien, c'était le maréchal des logis qui commandait alors la brigade de gendarmerie, un inlassable serviteur de la Loi, et la terreur des branconniers. Les mariniers grands amateurs de sîgnories, lui avaient appliqué ce subriquet peu flatteur... pour les délinquants qu'il pergalait.

Notre attente ne fut pas longue. A peine avions-nous eu le temps de fumer une bouffarde, qu'un froissement de branches et le bruit sourd de l'eau qui clapotait sous les chés des fûtreaux nous avertirent de l'approche des pêcheurs attendus. Une douzaine de Quoue-de-l'llais arrivaient dans trois bateaux. Silencieux, avec des précautions d'Indiens sur le sentier de la guerre, ils glissaient en boutant le long des lucettes, presque à la vitesse d'un homme au pas.

Nous hopâmes discrètement. Un des fûtreaux s'arrêta au-dessous de nous :

— Faites attention de ne pas dériibouler à coûté, nous souffla le cousin Jacques : le chantier est vrai abref et gn'a ein plein bâton d'eau ; c'est tout juste si on a terre. Faudrait pas chair dans la mole !

Je m'installai à la peautre, non sans avoir crabuché sur une courbe et sans m'être enaivé dans la cantière. Branchereau et le cousin Ambroise avaient empoigné chacun une gâche et enquillaient les taugours dans les étrous. Il s'agissait de prendre la file des deux autres fûtreaux, qui déjà se mettaient en devoir de traverser le grand bras de la Loire, vers la levée de la Varanne.

— Vire en mar ! me dit le cousin Jacques.

Le recommandation était inutile : on n'est pas né sus la Bordure sans savoir au moins goûrner un bateau.

— Tout de même, dis-je, en observant notre flotille de Terre-Neuviers d'eau douce qui cinglait vers la Galarne, je ne vois pas bien pourquoi nous ne pêcherions pas de ce côté-ci.

— Céquère, me répondit Jacques, gn'a sement pas ein garne de couvart de ceté bord icit. Tu ne sais pas qu'ils ne manquent jamais de suiver le bon de l'eau, et le ruau est de l'autre coûté, à l'appui de la levée.

La traversée fut longue et difficile, malgré la parfaite connaissance des lieux que possédaient nos pilotes. En cet endroit, le grand bras mesure au moins cinq cents mètres, mais nous en avions le double à faire à cause des bussons et des grèves, car la Loire était basse. Dans les culs-de-grèves, il n'y avait qu'à ramer sur cinq ou six mètres de bouillon ; puis tout-à-coup la sourdouce du fûtreau venait de bédée, heurter le sable. Il fallait reprendre la bourde et endrémer le ruau, où l'eau volait, et où néanmoins les planches du fond grattaient les chaumas de la grève. Au milieu du grand bras, le condor d'un chevalis nous barra le passage : nous dûmes le longéier en poussant avant sur plus de cent mètres pour le contourner. A certain endroit nos trois fûtreaux s'engrevèrent l'un après l'autre: il y avait si peu d'eau que sûrement elle ne devait pas abrier la crozille des caquins. L'un après l'autre, sans faire ni une ni deux, les équipages des trois fûtreaux sautèrent par-dessus bord pour se dégrever et, en guêchant jusqu'au gras de jambe, halèrent, hissèrent leurs esquifs au-delà de ce haut-fond, un véritable portage.

Il était plus de dix heures lorsque enfin nous arrivâmes à l'autre bord, juste à la quoue de l'Ile-aux-Preunes, ou plutôt dans le défaut de la grande grève qui la prolonge en aval.

— Tiens, ça, m'expliqua le cousin Ambroise, c'est la plus belle bâillée que gn'ait point à pus de deux lieues loin. Demain matin avant trois heures les pêcheux à Noton illy seront à faire à la sine, et gn'ara pus de vingt bonnes femmes avec des bérouettes et des péniers-mannequins à les attendre à essaiver pour leux acheter leux corneaux. Ils sont encôre dans le boille qu'a se les arrachent à la queule qui ara les pus beaux.

— Et combien les payent-elles? demandai-je.

— Oh ! ein corneau de dessetrois livres ieux coûte vantîers six à sept sous. Après ça a les revendent le pus char qu'a pouvent aux

poitras de la Galarne et de la Vendée. Quand c'est qu'a prennent la peine de les porter jusqu'à Beausse, a ne manquent guère de les passer aux Beussiers pour des alouses. Alle en ont ein fli, et a savent si ben de les venancer !

— Ce serait le cas de dire : de les allouser, répliquai-je.

On n'aborda pas à la rive de la Varanne : un homme de chaque bateau, saisissant la commande, alla jeter l'ancre sur la grève et les trois fûtreaux s'arrêtèrent bord à bord.

— Eh ben ! les gars, dit le grand Félix, en passant sur son front la manche de chemise, si je boivions eine petite chinchée ! Je l'avons ben gangné !

Il tira de son panier un chohon de cinq ou six litres et, suivant le code de la civilité rustique, commença par s'en administrer une lampée magistrale. Après quoi, de la paume de la main il essua le goulot et passa le hanap à son voisin. Le chohon fit le tour de toute la société et revint fort allegi aux mains de son propriétaire.

— Entende-vous comme ça clagote? dit Dominique Falaiseau, un fin pêcheur qui prêtait l'oreille pendant ces libations.

Dans le grand silence de la nuit un bruissement montait ininterrompu ; des queues innombrables tapotaient l'eau sombre autour de nous : c'était une armée qui passait.

— Y en a eine vraie mouée, le diable me brûle ! Je cré que l'affaire est champignole : j'allons en pêcher eine ratouillée, et il n'en restera encôre pus que les pêcheux à Noton ne voulent en prendre demain matin. S'agit de monter les carrelets à revers !

Le carrelet à revers diffère du carrelet ordinaire en ce que les enlarmes sont fixées sur le manche, de sorte que l'engin figure une énorme cuillère. Sous ces mains expertes l'opération fût tôt faite. Le moment était venu de lever l'ancre.

— Ah ! ça, mais, on ne s'en va pas sus eine jambe ! dit le cousin Ambroise.

Un second chohon de pinot de Loire refit le tour des assistants. D'aucuns, le goulot aux lèvres, la tête renversée en arrière, parurent s'absorber dans une méditation prolongée, tout en se faisant péter le nœud de la gorge. Etaient-ce des actions de grâces qu'ils envoyaient au créateur de ce bon sigournet? Etait-ce une oraison jaculatoire qu'ils élançaient vers le ciel, pour le succès de la pêche aux corneaux?

On partit, les trois fûtreaux baissaient lentement de conserve le long de la levée, à trente mètres les uns des autres, le ché en à-haut. Il n'y avait qu'à se laisser aller en valant suivant le chenal et à modérer la vitesse. Assis sur leur banc le cousin Ambroise et Branchereau, tantôt ramant, tantôt déramant, pour essarver, maintenaient à coups de gâches silencieux le bateau dans le bon chemin. Jacques Barrault maniait le carrelet à revers et, à intervalles réguliers, le plongeait dans le fleuve en le glissant entre deux eaux.

Du premier coup qu'il le releva, il ramena trois superbes corneaux, dont le moindre pesait plus de deux livres. Cela promettait ! Et les coups se succédaient sans trêve, rarement infructueux. Les beaux poissons bleutés tombaient à chaque instant sur les planches et dans les cantières : j'avais assez à faire de les ramasser et de les fourrer dans les paniers garnis de ciseau frais, sous la pluie de gouttelettes dont le carrelet m'inondait. J'étais touillé de la tête aux pieds, mais, dans l'excitation de la pêche et par cette chaude nuit de mai, je n'y prenais pas garde.

— Queille té donc ! queille té donc ! entendîmes-nous tout-à-coup. Un fûtreau passait près du nôtre, revenant de la pêche. Il était monté par des Varannas et manœuvré au gournâ, suivant l'habitude de ces indigènes.

Mes lecteurs pour la plupart ne connaissent sans doute pas le gournâ, même de nom. C'est une grande rame à très long manche muni d'une béquille et passé dans un étrou qui est fixé au bord du fûtreau vers l'arrière. La peautre est supprimée et remplacée par une lourde pierre qui assure la stabilité du bateau. Le gournâ est unique ; à la fois godille et gouvernail, il entraîne et dirige de façon étonnante le fûtreau du Varannas. Mais il faut beaucoup d'expérience pour manœuvrer cet organe, que le Quoue-de-l'îlais et le marinier dédaignent également. Nous avons vu que le premier rame, souvent entre deux gâches, assis ou debout ; le marinier, lui, ficte, c'est-à-dire pousse son bachot à la godille.

— C'est-il avec cet ôtil-là que ramaient vous grands-pères? cria aux arrivants le cousin Ambroise.

Une bordée d'injures nous assaillit, car l'outrage était sanglant. Il faut savoir que d'après une tradition plus malveillante que, sans doute, bien fondée, tradition que l'on retrouve du reste à Mazé à l'encontre des habitants de la vallée de l'Authion, la Varanne de Saint-Germain-des-Prés aurait été peuplée par une colonie de galériens.

Arrivés en face de la quoue-de-l'île et au voisinage du pont de Montjean, après une descente d'une bonne demi-lieue, nos trois fûtreaux firent halte et l'on se consulta. La pêche était vraiment miraculeuse, exubérante exorbitante ; nous étions avouillés de ratouillards. Mais si les paniers étaient bondés, les pêcheurs ne se trouvaient pas rassasiés pour cela. Il n'était que onze heures et la partie semblait en vérité trop belle pour l'abandonner. On décida de faire encore une descente et, après avoir derechef cassé le cou à quelques bouteilles, on se mit en devoir de remonter vers l'Ile-aux-preunes. Ce n'était qu'un jeu pour les Ilais.

A mi-route nous croisâmes de nouveau le fûtreau des Varannais qui rebaissaient. Il y eut, comme de ben entendu, un nouvel

échange de quolibets, et je craignis un instant que l'engueulade ne dégénérât en jeu de chien. Mais, comme les Anglais à Waterloo, nous étions décidément trop de notre côté; l'unique carré qui défendait les couleurs varrannâses dut abandonner le terrain, non sans nous avoir lancé le mot de Cambronne en guise de flèche du Parthe.

— Attrape-ça, mon Ambroise et mets ton mouchoir par-dessus ! dit le grand Félix. Velà ce que c'est que d'aquiner les freulons. N'empêche pas, conclut-il, que si j'avions pas ieu été les pus forts, ils nous en araient fait voir de vartes. J'arions ben pu en roucher avec ces an-nimaux-là : ça n'eume qu'à se pleutrer comme des bêtes. Quand meinme, de la galarne, il n'en veint ni bon vent ni bonnes gens !

Notre seconde descente se fit avec autant de succès que la première ; nous ne savions plus où loger les ratouillards : il y en avait jusque sous les planches. Nous avions pris la tête de la file et les deux autres futreaux nous suivaient invisibles dans la nuit sombre, car la lune s'était couchée et il faisait maintenant noir comme terre...

Comme nous arrivions dans le dessour du grand bouge qui est presque à la hauteur de la Quoue-de-l'île, nous vîmes repasser près de nous les Varannas qui, attelés à deux sur le taugour de leur gournâ, semblaient avoir hâte de regagner leurs canfouines. Ils ne prirent même pas le temps, cette fois, de nous adresser la parole.

— Bon voyage et bon vent, la paille au cul, le feu dedans ! leur lança Ambroise. Ils ne débâillonnèrent pas les dents.

Deux minutes après un second bateau surgissait de l'ombre devant nous.

— De qui c'est-il que ceuse-là? dit Jacques Barrault.

Mais aussitôt il s'écria :

— Les cognes ! attention, les gars !

Et, lançant le carrelet au fond du fûtreau, il arracha des mains de Branchereau le manche de la gâche et se jeta à côté de son frère sur le banc des rameurs.

— Vire en galarne ! me cria-t-il.

A coups de reins vigoureux les deux cousins nous enlevèrent comme des plumes.

Cependant le bateau suspect, un bachot de marinier qu'un traîne-bâton menait à la godille, s'était mis en travers de notre route, à quinze mètres.

— Vous êtes de bonne prise, rendez-vous ! nous héla le maréchal des logis, qu'un gendarme accompagnait.

— Pique barre dessus ! me souffla Jacques Barrault.

J'avais compris. Je goûrnai comme un barreur d'Oxford, et le ché de notre fûtreau, bien dirigé, vint donner en grand dans la joue gauche du bachot, un peu en arrière de la levée, sur laquelle Ravire-chien se tenait debout. Je le vis chambranler à la secousse, et certainement il aurait fait le piquet par dessus bord, si son gendarme ne l'avait retenu. Moi-même je m'étais grippé d'avance au chevêtre de la peautre pour éviter d'en faire autant. Le choc avait été si violent que le bachot avait fait haut la quoue. Nous étions passés.

— T'as qu'à ficter astheure, mon nom de Dious de pirrier, dit à demi-voix Jacques Barrault entre deux collées : je te craignons pas, enfant d'eine sot garne !

De fait notre bateau ne glissait pas, il volait. C'est pourtant une lourde machine qu'un fûtreau et qui ne semble guère taillée pour un macth de vitesse. Mais nous avions à la rescousse deux de ces terribles rameurs de la Quoue-de-l'île qui, dans toutes les courses de bateaux du pays ne manquent jamais de décrocher le premier prix, laissant bien loin derrière eux les meilleures équipes de mariniers.

Bientôt le bachot se perdit dans la nuit, mais nous le sentions toujours derrière nous, qui nous poursuivait, bien qu'à une distance de plus en plus respectueuse.

Par malheur nous nous aperçumes que l'eau nous envahissait : une bue s'était déclarée, soit que dans le choc un palâtre eût sauté, soit que l'enchemme se fût décousue et le bateau démâçonné. Branchereau dut empoigner la saisse et jeter l'eau à tour de bras.

— C'est ren que ça, dit Jacques Barrault : j'érons pas à fond avant d'arriver. Faut pas aller à noutre abord : j'allons nous refaire à la quoue du busson, en-dessour de la boire.

Je goûrnai dans cette direction. Bientôt nous vîmes apparaître la masse sombre des lucettes qui là, sur des buttereaux ou lais de terre grasse et profonde, poussent plus drues que partout ailleurs et forment un véritable petit bois.

— Attention, les gars, commanda Jacques: empoignez les péniers, je me charge du carrelet ; — et filons !

En un tour de main il souqua la commande à une bouillerée de lucette et s'élança le premier à terre, suivi d'Ambroise et de Branchereau. J'avais saisi deux paniers ; quittant le dernier notre fûtreau, que l'eau envahissait tout à fait, je sautai dans la *lâ* humide, où je m'engombai jusqu'à la cheville. Pendant que je cherchais à m'en dépécasser pour rejoindre les autres, j'entendis tout à coup comme un bruit sourd de lutte, et Branchereau qui s'écriait :

— Je sommes baisés les gars !

Mes compagnons, je le sus plus tard, étaient tombés dans une embuscade que les trois derniers gendarmes de la brigade nous avaient tendue. Quelques instants plus tard, quatre des six hommes du second fûtreau se faisaient choper de la même manière en débouchant du Busson.

Félix et Dominique Falaiseau étaient du nombre avec le père Penche-en-mar, qui était à demi éralé et marchait comme ein bon luma

sus la cendre. La troisième fûtrolée réussit à s'échapper.

D'instinct je m'étais jeté de côté au plus épais de la lucette. Je m'y glissai en chut-chut entre les çoupées de sauleau et de fromenteau dont la taille dépassait la mienne, et là je me boumis en retenant mon respir. Des gendarmes je m'en souciais comme de Colin-Tampon, bien que je ne fusse keuté qu'à quelques pas d'eux. Le Farfadet luimême ne m'aurait pas dénigé là : autant charcher la vache noire dans le bois brûlé.

Une heure plus tard, avec des précautions infinies, je me décanigeai du racoin où je m'ombrageais. Je ne cherchai pas à rejoindre la maison des cousins, qui pourtant n'était guère qu'à cent pas ; je pensais bien que pour cette nuit la poêle était renversée et que la friture sentait le brûlé.

Avec mes deux paniers de corneaux, que je n'avais pas abandonnés, je coupai au plus court vers l'abord de la Vacherie, où je trouvai Branchereau qui m'attendait dans notre fûtreau pour repasser au Croissement. Il avait l'air coiraud et baissait la corne.

— Eh bien, dis-je, en voilà un coup de Trafalgar ! Avec tout ça vous avez tout de même perdu vos deux sous.

— Oui, c'en est d'eine baisure ! répliquat-il. Si je ne pardais sement que deux sous ! Râle si la bourgeoise a trouve point les corneaux trop salés. Je me demande ce que le capitaine va dire d'eine écalmouchée pareille. N'y arait ren d'étonnant que j'arriverais à l'heure du train et j'ai comme eine doutance que de soir je pourrais ben coucher au soufflet. Enfin, ça y est, ça y est, conclut-il philosophiquement. Mais tout de même j'arais jamais cru que ceté cochon de Ravire-chien était si vicé, l'enfant de garne !

La maréchaussée n'en est pas à quelques allouses près.

***

Notre aventure eut naturellement son épilogue devant le Tribunal de Cholet, où mes infortunés compagnons se virent dûment cités en temps utile. Ayant été au plaisir, je voulus être à la peine et, jusqu'à la capitale des bœufs gras et des mouchoirs de poche, je tins à accompaguer les prévenus.

Dans le train qui m'emportait avec eux, moi huitième, la conversation fut d'abord des plus animées. Mes acolytes racontaient leur exploit à qui voulait les entendre, déclarant bien haut que les gars de Montjean n'avaient pas peur des gars de Cholet : de véritables tranche-montagnes ! Mais le ton baissa à mesure qu'on approchait ; le moral s'affectait à vue d'œil. Pour comble de malheur, dans le caboulot où nous entrâmes en attendant l'audience, il n'y avait que du vin breton et, dam, pour des gars habitués au pinot de Loire, le meilleur muscadet n'a guère de retonton. Le grand Félix déclara qu'il aimerait quasiment autant se rincer la dalle avec du vin de la coulée d'Orléans, c'est-à-dire celui qui passe sous le pont des Alleuds.

Aussi sur le seuil du Palais de Justice, beaucoup étaient blêmes, et spécialement mon Branchereau. Invité par le Président à décliner ses noms, prénoms, âge et qualités, il répondit qu'il était naissant du Mesnil, mais qu'il restait commune du Craissement, dans le canton de Saint-Georges ! Le pauvre garçon bafouillait totalement. Ce fut la gaieté de la séance.

Il y eut une longue discussion entre le grand Félix et le Président, qui se perdait dans les corneaux, couverts et ratouillards.

— Mon juge, s'évertuait à professer le grand Félix, les corneaux c'est eine manière d'alouses.

— Alors, vous en convenez vous-même, vous avez été à la pêche aux aloses, et cette pêche n'est pas autorisée la nu

M. le Président ne connaissait que les aloses. Le greffier souriait dans sa barbe.

Dominique Falaiseau voulut intervenir :

— Mon juge, dit-il, les corneaux c'est pas tout à fait la même orine que les alouses. c est eine espèce de poisson que gn'a pas moyen de pêcher que la nuit. Vaut-il mieux qu'ils seyent pardus? La preuve comme par lequel que c'est vrai, tenez, mon juge : les pécheux qui nous ont dénoncés pace qu'ils nous en envoulent ils les prennent ben jamais que la nuit ieux aussit !

Sa plaidoirie ne lui réussit guère. Le Ministère public le pria de ne pas accuser sans preuves et lui conseilla de se taire s'il ne voulait pas aggraver son cas, qui, dit-il, était déjà fort mauvais. Après quoi, ayant de la sorte poussé la crainte à mes compagnons de voyage, il put requérir contre eux tout à son aise pour pêche de nuit en contravention aux dispositions légales et aux arrêtés préfectoraux. Toutefois, satisfait sans doute de l'effet produit par son éloquence, il ne s'opposa pas à l'admission des circonstances atténuantes. Les sept furent condamnée au minimum de la peine, c'est-à-dire à je ne sais plus combien d'amende, plus les frais, et à la confiscation des engins. Les ratouillards leur coûtaient une soixantaine de francs à chacun.

On s'en alla l'oreille basse.

— Eh ben, les gars, dit le grand Félix en sortant, ils ne sont pas calés tout de meime les juges de Cholet : ils ne savent sement pas ce que c'est qu'ein corneau !

R. Onillon.

Le Longeron, 14 *juin* 1906.

***



La Darue [n° 3]

On prenait le repas du soir à la ferme des Grandes-Cholonnières, située dans la région de Chemillé, en plein cœur des Mauges et du Bocage angevin. Une énorme platée de soupe venait de disparaître, engloutie par la demi-

douzaine d'hommes qui, sur des bancs de bois, étaient assis autour de la grande table de chêne ciré. Le fermier, maître Michel Poilâne, le dos au mur, présidait, encadré par ses deux fils cadets, Pierre et Jacques, jouvenceaux de dix-huit et de dix-neuf ans. En face s'élargissait la forte carrure de Victor Chasseloup, le maître domestique, superbe gaillard de vingt-six ans, aux côtés de qui le bouvier, Louis Gaboriau et le petit biquart, Jean Colâseau, mettaient, l'un sa figure tannée de vieux journalier agricole, l'autre sa frimousse tavelée de gamin de quinze ans, ahuri et un peu nigaud. Les deux filles Poilâne avaient emporté leurs assiettes et mangeaient au coin de l'âtre. Elles se partageaient le rôle de maîtresse de maison, car la mère était morte. L'aînée, Marie, s'absorbait dans la surveillance d'un ragoût qui mijotait sur le colas (réchaud) ; mais la plus jeune, Catherine, une grosse rousse appétissante dans la fraîcheur de ses vingt-deux années, s'occupait plutôt de couler de furtifs regards vers le torse athlétique du beau Victor, dont la croupe d'ancien cuirassier s'écrasait sur le banc.

Maître Poilâne saisit le pain de ménage, un disque épais et grand comme une roue de brouette, étalé sur la table, et, à la face inférieure, d'un geste large, il traça une croix avec la pointe de son couteau. Puis, de deux coups de lame, il le trancha par le milieu. Un couperet de guillotine ne l'aurait pas plus nettement sectionné.

— Tiens, Jean Colâseau, dit-il ,en posant sur la table une des moitiés symétriques, quand tu couperas le chanteau comme ça, tu seras bon à marier.

Pour toute réponse, le gars découvrit ses dents en un rire niais.

— Eh ben, les filles ! continua maître Poilâne, n'y a donc ren après la soupe, de soir? Me semblait pourtant que vous aviez là de la légume qui sentait ben à bon !

Catherine prit à deux mains la grande mazarine de terre brune et, se penchant par dessus l'épaule de Victor, elle la déposa au milieu de la table. Sa joue avait frôlé comme par hasard la moustache frisotante du jeune homme.

— Voilà ! dit-elle. C'est un chou-naveau que Victor a rapporté exprès pour vous, mon père. Et nous vous souhaitons une bonne fête, ajouta-t-elle.

— Bonne fête, père ! bonne fête, maître Michel ! reprirent en chœur tous les assistants.

— Tiens, en effet, c'est demain le jour de la Saint-Michel-Archange, qui galope les anges ! Je n'y pensais plus. Merci, mes enfants ! dit le maître.

Il n'embrassa pas ses filles ; il se contenta de donner aux hommes de cordiales poignées de main. Le petit briquart lui-même, pour une fois, eut la sienne, protectrice.

— Oh ! oh ! s'exclama maître Poilâne en découvrant la mazarine, de laquelle s'échappait un fumet affriolant, un chou-naveau à quatre pattes ! Où ça pousse-t-il, cette ornelâ?

— Bah ! répondit Victor, c'est un méchant lièvre de huit livres, dont Nicolas Brahan, le garde de la Bosse-Noire, m'a fait cadeau ce matin de la part de son marquis.

— Allons, entendu ! dit maître Michel. Mais tu branconnes trop, Chasseloup, surtout dans les terres de Nicolas, et les filles ne t'en aimeront pas mieux.

Il lança un coup d'œil du côté de Catherine, qui avait rougi.

— Merci tout de même, ajouta-t-il, en tendant au jeune homme, à travers la table, une seconde et énergique poignée de main. Mais défie-toi de Nicolas ! c'est moi qui te le dis.

Maître Poilâne estimait son domestique autant que Catherine l'adorait en secret. Victor Chasseloup était un de ces Celtes aux yeux bleus du Bocage vendéen, qu'en Anjou on appelle des Boucagins. Solides comme leurs granits, robustes comme leurs chênes, élevés à la dure dans une région un peu âpre, ils descendent chaque année par centaines du plateau des Alouettes, une branchette verte fichée sous le ruban de leur chapeau, et, aux loueries de Cholet, de Mortagne ou de Tiffauges, s'embauchent comme domestiques dans les fermes des Mauges, où la main-d'œuvre agricole se fait rare de jour en jour, absorbée qu'elle est par l'industrie de la ville voisine, ou entraînée, hélas ! au gouffre parisien. Pour remplacer le fils aîné, qui faisait à Poitiers son service militaire au 20e d'artillerie, le maître avait gagé, à la Toussaint précédente, ce vigoureux garçon, de qui la figure ouverte l'avait séduit non moins que sa puissante carrure. Et Victor s'était montré digne de la confiance de son patron. Inlassable travailleur, laboureur impeccable, expert à tous les travaux de la ferme, il savait au dehors diriger avec autorité, quoique sans rudesse, les journaliers et les jeunes fils de la maison. Le maître pouvait s'en rapporter à lui et s'enfermer en toute sécurité dans ses étables, avec cette quiétude placide des bons panseurs qui fait les grands bœufs gras et les riches fermiers du Choletais. Sobre et rangé d'ailleurs, Victor, sans avoir rien de muscadin de village, était soigneux de sa personne autant que beau garçon. L'un des premiers dans la région, il avait mis au rancart les grosses bottes qui, de tradition, faisaient le plus bel ornement des domestiques de ferme, s'était payé une bicyclette et, tous les dimanches, quand il n'était pas de garde, faisait de longues excursions, au lieu de s'enfermer dans les cabarets du bourg où tout le long de la journée les vieux paysans bavent réciproquement dans leurs verres en ressassant d'invariables rengaines.

Rien d'étonnant à ce que maître Poilâne, aussi bien que Catherine, nourrît des idées de derrière la tête sur le Boucagin. Toutefois,

Chasseloup avait un défaut : comme les trois quarts des gars de campagne, c'était un enragé braconnier ; il passait la moitié de ses nuits à l'affût, ce qui ne l'empêchait pas, du reste, d'être dès l'aube, le premier à l'ouvrage. Même d'aucuns disaient tout bas que le gibier à quatre pattes ne l'attirait pas seul, et qu'il allait trop souvent rôder du côté de la Bosse-Noire, où gitait la belle Lise Brahan, la femme du garde, une forte brune aux yeux de braise. Il y a vraiment des gens qui savent tout voir ou qui prétendent tout savoir.

Naturellement on parla de chasse en savourant le lièvre.

— Eh ben, mais, et cette darue? interrogea maître Michel, mis en belle humeur.

Les fils Poilâne penchèrent la tête sur leurs assiettes et la figure chafouine de Gaboriau s'éclaira d'un sourire. Jean Colâseau avait levé le nez et dressé l'oreille comme un chien en arrêt.

Depuis plusieurs semaines, presque chaque soir, il était question de la darue, et le gars, les yeux émérillonnés, suspendu aux lèvres des causeurs, buvait littéralement les interrogations et les réponses qui s'entrecroisaient. Un jour on avait aperçu la bête dans les jittes (taillis) de la Bosse-Brûlée, le lendemain du côté des Noues-Basses.

— Il y a bel âge, raconta maître Michel, qu'a s'est amaincée (adonnée) par ici. Dès avant de partir au régiment, Poilâne l'avait aperçue dessetrois fois.

Poilâne, c'était l'artilleur. Chez les fermiers angevins, l'aîné des fils est désigné exclusivement sous le nom de famille, par droit de primogéniture.

— Elle n'y sera plus longtemps, j'espère bien, répondit Chasseloup. A force de la guetter, je sais à présent où elle perche au juste : c'est dans le Génetai des chirons, et je compte ben la pêcher cette nuit. Je voulais justement vous demander la permission d'emmener Pierre et Jacques avec moi.

— Tu as ben beau, dit le maître.

— Oh ! emmenez-moi aussi ! s'écria Jean Colâseau.

— Toi, blanc-bec, tu es trop jeune, répliqua Victor. A te tordre le nez on en ferait sortir de la bouillie ! Puis tu n'as pas même de bottes et quand on a pas de bottes, on n'est pas mieux venu à chasser qu'à aller voir les filles. Tu ne ferais que nous embarrasser.

— Emmenez-moi ! oh ! emmenez-moi ! implora le biquart.

— Bah ! prenez-le donc avec vous, appuya Gaboriau. Il court comme un lapin, malgré qu'il n'a que de la paille et des chabirons (sorte de guêtres) dans ses sabots.

— Eh ben, soit, méchant chassériau ! Tu guetteras la darue, dit Victor, qui parut se rendre aux supplications du gamin.

Le souper était terminé. Tous se levèrent de table et récitèrent les grâces.

A la face verticale de la poutre une lanière de cuir clouée lâchement formait des boucles régulières : c'était le cuilleri ou guilleri. Chacun y inséra sa cuiller et sa fourchette dûment léchées. Les couverts attendraient là, sans autre lavage, le déjeuner du lendemain.

On s'occupa des préparatifs de la chasse. Ils étaient des plus simples. Une poche de sept boisseaux en solide toile, une bonne fène ou corde à vache, et un bâton à marotte, qui est exactement le pen-bas des Bretons, étaient les seuls engins requis. Chasseloup expliqua que le fusil ou le couteau n'étaient pas à employer, parce qu'ils abîmeraient la fourrure de la bête qui avait beaucoup de valeur. Quant au charcois, affirmait-il, il ne valait pas la peine de se courber pour le ramasser, ça n'était que de la quéquée (charogne) !

Le vieux Gaboriau quitta les chasseurs en leur souhaitant bonne chance : c'était un chambrier et il regagnait son logis du bourg. Mais Bas-blancs, le chien de la ferme, était de la partie : on comptait sur lui pour lever la darue. Le biquart avait la charge du matériel. On se mit en route.

— Surtout tâchez de ne pas prendre le garde ! recommanda maître Poilâne.

Par des chemins verts, des voyettes, des truttées, des rottes, des détournâilles, par dessus des fossés et des échaliers les quatre nemrods défilaient en ordre de bataille, suivis du chien. Cette nuit de fin de septembre était belle, mais sombre : un mince filet de lune à son croissant éclairait à peine entre des nuages denses.

— Mon gars Jean, disait Chasseloup au biquart, c'est comme sûr que la darue, quand j'allons la rabattre, viendra passer la à musse où je te vas poster. Ne va pas la manquer, tu m'entends ! parce qu'a ne te manquerait pas. C'est vrai méchant, une darue !

— J'ai pas peur, dit le gars. Mais c'est-il ben grous, cet animal-là?

— A peu près comme un coquecigrue.

— Je conneus point ça !

— N'y en avait donc point à la Bégaudière?

— Je sais pas eyour que c'est, la Bégaudière.

— Tiens ! Moi qui croyais que tu en étais sorti !... Eh ben, c'est comme un chérube-ruginus.

— Je conneus côre point ça !

— Tu ne connais ren !... Enfin, tiens, une darue, c'est une bête dans ta manière. Tu n'as qu'à te regarder.

Les fils Poilâne avaient peine à étouffer leurs rires.

— C'est-il point que vous voulez côre vous moquer de moi? dit le gars, devenu méfiant.

Pendant les couvrâilles (semailles) il avait dû courir au bourg pour acheter de la graine de morilles, qu'il n'avait point trouvée, comme de juste, et, l'autre jour encore, le

maître domestique l'avait envoyé chercher la corde à tourner le vent jusqu'au moulin de l'Hertaye, où le meunier lui avait ri au nez.

— Hein? gronda Chasseloup. Je vois ce que c'est : tu commences à avoir peur. Allons, donne-moi ça, dit-il, en s'emparant de la poche, et file aux Grandes-Cholonnières. Un poltron comme toi nous ferait manquer notre chasse.

— Moi, peur ! protesta le biquart, qui brandit sa marotte. Je ne craindrais seulement pas le loup-garou !

— En ce cas, marche droit, mon gaillard ! Pour ce qui est de la darue, tu verras comment elle est faite quand tu la tiendras.

Après une bonne heure, on s'arrêta sur la cheintre (lisière) d'un champ de choux. Dans la haie, au ras du sol et au pied d'un grand besiquier (poirier sauvage), une musse s'ouvrait, trou de la grosseur d'un corps d'homme qu'avait frayé quelque bête sauvage.

— C'est là ! dit Chasseloup.

Au moyen de quatre solides ficelles attachées au besiquier et à un pied d'ébaupin (aubépine), la gueule de la poche fut tendue béante au-devant de la musse. La fène, disposée en large collet, embrassait le sac tout près de l'ouverture. Le piège était prêt à fonctionner.

— Aussitôt que la darue sera dans la poche, précisa Victor en posant le biquart en sentinelle, tu n'auras qu'à serrer le nœud coulant et à taper ferme. Entre nous j'allons lever la bête dans le Génetai des chirons. Ça pourra demander du temps. Ne t'ennuie pas, et cogne dur !

Il s'éloigna, suivi de Pierre et de Jacques. A deux cents mètres de là, les jeunes gens prirent le chemin des Grandes-Cholonnières, tandis que Chasseloup se dirigeait vers la Bosse-Noire. Il avait des collets à visiter de ce côté-là.

La darue, ai-je besoin de le dire, appartient à la catégorie des bêtes fabuleusses, produits de l'imagination populaire. M. de Buffon a négligé de la décrire, malgré qu'elle soit bien la conquête la plus brillante qui aient jamais faite les mystificateurs de campagne ; et Daubenton, s'il l'eût connue, l'aurait classée dans la famille des mythes, section des attrape-nigauds, Ce spécimen de la faune locale est familier à tous les paysans de l'Anjou, mais son nom diffère selon les régions. Ici c'est la darue ou dérus ; ailleurs, le dalut ou le tarin ; plus loin, sur la lisière de la Vendée, c'est le couard. Ce dernier se confond volontiers avec le farfadet, sorte de lutin domestique coutumier d'assez mauvaises farces, comme de frapper violemment les volets des fenêtres par les nuits de grand vent, de détacher les vaches dans les étables et de tresser la crinière ou la queue des chevaux sans en être prié. Un vrai n'a-que-faire ! C'est même apparemment à ce dernier trait qu'il doit son nom de couard. D'ailleurs on l'appelle aussi le bissêtre, parce qu'il a la réputation d'opérer surtout dans les années bissextiles.

Jean Colâseau, sur sa cheintre, attendait toujours la darue et commençait à bailler. Longtemps dans le lointain, il avait entendu les aboiements de Bas-Blancs, qui bahuaudait aux trousses de quelque lièvre. Puis tout s'était tu.

Maintenant la lune était couchée et il faisait noir comme terre. Au clocher de la paroisse dix heures venaient de sonner. Rien n'annonçait l'approche de la bête. Pour tromper son ennui, le biquart décrocha à tâtons au grand besiquier quelques poires de barne et se mit à les croquer à belles dents.

Tout à coup une main s'abattit lourdement sur son épaule.

— Ah ! je t'y prends à colleter, dit une voix rude. Tu es de bonne prise, mon lapin !

C'était Nicolas Brahan, le garde de la Bosse-Noire.

— Je ne tends pas de collets, dit le biquart suffoqué. Je sé à guetter la darue. Tenez, velà la poche.

Le garde se pencha pour s'en assurer.

— Et qui est-ce qui t'a posté là? dit-il en se relevant.

— C'est Victor Chasseloup. Il est à lever la darue dans la Génetai des chirons.

Le garde réfléchit quelques instants.

— Mais, mon garçon, dit-il d'un ton radouci, ton Chasseloup est un nigaud. La bête ne passera pas par ici ce soir. Depuis deux jours elle est remisée dans les jittes de la Bosse-Noire. Allons, ajouta-t-il amicalement, viens avec moi que je te poste mieux que ça. Je veux t'aider à prendre la darue, parce que, ces animaux-là, c'est bon à détruire.

Il détacha lui-même la poche, et tous deux montèrent vers la maison du garde. Elle était située à l'orée des bois de la Bosse-Noire, dans un carroil (carrefour) formé par une route vicinale et un chemin forestier où les deux compagnons s'engagèrent. Une forte haie séparait ce chemin du jardin et du verger de Nicolas Brahan. A cent cinquante pas environ le garde s'arrêta et, allongeant le bras dans l'ouverture d'une musse :

— C'est bien ce que je pensais, grommela-t-il ; le fagot que j'avais mis est déplacé : l'animal a encore mussé par là !

Comme l'avait fait Chasseloup, il disposa avec soin la poche et l'attacha solidement ; comme lui, il recommanda au biquart de ne pas ménager ses coups.

— Attention ! dit-il. Tu n'attendras pas beaucoup : le temps de faire le tour de la maison. Je sais où se tient la darue.

Il s'en fut vers le carroil. Jean Colâseau assura autour de son poignet le courgeon (courroie) de sa marotte.

L'attente ne dura guère en effet. Apparemment le gibier avait éventé le chasseur, car Nicolas Brahan avait à peine tourné le coin de sa maison, que des pas rapides réson-

nèrent dans le jardin, puis dans le verger. La darue était levée, elle arrivait, elle fertait à travers la musse. L'instant d'après une masse énorme s'enfournait dans la poche. Prompt comme la pensée, le biquart serra le nœud coulant et mit le pied sur la fène ; puis, sans se soucier des soubresauts de la bête, à tour de bras il tapa, tapa comme un sourd. Toutefois il n'était pas tellement sourd qu'il n'entendît bientôt sortir de la poche des gémissements étouffés et comme une voix humaine qui murmurait : Grâce ! grâce ! La darue parlait !

Le gars s'enfuit horrifié.

Avant le déjeuner du lendemain, Victor Chasseloup avait quitté les Grandes-Cholonnières et pour toujours disparu du pays des Mauges. Maître Poilâne raconta plus tard qu'il n'était rentré à la ferme qu'au petit jour, courbé en deux et boitant des deux jambes. Ses vêtements étaient déchirés, sa figure tuméfiée, ses cheveux collés en plaques par du sang coagulé. Il s'était fait régler son compte et était parti sur-le-champ, sans vouloir attendre la Toussaint.

Coïncidence étrange, la belle Lise Brahan, les trois dimanches qui suivirent, ne parut pas à la messe paroissiale. On sut qu'elle était tombée le visage sur un tailli (montant) de chaise et qu'elle avait un œil poché au beurre noir.

Catherine, elle, eut les yeux rouges pendant plusieurs semaines et de longtemps elle ne put, sans soupirer, les lever vers le cuilleri où, abandonné et poussiéreux, le couvert de Victor pendait lamentablement, telle une tête de truand encastrée par le col dans un carcan de pilori.

La darue, le couard, joue parfois de bien méchants tours !

Le Longeron, 12 *janvier* 1908.

R. Onillon.

***

Laqueule ? [N° 4]

Par une belle après-midi de dimanche, le grand Mataud arriva de sa petite *borderie* rendre visite au frère Phorien Barbanson, qui demeurait à l'autre extrémité de la commune. Les deux hommes se voyaient à peu près tous les dimanches à la *porte de la messe* et trinquaient ensemble à l'occasion, mais, vu la distance, ils ne *faisaient* pas souvent des *bourriers*. Le père Phorien fut donc un peu ébaffé au premier abord de voir apparaître, sur le pas de sa porte, la figure assez *nice* de ce grand garçon *bachas* ; toutefois son étonnement dura moins qu'il ne lui plut d'en faire la mine ; comme tout bon *paisan*, le bonhomme aimait à faire l'âne pour avoir du son. En attendant il fit bon accueil au jeune homme, comme au fils d'un de ses anciens *conscrits*, qu'il avait eu le regret d'enterrer il y avait moins d'un mois.

Disons tout de suite la raison de cette visite inopinée : le grand Mataud venait demander en mariage une des filles de Barbanson. L'amour, il faut bien l'avouer, n'entrait pour rien en cette affaire. Dans la matinée même, le gaillard avait été solliciter la main de deux autres jeunesses des environs. Malheureusement pour lui, s'il était connu pour *avoir du bon fait*, il était non moins réputé pour être fortement *bébête* : les filles se moquaient de sa *binette ahoudrie*, et, sans s'être fait le mot, les deux *bergères* l'avaient unanimement *paillonné*. Cet accident est arrivé à de plus huppés et à de plus malins qui, du reste, n'en sont pas morts.

Tout *colas* qu'il était, Mataud, bien entendu, n'eut garde de conter sa double mésaventure ; mais, un peu refroidi tout de même, il prit son temps avant de récidiver. On causa de la *plée* et du beau temps, tout en cassant le cou à une vieille bouteille ; on alla passer l'inspection de la *soue* du *gorin* et du *têt* à vaches, qui était vide pour l'instant, car les bestiaux et les filles étaient partis aux champs.

Ce sont les distractions habituelles des villageois pendant les loisirs du dimanche. La *ressiée* s'avançait : le gars ne se déclarait toujours point, et à la dérobée le père Phorien, qui commençait à deviner, le regardait malicieusement *de cornière*.

Tous deux étaient las de considérer le *pailler* et de conter les fagots de la *massière* : le maître finit par proposer de faire un tour dans sa Grand-Planche, où les *naveaux* commençaient à lever. Ce fut un spectacle palpitant d'intérêt.

Enfin, comme ils revenaient à la *basse heure*, Mataud trouva et saisit avec un rare esprit d'à-propos l'occasion d'entrer en matière: Au loin, une des filles Barbanson apparaissait, ramenant les deux uniques vaches à la *fène*, l'une devant, l'autre derrière : » Velà-t-il tout de *meinme* deux belles *pièces* de bêtes ! » s'extasia de confiance le prétendant transi, « mais *j'eumerais encôre* ben mieux *la sienne* du mitan ! » Le grand mot était lâché et la glace rompue. Le père Phorien n'avait pas *fait ouf*. Encouragé, Mataud formula sa demande. « Vous pensez ben, expliqua-t-il, que je ne *sarais* rester comme ça *tout par moi* ; n'y *a gent* que *j'avange* partout. Je voudrais *ponmoins* m'*égrandir*. Je n'ai *astheure* que quatre vaches, mais si j'étais *sement* marié, j'en *arais* tout de suite *ieune* de pus. »

La requête ainsi présentée ne pouvait manquer d'être favorablement accueillie. Si les filles Barbanson avaient le *cul* légèrement terroux il était notoire que la *borderie* du gars Mataud valait bien trois fois les quelques *carribots* de terre du beau-père en perspective.

Malgré tout, celui-ci, pour la forme, se fit encore un peu tirer l'oreille : un vrai fermier, voyez-vous, ne céderait pas un petit cochon *de panier* sans avoir *haricoté* au moins une bonn

eure. Taper tout de suite dans la main de acheteur, ce serait sûrement s'exposer à n faire une maladie.

Enfin, après bien des *rembrêchements*, le ıarché fut conclu : Mataud serait le gendre u bonhomme, qui en était *d'assent*. Quant u *hait* de la fille, le vieux se chargeait de avoir.

Tout était conclu, et l'on rentrait à la maion quand le père Barbanson, s'arrêtant au ailieu de la rue, dit soudain : « Ah ça, mais u ne m'as jamais dit *la queule* de mes filles que u voulais. C'est-il Cillette ou ben Stasie ? »

— « Ma *feinte*, répondit Mataud interloqué, je ne sais sement pas *trope*, je me fous de l'*eune* comme de l'autre ! »

Il voulait dire tout simplement qu'il n'avait pas de préférence. Chacun cause comme il peut, pas vrai?

A la Toussaint suivante Mataud avait une vache de plus.

Le Longeron, 2 *décembre* 1907.

R. Onillon.

TROISIÈME PARTIE

FOLK-LORE

Le *Petit Dictionnaire* de LARIVE et FLEURY [e]xplique cette locution, empruntée à l'anglais, par : [« e]nsemble des poésies populaires et des manifesta[ti]ons de la vie intellectuelle d'un peuple. »

Elle implique surtout, croyons-nous, l'idée de [ch]oses et d'usages passés, ou sur le point de dispa[ra]ître et qu'il est curieux, par conséquent, de noter [p]our en conserver le souvenir.

Pour faciliter les recherches du lecteur, nous [av]ons établi la division suivante :

I. — Chansons, Rondes, Danses.
II. — *a*) Coutumes ; *b*) Costumes.
III. — Croyances, Préjugés, Superstitions.
IV. — Culture.
V. — Dictons.
VI. — Formulettes.
VII. — Jeux.
VIII. — Langage, Phrases, Anecdotes, Devi[n]ailles.
IX. — Légendes.
X. — Mystifications, Amusettes.
XI. — Noms propres : *a*) de lieux ;
b) de familles ;
c) Prénoms ;
d) Seigneuries.
XII. — Nourriture.
XIII. — Pléonasmes, Superlatifs.
XIV. — Remèdes populaires.
XV. — Sorciers, Sortilèges.
XVI. — Temps.
XVII. — Proverbes.
XVIII. — Adages et Comparaisons.
XIX. — Histoire.

Un grand nombre d'articles de Folk-Lore sont [di]sséminés dans le Glossaire ; ils ont été réunis [d]ans une Table, à la suite.

I

Chansons — Danses — Rondes Musique

I

Ronde peu compliquée, mais entraînante :

Accourez, courez, courez
Petites filles,
Jeun' et gentilles ;
Accourez, courez, courez.
Venez ce soir
Vous amuser.

On en fait quelquefois le refrain d'une autre [r]onde à couplet : en particulier celle de Mal'brou.

II

Ronde pour les toutes petites

A la ronde des petites filles
On y danse à la gaunille
Pi ! (Elles s'accroupissent.)
A la ronde des petits gars,
On y danse à Nicolas,
Ah ! (Elles s'accroupissent ou lèvent les bras en l'air.)

III

Ronde de l'alouette (garçons)

Refrain

Nous la plumerons, l'alouette, l'alouette,
Nous la plumerons, l'alouette tout du long.
1° Nous plumerons le bec, le bec de l'alouette (*bis*).

Refrain

2° Nous plumerons la tête, la tête de l'alouette(*bis*).
Nous plumerons la tête, le bec de l'alouette.

Refrain

3° Nous plumerons le cou, le cou de l'alouette (*bis*),
Nous plumerons le cou, la tête, le bec de l'alouette.

Refrain

etc., jusques et y compris la queue et les pattes.

Nota. — Chaque partie chantée d'abord par le conducteur de la ronde, est aussitôt répétée en chœur par tout le monde.

Ronde

Au hameau, sur l'ermeau
Chaque soir on danse ;
Les beaux jours
Sont si courts
Adieu sans retour
Entrez, bergère,
Vous serez rosière ;
Vous embrass'rez
Qui vous voudrez.

Nota. — On ne connaît pas l'ormeau, mais l'umeau (lat. Ulmus) ; l'umeau galeux, le tortillard (les charrons disent aujourd'hui : l'ormeau-tortillard). De là : sur l'ermeau — pour sous (prononcez sour) l'ormeau.

V

Ronde

— Il était une b que, une bique des champs,
Mes enfants,
Qu mangea t tous les jours les choux dn pèr' Brébant;
En babinotant d'la goule, en grignotant des dents.

— Qu mangeait tous les jours les choux du pèr' Brébant,
Mes enfants,
Elle fut aperçue par quatre gros sergents,
Mes enfants,
En bab notant d'la goule, en grignotant des dents.

— Elle fut accusée devant le Président...
Elle retroussa sa queue et s'assit sur un banc...
Ell' fit un boisseau d' crotte pour ceux qui m'écoutant.
En babinotant d'la goule, en grihnotant des dents.

N. — J'ai entendu cette ronde à Pouancé. Elle était chantée par un grand-père qui endormait ainsi ses petits enfants. Mais il était d'Angers. — J'ai entendu le texte, — sans : Mes enfants, ni : En babinotant... Il y a « pus » de cinquante ans de ça. — M. B.

VI

Ronde de Biron

— Tiens !... je ne me rappelle plus... Mais je vais garder mes vaches, et j'emporte ma brocherie (tricoterie, mon tricot). En brochant ma chausse (mon bas), j'y songerai, et ça me viendra de mesure (prononcez : dém'sure), comme la chanson de la mariée à la mère F... (comme c'est arrivé à la mère F... pour la mariée). — Pour les garçons.

— « Quand Biron voulut danser, (*bis*)
Ses souliers furent apportés, (*bis*)
Ses souliers tout ronds,
Pour fair' danser Biron. —

— « Quand Biron voulut danser (*bis*)
Ses beaux bas fur'nt apportés (*bis*)
Ses beaux bas de Damas,
Ses touliers tout ronds,
Pour faire danser Biron.

— « Quand Biron vouult danser (*bis*)
Sa chemis' fut apportée (*bis*)
Sa chemise de toil' grise,
Ses beaux bas de Damas,
Ses souliers tout ronds,
Pour fair' danser Biron...

Etc. — Toute la toilette y passe ; son galçon (caleçon) sale au fond, — sa culotte, pleine de crottes, et le reste.

N. — Chaque partie, chantée par le conducteur de la ronde, est reprise en chœur par tout le monde.

VII

Ronde de la Boiteuse

— Où vas-tu, pauv' boiteuse,
Mille enfants, mille enfants,
Où vas-tu, pauv' boiteuse,
Mille enfants charmants (Briollay).

N. — Variante préférable : Belle enfant, au lieu de Mille enfants (Basse-Loire). De même pour tout le reste.

— J'y vais au bois céleste.
— Quoi faire au bois céleste ?
— Cueillir la violette ?
— Pour qui la violette ?
— Elle est pour ma marraine.
— Si le roi t'y prenait ?
— J'lui couron'rais la tête.
— Si la rein' t'y prenait ?
— J'lui f'rais une révérence.
— Si l'garde t'y prenait ?
— Je m' fich' pas mal du garde.
— Si l'diabl' t'y prenait ?
— J' lui allong'rais les cornes.

VIII

Autre ronde

Il avait une cassiette, une cassiette en poil de chat,
Tourne, tourne, tourne la virette,
Il avait une grande cassiette
Une cassiette en poil de chat ;
Tire la rirette et gironfla.

Toute la toilette y passe, un objet à chaque couplet.

Il avait un grând rabat, de grândes savates, etc. (Pouancé).

IX

Le chevalier du roi

On désigne un chevalier à l'aide d'une formulette, par exemple :

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 —
Si tu étais venue
T'aurais mangé d'l'andouille ;
Mais tu n'es point venue,
Elle a resté pendue.

Toutes les jeunes filles se tiennent en ligne (le guet), Le Chevalier vient vers elles, en frappant du pied pour imiter le pas du cheval, et disant : Pan, pan, pan,

Le guet faisant des pas au devant du Chevalier :

Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnon de la marjolaine ?
Qu'est-ce qui passe ici si tard
Auprès du guet ?

N. — On dit : de sous le guet (Basse-Loire) — dessur le guet (Angers) — si près du guet (ailleurs).

Le Chevalier, faisant des pas au devant du Guet qui recule en cadence :

C'est le chevalier du Roi,
Compagnons de la marjolaine,
C'est le chevalier du Roi,
Auprès du guet. —

Et ainsi à chaque couplet.
Le Guet. — Que demand' ce chevalier ?
Le Chevalier. — Un' jeun' fille à marier.
Le Guet. — Point de fille à marier.
Le Chevalier. — On m'a dit qu'vous en avez.
Le Guet. — Ceux qui l'ont dit s' sont trompés.
Le Chevalier. — Ils ne se sont point trompés.
Le Guet. — Choisissez dans la quantité.
Le Chevalier. — Mm'selle (une telle) est à mon gré.

— Alors toutes se mettent à courir, jusqu'à ce que le Chevalier en attrape une. Le Chevalier l'emmène avec lui, et on recommence. Mais alors il y a deux Chevaliers. Si on recommence encore, il y a alors trois chevaliers, puis quatre, tant que les jeunes filles veulent recommencer.

Je crois devoir communiquer à mes lecteurs la lettre suivante qu'ils savouereront comme elle le mérite :

« Je lis ce jour dans le *Petit Courrier* un de vos « Zigzags autour de ma langue » qui font toujours mes délices ; car, élevé par de vieilles bonnes, dont la plus ancienne (à la retraite alors, il est vrai), me racontait des histoires des bleus, qu'elle avait vus, je regrette de plus en plus la disparition du bon vieux temps.

« C'est avec peine que je vois s'effacer dans l'oubli ces bonnes vieilles mœurs et ce bon vieux langage, plus scientifique dans sa naïveté gallo-romaine que les amphigourismes politiques, sociaux et collectivistes, actuellement promenés ostensiblement par les jeunes générations, comme certains jours, par les enfants heureux, les ballons réclames et gazeux du Palais des Marchands ou des Dames de France.

« C'est avec un attendrissement réel que j'ai retrouvé dans votre article ces délicieux « Compa- « gnons de la Marjolaine » qui m'ont rappelé ma toute prime jeunesse où nous dansions cette ronde à la rivière du Mesnil (Mayenne), avec les petites filles de l'école des sœurs où elles me baptisaient « Cœur sucré », parce que, sans doute, j'étais le seul petit garçon admis à jouer avec elles.

« (« Que les temps sont changés !... à peine de « ce jour... »)

« Permettez-moi de vous signaler une différence de texte qui me semble d'ailleurs en faveur du pays de « chio » (contraction de Château-Gontier), ville de poètes très forts sur les anssonances.

« Le rond primitif est fait par les filles à marier autour duquel voltigent en sens inverse les Chevaliers du Guet, à la queue leu-leu. La demande est identique à celle que vous signalez, mais le chœur des Chevaliers répond :

Ce sont Messieurs les Chevaliers,
Compagnons de la Marjolaine,
Ce sont Messieurs les Chevaliers,
Faisant le guet.

« Je vous prie de remarquer que les premiers vers de chaque couplet finissent par le son é :

Que demandent ces chevaliers?
Une jeune fille à marier, etc., etc.

« Le chef de file des chevaliers choisit « à son « gré », entre dans le rond, et fait la ronde, la main dans la main de son élue : le second devient chef de file, et cela jusqu'au dernier, Ainsi chacun a sa « particulière ». Si par malheur, le nombre des chevaliers du guet est supérieur à celui des filles à marier, les derniers deviennent « communistes-partageux » et embrassent celles qu'ils peuvent attraper à la course, plutôt deux qu'une. Et c'est la vie, disait bonne Jeannette, qui ne croyait pas voir si clair à travers ses besicles.

« Veuillez croire, cher Monsieur..., etc.

« *Fidèle du bon vieux temps.* »

X

Patois de Cholet et des environs

Je dois à l'obligeance de Mme Bl..., la communication des couplets suivants, d'une simplicité bien rustique :

« Que tau queu qui m'éviaille mâ qui dorman si b[illegible] ?
— Au tė mâ, ma megnounne, que volans te biser. »
Derlta, la, ma dondaine, derita, là ma dondé.
« Ol é mâ, ma megnounne, que volans te biser
— Pôvais-tu pas ô faire, lourda-aud, sans m'évia ller?
Derita, la. ma dondaine ; derita, la, ma dondé.
« Pôvais-tu pas ô faire, lourda-aud, sans m'éviailler ?
« Tié biax mons-sieurs de la ville sont bé pu délurés.
Derita, la ma dondaine ; derita, la, ma doudé.
« Tié biax mons-sieurs de ville, sont bé pu délurés.
N'embrassant ben les feilles, « iau font sans lau d'mander. »
Derita, la, ma dondaine ; derita, la, ma dondé.

XI

Et encore :

Tâ qui as été en Anguelterre,
Dis nous donc c'qu'o c'est qu'un vaissia.
O c'est in grand coffre de bois,
Que l'an fesiant aller sus l'ande :
An mettiant un' voile, et pis dau mâts ;
Le vent y buffe... et pis au vâ.

XII

Chanson des Chouans de 1832

1

Ce fut par ein lindi,
Les Chouans se sont rencontris,
A la Guinardière ont éti,
Chez Gounord ont entri.

Refrain

Henri IV viendra,
La grâce nous baillera.

2

Gounord dit à Bouchi :
« Vous n'êtes point ben netti. »

3

Dans la chambre ont entri,
De chemise ont changi.

4

Bouchi dit à Carlin :
« Cache-té dans quio petit coin

5

« Cache-té dans quio petit coin,
« Tu guetteras quiée malins. »

6

Oh ! ça n'a point manqui :
Les rouges sont arrivis.

7

Pis ils ont ben tiri
Cinq cents coups de fusil.

8

Carlin dit à Bouchi :
— « Mais n'es-tu point biessi?

9

« Ah ! si fait ben, dit-il :
« A la tête ein petit. »

10

— « Entre dans quio petit champ,
« Nous té l'enviopperons. »

11

« Oul est ané lindi :
« Mardi ou sera guéri. »

12

Vive le petit Henri,
La duchesse de Berry.

R. O.

XIII

Chanson

Le Coq Martin

1

Cheux nous j'avions un coq qui s'appelait Martin,
Il a pris sa volée à travers le moulin,
Et tout l'monde s'y marie,
Et moi j'm'y marie point.

2

Il a pris sa volée à travers le moulin.
Porda passe une femme, un coutelas à la main,
Et tout l'monde...

3

Porda passe une femme, un coutelas à la main,
Qui a coupé la tête à notre coq Martin.
Et tout l'monde...

4

De la mort de tiou coq mon père fit un festin ;
Il invite à quelle noc' presque tous nos voisins.
Et tout l'monde...

5

Il invite à quelle noc' presque tous nos voisins ;
Le curé du villag' vint en mangeant son pain ;
Et tout l'monde...

6

Le curé du villag' vint en mangeant son pain ;
Trouva la siauc' si bonn' qu'il s'est mordu le poing.
Et tout l'monde...

7

Trouva la siauc' si bonn' qu'il s'est mordu le poing.
Je m'en irai à Nante', oui, je s'rai capucin.
Et tout l'monde...

8

Je m'en irai à Nante', oui, je s'rai capucin,
Et je dirai la messe, oui, ben tous les matins.
Et tout l'monde...

9

Et je dirai la messe, oui ben, tous les matins.
Dominus vobiscum, oùs qu'est mon pauvre poing?
Et tout l'monde...

XIV

Ronde (Petites filles)

— En allant fair' l'amour, j'ai perdu mon chapiau,
Mon chapiau qu'était si bieau ;
Ah ! mon chapiau !
— En allant fair' l'amour, j'ai perdu ma culotte,
Ma culotte qu'était si c'mode,
Mon chapiau qu'était si bieau.
Ah ! mon chapiau !

Etc. — Ma chemise de toile fine — mes bas de soie... toute la toilette. — Les garçons varient les qualificatifs. (Pouancé.)

XV

Veillée du Teillage et Chanson de la Femme infidèle

Pendant l'hiver, les gens du village allaient veiller l's uns chez l's autres. Autour du foyer, où se consumait un gros tas de ghertes (1) — (grettes, ou grattes, débris de chenevottes pris sous la braie) — qu'on ébourrait de temps en temps, tout en évitant les falimeuches, et au fond duquel flambait ou plutôt fumait la chandelle de rouzine. Les femmes étaient assises en demi-cercle, chacune ayant sa brocherie ou sa quenouille (k'noil-le) ; derrière elles, les hommes, debout, teillaient. On bavardait ferme, on contait des histoires, on chantait, on avait vrai de l'agrément.

Un soir — y a de ça comben? But ! (t dur, presque p = peuh !) pus de cinquante ans, le père et la mère D, qui étaient déguisés en vieux (je devrais dire maintenant en antiques) étaient entrés, « en catifaillons » et avaient charmé la société en chantant : « La femme infidèle ». — D'autres fois un seul chanteur interprétait la chanson, en faisant une « grousse » voix au commencement de chaque «coublet », et une « voix pointue » pour le reste. — Il y avait plusieurs versions. J'vas vous en envoyer ienne, quoiqu'elle ne me paraisse pas bien correcte.

Notes (1). — Ou de braises, car tous les jours on chauffait le four pour y enfourner le chanvre à brayer le lendemain matin (Oh ! les bonnes pommes de fenouillet anisé qui avaient passé la nuit sur une poignée de chanvre ! Le souvenir m'en fait faire un péché de gourmandise.) — Le toupâs (sans doute Toupeau, Étoupeau, plaque de grosse tôle servant à boucher la goule du four, afin de bien conserver la chaleur), le toupâs bien poussé et accoté — avec une appoyette — contre le dedans du manteau de la cheminée, il n'y avait guère à craindre du feu du foyer.

La femme infidèle

Nota. — A chaque couplet on répète les exclamations écrites en italiques :

1

Sambleur, ventrebleur,
— Dis-moi doncque Marion,
A qui était c'te belle épée,
Bon d'là.
Qui était dans la cheminée,
Ah ! nom de d'là !
— Mon Dieu, Sainte Vierge Marie,
Mon mari, mon bel ami,
Ce n'était point un' belle épée
Ah ! mon Dieu !
C'était l'ombre de ma fusée ;
J'aime Dieu !
(N. — Fusée, fil bobiné sur le fuseau.)

2

— Dis-moi doncque, Marion,
A qui était cett' pair' de bottes
Qui était là sur noutre coffre?
— Ce n'était point un' pair' de bottes,
C'était l'ombre de noutre coffre.

3

— Dis-moi doncque, Marion,
A qui était cette quévale,
Qui était dedans noutre étable?
— Ce n'était point une quévale,
C'était l'ombre de noutre vache.
(N. — Quévale, — cavale. Pron. kéval.)

4

— Dis-moi doncque, Marion,
Qui était donc ce personnage
Qui était couché dans ma place?
— Ce n'était point un personnage,
C'était une fill' du village.

5

— Dis-moi doncque, Marion,
Est-ce que les fill's du village
Portent des moustach' au visage?

— C'est que j'avions mangé des mûres,
Ça y avait noirci la figure.

6

— Dis-moi doncque, Marion,
Entre Janvier et Février
Y a-t-il donc des mûres noires?
— Dame, au château de chez mon père
Y en a tout temps des mûres noires.

7

— Dis-moi doncque, Marion,
Approche vit', que je t,étrangle,
Tu ne m'y joueras plus de tour.
— Je t'en prie, pardonn' moi cett' faute,
Car demain je t'en f'rais un autre.

(N. — On dit aussi, au VII :)

Approche vit', que je t'assomme,
Tu n'joueras plus d'tour à ton homme.

XVI

La Fête à Monsieur le Curé

Approchez, mé chars enfants
Pis m'écoutez un p'tit mouman ;
C'est demain qu'arrive la fête
La fête à Monsieur le Curé.
Il faut que tertou on s'apprête } *bis*
Pour allé la guy souhaité.

Prends ben vite, té, ma Fanchon,
Tout ton pu biau cotillon,
Ton casaquin des guimanches,
Tes bottons, tes sabots neus,
Et n'te mouche pas su ta manche, } *bis*
Car t'aurais l'ar d'eune morveuse.

Prends aussi, té, ma Louison,
Ton biau mouchoué de coton,
Ton casaquin de quirtaine,
Ton biau devantiau bigarré
C'ti là qu'a acheté ta marraine, } *bis*
A l'assemblé' des Ponts-de-Cé.

Ne braille pas, ma p'tit' Marie,
T'es trop p'tiot, mon p'tit charri,
Ça s'ra pour une autre année,
Que tu seras tant p'tit pu grand,
Avec ta p'tite sœur Er'née ; } *bis*
J'vous y moinerai, mes enfants.

Maman, si tu m'en queriais,
Des rillaux tu guy porterais,
Tu sais que c'est sa grand'rigale,
N'y a ren qu'il aime tant que ça.
Il en ferait son carnaval; } *bis*
Cré moi, et porte y en, va.

Ma finte, t'as 'côr ben raison,
Des rillaux portons y en don,
De la rillonni, une oreille,
Surtout d' la queue de nout gorin,
Ben embourri d'une serviette ; } *bis*
Pis j'allons nous mette en chemin.

V'là qui pas que tout d'un coup
Là-bas, dans notre pièce de choux,
J'ai couli par la voyette,
Et pis, crac, me v'là chéyu,
Drèt au mitan de la voyette, } *bis*
Et tous mes rillaux perdus.

Char Monsieur, je somm' ben marré,
De n'avoir ren à vous offri,
Que ce brin de marjoulaine
Que ma grand'mère a planté ;
On songera l'année prochaine
D'être point si mal avisé.

Encore que le style de cette chanson ne me paraisse pas absolument « rural », mais retouché par des personnes d'une certaine instruction, je n'ai pas hésité à la reproduire.

XVI *bis*

La fête à Monsieur le Curé

(Variante. — Voir ci-dessus)

1

Approchez mes chers enfants,
Ecoutez-moi-z-un instant.
C'est anuit que s'trouv' la fête
La fête à Mon-sieur l'Curé ;
Que chacun de vous s'apprête
Pis j'allons la y-i souhaiter. (*bis*)

2

Toi, tu prendras, ma Suzon,
Tout ton pus biau cotillon,
Ton tablier de tirtaine,
Ton chapiau, tes sabiots neufs ;
Et n'te mouch' pas sus ta manche,
Car t'aurais l'air d'un morveux. (*bis*)

3

Pleur' pas, pleur' pas, mon Thômas,
T'es trop p'tit, mon pouver gars,
Ça s'ra pour une autre année,
Quand tu s'ras un p'tit pus grand.
Avec ta p'tit' sœur Renée,
J'vous y mèn'rai, mes enfants. (*bis*)

4

Partons, pisque nous v'là prêts.
Bonn' femm', si tu y-i mettais
Des rillauds dans n'un' assiette,
Avec la queue du gourin,
Tu sais qu'c'est c'qu'y a d'pus honnête ;
Pis j'allons nous mettre en chemin. (*bis*)

5

V'là-t'y pas que tout à coup,
Là-bas, dans nout' pièc' de choux,
Je glisse avec mon assiette,
Et pis, crac, me v'là su l'cul,
Dans le mitan d'la voyette,
Et tous mes rillauds perdus. (*bis*(

(By.)

XVII

Danser les gâteaux. — Au Lg., à l'occasion d'un mariage, il est d'usage de faire pétrir un gâteau de noce et, pour les noces un peu nombreuses, ce gâteau est souvent fait avec cinq ou six doubles (décalitres) de farine et pèse jusqu'à près de 300 livres. (V. F.-Lore, II, Gâteaux.) A la fin du dîner, le gâteau est solennellement apporté dans la salle sur le plateau de tôle où il a cuit. C'est alors que des gars vigoureux s'offrent à *danser les gâteaux* pour épater l'assistance et spécialement leurs amoureuses. L'hercule amateur se glisse sous le plateau, que les porteurs soulèvent, le saisit des deux mains par les bords et,l'équilibre saisi, fait lâcher prise, puis esquisse avec sa charge un pas de danse entre les tables. Parmi les assistants, beaucoup applaudissent, mais les plus rapprochés, surtout les femmes, poussent plutôt des cris d'effroi et *font la forte épaule* en voyant la lourde

masse osciller au-dessus de leurs têtes. Il est vrai que les porteurs se tiennent prêts, en cas d'accident, à la rattraper au vol, si possible. Quelques jeunes gens réussissent fort bien cet exercice et certains se sont fait une réputation dans l'art de *danser les gâteaux*.

Il faut avouer qu'un tel exercice ne peut convenir qu'à ces géants que Napoléon, qui savait les propriétés mathématiques, poétiques et surtout politiques de l'hyperbole, baptisa ainsi en un jour d'enthousiasme calculé... qu'il regretta plus tard. (R. O.)

XVIII (19)

Gigouillette

(Pour cette danse, on gavotte sur le thème suivant)

C'est la fille de la meunière
Qui dansait avec les gars ;
Elle a perdu sa jarretière,
La jarretière qui ne tenait pas,
Qui ne tenait (*ter*) guère,
Qui ne tenait (*ter*) pas.

XX

Isabeau

1

L'autre jour, à la veillée,
Comme j'allais vâr Isabiau,
Je cheyis sus ma pochée,
J'écraisis mes pruniaux.
Mais, tout en mi relevant,
Je m(e) jette au cou d(e) mon Isabiau :
J'avais ein(e) gran(e) roupie au nez,
J(e) illi franquis sus son musiau.

2

Son pèr(e) qu(i) était à la f(e)nêt(re)
Il m'a traité de Lourdiau :
« Crais-tu que ma fille est faite
Pour te torcher le musiau ?
Si tu reveins vâr ma fille,
Prends garde au pèr(e) Bournigaut !
Il prendra eine grouss(e) trigue,
T'en tap(e)ra des coups sus l(e) diau !

Nota. — Patois affecté, surtout pour les terminaisons en iau. Mais vâr, cheyis, écrasis, mi flanquis, trigue sont simplement des formes vieillies. (René Onillon.)

XXI

Petite ronde

— « J'ai des pomm' à vendre,
« Des rouge' et des blanches ;
« J'en ai tant dans mon grenier
« Qu'ell' s'en vont de tout côté,
« Sens déri, sens déra,
« Mad'moiselle', tournez-vous par là. »

Et chacune fait pivoter sa voisine, ou elles tournent deux à deux, puis recommencent la ronde. Bien réussi, c'est assez gracieux.

XXII

Variante

— « J'ai des pomm' à vendre,
« Des rouges et des blanches ;
« On m'en donn' deux pour un sou,
« Mademoisell' retournez-vous. »

ou :

— « On m'en donn' quatr' pour un sou,
« Mademoisell' détournez-vous. » (Pouancé.)

Autre variante

— « J'ai des pomm' à vendre,
« Des roug' et des blanches ;
« La couleur est par dessus,
« Mademoisell', tournez-vous le... front. »

N. — A Briollay, sans la moindre hésitation, on rime en u ; c'est un vocable très courant. Et, pourtant, les gens y sont délicats dans leur langage : ils ne parleraient pas de leur gorin sans ajouter : sauf vot' respect, ou : au respec' d'parler.

XXIII

Ronde

Une jeune fille : J'ai perdu ma fille,
Didi carillon.
J'ai perdu ma fille,
Trois fleurs de la nation.

Toutes. — Quelle robe avait elle ?
Didi carillon ;
Quelle robe avait-elle ?
Trois fleurs de la nation.

La 1re. — Elle avait un' rob' bleue,
Didi carillon ;
Elle avait un' rob' bleue,
Trois fleurs de la nation.

— Si la couleur s'y trouve, elle prend la jeune fille ayant cette couleur, la met derrière elle. — Sinon, point de fille à emmener. Alors on recommence.

Varier les couleurs le plus possible.

XXIV

Autre ronde

On désigne une jeune fille par une formulette, par exemple (chanté) :

Enfilons l'aiguille, l'aiguille,
Enfilons l'aiguillée de coton,
Pour rhabiller mon cotillon.

Toutes commencent la ronde.

— Hier, dans la prairie,
J'ai rencontré Sophie
Qui faisait un bouquet charmant
Pour la fête de sa maman.

Pendant que la ronde continue, celle qui a été désignée entre dans le cercle :

Entrez en danse,
Faites la révérence ;
Vous embrasserez
Qui vous voudrez.

Elles ajoutent souvent :

Vot' bon ami si vous pouvez.

Celle qui a été choisie la remplace et on recommence.

XXV

Petite ronde

— « J'avons tant dansé
« Sû l'cabinet à ma grand'mère,
« J'avons tant dansé
« Que l'cabinet a défoncé.
« Sommes-nous pas cousins, cousines,
« Sommes-nous pas cousins tertous. » (*bis*)

XXVI

Jeanneton

1

Mon pèr(e) fait bâtir ein(e) maison
Par quatre-vingt-dix-huit maçons :
Pour qui sera cette maison ?



Refrain

Des cocombes, des melons,
Des andouilles, des marrons,
Train-train, des boudins ;
Trip(e) d'andouill(e), la mère andouillette,
Quatre andouille(s), ein d(e)mi cent d'ognons.

2

Ça s(e)ra pour sa fill(e) Jeanneton.
Ma fille, promettez-nous donc
Que vous n'aime(e)rez pus les garçons.

....

N. — Il n'y a que deux couplets d'indiqués ici : dans la réalité, il y en avait autant que de vers, le refrain étant chanté — très vite — après chacun d'eux. Il y avait aussi des reprises que je ne saurais plus indiquer. La chanson s'arrêterait-elle là ? Probablement, suivant l'adage. A sotte demande pas de réponse.

XXVII

Lettre du soldat

(Choletais)

1

Mon père, ma mère, je vous écris
Que je soumes rentré dans Paris,
Que je soumes nommé corporal,
Et que je soumes bentout général.

2

Dans îne bataille que je combattions,
Oui, je combattions en vrai luron :
Tous quieux-là que je rencontérions
A grands coups de sabre je les émouvions.

3

Passit par là mon général,
Qui me dit : Velà-t-ein brave corporal !
A ma il me demandit mon nom :
Je dis : Je m'appelle Peleau Bertrand.

4

Tire de sa poche ein biau ruban
Et je ne sais qué au bout d'argent.
Il me dit : Boute quieu à ton couti,
Et combats terjous l'ennemi !

5

Faut craire qu'ou l'tait queuque chouse précieu
Qu'ils m'appeliant tertous : Monsieur,
Mettiant la main à leur chapiau,
Pour saluer le gars Peliau.

6

Mon père, ma mère, si je meurs au régiment,
Je vous enverrai quio biau ruban.
Vous le mettrez dans vous archiviaux
En souvenir du gars Peliau.

7

Que ma lettre vous trouve ben portants.
Voutre gars se porte ben per le moment.
Ren d'auter chouse à vous marquer.
Voutre gars, Peleau Bertrand Troguet.

Je reproduis ces couplets tels que je les ai reçus ; mais je suppose qu'au moyen d'élisions les vers doivent tous être ramenés au nombre de huit syllabes. Le lecteur l'aura, d'ailleurs, pensé lui-même.

XXVIII

Les œufs du mois de mai

Les jeunes gens, par groupes de sept à huit, une dizaine, partaient par la campagne, d'autres faisaient le bourg.

Ils arrivaient à une ferme, s'y arrêtaient et chantaient leur chanson. Toujours ils étaient bien accueillis ; on leur donnait des œufs, tout le monde buvait un bon coup, puis ils allaient à une autre ferme. Toutes étaient visitées pendant la soirée. Ensuite, ils se réunissaient et, quelquefois, dame ! passaient une partie de la nuit à manger quelques œufs, chanter, boire, toujours gais et de bon accord. Le dimanche suivant, ils requéraient le tambour pour inviter tout le monde à aller avec eux manger les œufs recueillis. Venait qui voulait, on en mangeait à toutes sauces, non pas sans boire, assurément, mais, je le répète, avec beaucoup de gaîté. (Un jour, il en fut mangé 14 douzaines.)

Chanson

1

La première nuitée
Du joli mois de mai,
Nous nous somm'z assemblés
Vous n'savez pas pourquoué ?
C'est pour trancher la tête
A ces sorciers maudits
Qui désirent la perte
De tout le bien d'autrui.

2

Le maître et la maîtresse
Très humbl' nous saluons,
La fille ou la servante ;
Des œufs nous demandons
Un' couple de douzaines
Et que ce soient des bons,
Car, pour nous, d'assurance,
Nous somm' des bons garçons.

3

Si vous avez des filles,
Des fill' à marier,
Faites-les-nous connaître,
Nous les ferons danser,
Dimanche, après les vêpres,
Au son du violon.
Quand ell' seront contentes,
Nous les ramènerons.

4

Le porteur de bourriches
Qui est ben fatigué,
Et sés pauv' camarades,
Qui ne peuv' plus chanter :
Descendez dans la cave,
Apportez-nous du vin ;
Si les bouteill' sont pleines,
Nous les viderons ben.

La chanson terminée, la maîtresse allait chercher les œufs, le maître, les bouteilles pleines, que tous vidaient avec entrain. Alors, les jeunes gens remerciaient par le couplet suivant, avant d'aller à une autre ferme :

5

En vous remerciant,
La maîtresse et le maître
De ce joli présent
Que vous venez d'nous faire,

Pour vous nous prierons Dieu
Et la Vierge Marie
Afin qu'ils vous conduisent
En son saint Paradis.

(*Un inconnu de Briollay.*)

XXIX

Ronde de Malbrou (Basse-Loire)

Refrain

« Accourez, courez, courez,
« Petites filles,
« Jeun's et gentilles,
« Accourez, courez, courez,
« Venez, ce soir, vous amuser. »

1

Malbrou s'en va-t-en guerre,
Mironton, mironton, mirontaine,
Malbrou s'en va-t-en guerre,
Ne sais quand il r'viendra,
Oh là ! oh là !
Refrain

2

Il reviendra-z-à Pâques,
Mironton, mironton, mirontaine,
Il reviendra-z-à Pâques,
Ou à la Trinité,
Çà y est, çà y est !
(Et ainsi pour toute la ronde de Malbrou.)

XXX

Autre ronde de Malbrou (Pouancé)

1

Malbrou s'en va-t-en guerre,
La ouchta (*bis*),
On n'sait quand i r'viendra,
Ouchta de la digué du gon, douilla de la
Maltaillou chtanga ouchta.

2

Il reviendra-z-à Pâques,
La ouchta (*bis*),
Etc. pour toute la complainte.)

Autre refrain (Angers)

Malbrou s'en va-t-en guerre,
La ouchta (*bis*),
On n'sait quand i r'viendra,
Tourné, mouské si dugon, douilla si mou digai,
De la gamouchka.

(Ces deux rondes sont très animées.)

XXXI

Les Mensonges

Je sais eine petit(e) chanson
Qui n'est que de mensonges :
Si gn'a ein mot de vérité
Je veux que l'on m'étrangle.
J'ai pris ma charru(e) sour mon bras.
Mes bœufs sus mon épaule,
Je m'en sé enallé charruer
Où que gn'avait point d (e) terre,
Il y avait ein grand cormier
Qui n'am(e)nait que des fraises :
J'ai jeté mon aiguillon dedans,
Il n'a tombé qu(e) des pierres.
La bonn(e) femme à qu(i) était l(e) cormier,
Qui me regardait faire,
Alle a pillé son chien, son chat
Et sa grand chèv(r)e nère.
Son chien, son chat ils la regardent :
Sa chèv(r)e est venue me mordre :
A m'a mordu à n'ein talon,
J'en saignais par la gorge.
Je m'en fus chez mon médecin,
Le sieun qui fait ma toile ;
Il m'a r(e)gardé sour mon soulier,
Il m(e) voyait la çarvelle.
Il m'a donné du ratafias
Pour mett(r)e à mon oreille.
Je m'en sé en allé chez nous :
J'ai ben trouvé d(e) qué rire :
J'ai trouvé ma femme à fouger
Et mes pourceaux qui filent ;
Les can(e)s qui étaent à sasser
Et les oies qu boulangent ;
Le chien, avec sa goul(e) pointue,
Qui enfournait les miches ;
Le coq qu(i) était dans l'(e) cul du four
Qui l(e)s attendait à cuire.
Mais il a voulu en goûter,
Il s'est brûlé les griffes.
Les rats qui étaient dans l(e) guernier
Qui s'en pâmaient de rire,
Et les mouch(e)s qu(i) étaient au plancher
Qui s'en cassaient les cuisses.
Si gn'a ein mot de vérité
Je veux que n'on me l(e) dise !

N. — C'est ainsi que mon père chantait cette chanson, c'est-à-dire sans aucune trace de division par couplets et sans refrain. L'air était très simple. D'autres, tout en ne changeant rien aux paroles ci-dessus, les chantent sur un air et un mode un peu différents : ils les partagent en quatrains, après lequel ils ajoutent le refrain :

...Don !
Falouette, Falouon !
Falouette, Marion !

Puis ils reprennent les deux derniers vers avant de chanter les deux suivants, ce qui forme un nouveau quatrain. (R. O. — Montjean.)

XXXII

Une messe à Poitiers

(Racontée par un Choletais)
Revenant de chez noutre fille,
Je passions par devars Potias.
Y disiant que dans thio quartias
Y avouet une tant balle ville ;
Je n'ai ja vu la ville ma,
Les maisons m'en ont empêcha.

J'avisit un grand homm' de pierre,
To dret pionta dans un tirias ;
Y disiant qu'au l'tait noutre ras
Thio thi faisait si ben la dhière.
J'y ravillit ben mon chapia,
Mais y me regardit s'men jâ.

J'avisit qu'ou y aouet grand prèce
Dans ine éghuise la d'hiou j'entris ;
Ils étaient au moins neuf ou dix
A débargouiller lo grand messe,
Y disiant qu'au s'rait bentout fait,
Mais d'au dhiabe si ou finissait.

Il aviant d'au pia à la tête
Dau manteau d'or thi terluisiant,
Et topian d'aoustre thi n'aviant
Non plus pu que la piaou d'un' bête ;

La tété rasa comme dos œufs,
Chantiant menu comm' dô cheveux.

Y l'aviant par d'ssus les ourailles
To comme un espèce de souflâ,
C'était comme un caillibourniâ,
Là dhiou qu'je logions nos aboueilles.
Et tôt pian thi le regardian
A tot moument le décoiffiant.

L'aviant pendu par do fiçale
Thio p'tit réchia thi fumillant,
Et pis dans un p'tit pot perniant
Faisant fumer comm' do pu balle,
Si j' n''avions ja pris garde à mâ
M' l'ariant ben boutu par le naz.

D'aoûtre faisiant tot sorte de mines,
Torsiant d' la goul', frappiant dou pia,
Un aoustre, comme un enragea,
Mordait dans une grousse vermine ;
D'autant pu qu' la goule y mordait,
D'autant pu qu' l'animaou breuyait.

Vous rappelez-vous avoir lu, dans la Bible, qu'après une bataille, pour reconnaître, au passage d'une rivière, le peuple vaincu, on faisait prononcer à tous ceux qui se présentaient le mot *Schibboleth*. Les fuyards de la tribu d'Ephraïm étaient reconnus par les gens de Galaad, qui les poursuivaient, parce qu'ils prononçaient Sibboloth. (Juges, XII, 6.)

Au passage de la Moine, poursuivi par des Choletais, je serais infailliblement reconnu comme étranger au pays. Ils prononcent ti et di comme ghy, en aspirant fortement l'h. Il est mighy (midi) ; on t'a menghy (menti) ; qui te l'a ghy? (dit) en traînant beaucoup. C'est ghy vrai? (c'est i vrai?) — Et, au contraire, on dit trantille, pour tranquille.

Notez que cette graphie : ghy, donne une idée très imparfaite de la prononcation. Mais je désespère de trouver mieux. Et, maintenant, passons aux explications :

Le 1er couplet se comprend. Thio, ce ; avouet, avait ; ma, moi.

2e. J'avisai un grand homme de pierre, tout droit planté dans une niche. Ils disaient que c'était notre roi. Celui qui faisait si bien la guerre. Je lui tirai bien mon chapeau. Mais il ne me regardait seulement pas.

3e. Assez facile. Eghuise, église ; débargouiller, dire.

4e. Thi, partout, veut dire qui. Il est question de la tonsure ; dô pour des.

5e. L'espèce de souflâ, c'est la mître de l'Evêque ; caillibournia, ruche pour mettre les abeilles ; on lui ôte sa mître et on la remet à chaque instant.

6e. Le p'tit réchia, c'est l'encensoir (réchaud).

7e. Ici, ce sont les chantres et surtout l'artiste qui joue du serpent ou de l'ophicléïde (littéralement : serpent à clefs), pris pour une vermine. D'autant plus que l'artiste lui mordait la goule, d'autant plus que l'animal brâillait, mugissait.

XXXIII

Ronde (venant de Trèves-Cunault)

Mon pèr' m'a donné un mari — la goubi,
Il n'est pas plus gros qu'un' souris — la goubi,
Ah ! la goubi, goubi, guerno, guerno, binouziau.
(Prononcez : ghérnô, binouziàô.)

Il n'est pas plus gros qu'un' souris — la goubi.
La premièr' nuit, j'couche avec li — la goubi.
Ah ! la goubi, goubi guerno, guerno binouziau.
La premièr' nuit j'couche avec li — la goubi,
La premièr' nuit j'couche avec li — la goubi,
Dans mon grand lit je le perdis — la goubi.
(Comme plus haut.)

J'pris la chandelle et je l'cherchis — *id.*
A la paillass' le feu a pris — *id.*
Je trouvis mon mari rousti — *id.*
Le chat l'a pris pour un' souris — *id.*
Au chat, au chat, c'est mon mari! — *id.*
Ah ! la goubi...

A Angers, on disait :
Mon pèr' m'a donné un mari,
Mon Dieu, quel homme, quel petit homme !
Mon pèr' m'a donné un mari,
Mon Dieu ! quel homm' qu'il est petit !
(Et ainsi pour tout le reste.)

XXXIV

Mouiller (Mj., Lg.). — Le français Pleuvoir est complètement inusité et l'on n'emploie jamais d'autre verbe que Mouiller. Les enfants s'amusent, quand il pleut, à chanter ce vieux refrain :

« Mouille, mouille, paradis :
« Tout le monde est à l'abri ;
« N'y a que moi et mon p'tit frère
« Qui sommes à la dégouttière.
« Passe pluie, passe vent,
« Par la route de Saint-Laurent.
« Saint Laurent a tant pleuré
« Que la pluie en a cessé. »

N. — Voici la variante longeronnaise de la chanson enfantine qui se chante traditionnellement à Mj., par le temps de pluie :

« Mouille, mouille par barils :
« Tout le monde est à l'abri.
« N'y a que mon petit frère
« Qui est à la gouttière,
« A poicher des petits poissons
« Pour son petit collation.
« La gouttière alle a fondu,
« Mon petit frère il s'est pardu. »

XXXV

Noter. — Voir au Glossaire, et la musique à la fin du 2e volume.

XXXV

Ronde

On dit comm' ça que j'aim' la grouss' Françouèse,
On dit comm' ça que j' sé son épouseux ;
Mais c'est point vrai, c'est ell', la grouss' sournouèse
Qui m' pinc', qui m' mord et qui me fait les doux (yeux.

L'objet qui t'a charmé,
Mon p'tit cœur ben aimé,
C'est pour té, ma Nannette,
Que l'bon Dieu m'a formé ;
Vins là loin sur l'harbette,
Laiss'là ces biaux danseux ;
Vins cueillir la violette
Avec Jean l'épouseux.

Un Angevin pur sang.

XXXVII

Couplet du Patouriau

(Voir no 65, plus complet)
« Comm' j'étais chez mon pèr
« Petit gars pâtouriau,
« J'allais par la berruère
« Fair' paître mes igneaux.

« Gué, gué, gens de Lignières,
« Vous ne m'entendez guère,
« Gué, gué, gens de Lignières,
« Vous ne m'entendez pas. »

— J'en pourrais noter l'air, car mon père me chantait cette chanson quand j'avais 5 ou 6 ans, en me faisant sauter sur ses genoux. (A. V.)

XXXVIII

Ronde. — Une ronde enfantine est la suivante :

Dans ma main droite, j'ai un rosier,
Qui fleurira au mois de mai ;
Entrez en danse, charmant Rosier,
Vous embrasserez qui vous voudrez.

Un des enfants est mis au milieu du cercle et, à la fin de la cantilène, embrasse un des danseurs, qui prend ensuite sa place. (Lg.) — A Mj., c'est à peu près la même chose.

XXXIX

Le Revenant

1

A mon secours, mes enfants,
Rentrons dès l'instant,
Un' frayeur m'accable.
V'là Simon, nout' grand gas,
Tchi r'vint d' son trépas,
L'voyez-vous donc pas?

2

C'est ben lui, (le) voyez-vous,
Sauvons-nous tertous,
Fermons-lui la porte.
Toi, pour le renvoid'jer,
Prends vit' ton p'sautier,
Moué nout' begnitcher.

3

Pan, pan (pan), ouvrez-moi donc,
J'sé vout' gâs Simon
Qui r'vint d'l'Angleterre ;
Comm' j'étais mal là-bas,
Je r'vins à grands pas,
Vous sauvez donc pas.

4

Ecoute ben, mon enfant,
Pour toi, à l'instant,
J'somm' tous en prière
Pour gagner l'paradis,
Ecout' ben, j' te dis
Un *De Profundis*.

5

Bon (bon), un *De Profundis*,
C'est terjou autant d' pris,
Par lé trou d' la serrure,
Ben, êt's vous fous tertous,
Ou ben voulez-vous
M'envoidjer d' chez vous?

6

(Oh !) oui, va-t-en, mon enfant,
Où tu s'ras content,
Car, dès d'main, j' te l' jure,
Pour ordonner ton sort,
J' te f'rons dir' d'abord
Un servic' des morts.

7

Un service, vous rêvez,
Je vois que vous m' pernez
Pour in aut'. ma mère ;
Je n' sé point mort in brin,
Je sé ben vivant,
Simon, voutre enfant.

8

(Ah !) si c'est toi, mon enfant,
Rentre dès l'instant,
Vins te mettre à table ;
Mange, tu nous rassur'ras,
Car j' sais ben qu' là-bas,
Les morts ne mange' pas.

(Extrait du Recueil de M. P. Simon — La Romagne.)

XL

Mes premières amours (La Romagne)

1

Quand je sortis de mon village,
J'avais seize ans,
J'avais un biau chapiau de paille
Large et pointu,
Sapristi.
Je le coiffais dessus l'oreille
En lustucru.

2

J'avais ine belle culotte
En piâ d'mulet,
Qui me pernait rac aux deux fesses } *bis*
Comme un soufflet, } *bis*
Sapristi.

3

J'avais in' belle veste nère
Coudu d'fil bianc,
Avec de l'or tout per derrère } *bis*
D'un président, } *bis*
Sapristi.

4

J'avais ine belle cravate
En reparon,
Les poueils y couraient quatre à quatre } *bis*
En reculant, } *bis*
Sapristi.

5

J'avais ine belle perruque
En poueils de pourciâs,
Que je peignais tot' les anniâs } *bis*
Avec un ratiâ, } *bis*
Sapristi.

6

J'avais ine bell' pair' de chausses
Teinte en violet,
Que ma grand'mère a m'avait fait } *bis*
Du temps qu'a vivait, } *bis*
Sapristi.

7

J'avais ine belle chemise
En téte de lin,
Que je changeais tot' les anniâs, } *bis*
A la Toussaint, } *bis*
Sapristi.

8

J'm'en fus dans tcho bel équipage
Faire l'amour ;
J'entertenais bé ma maîtresse } *bis*
D'un biau discours, }
Sapristi.

9

Je yi parlais de nos poulettes
Et de nos bœufs,
Et aussi de nout' grouss' poul' naire } *bis*
Qui pond des œufs, }
Sapristi.

10

Quand je m'approchît auprès d'elle
Pour la biser,
O me vint point à la mémouère } *bis*
De m'y moucher, }
Sapristi.

11

J'laissis tomber dessur sa jottc
Un grous morviâs ;
Al' o yichait avec sa langue, } *bis*
Coum' font nos viâs, }
Sapristi.

(Extrait du Recueil de M. Paul Simon.)

XLI

Chanson de mariée

1

J'ai ben été aux noc's
Sans y être invitaée (*bis*).
J'étais bé mieux djimpée
Qu'ol était la mardjée.

Refrain

Lon la, la voilà,
La belle mariée ;
Regardez-la.

2

J'aétais bé mieux djimpée
Qu'ol 'tait la mardjée (*bis*).
J'avais un beau cotillon
D'étoupes pécelées.
Lon la...

3

J'avais un biau cotillon
D'étoupes pécelées (*bis*).
J'avais un biau tablier
De toiles d'araignées.
Lon la...

4

J'avais un biau tablier
De toiles d'araignées (*bis*).
J'avais un biau fichu
De moûres teinturé(es).
Lon la...

5

J'avais un biau fichu
De moûres teinturé (*bis*).
J'avais un biau bonnet rond
De rousin' empesé.
Lon la...

6

J'avais un biau bonnet rond
De rousin' empesé (*bis*).
De noutre grand troués pieds
J'm'étais bé couronnée.
Lon la...

7

De noutre grand troués pieds
J'm'étais bé couronné (*bis*),
D'la cord' de noutre poué
J'm'étais bé ceinturée.
Lon la...

8

D'la cord' de noutre poué
J'm'étais bé ceinturée (*bis*),
D'l'ombiet de la charrue
J'm'étais bén ombiettée.
Lon la...

9

D'l'ombiet de la charrue
J'm'étais bén ombiéttée (*bis*),
J'avais un biau bouquet
De merde d'chien grâlaée.
Lon la...

(Extrait du Recueil de M. P. Simon. — La Romagne.)

XLII

Mon père a fait un champ de poués

1

Mon pèr a fait un champ de poués (*bis*),
N'en piqua deux, j'n'en mangis troués.
Tot ci, tot ça, tra la la la la.

Refrain

J'entends la voix du rossignolet,
Tcha fait le saut du capriolet.

2

N'en piqua deux, j'nen mangis troués (*bis*),
N'en fus malade au yit troués moués.
Tot ci, tot ça, etc...

3

N'en fus malade au yit troués moués (*bis*),
Tos lés méd'cins venaient m'y vouer.
Tot ci, tot ça...

4

Tos lés méd'cins venaient m'y vouér.
Le premier djit qu'j'en guérirais.
Tot ci, tot ça...

5

Le premier djit qu'j'en guérirais (*bis*).
Le deuxièm' djit qu'j'en mourerais,
Tot ci, tot ça...

6

Le deuxième djit qu'j'en mourerais (*bis*).
Le troisièm' djit qu'je l'épous'rais,
Tot ci, tot ça...

7

Le troisièm' dit qu'je l'épous'rais (*bis*).
C'était ben ça que j'démondais.
Tot ci, tot ça...

(Extrait du Recueil de M. P. Simon. — La Romagne.)

XLIII

Ma Megnoune

1

C'était un jour de foére, } *bis*
Comme o serait demain. }
J'ai trouvé ma megnounne
Endormie su dau foin.

Refrain

Tournez, rondez, Cadin,
Marichaux, Taupin, Moureau,
Vergneau mon valet,
Oh ! eh ! oh ! hé ! oh ! eh !
Mon valet,
Oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh ! oh !
Marichaux.

2 (1)

J'me sé rapproché d'elle
Pour veleur la biser.

3

Tchéto tcho grous lourdaud
Tchi est à m'éveiller.

4

C'est moué, ma p'tit' megnonne,
Tchi velais te biser.

5

Pouvais-tu pas lo faire,
Lourdaud, sans m'éveiller?

6

Les gâs de tcho village
Sont sots comm' dau peignés.

7

Les gâs de noutre ville
Sont bé plus derlurés.

8

L'embrassant lé tché feilles,
Mé sans lés éveiller.

9

Leu parlant d'amourettes
Sont fort ben écoutés.

10

Surtout de tchés jeun's feilles
Tchi velant se marier.

XLIV

Ronde

Su' l'pont du Nord,
Joli cœur,
Su' l'pont du Nord
Un bal était donné,
Joli cœur de rosier,
Adèl' demande,
Joli cœur,
Adèl' demande
A sa mère à y aller,
Joli cœur de rosier.

(N. — Et ainsi à tous les couplets.)

Non, non, ma fille,
Tu n'iras pas danser.
Elle monte en haut,
Dans sa chambre, à pleurer.
— Son frère arrive
Dans un canot doré :
Ma sœur, ma sœur,
Qu'as-tu donc à pleurer?
— C'est maman qui
N'veut pas que j'aille danser.

(1) Répéter au commencement de chaque couplet les deux derniers vers du précédent.
(Collect. de M. P. Simon.)

Prends ta rob' blanche
Et ta ceintur' dorée.
— Elle fit trois pas
Et la voilà noyée.
Sa mèr' demande :
Qu'est-ce qui vient d'arriver?
— C'est votre fille
Adèl' qui s'est noyée.
Voilà le sort
Des enfants entêtés.

N. — Cette ronde se danse aussi sans addition de : Joli cœur. — On bisse chaque série de deux lignes. — Gabrielle remplace Adèle.

XLV

Ronde

— Tout en m'y promenant le long de la rivière,
Dig et dig et dag dit-elle le là ;
Tout en m'y promenant le long de la rivière,
— J'ai rencontré un rond de jolies demoiselles,
Dig et dig et dag, dit-elle le là.
J'ai rencontré un rond de jolies demoiselles.

N. — De même pour le reste :

— Si j'entre dans ce rond, je choisis la plus belle.
— A quoi reconnais-tu que je suis la plus belle?
— A tes beaux yeux brillants, à ta bouche fermée,
— Si tu n'étais pas roi, je te ferais la guerre !
— Quand mêm' que je suis roi, fais moi donc voir la guerre !
— Au premier coup d'épée, le roi tomba par terre.
— Où l'enterrerons-nous? Dans le jardin d'son père
— Dans le jardin d'son père, sous une fleur de lis.
— Non, non, je suis pas mort, car je vis bien encor.

Briollay.

N. — Dans : voir la guerre, le verbe n'a pas son sens ordinaire ; c'est une expression indiquant le défi, comme dans : Eh ! ben, viens y donc voir ; tu crois que j'ai peur. J'allons ben voir, si tu ne décanilles tout de suite.

XLVI

Ronde-bousculade

On désigne une poule par une formulette ; par exemple (chanté) :

Allons, la mèr' Michel,
Ne passez pas par mon jardin,
Vous casseriez mon rémarin (romarin)
Et calcitron.
Plon !

N. — Toutes se mettent en ronde : la poule, dans le cercle, marche en sens inverse (chanté) :

— Une poule a douze poulets,
Douze poulets, douze.
Tournons à la ronde,
Petites, à la marche ronde.

La poule se jette sur un poulet pour le séparer et le garde avec elle. Puis on recommence.

— Une poule a onze poulets,
Onze poulets, onze.
Tournez à la ronde,
Petites, à la marche ronde.

Un deuxième poulet est détaché de la ronde et se joint à la suite du premier, ce qui fait une ronde de trois jeunes filles tournant dans la grande ronde, à l'envers de celle-ci.

— Une poule a dix poulets, etc.

Et ainsi de suite, jusqu'à la bousculade complète.

XLVII

Retour du régiment (Choletais)

1

Bonjour, mon pèr', je m'en reveins du sarvice,
Les gars d'chez nous sont tertous congédiés :
Quieux grous nigauds font si mal l'exarcice
Que l'empeureur les a tous renvoyés.

Refrain

Oh ! oh !
Dempis six mois chez nous tout est nouviau !

2

Tu t'es ben r'fait, dans l'état militaire ;
Quand t'es parti, t'avais l'ar tout nigaud,
Et pis astheur' tu parl' comm' doux notaires ;
Tu t'es ben r'fait, mon grous lourdériau.

3

Qui m'aguériait dans l'état militaire,
C'est l'empereur avec ses génériaux :
Z'ont des bounets qui brillaient tant, mon père,
Que mon grand-père en avait point d'si biaux.

4

Regarde donc, mon pauvr' gars, comm' tout (change :
Dans noutr' grand puits, on n'peut pus pêcher d'iau
Nout' grous bouvard maigrit tant pus qu'il mange ;
J'avons vendu Châtain, aussi Vergneau.

5

Je r'gard' partout, je vois point ma pauvr' mère.
A-t-ell' terjous ses grands maux d'estoumal ?
A-t-ell' dans l'ventr' sa douleur d'ordinaire ?
Quand ou mouillait a sarvait d'arména !

6

N'en parl' donc point, mon gars, ta pouvre mère
J'crais bien qu'est lé qui nous rouin'ra tertous :
Tous les trois mois j'vas chez l'apothicaire
Et j'en rapport' tout' les fois pour trent' sous.

7

Ah ! veins donc là, ma petit'Marguerite.
Ah ! veins donc là, que j'té guerdine ein brin !
Et té aussi, veins donc, mon grous Philippe !
Dempis six mois j'ai tant ieu de chagrin !

(R. O.)

XLVIII

Chanson

(qui, dans le temps, était intitulée : Chanson nouvelle, Chemillé.)

1

Je d'meur' dans une ville
Tout' bordée de maisons ;
Ça n'est pas que j'm'y plaise,
Mais c'est qu'y a justement
Une bell' demoiselle
Qui a beaucoup d'agréments,
Mais dam ! qui a beaucoup d'agréments.

2

Voulant connaît' sa d'meure,
J'la suivis pas à pas.
Ell' d'meur' dans une rue
Tout' bordée d'bâtiments,
Elle entrit par un' porte
Qu' l'ouvrit ouparavant,
Main dam ! qu' l'ouvrit ouparavant.

3

Par ein beau jour d'sa fête,
Ein sai (soir) qu'y f'sait si nai (noir),
J'm'en fus à sa fenêtre.
Crayant ben la réjouı,
J'allumis douz' chandelles,
Le vent mé-l' z-éteignit,
Main dam ! le vent mé-l'z-éteignit.

4

Le mêm' jour de sa fête,
Crayant y i fair' piési,
J'ach'tis de la bonne encre
Et du papier d'haut (haô) prix.
J'm's'rais bouté à l'y-écrire.
Jamais j'n'avais appris.
Main dam ! jamais j'n'avais appris.

5

Ne savant pus c'ment fare,
J'la d'mandi-à ses parents.
I'm' l'aurain accordée,
Sans qué y eut d'lempêchement.
Ein aut' l'av't épousée
Dret l'jour d'auparavant.
Main dam ! dret l'jour d'ouparavant.

N. — Il faut entendre prononcer ce : Main dam ! il est d'un comique achevé. — Main, pour : mais, prononciation des environs de Chemillé, serait sans doute mieux écrit : Mains ou Mins. — Même se prononce Mein-m'. — L'h est fortement aspiré dans : Haut, haô.

Un inconnu de Briollay.

XLIX

Vache-à-Biron (Lg.), s. f. — Sorte de ronde que l'on dansait autrefois et que l'on danse parfois encore aux noces. Les danseurs tournaient en chantant :

« La vache à Biron n'a pas de tétines,
« La vache à Biron n'a pas de tétons. »

Au milieu du cercle est une *selle*, ou un *biot* (billot), sur lequel est posé un objet quelconque. Chaque danseur doit, à tour de rôle, passer la jambe par dessus cet objet. Si l'un d'eux le renverse ou rompt la chaîne, il est condamné à boire un grand coup de vin. « C'est ein jeu pour se soûler », m'observait le narrateur.

L

Venelle. —
« Qu'en feras-tu,
« La Moricette,
« Qu'en feras-tu,
« De ton bossu ?
« Je le ferai coucher dans la venelle,
« Je illi ferai biger mon cul...
« Qu'en feras-tu, etc... »
(Refrain populaire.)

Supplément

LI

Branle du panier. V. Gloss.

LII

Quand le roi va-t-à la chasse

Quand le roi va-t-à la chasse,
I tue des (l)ièves et des bégasses,
Il en fricasse ;

Il en porte à ses ouésins,
Verdin, verdin, verdin.
Poisse !

(Fuilet.)

N. — On ajoute quelquefois :
Ses ouésins n'en voulent point ;
Il en porte à ses amis,
Ses amis en voulent bien... etc.

LIII

La Saint Vincent

(Fête des vignerons, à Briollay)

Les jeunes gens allaient fleurir la porte des vignerons. A chaque maison, ils chantaient leur chanson, pendant que l'un d'eux *plantait*, avec des pointes et un marteau, une branche de laurier à la porte de la maison. Le vigneron sortait, les accueillait de son mieux et tous entraient boire du meilleur. Puis ils allaient à une autre porte, avec le même cérémonial, et recevaient partout le même accueil. D'abord, les gars de saint Vincent (ou les Saint-Vincent) plantaient leur laurier au-dessus de la porte ; à la fin, ils le fixaient de leur mieux sur le côté, n'étant plus bien capables de monter ; souvent même, un assez grand nombre restaient en route. Toute la nuit, ils faisaient fête, « la bordée continuait » et, bien que, le lendemain, ils ne se sentaient guère de goût pour travailler, ils avaient si bien chanté la vigne et si bien sucé de son excellent produit !

(Cette chanson est très incomplète.)

1

La serpette en main,
J'entre dans la vigne
Cueillir le raisin,
Avec Mathurine.
La matinée nous coupons,
L'après-midi nous foulons
Toute la vendange, ô gué, gué, gué,
Toute la vendange.

2

J'aperçois là-bas
Trois jeun' personnages
Qui viennent danser
Dans notre village.
Un baiser pour Madelon.
Un autre pour Jeanneton,
L'autre pour Thurine, ô gué, gué, gué,
L'autre pour Thurine.

3

Joli vendangeur,
Si tu veux m'en croire,
Laissons là l'amour,
N'y pensons qu'à boire.
C'te année, nous aurons du vin,
L'an qui vient n'en aurons point.
J'boirons tout de même, ô gué, gué, gué,
J'boirons tout de même.

(Usages tout à fait locaux à Briollay, comme les œufs du mois de mai.)

LIV

La Fileuse

1

Mariez-moi, ma p'tit' maman,
Je brûle d'être à mon ménage.
V'là que j'approch' de mes quinze ans,
Je crois que c'est là la belle âge.
Toujours tourner, toujours filer,
De c'métier j'suis ben ennuyé.
Si vous ne me mariez pas,
Non, maman, je ne fil'rai pas.

2

Jarnigou ! si j'prends mon bâton,
Je vais redresser ton corsage.
Si j'savais qué'qu' mauvais garçon
Qui te voudrait en mariage,
Je lui dirais pour le certain :
Prends ma fille et corrig' la ben. — (Si vous...)

3

Si j'savais l'mari qui t'aura,
Je le préviendrais ben d'avance
Que tu r'ssemble' à c'gros mardi gras
Qui n'aim' que l'jeu et la bombance,
Boire et manger, ne point filer,
Bien te mirer et te prom'ner. — (Si vous...)

4

S'il faut trente ans qu'j'aye un mari,
Je vous le jur'. ma bonne mère,
J'préfér'rais qu'mon rouet soit rôti,
Réduit en cendres, en pousisère,
Et ma quenouill' sur le pignon,
Et l'bâton réduit en charbon. — (Si vous...)

5

Maman, le fils du gros Lucas
M'a demandée en mariage ;
Il m'aim'. vous n'en ignorez pas,
Il a reçu mon cœur pour gage.
Il n'écout'ra pas vos cancans ;
Il m'aime et c'est un bon enfant. — (Si vous...)

6

Mari' toi, puisqu'il est d'ton goût,
Il faut en finir au plus vite.
J'verrons, quand i s'ra ton époux,
Si tu travailleras, ma p'tite.
Dans le ménag'. pour être heureux,
Faut qu'chacun travaill' de son mieux. — (Si vous)

LV

Sans son valet

1

Je ne sais si je dois être
Jaloux de mon valet,
Soir et matin m'fait connaître
Que ma bonn' femme lui plaît.
Chaque soir et chaqu' matin,
Je m'aperçois de leur dessein.
Je n'dis pas qu'ils font du mal,
Mais j'aim' pas ça,
Tout ça m'déplaît,
Tout ça n'dit ren,
Et ma femme ne saurait
Vivre sans son valet,
Sans son valet.

2

Quand ma femm' va tendr' son linge,
Dans le haut d'notre grenier,
Nicolas, tout comme un singe,
Y mont' toujours le premier. (Soir et matin...)

3

Quand ma femme va-t-à la ville
Charcher la provision,
Nicolas, il se faufile,
Moi, je reste le dindon. (Soir et matin...)

4

Si vous étiez à ma place,
Ne seriez-vous pas jaloux ?
Pour moi, v'là qué j'sens qu'j'enrage,
Je cré que j'en deviendrai fou.
C'est de prêter à Nicolas
Ma femm', mon lit, aussi mes draps.
Je ne dis pas qu'ils font du mal,
Mais j'aim' pas ça,
Tout ça m'déplait,
Tout ça n'dit ren.
Et ma femme ne saurait
Vivre sans son valet,
Sans son valet.

(Briollay.)

LVI

Julie

1

— Je voudrais bien me confesser,
Monsieur le Curé.
— Quel gros péché as-tu donc fait,
Julie, ma Juli-i-e ?
Quel gros péché as-tu donc fait,
Ma petite Julie-i-e ?

2

— C'est de vous avoir trop aimé,
Monsieur le Curé.
— Si tu m'aim', faut nous séparer,
Julie, ma Julie-i-e ;
...Ma petite Julie-i-e.

3

— De nous séparer j'en mourrai,
Monsieur le Curé.
— Si tu meurs, je t'enterrerai,
Julie, ma Julie-i-e ;
...Ma petite Julie-i-e.

4

— M'enterr'ez vous donc sans pleurer,
Monsieur le Curé ?
— Oui, car il me faudra chanter,
Julie, ma Julie-i-e,
...Ma petite Julie-i-e.

5

— Quell' chanson chant'rez-vous donc,
Monsieur le Curé ?
— C'est : *Requiescat in pace*,
Julie, ma Julie-i-e,
C'est : *Requiescat in pace*,
Ma petite Julie-i-e.

(By.)

LVII

Le Rideau du lit

1

Quand j'étais jeun', j'étais jolie,
En tirant le rideau du lit,
J'avais des amants à choisi,
Tirons le rideau, secouons le rideau ;
En tirant le rideau, mesdames,
En tiranr le rideau du lit.

2

J'avais des amants à choisi,
En tirant le rideau du lit ;
J'avais le pèr', j'avais le fi.(Tirons...)

3

J'avais le pèr', j'avais le fi. (En tirant...)
Ah ! devinez lequel je pris ? (Tirons...)

4, etc...

Ah ! devinez lequel je pris ?...
Je pris le pèr', laissai le fi...
Pour un peu d'argent que j'lui vis...
Quand ce peu d'argent il fut mis...
J'aurais bien mieux aimé le fi...
Je voudrais qu'on fit un édit...
D'écorcher tous les vieux maris...
J'écorcherais le mien aussi...

(By.)

LVIII

La Brouette de Satan

1

Pluton, doyen des enfers,
Va faire sa ronde
Et parcourir l'univers
Pour purger le monde
Des accapareurs, voleurs,
Lapideurs, fraudeurs
Et des banqueroutiers ;
Financiers, banquiers
Vont aller en ête,
Vite à la brouette.

2

Fermiers, malgré vos moyens,
Qui criez misère,
Vous avez les plus beaux biens,
Les biens de la terre.
D'accord avec les meuniers
Et les usiniers,
Fabriquiers, banquiers, (?)
Et les usuriers
Vont aller en tête,
Vite à la brouette.

3

Chez tous les marchands de vin
Et les aubergisses,
Les mélanges vont leur train,
Ce sont des droguisses.
Droguant jusqu'aux vins muscats,
Qu'il rend'nt faibl' et plats,
De ces tripoteurs
De vins, de liqueurs,
D'une main adrète,
Vite à la brouette.

4

Tailleurs et marchands d'habits,
Pluton vous accuse,
Pour avoir double profit,
D'employer la ruse.
Car, à tous vos pantalons,
Il manque des fonds.
Et vous, cordonniers,
Faiseurs de souliers,
Mastiquiers, faiseurs de laquette.
Vite à la brouette.

5

Vous, bijoutiers, à coup sûr,
Pour la tromperie,
Chez vous, l'or n'est jamais pur
En bijouterie.
L'étain, le cuivre et le plomb,
Chez vous, sont d'aplomb,
Au contrôl' légal,
Ce n'est pas loyal
Pour qui fait emplette,
Vite à la brouette.

(By.)

LIX

Chanson de l'avène (avoine)

Avène (*ter*),
Que le beau temps t'amène.
Qui veut ouïr, qui veut savoir
Comment on sème l'avène?
Mon père la semait ainsi,
Puis se reposait un petit,
Frappant du pied, puis de la main,
Un petit tour chez son voisin.

A ces mots : semait ainsi, le chef de ronde fait le geste du semeur ; les autres reprennent paroles et geste. — A : se reposait, il s'arrête, bras ballants. — A : frappant du pied, *id.*, etc.

On reprend les mains pour continuer la ronde en chantant le refrain :

Avène (*ter*),
Que le beau temps t'amène.

On chante successivement : Semer, Couper, Battre, Moudre, etc. — Il est facile d'allonger la sauce. — (Sal.)

LX

La Bargère

L'autre jour, en me promenant,
Le long de ces... turlututu,
Le long de ces... lonladerirette,
Le long de ces verts prés.

Dans mon chemin, j'ai fait rencontre
D'une jeune... turlututu,
D'une jeune... lonladerirette,
D'une jeune beauté.

Aussitôt, je m'approchai d'elle :
C'était pour l'em... turlututu,
C'était pour l'em... lonladerirette,
C'était pour l'embrasser.

Elle quitta sa quenouillette ;
C'était pour m'en... turlututu,
C'était pour m'en... lonladerirette,
C'était pour m'en frapper.

Ne frappez pas, jolie *bargère*,
Je suis votre... turlututu,
Je suis votre... lonladerirette,
Je suis votre *barger*.

— Mon *barger* ne porte point d'bottes,
Ni d'épée au... turlututu,
N d'épée au... lonladerirette,
Ni d'épée au côté.

Mon *barger* ne port' que des guêtres,
Et des sabots... turlututu,
Et des sabots... lonladerirette,
Et des sabots ferrés.

LXI

Les Grâces (1858)

J'ai un petit message à faire,
Ohé ! Vive Jésus !
Je ne sais qui me le fera,
Alleluia (*bis*).

Oh ! ce sera l'ang' Gabriel,
Ohé ! Vive Jésus !
Qui me fera ce plaisir-là,
Alleluia (*bis*).

L'ang' Gabriel prit la volée,
Ohé ! Vive Jésus !
En Galilée il s'envola,
Alleluia (*bis*).

Il trouva la porte fermée,
Ohé ! Vive Jésus !
Par la fenêtre il entra,
Alleluia (*bis*).

Il trouva la Vierge en prière,
Ohé ! Vive Jésus !
Très humblement la salua,
Alleluia (*bis*).

En lui disant : Vous serez mère,
Ohé ! Vive Jésus !
De ce grand Dieu qui naîtera,
Alleluia (*bis*).

Comment c'la pourra-t-il se faire?
Ohé ! Vive Jésus !
Je n'ai pas de pouvoir en c'la,
Alleluia (*bis*).

Et saint Pierre sonnera les cloches,
Ohé ! Vive Jésus !
Et saint Jean le baptisera,
Alleluia (*bis*).

LXII

Le Galant

1

Chez nous j'étions trois feilles,
Tot's aussi bell's que mâ.
J'allions le jour aux champs,
Le soir à la veillée.
J'avions, assurément,
Chaqu'in' nout' biau galant.

2

Le men était l'pus sage :
Il v'nait mi voir le jour,
Avec ses sabots neurs,
Sa bell' culotte grise,
Son chapeau *à la hâ*,
Crayant qu'il 'tait biau gars.

3

Il avait in' chemise
Qu'était bé repassa,
D'la dentelle aux poignats.
Si les chiens dô village
Ils l'avaient point connu,
Ils l'araient bé mordu.

4

Quand il venait mi woir (ouère),
S'assiait sus mes genoux ;
Il m'disait : « Ma mignoune,
T'es ma mignoune à mâ ;
L'amitié qu'j'ai pour tâ
Descend jusqu'en mes chausses. »

5

Il avait dans sa poche
Deux-trois piéc's de trois sous ;
Ol était poit d'l'argent,
Ol était des cabosses.
Il faisait souner ça,
Crayant qu'il 'tait biau gars.

En revenant des vêpres,
Son grand *livr'* sô son bras,
Il chantait dô latin :
Ol était comm' dô prêtres.
Il s'ébrâilla si haut
Qu'il en resta bâillaud.

(Lg.)

LXIII

Retour de noces

1

M'en revenant des noces,
Bien las, bien fatigué.

2

Au bord d'une fontaine,
Je me suis reposé.

Refrain

Ah ! j'attends, j'attends, j'attends
Celle que j'aime,
Que mon cœur aime,
Ah ! j'attends, j'attends, j'attends
Celle que mon cœur aime tant.

3

L'eau elle était si claire
Que je m'y suis lavé.

4

A la feuille du chêne (var. feuillée),
Je me suis essuyé.

5

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait.

6

Chante ! beau rossignol,
Toi qui as le cœur gai.

7

Le mien n'est pas de même,
Car il est affligé,

8

Pour un bouton de rose
Qu(e) la bell(e) m'a refusé.

9

Je voudrais que la rose
S(e)rait encor dans l(e) rosier

10

Et que le rosier même
S(e)rait encor à planter.

11

Qu(e) la pioch(e) qui l'a planté
S(e)rait encore à forger.

. — Chose rare pour une chanson patoise, les
ions montjeannaise et longeronnaise de celle-ci
identiques.

LXIV

s deux petites chansons suivantes, que mon
me chantait en me faisant sauter sur ses
ux, n'ont qu'un intérêt. Le couplet, unique, se
end indéfiniment, le plus de fois possible,
, à chaque reprise, dans une tonalité plus haute.

Quand le cheval de Thomas tomba,
Thomas ne tomba-t-il pas à bas ?
Thomas ne se releva-t-il pas ?
Ah ! le pauvre Thomas !

— Sur un air que je noterai comme il suit : *Do*, do do *do* do do *do do* SOL — *Do* do do *do* do do *ré ré* MI (bémol) — *Mi* mi mi *mi* mi mi *fa fa* SOL — *Do* do do *do si* DO.

Alors, la seconde fois, une tierce plus haut, et ainsi de suite.

2

Quisquis quinque bis
Istum cantum cantabit,
Dabo ei
Centum cados olei.

(Celui qui chantera deux fois cinq fois ce chant, je lui donnerai cent mesures d'huile). Et l'auteur de cette mystification ne se compromettait pas beaucoup. Essayez.

Air

Do *do* do mi *do* — Do sol do sol do mi *do* — *Fa mi ré do* — Ré do ré do ré mi *fa*.

Les lettres ordinaires indiquent les croches ; les italiques les noires. — La reprise, une quarte au-dessus.

Mon père entonnait ces couplets le plus bas qu'il le pouvait ; il les continuait jusqu'aux notes les plus aiguës de sa voix ; puis on n'entendait plus rien, ou ne voyait que le mouvement des lèvres, accompagné d'efforts apparents qui me faisaient pâmer de rire. — C'est de là que datent mon amour, mon culte pour la musique. « L'esprit de Dieu souffle où il veut ! »

LXV

Ronde

Le Paturiau (Cf. nº 37)

1

Quand j'étais chez mon père
Petit gas paturiau (*bis*),
Li m'envoyait aux landes
Pour garder les ignaux.

Refrain

Youe et youe, gens de Linières,
Vous ne m'entendez guère ;
Youe et youe, gens de Linières,
Vous ne m'entendez pas.

2

Li m'envoyait aux landes
Pour garder l s ignaux (*bis*).
L loup li est venu
Et m'a mangé l'pus biau.

3

Le loup li est venu.
I m'a mangé l'pus biau (*bis*),
M'laissant toison de laine
Pour me faire un mantiau.

4

M'laissant toison de laine
Pour me faire un mantiau (*bis*).
Aussi le bout d'la queue,
Pour touffe à mon chapiau.

5

Aussi le bout d'la queue,
Pour touffe à mon chapiau (*bis*).
Et pis l'grous t ous d'la cuisse,
Pour faire un chalumiau.

6

Et pis l'grous t'ous d'la cuisse,
Pour faire un chalumiau (*bis*).
Et fair' danser les filles
L'dmanche en un moussiau.

7

Pour fair' danser les filles
L'dimanche en un moussiau (*bis*).
Et leu biser la goule
Là tout fin ras l'musiau.

8

Et leur biser la goule
Là tout fin ras l'musiau (*bis*).
Allons, les gas, les filles,
Faut r'commencer l'rimiau.
Refrain

(Beaufort. M. Beignot

LXVI

La violette
Fleurit au printemps,
La lirette
Fleurit au printemps.
C'est pour les fillettes
Qui n'ont pas d'amant,
La lirette,
Qui n'ont pas d'amant.

(Machelles. — Fragment.)

LXVII

— O gros Guillaume,
As-tu bien déjeûné?
— Ah ! oui, Mesdames,
J'ai mangé du pâté,
Du pâté d'alouette,
Guillaume, Guillaumette,
Tout le monde en aura,
Guillaume en mangera.

(*Id. — Ibid.*)

LXVIII

Mardi gras, n't'en va pas,
On virera des crêpes,
T'en mangeras.
Mardi gras s'est en allé,
On a viré des crêpes
Et i n'en a point mangé.
V'là-t-i pas qu'il est r'venu ;
On guia foutu la poêle au cul.

(*Id. — Ibid.*)

LXIX

Refrain populaire

N'dis ren, n'dis ren, n'dis ren,
N'dis ren, ma femm', je n'te dirai ren !
Si tu n'me dis ren, je n'te dirai ren ;
Si tu m'dis *quéqu'* chous', j'te dirai *quéq'* chouse.
Si tu n'me fais ren, je n'te ferai ren,
Si tu m'fais *quéq'* chous', j'te ferai *quéq'* chouse.
Ne dis ren, etc. (comme au début).

Chansons à répouner

(Longeron

N. — Je dois ces chansons à l'obligeance de M. Levron fils, dit le Quien, horloger, qui est le coryphée dans toutes les noces et toutes les parties de plaisir et qui, à côté des banales romances de café-concert, a le bon esprit de conserver dans sa riche répertoire les vieilles chansons de son pays.

LXX

La jambe cassée

1

Quand j'étais fille à marier (*bis*),
J'étais toute galante,
Ma lon lon la,
Oh ! oh ! oh !
J'étais toute galante.

2

Tous les amants venaient mi voir (*bis*)
Deux à deux dans ma chambre,
Ma lon lon la... etc.

3

Le plus joli m'a emporté (*bis*)
Dessur un(e) branch(e) d'orange,
Ma lon lon la...

4

La branch(e) d'orange alle a cassé (*bis*),
Je m(e) suis cassé r un(e) jambe,
Ma lon lon la...

5

Je m'en fus trouver un méd(e)cin (*bis*),
Un médecin de Nantes,
Ma lon lon la...

6

« Beau médecin, beau médecin (*bis*),
Guérirez-vous ma jambe ? »
Ma lon lon la...

7

— « Oh ! oui, oh ! oui, j(e) la guérirai (*bis*)
Avec du jus d'orange,
Ma lon lon la,
Oh ! oh ! oh !
Avec du jus d'orange. »

LXXI

La Normande angevine

1

Bon, bon, bon, rigolons, dondaine.
Quand j'étais chez mon père,
Petite à la maison,
Bon, bon, bon,
Rigolons, dondaine,
Petite à la maison,
Bon, bon, rigolons, dondon.

2

Bon, bon, bon, rigolons, dondaine.
J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson.
Bon, bon, bon, etc.

3

La fontaine est profonde :
Je suis coulée r au fond.

4

Par là, par là i(l) passe
Trois cavaliers barons.

5

Regardant la fontaine,
Voyant la belle au fond.

6

« Que donneriez-vous, belle ?
Nous vous retirerons. »

7

— « Tirez, tirez, dit-elle :
Après ça nous verrons. »

8

Quand la bell(e) fut tirée,
S'enfuit à la maison.

9

S'assied dans une chaise,
Chanta-t-une chanson.

10

« — Ce n'est pas ça, la belle,
Que nous vous demandons :

11

« Ce sont vos amourettes
Que nous vous demandons. »

12

« — Mes amours sont promises
A un autre garçon. »

N. — Bien entendu, le dispositif des couplets et u refrain est partout le même.

LXXII

L'amoureuse

1

Derrière chez mon père,
Les lauriers sont fleuris (*bis*),
Tous les oiseaux du monde
Vienn(e)nt y faire leurs nids.

Refrain

Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir !

2

La caill(e), la tourterelle
Et la joli(e) perdrix.

3

Et la joli(e) colombe
Qui chante jour et nuit.

4

Qui chante pour les filles
Qui n'ont point d(e) bon ami (1).

5

Ell(e) chante pas pour moi (2),
Car j'en ai un joli.

Variantes : (1) de mari. (2) C'est pas pour moi u'ell' chante. (Préférable.)

6

Il est dans la Hollande :
Les Hollandais l'ont pris.

7

— Que donneriez-vous
Pour avoir votre ami ?

8

— Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis.

9

Les tours de Notre-Dame
Et l(e) clocher d(e) mon pays.

N. — Les deux derniers vers de chaque couplet sont repris au commencement du suivant pour former un nouveau quatrain.

Observation. — Par sa facture comme par son inspiration, cette naïve chanson rappelle étonnamment celle que Molière cite avec éloge dans le *Misanthrope* :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grande ville... etc.

LXXIII

Mal mariée

1

Mon père mi marie
A mon désagrément.

2

Il m'a donné r un homme
Qui ne fait que dormir.

3

Moi qui étais jeunette,
Je n'ai pas pu dormir.

4

J'ai z ouvert la fenêtre
Qui est au pied d(e) mon lit.

5

J'entends le rossignol...e :
« Chante, rossignolet,

6

« Chante, beau rossignol,
Toi qui as le cœur gai... »

N. — La suite se confond avec la fin du *Retour de noces*. — Chaque vers est bissé séparément.

LXXIV

La sage bergère

1

Hé ! là-haut, sur la colline (*bis*),
Il y a de beaux moutons blancs,
Rataplan, belle rose,
Il y a de beaux moutons blancs,
Belle rose du printemps.

2

Et la bergèr(e) qui les garde (*bis*)
A un beau tablier blanc,
Rataplan, etc...

3

Par là passe un beau jeune homme (*bis*).
« — Combien gangnez-vous par an ? »

4

« — Je ne gangne pas grand chose (*bis*),
Je ne gangn(e) que six cents francs. »

5

« — Venez avec moi, la belle,
Vous en gangn(e)rez tout autant ;

6

« Et vous n'aurez rien à faire,
Qu'à fair(e) mon p(e)tit lit souvent,

7

« A le faire, à le défaire,
Coucher avez moi dedans. »

8

« — Je n(e) couch(e) point avec les hommes :
Faut qu(e) j'épouse auparavant,

9

« Dans l'églis(e) de mon village,
Devant l(e) prêtre et mes parents.

10

« La couronn(e) dessur la tête
Et les rubans vole au vent. »

11

Ap ! la voilà, l'honnêt(e) fille (feille)
Qui fait honneur à ses parents !

N. — Var. : 4e c. — Il est probable qu'il y a eu une correction maladroite. La version primitive devait être : « Je ne gangne que six francs. — Je dois les deux derniers couplets à Mme Malécot Maximin.

LXXV

Le beau galant

1

J'ai commencé à fair(e) l'amour,
J'avais sept ans ;
Je m'en allais sans « piaid » ni cape
Comme un galand,
Saperdi ! (Ou : Ladéri.)
Je m'en allais sans piaid ni cape,
Comme un galant.

2

Oh ! bé, j'avians in biau chapiâ
Oh ! bé pointu :
Il a coûté cinquant(e)-neuf sous,
Moins in écu,
Saperdi !
Il a coûté... etc.

3

J'avians aussi in(e) bell(e) cravate
De réparan (reparon).
Les poucils (poux) y couraient quatre à quatre
De reculans,
Saperdi !...

4

J'avians aussi in(e) bell(e) culotte
En poil d(e) mulét ;
A mi prenait à pian (plein) aux fesses
Comme ein soufflet,
Saperdi !...

5

J'avians aussi de bell(es) chaussettes
D'ein teint violet :
C'était les chauss(e)s à ma grand'mère
Dô temps qu'a vivait,
Saperdi !...

6

J'avians aussi de biaux souliers,
Oui, tot décousus ;
Ils n'avaient plus de semelles
Ni de dessus,
Saperdi !...

7

Au nez j'avians de grand(e)s chandelles
Longu(e)s comm(e) le bras ;
Ah ! j'ô lichais avec ma langue
Quées grands morviâs,
Saperdi !...

8

J'avians aussi in(e) bell(e) vest(e) noire
En filet bianc ;
Tot le mond(e) qui v(e)naient par derrière
Disaient : V(e)là le président !
Saperdi !...

N. — Dans cette chanson, un peu gauloise par endroit, il y a un passage tout particulièrement curieux : c'est le 3e vers du 1er couplet. Je l'ai orthographié comme le prononcent ceux qui le chantent. Ils avouent, du reste, ne pas le comprendre.

Maintenant, faut-il y voir une locution parallèle au français : De pied en cap? Je ne le crois pas, car cela n'aurait guère de sens. A mon avis, la véritable graphie doit être :

« Je m'en allais sans plaid ni cape. »

avec l mouillé. Et, tout de suite, ce vers devient très intelligible.

Or, comme nos ancêtres n'ont jamais porté de plaids écossais, il faut en conclure que l'anglais plaid est encore un des nombreux vocables que nos voisins d'Albion ont hérité du vieux dialecte angevin. Je dis : du vieux dialecte, car je n'avais nulle part trouvé trace de ce mot dans le patois actuel.

On pourrait cependant objecter que « plaid » a pu être apporté dans la Grande-Bretagne par les Angles. En effet, la langue russe, qui a beaucoup emprunté au scandinave, possède : plastche, — manteau. (R. O.)

V. la Dissertation à Placit, au Glossaire.

LXXVI

Bouteille et maîtresse

1

En passant par Paris
Pour y boire bouteille,
Un de mes amis
Me dit à l'oreille :
Hé, bon, bon, bon.

Refrain

Le bon vin m'endort,
L'amour mi réveille,
Hé, bon, bon, bon !
Le bon vin m'endort,
L'amour mi réveille encor.

2

Prends bien garde à toi :
L'on poursuit ta belle,
Hé, bon, bon, bon ! |!

3

Poursuit qui voudra,
Pour moi, j(e) me moqu(e) d'elle..

4

Il n'aura jamais
Ce que j'ai eu d'elle...

5

J'ai eu de sa main
Un bouquet vermeil(e)...

6

J'ai eu de sa bouche
Un baiser vermeil(e)...

7

J'ai eu trois enfants
Et tous trois sont d'elle...

8

L'un est à Paris,
L'autre à La Rochelle...

9

Le troisième à Nantes,
A fair(e) danser les feilles,
Hé, bon, bon, bon !

N. — Chaque couplet est repris au commence-
ınt du suivant.

LXXVII

Un brave

En passant devant un bois,
Le coucou chantait (*bis*),
Dans son joli chant disait :
Coucou-cou ! coucou-cou !
Et moi j(e) creyais qu'il disait :
Cop(e) illi l(e) cou ! (*bis*)
Fallait voir comm(e) je m(e) sauvais !

2

En passant devant un pré,
Les faucheurs fauchaient (*bis*),
Dans leur joli chant disaient :
Quell(e) chaleur ! Quell(e) chaleur !
Et moi j(e) creyais qu'ils disaient :
Au voleur ! (*bis*)
Fallait voir comm(e) je m(e) sauvais !

3

En passant d'vant un couvent,
Les bonn(e)s sœurs chantaient (*bis*),
Dans leur joli chant disaient :
Alleluia ! alleluia !
Et moi j(e) creyais qu'a disaient :
V'la ben l(e) gas ! (*bis*)
Fallait voir...

4

En passant d'vant un étang,
Les canards chantaient (*bis*),
Dans leur joli chant disaient :
Cane, cane, cane ! (*bis*)
Et moi j(e) creyais qu'a disaient :
Cent coups d(e) canne ! (*bis*)
Fallait voir...

5

En passant d(e)vant une église,
Le curé chantait (*bis*),
Dans son joli chant disait :
Te Deum ! (*bis*)
Et moi j(e) creyais qu'i disait :
V'là ben l'homme ! (*bis*)
Fallait voir...

6

En passant d(e)vant un moulin,
Le moulin tournait (*bis*),
Dans son joli chant disait :
Tic, tic, tac (*bis*).
Et moi j(e) creyais qu'i disait :
Que j(e) l'attrape !
Fallait voir comm(e) je m(e) sauvais !

LXXVIII

La fille du labouroux
(Variante. V. le nº 84)

1

C'était la fill(e) d'in labouroux,
L'on dit qu'alle est tant belle.

2

On dit qu'alle a tant d'amouroux
Qu'all(e) ne sait lequel prendre

3

Son biau galant y a demandé :
Où éras-tu dimanche?

4

J'érai là-bas, dans ces verts prés,
Où l'herbe alle est si tendre.

5

Le dimanche étant arrivé,
Le biau galant n'a pas manqué.

6

Il s'est assis auprès de lé,
Chercha dans sa pochette.

7

I(l) y arracha son mouche-nez,
Son mouchoué des dimanches.

8

Si mon pèr(e) Pierre il ô savait,
Il t(e) chercherait querelle.

9

— La querell(e) qu'i(l) me chercherait,
Ça s(e)rait de boir(e) bouteille.

LXXIX

L'âne Martin

1

Quand la meuniér(e) va au moulin,
C'est pour y fair(e) moudre son grain.
Ell(e) monta sur son âne.
Mamzell(e) ma p(e)tit(e) Marianne ;
Ell(e) monta sur son âne Martin,
Pour aller au moulin.

Refrain

Au p(e)tit trot, p(e)tit trot, p(e)tit trot !
C'est le refrain de la meunière ;
Au p(e)tit trot (*ter*),
C'est le refrain du moulin.

2

Le meunier la voyant venir,
De loin il se mit à lui dire :
Attache-là ton âne,
Mam'zell(e) ma p(e)tit(e) Marianne,
Attache-là ton âne Martin,
A la port(e) du moulin.

3

L'âne avait les quatre pieds blancs,
Les deux oreill(e)s en rabattant,
Le bout de la queue noir...e,
Le trou du cul pour boire,
Le trou du cul pour boire, Martin,
En allant au moulin.

4

Pendant que la poché(e) moulait,
Le meunier la bell(e) caressait.
Le loup a mangé l'âne,
Mam'zell(e) ma p(e)tit(e) Marianne,
Le loup a mangé l'âne Martin
A la port(e) du moulin.

5

Son pèr(e) la voyant revenir,
De loin il se mit à lui dire :
Qu'as-tu fait de ton âne,
Mam'zell(e) ma p(e)tit(e) Marianne,
Qu'as-tu fait de ton âne Martin,
En allant au moulin ?

6

N(e) sais-tu donc pas, père Charlot,
Que tout(e)s les bêt(e)s changent de peau ?
C'est ce qu'a fait notre âne,
Mam'zell(e) ma p(e)tit(e) Marianne,
C'est ce qu'a fait notre âne Martin,
En allant au moulin.

N. — Il doit manquer un ou deux couplets ; sans quoi le dernier ne s'expliquerait guère. (R. O.) — Oui. Je me rappelle confusément cette chanson, que me chantait mon père il y a soixante ans et plus. Le meunier remplaçait l'âne mangé par le loup. (A. V.)

LXXX

La bonne épouse

1

Quand j'étais chez mon père,
Garçon z à marier (*bis*),
Je n'avais rien à faire,
Qu'une femme à chercher.

Refrain

Encore (*bis*), ma mignonne,
Encore (*bis*) un baiser.

2

Je n'avais rien à faire,
Qu'une femme à chercher.
A présent qu(e) j'en ai une,
Ell(e) me fait enrager.

3

Ell(e) m'envoie t à la ville
Sans boir(e) ni sans manger.

4

M'en r(e)venant de la ville,
Tot mouillé, tot gaudré,

5

Je m'asseois à la porte,
Mais j(e) n'osais pas rentrer.

6

— Rentre, gros ours eu, rentre,
Rentre donc ti sécher !

7

J(e) lui demandis : Ma femme,
N'as-tu rien à manger ?

8

In poulet à la broche ?
In gros mouton lardé ?

9

— Les os sont sus la table,
Si tu veux les licher.

10

J(e) lui demandis : Ma femme,
Veux-tu v(e)nir ti coucher ?...
....

N. — Chanson incomplète. Chaque couplet est repris avant le suivant.

LXXXI

De Paris à Versailles

1

De Paris à Versailles (*bis*),
Lon là,
Il y a d(e) longu(e)s allées,
Digue don ma dondaine,
Il y a d(e) longu(e)s allées,
Digue don ma dondé.

2

Au bout de ces allées,
Un(e) jeun(e) fille a pleurait.

3

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'avez-vous à pleurer ?

4

— Les clefs de ma ceinture,
Dans la Loir(e) sont tombées.

5

— Que donneriez-vous, belle,
Pour vous les retirer ?

6

— Cinq cent mill(e) francs de rente.
— J'érai vous les chercher.

7

Au premier coup de plonge,
Il l(e)s entendit sonner.

8

Au deuxièm(e) coup de plonge,
Sa main y a touché.

9

Au troisièm(e) coup de plonge,
Le galant s'est noyé.

10

Le père à sa fenêtre,
Dit : Mon fils est noyé !

N. — Le dispositif de chaque couplet est, bien entendu, le même que celui du premier.

***

Quelques chansons du Longeron

(Communiquées par Mlle Poirier, dite Cent-dix)

LXXXII

Le Ménage

1

Ecoutez, les jeunes filles
Qui voulez vous marier (*bis*),
Ah ! prenez y donc bien garde
De n(e) pas vous faire attraper.

Refrain

On est lié dans le ménage,
On n(e) saurait s'en délier (*bis*).

2

Ah ! prenez y donc bien garde
De n(e) pas vous faire attraper (*bis*)
Car les garçons sont aimables
Quand ils sont à marier.

3

Mais, quand ils sont dans l(e) ménage,
Ce sont d(e) vrais diab(les) déchaînés.

4

Ils laiss(ent) là leurs pauvres femmes
Tout le jour à soupirer.

5

Ce n'est pas pour un(e) semaine,
C'est pour une éternité.

LXXXIII

Les crinolines

1

Nous, garçons du Longeron,
Nous n(e) voulons pas de femm(es) à ballons :
Ell(es) dépens(e)raient trop d'argent
Pour ach(e)ter des crinolines,
Et cela nous empêch(e)rait
D(e) boir(e) nos petites chopines.

2

Ecoutez bien, les mamans,
Vos fill(es) n'auront pas d'amants
Si ell(es) mett(ent) dans leurs jupons
De grands cercles de barriques,
Car jamais nous ne prendrons
De femmes à crinolines.

3

On les voit, dès le sam(e)di,
Aller chercher de l'eau-d(e)-vie
Pour se faire briller la peau,
Croyant être plus belles.
Jeunes filles, en vérité,
Vous avez peine à plaire.

4

Les tiss(e)rands leur fourniront
Du chas en plac(e) d'amidon :
Ce sera pour empeser
Leurs jupes bien jolies ;
Ell(es) n'auront rien à dépenser,
Pas même un centime.

5

Ell(es) portent caracos d(e) couleur
Pour relever leur pâleur,
Et des bottines dans les pieds
Comme de vrai(e)s marquises.
On dirait, en vérité,
Qu'elles sont toutes riches.

N. — Evidemment de date récente, cette chanson n'est recueillie ici que comme un spécimen des nombreuses compositions analogues dues à la verve des poètes (?!) locaux.

LXXXIV

La fille du labouroux

(Variante. V. n° 78)

1

C'était la fill(e) d'un labouroux,
Oux, oux, oux,
L'on dit qu'elle est si belle,
Ah ! ah, ah, ah, ah, ah !
L'on dit qu'elle est si belle,
Ah !

2

L'on dit qu'alle a tant d'amoureux,
Oux, oux, oux,
Qu'all(e) ne sait lequel prendre,
Ah ! ah ! (*ter*)
Qu'all(e) ne sait lequel prendre.
Ah !

3

Le plus jeune y a demandé,
É, é, é,
D'aller la voir dimanche,
Ah ! ah ! (*ter*)
D'aller la voir dimanche,
Ah !

4

D'aller la voir dans ces verts prés.
É, é, é.
Où l'herbe alle est si tendre,
Ah ! ah ! (*ter*)
Où l'herbe alle est si tendre,
Ah !

5

Il s'est assis auprès de lé,
É, é, é,
Auprès de sa pochette,
Ah ! ah ! (*ter*)
Auprès de sa pochette,
Ah !

6

Il m'a volé mon mouche-nez,
É, é, é,
Mon mouch(e)-nez des dimanches,
Ah ! ah ! (*ter*)
Mon mouch(e)-nez des dimanches,
Ah !

7

Ah ! si ma mère alle ô savait,
É, é, é,
A vous cherch(e)rait querelle,
Ah ! ah ! (*ter*)
A vous cherch(e)rait querelle,
Ah !

N. — Très vieille, très caractéristique et très populaire. Je ne sais si la présente version est absolument conforme à celle qui a paru récemment dans l'*Angevin de Paris* et qui provenait de La Romagne, fournie par M. Simon, sans doute.

LXXXV

La bergère

(Variante. V. 45)

1

L'autre jour en mi promenant
Tout le long d(e) ces turlututu,
Tout le long d(e) ces lonlanderirette,
Tout le long d(e) ces verts prés,

2

J'ai rencontré une bergère
Qui gardait son turlututu,
Qui gardait son lonlanderirette,
Qui gardait son troupeau.

3

Quand je me suis approché d'elle,
C'était pour l'en turlututu,
C'était pour l'en lonlanderirette,
C'était pour l'embrasser.

4

Ah ! elle a pris sa quenouillette :
C'était pour m'en turlututu,
C'était pour m'en lonlanderirette,
C'était pour m'en frapper.

5

Ah ! je lui dis : Pas tant, la belle !
Car je suis vot(re) turlututu,
Car je suis vot(re) lonlanderirette,
Car je suis vot(re) berger.

6

Quand vous aurez de la marmaille
Tout plein votre turlututu,
Tout plein votre lonlanderirette,
Tout plein votre foyer,

7

L'un vous demandera à boire,
Et l'autre son turlututu,
Et l'autre son lonlanderirette,
Et l'autre son soulier.

....

N. — La version montjeannaise, que j'ai donnée il y a longtemps, semble supérieure à celle-ci, parce que mieux ordonnée. En fait, les cinq premiers couplets sont à peu près identiques. Les deux qui suivent, dans *La Bergère* de Montjean, sont la suite logique des premiers, tandis que les 6e et 7e que je retrouve ici ne s'accordent guère avec ce qui précède. — Que conclure de tout cela ? Il m'avait toujours paru que la vieille chanson que disait mon père se terminait trop brusquement pour être complète : le fragment ci-joint le prouve. La composition originale — œuvre d'un lettré du XVIIIe s. certainement — devait comporter un dialogue du beau marquis avec la bergère et, selon toute vraisemblance, quelque mordante réplique de cette dernière. En résumé, nous n'avons que deux morceaux fragmentaires, tous deux incomplets. Où retrouver le reste ?

LXXXVI

A vingt ans

1

Quand j'étais fille à marier (*bis*),
Les garçons v(e)naient mi demander,
Ah ! quand j'étais fille !

Refrain

C'est un plaisir charmant
Que d'être fille à l'âge de vingt ans.

2

Les garçons v(e)naient mi demander : (*bis*)
Mad(e)moisell(e), voulez-vous danser ?
Ah ! quand j'étais fille !

3

Mad(e)moisell(e), voulez-vous danser ? (*bis*)
A présent, je suis mariée.
Ah ! etc.

4

A présent, je suis mariée ; (*bis*)
Mon mari va au cabaret...

5

Et moi je m'en vais le chercher...

6

L'hôtess(e) me demande à payer...

7

J(e) n'ai pas d'argent à lui donner...

8

Je venderai mes diamants...

9

Mes anneaux d'or, mon jupon blanc...

10

C'est pour él(e)ver mes p(e)tits enfants...

11

C'est pour él(e)ver mes p(e)tits enfants (*bis*),
El(e)ver les p(e)tits, marier les grands.
Ah ! quand j'étais fille !

***

(J'ai été très heureux de retrouver au Lg. la vieille chanson suivante, que mon père nous chantait autrefois, avec qqs variantes, mais que j'avais à peu près oubliée. Je la dois à M. Soulard père, dit le Journe, coiffeur et ménétrier.)

LXXXVII

L'âne du meunier

1

Le meunier venant des champs (*bis*),
Trouva la têt(e) de son âne
Que le loup allait mangeant.
Tête, pauvre tête !
Qui disait si bien ses vêpres
Du moulin à la maison,
La verdon, la verdon, la verdondaine,
Du moulin à la maison,
La verdondaine, la verdondon.

2

Le meunier venant des champs (*bis*),
Trouva l'échin(e) de son âne
Que le loup allait mangeant.
Echine ! pauvre échine !
Qui portait si bien la farine
Du moulin jusqu'à la maison,
La verdon...

2

Le meunier, venant des champs (*bis*),
Trouva les patt(es) de son âne
Que le loup allait mangeant.
Pattes ! pauvres pattes !
Qui battaient si bien la casse
Du moulin jusqu'à la maison,
La verdon...

4

Le meunier, venant des champs (*bis*),
Trouva la queu(e) de son âne,
Que le loup allait mangeant.
Queue ! pauvre queue !
Qui ravirait si bien les mouches
Tout alentour du pertus rond.
La verdon...

5

Le meunier, venant des champs (*bis*),
Trouva le cul de son âne,
Que le loup allait mangeant.
Cul ! pauvre cul !
Qui faisait si bien trutru !
C'était pour fumer les oignons,
La verdon, la verdon, la verdondaine,
C'était pour fumer les oignons,
La verdondaine, la verdondon.

N. — Je me souviens que mon père disait :

Toi qui crottais si menu.

Et cette version s'accordait mieux avec le vers suivant.

(Au même M. Soulard, je dois la devinâille chantée qui suit.)

LXXXVIII

Devinâille chantée

Deux pieds prit un pied,
Le mit sur trois pieds ;
Quat(re) pieds vint qu(i) emporta un pied
De dessus trois pieds.
Deux pieds prit trois pieds,
L'envoya t à quat(re) pieds,
Et il eut un pied.

N. — Un pied = un pied de cochon ; deux pieds = le charcutier ; trois pieds = une selle, une petite table ; quatre pieds = un chien. — Cela se dit sur l'air d'un hymne d'église qui ne se chante qu'une fois l'an, à une petite fête et vers le printemps ; mais mon aimable informateur, qui, pourtant, a entendu avec curiosité chanter l'hymne en question cette année même, n'a pu se rappeler exactement quel il était.

(Je dois les suivantes à M. Malécot Auguste fils, des Prairies, Lg)

LXXXIX

Les présents de la mie

1

Voici le présent que m'a fait ma maîtresse,
Voici le présent que ma mi(e) m'a donné :
Ma culotte à courte botte.
Or, adieu, ma maîtresse,
Mes souliers rouges,
Or, adieu, mes amours !

2

Voici le présent que m'a fait ma maîtresse,
Voici le présent que ma mi(e) m'a donné :
Ma culotte à courte botte,
Ma chemise en toile fine,
Or, adieu, etc.

3

Voici le présent, etc.
Ma culotte à courte botte,
Ma chemise en toile fine,
Mon p(e)tit gilet qu(i) en est l(e) mieux fait,
Or, adieu, etc.

4

Voici le présent, etc.
Ma culotte à courte botte,
Ma chemise en toile fine,
Mon p(e)tit gilet qu(i) en est l(e) mieux fait,
Ma ceinture à trois boutons,
Or, adieu, etc.

5

Voici le présent, etc.
Ma culotte à courte botte,
Ma chemise, etc.
Ma cravate à courte raque,
Or, adieu, etc.

6

Voici le présent, etc.
Ma culotte à courte botte,
Ma chemise en toile fine,
Mon p(e)tit gilet qu(i) en est l(e) mieux fait,
Ma ceinture à trois boutons,
Ma cravate à courte raque,
Mon chapeau qu(i) en est l(e) plus beau.
Or, adieu, ma maîtresse,
Mes souliers rouges,
Or, adieu, mes amours !

XC

Le guimberlet

1

M'en revenant de la foire
De Chailloune à Chaillounais (en?),
J'ai rencontré un(e) bergère
Qui vendait dô vin clairet.

Refrain

Avez-vous point vu l'horloge?
Savez-vous quelle heur(e) qu'il est?

2

J'ai rencontré un(e) bergère
Qui vendait dô vin clairet.
Je lui demandis à boire :
A m'a dit qu'alle en vendait.

3

Je regrette ben, dit-elle,
Ma barriqu(e) n'est point percée.

4

Je cherchis dans ma pochette ;
J'y trouvis in guimberlet.

5

J(e) lui percis bé sa barrique,
Dret à l'endret qu'ô fallait.

6

J(e) vous remerci(e) bé, dit-elle,
Dô grand bé qu(e) vous m'avez fait.

7

J(e) vous remerci(e) bé, dit-elle,
Dô grand bé qu(e) vous m'avez fait.
Quand vous r(e)védrez à Chailloune,
Apportez vout(re) guimberlet !

***

(Je dois les deux suivantes à M. Barré, cantonnier au Longeron, né à Saint-Crespin.)

XCI

L'embarras du ménage

1

Là-haut, sur la montagne,
Z'il (y) a des p(e)tits oiseaux.

Ah ! qu'ils se disent les uns aux autres,
Dans leur joli langage,
Que les amants z ils sont trompeurs,
Pour si mett(re) dans l(e) ménage !

2

Pour si mett(re) dans l(e) ménage,
Faut avoir de l'argent ;
Z il faut nourrir femme et enfants
Et embrasser' l'ouvrage :
C'est toujours à recommencer,
L'embarras du ménage.

3

Huit jours avant ses noces,
Chez ses parents s'en va,
Pour inviter petits et grands
Pour y venir aux noces...
....

(Couplet incomplet. Mais ce détail n'embarrasse jamais un chanteur rustique.)

4

Mais le jour de ses noces
C'était son plus beau jour :
Elle était couronné(e) de fleurs,
De fleurs de pénitence,
Z et le ruban de trois couleurs,
Le ruban de souffrance.

5

Huit jours après ses noces,
Chez son père ell(e) s'en va :
Mon pèr(e), vous m'avez mariée,
Mariée à un homme
Qu(i) est tous les jours au cabaret ;
C'est un vilain ivrogne !

6

R(e)tournez-vous en, ma fille,
Votre époux changera ;
Chérissez-lé, caressez-lé,
Ma fill(e), prenez courage !
La réunion reviendra
Dans vot(re) petit ménage.

N. — Cette naïve composition, rimée par à peu près, mais non dépourvue de rythme, ni de bon sens, est un spécimen-type de nos lieds indigènes.

XCII

Résurrection

1

Dessous le laurier blanc,
La belle si promène,
Blanche comme la neige,
Joli(e) comme le jour.
Ce sont trois capitaines
Qui vont lui fair(e) l'amour.

2

Le plus jeune des trois
La prit par sa main blanche :
Montez, montez, la belle,
Dessur mon cheval gris ;
Z à Paris je vous mène,
Dans un fort beau logis.

3

Quand ça fut à Paris,
Z à Paris, chez l'hôtesse,
Tout le mond(e) la regarde,
Cette aimable beauté,
Tout le mond(e) la regarde,
La regarde à passer.

4

Tout le mond(e) la regarde,
La regarde à passer.
— Soupez, soupez, la belle,
Prenez bien du plaisi(r) !
Z avec trois capitaines
Vous passerez la nuit.

5

Mais, au milieu du r(e)pas,
La belle tomba morte.
Sonnez, sonnez les cloches !
Tambours, violons, marchez !
Ma maîtresse alle est morte :
J'en ai bien du regret !

6

Où l'enterrerons-nous,
Cette aimable princ(e)resse ?
— Z au jardin de son père,
Sous un laurier fleuri.
Nour prîrons Dieu pour elle,
Qu'elle aill(e) dans l(e) paradis.

7

Mais, au bout de trois jours,
La belle ell(e) ressuscite :
— Z ah ! si j'ai fait la morte,
La mort(e) pendant trois jours,
Oui, c'est pour mon honneur,
Pour mon honneur garder.

II

Coutumes — Costumes

a) Coutumes

Aiguillettes. — V. au Gloss.

Aigusure. — Sous ce nom, on ne comprend pas seulement l'aiguisage des outils tranchants, mais aussi l'affûtage des socs et des pioches. Il est d'usage, au Longeron, que les *aigusures* soient payées en nature à un taux fixe de tant de litres de blé par hectare de terres affermées. Les forgerons font, vers le mois de novembre, une tournée chez tous leurs clients, afin de recueillir le blé qui leur est dû pour cet objet.

Aînesse. — Le droit d'aînesse a nécessairement disparu par la force des lois. Il en subsiste cependant quelque trace dans les mœurs de la région. C'est ainsi que, dans nombre de familles, surtout à la campagne, l'aîné des garçons est toujours et exclusivement désigné par le nom patronymique, tandis que les puînés et les filles ne sont appelés que par leurs prénoms.

Ajets, Agées. — V. au Gl.

Alouette lulu (Chasse à l'). — Une variété d'alouette, dite lulu, s'abat, en hiver, par milliers, sur les plaines du Saumurois, surtout dans la région de Doué et jusque vers Saint-Paul-du-Bois. Elle y est de tradition immémoriale l'objet d'une chasse active, qui ne peut se pratiquer qu'en temps de neige et que, cependant, par dérogation aux règles générales, l'Administration préfectorale, au terme même de ses arrêtés, tolère plus ou moins explicitement.

J'ai vu pratiquer cette chasse à Saint-Paul, où certains amateurs possèdent jusqu'à cent mètres et plus de *colletières*. Une colletière consiste en une longue ficelle portant des collets, qui y sont attachés par une simple boucle, à dix centimètres au plus les uns des autres. Chaque collet est un unique

brin de crin blanc, tordu sur lui-même entre le pouce et l'index et formé en nœud coulant.

C'est un travail long et minutieux de faire une colletière. Quand elle est prête, l'amateur l'enroule sur un travouil, en attendant que la neige tombe.

Quand la chute, attendue impatiemment, s'est produite, les *colleteurs*, par bandes de deux ou trois, qui ont mis en commun leurs engins et leur savoir-faire, car un seul ne pourrait guère réussir, s'en vont de grand matin s'établir dans un champ, emportant leurs travouils et des provisions pour la journée. Dans la neige, ils ouvrent un long et étroit sillon, au moyen de balais, y plantent des piquets et de petites *berguettes* (bois fourchus), pour soutenir la colletière, et tendent celle-ci au-dessus du sillon de telle sorte que les collets ouverts rasent la terre mise à nu. Puis, tout le long, ils répandent quelques menus grains mêlés à beaucoup de *ballier*.

Les collets une fois ouverts et disposés un à un — ce qui est un travail minutieux et peu échauffant, les chasseurs vont se poster derrière une haie voisine, d'où ils peuvent surveiller leur engin, et allument un feu de branches mortes pour se réchauffer.

Les petits oiseaux, pressés par la faim, ne tardent pas à s'approcher du piège. On les voit voleter et picorer dans le sillon, le long de la colletière. Beaucoup s'en retournent repus et indemnes, sans se douter du danger qu'ils ont couru. Mais, de temps à autre, un malheureux oisillon se trouve pris par une patte ou par le cou ; il peut se débattre alors, rarement ses efforts le délivreront. Du reste, ses soubresauts n'alarment en aucune façon les petits camarades. La pitié, la charité sont parmi les moindres défauts de la gent ailée.

Toutes les heures, les tendeurs de collets sortent de leur embuscade et s'emparent des victimes, qu'ils emportent avec le collet, détaché d'un seul coup. Au soir, il arrive souvent qu'ils se partagent chacun plusieurs douzaines de petits oiseaux. Mais la vérité m'oblige à dire que, dans le nombre, il y a autant de bruants et de pinsons que d'alouettes plus ou moins lulus.

Amandes doubles. — Dans un repas, si un jeune homme trouve une amande double, il l'offre à une jeune fille. Quand ils se rencontrent, le premier qui dit à l'autre : Bonjour *Philippine* ! a droit à un gage, à un petit cadeau.

Et. — De l'allem., Philipchen, altération de Vielliebchen, bien-aimé.

An (Premier de l'). — V. Gloss.

Ancreaux. — V. Encreaux, ci-après.

Arc-en-ciel. — Lorsque les enfants aperçoivent un arc-en-ciel, ils s'empressent de cracher dans le creux de leur main gauche et, d'un coup sec du bord externe de la main droite, ils coupent en deux leur crachat. Par cette magique opération, ils coupent également l'arc-en-ciel.

Balises. — Ajouter : Le chenal de la Loire navigable, qui s'étend aujourd'hui (septembre 1907) depuis l'embouchure de la Maine jusqu'au pont de Montjean, est balisé sur ses deux rives par de solides pieus, espacés d'une centaine de mètres et s'élevant à cinq mètres au-dessus de l'étiage. Ces pieus sont peints par bandes circulaires d'un mètre de haut, alternativement blanches et noires pour les balises de *mar* (rive gauche), blanches et rouges pour les balises de *galernes* (rive droite) V. Avant-propos, p. XXXII.

Balue (tendre à la). — C'est pratiquer un genre de braconnage qui consiste à disposer un piège au milieu des sillons d'un champ et à planter à côté une *balue* (branche feuillue de chêne ou de genêt). Les lapins et lièvres, en venant brouter la *balue*, se prennent au piège pendant la nuit. Les braconniers ont soin de faire disparaître leurs *balues* de grand matin, car les gardes, fort au courant du stratagème, confisqueraient les pièges et *pigeraient* le piégeur.

Baptêmes. — Pour les enfants bâtards, le clergé se refuse, généralement, à faire sonner les cloches et ils sont baptisés après le coucher du soleil.

Barriques. — « C'est là (aux Ponts-de-Cé) que se donnaient rendez-vous les vins de Saumur et du Layon, qui arrivaient, les premiers, en descendant le fleuve et, les seconds, par des chemins affreux. Ajoutez à ces difficultés que les vendeurs se servaient de cette mesure de capacité réellement incommode que l'on appelait *pipe* et qui ne contenait pas moins de 500 litres. Aussi les Hollandais ne manquaient-ils jamais de transvaser, aux Ponts-de-Cé, nos vins dans des fûts plus spéciaux, infiniment plus maniables ,qu'ils appelaient *barriques*. Nous leur devons l'introduction de cette mesure, dont l'usage, avant eux, était à peine connu en Anjou. » (*Nouvelles Archéologiques* ; cité par Ab. BRETAUDEAU, p. 99.)

Bateau (lit à). — Lit à bouts recourbés et renversés. (Ec.) V. Gloss.

Bateau (Mj.), s. m. — Les bateaux en usage sur la Loire sont : le Bateau de marinier, ou grand bateau, qui prenait autrefois les noms de *Tirot*, *Sourtirot*, etc. ; la Sapine ; la Toue de gabarrage ; le Bachot ; la Niole ; le Fûtreau ; la Bascule. Voyez ces mots. ‖ La toue va emporter le bateau, prov. : Vous allez succomber à votre rhume. — Il y a là un jeu de mots, un véritable calembour sur les homonymes Toue et Toux. Chose curieuse, cette remarque, peu encourageante, est adressée aux cacochymes, non seulement à Montjean, mais tout aussi bien à Saint-Paul, où les gens ne savent cependant pas ce qu'est une toue, ni même un bateau. ‖ Lit-à-bateau, — lit de forme basse V. *Ange*. ‖ T.-le-M. Sorte de charrette dépourvue de *ranchers* ou ridelles et consistant en une large plate-forme légèrement concave montée sur roues. Depuis quelques années seulement, les fermiers du Choletais s'en servent beaucoup, parce qu'elle leur est très commode pour charger et transporter les fagots de choux.

Et. german. et celtiq. Cf. l'ang.. Boat. V. *Bateaux de rivière*.

Bateaux. — M. R. Onillon a donné, passim, dans le Glossaire, de très intéressants détails sur les bateaux *de Loire*. Mon correspondant de Briollay m'adresse les communications suivantes, du plus grand intérêt, sur les bateaux de *rivières*.

Fûtreau. — Bateau des pêcheurs de profession. On n'en fait plus guère. — Aujourd'hui, les pêcheurs ont des habitations fixes, maisons ou cabanes ; on ne fait plus de rouisserie, la culture du lin et du chanvre étant abandonnée dans notre pays. Ces bateaux ne servent plus guère que pour la pêche à la senne. En moyenne, les dimensions sont (P = pied ; p. = pouce) :

Longueur, 21 P. (7 m.) — autrefois, 24 P. (8 m.).

Largeur du fond, 3 P. 10 pouces et 4 pieds — 4 P. 2 p.

Evasement, près de 6 P.

Hauteur de bord en dedans, 20 à 21 pouces.

Nez, 14 p. de large.

Evasement suivant un gabarit donnant environ 20 cm. de chaque côté, pour un bord de 41 cm. de hauteur sur fond.

En général : longueur = 12 fois la profondeur (L. = 21 P., prof. = 21 p.).

Le fûtreau porte deux gâches et un gourneau (gournâ) et se manœuvre souvent au bâton.

Galiote. — Bateau plat, plus petit que le fûtreau.

Galiote à deux levées, substituée au fûtreau pour la petite pêche.
Longueur, 18 P. (6 m.). — Largeur au fond, 40 pouces.
Hauteur sur fond, 18 p.
On la fait plus petite pour étangs et fossés.

Galiote à cul carré, pour petite pêche et chasse.
Longueur, 18 P. — Hauteur sur fond, 18 p.
Largeur : au 1er tiers, 3 P. 4 p. ; — au 2e tiers, 3 P. 2 p.
Quoue, 16 p.
Ces galiotes portent deux gâches et se manœuvrent souvent au bâton. Quelquefois, on adapte vers l'arrière, à gauche, une hausse pour supporter un gourneau.
En Loire, on a la **Niole**, galiote à cul carré, et le **Bachet**, galiote à deux levées, avec godille à la quoue. — Sur les rivières, les mêmes, mais plus petites, accompagnant les barques.
Pour tous ces bateaux, les gâches à palle (pelle) sont passées dans des étrous.
La **galiote**, pour pêcheur à la ligne, est à quoue carrée, avec pont sur l'avant, cabane à l'arrière et côme près de la cabane.
Elle porte des rames d'une seule pièce, qu'on passe dans des tolets.
N. — Il s'agit ici des bateaux ordinaires du pays, et non des bateaux de fantaisie, ni des divers genres de canots.
Quelques détails supplémentaires :
Dans un fûtreau et dans une galiote, les bords sont maintenus par des courbes disposées par paires et chevillées (chuillées) sur les bords et sur le fond. Deux courbes, placées en face l'une de l'autre sur les bords ,avec leurs pieds presque juxtaposés, forment un lien de courbes.
Hauteur, celle du bord ; longueur ou pied, au moins les deux tiers de la largeur du fond. Chaque courbe est d'un seul morceau et provient d'une branche et de son rameau.
Les courbes, plus courtes, qui se mettent sur les levées sont des courbetons (courboétons).
Un fûtreau de 7 m. est muni de 7 liens de courbes; de 8 m.,il en aurait 8. Une galiote de 5 m. a 6 liens de courbes, plus un lien de courbetons sur chaque levée et à environ 70 cm. du nez, un courbeton double, c.-à-d. d'un seul morceau à deux relevées très courtes. Entre deux liens de courbes, on place un rable, pièce sur champ fixée sur le fond, en travers, de même hauteur que les pieds de courbe et destinée à supporter les planches de l'*archelet*, à la façon des lambourdes supportant un parquet.

Grands bateaux de transport. — Anciennes **gabares.** — Les deux dernières naviguaient encore sur le Loir il y a une vingtaine d'années.

Grands bateaux à cornes, à peu près de même largeur d'un bout à l'autre, à deux levées très brèves (peu inclinées). Le nez, de même largeur que le reste, portait quatre cornuelles horizontales, de 50 à 60 cm. de longueur, faisant fonction de marmouts. Elles étaient munies à l'arrière d'une peautre (piautre) et portaient deux guindeaux. (guindâs).
Les **toues** étaient des gabares de plus petites dimensions, portant un seul guindâ.
Les **barques** d'aujourd'hui ont le nez étroit et même rond ou pointu. Elles sont munies à l'arrière d'un gouvernail et portent un ou deux treuils à engrenages, avec cliquet.
Dans les trains de gabares, la 1re était le chaland, la 2e le tirot (ou tireau),la 3e le soubre, les autres se désignaient par les mots : 4e, 5e, etc.
Le billard de peautre a une position fixe ; il est appuyé sur l'arrière du bateau et sur le *mâtinet* ; il pivote sur lui-même, emportant la peautre, à laquelle il imprime un mouvement d'oscillation conique. Dans un fûtreau, une sorte de mâtinet, servant à soutenir le bâton de la cabane, s'appelle les jopettés. Le gouvernail oscille autour d'un axe vertical fixe. La brisure de relevée permet de diminuer sa longueur de moitié lors du passage dans les écluses.
Sur nos rivières, un voyage était pénible, à cause des barrages. Une chaussée était percée d'une porte marinière et d'un portineau. A une extrémité était installé le moulin. Il y avait presque toujours beaucoup de *comble* (différence de niveau entre le bief d'amont et le bief d'aval) et c'était bien dur à franchir. Il fallait d'abord arracher (enlever l'une après l'autre toutes les pièces formant la fermeture de la porte), puis on allait s'amarrer sur le pieu d'amont (prononc. : déd' d'amont), puis on virait aux guindâs. C'est qu'alors il n'y avait pas d'écluses ; il fallait bien remonter les portes et on ne connaissait pas les treuils d'aujourd'hui, à engrenages munis de cliquets, qu'on manœuvre avec des ânilles (manivelles) ; on se servait de gros treuils à quatre bras (leviers).
Il y avait deux guindâs (guindeau, treuil ou cabestan horizontal), la grand'roue à l'arrière et le pilori au milieu, enroulant un énorme câble de chanvre.
Les bras de la grand' roue avaient au moins trois mètres de long. La manœuvre en était pénible, difficile et dangereuse. Huit hommes y étaient employés. En bas, ils poussaient en passant par l'avirée (ou la virée), grande excavation circulaire munie de gros échelons (ou traverses), contre lesquels s'appuyaient les pieds. En haut, ils viraient *en pantins*, suspendus à bout de bras à l'extrémité des leviers. Quand ils voulaient s'arrêter, pour se reposer ou pour une autre cause, ils mettaient le *pau*(ou le pot), c'est-à-dire glissaient sous le bout d'un levier, sur le pont, un gros madrier, pour le retenir. On n'avait pas alors de cliquet d'arrêt ni d'engrenage.
Il arrivait souvent que, pendant la manœuvre, un bras était lâché ou se cassait. Alors, « ça se dévrillait » violemment et déterminait des accidents graves, avaries sérieuses au bateau, hommes blessés, quelquefois même, hélas ! hommes tués.
Les bras du pilori n'avaient qu'environ 4 pieds de long. Souvent, quatre hommes suffisaient à ce guindâ, qui était employé pour seconder la grand'roue. En effet, il ne portait qu'un tour de la corde, laquelle allait s'enrouler sur la grand'roue.
On employait quelquefois des « hommes d'aide », qui étaient, le voyage terminé, chargés d'aller porter les nouvelles, bonnes ou mauvaises, aux familles intéressées.
Chaque patron de gabare était très fier de sa *Guiroué* (girouette) et ce sentiment était partagé par ses « hommes ». Elle était faite d'une grande planche mince, à peu près carrée. Ils la découpaient l'hiver, avec leur couteau, y mettant le plus grand soin et un certain art, d'après leur goût particulier, puis y adaptaient un drapeau en étoffe. Au haut du mât, ils fixaient un « mât de pavillon, tige de fer autour de laquelle tournait la *guiroué*. A la fin d'un long voyage, dame, l'étoffe avait subi des avaries, des déchirements, mais la *guiroué* était sauve. Aujourd'hui, on a seulement un pavillon sur une flèche.

Baudre (Ec.). — La baudre, partie de la *teille* du chambre proche du pied, ferait de mauvaise

filasse ; les poupeliers (poupoéliers) l'enlèvent, l'arrachent en râchant et la réservent pour les corderies. (Faut-il voir là l'origine de Baudrière pour Corderie? Cette étym. vaudrait peut-être celle de Beauderrière, — Beau quartier derrière les fortifications. Mais la raison historique? Donc, n'en parlons plus.)

Bibier. — Le bibier de porc est soigneusement recueilli ; on s'en sert pour graisser les scies et autres outils.

Biger, Biser (Baiser). — A Montjean, on met un baiser sur chaque joue et l'on fait *péter la joue* d'autant plus fort que l'on veut marquer une plus vive affection. On va qqf. jusqu'au *pipi mouillé*. — Baiser une personne du bout des lèvres, surtout sur le front, et sans faire sonner le baiser,cela s'appelle *biger en curé*. — A Saint-Paul et dans la région, le code de la politesse locale exige que l'on bise trois fois, c.-à-d. qu'après avoir mis un baiser sur une joue, puis sur l'autre, on revienne à la première pour parfaire le compte. — V. au Gloss.

Bois à brûler. — 1° Coupés de longueur. Le *Rondin*, branches de chêne dont on a enlevé l'écorce pour faire du tan. — *Hanoche*, branches prises surtout dans les bois taillis, à la coupe. — *Bois de corde*, morceaux de vieux troncs d'arbres fendus. — 2° Non coupés de longueur. Les *Copeaux*, morceaux enlevés dans le travail de l'équarissage des arbres. — *Racines*, provenant des *culées* laissées après l'abattage des gros arbres. — Je laisse de côté les petites branches et les brindilles, bourrées, fagots, etc. (By.)

Boissiâ (Lg.), s. m. — Boisseau. — N. On employait, jadis, au Lg., deux boisseaux différents, le grand et le petit boissiâ ; mais on n'a pu me préciser les contenances.

Boîte des trépassés, s. f. — Redevance qui se payait, jadis, aux fabriques des églises pour divers objets pieux. Elle était versée tantôt entre les mains du curé, tantôt en celles du *procureur* de la boîte des trépassés. Je possède plusieurs reçus de versements de ce genre, faits par mon ancêtre Mathurin Bastard à la fabrique de l'église Saint-Maurille de Chalonnes. Trois, datés de 1767, 1769 et 1771, sont signés du curé,Binet de la Bodinière Un autre, de 1781, est signé du procureur Raguin (?). Mais celui qui me paraît le plus intéressant est le suivant, que je transcris : « Je reconnais avoir reçu de Mathurin Bastard la somme de trois livres quinze sols pour trois années d'arrérages de la Rente de vingt-cinq sols due chacun an à la *boete des trépassés*, pour l'acquit d'une messe chantée pour Jeanne Joulain, plus reçu la somme de quatre livres treize sols pour trois années d'arrérages de la Rente de trante un sols due aussi chacun an à lad. boite des trépassés, pour l'acquit d'une messe chantée en l'honneur du Sacré-Cœur, le tout échu au jour de saint Joseph dernier, sans préjudice d'un titre nouveau et arrerages si aucuns sont duz et de l'année courante. A Saint-Maurille de Chalonnes, le douze fevrier mil sept cent soixante-quinze. » Signé : Bernier, curé de Saint-Maurille de Chalonnes, pour le procureur des trépassés.

N. — S'agirait-il du fameux Bernier, depuis curé de Saint-Laud d'Angers, aumônier de l'armée catholique, négociateur du Concordat et enfin évêque d'Orléans?

Bouquetter. — Lorsqu'on apprend qu'une personne vient dans une localité pour la première fois, il est d'usage de la *bouquetter*, c.-à-d. de lui offrir à l'improviste un bouquet, qui est ordinairement présenté par une jeune fille. Il va sans dire que l'étranger à qui cette agréable (?) surprise a été ménagée doit, si c'est un homme, embrasser la donatrice et surtout arroser le bouquet, c.-à-d. offrir une tournée à la compagnie.

Bromer. — V. au Gl.

Bûche-debout. — Lorsqu'un galant, en entrant dans la maison de la jeune fille qu'il courtise,voit une bûche ou des tisons placés debout dans l'âtre, il peut tenir pour certain qu'il a son compte, qu'il est *paillonné*. (Lg.)

Bûche-de-Noël. — Pour être le maître dans le ménage, il faut mettre dans le foyer, la veille de Noël, une bûche qui dure trois jours au feu. (T.-le-M.) — A Saint-Augustin, on a soin de conserver toute l'année un morceau de la bûche de Noël, c'est un gage de prospérité pour la maison.

Buée. — On ne fait pas la buée (lessive) dans la Semaine-Sainte, car on mourrait dans l'année. — Si on fait la buée quand la vigne est en fleur, il ne reste pas de tache sur le linge. (Mj.) — Il n'y a que les femmes laides qui aient du beau temps pour sécher la buée. — On dit, à Châteaubriand :

« Belle femme et fille rechignée
« Ont toujours mauvais temps pour la buée. »

Ce proverbe n'a pas cours à Montjean.

Voir surtout le Zigzag 167 : *La Buée*, sqq.

Carillonnée. — A Montjean, où l'église n'est dotée que de deux cloches, il était d'usage, autrefois, pour un baptême, de sonner *à branle* la grosse cloche, si le nouveau-né était un garçon, et la petite, si c'était une fille, ce pendant que le sacristain, grimpé au clocher, s'évertuait à frapper avec un marteau sur l'autre cloche. Le carillon s'effectue encore de même ; mais, il y a une vingtaine d'années, un richard quelconque, en veine de générosité, s'avisa-t-il pas de faire carillonner deux fois de suite en l'honneur de son filleul ! L'idée fit fortune et, bientôt, un autre voulut renchérir. Il commanda trois carillonnées. Or, comme, en notre beau pays des bords de la Loire, personne ne veut avoir l'air plus gueux que son voisin, comme « on ne connaît pas le monde à la porte de la messe », ainsi que le proclame le proverbe, comme, d'ailleurs, « tout le monde sont riches quand ils vont aux noces » et aussi aux baptêmes, il n'est aujourd'hui si chétif *parrainage* qui ne paye les trois *carillonnées* de rigueur. — V. *Trépassement*.

Chalubert. — Larve qui sert d'appât aux pêcheurs. — « On donne indistinctement, en Maine-et-Loire, le nom de *Chalubert* à tous les insectes qui forment la famille des Phryganides, ordre des névroptères. Cette famille comprend, d'après Millet (*Faune des Invertébrés de Maine-et-Loire*, t. I, p. 345, 1870), 16 espèces.

« Les larves des Phryganides sont aquatiques, vivent dans des étuis qu'elles transportent avec elles ou bien qu'elles fixent à des corps solides.Ces étuis, construits de matière soyeuse, sont entourés de différents corps étrangers : petites coquilles, sable, fragments de végétaux, etc., qui les dissimulent ou les déguisent on ne peut mieux.

« Parvenus à leur état parfait, ces insectes, tous ou presque tous nocturnes, se réfugient dans des lieux à l'ombre, soit sous les herbes, soit sur les petits arbres riverains des eaux où ils ont pris naissance, etc. Comme, aussi, on en voit d'autres qui, dès le soir, voltigent sur les eaux ou dans leur voisinage. » (Communiqué par M. Bouvet.)

Chambe, Chambre. — Chanvre. (Explicat. des mots : Tielles, Chandelier.)

— « J'creyais vous avoir déjà entertenu (ou entertint) d'tout ça ; va donc fauiller (falloir) ercommencer. Eh ! ben, j'veux ben y yi r'voént.

D'promié abord, les deux promiers luméros (tielle, chandelier), j'vas donc vous dire c'ment qu'ça s'faisait dans le temps où qu'n'on faisait ben du chambre, car anhui on n'en fait pus ; c'te année, à Ecouflant, y a pas y-eu boésoin d' faire ein bardeau, y a pas veu eine *tielle* de mise dans l'eau.

On serre (arrache, cueille) don le chambre (y avait, dans le temps, du lin et trois sortes de chambres, la fumelle, le tout-ensemble et le mâle), on le met par poignées (paquets à deux liens), qu'on compte par nombres (douzaines), et on l'amène à la rouisserie (endroit où on fait rouir et travail du rouissage). Là, les rouisseux le mettent en *tielles* (tas cylindrique formé de rangées horizontales de poignées, la pointe vers le centre et le trou (pied) en dehors, en boég'vardant un peu chaque rangée. Ils amènent cette tielle de d'bas (en aval) de leur bardeau (ou bâtardeau, très longue claie solidement construite, destinée à rejeter le courant par hors (vers le milieu de la rivière) et à retenir les bourriers et autres saletés entraînées par l'eau ; puis ils la chargent avec de grosses pierres (pierres de rouisserie) et, enfin, la fixent à l'aide de cordes amarrées (attachées) à des affîtes et partant d'un long piquet enfoncé au cœur (au centre).

Au bout d'un temps plus ou moins long (6 à 12 jours), pendant lequel il faut une grande surveillance, tantoût pour élégir (alléger, le chanvre devenant plus lourd à mesure qu'il s'imbibe) les *tielles*, tantoût pour les z-erdresser et les bourder de virer (les empêcher de se renverser), le chambre étant ben éroui (roui), ils tirent la *tielle* (retirent le chanvre de l'eau, poignée par poignée, dans leur bateau, puis à terre, ou, si le chantier(bord de la rivière) le permet, directement à terre, en s'aidant d'un appontement (en marchant sur un long madrier), et i mettent le chambre subout (debout) en quignon (tas rectangulaire serré), pour être emmené mouillé, ou ben ils le transportent par batelées sur le pré. Ce chambre, porté dans les champs ou sur le pré, est éparé à plat ou mis en *chandelier* pour être séché (éparer, étendre, du chanvre, du lin, etc. — Toute eine grande éparée). A plat, on délie chaque poginée et on l'étale avec soin sur la prairie ou sur les sillons. Le lendemain, avec une perche longue et légère, une *virette*, on l'r'vire ; de cette façon, il profite du raisan (rosée) et blanchit des deux côtés. En *chandelier*, on défait chaque poignée, le lien du côté du trou, on l'étale en rond, de façon à former un double cône autour du lien de la pointe. Dans ce cas, l'intérieur et la partie serrée par le lien ne profitent pas de la rosée.

Quand le tout est bien sec, on relie les poignées et on les *enserronne* (serron, gros paquet de plusieurs poignées, serré d'un lien) ; il ne reste plus qu'à les embarger *en tapis* (à l'abri) dans le ghernier (grenier) ou sour eine loge (grange fermée, faite toute en paille), en attendant qu'on *teille* (la fumelle) ou qu'on braye (le mâle et le tout ensemble), ce qui se fait dans l'hyvar. — Les rouisseux ont la treizaine pour *dème* (le treizième pour dîme, salaire).

Faut que j'vous fasse ermarquer qu'en Loire (Louére) et dans l'Authion, on fait les *tielles* rectangulaires et guére hautes et qu'on les charge de sable. De d'amont aussi, dans le pays (pai-yi) haut, on en fait aussi de carrées, qu'on charge avec des pierres.

Charivari. — Je n'ai jamais entendu parler, à Montjean, de charivaris à l'occasion des noces ; mais, lorsque j'étais à Saint-Paul-du-Bois, il y en eut un tout à côté, à Somloire, qui fit jaser tout le pays. C'était vers 1880-1882 et ce charivari était donné à un bonhomme de près de 80 ans qui venait d'épouser une jeune fille d'une vingtaine d'années. Pendant plus de trois mois, les jeunes gens allèrent presque chaque nuit donner une sérénade aux tourtereaux. Puis, comme on se lasse des meilleures choses, le tapage cessa de lui-même. Or, épilogue inattendu, moins d'un an après la noce, la jeune femme donna le jour à deux bessonnes ! On jasa, cela va sans dire ; mais, bientôt, il fallut se rendre à l'évidence : les petites filles étaient le portrait tout craché, mais remis à neuf, du barbon, que le public dut reconnaître pour l'auteur responsable, à tous les points de vue. — J'ai eu récemment, par hasard, des nouvelles de cette famille : le bonhomme est mort depuis longtemps ; les bessonnes sont devenues de grandes et belles jeunes filles, que les jeunes gens ne charivarisent point, mais qu'ils lutinent volontiers, pour l'amour de leur dot : et, comme de raison, la mère s'est empressée de se payer un jeune mari avec les écus du vieux.

Au Longeron, les charivaris sont en grand honneur et les jeunes gens ne manquent pas d'en donner un, le soir des noces, à tout veuf ou veuve qui se remarie.

Canards (Chasse aux) (Briollay). — Lorsque les eaux couvrent les prairies, le tireur est dans son « saule » et le « mânier » dans son bateau.

Le saule est un arbre coupé à environ 0,50 ou 0,75 centimètres au-dessous de la souche. Les branches, relevées, dressées en rond, sont maintenues par des cercles. Le pied, appointi (taillé en pointe), est enfoncé (on dit piqué) solidement dans le sol et des « appoyettes » (branches de saule enfoncées, piquées autour et fixées au corps du saule) en assurent la solidité.

Si l'eau est profonde, on fixe le pied sur un autre tronc formant pieu, afin de l'allonger (lui donner de la longueur). Par 1m50 d'eau, on peut encore se tendre (fixer le saule). On fixe au pied du saule un « renton » (de : renter, allonger en accolant par bouts et fixant solidement), allonge de longueur convenable et appointie.

Du côté de l'entrée, on fixe quelquefois de grandes branches, de manière à former une sorte d'allée qui empêche le saule de paraître au gibier trop isolé (ce gibier est défiant !)

Quelquefois, on plante derrière le saule une «fouillée » (une ou deux rangées de grandes branches simulant des arbres). Ce n'est pas toujours pratique, car il est assez souvent nécessaire de se déplacer, parfois d'un bord d'une prairie à l'autre. Il faut,en effet, que le tireur tire toujours le vent dans le nez ; le saule et les canes doivent donc être orientés face au vent et le « mâlier » ou «manier » se tient toujours derrière, à une assez grande distance.

Dans l'intérieur, on met des nattes de jonc (ou des nattes de Hollande, emballage de sucre), pour garantir de la bise ou boucher les vides. Le chasseur peut s'asseoir sur une petite planchette suspendue par deux cordes à un cercle de saule, à la façon d'une « débrandélouére » (balançoire). Le fond est garni de paille, qui conserve un peu de chaleur au pied.

Autour du saule, en face de l'entrée, sont placées les cannes, en demi-cercle, sur le devant et sur les côtés. On les dispose sur deux rangs, en les séparant de 8 à 10 mètres les unes des autres. Elles sont retenues à l'aide d'une corde suffisamment longue pour leur laisser une liberté calculée. La proportion est environ 7 mètres de corde pour 4 mètres d'eau. Cette corde est formée de deux parties réunies par un ardillon (émérillon) formé d'un anneau en corne de bœuf, muni d'un trou, au travers duquel passe un clou de charpentier à large tête et dont la pointe est recourbée en dehors.

Elle est attachée d'un bout à une patte de la

;ane et, de l'autre, à une « perrée » (assez grosse pierre) qui se maintient au fond de l'eau.

A une certaine distance, autant que possible près les arbres (des saules), se tient le « mâlier » (prononcez mânier), avec son bateau. Il a avec lui les canards portant à la patte chacun une petite corde et placés sur les paniers (caisses spéciales à claire voie). Ces canards et leurs canes, ce sont les appeants.

Quand il voit un « bouillard » (une troupe) de gibiers au vol, il lance un canard, puis, si c'est utile, un autre, qui, après avoir fait une petite « rondonnée », vont s'abattre (ou tomber) auprès des canes, ce qui est pour le gibier une invité à en faire autant.

Il est chargé aussi d'aller ramasser les morts, courir après les blessés et reprendre les appelants quand il en manque.

Quelquefois, un chasseur couvre de branchages son bateau, en forme de cabane ou de hutte mobile, qu'il conduit doucement avec son bâton vers des canards sauvages, de manière à s'en approcher à bonne portée. Dans ce cas, pas d'appelants. — N. Ce moyen a été essayé, mais il n'est pas du tout employé dans le pays.

Lorsque l'eau est basse (que les prairies ne sont plus couvertes par les eaux), on établit sur le bord une hutte ou loge.

Celle-ci est composée de claies en roseaux ou en parelles agrémentées de branchages, maintenues debout par des piquets et de petites appoyettes, l'ouverture étant ménagée du côté de terre.

Les canes sont placées sur la rivière en face de la hutte ; le mâlier est à distance avec les canards et le chasseur se cache de son mieux dans la hutte. La présence d'un mâlier, dans ce cas, n'est pas toujours nécessaire, le chasseur pouvant utiliser son bateau dissimulé le long du rivage, à 150 ou 200 mètres.

Principaux procédés. — 1° Le saule à tirer, ou hutte, tapissé intérieurement d'une grande natte de jonc — avec canes et mâliers. — C'est celui qui vient d'être décrit d'abord.

2° La hutte, ou loge, fixe sur un chantier. (Voir ci-dessus) ;

3° La loge, dans laquelle on fait entrer le bateau. Au lieu d'un saule, on se sert de claies faites de roseaux ou de parelles (surtout de roseaux ou flûtes de Pan), plus ou moins agrémentées de branches. Face au vent, on pique deux piquets, auxquels on attache par le haut une claie ; puis, perpendiculairement à cette claie, en arrière, on fixe à des piquets, en les inclinant un peu l'une vers l'autre, deux rangées de claies en quantité suffisante pour que le bateau entrant dans ce rectangle ouvert en arrière soit bien caché. Les canes sont installées sur deux rangs, devant et un peu sur les côtés.

Le chasseur est dans le bateau et peut s'en servir pour aller chercher les morts et les blessés.

On installe la loge en pleine eau par des fonds moyens, ou, s'il y a de la glace, dans une « guée » (espace non glacé au milieu des marais ou des prairies)

4° La Guérite — qui est de diverses sortes. D'abord, la Guérite à porter. Quatre claies suffisent, deux petites. formant angle en avant, et deux grandes, parallèles, à la suite, un peu inclinées à la partie supérieure, de manière à constituer une petite cabane. Le chasseur est placé dans la guérite, son fusil suspendu horizontalement le long d'une paroi. De ses deux mains, soulevant légèrement son appareil, il s'avance avec circonspection vers le gibier. En « chatonnant » ainsi, il peut arriver assez près pour pouvoir tirer. Quelquefois, une traverse, au haut de la guérite, lui permet de la porter sur son cou et sur ses épaules.

Puis la Guérite à roulettes. — Elle ressemble un peu à la précédente ; mais elle est plus soignée. Les claies s'appuient sur deux pièces formant sabots ou patins et à l'angle de l'avant est adaptée une petite roulette de 8 à 10 centim. de rayon. Pour la faire avancer, il n'y a, pour le chasseur, qu'à la pousser à l'avant, l'arrière suit, en traînant à terre.

Sur un champ de glace, on enlève la roulette et le tout glisse en patinant. L'emploi de la guérite est tout indiqué : sur la terre ou sur la glace, près d'un assez grand espace couvert d'eau. — Avec la guérite à roulette surtout on se sert de canes. On les installe en groupe dans la guée, ou près de terre ; le mânier, avec son bateau, va se dissimuler, toujours sous le vent, à une assez grande distance ; le chasseur, avec sa guérite, se retire sous le vent, loin des canes, puis, quand il le juge opportun, il s'approche doucement jusqu'à bonne portée.

Un inconnu de Briollay.

N. — Lire, dans la *Sarcelle bleue* de M. R. Bazin, le fameux récit de la chasse à cet oiseau rare.

V. *Malier*, *Mânier*, au Gloss.

Cheveille (piquer la). — Longeron. — C'est un usage local, à l'occasion des fiançailles. Il est le pendant de celui qui, à Montjean, à Saint-Paul, à Tout-le-Monde, consiste à « forbir la marmite ». Lorsqu'un jeune couple est « par accords », les deux familles se réunissent, avec le fiancé et ses amis — la fiancée ne paraît pas à la cérémonie — dans la maison où les jeunes mariés vont s'établir. Là, devant le foyer, on plante une *cheveille* (cheville), symbole de cet établissement. La *cheveille* est, en réalité, un piquet de la grosseur du bras et long de trois pieds, que les invités enfoncent dans le sol à grands coups de maillet. C'est le fiancé qui commence. Inutile de dire que tous les trous, y compris celui de la cheville, sont copieusement arrosés.

Chien (Tirer la queue du). — Au Lg., le soir d'une noce, il arrive souvent que des jeunes gens qui ne sont pas invités s'en vont rôder autour du lieu où se fait la bombance. Des copains qui sont de frairie leur passent qqs bouteilles de vin de la noce, qui, aussi bien que les autres, sont dextrement sifflées à la santé des époux. Cela s'appelle : tirer la queue du chien.

Mais il arrive souvent que les fricoteurs ont en vue un objet plus intéressant que le sigournet des parents de la fille. Certains d'entre eux ont là leurs amoureuses, accouplées, pour la circonstance, à des danseurs d'occasion, et des rendez-vous mystérieux sont fixés d'avance, à quoi les belles n'auraient garde de manquer. Profitant du brouhaha, des couples mieux assortis s'évadent discrètement de la cohue en fredonnant dans l'ombre :

« Les rendez-vous de noble compagnie
« Se donnent tous en ce charmant séjour. »

Cependant, les cavaliers attitrés cherchent en vain leurs donzelles pour le quadrille et des mamans avisées réclament à tous les échos leur innocente progéniture :

« ...Philomela sub umbra
« Amissos queritur fetus... »

C'est encore là tirer la queue du chien.

Chrétien. — Si, pour les musulmans, un chretien est un chien, si, pour les Russes, le *krestianine*, le chrétien, est le paysan grossier, le rustre, en revanche, pour nos villageois simplistes, la qualité d'homme se confond absolument avec celle de chrétien. Un individu quelconque, fût-il bouddhiste, est un chrétien. Ils vous diront très bien : J'ai jamais vu ein chrétien si laid, ou : si bête. Même, ils désigneront l'excrément humain, par oposition à ceux des animaux, sous le nom de :

marde de chrétien, et cela sans attacher aucune idée irrévérencieuse à l'accouplement de ces deux vocables. — Au Longeron, si vous appliquez à qqn un nom d'animal, si, par exemple, vous traitez d'ours un individu maussade et hargneux, on vous répliquera couramment : Réservez donc, ou : Respectez donc son baptême.

Clâ, Cloie (Claie). — L'usage est que les claies qui ferment l'entrée des champs soient installées et entretenues par le fermier ; mais c'est le propriétaire qui fournit le bois. Pour être *à la loi*, c.-à-d. dans les règles édictées par la coutume du pays, une *clâ* doit avoir cinq *rollans* (barreaux) horizontaux.

Cocher le pain. — Marquer le pain. Le boulanger marque sur une coche, en y faisant une coche, le pain qu'il a fourni à crédit.

Coche, syn. de Encoche. — La coche est l'un des deux morceaux d'un bois fendu par le milieu. Quand le boulanger fournit un pain à crédit, il réunit les coches et y fait une entaille commune, puis en remet une au client et garde l'autre ; ces morceaux de bois se contrôlent l'un par l'uatre.

Cochon. — V. *Respect*, au Gl.

Compagnie. — V. Gl.

Conscrits. — Dès le lendemain du jour où une classe de conscrits a passé la révision, les jeunes gens de la classe suivante prennent la suite d'affaires de leurs aînés. Réunis en bande, l'un d'eux portant un immense drapeau et un autre lançant en l'air une canne de tambour-major, ils parcourent chaque dimanche toutes les auberges de la localité. Quelquefois, ils vont excursionner dans les bourgs voisins et, le vin aidant, il s'ensuit trop souvent des rixes avec les conscrits indigènes. Les dépenses sont soldées sur une bourse commune, appendue au côté de l'un des jeunes gens, désigné comme caissier. — Dans les jours qui précèdent le tirage au sort, les conscrits se rendent dans toutes les maisons où il y a des jeunes filles de leur âge. Il est d'usage que celles-ci donnent à leurs copains soit des poules, soit de l'argent pour le repas qui suit le tirage. D'ailleurs, elles n'y prennent pas part. — Le soir du jour de la révision, les conscrits déchirent leur drapeau et s'en partagent les lambeaux.

Corbeilliers, s. m. — On a donné ce nom aux chanoines semi-prébendiers de l'église d'Angers. (D. C., corbillarios.) On les appelle encore Corbelliers. (Corbecula.) L. C. V. Gloss.

N. — « Le jour de Pâques, à la cathédrale d'Angers, deux ecclésiastiques, sous le nom de *corbeilliers*, se rendaient après Matines à la sacristie, prenaient l'amict sur la tête, la barrette sur l'amict, se revêtaient de l'aube, des gants brodés, de la ceinture et de la dalmatique blanches, puis, sans manipule et sans étole, ils se dirigeaient vers le *tombeau*. Là, chacun d'eux prenait un bassin sur lequel reposait un œuf d'autruche couvert d'étoffe blanche, puis se rendaient au trône de l'évêque. Le plus âgé des deux s'approchait de l'oreille droite de l'évêque et, en lui présentant le bassin contenant l'œuf d'autruche, disait tout bas, d'un air mystérieux : « Surrexit Dominus, Alleluia ! » (Le Seigneur est ressuscité, Alleluia !) — L'évêque répondait : « Deo gratias, Alleluia ! » (Grâces à Dieu, Alleluia !) — Le deuxième corbeillier faisait la même chose du côté gauche. Puis chacun d'eux parcourait tous les rangs des ecclésiastiques, l'un à droite, l'autre à gauche, en commençant par les plus dignes, répétant les mêmes paroles et recevant la même réponse. Les œufs étaient ensuite reportés à la sacristie, sur les bassins. Ces œufs faisaient partie du trésor de la cathédrale d'Angers. Voici ce qu'on lit dans un inventaire des religieux de cette église écrit au XVIIIe s. : « Il y a, en outre, dans le grand reliquaire, deux œufs d'autruche soutenus par des chaînes d'argent. Le jour de Pâques, il faut mettre les deux œufs d'autruche sur l'autel de Saint-René, avec les deux gases. »

Dans les inventaires des siècles précédents, on trouve ces paroles : « Item, deux œufs d'autruche qui servent à donner les œufs de Pasques. »

C'est à la coutume précédente que fait allusion Urbain Renard, l'un des auteurs des *Noëls angevins :*

La joie est angélique
A Pâques d'ouïr
Cloches, orgues, musique ;
Les Marie venir
Chercher dans le sépulcre
Jésus qui n'est plus là,
Puis portant œufs d'autruche
On chante Alleluia.

(Page 28. Edit. de 1780.)

Ces œufs annonçaient la royauté de Jésus-Christ, le commencement de son règne, fondé sur sa résurrection. L'œuf de l'autruche avait paru symboliser plus qu'aucun autre la résurrection spontanée de Jésus-Christ, puisque, abandonné à lui-même, il éclôt sous l'influence seule du climat brûlant des déserts. Le petit, pour sortir vivant de la coquille qui le retient captif, n'a besoin du secours ni de son père, ni de sa mère, mais il sort triomphant par sa propre puissance. Dans un certain nombre d'églises, on remarque des œufs d'autruche suspendus devant l'autel principal, comme souvenir de la résurrection de Jésus-Christ, base et fondement de la religion catholique. Dans quelques autres les œufs d'autruche remplacent le gland placé ordinairement au-dessous de la lampe qui brûle jour et nuit devant le Saint-Sacrement, touchant symbole de ces paroles : « Christus surrexit jam non moritur. » Le Christ est ressuscité, il ne meurt plus et il répand la lumière, l'onction et la force, maintenant et dans les siècles des siècles. »

(*Les noms des oiseaux expliqués par leurs mœurs*, ou *Essais étymologiques sur l'ornithologie*, par l'abbé Vincelot. — 3e édition, pp. 46, 47, 48.)

— ... Quatre corbelliers, ainsi nommés des corbeilles qu'ils portaient dans les repas communs, corbicularii. (*Anj. hist.*, 6e an., nº 6, 575. — Abbé Rangeard, *Etat du clergé de la cathédrale*. — Y lire les détails sur la fondation de la Grande Corbellerie.)

Corner. — Autrefois, à Montjean, comme au Longeron et au Mesnil, on avait presque toujours, dans chaque ferme, surtout dans celles dont les terres étaient très éloignées des bâtiments d'exploitation, une corne de bœuf dans laquelle on cornait pour appeler les travailleurs à la soupe. La chose se faisait encore récemment aux *Garrelières* du Longeron. Mais, à peu près partout, cet usage n'existe plus. Toutefois, dans beaucoup de familles, et dans la mienne en particulier (R. O.), on conserve avec révérence les cornes des ancêtres. Honni soit qui mal y pense !

Cour. — Il était d'usage, autrefois, que le jeune homme qui allait faire sa cour dans une maison s'asseyait toujours sur la *mette* (huche).

Cramaillère (branler la). — V. Gloss.

Crêpetier. — V. Gl.

Crieux de la Perraudière. — V. Gl.

Croix. — A Bouzillé, comme à Mj., les convois funèbres sont précédés par un porteur de petites croix ; mais celles-ci ont été fabriquées par le m[illegible]

uisier qui a livré le cercueil. De plus, on n'en lante pas à tous les carrefours, mais seulement u pied des calvaires et là où quelqu'un de ces ıonuments a existé autrefois.

Dagron. — « Comme boutique à poissons, on en ompte trois principales : 1° *Le bascule*, très grande aisse partagée par des cloisons en compartiments t pouvant souvent contenir pour 1.500 à 2.000 fr. le poissons. — 2° Les *bottereaux*, petites boutiques . une porte (couvercle), que les pêcheurs amarrent e long du bord de leur bateau quand ils vont lever eurs filets. — Je ne parle pas de la *côme* des pê-:heurs à la ligne. — 3° Les *bottes*, de même forme que les bottereaux mais plus grandes. Ces bottes ont une porte ou couvercle en leur milieu, et en plus une ouverture à leur extrémité, fermée par un *dagron*, porte mobile retenue par une chuille (cheville) de forme spéciale et qu'on enlève, pour faire glisser, sans le fatiguer, le poisson dans le *troubleau* (grand filet-sac demi-circulaire, maintenu sur le bord, en dehors du bateau). — Longueur d'un bateau, de 4 à 5 pieds ; d'une botte, avec dagron, de 6, 7, 8, 9 et même qqfois 10 pieds. La longueur et la profondeur sont proportionnées.

Dêmer. — Prélever la dîme. Cet usage existe encore dans certaines régions du Bocage vendéen (1906). Chantres, bedeaux, sacristains, choreaux avaient pris cette habitude et ne la perdirent qu'après la Révolution. Au Lg., il n'y a pas plus de quinze ans que les employés des trois premières catégories ont cessé de *dêmer*. On leur donnait surtout du blé. A Mj., ils firent de même, au moins jusque vers 1830 : ils recueillaient principalement du lin. La seule trace qui subsiste de la *dême* est l'usage général où sont les enfants de chœur d'aller quêter des œufs de Pâques pendant la Semaine Sainte.

Denier. — Le denier, ou denier à Dieu, est généralement de 3 à 5 fr., qqf. jusqu'à 10 fr. pour les domestiques hommes et de 2 à 5 fr. pour les servantes.

Lorsque le domestique gagé veut rompre son engagement avant l'entrée en service, il remet son denier. Il n'y a pas, pour cela, de délai déterminé.

Il faut noter que l'usage de donner le denier tend à disparaître : beaucoup de domestiques n'en réclament plus.

Déniger. — A Montjean, les enfants qui sont les plus enragés dénicheurs de nids ne se risqueraient pas à dénicher les hirondelles ; ils savent qu'ils auraient les mains croches. — Au Longeron, c'est le *rabertaud* (le roitelet) qui est sous la protection du même préjugé.

Doigt. — V. Gloss.

Domestiques de ferme. — Dans notre Anjou, comme ailleurs, la main-d'œuvre agricole se fait de plus en plus rare, surtout la main-d'œuvre indigène. Aux environs de Cholet, spécialement, un bon tiers des domestiques de ferme est constitué par des jeunes gens originaires du Bocage vendéen, qui viennent se gager en cette région, où ils trouvent des prix plus avantageux que dans leur pays, assez ingrat.

Les *gageries* se font principalement à la Toussaint et à la Saint-Jean. Pour les huit mois qui vont de la Toussaint à la Saint-Jean, un bon domestique gagne aux environs de 18 à 22 pistoles (la pistole, 10 fr.) ; pour les quatre autres mois, période des grands travaux, il exige aujourd'hui 300 fr. C'est-à-dire qu'un bon domestique reçoit actuellement, pour toute l'année, 500 fr., un peu plus, un peu moins. Bien entendu, il est, en outre, nourri et blanchi à la ferme.

Pour la période des grands travaux, un appoint appréciable est apporté à la main d'œuvre agricole par certains ouvriers du pays, surtout des tisserands, qui trouvent avantageux de délaisser leurs caves ou leurs échoppes et de se gager aux champs de la Saint-Jean à la Toussaint. Autrefois, vers 1880, beaucoup de travailleurs venaient aussi de Bretagne pour cette même période, mais cette immigration semble avoir considérablement diminué.

Une bonne servante de ferme gagne aux environs de 300 fr.

Des documents que je possède me permettent de préciser quels étaient les gages des domestiques de ferme il y a cent cinquante ans.

Dans l'inventaire fait à Brodeau (île de Chalonnes) le 16 août 1745, chez mon quadrisaïeul, François Plumejeau, celui-ci déclare qu'il est « deub à Mathurin Gerfault, domestique, la somme de quarente-six livres en argent et sept aulnes de toille meslice estimées neuf livres, faisant lesdites deux sommes, celle de cinquante-cinq livres pour services domestiques échoues à la saint Jean-Baptiste dernière ; plus audit Gerfault neuf livres dix sols pour deux mois de services domestiques depuis la saint Jean-Baptiste jusqu'à ce jour ; plus, à Jeanne Piton, veuve Plumejeau, seize livres dix sols, tant en argent que pour toille, pour six mois de services domestiques ; plus quatre livres dix sols à Marie Rochard fille, pour deux mois de services domestiques... »

D'où l'on peut conclure qu'à cette époque, un domestique gagnait ses quatre francs dix sous par mois, y compris la toile *meslice* à laquelle il avait droit, et qu'une servante gagnait environ moitié moins. Encore ne se permettaient-ils pas souvent, semble-t-il, de réclamer leurs gages au patron. Il y a quelque différence avec les prix et les mœurs qui ont cours aujourd'hui.

Il est juste d'observer que, dans le même inventaire, cinq *mères vaches* sont estimées ensemble 185 livres, soit 37 fr. la pièce, et deux *cavalles* de différents poils et *aages*, avec poulain d'un an et un autre de lait, la somme de 150 livres ; deux busses de vin *blant*, avec leurs fûts, 25 livres ; et encore 822 douzaines de poignées de lin d'été, non broyé, avec sa bogue et *grene*, sont appréciées 822 livres, « qui est à raison de vingt sols la douzaine ». R. O.

(Il faut, je crois, multiplier ces sommes par 3,50 pour avoir l'équivalence des prix actuels. A. V.)

Données. — Il est d'usage que, dans les principales circonstances de la vie de famille, les personnes aisées fassent des données — généralement des données de pain — aux pauves.

Le lendemain d'une noce, on leur distribue les reliefs du repas. A l'occasion d'un *service* funèbre, tout fermier important, tout bourgadin notable se fait un devoir — ostentatoire autant que charitable — de faire boulanger quelques boisseaux de *grain*, dont le mitron, à l'issue de la cérémonie, fera la répartition aux miséreux. En reconnaissance, ou plutôt en l'attente de quoi, des pauvresses, en robes de coton, et quelques vieillards loqueteux se glissent humblement dans les bas-côtés de l'église, pour assister à l'écart aux pompes... que s'offre le donateur. Ce n'est pas d'hier que les sénateurs romains eurent leurs clients et leurs parasites.

Souvent aussi, les municipalités font des données de pain aux pauvres à l'occasion de la fête locale, *assemblée*, *frairie*, *pervail*...

Enfin, dans les actions en dommages intérêts dont nos juges de paix ont trop souvent à connaître, le plaignant réclame habituellement que son adver-

saire soit condamné à faire une donnée de pain aux pauvres. Que, si le bon juge acquiesce, l'impétrant fait, le dimanche suivant, publier la chose à son de tambour *à la porte de la messe*, afin que personne n'en ignore. La vengeance est le plaisir des dieux et la crainte de la donnée est le commencement de la sagesse.

Dramée. — Batterie finale au fléau, non rythmée. — V. au Gloss.

Eau, dans la maison d'un mort. — V. Gl.

Encreaux. — Les encreaux en usage dans nos rivières sont à deux *gardes*. La première (celle qui touche au *voin*) est tenue ouverte par quatre fils passant au-dessus de l'*enlerne* (V. *Enlarme*, enarme), cercle de la seconde garde ; celle-ci est maintenue allongée et tendue par quatre *âlons* (ou allongs), fils qui la fixent au *cul* de l'encreau. (V. *Voin.*) — Remarquer que le poisson *maillé* ne se garde point, ne se conserve pas, ne peut pas vivre longtemps.

On marque les Encreaux (ou Ancreaux) avec des joncs qu'on noue sur la hart « qui y-eux tend la goule », chaqu'ein a son mêr (sa marque). Le premier qui tend laisse flotter la pointe du jonc ; son « mêr », à li (lui), était un jonc avec le trou en l'ar. — Les joncs secs et les joncs frais coupés ne sont pas c'modes, pass'qu'î cassent ; vaut mieux prendre des joncs varts, qu'on laisse queuque temps *s'ét'ner* (s'étonner, s'amollir) au soulé, ou à l'ar. — V. *Ancreau*, au Gloss.

Enoulée. — V. Gl.

Erussée. — V. Gl.

Fagots. — Dans l'exploitation du bois, pour faire le fagot, on fait deux et quelquefois trois tris. D'abord, on prend les grosses triques avec leurs branches, qui composeront la bourrée (ou fagot à deux liens ; 50 à 60 fr. le cent, en ville 65 à 75 fr.). — Le reste, le dessous (dessour) est appelé le dessourage (d'soûrage) et donne, avec des petites triques ou des branches, d'autres fagots à deux liens. — Quelquefois, on fait trier les épines et les herbes. Les fagots d'épines (épines noires, aubépines, ronces, etc.) sont laissés aux ouvriers ou leur sont payés à part (5 fr. le cent), et alors les bourrées de dessourage sont dites propres ou nettoyées (20 à 25 fr. — P. P., à By.)

Fête. — Il est, bien entendu, comme partout, d'usage de souhaiter les fêtes patronymiques. Je veux seulement signaler que la remise du bouquet à la personne fêtée est accompagnée ordinairement de ce petit compliment traditionnel :

— Ein petit bouquet des champs
Qui fleurit tous les ans,
Vermeil comme eine rose ;
Au couté je vous le pose.
S'il n'est pas bien posé,
Je vous prie de m'excuser.

A Tiercé et dans la région avoisinante, lorsque l'on va souhaiter la fête de quelqu'un, la coutume veut que le mari porte une bouteille de vin et la femme un gâteau. Cet usage n'existe pas à Montjean ni au Longeron.

Filandaines. — V. Gl.

Filles (Baillée des). — V. *Baillée* au Gloss. — « On attribue aussi au roi René l'institution d'un divertissement qui était assez dans ses goûts et auquel les gens de sa bonne ville trouvaient à la fois profit et plaisir. Cette fête s'appelait la Baillée des filles et avait lieu le soir de l'Ascension, après vêpres. Son principal attrait consistait en un coup de filet jeté par les filles de pêcheurs de 18 à 20 ans. Elles s'embarquaient au Port du Grand-Large, remontaient au-delà des Ponts, vers les Aireaux, jetaient un coup de seine et allaient ensuite trouver le roi au lieu convenu où il les attendait. L'une d'elles, l'élue de ses compagnes, était chargée de lui présenter un beau poisson, qui était ou passait pour être le fruit de leur pêche ; puis, le roi et, plus tard, le gouverneur du château, l'embrassait et la dotait pour son prochain mariage, qui devait se faire avec un pêcheur. Cette fête, interrompue pendant l'effroyable époque de la Révolution, reprit son cours après la tempête. Les filles de pêcheurs se remirent à jeter leurs filets et reçurent le baiser du maire. Avec leurs poissons et ceux d'autre provenance, on confectionna des bouilletures en plein air : on buvait, on dansait. Mais il n'y avait plus ni roi, ni seigneur, ni dotation : ce n'était pas assez pour y suppléer, du maire et de son baiser ; la fête manquait de prestige et d'attrait. La *Baillée*, ou le coup de seine, fut supprimée ; il n'en resta plus que l'assemblée à laquelle elle avait donné naissance. Celle-ci s'appelle bien encore la Baillée des filles, mais ce nom, de jour en jour, tend à disparaître. Dans la bouche même de ceux qui le prononcent, il n'évoque plus aucune idée de la fête disparue et n'est plus qu'un mot incompris dont le sens et l'origine sont également disparus. » (Abbé BRETAUDEAU, p. 60 et 61.)

Foies. — V. Gl.

Fouace. — Le cadeau traditionnel que les parrains et marraines font à leurs filleuls le jour des noces de ceux-ci, cadeau qui s'appelle *chantenau* à Montjean, prend, au Longeron, le nom de *fouace*. Evidemment, il a dû consister d'abord en un gâteau, mais le nom seul l'indique. A une époque plus récente, la *fouace*, comme le *chantenau*, est devenue un cadeau de vaisselle, de linge, d'articles de ménage. Maintenant, on donne comme *fouace* ou *chantenau* une somme d'argent, mais l'usage tend à disparaître.

Au Longeron, il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années (écrit en 1905), il était encore d'usage que les proches parents d'une accouchée portaient un gâteau, une fouace à la *commère*. C'était l'occasion d'un petit régal de famille. Tout cela n'est plus qu'un souvenir.

Fourchette. — On sait que cet instrument, aujourd'hui indispensable, ne remonte guère qu'au XVI[e] s. François I[er] et les belles dames de sa cour mangeaient encore viandes et salades avec la fourchette du père Adam. Nos mariniers montjeannais ont conservé cet usage, au moins pour la salade ; en général, ils la brassent et la mangent avec leurs doigts.

Fourmis. — Pour écarter les fourmis, les Longeronnaises mettent des bouquets de soucis dans leurs maisons. Il paraît que les soucis, au Lg., tracassent les fourmis elles-mêmes. Consolons-nous !

Fournellle (équipage de). — Au Longeron, on donne ce nom, ou celui de *cuirages*, à l'ensemble des revêtements de cuir dont se munit l'ouvrier qui *pare* les haies d'épine et fait les *fourneilles* ou bourrées. Il se compose de quatre pièces : 1° la botte, sorte de guêtre qui préserve la jambe ; 2° le coude qui garantit le coude gauche ; 3° la mitaine, sorte de gant dont le pouce seul est séparé et qui recouvre la main gauche : 4° le *pougnard*, qui n'est à proprement parler qu'un sac couvrant la main droite et percé en avant d'un trou par où passe le manche de la serpe. On l'appelle à Montjean : *poignard* ou *boubelin* ; mais l'ensemble de cette armure n'a pas de nom particulier.

Fournitures. — Au Longeron, comme à Montjean, il est d'usage de donner quelques *fournitures*

en livrant certaines marchandises, mais moins généralement et avec plus de parcimonie. C'est ainsi que l'on ne donne que 102 fagots au cent et non 104. En revanche, on est plus généreux pour le lard : l'usage est de donner gratuitement une livre à l'acheteur d'un quartier. C'est ce qu'on appelle donner : *la livre au pied perdu.*

Friboière. — V. Gl.

Gageries. — Dans la région du Longeron, on donne ce nom aux foires, celles de Tiffauges eu particulier, où se gagent les domestiques de fermes. Les jeunes gens qui désirent se gager passent une petite branche ou une simple allumette sous le ruban de leur chapeau, afin d'être reconnus dans la foule. Les bons domestiques obtiennent souvent des prix qui dépassent 500 fr. pour l'année entière, en sus de la nourriture, du couchage et de l'entretien des effets. Certains journaliers et tisserands se gagent pour les mois d'été seulement. Les cantonniers se gagent égalemens pour les deux mois de vacances (!!) non payéet que leur octroie gracieusement l'Administration.

Gâteaux de noce (V. *Danser les gâteaux*, F.-Lore, I, 17). — Comme je l'ai expliqué à cet article, les gâteaux de noce prennent, au Lg., des dimensions extraordinaires ; c'est, parmi les fermiers aisés, à qui paiera le plus beau gâteau pour la noce d'un de ses enfants. Et l'on tient à ce que le gâteau soit d'une seule pièce, quoique d'une pâte excellente. Ce sont œuvres d'artistes où les boulangers cherchent à se distinguer.

Pour préciser, j'ai vu, dernièrement (mai 1907), un de ces gâteaux exécuté par Mme H... pour la noce d'une jeune fille de Champ-Blanc (Lg.) et qui était admirablement réussi. Il remplissait entièrement un plateau de forte tôle, aux bords relevés, de 1m50 de long sur 0m90 de large ,et ne mesurait pas moins de 0m20 à 0m25 d'épaisseur. Cependant, la pâtisserie, que j'ai goûtée, en était parfaite de saveur et très légère, presque à l'égal du pain d'épice. Il y était entré un hectolitre de farine, 18 livres de beurre et autant de douzaines d'œufs, sans compter le sucre et les épices. On estimait qu'il valait 90 fr. Ce sont de tels monuments qu'il s'agit, pour les hercules campagnards, de balancer, plateau compris, au-dessus de la tête des convives, dans la *danse des gâteaux*. On conçoit que les convives vendéens en craignent la chute, comme leurs ancêtres gaulois redoutaient la chute du ciel.

J'ajoute ce détail que, pour confectionner de tels gâteaux, le boulanger-pâtissier réduit sa pâte en de gros cordons qu'il tresse en trois et enroule côte à côte sur le plateau. Ces tresses accolées se soudent et ne forment qu'un bloc après la cuisson ; mais on en distingue très bien les enchevêtrements à la surface du gâteau.

A Bouzillé, les gâteaux de noce, quoique encore respectables, n'ont pas ces dimensions phénoménales. On ne s'y livre pas non plus à la *danse des gâteaux* ; mais, vers la fin du repas, des jeunes gens, précédés du violon, promènent en grande pompe entre les tables le gâteau de noce. Et sur le milieu est fichée une baguette portant bien ostensiblement, dans une fente, afin que personne n'en ignore, une pièce de cent sous ou de 20 fr., don du parrain de la mariée à sa filleule. C'est le *chantenau*.

Gavouillon. — Bateau. V. au Gloss.

Gearbe (manger la). — « Quand la moisson est finie..., les jeunes gens et les bachelettes tressent un énorme bouquet d'épis, appelé : la gerbe de pampaillé. On le confie aux mains du moissonneur qui a suivi le premier sillon. C'est le triomphateur. Il fait son entrée dans la ferme, où un festin attend les travailleurs. » (*La Trad.*, p. 327, l. 12.) — N. P. — A Mj., on *mange la gearbe* après le battage ; mais on ne fait pas de gerbe.

Gerbe (la dernière). — « Dans le temps de la moisson, tous les fermiers de ma bonne maman venaient en corps me prier de leur aider à soulever la dernière gerbe qui leur restait à battre. Je mettais beaucoup d'importance dans cette opération, qui me procurait toujours un superbe bouquet des fruits les plus nouveaux et le plaisir d'être promené autour de l'aire dans un fauteuil garni de fleurs. Je récompensais ensuite les métayers par quelque argent qui les rendait contents et redoublait leur attachement pour moi. » (*Mémoires* de Mme Letondal, *Anj. hist.*, 5e an., n° 1, p. 6.) — V. au Gloss.

Grigne-grègne. — V. au Gloss.

Grippe. Grattaille. — V. au Gloss.

Grolles. — Lorsqu'ils voient passer un vol de corbeaux, les gamins crient de toutes leurs forces : « En rang, en rang, les grolles ! La première rendue alle ara dô grain ; la darnière rendue, alle ara ren! » (Lg.)

Guérouée. — Réunion de travail. V. au Gloss.

Houper. — Souvent, le soir, surtout dans la belle saison, on entend des : « You ! you ! youp ! » qui s'échangent d'un village à l'autre. Ce sont les jeunes gens priés à une même noce qui se *houpent* ainsi pour se rappeler réciproquement la bonne partie à laquelle ils sont conviés. Ils s'en réjouissent de la sorte souvent plus d'un mois à l'avance.

Ivré de la noce. — V. au Gloss.

Jau (manger le). — V. au Gloss.

Lait. — Dans tous les environs de Cholet, au Long. comme à Tlm., les fermières ont l'habitude, aussitôt après la traite des vaches, de mettre le lait, passé toutefois au *couloir*, chauffer sur un feu doux de charbon, dans une grande *trasse*, et de le porter presque à l'ébullition. Les hygiénistes approuveront sans doute, mais non ceux qui aiment à boire une tasse de lait frais au risque d'absorber quelques microbes. D'ailleurs, pour les ménagères choletaises, la théorie microbienne est le moindre des soucis : leur but est d'abord d'obéir à une routine déjà très ancienne et ensuite de mieux faire monter la crème. Peut-être, effectivement, en obtiennent-elles un peu plus, mais le beurre qu'elles en retirent est de qualité très inférieure. Quant au lait chauffé et défloré, je ne conseille pas à des étrangers d'y goûter. Les indigènes, eux, s'en régalent, toujours par routine. Des écrémeuses vaudraient mieux que tout cela.

Partout, à Mj. aussi bien que dans le Choletais, le lait se vend au *sier*, *setier* ou *septier*, petite mesure en fer blanc d'un quart de litre, dont le contenu se paye uniformément un sou. Mais le *sier* ne rentrant pas dans la série des mesures métriques, les vérificateurs des poids et mesures lui font, depuis quelques années, une guerre sans merci. Ils auront du mal à l'extirper.

Lard (Vente du). — Au Lg., lorsqu'un cultivateur vend au poids un cochon abattu, il est d'suage que l'acheteur ait *la livre au pied* et la graisse *à-don*, c.-à-d. que, sur le poids net du porc vidé, il est défalqué quatre livres (une par pied) que l'acheteur ne paye pas et qu'en outre, il a gratuitement toute la graisse des boyaux ou de l'*entrevire*.

Loup. — Au Longeron, à l'époque où il y avait encore des loups, celui qui en tuait un le promenait

dans tous les environs et il recueillait de la laine pour prix de son exploit. — Cf. RENARD.

Madame. — Une jeune — et surtout — vieille fille n'aime pas à être appelée Madame. Cela l'empêche de se marier.

Mai. — Il était d'usage, autrefois, que, le premier dimanche de mai, les jeunes gens plantaient, en quelque point de la campagne, un *mai*, c.-à-d. un tronc de sapin ou de chêne orné de feuillages et de banderoles. Autour de ce mai, garçons et filles se réunissaient chaque dimanche de l'été et dansaient aux sons du violon et de la clarinette. Cet usage a disparu à Montjean depuis une vingtaine d'années.

...A l'occasion de la plantation du mai, les jeunes gens qui avaient assumé la charge de l'entreprise parcouraient la commune pendant la nuit du 1er mai, pour recueillir des œufs destinés au festin d'inauguration.

Ils chantaient aux portes une chanson de circonstance dont le texte variait suivant l'inspiration des quêteurs. En voici une version qui avait cours dans la *Varanne* de Saint-Germain-des-Prés.

Chanson du mois de mai

1

Entre vous, gens qui dormez,
Réveillez voutre mémoire :
Pensez dans les trépassés
Qui sont dans le Purgatoire.
Il faut prier Dieu pour eux.
Oh ! Dieu, donnez-nous des œufs !

2

Oh ! Dieu, donnez-nous des œufs,
Des œufs à la pareille,
Une douzaine ou bien deux.
Pour remplir notre corbeille.
Mettez la main dans le nid,
Ne nous donnez pas d'œufs couis.

3

Si vous voulez ren nous fair' don,
Baillez-nous la chambirère
Ou la fill' de la maison
(Le vers manque.)
Nous lui apprendrons le jeu.
Oh ! Dieu, donnez-nous des œufs !

4

Nous lui f'rons manger l'anguille,
D'l'anguille à la fricassée,
Et de ce bon loricard
Qui pend à la cheminée ;
Nous nous en érons deux à deux.
Oh ! Dieu, donnez-nous des œufs !

5

Si nous avions à boire,
Nous chanterions plus haut :
Les étoiles d'en haut
Nous troublent la mémoire.
Oh ! descendez dans la cave
Et nous donnez du bon !
Tout en disant les grâces,
Nous vous remercierons.

6

Voilà le mois de mai,
La première nuitée :
Nous planterons un mai
Dimanch' la matinée.
Si vous avez des fillettes,
Faudra nous l's envoyer ;
Dimanche, sur l'herbette,
Nous les ferons danser.

7

Nous tuerons le renard
Qui mange vos poulardes,
Vos poulets, vos chapons
Et vos petites poulettes.
Nous le tuerons sans doute,
Puis nous l'écorcherons.
Dimanche, après les vêpres,
Nous nous divertirons.

8

En vous remerciant,
Le maître et la maîtresse,
De ce petit présent
Qu'il vous a plu d'nous faire !
Vos enfants sont petits,
Mais, quand ils seront grands,
Si l'occasion s'en trouve,
Nous leux en f'rons autant.

(Nous donnons ces couplets tels qu'ils nous ont été chantés.)

A Tout-le-Monde, dans la nuit du 1er mai, les jeunes gens vont, isolément, ou par bandes, attacher des bouquets aux portes des maisons où il y a des jeunes filles. Si une jeune fille a la réputation de se mal conduire, on orne sa porte de fleurs de choux, parfois même on en jette sur le toit de la maison.

La nuit du 1er mai est spécialement la nuit des *sourciers* et des voleurs de beurre. La veille au soir, les ménagères ont soin de rentrer à la maison tous les pots, seaux et chaudrons qui, d'ordinaire, restent dehors et l'on n'oublie pas de répandre du sel sur le seuil des étables et sur le dos des vaches laitières.

Cette nuit-là, les *sourciers* pénètrent dans les étables et *ensourcellent* les bestiaux ; ils *traînent la nippe* sur les prés et sur les trèfles et les vaches qui en mangent ne donnent plus de beurre (V. *Nippe*, au n° XVI, Sorciers) ; ils arrachent l'*herbe aux sourciers* partout où ils en trouvent ; ils battent les *mêliers* dont les bourgeons jonchent le sol le lendemain matin, car il est notoire qu'un *baratton* de mêlier leur ôte tout pouvoir sur la baratte dans laquelle il fonctionne.

Enfin, c'est un sabbat infernal et les honnêtes gens restent prudemment au lit pour ne rien voir.

Maigret. — Au Longeron, on ignore Maigret, qui, à Tout-le-Monde, jette Mardi-gras à l'eau. Mais Carême tient avantageusement sa place et, le soir du Mardi-gras, on disait jadis aux enfants : « Si tu veux voir Carême jeter *quiette-net* Mardi-gras à l'eau, tu n'as qu'à aller vers *ménet* sur le pont de *Quatre-Moulines* (pont de la Sèvre). V. aussi le Glossaire et, au Folk-Lore, III, Croyances.

Mardi-gras. — V. au Gloss. et *Maigret*, ci-dessus.

Mariage. — V. au n° III du Folk-Lore, Croyances.

Mariée. — Le matin de ses noces, une mariée doit toujours être en retard pour sa toilette et faire attendre maire et curé ; c'est plus qu'une règle, c'est un principe. (Mj.) — Il est de bon augure qu'elle oublie son mouchoir et qu'elle soit obligée d'en emprunter un (Mj.). — Le lendemain des noces, au matin, celui des deux conjoints qui se lève le premier sera le maître dans le ménage. (Tlm.) — C'est un très mauvais présage, pour un jeune couple, de rencontrer une charrette en se rendant de la mairie à l'église. (Mj.)

Marmite (forbir la). — V. au Gloss.

Marotte. — V. au Gloss.

Menue sauge. — V. au Gloss.

Menus. — Dans tout le midi du département, il t d'usage que chaque fermier, après avoir fumé labouré, autorise certains habitants du bourg à planter quelques planches de pommes de terre, ıricots, choux-pommes, etc. C'est ce qu'à Saint-aul on appelle : Faire des *menus*. Le bénéficiaire a ulement la charge de biner et de sarcler le ter-in.

Cet usage, qui rattache la population ouvrière s bourgs à celle des campagnes, n'existe pas à ontjean, pays de petite propriété, et je n'oserais ffirmer non plus qu'il soit en vigueur au nord de la oire. Cf. *Guérouée*, *Enoulée*, *Erussée*, *Fribolère* et *fenus*, au Gloss.

Mêr, ou **Merc°**. — Se prononce souvent, aujour-'hui, un Mar. Employé pour : marque. On marque s canetins ; chaque personne a son *mêr*. On ıarque avec des joncs les encreaux ; chaque pê-heur a son *mêr*, auquel il reconnaît les siens. Le vre avec lithographies dont vous parlez (V. Gloss., *fair*) existe dans chaque commune et est déposé ux archives de la Mairie. Quelques particuliers nt des cahiers, recueils des *Mêrs* employés dans le ays et aux environs par les éleveurs de canards. :x. : Deux fentes en dedans de la patte gauche et talon droit, — une fente en dehors de la patte roite, une fente en dedans de la patte gauche et ongle en dehors de la patte gauche ; — deux entes en dedans de la patte droite, le talon gauche t *hambionné* de la patte gauche. — On peut ainsi aire un très grand nombre de combinaisons.

N. — Quand les canetins sont tout petits, le jour u le lendemain de leur éclosion, on les marque, ıuis on les porte à l'eau. Avec des ciseaux, ou, orsque le *mêr* s'y prête, avec un couteau bien ıiguisé, en appuyant la patte du petit patient sur on sabot, le propriétaire fait une ou plusieurs entes dans les toiles (palmes), coupe les ongles des loigts ou des talons, fait une fente dans l'*hampion*, ntaille même une petite encoche dans le bec, sui-vant la formule de son *mêr*. Les cicatrices étant ndélébiles, il sera facile de les reconnaître, quand ls auront les écots, quand ils seront croisés, quand ls seront volants et quand ils seront vieux. Ex., pris ur la patte drette (droite) :

a, *a*, toiles (palmes).
b, *b*, *b*, ongles des doigts.
c, ongle du talon.
d, hampion.

A Briollay, *d* est la lippe, d'où : enlippé. A Ecouflant, *d* est l'hampion, qu'on prononce hambion, d'où : hambionné. Entre Briollay et Ecouflant, *d* est l'haupion, d'où : haupionné. Cette membrane *d* est en dedans de chaque patte.

Merlet. — Celui qui s'entremet pour un ma-riage. Lorsqu'un merlet n'a pas réussi dans ses négociations, on dit qu'il traîne la nippe. — De fait, il était d'usage, autrefois, de tourner en ridi-cule la victime d'une pareille mésaventure et de lui attacher au derrière un chiffon, une loque, une nippe quelconque.

Mesures pour les grains. — « Les mesures pour les grains étaient, jadis, presque aussi multipliées que les fiefs ; chaque seigneur avait sa mesure par-ticulière, pour la perception de ses rentes. Dès lors, il était de toute nécessité de connaître le rapport de ces mesures avec la mesure matrice de l'Anjou, connue sous la dénomination de : *Mesure des Ponts-de-Cé* ; au reste, l'évaluation du prix des grains se faisait chaque année sur cette dernière mesure, par une ordonnance de police

« L'étalon, ou matrice de la mesure royale d'Anjou, avait été déposé à l'hôtel de ville d'An-gers en 1529 ; il était en fonte ; il portait les armes du roi, de la ville, du juge royal et du procureur du roi... Cette mesure matrice avait 7 pouces 3 lignes de profondeur ; son diamètre intérieue était de 12 p. 4 l. Ce qui faisait une capacité dr 866 pouces cubes et un poids d'environ 27 livres de froment.

« Le septier à la mesure royale des Ponts-de-Cé était composé de 12 boisseaux ; le boisseau conte-nait 12 écuellées ; l'écuellée contenait 12 cuillerées. On comptait 21 septiers à la fourniture. »

(*L'Anj. hist.*, 4e année, n° 4, janv. 1904, p. 397.)

Suit une comparaison entre le boisseau des Ponts-de-Cé et celui de *cinquante-cinq* autres lieux de l'Anjou. Les rapports varient à l'infini. Très curieux à consulter.

Cela varie, en effet, de la moitié au double. Par ex. : 24 boisseaux de Candé valaient 12 b. des Ponts-de-Cé ; 13 b. de Bécon, 26 des Ponts-de-Cé, etc.

Il y avait deux mesures à Château-Gontier, le boisseau et le *demeau*, celui-ci également en usage à Champtocé, Daon.

Moisson. — V. au Gloss. : Battre la *dramée*. Manger la *gerbe*.

Mômon. — « Après la chanson de l'épine, les momous se présentent. Je crois ce mot dérivé de Momus (V. Mômes, au Gloss.). Le momou est un jeune homme du village qui fait à la mariée le défi de découvrir ce qu'il tient caché dans une corbeille : cette corbeille contient, pour l'ordinaire, une colombe, une tourterelle ou qq. oiseau enjolivé de rubans et attaché par les deux pieds, dont on fait présent à la mariée. On payait, autrefois, un écu pour reconnaître ce cadeau ; on se contente, aujourd'hui, d'inviter le Momou à table. » (Bour-niseaux. Noces du Poitou, cité par Deniau, *Hist. de la Vendée*, t. I, p. 76.)

Mort. — Quand une personne est morte dans une maison, on jette toute l'eau qui s'y trouve, parce que l'âme du défunt s'y est lavée.

Il faut avoir soin de mettre un crêpe au rucher, sans quoi les abeilles, froissées, le déserteraient, ou bien encore elles mourraient, ou se tueraient les unes les autres. — V. Gloss.

Si le décès est arrivé chez un meunier, il dispose en croix les ailes de son moulin, qui, d'habitude, restent toujours arrêtées en croix de Saint-André.

« Il (son neveu) dédaigna même d'accomplir ce à quoi ne manque jamais d'accomplir un chré-tien pour un autre ; avant que le vieux n'exhalât son dernier souffle, il s'en fut jouer aux boules, au lieu de déposer sur le seuil du logis une belle seillée d'eau fraîche, afin que l'âme pût s'y laver avant de monter vers son juge. Et voilà un trépassé en Purgatoire par la faute du fils de son frère. » (*Hist. du vx tps*, p. 309.)

Mouches. — Au Lg., pour empêcher les mouches d'aller se poser sur les meubles, on suspend au plancher des bottes de fougères, dans lesquelles les insectes vont de préférence se réfugier. Pour les y attirer davantage, on y introduit souvent un morceau de sucre.

Mouillet. — V. au Gloss.

Naveau puant. — Naveau-bourge. — Naveau du diable (Bryone). Passe pour faire crémer le lait ; mais je ne sais de quelle manière on l'emploie.

Noble. — V. les Zigzags 162 et suivants.

Noces. — A Montjean, il y a une cinquantaine d'années, toute famille de paysans aisée et qui se respectait ne donnait jamais de noces de moins de deux jours francs, c.-à-d. non compris la veille, où le festin commençait déjà, ni le surlendemain,

où les reliefs de la fête trouvaient encore des amateurs. On invitait tous les cousins et cousines reconnus et Dieu sait jusqu'à quels invraisemblables degrés l'on cousinait, autrefois — en sorte que, bien souvent, les convives étaient au nombre de plus de deux cents. Ces festins de Gamache ont pris fin aujourd'hui ; on a moins d'invités et on les sert mieux.

A l'époque dont je parle, chaque nocier ou noceux apportait sa tasse d'argent, si c'était un homme, son gobelet d'argent, si c'était une femme, car on ne mettait pas de verres sur les tables. Tasses et gobelets portaient gravés les noms de leurs propriétaires. On ne servait qu'une assiette, dans laquelle se mangeaient successivement potage, bouilli, gibelotte et rôti. Le riz, qui était le dessert fondamental et obligatoire, se mangeait sur le cul de la même assiette renversée.

Pendant le repas, une jeune fille venait se placer devant la table des époux et leur chantait la chanson de la mariée, complainte mirlitonnesque qui avait le don d'arracher des larmes à toute l'assistance. Mais, bientôt, un hardi luron se faufilait sous cette même table pour détacher le *jartier* de la mariée. Cette bonne farce rassérénait tous les fronts, moins celui du marié, qui *baissait la corne* et ne *riait que d'une joue*. Il est probable qu'elle a cessé de plaire, car elle ne se pratique plus.

Après le repas, les danses commençaient, entre chacune desquelles les hommes se réunissaient en cercles, armés de leurs tasses d'argent, autour des *semelliers* (sommeliers), qui arrivaient, chargés de bouteilles. De copieuses rasades étaient versées à la ronde, dont une bonne partie se répandait par dessus les bords des récipients trop plats, et les buveurs chantaient :

— A la santé du bon père
Qui nous régale aujourd'hui !
Buvons le vin de sa cave,
Laissons-lui l'eau de son puits.

Souvent aussi, les danseurs, échauffés, s'emparaient des bouteilles et buvaient à même à tour de rôle. Et, tandis que l'un d'eux s'évertuait à avaler une longue lampée, jusqu'à en perdre haleine, les autres ,en chœur, chantaient à tue-tête :

— Il file, il file, il file !
Ah ! il a très bien filé,
Pendant que sa quenouille a duré.

A un certain moment, on dansait la *danse des présents*, à la suite de laquelle les jeunes époux venaient s'asseoir en face de la nocée pour recevoir les susdits présents. Et, tandis que, derrière eux, le violoneux jouait un air de circonstance, tous les invités défilaient devant eux et leur offraient un cadeau proportionné à la fortune et à la générosité de chacun. Mais tous devaient offrir leur cadeau : c'était, en quelque sorte, une manière de payer leur écot. Les présents consistaient,le plus souvent, en articles de ménage, vaisselle, ustensiles de cuisine, statuettes, vases, glaces, etc., quelquefois en de petites sommes d'argent. Spécialement, les parrains et marraines de chacun des époux devaient leur remettre un cadeau assez important, qui prenait le nom de *Chantenau*.

Puis les danses recommençaient jusqu'au repas du soir, puis jusque dans la nuit. Au cours de ces danses, il était assez difficile de se soustraire à une farce particulièrement désagréable. Des jeunes gens parcouraient sournoisement l'assistance, vous saisissaient tout à coup et, de gré ou de force, vous obligeaient à boire je ne sais quelle mixture dans un pot de chambre — oh ! tout neuf ! — après quoi ils vous essuyaient brutalement la bouche avec un bouchon de paille. C'était l'usage et, jeunes ou vieux, pauvres ou riches, barbons ou jeunes filles, il fallait y passer et s'abreuver au vase de nécessité. Je crois que cela ne se fait plus.

Dans le courant de la nuit, les jeunes gens font irruption dans la chambre conjugale et obligent les jeunes époux à manger la soupe à l'oignon. Cet usage règne toujours, mais, si les indiscrets visiteurs déploient des ruses d'apaches pour arriver à leurs fin, les conjoints mettent une ingéniosité non moins grande à cacher leur retraite. C'est souvent une maison amie et au loin, écartée, qui, dans une chambre dûment verrouillée, récèle le nid du couple amoureux. Comme on connaît les saints on les honore et comme on fait son lit on se couche.

Il est d'usage, le jour des noces, de dresser dans la cour de la ferme un *mai*, ou mât, portant au sommet une *bousine* (vessie), soit une bouteille pleine d'eau et dont le pied est entouré d'un tas de *fournille*. Au retour de la messe, tous les *noceux* tirent des coups de fusil sur la bousine ou la bouteille, jusqu'à ce qu'elle soit crevée. C'est le marié qui commence. Puis la mariée allume le feu de joie. Cet usage est du Longeron et de Tout-le-Monde, mais non de Montjean.

Noter. — V. au Gloss. et au F.-Lore, I.

Œuf. — Il ne faut jamais entamer un œuf par le petit bout ; cela empêche les poules de pondre.

Œufs de Pâques. — Il est d'usage que, pendant la Semaine Sainte, les *choreaux* (enfants de chœur) parcourent la paroisse pour recueillir les œufs de Pâques et quelque argent. C'est un reste de la dîme. V. Supplément.

Dans la nuit qui précède le dimanche des Rameaux, les jeunes gens, réunis par bandes, ont également parcouru la commune pour recueillir les œufs de Pâques. Ils s'en vont aux portes des maisons amies et, là, se mettent à *chanter la Passion*. C'est une chanson rustique sur ce mystère religieux. Le chant fini, on fait entrer les chanteurs on les régale de quelques verres de vin et on leur donne quelques œufs. L'expédition se termine le lendemain, par un festin dont une omelette gigantesque fait surtout les frais. V. *Mai*.

A Varennes-sur-Loire, les mégeilleurs ont l'habitude d'aller recueillir des œufs de Pâques chez leurs pratiques. Il est arrivé à tel compagnon d'en avoir pour sa part plus de 60 douzaines.

Pain croisé. — V. au Gloss.

Pantins (virer aux). — Batellerie. V. Gloss.

Paradis. — V. Gloss.

Pardon. — V. Gloss.

Pâtés monstres. — On a parlé parfois de pâtés extraordinaires servis au moyen âge sur la table des seigneurs. Du poids de 180 livres, il fallait deux hommes pour les porter. Il n'est pas nécessaire de remonter si haut, ni d'aller bien loin. Voici ce que j'ai vu, à la Séguinière, près Cholet. — Dimensions d'un pâté de noces : Longueur, 3m66. Largeur, 0m70. — Ingrédients : Beurre, 24 livres ; œufs, 24 douzaines ; sucre, 15 l. ; eau de fleur d'oranger, un demi-litre : fleur de farine, 65 l. — Poids total avant la cuisson, 75 kilogr. — Déperdition au four, environ 7 kil. Reste : 68 kil. — Faut-il encore chanter, avec une héroïne de Béranger :

« Mes enfants, tout dégénère,
« Croyez-en votre grand'mère ? »

(A. V.)

Patiner. — V. Gloss.

Pavard. — Iris, utilisé pour les ciquoires. V Gloss

Pèserole. — V. au Gloss. — N. Les tisserands

racontent que c'est grâce à la pèserole que le diable fut attrapé le jour où il s'avisa de voler le métier d'un tisserand. Il emportait à grand ahan la mécanique plutôt encombrante, lorsque qqn lui fit observer qu'il ne pourrait s'en servir, car il avait oublié la pèserole. Le mot fit peur au diable, déjà esquinté, et il abandonna le métier sur place.

Phébé, domine ! — « Au jour des Rois, quand il s'agit de distribuer les parts du gâteau découpé, on envoie un enfant sous la table, pour qu'il n'y ait pas de tricherie dans la distribution. L'hôte, touchant une part, dit : Phébé, domine, pour qui cette part. — Et l'enfant répond : Pour Un tel, Une telle, etc.

N. — Il ne s'agit pas, ici, comme on le croit communément, de la Lune, la déesse Phébé, mais le *Phœbus*, dieu fabuleux. Il présidait à la divination chez les païens. L'expression burlesque : *Phœbe, domine*, dont on se sert la veille des Rois comme d'une formule d'interrogation, quand on veut faire un roi par le sort, rappelle en quelque sorte l'idée de cette ancienne erreur. On trouve l'origine de cet usage dans Pasq., *Rech.*, IV, 344. — De là, on a dit proverbialement : « Ils furent si bien batus qu'il ne falloit pas dire : *Phœbe, domine*, car ils sçavoient bien par qui c'étoit. » (Bouchet, Sérées, III, 278.) — (C'est là une fausse interprétation et une faute d'impression. En Touraine, quand on tire les Rois, le maître de la maison, après avoir divisé le gâteau en autant de parts qu'il y a de personnes, fait mettre l'enfant sous la table ; l'enfant dit : *Fabæ, domine*, des fèves, Monsieur. — Pour qui, demande le maître de la maison, une tranche de gâteau à la main. — Pour telle personne, répond l'enfant.) — L. C. et note de l'éditeur.

Philippine. — Pour faire une Philippine, il faut deux personnes et une amande double. Celui ou celle qui a le bonheur de briser l'amande partage avec son voisin. A partir de ce moment, les voilà liés par un contrat qui force à un cadeau celui qui n'a pas eu la présence d'esprit de dire le premier, dès le lendemain, en rencontrant l'autre : Bonjonr, Philippine ! — De l'allemand : viel liebchen, — bonjour, très cher. (Lor. Larchey.)

Pissenlit. — Lorsque le pissenlit a passé fleur et que ses graines commencent à s'envoler, les enfants s'amusent à souffler dessus pour savoir qui d'entre eux a pissé au lit, et celui-là est convaincu de ce méfait qui, en soufflant vigoureusement par trois fois, ne réussit pas à arracher toutes les aigrettes.

Poids de chanvre. — V. Gloss.

Poisson. — Manière de le mesurer, de le bauger. Pour mesurer un poisson et savoir s'il est de bauge, on ne se sert pas d'un double-décimètre. On prend le poisson dont la bauge paraît douteuse dans la main, que l'on referme, le pouce tendu. Il doit avoir la longueur comprise entre le haut de la phalange supérieure du pouce, les quatre autres doigts étant repliés, et le bord extérieur du petit doigt, ce qui fait bien les 0m14 exigés par la loi. S'il a moins, on *doit* le rejeter à l'eau (surtout sous l'œil d'un garde-pêche ou d'un gendarme). La longueur du poisson se prend de l'œil à la naissance de la queue.

Pôt aux morts. — V. Gloss.

Poule couasse. — Quand une poule est *couasse*, c.-à-d. qu'elle s'entête à vouloir couver, on la met sous une terrine renversée et on l'y laisse trois ou quatre jours sans boire ni manger. C'est le sûr moyen de la découer.

Quenouille des aînés (la). — Au Longeron, il était d'usage que, lorsqu'un puîné d'une famille se mariait avant les aînés, on apportait le soir des noces, dans la salle du banquet, une quenouille et un rouet. La sœur aînée devait filer cette quenouille : mais, si l'aîné était un garçon, il était seulement astreint à tourner le rouet pendant qu'une femme filait à la quenouille. Puis, bientôt, les jeunes gens mettaient le feu à la filasse et agitaient la quenouille comme une torche parmi les invités, au grand dam des toilettes. Ce jeu dangereux tend à disparaître.

Ramoneurs. — Leur cri était : A ramouniâ La chemina, Du haut en ba-as ! (Si si si si, la sol fa (dièze) mi, ré la sol si la.)

Rauder. — (Chant spécial.) V. Gloss.

Recommandation, s. m. — Sonner la recommandation : la cloche, mise en mouvement, sonnant autant de coups que la personne qui vient de mourir avait d'années.

Relevailles. — A Montjean, quand une femme *relève de messe*, ou va *relever son pailler*, elle se présente à l'église, tenant un cierge à la main et accompagnée de la sage-femme, portant deux miches de pain enveloppées dans une serviette. Toutes deux vont se placer vers le milieu de l'église, où le prêtre vient lire sur elles les prières liturgiques, bénit les miches et en reçoit une comme présent. L'autre est emportée par la femme, qui, souvent, en donne une *grigne* à quelque voisine enceinte et approchant de son terme.

Au Longeron, la cérémonie est à peu près la même. Mais la femme qui *relève à messe* se poste sous le clocher, près des fonts baptismaux, et elle fait bénir une seule miche, dont elle donne une *guergne* au curé.

Les Relevailles à Chanzeaux

A Chanzeaux, on procède de la manière suivante :

La femme arrive de grand matin au bourg, pour la fin de la première messe. En sortant de chez elle, la première personne qu'elle rencontre lui sert de pronostic pour une future grossesse ; si c'est un homme, le futur bébé sera un garçon ; si c'est une femme, ce sera une fille. Les relevailles se font toujours un vendredi, car cela porte chance à l'enfant, sinon il est malheureux toute sa vie. Elle va chercher la sage-femme, qui doit l'accompagner. En partant de chez celle-ci, la femme qui fait ses relevailles se couvre le visage d'un voile noir. Après s'être munie d'un pain de 0,20 centimes et d'un cierge, elle se dirige vers l'église. La sage-femme doit entrer la première et offrir l'eau bénite à la nouvelle maman, celle-ci commettant une faute si elle en prend et s'exposant à avoir de futurs enfants-infirmes.

La sage-femme allume le cierge et va prévenir le curé. Celui-ci arrive, accompagné d'un enfant de chœur ; il jette de l'eau bénite sur la femme, qui se prosterne, lui fait baiser l'étole et ensuite, monter à la table sainte. La femme le suit, voilée et tenant son cierge allumé. Elle s'agenouille, tandis que la sage-femme dépose son pain sur la Sainte-Table. Après quelques prières, on lui recommande une nourrice chrétienne pour son enfant, si elle ne peut le nourrir elle-même, et on lui défend de le faire coucher avec elle avant l'âge d'un an, afin de ne pas l'étouffer.

Ensuite, on bénit le pain ; la femme se relève : la sage-femme prend le pain et le remet à la maman, qui, en arrivant chez elle, s'empresse de faire une soupe à son bébé avec celui-ci, afin qu'il parle de bonne heure.

Ne pas oublier de donner deux sous à l'enfant de chœur pour que le gosse ne boite pas.

Certaines femmes font faire des gâteaux, qu'elles distribuent de porte en porte, chez leurs amis et parents.

Dans le bourg, ceux qui la verront passer diront : « Tiens, c'est Nanette qu'a relevé son pailler. »

C'est ainsi qu'on appelle les relevailles à Chanzeaux ; ou bien encore : « Nanette va biser la bonne femme », c'est ainsi qu'on appelle la sage-femme, celle-ci n'eût-elle que vingt-cinq ans, pour avoir porté le queniot.

On « robera » le poupon un vendredi, afin qu'il marche à un an.

Le parrain et la marraine doivent s'embrasser avant le baptême, afin que le poupon ne bave pas.

On enterre le nombril au pied d'un rosier, afin que le poupon ait de belles couleurs.

On fait bénir un bonnet au baptême, pour que l'enfant ne soit pas muet.

Ressiée. — « La ressiée désigne la deuxième partie de la journée de travail dans les champs, c.-à-d. celle qui s'écoule depuis le repos de midi à une heure (mérienne) jusqu'au soir.

Cette désignation semble nous venir des moissonneurs, qui, jadis, sciaient le blé avec une faucille. La *ressiée* était, évidemment, la partie de la journée où ils « resciaient », après un repos d'une heure ou deux.

Les moissons ont toujours été, dans nos régions, un moment remarquable pour les travailleurs de la terre ; elles réunissaient et réunissent encore, durant les plus grands jours de l'année, une armée de gagistes ; ceux-ci ont toujours dit *scier* le blé et désigné le tantôt comme le mouvement de la *resciée*.

Le mot est resté dans le langage rural des provinces de l'Ouest, peuplées de cultivateurs et mangeurs de froment. Il y fit d'autant plus fortune que le verbe « rescier » n'existe pas dans la langue française et que les cultivateurs, par leur besoin particulier, n'eurent probablement aucun scrupule de suppléer à l'Académie

Cette étymologie, pour n'être pas savante, n'est peut-être pas la moins exacte.

(Ernest Charpentier, Le Mans.)

N. — Nous en avons adopté une autre. V. Gloss.

Retiendre, retenir (être fécondée). — Pour faire retenir une vache, on lui fend le bout de la queue d'un coup de couteau aussitôt après la saillie. (Mj.) — Au Lg., on lui lance à la volée sur le dos un seau d'eau très froide et on lui en verse dans les oreilles.

Retour de noces. — A Montjean, comme au Longeron, il est d'usage que, pendant les semaines qui suivent un mariage, les pincipaux invités qui ont assisté à la noce — proches parents ou amis intimes — offrent tour à tour un repas aux jeunes époux. C'est ce que l'on appelle le : retour de noces.

Au Longeron, les anciens avaient coutume de donner le *mariage*, ou dot, au retour des noces. C'est pourquoi on dit encore, proverbialement : « Le retour vaut mieux que les noces. »

On appelle encore : retour de noces une excursion dans une commune voisine que les *noceux* ont pris l'habitude d'aller faire en corps le dernier jour de la noce.

Rez. — Manière de mesurer. V. Gloss.

Rigolet. — Pâtisserie. V. Gloss.

Rogations. — Le père X., en tête de la procession, faisait sonner les échilettes. Quand il arrivait à un village, en voyant toutes les femmes et les jeunes filles qui attendaient la procession pour « s'y mêler », il « mâgonnait » assez haut pour être entendu, en les regardant de côté : « Qué dé belles, qué dé belles belles, qué dé belles, qué dé belles filles ! » — Ça n'était point pour les préparer au calme et au sérieux. (Briollay.)

A *Pouancé*, la théorie des petites filles des écoles et de l'orphelinat marchait en tête de la procession. Pendant que les bonnes sœurs faisaient réciter le chapelet et chanter des cantiques, les enfants qui se trouvaient à distance des sœurs, en tête, transformaient ainsi les prières, au son des échilettes : « Eh ! ban, ban, ban, la guerre est à Craon ; de Craon à Cossé, je vins déjeûner. — J'ai mangé douze œufs, la tête à deux bœufs, — quatre-vingts moutons, autant de chapons, — cent livres de pain, et cor' j'ai grand faim. — (Y a-t-il là un souvenir de Gargantua ?) C'est que c'était bien long, la procession, à travers les champs, dans toute l'étendue de la paroisse, des kilomètres, des lieues. Les distractions étaient peut-être un peu excusables ; n'empêchait que le cœur y était.

Rôrtes, Rotes (Harts). — Dans les régions des grandes fermes, au moins au S. de la Loire, on se sert, pour sangler et transporter les faix de fourrages verts (choux, trèfle, jarrosses, etc.), de solides rortes, munies de rallonges et que l'on ne tortille jamais. Le *magnan* ou *pouzier*; qui a presque la grosseur d'un manche de faucille, est simplement passé dans la boucle. C'est par là qu'on saisit le faix et qu'on le charge sur l'épaule pour le porter jusqu'à la charrette.

Dans les pays de petites exploitations, on lie les faix de fourrages avec des cordes et souvent même dans des *barneaux*, sortes de filets de cordages à grandes mailles. Après les avoir attachés solidement, on y enfonce un *fourché* ou *paufourche* pour les transporter.

Au Lg. et dans la région, il y a, à défaut de titres ou d'autres indices, présomption qu'une haie appartient au propriétaire vers le terrain de qui sont tournés les *magnans* des *rotes*. En effet, il est logique de supposer que, lorsqu'il *plesse*, l'exploitant d'une ferme se tient sur son champ, en dedans de la haie, et que c'est de ce côté qu'il tortille les bouts des harts que son aide lui repasse de l'extérieur.

Royer la Poêlette. — Jadis, au Longeron, comme tout le long des bords de la Sèvre, il était d'usage, le jour de la Saint-Jean, de *royer* ou *faire royer la poêlette*. On prenait une de ces vastes chaudières de cuivre dans lesquelles on fait bouillir la lessive, on la remplissait parfois d'eau en partie et on la faisait entrer en vibration en frottant sur les bords des joncs de Sèvre enduits de résine. Le son produit s'entendait de fort loin. Cet usage n'est plus qu'un souvenir : il s'est perdu au moins depuis 1840. — Je tiens du père Piffeteau, aujourd'hui (1906) âgé de près de 80 ans, qu'il se souvient d'avoir vu *royer la poëlette* par deux fois. La dernière fois, il avait environ 8 ans. C'est le seul vieillard qui ait pu m'affirmer avoir été témoin de cet ancien usage. « A cette époque, me dit-il, les chaudrons d'airain n'étaient pas renforcés à l'ouverture d'un cercle de fer ; le bord était simplement retourné et rabattu à plat. Aussi sonnaient-ils très bien : on les entendait des Landes-Génusson (10 kilom.). Pour renforcer le son, on mettait au fond des clefs et des pièces de cent sous. » — Voir au Glossaire : *Romer* et *Royer*, pour l'explication de ce mot.

Sacres. — Entre les deux Sacres, on ne fait pas la buée. — Il faut cueillir les fleurs de sureau et de tilleul.

Saint-Jean. — L'antique fête païenne par laquelle nos aïeux marquaient le retour du solstice

l'été s'est, comme partout, célébrée longtemps dans nos campagnes. Jusque vers 1840, on a allumé les feux, *royé la poëlette* sur les bords de la Sèvre. Les feux de la Saint-Jean ont laissé leur souvenir dans la loc. : Fumer comme eine *jeannoille*, et aussi dans la *chalibaude* de Champigné. Tout cela n'est plus qu'un souvenir. Toutefois, dans la région de Mj., la Saint-Jean est restée, avec la Toussaint, l'une des deux époques d'entrée en jouissance pour les fermages, soit des terres, soit des maisons. Dans la région de Cholet, le Lg. et Tlm., on tient de la Saint-Georges (23 avril). Toutefois, comme à Mj., les domestiques se gagent, pour la saison d'été, à partir de la Saint-Jean.

Sauge. — On avait, autrefois, une très grande confiance dans les vertus de la sauge. Aussi les ménagères avaient-elles soin qu'un brin de sauge trempât à demeure dans le pichet auquel s'abreuvait toute la maisonnée. Cet usage s'est perdu.

Seau d'eau, dans la maison d'un mort. — V. au Gloss.

Seine ou **Senne.** — On prononce Sêne, Sêner, qui est : faire une *bâillée*. La Seine est terminée à chacune de ses extrémités par un *Poinçon*, long et fort bâtonnet. L'un maintient ouvert (à demi-tendu) le « *devant* de la seine » ; il est fixé d'un bout à la *Corsière* des *plombs* (corde portant les *plombs*), lesquels sont des ardoises taillées en ovale, et à laquelle est attaché la lisière de la *toile*, filet qui constitue la seine). Il est fixé à son autre bout à la *corsière* de la *lège*, ou des *cossards* (corde portant les *cossard* ou flotteurs en liège, taillés en carrés aux angles arrondis et percés d'un trou en leur centre, et à laquelle est attaché la lisière supérieure de la toile). Les cordes qui relient les deux bouts du poinçon aux corsières s'appellent des *lacs* (lâ). Au milieu du poinçon est fixé le *quarantain*, longue corde à l'aide de laquelle on *tire* la seine à l'*essève*. L'autre poinçon, moitié moins long que le premier, est fixé au traîneau du *torsu*. Le torsu est l'extrémité de la seine opposée au devant et il se termine par une partie — 3 à 4 brasses — beaucoup moins large que le reste de la seine, le *traîneau*. Ce poinçon y est fixé comme le premier l'est au *devant* et porte en son milieu un *quarantin*. On tire d'abord ce quarantin en virant au *guindâs* (guindeau, petit treuil à bras), puis à la main, pour « amener le *torsu* sur le devant », et alors on termine la bâillée de manière à finir sur le *paressef* (morceau d'engin plus haut que le reste et se pochant à l'essève ; il est placé environ aux deux tiers de la seine à partir du devant).

En jetant la seine à l'eau, il arrive quelquefois que l'on jette un pli de *toile* sur les cossards ; alors la seine *boute bas*, — les lièges disparaissent, enfoncés, entraînés par les plombs.

N. — Ne pas confondre avec cet autre sens de *bouter*. Quand on lève les lignes, on sent à distance un poisson un peu fort qui résiste, qui *boute* plus ou moins fort ; ou, quand on lève un engin qui renferme un gros poisson, ce poisson fait des bonds pour s'échapper, il *boute*, donne de la tête ; cela s'appelle une *toquée*. Les vieux pêcheurs disent alors : Tiens, y a eine toquée, j'allons prendre des alouses. — La toquée n'y est évidemment pour rien.

Service, Sarvice. — Dans le sens de : Office religieux célébré en l'honneur d'un défunt, — il convient de noter que ce mot ne s'applique jamais à la cérémonie des funérailles, qui s'appelle simplement l'Enterrement. En revanche, il était d'usage, dans ma jeunesse, de *faire dire* (c'est le mot consacré) trois services en mémoire d'un défunt dont la famille se respectait quelque peu : service de huitaine, service de six mois, service du bout de l'an.

Sourcière. — Au Longeron, lorsque passe un de ces tourbillons de vent qui enlèvent les *mûlons* de foin et *déquintèlent* les gerbes, on *beuquèle* après, c.-à-d. on crie de toutes ses forces pour l'apaiser. Ou bien encore, lorsqu'on voit venir la *veille* et qu'on se trouve dans son trajet, on l'arrête infailliblement au passage en *burguant* son *broc* dans la terre.

Tanaisie. — V. Gloss.

Teillage (veillée du). — V. au Folk-Lore, n° I, Chanson n° 13, *La Femme infidèle*.

Toile. — V. Gloss.

Tombes. — V. Gloss.

Torches. — Description des Douze grosses Torches portées à la Fête-Dieu ; voir *Anjou historique*, 6e an., n° 6, p. 589. Extrait de l'abbé Rangeard.

Hist. — « On voit, à Saint-Maurice,
« Tous les Etats venir,
« Puis après la Justice
« Très bel ordre tenir,
« Tenant en main la *torche*
« Et le bouquet de fleurs. »
(*Noëls angev.*, p. 27.)

Trépassement. — A Montjean, le glas d'une personne défunte se sonne de la manière suivante. Si le défunt est un homme, trois coups de la grosse cloche, trois coups de la petite, trois coups de la grosse, puis une *branlée* assez longue de cette dernière. C'est exactement le contraire pour une femme. V. *Carillonnée*, ci-dessus.

Veille. — V. au Gloss, et, ci-dessus, *Sourcière*.

Vendre (à). — Pour indiquer qu'un cheval est à vendre, on lui attache à la queue un bouchon de paille.

On agit de même pour un bateau de marinier qui est à vendre : on cloue au bordage d'arrière ou sur le gouvernail un bâton portant un bouchon de paille et qqf. un vieux balai.

Vendredi-Saint. — Ce jour-là, les femmes se lèvent de grand matin pour faire leurs semis de giroflées, car il faut les semer à cette date et avant le lever du soleil pour en avoir de doubles.

Les petits garçons jeûnent avec conviction pour trouver des nids.

Violette. — Parfum du vin. Autrefois, pour la vente du vin, on chantait :

« C'est de la violette, enfants.
« Qui réjouit le cœur des bons enfants. »

On ajoutait : « Que ceux qui ont des commissions pour Châteaugontier s'apprêtent ; v'là le courrier qui part pour *Laval*. » — Le crieux *avalait*, à ce moment, un verre de vin. — Un rondeau fait par Bonhourdi, en 1471 :

« Pour réveiller les esprits,
« Buvons à la violette. » (Ménage.)

Vouée. — V. au Gloss.

b) Costumes

Bergots, s. m. pl. — V. Gloss. On dit aussi : *Burgots*. Cf. Brigand. Jaub.

Bigote. — Coiffe. V. Gloss.

Boutons et **boutonnières.** — Tous les vêtements d'hommes ont généralement les boutons et crochets à droite et les boutonnières ou boucles à gauche. C'est exactement le contraire pour les vêtements de femmes.

Quelle peut être la raison de cet usage que, à vrai dire, je ne crois pas spécial à notre région ?

Capot. — Pron. Capeau. Coiffure de cérémonie ou de deuil ; grand capuchon cylindrique à fond plat, sans bavolet, fixé sous le menton par deux rubans se coulissant à la partie inférieure du fond. (La câline se fixait à l'aide d'un ruban entourant la tête.)

Le capeau se faisait surtout en tissu de soie ferme, quelquefois en laine. Il a fait place au voile.

Il y a une quarantaine d'années, les petites filles d'Ecouflant étaient venues en capot à Angers, recevoir la confirmation. — D'où : s'encapoter. (Ec. Br.)

Cheveux (Coupe de). — « Charles *Talour* (pron. Challes) fut longtemps une physionomie bien montjeannaise (V. *Mahouin*) ; mais il paraît que son père l'avait été bien davantage encore. Il fut le dernier qui conserva les anciennes modes des culottes à jarretières et de la cadenette : jamais il ne sortait de la maison qu'il habitait, chemin de la Chapelle, sans s'être fait soigneusement la queue. Il mourut très vieux, p.-ê. vers 1840, et sa tenue archaïque faisait la joie des galopins qui le poursuivaient en chantant :

Vive le... cois,
Le catacois,
Vive la perruque de laine !
Vive le... cois,
Le catacois,
Vive la perruque de soie !

J'entends encore l'air, que mon père m'a répété plus d'une fois. C'est que les gamins ont toujours été méchants et, à cette époque, comme maintenant, les nouvelles modes faisaient fureur. Je ne parle pas du vêtement, mais, pour les cheveux, il y avait la Titus, rapportée des régiments par les anciens soldats de Napoléon, et une coupe intermédiaire entre cette tonte un peu radicale et la perruque demi-chinoise du père Talour. Qu'on se figure la masse des cheveux coupée horizontalement tout autour de la tête, presque à la hauteur des oreilles, sans être allégée d'un seul brin, avec la nuque et les tempes entièrement rasées. Du reste, pas un poil de barbe, pas même de favoris, surtout pas de moustaches, qui étaient réputées subversives, Telle était la mode capillaire qui caractérisa, au moins dans les Mauges, l'époque de la Restauration ; ce fut celle que durent suivre les troupes vendéennes de 1832 pour être à l'ordonnance. A Mj., dans ma jeunesse, jusque vers 1870, beaucoup de vieux la suivaient encore : le père *Porte-bannière*, jusqu'à sa mort, ne fut jamais coiffé autrement ; mais le père *Porte-drapeau* ne connaissait que la Titus, instaurée par son Empereur. Les deux modes rivales étaient presque les enseignes des partis. C'est pourquoi, sans doute, au Lg., on peut voir encore des vieillards tondus à l'ordonnance de l'armée catholique de 1832. Du reste, il est facile aux *fratres* de campagne de réaliser cette mirifique et emblématique coupe de cheveux : il leur suffit de coiffer leur client d'un... pot de chambre (ou d'une écuelle) et de rogner tout ce qui dépasse l'alignement.

Coiffe. — V. *Bigote* [1], au Gloss.

Coiffe noire, pour les femmes, descendant jusqu'au bas de la robe, — cape et mante. — Les jeunes filles portaient, l'hiver, la capeline, composée d'un bonnet formant diadème et d'une pèlerine descendant à la taille, le tout tenant ensemble, bien chaud et ouaté.

Les hommes portaient la limousine, composée d'un capuchon pointu et d'un grand mauteau. (Segré, Craon.)

Fausse-coiffe (Lg.), s. f. — Grande coiffe, sorte de capeline dont les femmes recouvrent leur *dormeuse* lorsque le temps est humide. Syn. de *Câline*.

Pallier. — Coiffes des Ponts-de-Cé. V. au Gloss.

Pont. — Partie du pantalon. V. Gloss.

Rang. — V. Gl.

Tavoyolle, s. f. — C'était une sorte de coiffe ou de coiffure formée d'une simple bande de toile que les femmes se posaient en travers sur le milieu de la tête et dont elles relevaient les extrémités, ou ailes, en les *embattant*. Cela se portait sur le *bonnet piquet* : il n'y avait pas de fond. Cette coiffure, qui est, en somme, celle que portent encore les paysannes de Quiberon, a disparu à Montjean depuis un siècle au moins. Ma mère, qui m'a donné ces détails, les tenait elle-même de sa bisaïeule, morte en 1877, à l'âge de 96 ans. (R. O.)

Et. — Hist. — Tavaïolle et, mieux, Tavaïole. Emprunté de l'ital. Tovagliuola, diminut. de Tovaglia, touaille... On trouve le mot en 1611. (Cotgr.) ‖ Linge garni de dentelle dont on se sert à l'église pour rendre le pain bénit, pour présenter des enfants au baptême, etc. (*Dict. général.*)

Volant. — Au Lg., depuis une quinzaine d'années, beaucoup de jeunes filles ont abandonné la *dormeuse* indigène, qui ne manque pas, cependant d'une certaine grâce, pour adopter la coiffe, bien plus élégante, assurément, des bords de la Loire, qu'elles dénomment *volant*. Pour préciser, la coiffe nouvelle est celle de Chalonnes-Montjean, et non la coiffe beaucoup trop vantée des Ponts-de-Cé, véritable cabane à cul de poule. (Je proteste vigoureusement. A. V.)... Le malheur est que, pas plus que les autres Angevines, les Longeronnaises ne continueront longtemps ; toutes n'aspirent qu'à *porter le chapeau*, c.-à-d. les ignobles *castroles* que la mode impose partout. (R. O.)

Supplément (aux deux).

Œufs de Pâques. — A Saint-Léger-du-May (so s Cholet), le facteur de la poste reçoit, lui aussi, à la même époque, une abondante provision d'œufs. Je ne sache pas que cet usage existe ailleurs.

Souricière. — Pour *défuter* une souricière, il faut la faire fumer avec du genêt vert.

Verre d'eau. — Ma grand'mère *Onillon*, née Michelle Plumejeau, professait que rien n'est plus sain que de prendre un verre d'eau avant de se mettre au lit. De fait, ellle en avalait toujours un avant de se coucher. Cela ne l'empêcha pas de mourir à 88 ans passés, en 1867. Au Lg. aussi, on tient que le verre d'eau est essentiellement stomachique et hygiénique. Mais, là, on le prend plutôt le matin, à la *déjouquée*. Le mode d'administration varie, mais l'effet réfrigérant est le même. Il n'y a que la foi qui sauve.

Mardi-gras.— Ce jour-là, il est de tradition, à Saint-Paul-du-Bois, que, l'après-midi, les enfants promènent des *mardi-gras* (V. au Gloss.), que tous les hommes du bourg fassent des parties de boule ronde et que toutes les femmes jouent au bouchon au milieu des rues. Elles ne le font, du reste, qu'en cette occasion.

Au Lg., les jeunes gens font le tour du bourg en jouant au *Cornuchet*. Qqf., on joue aussi à la *Gorette*.

Par tout le Choletais et le canton de Vihiers, il y a, dans toutes les maisons, des assiettées de *Bottereaux* au service des visiteurs. On se visite beaucoup ce jour-là.

Ailleurs, ce sont plutôt des crêpes et des beignets

Dans ma prime jeunesse, vers 1860, on voyait à Mj. de longues théories de masques. On allumait alors un feu de joie sur la cale du port.

Tout cela ne se fait plus et, à Mj. et dans toute nos campagnes, l'espèce des masques diminue et tend à disparaître.

Marienne. — Pendant les premières heures des après-midi d'été, tous les paysans font la *marienne*. A noter que 95 % dorment couchés à plat ventre le front appuyé sur les bras croisés. L'édification des *paillers* (commencement de septembre) marque la fin de la saison des mariennes.

Barbe. — Aux jeunes gens trop pressés de posséder ces excroissances pileuses, on conseille de graisser (fumer) les plates-bandes avec de la crotte de poule blanche.

De ceux dont la barbe est rare, on dit que les chiens pisseraient bien dans les allées.

Les paysans et aussi les mariniers de la génération de 1800-1820 ne portaient jamais la barbe, surtout la moustache : ils se rasaient entièrement, sauf, toutefois, les favoris (*pattes de lapin*). Les fourneliers et perrayeurs ne conservaient que la mouche et c'était en quelque sorte un signe distinctif. Seuls, les gens de métier, ouvriers du fer et du bois, se permettaient le luxe de la moustache. J'ai ouï dire que, vers 1825-40, tout jeune homme qui aurait arboré cet ornement sans être compagnon du Devoir se serait exposé à être en toute occasion attaqué et rossé par les membres de la corporation qui s'en réservaient le monopole. Je veux croire qu'il y avait là plutôt une question de mode et que ces craintes étaient exagérées. Cependant, on connaît trop certains excès du compagnonnage à son apogée, desquels le nom même des *conduites* — de Grenoble et autres — a conservé le souvenir plutôt fâcheux ; et l'histoire nous apprend avec quelle facilité certaines sociétés, parfois même respectables dans leur origine et dans leur but, se laissent aller, une fois devenues puissantes, à des abus qui ne tardent pas à les déconsidérer et à les perdre. C'est une heureuse disposition de la nature que le bien renaît de l'excès même du mal.

Blouse. La blouse, ou *blaude*, vêtement national des ancêtres, est toujours en grand honneur dans nos campagnes. C'est l'habit de travail ordinaire et c'est aussi une sorte de pardessus dont on recouvre le vêtement des dimanches pour se rendre à la messe ou à la foire. Le marinier la porte très courte, ne descendant guère plus bas que les reins, parce que, plus longue, elle s rait dangereuse pour lui dans la manœuvre des cordages et des ancres. Celle du paysan est toute semblable, mais de longueur moyenne : c'est une sorte de sac présentant une large échancrure pour le passage de la tête. Seules, les blouses de foire et de messe ont parfois, en avant du collet, une fente longitudinale à deux ou trois boutons. Dans les blouses d'enfants, ou sareaux, cette fente est ménagée en arrière. Les *blaudes*, ou grandes blouses descendant jusqu'au milieu des mollets, caractérisent les bouchers, marchands de bœufs et gros fermiers se rendant à la foire. Elles sont ouvertes en avant dans toute leur longueur et se boutonnent comme une soutane, mais les boutons sont généralement en nacre. De 1870 à 1890, ces *blaudes* furent ornées de larges broderies en fil blanc aux poignets, sur les épaules, au cou et sur les bords de l'ouverture longitudinale : magasins et marchés regorgeaient de ces blouses à grands ramages, que les gars de fermes arboraient avec fierté. Aujourd'hui, la mode semble en avoir à peu près disparu.

Les ouvriers du fer et du bois, sauf les chaudronniers, portent peu la blouse, non plus que les couvreurs : le veston et le bourgeron leur conviennent mieux. Les cordonniers en usent rarement ; les tailleurs, jamais : le décorum et la jalousie professionnelle le leur interdisent.

La blouse est à peu près toujours en fil de coton mais j'en ai vu en étoffe de laine grise sur le dos des vieux pêcheurs, *rapport au* vent de bise et au brouillard. La couleur habituelle est le bleu foncé, bleu de France. Cependant, des couleurs spéciales distinguent certaines professions. C'est ainsi que, en ville, les garçons épiciers portent souvent de longues blouses noires. Les bouchers, pour leur travail, ont des blouses rouges très courtes.

On sait — la blague est classique — que, si les meuniers portent des casquettes *blanches*, c'est pour se couvrir la tête ; de même, c'est pour leur couvrir le corps que blanches souvent sont leurs courtes blouses.

Blanches encore, mais très longues et sans ouverture antérieure, sont les blouses des plâtriers et peintres ; seulement, ces dernières passent vite au *pivaré*. — V. *Blouson*, *Blousard*.

Passion. — L'usage d'aller chanter la Passion est inconnu au Lg. ; mais, parfois, le soir du mardi gras, des bandes de jeunes gens s'en vont de ferme en ferme quémander des crêpes et des *bottereaux*.

Poing. — Rarement une tricoteuse fera, à défaut de modèle, essayer le bas ou le chausson qu'elle est en train de *brocher* au destinataire ; elle lui fait fermer le poing avec le pouce en dedans et autour de ce point elle enroule le tricot. Quand la pointe du pied touche le bout du talon, l'objet est exactement de mesure.

Chemin de la messe (Noyant). — Autrefois, à la moindre pluie, les chemins de communication étaient impraticables ; en hiver, c'étaient des mares continues. Pour aller au bourg, à la messe, le dimanche, il fallait passer par les champs, où se créaient des sentiers, avec un échalier à chaque bout. Il n'était pas rare d'avoir à franchir plus de trente échaliers, dans les parties basses. Depuis, les chemins sont mieux entretenus. On en voit cependant où des alignements de grosses pierres restent à demeure, pour les passages difficiles.

Trèfle (graine de). — Quelques fermiers pour, achever l'engraissement de leurs moutons, leur font manger, pendant le dernier mois, de la graine de trèfle. Le coût est considérable, mais il paraît que les résultats sont merveilleux. Du reste, ce régime n'a pas, au point de vue des bouchers, les inconvénients de l'emploi du *saingrain* ou *sainegrain*, par exemple.

Encreaux. — Précautions pour les ramasser, l'hiver. — On les démonte (on enlève la hart et la pierre) ; on les armende (raccommode) avec soin, puis on les met dans la boiture (la tannée). Quand on les en a tirés et qu'ils sont bien secs, on les met en *boulaines* (boules, composées chacune d'une douzaine d'encreaux, enfermés dans le voin de celui du dessous) et on les suspend dans le grenier.

Bateaux. — Pour faire l'étanche dans un bateau, on se sert de mousse (depuis quelque temps, dans certains endroits, on emploie du feutre ou du papier qu'on recouvre de zinc), qu'on protège d'une « pièce » en bois. Pour couvrir le joint du bord avec le fond, on emploie une petite tringle en bois, étroite et plénée (taillée avec la plène ou plane) en biseau de chaque côté, appelée gavet (gaué) ; pour boucher une fente, un nœud, on emploie une petite planche mince appelée palâtre.

Charpie. — Quand j'étais jeune (me disait M. X., de Pouancé), on utilisait tous les vieux lainages, comme bas (chausses, By.), jupons, gilets.

Après un lavage sérieux, maman (mouman, By.) les découpait en morceaux plus ou moins grands, suivant leur état, depuis deux à trois doigts de large, sur trois à quatre de long, jusqu'à des carrés grands comme la main, et, le soir, elle nous en donnait une poignée, à mes sœurs et à moi, pour les dépéniller.

Dépéniller, faire de la dépénille — la cherpie (charpie) se fait avec de la toile usée — la dépénille ou la cherpie en fils très longs et de l'effilure ou de l'effilochure ; ce sont les fils qu'on tire sur le bord d'un tissu pour y faire une frange ,laquelle devient de l'effilé, si on la travaille pour en faire une frange ornée.

De même, on effile — synon., on tire le fil — pour faire des « jours » dans de la toile et on se sert de l'effilure pour travailler l'effilé suivant certains dessins ; de même, pour repriser une étoffe, on tire les fils d'un morceau du même tissu et on se sert de cette effilure pour faire la reprise.

On mettait notre dépénille dans une poche. Quand on en avait beaucoup, on la portait au père Pourrier, qui la cardait, puis on la faisait filer par la vieille Jacquine.

— Pauvre vieille Jacquine ! elle est morte d'un cancer. Quand elle fut morte, on alla acheter chez le boucher un bon morceau de bœuf (du maigre, c.-à-d. du muscle) et on le mit dans la venelle du lit, afin que le cancer de la morte allât « se jeter » sur cette viande et que les personnes qui la veillaient n'eussent pas à en redouter les atteintes. (Usage constant.)

Ensuite, maman achetait du fil bleu, de chanvre ou de lin, et le tout était remis au père Boutier, le tisserand.

N. — Certaines personnes achetaient aussi du fil bleu, mais faisaient teindre la laine filée de différentes nuances, surtout en brun et en violet, afin d'obtenir dans le tissu « des belles barres » (des rayures).

Employant le fil de lin comme chaîne et se servant du fil de laine comme trame (trème, Ag.), il nous faisait de la bonne frénelle (frée-nelle, flanelle), bien épaisse et bien chaude, dont on faisait des jupons, des « culottes » d'hommes, des langes de poupons, etc.

Costume. — J'ai vu exactmeent la même chose à By., dans le temps où les hommes, et même les petits gars (quorum pars minima fui), portaient une culotte à pont, une carmoégnole boertonne, veste courte, ornée sur chaque côté du devant d'une rangée de boutons (de couleur vive et brillante, avec cercle noir ou jaune en métal), cousus si serrés qu'ils chevauchaient les uns sur les autres. Pour coiffure, presque unique, un bonnet, qu'on mettait sur la tête, en ménageant sur le bord un élégant pli formant couronne, bleu, qqf. gris foncé. Les bonnets blancs étaient la prérogative (?) des meuniers et des boulangers. Ces bonnets étaient en laine pour l'hiver, en coton pour l'été, avec une houpette, que les gars farauds laissaient retomber sur l'oreille et les vieux derrière la tête. (On appelle maintenant ce bonnet, d'un ton dédaigneux, un vulgaire « casque à mèche »). Ceux de laine, pour l'hiver, étaient épais et si bien enfoncés sur les oreilles que la houpette pointait en l'air.

Ah ! dame, dans ce temps-là, on ne voyait pas, comme anhui', tant de bords d'oreilles (bord ou pourtour du pavillon de l'oreille) roûchés (rongés) ou couverts de croûtâs. Le vent de bise faisait ben venir des rouge-bœufs (ou rouche-bœufs, prononc. rougebeû) aux mains, mais y avait pas tant de « rheûmes de çarveau ».

Dabon. — Lange, maillot, à By. ; d'où : endabonner le poupon, pour : l'emmaillotter. « Faut crére » que les dabons ne sont pas toujours de tissu vrai neuf, car on a fait le verbe Dabonner pour : couvrir, en cousant « une pièce » souvent « point pareille » par dessus une partie usée d'un vêtement, sans enlever la partie usée ou déchirée.

N. — Les « pièces » ou « morceaux » ainsi utilisés étaient achetés au marché aux « guénilles » qui se tenait sur la petite place, au bas de la place des Halles, et provenaient de chez les couturiers, comme échantillons, restes de coupes, etc.

III

Croyances — Superstitions — Préjugés

Abeilles. — Il ne faut pas jurer dans le voisinage des ruches, cela déplaît aux abeilles et elles puniraient impitoyablement le coupable

— Quand il y a un décès dans la maison, on ne doit pas manquer de mettre un morceau de crêpe au rucher, sinon les abeilles, froissées de ce manque d'égards, déserteraient leurs ruches.

— Certaines personnes prétendent avoir le don d'arrêter les essaims en prononçant des paroles magiques.

— Il est inutile d'acheter des essaims avec de l'argent volé, les abeilles périront. — On dit proverbialement d'un bon travailleur : Il peut ben mettre son argent à acheter des abeilles ; — cela veut dire qu'il ne le vole pas. (Tlm.)

— Lorsque l'on est poursuivi par les abeilles en furie, il faut, pour se garantir, se réfugier dans une bergerie. Elles ne vous y suivront jamais. (Tlm.)

— En présentant un rameau bénit aux abeilles qui essaiment, on les arrête dans leur vol. (Sa.)

Abernotes. — Comme les *moures* (V. Mûres de chien), les *abernotes* passent, au Lg., pour donner des *poueils*, témoin le prov. :

Mange des *abernotes*,
T'auras des poueils à *masserotte*.

Accrécher. — Il faut éviter d'accrécher un taureau avec un bœuf, un bœuf avec une vache, c.-à-d. de les placer côte à côte dans une même stalle à l'étable ; le bœuf, dans le premier cas, la vache, dans le second, dépériraient.

Anguille. — L'anguille fraye parfois avec la vipère.

— Le sang de l'anguille, si on en fait boire aux ivrognes, les guérit de leur passion.

Apparitions nocturnes. — Les apparitions nocturnes sont de tous les pays. J'en citerai qqs ex. pour le Longeron.

Presque au coin de la maison que j'habite et sur le bord même de la route, une petite croix de granit se dresse au-dessus d'une ancienne fontaine, aujourd'hui comblée — la Fontaine-Brûlée. C'est la croix *orée* du vieux cimetière, dont l'école des garçons occupe l'emplacement. Aussi, la nuit, beaucoup de personnes ne passent qu'en tremblant devant cette croix. Maintes fois, des lumières y ont apparu, chose assez naturelle, étant donné sa situation au-dessus d'une fontaine et dans le voisinage d'un champ très humide, le champ des *Mâcres*. Mais l'imagination populaire a vu ces lumières à travers les orbites caves de têtes de morts. Certains y ont aperçu, à minuit, de vieilles femmes agenouillées, ce qui n'est pas impossible. Même, à une époque, un chat en avait fait chaque nuit son perchoir d'élection, circonstance particulièrement effrayante, vu que, au Lg., comme à Mj., les chats sont réputés avoir peur des croix.

Le chemin de *Giraudet*, dans l'ancien Lg. d'outre-Sèvre, petit boyau raide et encaissé qui conduit du pont des *Quatre-Moulins* vers les *Pageries* et *Saint-Aubin-des-Ormeaux*, a toujours passé pour être le théâtre d'apparitions nocturnes, surtout dans le voisinage du petit calvaire érigé au carrefour qui le domine. Là, on a vu cent fois des troupeaux de moutons fantastiques, des bêtes blanches et aussi des cierges brûlant autour d'un catafalque.

Ce n'était pas le seul chemin hanté de la région. Un père *Boudault*, passant de nuit dans un de ces lieux maudits, trouva la voie entièrement barrée par un cercueil. Sans se déconcerter, il déplaça l'objet et même, une fois passé, le remit en place. Alors, de la funèbre boîte sortit une voix, que j'oserais qualifier de sépulcrale, disant : « Tu as bien fait de me remettre comme tu m'avais trouvé! »

Ces contes et d'autres du même genre ont fait *fribler* bien des enfants et même des grandes personnes pendant les veillées d'hiver.

Arc-en-Ciel (Fu.). — Le premier qui voit un arc-en-ciel prétend pouvoir *la* couper à l'aide de la formule suivante :

Arc-en-ciel-le du matin,
Si tu passes par mon jardin,
J'te coupe la queue : pan !

et en faisant le geste de couper avec la main droite, sur la paume de l'autre main où il l'a fait tomber, un crachat qui jaillit en deux parties égales.

Autre formule :

Arc-en-ciel-le du matin,
Qui met la mar' dans l'chemin, — etc.

Aspité. — V. au Gloss. — Les individus *aspités* passent pour faire tourner le vin par leur seule présence.

Bas. — Quand on *pouille* ses *chausses* à l'envers, on s'expose à faire *mouiller*.

Belette. — A Mj., le passage d'une belette en travers d'une route est considéré comme étant toujours d'un mauvais augure. Au Lg., on fait une distinction : si la traversée a lieu de gauche à droite, le présage est favorable ; il est défavorable dans le cas contraire. Alors il vaut mieux rentrer chez soi.

Berchet-chait. — V. Gloss.

Bessons (b'sons). Mj. Lg., etc. — On croit que, de deux ou plusieurs bessons, l'aîné est celui qui vient au monde le dernier. Cela, pour des raisons spécieuses qu'il ne me convient pas d'approfondir.

Beurre. — V. Gloss.

Biger. — V. Gloss. et Folk-Lore n° II.

Bissêtre (Lg.), s. m. — Animal imaginaire qui est le même que le *Couard*, le *Dalut*, la *Darue* ou *Dérue*, le *Tarin*. — N. Aujourd'hui, au Lg., on ne dit plus guère que : le *Couard*. — En me signalant ce vx mot, on m'a fait cette remarque très intéressante que les anciens établissaient toujours une corrélation entre le Bissêtre et les années bissextiles. Entendaient-ils que, dans ces années surtout, le Bissêtre apparaissait, ou qu'il se montrait le jour supplémentaire de Février ? On n'a pu me préciser ce point. Mais, d'après cela, le mot Bissêtre est le doublet de bissextile.

Et. Hist. — « Bissêtre a été dit de Bissexte, parce que le jour bissextil était regardé comme un jour de malheur. Génin *l Lexique de Molière*, rapporte un passage d'Orderic Vital, liv. XIII, p 882, qui montre bien le rapport établi entre *bissextile* et *bissêtre*, malheur : Cette année était bissextile et le bissexte tombe, de fait, sur les traîtres

« Eh bien!, ne voilà pas mon enragé de maître ?
« Il nous va faire encor quelque nouveau bissêtre. »
Mol., *l'Etourdi*, v, 7

Boillobe. — Herbe tournante. V. Gloss.

Bonhomme de la lune. — Les taches de la lune figurent assez bien un bonhomme courbé sous le poids d'un fagot. Pour nos paysans, c'est le bonhomme qui chauffe le four qu'est ce soleil usé. V. *Lune*, ci-dessous.

Bossus. — Les bossus passent pour être particulièrement malins.

Bouc. — Certains fermiers ont soin d'avoir un bouc dans leur étable. Il ramasse le mauvais air. V. *Crapaud*, ci-dessous.

Bourdaine. — Au printemps, les cerfs sortent des bois et courent par la campagne comme des fous ; c'est qu'ils ont brouté la bourdaine. (Tlm.)

Bourguignon. — Compère loriot. Quand on a un bourguignon, c'est qu'on a... démoli une *sentinelle*. D'autres, au contraire, prétendent que ce bobo est le juste châtiment de ceux qui s'oublient dans les chemins.

Au Longeron, on dit : O t'est venu ein *parpillon*, c'est que t'as chié dans le chemin de la messe.

On gagne inévitablement un bourguignon lorsqu'on se permet de déposer des ordures liquides, et surtout solides, sur la voie publique « Initium sapientiæ timor Burgundi. » Cf. *Berton*, *Bourrichon*. || Fu. — Surtout « dans le chemin de la messe ». V. II.

Bourrichon. — Il ne faut pas dénicher les bourrichons ou berrichons (roitelets) ; cela rend les mains croches.

Boursier (Crapaud. V. ce mot au Gloss.). — Suce le sang

Bout (gros). — Œufs à la coque. V. Gloss.

Brime. — V. Gloss.

Cadavre. — Un corps mort est plus pesant qu'un vif. (N. Cette croyance avait cours au temps de Rabelais. « Car, comme le corps plus est poisant mort que vif, aussi est l'homme jeun (à jeun) plus terrestre et poisant que quand il a beu et repeu. » *Pant.*, IV, 65, 470.)

Cançarf (Cancer). — Il est dangereux de respirer des Mains-de-bon-Dieu (chèvrefeuille) ; il peut en résulter un cancer des fosses nasales.

— Le cancer est une sorte d'araignée incrustée dans les chairs et qui les ronge. Partant de ce principe, les empiriques font panser avec de la viande les plaies des cancéreux. Panser est bien le mot, car la bête est censée se repaître de la proie qui lui est servie.

Cartes. — Pour gagner sûrement aux cartes, il faut se placer de manière à avoir « le vent dans le dos », c.-à-d. tourner le dos à la direction du vent.

N. — C'est là le secret de quelques malins de Tout-le-Monde, mais ils ne le disent pas à tout le monde. Du reste, comme ils passent souvent des dimanches entiers à jouer aux cartes, il arrive toujours que le vent tourne et la chance avec lu avant qu'ils s'en soient aperçus.

Casse-pierre (Iris). — Il faut arracher le casse-pierre le jour de la Bonne Dame de Mars (25), pour qu'il ait toutes ses vertus.

Câsser le blé. — « Il m'est arrivé de semer un blé qui s'est trouvé si infecté de mauvaises herbes que j'ai donné l'ordre, au mois d'avril, de mettre la

charrue dans le champ, afin de détruire toute cette végétation parasite. L'opération avait forcément pour résultat de détruire en même temps le blé. C'est alors qu'on me fit l'objection qu' « on n'avait pas le droit de *câsser le blé* ». De fait, il y a eu un décret de la Convention, je crois, en tout cas de l'époque révolutionnaire, qui interdisait de faucher le blé vert. Et il n'y a pas bien longtemps que cette disposition a été formellement abrogée.

« Dans les campagnes, on est persuadé d'un tas de choses qui font qu'aux yeux des indigènes, l'Etat est omnipotent. C'est ainsi que, dans la Mayenne, j'ai entendu dire, à propos d'un original qui cultivait ses terres en dépit du bon sens :

« — Il était grand temps que M. Un Tel mourût.

« — Et pourquoi donc, dis-je?

« — Ah ! c'est qu'il cultivait si mal que le gouvernement allait lui reprendre ses terres.

« J'ai entendu aussi soutenir par de braves gens qu'on n'avait pas le droit de laisser un terrain inculte. Et, enfin, il y a deux ou trois ans, parlant avec un Angevin, celui-ci me dit avec la plus belle naïveté du monde et la conviction la plus entière :

« — Monsieur, tous les bois que vous avez du côté de chez vous, c'est par orgueil que vous les conservez.

« Et, voyant mon étonnement, il ajouta :

« — Si toutes les terres occupées par les bois étaient cultivées, il y aurait bien plus de nourriture pour la population.

« Voilà un échantillon de la jugeote populaire. Mon interlocuteur ne se doutait ni des lois favorisant le reboisement, ni de l'impossibilité de faire des cultures de céréales ou de fourrages dans les terres où poussent nos bruyères et nos sapins.

« Revenons à l'expression *Câsser le blé*. C'est détruire, pour nettoyer son champ, le blé qui a commencé à pousser. Sitôt mon blé *câssé*, je fis, du reste, semer dans le champ une autre plante cultivée et la terre ne resta pas inculte. » (Lué. R. DE LA P.)

Chambe. — Chanvre. V. Gloss.

Champignon. — Un champignon n'est pas vénéneux lorsqu'il a la *bague*.

— Au Longeron, on croit que les champignons deviennent vénéneux lorsqu'ils ont été frôlés par un *verin* (reptile). Cf. *Epine*, ci-dessous.

Chanter. — Quand un petit enfant crie haut et ferme à sa naissance ou à son baptême, c'est qu'il sera beau chanteur.

Chardons. — Pour les faire disparaître d'un champ, il faut y enterrer un chat vivant, de préférence un chat noir. — N. J'ai connu, à Montjean, des gens qui ont eu recours à ce procédé sauvage et, naturellement, avec le succès que l'on peut prévoir Ce qui n'empêche pas certains autres de recommencer. — Il suffit aussi de les couper le 10 août. Mj.

Chat. — Pour le populaire, les chats et surtout les chats noirs sont des animaux qui ont des accointances avec le diable. Ainsi, les chats ont peur des croix et il suffit d'en planter quelques-unes dans les endroits dont on veut leur interdire l'accès. Dans certaines maisons, on a soin d'avoir toujours des chats noirs ; sur ces maisons, les sourciers perdent leur pouvoir. — V. *Chardons*, ci-dessus.

— Certains chats font la chasse aux lézards et les mangent : cela a pour résultat de les faire maigrir ou même crever. Aussi dit-on proverbialement : Maigre comme ein chat qui vat aux lézards.

— La maladie des jeunes chats est occasionnée par un ver qu'ils ont dans le bout de la queue. On les voit alors tourner en cercle pour attraper cet appendice ver-moulu. Très logiquement, on les en débarrasse d'un coup de ciseaux et la maladie est guérie. V. *Marcou*, ci-dessous.

— Un chat mâle n'est jamais de trois couleurs. V. *Pampille*, au Gloss.

Cheveux. — Jadis, on considérait qu'il était du plus mauvais augure de voir une femme décoiffée : on ne serait pas parti en voyage, on aurait remis une affaire à plus tard. Aussi les femmes, tenues pour des Gorgones, ne laissaient jamais voir leurs cheveux. Elles s'ingéniaient à les cacher à grand renfort de serre-têtes, de bandeaux et de *capots*.

— On ne doit pas couper les cheveux à un enfant avant l'âge d'un an, non plus que les ongles.

— Une femme décoiffée, ou en cheveux, est dite : échevelée, *débouélée*, *écrênée*.

— Le même préjugé avait cours au Longeron ; mais, ici, une circonstance aggravante était que le spectateur fût à jeun.

Chèvrefeuille. — V. ci-dessus : *Cançarf*. (Mj.)

Chien. — Pour se faire suivre d'un chien, il suffit de se passer la main sous l'aisselle et de la lui faire flairer. — V. *Meute*, *Blaireau*, au Gloss.

— Les chiens ont les coûtes (côtes) de long.

— On dit proverbialement : Lourd comme de la viande de chien, C'est que le chien passe pour être, à volume égal, plus lourd que les autres animaux.

Chiens chasseurs. — Le père Langlois et le père Besnard (1 kilom. de distance) avaient chacun un grand chien. Le soir, celui du père Besnard hurlait ; aussitôt, celui du père Langlois partait le trouver et tous deux ensemble ils allaient chasser toute la nuit. On les a vus jusqu'à Soulaire et près de Cheffes (de 6 à 8 kil. de distance) courir après les oies et les canards.

Pierre Coinet avait deux chiens qui allaient ensemble toutes les nuits à la chasse. On les a vus longeant au petit trot, vis-à-vis l'un de l'autre, chaque côté d'une haie, pour faire lever le gibier. Ils revenaient ensemble, le matin, couverts de terre, de boue, harassés. On s'en plaignait quelquefois à Coinet, mais il ne voulait jamais convenir que ses chiens s'écartaient la nuit.

A remarquer, dans ce cas, que, si l'un des deux chiens est attaché ou meurt, l'autre ne va plus seul (L. P., à By.)

Coccâtris. — Œufs de jau. V. Gloss. — On croit qu'ils renferment des vipères.

Coccinelle. — La Bête à bon Dieu passe pour porter chance. Quand on la trouve, on ne lui fait jamais de mal : on la met dans le creux de sa main au soleil et on attend qu'elle s'envole. Il y a, je crois, une formule d'incantation qui commence par : Petite bête à bon Dieu... ; mais je ne me la rappelle pas.

Cocou. Signe d'argent. V. au Gloss.

Coq (chant du). — V. Gloss.

Coque d'œuf. — Au Longeron, on estime qu'il est très dangereux de laisser traîner, sans l'avoir écrasée, la coquille de l'œuf que l'on vient de manger ; mais on ignore le pourquoi de cette croyance et, à fortiori, le mode opératoire des malveillants.

Coucou. — Il faut faire en sorte d'avoir de l'argent dans ses poches la première fois que l'on entend chanter le coucou : on sera assuré d'en avoir toute l'année. (Cf. Il a une chance de cocou.) V. Supplément.

Couée. — Couvée. Quand on met une poule à couver, il faut avoir soin de déposer un gros morceau de fer sous la paille qui forme le nid.

Courroie-nouée. — Il est d'un très mauvais présage de trouver un nœud fait accidentellement sur une des courroies qui servent à lier les bœufs. (Lg.)

Couteau. — On ne fait pas volontiers présent d'un couteau : ça coupe l'amitié. Le cas échéant, il faut, pour conjurer le maléfice, que le donataire remette un sou en échange du couteau.

Couvrâilles. Emblaisons. — Semailles. Au Longeron, les anciens tenaient qu'il ne fallait pas *couvrer* quand les *filandreaux* étaient sur la terre ; mais il convenait de couvrer quand la bergère (bergeronnette) était sur le guéret. On ne tient plus compte de ces remarques.

Crache-de-cocou. — V. Gloss.

Cracher. — Il ne faut pas cracher dans le feu, cela rend poitrinaire.

Craîts (Envies).— Lorsque de petites languettes de peau se détachent et se soulèvent au bout des doigts, vers la racine des ongles, c'est que l'on grandit. Aussi les appelle-t-on : Craîts (craître, croître).

Crapaud. — Il est bon qu'il y ait un crapaud dans un puits, dans une fontaine : il ramasse le velin de l'eau. — V. *Bouc.* — Méthode recommandée aux savants de l'Institut-Pasteur. — V. *Boursier*, au Gloss.

— On croit que les crapauds et les *serpentes* tettent parfois les vaches, qui ont alors les tétines en sang et dont le lait tourne. — V. *Crapaud*, au Gloss.

— « On faisait courir le bruit qu'on avoit trouvé en sa maison un pauvre saulnier emmamoté de quantité de crapauds morts et vifs. Le premier estoit assez à croire ; mais les uns l'affirmoient et accusoient ledit Grandet de magie, autres l'atténuoient et disoient que les crapaux secs, appliquez sur un charbon pestilenciel, attirent le venin jusques à crever ; autres disoient qu'un pescheur de grenouilles vida son sac, pour le remplir de ce qu'il pouroit attraper du pillage. » (Cél. Port., *Inv.*, p. 436.)

N. — Il règne ici, au sujet de ces batraciens, une croyance très répandue. On s'imagine que, lorsqu'un crapaud boursier fixe une personne, en faisant de la bouche ce mouvement d'aspiration et de déglutition qui lui est habituel, il lui suce le sang de loin, même à travers ses sabots (*sic*).

Crêpes. — Lorsqu' on mange des crêpes le jour de la Chandeleur, on n'a pas la flèvre de toute l'année. (Lm.)

Crieux. — Le crieur de La Perraudière. (Lué.) « Les bruits qu'on entend la nuit dans les campagnes sont propices à la formation des légendes, surtout quand ils ont qqch. de bizarre et de mystérieux. C'est ainsi que les vols d'oies sauvages, mêlant de clameurs, semblables à des aboiements de chiens lointains, le bruissement de leurs ailes, ont été l'origine de la croyance à la *Chasse* ou *Menée Hennequin*.

« A Lué retentit qqf. dans les bois un cri de nature très particulière et vraiment effrayant. C'est, disent ceux qui l'ont entendu, comme le râle d'une personne qu'on étranglerait, et cela se termine par un éclat de rire diabolique. Les amateurs du merveilleux ont trouvé de suite un nom pour désigner l'auteur nocturne de ce hurlement sinistre : c'est le *Crieux de la Perraudière*. Quant à savoir ce que c'est que ce *crieur*, mystère ! On a voulu prétendre qu'il ne se manifestait que lorsque le Saint-Sacrement n'était pas à la chapelle du château ; mais il a été entendu dans des circonstances qui infirment radicalement cette opinion. Les sceptiques et ceux qui cherchent toujours des explications naturelles disent que ce sont tout simplement des cris de blaireau, animal plutôt taciturne dans l'habitude de la vie. Cependant, un vieux garde disait : « Je connais le cri des blaireaux, mais ce n'est pas la même chose que celui du Crieux de la Perraudière, que j'ai aussi entendu. » Le plus grand nombre n'a pas connaissance du Crieux et n'a jamais eu les oreilles frappées de ce cri étrange. Mais, à défaut d'autre légende locale, celle-ci, tout embryonnaire qu'elle soit, nous a paru digne d'être notée. » (R. de la Perraudière.)

Croix. — La croix, naturellement, tient une grande place dans les croyances semi-religieuses, semi-superstitieuses de nos populations.

— Le laboureur ne commence jamais à semer son grain sans faire le signe de la croix.

— On n'entame pas un pain sans avoir tracé, avec la pointe du couteau, une croix sur la face inférieure.

— Lorsqu'un décès survient dans la famille d'un meunier, les ailes du moulin sont mises en croix, deux verges verticales et deux horizontales. V. *Mort*, au nº II du Folk-Lore.

— A Montjean, quand on conduit un défunt à l'église et au cimetière, un homme précède le convoi, portant de petites croix de bois qu'il a fabriquées avec des baguettes fendues et il en plante une à chacun des carrefours par où passe le cortège.

— Quelques croix passent pour avoir des vertus particulières. Ainsi, à Montjean, la croix de Montauban, où les mères apportent les petits enfants d'une lieue à la ronde pour les faire *courre*. Une condition indispensable de réussite, c'est que le pèlerinage ait lieu le premier vendredi du mois et non un autre jour.

— On croit fermement que les chats, bêtes diaboliques, comme chacun le sait, ont peur des croix. Aussi en plante-t-on dans les melonnières, pour les empêcher de manger les melons, et sur les tas de grains des greniers (voir *Chat*), pour qu'ils n'y déposent pas leurs orduires.

— Un chapelet qui a perdu sa croix est un *chapelet de sourcier* : on est persuadé que les sorciers ne font usage que de semblables chapelets.

— Les conjureurs font un grand usage du signe de la croix dans leurs incantations. Ainsi, pour guérir une foulure de poignet, il suffit de tracer avec le pouce quatre signes de la croix sur la partie blessée en prononçant la formule mnémonique : Anté et anté super et anté.

— Il n'est pas jusqu'aux enfants qui dans leurs jeux ne fassent usage du même signe. Lorsque la bille d'un des joueurs se dirige trop évidemment vers le but, l'adversaire s'empresse de tracer au devant sur le sol, une ou plusieurs croix, pour la détourner. C'est ce qu'ils appellent faire : *la croix du diable*.

— Il ne faut pas, quand on s'aménage, mettre les lits en croix avec les soliveaux, il y aurait mort dans l'année. — Ne pas mettre les barges en croix dans la cour, ça porte malheur au bétail.

Darue (la) (Sal.), s. f. — Bête fantastique. — Prendre la darue. — Quand un étranger, d'une intelligence peu éveillée, vient dans nos régions, des jeunes gens lui proposent d'aller « prendre la darue ». Ils le conduisent dans quelque fourré, lui mettent en main une chandelle allumée, c.-à-d. un « falot » et une poche. — « Couche-toi dans les broussailles, ouvre la poche grande devant toi, pose le « falot » à côté, regarde bien et ne bouge plus ; nous allons faire les rabatteurs. » — Ils s'éloignent, font d'abord qq. bruit dans les fourrés voisins, puis disparaissent, laissant le « nigaud ».

Le lendemain, les initiés lui demandent s'il a pris la darue. V. Zigzag. Supplément, 3.

Démangeaisons. — Si l'on a des démangeaisons à l'anus, c'est que l'on va manger de la bonne soupe. (On ne peut pas rappeler ici le proverbe : L'eau en vient à la bouche.)

Dents. — Une patte de taupe enfermée dans un sachet et suspendue au cou d'un enfant constitue une amulette souveraine contre les douleurs de la première dentition. — V. *Mentir*, ci-dessous.

— Il est très dangereux de se faire arracher la dent *elliou* (les ll mouillés — la canine supérieure, située sous *l'œil*) : la racine pourrait crever l'œil.

— Il ne faut pas jeter au feu une dent arrachée, il en résulterait une rage de dents terrible. — Il ne faut pas non plus la jeter au dehors : un chien la pourrait manger, et à la place, il repousserait une dent de chien (canine).

— Mal de dents. — V. *Biger*, au Gloss.

Dormir. — Manger une patte de poule fait dormir.

Drap de lit. — Lorsqu'un moribond rattire sans cesse le drap de son lit d'un mouvement machinal, c'est signe que la mort est proche.

Eclipse de soleil. — « En la présente année 1764, il est arrivé une éclipse annulaire ou totale du soleil, entre 10 et 11 heures de la matinée, premier jour d'avril, quatrième dimanche de caresme. Cette éclypse a été annoncée avec tant d'emphase et d'impression outrées que, sur un avis inséré dans la « Gazette de France » du 19 mars 1764, n° 23, page 92, 2e colonne, à la fin de l'article de Paris, et donné à tous les curés des villes et de la campagne d'avancer l'heure de l'office du matin accause de la frayeur ou de la curiosité que pouvoit exciter parmi le peuple cette éclipse, ce changement a été annoncé dans tout le diocèse. La cathédrale en ayant donné l'exemple et n'ayant fait la procession générale qu'autour du cloître, toutes les églises ont avancé leur office. Ici, à Blaison, la première messe a été dite à 5 heures et demie. Le Chapitre a dit, hier, matines et laudes à 4 heures après midy, a dit prime et tierce aujourd'hui, à 6 heures, et la grande messe ensuite ; la messe de paroisse a été dite à 8 heures. Après tout cet appareil, l'éclipse est arrivée en effet ; il pleuvoit, le temps étoit tout couvert ; au moment de l'éclypse, le temps étoit plus sombre, mais, en quelque endroit de l'église qu'on auroit pu estre, on y auroit lu aisément. Rien de surprenant dans les prétenduës ténèbres, qui dans un temps d'orage sont souvent plus fortes. Le peuple s'est mocqué avec raison de l'annonce et des précautions prises. Un pareil événement ne sauroit estre frappant que lorsqu'il n'y a pas de nuages ; car, malgré le temps couvert, il ne faisait pas plus nuit qu'un quart d'heure après le coucher du soleil. » (*Inv. Arch.*, II, E, S. p. 257, 2.)

Ecorchure. — Excoriation. — Quand un malade est resté trop longtemps alité, il faut mettre sous son lit un plat d'étain rempli d'eau.

Eguerre. — V. Gloss.

Enclavelée (cl mouillé). — Au Longeron, de même qu'à Montjean et à Saint-Paul, on croit que le loup, à certaines époques, est incapable d'ouvrir la gueule ; il est enclavelé. On explique ce phénomène — contestable — par le fait que, les crocs du loup étant très recourbés, ils s'engagent les uns dans les autres lorsque l'animal a le malheur de *fromer* sa gueule *à jus*. — Cf. *Gueule lissée*, *bâillonnée*.

Enfantin. — V. Gloss. — Il ne faut pas l'enlever.

Enfants posthumes. — Ils ont, naturellement le don de faire disparaître, par attouchement ou insufflation, les dartres, loupes et verrues, et, à Saint-Paul, de guérir les humeurs froides. — V. *Conjureux*.

Epine. — Mauvaise épine. Les piqûres de certaines épines sont particulièrement dangereuses et difficiles à guérir. C'est qu'il y avait un *velin* (reptile) au pied de l'arbrisseau auquel on s'est piqué. — Cette croyance a cours au Longeron comme à Montjean. — V. Gloss.

Erne. — V. Gloss.

Eronces (Ronces). — Pour les détruire, il faut les couper le jour de la Saint-Jean. (Machelles, Z. 206.) Cf. *Chardons*, ci-dessus.

Fausset. — V. Gloss.

Fersaie. — « Elles ne pouvaient supporter la nuit le cri de la chouette ou de la foerzaie. Elles réveillaient leur mari et le forçaient à aller chasser les oiseaux, souvent à coups de fusil. Elles en éprouvaient un véritable effroi qui les rendait malades. — De même, un chien qui hurle longuement appelle à la mort. »

Feu. — Il n'y a que les méchants qui sachent bien faire le feu.

— Lorsque le feu prend à la suie qui est attachée au cul de la marmite ou du chaudron, c'est signe de pluie.

— Lorsque le feu *buffe*, ou souffle, c.-à-d. lorsqu'un long jet de gaz s'échappe d'une bûche et flambe en ronflant, c'est signe de vent.

— S'il roule un tison dans la cheminée, on est en chemin pour venir vous voir. (Lrm.)

Filer. — Il ne faut pas filer entre Noël et le 1er de l'an, cela fait boiter les bestiaux (!!!). — Long. (N. — Au Lg., on ne connaît pas les *Agets*.)

Fleur de sugue. — La fleur de *sugue* (sureau) est souveraine, mais il faut la serrer (cueillir) entre les deux Sacres.

Foie de loup. — Il arrive parfois que toutes les bêtes à cornes réunies sur un champ de foire sont saisies de panique et que, échappant à leurs conducteurs, brisant leurs attaches, elles se précipitent dans toutes les directions, en renversant tout sur leur passage. D'après la croyance régnante au Longeron, « cela est donné » par des gens malintentionnés. Pour obtenir ce résultat, ils répandent sur le champ de foire du foie de loup, desséché ou rôti, o mis en poudre, dont l'odeur suffit à *effouanter* les bestiaux.

Foire. — Si l'on rencontre un *étron*, il suffit d'y implanter une allumette enflammée pour donner la *chiasse* à celui qui a posé cette sentinelle. Juste punition du coupable. (Lg.),

Fontaine (d'Avort). Commune de Gennes. — « ...Cette fontaine a des qualités extraordinaires : les effets qu'elle produit en certaines circonstances sur les hommes, sur les animaux, et particulièrement sur la classe des volatiles, sont très funestes. C'est une vérité reconnue par une expérience qui n'a point été démentie que les œufs des oies, des canards et des poules qui se baignent dans cette fontaine, ou ne sont pas féconds, ou donnent des oisons de petits canards et des poulets d'une forme constamment bizarre et monstrueuse ; les uns éclosent ayant le bec de travers, les autres naissent avec des ailes renversées ; ceux-ci ont le cou disloqué, ceux-là ont les cuisses retournées, ou même les pattes placées sur le dos. Tous, enfin, ont un ou plusieurs membres défectueux ou contrefaits. — On défricha, il y a quelques années, des terrains

arrosés ou quelquefois humectés par les eaux de cette fontaine, surtout dans l'espace d'un quart de lieue, à partir de sa source. On remarqua que les hommes employés à ce travail devenaient chauves ; les ongles de leurs pieds et de leurs mains tombèrent presque aussitôt. Les mulets, les bœufs qui labourèrent cette terre perdirent de même la corne de leurs pieds. A mesure que la culture de ces terrains a été répétée et perfectionnée, ces tristes accidents ont insensiblement diminué ; ils sont aujourd'hui très rares. — Le pain fait avec la farine du froment recueilli sur les terrains qui bordent le cours de cette fontaine altérait insensiblement les facultés de ceux qui en mangeaient, affaiblissait leurs forces naturelles au point de les réduire à un état d'impuissance absolu. Aujourd'hui même, on ne se nourrirait pas de ce blé sans mélange sans qu'on éprouvât plus ou moins souvent ces accidents dangereux. — Les grenouilles qui vivent dans cette fontaine et le long du ruisseau ne croassent jamais dans aucune saison ; elles ont, néanmoins, la même organisation et la même forme extérieure des autres grenouilles aquatiques. » (M. l'abbé Pichon, historiographe de « Monsieur », publia, en 1777, ces renseignements curieux. Il donne pour assurance de ces faits le témoignage unanime du marquis de Jorcan, de plusieurs gentilshommes du pays et du meunier Louis Reverdy. — Le docteur Tessié du Clozeau, des Rosiers, parle également de ces phénomènes dans le *Journal de physique* (tome XXXVII, 81-95). En 1827, Boreau fit encore une étude sur ce sujet, publiée dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*. Aujourd'hui, la source d'Avort sert de lavoir public, au grand contentement des habitants et de leurs canards.) — *Anj. hist.*, 5e an., no 1, juillet 1904, p. 53, sqq.

Forbir la marmite. — V. Gloss.

Foudre. — Pour se garantir de la foudre, on a soin d'avoir sur les toits une touffe de joubarbe, que l'on appelle Herbe au tonnerre ou Herbe à la tonnerre.

A Saint-Augustin, on met dans le feu des morceaux de la bûche de *Nau*. — A Mj., et au Lg., on fait brûler des brindilles de rameau bénit. Ou bien, au Lg., on *égourne* et on jette dans le feu des miettes de pain bénit de la messe de *ménet*.

Au Lg., les brandeaux (rameaux) bénits sont suspendus au plancher. Lorsque le « tonnerre » gronde, on en jette quelques brindilles dans le feu pour détourner la foudre.

Fribolère. — V. au Gloss.

Gâche. Galette. — On ne doit pas couper de la gâche avant que le pain soit cuit ; on la casse ou déchire avec les doigts, sinon le pain serait *soulevé*.

Garçon (septième).—A Tlm., comme au Lg. et à Mj., le septième garçon né d'une même mère est réputé avoir un don. Il ne s'agit nullement d'une allocation gouvernementale, mais d'un pouvoir mystérieux, d'ailleurs mal défini, consistant à guérir, par le seul attouchement, certaines affections, telles que les dartres, les verrues, les *vartaupes*, etc. — L'emblème de ce pouvoir est une fleur de lys que l'*afflau* privilégié porte sur le corps. A Mj., ce signe est sous la langue et l'on peut y aller voir ; au Lg., il réside sur un bras, mais on ne dit pas lequel. On n'attribue aucune importance à l'interposition d'une ou plusieurs filles dans la série des enfants mâles. (Cf. Jaubert, à Marcou.)

Geai. — Le geai est *sujit* à tomber du mal caduc. (Lg.) — Il faut que le geai verse une goutte de sang dans la Semaine Sainte, sinon il meurt dans l'année. (Lg.)

Genêt-renis. (Genêt des teinturiers). — On s'en sert pour enfumer les étables, afin de les désinfecter.

Grandir. — Quand on a des *craîts* ou *reculons* (envies à la base des ongles), c'est signe que l'on grandit encore. (Mj.)

A celui qui reste debout, on dit qu'il a encore envie de grandir. (Mj.)

Si l'on a le *loquet* (hoquet), c'est que l'on grandit. (Lg.)

A un petit enfant, on passe la jambe par dessus la tête en lui disant : Tu ne grandiras pus. (Mj.)

Groiselles (chant des). — V. Gloss., à *Groseille*.

Guigne. — Pour faire cesser une guigne persistante, il arrive souvent qu'un joueur se lève tout à coup et fait le tour de sa chaise avant de se rasseoir. D'aucuns s'en vont *lâcher un filet* au dehors pour mettre fin à la déveine. Cela s'appelle : aller pisser son malheur.

Gueule lissée. — V. Gloss.

Herbe qui perd ; au pivart ; aux sourciers ; à la tonnerre. V. Gloss.

Jaloux. — Quand les sourcils *n'ont point de séparée aux usses* (se rejoignent), c'est que l'individu a de la jalousie. (Lg.) — A Mj., les jaloux ont les cheveux creux.

Jarretier. — Quand une jeune fille perd son jartier, c'est que son galant pense *en* elle.

Jau (chant du). — V. Gloss.

Lait bodé (Colostrum). — Dès qu'on a trait une vache pour la première fois après le part, on prend du *lait bodé* avec la main et on en mouille la croupe de la bête pour la faire *émerer*. Quelques-uns, pour plus d'efficacité, pratiquent cette onction en forme de croix. (Lg.)

Lantarnier. — Feu follet. V. Gloss.

Laveuses de nuit. — Je n'ai trouvé qu'au Lg. la croyance aux laveuses de nuit, mais elle y a été, naguère, des plus enracinées.

Deux points au moins des environs passaient pour être hantés par ces apparitions fantastiques : 1o le pont du Vergnon, ou plutôt le point où il se trouve, vallon sinistre où coule un ruisseau qui formait, jadis, la limite de la partie du Lg. située au-delà de la Sèvre et où se trouve maintenant la bifurcation de la route de Saint-Aubin-des-Ormeaux à Tiffauges et de la route de la Petite-Auberge ; 2o le pont Larousse, ponceau qui traverse un ruisselet sur le vieux chemin partant du Lg. et allant par les Garrières et Saint-Christophe à Cholet. Il est situé entre ces deux derniers points.

Voici quelques histoires qui avaient cours à ce sujet :

Il y a soixante ou quatre-vingts ans, un nommé Couturier, du Lg., revenait en pleine nuit de Tiffauges avec sa charrette. Il suivait le vieux chemin qu'a remplacé la route actuelle et, en arrivant au bas de la côte escarpée qui venait au gué du Vergnon — le pont n'était pas alors construit — il aperçut une femme très occupée à laver au bord du ruisseau. Les bœufs, effrayés, refusaient d'avancer ; mais, sous les coups d'aiguillon, ils s'élancèrent au galop et renversèrent la femme, qui fut écrasée par les roues. Une fois passé, Couturier se retourna : la laveuse de nuit, impassible, tapait sur son linge comme devant.

Mais ces êtres fantastiques n'étaient pas toujours d'aussi bonne composition. Vers la même époque, un père Daviau et deux de ses copains du Lg. s'en étaient allés faire *à l'airgné* jusqu'au-delà de Saint-Christophe, ce qui prouve que, s'ils avaient peur

Pie. — J'allais Angers (à, non exprimé) faire des affaires sérieuses, mais j'ai vu devant moi, sur la route, une pie qui dansait. Tout de suite, j'ai fait demi-tour et j'm'en sé ervenu ; pas d'affaires à faire. Si j'en avait vu deux, j'arais marché avec confiance, j'arais été sûr de réussi. (Feu Br.) Proverbe :

Une pie, tant pis,
Pie deux, tant mieux.

Pierre. — Les anciens mineurs de Montjean (ils ont disparu depuis l'inondation des mines, en 1892) étaient fermement persuadés que la pierre pousse à la façon des plantes. Selon eux, les anciennes galeries de mines se rebouchaient d'elles-mêmes ; seulement, ils n'attribuaient pas ce phénomène à la poussée des masses suprajacentes, mais bien à une sorte de végétation du rocher.

— J'ai retrouvé cette même croyance à Torfou. Comme preuve, on allègue que l'on a beau trier les pierres dans les champs, la terre en contient toujours autant. Elle existe aussi au Longeron, avec cette particularité que les gens s'imaginent que la pierre, pour pouvoir pousser, doit être à demi enterrée, ainsi qu'un simple *cholon*.

Pierre-de-tonnerre. — C'est une opinion accréditée dans nos campagnes que le tonnerre tombe tantôt en feu et tantôt en pierre. Certains ont vu ce qu'ils appellent des « pierres de tonnerre ». Ces pierres ne sont autre chose que des météorites, aérolithes, débris de bolide. — On sait que les bolides traversent notre atmosphère comme des globes de feu et que, souvent, ils éclatent avec un fracas terrible. Il n'est donc pas extraordinaire que des hommes ignorants aient confondu avec la foudre ce météore lumineux et tonitruant.

Bodin en parle. Pour les paysans du Puy-Notre-Dame, ce sont des haches celtiques, qu'ils croient être tombées avec la foudre. (*Recherches historiques* sur la ville de Saumur et ses monuments, etc.) A Saumur, chez Degouy aîné, 1812, 2 vol. in-12. T. I, p. 15.) — V. au Gloss.

N. — Je tiens de feu M. Célestin Port que, dans certaines parties de l'Anjou, on donne aussi ce nom aux haches celtiques.

Pirriers. — Nom injurieux donné aux mariniers. V. au Gloss.

Pissenlit. — Le pissenlit, ou cocu (nom qui lui vient de sa couleur jaune, symbole de la jaunisse que contractent les maris trompés) sert, comme chacun le sait, à faire d'excellentes salades, des salades si estimées que, même dans l'*Ouche des mottes*, on se régale encore à manger les pissenlits par la racine. Il va sans dire que, vers la fin de l'hiver, le pissenlit donne lieu à un commerce assez important. Dans les îles de la Loire, dans la vallée de l'Authion, et spécialement dans les plaines de Sorges, on voit des bandes de femmes (rien de La Bruyère. V. *Caractères*) occupées à longues journées à cueillir les *cocus*, lesquels sont expédiés par quantités énormes aux bourgeois d'Angers et de Paris, qui en manquent, paraît-il ? C'est un gagne-pain pour les malheureuses journalières, et surtout un gros bénéfice pour les intermédiaires qui les grugent.

Les enfants aiment les pissenlits pour d'autres raisons. Avec les pédoncules tubulaires des fleurs, ils fabriquent des pipeaux rustiques, sortes de chalumeaux à anche, dans lesquels ils se plaisent à souffler, malgré la sève amère qui leur remplit la bouche. L'anche est tôt fatiguée et le sublet hors d'usage ; mais les réparations chez le luthier ne coûtent pas les yeux de la tête.

Une autre jeu innocent consiste à former avec ces mêmes pédoncules, dont on engage la petite extrémité dans la grosse, les maillons d'une chaîne qui peut s'allonger indéfiniment, comme la chanson aux 99 couplets et qui, pour cette raison, ne tarde guère à passer à l'état de scie. Ce détail est sans importance pour les *queneaux*, qui aiment le changement par goût et passent à d'autres exercices. Il paraît que nos voisins d'Outre-Rhin pratiquent ce même amusement, puisqu'ils nomment le pissenlit Kettemblum (fleur à chaîne). R. O.

Il y a encore la distraction classique qui consiste à s'assurer (proh pudor !) si une personne n'a point ... mouillé ses draps. Pour cela, il faut que le pissenlit ait passé fleur et porte ces aigrettes légères que le moindre vent emporte avec les graines. La personne incriminée doit souffler sur une tête de *cocu* et, en trois *buffées* vigoureuses, enlever toutes les aigrettes, laissant la tête du *bonhomme* plus nette que le chef de feu Bismark. Elle est atteinte et convaincue si elle n'y réussit pas et en reste pour sa courte honte. Plus d'une jeune fille a dû subir cette épreuve, moins dangereuse que celle du feu, assurément, ce qui ne l'a pas empêchée d'en piquer un... de feu.

De là sans doute le nom de la plante aux fleurs jaunes. (R. O.)

(Non. Elle passait pour avoir la propriété de guérir de cette infirmité.)

Pisser (Ma., Z. 207.) — A pisser dans les rouons de chârtes (ornières), on gagne des *derzillons*.

Poignet. — Quand on ne peut entourer complètement son poignet avec la main, c'est qu'on mange du pain de faignant. (On a des mains trop petites, qui ne sont pas celles d'un travailleur, élargies par le travail.)

Poil de carotte. — V. Gloss., à Poil. — Mauvais caractère.

Poil-de-chat. — Il est très dangereux d'avaler même un seul poil de chat. (Lg.)

Poirier. — Mettre des pierres dans un poirier pour qu'il produise davantage. (Lrm.)

Potiron. — Champignons. — Les potirons poussent ordinairement dans les mêmes parages. Aussi, quand on en a trouvé un, il faut répéter, au moins mentalement :

« Potiron, vire, virons,
« Fais-moi trouver ton compagnon. » (Lg.)

Pouées. — Poux. Les *mûres-de-chien* (mûre noire, fruit de la ronce) donnent des poux.

— Certains sorciers ont également le pouvoir d'en donner.

— Lorsqu'un enfant a beaucoup de poux (*grenadiers*, *loulous*), ils s'attellent les uns à la suite des autres et traînent le pouilleux à la rivière, où ils le font noyer. C'est le conte que les mères débitent à leurs rejetons pour les décider à se laisser peigner.

— Au Longeron, pays de filatures, les *poueils* ont plus d'industrie ; ils cordent les cheveux des *pouilloux* avant de s'y atteler pour les traîner à la Sèvre.

Poules. — « Elles se neyent (noient) pa' l'cul. »

— Poules qui chantent le chant du coq. « La mortalité se jetait sur leurs animaux de toute sorte et leurs poules chantaient « le chant du coq. » (*Hist. du vx tps.* 449.)

— La superstition de la poule noire servant aux sorciers à évoquer le diable paraît ne plus exister dans nos campagnes ; mais elle a dû y avoir cours, et l'on en retrouve des traces au Longeron. Là, dans les veillées, on raconte volontiers l'histoire d'un homme, lequel possédait une poule noire qui lui pounait (pondait) de l'argent ; et même cet argent

doublait chaque jour. Seulement, lorsque cet mme vint à mourir, il fut emporté par le diable, bien que l'on dut mettre une bûche dans son rcueil. Et la poule noire, que personne ne voulait cueillir, allait criant : « Qui me logera? Qui me gera? »

Poupons. — L'apparition des nouveaux nés en bas-monde a pour effet bien connu de donner à échir aux enfants d'un certain âge et de provoer de leur part des questions parfois embarrasntes. Les grandes personnes ne s'en tirent qu'à ide de mensonges traditionnels, dans lesquels le ur de choux occupe partout la première place.

A Montjean, ce n'est pas exactement dans les urs de choux, mais bien sous les choux que l'on ouve les poupons. De plus, la bonne-femme — ntendez : la sage-femme — en tient magasin dans n grand coffre, où elle les nourrit avec des coques le noix, les pauvrets ! Elle ne délivre, d'ailleurs, a marchandise que contre beaux deniers compants et, quand une petite fille réclame un petit rère à sa maman, celle-ci ne manque pas de lui épondre : « J'avons pas assez d'argent, quand je erons pus riches. — Il y a encore un inconvénient rave : c'est qu'il fait très noir dans le coffre de la onne femme, et dame ! comme elle empoigne au asard ses élèves quand il lui en est demandé, c'est parfois une petite sœur qu'elle vous livre, au lieu lu petit frère attendu. On ne peut jamais savoir, et l n'y a pas à « rognonner » avec ces vieilles crocslurs. Aussi, depuis l'établissement des chemins de 'er, on commande assez volontiers les poupons à Paris et ils arrivent généralement par les trains de uit. Seulement, si les grands magasins sont mieux assortis, les employés des chemins de fer ne sont pas toujours exacts et il y a souvent des déceptions lors de l'ouverture des colis.

Les bateaux à vapeur, pendant qu'ils ont existé, ont également apporté bien des poupons d'Angers ou de Nantes ; mais leur service n'était guère plus satisfaisant.

A Torfou, c'est la Pierre Tournisse (1) qui est la pierre d'achoppement pour les indiscrètes curiosités le la jeunesse ingénue. Tous les indigènes de Torfou sont de la Pierre Tournisse, et c'est là que la bonne femme va les chercher, contre rémunération honnête, bien entendu. Elle n'a pas, du reste, à s'en occuper autrement. La Pierre Tournisse prend soin elle-même des nourrissons qu'elle porte dans ses flancs et, chaque jour, elle descend au ruisseau roisin pour les faire boire !

Il n'est pas rare que des galopins passent des ournées entières à guetter le moment où le phénomène se produira. Malheureusement pour ces saints Thomas candides, la granitique Mère Gigagne de Torfou, toute Tournisse qu'elle soit, n'est que la grande sœur de maintes bornes connues à Montean et ailleurs, qui font le tour du champ toutes es fois qu'elles entendent midi sonner.

Mais qu'est-ce que cette Pierre Tournisse? C'est un énorme bloc de rocher — j'estime qu'il mesure au moins 75 m. cubes — posé en équilibre sur une pointe de roc, au sommet d'un petit mamelon qui se trouve à 5 ou 600 mètres du bourg de Torfou, non oin de la route allant à Roussay. Bloc erratique ou monument druidique, c'est, en tout cas, une curiosité remarquable, que de nombreux visiteurs viennent admirer de fort loin.

Il y a quelques années, l'Etat a dû la classer d'urgence comme monument historique ; des carriers étaient en train de la débiter en moëllons, et l'on voit auprès des morceaux énormes qu'ils ont fait sauter à coups de barres de mine ! S'ils savaient se servir de la poudre, ils ne l'avaient assurément pas inventée, ces vandales ! Mais, en somme, l'ignorance et le besoin d'argent excusent de tels actes, et peut-être les pitoyables artistes voulaient-ils tout simplement délivrer leurs petits frères, les innocents renfermés dans la Pierre Tournisse.

Poupoute. — Huppe. Au Longeron, on croit que la huppe construit son nom avec de la merde de chien. (D'où son nom, dérivé de Puer.)

Priser. — Au Lg., si une jeune fille accepte de puiser une *chinchée* dans la *touine* d'un jeune homme, elle risque fort d'être charmée par l'Adonis au pétun, de lui laisser prendre sur elle un ascendant irrésistible. Les Don Juan longeronnais recèlent, paraît-il, des philtres amoureux dans leur *queue de rat*. Réciproquement, un garçon qui *tingue* dans la tabatière d'une jeune beauté devient infailliblement la proie de la sirène. Ceci serait plus croyable. V. *Tabatière*, au Glossaire. — N. Dans les deux cas, on est de bonne *prise*.

Proteau (Mercure). — Au Lg., d'après la croyance populaire, ce corps a des propriétés vénéneuses épouvantables, bien supérieures à celles qu'il possède incontestablement. Autrefois, dit-on, les sorciers faisaient mourir les gens et se faisaient mourir entre eux surtout à l'aide du proteau. On raconte avec horreur l'histoire d' un individu qui, jaloux d'une jeune fille, enduisit d'onguent gris un échalier sur lequel elle devait passer. En enjambant cet échalier, la malheureuse se frotta à sa drogue infernale et fut prise d'une maladie de langueur dont rien ne put la guérir. Comme preuve de ces faits, on allègue que, dans les tombes anciennes, lorsqu'on les ouvre, on a souvent vu au fond scintiller des gouttelettes de *proteau*. Ici, une remarque s'impose. En admettant que la présence du mercure ait été bien constatée, il se peut que ce métal provienne de la réduction des drogues — en particulier du calomel — que les morts auraient absorbées dans leur dernière maladie. Mais est-ce bien du mercure métallique que l'on a vu? Ne s'agit-il point simplement des paillettes de mica dont ce sol granitique est partout rempli?

A Mj., le nom de *proteau* est inconnu, comme le nom franç. de mercure. Mais beaucoup de gens croient que, pour faire périr un arbre, il suffit de percer un petit trou dans le tronc et d'y verser qqs gouttes de vif-argent.

Râche (Enfantin). — Il ne faut jamais enlever la râche (V. Gloss.) de la tête des enfants, cela les empêche de profiter.

Rage. — Chez le chien, mordu par un chien enragé, la rage peut couver pendant neuf lunes avant de se déclarer. — La morsure d'une chienne *en feu* est aussi dangereuse que celle d'un chien enragé. (Lg.)

Raisin. — Il ne faut pas donner de raisin aux poules, cela les empêche de pondre.

Rameaux bénits. — Ceux qui, le dimanche des Rameaux, portent bénir des rameaux branchus sont des sorciers capables de voler le beurre.

— Une fois que les Rameaux sont bénits, le porteur ne doit pas mettre les pieds dans une maison quelconque avant de les déposer dans la sienne, sinon ils perdent de leur vertu. (Sa.)

(1) Photographie : librairie Poupin, Mortagne. — Cette pierre est un énorme rocher en forme de boule, mesurant envi on de 13 à 20 mètres de circonférence; elle a l'aspect d'un monument druidique posé à fleur de terre sur le sommet d'un coteau. Cet énorme bloc est creusé sur la partie supérieure en forme de corps humain. Très curieux à visiter.

— A Sa., de même qu'à Mj., les rameaux bénits sont des paratonnerres très efficaces. Ils ont, de plus, la propriété d'arrêter les essaims d'abeilles.

Remise. — Armoise. — Il faut en cueillir le jour de la Saint-Jean, avant *soulé-levé*, et en mettre des poignées dans les étables, afin d'empêcher les bestiaux d'être ensorcelés. (Lg.)

Rêves. — Quand on rêve de noces, c'est signe qu'on ira bientôt à un enterrement. On n'a pu me dire si la réciproque est vraie. (Lg.)

Rogations. — Il ne faut pas laver la place (le carreau) pendant les Rogations ; quelqu'un de la maison mourrait dans l'année.

— Il ne faut pas boulanger pendant les Rogations, sinon le pain *voirit* (moisit) toute l'année. (Mj.)

— Il ne faut pas *sumer* les pois dans les Rogations, ils lèvent borgnes.

— Au Longeron, même observation pour boulanger le pain ; il *chaumenit*.

Ronce. — Accrocher par mégarde et traîner une ronce au bout de sa robe, c'est un très mauvais signe pour une jeune fille ; elle ne se mariera pas dans l'année.

Rousillarde. — Lorsque la chandelle de résine pétille, bave et lance des filets ou *embrunches* de tous côtés, c'est que les femmes qui l'ont fabriquée ont été pisser pendant l'opération. (Lg.)

— Les fileuses se servent de résine pilée pour faire adhérer leur *tie* à la pointe de leur fuseau. Elles s'en enduisent encore le bout des doigts lorsque leur *tie* devient trop glissante.

— La résine pilée est, de plus, un remède pour le pansement des coupures.

Sacres. — Dans les fermes où on boulangeait (or, on boulangeait dans toutes les fermes et dans beaucoup de ménages), on n'aurait pas boulangé entre les deux Sacres ; le pain aurait moisi toute l'année. — Oh ! le pain moisi, quelle horreur !... Et, quand il l'était trop, qu'il était absolument impossible de le manger, on le coupait par petites lèches, on le faisait sécher au soleil et on l'employait dans la soupe, et quelle soupe ! — Si le pain manquait après le Grand Sacre, on en achetait jusqu'après le Petit Sacre.

Saints invoqués. — Saint *Avertin*, contre les maux de tête. (*Description de la ville d'Angers*, p. 322, note.)

— Autel de *Notre-Dame-des-Serpents* (Saint-Maurille), contre les menaces des mauvaises langues). *Id.*, *ibid.*

— Prieuré de *Notre-Dame-de-la-Papillaye*. La *Sainte Vierge*. On y amenait les enfants pour les guérir du mal de la peur. (*Id.*, p. 450, note.)

— Eglise de *Saint-Laurent*. Pèlerinage que fréquentaient surtout les malades de « feu sec ». (*Id.*, p. 511, note.)

— Chapelle de *Sainte-Apolline*, en Reculée. La sainte y était renommée pour la guérison du mal de dents. Il n'était que de se mettre en chemin. Avant l'arrivée, le mal se passait. (*Id.*, p. 539, note 2.)

— Chapelle *Saiute-Catherine*. Le 25 novembre, jour de la fête, la statue qui décorait l'autel était habillée de la tête aux pieds par les demoiselles de la ville. Celles qui avaient passé 25 ans avaient à fournir la coiffure. Le même jour, les jardiniers apportaient à bénir leurs rameaux destinés aux boutures. (*Id.*, p. 467, note 1.) Péan de la Tuilerie. Nouvelle édition, par C. Port. A Angers, chez Barassé.)

Sainte-Émérance. — Il y a, à La Poëze, une chapelle de Sainte-Emérance qui attire de nombreux pèlerins. — Au Long., il y a aussi, mais dans l'église, une chapelle de la même sainte qui, de longue date, est également célèbre aux environs. — Au Lg., comme à La Poëze, la spécialité de la sainte est de guérir du mal de ventre.

Saint-Jean. — Attention à vos poules couasses, qu'elles aient leurs petits avant la Saint-Jean. Si elles couent le jour de la Saint-Jean, ça porte malheur ; il va mourir qqn dans la famille. — J'ai vu briser toute eine couée d'œufs avec les petits tout formés la veille de la Saint-Jean. Ces œufs auraient peut-être éclous le lendemain.

Saint-Pou. — Pour guérir les enfants de la pou (peur), on les mène voir saint Pou. C'est la statue d'un saint qui se trouve dans l'église de La Gaubretière (Vendée, 10 kilom.) et qui, les yeux terribles et les bras levés, fait le geste de s'élancer sur les visiteurs (Lg.). Ce saint Pou aurait-il quelque lointaine parenté avec le saint Pien du littoral poitevin, bienheureux apporté par la vague, qui déchaîne les grands vents et que l'on vénère sur les bords de la Sèvre (Niortaise)? A Maillé (Vendée), on célèbre sa fête aux environs du 15 mars. (D'après la *Revue des Traditions populaires*, t. XXII, p. 168).

Sau. Sel. — J'ai dit ailleurs (V. Folk-Lore, Beurre (vol du), au nº xv, Sorciers) l'usage que l'on fait du sel à Montj. pour se préserver des maléfices des sorciers. Au Longeron, cet usage du sel est inconnu ; mais, en revanche, personne, même dans le bourg, en dehors des épiciers, ne consentirait à donner ou à vendre une pincée de sel à un inconnu. Donner de la *sau*, c'est s'exposer à être ensorcelé.

— Que diraient à cela nos bons alliés les Russes, ces khlêbocoly déterminés, chez qui le pain et le sel sont en permanence sur la table à la disposition de tout étranger?

Saumon. — Lorsque les pêcheurs s'aperçoivent qu'il y a un saumon dans la seine, ils tournent leur chapeau sur leur tête pour avertir leurs camarades. Ils se gardent bien de nommer le saumon, qui *entend fort bien son nom* et qui s'échapperait aussitôt par dessus la *lège*. Un des pêcheurs se met alors à *guêcher* autour du *boille* de la seine pour chasser le poisson vers le bord.

Semaine-Sainte. — Il ne faut pas changer de chemise du Vendredi-Saint au jour de Pâques. — Faire la lessive dans la Semaine Sainte, c'est laver son suaire.

Sentinelle. — V. au Gloss. — On a vu, à l'article Bourguignon (ci-dessus), que la mise en faction ou le relèvement des *sentinelles* ne vont pas sans quelque danger pour ceux qui s'y emploient. D'aucuns, toutefois, prétendent que l'écrasement d'un factionnaire est un présage de chance pour le reste de la journée. — Ça porte bonheur, disent les uns. — Il n'y a que comme cela que ça s'enlève, disent d'autres gens, pour critiquer les services de voirie.

Septième. — Le septième garçon d'une famille avait une fleur de lys imprimée sous la langue. — V. plus haut : *Garçon*.

Service. — V. Gloss.

Signes. — On donne le nom de signes à tous les phénomènes météorologiques extraordinaires, parce qu'on y voit des présages de calamités redoutables. Je me souviens que, pendant l'hiver 1870-71, les aurores boréales, qui, presque chaque nuit, illuminaient le ciel, étaient interprétées par tout le monde comme l'annonce des combats sanglants qui se livraient chaque jour à cette époque. De fait, l'écho des coups de canon d'Orléans,

apporté jusqu'à Montjean par la Loire, ne venait que trop donner raison à la superstition populaire.

Les lueurs rougeâtres dont fut longtemps ensanglanté l'horizon, pendant les années qui suivirent l'éruption du Krakatoa, étaient peut-être plus remarquables en elles-mêmes. Cependant, elles donnèrent lieu à moins de commentaires, parce que les esprits étaient moins frappés.

J'ai entendu mainte fois raconter à ma mère qu'à l'époque du choléra de 1849, on attribuait l'épidémie à des fusées qui traversaient les airs pendant la nuit. Et chacun tremblait dans la crainte de ces horribles apparitions. Il est plus que probable que, par une coïncidence fâcheuse, quelques bolides avaient éclaté au zénith.

Les halos en forme de croix, les soleils doubles, la lumière zénithale, que j'ai pu observer moi-même une fois, à Montjean, sont encore au nombre de ces phénomènes météorologiques que le populaire baptise du nom de signes.

Ce genre de superstition est, à vrai dire, de tous les temps et de tous les pays, et j'aurais dédaigné d'en parler si les faits que j'ai cités plus haut ne constituaient une page d'histoire locale qui pourrait, plus tard, présenter quelque intérêt.

Signes de mort. — V. *Mort*, ci-dessus.

Signes de bonheur. — Araignée du soir, signe d'espoir. — Un papillon volant le soir aux vitres d'une maison annonce une visite pour le lendemain. — Avoir un sou percé quand le coucou chante indique qu'on ne manquera jamais d'argent pendant l'année.

Signes néfastes. — Une belette traversant la route au début d'un voyage. — Araignée du matin, signe de chagrin. — Quand la chouette chante la nuit, il meurt qqn de l'endroit dans la semaine. — Lorsqu'on mange la soupe dans un pot, il tombera de l'eau le jour de ses noces. — Il arrive malheur à celui qui voit une seule pie sauter devant lui. — Le vendredi est un mauvais jour pour se mettre en voyage. — 13 est un mauvais nombre. — Le pain renversé sur la table. (La Romagne. M. Simon.)

Somnambules (Lg.). — Si l'on prend par le poignet — d'autres disent par le petit doigt — une personne en état de somnambulisme, elle se met à causer et livre tous ses secrets.

Soufflet. — Il est dangereux de recevoir sur les mains ou sur la figure le courant d'air provenant d'un soufflet, cela donne des dartres. Mj. et Tlm. — Il est très funeste d'acheter un soufflet : qqn de la famille meurt bientôt. (Lg.)

Sou percé. — Un sou percé porte chance.

Sourd, Rimoir (Salamandre). — Le sourd ou rimoir passe pour très venimeux ; si on en est mordu, la plaie ne guérit jamais.

Sucet. — V. Gloss.

Suçon. — V. Gloss.

Table. — Quand une table ne *yote* pas, quand elle danse par défaut d'aplomb, c'est qu'elle sent les noces de qqn. — N. Il ne s'agit pas des tables tournantes, à peu près ignorées dans nos campagnes. (Partout.)

Taches de rousseur. — Si un enfant a des taches de rousseur (son, éphélides), c'est qu'il a dit des sottises au boulanger.

Taupe. — Celui qui trouve une taupe mâle *sans la chercher* n'a qu'à l'étouffer dans sa main gauche. Cette main jouira ensuite de propriétés merveilleuses. Passée sur le dos d'une bête atteinte de coliques, elle fera cesser le mal instantanément. (Lg.)

Tavelle. — « On sauvait la couvée sur le point d'éclore en déposant dans le nid deux morceaux de fer en croix, vieux loquets, vieux verrous, vieilles *ardivelles*, tout était bon. » (*La Trad.*, 264, bas.)

Thion (taon). — Au Long., on croit que les taons prennent naissance dans les mucosités d'apparence baveuse qui parfois, au printemps, s'étalent le matin sur les herbes et les genêts, mucosités qui, dans le pays, n'ont pas de nom particulier, mais qu'à Mj. on appelle : *Crache-de cocou.*

Tonnerre. — Quand le tonnerre gronde, ce sont les saints qui jouent aux boules. Il est bon, alors, de brûler un rameau bénit.

— La joubarbe, qui pousse sur un toit, en détourne le tonnerre. V. au Gloss., *Herbe au tonnerre.*

— Il ne faut pas plaisanter au sujet du tonnerre, parce que cela attire la foudre.

— Les puits attirent le tonnerre qui s'y noie.

— Le tonnerre tombe en feu et parfois en pierre. V. Pierres de tonnerre, ci-dessus.

Trois pieds. — A laisser le trois-pieds sur le feu lorsqu on ne s'en sert plus, on risque d'attraper la colique ou le mau dô ventre et on serait sûr de ne pas s'en guérir. — N. J'ai vu moi-même, naguère chez moi, une personne bien intentionnée s'élancer sur le trois-pieds oublié dans l'âtre et l'arracher précipitamment à sa position critique, en alléguant cette raison majeure. (Lg., Tlm.)

Urine. — Certains bestiaux ont la manie de boire l'urine de leur camarade de stalle et, souvent, pour ce motif, on est obligé de les séparer. D'autres prétendent que l'animal buveur d'urine dépérit et finit par crever, mais qu'en revanche son camarade engraisse. (Lg.)

Vendredi-saint. — Il y a moins d'un demi-siècle, les anciens du Longeron n'auraient voulu labourer pour rien au monde le Vendredi-Saint. Ce jour-là, disaient-ils, la terre saignait. Instruits par l'expérience, leurs descendants manœuvrent la charrue le Vendredi-Saint comme les autres jours, sans redouter de voir se produire un aussi horrible phénomène. Ne confondons pas la religion avec la superstition.

Ver des chats. — La maladie des jeunes chats est due à ce qu'ils ont un ver dans la queue et c'est pour saisir ce parasite qu'on les voit courir en rond après leur appendice caudal. Aussi le remède consiste à leur couper le bout de la queue. C'est à la fois logique et radical.

Vers. — Lorsque la bouche se remplit subitement de salive, ainsi qu'il advient lorsque, par exemple, on est resté trop longtemps à jeun, c'est que les vers *pissent au cœur.* Voilà pourquoi il est important de tuer le ver. C'est d'une logique irréfutable.

Verre. — Quand on vide le verre d'une autre personne, on connaît toutes les pensées de celle-ci. Plaisanterie usuelle. (Mj., Lg.)

Viande. — Pour empêcher la viande de tourner par les temps d'orage, il faut y implanter une lame de couteau.

Vipère. — Les vipères vont téter les vaches couchées dans les prés.

— Elles frayent avec les anguilles. V. *Russy-père.*

— Si l'on parvient à tuer la vipère dont on a été mordu, il n'y a pas grand' chose à craindre des suites de la piqûre.

Vipères. — Pour détruire les vipères, on installe dans un lieu qui en est infesté une poëlette, ou chaudron de cuisine à faire la lessive ; on la remplit de lait en partie et, dans ce lait, on met une vipère que l'on a capturée d'avance. Puis l'on fait du feu sous la poëlette. Lorsque le lait s'échauffe, la vipère se met à siffler ; ses congénères accourent de toutes parts à son appel et on les assomme à coups de pelles et de bâtons. C'est une sorte de pipée. Il faut seulement veiller à ne pas chauffer trop fort, ce qui cuirait l'appelant et lui couperait infailliblement le sifflet.

Supplément

Cocou (Coucou). — De plus, au Cerqueux-sous-Passavant, il faut avoir solidement déjeûné la première fois qu'on entend le coucou ; on sera fort toute l'année.

Trèfle verte. — La trèfle verte (qui est le trèfle rouge commun) constitue un excellent fourrage, mais elle a le défaut d'*enronfler* les aumailles. Les paysans du Lg. connaissent tous le moyen très simple de parer à cet inconvénient ; il suffit de *sumer* la trèfle verte en *vieille lune* (après la pleine lune) et un jour qui n'ait pas d'r, soit le lundi, le jeudi ou le samedi, le dimanche étant, bien entendu, hors de cause. L'observation de ces rites sacramentels procure une trèfle verte qui ne météorise jamais les bêtes à cornes.

Le trèfle à quatre talles (feuilles) empêche d'être ensorcelé.

Colique. — J'ai dit ailleurs (V. plus haut) qu'un *trois-pieds* donne la colique lorsqu'on le laisse trôner inutilement sur le feu. Il faut ajouter qu'une colique attrapée dans ces conjonctures scabreuses est inguérissable.

Filleuls. — A Mj., on tient que les filleuls et filleules ont toujours qqch. du caractère et des aptitudes de leurs parrains et marraines.

Geales (Engelures). — A Mj., on est persuadé qu'elles sont contagieuses, au sens propre du mot, c.-à-d. qu'elles se communiquent par contact.

Premier Mars. — Au Lg., le 1er mars est un jour d'élection pour semer les choux verts (cholons).

Papillon. — Quand un papillon vient virouner (tournoyer) autour de la chandelle, c'est signe de compagnie pour le lendemain (Thc., Ma., Z. 209). Lg., *id.*

Peigner (se). — Quand on se peigne la ressiée, cela donne mal à la tête. (Thc., Ma., Z. 209.)

Cheveux. — Il ne faut pas se faire couper les cheveux en mars : cela donne des maux de tête. (Lg.)

Hérisson. — On prétend, au Lg., que les hérissons aiment les châtaignes et que, pour les emporter, ils se roulent dessus et les embrochent avec leurs piquants. C'est au moins douteux.

Louloutes (Vers intestinaux). — Au Lg., on croit qu'il est très malsain pour les tout petits enfants de respirer l'odeur du lard frais : cela leur donne des vers. On conte l'histoire d'une brave femme qui, ayant eu l'imprudence de conduire son *maminot* chez le charcutier et s'apercevant tout à coup du danger qu'il courait, lui criait toute tremblante : Recule-tâ, mon petit Joseuphe ! n'approche pas de quiô lard : tu vas attraper des *louloutes* ! »

Mites. — Pour les écarter, on met parmi les vêtements des marrons d'Inde ou de la maroute (*Herbe à la mite*). Le vieux tabac, les pipes culottées passent pour produire le même effet.

Têts (Etables). — Le cultivateur angevin ne laisse pas volontiers un étranger pénétrer dans ses étables ; il est toujours dominé par l'idée que cet intrus pourrait *ensourceler* ses bestiaux ou lui voler le beurre de ses vaches. La plupart des *têts* sont copieusement tapissés d'*irancelées* que l'on se garde bien d'abattre, parce qu'on croit qu'elles retiennent le mauvais air et préservent les bêtes des maladies. Dans le but également de *corrompre* le mauvais air, on avait soin, jadis, d'avoir toujours un bouc dans un coin de l'étable : il ramassait toute la pestilence. La puanteur naturelle de cet animal avait sans doute donné lieu à cette croyance... J'ai vu moi-même, il y a plus de vingt-cinq ans, de ces boucs à la Turpinière de La Pommeraye ; il en existe encore au moins un au Lg., à la ferme du Copigi. Mais cet usage tend à disparaître. Au Lg. aussi, dans beaucoup de fermes, on peut voir, suspendus aux chevrons des étables ou déposés sur les poutres, des rameaux de *fringonelle* et certains petits pots contenant une substance mystérieuse : toujours pour préserver les bestiaux des maléfices et des maladies.

Vol du beurre. — Au Lg., pour déjouer les maléfices des sorciers qui volent le beurre, les fermières ont soin de *tirer* leurs vaches dans un pot d'airain (cuivre jaune).

Pont. — Le Moulin de Pont, près Briollay. — Toute jeune fille qui peut réussir à monter sur la tête les quelques marches du Moulin de bois est la mariée dans l'année. Aussi c'est un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Bourgnier (ruche). — Un bourgnier d'abeilles ne se vend pas : cela se donne. Le vendre porterait malheur. (Lg.)

Lait. — Pour faire térir (tarir) le lait d'une vache, il faut lui appliquer sur l'ameil (le pis) une pièce de deux sous du côté pile, puis déposer au-dessus d'elle cette même pièce sur une poutre de l'étable.

Mars (premier). — A Pouancé, le 1er mars, au premier coup de minuit, tournée vers le midi, la jeune fille qui veut connaître son avenir dit :

Bonjour, Mars ; salut, Mars,
Fais-moi voir en mon dormant
Ce que j'aurai dans mon vivant.

Puis elle se recouche tout de suite, dit cinq *Pater* et cinq *Ave* et s'endort pleine de confiance. Dans le sommeil, elle voit en rêve l'annonce de son avenir. Un cercueil recouvert d'un drap mortuaire lui indique qu'elle épousera un veuf ; d'un drap mortuaire blanc, elle déduit qu'elle entrera en religion ; elle voit l'homme qu'elle aura pour mari occupé à un travail ou ayant une attitude se rapportant à sa profession.

IV

Culture

Bernar ou **Bernard** (By.), adj. qual. — S'emploie surtout avez le mot bois, — du bois bernard. Quel serait le féminin ? Quel est le vrai terme ? Vernard ? Vermard. Il se dit principalement du saule.

On distingue deux bois de saule, différents suivant la manière dont ils ont poussé, ont été nourris. — Le bois qui a poussé trop vite, avec une sève maigre, est tendre, à fibres molles : il n'est pas flexible, liant, ne se tord pas ; il est cassant. Si on coupe une branche, elle tombe à terre, tous ses petits rameaux se brisent, la branche elle-même casse net. C'est du bois bernard.

Le bois qui a poussé normalement, avec une sève nourrissante, est flexible, liant, se tord sans casser. Si on coupe une branche, elle tombe à terre, ses petits rameaux ploient, la branche reste entière. Le bois est franc (comme de l'osier).

Certains bois, comme le léard (léïard), sont toujours bernards ; d'autres, comme l'ormeau (l'umeau), sont toujours francs (ou souples, flexibles).

On distingue bien le saule bernard du saule franc. Le premier est vert comme cive (ou comme pôtée), la teinte de l'autre est plus brune. — Quand on coupe une branche à la serpe, la coupe du premier est cassée, déchirée ; celle du second est nette.

— « Va don' m'qu'rî ces beaux brins de saule-là, pour lier mes fagots. — Puh ! ils sont bernards, t'es pas foutu de t'en sarvir pour faire des hârts, ça plie point, ni n'se tord ; ça casse comm' du verre. — Pour faire ein manche de bro' (ou brok, au contraire) ou de râteau, ou de palle, choisis ben ta parche, prends pas du bois bernard, ça casserait comme du verre. »

Un autre caractère, c'est que les vers se mettent très vite dans le bois bernard, tandis que le bois franc reste très longtemps intact. Dès la seconde année, le premier est vermoulu et impropre à tout usage. Avez-vous remarqué quelquefois deux de ces vulgaires « chaires jonchées » à montants de saule ? L'une est restée propre et solide ; l'autre est toute piquée. J'en ai vu une, ayant cinq ou six ans de date, criblée de petits trous, comme des trous faits avec une grosse épingle. Avec mon ongle, sans effort, j'écorchais l'un des montants et, en tirant sur l'éclisse ainsi faite, toute une bande, longue et mince, se détacha. On eût dit une écorce de bois vert en sève ; par dessous se trouvait une couche de poussière blanc-jaunâtre et le bois apparut zébré d'innombrables petites galeries produites par les vers. C'était du bois bernard.

Blé. — Mj., Chal. — N. J'ai indiqué (Gloss.) que, dans le patois actuel, ce mot, employé seul, a exclusivement le sens de seigle. Autrefois et jusqu'au milieu du XVIII[e] s., on disait en ce sens : blé seigle. Mais blé était un terme générique et l'on disait aussi : blé froment. Je retrouve cette dernière expression, assez rare, dans le testament de Mathurin Bastard (cf. *Trépas de Loire*, *Sesme*) ; je lis :

« Item yceluy testateur à aussy donné et donne par ses presantes à Jeanne Le Compte, sa mère, veuve de René Bastard, quinze boisseaux de *bled froment* et trois grosse de lin d'été non broyé.

« Item veut et ordonne ycéluy testateur quincontinent apres son decesds il soit délivré aux pauvres de la parroisse de Saint-Maurille dudit Chalonne six boisseaux de bled seigle. » (1574.)

On retrouve ici l'usage de la *donnée*, qui s'est conservée à Mj. et à Chal.

Par acte en date du 26[e] jour de novembre 1690, passé devant Rabin et D. Roullet, notaires de la baronnie de Monstrelais, un autre de mes ancêtres, René Aunillon le jeune, marchand, à la Guyesse d'Orpeau, en l'isle de Chalonnes, achète entre autres :

« Item un autre lopin de terre labourable contenant à sepmer une mesure de bled fromant. »

C'est ce que nous appelons aujourd'hui une *mesurée*, ou le quart d'une boisselée.

Chou. — Au Longeron, pays de choux, comme tout le Choletais, c'est le grand chou vert qui est, pendant toute la saison hivernale, la base de l'alimentation des *aumailles*. On en distingue deux espèces principales : 1° le *chou à grous pied*, ou *chou à moulle* (à moëlle) ; 2° le *chou à vaches*, ou *chou à jit*. La variété de ce dernier, qui est cultivée de préférence, est à feuilles légèrement frisées. Il en est de même à Tout-le-Monde, tandis qu'à Montjean on ne cultive que la variété à grandes feuilles unies. Les *bichotes* (ou cœurs) des choux frisés sont réputées les plus délicates. Le chou lui-même serait plus goûté des bestiaux et plus résistant à la gelée.

Pour l'alimentation humaine, on s'en tient presque exclusivement, au Longeron comme à Tout-le-Monde, au gros chou-pomme (chou-poume) commun. On le plante en plein champ, au milieu des choux verts. Le chou pancalier, que l'on appelle *chou-ripouille*, est peu estimé ; on lui reproche d'être plus tardif et moins gros. Apparemment, on tient plus à la quantité qu'à la qualité. Il n'en est pas de même à Montjean, où le chou pancalier est autant cultivé que le *chou-poume*.

Dans les pays que je viens de citer, on cultive un peu partout quelques choux-fleurs. Quant au chou de Bruxelles, il n'est guère connu que de réputation, sauf dans les jardins bourgeois.

On sait que, dans la banlieue d'Angers, la culture du chou-fleur est une industrie maraîchère de la première importance.

V. Gloss. *Asseillonner*. — Autrefois, on plantait les choux-verts, ou choux à vaches, par cinq ou six rangées, sur une même planche. C'est ainsi que l'on procède encore vers Mj. et La Pommeraye. Au Lg., depuis vingt-cinq ans, on fait des *billons* ou *seillons* étroits, sur chacun desquels on plante une seule ligne de choux et, lorsqu'ils ont pris racine on les chausse, ce qui les rend plus vigoureux et assainit le terrain. Cet usage existe aussi à Saint-Augustin.

Chou-vert ; le chou dont, en Anjou, on fait la soupe dite vulgairement : la soupe aux choux, ou le bouillon de choux pour les malades, après une purge.

— Les *brocolis* — pron. bricolis — sont des choux-fleurs.

— Le cœur, les poussis et drageons des choux-verts sont les : *piochons* (asperges et épinards du pauvre).

Les meilleurs choux-verts sont les choux-*minets* ou à *dârées* (denrées, en paquets). Mais les dârées et les piochons viennent souvent (Choletais) de choux de Poitou, ou choux à vaches et même de choux à moëlle.

Décours. — V. Gloss.

Faucilles. — Dans ma jeunesse, avant 1870, toutes les faucilles avaient des dents, c.-à-d. des incisions très fines sur le tranchant. On croyait que, sans cela, elles n'auraient pas coupé. Depuis, on s'est avisé que les faucilles sans dents coupent tout aussi bien, sinon mieux, et que leurs coupures sont beaucoup moins douloureuses. On ne fait plus de dents aux faucilles.

Serait-ce de ces dents que l'on disait seier (scier le blé. A. V.) ?

Forge de Faucheur. — Autrefois, avant 1870, la *forge* de faucheur avait la tête plate et le marteau avait deux têtes en forme de biseau adouci. Il fallait beaucoup d'adresse à l'ouvrier pour battre sa faux. On a, depuis, imaginé de renverser les choses : c'est maintenant la forge qui est en biseau, tandis que le marteau a des têtes plates. L'opération du battage est infiniment plus facile. Il y a eu là une petite invention d'une grande valeur pratique.

Froment. — Espèces cultivées dans le département. (Abrégé.)

1. Froment plat roux, Poulard, blé Poulard, Aubron-rouge. — 2. F. plat blanc, Aubron, Gouape. — 3. F. plat-géant. — 4. F. renflé sans barbe, Gouape sans barbe, Gros blé sans barbe. —

5. F. renflé, Pétanielle. — 6. F. renflé gris, blé Poulard, blé à six carres, Aubron, Goua, Gouape, Gouâpe, Goise, Goile, Groi ; mais plus habituellement Gouâpe, mot celtique qui veut dire faucille, à raison de la disposition courbée de l'épi. — 7. F. renflé à barbes noires. — 8. F. renflé rameux, blé à mailloche, blé à miracle. — 9. F. barbu tremois, ou f. de trois mois, blé Trémois, petit f. blanc barbu. — 10. F. barbu blanchâtre, blé Joanet, blé barbu, f. gris à barbes, froment gris, froment breton blanc, barbichon. — 11. F. barbu rouge, f. breton, f. à six carres, petit f. breton, blé rouge, blé rouge barbu, petit barbichon. — 12. F. barbu, blanc velu. — 13. F. barbu, rouge velu. — 14. F. sans barbe, grand velu. — 15. F. sans barbe, grand blanc. — 16. F. sans barbe, gros Koeler. — 17. F. sans barbe de Talavera. — 18. F. sans barbe, gros grain, f. rouge. — 19, F. sans barbe, Saint-Laud, blé, f. de Saint-Laud, blé de Saint-Nazaire — 20 F sans barbe gris, f. trique, f. raque, f. razé. — 21. F. sans barbe grillé, petit f. grillé, petit rouge, petit breton sans barbe. — 22. F. sans barbe d'Alsace, f. rouge, blé triquet rouge, f. mousse. (M. Desvaux, *Bulletin de la Société Industrielle d'Angers*, 5e année, 1833, p. 115.)

Gaule à battre le blé. — V. Gloss.

Genêt. — Toutes les relations de la guerre civile qui désola la Vendée dans les dernières années du XVIIIe s. signalent comme un des traits caractéristiques du bocage vendéen les immenses champs de genêts dont il était alors couvert et qui servaient de refuge et d'embuscades aux populations soulevées. De ce fait, les armées républicaines eurent à vaincre des difficultés inouïes.

Ces champs de genêt se maintinrent pendant la première moitié du XIXe s., puis diminuèrent peu à peu devant les progrès de la culture. Aujourd'hui, ils ont disparu presque partout, au moins dans les terres arables. Cependant, de nos jours encore, au Lg., on voit, de ci et de là, qqs champs de genêts, même dans des quartiers propres à la culture et qui ont été cultivés naguère ; mais ils ne se rencontrent plus que sur les *terres minces*, c.-à-d. siliceuses et peu profondes, des bords de la Sèvre. Là, ils sont un moyen de tirer temporairement parti de champs où tout autre culture paierait à peine ses frais et de fixer les terres entraînées par les pluies.

Mais, autrefois, le tiers à peine du Bocage était couvert de genêts, même dans les sols les plus fertiles. Ce serait une grave erreur d'en conclure que, par incurie, ou pour toute autre cause, le tiers du pays n'était pas cultivé. Tout au contraire, il l'était autant qu'aujourd'hui, mais par une méthode différente ; les champs de genêts redevenaient à tour de rôle des champs de froment et ceux ci, après deux ou trois récoltes, étaient laissés en friche et se recouvraient bien vite d'une pousse drue de genêts vigoureux que l'on laissait croître pendant six ou sept ans avant de les arracher. Dans les clairières de ces halliers, on menait paître les bestiaux. On obtenait ainsi un maigre pâturage et qqs fagots de *fournille*, tout en laissant reposer la terre. Et, en effet, la terre se reposait, puisque, ensuite, presque sans fumure, on y obtenait de nouveau des récoltes abondantes. Nos vieux paysans avaient découvert par l'expérience un fait que les savants n'ont pu expliquer que dans ces dernières années, à savoir que les légumineuses engraissent le sol sur lequel elles végètent : les chimistes disent qu'elles y fixent l'azote par leurs racines. L'introduction du genêt dans l'assolement était donc justifiée. Ce n'était pas une culture intensive, mais le système était logique.

Gerbiers. — Les gerbiers, ou meules de gerbes, se font à Mj. et dans toutes les Mauges sur un plan rectangulaire : ils ont l'apparence d'une grange avec son toit. A Saint-Augustin, les gerbiers sont dressés sur un plan circulaire et ils affectent la forme d'une tour à poivrière, un peu renflée au milieu.

Haies. — A Mj. et dans toutes les Mauges, les haies sont plantées sur le sol naturel, ou sur une légère levée de fossé. Tous les trois ou quatre ans, on les coupe, en laissant de mètre en mètre environ une bonne tige d'aubépine que l'on plie ensuite après l'avoir incisée et que l'on attache aux tiges voisines avec des harts. C'est ce qui s'appelle *plesser* (piêsser) ou former. Dans le Segréen, les haies sont plantées au sommet de talus d'un mètre de haut, qui entourent les champs comme des murs. On ne *plesse* pas, et on coupe les haies au ras des talus.

Mauve. — Il existe deux variétés de mauves à tiges étalées, l'une à fleurs rouges, l'autre à fleurs blanches. A Montjean, on les appelle indifféremment : *Fouacier* et on ne les distingue guère. Au Lg., la mauve rouge est spécialement ordonnée pour les maladies des bestiaux, tandis que la mauve blanche est réputée pour le *chrétien*.

Moulin à venter (Tarare). — On sait que, pendant des siècles, nos ancêtres ne connurent d'autre moyen de nettoyer leurs grains après le battage que celui qui consiste à les *venter*, c.-à-d. à profiter du vent pour séparer les glumes et les menues pailles. Nulle part on ne disait : vanner, pour exprimer cette opération, car on ne faisait pas usage du van d'osier. A Mj., on se servait d'un paillon, duquel on laissait tomber une nappe de grain lorsqu'il faisait un souffle de vent ; on s'en sert encore pour les petits lots de grenailles. Au Lg., on pelletait le grain, c.-à-d. qu'on le lançait à une certaine distance, au moyen d'une pelle.

On sait aussi que ces procédés primitifs ont été partout remplacés par l'emploi des tarares et même des vanneuses à grand rendement annexées aux batteuses mécaniques. Même notre département possède, à Botz, une très importante fabrique de tarares, qui expédie par milliers ses appareils dans toute la France et même à l'étranger.

Mais, ce que l'on sait moins, c'est à quelle époque le tarare a fait son apparition dans notre région. C'est là un point d'histoire locale que je puis fixer et je crois être sûr que beaucoup seront surpris d'apprendre que la chose remonte aussi haut.

Mon père, Etienne Onillon, a possédé longtemps le premier moulin à *venter* qui ait paru dans le pays ; il n'en posséda même jamais d'autre pendant les quarante années qu'il exploita son petit bien du Croissement. Jusque vers 1870, ce moulin servit à lui-même et à tout le voisinage ; puis les jeunes générations de tarares pénétrèrent jusque dans ce recoin et mon père eut recours aux moulins des voisins, comme les voisins avaient eu recours au sien ; car la solidarité campagnarde n'était pas encore morte. Le vénérable ancêtre, devenu qq. peu bancal et poussif, fut relégué au grenier et n'en sortit plus qu'à de rares intervalles. Même il finit par être trouvé encombrant et fut malheureusement démoli — moi absent — vers 1885, après plus d'un siècle de bons et loyaux services. Car le digne vieillard portait gravé sur ses flancs sa date de naissance, et je la vois encore flamboyer dans ma mémoire : 1778 ! Il eût mérité d'avoir ses Invalides au musée archéologique.

Mon père l'avait ramené de l'île Meslet, où, pendant longtemps, il avait tenu une ferme en *parsonnerie* avec sa mère, veuve, et son frère ; et, maintes

fois, je lui ai entendu dire que ce moulin avait été acheté — sans doute à l'époque de la Révolution — par son grand-père à lui, René Onillon, alors fermier à l'île Ménard, lors de la vente des biens de Mme de Gohin, une vieille dame noble, dont on voit encore le logis au bourg de Mj., à l'entrée de la route de La Pommeraye.

Trop haut, trop large, il était, le primitif engin, et mastoc, et lourd, et lent à souhait : mastoc, vu qu'il était construit en panneaux massifs de cœur de chêne ; lourd, au point que deux hommes vigoureux mouillaient leurs chemises à le transporter dans l'aire ; lent, car, par suite sans doute d'un défaut de proportion entre ses parties, il n'*épiétait* guère, bien qu'il fît sagement et congrûment sa besogne.

Malgré tout, j'ose dire que c'était un chef-d'œuvre, quand je songe que ce *moulin à venter* de 1778 renfermait tous, absolument tous les organes essentiels de nos tarares actuels, desquels il avait aussi la forme générale : ventilateur à ailettes logé dans un tambour, entonnoir à trémie avec régulateur, jeu de grilles oscillantes, plan incliné à crible pour séparer les menus grains. Nos modernes constructeurs n'ont rien inventé de tout cela.

Je me rappelle que le mouvement de l'arbre moteur, actionné par la manivelle ou ânille, se transmettait à l'axe des ailettes non pas au moyen d'une roue d'angle, mais par l'intermédiaire d'une lanterne engrenant avec une de ces roues à couronne, dont les dents sont perpendiculaires à leur plan. C'est le mécanisme que l'on voit dans les moulins à farine et, parfois, dans les vieilles montres.

Ceci était déjà caractéristique ; mais, ce qu'il y avait de véritablement typique, de personnel, si j'ose dire, dans le vieux moulin, c'est la manière dont étaient produites les oscillations de la trémie et des grilles. Dans les tarares actuels, ces trépidations sont assurées par des excentriques ou des manivelles agissant sur des tringles, et elles sont longitudinales. Là, au contraire, elles étaient transversales et produites par un levier de bois qu'actionnait un organe spécial — génial en son genre — que je n'ai jamais vu ailleurs. Qu'on s'imagine, à l'extrémité de l'axe des ailettes opposées à celle qui portait la lanterne et monté sur cet axe, perpendiculairement à son plan, un épais disque de bois, dont une face était entaillée selon des surfaces triangulaires hélicoïdales, en sorte que sa surface latérale développée aurait représenté une crémaillère. C'est cet organe, sur lequel venait s'appuyer le bout du levier, qui imprimait à celui-ci un mouvement de va-et-vient, contrecarré par un ressort — toujours fixé sur l'autre côté du moulin. La fonte, et surtout l'acier, étaient chers à cette époque, et l'on voit que les maîtres ouvriers y suppléaient de leur mieux, qui n'était pas si mal. Mais, par exemple, avec ce système, il ne fallait pas s'aviser de tourner l'*ânille* à revers, car on aurait tout brisé.

Telle est l'histoire du vieux *moulin à venter* de 1778. Un seul point reste obscur : où Mme de Gohin avait-elle pris cet instrument, qui fit sensation à l'époque ? Tout indique que ce fut le chef-d'œuvre de quelque artiste local, qui a eu le tort de ne pas le signer, ainsi qu'il l'avait daté. On aimerait à savoir son nom, car, si l'engin est sorti tout armé de son cerveau comme de ses mains, ce fut vraiment un inventeur de génie. (R. O.)

Poire de Ah ! mon Dieu ! — Le jardinier d'un château (j'ai eu les noms), ayant remarqué parmi ses jeunes poiriers un sujet extrêmement fertile, le cultiva avec soin, mais en évitant qu'on le remarquât. Une année, il lui laissa tous ses fruits et, au moment convenable, il amena par là son maître, sans le prévenir. Celui-ci, mis en présence d'un arbre tellement chargé de fruits, s'écria : Ah ! mon Dieu !... D'où le nom donné à la poire, laquelle, de qualité médiocre, est peu cultivée, dans notre pays du moins. — Elle porte d'autres noms sur les catalogues.

Pois (haricots). — Les pois lèvent borgnes quand il mouille dessus et aussi quand on les *sume* dans les Rogations. — Long.

Prix. — Voir de curieux détails sur le rendement de la terre et les prix du *bled* froment, du seigle, du vin, aux années 1738, 39, 40. — Béhuard. (*Inv. Arch.*, II, S., E, 315, 316.) — Et commune de Saint-Martin-du-Fouilloux, 1751. — *Id.*, *ibid.*, p. 356, 58, 2. — Thouarcé, p. 376, 1.

Rang. — V. Gloss.

Rogations. — V. ci-dessus : Pois ; et F.-Lore nos II et III.

Tillard. — L'explication par : tortillard est intéressante, mais me paraît plus spécieuse que justifiée. En principe, je n'admets guère ces aphérèses d'une syllabe entière au radical d'un mot. Il est bien vrai qu'il y a une espèce d'orme dit : *tortillard*, très employé par les charrons pour les moyeux des roues, mais, justement, ce n'est pas le *teillard* de Mj., lequel, quoique très difficile à fendre, n'est bon qu'à faire des *cales de marmite*. L'orme tortillard a des feuilles petites, plus petites même que celles de l'orme commun ; le *teillard* a de larges feuilles, comme le tilleul : de là l'étym. que j'ai donnée. Le *tortillard* a une écorce verruqueuse, subéreuse et atteint rarement la grosseur du corps d'un homme ; les *teillards* ont l'écorce lisse et j'en ai connu qui avaient 1m50 de diamètre.

Pourtant, je me rappelle une anecdote qui militerait en faveur de l'hypothèse de votre correspondant. Un jour, feu mon père nous annonça qu'il voulait abattre « ein vieux léiard *teillard*, mousard, galmasseux », qu'il avait à La Pointe (un de ses champs). Mes frères et moi-même — je ne faisais pas encore d'études patoises — nous nous amusâmes beaucoup de cette accumulation d'épithètes truculentes et la phrase fut souvent répétée en famille.

Malgré cela, je ne crois pas à l'identité de *Teillard* avec Tortillard.

Quant au *Tillard* qui figure dans la comparaison de Tlm., ce ne serait pas le *Teillard* mj., comme je l'avais timidement proposé. Par une singulière coïncidence, je venais d'avoir l'explication vraie — ou du moins que je crois telle — quelques heures avant la réception de votre lettre. Je m'étais rencontré dans la journée avec mon collègue de Torfou M. B., qui est natif de Mazières, commune limitrophe de Tlm. Il me fit des compliments de notre Prospectus Spécimen. « Mais, ajouta-t-il, en le tirant de sa poche je dois vous signaler une petite erreur que vous avez faite au mot *Tillard*. Je connais bien la locution relevée ici ; mais à Mazières on dit : Ferme comme ein petit *éiard* c.-à-d. comme un petit peuplier. Vous entendez bien : *éiard* avec liaison du t final de l'adj. petit. »

Cette histoire, à mon sens, prouve deux choses : 1° qu'il est bien difficile d'établir sans conteste une étymologie ; 2° que le peu de nos études patoises que nous avons présenté au public a déjà intéressé maints lecteurs et suscité quelques réflexions. Ce dernier résultat ne peut que nous être agréable et la première constatation n'est pas pour surprendre de vieux routiers comme nous. (R. O.)

Labour. — Quand on laboure un champ disposé en sillons, afin de donner plus de guéret, on

attaque avec la chêrrue le seillon par le mitan (se dit : on lève le sillon) et on prend ainsi la grousse râ, ensuite on revient et on reprend la basse râ, en ayant soin de passer à coûté de la première râ et de laisser une *borionure* (petite bande de terre en crête). « C'ée fait-t-à l'esprès pour donner pus de guéret que si n'on repassait par le même endret. » (By.)

Moisson. — Faut faire ben attention pour seiller (ou : scéier, scier) le blé (froment). Si on le coupe pas trop mûr, le grain est clar (clair, brillant, de belle couleur normale) ; mais, si on le cueille trop mûr, le grain est glacé (de couleur terne, gris comme du seigle) et a moins de valeur ; si on le serrait pas assez mûr, le grain serait retiré (plissé, maigre) et vaudrait encore moins. (By.)

Semer. — Pour semer le blé en sillons, on se sert d'une grouette (pron. ghérouette, de grou, d'où agrou, agrouer, aghérouer), petite charrue à deux épaules et deux oreillons, montée sur une paire de rouelles (petites roues). A Epinard, on dit un *vau*. (Pour semer à plat, on prend la charrue ordinaire.) On « passe » d'abord la ghérouette et on obtient un « râ », ensuite on revient à coûté et on a un autre râ ; entre ces deux râs, deux petites crêtes de seillon, puis on sème, et ensuite, pour couvrir le grain, on « rabat la tête » du sillon à l'aide d'une petite herse appelée *journalière* et le sillon est arrondi. — Dans une petite valoirie, ou une petite biquerie (au Lion-d'Angers, une petite clouserie — petite maison, avec, tout au plus, 40 ou 50 boisselées de terre — ; au-delà, surtout à partir de 80 ou 100 boisselées et plus, c'est une ferme ; au Lion, à Pouancé, une métairie), comme on n'a pas de cheval et pas de journalière, des femmes vont, avec un rateau, « émotter » les crêtes du sillon et recouvrir le grain. (By.)

Quand on laboure avec la charrue ordinaire un champ pour y-i semer (planter) des pataches, on trace une râ (raie qui formera la raise) en rejetant la terre d'un côté ; puis on trace à côté une autre râ, en ayant soin de laisser un petit espace entre les deux, une *borionière* ou une *boronure* (V. ci-dessus, *Labour*). On met la patache dans l'angle et on rabat la terre avec une herse, ce qui enveloppe la patache et fait le sillon. Cette borionure est surtout laissée pour que la terre rejetée de la première raie ne retombe pas dans la deuxième.

Vigne. — On ne confond pas (à By.) provins et pingettes (plongettes).

Pour le provins, coucher la souche en terre, faire sortir un rameau (ein serment, sarment) qui remplacera le vieux cep.

Pour la pingette, courber un rameau, l'enfoncer en terre et faire sortir l'extrémité ; inciser à mi-bois la partie courbée en terre, afin de provoquer la formation de racines ; la deuxième année, séparer du pied-mère le nouveau cep.

— Quiens ! ergard'-lé donc, li là. A-t-i l'ar d'ein Coco-bat-l'z-œufs qui pêche les poules par la queue !

— Oh ! non la vigne n'a pas souffert (de la neige et du froid de ces derniers jours — 30 avril 1908) ; les bourgeons (ou les yeux) étaient côre en mousse. La vigne est toujours assez avancée. J'ai toujours entendu dire aux anciens : Les bourgeons d'avril n'ont jamais fait kerver (crever) les poérsouées (pressoirs).

V

Dictons

Adroit. — Il est adroit de ses mains comme un cochon de sa queue. (Sal.)

Amen, pour les moines ;
Ainsi soit-il pour les imbéciles. (Je vois là une sorte de rime : amen, moines ; il, imbéciles.)

Argenton. — Il y a longtemps que je n'ai été à Argenton ; — j'ai besoin d'aller à Argenton : — c.-à-d. : je n'ai plus d'argent, il faut que je m'en procure. On a joué ainsi sur le sens des noms de plusieurs villes. V. Laval. — Cf. M. d'Argencourt.

Avort. — « A Avort, le diable est mort. » Dicton popul. — Avord, fontaine. V. la note de M. Boreau sur la propriété des eaux de cette fontaine. (*Société d'Agricult.*, 2e série. I, p. 316. — Mén.) V. aussi Folk-Lore, III, à Fontaine.

Billot. — Traîner le billot. — Aller à confesse plusieurs fois avant de recevoir l'absolution. (Jal.)

Brife. — Aller, agir de brife à volée (sans réflexion. — Sal.). V. Gloss.

Briolay. — « Si quelqu'un a la tête lourde, on dit : « C'est la tour de Briolay. » Si on craint la privation de qqch., d'après Tartifume : « J'aymerais mieux que la tour de Briolay fût tombée. » — Cette tour fut, dit-on, bâtie par les Anglais. (Ménière.)

Bossus. — Il a fait cela à lure-lure, comme le bon Dieu fait les bossus. (Sal.)

Bourrique du diable. — Saoul comme la bourrique du diable. (Sal.)

Chandelles. — V. Gloss.

Chat. — Quatre chandelles, comme pour l'enterrement d'un chat
— Acheter chat en poche (à l'aveugle).
— Faire de la bouillie pour les chats (peine perdue). (Sal.)

Cheminard. — Lorsque qqn a raconté une histoire plus ou moins terrible, on dit : « Quelle horreur, M. Cheminard ! » — Fu. — Origine oubliée.

Chopin :
« I parle comme un chopin,
« Il ouvr' la goul' et i n' dit ren ! »
N. — Il y a une rue, à Angers : Chopin, célèbre avocat. Est-ce une allusion... narquoise ?

Cossu. — Il est cossu, c'est comme un chien qui n'a point de poils. (Sal.)

Cul du chien. — Il fait noir comme le cul du chien. (Sal.)

Darue. — Attraper la darue. — Ne rien prendre (les pêcheurs de lune). (Sal.) V. Gloss. et F.-Lore, III, IX, et Zigzags.

Diable (le) **d'Anjou**. — « Toute la chatellenie de Champtoceaux est des enclaves du pays d'Anjou, quoique au spirituel elle soit sujette de l'évêque de Nantes ; c'est ce qui a donné lieu au vieux quolibet de ces quartiers : « Là, nous sommes au Dieu de la Bretagne et au Diable d'Anjou » ; d'autant que les habitants de ces marches, comme étant d'Anjou, paient l'impôt du sel dont les Bretons sont exempts. » (*Description de l'Anjou*, par Barthélemy Roger. — Cité par l'*Anjou historique*, 6e an., no 6, p. 607, note.)

Dictons. — J'allais à Jallais ; j'ai rencontré le curé de Jallais ; il m'a demandé eyou que j'allais : je illi ai dit que j'allais à Jallais. (Mj.)

— « Curé de Pellouailles,
« Qu'as-tu fait de tes ouailles? »

Les mauvaises langues ajoutent : Seigneur, bêtes vous me les avez données, bêtes je vous les rends. Que votre saint nom soit béni !

— Simp' comme une rôse de chien.

— Les lièvres ont pissé dessus, — en parl. des grappes rousses. (Lpc.)

— « De mon pays je suis.
« Point sot ne suis. » (Bg.)

— « On te dirait que le bon Dieu a nom Jacques que tu le créerais. » (Se dit à une personne bobée, crédule, superstitieuse.) Z. 151.

— « Regarder nouér comme ein four chauffé de guertes. » Z. 150.

— « Petit enfant, petit tourment ;
« Grand enfant, grand tourment. »

(Enfant pichot, pichoto peno, grand, grand peno. *Mireille*, 262, 4.)

— « Tu as faim? Mange ta main, garde l'autre pour demain. »

— « Il pleut? Bah ! Il en faudrait plus que ça pour chauffer un four. »

— « Il mange des pissenlits par la racine. » Il est mort.

— « Couteau qui coupe comme les genoux d'une nonne. »

— Trois oies, deux ageasses (pies), une créature (femme), ça suffit pour faire une foire. (Fuilet.) Critique de leur bavardage.

(Les Dictons suivants sont tirés de Bruneau DE TARTIFUME, *Philandinopolis*, pages 459, sqq.)

— (Les Angevins) veulent-ilz dire que quelque lieu est de nul revenu, ilz diront : C'est la cure de *Saint-Ouvron* (Evroult), cent solz de perte et bien servie ; d'autant que cette cure, qui est en la Cité, près du chasteau d'Angers, n'a que fort peu de revenu.

— Si, en quelque trafic de jeu, il se rencontre qu'aucun n'ayt perdu ni gaigné, ilz l'appelleront incontinent *Marchand de Sainte Croix*, qui n'aura ni perte ni gaing. — Sainte Croix est unne des douze parroisses d'Angiers, dont les marchands ayment mieux bailler à prix de port et sans gaing que de manquer à vendre.

— Voyent-ilz aucun qui n'assagisse aucunement, lz diront au-sitost : *Il est du Loricard* (V. Gloss.), c'est-à-dire vieil premier que (avant que) d'être sage. Loricard est la rue qui commence à la porte Chappelière et conduit au port Ligné. En ceste rue furent deffaictz les quatre enfants de Conan, duc de Bretagne (suivis de plusieurs Bretons), par Foulques Nerra, comte d'Anjou, lesquelz enfans, pour estre grands et aagés, montrèrent qu'ilz n'en estoient pas plus sages. Depuis, ce mot de Loricard et Loricards a esté usité en Anjou pour un espion ou espier, ou attendre l'occasion de faire ce que l'on desseigne. Car lesdits enfants de Conan et Bretons y loricardaient pour surprendre la ville et chateau d'Angiers (p. 461).

— Lorsque les Angevins veulent acertener quelque chose avoir esté promptement exécutée, ils disent : *Sont les mattines de l'Esvières*, aussitost sonnées, aussitost dictes. L'Esvière est un prieuré qui dépend de l'abbaye de la Trinité de Vendosme. Auquel les religieux se contentent, ou se sont contentez de faire sonner mattines seulement, de façon que, mattines y estant sonnées, elles y sont, ou ont esté, aussi tost dictes (*id.*)

— Si les Angevins se rencontrent avec quelque homme qui face du sourd, ou bien qui se face tirer l'aureille à faire ce dont ilz le sollicitent, ilz diront à l'instant : *Il est de Rochefort*, il a les aureilles massives. Rochefort est un haut rocher près la rivière de Loyre, sur la cime duquel y a eu un fort chasteau qui a donné beaucoup d'affaires à la ville d'Angers et pais d'Anjou (p. 462).

— Si quelqu'un a les jouës plus grosses que les autres, ou qu'il soit jottu, on dict en Aniou : *Il est de Joué*, et non pas de Gonnor, qui sont deux villages entre les Mauges et le fleuve du Layon (*id.*).

— Si l'Angevin aborde un homme de Chalonne, il l'appellera par gausserie *Marpalves*. Chalonne est un bourg sur la rivière de Loyre, distant de quatre lieues d'Angers, auquel antiennement estoient adorés Mars, Pallas et Vesta. Un jour y fut trouvé une médaille sur laquelle estoint : *Mar. pal. ves* Un dudict Chalonne, qui s'estimoit des plus habilles et entenduz, se mint à en faire la lecture. et sanz prendre garde aux poinctz, assembla le tout en un mot, et asseura qu'il y avoit Marpalves, mot qui, depuis, est demeuré aux habitants de Chalonne. (464-5.)

— Si on estime gratifier un Angevin et lui faire quelque traict de récréation, il dira librement : *C'est la drollerie des Ponts-de-Cée*... Elle est toute remplie et environnée de moulins. Les meusniers, donc, de ceste ville auront voulu faire quelque chose pour se recréer, qui n'ayant eu la grâce requise, a ceste cause aura été nommée la drollerie des Ponts-de-Cée... Le roy de France la print le 7e d'aoust 1620 sur la royne sa mère... Ce furent lors de bonnes et vrayes drolleries qui doibvent conserver cest antien quolibet : C'est la drollerie des Ponts-de-Cée, *ils estoient quatorze à porter une ardoise*. C'est- -dire ils estoient asses de monde aux Ponts-de-Cée, toutesfois ils ne firent rien qui vaille (p. 466).

— A ceux qui promettent à un créancier angevin qu'il ne doibt craindre, d'autant que son debteur est solvable, le creancier dira, s'il en doubte : *Ou prins sur la roche d'Hérigné*. La roche d'Hérigné est près desdictz Ponts-de-Cée, sur laquelle ne se sème ni augmente aucune chose. Par ainsi qui n'a recours que sur icelle est assuré de perdre sa debte (p. 467-8).

— L'Angevin rencontrant une dame qui a quelque chose d'acquis dira librement : *Elle est de Doué*, car elle est bien godinne. Pour ce que les femmes et filles de ce lieu ont je ne sais quelle mignotise particulière qui prend, a prins ou surprend les espritz qui affectent, désirent et prisent la servitude, la science et la tromperie (p. 468).

— Si quelqu'un faict sa vendition la meilleure, on dict : *Il est des niaiz de Soulaine*. Il ne se trompe qu'à son profit (469).

— Void-on, en Anjou, un homme qui escript mal, on dira franchement : *Il est des clercs de Montreul-Bellay*, il boit mieux qu'il n'escript. Il est à croire que les praticiens de ceste petite ville se sont pleuz davantage aux collations et desbauches qu'à l'escripture (469).

— Ceux de la ville de Saumur n'ont été exempts de leur quolibet. Ils sont appellés *tallonniers de Saumur*, parce que les Saumurois estant assis su unne boutique ou ailleurs, jouent incontinent du tallon. Aussi, quand on ne veut rien promettre, donner, jouer ni parier, on dit : Je prometz, donne, joue ou parie ce qui se joue à Saumur (469-70).

— Sur la levée (à) quatre lieues de Saumur, y a un bourg appelé les Rousiers. S'il y a quelqu'un, en Anjou, qui fasse mal ses affaires, on dira incontinent : *Il est logé aux Rosiers*, ou bien : *Il plante des Rosiers*, voulant signifier que cestuyci, ou bien selui-là fait plusieurs emprunts et ne craint de c'endebter. Le Rosier a la fleur de l'espine. La fleur est au prester, l'espine est au rendre. C'est pourquoy l'Angevin dict :

« Au prester cousin-germain,
« Au rendre filz de p... » (470.)

— Il y a, en Anjou, un village qui se nomme Vernantes. L'Angevin qui se plaist aux sincoppes dict que les femmes sont de *Vénantes*, pour ce que les femmes sont subjectes de lascher leurs ventz couliz, qui se prennent plustost avec le nez qu'avec un quarelet (471).

— Lorsque l'Angevin veut honorablement ne promettre rien, il dict : Je promets, donne et gage ma *rente de Baugé*.

— Si l'Angevin veult dire que quelqu'un est sans puissance, il le compare aux rentes de Foudon, qui n'ont ni force ni vertu. Foudon est un village distant d'Angiers de trois lieues ou environ (471).

— Les habitants de La Flèche, pour estre gausseurs, rieurs et moqueurs, ont été dictz : *Copieurs de La Flèche*. Leur langue satirique est si subtile et prompte que l'homme est plus que parfaict qui s'en peut garentir (472).

— Duretal n'est pas oublié, car on dict, en Anjou, que *la teste de la femme* est faicte à Duretal (472-3).

— Après, on va aux *Jobbes de Morannes*, qui est un des plus beaux bourgs d'Anjou. Celui-là est recogneu pour *Jobbe* qui manque d'esprit (473).

— De Morannes, en descendant le fleuve de Sarthe, on vient en la parroisse de Briollay, en laquelle y a unne tour fort antique bastie par les Anglois. Lorsque quelqu'un a de la pesanteur, on dict : *C'est la tour de Briollay*.

— Si on craind la privation de quelque chose, on a incontinent en la bouche : J'aymerois mieux que la tour de Briollay fust tombée (473).

— Le bourg de Cheffes, qui est de l'aultre costé de la Sarthe, est recommendé à cause de ses *oyes-rouges*. Non pour ce que les oyes du lieu soint d'aultre couleur que les aultres, mais à cause que ledict bourg porte pour armes : d'argent avec une oye de gueulles (474).

— Si on veut dire que quelqu'un a beaucoup d'argent, on dict : *Il est d'Argenton*, qui est un bourg entre la Sarthe et Maine.

— De la ville de Chateaugontier, on dit : *Tournetoy, vire Chateaugontier, tu voyras Craon.*

Les branles de Crannois sont en grande vogue. — Quand on veult dire qu'on a esté promptement expédié en quelque affaire, on use de ceste façon de parler : « Je suis de l'amenée (ressort d'un bailli) de Craon, je suis des premiers dépeschez. » Lorsque les Assises d'Anjou tiennent (elles durent quinze jours consécutifs, quatre fois l'an), le ressort de Craon, dit l'amenée, doibt comparoir le premier jour desdictes Assises. Ainsi, l'amenée de Craon est la première expédiée.

La seconde amenée est Chateaugontier. A ceste cause, on dict : Tourne-toy, vire, Chateaugontier, tu voyras Craon, ou l'Amenée de Craon, qui est dépeschée, il faut que tu ailles après. Car Chateaugontier ne scauroit voir Craon, qui est distant de quatre lieues, ou environ.

— On dit aussi : *A la guerre de Craon*. Les seigneurs de Craon ont toujours fait des leur. (L'auteur en donne plusieurs preuves.) (*Id.*, *ibid.*, 477-8.)

— Quand on veut rire de quelque chose, on dit, en Anjou : *C'est une prophétie de Bené :*

« C'est quand on attribue et donne
« Plus qu'il ne faut à la personne. »

— Lorsque quelqu'un veut rentrer en un lieu qu'il a laissé, on luy dict :

« Nous sommes de Saint-Lambert,
« Qui sort de sa place la perd. »

— Après les rencontres qui se font des lieux, les Angevins n'oublient les personnes ni leurs actions. Il y a eu, en Anjou, un maître Pierre Fayfeu tellement recommandable par ses facéties que Charles DE BOURDIGNÉ a faict imprimer (à) Angiers sa vie plaisante, en 1532. On y dict encore : *C'est un mestre Pierre Fay-feu*, lorsqu'on veult recommander quelqu'un pour être de plaisante et joyeuse conversation...

— Si, en une compagnie, se rencontre un punez, on dit qu'il ressemble au sus (sureau) qui pue des deux bouts... (503).

Dindons. — Il est comme les dindons à M. Maillochau ; il ne dit rien, mais il n'en pense pas moins. (Sal.)

Etêter ses choux. — V. Gloss.

Fil. — Donner du fil à retordre. (Avoir un caractère difficile.) Sal.

Filles. — Historien consciencieux, je dois rapporter ici quelques dictons locaux qui ont trait aux jeunes personnes du beau sexe. Ils manquent plutôt de galanterie ; mais je m'en lave les mains comme feu Ponce-Pilate.

Les filles de Maligné, village de Martigné-Briand, ont le malheur entre les jambes, au dire de toute la région. A Mj., on attribue cette même infortune aux filles de Belligné, commune de la Loire-Inférieure, voisine de l'Anjou. On remarquera l'assonance.

Les filles de Saint-Paul-du-Bois ont le nombril jaune, à ce que prétendent les mauvaises langues des environs. Ce serait un défaut moins grave.

Les filles de la Basse-Ile, gros village de *brayeux* de lin et de chanvre, situé dans la grande île de Chalonnes, passent pour se marier toujours trois fois ; la dernière fois, c'est à l'église ; la seconde fois, c'est à la mairie ; mais la première fois c'est au bériandier. Les mœurs de jadis justifiaient peut-être ce dicton, mais on peut bien dire qu'à l'heure actuelle, c'est une infâme calomnie.

Enfin, si l'on en croit le dicton longeronnais, les *feilles* du Longeron n'ont ni ventre ni tétons. Toutefois, il y a à cette règle des exceptions saillantes. V. *Fistonneaux-dorés*, au Gloss.

Fournée. — Il me regarde noir comme si j'avais mangé un pain de sa fournée. (Sal.)

Galivas. — Tout pêle-mêle et galivas. — Sans ordre. (Sal.)

Goule. — Avoir la goule enfarinée. Brûler de dire un secret. (Lorsque Pierrot est enfariné, il est près de parler ?) (Sal.)

— Se battre la goule. Se vanter. (Sal.)

Grain. — Quand quelqu'un se promène les mains derrière le dos, on lui demande : Vous avez donc encore du grain à vendre ?

Gras de jambe. — Ça fait un joli gras de jambe ! — Ironique. — C'est bien profitable. (Sal.)

Grègne. — Grigne. V. Gloss.

Guérouée. — V. Gloss.

Jeudis (les trois). — Chez nous, quand il s'agit d'une promesse peu réalisable, on en renvoie l'accomplissement non aux Calendes grecques, mais à la Semaine des trois Jeudis. C'est qu'on ne connaît pas la Semaine des trois Dimanches d'Edgard Poë, et peu ou mal son succédané, le Tour du Monde en 80 jours de J. VERNE. (V. le *Musée des Familles*, année 1863-64, p. 193.)

Juge. — En marge d'un procès :

« Le juge vendange,
« Le greffier égrappe ;
« Le sergent n'a rien, si ne leurs échappe. »
(1496-1517. — *Inv. Arch.*, H, 86, 2, m.)

Marée. — Vendre la marée fraîche. — Dire un secret. — Bavard comme une poissarde.

Midi. — Quand on entend midi — et mieux, l'angelus — sonner, on dit proverbialement : Encore ein cochon de pendu ! — Le cochon, c'est... le sacristain, pendu à la corde de la cloche !

Paillon. — Donner son paillon. — Remercier un prétendant. (Sal.)

Pêcheurs. — Tu vas prendre la carpe borgne et le brochet boiteux. (Gouaille proverbiale entre pêcheurs. Mj.)

Pentecôte. — Il se tient dret comme une Pentecôte. (Sal.)

Pirons. — Ce sont les pirons qui mènent les oies aux champs. — Les jeunes gens sans expérience veulent mener les vieux. (Sal.)

Pluie et soleil. — Quand des rayons de soleil tombent avec la pluie, on dit de ce mélange :

« La Sainte Vierge qui boulange
« Du pain pour ses anges. » (Sal.)

Poignet. — V. Gloss.

Ponhut. — V. Gloss.

Porte-de-prison. — Il est agrâlant, c'est comme une porte de prison. (Sal.)

Pourée. — Je m'en f... comme de la pourée qui n'a point levé. (Sal.)

Pruneau (riche comme). — V. Gloss.

Prusse. — Travailler pour le roi de Prusse (peine perdue). (Sal.)

Quatre-épées. — Il écarbille les yeux, c'est comme un Quatre-épées qui chie des carreaux de vitre — ou des macres. (Sal.)

Quenion. — Il a mangé la vache à *Quenion.* Celui-ci était un célèbre usurier qui a ruiné cent familles. Se disait en voyant un homme de piteuse apparence, d'un quasi-mendiant. (Lpc. Lbh.)

Sainte Monique. — De quelqu'un qui est plus joué qu'il ne paraît on dit : Il est comme Sainte Monique il a l'esprit caché. (Pourquoi ?)

Sans-amis. — Il s'appelle *Sans-amis* comme le chien de la Grande Brosse. — Se dit d'un homme de caractère difficile(Sal.)

Sardines. — Se faire marchand de sardines la veille de Pâques. — Venir trop tard. (Sal.)

Sonneurs. — Les sonneurs d'Angers. « La multitude des temples, églises, aqbayes, couvents, chapelles et oratoires, dit Bruneau DE TARTIFUME, au XVII[e] s., y sont et s'y bâtissent de jour en jour en si grand nombre que toute la ville se peut bien et à bon droit appeler une église. » De là le dicton : *Les sonneurs d'Angers.* (PÉAN DE LA TUILERIE, p. 13. note.)

Soupe au lait. — Il s'enfle et tombe comme une soupe au lait. (Sal.)

Talon-jaune (Ths.), s. m. — Une fille qui a ses talons jaunes est une vieille fille ; on la distingue d'une jeune en se servant de cette expression.

Talouner (Ths.). — Talouner son sabot, en parl. d'une fille, devenir mère. « Alle a talouné son sabot. »

Vache. — Il en fait de cas, c'est comme une vache d'un poulain. (Sal.)

— Il s'entend à cela comme une vache à ramer des pois. (Sal.)

Vieille, s. f. — Dicton. Biser le cul de la vieille, — être capot au jeu de cartes, — ne pas faire un point au jeu de boules. — C'est le comble de l'humiliation. On fait semblant d'aller chercher la Une-Telle,

« ?.. Horrible compagnonne,
« Dont le menton fleurit et dont le nez trognonne »,

pour l'exécution de la pénitence. — Dans certain jeu de boules que je connais est appendue au mur une photographie, ad hoc, que l'on vous force à embrasser.

Vierge (Bonne). — Quand le soleil brille en même temps que tombe une petite averse, comme il arrive par les temps orageux, c'est que la Bonne Vierge boulange. (Mj.) — Au Lg., dans le même cas, on dit :

« La Bonne Vierge boulange
« Du pain pour ses anges. »

Villes. — Dictons, Calembours sur leurs noms. *Laval.* Partez pour Laval (l'avalle), dit-on quand on boit. — *Niort.* Prendre le chemin de Niort, — Nier. — D'*Argencourt.* M. d'Argencourt, — un pauvre. — V. au Glossaire : *Versailles*, *Marilais*, *Violette*, *Montrelais.*

Vinette. — Tu n'as que d'aller avec ce que t'as de vinette de serrée. (Sal.)

Supplément

1. — *a*) Li meillor archier en Anjou. (XIII[e] s.)
b) Les meilleurs archers en Anjou.
Les meilleurs sauteurs en Poitou.

3. — Des Tourangeaux, Angevins,
Bons fruits, bons esprits, bons vins.

4. — *Madamo d'Anjou.* — C'est ainsi qu'on appelle, en Provence, une personne prétentieuse. C'est probablement une allusion aux dames angevines de la cour du roi René.

5. — *Li sonneor d'Angers.* Les sonneurs d'Angers (XIII[e] s.)

N. — La ville d'Angers renfermait un si grand nombre de chapitres, de communautés ,de couvents et de moines qu'on y entendoit sonner continuellement les cloches, sans que les mœurs en fussent plus édifiantes.

On dit encore, en proverbe :

« D'Angers les sonneux,
« De Nantes les pluvieux. »

6. — *Les Bagauds d'Angers.* — Dicton tombé en désuétude et que Ménière dit pouvoir être traduit par pillard, voleur.

« Les *Braguards* d'Angers
« Sont les écoliers. »

N. — Braguer ou faire brague, c'est « se divertir, folâtrer. » (DE SOLAND.)

« La salade et les œufs durs,
« Voilà le repas de Saumur. »

10. — « A Avort,
« Le diable est mort. »

11. — « Quand on entend sonner à Denée,
« C'est de la pluie assurée. »

N. — Usité dans les communes voisines de Denée, telles que Mazé, Murs et Soulaines.

12. — « Si tu as des écus, Montrelais (montre-les).
« Belles filles, Marillais (marie-les).

13. — *Les Jobs de Morannes.* (V. ci-dessus.) Ils passent pour avoir attaché une corde au clocher, afin de déplacer l'église.

15. — *Les Berlaudins de Soulange.* — Ménière dit que ce mot vient de berlaud, c.-à-d. aimant le brelan. En Anjou existe le substantif : berlauderies, farces. Il semble que Berlaudins voudrait dire farceurs.

(N. — Les numéros qui manquent : 2, 7, 8, 9, citent des dictons que j'ai donnés moi-même.)

Extrait de : *Blason populaire de la France*, par H. GAIDOZ et Paul SÉBILLOT. — Paris, Léopold Cerf, 1884.

VI

Formulettes

1

On appelle ainsi de naïves poésies enfantines, le plus souvent chantées, ou simplement psalmodiées. On s'en sert pour trouver, par éliminations successives, celui qui sera le *loup*.

Pour ce faire, les joueurs étant rangés en cercle, l'un d'eux, le plus âgé, par exemple, procède ainsi. Supposons six joueurs, lui compris, et prenons la formulette :

Ponds un, ponds deux, ponds trois,
Du bois ;
Ponds quatr', ponds cinq, ponds six,
Du buis ;
Ponds sept, ponds huit, ponds neuf,
Du bœuf.

Il prononce :

Ponds un, en désignant au mot un, lui-même, nº 1			
ponds deux,	—	deux	le nº 2
ponds trois	—	trois	— 3
Du bois ;	—	bois	— 4
Ponds quatr'	—	quatr'	— 5
ponds cinq,	—	cinq	— 6
ponds six,	—	six	— 1
Du buis ;	—	buis	— 2
Ponds sept,	—	sept	— 3
ponds huit,	—	huit	— 4
ponds neuf,	—	neuf	— 5
Du	—	du	— 6
bœuf	—	bœuf	— 1

Le nº 1 est éliminé. Il continue de même pour les cinq qui restent celui sur qui tombe le mot bœuf étant éliminé jusqu'au dernier. — Remarquez que l'on prononce : Du et Bœuf séparément.

Le dernier est le loup.

2

Ponds un ponds deux ponds trois
Du bois ;
Ponds quatr' ponds cinq ponds six
Du buis ;
Ponds sept ponds huit ponds neuf.
Du bœuf.

3

Pour indiquer le loup au jeu du loup caché :

Une deusse troisse, quatre.
Jean Desbois a voulu me battre,
Dans la pâture à sa vache,
Sa vache a levé le cul,
Jean Desbois s'est encouru.
Il a dit quand y m'verrait
Qu'y m'ficherait un coup de bonnet
Quand y m'a revu,
Y m'a fichu son bonnet au cul.

4

Petite pomme d'or de la République,
C'est un Dieu qui nous fait enfants.
Allons, mes amis,
La guerre est finie.
Petite pomme d'or
Sortira dehors.

5

Uni, unelle — Ma tante Michelle —
Des raves, des choux — Des raisins doux —
Ne passez pas par mon jardin,
Mistouflet, à vêpres,
Qui chante comme les prêtres.
Pimpon d'or, la plus belle, la plus belle,
Pimpon d'or,
La plus belle ira dehors.

6

Un, deux, trois — j'irai dans les bois —
Quatre, cinq, six — pour cueillir des cerises —
Sept, huit, neuf — dans un panier neuf —
Dix, onze, douze — elles seront toutes rouges —
(Dit par les petites filles)
Un, deux, trois — déculottez-moi —
Quatre, cinq, six — relevez ma ch'mise —
Sept, huit, neuf — tapez comme un bœuf —
Dix, onze, douze — mes fesses seront toutes rouges.
(Dit par les petits garçons)

7

Un, demi deux, demi trois, demi quatre,
Jean Dubois a voulu me battre ;
Il a pris de la salade ;
Il a dit, s'il m'attrappait,
Qu'il m'donn'rait un coup d'bonnet.
La vache a levé le... (front),
Jean Dubois s'en est encouru.

8

Un, demi deux, demi trois, demi clos,
Jeanne Tatar, moutard, gigot.
Tire bibine et galetou,
Plou !

9

Une poule sur un mur,
Qui picote du pain dur,
Picoti, picota,
Lev' ta queue et pis t'en va.

10

Petit oiseau d'or et d'argent,
Ta mère t'appelle au bout du champ,
Pour y manger du lait caillé,
Que la souris a barbotté
Pendant une heure de temps.
Va-t'en !

11

Pour les toutes petites

A la ronde des petites filles,
On y danse à la gaunille,
Pt ! — (Elles s'accroupissent.)
— A la ronde des petits gars,
On y danse à Nicolas.
Ah !

(Elles s'accroupissent ou lèvent les bras en l'air.)

12

— Pomm' de reinette et pomm' d'âpi,
D'âpi, d'âpi rouge ;
Pomm' de reinette et pomm' d'âpi,
D'âpi ,d'âpi gris.
J'aime mieux (chanté) :
— Pomm' de reinette et pomm' d'api,
Cadvill', cadvill', cadévillé rose ;
Pomme de reinette et pomme d'api,
Cadévillé rose et cadévillé gris.

N. — Reinette ou Rainette (prononcez Reinette).

— Cadville est pour Calville (qu'on prononce Caduille).

13

Fragments à reconstituer

Uni, uno, que de zi, que de zo,
Ra-co.

14

Une demi deux, demi trois, demi clou,
Târ na tar ni tar gigou,
Tiri, biri et Galoton,
Plon ! (Pouancé.)

15

Un, demi deux, demi trois, demi clôs,
Ventre à terr', tends les gigots,
Hardi, bibi, et galopons,
Plon !
(Villevêque.)

N. — C'est le trot, le galop, la chute.

15 *bis*

— Loup, y es-tu ?

Départ ou engagement. Toutes les petites filles nt rangées en ligne, celle qui engage au milieu le loup en face :

Un, deux, trois, j'irai dans les bois,
Quatr', cinq, six, pour cueillir des c'rises,
Sept, huit, neuf, dans mon panier neuf,
Dix, onze, douze, ell' seront tout' rouges.
(Fort) : Loup, y es-tu ?

N. — Au cri : tu, celle qui engage frappe dans la ain du loup et la poursuite se fait au milieu des is.

16

(Combrée.)

Uni, unô — cazin, cazô,
Mul' tièr' barbô,
Catin, mouton, plon !

17

Pimm' pomm', la varia, zinzin, guigui,
Do ré mi fa sol, la pomm' d'Austrasie,
Pimm' pomm', c'est la santé, do !
Imporl didol, karin, karol,
Du pied bourdon, Joseph, Simon,
Gaillard tondif.

18

Se dit sur les cinq doigts d'un bébé : « Le petit ìvre est passé par ce petit fond de pré (on indique creux de la main ; 1° celui-là (le pouce, pouçot) a vu ; 2° celui-là (lichepot) l'a tué ; 3° celui-là ongis) l'a dépouillé ; 4° celui-là (malassis) l'a idé ; 5° et le petit riquiqui, qui a tout mangé.

19

(Montsoreau-sur-Loire.) B.

Uni, uno, des pics et des pots,
Des sans sabots,
Des rabes (raves), des choux,
Pour nous tertous.
Iquette.
Ne pass' donc pas dans mon jardin,
Pour y cueillir (cu-guir) du romarin.
Mistouflette.

20

Poulette au bon Dieu. Coccinelle. Incantation 'enfants. V. Gloss.

21

Jeu du loup caché

(Pour désigner le loup)

Lune, Lune, Pompelune,
Prêtez-moi vos souliers gris
Pour aller en Paradis ;
Paradis qui est si beau
Qu' Pigeon d'or va-t-à la messe
Habillée comme un' princesse.
Pigeon d'or, chapeau de binette,
Pigeon d'or,
La plus belle
Sortira dehors.
Un Quincéen.

22

In	Madame vat au pain.
Deux	Madame vat aux œufs.
Tois	Madame vat aux pois.
Quatte	Les chiens s'entrebattent.
Cinq	I sont bons vouésins.
Six	I sont bons amis.
Sept	La servante et le valette.
Huit'	La poule est au nite.
Neuf	Alle a pond ene œuf.
Dix	Madame le fait cuire.
Onze	Le chien gronde.
Douze	D'la marde dans ta goule.
Treize	D'la marde dans la tienne.
Quatorze	Mon moulin meut (moud) de l'orge.
Quinze	Mon moulin meut des épingues.
Seize	Mon moulin meut des fèves.
Dix-sept	Mon moulin craquait'.
Dix-huit	Mon moulin cassit'.
Dix-neuf	J'en fis faire in neuf.
Vingt	Je passis par Vezins,
	J'embrassis toutes les filles
	Et pis j'm'en revins.

(Machelles.)

23

A la trace,
Comme on trace ;
Mon papa est cordonnier,
Ma maman est demoiselle ;
Tire la ficelle !

— Cette formulette est employée par les petites filles dans un jeu qui n'a pas, je crois, de nom spécial et qui se pratique comme suit :

Deux petites filles se placent côte à côte et se prennent par les deux mains, la main droite tenant l'une et l'autre des joueuses face en avant. Elles récitent la formultete ci-dessus et aux mots : Tire la ficelle ! pivotent toutes deux sur leurs talons sans se lâcher les mains en sorte qu'elles se retrouvent côte à côte tournées en sens inverse. (Lg.)

24

Uni uno
Que de zi que de zo
Raco !
Un loup passant par le désert,
Levant la queue le cul ouvert,
S'il pète in pet,
Il sera pour té,
Car la bousine
T'abat l'échine,
In trognon de chou
T'abat le cou.

N. — Sert à compter pour désigner le loup. (Lg.)

25

Un, deux, trois — vire bois,
Quatre, cinq, six — vire bise,
Sept, huit, neuf — vire bœuf,
Dix, onze, douze — vire bouse. (Lg.)

N. — Cf. Zigzag 183.

26

Uni, unelle — La mère Michelle,
Ne passez pas par mon jardin,
Ne cueillez pas mon romarin.
Mistouflet s'en va-t-à vêpres,
Son grand livre dessur la tête ;
Pimbi, pimbo,
La pus belle, la plus belle,
Pimbi, Pimbo,
La plus belle, ira dehors. (Lg.)

VII

Jeux

Babu. — V. Glossaire.

Bague-bergère. — Le jeu de Bague-bergère, signalé par DENIAU (*Hist. de la Vendée*, t. I, p. 57) comme se jouant jadis dans les fermes des environs de Cholet, est encore en usage au Longeron. C'est un jeu très analogue au furet. Il consiste à se passer de main en main une bague tout autour d'un cercle de joueurs. Un joueur placé au milieu du cercle cherche à saisir cette bague. S'il y réussit, le détenteur qui s'est fait prendre le remplace.

Balle au chasseur. — Supposons huit joueurs. On tire au sort pour désigner 4 chevaux et 4 chasseurs. Les 4 chevaux, portant les 4 chasseurs, se placent sur la circonférence d'un cercle. Les chaseeurs se lancent une balle ; si celui à qui elle est envoyée ne la « recipe » pas et la laisse tomber à terre, les 4 chasseurs sautent de cheval, s'enfuient et l'un des 4 « chevaux », saisissant la balle, tâche d'atteindre un des chasseurs ; s'il y réussit, les 4 chevaux deviennent chasseurs.

Balle au pot. — Supposons encore huit joueurs. On creuse 8 petits pots, un pour chacun, le long d'un mur, par exemple, et, d'une certaine distance, un joueur cherche à faire entrer la balle, en la roulant, dans un de ces pots. S'il y réussit tous s'enfuient, moins le propriétare du pot, qui saisit la balle et tâche d'atteindre un des fugitifs. S'il y arrive, on place un petit caillou dans le pot de l'atteint, sinon, c'est lui qui en reçoit un dans le sien. On continue. La partie étant, par ex., en trois points, le joueur qui a 3 cailloux dans son pot va se placer, le dos tourné, les bras étendus, le long d'un mur. Chaque joueur, d'une certaine distance, doit chercher à l'atteindre d'une balle. Mais celui qui est dessous a le droit de « défendre » deux ou trois parties de son individu, par ex. : la tête, les mains, les jambes. Si, sur les trois coups, on le frappe dans une de ces parties, ou si on le manque, on va prendre sa place, ou plutôt, suivant les conventions on se place devant lui, en le couvrant, dans la même posture. Ainsi de suite.

Ballotte. — Le jeu de la Ballotte est pour les petites filles un jeu compliqué, qui comporte de nombreuses figures. Ce sont, entre autres : le petit et le grand tourbillon ; la petite et la grande tapette, sans parler, sans rire, sans montrer les dents, d'in pied, de l'autre, d'ine main, de l'autre, etc. (Lg.) Cf. *Pierrette*, ci-dessous.

Banc. — « Quelque temps après, tous les jeunes gens de l'Académie (d'équitation) se réunirent dans une prairie proche le grand mail pour jouer au jeu de banc. » (Mémoires de Mme Letondal, *Anj. hist.*, 5e an., no 1, p. 7.)

Barres. — Supposons dix joueurs ; on fait deux camps, cinq de chaque côté. Un joueur du camp A va provoquer un joueur du camp B. Pour cela, celui-ci tend la main gauche ; le joueur opposé doit y frapper trois coups ; au troisième seulement l'adversaire peut le poursuivre, à moins que, de sa main droite levée, toute prête, il n'ait réussi à le toucher d'abord. Le premier joueur du camp A s'enfuit, poursuivi par le premier joueur du camp B. Mais un deuxième joueur du camp A s'est élancé ; il *a barres*, c.-à-d. droit de courir sur le premier joueur. Un deuxième joueur du camp B en fait autant ; tout joueur *a barre* sur tous les joueurs sortis *avant* lui. Lorsqu'un joueur a été pris (souvent après de longues courses, où l'adresse vient en aide à la légèreté), il est *prisonnier*. Supposons que c'est un joueur du camp A. Il revient au camp B et, prenant son élan, il saute à trois enjambées de la *barre* qui limite le camp et donne son nom au jeu. Là, perpendiculairement à la barre, les jambes bien écartées, un bras tendu du côté de son camp, il attend que l'on vienne le délivrer du camp A. C'est ce que celui-ci s'efforce de faire. Mais, du camp B, tous s'efforcent d'empêcher sa délivrance et de faire d'autres prisonniers. Quelquefois, tous les joueurs du camp A y passent et la partie est alors terminée. Mais, le plus souvent, cela se complique ; le camp A, lui aussi, a fait des prisonniers. Ce jeu, rempli de péripéties, est très hygiénique ; il développe les forces du corps et, en même temps, les ressorts de l'intelligence ; on use de vraies ruses d'Apaches, crochets subits, chutes simulées, etc. — N. Ce jeu se joue en été ; en hiver, le jeu de billes est préféré !!

Baver. — V. *Bourdin*, au Gloss.

Berlin-peste, ou **pouestе**. — V. Gloss.

Boules. — Notre compatriote, M. QUÉLIN, a fait paraître un *Traité complet du jeu de boules*. Il a paru en entier dans le *Messager de l'Ouest* du 29 janvier 1905 et dans le *Petit Courrier*, en cinq numéros, à partir du 25 janvier. — N. Au chapitre III, lignes 8 et 9, au lieu de : centimètres, lire : millimètres. V. 2e série, la Chanson du jeu de boules.

Bourrique (trouver la). — V. Gloss.

Bouteille. — J'ai vu pratiquer, à Saint-Paul, cet exercice, variante moins dangereuse du jeu qui consiste à *Déniger le chahon*. (V. Chahon, ci-dessous). Le joueur s'assied sur une bouteille couchée à terre et croise les jambes au-dessus d'un bâton dont une extrémité porte sur sa poitrine, tandis que l'autre est appuyée sur le sol. Il maintient son équilibre avec ses deux mains, dans chacune desquelles est une chandelle de suif, dont l'une est allumée. Il s'agit d'allumer l'autre, et c'est le diable, car l'équilibre est instable.

Broche-cul (Long.). — Pour jouer ce jeu de... société, deux adversaires sont assis à terre, en face l'un de l'autre,les talons aux fesses, les coudes le long des cuisses, les mains liées par un mouchoir en avant des jambes et armées d'un fuseau. — De plus, un bâton placé à la fois sous les jarrets et au-dessus de la saignée des bras, au pli des coudes paralyse à peu près tous leurs mouvements. Les adversaires se traînent l'un vers l'autre en rampant, au moyen de leurs talons, et cherchent à se renverser. Si l'un d'eux tombe sur le dos, il reste désemparé et incapable de se relever, en butte aux coups de son vainqueur. Mais, le plus souvent, les deux culbutent à la fois, en ridicule posture, pour le plus grand plaisir de l'assistance.

Cartes. — Dans toutes nos campagnes, contrairement à ce qui se fait en ville, on distribue les cartes et l'on joue de droite à gauche. Que, si vous demandez la raison de cet usage, on vous répondra invariablement que c'est : parce que ça va comme le soleil, et, pourtant, le mouvement diurne apparent du soleil a lieu de gauche à droite, pour les habitants de notre hémisphère. Il s'agirait donc du mouvement annuel, qui, en effet, est direct. Mais nos paysans l'ont-ils observé ?

A ce sujet, voici une curieuse citation de Walter Scott. Décrivant dans : *The fair maid of Perth* (La jolie fille de Perth), ch. XXVIII, les funérailles d'un chef Highlander, il dit : « On accomplit diverses cérémonies, tandis que les membres de la famille faisaient le *Deasil* autour du défunt.

En note : « C'est une très ancienne coutume, qui

consiste à faire trois fois le tour du corps d'une personne morte ou vivante, en implorant des bénédictions sur elle. Le *Deasil* doit être accompli *dans le sens du soleil*, c.-à-d. en allant de droite à gauche. Si c'est le malheur que l'on appelle, l'assistance se meut *Withershins*, c.-à-d. à l'inverse du soleil, c.-à-d. de gauche à droite. »

Chaon (déniger le). — Exercice d'adresse ou jeu de société en honneur au Longeron pendant les veillées d'hiver. Je l'ai vu aussi pratiquer à Saint-Paul, où il ne reçoit pas de nom particulier.

Voici comment il s'exécute. Deux chaises sont placées à 1m50 l'une de l'autre et supportent sur le second barreau de leurs dossiers un solide bâton, sur lequel l'artiste acrobate s'assied, les jambes croisées en tailleur. Il s'y maintient en équilibre au moyen d'une canne dont il pose le bout à terre. Seulement, avec cette canne, il doit faire sauter une casquette (c'est le nid du chahon, chat-huant) accrochée au *taillé* de l'une des chaises, et souvent en arrière, pour plus de difficultés. Quelques-uns réussissent fort bien cet exercice, fécond, comme bien on pense, en culbutes réjouissantes... pour les spectateurs. — Voir : *Bouteille*, ci-dessus.

Chatte-gratte. — V. Gloss.

Cornuchet. — Le jeu du cornuchet est une sorte de jeu de boules auquel s'amusent parfois les jeunes gens du Longeron. C'est, au fond, le même que celui de la *Marque* (de Tout-le-Monde et de Maulévrier). Il consiste également à lancer sa boule le plus loin possible, avec une amende pour celui dont la boule est restée en arrière. Seulement, la promenade et le jeu n'ont lieu que dans les rues du bourg. De plus, l'un des joueurs, qui tient la bourse où s'entasse la cagnotte, tient en main un chou, au lieu d'une branche d'arbre. V. *Marque*, ci-dessous.

Court-bâton, — V. Gloss.

Crosse. — V. Gloss.

Flon. — On trace une ligne et, pour *rabuter*, ou désigner celui qui sera *dessous*, on saute, après élan, le plus loin possible de cette ligne. Celui qui a sauté le moins loin est dessous. Il s'installe auprès et en delà de la ligne et se courbe, les bras croisés, la tête baissée, pour la préserver. Puis, successivement, tous les joueurs sautent par dessus lui, en plaçant, ou non, les mains sur son dos. Les figures varient presque à l'infini. — 1° Plombade. C'est sauter lourdement, en frappant des mains (qqf. des poings, ce qui n'est pas à approuver). — 2° Les mouchoirs. Chaque joueur, en sautant, place son mouchoir sur le dos de celui qui est dessous ; puis revenant en ordre inverse, le dernier étant le premier, on retire son mouchoir, sans faire tomber les autres, sous peine d'être pris. Le mouchoir peut être remplacé par une casquette, etc. — 3° Lunettes. Après avoir sauté, le premier reste dans sa position ; on trace un cercle autour de ses deux pieds, il se retire et les autres joueurs doivent sauter exactement dans ces vestiges. — 4° Coup de pied. Chaque joueur, en sautant, doit donner un léger coup de pied droit dans la partie charnue du camarade, placé, cette fois, en travers. Cette figure se nomme aussi : *Tape au chou*, *Coup d'éperon*. On frappe, au premier tour, une fois ; au deuxième tour, deux fois ; au troisième tour, trois fois, et cela devient difficile. — 5° Barre de fer. Le premier qui saute reste en place et étend le bras ; le deuxième de même, en évitant de toucher le bras du premier, etc. — 6° Les petits moutons. Le premier saute, fait deux pas, les pieds joints, se baisse ; le deuxième saute par dessus celui qui est dessous, puis par dessus le premier, etc. — 7° L'assiette. En sautant, on tombe en s'asseyant légèrement et glissant sur le dessous, puis on continue. — 8° Promenade. Le premier, ayant sauté, continue sa course à cloche-pied ; les autres suivent, etc. L'important est de faire tout ce que le premier aura fait, suivant son caprice, sous peine d'être pris.

Ceux qui sautent prennent la place du premier lorsqu'ils ont manqué aux règles du jeu. Par ex., on ne doit pas, en sautant, froisser la tête du dessous, etc., etc.

Fromage. — Faire des fromages. Jeu particulier aux petites filles, qui consiste à imprimer un mouvement de rotation à leur robe et à se baisser rapidement, de façon à former par terre une belle cloche.

Furet. — V. Gloss.

Gade. — V. Gloss.

Gal. — V. Glossaire, au mot *Galette*.

Gavoche. — V. Gloss.

Gazouille. — V. Gloss.

Goret. — V. Gl.

Gorette. — Pour ce jeu, qui se pratique au Longeron, une demi-douzaine de joueurs ou plus se placent à une petite distance les uns des autres sur une place unie. Chacun d'eux est muni d'un bâton dont il tient le bout dans un petit trou (pot, ou poteau) creusé à ses pieds. Un joueur, qualifié *goret*, lance vers eux une boule, de la grosseur du poing, appelée *gorette*. (Cf. Cochonnet, au jeu de boules.) Celui que la gorette va atteindre cherche, à l'aide de son bâton, manœuvré comme une raquette, à la détourner et à la lancer vers ses partenaires. Car la règle du jeu est que tout joueur touché par la gorette ou dans le pot duquel elle s'est arrêtée prend la place du goret. — Cf. *Tibi*, ci-dessous. V. Goret, au Gloss.

Je te vois. — Je sais tout. — Hist. « Plusieurs jouaient à Je te vois, ou à Je sais tout. — En note : On joue encore et beaucoup à cela dans la petite ville de Baugé, en Anjou, et tout le monde y sait que ce jeu fut importé et très aimé par le bon roi de Sicile, alors qu'il venait séjourner dans cette ville. (*Hist. du vx tps*, p. 156 et note et 157.) — N. Il semble, de ce qui suit, résulter que ces jeux consistaient, pour des gens masqués, à intriguer les dames.

Jeux. — « Mais l'on s'amusa à mille petits jeux honnêtes, joyeux et galants : aux cartes et au jeu de cent, puis au propos interrompu, aux quilles, au couteau, aux belles tables, à la cligneтte, à la queue-leu-leu, etc., et bien d'autres encore ; mais j'abrège. — N. De tous ces jeux, les uns nous sont restés, d'autres sont aujourd'hui inconnus. Le cent était sans doute le piquet, qu'on appelle qqf. le « Cent du curé » ; les belles tables, c'est le jeu de dames ; pour le dernier, on dit encore : « marcher à la queue-leu-leu », pour dire qu'on s'en va un par un, à la suite. Or, nous avons des jeux à courir, où l'on fait cela pour se séparer et se réunir vivement, suivant certaines règles alternatives. Nous avons trouvé la nomenclature suivante des jeux de cette époque dans le *Livre de la Diablerie* » :

« Ils ne hobent (bougent) de leurs maisons ;
« Là jouent en toutes saisons
« Aux quilles, au franc de quarreau.
« Au trinc au plus près du couteau,
« Aux dés, au glic, aux belles tables, etc. »
(*Hist. du vx tps*, p. 167, 8 et N.)

Languette. — Vers le mois de juin, lorsque la tige du seigle et du froment est bien développée, mais encore verte, les enfants en font des sortes de sifflets, des musiques, en découpant près d'un nœud

une *languette*, qui forme une anche vibrante. Vcm. au Gloss.

Ligne. — Le jeu de Ligne diffère du jeu de Fion en ce que, dans celui-ci, celui qui est dessous reste toujours auprès de la ligne tracée. Dans le jeu de Ligne, après avoir d'abord « rabuté » pour savoir qui sera dessous, après chaque série de sauts, le Dessous avance d'une longueur plus un travers de pied. — Au bout de huit à dix coups, la longueur devient assez considérable pour que quelques-uns ne puissent la franchir en une seule fois ; alors, ils perdent des places. — Si, en sautant, on marche sur la ligne, si on la dépasse, si l'on touche le Dessous autrement qu'avec les mains, etc., on prend la place de celui-ci. — Le nom du jeu vient de ce que, à chaque coup, le dernier qui a sauté doit crier : Ligne ! c.-à-d. : Avance d'un pied plus loin que la ligne ; sous la même peine.

Mapou. — Colin-Maillard. — V. Gloss.

Marque. Tlm., s. f. — Le jeu de la marque est un jeu de boules rondes, qu'il est de tradition de jouer le jour du Mardi-Gras. Il consiste à lancer sa boule sur une route le plus loin possible, sans but déterminé. Le joueur dont la boule reste en arrière met un sou à la cagnotte. La bande s'en va ainsi fort loin, parfois jusqu'à la bourgade voisine, où l'argent des enjeux se dépense en libations. A Maulévrier, la règle du jeu veut que chaque joueur, en lançant sa boule, s'écrie : Honneur au *brandeau*. S'il l'oublie, il est à l'amende d'un sou. — V. au Gloss. et Cornuchet, ci-dessus.

Mère, s. f. — Morceau de bois placé debout, ou bouchon, sur lequel, ou au pied duquel on place la monnaie formant l'enjeu. La *mère* abattue, l'enjeu se partage entre les joueurs dont les palets sont le plus près des pièces de monnaie.

Mété. — Jeu de cartes. V. Gloss.

Minche — Jeu de bouchon. V Gloss

Mite. — V. Gloss.

Monte-ichelette, s. m. — Jeu d'enfant. — Un joueur appuie sur son genou la main complètement fermée, le pouce dressé en haut. L'autre joueur ferme quatre doigts d'une main sur ce pouce, le pouce dressé en haut. Le premier joueur continue de son autre main. Le second en fait au tant de sa main restée libre, puis dégage son autre main, etc., etc. A chaque fois, l'on dit : Monte, ichelette, monte en haut. C'est un jeu des plus innocents. Ichelette est pour Echelette. — V. Gloss.

Pagueneau (Je te vends le). — V. Gloss.

Paillier. — V. Gloss.

Pain-chaud. — Deniau, dans sa *Guerre de Vendée*, t. I, p. 57, signale un jeu de société qui se jouait jadis dans les fermes des environs de Cholet et qu'il désigne sous le nom de *Grand' mère un pain*. Ce même jeu est encore en honneur au Longeron, mais n'a pas de nom particulier. Voici comment il se joue :

Les veilleurs — c'est toujours aux veillées que l'on s'amuse — se placent *en tirondaine*, à la file, les uns derrière les autres. Un d'eux *fait le loup*, c.-à-d. qu'il doit poursuivre et saisir un des joueurs. S'adressant au premier de la *tirondaine*, le loup lui demande, suivant la formule consacrée : « Ma grand'mère, ein pain chaud ! » Sur quoi le chef de file lui répond : « Dans le cul dô four y en a ein tot chaud. » — Le loup se met alors à la poursuite du dernier de la file, qui tourne tout autour de la *tirondaine*. La chasse dure parfois longtemps, car la file ne doit pas être coupée. Si le pourchassé est pris, il devient le loup, tandis que le vainqueur se met en ête de la *tirondaine*.

Pair ou non. — V. Gloss.

Panne (faire la) — V. Gloss.

Pelotons (virer les). — V. Gloss.

Pied-pourri. — C'est le jeu de marelle, avec une autre disposition de figures.

Pierrette. — Les figures du jeu de la pierrette ou des osselets sont nombreuses. Il y a, entre autres : Mon yin (un) en l'ar ; — le signe de croix ; — par ma faute ; — ta boirie ; — ton bibi : — le serpent ; — la savonnette ; — les ponts ; — le petit et le grand travouil. — Cf. *Ballotte*. (Lg.)

Pigeon vole, s. m. — On désigne sous ce nom un jeu d'enfants qui se joue de la manière suivante. Une grande personne réunit plusieurs marmots et leur fait poser sur son genou l'index de la main droite. Elle-même en fait autant, puis elle lève la main en disant : Pigeon vole, — ou : Poule vole, — ou : Grolle vole, etc. Les enfants doivent l'imiter. Mais, bientôt, les noms de quadrupèdes, de poissons, d'objets inanimés se mêlent aux noms d'oiseaux et, si qq. enfant, trompé par ce feu roulant de noms souvent inconnus, lève la main à contre-temps, il doit donner un gage. — V. au Gloss.

Pique-à-Rome. — Jeu d'enfants. Un cercle est tracé, de deux mètres de diamètre environ. On tire au sort, par une Formulette, à qui l'occupera. L'occupant, armé d'un morceau de bois et, encore mieux, d'une sorte de tapette, doit empêcher les autres joueurs de faire pénétrer dans ce rond un morceau de bois long de 8 à 10 centimètres et conique à ses deux extrémités. Si le joueur réussit, il prend la place du premier. Sinon, celui-ci, avec sa tapette, frappant un coup sur l'un des bouts coniques, fait sauter l'engin en l'air et, le rattrapant au vol, l'envoie le plus loin possible du rond, et cela jusqu'à trois fois, ce qui diminue fort la facilité de l'introduire dans le rond. A moins cependant, que le joueur ne puisse attraper, « acciper » l'engin dans ses mains, auquel cas il gagne et remplace le loup. — A Saumur, ce jeu s'appelle : *Tibi cotterets, sauve la raie*. C.-à-d. que la raie ne fait pas partie du rond, — ou bien que, si le tibi entre de moins de moitié, il est considéré comme extérieur. V. *Tibi*.

Hist. — « Picquarome, renvoie à Picquerommier. « Avoit une fille de l'aage de 13 ans ou environ nommée Gilon ; s'esbatoient de bastons ou petit pointuz à l'un des bouz, au jeu que aucuns appellent *piquerommier*. » (J. J., 115, p. 330, an. 1379. — L. C.) — « Jeu d'enfant qui consiste à ficher droit en terre un bâton pointu. Dans ce jeu, on envoie *à Rome* celui dont le piquet est abattu par le piquet d'un autre joueur. « Là, jouoyt au *picquarome*. » (Rab., *G.*) — « On a dit aussi, autrefois : pique-romier. » (Jaub.)

Piquet (faire le) V. Gloss.

Pisse-gogue. — Jeu de marelle. — V. Gloss.

Pissenlit. — Jeu d'enfants. — A l'époque de l'année où les pissenlits ont passé fleur, où le pédoncule ne supporte plus qu'une toison d'aigrettes légères, prêtes à s'envoler au premier souffle, les enfants, et même les grandes personnes, s'amusent souvent à un jeu qui justifie le nom de la plante. Il consiste à souffler sur ces aigrettes et, si l'un des joueurs ne réussit pas à les enlever toutes en trois fois, il est atteint et convaincu d'avoir... inondé ses draps. V. Gloss.

Poquer — **Poquette**. — Jeu de billes. V. Gloss.

Poquerer. — V. Gloss.

Presse. — Jeu d'enfants qui consiste à s'entasser ı grand nombre dans un coin, le derrière des uns ıntre le ventre des autres, et à se fouler à grands ıups de reins. Ce jeu inepte et dangereux était ı grand honneur dans ma jeunesse.

Propos discordants. — Jeu de société qui se ue de la manière suivante. Un certain nombre de ueurs formant le cercle, chacun d'eux pose tout ıs une question à son voisin de droite et répond ut bas à la question de son voisin de gauche. uis le tour fini il rapproche en les proclamant ıut haut, la réponse qu'il a reçue à droite, de la ıestion qui lui avait été posée à lui-même à ıuche. Cela produit des coq-à-l'âne souvent très ·ôles.

Queue de cerises. — Les propriétés diurétiques ›s « pedunculi cerasorum », comme MM. les phar-.aciens les dénomment, sont bien connues des ımpagnards. Mais les enfants leur ont trouvé un ıtre emploi. Ils s'en servent pour jouer entre ıx les cerises qu'ils ont récoltées. Deux joueurs ıgagent en croix l'un sur l'autre un pied de cerise, ;unissent les deux bouts et tirent brusquement. elui dont le pied de cerise se trouve coupé a erdu. Quant aux noyaux, ils servent de projec-les qu'on se lance en les serrant entre le pouce et index.

Renard (tirer au). — On pratique au Longe-ɔn ce jeu de société. Deux joueurs se mettent face face, à quatre pattes,tenus nez à nez par un solide :heveau de fil qui passe par leurs nuques. Chacun 'eux tire au renard, c.-à-d. cherche à reculer et entraîner son adversaire. Au plus fort la poche, ɔmme dit le proverbe. « J'ai joué ce jeu une fois, ıe dit le narrateur, qui me parut satisfait de ɔxpérience, et j'en ai eu mal dans le cou pendant uit jours. » Experto crede Roberto.

Saute-mouton. — Jeu bien connu. V. Gloss. — ›it aussi : Saute-mulet, Saute-poulain.

Semaine. — Marelle ,sorte de jeu d'enfants ana-ɡue aux jeux appelés ailleurs *Pied pourri* ou *haudron*, mais qui se joue sur un carré renfer-ıant un carré plus petit et partagé en cases par ɔux diagonales, ce qui, avec le carré central, ɔnne sept cases. Chacune d'elles porte le nom d'un ›ur de la semaine et le carré du milieu est le di-anche. (Lg.)

Soule (Lg.). — Impair. Jeu. Couble ou Soule? air ou impair? — Ce jeu est le Couble ou Chique › Sp. — Doubl. du fr. Seul.

Tapette. — Jeu d'enfants. On tape, on frappe des lles contre un mur ; quand la bille d'un joueur en ncontre une autre, ce joueur gagne toutes les lles tapées précédemment.

Tentillard, s. m. — Jeu d'enfants. Expression ›nt on se sert pour faire deviner ce que l'on peut ›oir dans la main fermée :

Tentillard,
Comben de liards? (Mén.)

P.-ê. pour : Quant (combien) il y a?

Tête et bouêche. — V. Gloss.

Tibi. — Jeu d'enfants. — Tibi, coteret, sauve la ie. — Il s'agit de faire entrer dans un cercle de mètres de diamètre environ un morceau de bois os comme le pouce, ou un peu plus, long de 10 à : cent., pointu des deux bouts. Si on réussit, on a ɡné et l'on prend la place du joueur placé à ntérieur du rond. Mais celui-ci, armé d'une pette, fait tous ses efforts pour empêcher le tibi › pénétrer dans le cercle. S'il y arrive, il a le droit, avec cette tapette, de frapper jusqu'à trois fois le tibi sur l'un des bouts, ce qui le fait sauter en l'air, où il l'attrape, du plat de la tapette, et le renvoie le plus loin possible. — Ce qui complique le jeu, c'est que plusieurs joueurs à la fois peuvent lancer leurs tibis ; il est difficile, alors, de parer tous les coups, lancés dans des directions différentes. — Le mot *coteret* vient de ce que le *tibi* a été pris dans un fagot, nommé *coteret* en Anjou. — Sauve la raie veut dire que, si le tibi tombe sur la raie du cercle, il est considéré comme entré, si ces trois mots sont criés par le joueur extérieur. Si le défenseur du rond a réussi à les dire le premier, le tibi est considéré comme étant en dehors. — Je croirais volontiers qu'ici le mot *Tibi* est le mot latin : A toi ! prends garde, je joue. — Sauf meilleure explication. V. Pique à Rome.

Dans MOISY, ce jeu s'appelle Pirli (qu'il explique par Pirly, petit et rond). — En Bretagne. c'est le Guillet. LITTRÉ.

Tire-poil, s. m.' — Jeu d'enfants. Ainsi nommé de ce que le perdant doit habituellement se soumettre à avoir un cheveu arraché par le gagnant. — Il se joue sur un petit carré dont on a tracé les deux diagonales et les deux médianes, par deux joueurs munis chacun de trois petits cailloux ou pierrettes et qui jouent alternativement, en plaçant leurs cailloux aux points d'intersection de ces diverses lignes. Il s'agit, pour gagner, d'arriver à poser ses cailloux en droite ligne sur les places libres. Evidemment, l'adversaire fait son possible pour barrer le chemin au premier.

N. — Le Tire-poil est très différent du *Pied-pourri*, *Chaudron*, *Semaine*. — On prononce Tire-peille. V. Gloss.

Tonton, Toton. — V. Gloss.

Traînée (Tlm.), s. f. — Jeu qui consiste à jeter une poignée de monnaie sur le sol, à qq. distance, et à jouer au palet parmi ces pièces. Chaque joueur ramasse les sous dont son palet est le plus rapproché. — On dit aussi : *Trînée*.

Traquet. — Quand j'étais jeune, on aimait à se faire un *traquet* (des castagnettes) avec des petites planchettes, ou même des ardoises. Et en avant la musique.

Trée. — V. Gloss.

Tribonot, s. m. — Les enfants, à l'époque des cerises, font tourner entre leurs doigts deux cerises tenant ensemble, de manière que la soudure, ou queue, fasse la culbute et chantent :

« Passe, passe, tribonot,
« Par la porte de Saint-Jacques ;
« Passe, passe, tribonot,
« Par la porte d' Saint Jacquot. »

On devrait s'exercer à cet enfantillage seulement lorsque *trois* cerises sont attachées. L'expression tri se rapproche de Triboulet, le fou de François Ier (MÉN.)

Trois-sept, s. m. — Sorte de jeu de cartes qui se joue beaucoup dans la région de Champtoceaux, La Varenne, mais qui n'est guère connu que de nom à Mj. — Cf. *Boise*, *Bois*, *Bûche*.

Victoire (Lg.), s. f. — Rond ou cercle que le vainqueur du jeu de *Pisse-gogue* trace à côté de la marelle. Si l'un des joueurs qui restent engagés envoie son palet dans ce cercle il doit recommencer toute la série des figures. Comme chaque joueur sortant a le droit de tracer sa *victoire*, on conçoit que les retardataires sont dans la situation lamentable des damnés enfermés aux derniers cercles de l'Enfer du Dante.

DEUXIÈME SÉRIE

Alouette (Ljb.), s. f. — Jeu de l'alouette, — de colin-maillard. Syn. de *Casse-cou*, *Casse-croûte*, *Mapou*, *Oueille-bandée*. ‖ Lseg. — Alouette-bandée, — même sens. — N. C'est peut-être Louette-bandée qu'il faudrait écrire. V. *Louette*. ‖ Lg. — Sorte de jeu de cartes. Le même que *Aluette*.

Et. — Dimin. de Aloue, de Alauda, mot gaulois emprunté par les Romains. — Bas-breton, Alc'houéder, ac houédez.

Anglaise. — Cette variante du jeu de palet, qui n'est guère en usage que parmi les enfants ou les tout jeunes gens, se joue comme suit.

Une barre est tracée sur le sol et terminée à ses deux bouts par deux autres barres perpendiculaires : elle sert de but. Chaque joueur lance un sou vers cette barre, comme s'il voulait *équiller*. Celui qui a approché le plus près ramasse tous les sous et les lance en l'air. Tous ceux qui retombent face en haut sont à lui. Le second fait de même pour ceux qui restent, et ainsi de suite. (Lg.)

Boules (jeu de). — Description. — « Imaginez une piste de terre, dont le fond d'argile, soigneusement corroyé et uni, est sablé par dessus. Elle forme un rectangle de 20 mètres environ de longueur, sur 6 ou 7 de large, terminée aux deux bouts par des planches posées de champ. Les grands côtés sont en plan incliné, de même nature que le fond, avec lequel ils se raccordent en arc de cercle. Les joueurs, divisés en deux camps, font rouler sur cette aire des boules, non pas rondes, mais aplaties et évidées à l'un des pôles. Elles roulent sur leur plus grande circonférence, creclée de fer, de sorte que, lancées sur la bande latérale du jeu, elles décrivent toujours une courbe d'autant plus accentuée que la vitesse est moins grande. Ces boules, nommées : boules de fort, demandent une réelle habileté de la part du joueur, qui n'en a qu'une seule (parfois deux. A. V.), pour venir se placer, après avoir roulé sur le plan incliné des bandes et sur le fond plat, le plus près possible du but, qui consiste en une boule plus petite, de bois non cerclé de fer et qu'on nomme le maître. » (Extrait d'un Mémoire de M. R. de la Perraudière sur la *Commune de Lué*, 2e partie, p. 59. — *Germain et Grassin*, 1904.)

M. J. Quelin a publié aussi, dans le *Petit Courrier* (et hebdomadaires), au mois de janvier 1905, un Traité à peu près complet du jeu de boules de fort. — Il y a aussi un Jeu de boules rondes, qui n'exige pas une piste aussi compliquée et semble avoir, comme le premier, ses amateurs et ses fanatiques. — M. L. Vétault, des Ponts-de-Cé, directeur du journal *L'Angevin de Paris*, ravi trop tôt à notre amitié, et son successeur, M. Henry Coutant, ont imprimé une nouvelle impulsion à ce jeu par l'organisation d'un Congrès et de concours, pour lesquels M. Cointreau a offert un objet d'art. Ce *Challenge* est détenu, à l'heure où sont écrites ces lignes (avril 1906), par la Société de l'*Ordre*, des Ponts-de-Cé. V. Première série. N. 1er mai 1908. Ladite Société, ayant remporté le prix au deuxième concours, détient définitivement l'objet d'art. M. Cointreau en a aussitôt offert un second : « Le Joueur de boule de fort », statuette en bronze, par René Grégoire.

Bourre (Sp., Tlm.), s. f. — Sorte de jeu de cartes qui se joue beaucoup sur les confins du Poitou, mais qui est inconnu à Mj. — Il se joue avec trois cartes seulement et ressemble fort au jeu de mouche ; seulement, on ne fait pas de *Petit-Jean*. ‖ Celui qui perd à ce jeu.

Branzelle. — Jeu de balançoire, faite avec deux branches d'arbre reliées ensemble aux extrémités. ((Branzeaux, rameaux, branches. Bénédiction des branzeaux. — Sal.)

Buffer la chandelle. — Ce jeu se pratique dans les veillées et exige à la fois de la force et de l'adresse. L'exécutant se couche d'abord à plat-ventre et, avec une corde fixée à la poutre, on lui attache les chevilles, que l'on soulève à un pied environ au-dessus du sol. Il doit alors, en marchant sur les mains, aller à reculons *buffer* une chandelle placée à 2 ou 3 mètres de la verticale du point de suspension. On conçoit que, dans ce mouvement, ses pieds se relèvent, à cause de l'obliquité croissante de la corde, et qu'il lui soit très difficile de garder l'équilibre. En outre, il arrive que l'artiste inexpérimenté est la victime d'une bien désagréable farce. Au moment où, tout entier à son difficile exercice, il va, les jambes en l'air, atteindre le but convoité, un mauvais plaisant s'approche en catimini et lui verse une picherée d'eau froide dans les *cuissières* de sa culotte. (Lg.)

Buffer le charbon (Fu.) — Ce jeu se pratique à la veillée. On suspend au plafond un charbon ardent au moyen d'un fil muni d'une épingle que l'on pique dans ce charbon. Puis, tout autour se rangent les joueurs, à genoux ou accroupis, de façon à avoir le charbon à hauteur du visage. Il s'agit en soufflant de le pousser sur l'un des joueurs, qui s'en protège de la même manière.

Chicoire. — Pétoire. Branche de sureau. On enlève la moelle avec un fer rougi au feu (0m15 de long). On ferme une extrémité avec un bouchon de filasse qui sort avec bruit, chassé par une sorte de piston introduit dans cette manière de canon. (Sal.)

Danse du... derrière (la). — Ne pas confondre avec la danse du ventre, malgré les analogies.

Un *veilleur*, grimpé sur une chaise, porte, épinglé au fond de son inexpressible (vulgo : sa culotte), un morceau de papier pendillant comme un étendard, qu'un autre veilleur s'efforce d'enflammer au moyen d'une bougie. Rarement il y parvient, même en un quart d'heure d'exercice : il suffit à l'assiégé de quelques mouvements, tour à tour lents ou brusques, pour déjouer toutes les tentatives de l'incendiaire. Cependant, l'assistance se pâme en contemplant les contorsions du postérieur et les voltes du « beauséant » de papier. (Sp.)

Franche-marguerite. — Le nom de ce jeu, adopté en français (V. *Diction. génér.*), n'est pas, que je sache, usité en Anjou ; mais, comme partout, on y effeuille les pétales de la grande marguerite des blés (pyrèthre, chrysanthème) ou de la simple pâquerette pour connaître les sentiments de l'objet aimé. Toutefois, la formule généralement employée est un peu modifiée par beaucoup d'amoureux. La plupart disent : Il m'aime (ou : Je t'aime) un peu, beaucoup, *passablement*, point du tout.

L'avant-dernier terme au lieu de : *passionnément*. Les amours passionnées ne sont guère de mise à la campagne : ni Phèdre, ni Juliette ne furent des bergères.

Souvent, on remplace les marguerites par l'épi de la *pimouche* (ray-grass), dont les épillets alternent sur le pédoncule.

Ce jeu a une variante à l'usage des « collets montés ». Ils remplacent la formule profane par les mots fatidiques : Paradis, purgatoire, enfer.

Une autre formule pour demoiselles est : Fille, femme, veuve, religieuse. (Lg.) La première de ces alternatives est la plus redoutée.

Fuguet (jeu du). — Jeu de société qui se pratique u *Lg.* pendant les veillées. Un des veilleurs, s'em-arant d'un tison (*fuguet*), le présente à son voisin n disant : « Je te vends mon *fuguet.* » — « Combé ? » it l'autre. — « Cinq sous. S'il mourt (meurt, éteint), à ta charge ! » répond le vendeur. L'ac-uéreur fait le même marché avec son plus proche oisin, et ainsi de suite à la ronde, tant qu'il reste u bout du fuguet un point en ignition. L'acquisi-ion est obligatoire au nom de la liberté commer-iale. Mais, vers la fin, les acheteurs se montrent eu pressés de conclure. C'est que celui entre les iains de qui le *fuguet* vient à mourir en *porte la harge*, aux termes mêmes de la transaction. Pour a pénitence, on le charge de toute sorte d'objets u'on lui accumule sur le dos : matelas, oreillers, haises, etc., et, pour être libéré, il doit deviner uelle est la nature du dernier Pélion entassé sur ssa.

Gaulette. — Environ de Cholet, s. f. — Jeu 'enfants de chœur quêtant les œufs de Pâques, éfini ci-dessous.

Hist. — « Mais j'en reviens à la gaulette. Vous avez peut-être ben pas ce que c'est. Voilà : On met ans la main d'un gâs, à qui on couvre les yeux vec un mouchoir, une petite gaule en noisetier ou n saule, on le fait vironner deux ou trois tours, uis, si, avec sa gaule, il tape sur l'œuf qu'on avait iis devant lui (c'est les œufs couis qu'on choisit our ça), il en gagne deux autres. » (*La V. cath.*, 1 mars 1907, 1, 6.)

Jau insaisissable (le). — Se joue à deux pour muser une société. Un des acteurs s'assied sur une haise et doit maintenir ses genoux écartés de ^{m}30 environ. Il pose la tranche externe de ses iains sur ses genoux, auxquels le second acteur, genouillé devant lui, appuie également ses mains our les tenir écartés et pour assurer ses mouve-ients. Celui-ci, qui est le jau, tout en chantant ans relâche : « Coc codêc ! coc ! coc ! coc ! coc ! odêc ! » abaisse et relève alternativement sa tête u-dessous et au-dessus du niveau des genoux de autre, par des élans brusques. Le premier doit lui apper au passage la tête entre les paumes de ses eux mains, qu'il ne peut mouvoir que dans le lan horizontal. Il est bien rare qu'il arrive à saisir *jau*, et les feintes de celui-ci, ses coc codêcs au ez de l'adversaire enragé de ses efforts infruc-ueux font, on le pense bien, la joie de l'assistance 3p.)

Lapou (Lg.), s. m. — Jeu de Colin-Maillard. Syn. e *Casse-croûte*, *Oueille bandée*, *Alouette-bandée*. yn. et d. de *Mapou*.

Marelles. — Jeu dans lequel chaque joueur a rois jetons qu'il faut placer en ligne sur une spèce d'échiquier appelé « marregler ». Dans une Branche du *Roman de Renart* (qui ne se trouve pas lans l'édition de Méon, mais dans le Supplément de I. Chabaille), quatre animaux : Fremiz, Fremouz l'âne), Blans li hermines, Thieberz li chaz et Ros li Esquiriaux (l'écureuil), sont autour d'une table n pierre où les bergers ont tracé un marregler, our jouer une andouille trouvée. « De l'andoille ui fui juye (jouée) es marelles. » 131 vers.

Migouri. — C'est un jeu d'enfants qui se pra-ique de la manière suivante : Un des joueurs, rmé d'un fouet, constitué par un mouchoir noué n forme d'anguille, poursuit ses camarades. Le remier qu'il atteint doit, après avoir roulé son nouchoir, se joindre à lui pour donner la chasse aux utres. Et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une bande de flagellants qui se fustigent éciproquement jusqu'à extinction des forces physiques... ou réduction des mouchoirs en marmelade (*migouri*).

Moulin. — On prend un noyau d'abricot que l'on use sur les deux faces en le frottant sur une pierre. Puis on le perce et on enlève l'amande. On passe par les deux ouvertures une petite branche de 0m15. Une pomme d'arbre ou de terre est fixée au bout inférieur. Un fil s'enroule sur la traverse et sort par une troisième ouverture faite sur le côté du noyau, arrêté par une petite branche de 0m12. — On tire le fil en tenant le noyau et on fait « bromer » ou « broumer » la branche qui traverse. (Sal.)

Pailles. — Jeu d'enfants. Une poignée de tronçons de paille de froment est jetée à terre en *pagale*, en vrac. Il s'agit de les enlever une à une sans faire bouger les autres, au moyen d'une épingle fichée à angle droit au bout d'une dernière paille. Le joueur maladroit, dont la main n'est pas bien assurée, perd son tour. La plupart des tronçons, qui comptent comme unités, sont formés d'un seul mérithalle de paille coupé en deça des deux nœuds terminaux, c.-à-d. ouverts aux deux bouts et relativement faciles à enfiler avec l'épingle. Mais il en est deux plus difficiles à saisir, parce qu'ils ont conservé, l'un, un nœud — c'est la mère — et l'autre deux nœuds — c'est le père — avec, au-delà, un tout petit bout de tuyau. Aussi la mère compte-t-elle généralement pour 10 et le père pour 20. Quand toutes les pailles ont été enlevées, les joueurs font leurs comptes et le gagnant est celui qui arrive au total le plus élevé.

Pirli ou **Pirouette**. — On fait un « got », de quelques centimètres en terre. On a deux branches de bois, une de 0,10 cm., aiguisée aux deux bouts, le *pirli*, l'autre de 0,50 cm. — On place le pirli dans le got, on le frappe avec le bout de la baguette ; il pirouette ; il faut l'attraper à la volée avec la baguette et l'envoyer le plus loin possible. Le deuxième joueur essaye de le faire entrer dans le got. S'il y réussit, il prend la place du premier, qui l'en empêche de son mieux avec sa baguette. (Sal.) Cf. Pique-à-Rome, Tibi.

Rond (Jouer au). — V. Gloss.

Saigne-nez. — V. Gloss.

Savate (la). — C'est le jeu bien connu du furet, avec cette variante que l'objet mis en circulation est une solide savate de cuir. Or, tandis que l'inquisiteur abusé la recherche sous les jarrets d'une personne qu'il suppose à tort la dissimuler, le voisin, qui en est le détenteur réel, lui administre la preuve frappante de son erreur en lui appliquant à toute volée sur le derrière une claque vigoureuse du coriace objet. Puis, incontinent, il remet en circulation le corps du délit. Il arrive que le pénitent ne laisse pas de recevoir de la sorte des fessées mémorables. (Lg.)

Véri-Cou. — Jeu de vise. — « Est-il cou ? » c.-à-d. temps d'aller à la découverte. (Sal.)

Vise, jeu d'enfants, s. f. — Sorte de jeu de cache-cache, dans lequel les joueurs d'un parti doivent découvrir ceux de l'autre parti et, après les avoir signalés, ou *visés*, éviter d'être pris par eux, avant d'être revenu à la *Sauve*. — Vise Un Tel ! — est le cri usité pour annoncer la *vue*. — Syn. de *Cligne-musette*. || MÉNIÈRE semble y voir le jeu de *Tirc-peil*.

Vive-l'Amour ! la carte a fait le tour. — Sorte de jeu de carte. — A ce jeu, il s'agit de réunir dans sa main cinq cartes de la même couleur. Chaque joueur, ayant reçu cinq cartes quelconques, choisit à tour de rôle une des cartes dont il veut se défaire

et la passe à son voisin de gauche ; celui-ci fait de même, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'un des joueurs ait réuni cinq cartes de la même couleur. Alors, il a gagné l'enjeu et il crie : Vive l'Amour, la carte a fait le tour ! De là le nom du jeu. Il faut être en nombre.

VIII

Langage — Phrases — Anecdotes Devinailles

a) *Langage*

1. — Entre Perrayeux :
— Hé là ! tu ne danses point?
— Ben non, j'ai point de vache.
— Prends donc ma femme.

Autre. — Tiens, chien de maçon, j'sé guêtré, j'ai gangné ma journée. — N. Allusion aux gains fabuleux qu'ils gagnaient aux débuts, jusqu'à 15 et 20 fr. par jour. Le seul fait d'avoir mis ses guêtres représentait pour lui la journée d'un maçon, assez faible. — L'oncle M... nous a souvent raconté qu'il avait vu les perrayeux, de son temps (vers 1820-30), jouer au palet avec des pains ronds de 6 livres ou des écus de 6 francs.

2. — Les cochons crèvent (kervent) en masse (novembre). Le saigneux prétend que c'est à cause des pataches qui ont poussé par une trop grande sécheresse. La pelure ne passe point dans les boyaux, elle se colle au livre (parois de l'estomac, synon. du feuillet des bœufs) et ça les étouffe. — Les gorins gras, si on les saigne tout de suite, on peut côre les débiter, à moins donc que la vian'de ne soye tout à fait pardue. Les siens (ceux) qui sont verdelés (ni gros, ni maigres) sont plus embarrassants à placer (vendre).

3. — Au mois de mai, le bétail était inabordable ; il était brûlé char, mais, aujourd'hui (octobre), c'est pus pareil, à cause du défaut de pansion.

4. — « Creye vous aussi qu'ça seye (soit) ben sain, —des barges et des âbres devant sa porte, point d'ar (air) derrière, les étables qui donnent dans la maison, et à la suite les gorinières, et au bout le fumier avec son juin (jus), qui coule jusque devant sa porte? » By.

5. — « Pouv' p'tit quéniau; il s'endormira pas, il a pardu son bronon dans son lit ; fais y'i donc une autre bronette. » — La bronette, ou bronnette, est un petit tampon de toile qu'on met dans la bouche de l'enfant et qu'il bronne (tette. — Comparez, au Croisic, Pen Bron, la Pointe du Sein. A. V.) ; singulière tromperie qui, souvent, l'empêche de brâiller, de ouâler (crier) pendant qu'il est au lit. Ne pas confondre tampon avec tapon, paquet mal fait, linge froissé, en désordre. By.

6. — Il voudrait ben serrer des cerises, mais il est trop petit. — Eh ! ben, fais y-i donc la courboesselle (courte échelle). By.

7. — « A c'te heure, j'allons aller aguerrouer (agrouer, pron. agherrouér) les pataches. » — N. Ramener un peu de terre au pied avec une cherrue, ou mieux avec une houe, ce qui est plus nouveau et préférable. — D'abord, on donne un demi-agrou ; plus tard, on les agroue tout à fait, de manière à ben embourrer l'herbe (les mauvaises herbes). — On va donner un demi-agrou aux choux, et plus tard on les chaussera (on leur donnera tout le plus possible de terre). — On chausse très haut les bricolis (choux-fleurs brocolis). On butte les artichauts (on leur fait comme une taupinière au pied). — Il faut souvent biner (passer une raclette à main, une binette, pour arracher l'herbe), avant de donner un demi-agrou. — By.

8. — Qui se souvient de Jean Dachine? Un jour qu'il avait oublié la garde de ses vaches pour aller faire des glissades, il trouvit du désordre dans la pâture. « Mes bêtes, disait-il, a' s'battaint, a' s'buchaint, a' s'foutaint, a' s'cornâillaint ! Quand j'arrivis, mon père me fit biser la terre devant tout le monde. Dam ! j'la bisis, fallait (faûillait) ben, mais jamais j'n'arcommencis. — By.

9. — « Ce machin-là est ben abîmé, dis-moi. — Oui, mais je vas ben le ragreyer, et puis y passer un bon coup de peinture ; alors, vous verrez, vous le croirez dans son neuvage. (Ce n'est pas : dans son neuf, mais : comme dans le temps où il était neuf.)

10. — « Une boire si poissonneuse, la v'là presque à sec, plus de poissons. — Oh ! n'ayez pas peûr ; quand la crue va revenir, elle aura bentôt fait de se « rammonitionner. » — N. Monition pour : munition. Presque syn. de réapprovisionner.

11. — « La mère Hoinard (Hoignard) porte un pot de grès pour aller acheter des rilleaux : « Il est propre, dit-elle, comme un hognon. Moi, je suis tout à fait dégoûtante pour la properté. » (Segré. M. B.)

— « Thi qu'ou y a là-bas? » — Qu'y a-t-il là-bas? (Cholet, M. S.)

— « D'hiou qu'c'é? » Où est-ce. (*Id.*)

— « Y s'panchait su la dorne du puits : si j'l'avais pas r'dhietté, y chedhiait dedans. » — Il se penchait sur la margelle du puits ; si je ne l'avais pas retenu (reguetté), il tombait dedans. (*Id.*)

— « Eune guérouée de queniots, ben bardoulés, c'est pâs ren à déboucharder ! — C'est pas moins vrai, ben sûr ! » (Pc. M. V.)

— « J'avons ben tertous eune 'erliquett et boun' chouses à vous marquer ; ça s'ra pour la procheune fois. » (*Id.*)

— « Jeannette, ouïs-tu la garçaille qui braille! va don la qu'ri. » (Vendée. M. de S.)

— « C'te mijaurée, qué qu'al a qu'a cri? — All' a qu'al a chu ! » (Qu'a-t-elle à crier? Elle a qu'elle a tombé.)

— « V's irez dré-là, vous prendrez la voyette et vous sauterez l'échailler. » (Érigné. M. B.)

12. — Le mot Aveindre est connu. A Chemillé, on dit : Averer (avré). « Avère moi donc ça, c'est trop haut, je peux pas l'averer. »

13. — Le troëne des bois se dit de la Verzelle (Chemillé) ; est-ce l'origine de la Verzée, petite rivière passant à Pouancé et venant de la forêt de la Verzée?

14. — Quand un quégniau se salit en mangeant des confitures, il se boerne la goule, il a les pogues (mains) toutes boernées. — Le mot boerner est sans doute pour berner, de brener, par métathèse. — Cf. Bren. (Chemillé.)

15. — Prends donc garde, tu vas tomber le cul dans la casse (a très bref). Attention, ne va pas te fourrer les pattes dans la rouère ; tu vas guécher (ghéecher). — Se guéner (ghéner) (se mouiller les pieds, la robe, dans la rosée.) Chemillé.

16. — On va envoyer les chevaux guécter — les envoyer, au printemps, dans les marais, manger l'herbe tendre. (Briollay.)

17. — Il était aû lé (avec elle) ; elle était aû li (avec lui) — ou : canté lé, canté li. (Combrée.) — Prononcez : Il été ho lé.

18. — Avec sa grande flaûpe, on ne voyait point

es pièces à sa culotte. — Grande redingote longue et tombante. (Combrée.)

19. — Le père C... commençait à se courber —. « Vous vous adentez, père C... — Que veux-tu, ma petite, la terre me r'baê. — Reboit. — Quel joli mot ! (Pouancé.)

20. — Pendant l'orage (5 juillet). « Le grous coup m'a fait bosser l'échine — ou : au grous coup, j'ai bossé l'échine. » (Bords de la Mayenne. Grez-Neuville.)

21. — Les hommes sont tous partis pour leur travail ; ils vont rester trois jours ; pendant ce temps-là, je serai toute seule dans le câilleau, — à garder le câilleau (la maison, le logis). (Cheffes.)

22. — Ne pas confondre : une Touillée, la Patouille, une Tantouillée, une Tatouille, une Touille. — La Touille est un bâton non ferré, divisé, de bas en haut, d'abord d'un pied, puis de six pouces en six pouces, jusqu'à quatre pieds et demi (valeur égale à un mètre cinquante), qui est la plus grande *tenue* des bateaux de la Sarthe (tirant d'eau maximum de l'immersion des bateaux messagers chargés).

On se sert de la Touille pour Touiller (sonder les hauts-fonds de la rivière). — Quand un bateau est arrêté dans un touché (endroit où la profondeur de l'eau est trop faible), on prend la niolle (batelet ou galiote très solide accompagnant le grand bateau) et on va touiller, pour faire passer le bateau.

Quand la profondeur est trop juste à cause de petites buttes ou de sillons de drague, on balance le bateau (on lui imprime, par des coups de gaffes, un mouvement de va et vient pivotant) pour écraser les mottes. Mais il ne faut pas songer à écraser les Dames (espaces assez grands laissés comme témoins par la drague).

23. — On coupe les pommes par tranches. A By., on dirait plutôt par laîches, — laîches de pain pour la soupe, laîches de melon). Et on les met à sécher sur des rondeaux (claies en osier rondes, — clâs), et on obtient des *curots* ou oreilles de singe, avec lesquelles on fait de la boisson. — Foé, j'aime pas boére sû les oreilles de singe, j'aime mieux du bon vin blanc. — A By., on dirait : des quartiers, boisson de quartiers. — Allonnes.

24. — Quand je porte à manger à mes gorins, faut les faire passer dans la soue d'à couté, sans ça is s'raint à *gramâter* à mon baquet et je n'saurais les soigner ; ils foutraient tout à bas.

25. — Pouv' p'tit père X., c'est y pitié qué l'lé vâr comme ça aller à la bassette (marcher dent, très courbé). — Ben sûr qué oui ; mais vous été pas sans connaître la mère Y. Bédame, c'est côre pus grand pitié de la vâr aller à l'accropie comme é'va (marcher accroupie, les jambes pliées, le buste droit). Dieu ! qu'é m'a fait grand peûr ein jour ! J'étais dans la cheintre du Champ Dolant à garder ma vache, ergardant du coûté de la hâ. V'là qu'tout d'ein coup, dret derrière moé, la mère Y. sort des blés avec ein grous fagot d'harbe sû sa tête. J'ai cru vâr eine sorcière et jé m'sé ensauvée huch' qu'au bout de la cheintre. C'est qu'voye-vous ben, c'était la promière foé qué j'la voyais, la pouv' boune femme ! (By.)

26. — Les gorins étaient chars anhui ; on les a vendus 12 sous et demi criant-bêlant. X. en avait yen qui pesait à pu près 10 vingts (100 kil.) ; il l'a vendu 125 francs. — L'expression : criant-bêlant, c.-à-d. sur pied, s'applique aussi aux moutons. (By.)

27. — Oh ! n'vous cabassez pas ; j'ai core ben le temps.

28. — Comment dis-tu ? — Je dis que 4 c'est pair. — Ah ! ben, t'es fou ; 4, 6, c'est couple ($2+2$; $2+2+2$). C'est 3 ou 5 qu'est pair (par, a bref). By.

29. — Un gros poisson, remontant à la surface et se faisant peur, repart brusquement au fond et fait un boidre (*boèdre*). — « Qu'ein beau poésson, r'garde moé qu'ein boèdre il a fait; on dirait ein pêcheux qui donne ein coup d'gâche ! » — V. *Lège*, au Gloss.

30. — Les deux petits frères s'étaient flaupés (7 et 6 ans). La mère : « Qu'é qu't'as comme ça, André ? Quées pocrées sus la figure ! Qui t'a pocré (égratigné, égrassiné) si salement qu'ça ? Les cinq-z-ongles de chaque main ont laissé des traces sus tes joues ! » — « C'ée mon fréere. » — « A caus' de qué, gars Louis ? » — « Dame ! i m'a foutu eine poégnée de boue sus la goule ! » — N. On devrait, alors, dire pocrasser et nòn pograsser. (By.)

31. — J'vas vous donner l's adresses. Allez tout dret par c'te rote (ou c'té voyette) ; au bout, vous trouverez ein carrefour et vous querverez là (tournerez là). La Jaillette.

32. — A Allonnes, ce ne sont pas les vaches qui se bûchent, mais les quéniaux. Une bonne femme me disait que, pendant les vacances, ses gars sont si *escrabes*, i s'bûchent et s'font *encrais*. — Une autre, dont le gamin est paresseux et mou, disait que son gars était lâche « comme si le guiâbe l'avait guerlé (gherlé). »

33. — Eh ! bonjour, ma cousine. D'où donc qu'vous venez ? — D'où que j'vins ? De faire évangéliser mon éfant. — Et qué don qu'il a, votre éfant, ma cousine ? — C'qu'il a ? Le pet rouché, la veze en bas et la foire tous les jours. — Ah ! pouvre éfant, il est don hagné et déhagné de tot et par tot. Ah ! pouvre éfant ! (Ag.)

34. — Dans le faubourg Saint-Michel. La maman à sa fille : Tu s'ras ben mignonne, s'pa, (n'est-ce pas) ? tu diras ben, en entrant : Bonjour Madame et la compagnée ?

Ça s'disait aussi dans la D'vallée Saint-Samson, dans le faubourg Bressigné et jusque su l'pavé de la Madeleine.

35. — A un gamin dont la culotte est percée et laisse passer la chemise : « Tu vas payer un impôt pour les portes et fenêtres : pas ben lourd ; ça ne peut guère compter que pour un châssis ! »

36. — Queune sans soin ! sa chambre est dans n'ein état ! sale, point baliyée, point forbie, tout y est en pégalle, qu'ein gorin, sauf vot' respect, y-yi r'trouverait pas ses petits. (By.)

37. — Ein médecin, il est jamais en poine pour dire dé d'qué eine parsonne alle est morte, i peut toujou ben merquer su sa feille qu'alle est morte de la courte haleine. (Cf. L'Araboute, aux Zigz.) By.

38. — Ces p'tits gars-là, c'est bon qu'à crucher partout, ren ne les bourde ; ils ont gravouillé la parche d'appoi (appui, pron. appouée) huchqué sû le haut de la barge dé paille, et pis i s'sont mis à saupionner (sauter en jouant) d'abord, et pis à ginguer. Ein moument, l'gars Paul a manqué son coup, et il a décrapuché la tête la promière. Hureusement qu'y-avait au pied de la barge ein p'tit veillochon d'paille ; il a tombé d'ssus, et dé d'là il a dériboulé huchqu'à bas. Erné (ou : le gars René, R'né) a yeu peûre, et i s'a laissé découliner. Ma foué i s'sont point fait d'mal, l'ein comm' l'autre.

(N. — L'gars Paul aurait pu dire, comme la

bonne femme : Quiein bougre ! j'ai chu eine sacré pétancée !)

N. — Ein gamin *dégringole* (se laisse tomber) dé d'ssus la veilloche (pas de danger à craindre).

Il *décrapuche* de l'arbre avec la branche qui a cassé (chute violente, danger de se blesser). — Ein bourrée décrapuche dé d'ssus le tas (s'en détache et tombe brusquement).

— J'avons-t'i y-eu grand peûre, j'en somm' core tout intarbolis. Figure-té qué l'plafond du ghernier a défoncé tout d'ein coup, les débris avec tout ce qui y avait en dessus, tout ça *décrapassait* (chute violente avec désordre et fracas) sû la tête du monde.

— *Découliner* (glisser, couler petit à petit) se dit surtout pour les liquides. — Ex. : du nez sû les lèvres. Eyou don' qu'est ta mère, qu'a t'mouche? (By.)

39. — « C'est ben fatigant, dix kilomètres à faire à pied. — Je n'ai jamais été qu'une fois en chemin de fer, encore c'est ma nièce qui m'y a poussée. J'avons iu eine rencontre. — Une collision? — Non, un train qui a passé à côté de nous d'eine vitesse ! — C'que j'ai iu grand peûre !... Le sang ne m'a fait qu'un tour et le cœur me battait ! Je m'*ébahissais* tout de vrai ; j'ai pus ren vu pendant longtemps. (Je perdais connaissance, je m'évanouissais.) Jamais j'n'y ertournerai ; je m'ébahirais ren que d'y monter. C'est que j'ai beau êt' ben vieille, j'ai côre point envie d'mourî. (By.)

— Il a vendu son gorin 18 sous la livre, mais c'est-y poids net (prononc. poâ née) ou sus bout (pron. subou), je ne sais pas. Poids de viande nette ou poids de l'animal vivant. (By.)

40. — En effet de pataches, je n'aime guère — ou : jé n'sème guér — ou : je ne fais guère que les alirôzes (early rose). — Qu'vas-tu mett' là? — Des pataches du Canadâ, — ou des Canadâs (topinambours)? (By.)

41. — C'té terre-là, elle a point l'ar ben bonne. — Eh ! ben, j'vas vous dire : elle a point belle apparence, ben sûr, mais c'est ben *agrainant* (le blé y rapporte bien). — Dame, c'est tout de même pas de la terre à chambre, z'entendez ben (de la terre de première qualité, où on peut cultiver le chanvre avantageusement). (By.)

42. — Dame oui, au printemps, la campagne est ben drôle (intéressante à voir) ; on guette l'apparaissance des bourgeons, et on prend espoir pour pus tard. (By.)

43. — Quand c'est comme ça que les âbres sont ben affouillés (feuillus), c'est que c'est le moument de charcher l'ombre. (By.)

44. — Quand c'est que j'étais jeune, je charchais à me faire aimer ; à c'te heûre qué m'v'là vieux, faut charcher à s'faire supporter. (By.)

45. — En Buhard (Béhuard), vanquiée oppose de manquî. — Vantiers (peut-être) empêche de mentir. C.-à-d. que, dans une réponse, ce mot signifiant aussi bien oui que non, celui qui s'en sert réserve sa pensée sans tromper, au moins strictement. (By.)

46. — Une boulangère dont le petit gosse est entêté me disait : Ben dame ! que voul' vous donc, il ne veut pas céder, on est ben obligé de *bûcher farine* (de lui administrer quelques claques).

47. — J'ai, dit-elle, des petits boutons sur le bout de la langue. — Ah ! vous v'là censé comme les petits viaux, vous avez les *mingrolles*. — Quand les viaux ont les mingrolles, ils ne peuvent plus *bronner*, il faut les îder (aider) avec le dé (doigt) ou avec un bronnoué (biberon). (By.)

48. — J'étais à Chemillé. Par ces violentes chaleurs du commencement d'août, il était tout abattu par la diarrhée qui le tenait depuis trois jours. — Eh ! bien, comment va? — Je me sens ben fatigué ; j'avais pardu mes clefs, et ce que j'ai voyagé pour les retrouver ! Mais c'est fini, la porte est farmée. — On goûte le sel de cette plaisanterie?

49. — I m'achale avec tous ses rapiamus ; ça ne m'amuse point, tous ces rapiâs-là. (L. P., à By.)

— Avec du marc j'vas faire eine bonne boisson. j'vas en mettre ben foulé dans n'eine grande potine, pis j'vas ben la guimpler et pis mettre le couvarcle par dessus, all' se consarvera ben. Si j'avais eine potine à petit goulot et que je voudrais boire tout de suite, je ne la guimplerais pas. (Vict. à By.) — N'est-ce pas pour : guimpeler, couvrir d'une guimpe, puisque c'est : couvrir d'un linge aussi hermétiquement que possible? (By.)

51. — Passe moi dont ton *guipon* (pinceau de côté à long manche) que je coltasse (ou que je godronne) ce bord-là (de bateau), à c'te heure que les palâtres sont mis. (By.)

52. — Dans ce champ là, qu'i faisait si chaud, le blé a tout échaudoui ; dans mon champ d'en bas c'est ben raisant, les pataches ont résisté. (By.)

53. — I m'en d'mandent tertous de ces potirons-là ; je leur en donnerai des morceaux, mais je vas les râper, j'ôterai les graines ; pensez ben que c'est pour avoir des graines. — Ben sûr, on va se pardre de ces pêches-là, on n'avange pas à les manger. (By.)

54. — Où va-t-i comme ça queuter partout?

55. — Quand elle est à assire sa buée, c'est ben le cas de dire : En v'là d'eine aguibré !

56. — La v'là pourtant partie ; eh ! ben. alle n'a que d'aller avec ce qu'alle a de vinette de serrée ! (elle m'embête). By.

57. — L'as-tu côre vu, ce grand alfoessier (alfessier) ; que vient-i treûler par ici?

58. — J'allons bentou manger des pois ; ils sont en platine, — ils vont bentou ét' en grains (ou grainés). — En platine, en gousses plates. — Pour les haricots, on dirait qu'ils sont en graineau. (By.)

59. — I' n'a fait qu'ça d'vent c'té nui ! heu ! les port' ont-é assez locbanné tout le temps ! — Il a beau locbanner la porte, le crouillet est poussé en dedans, i' pourra jamais l'ouvrir. (By.)

60. — « Pisqué vous n'n'ét' côre au G, faut que j'vous dise eine idée qui vient dé m'voéni : qu'ça seye pour vous d'grand goût, c'est ben gandilleux, mais faut pas l'prend' dé mouâs gré ; moé, s'pas, j'vous l'donne amitieusement (t dur).

J'ai gardé, semm't'y, dans mon mémouere (il me semble, prononc. san-m-ti), qué v's avez le mot *Gorinière*. Eh ben, par chez nous, on dit comme ça : eine trée (truie) gorinière. — On dit côre : eine gorinière, ou eine gourinière, pour eine soue à gorins ; ou ben côre : ein têt-à-porcs, avec se parc', pour : une étable à cochons.

J'sais parié (parguié) ben qu'(à) Angers on a dit le mot Gouronnière. Y a côre en Saint-Lazare le ch'min des Gouronnières ; même que dans les alentours vous trouvez des noms de chemins bien drôles et qui indiquent ben que dans le temps y-avait par là que des paysans (pée-zans), comme : les Grandes et les Petites Pannes, et la Garde-Robe, cont' la Masure et les Chalets, à couté du Champ-de-Bataille, et Meule-Farine et la Chenasserie, jusqu'au Cul-de-sac, d'où l'Hérisson et Chêne-Belot, par les Noues et les Perrins, va ...

Pins du Bois-Petites-Filles..., etc. — Quée *rafoux* !... Arrêtons-nous au Tertre-au-Jau et assisons-nous y-i.

67. — C'est y bon, des fraises ; ça vous fond dans la bouche comme des *caboches* (gros clous à sabots) dans l'bec d'ein paysan (pée-zan) !

62. — Pas de chance à matin ; y avait six *moujures* dans le cul d'ein encreau. — Moujure, anneau de *lochies* laissé sur les quatre fils d'une maille par une anguille qui a réussi à sortir de l'engin.

63. — On reproche à une mère de mal élever sa fille. Elle répond : Que j'la pince et que j'la baie (batte) tout l'temps, ça n'avange à ren. (Bécon.)

64. — J'ai néti (nettoyé) toute la ressiée (*id.*).

65. — En parlant des carrières de Bécon : « Ah ! qu'ça vire ben par eyoù qu'ça tourne ! » — Il s'agit des machines élevant les pierres. (*Id.*)

— On prononce : pucelaige, pour : pucelage. (*Id.*)

— « Il a chéyu d'la piée. » (*Id.*)

— En caressant un chien : « Té goule ! » c.-à-d., tu es joli, tu as une jolie tête. Peut-être pour : Quelle goule ?

— « Madame a n'fait que d'me disputer ; a huche tout le temps su mé. »

66. — On envoie demander à une fermière une ligne, pour pêcher. Le jeune envoyé revient en disant : Je n'ai rien compris à ce qu'elle m'a dit. — Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? — « Mon mari n'est pas là, il est dans le *tet* (têt, toit à porcs) et la ligue est dans la *liette* (tiroir). — *Id.*

67. — C'est étonnant comme le vent a chaugé de direction dans l'espace d'une heure ! — Ah ! dame, c'est l'ôrage. C'est que l'ôrage vous *gabâre* joliment le vent ! — C'est l'ôrage qui a *gabâré* le vent comme ça !

69. — Ils ne payent (poeyent) pus à l'hospice dé d'pi ein mois ; ils ont réussi à s'faire dispenser ; c'est pas défendu, s'pas (n'est-ce pas) ? Chacun connaît midi à sa porte. — Expression rappelant une habitude, constante autrefois, de juger de l'heure par la direction du rayon de soleil pénétrant par la porte dans la maison. — « Est-i bentoût midi, père ? — Pas côre, mon gars, s'en faut ben côre ein carreau et demi. »

Et ce n'est pas seulement en Anjou que l'on use de cette horloge solaire. Il en est de même à Madagascar où toutes les « cases » construites sur une rigoureuse règle astronomique et orientées du N. au S. dans le sens de la longueur, mesurent les heures du jour.

« Il est de 9 heures à 10 heures quand l'astre darde ses rayons sur le bord inférieur du toit ; c'est midi quand il est d'aplomb sur le faîtage ; on se sait entre midi et une heure quand il atteint le bas du seuil ; entre une heure et deux quand sa lumière, sur le pas de la porte, a un pied, deux pieds de longueur ; à 3 h. 1/2, elle touche le poteau S. ; à 5 h. 1/2, elle arrive à la muraille E. Pour les peuples nomades accoutumés au plein air, le temps se marque par la progression du soleil dans le ciel et par les ombres des montagnes à la surface des vallées spacieuses.

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.
Virg. — A. V.

« Pour un peuple casanier comme le Malgache, le temps se mesure géométriquement à l'étendue des rayons que la lumière du dehors projette dans l'ombre intérieure de la maison. »

(*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1907, p. 384. *Madagascar*. Marius-Ary LEBLOND.)

70. — Pourqué qu'vous vous mettez pas à l'ombre, pour rac'moder vout' prélât (prélart, t muet) ? — Dame, j's'rais ben mieux, moé, mée (mais) ça peut s'faire que par la chaleur ; c'est de la toile godronnée, le soulé la ramollit et l'aigulle (aiguille) passe pus facilement, et pis mon fil ne casse pas les fils de la toile. Je ne peux faire ce travail quand l'soulé ne donne pas ; mais, tout de même, à force de la *méniner*, on la casse souvent. (Neuville). La toile goudronnée, en s'usant, devient cassante.

71. — S'i prend quoqu' (kioc, quelques) poéssons, c'est aussi qu'i moène (mène, pour : tend) ein fameux chârré (charroi, quantité) d'encreaux, de 12 à 15 douzaines, et qu'il équipe ein bon chârré de lignes (cordées ou traînées). Il a tendu cinq lignes et demie hier au soir. (Chaque ligne porte de 200 à 250 hameçons). I' mang' pas du pain d'faignant.

72. — Je l'ai ben enfoncé dans le *talite* (talus) qu'était ben fourré. Il avaint mis le mien dans l'fourchis d'un guinier (guignier. cerisier) ; j'étais là tout extase (attentif, en extase) à regarder par toute à la fin pourtant j'l'ai aparçute. (Près d'Allonnes).

73. — Conjugaison. Formes bizarres. V. Observations à...

J'dévérions, v. dévériez, i'devraint, pour : devrions, devriez, devraient.
J'vârrions, j'voierions, etc. (verrions).
J'trouvârrions ; j'envârrions, j'envoierions ;
Je ne saurerions, saureriez, sauraint.
Je ne pourrerions, etc. ; courrerions, etc.
J'arions, j'sérions.
De même pour le futur.

74. — Ça crait ben fort, l'eau halle avant aussi vite qu'elle va en vallant aux écourues ; attention, l'eau nous gangne, va falloir hautéier tout le fourbis et puis, tu sais, se débrouiller (ou dévrouiller) ; dépêchons.

75. — Quand tu pelotes (ou peletonnes) une ligne (corde pour tendre des cordées), ou du fil, faut toujours boéjvarder (bêcheverter) tes tours ; sans ça, ça se dévrouillerait.

76. — Dans le temps où on élevait des oies à Ecouflant, on entendait des dialogues dans ce genre : Hé, là-bas, où sont tes oies ? — Avec les jâs (jars). — Eyoù ? — Sû la butte de la Jaunâ. — Et tes pirons (ou tes pirettes) ? — Avec les annouillères. — Eyoù donc ? — Sû la butte de la Pinaudière. V. *Anouguière*. N. Les pirons sont les oies toutes petites ; les pirettes, les jeunes oies dont on peut distinguer le sexe et qu'on gardera pour pondre et couver l'année suivante. Annouillères, les vieilles oies qui n'ont pas eu de pirons dans l'année. Il fallait garder les oies et les empêcher (bourder) de sortir de leurs pâcages, et en particulier d'aller dans les endroits où passaient les vaches. (By.) — Nout' vache, elle n'a pus de lait. C'est i étonnant, elle est annouillère ! (elle n'a pas y-eu de viau c'te année, dans l'année).

Pirons, pirettes, jars ; même observation pour canetins, qui, sitôt qu'ils commencent à croiser, se distinguent facilement en canes et canards.

De même pour les bêtes à cornes. C'est d'abord le petit voyeau, ou le petit vieau, puis le tauret, ou le broutard, quand il commence à se nourrir. Vers un an, on a la génisse et le bouvard ; vers 15 à 18 mois, c'est la taure et le taureau et vers 2 ans la vache, après son premier veau. Le bœuf est, comme on sait, le taureau rendu impropre à la reproduction. — A Soulaire, le veau de 7 à 8 mois est aussi appelé un petit bodet (bodé), comme dans le Choletais.

77. — Langage. — Il est à remarquer que le langage de Soulaire diffère sensiblement de celui de By. Soulaire, près de la Sarthe, mais rive droite, parle comme sur les bords de la Mayenne. Si vous y demandez une adresse (votre route à travers champs ou par chemins), on vous répondra : Vous allez aller tout dret (dré), tout dret en suivant la veyette (ou voyette), et kerver sû vout' gauche (tourner ensuite à gauche). — Vous y entendrez : Panse tes bêtes (béet') et mets ben du foin dans le kerneau (crèche, râteau, râtelier ; — créneau). Soulaire. Feneu.

78. — Ça va-t-i êt' cuit? — Dame, ça bouille (bout) au triple galop. (Ag.)

79. — Ces gens-là, j'm'y fie point. I n'sont ni chiches ni vilains de leurs pas, i feraient ben une lieue pour savoir. (Ils sont curieux, indiscrets. Po.)

80. — Il a tombé ein grand acâs d'eau, et ça nous a ben fait, ça au moins rempli la doue, que j'avions curée y a ein mois. A c'te heûre qu'elle est ben nettie, l'eau va s'y t'nî propre ben longtemps.

81. — Ben sûr, il était pas beau, le père X., surtout vu de coûté. Son gars, qu'était bossé et qu'on n'appelait jamais que Mayeux, à cause de ça, y-i dit comme ça un jour : Poupa, sa'vous ben à qui qué vous r'ssemblez? — Non, mon gars ; dis. — Tout pacre à nout' boélier noir.

82. — Elle ne se presse pas d'obéir aux appels de sa maman ; aussi la mère, impatientée, lui crie : Anna, viens-t'en-va-donc ! Tu t'en viendras-t-i, à la fin, ou ben j'vâ aller t'qu'rî, tu vas vâr !

83. — V'là la Toussaint, c'est le moment de faire ses provisions et renouveler son charnier. Nous, j'allons *tuer une moitié* de gorin, ça s'ra assez.

84. — Tous deux i s'étaint ben rigalés chez leur ami, qui leux-z-avait fait manger d'abord ein bon fricot (ragoût, ragoustin, rigoustin) d'abats d'oie, et pis après de l'oie routie. Le lendemain, l'un d'eux le rencontre et lui dit : Hein, tout même, c'est bon, la peau pûronnée ! (V. Purons.)

85. — J'étais dans mon « saule ». Six canards m'avaient tombé, mais à deux portées de fusil. C'que je me faisais des cheveux ! ils n'approchaient point et ne se mettaient point en coup, tout le temps occupés à chuchoter. (Pour : chuchonner, de chuchon, suchon, cousin ; mot signifiant : chercher les cousins et autres petites bêtes voletant ou tombés sur l'eau et désignés sous ce nom général.)

86. — Ergard' lâ don, é s'tient pourtant répécu ! (ou raipécu, — raide, la tête en arrière). By.

87. — J'étais cont' chez le gars L. ; i crayaint pas que je les entendais. Ah ! il avaint bon se cacher, mais on voyait-i pas ben tout de même que tout ça c'était prémédit (ou primédit) ; quenne joûerie que tout ça ! (S'il y avait eu dans son esprit une idée de mépris, il aurait dit : Quenne chîerie.) By.

88. — Tout i est bon, elle r'bute sus ren ; quée sainte Goulifre ! — D'un petit gars : T'es un petit goulifrâs, — pour : gourmand, avale-tout-cru. By.

89. — (Po.) Qu'les ceux (les siens, By.) qui n'aimiant (aimant, By.) point la piau d'oée i n'la jet'geant point, mais qu'i m'la donn'geant.

90. — (By., Po.) J'étais pas fichu d'm'empêcher (ou d'm'opposer) *qué* de rire.

91. — (Ché.) Oh ! dis, m'man, j'm'ai ben amusé chez le gars Jules ; j'allerai (j'irai) côre demain chez lî, s'pas (n'est-ce pas), m'man? (Langage de l'enfant qui préfère la logique à la syntaxe.)

92. — Ç'a l'air dé t'ren faire? — Oh ! y a des chouses qui me cabassent pus qu'ça. By.

93. — Elle est presque au lit (elle est malade, elle « supporterait » de rester couchée), car elle s'est déboîté la pierre du genou et elle en a ben pour pus de cinq semaines (avant de pouvoir marcher). (Ag.)

94. — Oh ! oui, ben sûr, vous pouvez ben mett' vout' fiette en lî, car il n'est point porte dé d'derrière. (By.)

95. — Elle a voulu faire une « sauce de poulet » (blanquette : veau, poulet, viandes blanches, anguilles à la sauce de poulet), elle a pas r'ussi, sa sauce a toute boett'lé (By.: — Bettelé, à Ag.)

96. — Est-il mal subtil, tout de même ! Quiens, si on le dirait pas saoul ; i s'en va butordant (ne se conjugue pas) et s'cognant à tou' !)By.)

97. — Ah ! dame, elle est guère enduriante. — Il a point bon caractère, il mâgonne (murmure entre ses dents) toujours ; c'est pour ça, m'attends ben (je pense), qu'i n'reste poin en place (garçon de ferme ou domestique). By.

98. — J'aime vré ben la vinaigrette, ça vous appétise, — c'ée appétissant. — Pour sûr ! (certainement). By.

99. — Le matin, je tousse, je crache ; ah ! j'en ai d'eine potée de rheûme !

100. — Elle aime point ça ; quand on veut y en donner, elle vous fait des moulés dessus. — Elle aime ben ça, allez, é f'ra point des moules dessus (Vr.). — ...Elle fait point la moue d'ssus. (Po.) — E fait point la grimace, la grichée dessus ; elle ne r'griche point dessus. (By.)

101. — Y a-t-i côre du feu dans la cuisinière? — Non, pour faire chauffer l'eau, j'ai mis la castrolle dessus ; « ça l'a fini d'éteindre ». (Ag.)

102. — Au lieu de peau de pomme, de poire, etc., on dit pelure, de la pl'ûre. D'où pelurer (plûré) une pomme. (By.)

103. — Pour : Il me faudra un peu de temps, on dit : J'en ai ben pour six liv'(res) quinz' jours et un' chopin' de filasse. (Ag.) — A Tiffauges, pour J'accepterai avec plaisir : « Avec grâce et témérité, et beaucoup de certainement.

104. — J'aime ben le « Canard aux joncs » (fromage de Livarot, parce qu'il est cerclé de joncs ou de quelque lien similaire). Ça' point, ben sûr, eine bonne sente (odeur), mais je l'aime par goût (beaucoup), quoique ça (malgré ça. Prononcé Kouèk-ça). (Ag., By.)

105. — (Po.) Tu vas aller chez l'épicier, et pis après, chez le bouchier, et chez le boulangier ; tu passeras après ça chez le chaircutier (By., le chartutier, — les ceusse qui » se parloyent » — et Po.). Les siens (ceux) qui f'sant d'leux mieux pour ben causer disent (ou disant) chairtutier. (By.)

Tu t'en r'viendras par chez le trincâilleux (quincaillier). Entre, en passant, chez le fratrès et dis aussi à la m'tayère du Vau (val) Besnier que j'irons d'main veilleu chez yeux (Gn., By.), mé qu'faut qu'a faise ren pour nous (pas de préparatifs, pas de dépenses).

106. — Oh ! mais, c'est qu'il a point l'air tillon (tiion), — il est déluré. Avoir les yeux point tillons (les avoir durs, ou simplement vifs, avisés ; avoir l'air malcommode).

Il est poin' achalé, l'gars (syn. de · il est point tillon, il est gaillard. Achalé, — triste, ennuyé).

107. — Elle a l'air qu'ça ben aise ; elle a des souliers qui ont du pignais (pignê, — qui gouincent) Po., Cnd. — A Ag., qui ouignent.

108. — Il' avaient beau dire ; maè j'ai soutenu « sacre et puissance » que c'était pas vrai. (Po.)

109. — Faut pas s'accliner comme ça à s'écouter ; faut mieux s'émouver un peu. (Il ne faut pas se laisser aller à la mélancolie en songeant à son mal ; il faut se donner du mouvement pour distraire ses idées tristes).

110. — C'est avant-z-hiar qu'i s'sont mis « par accord ». I' y a donné sa bague d'accordailles. (By., Ag.) — A Pouancé (ville), — ils sont fi-ancés, la bague de fiançailles. A Pouancé (faubourg, — le petit Marseille), par-accord.

111. — Ergard' moué l'donc, éyoù qu'lé v'là huché là ! Ça cruche partout, ces quéniaux-là. Attends, attends, j'vas t'déhucher (ou te faire déhucher) dé d'là. Viens donc m'îder (aider), té, et rabât' le pus fort que ça. — J'vas ben sûr être huché (grondé, disputé), j'm'attends ben ; car elle est point c'mode en tout, la maîtresse !

112. — Comment veux-tu que j'manœuvre ça ? (manier, travailler, étendre, enlever, etc.) ? c'est guère ragoûtant. — Va donc toujours, « à poignées, ô les mains », tu te laveras après, et ça fera le compte. (Po.)

113. — Oui, comme taè (toi), quand tu fais ton p'ti'-z-yeux (quand tu lances une œillade bien tendre). (Pô.)

114. — Mêts-té pâ à sercler tout de suite après manger, ça te donnerait des aigrettes (aigreurs d'estomac). (By.) C'est ben lassant, allez, de sarcler longtemps. Pauv' bonne femme, c'qu'é doit' être éreintée ; toute la journée m'nacer l'ciel de son canon ! (Ag.)

115. — Eh ! ben, dites donc, là-bas, all' vous bentoût v'ni nous servir ? — J'allons « ô les pieds les mains ». (Je vais et je sers). (Po.)

116. — Quoiqu'elle soit à Angers depuis quelque temps déjà, elle cause si ben comme à Pouancé, à grandes goulées (la bouche bien ouverte : Ah mâôdi ! (Ah ! maudit) ; ça lui avient si ben ! (Cela lui vient tout naturellement.) (Po.)

117. — Les petits canetins en libarté sont déjà tout échambotis en n'eine quinzaine de jours. Quand je les ai mis à l'eau, c'étaint des fâillis canetins, mée ed d'pis huit jours qu'i son à l'eau, i sont déjà tout échambotis. C'est vré qu'i trouv' ben d'qué dans la grande prée et dans les foussés ; i' y-y sont tout par eux (ils y sont tout seuls, n'y sont pas gênés par d'autres). (By.)

118. — J'espère qué j'f'rons quoque chouse (qq. chose, que nous gagnerons de l'argent) dans nout' champagne (cantonnement de pêche), j'y-y serons tout par nous ; c'est ben l'diable si nout' travail n'était pas fructueux (rémunérateur). (By.)

119. — (Po.) J'avais grimpé (By., gravouillé) dans le cerisier (Alls, guignier) et je venais de serrer un beau trollet long de ça (un rameau, long comme le bras, bien garni de nombreuses cerises), quand...

120. — J'aime point qu'il habille les poéssons, il les éjarde mal et les ébousille tout (tou) ; son poésson est point ragoûtant en tout. (By.)

121. — Avec son vireboerquin, il a fait un avant-trou dans le touffeau et pis après il a pu enfoncer son grous clou sans fendre (faire fendre).

b) *Anecdotes*

1. — Marie D..., 20 ans environ, de X... (près d'Angers), se confesse à M. le curé V. — « Pour pénitence, vous me réciterez... » — « Quand donc que faudra vous dire ça, M'sieu le Curé ? » — « Mais, mon enfant, à votre *commodité*. » — « Ah ! mais, M'sieu le Curé, y en a point chez nous, on chie à l'égâillée ! » — N. On yi donnait quequ' fois pour signorise, pour gouailler, le nom de Marie-qui-chie-à-l'égâillée.

2. — Le Curé. — Es-tu chrétien, Barnier ?

— B. — Non, Monsieur, je sé filassier.

— Le C. — Ah ! que t'es sot, Barnier !

— B. — Je sé tout le plus fin de chez nous !

— Le C. — Coben donc que vous êtes, chez vous ?

— B. — Autant comme j'avons de cuillers.

— Le C. — Et coben donc que vous avez de cuillers ?

— B. — J'avons châcun la noutre !

Je puis donner un pendant à cette anecdote, qui peint bien la finesse du paysan, quand il ne veut pas répondre clairement à une question.

Un beau jour vint chez moi, de la campagne, un enfant aux apparences un peu rustiques, mais, en réalité, d'une intelligence fort au-dessus de la moyenne, comme il l'a bien prouvé depuis. Ses camarades, les anciens, voulurent faire poser le « bleu ».

— D'où donc que t'es ? — De C...é. — Ah ! t'es de C...é. Et où demeures-tu ? — A côté de chez mon voisin. — Et ton voisin ? — A côté de chez moi.

Les « villotiers » étaient roulés par le « rural ».

Oncle et neveu

3. — Un brave homme de La Varanne vient un dimanche à Beausse pour voir sa famille dont il avait appris de mauvaises nouvelles. Comme il sortait de la grand'messe, un gars de 15 ans, son neveu, le tire par le coude :

— « Bonjour, m'n uncle ! »

Le tonton se retourne : « Comment ! c'est té, mon pouvre Louis ! Je te crayais enserré. T'es donc pas mort ? »

— « Oh ! nenni, m'n uncle, c'est pas moué, c'est mon frère Pierre. Mais j'ai été ben pus malade que li ! » (R. O.)

4. — Dans un tramway. Deux ouvriers. L'un jure des N. de D. par charretées. L'autre lui fait remarquer : « Tais-té donc ; y a un Monsieur prêtre ! — Bah ! dit le premier, c'est jamais que des rognures de cantiques ! » (Saint-Léonard.)

5. — **Mâ Tâ** (Lg.). — Un vieux veuf venait de se remarier et, quelques jours après, se promenait, le soir, aux environs du bourg avec sa nouvelle moitié. Or, chemin faisant, il lui susurrait « à pleine tête », — car le bonhomme était sourd comme un pôt (ou pau) : « Astheure, tot ce que j'ai est à tâ et tot ce que t'as est à mâ ! » Ce propos ne fut pas perdu pour les loustics ; les ahaies, aussi bien que les murs, récèlent des oreilles.

6. — **Soûl à rouler** (Mj.). — N. Il ne faut p.-ê. pas entendre : à rouler à terre. Effectivement, on roule les gens ivres-morts, comme aussi les noyés, ainsi qu'un cylindre de pâte que l'on voudrait étirer ; cela, dans le but de les faire vomir. Une anecdote me revient à ce sujet.

C'était en 1870, année de triste mémoire, mais d'excellent vin ; c'était aux premiers jours de la guerre, c.-à-d. au commencement d'août. Un dimanche soir, deux Ilais, le père et le fils, celui-ci garçon de 18 ans, débouchèrent dans le village du Croissement, retour du Mesnil. La fatigue, la chaleur, et sans doute aussi la surrexcitation ambiante les poussant, ils avaient humé de bon piot plus que de raison, si bien que tous deux étaient

non seulement verzelés, mais pleins comme des huîtres, ronds comme des boudins, soûls comme la bourrique à Robespierre, imbranlables, en un mot. Et même le fils — il s'appelait Jean — ne pouvait plus dire : pain. Il était, c'est le cas d'user de cette expression, soûl à rouler. De fait, il s'écroula tout à coup comme une masse au bas de la rue, foudroyé, ivre-mort.

Grande alerte : les femmes coururent chercher de l'eau fraîche, des cordiaux, tandis que les hommes se jetaient à rouler le sac à vin, selon les règles du manuel opératoire indigène.

Rien n'y faisait ; ça ne venait ni par à-haut ni par à-bas, et l'asphyxie parassait imminente. Le père, un peu dégrisé, se lamentait sur son rejeton : « Jean ! Jean ! implorait-il, Jean ! mon Jean ! ramène, mon gars ! Dégueule, mon gars ! Ramène ce qui te gêne, mon gars ! »

Mais, ouah ! Jean ne voulait rien savoir, n'entendait rien. Il était enterniage.

Alors, au bonhomme vint une idée lumineuse : saisissant la tête inerte de son afflau et lui écartant de force les mâchoires, il lui fourra ses doigts jusqu'au fond de la gorge pour le faire houer. L'effet ne se fit pas attendre ; l'apprenti pochard eut un haut-le-corps violent et, du même coup, imprima sur les oinces de son auteur une véritable croquée de loup enragé.

— « Sacré enfant de garce ! s'écria le père, changeant de ton, qu'il m'a ponmoins mordu dur ! »

Sa main saignait presque, mais Jean était sauvé et il n'y avait plus qu'à rire de l'aventure. Elle n'est pas encore oubliée au pays (1908) et les exhortations paternelles de l'ivrogne sont restées en proverbe.

7. — **Luc**. — « Bonjour, Luc, ta mère a fait un bouc ! » Marque le désappointement. C'était l'exclamation favorite de M. X., percepteur à Coron, vers 1885. (Voir Luc, au Glossaire.)

8. — **Vous nous en foutez de belles** ! — A propos de ce mot, voici une anecdote anthentique. Je la tiens de mon cousin, le Dr L., qui était présent.

Dans l'une des plus grandes communes du pays des Mauges (La Pommeraye), Mgr Freppel donnait la confirmation et quatre ou cinq paroisses environnantes étaient convoquées, entre autres celle de X., petit trou perdu dont la population a toujours passé pour quelque peu arriérée. Les maires aidaient les pasteurs à conduire leurs ouailles et tous, après la cérémonie, se rendirent au presbytère pour assister au dîner qui leur était offert. Au préalable, l'amphytrion présenta ses invités. Sa Grandeur eut pour chacun un mot aimable, acidulé parfois de quelque ironie, car Mgr Freppel aimait à plaisanter dans ses bons jours et, bien qu'Alsacien de naissance, cultivait la *gouâille* comme un pur Vendéen. Vint le tour du premier magistrat de X., brave homme de paysan dont la gauche tournure synthétisait parfaitement le type de ses administrés.

— M. Ch., maire de X., annonça le curé introducteur.

— Ah ! Enchanté, Monsieur le Maire, en se tournant vers lui. Puis, toisant le quidam d'un coup d'œil et tirant de sa poche sa tabatière : « Ah ! ça, dit-il, Monsieur le Maire, est-ce que c'est vrai, ce que l'on m'a dit de votre commune ?

— Déde qué donc, Monseigneur ?

— On a prétendu que, dans ce pays-là — et Monseigneur huma une énorme prise — quand on tape sur un buisson, on en fait plutôt sortir un braconnier qu'un lièvre.

M. le Maire resta dix secondes interloqué. Puis, reprenant ses sens :

— Eh ! ben, Monseigneur, éjacula-t-il, vous nous en foutez de belles !

Monseigneur étouffa dans son immense foulard de soie rouge le fou rire qui le secouait. Il n'aurait pas donné pour dix *chinchées* la réplique du bonhomme.

9. — **Rollon**, s. —. — Echelon. — Un maçon venait de dégringoler avec sa *cossarde* du haut d'une échelle. Il se releva sans trop de mal. Passe le curé : « Mon ami, lui dit-il, vous devez remercier le bon Dieu de vous avoir préservé. » — « Vous en parlez ben à votre aise, dit l'autre en se frottant les côtes, mais il ne m'a sement pas fait grâce d'ein *rollon* ! »

10. — **Corps**, s. m. — Corset. — Un jour, à confesse, une fille de campagne s'accusait d'avoir commis trois gros péchés :

— J'ai, dit-elle, fait mourir ma mère ; j'ai empoisonné mon père et j'ai abandonné mon corps aux gars.

Le prêtre exigea des détails :

— Vous avez fait mourir votre mère ?

— Oui, elle est morte quand je suis venue au monde.

— Vous en étiez innocente, et ce n'est pas un péché. Mais votre père ?...

— Eh ben ! l'autre soir que je veillions ensemble au coin du feu, j'ai *vessi* si puant qu'il s'est bouché le nez en me disant : « Tu m'enpoisonnes, saprée bougresse ! »

— Ce n'est pas un péché, c'est tout au plus une incongruité. Et ?...

— Mon *corps* ? Je l'avais lavé hier matin pour le racmoder et je l'avais mis à sécher sur la haie. Y a deux gars qui sont passés par là et qui s'en sont emparés pour me faire dire. J'ai couru après, j'ai empoigné le *corps*, mais ils ne voulaient pas le lâcher. Pus je tirais, pus ils me perbouinçaient. A la fin, je leux ai dit : Emportez-le donc, pisque c'est ainsi ! Je vous l'abandonne.

— Mon enfant, dit le prêtre, vous n'avez pas besoin d'absolution. Allez en paix et ne faites jamais de plus gros péchés.

— Mgr Angebault donnait la confirmation à A. Quelques moments avant de conférer ce sacrement, il dit aux enfants, qui étaient à genoux, de sa voix très douce et très pastorale : « Asseyez-vous, mes enfants. »

Aucun ne bouge.

Deuxième invitation à s'asseoir. Même résultat.

Le curé, alors, se penchant vers Sa Grandeur, lui dit : « Monseigneur, si vous le permettez, je vais leur traduire votre invitation. » Et, sur l'acquiescement de l'Evêque : « Sus l'cul, les gâs ! »

Et tous de s'asseoir avec ensemble.

Comme Monseigneur témoignait au curé son étonnement de le voir employer de telles expressions : « Dame ! Votre Grandeur m'a envoyé évangéliser des peuples à demi-sauvages, il faut bien que je leur parle leur langue ! »

Absolument authentique ; mais on comprendra que je ne désigne pas l'endroit plus clairement.

— X. s'était marié à Z., qui, moins de cinq mois après, le rend père d'un superbe garçon.

Il compte sur ses doigts : « Voyons, Marie, les j'ments portent pendant tant de mois, les vaches pendant tant de mois ; j'créyais que les femmes portaient pendant neuf mois ?...

— Eh ! ben, Jean, quatre mois et demi de jour et quatre mois et demi de net (nuit), ça fait-il pas le compte ?

Et Jean, pas trop malin, fut convaincu par ce raisonnement.

— Quand un gas de la campagne vient pour la

première fois visiter Angers, on ne manque jamais de lui demander, au retour : As-tu vu l'Angevin ?

L'Angevin est une des statues en bois qui décorent la célèbre maison d'Adam (sur la rue Montault). Elle représente un homme qui montre aux passants... son derrière, et pis encore.

— Si l'on soulève le strapontin de l'une des stalles du chœur de Saint-Maurille des Ponts-de-Cé, on voit une statue sculptée que l'on nomme sainte Babille (bavarde). Elle est représentée les lèvres liées par un cadenas — symbole du silence qu'elle n'a jamais observé. Plus bas, à mi-corps, elle est liée d'une ceinture, également avec un cadenas. Autre symbole. Son aspect est des plus rébarbatifs. Elle semble indignée que l'on ose s'asseoir sur sa tête et menacer les indiscrets qui... ne gardent pas toujours le silence.

(c *Devinailles ou Devinettes*

1. — On s'amuse souvent, dans les veillées d'hiver, à se proposer des devinailles et il en est un certain nombre que je veux citer, parce qu'elles sont, on peut le dire, de fondation.

Le jeu débute toujours par la formule consacrée :

« Devine, devinaille ;
« Qui pond sur la paille ? »

Puis, sans attendre une réponse trop facile, on passe à quelqu'une des énigmes suivantes, dont, la plupart du temps, chacun connaît la solution.

2. — De qué c'est-il qui griche les dents quand on entre à la maison ? — La cramaillère.

3. — De qué c'est-il qui pleure quand on entre à la maison ? — Le beurre.

4. — De qué c'est-il qui quitte son ventre pour aller boire ? — La paillasse, la couette (quand on les lave).

5. — De qué c'est-il qui passe la rivière la tête en bas ? — Les clous du fond d'un bateau.

6. — De qué c'est-il qui passe la rivière sans faire d'ombre ? — Le son des cloches.

5. — De qué c'est-il qui chante aussitout qu'il est éclous ? — Un pet., etc., etc.

8. — Qu'est-ce qu'un Dieu n'a jamais vu, qu'un roi ne voit que rarement et qu'un paysan voit tous les jours ? — Son semblable.

9. — Qu'est-ce qui va en chantant et revient en pleurant ? — Le seau.

10. — Qu'est-ce qui a un œil au bout de la queue ? — La poêle.

11. — Pour embarrasser les gens qui prétendent savoir le latin, on leur dit : Cocantra, pinosa (Coq entra, pie n'osa). — Latôtéfétuntrou (Latte ôtée fait un trou). — Beuratidzô, ratadizel ? (Beurre a-t-il des os, rat a-t-il des ailes ?) — Abiscouti, grainsemouti ? (Habit se coud-il, grain se moud-il ?) — Abiçcou, grainsemout. (Habit se coud, grain se moud). — Raviro, rotantara, ramipataro, rabrulapatra (Un rat vit un rôti, le rôti tenta le rat, le rat mit la patte au rôti, le rôti brûla la patte au rat). etc. — Téguetséchtel ? — Tes guêtres sèchent-elles ?

12. — On doit dire, très vite : Si j'étais Monsieur de Quatrebarbes, je me monsieur dequatrebarberais bien... Si j'étais petit pot de beurre, je me dé-petit-pot-de beurrerais bien.

13. — **Charade**. — Nos pères les connaissaient.

Vent	vient	pire
A qui	de la mort	le (cœur)

Charade extraite des *Inv. Arch.*, E, S., p. 89, 1re col., vol. II. — Lisez : A qui souvent de la mort souvient le cœur soupire. — Un cœur est figuré sous le mot pire, — et la préposition sous, pour chacun des trois mots, fait l'équivoque. (Année 1585 ou 6.)

14. — Au jeu de loto, on se permet de nombreuses facéties. Tous les numéros ont une dénomination. En voici quelques-unes :

31, misère en Prusse. — 22, les deux cocottes. — 69, bout-ci, bout-là.

IX

Légendes

Première série

Bigournet' (t est sonore). — Le père Bigournet est une sorte de gnôme, hôte imaginaire des eaux profondes et surtout des puits, dont on menace les enfants pour les empêcher d'approcher des endroits dangereux pour eux.

Etymol. — Dérivé du latin *Binum cornu* ? parce que, sans doute, ce triton d'eau douce avait été primitivement affublé de deux cornes par l'imagination populaire. Il convient, toutefois, d'ajouter qu'aujourd'hui le nom seul indique cette particularité, car le signalement du bonhomme est devenu extrêmement vague, en quoi, d'ailleurs, il ressemble à tous les signalements. Pauvre Bigournet ! autrefois, sans doute, tu as été quelque divinité païenne révérée et redoutable, un frère des Sylphes et des Satyres, l'amant heureux des Naïades et des Ondines ; tu n'es plus maintenant que le père Bigournet, un bonhomme avachi et gâteux, un épouvantail pour les mômes, un mensonge auquel personne ne croit plus, moins que rien, une bluette, un mot. Les dieux s'en vont ! — Voir au Glossaire. — N. L'explication par Binum cornu n'est pas acceptable. A. V.

Bouzillé. — Emplacement de ce bourg désigné par Gargantua. — V. le Zigzag 120.

Chasse-Gallery. — V. Glossaire.

Chasse-Hannequin. — V. Gloss.

Daru, **Dérut**, **Dalut**. — V. Gloss. et deuxième partie, Supplément, n° 3.

Empocheux. — V. Gloss.

Engoutté. — V. Gloss.

Farfadets. — Les Farfadets (feux follets) étaient en grand honneur, considérés comme lutins bienfaisants. A la nuit, l'été, quand on menait les chevaux au pré, on en voyait quelquefois un sur le poteau de la barrière ou dans les branches d'un arbre (ils s'élevaient dés grands fossés marécageux presque à sec). On s'arrêtait un moment pour ne pas le faire disparaître trop vite, et c'était d'un heureux présage. Les chevaux étaient soignés, prenaient de la vigueur et de l'embonpoint, mais leur crinière était tout emmêlée. — Pauvres bêtes, soumises toute la journée au lourd collier, elles n'étaient pas souvent étrillées. — Les Farfadets venaient aussi soigner les chevaux dans leur écurie. On ne pouvait que bien difficilement démêler leur crinière, mais comme ils devenaient bien en point !

Un jour, le gas Michau (Michel) dit à son maître : Que je voudrais tout de même ben en vâr un, un farfadet ! — C'est facile, justement, les chevaux ont la crinière mêlée, mais prends garde de te montrer, tâche de voir sans être vu, car ça n'aime pas à être dérangé. Tiens, tu vois ce grand tonneau couché là dans le coin de l'écurie. Ce soir, avant la nuit, tu te fourreras dedans et, sans faire aucun mouvement, tu attendras..

des apparitions, du moins, ils ne *craignaient* point leur peine : il y a au moins deux lieues et demie. Au retour, sur les minuit, une heure, ils eurent à passer au pont Larousse. Une laveuse de nuit, ayant sur la tête une de ces énormes coiffes d'étoffe noire que portaient alors les femmes du pays, *aiguançait* du linge au ras du pont. Nos trois gaillards hésitèrent. Cependant, il fallait passer là ou faire un long détour. Prenant son courage à deux mains, le père Daviau s'avança le premier, frôlant l'être mystérieux qui continua sa besogne. Un autre le suivit. Le troisième compagnon, enhardi, s'avisa, en passant, de porter la main sur la tête de la femme en disant : « Que fais-tu là, à laver à cette heure-ci ? » Mais la laveuse nocturne s'élança sur lui et, à coups de *battoux*, le *touroilla* de telle sorte qu'il resta évanoui sur le terrain.

Lessive. Buée. — Il est, paraît-il, très mauvais de faire la lessive dans la Semaine Sainte, ou pendant les Rogations ; les personnes qui n'y prennent garde lavent, dit-on, leur suaire. (Z. 151.)

— On dit, lorsqu'il pleut sur la lessive mise à sécher, qu'il n'y a qu'aux jolies femmes que cela arrive. (Zigz. 151.)

Liavard (Lézard vert). — Le liavard est l'ami de l'homme. Lorsqu'une personne est en danger d'être mordue par une vipère, le liavard l'en avertit en courant autour d'elle ou, si elle est couchée en, se promenant sur son corps.

Licher. — Il ne faut pas se laisser licher par les chats, c'est malsain.

Lissée (gueule). — V. Gloss. et, ci-dessus, *Gueule*.

Lizard. — Pour être chanceux, il faut avoir une queue de lizard (lézard) dans sa poche. Cela équivaut à de la corde de pendu.

Lune. — La lune est un vieux soleil usé. — V. *Bonhomme*, ci-dessus.

— Pour les influences de la lune, v. Gloss.

— Lune tendre. Les bestiaux affranchis en *lune tendre* engraissent mieux.

Mains de bon Dieu. — V. Gloss., et, ci-dessus, *Cançarf*.

Mains froides. — Quand on a les mains froides, c'est qu'on a le cœur *ben* placé (Mj.), — en bon lieu (Lg.).

Marcou. — Il n'y a pas de marcou (chat mâle) de trois couleurs, comme sont parfois les chattes. « Fût-ce d'une chatte tricolore, il nous faut maison et postérité. » (Lettre du marquis de Mirabeau à son frère le bailli. *Revue des Deux-Mondes*, 15 févr. 1907, p. 906, l. 1, 2.). — Septième enfant mâle. V. Gloss.

Mardi-gras. — Il est inutile de filer le jour du Mardi-gras ; les souris mangent inévitablement le fil, parce que la fileuse a les doigts trop gras.

Mariage. — La mariée ne doit pas se regarder dans une glace avant de partir.

— Le cierge de l'un des mariés s'éteint-il pendant la messe, l'un des deux meurt dans l'année. (Lrm.)

— On ne se marie pas dans les Avents, ni entre les deux Sacres, ni dans le mois de mai. Dans ce dernier cas, les enfants tournent (*sic*).

— Il est très mauvais qu'il y ait deux mariages à l'église le même jour, le second est rarement heureux. Plus d'un mariage a été remis pour cette raison. Ou bien les parents exigent que les deux couples soient unis simultanément et qu'ils aient chacun une messe spéciale, dite à un autel distinct.

— Il est de très mauvais augure pour les jeunes époux que leur mariage soit célébré le jour où a lieu un enterrement. (Lg.)

— La pluie tombe toute la journée le jour d'un mariage ; signe de tristesse pour la mariée.

— La mariée doit veiller à ce que le marié ne lui enfonce pas l'alliance jusqu'au bout du doigt, si elle veut être la maîtresse. — Le cuisinier dévire le poulet sur le dos de la mariée, en chantant les Grâces. (Ancienne coutume.) — Zigz. 154.

— « Elle voulut épouser à 11 heures du matin au lieu de celle de minuit, qui était celle que l'usage avait fait choisir. » (*Mém.* de M. Letondal. *Anj. hist.*, 5e an., no 1, 12.) — V. aussi au Gloss.

Mars. — A Saint-Paul, le jeune homme ou la jeune fille désireux de connaître l'époux que le destin lui réserve, doit se lever dans la nuit qui précède le premier mars et, sortant au dehors, s'adresser aux étoiles, en disant :

« Bonjour, Mars !
« Fais-moi voir en mon dormant
« Celui (ou celle) que j'aurai en mon vivant. »

Il lui suffit ensuite de se recoucher et le visage du futur conjoint ne saurait manquer de lui apparaître en songe. Cette superstition se retrouve à Anverse, mais, là, les rites sont un peu plus compliqués. L'invocation à Mars doit être précédée de cinq *Pater* et de cinq *Ave*. De plus, si plusieurs personnes font ensemble cette cérémonie magique, un silence absolu est de rigueur.

Marteau. — A Saint-Paul, lorsqu'une jeune fille veut connaître ses amoureux, elle cueille qqs boutons de centaurée et les met dans ses poches, après avoir baptisé chacun d'eux du nom d'un jeune homme de sa connaissance. Ceux qui fleurissent dévoilent l'amour caché des soupirants qu'ils personnifient. Voilà, du moins, une supersition [illegible]cieuse, parmi tant d'autres qui ne sont que [illegible]

Marteaux. — V. au Gloss.

Martin-pêcheur. — D[illegible] idées sup[illegible] s'attachaient, dans tous les pays, non [illegible] au martin-pêcheur vivant, [illegible]ais même [illegible]pouille. Son corps desséché, s[illegible]pendu à [illegible] le bec, servait, selon l'opinion [illegible]pulaire, [illegible] sole ; la mandibule supérieure [illegible] bec se tourn[illegible] toujours vers l'étoile polaire. Il t[illegible]ait aussi lieu de baromètre, ou plutôt d'hygromè[illegible], en indiquant les variations de l'atmosphère. Enfi[illegible] placé dans les meubles, sa présence éloignait les [illegible]gnes et était comme un puissant vétiver. (Ab[illegible] Vincelot, p. 461.)

Médicament. — Au Lg., il est admis [illegible]e plus un médicament est mauvais à avaler plus [illegible] d'action sur l'homme ou sur les animaux : c'est [illegible]ritérium de son efficacité.

Mentir. — Si un enfant perd ses dents [illegible]ait, si la *beurrée* qu'il a lâchée tombe le côté [illegible]rre à terre, c'est qu'il a menti.

Mort (Signes de), etc. (Zig., 154). — On [illegible] ferzaie chanter ; — un corbeau vient se [illegible] sur la fenêtre. — Une pie a traversé la rou[illegible] devant la carriole du marié). — Le cierge d[illegible] s'éteint deux ou trois fois. — Celui des deux [illegible] dont le cierge brûle plus vite que l'autre m[illegible] premier.

— Quand des frères et des sœurs se mari[illegible] même jour, il y en a toujours un qui meurt [illegible] l'année. — On met une guenille dans la cage [illegible] oiseaux pour qu'ils ne crèvent point. — On tourne les miroirs pour que l'âme du défunt ne [illegible] mire point. — On vide toutes les crolles, parce [illegible] l'âme se lave dans l'eau qui est dans la maison.

On arrête le balancier de l'horloge, ou il meurt une autre personne. — V. Gloss.

Morts (Jour des). — Ceux qui meurent ce jour-là entre messe et vêpres vont inévitablement en enfer.

Morver. — On considère, au Lg., qu'il est bon de mener les moutons aux champs *sus la gelée* ; ça les fait morver, ça les purge.

Mottereaux. — Il ne faut pas dénicher leurs nids. V. Gloss.

Mouche. — Panique d'animaux. V. Gloss.

Moumon. — V. *Noces*, au Gloss.

Nâtille, canetée (Lentille aquatique). — Pour en débarrasser une mare qui en est couverte, il suffit de prendre une poignée de cette lentille et l'aller la porter de nuit dans une autre mare. Huit jours après, toute la lentille a disparu. (Lg.) — Un moyen plus digne de confiance est de mettre les canes à s'ébattre dans la mare ; elles auront bientôt fait de manger la *canetée*.

Naveau-puant. — Fait crémer le lait ; empêche le vol du beurre. V. Gloss.

Neyer (se). — Les poules neyent pa' l'cul.

Nez. — Quand un petit enfant se gratte le nez, c'est signe qu'il aura de l'esprit. Serait-ce un ressouvenir du : « Naso suspendit adunco » d'Horace ?

Nid. — Quand on *sait* un nid, il ne faut pas dire *sous les tuiles* (c.-à-d. dans l'intérieur d'une maison ou d'un hangar) où il se trouve, sinon les vipères ou les fourmis mangeraient les petits. (Lg.)

Noël. — « A chaque nuit de Noël, en l'instant où le Seigneur Jésus est venu au monde, lesdites braves bêtes s'agenouillent toutes pieusement en leurs étables ; ceci est notoire. Pour cette cause, les varlets de ferme doivent leur peigner le poil, laver gentiment et les garnir d'une fraîche litière neuve. Ainsi parés, les bœufs et vaches fêteront sans faute la Noël. Mais nul n'a le droit de les venir troubler à cette heure sainte et qui les épie en est puni. Je connais un gars qui se cacha près de l'huis de l'écurie, et quand l'heure de minuit fut sur le point de sonner, il pénétra doucement, son falot à la main. Il entendit le premier coup de l'élévation à la paroisse, mais pas davantage, car, aussitôt, il reçut par le milieu du visage un si coup de battoir que son couvre-chef galopa côté, son falot de l'autre et lui au milieu, et il rien, comme bien pensez. » (*Hist. du vx tps*,

…ril. — Après l'accouchement, le cordon …al est soigneusement mis dans un linge et il …n se garder de le jeter, de crainte qu'il ne …gé par un porc, car, alors, l'enfant serait …ie un « point fin », un niais. Mais l'enfant …faire un jeu et le « patouiller » tant qu'il …sera toute sa vie très adroit de ses mains. … tout de meinme point sot, ton quenot. » …arrière, que je l'ai laissé jinguer avec son …qu'à l'ennuyance (à en être rebuté) …it encore tout petit. »

…Pour retrouver le corps d'un noyé, il …r une mèche et une chandelle bénites. …re que l'on plaçait un pain bénit, dans …ait fiché un cierge, également bénit, …rbeille étanche ; on abandonnait le …e et la corbeille s'arrêtait à l'endroit …rps. (A. V.) — Une planche remplace …chose s'est faite cette année encore à

— Un noyé saigne lorsque les membres de sa famille s'approchent de lui.

Œufs. — Au Lg., il en va des œufs frais à peu près comme de la *sau* ou du lard salé : on n'en vendrait pas volontiers aux gens de passage, aux inconnus. On risquerait de se faire ensorceler, *ensavater*. A plus forte raison n'en donnerait-on pas. — Peut-être, à la rigueur, vendrait-on ou donnerait-on un œuf cuit, mais ce serait tout juste.

Ongles. — On ne doit pas couper les ongles aux petits enfants avant l'âge d'un an — Les ongles sont de la poison ; il ne faut pas les mordre.

— Avoir les ongles durs est un présage de longévité. (Mj.)

Ordignon. — V. Gloss. — « Ne faites pas caca dans les rottes, ça vous donnerait les ordignons. »

Oreilles. — Si vous avez un tintement d'oreilles, c'est que quelqu'un parle de vous, disent les uns que quelqu'un dit du mal de vous, disent les autres. D'ailleurs, cela revient généralement au même.

Pain. — Il ne faut jamais placer le pain sens dessus dessous, cela porte malheur, on n'en aurait pas plus tard. — Alors, « le diable est dans la maison ». (Lg.)

— Avant d'entamer un pain, il faut tracer dessus une croix avec la pointe du couteau.

— Quand on est capable d'entamer un pain bien correctement, c.-à-d. suivant un plan bien net, on est bon à marier.

— Le pain sec fait les beaux yeux. — Se dit aux enfants qui ont mangé la *fripe* la première, pour leur faire comprendre qu'ils doivent alors manger leur pain *sec*.

Pâques-fleuries. — Les enfants jeûnent la veille de Pâques-fleuries pour trouver des nids au printemps. — De même le *Vendredi-Saint*. V. ci-dessous. — Quand, ce jour-là, pendant la grand'messe et la procession au cimetière, le vent est de l'ouest, on dit qu'il est dans la *baratte*. C'est un signe de printemps pluvieux, donc, d'herbe abondante, donc, de lait et de beurre à foison. — Si le vent est de l'est, on dit qu'il est dans le boisseau ; signe de blé.

Parsonnerie. — V. Gloss.

Parsonnier. — Lorsqu'une paire de bœufs est dépareillée par une cause fortuite, il est assez difficile de trouver un remplaçant au bœuf qui manque, car le nouveau *parsonnier* (V. Gloss.) devra être non seulement de même taille et de même poil, mais aussi de même *main* que l'ancien, c.-à-d. gaucher ou droitier comme lui.

Persil. — Il n'y a que les beaux menteurs qui réussissent bien les semis de persil.

— Au Longeron, on redoute de planter du persil ; ceux qui s'y risquent meurent dans l'année. Je n'ai rencontré que là cette croyance. On le sème sans danger.

Physique. — Partout, pour nos paysans, la physique est l'ensemble de tous les phénomènes dont la cause est attribuable à l'homme et qui dépassent leur compréhension, et ce n'est pas autre chose. L'art du prestidigitateur qui escamote les muscades ou qui *fait fleurir* les cartes est de la physique. Le voleur de beurre qui *traîne la nippe*, le *sourcier* qui *ensourcelle* toute une maisonnée font également de la physique. Aussi je ne conseillerais à aucun membre de l'Institut, section de physique, de venir se targuer de son titre dans nos campagnes : il serait sûr de se faire regarder de travers, sinon lapider.

Cet homme avait à son service deux autres « forieux gars » (solides gaillards), point ennemis de la rigolade, auxquels il conta l'affaire. — C'té nuit, il va faire noir comme « piau de puce » (peau de puce — on dit plus souvent : comme cul de puce), arrangez-vous, mais qu'il ne se doute de rien.

Vers minuit, ils entrent dans l'étable à pas de loup, vont au tonneau, le roulent, le secouent, le culbutent. Le pauvre Michau, affolé de terreur, crie à pleins poumons : Nout' maître, nout' maître, le v'là, il est là, il me roule ; accourez, au secours.

Au bout de quelque temps, après une dernière culbute, les deux hommes s'esquivent et le maître paraît avec une lanterne : — Sacre imbécile de gars Michau, dit-il, je t'avais pourtant prévenu. Je parie que tu t'es laissé voir !

Depuis, le gars Michau n'a jamais redemandé à voir le Farfadet.

A Montjean, il n'y a pas des Farfadets, comme en Bretagne, il y a le Farfadet, que l'on confond assez volontiers avec le *Lantarnier*, car on n'en possède aucun signalement précis. C'est un lutin qui a la spécialité de tresser la nuit la crinière des chevaux. J'ai vu moi-même (R. O.) un soi-disant chef-d'œuvre de cet artiste. C'était une tresse plate à trois torons, beaucoup trop régulière pour être due au hasard et dont l'auteur était sans nul doute quelque mauvais plaisant.

Fées. — On ne parle plus guère des fées dans nos campagnes, sinon dans les contes d'enfants. Cependant, il s'est conservé quelques traditions à leur sujet et certains lieux ont gardé leur nom.

Je citerai, à Saint-Paul-du-Bois, la Fontaine des Fées, qui est une des sources du Layon. Elle est située dans les bois de la Gaubretière, à une très petite distance de la ferme de la Davière et de la célèbre chapelle de Haute-Foi. Cela donne à penser que cette dernière, à l'origine, pourrait bien avoir été un monument de l'adaptation du culte nouveau aux vieilles croyances païennes, ainsi que cela s'est notoirement produit un peu partout.

La tradition locale veut qu'à cette ferme de la Davière une des fées de la fontaine ait, jadis, été victime d'une bien méchante farce. Elle s'ennuyait, paraît-il, à sa source solitaire et, comme elle aimait à voisiner, elle avait pris l'habitude de venir passer les veillées avec les fermiers d'à côté. Chaque soir, donc, elle descendait par la cheminée et venait s'asseoir sur un haut trépied de fer déposé en un coin de l'âtre. Il est à remarquer que fées, sorcières, pythonisses et sybilles ont des accointances très étroites et des mœurs fort analogues ; de tous temps, trépieds et manches à balais ont été chez elles en grande réquisition, Pour en revenir à la nôtre, de fée, elle n'était guère gênante, la pauvre ! Elle se tenait bien modestement dans son coin, filant sa quenouille comme une personne naturelle et ne soufflant mot de la soirée. C'est pour cette dernière raison, sans doute, que la fermière, assez bavarde par tempérament, ainsi qu'il est d'usage pour les personnes du sexe, finit par trouver importunes les assiduités de cette hôtesse, d'ailleurs quelque peu indiscrète, puisque personne ne l'avait invitée. Après y avoir longuement réfléchi, elle imagina un moyen héroïque de couper court à ces visites quotidiennes.

Certain soir, à son heure habituelle, la sorcière arriva avec sa quenouille au côté et s'en fut s'asseoir sur le trépied accoutumé. Mais, aussitôt, elle se releva d'un bond et disparut par la cheminée avec des hurlements horribles et en proférant d'épouvantables malédictions sur la Davière et sur ses habitants. On ne la revit plus jamais. La fermière avait fait rougir le trépied. — Ce trait montre bien toute l'atrocité de l'âme féminine !

Il est à croire que les malédictions des fées n'ont pas grande puissance. De fait, ni la ferme maudite ni ses habitants ne s'en portent, aujourd'hui, pas plus mal : tout y prospère à souhait et les récoltes, et les bestiaux, et les générations humaines. Peut-être aussi cette immunité tient-elle à ce que les fées ont disparu de la *Fontaine*, ainsi que de partout et, avec elles, la vertu de leurs occultes influences.

Dans ses *Notes sur Montjean*, l'abbé Allard rapporte qu'en cette commune, à la ferme de l'Orchère, il serait arrivé à certain lutin une mésaventure toute pareille. Il est bien possible que cette tradition existe à Montjean, mais, personnellement je n'en ai jamais ouï parler. Cela démontre une fois de plus combien les vieilles légendes populaires, assez peu variées comme fonds, s'adaptaient aisément, dans un champ très étendu, aux circonstances des lieux et des temps, avec des modifications souvent minimes, parfois presque fondamentales, dues à la fantaisie des générations de narrateurs.

A Tout-le-Monde, le vieux château de la *Crilloire* aurait été bâti en partie par les fées. Les gens du pays ajoutent qu'il fut détruit par les Anglais, ce qui nous ramènerait à l'époque des guerres de Cent Ans. Aux archéologues à décider.

L'ancienne église du *May* était aussi un monument de l'architecture des Fées, laquelle, en l'espèce, n'avait d'ailleurs rien de féerique. On raconte, dans le pays, que les fées l'avaient bâtie en une seule nuit, avec les pierres qu'elles tiraient d'une colline assez éloignée, et qu'elles se jetaient de mains en mains. On montre encore la colline et la carrière qui y fut ouverte par les fées.

Geai. — Dans notre département, et surtout aux environs de Saint-Florent-le-Vieil, les habitants de la campagne admettent une certaine légende d'après laquelle ils croient que, tous les vendredis, les geais sont condamnés à des convulsions épileptiques, pendant lesquelles ils se frappent la tête le long des arbres. Les paysans voient dans cette habitude du geai un acte de justice de Dieu, qui aurait condamné cet oiseau à un pareil châtiment pour le punir d'avoir, par ses cris, révélé à Judas la présence de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers. (Abbé VINCELOT, 436-7.)

Homme (Le petit) au manteau rouge. — « Sachez ce qui est advenu, le mois dernier, à un malin du haut pays. Il s'en allait chantant, avec sa charrette à bœufs, dans un chemin bourbeux où les roues avaient peine à tourner. Or, devant lui se dressa un petit homme drapé d'un manteau rouge et qui portait sa tête sous son bras. Mais il crut se tromper et, comme vous, se mit à rire :

« — Fais-moi place, dit l'homme, je suis pressé.

« — Saute le talus, dit le charretier en goguenardant ; ma voiture est chargée et je ne la puis retourner.

« — Allons, range-toi.

« — Non !

« — Je le veux !

Le charretier enragé lui envoya un coup de fouet pour réponse.

La lune, en ce moment, disparut et le gars ne vit plus rien près de lui, ni l'homme, ni la charrette. Il siffla ses bœufs pour repartir, rien ne partit, aucun bruit ne se fit entendre. Alors, il recula pour voir si elle était en arrière, point; il avança, pour s'assurer si elle n'était pas plus loin devant lui, rien : il chercha partout, point de charrette ; il courut où il l'avait chargée, il alla chez lui, il prit tous les chemins du pays ; néant. Alors, il retourna au lieu

même de sa fâcheuse rencontre et tâta tous les recoins et tous les buissons pour mettre la main dessus, jusqu'à la chercher dans la boue du chemin. A l'aube, il l'aperçut dans l'ornière : ses bœufs étaient gros comme des fourmis et la voiture changée en coque de noix. » (*Hist. du vx tps*, p. 325-6.)

Lantarnier. — Feu follet. V. Gloss.

Légumier. — V. Gloss.

Leutin. — Le *Leutin* du Longeron, c'est le Farfadet de Montjean, sorte d'esprit domestique, qui hante surtout les étables et écuries et y fait des niches généralement inoffensives. Comme à Mj., il tresse la crinière des chevaux ; mais, de plus, il se prend d'amitié pour certains de ces animaux. Ceux-là, il les sort de l'étable la nuit et les ramène soigneusement à leur place avant le jour. Les chevaux que soigne le Leutin sont toujours en bon état; les autres sont toujours maigres. Le Leutin s'en prend quelquefois aux aumailles et parfois le fermier trouve, au matin, attaché à la crèche par le cou, un de ses bœufs qu'il avait attaché par les cornes. C'est un tour du Leutin et, pour empêcher ces mauvaises farces, le fermier a soin de faire avec son couteau des entailles en forme de croix sur les cornes de ses bœufs.

Un autre moyen de mettre en fuite le Leutin, c'est de boucher avec du mil les ouvertures des étables ; *l'adelaisi* ne manquera pas de déranger cette paille en passant et, s'il s'en aperçoit, il ne reviendra pas, de peur de se faire prendre.

Inutile de dire que tout cela est d'*antique*, comme me l'observait le paysan qui me contait ces choses. Aujourd'hui, il n'y a plus que quelques arriérés qui ajoutent foi à ces sornettes.

Loup-garou. — V. Gloss. — La *Chasse-Hanequin*, ou *Chasse-Gallery*, et les Loups-garous avaient une intime connexité dans l'esprit des gens et la *Chasse-Hennequin* n'était, à proprement parer, qu'une réunion, une bande de loups-garous.

A ceux qui couraient le Loup-garou ou la Chasse-Hanequin, il fallait, pour les guérir, faire répandre du sang. D'ailleurs, la moindre écorchure suffisait. A Tout-le-Monde, on disposait des *guées* sur les échaliers. A Montjean, on était persuadé qu'on ne pouvait atteindre les loups-garous qu'avec des balles bénites.

J'ai dit ailleurs ce qu'il faut penser de la Chasse-Hanequin. Je considère, en définitive, que ce sont simplement des vols d'oiseaux migrateurs qui, la nuit, passent en caquetant à de grandes hauteurs et dont les cris imitent assez bien les aboiements d'une meute. C'est du moins ce que j'ai moi-même entendu une fois.

Quant aux loups-garous, la question est différente. Qu'il y ait eu des loups-garous, on n'en saurait guère douter, c.-à-d. que quelque fait positif a dû donner naissance à une croyance aussi générale et aussi persistante. Ne s'agissait-il point de gens atteints de folie hystérique, dans le genre de ces aboyeurs, comme il en existe encore un bon nombre en Bretagne, et notamment à Hennebon?

Dans mon enfance, j'ai connu un père Leroy, habitant au Rivage, qui avait été le héros d'une terrible histoire de loup-garou. On racontait que, tout gamin, il avait été emmené au loin, dans les bois, par une de ces bêtes et qu'elle lui avait dit : « Prends ton couteau et donne m'en un coup de toutes tes forces. Surtout, ne me manque pas, car je ne te manquerais pas ! »

Le gamin avait frappé et *déhairé* l'individu ensorcelé ; mais il lui était resté toute sa vie des convulsions nerveuses. Les grimaces du vieillard me frappaient d'épouvante.

Noël. — Autrefois, au Longeron, pendant que l'on chantait le *Te Deum* de la messe de minuit, les bêtes *aumailles* se mettaient à parler dans les étables et malheur à celui qui se risquait à aller écouter leur conversation. Un fermier incrédule ayant eu cette audace entendit un de ses bœufs qui disait à son *parsounier* : « Qué que je ferons, demain? » — « Je mènerons noutre maître dans la terre », répondit l'autre d'une voix sépulcrale. Et ainsi advint-il, assure l'histoire toujours véridique. Il est à présumer, cependant, que le coupable eut le temps de se *reconnaître* et de confesser son sacrilège, pour l'édification des contempteurs de légendes. — V. aussi Gloss.

Pèserole. — V. au Gloss. — Les tisserands racontent que c'est grâce à la *pèserole* que le diable fut attrappé, le jour où il s'avisa de voler le métier d'un tisserand. Il emportait à grand ahan la mécanique plutôt encombrante lorsque qqn lui fit osberver qu'il ne pourrait s'en servir car il avait oublié la *pèserole*. Le mot fit peur au diable déjà esquinté et il abandonna le métier sur place. — V. Gloss.

Sainte-Guénette. — V. Gloss.

Sangle san-ille. — Animal fabuleux dont on menace les enfants pour les décider à manger. Faite en forme de serpent avec une boucle à la queue, la Sangle se jette sur les personnes qui sont à jeun, s'enroule autour d'elles à la ceinture et, passant sa tête dans sa boucle caudale, les serre jusqu'à ce qu'elles soient étouffées... Se non e vero... — N. C'est p.-ê. un ressouvenir des Lamies, monstres à tête de femme et à corps de serpent, qui passait, chez les anciens, pour dévorer les enfants. — V. au Gloss. — Hist. « Aspiez, stinces, stuphes, sabtins, *sangles*... » (RAB., *P.*, IV, 64, 469.

Tarin. — V. Gloss.

Vêpres de Beausse. — J'ai parlé ailleurs (V. Gloss.) de Beausse et des gorges-chaudes que l'on a faites traditionnellement de cette petite localité. Le pont de Beausse, la justice de Beausse, le taureau de Beausse sont passés en dictons. Les vêpres de Beausse (on prononçait Beusse) étaient encore une scie dont on accablait les pauvres Beussiers. Cette Composition baroque, qui doit dater au moins du XVIII[e] s., se chantait sur des airs d'église bien connus. J'en ai donné, çà et là, des fragments ; je crois devoir la citer ici en entier.

Vêpres de Beausse

PSAUMES

Ein bâton deux bâtons, trois bâtons
Et ien autre bâton, ça fait quatre bâtons ;
Cinq bâtons, six bâtons, sept bâtons,
Et ien autre bâton, ça fait huit bâtons... etc.

A douze, on chantait : Amen.

Alors venait l'hymne sur l'air de : *Te, Joseph, celebrent :*

HYMNE

C'est le curé du Fuilet
Qui a perdu son bonnet ;
Il s'en fut à Bourgneuf
Pour en acheter ein neuf ;
Quand il fut de retour, il retrouva son vieux :
Oh ! oh ! oh ! dit-il, j'en ai deux !

Puis le Trait :

TRAIT

En passant près du moulin, le meunier a pillé son chien : si je ne illi avais pas jeté ma jambe, il aurait mordu dans mon bâton. Amen.

Enfin le :

MAGNIFICAT

Magnificat.
Tous les moines dans n-ein bissac !
L'bissac dans la rivière :
Jamais on n'avait vu les moines tant boire ;
Le bissac a été défoncé :
Tous les moines se sont neyés.
Amen !

J'ajoute qu'il y avait aussi le prône de la messe de Beausse :

Prône de Beausse

— Je recommande à vos prières notre Saint-Père le Pape, Monseigneur l'Evêque, les Princes chrétiens, les fidèles trépassés, les femmes enceintes.

Prions pour Pierrot', pour Margot', pour la bonne femme de la Terbouêchère qui a prêté son devanteau pour faire eine bannière. Que le bon Dieu illi *apaise* ses biens, illi augmente ses maux, illi sépare la margoulette d'avec le bec, comme il fait la crème d'avec le lait ! Amen !

Il ne faudrait point voir là une parodie sacrilège des cérémonies de l'Eglise. Ces machines-là amusaient nos grands-pères après boire, dans les repas de famille ou de noces. Ça valait bien les chansons des beuglants actuels.

On allait aux offices, alors, et on se réjouissait après. Aujourd'hui, on se réjouit seulement.

V. Préface, au Supplément.

Deuxième série

Bois-Charruau. — « Vers la même époque (XVIe s.), mais un peu plus tard, vivaient les seigneurs du « Bois-Charruau », dont le château a été complètement détruit. Autour de cette maison circule une légende ; on dit avoir vu écrits sur l'ancienne porte du château les mots suivants : « Cent pieds en avant, cent pieds en arrière, une barrique d'or et une barrique d'argent sont en terre, deux épées en croix vous indiqueront la place. » Il est évident que toutes les recherches que l'on a faites jusqu'à ce jour n'ont abouti à rien.

Empocheux. — V. Gloss. — Qqs-uns m'ont affirmé que les Empocheux ne remontaient qu'au temps de la Grande Guerre tout au plus. Cette date marque les colonnes d'Hercule des connaissances historiques de nos campagnards. Peut-être, en effet, les Empocheux furent-ils les acolytes des chauffeurs, de sinistre mémoire. Mais je suis bien plutôt tenté de supposer que cette légende tire son origine des sacs que charriait, jadis, la Loire et sur lesquels on pouvait lire : Laissez passer la justice du Roy. Les Empocheux avaient alors leur repaire au Plessis-lez-Tours.

Ombre (marchand d'). — Hist. — (Jean) saisissant un rameau encore orné de deux ou trois feuilles, il le posa au-dessus de la tête de Pascal... et l'y maintint une seconde. — Deux sous, dit-il. — ...Et le rameau passa sur la tête de Gustave, puis sur celle d'Yvonnette et ce furent de nouvelles demandes d'argent... — Que peut-il bien leur vendre ? se dit Thérèze. — Que vends-tu là, demanda-t-elle ? — Je vends de l'ombre (répondit Jean). (R. Bazin, *La Sarcelle bleue*, p. 67, 8.)

Supplément

Préface (V. plus haut Beausse (Vêpres de). — Il a dû exister autrefois une ou plusieurs parodies de la messe analogue aux Vêpres de Beausse. C'étaient des plaisanteries que les personnes pieuses de nos jours trouveront à bon droit déplacées, mais qui, sans nul doute, étaient regardées comme parfaitement innocentes par nos ancêtres à l'époque de la Messe de l'Ane. Modifiées, retouchées, souvent défigurées, ces productions de la verve populaire ont été redites de génération en génération dans les familles les plus religieuses. Ce n'étaient que des gaudrioles sans grande portée, quoique souvent malicieuses dans le temps où elles se chantaient ; mais elles reflètent bien l'esprit du moyen âge et elles seraient des monuments précieux de l'ancien patois, si nous pouvions les retrouver. Malheureusement, transmises par la seule tradition orale, elles se sont à peu près perdues.

J'ai donné ailleurs le prône, tel que le disait mon père. Voici maintenant un fragment de la préface que je viens de retrouver sur les lèvres d'une personne de Torfou. Cette personne m'a dit avoir su, autrefois, tout le morceau, mais l'avoir oublié.

....

— Il a mis la main dans la *cossette*, mon neveu,
Il n'a laissé ni maille ni *pieu*.
Amenez donc tous vos archers,
Et faites-le emprisonner.

....

Deux mots inconnus en quatre vers ! Or, la personne qui me les citait ne connaissait guère les archers et pas du tout les mailles ; pas plus que nous ne connaissons, nous, une *cossette* ou un *pieu* (en ce sens). N'est-ce pas là une garantie indiscutable d'authenticité ?

X

Mystifications

Première série

Bascule. — V. Glossaire.

Citrouille creusée. — Une mauvaise farce, courante dans nos campagnes, consiste à vider une citrouille, puis à y découper à jour sur un côté des yeux, un nez et une bouche. Par une nuit noire, on met dans cette citrouille une chandelle allumée et on dépose l'épouvantail dans un carrefour ou dans quelque chemin creux. — Cf. *Dame-blanche*, ci-dessous.

Corde à tourner (virer) **le vent**. — Une mystification usuelle à l'usage des jeunes nigauds, c'est de les envoyer chercher la corde à tourner ou à virer le vent. — Cf. *Vrille* à percer le cep, ci-dessous.

Corme. — Pour qu'un garçon ne devienne pas fille, il faut qu'il mange d'affilée sept cormes « point molles » et qu'ensuite il *suble*. — Toujours à l'usage des jeunes niais.

Dames blanches. — De temps à autre, le bruit se répand qu'une Dame blanche apparaît en quelque carrefour écarté de la campagne ou même sur une grande route, et les voyageurs s'effrayent de passer au lieu indiqué. Ces apparitions ne sont que de mauvaises farces de jeunes gens qui se promènent enveloppés dans un drap. Ils s'empressent, du reste, de se terrer dès qu'ils entendent dire que la gendarmerie va s'occuper de cette affaire, ou que les coups de fusil pourraient bien partir tout seuls, sans balles bénites. Quelques-uns même, trop durs d'oreilles, ont reçu des volées de coups de triques exemplaires.

Emplâtre. — V. Gloss.

Mi-carême. — Ce jour-là, l'étranger qui baguenaude dans les rues d'Angers est souvent la vic-

time d'une farce traditionnelle. Il n'est pas sans remarquer que chaque gamin est muni d'une provision d'épingles recourbées, auxquelles sont appendus par un fil des bouchons de papier ou de paille. Et, tandis qu'avec le public il rit d'un vieux monsieur distrait à la redingote de qui un loustic a accroché son épingle, il ne s'aperçoit pas que lui-même promène à ses pans le dérisoire appendice.

Un autre usage est celui-ci : Sur une petite bande d'étoffe noire, maintenue au bout d'un morceau de bois fendu, un gamin a tracé, plus ou moingrossièrement, à la craie, la forme d'une souris. Il cherche à en appliquer le décalque sur le vêtement des passants.

Moucher. — Pour empêcher les vaches de *moucher*, on secoue un sac de farine sur leur dos. D'aucuns font de ce vieil et magique usage une farce, un attrape-nigaud, dans le genre de la *Darue*, de la *Corde* à tourner le vent (ci-dessus), de la *Vrille* à percer le cep (ci-dessous). Ils font entendre aux simples d'esprit que c'est dans l'année même que les vaches ne moucheront pas, ce qui a bien quelque chance de se trouver vrai.

D'autres coupent, le jour de la Saint-Jean, une mèche de poils entre les cornes de la bête.

Mouton (peser le). — Farce analogue à celle qui consiste à casser l'*œuf* (v. ci-dessous). Dans une veillée, les assistants, qui représentent un troupeau de moutons, s'asseoient par terre en rond au milieu de la place. Un des *veilleux* est le berger, qui veut vendre ses moutons, un autre est l'acheteur. Tous deux passent successivement derrière chaque mouton, le soupesant et discutant sur ses qualités. Arrivé à la plus belle *oueille*, c'est-à-dire au plus innocent des « Zégnâx », l'acheteur le soulève de terre, puis le laisse retomber dans une *jède* pleine d'eau, que le berger, mauvais pasteur, lui a glissée sous le... séant.

Œuf (casser l'). — C'est une de ces farces un peu grossières que l'on aime à jouer dans les veillées vendéennes. Un œuf frais doit être caché quelque part et l'un des *veilleux* a la tâche de le trouver. Un compère fait entendre à quelque jeune nigaud que la cachette la plus sûre est le fond de son chapeau ou de sa casquette. Lorsque le chercheur, prévenu d'un coup d'œil, arrive à la victime désignée, il lui écrase, d'une tape, l'œuf sur le crâne. On voit d'ici l'omelette et de quel cosmétique sont induits les cheveux du patient.

Pisseur. — Scie traditionnelle. — « Ein pisseur qui pissait' à la porte d'ein tapisseur qui tapissait'. Le tapisseur qui tapissait' dit au pisseur qui pissait' qu'il n'était pas parmis à n'ein pisseur de pisser à la porte d'ein tapisseur qui tapissait'. Le pisseur qui pissait' dit au tapisseur qui tapissait' qu'il était aussi ben parmis à n'ein pisseur de pisser à la porte d'ein tapisseur qui tapissait' comme à n'ein tapisseur de tapisser à la porte d'ein pisseur qui pissait'. » — Cf. *Compère*.

N. — Le sel (gros) de cette fumisterie consiste à réciter ce boniment le plus vite possible, sans se tromper et sans reprendre haleine.

Vestillon. — V. Gloss.

Vis. — Mystification. On envoie, aux vendanges, le moins malin chercher la Vis au cep — On lui donne un tire-bouchon et une bouteille. Le tire-bouchon, c'est la vis ; le bouchon, c'est le cep.

N. — Le sens est : escalier tournant. Le mot vient donc du lat. Vitis, vigne, de Vieo (lier), dont les enroulements ont donné le nom à ce genre d'escalier : du sens d'escalier, on a passé à celui de vis. (Litt.)

Vrille à percer le cep. — V. *Cep*, au Gloss.

Deuxième série

Attrapes. — Envoyer un naïf chercher la vrille à percer le cep. Le cep est la masse de vendange placée dans le pressoir.

— La corde à tourner le vent.

Bernique. — V. Gloss.

Billet d'hôpital. — Lorsque, pendant une soirée, un des *veilleurs* vient à s'endormir, on lui place sur le genou un linge mouillé et, sur ce linge, on dépose un gros charbon ardent. Cela s'appelle : poser un billet d'hôpital. Tout va bien pendant une demi-minute, puis, tout à coup, on voit le dormeur, subitement réveillé, projeter au loin charbon et linge d'un mouvement instinctif. La vapeur dégagée occasionne, paraît-il, une douleur très vive, mais tout à fait passagère. (Sp.)

Commande et **Soufflet**. — Si, pour les nigauds, la terre ferme a ses embûches, le fleuve aussi a ses écueils. Ainsi, lorsqu'un fûtreau est menacé d'un abordage un peu violent avec un autre bateau ou avec la rive, on donne l'ordre à un simple d'esprit d'empoigner vivement la *commande* et de tirer dessus de toutes ses forces pour retenir l'esquif.

De même, quand la voile d'un grand bateau *bat le mât*, faute de vent, le patron marinier envoie un gamin à la cabane chercher le soufflet pour enfler la toile. C'est aux héros de ces aventures que l'on fait admirer la prouesse de l'hercule incomparable qui s'enlevait par les cheveux, et plus d'un s'est exercé à renouveler cette performance.

Goutte (faire boire la). — Niche qui consiste à passer rapidement la paume de la main sur le nez et le menton d'une personne, qqf. en rebroussant le nez. (Mj., Lg.)

D'autres, au Lg., saisissent à la fois le dessous du menton avec les doigts et le bout du nez avec la paume de la main, tenant ainsi fermée la bouche de la victime.

Grandir. — V. Gloss. — Se fait à Mj., en plaisantant.

Petit doigt chaud. — « Tâte donc comme mon petit doigt (ou dé) est chaud ! » dit parfois à un enfant quelque farceur incongru. Et, au moment où la victime, sans méfiance, s'applique à palper l'organe, le grossier personnage exhale... ses esprits en un... soupir retentissant.

Quoue de rat (Fléole). — On se sert de cette graminée, au printemps, lorsque les florules s'échappent de l'épi, pour attraper les bambins. Les pédoncules de deux épis placés tête-bêche sont mis dans la bouche d'un enfant crédule à qui on a promis de lui faire voir qqch. de mirobolant, les épis débordant à droite et à gauche. Il est recommandé au patient de fermer les yeux et de serrer les lèvres. Alors, les pédoncules sont prestement tirés de part et d'autre suivant leur longueur... et la victime, la bouche remplie d'une poussière d'étamines, n'a plus qu'à cracher énergiquement pendant un bon quart d'heure, tout en *banant* comme un veau... Et le bourreau pédagogue part de là pour apprendre à son élève qu'il faut être *baisé* pour apprendre à vivre. C'est un abus de confiance bien caractérisé.

Rome (faire voir). — Farce dangereuse que certains s'amusent à faire aux petits enfants. Elle consiste à saisir entre les deux paumes la tête de la victime au-dessous des oreilles et à la soulever à la hauteur des épaules.

Supplément

Dents (Mal de). — C'est, dit le proverbe, un mal qui n'est pas plaint. Il est même gouaillé à l'occa-

sion, surtout par ceux-là qui n'en ont jamais souffert. Tel plaisant, par ex., voyant une personne en proie à cette infernale torture, lui déclare qu'il sait conjurer le mal. Il lui fait ouvrir l'antre douloureux, se fait montrer la dent cariée, l'examine et la palpe longuement, exécute devant le *freu* béant quelques passes magiques, accompagnées de signes de croix ; puis, sérieux « comme un âne qui boit sus le son », d'une voix caverneuse, il lance au patient, en pleine figure, la cabalistique formule : « Dent, je te conjure ! Si tu ne peux pas manger du pain, mange de la m... ! » Rires des assistants, ire du bâille-bec déconfit.

Un autre donne à l'infortuné une recette infaillible : mordre dans une pomme crue, — *eine pomme de troche*, de préférence, — la tenir solidement entre ses dents et se présenter le derrière à un bon feu. Quand la pomme est cuite, le mal est guéri.

Un troisième, plus sérieux, préconise le remède héroïque : l'huile d'acier.

Toutefois, il est un moyen de prévenir et de guérir le mal de dents, à l'efficacité duquel croient un grand nombre de personnes. Il consiste à entamer d'un coup de rasoir l'un des replis de l'oreille du côté du mal, de façon à faire répandre quelques gouttes de sang. J'ai connu moi-même, à Pellouailles, M. X., homme très sérieux, qui avait subi cette petite opération plus de vingt ans auparavant, lors d'une rage de dents atroce, laquelle avait cessé instantanément. Il m'affirma n'avoir jamais rien ressenti depuis. La petite cicatrice était très visible sur le second repli du pavillon, au-dessus du conduit auditif, repli qu'on appelle, je crois, antitragus. (R. O.)

Pisser. — Si on met une pierre (morceau) de sucre à la dérobée dans la chaufferette d'une femme, elle est prise d'une incoercible envie de « gâter de l'eau ». C'est un tour d' « adelaisi » que l'on prétend infaillible pour faire pisser les « feilles de volée ». (Lg.)

Devinailles :

— Deux demoiselles de chaque coûté d'un échalier, qui ne pouvont pas se voir ? — R. Les yeux.

— Qui passe de chambre en chambre,
Qui grippe madame à la jambe ?
R. — Ine puze (puce). (Lg.)

XI

Noms propres

a) *Noms de lieux*

Aile (Mj.), s. f. — Petite île située au midi de la grande île de Mj., le long de la boire du Moulin et en face de Bellevue. Elle est, aujourd'hui, réunie à l'île principale, la *boire* de séparation ayant été comblée par des alluvions, il y a moins d'un siècle.

N. — C'est ainsi que ce nom est écrit habituellement, par une sorte de métaphore. J'y verrais plutôt Ele, altération du fr. Ile.

Aireaux (Les), ou Areaux de Grasigné. — Nom d'un village important non loin de la route de Mj. à Chalonnes. — Cf. Ariau. (Jaub.)

Ardenay (Chl.), s. m. — Nom d'un village situé sur le flanc N. des coteaux qui s'étendent vers Rochefort ; mines de charbon. Semble dérivé du fr. Ardenne, qui fut un nom générique avant d'être un nom propre.

Amourette. — L'Amourette est un petit vallon qui amène un ruisselet à la Moine sur la rive gauche, entre Montigné et Saint-Crespin, mais sur la commune de Montigné. Il n'y fait pas souvent froid, même dans les plus rudes moments de l'hiver, à cause des remparts de coteaux, et il sert de promenade aux amoureux. C'est peut-être ce qui explique ce nom.

Aumônerie (l'), s. f. — Un quartier de Mj. porte ce nom. Il est situé à l'O. et au pied de l'enceinte du vx château. Cette dénomination n'indique pas que là fût la demeure d'un aumônier quelconque, mais bien qu'il y eut là une aumônerie, c.-à-d. un de ces refuges où étaient hébergés les pauvres voyageurs et pèlerins. Sans doute, elle était desservie par les moines bénédictins dont le couvent était situé tout à côté. (Cf. Bourg-aux-Moines.) Nos trimardeurs modernes, à qui la mendicité est interdite, trouvent encore des violons, mais plus d'aumôneries.

Aunay (l'), ou **Launay**, s. m. — Nom d'un village de Mj. situé à 2 kilom. du bourg, sur la route du Mesnil. — Et. C'est le fr. Aunaie.

Ballue (la), s.f. — V. *Pallud*.

Batailleuse (île). — Ile de la Loire, en face de Sf. — J'ai ouï dire que ce nom proviendrait de ce que les Normands y eurent longtemps un camp retranché, à l'époque de leurs incursions.

Baudrière (rue), s. f. — N. La rue Baudrière, à Angers, paraît tirer son nom du fr. Baudrier, parce qu'elle contournait comme une écharpe le mur d'enceinte de l'ancienne cité. — Il y a aussi, au Lg., une rue Baudrière ; mais cette rue est toute droite et n'a rien qui rappelle un baudrier. Je crois qu'elle doit son nom à la famille Baudry, qui y avait une maison d'habitation. R. O.

Beau-Site. — Nom qui fut officiellement attribué à Saint-Georges-sur-Loire pendant la période révolutionnaire.

Beiliouère (la) (Bpu), s. f. — La Blouère, nom de commune.

Beilopratin, adj. q. — De Beaupréau.

Bilange (la) (Bg.). — Nom d'un lieu dit. Place de Saumur. Doublet du fr. Balance ; du lat. * Bilancia.

Biqueule (la) (Bf.), s. f. — Nom de ferme ou de village.

Et. — Probablement pour : la Biquelle. Sens vraisemblable : *Biquerie, borderie*.

Bistourterie (la) (Mj.), s. f. — Lieu dit, à l'extrémité est du côteau de Bellevue, près du Salvert. C'est un terrain très tourmenté, que parcourt un petit sentier en lacet. De là le nom.

Bœuf-gorgé (rue du) (Ag.). — Probablement souvenir de l'enseigne d'une hostellerie de jadis.

Boire d'Anjou. — Embouchure de la Divatte. Cette boire, très large et très poissonneuse, marque depuis très longtemps la limite de l'Anjou et de la Bretagne.

Bonnevau, s. f. (Bsa.). — Nom de château Bonne vallée.

Bossay (Srv.). — Nom de village ou de ferme. De *Bosse*. Lieu boisé.

Bougâterie (Mj.), s. f. — Nom d'une ferme et d'un village situés à l'E. et non loin du bourg. Corr. du nom Boisgâterie, donné par d'anciens actes que je possède. Il y eut donc là un *Bois gât*, c.-à-d. un mauvais bois, défriché depuis. Du reste, les Bougâteries ou Boisgâteries sont attenantes au Gât-Robin.

Boulet (Fontaine Pied-). — Hist. Le cheval de

Foulques, dict Nerra, comte d'Anjou, par accident, se rompit le boulet d'un pied, au lieu ou, maintenant, est la fontaine de pied de boulet. (Br. DE L'ARTIFUME, *Philand*, 576.)

Bourg-aux-moines, s. m. — Un des quartiers de Mj. porte ce nom, qui rappelle que là exista un couvent de Bénédictins qui fut détruit à la Révolution. D'ailleurs, à cette époque, il n'y avait plus de moines depuis près de trois siècles. Seul le bénéfice existait encore, duquel le dernier titulaire fut M. de Rupierre, ainsi que les bâtiments, sans doute fort délabrés et dont il ne subsiste que qqs pans de murs de la chapelle.

Bourgnisson (Lg.), s. m. — Un des quartiers du bourg, vers l'E., à l'entrée des routes de la Grenouille et d'Evrunes, porte ce nom. C'est le quartier le plus neuf du bourg. Il est remarquable qu'à La Romagne il y a également un quartier dit le Bourgnisson. N. On prononce Bournisson.

Et. — Quel est le sens du suffixe? Peut-être est-il pour Niçon, du fr. Nice, pris au sens de : novice, nouveau, comme l'entend souvent notre patois. P.-ê. est-il pour : Noviçon, du fr. Novice.

Bournais (Les). — V. Bornille. — Nom de lieu. « Bournas. Terre à sous-sol argileux, un peu brûlante, mais fertile. » (De Montesson.) — « Bornais. Ruche d'abeilles. » (Lap.)

Bout-de-la-levée (le) (Mj.), s. f. — Nom d'une maison isolée, située à 2 kil. de Mj., au bord de la levée de Saint-Florent-le-Vieil. — N. Ce nom rappelle que, pendant près d'un demi-siècle, la levée s'arrêta sur ce point. Les travaux, commencés en 1786, avaient été de bonne heure interrompus, par suite de la déconfiture de l'entrepreneur. Ils ne furent repris que vers 1840, sous l'impulsion de M. de Boissard, du Mesnil.

Brain (Ec.). — Les habitants de Brain sont des Brénois (et non Brennois, de Brenne ou Brennus) de *Bren*? — Y avait-il donc là des dépotoirs de l'armée romaine? On trouve deux Brain près de la voie romaine allant du camp de César dans la direction de Beaufort, etc. — N. Ingénieux, mais combien peu probable ! — Brainois. (A. V) — On dit aussi des Brenassiers (Boernassiers), quand on n'est pas très sérieux

Braiteaux — Les braiteaux étaient des *Moulins à l'eau* qui, autrefois, barraient le petit bras de la Loire au-dessous du *Couvent* ou de *Belle-Vue*. Cf. Jaub., à Braie. V. *Braîter*, au Gl.

Breuyaud (le) (La Pomm.), s. m. — Chute d'eau près de la *Turpinière*, dont le grondement, après les pluies, se fait entendre d'assez loin ; — et pavillon construit sur le bord de cette cascade.

Brimboire, **Bembouère** (Fu.). — Lieu dit. Non loin d'un marécage, un carrefour est indiqué par un poteau nommé Poteau de la Brimboire, ou Bembouère.

Et. — Soit qu'il y ait : ben à boire, soit qu'il s'y trouve une bouère.

Brissac. — Viendrait de deux mots celtiq. et signifierait : Pont sur le... ; comme Ponts-de-Cé, — Ponts sur le... (et non Ponts de César). Cf. Pont Brionneau.

Et. — Brig, passage, pont. D. C. V° brighbot et Briva.

Brodeau (Chal.), s. m. — Ferme de l'île de Chal., dont les bâtiments d'exploitation sont situés au bord même de la Boire du Moulin, en face de Châteaupanne.

N. — Avant 1789, Brodeau faisait partie de la mense de l'évêché d'Angers. Mes ancêtres paternels et maternels, les Plumejeau et Bastard, en furent les tenanciers pendant tout le XVIII° s. et même une partiedu XVII° s. Ils n'en sortirent qu'en 1785. Je possède encore partie des reçus de fermage que leur délivrèrent les successifs administrateurs chalonnais des biens de la mense épiscopale. Chaque reçu porte invariablement la mention : « Donc quittance sans préjudice de la solidité. » L'évêché imposait à ses fermiers le régime de la *fresche*.

Et. — On peut voir dans ce nom Bord-d'eau, par métathèse de l'r. On peut y voir aussi Bro-d'eau, le premier composant étant le breton Bro, pays. De fait, les terres basses du *Bas-Tiers*, qui font partie de la ferme, à chaque crue largement inondées, justifieraient assez cette dénomination. — Mais il est plus probable que Brodeau est pour Bordeau, doubl. du fr. Bordel, dimin. de Borde, et voisin de *Borderie*, *Bordage*. Sens : Closerie.

Bruils (les) (S.-A.), s. m. pl. — Ferme du domaine de Serrant, située à l'E. du bourg de S.-Aug., au milieu des bois et sans doute sur des terrains autrefois ravagés par un incendie.

Bufferie (la) (Vn.). — Ferme ou village. V. *Buffer*, au Gl.

Cahaireaux (les) (Bg.), s. m. pl.) — Nom de village ou de ferme. Formé du préf. péjor. *Ca* et de *Aireaux*. La mauvaise ferme.

Calibaudrie ; l mouillé (Lg.), s. f. — Ferme voisine du *Retail*, dans une région d'assez mauvaises terres.

Et. — Formé de *Baudre*, avec le préf. péjor. *Cali*. Le nom indique que ce fut une contrée de mauvais bois, où il poussait surtout de la *ganne* et de méchantes bourrées. Cette étym. confirme celle que j'ai donnée pour le *Retail* ou Ertaye.

Canglant (Mz.), s. m. — Nom d'une ferme qui ne doit pas être située dans la vallée.

Et. — Devrait s'écrire Campgland. Sens : Champ de *la* gland, de la glandée.

Canteloup, s. m. — Ancienne forme du nom de la commune de Chanteloup, XIII° s. V. *Revue de l'Anjou*, LIV, 308.

Cantine (la). — V. Glossaire.

Carboy, s. m. — Dénomination courante de la commune de Carbay, dans tous les environs de Pouancé.

Cayenne (Mj.), s. m. — Nom d'un village situé à 300 m. en aval du port de Mj., au bord de la Loire.

Et. — Quelle peut bien être l'origine du nom de ce lieu, que n'a jamais baigné le Maroni? Je note que tout à côté est l'antique auberge du Saumon, une de ces étapes où relâchaient les trains de bateaux de l'ancienne marine. Et j'en conclus que Cayenne vient de Quai, que l'on prononçait Caye. C'était le quai d'abordage où s'amarraient les chalands en attendant que les patrons eussent vidé les bouteilles de vin blanc.

Chaffauds (chemin des) (Ag.), s. m. — Ainsi nommé probablement parce qu'on y déposa des bois d'échafaudages. V. *Chafaud*, au Gloss.

Chalouère (la), s. f. — Nom d'un quartier d'Angers. Pour Chaloire. Ce mot renferme le radical Chal, lat. Calor, calere, qui implique l'idée de chauffer. Peut-être parce qu'il y eut là des fours à chaux. (R. O.) V. *Chaillou*, au Gloss. (A. V.)

Chaloux, s. m. — Nom d'un barrage du Loir, audessus de Durtal. L'endroit chaud. Cf. *Chauffour*, *Chalifour*. (R. O.) — Caillouteux. (A. V.)

Chanterie (la) (Ag.). — Village ou ferme près de Saint-Léonard. V. au Gloss.

Chardière (la) (Lg.). — Corrupt. de la Richardière, qui est le vrai nom. Village situé à 2 kil. au N. du bourg.

Et. — Village des Richard. V. note à *Eulinière*.

Charrayé (Chpt.), s. m. — Grande prairie au S. E. du bourg, dans la vallée de la Rôme et de la Loire, et chemin qui la traverse vers Montjean. — N. Beaucoup de gens nous conteront de bonne foi que ce lieu est ainsi appelé parce que c'est là que Barbe-Bleue, en punition de ses crimes, fut *charrayé*, roulé dans un tonneau hérissé intérieurement de pointes de fer. Et voilà comment le vulgaire arrange l'histoire, à moins de cinq siècles d'intervalle. — Chose curieuse ; la même croyance relativement au supplice infligé à Barbe-Bleue existe aussi au Lg.

Châteaupanne (Mj.), s. m. — Très important village de Montjean, situé à moitié chemin de Chalonnes, au bout des coteaux et au bord du ruisseau du même nom. Jusqu'à la Révolution, ce fut une paroisse distincte, dont l'ancienne église romane et le prieuré (V. *Périolé*) subsistent encore.

Et. — Ce nom, que les indigènes prononcent souvent Chetéaupanne, viendrait, d'après l'abbé Allard (*Notes sur Mj.*), d'un ancien château qui aurait existé à l'extrémité de la colline (celt. Pen). Il n'en reste plus de traces, sauf dans la tradition locale.

Chauffour, s. m. — Nom d'un barrage du Loir, près de Durtal. Cf. le nom d'homme *Chalifour*. V. aussi *Chaloux*. || Shy. — Lieudit ou village. Peut-être y eut-il là un four banal ?

Chaumier. — La Pommer. — Nom d'un village situé au N. du bourg, près de la limite de Mj. — Ainsi nommé, sans doute, parce qu'il fut autrefois couvert de chaume. Cf. *Bourg-Pailloux*.

Chaumousin (le Grand). Cho. — Nom de village. J'y verrais le diminutif d'un adj. Chaumoux, dér. du fr. chaume. Cf. Bourg-*Pailloux*.

Chedru (Mgé), s. m. — Ferme ou village. Pour Chédru ou Chefdru. Jaub., au mot Ché, signale l'express. berrichonne : Un *ché* ou *chapt* de bâtiments, lat. Caput, c.-à-d. un corps de bâtiments, un corps de ferme. Ainsi donc, Chedru veut dire : La belle maison de ferme. V. *Dru* au Gloss.

Chef de ville (rue) (Ag.). — Rue tête de ville, par laquelle on entre dans la ville.

Chênaie (La) Prononc Chain-nâs (Ec) — Nom de lieu. Ain très nasal. — Du lat. pop. * Caxanum, mot d'origine gauloise, devenu * Caissene, * Caisne, chaisne, chesne, chêne. « Un grand chaigne. » (*Rois*, II, 18, Darm.)

Chéneveau (le). — Nom d'un village de la vallée du Mesnil ou de Saint-Laurent-du-Mottay. Dim. de *Chénevé*, *Chénevier*, — grain de chanvre.

Chetéaupanne (Mj.), s. m. — Prononciation très fréquente de Châteaupanne.

N. — Cette prononciation n'a, au fond, rien de vicieux. Elle est curieuse en ce qu'elle reste comme un témoignage de la façon dont nos ancêtres prononçaient la voyelle composée *eau*, du moins à Mj. et dans les environs. Cette voyelle, remplaçant le son *el*, formé d'un *é* fermé et d'un *e* sourd, avait gardé le son de ses deux constituants. Jamais les anciens — ceux encore qui étaient nés au commencement du XIXe s., et que j'ai bien connus jusque vers 1890 — jamais ces anciens ne le confondaient avec *o* simple ou *au*.

Ailleurs, il arrivait que cette voyelle composée fût prononcée *iau* ou même *iâ*, comme au Lg., par ex. A Mj., elle se prononçait invariablement *eu-au*. en une seule émission de voix. C'était si net que ce caractère m'a servi à fixer sans doute possible l'orthographe de certains mots patois, sur laquelle j'avais hésité d'abord, tels : *Queneau*, *Peautre*.

Dans la forme *Chetéaupanne*, évidemment très vieille, nous pouvons saisir la transition entre Châtel (castel) et Château. L'*e* de *eau* ou *eu-au* a gardé sa valeur primitive d'é fermé avec assez de force pour que l'accent tonique se soit reporté sur cet *é*, faisant tomber à néant l'*â* de la première syllabe. Ces considérations expliquent encore très bien pourquoi le nom de Beaupréau se prononce actuellement comme s'il s'écrivait Bôpro. Nos anciens disaient Beaupreu-au. C'est aussi ce qui explique le nom des *Eux-dures*, dans lequel l'accent tonique de la première syllabe a fait négliger le son final *au*.

Cheveru (Chx.), s. m. — Nom d'un village. — On serait tenté d'abord de voir là un dérivé du fr. Chèvre, mais le suffixe *u* ne s'expliquerait guère. Je crois plutôt que c'est : Chef-ru ; sens : Tête du ru. Il doit y avoir dans le voisinage une source de ruisseau. Ce nom doit exister ailleurs. — Un illustre prélat s'appelait Mgr de Cheverus.

Chien-garre (le). — Lieudit et village dans la Varanne de Spr. V. *Garre*, au Gloss.

Chiennerie (la) (Ec.). — Pour la Chênerie. Nom d'une ferme importante. Ex. de déformation des mots.

Colle (la) (Lbs.). — Ferme ou village. Lat. Collem, colline.

Competite (la) (Lg.), s. f. — Petite vallée perpendiculaire à celle de la Sèvre, qui, à l'E., sépare le Lg. de la commune d'Evrunes (Vendée).

Et. — Pour : Combe petite. Ce vallon est en effet relativement petit, bien qu'il mesure environ 100 m. de largeur sur une profondeur d'une quinzaine de mètres.

Couasnon. s. m. — Petit affluent de l'Authion qui arrose la ville de Baugé. Souvent à sec en été. Les plaisants tirent ce nom du lat. Aqua non.

Courbet (bois du) (Als). — Pour Courbé, Cort-[illegible] Corbeau. Bois du corbeau.

Couteaux de Chalonnes (les) (Chal., Mj.), s. m. pl. — Coteau calcaire et schisteux qui s'étend [illegible] 3 kil. à l'W. de Chal., le long de la Boire du Moulin. Le côté N. est abrupt, boisé et baigné presque immédiatement par la Loire. Le versant S. est en pente douce et couvert de vignobles excellents. A l'extrémité E., près de Chal., se trouvent les carrières de pierres calcaires et les fours abandonnés de Saint-Vincent et des Pierres-Blanches. Sur la pointe W., au milieu d'un bouquet de sapins, se voit le tombeau du conventionnel Leclerc, natif de Chal., auteur, entre autres, d'un remarquable rapport sur la réforme de l'enseignement en France.

Crilloire (la), s. f. — Ancienne paroisse entre Yzernay, Chanteloup, Tout-le-Monde et Mau-vrier, aujourd'hui réunie, pour la plus grande partie tout au moins, à la commune de Tout-le-Monde. Il est même d'usage de dire, un peu ironiquement : Tout-le-monde et la Crilloire. Je crois (sans en être sûr) que l'ancienne église que l'on voit au bourg de Tlm. et dont le portail ogival dénote le pur XIVe s., était l'église de la paroisse de la Crilloire. Quoi qu'il en soit, la Crilloire proprement dite [illegible] domaine qui comprend seulement quelques fermes avec un château moderne et les ruines d'un châ-

ɔau féodal, est situé à 1.500 m. au S. de Tlm., sur autre rive du Trézon

Et — Il paraît que Crilloire signifie : caverne. ɔ ne connais aucune grotte dans la région

Croissement — Lieu dit (68e Z.)

N. — Une des premières lettres que m'adressa . René Onillon était datée du « Croissement » ·ès Montjean lieu dit ainsi appelé parce qu'il pro-ient des alluvions de la Loire. — J'avais donné ·tte explication qui me valut la très aimable ·ponse qui suit : « Le Croissement domine bien ·s alluvions de la Loire ; mais le village s'élève ı sommet et sur le flanc nord d'une éminence trop ·cheuse pour être qualifiée d'alluvion. Cette ninence, contrefort d'un coteau plus élevé et plus nportant, est étroite et présente la configuration une lentille assez allongée. La surface convexe ırtout est bien arrondie ; la surface concave ra-ène vers la Loire deux pointes, et les maisons du roissement (prononcez Craissement) occupent corne ouest. Cette colline donc me semblait bien représenter un Croissant de lune que j'y rais vu l'origine du nom. La famille de M. R. O. étant fixée depuis plusieurs générations, son éty-ologie doit valoir mieux que la mienne ; elle est ɔpuyée par une tradition qui doit être de l'his-ire. En tout cas, l'origine est bien Accroissement. » I. l'abbé P...v, de Mj.)

Dans une charte françaies de Philippe-le-Bel, ɔur l'apanage de son frère Louis, comte d'Evreux : Si comme la chastellenie dudit Meullent se dé-ırse dudit *escressement.* »

Cul-de-bœuf, s. m. — Village du Mesnil, situé ı bord de la Loire, en face d'Ingrandes. Au temps la grande prospérité de la marine fluviale, était un point de relâche cher aux mairniers.

Dardenais (la Haute) (Nt.). — Cf. *Ardenay.*

Davière (Sp.), s. f. — Ferme de la commune de -P.-du-Bois, sur les collines (210 m. d'altitude) ı est l'origine du Layon, près de la chapelle de aute-Foi et de la Fontaine des Fées, où se ouvent deux de ces sources.

Et. — D. de Aive eau. Cf. *Esvière* et *Puy Esvière.*

Davière (Sp.). — Ferme de la commune de -P.-du-Bois, sur les collines (210 m. d'altitude) où t l'origine du Layon, près de la chapelle de aute-Foi et de la Fontaine des Fées, où se ɔuvent deux de ces sources. || A Saint-Germain-r-Moine, il y a aussi un lieu dit la Davière, où il trouve des sources.

Et. — Dér. de Aive, eau. Cf. Esvière et Puy Esvière.

Douzillot, s. m. — Lieu dit près de Vh., route de ıolet. Dér. de *Douzil*, *Doziller.* (V. Gloss.) Indique ıe source ou un ruisselet.

Ecouflant. — On a écrit et on écrit encore quel-ıefois Ecouflans, avec un s — et c'est justice illa Conflentis, 996-1010 ; Terra ad Conflens, ı36-1056 ; Apud Conflentum, 1052-1082, etc. C. Port.) Village de pêcheurs (la voirie en t caractéristique) établi entre les deux con-ıents, savoir : 1° du Loir dans la Sarthe, un u en amont du bourg, reculé aujourd'hui après ı cours très sinueux, près de Briollay ; 2° de la ayenne (tout le monde dit la Maine, prononcez oène) dans la Sarthe, au bas du bourg, lorsque le Saint-Aubin n'était pas une île, avant le temps ı les moines de l'abbaye Saint-Aubin creusèrent ı canal jusqu'à l'endroit appelé aujourd'hui ɔrt-de-l'Ile, afin de transporter leurs bois et coltes, en particulier leur farine, provenant de ur importante minoterie dont les restes sont encore très visibles dans la Vieille-Maine. J'aurais dû dire, sans doute : 2° confluent de la Sarthe dans la Maine, car, en face du bourg, c'était la Sarthe qui perdait son nom et la rivière continuait son cours vers Angers sous le nom de Maine.

Une preuve que les deux confluents se faisaient bien à Ecouflant : le cantonnement de la Sarthe, du Bec du Loir au bourg d'Ecouflant, est dit : le bas Loir ; celui du Loir, du pont de Briollay au Bec du Loir, est dit : le petit Loir. Les expressions : les Sarthes, la vieille Sarthe, désignent l'ancien cours de la Sarthe par le bas de Soulaine (croix de Sarthe) et de Cantenay au bourg d'Ecouflant.

Egada. — « Les philosophes et les théologiens, alors nommés Egadiens, s'étant assemblés en la forêt de Nidoiseau... choisirent cet endroit sur le bord de la rivière de Mayenne pour y bâtir leur ville... Ils s'étaient appelés Egadiens... parce qu'ils demeuroient en Anjou, pour lors nommée Egada, à cause des eaux qui y sont... La ville d'Angers est dite en lat... Andegavensium, nom qui lui a été donné des *Aigues*, ancien mot gaulois, ou eaux, dont ce pays abonde, pourquoi quelques-uns l'ont encore nommée Egada. » (Péan de la Tuilerie, p. 3, 4, 5.)

Essarts (les). — Nom d'un village à Sg. Bois défriché.

Eulinière (Lg.), s. f. — Ferme située à un kil. à l'E. du bourg, sur les coteaux qui bordent la Sèvre. N. Prononcé habituellement Elinière.

Etym. — Je note ici que 90 % des innombrables noms de fermes ou de villages qui, dans notre Anjou, se terminent par le suffixe ière, ont indu-bitablement pour radical le nom propre d'un indi-vidu ou d'une famille qui y vécut autrefois. Dès lors, l'Eulinière apparaît comme la ferme des Eulin, Heulin, *Hullin*. Ce nom existe toujours au Lg.

Eux-dures (les) (Vih , S -P), s f plur. — Lieu dit et auberge, sur la route stratégique de Vihiers à Argenton-Château, à l'entrée de la route des Cerqueux-sous-Passavant.

Et. — Pour : les Eaux-dures. V. note à Chetéau-panne. Et nullement : les Œufs durs.

Eventail (l') (Mj.), s. m. — Closerie située sur les buttes des Bureaux et exposée à tous les vents.

Eventard (Ag.), s. m. — Nom du champ de courses ; vaste plateau exposé à tous les vents. Vx château voisin.

Foulon (le). — Moulin à Vernantes. || *Id.*, à Torfou, sur la Sèvre. On y foula, autrefois, des draps, du moins à Torfou.

Fourcelle (la) (Bf.) s. f. — Nom de ferme ou de village. Du lat. Furcella dimin. de Furca. Sens : Petite fourche. Doit être situé à l'embranchement de deux *vieux* chemins.

Fourneau des Léards (le) (Lir.). — Lieu dit. Il y a là des fours à chaux. Sens : Fourneau des peupliers. V. Glos.

Frémur s. m. — Faubourg d'Angers au S.-W. de la ville. Du lat. Infra muros sous les murs.

Fribaudière (la) (La Pomm. Beausse) s. f. — Coteau élevé (170 m.) qui est le point culminant de toute la région, et ferme voisine. Aussi feu M. Chesné, maire de Beausse, nous déclarait-il avec orgueil en 1880, que sa commune était « le point le second pus élevé du département ». Le digne maire se parait un peu des plumes du paon, car, si la Fribaudière n'est guère qu'à 1.500 m. du bourg de Beausse, elle appartient administrative-

ment à la commune de La Pomm., distante d'une lieue et demie. — N. Sur cette butte fonctionna, jusque vers 1850, l'unique station du télégraphe Chappe, intermédiaire entre la tour Saint-Aubin et Saint-Pierre de Nantes. Il n'en reste plus de traces.

Fribaudière (la) (Lg.), s. f. — Village à 5 kil.. château des de Rougé, qui étaient les seigneurs du pays avant la Révolution. Qqs-uns disent : Frébaudière.

Gagnerie (la), s. f. — Nom de ferme à Jallais et à La Pommeraye. N. On pron. Gangnerie.

Garde-robe (chemin de la) (Ag.). — Boyau excentrique. V. *Sentinelle*, au Gl.

Garrières (les) (Lg.), s. f. pl. — Village du Lg., à 3 kil. au N.-E. Il y existe une tuilerie.

Et. — Semble être pour : les Carrières, à cause des fosses d'où l'on extrait de l'argile depuis longtemps. C'est là la première explication qui se présente à l'esprit. Mais elle est peu plausible. Je crois que le vrai nom serait : les Gâts Rières, ce dernier mot étant un nom propre que je n'ai pas à expliquer. Le village est situé, en effet, dans la région des bois défrichés. V. *Gâts* (les), ci-dessous.

Gars (les) (Lg.). — Ferme. Mauvaise graphie, pour Les *Gâts*. V. Gloss.

Gâte-argent, s. f. Rue d'Ag. — L'excellent père *Seigneret*, qui en était natif, avait pris de là occasion de s'appeler lui-même ironiquement Le chevalier d'Argencourt.

Gâts (les) (Lg.), s. m. — Ferme située dans la partie N.-E. de la commune, c.-à-d. dans les régions des bois défrichés. V. *Garrières*, ci-dessus.

Gimonière (la) (Lg.), s. f. — Village à 800 m. au N. du bourg, sur la route nationale de Poitiers à Nantes. On y voit les ruines d'un ancien château de style Henri IV, qui fut, paraît-il, détruit par la foudre quelques années après sa construction. — Qqs-uns disent Gémonnière.

Goupillon (futaie du). — Nom d'un bois situé commune de Neuillé. Sens : Futaie du renard. V. *Goupil*.

Grand-Champ (T.-le-M.), s. m. — Ferme située sur un plateau très élevé, formant éperon entre la vallée du Crézon et celle d'un petit affluent de droite qui vient du *Mar-Palus*. — N. Sur ce plateau, point très remarquable, il existait, jusqu'en ces dernières années, plusieurs monuments mégalithiques, non signalés, je crois. C'étaient : 1° au moins un cromlech (enceinte circulaire de pierres plates fichées en terre), détruit vers 1900 ; 2° un menhir de 3 à 4 m., que le fermier actuel, M. Gallard, a abattu en 1902 et à demi enfoui dans sa vigne. J'ai vu dans une haie une des pierres du cromlech : c'est un bloc de silice jaune amorphe. Quant au menhir, c'est un morceau de granit. Or la silice n'existe pas, que je sache, à T.-le-M. et le granit ne se trouve qu'à une bonne lieue de Grand-Champ, dans la commune de Mazières.

Grouas (Vc.). — Village. Le même que *Guérouas*. (V. Gloss.) Sens : Lieu pierreux.

Gué au bouin (le). — Village, commune de Cho. — N. Le sens doit être : Le gué au bœuf. Mais le mot bœuf est aujourd'hui inusité dans la région. Syn. exact de l'angl. Oxford.

Guernuchon (Saint-), s. m. (Mj.). — Il existe au sol de Loire une chapelle, d'ailleurs vide et sans intérêt, dite chapelle de Saint-Guernuchon. Je ne pense pas qu'ailleurs que là, même dans les Bollandistes, on puisse trouver trace de ce bienheureux. Quoi qu'il en soit, Saint-Guernuchon, au dire des commères, a la spécialité de faire frise[r] les enfants : « T'as donc point *té* à Saint-Guernu-chon ? » dit-on à un queneau qui frise comme [un] *gueillon*. Cf. *Ebobeluche*, *Guénette*.

Et. — Ce nom viendrait-il de ce que la chapelle est inondée à toutes les grandes crues ? Pourtant, le v. *Guernucher* n'est pas, que je sache, usité actuellement à Mj.

Habitoire (l') (Mj.), s. f. — Nom dont le feu père *Garne* avait baptisé le pavillon qu'il avait fait construire dans sa vigne de l'Orchère. Il prétendait s'y retirer sur ses vieux jours au premier étage avec un biberon dont le tuyau descendrait dans [le] cellier du rez-de-chaussée. Le père Garne était un joyeux vivant qui aimait la blague et le bon vin. J'ajoute que, dans son idée, le nom choisi par lui était un jeu de mots sur la *Bitoire*.

Hardebarge (La Pommer.), s. m. ou f. — Nom d'une ferme située près de la route de Chalonnes [à] Mj., à l'extrémité d'un coteau escarpé, entre les ruisseaux de Chateaupannne et de Saint-Denis. Et. All. Hart, Berg.

Hasard (île) (Champtocé), s. f. — Terrain d'alluvion qui fait partie de la vallée entre Loire [et] Rôme et qui fut d'abord une île.

Et. — Ainsi nommée parce que cette île consist[a] d'abord en des *buttereaux* ou lais de terre qui [se] formèrent comme par hasard (vers la fin du XVII[e] [s.]) sur la rive droite du grand bras de Loire qui coul[ait] alors au N. de l'île Ménard et du Sol-de-Loire. L[a] possession de ces *buttereaux* donna lieu à de long[s] procès entre les riverains et fermiers d'une part [et] Mme d'Estrées, dame de Champtocé, d'autre pa[rt]. Je possède nombre de pièces relatives à ces procès et je me propose de les publier qq. jour si je trouve l'occasion.

Hêtreau. (Ad.) Dimin. du fr. Hêtre. Cf. *Chesne[au]*.

Hoiré (le Grand) (Mig.). — Ferme. Du fr. Ho[irie]. Sens : le grand héritage.

Houssay (le) (Cth.). — Houssaie (la) (Sa., S[...]) s. m. et f. — Noms d'une ferme et de maisons bourgeoises. — Sens : Le bocage, lieu où la végétation est touffue. V. *Houssée*, au Gloss.

Ignerelles, s. f. pl. — Nom d'un barrage [du] Loir, au-dessous de Durtal. Pour *Ignelles*. Sens : Les petites brebis.

Jonquère (la) (Mj.), s. f. — Lieu dit, vallon [...] encaissé et plein de *sourdilles*, entre les Bureaux [et] le Fourneau du Lion. — Du fr. Jonc. — Les habitants du Croisic se rappelleront les Jonchères.

Lachenay (Am.), s. m. — Lieu dit, ferme ou village. Pour l'Achenay, doublet de *Ache[neau]*, *Ancheneau*. Il doit y avoir là, ou au proche voisinage, qq. ruisseau ayant servi de déversoir à [un] étang.

Lancheneau (impasse) (Ag.). — Cul-de-sac. Pour l'*Ancheneau*. V. Gloss.

Létenduère (rue de) (Ag.). — Pour l'Etendouère, l'Etendouère, l'Etendoire, dér. du v. Etendre. [Il] dut y avoir là, autrefois, un séchoir pour la lessive ou un terrain sur lequel on étendait des toiles [pour] les blanchir.

Lizenelle (Bf.), s. f. — Nom d'une ferme [et] d'un village. — Devrait s'écrire Lisnelle. [...] du vieil adject. fr. Isnel, elle, avec soudure [de] l'article .Sens : La jolie.

Malaquais (Tr.). — Village. Pour Malacquait.

Mânis (le), Magny (Lg.), s. m. — Ferme importante située à la limite S.-E. de la commune, sur [les] coteaux qui dominent la Sèvre.

Et. — Telle est l'orthogr. officielle, mais j'estime ı'elle est fautive et que ce nom n'a aucun rapɔrt avec notre vocable *Mânis*, fumier. C'est plu·t, évidemment, un doubl. de *Maisnie* ou *Mesnil*, ı'il faudrait écrire, par conséquent, Mânie ou ânil. Tout indique qu'il y eut là soit un logis seiıeurial, soit un pavillon de chasse, p.-ê. aux mte de Rougé, dont l'ancien château, la Fribauère, est tout proche.

Marboire (la) (Cho.). — Lieu dit, ferme ou vilʒe. Sens : Mauvaise *boire*, mauvaise mare. Cf. *arpalus*.

Marmande (Lft.). — Village. Doubl. fém. du : fr. Mairment, — merrain. (V. *Dict. génér.*, à armenteau.) Autrefois, sans doute, il y eut là . bois de futaie.

Marzelle (la) (Lg.), s. f. — Vaste terrain situé N. et aux portes du bourg et partagé en un and nombre de jardinets. Il y existe une fontaine te *Fontaine des Ziards*, et un petit ruisselet le ıverse.

Et. — Faut-il y voir notre mot pat. *Marzelle*, frırgelle? Probablement. — Est-ce un dér. de ırais? Mais le terrain, bien que livré à la culture ıraîchère, n'a rien de marécageux. — D'autre rt, Jaubert signale que, dans le Berry, les Marlles, très nombreuses, sont des excavations auxelles des idées superstitieuses se rattachent ordiirement. Je ne sache pas que de telles idées istent ici au sujet de la *Marzelle*, ni qu'il s'y ɔuve aucune excavation remarquable, à part la ıtaine signalée plus haut.

Mécrain (Smv.). — Village. Préf. péjor. Mé + ain, doubl. du fr. Cran. Sens : Mauvaise fente, ıuvais recoin. Cf. *Malvau*.

Ménard (Ile) (Mj.), s. f. — Petite île aujourd'hui ınie par des alluvions à l'Ile-Neuve, au Sol-deire, etc., et formant avec eux la grande vallée la rive droite, entre la Loire et la Rôme. — N. l'époque de la *Grande-Guerre*, mon bisaïeul, né Onillon, était fermier à l'Ile-Ménard. Or, les timents de la ferme, qui, aujourd'hui, sont situés bord même de la berge sud et qui, depuis près ın siècle, n'ont pu être préservés d'une destrucn certaine que par des apports de pierres contiels à l'*appui du chantier*, ces bâtiments étaient rs séparés du bras méridional de la Loire par une ite pièce de terre, longue de plus de 200 m., que crues ont emportée depuis. L'*Ile-Ménard* et le -*de-Loire* étaient encore des îles et se trouent séparés de l'*Ile-Hasard* par un bras de ire, aujourd'hui comblé, quoique très visible, par se fit la navigation marinière au moins jusque s 1825. C'est dire combien de fois, dans le cours siècles et combien vite toutes les îles et vallées été bouleversées par la Loire. V. *Hasard* (île).

Et. — Le nom de Ménard est un nom de famille quent à Mj. et dans la région.

Meslet (île), s. f. — Nom d'une île de la Loire ıée à 1 kilom. au-dessous du pont d'Ingrande. e fut souvent désignée aussi sous le nom d'île ınneteau.

Et. — Les noms de Meslet et de Jeanneteau vent être ceux d'anciennes familles ayant autre- habité ou possédé l'île:

N. — L'île Meslet comprend trois groupes de mes : l'un à la queue de l'île, un autre au milieu un troisième à la tête de l'île. Ce dernier, ainsi toute la partie amont de l'île, appartient à la nmune de Montrelais (Loire-Inférieure), tandis les deux autres et la partie en aval dépendent Mesnil (M.-et-L.). Ce singulier partage d'une petite île est antérieur à la division de la France en départements. Il aurait eu pour origine la circonstance que voici :

A une époque imprécise, au moyen âge, sans doute, les curés angevins d'Ingrandes et du Mesnil et le curé breton de Montrelais se disptuaient l'île Meslet ou Jeanneteau. Or, il advint qu'un beau jour, le cadavre d'un noyé étant venu s'échouer à la tête de l'île, le curé de Montrelais, prévenu le premier et, d'ailleurs, le plus rapproché, réussit à faire la levée du corps, au grand dam de ses confrères. De ce fait, il se vit adjuger par les tribunaux du temps la possession de la tête de l'île, qui fit désormais partie de sa paroisse, c.-à-d. du diocèse de Nantes et de la Bretagne.

Légende ou trait d'histoire, j'ai souvent entendu conter l'anecdote à mon père, *Etienne Onillon*, qui habita l'île jusqu'en 1846. Ma famille paternelle exploitait depuis 1810 environ l'une des deux fermes qui composaient alors le groupe central et qui appartenaient à Mme Chauveau, de Saint-Florent-le-Vieil, née Honnorée Courgeon. Ce détail a son intérêt. Mme Chauveau était la sœur de M. Courgeon de la Paunière, qui avait été, avant la Révolution, curé de La Chapelle-Saint-Florent, c.-à-d. le propre curé du fameux Bonchamp. Prêtre réfactaire, M. Courgeon n'émigra jamais, même au plus fort de la Terreur. Sans doute, il suivit les armées vendéennes, mais, le plus souvent, il parcourait la région vendéenne déguisé en marchand de fil et il réussit à échapper à toutes les recherches.

Le curé Pannière — ainsi le désignaient toujours mes parents — vécut longtemps après la Révolution. A partir de 1835, c'est lui qui, au nom de sa sœur, délivrait à « la *vœuve* Onillon », ma grand'mère, les quittances de fermages « de six cents francs, plus les redevances pour sa *motié* de ferme de l'isle Jeanneteau », quittances que je possède encore. La dernière est datée du 17 juin 1839 et signée : S. Courgeon, prestre. Il devait être alors très vieux et depuis longtemps retiré.

Bien entendu, la famille Courgeon-Chauveau était restée dans les termes les plus intimes avec Mme veuve de Bonchamp, qui, elle aussi, avait survécu à la Révolution. Souvent, mes parents virent cette vieille dame chez leurs maîtres lorsqu'ils allaient leur porter les redevances, beurre, œufs, chapons, qui formaient une partie de leur fermage...

La famille Courgeon était restée, cela va sans dire, ultra-royaliste. Aussi, en 1832, mes parents reçurent-ils l'ordre de se préparer à recevoir à leur ferme une dame qu'ils auraient à héberger dans le plus grand secret. Cette dame, ils ne la virent jamais. C'était, ils le surent plus tard, la duchesse de Berry, pour qui ses fidèles en désarroi cherchaient partout des retraites sûres à la suite de son équipée. Peut-être dans l'île Meslet n'eût-elle pas été prise. A quoi tiennent les destinées !

Mingué, s. m. — Nom d'un barrage sur l'Oudon. Du lat. Minus Vadum. Sens : Petit gué.

Montauban (Mj.), s. m. — Lieu dit et Closerie de Mj., sur un petit tertre. V. *Croix*, au F.-L. || Nom de famille.

Monteurials (Ti., Z. 203), **Monterials** (Mj.), s. m. — Montrelais. V. F.-Lore, XVIII.

Montpellier (Mj.). — Village situé sur un tertre calcaire où existent de temps immémorial des carrières de pierre à chaux. — J'estime que ce nom est un adoucissement de Montperrier, c.-à-d. Mont des *Perrières*. V. au Gloss.

Montpertuis (Tr.). — Ferme. — Du lat. Montem pertusum. Sens : Montagne percée?

Pagerie (la), s. f. — Village de Saint-Aubin-des-

Ormeaux (Vendée). Jusqu'à la Révolution, il a fait partie de la paroisse du Longeron. — On prononce ; Pâgerie. — N. On sait que Joséphine Beauharnais, la première femme de Napoléon, était une créole d'origine poitevine et qu'elle s'appelait *de ses lettres* : Joséphine Tascher de la Pagerie. Y aurait-il eu des Tascher à la Pagerie du Longeron, « qui faisait autrefois partie du diocèse de Luçon? » A rechercher.

Pallud (la), **Palus** (le), **Ballue** (la). — Noms de lieux. Voir C. Port. — Tirent leur origine, le plus souvent, du lat. Palus, mare, étang, marécage. Cela est évident pour le *Mar-Palus* (Tlm., Mzs.). Quelquefois aussi, sans doute, du nom d'un propriétaire, quand la situation n'indique pas l'idée de marais.

Part (Haute) et **Part** (Basse). — Nom de deux fermes de Chpt., situées dans la vallée , entre ce bourg et la Loire, et qui proviennent, évidemment, du partage d'un même domaine. N. On prononce *Parque*. V. Gloss.

Pirouet (le) (Mj.), s. m. — Partie occidentale du coteau de la Garenne, à l'W. de Mj. Deux fermes voisines (Haut et Bas P.) portent le même nom. — N. C'est là, paraît-il, que les seigneurs de Mj. avaient leur gibet. — Etym. L'abbé Allard (*Notes sur Mj.*) dérive ce nom de Pir, pierre, Petra, et du bret. Hoed, bois. C'est assez plausible, bien que le coteau soit entièrement déboisé et couvert de vignes.

Planche-à-l'âne. — Petit pont situé près du moulin d'Ivroreille. (La Romagne. S.)

Ponts-libres. — V. Glossaire.

Pré-Fleury. — Nom officiel de la commune de Saint-Germain-des-Prés pendant la Révolution. (Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 300.)

Quatre Moulines (pont de) (Lg.), s. m. — Lieu dit et vieux pont de pierre sur la Sèvre, qui établissait la communication avec la portion de la paroisse située sur l'autre rive. Il était étroit, dépourvu de parapets et praticable seulement pour les piétons et les bêtes de somme. Les attelages passaient par un gué qui existait à côté. Un pont moderne, situé à 200 m. en amont, sur la route départementale du Lg. à Saint-Aubin-des-Ormaux, l'a remplacé et du vx pont il ne reste plus qu'une arche, du côté de la Vendée. Du reste, il n'en compta jamais que deux, qui faisaient suite à la chaussée d'un moulin détruit également. C'est ce moulin, à deux *partages* et *quatre* paires de meules, qui a laissé son nom à l'endroit susdit.

Retail (le) (Lg.), s. m. — Nom d'une ferme située à 2 kilom. à l'est du bourg.

Et. — On ne saurait regarder ce nom comme dérivé du fr. Retailler, ni la ferme elle-même, une des plus importantes du département (53 hect.) comme un *retail*, un morceau détaché d'une ferme plus grande. La dénomination primitive a dû être l'Ertayl, ou l'Hertaye, c.-à-d. la Friche. Cf. *Retais*, *Enerter*. V. aussi Calibaudrie.

Retais (Lpm.), s. m. plur. — Nom d'une côte très longue et très raide sur la route de Mj. à La Pommeraye. Ex. : Il s'est tué plusieurs parsonnes à la montée des Retais.

Et. — Il faudrait probablement écrire : La montée d'Ertaye, ou d'Hertaye. V. *Enerter*. La butte d'Hertaye a dû rester très longtemps en friche.

Riauté (Mj.), s. f. — Nom d'un quartier de terres situé près du village de Montpellier. Ce nom est pour Royauté et la région est ainsi appelée à cause de l'excellence des vins qu'elle produit.

Rivage (le), s. m. — Quartier de Mj. sis au bord de la Loire.

Hist. — On peut en conclure que les gens du *rivage* étaient encore en ébullition, ce qui arriv[a] vite à Montjean. (Ab. All., *N. s. Mj.*, 233.) — Les insurgés de la Vendée ont incendié le bourg et le *rivage* de cette commune le 12 messidor l'an II (13 mai 1794) de la République et tout fut dévor[é] par les flammes. (*Id.*, *ibid.*, 202-3.)

Rochefou (Sgl.). — Village. Roche + Fou, hêtre, lat. Fagus. Sens : La roche du hêtre

Rompure. — Lieu dit. Adresse de lettre. : A M. X., à la rompure du Cul du Moulin, à la Pata[...] de Champtoceaux (Maine-et-Loire). V. Glossaire.

Roucher (Le) (Mj.), s. m. — Lieu dit au bord de la Loire, en face de la Vacherie et au pied d[u] coteau de Bellevue.

Et. — Je ne pense pas qu'il y ait jamais pouss[é] des *rouches*. Je vois plutôt là une corr. du fr. R[o]cher. D'après l'abbé Allard (*Notes sur Mj.*), le l[ieu] s'appelait autrefois : Pirre (pierre?) de la Vacher[ie].

Ruaux (les) (Lg.), s. m. — Nom d'une ferme. Peut-être le même que le montj. Ruau. Sens : Les ruisseaux. — Peut-être dimin. de *Rue* (de ferme).

Russie (la) (Sp.), s. f. — Nom d'une borderie située sur la route de Somloire, à 2 kil. du bourg. — N. Ce nom, en dépit des apparences, ne rappelle en rien le pays ami et allié, mais seulement que le propriétaire qui possédait ce bien, vers 1880, et qui l'avait acheté qqs années auparavant, avait fait en l'acquérant une heureuse spéculation. Il est pour Réussite. — !! — V. *Russir*.

Saint-Pierre-Maulimart. — Déformation très usitée du nom de la commune Saint-Pierre-Montl[i]mart.

Hist. — En 1765, le second vicaire (de Mj.) était M. Durand... qui devint chanoine de Saint-Pierre-Maulimart. (Ab. All., *N. s. Mj.*, p. 205.)

Salvert (Mj.), s. m. — Partie orientale du coteau dont le bourg de Mj. occupe la partie W. ‖ Nom d'une closerie située au pied et au S.-W. de ce coteau. — N. Prononc. Salvart.

Et. — Je crois qu'il faudrait écrire Salver ou Salvair, et je tirerais ce nom de Sylvarium, dérivé hypothétique du lat. Sylva. Tout le vesrant N. de ce coteau est encore occupé par un bois, dit le Bois du Couvent. Bien que le versant S. soit depuis long-temps défriché (là était, jadis, le Clos ou Clou[s] [du] château), il est probable que la colline entière fut, à l'origine, couverte de bois.

Sans-besoin (Mj.), s. m. — Maison d'habitation et cellier qui furent construits vers 1870, par M. Jouy, au bord même de la route de La Pommeraye, pour exploiter un petit clos de vigne.

Saulas (les). — Nom de lieu. Les Saulaies.

Et. — Saule, contrairement à l'opinion reçue, ne peut venir du L. salix, salicem, qui aurait donné *saux* ou *salz* (es salz suspendimes nos organes), qui a duré jusque dans le XVI[e] s. et persiste dans tous les patois. Salicem, en particulier, aurait donné Sausse ; le village de Sausse-Mesnil, près Cherbourg. — Vient de l'aha. Salahla, contracté en sala, d'après Diez. ‖ By. — Voyez *Canards* (chasse aux), hutte des chasseurs.

Sol-de-Loire (Mj.), s. m. — Ancienne île, formant une grande ferme, qui se trouve maintenant réunie à la vallée de la rive droite de la Loire. N. Beaucoup disent : Soul de Loire.

Tau (Mj.), s. f. — Nom d'un petit ruisseau q[...]

prend sa source dans le plateau de Mj., sous l'église même, coule parallèlement à la Loire au pied des coteaux de Mj., du Mesnil et Saint-Laurent-du-Mottay, se grossit de tous les ruisseaux qui en descendent et va se jeter dans le fleuve aux portes de Saint-Florent-le-Vieil. Elle sert aussi d'*Essaivoir* à toute la vallée.

Et. — Je pense que ce mot est pour *Etau*, parce que, la pente générale étant très faible, le courant est à peu près nul.

Theil (le) (Sf.), s m. — Nom d'une ferme. Pour : e Teil, du lat. Tilia ; le Tilleul.

Torfou (Lg.), — On dit : Les Torfou, habitants de Torfou.

Touche. s. f. — Mot désuet, qui a dû être jadis un nom commun, générique, avec le sens de : ferme, exploitation rurale. Il ne subsiste plus que comme nom propre, dans un grand nombre de noms de fermes. Ex. : Toucharête, au Lg. ; la Touche-Bureau, à Sainte-Gemmes-d'Andigné, etc. — « Ce nom désignait primitivement un bois de semis. » (C. Port.)

Toucharête, Toucharesto (Lg.), s.f. — Nom d'un groupe de deux fermes situées à 2 kilom. à l'O. du bourg, au sommet et vers l'extrémité de la crête rocheuse qui sépare la vallée de la Sèvre de celle du ruisseau de l'Inchère.

N. — Ce nom, à tournure singulière, a éveillé la curiosité des indigènes et leur sagacité s'est exercée à en découvrir l'étymologie. Selon les uns, il vient de ce que, sur ces coteaux escarpés, le laboureur est sans cesse obligé de crier au *bouer* : Touche ! arrête ! — D'après d'autres, certain valet de la ferme, aussi bête qu'il était fort, s'avisa, un jour, de mettre en guise de *tapon* son index dans le trou du *croc* et cria au bouer : Touche ! Mais, aussitôt, il reprit : Arrête ! — L'*omblet* de la *prouillère* lui avait à demi coupé le doigt.

Inutile de dire que tout cela est pure fantaisie. « Ne sutor ultra crepidam »

L'étym. me paraît être la suivante. Le nom serait formé du fr. Arête, lat. Arista, et du vocable Touche, nom de ferme si répandu dans notre pays qu'il semble être un nom générique, un nom commun. Le sens serait : la touche de l'arête.

Tout-le-monde (Z. 127).

N. — La commune de Tout-le-Monde ne date que de 1863, environ, année où l'école communale a été fondée. Antérieurement à cette date, il n'existait que qqs maisons, fermes, etc., formant un groupement désigné, comme cela existe un peu partout, sous le nom de « village ». Cette réunion de demeures faisait partie moitié de la commune de Maulévrier, moitié d'Izernay.

Or, une assemblée très importante y avait lieu chaque année (la date me manque), très importante, dis-je, à laquelle on venait de toutes parts, de Maulévrier, d'Izernay, de Loublande (?), de Cholet et même des communes très éloignées ; c'était une assemblée où venait *tout le monde*.

Vers 1863, M. Chéron, propriétaire, qui fut le premier maire, et trois ou quatre autres, firent une demande, qui fut acceptée, et c'est ainsi que prit naissance la nouvelle commune, qu'on appela Tout-le-Monde, en souvenir de ces assemblées très courues. De cette époque datent, par conséquent, la mairie, l'église, etc. (Je dois cette note à la bienveillance de M. G. Laumonier, qui s'est renseigné auprès de M. Ruel, ancien instituteur à Tout-le-Monde, actuellement (16 novembre 1903) propriétaire à Seiches.)

D'autre part, je lis dans l'*Anjou historiq.*, 6e année, no 3, p. 226 : « Il y a dans la paroisse de Saint-Hilaire des Echaubrognes la fillette (annexe ou succursale) appelée Toutlemonde, desservie par le sieur Gilbert, de ce diocèse, âgé de 33 ans. » (Compte rendu de la visite pastorale de Saint-Hil. des Ech., 9 septembre 1706.) V. 127. — Et : « Il y a... (*id.*) l'annexe de Notre-Dame de Tout-le-Monde, servie par le sieur Brosseau... » (*Anjou hist*, 7e an, no 1, juillet-août 1906, p. 49-50.) « Toutlemonde, 22 septembre 1723. — Une note manuscrite sur l'Annuaire statistique de M.-et-L. 1837 dit : « Ancienne fillette de Saint-Hilaire des Echaubroignes, fait partie de la commune de Maulévrier depuis 1808. » — Nom connu en 1790. — V. Glossaire.

Tout-li-Faut (Mj.), s. m. — Maison d'habitation et cellier qui furent bâtis, vers 1840-50, par M. Lebreton, sur le versant méridional de la Garenne, pour exploiter l'ancien clos de vigne des seigneurs de Mj., qu'il avait acquis. — N. Cela veut-il dire : Tout lui manque, par une allusion à quelques détails non indiqués. — V. XIX.

Traquette, s. f. — Petit chemin — près d'Angers.

Et. — P.-ê. de Trace, vestige ; sentier tracé. — Il est vrai que nous avons le v. Traquer, aller et venir.

Turpinière (la) (LPm.), s. f. — Lieu dit et grande ferme sur la crête entre les ruisseaux de Saint-Denis et de Châteaupanne. Il y existe une source ferrugineuse. V. *Breuyard* (le). — De Turpin, nom fréquent au moyen âge.

Vallée, s. f. — Vallée de Torfou, — agglomération importante dépendant de cette commune (2 kilom. 500) et qui, située dans la vallée de la Sèvre, forme comme un faubourg de Tiffauges.

Vaugareau (chemin du). — Commune d'Angers Formé de Vau, = vallée + Gareau, diminut. et syn. de *Garre* (V. Gloss.), du lat. Varius. Sens : Vallée bigarréée, émaillée (de fleurs).

Vendée, s. f. — Les terres hautes, à Mj., par opposition à la vallée et aux îles.

N. — Cela, d'après M. l'abbé Allard. C'est possible, mais je dois dire que, pour ma part, je n'ai jamais entendu employer ce mot en ce sens. J'ai toujours ouï appeler les terres hautes les *Champs* et leurs habitants les *Champnâs*. Par ailleurs, le passage suivant est rigoureusement exact : « Il y a bien encore une autre physionomie montjanaise, c'est celle du paysan des terres hautes. Lui, il a le cachet du Vendéen ; ses travaux sont les mêmes que ceux de la Vendée angevine. Ses terres sont nommées Vendée à Mj. même et, en général, ses opinions sont vendéennes, c'est le vrai paysan des Mauges, lent, raide, réfléchi. » (Abbé ALLARD, *N. s. Mj.*, 312.)

Vernettes (les) (Mj.), s. f. plur. — Vastes prés dans l'île de Mj.

Et. — Dér. du fr. Verne ou Vergne. Il n'y croît cependant plus que des frênes et des peupliers.

Zlards (fontaine des) (Lg.), s. f. — Fontaine publique dans la Marzelle, aux portes du bourg.

N — Le nom indique que cette fontaine fut jadis abritée par des peupliers

Zinière (la), s. f. — C'est ainsi qu'à Torfou et au Lg. on appelle ordinairement la commune voisine de La Séguinière. Ellipse un peu forte.

Supplément

Déformations curieuses de noms de lieux

Voir Châteaupanne, Beaupréau, Beausse, les Eaux-dures, devenus dans la prononciation :

Chetéaupanne, Beaupreau, Beusse, Les Œufs durs. (Ci-dessus.)

Dans le Glossaire, une autre dissertation sur la *Périolé* ou *Priolé*, qui est à Mj. l'ancien prieuré dé Châteaupanne.

A Mj. encore je signale :

Le *Craissement* (mon village natal), ainsi nomme parce qu'il est situé à l'extrémité d'un coteau jadis baigné par la Loire et au pied duquel le fleuve a formé de vastes alluvions, qui, sans doute, amenèrent la fondation du village. Aujourd'hui, on écrit officiellement *Croissement*, ce qui est logique ; mais quelques-uns orthographient *Croassement*, sous prétexte que les grenouilles ou même les crapauds y font ,l'été, de véritables concerts — ce qui est exact. Seulement, les batraciens coassent, et les grolles réclameraient.

Une région de la commune, renommée pour l'excellence de ses vins, s'appelle la *Riauté*, pour Royauté ; une autre les *Coutures*, ce qui signifie Cultures. Cf. Jaubert.

Le village du *Gât-Robin* occupe l'emplacement d'un ancien *bureau* ou lande, sur lequel les curés de La Pommeraye percevaient une rente de 15 sous, si je me rappelle bien. Je possède encore un reçu, signé d'un des derniers bénéficiaires et libellé avec l'orthographe vraie. Le cadastre et nos notaires actuels trouvent bon d'écrire : le *Gars Robin*...

Un point de la rive, au-dessous de la propriété de Bellevue, où un énorme rocher s'avance dans la Loire, est dénommé le *Roucher*. Or, certainement, il n'y poussa jamais de *rouches*. Du reste, suivant acte de la fin du xve s., cité par l'abbé Allard, le lieu s'appelait alors Pirre ou Pierre de la Vacherie.

Une des places publiques s'appelle le *Vallo* (prononciation locale) et, officiellement, le Vallon.

A Saint-Paul-du-Bois, un village s'appelle la *Marcasse* (marécage).

A La Pommeraye, le village des Coteaux s'appelle Les *Couteaux ;* l'ancien château de Putille s'appelle *Pétille*.

Je passe à la topographie générale. Dans la prononciation courante :

Béhuard	devient	Buhard ou Buard.
Carbay	—	Carboy.
Neuvy	—	Nevy.
Grez-Neuville	—	Gré-Néville.
La Jumellière	—	La Jemellière.
Le Louroux	—	Le Loroux.
La Ménitré	—	La Menitré.
Pellouailles	—	Pelloueilles.
La Poitevinière	—	La Potevinière.
Tancoigné	—	Tancogné
La Pommeraye	—	La Poumeraie.
La Possonnière	—	La Poissonnière.
Le Pin-en-Mauges	—	Le Pin-Mauges.
Saint-Sigismond	—	Saint-Simon.
Trémentines	—	Tourmentines.

On trouve ce dernier nom écrit de la sorte dans des documents de l'époque de la Révolution.

De même, on écrivait alors, car on prononçait et beaucoup prononcent encore : *Meurs, Saumeur, Morveau*, Saint-Pierre-*Maulimart*, pour : Mûrs, Saumur, Montrevault, Montlimart.

C'est à tort que, dans Montrevault (qui est le mont de Rewald), on fait sonner le t. Quelques-uns même le font sonner dans Saint-Pierre-Montlimart. En revanche, il doit sonner dans Montjean, qui s'écrivait jadis Monte-Jehan.

L'influence corruptrice de l'orthographe sur la prononciation se fait parfois sentir. J'ai ouï prononcer *Someloire* pour Somloire, comme Mont-jean, pour Montjean. A notre gare d'Orléans, les employés crient d'une voix triomphante : *Champetocé, Mont-jean*, La *Pommeraye*.

La réciproque est vraie et l'on devrait écrire Villévêque, non Villevêque.

J'ai entendu prononcer : La Pyrami, pour La Pyramide.

A Montjean, on dit : Le Puissant-Bonnet, pour Le Puy-Saint-Bonnet, localité des Deux-Sèvres, près Cholet.

Je pourrais doubler cette nomenclature.

Ecoubollles (les), s. f. pl. — Village situé mi-partie sur les communes de Saint-Paul-du-Bois et des Cerqueux-sous-Passavant. Prononcez Ecoubo-illes.

Etym. — Pour Ecoubeilles ou Ecoubilles, mot de la famille des vocables français Ecouvillon, Ecouvette, dérivé comme eux du vx fr. Ecouve et du lat. Scopa. A dû désigner autrefois un lieu couvert de genêts ou de bruyères propres à faire des balais. Comparer le nom des nombreux villages appelés Les Brosses.

Jars. — Le Grand-Jars, — arête rocheuse qui traverse une partie du grand bras de la Loire au-dessous des Ponts-de-Cé.

Hist. — Samedi, vers midi, M. C., cultivateur à Sainte-Gemmes, aperçut sur la grève, bordant la prairie du *Grand-Jars*, située à peu de distance, en amont de Sainte-Gemmes, sur la rive droite, une sorte de paquet. (*A. de P.*, 5 janv. 1908, 3, 2.)

Raveau (Blou), s. m. — Nom d'un village.

Et. — Ce peut être *Ravaud*, *Ravot*, — tas de reptiles. (V. Gloss.) — P.-ê. plutôt pour Ravau, formé de Vau, — val, vallon, et du préf. Ra, qui figure dans *Racoin*. Sens : Vallon écarté.

Fontaine brûlée (la) (Lg.). — Ainsi nommée parce qu'elle était souvent à sec en été. Elle est située entre le bourg et le Bourgnisson, au coin N.-E. de l'ancien cimetière, aujourd'hui école publique de garçons. Elle est maintenant bouchée et surmontée d'une croix de granit qui est la vieille croix *orée* du cimetière.

Marboire (la), s. f. — Lieu dit, commune de La Renaudière. Sens : la mauvaise mare. Toujours le préf. *Mar*. Cf. *Marpalus*.

b) *Noms de famille*

N. — Nous avions recueilli près de douze cents noms de famille dont nous nous étions appliqués à reconnaître les étymologies. Les proportions prises par le Glossaire nous ont obligés, non sans regrets, à restreindre cette partie du Folk-Lore.

De nombreux ouvrages ont paru sur ces noms. Nous citerons d'abord, pour ce qui concerne l'Anjou :

— *Etude sur les noms propres du pays choletais*, par le Dr L. Pissot. (*Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Beaux-Arts de Cholet et de l'arrondissement*, 1889, imprimerie H. Farré, rue du Verger.)

Puis, pour la France en général, entre autres :

— E. Ritter. *Les noms de famille*. (Paris, A. Franck, 1875, 5e fascicule de la collection philologique.)

— Lorédan Larchey. *Almanach des noms*. (Paris, chez Strauss, rue du Croissant.)

— Baron de Coston. *Origine, étymologie et signification des noms propres et des armoiries*. (Paris, Aug. Aubry, rue Dauphine, 16, 1867.)

— Sabatier. *Encyclopédie des noms propres*. (Paris, Librairie du *Petit Journal*, 1865.)

— Hecquet-Boucrand. *Diction. étymol. des noms propres d'hommes*. (Paris, V. Sarlit, 19, rue de Tournon, 1868.)

— Salverte. *Essai sur les noms d'hommes, de peuples et de lieux.* (Paris, Bossange père, 1824), etc.

Une bonne moitié de ces noms, d'ailleurs, s'expliquent d'eux-mêmes, empruntés qu'ils sont à des professions, à des défauts de corps ou de caractère, aux pays de naissance, etc,. etc.

Nous ne nous occuperons ici que des noms empruntés au vocabulaire patois, auquel nous renverrons, en nous contentant de les signaler.

Le mot suivi d'un point est le mot patois ; suivi d'un mot entre parenthèse, il dérive de celui-ci ; voir le Glossaire

Aigret. Airin. Aligourdin (Ali + gourdin). Alusse (usse?). Auriou (V. Auriole, Oriolle). Auvrai (auveret?). Babonneau (babouin). Badaire (bader). Baisiau (beziau). Banchereau (bancher). Bardoux (barder ; bardouler). Batherel (bottereau ? badrelle?). Bauchet (beau chef?). Baudry (baudrir). Beaurel (V. Boreau). Béclard (bécler). Bédouet (bédue). Beduneau (*id.*, beduau). Beignet (V. Boigné). Beillard (V. belliard). Beillouin, Belouin, Blouin (beille). Beliau (*id.*). Belliard (*id.*) Bellier, Bellion (*id.*). Bercot (pour Berchot, de berche). Bériot (bérier). Béritault (pour Birittaud? de biritte). Bertault (V. Brétault). Besie, Bezie. Beulé (boulé). Beutier (beuttier). Beuvron (pour Bouveron, Boron, bouhiron). Biardeau (billard). Bidon. Bigeard (biger). Bignonnet (bignon). Biotteau (biot). Bladet (blavier). Blain. Blin. Le Blaye (blayer). Blivet (V. Brelivet). Blouard (jadis, Beillouard (beille). Blouineau (blouin). Blu (cf. Blou). Bodard (V. Bezard, Belliard). Bodereau, Bodet, Bodi, Bodin, Bodineau, Bodinier (bode, bodin). Boislève (ève). Boneil (eil). Bordereau (bordier). Boreau (bourreau). Bossard (bosse). Botineau (boutin). Bouchard. Boudard. Boué (bouer). Bouhiron (bouyer, bouhier). Boulay (boulé). Boumard (V. Baumard). Boumier. (boumir?). Bourasseau. Bourdin. Bourge. Bournazel (bour et nazel, nez). Bourné (bourner). Bourlier, Bournier (bourgne). Bournigault (bourniger?). Bourrasseau. Bourreau (bureau). Bourrin. Boury. Bousseau, Boussion. Boutavant (bouter). Boutier, Boutin (*id.*). Boutruche (truche). Bouyer Boyer (bouer). Brandelly (brande). Brazille (berzille). Bréhier (brayer). Brelivet (berlis). Bresteau (braîter). Bretaudeau (brétault, bresteau). Brétault (*id.*). Briand (pour Brayant, de brayer). Brière (bruère). Brin (pour brun). Bringault (bringue). Brivain (brive). Brochard (broquard). Buffard (buffer). Buloteau (bulot). Buret (bureau). Burgot. Buron. Busset (busse).

Cadiou, Cady (Cap de dis?). Caillard (caille). Cahiet, Caillet (*id.*). Casteuble (Ca, Estouble, éteule). Cauveau (cal, veau). Cayron (chiron). Ceusson (suçon, chuchon). Chaigneau (chesneau). Chalon (chalonnée). Chaignon (chesneau). Chaillou. Charton (chârte). Chaussumier (chaucimer). Chaveneau. Chéére (chaire). Chénard (chenard). Chenevreau (chenevié). Cherrier (cherrue). Chernault (*id.*). Chesné (Chesneau). Chesneau (chêne). Chesnier (chénier). Chicotteau (chicot). Chimier, Cimier, Simier (chimer). Chiron. Choloux (chol). Chuche. Chupin (chouipe). Ciret (V. Siret). Cirot (V. Ciret). Clercier (claircer). Cocard (coquard). Cocault (*id.*). Cochais (V. Cochet). Cochelin (pour Coquelin?). Cochet. Coërchon (quouère ou couvert) Cognard, Coignard. Colonier, Coulonnier, Coulommier (Coulon). Conneau (V. Cosneau). Conrairie (conrayer). Coquart. Coquereau, Coquerie. Cornille, Cornilleau. Cosneau (corneau). Cosson. Coudrain (coudre). Coué, Couet. Couillaud (couillaut). Couin (coué). Coulon. Coupellier (coupeau). Crasnier, Crosnier (crônier). Crêpelier. Crossois (crosser). Cruart (croart). Cullerier (cullerée).

Daresne (daraîner). Daumer (daumoise). Davau (d'avau, d'aval?). Delaborde (borde). Delaval, Delavau (val). Delhommeau, Delhumeau (humeau, umeau, hommeau). Delimesle (de l'umelle). Delouche (ouche). Derouet (V. Drouet). Derouin (cf. derouine). Derouiné, Derouineau (*id.*). Desnoës, Delanoë (noue). Diganne. Diguet. Dirlavoine (pour Guirlavoine, de guerler). Dohin (doue). Doiseau, Doisy, Douézy (oisi). Doiteau (douet). Douet. Dougé (douget). Douineau (doue). Douzille (douzil). Dovalle (dô val). Drouault (Drouet). Drouet (dru). Dugas (gât). Dupé (puy). Duperray (perré). Dupouy (pouits). Duret. Dussauze (sauze). Duvau (val).

Engoumé (goumer). Eon (V. yon, eyon). Epain (pour Epin, cf. Ebaupin). Eury (V. Héry, Ory).

Faubert. Fouchard (foucher). Foucher, Fouchereau (fouquet). Fouin. Fouquerai (fouquet). Fouquet. Frémy (fromi). Frison. Frouin (frou). Fruchaud (freu? friche? fresche?). Fumileau (fumelle).

Gabillard (gambiller). Gacheau, Gachet, Gâchet, Gachot (gâche). Gadras. Gagnereau (gagner, gâgneux). Gâgneux. Gaignard (gâgneux). Galbrun (gal, brun). Galichet (gali, ché). Galipaud (gali, pau, pôt). Gallard (gal, lard). Gallerat (gal, gali et rat. Cf. Maurat). Ganivet (ganif). Ganne. Garreau (garre). Gastault (gast, gât). Gastineau, Gâté (*id.*). Gaudicheau (godiche). Gaudin (V. Godin). Gaudrez (gaudrer). Gaudrillon (*id.*). Gaugain (gal, gali et gain). Gauron (gouron). Gauvin (gal, vin). Gavinet (ga, gal, vinet). Ginguené, Gingueneau (ginguer). Giron. Giteau, Gitiau, Giquiau (jit). Godard, Godet, Godde (Gode). Godin (cf. Godine). Godineau. Goislard, Goisnard (gouêne). Godon (godin). Goizy, Gouzy (goise). Gontard (gonter). Goulay, Gouleau (goule). Gourdellier (gourdeille, goudrille). Gouraud, Goureau, Gouret, Gourichon, Gorichon (gore, gouron). Gourin (*id.*). Goyon (gouet). Grelier, Grellier (gréler, guerler). Gremillon (gremillage). Groilard (grêler, guerler). Grolleau (grolle). Guédon, Guesdon, Guindon (guédé). Guerlais (guerlet ; guerler). Guais, Guiais (guiet). Guibelès, Guibelet (guibet, guimblet). Guibret (guivre). Guimont (guémanter)?. Guyomard (guillaumes).

Habault (happaud?). Hallebaud (allebote). Hamard (hamer). Hamelin (hommelein?). Hamon (V. Hamard). Harrouet (Herrouet). Hégron. Heulin (V. Hullin). Honard (pour Hognard, hogner). Houdin (hudin). Huault (huau). Hullin (huller). Humeau (umeau). Huteau. Hyon (yon, eyon).

Jadeau (jède). Jaguenet (gingueneau). Jaire (pour Jers, jars). Jallier (jailleur). Janier (Jagné, jagneau). Jarineau (jars). Jarry (jarrie). Jaud (jau). Jaunereau. Javeleau (javeau). Joquet (joc).

Lasseur (lacer). Lefeubvre (cf. Orfeuvre). Legau, Legault, Legoult (jau). Lelasseux (lacer). Lemesle (mesle). Leseyeux (seyer). Lestrade (cf. estrader). Letellier (toilier). Letexier (tessier). Liard (léiard). Lieutaud (le huteau?). Ligeard (ligear). Lignel, Lignet (le ignel, igneau). Lochard (l'ochard, oche). Lochin (*id.*). Loret (l'horet, l'hoiret, hoir). Lumeau (l'umeau).

Mahier (maillé). Mahon (mahouin). Maillard (mailler). Maillé, Maillier. Maillochon. Malécot (écot). Malinge (cf. moilinge). Malsou (mal soûl). Marcou. Margotteau (margotter). Marseau (marsaule?). Massicot (mal, sicot). Matignon (maquignon). Mauboussin (boussin). Mauclous (mau, clous). N. Mau... (mal, dans presque tous les mots commençant par ce préfixe). Mayaud (meillaud). Mazery, Mazurie (masureau). Melan (mélon). Meneust (meneux). Merlaud, Merlet,

Meslet (mesle). Meslier (mêlier). Métais (Moitais). Métivier (métiver). Minier. Mirlaud (merlaud). Mitonneau (miton). Mogendre, Maugendre. Moghon (mogon). Monpas (mau-pas?). Montauban. Montrieux (mau, trayeux). Morleault (merlaud). Mortreau (mottereau?). Motais, Mottais (métais ; motiveux). Mouret (moure). Mourin (*id.*). Moutault (moute). Musseau, Musset (musse).

Nacfer. Nafouin (nac, foin. V. Nacfer). Naudin (nau). Nauleau, Naulet (*id.*). Nouais (noue).

Oriolle (Auriou). Orthion (pour Ertayon, de Ertaie). Oudin (hudin). Ouriou (Oriolle). Outin (Aoustin). Ozanne (ausanne). Pabot. Pagneault (pégnaud).

Patouillard. Pauvert (pau). Pécusseau (pécusse). Pelluau (lat. pellere et huau). Pelon. Penochet (pignocher). Perchard (porchard?). Peron (piron? poiron?). Perrai (perré). Perraud. Pinard (pinier). Pineau, Pinel. Pironneau, Pirou (piron). Planchenault (planche, noue). Plassard (plesser, pelasser). Pocquereau, Pocquet (poques). Poupelin, Pouplard (pouple). Pouquerault (poques). Pourrias (pourriail). Protat (proteau).

Quénion (chaignon). Quénot (queneau). Quesson (quesse).

Rabin (rabe). Rabreau, Raby (*id.*). Ragot, Ragueneau, Raguidot, Raguin (rague). Rallu. Ravary, Ravault, Raveau, Raveneau (rave). Retailleau (retailles). Reullier (reue). Ringeard (runger?). Rouillard (rouiller). Roujoux (runger). Rousteau (roustir). Roynard (rouanne). Ruesche (rouche).

Saillant. Sanguy (sang, dis, gouet). Sautejau (jau). Sautereau. Savigné (sabine). Seguin (zeguin, zien). Sejon (seillon). Seyeux (seyer). Subileau (subler). Sutau, Suzineau.

Tartrou (tartre). Taugourdeau (taugour). Taveau (tavelle). Teiller. Tesson. Tetteau (tet). Tessier, Texier. Thiénot, Tiennot. Tignon (tignasse). Tirot. Tixier (Texier). Touzé (touser). Touzeau (touselle). Tribert (tribard). Trouillard, Trouilleaud (trouille). Tuffereau, Tuffières (tuffe).

Uzureau (usure).

Veillon (veille). Verdon. Vion (veillon). Voland (volant).

N. — Quelquse-unes de ces explications pourront paraître hardies et même audacieuses. Nous les avons proposées pour solliciter la sagacité des lecteurs.

c) *Prénoms*

— Alicia. — (« Herbert Lanier, mort au mois de mars 1288, et sa femme Alicia... » — Est-ce l'origine du prénom Aliette? V. au Gloss.) Armantine (Armandine). Augusse (Auguste).

— Babet (Elisabeth). Bastien (Sébastien). Batiot (Jean-Baptiste). Berthel (Barthélemy). Bertheloune. Prénom d'une Angevine au xve s. : Berthelonne Serpillon, fille de Jean Serpillon, chevalier, seigneur de la Giraudière, paroisse de la Tourlandry (*Rev de l'Anj*, LIV, 310)

— Cardine. — Prénom d'une Angevine au xve s. Cardine de la Béraudière. (*Id.*, p. 312.) Challes (Charles). Charie, Carie (Zacharie). Cillette (Françoise).

— Dédé (André). Dudu (Auguste).

— Emélie (Amélie). Erné (René).

— Fanchette, Fanchon (Françoise). Fifine (Joséphine). Francillette ,Francine (Françoise).

— Génie (Eugénie). Gillette (prénom d'une Angevine au xviie s. : Gillette de la Béraudière). Gustine (Augustine).

— Hardouine (xve s.).

— Jeannie (Jeanne). Jeannot (Jean). Jeanneton, Jeannette (Jeanne). Jehan, Jehanne (Jean, Jeanne). Johenne (xiiie s., Jean).

— Lalie (Eulalie) Lexandre (Alexandre). Louison, Louisette (Louis, Louise).

— Madelon. Forme méprisante, ou caressante, de Madeleine. N. Ce prén. était, jadis, porté par des hommes : René Madelon de Saint-Offange fut abbé de Saint-Maur de 1671 à 1707). Maimé (Aimé). Mandine (Armandine). Manette, Manon (Marie). Manie (Marie). Marquise (xvie s.). Margoton (Marguerite). Matau, Mathau, Mathelin (Mathurin). Mathes (xve s.: Mathieu). Mélie (Amélie). Ménite (Marie). Mérance (Emérance). Michon (Michel).

— Nannette, Nannon (Anne). Néné (René). Nésime (Onésyme). Noton (Renée).

— Onette (Annette. V. Gloss., Baguenauderie).

— Pelaud (Pierre). Perrine (Perrette). Phonsine (Alphonsine). Phorien (Symphorien). Pierrot (Pierre). Polyte (Hippolyte).

— Renaud (R'naud, ou Ernaud, René). Renotte (Renée). R'nest, R'nestine (Ernest, Ernestine). Rouline (xve s.). R'note (Er'note, Renée).

— Saint (Toussaint). Sibile (xvie s. Sybilla, nom païen, se trouve dans le Dies iræ). Suzon (Suzanne).

— Telet (Mathurin). Thureau, Thurine (Mathurin, Mathurine). Toine (Antoine).

— Xandre (Alexandre).

— Sansandre, Sésandre (Sp.). Forme enfantine et caressante du prén. Alexandre. Cf. *Sandre*, *Lexandre*, *Zizi*. — Ustache, Eustache. — Célina, Céline (fête à la sainte Cécile. Pour Célina).

d) *Seigneuries — Sîgnories — Signories Signorises — Surnoms — Sobriquets*

A toutes les « Signorises » suivantes, nous pourrions ajouter un lieu d'origine et le nom des personnes qui en ont été affublées. Nous nous sommes bien gardés de commettre cette indiscrétion. — V. le Gloss. pour tous les mots non expliqués.

Amiral Courbet. (Un vieux vigneron qui marchait *adenté*, à force d'avoir manié la houe.)

Bogane (bachas, bajole). — Bagauds (Les Bagauds d'Angers). — Balle de mousse (vieux marinier à la figure poupine et aux formes arrondies). — Barbot. — Baroillard. — Bat-la-dèche. — Beau-soleil. — Bec-à-miel. — Bédeillaud (de la racine bed, du fr. bedaine. V. Beille, bèze, béziot : beduau). — Belaud. — Berlette. — Béteille. — Beurrée-maigre. — Bichette (nom de jument). — Biclard. — Le Bignol. — Bijoutier (casseur de macadam). — La Bique. — Boit-chaud. — Le Bouffe. — Bougie. — Bouzoux. — La Braguette. — Bras-courts. — Bumebume.

Cabilleau. — Cabochon. — Cacosse. — Cagane. — Caillaud. — Caillotin. — Le Calmande. — Calot. — Canette. — Canon. — Carabinier. — Carcul... — Castaud. — Chenipette. — Chichi. — Chie-dr... — Chie-dans-l'eau (les mariniers, dont c'est l'habitude). — Chie-filet (maigre). — Chifforton. — Chouan. — Coco — Couillaud. — Courant. — Cramaillère-de-bois. — Crevard. — Cuirassier. — Cul-rouge.

Dâbre. — Dangereux (dédaigneux). — Danse-en-l'ombre. — Dégaîne (un boîteux). — Dent-cruelle (sa lèvre supérieure est soulevée par une dent qui ressemble à une petite défense d'éléphant). — La Déroute. — Diguette. — Doineau. — Dur-au-monde.

Emoyé. — Epingles (tiré à quatre épingles).

Farfouillaud. — Fend-l'air (un joyeux vivant très lancé). — Friquet. — La Frogne.

(La) Gabare. — Galettier. — Gardon. — Garne (de l'abus de cette exclamation). — Gas d'z Arts (élèves de l'école des Arts-et-Métiers). — La Gazette. — Gobe-meillauds. — Gobe-suchons (distrait, qui a la bouche ouverte). — La Grand-boire. — La Grichée (d'un tic qui lui contractait les lèvres). — Griche-midi (maigre, qui montre les dents). — La Grolle. — Guépin(s. m. Surnom d'un charpentier, qui était beaucoup plus souvent désigné par ce surnom que par son vrai nom).

N. — Je lis dans le *Petit Journal* du 2 octobre 1906, p. 1, col. 1 : « N'est pas tonnelier qui veut... Il y a des... ouvriers réputés pour ce genre de travail : on vante fort, à Bercy, les guépins de l'Anjou et de l'Orléanais. »

D'autre part, je lis dans Jaubert : Guépin, adj. Celui qui met plus que de la finesse dans ses marchés. Probablement dér. de Guêpe. || Mordant, caustique. (Rab.) || Sobriq. donné aux gens d'Orléans... etc. « Une dame d'Orléans, gentille et honnête, encore qu'elle fust guépine et femme d'un marchand de draps. » (Bon. des Periers, Contes, 215.) (Voyez sur l'étym. de ce mot le Dict. de Trévoux.) — Ménage dit que l'on donnait ce surnom par injure aux Orléanais. — De Guêpe ; dont les propos piquent et brûlent comme l'aiguillon de ces insectes. (A. V.) — Gueux de nez (trop court ou trop long). — Le Guide.

Jaulet, Jolet. — Jean Bu (de ce que ce grand buveur se vantait souvent de ce qu'il avait bu : J'ons bu... ; prononcé j'ans). — Jean malade. — Jopette (a dû se servir de béquilles).

Le Laisse (le laid). — Légumier. — La Lippe (grosse lèvre inférieure). — La Lisse (dame prétentieuse et zézayante qui prononçait ainsi le mot riche). — La Lune. — Lusson (p.-ê. pour le Uuson, de usses ; l'homme aux gros sourcils).

Mahouin. — Malacquêt (d'un champ payé très cher, pour gêner un concurrent). — Mal au ventre. — Mal-épais (très maigre). — Malva (cela va mal). — Malvu. — Manette. — Mariniasse. — Marmite. — Migole (V. Migolée). — Mille goules. — Mille hommes. — Mousseline (homme mou, qui craint de se froisser). — La Muscadine (une aubergiste très « dringuette »).

Nazon (qui parle du nez ; avait le bec de lièvre). — Neau (nau; Noël). — Nez de bois. — Nicolas bat l'z œufs (désœuvré). — Le Noble.

Pampre (paysan ; syn. de pitois, dâbre, castaud, etc.). — Panuche (panade, en Berry). — Pataud. — Pauvre (la mère des). — Pautorchon. — Peau dure. — Peau de soufflet (un homme très gros). — Perrauds. — Péteux. — Petit-père. — Phorien. — La Pie. — Pirriers. — Poit de menton (poit, — point ; menton court et fuyant). — Porte-bannière. — Poste aux loches (homme qui marchait très lentement). — Pot bleu (aubergiste qui allait toujours tirer son vin à la cave avec une cruche bleue). — Pot à colle (surnom donné aux menuisiers ; saligaud). — P'tit à p'tit (homme jamais pressé, qui avait toujours ces mots à la bouche).

Le Rat. — Raton (futé). — Riche en gueule (qui n'a pas la langue dans sa poche ; prompt aux répliques). — Rouche croûtes.

Sacacorié (sacrédié ; exclamation usuelle de Fr. Plumejeau, bisaïeul paternel de R. O.). — Sac d'or. — Sans tache. — Saute barriques (sautait, sans élan et sans s'aider des mains, par la seule détente des muscles du jarret, d'une barrique défoncée dans une autre placée debout à côté. Or, les barriques du pays mesurent $0^{m}90$ à $0^{m}95$ de longueur. Je recommande cet exercice aux amateurs de sport). — Sourtirot (un vieux marinier qui avait assisté pour la première fois à une messe célébrée avec diacre et sous-diacre ; il racontait ensuite qu'il avait « vu dire une messe à tirot et à sourtirot ». V. Gloss.). — Suee-busse (un joyeux buveur).

Tabac. — Talonneau (une personne, légèrement boîteuse, portait un soulier à haut talon, à talon haut). — Talonniers. — Tape à l'œil (jeune homme très prétentieux, quoique bignole). — Tend-cul. — Tête de bois (sourd comme un pôt). — La Tétine (V. Gloss) — Torchette — Touitoui — Tout en cul. — Traîne-bâton. — Traîne chien. — Treize nerfs (prétendait avoir treize nerfs dans le biceps, onze de plus que l'illustre Tartarin). — Tripe sèche (grand buveur). — Trompo la mort (avait sans doute échappé à de graves maladies).

Verrée (la petite verrée ; un avare qui ne remplissait pas les verres ras bord). — Vert de gris (un régisseur exigeant). — Vézard. — Villebernier. (1742. « On prévient que les habitants de Villebernier sont aussi inconstants dans le nom de leurs héritages que dans leurs maisons qu'ils appellent des bouques, pour exprimer une maison faite avec du morquer ou boue couverte de chaumes ; car, si les transportent à un autre endroit et très souvent font porter leurs noms de familles à leurs héritages et ont une telle passion pour le changement qu'ils se donnent à eux-mêmes des noms de *sobriquet.* » (*Inv Arch*, G, I, 112, 1, h.) — Vilaine lunette. — Vire à gauche.

Gueux de nez (très court). — Quatorze onces (très maigre). Treize bousines. (Lg.) La mère Treize-bouzines, une grosse dondon de R.

Série spéciale

— Bonbon noir. — Pharaon. La Sans-menton. Pied-fin. (N. Des femmes mariées se désignent souvent par leurs noms de jeunes filles ou par le nom de la profession de leurs maris). — Voizeau. Bazaine. Voerdeau (qui vordonne, verdonne, tatillonne). Chopine. Deibler. Le bédeau. La nénette. La bioche (pioche). Le Shah de Perse. Pécaillé. Jaune d'œuf. Macaron. Arquéton, Cacosse. Hache-paille. Colonne. Bonnet sale. Badinguet. Cambronne. Le râle. Marmite. Negro. La Section. Cuisse-fine. Tabac. Gardon. La Gabare. Papillon. Barbot. Bassicot, Gascon. Mâzon. Jopette. Grain de sel. Milord. Bourain. La Gazette. Marde de chien. La grousse tête. La ruine. Petite poitrine. La geignée. Le beau. Pet sec. Chicane. Canette. Le Capitaine. Le Parisien. Mon p'tit jeune homme. Mon p'tit lapin. La bombe. La mère griche-dents Galope-chopine. Beurre fondu. Dieu mon juge. La Gadille. Carabi. La Chicopette. Tarin. Frisé. La gosse. Saquerdié. La puise (plie). La minute. La rique (rosse). Tambour. La péece (paisse). Le poupoélier (poupelier). Populo. Péton. Pécantin. Brascourt. Nom dé goué.

XII

Nourriture

Botterià (Lg.), s. m. — Sorte de beignet. Syn. et d. de *Bottereau*. V. Gloss. — Forme vieille.

Cacahouettes (Mj., Ag.), s. f. pl. — Arachides.

N. — En 1876, une vingtaine des réfugiés carlistes internés à Angers furent embauchés par M. Heusschen, directeur des mines de Mj., pour travailler sur ses chantiers. Ils quittèrent le pays les uns après les autres au bout de qqs années, sauf

deux, dont l'un s'est marié à Mj. L'autre y resta jusque vers 1892 et, sous le nom de *cacahouettes*, il vendait par les rues, le dimanche, les huileux et fades tubercules dont les enfants se régalaient.

Caillebotte (By.). — Les jours d'averse, on voit à l'horizon s'élever un nouveau nuage pluvieux : « Tiens, encore une ousée qui *caille* (qqf., se caille ; lat. coagulare) », comme dans : Le ciel est tout *caillebotté*, couvert de petits nuages moutonnés, qqf. très petits, en masse fusiforme, la *nuée Laurence*.

Vous avez entendu ces marchandes de caillebotes, allant dans les faubourgs surtout, concurremment avec les marchandes de *millère* (mighiéere), sur les quais : *Ti* veut des caillebottes? — Et les gamins : A Marie Salope. — *Ti* veut du p'tit lait? — A Marie Halopé.

Il y a cinquante ans, c'était déjà vieux. Je me rappelle une de ces marchandes, dans ce temps-là, une grosse bonne femme qui ne la prenait pas tout à fait *à la douce*, comme les marchand's de c'rises, et qui vous *champoyait* les maudits gars avec des expressions du bord de l'eau. Et les gars rigolaient de première (d'preumière). Le même cri et la même riposte à peu près partout, à Pouancé comme à Angers. V. Gloss.

Caramels (Mj.), s. m. pl. — Sorte de confiserie rustique que, dans ma jeunesse, certaines bonnes femmes fabriquaient pour les vendre le dimanche aux enfants. C'était du sucre caramélisé et mélangé de morceaux de noix, qui était coulé en plaque sur des morceaux carrés de papier aux bords relevés et aux angles pliés, pour former comme une assiette. Avec ce bonbon, les enfants pouvaient sans peine abîmer leurs vêtements, se barbouiller les mains et le visage et surtout se gâter les dents. C'est une petite industrie qui a, je crois, disparu.

Courtoire. — Deux genres principaux de gâteaux appelés Pâtés aux fruits : 1° la Tarte, où les fruits sont à découvert ; 2° le Pâté proprement dit, fabriqué partout en Anjou, surtout à Angers, où les fruits sont couverts d'une pâte légère avec, au centre, une petite cheminée dite Couronne.

Dans les environs du Longeron et de la Châtaigneraie, cette ouverture est appelée Courtoire, — pron. Courtouère.

Fressure. — « Mets national choletais. Du bas lat. frixura, viande hachée, triturée. La fressure est composée de viande et de sang de porc, d'eau et de pain, — beaucoup de pain — d'oignon, persil, condiments que l'on fait cuire vingt heures durant dans un grand chaudron, sous le manteau de la cheminée... Quand on trempe la fressure, c'est l'occasion d'une vraie fête de famille dans les campagnes ; on invite les parents, les voisins à venir veiller autour du chaudron... Chacune des personnes présentes doit, avec le *baratoué*, et doucement, avec des précautions infinies, pour que ça ne prenne pas au fond, tourner la fressure à son tour. Puis, un des garçons, le coq du village, entonne une chanson dont voici le premier couplet :

Les gars de la contrée
Sont tertous invités
A v'nir à la veillée
Tourner le baratoué.
C'est aujourd'hui qu'on apprête
La fressure au père André !
Il faut que chacun répète
Le refrain du baratoué.

Et toute l'assistance de reprendre en chœur :

Voilà comment on fait ronfler
Le joli p'tit baratoué !
Le joli p'tit ba, du ra, du toué,
Du baratoué !

Quand la fressure est cuite à point, il faut la servir. La fermière dépose au milieu de la salle un paillon, une corbeille ronde faite de paille tressée : lorsqu'on boulange dans les fermes, on y met la pâte à lever. Ici, il sert de piédestal à la marmite fumante. Deux hommes la saisissent par l'anse et la déposent sur le paillon... D'abord, un nuage d'épaisse fumée dérobe la bienheureuse fressure ; ...enfin une éclaircie permet d'entrevoir le fond où bouillote quelque chose de brun, de gluant, on dirait du résiné couleur de sienne brûlée... La fermière tourne autour, le bras tendu, versant à pleine main le sel et le poivre : on dirait une sorcière prononçant quelque incantation magique... Puis chacun goûte à la ronde, dans la même cuiller... Les hommes, en dégustant, faisaient claquer leur langue avec satisfaction ; les femmes discutaient sur la qualité, sur le degré de cuisson.

On sert la fressure. Toutes les femmes s'empressent à chercher des pots, des casseroles, des plats de toute forme et de toute dimension, pour, chacune à son tour, venir emplir le sien à la marmite. Gare les maladroites ! La galerie ne les épargne pas. Si c'est une fille, on lui crie : « Toi, la fille, tu ne te marieras pas dans l'année ; tu ne sais pas assez bien servir la fressure ! » Et une femme mariée : « Prends garde, la bourgeoise, que ton homme aille se la faire servir ailleurs par une plus adroite. » — La fermière avait emporté la chaudière vide ; ...maintenant, on allait danser. » (Extrait d'un article paru dans l'*Angevin de Paris* du 26 mars 1905. M. Ch. LEROUX-CESBRON)

Millée, Millerl. — Plat de mil. V. Gloss.

Pâté (By.). — Ne pas confondre Pâté, tarte, tourteau, galette à la fouée, etc. (V. Folk-Lore, II.) A la campagne, le *Pâté*, de forme allongée, ovale, est fait de fruits complètement enfermés dans une couche assez épaisse de pâte embeûrrée ; en ville, la couche de pâte du dessous est plus ou moins épaisse, mais celle du dessus, la couverture, ou courtoire, est très mince, bien dorée et munie à son centre d'un trou avec petit bourrelet, nommé cheminée, avec couronne ; la forme est généralement ronde. Les petits pâtés, en forme de navette, sont appelés *Chaussons*. — Autrefois, le Pâté d'anguilles était renommé dans le pays.

La *Tarte*, inconnue à la campagne, est un pâté sans courtoire.

Pour faire le *Tourteau*, on prend de la pâte qu'on embeûrre et qu'on pétrit à nouveau avec un peu de lait et qu'on laisse lever, puis on la met à cuire en même temps que le pain, mais près de la goule du four.

Pour la *Galette à la fouée*, on procède comme pour le Tourteau, mais on ne laisse pas lever et on fait cuire pendant que le four chauffe. La galette est plate, c.-à-d. peu épaisse, et elle se mange chaude, beurrée de beurre frais. Etc.

Pain-fricassé. — V. Gloss.

Soupe à la mitonnée. — V. Gloss.

Soupe à la pie. — V. Gloss.

Soupine. — V. Gloss.

Vivres. — « En 1866, on comptait cinq ouvriers tisserands... pouvant faire chacun 5 m. de toile par jour, à 0 fr. 70 le m. ; ...chaque ouvrier pouvait donc élever aisément sa famille, car la nourriture coûtait peu cher, comparativement à ce qu'elle coûte aujourd'hui ; le pain de 6 kil. ne valait jamais plus de 1 fr. ; la viande de bœuf de première qualité coûtait 0 fr. 50 le kil. ; celle de porc, 0 fr. 70 ; le prix des œufs ne dépassait guère 0 fr. 25 la dour. ; le beurre était acheté 1 fr. 20 le kil ; le vin, 0 fr. 25 le litre et l'eau-de-vie de première qualité 1 fr. le

litre. Comparez ces prix à ceux des mêmes denrées d'aujourd'hui et vous aurez une idée de la manière dont vivent nos tisserands de Cholet, quand vous saurez que la majeure partie ne gagne pas 2 fr. par jour (La Romagne. — S.)

Supplément

Salade. — En Anjou, on aime à manger la salade avec autre chose, comme viande rôtie, surtout froide, fromage. Mais, ailleurs, on mange la salade « pieds-nus » (seule). — A By., à collation, on a souvent de la salade que l'on mange ainsi, chacun pingeant (prononcé souvent : pigeant) dans le même saladier. On ne se sert pas d'assiettes, parfois même pas de fourchettes, on saisit la salade entre son couteau et le pouce. — A Pouancé, on collationne avec une beurrée de beurre ou de rillettes, ou encore des fruits, dans la saison. — A Angers, on aime à manger une tartine de beurre avec des fruits, surtout le raisin et les poires. — A Pouancé, jamais de beurre avec les fruits. (By.)

Brème. — C'est vrai bon, eine brème de trois quatre livres, grillée sû l'feu, dans n'ein papier beurré, avec ein bon fard. (Ne leur faites pas « la farce » de dire autrement, ils ne vous entendraient point et même ils vous er'gard'raient dé r'bours, crayant qu'vous vous fichez d'eux). Les bremilles (boermilles), ça n'vaut ren en tout, c'est qu'du bois (plein de petites arêtes). Pour être mangeables, faut qu'ell' aint (ou qu'elle ayent, pron. eille) au moins la bauge (jauge), — qu'é seyent au moins de bauge), c.-à-d. de la longueur réglementaire à partir de laquelle le poisson de rivière (sauf le brochet, qui se bauge plus long) est vendable (V. F.-Lore, II, Poisson (mesure du). — Le gardon de bauge est le meilleur pour être fricassé (frit). — Les gros poissons sont meilleurs en bouilleture, ou au court-bouillon. (By.)

Châtaignes (Po.). — On aime à manger des châtaignes dans du lait. Il faut les éplucher pour les faire cuire ; puis on ôte la petite peau, avant de les mettre dans le lait froid. Les châtaignes, bien chaudes, réchauffent le lait. On en met à pleins bols et, après la soupe, cela fait le repas. — A Angers, j'ai vu qu'on faisait chauffer le lait, mais on ne met que qqs « marrons » et cela se mange comme dessert. — Souvent, l'enlèvement de la petite peau paraît une opération « impatientante » ; alors, on «ôte la bride et la croupière et pis v'là qu'est ben » (on se contente d'enlever la partie dure, semi ligneuse, qui se trouve dans les replis, et on laisse le reste). (By.)

Beurrée. — Une tranche, une tartine de pain ben grillotté, couverte de bon beurre frais, c'est vrai bon. — A remarquer qu'on donne le nom de beurrée à toute tartine, couverte de n'importe quoi ; une beurrée de beurre, de sain (graisse de porc), de rillauds (rillettes), de confitures de pommes cuites, etc. (By.)

Rôtie, Roûtie. — Une roûtie, c'est du vin, avec un peu d'eau bien sucrée, dans lequel on a mis une tranche de pain et servi bien chaud. Si le pain est grillé, la roûtie n'en est que meilleure. (On rappelle l'anecdote de l'Anglais qui, au théâtre, demandait une loge « rôtie » et, très vexé de l'éclat de rire du contrôleur, lui montrait son dictionnaire : Grillé, rôti, c'est le même chose).

XIII

Pléonasmes — Superlatifs

Pléonasmes

— C'est sûr et certain
— Il n'a ni sou ni maille
— Ce n'est ni fait ni à faire.
— Rien dans les mains, rien dans les poches.
— Il a rendu tripe et boyeaux.
— A la fin des fins.
— Il est si tellement fort que...
— Rien de plus pire.
— Du pareil au même.
— Manger assiette et tout.
— Au jour d'enhui.
— De sorte et de manière que.
— La vérité vraie ; vrai de vrai.

Hist. — Sûr et certain.

« Elle est preude, je le confesse,
« Et si suis tout *seur et certain*
« Qu'el n'est paillarde ni p... »

(Farce moralisée. — *Recueil des farc. franç.* p. 118.) Eveillé.

— Ni feu ni flambe.
— Ni en lieu ni en place.
— Par mares et par bouillons.
— Par vâs et par chemins.
— Ni à buffer ni à ferdir.
— D'heure et d'à temps.
— Foutu flambé.
— Joignants et aboutants.
— Tournants te virants.
— Misère et pouvreté.
— Tour (à) et à rang.

Superlatifs

Formules employées pour le marquer :
— A qui serait le plus... beau.
— Ben... sot, fin
— Brûlé... soûl
— Fini... beau
— Comme il n'y a pas pus... bête
— Comme par dérision (des fruits, du vin).
— Comme point. — Il est fin comme (il n'y en a) point.
— Comme le guiable (diable).
— Perdu... soûl.
— Tout friand... neuf.
— Tout fin... plein.
— Tout plein... beau.
— Vrai... Ça fait vrai ben.

XIV

Remèdes populaires

Première série

Balâfre. — Au Longeron, pour guérir le chancre ou balâfre des moutons et des veaux, on leur suspend au cou un sachet plein d'*Herbe au chancre*.

Baver. — Une patte de taupe, pendue dans un sachet au cou d'un enfant, l'empêche de baver. V. *Dent*, ci-dessous, et 2e série.

Berchet-chait. — Contre la chûte supposée du Bréchet. V. Gloss.

Blaireau. — On dit proverbialement : Tousser comme ein blaireau, — puer comme ein blaireau. (Mj.) — La graisse de blaireau passe pour attirer les chiens et, si l'on en graisse un objet, ils ne

manquent pas d'y accourir en foule, de le flairer et de... lever la patte dessus. Ce serait parce que l'odeur de cette graisse est analogue à celle d'une chienne en chaleur et que le chien fraye avec le blaireau (*sic*).

Un empirique de Montjean, que, jadis, les gens venaient consulter de fort loin, me confiait un jour qu'il faisait son remède avec de la graisse de blaireau et de l' « *alcide* » !!!

Boucles d'oreilles. — Le port des boucles d'oreilles passait autrefois pour préserver des maux d'yeux. Aussi, dans ma jeunesse (1860-1870), beaucoup d'hommes en portaient-ils. Cette mode régnait surtout parmi les mariniers, chez qui on peut dire qu'elle était presque générale. Mais, tandis que les boucles d'oreilles du commun des martyrs étaient invariablement de simples anneaux d'or, les anneaux des mariniers étaient ornés intérieurement d'une ancre découpée. Cette mode a tout à fait disparu.

Boule d'eau. — V. Gloss.

Bourdin. — Pour empêcher les enfants de baver. V. 2e série, et, plus haut, Baver.

Bourse en verger. — Au Lg., on use de cette plante (qui est le thlaspi bourse à pasteur) contre la diarrhée, en infusion ou en décoction. C'est là un exemple au moins inattendu pour une crucifère.

Brûlures. — Pour guérir les brûlures, on récite la formule : « Feu du ciel, apaise tes chaleurs, comme Jésus apaisait son peuple au Jardin des Olives. » Et l'on souffle trois fois en croix sur la plaie. (Lg.)

— L'eau de la première neige, que l'on a soin de conserver dans des bouteilles, est souveraine contre les brûlures. (Lg.)

Cançarf. — V. Folk-Lore, no III.

Cancer. — V. Gloss.

Cenelles (Lg.). — Une décoction de cenelles passe pour donner du sang.

Cerises (queues de). — Diurétique.

Chancre. — V. ci-dessus : *Balâfre* et Gloss.

Chanvre. — Guérit les maux de reins. V. Gloss.

Cheville du pied. — Certains individus ne sauraient marcher nu-jambes et en sabots sans ferrailler et se déchirer les chevilles des pieds. Il est facile d'obvier à cet inconvénient ; un simple fil de laine attaché autour de la jambe et autour de la cheville préserve cette dernière de toute collision avec son brutal antagoniste.

Colique. — Pour guérir la colique des chevaux il faut les sortir de la commune. — Le *Varannas* qui me racontait cela gravement ajouta d'un ton mélancolique : « On le fait souvent mais ça ne réussit pas toujours ! » — V. 2e série.

— Recommandé : une infusion à froid de marrons d'inde dans du bon vin blanc (trois ou quatre marrons pour un litre) que l'on fait boire à l'animal.

Cors aux pieds. — Pour les ramollir, on les enveloppe d'une feuille de lierre trempée dans du vinaigre fort. (Mj.)

Crapaud. — V. Gloss.

Dartres. — Pour les faire passer, il suffit de couper une branche de frêne mâle et de la suspendre au grenier. Au fur et à mesure qu'elle sèche, la dartre disparaît. — V. *Enderses*, ci-dessous.

— Certains empiriques soignent les dartres de *moutons* avec du vinaigre dans lequel ils font tremper de la racine de bryone (naveau-puant, naveau du diable).

— Quand une aumaille a des *anderses*, il suffit de lui percer l'oreille *gauche* le premier vendredi du *renouveau*, avant le *soleil levé*. Mais il est essentiel : 1° que la bête soit à jeun ; 2° que la plaie saigne.

— Un autre moyen consiste à mettre sécher dans l'étable une première *jite d'éronfier* (jet de l'année de l'églantier). Mais ce moyen est moins sûr que le précédent.

— Enfin, on peut frotter l'animal avec de bonne eau-de-vie dans laquelle on a fait tremper des oignons *sans que personne le sache* et pendant un certain nombre fatidique de jours que l'on n'a pu me préciser. — N. Toutes ces recettes sont du Lg.

Dents. — Pour faire passer les rages de dents, il faut aller furtivement enfoncer un clou dans un chêne ou, du moins, dans certains chênes, car tous ne sont pas doués de la vertu curative ; il y a des prédestinatioas, même pour les arbres.

C'est tout à fait inopinément que j'ai été mis au courant de cette singulière superstition. Ce fut en 1890 ou 91. A cette époque, j'avais souvent occasion de passer à Montjean, par le chemin des Sept, et, maintes fois déjà, j'avais fait le trajet sans rien remarquer d'anormal, quand, un beau jour, levant les yeux par hasard, je m'arrêtai tout à fait intrigué. Le long de ce chemin, un chêne de la haie qui bordait au nord la vigne de M. P..., à une trentaine de mètres de la route départementale, était littéralement criblé, constellé de clous jusqu'à hauteur d'homme. Il y en avait des petits et des gros ; il y en avait de rouillés et d'autres tout neufs. Les uns étaient enfoncés jusqu'à la tête ; on les avait cognés avec autant de fureur que de conviction. Les autres étaient à peine piqués dans l'écorce : *ex voto* d'âmes faibles dans des corps faibles. Certains étaient enfoncés de travers, ou même tordus, ce qui dénotait chez les artistes responsables une hâte excessive, indice d'une folie commençante, ou d'un respect humain exagéré.

Naturellement, j'allai aux informations et c'est de la sorte que je découvris le pot aux roses.

Ainsi donc, j'avais sous les yeux un chêne miraculeux, un de ces chênes sur lesquels poussait jadis le gui sacré et qui, pour le moment, avait la vertu spéciale de faire passer les maux de dents.

Pendant une année encore environ, je pus observer ce chêne et constater que la collection de clous ne faisait que croître et embellir de jour en jour, ou plutôt de nuit en nuit, car ce sont là œuvres de ténèbres... Il y en avait certainement de 150 à 200.

Malheureusement, M. P..., grand ennemi des superstitions et à qui tous ces clous perçaient littéralement le cœur, s'avisa de faire abattre son chêne.

— V. Célestin PORT, *Dictionn.*, vo Palud (la), où il mentionne un chêne semblable près d'Angers.

— (Tiercé.) Pour guérir une rage de dents, il faut, d'un coup de rasoir, inciser légèrement, du côté du mal, le repli-saillant du pavillon de l'oreille qui traverse horizontalement le lobe supérieur. Non seulement la souffrance actuelle disparaît, mais le patient est pour toujours préservé du mal de dents.

— « Tenez 'core, pour me préserver du mal de dents, je commence toujours en m'habillant par la jambe gauche pour pouiller mon galeçon et ma culotte. » V. 2e série.

Déroter. — Pour *déroter* une bête bovine *enrotée* (V. Gloss.), il suffit de lui faire manger de la *verdure*, c.-à-d. de la mettre au régime du fourrage vert. (Lg.)

Diarrhée. — Pour faire passer la diarrhée des

reaux, on leur fait avaler, le matin, à jeun, des imas-rouges (limaces) vivants. (Lg.)

Pour guérir la diarrhée des moutons, on leur passe au cou un *omblet* de *duret* (anneau de troëne) ait d'un *jit* de l'année. (Lg.)

Douleurs. — Pour se guérir des sciatiques et des louleurs rhumatismales, il faut porter sur soi des marrons d'Inde. (Lg.)

Enderses. — Dartres. — Frotter la dartre avec une touffe d'*éronfier* trouvée sans la chercher. — V. Les touffes d'éronfier, ou d'églantier, sont des excroissances couvertes de poils verdâtres, produites sur cet arbre par la piqure d'un insecte. Lg.)

— Parmi les procédés employés au Lg. pour faire passer les *enderses*, je note les deux suivants : 1° tordre une jeune tige de genêt : quand elle sera sèche, la dartre sera guérie ; 2° le soir du premier vendredi du renouveau de la lune, sortir à la porte et, en regardant fixement l'astre, empoigner à terre et au hasard le premier objet qui tombe sous la main et en frotter énergiquement l'enderse.

V. Dartres, ci-dessus.

Eripeaux. — Pour faire passer les éripeaux ou oreillons, il faut boire après un chat. (Zig. 154.) — V. Gloss.

Fics (Verrues). — Au Lg., comme à Mj., on connaît et on emploie pour guérir les verrues des pois jetés dans un puits. Mais on use aussi du moyen suivant. On cueille des feuilles de *houx-bâtard*, variété de houx qui n'a qu'*ine burgne* à chaque *talle*, et, avec l'aiguillon de chaque feuille, on pique chacun des fics, puis on jette les feuilles. Quand elles sont sèches, les *fics* sont guéris. V. au Supplément.

Fièvre intermittente. — Pour la guérir, prendre deux des talles (feuilles) supérieures d'un chou vert avec une portion de la tige, fendre cette tige en deux et appliquer le tout sur le pouls du malade pendant une nuit, c.-à-d. sur la face interne du poignet. — V. Gloss.

Autre remède. — Il était prescrit, à Mj., par les empiriques : s'envelopper le bout du petit doigt de la main gauche avec la taie d'un œuf frais. La souffrance était terrible, à dire d'expert (effet de suggestion, sans doute), mais la fièvre disparaissait. — Il est vrai que le malade devait, en outre, chaque matin, à jeun, mordre l'écorce d'un pêcher. (Effet des amers.)

Geales (Engelures). — On les lotionne avec une décoction de polygala commun, que d'aucuns appellent par erreur *genêt-renis*. (Vulg. Herbe à lait. Batard.)

— Pour guérir les geales, il faut les faire lécher par un chien. (Lg.)

V. 2e série.

Gorge (Mal de). — « Quand, par un temps rude, je me sens mal à la gorge, infailliblement, je me guéris ainsi : Je prends, le soir, en me couchant, ma chausse de laine gauche, je la dévire et, m'appliquant le pied (de la chausse) sur la gorge, je m'entoure le cou avec la chausse et même j'ajoute une ceinture (bande de laine) par dessus. Le matin, je ne sens plus rien, mais, comme j'ai le cou en sueur, je quitte tout ça et me tiens bien caché pendant un bon quart d'heure avant de me lever. Les médecins recommandent la laine grasse (en suint) pour les *gourmons*. — Comment dis-tu ? — Eh ! bien, les oripeaux (oreillons). Le pied de la chausse gauche vaut mieux, surtout si on la porte depuis quinze jours. » (Mettons huit, quiau s'ra bé suffison, — La Châtaigneraie). Hum ! — V. au Suppl.

Goulu. — V. Gloss.

Goutte-grappe. — V. Gloss. — Pour empêcher la goutte-grappe de se produire, il suffit de porter un brin de laine attaché autour du poignet. — Cf Cheville du pied, ci-dessus.

Grous-ventre. — Pour guérir la maladie du grous ventre chez les lapins, on leur fait manger du persil. (Lg.)

Hémorragie. — Pour arrêter une hémorragie, on couvre la plaie de toiles d'araignées. — Il y a des gens qui conjurent les hémorragies.

Hérace (Lierre). — Le lierre est assez employé dans la médecine populaire. A Mj., on l'emploie pour guérir des *hurnes*, ou rhumatisme articulaire. On remplit un sac de feuilles *étamées* au four et, dans ce sac, on introduit le patient pour le faire suer. — A Saint-Augustin, j'ai connu des personnes qui, en guise de vin de quinquina, buvaient du vin où elles faisaient infuser des feuilles de lierre. — Au Lg., pour guérir la surdité, on fumige l'oreille avec de la vapeur d'eau où baigne du lierre rampant. Du reste, ce dernier, et aussi le lierre du cerisier, ou du prunier, ou même celui de muraille, est préféré au lierre du chêne. V. *Hurnes*, ci-dessous.

Herbe à piquer. — Les mégeilleurs s'en servent pour herber les bestiaux. L'opération consiste à pratiquer un séton sur les flancs de la bête et à y introduire un brin d'herbe au suc âcre qui détermine une suppuration. — L'herbe à piquer est l'hellébore blanc. — (Veratrum album. Batard.)

Hurnes. — Rhumatisme articulaire. — Le remède populaire contre les hurnes consiste à mettre au four, aussitôt qu'on en a retiré le pain, une pochée de feuilles de *lierru* et, lorsqu'elles sont *étamées* par la chaleur, à y introduire le patient jusqu'au cou afin de le faire suer abondamment. — V. *Hérace* ci-dessus.

Iranselées. — Toiles d'araignées. — On embourre les plaies saignantes d'iranselées pour arrêter l'hémorragie.

Jiquet. — Hoquet. V. Gloss.

Jottereaux. — Oreillons. Pour se guérir des jottereaux, il faut manger d'un plat dont un chat a léché le dessus.

Laine. — Un brin de laine les guérit. V. Gloss.

Lait. — Pour faire passer le lait d'une chienne, on lui met un collier de liège. (Lg.)

— Pour faire passer le lait à une femme, on enlève la petite peau d'une *talle de porée* (feuille de poireau) et on la lui applique sur le sein ; ou bien encore on lui met sous l'aisselle un bouquet de feuilles de persil. (Lg.) — Voir Glossaire.

— Pour une vache, on lui attache à la queue une poignée de *provence* (pervenche), de telle sorte qu'elle frôle l'*ameil* (le pis). Au fur et à mesure que la pervenche se flétrit, le lait se tarit. D'aucuns remplacent la pervenche par la *menue-sauze*.

Un autre moyen consiste à tirer (traire) la vache le matin et à aller jeter la *moisson* dans une eau courante. (Lg.)

— Le lait de femme instillé directement du tétin dans l'œil guérit les ophtalmies. (Mais l'opération peut faire loucher le patient.) — Les pleurs de la vigne auraient la même vertu.

Lent, Lang (Mal de). — V. Gloss.

Lierre (Graines de). — Certaines personnes emploient les graines de lierre infusées à froid dans du vin blanc comme succédané du quinquina.

— D'autres prennent de même du vin alèné,

c.-à-d. dans lequel elles ont fait infuser à froid de l'*alène*, variété d'absinthe, à feuilles blanchâtres. (Batard écrit Alaine, Arthemisia absinthium ; armoise absinthe, ou Insens, etc.)

Machure. — Lorsqu'une bête bovine a une machure à une patte, on prend de la terre vierge (non remuée), de préférence de l'argile; on fait piétiner cette terre par la bête, puis on la met dans un sac que l'on suspend au coin du foyer. Quand elle est sèche, la machure est guérie. (Lg.)

Mais il faut que cette terre ait été recueillie avant le lever du soleil et que la bête soit à jeun au moment où elle fait sa cure. (Lg.)

Marrons d'Inde. — On en met dans les meubles pour détruire les teignes qui dévorent les étoffes de laine. (Partout.) Un litre de vin blanc dans lequel on a fait tremper cinq ou six marrons d'Inde est ingurgité à un cheval qui souffre des coliques. (Sa., Mj.)

Si on en porte sur soi, ils guérissent des douleurs rhumatismales et sciatiques. (Lg.)

Merde de chat. — La fiente du chat est, comme celle du chien, un remède populaire. On en boit l'infusion pour se guérir des suites d'une chute, lorsqu'il n'y a pas de fracture. (Long.)

Merde de chien. — La tisane de merde de chien passe pour un médicament souverain contre la bronchite. Beaucoup de personnes en ont toujours une provision. Mais, me disait un bonhomme très féru de cette médication, on a soin de ramasser de la marde de chien ben propre !

Merde de vache. — La merde de vache délayée avec du vinaigre et appliquée *en pâteau* sur un érysipèle le guérit infailliblement.

Molène (Verbascum, bouillon blanc). — Bonne pour guérir les maux (furoncles, etc.). On cueille un pied tout entier, on en fait bouillir toutes les feuilles, parce qu'une seule a de la vertu, et on ne sait pas laquelle.

Naveau puant. — Grous naveau. Naveau-bourge. (Bryone. — Bryonia dioïca de Batard).

Nez (Saignements de). — Pour arrêter le saignement de nez, on applique sur le cou et entre les épaules du patient un objet très froid : clef, manche de couteau, etc. — Ou bien on lui fait lever verticalement le bras du côté de l'hémorragie.

Noyer. — La tisane de feuille de noyer passe pour un excellent dépuratif.

Oreille aux sourits. — V. *Verin*, ci-dessous (éruption cutanée.) — V. Gloss.

Panaris. — Pour faire avorter un panaris, il faut plonger le doigt malade dans un œuf frais et attendre que celui-ci soit cuit par la chaleur du mal. mais il vaut mieux aller voir un conjureux.

— Au Lg., comme à Mj., on se sert d'un œuf frais pour éteindre un panaris commençant. Mais un autre procédé consiste à plonger le doigt malade dans la gueule d'une grenouille et à l'y maintenir toute une nuit.

Partissures (Gerçures). — Pour guérir les partissures très douloureuses auxquelles leur métier les expose, les maçons — principalement — y laissent couler de la cire (poix) de cordonnier fondue à la flamme d'une bougie et toute enflammée. L'opération est fort douloureuse, mais c'est cette médication qui les sauve, proclament-ils. (Lg.)

— D'autres, lorsqu'ils ont une partissure à un doigt, lient ce doigt avec plusieurs tours de fil écru passant dans la partissure même. On peut dire que c'est un remède héroïque. (Lg.)

Pifris. — Pour guérir le *pifris* des moutons et aussi la diarrhée des veaux qui tettent, on leur met au cou des omblets (colliers) de duret (troëne), jit (pousse) de l'année. J'avais déjà rencontré cet usage à Passavant. (Lg.)

Piqûre de freulon. — J'ai été piqué par un freulon rouge (sorte de grosse guêpe jaune); tout de suite, le gars X. me dit : Attends un peu, je vas te guérir. — Il va charcher trois espèces d'herbes (n'importe lesquelles) ; il me frotte dur avec chacune de ces herbes. La douleur a passé et ça n'a pas enflé. — C'est infaillible.

Plaie. — Pour cicatriser les plaies envenimées, on se sert des feuilles de l'herbe de Sainte-Marguerite. (V. Gloss.) La face inférieure fait suppurer, la face supérieure assèche et cicatrise.

— Pour faire disparaître l'inflammation des plaies contuses, appliquer sur ces plaies une emplâtre de blanc d'œuf mélangé de Mousse-de-Noël (lichen). Mais il est indispensable que ce lichen ait poussé sur un arbre de fruit à noyau.

Pléthore. — Pour « manger le sang », on boit une infusion d'herbe au sang, ou aspérule à grandes feuilles.

Pleurs de la vigne. — Les pleurs de la vigne, c.-à-d. la sève qui, au printemps, découle des sarments fraîchement taillés passent pour être excellents ocntre les maux d'yeux.

Poté. — Pour guérir le *poté* (V. Gloss.) des moutons, on frotte les pustules avec du beurre doux ou encore on trempe le mufle de l'animal dans du suint (purin). (Lg.)

Poux. — Pour la manière de se débarrasser des poux. (V. Zigz. 150.)

Puces. — V. Guernâzelle au Gloss. — Pour s'en défaire.

Rage. — « Un loup enragé ayant mordu beaucoup de personnes on envoya celles-ci à la mer et on semble dire que ce traitement fut efficace. » (*Anj. hist.*, 4e an., no 6.)

— Autrefois, au Long., un père Brunet traitait la rage en faisant boire à la personne mordue, pendant neuf lunes consécutives et au *renouveau* de la lune, une infusion de certaines herbes. Mais, partout, au Lg., comme à Mj. et à St-Aug., le grand remède, le remède héroïque, quand la rage était déclarée, consistait tout bonnement à étouffer le patient entre deux couettes. On m'a cité une femme qui fut traitée de la sorte à Villemoisan, il y a moins d'un demi-siècle. Elle était originaire de Mj. — V. ce mot au no 3 du Folk-Lore.

Reine des prés. — Au Lg., on cueille les fleurs de cette plante et on s'en sert beaucoup contre les indispositions des jeunes filles, comme emménagogue je crois. (Spiræa ulmaria. Batard.)

Reins (Mal de). — Pour se préserver du mal de reins, il suffit de porter attachée autour des reins, à même sur la peau, une ficelle de chanvre et spécialement une corde à pain de sucre. Les épiciers en savent quelque chose. (Lrg.)

Rhumatisme. — Contre le rhumatisme et la sciatique, on emploie les têtes de choux rouges que l'on fait chauffer et dont on enveloppe la partie douloureuse. (Lg.)

Russypère. — V. Gloss.

— A Saint-Paul, les bonnes gens sujets aux érysipèles usent d'un remède souverain pour prévenir le retour de cette affection. Ils portent, dans le chignon, si c'est une femme, dans la coiffe du chapeau, si c'est un homme, une tête de vipère

ıséchée, ou même réduite en cendres. L'effet, turellement, est celui d'un cautère sur une ube de bois.

iaiicaire. — Est employée contre la dyssenterie. ıssi l'appelle-t-on Herbe à la foire ou Chie-mou.

Sciatique. — V. ci-dessus : Rhumatisme.

Sinton. — Séton. Pour faire rapporter (suppu-) un *sinton*, on y introduit de la racine de *uambre râgée* (parelle, râpée). Lg. (Rumex cris-s ; Patience, parelle, parêne. — BATARD.)

Sourous. — V. Gloss.

Suée (Suie). — La suie, comme la Merde de chien . ci-dessus), est un remède populaire contre la onchite. On la prend en infusion. — Contient même principe que la créosote.

Sueur des mains. — V. *Benit*, au Gloss., et *Sueur*.

Tétine de sourit' — Le jus de tétine de sourit edum album, dite aussi Vermiculaire, Trique adame. BATARD), pris à la dose de deux petits rres par jour, est un remède excellent contre ıydropisie. J'affirme avoir eu l'occasion d'en :périmenter les effets sur un malade de ma fa-ille atteint de cirrhoée du foie et d'hydropisie ›dominale. Ponctionné par le docteur, il avait racué plus de six litres de liquide. Mais, moins de ıinze jours après l'enflure était revenue aussi rte et le malade, qui étouffait, ne voulait plus se umettre à l'opération. En désespoir de cause, allai trouver une femme, que je savais avoir été rée d'une situation semblable par un remède npirique, et la priai de me dire son secret. Elle le t sans difficulté. Je préparai et j'administrai moi-ıême le remède, sans grand espoir, je l'avoue. Le sultat fut merveilleux : en trois jours, l'hydro-isie avait complètement disparu et le malade était ır pied. Le docteur n'y comprenait rien et il ne ut s'empêcher de me demander ce que nous vions fait. Je le lui dis volontiers. Il m'a avoué, epuis, avoir essayé de ce remède dans sa pratique, ıais sans succès. « Il est vrai, ajouta-t-il, qu'il 'agissait d'une maladie de cœur et que le malade tait usé. » (R. O.) V. Hémorroïdes, plus loin.

Urine. — L'urine humaine passe pour un excel-ınt remède contre les engelures et excoriations uelconques.

Ventre (grous). — V. Grous-ventre, ci-dessus.

Verin. — Contre le *verin*, c.-à-d. les éruptions utanées (ne pas confondre avec le verin ou venin es vipères), la médecine populaire, au Long., mploie surtout la molène, la croisette et le *petit-aillou*.

— Pour guérir le *verin*, on met sur la partie ıalade une grenouille vivante et on l'y maintient ıttachée toute une nuit. (Lg.)

— V. Oreilles-aux-sourits, au Gloss.

Verrues. — Pour faire passer les verrues, il faut touffer un crapaud avec la main droite, — ou bien ntrer à jeun dans l'église et se tremper les mains lans le bénitier. — V. Gloss. et Supplém.

— Il faut jeter dans un puits très exactement ıutant de pois que l'on a de ces fâcheuses excrois-ances et se sauver de manière à ne pas les entendre omber dans l'eau.

— Les enfants posthumes ont le don de faire dis-paraître les verrues et les fics en soufflant dessus.

Vers. — Contre les vers intestinaux, il faut faire porter au malade un collier de gousses d'ail, ou encore les piler et les appliquer en cataplasmes sur le ventre. Pour faire périr les vers des enfants, il faut leur fumer dans le nez — celui des poupons. Les mamans invitent fort bien un fumeur à en-voyer quelques bouffées de tabac dans les narines de leur progéniture. (Tlm., Lg.)

Verzelle. — A Passavant, les bergères, pour arrêter la dysenterie des moutons, leur font des colliers de fleurs de troëne, ou verzelle. — V. Gloss.

Vipère. — Au Lg., on est persuadé que, si une personne mordue par une vipère réussit à tuer l'animal, surtout d'un coup de dents, elle n'a rien à craindre de son venin, le *verin* est arrêté

On croit encore que les individus *maillés*, c.-à-d fortement marqués de taches de rousseur, sont réfractaires à l'empoisonnement par le venin des serpents. La tradition populaire rapporte que, il y a quelque trente ans, un fermier de la Censivière de Torfou, très fortement maillé, ayant été mordu d'une vipère, ce fut la vipère qui creva, — comme dans l'épigramme de Voltaire

— Lorsqu'on a été mordu d'une vipère, il suffit, pour arrêter le venin, d'entourer le membre blessé avec un brin de fougère mâle (Lg.)

Volet. — Nénuphar. La racine du volet est un anti-aphrodisiaque très puissant.

N. — Il y a quelques années, au Mesnil, pays des sourciers, comme chacun sait, cinq ou six commères, lasses de remplir le devoir conjugal, avaient fait une rafle de nénuphars dans la *Grand'fosse*, à l'intention de leurs maris. Ceux-ci, mis au courant de l'histoire, administrèrent à leurs légitimes une tournée avec des triques plus raides que le bâton du lit. Tout le monde s'ébaudit de l'aventure.

Yeux rouges. — A Mj., on les lave avec de la sève de vigne. — Au Lg., on applique dessus un morceau de chair de veau.

Deuxième série

Baver. — Pour empêcher un enfant de baver, il faut lui faire embrasser un bourdin, si c'est une fille, et une bourrique, si c'est un garçon. La re-cette est excellente, si l'on s'en rapporte aux com-mères de Saint-Paul. — V. 1re série.

Brûlures. — Faire trois fois le signe de la croix en disant : Feu, apaise la chaleur, comme Judas a trahi N.-S. au Jardin des Oliviers. (Lrg.) — V. 1re série.

Colique. — Pour conjurer la colique des bestiaux, on fait avec le pouce le signe de la croix sur le flanc gauche de la bête malade, en prononçant les mots : Ponce ! feu ! roule ! Puis on s'en va réciter six *Pater* et six *Ave*, loin de la présence de l'animal (Lg.)

Colique pierreuse. — « 1625. Remède pour la colique pierreuse : premièrement, de l'herbe de Capti Veneris, de celle qui croît dessus les mu-railles, comme à l'estimation d'une poignée ; une poignée de racine de fenouil ; une poignée de racine de vieil perzil ; une poignée de racine de ache ; une poignée de cassepierre, racine et herbe ; une poi-gnée de racine de chardon mâle à cent testes ; une poignée de chiendent, de celui qui n'est pas *paté*... ; une grosse crouste de pain, bien roustie, espaisse d'un pouce, à la rondeur d'une grande patte (?) de terre ; le tout pouillé en un pot neuf de deux ou trois pintes, et y mettre deux pintes de vin blanc et les faire consommer en sorte qu'il n'y reste plus qu'une pinte à passer le tout au travers d'un linge blanc ; et, pour en user, toutes les fois qu'il boira, qu'il les mette en son vin en guise d'eau. » (*Inv. Arch.*, E, S., s., t. III, b. 220, 1.)

Confée. — Nom vulg. de la consoude, borraginée à fleurs blanches ou violacées, abondante dans les prairies d'alluvions.

On se sert surtout de la racine. — On la râcle de sa peau noire, puis on râpe avec un couteau ; on obtient ainsi une pâte grossière, gélatineuse, qu'on applique sur les gâlures (ou jalles, gerçures produites par le froid). On recouvre d'un papier mince et on lie avec de la *teille* ou de l'effilochure de corde. En séchant, cela devient aussi dur que de la gemme (cire de cordonnier) et aussi tenace que le collodion ; l'eau ne le dissout pas. — Il faut se servir de racine fraîche, car cette racine sèche (se dessèche, durcit) très vite.

Dents. — Guérison du mal de dents. Se couper les ongles des pieds et des mains et les enterrer ensuite sans que personne ne le voie. (Lrg.) — V. 1re série.

Derzilion. — Compère loriot. On le gagne à pisser dans les *rouons* de chârtes. Pour le guérir, on met dessus de la *crache* (salive) à jeun, tous les matins. (Ma., Z. 207.)

Fil de taupe (Ma., Z. 207). — On s'en sert pour arrêter les hémorragies. Pour le préparer, il suffit de trouver une taupe mâle. Avec une aiguille et du fil, lui traverser le cou de part en part et faire en sorte que le fil soit bien rouge. Un petit bout de ce fil, mis sur une plaie saignante, arrêterait instantanément l'hémorragie.

Gâlure-Geale. — « Pour guérir ses gâlures ou ses geales (gerçures aux doigts), il se sert de gemme (poix de cordonnier) ; moi, j'aime mieux me servir de la racine de confée (consoude), c'est pas si souffrant et ça les fait mieux fermer (cicatriser). — Notez que l'on fait couler la poix *fondue* dans la gerçure. Rien que d'y penser, j'en ai le frisson. (A. V.) — V. 1re série.

Hémorroïdes. — Les feuilles de Tétines de sourit, Babette (Orpin, sedum) cuites dans du saindoux donnent un liniment dont on se sert contre les hémorroïdes. J'en ai entendu dire beaucoup de bien. (Lg.) V. Tétine de sourit, plus haut.

Jaunisse. — Pour guérir la jaunisse, on fait prendre au malade des infusions de bluet dans du vin blanc et de marron d'Inde dans du vin rouge. De plus, on met sous son lit un plat neuf rempli de vinaigre et, au bout de qqs jours, on va jeter plat et vinaigre sur le fumier. (Lg.)

Jugeux d'eau. — Ajouter : Dans le Roman du Renard, Sire Ysenguin, le loup, qui a trop mangé et souffre d'une indigestion, répond à Brichemer, le cerf, qui lui demande de ses nouvelles :

— Biau compere, venez avant
Et si véez ma maladie :
Je sui touz plains d'idropisie,
Se m'orine aviez véue (mon urine)
Et m'anfermeté connéue (mon infirmité)
Vous savez tant de la fuisie (physique)
Bien me guerriez d'idropisie.

(Vers 19.934 sqq.)

Mégeilleur. — Le mégeilleur (hongreur ou vétérinaire empirique) jouit encore partout de la confiance de nos paysans et ce n'est pas de sitôt que les vétérinaires diplômés, trop peu nombreux, du reste, et trop chers de leurs vacations, arriveront à les supplanter. On n'a guère recours à l'*artiste* que pour la *chevalerie* ou *chevaline*, c.-à-d. pour les bêtes équines : dans ce cas seulement on reconnaît sa réelle supériorité. Il faut bien l'appeler encore dans les cas de maladies contagieuses, puisque la loi en fait une obligation. A part cela, les neuf dixièmes des fermiers réservent leur clientèle aux *mégeilleurs*. Du reste, il faut constater que qqs-uns de ceux-ci ont acquis, par la pratique, un véritable talent dans le diagnostic et le traitement des maladies du bétail : leurs collègues diplômés se plaisent souvent eux-mêmes à le reconnaître. Par ailleurs, la médecine vétérinaire empirique a suivi de plus près que l'on ne pourrait supposer les progrès de la science officielle. Presque tous les mégeilleurs se tiennent au courant des procédés nouveaux au moyen de publications spéciales ; partout, ils ont renoncé à la médication par les simples et n'emploient guère que les drogues pharmaceutiques, qui leur donnent des bénéfices appréciables. Leur arsenal chirurgical est souvent important et des plus perfectionnés : tous manient couramment le trocart, la sonde œsophagienne ou la seringue de Pravaz ; les injections de pilocarpine, d'ésérine, de tuberculine ont passé dans leur pratique courante. Bientôt, ils en viendront aux traitements antiseptiques.

Le mégeilleur commence généralement son apprentissage au sortir de l'école, dans des conditions assez variables. Au bout de trois ou quatre ans, il part *sur le trimard*, c.-à-d. qu'il s'en va au loin travailler comme ouvrier chez des patrons qui lui donnent, outre la nourriture, le couchage et l'entretien, une quarantaine de francs par mois. A lui de s'établir ensuite, où, quand et comme il le peut.

Le métier du mégeilleur est surtout avantageux dans les pays de petite culture, la vallée de la Loire et le Saumurois, par exemple, parce que, là, tous ses services sont payés en argent. Mais, dans les régions de grandes fermes, comme le Choletais et le Segréen, tous les cultivateurs sont *acensés* ou abonnés au mégeilleur, comme ils le sont au maréchal. Pour les soins éventuels qu'il doit donner au bétail, le hongreur perçoit une redevance fixe en blé, qu'il va recueillir chaque année, vers le mois d'octobre. C'est seulement sur les opérations extraordinaires et sur la vente du médicament qu'il peut se rattraper, car ce salaire, variable, du reste, avec les cours, serait absolument insuffisant. Ajoutons que beaucoup d'empiriques se mêlent de pratiquer clandestinement la médecine humaine et même de faire qqs petites opérations sur le *chrétien* : d'arracher les dents ou de radouber les membres, par exemple. C'est parmi eux aussi que florissent, d'ordinaire, les *jugeux d'eau*.

Les mégeilleurs partagent avec le clergé la réputation de sorciers et cette croyance leur vaut une grande considération de la part de nos paysans. Ceci est vrai partout, quoique beaucoup moins marqué au midi de la Loire. Aux environs de Cholet, spécialement, le cultivateur commence à devenir sceptique à cet égard. Il en est de même à Mj. Mar. dans le Segréen et vers Château-Gontier, la foi reste entière ; là est le paradis des mégeilleurs. Non seulement les fermiers ont dans leur savoir une confiance illimitée, mais ils tremblent positivement devant leurs *sourcelages* et cherchent à se concilier à tout prix leur bienveillance.

Un empirique du Choletais me contait à ce sujet une anecdote bien typique : « Lorsque j'étais *sur le trimard*, me disait-il, il m'arriva une fois de m'embaucher comme ouvrier chez un patron de Grez-en-Bouère. Dès le dimanche qui suivit mon arrivée, tout le monde m'accostait pour m'offrir à boire ; moi, gamin de dix-huit ans, inconnu au pays, j'étais regardé comme le bon Dieu, parce qu'on avait appris que j'étais *mageilleur* ! J'en étais bien. Mais ce que j'en ai bu de ces bolées de cidre !

« Avant de me mettre en route, mon patron me dit : Il faut que tu aies le bâton de *mageilleur*. Et moi d'ouvrir de grands yeux : je n'avais jamais entendu parler de ça *garce* ! Là-dessus, il me

lonna un petit bâton *nouassu* muni d'un immense ourgeon, que je pris d'abord pour un manche de 'ouet, et il m'expliqua qu'il était fait en bois de *nélier*, le bois des sorciers ; seuls, les mageilleurs ıvaient le droit d'en porter un pareil. Avec ce)âton, chacun me saluait sur les routes et j'étais ıssuré d'être bien accueilli dans toutes les maisons.

« Tenez, plus fort encore. On était aux petits ›oins pour nous. Par exemple, il arrivait qu'on renait nous chercher le soir pour faire un vêlage lans une ferme écartée et qu'à l'examen nous econnaissions que le travail n'était pas assez ıvancé. Alors, on nous servait un souper copieux, n nous donnait le café ou une *moque* de *flipe* et on ıous faisait mettre au lit dans des draps bien ›lancs pour ne nous réveiller qu'au moment ›sychologique. Ah ! ce n'est pas par ici qu'on nous n ferait autant ! »

De fait, aux environs de Cholet, les empiriques ı'ont pas le sceptre de mêlier devant lequel tous e monde, là-bas, s'incline ; c'est à peine même 'ils portent ce titre de mégeilleur, auquel tant de onsidération est attachée. Telle est la puissance les emblèmes et des mots.

Sang meurtri. — Pour manger le *sang meurtri*, :-à-d. pour faire résorber le sang extravasé d'une ontusion, on applique sur la blessure une com›resse d'ache pilée.

Sucet. — V. Gloss.

Supplément

Estomac (maux d'). — Pour guérir ces maux, n boit une décoction de feuilles de peuplier. (Lg.)

Pêcher. — Vers la fin de l'hiver, les bœufs qui nangent trop de choux sont sujets à pisser le sang.)n les guérit en leur faisant avaler une décoction e branchettes de pêcher.

La même décoction sert aussi à faire *délivrer* s vaches après la mise bas.

Bourdonnements d'oreilles. — Au Lg., on attriue à ce désagréable phénomène la même signifiation qu'à Mj. Mais, là, du moins, on est fixé sur ı valeur — négative ou positive — des deux pôles u récepteur téléphonique : l'oreille gauche est anode, la droite est la cathode. Un vieux prov. a isolu dès longtemps la difficulté et sert de meento à cet égard : « La drète maltraite ; la gauche orte bonheur à l'autre. »

De plus, on sait le moyen de punir illico les mésants. Lorsqu'on entend le bourdonnement loinin d'une conversation hostile, il suffit de se ordre le petit doigt pour que ceux qui vous *nardent* se mordent la langue.

Angine. — Contre ce terrible mal, certaines per›nnes possèdent des remèdes empiriques dont la mposition est un secret de famille et qui ont une ficacité incontestable. Mon plus jeune frère, rançois, atteint dans son enfance d'angine uenneuse, fut sauvé par un de ces remèdes. Il lait, désespéré du médecin. En pleine nuit, mon re courut au Gât-Robin, chez un homme qu'il vait avoir toujours de ce remède, et réussit à en tenir. Quelques onctions furent faites sur la rge « à l'extérieur » : deux heures après, les usses membranes se détachaient et, au matin, le édecin constatait que son malade était hors de nger. Il s'attendait à le trouver mort et ne sut mais comment le miracle s'était opéré.

Contusions. — On les lotionne avec de l'eau lée et on y applique de l'ache pilée, en comesses. (Mj.)

Coupures. — On les couvre de résine pilée.

On y applique des compresses d'alcoolat de mille-pertuis. C'était là, il m'en souvient, avec l'herbe à la *foire* (Vcm.), un des principaux articles de la pharmacie de ma chère tante, Michelle Onillon, et elle en vantait inlassablement les vertus. Pendant les deux mois d'été, elle avait toujours exposée sur sa fenêtre, en plein soleil, une bouteille de forte eau-de-vie dans laquelle macérait du « millepertus ». Le liquide rougissait à la longue et prenait la viscosité d'une huile. — V. aussi « Bosses d'umeau », au Gloss.

Fics. — Pour s'en débarrasser, on les lie étroitement à la base avec un fil de soie qui les sectionne insensiblement. V. plus haut.

Foire. — On boit de l'eau de riz, ou une décoction d' « Herbe à la foire » (salicaire). V. *Coupures*.

Jiquet (Hoquet). — Pour le faire passer, on tâche de faire une forte peur à la personne qui en est atteinte, soit en l'entretenant de quelque accident imaginaire, soit en « s'ébrâillant » tout-à-coup sur elle pour la faire « tersauter ».

Mal de gorge. — Le soir, en se couchant, s'entourer le cou avec un de ses bas tout chaud. De l'avis de certaines personnes, plus le bas est sale, mieux cela vaut ; aussi ont-elles soin de « dévirer » (retourner) leur « chausse », afin que la crasse produise tout son effet. — On se gargarise avec une décoction de pointes de ronces additionnée de miel. V. Angine. (Mj.) V. plus haut.

Partissures (Gerçures). — On applique de la « consôre » (consoude), ou on les remplit de « gemme » (poix de cordonnier).

Lorsque la partissure est située à l'articulation des doigts, on entoure le doigt malade de plusieurs circonvolutions d'un fil de lin, passant au fond même de la partissure. Les maçons, très sujets, par métier, à cette affection, ont souvent les doigts ligaturés de la sorte.

Poulettes (Ampoules). — Lorsqu'on a des ampoules aux pieds, on les perce avec une aiguille enfilée ; on coupe le fil un peu en deçà et au-delà des points d'émergence et on le laisse en place sous la peau. C'est une sorte de séton.

Tourneux (Panaris superficiel). — On soigne ce mal en appliquant dessus une feuille de valériane. J'ai vu employer ce remède, qui a produit de bons effets. (Mj.)

Verrues. Verrures. — On les frotte avec des « limas » rouges (limaces). (Lg.) V. plus haut.

Ou avec la sève caustique du figuier ou de l'éclaire.

Crampes. — Les personnes sujettes à avoir des crampes dans les mollets portent à même sur la peau des jarretières en peau d'anguille. (Mj.)

Venin. — Lorsqu'un chien ou un mouton a été mordu par une vipère, il suffit, pour conjurer les effets du venin, de fustiger l'animal avec des rameaux de groseilliers. (L.)

Vers. — Aux enfants ou aux veaux que tourmentent les vers, on fait boire du lait dans lequel on a fait bouillir une gousse d'ail coupée en morceaux. (Lg.)

XV

Sorciers — Sortilèges

Barrer. — V. Gloss.

Berthel. — Le gas Berthel (Barthélemy) avait deux viaux qu'étaint malades, ils pissaient du sang. Il s'est dit tout de suite comme ça : c'est un sort. Il a trouvé le père Couet — vous savez ben, qui dépouillait les vaches kervées ; vous rappelez pas? Même que je l'ai vu étant en train d'en dépouiller ieune, tirer son pain et s'assire sur le cadâvre pendant qu'il cassait la croûte. Berthel y-i conte son fait, disant qu'on y a jeté un sort. C'est ben, dit le bonhomme, je connais ça. Faut que vous seyiez deux, vous vous enfarmerez ben dans ta maison, vous ferez un bon feu et vous ferez bouillir (telles plantes qu'il lui indique). Vous resterez assis devant le feu jusqu'à ce que tu entendes un bâton tomber sur ta porte.

Alors, vous éteindrez vout' chandelle, et surtout, bougez pas, le sort irait sur vous, vous pourriez même en mourir. — A onze heures et demie, crac, un bon coup de bâton dans la porte. Ils ne bougent pas, mais, une demi-heure après (minuit !), comme c'était convenu, ils font prendre le remède aux viaux. Le lendemain matin, ils ouvrent la porte : il n'y avait point de bâton ni ren au bas de la porte, ils n'ont ren vu nulle part. Mais le sort était conjuré, les viaux se sont trouvés guéris.

« Empêche pas, dit le gars Saint (Toussaint), à qui Berthel racontait ça, que si au coup, en disse de (en guise de, au lieu de) rester le cul dans voute chaire (prononcez ché-ere), vous aviez ouvert brusquement la porte, avec chacun n'in bâton dans la main et que vous auriez boîté (frapper avec un bois, pron. boâté) celui que vous auriez vu s'ensauver, vous auriez vantiers su à qui que vous aviez affaire : j'y cré guére (gué-ere), moi (mo-é), aux sorciers. » (Briollay.)

— Décidément, les dieux s'en vont.

Beurre (vol du). — V. Naveau-puant au Gloss. — A Saint-Augustin, comme à Montjean, comme à Tout-le-Monde et au Longeron, il y a des malins qui volent le beurre — aux simples d'esprit. Ici, comme là, les sourciers traînent la nippe, battent les mêliers, etc. Toutefois, le traînage de la nippe a lieu non seulement dans la nuit du 1er mai, mais dans celles de la Saint-Jean et du dimanche des Rameaux. C'est aussi ce dernier jour que l'on reconnaît les sourciers. — V. à Rameaux-bénits, Gloss.

Pour chasser les sourciers qui traînent la nippe dans la nuit du 1er mai, on répand du sel non seulement dans les étables et sur le dos des vaches, mais encore autour des maisons et aux claies des champs. Les chevilles des *laitières* (jattes à lait) doivent être en mêlier (néflier), aussi bien que le *baratton*, pour prévenir le vol du beurre.

Autrefois, à l'époque où il fallait conserver le feu et, lorsqu'il était éteint, recourir aux voisins pour en avoir, les femmes feignaient de n'en plus avoir le jour où elles barattaient. En donner ce jour-là, c'était s'exposer à faire voler son beurre par les sourciers. Sous cette forme spéciale, la croyance au vol du beurre a disparu lors de l'invention des allumettes chimiques. C'est le cas de dire que les ténèbres de la superstition reculent devant le progrès des lumières.

Ceinture du diable. — V. Zigzag 146.

Chevaux. — De même que certains braconniers ont l'art d'arrêter une meute en pleine chasse (V. Chiens), de même certains *sourciers* savent arrêter en pleine carrière un attelage de chevaux et si bien que les coups de fouet ne les feront pas avancer. A Mj., certaine bonne femme, vers le Baraton, passa longtemps pour posséder cette puissance infernale. Du reste, il est facile de faire repartir les chevaux ainsi *bourdés* ; il suffit de balayer la route avec de la fougère. Cela se comprend, car le secret de ces sourcières consiste à semer sur la route des clous d'un vieux cercueil. Les superstitieux sont des gens logiques. (Lg.)

Conjureux. — Il ne faut pas confondre les conjureux avec les sorciers. Beaucoup de gens font profession de conjurer qui seraient outrés de passer pour des *sourciers*. Leur art consiste à faire certaines passes, accompagnées d'incantations, sur les maux qu'il s'agit de guérir. Souvent aussi, ils prescrivent quelques remèdes. Du reste, ils font de leur science un secret impénétrable, prétendant que, s'ils le révélaient, ils perdraient par cela même tout leur pouvoir.

Il faut dire encore que, dans la croyance populaire, la puissance de conjurer est dans certains cas un don naturel. C'est ainsi que les enfants qui *n'ont pas connu leur père* (enfants posthumes) n'ont qu'à toucher les dartres et les verrues ou à souffler dessus pour les faire disparaître. Nos rois ne touchaient-ils pas les écrouelles?

Quoi qu'il en soit, on va encore faire conjurer les panaris, les entorses et foulures, les velins d'eau, les morsures de vipères, les brûlures, les hémorragies, la colique des bêtes et des gens. Il y en a qui conjurent les abeilles et arrêtent les essaims dans leur vol.

V. le Gloss.

Fièvre (Guérisseux de). — La confiance des habitants de la campagne — et souvent de ceux de la ville — dans les Guérisseux de fièvre pourra surprendre ; elle est souvent excusée par des faits précis, constatés, indéniables.

Le plus souvent, ces Guérisseux opèrent à distance, sans voir le malade : « Allez, disent-ils, votre fils est guéri. » — Et il l'est, et à l'heure où il a parlé.

On demande à l'un d'eux s'il a réellement ce pouvoir et pourquoi il n'en use pas davantage : « Je souffre trop, répond-il ; on vient me voir avant l'accès, on s'explique ; quelque temps après, je suis obligé de me coucher, c'est moi qui prends l'accès, et il est terrible, pendant une heure et plus. Mais la personne est guérie. »

Pourriez-vous me donner votre « segret! » — « Non, mais voici ce que vous allez faire. Vous irez chez moi, quand je n'y serai point ; dans la cuisine vous soulèverez la glace qui est sur la cheminée, vous prendrez le papier qui s'y trouve, vous le mettrez dans votre poche et vous aurez mon « segret ». Si ma femme est là, ça ne fait rien, elle vous laissera faire. »

Ces faits m'ont été rapportés par un de mes amis, des plus instruits, très incrédule, d'ailleurs, sur ces points ; il m'a cité les endroits, les noms, les dates ; il a été lui-même témoin de ces guérisons étranges.

Il les constate, sans les expliquer.

Garou. — Les croyances relatives aux loups-garous sont à peu près les mêmes au Lg. qu'à Mj. : les *loups-garous* (Mj.), les *garous* (Lg.) étaient des hommes condamnés à courir chaque nuit revêtus d'une peau de loup, d'une *haire*, disait-on au Lg., et, en qqs heures, ils devaient passer par sept paroisses. Cette condamnation, ils la devaient aux prêtres, qui punissaient ainsi ceux qui n'obéissaient pas à leurs monitoires. Pour arracher un loup-garou à son triste sort, il fallait lui faire répandre du sang, ce à quoi on n'arrivait guère

qu'à l'aide de balles bénites. Encore ne fallait-il pas les manquer, car ils houspillaient cruellement le maladroit, en dépit de ses bonnes intentions. Du reste, la moindre piqûre suffisait à les délivrer : la *haire*, aussitôt, sorte de tunique de Nessus, leur tombait de sur les épaules : ils étaient *découverts* ou *déhairés* (Lg.)

Innombrables étaient les histoires que l'on racontait à ce sujet. A Mj., un père Leroy, que j'ai connu dans ma jeunesse, passait pour avoir été emmené par les loups-garous lorsqu'il était enfant. A Tlm., un père Fonteneau avait *déhairé* une belle jeune fille, en frappant d'un coup de couteau un garou qui franchissait un échalier.

Voici, entre mille, un conte du Lg. — Une jeune fille de fermier était amoureuse du domestique, un gars de première force, mais qui dépérissait de jour en jour. La fille, inquiète, l'interrogea et finit par lui faire avouer qu'il courait le garou toutes les nuits, ce qui le tuait. Son amour n'en fut pas ébranlé : « Que faire pour te déhairer ? » lui demanda-t-elle. — « Cette nuit, lui dit-il, je passerai à minuit dans les rues de la ferme ; tiens-toi sur le seuil de la porte. Seulement, il faudra que tu sois toute nue et, si je peux jeter les yeux sur toi en passant, je serai déhairé. » A l'heure dite, la belle occupait le poste indiqué ; elle était à l'ordonnance :

Quo non mortalia pectora cogis,
Sponsi sacra fames?

Les garous passèrent ; il y en avait sept, c'est le nombre fatidique. Et tous la regardèrent, mais tous continuèrent leur course, pas un ne fut *découvert*. Surprise et désolée, la fille rentra à la maison et s'aperçut seulement alors qu'elle avait oublié d'ôter son *simoine* (petit bandeau d'étoffe que les femmes portaient alors sur les cheveux). L'amoureux transi était de retour au matin : « Tu as de la chance, lui dit-il, d'avoir gardé ton *simoine* : sans cela, tu aurais eu ma *haire* et tu aurais couru à ma place ! » L'histoire ne dit pas si la fille, à la suite de cet aveu dénué d'artifice, continua son *amitié* au trop égoïste garou. Il y a eu des traits d'amour aussi étonnants, et c'est bien possible, après tout.

Garou. — Courre le garou. V. Zigz. 146.

Geste de déception. — V. *Doigt*, au n° II du Folk-Lore.

— (Pierre Faifeu s'est échappé par ruse des mains de sergents qui le menaient en prison) ; p. 96 :

Le meilleur point fut leur en retourner
Un doy au cul, pour mieux les attourner,
Et l'aultre en l'œil à Saulmur leur complaindre. »

Herbe au beurre. — V. plus loin, Mars.

Herbe aux Sourciers — A Montjean, les commères croient que, seuls, les sorciers peuvent avoir cette herbe dans leurs jardins, qu'ils ne souffrent pas que d'autres personnes en cultivent et que, s'ils en découvrent, ils vont l'arracher nuitamment. Elles ajoutent que c'est grâce à cette herbe que les sorciers volent le beurre de leurs voisins. Il faut savoir que, dans toutes nos campagnes, il n'y a guère de préjugé plus répandu et plus tenace que cette croyance au vol du beurre par les sorciers. C'est qu'elle est basée sur un fait réel. Il arrive que, par l'effet d'une maladie que les spécialistes connaissent parfaitement, toutes les vaches d'une ferme donnent un lait sain en apparence et qui cependant, ne fournit qu'une quantité de crème insignifiante.

D'autres fois, la montée de la crème est normale, mais, au barattage, cette crème ne donne pas un atome de beurre. Et, tandis qu'entre les mains impatientes des ménagères, pendant des heures, le baratton trotte rageusement, l'imagination bat les champs à la même allure. Assurément, les vaches ont été ensorcelées ; on se rappelle tout à coup que tel individu, véhémentement soupçonné de faire commerce avec le diable, est passé récemment dans le voisinage des étables ou des pâturages et que la coupe de ses cheveux avait quelque chose de louche. Il s'est même arrêté un instant à considérer, avec un regard satanique, trois crapauds qui s'ébaudissaient dans la mare servant d'abreuvoir. L'ensorcellement est prouvé ; mais au bénéfice de qui a-t-il eu lieu? Car rien ne se perd, pas même ce beurre disparu. En cherchant un peu, en questionnant sans en avoir l'air, en espionnant furtivement les abords des laiteries aux heures matinales où dorment les citadins sceptiques, qui ne soupçonnent guère de telles abominations, en soupesant de l'œil les paniers de beurre portés au marché, en faisant le décompte des pots suspendus aux *pottiers*, en calculant, discutant, analysant, comparant et collationnant, on finit par découvrir.

Et que découvre-t-on, grand Dieu ! Quoi ! lui, un homme que l'on regardait comme un ami, un voisin dont jamais on ne se serait défié ! Qui l'eût cru jamais? Et pourtant il faut bien se rendre à l'évidence. Car, enfin, les yeux du premier venu peuvent constater que, chez ce voisin, on fait autant de beurre que d'habitude, mais les yeux bien plus perçants de la folle du logis en ont observé le double. Or, ces flots de crème et ces montagnes de beurre qu'il tire du lait de ses vaches, d'où pourraient-ils sortir, sinon du lait des vaches ensorcelées?

Le raisonnement est congru et la conclusion forcée ; c'est lui qui a fait faire le coup, puisque c'est lui qui en profite ; il a payé le quidam suspect, l'harbe aux sourciers a fait son office, et le tour est joué.

On ne saurait croire combien de méfiances aveugles, de haines sourdes ou déclarées entre campagnards n'ont pas d'autre cause que ce préjugé stupide.

Jugeux d'eau. — Juges à l'eau. Ce sont des empiriques qui, dans nos campagnes, font profession de guérir les maladies après les avoir diagnostiquées à l'inspection des urines. Ils reconnaissent ainsi infailliblement le *chapelet* des enfants, la boule d'eau chez les femmes, le *berchet chait*, les *vartaupes* ou le velin d'eau chez le commun des martyrs, toutes maladies redoutables auxquelles, selon la phrase stéréotypée sur les lèvres de nos paysans, les médecins ne connaissent rien.

Comme ils peuvent juger de l'affection dont souffre une personne même sur une simple fiole remplie de l'urine d'une vache ou de l'eau d'une mare, il leur est le plus souvent inutile de voir le patient. Ils se contentent de conjurer le mal par des incantations secrètes, ou bien ils prescrivent des mixtures de simples qui ne figurent pas au Codex (simplicia simplicibus), voire de la graisse de blaireau mélangée d'alcide (acide). V. *Blaireau*, au n° XIV du Folk-Lore.

Le premier Mars.

Saint Aubin, prime de Mars,
Si j'te trouve dans mon pré, gare !
J'te tuerai pas,
Mais j't'en foutrai tant qu't'en mourras !

Le premier Mars, fête de Saint-Aubin, est, paraît-il, le jour le plus propice aux sorciers, aux faiseurs de tours et aux jeteurs de sorts.

C'est ce jour-là, notamment, que le sorcier ou jeteur de sorts, le traîneur de guenille, comme on l'appelle encore, détourne à son profit le beurre de son voisin.

A cet effet, aussitôt minuit sonné, le traîneur de

guenille part, avec en poche un vieux linge quelconque, qu'il déploie seulement à la porte de l'étable de l'un de ses voisins, qu'il a avisée d'avance ; et gare ! si l'on n'a pas eu soin de parer à son action en jetant du sel à la porte de l'étable !

Il traîne sa guenille sur la terre depuis cette porte jusqu'à la porte de sa propre étable, en ayant soin de passer sur les pâturages et près de l'abreuvoir du voisin et en récitant certaines paroles sacramentelles.

Si cette opération est bien accomplie et si elle n'est pas neutralisée par le sel, pendant l'année entière, le beurre du voisin passera dans la baratte du traîneur de guenille. Celui-ci est très redouté dans la campagne et c'est à lui qu'on s'adresse dans le quatrain ci-dessus, dont la doucuer, certes, ne fait pas le plus bel ornement.

Et, pour neutraliser l'action du jeteur de sort, quelques fermiers vont encore, le soir du dernier jour de février, à l'heure du crépuscule, jeter quelques poignées de sel à la porte de leurs étables, sur leurs pâturages et dans l'abreuvoir de la ferme.

C'est aussi Saint-Aubin qui, le premier mars, condescend à prédire la destinée au beau sexe.

Ce jour-là, en effet, la jeune fille en âge de se marier s'en va au dernier coup de minuit dans le carrefour le plus voisin de sa demeure, où elle se met à genoux, en disant :

Bonjour, Mars !
J'te salue, Mars !
Fais-moi voir dans mon dormant
C'que j'deviendrai en mon vivant.

Puis elle se recouche et, dans son premier sommeil, elle voit en rêve l'époux que le destin lui réserve.

C'est, paraît-il, infaillible.

Quincé.

Meute. — Rien n'est plus facile que d'arrêter une meute en pleine chasse et de lui faire perdre la trace du gibier. Les braconniers s'y emploient souvent pour se venger des gardes-chasses et de leurs patrons. S'ils voient passer non loin d'eux un cerf poursuivi, ils tirent vivement de leurs sabots quelques brins de la paille qui leur sert de chaussons et les sèment en travers de la piste. Dès que la meute arrive à ce faible et imperceptible obstacle, elle s'arrête aussitôt, désorientée : les chiens ont perdu le flair et la chasse est manquée. C'est l'effet du protoxyde de gendarmium.

Meneux de loups. — V. Gloss.

Nippe (Traîner la nippe). — Z. 146.

Sorciers (La nuit). — « Ah ! malheureux que nous sommes, sitôt que mon sieur le soleil a mis sa coëffe de lit, le monde n'est plus à nous et les méchants s'en emparent.

« Au coin du bois de là-loin, on aperçoit une bonne *femme trépassée* qui file sa quenouille en chantant ; auprès du ruisseau d'en bas, ce sont les *lavandières* qui font la buée des linceuls ; un *lutin* fait dévirer votre chapeau ; un autre se déguise en racine pour vous happer la patte, et vous allez à dix pas vous asseoir sur le menton... un *garou* vous saute sur le dos ; ou vous êtes arrêté en chemin par une grande *bique blanche* qui vous croise, marchant sans toucher terre... : maint *trépassé* soulève sa pierre tombale et sautille par les champs sous forme d'une boule de feu... ; d'autres fois, le bon pèlerin, bien effrayé et chantant à tue-tête pour se réconforter, rencontre... un beau petit *cheval* tout sellé et bridé et si mignon qu'il semble demander caresses... (Malheur au pèlerin, s'il l'enfourche...) l'animal jette le feu par les naseaux, se cabre, lance une double pétarade et se met à détaler parmi les airs, comme un diable qu'il est. Le bonhomme, épouvanté, s'accroche au toupet, aux crins, à la housse, à la queue, partout. Et il est entraîné par les bois, les épines, les mares, les ravins ; laissant ici sa houppelande, là ses chausses, là son cher cuir... et par la fin déboule en quelque friche, éreinté, hors d'haleine, évanoui, le nez dans le mitan d'une bouze de vache. Et, le lendemain matin, quelque maligne bergerette le réveillera d'un coup de houssine, en lui criant : Ah ! pouah ! le friandeau ! » (*Hist. du vx tps*, p. 323-4-5.)

— Paraît qu'y a encore des sorciers. — Une fermière avait retiré peu de beurre de sa baratte. Elle dit à sa voisine : Je ne sais pas ce qu'ont mes vaches, mais j'ai beau baratter, je ne fais pas de beurre. C'est un vrai sort. Mais sois tranquille, va, un autre l'a fait, mon beurre (d'où tristesse et soupçons). Mais, l'an prochain, je ferai attention, la veille du 1er mai.

La veille du 1er mai, dans la nuit, le sorcier va effeuiller les mêliers (néfliers) dans les haies des champs où les bêtes vont au pacage, afin d'attirer chez lui le beurre du propriétaire de ces vaches. — Il paraît que les mêliers en meurent souvent : sans doute, ceux qui ont le mieux contribué à l'effet du sort.

— Dans la soirée du 30 avril, avant « soulcouché », un propriétaire qui se « défie » vient dans son champ, sème aux quatre coins une bonne poignée de sel, puis, avant que les bêtes rentrent à l'étable, il met devant le seuil de celle-ci une forte poignée de sel qu'il recouvre de terre. — Autrefois ceci se faisait dans toutes les fermes. On dit (et c'est certain) que cela se fait encore dans quelques-unes chaque année, mais en cachette.

— Au Longeron, l'oxalide corniculée, que l'on appelle : herbe alleluia, passe pour garantir des sorciers.

— V. aussi Gloss.

Sourciers. — Beaucoup de personnes croient encore aux *sourciers*, ou aux *devins*, comme on les appelle au Longeron. (Synon. de *Sorciers*.)

Il y a des familles de sourciers. La plupart des mégeilleurs passent pour sorciers...

Le pouvoir des sorciers et de tous ceux qu'on soupçonne de jeter des sorts est attribué à ce qu'ils ont de mauvais livres. C'est l'accusation que l'on entend toujours répéter par les ignorants contre ceux qu'ils soupçonnent de faire *du magie*, de la *physique*.

Pour se préserver de leurs maléfices, il faut, si on les rencontre, fermer le poing en mettant le pouce à l'intérieur.

Il convient encore de planter autour des maisons de l'*Herbe aux sourciers*, de répandre du sel dans les étables, d'avoir des ustensiles de bois de *mêlier*. (V. 1er Mai, — Vol du Beurre.)

Les sourciers sont plus ou moins puissants et le plus habile peut conjurer les maléfices d'un autre. D'ailleurs, leurs pouvoirs sont très variés et très redoutables. Il en est qui donnent des rats.

Une fermière de Saint-Augustin m'a raconté très sérieusement que, du fait de deux étrangers qu'elle avait logés chez elle, elle avait vu sa maison envahie par une légion de rats. Il y en avait dans les chambres, dans l'escalier, dans le grenier et rien que des rats blancs !... Le lendemain matin, ils avaient disparu.

Tout Montjean a connu le père H., du Mesnil, un vieux mendiant qui passait pour donner des *pouces* (poux). Pendant plus de cinquante ans, accompagné de sa moitié, vieille fée aussi sorcière que lui, il a parcouru la région, et pas une fermière n'aurait osé leur refuser le *calot'* ou le sou qu'ils réclamaient comme un tribut. Ils déclaraient

eux-mêmes qu'à cinq lieues à la ronde toutes les cheminées fumaient pour eux.

Certains sourciers font voir bleu : ils font surgir dans les maisons ou sur les chemins des apparitions fantastiques ou terrifiantes ; ou encore ils bousculent tous les meubles sans y toucher et leur font exécuter une infernale sarabande.

D'autres encore, par la seule puissance de leur volonté, sont capables d'arrêter net l'attelage le plus robuste, sans qu'il puisse ni avancer ni reculer, et la charrette ne bougera que lorsqu'ils daigneront le permettre. Pour parer à ce danger, les paysans du Longeron avaient, autrefois, la précaution de n'atteler leurs bœufs qu'avec une *tratoire de mêlier*. A Mj., il y a une quinzaine d'années, la rumeur publique voulait que la mésaventure relatée plus haut fût arrivée à maint charretier, en pleine route du Mesnil, aux environs de certaines maisons où nichait une sorcière redoutable. Si elle vit encore, je ne conseillerais pas aux automobilistes de se risquer dans ces parages, les pannes y seraient inévitables.

Mais de quels méfaits les sourciers ne sont-ils pas atteints et convaincus? Ils suggèrent des passions terribles à des individus, l'ivrognerie, par exemple ; ils leur donnent des maladies de langueur qui les font *maufiner* ; ils font *foléier* des familles entières, qui accomplissent les actes les plus extravagants (le cas vient de se produire au Longeron : hystérie collective d'une famille — et des bonnes langues de tout le pays) ; ils empêchent le pain de cuire ; ils font danser les poules sur la queue? Que sais-je encore !

Mais, surtout, les sorciers volent le beurre (V. Vol du beurre, ci-dessus). Aussi les fermiers n'aiment pas qu'un étranger pénètre dans leurs étables, ni qu'il rôde dans leurs pâturages et qu'il s'approche de leurs bestiaux. J'ai connu des paysans qui faisaient faire à leurs vaches de longs détours pour ne pas passer au voisinage de la maison d'un sourcier reconnu !

Du sabbat des sourciers il n'est plus guère question, mais la légende prétend que le carrefour des *Halmondières*, au Mesnil, était le lieu ordinaire de leurs réunions. Le nom de *Sourciers* en est même resté aux Mesnillons, qui ne s'en montrent pas autrement flattés.

Elle raconte, cette légende, qu'un petit tailleur du Mesnil, très envieux de sa nature et dont le dos était orné d'une bosse énorme, s'avisa, une nuit du 1er mai, de se rendre à ce carrefour des Halmondières, que chacun fuyait avec épouvante. Caché derrière un buisson, il observait depuis longtemps déjà les ébats des sorciers et des sorcières, quand, à son grand émoi, il fut découvert.

On s'empara de lui, on le traîna au milieu du carrefour et, plus mort que vif, il dut, tout le reste de la nuit, prendre part à la danse infernale. On ne le relâcha qu'au petit jour et, rompu, vanné, il put rentrer et se mettre au lit. Mais, au réveil, quelles ne furent pas sa surprise et sa joie : les sorciers, qui se trouvaient, paraît-il, de bonne humeur, lui avaient enlevé sa bosse !

L'histoire fit du bruit, comme de raison. Aussi, l'année suivante, à la même date, un maçon qu'on appelait *Le Bombé*, parce que son thorax rappelait la forme d'un chaudron, crut bon de se rendre, lui aussi, au carrefour. Malheureusement, les sorciers prirent mal la chose ; ils se saisirent de l'indiscret, le rouèrent de coups et lui collèrent dans le dos la bosse du tailleur. Le Bombé s'en revint bossu par devant et bossu par derrière.

Je tiens cette véridique histoire de mon père, qui fut lui-même longtemps un Mesnillon d'adoption.

Sorciers. — 13 mai 1508. — Procès criminel contre Mathurin Gruau, sorcier. — Il nie toute accusation dans le premier interrogatoire ; dans le second, au contraire, il se confesse sorcier et raconte son initiation par la femme Chassebœuf : elle alla quérir une boueste de oignemens noir en une chambre de la maison où ilz estoient et fist despouiller ledit prisonnier en chemise, et, après ce qu'il fut despouillié, ladite Chassebœuf se defferma sa robbe et se gressa soubz les esselles en l'estomac et fist gresser ledit prisonnier en la sorte qu'elle se gressa, prindrent chascun ung ballay, firent trois tours soubz le tuau de la cheminée et après... laissèrent lesdits ballaiz et allèrent en vent et tourment par le tuau d'icelle à travers hays et bussons, tellement qu'il y avait si très grand bruit de vent par où ilz passoient qu'il sembloit que le vent en emportast haye et busson. » (*Inv. Arch.*, G, t. I, 84, 2.)

Sort. — Pour conjurer un sort. — V. Z. 151.

Sortilège. — J'avais acheté ma petite jument pour remplacer mon petit pôney, vous savez. J'étais à Angers, elle était attelée et elle y est restée pendant près de quatre heures, le temps que j'aille faire quelques courses et lui acheter un collier. Au moment de partir, malgré plusieurs bons coups de fouet, impossible de la faire démarrer. — Pourvu, me dis-je, qu'il n'arrive pas ce qui est arrivé à M. de... — « Qu'est-il donc arrivé à M. de...? » — « Un jour, il s'était arrêté avec son équipage à deux chevaux à..., route de Paris (près d'Angers). Il y avait bien du monde à regarder ses beaux chevaux. I, monte dans sa voiture et veut partir. Impossible, les deux chevaux ne bougent pas. Alors, il descend ; il avait compris. — — « Il y a un hongreur ici, dit-il, où est-il? » — « Y a un tel. » — Il le fait approcher. — « Si tout de suite, dit-il, vous ne défaites pas ce que vous avez fait, vous saurez ce que ça vous vaudra. » — Et il remonte en voiture. Les chevaux partent. Heureux qu'il connaissait ça !

Supplément

Sorciers. — On n'a rien à craindre des maléfices d'un sorcier que l'on rencontre si l'on a soin de fermer le poing en repliant le pouce en dedans De la sorte, on ne saurait être « ensavaté ». (Lg.)

XVI

Temps

Première série

Baratte. — **Boisseau.** — V. Pâques-fleuries, au no III du Folk-Lore, et 2e série.

Bousiner. — V. Gloss.

Brouillard. — Quand les coqs chantent le soir, c'est signe de bérouée (brouillard) pour le lendemain matin. — Quand ils chantent alors que le temps est couvert, c'est pour *enlever* le temps (l'éclaircir).

Cenelles. — Lorsqu'il y a beaucoup de cenelles sur les haies, c'est le présage d'un hiver long et rude.

Chandelle de résine. — Quand une chandelle de résine, en brûlant, crache et bave beaucoup, c'est signe de pluie.

Crâ. Soutre (Nimbus à l'horizon). — Quand le soleil se couche dans un *soutre*, ou *crâ*, c'est signe de pluie pour le lendemain. (Mj., Lg.)

Crues. — Lorsque des bandes de mouettes viennent s'abattre sur les terres des vallées de la Loire, c'est signe de crue. — Il en est de même quand les poissons *boutent* dans les *chantiers*, c.-à-d. viennent heurter de la tête contre les rives.

— Lorsque le flot de la crue arrive, l'*eau est ronde*, c.-à-d. qu'elle paraît plus élevée au milieu du lit du fleuve que sur les bords. Est-ce une simple illusion d'optique? Je ne puis le dire ; en tout cas, elle est frappante.

— Au plus fort de la crue, le fleuve se couvre de *bouchons* d'écume. Lorsque ces gros flocons cessent de passer, c'est que l'eau va rester *étau* (étale) : elle ne montera plus guère, ou, du moins, la crue sera lente.

— Si, par un temps calme, on voit l'écorce des arbres qui baignent dans l'eau *se remouiller*, c.-à-d. s'imbiber à plusieurs pouces au-dessus du niveau de l'eau, c'est que la baisse va commencer.

— La Loire revient toujours chercher ses glaces ; autrement dit, elle ne tarde guère à remonter jusqu'au niveau où ses eaux ont gelé.

— Une crue de Vienne est une potée d'eau renversée, dit le proverbe.

Darasser, darainer. — Quand les poules darassent, ou darainent, c'est signe de grand vent. (Lg.)

Dégel. — Si, après une forte gelée, le dégel se produit sans que les vitres, les meubles et les murs se *remouillent*, c.-à-d. se recouvrent d'une buée de vapeurs condensées, c'est un mauvais dégel : la gelée ne tardera pas à reprendre.

Dorante (nue). — Signe de pluie. V. Gloss.

Feu. — V. nº III du Folk-Lore.

Galerne. — Quand le temps, en hiver, est rouge dans la galerne au coucher du soleil, c'est signe de temps dur. (Lg.)

Givre. — Lorsqu'il y a beaucoup de givre, il y aura beaucoup de fruits l'année suivante. (Tlm.)

Haricots. — Il faut semer les *pois de mai* dans la matinée ; quand on les sème la *ressiée*, ils lèvent *borgnes*, c.-à-d. avec les cotylédons seulement, mais sans *œil* capable de donner une tige et des feuilles.

— A noter encore le proverbe :

« Sème en avril et moi en mai,
« J'en arai aussitout comm' té. »

Mars. — Les quatre premiers jours de mars désignent les quatre saisons de l'année. (Pellouailles.) — C.-à-d. que le temps qu'il fait ces quatre jours-là indique celui qu'il fera pendant chaque saison. Cela rappelle les *Ajets*.

Mercredi des Cendres. — Quand le soleil paraît ce jour-là, il paraît tous les jours du Carême.

Mouiller (Pleuvoir).

« Quand il mouille à la saint Georges,
« Il n'y a ni cerises, ni cormes. »

— Quand il mouille le jour de la Sainte-Croix (3 mai), il n'y a pas de poires. — V. aussi Gloss.

Navarre (Ousée de). — V. Gloss.

Navine (Navets). — Lorsque, le jour de l'Angevine, le vent agite les feuilles des navets, la récolte de navine sera bonne. (Lg.)

Noël. — Quand le soulail raye au pied des poumiers le matin de Noël, c'est signe qu'il y ara des poumes àla récolte suivante. (Lg.)

Nuée. — D'Orance, ou Laurence, Dorante, d'Orante, — de Navarre. — Buée de Nantes. — Cloche d'eau. — V. Gloss. et 2ᵉ série.

Orage. — Là où un premier orage a passé, tous les orages passent le reste de l'année.

Papillons. — Les vols de papillons blancs annoncent le beau temps ; ceux des papillons gris, un temps pluvieux. (Lg.)

Pâques-fleuries. — V. au nº III du F.-Lore.

Pluie. — V. Nue-Dorante, Soutre, au Gloss., et ce dernier mot, ci-dessus, à *Crâ*.

— Quand les poules se foudrent (se baignent dans la poussière), c'est signe de *pieue*. (Lg.)

— Quand les grolles croassent le matin, également. V. *Couasser*.

— Et encore quand le soleil a des *jambes* le soir. (Mj. et Lg.)

Ponhut' (Rainette). — Quand les ponhuts chantent, il fait bon aller à la pêche. (Grez-Neuville.)

Quatre-temps. — Le temps qu'il fait dans la semaine où tombent les Quatre-temps se continue pendant tout le trimestre. (Lg.)

Rainette. — Quand la rainette monte sur les arbres pour chanter, c'est signe de beau temps ; quand elle chante à terre, c'est signe de pluie. (Lg.)

Rameaux. — « Le jour des Rameaux, là où le vent est situé, il restera les trois quarts de l'année. Il est dans le Pot au beurre, — il y aura du fourrage, donc, du lait, etc.

Sainte-Catherine. — Quand il ne gèle pas dans la nuit de sainte Catherine, les choux ne gèlent pas de l'hiver. (Pell.)

Soulère. — Quand, en hiver, la *soulère* est rougeâtre ou d'un jaune orangé avant le lever du soleil, c'est signe d'eau. (Lg.)

Soutre. — V. *Crâ*, ci-dessus, et Gloss.

Taureau de Beausse. — Le vent de mer, ou du S.-W., dont les mugissements, venant de la direction de Beausse, annoncent un radoucissement de la température. Ex. : J'allons avoir le déjouc ; velà le taureau de Beausse qui breuye.

Temps. — Quand le merle chante, c'est signe de beau temps. (Lg.) — Quand la *traie* chante en se cachant, c'est signe de mauvais temps, de giboulées ; — Quand elle monte en haut pour chanter, c'est signe de beau temps. (Lg.)

— Fort temps. — Quand les chiens, surtout les jeunes, se montrent très turbulents, c'est signe de fort temps (tempête). (Lg.) — V. Gloss, *Temps*.

Toussaint. — V. Gloss.

Vendredi. — Le vendredi est le plus beau ou le plus vilain jour de la semaine. — Le dimanche ressemble au vendredi.

Vent. — Quand les grolles crient dans l'après-midi, c'est qu'elles appellent le vent et il soufflera le lendemain du côté où elles ont le bec tourné.

— Un martin-pêcheur empaillé et suspendu par une ficelle au plafond d'une maison se tourne toujours le bec du côté d'où souffle le vent. C'est une girouette en chambre dont je recommande l'usage aux météorologistes.

— Quand les poules *drainant* (caquettent), c'est signe de grand vent.

— Il en est de même quand le feu *tire la langue*, c'est-à-dire quand des jets de gaz enflammés sortent des tisons en soufflant.

— Quand le vent est sous la *galerne*, les aspics

courent aux champs ; mais, quand il est sous l'*erne*, les aspics restent dans leurs trous. (Luigné. Brissac.) — V. Glossaire : *Temps*, ad finem.

Baratte. — **Boisseau**. — Z. 153. — Il paraît que, quand le vent est au N. ou à l'E. pendant la grand'messe le jour des Rameaux, c'est signe d'une année sèche et favorable au blé ; on dit alors que le vent est dans le *boisseau*. Si. au contraire, il se trouve à l'O. ou au S., l'année sera pluvieuse et favorable aux pâturages ; alors, on dit que le vent est dans la *baratte*, c.-à-d. que l'on aura beaucoup de beurre. || Entendu à Angers : « Les pêcheurs ne f'ront core ren c'te année, le vent a été haut (nord) entre les deux Evangiles (la Passior, chantée à la procession de la Cathédrale dans l'église de Notre-Dame, et la Passion chantée à la Cathédrale à la messe de 10 heures, après la procession). » Observation faite partout. — Ce vent sera le vent dominant de l'année. (By.) — (Fu.) Au Fuilet et aux environs, toutes les fois que le vent est à l'O., on dit qu'il est dans la *Fontaine*. — 1re série.

Buée de Nantes (Ec.). — Nuages pluvieux et bas, par vent d'Ouest. Angers.

Décours. — On a essayé de donner une explication de l'influence de la lune sur la végétation. Il faut reconnaître l'influence de la lumière et de l'ombre dans le développement des plantes délicates et surtout des semis, et la lune, suivant ses phases, donne des nuits claires ou obscures. (By.)

Le préjugé très répandu au sujet de l'influence de la lune sur les plantes existe, cela va sans dire, et des plus tyranniques, dans notre Anjou. La plupart des gens n'abattraient pas du bois de travail pendant le croissant de la lune, et j'ai vu maintes fois des jardiniers plus timorés que judicieux attendre religieusement la première heure du premier jour de décours pour faire la plantation ou le semis le plus pressant. Une laitue plantée en croissant est fatalement prédestinée à monter ; la chose est admise comme vérité évidente, indiscutable et prouvée... par le consentement unanime des peuples... J'ai connu des fanatiques de décours qui se refusaient à faire l'expérience pratique bien simple, qui aurait pu les éclairer, ou même à la suivre ; j'en ai rencontré d'autres qui, l'ayant suivie, ayant eu sous les yeux des résultats concluants, niaient l'évidence, s'obstinaient dans leur routine et, comme devant, ne perdaient pas une occasion d'affirmer leur foi antique et de former des néophytes avec un zèle digne d'une meilleure cause. Ces gens-là feraient des martyrs. Ils arroseraient de leur sang un chou pommé, plutôt que d'avouer qu'il n'est pas monté en graine... tellement l'entêtement est un sentiment humain et la folie une maladie répandue.

Heureusement, une superstition a souvent pour correctif une autre superstition ; un préjugé annule parfois les fâcheux effets d'un autre. C'est ainsi que, détail à noter, les fervents du décours admettent que : Le premier vendredi de croissant vaut ein décours. Grâce à ce dogme supplémentaire, ils jouissent d'une certaine latitude dans leurs opérations culturales. C'est un lacet fort ingénieusement posé à la camisole de force que se sont forgée ces pauvres lunatiques. (R. O.)

Hist. — « Et comme le prudent médecin voyant par les signes prognosticz son malade entrer en décours de mort... » (Rab., *P.*, iv, 27, 404.) — « Toutesfois, ils ne se mouvent, mais nous par le décours du bateau?.. » (*Id.*, v, 26, 537.)

Fontaine (Fu.). — V. *Baratte-Boisseau*.

Pluie. — Quand on a la peau des mains rudes, c'est signe de pluie prochaine. (Lg.)

Nuée. — La nuée d'*Orance* (ad Orientem) ou *Laurence* (qu'on peut écrire l'Orance), sans doute la même que *Dorante* (qu'on peut écrire d'Orante), est un indice de simple pluie dans la journée, si elle passe sur le soleil avant 10 ou 11 heures.

Ne pas la confondre avec la *Nuée de Navare*, qui est une sorte de cyclone avec violent orage (assez épouvantable pour que l'impression en reste assez longtemps dans le souvenir. Ex. : le cyclone de 1905 (4 juillet), lequel n'a fait qu'une légère apparition en 1906 (4 juillet). En 1900, le cyclone a fait des dégâts à la mi-février.

Nuée *dorante* et nuée d'*Orance*. Elle donne lieu au même proverbe que la nuée de Navarre et que la nuée Laurence. — V. 1re série.

Il y a aussi plusieurs locutions relatives à la pluie qui ne conviennent qu'à un lieu en particulier, comme la *Buée de Nantes*, pour Angers et les environs ; — la *Cloche d'eau* pour Ecouflant (quand on entend bien distinctement les cloches d'Epinard, c'est signe de pluie), parce que le vent amène de l'ouest des nuages pluvieux et bas, ou le son des cloches d'Epinard.

La nuée Laurence est formée d'un tas de petits nuages légers, caillebotés ou moutonnés en forme d'immense fuseau, dont la pointe est dite *Pied de vent*. — Rien de l'*ousée*.

Saint-Sauveur. — A la Saint-Sauveur, s'i vente, le blé sera char et j'les t'nons, les *bourdigaliers*. (Segré.)

N. — Trois catégories de citoyens : les bourdigaliers, les gens du bourg ; les paysans (pron. pai-sans), les gens de la campagne ; les vilotiers, — les siens (ceux) de la ville.

Temps (prévision du). — Lorsque de nombreuses traces de vipères sillonnent les routes en travers, c'est signe que l'orage approche.

Quand, après une longue sécheresse, les âchées (lombrics) sortent de terre et se roulent dans la poussière, on peut être assuré qu'il mouillera (pleuvra) avant vingt-quatre heures. (Mj.)

Vent. — Quand le vent est de la mar, il est dans le pot à la piée (puie, pluie).

Hérons. — Les hérons, quand ils remontent, ils ont l'eau dans le cul ; quand ils s'en viennent, ils voyent le soulé. — Tous ces jours, il tombait de la pluie constamment et avec abondance, et il faisait de grand vent, « eh ben, hiar, j'ai vu un héron qui s'en venait de là-haut, et je me sé dit comme ça : il fera beau temps demain ; vous voyez ben que jé m'sé point trompé. Anhui, pus de vent et un beau soulé ». (Epinard, By.) — N. Remonter, c'est se diriger vers l'amont, le N. ; il a de l'eau dans le cul, il présage de la pluie, la pluie est derrière lui. S'en revenir, c'est s'en venir de là-haut. — Redescendre, c'est se diriger vers l'aval, « dé d'bas », vers le S. — Directions prises par rapport aux cours de la Sarthe et de la Mayenne. Il voit (voé) le soulé, il semble voir, prévoit, présage le soleil, le beau temps.

Vents. — Le vent de galerne répond au zephyrus des anciens (ab occidente) ; le vent de mer au Notus (a meridie) ; le vent de soulaire à l'Eurus (ab Oriente). Voir Virgile, Enéide, ii, 416, sqq.

XVII

Proverbes (1)

Première série

Ah ! — N'y a point de *hâs* (haies) ni de *bussons* (buissons), dit-on à qqn qui use de cette exclamation.

Aide. — Ein petit d'aide fait grand bien.

Aimer. — Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.
— J'aime tout, ren ne m'aime.

Aller. — Faut ben aller comme va le temps.
— Petit à petit, on va loin.
— Les nouvelles vont ben.

Ane. — Ane de nature
Qui n'saurait lire son écriture.
— Faut ben faire l'âne pour avoir du son.

Angevine. — L'Angevine,
La fête à la navine. (Lg.)
N. — C'est à cette époque, 8 septembre, que l'on bine les navets. V. Folk-Lore.

Anoblir. — La trée n'anoblit pas le cochon (ou le gorin). Parodie du vx prov. : Le ventre anoblit.

Apprendre. — C'est apprendre aux jeunes mêles à manger des cenelles. (C.-à-d. : C'est une leçon.)

Apprenti. — Apprenti n'est pas maître.

Araignée. — Araignée du matin — chagrin ;
Araignée du soir — espoir.

Arc-en-ciel :
Arc-en-ciel du matin
Met la mare au chemin (la casse) ;
L'arc-en-ciel du soir
Est beau à voir. (Bon espoir.) — Lg.

Argent. — L'argent paye tout.

Arriver. — C'est pas le tout de se lever matin c'est le tout d'arriver à l'heure.

Ascension :
A l'Ascension,
La fille vaut le garçon.
A la Pentecoute,
Alle en vaut quatre coûte à coûte.

Atout. — Atout ! il vire de pique ! (Interj. par laquelle on marque les coups reçus dans un pugilat.)

Avaler. — Avale, Picard, c'est des fraises. (Mj.)

Avanger. — Pus qu'on se dépêche, moins qu'on avange.

Avartir. — On n'avartit point ceusses qui se brûlent. — On dit aussi : *avertit.*

Avenir. — Le temps qui est à venir n'est pas passé.

Averti. — Avarti. — Ein bon avarti en vaut deux.

Avoir. — Faut en voir, avant d'en avoir ! (par ex., de l'argent).

Bâilleux. — Ein bon bâilleux en fait bailler sept. (Lg.)

Bas (à). — A bas, couvreur, la maison tombe.

Beau. — Y a ren d'si beau
Que d'chier dans l'eau (Mj., Lg.
— C'est beau la jeunesse qui se porte au bien.
— C'est beau d'être jeune et point lassé.

Bergère. (Bergeronnette.)
Quand la bergère est sus le guéret,
C'est le moment de couvrer (faire les semailles (Lg.)

Bêtise. — Pas de bêtise dans l'eau quand on ne sait pas nager.
— La plus grande bêtise, c'est de fricasser des copeaux dans de la graisse.

Beurre. — Ce n'est pas le tout que des choux, faut du beurre avec.

Bise. — La pluie de bise
Trois jours pisse.

Blaireau. — Tousser. — Puer comme ein blaireau.

Bœufs. — On n'est pas des bœufs ! (N. Depuis qqs années, ce prov. fait florès dans toutes nos campagnes. Sans doute, ceux qui en usent veulent donner à sous-entendre qu'ils savent mieux vivre que leurs bestiaux. Mais certains lourdauds ont bien raison d'avertir de la sorte le public : à les voir, un observateur non prévenu aurait des motifs de croire exactement le contraire. — R. O.) — Je verrais là un refrain de chanson signifiant qu'on ne peut pas travailler autant que ces merveilleux serviteurs de l'homme. — A. V.

Bon. — Les bons s'en vont, les mauvais restent.
— Tout est bon quand il gèle.
— Par être trop bon, on en devient bête.

Bouée. — Petite bouée, grand frais.

Boulanger. — N'y a pus de police, tout le monde boulange.

Bourcatin. — Bourcatin,
Le diable le teint,
La chaîne au cou,
Le diable le secoue. (Lg.)

Brave. — N'y a ren de pus brave qu'un poltron échauffé.

Breuyer. — Ça me breuye dans le vent(r)e :
C'est la foire qui détrempe.

Brouillard. — Autant de brouillards en mars, autant de gelées en mai.

Brûler. — On n'avertit point ceux qui se brûlent.
— C'est les plus près du feu qui se brûlant. (Lg.)

Caille (pêcher la). — V. Gloss.

Cane. — Il est de l'*orîne* des canes, bête et méchant.

Carême. — Après le Carême, il n'est pus temps de se mettre marchand.

Carreau :
— Carreau ! (Aux cartes.)
Les pus rouges sont les pus beaux.
— Qui garde carreau n'est jamais capot.

Casser. — A force de tirer, la corde casse.

Causer seul. — C'est les gens de grand esprit qui causent tout seuls. (Lg.)

Cendre. — Il faut manger six boisseaux de cendre pour aller en paradis.
— A Montjean, sept ; au Longeron, un seul suffit.
N. — Le Lg., apparemment, n'est peuplé que de justes.

(1) Voir : *Proverbes et Dictons rimés de l'Anjou*, recueillis et mis en ordre par Aimé de Soland. Angers, Lainé frères, 1858, in-12, VIII-188 pages.

Chance. — La chance est en l'ar, a tombe sus les coquins.

Chandeleur. — Quand la Chandeleur est claire,
L'hiver est par derrière ;
Claire ou non,
Y en a toujours en *réveston*.

— Quand il pieut sus la chandelle,
Il pieut sus la javelle. (Pell.)

— Quand la Chandeleur est trouble,
L'hiver redouble ;
Et quand elle est claire
Le froid est par derrière :
Claire ou non,
Y a toujours ein *transon*. (*Id.*)

— Chandeleur, chandelier,
Deuxième jour de février.

— Quand il mouille sus la chandelle,
Il mouille sus la javelle. (Tiercé.)

Changement de fricot met en appétit.

Chantre. — Des gosiers de chantre, ça ne prend point l'eau. — N. Une plaisanterie courante consiste à dire que, pour faire une bonne paire de souliers, il faut mettre comme semelles des langues de femmes, qui sont inusables, et, comme empeignes, des gosiers de chantres, pour la raison ci-dessus énoncée.

Chemin. — Le chemin est de la messe.

Chêne. — C'est où que le chêne tombe qu'il laisse le pus de coupeaux.

Chétif. — N'y a si chétif fagot qui ne trouve sa *rorte*. (Prononcez : ch'ti.)

— N'y a si chétif busson qui ne fasse abri.

— C'est chétif avec vauren. (Cf. Tient-main, Margol, Lundi.)

Chevilles. — Autant de trous, autant de chevilles. (Se dit d'un raisonneur qui a réponse à tout.)

Chèvre. — Où la chèvre est attachée, il faut qu'a broute.

Chez. — Ein petit chez soi vaut mieux qu'ein grand chez les autres.

Chien. — Pendant que le chien chie, le loup gangne le bois.

— On ne mène point les chiens à la chasse à coups de bâton.

— Ne faut pas tuer son chien pour eine mauvaise année.

— La viande de chien, c'est lourd.

— Quand on veut faire neyer son chien, on dit qu'il est enragé.

Chieux. — Il vaut mieux regarder un chieux (scieur) qu'un bûcheron, les copeaux ne volent pas si loin.

Choisit. — Qui choisit se trompe.

Choux. — V. Beurre, ci-dessus.

Cloche. — Qui n'entend qu'eine cloche n'entend qu'ein son.

Cochon. — Encore ein cochon de pendu. (Se dit irrévérencieusement du sonneur de cloches, à midi sonnant.)

Cœur. — Cœur qui soupire
N'a pas tout ce qu'il désire.

— Ce qui est fade à la bouche est doux au cœur.

— Cœur. — Les plus malades en meurent.

Commencement. — Y a commencement partout.

Commencer. — N'a pas fait (ou fini) qui commence.

Communauté. — L'âne de communauté
Est toujours mal bâté.

Compter. — Faut jamais compter les œufs au cul de la poule.

— Le bouc mange le blé les oueilles comptées.

N. — Ce vx prov. témoigne que la superstition du nombre caché a dû exister autrefois au Longeron. Toutefois, elle semble avoir disparu. — Pratique superstitieuse qui consiste à dissimuler le nombre exact des bêtes d'un troupeau, des *bouillots* d'un rucher, etc., pour les préserver des maléfices ou des voleurs. — C'est la méfiance de l'avare : « Comment ! j'ai assez de bien ? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là. » (MOLIÈRE, *L'Avare*, I, 5.) Citat. de JAUBERT. — Cf. le roi David puni pour avoir, par orgueil, fait le dénombrement de ses sujets.

Connaître. — C'est pas au fût qu'on connaît le vin.

Conte. — C'est des contes
A Robart mon oncle.

Content. — C'est pas les pus battus qui sont les pus contents.

Corde. — Faut jamais parler de cordes dans la maison d'un pendu.

Cordonniers. — C'est toujours les cordonniers qui sont les pus mal chaussés.

Coucou. — Il a eine chance de... coucou. — Par atténuation.

Coup. — Le troisième coup fait feu.

— N'faut qu'ein coup pour tuer ein loup.

Courage. — Prenons courage, la peine nous veint.

Couteau. — Perd couteau, perd morceau.

Coutiâ (Couteau). — Qui perd son coutiâ
Perd son morciâ. (Lg.)

Couvrâilles.
— A la Saint-Denis,
Couvrâilles par tous pays
— A la Saint-Lucas,
Bonhomme, *touche* à grands pas ;
— A la Saint-Simon,
Bonhomme, serre ton aduillon. (Lg.)

Couvreur. — A bas, couvreur, la maison tombe.

Cramâillère (Branler la). — V. Gloss.

Croire. — Défunt je crayais
N'était qu'un niais.

Cruche. — Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin le cul illy reste.

Crue. — Eine crue de Vienne, c'est eine potée d'eau renvarsée.

Défendu. — Tout ce qui est fendu n'est pas défendu.

— Ça illi est défendu comme le Pater aux ânes.

Demain. — Y a ein demain.

— Demain est ein sot.

Demande. — Queune demande, Monsieur le Curé !

— A sotte demande, point de réponse.

Désirer. — Mort désirée,
Longue durée.

Deux. — Pour se marier, faut être deux.

— Faut être deux pour faire un marché.

Devant. — La première fois va devant.

Diable. — Vaut mieux tuer le diable que le diable vous tue.
— C'est pas aisé de peigner un diable qu'a point de cheveux.

Dieu. — Vaut mieux parler au bon Dieu qu'à ses saints.

Difficile. — C'est toujours les pus sales qui sont les pus difficiles.

Donner. — La pus belle fille du monde ne sarait donner que ce qu'alle a.
— Donne-m'en, je t'en donnerai.

Douce. — Tout « à la douce », comme les marchands de sardines.

Durée. — Temps pommelé et fille fardée,
Ça n'a pas longue durée. (V. *Désirer*.)

Durer. — Faut ben durer (endurer) ce qu'on ne sarait empêcher.
— Ça ne durera pas, Colas ; manger deux œufs, n'avoir qu'eine poule.

Eglise. — On ne connait point le monde à la porte de l'église.

Elever. — N'y a point de bête si difficile à élever que le chrétien.

Embarrassé. — N'y a que le joueur d'embarrassé.

Emblayures. — V. Couvrâilles.

En aller (s'). — On ne s'en va pas sus eine jambe. (Se dit après avoir bu *un* verre de vin.)

Encôre. — Encore, c'est un mot de reproche.
— Encore eine fois : je vas te douner mon couteau ! (V. Couteau, au F.-Lore, Croyances.)

Enfants. — Petits enfants, petites peines.
ou Petits enfants, petits tourments ;
Grands enfants, grands tourments.
— Ne faut ren faire devant les enfants.

Ennuyant :
Le vent, la pluie et les parents
Après trois jours sont ennnuyants.

Entendre. — Qui mal entend mal répond.
— Qui mal entend mal rapporte.

Errière (Arrière). — Ceux qui sont en errière gagnent tous les sept ans. — Long.

Esprit. — N'y a que les sots qui n'ont point d'esprit.

Etre. — On ne peut pas être et avoir été.

Fade (Amer). — Ce qui est fade à la bouche est doux au cœur.

Faim. — La faim fait tout faire.

Fait. — A donner son fait on perd ses rentes.

Fanfois (François). — *Buffe* le feu, Fanfois. — Mais, mon père, pas de feu pas de bois ! — Buffe tout de même. (Mj.)
— Fouffe le feu, Fanfois ! Papa le dit, maman le veut. Fouffe. (Lg.)

Fatiquer. — Quand tout travaille, ren ne fatique.

Faute. — J'aime mieux ine faute qu'ein beau joueur.

Femme. — Les femmes, c'est pas du monde.
— Femme couchée et bois debout, on ne sait pas ce que ça peut porter. — Ou : Bois debout et femme couchée, ça n'a jamais trouvé son faix.

Fête. — N'y a pas de fête sans octave. (Lg.)

Feu. — N'y a que les méchants qui savent ben faire le feu.
— Qui a besoin de feu en charche.

Feuves. — Sème les feuves quand tu voudras,
Ein mois après tu les reverras.

Février. — Vaut mieux voir un loup enragé
Qu'un homme en chemise en février.
— En février — Bonhomme, fais ton cuvier. V. Supplément.

Filer. — Tout gars qui file,
Toute fille qui suble,
Toute poule qui chante le jau
Sont bons à jeter à l'eau.
Ou : Mettent le malheur dans l'aireau.

Fin. — N'y a que la fin de triste.

Finir. — N'a pas fini qui commence.

Foi. — N'y a que la foi qui sauve.

Fois. — N'y a que la première fois de chère.
— Eine fois passe, deux fois lasse, trois fois casse.
— La première fois va devant. (Mj., Lg.)

Force. — Contre la force, pas de résistance. — La force, ç'appartient aux bêtes. (Mj., Lg., Tis.)

Fous. — On envoie toujours les pus fous aux preunes.
— Faut jamais mettre les pus fous au défi.

Galant. — Quand eine fille est mariée, a trouve toujours des galants.
— Les galants des noces, le vent les emporte (Lg.)

Galarne. — Avoir ein œil de bise et l'autre en galarne (loucher).
— Il mangerait ben galarne et tout ce qui en reveint.

Gale (Lg.). — Quand on a la gale, on la gratte ;
Quand on ne l'a pas, on l'attrape.

Gangner. — Pour savoir gangner, faut savoir pardre.

Gars (bon) (Mj., Lg.) :
Il est bon gars quand il dort ;
Mais son réveil lui fait tort.

Geouriflée. Giroflée. (Langage des fleurs.) — Geouriflée, je te foule aux pieds. (Lg.)

Gorins. — Les gorins n'engraissent pas d'eau claire.
— La trée n'anoblit pas le gorin.

Guerre. — La guerre est ben grande où il ne reste ren.

Haricots. — Sèmes-en en avril et moi en mai,
J'en arai aussitout comme té.

Haut. — Y a des hauts et des bas.

Herbe. — La mauvaise herbe veint toujours ben.

Heureux. — Heureux qui échappe, malheureux qui est pris, — ou *Hureux*.

Hiver. — A la saint Pou,
L'hiver se casse le cou,
Ou a se le renoue
A trois nouds. (Lg.)

N. — La saint Pou doit être la saint Paul, le 25 janvier, et cela veut dire : A la saint Paul (?), l'hiver prend fin, ou bien il reprend avec plus de force. Il se casse le cou ou a (elle) se le renoue à trois nœuds.

Huge. — Belle huge n'est pas pain.

Ieun. — Ieun ; autant comme un cochon peut en compter.



Impossible. — N'y a ren d'impossible à l'homme; ce qu'y n'peut pas faire, il le laisse.

Innocents. — Aux innocents les mains pleines.

Jamais. — Jamais, c'est longtemps !

Jartier. — Mon jartier est tombé, mon galant pense à moi.

Jeunesse. — V. *Beau*.

Joueur. — N'y a que le joueur d'embarrassé.

Jours. — Y a pus de jours que de semaines.

Juste. — A peu près n'est pas juste.
— N'y a que les justes qui vont au paradis.
— Juste et carré comme la goule d'un four.
— Juste, Auguste !

Langue. — Avec eine langue, on va à Rome, ou : partout.

Lelà. — Oh lelà ! la tête et les bras,
Et le reste du corps est bon à jeter dehors.

Lever (se). — V. Arriver.
— Faudra se lever matin
Pour biger le cul à Martin ;
A la haute heure y ara la presse.
(On illi bisera avec les *quesses*. V. ce mot, plus bas.)

Lieue. — Eine lieue de fait ! (Se dit lorsque quelqu'un laisse tomber sa canne.)

Lilas. — Lilas, je te fous-là.
— Lilas, ma mie est là.
(Langage des fleurs. Lg.)

Lin. — Lin de mars, crais ou ne crais pas,
En mai tu fleuriras.

Longtemps. — Jamais, c'est longtemps !
— On est pu longtemps couché que debout.

Lourd. — N'y a ren de si lourd que la viande de chien.

L'quière. — V. Gloss.

Lundi. — Qui a fait Lundi a fait Mardi. (Qui a fait l'un a fait l'autre. — Jeu de mots. — Syn. *Tient-main*, *Margot*, *Chétif*.)

Maçon. — C'est au pied du mur qu'on connaît le maçon.

Madame. — Appeler une jeune fille : Madame, c'est la retarder de sept ans.

Mai. — V. *Mars*.

Maigre. — Ein bon coq, c'est toujours maigre.

Mal. — Chacun sent son mal.
— Le mal de l'un ne guérit point celui de l'autre.
— Où est le mal ? A l'hôpital.

Mal de dents. — C'est ein mal qui n'est point plaint.

Maldringue. — Quand la maldringue est sur les poules, le diable les ferait pas pondre.

Malheur. — Le malheur des uns fait le bonheur des autres.
— Tote fille qui suble,
Tote poule qui chante le jau
Porte malheur dans l'aireau. (Lg.)

Malin. — C'est les pus malins qui attrapent les autres.

Manche. — Entre marchands de balais, on ne regarde pas à ein manche.

Manger. — Mange toujours, tu ne sais pas qui te mangera.

Marchandise. — On a de la marchandise pour son argent.

Marché. — Vaut mieux bon marché que boune marchandise.
— Pour faire ein marché, faut être deux.
— Y a dans les marchés ce que n'on illy met.

Marcit (merci). — Les grands marcit, les chiens en crèvent. (Mj.)

Marde. — La marde trop mâchée n'est pas bonne.

Mardi. — V. Lundi.

Margot. — Pierrot vaut ben Margot. V. Lundi, ci-dessus.

Marichal. — Avant de changer de marichal, faut payer les vieux fers.

Marier. — Pour se marier, faut être deux.

Mariés. — Y en a pus de mariés que de contents.

Mars :
Quand on sort les couettes en mars,
A se regroussissent des trois quarts.
Mais, en mai,
A n'se r'groussissent que de moitié.
— En mars, on *coudre* ;
En avril, on sommeille ;
Mais, en mai,
Je dormirai malgré té.
— Quand les arbres fleurissent en mars,
Le fruit est rare.
— Quand les grenouilles chantent en mars, a se taisent en avril.
— Le mois de mars
Emporte les trinards. (La Jumellière.)

N. — Trinard, pour Traînard, celui qui est atteint d'une maladie de langueur. V. au Gloss *Triner*, *Entraînassé*.
— A la mi-mars,
Le cocu dans les épinards ;
A Notre-Dame de Salut (25 mars),
Il est venu ou ben pardu.

N. — Je n'ai pu savoir si, par : *cocu*, il faut entendre le pissenlit ou le coucou (primevère), ou le coucou (oiseau). Je crois cependant que c'est de ce dernier qu'il s'agit, à condition d'admettre que Epinards signifie : fourré d'épines. (R. O.)
— **Mars** le grand,
Le pire de l'an. (Lg.)
— Pour que le mois de mars séje (soit) bon, faut qu'il sèche ses foussés, qu'il les *remplie* et qu'il les rende comme il les a pris. (Lg.)
V. Folk-Lore. Croyances.

Mauvais. — Les bons s'en vont, les mauvais restent.
— La mauvaise harbe pousse toujours ben.

Mémoire. — Quand on n'a point de mémoire, faut avoir des jambes. (Quand, par ex., on a oublié chez soi qq. objet, il faut retourner le chercher.)

Ménage. — Tout sert dans le ménage, jusqu'au pain et au beurre.

Messe. — On ne connaît pas le monde à la porte de la messe.

Mesure. — En trop et en point, n'y a point de mesure.

Mesurer. — On mesure les autres à son boisseau (à son aune).

Métier. — N'y a point de sot métier, n'y a que du sot monde.

Midi. — Midi, point de soupe !

Mi-Mars. — A la mi-mars,
Le jour et la nuit sont égars.
(Egaux. — Saint-Aubin et Mj.)

Misère. — Que la misère a de monde et que le monde a de misère.
— Douze métiers, trieze misères.

Mode (manière). — Chacun embrasse sa femme à sa mode. (Lg.)

Moine. — Rivière de Cholet.
— A Clisson,
La Moine perd son nom.

Moitié. — Les terres à moitié sont bonnes.

Monde. — V. Messe.
— Les femmes, c'est pas du monde. (Oh !)
— Le monde sont ben méchants.
— La vie du monde est ben sabotée.

Moquer. — Faut jamais se moquer des mal chaussés.

Mordre. — Ça me mord au cul (épreuntes) ; je je vas manger de bonne soupe.

Mort. — Mort désirée, longue durée.
— On n'a jamais que d'eine mort à mourir.
— Quand on boit son café debout, on tremble après qu'on est mort. (T.-le-M.) (N. Semble se dire à qqn qui, invité à prendre une tasse de café, la prend debout, parce qu'il est pressé de partir ; c'est une invitation à s'asseoir.)
— Quand on boit en mangeant la soupe, on ne voit point après qu'on est mort. (Mj.) — N. Pour la rime (?) on devrait dire : Quand on est mort, on n'y voit goutte.

Morvoux. — Vaut mieux laisser son queneau morvoux que de illi arracher le nez.

Mur. — Mur d'hivar — Mur d'enfar.
V. Maçon.

Muser. — Qui refuse, muse. (Celui qui refuse isque d'attendre longtemps.)

Nageur. — Beau nageur, beau noyeur.

Nau. — A Nau, (les jours s'allongent)
D'un pas de jau ;
A la saint Etienne,
D'une aiguillée de laine. (Lg.)

Nez. — Grand nez n'a jamais déparé beau visage. (Peut-être parce qu'il ne s'y est jamais rencontré. Cependant, c'était le cas de Cléopâtre.)
— Grand nez, belle. (Le reste se siffle.)

Niais. — Défunt J'créyais
N'était qu'ein niais.
(C'est une mauvaise excuse que de dire : Je croyais bien faire, quand on a mal fait. — Les Latins disaient : Errat, qui putat, — c'est se tromper que de croire.)

Nid. — Malheur à l'oiseau qui est né dans un mauvais nid.

Noce. — Faut être à ses noces pour qu'a soyent belles.
— Tout le monde sont riches quand ils vont aux noces.

Noceux. — Faut jamais plaindre les noceux.

Noël. — V. *Nau*, ci-dessus.

Notaire. — N'y a ren de si char que la sueur de notaire.

Nouvelles. — Les nouvelles vont ben.

Occuper (s'). — Ne t'occupe pas du pot de chambre ; chie toujours dans les draps.

Œufs. — Faut jamais compter les œufs au cul de la poule.

Oreille. — L'oreille drète
On maltraite ;
L'oreille gauche
Porte bonheur à l'autre.
(Lg. — Ce prov. a trait à la croyance suivant laquelle les bourdonnements d'oreille indiquent que l'on est en train de parler de vous en bien ou en mal.)

Outer. — Crapaud pilé, qui m'a donné, qui m'a outé ! (Cela ressemble plutôt à une incantation d'enfants, que je ne m'explique pas.)

Ovrage. — A faire et à défaire, y a toujours de l'ôvrage.

Pâiller. — Ebouler son pailler, accoucher. Relever son pâiller, faire ses relevailles.

Pain. — Du pain d'ein jour, du beurre d'eine heure.
— Belle huche n'est pas pain.
— Le pain sec, ça fait les beaux yeux.
V. Gloss.

Paisan. — N'y a ren de pus sot qu'ein paisan qui lit le journal.
— Les paisans — qui ramassant la bouse avec leux dents.
— Les bourcatins — qui la ramassent avec leux mains,
(Lg. — Ce sont quolibets usuels, surtout entre enfants. Cf. Bourcatin, ci-dessus. — Ceux qui habitent les bourgs.) On dit encore : Paisan ! manant, qui ramasse... Cf. Vire-bouse, au Gloss.

Papier. — Le papier souffre tout.

Papillons. — Papillons jaunes,
Bonne femme, quitte tes chausses;
Papillons blancs,
Bonne femme, quitte tes gants.

Pâques.
— A Pâques, haut ou bas,
Y a toujours des murlauds dans les bâs.
— Entre Pâques et la Pentecoute,
On fait son dessert d'une croute.
— Pâques, tant haut, tant bas,
Y a toujours des petits marloquiâs.

Paradis. — Pour aller en paradis, faut manger sept boisseaux de cendre.

Parchaude. — La parchaude, c'est la pardrix de la Loire.

Parler. — Faute de parler, on meurt sans confession.
— Quand on parle d'eine bête,
On en voit la tête. (Ou : illi voit.)
— Quand on parle du loup,
On en voit la quoue. (Mj., Lg.)

Paroles. — Cent paroles n'en valent qu'eune.
— Les paroles sont des fumelles ; les écrits sont des mâles. (T.-le-M.)

Parsil. — Pour avoir de bon parsil, faut être bon menteur.

Payer. — Y en a ben qui doivent et qui ne payent point.

Pays. — Chaque pays, chaque mode.
— Chaque pays fournit de son monde.

Péché. — Péché caché est à demi pardonné.
— N'y a point de pus grand péché que de fricasser des coupeaux dans de la graisse.

Pêcher :
Quand le pêcher fleurit,
Bonne femme, laisse tes fileries.
Quand la pêche est molle,
Bonne femme, prends ta quenoille.
(Le verbe.) Qui prend ein verdon pêche.

Peigner. — On ne peut pas peigner ein diable qui n'a point de cheveux.

Pendu. — V. Gorin, ci-dessus.

Percé. — Ein quart est percé aussi grous qu'eine barrique.

Petit. — Les petits sont toujours les petits.
— Faut être petit avant d'être grand.
— Petit à petit, on va loin.

Peu. — C'est peu de chouse que vout' fille, ma boune femme. (Donnez-moi vite à souper, que je m'en aille, — ajoute-t-on souvent, un peu énergiquement.)

Piâcher. — La marde trop piâchée n'a pus de goût.

Pidié. — Seigneur, ayez *pidié* de nous et jetez des pierres aux autres.

Pie. — Eine pie, tant pis ; deux ,tant mieux.

Pique. — Pique, Denis, ta femme enrage. (Au jeu de cartes) Pique, ma fille, tu seras mon gendre. (Lrm.)

Plaire. — Faut être louis d'or pour plaire à tout le monde.

Planche. — V. Gloss.

Pleume. — Quand on croit voler, la pleume vous tombe.

Poil. — Tout poil, bonne bête.

Poissons. — Tête de carpe, ventre de brème et queue de brochet. (Parties délicates à manger).

Police. — N'y a pus de police, tout le monde boulange. — Ou : N'y a que des polissons.

Poltron. — N'y a ren de pareil qu'ein poltron échauffé.

Pomper. — Pompez, Seigneur, pour les biens de la terre. (C.-à-d. laissez pleuvoir.)

Pot. — Dans les petits pots les bons onguents.
— Dans les vieux pots la bonne soupe.

Pouée. — Les pouées (poux), c'est noble ; les puces, c'est chien. — Que de pouées qui charchent maître ! — N. Ce proverbe est très vieux. Je l'ai entendu de mes arrière-grands-parents. A vrai dire, je ne le comprends pas très bien. Il s'appliquait ironiquement à ceux qui dépensent au-dessus de leurs moyens.

Pouvoir. — Qui ne peut, ne peut.

Premier. — N'y a que la première fois de chère.
— Le premier pris vaut deux.
— Le premier ne compte point, le second fait deux.

Pressés. — Les plus pressés vont devant.

Preune. — On envoye toujours les plus fous aux preunes. — Prunes.

Prières. — Les prières sont bonnes à l'église. (Lg.) Et ailleurs. (A. V.)

Prime. — La prime vaut deux.

Pris. — Eine sourit' qui n'a qu'ein trou est bentout prise.
— Point vu, point pris.

Promettre et tenir sont deux.
— Chouse promise est due.

Prophète. — Qui serait prophète et marchand ferait des affaires.

Puputa (Huppe). — La pupute, c'est la femme du cocu. (Jeu de mots. Lg.)

Quart. — V. Percé, ci-dessus.

Quesse (Cuisse). — V. plus haut. *Lever.*

Ramoneur. — A bon ramoneur toute cheminée est bonne. (Lg.)

Rapporter. — Le fort rapporte au faible. — Compenser.

Refuse. — Qui refuse *muse*. V. ci-dessus.

Regarder à. — V. ci-dessus : Manche.

Ren. — De ren, il ne reveint ren.

Renard. — Il est comme le renard, la peau vaut mieux que le charquois. (S.-P.)

Renoncier (désavouer). — Ne faut pas renoncier son cul pour ein pet.

Renouveau. — De renouveau, tout est beau.

Reprocher. — C'est le chaudron qui reproche à la marmite qu'alle a le cul noir.

Reste. — Y a de bons restes.

Retour. — Le retour vaut mieux que les noces.

Revenir. — Quand on s'en cognerait la tête contre les murs, il n'en reveindrait que des bosses. V. Ren, ci-dessus.

Rhume. — Ein rhume de cul, ça dure sept ans et un carême (ou une quarantaine. — Les deux formes sont usitées. — Se dit pour empêcher de s'asseoir sur l'herbe humide). T.-le-M. — Mj.

Riche. — On est terjous riche à marier, mais pauvre à enterrer. (Lg.)

Risquer. — Qui ne risque ren n'a ren.

Rogations. — Telles les Rogations,
Telles les fenaisons. (Lg.)

Roillard. — (Alyte accoucheur.) Quand il chante en mars, il écoute en mai. (Lg.)

Route. — En route, mauvaise troupe.

Saint-Aubin
— Saint Aubin, prime de mars,
Si je (te) trouve dans mon pré, gare !
Je ne (te) tuerai pas,
Mais je te battrai tant que t'en mourras.
— A la saint Aubin,
Quand la rosée est sur l'ébaupin,
Il n'y a ni foin, ni lin.

Saint-Barnabé. — A la saint Barnabé,
La faux au pré.
Quand il mouille à la saint Barnabé,
Ça décline de la nanse jusqu'au fond du pénier. (Il s'agit du vin.)

Saint-Georges.
— Entre Georges et Marquet (saint Marc),
N'y a qu'ein jour seulet.
— Quand il mouille à saint Georges,
Il n'y a ni cerises ni cormes.

Saint-Jean :
— Quand saint Jean est clair et beau,
Il y a pus de vin que d'eau.
— C'est enhuit la Saint-Jean,
Qui quitte sa place la reprend.
Saint Jean doit eine averse ;
S'il ne la donne pas, saint Pierre la déverse.
— Entre juin et juillet,
La Saint-Jean s'y met.

Saint-Laurent :
A la saint Laurent,
La mouche quitte la vache pour la jument.

Saint-Martin :
— A la saint Martin,
Bonhomme, bonde ton vin. (Lg.)

Saint-Médard. — A la saint Médard,
Bonhomme, bats ton *dard* ;
A la saint Barnabé,
Bonhomme, fauche ton pré.

Saint-Nicolas. — Qui marie les filles avec les gas.

Saint-Pierre. — C'est anhuit la saint Pierre ;
Qui quitte sa place la perd.

Saint-Sauveur. — Quand il vente le jour de la saint Sauveur (Transfiguration), le grain sera cher ; si le vent s'élève le matin, il faut le vendre de bonne heure ; s'il ne s'élève que le soir, il faut le vendre tard.

Saint-Vincent :
A la saint Vincent,
Petit à petit s'en reveint le temps.
(Les jours allongent.)

Sainte-Agathe. — A la sainte Agathe, les pies se marient.

Sainte-Agnès. — Avance, Agnès,
Mérance me presse.
(C'est saint Vincent, dont la fête tombe entre celles de sainte Agnès et de sainte Emérance, qui est censé tenir ce propos.)

Sarviette. — A force d'être sarviette, on devient torchon.

Sauce. — La sauce vaut mieux que le potiron.

Saut. — Ein saut ramène l'autre. (Allusion aux seaux des puits, doubles.)

Sauveur. — Après son Dieu, c'est son sauveur.

Semailles. — V. Courailles, ci-dessus.

Servi. — On n'est jamais si ben sarvi que par ses mains.

Si. — Avec des Si, on mettrait Paris en bouteilles
— Si n'est pas sept.

Silence. — Silence,
Que le chat danse !

Soupirer. — Cœur qui soupire
N'a pas tout ce qu'il désire.

Sourd (Salamandre). :
Si le sourd entendait,
Si l'envroille voyait,
Le monde finirait. (Lg.)

Sourit. — Eine sourit' qui n'a qu'ein trou est bentout prise.

Subler. — V. Filer.

Tard. — Vaut mieux tard que point.

Tardif. — Tardif n'a jamais ieu le rang.

Temps. — Le temps est trop haut pour le prendre.
— Faut ben prendre le temps comme il veint.
— Faut ben que le temps se passe.
— Faut le temps pour tout.
— Le temps ranime tout.
— Faut donner le temps à la médecine de faire.
— Le temps, c'est pas aisé de le prendre, il est trop haut.
— Le temps qui est à venir n'est pas passé.
— Faut ben aller comme va le temps.
— Temps couvert. Bricard va gangner ses cent sous. (M.j) — Le domestique dô curé va gangner ses six francs. (Lg.) — N. La tradition rapporte qu'au temps jadis, alors que l'argent n'était pas aussi *commeune* qu'*anuit* et où les domestiques de ferme ne gagnaient pas, comme aujourd'hui, des cinquante à soixante pistoles, un nommé Bricard (il y en a encore dans la Varanne de Saint-Georges), s'était gagé aux conditions suivantes : il ne gagnerait rien le jour où le soleil paraissait, mais, les jours de temps couvert, lorsqu'il ne faisait pas la moindre petite *rayée de soulé*, il gagnerait cent sous, ce qui était une somme pour l'époque. On voit que cette tradition et le proverbe correspondant ont leur pendant au Longeron.

Terre. — Y a de bonnes terres à moitié.
— Les terres à moitié sont bonnes.

Tête. — La tête — C'est le pus haut de la bête.
— Grousse tête, point d'esprit.

Tient-main. — La planche vaut ben le tient-main. (S.-A.) — Syn. Lundi, Margot, Chétif.

Tinter. — Y en a qui parlent de moi, les oreilles me tintent.

Tombereau. — Qui mène les tombereaux
Mène son tombeau. (Lg.)

Touche. — Qui touche mouille. — N. Ce prov., très courant, a un sens très énigmatique. Il signifie, entre autres sens : Celui qui boit un coup à un écot paye sa part de l'écot.

Toussaint. — Quelle Toussaint, quel Nau. (Telle, tel.)
— Quand octobre perd sa fin,
La Toussaint veint au matin.
— A la Toussaint, l'hirondelle tombe.
— Velà la Toussaint, on va quier (cueillir) les poires de coudaigre. (A T.-le-M., ces deux prov. signifient que les domestiques de ferme vont toucher leurs gages.)

Tout. — V. Choux.
— C'est pas le tout de se lever matin, faut arriver à l'heure.

Treize, le point de Judas.

Trompe. — Le jeu aime la trompe.

Tromper (se) — N'y a que ceux qui ne font ren qui ne se trompent point.
— Ein homme qui se trompe et ienne femme qui pète, ça fait trompette.
— Vaut mieux se tromper que de s'étrangler.
— Qui choisit se trompe.

Trop aise. — La trop-aise a le cul rond. (Est-ce un jeu de mots sur : trop pèse ?)

Trou. — V. Sourit.

Trouver. — Comme tu feras, tu trouvèras. (On prononce : trouvairas. — Cf. Comme on fait son lit on se couche.)

Tué. — Vaut mieux deux blessés qu'ein tué.

Vaisseau. — On fait ben petite part dans grand vaisseau.

Valoir. — La lisière vaut le drap.

Vanter. — Fin qui le fait, sot qui s'en vante.

Veines. — Qui voit ses veines voit ses peines.

Vendredi est toujous le pus beau ou le pus laid. (Mj., Lg.)

Venir. — La queue du chien est ben venue sans l'arrouser. — V. *Herbe*.

Vent. — Dans l'ousée, y a du vent. (N. — A S.-A., Vern, on émet ironiquement cet aphorisme en parlant d'un vantard. — Jeu de mots : Vent, Vant.)

Vente. — Vaut mieux bonne vente (ou bon marché) que bonne marchandise.

Verdon (Vairon). — Qui prend ein verdon pêche. (T.-le-M.)

Vérité. — La vérité ne passe pas le seuil de la rte. (Prononcer : seil.)

Vie. — La vie du monde est ben sabotée

Voile. Quand la voile bat le mât,
Le marinier ne gangne pas.

Voir. — On ne se voit point ! — Traduction re du : Nosce te ipsum, latin ; du Gnôthi seau-ı'. grec.

Voleur. — Y a point de voleurs,
Y a que de hardis preneurs.
(Ou : voleux, preneux.)

Voyage. — Bon voyage et bon vent ;
La paille au cul, le feu dedans.

Vu-dire. — On va loin pour (par) les vu-dire. ntendre dire, ouï dire.) Lg. — Les vu-dire vont s loin que la lune. (Lg.)

Deuxième série

Abernotes. — V. F.-Lore, III.

Amuser (s') (Mj.). — On ne s'amusera pas pus ınes ! — Pour excuser quelque folie de jeunesse.

Aveugles. — Les aveugles ne jouant poit (ne ıent point) aux cartes. (Lg.) — N. Prov. cher aux *tineurs.* •

Baisé. — On est aussi ben baisé à Saint-Pierre mme en ville. Cf. *Mordu.* (Choletais.)

Bénisse (Mj.) :
Que le bon Dieu te bénisse !
Qu'il t'fass' le nez comm' j'ai la cuisse.

Bon-gars. — Il est bon gars quand il dort,
Mais son réveil illi fait tort.

Conte. — Des contes à Robert mon oncle !

Entendre (s'). — Entendons-nous et ne man-›ns pas le beurre à poignées. (Mj.)

François, le père aux oies. (Mj., Lg.)

Heure perdue. — A qqn qui vous demande eure, on répond : L'heure perdue, l'âne la ırche. (Mj.)

Langue. — Avec eine langue, on va partout.

Maître (Lg.). — Vaut mieux user ses souliers à ›r voir son maître que son chapeau à le saluer.

Marde (Mj.). — La marde trop mâchée n'est ; bonne.

Métiers. — N'y a point de sots métiers, n'y a que sot monde.

Moitié. — Les terres à moitié sont bonnes.

Mordu. — On est aussi ben mordu du chien nme de la chienne. Cf. *Baisé*. (Mj.)

Paroles, Écrits (Lg.). — Les paroles sont des nelles ; les écrits sont des mâles.

Part. — On fait ben petite part dans grand *sseau* (plat, récipient) (Mj.).

Partir. — On sait ben quand on part, on ne sait ; quand on reveint.

Passer (Mj.). — Ça illi passera avant que ça ne reprenne, — dit un vieillard en parlant de ›lque escapade d'un jeune homme. || Mj. — Ça passera avant les impôts.

Père. — C'est le père qui est le mâle. (Lg.)

Père et fils. — Quand le Père sera mort, le Fils a Dieu. V. F.-Lore.

Petit. — Faut être petit avant d'être grand.

Plaisir (Mj.). — On n'a que le plaisir qu'on se donne.

Pleume. — Quand on crait voler, la pleume vous tombe.

Primaud (Mj.). — Primaud n'a jamais ren demandé à Tardiveau. — Sans doute : Les premiers arrivés... aux retardataires.

Sainte Nitouche (Lg.), qui guérit les chats de la foire !

Saint-Hubert (Lg.) :
A la Saint-Hubert,
Qui quitte sa place la perd.
N. — Plus souvent : Saint Lambert. Cf. saint Pierre.

Saint-Michel. — Saint Michel archange,
Qui galope les anges. (Mj.)

Salade. — Qui brasse la salade la mange. (Lg.) N. Se dit surtout au jeu de cartes. Revient à dire : Tant pis pour celui qui a fait maldonne. — Correspond aussi au franç. : Comme on fait son lit on se couche.

Sot. — T'es un sot, ta mère t'aime pus.

Tirer. — A force de tirer, la corde casse.

Tonner. — Quand en automne il a tonné,
L'hiver est avorté.

Tuer. — Vaut mieux tuer le diable que le diable vous tue. (Sic., c.-à-d. que d'être tué par lui.) Partout.

Vâlet (Lg.). — In bon vâlet n'a jamais laissé périr son maître. Dicton usuel au jeu de cartes.

Venir. — Ça veindra ben : la queue du chien est ben venue sans l'arrouser. (Mj.) — La mauvaise harbe veint toujous ben. (Mj.)

Voir (Mj.). — On ne se voit point ! — Voir la fable de La Fontaine : *La Besace*.

Supplément

Chauffer (se) (Lg.) :
— Si tu te chauffes à Noël au pailler,
Tu te chaufferas à Pâques au foyer.

Janvier-Février (Lg.). — Janvier dit à Février : Si j'étais en ta place, je ferais crotter les bounes femmes dans le fouyer. (Je les ferais rester au coin du feu.)

Mettre (Dépenser). — Ein petit d'argent est bentout mis. (Mj.)

Niche (Lg.). — In petit chien est le pus fort dans sa niche.

Pieue (Pluie) (Lg.) :
En février,
La pieue vaut du fumier.

Taure. — Aller au marché avec un bodin et s'en revenir avec une taure, — revenir saoûl.

Argent :
Ah ! mes chers amis,
Qu'in petit d'argent est bétôt mis ! (Lg.)

Menteux. — Les bouts de la table, c'est la place (piace) aux menteux. (Lg.)

Avril. (Lg.)
Avril, avrillaud,
Anet de la pieue, demain dô chaud.

Canne. — Faut que la canne aille. (Mauvais calembour). Mj.

Désarmer. — On ne désarme pas un bon soldat. — N. On répond de la sorte à l'offre de celui qui, ayant versé à boire une première fois, propose de céder son office à un autre.

Femme (Lg.). — Quand le diable peut pas ô faire, il va chercher la femme.

Lire (Mj.).

Ane de nature
Qui ne sarait lire son écriture.

Tête (Mj.) :

— J'ai mal à la tête.
C'est le pus haut de la bête.
— J'ai mal au ventre.
C'est la foire qui détrempe.

Mourir (Mj.). — Il n'en mourra jamais que les pus malades.

Ouvrir (Mj.) :

Attolite portas !
Ovrez la porte, ô ben je la casse !

N. — Allusion aux paroles de l'officiant qui, le dimanche des Rameaux, après la procession faite en dehors de l'église, trouve les portes de celle-ci fermées et les frappe du bâton de la croix en chantant : Attolite portas, principes, vestras.

Sauge (By.) :

Qui a d'la sauge en son jardin
N'a jamais boésoin d'méd'cin.

Eutrope (Saint), 30 avril. — Chemillé.

A la foir' d'la saint Eutrope,
Les fill' et les gas s'galopent.

N. — Dans cette série, et dans quelques autres du même genre, il y a le plus souvent deux mots principaux ; de là des répétitions inévitables et même nécessaires.

XIII

Adages et comparaisons

(Le verbe *Commer* existait chez nos pères. De Bourdigné a écrit un chapitre : Des *Commes* usités (à) Angers et pays d'Anjou. Il commence à citer toutes les comparaisons du Cantique des Cantiques et de nombreux auteurs de l'antiquité. La plupart sont connues ; nous n'en parlons que par curiosité.

N. — C = comme.

Abattoir. — Il va pus de veaux que de bœufs à l'abattoir. (T.-le-M.)

Aboyer. — Il est comme les chiens de farme, il aboye de loin. (Ou : de métairie.)

Adret. — C. eine cochon de sa queue. (Ironique.)

Agralant. — C. ein paquet d'épines.

Agrichonné (hérissé). — C. ein chambouron. — C. ein chambouri. (Lg.)

Aimable. — C. eine porte de prison. — C. ein jour.

Aimer. — C. ses yeux. — C. la colique. — C. son cœur.

Aller (Convenir). — Ça illi va c. ein tablier à eine vache. — Aller c. ein lumac sus la cendre. — C. eine arbalète (flèche). — Aller et venir. Ça vat et ça veint comme la queue du chien. — Ça illi va c. à tuer son père. — Aller de guingouâs c. ein crabe. — Ça va c. c'est mené.

Amis. — C. cochons.

Archigné (rechigné). — C. ein péleron.

Arriver. — Il illy arrive comme ein chien qu[i] se casse le nez dans ein coin de beurre. — C. mar[s] en Carême.

Avenir. — Ça illi aveint c. de tuer son père.

Avoir. — Faut en voir avant d'en avoir !

Baisé. — C. ein rat. (Pris, pincé.) — Faut qu'ein paisan séje baisé trois fois pour qu'il en retienne. — C. la poule à Simon. (Lg.) — C. ein canard d'Ecou-flant. (Tiercé.)

Battre (se). — C. des chiens. — A s'arracher la peau. — C. du plâtre. — En chien renvarsé. (Saint-Paul.)

Battu. — C'est pas les pus battus qui sont les pus contents.

Beau. — C. ein jour.

Bénisse :

Que le bon Dieu vous bénisse,
Qu'il vous fasse le nez comme j'ai la cuisse.

Bête. — C. ses pieds. — C. ein cochon. — C. e[ine] oie. — C. ein pénier défoncé. — C. ein chou. — — C. la leune. — C. noutre grande trée. — A pa[s] patente. — A manger du foin. — A mener par [la] corde. (Auverse.)

Bêtise. — Il est comme la jument à Davodeau il rit de ses bêtises.

Bisquer. — C. ein renard. (Mj.) — C. ein m[...] cou. (Sp.)

Blanc. — C. eine dent de chien. — C. ein cygne (cyne). — C. ein linge. — C. sa chemise.

Boire. — C. ein trou. — C. ein pénier (en par-lant d'un bateau).

Bon. — C. le bon pain.

— Les bons s'en vont, les mauvais restent.

Brailler. — C. ein veau. — C. ein grand bed[...] — C. ein âne. — C. ein ricard fâché.

Brulé. — C. eine savate (un alcoolique).

Bruler. — C. de la paille.

Causer. — C. saint Paul, la bouche ouver[te]. (Mj., T.-le-M.)

Chance. — Avoir de la chance c. ein chien q[ui] se casse le nez dans ein coin de beurre. — A T.-le-M., on dit : Comme un chien qui crève. V. Arr[iver]. — La chance est en l'air, a tombe sus la cana[ille]. (T.-le-M., Mj.)

Chandelles. — Trois chandelles, c. pour l'en-terrement d'ein chat.

Chanter. — C. eine seringue. — C. in gorin [...] dans ine clâ. (Lg.)

Chargé à bord mouillant. Par ex., un bateau [à] sable. (Mj.) — C. ein mulet. — C. ein hérisson. [...]

Chaud. — C. eine mite. — C. eine braise. — C. eine caille. — C. ein mâle de *parse*. (Lg.)

Chaussé. — C. ein marchand de cochons.

Cheval. — Deux *guinguins* ne valent pas ein b[on] cheval.

Chien. — Tous dévots, tous chiens. (S.-Aug.) — Ein bon chien en fait pisser sept. (T.-le-M.)

Clar. — C. du jus de chique. — C. du jus [de] boudin, d'andouille. — C. de l'eau de roche. — C. de l'argent.

Cochon. — Il est c. les cochons ; il ne fera [de] bien qu'après sa mort. (Se dit d'un égoïste ou d'un avare.)

Cœur. — Il est comme les belles filles ; il a le cœur gâté. (Se dit des fruits, à S.-P. et à T.-le-M., non à Mj.)

Coiffé. — C. ein défonceux de porte ouverte. — ein genou malade. — A la bige-moi-vite. — iffée c. eine guenon malàde. — C. ein genou lade. — C. ein môgon.

Commencer. — N'a pas fait qui commence.

Connaitre. — Il s'y connaît c. Mardi-gras à ndre de la sardine. — C. ses poches.

Connu. — C. le loup blanc.

Couper. — C. ein genou de nonne.

Courre. — C. ein fou. — C. au feu. — C. ein ien qui a la goule échaudée. — A courent après comme les chiens après les coups de bâton. — ein çarf. — C. ein râle. — C. ein pardu. — C. ein eux de feu.

Craindre. — C. le feu.

Creux. — C. eine lanterne. (Se dit du ventre. ;.

Crier. — C. ein aveugle qui a pardu son bâton. · C. ein voleur (sans doute pour : C. au voleur). — ein écorché. — C. ein échaudé. — C. ein pardu. · C. ein sourd.

Débattre (se). — C. ein diable dans ein béni- ›r.

Défendre. — S'en défendre c. de mourir. — Ça i est défendu c. le Pater aux ânes.

Dégourdi. — C. eine pochée de sabots.

Dépouiller. — C. eine betterave. (Une bette- ıve cuite au four se dépouille, en effet, très faci- ment.)

Désordonné qu'un cochon n'y retrouverait pas s petits

Deux. — La première fois vaut deux.

— Le premier pris vaut deux.

— Le premier ne compte point,
Le second fait deux.

Dévirer. — Dévirer les yeux c. eine chèvre qui vorte. (Hist. — Tournant les yeux en la teste omme une chievre qui se meurt. Rab., *P.*, ii, 9, 167.)

Dormir. — C. ein liron. (St-P.) — C. ein aliron. Cp.) — C. eine souche. — C. eine marmote.

Douce. — Tout à la douce, c. les marchands de ardine. (Se dit en parlant de la santé.)

Dret. — C. mon bras quand je me mouche.

Ecraser. — C. eine merde.

Ecrire. — C. ein notaire. — C. ein chat. — C. in petit cochon avec sa queue.

Efforcer (s') à chier la bousine. (Mj.) — A en endre le cail. (T.-le-M,)

Embrasser (s'). — C. pour du pain.

Emmanché. — C. quatre sous. V. Habillé, Foutu.

Emoyer (s'). — S'en émoyer c. de mourir.

Empressé. — C. eine poule qui n'a qu'ein poulet. (T.-le-M.)

Endormir (s'). — C. eine motte.

Enflé. — C. eine tonne (ventre). — C. eine sangsue. — C. des poupoules (les yeux) ou des poupoutes (?). — C. des crapauds (mains). — Avoir le ventre enflé c. ein poulain neyé. — S'enfler c. eine soupe au lait.

Engueuler. — C. ein chiffonnier. — S'engueu- ler c. des chiffonniers. (N. On se demande pourquoi pas c. des mariniers. Car il est notoire qu'ils dé- tiennent le record en ce genre d'exercice.)

Ensauver (s'). — C. ein chien qui a la goule échaudée.

Entendre (s'y). — C. à tuer son père. — C. eine vache à rémer des choux. — Pas pû entendre qu'ein sourd (triton, salamandre).

Entrer. — C. dans du beurre.

Epais. — C. du poil de chien. — A couper au couteau.

Eveillé. — C. eine potée de sourits (t sonore). — C. eine pochée de sourits.

Exprès. — Fait exprès, c. les chiens pour mordre le monde.

Face. — Il a eine face c. le cul d'ein pouvre homme. (Lg.)

Fade. — C. de la suée (suie).

Faible. — C. de l'eau. (Lg.) — Se dit des per- sonnes.

Faire (y). — Ça illy fait c. ein cautère (et non pas un notaire) sus eine jambe de bois. — C. qui pisserait dans n'ein violon pour illi donner du son.

Fait. — A la six-quatre-deux (sans soin).

Faix. — Il est c. la bonne femme qui battait le diable ; il en a pus de son faix.

Faux. — C. la fausse monnaie. — C. ein jeton.

Ferme comme ein petit tillard. (Tout-le-Monde.) N. Se dit d'un petit enfant très vigoureux. Mais il faut bien remarquer que personne ne peut dire ce que c'est qu'un tillard. Il en est de même ici pour ce mot qu'ailleurs pour *Jeannoille*, *Ecobue*, *Picre*.

Pour moi, j'estime que ce mot pourrait bien être le montjeannais *Teillard*, qui, sous cette forme, aurait été autrefois employé à Tout-le-Monde. — La locution signifierait alors : Ferme comme un petit ormeau. — V. *Tillard* au Gloss.

Fiar. — C. Artaban. — C. ein Gascon.

Fin. — C. eine mouche (intelligent). — C. de la tiole à quatre sous l'aune (ironiquement). — C. ein lièvre. — C. gribouille (qui se jette dans l'eau crainte qu'y n'se mouille).

Fort. — C. ein cric. — C. eine chârte. — C. ein chevau. — C. ein pouée (ironiquement). — C. eine puce. — C. eine bête.

Foutre (s'en). — C. de Colin-Tampon.

Foutu. — C. quatre sous. — C. ein zède. (V. Habillé, Emmanché.)

Frais. — C. ein gardon. — C. ein petit cochon qui a la teigne (ironiquement). — C. in petit potet. (Lg.)

Franc. — C. eine pomme pourrie. — C. ein osier. — C. ein âne qui recule. (Auv.) — C. ein cric. (Se dit d'un cheval franc du collier. Lg.)

Fret'. — C. ein nez de chien. — C. ein velin.

Frisé. — C. ein petit Saint-Jean. — C. ein *guéion*. — C. des baguettes de tambour (ironique- ment).

Fumer. — C. eine écôbue. — C. ein trou. — C. eine jeannoille (sens inconnu). — C. ein étron. — C. ein taupineau (St-Aug.)

Gai. — C. ein pinson. — C. eine épinette. (Or, les gens ignorent absolument ce que c'est qu'une épinette.) — C. eine mitaine (?) — Lg.

Garder (s'en). — C. de mourir.

Gater (couler). — C. ein pénier.

Goulard. — C. eine pie dénigée.

Gouler. — C. eine pie borgne. — C. ein gadras. — C. eine pie dénigée. — C. ein traquet (avec une extrême volubilité). — C. eine savate. — C. eine baleine (Lg.).

Gras. — C. eine loche (limace ; ou lotte, poisson). — C. ein pape. — C. de la boue. (Se dit au Lg. — De là : Bourbé gras. Se dit des animaux.)

Gueux. — C. la Hollande. (Souvenir des Gueux des Flandres.)

Habillé. — C. quatre sous. — C. ein marchand de chansons.

Hadir (haïr). — C. les pouées. — C. la peste.

Hardi. — C. ein lâche. — C. ein pitois.

Haut. — C. trois crêpes. — C. ein petit chien sus le cul. — C. ma botte.

Heureux. — C. le poisson dans l'eau. — C. le poisson sus la paille (par antiphrase).

Ignorant. — C. eine carpe.

Intéressé. — A manger sa marde deux fois.

Jaloux. — C. ein chien.

Jaune. — C. ein citron. — C. ein safran (safran). — C. ein souci. — C. ein coing.

Jeter (s'y). — C. au feu.

Joli. — C. ein jour. — C. cinq sous. (Lg.) — Cette comparaison date d'avant les pièces de nickel.

Joueur. — C. les cartes.

Jurer. — C. ein païen. — C. ein prêtre (allusion aux prêtres *jureurs* de la Révolution, ceux qui avaient prêté serment à la Constitution). — C. ein monsieur.

Juste et carré. — C. la goule d'un four.

Lacher. — C. ein pet.

Large (sous entendu). — Il a des mains comme des épaules de mouton. — Il a des joues c. les fesses d'ein pauvre homme.

Laid. — C. ein cul. — C. eine chenille. — C. les sept péchés mortels. — C. ein pou.

Léger. — C. ein oiseau qui s'appelle bœuf. — C. eine paille. — C. eine plume.

Lente (lent). — C. eine vielle (vieille). — C. ein poueil. (Il doit y avoir ici un jeu de mots sur *lente*.)

Lever. — Il va en lever le nez c. un marchand de veurgles. (Lg.) — Cf. Jaub., à Vrille.

Loin a loin. — C. les collations de chiens.

Long. — C. ein jour sans pain.

Lourd. — C. du chien. — C. du plomb. — C. de la viande de chien. — C. ein j'vau.

Lure-lure. — Il fait ça à lure-lure, c. le bon Dieu fait les bossus. (St-A.)

Maigre. — C. ein pic. (Hist. — Soubdain deviennent gras c. glirons, qui par avant estoient maigres comme pics. (Rab., *P.*, v, 4, 494.) — C. ein sel. — C. le Vendredi-Saint. — C. ein chat qui va aux lizards. — C. ein cent de clous. — C. ein seran. — C. ein échalier. — C. ein halbran. — C. eine sarcelle (pourtant souvent bien grasse).

Malade. — C. eine bête. — C. ein cheval. — C. ein pauvre chien.

Malheureux. — C. les pierres. — C. ein chien.

Malin. — C. eine chenille.

Manger. — C. eine paisse. — C. ein bon mêle. — A en chier partout. — C. ein cerf. (Lg.) — A en défoncer. — A s'en faire péter la bedaine, ou la sous-ventrière, la bousine.

Marcher. — C. ein ératé — C. eine arbalète. (En franç., Filer c. une flèche.)

Marronner. — C. ein renard.

Mauvais. — C. la gale (au sens de : méchant).

Méchant. — C. la gale. — C. eine teigne. — Il est comme les canes, bête et méchant.

Mémoire. — Il est c. les poules, il perd la mémoire en courant. — Avoir de la mémoire c. eine poule — Perdre la mémoire en courant, c. les lièvres.

Mener (se). — Il est c. les bateaux, il se mène par le cul. (En parlant d'un Vessier.)

Menteux. — C. ein arracheux de dents.

Mignon. — C. ein jour. — C. ein hérisson (ironique.)

Mince. — C. eine langue de chat. — C. eine feuille de papier.

Molles. — C. de la laine (se dit des jambes).

Mou. — C. de la boulie. — C. eine chique. — C. eine galette. — C. eine tripe. — C. du beurre.

Nager. — C. ein chien de plomb. — Il nage comme ein chien de plomb : pus que y a de cre[...] pus qu'il met de temps à aller au fond.

Net'. — C. torchette. (Mj.) — C. poupette. (L[...]

Nez. — Ça se voit c. le nez au milieu de [...] figure.

Nice. — C. eine pochée. (Fu.) V. *Boisseau* [...] Gloss.

Noce. — Tout est de la noce.

Noir. — C. la cheminée (le teint, le temps. — C. terre (nuit), obscurité). — C. ein pot (le teint). — C. eine taupe (un visage basané). — C. le cul du four, du loup, du chien.

Nom. — Avoir un nom à coucher dehors. — [...] ajoute : avec un billet de logement.

Nu. — C. ein petit Saint-Jean.

Paraitre. — Ça illi paraît c. ein chuchon dans [...] goule d'ein âne. — C. ein grain de mil, *id.*

Partout. — Il est c. la misère, on le voit p[...] tout.

Passer. — C. eine lettre à la poste. — C. [...] vision. — C. eine rosée du matin.

Pendre au cul (menacer). — Ça illi pend [...] cul. — C. les crottes au cul d'ine chèvre. (Lg.) — C. ein sifflet de deux liards. (Mj., T.-le-M.)

Pentecoute. — Pluie de Pentecoute et cha[...] de Saint-Jean, — Ça met du bien dans l'an.

Percer. — C. ein genou.

Peupler. — C. des lapins.

Peur. — Il est c. les chevaux de trompette [...] n'a pas peur du *brut'* (bruit).

Pire. — Ça va de pire en *dôsse*, c. le Cred[...] bonne femme. (St-Aug.)

Plat. — C. eine punaise (au moral). — C[...] l'eau (au goût). — C. eine galette.

Plein. — C. ein boudin. — C. ein œuf. — C[...] huître.

Pleurer. — C. eine Madeleine. — C. ein vea[...] C. ein bodin.

Possible. — Faire le possible, c. ein rat [...] ein pain — ou dans ein fromage.

Poulain. — Ils sont c. les petits poula[...] courent après la mère. (Se dit des enfants nat[...]

Pourri. — C. ein fumier.

Prendre. — Ça illi a pris c. eine envie de [...] — (Croire.) Il a pris ça doux comme du lait.

Pressé. — C. ein homme sans place.

Prier. — Le bon Dieu comme un canet[...] palmipède s'enfonce la tête sous l'eau pour [...] cher des vers, semblant ainsi se prosterner

uelqu'un c. le bon Dieu. — Crache dessus et prie bon Dieu qu'il gèle. (Se dit à qqn qui a brisé un ›jet, une assiette, etc.)

PRIS. — C. dans ein blé. — ?

PROMPT. — C. la poudre. — C. eine aboille. (Lg).

PROPRE. — C. ein bijou.

PUER. — C. ein daim. — C. ein fouin. — C. ein aireau. — C. ein bouc à la Toussaint. — C. eine ›rmorenne (un cormoran).

PUTAIN. — C. chausson.

RAIDE. — C. la justice de Beausse. — C. ein ıanche à balai. — C. eine barre de fer. — C. balle.

RAISONNABLE. — C. ein piron fou.

RAPPELER (v. n.). — Réunir, rassembler c. eine ›rdrix.

RECEVOIR. — C. ein chien dans ein jeu de quilles.

RÉCITER. — C. ein chapelet.

RECULON (aller à). — Ne pas réussir. — C. eine :révisse (écréviche).

RÉGLÉ. — C. du papier de musique. — C. eine lle de 18 ans.

RÉJOUI. — C. eine pochée de sourits. — C. eine ıite. (St-Paul.)

RINCER. — C. ein verre à bière (fig.). — J'ai touours pardu à la manille, ils m'ont rincé c. ein verre bière.

RIRE. — C. ein bossu, — A bouler. — A en pisser lans ses chausses, dans ses culottes. — A s'en lévisser le nombril.

ROND. — C. ein œuf. (Très ivre.)

ROUÉ. — C. potence. V. Potence, au Gloss.

ROUGE. — C. ein charbon de feu. — C. ein coq. — Avoir les yeux rouges c. des cocous. — C. eine ›etterabe.

ROUGIR. — C. ein chien noir.(Se dit d'un éhonté.)

SAGE. — C. eine image. — C. ein piron fou ironique).

SAIGNER. — Il saignait c. ein bœuf.

SAIN. — C. ein gland. (T.-le-M.)

SALE. — C. ein pot à colle. — C. ein peigne. — C. eine huppe. — C. ein jouc à poules. — C. ein :ochon. — C. ein gorin. — C. ein *Nigousse* (Tiercé).

SALÉ. — C. ein picre.

SAUTER. — C. ein biqueton. — C. eine gherıoille (grenouille).

SAUVER (se). — C. ein péteux (piteux?). — C. si ›n avait le feu au cul. — C. ein voleur. — C. ein :hat échaudé.

SAVOIR. — C. sa prière.

SEC. — C. du tabat'. — C. berzille. — C. ein pendu. — C. le vent de bise. — C. de la paille. (Lg.) — C. ein clou. — C. ein manche à balai.

SECOUER. — C. ein poirier de bigote. (Il est probable qu'il s'agit d'une vieille espèce, aujourd'hui lisparue.)

SÉRIEUX. — C. ein âne qu'on étrille. — C. ein âne qui boit sus le son, — dans n ein siau.

SOLIDE. — C. ein pont de paille (antiphrase).

SOT. — C. eine poche. — C. ses pieds. — C. la leune. — C. ein penier défoncé. — C. ein cochon. — A payer patente. V. Bête.

SOUC (soûl). — C. ein peintre. (Lg.) — C. ein velin (*id.*). — N. Velin doit être ici pour *Belin*, car, au Lg., on dit *Verin*. — C. in hareng. (Lg.)

SOUCIER (se) — S'en soucier c. de Colin-Tampon — C. de la pourrée qui n'a jamais levé.

SOUFFLER. — C. ein jars qui a le cul lié. (Hist. — Mais Thaumaste soufflоit toujours comme une oye. — RAB., *P.*, II, 9, 167.)

SOUL. — C. la bourrique du diable. — C. la bourrique à Robespierre. — C. eine guède. (Sens inconnu, très usité. On dit : Etre guède, plein, rassasié. — Lat. Gavidus?) — A ne pouvoir dire pain. — V. *Souc*. — C. eine vache. — C. ein cochon. — C. ein gorin.

SOULARD. — C. le vin.

SOULER (se). — C. eine grive.

SOURD. — C. ein pot. (On devrait dire : pôt, ou pau, car, ici, ce mot signifie poteau. V. Gloss.)

SUPTIL (subtil), leste. — C. ein chat.

SUR. — Pas si sûr c. du bon vinaigre (équivoque). — Sûr comme c'est anhuit tel jour.

TENDRE. — C. eine rousée. — C. ein aiguail. — C. in aivail. — (De sentiment.) C. ein pigeon.

TENIR (se). — Ils se tiennent pa' l'cul, comme des hannetons. (Ils sont de bringue, de noce.) — Ça se tient c. des crottes de bique sus ein bâton. (En parlant de propos qui n'ont ni queue, ni tête.) — C. des noix sus eine parche. (*Id.*)

TOMBER. — C. eine motte (à corps mort).

TORDRE LE CUL. — Se tortiller en marchant, c. ein canard.

TOURMENTER. — C. ein lavement.

TOUSSER. — C. ein blaireau.

TRANQUILLE. — C. Baptiste.

TRAVAILLER. — C. ein marcenaire. — C. ein chevau. — C. ein ours. (V. *Ourser*.) — C. ein galérien. — A chemise mouillée (Mj.) — A pire quervée. (Lg.) — C. ein cerf. (Lcq.)

TRAVAILLEUX. — C. eine, ou ein foermi (fourmi).

TREMBLER. — C. ein chien de mercier (mercer. Lg.). — C. ein guerlet. — C. la fièvre. (T.-le-M.)

TREMPÉ. — C. eine soupe.

TRISTE. — C. ein enterrement. — C la Passion. — C. de mourir. — C. ein bonnet de nuit. — C. eine porte de prison.

TROP. — Trop est de trop. (Ne quid nimis. Horace.)

VART. — C. de la pourrée.

VENIR (profiter — se dit d'un enfant). — C. pâte en huge.

VENTER. — A écorner les bœufs.

VENTRE. — Avoir ein ventre c. ein poulain neyé.

VIEUX. — C. les rues. — C. Hérode. — C. le temps.

VISIBLE. — C. le nez au milieu de la figure.

VOLEUR. — C. eine pie.

VRAI. — C. éje m'appelle mon nom. — C. éje sommes deux hommes. — ou deux chrétiens. — C. c'est enhuit demain (ironique). — Aussi vrai c. Dieu est mon juge.

VUE. — A vue de nez, c. les chiens attrapent les puces.

Deuxième série

ATTENTIONNÉ. — C. ein étourneau (c.-à-d. pas du tout).

AVENIR. — L'annoncer c. ein corbeau.

AVESSÉ. — Fainéant, sans force, sans énergie. — (Lg.) Avessé c. les saints de Bretagne. N. On

raconte qu'une bonne femme des environs de Clisson s'en allait un jour nu-pieds en pèlerinage à Saint-Laurent-sur-Sèvre, parce que, disait-elle, tous les saints de Bretagne étaient *avessés*.

Avoine. — La gangner c. ein ch'fau.

Barbin (Fu.). — I s'est jeté dessus comme Barbin sus la morue.

Bavard. — C. ein brocheton (qui a ce surnom).

Boisé (plein d'arêtes). — C. ein corneau, cornoux.

Bouée (aller en). — C. ein bouillard de canetins.

Calin. — C. eine chatte.

Casanier. — C. ein ours (ourss).

Cassant. — C. ein envrain (l'orvet est cassant c. du verre).

Chasseur. — Le chasseur à l'affut doit être patient et capable de guetter c. ein chat.

Chéti (chétif). — C. eine chenille. (Enfant.)

Cuter (se). — Se terrer, c. ein lapin.

Défiant. — C. eine péece (paisse).

Dégoutant. — C. ein ver.

Démancher (se). — Se déhancher c. eine cane.

Dépasser (se). — Se glisser, se faufiler c. eine anguille.

Dé. Det, doigt. C't enfant, il a des dés menus c. eine petite érignée.

Diligent. — Ou chargé de provisions c. eine avette.

Doux. — C. eine terte (tourterelle).

Empêtrè. — C. eine poule mouillée.

Faignant. — C. eine couleuvre ; c. ein loir ; c. eine loère (loir ou loutre).

Faraud. — C. ein dindon.

Fendre l'air. — C. les oies sauvages.

Filer. — S'ensauver c. ein dard (poisson).

Fixer. — Regarder fixement c. ein aigle.

Foertiller. — Frétiller c. eine couleuvre.

Frein (ronger son). — C. ein ch'fal (de sang).

Futé. — C. eine belette.

Gambader. — C. ein poulain échappé.

Gravouiller. — Grimper, être vif, c. ein écureil (cureil, curoreil — bords de la Sèvre).

Gros et court (enfant). — C. ein cochon qui tette.

Grouler, ermuer (remuer). — C. eine ghérouée de poulets.

Grousse (femme). — C. eine bondrée.

Hargneux. — C. ein ours mal liché.

Jacasser. — C. eine pie.

Jouasses (enfants). — C. des petits chenots.

Lent. — C. ein lumas.

Ligear (léger). — C. ein papillon.

Manifait (mal-y-fait, malicieux). — C. ein singe.

Moucher (se). — Il ne se mouche pas du pied, comme les poules. On ajoute souvent : Ça paraît sus sa manche. — Se dit d'un individu prétentieux ou même important.

Mouillé. — C. in rat. N. Il s'agit évidemment du rat d'eau.

Nager a la chien (ramer). — Les bras l'un après l'autre.

Paillard. — C. ein marcou.

Parler. — C. saint Paul, la bouche ouverte.

Patient. — C. ein héron.

P'ché (Péché) (Mj.). — C'est aussi grand p'ché comme de jurer.

Pieds. — Se regarder, s'admirer les pieds, c. ein chardonnet.

Pinger (plonger). — C. ein taignoux. (Plongeon castagneux. V. Gloss.)

Piquer ein soulé. — Devenir rouge (de confusion) c. ein homard cuit.

Planter là, ou Grichée (faire la) (Ti., Z. 203). — Pis i vous plante là le pouveur diable qui faisait la grichée, c. crotte sus couloué.

Prendre. — C. eine envie de chier (subitement) (Mj.)

Procession (aller en). — A la queue-leu-leu c. ein bouillard d'oies, ou de canards.

Rampant. — Soumis (manquant de dignité) c. ein chien fouetté.

Rebiffer (se). — Se rebiffer c. in crapaud sus ine palette. N. Lg. J'ai expliqué ailleurs (V. Crapaud, au F.-Lore) que les paysans, lorsqu'ils trouvent un crapaud, s'amusent souvent à le poser sur le bout d'une *palette* (planchette), qu'ils mettent en équilibre sur le bout d'un bâton fiché en terre, ou sur une roue de charrette ; puis, d'un coup sec appliqué sur l'autre bout de la palette, ils font voler la pauvre bête à des hauteurs vertigineuses. Or, le crapaud ne se rebiffe nullement, mais attend les événements avec la plus parfaite inconscience.

Regroussir (se). — Faire le gros dos par le froid, c. iene poule couasse (qui couve).

Sec (Lg.). — Sec c. un cul de pendu. — C. in cocu à la Saint-Jean. — Ici, le cocu est le pissenlit. (V. Gloss.) Qqs-uns, par décence mal entendue, disent : c. in *cocou*. Mais, alors, la locut. n'a plus de sens, car les soucis de la paternité ne rendent pas le cocou (oiseau) étique, même à la fin du prnitemps. Quant au *cocou*, primevère, qui serait un terme de comparaison justifiée, il est inconnu sous ce nom à Lg. V. *Suzanne*, *Chausse aux cocus*.

Sentir fort. — C. ein bouc à la Toussaint.

Siffler (des dents). — C. eine vipère.

Subler (siffler). — C. ein marle.

Tête. — Avoir la tête dure c. ein bélier (boélier. By.)

Têtu. — C. eine mule d'Auvergne.

Teugler. — Tousser fort c. eine vache enrhumée, ou enrouée.

Travail délicat c. eine toile d'araignée.

Travailler. — Il ne travaille que de nuit. c. les *Fouge-merde* (Lcp.). Ce mot a sans doute ici le sens de : vidangeur.

Vifs et remuants (enfants). — C. eine nichée ou eine pochée de souris.

Vigilant. — C. ein coq.

Vilain. — C. ein crapaud.

Voir (Ti., Z. 203). — J'sé c. la bonne femme de Monteurlais, je n'y vois quasiment point de loin, mais j'y vois ben de près.

Yeux. — Déchausser des yeux c. ein chat qui chie dans la braise.

Lurelure (à). — Fait à lurelure, comme le bon Dieu fait les bossus. (Sal.)

XIX

Histoire

Angers. — Notes curieuses extraites de Bruεau de Tartifume, *Philandinopolis*, et de J. de οurdigné :

« Elle peut être dicte Ekklèpolis, Eglise ville, ou ille-Eglise, pour la multitude des temples, églises, ›bayes, convents, chappelles et oratoires qui y ›nt, scavoir au nombre de trente-trois, et qui s'y itissent de jour en jour en si grand nombre que ute la ville d'Angers se peut bien et à bon droict ›peller une Eglise (p. 88). — (Après la nomencla- ıre de tous les fleuves, rivières et courz d'eau de Anjou) ... Pour lesquelz fleuves Angers a été dict , nommé *Egada* et ses habitants *Egadiens.* Aigue ı Egue, par toute l'Aquitaine comme au Poitou, ui au midy joind l'Anjou, signifie fleuve ou rivière. n y dict : Il a passé l'Egue, pour : il a passé le euve ou la rivière. Donc, *Egada* a esté dict pour ›tre un lieu par lequel passent plusieurs rivières, *'gadien* comme habitant sur les fleuves et ri- ières... (L'auteur ne peut croire à cette (étymo- ›gie.) — « L'on peut croire que les Angevins étant eaux et leur pays rempli de bons vins, leurs voi- ıns les auroient appelez Anges-vins, c'est-à-dire eaux comme Anges et boyvant de bons vins. *'d.*, *ibid.*, 297-8.)

« Car volontiers le vin
« Qui a senti l'humeur du terroir angevin
« Suit les bouches friandes. »
(P. 323.)

(*Dicts facétieux.*) — « Veulent-ils dire que uelque lieu est de nul revenu, ils diront : c'est la ure de Saint-Ouvrou (Evroult), cent solz de perte t bien servie. — D'autant que cette cure, qui est n la cité, près du chasteau d'Angers, n'a que fort ›eu de revenu (p. 459). — « Et pour ce par ce peu ļue je vous en ay récité cy-dessus l'on peult bien ognoistre que le noble pays et duché d'Anjou est rès fertile et abondant en tous biens, plaisirs et ommoditez. » (De la dénomination et épithète des ıngevins. J. de Bourdigné, *Chroniq.*, 11[1].) — ‹ Philippe de Longoil... pour le surnom et épi- hète convenable, appelle « faciles Andegavi » : ui est une épithète qui n'est pas à dépriser... Il cite) :

...Sed faciles Nymphæ risere. (Virg., *Egl.*)
..Riserunt faciles et tribuere Dei. (Mart., *Epigr.*)

Parquoy appert que ceste épithète de *faciles* ›nt les Dieux et les Angevins communs ensemble... — « et fut faicte la dicte première édification l'Angiers soubz le roy *Sarro*, l'an du monde deux nille, et, après le déluge, l'an trois cent quarante it quatre ou environ. (Ou environ est adorable ! L. V.) — « Chapitre huictiesme : « Comment ıprès la finalle destruction de Troye la grand, une ›ende de Troyans pour lors appelés *Angions* arri- 'erent au pays d'Anjou et édiffierent de nouveau la rille d'Angiers (page 14[1]). — « Les Troyens ›rennent pour chef le Grec Ajax qui leur donne son ıom et les appelle *Angions* (p. 15). — ...Mais Ajax est occis, après sa discussion avec Ulysse au ıujet du Palladium, et les Troyens se mettant en ner nagèrent (naviguèrent) si bien qu'ils arriverent ›ar la Loire jusqu'à la forêt de Niddoyseau ou de Merle. Ils trouvent la ville des Andes, qui tom- ›ait en ruines (15[1]) l'an du monde environ 4027, et le leur nom la nommerent Angiers.

— « Au reste, étant passés outre dans le haut Anjou, par-delà Angers.

« Basse ville, hauts clochers,
Riches p...ins, pauvres écoliers. »
(B. de Verville, *Moyen de parvenir*, III, 72.)

Angevine (Notre-Dame de l'). — V. Gloss. et Péan de la Tuil., p. 325. — Fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

Hist. — Fulbert, évêque de Chartres, en a parlé comme d'une fête instituée vers la fin du xe ou vers le commencement du xie s. Quelques auteurs en ont cependant attribué la première institution à saint Maurille, évêque d'Angers, qui vivait quatre cents ans avant Charlemagne, sous le règne duquel cette fête n'a point été connue. La preuve s'en tire du concile de Mayence, tenu l'an 813, et du premier livre de cet empereur, « où, parmi toutes les fêtes de l'année, il n'est fait mention, à l'égard de celles de la Vierge, que de l'Assomption et de la Purifi- cation ». (Ménage.) Il n'est donc pas vrai que cette fête ait été célébrée premièrement en Anjou par saint Maurille. Mais, cette erreur étant adoptée comme vérité historique, il est possible qu'on ait nommé *Angevine* la fête de la Nativité de la Vierge, parce qu'on la croyait instituée en Anjou par un évêque d'Angers. Dans une quittance donnée en 1281 par Catherine de Laval, jadis vicomtesse de Léon, au duc de Bretagne, on lit *Angeinne* avec la même signification. « Nous avons reçu... LXXX lib. de monoæ corant, dont nous nous tenons apaée par la raison de notre daerre (douaire) dou pae- ment de cette *Angeinne* prochaine à venir. » (D. Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II, col. 1, p. 428.) Les auteurs du *Dictionnaire universel* conjecturent que ce mot, dans lequel Dom Lobineau n'a vu qu'une altération de l'*Angevine*, fête de la Nativité de la Vierge, pourrait être formé du latin *Anna genuit*, *Annæ genitalis dies*, ou genitura, accouche- ment, ou jour de l'accouchement de sainte Anne. Ils fondent la possibilité de l'origine de cette déno- mination sur le culte particulier dont la mère de la Sainte Vierge est honorée depuis longtemps en Bretagne. (Voir *Dictionnaire de Trévoux*, v° *Angeine.*) L'*Angevine*, d'après cette opinion, serait une altération de l'*Angeinne*. On remarquera que ce n'est pas seulement en Anjou, mais en Bretagne, Normandie, Poitou, Maine, que la Nativité de la Vierge est appelée *Angevine.* (L. C.) — V. aussi *Angevine*, au Glossaire.

Ardoisières. — *Essai sur l'industrie ardoisière d'Angers*, par M. Blavier. (*Bulletin de la Société industrielle d'Angers*, 34e année, 4e de la 3e série, 1863, pages 93 à 244.) Résumé.

Charbonnée. — Schiste ampéliteux (p. 98).

Pierre noire. — Schiste fissile (V. *Charbonnée*), mais d'une teinte d'un bleu un peu plus foncé et se chargeant d'une plus forte proportion de cris- taux cubiques de pyrites de fer (p. 98).

Lamproies. — Pyrites de fer et autres corps hétérogènes et accidentels (V. *Mouches*, *Blancs*) qui interrompent la fente et occasionnent dans la fabrication (de l'ardoise) un déchet plus ou moins grand (p. 98).

Mouches. — V. *Lamproies*, *Blancs*.

Blancs. — V. *Lamproies*, *Mouches*.

Pierre rude. — Ardoisières. Dont le pyrite rend la fabrication difficile et onéreuse (p. 99).

Liche. — Petites surfaces douces au toucher, coupant en tous sens le plan de fissilité, de façon à empêcher la séparation du schiste en feuillets de dimension suffisante pour faire de l'ardoise (p. 99.)

Foriaces. — Lames plus ou moins épaisses de pyrites de fer (non plus à l'état cristallin) et rapprochées les unes des autres (p. 99).

Délits. — Plans de rupture bien accentués dans les schistes ardoisiers. V. Torsins, Chefs, Erusses, *Rembrayures* (p. 99), *Feuilletis*, *Chauves*, *Assereaux*, *Cordes de chat.*

Torsins. — V. *Délits*. Série d'amandes quartzeuses, enveloppées de schiste tourmenté, comme tordus. V. *Chefs*, *Erusses*, *Rembrayures* (p. 100).

Feuilletis. — V. *Délits*, où l'on ne retrouve pas le noyau de quartz, mais seulement des feuillets schisteux séparés les uns des autres et ne présentant plus la direction normale (p. 100). V. *Torsins*, *Chefs*, *Erusses*, *Remblayures*.

Chefs. — V. *Délits*. Plans de séparation plus réguliers que les *Torsins* et beaucoup moins épais en général, presque à angle droit avec la direction des veines ardoisières et ont dû servir à l'origine de limites aux carrières entreprises dans ces veines, d'où le nom de *Chefs de règle*, donné encore aujourd'hui aux parois verticales qui limitent dans le sens de la longueur toutes les exploitations, bien que ces parois soient artificiellement taillées (p 100). V. *Torsins*, *Erusses*, *Rembrayures*.

Chailleux. — V. *Chefs*. Se dit des *Chefs* naturels ; quartzeux (p. 100).

Erusses. — V. *Délits*. Délits qui, sur deux des quatre parois de la couche schisteuse, forment un plan de glissement pour une masse de rocher plus ou moins considérable qui tend à tomber dans la carrière, à *s'érusser*. V. *Rembrayures* (p. 100).

Rembrayures. — V. *Erusses*. Délits qui, sur les deux autres parois, ne présentent pas le même inconvénient que les *Erusses* et, au contraire, *rembrayent* (p. 101).

Chauves. — Plans de séparation qqf. très multipliés et sans continuité, dirigés à peu près suivant le fil de pierre, mais faisant avec lui des angles différents et séparant ainsi le rocher en lentilles très aplaties, faiblement adhérentes les unes aux autres. V. *Délits* (p. 101).

Pic. — Lourd marteau de forme toute spéciale dont se servent les ouvriers pour enfoncer les *Quilles*. Ils les prennent à deux mains et les lèvent peu. Le *Pic moyen* est un autre marteau spécial qui sert à enfoncer les *Alignoirs* (p. 115).

Alignoirs. — Petits coins pour débiter une grosse masse d'ardoise en morceaux de moindre épaisseur (p. 115).

Alignage de la pierre. — Ensemble des opérations nécessaires pour débiter le schiste en fragments que trois ou quatre hommes peuvent porter.

Ecots (ranger les). — Quand un bloc a été détaché du banc en exploitation... la séparation n'est jamais nette. Sous l'influence des coins qui agissent en tête du bloc, la cassure se fait irrégulièrement au pied et cette espèce de talon, qui reste, empêcherait l'abatage de la pièce suivante si on ne l'enlevait. C'est ce qu'on fait à la pointe... Ce travail s'appelle : *Ranger les écots* (p. 116).

Décalabrage. — V. Glossaire.

Bassicot. — Caisse d'extraction de l'ardoise.

Billon de conduite. — Câble dont une des extrémités s'attache à un anneau en fer, fixé dans le rocher au fond de la carrière, et dont l'autre extrémité vient aboutir à la partie supérieure de la carrée.

Cayorne. — Poulie à gorge qui s'enroule sur le billon. Elle est reliée au câble d'extraction par une chaîne de petite longueur.

Crapauds. — Plates-formes très basses, roulant sur de petits chemins de fer disposés sur les différents bancs en exploitation, destinées à recevoir le bassicot. Elles permettent de le pousser facilement jusqu'à l'extrémité de chaque banc (p. 111).

Cordes de chat. — V. *Délits*. Filons de quartz blanc parallèles les uns aux autres et dirigés dans le plan de fissilité et ont une grande régularité (p. 101).

Cosse. — Partie supérieure des veines de schiste qui, sous l'influence des agents atmosphériques ou de l'eau, s'est décomposée en perdant sa coloration bleue pour prendre la teinte de rouille et en perdant en même temps toute consistance (p. 101).

Paraigeux (xve s.), Parageaux. — Ouvriers comme associés pour faire un travail en commun (par, agere) (p. 102).

Hottée (xviie s.). — Quantité de schiste montée à dos d'homme. *Hottier*, l'ouvrier qui la monte ; *Hottoir*, lieu où l'on accumule les débris de carrière impropres à la fabrication (p. 106).

Poil roux, Poil taché (Tr.). — Ardoises de moindre qualité fabriquées pendant les travaux préliminaires de découverture, avant de trouver le rocher à ardoises (p. 106).

Foncée — Banc ouvert par l'opération préliminaire du fonçage Ainsi, on compte la profondeur d'une carrière par le nombre de *foncées* qu'on y a exploitées, ce qu'il faut traduire en mètres, à raison de 3 m 33 par *foncée* (p 113)

Quilles (Tr). — Longs coins en fer que l'on place dans la fente produite au moyen de mines, pour abattre une masse d'ardoise (p. 114). V. *Pic*.

Conduiseurs. — Les deux ouvriers qui, par chaque machine d'extraction, ont mission de diriger l'ascension du bassicot et de veiller à ce qu'à son arrivée il ne frappe pas contre les saillies qui supportent la carrée, ou contre le pont roulant qui permet aux chariots de se placer par le mouvement de recul du cheval à l'aplomb même des bassicots. Leur mission est très importante au point de vue de la sécurité des ouvriers du fond (p. 120).

Repartons. — Fragments de schiste divisés par les ouvriers d'à-haut d'après la meilleure répartition à faire de ces morceaux au point de vue de la fabrication, en profitant de la propriété que possède la pierre de se *querner* dans le sens perpendiculaire au long grain. Une simple entaille de qqs centimètres et un coup de maillet en bois amènent cette division que suit ou précède celle suivant le long de la pierre... Il est évident que l'ouvrier cherche à produire le plus grand nombre possible de *repartons* de l'échantillon le plus grand, qui lui est payé le plus cher (p. 121).

Fendis. — Action de diviser l'ardoise en plaques d'épaisseur décroissante jusqu'à la limite indiquée comme minimum. — Ardoise fendue, brute.

Dolleau. — Couteau lourd, avec poignée en bois, qui fait cisaille avec le rebord métallique d'un billot en bois, le *Chapus*.

Chapus. — Billot en bois sur lequel l'ouvrier appuie le côté du fendis à affranchir, tandis que l'autre côté est arrêté sur les coches d'une petite tringle en fer qui fixe les dimensions de chaque échantillon admis dans la fabrication des Ardoisières d'Angers.

Echantillons principaux :

1re carrée grand modèle	0 m 32	—	0 m 22
1re carrée forte et fine	0 m 29	—	0 m 21
2e carrée ordinaire	0 m 29	—	0 m 19
2e carrée n° 1	0 m 29	—	0 m 16
2e carrée n° 2	0 m 27	—	0 m 16
Poil taché	0 m 29	—	0 m 16
Flamande	0 m 27	—	0 m 16
Poil roux n° 1	0 m 27	—	0 m 14
Héridelle	0 m 21	—	0 m 16
Poil roux n° 2	0 m 21	—	0 m 10

Outre ces échantillons, les fendeurs font une petite quantité de grandes ardoises, dites *modèles*

anglais, parce qu'elles ont les mêmes dimensions que les modèles fabriqués par les Anglais :

N° 1, le plus grand 0m54 sur 0m36
N° 10, le plus petit 0m305 — 0m165

Guêtrage. — Réception de l'apprenti. (Détails des plus curieux, p. 183.)

Guide, s. f. — La *guide* est la ficelle avec laquelle le parrain et la marraine lient deux morceaux de feutre en croix, le premier sur la jambe droite, la seconde sur la jambe gauche de l'apprenti. Il en fallait dix brasses.

Pingeot. — Petite cuve nécessaire pour recueillir les eaux qu'on veut épuiser avec un trait, p. 183.

Pigeolier. — Ouvrier qui s'est formé seul à l'abat de la pierre et n'a pas reçu la consécration du guêtrage. Un ouvrier d'à-bas ne pouvait le fréquenter sans être condamné par ses camarades à l'amende d'un pot de vin destiné à le *reblanchir*. Ces distinctions n'existent plus.

N. — Je renvoie à cet ouvrage, très documenté, les lecteurs désireux de renseignements plus complets. M. Th. Bordillon, dans l'*Annuaire statistique de Maine-et-Loire*, p. 173, a fait paraître une très intéressante Notice sur les Ardoisières.

Il y a aux carrières deux corporations bien distinctes, qui ne se fréquentent pas : l'Ouvrier d'*en-haut* et l'Ouvrier d'*à-bas*. Le premier est le fendeur d'ardoises. Le second, celui qui travaille dans le fond. Chacun est régi par son Clerc. Le Clerc d'en-haut est Maître Un-tel, le Régisseur. Le Directeur a la haute direction et donne des ordres au Clerc d'à-bas ; néanmoins, ce dernier doit prendre toutes les garanties pour éviter les accidents dont il est seul responsable.

La pierre se distribue à tour de rôle par *Hottée*. Ce mot vient des premières découvertes, où l'homme montait la pierre aux fendeurs dans une hotte. Un peu plus tard, on le remplaça par le mulet et l'âne, qui avaient deux hottes. Quand l'on arriva aux machines, l'on donna à chaque ouvrier une *Bassicotée*, qui fut cnosidérée de la valeur de quatre Hottées. Le fils du fendeur a droit à une hottée à 9 ans, deux à 11 ans, trois à 13 ans, quatre à 15 ans, ce qui ets l'équivalent du père. L'ouvrier qui a cinq hottées est servi au quatrième rang, dit grand rang, par deux bassicotées. Quand l'ouvrier a un *parrejot*, il a deux bassicotées à chaque rang.

L'enfant travaillant est traité de c..., ou d'autres mots du vocabulaire ; mais le reproche le plus dur c'était de lui dire : « Tu travailles comme un *vrai peautier*. »

Quand le père croit que son fils est capable d'être seul, il en fait la demande au Clerc et il est à *son part*, soit à son compte.

Le fendeur est à ses pièces et entièrement libre (que trop, pour beaucoup) ; il peut commencer sa journée à la pointe du jour et, après son déjeuner, fait *Marianne*, qui est de dormir. Il se gouverne comme il veut. Beaucoup ont une *cambuse*, lieu où ils se réunissent ensemble, et achètent du vin qu'ils se partagent et payent au fournisseur à la *Mise*, qui est le grand arrêté des comptes tous les six mois. Quand il va trop souvent à la cambuse, on dit qu'il tire des *bordées* ; s'il y reste, il est en *roule*, ce qui veut dire : à boire.

En 1848, la Commission des Ardoisières renvoya tous les jeunes gens. Je fus du nombre... (Note communiquée par : Le Chérubin.)

On dit qu'une ardoise est creuse lorsqu'elle se débite facilement. Observons, toutefois, un langage particulier : autrefois, les carrières allaient en dormant ; si on essaye de tirer les immondices d'un vieux fond, le fond sera dans sa robe de noces. Un nouveau fond, l'ouvrier qui vous en parlera vous dira que c'est une lettre cachetée. C'est ainsi qu'il dit quand il parle d'une partie de la chose : entendez carrière. (*Annuaire de Maine-et-Loire*, 1837, p. 177.) — V. Z. 141. (Ménière, *Glossaire*.)

N. — L'ardoise a un fil, comme le bois. Un seuil en ardoise, compris surtout entre deux *Queues de chat* (filon blanc) est inusable. Le même, utilisé pour fermer un puits, pourrait se briser, étant sans support. Ses fibres sont en large. Dans ce dernier cas, il faut des pierres à fibres en long. (By.)

Et. — Ardesia, d'un rad. celt. signif. : de couleur foncée : arddû, noir, qu'on retrouve dans Ardenne, forêt sombre. De nos jours encore, en Bretagne, les Montagnes Noires sont ainsi nommées des carrières d'ardoises qui assombrissent leurs flancs. (L. C.)

Hist. — « On éleva une chapelle qui fut couverte ...en ardoise de Bellepoule « bonne et marchande, la meilleure après la noire ». (Ab. Bretaudeau, p. 58.) — Variantes du mot : Erdoice (1459), Ardoyze (1471).

Beausse. — V. Gloss.

Bonne-Dame (Sp.), s. f. — Fête de la Vierge. On distingue : 1° la B.-D. de mars, qui est l'Annonciation ; 2° la B.-D. d'août, qui est l'Assomption ; 3° la B.-D. de *septembre*, qui est la Nativité, ou Angevine. A l'occasion de cette dernière fête, Saint-Paul voit chaque année affluer de dix lieues à la ronde des centaines de pèlerins à l'antique chapelle de Notre-Dame de Haute-Foi, située à l'orée des bois de la Gaubretière et tout proche de la Fontaine des Fées, qui est la source principale du Layon. (V. *Davière*.) Il n'est guère douteux que ce pèlerinage ne soit la continuation des fêtes païennes qui, aux temps les plus reculés, et probablement à la même époque de l'année, réunissaient en ce lieu les ancêtres des pèlerins actuels.Le nom même de la fontaine voisine l'indique clairement. Il est historiquement certain que les premiers apôtres des Gaules n'entreprirent point de renverser de haute lutte le culte druidique : presque partout où ils trouvèrent un sanctuaire ou un lieu de rendez-vous consacré aux anciens dieux, ils substituèrent à ceux-ci quelque saint du christianisme, de même qu'ils eurent l'adresse de transformer en fêtes chrétiennes les cérémonies traditionnelles des populations qu'ils voulaient conquérir...

C'est ainsi qu'à Mj., près du bourg de Chateaupanne, la fontaine de Saint-Méen a été, depuis l'ère chrétienne, un lieu de pèlerinage très fréquenté. Interrompue pendant un siècle, à la suite de la Révolution, cette tradition a été restaurée par le clergé vers 1887. Or, de l'avis même de l'abbé Allard, cette fontaine de Saint-Méen (Mevennus ou Maïanus) pourrait bien avoir été à l'origine un Fons *Maianus*, c.-à-d. une source consacrée à la déesse Maïa, nymphe de qui le nom symbolisait la fécondité. « Le christianisme, ajoute l'auteur cité, fit là comme ailleurs : il substitua le culte d'un saint à celui d'un faux dieu ». (*N. s. Mj.*, p. 21.)

Bragar-ard. — V. au Glossaire. — Au commencement du xvi[e] s., et sans doute avant cette époque, on disait : bragard et brayar. On entendait par là une personne bien parée, propre en habits et, comme dit Nicot, fringante et glorieuse, brave et fière. On le prenait en bonne ou en mauvaise part.

« Gens habusans de la grâce divine,
« Tous ces souffleurs et faiseurs d'arquemie,
« Mignons *bragars* portant la robe fine,
« Qui sont contrainctz tenir très povre vie... »
(Cité par Ch. Nisard, 194.)

Postérité

Mais auquel des mortels si *bragards* est permis
D'avoir ainsi dompté si puissants ennemis?
Hé! pour Dieu, dy-le-moy.

L'Histoire

A un Anthoine.

(*Id.*, p. 195.)

Se disait même des choses... — Les Anglais ont conservé le mot. Il est dans PALSGRAVE, qui l'écrit Braggar et le traduit par : fringuereau...

Il n'est pas besoin de grands efforts d'imagination pour le faire passer du sens propre au sens figuré. Les personnages ainsi qualifiés y invitaient naturellement. Quand on est vêtu avec recherche, avec coquetterie, on commence par s'admirer soi-même ; on prend ensuite des manières analogues à sa parure ; on se rengorge, on devient dédaigneux, gausseur, tranchant et vantard ; on a la tête haute et le regard fier, on ne marche pas, on piaffe ; on est un *bragueur*...

Avant de dire *bragard*, on disait : *brague* et *braguer*. « Ce sont les grandes pompes, les grandes *bragues* : Hec sunt magne pompe et grande *bragationes* : hec sunt pompe et magni vestium luxus... » (MENOTTI. — *Sermones*. Cité par Ch. NISARD, 197.)

Mais d'où vient Brague? De *braghe*, mot celtique, servant à désigner une espèce de haut-de-chausses, caleçon ou culotte... d'où Gallia braccata... De *braghe*, on a fait *braye* et de *braye brayette*.

D'abord vêtement grossier, fait de peau de mouton ou d'animaux sauvages, la *braye*, nommée depuis : haut-de-chausses, comme tout le reste fit son chemin. Le luxe y déploya ses richesses, la mode ses inventions. Bientôt, un élégant ne fut reconnu qu'à la façon de ses culottes. (*Id.*, p. 198.)

Chaîne (Mj.), s. f. — La Chaîne. Nom que l'on donnait naguère à des remorqueurs qui faisaient le service de touage sur la Loire. On prétendait — j'ignore si c'est vrai — qu'ils se halaient sur une chaîne immergée au fond du fleuve. En tout cas, ils n'avaient pas d'organes de propulsion extérieurs.

Cousins du sacre. — V. Glossaire et PÉAN DE LA TUILERIE, p. 21.

Diablerie de Saumur, de Doué. — V. Gloss.

Ecouflant. — V. Gloss.

Haranier (le). — Cloche ainsi nommée. V. Péan de la Tuil., p. 58, et Gloss.

Légumier. — V. Gloss.

Marinlasse. — V. Gloss.

Perrière (la) (Montjean), s. f. — Maison bourgeoise située à l'est du bourg, avec une vue magnifique sur la Loire. — N. C'est une maison historique, car elle fut la résidence des Gontard, sénéchaux de Montjean, et elle appartient encore à leurs descendants indirects. A part l'aile N., ajoutée au XIXe s., elle doit dater de la fin du XVIIe ou du commencement du XVIIIe s. Peut-être fut-elle bâtie par cet André Gontard que M. de Turgot, intendant de la généralité de Tours, vint, en 1709, sommer d'avoir à réprimer, sous peine de prison, la révolte occasionnée par la famine. Le brave homme s'exécuta et réussit dans sa mission, grâce surtout à la considération dont il jouissait.

Etymologie. — La Perrière tire son nom du voisinage d'une carrière de pierre à bâtir, creusée au flanc du coteau et au bord de la Loire et qui, jusqu'à la fin du premier quart du XIXe s., fournit des matériaux pour toutes les constructions de Montjean et des environs. L'exploitation a certainement duré plusieurs siècles. Plus tard, vers 1855, M. Heuschen y établit le centre de son exploitation houillière et y creusa le Puits de la Loire, aujourd'hui comblé (1906).

Petite Église (Sp.), s. f. — Secte chrétienne, dont qqs membres vivent à Saint-Paul. L'origine de la Petite Eglise remonte au Concordat de 1801. Cinq évêques refusèrent d'adhérer à cette convention. Ils furent suivis par un certain nombre de prêtres et de leurs paroissiens, qui prirent le nom de *Petits Elus*... Chassés de leurs anciennes églises, ils se bâtirent un temple à Archement, près de la petite ville des Aubiers (Deux-Sèvres)... Aujourd'hui, on peut dire que la Petite Eglise a vécu. On rencontre encore (1888) beaucoup de gens qui ont appartenu jadis à cette secte, mais les Petits Elus se font rares. Il n'en existe qu'une seule famille à Saint-Paul ; ils sont plus nombreux dans les communes de Coron, La Plaine, Yzernay et surtout aux environs des Aubiers. N'ayant plus d'évêques, ni même de prêtres, ils ne se rendent à Archement que pour faire bénir leurs mariages. C'est un de leurs vieillards qui accomplit la cérémonie en lisant sur eux les prières de l'ancien rituel. Il va sans dire que les Petits-Elus ne se marient qu'entre eux. Longtemps ils ont poussé l'horreur de toute innovation jusqu'à refuser de faire sanctionner leurs unions par l'autorité civile ; mais des déconvenues répétées leur ayant appris à leurs dépens les inconvénients de ce qui est, au point de vue légal, un simple concubinage, ils se soumettent maintenant aux prescriptions de la loi. Très dévots, ils chôment rigoureusement les dimanches et toutes les petites fêtes, s'enfermant dans leurs maisons avec leurs domestiques, qu'ils choisissent, autant que possible, parmi leurs coreligionnaires. Ils ont conservé les mœurs simples, les coutumes laborieuses, les manières graves des Vendéens d'autrefois et jouissent de la considération générale. Le fait pourrait surprendre ceux qui savent l'importance capitale que prend dans ce pays l'observation des pratiques religieuses... Mais il faut réfléchir que la population voit dans ces sectaires fanatiques « des hommes de religion », qu'elle sent en eux des frères. La population appelle les Petits Elus des noms de Dissidents, Camisards, mais sans attacher à ces mots aucune signification antipathique ou même simplement dédaigneuse.

Hist. — « Les dissidents de la Petite-Eglise, tout le monde est bien obligé de le reconnaître, ont toujours mérité d'être proposés comme des modèles, au point de vue de l'honnêteté et de la pratique de la loi naturelle. Aujourd'hui encore, les *petites-églises* — c'est ainsi qu'on désigne, dans le langage populaire, non seulement les quelques rares réfractaires obstinés, mais les familles dont les membres se sont peu à peu *rendus* — les petites-églises sont incontestablement ce qu'il y a de meilleur dans tout le pays. » (H. BOURGEOIS, *Hist. de la Gr.-Guerre*, p. 109.) — « L'ancien confesseur de la foi (l'abbé BENÉTEAU, vicaire de Saint-Martin-l'Ars) se laissa entraîner à la suite des qqs évêques qui en appelèrent alors de la décision du pape au jugement d'un Concile. Parmi ces prélats étaient Mgr de Thémines, évêque de Blois, et Mgr de Coucy, évêque de La Rochelle, qu'on peut considérer comme les véritables auteurs du schisme de la *Petite Eglise*. » (*Id.*, p. 123.) — « Les partisans de la Petite-Eglise, qui avaient toujours espéré qu'au retour du Roi le Concordat serait aboli, s'agitaient aussi. » (DENIAU, VI, 248.)

Pontsdecéiais-e. — Et non Pont de Céais, Pont

de Céiais. Habitant des Ponts-de-Cé. « La première fois que ce nom apparaît dans un manuscrit, c'est sous la forme : *Castro Seio* (889. — C. PORT.) Puis : qui dicitur a *Saiaco* (967). — Ecclesia de *Saiaco* (1003). — Variantes : Sigei, Seium (V. Avant-propos, note, à la fin), Sagei, Sagii, Saeii, Seeii, Seyaco. — *Ponteceienses* (1584). Et cette dernière forme est bien remarquable. — Car vous n'admettrez pas, je pense, la sotte intervention des lettrés du XVIe siècle, qui attribuent l'origine et le nom même des Ponts-de-Cé à César. Quant à expliquer clairement les appellations ci-dessus, c'est une autre affaire. *Donc*, il faut un i, cette voyelle dominant dans tous ces vocables.

« Pour l'adjectif à former, il ne *devrait* pas y avoir hésitation, on devrait dire, et en un seul mot, *Pontsdecéiaise*, comme vous le pensez.

« Et, cependant, cela choque. C'est que Un, Une attire l'idée du singulier. Mais, ayant à prendre parti, j'opine carrément pour l's, parce que c'est logique.

« Conclusion : Un *s* à Ponts et un i à céiaise. Et en un seul mot. Comparez : Pont-à-Mousson, Mussipontain ; Pont-Audemer, Pontaudemérien. »

Voilà ce que je répondis un jour à *Paul Pionis*, le poète exquis des *Coiffes angevines*, qui, ayant si bien qualité pour décider lui-même, avait, par courtoisie, préféré me demander mon avis. (A. V.)

Reculée. — « Les habitants, tous pêcheurs, accommodent mieux le poisson que pâtissiers, cuisiniers ni aultres qui soient en Anjou. Ils se sont accoustumez à parler un aultre langage différent d'accent de prononciation à celuy des habitants de la ville. » BRUNEAU DE TARTIF., cité par C. PORT, *Descript. de la ville d'Ang.*, p. 539, note 1.

Sacre. — Voir, pour la procession célèbre du Sacre, PÉAN DE LA TUILERIE, pp. 17 et 19, et Gloss.

Sépultures. — En 1905, on ouvrait au Longeron le chemin des Praires et la tranchée effondrait un ancien cimetière abandonné depuis plus d'un siècle. Une quarantaine de tombes furent ainsi bouleversées, dans lesquelles, à part quelques ossements à peu près consommés, on ne trouva rien d'intéressant, sauf, toutefois, ceci : La plupart des tombes renfermaient, à une certaine profondeur, d'énormes pierres brutes qui avaient dû être posées sur les cercueils. Il est probable que c'était là une précaution pour empêcher que les corps ne fussent déterrés par les loups, fort nombreux dans le pays à cette époque.

Supplication, s. f. — « ...Dans cette église (Saint-Pierre), comme dans les autres collégiales, le ministère du curé de la paroisse qui en dépendait y était subordonné aux fonctions des membres du Chapitre. Son vicaire, qu'on appelait le chapelain du chœur, y devait la célébration de toutes les grandes messes les jours ordinaires. Celle des solennités était réservée au doyen et aux chanoines, que ce vicaire devait prévenir dans l'assemblée précédente du Chapitre. Il y était introduit et c'est du nom de *Supplication* qu'on appelait cet avertissement. (*Anjou hist.*, 6e an., no 6, p 581, abbé RANGEARD.)

Torches. — V., pour les fameuses Torches portées à la procession du Sacre, PÉAN DE LA TUILERIE, pp. 17, 18 et note. — V. Gloss.

Tricoterie (la), s. f. — On lit dans l'*Angevin de Paris* du 17 février 1907, p. 1, col. 5 : « Andegavi non molles... A propos des manifestations qu'a suscitées la visite à Angers du ministre de la Guerre, un de nos confrères parisiens a rappelé en ces termes le souvenir d'une émeute déjà ancienne : « Les citoyens d'Angers n'ont jamais été endurants. C'est dans cette ville qu'en 1461 éclata la fameuse émeute dite de la *Tricoterie*, au cours de laquelle les Angevins, armés de *triques*, rossèrent d'importance les officiers royaux venus pour lever l'impôt. » Une fois n'est pas coutume.

Et. — Dér. direct non du fr. Trique, mais du pat. *Tricot* ou *Triquot*.

Tumuli. — Ces monuments sont nombreux en Anjou. On en trouvera la nomenclature dans les Guides. Nous ne parlerons que des deux qui se dressent près de Vihiers, l'un sur la route du Voide et l'autre, très remarquable, à l'ouest de la route de Saint-Hilaire-des-Bois. Pour les habitants du pays, ce sont les *dégaillochées* de Gargantua, c.-à-d. les mottes de terre qui se détachaient de ses bottes à chaque pas lorsqu'il parcourait la région. Cf. *Bouzillé*.

Tartifume, s. m. — Les petites closeries de ce nom sont ainsi appelées, dit C. PORT (*Dict. historique de Maine-et-Loire*), de ce que les journaliers y rentrent tard de l'ouvrage pour dîner. — Ferme, commune de Cantenay-Epinard — *Locus qui dicitur Tart-y-fume* (1331)... C'est le domaine patrimonial dont prenait le nom notre bon chroniqueur BRUNEAU DE TARTIFUME — Cf. *Tard-à-jouc*.

On se rappelle les vers de VIRGILE où Tityre invite Mélibée à venir passer la nuit dans sa chaumière :

« Et jam summa procul villarum culmina fumant,
« Majoresque cadunt altis de montibus umbræ. »
(*Eglogues*, I, fin.)

Tout-il-faut. — Dans le Nord, il y a une différence entre le *sart* et l'*essart*. Le premier est une terre stérile, une terre de brouissailles, le second est une terre défrichée. Beaucoup de noms de lieux proviennent précisément de l'état plus ou moins bon de la terre. N'avons-nous pas les :

Tout-y-va (Yonne).
Tout-y-croît (B.-Pyrén.).
Toutlifaut (E.-et-Loir).
Tout-y-faut (Char.-Inf., Yonne).
V. XI, a.

Portugais. — V. au Gloss. — « Je n'ai jamais entendu parler de Portugais établis aux Ponts-de-Cé ou dans quelque autre localité des bords de la Loire. Mais j'ai ouï dire que, jusque vers la fin du XVIIIe s., les Hollandais firent sur la Loire un commerce assez important. Il paraîtrait que, chaque année, à certaines époques, leurs barques remontaient le fleuve assez haut. Quelles denrées importaient-elles? Probablement des épices. De quelles marchandises se chargeaient-elles comme fret de retour? Sans doute de lin et de vin, car, alors, le chanvre ne se cultivait guère. J'ai dit ailleurs qu'il y avait encore des *barques* sur la Loire jusque vers 1850 ; mais ce n'étaient plus celles des Hollandais. (R. O.) Voir dans le remarquable ouvrage de M. l'abbé BRETAUDEAU : *Histoire des Ponts-de-Cé*, pages 98 sqq. Belges et Hollandais, leur commerce aux Ponts-de-Cé.

Postillon. — V. au Gloss. — C'était le nom du facteur, vers l'époque de 1830-1865, alors que l'un des rares bureaux de poste de la région était à Ingrandes, sur la route de Nantes. Chaque matin, le père Delaunay prenait le courrier à la diligence, desservait la ville d'Ingrandes, passait, par tous les temps, dans un petit bateau qu'il avait acheté de ses deniers, les 800 mètres de Loire qui séparent les deux rives, puis parcourait une partie de la vallée du Mesnil, toute la commune de Montjean et l'immensité de celle de La Pommeraye. Il rentrait le soir, à la nuit close, avec une moyenne de 50 kilom.

dans les jambes, ayant distribué au moins vingt lettres et une demi-douzaine de journaux et ayant gagné 40 sous. C'était là le *postillon*. — Je l'ai très bien connu dans ma jeunesse, le père Delaunay le Postillon. Il était mieux alors : après l'établissement du chemin de fer, l'Administration avait fondé un bureau de poste à Montjean. Mais il était toujours l'unique facteur desservant Montjean et La Pommeraye. Il fit ce métier au moins trente-cinq ou quarante ans et fut mis au rancart, fourbu, usé, vers 1870, avec une retraite qui devait bien se monter à 300 fr. et de laquelle il jouit peut-être deux ans. Sur la tombe de ce brave homme, on peut dire avec conviction : Requiescat in pace ! (R. O.)
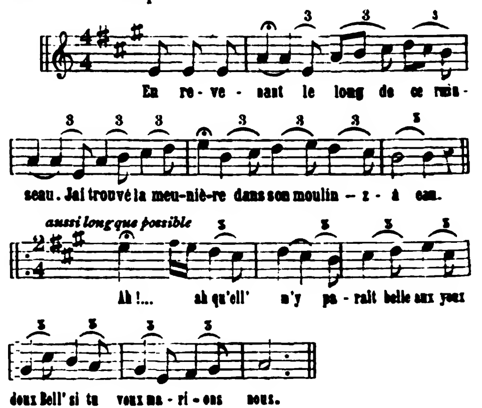
Maine. — La Maine est le nom de la rivière depuis sa source jusqu'à Bouchemaine. Elle recevait la Sarthe à Écouflant, aujourd'hui en amont d'Angers. — Montreuil-sur-Maine, Grez-sur-Maine (aujourd'hui Grez-Neuville, de Grez-sur-Maine et de Neuville).

Noter (V. au Gloss.)

J'ai reçu de M. Jean Huré, le compositeur déjà célèbre dont s'enorgueillit notre cité, la lettre suivante :

« Cher Monsieur.

« En lisant votre article sur le mot *Noter*, il me souvient de cette chanson, qui me fut chantée par Pucelle : elle est originaire du Fuilet et absolument authentique.



« Les sons marqués d'un point d'orgue sont *notés*, le dernier jusqu'à perte de souffle.

« Croyez. cher Monsieur, au souvenir bien cordial de votre ancien élève.

« Jean Huré.

« 3 novembre 1906. »

SUPPLÉMENT AU GLOSSAIRE

A

NOTA. — Les mots précédés du signe * sont nouveaux.

OBSERVATIONS

PRONONCIATION. — Dans la région de Bécon et du Louroux, au se change qqf. en *ou* : J'allons *ou* noces ; je ne *sourais*.

— An, nasal, devient *ein* : Mein char einfeint, — mon cher enfant. (Sar.)

— A a souvent le son de è ; c'est l'a bref des Parisiens qui disent : à Pèris, Montpèrnasse, en Trèmvé, pour : à Paris, etc.

— La substitution de ê ou a bref (avec une prononciation intermédiaire entre a et è) à a bref ou long est fréquente : *Chêrrue, merquer* (maerquer). Il est vrai qu'on dit : Ein grous-t-âbre *vart*, pour : un gros arbre vert, ou, dans la Chanson de l'Helvétie : *vardure* :

Bouquet dé vardure,
Orne ma ceinture *bis*
Et ma chévélure ;
Je t'aime d'amoûr ;
Adèl', voici riant séjour ;
A toé ma vie, mon darnier jour (*bis*)
Dans tes campagn' j'aime à court,
Dans tes montagn' j'irai mourt. (By.)

A — prépos., remplace de.

Note. — De bonne heure, l'ablatif a remplacé le génitif pour marquer la possession. Dans une charte de 929, Foulques le Roux, ou le Bon, comte d'Anjou, s'exprime ainsi : « ...Pro remedium mee anime vel anime Ingelgerio genitore meo, nec non pro anima Warnerio socro meo, et uxore sua Tescenda. » (Le comté d'Anjou au XIe s., p. Louis HALPHEN, p. 4.) Ces ablatifs supposent la préposition a sous entendue. (R. O.) — On devait dire, en langue vulg. : pour l'âme à Ingelger.

* **Abédeillé** (Lg.), adj. qual. — Ventru, bedonnant. Syn. de *Abeillaudé, Abézardé, Bézard, Bédeillaud, Boillard, Beillard.* Dér. de *Bédeille.*

***Abeilleuroir** (Cho.), s. m. — Couvercle. Syn. de *Courtoire, Quertoire.*

N. — A rapprocher de Abrier ; Abérya, abri, abri-vent ; Abéryer, abrier, abriter, cacher, vêtir. (DOTT.)

* **Abernaudir** (s') (Soulaines). — Se mettre à la pluie. « V'là l' temps qui s'*abernaudit*, on va avoir une *r' nâpée.* » Il va pleuvoir.

N. — Arnayer, se couvrir de nuages, devenir incertain ; se dit du ciel ou du temps. Et mieux : Arnaoder, arnauder, se fâcher, se mettre en colère, chercher querelle. Renauder, murmurer, maugréer. Renao, — nom propre de matou. — Par onomat. (DOTT.) V. *Renaudes*, au Gloss. — Je verrais plutôt là le radical *Berner. S'abernaudir* = se salir.

Abernote, s. f.

Et. — Je vois dans ce mot le lat. Agri nux, = noix de champ, ou plutôt, à cause du t, l'all. Acker nuss, même sens. Notons que l'angl. a Nut, noix. Les originaux lat. ou all. ont dû donner successivement, et par des transformations régulières : 1° Agrenote ou 2° Acrenote, puis 3° Aguernote ou Aquernote, puis (par 3°) 4° Avernote et 5° Abernote. Il n'est pas impossible que le mot *Avernette*, de Tlm., ne soit que le doublet de Avernote, pris au figuré. Je soupçonne, en outre, que, à côté de la forme *Aguernote*, il a pu y avoir une variante *Aguernouse* (toujours du lat. Agri nucem) qui aurait donné le v. montj. *Enguernousir.* L'état d'une femme enceinte est comparable à celui d'une terre se boursouflant sous la poussée des Aguernouses, Aguernotes ou Abernotes qui s'y développent. (R. O.) — J'aurais vu, dans ce dernier v., le verbe Garnir, tout simplement.

* **Abesteyer** (s') (Lg.), v. réf. — Tirer à sa fin. Syn. de s'*Aboutéier.*

Et. — P.-ê. dér. du fr. Bête, Beste, avec le sens de : faire la bête, comme un feu qui s'éteint, une chandelle qui va mourir. P.-ê. plutôt pour s'Abasteyer, du vx v. pat. Baster (il a certainement existé), avec le sens de : en avoir assez. (R. O.) — Peu satisfaisant ; mais cela peut mettre sur une piste. (A. V.)

Hist. — XVe s. FROISSARD, *Buisson de jeun.*

Et j'ai repris à mes despens
Ce de quoi je me hontioie ;
Dont grandement m'*abestioie* ;
Car mieux vaut science qu'argens.

* **Abilauder** (Cnd), v. a. — Habituer. « Il est ben *abilaudé.* » J'écrirais Habilauder.

Et. — Abillier [1]. Habiliter, rendre propre à

qqch. Abilitare. « Nullus Paccator... exercebit... antequam ad hoc admittatur et *Abilitetur* coram Majore et constabulariis stapulæ. » — « Se *abilitare*, s'exercer. « Alia expensa... pro dono facto per villam archeriis et arbalestriis dictæ villæ, ut se *abilitarent* in archa et balista. » Renvoie à Habilitare [1]. (D. C.) — Abile, adj. — Leste, preste, diligent. Toujours employé comme adv. dans le sens impératif : Abile ! abile ! — « Mais Pantagruel fut *abille* et eut toujours bon pied et bon œil. » (*P.*, 1, 29.)

Abject, e (By.), adj. q. — Désagréable à voir. V. aussi *Déchiré*.

* **Aboissonné** (Lg.), adj. q. — Très touffu, très rameux. Se dit d'un arbre, d'une branche. Dér. de *Boisson* [1].

Et. — Boscus, bois, n'est conciliable ni avec la forme prov. boisson, ni avec la forme ital. buscione. Cependant, pour le domaine français (Berry, busson, boisson ; Bourg., boucho, busson, buisson), il est visible qu'il y a eu confusion entre la formation par buis (lat. buxus) et la form. par bois. (Litt.)

* **Aboumi** (s') (Cnd.), v. réf. — Se blottir. « Le lièvre s'est aboumi (ou *boumi*) quand il a vu le chien. V. *Boumi*.

N. — Cf. Aboti, dans D. C. V° Abobsitus. — Lesquelz enfans le suppliant n'eust peu voir du lieu où il estoit Aboti. P.-ê. pour Abloti, abditus.

About (Lg.), s. m. — Venir à l'*about* de, — venir à bout de, en finir avec.

* **Abriller** (s') (Cnd.), v. réf. — Bien se couvrir. V. *Abrier*.

N. — Abrier. Terme de marine. Intercepter, en parl. du vent.

* **Acasser** (Lg., Sep.), v. a. — Rendre boueux. Ex. : La pieue a *acassé* la terre. V. *Casse* a très bref.

Accent (Ry.), s. m. — Tare, infirmité. Ex. : Mon gars a un acecnt ; il entend haut.

* **Accliner** (s') (Tc., Z. 152), v. réf. — Se frapper l'esprit.

Et. — Ad + clinis, penché.

* **Accôrer** (Q., Z. 136), v. a. — Accorer, étayer. Syn. et d. de *Accourer*. Cf. *Encôre*.

Accouver (s'). — V. au Gloss. S'accroupir.

Anecdote. — « J'en ris côre ! J'arrivions pour la messe avec mèr' Manette. Avant d'entrer, alle *s'accouve* derriér' l'clocher, pour se r'nettir, quand l'Maire s'amène d'l'aut' bout d'la ruette : « Boug' pas, qu'i li crie, j'aime ben mieux vouér la poule que l'œuf ! ... » (Bf.)

Accraître. — V. *Ecraître*. Gloss.

* **Accroche** (By.), s. f. — Obstacle, ce qui accroche, p. ex., un filet de pêche. Doubl. fém. du fr. Accroc. V. à *Lège*.

Accropie (à l') (By., Z. 203), loc. adv. — Se dit dans : Aller *à l'accropie*, — marcher comme accroupi, c.-à-d. les jambes pliées et le buste droit.

* **Accumer** (Lg.), v. a. — Remplir complètement, en terminant en faîte le chargement. Ex. : Ine chârtée de fumier *accumée*. Syn. de *Affaiter*. Semble un doubl. du fr. Accumuler.

Ad(e)naisser (s') (Gn.), v. réf. — Autre sens. Se laisser aller, se délaisser, s'abandonner, — au désespoir. Ex. : Oh ! alle a été ben bonne pour c'té pouv' grand' Marie. La vieille fille n'avait pus de goût à ren ; à s'était *adenaissée*.

Adlési (Bf.), adj. q. — Qui a du loisir, ou qui se permet une besogne inutile. Pron. Adhlési.

* **Admirure** (Tc.), s. f. — Admiration. V. Zigz. 210.

* **Adurasser** (Lg.), v. a. — Durcir, endurcir. Ex. : Quiô cheval il a le poil *adurassé* : c'est signe qu'il est fort.

Affaire (Mj.), s. f. — En être d'eine *affaire*, — être tout bouleversé, tout hors de soi. Ex. : Alle en était d'eine *affaire* quand alle a vu sa buée restée dans le puits.

* **Affalé** (Bf.), adj. q. — Affaissé.

Et. — Extension du fr. Abaisser, soulager, un cordage pour l'aider à courir dans sa poulie et à descendre. — V. réf. Se glisser le long d'un cordage. — On le tire du flam. afhalen, tirer en bas. Le bas-bret. affala ou affela, retomber, paraît être emprunté au fr. (Litt.)

Affener (By.), v. a. — Pourvoir en foin. Ex. : Sa ferme est bien *affenée* ; il a ben 8 à 10 arpents de pré, et en bon foin.

Affier (By.), v. n. — Attirer. Ex. : *Affier* d' mouas gas chez soué, n' m'en parlez pas.

* **Affuté** (Bf.), adj. q. — Eveillé. Extension de *Affût* [1].

* **A-front** (Lg.), adv. — On dit de deux bœufs qu'ils sont bien *à-front* lorsqu'ils ont l'habitude d'unir leurs efforts pour bien tirer ensemble.

Agât (Cho), s. m. — Mauvaise graphie de *Aga*, *Agua*.

Hist. — Pendant la nuit et toute la matinée, il avait tombé des *agâts* d'eau. (*Vend. cathol.*, 12 avril 1908, 1, 6. Les idées du père Jean Louis.)

* **Agenoiller** (s') (Lg.), v. réf. — S'agenouiller. V. *Genoil*. Mot vieilli. Le son naturel de l'o est conservé.

Agrémoire, s. f. — Aigreur.

N. — Il a dû y avoir dans notre patois un vx mot Agrémoine ou Agrimoine, doubl. très bien formé, du reste, et syn. du fr. savant Acrimonie, âcreté invétérée. Agrémoire est une corr. de ce mot. Rien du fr. Aigremoine. (R. O.)

* **Agrou** (By., Z. 189), s. m. — Légère butte de terre dont on chausse une plante. V. *Agrouer*.

Agrouer, **Aguérouer** (By., Z. 189), v. a. — Butter une plante.

* **Aiche** (Ag.), s. f. — Achée. V. *Ache*.

Aire (en) (Haut Anjou), s. m. — Les *en-aire*, les semences en terre, les grenailles.

Aireau, s. m.

Hist. — 1403. Bail en faveur de Jean Guintneau l'aîné d'un *hereau* de terre avec ses appartenances,

situé en Cul de Bœuf. (Ab. ALLARD, *Notes s. Mj.*, p. 84.)

* **Airée** (Mj.), s. f. — Fig. Quantité d'objets éparpillés. Ex. : Y en a eine *airée* de preunes sour le grand preunier d'amont noir, après ceté foudre de vent là ! Syn. de *Epirâillée*.

* **Aivâser** (s') (Lg.), v. réf. — S'écraser, se réduire sous la pression en pâte, en bouillie, en magna. Ne se dit que des objets mous.

Et. — Paraît dér. de *Aive*. V. *Eau*. — Ou Evaser?

* **Aiver** (Lg.), v. a. — Passer à l'eau, laver une première fois. Cf. *Aiguancer*. V. *Eau*.

* **Ajambée** (Ma. Z. 206), s. f. — Enjambée.

* **Ajamber** (*id.*), v. a. — Enjamber.

* **Ale** (Lg.), s. f. — Aile. Mot vieilli.

* **Aliandon** (By.), s. m. — V. *Crêssion*, *Amandon*.

* **Alleumer** (Mj.), v. a. — Allumer. Vieilli.

* **Allouvi**. — V. *Allou*, *Aloui*, *Alouir*.

* **Allumettier-ère** (Tr.), s. m. et f. — Ouvrier, — ère de la fabrique d'allumettes.

Hist. — Mme M..., *allumettière*..., a avisé la gendarmerie... (*A. de P.*, 7 juillet 1907, 3, 3.)

* **Altérant** (Mj., Lg.), adj. q. — Qui altère, qui donne soif. Ex. : Il ne fait pas ein temps, ben *altérant*.

* **Ameiller**, s. m. — Amouilles. Glaires de vache en vêlage qui annoncent qu'elle va mettre bas.

Et. — Il faut renoncer à l'explicat. par Mamilla, mamelle, et adopter celle par Mouiller.

* **Amoincer** (s') (Lg.), v. réf. — S'habituer, s'aheurter dans une mauvaise habitude, en parl. des animaux. Syn. et d. de *s'Amaincer*. V. ce mot, à propos duquel j'avais prévu la forme ci-dessus. (R. O.)

Amont (Tc., Z. 159), prép. — Au-dessus de. Ex. : La famble se mâtait jusqu'*amont* le devantiau de la cheminée.

Amoui (Spl.), adj. q. — Ecrasé, affalé. Une barge de foin s'amouit.

N. — A rapprocher du mot poitevin : s'Abounir, se tenir dans la posture où le derrière touche presque le talon. « I ne sé jamé pus à men aise qu'*abounie* pre coudre mes hardes. » (FAVRE.)

* **Amouroux** (Lg., Lrm.), s. m. — Amoureux. Désuet. V. La fille du labouroux. F. Lore, I.

* **Analogue**, adj. q. — Approprié, en rapport avec.

Hist. — L'Administration municipale du canton de La Pommeraie, assemblée au lieu ordinaire de ses séances à Montjean..., les autorités constituées ont été conduites au temple de la Raison... où étant arrivés lecture a été faite... de plusieurs discours *analogues* à cette fête. (Ab. ALLARD, *Notes s. Mj.*, p. 297.) — Ce mot eut, en ce sens, dans notre Anjou, une grande vogue à l'époque de la Révolution ; on le rencontre à chaque instant dans le Discours et dans les Rapports des membres du clergé et des municipalités.

* **Ancessor**, s. m. — Ancêtre. Mot de la langue angevine du moy. âge, aujourd'hui désuet.

Et. — Dér. par contract. du lat. Antecessor et forme la transition entre ce mot et la lang. franç. actuelle.

Hist. — Nous en avons trouvé la preuve dans un vx parchemin extrait des archives du château de Bouzillé. Il mentionnait l'obligation qu'avait contractée, en l'an 1280, Guillaume de la Béraudière d'entretenir à ses frais une lampe que ses *ancessors* avaient jadis léguée à « l'église de Cantelup (Chanteloup). » (*Rev. de l'Anj.*, t. LIV, p. 307.) — XIe s. Anceisurs ; XIIe s., ancissour, ancessor, ancessour.

— Pour remembrer des *ancessors*
Les faits, les dits et les morts.
(Le chanoine GASSE. — MÉNAGE.)

Ancheneau, Acheneau, s. m.

N. — JAUBERT, au mot Bassie (tablette ou pierre d'un évier, égoût), cite : « Les esgouts apportent aussi beaucoup d'incommodités, soit de bassie, par l'immondice, soit d'*eschinaud* ou de couverture. » (MAUDUIT, art. 2 du titre XI de la *Coutume du Berry*.)

* **Ane** [1] (Mj.), pron. pers. — Elle. Doubl. de *A*, *Alle*. Ne s'emploie que devant le pron. en. Ex. : *Ane* en a rougi. Cf. N'on, pour : l'on.

* **Anévris°, Anévrisse** (Mj.), s. m. — Anévrisme.

* **Anglaise** (Lg.), s. f. — Variante du jeu de palet. V. F. Lore, VII.

* **Anglaisé** (Ag.), adj. q. — Hybridé d'anglais.

Hist. — Les (bœufs) manceaux *anglaisés* se cotaient de 70 à 76 centimes. (*A. de P.*, 26 avr. 1908, 4, 6.)

* **Angolis** (Tr.), s. m. — Cheville aiguisée en biseau, placée sur le manche de l'outil d'ardoisier appelé *pointe* de banc. (D'après MÉN. V. à *Pointe*).

Anguille. — Ajouter (Mj.), s. f. — Cravate étroite. V. *Andille*. || A. de haie, — couleuvre.

* **Ankylouse** (Lg.), s. f. — Ankylose.

* **Animaux**. — Leurs noms différents d'après leur âge. V. F. Lore, VIII, a, 76.

Anouguière. — V. F. Lore, VIII, a, 76.

* **Anticiper** (Mj.), anquiciper, v. n. — Empiéter. C'est le mot fr. détourné de son sens.

N. — Cela me rappelle cette Société financière dont parle Paul DESNOYERS dans *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques*, au capital de..., avec dividendes *antichipés*.

* **Ao** (Fu., Mj., Z. 196), v. a. — Avoir. Corrupt. de Aoué, Awoir, *Aoir*.

* **Apaletter** (Lg.), v. n. — Lancer un palet de manière à ce qu'il glisse à plat sur le sol. C'est le contraire de piquer. On dit aussi *Paletter*. Cf. *Rouliner*, *Poquer*.

* **Apichelîner** (Lcq), v. a. — Rendre douillet, pichelin, par une exagération de petits soins affectueux. Syn. de *Apégnocher*.

* **Apiluré** (Bf.), adj. q. — Eveillé, comme une ruche d'abeilles.

» **Apouplexie** (Mj.), s. f. — Apoplexie.

* **Appenancer** (Spl.), v. a. — V. *Apadancer.*

Hist. — Appendance. xvie s. « Sacrement n'est jamais sans que la parole de Dieu precede ; mais est à icelle adjoustée comme une *appendance* ordonnée pour la signer, la confirmer et de plus fort certifier envers nous. » (Calvin, *Inst.*, 1027.)

* **Appétisser** (By), v. a. — Exciter l'appétit. V. F. Lore, vii, a, 98.

* **Appouéter** (Br., Z. 183), v. a. — Appuyer étayer. Dér. de *Appouette.*

Appuyer (Mj.), v. a. — *Appuyer* eine chasse, — poursuivre de près et longtemps. Ex. : Les cognes illi en ont *appuyé* d'eine chasse, mais ils n'ont pas pu mettre la main dessus. — N. En terme de vènerie, on dit *Appuyer* les chiens. || V. *Appouer.* || Affirmer énergiquement.

Arcali. Arcailli (Lg.), s. m. — Alcali volatil, ammonaique.

* **Arcancié** (By.), s. m. — Long rameau d'églantier. Syn. et d. de *Argancier.* Cf. *Hardiantin.*

* **Arçonnier** (Sar.), s. m. — Fabricant d'arçons.

* **Ardoiserie** (Ag.), s. f. — Usine où l'on travaille les grandes pièces d'ardoise pour en faire des tables, des séparations d'urinoirs, des dessus de billard, etc., et, en général, tout ce qui ne sert pas aux toitures. Il s'en trouve une, très curieuse à visiter, à Saint-Léonard, faubourg d'Angers. Ne pas confondre avec Ardoisière, qui est la carrière d'où l'on extrait la pierre.

* **Ardoisier** (Ag.), s. m. — Ouvrier qui travaille l'ardoise, l'extrait ou la fend. Mieux : *Perrayeur.*

* **Arée** (Ma., Z. 209), s. f. — Airée.

* **Arêtier** (Mj., Lg.), s. m. — Angle saillant à l'intersection de deux murs. — Ce n'est pas le sens du Dict.

* **Arguegnioux** (Bf.), adj. q. — Difficile, hargneux. Ex. : « M'en parl' pas ! c't'i là est *arguegnioux* et *grignolle* comme tout ; i n'est ben sûr pas facile à brider, à moins qu'i n' baille ! » — V. *Harguégnoux,* meilleure graphie.

* **Argueluche** (Bf.), s. f. — Raisonnement plus ou moins droit. « Oui, oui ! va toujou', j' comprends *l'argueluche* et c' que parler veut dire. » V. *Arguenuche.*

N. — Dott. donne : Arguenucher, ranger qqch. au-dessus de sa tête.

Aria, Arias, Harrias (Bf.), s. m. ou f. — Personne mal commode. « Ah ! c'te marraine-là est arias comme tout ; j' t'assure que j' la mettrais ben au lit sans la biser. »

* **Aricasser** (Lg.), v .a. — Friper, foupir une étoffe, une toile. Syn. de *Fôpir, Faupir.*

Et. — Semble venir de *Ricasser,* à cause des plis qui, dans le rire, sillonnent le visage. Cf. *Déricasser.*

* **Aroche-pierres** (Haut Anjou), s. m. — Jouet d'enfants. Sorte de fronde formée d'une forte baguette fendue à son extrémité. La pierre destinée à être lancée et enchassée dans cette fente. V. *Arrocher.*

Arquellier (Br., Z. 183 ; Bf.), s. m. — *Harquelier,* manœuvre de bas étage ; vaurien, mauvais ouvrier. « Va t' faire prendre ailleurs, espèce d'arquellier ! »

N. — De Montess. Arquanier, arquelier, — débauché, libertin. — Arquabot. (D. C. V° Arlotus.)

* **Arquer** (Lg.), v. n. — Trotter à longues enjambées. Se dit du cheval.

* **Arrêtement** (Lg.), s. m. — Arrêté administratif.

* **Arrimé** (Ti., Z. 153), part. pas. — Habitué. V. *Arrimer.* Extens. de sens.

Arrocher (s') (Cnd.), v. réf. — Grimper. A un enfant dont les vêtements sont déchirés : « Où as-tu été t'*arrocher ?* » V. *Arocher.*

* **Artilloux** (Bf.), adj. q. — Qui n'a pas peur. « C'est un gas ben *artilloux* ; i n'a point peur la nuit. » V. *Artillant.*

Assente (d') (Br., Z. 145), loc. adv. — V. *Assent.*

* **Assiant** (Lg., Scp.), s. m. — Séant, derrière. — Pour asseyant, dér. du fr. Asseoir. le séant. V. *Assient.*

Assobrer (Lg.), v. a. — Assommer, étourdir — mais seulement en parl. de la fatigue ou de la pesanteur de tête ; hébéter. Syn. de *Essotir.*

* **Assomeiller** (s') (Lg.), v. réf. — S'assoupir s'endormir.

* **Assureur** (Mj., Lg.), s. m. — Agent d'assurances. Ex. : J'ai été trouver l'*assureur* à Cholet pour me faire payer.

* **Ataupé** (Lgg.), adj. q. — V. *Taupé* (sabot).

* **Attentionné** (Mj., Ma., Z. 206), adj. q. — Très attentif.

* **Attêtement** (Mj.), s. m. s. m. — Entêtement. V. *Attêter.*

* **Attêter** (Mj.), v. a. ; v. réf. — V. *Atêter.*

Aubépin (Ag.), s. m. — Aubépine. Syn. et d. de *Ebaupin.*

Hist. :

Par des chemins creux, par des chemins verts,
Bordés d'*aubépins* et d'ormeaux couverts.
(Paul Pionis, *A. de P.*, 1er déc. 1907, 1, 5.)

Aubour (Mj.), s. m. — C'est bien dans ce sens que G. C. Bucher a employé Aubourrez : gens revêtus d'une couche de graisse grâce aux lopins de cuisine, comme un arbre est revêtu de son aubour :

D'un advocat d'Angiers gras oultre bort.
Ycy davant, en ceste large fousse,
Gist le mortel, ennemy de famine,
Qu'on appeloit maistre Jehan Malesfousse,
Lequel mordit si avant en farine
Et rencontra la vendange si doulce
Que de sa peau il feist une bodine
A tout le peuple admirablement grousse.
Gens *aubourrez* de lopins de cuysine
Plus plains que l'œuf et ronds que pois en gousse,
Pensez y bien, car je vous détermine
Que vostre chair soit noire, blonde ou rousse,
Tant plus est grasse, est subjecte a vermine. »

(282, pages 255-6.)

* **Aucmentation**, * **Aucmenter.** Pour augmentation, augmenter. — Mj. Cf. *Raucmenter.*

Aujord'hui (Mj.), syn. de *Anuit*, *Enhuit*, *net.*

* **Automaboule** (Lg.), s. f. — Déformation volontaire, par les loustics du lieu, du nom de l'automobile. Elle est justifiée par la folie dont paraissent atteints nombre de chauffeurs. V. *Maboule*. Cf. *Ecomobine*, *Traîne voué*. *Traîne-vesse.*

* **Auvoiler** (s') — (Sar.), v. réf. — Se plisser, se gondoler comme une voile gonflée par le vent. V. *s'Envoler.*

* **Auvrir.** Ouvrir. — Chercher à ô les mots que l'on ne trouverait pas à au ; *ôvrir*

* **Avant-scène** (Ag., Sar., Lrm.), s. f. — Seins d'une femme, surtout rebondis. Syn. de *Bossoirs*, *Avant-trains*, *Avont-lait*, *Fistonneaux*, *Fristonneaux*, *Nénés*. On dit d'une personne qui se distingue par la proéminence de ses charmes : Y a du monde au balcon.

* **Avarie** (Lg.), s. f. — Bête *d'avarie*, animal de boucherie que l'on abat pour cause de maladie ou d'accident. — N. Les fermiers — partout — ont généralement l'habitude de les faire tuer après qu'elles sont crevées !

* **Avégle** (Lg.), adj. q. — Aveugle. Cf. *Jène.*

* **Avéré** (Lg.), part. pass. — S'employait naguère beaucoup dans la formule d'affirmation, d'approbation, d'assentiment. Ol est ben *avéré !* — c'est bien vrai, bien certain. Qqs vieillards l'emploient encore. — Rappelle le Vère ! du pays gallot (Ille-et-Vil., Morbihan).

* **Avers** (Lg.), prép. — Vers, du côté de. Ex. : *Avers* les Landes ils parlont encôre bé pus mal qu'ici.

Avesse. Ex. : Je laverai ma place demain, à moins que l'*avesse* me prenje (prenne).

Avis (Lg.) — Sembler avis, — sembler. Ex. : Il me semble *avis* que ça det être comme ça.

* **Avisager** (Lg.), v. a. — Envisager, considérer.

Avoir (Mj.), v. a. — Avoir sus, — recevoir un coup sur. Ex. : Tu vas *avoir* sus les ongles, tout à l'heure. — Souvent au fig. || Mj. — N'avoir qu'à ben, — n'avoir rien de mieux à faire. Se dit absolument. Ex. : Va-t-il se marier avec lé? — Il *n'a qu'à ben !* — Ou encore : Va falloir que j'marchions sur nous chaussons, rapport au variglas. — *N'y a qu'à ben !*

Avouerie, s. f. — Charge d'avoué (advocatus), c.-à-d. de défenseur d'un domaine ecclésiastique, qu'assumait au moyen-âge un seigneur féodal. — Désuet. (V. LOUIS HALPHEN. *Le Comté d'Anjou au* XI[e] *siècle*, 251, 261).

Avouiller (s') (Mj., Br., Z. 183), v. réf. — S'avouiller de vin, — en boire avec excès.

B

* **Babeille** (Lg.), s. f. — Babil, loquacité. Syn. et d. de *Babille*. Cf. *Feille*, *Béteille*, etc.

Bachelette (Lg.), s. f. || Histoire, mésaventure, déconvenue. Syn. de *Avernette* Ex. : Il li arrive terjous des *bachelettes* comme ça !

Bâcher (se) (Lg.), v. réf. — Se mettre au lit. Syn. de se *Camper*, se *Pagnoter.*

Et. — Bâche. « ...Si l'on recourt au mot Bac et qu'on y lise les mots patois, on y verra plusieurs formes Bache ou Bauche, qui signifient Auge. C'est à ces mots que se rattache Bâche, avec le sens de : caisse ou cuvette. Quant au sens de : pièce de toile ou de cuir, ou bien c'est un tout autre mot (norm. bache, grosse toile) ou, comparant la diligence, la charrette, etc., recouverts de leurs pièces de toile ou de cuir, à une caisse ou à une auge, on a donné le nom du tout à cette pièce même. — Par extens., lit. — B.-lat. Bachium, baccus ; basseret. Bak ou bag, bateau ; bagea, conduire un bateau. (LITT.) — Se bâcher, s'habiller. (DOTT.)

* **Bâcon** (Lg.), s. m. — Le 7 de cœur au jeu de *poule.*

Bagoiller (Lg.), v. n. — Bégayer, parler de façon peu distincte, en mâchant ses mots. — C'est p.-ê. un doubl. du français.

* **Baguage** (Ag.), s. m. — Action de Baguer, un pigeon voyageur, de lui fixer à la patte un anneau d'aluminium servant de pièce d'identité.

Hist. — Il a été décidé que le *baguage* des pigeons vieux et jeunes serait obligatoire à partir de 1911. (Le *Petit Courrier* du 5 mars 1908, 3, 2, Communiqué du *Messager angevin.*)

Baillée (Mj.), s. f. — Objet baillé, concédé. Terme de l'ancien droit coutumier encore usité à la fin du XVIII[e] siècle.

Hist. — 12 ventôse an VII (2 mars 1799). — « Ces citoyens, Blouin, Richard et Chauveau... ont déposé... leur titre de propriété de leurs moulins à eau, situés sur la rivière de Loire, en la commune de Montjean, qui est une *baillée* à rente foncière, consentie à leurs ancêtres par François de Neuville de Villeroy, ancien seigneur de Mont-

jean, pour en payer, chacun an, deux cents francs, du terme de Saint-Jean-Baptiste. (Ab. ALLARD, *Notes s. Montjean*, p. 304.)

Baiser (Lg.), v. a. — *Baiser* in litre, — boire un litre. Loc. des plus employées. || Prendre, chiper, subtiliser. Ex. : Il s'est fait *baiser* son porte-monnaie.

Hist. — (Smm.) A quelques pas de là, ils sont entendus, disant à un de leurs camarades qui s'était tenu en sentinelle pendant la mêlée : Tu parles qu'on a bien *baisé* un curé ! (*Vendée cathol.*, 15 mars 1908, 2, 3.)

* **Balaboum** ! (Lg.), interj. — Exprime le bruit d'une chute, d'un coup violent et sourd, le retentissement d'un coup de canon, etc. — Syn. de *Berdadaud*, *Berdadoum*. Onomat.

* **Balance**. V. *Crapaudière*, au Gloss.

* **Ballant** (de) (By.), locut. pour *Devallant*. Ex. : La levée de la Loire n'est pas bombée, mais elle est de *ballant* (devallant vers les champs).

Ballusard (By.), s. m. — Oiseau de proie qui dévore les petits canards. Probablement le Balbuzard. V. HATZF.

* **Balue** (Lg.), s. f. — Branche feuillue servant de balise. — N. Le semeur plante des *balues* pour délimiter la bande de terre de 6 à 7 pas de large qu'il veut ensemencer en une *passée*. || Tendre à la *balue*, V. F. Lore, II.

Et. — Voisin du fr. Baliveau. — LITTRÉ. Baluette. Terme de pêche. Nom de petites baguettes ajustées le long d'une espèce de ligne.

* **Bambrocheuse** (Sar.), s. f. — Pour Bancbrocheuse?.

Hist. — Aux Affiches de Saumur : H. V..., frappeur à Lille..., et V. S..., *bambrocheuse* à Lille. (*A. de P.*, 16 févr. 1908, 4, 4.) — P.-ê. dialectal à Lille.

* **Ban** (Tr.), s. m. — V. *Foucage*.

* **Bancal** (Lg.), s. m. — Sabre de cavalerie, latte. Argot de caserne.

Bannière (Lg.), s. f. — Tirer la *bannière*, — scier de long. Lang. des charpentiers. — N. Quelle pittoresque expression ! La scie de long avec son cadre, figure en effet une bannière.

Baraquine. — V. *Marcassée*.

Bardouler. — Hist. — V. citat. à *Quéqu'un*.

Barraudes (By.), s. f. — Solive grossière mise sous les parquets. V. *Ebarauder*. N. Confirme ce que j'ai dit relativement à l'origine de ce mot (R. O.).

* **Bascule** (Ag.), s. f. — Tombereau à *bascule*. (On dit : une *bascule* et non une charrette).

Basse-Soulaire (Ma., Z. 207), s. f. — S. S. E. V. *Soulère*. — Ne se dit pas à Mj.

Bâtonnier (Lg.), s. m. — Rabatteur ; homme armé d'un bâton qui accompagne le chasseur pour faire lever le gibier ; porte-carnier.

Hist. — (Au sens du Gloss.) (Cho.) — Samedi dernier, procès-verbal a été dressé pour vente avant l'ouverture du marché, contre les nommés G..., marchand de bœufs à X., à P..., *batonnier* à X., à R..., *batonnier* à X. (*A. de P.*, 19 avr. 1908 3, 2.)

Battre (Lg.), v. a. — Ne pas en *battre* large, — ne pas en mener large, ne pas être fier. || *Battre* les quatre *paillers*. V. ce mot et Danse, à la fin de ce supplément.

* **Baudruche** (Lg.), s. f. — Certaine partie de l'intestin du bœuf, qui se termine en cul-de-sac. On l'appelle aussi *Bout-du-monde*. Lang. des bouchers.

Baugeur (Ag., Lpc.), s. m. — Arbitre chargé de bauger les coups dans un concours de boules de fort. Cf. *Baugeux*

Hist. — Les membres du Jury... choisiront des *baugeurs* officiels en nombre suffisant. — Règlement de la Coupe-challenge COINTREAU. (*A. de P.* 26 avr. 1908, 2, 3.)

* **Bavette** (Ag.), s. f. — Conversation. Tailler une *bavette*, — faire une longue conversation. « A z en ont taillé d'eine *bavette* ! »

Et. — Bavette s'explique. (V. *Crachoir*.) Tailler, par allusion à la bavette (V. *Baverette*) des enfants que l'on taille sur un patron, avant de la coudre, — au sens propre.

* **Bécane** (partout), s. f. — Bicyclette.

* **Bêchâiller** (Lg.), v. n. — Bêcher un peu, ou légèrement. Syn. de *Bêchoter*.

Bédanée (By.), s. f. — V. *Bodanée*, *Bodée*.

Bédeillaud (Lg.), adj. q. et s. — Ventru. Syn. de *Beillard*. || Surnom. — Dér. de *Bédeille*.

* **Bédeille** (Lg.), s. f. — Ventre, bedaine. Syn. de *Beille*, *Bèze*, *Bédrasse*.

* **Bédeillon** (Lg.), s. m. — Petit ventre, petite bedaine. Syn. de *Béserot*. Dim. de *Bédeille*.

Bedoufle (By.), s. m. — Estomac. Syn. de *Berdouille*. V. à *Embedouflé*.

* **Bedouillard**. — **aud** (Csp.), s. m. — Homme ventru. Syn. et d. de *Bédeillaud*.

Bégrole. — V. Glos. — Ce bobo rappelle l'aspect des caroncules qui entourent le bec du corbeau freux (corvus frugilegus), vulgo grole. Donc Bé(de)grole. — MÉN. a été trop ingénieux. X. DE LA PERR.

* **Beillard** (Lg.), adj. q. et s. — Ventru, bedonnant. Syn. et d. de *Boillard* ; syn. de *Bédeillaud*, *Abédeillé*, *Abeillaudé*, *Abézardé*, *Bézard*. — Dér. de *Beille*. — Belliard, nom de famille.

* **Bélinge** (Lg.), s. m. — V. *Boilinge*.

* **Bellopratain**, s. m. — Habitant de Beaupréau.

Hist. — En 1839, M. Poisson succédait à M. Lebreton, nommé curé de Beaupréau. Mais... malgré l'esprit si religieux des *Bellopratains*, le cœur de M. Lebreton resta à Montjean. (Ab. ALLARD, *N. s. Mj.*, p. 311.)



* **Béquille** (By.), s. f. — Echasse. Syn. de *chausse*. V. à *Jopettes*.

Béquote (Lg.), s. f. — Trois poignées de ı ou de sarrazin, posées debout à terre, la te en bas et rapprochées par la racine. C'est peu près ce qu'à Mj. on appelle *Chandelier* ; ais sur ce trépied on ne pose pas en travers ıe autre poignée.

Et. — Pour Biquote, dimin. de Bique.

* **Berdadoum** ! Autre forme de *Berdaud*, etc.

* **Berdandier** (Mj.), s. m. — Mauvaise pronc. de *Bériandier*.

Berdouille (Mj., Sp.), s. f.

Et. — Pour Bedouille, avec épenthèse de l'r. est le doubl. de *Bédeille*. Cf. *Bedouillaud*.

* **Berlu** (Lg.), s. m. — Jeu d'enfants ; le ıême que *Babu*.

* **Berluter** (Bf.), v. n. — Chantonner bas. Ex. : Nout' chantr', à c't' heure, i n' chante us, i n' fait que *berluter*.

Bernache (Bf.), s. f. — Liquide épais, sale. – J'n' aime pas le vin du fond de la barrique, a n'est pus que d' la bernache. ‖ Spl. — 'out liquide brouillé ; se dit même du temps e brouillard.

* **Bernachoux** (Spl.), adj. q. — Brouillé, ıali.

* **Bernée** (Lg.), s. f. — Margouillis, méange malpropre de sauces, de potages. N. Ber est très bref. Dér. de *Berner*, *Bren*.

Berner (Cho), v. a.

Hist. — « Quand on traîne ses guêtres dans la ıasse, on en sort tout *berné*, tout malpropre. » *Vend. cath.*, 12 avr. 1908, 2, 1. Les Idées du père ı. L.) V. *Brener*, *Bren*.

Bernoux (Fu.), s. m. — Gamin sans conséquence. Syn. de *Mardeux*, *Merdeux*.

* **Béron** (Ma., Z. 205), s. m. — Petit tas le foin mis à sécher. Syn. et d. de *Buron* ; yn. de *Bulot*, *Beulot*.

* **Bessial** (Zig. 209, Ma., Mj.), s. m. — V. *Bestial*. Cf. *Jusse*.

Beurrée (By.), s. f. — Faire une *beurrée*. V. à *Cotir*. Syn. de Faire *paliner*.

* **Bibliothèque** (Mj.), s. f. — Bibliothèque.

* **Bichetri** (pl.), s. m. — Cheville pour boucher un trou à une barrique.

Bidoche (Cho.), s. f. — Viande.

Hist. — Il aurait pu se convaincre, en effet, que la « *bidoche* à soldats » était à peu près introuvable sur notre marché. (*Vend. cath.*, 12 avr. 1908, 3, 1.)

Bienfait (Lg.), s. m. — Chose bien faite, acte louable. Ex. : Tu l'as *touroillé* pace qu'il t'avait fait tomber? C'est in *bienfait !*

* **Biffin** (partout), s. m. — Fantassin.

* **Bigneau, — gnot** (Lg.), s. m. — Quignon, gros morceau de pain, de viande. Augment. de *Bigne*.

Bigote (By.), s .f. — Porter à *bigote*.

N. — Ajouter. — Et le petit frère ou la maman, près de l'enfant porté ainsi par le papa, lui dit en chantonnant et en lui faisant des *gogottes* : A la *bigotte*, Margotte, — quels que soient le nom et le sexe de l'enfant. — V. *Malette*, *Mallette*.

Bijau (Cnd.), s. m. — Mauvais sujet, propre à rien. — Quel grand bijau !

Bijeanne (Bf.), s. f. — Pain émietté dans du vin froid. S'appelle encore *Soupe à la pie*. V. *Bijane*.

* **Billot'** (Slty.), s. m. — Un pénitent renvoyé non absous par son confesseur (remis à huitaine), traîne le *billot* (billote).

Bioche, Biocher (By.), pour Pioche, piocher.

Biques (Ec.), s. f. pl. — Ephélides aux cuisses. — V. *Chevrottes*.

* **Biscrit** (Ag.), s. m. — Elève de 2e année à l'Ecole normale des instituteurs. Mot formé par analogie avec Conscrit = élève de 1re année. Les élèves de 3e année s'appellent Vétérans.

Biser (Mj., Cnd.), v. a. — Embrasser.

N. — C'est toujours *Bise* mon cul même chouse, — loc. prov. C'est toujours la même chose. (Mj.)

Anecdote. — Voyons, gas Pierre, c'est anuit l'jour de l'an, on s'bise. — Dame ! la bourgeoise, d'puis qu'Mariette m'a foutu sus la goule, voy'vous, je sé pas en tout bisoux d'fumelles;!

Bizieux. Ménage dit : Biset. Oiseau ainsi nommé de sa couleur bise, c.-à-d. noirâtre.

Bjite ! (Mj.), interj. — Marque le refus ou l'incrédulité. Ne sert jamais à appeler, à hêler. On l'accompagne d'habitude du geste ironique consistant à passer vivement l'index tendu de droite à gauche au-dessous du nez.

Blanc (Tr.), s. m. — V. à *Lamproie* (Ardoisières).

* **Blessure** (By.), s. f. — Hernie. Ce dernier mot est à peu près inconnu. V. *Blesser*.

* **Bleudezir°** (Lg.), v. a. et n. — Bleuir. Syn. et d. de *Bleuzir*.

Blousard (Lg.), s. m. — Sorte de veste courte, ou plutôt de blouse un peu bouffante et ouverte sur le devant, qui ne descend guère plus bas que la ceinture, et dont le bord inférieur, légèrement plissé, est cousu à une bande de même étoffe pouvant se boutonner sur le ventre. Ce vêtement, qui se faisait en croisé, s'est beaucoup porté autrefois, mais on n'en voit plus guère. — N. Il diffère du *Blouson* en ce que ce dernier se profonge au-dessous de la bande formant ceinture.

* **Bluvette** (Lg.), s. f. — Bluet. Syn. et d. de *Bleuvette*.

Bôbias (By), adj. q. et s. — V. *Bobane*. ‖ Bf. — Sotte et causeuse. Ex. : « C'te *bobiâs-là* est ben achalante — Seg., Cso., *id*. Cf. *Bobi*. V. *Bobiau*, *Bohu*.

* **Bobiau** (Fu.), adj. q. et s. — Nigaud.

Syn. de *Bobé*, *Bobi*, *Bohu*, *Ebobé*, *Bobane*. Syn. et d. de *Bobiâs*. V. *Boie-bec*.

Bodée, boédée (By.). V. *Bédée*.

* **Boégasse** (By.), s. f. — V. *Débogasser*.

* **Boër** (Lg.), s. m. — Nom dont les pêcheurs ont baptisé le Poisson-chat, espèce australienne introduite dans la Sèvre vers l'époque de la guerre du Transvaal. Il y en a aussi dans la Loire, où les riverains l'appellent Poisson-bleu.

* **Boerzille** (By.), s. m. — V. *Berzille*. Sec comme *boerzille*, ou comme *Boerzâ*. Cette loc. entraîne l'idée de : séché par le feu (de brâsil d'où : ébrâsiller, émouver le feu), de grillé, p.-ê. pour ghersil. grésil, d'où : gherziller, griller petit à petit. — Les feuilles vartes, dans le foyer gherzillent, et pis famblent tout d'ein coup. — Le beurre, dans la léchefrite, gherzille avant de roussir. V. *Guersiller*.

Boille, Beille, Bédeille.

Et. et Hist. — Tous ces mots, de même que le fr. Boyau, dérivent d'un type Botellum (V. *Dict. gén.*) ou Budellum, Buellum, comme en témoignent les citations suivantes. — Le comte d'Anjou (Foulque Nerra) était venu presque aussitôt établir, à qqs kilomètres de Tours, sur la Choisille, la forteresse de Montboyau (1017). Les Gesta Ambaz. dominorum... disent nettement que *Mons Budelli* était sur la Choisille. (L. Halphen, *Les Comtes d'Anjou au XI*e *s.*, p. 37.) — L'historien de Saint-Florent s'exprime en ces termes : « Tunc temporis in Montis Buelli vertice.... Fulco comes castrum firmissimum fecit. » (*Id.*, *ibid.*)

* **Boiner** (Cnd.), v. a. — Agir, faire. Que *boines*-tu? — que fais-tu?

N. — Boinou. Mauvais ouvrier, qui n'avance pas à la besogne. Bouénou. *Id.*, et Individu qui furette, qui cherche à savoir qqch., qui écoute ce qu'on dit. « C'est un petit bouenou. »

* **Bois-ballant** (Lg.), s. m. — Engin de pêche consistant en un morceau de bois flottant librement à la surface de l'eau et portant une ficelle au bout de laquelle un petit poisson vivant est accroché à un hameçon. On y prend tous les poissons qui mordent au vif : brochet, perche, anguille et chaveneau.

* **Boisselée** (Lg.), s. f. — Lit à la *boisselée* — lit de fortune, que l'on fait dans le milieu de la place.

Boite, s. f. — Tronc? Vx mot angevin.

Hist. — Quoique la lampe ne soit pas fondée, elle est néanmoins entretenue et allumée jour et nuit des revenus de la *boîte* portée pour ce sujet par l'église. (*A. hist.*, 8e an., no 5, p. 453.) — Comme il n'y a pas de fabriqueurs, la plupart du temps, et que l'église demeure à l'abandon, la nièce de M. le recteur porte une *boîte* par l'église, et c'est du produit de cette *boîte* qu'elle entretient l'église comme elle peut depuis plusieurs années. (Drain. — Boitière. — *Id.*, p. 454.)

Boe. Je rappelle qu'à By. les mots commençant par Bo, Be, se prononcent Boe.

Boite-à-laver (Sar., Vas.), s. f. — Grande coiffe des marraines de Varrains (*A. de P.*, 12 janv. 1908, 1, 5, au bas).

Borgeoise (Ma., Z. 205). V. *Bourgeoise*, *Capitaine*.

* **Borieau**. V. *Borionure*, ci-après, et F. Lore, IV, au mot *Labour*, Suppl.

* **Borionure**, s. f. — Petite bande de terre en crête. Ce nom vient sans doute du nom de la plaque de fonte de la charrue, près du soc, qui déverse la terre et qu'on appelle *borieau* (borio, les 2 o brefs). V. F. Lore IV, *Labour*, Suppl.

* **Bossereau**. — V. *Bottereau* [1].

* **Boubiter** (Ma., Z. 286). V. *Bourbiter*, *Gourmiter*. Voisin et presque syn. de *Boubillonner*, *Boboter*.

* **Bouc** (Mj., Lg.), s. m. — Barbiche au menton.

Hist. — Le séjour à La Flèche de C... est raconté plus tôt. S'il se fait couper son *bouc*, c'est qu'il a chaud. (*A. de P.*, 17 nov. 1907, 3, 1.)

* **Boucard** (Cnd.), s. m. — Vent de *boucard*, du N.-O.

* **Bouchetifâiller** (By.), v. n. — V. *Boustifâiller*.

Bouchier (By. et bords de la Mayenne), s. m. — Boucher. De même Boulangier, Horlogier. V. à la lettre E, Observations.

Bouchon (Ag.), s. m. — Mettre un *bouchon* — fermer la bouche. Ex. : Mets-toi un *bouchon*, — tais-toi. On dit aussi élégamment : La ferme ! ‖ Lg. — Bouchon de vaisselle, — paquet de *peignes* de toile attaché au bout d'un petit bâton, et qui sert à la ver la vaisselle. Syn. de *Lavette*.

* **Boueille** (Tc., Z. 211), s. f. — V. *Boille*.

* **Bougi**, s. m. — Le médius. Nom enfantin, syn. de *Longie*.

* **Bougrain** (Mj.), s. m. — Bougran.

Bouillaison (Po., By.), s. f. — Action de bouillir. Ex. : Ç'a déjà ben cuit hier au soir; à matin, au bout d'une heure de *bouillaison*, ça sera à point.

Bouillard [1], s. m.

Hist. — Les cas ne sont point rares où, trop gonflé de sève, Piochet semble quelque *bouillard* secoué d'un grand vent et prêt à s'abattre. (Max Leclerc, *Piochet*. *A. de P.*, 29 mars 1908, 1, 1.)

Bouille (Ec.), s. f. — Remous, tourbillon. Syn. de *Bouge*. Cf. *Boille*.

* **Bouillotée** (Lg.), s. f. — Petite lessive. Syn. de *Bouillancée*, *Bouillure*.

* **Boulaine** (By.), s. f. — V. F. Lore, II Encreaux. Suppl.

* **Bouletté** (Lg.), adj. q. — Qui a le boulet, fatigué, en parl. d'un cheval.

» **Bouleux** (Ag.), s. m. — Joueur de boules de fort, ordinairement avec une nuance de

ıépris : Joue donc, sale *bouleux*. V. *Pécheux*. ıuppl. N. — Syn. *Rouleur de bois*.

* **Bouquet-de-garde** (Lg.), s. m. — Bouuet que porte celui qui joue le dernier au ǝu du *cornuchet*. On l'appelle aussi le Chou, arce que c'est souvent cette plante qui tient eu de bouquet.

* **Bourdelois**. — Raisin noir importé de ꞁordeaux. (MÉNAGE, v° Auvernas.)

Bourgadin.

Hist. — Le *bourgadin* qui passe au milieu de ces ésœuvrés essuie leurs quolibets et file son chemin ı levant les épaules. (Ab. ALLARD, *Notes s. Mj.*, 12.)

Bourgeon (Lg.), s. m. — Mèche de cheveux, e laine.

N. — Laine en touffes frisées que l'on coupe ıtre les cuisses et sous la queue des moutons. Dite ıssi Couaille, de queue, vx fr. Coe, et par erreur couaille. (DARM.) — MÉNAGE tire ce mot de ourre, à cause de l'état *bourru* des bourgeons.

* **Bournicher** (By.), v. n. — V. *Bourniger*.

* **Bourrichée** (Mj.), s. f. — Le contenu 'une bourriche. Cf. *Tassée*, *Verrée*, *Boîtée*, etc.

* **Bouse-à-Gaillard** (Lg.), s. f. — Oseille uite. Syn. de *Fars*.

Boustrou (Ma., Z. 205), s. m. — Faire le ɔustrou, — faire le tapage, disputer.

Bout (Mj.), s. m. — Prendre qqn par le on *bout*, — le bien prendre, savoir le prendre. - De même pour un acte, une plaisanterie, - la prendre en bonne part. || By. Faire deux ɔuts, faire demi-tour avec un bateau. V. ˈéramer. || Le fin *bout*, — l'extrémité. Le t ɔnne.

Bouter (Lg.), v. a. — Aller, plaire. Ex. : Ça èpend comme ça me *boute*. Syn. de *Dire*.

Bout-du-monde. — V. *Baudruche* à ce uppl.

Boutoir (Lg.), s. m. — Outil de sabotier ıi sert à polir le talon des sabots. V. *Bouuère*.

N. — Outil de corroyeur et de maréchal. (LITT.) e bouter. — D. C. Engin de pêche. — A-t-il la rme d'un boutoir de sanglier?

* **Braconner** (Fu.), v. a. et n. — Braconner. yn. et d. de *Branconner*.

Branche (Lg.), s. f. — Période. Ex. : Je 'é que faut qu'il revienne ine *branche* de mps dur pour sécher les terres.

Brandelle (Bf.), s. f. — Balançoire.

Branle (Ec.), s. m. — Zigzag que l'on fait ı tendant une ligne de fond dormante. V. *hampeau*. Tendre des *épinoches*.

* **Branser** (Cnd.), v. a. — Remuer un tas.

* **Brasséier** (Mj.), v. a. — Remuer un peu. x. : Je vas *brasséier* la braise de ma mar ıotte.

* **Bredancer** (By.), v. a. — V. *Déberdancer*, *'erdancer*.

* **Bresson** (Ma., Z. 287), s. m. — V. *Brosson*.

Bricoli (Lg.), s. m. — Au Lg. ce nom s'applique, non au brocoli que l'on ne connaît guère que de réputation, mais aux *montis* ou tiges tendres d'une espèce de navet (*navisseau*, *orineau*), que l'on mange à la sauce blanche. V. *Montis*.

Bride-goule (Ec.), s. m. ou f.? — Coiffe commune pour le travail, dite aussi Coiffe à la gueuse. Syn. de *Goulinette*. V. à *Bigote*.

Brin (By.), s. m. — Rameau, pousse, jet. Ex. : Ça sera jamais ren ; il a manqué (ou perdu) son *brin*. — Se dit surtout de la vigne. C.-à-d. : Cet arbuste, planté l'an dernier, n'a pas poussé ; il n'a donné qu'un rameau insignifiant, sans vigueur. || Lg. — In *brin* de morue, — une morue tout entière.

Bringeoler (Lg.), v. n. — Vaciller. Syn. de *Gauléier*. Syn. et d. de *Brangeoler*, *Brancholer*.

* **Bringure** (Ag.), s. f. — Zébrure noire dans le pelage d'une bête cotentine. — N. Je comprendrais mieux Bringeure ou Brinjure, puisqu'on dit *Bringé*.

Hist. — Dans le rapport sur le Concours spécial de vaches laitières qui s'est tenu à Angers en juillet 1907, M. Lavallée, ingénieur agronome, dit : « Cette bête avait au mufle des *bringures* trop marquées pour renier la présence du sang normand dans ses ancêtres. » (*Bulletin de la Société industrielle et agricole d'Angers*, septembre 1907, p. 329.) — V. *Bringée*.

* **Brise-braguette** (Mouzillon, Loire-Inf., touchant Tilliers), s. m. — Petit vin dépourvu de force. On l'appelle ainsi par plaisanterie, parce qu'il fait pisser plutôt qu'il n'enivre. Syn. de *Vinot*, *Sigournet*.

Brisepotière (Chemin de la)Angers. Sans doute on a jeté longtemps la vaisselle cassée dans cette rue encore excentrique.

Broche (Lg.), s. f. — Cheville de bois que l'on place dans les trous de la *selle* pour *percher* la charrue.

Bromer (Cnd.), v. n. — Se dit aussi des animaux. Crier. « C'veau-là n' fait que d' bromer. »

* **Bronne**, **Bronner** (Cnd.) o bref. — V. *Brône*, *Brôner*.

* **Brûlaison** (Ché., Cf.), s. f. — Aigreur. Ex. : Oh ! non, non, merci ben, je ne peux pas boire du vin blanc ; ça me donne des *brûlaisons*, voy' vous. (Ça me brûle l'estomac.)

Bu (Lg.), v. a. — Boire. C'est le part. pas. devenu infin. Certaines personnes emploient toujours cette forme. Ex. : J'allons pas *bu*, j' pouvons pas *bu* tot ça. Se met d'ailleurs à toutes les sauces... modales ou temporelles. Ex. : Faut que j' *bu* quiô tasse de tisane (subjonct.). — J'vas *bu* quiô verre (infin.). — Quand je *bu* in verre (indicat.), etc.

* **Bûche** (Lcq.), s. f. — Difficulté, querelle, bisbille. Syn. de *Chahail*, *Bisbise*. Cf. *Bûcherie*.

But, s. m. — Se donner in *but*, — former un projet, prendre une résolution. Ex. : Je nous étions donné in *but* d'aller ensemble nous promener.

* **Butorder** (By.), v. n. — Ne pas lever les pieds en marchant, buter contre tous les obstacles, trébucher, — comme un butor.

Buttereau, s. m.

Hist. — Le 6 janvier 1791, pour obéir à l'Assemblée nationale, la commune de Montjeau est divisée en section A, B, C, D, E, F, G. — Section G. A partir de levant, sa limite va de la queue de l'Ile de Chalonnes, qui dépend de cette paroisse (de Mj.), comprend l'île de l'*Aile* et le *Butreau du Moulin*, l'*Ile aux Moines* et le *Sol de Loire*, le *Butreau* de M. de la Lande, l'*Ile Menard* et l'*Ile Neuve*. (Ab. ALLARD, *Notes s. Mj.*, 219-220.)

C

Cabosse [1] (Mj., Lg.), s. f. — Clou. Ne se prend jamais au sens de tête.

Anecdote. — Réflexion d'un paysan des Mauges qui venait d'examiner des bandages antidérapants : « Ah ! les monsieurs, ils n'ont pas toute la parte avec leux woitures à feu ; ils ramassont toutes les cabosses ! »

Cabran (Cho.), s. m. — Sorte de véhicule usité dans les gares pour décharger et transporter les colis. Cf. *Cabrouet*.

Hist. — En déchargeant une caisse d'un poids de 168 kilogr., le nommé T. L., auxiliaire à la manutention de la gare de Cholet, a glissé et est tombé en avant sur le *cabran* qu'il conduisait et sur lequel était chargée cette caisse. (*Vendée cath.*, 3 mai 1908, 2, 3.)

* **Cabrouet** (Ag.), s. m. — Sorte de véhicule. V. *Cabran*.

Et. — Formé du préfixe, ici augmentat., Ca et de Brouet, doubl. masc. du fr. Brouette.

Hist. — M. E..., journalier, chargeant dans un wagon une cuve de cuivre de 212 kil., à l'aide d'un *cabrouet*, voulut... (*A. de P.*, 15 mars 1908, 2, 5.) — Charrette servant dans les colonies à transporter les cannes à sucre. (LITT.) — Plusieurs personnes dévouées s'étaient saisies du mortier porte-amarre... et l'avaient transporté dans un *cabrouet* vers la tête de la jetée. (*Id.*, Suppl. — *L'Opinion nationale*, 4 janv. 1869.)

* **Cacassée** (Lg.), s. f. — Jabotage, babillage, bavardage. S'emploie surtout au plur. Ex. : Alle en fait des *cacassées* ; quelle feille ! — Cf. *Quiaquiasse* et *Cocasser*, *Cacasser*.

* **Cachément** (Scp., Lg.), adv. — Secrètement, furtivement. Du fr. Caché.

* **Cacosse** (Bf.), s. m. — Bègue. — Ah ! le vilain *cacosse !* on ne comprend ren de c' qu'i dit.

* **Cageoir** (By., Lrr.), s. m. — Nigaud, imbécile. Syn. de *Bégaud*, *Niguedouille*, etc. Se pron. *Cajoué*.

Et. — Probablement dérivé du fr. Cage. Un animal en cage perd son instinct naturel, devient stupide. (R. O.) — Cageois, pour Villageois. NICOT le dérive de Casa, « a casarum incolatu ». Casa, casensis, casois, cageois. (MÉNAGE, comme vous l'aurez deviné). — Pour Casois, du lat. Casa, — chaumière. (Nicot.) Au fig., on a employé *Cageois* pour signifier un homme grossier. (D. C. V. Diction. OUDIN.)

* **Cageot** (Ag.), s. m. — Petit panier pour le transport des fruits.

N. — C'est p.-ê. un mot plutôt tourangeau qu'angevin, mais qui semble devoir se naturaliser dans notre pays. Dimin. de Cage. — Hist. Un pépiniériste tourangeau, M. P., a eu l'idée originale de présenter ses produits dans les paniers mêmes qui avaient servi à les emballer et transporter. Ce sont de petits *cageots*, plats et légers, d'osier rembourré, où pouvait tenir, reposant douillettement, une demi-douzaine de fruits de moyenne grosseur. (*A. de P.*, 6 octobre 1907, 1, 2.)

Cagnard, s. m.

Hist. — « Suivant l'expression du Midi, c'est un *cagnard* (la célèbre promenade des Anglais à Nice), c.-à-d. un endroit où l'on vient prendre le soleil. » (P. EUDEL, *Un peu de tout*, t. I, Nice à vol d'oiseau, 447.)

* **Caillet** (By.), s. m. — Caillette des ruminants. V. *Cail*.

Caillon [1] (Cho.), s. m. — Caillou.

Hist. — Pour tous ceux qui aiment la Patrie, pour tous ceux qui n'ont pas un *caillon* à la place du cœur... (*La Vend. cath.*, 10 mai 1908, 2, 1. Les Idées du p. J. L.)

* **Calambre** (Lg.), s. f. — Se dit dans Battre la *calambre*, — être disloqué, aller mal, mal fonctionner, en parl. d'un mécanisme ; être à demi fou, en parl. d'une personne. Syn. de Battre la *berloque*.

Et. — P.-ê. pour Calamble, — mauvais amble. Cf. Aller la *haquenée*, *haquenasser*. Rapprocher de Calembredaine.

Caler (se) (Lg.), v. réf. — Se caler les joues, — manger. Syn. de *Bouffer*, *Boulotter*. Pittoresque.

* **Calier** (By.), s. m. — V. *Calot* [1].

* **Caloquine** (By.), s. f. — V. *Colaquin*.

* **Camer** (se) (Mj.), v. réf. — Se blottir, se cacher. Ex. : Je vas tendre queuques ancreaux le long du Busson : le poisson s'est *camé* sous les *tapeuses* qui sont garées à l'appui du chantier. Syn. de se *Boumir*.

* **Canard aux jones** (Ag.), s. m. — V. *Poulet de perrière*.

* **Canneuse** (Ag.), s. f. — Ouvrière qui canne les chaises.

N. — HATZF. donne : Cannier. — Se lit aux publications de mariages.

* **Cantine** (La) (Mj.) s. f. — Nom d'une maison importante bâtie vers 1820 à l'entrée du Bourg aux Moines.

Hist. — M. Emmanuel-Jean-Baptiste Clémanceau, qui fut très longtemps maire de Mj., avait été militaire et fut jusqu'à la fin surnommé Le Lancier. C'est p.-ê. en souvenir de la vie des camps que sa maison, bâtie avec les matériaux du prieuré (de Saint-Martin) et près de lui, reçut le nom de la *Cantine*. (Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 312.)
Et. — Lat. Quintana (cinquième). Lieu du camp où l'on vendait toutes sortes de choses. Interversion de voyelles : Quantina.

* **Cantounier. Cantougnier** (Lg.), s. m. — Cantonnier.

* **Caque** (By.), s. f. — Faire sa *caque*. — aller à la selle. Terme enfantin. V. *Caca*.

Et. — Cacare. — Hist. « Quand vous verrés les autres venir et qu'ils auront *avallé* (mis bas, en aval) leurs chausses et retroussé leurs chemises pour faire la *cacque*, vous sortirez doucement de vostre embuscade... » (Des Accords, *Bigarrures*, fol. 23. — Dans L. C.) — *Caque*. Nuits de Strapabole, t. I, 369.) — Dans Rab., *Caque*-sangue.

* **Caquereaux** (Bf.), s. m. — Pissenlits. — Avec les œufs durs, j'aimons ben la salade de *caquereaux*. Syn. *Cocu*, *Pisse-au-lit*.

Caquin (Bf.), s. m. — Caillou. Ex. : C'ti-là a des cheveux autant qu'un *caquin*.

Carabiné (Ec., Mj.), adj. q. — Porté au plus haut point extrême, excessif. — Une noce (débauche) *carabinée*, enragée.

Hist. — Dans la soirée, après une noce *carabinée* au bourg, la bande a allumé des feux d'enfer. (*A. de P.*, 26 avr. 1908, 3, 2.)

* **Carapater** (se) (Lg.), v. réf. — S'esquiver, filer à l'anglaise, s'escamper, se tirer des pattes Syn. de *Prendre* sa *décanche*, sa *discampette*, *Jean des Loges*. — Argot.

* **Carbeillon** (à) (By.), loc. adv. — V. *Ecarbeiller*.

N. — Karbèyao. Enfant qui marche les jambes écartées. — Karbeyer, écarter (les jambes). (Dott.)

* **Carboilleau** (By.), s. m. — V. *Carbichon*.

Carnaval (Mj.), s. m. — Masque du *Mardi-gras*. Ex. : T'as l'air d'un vrai carnaval (dira-t-on à une enfant habillée d'une façon grotesque). — Plur. *Carnavaux* (By.).

* **Carriolée** (Ec.), s. f. — Le contenu d'une carriole. Syn. de *Charriolée*, *Charriotée*.

* **Carroir** karoué (Lpc.), s. m. — Terrain inculte dans un carrefour. V. *Carroil*.

* **Casquer** (Ag., Cho.), v. n. — Payer.

Hist. — Sans connaître rien au métier
Ni du soldat, ni d'officier,
Il s'pose en maître, le pauvre homme !
Il fait une enquête, un rapport,
Et, comme il juge en dernier r'ssort,
C'est l'officier qui *casque*, en somme.
(*Vend. cath.*, 15 mars 1908, 2, 2

* **Casse** (Cho.), s. f. — Boue.

Hist. — Bichette, en trottant, battait la *casse* qu'elle en avait le poil... tout crotté. (*Vend. cath.*, 12 avr. 1908, 1, 6. Les idées du père J. L.)

Casse, é., s. f., adj. q. — La casse du vin est une maladie du vin. Un vin est *cassé*, lorsque, après avoir été clair, il devient trouble ; alors il est malade, son goût a changé, certains vins *cassés* ne sont même plus buvables

On distingue la *casse* bleue et la *casse* brune. Dans la casse bleue, le vin prend une teinte bleutée ; la maladie se passe qqf. après simple soutirage ou soufrage.

Dans la casse brune, le vin prend une teinte brune, alors, il est à peu près perdu ; on ne peut le guérir que difficilement, par des procédés longs et coûteux.

Ne pas confondre le vin cassé avec le vin *gras*. Dans ce dernier cas, il devient huileux, il tombe dans le verre en filant et sans faire aucun bruit. On dit aussi du vin *lourd*. Habituellement, le vin gras se guérit tout seul ; parfois, il devient jaune et prend un goût spécial, « il a goût de jaune ». — Le vin blanc, quelquefois, devient jaune dans l'année. (By.) — Certains vins, ceux de Saint-Barthélemy, près Angers, par exemple, gagnent à être débouchés assez longtemps avant d'être bus.

* **Cassiette** (Mj , Ma., Z. 207), s. f. — Casquette.

* **Castrogontérien**, adj. q. et s. — Habitant de Châteaugontier. Mot de formation savante : Castrum Guntherii. On a dit plus simplement : de Chiogontier, et, plus encore : Je sé de Chiao. Cf. *Bellopratain*.

* **Castrolée** (Mj), s f — Le contenu d'une *Castrole*

* **Catalôme** (By), s f — Scolopendre nòn crispée, des puits.

N. — Mots qui s'en rapprochent le plus. Catelonne, couverture de laine. (Orain.) — Catalogne. Sorte de couverture de lit, en laine ou en coton. — Catalogne. Oudin, xvii[e] s. : Couverture de laine blanche qui portaient ce nom parce qu'elles venaient de Catalogne. (Guillemaut.)

* **Catout** ! (Sal), interj. par laquelle un joueur de billes revendique le droit d'enlever tous les obstacles qui peuvent se trouver entre deux *canettes*. V. à *Portée*. Cf. *Cateprome*, *Catesègue*.

* **Caviste** (Sar.), s. m. — Ouvrier qui travaille dans les caves à la champagnisation du vin. || Lpc. — Membres d'une Société de jeu de boules chargés d'acheter le vin.

N. — Il faut, évidemment, visiter nombre de celliers pour juger et comparer, et, dame ! cette opération, faite en conscience, procure souvent « la gueule de bois ».

Ceinturer (Mj., Lrm.), v. a. — Entourer d'une ceinture.

Hist. — De la corde de nout' poué (puits)
J'm'étais bé *ceinturaée*.
(Chanson : J'ai ben été aux noces, dans l'*A. de P.*, 15 décembre 1907, 1, 2.) et F. Lore, 3[e] partie, I, XLI.

* **Censif°** (Lg.), s. m. — Un des champs de la métairie du Retail s'appelle le *Censif*. Cela indique qu'autrefois une rente foncière était due sur le champ au seigneur du fief, probablement au comte de Rougé, seigneur de la Fribaudière. N. On pron. Censi. Cf. *Censivière*, *Guif*. La Censivière est une ferme de Torfou, voisine du Lg.

* **Cension** (By.), s. f. — L'Ascension. Ex. :

Vindras-tu bentout nous vâr? — Dame, pas toute suite (tout de suite), mée j'y-irons dans le temps d'*Cension*, s'i s' trouv' ren (de l'Ascension, de la Cension). || Inversement, à Mj., on dit : l'Amiout, pour la mi-août. Ex. : Elle est ben mal quertée pour ein jour d'*amiout !*

Cêrimonie (By.), s. m. — Garçon d'honneur. — J'vas être *cêrimonie*, quand tu penses, à la noce à Noton. Ah ! dame, on dit que ça sera des belles *funérailles*.

Châ (à) (Lg.), loc. prépos. — Elle a un sens partitif qui ne peut se définir. Des exemples le feront saisir. Ex. : Quelle année, j'avons ramassé pus de deux doubles de mougettes *à châ* grains, — c.-à-d. grain à grain. — Les mougettes, ça va bé vite à serrer quand on arrache le pied, mais c'est long quand faut les ramasser *à châ* gousses, — gousse à gousse. N. Paraît être le même que A *chô-petit.*

N. — Cha p'tit. Tout doucement (Lapaire).

Chabanner (By.), v. a. — Secouer, tracasser. — Je secouais doucement le dos de la chaise d'un ami chez lequel j'étais entré sans parler, et qui ne me reconnaissait pas. « Qui donc m' *chabanne* comme ça? » dit-il. V. *Chabanais.* Syn. de *Chahuter.*

* **Chachoué**, s. m. — Taureau. V. *Chassoir.* — Extrait d'un procès-verbal de gendarmerie au Lion-d'Angers. Viens donc, espèce de vieux *chachoué !* (Entre parenthèses. Explication du patois : taureau).

Chaffourer (Cho.), v. a. — Ajouter : Ennuyer, troubler les idées de.

Hist. — C'est ça la première affaire qui m'a *chaffouré.* (*Vend. cath.*, 8 mars 1908, 1, 5. Les idées du p. J. L.)

Chale (By.), s. f. — Ecale, enveloppe de la coque des noix. Syn. et d. de *Echale* ; syn. de *Cache.* Cf. *Cateaux*, *Ecaleaux.*

* **Chalibert** (By.), s. m. — V. *Chalubert*, *Portebois.*

* **Challes** (Mj.) Pour Charles. V. Hist. à *O*, avec.

Chambard (Pell., Ag., Cho., Sar.), s. m. — Ajouter.

Hist. — Je ne comprends pas, étant données votre « forte tête » et vos dispositions « au *chambard* », que vous ne soyez pas allé... (*L'Emancipation* des instituteurs et institutrices publics de Maine-et-Loire, nº 8, mars 1908, 73. Imprimerie du Progrès, Saumur, 21, rue Dacier.)

Chambrier. Ajouter :

N. — A l'époque féodale, les *chambriers* des comtes d'Anjou semblent avoir été à la fois des domestiques personnels et des sortes de conseillers intimes et de fonctionnaires administratifs. Il en était de même des *bouteillers* ou cellériers. (V. L. Halphen, *Le comté d'Anjou au XIe s.*, 101, 339.)

Champagniseur. — Ajouter :

Hist. — La conversation se prolongeait, intéressante sans doute, car la fille du *champagniseur* était toute rose sous l'ombre de sa grande capeline de paille d'Italie. (M. Alanic, *La Gloire de Fonteclaire.*)

* **Champeiller** (Cnd.). V. *Champoyer.* Ex. : Je l'ai ben *champeillé* ; i n'est pas près de ramener des bourriers ici. Mauvaise graphie, pour Champéyer.

Chanterie (Mj.), s. f. — Ajouter.

Hist. — Il assista, le 8 mai 1673, à la sépulture de son ancien curé, M. Pierre Sauvreau, qui fut enterré dans la *chanterie* de l'église de Mj. (Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 179.)

* **Chapeletterie** (Sar.), s. f. — Fabrique de chapelets.

Hist. — Et, plus loin, ce croquis rapide du grouillant quartier des *chapeletteries.* (*A. de P.*, 8 décembre 1907, 1, 1.)

* **Charchéfé** (By.), s. m. — V. *Charge-faix.*

Charcois, s. m.

N. — A rapprocher du terme de la République Argentine : « La *carne* tasajo », viande de bœuf découpée en tranches minces et séchée après avoir été imprégnée de sel. « La *charque* dulce », viande séchée sans avoir été salée.

* **Charge-faix** (By.), s. m. — V. *Porte-bois*, *Chalubert*, *Charchéfé.*

Charibaude. Duchemin des Cépeaux dans ses *Récits du Pays de Bocage* (Laval, 1851, Honoré Godbert imp.) parle, p. 347, des feux de la Saint-Jean appelés à Laval ; la *Charibaude.* « Quelque savant, écrit-il, saura p... d'où vient ce mot, quant à moi, je l'ignore. Mais il ajoute en note : On m'apprend qu'en Bas-breton Choari signifie : se réjouir, et qn'en vx fr. Baude veut dire : joyeux. Cette étym. me semble acceptable. » Note communiquée par M. X. de la P. — V. Gloss. *Chalibaude.*

* **Charnel** (Lcq.), adj. q. — Se dit dans : Frère *charnel*, sœur *charnelle*, — frère et sœur nés d'un même père et d'une même mère, par opposition à : demi-frère, demi-sœur.

* **Charruée**, s. f. — Ancienne mesure agraire. Désuet.

Hist. — 1906. Foulques (le Réchin) donne au monastère de Saint-Nicolas d'Angers... trois *charruées* de terre dans la forêt des Echats (L. Halphen, *Le Comté d'Anjou au XIe s*, 324) — Charrue. Etendue de terre qu'on peut labourer avec un attelage de charrue Cette ferme est de 2, 4 charrues.

* **Charte** (Cho.), s. f. a bref. V. *Chârte.* Ex. : Avec ma blouse, ma *charte*, un bon chevau et mon gourdin, ren ne m'arrête. (*Petit Choletais*, 14 mars 1908, 3, 3. Autour du Conseil de révision).

* **Chat** (Mj.), s. m. — Ce mot aurait signifié forêt. D'après l'abbé Allard, (*N. s. Mj.*), qui dit :

N. — Cotia était généralement employé pour désigner une forêt, dans les temps les plus reculés de notre histoire. Ce mot se prononçait sans doute Chot en certains pays ; mais, en Anjou, il se disait Chat, d'où notre forêt des Echats. (V *Charruée*.)



Or, il semble que Cotia n'est que la latinisation du mot Cuise, qui avait désigné : forêt. La forêt de Compiègne est très connue pour avoir porté le nom de Cuise. Il y avait, en Anjou, une belle forêt, ou *Belle cuise*. — N. J'estime que tous ces mots : Cotia, cuise ; Chot, chat, ne sont que des doublets du bret. Coat, Coët bois. (R. O.)

* **Chatfumeter** (Cnd.), v. n. — Fureter, chercher sans trouver. — Peut-on rapprocher : Chatfouin, Chatfouiner, Fouiner?

Cheintre, Chaintre. — (Lg.). Aller à la cheintre. — s'écarter le long des haies, comme le font les couples amoureux, surtout les soirs de noces.

* **Cheman** (Ry.), s. m. — Chemin. V. *In*.

Chevaler la montagne (Lg.). — Voir le 2e sens du Gloss, identique.

Chevir (Bf.), v. n. — Se suffire.

* **Chialer** (Cnd.), v. n. — Pleurer.

Chiso, Chiogontier, contract. de Château-Gontier.

* **Chieux** (Mj.), s. m. — Celui qui chie. Syn. et d. de *Chioux*. — Prov. : Vaut mieux regarder ein *chieux* qu'ein bûcheux.

* **Chirie** (By.), s. f. — V. *Girie*.

* **Choc**, s. m. — Combat, bataille. C'est le nom que les Vendéens donnèrent à leurs rencontres avec les troupes républicaines.

Hist. — Nous avons reçu de M. Clémanceau lui-même le récit de ce qui fut nommé le *choc de Montjean* (attaque de 1832. — Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 312).

Chou (Lg.). — V. *Bouquet-de-Garde*, au Suppl.

* **Chou-diocre** (By.), s. m. — Chou d'York. V. à *Çarcler*.

* **Chouter** (Ag.), v. a. — Aimer intimement ; affectionner un camarade particulièrement. V. *Chou*, *Chouchou*.

Chrétienneté (Mj.), s. f. — Chrétienté.

Chuchoter. Pour : Chuchoner. V. F. Lore, viii, a, 85.

* **Chuillard** (Lg.), s. m. — Boucher qui achète des bœufs gras, les abat, les revend par quartiers aux bouchers détaillants. V. *Chuille*, com. formation, au Gloss. et le suivant.

Chuille, s. f. — Faire la *chuille*, le commerce de *Chuillard*.

Et. — Vendre à la cheville, revendre en gros et en demi-gros la viande dépecée. De ce que la viande était accrochée à des chevilles. (Litt., 9e sens.)

* **Cicot** (Lg.), s. m. — Dimin. familier du prén. François. Etait très usité autrefois. Désuet. Cf. *Cillette*.

* **Cidrée** (Ag.), adj. q. — Se dit d'une eau-de-vie formée d'un mélange d'alcool industriel et d'eau-de-vie de cidre. V. Citat. à *Marée*.

* **Cimentier** (Ag.), s. m. — Ouvrier qui travaille le ciment. — Aux publications de mariages.

* **Cint** (Tis.), adj. num. — Cent. V. *In*.

Cintième (Mj.), s. m. — Double décilitre, ou cinquième de litre. Langue des *goultiers*.

Classe — Faire ses *classes*. Au régiment : apprendre l'exercice.

Clef (Mj.), s. f. — Mettre la *clef* sous la porte, — déménager à la cloche de bois, sans payer. — V. Citat. à *quéqu'un*.

* **Cliette**, Kiette (Lg.), s. f. — Cueillette.

Cochonnière (Mj.), adj. q. fém. — De cochon. Se dit seulement dans : Je ne sais pas qui illi a appris la civilité *cochonnière*. — A quelqu'un qui se permet, sans raisons, trop de familiarité, on dit parfois : Est-ce que nous avons gardé les cochons ensemble?

* **Çodille** (Ma., Z. 206), s. f. — Ongle. Mauvaise graphie pour Sodille, doubl. de *Soquille*.

Codone, s. f.

Hist. — Parachevans leur repas par quelque confection de cotoniat. (Rab., g., I, 23, 46.)

* **Coffinée** (Ché.), s. f. — Le contenu d'une coffine. Ex. : J'ai pris une bonne coffinée de café.

* **Coiât** (Partout), s. m. — Chocolat. Langue enfantine.

Colle (Ag.), s. f. — Question difficile posée à un candidat par un examinateur.

Collée (Ag.), s. f. — Action de charger un fardeau sur son cou, p. ex., une culasse de farine. Si le chargeur n'y réussit pas du premier coup, on dit : Il a manqué sa *collée*. Par ext., se dit de toute personne qui ne réussit pas une chose ; d'un *couvreur*, au jeu de boules, qui reste loin du *maître*. (Lpc.)

Coller (Ag., Cho., Lg., Mj.), v. a. — Coller qqn, — le mettre à quia. || Infliger. Ex. : Il s'est fait coller 8 jours de boîte par le colo.

Hist. — Malheureusement, il fut dérangé de son occupation par l'arrivée de deux gendarmes, qui lui *collèrent* procès-verbal pour pêcher avec engin prohibé. (*A. de P.*, 12 avr. 1908, 4, 1.)

Colletière (Sp.), s. f. — V. F. Lore, ii, Alouette-lulu.

* **Colo** (Partout), s. m. — Colonel. Lang. des casernes.

* **Colon** (Partout), s. m. — Ami, gaillard ; terme de vague camaraderie. Ex. : Eh ! ben, mon colon, tu nous en fiches de belles ! — Argot des casernes.

* **Coltaquer, Coltasser** (By.), v. a. — V. *Coltazer*.

* **Comahée**. Genre de pêche. V. *Senne*.

* **Combé** (Lg.), adv. interr. — Combien? Syn. et d. de *Coben*.

* **Comble**, s. m. — Remplissage d'un four à chaux.

Hist. — Il est reconnu que la chaux est défectueuse jusqu'au mercredi, si les fourneaux ne sont point en activité toute la journée du dimanche, de sorte que l'on est forcé, le dimanche matin, de faire ce que les chaufourniers appellent un *comble*. (Ab. ALLARD, *N. s. Mj.*, 315.)

* **Combre**, s. f. — Probablement : filet fixe pour la pêche (V. Combrière au Dict. génér.), Désuet.

Hist. — 1060-1068. Notice de la restitution faite aux religieuses de N.-D. de la Charité d'Angers, par Geoffroi (le Barbu), des *combres* construites par elles sous le pont de la Maine, à Angers, et que Geoffroi (Martel) leur avait enlevées. (L. HALPHEN, *op. cit.*, 300.) — Vx fr. Combre, pêcherie faite de pieux fichés dans une rivière. (ROQUEFORT, *Gloss. de la lang. rom.* V° Combrando. — EVEILLÉ.)

* **Çometière** (By.), s. m. — Cimetière. V. *Cémetière.*

* **Composition** (Mj.), s. f. — Alliage d'étain plomb et antimoine. Ex. : Les chaudronniers ne reprennent point les cuillers en *composition.* Cf. *Métail.*

Concréer (Cnd.), v. a. — Reproduire. « La terre concrée toutes ces mauvaises herbes-là. » V. *Concrir.*

Conditionnel. — On abuse de ce mode. Ex.: Eune gent qui viendrait. = Si l'on venait, etc.

* **Conduiteur** (Lg.), s. m. — Conducteur. Cf. *Conduiseur.*

* **Confi, — fie** (Mj., By.). pas. — Confit, e. || Macéré, Syn. de *Coui.*

* **Conserve** (Lg., Tf.), s. f. — Fabrique de conserves alimentaires. Ex. : Il a vendu son bouvard à la *conserve* de Torfou.

* **Contre-petasse** (à la) (Bf.), loc. adv. — A l'envers. Ex. : C'te pihiée-là, all' fait tout à la contre-petasse. Cf. Prendre le contre-pied de...
N. DOTTIN. *Id.* et A la contrevire.

* **Coq** (Sa.), s. m. — Grande sauterelle verte.

Coquecigrolle (Ec.), s. f. — V. *Chaudron.*

* **Coqueille** (Lg.), s. f. — Coquille. || Limas à *coqueille*, — limaçon. Syn. de *Luma.*

* **Corbeillard** (By.), adj. q. et s. — V. *Ecarbeiller.*

Corbellier. — V. F.-Lore, II.

Et. — D. C. — Corbillier. Chanoine qui n'avait qu'une demi-prébende dans l'église d'Angers. V° Corbecula. Viendrait du mot Corbula, le même que le rochet des clercs. — Hist. En 1711, le 28 sept., M. Bouchard, curé de Saint-Maurille, vient à Montjean pour accompagner M. Baraize, grand *corbellier* de l'église d'Angers, qui venait faire un mariage. (Ab. ALLARD, *N. s. Mj.*, 185.)

* **Corde de chat** (Ag., Tr.), s. f. — V. *Délits.*

* **Cordonneuse** (Ag.), — Profession. Laquelle, au juste? — Probablement : Rempailleuse de chaises. (A. de P., 10 nov. 1907, 2, 6, bas).

* **Cordure** (Lg.), s. f. — Rempaillage. Ex. : Je vous dois eine *cordure* de chaise. V. *Corder.*

* **Coreux** (Fu.), s. m. — *Coreux* d'aboueilles. V. *Cureux, Cureur, Maroute.*

* **Corpéion** (By.), s. m. — Croupion. Syn. et d. de *Cropion, Corpion, Courpion.*

Corps, s. m. — Corset. V. F.-Lore, VII.

* **Corvassier** (Bf.), s. m. — Homme de peine qui fait des corvées.

* **Cossemore** (Lg.), s. m. — Mélèze. Ce mot paraît être une corr. du fr. Sycomore, bien qu'il n'y ait aucune parenté entre les deux espèces.

Cosser. — J'écrirais Cocer, car je vois dans ce mot un doubl. du fr. Choquer, absolument comparable au Longeron. Crocer, pour Croquer (R. O.).

* **Cossette**, s. f. — Vx mot angev. de sens inconnu. Tronc? Coffre-fort? — P.-ê. pour Caissette? — V. *Cossettes.*

* **Cotte** (Fu.), prépos. V. *Conte* [2].

* **Couaroder** (Bf.), v. n. — Parler en se promenant. Ex. : Je l's ai entendu *couaroder* le long d'nout' cheintre, ça n'en finissait pas ! — V. *Couârer.* — Rôder. V. *Volée.*

* **Coumencer** (Ma., Z. 207), v. a. et n. — Commencer. Syn. de *C'mencer, C'moincer.*

* **Coumer** (Fu.), v. a. — Bossuer. V. *Cômer.*

* **Coumerce, Coumercer.** V. *Commarce, Commarcer.*

* **Coupiller** (Ag.), v. a. — Couper en très petits morceaux. Syn. de *Coupicher.* V. *Ménusser.*

* **Courante** (à la) (Tis.), loc. adv. — Se dit dans : Mettre du vin *à la courante*, — le débiter en le tirant au fût. Syn. de En *coulange.*

* **Coursive** (Mj.), s. f. — Sorte de petit chenal, où l'eau peu profonde court entre la rive et des bouillerées de lucettes. C'est là surtout qu'il convient de tendre les ancreaux. Lang. des pêcheurs.

* **Courvées**, s. f. — A Allonnes, les paysans viennent à la mairie déclarer leurs *courvées*, c.-à-d. viennent déclarer qu'ils vont faire leurs journées de prestation.

Cousiner (se) (Sar.). Le sens propre est : Se rendre visite, se voir souvent, comme entre cousins. D'où, par ext., le sens figuré.

* **Cousinier** (Lg.), s. m. — Cousin, appellation familière. Ex. : Tiens, te velà, cousinier ! De par derrière on te voit les moustaches des deux côtés de la tête ; c'est donc que tu te les as fait couper au renouveau de la leune? (La végétation s'y accélère).

Couvart, s. m.

Hist. — La pêche de l'alose, du *couver* (sic), du mulet, de la plie et de la lamproie est permise... du 2 avril au 21 juin exclusivement. (*Petit Chol.*, 14 mars 1908, 3, 1.) — LITTRÉ, *Suppl.* Couvreau, Convreau. Alosa finta. (CUVIER.)

* **Couvreur** (Lpc.), s. m. — Au jeu de



boules, le premier, et ordinairement le plus fort joueur de chaque camp qui doit chercher à approcher le plus près du MAITRE, le *couvrir* avec sa boule. Et beaucoup le couvrent si bien qu'on ne le voit plus. Alors il faut tirer la boule — ou le maître (moins bien), essayer de l'enlever. Le *couvreur* du camp qui vient de gagner le dernier coup lance le maître.

* **Crachoir** (Ag., Mj.), s. m. — Tenir le crachoir, — avoir, prendre la parole et la garder longtemps ; causer, pérorer longuement. Cf. Tailler une *bavette*.

* **Crânais** (Lg.), s. m. — Paysan, — nom que les habitants du bourg appliquent ironiquement aux gars de la campagne. Syn. de *Castaud*, *Dâbre*, *Pic*, *Vire-bouse*, etc.

N. — Ce n'est pas l'adj. Craonnais, habitant de Craon, dont la 1re syllabe est nasale. D'ailleurs, Craon, trop éloigné, est à peu près ignoré au Lg. Il faut voir, ici, un voisin de *Cranoux*, et le sens est : Celui qui patauge dans la boue.

Crapaud (à) (Po.), loc. adv. — Aller *à crapaud*, à quatre pattes, en tâtonnant. Ex. : I faisait nuit noire. Crac ! v'là la carriole qui varse dans le foussé, et j' nous trouvons lancés dans le champ avec nos deux paniers, sans mal. Mais j'ris encôre. Il allai' *à crapaud* pour charcher les maudits paniers.

* **Crapin** (Lg.), s. m. — Syn. et voisin de Crapacine. Ex. : Il m'a empougné au *crapin*. Doubl. du fr. *Grappin*.

* **Crapu** (Lg.), adj. q. — Trapu.

N. — HATZF. dérive le fr. Trapu d'une rac. Trapp, d'origine incertaine. La forme longeronnaise se rapprocherait de Crapoussin, Crapaud, mot dont l'origine, toujours d'après HATZF., est également mal fixée. Or, l'idée générale qu'expriment tous ces mots est celle de : robuste, ramassé sur soi-même. Il est donc probable que leur racine Krap ou Trap est celle qui se retrouve dans le russe Krêpky — fort. (R. O.)

Crapucher (Ec,), v. n. — Trébucher. Syn. et d. de *Crabucher*. V. *Butâiller*, *Butorder*.

* **Crémâ** (By.), s. m. — V. *Cramail.* || Spl. — Crémat. La figure. Sauter au crémat, à la tête. V. *Cramas*.

* **Crêteau** (Sar.), s. m. — Coteau crayeux.

Hist. — Les grottes superposées dans le *crêteau* de Saumur... abritant toute une population misérable. (Math. ALANIC, *La Gloire de Fonteclaire.*)

* **Creux** (Di., Sar.), adj. q. — Traite *creuse*, traite tirée par un commerçant sur une personne qui ne lui doit rien.

Hist. — Nous avons parlé des traites *creuses* données en paiement à un fournisseur par M. X... et présentées pour escompte à une banque... (*A. de P.*, 23 fév. 1908, 4, 2.)

* **Creyance** (Ma., Z. 209), s. f. — Croyance. V. *Crayance*. C'était dans nout' créyance, — nous croyions.

* **Crocer** (Lg.), v. a. — Croquer, ronger. — Syn. de *Roquer*, *Roucher*, *Rouger*, *Rôdigner*. Doubl. de *Roquer* et du fr. Croquer. V. *Cosser*.

* **Crocher** (Lg.), v. a. — Accrocher. Syn. de *Crocheter*. Ex. : Mon fil est torjous *croché* dans ma bague.

* **Croisé** (Lg.), s. m. — Sorte de tissu de coton fort, dû à l'industrie locale. On en fait des *blousards*.

* **Crope** (By.), s. f. — Croupe. V. *Courpe*.

* **Cropière** (By.), s. f. — Croupière. V. *Courpière*.

* **Crosser** (By.), v. n. — Remuer, bouger. V. *Grosser*. || Ag., By. — Opposer une résistance quelconque. Qqf. Grosser (ou Groûler, remuer, faire un mouvement qui peut déplaire) — Ah ! dame, c'est qu'avec li, y a pas à *crosser*

Cuerver. — Deux sens sont attribués à ce mot : 1° Crever, finir ; 2° Tourner. V., pour le 1er, *Querver*, au Gloss. Pour le 2e, F. Lore, VIII, 31. — Je ne puis admettre le 2e, il doit y avoir erreur. *Cuerver* ne peut vouloir dire que : Aboutir sans issue. A Saint-Rémy-en-Mauges : Au bout du sentier vous *cuerverez*, — çàd. vous ne trouverez plus de chemin. M. J. DE VILL. ajoute : J'ai entendu dire : Nos sillons sont ben finis *cuervés*, çàd. tout à fait bien terminés, aboutis. (X. DE LA P.) — On me propose, au 2e sens, l'étym. Curvare, courber, je ne puis l'admettre.

* **Cuiker, Cuiquer** (By.), v. n. — V. *Cuiter*.

* **Cuiraçao** (Mj.), s. m. — Curaçao. C'est le mot franç. altéré par contamination de Cuirasse.

Cure-ongles (Ag., Mj.), s. m. — Petit outil servant à nettoyer les ongles. Cf. *Cure-oques*.

* **Curo** (Scx.), s. m. — Ecureuil. Syn. de Ecuroil. — Un petit *curo*. Désuet.

Cutine (Bf.), s. f. — Toute petite maison. « Que voul' vous, y a pas moyen de l' décanche· de sa sacrée *cutine* ben juste grande pour se l' cacher ! »

N. — L. C. — Cute, cachette. « Le suppliant et autres, ses complices, avoient esté par nuit... en une *cute*... et icelle *cute* avoient rompue et emporté aucuns biens que ilz y avoient trouvé. » 1454. — « Ordennons que nuls regrattiers... achattent denrées... jucques à l'heure devant dite, en en privé hors du marché, n'en lieu ou en *cute*. (N. E.)

D

Dalle, s. f.

Hist. — Le cheval, après un faux-pas, prit le mors aux dents... Il alla s'abattre le long d'un mur. Dans sa chute, il brisa la *dalle* d'une maison. (*Vend. cath.*, 26 avr. 1908, 2, 2.)

Damier (Ec.), s. m. — V. *Chaudron* [1].

Daru. Cf. Dans P. EUDEL, *Un peu de tout*, t. Ier, p. 149, sous ce titre : *Le Bitard*.

De (Sp.), prép. — Par, en vertu de. Ex. :

Il me l'a douné *de* sa bonté. || Mj. — Redondant. Ex. : Seigneur *de* Dieu ! Dieu *de* Dieu ! Bon sang *de* bon sang !

Hist. — Et i *de* sa courtoisie, nous donna ladite chace, laquelle nous receumes de son don. (1298. Cité par l'ab. Allard, *N. s. Mj.*, 94.) Noter : i = il. C'est encore la prononciation usuelle.

* **Déborder** (Mj.), v. a. — Passer par dessus le bord de. Ex. : L'eau commence à *déborder* le chantier.

* **Déboulée** (à la) (Lg.), loc. adv. — Au déboulé.

Débourber (Mj.), v. a. — Débarrasser des parties épaisses qu'il tient en suspension, un liquide. — N. Certains viticulteurs ont soin de *débourber* leur vin, en le laissant, au sortir de l'anche, reposer qqs heures dans des cuves avant de l'entonner.

Débourrer (Mj.), v. a. — Faire déguerpir un gibier. Syn. de *Démagasiner*. — N. On dit en fr. Tirer un lapin au déboulé (V. *Déboulée*), ce qui n'a aucun sens, puisque Débouler signifie Rouler sur soi-même comme une boule. L'expression propre serait Au débourré, c.-à-d. au sortir du gîte ou du terrier.

Déboutonner (Mj.), v. a. — Disloquer (un bateau) par arrachement des chevilles qui relient les bordages et le fond aux *rabes*, ou membrure. Mot très expressif.

* **Décalais** (en) (Sar.), loc. adv. — Cette maison s'en va *en décalais*, parce qu'elle n'a pas été entretenue, elle tombe en ruines.

Déchaffrer (se) (Cnd.), v. réf. — Se gratter vigoureusement.

* **Découbler**, bl mouillé (Mj.), v. a. — Découpler, dépareiller. V. *Couble*, et *Découper*.

* **Découlinée** (Sal.), s. f. — Passage en pente que se fraie un joueur de billes depuis sa canette jusqu'à celle de l'adversaire, ce qui en facilite l'approche. Cf. *Rigouiller*. Dér. de *Découliner*. V. à *Portée*.

Découper (Mj.), v. n. — Trancher, en parl. surtout de deux couleurs. Ex. : Le bleu, ça *découpe* ben sus le jaune. || Lg., v. a. — Découpler, séparer d'un couple, dépareiller. Syn. de *Découbler*, *Découpler*, *Déparager*. Ex. : A Cholet, samedi, me disait dernièrement un boucher, j'ai offert 900 fr. d'in beû (bœuf), et le marchand n'a pas voulu me le donner parce qu'il ne voulait pas le *découper*. Comme j'avais cru comprendre qu'il s'agissait de bœufs sur pied, comme je savais d'ailleurs que ce boucher n'achetait pas à la *cheville*, je demandai de préciser, et on m'expliqua que le marchand voulait vendre en bloc son couple de *personniers*. « J'aurais ben payé l'autre 800, ajoutait le boucher, mais il ne m'en fallait qu'un. » Du reste, le marchand les a vendus après 176 pistoles. — N. Il y a sans doute contamination avec *Découpler*.

* **Découpler** (Lg.), v. a. — Découpler. Syn. et d. de *Découbler*. V. *Découper*.

* **Décramatisé** (Spl.), part. pas. — Dégradé. V. *Dégrammatiser*.

* **Décrassage** (Mj.), s. m. — Décrassement, action de décrasser. Syn. de *Décossirie*, *Décossissage*.

* **Décrottée** (Mj.), s. f. — Nettoyage. Ex. : J'en ai d'eine *décrottée* à faire tous les lundis ! — Décrottage. Ex. : A fallu en faire eine *décrottée* de toute sa défrure !

Déculotter. Au fig. *Déculotter* sa pensée, l'exprimer franchement, sans réserves. Se dit en plaisantant : Allons, *déculotte* ta pensée.

* **Dédormir** (Lg.), v. a. — Dégourdir, au propre et au fig. Ex. : Mets donc de l'eau sus le poêle pour la *dédormir*.

* **Défermer** (Lg.), v. a. — Faire sortir d'un lieu où il était enfermé, un homme, un animal. Syn. de *Déformer*, *Désenfermer*.

* **Defficulté** (Mj.), s. f. — Difficulté.

* **Défiler** (Mj.), v. a. — Désenfiler. Ex. : J'ai *défilé* mon aiguille ; veins donc me la renfiler.

* **Défûter** (Mj., Lg.), v. a. — Oter le goût de fût à un tonneau, à une bouteille de terre moisis. — N. L'essayer, du moins, car la chose est à peu près impossible. || Enlever à un piège usagé l'odeur qui en écarte les animaux qui doivent s'y prendre. Dér. de Fûter.

* **Dégât** (Cho.), s. m. — Pour *Agua*, *Agât*, *Accas*.

Hist. — Dès les premiers jours de mars, le temps s'éparait, et adieu les *degats* d'eau, la grêle, le vent, la neige. (*Vend. cath.*, 26 avr. 1908, 2, 1. Les idées du p. J. L.)

* **Dégerner** (Lg., Scp.), v. a. — Oter les germes, les jeunes pousses de. Ex. : J'avais *dégerné* quelles pataches y a 15 jours. Cf. *Gerner*, *Gearner*.

* **Dégession**, **Dégestion** et parfois **Dégection** (Mj.), s. f. — Digestion.

Dégouliner. Ex. : Il 'tait dégoûtant à l'voir manger ; ça illi *dégoulinait* d'chaque couté des babines. J'cré ben qu' not' gorin mange pus proprement que li (By.).

Dégourdi, part. pas. — Au Lg. on appelle celui qui fait le malin : *Dégourdi* de la Mayenne. A Mj., on le traite de : *Dégourdi* sans malice. — N. La première de ces loc. prov. est sans doute une corrupt. de la seconde.

Dégrammatiser, v. a.

Hist. — Il s'agit d'une maladie rongeuse... qui détruit peu à peu et *dégramatise* les matériaux constitutifs de nos maisons et de nos meubles. (Em. Gautier, *Chronique scientifique* du *Petit Journal*, 14 janv. 1908, 2, 2.)

* **Dégrousser**, **—ir** (By.), v. a. — V. *Egrousser*.

* **Déhané** (Spl.), part. pas. — Débraillé.

* **Déhocler** (Spl.), v. a. — Démancher. Déhocler la pendule. V. *Déoclée*.

Déhucher (Bf.). Ex. : Vous savez ben que l's amoureux aim' ben s'asseoir sus la huge pou' causer d'leu p'tit affaires. Quand l'gas à la Fanchette est venu pour causer à nout' Perrine, c'est le père qu'a bentou fait *déhucher* l'mouas gas !

* **Déjouer** (se) (Lg., Ag.), v. réf. — Jouer plus mal, à un jeu d'adresse. Ex. : Je ne saurais pus mettre ein palet, depuis ein mou-ment je me *déjoue*.

Délinquement (Mj), s. m. — Infraction. Mot désuet, usité à l'époque de la Révolution.

Hist. — Et s'il y à du *delinquemant* au présent areste de la par des dit individû... (thermidor 1794. Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 291).

* **Deman** (Ry.), adv. — Demain. V. *In*.

* **Démérer** (Lg.), v. a. — V. *Emérer*.

Démuleter (Mj., Tf.), v. a. — Tirer de l'état de mule ou de mulet, une femme ou un homme jusque-là inféconds.

Dent. C'est comme (Se chante).

« La grand' Françouèze qui n'a qu'eine dent,
« Encore é' branl' quand i fait du vent. »

V. *Sicot*.

Déoclée (Bf.), s. f. — Détraquée. Ex. : Comment voul. vous d'vant des chouses de même !... L'aut' jour, à la procession, all' étaient là comme eune bane, un tas de *déoclées* ; aussi l' sacristain qui voyait v'nir les hommes, leux a crié : Dérang' vous donc, les coiffes, que l' monde passe.

* **Déparager** (Lg.), v. a. — Dépareiller. Contr. de *Apparager*.

* **Dépâter** (Mj., Lg.), v. a. — Débarrasser de la pâte adhérente. Ainsi le boulanger se *dépâte* les bras et les mains après avoir pétri.

* **Dépenancer** (Spl.), v. a. — Décrocher.

* **Déplaisu** (Ry.), part. pas. — Déplu. Cf. *Plaisu*.

* **Dépoitrâillée** (By.), adj. q. — V. *Ebouédrée*.

* **Déponner** (By., Ag.), v. n. — Faire un bourrelet, retomber en dehors. Ex. : Ses chemises sont point ben faites, é *déponnent* du porte-col, — le porte-col passe sous le faux-col qui, alors, gratte la peau. — Même observation pour tout vêtement. D'une chemise qui fait un bourrelet disgracieux sur la ceinture du pantalon, on dit : « Ça y-i *déponne* sû sa culotte. N. — Tel un bourrelet de linge qui s'échappe par dessus le bord d'une *ponne* ou *panne* trop pleine.

* **Dérheumer. Dérhumer** (Mj.), v. a. et n. — Désenrhumer, se désenrhumer. La 1re forme a vieilli. V. *Rheume*.

* **Déripage** (Ag.), s. m. — Glissement brusque d'un objet sur son point d'appui, action de dériper.

Hist. — M. F. R., ouvrier sellier... s'est... piqué à la main en garnissant une bouillotte, par suite d'un *déripage* de l'outil. (*A. de P.*, 15 mars 1908, 2, 5.)

* **Derzillon** (Ma., Z. 207), s. m. — Compère loriot. Syn. et d. de *Hardillon* ; syn. *de Grain d'orge*, *Parpillon*.

Et. — Corr. de *Hardillon*, sous l'influence de *Durzillon* et p.-ê. de *Dezillon*.

* **Désengouage** (Lg.), s. m. — Sonde œsophagienne en osier. Lang. des mégeilleurs. mot mal formé. Syn. de *Dégouet*.

* **Détréner** (By.), v. n. — Dépérir, cesser de croître. P.-ê. pour Détraîner, de Train. V. à *Mieller* et à *Défréner*.

* **Détruiseur** (Lg.), s. m. — Destructeur. Ex. : Te velà, toi, le *détruiseur* de chavenaux ! Cf. *Conduiseur*.

* **Déviauter** (se) (Ma., F. 209), v. réf. — Expédier son ouvrage. Ex. : Tu sais ben qu'avant qu'on soye *déviauté*, ça demande toujou ben du temps. Cf. se *Dépresser*. V. *Déviauler*, meilleur.

* **D(e)votieusement** (Mj.), adv. — Dévotement.

* **Dexubler**, v. a. V. *Dezùbler*, *Défublé*.

Diable. (La.) « M. M... était en train de charger un chêne sur un diable (*A. de P.*, 23 déc. 1906, 3, 6).

* **Diffigulté** (Ag.), s. f. — Difficulté. V. C. Prononciation.

* **Diplômes** (Lg,), s. m. pl. — Conversations, cancans. Syn. de *Rapiâmus*, *Rapplaudis*, *Décis*, *Décidé*, *Délibéré*, *Raffût*. C'est le mot franç. entièrement détourné de son sens.

* **Disse** (By.), s. f. — Guise. En *disse* de. V. à *Lieu*.

* **Dix-neuf** (Lg., Mj.), s. m. — Eau pure, aqua simplex, etc. Ne se dit qu'en plaisantant. Ça ne vaut pas tout à fait du vingt (vin).

* **Doçoureux** (Tis.), adj. q. — Douceâtre, un peu doux. Doubl. du fr. Doucereux.

* **Doizil°** (By.), s. m. — V. *Douzil*.

Dont. V. au Gloss. — Le patois ignore l'usage exact de ce mot, qu'il remplace par : que son, que sa, que ses. || Ag. — Explétif. Ex. : Je venais d'Épiré, *dont* qui est commune de Savennières. — J'ai acheté un viau *dont* auquel, en arrivant, j'y-i donnerai une bonne brassée d'herbe, car il sera ben fatillé (fatigué).

* **Dorner** (Lg.), v. a. — Prendre sur ses genoux, dans son giron, dans sa *dorne*, un petit enfant, le dorloter. Syn. de *Pouponner*. || Caresser, caliner, en général. Ex. : J'aime ben assez les chiens, mais pas pour les *dorner*.

* **Douère** (Lg.), s. m. — Enfant, ou jeune animal rabougri, qui se développe mal, avorton, patiras. Syn. de *Chivrille*. Qqs-uns font ce mot du fém.

N. — Ce vocable curieux paraît être de la même famille que l'écossais Dowie, = malade, triste, et

surtout que le vieil écoss. Dowel, — flétri, usé. (R. O.)

* **Dramer** (Lg.), v. a. — Sophistiquer, falsifier. Ex. : Anuit totes les marchandises sont *dramées*. Cf. l'angl. Dram = goutte, alcool.

* **Dréture** (en) (By.), loc. adv. — Directement, franchement. V. *En*.

* **Drinée** (Csp.), s. f. — Quantité d'urine émise en une fois. Syn. de *Dâlée*, *Pissée*. Dér. de *Driner*.

Dringail (Lg.), s. m. — Fatras, menus objets. On dit aussi Drigail. V. *Drigal*. Cf. *Adrigail*.

Dumet (Mj.), s. m. — Duvet. Vieilli.

Et. et Hist. — Le *Dict. génér.* indique ce mot à Duvet et le dérive du B. L. Duma. Je me permettrai toutefois d'indiquer que les chroniqueurs du moy. âge emploient Dumetum au sens de Taillis. Ainsi. Richer, racontant la bataille de Conquereuil (992), où Foulque Nerra défit Conan, prince des Bretons, dit : « Conanus interim in dumetum cum tribus sese recepit, armisque depositis, corporis fervorem ad auram mitigabat. » (L. HALPHEN, *op. cit.*,23.)On ne saurait nier qu'il y ait une ressemblance entre du duvet (dumet) et un taillis. (R. O.)

E

E. — A Soulaire (Souléere), er, termin. de l'infin., se prononce eu : Tu veux donc t'en alleû? — J'va alleû canté té. — Et ton frère (fréere), va-t-i v'nî? — Bitou, m'attends. (Bientôt, je m'attends, je pense.) — On y prononce les è très longs, ée. Une de leurs injures : Ecouflantées, goul' dé traouées ! (Ecouflantais, goules de travers.) Les eau deviennent... iau, coutiau, batiau, chapiau. Ils disent : Qué donc qu't'as à la main? as-tu mau? — Oui, j'ai ein mau qui me géene ben.

* **Ebaudrer** (By.), v. a. — Débarrasser de la *baudre* ou partie la plus grossière de la filasse. V. *Cossard*.

Ebélouir (Bf.), v. a. — Eblouir. Ex. : J'en étions tous *ébélouis* d'vor (de voir) tant d'biau fait (ou fet) et d'si biau mond'.

* **Eblucer**, — **sser** (Bf., Cnd.), v. a. — Eveiller. — Commencer à agir par ses propres forces. Les oiseaux sont *éblucés* lorsqu'ils viennent de quitter le nid.

* **Eboé**... (By.). Tous les mots commençant par Ebe se prononcent Eboé : Ebélouir, Eboelouir, etc.

* **Ebousiller** (By.), v. a. — V. *Ebesiller*.

Ecacher, v. a. — Ajouter :

Et. et Hist. — Ce verbe paraît dérivé du B. L. Excoacticiare (forme supposée). On trouve, en effet, dans une charte du XIe s., le subst. Coacticia (dér. de Cogere, coactus), au sens de contrainte, oppression. « Goffridus comes (Geoffroi Martel), coactus est donare illi (Gervasio episcopo Cenomanensi) aliqua suorum hominum casamenta... ; non autem voluntaria donatione, sed *coacticia.* » (L. HALPHEN, *op. cit.*, 70.)

* **Ecarbouiller** (By.), v. a. — Ecraser complètement. Syn. et d. de *Ecrabouiller*. V. *Ecabouir*

Ecarder, v. a. — Carder. V. *Epeniller*. Cf. Lg., *Ecarterie*.

Echaffourer (By.), v. a. — V. *Chaffourer*.

Echappe (Mj.), s. f. — Se dit dans : Coup *d'échappe*, — coup donné, acte exécuté involontairement, coup de hasard. Voisin, comme sens, de coup *d'arrive*, *d'arrivée*, *d'arrivade*.

Et. — Du fr. Echapper. La forme ancienne de ce mot a été Escape, qui est passé en angl. : He had a narrow escape, — il l'a échappé belle. — Cf. Rescaper, dans le pat. picard, et les Rescapés de Courrières.

* **Echaudure** (Mj.), s. f. — Fig. Déconvenue très pénible, affront subi. Syn. de *Baisure*.

Echetette (By.), s. f. — V. *Echalette*.

Echilettes (Bd.), s. f. pl.

Hist. — Les deux mains s'élevant, s'abaissant suivant un rythme très compliqué, répandaient dans les airs... le tintement clair et joyeux de deux clochettes, deux clochettes argentines aux tonalités différentes si habilement variées qu'elles se répondaient comme les versets d'une litanie... C'était la prière des *Echilettes*. (*A. de P.*. 25 août 1907, 1, 5.)

* **Echirette** (Lg.), s. f. — Déchirure, accroc. Syn. de *Eralette*. Dér. de *Echirer*.

Ecouter (Lg.), v. n. — Etre absolument calme, en parl. du temps. Ex. : Quand le temps *écoute* comme ça, qu'ô ne fait pas larme de vent, ol est bé rare si ô ne vé pas à mouiller. — Trouvez-moi une expression plus poétique !

Ecrémeuse, s. f. — Instrument qui sert à écrémer le lait. N. Ce mot, employé partout, ne figure pas au *Dict génér*. qui donne pour ce sens Ecremoir.

Ecueil-le. V. *Ecœur*, *Equeule*.

Ecuériances (Th.), s. f. pl. — V. *Ecréiances*.

Edriner (Cnd.), v. a. — Elaguer. Un chêne *édriné*, — dont on a coupé les branches.

Effeuillement (Ag.), s. m. — Effeuillage. V. Citat. à *Rognage*.

Effieller (Ag.), v. a. — Ennuyer.

Effraguenasser (Lg.), v. a. — Briser à demi, disloquer. Ex. : Quiô bérouette alle est pas assez forte, aussi alle est déjà tote *effraguenassée*. A rapprocher de *Effranger* et du fr. Fracasser.

Effri, — **e** (Bf.), adj. q. — Effrayé.

Egailler (s'). — Voir dans les *Annales politiques et littéraires* du 15 septembre 190.,

p. 263-4, deux couplets de Chouans, ayant pour refrain :

« Ecoutons le cri du hibou,
Hou ! hou ! hou ! hou !
« Egaillez-vous, les gars, égaillez-vous ! »
(Charles Foley, *Jean des Brumes.*)

Egalinette (à l') (Br.), loc. adv. — Peu vêtu, débrâillé, en bras de chemise. Sortir à l'*égalinette*. — Comment ne pas enrhumer? tu sors tout à l'*égalinette*, par le fret' qu'i fait ! — Qqs-uns disent : A la galinette.

Egalope (à l') (By.), loc. adv. — Très vite, à la dépêche compagnon. Syn. de A la *courue*, à la *galope*, à la *galopée*.

Egaloper (By.), v. a. — Pourchasser. Syn. de *Galoper*.

Egarance. Rectifier. — Ce n'est pas le papier servant à copier le procès-verbal qui était de couleur rouge, mais la chemise renfermant ce papier.

Eglat, éguia (Lg.), s. m. — Eclat de bois qui pénètre dans la chair. Syn. de *Eclit*. Doubl. adouci du fr. Eclat. De là *Eglâser*.

Egoutter (s') (Scp.), v. réf. — Uriner. Syn. de *Pancher* ou *Gâter de l'eau*. V. *Eau*.

* **Eguéneiller** (Lg.), v. a. — Eparpiller. Ex. : La poume de l'arrosoir pisse en *éguéneillant*. Cf. *Eguenâiller*, *Eguenillé*.

* **Embaumer** (Dt.), .v a. — Rendre glaireux, gras. J'ai le cœur *embaumé* », — je crache continuellement, je suis pris de sputation.

* **Embavé** (Lg.), adj. q. — Ivre. Syn. de *Verzélé*, etc. Probablement corr. de *Embervé*, pris au figuré ; ou p. ê. dér. de Bave.

* **Emberner** (Fu.), v. a. — Salir. Syn. et composé de *Berner*. V. *Bren*.

* **Emborber** (s') (By.), v. réf. — S'embourber. Syn. *Patter*, *Botter*, *Pâtiner*, *s'Engomber*, *s'Engalocher*, *Poquerasser*, *s'Embouillonner*.

Emborder (s') (Lg.), v. réf. — Avaler une arête de poisson qui se pique dans la gorge. Syn. de s'*Emboiser*, s'*Emballer*. Cf. *Borde*.

* **Embouter** (Chm.), v. a. — Gaver les oies. V. *Embout*.

* **Emiché** (Bf.), adj. q. — Maigre.

* **Emmaletté** (Lg.), part. pas. — Qui est dans la déveine. V. *Malette*.

Emotion (Ag.), s. f. — Vx mot. Emeute. V. *Haramier*, la citation.

Emoui (Bf.), adj. q. — Affaissé. V. *Amoui*.

Empatiner (Lg,), v. a. — V. *Apatiner*.

Empeulantir° V. *Empulantir*. || v. n. — S'empuantir.

Empothiquer (Scx., Chp.), v. a. — Hypothéquer. V. *Apothiquer*, *Hympothiquer*.

En. — Ajouter : || *En* crainte, — avec crainte. Ex. : A n'y allait qu'*en* crainte. || Comme. Ex. : Aller *en* bête lasse ; — suivre *en* chien battu.

Encancher (Bf.). Ex. : La fille au père Bouss'lin a voulu cuyi (cueillir) des guines ; mais all' s'est *encanchée* dans le guigner ; son cousin a passé par là et l'a *décanchée*. Tu parl' qu'é illy s'rait cor ! C'tait roulant d' rire de vouèr ça, à c' qu'i paraît !

* **Encuit**. — Suppl. à *Gras-cuit*. « Accouir. Affaisser, accouver. S'emploie le plus souvent pour la pâtisserie ou le pain mal levés ou affaissés ; ne serait-ce pas alors pour Ancuit, Encuit = mal cuit? (De Mont). N. — J'ai entendu jadis, à Mj., M. Heusschen, maître chaufournier, appeler les *cruaux* des incuits. Mais je ne sache pas que ce mot — savant — soit du pays. (R. O.) — Accouir, pour Accovir ; on a pris l'un pour l'autre (ancuit, accoui) ; n'ont pas la même origine. — Accouvé. Le pain est mal *levé*.

* **Endécis** (By.), adj. q. — Indécis, hésitant. V. *Indècis*, en *Décis*.

* **Endigoiné** (Sal.), adj. q. — Qui a envie de mordre. V. *Digoine*.

* **Enervenir** (s') (Ma., Z. 209), v. réf. — S'en revenir. « Et pour nous *enervenir* à moun affaire... »

* **Enfoérieusi(r)** (By.), v. n. — Grossir, grandir, se développer, en parl. des personnes. Pour Enférieusir, dér. de *Férieux*. — On dit aussi : *Enfurieusir*.

* **Enfoncée** (Tr.), s. f. — V. *Foncée*.

* **Enfurieusir**. V. *Enfoérieusir* et *Crésu*.

* **Engearber** (By.), v. a. — Mettre en gerbes. Syn. de *Enjaveler*. V. *Gearbe*.

* **Enhaire** (Cord.), s. m. — L'ensemble des champs ensemencés. — Pour l'en aire.

Enjaveler (Bf.), v. a. — Au fig. Mettre au pas, ou lier comme une javelle. Ex. : Aie pas peur ; l' gas Faribaud, qu'est si crâne, a bentout été *enjavelé* par son père.

* **Ennoirzi(r)** (s') (Lg.), v. réf. — Se noircir, se charger de nuages, en parl. du temps.

* **Enonder** (Mj.), v. a. et n. — Inonder, être inondé. Ex. : J'allons *énonder*, comme sûr. V. *Inonder*.

* **Enquibageois** (Mj.), s. m. — Syn. de *Enquibrage*.

Enquiller — Planter dans, enfoncer. Ex. : J'ai pris la grande barre de fer par le milieu et et j'ai *enquillé* le bout dans le trou de scellement, pendant que mon *copain* bourrait le plâtre (Copain, — s'il s'agit de deux ouvriers de même métier).—Tandis que mon*compagnon* enfonçait le plâtre (Compagnon, — si c'est le patron qui parle de son ouvrier) — La *coterie* m'a idé (aidé) ; il a empoigné la longue barre de fer par le mitan et il l'a *enquillée* dans le trou, tandis que je fourrais le plâtre (La coterie, s'il s'agit de deux ouvriers de métiers différents). (By.). N. J'ai entendu maintes

fois des ouvriers de même métier s'appeler la coterie. Dans leurs chantiers, les maçons s'interpellent toujours ainsi. (R. O., A. V.)

* **Enraiger**, **Enréger** (Lg.), v. n. Enrager. V. Citat. de G. C. BUCHER à *Tirer*.

* **Enrailler** (Lg.), v. a. — Mettre sur les rails. Ex. : J'avons *enraillé* le lorry. — Lang. des ouvriers de chemins de fer.

* **Enrhumure** (Lg.), s. f. — Rhume. Syn. de *Rheume*.

* **Enronner** (s') (Als.), v. réf. — Se développer en rond. Ex. : Le pied de berruêre qu'il a rapporté pour vous n'est pas mort ; il commence à *s'enronner* dans le jardin. V. *Serron*, *Enserronner*, *Serran*.

* **Enticocher** (Lg.), v. a. — Taquiner. Syn. et d. de *Atticocher*.

* **Entôlage** (Ag.), s. m. — Vol de l'argent d'un client par une femme galante. Très employé depuis qq. temps.

Et. — Entauler, v. n. Entrer dans la taule. Taule, ou Tôle, maison, dans l'argot des voleurs. (A. DELVAU.) Ce serait donc : Faire entrer chez soi, pour le dépouiller, un client. — Mais je lis dans L. C. : *Tolage*, action d'enlever, de frustrer :

Aux roys et aux autres seignours
Demanda aye et secours
A conquere son heritage
Dont Belin lui faisoit *tolage*.
(*Brut.*, fol. 20.)

— Toller. Enlever : Pour ce qu'il semble que même les décrets ne peuvent *toller* ce droit de grurie. — *Id.* N. E. — Tollieres, voleur (cas sujet). Toute, enlèvement, vol. — Dans D. C., v° Tollagium :

« Si vivras de tes rentes, sans proie et sans *tolage*. »
(Roman de *Rou*, Ms.)

* **Enveurer** (Cnd.), v. a. — Charger l'estomac, — lorsqu'on a mangé une chose trop grasse ou qu'on en a respiré l'odeur. « Je suis *enveuré*. » Cf. *Veurir*.

* **Enveurne** (Lg.), s. f. — Brouillamini. Ex. : Queunes *enveurnes* me fais-tu là? || Couvertures d'un lit. — Dér. de *Enveurner*.

Enveurner (Lg.), v. a. — Enrouler, embrouiller, enchevêtrer. Corr. de *Enveurgler*, *Envrouiller*.

* **Enviran** (Tc., Z. 211), prép. — V. *Environ*.

Eoù (Mj.), adv. — Où. Syn. et d. de *Eyoù*.

* **Epaule** (Haut-Anjou), s. f. — *Epaule* de charrue, versoir.

Epauler(s') (Lg.), v. réf. — Se luxer l'épaule en parl. surtout des bêtes bovines, qui sont sujettes à cet accident. Cf. s'*Ehancher*.

Epiau Ex. : J'aim' ben l's *épiauds* d' Vendée i sont pus fournis que l's autres (Bf.).

Epiauter (Bf.), v. a. — Enlever de petites peaux. Ex. : T'es tout d' mêm' dégoûtant d' t'*épiauter* comme ça !

Epoitrâillée (By.), adj. q. — V. *Ebouédrée*

* **Epouéser** (Lg.), v. a. — Epuiser. N. Encore usuel. Cf. *Pouets*.

* **Epouiller** (By.), v. a. — Houspiller, secouer les poux. On dit aussi secouer les puces). Ex. : A' pas peûr, j' vas t' les *épouiller*, ces mauvais gârs-là ; qu'i y-i erviennent ! V. *Epuceter*.

* **Eprucher** (By.), v. a. — Eplucher, habiller, *éjarder*, — du poisson. Ex. : Viens donc à la *bâillée*, j' vas te donner une *cuisine* à *éprucher*.

* **Epreunte** (Ag., By.), s. f. — Démangeaison, ou plutôt Epreinte. V. *Fondement*.

* **Equarissage** (By.), s. m. — Carrure. Ex. : Est-il fort, tout de même ! ergarde-moi ses épaules ; il en a, hein ! d'un *équarissage*. Qqf. *Ecarrure*.

* **Equerder** (s') (Cnd.), v. réf. — Se peigner. Carder?

Erne. — « Guidé par *Soulerne* ou *Sous l'erne*, vocable qui paraît inconnu au midi de la Loire (à Mj., Sp., Lg., on dit Soulère). M. VERRIER, non sans raison, a distingué le mot Erne, dont il a fait la racine commune de *Galerne* ou *Galarne* et de *Soulerne*, *Sous l'erne*, ou *Soulère*.

« Avec l'esprit de conciliation qui le distingue, il a su amener Auster et Borée, ces deux frères ennemis, à souffler de concert dans les voiles de notre barque et, du même coup, il a très heureusement fixé l'étym. de *Galerne*, que HATZF. déclare incertaine et qu'il n'entrevoit même pas.

« M. VERRIER a fort bien vu que *Galerne* est formé du préf. péjor. Gal et d'une racine *Erne*, qu'il a signalée dans *Sous l'Erne* ou *Soulerne*. Mais il s'est arrêté devant ce vocable *Erne* sans pouvoir en définir le sens ni en préciser l'origine.

« Cependant, notre travail contenait toutes les données nécessaires pour cette détermination. Seulement, comme toujours, il s'agissait d'y songer. Je n'aurai donc pas grand mérite à répondre au point d'interrogation qu'a posé mon perspicace collaborateur.

« Tout simplement, l'*Erne*, c'est la *Hergne* de Sa., la *Hargne* de Mj., le *Harnan* des Bretons, c.-à-d. la rafale de vent ou de pluie. L'aphérèse de l'aspiration initiale ne saurait faire difficulté. Ainsi, la *Galerne* ou *Galarne* (N. W. ou N.), c'est le rumb de la mauvaise *hergne* ou *hargne*, du mauvais vent. N'est-ce pas, en effet, par ce secteur d'horizon, compris entre les azimuts N. et N. W., que nous arrivent les giboulées de mars et que souffle comme un enragé ce vent *agapi* que les marins ont baptizé Noroit? De la Galerne, dit notre proverbe, il ne veint ni bon vent ni bonnes gens. Or, étant donné que l'on a appelé *Galerne* le royaume du puissant seigneur Noroit, alias Borée, ou la région sise dans le vent par excellence, il est tout naturel que l'on ait appliqué le nom de *Soulerne* ou *Sous l'Erne*, — sous le vent, au secteur d'horizon diamétralement opposé, fief du moindre seigneur Autan. Ainsi, les deux antagonistes, *Soulère* et *Galerne*, s'ils ne sont réconciliés, se trouvent, tout au moins atteints et convaincus de parenté indéniable. Espérons que nos lecteurs le seront aussi convaincus et touchés par notre raisonnement.

« Il me reste à faire amende honorable pour l'étym. que j'avais cru, jadis, pouvoir assigner au vocable *Soulère* : j'y avais vu une corruption de Sud-est. Mon excuse est que je ne connaissais pas alors le doublet *Soulerne*. Et puis je n'avais risqué

cette hypothèse que faute de mieux, et, d'ailleurs, sans grande conviction. » (R. O.)

N. — Je suis trop heureux d'avoir fourni à mon ami R. O. l'œuf qu'il a si bien réussi à faire tenir debout.

* **Ernifiée** (Ag.), s. f. — Prise, ce que l'on peut faire entrer dans le nez en reniflant. Une *rniflée* de tabac. *Chinchée*. V. *Ernafler*.

* **Erpi. Herpi** (By.), adj. q. — Dont les organes ne sont pas descendus (un cheval). Il ne peut donc pas être coupé. Cet état peut amener des désagréments s'il est ignoré de l'acheteur. Syn. de *Brame*.

* **Erre** (en) (Lcq.), loc. adv. — En arrière. Cf. en *Arre*, en *Errière*.

* **Erure** (Ag., Tr.), s. f. — V. *Délits*.

* **Escâriole** (Lg., Ccp.), s. f. — Escarole, scarole. Corr. du mot fr. par influence du mot carriole. — Cicorium endivia, (a) latifolia (Bat.). Scariolle.

Escarpiner (s') (Lg.), v. réf. — Lutter, mesurer ses forces. Ex. : Veux-tu t'*escarpiner* avec moi? Syn. de s'*Assayer*, se *Leutter*. || Par extens. — Se rebiffer, se redresser d'un air menaçant, comme font les reptiles et certains insectes. Ex. : J'ai rencontré ine serpente qui était *escarpinée* au soulail dans les revers de boucharête.

Et. — Cotgrave donne le vx fr. Escarpiner, courir légèrement. De Escarpin, origine douteuse.

* **Escorpion** (Mj.), s. m. — Scorpion. L'animal est inconnu à Mj., mais on donne ce nom à divers insectes supposés venimeux, en particulier à la *Tanchelette*.

* **Esgargater** (s') (By.), v. réf. — S'égosiller. *Gargaton*.

* **Espées**, s. f. — Souche émondée. Syn. de *Etoche*, *Ragole* (Mén.). Corr. du fr. Cépée. Donc doubl. de *Çoupée*.

* **Essardoué** (Cnd.), s. m. — Pour Essartoir, — tablier. P.-ê. s'en sert-on pour essarter.

Esséteiller (s') **Essoteiller** (s') (Lg.), v. réf. — S'arracher un onglon, en parl. d'un animal ; se briser un ongle du pied, — en choppant, en parl. d'un homme. V. *Séteille*, *Steille*. || Sapré esséteillé ! interpell. ironique.

* **Essif**, s. m. — Pan de bois. V. *Demeau*, sur la source.

* **Estage**. V. ce mot à *Lieue*. Habitation. C'est le fr. Etage. Du lat. Stare, être debout. *Estage* signifiait : étage, station debout, résidence, position, rang. Cf. le v. Ester.

* **Estampeur** (Lg.), s. m. — Exploiteur, accapareur. V. *Estamper*.

* **Estographe** (Mj.), s. f. — Orthographe. N. Fréquent.

* **Estréme-Onction** (Mj.), s. f. — Extrême-onction.

* **Estrémité** (Mj.), s. f. — Extrémité.

* **Estri(c)** (By'), adj. q. — Electrique. Le fil *estri*. V. *Ecomotif*.

* **Etendre** (Lg.), v. a. — *Etendre* des bœufs, c'est faire avancer les couples, attelés à une charrette, jusqu'à ce que tous les *crocs* et toutes les *prouillères* soient bien tendus, afin que, au moment de l'effort décisif, le démarrage se produise sans à-coups.

* **Etiége** (By.), s. f. — Jachère, repos momentané. Laisser une chose en *étiége*, — sans doute pour étiage, par ext.

* **Etirance, Etirée** (Mj.), s. f. — Pandiculation. Ex. : Ah ! queune *étirance* ! queune grande *étirée*, ma pouvre Diévouchka ! (C'est le nom de ma chienne, et c'est à elle que le propos fut adressé maintes fois R. O.). — Dér. de s'Etirer (les membres).

Et'ner (s.) — **Etener** (s'), (By.), v. réf. — V. *Etonner*. Se dessécher un peu au soleil. Syn. de *Coudrer*. Corr. du fr.

Etre (Mj.), v. pers. — En *être* comme on en *est*, — être ahuri, renversé, démonté, à l'annonce d'un événement grave. Ex. : J'en *sé* comme j'en *sé*, je ne sarais en revenir. — Alle en 'tait comme-t-alle en 'tait quand alle a su ça.

* **Eurnarré** (Ti., Z. 211), adj. q. — Roué, malin. Syn. et d. de *Renâré*.

* **Eventaire** (Mj., Csp.), s. m. — Inventaire ; biens laissés à un mineur par ses parents défunts. V. *Inventaire*.

* **Evernée** (Bf.), s. f. — Equipée. « Après son *évernée*, le père du gas Jules illi a foutu une trempe ». Cf. *Avernette*.

* **Expatrier** (s') (By.), v. réf. — Se mettre au large. Ex. : Il a fait enlever la cloison et ça illi fait une belle grande chambre, Ah ! y a moyen de *s'expatrier* là-dedans ! C'est très joli, avec un rideau remplaçant la cloison. Quel vocable expressif !

* **Ezguë** (By.), s. f. — Ciguë. V. *Ceguë*.

F

Fabriqueur, s. m.

Hist. — Tous les paroissiens qui ont du bien ne veulent pas être *fabriqueurs* (de l'église paroissiale de Drain), à cause des tailles. (*A. hist.*, 8e an., n° 5, [illegible].)

* **Fâchoux** (Lg.), adj. q. — Fâcheux, contrariant.

* **Faible** (Ag., Lpc), s m. — Le *faible*, dans une boule de fort, est le côté concave, qui est opposé au *fort*, le côté convexe. V. *Fort*.

* **Faim** (Mj.), s. f. — Tirer la *faim* du cou à qqn, — le tirer de misère, le faire vivre. — Quelle expression énergique dans son naturalisme !

Faire (Cho.). || Laver, nettoyer. Ex. : *Faire* la vaisselle. || *Faire* lorgnon, — porter un lorgnon.

Hist. — Bourse du Travail. « Il est demandé... un jeune homme de 14 à 15 ans pour *faire* la vaisselle dans un café. » (*Petit Cholet.*, 14 mars 1908, 2, 2.)

Famine (Lg.), s. f. — S'emploie comme une sorte d'adv. devant l'adj. cher. Ex. : Les vaches étaient *famine* chères à la foire de Tiffauges.

* **Fanerie** (Haut-Anjou), s. f. — Fenaison. Temps de la *fanerie*. Faire la *fanerie*. Par ext. Epoque des foins. V. *Féneries*.

* **Faumouchet**° (Lg.), s. m. — Oiseau assez semblable au râle de genêt et qui, comme lui, dévore les petits poulets. — ?? — Toutefois il aurait le bec crochu, ce qui le rangerait parmi les rapaces. Je ne l'ai pas vu. — Probablement pour Faux-émouchet. N. — En dernière information, il paraîtrait que l'on confond ici sous le nom de râle de genêt deux oiseaux différents, dont l'un est le vrai râle de genêt, et l'autre, le *faumouchet*, est bien un oiseau de proie. V. *Fessemêle*, ci-dessous.

Fayes. Compléter. — Fanes... de haricots, de pommes de terre, etc. Syn. de... *Fonces*, *Feuillées*. — Dér. du fr. Fanes, devenu d'abord Fagnes, sous l'influence de Feuille.

Fergane (Spl., Bf.). « Quand i illi a eu arraché sa dent, i braillait avec un' *fergane* ouvart' comm' la goul' d'un four ; on illi arait vu usque dans la fouss' du cou, quoué !

* **Fergasser** (Tc., Z. 211), v. n. — V. *Fergancer*.

Ferter. V. *Fertoirer*. Il a donné le fr. Frétiller, pour Fertiller, ou Feurtiller, dans lequel Hatzf a cru voir une onomat. (R. O.) || Cnd. Mettre un anneau. — Femme *fertée*, femme qui a un anneau au doigt, par conséquent mariée. « Elle est *fertée*. » — Le charron met un cercle de fer autour du moyeu d'une roue : il a *ferté* la roue. Franç : fretter.

Fertis. — Il est probable que l'on nomme ainsi l'étoupe parce qu'on frappe la corde servant à la faire avec une baguette, pour en séparer les filaments. V. *Feurte*, *Feurter*. V. le suivant.

Fertoirer. — C'est, de même, proprement, *feurter*, épousseter avec une baguette. (R. O.)

* **Fesse-mêle** (Lg.), s. m. V. *Fesse-merle*. On attribue au râle de genêt les méfaits de ce rapace. V. plus haut : *Faumouchet*.

Fête (Lg.), s. f. — Avoir fini ses *fêtes*, — avoir achevé ses communions, en parl. d'un enfant d'une douzaine d'années.

* **Feu-béluaire** (Sar,), s. m. — Le feu-follet des cimetières. Le voir, signe de grands malheurs. Cf. *Feu-guerzais*.

* **Feuca** (Cnd.), adj. q. — Mal mis, mal habillé.

* **Feuillée** (Mj.), s. f. — Terme de compte pour le pain (1530). Nous n'en pouvons préciser la valeur. Désuet. Feuillée de pain. V. citat. de l'ab. Allard à *Quartaud*.

Feurte (Lg.), s. f.

Et. — Probablement pour Feuste, du lat. Fustis. Me paraît être un doubl. du fr. Frette. V. *Fûter*. — N. Le changement de s en r n'a rien d'anormal. Cf. le franç. : Berlue, = bis + lucem ; Bretauder, = bis + tundere ; Barlong, = bis + long. — A ce propos, j'ajoute que Bricole, mot dont Hatzf. ignore l'origine, me paraît être pour Bircole, = bis + collum. La bricole est une lanière qui passe de chaque côté du cou. (R. O.)

Feurter, v. a.

Et. — Doubl. de *Ferter* et probablement de Fûter et du franç. Fretter. J'ajoute que le fr. Frotter (orig. incon. d'après Hatzf.) me paraît être de la même famille. Il n'y a pas loin de l'idée de frapper à celle de : frotter. Cf. *Fertoirer*. (R. O.)

* **Feuvasser**, v. impers. — Produire des fèves. V. à *Pleuviasser*.

* **Févette** (Tr.), s. f. — Fauvette. V. *Feuvette*.

* **Fil** (des reins) (Mj.), s. m. — La moelle épinière. Ex. : La chârte illi a passé sus le corps ; ça illi a coupé le *fil des reins*. Cf. *Effiler*.

* **Fileux** (Lg.), adj. q. — Fissuré. Ex. : Le granit du Lg., il est trop *fileux*.

Fil de taupe (Ma., Z. 207). V. F. Lore, XIV

Fillette, s. f. — Eglise ou chapelle succursale dépendant d'une cure titulaire. V. Pouillé du diocèse d'Angers. Ex. : « Change, commune de Chenillé-Changé, était une *Fillette* d'Ecuillé. » — « La paroisse de Drain et sa *fillete* Saint-Laurent-des-Autels, faisaient partie du doyenné de Clisson. » (*Anj. hist.* 8e an., no 5 p. 452, note).

* **Finit**°, **e** (Lg.), part, pas. — Fini, ie. Ex. : Ma pièce de toile alle est *finite*.

* **Flaupir** (Ma., Z. 209, Thc.), v. a. — V. *Faupir*, *Fôpir*. Ex. : On ne fait meinme point attention si les hardes sont *flaupies*. Cf. *Foubir*.

* **Flécher** (Lg.), v. n. — Fléchir, plier. Ex. : Le tirant de la grange a *fléché* dans le milieu.

* **Fléchon** (Lg.), s. m. — Clocheton, petite flèche, ornement d'architecture. || Petite pyramide funéraire.

* **Flingot** (Partout), s. m. — Fusil. — Argot.

Et. — A du rapport avec l'angl. to Fling, jeter lancer, darder.

* **Foerter**, v. a. — Fureter.

N. — Ne pas confondre Fureter, dér. de Furet (lat. furittum), avec Ferter, battre les buissons avec un bâton.

* **Fondrier** (By.), adj q. — Qui tombe au **fond** de l'eau. — Le bois de chêne qui est longtemps dans l'eau devient *fondrier*; il s'imbibe tellement qu'il cesse de flotter et tombe au fond. — Les bottes des pêcheurs deviennent souvent fondrières.

* **Fons** (Lg.), v. a. — C'est la 1re pers. plur. indic. prés. du v. Faire, nous faisons. Ex.: Je *fons* ine bêtise.

* **Fontaine** (Lg.), s. f. — Grosse veine sinueuse qui fait saillie sous le ventre des vaches et apporte le sang au pis. V. *Mamère*.

Forcer. || Ça ne *force* pas, — en parl. de la santé — ça ne va pas fort. || Le foin ne va pas *forcer* c't' année. N. On dit bien en fr. : Il y avait force foin.

* **Foubir** (Cho.), v. a. — Foupir, friper, délustrer et chiffonner. Syn. et d. de *Faupir*, *Fôpir*, *Flaupir*.

Hist. — Bichette, en trottant, battait la casse, qu'elle en avait le poil tout *foubi*, tout crotté. (*V. cath.*, 12 avr. 1908, 1, 6. — *Les idées du p. J. L.*)

Fouesser (Tc., Z. 211), v. a. — Injecter. Ex.: De sorte et de manière que v'là nout' apothicaire en chantier de *fouesser* son lavement.

Fougis (Ec.), s. m. — Fougis de taupe, — trace superficielle du passage souterrain d'une taupe. Syn. de *Châlée*, *Boutis*.

Fouin (Scx., Chp.), s. m. — Masc. de Fouine. « Un vieux *fouin*. »

Fourbi (Partout), s. m. — Gratte, bénéfice accessoire et souvent illicite que se fait un ouvrier, un fonctionnaire, un employé qcque. || Matériel d'une entreprise. Ex. : Il a vendu tout le *fourbi*. Syn. de *Bâzar*. || Entreprise, métier, emploi, occupation. Ex. : C'est peu de chose que ceté *fourbi*-là ; j'ai bonne envie de la lâcher. Syn. de *Truc*. || Genre de vie, manière de vivre, en mauvaise part. Ex. : C'en est d'ein *fourbi* dans ceté boîte-là ! || Affaire embrouillée, difficulté inextricable. Ex. : Je ne comprends ren à ce *fourbi*-là. Syn. de *Truc*. — N. Mot de la lang. des casernes. Très usité.

Hist. — La difficulté apparaît aussitôt qu'il s'agit des étoffes, tapis, rideaux, objets de literie, etc... On peut toujours, sans doute, passer tout le *fourbi* à l'étuve. (Em. GAUTIER. Chronique scientifique du *Petit Journal*, 14 janv. 1908, 2, 2.)

Fourchet (Lg.), s. m. — Piétin de mouton. Dér. du fr. Fourche. S'explique mieux que *Fouchet*.

* **Fourni** (Lg.), part. pas. — Bien en chair. Ex. : Ton beû (bœuf) n'est pas mauvais, mais il n'est pas ben *fourni* de son derrière : il est *haut-bragué*. V. à *Garni*.

* **Fourrier**. On appelle mauvais *fourrier* celui qui, en versant à boire, ne distribue pas également le vin dans tous les verres. — N. Et surtout celui qui a versé trop copieusement dans tous les verres sans se réserver une part suffisante pour lui-même.

* **Foutimassier** (Bf.), s. m. — Qui n'avance à rien. Ex. : Ben, qu' fais-tu donc? t'en finis à ren ; qué sapré *foutimassier !* Syn. de *Berdasse*, etc. V. *Foutimasser*.

Fraisselle (By.), s. f. — V. *Faisselle*.

Fressure. Ce mot pourrait venir de Frussura (V. *Effreuser*). C'est de la chair mise en capilotade. HATZF. ignore l'origine. (R. O.)

Frinc° (Tis.), s. m. — Franc. V. *In*.

* **Frut°** (By.), s. m. — Fruit. Cf. Brut, bruit. V. à *Porsir*.

* **Fuguet** (Lg.), s. m. — Jeu de société qui se joue avec un tison allumé. V. F.-Lore, VII. — Dimin. régul. du fr. Feu ; lat. Focus.

Fûter. — Au 2e sens.

N. — HATZF. donne Futé, méfiant, qui est le part. pas. de ce v. Comme l'Académie, il l'écrit sans accent sur l'u, et c'est à tort, puisque ce mot vient du lat. Fustis.

Il est probable que Fûter est un doubl. de *Feurter* et *Ferter*, ainsi que du fr. Fretter. HATZF. dérive ce dernier mot de Frette, — cercle de fer, et il a évidemment raison ; mais il ajoute que l'origine de Frette est inconnue. Or, pour moi, ce vocable est le doubl. du pat. *Feurte* et du fr. Fût, — Fustis, — baguette, tige (de bois, puis de fer). (R. O.)

G

* **Gagnerie** (Mj.), s. f. — Petite exploitation rurale. Syn. de *Borderie*, *Bordage*, *Valoirie*, *Aireau*. — N. Ce mot est complètement désuet, mais il s'est conservé com. n. propre : la *Gagnerie*, ou Gangnerie, commune de La Pommeraye.

Et. — V. *Gagne*. — Hist. Par une charte (en franç.) du 27 août 1386, Briant, seigneur de Mj., pour demeurer quitte d'une rente de 16 livres 10 sous qu'il faisait au prieur de Saint-Martin, lui accorde une *gagnerie* nommée la Papinière, située à La Pommeraie. (Ab. ALLARD, *N. s. Mj.*, 64.)

* **Gaicher** (By.), v. a. — Essanger. V. à *Egaisser*. Syn. de ce dernier et de *Aiguancer*, *Guéier*. Paraît être le même que le mj. *Guêcher*, qui serait alors un doubl. de *Egaisser*. — Le même rapport existerait entre le *Gauier* de Chx et *Guéier*.

* **Galante** (By.), s. f. — La gale. V. *Charmante*.

Gâler (Segr.), v. a. — Se dit de la terre qui, d'abord dabée par la pluie, se dessèche au soleil et se soulève par croûtes, com. la gale.

Galopin (Lg.). — Garnement. Ex. : Il a voulu battre son père, c'est in *galopin*.

* **Galureaux** (By.), s. m. p. — V. *Calureaux*.

* **Galvaudrer** (Mj.), v. n. — Syn. et d. de *Galvauder*, par épenthèse d'un r. N. N'a jamais le sens actif.

Et. — Ces deux mots me paraissent formés du préf. péjor. *Gal* et d'un thème Vauder, qui serait le lat. Vadere ou Vadare, d'où vient Guéer. (R. O.)

Gamellée (Lg.), s. f. — Le contenu d'une gamelle.

* **Gaminage** (Mj.), s. f. — Gaminerie.

* **Gamisole, Ganeçon, Garmoégnole** (By.). Pour Camisole, Carmagnole, Caleçon. V. *Camisole*.

* **Garde-gardienne** (Ag.), s. f. — Terme de l'ancien droit coutumier.

Hist. — Dans les « Privilèges de l'Université d'Angers », on cite maître André Gontard le Jeune. Il plaidait dans une affaire où l'Université demandait à être maintenue dans le droit de « garde-gardienne en matière réelle ». (Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 191.)

* **Garde-manger** (Lg.), s. m. — Le derrière, l'anus. Ne se dit qu'en plaisantant. Cf. *Trou de balle*, *Verre de montre*.

***Garège** (By.), s. m. — Espace nécessaire pour faire tourner une charrette. Syn. et d. de *Galège*, syn. de *Tournée*, dér. de Garer.

* **Garni** (Lg.), part. pas. — Replet, bien gras. Se dit d'un animal de boucherie. — Ce n'est pas tout à fait le sens de *Fourni*, qui se dit en parl. de la chair, plutôt que de la graisse.

Garnir (Mj., Chigné), v. a. — *Garnir* un cheval, le revêtir de ses harnais. Se dit absolument.

Hist. — Une jument a été volée chez M. S... Signalement..., *garnie* de son harnais. (*A. de P.*, 22 déc. 1907. 4, 1.)

* **Gastrique** (Lg.), s. f. — Gastrite. V. *Gastrie*.

* **Gâtine** (Lg.), s. f. — Terrain inculte et qui ne vaut pas la peine d'être cultivé. Syn. de *Gât*, *Bureau*. Ex. : La gâtine de la Roche. Ce mot est inconnu à Mj. Hatzf. le donne avec un sens un peu différent. V. *Gât*.

Gauche (Mj.), adj. q. et s. f. — || loc. adv. Jusqu'à la *gauche*, — complètement, à fond. Ex. : Il te l'a engueulé jusqu'à la *gauche*.

N. — Emprunté au langage militaire. Dans un alignement, par ex., on commandera aux hommes de reculer ou d'avancer depuis le quatrième homme de droite jusqu'à la gauche, le dernier homme de gauche.

* **Gauler** (Haut-Anjou), v. a. — Faire tomber (les fruits d'un arbre en frappant les branches avec une gaule).

* **Gaulis** (Sf.), s. m. — V. *Gauléier*. Rangée d'arbres de chaque côté d'une route.

Gautronosaure (Ag.), s. m. — Grand serpent de mer. Ce nom lui a été donné parce que M. le comte Gautron, notre compatriote, mène une très active campagne de presse, de livres, etc., pour la recherche et la capture de cet animal.

Gaveau (Mzé.), s. m. — Domestique, spécialement d'un patron qui s'occupe de mettre en fagots les branches d'arbres abattus. — Ce mot étant très curieux, j'insisterai sur son explication.

Et. Hist. — « Jeudi matin, le *gaveau* de M. R... revenait de chercher des fagots, quand, au *Carroil*, une roue de la charrette s'étant rompue, le véhicule versa. » (*A. de P.*, 29 mars 1908, 4, 1.)

Littré. — Au Suppl. — Habitant du pays de Gap, Gavot. Membre d'une association d'ouvriers.

Jaubert. — Nom de guerre d'une des grandes associations des ouvriers charpentiers.

De Montesson. — Viveur, mauvais sujet.

Ménage. — Gavache. Les peuples montagnards du Gévaudan, que César appelle Cabalos, et Strabon Gabalouç, et Pline Gabales, sont appelés Gavachos par les Espagnols. Et comme ces peuples vont en Espagne pour gagner leur vie, où ils exercent les métiers les plus vils, on y a appelé de leur nom les personnes sans cœur et mal vestus... Et c'est de ce mot espagnol que le mot franç. a été fait.

Eveillé. — Habitant de la région saintongeoise qui fait partie du département de la Gironde... Le mot gavache, ordinairement pris dans un sens injurieux, n'est autre chose que le mot espagn. gavacho, canaille, que les soldats de Ferdinand VII employaient en 1812 pour désigner les soldats français... Dans le midi les montagnards sont qqf. désignés par le sobriquet de *gavot*, qui dérive du nom de *gave*, donné aux torrents des Pyrénées.

Guillemaut. — Gavoyer, Gavotter, travailler salement et avec négligence, abîmer l'ouvrage, le faire sans soin; s'emploie aussi pour barbotter, s'amuser les mains dans l'eau comme font les enfants. Gavoyeur, Gavoyeuse, qui travaille salement. On dit aussi *Gavot*. Onomat. + ga, particule explétive, — ou de Gave, torrent.

Dottin. — Gavao. — Homme sans honneur, qui mène une vie déréglée.

Lapaire. — Gavaud. Qui marche en se frottant les genoux.

G. de Guerl. — Gawle, jambe.

Larousse. — Gavot. Compagnon de liberté, membre de la Société du devoir de liberté, par opposition à Dévorant.

Se rappeler : *Gavaud, Minard et Cie* de Flaubert. — Je choisis le sens donné par Jaubert, qui convient le mieux au sens de la phrase où j'ai trouvé le mot.

* **Geignoux** (Bf.), adj. q. — Qui gémit, qui geint sans cesse. — Queu *geignoux* ! dit-on au jeu de boules d'un joueur qui, à peine sa boule lancée, genit de ce qu'elle l'est ou trop ou pas assez, etc., et, en fin de compte, la joue très bien

* **Générale** (Cho., Tlm., Lg.), s. f. — Coup qui consiste à faire tous les levés, au jeu de la manille à l'enchère

* **Genoil** (Lg.), s. m. — Genou. Mot très vieilli, mais encore usité. — Geno-ille.

* **Genre** (Mj.), s. f. — Manières affectées, prétentieuses. — Faire du *genre*. Cf. *Magnes*

Gilet (Scx.), s. m. — Même sens que *Gilet rond*. Vêtement de travail fait généralement avec un vieux « petit gilet » auquel on a mis des manches. — Non : le gilet-rond des Mauges n'était pas cela, mais une veste, une

carmagnole. (R. O.). — Le petit gilet est le gilet actuel, sans manches.

* **Gingouin** (By.), s. m. — Syn. et d. de *Gingin*. V. à *Narf*.

* **Girette** (Lg.), s. f. — Gilet.

* **Giroufle** (Mj.), s. m. — Girofle.

Hist. :
« Si j'étais roi, j'arais des belles pantou*fles*
« Qui s'raient *cl*outées avec des *cl*ous d'giroufle. »
(Vieille chanson.

* **Girouflère** (By.), s. f. — Giroflée. V. *Geouriflée*, *Girouflée*.

Glouer, gl mouillé (Lg).

Et. Hist. — Le mot est de la famille du fr. Glui V. Hatzf. — Origine incertaine. Le mot se retrouve en provenç., et la comparaison avec le franç. indique une forme de lat. popul. telle que * glodium, p.-ê. * clodium, comme point de départ.

« Le liz ne fut mie de *glui*
« Ne de paille. »
(Chrétien de Troyes, *Charrette*, 512.)

Vieilli. Paille de seigle dont on se sert pour couvrir les toits, attacher la vigne, emballer le poisson, etc. — V. D. C. V° Gluen. « Jehanin Boistel porta aux champs un *Gluyon* de feurre pour d'icellui lyer le blé que ses gens soyoient (sciaient). Hinc Gluier et Gluyeter, calamum colligere, vel in fascem colligare (1457).

* **Goéroua** (Fu.), s. m. — V. *Croas*.

* **Gondoler** (se) (Mj.), v. réf. — Fig. Se tordre de rire. Syn. de Rire à *bouler*. || Part. pas. — *Gondolé*, bossu, difforme. Syn. de *Bombé Bossé*.

* **Gorjure** (Sll.), s. f. — Trou quadrangulaire dans lequel on met du fumier et de la terre pour planter une vigne dans le *got*. La pression qu'on exerce avec les pieds sur ce fumier est l'opération désignée sous le nom de *mailler* ; on maille la *gorjure* (Mén.).

* **Gouatte** (By.), s. m. — Dieu. Forme hypocoristique dans les jurons. Syn. et d. de *Gouet* ; syn. de *Dious*, etc. V. à *Disputer*.

* **Gouéion** (By.), s m — Syn. de *Guéion*. V. à *Gardon*.

* **Gouesse** (Vr.), adj. q. — Lourd et asthmatique, en parl. d'une pers. Doubl. de *Gouette*. V. à *Poulain*.

* **Gouifre** (Bf.), adj. q. — Gourmand. Ex. : C'ti là avalerait le diab', s'il 'tait cuit. Quel *gouifre* ! Cf. *Goulif*.

* **Goulafre** (Sar.), adj. q. — Comme *Gouifre*.

Goulée || Lg. — Avoir la dernière goulée, — le dernier mot. Ex. : Ils se sont mis à dégoiser ; ah ! j'aurais pas ieu la dernière *goulée!* || Mj. — Causer à la grand goulée, — parler en prodiguant les sons : oi, oua, oué. Ainsi un Montjeannais dira des gens de Briollay, qui prononcent : boermille, boérouette, poisan, pour : bermille, bérouette, paysan, qu'ils causent à la grand *goulée*.

* **Goulias** (Bf.), adj. q. — Qui parle trop, à tort et à travers. Ex. : Ne m' parlez pas de toutes ces fumelles-là !... C'est un tas de *goulias* qui font marcher leux langue ben pus qu' leux battoir. Si a blanchissent el (le) linge a savent ben mett' l' pauv' monde le pus noir qu'a peuvent.

Gourganes (Bf.), s. f. — Ex. : J'aim' ben la soupe aux *gourganes* ; après ça fait eun' manière de fricot quand la bourgeoise en met assez.

Gourmeux, — **euse** (Lg.), adj. q. — Angine *gourmeuse*, compliquée de gourme, chez le cheval. Lang. des mégeilleurs.

Gourneau (By.), s. m. — V. *Goûrnas*.

Goûtez-y (Ag.), s. m. — Genre de confiserie qui fut, vers 1870, assez en vogue à Angers. C'était la spécialité d'une maison du boulevard de Saumur (Gaucher). Le *Goûtez-y* consistait en une petite tablette de chocolat renfermant de la crème et portant imprimés les mots qui devinrent son nom.

* **Gràcieux** (Scx.), adj. q. — Gras. Désuet. — Arroser le fumier pour le rendre plus *grâcieux*, plus gras, moins sec.

Grain (Tis), s. m. — Grain de la terre, qualité du sol. Ex. : Ça dépend ben du *grain* de la terre pour faire la qualité du vin.

* **Graisse** (Ag.,), s. f. — Engrais, terreau, fumier, humus. Cf. *Graissier*.

Hist. — Etant donné la rapidité de sa croissance, les terres à lin doivent être riches en vieux engrais ou en vieilles *graisses*. (P. Lavallée, ingénieur-agronome. *A. de P.*, 26 avril 1908, 4, 2.)

Graisse de cœur (Mj.), s. f.

Hist. — Si la Pologne murmure contre la Russie, l'Autriche et la Prusse, Châteaupanne conserve une *graisse de cœur* contre Mj., Chalonnes et La Pommeraye, qui se sont partagé son territoire. (Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 314.)

Graissin (Lg.), s. m. — Terreau, compost. Syn. de *Terrier*. Cf. *Graissier*. Dér. de Graisser.

Grâler, v. a.

Hist. — J'avais un biou bouquet
De marde de chien grâlée.
(Chanson : J'ai ben été aux noces. *A. de P.* 15 décembre 1907, 1, 2.) et F. Lore, 3e partie, I, XLI.

Grand (Lg.), adj. q. || Payer *grand* à *grand*, loc. prov., — payer quote-part égale. || Faire du *grand*, — avoir des manières hautaines || Dater du *grand*, — mener grand train, se tenir sur un grand ton.

* **Grangeline** (By.), s. f. — *Grageline*.

* **Grand'mère** (Haut-Anjou), s. f. — Pommes de *grand'mère*, ou de barrière. Espèce de reinette estimée, se conservant mieux que la vraie reinette.

Grand-pas (Ltu.), s. m. — Le contraire est le Petit-pas.

Hist. — A vendre : une charrette à vaches très bien montée, — petit et *grand pas*, — charrue

rabale... (*Intérêt public* de Cholet, 8 mars 1908. Annonces.)

* **Gras** (Lg., Ag.), s. m. — Le *gras*, — les animaux gras.

Hist. — Place Saint-Serge, le *gras* restait *stationnaire*, les courards atteignaient facilement 60 fr. (*A. de P.*, 16 fév. 1908, 4, 5.)

Grattaud. — Ex.: Sav'ons ben que le père Jeudi s'a confessé ; li qu'était si crâne, si faraud ! Quand il a vu l'moment d'aller manger l' pissenlit par la queue, il a yu peur de *Grattaud* ; i s'a ben vite *reconnu*. Les voisins n'en reviennent pas.

Greffier (Haut-Anjou), s. m. — Secrétaire de mairie.

Grémi (Bf.). Ex. : L' pauv' bougre, après qu'il est tombé, il 'tait *grémi* au point de n' pouvoir se t'ni debout.

Grenade, s. f. — Vx mot ang. Sens inconnu.

Hist. — « ...Le défauts de lits et de *grenades* est cause qu'ils (les prisonniers) sont obligés de coucher la plus grande partie sur de la paille estendue sur le carreau. » (*Mémoires* de la Soc. d'Agr., Sc. et Arts d'Angers. V. *Demeau*, p. 150.)

* **Grenouille, Grenouiller** (By.), s. f. — v. n. — Ghernouille, Ghernouiller ; Ghernoiiles, et même Ghernouillas. — Borborygmes. — Ça y-i *ghernouille* dans le ventre. — On dit aussi : Ça y-i gargouille.

* **Grignolle** (By), adj. q. — Grincheux. V. *Arguégnoux* et *Grignoler*.

» **Grison** (Nord de la Loire), s. m. — Poudingue se trouvant à peu de profondeur et rendant le sol infertile. De nature variable, suivant la région.

* **Grivelé** (By), adj. q. — V. *Grivolé*.

* **Grognasserie** (Mj.), s. f. — Grommellement. V. *Grognasser*.

* **Grol** (Bf.), adj. q. — Encrassé, démodé.

* **Grolline** (Lcq.), s. f. — Corneille, choucas. — Syn. de *Joquard*. Dim. de *Grolle*.

Grossier (Scx.) V. *Groussier*.

* **Grouette** (By.), s. f. — Petite charrue. V. F.-Lore, IV, Semer.

Group ! (Lg.), interj. — Sert aux chefs d'équipes à donner le signal de certaines manœuvres, celle des rails, p. ex. — Lang.. des ouvriers de chemins de fer.

Grous (Mj., Lg.) || Parler de la *grousse* dent, — prendre un ton sévère.

Guécher (Bf.), v. n. — Glisser. Ex. : Comment voulé vous pas *guécher* d'un temps d' même? I guène tout le temps ! — Ce n'est pas le sens ordinaire.

* **Guéguilloux**, ghéghilloux (By.), adj. q. — V. *Godilloux*.

Guéner (By.), v. n. — *Guéner* (Ghéner) n'est pas *Guécher* (ghée-cher). C'est : 1° attraper une averse, ervoénir tout mouillassoux ; 2° marcher à travers l'herbe mouillée; brousser (traverser un taillis, un champ de genêts, de broussailles, — de choux) par un temps humide.

Guenette (Lg.), s. f. — Vieille fille.

N. — Le nom paraît avoir qq. rapport avec celui de Saint Quenet, saint tout aussi problématique, comme le remarque JAUB. « Ventre Saint Quenet » était un juron du XVI° s. Toutefois cf. *Guenon*, *Guenuche*.

Hist. — Ventre Saint Quenet, je ne bois qu'à mes heures, comme la mule du pape. (RAB., *P.*, V.)

* **Guenne** (Bf.), s. f. — La courante, diarrhée. Ex. : J' sais pas c' qu'il a mangé, mais tout le temps il a la *guenne*. Syn. de *Débord*, *courante*, *Va-vite*.

* **Guérite** (By.), s. f. — Sorte de hutte légère où se place le chasseur de canards quand la rivière est gelée et qu'il pousse devant lui avec précaution pour approcher le gibier. V. F. Lore, Canards, p. 426.

* **Guériter** (se), v. réf. — Se servir de la *guérite*.

* **Guerloire**, gherloire (By.), s. f. — V. *Grÿloire*.

* **Guernettée** (Lg.), s. f. — Petit coup de vin, d'un liquide qcque. Syn. de *Chinchée*. Dér. de *Guernette*. Pour une légère averse on dit qqf. Pissée de grenouille.

* **Guéronage** (en) (By.). V. *Garrouaige*.

Guérouée (Bf., Spl.). Ex. : Tous ces *tessiers* de la Rabâterie ont des *guérouées* de quégnaux (queniaux), c'est comme des *guérouées* de poux sus la tête d'un pauv' homme.

* **Gueuse** (Ec.), s. f. — Coiffe à la *gueuse*. V. *Bride-goule*.

* **Guiboler** (Spl.), v. n. — Marcher.

Guif° (Lg.), s. m. — Un des champs de la ferme de l'Eulinière s'appelle le *Guif*. C'est un revers rocheux et inculte, s'inclinant en pente abrupte vers la Sèvre.

Et. — On prononce *Gui* (comme Tardi, pour Tardif. — Cf. *Censif*) ; mais le gui n'a rien à voir avec ce terrain, où les arbres sont plutôt rares. Nous retrouvons ici, comme nom propre, ce terme générique *Guif*, de My., qui signifie : terrain désert, à peu près syn. de *Gât*, *Ertaye*. Je note en passant que c'est probablement ce mot *Guif* qui a passé dans la lang. angl. sous la forme Waif, avec un sens un peu détourné (épave). R. O.

* **Guimper** (Lrm.), v. a. — Habiller. Syn. de *Querter*. Prononc. Djimper, djimpaer.

Hist. — J'étais bé mieux *djimpée*
Qu'ol était la mariée.

(Chanson : J'ai ben été aux noces. *A. de P.*, 15 décembre 1907, 1, 2.) et F. Lore, I, XLI.

* **Guinzutte** (Bf.), s. f. — Terme de mépris, en parl. d'une petite maison. Ex. : Faudrait i pas s'fend' en quat' pour sa saprée *guinzutte* de quat' sous. N. Semble tenir de Guimbarde et de Hutte.

* **Guy** (Tc., Z. 211), pron. pers. — Lui, à lui, à elle. Cas oblique. — Syn. et d. de *Y*, *Illi*. Ex. : Si ben que le médecin s'émagina de guy fouesser un lavement



H

* **Habiter** (Sœ., Cht., Chemazé), v. a. — Fréquenter, suivre Ex. : Le chemin est si mauvais qu'on ne peut plus *l'habiter* — On ne peut plus passer par le bas chemin, il faut faire le tour pour *habiter* la prée. — Ici : Exploiter, aborder.

* **Hadjane** (By.), s. f. — Vieux paletot rapiécé. Ex. : I va tomber d' l'eau, j' vas prendre ma *hadjane* (Vers Daon). Cf. *Hane*. N. — Toujours Vagina.

* **Haler** (By., Gn.), v. n. — Marcher les bras ballants, les balancer, les faire osciller, comme un marinier qui tire à la hâlée, le corps *adenté*. Ex. : Comme é' marche. E' *hale*, — ou : é' va en *halant*. (L'a est très bref.)

N. — La hâlée (a long) a pour verbe haler (a bref). C'est l'action de tirer sû l'billon (corde fixée ordinairement au mât du bateau qu'on veut faire avancer). L'homme, ou les hommes ont ein *lace* au cou (une jâcolle, tresse de fil, passée sur une épaule et sous le bras opposé, portant en biais sur la poitrine). Au fig. Haler qqch., haler sur qqch., pour : tirer, attirer, tirer sur. Ex. : *Hale* donc la *botte* à terre ; — *hale* donc sur la chaîne, sur la *c'mande* (corde fixée au ché, chef, avant) du bateau, pour l'atterrer (l'attirer sur le bord, le faire atterrir) ou l'amarrer.

Hâlée (Ag.), loc. adv. — Tirer à la hâlée, à très long. V. à *Dret*, *Gourner*. — Pour Hâlage.

Haller. V. Hale, au Gloss. et F. Lore, VIII, a, 74.

* **Halter** (Lg.), v. a. — Crier halte à, sommer de s'arrêter. Ex. : Les braconniers ont été *haltés* par le garde.

* **Hane** (Lg.), s. f. — Robe, vêtement qcque.

N. — J'ai cru pouvoir rattacher ce mot au lat. Vagina, au fr. Gaîne et à l'angl. Gown. Je ne m'en dédis pas. J'ajoute que le vocable anglais est certainement venu du dialecte angevin, qui, au Xe s., avait Gone, robe. Ce mot a disparu comme tel, mais il s'est modifié en Hane et, d'autre part, a laissé son diminutif Gonelle dans le surnom d'un de nos comtes d'Anjou, Geoffroy Grisegonelle, 960-987. (R. O.) V. *Hadjane*.

* **Haneux, Aneux** (Haut-Anjou). Nom local de la centaurée sauvage.

Hanoche (Haut-Anjou), s. f. — Dimension courante du bois de feu, = 3 pieds de long. S'emploie pour le rondin. Une corde de *hanoches* : une corde de souche ou de jambes de bique, coupées à longueur de hanoche. — Sens étendu : Bois de feu coupé à la dimension.

Happe-lopin. — M. X. DE LA PERRAUDIÈRE me dit que son père lui avait rapporté de l'Exposition (Paris, 1869) une cible pour petit pistolet. Une image y représentait un chiffonnier avec sa hotte et un crochet. La légende était : Le père *Happe-lopin*.

Hargne, s. f.

N. — « Le nom de hargnes, dit Ambroise PARÉ, a été donné ordinairement à cette maladie (la hernie) parce que ceux qui en sont tourmentés (par la douleur qu'ils sentent) à cause de son inquiétude, sont hargneux, c.-à-d. chagrins et criards, principalement les petits enfants. » J.-J. Rousseau était hernieux et hargneux. (*Le Temps*, 13 mai 1908. H. DE VARIGNY.)

* **Hariquet** (Le Plessis-Grammoire), s. m. — Pour : Haricot, de mouton.

* **Haubette** (Spl.), s. f. — Maison, logis.

Haut (Mj.), adv. — De haut, de hauteur. Ex. : Il a tombé de pus de 15 pieds *haut*. N. Mais on ne dirait pas : De 15 mètres haut ; ni même : il a monté à 15 pieds haut. Cf. *Bas*. ‖ Haut-Anjou, prépos. — Dessus. Ex. J'vas i Ch'tiau *haut* mon ch'vau. N. Je donne cette phrase telle que je l'ai reçue ; — je vais à Château-Gontier sur mon cheval. V. *Chiao*. P. ê. *haut* pour *ô*, avec.

Haut-bragué (Lg.), adj. q. — Qui a les cuisses fendues très haut, en parlant d'un bœuf. N. Un bœuf *haut-bragué*, toutes choses égales d'ailleurs, a moins de valeur pour les bouchers, parce que le train d'arrière est moins *fourni*.

* **Héberge** (Lg.), s. f. — Aller en *héberge*, coucher en *héberge*, — se faire héberger dans les fermes, dans les granges, ou à la *taille* du pailler, comme font les trimardeurs.

* **Hérigner** (By.), v. a. — Enlever des toiles d'araignées. Syn. de *Hirantaigner*, syn. de *Hiraigner*.

* **Héritation** (Tis.), s. f. — Héritage. Ex. : Il s'est enrichi par des *héritations* qu'il a fait.

* **Hiraigner** V. *Hérigner*. N. D'où vient cet h?!

* **Hirantaigner** (By.), v. a. — Comme *Hériguer*, etc. V. *Irantaigner*, mieux.

* **Hirondelle** d'hiver (Ag.), s. f. — Ramoneur ; par opposition à la véritable, l'h. de cheminée.

* **Houdigner** (By.), v. n. — Syn. et d. de *Odigner*.

Houler (Lg.), v. n. — Bourdonner. Syn. de *Breuyer*. Ex. : Ça me *houle* dans les orailles.

* **Housiaux** (Spl., Bf.), s. m. pl. — Vêtements, habillements, avec sens péjorat. — Ex. Les v'là partis tertous avec tous leu *housiaux* ; j'en sé ben débarrassé à c't heure.

* **Houstaud** (By.), adj. q. et s. — Lourdaud, qui marche lourdement en se dandinant. Ex. : Quée grou *houstaud !*

* **Huche** de moulin. V. à *Lieue*. Non expliqué. C'est p.-ê. tout simplement le sens propre du mot huche.

* **Huine** (Po.), s. f. — Rhumatisme articulaire. Syn. et d. de *Heune*, *Hurnes*.

* **Hustuberlu**, s. m. — V. *Estuberlu*.

* **Hutu-butu**, s. m. — Comme le précédent.

I

* **I** (Haut-Anjou), prép. Sur. V. *Haut.*

* **Ider**, îder (By.), v. a. — Aider. V. *Décancher.* N. — A Mj. on prononce éeder.

* **Impédicide** (Sar.), s. f. — Appendicite. On dit : Coliques artistic, pour : arthritiques, je pense.

* **Impopondre** (By.), adj. q. — Moins mauvais que *Hippoponte, Impopompe.*

* **In, Ain, Ein, En.** — A Roussay, se pron. an : *Deman, Matan, Cheman, Saint-Auban, Yan, Moyan* = demain, matin, chemin, Saint-Aubin, Yin (un), moyen.

N. — En fait, le paysan de Roussay qui prononce : *deman matan* (lat. de man(e) mat(ut)in(e)), parle-t-il moins bien français que le Parisien qui dit : Demain matin? Le 1[er] écorche un mot, le 2[e] l'autre, voilà tout. A Tilliers, en revanche, on change An en in : *Minger*, — manger. Il gagne *cint* mille francs par *in*, cent mille francs par an. N. J'ai moi-même entendu cette phrase. (R. O.)

* **Inorme** (By.), adj. q. — **Enorme.** Cf. *Hunorme.*

* **Insurgent**, s. m. — Insurgé.

N. — Ce nom fut, à l'origine de l'insurrection vendéenne, appliqué à ceux que l'on appela plus tard *brigands* et *chouans*. C'était un emprunt évident à la langue anglaise, et ce mot avait été mis à la mode par les relations de l'insurrection américaine.

Hist. — « Cette lacune est expliquée par une lettre de la municipalité de Mj. à celle de Chalonnes, datée du 15 mars 1793. Le maire et les municipaux étaient en fuite dans la *Queue de l'île*. Ils faisaient savoir que les *Insurgents* occupaient Mj. et La Pommeraye. » (Ab. Allard, *N. s. Mj.*, 266.)

Irantégner (By.), v. n. — Enlever des toiles d'araignées. Syn. et d. de *Eranceler*, dér. de *Irantègne.*

Hist. — Et il prit là, mais ben à gré, ben *joliment*, ce que l'autre qui allait venir, venait pour prendre. (*Vend. cath.*, 8 mars 1908, 1, 5. Les idées du p. J. L.)

J

* **Jacter** (Bf.), v. n. — Parler en groupe. — Ah ! n' m'en parlez pas ! All' 'taient là toute une bouée en train de *jacter*, on n' s'entendait pas. Cf. *Jaquetonner.*

* **Jalottée** (By.), s. f. — V. *Jalayée.*

Jambe (Mj.). Dicton. — Il ne se donne pas de coups de pied dans le devant des jambes, — il ne dit pas de mal de lui-même, il sait se vanter.

* **Jambe de bique** (Ag.), s. f. — V. *Hanoche.*

* **Jamé** (Fu.). — Prononc. de Jamais.

* **Jarder**, v. a. — V. à *Echarde.*

* **Jarretelière** (By.), s. f. — Jarretière. Syn. de *Jarretier.*

Jau (By.), s. m. — Syn. de *Corde à quoue.* V. *Job* [1].

* **Javeler** (Haut-Anjou), v. n. — Fournir abondamment. Ex. : Le froment *javelle* = est épais et fournit rapidement la javelle. — Le grain *javelle* sous la machine = tombe abondamment. Cf. *Sucéier.*

Jean-bout-d'homme (Mj.), s. m. — Nabot, crapoussin.

Jéliment (Fu.), adv. — Joliment.

Jement. Dicton (Lg.). — Lorsque qqn, pris de sommeil au cours d'une veillée, dit : J'mendors ! on répond : *Jement* (jument) d'or, écurie d'argent.

Jeter (Lg.), v. n. — Absolument : Avoir un écoulement de mucus catharral par les naseaux. || Mj., v. récipr. — Se jeter le chat aux jambes. V. *Chat.* || v. réf. — Se déjeter, se gondoler, s'envoiler. Syn. de s'*Envoler.* || S'adresser, se recommander, avoir recours. Ex. : Quand on se trouve pris comme ça, on est ben heureux d'avoir queuqu'un à qui se *jeter.*

Jeu de broches (Mj., Fu.), s. m. — Cinq aiguilles à tricoter. || Mj. — Faire son jeu, — s'y prendre. Ex. : Je ne sais pas comment qu'alle a fait son *jeu* pour se neyer dans ceté foussé-là, pas pus creux qu'i n'est

Job de Morannes. — V. F.-Lore, V.

* **Jodelle** (Spi., Bf.), s. m. — Jocrisse, niais — Es-tu pourtant *jodelle*, mon pouv' gas, d' croire c' qu'on dit ! Syn. *Colas.*

* **Joliment** (Mj , Cho), adv — Doucement sans secousse, avec précaution Syn de *Agré*, *Paré*

* **Jorgner** (Cnd.), v. n. — Séjourner. Se dit de l'eau stagnante.

Jôseuph, Jôsaph (Mj., Lg.), s. m. — Joseph. Certaines personnes, assez nombreuses, prononcent ainsi. Cf. *Joson.*

* **Jouabler** (By.), v. a. — V. *Jâbler.*

Jouannette. — L'ancienne pomme de terre. si estimée par les cuisinières, s'appelait *jouannette* (ou joanette, qu'on prononce jouenn-ette), est moins cultivée aujourd'hui. remplacée par plusieurs sortes, en particulier la Quarantaine de la Halle ou l'Angevine.

On donne aussi le nom de jouannette, ou plutôt de jaunette, à une plante ombellifère tubéreuse qui vient dans les prairies et dont les petits tubercules (deux sortes, tubercules longs et tubercules courts) ont goût de noisette.

Jouassier (Mj.), s. m. — Celui qui aime à jouer, à badiner, à folâtrer. V. *Jouasse*.

Jouc (Lg.). — Temps mal à *jouc*, — temps orageux, variable, instable. Il est mal assis.

* **Jouissance** (Lg.), s. f. — Jeu, en parl. d'une scie. Ex. : Le *harpan* est trop court ; il n'a pas assez de *jouissance* pour scier in pied d'âbre de ceté grousseur-là.

* **Jouquée** (Lg.), s. f. — Bande de perdrix dormant dans un sillon. Lang. des braconniers. — Et cependant elles ne sont pas à *jouc*.

* **Journaillier** (Ma., Thc., Z. 209), s. m. — Journalier. C'est le mot fr. avec l'l mouillé. Cf. *Journélier*.

* **Juiv'érant** (Mj.), s. m. — Juif errant.

Jules (Ag., Cho.) s. m.

Hist. — « Il voit si la soupe a bon goût,
« Inspecte le « tout à l'égoût »
« ...Et pousse des cris de putois
« Si l'on n'a débarbouillé *Jules*. »
(*Vend. cath.*, 15 mars 1908, 2, 2.)

* **Jupière** (Cho.), s. f. — Ouvrière en jupes.

Hist. — On demande des ouvrières *jupières* et culottières. (Annonces de l'*Intérêt public*, 8 mars 1908, 4, 1.)

* **Jusse** (Thc., Ma., Z. 209), adj. q. et adv. Juste. Ex. : J'étions arrivés *jusse* à nout' darnier jour de batterie. — Cf. *Bessial*.

K

* **Kérier** (Ec.), v. n. — Pleurer, se plaindre. Syn. de *Brâiller*. V. *Crier*.

* **Kerpâiller** (By.), v. n. — V. *Carpâiller*.

* **Kerter** (By.), v. a. — Seoir, habiller. — Ex. : Cela la *kerte* bien (un objet de toilette).

L

Là (Mj.), adv. || *Là* où, *là* oùs, *là* ôyoù, *là* ôyoùs, — où. Ex. : J' sais pas *là* où j' sé, — où je suis. N. Ces locut. sont ordinairement suivies de que. Ex. : Tu le charches *là* ôyoùs que ça n'est pas.

* **Lagouesser** (Cnd.), v. a. — Mal laver. Ex. : Ce linge est *lagouessé*. V. *Lagosser*.

* **Lancinement** (Ag.), s. m. — Douleur lancinante. Syn. de *Riblée*.

Hist. — Mlle Mainfrey eut subitement la sensation d'un *lancinement* aigu qui lui traversait la poitrine (M. Alanic, *La Gloire de Fonteclaire*.)

Landier (Pu., Scx.), s. m. — Languier (By.) Pièce de lard salé qu'on met à fumer dans la cheminée. Remplace le jambon. Est généralement prise dans le fanon, ou dessous du cou, du porc.

* **Languée** (By.), s. f. — V. *Longué*.

* **Lapinier** (Ssy.), s. m. — Clapier. Dér. du fr. Lapin.

Hist. — M. B... observa de plus près et il aperçut l'autre (individu) qui sortait de son *lapinier* emportant un lapin. (*At de P.*, 1er décembre 1907, 3, 3.)

* **Lapou** (Lg.), s. m. — Jeu de Colin-Maillard. Syn. de *Casse-croûte*, *Oueille-bandée*, *Alouette-bandée* Syn. et d. de *Mapou*.

Latrer (Cnd.), v. a. — Attraper, tromper.

* **Lavote** (By.), s, f. — V. *Lavette*.

* **Lébaupin** (By.), s. m. — Aubépine V. *Ebaupin* Cf. *Labbé*.

Lèche (My.), s. f. — Achée. Du lat. Esca. V. *Ache*.

* **Lénot**, **Lénotte** (By.), s. m. et f. — V. *Lunot*.

* **Leune** (By.), s. f. — Lune. Syn. et d. de *Leune*. V. *Clar* de leune.

* **Lessivier** (Li., Br.), s. m. — Vase à faire la lessive. Syn. de *Panne*. V. *Pétion*.

* **Levage** (Thc, Z. 209), s. m. — Lever, saut du lit

Liette (Bf.). — On y mettait aussi les papiers à conserver. Ex. : Faut pas laisser ça à traîner, mets-l' donc dans la liette.

Ligneux (By.), s. m. — Pêcheur à la ligne. Se dit des étrangers au pays, et avec une nuance de mépris. V. *Ligneur*.

* **Ligoiner** (ligouâner). (By.), v. a. — Manger avec peine, mâchoter. — Beaucoup d'oiseaux ne savent pas diviser ce qu'ils mangent, ils essayent, avec beaucoup d'efforts et de nombreuses tentatives, d'avaler le morceau tout entier. Ex. : Quiens ! ergarde donc c'té cane avec son poisson ; y a-t-i longtemps qu'elle est là à le *ligoiner* ; é' pourra pas l'avaler, é' va l' laisser (lée-cé). Doubl. de *Digoiner*.

* **Lion** (Mj.) s. m. — Enfant turbulent. Syn. de *Lucifar Jupitar*.

* **Londe** (Lg.) s. f. — V. *Lande*.

Long (Mj. Ma. Z. 205) adj. q. — Qui tarde. Ex. : Et pis ma borgeoése va point être *longue* à rentrer des champs — ne va pas tarder à. || Mj. — A son *long* — tout de son long. Ex. : Il s'est couché à son *long* dans la place. || Ne pas quitter qqn de son *long* — être toujours sur ses talons.

* **Longe-cordeau** (Ag.), s. f. — Sorte de corde. V. Citation à *Câbleur*.

* **Longueur** (Mj.), s. f. — Langueur, dans : Tomber en *longueur* de maladie. V. *Défréner*.

* **Lot** (Lg.), s. m. — Etre *lot à lot*, loc. adv., être à égalité de points ou de parties, en parl. des joueurs. Syn. de *Tanque à tanque*.

Louche (Lg.), adj. q. — Gauche, maladroit. Ex. : C'est in gars qui n'est point trop *louche*.

* **Lougresse** L(g.), s. f. — Louve. Probablement corrupt. d'une forme Louveresse, inusitée.

* **Louloute** (Lg.), s. m.— Pou. Syn. de *Pouée*, *Poueil*, *Grenadier*, *Loulou*. || Ver intestinal.

* **Lubine** (Cnd.), s. f. — Truie qui a eu au moins une portée. V. *Lubrine*.

Luce, Lucette. N. L'angl. a l'adj. Wicker, qui signifie : fait d'osier. La rac. de ce mot est Wick, ce qui tend à prouver que notre mot *Luce* est pour la Uce (R. O.).

Lurer (Mu.). — Pour faire cette pêche on se met dans l'eau jusqu'à la ceinture.

* **Lutinier-ère** (By.), adj. q. — Pillard. Ex. : Mes poules me volent toute ma graine, mais c'telle là elle est la pus *lutinière* ; elle est toujours à *queuner* partout où elle n'a que faire.

M

* **Machiniste** (Ag., Av.), s. m. — Conducteur d'une machine à vapeur. Sens différent du français. V. à *Peloteuse*.

* **Machoulière** (Lué), s. f. — V. *Choulière*.

* **Magnière** (Mj., Thc., Ma., Z. 209), s. f. — Manière (prétentieuse, surtout). Ex. : As-tu fini tes *magnières ?*

* **Maigrot** (By.), adj. q. — Maigret, maigrelet. Syn. de *Maigriot*.

* **Maillasse** (Ag.), s. f. — Belle variété de fraise qui se cultive beaucoup autour d'Angers. — Origine inconnue.

Main (Lg.), loc. adv. dans A large *main*, — largement, généreusement. || Lg. — *Main* de fer. — Sorte de crochet qui sert aux poseurs à manœuvrer les rails. Lang. des ouvriers de chemin de fer.

Maison (Partout), s. f. — L'atout, au jeu de manille. Ex. : Etes-vous ben de la *maison?* — Avez-vous beaucoup d'atouts? — Syn. de *Fête*.

Maître (Ag.), s. m. — Boule qui sert de but.

Hist. :

Et le vieux, retirant sa veste des dimanches,
Et, sur ses bras hâlés, retroussant ses deux manches
Prend sa *boule de fort*, aux flancs cerclés de fer ;
Lentement, il la joue, et, sa pipe à la bouche,
Suit la courbe savante au sable rose et clair,
Tandis qu'elle s'en va droit au *Maître* et s'y couche.

(Maurice Couailler, Le Joueur de Boules. *A. de P.*, 29 mars 1908, 1, 3-4.)

— « M. Grégoire a représenté un joueur qui va lancer sa boule et, sans nul doute, il a, comme tous ceux qu'il symbolise, le secret désir de *charger* convenablement, pour aller chercher le *Maître*. (*A. de P.*, 15 mars 1908, 1, 5.) Il est question de la statuette en bronze offerte par M. Cointreau pour être disputée entre les Sociétés adhérentes à la Fédération des Sociétés de Joueurs de Boules de fort, en un championnat organisé par l'*Angevin de Paris*.

* **Malagi** (Fu.), s. m. — V. *Malachi*.

* **Mâleau** (My.), s. m. — Homme. Ex. : Je ne veux pas qu'un *mâleau* y me tuche. »

Malette (Lg.), s. f. — Ne s'emploie que dans la locut. : Etre dans la *malette*, — être dans le malheur, la déveine. Syn. de *Maledringue*, *Haire*, *Déchance*, *Pétrâille*. Dér. du fr. Mal, formé sous l'influence de *Mallette*.

* **Mâlonner** (By.), v. n. — Lancer un canard appelant. V. *Mâre*. Syn. *Canarder*.

* **Maman-gâteau** (Ag.), s. f. — Mère ou grand'mère qui gâte les enfants.

* **Mamère** (Lg.), s. f. — Grosse veine qui fait saillie sous le ventre des vaches et qui apporte le sang au pis. Des *mamères* bien développées sont un signe de lactation abondante. Syn. de *Fontaine*. Doubl. de *Mémère* pris au fig.

* **Maneille** (Lg.), s. f. — Manille Cf. *Feille*, *Fauceille*, etc.

* **Manotte**, s. f. — Vx mot angev. Menotte? « Ce mot indique un ustancille servant à la garde et sûreté des prisonniers. » V. *Demeau*.

* **Mar** (By.), s. m. — Marque. Devrait s'écrire Marc°. Syn. et d. de *Marque*, *Mèr*. V. *Coyau*.

Marcassée. V. *Baraquine*.

* **Marchandie** (Mj., Lg.), s. f. — Marchandise. Assez usité.

* **Marchef** (Ag.), s. m. — Maréchal des logis chef. Lang. des casernes. Cf. *Sept-sept*.

Mâre. — Sens spécial. Une *mâre* de canards de chasse, l'ensemble des canes réunies autour d'un saule, d'une hutte de chasse. Quand on *mâlonne* (ou qu'on *canarde* ; quand le mâlier, voyant un bouillard de canards sauvages ou de *menus* passant au vol, lance un appelant pour les attirer près du chasseur), il arrive qqf. que le canard, écarté par le vent ou la vue des sauvages, au lieu de revenir à sa cane, tombe (descend) dans la mâre d'un autre chasse (By.).

* **Maréchalerie** (Partout) et **Marichalerie**. s. f. — Forge de maréchal ferrant. Le diction. donne un autre sens.

Hist. — 1068-1109. Don fait par Foulque (le Réchin) à Geoffroi Caïphe, son chapelain, d'une petite maison sise près de l'église Saint-Aignan, en échange d'une autre dont il voulait faire sa maréchalerie. (L. HALPHEN, *op. cit.*, 335.)

* **Marée** (Ag.), adj. q. — Se dit d'une eau-de-vie formée d'un mélange d'alcool d'industrie et d'eau-de-vie de marc. Cf. *Cidrée.*

Et. — Vocable mal formé ; dér. de Marc, où les *villotiers* ont pris l'habitude de ne pas faire sonner le c final. Les villageois, du moins à Mj., ne commettent pas cette faute.

Hist. — Ces eaux-de-vie (de cidre ou de marc), mélangées avec l'alcool d'industrie, doivent être accompagnées du mot fantaisie, ou s'appeler eau-de-vie cidrée, eau-de-vie *marée.* (*A. de P.*, 8 mars 1908, 3, 2. Instruction de la Chambre syndicale des vins et spiritueux de Maine-et-Loire.)

* **Margadouin** (Spl., Bf.), s. m. — Boue très vaseuse. Boue mélangée de crotin, etc. Ex. : N' m'en parlez pas, i n'était pas ben appétissant à biser après qu'on l'a yu tiré du *margadouin* où il 'tait tombé. — N. P.-ê. du fr. Gadoue et du préf. *Mar*, souvent signalé. (R. O.)

* **Margasin** (Mj.), s. m. — Magasin. || Grande quantité, grouillement. Ex. : Alle en avait d'un *margasin* de pouées ! — Cf. *Margeilleur.* Syn. *Louerie*, *Groullonnée.*

* **Margis, Marchis** (Ag.), s. m. — Maréchal des logis. V. *Marchef*, contract. encore plus forte.

* **Marquage** (Ag.), s. m. — Action de marquer, les pigeons voyageurs.

Hist. — Communication de la liste des membres de corvées pour le *marquage* des vieux pigeons. (*P. Courrier*, 5 mars 1908, 3, 2.)

* **Marrouner** (Ma., Z. 207), v. n. — Bisquer. Syn. et d. de *Marronner*, Manger des *marrons.* Syn. de se *Dépiter.*

* **Matan** (Ry.), s. m. — Matin.

* **Mater** (Lg.), s. f. — Prononc. Matèr, a tantôt bref, tantôt long. — Pimbêche, pecque, agnès. Sans doute du lat. Mater (Dei) entendu aux offices.

Maton (Csp.), Flocon. Ex. : Il tombait des *matons* de neige. Syn. de *Bouchon*, *Bourgeon.*

* **Maufi-ie** (By.), adj. q. ou part. pas. — Fané. V. *Couir.*

* **Mauflonner** (Bf.), v. n. — Emettre des sons inarticulés avec la bouche et le nez. V. *Mouflonner.*

* **Maussadier** (By.), v. a — Traiter avec brutalité, malmener, surtout au physique. Ex. : J'aime pas êt' *maussadié* comme ça. — Li, i s' laissait point *rudanger* (surtout au moral). Dér. de Maussade. Le part. est plus usité que le verbe.

Mèche (Lg.), s. f. — Bourbillon, d'un furoncle, d'un *anthrac* (anthrax). Syn. de *Maton*, *Materon.*

* **Médicanment**, mé-gui-can-ment (Mj.), s. m. — Médicament.

* **Méditer** (Ag.), v. a. — Médire, dire du mal, mal dire. Ex. : Vous n' me *méditerez* pas pour ça je pense (vous ne me mépriserez, maudirez pas).

* **Mégot** (Partout), s. m. — Bout de cigare, jeté à terre par un fumeur, que ramasse un miséreux. Par ext. Cigare. — Argot.

* **Mein** (Ché.), adv. — Se dit pour *Ben.* V. *Dame.*

* **Meinnéger** (By.), v. a. — Ménager. V. *Curoter.* Syn. et d. de *Minnager* de Mj.

* **Meniner** (Gn.), v. a. — Manier, tripoter ó les menines (mains, menotes). V. F.-Lore, VIII, 70.

* **Menus** (By.), s. m. pl. — V. *Canard.*

* **Mérote** (Po.), s. f. — Petite mère. Ex. : L'aînée s'ra point c'mode (elle sera volontaire, peu obéissante), ça s' voit déjà ben. La petite se débournichonne aussi. C'est drôle de les voir faire leurs petites *mérotes.*

Mettre (se) (Mj., Sp.), v. réf. — Dans la locut. Se *mettre* bien, — ne pas se gêner. Tu te *mets* bien !

* **Meutin** (Lg.), adj. q. et s. — Mutin, remelle. Prononc. conforme à l'étymol. Cf. Emeute.

* **Michel** (Po.), s. m. — « Ça fait la rue *Michel* », — c'est l'essentiel, ça suffit. Ex. : Quand on part en voyage, une belle trousse c'est ben embarrassant ; une brosse et un peigne ça fait la rue *Michel.* — Ou autre sens : Ça revient au même. V. *Rue* au Gloss.

* **Miellée** (By.), s. f. — Nielle, nigelle. V à *Carcaumille.*

* **Millebleu** (Mj.), interj. — Sorte de juron. C'est, pour ainsi dire, le décuple de *Sambleu*, compris comme s'il s'agissait de Cent bleu.

* **Mimi** (Mj.), s. m. — Boa de fourrure. Terme plutôt enfantin. Syn. de *Tour de col.* || Lg. — Sorte de petit trèfle dont le fruit forme une houppe blanche et soyeuse comme la queue d'un chat. On ne le cultive pas : c'est une mauvaise herbe commune dans les terres arables.

* **Miningite** (Mj.), s. f. — Méningite.

* **Minou** (Cnd.), s. m. — Amas de poussière, de duvet, surtout.

* **Môche** (Thc., Ma., Zig. 209), s. f. — V. *Mouche*, *Moiche*, *Mouêche.*

* **Modesse** (Mj.), s. f. — Modeste, prénom de femme.

* **Moène** (Ec.), s. f. — Mayenne, affluent de la Maine. De là le nom de *Moinier.* V. à *Bé d'Udon.*

* **Moérienne, Moériennée** (By.), s. f. — L'après-midi, la sieste. Faire *moérienne.* Syn. et d. de *Marienne*, *Mérienne.* V. *Mariennée.*

* **Moge** (Po.), adj. q. — Grous gas paysan, lourd, massif.

* **Molinger** (Ma., Z. 206), v. a. — Mélanger. Syn. et d. de *Moilinger*.

Mollin (Lrm.), s. m. — Terrain mou, vaseux, marécageux. Ex. : Le pré des *Mollins ;* chemin des *Mollins ;* champ des *Mollins*.

* **Mongolie** (Cho.), s. f. — Espèce de fourrure, — qu'elle vienne, ou non, du pays de ce nom. V. Citat. à *Tour de cou*.

* **Montureau** (Fu.), s. m. — Petit monceau. V. *Monciau*.

* **Morguignâs** (By.), s. m. — Resto d'un fruit mordillé. V. *Dangeler*.

Mort (Mj.), s. f. — Etre à la *mort*, — être mourant. || Destruction, ruine. Ex. : Les patades bouillies, c'est la *mort au* beurre. || Faire eine mort, mourir. Ex. : Il a fait eine triste *mort*, — il est mort misérablement.

* **Mortau** (Lg.), adj. q. — Mortel (vieilli). Cependant j'ai encore entendu dire hier (8 févr. 1908) : In p(e)ché de cabaret, c'est in p(e)ché *mortau*. — Je croyais que ce mot n'existait plus que dans les *Noëls Angevins* : « Dont il fit péché *mortau*. »

* **Mouche** (Tr.), s. f. — Défaut dans le schiste. V. à *Lamproie*.

* **Mouesson** (Thc., Mj., Ma., Z. 209), f. s. — V. *Moisson*, — de lait. N. A Mj. ce mot ne s'emploie jamais en parl. des récoltes. On dit : *Motive*, *Métive*.

Mouffu (Bf.), adj. q. — Etoffé. Etoffe *mouffue*, à poil, comme de la laine.

* **Mouflonner** (Spl.), v. n. — Souffler, flairer avec le mouffe. V. *Mouflonner*.

* **Moule, Moulés** (Vr.), s. f. — Moue. V. F. Lore, VIII, 100.

* **Mouluration** (Cho.), s. f. — Manière dont une pierre de taille est moulurée ; genre de moulures.

Hist. — La *mouluration* des chanfreins ne laisse pas de doute à cet égard. (*L'Intérêt public* du 8 mars 1908, 2, 4.)

* **Moulurer** (Cho.), v. a. — Orner de moulures.

* **Mours, Mourt, Mourent** (Lg.), v. n. — Meurs, meurt, meurent Personn. du prés. de l'indic. du v. mourir. Ex. : S'il *mourt* quette nuit, ils ne raseront point demain. (Il était question du père G., dont le fils est *fratrès*, et qui était agonisant).

* **Moyan** (Ry.), s. m. — Moyen. V. *In*.

* **Muscadet** (By.), s. m. — Variété de petites poires. V. à *Quatre-en-goules*.

* **Mussette** (Bf.), s. f. — Aller à la *mussette*, aller sur les talons, en se mussant. — Ah ! j' vous vois ben tout de même, ben que le cul vous traîne par terre... C'est-i des magnières, ça !

N

Nappe (By.), s. f. — Sorte de filet pour la pêche. V. *Cossard*.

* **Nappereau** (Ec.), s. m. — V. *Boille*.

Navette (Lg.), s. f. — Espèce de pomme de terre. La même que le *Pois de terre* de Mj.

* **Nère** (Lg.), adj. q. — Noir. Forme très vieillie. Syn. et d. de *Nèrge*.

Nettir (se) (Bf.), v. réf. — Aller à la selle. Et *Renettir*. V. *Accouver* au *S*uppl.

* **Ni** (Mj., etc.), adv. — Ne. S'emploie seulement en vers. Cf. *Mi*, *Ti*, *Si*. S'écrit à tort N'y.

Hist. :

« J'ai aux talons les mules
« Par quoi je *n'y* puis plus trotter. »
Noëls ang., 30.

Nice (Segr.), adj. q. — Malin, taquin. — Sens tout opposé à ceux du Gloss.

* **Nice-poche** (Fu.), adj. q. et s. — Nigaud et grognon. V. à *Boisséou*. Syn. de *Pochée* de six *boisséoux*.

Nigousse. — Voici le texte correct du couplet breton :

« An ini gôz a n'eus arc' hant,
« An ini iaouanc a so couant,
« An ini gôz è ma dous
« An ini gôz, è suz. »

Ce qui peut se tradoire ainsi :

La vieille a de l'argent,
La jeune fille est jolie,
La vieille est ma préférée,
La vieille, certainement.

N. — Je ne suis pas bien sûr du sens de « è suz ». L'ô, dans gôz, est nasal et se prononce à peu près « gonz ». Les personnes qui ne savent pas le breton prononcent, à tort, gouz. Elles le font, du reste, intentionnellement et elles joignent la dernière syllabe de ini à gouz pour donner *nigouz*, qui se rapproche de nigaud. Un *nigouz*, c'est un nigaud, un imbécile et, comme tout breton est *nigouz*, tous les Bretons sont des nigauds et des imbéciles. (Texte et note de mon confrère et vieil ami M. LE MOY, un Breton, de beaucoup d'esprit, comme vous le voyez.)

Nipper (Cnd.), v. a. — Habiller. Ex. : V'là une gent qu'est bien nippée. Et pis ça y avient ben, — voilà une personne qui est bien habillée, et puis ça lui va bien.

Niter (Lg.), v. n. — Nicher. Syn. de *Niger*. Cf. *Nitée*.

Noçage, s. m. — Vx mot ang. — Désuet.

Hist. — On ouvre le *noçage*
Au mois de janvier.
Noëls angevins.

N'on (Mj.), pron. indéf.

Anecdote locale. — Un médecin sortait de voir un vieillard malade. Dès qu'il eut disparu, les v...

sines coururent au *guiment*. — Eh ben ! dé qué donc qu'i dit? demandèrent-elles à la bourgeoise. — Ah ! ne m'en parlez pas, répondit celle-ci. Mon pouvre bonhomme, il est ben malade, allez ; je ne sais pas si queuquefois i pourra en venir au-dessus. Le médecin il a dit comme ça qu'il avait dans la gorge *éce qué n'on chie !* — Or, le docteur avait diagnostiqué une esquinancie.

Noue de forge (Lg.), s. m. — On donne ce nom à des espèces de rognons siliceux qui se rencontrent surtout dans la région des bois, au N.-E. de la commune. Cf. *Marde de diable.*

Nousoux (Bf.), adj. q. — Timide, qui n'ose pas. Ex. : Ah ! ne m' parlez pas de c' pauv' gas-là ! Que voul' vous faire de ça? c'est un liseux, un adhlési, un fumellier, un *nousous*, quoué... Qu'en faire? i n'est bon à ren, qu'à faire un mait' d'école ou un allumeux d'cierges ! (N. On reconnaîtra ici notre bon caractère).

O

* **Occase** (Cho.), s. f. — Occasion. — Argot

Hist. — Ah ! mon fiston, voilà l'*occase*. (*Vend. cath.*, 12 avr. 1908, 2, 1.)

Œuf (Ang.), s. m. — Jeune homme à l'air un peu nigaud. Ex. : C'est ça vot' fils, madame? Quel œuf !

Ombletter, ombietter (Lrm), v. a. —

Hist. — « D'l'ombiet de la charrue
« J'm'étais ben *ombietaée*. »
(*A. de P.*, 15 décembre 1907, 1, 2. — Chanson : J'ai ben été aux noces.) et F. Lore, I, XLI.

Orine (Bf.). — Ex. : C'ti-là est de *l'orine* des gorins, i n'est bon qu' pour li. — On dirait qu' dans c'te maison là i sont tous d' l'*orine* des canes ; i n' se plaisent que dans l'iau.

* **Orreries** (Bf.). V. *Quertée.*

Oseille. — Ajoutez : Cette locution peut s'expliquer ainsi : Tu cherches à me tromper, mais cela ne réussira pas aussi facilement qu'un plat que l'on arrange à l'*oseille.*

* **Ost**, s. m. — Armée. || Service d'*ost*, service militaire. N Mot. du moy. âge. Désuet. V. L. Halphen, 256, 294.

Ou (Fu.), pron. pers. — Vous, employé comme compl. dir. Ex. : J'arrion (s) été ben bêtes d'ou crère, — de vous croire. V. les ex. à la suite du v. *Etre*, condit. passé.

Oualer (Bf.), v. n. — Crier par à-coups. Ex. : Quan i s'a yu cassé les pattes, dam, c'est qu'i *oualait*, l' pauv' bougre !

* **Ouche-de-bâille-bec** (Lg.), s. f. — Cimetière. — Syn. de *Cémetière*, *Çoumitière*, *Ouche des mottes*, *Ouche de tend-cul.*

* **Ouésin** (Lg.), s. m. — Voisin. Cf. *Ouéture.*

* **Ouéture** (Lg.), s. f. — Voiture. Cf. *Ouesse*, *Ouésin.*

Ouigner (Bf.), v. n. — Se plaindre. Ex. : L' père François et son chien sont foutus tous deux. I n' font pus que d'*ouigner* ; c'est mouas signe.

* **Ourdrir** (By.), v. n. — Moisir. V. *Heurdrir.*

* **Ourdrissure** (By.), s. f. — Moisissure.

P

* **Pacre** (By.), adj. q. — V. *Nacre.*

* **Pacrer** (Cho.), v. a. — Crotter, salir de boue. Cf *Pocrasser*, *Poquerasser*

Et. — Tient p.-ê. à l'angl. Patch, = pièce, morceau, mouche, tache de boue. (R. O.) — Peu probable. (A. V.)

Hist. — Les roues de la voiture, qui étaient ben propres, ben nettes, ben reluisantes quand j'avions sorti la carriole, étaient toutes *pacrées* par la boue ; le marchepied, c'était pus qu'une *casse*. (*Vend. cath.*, 12 avr. 1908, 1, 6. Les I. du p. J. L.)

* **Pailler** (Lg.), s. m. a bref. — Dans la locut : Battre les quatre *paillers*, — zigzaguer. Syn. de *Tendre des épinoches*, *Faire des portes à chambranle.* V. *Danse* à la fin du Suppl.

* **Palette** (Lg.), s. f. — La palette du genou — la rotule. Syn. de *Molette*, *Boulette.*

* **Paillier** (By.), s. m. — Meule de paille. Syn. et d. de *Pailler*, *Pâiller.* V. *Fénéraille.*

* **Pancher** (By.), v. a. — Pour : épancher. *Pancher* de l'eau, — uriner. Syn. de *Gâter de l'eau*, *s'Egoutter. V. Eau.*

* **Panclettes** (Fu.), s. f. pl. — Coucou, primevère. Syn. de *Chausses-au-cocu.* V. à *Pentecôte.*

* **Pantouflard** (Ag.), s. m. — Homme mou, sans énergie. Le fém. est Pantoufle.

* **Papa-gâteau** (Ag.), s. m. — Père ou grand-père qui gâte les enfants. V. *Maman-gâteau.*

Papillon, s. m. — Coiffe à tuyaux des bords de la Loire. Syn. de *Volant*, *Bonnet-rond.* || R. O. ne l'a jamais entendu appeler ainsi ; mais le nom existe, et peint très gracieusement la coiffe Pontsdecéiaise si joliment décrite par notre bon poète P. Pionis.

Hist. — Prendront part au Concours toutes les coiffes usitées en Anjou, notamment le *papillon*, qui se retrouve avec des variantes depuis Les

Ponts-de-Cé jusqu'à Ancenis et des Mauges au Segréen. (*A. de P.*, 23 févr. 1908, 1, 3.)

* **Paressef** (By.), s. m. — Cul de la senne. V. *Cul*. Dér. de *Essaiver*. V. *Eau*.

* **Pareuse**. V. *Pareur*.

* **Parsil**, parsille (Mj.), s. m. — Persil.

* **Parure** (Lg.), s. f. — Action de parer, un morceau de viande, c.-à-d. d'enlever à la surface une mince couche de graisse ou de chair noircie, afin de donner meilleur aspect au morceau. Lang. des bouchers.

* **Parveil** (Cho.), s. m. — V. *Préveil*.

* **Parvin** (Lg.), s. m. — Eparvin.

Pataud (Lg.), adj. q. — Dont les pattes trop faibles fléchissent sous son poids. Se dit de certains porcs. En ce sens on dit aussi *Patin*.

* **Patin** (Lg.), adj. q. — V. *Pataud*, ci-dessus.

Paunée, Ponnée (Lg.), s. f. — Le contenu d'une *paune* ou panne, et aussi d'une terrine. — Syn. de *Pannée*. — Cet article rectifie celui du Glossaire.

Pays-haut, Pays-bas (By.), s. m. — Amont, Aval, par rapport aux vallées, aux cours d'eau.

Péceler, v. a.

Hist. — J'avais in biau cotillon
D'étoupes *pécelées*.
(Chanson : J'ai ben été aux noces. *A. de P.*, 15 décembre 1907, 1, 2), et F. Lore, I, XLI.

Pêche-martin (Lg.), s. m. — Martin-pêcheur.

* **Pécher** (By.), v. a. — Briser avec son bec la coquille de l'œuf, en parl. du poulet qui va éclore. Cf. *Ebeché*, *Pèque*.

* **Pèchoire** (Lg.), s. f. — Truble. Syn. de *Troubleau*.

* **Pégale** (By.), loc. adv. — En *pégale*. V. *Pagale*.

* **Peloteuse** (Ag.), s. f. — Ouvrière d'usine surveillant la mise en pelotes du fil.

* **Pelurer** (By.), v. a. — Peler, un fruit. V. F.-Lore, VIII, 102. V. *Pleumer*.

* **Penette** (By., Spl.), s. f. — Loque, guenille ; franges. Syn. de *Penille*. V. *Chier*. Doubl. de *Poénette*. || Bf., adj. q. — Précieuse Ex. : As-tu vu comme a fait sa *penette* depuis qu'alle est en ville.

Penser (se) (Mj., Ti., Z. 211), v. réf. — Penser à part soi, se dire. Ex. : I' s' pensait : C'est ben sûr que j'ai vu à d'zamain. — Cf. Se *Leutter*, se *Marcher*.

Perchaude (By.). — La *parchaude* est la perdrix des rivières.

* **Perci** (Spl.), s. m. — Se dit d'un homme gros. Un gros *perci*.

* **Perdrix** (Ag.), s. f. — Les *perdrix* de Pellouailles, ce sont les oies, dont ce pays est grand producteur.

* **Perroquet** (Ag., Cho., Mj., Lg., etc.), s. m. — Absinthe. || Etouffer un *perroquet*, — boire une absinthe. Ainsi nommée de sa couleur.

* **Persillé** (Lg.), adj. q. — Finement entrelardé, en parl. d'un morceau de viande — Le *Dict. génér.* donne un autre sens.

* **Pertusage**, s. m. — Redevance que le seigneur féodal percevait sur un marché, une foire. Désuet.

Hist. — 1100. Foulque (le Réchin) rend aux moines de Saint-Nicolas d'Angers le *pertusage* perçu sur leur marché (pertusagium feriæ nostræ). L. Halphen, 330.

* **Peson** (By.), s. m. — Morceau de pain que le boulanger ajoute pour compléter le poids. V. *Crêssion*.

* **Pétancée** (Bf.), s. f. — Action de lâcher des gaz. « L. père Jacquot, après sa purge, il n' fait d'eune *pétancée* ; ben sûr que si on chante comme ça à son enterrement, y aura ben pus d' cochons que d' curés ; ça, c'est ben sûr.

* **Petintin** (en) (Sal.), loc. adv. — V. *Petouiner*.

* **Petit-pas** (Ltu), s. m. — Avant-train de charrue à roues rapprochées. Cf. *Grand-pas*.

* **Petit-troisième** (Fu.), s. m. — Court jupon de dessous. Syn. de *Courtin*.

Pétouffler (Bf.), v. n. || Geindre fortement. Ex. : Ben, qu'as-tu à *pétouffler* de même, comme un jas qu'a le cul lié?

* **Pétrâille** (Lg.), s. f. — Malchance, déveine. Ex. : J' sé dans la *pétrâille*. Syn. de *Déchance*, *Maldringue*, *Malette*. P.-ê. dér. fantaisiste de Pétrin.

* **Pet-zouille** (Bf.), s. m. — Paysan mal dégrossi. Cf. *Pahourd*.

* **Philomie** (By.), s. f. — Physionomie. V. *Phanomie*.

* **Piâillard, Piâilleur** (Mj.), adj. q. — Quémandeur.

Pibole (Bf.), s. f. — Tabatière en forme de gourde. — Ressemble donc à l'instrument de ce nom.

Pied de fer (Ag.), s. m. — Sorte d'enclume en forme de pied, sur laquelle le cordonnier pose une chaussure pour clouer la semelle.

* **Pierre du genou** (Ag.), s. f. — la rotule. V. Folk-Lore, VIII, 93. Syn. *Molette*, *Boulette*.

* **Pieu**, s m — Vx mot de sens inconnu. — Liard, blanc, petite pièce de monnaie? — V. Avant-propos, III, in fine.

* **Piéver, Pleuver** (By.), v. n. — Pleuvoir. V. *Plée*.

* **Pigeonnier** (Mj.), s. m. — Chaire à prêcher. || A Ag., chêne. (Elle est souvent faite

en chêne). » Quand M. le Curé monte dans son chêne, moi, j'm'en vas. »

* **Pigeounier** (Lg., Sp., Tlm.), s. m. — Pigeonnier.

Piliée (Cnd.), s. f. — Personne malingre. V. *Pihiée*, *Piée*.

* **Pilot** (Thc., Ma., Z. 209), s. m. — Monceau. Dimin. du fr. Pile.

* **Pinochon** (Lg.), s. m. — C'est *l'épinoche* de By. Pour Epinochon, dimin. de *Epinoche*.

* **Pioler** (Bf.), v. n. — Crier comme les petits poulets. Ex. : Ces queniots-là, ça *piole* toujou ! C'est le fr. Piauler.

* **Pionner** (Ag.), v. n. — Prendre des pions, un à un, au jeu de dames, au lieu de préparer de grands coups. D'où : Pionnage, action de *pionner*.

* **Piper** (Cho.), v. a. — Prendre, pincer. Syn. de *Piger*. Sens plus général qu'en franç.

Hist. — Y en a qui, du premier coup, se lancent à l'aveuglette au milieu du jeu..., y sont bientôt pipés. (*Vend. cath.*, 8 mars 1908, 1, 6. Les I. du p. J. L.)

Pipi [1] — Dans la chanson :

Quand ce fut sur le minuit,
La mariée fit pipi au lit,
Ah ! ridinguette !
C'était faut' d'avoir ein pot,
Ah ! ridingot !

Pique (Ry.), s. f. — Colère. Prendre *pique* sus, — se fâcher contre. Ex. : Sa grand'mère avait pris *pique* sus lui. || V. à *Foucage*, où il est sans doute pris pour Pic.

Piquérié (By.), s. m. — *Piquérié* de treufle, boguier (bo-yé) de graine de trèfle, glume de blé, de seigle ; en particulier épillet d'une graminée ressemblant à de la folle avoine. Ex.: Ça m'pique-t-i dur dans l'oreille! Ergarde donc.— C'est pâ étonnant, c'est ein *piquérié* de treufle. N. Quand une bête en avale, cela se pique sur le livre (partie de l'estomac), et la bête est bien longtemps sans digérer. Cela fait tousser les chevaux.

Piquet, s. m. — Sens spécial de Bouquet, à la citat. de R. Bazin (V. ce mot au Gloss.).

Piquetter (Mj.), v. a. — Marquer avec des piquets, un alignement.

* **Piqueur** (Mj.), s. m. — Contre-maître fournelier, qui tient le compte des heures de travail des ouvriers, du nombre d'hectolitres de chaux ou de pierre à chaux livrés ou extraits. Ainsi nommé, parce qu'il tient ses comptes en piquant des chevilles dans les trous d'une planchette fixe. || Ag. — *Piqueur* de chaudières, — ouvrier qui détache, à la pointe du marteau, les incrustations des chaudières à vapeur.

Hist. — J.-M. G..., *piqueur* de chaudières..., s'est brûlé à l'avant-bras droit en nettoyant une chaudière. (*A. de P.*, 26 avr. 1908, 3, 1.)

* **Pistolet** (Ag.), s. m. — Individu. Syn. de *Chrétien*, *Indien*, etc. — On dit surtout : C'est un drôle de *pistolet !*

* **Pivéré** (By.), adj. q. — V. *Grivolé*, *Pivaré*.

* **Placier** (Ag., Lg.), s. m. — Adjudicataire des droits de place sur un marché.

Hist. — L'Administration s'est préoccupée des observations présentées à la dernière séance... au sujet des perceptions abusives exigées par le *placier* de cultivateurs de Saint-Laud. L'adjudicataire des droits de place a reconnu... (*A. de P.*, 2 févr. 1908, 3, 1.)

* **Plaid** (Lg.), s. m. — Manteau. Ne se dit plus. A passé dans la lang. angl. V. la Dissertation sur *Placit* et, au F.-Lore, I, chansons, Le Galant.

* **Plaisir** (Mj.), s. m. — Les vieux disaient : piaisi. || Par ses *plaisirs*, loc. adv., — pour son plaisir.

* **Plange** (Lg.), adj. q. — Uni, non raboteux. Se dit d'une route, d'un terrain. Syn. et d. de *Planche*. Cf. *Aplangir*.

* **Plaquer** (partout), v. a. — Abandonner, laisser en plant, une personne désagréable, un fâcheux.

* **Plat d'épaule** (Lg.), s. m. — Omoplate. Lang. des bouchers.

* **Platis**, plaquis (Lg.), s. m. — Lit de pierre concassée sous une couche de béton. Lang. des maçons.

* **Plâtrerie** (Ag.), s. f. — Travaux du plâtrier.

Hist. — A. G..., entrepreneur de *plâtrerie*. (Etat civil. *A. de P.*, 9 févr. 1908, 3, 4.)

* **Plé** (Mj.), s. m. — Pied. Ex. : Il est à courre tout *plés* nus.

N. — Qqs-uns prononc. ainsi. Cela s'explique. Les anciens articulaient toujours : Bié, quié, piée, pied. Les jeunes générations en ont fait : Blé, clef, pluie et... plé C'était logique pour des gens peu instruits.

* **Plèssure** (Lg.), s. f. — Clôture en branchages, autour d'une cour, d'un jardin. Dér. de *Plesser*, pl. mouillé.

* **Pleuroux** (Mj.), adj. q. — Mouillé de pleurs. Ex. : Qui donc qui t'a fait du mal? T'as les yeux tout *pleuroux*?

* **Ploguer** (By.), v. a. — V. *Pogler*.

Plumard. — Ex. :

Si le fils de quelque blocard
Vient à se plaindre du *plumard*
Rêvant au sommier élastique...
(*Vend. cath*, 15 mars 1908, 2, 1.)

* **Plumasser** (Bc.), v. a. — Epousseter avec le plumas.

Pocres (Bf.), s. f. — Mains, en terme de mépris. Ex. : Quand j' l'ai vu fout' ses sales *pocres* su moué, l' sang n' m'a fait qu'un tour.

Podanée (By.), s. f. — V. *Bodée* (de), *Bodanée*. Syn. de *Tervirée*, *Pétrassée*.

Poésan (By.), s. m. — Paysan. V. *Paisan*.

* **Pogalée**, poėgalée (By.), s. f. — V. *Pagalée.*

* **Pogane** (Bf.), s. f. — Semonce. Ex. : Après sa roustée son père illi a encore foutu eune *pogane* d'eune heure ; j' cré que l' gas s'en rappellera. Syn. de *Abatage*, *Galop.*

Point (Mj.), adv. — S'ajoute explétivement à Ne... que. Ex. : Je n'en ai *point que* ieun, — je n'en ai qu'un. — *N'y* a *point que* deux de ses frères de reste.

* **Pointe** (Ag.), s. f. — Ramer de *pointe.*

Hist. — A 3 h. 1-2 : course d'outriggers à quatre rameurs de *pointe*, avec barreur, organisée par la Société Angers-nautique. (*A. de P*, 12 avr. 1908, 2, 6.)

Et. — Littré, 20e sens. — Avirons à *pointe*, avirons montés de manière qu'il n'y ait qu'un aviron et qu'un rameur sur chaque banc de l'embarcation. Le manche de l'aviron est très long et la pointe seule de la palette frappe l'eau au lieu de s'y enfoncer entière. Le bout manœuvré a un mouvement de va et vient horizontal et ne décrit pas une circonférence ou une ellipse.

* **Pointe de cœur** (Ag.), s. f. — Pointe des aiguilles sur un chemin de fer.

Hist. — Le train omnibus qui part de Nantes pour Angers à midi quittait, mardi, à une heure la station d'Anetz. En passant sur la *pointe de cœur* du croisement, le mécanicien ressentit une forte secousse. (*A. de P.*, 15 mars 1908, 2, 5.)

* **Pointer** (Lg.), v. a. — Soulever à pointe de bras, soutenir à bras tendu.

* **Pointerolle** (Lg.), s. f. — Coin de fer que l'on fait pénétrer à coups de masse dans les fissures de la pierre pour extraire les blocs de granit. Lang. des carriers.

Poitrinier (Lg.), adj. q. — Poitrinaire, phtisique.

* **Poivérière**, pouê-vériére (Mj.), s. f. — Poivrière.

* **Poligrasser**, — **crasser** (By.), v. a. — V. *Pogler.* Cf. *Potiquancer.*

* **Poligrer** (By.), v. a. — V. *Pogler.*

* **Pongnon** (By.), s. m. — Poigne. V. à *Pôcre.*

* **Portisseau** (By.), s. m. — Petite porte marinière. V. *Porte.*

* **Pot à fil** (Thc., Ma., Z. 209), s. m. — Pot dans lequel la fermière coule et conserve sa *mouesson* de lait.

* **Pouçot** (Ag.), s. m. — Le pouce, nom enfantin. Syn. et d. de *Pouzot.* V. à *Lichepot.*

* **Poue** (By.), s. f. — Peur. « Il a yu qu'ça grand' *poue !* »

Pouets (Lg.), s. m. — Puits. Syn. et d. de *Pouits.*

N. — Très vieilli et, à l'inverse de son dér. *Epouéser*, presque inusité aujourd'hui.

* **Poulie** (Lg.), s. f. — Dispositif employé par les paysans pour serrer, à défaut de treuil, le chargement d'une charrette. Voici en quoi il consiste. Les charrettes à bœufs étant presque toujours dépourvues de *tours* ou treuils, on fixe solidement au *véron* d'arrière le câble de serrage, dont l'autre bout, par dessus le chargement, est ramené en avant et passé sous le timon. Puis ce bout est engagé dans une boucle, dite *poulie*, que l'on a au préalable pratiquée sur le câble et, en tirant dessus, on obtient un serrage assez énergique que l'on peut augmenter progressivement, au moyen de plusieurs *poulies* successives.

* **Pouliner** (Mj.), v. n. — Fig. Jeter bas son cavalier. || Lg., v. a. — *Pouliner* une jument, — l'aider à mettre bas.

* **Poumasser**, v. impers. — Produire des pommes. (Mén.,).V. à *Pleuviasser.*

* **Poumé** (Vr.), part. pas. — Blotti. V. *Boumé.*

* **Poumoyer** (By.), v. a. — V. *Paumoyer.* V. *Mannequin.*

Pour (en). Ex. : Ils sont vrai bons *en pour* moi, — à mon égard. — Elle a fait ce travail tout *en pour* li, — tout à fait à son intention. — Je devais aller à X., mais comme j'étais trop pressé, il a ben voulu y aller *en pour* moué, — à ma place.

* **Pousse-caillou** (Partout), s. m. — Fantassin. On dit : *Pousse-caillou*, petit soldat d'un sou. — Il pousse du pied les cailloux de la route, dans ses étapes.

* **Pousse-seringue** (Mj.), s. m. — Infirmier militaire. Syn. de *Tire-foire.*

* **Poussot** (Lu.). — V. *Pouçot*, *Pouzot.*

* **Poutie** (Sar.), s. m. ou f. — Faire du (poutis?) ou de la *poutie*, — du gâchis, du mortier, en écrasant qqch. Cf. *Epoutelir.*

* **Pouvroux** (By.), adj. q. — Peureux. « Vous êtes si *pouvroux* qu'ça ! »

Pras (Bf.), s. f. — Vaurienne. Ex. : Ah ! la saprée *pras*, a n' vaut pas la corde pour la pend' !

Prémédit, Primédit (By.), adj. q. — Prémédité. V. F.-Lore, viii, 87.

Prendre (Mj.). Dans la loc. *Prendre* au-dessus de soi, — prendre sur soi, faire appel à toute sa patience.

Prenje (Lg.), v. a. — Subj. pr. du v. Prendre : que je prenje, — que je prenne.

N. — C'est l'ancienne forme, encore en usage, du reste. Comme tous les autres subj., il se terminait en je (dije, faije, — dise, fasse) et formait régulièrement les autres personnes : q. tu prenjes, qu'il prenje, que je prenjions, q. v. prenjiez, qu'ils prenjiant.

* **Prêt** (Mj.), s. m. — Dans la locut. Etre sûr de son *prêt*, — pouvoir compter sur ce qui doit infailliblement arriver. Ex : La procheune fois que je le rencontre, je illi fous sus la gueule : il peut être sûr de son prêt. N. Remarquez l'emploi de l'indic. prés pour le futur. C'est comme si l'action se passait

présentement. — Empruntė, évidemment, au lang. des casernes, où le prêt (la petite solde à toucher) revient tous les 5 jours.

* **Proufiter** (Lué, By.), v. n. — V. *Profiter.*

Puce de terre (Ag.), s. f. — Altise qui ravage les linières. Syn. de *Saillon.*

Hist. — Le roulage a aussi pour résultat de gêner la *puce de terre* qui, souvent, commet des dégâts considérables dans les linières. (P. LAVALLÉE. *A. de P.*, 3 mai 1908, 4, 1.)

* **Pucerie** (Mj.), s. f. — Grouillement de puces. Ex. : Ah ! queune *pucerie*, ma pouvre chienne ! — Cf. *Pouillerie.*

Pue. — Ajouter. — Avoir un fil en *pue* (et non : pus), — avoir un fil additionnel entre chaque pue du rout. De la sorte, chaque fil de chaîne est double. Les tisserands et fabricants bien mieux que le public, connaissent parfaitement ce dispositif. Il a pour eux l'avantage d'épargner au moins les deux tiers de la trame, ce qui n'est pas à dédaigner, surtout dans la fabrication des serges dont la chaîne de coton, couverte en laine, ne tarde pas, bien entendu, à montrer la corde.

Pus (Mj.), adv. || *Pus* ô moins, — plus ou moins. || *Pus* que moins, — une assez bonne quantité.

Pusse, Puce (Lg.), s. f. — Le gros intestin du bœuf. Lang. des bouchers.

Puze (Lg.), s. f. — Puce.

Q

* **Quadrappée** (Thc., Ma., Z. 209), s. m. — V. *Quaterpée.* Il est probable que le sens est différent.

* **Quenouilles** (Bf.), s. f. — Les filles de la maison. V. *Volée.*

* **Quéqu'un** (Cho.), pron. ind. — Quelqu'un. Syn. et d. de *Queuqu'un.*

Hist. — Quand on voit *quéqu'un* qui a la goule bardoulée ou ben la *clé du four* sus le front, on le lui dit, pas vrai ? (*Vend. cath.*, 26 avr. 1908, 2, 1.)

Querrée. Ex. : Ah ! cette sacrée sale *querrée* est partie ; j' sommes ben débarrassés d' sa piau ! (Bf.). — Terme du plus profond mépris, en parl. d'une personne. — Bête en mauvais état (Spl.). — V. *Piée.*

Querter (Bf.). Ex. : La Gustine, pour la noc' de son frèr', all' tait tout fini ben *quertée* avec ses affiquets et ses *orreries* (bijoux).

Querver. Dans la citation, Crois ou Querve, lire *Cré* ou Querve.

Quette (Lg.), adj. dém. fém. — Cette. Ex. : *Quette* net, — cette nuit. Encore assez usité ; mais le masc. est désuet. On ne dit plus : *Quet* homme, mais : *quel* homme.

* **Quenner** (By.), v. n. — Fourrer son nez partout. V. *Lutinier.*

* **Quiet'** (Spl.). Dans : Un p'tit quiet, — un petit rien. V. *Quin.* — P.-ê. pour : quiet' chose.

* **Quin** (Bf.). — Un p'tit *quin*, — un peu. « En voul' vous core, père François? — Ben oui, mais seul'ment un p'tit *quin.* — P.-ê. pour Tiens ; com. dans : Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

* **Quitte** (Lg.), s. m. — Avantage. Ex. : Y a autant de *quitte* à passer pour la virée de l'Eulinière, — c'est aussi avantageux de passer par le carrefour de l'Élinière, N. Prononc. *Tchite.*

Quô, Quelle (Lg.), adj. dém. — Ce, cet ; cette. || Pron. dém. Celui, celui-ci, celui-là, celle, celle-ci, celle-là. Le même que *Quio*, *quiou.* Ex. :

— A un curé nouveau venu qui, en lui rendant visite, lui demandait combien elle avait d'enfants, une brave fermière répondit : *Quelle* et *quô*, ma Perrine et mon Jacquot, *quelle* qui tette et *quelle* qui berce, les deux autres qui vont aux champs. Comptez, astheure !

|| Tis. — adj. interr. — Quel. Doubl. de *Quio.* Syn. de *Queun.*

* **Quyau** (Tc., Z. 211), s. m. — Tuyau, avec le t mouillé.

R

* **Rabouins** (Lg., La Renaudière), s. m. — Nom méprisant sous lequel les forains sérieux désignent les roulottiers bohêmes.

* **Racassée** (Bf.), s. f. — Mauvais fricot. — Ah ! à c'te noce illy avait ben à manger, mais quelle sacrée *racassée* que tous ces fricots !

* **Raccropicher** (se) (Sar.)), v. réf. — Se recroqueviller, se rouler en boule. Se dit des gens frileux. Cf. Accroupir.

* **Racé** (Lg.), adj. q. — Qui a de la race. Se dit surtout du cheval.

* **Râchoux** (Lg.), adj. q. et s. — Ladre, pingre. Syn. de *Chien*, *Tacarin*, *Requiet*, *Râpin*, *Chiard*, *Chiâilloux.*

* **Raffiotter** (By.), v. n. — Produire de nouveau un flot. Ex. : L'eau cesse de baisser, à n' mollit pas ; alle a déjà *raffloté* un peu.

* **Râge** (Lg.), s. f. — V. *Râche.* Eruption

jaunâtre sur le cuir chevelu des petits enfants. Syn. de *Enfantin*.

Ragoiller (Lg.), v. a. et n., rago-iller — Nettoyer de fond en comble. Cf. *Raganner*.

* **Ragoie**, s. f. — Souche émondée (Mén.). Syn. de *Pétoche*, *Emonde*, *Espées*. V. *Ragone*.

Ragrouer (Haut Anjou), v. a. — Sarcler, d'abord, puis rechausser, les choux, les pommes de terre, les betteraves.

Rajeter (Mj.), v. a. — Racheter. Ex. : Je la *rajéterais* ben de cent sous.

* **Râleter** (Lg.), v. n. — Voler bas ou courir en rasant les haies, à la manière du râle de genêt, que l'on confond avec le *fesse-mêle*.

Ramarer (Cnd.), v. n. — Etre en bonne chair. « Une oie ben *ramarée* », une oie grasse, en bon état. V. Gloss., 3ᵉ sens.

Ramasser (Mj.), v. a. — *Ramasser* du butin, — s'enrichir. || Partout. R. une pelle, — faire une chûte de bicyclette. || Ag., R. un cigare, — *id.*, ou : de cheval. || Arrêter, coffrer, un délinquant. Ex. : Les gendarmes devraient ben *ramasser* tous ces happelopins-là ! || R. quelqu'un, le rabrouer, lui répliquer vertement. Syn. de *Remener*, *Remoucher*, *Rimouser*, *Remiser*.

* **Rampré** (Fu.), prép. — Auprès de. V. *Emprès*.

* **Randouinée** (Lg.), s. f. — Randonnée. V. *Randouiner*.

* **Rantanplan** (Mj.), interj. — Exprime le roulement du tambour. Plus rarement Rataplan. Ex. (Refrain populaire) :

Rantanplan, tirelire !
Ah ! que nous allons rire !

* **Rapetasser** (Bf.), v. a. — Raccommoder, et encore raccommoder.

* **Rasant**, e (Lg.), adj. verb. — Plein ras bord. Ex. : Il a mangé eine assiettée de soupe *rasante*. || Mj., prép. — Rasibus, au rais de. Ex. : L'eau arrivait *rasant* le plat-bord. V. A *bord meuillant*. Cf. *Touchant*.

Ratatouillé (Lg.), adj. q. — Excédé d'un mets trop souvent servi. Ex. : Je sé *ratatouillé* de bichotes. Du franç. Ratatouille.

* **Ratatout** ! (Partout), interj. — Atout, une 2ᵉ, 3ᵉ, 4ᵉ fois. Ex. : Atout ! ratout ! ratatout ! passe pique. Formé de Ratout, sous l'influence de Ratatouille.

Ratéroui (Bf.), ad. q. — Ras terre, ratatiné.

* **Ratout** (Partout), interj. — Atout une 2ᵉ fois. V. *Ratatout*.

* **Raucmenter** (Mj.), v. a. et n. — Renchérir. Ex. : Le beurre a *raucmenté* ; il' ont *raucmenté* le pain. Syn. de *Rencharzir*.

* **Rebinder** (Bf.), v. a. — Recommencer.

* **Reboucher** (se), v. réf. — S'émousser, — en parl. d'un burin ou d'une barre de mine mal trempés. Lang. des carriers.

* **Réfléchissement**, s. m. — Réflexion.

N. — Le langage du paysan est plus logique que celui du lettré. Il crée les expressions de son idée qui manquent dans les dictionnaires. S'il n'y a pas de substantif pour exprimer *l'action* proprement dite, il y supplée. Autrefois, on se servait des noms infinitifs pour exprimer l'action : le dormir, le manger, le boire. Aujourd'hui, ces idées-là n'ont plus de symbole ; on les remplace par des mots exprimant tant bien que mal le *résultat* : le sommeil, la nourriture, la boisson. Les mots patois : la dormirie, la mangerie, la boirie sont évidemment plus logiques. Réfléchir a pour subst. Réflexion, qui est un *résultat*. Le paysan ne confond pas Réflexion avec Réflexionnement, subst. de Réflexionner (augmentatif), réfléchir sérieusement. On emploie même *Réfléchissement*, subst. de Réfléchir.

Par contre, on ne choisit pas ses termes et on n'attribue pas de sens grossier à certains mots qui sont employés sans arrière-pensée. Par ailleurs, on déforme un grand nombre d'expressions. Ainsi, on dit : Cet homme-là est bien auterritoire (autoritaire). — Les pardrix passant d'un coteau su l'autre buttent dans : philestrie (le fil électrique) et tombent mortes. (Bouchemaine.) V. de nombreux — p.-ê. trop nombreux — exemples au Gloss.

* **Règle** (Tr.), s. f. — Chef de *règle*. V. *Foucage*.

* **Regobertir** (Cho.), v. a. — Ragaillardir.

* **Rejeton** (Lg.), s. m. — Enfant qui naît longtemps après ses frères et sœurs, lorsque les parents ne s'y attendent plus. Syn. de *Repichon*. N. L'accent toniq. sur la 2ᵉ syll.

* **Rejit**, r'jit (By.), s. m. — Rejet, pousse inutile au pied d'un arbre. Syn. de *Chiasse*, *Jiton*, *Jicton*, *Jit*, *Guesson*. V. *Ji*.

* **Relentir** (Lpc.), v. n. — Avoir une odeur de relent. « Ça *relentit*. » Se dit quand, par suite d'une crue, l'eau s'infiltre « par en dessous » dans une maison, donnant une odeur de relent, de moisi.

* **Rembour** (Ssy.), s. m. — Réplique maligne et intelligente. Ex. : Il est point couillon (empoté, emprunté, naïf, gauche, — mot très usité, employé très simplement), le petit gars, il est vrai fin, dame ! il a toujou queuqu' *rembours* à vous envoyer.

* **Rembrayure** (Ag., Tr.), s. f. — V. *Délits*.

* **Renâcler** (Bf.), v. n. — Aller à reculons. — Hésiter à faire une chose.

* **Renaitir** (Cnd.), v. a. — Nettoyer. V. *Renêtir* (mieux).

* **R(e)nâpée** (Sou.). V. *Abernaudir* (s').

* **Repécu** (By.), adj. q. — Raide. V. F.-Lore, VIII, 86. N. Au moral, sans doute. V. se *Repécrer*, *Pècre*.

* **Repussée** (Bf.), s. f. — Fricot avec sauce trop longue et pas bonne. V. *Racassée*.

* **Requimpette** (Cho.), s. f. — Redingote. Syn. de *Radingote*, *Queue-de-paisse*.

Hist. — Le jour de l'inauguration,
On vit descendre à la station
Un' foul' de gens en *requimpette*...
(*Vend. cath.*, 26 avr. 1908, 2, 1.)

* **Reséner** (By.), v. a. — V. *Resaner.*

Réssiée V. F.-Lore, II.

* **Revestière**, s. f. — Caveau. Mot du XIXe siècle. Désuet. V. citat. à *Cavereau.*

* **Revoler** (Pg.), v. n. — Tourbillonner, en parl. du vent qui rencontre un obstacle. Syn. de *Reveliner*, *Relumer*. De là le fr. Revolin.

* **Révoyer** (Ec.), v. n. — V. à *Boille.*

* **Rheume** (Mj.), s. m. — Rhume. Vieilli. Syn. de *Enrhumure.*

* **Ribaler** (Thc., Ma., Z. 209), v. a. — V. *Rabaler.*

* **Riboui** (Lg.), adj. q. et s. m. — De mine chétive ; rabrougri, gringalet. Syn. de *Ragué-roui*, *Chivrille.*

Rimer, v. n. — Ramer. || Faire effort pour retenir, une charrette. V. *Cul* et *Rimer* [1].

* **Rimôtis** (Ti., Z. 211), s. m. pl. — Fatras, amas confus d'objets disparates. Syn. de *Bâillages*. Cf. En *rémontisse.*

* **Rincé**, part. pas. || Battu, rossé. || Perdu sans espoir, condamné. Syn. de *Cuit*, *Rousti*, *Frit*, *Fichu*, *Foutu*, *Flambé*, *Fumé.*

* **Risée**, s. f. — Souffle de vent assez fort, venant ordinairement d'une ouverture de la colline bordant la rive, d'un vallon. Il fait « rire » la face de l'eau. Dangereux pour les bateaux à voile si l'homme de barre ne veille à l'écoute. V. *Sorcière.*

Rognage (Ag.), s. m. — Action ou art de rogner, les pousses d'un arbre, de la vigne.

Hist. — Ebourgeonnement, pincement, accolage, *rognage*, effeuillement. (Ecole primaire d'horticulture. Programme des cours d'été. *A. de P.*, 26 avr. 1908, 2, 5.)

* **Rogôme** (Bf.), s. m. — Remède. « Avec son *rogôme*, n'empêche qu'il l'a ben guéri. — Du franç. Rogomme.

Rolleau (Lg.), s. m. — Rouleau, cylindre. Cf. *Rollet*, *Rollon.*

Rondon (Lg.), s. m. — En *rondon*, en colère. Ex. : Sa femme s'amène en *rondon* ; il ne frisait pas. Syn. de *Vezon*, *Pêté-mou*, *Foute-foute*, *Foutillon*, *Fenouillon*, *Fontaisie*, *Fusse-guené*, *Fousquenette.*

* **Roquer** (Spl.), v. n. — Grimper. — Il est toujou *roqué* partout. Syn. de *Crucher.*

* **Roquille** (Bf.), s. f. — Déchets, débris. — Ex. : Ça n'était que de la *roquille*, tout ce que illy avait.

* **Rouacault** (en) (Bf.), loc. adv. — En amour. « V'là l' mois d' mars qu'arrive ; nout' chat l' sent ben, car i c'mence à être en *rouacault.* » Cf. *Racaut.*

* **Rouennier** (Dénezé), adj. q. et s. m. — Marchand de rouennerie.

* **Roui** (Tis.), part. pas. et s. m. — Goût de roui, — goût désagréable que prend le vin entonné dans un fût où l'eau de lavage, surtout chaude, a séjourné trop longtemps. (Rappelle l'odeur du chanvre roui?).

* **Rouisseux** (By.), s. m. — Tâcheron qui fait rouir le chanvre moyennant une *dême.* — Inconnu à Mj.

Rousine (Mj., Lrm.).

Hist. — J'avais un biau bonnet rond
De *rousine* empesé.
(Chanson : J'ai ben été aux noces. *A. de P.*, 15 décembre 1907, 1, 2) et F.-Lore, I, XLI.

* **Rousselette** (By.), s. f. — Variété de petites poires. Franç. Rousselet. V. à *Quatre en goule.*

Rudanger, v. a. — Malmener, disputer, rudoyer (moralement). Ex. : Oh ! mais non, je n'aime pas à me laisser *rudanger* comme ça (Po.).

S

Sablaise (Lg.), s. f. — Sardine des Sables-d'Olonne.

N. — Elle ne se distingue que par sa taille lilliputienne ; mais, au Lg., où on ne connaît guère qu'elle, on la croit beaucoup plus délicate que la belle sardine des côtes de Bretagne. Cette erreur vient de ce que des marchands peu scrupuleux ont trop souvent expédié dans le pays, sous le nom de sardine bretonne, du fretin d'alose ou de hareng. Enfin, comme dit notre proverbe : Il faut bien qu'il y ait du monde de tous les goûts : « Sinon de ça gn'arait trop de chouses de pardues. »

Sabot (Lg.), s. m. — Individu très maladroit. || Ironique. *Sabot* d'amour ! — Imbécile, maladroit. Ex. : Ah ! *sabot* d'amour, que tu joues pourtant mal ! || Mj. — Mettre sour ses *sabots*, — mépriser, dédaigner souverainement, un propos malveillant. || By. — *Sabot* d'amour. Calcéolaire. V. à *Oreille de chat.*

Sacre. — (*Noëls Angev.*, Venez à Saint-Maurice.)

Hist. — Par toute l'Europe on prise
Le beau *Sacre* d'Angers.

* **Saffre** (Bf.), ad. q. — Gourmand. Ex. : Ren ne peut contenter ces bêtes-là, all' sont saffres comme tout ! V. *Safre.*

* **Saint-Auban** (Ry.), s. m. — Saint-Aubin. V. *In.*

* **Salpêtre** (By.), s. m. — Fig. Individu turbulent, vif-argent. V. à *Pas.*

* **Sarcelle** (By.), s. f. — V. *Canard.*

* **Sassifiau** (By.), s. m. — V. *Chassifiau.*

* **Saumas** (Lg.), s. m. — Saumure. Syn. de *Saumère.* Cf. le fr. Saumâtre. V. Hatzf.

* **Scéyeux** (By.), s. m. — Scieur. V. *Scieux.*

* **Se** (Lg.), pr. pers. — S'emploie abusivement à la 1re pers. sing. des v. réfléchis, dans les temps composés. Ex. : Je me *s'*étais fait dô mau, — je m'étais fait du mal.

* **Séerie, Seiller, Seillerie** (Cnd.). — Signifient respectivement : La saison de la moisson — Couper le froment. — Action de moissonner. V. *Séier.*

* **Seiner, Sêner** (By), v. a. et n. — Pêcher à la seine. Souvent prononcé Sein-ner. Syn. et d. de *Sîner.*

* **Seineux, Sêneux** (By.), s. m. — Pêcheur à la seine. Souvent prononcé Sein-neux. Syn. et d. de *Sîneux.*

Selle, s. f.

Hist. — Ils réussirent à arrêter B., mais... Ch. entra dans la cour et, se servant d'une *selle* à laver, franchit un mur de 3 m. de hauteur. (*A. de P.*, 26 janv. 1908, 3, 4.)

***Semé** (Segr.), s. m. — Emblavure, terre ensemencée. Syn. de *Ensemencé.* V. à *Raccommoder.*

* **Senretourner** (Ry.), v. fré. — S'en retourner. Syn. et d. de s'*Enretourner.* Mais ici le pron. se est soudé au verbe ; on dit : Je me sé *senretourné.*

* **Sept-en-gueule** (By.), s. m. — Espèce de petite poire. V. *Quatre en goule.*

* **Sept-sept** (Cho.), s. m. — Le sept-sept, — nom usuel du 77e de ligne, qui tient garnison à Cholet. On l'écrit même 7-7.

N. — C'est un exemple, entre mille, de la manie envahissante qui consiste à défigurer, en les abrégeant, tous les vocables un peu longs : rata, auto, vélo, tram, accu. (accu-mulateur d'électricité. Langue des chauffeurs.)

De cette même manie procède la mode actuelle de désigner une institution, une société qcque par les initiales des mots qui en forment le nom. Il n'est aujourd'hui si petit groupement local qui ne veuille posséder son symbole littéral. Nous n'avons plus seulement, comme autrefois, qqs emblèmes abréviatifs, que tout le monde connaissait : P. O. ou P. L. M. Nous avons vu venir les P. T. T., les T. C. F., les A., les C. A. P., et rien qu'en Anjou nous possédons le V. C. A., l'A. V. C. A. Les journaux, petits ou grands, sont encombrés de ces hiéroglyphes, dans lesquels le bon public se perd ; la langue française tourne de plus en plus à l'iroquois monosyllabique et agglutinatif, et notre écriture au système idéographique chinois. (R. O.)

Séquer (Sœ.), v. a. — Sécher.

* **Serdrine** (By.), s. f. — Sardine. V. *Sardrine.* Cf. *Genderme.* V. *Sablaise.*

* **Sergents** (Ag.), s. m. — Pour *Serre-joints.* Cf. *Pied-de-roi, Victor.*

* **Serre** (Vr.), s. f. — Ceinture, — bandage pour hernie. Syn. de *Gêne, Rétreint.*

* **Sételile** (Lg.), s. f. — V. *Soteille.*

* **Sibiter** (By.), v. a. — Enlever, prendre adroitement, subtiliser. V. *Subiter.*

* **Sieuter** (By.), v. a. — V. *Siéter.*

* **Signorerie** (Cho.), s. f. — Surnom, sobriquet. Syn. et d. de *Signorie.* Cf. *Mairerie.*

Hist. — Le nom y en est resté et à son nom de famille on ajoute toujours son nom de *signorerie.* (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 1, 6.)

* **Silicienne** (Cho.). **Silizienne** (Lg.), s. f. — Sorte d'étoffe noire à petits grains. — Silésienne.

Hist. — Rapporter au bureau de police un parapluie en *silicienne.* (*Vend. cath.*, 12 avr. 1908, 2, 3.)

* **Skersonère** (By.), s. m. — Scorsonère. Syn. et d. de *Scressonère, Cressonère.*

* **Sna** (Cnd.), s. m. — Mauvaise couchette.

* **Soif** (Mj.), s. f. — Jusqu'à pus *soif*, — tant et plus. Ex. : Je te l'ai battu jusqu'à pus *soif.*

* **Soifeter, Soif'ter** (By.), v. a. — V. *Saveter.*

* **Souaton** (Bf.), s. m. — Chaud refroidi, gros rhume, fluxion de poitrine. Ex. : L'pauv' mâtin, li qui n'tait déjà pas ben d'affut, i n'en a attrapé d'un *souaton* ; ça n' va pas l' rend' rustique davantage, pour sûr. Dim. de *Suette.* Cf. l'angl. to Sweat = suer, transpirer.

Sourd. Citat. de Rab., *P.*, iv, 64, 469.

Hist. — Aspicz..., scorpions..., *sourds*, sangsues.

* **Sourd-gars** (By.), s. m. — Salamandre. Syn. de *Sourd, Quaterpée.* Cf. *Envrain.*

* **Spadrille** (Mj.), s. f. — Espadrille. Ex. : J'ai ajeté ces *spadrilles-là* à n'ein déballage. — Contrairement au principe exposé à *Sp.*

* **S'tout** (Fu.), adv. — Sitôt. Cf. *Sitoût.*

* **Suivant** (Mj.), prép. — Ordinairement suivi de comme. Ex. : C'est *suivant* comme-t-il me dira. Cf. *Selon.*

Sûr (Mj.), adj. q. — Il est *sûr* pour — on peut compter sur lui pour. Ex. : Il est *sûr pour* virer la manille à tous les coups. || Pour *sûr*, pour le *sûr*, — assurément, certainement.

* **Surtout que** (Mj.), loc. conj. — D'autant plus que, ou : D'autant moins que. Ex. : Il n'arrivera point à se rattraper aux branches surtout qu'il est trop faignant.

T

Taille (Cnd.), s. f. — Expression communément employée pour Corsage.

* **Talite** (By.), s. m. — Talus. V. F.-Lore, viii, 72. Cf. *Talut'.*

* **Tambour** (By.), s. m. — Engin de pêche en fil de fer grillagé. V. *Louve.*

* **Tamponner** (Mj.), v. a. — Gourmer, rosser. Syn. de *Estamper, Rouster, Lâtrer*, etc.

Taure (Ma.). — Rectification. — Revenir de la foire avec une *taure*. — J'ai pensé depuis que, primitivement, le mot *taure* devrait être *étaure*. L'étaure est le vin doux sortant du pressoir. De étaure on est venu à dire tout simplement *taure*, sans plus chercher, d'autant plus qu'il est question de *foire*. Il y aurait donc à rapprocher : Revenir de la *fouère* avec une *taure*, et Avoir la *fouère* avec de *l'étaure*. — V. *Etor*, *Etors*.

Teigne (By.), s. f. — Teigne de boulanger, — ténébrion. V. à *Meunier*.

Hist. — (Cuscute.) Plus leur est contraire et ennemy que n'est la *teigne* et cuscute au lin. (RAB., *P.*, 3, 51, 328.)

* **Teille** (By.), s. f. — Filasse de chanvre telle qu'elle est détachée par le teillage. V. *Poupelier* et *Timé*.

* **Teinturer** (Lrm.), v. a. — Teindre.

Hist. — J'avais un biau fichu
De moûre *teinturé*.
(Chanson : J'ai ben été aux noces. *A. de P.*, 15 décembre 1907, 1, 2) et F.-Lore, I, XL.

* **Tempérance** (Lg., Scp.), s. f. — Soin, peine. Ex. : Prendre la *tempérance* de. Sens exclusif.

Temps, s. m. || Lg. *Temps* rouges, — jours pénibles. Ex. : Sa femme en a vu des *temps* rouges avec lui ! || Eine fois le *temps*, — de temps en temps. A Mj., dans le même sens : du fôrt temps. || Mj. — Sp. Ben passer son *temps*, — se bien conduire. Ex : Si alle avait ben passé son *temps*, a serait pas embarrassée. || Tis. Quô temps? — à quel moment, quel jour? Ex. : Quô *temps* qu'alle est venue? — Quand? — On prononce *tin*.

* **Tenderie** (By.), s. f. — Action ou manière de tendre des engins. Syn. de *Tende*, *Tente*.

Tendre [1] (Csp.), v. a. — Tendre des cordes ou des collets, — attendre la naissance d'un enfant, en parl. d'une sage-femme. Ex. : Mme B... est à *tendre* des cordes chez la mère X... Syn. de *Garder le chat*.

Tendre [2] (By.) adj. q. — Avoir la vue *tendre*, — basse, trouble, être atteint de myopie.

* **Terte** (By.), s. f. — Tourterelle. V. *Teurte*, *Tourte*.

Ti. — A Mj., il n'y a guère que les enfants qui se servent de cette particule. Au Lg., l'usage en est général. Ex. : T'as-*ti* de l'atout? — T'es-*ti* mauvaise ! — es-tu méchante !

Tibole (Cho.), s. f. — V. *Pibole*.

* **Timbereau** (By.), s. m. — V. *Tombereau*, *Cage-basse*.

* **Tiole** (Cnd.), s. f. — Terme de mépris. On dit à un chien : Va donc, sale *tiole* !

* **Tirée** (Smm.), s. f. — Tiraillerie, tiraillement.

Hist. — La mère, se voyant incapable de dégager son abbé et entendant le craquement de son manteau qui cède sous la *tirée* des mains qui le tiennent, se met à crier : à la force ! à l'assassin ! (*Vend. cath.*, 15 mars 1908, 2, 3.)

* **Tire-foire** (Mj., Lg.), s. m. — Infirmier militaire. Syn. de *Pousse-seringue*.

Tire-jus (Cho.),

Hist. — La *Vendée catholique* du 22 mars 1908, 2, 1, publie le programme des fêtes de la *Mi-Carême* à Cholet : « Cortège de la Reine des Tissages... — Les prix seront distribués aussitôt après l'incinération du Père *Tire-jus*. N. Cholet est la ville des mouchoirs.

* **Tissage** (Cho., Lg.), s. m. — Usine où l'on fabrique des tissus et surtout des toiles, des mouchoirs.

* **Toile** (By.), s. f. — *Toile* de filet, — nappe d'un engin de pêche, d'une seine. V. *Senne*.

Torchon (Mj.), s. m. — Se foutre ein coup de torchon, — se gourmer, se rosser. Syn. de s'*Estamper*. Cf. *Tampon*.

* **Tordant** (Partout), adj. verb. — Très drôle. Syn. de *Crevant*.

Hist. — Ah ! ça ! elle est bonne, celle-là, par exemple, ah ! oui, elle est bonne..., ça, c'est *tordant*. (*L'Emancipation de l'Instituteur*, n° 8, mars 1908, 73.)

* **Tord-cul** (à) (Lg.), loc. adv. — Se dit dans : Métiver *à tord-cul*, — moissonner de pied ferme, sans bouger de place, une certaine longueur de sillon, ce qui oblige le corps à se tortillonner sur lui-même. — C'est un mode de travail très usité.

* **Tôré, Tauré** (By.), adj. q. — Tourné, habillé, mis. Ex. : L'as-tu vue, c'te grande bringue? est-elle tout de même mal *tôrée* ! Ren n'y i va !

* **Torper** (Bf.), v. n. — Battre du pied. V. *Terper*.

* **Torte-gueule** (Ag.), s. f. — Femme laide.

* **Toupas** (By.), s. m. — V. *Etoupas*.

Toupet (Mj.), s. m. — Se payer de *toupet*, — faire montre d'aplomb. Ex. : Je me sé payée de *toupet* : je illi ai réclamé ce qu'a me r'devait, à ceté belle madame.

* **Tour-de-cou** (Cho.), s. m. — Sorte de fourrure, boa. Cf. *Mimi*.

Hist. — Réclamer chez Mme R... un *tour-de-cou* en mongolie blanche. (*Vend. cath.*, 3 mai 1908, 2, 4.)

* **Tourgnole** (By.), s. f. — V. *Torgnole*.

Toute-bonne (By), s. f. — Herbe du bon Henri, épinard sauvage (Chenopodium). V. à *Orvane*.

* **Traine** (Lg.), s. f. — Souillon.

* **Traine-misère** (Lg.), s. m. — Miséreux

* **Trainiâ** (Lg.), s. m. — Homme dépourvu de goût et de propreté dans sa mise. C'est le masc. de *Traîne* et le doubl. du montj. *Traîneau*, avec un sens voisin.

* **Trait** (Mj.), s. m. — Faire des *traits* à qqn, — lui faire de grosses sottises ; spécialement faire des accrocs au contrat conjugal.

* **Traiter** (Mj.), v. a. et absolument. — Invectiver, injurier. Ex. : A l'a *traité* depis les pieds jusqu'à la tête.

* **Transissure** (Mj.), s. f. — Transissement, frayeur.

Traveter (Mz.), v. n.— Aller de ci, de là, en cherchant. Ex. : J'aurais ben voulu trouver sa tombe ; après avoir bien *traveté* (trafté, trav'té), j'ai dû y renoncer. — A rapprocher de *Traveûcher* (By.), aller de ci, de là, par les rotes.

* **Treu** (Fu.), s. m. — *Treu* de bettes, — côte de bettes. Syn. de *Coûton*. V. *Trou* et *Fricot*.

* **Treup°** (Ry.), adv. Trop. Cf. *Trop*.

* **Trifouillée** (Lg.), s. f. — Rossée, volée de coups. Syn. de *Brûlée*, *Lâtrée*, *Tournée*, *Distribution*, etc.

Trimard (Partout), s. m. — Vie errante du vagabond, de l'ouvrier en quête de travail. On dit : Partir sur le *trimard*, être sur le *trimard*.

Hist. — Il se mit les chaussures aux pieds, la pelle sur l'épaule, quitta la ferme et partit sur le *trimard*. (*A. de P.*, 23 fév., 1908, 3, 2.) Subst. verb. de *Trimarder*.

* **Trimarder**, v. n. — Vagabonder, battre l'estrade. || Mj. — Travailler dur. Syn. de *Ourser*, *Burriner*, etc. Dér. et syn. de Triner, admis par Hatzf.

* **Trimardeur**, s. m. — Vagabond, batteur d'estrade. Syn. de *Galvaudeux*. Dér. de *Trimarder*.

* **Truchater** (Bf.), v. n. — Eternuer.

* **Turellement** (Cho., etc.), adv. — Naturellement, cela va de soi.

Hist. — Si jamais vous votez pour moi,
Criait Bec-salé, plus d'octroi,
J'supprim' les impôts ordinaires,
Sauf pour les bourgeois, *turell'ment*.
(*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 2, 2.)

* **Turlutaines** (By.), s. f. — Idées en l'air, billevesées, rêveries.

Tute (Cnd.), s. f. — Syn. de *Tiole*.

* **Tuteurage** (Ag.), s. m. — Action ou art de mettre des tuteurs, aux arbres.

Hist. — Arbres d'alignement, plantation, élagage, taille, *tuteurage*... (Ecole primaire d'horticulture. Programme des cours d'été. *A. de P.*, 26 avr. 1908, 2, 5.)

U

* **Usagé** (Mj., etc.), adj. q. — Qui a servi, en parl. d'un objet.

Hist. — Il était vêtu d'un pantalon de velours un peu *usagé*. (*A. de P.*, 5 avr. 1908, 3, 5.)

V

* **Va-de-bon-cœur** (Mj., etc.), loc. affixe. — Se dit dans : Sans-souci *va-de-bon-cœur*. Individu pas *bileux*.

* **Vadrouille** (en) (Ag., etc.), loc. adv. — En noce. Syn. de En *Berlindaine*, etc. V. *Vadrouiller*.

* **Vainquir** (By.), v. a. — Vaincre. Ex. : Quand je marche, je ferais des lieues sans boéere, à moins pourtant qu'i ne faise eine chaleur qui *vainquit* les forces et le courage.

* **Vanquiers, Vantiers**, adv. — Peut-être, probablement. V. *Vantiers*.

N. — Dans le *Dialogue des trois Vignerons du Maine*, Renault dit *velantiers* ; comme la *volonté* est pour lui, ainsi que pour beaucoup de ses contemporains, la *velanté*, doit-on en conclure que notre mot soit la même chose que *volontiers*? Dans quelques localités, on dit *vontiers*, ce qui rendrait cette conclusion encore plus spécieuse, sinon plus juste. On dit souvent aussi : Je *veux vanquiers* bin. « Si monsieur nostre curé vous oyoit ainhui parlez, y ne seret *velentiers* guère content de vous. » (Dialogue cité, p. 184. — De Montesson.)

Vendre d'ein travers (Mj.). V. *Travers*. || *Vendre* chat en poche. V. *Chat*.

Ventre, s. m. — A Mj. les enfants disent souvent : Marci, *ventre !* pour : Merci. || Dans les garnisons, un conscrit du Choletais est généralement appelé : *Ventre* à choux. Cette région cultive beaucoup cette crucifère. || Avoir ein *ventre* de complaisance, — être toujours prêt à avaler de tout.

Verdelé (By.), adj. q. — V. *Grivolé*.

* **Vére** (By.), adv. — Oui. V. à *Loquebanner*.

* **Vergé** (Ag.), adj. q. — Formé de verges, de baguettes. Langue administrative.

Et. — C'est proprement le part. pas. du v. fr. Verger, pris dans un sens local.

Hist. — La pêche... est permise sur les cours d'eau navigables et flottables du département de Maine-et-Loire..., mais à la condition de n'employer que les engins... maillés ou *vergés* à 40 millimètres au moins. (*Pet. Chol.*, 14 mars 1908, 3, 1.)

* **Verminage** (Lg.), s. m. — L'ensemble des petites bêtes malfaisantes : insectes, rongeurs, etc. Syn. de *Varménier*. V. *Verménier*.

* **Vernâche** (Ec.), s. f. — V. *Bernâche*.

* **Vers‸**(Dt.), s. m. — Une personne qu



crache beaucoup dit : J'ai des *vers* qui m' pissant au cœur.

* **Veuzon** (Cnd.), s. m. — Qui n'en finit à rien ; qui s'agite pour ne rien faire.

* **Vèze, Vezoux** (Bf.), s. m., adj. q. — Musique. Musicien rudimentaire.

* **Viatrir** (By.), v. n. — Moisir. V. *Ouérir*.

* **Virecoler** (Bf.), v. a. — Déplacer le col de son habit pour se donner une contenance. Ex. : Qu'as-tu à te *vircoler* comme ça? — V. *Virecoller* au Gl.

Virer, v. a. et n. || Lg., Scp. — Aller *virer* ben loin, — aller loin. Ex. :Avant qu'in cantounier aije vendu pour 25 francs de terre de routes autour d'ine année, ça *va virer* ben loin, — c'est beaucoup.

* **Virevolter** (Bf.), v. n. — Changer de face, tourner autour. Ex. : J'te vois ben *virvolter* ; si tu crois qu' tu vas m'en faire accroire avec tes magnières !

* **V'lu, Velu** (Fu.), part. pas. — Voulu.

* **Voix** (Mj.), s. f.

Dicton. — On dit d'un individu doué d'un organe désagréable : Il a eine belle *voix* pour écrire et eine belle main pour chanter. Ou encore : Il a eine belle *voix* pour crier au feu.

* **Volailler** (Dy.), s. m. — Poulailler. Syn. de *Joucailler*, *Poulaillerie*.

Hist. — Dans la nuit de jeudi à vendredi, des malfaiteurs ont pénétré dans le *volailler* de la ferme... (*A. de P.*, 5 avril 1908, 3, 4.)

* **Volée** (Bf.), s. f. — Correction. Ex. : L' métayer du Carrefour des Potences a joliment foutu eune *volée* au gas Mathurin qui voulait v'nir *couaroder* autour de chez lui à la nuitée. I illi a ben sur ben arrangé ça ; et si l' gas revient autour des *qu'nouilles* de son logis, je veux ben que le diabe m'*empute*.

Voller (By.), s. m. — Vitis foliata, cultivée, non taillée en rameaux, pour tonnelle. — Ne pas confondre avec Vitis fructifera, cultivée, taillée, pour ses fruits. || A Mj., on ne faisait aucune distinction : le *voilier* était la vigne d'espèce qque, conduite en treille ou en *tunnelle*.

* **Volière** (By.), s. f. — V. *Meunier*. Il s'agit des poussières qui s'accumulent dans les volières à l'endroit où les planches entrent dans les rainures. On y trouve les larves du Ténébrion, très longues, dont les rossignols et les fauvettes, les pies (j'ai pu m'en assurer dans la volière de mon vieil ami B.) sont si friands. Cet insecte, la teigne des boulangers, se trouve sous les huches, les pétrins des boulangers.

* **Vontié** (Cho.), adv. — Peut-être. Syn. et d. de *Vantiers*.

Hist. — Peut-être même, *vontié*, qu'on y jouait déjà à la caserne, quand vous étiez soldat. (*Vend. cath.*, 8 mars 1908, 1, 5.)

* **Vouesser** (By.), v. n. — Vesser. Syn. et d. de *Ouesser*, *Vessir* ; syn. de *Vêner*.

* **Voules vous**? (Mj.), v. a. — Pour Voulez-vous? Cf. *Mettes-vous ? A-vous ?* etc.

* **Vousiner** (Spl.), v. n. — Chanter, en faisant vzzz. Les moustiques *vousinent*.

Y

* **Yan** (Ry.), adj. num. — Un. V. *In*. Syn. et d. de *Yin*, *Yun*, *Ien*.

Yavard (Cho.), s. m. — Iris à fleurs jaunes, flambe d'eau. V. *Liavard*.

* **Yéyène** (Lpc.), s. m. — Forme enfantine et caressante du prénom Eugène. Cf. *Gégène*, *Zézène*.

Yot, s. m.

N. — V. à *Galette* l'article de Ménage. D'après cela, *Yot* serait pour *Got* ou *Gau* ; *Ayoter*, ç'aurait été primitivement : faire tenir debout le *Got* ou *Gau* ; et *Déyoter* ou son doublet *Dégoter*, le renverser. Remarquons que *Dégoter* a le double sens de : renverser, supplanter, ou de : avoir belle prestance, belle tournure, comme le *Got* ou *Gau* quand il veut bien se tenir debout. V. le cri des joueurs cité par Ménage : *Dégot* s'en va ! (R. O.)

* **Youca** (Mj.), s. m. — Yucca.

Z

* **Zélé** (Ag., Mj.), adj. q. — Zélé.

* **Zézène** (Mj.), s. m. — V. *Gégène*, *Yéyène*.

* **Zièble** (By.), s. m. — Hièble. Syn. et d. de Eble. Cf. *Ziard*, *Zyeux*.

Zieuter (Bf.), v. n. — Ex. : D'vant-z-ielle, fallait l'voir, i *zyeutait* pourtant comme in marcou en rouacaut ; mais ça n'illi a sarvi à ren. V. *Zyeuter*.

Zig (de) et de **Zag** (Mj.), loc. adv. — En zigzaguant.

Notes tardives

Première série

N. — Je dois en grande partie ces notes à l'obligeance de M. Brichet, qui a bien voulu revoir tout le Glossaire. Très reconnaissant. A. V.

A

* **Amuser** (s') (La, Css.), v. réf. — Sens spécial de Aller au café, boire à l'auberge avec des amis. Ex. : Il *s'amuse* trop, — il se grise souvent. I n' *s'amuse* guère, c'est point dans son goût, — il ne fréquente guère les cafés.

* **Anrière** (Thc., Ma.) V. *Enrière.*

* **Araigne, Aragne, Araignée** s. f. — Grapin à 5 branches, dont une en dessous, pour retirer les seilles tombées dans les puits. V. *Aragne, Iragne.*

* **Archand** (Ag.), s. m. — Marchand. N. Jadis, dans les cris de la rue. V. à *Tannée.* — A Paris, la contract. est plus forte, on dit le chand de vin.

* **Argelette** (Haut Anjou), s. f. — Terre noire, profonde et fertile, provenant de la décomposition des schistes V. *Argelaise.*

* **Ar-saint-Jean** (pont d') (Thc., Ma., Z. 212), s. m. Pour : Pont d'Arcizon.

B

* **Bagnière** (Thc., Ma., Z. 212), s. f. — Bannière.

* **Bagoille** (Lg.), s. f. — Pron. bago-ille. — Espèce de petite fauvette qui fait souvent son nid au bord de la Sèvre. V. *Bagoiller.*

* **Ballant** (Mj.), part. prés. — Flottant, surnageant. V. *Baller.* || Mj., Thc., Ma. Etre en *ballant* de, — hésiter à. Ex. : Il 'tait minme en *ballant* pour acheter ene boutique (Z. 212). Syn. de : Etre en *nême*, en *décis*, en *doute.*

* **Barrage** (Cho.), s. m. — Travée de la place du marché aux bœufs, délimitée par de fortes barres de fer, auxquelles les bêtes sont attachées.

Hist. — Défense est également faite aux *batonniers* de sortir de leurs *barrages* pour aller dans d'autres *barrages* avant l'heure du marché, à moins qu'ils ne justifient de la nécessité d'aller dans ces *barrages* s'ils en ont plusieurs. (Arrêté municipal. — *Le Petit Choletais*, 2 Mai 1908, 2, 2.)

Bêche (Mj., Svs., Pu.), s. f. — Large houe carrée employée autrefois exclusivement pour rayonner les champs. Syn. : Tranche-plate (Scx.). — Bêche (Scx.), pelle droite des jardiniers. Cf. (Pu.) Pelle-bêche.

Belin (Segr.). Bélier ou Bouc. Un vieux *belin.*

Bien (Haut-Anjou), adv. Etre *bien* (partagé). Après une bonne récolte on est *bien.*

Bique (H. Anj.), s. f. — Chèvre, et même Chevreuil ; employé pour : chèvre, dans tous les sens de ce mot.

Bistrouille (Cra.), s. f. — Mélange d'eau-de-vie et de café.

Boitier, Bouëtier (By.), s. m. — Magasin à bois. Syn. de *Serre-bois.*

Borgne (Lg.), adj. q. — Chemin *borgne*, — chemin rural, non entretenu, propriété particulière ou impasse.

Boulitor (Confins de l'Anjou et du Poitou), v. a. Confesser.

Bourrée (Partout), s. f. — Français. — Mais *Bourrée* de bruyères, pour la litière ; terme spécial des pays de forêts (Po., Soudan, La Guerche). — Le fagot de chêne à 2 liens, faisant généralement 5 pieds de haut (comme triques) et 33 pouces de tour.

Bout-à-terre (By.), s. m. — *Billon* ou filin servant à *essaiver* une seine. V. *Senne.*

Bouteillée (Segr.). Sens particulier : Remède pharmaceutique ou vétérinaire (contenu dans une bouteille). || Mj., id.

Brèche (Segr), s. f. — Trou dans une haie. Etouper une *brèche*, la boucher avec des épines ou des branches.

Brèner (Segr.), v. a. — *Breuner*, téter. — Ou Brenner. Le viau *brenne* ben en tout.

* **Breuler** (Segr.), v. a. — Brûler. V. à *Raisée.* Cf. *Breut* = bruit.

* **Brimeux** (Lg.), adj. q. — Qui *brime* les plantes. Se dit du temps.

Brin. M. B. explique ce mot par Brun, prononcé à la mode de By. On dit dans les ateliers : filer du blanc, du brun. Le *brin* était tiré de la baudre ; on disait aussi du *brin* pour la teille et, par suite, pour la filasse provenant du chanvre roui sur le pré.

Brômer (Cho.), v. n. — Bourdonner. V. *Bromer* et citat. à *Barchouse.*

C

* **Carmoignole** (By.), s. f. — V. *Carmognole, Carmagnole* et *Radouber.*

Cas. || Lg. — Ce qu'il est de *cas*, — de quoi il est cas, il s'agit, il retourne.

Causer (Segr.), v. n. — Faire la cour pour le bon motif. Le fils X... *cause* à la fille de Y.

Charabias (Segr., H. Anjou), s. m. — Surnom donné aux scieurs de long.

Chardonnette (H. Anjou, By.). Employée avec avantage pour faire cailler le lait.

Charlit, Châlit (Scx.), s. m. — Cadre muni de sangles et placé dans un lit pour en supporter la garniture.

Chârte (H. Anjou), s. f. — *Chârte* à *Malbrou*, vulgairement *Malbrou.* Charrette intermédiaire entre la maringote (à 1 cheval) et la charrette de roulage (à 4 chevaux). Les char-

rettes se classent principalement suivant la dimension des roues et la largeur des jantes ; le tout proportionné au chargement.

* **Ché** (Sar.), s. m. — Dans la locut. de *Ché*. Une porte se ferme *de ché*, toute seule ; soit de son chef, soit de chûte.

Chelinguer. P.-ê. à rapprocher de l'all. Slinken = puer.

Chiquette (à la) (Csp.), loc. adv. — En ne saisissant qu'à peine. Ex. : Le chien m'a mordu *à la chiquette*. Syn. de : A la *pincette*, à la *ripette*.

* **Chou-rabe** (Mj.), s. m. — V. *Chou-rèbe*.

* **Ch'tiau** (H. Anjou), s. m. — Abréviat. de Château-Gontier — et Chiao.

Choletais. — Prononciation. — Cf. avec le pat. du pays Piot (Pictones ou Pictaves), arrondiss. de Niort et de Melle, et partie de Parthenay. — On dit que les Piots parlent le tch. T. C. H. exprimant, non une aspiration, mais une expiration produite en rapprochant le sommet de la langue du voile du palais. Il ne faut pas oublier qu'une partie de l'arr. de Cholet faisait autrefois partie du diocèse de Luçon, en Poitou.

Cochonnières (H. Anj.), s. f. pl. — Toits à porcs. Syn. de *Soue*.

Coconier (H. Anj.). Il a étendu son commerce. Colporteur parcourant en carriole toujours les mêmes fermes. Il achète les œufs et vend huile, pétrole, épicerie, mercerie, etc.

Conduite (Ag., etc.), s. f. — Les gendarmes font la *conduite*, — ils emmènent des prisonniers ou reconduisent des vagabonds aux limites de leur circonscription.

Contre (Scx.), prép. — Avec, ensemble. — J'ai été *contre* lui au bourg.

Contre-cœur (By.), s. m. — Partie médiane d'une seine .V *Senne*.

Cornard (Cho.), s. m. — Cerf, insecte.

Hist. — On dirait des *cornards*, vous savez ben, mon bon Monsieur, des bêtes noires que les petits gars appellent des cerfs. On leur coupe la tête et on met ça dans sa poche pour que ça vous porte chance. (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 1, 6.)

* **Couane**. C'est le fr. Couenne, prononcé comme Hennir, hanir.

* **Couronne** (Segr.), s. f. — La *couronne* d'un arbre est le point où les maîtresses branches se séparent du tronc : la 1re, la 2e *couronne*. Un arbre couronné n'a plus de tête et son tronc cesse de pousser en hauteur.

Crèche (Segr.), s. f. — Syn. de Mangeoire, plus spécialemeat pour les bêtes à cornes.

* **Crépine** (Ag., etc.), s. f. — *Crépine* de pompe, — lanterne, — extrémité inférieure de l'aspiration.

Crevoter (Lg.), v. n. — Crever, périr. Ex. : Y a d' quoi *crevoter* par quieu chaud. Syn. de *Carpâiller*, qui se dit aussi au Lg.

Cru ² Salamandre. Syn. de *Quaterpée*, *Vérimoire*, *Rimoir*. N. — Il paraît que le *cru* du Lg., qui vit habituellement dans les *abreuvoux*, se trouve aussi occasionnellement dans l'herbe des prés. Evidemment il y a ici qq. confusion avec le *cru* de Pell.

D

Daber (Ag., Chp.), v. a. — Fouler, tasser. Effet produit par une forte averse qui court sur la terre sans la pénétrer et en tasse le dessus. Sens souvent généralisé. Cf. *Sitrer*.

* **Dais** (By.), s. m. — V. *Râtelier*.

* **Débouser** (Thc., Ma., Z. 212), v. a. — Enlever la bouse de, — une aire à battre. Ex. : J' trouve les balais de brande trop durs, ça *débouse les* aires.

* **Derigoler** (H. Anjou), v. a. — Couper la récolte sur le pourtour d'un champ ou d'un pré (le long des fossés), soit pour faire le passage de la machine, soit pour terminer le travail de celle-ci.

Dessaisonner (H.-Anj.), v. n. — Changer de saison. Se dit d'une vache qui, par suite de causes diverses, cesse de mettre bas à sa saison habituelle.

* **Deusse-tois** (Thc., Ma., Z. 212), adj. ind. — Quelques. V. *Dessetrois*.

Dévirer (By.), v. a. — *Dévirer* sa mitaine, — mourir. Cf. *Casser* sa pipe, *Dévirer* ses guêtres.

Dire (Lrm.), v. a. — Disez-nous (z) ou — dites le moi.

* **Dix-heurer** (H. Anj.), v. n. — J'allons *dix-heurer* ; faire la collation que les cultivateurs prennent vers 10 heures du matin à l'époque des foins et des récoltes.

* **Dizaine** (Ag.), s. f. — Petit chapelet ne comprenant qu'une dizaine.

Hist. — Jeudi, après midi, il a été perdu, dans le Mail, une *dizaine* violette, double-chaîne, avec médaille... (*P. Courrier*, 29 mai 1908, 3, 3.)

Double (Mj., By.), s. m. — Epaisseur, repli, d'un linge, d'une étoffe. Ex. : Je illi ai mis ein linge en quatre *doubles* sus sa coupure. V. à *Tapon*.

E

Ecouter (s') (La Breille), v. réf. — Se taire. On dit à qqn pour le faire taire : Veux-tu *t'écouter !*

* **Egasillette** (à l') (By.), loc. adv. — Etre, se mettre à l'*égasillette*, — se mettre à l'aise, en bras de chemise, pour prendre le frais ; être débrâillé. V. *Egalinette*, *Egasille*.

* **Embetter** (Lg.), v. a. — Rabouter en recouvrant en partie. Ainsi lorsqu'une tricoteuse a cassé sa laine, elle ne fait pas de nœud, mais réunit les deux bouts en les engageant partiellement l'un sur l'autre, pour les brocher ensemble. La fileuse fait de même

pour son fil : elle applique les fibres arrachées sur celles qui pendent de son *poupeau* de filasse, elle les *embette* avant de les retordre ensemble. Le fil mal *embetté* ou insuffisamment tordu se *rebouche* entre les *pues* du *roût*, et le toilier reconnaît à cela les fileuses négligentes. — Paraît être le même que *Embattre*.

* **Embrure** (Tlm., Lseg., Lg.), s. f. — Rainure, gorge pratiquée sur certaines pièces du métier de tisserand. Ainsi les trois *taillés* ont des *embrures* creusées sur une des génératrices du cylindre. Dans celle du *taillé de fusée* se loge le *verdillon*, ou *bâton d'argent*. || *Embrures du rout*, — rainures du rôt où s'encastrent les lames.

Et. — Contr. de Embrayure, dér. inus. du v. fr. Embrayer.

Empicoré (Cho.). Ex. : Une fois du conseil c'était un *empicoré* ; fallait en passer par où y voulait (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 2, 1.)

* **Emprunt** (Lg.), s. m. — Trou creusé pour extraire des terres destinées à des remblais.

* **Engerber**, **Engearber** (By.), v. a. — Mettre en gerbes, du blé. Syn. de *Enjaveler*.

* **Engueuler** (Mj.), v. a. — Interpeller, sans idée de grossièreté.

N. — Descendant un jour la Loire en bateau, en face de Mj., deux touristes interpellent poliment une laveuse au sujet du temps chaud. Sa voisine n'ayant pas entendu et demandant des explications, elle lui répondit : Rien, c'sont les bourgeois qui m'ont *engueulée*. (M. Bri.) || N. — Cette acception m'étonne. M. B. doit avoir mal entendu. En ce sens, la laveuse aurait dit : attaquée. Engueulée, ou croyant l'être, elle eût certainement riposté avec la verve qui caractérise ces commères. (R. O.)

* **Enquignonner** (By.), v. a. — Mettre en gros tas, en *quignons*, du chanvre.

* **Enramer** (By.), v. a. — Disposer en *ramier* des branches coupées. V. *Remas*.

Est-ce-pas? (Mj.), loc. adv. — N'est-ce pas? — Pron. Ecepâ.

Etanche (By., Mj.), adj. q. || Faire *étanche*, f. *l'étanche*, — étancher, aveugler une voie d'eau, une *bue*. V. *Sibrer*.

F

Ferlampier, s. m.

Hist. — Aussi, depuis ce temps-là, on se remue quand y s'agit de voter à Chanteloup, crainte d'avoir un *ferlampier* de la sorte. (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 2, 1.)

* **Foullet'** (Thc., Ma.), adj. q. — Follet. Ex. : C'était pu du poil *foullet* qu'il avait su la goule, mé ene vrè barbe de sapeur (Z. 212). Cf. *Fouillet*.

G

* **Gardonneau** (By.), s. m. — Petit gardon. V. à *Rosse* .

* **Gâteux** (Csp.), adj. q. — Enragé, hydrophobe, en parl. d'un chien. Syn. de *Gâté*.

Gripper (se) (By.), v. réf. — Se rapetisser, se ratatiner, en parl. d'une étoffe. V. à *Ragrillonner*.

Guénette (Lg.)), s. f. — Vieille fille. V. *Sainte Guénette*. Cf. *Guenon*, *Guenuche*.

* **Guiou** (Tch., Ma., Z. 212), adv. — Où V. *You*.

* **Guiu** (Ma., Z. 212), part. pas. — V. *Yu*.

L

* **Longe** (By.), s. f. — Corde de 5 à 10 brasses attachée au *poinçon* d'une *senne*.

M

Marron (Lg.), s. m. — Taloche. Syn. de *Hampane*, *Ognon*, *Gnon*, *Mornifle*, *Atout*.

* **Marrouner** (Thc., Ma., Z. 212). V. *Marronner*.

Mélon || Lg. Et aussi : hanneton. Syn. de *Meunier*, *Canneton*.

* **Mounaie** (Lg.), s. f. — Monnaie. Donc : Je m'en vas vider mon porte-*mounaie*.

* **Moussieu** (Thc., Ma., Z. 212), s. m. — Monsieur.

* **Muffe**. V. *Muffle*.

N

Nez (Cho.), s. m.

Hist. — Mon programme ? Vous l'devinez :
Tous les patrons, j'les ai dans l'*nez*
Et j'pass' ma vie à les maudire !
(*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 2, 1.)

Noir. || Denezé. — Colère *noire*, — violente colère. — N. A. Mj., colère bleue, rouge... Des goûts et des couleurs...!!!

Hist. — De là, colère *noire* de Mme M... (*A. de P.*, 17 mai 1908, 4 ,4.)

P

* **Paillounе** (Thc., Ma., Z. 212), s. f. — Grand récipient de paille cousue, où l'on met les grains et *quériances*. Syn. de *Beurgne*, *Burgne*. Doubl. fém. de Paillon, et voisin de sens.

* **Paillounée** (Sp., Thc., Ma., Z. 212), s. f. — V. *Paillonnée*.

* **Pain de ghernouilles** (By.), s. m. — V *Rouches*.

* **Paisse-saulette**, s. f. — V. à *Racasse*, *Paisse des saules*.

* **Parc** (By.), s. m. — Cour d'un têt à porcs. V. *Têt*.

* **Penette** (By.), s. f. — Guenille. Syn. de *Penille*. V. à *Chier*.

* **Péteiller** (Cho.), v. n. — S'étaler, en

touffe, pousser vigoureusement. — Dér. de *Péteille*.

Hist. — Aussi, faut voir comme tout *péteille* dans les champs. La trèfle rouge pousse, le froment va épier d'ici à guère de temps. (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 1, 6.)

Pire (le pus) (Cho.), adj. q.

Hist. — Cinq ou six faillis gars, après s'être entendus entre eux, firent passer le *pus pire* des gas de la commune. (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 1, 6.)

Plançonnière (By.), s. f. — Pépinière provisoire où l'on repique en lignes serrées les plantes qu'on ne peut utiliser ou mettre en place tout de suite. V. *Rayonner*.

* **Portineau** (Ag.), s. m. — Petite porte marinière. V. *Portisseau*.

Hist. — L'ouverture des portes-marinières, pertuis, vannes et *portineaux* sera effectuée par les meuniers des écluses. (Arrêté préfect. — *Petit Cholet.*, 30 mai 1908, 2, 5.)

* **Poumade** (Thc., Ma., Z. 212), s. f.—Pommade.

* **Poupion** (By.), s. m. — Syn. de *Poupeau*. V. à *Torche*.

* **Pourrillons** (Po.), s. m. pl. — Jonquille. Syn. de *Saint-Jacques*. Dimin. de *Pourrée*, poireau, plante de la même famille.

* **Poussâiller** (Lg., Scp.), v. n. — Pousser un peu, en parl. d'une plante. || Mj. — v. a. Pousser un peu, bousculer légèrement.

* **Pousse-rincette**, s. m. — Syn. de *Surrincette*. V. *Rincette*.

Q

Querver (Lg.), v. n. — Se rompre, manquer. — Ex. : Son mariage a *quervé*, est *quervé*.

* **Quiaquiasser** (Mj.), v. n. — Caqueter, glousser. Se dit surtout des poules. Cf. *Quiaquiasse*. Syn. *Quioquer*, *Darasser*, *Dérasser*, *Darainer*.

* **Qui-vitᵒ**? (Mj.), interj. et s. m. — Qui vive?

R

* **Rabiboter** (By.), v. a. — Raccommoder, rafistoler. Syn. de *Rapiboter*, *Rabistoquer*, *Rabistoufier*, *Rabistoquer*, *Rabiscouder*.

* **Rable** (By.), s. m. — V. *Rabe* [1].

* **Râclette** (Mj.), s. f. — Mauvaise prononciation de *Râtelette*.

* **Radote** (By.), s. f. — Personne radoteuse ou bavarde. V. *Radosse*.

* **Ragoustin** (By.), s. m. — Ratatouille, mauvais fricot. Syn. et d. de *Rigoustin*. Dimin. régul. du vx fr. Ragoust = ragoût.

* **Ragripper** (se) (By.), v. réf. — V. se *Regripper*.

* **Ragrippillonner** (By.), v. a. — Recroqueviller, crisper. V. à *Ragrillonner*.

* **Raissée** (Segr.), s. f. — Panerée, le contenu d'une *raisse*. Syn. de *Pénerée*.

Ramasser (Lg.), v. a. — Ne pas *ramasser* mère et monde, — ne pas ramasser grand chose, faire de petits profits. N. — Cette locut. très usitée, est certainement une corrupt. de : Ne pas *ramasser* mer et monts, qui ne se dit plus.

* **Ramière, Rémière** (Lg.), s. f. — Cerise sauvage, guigne.

* **Ramineux** (By.), s. m. — Ramoneur, Syn. de *Ramonias*, *Ramounias*. V. *Raminer*.

* **Recounaître** (Thc., Ma., Z. 212), v. a. — Reconnaître.

* **Recours** (By.), s. m. — V. *Retours*.

* **Reculée, R'culée** (Ag.), s. f. — Quartier très excentrique d'Angers, sur la rive droite de la Maine. N. — On dit : En *Reculée*, comme : En Frémur. || By. — Feu de *reculée* V. *Raviée*.

* **Recuper** (Segr.), v. n. V. *Recoper*.

* **Refeupier** (Segr.), s. m. — Fripier, marchand de guenilles. Syn. de *Refoupier*, *Refripier*, *Guenilloux*, *Guenillonnier*. V. *Refeupé*.

Repichon (Cha.), s. m. — Second tour de vote.

Hist. — C'était pour un *repichon*, comme je disons entre nous pour un second tour de vote. (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 1, 6.)

* **Repoter** (se), s'**Erpoter** (By.), v. réf. — V. se *Repéter*.

* **Repousse** (Sal.), s. f. — V. *Repichon*.

* **Rèse** (Fu.), s. f. — V. *Raise*.

* **Resénâs, R'sénas** (By.), s. m. — Reprise mal faite à un bas. V. *Resaner*.

* **Revigorer** (Sal.), v. a. — Ravigoter. V. *Rabigoter*.

* **Ribale** (Thc., Ma., Z. 212), s. f. — Syn. et d. de *Rabale*.

* **Riboulet** (By.), s. m. — V. *Ribouleau*.

* **Ricane** (By.), s. f. — V. *Ricasse*.

* **Rimais** (Ed.), s. m. — V. *Remas*. Débris de plantes amenés et déposés sur le rivage par une crue. Syn. de *Prâ*.

* **Ringeot** (By.), s. m. — V. *Rangeot*.

Rococo (Cho.), adj. q. — Ridicule, risible.

Hist. — C'est vrai, mon bon Monsieur, que c'est par trop *rococo* que de mettre sa confiance dans des choses de la sorte. (*Vend. cath.*, 24 mai 1908, 1, 6.)

* **Rodiganne** (Ag., By., Po.), s. m. — Odeur de vieille vaisselle fêlée, goût de graillon. Syn. de *Rapécé*.

Rolié (Sal.), adj. q. — Fort, râblé, vigoureux. Syn. de *Amaré*, *Ponnet*, *Ragot*. V. à *Ralotte*.

* **Roquetaillons** (By.), s. m. pl. — V. *Raquetaillons*.

Rougeole, s. f. — Cire colorée. V. *Rouge*.

* **Roussayon** (Lg., Scp.), s. m. — Habitant de Roussay.

* **Rousselure** (Po.), s. f. — V. *Tapinure*. Tache de rousseur, éphélide. Syn. de *Son*.

* **Rubienne, Rubiette**, s. f. — Rouge-gorge (d'après Ménage). V. à *Roupie*. Syn. de *Gadille*, *Gadrille*, *Reusse*, *Russe*, *Vache*.

Tapon (Cnd.), s. m. — Une personne de Candé parlant à une... amie. « Ah ! vous n'êtes, ben sûr, point bête par *tapons*, c'est ben égalisé de partout. — Cela répond à notre : Vous n'êtes pas qu'à moitié bête.

Deuxième série

Prononciation. — A Saint-André-de-la-Marche et dans toute la banlieue de Cholet, le *d* remplacerait le *g* avec expiration douce : *and'hille*, pour : anguille ; *d'hi*, pour : gui.

L'accentuation est beaucoup plus dure (gutturale) dans la région de la Sèvre-Nantaise et les premiers contreforts du Plateau de Gâtine : Le Longeron, Montfaucon, Tiffauges, Les Herbiers, Pouzauges. — La prononciation indiquée au Gloss. se rapporterait exactement à cette région et non à la banlieue de Cholet, pas plus qu'aux Mauges.

Rapprocher la prononciation de la pointe N. O. de la Gâtine de celle de son extrémité S. E., département des Deux-Sèvres (Pays Piot). Le jour de la Pentecôte 1908, à la porte de l'église d'Echiré (Deux-Sèvres), j'ai entendu un homme dire : gh'e gh'suis venu augh'ourdui ; — gh'amais. Gh' = le j français. Cf. le j poitevin (gh') avec le j (rota) espagnol ; ce dernier plus guttural, et avec le ch allemand, encore plus profond. — La prononciation est plus douce à Echiré et Niort que dans l'arrondissement de Melle. (M. Brichet.) — Accueilli, quoique cela nous sorte un peu de l'Anjou.

A

Agrément (Mj.), s. m. pl. — Charmes, appâts. Ex. : A' n'est pas jolie, jolie, mais alle a des beaux *agréments*.

* **Ajamber** (Mj.), v. a. — Enjamber.

B

* **Barricot** (Cho.), s. m. — Petit fût.

Hist. — Quand il envoie ici ou là un petit *barricot* de son vin. (*Vend. cath.*, 7 juin 1908, 2, 1.)

* **Bécheverter**, boéch'varder (By.), v. a. — V. *Bécheverder*. Syn. de *Triboučher*.

* **Bot'** (Mj.), interj. — Syn. de *But'*. ‖ Marque aussi le dépit, l'agacement, l'ennui. Ex. : *Bot'* ! mon sabot' !

C

* **Carriolée** (Mj.), s. f. — Le contenu d'une carriole. Ex. : Ils étaient toute eine *carriolée* de noceux qui ont déviré. Cf. *Voiturée*.

* **Charger** (Lpc.) ,v. a. et n. — Au jeu de boules de fort. C'est faire monter sa boule plus ou moins loin, selon le besoin, sur l'une des deux pentes. Ex. : C'est-i étonnant s'i reste ! *i charge* à ses pieds ! — d'où le s. m. charge.

* **Chêne** (Ag.), s. m. — La chaire à prêcher. Ex. : Quand le curé monte dans son *chêne*, moi, je m'en envas. — La chaire est souvent en bois de chêne. V. *Pigeonnier*.

* **Confirmand** (Lg.), s. m. — Enfant qui se prépare à la confirmation. Lang. ecclésiastique.

N. — Hatzfeld ne donne pas ce mot, forme francisée du lat. Confirmandus, et qui est le pendant de Ordinand, admis par l'Académie.

Hist. — Le qualificatif « orphelin », que M. Terrier ajoute à la mention de son nom sur la liste des *confirmands* de 1864, indique... (*Le Messager des bonnes lectures*, juin 1908, 84. Bulletin paroissial du Longeron.)

Contrecharge (Ag., etc.), s. f. — Charge prise à revers, au jeu de boule de fort, c.-à-d. avec le fort de la boule tourné en dedans du jeu.

N. — Manière de jouer employée souvent pour tirer ; on dit alors : tirer en *fort bas* ; le contraire est *fort haut*.

Hist. — Nous sommes persuadés que toutes ces équipes feront des prodigues de *charge*, de *contre-charge* et de tir en vue d'emporter la Coupe. (*A. de P.*, 7 juin 1908, 1, 4.)

* **Contrefoutre** (se) (Mj. et partout), v. réf. — Se moquer souverainement. Ex. : Je m'en fous, je m'en refous et je m'en *contrefous*. On dit aussi : se contreficher, se contrefiche. V. *Foutre*, *Ficher*, *Fiche*.

* **Cordounier** (Lg.), s. m. — Cordonnier.

Corne (By.)— Fig. Tête. Ex. : Il en a du vice dans la *corne !* V. *Vice*.

E

* **Embavé**, adj. q. — Pris de boisson. V. *Verzelé*.

* **Epluchâilles** (Lg.), s. f. — Epluchures. Ex. : Y en a qui font la soupe avec les *épluchâilles* de pois.

* **Etouffe** (Lg.), s. f. — Etouffoir. Ex. : Au pied des coteaux on est comme dans ine *étouffe*.

G

Galenée (Lg.), s. f. ‖ Par ext. Galetas, petit grenier servant de décharge. Syn. de *Galatas*, *Garatas*.

H

* **Hâli** (By.), s. m. — Hallali : Ex. : Les chasseux sonnent *l'hâli*, ou : chantent la mort. On n'aurait pas dit : sonner la mort, ni chanter l'hâli. (X. de la P.).

J

* **Jardin** (Lg.),s . m. — Dans la loc. Casser son *jardin*, — mourir. Syn. de *Casser* sa

pipe, etc. — Bizarre ! Cependant V. *Casser*. F.-Lore, III.

* **Javeleuse** (Cho., Ry.), s. f. — Machine à moissonner.

Hist. — A vendre, une *javeleuse* de rencontre, à cinq rateaux... (*Vend. cath.*, 7 juin 1908, 4, 6.)

K

Kerver (Ché.), v. n. — Tourner. Ex. : Suivez la rote jusqu'au gros chêne et vous *kerverez* (querverez, queurverez) là, sus main droite. V. plus bas *Querver*, et, plus haut, *Cuerver*.

M

Maine. — Ce mot à dû s'appliquer autrefois à toute la Mayenne. Cf. Montreuil-sur-*Maine* (canton du La.).

Malborou (H. Anj.), s. m. — Grande charrette à 3 ou 4 chevaux, largeur des jantes 0^m11 à 0^m12.

Marchandise (Sablé, Parcé-sur-Sarthe), s. f. — Ce qui se vend par excellence, c.-à-d. les bestiaux. On parle de la *marchandise* comme ailleurs du *bestial*.

* **Mareyeuse** (Ag., By.), s. f. — Petite sardine des Sables-d'Olonne, dite aussi *Sablaise*. V. à *Vive*.

* **Marie-Jeanne** (Lps.), s. f. — Syn. de *Soupine*, *Bijane*, *Toutaie*.

Maringote (H. Anj.), s. f. — Charrette légère à 1 ou 2 chevaux ; largeur des jantes 0^m07 à 0^m08, suivant la force du véhicule. — V. *Chârte*.

* **Mégnon, onne** (Lg.), adj. q. — Mignon, onne.

Mesurée (Segr.), s. f. — Action de partager la récolte des céréales. Faire la *mesurée*.

Métive. — Elle se fait du 24 juin au 12 nov., dans le Haut Anjou. Faire *métive*, — se gager pour cette époque, en totalité ou en partie.

Mettre (se) par accords. Se fiancer et fixer le mariage.

Mots (Haut-Anj.). Avoir des *mots*, — même sens, et : Echanger des injures, des mots désagréables.

* **Mouchette** (Haut-Aujou), s. f. — Anneau à pinces, placé au nez des taureaux et servant à les conduire. Les *mouchettes* sont mobiles.

N

* **Noré** (Mj., Lg.), s. m. — Honoré, prénom. Cf. *Bastien*.

O

* **Ourdrir** (By.), v. n. — Moisir, surtout en parl. du linge. Syn. et d. de *Hourdrir*. Cf. *Oudri*. V. à *Voirir*.

Ours (Bg.). Se dit qqf. pour Sanglier.

P

Paleiller, — eyer (Ag., et N. de l'Anj.), v. a. — Nettoyer, niveler avec une pelle, *pale*.

Panne. — Se pron. pâ-ne dans le H. Anj.

Parmi (Ag.), adv. — Avec, dedans, idée de mélange. — Un angevin, dans un grand cercle, à Paris, affectant de parler patois, commande une salade de bœû, avec des pommes de terre *parmi*. Effarement du maître d'hôtel qui revient, s'excusant et dit : Le chef ignore les pommes de terre *parmi*.

Piéter, Pietter, v. n. — Se sauver à pied. Se dit du gibier (plumes) qui se sauve et ne s'envole pas. Les perdrix *piettent*.

Pieu. Au sens de: lit, je hasarderais l'explication par Pieumard, Plumard, l mouillé.

Pistole, s. f. — Monnaie de compte. Est de 10 francs à Segr., Ag. — de 20 francs dans la Loire-Inférieure.

* **Pocher** (se) (By.), v. réf. — Se prendre comme dans une poche, en parl. d'un poisson *embouillé* dans un *tramail*. V. à *Revoyer*.

* **Pochon** (Ag.), s. m. — Le sac des écoliers.

Poumonique (H.-Anj.), adj. q. — Poussif, tuberculeux (atteint aux poumons). Se dit surtout des animaux.

Pous (H.-Anj.), s. m. pl. — Balayures de grenier à foin.

Pratique (H.-Anj.), s. f. — Pourboire, somme supplémentaire remise par le vendeur et ne comptant jamais dans le prix principal. Les *pratiques*, ou *aiguillettes*, sont généralement pour le domestique qui soignait l'animal vendu.

Psalteur, s. m. Mot vx ang. — Chanteur. V. citat. à *Voyage*. Cf. Psalette.

Q

Querver, queur-ver (Chp.), v. n. — Tourner. Ex. : Filez tout le bout la *charrière* et *queurvez* à dret. V. *Kerver* ci-dessus et *Cuerver*.

R

Rabinée (Lg.), s. f. — Crise d'une douleur aiguë, élancement. Cf. *Riblée*.

* **Ragrouer** (H. Anj.), v. a. — *Ragrouer* les choux ou autres plantes sarclées, — les rechausser d'un coup de charrue ; cette façon produit en même temps un sarclage. Cf. *Raguérouer*. V. *Agrou*, *Agrouer* .

Refendis (Segr.), s. m. — Coup de charrue très superficiel ; se pratique sur une ancienne pâture aussi bien que sur le chaume précédent. — « Après un p'tit *refendis* on embourre ensemble la *graisse* et les semences, et ça pousse tout seul » (Sous prétexte que, pendant 3 ans, la terre s'est reposée.) Le résultat ordinaire de ce défaut de labours préparatoires

est une récolte pitoyable, les mauvaises graines de la pâture poussant en effet toutes seules.

* **Revue** (H.-Anj.), s. f. — Révision périodique des chevaux et voitures par l'autorité militaire.

* **Riboulée** (Ag., etc.), s. f. — Amas, bourrelet. — *Riboulée* de graisse. Cf. *Riboule*, *Ribouleau*, *Ribouler*.

Rismolet (Cht.), s. m. — Portion de chemin où on enfonce toujours, — fondrière (même sans ruisseau).

* **Rosalier-lir.** V. a. — Lu dans des W. C. à la campagne :

« L'amour et la merde sont deux canailles,
« L'un torture le cœur, l'autre *rosalie* les entrailles.
Quel est le sens précis? Rougir?
— Devine si tu peux et sens-le si tu l'oses.

Rote (H.-Anj.), s. f. — Passage fréquenté, et non bouché, au travers d'une haie. Même sens qu'à Mj. — Une brèche fréquentée devient une rote.

S

Saigneur (De), s. m. — Celui qui vient tuer, saigner le porc, — boucher, charcutier.

Scéler, v. a. — Usité couramment dans tout le Haut-Anjou. La faucille tranchante, à sape, a remplacé la faucille à dents de scie il y environ 50 ans. Le terme est resté.

Scélerie (H.-Anj.), s. f. — Moisson. Faire la *scéierie*, même avec une moissonneuse.

* **Schniquer** (Lg.), v. n. — Boire du *schnick*.

Souche (Scx., Chp.), s. f. — Syn. de *Truisse*, *Mousard*, etc.

T

* **Taper** (se) (Ag.), v. réf. — Se cacher. Syn. de se *Burger*, se *Musser*. V. *Tapir*.

Taquet (Ag.), s. m. — Petit morceau de bois isolant les unes des autres les planches provenant d'un arbre débité et leur permettant de sécher. Mettre sur *taquets*. Terme de charpentier.

* **Târir** (se), v. réf. — Sans commentaire.
Deux jeunes époux s'en vont à la campagne le soir de leur mariage. Le lendemain matin la fermière voisine leur fait ses compliments, et, sous forme de conversation, leur dit : Alors, comme ça, vous êtes venus ici pour vous *târir* un peu?

Tombe (N. de la Loire), s. f. — Tas de fumier ou de terreau préparé dans un champ et attendant l'épendage.

Touche (Cho.), s. f. — Se dit dans : Chien de *touche*, — chien servant à toucher les bestiaux.

Hist. — Réclamer chez M. M... un chien de *touche* à grand poil. (*Vend. cath.*, 7 juin 1908, 2, 3.)

* **Touesse**, — **èce** (Mc.), s. f. — V. *Truisse*, *Trouesse*.

Tranche (Scx., Chp.), s. f. — Houe à deux lames étroites ; sert à défoncer. — Tranche plate. Houe à lame demi-large ; sert pour travail superficiel, ex. : dégazonner. Employée par tous les cantonniers. V. *Tranche à plat*.

* **Treulerie** (Br., By.), s. f. — Promenade.

* **Triande** (Ag., By.), s. m. — V. *Triangle*, *Triance*.

* **Trongnon** (By.), s. m. — Souillon. V. à *Trouillon*.

Trouille (Ag.), s. f. — Désordre. || Peur. — Flanquer la *trouille* à qqn.

V

Valoirie. Se dit surtout de l'exploitation dirigée par le propriétaire lui-même. Syn. : Un faire valoir.

Vendition (H. Anj.), s. f. — Vente publique ou liquidation amiable d'une ferme. Faire sa *vendition*.

* **Veneau**, v'neau (By.), s. m. — Vanneau. V. *Venneau*.

* **Vesseux**, — **eux** (By.), adj. Véreux. V. *Véreux*.

* **Voésiner** (By.), v. n. — V. *Vésiner*.

* **Voice** (By.), s. f. — Vesce. Syn. de *Vesceau*, *Vouée*.

* **Vormée**, voermée (By.), s. f. — V. *Vermée*.

* **Vouée** (By.), s. f. — Vesce. Syn. de *Voice*, *Vesceau*.

* **Vouellle** (Tc.), adj. q. fem. — *Vieille*.

Vouge (Segr.). A distinguer du Volant. Le vouge a généralement la forme d'une serpe dont le dos est armé d'une pointe. Il est muni d'un long manche ; sert généralement à couper les épines des haies. Dans cet usage la pointe latérale, parallèle à la lame, fait l'office de fourche pour enlever les épines et les réunir.

* **Vouillette** (Scx.), s. f. — Même sens que *Voyette*. V. *Vouyette*, préférable.

* **Voyant** (By.), s. m. — Prunelle de l'œil. Syn. de *Voyon*.

* **Voyard** (By.), s. m. — V. *Voidard*.

* **Voyer**, vouéier (By.), v. a. — V. *Voider*, *Vouiller*, *Voueyer*.

SUPPLÉMENT AU FOLK-LORE

VIII. *Devinaille*

— Quelle est la rivière sur laquelle se trouvent neuf villes et un bourg? — R. La Mayenne. Elle coule entre les deux localités de Grez et de Neuville (commune de Grez-Neuville).

XIV. *Remèdes populaires*

Dessoûler. — Au Lg., lorsqu'un bonhomme a baisé nombre de litres et que, se trouvant baisé lui-même, il est tout à fait hors de bord, on lui fait prendre quelques gouttes d'arcali (alcali, ammoniaque) ou d'éther dans un verre d'eau sucrée. Ce sont là remèdes connus.

Mais en outre la thérapeutique locale possède, pour les cas désespéres, un remède héroïque. Il consiste à faire prendre à l'individu verzélé une forte tasse de café noir sans sucre, mais copieusement salé et poivré. C'est, on peut le dire, un médicament de cheval et qui ne saurait convenir qu'à un estomac zingué à fond. Le commun des martyrs pourrait même s'imaginer qu'il doit faire rendre tripes et boyaux à un chrétien ordinaire. Or il paraît qu'il n'en est rien et que le patient, après cette ingestion abracadabrante, non seulement recouvre très vite ses sens, mais bien loin de houer, acquiert, au contraire, un appétit formidable et d'inédites facultés absorbantes. Cela est précieux, surtout aux noces, où le cas est fréquent.

XVII. *Proverbes*

Cocou (coucou). — Huit jours en mars, huit jours en avril : s'il n'est pas venu, il est perdu (Lg.).

Foin. — Année de foin, année de ren (Lg.).

Langue. — In coup de langue est pire qu'in coup de lance (Lg.).

Tot (Tout). — T'auras tot,
La cuiller et le pot (Lg.).

XVIII. *Adages et Comparaisons*

Drôle c. ine tête de mort (Lg.). Ironie macabre.

Gras c. eine loire (Mj.).

Maigre c. ein esquelette, — c. ein chat qui va aux lizards (Mj.).

Sec c. in coup de trique (Tf.). — c. le vent de bise. — c. ein échalier -Mj.).

Correspondance

M. Henri Bourgeois, directeur de la *Vendée Historique*, ouvrage souvent cité dans le Glossaire, nous consacre dans sa Revue un article des plus bienveillants. Il nous a, de plus, écrit une lettre bien faite pour nous soutenir dans nos efforts et inspirée du plus pur esprit de confraternité.

Nos lecteurs bénéficieront de quelques Observations qu'il a bien voulu y joindre, comme : « Vieux patoisant du Bocage mortagnais, voisin de celui des Mauges. »

Aguser. — Chez nous, dans le Bocage des bords de la Sèvre, on prononce *adjuser*, et ce verbe est couramment employé dans le sens d'*embrasser, biser*. Aux noces campagnardes, chaque danse se termine par le cri : *Adjusez !* qui est une invite à chaque danseur d'avoir à *biser* sa danseuse. — Il me paraît bien probable que la même expression et le même usage doivent avoir cours de l'autre côté de la Sèvre.

Coucou. — Dans le Bocage vendéen, voisin des Mauges, on dit *Cotchu*.

Crachat ou **Crache** de coucou. En Vendée, on dit : *Merde-de-cotchu*.

Fête. — Dans notre Bocage, *faire sa fête* est une expression couramment employée pour : *faire sa première communion*.

Empuţ ! — En Vendée, le proverbe se formule ordinairement : *Que le diable m'empue !* Et voici l'explication que j'en donne dans mon *Petit Musée traditionniste de la Vendée* (*Vendée historique*, année 1905, p. 428) : « La locution *Que le diable m'empue !* est un ancien juron qui n'a point cessé d'avoir cours dans le Bocage des environs de Mortagne. C'est une variante locale de la locution beaucoup plus connue : *Que le Diable m'emporte !* En bon français ce juron vendéen signifie : *Que le Diable m'enfourche.* Dans notre patois bocaien en effet, on donne le nom de *pue* aux dents des fourches, comme aussi à celles des fourchettes. — Tous nos remerciements à M. H. Bourgeois. A. V. — R. O.

Liste des vocables

Concernant le Folk-Lore disséminés dans le Glossaire

N. — Cette liste a été dressée par ordre de matiéres spéciales pouvant intéresser le lecteur. — *Le signe* || *indique le supplément du Glossaire*, et N. T. les notes tardives.

Anecdotes. — A, préposition, Note. — Abeuloter, Acciper. Bernique. Boune-vierge. Buffer. Féyence. Garance. Gniafe. Goûrner. Goussaut. Groussier. Homicide. Huissier. Je. Jean Dépeigne. Lé. Maître. || Biser. Blanc. Encancher.

Ardoisières. Mines. — Approcheurs (bassicoteurs). Assereaux. Ballon [2]. Chaput. Bassicot, bassicotier. Billot à l'oing. Blanco. Coffine. Conduiseur. Cordes de chat. Cosse. Crapaud. Crou. D'à-haut. Décalabrage, — brer. Découverture. Délits. Detré. Diamant. Doleau. Douget. Erusse, — ssée. Estau, Faces. Feint. Fendi. Feuilletis. Fil de pierre. Fine. Foncée. Foucage. Frappage. Freteau. Galère. Garde-eau. Gouas. Hottée. Hottoir, — oué. Lamproies. Levée. Liché. Longgrain. Loups. Luberder. Mouches. Ouvrier d'à-bas, d'à-haut. Pautier. Perrayage, — ayer, — ayeur, — eyeur. Perrière. Picot. Piécin. Pigroliers. Poil-taché. Pointe. Portal. Potier. Prime d'anglaise. Querner. Répartenage. Repartons. || Angolis. Ardoiserie. Encancher.

Batellerie — Abut. Accoure. Adieu-va. Affitre. Anille. Appouet. Appoyettes. Archelée. Arrache-camp. Avalage. Balancer. Balise. Barque. Bâton. Battereau. Bottereau. Biez. Billard. Boire [2]. Boitas. Bon. Botte, Bouge. Bourde. Bourne [2]. Bournéiage, — néier. Bousquée. Boutée. Bouter. Boutouère. Brai. Bride-cul. Bue [2]. Cabane. Canche. Cantière. Capelage. Capeler. Capote. Carlingots, carlingue. Carrée. Cartelle. Castreau. Centine. Cesse. Chaland. Chalandoux. Champ. Chapoteau. Charoyère. Charre, charrière, charroyère. Chaufumiers. Chaumas. Colée. Collée. Comble. Commande. Conasses. Conduite. Cordelle. Corde à quoue. Cornard. Cornuelle. Cosse. Coublage. Coue. Couette. Courbe, courbes, courbeton. Coûtières. Cul, Cul de porc. Dague. Décapeler. Défondrer. Dégabarer. Déglatir. Dégrever. Délossé. Démâconner. Démarrer. Demi-clé. Déponter. Déramer. Dessour. Double. Douce. Douceur. Dret. Drome. Ebrive. Echaduau. Ecoursoire. Empannure. Empenons. Enchemme. Encoure. encourer. Endrémer. Englatir. Entournure. Erielle. Essarver. Estrope. Etague. Etai. Etaler. Etarquer. Etrou. Ferdéler. Ferrer. Ferris. Fertis. Ficter. Fil-ferré. Filoir. Fiqueter. Fortage. Fouineau. Frapper. Freyer. Fronteau. Fûtreau. Gabârage, — reau, — rer, — rier. Gabotage, — ter. Gâche, — cher. Gadouiller. Galerne. Galiote. Garde, — der. Gavé. Gavouillon. Glane. Gobeux. Goûrnaison. Gournâs. Gourner. Guenille. Guindas, — eau. Guinegau. Guipon. Guiroué. Halée. Hauban, — de, — der. Hiloire. Hors. Jambe. Job (Jau). Jopette. Kailler. Lace. Lacs. Levée Liage. Lican. Lonvoyer. Mainier. Mar. Marine. Marmouset. Marne. Mèche. Moinier. Mollir. Neyette. Niole. Pantin. Parcher [1]. Passe-avant. Patouillard. Patrouille. Paumoyer. Pautre. Peautre. Pentoire. Périssoire. Perrié. Piautre. Pied de liège. Pirriers. Plein. Poêlier. Point. Pontage. Ponton. Porte. Potenne. Pôtre. Poulieau. Pousser. Queiller. Quemande. Raban. Rabe. Râcle. Ramouillaud. Rançoires. Ranger. Recoussoires. Revélin. Rielle, — on. Saisse. Sangleau. Sapine. Sembleau. Sentineau. Serre-té. Soube. Souquer. Sourdouce. Sournapper. Sourpente. Sourtirot. Sous-rabe, Suceuse. Tape-cul. Tape-nez. Tapeuse. Taquet. Taugour. Teillas. Tenue. Terre. Tire. Tirot. Toue. Touil. Toûtier. Trémontage. Tuffoyes. Varge. Varneau. Varveau. Ventière. Ventraise. Verdon. Virure. Yorde. Zague. || Balue. Pointe. Risée. || N. T. Portineau.

Chansons. — Aller. Amener. Bauler. Ber. Biger. Bigote. Bœuf. Boitas. Bouc. Boudard. Bouette. Chaillou. Coumère. Coûte. Dalle. Débrandeller. Dévers. Drapeau. Drôlette. Enaller. Grigocher. Guernier. Héritège. Hisser. Houper. Hucher. Hustaud, Jiquet. Joguer. Languette. Luma. Lune. Marionette. Noter. Par-dessour. Poté [1] Potte. Rauder. Turlututu. || Nigousse. Pipi. Rantanplan.

Chasse. — Accourpie. Accropie. Appeleurs. Appoyettes. Arigné. Arpuce. Bécher. Berlutier. Boisseau. Braie [1]. Braille. Braitle. Brester. Brête. Brêteler. Brêtle. Buvette. Cage-basse. Canche. Chasseriau. Chatonner. Colletée. Colletière. Courcaillette. Desbouler. Eclatoire. Eclottoir. Estraquer. Ferte. Frappette. Génetière. Gêtée. Harpusse. Huchet. Hutte. Huttier. Maillerie. Mâlier. Mâlons. Mânier. Marchette. Oiseau. Perrée. Pied. Pliette. Pocheton [1]. Tapette. Tirasse. Tombereau. || Bâtonnier. Débourrer. Guérite, — ter. Mâre.

Comparaisons. — Arbalète. Bigote. Bique

Comme. Commer. Comparaisons. Cric. Défonceux. Doux. Lâche. Lent. Loche. Long. Lumac. Mathieu-salé. Net [1]. Nette c. torchette. Nez. Nigousse. Ours. Picre. Puce. Sâssier. || Voir aux notes tardives.

Costume (Lingerie, Mobilier, etc., etc.). — Bagué. Bâte, — tes. Bâtine. Baverette. Balverette. Bavoire, Bavourette. Bergot. Bibi. Bielle. Bigoté Blousette. Blouson. Boilinge. Bonnéron. Bonnet. Bonnet-piqué. Bordil. Boston. Bottereau [2]. Botton. Bounet. Bourrassier. Bourrelet. Bragards. Brague. Bravette. Bravotte. Brèche. Brele. Bride. Bride-goule. Broquin. Burgots. Cahuet. Caillon. Câline. Caluré. Camisole. Capot. Capsule. Carmagnole. Carmognole. Casavet. Castrole. Catacois. Chabiron. Chaperonneuse. Charlotte. Châtière. Clopette. Coblances. Coiffage. Coiffé. Coiffenoire. Compère. Contre-peste. Corps. Corselette. Cosaquin. Cotion. Counaille. Couraie. Crê. Crémeau. Crocheton. Cuirages. Cuirlaine. Cuissière. Dabon. dabonner. Dalet. Dareau. Davantiau. Débragué. Débréler. Défrure. Denuit. Devanteau, — tiau, — tière-Dimanche. Dormeuse. Dorne. Dorures. Douillet. Drapeau. Drègues. Dresser. D'sour. Encabaner. Engrêlure. Enjaqueter. Ensouillure. Environnoir. Esclos. Esclops, esclots. Essuette. Essuyon. Estame. Fait-faire. Faitissier. Fauxcordon. Faux-cul. Fergâillère. Fernâillère. Ferquiau. Feurquiau. Finette. Flôpe. Foi. Fort-endiable. Fouillouse. Frénelle. Frisure. Frusques Galière. Galurin. Gamache. Ganache. Ganicelles. Garniture. Gaufrier. Gazenne, — nné, — nner. Gilet. Godi. Gonelle. Gorinier. Gougette. Goulinette. Gousson. Grand-levant. Grisette. Gueille. Guinche, — choire, — chonné. Hanne. Heuse. Houseau. Jabotière. Jarretier. Jour. Justin. Langeou, — jou. Lapin. Lit à l'ange, — à bateau. Lodier, loguier. Mante. Manqué. Mélisse. Ménage. Meunière. Migâillère. Mirza. Montauban. Morue. Morvoie. Mouché. Mouche-nez. Mouchoir. Nampilles. Nappe. Nippereau. Nocial. Orléanse. Pages. Pagode. Pâiller. Parnampilles. Passe. Passe-bonnet-rond. Pavanes. Pécot. Pelure. Pennances. Pépin. Pernampilles. Pétâs. Petit-gilet. Pochette. Potence. Profonde. Queue-de-paisse, sqq. Quinepeut. Rabalets. Rang. Ras-rouge. Rattes-penades. Réseau. Roquelaure. Sabaron. Sabot. Saccot. Salopette. Souille. Taf. Tapet. Tapon. Tartanelle. Taupé. Tavoyolle. Testron. Tête. Trippe. Trois-marches. Tromblon. Tuyau. Vernasse. Vestis. Volant. || N. T. — Anguille. Blousard. Boisselée. Boîte-à-laver. Bridegoule. Croisé. Gilet. Girette. Gueuse. Guimper. Hadjane. Hane. Housiaux. Jarretelière. Mimi. Mongolie. Papillon. Petit-troisième. Plaid. Taille. Cour de cou. — Carmoignole.

Coutumes. — Acens. Affiquet. Barrer. Bion. Bordage. Bourdée. Bourder. Chalibaude. Chantenau. Chapelle [2]. Cramâillère. Cuilleri. Donnée. Dramée. Elancé. Enoulée. En raie, en ré, en rez. Epave (note). Epingles. Fête-Dieu. Forbir. Fourniment . Frairies. Fribolère. Gagerie. Galants. Glène. Godard. Grattaille. Grêloux. Grigne. Grippe. Guérouée. Guétrage. Guilanleu, etc. Hait. Haquilanneuf. Huasse (N. canards). Ivrê. Jau. Jeannot. Jopettes. Languéyer. Maillotins. Manger. Mardi-gras. Marienne, — ennée. Merienne, — ennée, — inée. Moumon. Paradis. Planche. Pot (aux morts). Pousée. Premier de l'an. Ramandon. Rouleau des morts. Saint-Jean. Sème. Serpage. Sesme. Terfau. Toile. Tombe. Vestillon. || Baguer. Corps. Echilettes. Marquage.

Croyances. Préjugés. Sorciers. — Ancelée. Berteaux. Beste-maline. Bête faramine. Biger. Bissêtre. Bonhomme. Chapelet. Cocou. Cordé. Coudrier. Eguerre. Eguillette. Embotter. Enfantin. Engoutté. Ensourdiganer. Envrain. Epine (note). Erré. Estomac. Ferzâ. Fièvre. Filandaines. Foie. Garou. Grandir. Groseilles. Grous. Guénette (sainte). Guernâselle. Hadir. Haire. Herbe (toute la série). Himour. Jau. Lissée. Loche. Louer. Louette [1]. Magie. Mareau. Meneux de loups. Mouche. Mûre. Neyer. Nippe. Oudain. Pampille. Rabertaud. Râche. || Sainte Guénette. || N. T. Quénette.

Culture (Moisson, Vendange. Chanvre, etc.) — Aigrasseau. Aireau. Areau. Asseillonner. Barge. Bâti. Bêchage. Bêche. Besi. Besillier. Bésiquier. Bicorne. Blé. Braché. Braie [2]. Braierie. Braye. Brayer [1]. Brayeux. Brayon. Brin. Chambe. Chambre. Chaussumer. Cocambine. Couet. Dême. Effumeler. Egreter. Encrêter. Enquintcher. Enrayer. Ensemencé. Entêtas. Entrure. Entures. Enveillocher. Erfourcher. Erusser, — ée, — oire. Essaife. Essef. Essève. Essevoir. Essigoire. Eteint. Ferrets. Ferter. Fleau. Forge. Froment. Fumelle. Gast. Gaule. Gearne. Gerbier. Gerle, — ler. Gessonner. Glouer. Goise. Gorde. Gorge. Gouêche. Goule. Grain. Guerle, — leau. Guerte. Guéruette. Guiret. Hacheuse. Hardier. Harnais. Harse. Harisson. Héro. Herruer. Hottage. Hotter. Huau. Jauge, — er. Journalière. Journeau. Juif. Labouraison, — reux, — roux. Lambardine. Légumier. Levailles. Lever. Levis. Licher. Liéne, — éner, — éneux. Lièvre. Londain. Louâbre, — brer, — broux, — bru. Louette [2]. Lutois. Macque. Maillé. Maillochoir. Masureau. Méléard. Menu. Menuages. Meule. Mignonnet. Minet. Minôt. Motives, sqq. Motterie. Mouêche. Moulle. Naviâ, — viaux, — vine, — visseau. Nentilles. Oreille. Parche [1]. Parée. Parsonnier. Pas de bœuf. Péceler. Peleux. Pelventière. Peneiller. Pénille. Pension. Pente. Personnerie, — nnier. Peurrier. Pi [2]. Piard. Pic. Picoter. Pimont. Piochonner. Planchéier, — cher. Planchette. Plançonnière. Poignetter. Porte à col. Pougnetter. Poupelier. Proil. Proueil. Prouillère. Quarantaine. Quériances. Quêteau. Queue. Quielle. Quinteau. Quouère. Rabale. Rabane. Rabourer. Râcher. Rade, — der. Râger. Raise, — ser. Râteleuse. Rauder. Rayon, — onner. Rebélut. Rebiner. Rechau-

mage. Redoublis. Refendis. Reffourcher. Refrêcher. Regâiller. Reguêmail, sqq. Reille. Renaud. Renchausser. Reparon. Rétablir. Rétoubler, — blis. Retours. Rèze. Riage. Ribler. Riflard. Ringailler. Roder. Ronde. Rottière. Rottoir. Rouère. Rouisserie, — ssier. Routoie. Sâ. Sauvageau. Scier. Ségoire. Selle. Seltée. Sèmerie, sqq. Seran, — cer. Serron. Tardivâilles. Teiller. Tendille. Tombe. Torche, — er. Tourette. Tournâilles. Tourtelle. Tout-ensemble. Tranche, sqq. Tranfle. Tratoire. Traversâille. Trébécher, — chet. Trenche. Treulle. Tribert. Valoirie. Vaste. Veau. Veille, — lloche. Venter. Verge. Vergée. Versaine. Vesceau. Viremotter. Virer. Virolet. Volant. Vouge. Youer. || A-front. Agrou-er. Aire (en). Béquote. Béron. Bessial. Boriure. Bricoli. Broche. Enjaveler. Enronner (s'). Etendre. Fertis. Garège. Gaveau. Gorjure. Grain. Graisse. Graissin. Grand pas. Javeler. Jouannette. Navette. Pallier. Petit-pas. Ragrouer. Semé. Teille. — (Notes tardives). Bêche. Brin. Chârte. Chou-rabe. Dérigoler. Paillonne. Plançonnière.

Danses. — Courante. Danse. Gigouillette. Guerdon. Pilée.

Dictons. — Agnelins. Airette. Amageries. Amonition. Argent. Bâtir. Beausse. Bénit. Biger. Blatée. Boulanger. Boulie. Boun. Bourrique. Bourroche. Bourse à Judas. Bousine. Bragard. Branler. Buffer. Câille [1]. Câlais. Cerises. Chandelle. Chanter. Chanvrais. Chapelettier. Charcois. Charmante. Chârte. Chat [1] Coco. Cocou. Cœur. Coiffage. Coipir. Colas. Colin-Tampon. Collation. Collerette. Conte. Côte. Coulant. Coup. Coureux. Courir. Courpière. Cramâillère. Crâne. Cric. Crotter. Cuillé. Cul. Découvrir. Démarrer. Doreau. Douelle. Douji. Draps. Droit. Drôlerie. Duretal. Echilettes. Eglise. Embromé. Empoigne. Emporter. Enlitrer. Entendre. Entors. Epinoches (Note, fin). Epluche. Epluchures. Eralette. Erne. Esprit. Etêter. Fagots. Fénéraille. Ferdir. Filasse. Fin. Foin. Foire. Fois. Fondement. Forbissure. Fort. Fouacières. Franc. Gâche [1]. Gagner (son avoine). Galants. Galarne. Gale. Galinette. Galipettes. Galop. Gapiers. Garder. Gare. Gelinier. Gellerat. Godard. Godine. Goudrille. Gouis. Goulée. Gras. Guérouébouilli. Guerrouer. Guinguin. Harquélier. Haussière. Hébétant (Saint). Herbault. Holopherne. Hotte. Huche. Jacquedale, — dar. Jacques. Jaffier. Jallai. Jaquedale. Jau. Javelle. Jean des Loges. Job [1] et [2]. Jouc. J' veux. Lard. Lettre. Liard. Lignou, Lizard. Loin. Louche. Loup. Lurelure. Lurette. Mâcre. Manche. Manger. Marchaire. Marchand. Marde. Mardi. Marmite. Marne. Mazagran. Mêle. Merde. Messe. Midi. Mistenflute. Moche. Monde. Mort. Mouche. Moucher. Mouillé. Moulin. Musse- er. Naveau. Noce. Nœud. Œil. Œuf. Oiseau. Oreille. Oseille. Pâille. Pain, sqq. Palette. Pareil. Parlant. Paroisse. Pas. Pechas. Père. Pertoire. Pertus. Péter. Petit-houpet. Pie. Pièce. Pied. Pignocher. Piler. Pipet. Piquet. Pire. Pirre. Pissenlit. Pisser. Planche. Plein. Poil. Poisser. Pommeuse. Pont. Potage. Potée. Pouce. Prêcher. Première. Promettre. Quatre. Rôrte. Rosier. Rotée. R'pue. Sabot. Saint-Esprit. Sang. Sardine. Sonneux. Temps Tirer. Torchon. Tors. Tortre. || Clef. Dent. Jambe. Jement. Michel. Voix. — N. T. Ramasser.

Fruits. — Amar. Amas-noir Amont-noir. Blar. Blote. Blourde. Boisie. Bon-chrétien. Bondroille. Bonne-Louise. Bzi. Caduile. Canada. Castille. Codone. Cœur-de-pigeon. Compôse. Coudaigre. Coudoune. Coudounier. Coup-d'œil. Cul de mulet. Damas. Demi-sargent. Doux d'argent.. Egrasseau. Fenouillet. Férier. Fermi. Feurrier. Frisquelande. Garette. Gaubretière. Glaude. Goret. Gras. Grioche. Groiselle. Gronche. Gruselle. Guermoinselle. —. moiselle. Guéroiselle. Guerzille. Guindole. Ichelette. Liaprè. Mâcre. Madeleine. Marsviolette. Melage. Merjot. Merjou. Mirette. Moquoiseau. Mûre. Ognon. Petit-pineau. Peurne, — nier. Poirasse. Poire, sqq. Poiruche. Poite de loup. Poume d'agacia. Poume de chêne. Poumier d'amour. Preune, — nier. Prune d'amas, sqq. Quatre en goule. Saint-Quentin. Sucrine. Troche. Vert. || — Maillasse. Rousselette. Sept en gueule.

Histoire. — Angevine. Blancs. Bleus. Dessident. Diâblerie. Empocheux. Jureur. Légumier. Maillotins. Maître-Ecole. Marie-Cônière. Marpalve. Marpeau. Martin. Petite-Rate. Petits-Elus. Portugais.

Jeux (et expressions qui s'y rapportent). — Accourpie. Accut. Achelette. A cou. Agate. Alouette bandée. Aluettes. Anguille. Avantdergne. Babu. Bague-bergère. Bataille. Béchevet. Bède. Béder. Bedouille. Belle. Berlan. Berlin-peste. Bêter. Bic-à-bic. Bidébois. Bider. Bidrouille. Bigâille. Bigane. Bigote. Bique. Biquette. Bodèle. Bois. Boise. Boisse. Bonde. Borgne. Bouler. Boulet. Boulot. Bourgeois. Bourrer. Bourrique. Boutée. Brandeau. Brandeselle. Bricole. Brider. Brimbaloire. Bûche. But. Buter. Cache-cache. Cadavant. Calot [2]. Campé. Cane. Canette. Canne-jiloire, — pétoire. Cârotte. Carpéiole. Carrage. Carrer (se). Casse-cou-croûte. Cateprome. Catesègue. Chabot. Chaise. Chambre. Chapifou. Charge. Charger. Châtelet. Chatte-gratte. Chaudron. Chiquoire. Clifoire. Clisoire. Codergne. Cœur. Commis-voyageur. Comptée. Coquoire. Cornuchet. Cou[2]. Couble. Couche. Coucou. Coupe[2]. Coup d'échappe. Coupe-jeu. Court-bâton. Cousinmaillard. Cue. Côte. Cute-cache. Débrandelle. Début. Débuter. Découliner. Défaire. Det. Dergne. Dérire. Dormir. Echabot. Echappe. Echelette [2]. Ecu. Egaloche. Empocher. En. Entabler. Enturlute. Equiller. Equipier. Escart. Esquipot. Etiller. Faire. Faite. Faquoir. — re. Fête. Fion. Flaquoire. Fleurir. Flûte. Flux. Fou. Fouquet. Fourchette. Foutreau. Furet. Gade. Galette (Gal.) Galoche. Garder. Gaulette. Gavoche. Gazouille. Gille. Giloire. Glissoire. Gô. Godard. Gomme-

pétoire. Goret, — ette. Got. Goter. Gouis. Grand'mère un pain. Grolle. Gruesche. Guerzillon. Hôrs. Jean. Jeu. Jonchets. Jouaillon. Jouasse, — er, — erie. Jouerie. Jouettes. Jupitrer. Keute. Kute. Kue. Kuter. Langnoux. Levé. Lever. Ligne. Limer. Loup-cache. Luc. Maillochon. Main. Maître. Manche. Manilleur. Mapou. Marbre. Marion. Marjaud. Mârotter. Marque. Matador. Mèche. Mère. Mété. Migole. Migouri. Minche. Misti. Mite. Moigner. Moine. Mort. Mouche, — er. Mourre. Neuf. Niveler. Oculi. Oueille-bandée. Paille. Pair ou non. Panne. Pategaud. Patin, — iner. Payasse. Petit-Jean. Pétoire. Pibole. Pied-pourri. Pierrette. Pingres. Pique à Rome. Pirli. Pissegogue. Pli. Plomber. — Poquer. Pôquerer. Poqueter. Poquette. Portée. Porte-jeu. Poule. Pourri-ir. Poussoir. Prême. Preune. Quadrette. Quet. Qui. Rabuter. Récart. Rempipocher. Renard. Rentrer. Resti. Rigouiller. Rond. Rondéier. Ronder. Rosalie. Rouable, — bler. Roule. Rouliner. Saute-l'âne, s. q. q. Sauve. Schnorum. Seg. Serrer. Sizerette. Stipot. Tac. Tapon. Tiffoire. Tonton. Toucher. Tourne. Traquet. Trente et un. Tribonot. Trient. Trut. Trute. Vâ. Véri. Vinaigre. Vire. Volte. Zogner. || — Anglaise. Apaletter. Baugeur. Bouleux. Bouquet de garde. Catout. Couvreur. Découlinée. Déjouer. Echappe. Fuguet. Lapou. Maison. Maître. Pionner. Ratatout. Ratout. Yot.

Légendes. — Chasse-Gallery. Chasse-Hannequin. Daru. Darue. Dérue. Hannequin. Hellequin. Lantarnier. Leutin. || — Daru. Feu-béluaire. Rattaud.

Mesures (Poids, etc.). — Amendillon. Ajet. Boisseau. Boisselée. Bordelaise. Boussetaud. Brassée. Brasséiée. Buard. Buffart. Bussart. Busse. Céverée. Chaînée. Chalonnée. Charge. Charrie. Comble. Compte. Corde, — deler, — deleur. Cotret. Courgée. Crêssion. Cuard. Culasse. Demeau. Demi-double. Denrée. Dornée. Double. Essief. Fauchée. Fillette. Fourchée. Fourniture. Fribolée. Fûtrolée. Galée. Garniture. Gaule. Gironnée. Girounée. Guibour. Hestolitre. Hommée. Hottée. Huitième. Jalai. Jalayée. Jallai. Jauge. Journal. Journeau. Journée. Kilo. Levée. Lieue. Litran. Manne. Mésure, — urée. Mètre. Molle. Moque. Omêchée. Oumée. Pesée. Pipe. Planche. Poids et mesures. Poignée. Poinçon. Rais. Rez. Sabotée. Seize. Septerée. Septier. Setier. Six-vingts. Soixante. Somme. Sourceneau. Tierçon. Tirée. Treizaine. Trente. Tret. || — Charruée. Cintième. Feuillée.

Mystifications (Enigmes. Devinailles). — Bascule. Blanc. Cep. Compère. Corde. Couard. Déde. Devinâille. Eje. Emplâtre. Lie de blé. Lunereau. Marie-les. Neuf. || — Dix-neuf. Pied-Boulet.

Noms (a) **de lieux.** — Abbonie. Aie. Aireau. Ayraults. Batâillon. Bâmette. Baumette. Bembouère. Bérouée. Berrouée. Bé d'Udon. Bé du Loir. Beusse. Beussier. Bignon. Blureau Boire [1]. Bordage. Bordure. Bornille. Bosse. Boucage. Braîteaux. Brissac (à Brécher). Breuil. Brosse. Buhard. Cabourne. Carroi. Carroil. Chalouère (à Chaillou). Champtoceaux. Chantelouquais. Chaumier. Chaux-de-Fonds. Conroye. Cossé. Couture. Crilloire. Crouast. Crozille. Défrou. Désart. Doré. Ecarts. Eclateries. Ecouflant. Endret. Essart. Fouacières. Fouilloux. Freinnâs. Fricasse-à-fré. Frote-pénil. Gangnerie. Garenne. Gât. Grez-Neville. Grohan. Groussinière. Guernouillère. Guesse. Igné (terminaison). Jâille (note). Lice. Liénard. Ligny. Logis. Loricard. Loroux. Luisette. Malvau. Mar-Palus. Maulimart. Mesnil. Meurs. Moine. Montflette. Montrevault. Morevault. Moru. Morvault. Musse. Nevy. Nom. Onqufle. Orchères. Panne. Patis. Paydretz. Pé. Piédeau. Pié-Saint-Bonnet. Pilori. Pince-cul. Placit. Planche. Plessis. Pongeons. Ponts-de-Cée. Ponts-libres. Port-Girault. Pommeraye. Prée. Prêtier. Priolé. Puissant-Bonnet. Putille. Puy-d'Esvière. Quoue. Rate. Rè. Varanne. || Bellopratain. Brisepotière. Cantine. Castrogontérien. Censif. Guif. Moène. Ar-Saint-Jean. Ch'tiau. || N. T. Reculée.

Noms (b) de famille. — Béclard. Bezie. Boisson. Posse. Bouhier. Bouteiller. Chaillou. Essart. — Etoiles (noms d') — Gerbier. Gorichon. Gourichon. Jâille (note). Jaupitrer. Jeanjean. La. Michaud. Michon. N'a que faire. Piron. Piton. Plumejeau. Poiron.

Noms (c). Prénoms. — Aliette. Andrien. Astasie. Babet. Baptisse. Bastien. Batiot. Batiou. Boéruau. Connom. Dédé. Delaïde. Dérien. Fanchette. Fanchon. Fancine. Fanfois. Fanie. Fifine. Gabri. Gégêne. Génie. Gothille. Goton. Guétin. Gugusse. Guiaume. Guste. Gustin, — ine. Jacquine. Jeandet. Jeondet. Jeanneton. José. Joson. Julot. Lalie. Lexandre, — drine. Lexis. Loïse. Louiset, — ette, — on, — ot. Madelon. Malthide. Manette. Manie. Manon. Margot, — goton. Mariette. Mataud. Mathelin. Mélagnie. Mélie. Mémé. Ménie, Ménite. Nannette. Nannon. Ninie. Noton. Perrine. Phine. Phorien. Piarre. Pierret. Pierrot. Poulain. Renau. Renote Riette. Risti. Riton. Sandret. Sandrine. Sillette. Stasie. Suzon. Syphorien. Tanis. Tanislas. Thureau. Tienne. Tiennot. Titine. Toinette. Ugène, — nie. Zabelle, — beth. Zidore. || — Cicot. Jôseuph. Josaph. Modesse. Yéyène. Zézène.

Noms (d) Surnoms. — Agrémoire. Berlette. Bezard. Bijoutier. Boit-sans-soif. Bouifre. Bousoux. Castaud. Chasse-pies. Cope-choux. Crânais. Croquant. Cul rouge. Dâbre. Eborgneux. Enflé. Fay-feu. Frison. Fristonneau. Galarnois. Garne. Goudrille. Graisse. Gribiche. Griche-midi. Guette-à-chemin. Légume. Lippe. Mariniasses. Moujon. Nez-sale. Nicolas. Paisse. Pâtri. Penche en mar. Perraud. Péteux. Pic. Jacquot-Pignard. Porte-bannière. Pot-à-colle. Potaingot. Poum-poum. Puce. Qu'elles y viennent. Reinnevaut. Rivageois. Rouche-croûtes. Rouge-couenne. Rouge-mine. Rude

en-sauce. Signorie, — rise. Traîne-bâton. Truton. Vallard. Valléiais, — éias. Vire-bouse. || — Crânais. Pousse-cailloux. Pousse-seringue. Rabouins. Signorie. Tire-foire. || N. T. Charabias.

Noms (e) d'animaux. — Endormi, etc. Fariné, — net, — nier. Fauveau. Fleuri. Gailleret. Gaillert. Gareau, — relle. Garre. Garret, — ette. Lendormi. Levreaux. Luneau. Maréchaux. Marichau. Marjolet. Maureau. Maurin. Moreau. Morène. Moret. Moureau. Noblet. Pailleux. Rougeau.

Nourriture (Boisson, et ce qui s'y rapporte. — Gens et Bêtes.) — Béatilles. Berlingot. Berouet. Bessée. Bijane. Bottereau [2]. Botteriâ. Boubique. Boucture. Bouilleture. Bouli. Boulie. Bouqueture. Brinche. Brunches. Buret [2]. Cabirotade. Cafeton. Cailla. Caillasse. Caille [2]. Câillebotte. Cailli. Canard. Caramels [2]. Cargnau. Cargnon. Carne. Cartouffe. Castonade. Chapelures. Chapon. Chaponneau. Charbonnée. Chaudin. Cocambie. Coin. Corne de çarf. Crache-pain. Crémet. Cristau-fil. Croque-au-sel. Cuisine. Cureau. Dârée. Dariole. Débise. Déboiser. Délices. Demi-vin. Dévise. Diarès. Echaudé [2]. Ecorce. Egreneau. Egrenée. Embeurrée. Entreflus. Epargnant. Epiau. Faiticier (note). Fayauts, — yots. Fêtons. Feuvette. Fil-en-trois. Flageole. Flip. Fouace. Fouée. Fraissure. Franchipane. Fredennes. Fressure. Fricassé (pain). Fricassée. Frichti. Fricot. Fricoton. Fripe. Friper. Fromage de forme. Fruitage. Gaborias. Gâche [2]. Gâche-mâtre. Galette. Galettoire. Gibrou. Gogue. Gorbilleaux. Goumitée. Gourbillaux. Gourganes. Grabottée. Grageline. Grâillard. Graineaux. Graissage, — as. Graissée. Grâler. Gras-cuit. Graslée. Gratton [1]. Grattounée. Grègne. Greneaux. Grigne. Grignote. Grillettes. Grillonnée. Grillons. Guergne-gneau. Gueurgne. Guigne. Guignier. Guillaret. Hachis [2]. Herbillettes. Hétoudeau. Jambonneau. Jod. Jôgnerotte. Jouanet. Lacage. Laîche. Langue de chat. Languet. Lavasse. Lêche. Lisette. Lizette. Loricard. Machepain. Mangetout. Maquereau. Marteau. Mazagran. Mazarinée. Merveille. Métairie. Miâchée, Micamo. Micée. Miche. Mieillée. Mietton. Migole, — lée. Migourit, — tée. Mil. Millée. Millère. Milleri. Millot. Mincée. Miochée. Miot. Miottée. Miscée, Mitonnée. Mogan. Moucle. Mouet. Mouffu. Mougette. Navette. Nousillard. Orîneau. Oublie. Pain-perdu. Panade. Pancalier. Pansion. Parche. Pascaline. Pata, — de. Pâté. Pécée. Picton. Pie. Pieds-nus. Pigeon. Piochon Piquerette. Pois, sqq. Pomme-boudée. Pommée. Popote. Potage. Pot-bouille. Potée. Potembouille. Pot-gras. Potiron. Poulet de perrière. Poumentage. Poupelard. Poupelin [2]. Poupoute. Pourrée. Pousse-café. Prunteté. Quêssas. Quignon. Râclon. Râgeon. Réçouner. Rêssiée. Rigolet. Rikiki. Rillaud, sqq. Rincette, sqq. Rirette. Rodiganer. Rôtie. Rouchette. Roussette. Roûtie. Sagot. Salette. Salière, sqq. Sauçaige. Saucette. Soupe à la pie. Soupine. Surrincette. Tambouille. Tambourinée. Tourteau, — tiau. Toutaie. Tremper. Trempinette. Tue-var. Vardeur. Viande Vive. || — Bernée. Bidoche. Bijeanne. Bous à Gaillard. Canard aux joncs. Encuit. Epiau Escâriole. Fressure. Gourganes. Goûtez-v Landier. Perdrix. Racassée. Sablaise. || N. T — Dix-heurer. Ragoustin.

Pêche (Et tout ce qui s'y rapporte). — Ancreau. Alongs. Apparés. Appât. Armer Aumas. Aune. Aveneau. Baillon, — onné Balance. Baraquine. Bascule. Basse. Basser Bat. Bigorneau. Bogasse. Boille. Boisselle Bosselle. Bosse. Botte. Bottereau [1]. Bouche Bourgne. Bourroche. Bouter. Boutique. Branler. Branles. Brichole. Buret [1]. Cabane Cambres. Canques. Chahon. Chatte. Chalubert. Champagne. Champeau. Chartreau Cognard. Côme. Cordeau. Cordée. Cordeler. Corder. Cordillette. Corneau. Corsière. Cossard. Coulée. Couronne. Coyaux. Coyet. Cul. Dagoter. Dagron. Dard. Débogasser. Duit, Eau. Echelle de meunier. Echelle à poissons. Embogasser. Embouiller. Encros. Enfilette. Engin. Enlarme. Enlernes. Envener. Epinoches. Equiper. Essaife. Essef. Faire. Faiscinage. Faiscine. Fécine. Filières. Filles (bâillée des). Fleuré. Flottes. Foudret. Fouillée. Fouine, — er. Foule. Furet. Garde. Gardon. Garnil. Giron. Gouêner. Gouine, — ner. Guerler. Guideau. Haim. Haveneau. Jâlonnier. Joute. Laceuse. Lâche. Lège. Lever. Ligneur. Loche. Louve. Lurer. Madeleineau. Maître. Mannequins. Mânnier. Marcassée. Mettre. Mordillard. Mue. Naim. Nâlon. Nanse. Perrons. Pimpéneau, — perneaux. Plombette. Poichoire. Poinçonnier. Quemahée. Remelle. Reste. Révoyer. Rimer. Rivoyer. Rosse. Rosseau. Sans-nom. Saumuroise. Senne. Sentineau. Sidereau. Sidoreau. Sîne, — ner, — neux. Soufflard, — de. Souillon. Tache [1]. Tendre. Tente. Terzelles, — zilles. Tessurer. Timais, — mé, — meau. Tinette. Trézelles. Trizelle. Trois-mailles. Troubleau. Turc. Verdelle. Ver d'eau. Vergeon. Vermée. Vivier. Voin. Vormée. || — Aiche. Baraquine. Bo Bois-ballant. Bossereau. Boulaine. Branl Comahée. Combre. Coursive. Couvart. Lur Marcassée. Nappe. Seiner. Tambour. Tenderie. Tendre. Toile. || N. T. — Contre-cœur Longe.

Proverbes. — Aliron. Amour. Ane. Année Annelier. Anvain. Bâilleux. Bas. Bât Défendu. Dent. Déparcher. Diable. Dru. Fe Fols. Fourgailler. Fournir. Graisser. Grouss nière. Guerlet. Guernouille. Harre. Heur Jeannoille. Jeter. J' veux. Lacs. Lait. Lave Loup. L'quière. Lunier. Maigre. Mail. Mal loquias. Meil. Midi. Morillette. Neuf. Pénie Pête. Piron. Pisser. Potée. Pourmenter. Po verté. Verdon. || — Proverbes.

Remèdes populaires. — Bénit. Boue d meule. Boule [2]. Champignon. Conjureur, — reux. Fil-de-bœuf. Fourcelle. Genêt-ren Giier. Goulu. Graine aux douleurs. Herb

(toute la série). Heune. Jiquet. Juge à l'eau. Jugeurs, — geux. Lacer. Lait. Lent. Souroux. — Fil de taupe. Rogône. || N. T. — Dessouler.

Superlatifs. — Bœuf. Bougrement. Bourbé. Brûlé. Chaud. Diable (que le). Diablement. Discré. Ecrasable — ment. Emaginé. Esprès. Fameusement. Férieusement. Fichument. Fin. Fincan. Fini. Foutrement. Foutument. Franc. Friand. Furieux, — eusement. Gours. Hôrs. Impossible. Jamais. Larme. Miette. Pourri. Rudement. || — Carabiné. Famine.

Temps. — Agées. Basse-galarne. Boire [2]. Bouillard [1] et [2]. Bousiner. Brime. Caillebotté. Câiller. Calotter. Carte. Chaffourer. Chagrigner. Château (d'orage). Coubarbier. Couette. Crâ. Craie. Crassouilloux. Cru [1]. Cul. Débauchement, — cher. Débonder. Décours. Défréner. Doux. Eau. Ebobeluche. Effarer. Egobleaux. Embarbouillé. Embauché. Embreunir. Embreunches. Enlever. Entermangé. Epaissir. Eparée, — rer. Epars. Epris. Erne. Eviâiller. Fagots. Farme. Ferme. Fragile. Fret.. Galarne. Galerne. Galibaudes. Gareillé. Gelant, — asser, — if. Godilloux. Groussir. Guernoiselle. Hâleux. Hargne, — gneux, — gnon. Haussement, — sser. Haut. Hautegalarne. Hautéier (sqq.). Hergne. Jambe. Jument. Là-haut. Lune. Maigre. Malade. Mer. Midi. Navarre. Nid de la piée. Nuau. Nue dorante. Ousée. Pied de vent. Poussant. Pousser. Regroussir. Remonter. Roue de de chârte. Soulaire, sqq. Soutre. Tenue. Vendome. || — Abernaudir. Ennoirzir. Erne. Jouc.

Vigne (Vins, Cidre, etc., et tout ce qui s'y rapporte). Abondance. Blanc-tendrillet. Boite. Brochette. Caba. Champagnisation. Champagniser, seur. Chasse-cousins. Coulée. Couleurer. Çoupanche. Courants. Crèche. Crus. Cu-d'anchère. Cuchet. Çupanche. Dagues. Débourrage, — ure. Ecartélis. Effore. Egapi. Egrustaud. Enfolie. Epampler. Etaure. Etors. Etort. Eventer. Fié. Fiers. Fleuret. Fusil. Gemme. Bot. Gouas. Goutte. Grainif. Grapper. Grefferies. Grolleau. Grousteau. Hallebotte. Hâtiveau. Hautains. Lambrunche. Lame, — mer. Letord. Létors. Létore. Liëtrée. Lourd. Lune. Lyre. Mâche. Maie. Maître. Mère-goutte. Metz. Mévin. Morjou. Moucher. Néyi. Pérouin. Pertoire. Piesse. Pineau, — x. Piqueton. Plesse. Pommage. Portoire. Queton. Rabattage. Rabau. Rafar. Raisage. Rambrunche. Retors. Rocantin. Roquart. Rouget. Sigournet. Sourtirage. Supenche. Tapette. Treuil. Varzeau. Verdeler. Vin. Vinage. Vinasse, sqq. Volier. || — Bourdelois. Brisebraguette. Casse. Cidrée. Courante. Defûter. Marée. Muscadet. Roui. Volier.

Danses

Pas d'Été. — Quatre Pailleurs. — La gigouillette n'est point l'unique danse angevine : il y a aussi les *Pas d'été* et les *Quatre paillers*. Cette dernière ne se danse plus depuis une quarantaine d'années : elle n'était guère qu'une complication des Pas d'Été, une sorte de tour d'acrobatie. J'expliquerai plus loin en quoi il consistait.

Les Pas d'Eté ont laissé au moins leur nom dans la danse classique : ils sont une partie de la deuxième figure du quadrille, de l'avant-deux. Mais ces Pas d'Eté... apprivoisés ne sont guère qu'une pâle copie de ceux que dansaient nos grands-pères, qui se dansent encore parfois au Lg. et aux Csp.
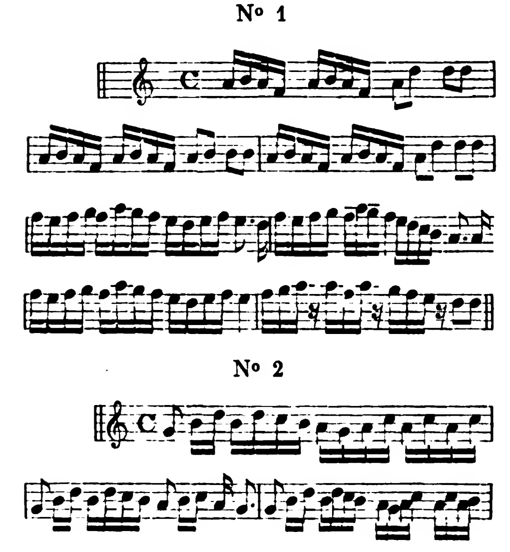
Là, à notre époque, il arrive assez souvent qu'à une noce, entre deux danses de caractère, des vieillards de 60 à 70 ans abandonnent leur partie de cartes et réclament au ménétrier : « Un avant-deux pour les vieux ! » L'avant-deux pour les vieux c'est l'ancien Pas d'Eté. Très rares sont les jeunes gens qui aient appris à le danser : la jeunesse regarde et s'esclaffe, tandis que le violonneux exécute un des vieux thèmes traditionnels et autochtones, composés de 7 à 8 mesures seulement, mais qu'il lui faut reprendre autant de fois qu'il y a de couples. J'en joins ici deux spécimens, que je dois à l'obligeance de MM. *Soulard*, dits le Journe, père et fils, qui sont les ménétriers locaux. On verra que le rythme en est extrêmement vif et rapide.
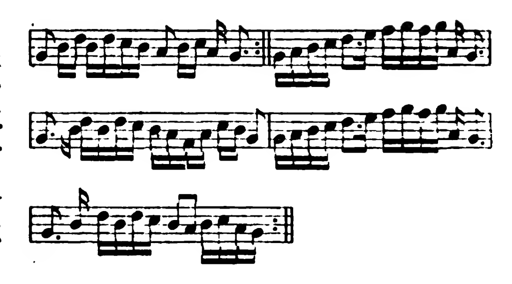
Les deux danseurs, homme et femme, se tenaient en face et à une certaine distance l'un de l'autre. A un certain moment, ils échangeaient leurs places en décrivant chacun un demi-cercle et se saluant avec des révérences d'ancien régime. La danse s'exécutait sur la pointe des pieds et sur les talons ; elle se composait de jetés et de croisements de jambes, mais sans entrechats. Je ne saurais mieux la comparer qu'à la gigue anglaise, à laquelle elle a peut-être donné naissance. L'homme se trémoussait d'un mouvement très vif, marquant chaque note d'un pas ; la femme tenant des deux mains les pans de sa jupe ou les bords de son tablier écartés, faisait les mêmes mouvements, mais avec beau coup plus de lenteur dans le rythme. Pour les moins observateurs — et j'en ai entendu faire la remarque — c'était le coq faisant le beau devant sa poule, peignant de ses ongles ses ailes étendues et grattant la poussière avec ses ergots ; c'était la poule, plus réservée, mais faisant des grâces à son seigneur et maître, avec la soumission qui sied à son sexe ; — danse passionnée et expressive quand elle était exécutée par des jeunes gens, mais qui prête à rire quand elle l'est par des vieillards ; danse que les moralistes les plus sévères n'oseraient sans doute désapprouver, mais que les dames féministes honniraient certainement.

Quelquefois un cavalier seul, un artiste en son genre, compliquait cet exercice chorégra-

phique, déjà difficile par lui-même, afin d'epater la galerie. Il posait, en croix, deux longs brins de paille, et c'est dans les angles ainsi formés, tout près du point d'intersection qu'il dansait un pas d'été, sans jamais *piler* sur une des pailles. Cela s'appelait : Danser les *Quatre paillers*.

Telles étaient ces danses typiques, desquelles moi, qui fut toujours un profane au temple de Terpsichore, je n'ai pu donner qu'une bien imparfaite description. (R. O.)





Dernières Observations

(1) — Lire dans *Les Annales Fléchoises* (tome IX, mars-avril 1908) un article intitulé: Quelques étymologies patoises, où l'auteur, M. Lucien Bézard, donne celles de *Béjoiter*, *Gaupeler*, *Guinguer*, *Rôner*, *Surger*, *Vontil*, *Vanquiers*. (A suivre.) Etude des plus intéressantes.

(2) — Notre Œuvre est achevée, ce qui ne veut pas dire que ce Glossaire soit complet. Nous prions de nouveau (V. Avant-propos, XVII, P.-S.) nos lecteurs de vouloir bien nous communiquer les remarques que pourraient leur suggérer ces deux volumes, en vue d'un Supplément dont nous avons déjà les éléments. De notre côté, nous nous mettons à leur disposition pour tous les renseignements qu'ils désireraient, dans la mesure de nos forces. — A. V. — R. O.

FIN DU TOME SECOND

ERRATA

N. — Nous avons indiqué seulement les erreurs pouvant changer le sens ou le rendre inintelligible. (Comme la typographie ne peut donner un A majus- cule avec un accent circonflexe, nous avions d'abord adopté la graphie *Aâ*, que nous avons ensuite rejetée. Il en est resté quelques traces : Aâchée, etc.)

TOME PREMIER

Page	Col.	Ligne	Au lieu de	Lire
1	1	dern.	Ainvie deent un	Ain devient un
2	2	43	dâ' bas	d'à bas
19	2	50	Affaré	Affure
31	2	20	incluative	inchoative
77	1	1	pédart	départ(ements)
100	1	57	le lin	le lien
103	1	17	Gam ne	Gamine
135	1	fin	iés	liés
»	»	»	Alemène	Alcmène
143	2	14	mème	mène
185	1	20	Cicare	circare
204	1	fin	tèche	(effacer)
208	2	26	Kâtée	clâtée
211	1	60.1.2	(derniers mots)	clore, des, emploient
232	1	52	Cou ?	Cou [2]
237	2	54	adopte	adapte
»	»	63	ayant	oyant
238	1	20	cête	bête
255	2	32	Roup	Roupir
259	1	47	qq.	99
272	2	14	Defluber	Défubler
274	1	29	Fleurs	Pleurs
»	2	2	coutre	contre
»	»	9	race	racine
279	2	5	Demaishuit (2)	Dormaishui
»	»	33	Menn	Menu
281	2	18	Patrouiller	Patouiller
283	2	27	Deragotonner	Deragatonner
284	2	55	Délivrer	Délirer
351	1	22	Individia	Invidia
362	2	60	Et + eve	ex + eve
388	1	29	Cl = Fi	Fl = Fi
434	1	fin	aillant	vaillant
471	2	30	agne	argne
476	1	32	toché	torché
485	1	54	ballusard	balbusard
502	2	36	échassier	oiseau
503	1	31	Louis XI	Louis IX

TOME SECOND

Page	Col.	Ligne	Au lieu de	Lire
75	1	20	V. Papou	Pabou
142	2	18	Policrasser	(effacer)
»	»	»	Policrasser	(*id.*)
169	1	14	Incohérent	inhérent.
»	»	52	petit signe	(Ajoutez) ou : (r)
207	1	54	fête	tête
211	1	9	très fort	très, fort
224	2	1	put	but
261	1	51	dessus	dessous
265	1	57	roteille	roquille
274	2	10	s. f.	s. m.
299	1	50	mèché	éméché
300	1	26	rasins	raisins
355	1	10	cochons	(ajoutez) gras
»	2	44	les	le
356	1	35	vaguent	vaquent
358	2	1	perche	(ajout.) suspendue
»	»	8-9	linge qu'elle	l. telle qu'elle
359	2	1	empallée	empattée
369	1	29	s'accrocher	s'arrocher
372	1	bas	compagnie	compagnée
373	1	2	magouinage	maragouinage
388	1	14	la manche	sa m.
389	2	14	macth	macht
»	»	29	démâçonné	démâconné
391	1	bas	briquart	biquart
394	1	29	tailli	taillé
»	1	46	frère	père
»	1	51	faisaient	se faisaient
399	2		Henri IV	Henri V
402	1	52	franquis	flanquis
431	1	33	Mme H.	Mr H.
438	2	16	sa bisaïeule	ma b.
444	2	49-50	on rôti o mis	ou roti et mis
448	1	60	bourgeois	bourgeoises
»	2	9	Kettemblum	Kettenblum
449	1	45	sont de la pierre	sont sortis de la p.
»	2	15	construit s. nom	son nid
453	1	56	(1574)	(1774)
454	1	49	le tiers à peine	le t. au moins
455	1	45-46	opposées	opposée
»	1	54	toujours fixé	t. en bois — fixé
459	2	58	Mazé	Mozé
461	2	34	tenant	(aj.) la main droite,
465	1	49	diagonales	(aj.) et une médiane
467	1	bas 7	noué	roulé
473	2	40	enserré	enterré
479	1	49	induits	enduits
480	2	47	Bistourterie	Bistouriterie
482	1	bas 6	et d'un e sourd	d'un l s.
484	1	44	Crézon	Trézon
»	2	bas 12	Etender	Etendre
488	1	bas 10	mont de Rewald	mons Rebellis
494	1	27	exemple	emploi
»	1	47	et autour de	à hauteur de
495	1	15	arbre	arbuste
»	2	19	feuilles de l.	baies de l.
503	1	49	envieux	curieux
504	2	bas 6	drainant	darainant
506	1	21	Le ventre anoblit	Le v. n'anoblit pas
507	1	51	(scieur)	supprimer ce mot
»	2	5	Le bouc mange le blé	Le louc (loup) mange bé...
508	2	25	mettre les pus fous	m. l. fous
509	2	7	n'est pas	n'est pus
511	1	49	Pique, ma fille	Pique ma fille
»	2	36-37	(te) (te)	te te
512	1	bas 15	ranime	ramène

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

Dialogues, Récits, Contes et Nouvelles en patois

(*N. — Les nombres inscrits à la gauche des Titres sont ceux auxquels je renvoie dans le Glossaire.*)

SUPPLÉMENT

TROISIÈME PARTIE

Folk-Lore

Angers, imp. Germain et G. Grassin. — 7-8




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00555 5936


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00555 5936